



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

Ecole doctorale ED Fernand Braudel

Les prétentions généalogiques à Athènes sous l'Empire romain

Thèse de l'Université de Lorraine - Site de METZ

le 4 décembre 2013

Soutenue par Christian Settipani

sous la direction de Agnès Bérenger

Professeur en Histoire romaine

Centre de recherche Universitaire Lorrain d'Histoire

Année universitaire 2012-2013

Jury :

Agnès Bérenger
Christophe Chandezon
Jean-Claude Cheynet
Eric Perrin-Saminadayar
Michel Sève

INTRODUCTION

LA MÉMOIRE GÉNÉALOGIQUE ET LES PRÉTENTIONS EN GRÈCE

*L'étude de l'Antiquité est un
préservatif contre la corruption
du goût*

(Michel de Chabanon, *Les odes pythiques
de Pindare, traduites avec des remarques*,
Paris, 1772, p. 7)

Abréviations prosopographies

- APF* : John K. Davies, *Athenian Propertied Families*, 1^{ère} éd., Oxford, 1971 (une seconde édition, complètement revue et corrigée, est annoncée comme devant paraître incessamment depuis 1996).
- DphA* : *Dictionnaire des philosophes de l'Antiquité*, (5 vols parus, dont un double et un supplément, Paris, 2012).
- LGPN* : *Lexikon of Greek Personal Names* : vol. I-V, notamment vol. II, Attique (1994) ; IIIA (Péloponnèse, Grèce occidentale, Sicile, Magna Grecia) ; IIIB (Grèce centrale) ; IV (Macédoine, Thrace) ; V (Asie mineure côtière, Ionie, Pont).
- PA* : *Prosopographia Attica*, éd. J. KIRCHNER, 2 vols., Berlin, 1901-3.
- PAA* : *Persons of Ancient Athens*, éd. J. TRAIL et al., 21 vols., Toronto, 1994-2012.
- PBE* : *Prosopography of the Byzantine Empire, CD-Rom*, Londres, 2001.
- PBW* : *Prosopography of the Byzantine World* : <http://www.pbw.kcl.ac.uk/>
- PIR²* : *Prosopographia Imperii Romani saec. I, II, III, A-T*, vol. 1-VII, 3 (1933-2009), éd. E. GROAG, A. STEIN, L. PETERSEN et alii.
- PLRE* : A. H. M. JONES, J. MARTINDALE, J. MORRIS, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, Cambridge, t. I, 1971, t. II, 1980 et t. III, A-B, 1992.
- PmBZ¹* : *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit. Erste Abteilung (641-867), Proleg.*, 7 vol., Berlin, 1998-2002.
- PmBZ²* : *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit. Zweite Abteilung (867-1025), Proleg.*, 8 vol. Berlin 2013.
- Pros. Laced. I* : Paul PORALLA, *A Prosopography of Lacedaemonians. From the earliest times to the death of Alexander the Great (X-323 B. C.)*, 1929, 2^e éd. avec suppl. par A. S. BRADFORD, Chicago, 1985.
- Pros. Laced. II* : Alfred S. BRADFORD, *Prosopography of Lacedaemonians, from the Death of Alexander the Great, 323 B. C., to the Sack of Sparta by Alaric, A. D. 396*, Munich, 1977.
- Rom. Pelop.I-II* : Athanase D. RIZAKIS - Sophia ZOUMBAKI, *Roman Peloponnese I. Roman Personal names in their Social Context (Achaia, Arcadia, Argolis, Corinthia and Eleia)*, Athènes, 2001 ; Athanase D. RIZAKIS – Sophia ZOUMBAKI – Claude LEPENIOTI, *Roman Peloponnese II. Roman Personal Names in their Social Context*, Athènes, 2004.

Introduction

La continuité des élites occidentales aux époques anciennes (Antiquité classique ou très haut Moyen Âge) est une problématique qui n'a bénéficié qu'assez récemment de l'intérêt des historiens. Pour autant, à une époque où le sujet n'était pas encore très discuté, c'est le thème que j'ai choisi comme sujet de recherche privilégié au sein de l'équipe de l'Année Épigraphique dès 1991. Avec, au sein de cette équipe, un éclairage plus particulier concernant les familles appartenant aux ordres supérieurs de la société romaine. Dans cette optique, j'ai tenté de reconstituer, de façon malheureusement trop incertaine, le plus grand nombre possible de familles aristocratiques, seules susceptibles de fournir la matière utile à mon enquête. Au cours de ce processus, j'ai assez rapidement remarqué l'importance que les familles de l'Athènes classique pouvaient jouer dans mes recherches, compte tenu de la relative abondance de la documentation. Il s'agissait alors essentiellement des plus grandes familles du V^e siècle, les Philaïdes et les Alcméonides notamment. Parallèlement, j'ai pu conforter cette impression en étudiant la continuité du sénat romain, au sein duquel quelques familles athéniennes tenaient un rang non négligeable, notamment celle d'Hérode Atticus, qui revendiquait précisément un lien direct avec les Philaïdes de l'époque classique. Enfin, à l'occasion d'une recherche sur la période byzantine, j'ai rencontré à nouveau des représentants, ou prétendus tels, de l'ancienne aristocratie athénienne.

Il y avait là matière, m'a-t-il semblé, à une étude plus globale. Ces prétentions étaient-elles aussi isolées qu'il y paraissait ? Était-ce un phénomène propre à un certain moment dans l'histoire ? Était-il lié directement à la domination politique romaine et à son influence en matière de concepts ? De manière plus générale, comment fallait-il traiter, sur le plan historique, la notion même de « prétention généalogique » ? Quels enseignements celle-ci pouvait-elle, éventuellement, apporter à l'historien en tant que source utilisable, pour l'histoire des mentalités mais aussi pour l'histoire familiale « réelle » ?

Finalement mon questionnement m'a porté sur un terrain différent de celui sur lequel je croyais m'engager au départ. Il ne s'agit pas ici en effet d'étudier la continuité des élites, concept qu'il est d'ailleurs assez difficile d'identifier correctement en Grèce. Il me suffira de tenir pour telles les familles appartenant à la frange publiquement reconnue comme supérieure dans les sociétés où elles évoluaient, même si les historiens discutent

aujourd'hui de la validité des critères de reconnaissance traditionnellement appliqués qui sont la naissance, le pouvoir et la richesse¹. Pour l'objet de mon étude, ces critères restent pertinents. Je ne m'attarderai donc pas sur une définition plus précise de l'aristocratie, qui n'est en aucun cas une noblesse². Pas davantage sur les conditions dans lesquelles un groupe qu'on pourrait définir ainsi s'est ou non maintenu au sommet de la hiérarchie sociale durant une longue période. A. Duplouy a récemment et à juste titre contesté l'existence d'une telle continuité des catégories sociales supérieures³. Je ne prétendrai pas ici apporter une réponse à un débat qui est peut-être plus ouvert qu'il ne le dit⁴ dans la mesure où la prétention généalogique ne signifie pas nécessairement la continuité d'un même niveau au sommet de la hiérarchie. Ma problématique concernera alors plus spécifiquement l'autoreprésentation des élites grecques et plus spécifiquement athéniennes au travers du nombre des ancêtres qu'ils affichaient. Cela suppose d'étudier

¹ Voir A. DUPLOUY, 2007, p. 58. Le schéma traditionnel de l'aristocratie comme classe héréditaire encadrée par une législation particulière ne peut s'appuyer pour la Grèce ancienne sur aucun document et ne peut être retenu plus longtemps. On envisage désormais les élites comme un groupe perméable auquel on pouvait relativement facilement s'agréger ou au contraire dont on pouvait être exclu. La naissance n'en serait pas le facteur déterminant dans la mesure où la reconnaissance sociale s'appuyait tout aussi fortement sur le prestige personnel, le comportement ou le pouvoir politique. Voir A. DUPLOUY, 2003a.

² Les travaux récents de A. Duplouy ont permis une nouvelle approche bien plus précise et objective de ces questions, et pour l'essentiel je me reposerai sur ses résultats, avec quelques nuances parfois. Ainsi, il a pu montrer (A. DUPLOUY, 2003b) que le terme « eupatride », que l'on traduit normalement par « noble », n'apparaît pas avant la fin du VI^e siècle et ne se répand qu'à une époque bien plus tardive et que tous les eupatrides jusqu'au IV^e siècle sont des descendants d'opposants (ou déclarés tels ensuite) à la tyrannie des Pisistratides. La lutte contre la tyrannie est très souvent assimilée à la sauvegarde de la patrie dans les sources. Faut-il en conclure avec lui que le mot eupatride a aussi le sens de « favorable à (sa) patrie » et ne date que du VI^e siècle désignant au départ exclusivement les opposants à Pisistrate ? C'est au VI^e siècle seulement que nous commençons à avoir des sources, littéraires ou épigraphiques, ce qui nous interdit somme toute de rien conclure sur la période précédente. S'il est évident qu'au V^e siècle, tout bon citoyen, et *a fortiori* un aristocrate, se devait d'être un descendant de tyrannoctone(s), est-on certain que cette position politique, qui ne correspondait pas nécessairement à la réalité, ait servi de cristalliseur dès le départ ?

³ A. DUPLOUY, 2007, p. 73.

⁴ En effet, une analyse prosopographique plus fine est nécessaire avant de pouvoir conclure aussi fermement. Si C. HABICHT, 2000, p. 317 sqq. note ainsi l'émergence de nouvelles familles, ce n'est pas pour autant que l'on constate la disparition d'anciens lignages qui continuent d'être représentés (E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2007). Dans le cas de l'Athènes classique, A. Duplouy cite comme exemple caractéristique d'un renouvellement des lignées la famille de Cimon. Il ne peut toutefois arriver à cette conclusion que parce qu'il écarte, d'une part, toute l'ascendance philaïde prétendue de ce dernier, ce qui me semble mal à propos. D'autre part parce qu'il considère que la famille disparaît en politique avec les fils de Cimon. C'est oublier un peu vite que durant plusieurs siècles ses descendants occupent des fonctions non négligeables au sein de la société athénienne. Certes rien d'aussi éclatant que leur grand ancêtre, mais rien de honteux non plus et la preuve que la famille continuait à faire partie des cadres dirigeants. D'autres familles aristocratiques connues depuis le VI^e siècle traversent pareillement les « barrières » des V^e et IV^e s., ainsi les Kallias d'Alopékè ou les Habrôn de Batè.

le mode de transmission de la connaissance généalogique en Grèce depuis l'époque classique jusqu'à l'Empire romain. Et donc au passage les frontières ou les interactions entre les conceptions grecques et romaines, non de la parenté, mais de l'ascendance revendiquée. On étudiera aussi bien l'action du groupe qui met en avant sa généalogie (nature, nombre et choix des ancêtres) que la reconnaissance sociale de telles prétentions.

De fait, il m'est rapidement apparu qu'il convenait de définir plus finement ce terme qui regroupe un assez grand nombre de réalités sous une appellation générique commode mais qui masque des conceptions parfois très différentes.

La prétention généalogique c'est l'expression orale, écrite ou figurée, d'une filiation depuis un ancêtre ou des ancêtres relativement éloignés¹. Elle est le plus souvent considérée par l'historien, et quelquefois même par les contemporains, comme un témoignage historique négligeable, dans le sens où elle aurait pour fonction exclusive de justifier la vanité d'une famille ou d'un individu. De fait, on verra que les exemples abondent de fabrications fantaisistes, quelquefois même risibles, montrant que, pour satisfaire de tels intérêts, on ne reculait devant rien. La fantaisie toutefois n'était pas si complète et en tout cas certainement pas gratuite. Dans une société inégalitaire, la naissance jouait souvent le premier rôle. Pouvoir afficher une ascendance longue et, si possible, prestigieuse n'était certes pas indifférent et susceptible même de soulever des passions. Bien au delà de la simple vanité, il y a ici des enjeux sociaux réels aussi bien que l'accès, ou non, à tout un ensemble de fonctions ou de bénéfices. Par ailleurs, dans la conception grecque, aussi bien que romaine, le sang transmet l'ensemble des qualités qui façonnent l'individu. Chez Homère par exemple, dans bien des combats, les héros commencent par dire leur ascendance et, systématiquement, le rejeton du héros le plus glorieux triomphe de celui du moindre ancêtre, tant il est vrai que dans l'ordre du monde la valeur engendre la valeur.

De la sorte, tandis que les véritables descendants de familles anciennes et illustres se devaient de perpétuer le souvenir de tels aïeux, en ravivant leur mémoire mais aussi en se comportant eux-mêmes de façon honorable, les nouveaux venus (parvenus) tentaient par différents moyens de s'intégrer dans cet ordre ancien en s'appropriant à leur tour une ascendance dont ils étaient dépourvus. Cela se faisait soit par le biais de mariages avec

¹ J'emprunte cette définition en l'adaptant à R. R. WILSON, 1977, p. 9.

les héritières d'anciennes maisons ou par adoption, soit en se fabriquant une filiation qui permettait de se rattacher à un ancêtre connu.

Si beaucoup de ces fabrications sont transparentes, d'autres sont moins évidentes à déceler comme telles. En outre, une fabrication peut être imaginaire de bout en bout, mais contenir quoi qu'il en soit une part non négligeable de matériel authentique, quelquefois même en quasi-totalité, matériel qui n'est conservé que par elle. J'entends par là une lignée qui n'est transcrite qu'au sein d'une filiation laquelle n'est fausse ou suspecte qu'au niveau d'un unique maillon. Si la prétention est ainsi fausse dans son ensemble à cause d'un seul lien inventé, le document qui nous la transmet n'en garde pas moins toute sa valeur pour l'ensemble des autres données.

La recherche sur la continuité des élites, qui n'est pas l'objet de ce travail, mais qui fait l'objet de recherches de plus en plus nombreuses, se fonde naturellement, et entre autres, sur du matériel de nature généalogique. Dans la mesure où les prétentions représentent une part non négligeable de ce matériel, il n'était pas possible de faire l'impasse plus longtemps sur tout un pan de la documentation. Je me suis alors interrogé naturellement sur l'intérêt qu'il y avait à prendre en considération ce type de sources. Un examen préliminaire, qui a fait l'objet d'une communication en février 2009¹, a conduit à la nécessité d'une recherche de plus grande ampleur. Conclusion qui ne m'est en rien propre puisqu'on constate que le sujet bénéficie ces dernières années d'un regain d'intérêt de la part des historiens, intérêt qui rend propice l'entreprise actuelle tout en permettant de confronter les résultats acquis les uns avec les autres.

Ma première constatation a donc été, comme je l'ai dit, l'obligation d'opérer un tri entre les différentes prétentions généalogiques. Dans un précédent travail, je mentionnais des prétentions à une ancienne ascendance spartiate et athénienne formulées par un Byzantin du X^e siècle². Devait-on mettre sur le même plan cette revendication et les réclamations similaires formulées à la fin de l'Antiquité par certains intellectuels athéniens ? Ou encore avec des aristocrates du début de l'époque impériale romaine ? Probablement pas et il convenait donc en premier lieu d'opérer un classement, au moins élémentaire.

¹ I. MORRIS, 1991 : à propos de l'interprétation des cimetières qui témoigneraient de l'émergence de lignages agnatiques qui monopolisent progressivement les ressources et cherchent à honorer la mémoire de leurs ancêtres.

² C. SETTIPANI, 2006, p. 72-73.

A priori, on peut croire que les revendications d'un hobereau d'époque byzantine, déjà jugées absurdes par (certains de) ses contemporains, n'avaient pas la moindre chance de recouvrir une once de vérité. Et l'historien moderne admet assez généralement qu'on ne doit pas accorder beaucoup plus de crédit aux prétentions formulées sous l'Empire romain par certains notables athéniens de remonter à des personnages illustres de la ville aux époques hellénistique et classique ou à celles des Athéniens de l'époque classique de descendre de rois ou héros de l'époque archaïque ou mythique.

Il ne me semble pas indifférent d'y regarder de plus près. S'agit-il vraiment d'un simple jeu érudit alignant, pourrait-on dire au hasard, des noms fameux pour s'en fabriquer un arbre généalogique, comme l'a récemment soutenu A. Duplouy¹, ou les familles se transmettaient-elles réellement des traditions généalogiques plus ou moins fondées, comme le pense au contraire C. Hadzis par exemple² ? Et dans ce cas, fondées sur quoi ? A partir de quel support de mémoire ?

Et si l'on devait trouver une filiation authentique reliant l'un ou l'autre de ces individus à un de ses ancêtres revendiqués, cela ajouterait-il un poids quelconque à sa prétention ou ne serait-il que l'expression d'une continuité biologique parallèle sans lien avec la continuité « imaginaire » fabriquée et qui est, elle, un témoignage culturel ?

En effet, si un Byzantin du X^e siècle après J.-C. se réclame d'ancêtres de l'époque classique, on peut légitimement mettre en doute le bien-fondé de sa prétention. Les ruptures culturelles, sociales, politiques ou géographiques, sont suffisamment nombreuses et profondes pour empêcher une transmission de la mémoire généalogique sous quelque forme que ce soit. L'épigraphie a pour ainsi dire disparu dans l'intervalle.

¹ A. DUPLOUY, 2006, p. 60, cité *in extenso* plus loin en ouverture du premier chapitre. Repris presque textuellement dans *Id.*, 2007, p. 69 : « Énoncer une ascendance était devenu dans l'Athènes du V^e siècle un mode de reconnaissance social particulièrement prisé, qui s'était développé en relation avec l'apparition de généalogistes professionnels. Comme d'autres exemples le montreraient aisément, l'objectif essentiel des généalogies n'était pas de rendre compte du passé familial avec l'exactitude et la précision d'un registre d'état civil moderne. Elles résulteraient essentiellement d'une volonté d'accumuler le renom du plus grand nombre possible d'ancêtres et d'endosser le prestige des exploits dont ils étaient l'auteur ». Le même auteur, qui, on l'aura compris, prise assez peu la valeur des généalogies antiques, écrit ailleurs, en parlant d'Hellanicos : « il lui fallut d'abord ... composer de toutes pièces des généalogies royales, récupérant ci et là quelques noms, quand il ne les inventait pas » (*Id.*, 2005, p. 13). En clair, il n'y aurait rien à tirer de ce genre de document passée l'actualité du vaniteux commanditaire de la généalogie et l'imagination de l'auteur à ses gages.

² C. HADZIS, 1997, p. 14 : « On peut estimer, certes, que les références à ces héros et à leur parenté, et l'indication des générations successives de princes que nous livre aussi la tradition, sont mythiques et sans support réel. Les critiques de la première moitié du XX^e s. ont dénoncé leur caractère suspect et ont recherché souvent des explications 'étiologiques' : les lignées seraient reconstruites pour des

Et si on peut toujours imaginer que des écrits ont pris le relais, on n'en garde nulle trace. Quelle que soit la réalité qu'elle recouvre, la revendication est certainement inventée, ou ré-inventée, en ce sens qu'elle ne peut raisonnablement s'appuyer sur des textes fiables. La vraie question en effet est plutôt de savoir si la prétention recouvre une quelconque continuité culturelle qui lui donnerait un semblant de légitimité. La biologie n'a rien à y faire. Autrement, même si quelques fragments d'ADN d'Athéniens de l'époque classique se retrouvent encore chez leurs concitoyens contemporains de Constantin Porphyrogénète, la prétention n'en serait pas moins artificielle *a priori*, donc fautive objectivement.

En revanche, lorsqu'un Athénien du VI^e siècle après J.-C. formule des prétentions similaires, il convient d'être plus prudent et d'observer un scepticisme mesuré. Il n'y a cette fois, assurément, aucune rupture culturelle. Les intellectuels néoplatoniciens du VI^e siècle partagent, peu ou prou, des valeurs similaires à celles de leurs prédécesseurs des siècles précédents. Ils habitent et enseignent dans une ville qui ressemble à celle des premiers temps de l'Empire romain et qui conserve une importance semblable.

Mais, surtout, on peut prouver qu'à cette époque, de nombreux documents, épigraphiques (au moins jusqu'à la fin du III^e siècle), mais peut-être littéraires aussi, subsistent encore. L'académie d'Athènes, qui transmet l'enseignement de Platon, est encore active comme le sont les croyances païennes et donc les valeurs antiques qui s'y attachent. Dans une Athènes restaurée après le sac de la ville par les Goths d'Alaric en 408, les documents inscrits, bases de statues ou autres stèles sont omniprésents et donnent une vision assez précise des membres des familles les plus en vue. Or, il est certain que les contemporains étaient à même d'utiliser ces textes épigraphiques pour la constitution de leurs généalogies. Ainsi, sait-on par un témoignage contemporain, qu'au début du VI^e siècle, le notable Athénien « Hègias ... aspirant à être le plus pieux des hommes, acheva des travaux sur les tombeaux de tous ses parents à travers l'Attique »¹. Nul doute que les inscriptions sur ces tombes le renseignaient non seulement sur l'identité de cette parentèle mais aussi sur leurs liens familiaux. Plus précisément, au IV^e

raisons de circonstance, d'idéologie ou d'orgueil. Nous préférons penser, avec la majorité de ceux qui se sont penchés sur les premiers temps de la Grèce, qu'elles ont une historicité ».

¹ *Vita Isid.*, fg 145 (p. 319). Voir *infra*, p. 328, n. 1, la citation complète de ce passage et les problèmes qu'il soulève.

siècle, Synésios de Cyrène s'appuie à deux reprises sur des inscriptions pour justifier son ascendance depuis Héraclès¹.

A l'origine j'avais l'intention de limiter mon champ de recherche à l'Athènes de l'Antiquité tardive ou, plus précisément, de la période postérieure au II^e siècle de l'ère chrétienne. Cela m'aurait offert indubitablement une cohérence dans le type de sources et dans le contexte social étudié. Mais, au fur et à mesure que mon enquête a avancé, il s'est avéré nécessaire de considérer les prétentions généalogiques grecques dans leur ensemble sans faire commencer la recherche à la période impériale romaine. Je ne crois pas qu'on puisse étudier le devenir des conceptions athéniennes dans la seconde moitié de la domination romaine sans avoir au préalable compris ce que représentaient ces prétentions depuis les premières qui nous soient parvenues. Précisément parce qu'une des problématiques fondamentales du propos est l'influence que la notion romaine a pu avoir sur le comportement athénien, il n'était pas possible de se couper des racines de l'une et de l'autre ni de ne pas étudier de quelle façon les deux conceptions se sont nourries l'une de l'autre.

Si une approche rapide laisse entrevoir une conception mythologique, linéaire et tronquée de la prétention grecque opposée à une conception plus historique, étoffée et complète chez les Romains, un examen plus attentif révèle une frontière plus floue. Dans la mesure où les Romains ont subi très tôt l'influence grecque, dans quelle mesure le retournement d'influence marque-t-il une réelle originalité ?

En contre-partie, cet élargissement tardif de mon enquête m'oblige à établir des liens transversaux entre périodes et mentalités sensiblement différentes. La généalogie est toujours une représentation du passé, et la prétention généalogique une représentation reconstituée de ce passé afin de justifier ou d'expliquer le présent. Or, les problématiques du présent ne sont pas les mêmes en Grèce à l'époque des guerres médiques ou à la fin de l'Empire romain, et pas nécessairement les mêmes non plus à Athènes et dans d'autres cités ou régions helléniques².

¹ Syn., *Ep.*, 41 : « moi qui suis né d'ancêtres dont le lignage, allant d'Eurysthénès qui a conduit les Doriens à Sparte jusqu'à mon propre père, a été gravé sur les tables publiques » ; *Id.*, *Cat. mai.*, c. 5 : « Cyrène, dont les tables publiques mènent jusqu'à moi la succession des descendants d'Héraclès ». Sur la famille de Synésios, voir D. ROQUES, 1987, p. 128 sqq. Sur ses ancêtres doriens et les liens entre Cyrène et Sparte, voir P. M. FRASER, 1957, p. 20, n. 2 ; A. SPAWFORTH- S. WALKER, 1986, p. 95-100, 105 ; A. LARONDE, 1999, p. 90.

² Voir à ce sujet en effet les justes remarques de P. BRULÉ, 2005, p. 257.

Il n'empêche que les références généalogiques conservent suffisamment de traits communs pour être traitées dans leur ensemble. Quels que soient les motifs qui l'animent au fond, il s'agit toujours de la représentation que l'on se fait au sein d'une lignée et de l'image qu'on cherche à en donner aux autres.

Par une coïncidence assez fréquente dans la recherche, il apparaît que ce thème est aujourd'hui particulièrement en vogue. Si l'on se réfère à la bibliographie qui figure en fin de ce travail, on voit qu'ont été publiés sur ce sujet plusieurs travaux majeurs postérieurement à 2005. C'est à la fois une bénédiction et une malédiction. A la frustration de voir imprimer par d'autres des conclusions originales auxquelles on croyait être parvenu seul, s'oppose heureusement la satisfaction de confirmations étayées ou d'un débat fructueux sur des thèmes communs. On s'en réjouira donc au final en espérant que le présent travail apporte lui aussi sa pierre à l'édifice.

I] LES SOURCES

Dans un domaine de recherche aussi restreint, les sources sont forcément peu nombreuses et d'autant plus sollicitées. Par la force des choses, l'historien est amené à extraire toute l'information possible de chaque indication. On peut distinguer deux types principaux de documentation : les textes littéraires et les textes épigraphiques. Encore faut-il nuancer. Certains textes que l'on devrait logiquement classer comme « littéraires » ne nous ont été transmis que par le biais de l'épigraphie. Et, inversement, certaines inscriptions ne nous sont plus connues que par des transcriptions littéraires. A cela on ajoutera quelques bribes extraites de sources papyrologiques, numismatiques ou sigillographiques.

Dans le survol des sources qui va suivre, il ne s'agira pas tant d'évoquer la personnalité ou l'œuvre complète d'un auteur, de présenter Homère, Hérodote ou Thucydide, que d'exposer ce que tel type d'auteur peut apporter à notre enquête et en quoi la démarche d'une certaine catégorie d'écrivains peut, éventuellement, se révéler particulière, voire originale par rapport aux autres.

Concernant les sources littéraires en effet, l'étendue de la période considérée a rendu nécessaire la consultation d'un grand nombre d'auteurs, dans des genres très variés. Pour la première partie, consacrée à la période byzantine, nous disposons de quelques chroniques dont certaines ne sont pas très éloignées dans le temps des personnages dont

elles rapportent l'histoire. Malalas, Georgios Synkellos, Nicéphore, Théophane, Théophane Continué, Skylitzès. Pour Irène, toutes nos sources sont postérieures à son renversement et à la crise de l'iconoclasme. Pour le magistre Nikètas en particulier, nous avons la chance cette fois de disposer de deux informateurs particulièrement bien renseignés : Nikètas lui-même, qui a laissé une courte correspondance et Constantin Porphyrogénète, qui l'a bien connu. Malheureusement l'un comme l'autre ne disent que très peu de chose du sujet qui nous intéresse et encore le font-ils dans un style allusif (Nikètas parle de son père, de son frère, de son fils et de son gendre par exemple mais ne donne les noms d'aucun d'entre eux) et biaisé (Nikètas n'est pas forcément objectif sur lui-même et Constantin le détestait).

En ce qui concerne la fin de l'Empire romain, ce sont les philosophes de l'école néoplatonicienne qui constituent notre principale source de renseignement dans la mesure où les diadoques de l'école avaient entre eux des liens de parentés étroits et étaient encore soucieux de se rattacher aussi bien culturellement que génétiquement au passé ancien de la Grèce. Malheureusement, Damascius qui semble avoir été particulièrement prolix à ce propos ne nous est plus accessible que dans un texte fragmentaire et largement reconstitué. Un long éloge généalogique rédigé par Pamprépios ne nous est parvenu que sur un papyrus très abîmé qui ne laisse subsister qu'une faible portion de son contenu originel. Libanios, dont la plus grande partie de la correspondance est perdue elle aussi, n'est que d'une faible utilité pour Athènes. Il reste la *Vie de Marinus* de Proclus et, heureusement, quelques inscriptions athéniennes du IV^e siècle. Mais on sait que la production épigraphique de la ville a subi un coup d'arrêt drastique après la dévastation de l'Attique par les Hérules en 267/8 et le volume regroupant toutes les inscriptions postérieures à ce désastre, récemment publié, fait piètre figure par rapport à l'ensemble de ceux qui concernent la période antérieure.

Pour la période romaine en revanche, si l'historiographie reste toujours pléthorique, l'épigraphie est abondante. Certes bien inférieure à ce que nous aurions souhaité et bien des personnages nous échappent, les listes de prêtres ou de magistrats restant encore fragmentaires. Mais la masse documentaire est réelle et permet la reconstruction de nombreuses familles aristocratiques. A cela, on ajoutera quelques indications venues d'auteurs contemporains comme Philostrate, Plutarque, Eunape. Les historiens romains ne nous apprennent pas grand-chose sur la composition des élites helléniques. J'en ferai

usage lorsqu'il sera question de comparer les pratiques de ces élites avec celles de sociétés plus spécifiquement latines. A ce moment, le recours aux historiens latins (Justin, Salluste, Suétone, Tacite, Tite-Live, voire Ammien Marcellin) ou à des auteurs plus divers (Pline l'Ancien, Valère Maxime) trouvera son utilité.

Pour la période classique, le fait est que les textes spécifiquement généalogiques ne nous sont pas parvenus. J'aurais mauvaise grâce pourtant à ne pas citer en exergue le nom d'Homère. On ne peut traiter en effet de la généalogie en Grèce et de la revendication d'ancêtres illustres sans utiliser les premières de toutes les sources littéraires helléniques : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les deux épopées témoignent à chaque instant de l'importance cruciale de la lignée dans la destinée de chaque héros. Du point de vue « prosopographique », les épopées ont été étudiées à différentes reprises, notamment par P. Wathélet dans son monumental *Dictionnaire des Troyens* qui se fonde beaucoup – trop ? – sur la signification des noms pour conclure à l'invention de la plupart des personnages¹. Peu importe ici et de toute façon le rapport entre l'imagination du poète, ou plutôt des générations d'aèdes qui l'ont précédé, les imposés de la métrique ou des formules mnémotechniques restent difficiles à mesurer. L'*Iliade* présente un monde cohérent avec des héros aux généalogies le plus souvent courtes mais qui se rattachent pour la plupart aux événements des temps précédents. La généalogie ou même le simple patronyme fait alors le plus souvent référence à ces grands événements mythologiques et sonne comme autant de prétentions ancestrales. Cette profonde symbiose entre les Grecs et leurs ancêtres héroïques restera une caractéristique de leur société tout au long de leur histoire et sera de fait à l'origine même des premiers recueils d'histoires, qui ne deviendront que progressivement des livres d'Histoire. Si quelques fragments des œuvres de généalogistes anciens ayant traité des dieux et des héros se sont conservés, depuis Hésiode jusqu'à Tzetzes, en passant par la *Bibliothèque* d'Apollodore, en revanche nous n'avons que les noms et les titres d'une poignée d'auteurs qui s'étaient spécialisés dans les familles « historiques ». Du côté des historiens, il y a beaucoup de choses à extraire des grands auteurs grecs, qu'ils soient originaux comme Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, ou compilateurs inspirés comme Diodore de Sicile, Appien ou Dion Cassius. Mais rares sont ceux qui ont survécu jusqu'à nous de façon un tant soit peu complète. Le recueil des *Fragments des Historiens Grecs* de F. Jacoby, en

pas de rééditer en ligne avec traduction anglaise et reprise totale du commentaire, a été d'un recours constant. Aussi bien pour les restes des mythographes en vers ou en prose (Hésiode² ; Hécateé³ ; Akousilaos⁴ ; Phérécyde⁵) que des grands « historiens »⁶ (Hellanicos⁷ ; Éphore⁸, Théopompe, Ctésias, Nicolas de Damas). A ces historiens on ajoutera leurs parents littéraires, les orateurs attiques (Andocide, Lysias, Démosthène), les biographes (Plutarque, Philostrate, Eunape, Diogène Laërce) et même les géographes (Strabon, Pausanias). On dispose aussi de l'apport précieux des polygraphes chez lesquels on trouve de tout, et donc aussi parfois, des indications généalogiques (Athénée, Didymos, Plutarque) comme chez les auteurs de recueils diversifiés (Polyen, Élien). Enfin, l'établissement de la généalogie en Grèce ne peut occulter les ouvrages de chronographie qui fleuriront à partir de l'époque hellénistique. Les travaux

¹ P. WATHELET, 1988, I-II. Voir aussi *Id.*, 1989.

² C'est grâce aux travaux minutieux de R. Merkelbach et de M. L. West que l'on peut désormais appréhender dans sa globalité l'immense recueil généalogique attribué à Hésiode (mais qui lui est postérieur d'au moins un siècle) appelé, le plus souvent, *Catalogue des Femmes* mais aussi *Ehoiai*. Même s'il ne traite que de mythologie ce récit est d'une importance capitale pour la compréhension de la conception généalogique de l'Univers chez les Grecs. Pour notre propos, il est à la base de toute reconstruction puisque c'est ce texte qui fixe, semble-t-il, le plan de toute la littérature généalogique grecque subséquente : voir M. L. WEST, 1985.

³ De cet historien dont l'œuvre est presque entièrement perdue, on sait qu'il débutait en dénonçant les mensonges et les contradictions de ses devanciers. Le premier, il prétend analyser et ordonner la matière mythique de façon probablement chronologique. Sa connaissance de sa propre généalogie sur seize générations laisse supposer qu'il allait jusqu'à se préoccuper d'un temps calculable, ponctué d'une véritable chronologie fondée sur la généalogie. C'est le premier écrivain dont on peut croire qu'il traçait effectivement une ligne allant du passé lointain au temps présent : L. BERTELLI, 1998.

⁴ Sur cet auteur, voir E. LANZILLOTTA, 2004, qui prépare une édition avec traduction.

⁵ L'un des plus anciens mythographes de la Grèce, auteur d'un grand nombre d'ouvrages généalogiques de toutes sortes, mêlant la fable et l'histoire. C'est l'une des sources principales pour l'étude des filiations mythologiques. Son œuvre, entièrement perdue, ne subsiste que par les fragments (*FGrHist.* n°3) provenant des nombreuses citations de ses successeurs, notamment Apollodore.

⁶ Qui étaient quelquefois les mêmes puisque les Grecs ne faisaient pas une distinction aussi nette entre les deux.

⁷ Un des premiers historiens grecs et l'un des plus prolifiques aussi sans doute. Il mourut fort âgé, après 407/6, à l'issue d'une longue carrière littéraire. Il a écrit, aux dires de la *Suda*, de nombreux ouvrages en vers et en prose. Aucun de ceux-ci ne nous est parvenu et seuls de nombreux fragments, fort courts pour la plupart, nous donnent une idée de l'étendue de son érudition. A en juger par les titres de certains de ses livres (*Asopis*, *Atlantis*, *Deukalioneia*, *Phoronis*) il avait dressé un vaste tableau des généalogies mythiques en consacrant à chaque branche particulière un ouvrage spécifique, probablement axé géographiquement. Mais il avait aussi traité de la chronologie en rédigeant une liste des prêtresses d'Héra à Argos qui allait depuis les temps mythiques jusqu'à sa propre époque. Une histoire d'Athènes également dans laquelle on peut supposer qu'il avait établi (et fabriqué ?) une liste cohérente des souverains de l'Attique des temps héroïques allant peut-être même jusqu'à la fin de la royauté.

⁸ Célèbre disciple d'Isocrate avec Théopompe, dont le caractère différait totalement du sien. Il écrivit notamment une *Histoire Universelle* en 30 livres, dont il ne reste que des fragments (assez nombreux : *FGrHist.* n° 70). En dépit d'un manque de critique dans l'utilisation de ses sources, il fut un des plus grands historiens du IV^e s. av. J. C.

d'Apollodore, Erastosthène ou Castor, puis de Phlégon¹, Julius Africanus, Eusèbe ou Jérôme, en prétendant fixer un cadre chronologique, ont dû s'appuyer sur la succession des générations de certaines dynasties qu'ils ont donc reconstituées au mieux. Il s'agit d'un travail sur du matériel aussi bien historique que mythique, où les précisions chronologiques sont imaginaires le plus souvent, mais qui garde un très grand intérêt sur le plan méthodologique.

Nécessité faisant loi, il a donc fallu recourir à la plus infime indication cachée chez des écrivains dont ce n'était pas le propos principal que de parler généalogie ou prétention. Une phrase d'un dialogue de Platon ou d'un commentaire d'Aristote, une glose d'Hérodote, une vantardise chez Pindare feront le plus souvent notre maigre pitance. Enfin, *last but not least*, les inscriptions, hélas fragmentaires, et toujours cassées au pire endroit, apporteront un peu de relief à un recueil de sources hétéroclites et clairsemées. En effet, le plus grand apport pour la reconstruction familiale, et de loin, reste l'épigraphie. Là où les sources littéraires toutes ensemble n'auraient livré au mieux qu'un mince canevas, les inscriptions permettent dans certain cas de reconstruire des parentés multiples et foisonnantes. Puisqu'il s'agit ici essentiellement d'Athènes, je me suis référé en premier lieu au deuxième volume des *IG*, consacré à l'Attique. La seconde édition, due à J. Kirchner, qui est le plus fréquemment utilisée, est en passe d'être remplacée progressivement par des publications plus récentes², mais quelquefois assez dispersées. On aura recours assez fréquemment aussi aux inscriptions de Delphes (*IDelphes* ou *CID*) ou d'Olympie (*IvO*). Mais dans tous les cas, il faut renvoyer en permanence au traitement des nouveautés publiées chaque année dans le *Supplementum Epigraphicum Graecum* (*SEG*), et commentées dans le *Bulletin Epigraphique* (*Bull. ép.*) et *L'Année Epigraphique* (*AE*). Sans oublier le dépouillement systématiques de revues spécialisées comme *Hesperia* ou les *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* (*ZPE*). Ensuite, différents corpus permettent d'accéder à des éditions critiques, souvent de meilleure qualité. Citons par exemple pour l'époque d'Auguste l'étude précise de G.

¹ Phlégon de Tralles, auteur d'*Olympiades*, œuvre chronographique prétendant donner, classée par olympiades, l'histoire du Monde depuis 776 avant. J. C. jusqu'à 140 environ. Il n'en reste que des fragments.

² La deuxième édition du volume II consacré à Athènes a été réalisée par J. Kirchner entre 1913 et 1940. Quels que soient ses mérites, cet ouvrage est désormais dépassé. La réalisation des *IG*, II/III³, entamée en 1999, est désormais entrée dans sa phase finale. Les dix premiers fascicules seront consacrés aux lois et décrets et les deux premiers (fasc. 2 & 5) ont été publiés en 2012.

Schmalz¹ ; pour Éleusis l'édition commentée de K. Clinton ; pour les éphèbes d'époque impériale, on doit consulter (si possible) en premier lieu la monumentale édition, malheureusement non publiée, de P. Wilson².

Les monnaies apportent également leur part d'informations utiles. Loin de fournir autant de détails que l'épigraphie, leur apport n'est pas pour autant négligeable. On y trouve inscrites explicitement ou représentées implicitement des prétentions généalogiques³. A Athènes, on a pu constater que la charge même de monétaire était souvent exercée par des proches parents. En d'autres occasions la présence de monnaies est simplement un indice de continuité, marquant la poursuite d'une activité commerciale, donc la présence d'élites. Enfin, il peut s'agir d'un critère de datation permettant de fixer de façon relative la chronologie d'un personnage ou, à l'inverse, à partir d'un personnage daté par ailleurs de dater un monument.

Pour la période byzantine, la source d'information prosopographique la plus prolifique et la plus novatrice vient de l'édition et de l'analyse systématique des dizaines de milliers de sceaux publiés ou en passe de l'être. D'importants corpus ont été constitués depuis le XX^e siècle, et continuent de l'être⁴, qui ont complètement révolutionné notre connaissance des membres des élites byzantines. Grâce à l'abondance de cette documentation, qui croît sans cesse grâce à des découvertes pratiquement quotidiennes, on peut désormais connaître des milliers de personnages secondaires, préciser la carrière de personnages connus, ou précédemment inconnus, dater correctement un certain nombre d'événements ou compléter des relations familiales que les textes littéraires laissaient incertaines. Pour autant, cette documentation a aussi ses limites. Pour la haute période, elle ne livre pour l'essentiel que des noms et des fonctions, de sorte qu'il est pratiquement impossible de l'utiliser pour la reconstitution de lignées, les liens de parenté et les patronymes n'apparaissant qu'à partir du X^e siècle environ. En second lieu, l'absence d'une base de données regroupant la totalité des 80000 sceaux connus

¹ G. C. R. SCHMALZ, 2009.

² P. WILSON, 1992. Je dois à l'obligeance de S. Follet d'avoir pu accéder à cet ouvrage particulièrement important.

³ Les monétaires athéniens pouvaient à l'occasion faire figurer une marque de leur ascendance, ainsi lorsqu'un certain Thémistoklès grave une monnaie avec une trirème rappelant la grande victoire maritime remportée par Thémistocle à Salamine. A Sparte, le tyran Nabis fait figurer Héraclès et les Dioscures sur ses monnaies, ce qui n'est pas simplement un rappel des valeurs archaïques de Sparte mais sans doute une véritable proclamation généalogique dans la mesure où l'on sait par ailleurs qu'il était issu d'une des deux familles royales de Sparte.

⁴ Voir notamment ZV, I-III, 1972.

rend l'utilisation de ceux-ci particulièrement ardue puisqu'il faut naviguer sans cesse dans des publications extrêmement dispersées, souvent difficiles d'accès.

A l'autre bout de notre échelle chronologique, l'époque classique, on utilisera une source de nature assez proche au fond, *mutatis mutandis*, constituée par les *ostraka* qui apportent des compléments importants à la prosopographie athénienne de la première moitié du V^e siècle. Il s'agit de tessons de poteries utilisés par les citoyens pour voter, lors d'ostracophories de plus en plus fréquentes après la première guerre médique, contre le « candidat » politique qu'ils souhaitaient exiler pour dix ans. Cette menace réelle pour les hommes politiques a profondément marqué leur comportement durant toute cette période. Sur chaque *ostrakon* était donc peint ou incisé le nom du « candidat » à l'ostracisme avec, assez souvent, des identifiants familiaux (patronyme, dème, tribu, famille) ou des commentaires désobligeants d'ordre politique ou moral (ami des Perses, frère de tel ou tel Perse ou de tel Athénien notoirement indigne, etc). On a retrouvé plus de douze mille de ces *ostraka*, essentiellement sur l'Agora ou sur le Céramique (*Kérameikôn*) avec une répartition très inégale puisque certains personnages regroupent plusieurs milliers ou centaines de votes (ainsi Mégaklès, fils d'Hippokratès) et d'autres un ou deux seulement¹. Une analyse plus fine a montré ensuite, d'une part que plusieurs centaines d'*ostraka* n'avaient été écrits que par quelques mains, et d'autre part que la même main avait pu écrire sur un même support, brisé ensuite, des noms de candidats différents. Cela montre qu'il existait des officines de scribes préparant les tessons qui étaient ensuite distribués aux citoyens. On ignore s'il s'agissait de scribes officiels, diligentés par la cité pour préparer les ostracophories, ou de scribes à la solde d'un homme politique pour augmenter ses chances en multipliant les *ostraka* au nom d'un adversaire². L'existence de tessons portant des noms différents mais rédigés d'une même main sur une même poterie prouve au moins l'existence de scribes neutres, au service de la cité ou d'une entreprise privée, fournissant aux citoyens analphabètes ou indécis les moyens de leurs votes.

¹ Voir la bibliographie récente chez A. CONSOGNO, 2005, p. 343-345.

² Voir A. QUEYREL, 2007, p. 88 : « Ces inscriptions en série étaient-elles le résultat de l'activité politique secrète de groupes de soutien, cherchant soit à faciliter le travail à des citoyens décidés mais analphabètes, soit à influencer des indécis, ou de l'entreprise quasiment professionnelle d'un fournisseur cherchant à exploiter, sans parti pris, les possibilités offertes par le manque d'instruction, par la paresse ou par l'imprévoyance des citoyens se rendant à une ostracophorie ? »

III BILAN HISTORIOGRAPHIQUE

Le but principal d'une revendication généalogique est d'être crue, au moins par un public ciblé ou intéressé. Quant elle ne l'était pas, c'était plus souvent pour des raisons polémiques qu'en vertu d'une véritable analyse critique de sa valeur. De ce fait, une bonne partie des prétentions que je vais énumérer dans ce travail ont été reprises pendant des siècles par nombre d'auteurs postérieurs (à condition qu'elles n'aillent pas à l'encontre des croyances reçues de leur époque). L'avènement de la critique historique a sonné le glas de cette acceptation placide. Les prétentions généalogiques ont alors été reléguées au rang des fables mythologiques, qui partagent précisément un goût suspect pour la généalogie. Lorsqu'on sait le peu d'estime dont a joui cette matière auprès des historiens modernes, on comprend qu'ils l'ont assez peu étudiée. Pour autant ce champ de recherche s'est peu à peu développé et connaît aujourd'hui un regain de faveur marqué.

Depuis quelques années en effet, les historiens en sont progressivement arrivés à porter un regard plus constructif sur les généalogies dans le monde grec. Regard neuf qui passe par une organisation plus fine des prétentions généalogiques. Celles-ci apparaissent en effet dès l'origine avec des portées différentes et complémentaires : une composante du culte des ancêtres, privé ou public ; un cadre chronologique ; une revendication ethnique ; ou enfin un élément du pouvoir politique.

La nécessité d'un tri s'impose donc et les chercheurs tentent désormais de classer le matériel relativement abondant dont nous disposons. Même s'il ne s'agit pas explicitement de *prétentions* généalogiques, qui ne sont pas distinguées des généalogies « tout court », ces modélisations restent pertinentes pour notre propos.

Dès 1902, E. Meyer avait fait une séparation nette entre les généalogies revendiquées par l'ensemble d'un peuple et celles qui ne concernent que certaines familles, aristocratiques¹. Mais il faut attendre un demi-siècle avant que la question ne soit reprise. Dans un court chapitre d'un essai publié en 1953, B. A. Van Groningen valide cette division, sans citer E. Meyer explicitement, en distinguant la généalogie tribale, héritée de l'ancienne société clanique, qui permet de fédérer la cohésion ethnique des Grecs, et la généalogie familiale, qui découle de l'observation naturelle des générations

¹ Ed. MEYER, 1902, III, p. 284-290. Il est suivi par exemple par D. ROUSSEL, 1976, p. 60, n. 21.

écoulées et de la famille nucléaire¹, analyse qui est partagée par J. Hall². Pour M. Broadbent, la césure significative est celle qui sépare les généalogies mythiques, ou fausses, des généalogies historiques, donc vraies³. Plus récemment, A. Möller⁴ a opéré une avancée encore plus significative en distinguant les généalogies qui expliquent ou expriment des relations conceptuelles ; les généalogies qui expliquent ou expriment des alliances ou des relations entre les groupes au sein de la cité ; et enfin les généalogies qui servent de support aux revendications de prestige pour les individus ou leurs familles. Parallèlement, T. Wiedemann insiste sur la différence essentielle entre les généalogies formelles, les informations généalogiques ou étiologiques préservées par les traditions familiales et les indications contenues dans les inscriptions. Les prétentions généalogiques doivent être considérées à part, même si on peut les confondre facilement avec des généalogies systématiques⁵. E. K. Varto reconnaît de son côté la valeur des distinctions suggérées par A. Möller, mais elle ne croit pas à une réelle implication familiale – aristocratique – des généalogies et conteste, au moins sur ce point, le tri proposé⁶. Enfin, C. P. Jones⁷ énumère lui aussi plusieurs catégories à l'intérieur du modèle. Il repère ainsi successivement les prétentions collectives et les prétentions individuelles, et au sein de ce groupe, celles qui concernent des dieux ou des demi-dieux, et celles qui concernent des personnages historiques. Mais en réalité, ce chercheur se préoccupe surtout d'un autre aspect : l'implication identitaire et culturelle des sujets de ces prétentions. Il en examine donc les conséquences sociales et diplomatiques sans s'attarder sur les distinctions du genre.

¹ P. A. Van GRONINGEN, 1953, ch. 5, *Genealogy*, p. 47-61.

² J. HALL, 1997, p. 41.

³ M. BROADBENT, 1968. On a vu que F. MITCHEL, 1956, p. 49-50, faisait la distinction entre poètes affabulateurs et prosateurs historiens.

⁴ A. MÖLLER, 1996, p. 19-20. La thèse de cet auteur, soutenue en 2004, devrait paraître prochainement.

⁵ T. WIEDEMANN, 1992, p. 125-126.

⁶ E. K. VARTO, 2009, p. 120 sqq.

⁷ C. P. JONES, 2010a, p. 111 sqq.

PREMIERE PARTIE

LA GÉNÉALOGIE ET LES PRÉTENTIONS GÉNÉALOGIQUES EN GRÈCE DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE À L'EMPIRE ROMAIN

L'objectif essentiel de ces généalogies paraît avoir été tout autre que de rendre compte du passé familial ... Une généalogie antique ... ne ... résulte (que) d'une volonté d'accumuler le renom du plus grand nombre possible d'ancêtres et d'endosser le prestige des exploits dont ils étaient l'auteur (sic) ... les intérêts du moment primaient souvent sur une exactitude généalogique qu'il n'y a pas lieu d'attendre de ce genre de documentation.

A. DUPLOUY, *Le prestige des élites*, 2006, p. 60

I] LES PRÉTENTIONS GÉNÉALOGIQUES

1] Les généalogies mythiques comme miroir de l'Histoire

S'il n'est pas utile d'étudier tous les cas de figure, par exemple les usurpations nobiliaires modernes en Europe par les porteurs de noms à particule, il est en revanche pertinent de voir quelles étaient les pratiques en usage dans les sociétés anciennes.

Le culte des ancêtres a été l'un des premiers cultes célébrés par les êtres humains. Apparu très tôt, le souvenir des aïeux s'est développé avec le temps et les moyens de commémorer les ascendants défunts se sont multipliés en conséquence. La connaissance des ascendants est induite des droits qu'ils initient (savoir, droit de succession à une charge, héritage), des devoirs qu'ils imposent (commémoration) ou des interdits éventuels qui en résultent (inceste). Même lors du passage de clans scellés par la parenté à des États civiquement structurés, la généalogie a gardé une place prépondérante dans la construction de chaque individu au sein de la société. Durant toute la période grecque et romaine, la valeur accordée à la généalogie est restée immense et ses différents moyens d'expression se sont multipliés. Davantage enjeu social que simple vanité affichée ou passe-temps d'oisifs fortunés, l'identification des ascendants dans les sociétés anciennes ne peut être minimisée et à plus forte raison occultée.

Comme l'a parfaitement défini C. Jacob, la généalogie est d'abord un objet de savoir factuel qui procède d'un cheminement intellectuel qui lui est propre¹.

Enoncer une généalogie, c'est mettre en forme des parcelles de savoir, organiser la mémoire collective ou familiale d'une certaine façon.

Pour A. Wallace-Hadrill², qui s'exprime à propos des Romains mais dont on peut généraliser la conclusion, la référence aux ancêtres doit se comprendre principalement dans trois contextes distincts :

- Le rappel des hauts faits des ascendants d'un individu en particulier ;
- La référence à un mode de vie exemplaire des ancêtres d'un peuple fixé qui donne à celui-ci sa cohérence culturelle ;
- L'opposition entre les comportements d'ancêtres et ceux de leurs descendants actuels, servant à valoriser les uns ou les autres selon le contexte.

¹ C. JACOB, 1994, p. 170.

² A. WALLACE-HADRILL, 2008, p. 218 sqq.

Seule la première formulation m'intéressera ici. Essentiellement aristocratique par nature, elle consiste à mettre en avant les mérites d'une succession de générations issue d'une famille particulière face aux autres familles. La somme des ancêtres représente un capital dont bénéficie la famille et que tout nouveau maillon se doit d'accroître. Ce qui forge ce capital, c'est d'abord la notoriété de chacun de ces ascendants. Il faut qu'ils soient reconnus par le reste de la communauté comme des personnages méritants de sorte que de leur accumulation résulte une illustration particulière pour leurs descendants. C'est ainsi une attitude récurrente dans l'*Illiade* où chaque héros fait l'éloge de son sang avant de combattre un adversaire. Avant même de comparer sa valeur au combat, on compare sa valeur généalogique. Et le plus souvent, comme on le verra, les deux sont liées. Cela suppose de connaître non seulement les noms, mais les exploits des ancêtres en question. Or, dès lors qu'on ne se contente plus de citer l'auteur lointain de la race, mais qu'on déroule chacun des degrés intermédiaires, on met en place une forme de pensée particulière. C'est une appropriation de l'Histoire, une organisation de faits et de noms qui passent de la sphère publique à celle du privé. Il s'agit d'une façon de penser la société en organisant celle-ci en réseaux reliés entre eux. C'est aussi nécessairement un tri dans le contenu du souvenir historique. Chaque famille cultive à sa façon la mémoire des noms et des faits propres à assurer sa cohésion et, le cas échéant, sa gloire.

Pour autant qu'on puisse en juger, les généalogies fictives apparaissent en même temps que la généalogie tout court. Les premiers textes historiques sont souvent des annales qui suivent les règnes des souverains, d'où l'importance de marquer précisément la succession de ces monarques. Et dans ce contexte, on a très tôt mis en chantier des listes de rois contenant leurs filiations. En Mésopotamie ou en Égypte ce type de document est relativement fréquent¹. En Grèce, dès Homère, la généalogie occupe une part extrêmement importante dans le fil du récit. Peu après, Hésiode rédige, en vers, un poème entièrement généalogique, consacré aux seules divinités, la *Théogonie*. Aux VII^e et VI^e siècles, différentes œuvres en vers sont consacrées entièrement à la généalogie des dieux et des héros de la mythologie, les plus significatives étant sans conteste le

¹ Pour la Mésopotamie, voir une approche chez A. K. GRAYSON, 1975 et D. HENIGE, 1974. Pour l'Égypte, il suffit de renvoyer, en prenant comme exemple la III^e période intermédiaire, aux ouvrages de K. A. KITCHEN, 1972 (1986³) ou de M. L. BIERBRIER, 1975.

Catalogue des femmes attribué faussement à Hésiode¹ ou les œuvres d'Eumèlos de Corinthe². A leur suite commencent à apparaître à partir du VI^e siècle des logographes, auteurs d'histoires généalogiques locales consacrées à des régions spécifiques, dont les premiers, et les plus notables, sont Hécatee de Milet, Charon de Lampsaque, Akousilaos d'Argos, Phérécyde d'Athènes, Hellanicos de Lesbos³. De façon symptomatique, on constate que chacun d'entre eux, tout en recherchant une vision globale de l'histoire grecque⁴, a modifié les légendes, en introduisant des variantes dans les généalogies des héros, modifiant les alliances et les filiations, mais surtout en organisant leurs ouvrages différemment pour mettre en valeur leurs intérêts particuliers⁵.

Trouve-t-on pour autant dans ces ouvrages des préoccupations actuelles, c'est-à-dire la recherche généalogique de familles contemporaines de l'auteur ? A la vérité, très peu. Ce point sera largement débattu plus loin, mais on peut déjà noter qu'Hécatee s'était préoccupé de sa propre famille, Phérécyde de celles de Miltiade et d'Hippocrate, Hellanicos des grandes familles d'Argos et, à Athènes même, de celles de Miltiade et d'Andocide, peut-être également des Eumolpides.

Dès lors que la généalogie ne se cantonne plus à un espace temporel relativement limité mais prétend relier des périodes considérablement éloignées, se posent des problèmes de nature différente. Il ne s'agit plus de traduire une parenté vécue ou mythique, mais reflétant un moment historique déterminé. Il faut alors tisser un lien entre des époques séparées par un hiatus parfois considérable.

2] De la généalogie à la prétention généalogique

Or, dans cet exercice périlleux d'une liaison forcée entre le présent et un passé particulièrement lointain, il est rare que l'on dispose dans des sociétés anciennes d'une

¹ Sur cet ouvrage (quelquefois appelé aussi *Mégalaí Ehoiai*) dont l'influence sera considérable, voir notamment J. SCHWARTZ, 1960 et surtout M. L. WEST, 1985 et plus récemment M. HIRSCHBERGER, 2004. Les découvertes papyrologiques ont grandement contribué à le faire mieux connaître, quoique de façon encore essentiellement lacunaire. L'édition de référence est celle de R. MERKELBACH-M. L. WEST, 1967, remplacée récemment par celle de G. MOST, 2007.

² Sur cet auteur, voir en dernier lieu M. L. WEST, 2002.

³ *FGrHist.* 4. Voir aussi sur Hellanicos J. J. CAEROLS, 1991, avec édition et traduction espagnole des fragments. Ces fragments ont été édités récemment par R. FOWLER, 2000 (introduction et texte grec et commentaire dans un deuxième volume qui vient de paraître).

⁴ Voir la démonstration de E. LANZILLOTTA, 2004.

⁵ Modifications qui sont chaque fois justifiées : Hécatee se flatte en écrivant de rétablir une vérité déformée par ses devanciers ; Akousilaos prétend avoir comme sources des tablettes de bronze

documentation éprouvée puisque l'écrit ne bénéficie alors pas d'un accès facile ou immédiat. De fait, on constate que, parallèlement à la généalogie, et sans doute de façon presque aussi ancienne, se développe un autre rapport aux ancêtres : un rapport fictif, qui consiste à se réclamer d'aïeux auxquels on ne se rattache pas réellement et même souvent, en fait, d'aïeux qui n'ont pas réellement existé. Le phénomène se développe aussi bien au niveau du particulier, un chef qui se réclame d'une divinité, que du groupe social, lorsqu'une fraction de la cité se rassemble sous la tutelle d'un ancêtre commun totémique quand il ne s'agit pas, comme les Athéniens, de se prétendre issus du sol lui-même. Les premières généalogies conservées sont, pour l'essentiel, des généalogies royales. Or, on observe que, presque toujours, passé un certain nombre de générations, apparaissent des noms douteux puis visiblement fictifs, tirés de peuples, tribus ou localités. Cela est valable dans toutes les cultures et le phénomène est proprement universel prouvant que dès l'origine, généalogie rime avec fiction¹.

La première difficulté touche aux rapports d'interaction, dans l'énumération d'ancêtres éloignés, entre la mémoire et la connaissance documentaire, et plus généralement entre l'oralité et l'écrit. La mémoire est toujours sélective, ce qui vaut aussi, surtout peut-être, pour les généalogies. Le passé est toujours fabriqué d'une certaine façon. L'écrit permet de classer et d'uniformiser les traditions généalogiques, de leur apporter le cas échéant une cohérence qui leur fait défaut. Là où la récitation peut laisser la place à l'hésitation, aux trous, aux variations, l'écriture fige la généalogie, permet de la confronter à d'autres, de mesurer et de compter les générations et d'apprécier le temps sous-jacent.

La seconde difficulté consiste à faire le tri entre les filiations authentiques et celles qui sont inventées, ce qui suppose notamment une certaine connaissance de l'organisation sociale des groupes revendiquant les mêmes ancêtres mais aussi de leur rapport à la réalité et à l'imaginaire et d'une confrontation avec notre propre conception de ces deux notions.

Et cela n'est pas toujours chose aisée. On citera à ce propos les débats sans fin qu'a générés la question du *génos* en Grèce ancienne et à Athènes en particulier². Faut-il

trouvées dans la maison paternelle (*FGrHist.*, 2T1). Sur ce besoin de véracité, voir, par exemple, R. THOMAS, 1989, p. 184.

¹ Voir notamment D. HENIGE, 1974, *passim*. Plus récemment, M. FINKELBERG, 2005, p. 26 sqq.

² Pour cette question, on renverra utilement aux travaux simultanés de D. ROUSSEL, 1976, sp. p. 17 sqq. et surtout de F. BOURRIOT, 1976, I-II. Plus récemment, voir S. D. LAMBERT, 1999 ; P. ISMARD, 2010 & 2013, p. 177-178 ; A. DAMET, 2012, p. 40-41.

admettre l'existence dans les sociétés grecques primitives d'un groupement social de base fondé sur une parenté réelle ou fictive de personnes accomplissant des rites communs et se reconnaissant la même origine ? Comme ce n'est pas ce type de prétention généalogique global qui fait l'objet de cette étude, je ne m'y attarderai pas davantage et me focaliserai plutôt sur les revendications individuelles ou familiales¹. Lorsqu'on manquait d'aïeux, seuls des hommes de la trempe d'un Marius pouvaient, glaive à la main et « blessures reçues par devant », se vanter de commencer eux-mêmes leur généalogie². Pour un Vespasien se moquant des généalogistes affairés à lui trouver à tout prix des aïeux nobles³, combien de rois ou d'empereurs ont-ils eu comme premier

¹ Sur la définition de la famille en Grèce ancienne, et plus particulièrement sur celle du mot *oikos*, voir en dernier lieu A. DAMET, 2012, p. 1 sqq. : le mot accepterait, outre le sens de famille nucléaire, celui de groupe de parenté incluant à l'occasion les parents, les alliés, la maisonnée. En grande majorité cependant, le mot *oikeios* sert à désigner des parents par le sang.

² Plut., *V. Mar.*, c. 9 : οὐ μὴν ταῦτά γε μάλιστα διέβαλλε τὸν Μάριον, ἀλλ' οἱ λόγοι θρασεῖς ὄντες ὑπεροψία καὶ ὕβρει τοὺς πρῶτους ἐλύπουν, σκυλὸν τε βοῶντος αὐτοῦ τὴν ὑπατείαν φέρεσθαι τῆς τῶν εὐγενῶν καὶ πλουσίων μαλακίας, καὶ τραύμασιν οἰκείους πρὸς τὸν δῆμον, οὐ μνήμασι νεκρῶν οὐδὲ ἀλλοτρίαις εἰκόσι νεανιεύεσθαι. πολλάκις δὲ καὶ τοὺς ἀτυχήσαντας ἐν Λιβύῃ στρατηγούς, τοῦτο μὲν Βησιτιαν, τοῦτο δὲ Αλβίνον, ἀνθρώπους οἰκῶν μὲν ἐπιφανῶν, αὐτοὺς δὲ τύχη σφαλέντας, ἀποχέμους καὶ δι' ἀπειρίαν πταισάντας ὀνομάζων, ἐπυνθάνετο τῶν παρόντων εἰ μὴ καὶ τοὺς ἐκείνων οἴονται προγόνους αὐτῶν ἄλλον ἢ εὐξασθαι παραπλησίους ἐκγόνους ἀπολιπεῖν, ἅτε δὴ μὴδὲ αὐτοὺς δι' εὐγένειαν, ἀλλ' ὑπ' ἀρετῆς καὶ καλῶν ἔργων ἐνδόξους γενομένους. ταῦτα δὲ οὐ κενῶς οὐδὲ ἀλαζονικῶς ἔλεγεν οὐδὲ μάτην ἀπεχθάνεσθαι τοῖς δυνατοῖς βουλόμενος, ἀλλ' ὁ δῆμος αὐτόν, ἠδόμενός τε τῇ βουλῇ προση λακίζομένη καὶ λόγου κόμπῳ μετρῶν ἀεὶ φρονήματος μέγεθος, ἐξεκούφιζε, καὶ συνεξώρμα μὴ φείδεσθαι τῶν ἀξιολόγων, χαριζόμενον τοῖς πολλοῖς. (« Marius offensa bien davantage les premiers de Rome par des discours pleins de fierté, de mépris et d'insolence. Il criait partout que son consulat était une dépouille qu'il enlevait à la mollesse des patriciens et des riches ; que pour lui, il se glorifiait auprès du peuple, non de vains monuments et d'images étrangères, mais de ses propres blessures. Souvent même, en parlant des généraux qui avaient été défaits en Afrique, tels que Bestia et Albinus, qui tous deux, issus de maisons anciennes, mais sans capacité pour la guerre, n'avaient dû leurs défaites qu'à leur inexpérience : 'Croyez-vous, demandait-il à ceux qui étaient présents, que les ancêtres de ces deux généraux n'auraient pas préféré laisser des descendants qui me ressemblent ? Ne se sont-ils pas eux-mêmes rendus illustres bien moins par leur noblesse et par leur rang que par leurs vertus et par leurs exploits ? ») et Sall., *Jug.*, 85 : *scilicet quia imagines non habeo et quia mihi noua nobilitas est, quam certe peperisse melius est quam acceptam corrupisse ... Non possum fidei causa imagines neque triumphos aut consulatus maiorum meorum ostentare, at, si res postulet, hastas, uexillum, phaleras, alia militaria dona, praeterea cicatrices aduerso corpore. Hae sunt meae imagines, haec nobilitas, non hereditate relicta* (je n'ai pas de portaits d'ancêtres et nul des miens n'a été noble avant moi. Mais ne vaut-il pas mieux créer soi-même sa noblesse que d'avilir celle qu'on a reçue ? ... Je ne peux pas, pour vous donner confiance, étaler sous vos yeux, les images de mes ancêtres, leurs triomphes et leurs consulats ; je puis du moins, s'il le faut, vous montrer mes lances, mon étendard, mes colliers, mes récompenses militaires, surtout mes blessures reçues par devant. Voilà mes images à moi, voilà ma noblesse, non transmise par héritage). Pour les relations familiales de Marius, voir R. J. EVANS, 1994, p. 139 sqq.

³ Suét., *Vesp.*, 12 : *Quin et conantis quosdam originem Flauii generis ad conditores Reatinos comitemque Herculis, cuius monumentum exstat uia Salaria, referre irrisit ultro* (Qui plus est, comme des flatteurs prétendaient faire remonter l'origine de la famille Flavia aux fondateurs de Réate et à certain compagnon d'Hercule dont le tombeau subsiste sur la voie Salaria, il fut le premier à se moquer d'eux).

souci justement de se trouver la filiation adéquate ? Instrument de pouvoir en revendiquant un lien direct avec un dieu, instrument de cohésion en regroupant plusieurs familles en clans solidaires ou instrument d'intégration en soulignant un rapport au territoire, les raisons ne manquent pas de prétendre à des liens de parenté supposés. Je dis supposés et non imaginaires parce que ces prétentions peuvent aussi bien être le reflet de la plus authentique réalité que d'un mensonge le plus éhonté. Et quelquefois les deux : pour rester avec les empereurs romains, on sait que Galba affichait sa généalogie détaillée en la faisant commencer à Jupiter et Pasiphaé¹. Fantaisie, certes, mais pas pour tous les consuls que sa famille – l'une des plus anciennes de Rome – avait comptés en son sein et qu'il pouvait donc afficher fièrement. Dans tous les cas, la prétention fonctionne comme un message que l'on veut faire passer dans un contexte donné, et le contexte est aussi important que le contenu et lui donne son sens véritable. Lorsque les empereurs de la tétrarchie se proclament fils de Jupiter ou d'Hercule, ils ne doutent pas que seuls leurs sujets les plus incultes ou les plus crédules sont susceptibles de prêter foi à de telles filiations, mais le symbole n'en reste pas moins extrêmement fort pour l'ensemble des citoyens romains. Cela est même encore plus vrai pour un pharaon qui est réellement perçu par la plus grande partie de son peuple comme le fils véritable du dieu Râ. En revanche, la question est plus complexe lorsqu'un aristocrate affiche une ascendance ancienne. Dans le cas d'un parvenu, ses chances d'être cru dépendent largement du niveau de son acceptation au sein de son nouveau milieu social. Lorsque ses pairs affichent tous des prétentions de même acabit, chacun se prévalant d'une cuisse différente de Jupiter, il peut espérer que le groupe restera solidaire de sa propre usurpation et fera bloc autour du nouveau venu. A l'inverse, entouré de personnes issues de familles vraiment anciennes, ses chances d'être entendu sont bien moindres et dépendent d'autres facteurs d'intégration. Il peut toutefois compter sur les dissensions internes au groupe et se voir quand même soutenu par certaines factions en opposition avec d'autres. Encore faut-il savoir si ses prétentions s'adressent vraiment aux autres membres du groupe dominant et non plutôt à la foule, plus encline à accepter ces

¹ Suét., *Galba*, 2 : *imperator uero etiam stemma in atrio proposuerit, quo paternam originem ad Iouem, maternam ad Pasiphaam Minoris uxorem referret* (Galba, lorsqu'il fut empereur, exposa même dans son *atrium* un arbre généalogique faisant remonter ses origines du côté paternel à Jupiter et du côté maternel à Pasiphaé, l'épouse de Minos).

billevesées. Au final, ce qui fait la valeur d'une prétention, c'est sa crédibilité pour un public donné.

Si le but de ce travail est de porter plus particulièrement l'accent sur un lieu et un temps particulier, Athènes à la fin de l'Antiquité, il ne peut être mené à bien sans observer de façon au moins succincte le phénomène des prétentions généalogiques dans une perspective plus vaste.

Je ne chercherai pas pour autant à occulter les difficultés et parfois les incohérences d'une démarche qui couvre un temps et un espace considérables. De l'époque d'Homère à la fin de l'Empire romain, d'Athènes à l'Orient hellénisé ou romanisé, les conceptions généalogiques ne sont pas restées les mêmes.

Que ce soit en raison des progrès de la recherche historique, de la philosophie, de la rhétorique, les Grecs ont pensé différemment la généalogie tout au long de cette période. Et leurs contacts avec les Romains et les différents peuples qui composaient leur Empire ont permis aux uns et aux autres de nourrir mutuellement leurs visions respectives de la mémoire des aïeux.

Les rapports même de la généalogie avec la parenté ou avec la mémoire familiale ne sont pas sans poser des problèmes ardues qui demandent toujours pour certains des réponses plus assurées. M. Finley qui contestait déjà un rapport immédiat entre mémoire et généalogie affirmée en Grèce ancienne, a ouvert un débat qui se poursuit aujourd'hui¹.

Pour autant, d'autres fondamentaux de la littérature généalogique se sont poursuivis tout au long du champ étudié. La fascination exercée sur la plupart des Grecs par ces filiations qui s'entortillaient dans les méandres de leurs récits mythiques puis historiques trouvait sa contre-partie dans les critiques que cet intérêt futile (pour le public) ou exercice facile (pour les écrivains) soulevaient chez les intellectuels, philosophes, grammairiens ou historiens. Plus sérieusement, sorti du contexte de la glorification stérile d'un individu (ou d'une famille) par l'énumération de ses aïeux, les Grecs ont toujours cru à l'hérédité des qualités humaines. Valeur, vaillance ou intelligence sont autant de dons venus des ancêtres, depuis Homère jusqu'à l'Empire byzantin.

¹ M. FINLEY, 1965.

Mais que valent vraiment ces prétentions répandues aussi bien en Grèce qu'à Rome¹?
Peuvent-elles réellement décrire des relations de parenté authentiques ou ne sont-elles que fantaisies crânement affichées par des parvenus sans ancêtres ?

Il apparaît rapidement, comme différents travaux récents l'ont souligné², qu'on ne saurait apporter une réponse uniforme à cette question et qu'on ne doit pas traiter de la même manière toutes les revendications. Il convient en premier lieu d'opérer un tri préalable et de traiter différemment chaque section. Mais de quelle façon ? Il n'existe pas de nomenclature qui permettrait de séparer clairement chacune des composantes des prétentions dans la mesure où celles-ci peuvent avoir des implications multiples et glisser assez facilement de l'une à l'autre. La classification que je suggère n'est donc en aucun cas absolue, mais une simple tentative d'apporter une première clarification dans une matière qui resterait autrement passablement embrouillée :

LES DIFFÉRENTS TYPES DE PRÉTENTION		
I		Les prétentions génériques, qui concernent un peuple ou un État ;
II		Les prétentions royales ou impériales, parmi lesquelles on distinguera :
	A	les rattachements à des ancêtres mythiques, dieux ou héros ;
	B	les rattachements à des prédécesseurs.
III		Les prétentions qui concernent un individu ou une famille privée, parmi lesquelles on distinguera :
	A	les prétentions de familles aristocratiques ;
	B	les prétentions isolées d'individus dont on peut croire qu'ils sont des parvenus.

Enfin, dans chacun de ces cas, il conviendra de traiter séparément :

- 1 : les prétentions remontant à des figures mythologiques ;
- 2 : les prétentions à descendre de personnages historiques ;

¹ Voir, pour l'époque romaine, les exemples relevés par C. VELLAY, 1953 ; W. AMELING, I, 1983, p. 3, n. 2 ; A. CHANIOTIS, 1987, p. 42, n. 5 ; E. KAPETANOPOULOS, 1990, p. 262-263, 266-267 ; C. P. JONES, 1971, p. 40 ou F. CHAUSSON, 1998, auxquels on ajoutera les descendants des rois galates et les descendants d'Héraclès, des Dioscures, de Rhadamanthe, etc. cités à Sparte (C. SETTIPANI, 2000, p. 491-496).

² Voir *supra*, p. 15-16.

Cette dernière distinction concerne plus volontiers les historiens modernes dans la mesure où les Anciens, eux, n'avaient pas une vision aussi tranchée quant à la démarcation entre les deux époques. Les héros mythologiques n'étaient pas moins réels à leurs yeux que les grandes figures que nous qualifions d'historiques¹. Le *mythos*, c'est le récit ancien, tout aussi historique et probant/exemplaire, si ce n'est davantage, que l'événement contemporain². Certes, l'apparition de l'écrit marque une rupture en ce sens que, désormais, on va pouvoir transcrire au fur et à mesure les événements et les généalogies contrairement aux récits des temps révolus, désordonnés et si nombreux qu'ils en sont risibles. C'est ainsi qu'Hécatée justifie sa propre intervention dans le champ historique dont il est un des créateurs³ :

Ces récits, je les écris comme ils me semblent être vrais. Car les récits des Grecs, tels qu'ils se montrent à mes yeux, sont multiples et risibles.

Mais son propos n'est pas d'abaisser les récits ou les filiations des temps héroïques au rang de fables. Il est au contraire de les construire de façon cohérente et enfin ordonnée comme il convient à des monuments historiques⁴. F. Hartog souligne que le premier *opus* généalogique de grande ampleur, celui du *Catalogue des Femmes* attribué à Hésiode, cherche essentiellement à faire confluencer les généalogies mythiques et non à les confronter et donc à les nier. Il sera suivi en cela par tous les généalogistes grecs : Hécatée, Akousilaos, Phérécyde, Hellanicos, etc⁵. De la même façon, si Hésiode divise en effet l'histoire de l'humanité entre trois âges, tous sont équivalents en terme d'historicité : l'âge de bronze, l'âge des héros et l'âge de fer, celui dans lequel il vit⁶. L'âge des héros aurait pris fin lorsque Zeus, lassé des hommes, aurait provoqué deux grandes guerres, celle des Sept contre Thèbes et celle contre Troie, afin de faire périr le plus grand nombre de héros⁷. Toutefois, la fin des temps héroïques survient en réalité un peu plus tard, avec le Retour des Héraclides, limite chronologique qui marque l'arrivée

¹ Voir, par exemple, E. PELLIZER, 1998, p. 44 ; M. FINKELBERG, 2005, p. 26, qui fait le rapprochement avec les Maoris.

² Voir, par exemple, C. CALAME, 1998, sp. p. 134 sqq. : « l'orateur utilise (le mûthos et ...) ainsi conclut un récit justificatif, qu'il considère à n'en point douter comme historique ... Le mûthos s'inscrit donc bien, en tant qu'argument, dans la pensée déductive articulée par le logos ... et devient ... un argument historique et politique ».

³ *FGrHist.*, 1F1a : Ἐκαταῖος Μιλήσιος ὧδε μυθεῖται τάδε γράφω, ὡς μοι δοκεῖ ἀληθεῖα εἶναι· οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοὶ τε καὶ γελοιοὶ, ὡς ἐμοὶ φαίνονται, εἰσίν.

⁴ Voir, par exemple, F. HARTOG, 1989, p. 125 sqq. = *Id.*, 1991, p. 181 sqq.

⁵ F. HARTOG, 1989, p. 124 = *Id.*, 1991, p. 180.

⁶ Hés., *Boucl.*, 159-173 & fg. 204, 95-105 M.-W.

⁷ *Chants Cypr.*, fg. 1.

des Doriens au détriment des Achéens mais pas celle de l'Histoire au détriment du mythe¹. Pas davantage que pour l'historien moderne la fin de l'Antiquité ou celle du Moyen Âge, dont les termes sont (plus ou moins) précisément délimités ne signifie le déclassement de l'une de ces périodes en époque plus mythique que l'autre².

Pour le reste, ces différenciations ne sont pas anodines dans la mesure où la nature même de la prétention généalogique est fondamentalement différente d'une section à une autre. Leur rapport à l'histoire événementielle, sociale ou à celle des mentalités en découle directement et leur interprétation ne saurait être traitée de la même façon selon les cas.

3] La mémoire généalogique des Grecs

A] L'époque classique

Avant d'aborder de façon plus détaillée ces diverses conceptions de la prétention généalogique, il est nécessaire de faire le point sur une question fondamentale et générique : dans quelle mesure les Grecs avaient-ils une connaissance précise de leur ascendance ? Qu'ils soient de simples parvenus ou du sang le plus bleu, voire royal, qu'ils revendiquent un aïeul historique, héroïque ou divin, ou simplement une appartenance ethnique, religieuse ou corporative, jusqu'où la culture hellénique était-elle le garant d'une transmission familiale quelconque ? On ne saurait évidemment traiter le sujet de façon globale d'Homère à la fin de l'Antiquité, mais on peut au moins tenter de tracer les grandes lignes communes qui parcourent l'histoire grecque. On omettra ici le temps homérique qui pose des problèmes spécifiques et dont la situation dans le monde réel fait l'objet de débats sans fin, et on commencera l'enquête aux temps classiques. L'historiographie sur ce sujet est ancienne³, mais elle a été complètement bouleversée par la publication d'un ouvrage capital de Rosalind Thomas en 1989 qui s'est attachée, dans les pas des africanistes Jan Vansina et David Henige, à étudier le concept de tradition orale en Grèce ancienne, c'est-à-dire en fait essentiellement à

¹ Pour la fin de l'époque héroïque, voir M. FINKELBERG, 2005, p. 33.

² Voir, par exemple, O. CURTY, 1999, p. 168-169.

³ Depuis le XVIII^e siècle au moins, un nombre incalculable de travaux se sont succédé sur la généalogie en Grèce et la valeur qu'il fallait accorder, ou non, aux récits des anciens. Même après le siècle des lumières, il s'est trouvé plusieurs historiens, en France, Angleterre ou Allemagne pour accréditer dans la quasi-totalité les généalogies de la mythologie, à l'exception des dieux quand même (!) moyennant des ajustements plus ou moins grands. On consultera, avec amusement parfois, les ouvrages de E. Clavier, G. Dupetit-Radel, I. Newton ou H. F. Clinton par exemple.

Athènes au V^e siècle avant J.-C. Ce dernier auteur en particulier a tenté pour la première fois d'élargir le concept de tradition, à partir d'une étude préalable dans les tribus africaines, à l'ensemble des sociétés anciennes, antiques ou médiévales. L'application d'une démarche anthropologique nouvelle ouvrait des horizons encore peu explorés dans l'histoire classique et nombre d'historiens ont donc accepté sans hésiter les conclusions qu'on pouvait en tirer. De sorte que, à ma connaissance, les résultats de R. Thomas font depuis largement autorité¹. Il est donc indispensable en préalable à mon enquête de partir de son analyse et de la reprendre de façon détaillée, au moins pour les deux chapitres qui touchent le plus directement à mon sujet². Sans ignorer ce que cette démarche a d'exceptionnel, voire d'incongru, à cet endroit, cela m'a semblé la façon la plus économique de rendre compte globalement d'une théorie qu'il m'aurait fallu autrement discuter par fragment tout au long de mon travail sans pouvoir mettre en évidence alors ni la cohérence de la position de l'auteur ni les confirmations ou les objections que j'y trouve.

¹ Ses résultats sont au cœur des théories récemment développées dans leurs thèses récentes par B. K. STEINBOCK, 2005 et E. K. VARTO, 2009. Il faut noter toutefois qu'au même moment (à peu près) que le livre de R. Thomas, paraissait l'ouvrage de M. SAKELLARIOU, 1990, sur la mémoire et l'oubli, qui traite essentiellement lui aussi de la tradition orale chez les Grecs. Celui-ci, tout en reconnaissant tous les facteurs concourant à la perte ou la transformation de l'information en dehors de tout support écrit, ne néglige pas pour autant les faits exceptionnels susceptibles d'être (plus ou moins) fidèlement transmis par la tradition orale.

² Il s'agit des chapitres 2 et 3 du livre qui couvrent les pages 98 à 195, soit un bon tiers du livre. On notera toutefois, comme l'a souligné H. IMMERWAHR, 1992, que les mêmes idées sont répétées tout au long de l'ouvrage et que le volume de celui-ci débarrassé de ces redites incessantes se trouverait singulièrement diminué.

a) Analyse du livre de R. Thomas sur la tradition orale (1989)

Chapitre 2 : Tradition familiale

L'auteur commence par distinguer soigneusement la tradition familiale et les récits populaires impliquant une famille (p. 98). A Athènes, on n'a pas de données réelles sur les traditions familiales en dehors des poèmes rédigés par des auteurs à gages, comme Pindare ou Simonide, ou les discours des orateurs¹ (p. 99-100). Et aucune preuve ne peut être apportée concernant l'existence d'archives privées tandis que les autres artefacts tangibles (tombes, trophées, etc.) ne conservent au mieux que quelques bribes d'information sur des individus mal reliés au présent² (p. 105). A l'inverse des Romains, l'ensemble des connaissances familiales grecques reposent donc uniquement sur la mémoire et ne sont donc ni fiables ni étendues mais fluides et incertaines (p. 101-102).

Quelles sont alors nos certitudes ? A l'époque classique chaque archonte devait indiquer le nom de son père et de sa mère et attestait qu'il prenait soin de ses grands-parents³. Ainsi, la connaissance requise des ancêtres s'arrêtait à la seconde génération. De même, Pindare passe directement des parents et grands-parents des champions qu'il chante à leurs ancêtres mythiques⁴ (p. 105-106). Comme l'avait bien vu E. Bethe⁵, les seuls ancêtres auxquels s'intéressent les Grecs, au contraire des Romains encore une fois, ce sont les ancêtres homériques, transmis par une tradition orale véhiculée essentiellement par les contes des vieilles femmes (p. 107, 109). Athènes constitue néanmoins une exception en raison de l'importance accordée aux aïeux ayant combattu pour la démocratie. Si les familles n'oublient pas pour autant leurs ancêtres mythologiques ou les anecdotes, devant l'assemblée et les tribunaux en revanche, il était souhaitable, voire indispensable de se prévaloir d'une ascendance pro-démocratique et anti-tyrannique et de citer des faits patriotiques précis (p. 108-

¹ La seule fois où Hérodote évoque explicitement une tradition familiale (Hdt, V, 57, 1), il la rejette aussitôt.

² On sait que Clisthène (sans doute), par souci de démocratie, avait interdit des tombes trop grandes et des funérailles trop pompeuses ainsi que les discours funèbres (Cic., *De leg.*, II, 26, 64-65 : *Sed post aliquanto propter has amplitudines sepulcrorum, quas in Ceramico uidemus, lege sanctum est, 'ne quis sepulcrum faceret operosius quam quod decem homines effecerint triduo', neque id opere tectorio exornari, nec 'hermas' hos quos uocant licebat imponi nec de mortui laude nisi in publicis sepulcris, nec ab alio nisi qui publice ad eam rem constitutus esset dici licebat. Sublata etiam erat celebritas uirorum ac mulierum, quo lamentatio minueretur; auget enim luctum concursus hominum* (Mais peu après [Solon], l'immensité de ces mausolées que nous voyons dans le Céramique avait fait défendre, par la loi, d'élever de tombeau qui exigeât un travail au-delà de celui de dix hommes pendant trois jours. Il n'était plus permis de les orner de stuc, d'y placer ce qu'ils appellent des Hermès, de prononcer l'éloge du mort, si ce n'est dans les obsèques publiques, et par la bouche de l'orateur nommé par l'État. Toute réunion nombreuse d'hommes et de femmes était également supprimée, afin de diminuer les lamentations : car ces grands concours augmentent le deuil). De toute façon ces discours funèbres n'avaient rien de biographique, et consistaient surtout en l'évocation d'ancêtres héroïques et de récits mythologiques.

³ Isée, VIII, 32 : Κελεύει γὰρ τρέφειν τοὺς γονέας· γονεῖς δ'εἰσὶ μήτηρ καὶ πατήρ καὶ πάππος καὶ τήθη καὶ τούτων μήτηρ καὶ πατήρ, ἐὰν ἔτι ζῶσιν· ἐκεῖνοι γὰρ ἀρχὴ τοῦ γένους εἰσὶ, καὶ τὰ ἐκεῖνων παραδίδοται τοῖς ἐκγόνοις· (« La loi, en effet, veut qu'on nourrisse ses ascendants. Or, les ascendants, ce sont la mère et le père, le grand-père et la grand-mère, ainsi que leur mère et leur père s'ils sont encore vivants, parce que les générations remontent à eux et que leurs biens se transmettent à leurs descendants »). On a conservé la formule de la docimasia (examen de l'éligibilité) des magistrats qui commençait ainsi : « Quel est ton père ? de quel dème est-il ? Comment s'appellent le père de ton père, ta mère, le père de ta mère, et de quels dèmes sont-ils ? ».

⁴ A tel point que pour Agésilaos de Syracuse par exemple, membre de la famille des devins iamides, il préfère évoquer une ancêtre mythique, la spartiate Pitane, plutôt que les très historiques Iamides Teisaménos et Agias, devenus citoyens spartiates au V^e s.

⁵ E. BETHE, 1935, p. 54-56.

110). Ces faits ne sont pas choisis au hasard. Plutôt que des charges susceptibles de prêter flanc à la critique et aux accusations (archonte, bouleute, thésmothète), on rappellera plus volontiers des victoires aux concours, l'exercice de triérarchies ou de liturgies et surtout les morts pour la patrie (p. 110-116). On constate toutefois que les circonstances de ces morts glorieuses sont souvent occultées, parce que très certainement oubliées (p. 116-119). Lorsque les circonstances sont rappelées, on peut montrer grâce à d'autres sources qu'elles le sont de façon erronée, ainsi dans le cas d'Andocide (p. 120-122).

Finalement, combien de temps peut se perpétuer une tradition orale ? Et plus précisément, une tradition orale authentique ? Ces questions n'ont pas de réponse aisée, y compris au cœur d'une même société (p. 123-124). A Athènes, on a la chance de posséder des discours de défense devant des tribunaux où il était capital de citer le maximum d'ancêtres patriotes, et on constate que, la plupart du temps, il s'agit de parents proches du défendeur (père, oncles, grands-pères). Le nom qui se transmet normalement de grand-père à petit-fils incite aussi à penser à une limitation à la troisième génération (ego, père, grand-père). Platon, de famille noble ne cite que son père et son grand-père précisément avant de mentionner ses ancêtres mythiques. Pareillement on constate que le terme *progonoi*, « ancêtres » désigne le plus souvent les grands-parents. Bref tout concourt à admettre une mémoire courte ne remontant guère au-delà de la troisième génération (celle du grand-père) (p. 124-126). Si certaines rares familles vont plus loin (quatrième ou cinquième, voire septième pour les Alcéméonides), la tradition orale devient alors dramatiquement floue et incertaine ou même totalement erronée. Au mieux le nom seul de l'ancêtre est retenu. En terme de temps, on constate que même dans ces cas extrêmes, la mémoire n'excède pas 60/70 ans (p. 127-129). Même dans les deux seuls cas remarquables, ceux des très nobles Andocide et Alcibiade le Jeune, la mémoire et la généalogie sont faussées très vite et ne restent pas fiables plus longtemps que les autres (p. 129-131).

On peut le montrer plus précisément en étudiant en détail les trois cas de généalogies les plus longues :

- 1) Vers 340, un certain Épicharès (?) mentionne le service rendu à la cité par son grand-père Épicharès, vainqueur à Olympie et par l'oncle de celui-ci Aristokratès, fils de Skélias, qui aurait rasé Eétionéia où le tyran Kritias s'apprêtait à recevoir les Spartiates, fait rentrer le peuple d'exil et confondit ceux qui complotaient contre la démocratie (Dem., LVIII, 66 sqq.). En réalité la comparaison avec Thucydide (VIII, 89 sqq.) montre que ce récit mélange différentes périodes historiques (tyrannie des Quatre-Cents et celle des Trente tyrans) et omet le rôle trouble joué par Aristokratès. La tradition familiale est donc totalement fautive au-delà du grand-père (p. 132-138).
- 2) A deux reprises, Andocide présente une défense de sa famille où il explique combien ses ancêtres étaient de brillants patriotes. En 410, il affirme que le père de son arrière-grand-père, Léôgoras, a refusé d'épouser une parente des tyrans pour s'unir au peuple et conduire l'opposition (And., II, 26). En 399, il narre comment son arrière-grand-père Léôgoras et le beau-père de celui-ci Charias auraient vaincu, en tant que généraux, les tyrans à Pallénion (sic) et permis la victoire de la démocratie, puis se sont illustrés contre les Perses (And., I, 106). Or, en réalité, la bataille de Pallène a marqué la victoire de la tyrannie en 546, tandis que sa chute ne s'est pas jouée en une seule bataille mais s'est étalée entre 514 et 508. On constate aussi que le rapport généalogique n'est pas le même et qu'Andocide ne savait donc pas de quelle façon il descendait de Léôgoras. Bref, on voit que la tradition familiale, même si elle cite des détails précis est dramatiquement fautive, ce qui ne saurait surprendre compte tenu du résultat de l'exemple précédent (p. 139-143).
- 3) En 397, Isocrate (*De Bigis*, XVII, 25-7) tente de démontrer que la famille noble (eupatride) de son client, Alcibiade (IV) le Jeune, fils du fameux Alcibiade (III), a toujours soutenu la démocratie. Ses ancêtres, bien qu'apparentés au tyran Pisistrate, l'ont aussitôt combattu et sont partis en exil tandis que le tyran brûlait leurs demeures. Puis les deux arrière-grands-

pères d'Alcibiade (III), Alcibiade (I) et Clisthène, revinrent à la tête du peuple pour renverser la tyrannie et établir la démocratie.

Mais en réalité, Alcibiade (III), dont la famille n'était probablement pas Eupatride, était l'*arrière-arrière-petit-fils* d'Alcibiade (I) (dont le rôle dans le rétablissement de la démocratie n'est pas cité par ailleurs) et l'*arrière-petit-neveu* de Clisthène. Tout comme pour Andocide, on a donc une généalogie fautive.

Isocrate oublie aussi de préciser l'origine honteuse de la fortune des Alcéméonides, le crime de leur premier ancêtre, véritable cause de la destruction de leurs demeures, leurs différents retours d'exils et rapprochements avec la tyrannie (Clisthène est archonte en 524), faits connus grâce à Hérodote (qui, quoi qu'on en ait dit, ne dépend pas d'une tradition familiale) (p. 143-152).

Au final, on ne peut que constater la faiblesse de la mémoire familiale dès qu'elle dépasse la troisième génération ou les soixante-dix ans. Par télescopage (involontaire) ou manipulation (volontaire), la tradition, rapidement oublieuse du passé, malmène la réalité, même s'il faut relativiser ce constat en notant que la tradition conserve parfois des faits ignorés des documents publics, il faudra toujours confronter la tradition à d'autres sources et elle ne saurait être acceptée autrement (p. 153-154).

Chapitre 3.1 : Généalogie et tradition familiale : intrusion de l'écrit

Il convient toutefois de distinguer tradition familiale, qui comprend aussi la mémoire d'événements, et généalogie transmise oralement, qui en forme une part spécifique et pour laquelle il faut s'interroger, d'une part sur sa spécificité, et d'autre part sur l'influence de l'écrit à son propos (p. 155). La généalogie joue certes un rôle très important en termes de prestige pour les aristocrates mais c'est à tort qu'on lui confère également un rôle capital dans la chronologie en admettant que les Grecs étaient pourvus de longues généalogies les reliant à des dieux ou des héros (p. 156). Cela procède d'une confusion concernant deux notions distinctes : généalogie remontant à un héros et généalogie complète, détaillant cette filiation. Or, si la plupart des aristocrates grecs prétendaient en effet descendre d'un dieu, il faut rejeter l'idée qu'ils étaient capables d'énumérer leurs aïeux dans la mesure où le paragraphe précédent a prouvé la défaillance rapide de la mémoire familiale. Si les Grecs étaient très fiers de leurs ancêtres homériques, ils se souciaient peu de leurs aïeux immédiats, qui étaient donc rapidement oubliés, provoquant ce « télescopage » déjà souligné. De bonnes illustrations en sont fournies par Isocrate qui mentionne la filiation du roi Évagoras jusqu'au héros Teukros mais ne peut fournir aucun nom intermédiaire ou par Hellanicos qui cite l'ascendance d'Andocide jusqu'à Hermès mais ne peut donner le détail (p. 157-158).

En réalité, on a conservé pléthore de prétentions, mais seulement de très rares généalogies complètes, qui ne devaient donc pas être nombreuses du tout. De fait, on n'en connaît que trois : celles des Philaïdes (3F2), d'Héropythos et d'Hippokratès (3F59), la deuxième ne faisant pas explicitement référence, à notre connaissance, à une divinité (p. 159). Les deux autres sont transmises par les généalogistes prosateurs Phérécyde et Hellanicos, et on peut penser précisément qu'ils les ont inventées (p. 160).

Si on observe en détail la généalogie des Philaïdes, qui figurait certainement dans un contexte mythologique et s'arrêtait à Miltiade (parce que Didymos croit à tort que Thucydide en descend), on voit qu'elle se compose de quatorze noms énumérés de façon linéaire. De fait ce type de généalogie ignore les ramifications, ce qui permet de rejeter certaines corrections modernes qui ont tenté de faire correspondre cette généalogie avec celle que fournit Hérodote (VI, 38). C'est un non-sens parce qu'on a vu qu'aucune généalogie fondée sur la tradition orale ne peut prétendre à l'authenticité. En outre, la généalogie a visiblement été retravaillée, si ce n'est inventée, par Phérécyde, qui a en particulier tenu grand compte de la question de Salamine en mettant en avant Philaios au lieu d'Eurysakès que citent Solon et Sophocle et auquel se rattachait le *génos* (?) des Salaminoi. De même, pour le nom d'Oulios qui n'a été

introduit que par référence à la conquête de l'Ionie et d'autres figures du haut de la généalogie qui soulignent des prétentions politiques contemporaines. Inventée pour la partie haute et fautive dans la partie basse comme le prouve la comparaison avec les données complexes et donc fiables d'Hérodote (p. 171-172), la généalogie de Phérécyde devait être fautive dans sa totalité. Quel que soit l'usage fait par Phérécyde de la tradition familiale, on voit que celle-ci était erronée très tôt. Phérécyde s'est contenté d'aligner les noms fournis par la tradition de façon linéaire de père en fils, et introduit un autre Miltiadès, créant ainsi quatre générations au lieu de deux. Sans doute parce qu'ayant éliminé Eurysakès (pour favoriser Philaios) et Kypsélos (qui portait le nom d'un tyran), il lui manquait deux générations pour arriver jusqu'à Ajax (p. 161-169 & 181-172, 173).

Cette généalogie est donc assez caractéristique de ce que nous avons appris des traditions familiales. Si les grandes familles retiennent un peu plus que les trois ou quatre générations usuelles, il ne s'agit guère que de noms : ni événement ni lien de parenté exacts. Et, même si J. Vansina a bien montré qu'il faut distinguer processus de mémorisation familiale et processus de mémorisation généalogique, on ne doit pas croire dans ce cas que les Philaïdes, ou même Héropythos, se soient distingués en retenant davantage (p. 169). La généalogie fournie par Phérécyde n'est qu'un modèle de généalogie artificielle fabriquée de toutes pièces à partir de rares données éparses fournies par une tradition orale défaillante et de considérations politiques contemporaines (p. 172, 173, 194, 195).

Un autre cas confirme cette conclusion : celui de Platon qui, dans le *Timée* et le *Critias*, reconstruit la généalogie de son oncle Critias. Même dans une généalogie relativement courte, il le fait de façon erronée et omet, en raison du télescopage, deux générations. S'il retient, parce qu'ils étaient cités par Solon, des ancêtres plus lointains, il oublie les générations intermédiaires (p. 170).

Au final, une généalogie complète n'est pas la synthèse d'une tradition orale qui ne pouvait guère fournir de renseignement, mais une œuvre littéraire obéissant à des impératifs de flatterie, de chronologie, de manipulations diverses (p. 173).

Chapitre 3. 2 : Généalogies et généalogistes

Ce travail était effectué par des auteurs spécialisés au service d'un public extrêmement friand de généalogies mythiques même si certains le déplorent (Pol., IX, 1-4 ; Asclépiade, *apud* Sex. Emp., *adv. gram.*, I, 252) ou se moquent de la vanité de ceux qui se flattaient de leurs ancêtres (Platon, *Théet.*, 174e-175c) (p. 174-5). Mais si la majorité des Grecs considéraient leurs généalogies comme vraies, elles ne l'étaient certainement pas en réalité. Il s'agit plus certainement d'un mode d'expression métaphorique régissant les rapports entre individus, voire entre États (p. 175). La généalogie a ainsi un fort impact sur le présent, et d'autant plus que de nombreux monuments contribuaient à alimenter le souvenir du passé. Mais si, comme B. Van Groningen l'a bien montré, les Grecs pensaient leur présent en fonction du passé, il s'agit en l'occurrence d'un passé lointain, celui des temps mythiques (p. 176).

Cette conception se retrouve dans la généalogie qui se focalise uniquement sur les ancêtres fondateurs (Arist., *fg.* 94), ceux des temps mythiques, ce qui offrait le double avantage de rehausser le prestige d'une maison, mais aussi d'être manipulable plus facilement. Les généalogies récentes n'intéressaient guère les Grecs, et souvent quand ils en font état, elles sont fausses. Ce qui ne les rend pas inintéressantes en soi. Ainsi le traitement de la tyrannie par Thucydide a-t-il conduit Hermippos à rattacher généalogiquement Thucydide à la famille des tyrans (p. 177-178). Mais pour les Grecs, les générations récentes ou intermédiaires ne comptaient pas et étaient donc rapidement oubliées, même si quelques aristocrates se rappelaient vaguement de quelques noms sans lien précis (p. 178-181). La meilleure preuve de tout cela, c'est que la totalité de la littérature généalogique grecque concerne les héros mythologiques, dont les filiations étaient diversement rapportées en fonction des intérêts de leurs auditeurs par des écrivains à gage (p. 181-183).

S'ils se sont appuyés au départ sur la tradition orale, celle-ci ne pouvait leur fournir qu'une matière désordonnée parce qu'ayant évolué isolément. Seul l'écrit pouvait mettre en évidence les contradictions ou les incohérences chronologiques et permettre de les résoudre de façon arbitraire (p. 184). Mais leur but était une cohérence généalogique et non chronologique comme le croient trop souvent les historiens modernes. Les Grecs étaient incapables de fixer une chronologie, dont ils ne se souciaient pas, à l'aide de généalogies. On le voit bien en observant que les très rares généalogies complètes que nous avons ne suffisent pas à remplir la distance jusqu'à l'époque mythique. Ce qui a contraint les chronographes ultérieurs à allonger ces généalogies ou augmenter inconsidérément la longueur des générations. Manipulant sans cesse les généalogies mythiques, ils travaillaient de la même façon pour les généalogies historiques (p. 185-186).

Ils n'auraient pu faire autrement parce qu'une généalogie orale est par essence peu fiable (télescopage notamment), et qu'en outre rien ne prouve qu'il a existé en Grèce de telles généalogies orales. Et le passage à l'écrit, qui transforme profondément le substrat oral, cause toutes sortes de distorsions, bien étudiées par D. Henige, notamment l'invention de générations (p. 187-189).

Ainsi, les listes royales allongées ne doivent peut-être rien à la tradition orale. Ce n'est que l'écrit qui a pu faire prendre conscience de la nécessité de les allonger. Les généalogies grecques sont assemblées à partir de matériaux divers qui ne sont pas tous de nature généalogique. Des considérations chronologiques amènent également à dupliquer des personnages ou introduire des collatéraux dans un schéma linéaire. La mémoire ne pouvait suffire à combler le vide entre les ancêtres récents et les ancêtres homériques et le recours à des généalogistes était obligatoire. Si la généalogie d'Héropythos semble échapper à ce schéma, ce n'est peut-être qu'une apparence et on doit plutôt croire qu'elle avait les mêmes limitations que les autres. Les généalogies complètes (ou générations numérotées) sont toutes le fruit de travaux érudits. Lorsqu'on peut vérifier les faits, il n'existe pas de longues dynasties royales où les souverains ne se succèdent que de père en fils, comme soi-disant les rois de Sparte (p. 190-1). On peut penser qu'il en allait de même de la liste des prêtres de Poséidon du *génos* des Étéoboutades ([Plut.], *Vit. X or.*, 843e-f) qui devait se présenter sous une forme linéaire alors que la réalité était toute différente (p. 192). Plutarque illustre dans le même paragraphe comment une généalogie linéaire masque une succession non linéaire des prêtres, ce qui a bien pu se produire aussi plus haut. C'est le même phénomène que pour les prêtres égyptiens cités par Hérodote, où la succession sacerdotale est transformée en généalogie linéaire. Voilà donc une façon dont l'écrit a pu altérer la tradition orale : en agréant des personnages non reliés généalogiquement par la tradition, ou en donnant l'impression, par sa présentation linéaire, d'une succession également linéaire, ou à l'inverse d'inclure dans la succession des maillons généalogiques qui n'en faisaient pas partie (p. 193). Ainsi on peut considérer que, pour les très rares familles grecques ayant une généalogie complète, celle-ci était fautive dès la quatrième ou cinquième génération [arrière-grand-père ou arrière-arrière-grand-père], ces généalogies ayant été fabriquées à partir de rares données de la tradition, travaillées et transformées par l'écrit.

En conclusion, si les généalogies complètes sont intéressantes pour l'étude du rôle de l'écrit, elles ne nous apprennent rien sur la réalité comme le prouve l'étude détaillée des cas les plus représentatifs. Si les Grecs étaient passionnés de généalogie, c'était celle des héros mythologiques. Il s'agit d'interprétations métaphoriques *a posteriori* sans rapport avec la réalité. Cette surévaluation des temps mythiques devrait logiquement conduire à un oubli des périodes plus récentes, un télescopage, et c'est bien ce qu'on observe en effet. Les contre-exemples, les généalogies complètes, sont extraordinairement rares et totalement fictives puisque seul l'ancêtre fondateur et les parents récents intéressaient vraiment les Grecs. Il en existe quelques-unes cependant (p. 194). Mais elles sont surtout importantes comme reflet de la propagande de certaines familles et comme illustration des processus de fabrication artificielle

dans la mesure où on ne les trouve que dans des ouvrages de généalogistes (spécialisés en mythologie). Ceux-ci ont collecté des traditions désorganisées, illogiques ou contradictoires et grâce aux outils de l'écrit leur ont donné une apparence de cohérence. Ces généalogies complètes ne sont donc que des créations littéraires totalement artificielles (p. 195).

b) Généalogies et tradition orale ; commentaire du livre de R. Thomas

Le livre de R. Thomas a réellement marqué, et à juste titre puisqu'il l'a renouvelée, l'historiographie sur la question. Je ne discuterai pas ici de tous les apports d'un livre très riche et me bornerai à ce qui touche à mon seul propos, la mémoire familiale et généalogique. Je ne suis pas convaincu par le côté trop systématique de la thèse générale : absence presque totale de valeur de la tradition orale et mémoire familiale très courte des Grecs¹.

Non que la thèse soit nécessairement fausse. Je ne prétends évidemment pas que tous les Grecs connaissent par cœur leurs cinquante quartiers ou que toutes les généalogies qui nous sont parvenues – qu'elles soient fondées sur la tradition orale ou une recherche érudite – sont l'exact reflet de la plus pure réalité biologique. Je ne chercherai pas davantage à défendre chaque maillon d'une chaîne conduisant invariablement à un dieu de l'Olympe. Mais je pense simplement que les arguments présentés par R. Thomas manquent souvent de réelle pertinence et qu'elle use à plus d'une reprise d'une sélection documentaire partielle et partielle.

Je m'en explique d'abord globalement :

- Il y a tout au long du livre une généralisation dangereuse à l'ensemble du monde grec de ce qui pourrait être un particularisme athénien. Il est certain que l'essentiel de nos sources sont athéniennes, mais il convient de ne pas occulter pour autant les différences qu'auraient pu afficher d'autres cités².
- La grande idée de ce livre est reprise des travaux d'africanistes, en particulier J. Vansina, à savoir que la mémoire d'une société non littéraire finit par occulter des périodes intermédiaires moins significatives pour ne retenir que des événements lointains marquants, causant ainsi un télescopage dans la représentation chronologique du passé. Mais peut-on réellement calquer sur l'histoire grecque

¹ Voir par exemple le compte rendu de C. G. THOMAS, 1990, p. 250-1.

² Pour cette précaution méthodologique nécessaire et trop peu respectée, voir par exemple S. HONIGMAN, 2007, p. 128-129.

antique, assurément marquée par l'écrit même si l'oral y joue encore un grand rôle¹, un processus observé en Afrique absolument dépourvue de littérature ? C'est le défi qu'a voulu relever R. Thomas mais sans lever nécessairement la difficulté intrinsèque de départ ni affiner autant qu'il l'aurait fallu certains résultats².

- pour la mémoire familiale, R. Thomas use essentiellement des discours des orateurs athéniens, produits lors de procès où leurs clients risquaient au mieux l'exil et quelquefois leurs têtes. Leur reprocher certaines distorsions historiques à propos des actes patriotiques supposés de leurs ancêtres proches et en conclure des certitudes quant à la défaillance de la mémoire est une conclusion audacieuse³ ;
- pour la mémoire généalogique, que R. Thomas distingue soigneusement par moments de la mémoire familiale mais confond avec celle-ci à d'autres, elle ne prend en compte que trois généalogies complètes en prétendant qu'elles sont les seules qui nous restent. Mais elle sait bien que l'on en a plusieurs autres et ne développe pas réellement les raisons qui lui permettent de les écarter d'office. Sur les trois qu'elle retient, elle n'en discute longuement qu'une seule.

Cette défaillance plombe largement des conclusions qui ont trop souvent tendance à s'appuyer de façon circulaire l'une sur l'autre et sont répétées indéfiniment d'une page à l'autre¹ : parce que les discours des orateurs prouvent que la mémoire familiale se déforme très vite, on est sûr que celle-ci est extrêmement courte. Et parce que la mémoire familiale est courte, la mémoire généalogique l'est également. Et donc, on ne doit pas chercher à corriger, par exemple, la généalogie complète de Phérécyde, ou celles plus courtes de Platon, Andocide ou Alcibiade. Donc ces généalogies sont fausses, et donc l'ensemble du genre ne vaut rien.

¹ Voir par exemple les réserves de J. G. TAYLOR, 2000, p. 15. On peut souligner qu'entre l'utilisation de l'écrit à l'époque mycénienne et sa réapparition progressive à l'époque géométrique son usage semble avoir ou disparu, ou diminué drastiquement. Souligner également que les tablettes mycéniennes ne nous ont rien livré qui s'apparente un tant soit peu à des archives, des chroniques ou simplement des listes royales. Mais on ne déduira rien de formel de cette observation compte tenu du contexte très particulier de la conservation de ces tablettes : un dépotoir de documents administratifs préservé par le hasard d'incendies qui les ont cuites. Quant à l'abandon total ou partiel de l'écrit, il n'empêche que sa réapparition couvre l'essentiel de la période archaïque qui seule m'intéresse ici.

² Ainsi, le concept d'une mémoire orale ne s'étendant pas au-delà de la troisième génération est-il en effet soutenu par J. VANSINA, 1981, p. 155, mais pour les familles « normales » uniquement, non pour les grandes familles qui avaient, il en convient naturellement, une mémoire généalogique bien plus étendue.

³ Cette critique avait déjà été formulée, notamment par H. IMMERWAHR, 1992, p. 97.

Je caricature un peu en raccourcissant à l'extrême, mais l'essentiel est pourtant là. A partir de certitudes qu'il faudrait rediscuter, l'auteur se conforte dans d'autres certitudes et parvient à des conclusions parfois drastiques. Ainsi pour sa conviction affichée quant à l'absence d'archives². J'y reviendrai plus longuement, mais on peut dire ici que le sujet est en réalité bien plus complexe et mérite mieux qu'un jugement expéditif.

Je vais donc à présent entrer davantage dans le détail.

1) *Le rapport des Grecs à la généalogie*

Affirmer que les Grecs n'avaient pas de mémoire généalogique oblige à se poser une question essentielle : comment concilier cette absence supposée totale d'intérêt pour leur parenté réelle et leur addiction pour la généalogie des dieux et des héros censés être leurs ancêtres directs ? Peut-on admettre raisonnablement qu'un peuple qui rédige et se régale d'œuvres comme celles d'Hésiode, Phérécyde ou Hellanicos transcrivant des relations familiales complexes vivait dans un monde où ces notions n'existent pas ? R. Thomas pose bien la question mais pour y répondre négativement, affirmant que cette dichotomie n'offre aucune difficulté. Il s'agirait apparemment d'une spécificité littéraire plus que d'une réalité sociale.

Je n'en suis pas si sûr. Les rapports entre mythe et histoire dans l'imaginaire collectif sont complexes et ne sont pas nécessairement parallèles³. On connaît par exemple les débats que suscite encore aujourd'hui la question de la société homérique dont on ne sait si elle recouvre une quelconque réalité⁴. Les Grecs vivaient dans un monde où les dieux étaient omniprésents sans jamais pour autant en croiser un dans la rue. Mais il s'agit ici de la parenté, une conception particulièrement fondatrice de la société. Une telle conception peut-elle être fantasmée de façon aussi radicalement différente du vécu ? D'autant que pour les Grecs, la frontière entre mythe et histoire est loin d'être aussi nette qu'elle l'est pour nous. Dans d'autres sociétés où la littérature généalogique joue

¹ Même mon résumé, par définition succinct et soulagé d'une grande part de ces redites, laisse transparaître cette tendance. H. IMMERSWAHR, 1992, p. 99, écrit qu'on a affaire à un « somewhat repetitious book ».

² R. THOMAS, 1989, y consacre en fait un chapitre particulier, que je ne peux résumer ici, mais où elle ne prouve pas davantage, à mon sens, l'inexistence d'archives avant le V^e siècle.

³ S. HONIGMAN, 2007, p. 133, souligne la difficulté à appréhender le rapport entre les deux notions et ne prétend pas trancher. On se référera en premier lieu à P. VEYNE, 1983, qui montre que les Grecs, aussi rationnels qu'ils aient pu être, pouvaient également croire aux histoires merveilleuses véhiculées par les mythes. Il n'y a pas de contradiction si on admet une pluralité de la définition de vérité. La croyance se situe alors en dehors de la simple distinction entre le vrai et le faux.

⁴ Le travail classique reste celui de M. I. FINLEY, 2002.

un rôle capital, comme le monde féodal avec les chansons de geste, les peuples celtiques ou scandinaves, les peuples arabes, on ne constate pas de rupture fondamentale entre l'importance de la parenté dans la littérature ou la société¹.

Lorsque Clisthène impose ses réformes à Athènes en 508, il est obligé de concéder la conservation du culte des ancêtres de chaque *génos* ou chaque ancienne tribu² (les quatre tribus primitives d'Athènes nommées d'après les quatre fils du héros Ion : Géléôn, Aigikorès, Argadès, Hoplès)³. Il y a là autre chose qu'une simple référence à un lointain héros tutélaire isolé. Comme le montre la référence aux anciennes tribus, il s'agit d'un renvoi à l'ensemble des ancêtres autrefois membres de ces tribus primitives. La cohésion des *génè* qui survit aux divisions clisthéliennes, avec des membres d'un même *génos* répartis dans différents *dèmes* voire différentes tribus¹, montre une mémoire familiale qui va bien au-delà du simple grand-père. J. Wilgaux souligne à quel point la position civique de chaque citoyen est dépendante de son hérédité. Son *dème* et son appartenance à un *génos*, donc les cultes auxquels il sacrifie, sont déterminés par ceux de son père. On pourrait rétorquer qu'il suffisait donc de connaître son père pour obtenir sa place dans la société. Mais celle-ci étant entièrement façonnée par une démarche héréditaire, la mémoire familiale devait y jouer un rôle important et s'étendre aussi loin que possible.

2) La tradition familiale et la tradition généalogique

R. Thomas prend soin de distinguer la tradition familiale et la tradition généalogique en rappelant la nette séparation entre les deux concepts prônée par J. Vansina. Elle leur consacre donc deux chapitres. Mais la frontière entre les deux genres n'est pas toujours bien respectée. Dans le premier chapitre, où l'auteur s'attache à montrer que les récits des orateurs du V^e et du IV^e siècle donnent des détails faux, elle insiste autant sur

¹ Lorsque les chansons de geste prennent leur ampleur au Moyen Âge avec leur contenu généalogique touffu, on voit fleurir de la même façon une œuvre généalogique foisonnante dans des ouvrages comme ceux d'Aubry des Trois-Fontaines, du généalogiste de Foigny, de Geoffroy de Vigeois ou des Lignages d'Outre-mer par exemple. Ils avaient été précédés par les généalogies carolingienne, celle des comtes de Boulogne, des comtes de Barcelone, etc.

² Arist., *Ath. Pol.*, XXI, 6 : τὰ δὲ γένη καὶ τὰς φρατρίδας καὶ τὰς ἱερωσύνας εἶασεν ἔχειν ἐκάστους κατὰ τὰ πάτρια (« quant aux familles, aux phratries et aux sacerdoces, il laissa chacun les conserver, selon la tradition des ancêtres »).

³ Plut., *V. Sol.*, 23 : « Quelques auteurs disent même que les tribus d'Athènes n'ont pas pris leurs noms des fils d'Ion, mais des différents genres de vie qui les avaient d'abord partagés en autant de classes. On nomma Hoplètes ceux qui suivaient la profession des armes ; les artisans furent appelés Argades ; des deux autres classes, les laboureurs eurent le nom de Téléontes, et les bergers celui d'Aigikores ».

l'histoire des ancêtres des clients que sur les erreurs commises à propos de la généalogie de ceux-ci. Dans le second chapitre, elle s'appuie sur sa critique de la mémoire familiale pour nier l'existence d'une mémoire généalogique. Les deux conceptions se retrouvent ainsi emmêlées plus étroitement qu'il ne convient.

Il faut distinguer plus soigneusement les éléments généalogiques et les éléments historiques rapportés par les orateurs. Ces discours ont été rédigés dans un environnement hautement polémique avec une possible peine capitale à la clé pour les défenseurs. Et dans un tel contexte, où des arrangements avec la vérité ne seraient pas vraiment surprenants, on ne trouve pourtant pas de fantaisies à proprement parler. Plutôt des silences, ou alors des confusions qui peuvent être volontaires mais restent plus vénielles que profondes.

Est-ce vraiment dans un tribunal où l'on défend sa vie ou sa liberté qu'on doit s'attendre à trouver une description totalement objective d'éléments capitaux pour la défense ? De façon assez prévisible, certains détails sont simplifiés ou amplifiés de façon à donner le meilleur éclairage possible en faveur du plaidoyer. Je ne vois pas quel enseignement on peut en tirer quant à la conservation de la mémoire dans la mesure où l'on aura peine à distinguer dans ces distorsions ce qui vient de la déformation naturelle de la mémoire et ce qui provient de la volonté délibérée de maquiller un passé jugé embarrassant ou insuffisamment reluisant². A preuve, comme l'a bien montré M. Nouhaud, que R. Thomas écarte dédaigneusement³, ces orateurs déforment aussi bien le passé le plus récent, celui dont ils ont pu être contemporains ou qui a été raconté en détail par des auteurs qu'ils maîtrisent au plus haut point comme Hérodote ou Thucydide (que Démosthène aurait recopié entièrement lui-même à huit reprises). Ce que l'on peut étudier chez eux, c'est leur sincérité et l'étendue de leurs emprunts livresques davantage que leur réelle connaissance du passé. L'auteur évacue aussi trop facilement l'existence d'archives privées qui pouvaient servir de support à la mémoire familiale. Sous prétexte que les Grecs n'avaient pas d'*imagines* ou de *stemmata* à l'instar des Romains, on

¹ P. BRULÉ, 2005 ; J. WILGAUX, 2011, p. 330-331.

² Ce qu'a parfaitement souligné H. IMMERSWAHR, 1992, dans son compte-rendu de l'ouvrage de R. Thomas.

³ M. NOUHAUD, 1982, *passim*. R. Thomas ne le cite que six fois, dont une seule de façon neutre (p. 204), et quatre avec des jugements très durs (R. THOMAS, 1989, p. 61, n. 132 : « absurdly optimistic » ; p. 138 : « totally misses », 201 : « imaginative with ... strange misunderstanding », 202 : « omits both ... »), la dernière (p. 132) renvoyant aux jugements précédents.

devrait tenir pour assuré que les grandes familles ne conservaient aucun document écrit ou figuré rapportant les actions de leurs aïeux les plus glorieux ? Il y a longtemps que les historiens opposent les Grecs et les Romains quant à l'importance du concept de généalogie, auquel seuls les derniers auraient accordé une importance particulière¹. Mais pour peu que l'on explicite de façon plus nette les termes de la proposition, celle-ci ne semble plus si évidente.

Autre point de contestation, la croyance en une falsification plus aisée sur du matériel mythique. Assurément, les généalogies des temps héroïques offrent des variantes ou des contradictions infinies. Mais faut-il en conclure qu'il était *facile* de créer ces variantes ? M. Finkelberg par exemple en doute fortement². Les variantes si nombreuses ne sont précisément *que* des variantes, qui ne touchent que rarement des questions fondamentales. Le *substrat* familial des héros et des dieux est globalement fixé au moins depuis le *Catalogue des femmes*, et les retouches perpétuelles sont soit la survivance de traditions différentes avant la grande mise en forme écrite du matériel mythique, soit la conséquence des efforts des généalogistes qui tentent d'harmoniser ledit matériel. Lorsque des versions par trop 'iconoclastes' tentent de voir le jour pour flatter telle famille ou telle cité, comme la modification de la parenté entre Ajax et Achille par Phérécyde, elles sont rarement retenues. Nous ne les connaissons le plus souvent que par la manie d'antiquaires soucieux d'étaler leur érudition en énumérant toutes les variantes possibles. Si la généalogie mythologique s'avère plus souple que la généalogie historique (en adoptant la distinction moderne), elle n'est transformable qu'en des limites étroites. Les noms ou les origines de telle nymphe ou princesse obscure offrent une très grande variété³. Mais les grandes lignées en revanche restent globalement inchangées et aucun héros notable ne navigue de l'une à l'autre au gré de la

¹ J'en trouve, par exemple, déjà la mention explicite chez Pierre DESFONTAINES, *Observations sur les écrits modernes*, t. 33 (1743), Lettre ccclxxxv », p. 111 : « de tous les peuples de l'Antiquité, nous ne connoissons que les Romains qui ayent fait un grand cas des généalogies, & de ce qu'on appelle noblesse d'extraction ... nous ne voyons point ce goût de généalogie chez les Grecs » jusqu'à l'article majeur de W. SPEYER, s. v. Genealogie, *RAC*, IX (1976), col. 1145-1268, sp. col. 1157.

² M. FINKELBERG, 2005, p. 28-29.

³ Ainsi, comme le note P. BRULÉ, 2005, p. 256, la mère d'Eurôpè est, selon les auteurs, Téléphassa, Kassiépeia, Argiopè, Tyrô ou Périmédè. Et il aurait pu ajouter Antiopé ou Épimédousa. Mais son père en revanche reste beaucoup plus ancré dans une tradition stable : il s'agit soit de Phoinix, soit d'Agénôr, père de Phoinix. Ainsi, dans tous les cas, Eurôpè reste-t-elle la maîtresse de Zeus, la mère de Minos et de ses frères et la fille ou la petite-fille paternelle d'Agénôr. La lignée paternelle est la même dans tous les cas et sa lignée descendante tout aussi figée.

fantaisie d'un auteur soucieux de complaire à des clients exigeants¹. Tous les grands noms de la mythologie ont des filiations relativement fixes au sein d'un groupe bien identifié. *A fortiori* doit-on s'attendre alors à ce que les généalogies historiques ne soient que très peu manipulables.

3) La tradition généalogique : oralité et écrit

i) Mémoire généalogique des aristocrates

Pour la question généalogique à proprement parler, R. Thomas ne s'est concentrée que sur un tout petit nombre de filiations, qu'elle examine d'abord dans le contexte d'une mémoire familiale rapportée à des fins polémiques et donc flottante. Elle en tire la conclusion que ces généalogies sont toutes erronées, bien qu'elles soient rapportées par de proches descendants, ce qui prouverait de façon définitive l'absence de mémoire généalogique chez les Grecs. La conclusion est hâtive dans la mesure où nous ignorons en réalité comment s'établissent les arbres généalogiques des grandes familles concernées. R. Thomas compare les données des orateurs à des reconstructions modernes (essentiellement celles adoptées par J. K. Davies) qu'elle semble considérer comme acquises mais qui changent en réalité tous les dix ans au gré des nouvelles découvertes épigraphiques ou des nouvelles hypothèses modernes. La question est donc forcément plus subtile. L'historien moderne peut, ou non, tenir compte des données fournies dans les discours des orateurs. Et si certaines reconstructions contradictoires paraissent parfois plus « belles », rien ne les impose pourtant. C'est donc une question de foi plus que de méthodologie et on affirmera que les généalogies des orateurs sont fausses ou vraies selon qu'on aura décidé au départ de les prendre en considération ou non. Comme je vais les étudier toutes de façon précise dans la seconde partie, prosopographique, de ce travail, je me bornerai ici à en dire deux mots :

1) *Andocide* : il serait complètement ignorant de ses ancêtres parce qu'il écrit dans un passage qu'un des champions de la démocratie était son arrière-grand-père, Léôgoras, gendre de Charias, et dans un autre passage que c'était le père de son arrière-grand-père. C'est en effet le seul texte où une réelle contradiction semble exister. Mais en

¹ Il existe aussi des exemples du contraire (ainsi, lorsque Phérécyde détache Télamon de la famille d'Éaque), mais le peu de succès de ces théories exotiques montre les limites de telles entreprises. De manière générale, ces généalogies « alternatives » sont le fruit de contraintes plus fortes que la simple vanité de familles, comme par exemple la question politique de la sujétion de l'île de Salamine à Athènes.

vérité, la majorité des éditeurs admettent qu'il s'agit simplement d'une erreur textuelle et lisent *πατρὸς πάππος* au lieu de *πατρὸς πρόπαππος*, ce qui élimine ainsi la contradiction. Il s'agit d'une correction certes, mais mineure et facilement acceptable. Mais il y a une autre solution, encore plus simple, et qui exonérerait Andocide de tout soupçon d'erreur : considérer que le Lédogoras qui préfère l'exil à la main d'une Pisisratide au début de leur tyrannie n'est pas le même que le Lédogoras qui met fin à leur tyrannie avec Charias. Un nouvel *ostrakon* est venu prouver en effet que ce dernier Lédogoras, candidat à l'ostracisme vers 485, était le fils d'un précédent Lédogoras. Cette nouvelle donnée a tout de suite été perçue par J. K. Davies (dans ses corrections, qui ont visiblement échappé à R. Thomas) comme une possible remise en cause de la soi-disant erreur d'Andocide. Enfin, à supposer qu'on refuse absolument toutes les propositions précédentes, il ne s'agirait au pire que d'une étourderie d'Andocide. Etourderie ou lapsus, mais certainement pas ignorance. Peut-on soutenir sérieusement en effet que ne connaît rien à sa généalogie un auteur qui écrit¹ :

« Lédogoras, mon bisaïeul, et Charias, son beau-père (la fille de Charias fut, en effet, la mère de mon aïeul) »

On voit bien au contraire qu'il la maîtrisait parfaitement. Ce passage à lui seul contredit la thèse de R. Thomas.

2) *Alcibiade le Jeune* : son père Alcibiade (III) aurait été selon Isocrate, l'arrière-petit-fils d'Alcibiade (I) et de Clisthène. R. Thomas y voit une ignorance manifeste puisqu'on sait par ailleurs que Clisthène était l'arrière-grand-oncle d'Alcibiade (III) et que la place d'Alcibiade (I) dans le *stemma* familial reste imprécise. Mais dans quel camp est l'ignorance ? Très certainement dans le nôtre, historiens modernes. Qui prouve en effet qu'Isocrate se trompe ? Il existe autant de reconstructions modernes de l'arbre généalogique d'Alcibiade le Jeune que d'historiens qui s'y sont intéressés². Pourquoi ne pas adopter celles – les plus nombreuses – qui sont conformes aux dires d'Isocrate ?³ Rien ne l'empêche et ce faisant, on trouverait un nouvel exemple, non de mémoire courte, mais au contraire de généalogie maîtrisée

¹ And., I, 106 : Λεωγόρον τοῦ προπάππου τοῦ ἐμοῦ καὶ Χαρίου οὗ ἐκεῖνος τὴν θυγατέρα εἶχεν, ἐξ ἧς ὁ ἡμέτερος ἦν πάππος.

² Voir la juste remarque de D. NAILS, 2002, p. 64 et *infra*, p. 541 sqq.

³ R. D. CROMEY, 1984, p. 390, par exemple, souligne que rien n'autorise à écarter le témoignage d'Isocrate comme « curieusement » le croient certains historiens. Voir *infra*, p. 547.

par les aristocrates. C. Tiersch a récemment souligné, à partir de l'exemple d'Alcibiade, l'importance qu'il y avait à pouvoir afficher, dans l'Athènes de la fin du V^e siècle, des ancêtres vertueux historiques, garants du comportement politique de leurs descendants¹.

- 3) *Critias* : comme pour Alcibiade le Jeune, les reconstructions modernes ne s'accordent pas et reviennent en boucle sur le sujet. Je reviendrai moi aussi en détail sur la question plus loin², mais disons simplement ici que toute contradiction disparaît si on veut bien admettre que le Critias dont parle Platon dans le *Timée* est non le célèbre tyran qui apparaît dans le *Charmide* mais son grand-père homonyme. Entre ces deux possibilités, je soulignerai simplement qu'une est en parfaite adéquation avec la généalogie présentée par Platon et c'est celle que choisissent actuellement, après examen, plusieurs spécialistes du philosophe et de la prosopographie³. Malheureusement, la meilleure synthèse à ce propos est parue la même année que le livre de R. Thomas, et elle n'a donc pas pu la connaître⁴. En bonne méthode, et au pire, on ne s'appuiera pas non plus sur cet exemple pour affirmer que les Grecs ne connaissaient rien à leurs aïeux. Au mieux, on y verra une confirmation du contraire : qu'ils savaient parfaitement énumérer leurs ancêtres.
- 4) *Miltiade* : vient enfin la généalogie des Philaïdes, partant du héros Ajax pour aboutir à Miltiade, tyran de Chersonèse. R. Thomas y consacre une longue étude. Mais cette étude est quelque peu faussée, comme le note H. Immerwahr, dans la mesure où elle accepte une certaine restitution du texte corrompu de Markellinos pour le critiquer ensuite. Ceci dit, il faut convenir que, simultanément mais pour d'autres raisons, D. Viviers arrivait à une conclusion semblable : il serait vain de chercher à faire correspondre cette généalogie avec celle qu'on déduit d'Hérodote. Conclusion entérinée depuis, notamment par A. Duplouy. Je développerai longuement plus loin les arguments qui me font croire que si Phérécyde, guidé par Cimon, a en effet certainement manipulé la généalogie philaïde, il ne l'a pas inventée. Il reste raisonnable d'admettre que sa version de la généalogie s'accordait avec celle

¹ C. TIERSCH, 2010.

² Voir *infra*, p. 605 sqq.

³ Voir par exemple W. WELLIVER, 1977, p. 50-53 ; L. BRISSON, 1982, p. 32-38 (et *Id.*, *DPhA*, II, 1994, s. v. Critias (C216), p. 512-516) ; J. LABARBE, 1989/1990 ; D. NAILS, 2002, p. 108-110 avec la bibliographie donnée par ces auteurs.

⁴ J. LABARBE, 1989. Ceci dit, la thèse n'était pas neuve même si R. Thomas semble l'ignorer.

d'Hérodote et qu'elle apporte des données précieuses sur les premiers aïeux de Miltiade. Mais, sans chercher à opposer une théorie à une autre, et en restant strictement sur le terrain de la *connaissance* généalogique (et non de la transmission), je mettrais déjà ici en avant le caractère hautement improbable de la thèse de R. Thomas selon laquelle Phérécyde, qui écrivait à l'époque de Miltiade de Marathon ou juste après sa mort, éventuellement sous le patronage de celui-ci ou de son fils, n'avait aucune idée des liens de parenté qui unissaient Miltiade et son oncle et le père ou l'oncle de ce dernier. Même en acceptant en totalité la version la plus extrême de la thèse de R. Thomas, on est en-deçà des trois générations et des soixante-dix ans à partir desquels, selon elle, la mémoire s'étiole. Ce n'est pas la meilleure position de croire que Phérécyde, qui écrivait à Athènes et sous le contrôle de Miltiade une génération avant l'étranger Hérodote, n'aurait pas été capable de trouver des indications précises sur les rapports de parenté entre son client et l'oncle de celui-ci, quand Hérodote le faisait sans difficulté. Que la généalogie soit exacte ou non, que Phérécyde ait ou non modifié ce substrat, c'est une tout autre histoire et on peut effectivement en discuter. Mais cela n'interfère plus avec la *connaissance* que les Grecs avaient de leurs ancêtres. On n'a pu trouver aucun motif de fond pour une falsification volontaire, et pas davantage dans une prétendue forme d'écriture linéaire obligatoire dans ce type de généalogie.

Je ne veux pas non plus, en rectifiant ces exemples donner l'impression que toutes les filiations transmises par les anciens Grecs sont le reflet d'une tradition solidement établie et d'une vérité incontestable. Comme partout et à toutes les époques, la mémoire est à la merci d'une erreur et plus encore d'une volonté de distorsion.

A l'extérieur d'Athènes, on pourrait citer deux cas qui sembleraient attester dans la tradition orale un important « télescopage » généalogique si cher à R. Thomas. Mais aucun des deux n'est incontestable. Le premier peut même être facilement écarté.

On trouverait chez Hermippos une généalogie ridiculement courte pour Aristote¹ :

Aristotélès, fils de Nikomachos et de Phaistis, de Stagire. Nikomachos était issu de Nikomachos, fils de Machaon, fils d'Asclépios, selon Hermippos dans son *Sur Aristote*.

Texte dont l'interprétation serait précisée par une notice de la *Suda* concernant Nikomachos (I), fils de Machaon² :

Nikomachos, médecin, de Stagire, (fils) de Machaon fils d'Asclépios : de lui naît Nikomachos, père du philosophe Aristote, lui aussi médecin. Il écrivit six livres sur la médecine et un sur la physique.

En conséquence, certains modernes³ ont cru qu'Hermippos faisait d'Aristote un arrière-petit-fils de Machaon, combattant à Troie, fils du dieu Asclépios. Mais il est évident que le lexicographe byzantin a mélangé ses fiches, ce dont il est coutumier⁴. Sa source ne disait certainement rien d'autre que Nikomachos I, fils de Machaon, était l'ancêtre de Nikomachos II, père d'Aristote. On n'en tiendra donc pas compte ici. Quant au passage d'Hermippos, il signifie la même chose, c'est-à-dire que Nikomachos II, père d'Aristote, est le (lointain) descendant (ἀπὸ) de Nikomachos I, fils de Machaon, et certainement pas son fils (υἱός).

Il n'y a donc pas de télescopage avéré dans la généalogie d'Aristote.

Le second exemple concerne la famille de Pythagore, dont la généalogie a été transmise de façon assez contradictoire par deux sources tardives. La première d'entre elles, la *Périégèse* de Pausanias, retrace ainsi sa généalogie d'après les récits des Phliasiens et des Sicyoniens⁵ :

Le Dorien Rhégnidas, fils de Phalkès, fils de Téménos, y ayant amené des troupes d'Argos et de Sicyone, une partie des Phliasiens, satisfaits des propositions de Rhégnidas, consentaient à rester dans le pays, en le reconnaissant pour roi, et en faisant un nouveau partage des terres avec les Doriens, tandis qu'Hippasos et ses partisans disaient qu'il fallait se défendre et ne pas abandonner ainsi aux Doriens sans coup férir des possessions vastes et fertiles. Le peuple ayant rejeté ce dernier avis, Hippasos s'enfuit à Samos avec ceux qui voulurent le suivre. C'est de cet Hippasos que le sage Pythagoras descendait à la quatrième génération, car il avait pour père Mnèsarchos, fils d'Euphrôn, fils d'Hippasos. Voilà comment les Phliasiens racontent leur histoire, et les Sicyoniens sont d'accord avec eux sur la plupart de ces choses.

¹ Herm., *JCIV* 1026F4 : Ἀριστοτέλης Νικόμαχου καὶ Φαιστίδος Σταγειρίτης. Ὁ δὲ Νικόμαχος ἦν ἀπὸ Νικομάχου τοῦ Μαχάονος τοῦ Ἀσκληπιοῦ, καθὰ φησιν Ἑρμιππος ἐν τῷ Περὶ Ἀριστοτέλους.

² *Suda*, s. v. N 399 : Νικόμαχος, ἰατρός, καὶ αὐτὸς Σταγειρίτης, Μαχάονος τοῦ Ἀσκληπιοῦ υἱός. ἐξ οὗ κατήγετο Νικόμαχος, ὁ πατὴρ Ἀριστοτέλους τοῦ φιλοσόφου, καὶ αὐτὸς ἰατρός. ἔγραψεν ἰατρικῶν βιβλία *, καὶ φυσικῶν α'.

³ Par exemple CHROUST, 1973, p. 27-28. Voir la juste critique de ces opinions chez J. BOLLANSEE, *FGHist.*, IV, p. 320-1.

⁴ Voir l'exégèse définitive de J. BOLLANSEE, *ad. loc.* = *Id.*, 1999, p. 320-322.

⁵ Paus., II, 13 : Ῥηγνίδας ἐπ'αὐτὴν ὁ Φάλκου τοῦ Τημένου Δωριεὺς ἔκ τε Ἄργους στρατεύει καὶ ἐκ τῆς Σικυωνίας. Τῶν δὲ Φλιασίων τοῖς μὲν ἂ προεκαλεῖτο Ῥηγνίδα, ἐφαίνετο ἀρεστά, μένοντας ἐπὶ τοῖς αὐτῶν βασιλέα Ῥηγνίδα καὶ τοὺς σὺν ἐκείνῳ Δωριεῖς ἐπὶ ἀναδασμῶ γῆς δέχεσθαι [2] Ἴππασος δὲ καὶ οἱ σὺν αὐτῷ διεκελεύοντο ἀμύνεσθαι, μηδὲ πολλῶν καὶ ἀγαθῶν ἀμαχεῖ τοῖς Δωριεῦσιν ἀφίστασθαι. Προσεμένου δὲ τοῦ δήμου τὴν ἐναντίαν ταύτῃ γνώμην, οὕτως Ἴππασος σὺν τοῖς ἐθέλουσιν ἐς Σάμον φεύγει. Ἴππάσου δὲ τούτου τέταρτος ἦν ἀπόγονος Πυθαγόρας ὁ λεγόμενος γενέσθαι σοφός· Μνησάρχου γὰρ Πυθαγόρας ἦν τοῦ Εὐφρονος τοῦ Ἴππάσου. Ταῦτα μὲν Φλιάσιοι λέγουσι περὶ αὐτῶν, ὁμολογοῦσι δὲ σφισι τὰ πολλὰ καὶ Σικυώνιοι.

Comme Pythagore vivait au VI^e siècle¹, il est bien certain que son arrière-grand-père ne pouvait être le contemporain de la seconde génération après le retour des Héraclides. Anachronisme flagrant et qui témoignerait d'une falsification généalogique majeure.

En fait, la question est un peu plus complexe. D'abord, quoi qu'en dise Pausanias, on ne saurait croire *a priori* que les récits des Phliasiens et des Sicyoniens soient fondés sur une tradition orale. C'est même exclu, compte tenu de la distance chronologique depuis les événements relatés. Surtout, il faut prendre en compte une tradition différente rapportée par Diogène Laërce² :

Pythagoras, fils de Mnèsarchos, graveur de cachets, était de Samos, suivant Hermippos. Aristoxénos prétend, au contraire, qu'il était Tyrrhénien et originaire de l'une des îles dont les Athéniens s'emparèrent en expulsant les indigènes. D'autres le font fils de Marmakos, qui, lui-même, était fils d'Hippasos, petit-fils d'Euthyphrôn et arrière-petit-fils de Kléonymos, exilé de Phlionte. Ils disent que Marmakos habitait Samos, et que c'est pour cela que Pythagoras fut surnommé Samien ; qu'étant allé de là à Lesbos, il fut recommandé à Phérécyde par son oncle Zôilos, et qu'il y fabriqua trois coupes d'argent dont il fit présent à trois prêtres en Égypte. Il avait deux frères plus âgés que lui, Eunomos et Tyrrhénos.

Les auteurs modernes opposent volontiers les deux généalogies sans chercher vraiment à les analyser. Dans les deux textes Pythagore est né à Samos d'une famille issue d'un exilé de Phlionte, et on retrouve dans les deux généalogies les noms d'Hippasos, Euthyphrôn/Euphrôn et Mnèsarchos/Marmakos. Pour ce nom de Marmakos, il est clair qu'il est lié, sous cette forme, à la légende qui rattache au philosophe les Aemilii romains, dont le prénom favori au début de leur histoire était Mamercus³. A l'appui de cette filiation fabriquée un auteur ancien aura confondu volontairement le patronyme du philosophe, passant de l'authentique⁴ Mnèsarchos à un fictif Mamerkos, probablement à partir de la forme intermédiaire Mnèmarchos attestée par Jamblique dans sa biographie de Pythagore⁵. Euthyphrôn ou Euphrôn, la différence n'est peut-être due qu'à une

¹ Nonobstant les détails, tous les auteurs sont d'accord sur ce point : *RE*, XXIV, 1 (1963), s. v. Pythagoras, col. 179-187 [K. v. FRITZ] (malheureusement, la notice sur Pythagore dans le *DPhA* a été reportée en fin de série, encore en préparation).

² Diog. Laert., VII, 1 : ἤς ἤρξε Πυθαγόρας Μνησάρχου δακτυλιογλύφου ὡς φησιν Ἑρμιππος, Σάμιος, ἢ ὡς Ἀριστόξενος Τυρρηνός, ἀπὸ μιᾶς τῶν νήσων ἃς ἔσχον Ἀθηναῖοι Τυρρηνοὺς ἐκβαλόντες. Ἐνιοὶ δ' οὐκ εἶναι Μαρμάκου τοῦ Ἰππάσου τοῦ Εὐθύφρονος τοῦ Κλεωνύμου φυγάδος ἐκ Φλιουίντος, οἰκεῖν δ' ἐν Σάμῳ τὸν Μάρμακον, ὅθεν Σάμιον τὸν Πυθαγόραν λέγεσθαι συστήναι δ' εἰς Λέσβον ἐλθόντα Φερεκύδη ὑπὸ Ζωίλου τοῦ θεοῦ. Καὶ τρία ποτήρια κατασκευασάμενος ἀργυρᾷ δῶρον ἀπήνεγκεν ἐκάστῳ τῶν ἱερέων εἰς Αἴγυπτον. Ἔσχε δὲ καὶ ἀδελφοὺς, πρεσβύτερον μὲν Εὐνομον, μέσον δὲ Τυρρηνόν.

³ Fest., 22 L ; Plut., *Num.*, 8, 18-19. Voir la bibliographie moderne chez C. SETTIPANI, 2000, p. 38.

⁴ Je ne crois pas en effet qu'on doive aller jusqu'à récuser avec O. SKUTSCH, 1968, p. 151-156, le nom Mnèsarchos, voire celui de Pythagoras qui serait ainsi (« le porte-parole de la Pythie », fils de « celui qui connaît ses origines ») : voir M. HENDRY, 1995, p. 211, n. 4.

⁵ Jambl., *V. Pyth.*, 4 ; 6 ; 9, etc.

mauvaise lecture dans un cas ou dans l'autre¹ : ainsi le père d'Héraclide du Pont², qui souscrivit à certaines thèses de Pythagore, est-il appelé Euthyphrôn par Diogène Laërce et Euphrôn dans la *Suda*³. Maintenant les deux noms peuvent aussi se succéder dans la même famille. A Athènes, un Euphranôr, qui eut la bonne fortune de vivre 105 ans et de connaître ses arrière-petits-enfants, a deux fils nommés l'un Euphrôn et l'autre Euthyphrôn⁴.

Le problème se complique pour Hippiasos du fait que l'un des plus fervents disciples de Pythagore n'est autre que le philosophe et mathématicien Hippiasos de Métaponte⁵. Son nom n'aurait-il pas été introduit dans une généalogie complètement fictive de Pythagore ? Même si certains l'ont admis, cela reste assez peu vraisemblable compte tenu de la rupture capitale qui intervient ensuite entre Hippiasos et les pythagoriciens. Convaincu d'avoir enfreint la loi du silence qu'imposaient ceux-ci, il fut rejeté (et même tué dit-on parfois) par ses condisciples. Il n'est guère croyable que les pythagoriciens soient aller chercher ensuite son nom en fabriquant une généalogie pour leur maître.

En réalité, en dépit de ces divergences minimales, les deux filiations sont très proches. La communauté des noms rend même assez probable que nous ayons à l'origine une même généalogie. Il suffirait pour les accorder de considérer que Diogène, sa source ou un copiste, a fait sauter un seul nom, celui d'Euthyphrôn, entre Hippiasos et Mnèsarchos/Mamerkos⁶ :

¹ Et dans cette hypothèse il est préférable d'admettre qu'on a pu écrire Euphrôn pour Euthyphrôn que l'inverse. C'est d'ailleurs le cas pour le père d'Héraclide du Pont (voir note suivante). On connaît un Euthyphrôn, éponyme d'un dialogue de Platon. A l'inverse un Euphrôn est tyran de Sicyone (à côté de Phlonte donc) au début du IV^e s. et son petit-fils homonyme, fils d'Adéas, est l'un des héros de la guerre lamiaque en 322 : C. H. SKALET, 1928, n° 135-136, p. 193-194 ; A. GRIFFIN, 1982, p. 70.

² *DPhA*, III, H 60, p. 563 sqq. Voir aussi bibliographie note suivante.

³ Diog. Laert., V, 6, 1 (= fg 2 WEHRLI) : Ἡρακλείδης Εὐθύφρονος Ἡρακλεώτης τοῦ Πόντου, ἀνὴρ πλούσιος (« Hèrakleidès, fils d'Euthyphrôn, d'Héraclée du Pont, homme riche ») ; *Suda*, H 461 (= fg 3 WEHRLI) : Ἡρακλείδης, Εὐφρονος, φιλόσοφος, Ἡρακλείας τῆς Πόντου (« Hèrakleidès, fils d'Euphrôn, philosophe, d'Héraclée du Pont »). *A priori*, on préférera le texte de Diogène à celui, beaucoup plus tardif, de la *Suda*. Mais ici, en l'occurrence, on sait que la forme correcte était Euthyphrôn parce que tel est le nom du fils unique d'Héraclide (Diog. Laert. = fg. 18 WEHRLI) : voir Fr. WEHRLI, 1953, p. 18 ; H. GOTTSCHALK, 1980, p. 2 ; E. SCHÜTRUMPF, 2008.

⁴ *SEG*, XXVI (1976/7), 304 : Εὐφράνωρ / Εὐφρονος / Ῥαμνούσιος. / Εὐφρων / Εὐφράνορος / Ῥαμνούσιος. / Ἀβρύλλα. / Εὐθύφρων / Εὐφράνορος / Ῥαμνούσιος. / Φαιναρέτη / Κλεοφῶντος. / Φαιναρέτη / Εὐφράνωρος / Ῥαμνουσίου / Θυγάτηρ. / Ἀρχέδημος / Εὐφρονος / Ῥαμνούσιος.

⁵ *DPhA*, III, 2000, s. v. H 144, p. 753-755, avec référence à la généalogie de Pythagore.

⁶ Une petite recherche m'a montré ensuite que cette hypothèse avait déjà été formulée par un auteur de la Renaissance (ce qui n'est pas nécessairement une rencontre probante) : Hieronymus HENNINGES, *Theatrum genealogicum ostentans omnes omnium aetatum familias: monarcharum, regum, ducum, marchionum, principum, comitum, atque illustrium heroum et heroinarum*, Magdebourg, 1590, I, p. 545. On ne peut rien conclure du passage de Denys d'Halicarnasse, *Ant.*

LA GÉNÉALOGIE DE PYTHAGORE		
Pausanias	Diogène	Généalogie originale ?
	Kléonymos	Kléonymos
	Euthyphrôn	Euthyphrôn
Hippasos	Hippasos	Hippasos
Euphrôn		Eu[thy]phrôn
Mnèsarchos	Mnèsarchos/Mamerkos	Mnèsarchos
Pythagoras	Pythagoras	Pythagoras
	Mnèsarchos	Mnèsarchos

Cela dit, il n'empêche que la chronologie présentée par Pausanias est impossible. Pythagore ne peut être situé à la cinquième génération après le retour des Héraclides. Aucun auteur grec n'a daté le philosophe de façon si incorrecte et si incongrue¹. Alors, aurions-nous ici un cas incontestable de télescopage ? Pourtant, comme le souligne P. Carlier, une telle conflation « n'est pas seulement 'un exemple extrême' ... mais une exception qui n'a guère de parallèle »². Je crois plutôt, comme cet historien, à une confusion. Pausanias, ou sa source, aura confondu l'adversaire de Rhégnidas, sujet des récits sicyoniens et phliasiens, et le bisaïeul de Pythagore.

De fait, la filiation de Diogène Laërce ne pose pas le même problème puisque l'exilé de Phlionte, cette fois nommé Kléonymos, n'est pas daté. Comme ni Hippasos ni Kléonymos ne sont connus par ailleurs¹, il n'est pas possible de déterminer le caractère historique de l'un ou de l'autre. On peut croire qu'une première version 'historique' situait l'arrivée de la famille à Samos cinq générations avant Pythagore, vers 700 environ, et qu'une seconde version, 'légendaire', aurait reculé cette migration à l'époque héroïque en dédoublant le personnage d'Hippasos. Mais, si les généalogies fournies par Pausanias et Diogène dérivent d'un même archétype, cela n'est pas évident. Il n'est pas sûr finalement que Kléonymos représente bien dans cette version le premier Phliasien de la famille venu à Samos. C'est sa place au sommet de la généalogie de Diogène qui le

Rom., II, 59, 1-2, suivi par *Plut.*, V. *Numa*, 1, où il est précisé que Pythagore représente la cinquième génération après Numa. Il ne s'agit pas ici d'une généalogie mais d'un calcul chronologique à partir de deux dates connues traduit ensuite en terme de générations.

¹ La tradition qui rattache Numa et Pythagore est aberrante du point de vue de Numa. Voir récemment sur cette tradition F. RUSSO, 2005.

² P. CARLIER, 1984, p. 401. Le cas d'Aristote, qui n'en est pas un on l'a vu, est donc implicitement écarté.

laisse entendre aujourd'hui, mais sans certitude. Lorsque Diogène écrit « Κλεωνύμου φυγάδος ἐκ Φλιοῦντος », « Diogène fugitif de Phlionte » sa source faisait peut-être référence, elle, à l'exil ou la fuite de sa famille plutôt qu'à la sienne propre.

En conclusion : on a pu inventer totalement la généalogie, mais aussi confondre ou dupliquer tardivement un Hippasos, ancêtre proche de Pythagore, avec un homonyme contemporain de la seconde génération après le retour des Héraclides. Il faut bien concéder que la mémoire semble ici prise en défaut. Mais comme on ignore aussi bien la date de la mise en œuvre de cette généalogie par le cercle pythagoricien que celle de sa déformation attestée par Pausanias, et que plusieurs siècles peuvent séparer les deux, on ne peut, à partir de cet exemple unique, remettre en cause l'ensemble de la tradition généalogique transmise par les anciens Grecs.

ii) Généalogies complètes

Si on en vient aux généalogies complètes, R. Thomas n'en retient que trois mais en discute longuement une seule, donnant ainsi l'impression d'un genre pratiquement inexistant. Elle s'attache ensuite à montrer que ces si rares exemples ne sont de toute façon que des fabrications totalement artificielles que seul l'écrit a pu engendrer en permettant de manipuler des traditions éparses et misérables, soudées à l'aide de raisonnements spécieux ou simplement d'imagination.

Toutefois la réalité est un peu différente. Sur les trois généalogies qu'elle retient, deux figurent dans des œuvres littéraires et concernent des familles de grand prestige, montrant la filiation d'un homme d'État important jusqu'à des dieux et des héros, tandis que l'autre est un monument épigraphique concernant un notable régional et ne se compose, pour autant que nous sachions, que d'individus sans éclat particulier (autre que local). Lorsqu'un tiers de la documentation retenue diverge ainsi en tout point des deux autres tiers, n'est-il pas aventureux d'énoncer de grandes règles générales fondées sur une certaine interprétation d'une partie des textes ? Il est totalement arbitraire de se limiter à trois généalogies complètes. Les généalogies des deux familles royales de Sparte sont ainsi écartées sous prétexte qu'elles sont en réalité de simples listes royales,

¹ On a déjà rencontré un Kléonymos tyran de Phlionte en 229, rallié à la ligue achéenne (Pol., II, 45), mais cela ne nous apprend guère sur l'homonyme plus ancien.

ce qu'elles ne sont pas de toute évidence pourtant¹. On connaît en vérité au moins quatorze généalogies, étudiées en détail en appendice mais dont voici la liste :

n°	famille	auteur	date
1	Agiades de Sparte	Hérodote	V ^e s.
2	Aipytides d'Arcadie	Pausanias	II ^e s. ap. J.-C.
3	Anthéades d'Halicarnasse	Inscription	II ^e s.
4	Argéades de Macédoine	Hérodote	V ^e s.
5	Bacchiades de Corinthe	Satyros	III ^e s.
6	Battiades de Cyrène	Pindare, Hérodote	V ^e s.
7	Éacides d'Épire	Pausanias	II ^e s. ap. J.-C.
8	Eurypontides de Sparte	Hérodote	V ^e s.
9	famille d'Héropythos	Inscription	V ^e s.
10	Homérides de Chios	Phérécyde	V ^e s.
11	Médontides d'Athènes	Hellanicos ?	V ^e s. ?
12	Nébrides de Cos	Phérécyde	V ^e s.
13	Philaïdes d'Athènes	Phérécyde	V ^e s.
14	Téménides d'Argos	Éphore, Théopompe	IV ^e s.

On ne saurait certes affirmer que toutes ces généalogies étaient établies avant le V^e siècle, encore que ce soit certain pour plusieurs (Agiades, Battiades, Eurypontides, Héropythos, Nébrides, Homérides, Philaïdes, Téménides) et probable pour la plupart des autres (Anthéades, Bacchiades, Médontides). Ce n'est pas énorme, mais c'est un peu plus qu'un cas unique ou même trois. Cela suffit en tout cas à prouver que le genre existait, au moins de façon conceptuelle et que la mémoire généalogique des Grecs n'était pas si méprisable, d'autant qu'aux généalogies complètes qui nous sont parvenues, on doit joindre celles pour lesquelles les noms nous manquent mais dont le décompte précis est connu. Ainsi, la généalogie d'Hécatee est-elle écartée du nombre des généalogies complètes par E. K. Varto au prétexte que, faute de l'avoir conservée, on ignore si elle énumérait bien l'ensemble des noms intermédiaires et de façon linéaire². Mais le décompte précis que faisait Hécatee de ses ancêtres suffit à prouver

¹ Voir plus loin, l'Appendice I, p. 660 sqq. Contrairement à R. Thomas, J. G. TAYLOR, 2000, p. 22, 27-28, en convient et retient donc cinq généalogies au lieu de trois.

² E. K. VARTO, 2009, p. 92-99.

qu'il en connaissait les noms. Si on peut toujours croire que, dans ses œuvres, la généalogie a pu apparaître entourée de faits ou de détails, on peut au moins admettre que, devant les prêtres égyptiens qui lui présentaient des généalogies complètes, il n'a pu faire moins que fournir une liste linéaire de ses ascendants en donnant l'identité de chacun d'entre eux¹. Le véritable problème à propos de la généalogie d'Hécatee, c'est le caractère négatif de l'historiette dans laquelle elle est rapportée. Plusieurs auteurs ont douté qu'Hécatee ait réellement rapporté une histoire où il était tourné en ridicule par les prêtres égyptiens². Mais on doit distinguer la façon dont Hécatee narrait son entrevue et la façon détournée dont Hérodote nous la rapporte. Rien n'exclut qu'Hécatee se soit lui-même moqué des généalogies extraordinairement longues des Égyptiens et qu'il jugeait en conséquence totalement fabriquées contrairement à son propre pedigree, raisonnable et, selon lui, véridique.

Quoi qu'il en soit de ce point précis, il faut en tout cas considérer au même titre que des listes linéaires complètes les exemples suivants :

- Hécatee savait que son quinzième ancêtre était un dieu³ ;
- Pindare sait qu'Arkésilaos IV de Cyrène est le huitième descendant de Battos I^{er}, lui-même dix-septième descendant de l'Argonaute Euphèmos⁴ ;
- Hérodote sait que le roi de Théra, Grinnos, fils d'Aisanius, est issu de Théras⁵ ;
- Théron tyran d'Agrigente était le vingt-septième descendant du roi de Thèbes Cadmos et on a des raisons de croire que d'autres générations étaient explicitées¹ ;

¹ On a conservé suffisamment de généalogies égyptiennes de la basse époque pour savoir qu'elles n'étaient pas elliptiques mais énuméraient soigneusement chaque génération, avec en plus la fonction de chaque degré (en général la simple mention qu'elle était identique à celle du degré précédent). Sur la généalogie d'Hécatee comme liste, voir notamment L. BERTELLI, 2001, p. 94.

² Notamment D. FEHLING, 1989, p. 77-86, suivi par S. L. WEST, 1991, p. 152-154. D. Fehling croit qu'Hérodote a imaginé une bonne partie de ce qu'il raconte, inventé ou falsifié ses sources et n'a jamais mis les pieds dans les pays qu'il prétend décrire. Pour une critique salutaire de ce type de position, voir W. K. PRITCHETT, 1995 ; I. S. MOYER, 2011, p. 45-46, 63-67.

³ Hdt, II, 143 : Πρότερον δὲ Ἐκαταίῳ τῷ λογοποιῷ ἐν Θήβησι γενεηλογήσαντί τε ἑωυτὸν καὶ ἀναδήσαντι τὴν πατριὴν ἐς ἑκκαίδεκατον θεὸν ἐποίησαν οἱ ἰσέες τοῦ Διὸς οἷόν τι καὶ ἐμοὶ οὐ γενεηλογήσαντι ἑμεωυτόν· (« L'historien Hécatee, se trouvant à Thèbes, parlait aux prêtres de Zeus de sa généalogie, et faisait remonter sa famille à un dieu qu'il comptait pour son seizième ancêtre »).

⁴ Pind., *Pyth.*, IV : « La Pythie ... ordonna à Battos ... d'aller fonder une ville ... dans la féconde Libye ... Ainsi s'accomplit l'oracle ... sur les descendants à la dix-septième génération des demi-dieux compagnons du belliqueux Jason ... Et maintenant brille le huitième rejeton de cette tige féconde en héros, Arkésilaos ... ». Sur Euphèmos : P. GRIMAL, 1969, s. v. Euphèmos, p. 150-151.

⁵ Hdt, IV, 150 : Γρίννος ὁ Αἰσανίου ἐὼν Ψήρα τούτου ἀπόγονος καὶ βασιλεύων Θήρης (« Grinnos, fils d'Aisanius, descendant de ce Théras et roi de Théras »). *Pace* I. MALKIN, 1999, p. 131, il ne précise pas que Grinnos était le huitième depuis Théras.

- Une tradition, qui remonte peut-être à Simonide, fait d'Échékratidas de Thessalie, « massacré et jeté dans la mer immense », sans doute au VI^e siècle, le quinzième descendant d'Héraclès² ;
- Euryléôn, commandant du centre de l'armée lacédémonienne lors de la première guerre médique (alors que les rois de Sparte n'avaient que le commandement des ailes), était le cinquième descendant d'Aigeus³ ;
- Agathôn est la trentième génération de *proxenoi* des Molosses, issue de Cassandre⁴ ;
- Pausanias donne la généalogie de Pyrrhos jusqu'à Tharyps, qui était le quinzième descendant de Néoptolémus, fils d'Achille, quoique Porphyre de Tyr estime différemment que Pyrrhos était plutôt le vingt-troisième descendant d'Achille⁵ ;
- Velleius Paterculus précise qu'Alexandre le Grand est le dix-septième descendant de Caranus, lui-même onzième (ou seizième ?) descendant d'Hercule⁶ ;
- Léodykès, général des Mégalopolitains avec Lydiadès, en 249 avant J.-C., était le neuvième descendant d'un certain Arkésilaos, habitant de Lykosoura⁷.

¹ J. SCHNEIDER, 2000, p. 67-74. Les scholies remontent au moins à l'arrière-arrière-grand-père de Théron, fils d'Ainèsidamos, fils de Chalkiopeus, fils d'Émménès, fils de Tèlemachos.

² Ovide, *Ibis*, 293-294 : *Aut, ut Echekratides magno ter ab Hercule quintus / Caesus in immensum proiciare fretum.*

³ Paus., IV, 7, 11 : Λακεδαιμονίους δὲ ἡγεῖτο Πολύδωρος μὲν κατὰ τὸ κέρασ τὸ ἀριστερόν, Θεόπομπος δὲ ἐπὶ τῷ δεξιῷ, τὸ μέσον δὲ εἶχεν Εὐρυλέων, τὰ μὲν παρόντα Λακεδαιμόνιος, τὰ ἐξ ἀρχῆς δὲ ἀπὸ Κάδμου καὶ ἐκ Θηβῶν, Αἰγέως τοῦ Οἰολύκου τοῦ Θήρα τοῦ Αὐτεσίωνος ἀπόγονος πέμπτος (« Du côté de Lacédémone, Polydôros commandait l'aile gauche, Théopompos la droite, le centre était tenu par Euryléôn, pour lors citoyen de Lacédémone, mais à l'origine descendant de Cadmos et venu de Thèbes, issu d'Aigeus, lui-même fils d'Oiolykos, fils de Théras, fils d'Autésion, dont il descendait à la cinquième génération ») [mal traduit dans la CUF]. Cf. F. VIAN, 1963, p. 219.

⁴ IG, IX, 1², 4, 1750 = SEG, L, 543: θεός : τύχα/ Ζεῦ, Δωδώνης μεδέ / ων· τόδε σοι δῶρον πέ / μπω παρ' ἐμοῦ : Ἀγάθων / Ἐχεφύλου καὶ γενεὰ / πρόξενοι Μολοσσῶν / καὶ συμμάχων ἐν τ / ριάκοντα γενεαῖς / ἐκ Τρωϊᾶς Κασσάν / δρας γενεά, / Ζακύνθιοι (« Agathôn, fils d'Echéphylos, et ma famille, proxènes des Molosses et de leurs alliés durant 30 générations, depuis Cassandra de Troie »).

⁵ Paus., I, 11, 1, cité *infra*, p. 742, n. 3.

⁶ Vell. Pater., I, 6 : *Hoc tractu temporum ante annos V & LX quam urbs Romana conderetur ... circa quod tempus Caranus vir generis regii undecimus [sextus decimus selon l'editio princeps] ab Hercule profectus Argis regnum Macedoniae occupavit a quo magnus Alexander quum fuerit septimus decimus iure materni generis Achille auctore, paterni Hercule gloriatus est* (Précisément à cette époque, soixante-cinq ans avant la fondation de Rome ... Caranus, homme de race royale, onzième descendant d'Hercule partit d'Argos et s'empara du royaume de Macédoine. C'est par lui qu'à la dix-septième génération, Alexandre le Grand, par sa mère descendant d'Achille, put se glorifier de remonter à Hercule par ses ancêtres paternels).

⁷ Paus., VIII, 10, 10 : Λεωκύδους δὲ τοῦ Μεγαλοπολιτῶν ὁμοῦ Λυδιάδη στρατηγίσαντος πρόγονον ἔνατον Ἀρκεσίλαον οἰκοῦντα ἐν Λυκοσούραι λέγουσιν οἱ Ἀρκάδες ὡς ἴδοι τὴν ἱερὰν τῆς καλουμένης Δεσποίνης ἔλαφον πεπονηκυῖαν ὑπὸ γήρωσ· τῇ δὲ ἐλάφῳ ταύτῃ ψάλιον τε εἶναι περὶ τὸν τράχηλον καὶ γράμματα ἐπὶ τῷ ψάλιῳ 'νεβρὸς ἐὼν ἐάλων, ὅτ' ἐς Ἴλιον ἦλθ' Ἀγαπήνωρ' (« Ce Léodykès, qui fut chef des Mégalopolitains avec Lydiadès, mérite que je dise un mot de lui. J'ai ouï dire aux Arcadiens qu'il était le neuvième descendant de cet Arkésilaos, qui dans le temps qu'il demeurait à Lykosoura, vit un vieux cerf consacré à cette déesse qu'ils nomment la

Si ces auteurs savent le nombre de générations qui interviennent, n'est-il pas évident, comme on va le voir, qu'ils savent tout autant leurs noms¹ ?

iii) Généalogies énumérées et générations

On pourrait néanmoins contester l'équivalence entre décompte et connaissance des générations dans certains cas. Notamment lorsque le nombre de générations semble n'être qu'une déduction à partir d'une durée de temps séparant un personnage de son ancêtre. Ainsi, lorsqu'Éphore dit que Pheidon est à la dixième génération depuis Téménos, ne serait-ce pas juste une autre façon de dire qu'il le situe environ trois cents ans après le retour des Héraclides² ? C'est ce qu'affirment en tout cas certains historiens actuels³. On verra que la réponse n'est pas si simple. Je ne nie pas que ce genre de raisonnement a pu être tenu. En particulier, il a nécessairement présidé à l'établissement de généalogies complètes remontant à la mythologie. Quelle que soit la longueur de la généalogie authentique, très courte ou très longue, elle n'allait évidemment pas *réellement* jusqu'à un dieu ou un héros. Pour la compléter, il fallait bien « estimer » le nombre de générations manquantes. Mais celles-ci étaient alors identifiées, c'est-à-dire inventées ou retrouvées à partir de procédés divers. On n'en restait pas à un nombre de générations sans substance⁴. Les filiations mythologiques en fournissent la preuve. Il n'y a pas de blanc dans les généalogies héroïques et le concept n'était donc pas familier aux Grecs⁵. En outre, en règle générale, le procédé était plutôt inverse : on datait un

Maîtresse ; ce cerf portait un collier, et sur ce collier cette inscription : 'Jeune faon je fus pris, quand pour aller à Troie Agapénor partait, plein d'ardeur et de joie' »).

¹ Même R. THOMAS, 1989, p. 191, semble admettre fagacement ce point en associant « the full genealogies (or instances of numbered generations) ».

² Éphore comptait trois générations par siècle (70F223 et commentaire *ad loc.*). Or, cet auteur date le retour des Héraclides, donc Téménos, en 1069 (70F223) et relie Pheidon avec la huitième olympiade en 748 (70F115, cité *infra*, p. 663, n. 2, et Paus., VI, 22, 2), trois cent vingt et un ans plus tard, c'est-à-dire presque exactement dix générations de trente-trois ans.

³ Par exemple G. HUXLEY, 1958, p. 591 ; I. RATINAUD, 1997, p. 27.

⁴ On pourrait croire qu'un contre-exemple se trouve chez Éphore (70F122a, cité *infra*, p. 149, n. 1) qui fait d'Oxylos le dixième descendant d'Aitolos sans autre précision. Mais il le fait à partir d'une inscription (qu'il cite d'ailleurs textuellement) qui n'avait pas vocation à donner la généalogie complète du héros fondateur, même s'il s'agit d'une forgerie. En réalité d'ailleurs, il est tout à fait possible de retrouver la généalogie complète : voir *infra*, p. 673, n. 1. Pour Pausanias (V, 3, 6), Oxylos n'est que le huitième descendant d'Aitolos. Il s'agit probablement d'une confusion du périégète, qui semble par ailleurs suivre Éphore.

⁵ Pas plus qu'aux Romains d'ailleurs. C'est sans raison, semble-t-il, que M. BRETIN-CHABROL, 2012, p. 300, écrit, à propos de la généalogie du Césaricide Brutus, que, compte tenu des cinq siècles qui le séparaient de son ancêtre fondateur de la République (et non tyrannicide !), la généalogie précise était impossible à établir et qu'au fond le nombre de générations n'avait plus d'importance. Si Cicéron (*Phil.*, I, 13), qui est cité à l'appui de ce jugement, ne déroule pas en effet la généalogie

événement à partir du nombre de générations, connues par des traditions familiales ou des listes royales, qui le séparait d'un autre événement.

Pour les Grecs, l'existence est intimement liée à la dénomination¹. Pierre Brulé parle à ce propos d'« une exigence permanente, inhérente à ce genre de récit : la nécessité de nommer »². Dès l'époque archaïque, le catalogue des vaisseaux et la théogonie fournissent des exemples de listes assez longues qui prouvent tout l'intérêt que les Grecs portaient à ce genre³. On y constate que la numérotation suit ou précède l'énumération et n'est donc pas exclusive de celle-ci. Après avoir énuméré les cinquante filles de Néreus, Hésiode conclut : « Et ainsi sont nées de l'irréprochable Néreus, cinquante filles, aux travaux irréprochables »⁴. C'est tout l'art du poète et la preuve de son inspiration divine que de pouvoir réciter ainsi sans lacune ces listes de noms.

exhaustive de Brutus sur cinq cents ans, cela ne signifie ni qu'il ne pouvait le faire ni qu'il s'en désintéressait. Cela aurait juste été incongru et absurde dans ce contexte. En réalité, on peut retracer la généalogie des *Iunii Bruti* jusqu'au milieu du V^e s. av. J.-C., cinquante ans à peine après l'établissement de la République : C. SETTIPANI, 2000, p. 68. Nul doute que les Romains du temps de Cicéron pouvaient faire mieux et connaissaient la généalogie complète (quel que soit son degré de véracité).

¹ P. BRULÉ, 2005, *passim*, sp. p. 243 sqq., 264.

² P. BRULÉ, 1996, p. 38.

³ Voir aussi G. J. TAYLOR, 2000, p. 116 sqq.

⁴ Hés., *Théog.*, 240-264 : Νηρηῶς δ' ἐγένοντο μεγάρηα τέκνα θεάων / πόντῳ ἐν ἀτρυγέτῳ καὶ Δωριδος ἠγκόμοιο, / κούρης Ὠκεανοῖο, τελήεντος ποταμοῖο, / Πλωτῶ τ' Εὐκράντη τε Σαῶ τ' Ἀμφιτρίτη τε / Εὐδώρη τε Θέτις τε Γαλήνη τε Γλαύκη τε / Κυμοθόη Σπειῶ τε Θόη θ' Ἀλίη τ' ἐρόεσσα / Πασιθέη τ' Ἐρατῶ τε καὶ Εὐνίκη ῥοδόπηχης / καὶ Μελίτη χαρίεσσα καὶ Εὐλιμένη καὶ Ἀγαυή / Δωτῶ τε Πρωτῶ τε Φέρουσά τε Δυναμένη τε / Νησαίη τε καὶ Ἀκταίη καὶ Πρωτομέδεια / Δωρίς καὶ Πανόπεια καὶ εὐειδῆς Γαλάτεια / Ἴπποθόη τ' ἐρόεσσα καὶ Ἴππονὴ ῥοδόπηχης / Κυμοδόκη θ', ἡ κύματ' ἐν ἠεροειδέι πόντῳ / πνοιᾶς τε ζαέων ἀνέμων σὺν Κυματολήγῃ / ῥεῖα πηρῆνει καὶ εὐσφύρω Ἀμφιτρίτη, / Κυμῶ τ' Ἠϊόνη τε εὐστέφανός θ' Ἀλιμήδη / Γλαυκονόμη τε φιλομμειδῆς καὶ Ποντοπόρεια / Δηγόρη τε καὶ Εὐαγόρη καὶ Λαομέδεια / Πουλυνόη τε καὶ Αὐτονόη καὶ Λυσιάνασσα / Εὐάρνη τε φυήν τ' ἔρατῆ καὶ εἶδος ἄμωμος / καὶ Ψαμάθη χαρίεσσα δέμας δίη τε Μενίππη / Νησῶ τ' Εὐπόμπη τε Θεμιστῶ τε Προνόη τε / Νημερτής θ', ἡ πατρὸς ἔχει νόον ἀθανάτοιο. / αὐταὶ μὲν Νηρηῶς ἀμύμονος ἐξεγένοντο / κούραι πεντήκοντα, ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαι (« Néreus et Dôris aux beaux cheveux, cette fille du superbe fleuve Okéanos, engendrèrent dans la mer stérile les aimables nymphes Plôtô, Eukratè, Saô, Amphitrite, Eudôra, Thétis, Galéné, Glaukè, Kymothoè, Speiô, Thoè, l'agréable Thalia, la gracieuse Mélitè, Eulimènè, Agaué, Pasythéa, Ératô, Eunikè aux bras de rose, Dolô, Prôtô, Phérousa, Dynamènè, Néséa, Aktaia, Prôtomédia, Dôris, Panopè, la belle Galataia, l'aimable Hippothoè, Hipponoè aux bras de rose, Kymodokè qui sur la sombre mer, avec Kymatolègè et Amphitrite aux pieds charmants, calme sans efforts la fureur des vagues et le souffle des vents impétueux, Kymô, Eionè, Halimèdè à la belle couronne, Glaukonomè au doux sourire, Pontoporia, Liagorè, Éuagorè, Laomédia, Polynomè, Autonòè, Lysianassè, Éuarnè douée d'un aimable caractère et d'une beauté accomplie, Psamathè au corps gracieux, la divine Ménippè, Nésô, Eupompè, Thémistô, Pronoè et Némertès en qui respire l'âme de son père immortel. Ainsi l'irréprochable Néreus eut cinquante filles irréprochables dans tous les travaux »). Il est vrai que, parfois, les poètes stoppent leur énumération en précisant qu'aucun mortel ne saurait donner les noms de tous ceux qui suivent (voir des exemples chez G. J. TAYLOR, 2000, p. 120 sqq.). Mais il ne s'agit pas de généalogies dans ces cas, hormis pour les 3000 fils et les 3000 filles d'Okéanos, dont on comprend qu'Hésiode renonce à les nommer tous.

Ainsi encore, lorsque Hérodote parle de l'origine d'Alexandros I^{er} de Macédoine (VIII, 137), il commence par dire simplement que celui-ci était le septième descendant de Perdikkas. Ce n'est que plus loin (VIII, 139) qu'il livrera finalement l'identité des générations intermédiaires¹. Pour revenir à Pheidon, on peut raisonnablement penser qu'Éphore ne se bornait pas à dire qu'il était le dixième descendant de Téménos, mais qu'il pouvait donner la liste de tous ses ancêtres².

Lorsqu'Hellanicos utilise la liste des prêtresses d'Héra à Argos pour tracer, au travers de leurs générations, la chronologie des époques lointaines, on peut être assuré qu'il y avait nécessairement matière à suivre les grandes familles argiennes depuis l'époque héroïque jusqu'à l'époque contemporaine. Thucydide mentionne en effet, parmi d'autres synchronismes pour l'année 431, l'année de « règne » de la grande prêtresse d'Argos Chryseis, et il est vraisemblable qu'il tenait son information d'Hellanicos³.

Je ne vois pas non plus pour quelle raison contraignante il faudrait absolument admettre qu'Hellanicos ne donnait pas la généalogie complète d'Andocide comme l'affirment F. Jacoby et à sa suite R. Thomas⁴. Il le fait pour Miltiade, pourquoi ne le ferait-il pas pour Andocide ? D. Roussel pense à juste titre que la plupart des grandes familles athéniennes devaient être capables d'aligner leurs ascendants, ni plus ni moins que les Philaïdes⁵. A l'inverse de ce que dit R. Thomas, on a en effet au moins un bon indice pour penser que la filiation d'Andocide était bien développée : c'est qu'on peut vérifier que la généalogie fournie par nos fragments est sans le moindre doute tronquée de façon drastique.

Ce passage d'Hellanicos est connu par trois fragments :

a) [Plut.], *Vit. X Or.*, 834B⁶ :

¹ E. K. VARTO, 2009, p. 139, souligne ce point mais sans en donner d'explication vraiment claire à mon avis.

² En effet, une tradition concurrente de la sienne, représentée par son contemporain Théopompe, donne la liste des ascendants de Pheidon (*FGrHist.*, 115F393), mais tronquée dans la mesure où le tyran argien a été arbitrairement remonté dans le temps pour s'accommoder de la généalogie de Karanos, fondateur de la dynastie macédonienne, frère supposé de Pheidon. Voir *infra*, p. 681 sqq.

³ Thuc., II, 2, 1 : ἐπὶ Χρυσίδος ἐν Ἄργει τότε πεντήκοντα δυοῖν δέοντα ἔτη ἰερωμένης (« dans la quarante-huitième année de la prêtrise de Chrysis à Argos »). Hellanicos, que Thucydide n'aimait pas, n'est pas cité et ce passage n'est donc pas comptabilisé dans ses fragments. Il ne semble pas douteux qu'Hellanicos soit bien ici la source de Thucydide. Voir P. DENIS, 2009, p. 304-305.

⁴ F. JACOBY, *FGrHist.*, IIIB Komm. à 323aF24 ; R. THOMAS, 1989, p. 159.

⁵ D. ROUSSEL, 1976, p. 55.

⁶ Ps. Plut., *V. X Orat.*, And., 1 (834b-c) : Ἀνδοκίδης Λεωγόρου μὲν ἦν πατὴρ (τοῦ Ἀνδοκίδου) τοῦ θεμένου ποτὲ πρὸς Λακεδαιμονίους εἰρήνην Ἀθηναίοις, τῶν δῆμων δὲ Κυδαθῆναιος ἢ Θορεὺς, γένους εὐπατριδῶν, ὡς δ' Ἑλλάνικος καὶ ἀπὸ Ἐρμοῦ καθήκει γὰρ εἰς αὐτὸν τὸ κηρύκων γένος.

« Andokidès, fils de Léôgoras [fils de cet Andokidès] qui fit conclure la paix entre Spartiates et les Athéniens, était du dème de Kydathénaion, ou de celui de Thoreia. Issu d'une race illustre, il remontait, selon Hellanicos, à Hermès même et le *génos* des Kérykes s'étendait jusqu'à lui » ;

b) Plut., *V. Alk.* ¹ :

« Au nombre de ceux qu'on tenait alors en prison, pour faire leur procès, était l'orateur Andocide, que l'historien Hellanicos compte parmi les descendants d'Ulysse » ;

c) *Suda*, s. v. Andokidès² :

« Andokidès, athénien, l'un des dix orateurs, était le fils de Léôgoras et le descendant de Tèlémachos, fils d'Ulysse, et de Nausikâa comme le rapporte Hellanicos ».

On a cherché à discréditer ces données en prétendant qu'elles sont contradictoires ou fabriquées (le dernier texte aurait simplement mélangé les données des deux premiers) et qu'on ignore à quel type d'ouvrage d'Hellanicos, historique ou généalogique, elles se rattachaient³. C'est un mauvais procès. La plupart des historiens ont reconnu depuis longtemps que ces indications s'emboîtaient au contraire parfaitement⁴. On sait en effet par ailleurs qu'Hellanicos, s'opposant en cela à Hésiode, mais en accord avec Aristote dans sa *République des gens d'Ithaque*, décrivait l'union de Tèlémachos et de Nausikâa dont était né un fils nommé Perseptolis⁵ :

De Zeus et d'Euryodia naquit Arkeisios ; de celui-ci et de Chalkomédousa naquit Laertès ; de celui-ci et Antikleia, Ulysse ; de celui-ci et Pénélope, Télémaque ; de celui-ci et Polykastè, fille de Nestor, Perseptolis comme le rapporte Hésiode. Aristote, dans le 3^e livre de la Politique d'Ithaque et Hellanicos disent que de Télémaque et de Nausikâa, fille d'Alkinoos est né Perseptolis. L'auteur des *Retours*, de Colophon, dit que Télémaque épousa finalement Circé, et que Tèlégonos, le fils de Circé, épousa à son tour Pénélope.

¹ Plut., *V. Alkib.*, 21, 1 : Τῶν οὖν δεθέντων καὶ φυλαττομένων ἐπὶ κρίσει τότε καὶ Ἀνδοκίδης ἦν ὁ ῥήτωρ, ὃν Ἑλλάνικος ὁ συγγραφεὺς εἰς τοὺς Ὀδυσσεῶς ἀπογόνους ἀνήγαγεν.

² *Suda*, s. v. Andokides (A 2148) : Ἀνδοκίδης, Ἀθηναῖος, ῥήτωρ τῶν πρωτευόντων δέκα εἰς, υἱὸς Λεωγόρου, ἀπόγονος Τηλεμάχου τοῦ Ὀδυσσεῶς καὶ Ναυσικάας, ὡς φησὶν Ἑλλάνικος.

³ E. K. VARTO, 2009, p. 134.

⁴ Voir, par exemple, F. JACOBY, *FGrHist.*, IIB suppl., p. 51-54 & Not., p. 65-68 ; F. BOURRIOT, 1976, I, p. 429 sqq. et déjà, U. von WILAMOWITZ, 1893, II, p. 74.

⁵ Hellanicos, 4F156 (= Eusth., *ad Odys.*, π 118) : ἰστέον δὲ ὅτι γενεαλογοῦσι Διὸς μὲν καὶ Εὐρυοδίας Ἀρκεΐσιον αὐτοῦ δὲ καὶ Χαλκομεδοῦσης Λαέρτην τοῦ δὲ καὶ Ἀντικλείας Ὀδυσσεά· οὐ καὶ Πηνελόπης Τηλέμαχον αὐτοῦ δὲ καὶ Πολυκάστης τῆς Νέστορος Περσέπτολιν, ὡς Ἡσίοδος ... Ἀριστοτέλης δ' ἐν Ἰθακησίων Πολιτείαι (III) καὶ Ἑλλάνικος δὲ Τηλέμαχόν φησι Ναυσικάαν γῆμαι τὴν Ἀλκινόου καὶ γεννησαὶ τὸν Περσέπτολιν ... ὁ δὲ τοὺς Νόστους ποιήσας Κολοφώνιος Τηλέμαχον μὲν φησι τὴν Κίρκην ὑστερον γῆμαι, Τηλέγονον δὲ τὸν ἐκ Κίρκης ἀντιγῆμαι Πηνελόπην. περιττὰ ταῦτα καὶ κενὴ μοχθηρία. Selon Hésiode, « l'une des filles de Nestor / la belle Polykastè, enfanta Perseptolis / s'accouplant d'amour avec Tèlémachos », mais selon Aristote, dans la *République des gens d'Ithaque* (fg 512 Gigon) et Hellanicos, Perseptolis était le fils de Tèlémachos et de Nausikâa, fille d'Alkinoos. On notera que certains auteurs faisaient d'Homère un fils de Télémaque et de Polykastè (ou Épikastè) fille de Nestor.

fragment généalogique qu'il convient sans doute de rattacher aux trois précédents qui concernent Andocide (et qu'on numérottera donc 'd')¹. En outre, Aristote dans le même ouvrage disait qu'Arkésios, grand-père paternel d'Ulysse, était le fils de Képhalos², et on peut croire que là aussi il s'accordait avec Hellanicos qui devait être sa source pour Perseptolis. On sait enfin qu'une tradition, qui remonte certainement à Hellanicos, faisait de Képhalos le fils d'Hermès et Hersè, fille de Kékrops d'Athènes, le frère de père et de mère donc de Kéryx, l'ancêtre du *génos* athénien (ou éleusinien) des Kérykes³. Andocide, inscrit dans le dème de Kydathénaion, se rattachait à la descendance de Képhalos, qui résidait à Thorai⁴. Alors, certes, Andocide ne pouvait pas être à la fois un descendant d'Ulysse et un Kéryke, ce qui a en effet troublé les historiens modernes⁵. F. Bourriot en reprenant la question ne l'a guère résolue ni simplifiée, mais admet du moins que la contradiction est plus illusoire que réelle. En fait, comme il le souligne, le Ps. Plutarque ne dit pas clairement qu'Andocide était un Kéryke, plutôt qu'il leur était apparenté :

Issu d'une race illustre, il remontait selon Hellanicos, à Hermès même et le *génos* des Kérykes s'étendait jusqu'à lui.

Et le dirait-il absolument qu'on peut croire qu'il interprète mal l'étroite parenté figurant dans sa source, Hellanicos, qui clairement n'est pas caution pour cette partie de la phrase¹. Enfin, la formulation n'exclut pas une parenté en ligne féminine.

Bref, loin de se contredire, les quatre fragments s'assemblent donc pour dire qu'Andocide descendait de Perseptolis, fils d'Ulysse, petit-fils d'Arkisios, descendant d'Hermès. Hellanicos donnait alors au minimum la filiation :

Andokidès^{abc}, fils de Léogoras^{ac}, fils d'Andokidès^a, descendant de Perseptolis^d fils de Tèlémachos^{cd}, fils d'Ulysse^{bcd}, fils de Laertès, fils d'Arkésios, fils de (Kileus, fils de) Képhalos, frère de Kéryx^a et fils d'Hermès^a et de Proknis.

On constate qu'aucun des fragments qui nous est parvenu n'est complet et que la généalogie originale fournie par Hellanicos était bien plus étendue que chacun des extraits partiels que nous en avons. Elle comptait au moins dix (ou onze) générations alors que nos extraits n'en livrent chacun que deux ou quatre. Qui dit alors qu'elle n'en

¹ Cette conclusion de bon sens est généralement acceptée : A. HARTMANN, 1917, p. 138-139 ; *RE*, (1934), s. v. Telemachos, col. 343-344.

² *Apud Etym. Magn.*, s. v. Képhallénia.

³ Voir le détail de cette question assez complexe plus loin p. 516 sqq.

⁴ Phér., 3 F34. Voir F. BOURRIOT, 1976, I, p. 436-437.

⁵ Voir la bibliographie chez J. K. DAVIES, 1971, p. 27 ou F. BOURRIOT, 1976, I, p. 430 sqq.

comptait pas aussi bien vingt-cinq ? En conséquence on ne s'attardera guère finalement sur les doutes émis à ce propos sans raison déterminante par F. Jacoby².

iv) Ancêtre fondateur et aïeux divers

R. Thomas affirme avec force que les Grecs n'attachaient d'importance qu'à celui de leurs ancêtres qu'ils considéraient comme le fondateur de leur lignée et qui était nécessairement un personnage des temps mythiques, de préférence l'un des héros d'Homère. De la même façon que la noblesse médiévale tardive se cherchait absolument un ancêtre parmi les croisés, les aristocrates grecs se disaient tous issus de l'un des combattants de la guerre de Troie. Si ce dernier point est assez juste, encore que tous les ancêtres héroïques ne soient pas à la vérité des belligérants du conflit troyen, je suis moins certain de la première partie de la proposition. Certes, on honorait en premier lieu, par exemple à Athènes, les héros éponymes de la tribu ou du *génos*. Mais s'ils étaient certainement les seuls, à quelques exceptions près, à recevoir des honneurs héroïques ou même divins, on ne saurait affirmer qu'ils étaient les seuls à bénéficier d'un devoir de mémoire. W. Burkert souligne que « le culte du héros n'a rien à voir avec un culte des ancêtres ». Tandis que les ancêtres marquent la continuité d'une filiation et sa durée dans le temps, le héros symbolise une présence active, contemporaine. Le devoir de mémoire dû aux ancêtres peut bien concerner un héros mais ne se confond pas avec un culte héroïque³.

Et L. R. Ménager note à ce propos que le nom de la lignée, la désignation en *-idès*, n'était pas « constant, soi-disant hérité de l'ancêtre fondateur du lignage ... (mais) se renouvelait au contraire à chaque génération ». Ainsi, ajoute-t-il, Diomède est un Tydéïde et Tydeus lui-même un Oinéïde, mais ni l'un ni l'autre ne sont des Porthéïdes. Et les héros d'Homère prennent bien soin d'énoncer chaque degré de leur ascendance. Il en conclut que « les plus hauts degrés de l'aristocratie se mesuraient donc communément à l'épaisseur des strates successives et non d'après le prestige de la marque indélébile qu'aurait imprimée à la lignée un ancêtre plus ou moins lointain »⁴.

¹ Sur ce point, voir F. BOURRIOT, 1976, p. 429-430, n. 63.

² F. JACOBY, *FGrHist.*, IIIB Suppl., p. 8, n. 86. Il est suivi sans contrôle par R. THOMAS, 1989, p. 182-183 et E. K. VARTO, 2009, p. 134.

³ W. BURKERT, 2011, p. 280.

⁴ R. L. MENAGER, 1980, p. 154. En réalité, il faut nuancer ce propos. D'ailleurs, le même historien précise lui-même, *op. cit.*, p. 155, n. 14, que nous connaissons une demi-douzaine d'exemples de héros ou héroïnes nommés d'après leur aïeul ou un ancêtre plus lointain (Achille, Éacide ; Eumèlos,

De la même façon, on soulignera que ce qui faisait la gloire d'Hécatee c'était bien sa ligne ininterrompue de quatorze ancêtres connus et non seulement le dieu qui se trouvait à son sommet. En effet, le nombre de générations est bien spécifié, tandis que le nom du dieu n'est même pas cité.

En dehors des dieux et des héros homériques ou hésiodiques, il y a encore une catégorie de personnages légendaires auxquels les notables grecs se rattachent très volontiers : les fondateurs de cités dans lesquelles vivent leurs lointains descendants. Ceux-ci se targuent alors avec fierté d'être du sang d'un *oikistes*¹.

c) Les prétentions des aristocrates grecs à l'époque classique

Si les dieux ou les héros viennent en premier, ils ne sont pas les seuls : il n'est pas inutile de rappeler que nous possédons bien plus de témoignages d'ascendance revendiquée vers un ancêtre qui n'est pas forcément mythologique que ne pourrait laisser croire la lecture du livre de R. Thomas et de ceux qui l'ont suivie sans contrôle. Il semble évident que les élites des colonies grecques par exemple revendiquaient toutes comme ancêtre fondateur le fondateur de la colonie ou l'un de ses compagnons. Et ces fondations sont pour la plupart d'époque historique, ou au moins post-mythologique, datables d'après le Retour des Héraclides. Il n'est pas question ici de faire un catalogue, même rapide, de l'ensemble des prétentions généalogiques des aristocrates grecs depuis l'époque archaïque. Mais quelques exemples, tirés de Pindare ou d'Hérodote, pourraient se révéler instructifs.

Phérétiade ; Antilochos, Néléïde ; Polykastè, Néléïde ; Priam et Ilos, Dardanide). Mais l'ancêtre ainsi valorisé n'est pas systématiquement pour autant le fondateur du lignage (c'est le cas d'Éaque et de Dardanos, mais pas de Néleus ou de Phérès).

¹ Citons par exemple Ménesthô de Milet qui se flatte au I^{er}/II^e s. de notre ère de descendre des Néléïdes fondateurs de la ville (*Bull. ép.*, 2011, 516) ; les Basilides d'Ephèse, encore actifs à l'époque de Strabon et qui se rattachaient à Androklos, fondateur de la ville ; Likinnia Flavilla qui se rattache aux fondateurs de Kibyra (*infra*, p. 70), les Lacédémoniens Kléandros et Amyklas ; Synésios de Cyrène, qui remonte aux fondateurs de Cyrène (*supra*, p. 7, n. 1).

NOM	ORIGINE	DATE	PARENTS PROCHES	ANCÊTRES HISTORIQUES	ANCÊTRES MYTHIQUES	SOURCE
Diagoras	Rhodes	464	père : Démagètos fils : Akousilaos et Démagètos fille : Kallipateira	Ératos Kallianax	paternel : Tlépolémos, fils d'Héraclès, fils de Zeus maternel : Amyntôr	Pind., <i>Ol.</i> , 7
Thérôn	Agrigente	c. 480/475	père : Ainèsidamos	Émménides		Pind., <i>Ol.</i> , 3
Agésias	Syracuse	472/468	père : Sostratos mère : Ne de Stymphalos	N, fondateur de Syracuse	Iamos, fils d'Apollon et de Pitanè	Pind., <i>Pyth.</i> , 4
Teisaménos	Élis	479	père : Antiochos	Klytiás	Iamos	Hdt, IX, 33
Alkimédôn	Égine	déb. V ^e s.	frère : Timosthénès N : grand-père ascendants : Iphiôn (père ?), Kallimachos (oncle ?)	Blepsiades	Zeus	Pind., <i>Ol.</i> , 8 & schol. <i>ad. loc.</i>
Aristagoras	Sparte	déb. V ^e s.			Peisandros, ami d'Oreste Mélanippos (maternel)	Pind., <i>Ném.</i> , 11
Tèlesikratès	Cyrène	470	père : Karnéadès	Alexidamos		Pind., <i>Pyth.</i> , 9
Timasarchos	Égine	déb. V ^e s.	père : Timokritos oncle mater. : Kalliklès grand-père : Euphanès	Théandrides		Pind., <i>Ném.</i> , 4
Alkidamas	Égine	déb. V ^e s.	grand-père : Praxidamas ascendant ? : Kallias	Bassides	Éacides	Pind., <i>Ném.</i> , 6
Theios	Argos	déb. V ^e s.	père : Oulios	maternels : Thrasyklès et Antias d'Argos	Pamphas, hôte de Castor et Pollux	Pind., <i>Ném.</i> , 10
Xénokratès	Agrigente	déb. V ^e s.		Ainèsidamos	Émménides	Pind., <i>Isth.</i> , 2
Mélissos	Thèbes	déb. V ^e s.	grand-père : Kléonymos ancêtre : Téliésios	Kléonymides	maternels : Labdacides	Pind., <i>Isth.</i> , 3-4
Pythéas	Thèbes	déb. V ^e s.	père : Lampôn grand-père pat. : Kléonikos grand-père mat. : Thémistios frère : Phylakidas oncle mat. : Euthyménès parent : Lampôn, f. Pythéas	Psalychides		Pind., <i>Isth.</i> , 5-6 Pind., <i>Ném.</i> , 5 Hdt, IX, 78
Deinias		déb. V ^e s.	N : grand-père mat.	Chariades		Pind., <i>Ném.</i> 8
Léonidas	Sparte	480	frères : Kléoménès, Dorieus, Kléombrotos épouse : Gorgô, sa nièce	Agis ?	Héraclès	Hdt, VII, 204
Léotyichidas	Sparte	480	père : Ménarès épouse 1) Ne : f. Zeuxidamos épouse 2) Eudydamè, f. Diaktoridas, sœur de Mènios	Eurypon ?	Héraclès	Hdt, VI, 71 ; VIII, 131
Périandros	Corinthe		père Kypsélos grand-père Aition beau-père : Proklès femme : Mélissa	Échékratès	Kaineus le Lapithe	Hdt, III, 50 ; V, 92
Alexandros	Macéd.	480	père : Amyntas sœur : Gygeia neveu : Amyntas	Perdikkas	Héraclès	Hdt, VIII, 137-9
Kleisthénès	Sicyone	c. 560	père : Aristonymos grand-père : Myrôn	Andréas		Hdt, VI, 126
Périklès	Athènes	c. 450	père : Aripfrôn mère : Agaristé grand-père mat. : Hippokratès	Mégaklès, Alkmaïôn, Mégaklès	Néleïdes	Hdt, VI, 125- 131
Battos	Cyrène	c. 630	père : Polymnestos mère : Phronimè grand-père mat. : Étéarchos		Euphèmos	Hdt, IV, 150- 164 ; Pind., <i>Pyth.</i> , 5-6
Megistias	Acarmanie	480			Mélampous	Hdt, VII, 220

Cet échantillon, aussi réduit soit-il, permet quelques observations :

Les Grecs bien nés ne sont pas ignorants de leurs ancêtres. Rien qu'en se limitant aux cas fournis par Pindare, on constate que, en dehors de leur parenté proche, jusqu'aux grands-pères pour le moins, ils connaissent le nom de l'ancêtre éponyme de leur famille, un personnage historique sans nul doute¹, celui des héros auxquels ils se rattachent ainsi

¹ Voir D. ROUSSEL, 1976, p. 52 : « On peut penser que les ancêtres qui avaient donné leurs noms aux Midylides, aux Psalychides, aux Chariades, aux Bassides étaient des ancêtres réels auxquels on pouvait se rattacher par une généalogie authentique ». Mais il ajoute avec raison : « il est impossible, en l'absence d'informations concernant ces personnages, de fixer une limite à la profondeur généalogique de ces lignages ». Dans le cas de Tèlesikratès de Cyrène, on peut supposer que son

que divers degrés intermédiaires. Chez Pindare, l'éponyme du lignage est en général différent de l'ancêtre mythique. S'il reste impossible de prouver que les aristocrates connaissaient également les degrés non mentionnés, cela semble une hypothèse raisonnable dans la mesure où plusieurs noms ou éponymes intercalaires sont cités. Du moins est-il tout aussi raisonnable de croire qu'ils connaissaient ces noms que d'affirmer péremptoirement qu'ils les ignoraient. Certes, les seules généalogies complètes explicitement déroulées par Hérodote sont celles de rois grecs ou étrangers (Lydie ou Cyrène). Mais il semble bien en avoir connu d'autres, comme celle d'Hécatee ou celles des devins Mélampides. A Cyrène, Pindare laisse entendre qu'il connaît la liste complète des rois, même s'il ne les énumère pas. Et il précise de quelle manière puisque leurs tombeaux s'étendaient au vu de tout un chacun. Ce cas devait être assez fréquent. Les Grecs évoluaient au sein de cités ou de campagnes où se dressaient tout autour d'eux les sépulcres de leurs proches et ils devaient en tirer nécessairement les enseignements suffisants pour établir leur généalogie. A Samos, une épitaphe du VI^e siècle énumère quatre ascendants¹. Il y avait, en dehors de la seule mémoire, des moyens de conserver une liste d'ascendants. A Athènes, on connaît à l'époque classique plusieurs stèles funéraires énumérant quatre ou cinq générations se partageant le même tombeau. Surtout, il est clair, comme l'a établi C. Tiersch à partir de l'exemple d'Alcibiade, que les progrès de la démocratie ont contraint les Athéniens, notamment les aristocrates, à rechercher dans leur ascendance des ancêtres vertueux, historiques et non mythiques, qui pouvaient servir d'*exempla* et justifier leur propre carrière².

B] Époque romaine

Si l'analyse précédente reste en partie valable durant toute l'histoire grecque, il ne faut pas éluder complètement les interférences possibles que le monde romain a pu avoir sur la conception grecque des ancêtres.

ancêtre Alexidamos, qui avait conquis une jeune fille libyenne, était contemporain de Battos I^{er} ou de son fils, souverains en bons termes avec les Libyens et sous les règnes desquels les femmes grecques étaient encore en fort petit nombre. On se situe donc six ou sept générations avant Tèlésikratès. De même, le premier ancêtre d'Agésias de Syracuse est contemporain de la fondation de la cité, à la fin du VIII^e s. sans doute, donc entre huit et dix générations avant lui.

¹ *IG*, XII, 6, 626 (= *SEG*, LIII, 2 (2003), p. 154). Cf. G. WEBER, 1996.

² C. TIERSCH, 2010.

a) Les prétentions généalogiques à Rome

En premier lieu, il convient de s'attarder sur les pratiques romaines et leurs spécificités. A Rome, la première prétention est évidente, c'est celle qui est sous-jacente dans le nom de chaque individu. Grâce à la filiation, qui faisait partie intégrante de leur nomenclature personnelle, les Romains affichaient en permanence le (pré)nom de leur père et (souvent) celui de leur aïeul tandis que leur *nomen gentilicium* (gentilice), nom de famille par excellence, proclamait la *gens*, le clan, dont ils étaient issus. C'est en théorie un nom hérité des ancêtres et dont les différents porteurs, les membres d'une même *gens*, se réclament d'un auteur unique et bien identifié.

La prétention est, on le sait, illusoire, puisque le gentilice se transmet également de patrons à affranchis, esclaves ou étrangers accédant à la citoyenneté. Même en se limitant à l'intérieur d'une *gens* aux individus membres de l'élite sénatoriale ou équestre, la parenté est souvent douteuse, la communauté de nom n'ayant pas nécessairement comme corollaire la communauté de sang¹. Mais, si la prétention est ainsi fictive, elle n'en est pas moins réelle. Les cas où des parvenus ont tenté de faire usage de leur homonymie pour s'intégrer à des *gentes* plus illustres sont relativement nombreux et, certainement, dans plusieurs cas ils ont réussi et leur « usurpation » ne nous apparaît plus comme telle.

En plus de la communauté de gentilice entre un patron et ses clients, il faudrait tenir compte, à plus forte raison, des adoptions ou des cas de transmission (sous l'Empire) du gentilice en ligne féminine. Il n'y a pas cette fois – de notre point de vue – de véritable usurpation dans la mesure où ces substitutions étaient admises par les contemporains pour lesquels la seule continuité était gentilice et non biologique agnatique².

Outre le gentilice, les deux autres constituants de la nomenclature romaine, le *praenomen* et le *cognomen*, peuvent être transmis. Le *praenomen* joue un rôle crucial qui prouve à lui seul l'intérêt profond que les Romains portaient à leurs ancêtres. Il était dévolu en fonction de règles relativement strictes (je dis relativement parce que, comme tout système, il souffre des exceptions). On donnait au fils aîné le prénom de son père.

¹ Cicéron se moque fort justement, à propos de sa propre famille, de ces usurpations familiales fondées sur une communauté de gentilice due au hasard : Cic., *Brut.*, 16, 3, cité plus loin (p. 64, n. 2).

² Voir, par exemple, C. SETTIPANI, 2000, p. 28 sqq. Plus récemment, pour la question de la transmission de l'aristocratie et le rôle de la naissance, ou du sang : C. J. SMITH, 2006 ; M. LENTANO, 2007 ; E. MONTANARI, 2009 ; L. BELTRAMI, 1998 ; M. BETTINI, 2009 ; M. BRETIN-CHABROL, 2012. Pour la mémoire généalogique : M. CORBIER, 2011 et *Ead.*, 2013.

Au suivant, celui de son premier ascendant qui portait un prénom différent, et ainsi de suite. De la sorte, l'énumération des fils d'un personnage donne déjà une première indication sur son ascendance. Surtout, elle suppose une bonne connaissance de celle-ci. Ils y étaient aidés par les indications de filiation contenues dans la nomenclature même où le prénom du père et, souvent, du grand-père, étaient rappelés. Quant au *cognomen*, voire l'absence de *cognomen*¹, il permettait de les situer dans l'arbre généalogique parfois touffu de la *gens*. Sans compter que les Romains possédaient d'autres moyens encore pour entretenir cette connaissance que nous allons énumérer bientôt.

Il faut souligner que le poids des ancêtres (*maiores*) sur leurs nobles descendants ne reposait pas seulement sur des masques enfermés la plupart du temps au fond d'armoires. Un noble romain avait pour obligation de ressembler à ses ascendants les plus admirables. Il se devait donc de connaître ceux-ci, leurs noms et leurs principales magistratures². Ces ancêtres étaient en outre l'objet de cultes vivaces et représentés par des statues ou sur des monuments publics omniprésents en ville. Cela explique que, après la guerre civile qui marque la fin de la République, la noblesse, tout en perdant progressivement son poids politique et religieux, conserve ses valeurs et se replie même encore davantage dans la vénération de son passé glorieux et donc de ses aïeux³.

Nous n'avons pas conservé de texte romain spécifiquement généalogique antérieur à la période impériale. Il est donc difficile d'appréhender la conception latine de la généalogie. Toutefois, leurs coutumes prouvent que les Romains attachaient une importance particulière à la connaissance précise de leurs aïeux récents, du moins ceux qui avaient mérité cette (re)connaissance. Car l'onomastique dont nous venons de traiter ne constitue qu'un pan relativement limité des outils dont ils disposaient pour mémoriser leurs ancêtres⁴ :

¹ Lorsque plusieurs branches d'une *gens* affichaient certains *cognomina*, le fait de ne pas en porter pouvait apparaître tout aussi distinctif. Ainsi les *Marci Antonii* ne risquaient pas d'être confondus avec d'autres *Antonii* pourvus de surnoms divers.

² Voir C. BAROIN, 2010a, p. 89 sqq.

³ Voir, récemment, A. WALLACE-HADRILL, 2008, p. 213-258 (« Knowing the Ancestors »).

⁴ Voir C. SETTIPANI, 2000, p. 29-33, avec la bibliographie récente, à laquelle on ajoutera T. WIEDEMANN, 1992, p. 126-127, et dont on retiendra particulièrement H. FLOWER, 1995, qui donne, avec traduction anglaise, tous les textes relatifs au sujet. Depuis, on citera par exemple E. FLAIG, 2004 ; C. BADEL, 2005 ; C. BAROIN, 2008 ; *Ead.*, 2010 ; A. MOLINIER ARBO, 2009. Mais on se référera surtout à la synthèse très claire et éclairante à plus d'un point de vue de M. CORBIER, 2011, sp. p. 226-228.

- Au décès d'un noble romain étaient réalisés des moulages en cire (*vultus*) destinés à servir de portraits (*imagines*) et à être contemplés lors des cortèges funèbres (*pompa funebris*) des membres des grandes familles (*gentilicia funera*). Le reste du temps, ces effigies étaient conservées dans des petites armoires individuelles (*armaria*). Au moment des funérailles, on exhibait ces masques lors de cortèges qui, du simple fait de leur nombre, permettaient au peuple de mesurer l'ancienneté et l'illustration familiale du défunt.

Les principaux textes sont les suivants :

- Pol., VI, 53-54 : « Lorsqu'un personnage en vue meurt et qu'on célèbre ses obsèques, le corps est porté avec toute la pompe possible au Forum, près de ce qu'on appelle les Rostres. Il est généralement offert au public dans une posture verticale, plus rarement allongée. Quand la foule s'est massée tout autour, un fils – si le défunt en a laissé un et si celui-ci se trouve à Rome, sinon quelqu'un de sa famille – monte à la tribune et prononce un discours dans lequel il évoque les mérites du défunt ... Ensuite, après qu'on ait enseveli le corps ... on place son portrait à l'endroit le plus en vue de sa maison, dans une sorte de tabernacle en bois. Ces portraits sont des masques reproduisant avec une grande ressemblance les traits et la physionomie des disparus ... Lorsqu'un personnage important de la famille vient à mourir, on les fait porter dans le cortège funèbre par des hommes ayant une stature et une corpulence comparables à celles des disparus ... De plus l'orateur chargé de parler du défunt, lorsqu'il a dit ce qu'il avait à dire, se met à évoquer le souvenir de ses ancêtres, des succès et des hauts faits de chacun d'eux » ;
- Juvénal, *Sat.*, VIII, 1-3, 7-8, 19-20 : *Stemmata quid faciunt, quid prodest, Pontice, longo sanguine censer, pictos ostendere uultus maiorum et ... quis fructus, generis tabula iactare capaci ... posthac multa contingere uirga fumosos equitum cum dictatore magistris ... ? ... Tota licet ueteres exornent undique cerae atria* (Que signifient les arbres généalogiques ? A quoi te sert, Ponticus, d'avoir le rang que te donne une race ancienne, de montrer en peinture le visage de tes ancêtres et ... de montrer le tableau de ta famille, et à y atteindre avec une baguette rallongée plusieurs fois des maîtres de la cavalerie et un dictateur enfumés ... ? C'est en vain que, de toute part, de vieilles figures de cire ornent ton atrium entier) ;
- Pline, *HN*, XXXV, 2 : *aliter apud maiores in atris haec erant, quae spectarentur ; non signa externorum artificum nec aera aut marmora : expressi cera uultus singulis disponebantur armariis, ut essent imagines, quae comitarentur gentilicia funera, semperque defuncto aliquo totus aderat familiae eius qui umquam fuerat populus. Stemmata uero lineis discurrebant ad imagines pietas. Tabulina codicibus implebantur et monumentis rerum in magistratu gestarum. Aliae foris et circa limina animorum ingentium imagines erant adfixis hostium spoliis quae nec emptori refigere liceret, triumphabantque etiam dominis mutatis aeternae domus* (Il en allait autrement chez nos ancêtres : dans les atriums, on exposait un genre d'effigies destinées à être contemplées ; non des statues dues à des artistes étrangers, ni des bronzes ni des marbres, mais des masques moulés en cire, qui étaient rangés chacun dans une niche : on avait ainsi des portraits pour faire cortège aux convois de famille et toujours, quand il mourait quelqu'un, était présente la foule entière de ses parents disparus ; et les branches de l'arbre généalogique couraient en tous sens avec leurs ramifications linéaires, jusqu'aux portraits qui étaient peints. Les archives familiales étaient remplies de registres et de recueils consacrés aux actes accomplis dans l'exercice d'une magistrature. Au dehors, et autour du seuil, il y avait d'autres portraits de ces âmes héroïques, près desquels on fixait les dépouilles prises à l'ennemi, sans qu'il fût permis à un acheteur éventuel de les détacher : ainsi même si le propriétaire changeait, subsistait éternellement le souvenir des triomphes qu'avait connus la maison).

Fort malheureusement, nous n'avons pas conservé de monuments relatifs à ces différents usages. Voir, chez E. MONTANARI, 2009, p. 19-31, quelques illustrations de statues ou reliefs pouvant se rapporter à des cortèges funèbres ou des masques d'ancêtres.

- A l'intérieur de la maison, dans l'*atrium*, pièce semi-publique, étaient peints sur les murs d'autres portraits des ancêtres défunts, reliés entre eux par des bandelettes (*lineae* ou en grec *stemma*), les plus anciens étant placés en haut, constituant ainsi de véritables arbres généalogiques descendants.
- A l'entrée de la demeure se trouvaient aussi des inscriptions (*tituli*) permettant d'identifier les portraits en énumérant les différents noms appartenant à la famille¹.
- Sur le seuil de la maison (*uestibulum*), dans l'espace intermédiaire entre l'entrée et la rue, étaient exposés d'autres portraits accompagnant les dépouilles que seuls les aïeux les plus héroïques – ceux ayant eu les honneurs d'un triomphe décrété par le sénat – avaient eu le droit d'obtenir et d'exposer où bon leur semblerait. Ces ornements du triomphe étaient alors liés à la maison elle-même et y demeuraient même en cas de changement de propriétaire.
- Discours que le principal héritier prononçait au moment des funérailles. Celui que César déclama lors du décès de sa tante Iulia, dans lequel il insistait sur l'ascendance divine de celle-ci – et donc de lui-même ! – est resté particulièrement célèbre
- Archives familiales (*monimenta* ou *codices*) conservées elles aussi dans une pièce spécifique, à côté de l'*atrium*. Il s'agissait de récits rappelant les hauts faits des ancêtres. Peut-être ces textes étaient-ils rédigés pour l'essentiel au même moment que les discours funèbres, s'ils ne sont pas constitués directement des discours en question. Plus encore qu'avec les masques pouvait intervenir ici une manipulation importante², donnant lieu à l'occasion à des protestations outragées d'autres nobles¹.

¹ Sén., *Ben.*, III, 28, 2 : *Qui imagines in atrio exponunt, et nomina familiae suae longo ordine ac multis stemmatum inligata flexuris, in parte prima aedium collocant, noti magis, quam nobiles sunt* (Ceux qui exposent des images dans leur *atrium* et placent à l'entrée de leur demeure les noms de leur famille, disposés en enfilade et reliés par les multiples ramifications des *stemma*, ont plus de notoriété que de noblesse). Il semble donc que ces *tituli* étaient inscrits, en petits caractères nécessairement, sous les portraits. C'est ce que dit précisément l'auteur du *Panegyrique de Messala*, v. 30 : *index sub imagine*.

² C'est ce qu'affirme Cicéron : *Cic.*, *Brut.*, 16, 3 : *ipsae enim familiae sua quasi ornamenta ac monumenta seruabant, et ad usum, si quis eiusdem generis occidisset, et ad memoriam laudum domesticarum, et ad illustrandam nobilitatem suam : quanquam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendosior. Multa enim scripta sunt in eis, quae facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, et a plebe transitiones, cum homines humiliores in alienum eiusdem nominis infunderentur genus ; ut, si ego me a M'. Tullio esse dicerem, qui patricius cum Seruio Sulpicio consul anno X post exactos reges fuit* (tant pour en faire usage lorsqu'un de leurs membres venait à mourir, que pour perpétuer le souvenir de la gloire domestique, et rehausser l'éclat de leur noblesse. Au reste ces panégyriques ont rempli notre histoire de mensonges. On y raconte des faits qui n'ont jamais eu lieu, des triomphes imaginaires, des consulats dont on grossit le nombre, de fausses généalogies. On y anoblit des plébéiens, en faisant naître des hommes d'une origine obscure

Tous ces processus véhiculaient une mémoire diverse :

- Une mémoire sélective d'abord : ne sont représentés par des masques que les nobles romains ayant exercé des magistratures curules, à l'exclusion donc de ceux morts trop jeunes ou peu méritants.
- Une mémoire expurgée ensuite comme le dit M. Corbier² : en sont également exclus *a posteriori* ceux dont le comportement a été jugé indigne (ainsi les Césaricides Cassius et Brutus ou le complôteur Pison Père). De la même façon leurs prénoms mêmes ne sont plus donnés aux descendants de la famille³ et leurs portraits sont effacés¹.
- Une mémoire perfectible enfin : sans modifier nécessairement la généalogie, les inscriptions sous les portraits étaient manipulées afin d'augmenter la gloire de l'individu en lui ajoutant des consulats ou des triomphes qu'il n'avait jamais exercés.

Pour autant, en dépit de ces imperfections, le quadrillage de ces divers outils permettait aux Romains de conserver un souvenir assez précis de leurs ancêtres. On a certes vu que les masques ne concernaient ni les hommes morts jeunes ni ceux ayant démerité alors que les uns et les autres étaient susceptibles d'être d'authentiques maillons

dans une famille illustre qui porte le même nom ; comme si je me disais issu de Manius Tullius qui était patricien, et qui fut consul avec Servius Sulpicius dix ans après l'expulsion des rois). Voir aussi Tite-Live, VIII, 40, 4 : *Vitiatam memoriam funebribus laudibus reor, falsique imaginum titulis, dum familia ad se quaeque famam rerum gestarum honorumque fallente mendacio trahunt* (On a altéré, je crois, le souvenir du passé par les éloges funèbres et les fausses inscriptions des portraits d'ancêtres, chaque famille tirant à elle la gloire des exploits et des magistratures par des mensonges trompeurs) ou Plut., *Num.*, 1, 2 : « Clodius affirme, dans ses *Recherches chronologiques* ... que les anciens documents disparurent dans les ruines de Rome, lors de l'invasion des Gaulois, et que ceux que l'on montre aujourd'hui ont été falsifiés pour complaire à certains citoyens qui voulaient se glisser de force, sans en avoir aucun titre, dans les premières familles et les plus illustres maisons de la cité ».

¹ Pline, *HN*, XXXV, 2 : *Exstat Messalae oratoris indignatio, quae prohibuit inseri genti suae Laeviorum alienam imaginem. Similis causa Messalae seni expressit uolumina illa quae de familiis condidit, cum Scipionis Pomponiani transisset atrium uidissetque adoptione testamentaria Saluitones - hoc enim fuerat cognomen - Africanorum dedecori inrepentes Scipionum nomini* (l'orateur Messala écrivit un morceau plein d'indignation où il défendait qu'on mît parmi les images de sa famille les images étrangères des Laevini. Un motif semblable dicta au vieux Messala ces livres qu'il a composés sur *Les Familles*, lorsque, ayant traversé l'atrium de Scipion Pomponianus, il vit que, grâce à une adoption testamentaire, les Salvitones, tel était leur surnom, s'étaient, à la honte des Africains, accolés au nom des Scipions). C'est parce que l'adoption est seulement testamentaire qu'elle n'autorise pas la reprise des images des ancêtres.

² M. CORBIER, 2011, p. 226.

³ Décision volontaire chez les Claudii après l'infamie dont avait fait preuve l'un des leurs, ou décision imposée chez les Calpurnii lorsque le prince obligea le fils aîné de Pison Père à changer de prénom.

généalogiques. Autres exclus, en plus grand nombre : les femmes. Ne sont ainsi représentés, par définition, que les ancêtres masculins.

Mais ces mémoires défaillantes étaient soutenues par l'imbrication des processus de sauvegarde. S'il n'était fait de masques que pour les magistrats, on peut croire en revanche que les portraits peints concernaient tous les membres de l'ascendance, car autrement les alliances n'auraient pu y figurer adéquatement². D'ailleurs, Tacite observe bien que, lors du défilé des très nombreux ancêtres de Iunia, sœur de Brutus, en 22 ap. J.-C., ceux que l'on voyait le plus étaient précisément ceux qui n'y figuraient pas, les Césaricides Cassius et Brutus³, ce qui montre bien que la mémoire familiale et collective avait d'autres supports. Et si les femmes elles-mêmes étaient absentes, elles apportaient néanmoins dans leur nouveau foyer, celui de leur époux, leurs ancêtres propres, de sorte que leurs enfants pouvaient ensuite afficher aussi bien leurs ancêtres paternels que les aïeux de toutes leurs aïeules. C'est ainsi qu'aux obsèques de Iunia on vit défiler les portraits de vingt familles illustres⁴. Il en allait de même pour les adoptés, qui faisaient défiler tant leurs ancêtres par le sang que ceux de la nouvelle famille où ils avaient été accueillis¹. On pouvait donc copier les masques de ses ancêtres pour les emporter dans une nouvelle famille. Enfin, chaque famille conservant ses traditions propres, les falsifications risquaient nécessairement de contredire les archives d'autres grandes maisons et de provoquer des rectifications publiques, ce qui, sans nécessairement effrayer les faussaires, rendait moins crédible leur production.

La généalogie des plus anciens Romains était donc en premier lieu une généalogie « immédiate ». Mais cela n'était en rien exclusif. Les Romains de l'époque républicaine n'ont pas échappé à la tentation de faire remonter à un passé très lointain et même divin leurs filiations. Pour ce qui touche à la généalogie des grands personnages ou des

¹ Comme le prouve l'exemple de Cassius Longinus, condamné pour n'avoir pas effacé l'image de son ancêtre Césaricide. Voir Suét., *Ner.*, 37, 1 : *Cassio Longino iuris consulto ac luminibus orbatō, quod in uetere gentili stemmate C. Cassi percussoris Caesaris imagines retinisset.*

² Voir, par exemple, M. CORBIER, 2011, p. 234.

³ Tac., *Ann.*, III, 76 : *sed praeifulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non uisebantur.* Iunia était née vers 72 av. J.-C. et fut mariée vers 59 à C. Cassius : F. MÜNZER, 1999, p. 323.

⁴ Tac., *Ann.*, III, 76 : *Et Iunia sexagesimo quarto post Philippensem aciem anno supremum diem expleuit, Catone auunculo genita, C. Cassii uxor, M. Bruti soror ... viginti clarissimarum familiarum imagines antelatae sunt, Manlii, Quinctii aliaque eiusdem nobilitatis nomina.*

grandes familles, les documents qui nous permettent d'y accéder ne datent pour la plupart que de la fin de la période républicaine. Mais il est certain que la mode en était antérieure. On constate sans surprise que plusieurs familles ont pu se prévaloir d'une origine grecque aboutissant à un dieu ou un demi-dieu, comme les Iulii se prévalant du Troyen Énée. D'ailleurs Sénèque se moque de ces nobles qui remplacent par un dieu un espace vide dans leur généalogie² et l'exemple de Galba montre bien en effet que les divinités pouvaient figurer au sommet de l'arbre généalogique « historique » d'une famille³. Les Romains n'ayant jamais ignoré les Grecs, leurs légendes ont été très tôt influencées par la mythologie grecque, de sorte que la plupart des récits généalogiques sont copiés sur les écrits des auteurs helléniques antérieurs. La conquête de la Grèce a ensuite considérablement accéléré ce phénomène et la plupart des familles pouvaient se flatter à la fin de la République de remonter à un dieu⁴. Comme K. J. Hölkeskamp⁵ l'a souligné récemment, avec la naissance du philhellénisme chez les Romains, on assiste à des contaminations grecques ou troyennes, des généalogies primitivement locales des grandes familles aristocratiques. L'auteur attire l'attention sur le rôle des grands voyageurs, Héraclès, Ulysse, Énée, comme ancêtres favoris. Enfin, il conclut en soulignant le cas particulier des Claudii, pour lesquels on ne connaît aucun ancêtre divin et qui paraissent s'être singularisés en se contentant de la multitude de consuls qu'ils pouvaient aligner historiquement⁶. Plus encore, on peut reconnaître dans certaines pratiques de l'aristocratie romaine à partir des IV^e/III^e siècles, notamment dans la

¹ Sén., *Contr.*, 2, 1, 17 : *Fabriciorum imagines Metellis patuerunt ; Aemiliorum et Scipionum familias adoptio miscuit.*

² Sén., *De Benef.*, III, 28 : *Non est, quod te isti decipiant, qui quum maiores suos recensent, ubicunque illustre nomen defecit, illo deum infulciunt.* Cf. C. BADEL, 2006.

³ Suét., *Galb.*, 2 : *imperator uero etiam stemma in atrio proposuerit, quo paternam originem ad Iouem, maternam ad Pasiphaam Minoris uxorem referret* (Galba, lorsqu'il fut empereur, exposa même dans son *atrium* un arbre généalogique faisant remonter ses origines du côté paternel à Jupiter et du côté maternel à Pasiphaé, l'épouse de Minos). Le cas est ici d'autant plus intéressant, comme le souligne M. CORBIER, 2011, p. 233-234, qu'une des divinités en question est une femme. Doit-on en conclure que des femmes figuraient également sur les arbres généalogiques ? Ou les Mummii (famille de la mère de Galba) doivent ils être considérés comme une exception, à la fois par la stature impériale de Galba (Suétone précise que l'arbre généalogique en question fut exhibé après la prise du pouvoir par Galba) ou par la nature divine de Pasiphaé ? Une famille aristocratique comme celle de Galba n'a certes pas attendu que celui-ci atteigne l'Empire pour exhiber un arbre généalogique impressionnant. Mais les Mummii, plus modestes, ont peut-être dû attendre l'Empire de leur rejeton en ligne féminine pour voir leur arbre généalogique s'allonger inconsidérément.

⁴ T. P. WISEMAN, 1974, p. 164 ; C. BADEL, 2006 ; O. HEKSTER, 2010.

⁵ K. J. HÖLKESKAMP, 1999.

⁶ Voir le tableau des ascendances mythologiques des grandes *gentes* romaines chez C. SETTIPANI, 2000, p. 38-39.

conception de l'éloge funèbre au cours duquel les exploits des ancêtres étaient rappelés, des emprunts aux Grecs et aux valeurs de l'époque hellénistique¹.

A la fin de la République et au début de l'Empire les références à des ascendances illustres se multiplient. C'est le moment où nous avons le plus d'attestations de prétentions parmi les nobles romains. On considère qu'il s'agit du début véritable d'une mode importante. Il est probable en effet que c'est en cette période de trouble, puis d'apaisement, que les rejetons de familles survivantes aussi bien que les nouveaux venus dans l'ordre sénatorial aient tenu à faire valoir, pour des raisons différentes, l'ancienneté de leur lignage, en faisant alors passer dans la sphère publique et littéraire ce qui restait autrefois le plus souvent dans le domaine du privé.

On ne négligera pas cependant le fait que ce moment correspond aussi à une explosion littéraire dont une part non négligeable nous est parvenue, de sorte que l'explosion concomitante des prétentions généalogiques n'est peut-être que le reflet de l'abondance relative de nos sources qui mettent alors seulement en lumière une habitude plus ancienne.

Les prétentions ne s'arrêtent pas avec la période julio-claudienne. Les œuvres de Tacite et de Suétone, rédigées au début du II^e siècle témoignent d'un souci constant de l'origine des familles nobles, et celle, perdue, de Marius Maximus devait consacrer elle aussi, si l'on peut se fier à l'*Histoire Auguste* qui s'en est inspirée, des développements précis sur la généalogie. On a vu par exemple que Galba affiche encore en 69 sa filiation jusqu'à Pasiphaé. Plus tard, Marc Aurèle descend du roi divinisé Numa Pompilius. En 196, un Acilius Glabrio manque d'hériter du trône parce qu'il était issu d'Énée². Et pareillement Appia Annia Regilla, épouse d'Hérode Atticus, n'est pas moins noble que son Grec d'époux et revendique Énée ainsi que Dardanus pour ancêtres. Le consul de 224, Claudius Iulianus revendique lui aussi Énée³.

Toutefois, c'est surtout aux IV^e et V^e siècles qu'apparaissent à nouveau une floraison de prétentions. Ainsi, Rogatus, père de sainte Paula, descend d'Agamemnon, tandis que

¹ M. HUMM, 2007, p. 103-109.

² Et aussi, mais cela n'est pas précisé, parce qu'il était apparenté par sa mère à la dynastie impériale des Antonins : C. SETTIPANI, 2000, p. 182-186.

³ *ILS*, 1184 : [Qui dedit A]enadam fastis ex ordine consul / [nomi]na, progenies Claudium Appiadum / [al]ta Sabinilla dat dulci moenia natae / [Iuli]anus genitor de rude coepta solo / [equibus an]noso mea Claudia lucis in aeuo / [despacia]t lepidam pulchra anus in subolem.

l'époux de Paula, Toxotius, vient du sang d'Énée¹. Les historiens considèrent qu'il s'agit d'une renaissance s'expliquant par une relative accalmie pour l'aristocratie après les crises des siècles précédents, également par l'influence de la Bible et des nombreuses généalogies qu'elle renferme, ou encore par les proclamations exorbitantes d'une nouvelle élite soucieuse de se rattacher fictivement aux aristocrates des siècles passés². On ne manquera pas de souligner cependant que cette abondance coïncide aussi, et surtout, avec une nouvelle floraison de sources survivantes, notamment les lettres de Symmaque, Libanios, saint Jérôme, Sidoine Apollinaire ou encore les œuvres historiques comme celle d'Ammien Marcellin ou l'*Histoire Auguste*. Jusqu'à une époque récente, les historiens n'y voyaient que fantaisies de nobles nostalgiques d'un passé auquel ils ne se rattachaient nullement. Mais on revient désormais de plus en plus sur cette appréciation lapidaire. Depuis le travail fondateur de F. Jacques, d'autres livres ou articles sont venus confirmer l'intuition formulée jadis par D. Vera qui concédait que ces « ... généalogies ..., inventions plus ou moins fantaisistes qui font intervenir d'improbables héros républicains, des personnages épiques ou des empereurs défunts ; mais qui ne sont pas pour autant dépourvues de valeur à l'intérieur du microcosme gentilice et, même, pourraient contenir un fond de vérité, comme les recherches prosopographiques l'ont démontré »³. Il est raisonnable de croire qu'en réalité les prétentions généalogiques des nobles romains n'ont guère cessé depuis le début de l'Empire, même si nous en avons moins d'attestations durant des périodes moins couvertes par les sources littéraires. Et de la même façon le phénomène se prolonge certainement au-delà, alors que notre documentation se raréfie à nouveau, au moins jusqu'au VI^e siècle quand l'empereur Anastase est réputé descendre d'Hercule, si l'on en croit son panégyriste.

¹ Jér., *Ep.*, 108, 3 : *et Rogatum proferant patrem, quorum altera Scipionum Gracchorumque progenies est, alter per omnes Graecias usque hodie et stemmatibus et diuitiis ac nobilitate Agamemnonis fertur sanguinem trahere, qui decennali Troiam obsidione deleuit*. Sur ce passage, voir désormais le commentaire de A. CAIN, 2013, p. 134-136, qui n'est pas convaincu par ma tentative de justification (C. SETTIPANI, 2000, p. 132-144) et préfère croire qu'il s'agit d'une parfaite fiction.

² Ce que pourrait laisser entendre, par exemple, Amm. Marc., XVIII, 4, 7 : *Praenominum claritudine conspicui quidam, ut putant, in immensum semet extollunt, cum Reburri et Faltonii (mss : Fabunii), et Ragonii (mss : Pagonii) Ceioniique (mss : Gerionesque) adpellentur, ac Albinii (mss : Dalii) cum Tarraciis et Vitrasiiis (mss : Perrasiis), aliisque ita decens sonantibus originum insignibus multis*. Voir sur ce texte C. SETTIPANI, 2000, p. 45 sqq.

³ D. VERA, 1986, p. 241 ; F. JACQUES, 1986 ; C. SETTIPANI, 2000, repris partiellement par F. CHAUSSON, 2007.

b) Les prétentions des élites grecques à l'époque romaine

On oppose souvent les prétentions généalogiques des aristocrates grecs à celles de leurs équivalents romains en soulignant que les premiers se rattachaient plus volontiers à des dieux ou des héros, tandis que les seconds préféraient revendiquer des ancêtres historiques illustres¹.

Si on considère l'épigraphie, ce sont les II^e et III^e siècles qui constituent indubitablement une sorte d'âge d'or de la mode généalogique parmi les élites du monde romain. Pour la partie hellénophone de l'Empire, c'est de cette époque que datent les plus longues inscriptions à caractère généalogique, y compris à Athènes². On citera par exemple la plus imposante d'entre elles, qui figure sur le tombeau de la notable lycienne Likinnia Flavilla d'Oenoanda³. Même si cette longue généalogie, dont le titre précise bien qu'elle ne constitue qu'un extrait, concerne les parents proches de Likinnia Flavilla, elle n'omet pas pour autant de mentionner (soit en en-tête, soit, plutôt, sur une autre face du monument) que celle-ci descendait des deux héros lacédémoniens fondateurs de Cibyra, Kléandros et Amyklas.

Les historiens se sont interrogés sur cette floraison de prétentions généalogiques, notamment vers des aïeux historiques et non plus exclusivement mythiques. Le plus souvent, ils pensent aujourd'hui que ces revendications sont relativement récentes⁴. On y voit assez généralement un indice de romanisation des élites helléniques dans la mesure où elles n'apparaissent qu'à l'époque romaine¹. Peut-être une sorte de faire-valoir des élites helléniques devant les touristes romains ou romanisés qui venaient visiter leurs monuments et qu'ils cherchaient à impressionner en déroulant devant eux

¹ Cette théorie est désormais reprise dans les ouvrages généraux de référence : F. STOCKWELL, 2004, p. 11.

² Voir, par exemple, *IEph.* 710B, *IEph.* 3072 et surtout *IGR*, III, 500, discutée ci-après. Le monde spécifiquement romain n'est pas en reste : *ILS* 1133-1134 ; *CIL*, VI, 8, 41225a ; *AE* 2006, 1773 ; A. CAMODECA, 2011.

³ *IGR*, III, 500 ; A. S. HALL - N. P. MILNER - J. J. COULTON, 1996. Voir aussi A. HELLER, 2009, p. 60-61.

⁴ Pour la période classique, R. THOMAS, 1989, p. 157, affirme déjà que les aristocrates grecs se focalisaient essentiellement sur leurs ancêtres légendaires au détriment de leurs aïeux récents, à l'exception, souligne-t-elle, des Athéniens de la période démocratique, soucieux de revendiquer des ancêtres proches ayant favorisé la démocratie.

de longues généalogies les reliant directement à ces monuments hérités – disaient-ils – d'un passé héroïque².

Récemment, M. Kantiréa a rapproché ces prétentions de la réorganisation des cités et des changements constitutionnels ayant affecté cette région depuis le début de la domination romaine. Ces bouleversements auraient conduit l'aristocratie à affirmer avec plus de vigueur sa supériorité sur le peuple au moyen, notamment, de généalogies inventées, fictives le plus souvent, qui rattachaient ses membres aux gloires historiques ou mythiques d'un passé ravivé dans la mémoire collective locale par la multiplication des cultes. La sacralisation des rois hellénistiques puis des empereurs romains procéderait du même phénomène³.

Pour sa part, A. J. S. Spawforth soutient que le modèle classicisant de la Grèce sous l'Empire romain a vu le jour à l'époque d'Auguste, soucieux de modéliser la dette des Romains à la civilisation grecque – opposée ici à la civilisation asiatique – en mettant notamment en exergue les gloires passées d'Athènes, Sparte, Olympie et Platées. En contrepartie, les élites grecques auraient témoigné leur romanisation en validant ce modèle et en multipliant les rappels au passé, reprise de cultes anciens ou restauration d'édifices glorieux. Dans cette reconstruction du passé grec, le rôle que les prétentions généalogiques ont pu jouer est forcément important. Sur ce point, A. J. S. Spawforth partage l'analyse de l'historiographie récente et considère que les Grecs doivent indubitablement aux Romains leur tendance à revendiquer des ancêtres appartenant à leur passé lointain mais historique.

Naguère, avant de pouvoir connaître le travail de A. J. S. Spawforth, je m'étais montré assez nuancé sur ces conclusions⁴. Ni le caractère récent de fabrications gratuites ni l'influence romaine déterminante ne paraissaient évidents. En effet, on va voir que, dès l'origine, les Grecs manifestent le souci de fabriquer des filiations complètes, avec énumération des générations, pour afficher leur généalogie, et sur ce point, ils ne sont pas moins actifs que les Romains⁵.

¹ *AE*, 2004, 1362 [M. Sève]. M. Sève suggère que « le fait qu'au III^e s. p. C. plusieurs familles se réclament d'ancêtres aussi lointains pourrait être lié à la généralisation de la citoyenneté romaine : il s'agirait d'établir sa noblesse ».

² Voir D. ROUSSEL, 1976, p. 52.

³ M. KANTIREA, 2008, p. 21-22.

⁴ C. SETTIPANI, 2012, p. 61 (communication de février 2009).

⁵ Voir à ce propos les remarques de T. WIEDEMANN, 1992, p. 128.

Depuis je constate que, sur ce dernier point, A. Heller partage ce scepticisme et conteste elle aussi assez nettement, dans un article particulier, le modèle romain¹. Elle observe, tout comme M. Kantiréa et A. J. S. Spawforth, que ces prétentions ont un lien avec la situation de la Grèce sous la domination romaine et le regard qu'elle porte sur son passé, mais en tire des conclusions différentes. Elle montre notamment que les revendications généalogiques vers un ancêtre historique sont très semblables par essence aux revendications héroïques ou divines si fréquentes tout au long de l'histoire grecque. Et cela d'autant plus qu'un certain nombre de ces ancêtres historiques prestigieux faisaient l'objet de cultes héroïques. L'assimilation était en conséquence d'autant plus aisée que le passé grec était lui-même héroïsé avec le temps. La concentration de revendications à Athènes et Sparte, les deux cités les plus marquées par cette réélaboration, conforte ce modèle. Ce serait donc la sublimation de la Grèce classique qui serait à l'origine de ces prétentions « historiques » plus qu'une influence romaine difficile à démontrer.

Il reste que A. Heller concède que ce type de prétention apparaît essentiellement à l'époque romaine d'où proviennent la plupart des exemples qui illustrent son travail². On en resterait ainsi selon elle à l'idée d'une mode relativement récente.

C'est une notion qu'il conviendrait de vérifier. On peut légitimement se demander si parler de « l'invention de généalogies souvent fictives » à ce moment précis ne demeure pas plus une pétition de principe qu'une réelle démonstration. En effet, les élites locales devaient fournir des « preuves » certainement plus complexes que de simples affirmations. Au minimum fondaient-elles leurs revendications sous le contrôle de la mémoire publique. La notion d'« anciennes » ou de « nouvelles » familles était bien perçue dans la population et la plupart de ces familles illustres devaient asseoir leurs généalogies, même nouvellement (ré)affirmées, sur des monuments visibles associés à leurs ancêtres réels. Au moment de la plus grande attestation de revendications généalogiques, l'évergétisme de certaines familles se poursuivait de façon notable depuis plusieurs siècles probablement. On peut le constater à Athènes ou à Sparte, par exemple, mais aussi dans bien d'autres cités de Grèce ou d'Asie.

¹ A. HELLER, 2011, p. 307-311.

² A l'exception pourrait-on croire de la famille de Thémistoklès et d'Akestiôn, « de la basse époque hellénistique ». Mais ceux-ci vivaient au début du I^{er} siècle avant notre ère et sont attestés en 98 av. J.-C., quelques années à peine avant la prise d'Athènes par Sylla (86 av. J.-C.).

Ces monuments attestaient la richesse, la piété ou l'enracinement local de certaines familles, même s'ils ne suffisaient pas à la reconstruction d'une généalogie précise. Aucune notion d'héritage ou d'appropriation familiale n'y transparissait de façon explicite, ce qui aurait justifié le rappel de filiations détaillées. Les revendications d'ancêtres plus lointains, gloires du passé que les contemporains tentent ainsi d'accaparer objectivement pour leur propre bénéfice, découlent néanmoins d'une longue tradition d'affichage familial. Celui-ci mettait en relief la passerelle que constituait leur famille entre le temps présent et un passé héroïque ou glorieux.

Il est exact que les rappels d'ancêtres historiques à côté d'ancêtres divins ou héroïques apparaissent plus fréquemment à l'époque romaine. Mais s'agit-il d'une innovation ? Et faut-il mettre sur le même plan les revendications de très grandes familles avec celles de petits notables qui revendiquent uniquement une ascendance locale ou spécifique (un prêtre, issu de prêtres ou de prêtresses, un médecin issu de médecins) ? Il y a probablement à la fois indépendance de deux phénomènes distincts et une sorte d'émulation ou de mimétisme de la part des franges inférieures des élites. Quoiqu'il en soit, ces prétentions généalogiques impliquant des personnages illustres réels n'apparaissent pas à strictement parler avec la domination de Rome. On doit plutôt parler de l'accélération d'un phénomène existant, pour les raisons mises en avant par A. J. S. Spawforth et A. Heller. Je citerai ci-après quelques exemples anciens, antérieurs à la conquête romaine :

- Hermodamas, compagnon de Pythagore, se flattait d'être issu de Créophylos, hôte du poète Homère¹ ;
- Diagoras, vainqueur à la boxe aux concours olympiques de 464, se vantait de descendre par les femmes du dernier roi de Messénie, Aristoménès, le grand vaincu de la deuxième guerre contre Sparte² ;
- En présentant son jeune protégé Charmidès, Platon ne manque pas de souligner la haute naissance de ses ancêtres et il est bien question d'ascendants *historiques* puisqu'il cite son père, un ancêtre plus lointain et le père de celui-ci, son oncle maternel, et enfin Solon³ ;

¹ Jambl., *V. Pyth.*, c. 11.

² Paus., VI, 7, 1-3.

³ Plat., *Charm.*, 155a, 157d-158b. Voir sur ce passage J.-L. VIX, 2008, p. 191-192.

- Isocrate rapporte un éloge qu'Alcibiade le Jeune aurait fait de son père, issu des Eupatrides par son père, des Alcéméonides par sa mère, eux-mêmes apparentés à Pisistrate. Il était en outre l'arrière-petit-fils d'Alcibiade l'Ancien et de Clithène, le législateur d'Athènes¹ ;
- Le philosophe Héraclide du Pont, né vers 390 à Héraclée du Pont, descendait directement de Damis, un Thébain qui avait conduit les colons à Héraclée au milieu du VI^e siècle² ;
- Lorsqu'Alexandre le Grand prit la ville de Thèbes, il épargna les descendants du poète Pindare en raison de son admiration pour celui-ci³ ;
- Démosthène atteste, vers 325, la survivance de la postérité des tyrannicides Aristogéiton et Harmodios, qui avaient éliminé le tyran Hipparchos en 514, et dont les descendants jouissaient depuis à Athènes de privilèges particuliers, que l'épigraphie permet de suivre sur un siècle supplémentaire encore, jusque vers 220⁴ ;
- L'Athénien Miltiadès, du dème de Lakiadès, dont la fille épouse successivement Ophélas de Cyrène et Dèmètrios II vers 310, se vantait de descendre de son homonyme, le vainqueur de Marathon en 490¹ ;
- Lors de son expédition en Perse, Xénophon mentionne à plusieurs reprises l'aide que les Grecs reçurent en 400/399 du dynaste de Teuthrania en Mysie, Proklès, frère d'Eurysthénès et descendant du roi de Sparte Dèmaratos, dont on sait par Hérodote qu'il avait été exilé en Troade en 491 ; la mémoire de cette filiation se poursuit au-delà puisqu'on sait que Proklès, deuxième époux vers 320 de Pythias, fille d'Aristote, dont il eut au moins deux fils, Proklès et Dèmaratos, était lui aussi le descendant du roi de Sparte Dèmaratos ; peu après, Dèmaratos, fils de Gorgiôn, officier du roi Lysimachos, est honoré vers 300 avec son père dans une inscription de Délos qui mentionne explicitement les bienfaits envers Délos de ses ancêtres spartiates, ce qui est une façon transparente de se réclamer de l'ancien roi de Sparte Dèmaratos ; enfin,

¹ Isocr., *Sur l'attelage*, 25-27, cité *infra*, p. 544.

² *Suda*, H 461 : Ἡρακλείδης, Εὐφρόνος, φιλόσοφος, Ἡρακλείας τῆς Πόντου, τὸ δὲ γένος ἄνωθεν ἀπὸ Δάμιδος, ἐνὸς τῶν ἡγησαμένων τῆς εἰς Ἡράκλειαν ἐκ Θηβῶν ἀποικίας (« Hèrakleidès, fils d'Euphrôn, philosophe, d'Héraclée du Pont, sa famille remontait à Damis, l'un de ceux qui conduisirent la colonie de Thèbes à Héraclée ». Voir *supra*, p. 46, n. 3. Pour la date de Damis, voir S. M. BURSTEIN, 1976, p. 16-17.

³ L'anecdote était célèbre. Voir Libanios, *Or.*, XIV, 34.

⁴ Voir le traitement de la famille chez J. K. DAVIES, 1971, s. v. Proxenos 12267, p. 472-479 et *infra*, p. 156 sqq.

le roi de Sparte Nabis, en 197, fils d'un Dèmaratos, se vante sur ses monnaies de son ascendance héraclide, donc se rattache implicitement au roi Dèmaratos du VI^e siècle² ;

- A la fin du IV^e siècle avant J.-C. (329/323), Aristote³ cite dans sa *Rhétorique* la descendance dégénérée de personnages connus, comme Socrate, Périclès, Cimon, Alcibiade ou Denys de Syracuse, ce qui prouve que ces descendants étaient connus et identifiés comme tels, donc revendiquaient leurs aïeux⁴ ;
- L'éphore de Sparte Lysandros, en charge en 243/2 avant J.-C., revendique comme ancêtre le grand général Lysandros⁵ ;
- A la fin du III^e siècle, le dadouque Léontios sait qu'il est issu du grand Thémistocle⁶, tout comme, au II^e siècle, un magistrat monétaire nommé Thémistoklès qui ne manque pas de souligner sa filiation depuis son illustre homonyme des guerres médiques ;

¹ *Infra*, p. 487.

² Pour le roi Dèmaratos de Sparte, voir Hdt, VI, 70 ; pour ses descendants Proklès et Eurysthénès, voir Xén., *Anab.*, II, 1, 3 ; VII, 8, 17 ; *Id.*, *Hell.*, III, 1, 6 ; pour Proklès gendre d'Aristote, voir Sex. Emp., *adv. Math.*, I, 258 ; pour Dèmaratos, fils de Gorgiôn, voir *IG*, XI, 4, 542 ; pour Nabis, fils de Dèmaratos, voir *IG*, XI, 4, 716. Tout le dossier est présenté en détail *infra*, p. 711.

³ Arist., *Rhét.*, II, 15, 3 : φορὰ γὰρ τίς ἐστὶν ἐν τοῖς γένεσιν ἀνδρῶν ὡσπερ ἐν τοῖς κατὰ τὰς χώρας γιγνομένοις, καὶ ἐνίοτε ἂν ἡγάθον τὸ γένος, ἐγγίνονται διὰ τινος χρόνου ἄνδρες περιττοί, κάπειτα πάλιν ἀναδίδωσιν. ἐξίσταται δὲ τὰ μὲν εὐφυᾶ γένη εἰς μανικώτερα ἤθη, οἷον οἱ ἀπ' Ἀλκιβιάδου καὶ οἱ ἀπὸ Διονυσίου τοῦ προτέρου, τὰ δὲ στάσιμα εἰς ἀβελτερίαν καὶ νωθρότητα, οἷον οἱ ἀπὸ Κίμωνος καὶ Περικλέους καὶ Σωκράτους. (« En effet, il en est des produits de la race humaine comme de ceux de la terre : parfois, si la race est bonne, il surgit, de temps à autre, des hommes supérieurs ; puis elle reprend son mouvement ordinaire de propagation. Les races bien douées finissent par en venir à des mœurs plus insensées. Tels les descendants d'Alcibiade et ceux du premier Dionysios. Les races d'un caractère solide et posé tournent à la sottise et à l'hébertude ; ainsi la descendance de Cimon, de Périclès et de Socrate »).

⁴ D. NAILS, 2002, p. 101, croit que la référence à Alcibiade concerne Alcibiade l'Ancien et ferait allusion à Kleinias, frère cadet du grand Alcibiade et désigné comme « fou » par celui-ci. Mais cela me paraît exclu. Tous les autres personnages de la liste sont des individus notoires, et « Alkibiadès » est donc naturellement ici le « grand » Alcibiade, si célèbre. Cela n'a pas de sens autrement. Et de fait, on connaît effectivement à l'époque d'Aristote un arrière-petit-fils d'Alcibiade, Alkibiadès de Leukonoè (*infra*, p. 547), qui peut bien être le descendant insignifiant auquel le philosophe fait allusion. Pour Dionysios de Syracuse, la référence concernerait, toujours selon D. NAILS, 2002, p. 135, son fils Dionysios II, exilé misérablement à Corinthe en 344 après que sa femme et ses filles eurent été massacrées par les Locriens. C'est fort possible en effet, et même probable ; toutefois Dionysios mourut dès 343 et Aristote semble parler d'une descendance subsistante lorsqu'il écrit, entre 329 et 323. Peut-être Aristote visait-il alors d'autres descendants. Le thème de la descendance appauvrie des grands hommes n'est pas rare. Voir, par exemple, Plut., *V. Arist.*, 36-38, à propos des descendants d'Aristide et d'Aristogéiton.

⁵ Voir *infra*, p. 174, n. 1.

⁶ Paus., I, 37, 1, cité *infra*, p. 449.

- Douris de Samos, historien bien connu vers 300 avant J.-C., se flattait de descendre directement d'Alcibiade¹ ;
- Alexandros de Mégalopolis, dont la fille épouse en 192 avant J.-C. Amyndros roi des Athamanes, se prétend issu d'Alexandre le Grand² ;
- Toujours au II^e siècle avant J.-C., la prêtresse Philtéra se réclame du général Diogénès et de l'orateur Lycurgue, deux grandes figures du IV^e siècle.

Encore ne s'agit-il ici que de cas dûment certifiés. Mais on devrait y ajouter d'autres exemples que l'onomastique choisie des membres d'une famille ne rendent pas moins évidents. A. Heller souligne à quel point l'homonymie avec un glorieux ancêtre est pleine de sens généalogique et un des éléments fondateurs de l'onomastique grecque, bien avant tout contact avec Rome³. Même si aucun texte ne l'affirme, Hiérôn II de Syracuse, fils de Hiéroklès, père de Gélôn II et de Dèmarète, prétendait descendre par son père de Gélôn I^{er}, frère de Hiérôn I^{er} et époux de Dèmarète⁴. Les frères spartiates Iamos et Tisaménos disaient certainement être issus du célèbre devin spartiate Tisaménos, de la famille des Iamides, contemporain des guerres médiques⁵. Thémistoklès, époux d'Akestiôn, elle-même descendante du grand Thémistocle, devait lui aussi se réclamer de l'illustre général. Même si l'homonymie doit être maniée avec prudence en raison de coïncidences possibles⁶, voire de références multiples, elle reste dans le cas d'anthroponymes rares et au sein d'un milieu spécifique un indice qu'on ne saurait négliger.

Certes, ces exemples, tous antérieurs à une possible influence romaine, ne sont pas majoritaires, mais les cas référencés du Haut-Empire mis en avant pour témoigner d'un

¹ Plut., *V. Alcib.*, 32 (= *FGrHist.*, 76T3) : Δουῖρις ὁ Σάμιος Ἀλκιβιάδου φάσκων ἀπόγονος εἶναι (« Douris de Samos, qui se donnait pour un descendant d'Alkibiadès »).

² Appien, XI, 13 (50), etc. Voir *infra*, p. 633, n. 1.

³ A. HELLER, 2011, p. 306.

⁴ Ce n'est d'ailleurs pas le seul lien de Hiérôn II avec d'anciens tyrans siciliens : son épouse Philistis, fille de l'aristocrate syracusain Leptinès, était certainement l'arrière-petite-fille d'un Leptinès, fils supposé (selon moi, *pace* D. NAILS, 2002, p. 187) de Philistos de Syracuse, lequel avait épousé la fille de Leptinès, frère du tyran Denys I^{er} (généalogie : *infra*, p. 124). On a vu qu'Aristote atteste la survivance de la descendance de Denys à son époque (*supra*, p. 71, n. 3).

⁵ Cf. C. SETTIPANI, 2000, p. 491.

⁶ Ainsi, I. SAVALLI-LESTRADE, 2009, p. 139, a récemment suggéré que les noms de Philippos, Alexandros et Perseus qui apparaissent dans la dynastie antigonide à la fin de son histoire sont des références claires au passé glorieux de la Macédoine et à ses rois Alexandre fils de Philippe, issus d'Héraclès, donc de Persée. Mais en réalité le nom du roi Perseus semble plutôt être un héritage de sa mère, Polykrateia, issue d'une très ancienne famille d'Argos (*infra*, p. 424 sqq.) qui prétendait certainement être issue du héros argien par excellence, Persée.

changement de mentalité ne le sont pas davantage. D'ailleurs, si des Athéniens du II^e siècle après J.-C. revendiquent Périclès ou Thémistocle pour ancêtre, ils continuent, avec au moins autant de ferveur à se réclamer de Thésée, Cécrops, Érechthée, Zeus ou Poséidon. Les dieux et les héros locaux restent de loin les ancêtres les plus populaires.

A l'inverse, du côté des Romains, les consuls et dictateurs dont se réclamait chaque famille sénatoriale romaine côtoient aussi des dieux et héros mythologiques. Si l'influence, grecque cette fois, est indéniable, c'est plus dans le choix des divinités ou des héros, souvent troyens, que dans le principe même. Les Romains faisaient au final un usage tout aussi intensif des prétentions généalogiques, que ce soit pour souligner l'illustration de leurs grandes familles ou pour gérer leurs relations avec les autres peuples. Pour quelles raisons les élites grecques se seraient-elles alors tournées en partie vers des ancêtres plus récents ? Dans leur esprit ceux-ci n'étaient pas forcément plus réels que les héros que nous qualifions aujourd'hui de mythiques. On ne saurait soutenir alors que les Grecs sont arrivés à rechercher des ancêtres historiques pour établir une profondeur généalogique plus « tangible » ou « authentique » que celle qu'ils fondaient auparavant sur leurs ancêtres héroïques. Descendre de Zeus n'aurait pas scandalisé ou fait l'objet d'un mépris particulier chez les descendants de Vénus. Si l'influence romaine a pu jouer, ce serait davantage en amplifiant une tendance qui existait déjà en Grèce et qui cohabitait à Rome avec celle des prétentions mythiques.

Qu'elles soient mythiques ou historiques, il est nécessaire de traiter toutes ces prétentions avec plus de considération qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Elles comportaient pour les Anciens un capital symbolique tout à fait réel, même dans les cas spécifiquement mythologiques. Le rôle non négligeable des parentés mythiques dans les relations entre États a été bien étudié ces dernières années¹. De même, on ne peut minimiser l'importance des filiations fictives dans la propagande impériale et la légitimation du souverain. Ce n'est pas sans raison, ni en vain, que Dioclétien se rattachait à Jupiter et son collègue Maximin à Hercule². L'idéologie sous-tendue par ces

¹ Voir J. BOUSQUET, 1988, p. 38-39 ; S. HORNBLOWER, 1996, II, p. 61-80 ; O. CURTY, 1995 ; C. P. JONES, 1999.

² Je ne suis pas convaincu par la tentative récente de F. CHAUSSON, 2007, dans la partie originale de son livre, à croire en la véracité du rattachement de Constantin à Claude II, mise en doute à juste titre depuis le XIX^e siècle par tous les historiens. Voir le compte rendu globalement positif, mais incrédule sur ce point particulier, de F. PASCHOUD, *Ant. Tard.*, 15 (2007), p. 363 et celui, plus critique, de S. RATTI, *Latomus*, 70 (2011), p. 545.

prétentions imaginaires a une répercussion bien présente dans la réalité¹. Elle transcrit également en langage mythologique une hiérarchie extrêmement forte.

Alors, certes, les prétentions extravagantes de certains nouveaux riches sont risibles. Elles ne sont pas pour autant dénuées de signification quant à la représentation d'un individu dans le cadre d'une mobilité sociale particulièrement rapide. Martial pouvait à se gausser de ce parvenu qui clamait descendre de Lédà et Ausone d'un autre qui revendiquait Mars et Romulus mais ignorait pourtant le nom de son père². De manière générale, de telles prétentions sont, au mieux, éminemment suspectes quant à la réalité généalogique qu'elles recouvrent, mais apportent des renseignements sur les mentalités des contemporains concernés : ceux qui les véhiculent et ceux qui les reçoivent.

Mais, pour revenir aux élites « établies », je ne crois pas, sur le principe, qu'on puisse récuser aussi facilement et *a priori* les prétentions d'aristocrates confirmés. Rien n'interdit de penser en effet que, après la conquête romaine, et débarrassées alors des risques d'extinction « politique » en raison de la perte de leurs autonomies, les élites des régions conquises ont pu poursuivre leur existence sous une domination étrangère dans une relative sérénité. Le principal danger qui les guettait était désormais d'ordre démographique ou financier, ce qui pouvait laisser espérer quand même à nombre d'entre elles de se perpétuer sereinement. Dans ces conditions, ces familles pouvaient assez naturellement revendiquer des liens avec des compatriotes glorieux de l'époque classique et, à travers eux, avec des divinités ou des héros locaux. Dans ce cas, la descendance depuis un dieu ou un demi-dieu n'est plus simple fantaisie mais au contraire un témoignage cohérent, tout à fait crédible pour les contemporains – enfin la plupart du temps – et pour l'historien moderne un indice capital dans la reconstruction familiale³. Ces traditions vénérables se transmettant pieusement au sein des élites, tout comme les biens ou les prêtrises⁴.

¹ Voir en dernier lieu sur l'importance de Jupiter comme légitimation du pouvoir impérial romain dès Auguste et, de façon de plus en plus marquée à partir du III^e siècle, R. NICOLLE, 2013, p. 111-114.

² Martial, V, 35 : *Euclides / Corinthioque plura de suburbano / longumque pulchra stemma repetit a Leda* ; Aus., *Ep.*, 25 : *In degenerem diuitem moecho genitum / ... Antiqua captans stemmata, / Martem Remumque et conditorem Romulum / priuos parentes nuncupans.*

³ A. J. S. SPAWFORTH, 1985, a brillamment démontré l'utilité des précisions généalogiques fictives des notables spartiates depuis les Dioscures pour l'établissement de leur généalogie réelle (voir la liste de A. M. WOODWARD, 1929/30, p. 222-225, qui utilise déjà le rang dans la descendance des Dioscures pour l'établissement de leur arbre généalogique).

⁴ C'est d'ailleurs cette succession à certaines prêtrises héréditaires qui justifie également le soin pris à conserver le détail de ces degrés généalogiques, seule la filiation autorisant l'accès à ces charges.

4] Des genres différents

A) Les Généalogies mythiques comme témoignage religieux

L'écriture ou la récitation du nom des ancêtres est d'abord une façon de transcrire le rapport entretenu entre les hommes et les dieux. La filiation permet de relier le monde humain à celui des divinités et de fixer la place de l'Homme sur terre. De façon tout à fait logique, la généalogie des dieux est elle-même mise en place en préalable ou parallèlement. C'est même un outil fondamental dans la fabrication de l'identité divine en resituant le dieu au sein de l'ensemble du vivant. La généalogie est alors indissociable de la conception même du monde, de son origine, de celle de l'humanité et de l'interaction de celle-ci avec le reste de l'univers¹. Les quelque milliers de tablettes de l'époque mycénienne, brouillons de documents administratifs, qui nous restent n'apportent rien sur la connaissance de ces dieux, hormis les noms ou les épithètes de certains d'entre eux et quelques données comptables sur leurs cultes². Ces généalogies mythiques ne nous sont finalement parvenues que par le récit des poètes qui semblent avoir joué un rôle déterminant dans l'organisation d'un matériel qui devait être à l'origine essentiellement religieux. Ce sont les mêmes poètes (Homère, Hésiode, Pindare pour ne citer que ceux qui nous sont parvenus) qui s'emparent de la généalogie lorsqu'ils décrivent les actions remarquables des hommes glorieux des temps passés. Le domaine de l'épopée, dans sa mise en forme poétique, est imprégné de généalogie qui unit les hommes aux dieux qu'ils servent ou combattent, qui unit aussi les hommes à la terre, qu'ils défendent ou dont ils sont exilés, et enfin qui relie les hommes entre eux dans toutes leurs interactions. Elle a alors, entre autres, un rôle d'exemplarité qui doit servir d'ancrage pour les générations futures. On a pu dire, en comparaison avec Rome, que les Grecs ne vouaient pas de culte particulier à leurs ancêtres, se contentant d'honorer la tombe de leurs géniteurs, ce qui faisait partie des devoirs civiques³. Mais cela ne vaut au mieux (ou au pire) que pour les classes inférieures. Si les esclaves n'avaient pas de filiation, donc pas d'ancêtre à Athènes, ils n'avaient pas davantage de gentilité à Rome, cette fois, parce qu'ils n'avaient pas de père. Dans les deux cas en revanche, les aristocrates qui tenaient leur position sociale de leur ascendance, avaient toutes les raisons de vénérer celle-ci.

¹ Voir, par exemple, A. BRELICH, 2007.

² Voir F. ROUGEMONT, 2005.

³ Pour le culte des ancêtres en Grèce, voir par exemple W. BURKERT, 2011, p. 278-282.

On sait qu'à Rome, les ancêtres sont l'objet de rites particuliers, de fêtes régulières (les *parentalia*) et de cérémonies au cours desquelles les images des aïeux sont exposées¹. Le jeune sénateur a ainsi pour devoir, comme l'ensemble de ses concitoyens, de vénérer la mémoire de ses ascendants et donc, mieux que ses concitoyens, de les connaître et de se rattacher explicitement à eux, en ayant pour objectif de leur ressembler et, si possible, de les surpasser². La prétention généalogique est alors une obligation aussi bien sociale que religieuse : se réclamer d'ascendants illustres que l'on doit au moins égaler et qu'il convient d'honorer tout particulièrement.

Mais ce culte des ascendants n'est pas une spécificité romaine. Ainsi, à Athènes, Lycurgue exprime sa certitude que ses concitoyens se distinguent du reste des hommes par l'étendue de leur ferveur religieuse qui se manifeste en particulier par le grand soin qu'ils ont à honorer les dieux et la dévotion à leurs parents³. Le culte divin et le culte des ancêtres forment pour l'orateur les deux piliers de la piété et le fondement du particularisme civique de la cité. Les deux notions devaient donc assez naturellement se mêler dans l'esprit des Athéniens et la conservation de la mémoire des ancêtres, préalable au culte qu'on devait leur rendre, être une obligation morale répandue.

B) Les Généalogies : cadre chronologique

a) La généalogie et le début de l'histoire chronologique

Dans la mesure où l'une des premières manifestations de l'écrit, après les comptes commerciaux ou les invocations religieuses, a été la rédaction d'Annales royales, il est naturel que la généalogie devienne l'un des modes de fixation du temps écoulé. En Mésopotamie notamment, la chronologie est fixée par le règne des rois et les fastes de certains dignitaires occupant une charge annuelle. Connaître la filiation des rois permet de remonter de façon plus ou moins précise dans le passé. De nos jours encore, c'est la généalogie qui permet, presque seule, de fixer la chronologie de certaines périodes de

¹ De manière générale : F. BÖMER, 1943.

² C. BAROIN, 2010a, p. 90 sqq.

³ Lyc., *Léocr.*, 15 : Εὐ γὰρ ἴστε ὧ Ἀθηναῖοι, ὅτι ᾧ πλεῖστον διαφέρετε τῶν ἄλλων ἀνθρώπων, τῶ πρὸς τε τοὺς θεοὺς εὐσεβῶς καὶ πρὸς τοὺς γονέας ὀσίως καὶ πρὸς τὴν πατρίδα φιλοτίμως ἔχειν, τούτου πλεῖστον ἀμελεῖν δόξαιτ' ἂν εἰ τὴν παρ' ὑμῶν οὗτος διαφύγοι τιμωρίαν. (« Car, n'en doutez point Athéniens, plus vous semblez supérieurs aux autres hommes, par votre piété envers les dieux, par votre vénération pour les auteurs de vos jours, par votre tendre respect pour la patrie, plus vous paraîtriez avoir fait une faute grave si cet homme échappait au châtement qu'il a mérité »).

l'histoire égyptienne¹.

Pour la Grèce, les historiens modernes considèrent majoritairement que l'intervention de la généalogie dans l'histoire chronologique est ancienne. A partir du moment où les généalogies des dieux ou des héros ont été rédigées par des prosateurs, déjà historiens, et non plus des poètes épiques, la succession linéaire des générations permettait un décompte du temps². De la sorte, la généalogie aurait influencé la méthode historique en général en lui insufflant cette notion qui lui faisait alors défaut. On tient généralement comme acquis que le premier historien qui aurait associé chronologie et généalogie est Hellanicos de Lesbos. Dans son ouvrage *Hiéraia*, il aurait établi la liste des prêtresses du temple d'Héra à Argos et dressé leur généalogie, ce qui lui aurait permis d'établir de façon précise (pour lui) la succession chronologique des événements.

Récemment pourtant, D. L. Toyle et E. K. Varto se sont élevés contre cette façon de voir³. Dans la mesure où les historiens postérieurs ne nous ont pas transmis ces précieuses listes des prêtresses d'Héra, à l'inverse par exemple des listes de rois spartiates, D. L. Toyle considère qu'Hellanicos ne les avait pas dressées lui-même. Son travail se serait borné à donner la généalogie de quelques prêtresses mythiques, mais sans date ni continuité chronologique. Mais sa thèse n'a pas été acceptée⁴. De fait, une critique se fondant sur l'absence de survie paraît assez faiblement étayée. Aucune source littéraire ne nous a transmis, par exemple, la liste des prêtres de Poséidon Isthmios à Halicarnasse, liste qui pourtant existait et nous est parvenue, de façon fragmentaire, grâce à une stèle restaurée au III^e siècle av. J.-C. tout comme la liste de prêtres conservées par une inscription de Lindos⁵. De même, il y avait à Athènes une liste des prêtres de Poséidon du *génos* des Étéoboutades montrant leur succession de père en fils depuis l'origine jusqu'au IV^e siècle pour le moins, liste qui ne nous est pas davantage parvenue⁶. Sans oublier les données chronologiques précises du *Marmor Parium*, conservées par l'épigraphie seule.

¹ Sans entrer dans le détail d'une bibliographie surabondante, il suffira de renvoyer aux travaux fondateurs de K. A. KITCHEN, 1972 et de M. L. BIERBRIER, 1975.

² Voir, e. g., F. MITCHEL, 1956, p. 49-50, qui distingue les poètes, qui rapportent des fables, des prosateurs, qui font déjà œuvre d'historiens. Sur ce dernier point, il a assurément tort.

³ D. L. TOYE, 1995 ou E. K. VARTO, 2009, *passim*.

⁴ Voir R. FOWLER, 1996, p. 75, n. 102 ; A. MÖLLER, 2001, p. 248.

⁵ *Chronique de Lindos*, éd. et trad. angl. C. HIGBIE, 2003, p. 18-49. Sur ce document, voir récemment N. MASSAR, 2006.

⁶ Ps. Plut., *Vit. X or.*, 843 e-f, cité *infra*, p. 478.

Quant à E. K. Varto, elle soutient que la conception de la généalogie chez les anciens Grecs (antérieurement au V^e siècle) était étrangère à une rédaction linéaire : un tel fils (ou père) d'un tel, etc, et qu'elle ne saurait avoir influencé la façon de concevoir l'Histoire et insufflé à celle-ci le souci de précision chronologique¹. Pour elle, la littérature généalogique jusqu'au V^e siècle n'aurait pour ainsi dire pas connu de « listes généalogiques » et il serait vain de croire que nous avons perdu celles qui auraient pu exister. De sorte que les Grecs n'auraient pas de conception linéaire de la généalogie axée chronologiquement et propre à construire une succession du temps fondée sur un comput de générations. On ne pourrait non plus faire fond sur les figures historiques qui se rattachaient aux anciens héros, en raison du « télescopage » de générations inhérentes à ce type de prétention comme l'aurait démontré R. Thomas. Puisque les Grecs n'attachaient d'importance qu'à leurs ancêtres mythiques, ils oubliaient très rapidement les autres. De fait, l'ensemble de la littérature généalogique conservée concerne les temps mythologiques² de sorte que les filiations s'arrêtent toutes à la fin de l'âge des héros³, coupant ainsi toute velléité de continuité avec les périodes suivantes. En outre, comme l'a noté A. Möller⁴, à l'inverse des annalistes qui divisent les événements autour d'un nom, échelon particulier d'une généalogie, les anciens Grecs enchevêtrent les noms et les événements, interdisant ainsi la construction d'une chronologie cohérente. On devrait conclure que c'est une nouvelle conception de l'Histoire qui donne naissance, à partir d'Hérodote, à la confection de listes généalogiques, et non l'écriture de celles-ci qui aurait influencé l'Histoire.

La démonstration est séduisante, mais présente néanmoins des faiblesses. Elle se fonde trop, d'une part, sur notre ignorance et, d'autre part, sur un préconçu considéré comme solide mais mal étayé : la conception d'une mémoire « courte » des Grecs en matière de généalogie. C'est la thèse de R. Thomas sur laquelle je me suis déjà longuement étendu¹, conception qui ne semble ni vraisemblable au sein d'une société aristocratique ni réellement soutenable à partir des sources. Certes, celles-ci présentent peu de généalogies linéaires, mais suffisamment pour qu'on ne puisse nier ni leur existence ni leur possible utilisation en matière chronographique. Par ailleurs, les seules œuvres

¹ E. K. VARTO, 2009, *passim*.

² A. MÖLLER, 1996, p. 19.

³ Voir G. TOSETTI, 2006.

⁴ A. MÖLLER, 2001, p. 251.

archaïques conservées sont des œuvres poétiques : il n'est pas exclu que les prosateurs, perdus pour l'essentiel, aient attaché plus d'importance à ce type de filiation. L'état des fragments ne nous permet pas de juger, ou de préjuger, quoi que ce soit en la matière².

b) dénombrer les générations

Ovide déjà faisait remarquer à quel point il est agréable³ :

de reporter aussitôt ses regards sur les vivants, et, après tant de proches disparus, d'observer ce qui reste de son sang, et de dénombrer les générations de sa famille.

Avant de s'intéresser à l'interprétation du décompte des générations dans les généalogies grecques, il faut au moins dire un mot de la méthode. Comment les Grecs déployaient-ils les générations ?

Dans la quasi-totalité des ouvrages généalogiques, poèmes homériques et hésiodiques compris, la généalogie est descendante. Même lorsqu'un héros de l'*Illiade* énumère ses aïeux, il part du plus ancien et redescend jusqu'à lui. Le *Catalogue des Femmes* ou les grandes œuvres d'Akousilaos, Phérécyde ou Hellanicos font de même. Tous ces auteurs étudient de façon systématique les grands lignages de la mythologie en énumérant branche par branche les descendants successifs des principaux dieux ou héros, dans un ordre soigneusement choisi en fonction des intérêts qu'ils servent.

Dans le système grec, le dénombrement des générations se fait de façon inclusive, au moins la plupart du temps⁴. Quelques exemples le démontrent aisément. Ainsi, chez Hérodote, l'oracle prédit que le crime de Gygès sera puni sous son cinquième descendant, lequel n'est autre que Crésus (Kroisos), l'arrière-arrière-petit-fils de Gygès⁵. Le chiffre cinq est donc atteint en incluant aussi bien Gygès que Crésus. Le même auteur précise que le roi Alexandros I^{er} de Macédoine était le septième descendant de Perdikkas, décompte qui s'obtient en prenant en compte à la fois Perdikkas et Alexandros⁶. De même, Plutarque précise que Lykourgos était le sixième descendant de Proklès et le onzième d'Héraclès, dont il donne la généalogie ainsi : Héraclès, Hyllos, Kléodaios, Aristomachos, Aristodèmos, Proklès, Soos, Eurypôn, Prytanis, Eunomos,

¹ Voir *supra*, p. 28 sqq.

² Voir les remarques sur ce point de C. JACOB, 1994, p. 182-184, suivi par J.-C. CARRIERE, 1998, p. 68 sqq.

³ Ov., *Fast.*, II, 620 : *protinus ad uiuos ora referre iuuat, postque tot amissos quicquid de sanguine restat aspiceret et generis dinumerare gradus.*

⁴ Voir, sur ce point, J. G. TAYLOR, 2000, p. 22. Cela avait déjà été mis en évidence par M. DE LA BARRE, 1733, p. 266-268 ; J. TREMBLET, 1804, p. 11-12 ou G. F. UNGER, 1870, p. 269.

⁵ Hdt, I, 13, 2.

⁶ Hdt, VIII, 137, cité *infra*, p. 664.

Lykourgos. On peut multiplier les exemples : Théopompe fait de Karanos le onzième descendant d'Héraclès à travers la généalogie suivante : Karanos et Pheidon, Aristodamidas, Akoos, Thestios, Marôn, Keisos, Téménos, Aristomachos, Kléodaios, Hyllos, Héraclès¹. Selon les lettres d'Hippocrate, le médecin Hippocrate serait le neuvième descendant de Krisamis avec cette filiation : Hippokratès, Hèrakleidès, Hippokratès, Gnôsidikos, Nébrois, Sostratos, Théodôros, Kléomyttadès, Krisamis². Pausanias écrit que Pythagore, fils de Mnèsarchos, fils d'Euphrôn, fils d'Hippasos, était le quatrième descendant de ce dernier. Le même auteur dit que Théras était le cinquième descendant de Polynice, fils d'Œdipe, quand on sait que la généalogie est la suivante : Théras, Autésiôn, Tisaménos, Thersandros, Polynice³. A partir de ces exemples sûrs, on doit interpréter les autres cas.

Pour revenir aux listes généalogiques, on constate que celles-ci s'affranchissent de l'habitude d'être spécifiquement descendante. Si c'est le cas pour certaines d'entre elles (les Téménides, les Philaïdes, les Nébrides), d'autres (les rois de Sparte chez Hérodote, la généalogie d'Homère chez Phérécyde, la stèle d'Héropythos) sont ascendantes.

Dès le départ, on constate que les Grecs énumèrent leurs ancêtres en comptant les degrés. Depuis Hécatee et son quinzième ascendant divin jusqu'aux rois de Sparte, il est fréquent, comme le montrent les exemples ci-dessus de préciser quel rang occupe l'ancêtre revendiqué. A l'époque romaine, cette pratique se poursuit. Les notables de Sparte spécifient leur rang dans la descendance d'Héraclès ou des Dioscures. Un Asclépiade peut aussi compter ses ancêtres jusqu'à Héraclès et Asclépios. A Athènes enfin plusieurs notables donnent de même leur rang de descendance⁴.

¹ Théop., 115F393, discuté *infra*, p. 686 sqq.

² Hippocr., *Ep.* 2 : *infra*, p. 735.

³ Paus., II, 13 et IV, 3. Cf. Hdt, IV, 147 et VI, 52.

⁴ Pour Sparte, *infra*, p. 167 sqq. ; pour les Asclépiades, *infra*, p. 178 ; Pour Athènes, *infra*, p. 201 sqq.

c) *Généalogie et chronographie*

Les deux premiers monuments de la littérature grecque, les poèmes d'Homère et d'Hésiode, ne s'intéressent pas à la chronologie¹, mais à partir du début du V^e siècle, celle-ci devient progressivement une préoccupation majeure. Les historiens grecs cherchent alors, comme le genre le leur imposait, à dater le passé qu'ils prétendaient décrire. C'est-à-dire situer un événement passé par rapport à un autre événement, présent ou solidement fixé. Pour ce faire, ils disposaient de plusieurs méthodes² : dater un événement relativement à un autre ; dater un événement à partir du règne d'un souverain ou de la fonction d'un magistrat ; dater un événement à partir d'une date fixe, une ère universellement reconnue. Mais dans la mesure où, contrairement à maintenant, il y avait peu d'ères universellement fixées dans l'Antiquité (même l'origine des ères les plus connues, guerre de Troie, fondation de Rome, établissement des Olympiades n'étaient pas datées de la même façon par tous³), il était difficile de mesurer précisément la distance séparant un événement passé du temps présent. De plus, à la différence d'autres États, en Égypte ou en Mésopotamie par exemple, il n'y avait plus guère en Grèce au moment où émergent ces préoccupations, de royautés bien établies ni d'Empire susceptible de vouloir harmoniser sa méthode de datation auprès de peuples assujettis⁴.

Les premiers historiens grecs soucieux de chronologie ont donc cherché en premier lieu des listes de personnages leur permettant de mesurer les longues durées. Il était question de générations successives et, dans l'idéal, de souverains puisque ceux-ci offrent l'avantage d'être à la fois mieux connus et moins contestables. Ils se sont donc naturellement tournés vers le seul État grec dont le système de gouvernement était resté invariablement monarchique : la ville de Sparte. Le tout premier « chronographe »

¹ Si Homère et Hésiode connaissent tous deux la succession des différentes races humaines, ou la classification relative des grands moments épiques, on ne trouve chez aucun d'entre eux la moindre allusion à la distance qui les sépare des événements qu'ils ont entrepris de narrer. On a l'impression d'un gouffre insondable entre deux périodes se situant dans des univers différents que rien ne relie. Voir J. G. TAYLOR, 2000, p. 16.

² J. G. TAYLOR, 2000, p. 1-3.

³ Comme cela apparaîtra clairement par la suite. Notons toutefois que Thucydide considérait que la date de la Guerre de Troie était fermement établie (Thuc., I, 12, 3 ; cf. I, 12, 4 et I, 14, 1). Voir D. PRAKKEN, 1943, p. 51. Mais cela s'explique sans doute dans la mesure où il écrivait avant la multiplication des systèmes chronographiques.

⁴ J. G. TAYLOR, 2000, p. 7 sqq.

pourrait avoir été Charon de Lampsaque qui semble s'être fondé sur la liste des rois de Sparte pour établir la date de grands événements¹.

Ce n'est pas un hasard, comme le souligne A. Möller si, parmi ses premiers successeurs, on trouve Hécatee et Hellanicos qui étaient aussi des généalogistes patentés². C'est parce qu'il avait l'expertise des généalogies qu'Hellanicos en particulier a pu les utiliser au mieux pour la chronographie. Certes, les généalogies qu'il manipulait jusqu'alors concernaient des héros de la mythologie et ne servaient qu'à justifier les rapports entre héros ou l'enchaînement des légendes. C'est pourquoi on peut être réservé quant à une dérivation directe de la généalogie à la chronographie³. Mais, on l'a vu, Hécatee s'était au moins préoccupé de retracer sa propre généalogie jusqu'au temps des dieux et Hellanicos avait à sa disposition quelques (rares) généalogies complètes qui reliaient la période héroïque à sa propre époque (les rois de Sparte, certes, mais aussi ceux d'Arcadie et ceux d'Athènes, peut-être ceux d'Argos, la généalogie d'Homère, les Philaïdes d'Athènes, la famille d'Andocide)⁴. Il serait surprenant qu'il se soit abstenu d'en faire usage dans sa chronique des prêtresses d'Héra.

¹ Du moins peut-on le supposer après F. Jacoby (*FGrHist.*, 262T1) si on croit la notice de la *Suda* qui prête à Charon la rédaction d'un ouvrage intitulé *Prytanes ou archontes des Lacédémoniens* (Πρυτάνεις [ἢ ἄρχοντας] τοὺς τῶν Λακεδαιμονίων (ἔστι δὲ χρονικά)), dans lequel on trouvait probablement des listes de rois et de magistrats de Sparte. *Suda*, s. v. Charon (X 131) : Χάρων, Λαμψακηνός, υἱὸς Πυθοκλέους, γενόμενος κατὰ τὸν πρῶτον Δαρεῖον, οἰοῦντι δὲ Ὀλύμπια, μᾶλλον δὲ ἦν ἐπὶ τῶν Περσικῶν, κατὰ τὴν οὐδ' Ὀλύμπια, ἱστορικός. ἔγραψεν Αἰθιοπικά, Περσικά ἐν βιβλίοις β', Ἑλληνικά ἐν βιβλίοις δ', Περὶ Λαμψάκου β', Λιβυκά, Ὄρους Λαμψακηνῶν ἐν βιβλίοις δ', Πρυτάνεις ἢ ἄρχοντας τοὺς τῶν Λακεδαιμονίων, ἔστι δὲ χρονικά. Κτίσεις πόλεων ἐν βιβλίοις β', Κρητικά ἐν βιβλίοις γ', λέγει δὲ καὶ τοὺς ὑπὸ Μίνωος τεθέντας νόμους, Περίπλου τῶν ἐκτὸς τῶν Ἡρακλέους στηλῶν (« Charon : de Lampsaque, fils de Pythoklès ; vécut durant le règne du premier Dareios, dans la 79^e olympiade ; ou plutôt durant les guerres médiques, dans la 75^e olympiade. Un historien, il écrivit des histoires d'Ethiopie ; des Histoires perses en 2 livres ; Histoires grecques en 4 livres ; A propos de Lampsaque, en 2 (livres) ; Histoires de Libye ; Chroniques de Lampsaque en 4 livres ; Prytaneius ou Archontes des Lacédémoniens – il s'agit d'annales ; De la fondation des cités en 3 livres ; Histoires de Crète en 3 livres, y compris les lois émises par Minos ; et Voyages au delà des piliers d'Héraclès ». Sur la date et les œuvres de Charon, voir les remarques de R. L. FOWLER, 1996, p. 66-68 et de A. MÖLLER, 2001, p. 249-250. Il était certainement antérieur à Hérodote, et a pu tenter de convertir la généalogie des rois de Sparte en une sorte de chronique où figurait également la liste des éphores.

Notons que pour E. MEYER, 1902, le premier chronographe est plutôt Hécatee, tandis que J. G. TAYLOR, 2000, p. 90, soutient qu'il s'agit d'Hellanicos.

² A. MÖLLER, 2001, p. 250-1.

³ Ainsi A. MOSSHAMMER, 1979, p. 101-105. Voir A. MÖLLER, 2001, p. 251.

⁴ D. PRAKKEN, 1943, p. 94, souligne qu'on ne saurait affirmer qu'Hellanicos avait construit sa propre liste des rois de Sparte. Mais compte tenu de son souci de collecter des généalogies longues et de l'existence de cette liste dans les livres de ses prédécesseurs ou contemporains, Charon, Hécatee et Hérodote, je suppose qu'au minimum il en disposait.

On sait en effet que ces premiers chronographes se sont donné beaucoup de mal pour retrouver les matériaux utiles à leurs reconstructions. Denys d'Halicarnasse témoigne que « les anciens écrivains ont utilisé les traditions orales conservées chez les différents peuples ou les documents écrits conservés dans les archives sacrées ou profanes ». Il y avait un énorme terrain à défricher et il s'agissait d'utiliser toutes les sources disponibles, parmi lesquelles les généalogies tenaient un rôle primordial.

De fait, les historiens sont désormais convaincus que toutes les dates de l'histoire grecque antérieures au V^e siècle qui nous ont été transmises par l'Antiquité ont été calculées à partir d'un décompte de générations : la guerre de Troie, le retour des Héraclides, les jeux olympiques, la colonisation sicilienne, les guerres de Messénie, etc. Ce dernier exemple est d'ailleurs une sorte de cas d'école.

Grâce aux œuvres du poète Tyrtée on savait que la première guerre avait été menée par les rois de Sparte Théopompos et Polydôros et que, la vingtième année, les Messéniens vaincus s'étaient réfugiés sur les monts d'Ithomé, puis que, deux générations plus tard, avait eu lieu la deuxième guerre, à laquelle participa Tyrtée¹. Par un calcul à rebours à partir des généalogies royales spartiates, complété par l'examen des listes des vainqueurs olympiques, dont les Messéniens disparaissent après la onzième olympiade, il était possible de fixer « précisément »² ces événements³.

On peut supposer que depuis Charon, Hécatée, Hellanicos et Hérodote jusqu'aux sommes monumentales d'Ératosthène ou d'Apollodore, la méthode n'avait guère évolué, si ce n'est avec l'utilisation aussi souvent que possible de synchronismes solides, ou supposés tels⁴. Malheureusement tous les textes qui ont fixé ces dates ont disparu, aussi ne peut-on savoir aujourd'hui sur quelles bases ils faisaient reposer leurs

¹ Voir *infra*, p. 699.

² Le mot « précisément » est entre guillemets puisque les variantes étaient déjà nombreuses dans l'Antiquité. Encore ces variations sont-elles minimes comparées aux positions des modernes qui vont du VIII^e au V^e siècle.

³ Voir G. L. HUXLEY, 2008, p. 11. Cet auteur, dans un plaidoyer rapide, au point d'être parfois simpliste, en faveur des chronographes antiques, ajoute une information transmise par le poète Corinthien Eumèlos (*apud* Paus., IV, 33, 3) qui parle de célébrations messéniennes à Ithomé, ce qui montrerait qu'Eumèlos est à situer entre les deux guerres.

⁴ Ainsi la liste des Sept Sages a-t-elle permis de faire coïncider un certain nombre de personnages ou d'événements. Quelquefois ces synchronismes s'imposaient en dépit d'une tradition généalogique inverse. Ainsi lorsqu'Aristote eut découvert un disque portant ensemble les noms d'Iphitos et de Lycurgue, ce qui allait à l'encontre du système d'Éphore selon lequel les deux personnages étaient séparés par trois générations. Ce qui a provoqué bien des ajustements, avec notamment l'hypothèse que la fondation des olympiades par Iphitos ne correspondait pas à la première prise en compte, celle

généalogies et comment celles-ci étaient mises à contribution. On ne connaît guère Ératosthène¹, Apollodore², puis Castor de Rhodes³ ou Julius Africanus⁴ qu'à travers la chronique d'Eusèbe, elle-même perdue mais conservée en partie par une traduction arménienne, en partie par une traduction latine de saint Jérôme. De sorte que, si on constate l'existence de nombreux systèmes concurrents de datation, avant que celui d'Ératosthène/Apollodore ne devienne progressivement la norme, il est très difficile de déterminer précisément la paternité ou l'agencement exact de tel ou tel système.

Les raisons des divergences en revanche sont assez claires. En premier lieu, le modèle de Charon et des rois de Sparte ne s'est pas imposé immédiatement. Si on comprend qu'à Sparte l'étroite imbrication entre la monarchie et les institutions a contribué à mémoriser fortement les lignées royales⁵, cela ne vaut pas ailleurs. Chaque cité a pu chercher au sein de son histoire d'autres listes susceptibles de remplir le même rôle, comme celle des prêtresses d'Héra à Argos, des archontes à Athènes ou les vainqueurs de concours régionaux. Il y avait là obligatoirement matière à discordance. Par ailleurs, la méthode était peut-être assez fiable pour dater des faits très anciens, mais elle s'avérait insuffisante pour fixer précisément des événements peu éloignés dans le temps. Il a fallu alors fixer l'événement par rapport à l'année particulière d'un règne ou, puisqu'il n'y avait plus guère de monarchies et qu'assurément tous les Grecs ne souhaitaient pas s'aligner sur les décomptes des années des rois de Sparte, sur des magistratures locales, souvent annuelles. Ce faisant, on allait obligatoirement vers des désaccords en l'absence d'archives concordantes. Ce qui explique que la nécessité de disposer de listes complètes et précises de rois, prêtres ou magistrats s'est imposée assez tôt⁶. Les travaux d'Hellanicos (liste des prêtresses d'Héra à Argos, liste des vainqueurs des concours Carnéiens), d'Hippias d'Élis (liste des vainqueurs olympiques) ou

où Koroibos fut vainqueur, toujours située elle en 776 comme l'avait établi Hippias d'Élis, mais à 13 (selon Callimaque) ou 27 olympiades plus tôt, en 884.

¹ Sur Ératosthène, voir, en dernier lieu, K. GEUSS, 2011. Pour les fragments : *FGrHist*, 241F1-68.

² *FGrHist.*, 244F1-356. Voir F. JACOBY, 1904 et *Id.*, *FGrHist.*, 244F1-476. Apollodore a d'abord écrit une *Chronika* en vers iambiques, alignée selon les archontes athéniens, puis a traduit son ouvrage en prose, mais en utilisant cette fois les olympiades.

³ *FGrHist.*, 250F1-20.

⁴ M. WALLRAFF, 2007. Cf. aussi H. GELZER, 1898.

⁵ Voir G. J. TAYLOR, 2000, p. 155.

⁶ En l'absence de telles listes, des dates comme « sous le règne d'un tel » ou « sous l'archontat d'un tel » n'ont aucune traduction possible en terme de chronologie réelle.

d'Aristote et de son neveu Callisthène (liste des vainqueurs aux concours pythiques)¹ par exemple témoignent d'une prise de conscience assez précoce de cette nécessité et d'une réelle volonté de lever l'obstacle.

Mais en dépit, ou en raison, de l'élaboration de ces monographies régionales, un certain désordre persistait à régner au sein de tous ces calculs. Chaque nouvelle liste créait de nouveaux problèmes en ajoutant des contraintes. Aussi, au début du III^e siècle, Timée (ca. 356-260) entreprit-il une première tentative de conciliation entre la liste des rois et celles des éphores de Sparte, des archontes athéniens, des vainqueurs olympiques et des prêtresses d'Argos, en utilisant autant que possible les listes inscrites qu'il pouvait trouver².

On ignore comment Timée, et ses successeurs s'y sont pris pour concilier ces successions divergentes. Pour autant qu'on puisse en juger, la solution retenue en priorité n'a pas été de manipuler les généalogies, mais de modifier la durée des générations d'une dynastie à l'autre.

Mesurer le temps à partir de généalogies revenait en effet à estimer une durée à partir d'un nombre de générations, donc à supputer la durée moyenne de ces générations. Et chaque auteur avait sur la question un avis qui n'était pas forcément celui des autres. Les historiens modernes ont certes tenté de retrouver les différentes durées de génération en usage pour chaque dynastie ainsi que l'auteur qui les avait utilisées. Mais cette quête n'a eu qu'un succès relatif. Prenons le cas d'Hérodote³, le premier auteur un tant soit peu préoccupé de chronographie qui soit parvenu jusqu'à nous. Il ne donne pas « beaucoup » de généalogies longues, mais suffisamment pour qu'on puisse avoir une idée de sa méthode⁴.

¹ *FGrHist.*, 4F78-84 ; 6F1-13 ; 124T23.

² *Pol.*, XII, 11, 1-2 (= *FGrHist.*, 566T10) : [1] ὁ γὰρ τὰς συγκρίσεις ποιούμενος ἀνέκαθεν τῶν ἐφόρων πρὸς τοὺς βασιλεῖς τοὺς ἐν Λακεδαίμονι καὶ τοὺς ἄρχοντας τοὺς Ἀθηνησι, καὶ τὰς ἱερείας τὰς ἐν Ἄργει παραβάλλον πρὸς τοὺς Ὀλυμπιονίκας, καὶ τὰς ἀμαρτίας τῶν πόλεων περὶ τὰς ἀναγραφὰς τὰς τούτων ἐξελέγχων, παρὰ τρίμηνον ἐχούσας τὸ διαφέρον, οὗτός ἐστι. [2] καὶ μὴν ὁ τὰς ὀπισθοδόμους στήλας καὶ τὰς ἐν ταῖς φλιαῖς τῶν νεῶν προξενίας ἐξευρηκῶς Τίμαιός ἐστιν. (« [1] C'est cet auteur qui compare les dates des temps anciens des éphores et des rois de Sparte avec ceux des archontes d'Athènes, des prêtresses d'Argos, des vainqueurs olympiques, et qui réussit à convaincre les différentes cités d'erreurs dans leurs archives pour une différence de trois mois. [2] C'est Timée qui a trouvé les inscriptions au dos des bâtiments et des listes de proxènes dans les endroits les plus cachés des temples »). Pour l'interprétation, difficile, de ce passage en raison de l'hésitation sur la ponctuation, voir, e. g. J. G. TAYLOR, 2000, p. 99, n. 3.

³ M. MILLER, 1970, I, p. 161 sqq.

⁴ Pour les généalogies données par Hérodote, voir E. RUSCHENBUSCH, 1995, qui énumère toutes les filiations données par Hérodote et suggère qu'il les a empruntées pour la plupart à Phérécyde.

Il expose précisément la généalogie des rois de Lydie et explique que :

- les rois Héraclides ont fourni 22 rois en 505 ans¹ ;
- les Mermnades ont fourni 4 rois en 156 ans ;

On peut interpréter ces chiffres en attribuant une moyenne de 23 ans par génération aux rois Héraclides et de 39 ans par génération aux Mermnades. Cette discordance a été analysée notamment par M. Miller qui croit que la génération de 23 ans, non attestée par ailleurs, correspond à une représentation spécifique des sociétés polygames orientales. Pour R. Drews, il faut additionner les durées et les générations des deux dynasties, auxquelles on ajoutera le règne de Crésus, interrompu au bout de 14 ans, ce qui donne 675 ans (505+156+14) sur 27 générations (22+4+1), donc une durée de 25 ans par génération². Mais tout comme la précédente, il s'agit d'une durée bien plus courte que celles employées normalement. E. Meyer, et plus récemment W. Burkert, ont donné une toute autre interprétation : il faut reprendre globalement le calcul des données lydiennes. Si on additionne l'ensemble des règnes des rois lydiens depuis Héraclès jusqu'à Crésus, on arrive à un total de 900 ans environ pour 30 générations³, ce qui est cohérent, d'une part, avec l'estimation que donne Hérodote pour la date d'Héraclès, 900 ans avant lui, d'autre part, avec son affirmation qu'il faut compter trois générations par siècle⁴. Le chiffre de 505 ans ne viendrait alors pas d'un calcul généalogique mais aurait été emprunté à une autre source, peut-être des annales assyriennes.

M. Miller toujours suppose une durée de 27 ans par génération, utilisée cette fois par Hellanicos pour la dynastie des Médontides d'Athènes. Cette durée, selon elle, aurait été déterminée arbitrairement par Hellanicos à partir d'observations démographiques personnelles, ce dont on pourra douter fortement. Mais le vrai problème c'est que cette estimation ne repose sur aucun élément concret et ne peut être retenue en l'état.

¹ Hdt, I, 7 : ἄρξαντες μὲν ἐπὶ δύο τε καὶ εἴκοσι γενεᾶς ἀνδρῶν ἔτεα πέντε τε καὶ πεντακόσια, παῖς παρὰ πατρὸς ἐκδεκόμενος τὴν ἀρχήν (« ils régnèrent de père en fils cinq cent cinq ans, en quinze générations »).

² R. DREWS, 1969, p. 9.

³ D. PRAKKEN, 1943, p. 24-25 (avec tableau) ; W. BURKERT, 1995, p. 142 ; R. L. FOWLER, 1996, p. 75. J. G. TAYLOR, 2000, p. 77, en revanche préfère suivre R. Drews que W. Burkert dans la mesure où la durée de 25 ans est en fait bien plus réaliste que celles généralement adoptées, et pourrait provenir d'un modèle lydien plutôt que grec comme le confirmeraient aussi les noms de Ninus ou Bélos. Je doute de la pertinence de l'une et l'autre observation.

⁴ Hdt, II, 145, 4.

Pour sa part, R. Van Compernelle a consacré plus de la moitié de sa thèse à tenter de démontrer l'existence d'une génération de 35 ans, en usage notamment dans le *Marmor Parium*¹, ce en quoi il n'a guère convaincu.

Dernier exemple : selon E. Meyer, le premier chronographe serait, non Charon, mais Hécatee, lequel aurait instauré un système de générations de 40 ans² dont les résultats seraient reproduits par Hérodote, peu intéressé lui-même par les questions chronologiques. Mais cette théorie, d'abord largement suivie³, a été critiquée depuis et n'est pas recevable⁴. Hérodote est bien concerné par la chronographie, quoi qu'en dise E. Meyern et n'emprunte pas nécessairement toutes ses références à Hécatee.

On l'aura compris, l'historien moderne est bien plus démuni qu'il ne le croit face à la disparition des sources. Au fond, le jeu consiste à repérer dans les durées fournies par les sources, ou calculées à partir de l'écart entre deux dates, des multiples de nombres qui *pourraient* correspondre à des durées de génération (entre 25 ans et 45 ans dans l'idéal). Lorsque le compte n'est pas juste, souvent d'une ou deux unités seulement, on l'harmonise à coup d'erreurs de transmission textuelle, d'ajustements pour tenir compte d'une réalité particulière⁵ ou de toute autre astuce. Une fois la période arithmétique repérée, on fouille chaque source pour trouver une date qui s'accroche correctement au système ainsi établi et on la tient pour un repère fixe supplémentaire qui confirme ledit système. Il ne reste plus qu'à trouver l'auteur ancien susceptible d'être le concepteur de ce schéma particulier.

Mais qui peut savoir si 300 ans représentent neuf générations à raison de trois par siècle, ou dix générations de 30 ans ou encore sept générations et demi de 40 ans ?

En l'absence d'indication formelle des sources, chaque interprétation est hasardeuse. Or les sources sont peu loquaces.

- Hérodote décompte avec assurance trois générations par siècle et il semble que telle était également la position d'Éphore⁶ ;

¹ R. Van COMPERNOLLE, 1959, p. 59-257.

² E. MEYER, 1892, p. 170-172. Il se fondait sur Hérodote qui affirme que 900 ans séparent Héraclès de son propre temps et sur la généalogie des rois de Sparte selon le même auteur, deux données qui remonteraient toutes deux à Hécatee.

³ Voir, par exemple, D. PRAKKEN, 1943, p. 2.

⁴ Voir R. L. FOWLER, 1996, p. 75 et la bibliographie.

⁵ Par exemple, pour tenir compte du règne particulièrement court d'un roi renversé ou mort jeune selon une tradition bien établie par ailleurs.

⁶ Pour Éphore, la discussion n'est pas complètement close, mais, d'après sa liste des rois de Sparte, on peut admettre qu'il comptait 18 générations du Retour des Héraclides à la fin du règne de

- Thucydide date le retour des Héraclides 80 ans après la guerre de Troie, à la troisième génération après Héraclès, donc la deuxième après la Guerre de Troie¹ ;
- un scholiaste d'Homère affirme qu'une génération dure 30 ans, ce qui correspond bien au cycle de reproduction², ce qui est en effet l'opinion de Plutarque et de Censorinus qui suivent Héraclite³ et qui remonte peut-être à Hésiode⁴.

Quels que soient les usages qu'Hécateé, Charon et Phérécyde ont fait de la généalogie en terme de calcul chronologique, rien ne permet en l'état de prouver, ou simplement de soupçonner, qu'ils ont utilisé des données fixes de générations ou des comparaisons entre différentes généalogies reliées par des synchronismes intermédiaires. En revanche,

Léotyichidas II vers 470, soit 3 générations par siècle en effet, ce que confirme un passage de Plutarque (*V. Lyc.*, 29) qui estime à 500 ans l'écart entre Lycurgue et son quinzième descendant Agis. Voir D. PRAKKEN, 1943, p. 95-98.

- ¹ Thuc., I, 12, 3. Dans le même passage, l'installation des Béotiens est datée de 60 ans après la Guerre de Troie. Il peut s'agir de deux générations de 30 ans, mais si on admet que Thucydide est cohérent, on y verra plutôt une génération et demi de 40 ans (D. PRAKKEN, 1943, p. 66-67). L'écart peut se schématiser ainsi (voir D. PRAKKEN, 1943, p. 8) :

1	1 ^{ère} prise de Troie	Laomédon	Héraclès	Néleus	
2	anciens de la Guerre de Troie	Priam	Hyllos	Nestor	Pélée
3	guerriers de la Guerre de Troie	Hector	Kléodaios		Achille
4	jeunes gens de la Guerre de Troie		Aristomachos	Antilochos	Néoptolémos
5	Retour des Héraclides		Téménos		

On a sans doute d'autres exemples de l'utilisation d'une génération de 40 ans par Thucydide dans son *Archéologie*, où il date certains événements de 400, 300 ou 260 ans avant « la fin de cette guerre » : D. PRAKKEN, 1943, p. 58 sqq.

40 ans correspond aussi à *L'akmé* d'un homme pour les Pythagoriciens. On trouve des durées multiples de 40 ans chez Hérodote (I, 163, 2 & III, 23, 1), sans que cela soit nécessairement probant : R. L. FOWLER, 1996, p. 75, n. 99.

- ² Schol. Od., III, 245 : Τρις γὰρ δὴ μιν. Παρὰ τὸ ἐν Ἰλιάδι πεποιήται, Μετὰ δὲ τριτάτοισιν ἄνασσαν. ἀλλὰ νῦν μὲν βασιλεῦσαι αὐτὸν τρις, ἐκεῖ δὲ ἅπαξ βιώναι δὲ ἐπὶ τρίτην γενεάν. ... Ἄλλως Πορφυρίου. ἐν γὰρ τῷ γένει τῶν ἀνδρῶν, ἦτοι τῷ πλήθει, φασὶν ἐκ τρίτου ἀνάξει τὸν Νέστορα ἦτοι ἐπὶ τρισὶ γενεαῖς. οἱ γὰρ παλαιοὶ τὰς γενεὰς ἐψήφιζον ἕως ἐτῶν τριάκοντα. γενεὰ δὲ λέγεται ἢ τοῦ τίκτειν καὶ γεννᾶν τελείωσις ἢ τις τὴν τριακονταετῆ περίοδον ἔχει. ὁ γοῦν ἐν τῷ ἄρχειν δύο τριακονταετίας παραδραμῶν καὶ τὴν τρίτην ἐλαίνων εἰκότως λέγεται τρις ἀνάξειν (« (Nestor) était roi durant la troisième génération. A présent Homère dit que Nestor régna pendant trois générations, alors que dans l'*Iliade* il dit que Nestor ne régna qu'une génération mais qu'il vivait pendant la troisième. ... Une autre explication a été donnée par Porphyre. En fonction de la race des hommes, il dit que Nestor régna pour la troisième fois, ou pour trois générations. Les Anciens considéraient qu'une génération couvrait une période de trente ans, qui correspond à l'accomplissement d'un cycle de naissance et de reproduction, ce qui embrasse un intervalle de trente ans. Nestor, ayant accompli deux périodes de trente ans en régnant, et se trouvant à présent dans la troisième, est ainsi correctement décrit comme ayant régné pendant trois générations ») [trad. angl. D. PRAKKEN, 1943, p. 9-10].
- ³ Plut., *Def. Orac.* 11 (415e) ; Cens., XVII, 2 : *triginta annos ... hoc enim tempus genean uocari Heraclitus auctor est.*
- ⁴ Hés., *Trav.*, 695-705 : ὥραϊος δὲ γυναῖκα τεδὸν ποτὶ οἶκον ἄγεσθαι, μήτε τριηκόντων ἐτέων μάλα πόλλ' ἀπολείπων μήτ' ἐπιθεὶς μάλα πολλά. γάμος δὲ τοι ὥριος οὔτος. ἢ δὲ γυνὴ τέτορ' ἠβῶοι, πέμπτω δὲ γαμοῖτο. (« Conduis une épouse dans ta maison, quand tu n'auras ni beaucoup moins, ni beaucoup plus de trente ans : c'est l'âge convenable pour l'hymen. Que ta femme soit nubile depuis quatre ans, et se marie la cinquième année »). Voir D. PRAKKEN, 1943, p. 13-14.

on peut supposer qu'Hérodote et surtout son contemporain Hellanicos ont bel et bien utilisé ces méthodes et qu'Éphore s'en est directement inspiré¹.

Revenons aux généalogies à proprement parler. Il a donc fallu rechercher en premier lieu celles qui pouvaient servir à la démarche chronographique. Par définition, il fallait que ce soit celles les mieux établies et les moins contestables. Toute la question alors est de savoir si on les a fabriquées pour l'occasion. Une majorité d'historiens le suppose. J'en suis moins persuadé. Non que je défende l'authenticité absolue de ces généalogies, mais je ne crois pas, pour l'essentiel, qu'elles ont été créées pour cela. Du moins pas dans un premier temps : parce que cela n'aurait eu que peu de sens. Les Grecs cherchaient à retrouver la date d'un événement lointain. Ils le situent grâce à une filiation qui permet de le fixer tant de générations avant eux. Si la généalogie est inventée pour la circonstance, la méthode n'a aucun intérêt. L'autre argument que l'on peut avancer dans le même sens, c'est que l'on observe que les variations de dates entre les systèmes concurrents sont le plus souvent issues de différences dans la durée des règnes attribués à chaque souverain², et non à des généalogies tronquées ou augmentées, ce qui aurait été plus simple en cas d'invention pure.

Les premiers chronographes ont plutôt recherché des généalogies fiables pour pouvoir construire leur système. Mais en revanche, une fois établie une datation à partir d'une suite généalogique considérée comme solide (comme celle des Agiades spartiates par exemple), il est certain que des auteurs plus tardifs se sont fondés sur le nombre de générations nécessaires à partir de synchronismes qu'ils croyaient certains pour reconstruire des filiations moins bien établies (comme celle des Eurypontides).

Dans l'idéal, il faudrait que l'on puisse distinguer les généalogies qui servent de support et celles qui ont été ajustées une fois la tradition chronologique établie. Cela ne garantirait pas pour autant l'authenticité des filiations du premier groupe qui ont bien pu subir d'autres manipulations antérieurement à leur utilisation par les chronographes. À l'inverse, des généalogies du deuxième groupe ne sont pas forcément sans intérêt pourvu qu'on arrive à en extraire l'objet des révisions dont elles ont fait l'objet. À ce groupe appartiennent notamment les généalogies suivantes :

¹ Pour Hérodote et Hellanicos, voir R. L. FOWLER, 1996, p. 75-76.

² Les cas d'Agis à Sparte ou Alkméon à Athènes sont des exemples connus.

- les rois de Sicyone de l'époque héroïque. On admet généralement que cette généalogie a été inventée au milieu du I^{er} siècle avant J.-C. par Castor de Rhodes soucieux d'obtenir un synchronisme qui faisait défaut entre l'histoire grecque, qui ne remontait pas plus haut que la Guerre de Troie ou Héraclès, et l'histoire orientale (égyptienne, perse ou assyrienne), beaucoup plus longue¹. Mais il est peu probable dans ces conditions qu'il ait simplement *inventé* cette lignée. En effet, il n'avait pas besoin pour parvenir à son but de la ville mineure de Sicyone. La descendance du plus ancien roi grec connu, Phoroneus, lui fournissait à meilleur compte, et pour une ville bien plus célèbre, Argos, une généalogie de longueur comparable qu'il n'a d'ailleurs pas manqué d'exploiter². Sicyone n'était donc en rien indispensable à son projet. Par ailleurs, la lignée est brisée à plusieurs endroits par des successions en ligne féminine, représentant des jeunes filles séduites par des dieux³, ce qui est loin de l'image idéale d'une succession ininterrompue de monarques. Certains personnages de la généalogie sont clairement au centre de légendes spécifiques, avec des variantes diverses qui prouvent qu'ils n'ont pas été inventés pour l'occasion mais remontent à des phases de construction mythiques progressivement élaborées, depuis au moins Hésiode jusqu'à l'auteur local du IV^e siècle Ménaichmos⁴. L'intervention de Castor dans ce canevas est certes importante, mais elle a essentiellement consisté à harmoniser les versions divergentes et effacer les incohérences chronologiques¹.
- La deuxième famille royale de Sparte, celle des Eurypontides, a fait l'objet d'allongements successifs afin d'aligner son ancienneté sur celle de l'autre famille royale, celle des Agiades. Il est transparent que les noms de Prytanis, Eunomos sont inventés. Celui de Soos, ajouté ultérieurement, est emprunté à une figure spartiate bien connue, agrégée tardivement à la dynastie royale.
- la famille royale d'Argos a subi, elle, un raccourcissement. A la suite du synchronisme découvert par Aristote entre Iphitos et Lycurgue de Sparte, le roi d'Argos Pheidon,

¹ Cast. Rhod., *FGrHist.*, 250F2. Pour Castor comme inventeur de la généalogie sicyonienne : F. PFISTER, 1913 ; A. MÖLLER, 2005, p. 257.

² Voir H. F. CLINTON, I, 1834, p. 1-31, 100-101.

³ Entre Leukippos et Pératos, entre Lamédôn et Sikyôn, entre Sikyôn et Polybos, entre Polybos et Adrastos.

⁴ Voir les cas d'Aigialeus, d'Apis, de Sikyôn par exemple. Pour Ménaichmos, voir *FGrHist.*, 131. Pour son rôle dans la construction de la généalogie royale sicyonienne : F. PFISTER, 1913.

associé à Iphitos, s'est retrouvé comme celui-ci rehaussé d'un siècle. La généalogie des rois d'Argos a ainsi été tronquée de trois générations. Dans le même temps, Karanos, ancêtre des rois de Macédoine qui passait pour un frère de Pheidon, a suivi le mouvement et l'on a dû ajouter deux noms après lui pour conserver l'équilibre.

- La généalogie des Diagorides, famille royale de la ville de Ialysos à Rhodes est fournie par Pausanias, qui explique comment leur ancêtre avait épousé la fille du grand vaincu de la deuxième guerre de Messénie, Aristoménès, mais avec un nombre de générations *a priori* insuffisant². De sorte que S. Hornblower la cite comme exemple type des généalogies fabriquées par, ou à l'initiative, des grandes familles³. Il se fonde en cela sur un vieil article de T. Wade-Gery qui considère que toute la généalogie des Diagorides les mettant en relation avec Aristoménès est fictive : à preuve, les autres sources qui traitent de la famille, Pindare, Thucydide et Xénophon, n'en parlent pas. Surtout, la figure dominante de la famille à la fin du V^e siècle, Dorieus, était un pro-spartiate notoire et convaincu, ce qui exclut qu'il soit issu du dernier héros de la Messénie contre Sparte. Les deux arguments me paraissent peu convaincants. On ne voit pas pourquoi Thucydide ou Xénophon aurait parlé d'un lointain ancêtre en ligne féminine de Dorieus, d'autant qu'ils ne disent d'ailleurs rien de ses ancêtres proches en ligne masculine. Seul Pindare aurait éventuellement pu y faire une allusion. S'il ne l'a pas fait c'est pour une raison que nous ignorons. D. Ogden croit que c'est parce que le lien entre Aristoménès et les Diagorides n'avait pas encore été inventé¹. Mais ce n'est pas la seule possibilité. Il se peut aussi qu'à ce moment précis la famille n'ait pas jugé cette référence politiquement correcte. Quoi qu'il en soit le silence de Pindare ne prouve rien. Quant à mettre en contradiction la carrière de Dorieus et sa très lointaine ascendance, je n'y vois pas l'ombre d'une pertinence. Le nom de Dorieus peut souligner une conscience aiguë de l'appartenance de la famille à la tribu dorienne, mais c'est peut-être aussi la trace d'un lien de famille avec Dorieus de Sparte, autre aventurier célèbre. Le frère aîné, l'aïeul et le trisaïeul de Dorieus s'appellent Damagètos, comme le père du plus célèbre épheure de

¹ Sur le rôle de Castor, voir F. FONTANA, 2010b et surtout, *Ead.*, 2010a. Elle montre aussi que, contrairement à ce qu'ont cru certains historiens, la liste des rois de Sicyone n'a probablement pas été établie sous le règne de Kleisthénès.

² Paus., IV, 24, 2-3, cité *infra*, p. 716, n. 4.

³ S. HORNBLOWER, 2004, p. 137 : « His family the Diagoreioi are also an interesting illustration of the way in which great families fabricated genealogies or attracted such fabrications ».

Sparte, Chilon². Le nom de son autre frère, Akousilaos, rappelle le grand historien homonyme d'Argos, leur compatriote en quelque sorte puisque la famille de Dorieus descendait d'Ératos, roi d'Argos. A côté de sa lointaine ascendance messénienne, la famille de Dorieus pouvait aligner aussi bien des alliances purement rhodiennes, mais aussi probablement argiennes ou spartiates. Une fois écartées les deux principales objections, rien n'interdit à la généalogie des Diagorides d'être authentique et il n'est pas nécessaire de la supposer manipulée pour un quelconque motif.

- Le cas des Diagorides n'est pas unique. Le même type de problème, et de façon plus complexe, se pose à propos d'Anaxilaos, tyran de Rhégion. Si l'on en croit le même Pausanias, ce tyran était l'arrière-petit-fils d'un compagnon d'Aristodèmos qui aurait fui la Messénie à la fin de la première guerre³. Lorsque les Messéniens eurent perdu la seconde guerre, Anaxilaos les aurait invités à venir le rejoindre en Sicile pour l'aider à vaincre Zancle, ce qui fut fait. Mais à la fin les Messéniens vainqueurs se seraient réconciliés avec ceux de Zancle pour fonder la ville de Messine, l'année 644 (olympiade de Chionis, sous l'archontat de Miltiadès). Le souci, c'est que le tyran de Rhégion Anaxilaos est bien connu, grâce à Hérodote, Thucydide et Diodore notamment, et on sait qu'il régna de 494 pour le moins à 476⁴. Pausanias qui avait lu ces auteurs ne pouvait l'ignorer. Même si cet imbroglio est un argument de poids, le plus fort en l'état, pour les rares historiens qui veulent abaisser les guerres de Messénie aux VI^e/V^e siècles⁵, il y a diverses explications à cette confusion évidente, dont toutes ne se valent pas⁶.

¹ D. OGDEN, 2004, p. 150 & app. I.

² G. HUXLEY, 1962, p. 148, a souligné de nombreuses coïncidences onomastiques entre la famille d'Aristoménès de Messénie et celle de Chilon de Sparte. Mais pour la plupart il ne s'agit, je pense, que de coïncidences.

³ Paus., IV, 23, 6 : Ὁ δὲ Ἀναξίλαος ἐτυράννει μὲν Ῥηγίου, τέταρτος δὲ ἀπόγονος ἦν Ἀλκιδαμίδου· μετόκησε δὲ Ἀλκιδαμίδας ἐκ Μεσσηνίας εἰς Ῥήγιον μετὰ τὴν Ἀριστοδήμου τοῦ βασιλέως τελευταίην καὶ Ἰθώμης τὴν ἄλωσιν (« Cet Anaxilas, tyran de Rhégion, descendait à la quatrième génération d'Alkidamidas. Et cet Alkidamidas avait quitté Messène pour aller s'établir à Rhégion, après la mort d'Aristodèmos et la prise d'Ithome »).

⁴ Hdt., VI, 22-23 ; Thuc., VI, 4, 6 ; Strab., VI, 1 ; Diod., XI, 48, 2 ; 66, 1-3.

⁵ Notamment P. J. SHAW, 2003.

⁶ Voir une énumération des principales prises de position chez P. J. SHAW, 2003, p. 104-107. On peut éliminer celle qui consiste à croire que Pausanias parle d'un autre Anaxilaos que les autres auteurs. Les détails qu'il donne sur lui suffisent à prouver leur identité (voir la démonstration de P. H. LARCHER, 1802, V, p. 382-390). D'autres pensent que la généalogie est tronquée, ou alors qu'Alkidamidas a vécu à une époque plus récente. S'il était contemporain d'Aristoménès et non d'Aristodèmos, son arrière-petit-fils aurait pu vivre en 498 en effet. Mais il faut admettre alors que

Ce qui ressort au final de l'emploi des généalogies dans l'élaboration d'une chronologie adéquate du temps passé, c'est l'interaction entre les différentes manipulations auxquelles les chronographes anciens étaient obligés de se plier. Ils ont certes modifié des généalogies pour qu'elles s'accordent soit avec des synchronismes qu'ils jugeaient incontournables, soit pour flatter les descendants concernés. La meilleure illustration est la dynastie des Eurypontides de Sparte, qu'on a fictivement allongée pour qu'elle atteigne la même longueur que la dynastie concurrente des Agiades, en réalité plus ancienne : il s'agit de flatter l'ego des membres de la famille et aussi d'unifier le mythe fondateur dorien de la cité. Mais on a aussi retravaillé la généalogie de rois plus récents pour faire coïncider correctement certaines paires royales attestées par des auteurs contemporains, par exemple Théopompos et Polydôros qui règnent ensemble selon Tyrtée.

Toutefois, il ne s'agit que d'une facette du lit de Procruste auxquels ont été soumis les documents utilisés par les chronographes. En bien des cas ils ont été gênés par des généalogies qui ne s'accordaient pas avec leurs présupposés ou qui semblaient ne pas coïncider entre elles. Et c'est alors les dates qu'ils devaient en déduire qui s'en sont trouvées perverties. Cela montre qu'ils ne pouvaient modifier comme ils l'entendaient le matériel généalogique dont ils disposaient parce qu'autrement ces difficultés auraient été réglées à bon compte. Lorsqu'Hellanicos est obligé d'utiliser un décompte des générations différent pour Athènes et pour Sparte, c'est nécessairement parce que les listes royales n'étaient pas le fruit de son imagination mais constituaient au contraire un socle déjà consacré auquel il ne pouvait pas apporter de corrections drastiques. S'il joue sur la durée des règnes et des générations, c'est qu'il ne pouvait pas facilement jouer sur le nombre de degrés. Il ne pouvait échapper au spécialiste qu'il était que le décompte n'était pas le même entre les Médontides d'Athènes et les Philaïdes. Et son prédécesseur Phérécyde a peut-être été confronté au même problème¹. Il aurait été aisé d'harmoniser la longueur de ces listes si elles avaient été fabriquées par les chronographes. C'est

les Messéniens réfugiés auprès d'Anaxilaos ne sont pas les vaincus de la deuxième guerre, mais d'une autre plus récente et que Gorgos, fils d'Aristoménès n'en faisait pas partie.

¹ On sait que Phérécyde avait traité de la mort de Kodros et de la colonisation ionienne par ses descendants (3F154 & 3F155). Il s'y montre soucieux de chronologie. Il a bien pu alors traiter des Médontides.

précisément parce qu'ils les ont trouvées ainsi que ceux-ci ont dû imaginer des intervalles irréguliers entre les générations en fonction des dynasties.

Les généalogies existent indépendamment d'une éventuelle utilisation par les chronographes. Ainsi pour les filiations d'Héropythos, des Philaïdes ou d'Hécatee par exemple dont les noms qui les constituent ne sont rattachés à aucun événement particulier¹. Il s'agit de constructions familiales qui peuvent être, ou non, utilisées comme marqueur du temps.

C) Les généalogies : une revendication ethnique

Si la mythologie est depuis longtemps reléguée au domaine des fables, après une courte immersion dans l'histoire, il serait excessif de lui dénier toute signification historique. Et au sein de la mythologie, la généalogie s'avère une fois encore riche d'enseignements. Elle reflète en effet l'idée que les Grecs se faisaient de leur propre identité, et l'évolution des légendes et des filiations permet de suivre du même coup les progressions de cette conception, en en fixant même le cadre chronologique². Ce n'est pas un hasard si les poèmes homériques ont été composés en Ionie, point de contact entre la culture grecque naissante et la culture micrasiatique. Les poèmes dans leur ensemble, mais certains passages en particulier, comme le catalogue des vaisseaux, où on s'accorde désormais à reconnaître un substrat mycénien, témoignent de la façon dont les familles royales, et les peuples qu'elles gouvernent, s'intègrent dans une grande famille panhellénique. Les généalogies sont alors le ciment qui lie entre elles ces différentes peuplades, « aggregative ethnicity » selon l'expression de J. M. Hall. Et il n'est pas neutre de voir que les Dardanides eux-mêmes s'insèrent totalement, à différent niveaux de leur filiation, au sein de cette communauté. Ils portent des noms grecs pour la plupart et présentent des généalogies qui les apparentent à leurs adversaires achéens, tout comme ensuite les Perses, les Mèdes, les Égyptiens ou les Phéniciens seront eux aussi intégrés dans le vaste tableau des parentés universelles. Mais les Grecs eux-mêmes restent pour l'essentiel les descendants des fils d'Hellen, même s'ils consentent à admettre que certains de leurs voisins descendent des filles du même éponyme. Ils sont

¹ Voir G. J. TAYLOR, 2000, p. 89.

² Sur ces questions, le travail essentiel est celui de J. M. HALL, 1997. Voir aussi les nuances apportées plus récemment par C. SOURVINOU-INWOOD, 2007 et S. HONIGMAN, 2007, p. 132 sqq.

leurs parents, certes, mais restent « en-dehors » du groupe ethnique¹. D'autres en sont encore plus éloignés puisqu'ils ne descendent même pas d'Hellen et se rattachent simplement à des frères ou sœurs de celui-ci.

La généalogie joue ici un rôle métaphorique évident. Les filiations des héros éponymes de peuples ou de tribus ne sont qu'un mode d'expression d'une reconnaissance d'une identité grecque en formation. Il ne s'agit en aucune façon du souvenir de parentés réelles, ni même de la symbolisation de telles parentés.

L'exemple le plus connu, et le plus commenté, du rôle de la revendication généalogique dans l'appropriation ethnique est celui d'Alexandros I^{er} de Macédoine². Hérodote raconte comment le souverain macédonien réussit à se faire accepter aux jeux olympiques, et donc reconnaître comme un pur Grec, en démontrant sa filiation directe depuis Héraclès à travers les rois téménides de l'Argos archaïque. Et Hérodote est même en mesure de donner le détail de cette généalogie jusqu'au premier Argien établi en Macédoine, Perdikkas I^{er}, sixième ancêtre d'Alexandros. La généalogie était tellement crédible que même le très critique Thucydide ne la met aucunement en doute³.

A la fin, il appert que, du moment que certains peuples pouvaient attester d'une filiation les rattachant aux héros helléniques, ils pouvaient à bon droit se considérer comme Grecs à condition que cela fasse l'objet d'un consensus chez les autres Hellènes.

La généalogie apparaît ainsi non seulement comme le reflet de la représentation que les Grecs se faisaient d'eux-mêmes mais au delà comme un moyen de définir cette ethnicité. C'est à la fois un outil de distinction, d'une part, entre Grecs et Barbares, et d'autre part, au sein même des communautés grecques puisqu'elle souligne la distance entre les descendants des fils d'Hellen. C'est aussi un outil fédérateur. L'identité ethnique des Grecs se définit en grande partie par leur appartenance à l'arbre généalogique de tel ou tel fils d'Hellen. Et les poètes ou prosateurs successifs qui ont traité le sujet l'ont fait à chaque fois pour servir des intérêts particuliers. Ainsi, la généalogie d'Hellen dans le *Catalogue des femmes* marquerait la domination progressive des Amphictions dans le Nord de la Grèce aux dépens des Thessaliens après le VII^e siècle : unification consensuelle, mais dans les grandes lignes seulement.

¹ Voir M. FINKELBERG, 2005, p. 26-27.

² Voir, par exemple, B. A. VAN GRONINGEN, 1953, p. 59-60.

³ Hdt, VIII, 137-139 et Thuc., II, 99-100, cités *infra*, p. 660 sqq.

Les œuvres d'Hécatee, Acousilaos, ou Phérécyde manifestent suffisamment à quel point ils s'accordent peu les uns avec les autres dans le détail. Le matériel est traité en fonction des intérêts de leurs régions respectives. Ainsi Hécatee commençait apparemment par les Deucalionides, tandis que Phérécyde débutait (semble-t-il) par la famille d'Ajax. Akousilaos, lui, commençait assurément par une théogonie, puis par la descendance de Phoroneus. Dans tous ces cas, il ne s'agissait pas d'établir une origine commune aux Grecs mais de tenter de glorifier particulièrement telle ou telle cité ou région.

A d'autres moments, la généalogie servait à établir des liens au sein d'un territoire, notamment avec les mythes d'autochtonie (Pélasgos en Arcadie pour le *Catalogue*, les Thébains chez Phérécyde ; le plus connu, celui d'Athènes, est mal représenté à la haute époque). D'autres généalogies mythiques, en déroulant des unions matrimoniales, des attributions de toponymes, migrations ou des relocations assurent un rôle de construction d'identités territoriales¹, ne serait-ce qu'en justifiant des amitiés ou des animosités inter-régionales. La communauté de descendance d'un ancêtre (mythique) commun renforce le sentiment d'appartenir à un même *ethnos*². Les prétentions colonisatrices d'Athènes en Ionie au V^e siècle étaient justifiées par les supposées migrations ioniennes des Codrides, apparemment articulées par Phérécyde¹.

Dans tous les cas, les généalogies légendaires expriment clairement les divisions de la société au présent en marquant les liens de dépendance ou d'égalité qui existaient au moment de leur élaboration. Dans la mesure où ces liens sont fluctuants, la généalogie s'en accommode. Soit elle est modifiée de façon à tenir compte des nouvelles structures sociales, soit au contraire elle sert de référent pour tempérer les modifications de ces structures.

D) Les prétentions généalogiques entre États

De ce fait, l'un des rôles majeurs des prétentions généalogiques se trouve dans la diplomatie. Les Grecs rattachaient chaque peuple et chaque cité à un héros et tous les héros étaient reliés entre eux par des relations familiales, donc éventuellement de dépendance, complexes, les relations entre États ou cités ne pouvaient faire abstraction

¹ J. M. HALL, 1997, p. 77-79 pour l'Argolide ; P. BRULÉ, 1996, pour l'Attique.

² J. LARSON, 2007, p. 17-30 & 189, pour les Béotiens.

de ces considérations de filiation. Les prétentions généalogiques avaient de la sorte un impact fort sur le présent. On connaît les avantages que certaines cités ont obtenu de la part des Romains parce qu'elles avaient été fondées par des héros troyens, apparentés aux ancêtres des maîtres de Rome.

Un exemple particulièrement intéressant et précis a été mis au jour il n'y a pas si longtemps² :

¹ 3 F 155 = Strab. XIV, 1, 3.

² J. BOUSQUET, 1988, p. 14-16 = *SEG*, XXXVIII, 1476 = O. CURTY, 1995, n° 75 : Βασιλεύοντος Πτολεμαίου του Πτολεμαίου και / Βερενίκης Θεών Ευεργετών και τοῦ υἱοῦ Πτολεμαί / ου (έτους) ΙΖ', εφ' ιερῶς Θεών Ευεργετών και βασιλέως / Πτολεμαίου Ἀνδρόνικου τοῦ Περγάμου, προ πόλεως / δε Τληπολέμου τοῦ Ἀρταπάτου, μῆγος Αὐδναίου Β', / εκκλησίας γενομένης, ἔδοξεν Ξανθίοις τῆι πόλει / και τοις ἀρχουσιν επειδή ἀπο τοῦ κοινοῦ τῶν Αἰτωλῶν / παραγεγόνασιν πρεσβευταί Δωριεῖς ἀπό Μητροπόλιος / ἐκ Κυτενίου Λαμπρίας, Αἰνετος, Φηγεύς, ψήφισμα / τε παρ' Αἰτωλῶν φέροντες και ἐπιστολήν παρὰ Δωριέ / ωνδ, ἴ ἤς, τα συμβεβηκότα τῆι πατρίδι αυτών ἀπολογισά / μενοι, και αυτοί διαλεγέντες ακολουθως τοις εν τῆι ἐπι / στολήι γεγραμμένοις μετά πάσης σκουδῆς και φιλοτι / μίας, παρακαλοῦσιν ημάς ἀναμνησθέντας τῆς προς / αυτούς ὑπαρχούσης συγγενείας ἀπό τε τῶν θεῶν και / τῶν ηρώων μη περιδεῖν κατεσκαμμένα τῆς πατρίδος / αυτών τα τειχῆ · Λητοῦν γάρ, την τῆς πόλεως ἀρχηγέτιν / τῆς ημετέρας, γεννήσαι Ἄρτεμίν τε και Ἀπόλλωνα παρ / ἡμῶν · Ἀπόλλωνος δε και Κορωνίδος τῆς Φλεγῦου τοῦ ἀπο / Δώρου γενέσθαι ἐν τῆι Δωριδι Ἀσκληπιόν · τῆς δε συγγε / νείας ὑπαρχούσης αὐτοῖς προς ἡμάς ἀπό τῶν θεῶν τοῦ / των, προσαπελογοῖζοντο και την ἀπό τῶν ηρώων συμπλοκήν / τοῦ γένους ὑπάρχουσιν αὐτοῖς, ἀπό τε Αἰόλου και Δώρου / την γενεαλογίαν συνιστάμενοι, ἐτι τε παρεδείκνυον / τῶν ἀποικισθέντων ἐκ τῆς ημετέρας ὑπό Χρυσσαορος τοῦ / Γλαύκου τοῦ Ἰππολόχου πρόνοιαν πεποιημένον Ἀλήτην, οντά / τῶν Ηρακλείδων ὀρηθέντα γαρ αυτόν ἐκ τῆς Δωριδος βοη / θῆσαι πολεμουμένοις και τον περιεστηκότα κίνδυνον / λύσαντα συνοικήσαι την Ἄορος τοῦ Χρυσσαορος θυγατέ / ρα και δι' ἄλλων δε πλειόνων παραδεικνύοντες την ἐκ / παλαιῶν χρόνων συνωικειωμένην προς ημάς εὔνοι / αν δια την συγγένειαν, ἡξίουν μη περιδεῖν την μεγίσ / την πόλιν τῶν ἐν τῆι Μητροπόλει ἐξαλειφθεῖσαν, ἀλ / λα βοηθήσαι εις τον τειχισμόν καθ' Ὅσον ἀν δυνατό[ν] / ἡμῶν ἢ, και φανεράν ποιήσαι τοις Ἑλλησι τῆν εὐν[οιαν] / ην ἔχομεν προς τε το κοινόν τῶν Δωριέων και τῆν Κ[υτε] / νίων πόλιν, συναντιλαβομένουσ ἀξίως τε π[ρο]σ[ο]γ[ο] / νων και ημῶν αυτών, χαριεῖσθαι τε ἡμάς ὑπακούσαν / τας εις ταῦτα ου μόνον αὐτοῖς ἀλλα και Αἰτωλοῖς και / τοις ἄλλοις Δωριεῦσι πασιν, και μάλιστα τῶι βασιλεῖ Π[το] / λεμαίωι δντι συγγενεῖ Δωριέων κατά τους βασιλεῖς / τους ἀφ' Ἡρακλέους Ἀργεάδας · δεδόχθαι ἀποκρίνασθαι / αὐτοῖς Ὅτι ἐπι μεν περι τῆν πόλιν γεγενημένοις / ἀκληρήμασιν πάντες Ξάνθιοι συνηχθέσθησαν, οἷον / ται δε δεῖν ὑπέρ ὧν παρακαλοῦσιν ὑπακούσαι προθύ / μως διά τε την ἀπο των θεῶν συγγένειαν και τῶν η / ρῶων και δια τό τον βασιλέα Πτολεμαῖον ἀπόγονον οντά Ἡ / ρακλέους ἀναφέρειν την συγγένειαν ἐπί τους βασι / λεις τους ἀφ' Ἡρακλέους · ει μεν ουν μη συνεβεβῆκει τα κοι / νά της πόλεως ἀσθενεῖν, φανερόν αν την αυτών ἐποί / ησαν ευνοϊαν ὑπερθέμενοι πάντας τῆι φιλανθρωπί / αι ἐπεὶ δ' οὐ μόνον τα κοινά κατανήλωτα< > και δανείων / δε πλήθος ὑπογέγονεν, ἐπιβαλεῖν τε τοις πολίταις / οὔδεμίαν εξεστιν ἐπιβολήν δια την γεγενημένην οἴ / κονομίαν μετά ψήφισματος εις ετη εννέα, οι τε δυ / νατώτατοι τῶν πολιτῶν μεγάλας εἰσίν εισφοράς πε / ποιημένοι προσφάτως δια τους περιστάντας και[ρ]ο[ύ]ς, / ὑπέρ ὧν ἀπελογισάμεθα και τοις πρεσβευταῖς * δια / ταῦτας τας αιτίας της πόλεως πόρομ μεν οὔθεναι / ἔχουσης, δεινόν δ' ηγουμένης εἶναι τους συγγεν / εἰςέ πταικότας περιδεῖν ἐν τηλικούτοις ἀκληρή / μασιν· δεδόχθαι τους ἀρχοντας δανεισαμένους / δούναι τοις πρεσβευταῖς η Φ' εις τον τειχισμόν / της πόλεως, πέμψαι δ' αὐτοῖς και ξένιον τό εκ τοῦ νό / μου · ἵνα δ' ἡ και τοις ἐπιγινόμενοις ὑπόμνημα της προς / Δωριεῖς ὑπαρχούσης οἰκειότητος και της ημετέρας / εις εκείνους δια την συγγένειαν ἐκτενείας, ἀναγρά / ψαι τους ἀρχοντας εις στήλην λιθίνην και ἀναθεῖναι εις / τό ιερόν της Λητοῦς τό τε δόγμα τῶν Αἰτωλῶν και την ἐπι / στολήν την γραφείσαν ὑπό τῶν στρατηγῶν και τῶν συνέ / δρων, ομοίως δε και την ὑπό τῶν Δωριέων ἀποσταλεῖσαν τῆι πόλει / και τό ψήφισμα τῶδε · δούναι δε αὐτό και τοις πρεσβευταῖς / και

Sous le règne de Ptolémaïos, fils de Ptolémaïos et de Bérénikè dieux Évergètes, et de son fils Ptolémaïos, la 17^e année, étant prêtre des dieux Évergètes et du roi Ptolémaïos Andronikos fils de Perlamos, prêtre devant la ville Tlèpolémios fils d'Artapatès, le 2 du mois Audnaios, après réunion d'une assemblée, les Xanthiens, ville et magistrats, ont décidé : Considérant que de la part de la ligue étolienne se sont présentés des ambassadeurs Doriens de la Métropole, les Kyténiens Lamprias, Ainetos et Phegeus, porteurs d'un décret des Étoliens, et d'une lettre des Doriens suivant laquelle, après le récit des événements survenus à leur patrie, et un exposé conforme aux termes de la lettre fait avec grande exactitude et grand soin, ils nous prient de nous rappeler la parenté que nous avons avec eux, héritée des dieux et des héros, pour ne pas rester indifférents à la destruction des murailles de leur cité. Létô, l'archégète de notre cité, n'a-t-elle pas mis au monde chez nous Artémis et Apollon? D'Apollon et de Korônis, fille de Phlégyas descendant de Dôros, naquit en Doride Asclépios. Outre la parenté entre eux et nous qui nous vient de ces dieux, ils nous exposaient également les liens complexes de descendance qu'ils ont avec les héros, en établissant leur généalogie à partir d'Aiolos et de Dôros. Ils nous représentaient encore que les colons, partis de notre pays sous le commandement de Chrysaor fils de Glaukos fils d'Hippolochos, furent pris en charge par Alètès, un des Héraclides. Parti en effet de Doride, Alètès les a secourus alors qu'ils étaient attaqués ; il les délivra du danger qui les menaçait, et fit son épouse de la fille d'Aôr, le fils de Chrysaor. Puis nous représentant par maints autres arguments la sympathie qui depuis les temps anciens les unit étroitement à nous, en raison de cette parenté, ils nous demandaient de ne pas rester indifférents à l'anéantissement de la plus grande des cités de la Métropole, mais au contraire de l'assister dans la reconstruction de ses murailles, dans la mesure de nos possibilités, et de rendre manifeste aux yeux des Grecs la sympathie que nous portons à la ligue de Doride et à la ville de Kyténion, en venant à leur aide d'une manière digne de nos ancêtres et de nous-mêmes. En répondant à leur requête, nous nous montrerions agréables non seulement aux Kyténiens, mais aussi aux Étoliens et à tous les autres Doriens, et spécialement au roi Ptolémée, qui est parent des Doriens par les rois Argéades descendants d'Héraclès. La décision finale est de leur répondre comme suit : au sujet des infortunes de leur cité, tous les Xanthiens ont pris part à leur affliction, et ils croient de leur devoir de répondre de grand cœur à leurs sollicitations, à la fois en raison de la parenté qui les unit par le lien des dieux et des héros,

καλέσαι αυτούς ἐπί ξένια, ν Ἐδοξε τοις Αἰτωλοῖς / πρεσβείας δόμεν τοις Δωριέοις ποτί τε τας πόλεις τας / συγγενείς και τους βασιλείς τους ἀπό Ἡρακλέος Πτολε / μαῖον και Αντίοχον · τους δε ἀποσταλέντας διαλεγέσ / θαι Οπως και δια ταν ποτί Δωριείς συγγένειαν και δια ταν ποτ' Αἴτω / λούς συναντιλάβωνται τοῦ τειχισμοῦ τας πόλιος τών Κυτε / νιέων δπως συνοικισθῆι ταν ταχίσταν. ν Ἀγέλαος, Πανταλέ / ων, Μολοσσός και οί σύνεδροι τών Αιτωλών Ξανθίων ται βου / λαι και τώ δάμωι χαίρειν. Λ[α]μπρίας, Αἰνετος, Φηγεύς, οί ἀπο / δεδωκότες ὑμῖν ταν ἐπιστολάν, ἐντί μεν Δωριείς ἐκ Κυ / τενίου, παραγεγόναντι δε ποθ' ὑμέ πρεσβεύοντες παρά / τών Αιτωλών περὶ τειχισμοῦ τας τών Κυτενιέων πόλιος · κα ___ / λώς ούν ποιήσετε και ἐνεκεν ἀμών και του κοινού των Αιτω / λών και τās ποτί Δωριείς οἰκειότατος ὑμῖν υπάρχουσας, / διακούσαντες αυτών μετά φιλανθρωπίας και εν τα ἀξιούμε / να προθύμως υπακούσαντες. ν Ἐρωσθε. " Δωρ[ι]έων των ἀπό / Ματροπόλιος οί πόλιν Κυτένιον οἰκέοντες Ξανθίων ται βου / λάι και τώ δάμωι χαίρειν. Απεστάλκαμες ποθ' ὑμέ πρέσβ / εις και ἀμεῖς και τοί Αιτωλοί Λαμπρίαν [Π]αγκλέος, Αἰνετον / Πολύτα, Φηγέα Σωτίωνος τους διαλεγησομένους περὶ ὧν / εχοντι τās ἐντολάς · συμβαίνει γαρ ἀμών, καθ' δν καιρόν / ὁ βασιλεύς Ἀντίγονος ἐνέβαλε ἐν ταν Φωκίδα, των τε / τειχέων μέρη τινά καταπεπτώκειν υπό τών σεισμών πα / σαν ταμ πολίων και τους νεωτέρους εἰσβοαθοῆκε<ι>ν ἐν το ἱερό[ν] / του Ἀπόλλωνος του ἐν Δελφοῖς · παραγενόμενος δε ὁ βασι / λεύς ἐν τάν Δωριδα τά τε τείχη ἀμών κατέσκαψε πασάν / ταμ πολίων και τās οικίας κατέκαυσε · ἀξιάζομες ούν ὑμέ / μνασθέντας τās συγγενείας τās υπάρχουσας ἀμῖν / ποθ' ὑμέ μη περιιδεῖν ταμ μεγίσταν ταν ἐν ται Ματροπόλ[ι πό] / λιν Κυτένιον ἐξαλειφθεῖσαν, ἀλλα βοαθοῆσαι ἀμῖν ἐν [τον] / τειχισμόν τās πόλιος καθ' Ὅ και δυνατόν ὑμῖν φαῖνηται ε[ῖ] / μεν, και φανεράν ποιήσαι τοις Ἑλλάνοις ταμ παρ' ὑμών εἴνοια[ν] / ποτί τε το εθνο<ς> ἀμών και ταμ πόλιν, συναντιλαβομένους ἀξίως / και τών προγόνων και ὑμών αυτών και του Ἡρακλέος και τών ἀπο*^ / νων αυτου * και ἀμεῖς δε χάριτας ἀποδωσειμες καθ' β και παρακά / λητε " γινώσκετε δε ού μόνον ἀμῖν ευχάριστος ἐόντες ἀλλα και / [το]ῖς Αἰτωλοῖς και τοις ἀλλοις Δωριέοις πάσι και μάλιστα βασιλεῖ / Πτολεμαίοι δια το συγγενή ἀμών εἶμεν κατά τους βασιλείς.

et par le fait que le roi Ptolémée, qui est descendant d'Héraclès, fait remonter cette parenté aux rois de la lignée d'Héraclès. Assurément, si les finances de notre cité ne s'étaient pas trouvées dans un état grave, les Xanthiens auraient manifesté clairement leur sympathie, en ne laissant la palme à personne pour la générosité. Toutefois, comme non seulement le trésor public est à sec, mais qu'au surplus l'endettement ne fait que croître, comme il n'est pas possible d'autre part d'imposer aucune taxe supplémentaire aux citoyens à cause du règlement financier établi par décret, pour une durée de neuf ans, comme aussi les citoyens les plus riches se trouvent avoir versé récemment des contributions considérables en raison des difficultés du moment, que nous avons exposées aux ambassadeurs, pour toutes ces raisons si notre cité se trouve dénuée de ressources, elle n'en trouve pas moins choquant de rester indifférente à la détresse d'un peuple parent frappé de telles infortunes; qu'il soit décidé que les archontes feront un emprunt pour donner aux ambassadeurs 500 drachmes afin de reconstruire les murailles de leur cité, et qu'ils leur feront tenir aussi le présent d'hospitalité prévu par la coutume. Et afin que les générations futures gardent la mémoire de nos liens d'amitié avec les Doriens, et du zèle que notre parenté nous inspire pour eux, que les archontes fassent graver sur une stèle de marbre et consacrer dans le sanctuaire de Létô le décret des Étoliens avec la lettre écrite par les stratèges et les synèdres, et pareillement celle que les Doriens ont envoyée à notre cité, ainsi que le présent décret. Que ce décret soit aussi remis aux ambassadeurs et qu'on les invite à un banquet. (DÉCRET DES ÉTOLIENS) Les Étoliens ont décidé de confier aux Doriens le soin d'envoyer des ambassades auprès des cités parentes et des rois descendants d'Héraclès, Ptolémée et Antiochos. Les envoyés leur demanderont dans leur exposé qu'en raison de leur parenté avec les Doriens et avec les Étoliens ils participent à la reconstruction des murailles de la cité des Kyténiens, afin qu'elle soit repeuplée le plus tôt possible. (LETTRE DES MAGISTRATS ET DES SYNÈDRES ÉTOLIENS) Agélaos, Pantaléôn, Molossos et les synèdres des Étoliens, au conseil et au peuple de Xanthos, salut. Lamprias, Ainetos et Phegeus, qui vous ont remis cette lettre, sont des Doriens de Kyténion, et se présentent devant vous en qualité d'ambassadeurs de la part des Étoliens à propos de la reconstruction des murailles de la ville des Kyténiens. Ainsi donc nous vous serions fort obligés, par considération pour nous, pour la ligue étolienne, et pour les liens d'amitié qui vous unissent aux Doriens, de leur prêter l'oreille avec faveur et de déférer de bon cœur à leur requête. Portez-vous bien. (LETTRE DES DORIENS DE KYTÉNION) Les Doriens de la Métropole qui habitent la ville de Kyténion, au conseil et au peuple de Xanthos, salut. Nous vous avons envoyé comme ambassadeurs, les Étoliens et nous, Lamprias fils de Panklès, Ainetos fils de Polytas, Phegeus fils de Sôtiôn, qui doivent vous informer de vive voix conformément à leurs instructions. Voici ce qui nous arrive. A l'époque où le roi Antigone a envahi la Phocide, des portions des murailles de toutes nos villes s'étaient écroulées sous l'effet de tremblements de terre. Tandis que nos jeunes soldats étaient allés porter secours au sanctuaire d'Apollon à Delphes, le roi pénétra en Doride, acheva la destruction des murailles de toutes nos villes, et incendia les maisons. Nous vous prions donc de vous rappeler notre parenté avec vous, et de ne pas rester indifférents à l'anéantissement de la plus grande des cités de la Métropole, la ville de Kyténion, mais au contraire de nous assister dans la reconstruction de nos murailles, dans la mesure où vous le jugerez possible, et de rendre manifeste aux yeux des Grecs la sympathie que vous portez à notre peuple et à notre cité, en venant à notre aide d'une manière digne de vos ancêtres et de vous-mêmes, d'Héraclès et de ses descendants. Quant à nous, nous vous rendrons les marques de gratitude que vous nous demanderez. Sachez bien qu'ainsi vous êtes agréables non seulement à nous, mais aussi aux Étoliens et à tous les autres Doriens, et spécialement au roi Ptolémée, parce qu'il est notre parent par les rois.

Ce texte est éclairant à plus d'un titre. A l'été 205 avant J.-C., des ambassadeurs doriens de la ville de Kyténion, au nord de Delphes, sont envoyés par la ligue étolienne en Lycie et en Carie à la suite d'un tremblement de terre et d'une invasion guerrière afin de demander une aide financière aux cités parentes et aux rois descendants d'Héraclès, Ptolémée et Antiochos (βασιλείς τους από Ἡρακλέος Πτολε / μαῖον καὶ Ἀντίοχον).

Devant leurs hôtes, les ambassadeurs soulignent, comme ils en ont été expressément chargés, les liens de parenté qui les unissaient aux Doriens. C'est en Lycie que Létô a mis au monde Artémis et Apollon, lequel engendre Asclépios avec Koronis, fille de Phlégyas issu de Dôros. On notera au passage les libertés prises avec les versions les plus répandues des légendes qui placent plus fréquemment la naissance d'Artémis et Apollon à Délos et celle d'Asclépios à différents endroits, notamment Épidaure, mais jamais en Doride¹. On peut croire qu'en fonction de leur auditoire, les ambassadeurs jouaient avec les variantes les plus appropriées. Après ce rappel de la parenté par les dieux, les Kyténiens prolongent la parenté par une généalogie héroïque » aux liens complexes » : Chrysaor, fils de Glaukos, fils d'Hippolochos, parti de Lycie, est accueilli par Alètès, un Héraclide originaire de Doride, qui épouse même la fille d'Aor, fils de Chrysaor. Ce serait donc un devoir pour les Lyciens d'aider leurs parents doriens, d'autant que ceux-ci étaient également parents du roi Ptolémée, lui aussi descendant du roi Héraclès par les rois argéades de Macédoine (κατά τους βασιλείς / τους ἀφ' Ἡρακλέους Ἀργεάδας). Ce à quoi les Xanthiens répondent qu'en raison de cette parenté, et notamment celle du roi Ptolémée descendant des rois issus d'Héraclès, ils feront de leur mieux en dépit de leur propre dénuement.

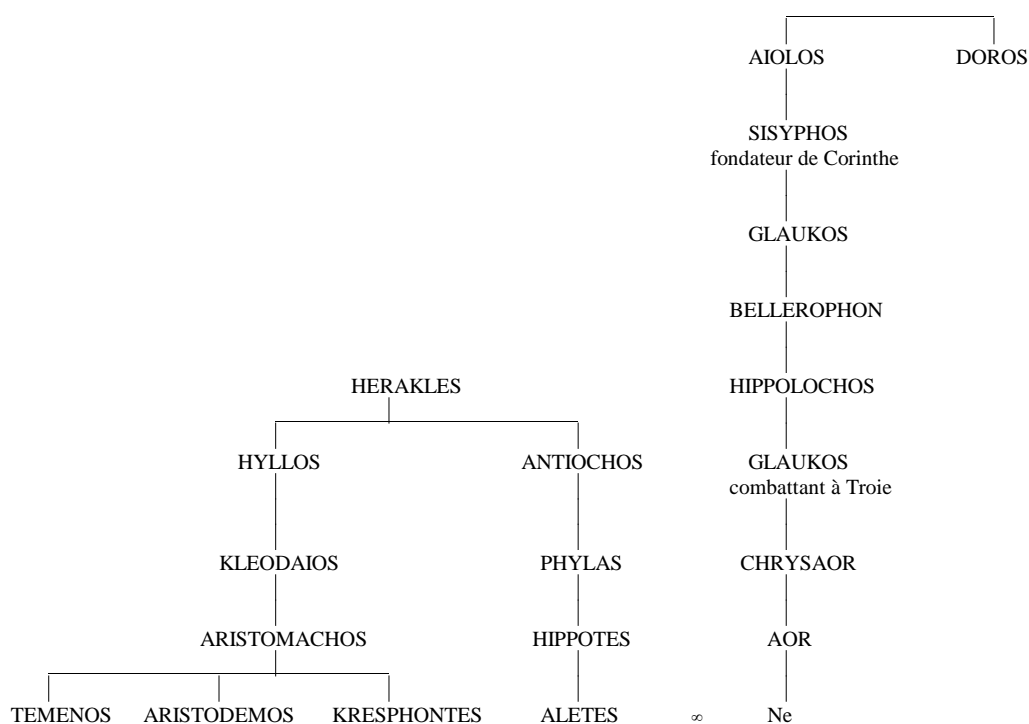
Ce texte apporte des éclaircissements inédits à la généalogie des descendants de Sarpédon et de Sisyphe : Chrysaor, éponyme de la Chrysaorie, confédération de cités grecques de Carie est ainsi clairement révélé². En outre, le nom d'Aor livre le nom de l'éponyme d'une tribu de la ville de Corinthe, également attestée dans sa colonie de Corcyre. Rien de plus naturel, comme le souligne C. Hadzis puisqu'Alètès, dont nous apprenons désormais qu'il était le gendre d'Aor, est crédité du synoecisme de Corinthe et de la fondation de ses huit tribus³. Au final, il est possible de construire le *stemma* suivant⁴ :

¹ J. BOUSQUET, 1988, p. 30-35.

² On disposait certes d'une notice de Stéphanos de Byzance, s. v. Mylasa, qui précisait que cette « ville de Carie était nommée d'après Mylasos, fils de Chrysaor, fils de Glaukos, fils de Sisypchos, fils d'Aiolos » (p. 461). Mais la généalogie, ainsi tronquée par la confusion entre Glaukos I et Glaukos II, ne pouvait être exploitée correctement.

³ *Suda*, s. v. Πάντα ὀκτώ (π 225) : ... οἱ δέ, ὅτι Ἀλήτης κατὰ χρησμόν τοὺς Κορινθίους συνοικίζων ὀκτώ φυλάς ἐποίησε τοὺς πολίτας καὶ ὀκτώ μέρη τὴν πόλιν (« D'autres disent que, lorsqu'Alètès, suivant un oracle, effectua le synoecisme de Corinthe, il divisa les citoyens en huit tribus et la ville en huit parts »).

⁴ Voir notamment C. HADZIS, 1997, p. 2-3.



On voit à partir de ce seul exemple, qui est loin d'être unique, à quel point les rapports de parenté entre villes ou États influent sur les relations réelles entre États à l'époque historique.

E) Les généalogies comme vecteur aristocratique

Très tôt, l'organisation généalogique d'une société sous tend différents clivages. Si l'espèce humaine dans son ensemble trouve son origine dans le divin, tous ne peuvent revendiquer un dieu majeur et encore moins énumérer les degrés intermédiaires qui les lient à la divinité. Ceux qui le peuvent et qui se sont appropriés un dieu particulièrement attractif forment de fait une élite. En Grèce, une partie du genre humain doit sa naissance à de simples pierres jetées par Deucalion et Pyrrha par dessus leurs épaules. C'est quand même autre chose d'être issu directement de Zeus, fût-ce de sa cuisse !

Non que la généalogie soit un genre qui se cantonne exclusivement aux aristocrates. Tout comme nos concitoyens actuels, les Grecs étaient férus de généalogies et celles-ci intervenaient aussi dans des contextes non nobles : par exemple pour justifier de la succession à une prêtrise ou de l'appartenance à une corporation professionnelle donnée qui était, le plus souvent, héréditaire (comme les poètes, les musiciens, les graveurs, les

médecins). Pouvoir justifier d'un père ayant exercé la même charge ou la même profession, ou pouvoir exhiber un lien quelconque, par adoption ou mariage par exemple, avec le reste de la congrégation revêtait un rôle capital.

a) Généalogie et tradition familiale aristocratique

Pour autant ces appartenances se limitaient à un lien avec un prédécesseur direct et ne nécessitaient aucune forme de profondeur. Un médecin sera certes un descendant lointain d'Asclépios auquel il se doit de sacrifier, mais avant tout un fils, frère ou gendre de médecin. Une prétention généalogique détaillée revendiquant une longue lignée remarquable est une tout autre affaire. Il s'agit cette fois d'un critère sélectif prononcé. Une des premières causes d'exploitation des généalogies serait donc, pour l'historiographie dominante, la revendication par un groupe aristocratique d'un pouvoir ou d'une *aura* hérité des ancêtres. La revendication généalogique deviendrait alors un des éléments assurant la suprématie sociale d'un groupe dominant sur le reste de la société¹. A. Duplouy considère ainsi que la généalogie de Miltiade, entièrement fabriquée selon lui par Phérécyde, « offre l'exemple d'une stratégie gentilice des plus abouties » en devenant « un redoutable instrument de reconnaissance sociale »².

Une fois encore, E. K. Varto n'adhère pas à cette conception et développe une thèse opposée. Elle conteste cette spécificité aristocratique de la généalogie en reprenant une fois de plus l'observation de R. Thomas sur l'absence (quasi-)totale de généalogies conduisant d'un aristocrate de l'époque classique à des ancêtres héroïques³. Elle rebondit alors sur cette réflexion : non seulement il n'existe que trois textes de cette sorte pour l'ensemble de l'aristocratie mais encore s'agit-il de textes fragmentaires, d'extraits probablement déformés et dénaturés. Elle remarque qu'il n'est guère possible de d'établir de façon dichotomique une séparation nette dans les généalogies grecques entre un passé mythique et un présent historique. Les écrivains en prose véhiculent le même matériel que les poètes mythiques et dans les rares cas où interviennent à la fois des personnages historiques et des figures mythologiques⁴, la frontière est floue, pour ne

¹ Voir par exemple R. THOMAS, 1989, p. 155 et la bibliographie plus récente chez E. K. VARTO, 2009, p. 122, n. 223, qui récuse toutefois cette conclusion.

² A. DUPLOUY, 2006, p. 61.

³ E. K. VARTO, 2009, p. 122 sqq. Notons que pour R. THOMAS, 1989, p. 178, une ascendance illustre est « une vertu aristocratique essentielle ».

⁴ Ainsi dans les *Odes* de Pindare ou dans la généalogie des Argéades donnée par Hérodote.

pas dire fluide. De façon plus profonde, elle n'observe pas de rapport direct entre la littérature généalogique des anciens Grecs et les préoccupations familiales des élites. Selon elle, ces valeurs aristocratiques auraient dû déboucher sur des filiations directes entre les eupatrides historiques et leurs ancêtres héroïques, ou sur des généalogies « horizontales » traduisant la véritable nature de la parenté grecque de cette époque, tandis que les récits mythologiques sont plutôt verticaux (même s'ils se composent de nombreux segments) et aucun ne descend jusqu'à l'époque historique. De telles généalogies verticales ne sauraient représenter la réalité d'une parenté fondée sur des alliances horizontales entre groupes. Si les généalogies sont quelquefois liées à des personnages historiques, ceux-ci n'interviennent presque jamais au sein de la généalogie. Au mieux peut-on ainsi percevoir quelque chose à propos de la fantaisie de certaines prétentions, mais certainement rien d'une réelle mémoire familiale.

La thèse mérite d'être nuancée. Aussi bien R. Thomas que E. K. Varto sont obligées pour la soutenir d'écarter quelques documents qui ne paraissent pas compatibles avec leurs théories ou de les interpréter de façon orientée.

b) Généalogies longues et mémoire noble

En premier lieu, on doit recadrer l'argument « fort » de R. Thomas, repris et amplifié par E. K. Varto, selon lequel nous n'aurions que trois généalogies complètes reliant un personnage historique aux temps mythologiques. On a vu qu'il s'agit en réalité d'un décompte minimaliste qui omet sous des prétextes divers, et quelquefois fallacieux, d'autres généalogies semblables¹. E. K. Varto va même plus loin que R. Thomas et écarte aussi les listes étendues données par Hérodote, celles des Agiades, des Eurypontides et des Argéades, parce que celles-ci seraient le fruit d'une technique de rédaction et non les inspiratrices de celle-ci. Comme leur nature même est discutée, liste royale ou généalogie, on ne saurait les prendre en compte ici². Voire ! La nature de la liste des ascendants des rois de Sparte n'est discutée que dans l'esprit de certains

¹ Voir *supra*, p. 41 sqq.

² Si les Argéades n'ont pas été discutés de ce point de vue, la littérature sur la nature des listes des Agiades et des Eurypontides est en revanche extrêmement abondante. Il est exact que les historiens ont été un temps divisés sur leur nature (voir D. PRAKKEN, 1940). P. CARTLEDGE, 2002, p. 294-295, par exemple a soutenu qu'Hérodote avait reproduit en réalité une liste royale dans la mesure où de nouveaux fragments prouvent que certains personnages dont il affirme qu'ils n'ont pas régné étaient bien considérés comme rois à Sparte. Mais, comme le note avec justesse E. K. Varto, il est absolument certain que pour Hérodote, il s'agissait bien d'une généalogie. Voir *infra*, p. 699.

historiens, non dans celui d'Hérodote, ce dont convient E. K. Varto. Le fait qu'on ignore la source de son information et la forme de celle-ci ne permet ni de supposer une liste ou des annales locales ni d'éliminer un ouvrage antérieur (Hécatée, Charon de Lampsaque) ni surtout de ne pas tenir compte de ces listes. Car quoi qu'on fasse ou dise, il n'en demeure pas moins qu'elles existent et sous cette forme linéaire.

E. K. Varto omet aussi toute référence au passage de Platon qui s'agace de ses contemporains énumérant complaisamment leurs vingt-cinq premiers ancêtres. Pourtant cette diatribe prouve qu'Hécatée était loin d'être seul à posséder la liste complète de ses lointains ascendants et qu'il n'était absolument pas rare pour un aristocrate vaniteux de pouvoir citer l'ensemble de ses aïeux jusqu'à l'époque mythique¹.

Quant aux trois listes qui restent et que E. K. Varto est bien contrainte d'accepter comme telles, elle les considère malgré tout comme témoignages négligeables puisque (désormais) réduites à trois exemples seulement et contraires au reste de la littérature. Et pour être sûre qu'aucun usage n'en sera fait, elle charge le trait : la généalogie d'Hécatée, que nous n'avons pas, n'a donc peut-être jamais existé, au moins sous cette forme. Celle d'Hippokratès, dont il n'est pas si assuré qu'elle figurait chez Phérécyde², n'aurait aucun rapport avec une quelconque valeur aristocratique mais aurait comme seul propos de souligner la transmission du savoir médical, tout comme les listes de rois de Sparte ne serviraient qu'à valider la capacité de leurs descendants au commandement sans rien ajouter à leur prestige. Celle de Miltiade, qui au regard des autres fragments de Phérécyde, ne pourrait absolument pas avoir été rédigée sous la forme qui nous a été conservée. Et celle d'Héropythos pour finir, composée de noms inconnus qui pourraient alors être ceux de héros ou divinités locales. Du moins l'affirme-t-elle parce qu'il n'y aurait autrement aucune gloire à aligner ainsi une liste de noms d'obscurs gens du commun ?³ Donc ici encore une généalogie non seulement atypique, mais entièrement fabriquée.

¹ Plat., *Théét.*, 174a-b. Voir *infra*, p. 151, le commentaire à propos de ce texte, pourtant discuté par R. THOMAS, 1989, p. 175.

² D'autres auteurs vont même plus loin puisqu'ils croient que le Phérécyde en question est un auteur inconnu qui n'a aucun rapport avec le célèbre mythographe. Voir *infra*, p. 735 sqq.

³ E. K. Varto s'appuie ici sur des remarques de A. DUPLOUY, 2006, p. 60 à propos de héros ou divinités locales dont nous n'aurions pas gardé trace, et sur une autre de R. THOMAS, 1989, p. 159, qui souligne que le premier nom, Kyprios père d'Eldios (ou, moins probablement, le Chyprien Eldios), ayant l'honneur d'ouvrir la généalogie devait être, lui au moins, un personnage spécial.

Critiques bien faibles qui reposent sur plus de présupposés que de certitudes. Avec ce genre d'arguments, il faudrait jeter une part non négligeable de nos prosopographies. En fait, il eût mieux valu en bonne méthode chercher à dresser une liste exhaustive des généalogies complètes et en déduire des conclusions plutôt que de tenter d'éliminer à tout prix les quelques exemples dont nous disposons au profit d'une théorie pré-construite.

J. G. Taylor par exemple, qui suit généralement R. Thomas, convient que les généalogies complètes retraçant la filiation des aristocrates de l'époque classique jusqu'à un dieu, devaient être fréquentes et constituer des « preuves de noblesse » que tout aristocrate se devait de pouvoir produire. Les quelques cas qui nous restent, comme le *stemma* de Miltiadès ne sont pas des exceptions mais des vestiges¹.

c) Généalogie : une affaire individuelle ou familiale ?

Pour le reste, il est certes admissible qu'une généalogie revendiquée servait en premier lieu les intérêts d'un individu en particulier : l'auteur de la généalogie ou celui auquel elle était dédiée². Mais dans le même temps la gloire en rejaillissait sur l'ensemble de la famille dont l'individu n'était qu'un élément indissociable. Vouloir le retrancher de sa parenté pour en faire l'unique bénéficiaire d'une filiation qui n'aurait alors rien à voir avec une éventuelle tradition familiale semble relever de l'hypercritique.

Le rôle omniprésent de la généalogie dans une Grèce dominée par une aristocratie forte s'oppose à cette conclusion. N'est-il pas trop subtil de dire que la généalogie est affaire de personnes isolées et non de familles ? Un individu reste avant tout le maillon intermédiaire de la chaîne qui relie ses ascendants à sa postérité. Quand un personnage historique s'avise de proclamer la gloire de ses ancêtres, ne faut-il pas entendre qu'il le fait pour l'ensemble des siens et non au bénéfice de sa seule personne ? Lorsqu'Énée déroule son arbre généalogique dans l'*Iliade*, le plus long du poème, il n'oublie pas d'y inclure ses oncles et son cousin³ :

¹ J. G. TAYLOR, 2000, p. 31.

² E. K. VARTO, 2009, p. 149, observe, à l'appui de sa thèse sur un bénéfice « individuel » des généalogies, que celles-ci concernent des personnages riches ou puissants. Evidemment, qui pouvait s'attendre à ce qu'il en fût autrement ?

³ Hom., *Il.* XX, 215-241 : Δάρδανον αὖ πρῶτον τέκετο νεφεληγερέτα Ζεὺς, / κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὐ πῶ Ἴλιος ἰρή / ἐν πεδίῳ πεπόλιστο πόλις μερόπων ἀνθρώπων, / ἀλλ' ἔθ' ὑπρωρείας ᾤκειον πολυπίδακος Ἴδης. / Δάρδανος αὖ τέκεθ' υἱὸν Ἐριχθόνιον βασιλῆα, / ὃς δὴ ἀφνειότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων / τοῦ τρισχίλια ἵπποι ἔλος κάτα βουκολέοντο / θήλειαι, πάλοισιν

C'est Dardanos que, d'abord, engendra Zeus, assembleur de nuages. Il fonda Dardanie car la sainte Ilion, dans la plaine, n'était pas encore établie, cité d'hommes doués de la parole ; ils habitaient encore les contreforts de l'Ida abondant en sources. Dardanos, à son tour, engendra un fils, le roi Érichthonios, qui devint le plus riche des mortels. Il avait trois mille cavales paissant dans les prés humides, juments fières de leurs pouliches bondissantes. Borée s'en éprit tandis qu'elles paissaient et, sous l'aspect d'un cheval à crinière bleue, coucha près d'elles. Elles, engrossées, mirent bas douze pouliches. Celles-ci, quand elles bondissaient sur les champs de blé, couraient sur la cime des épis sans les courber ; quand elles bondissaient sur le large dos de la mer, elles couraient sur la cime des vagues blanchissantes. Trôs, qu'Érichthonios engendra, fut roi des Troyens ; de Trôs, à son tour, trois fils irréprochables naquirent, Ilos, Assarakos et Ganymède, rival des dieux, qui devint le plus beau des mortels. Celui-ci, les dieux le ravirent au ciel pour verser à boire à Zeus, afin que, vu sa beauté, il fût parmi les immortels. Ilos engendra un fils, l'irréprochable Laomédôn ; Laomédôn engendra Tithôn et Priam, et Lampos, et Klytios, et Hikétaôn, rejeton d'Arès. Assarakos eut Kapys, et celui-ci Anchises, pour enfant. Moi, je suis né d'Anchises, et Priam engendra le divin Hector. Voilà la race, le sang dont je me vante d'être.

La prétention généalogique à une ascendance divine n'est pas la sienne propre mais celle de toute sa famille. Or, les poèmes d'Homère ont été rédigés puis mis en forme au sein d'une société aristocratique dont l'élite était particulièrement fière de ses liens avec leurs ancêtres de l'époque héroïque. Et de fait, une généalogie est par définition un pont reliant le passé au présent, en cours de réalisation. Les Grecs en avaient parfaitement conscience, pour qui la première définition de l'aristocratie est l'illustration de la naissance comme le rappelle Aristote¹ :

La noblesse (*eugéneia*), c'est l'honneur des ancêtres ... la noblesse réside dans la haute valeur de la race

et cela reste encore sa principale définition pour Diogène Laërce qui écrit plusieurs siècles plus tard² :

ἀγαλλόμεναι ἀταλησι. / τάων καὶ Βορέης ἠράσσατο βοσκομενάων, / ἵπῳ δ' εἰσάμενος παρελέξατο κυανοχαίτη· / αἶ δ' ὑποκυσάμεναι ἔτεκον δυοκαίδεκα πόλους. / αἶ δ' ὅτε μὲν σκιρτῶν ἐπὶ ζειδῶρον ἄρουραν, / ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θεόν οὐδὲ κατέκλων / ἄλλ' ὅτε δὴ σκιρτῶν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης, / ἄκρον ἐπὶ ῥηγμίνος ἀλὸς πολιοῖο θέεσκον. / Τρῶα δ' Ἐριχθόνιος τέκετο Τρώεσσι ἀνακτα· / Τρῶος δ' αὐτρεῖς παῖδες ἀμύμονες ἐξεγένοντο / Ἴλος τ' Ἀσσάρακος τε καὶ ἀντίθεος Γανυμήδης, / ὃς δὴ κάλλιστος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων· / τὸν καὶ ἀνθρείψαντο θεοὶ Διὶ οἰνοχοεῦν / κάλλεος εἵνεκα οἷο ἴν' ἀθανάτοισι μετεῖη. / Ἴλος δ' αὐττέκεθ' υἱὸν ἀμύμονα Λαομέδοντα· / Λαομέδων δ' ἄρα Τιθωνὸν τέκετο Πριάμῳ τε / Λάμπῳ τε Κλυτίῳ θ' Ἴκετάονα τ' ὄζον Ἄρηος· / Ἀσσάρακος δὲ Κάπυν, ὃ δ' ἄρ' Ἀγχίσην τέκε παῖδα· / αὐτὰρ ἔμ' Ἀγχίσης, Πριάμος δ' ἔτεχ' Ἑκτορα δῖον. / ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὐχομαι εἶναι.

¹ Arist., *Rhét.*, II, 15, 2-3.

² Diog. Laert., III, 88-89 : Διαίρεται δὲ ἡ εὐγένεια εἰς εἶδη τέτταρα. Ἐν μὲν, ἐὰν ὦσιν οἱ πρόγονοι καλοὶ κάγαθοὶ καὶ δίκαιοι, τοὺς ἐκ τούτων γεγεννημένους εὐγενεῖς φασιν εἶναι. Ἄλλο δέ, ἂν ὦσιν οἱ πρόγονοι δεδυναστευκότες καὶ ἄρχοντες γεγεννημένοι, τοὺς ἐκ τούτων εὐγενεῖς φασιν εἶναι. Ἄλλο δέ, ἂν ὦσιν οἱ πρόγονοι ὀνομαστοί, οἷον ἀπὸ στρατηγίας, ἀπὸ στεφανιτῶν ἀγώνων· καὶ γὰρ τοὺς ἐκ τούτων γεγεννημένους εὐγενεῖς προσαγορεύομεν. [89] Ἄλλο εἶδος, ἐὰν αὐτὸς τις ἢ γεννάδας τὴν ψυχὴν καὶ μεγαλόψυχος· καὶ τοῦτον εὐγενῆ φασιν· καὶ τῆς γε εὐγενείας αὕτη κρατίστη. Τῆς ἄρα εὐγενείας τὸ μὲν ἀπὸ προγόνων ἐπιεικῶν, τὸ δὲ δυναστῶν, τὸ δὲ ἐνδόξων, τὸ δ' ἀπὸ τῆς αὐτοῦ καλοκαγαθίας. Voir aussi C. BADEL, 2005, p. 296-297.

Il y a quatre espèces de noblesse (*eugéneia*) : on appelle nobles ceux dont les ancêtres ont été vertueux et justes ; ceux qui descendent d'hommes puissants ou revêtus de quelque commandement ; ceux dont les aïeux se sont fait un nom à la tête des armées ou par quelque couronne remportée dans les concours ; [89] Ceux enfin qui se distinguent par leur grandeur d'âme et leurs qualités personnelles. Le mérite personnel est la noblesse par excellence. — La noblesse tient donc aux vertus des ancêtres, à leur puissance, à leur illustration, à des qualités personnelles.

Les aïeux étaient d'ailleurs l'un des premiers thèmes qu'il convenait d'évoquer lorsqu'on faisait l'éloge de quelqu'un¹ :

En tenant bien compte de ces réflexions, aussitôt après l'exorde, nous aborderons la généalogie. Car l'origine peut être ou illustre, ou obscure pour les hommes, de même que pour le reste des êtres. On a donc toute raison de vouloir faire connaître la race d'un homme, ou de tel autre être dont on s'occupe ... Voici maintenant pour la généalogie proprement dite. S'il y a des ancêtres honorables, il faut les prendre tous l'un après l'autre, jusqu'à leur descendant dont on fait l'éloge, et faire saillir quelque chose d'illustre dans la vie de chacun de ces ancêtres, en y apportant, d'ailleurs, une certaine concision. Si les premiers ancêtres sont réellement honorables, et que les autres par hasard n'aient rien fait qui soit digne d'être rappelé, il faut s'arrêter aux premiers, comme on vient de le dire, et passer les autres sous silence, en donnant pour prétexte que les ancêtres sont si nombreux que ce serait dépasser les bornes et allonger bien inutilement son discours, que de vouloir parler de tous sans aucune exception. Il faut dire, ensuite, que tout le monde admet que, quand on sort d'une race illustre, il y a grande apparence qu'on ressemblera à ses aïeux et qu'on égalera leurs vertus. Si les ancêtres les plus reculés ont été peu honorables, et que les ancêtres les plus voisins sont illustres, c'est uniquement de ces derniers qu'il faut faire la généalogie, en ajoutant qu'il serait bien inutile de s'adresser un peu longuement aux prédécesseurs. Mais quant à ceux qui avoisinent le temps de la personne qu'on doit louer, on fera valoir toutes les vertus qu'ils ont montrées : « Il est clair, dira-t-on, que les ancêtres ont été nécessairement honorables; car on ne croira jamais que des gens aussi vertueux, aussi dignes que ceux dont on parle aient pu sortir d'ancêtres sans honneur ». S'il n'y a rien de remarquable à rapporter des ancêtres, dites que la personne dont vous entretenez votre auditoire a elle-même toutes les vertus, et ajoutez qu'on est toujours bien né quand la nature nous a comblés de toutes les vertus requises. Il faut aller plus loin et critiquer les gens qui se rejettent toujours sur leurs aïeux pour en faire l'éloge, en ajoutant qu'il y a bien des gens qui, sortis d'une race illustre, n'ont pas su s'en montrer dignes. Dites aussi que c'est telle personne de ce temps que vous avez entrepris de louer, et non pas ses ancêtres. C'est par les mêmes procédés qu'on ferait la généalogie d'ancêtres déshonorés. Et voilà comment il faut employer les considérations de race dans les éloges, ou dans les blâmes, qu'on peut avoir à faire.

On admettra volontiers qu'il a bien dû se trouver de temps à autre des aristocrates dont on pouvait louer sans honte les aïeux et donc il faut croire que l'on était alors à même d'en dresser la liste, et pas seulement sur trois (ou quatre) générations. Alors peut-on réellement soutenir avec A. Duplouy² que ces noms mémorisés n'étaient que des noms inventés au hasard pour remplir le vide de la mémoire généalogique ? Pour certains d'entre eux, pourquoi pas ? Mais certes pas pour tous. Entre les noms fournis par la mythologie et ceux des ancêtres historiques directs, il manquait nécessairement des

¹ Ps.-Arist., *Rhét. Alex.*, c. 35.

² Voir *supra*, p. 2, n. 1. L'affirmation reste néanmoins gratuite la plupart du temps, notamment dans le cas des ancêtres d'Héropythos.

noms pour faire bonne mesure. Ceux-là pouvaient bien être inventés, mais non au hasard. On puisait dans la tradition familiale (dans le cas de Miltiade ou d'Hippocrate), ou dans l'allégorie (dans le cas d'Homère ou des premiers Eurypontides), peut-être aussi dans le stock des noms courants de la mythologie à laquelle ils se rattachaient d'assez près. Mais dans tous les cas, ces noms douteux n'apparaissent qu'assez haut dans la généalogie. Si l'on se fonde sur le tableau précédent et son commentaire (en appendice), on voit que les premiers noms incertains (non nécessairement inventés) se présentent aux générations suivantes :

8^e génération/20 pour Alexandros I^{er} de Macédoine

8^e génération/19 pour Kléoménès de Sparte

9^e génération/20 pour Léôtychidas de Sparte

5^e génération/13 pour Téléstès de Corinthe

5^e ou 9^e génération/17 pour Hippokratès de Cos

7^e génération/15 pour Miltiadès d'Athènes

5^e génération/20 pour Kleidikos d'Athènes

15^e génération/15 pour Héropythos

9^e génération/9 pour Kléarchos de Cyrène

4^e génération/16 pour Aristokratès d'Arcadie

On ne peut donc pas à proprement parler dire que l'invention seule préside à la confection de ces généalogies.

Sur les seules bases dont nous disposons, il est vraiment impossible de déterminer si une généalogie était constituée à partir de (presque) rien par un auteur à gages comme le soutient R. Thomas ou formée à partir d'une véritable mémoire familiale. La seconde option est pourtant de loin la plus vraisemblable puisque dans le premier cas il faudrait admettre que nous avons affaire à une société dont le système de valeurs repose sur la naissance, férue de généalogie, dont l'éducation des élites consistait en l'apprentissage de dizaines ou centaines de noms de héros, mais dont les aristocrates étaient incapables de retenir plus de deux ou trois noms de leurs ascendants. Admettre encore que ces maisons anciennes n'avaient aucun souci de sauvegarder les informations sur lesquelles reposait leur prestige, ou, si elles l'ont fait, que ces données n'ont jamais été utilisées par les auteurs chargés de véhiculer leurs généalogies qui n'auraient eu recours qu'à leur propre imagination. Tout cela n'est pas seulement improbable, au plus haut degré, c'est

démontrablement faux. Les longues généalogies conservées sont fiables jusqu'à la septième génération en moyenne, et les exemples de Pindare ou Simonide prouvent l'implication des familles dans la perpétuation de leurs prétentions généalogiques ainsi que la minutie de certains détails qu'elles étaient à même de fournir. M. Miller a souligné que les grandes familles ne pouvaient se maintenir à la tête des offices ou des prêtrises qu'en faisant intervenir des parents plus éloignés, car autrement les défaillances démographiques auraient éliminé la plupart d'entre elles¹. Cela suppose une connaissance assez étendue aussi bien verticalement qu'horizontalement de la parenté, qui va nécessairement au-delà de trois petites générations. Personne ne soutiendra non plus qu'Hérodote a inventé la liste des rois de Sparte ou des rois de Macédoine. Il les a trouvés à Sparte ou en Macédoine. Rien ne permet de discréditer les ancêtres de Héropythos pour la seule raison qu'il s'agit de noms d'inconnus. Et qu'aurait-on dit alors s'il s'était agi de noms célèbres ?

F) Les Généalogies comme preuve de transmission d'un trait héréditaire

Lorsque les Grecs s'initiaient à l'œuvre de Platon, ils le faisaient en commençant par le dialogue *Le premier Alcibiade*, et celui-ci débutait par cette question triviale² :

Est-il vraisemblable que les meilleures natures se rencontrent dans les races les mieux nées, oui ou non ?

La question posée par Socrate n'en est pas une dans le sens où elle contient sa propre réponse : les meilleures natures se rencontrent dans les races les plus nobles.

Déjà, chez Homère, lorsque les héros récitent leur généalogie, ils le font en précisant que celle-ci est bien connue de tous et s'en servent pour justifier leur propre bravoure en mettant en avant celle de leur(s) ancêtre(s). Et le plus souvent de manière attendue, le vainqueur est celui qui avait déjà l'ancêtre le plus fort, comme si la valeur était simplement une question d'héritage. C'est là un trait bien connu de la généalogie chez les Grecs que l'on retrouve durant toute l'étendue de leur histoire³. Pindare par exemple énumère pour chacun des vainqueurs qu'il célèbre les victoires de ses parents proches véhiculant ainsi l'idée que le triomphe aux concours est une affaire de famille, presque une obligation familiale. Alkimédôn d'Égine est ainsi le sixième membre de sa famille à

¹ M. MILLER, 1970, I, p. 169 ; *Ead.* (= M. BROADBENT), 1968, p. 39 sqq.

² Plat., *Prem. Alc.*, 120d-e : Πότερον εἰκὸς ἀμείνους γίγνεσθαι φύσει ἐν γενναίοις γένεσιν ἢ μή.

³ Voir VAN GRONINGEN, 1953, p. 47-61 ; R. THOMAS, 1989, p. 175 sqq. ; A. MÖLLER, 1996, p. 19 ; E. K. VARTO, 2009, p. 136.

être couronné¹. Au V^e siècle avant notre ère, les aèdes de Chios se réclament du sang d'Homère et le médecin Hippokratès descend directement du dieu de la médecine Asclépios. Un millénaire plus tard, le diadoque de l'académie néoplatonicienne revendique une filiation directe depuis Solon et Platon. On a vu au chapitre précédent que E. K. Varto souligne le rôle de la généalogie complète des rois de Sparte dans l'affirmation de leur capacité héréditaire à exercer un commandement important. Même si je rejette le caractère exclusif de cet objet, il n'en demeure pas moins fort probable².

Le rapport entre hérédité d'une caractéristique et filiation était tellement fort que nombre de corporations considéraient que tous leurs membres appartenaient à une même famille. Les exemples les plus connus sont les Homérides de Chios ou les Asclépiades de Cos. Pour ces derniers, on dispose même d'un texte particulièrement éclairant de Tzetès³ :

Sont appelés Asclépiades au sens propre du terme ceux dont la lignée descend de cette origine [i. e. d'Asclépios], qu'ils soient médecins ou qu'ils exercent une autre activité, comme Hippocrate et bien d'autres. Mais tous les médecins sont dits, par une extension d'emploi abusive, Asclépiades du fait d'un tel art.

Comme le souligne J. Wilgaux, les membres du *génos* choisissaient de préférence la carrière médicale et qu'inversement on tentait d'intégrer au *génos*, par mariage ou simple cooptation, tous ceux qui pratiquaient la médecine.

La conception de l'hérédité des aptitudes sera pareillement un des fondements de la société romaine pour laquelle la *uirtus* d'un homme admirable se transmettait à ses descendants qui avaient pour principal devoir de ne pas trahir cette transmission et de rester dignes de cet héritage. Idéal que les auteurs de la fin de la République jugeaient désormais dévoyé par leurs contemporains.

¹ Pind., *Ol.*, VIII, 75.

² Il n'est pas indifférent en effet, comme le souligne E. K. Varto, qu'Hérodote introduise à chaque fois la filiation du roi spartiate au moment où celui-ci est confirmé comme généralissime des troupes grecques fédérées à la veille d'une bataille capitale : Léonidas aux Thermopyles, Léotychidas après Salamine et Mykalè et Pausanias à Platées. En revanche je suis plus réservé sur l'argumentation qui consiste à y voir une preuve supplémentaire dans la précision d'Hérodote sur les ancêtres de Léotychidas, tous rois sauf sept. Plutôt qu'insister ainsi sur la qualité royale de tous les autres, je crois qu'il eût été plus pertinent dans cette optique de ne rien dire du tout.

³ Tzet., *Chil.*, 721 sqq., cité par J. WILGAUX, 2011, p. 335.

5] Expression et formulation

La généalogie a toujours été un genre populaire, notamment dans les mondes grecs et romains. On le sait par le nombre d'expressions du genre, que l'on trouve aussi bien dans l'épigraphie que dans l'iconographie ou dans l'enseignement et la littérature.

Mais le premier mode d'expression d'une prétention généalogique, celui qui affiche de la manière la plus immédiate celle-ci, reste le plus souvent le nom. Si celui-ci est le plus souvent choisi en l'honneur d'un parent proche, il sert aussi à marquer la filiation envers un lointain ancêtre. Hérodote précise que le tyran Pisistrate d'Athènes avait été ainsi nommé pour souligner qu'il descendait de Peisistratos, fils du héros Nestor¹. Au I^{er} siècle de notre ère, un Périklès et un Thémistoklès revendiquent dans leurs inscriptions une filiation directe depuis leurs homonymes célèbres, revendications que leurs seuls noms rendaient déjà évidente à leurs contemporains². Lorsqu'un certain Alexandros, Macédonien de Mégalopolis, décida de mettre en avant sa filiation depuis Alexandre le Grand, il commença par donner à ses deux fils les noms de Philippos et d'Alexandros³.

Viennent ensuite les expressions littéraires, par définition les plus élaborées. Le témoignage direct des textes qui nous restent ne représente hélas qu'une toute petite part de la production antique, qui comptait de nombreux fleurons du genre comme Phérécyde, dont Denys d'Halicarnasse précise qu'il « ne le cédait à personne comme généalogiste »⁴, jugement flatteur sous la plume d'un historien et critique littéraire chevronné. C'est que la généalogie chez les Grecs ne se limitait pas à l'énumération d'une sèche liste de noms mais était le prétexte à de nombreux récits légendaires qui entrecoupaient la relation et en rendaient l'abord attractif⁵. Outre les fragments qui survivent de ces œuvres, on peut aussi être assuré de l'importance de la généalogie dans les œuvres littéraires grâce aux remarques, parfois cruelles, d'auteurs qui déplorent cet

¹ Hdt, V, 65 : Ἐπὶ τούτου δὲ καὶ τῶντο οὖνομα ἀπεμνημόνευσε Ἴπποκράτης τῷ παιδί θέσθαι τὸν Πεισίστρατον, ἐπὶ τοῦ Νέστορος Πεισιστράτου ποιούμενος τὴν ἐπωνυμίην (« Hippokratès donna à son fils le nom de Peisistratos parce qu'un des fils de Nestor l'avait porté »). En réalité, le tyran reprenait en premier lieu le nom d'un aïeul plus récent, archonte en 669/8 : J. K. DAVIES, 1971, p. 445.

² IG, II², 3546, 1-6. *Infra*, p. 463.

³ Appien, XI, 13 (50). *Infra*, p. 633.

⁴ Dion. Hal., *Ant. Rom.*, I, 13, 1 : Φερεκύδην τὸν Ἀθηναῖον, γενεαλόγων οὐδενὸς δεύτερον.

⁵ Voir R. THOMAS, 1989, p. 174 ; E. K. VARTO, 2009, *passim*.

engouement pour un sujet qu'ils jugent futile¹. Ainsi Platon en donne-t-il une illustration plaisante dans son *Hippias majeur*² :

SOCRATE

Mais, au nom des dieux, Hippias, en quelle occasion t'applaudissent-ils et t'écoutent-ils avec plaisir ? [285c] C'est apparemment quand tu leur parles du cours des astres et des révolutions célestes, toutes choses que tu connais mieux que personne ?

HIPPIAS

Point du tout : ils ne peuvent supporter ces sciences.

SOCRATE

C'est donc sur la géométrie qu'ils aiment à t'entendre discourir ?

HIPPIAS

Nullement : la plupart d'entre eux ne savent pas même compter, pour ainsi dire.

SOCRATE

Par conséquent, il s'en faut bien qu'ils t'écoutent volontiers, quand tu expliques l'art du calcul.

HIPPIAS

Oui, certes, il s'en faut bien.

SOCRATE

C'est sans doute sur les choses qu'aucun homme n'a distinguées avec plus de précision que toi, la valeur des lettres et des syllabes, des harmonies et des mesures ? [285d]

HIPPIAS

De quelles harmonies, mon cher, et de quelles lettres parles-tu ?

SOCRATE

Sur quoi donc se plaisent-ils à t'entendre et t'applaudissent-ils ? Dis-le-moi toi-même, puisque je ne saurais le deviner.

HIPPIAS

Lorsque je leur parle, Socrate, de la généalogie des héros et des grands hommes, de l'origine des villes, et de la manière dont elles ont été fondées dans les premiers temps, et en général de toute l'histoire ancienne c'est alors qu'ils m'écoutent avec le plus grand plaisir ; de façon que, pour les satisfaire, j'ai été obligé d'étudier et d'apprendre avec soin tout cela. [285e]

SOCRATE

En vérité, Hippias, tu es heureux que les Lacédémoniens ne prennent pas plaisir à entendre nommer tous nos archontes depuis Solon ; sans quoi tu aurais pris bien de la peine à te mettre tous ces noms dans la tête.

HIPPIAS

¹ Voir B. A. VAN GRONINGEN, 1953, p. 47 ; R. THOMAS, 1989, p. 173-174.

² Platon, *Hipp. maj.*, 285a-286a : Σωκράτης. ... Ἐπαινοῦσι δὲ δὴ σε πρὸς θεῶν, ὦ Ἰππία, καὶ χαίρουσιν ἀκούοντες ποῖα; Ἡ δὴλον δὴ ὅτι ἐκεῖνα ἃ σὺ κάλλιστα [285c] ἐπίστασαι, τὰ περὶ τὰ ἄστρον τε καὶ τὰ οὐράνια πάθη; Ἰππίας. Οὐδ' ὀπωσιτοῦν ταῦτά γε οὐδ' ἀνέχονται. Σωκράτης. Ἀλλὰ περὶ γεωμετρίας τι χαίρουσιν ἀκούοντες; Ἰππίας. Οὐδαμῶς, ἐπεὶ οὐδ' ἀριθμεῖν ἐκείνων γε, ὡς ἔπος εἶπεν, πολλοὶ ἐπίστανται. Σωκράτης. Πολλοῦ ἄρα δέουσιν περὶ γε λογισμῶν ἀνέχεσθαί σου ἐπιδεικνυμένου. Ἰππίας. Πολλοῦ μέντοι νῆ Δία. Σωκράτης. Ἀλλὰ δῆτα ἐκεῖνα ἃ σὺ ἀκριβέστατα ἐπίστασαι [285d] ἀνθρώπων διαίρειν, περὶ τε γραμμάτων δυνάμεως καὶ συλλαβῶν καὶ ῥυθμῶν καὶ ἀρμονιῶν; Ἰππίας. Ποίων, ὦγαθέ, ἀρμονιῶν καὶ γραμμάτων; Σωκράτης. Ἀλλὰ τί μὴν ἔστιν ἃ ἡδέως σου ἀκροῶνται καὶ ἐπαινοῦσιν; Αὐτὸς μοι εἶπέ, ἐπειδὴ ἐγὼ οὐχ εὕρισκα. Ἰππίας. Περὶ τῶν γενῶν, ὦ Σώκρατες, τῶν τε ἡρώων καὶ τῶν ἀνθρώπων, καὶ τῶν κατοικίσεων, ὡς τὸ ἀρχαῖον ἐκτίσθησαν αἱ πόλεις, καὶ συλλαβῶν πάσης τῆς ἀρχαιολογίας ἥδιστα [285e] ἀκροῶνται, ὥστ' ἔγωγε δι' αὐτοὺς ἠνάγκασμαι ἐκμεμαθηκέναι τε καὶ ἐκμεμελετηκέναι πάντα τὰ τοιαῦτα. Σωκράτης. Ναὶ μὰ Δί', ὦ Ἰππία, ἠτύχηκάς γε ὅτι Λακεδαιμόνιοι οὐ χαίρουσιν ἂν τις αὐτοῖς ἀπὸ Σόλωνος τοὺς ἀρχοντας τοὺς ἡμετέρους καταλέγει· εἰ δὲ μή, πράγματ' ἂν εἶχες ἐκμανθάνων. Ἰππίας. Πόθεν, ὦ Σώκρατες; Ἄπαξ ἀκούσας πεντήκοντα ὀνόματα ἀπομνημονεύσω. Σωκράτης. Ἀληθῆ λέγεις, ἀλλ' ἐγὼ οὐκ ἐνενόησα ὅτι τὸ μνημονικὸν ἔχεις· ὥστ' ἐννοῶ ὅτι εἰκότως σοι χαίρουσιν [286a] οἱ Λακεδαιμόνιοι ἅτε πολλὰ εἰδότες, καὶ χρῶνται ὥσπερ ταῖς πρεσβύτισιν οἱ παῖδες πρὸς τὸ ἡδέως μυθολογεῖσθαι.

Quelle peine, Socrate ? Je n'ai qu'à entendre une seule fois cinquante noms, je les répéterai par cœur.

SOCRATE

Tu dis vrai : je ne faisais pas attention que tu possèdes l'art de la mnémonique. Je conçois donc que c'est avec beaucoup de raison que les Lacédémoniens se plaisent à tes discours [286a], toi qui sais tant de choses, et qu'ils s'adressent à toi, comme les enfants aux vieilles femmes, pour leur réciter des contes divertissants.

Alors que Socrate interroge Hippias sur la valeur de l'enseignement que celui-ci très certainement apporte aux Lacédémoniens dans les matières où il excelle, que ce soit en astronomie, géométrie, mathématiques ou littérature, il s'entend répondre qu'en réalité, seule la généalogie intéresse ceux-ci. Et Socrate de remarquer alors qu'Hippias se trouve ainsi relégué au rôle que peuvent avoir les vieilles femmes racontant des histoires aux enfants¹. Mais pour Hippias lui-même, la démarche n'a rien de honteux, même s'il regrette cet « enseignement par défaut »².

De façon moins acerbe, mais tout aussi négative, Polybe se justifie d'écrire un livre sans attrait dans la mesure où il se livre à une analyse rigoureuse des événements et ne se répand pas en digressions oiseuses, notamment sur les généalogies, qui lui aurait certainement apporté des lecteurs en bien plus grand nombre³. En outre, ajoute-t-il, tous ces sujets ont déjà été tellement traités qu'on ne saurait rien y apporter de neuf à moins de plagier sans honte ses prédécesseurs⁴. On soulignera que n'est pas critiquée ici la

¹ Ailleurs, Platon reprend ce thème de la généalogie assimilable à des contes de bonnes femmes : *Lysis*, 205 c-d (cité, *infra*, p. 152). J.-L. VIX, 2008, p. 190, considère que Platon s'y livre à une véritable parodie des éloges de type pindarique.

² J.-L. VIX, 2008, p. 185.

³ Pol., IX, 1, 2-4 : Οὐκ ἄγνοω δὲ διότι συμβαίνει τὴν πραγματείαν ἡμῶν ἔχειν αὐστηρόν τι καὶ πρὸς ἓν γένος ἀκροατῶν οἰκειοῦσθαι καὶ κρίνεσθαι διὰ τὸ μονοειδὲς τῆς συντάξεως. [3] Οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι συγγραφεῖς σχεδὸν ἅπαντες, εἰ δὲ μή γ', οἱ πλείους, πᾶσι τοῖς τῆς ἱστορίας μέρεσι χρώμενοι πολλοὺς ἐφέλκονται πρὸς ἔντευξιν τῶν ὑπομνημάτων. [4] Τὸν μὲν γὰρ φιλήκοον ὁ γενεαλογικὸς τρόπος ἐπισπᾶται, τὸν δὲ πολυπράγμονα καὶ περιττὸν ὁ περὶ τὰς ἀποικίας καὶ κτίσεις καὶ συγγενείας, καθά που καὶ παρ' Ἐφόρῳ λέγεται, τὸν δὲ πολιτικὸν ὁ περὶ τὰς πράξεις τῶν ἐθνῶν καὶ πόλεων καὶ δυναστῶν (« Je ne me dissimule pas que ma méthode a je ne sais quoi d'austère et d'uniforme qui ne lui permet guère d'être appréciée et goûtée que de certaines personnes. [3] Presque tous les autres écrivains, ou du moins la plupart, par un habile usage de différentes parties du genre, amènent un nombreux public à les lire. [4] Dans leurs livres, le savant trouve des détails mythologiques qui le charment ; l'érudit de précieux détails sur les colonies, sur la fondation de certaines villes et sur leurs liens de parenté, comme dans Éphore, par exemple. Enfin l'histoire des nations, des cités et de leurs chefs séduit l'homme d'État »).

⁴ Pol., IX, 2, 1-2 : Πολλῶν γὰρ καὶ πολλαχῶς ἐξηριθμημένων τὰ τε περὶ τὰς γενεαλογίας καὶ μύθους καὶ περὶ τὰς ἀποικίας, [2] ἔτι δὲ συγγενείας καὶ κτίσεις, λοιπὸν ἢ τὰ ἀλλότρια δεῖ λέγειν ὡς ἴδια τὸν νῦν περὶ τούτων πραγματευόμενον, ὃ πάντων ἐστὶν αἰσχιστον, ἢ τοῦτο μὴ βουλόμενον προδήλως ματαιοπονεῖν, ὑπὲρ τοιούτων ὁμολογοῦντα συντάττεσθαι καὶ φροντίζειν, ἃ διὰ τῶν προγενεστέρων ἰκανῶς δεδήλωται καὶ παραδέδοται τοῖς ἐπιγινομένοις (« Comme déjà une foule d'auteurs ont parlé de généalogies, de mythologie, et dit les colonies, la fondation de certaines villes et les liens qui les unissent, [2] il n'y a pas d'alternative : ou il faut que l'auteur qui aborde ces sujets s'attribue le bien d'autrui, et il n'y a rien de plus honteux que ce larcin, ou bien, s'il

valeur des généalogies rapportées mais leur effet déplorable sur le style et leur manque d'originalité.

Si la généalogie a ainsi mauvaise presse chez plusieurs auteurs anciens, c'est pour des raisons différentes qui ne remettent pas toutes le genre en question :

Hérodote découvre que la généalogie des Grecs, confrontée aux traditions d'autres peuples, a des limites que les Hellènes ne percevaient pas tant qu'ils ne s'occupaient que de leurs propres traditions. Aux généalogies « courtes » des Grecs, qui remontent à un dieu en moins d'une vingtaine de générations, s'opposent celles des Égyptiens qui pouvaient aligner des centaines de générations de prêtres ininterrompues sans nulle intervention du divin¹.

Polybe n'a d'autre critique à formuler que, d'une part, le caractère plaisant des généalogies qui font de l'ombre à un ouvrage plus austère comme le sien. Et, d'autre part, le fait que les ouvrages de généalogie se répétant tous les uns les autres, ils n'offrent aucun intérêt nouveau pour le chercheur. Polybe vise ainsi essentiellement les ouvrages de généalogie mythiques, qui travaillant sur un domaine formé, avaient peu de chance, hormis les variantes régionales, de proposer du neuf aux lecteurs.

C'est également aux généalogies mythiques que s'adressent les reproches du grammairien Asclépiadès au I^{er} s. av. J.-C.² :

Asclépiadès, dans son traité sur la grammaire dit que ... l'histoire vraie comporte trois sections : la première traite des personnages (dieux, héros et hommes illustres) ; une autre qui traite des lieux et des époques, et la troisième qui traite des actions. Quant à l'histoire mensongère (celle qui porte sur le mythe), elle n'existe que sous une seule espèce, la généalogie.

ne veut pas d'une telle imposture, qu'il consente à faire un travail inutile en avouant qu'il revient sur des questions qui ont été traitées avec talent et suffisamment éclaircies par ses devanciers »).

¹ Pour l'influence sur Hérodote et les historiens postérieurs de cette prise de conscience, voir notamment I. S. MOYER, 2002 et surtout *Id.*, 2011, p. 63-67, qui critique au passage les historiens (notamment D. FEHLING, 1989, p. 229-230) qui ont vu dans l'anecdote une preuve de la « malignité » d'Hérodote qui aurait inventé toute l'histoire. En réalité, il existe des documents égyptiens alignant environ 350 rois (*Canon de Turin* : entre 293 et 346 rois ; Manéthon : 323 rois) et des temples abritant en effet plusieurs centaines de statues de prêtres. Par ailleurs, la Troisième Période Intermédiaire voit l'éclosion en Égypte d'une mode généalogique qui se poursuit jusqu'à la période perse, celle d'Hérodote, qui consiste, notamment pour les prêtres, à aligner des généalogies d'ancêtres ayant exercé les mêmes fonctions sur des dizaines de générations (voir, par exemple, les traductions proposées par R. K. RITNER, 2009, p. 11-33, 83-86, 449-455). Le témoignage d'Hérodote peut donc bien correspondre à ce que des prêtres du V^e siècle ont pu montrer ou dire à des « touristes » étrangers. Voir en dernier lieu L. POSTEL, 2013, p. 100.

² Texte transmis par Sextus Empiricus, *Contre les Grammairiens*, I, 252-253 (éd. & tr. P. PELLEGRIN, 2002, p. 194-197). Sur Asclépiadès, voir *RE*, II, 2, (1896) s. v. Asklepiades 28, col. 1628-1631 [WENTZEL] ; *DphA*, I, 2003, s. v. Asclépiade, n° 448 [R. GOULET], p. 622. Sur ses critiques envers la généalogie, voir R. THOMAS, 1989, p. 174.

Il est certes curieux qu'Asclépiadès place dans l'histoire vraie les légendes sur les dieux et les héros et dans l'histoire mensongère les généalogies, mais il est vraisemblable qu'il entend par là les généalogies légendaires.

A) Manipulation

On a vu que la généalogie consiste par essence en un tri des souvenirs historiques propre à faire ressortir la figure des ancêtres revendiqués. Or, qui dit tri dit aussitôt manipulation, et il est clair en effet que dans bien des cas, que l'on va examiner bientôt, les généalogies ont été manipulées.

a) Généalogie et oubli

Le témoignage d'une généalogie doit toujours être l'objet de plusieurs niveaux de critique. Etablir la bonne foi d'un document de cette nature ne suffit pas en effet nécessairement à en valider le contenu. Les moyens qui permettent à une société orale de conserver relativement bien la mémoire d'événements lointains tout autant que les raisons qui peut la pousser à déformer ce passé sont désormais de mieux en mieux étudiés¹. De la sorte il convient d'examiner au cas par cas les différentes généalogies qui n'ont pu être reconstituées qu'à partir d'un matériau oral. Même si l'auteur d'une telle généalogie a œuvré de façon sincère, le résultat n'est pas pour autant correct. Une généalogie « fabriquée » est constituée à partir de matériaux écrits ou oraux. Or, la tradition orale qui véhicule la liste des aïeux est faillible ou lacunaire. La mémoire familiale orale « normale » dépasse rarement la troisième génération mais celle des familles aristocratiques s'étend au moins à la septième selon l'estimation retenue précédemment, et retient plus facilement (mais non exclusivement) les ancêtres connus¹. Même si les aristocrates cultivent une mémoire plus étendue, celle-ci a également ses limites. Au-delà, il faut recourir à des souvenirs plus malléables ou à des documents qui sont, on le verra, tout aussi susceptibles d'être modifiés. L'étude des sociétés africaines a montré l'existence de spécialistes de la mémoire, chargés de conserver, sans usage de l'écrit, la suite des dynasties, des généalogies de grandes familles ou d'événements importants. L'existence des aèdes grecs prouve l'existence dans la société hellénique de tels spécialistes, utilisant la poésie comme support mnémotechnique. Par ailleurs, l'entretien du culte des ancêtres, dont on sait l'importance dans les sociétés

¹ Voir R. THOMAS, 1989 ; M. B. SAKELLARIOU, 1990.

méditerranéennes, encourage le maintien du souvenir de ceux-ci. Si tel ou tel individu peu reluisant peut bien sombrer dans un oubli salutaire, on admettra qu'à l'inverse les hauts faits d'un aïeul glorieux seront répétés de génération en génération. Exagérés sans aucun doute, mais conservant la mémoire de leur auteur. Cette mémoire est exacerbée également dans le cas où l'ancêtre est la justification d'un prêtre ou d'un savoir-faire transmis à son lignage.

b) Généalogie reconstruite

Mais la généalogie peut aussi être manipulée volontairement : pour tenter d'accorder des traditions locales divergentes qui ne peuvent l'être qu'au prix de retouches généalogiques plus ou moins drastiques. On admet que, durant la période de gestation des poèmes homériques et de leurs successeurs, chaque récitation d'aède au sein d'une cour était le prétexte à des développements sur les ancêtres supposés de ses hôtes princiers. Quelle est alors la part entre l'imagination du poète et les imposés de la tradition locale ? Les exemples des odes pindariques montrent que l'essentiel de la trame était fourni par les familles aristocratiques elles-mêmes et qu'il appartenait au poète de les intégrer dans l'ensemble plus vaste des différentes traditions. C'est l'immense tâche qui a été ensuite dévolue aux logographes ou mythographes de la fin de l'époque archaïque. Si les premiers se sont bornés à mettre en forme les traditions généalogiques d'une région en particulier, très vite leurs successeurs ont eu à cœur de souder ensemble, au prix de contorsions parfois acrobatiques, des traditions concurrentes et souvent contradictoires. Les fragments qui subsistent du *Catalogue des femmes*, d'Hécatee de Milet, Phérécyde d'Athènes (ou de Léros) ou Hellanicos de Lesbos par exemple, montrent l'étendue des divergences. Dans certains cas, les raisons peuvent en être assez subtiles. Mais il est symptomatique de constater que la plupart des généalogies longues qui nous sont parvenues, que ce soit en entier ou sous forme fragmentaire, donnent lieu chaque fois à plusieurs variantes² :

- Les Eurypontides de Sparte ont des généalogies complètement différentes soit au début soit à la fin de la lignée.

¹ Voir M. B. SAKELLARIOU, 1990, p. 24.

² Pour tous les exemples qui suivent, voir le commentaire détaillé dans l'appendice I.

- Les descendants de Téménos jusqu'à Perdikkas étaient énumérés de diverses façons selon Diodore.
- Si la généalogie conservée d'Hippocrate, rédigée par Phérécyde, en fait le dix-neuvième descendant d'Asclépios, on sait par Tzetzés que selon une autre filiation, il n'était que le dix-septième descendant du dieu.
- Pyrrhos d'Épire était le vingt-troisième descendant d'Achille selon Porphyre, mais son vingtième descendant seulement d'après Pausanias, sans compter que Jules Valère, dont le texte est fragmentaire, donne peut-être encore une autre filiation.
- La généalogie des Philaïdes n'est pas rapportée de la même façon par Hérodote et dans le texte actuel de Phérécyde ; l'existence de deux traditions doit être au moins envisagée et on est assuré que des différences existaient au sommet de la généalogie.

Dans certains cas, les raisons de ces divergences peuvent être décelées, voire parfaitement expliquées :

- Hérodote parle de Tisaménos d'Élide, le devin qui officia avant la bataille de Platées en précisant qu'il était du « génos des Iamides, Klytiade »¹, ce qui signifie donc que pour lui les Klytiades étaient l'une des familles appartenant au *génos* des Iamides, dont on sait par Pindare qu'ils se rattachaient au héros Iamos, fils d'Apollon et de Pitanè². Mais Pausanias précise que les Klytiades descendaient de Klytios, fils d'Alkmaïôn, fils d'Amphiaraios, fils d'Oiklès, fils de Mantios, fils de Mélampous, et appartenaient donc à une autre famille, totalement différente, de devins illustres³. On a épiloué sans fin sur cette difficulté⁴. Certains considèrent par exemple que la mention « Klytiade » est une interpolation tardive dans le texte d'Hérodote⁵ puisque d'autres auteurs distinguent entre les Iamides, issus de Iamos, fils d'Apollon, et les Klytiades, issus de Mélampous⁶. Certains envisagent que Tisaménos était un Iamide adopté par les Klytiades (et pourquoi pas l'inverse ?). D'autres préfèrent plutôt croire que les Klytiades étaient une branche des Iamides, soit généalogie divergente de leur héros éponyme, soit alliance entre deux familles à l'origine distinctes. Pour

¹ Hdt, IX, 33.

² Pind., *Ol.*, VI. On a prétendu que Pitanè, nom d'un village de Laconie, avait été introduit dans la généalogie après la naturalisation spartiate de Tisaménos : U. v. WILAMOWITZ, 1886.

³ Paus., VI, 17, 4.

⁴ Voir en dernier lieu F. BOURRIOT, 1976, I, p. 360-369, avec la bibliographie.

⁵ Ainsi, W. W. HOW-J. WELLS, II, 1912, *ad. loc.*, p. 301.

⁶ Cic., *De Div.*, I, 41 ; Phil., *V. Apoll. Tyan.*, V, 25 ; Paus., VI, 17, 1 et VI, 25. On notera qu'il s'agit d'auteurs extrêmement tardifs.

autant, la version d'Hérodote doit être préférée. Il est pratiquement contemporain des faits qu'il rapporte et doit donc mieux connaître que Pausanias, qui écrit six siècles plus tard, quelles étaient les prétentions de Tisaménos. Par ailleurs, dans l'*Odyssée*, Kleitos est fils de Mantios¹ et non son descendant à la quatrième génération. Enfin, et surtout, on trouve encore trace à l'époque impériale romaine d'individus qualifiés alternativement de Iamide ou de Klytiade². A un certain moment les Klytiades ont donc été « exclus » du *génos* des Iamides et intégrés dans une généalogie distincte. Il est difficile de dire si cela eut lieu à l'initiative des Klytiades eux-mêmes, désireux de se distinguer d'autres familles iamides, ou si au contraire, ce sont d'autres membres du *génos* iamide qui ont rejeté cette branche particulière. On pourrait favoriser la deuxième option en notant que la « nouvelle » généalogie des Klytiades, remontant au lointain descendant d'un héros, semble moins glorieuse que celle de Iamos, fils d'Apollon. C'était peut-être le prix à payer pour leur indépendance. En outre, le véritable héros éponyme des Klytiades n'était peut-être qu'un lointain descendant supposé de Iamos, éventuellement même un personnage historique à la base, et son assimilation avec le Kleitos de l'*Odyssée*, petit-fils de Mélémpous, resterait alors une promotion. F. Bourriot pense qu'à un certain moment, les Klytiades, devenus suffisamment importants ont souhaité se distinguer des autres familles du *génos*. La scission aurait pu se produire lors de guerres intestines qui déchirèrent les Éléens, peut-être celles du début du IV^e siècle³.

- La famille de Diagoras de Rhodes, l'une des plus anciennes de l'île, qui avait peut-être même tenu autrefois un rang royal, serait issue selon Pindare du héros argien Tlèpolémos, fils d'Héraclès, fondateur réputé de Rhodes. Toutefois, le nom de la famille, livré par le même Pindare, les Eratides⁴, montre qu'ils descendaient en réalité d'un Ératos, très certainement le roi d'Argos connu par Pausanias qui régnait

¹ Hom., *Od.*, XV, 225 sqq.

² Au III^e siècle, un Vibullius Faustinianus est donné dans certaines inscriptions comme un Iamide (*I.v.O.*, n° 116 et 117) et dans d'autres comme un Klytiade, accompagné de Iamides (cf. *I.v.O.*, n° 121 (245/249) = M. GUARDUCCI, IV, 1978, p. 180-181 : « Sossios Stéphanos, Klytiade ; Biboullios Faustinianos, Klytiade ; Klaudios Polykratès, Iamide ; Klaudios Teisaménos, Iamide ; ... ; Biboullios Markos ... »). Toutefois, F. BOURRIOT, 1976, I, p. 364, note qu'il n'est jamais cité à la fois comme Iamide et Klytiade et qu'il a donc pu passer (par adoption ?) d'une famille à l'autre.

³ F. BOURRIOT, 1976, I, p. 367-368.

⁴ Sur l'usage des noms de famille en -idès ou -iadès chez Pindare, voir F. BOURRIOT, 1976, I, p. 352-353.

au VIII^e ou au VII^e siècle¹ et qui était donc en fait un Téménide, descendant d'Héraclès mais au travers de son fils Hyllus. La manipulation légendaire, qui pourrait être le fait de Pindare lui-même, a ici servi à transférer la famille de Diagoras d'une branche héraclide à une autre afin de mieux l'ancrer dans le passé légendaire de Rhodes, en les rapprochant des premiers colons argiens de l'époque héroïque, au lieu de migrants relativement récents.

- Dernier exemple classique, celui des ancêtres de Théron d'Agrigente (488-472 av. J.-C.). D'après certaines scholies de Pindare, cet auteur (probablement alors dans son *enkomion* perdu), aurait fait de Théron le descendant d'Étéocle, roi de Thèbes, et le vingt-septième descendant du roi de Thèbes Cadmos (ancêtre d'Étéocle)². Toutefois, une autre tradition, représentée en détail par Pindare lui-même dans sa deuxième *Olympique*, retrace de façon très différente la généalogie de Théron. Il serait le descendant de Polynice, le frère ennemi d'Étéocle³. Il est peu probable que Pindare

¹ Voir U. v. WILAMOWITZ, 1922, p. 361 ; A. BRESSON, 1979, p. 149-161 (*stemma*, p. 152).

² Sch. Pind., *Ol.*, II, 16c (= Ménékratès, *FHG*, II, p. 344) : « Les ancêtres de Théron étaient thébains, descendants de Cadmos. De Cadmos ... Polydōros, de lui Haimōn : celui-ci, ayant tué par mégarde un concitoyen à la chasse, s'exila à Athènes. Puis, par la suite ses descendants quittèrent Athènes avec les Argiens pour coloniser Rhodes, et ensuite ils vinrent s'établir à Agrigente, et jusqu'à Théron, il faut ajouter sept générations aux huit précédentes ». Voir J. SCHNEIDER, 2000, p. 67-74. La filiation *versus* Étéocle est attribuée à Ménékratès par M. MILLER, 1971, p. 60 ; à Timée par C. CASERTA, 2000, p. 7.

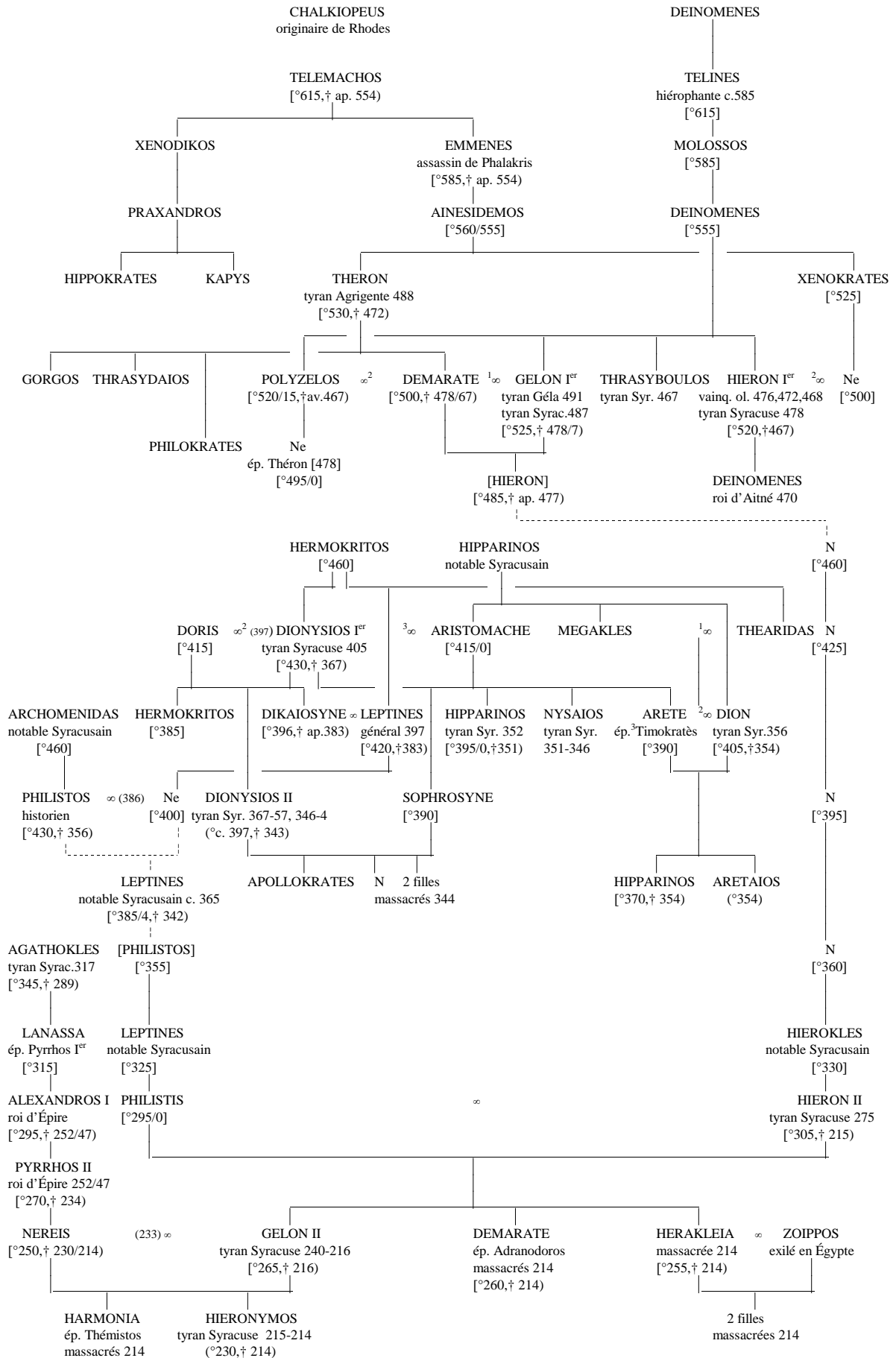
³ Pind., *Ol.*, II, 35-48 : Οὕτω δὲ Μοῖρ', ἃ τε πατρώιον τῶνδ' ἔχει τὸν εὐφρονα πότμον, θεόρτω σὺν ὄλβῳ ἐπὶ τι καὶ πῆμ' ἄγει παλιντράπελον ἄλλω χρόνῳ· ἐξ οὐπερ ἔκτεινε Λᾶον μόριμος υἱὸς συναντόμενος, ἐν δὲ Πυθῶνι χρησθὲν παλαίφατον τέλεσσε. Ἰδοῖσα δ' ὄξει' Ἐρινυὸς ἐπεφνέ οἱ σὺν ἀλλαλοφονίᾳ γένος ἀρήιον· λείφθη δὲ Θέρσανδρος ἐριπέντι Πολυνείκει, νέοις ἐν ἀέθλοισι ἐν μάχαις τε πολέμου τιμώμενος, Ἀδραστιδᾶν θάλας ἀρωγὸν δόμοις· ὅθεν σπέρματος ἔχοντα ῥίζαν, πρόπει τὸν Αἰνησιδάμου ἐγκωμίων τε μελέων λυρᾶν τε τυγχανέμεν (« Ainsi la Moire, gardienne du bonheur héréditaire de cette race, parmi toute sa prospérité, issue de la volonté divine, lui apporte aussi, en d'autres temps, par un retour inverse, quelque infortune, depuis que le fils prédestiné de Laios rencontra son père et le tua, pour accomplir l'antique oracle proféré à Pythō. L'irritable Erinys le vit, et fit périr sa vaillante race : ses fils s'entretuèrent de leurs propres mains. Mais Thersandros survécut à la ruine de Polyneikos, il acquit de l'honneur dans les jeux où concourt la jeunesse aussi bien que dans les combats guerriers ; il fut le rejeton qui fit revivre la famille des Adrastides. Sorti de cette tige, il convient que le fils d'Ainèsidamos s'entende célébrer par les chants et les lyres »). La généalogie est détaillée dans sch. Pind. II *Ol.* 82d : « Théron descend de la famille de Laios et d'Œdipe de la façon suivante : Laios, père d'Oïdipous, de lui Polyneikos, de lui Thersandros et de lui Tisaménos, de lui Autésion, de lui Théras, de lui Samos. Et celui-là eut deux fils, Tèlémachos et Klytios, dont l'un, Klytios, resta dans l'île de Théra, et l'autre, Tèlémachos, dans le pays de [lacune] d'où, ayant rassemblé une armée, il vient en Sicile et domine les lieux. De lui Chalkiopiens, de lui Ainèsidamos, de lui Théron ». La généalogie pose un problème sérieux dans la mesure où d'une part elle est drastiquement trop courte, et d'autre part ne laisse pas de place à Émménès ou Émménidès, qui est nécessairement l'ancêtre des Émménides, la famille de Théron. Selon la sch. 68a : « Théron et les siens sont appelés Émménides ... d'après un certain Émménès qui abattit la tyrannie de Phalaris. Émménès était fils de Tèlémachos. De lui naît Ainèsidamos, et de lui Théron » ; sch. 68d : « Tèlémachos, qui renversa le tyran d'Agrigente Phalaris ; de lui naît son fils Émménidès, de lui Ainèsidamos ; de lui Théron et Xénokratès » ; sch. *Pyth.* 5a : « Émménidès et

ait réellement donné deux versions, et donc il convient de déterminer laquelle était la plus ancienne et pour quelle raison on a jugé utile à un moment de changer de « frère » comme ancêtre héroïque. Selon C. Caserta, l'*enkomion* de Pindare était en réalité l'œuvre de Théron lui-même¹. La descendance d'Étéocle serait alors la version d'origine des Émménides, à laquelle Pindare, influencé par le rapprochement Théras/Théron, aurait substitué la filiation depuis Polynice *via* Théras. On notera que Pindare lui-même se rattachait à la descendance de Théras².

Xénodikos sont les fils de Tèlémachos, et d'Émménidès naquirent ceux de Théron et de Xénokratès ; de Xénodikos, Hippokratès et Kapys ». Les historiens ne savent pas quelle attitude adopter face à ces contradictions. On a pensé à identifier Chalkiopeus et Émmén(id)ès ou à faire de l'un l'aïeul paternel et de l'autre l'aïeul maternel de Théron, toutes solutions impossibles (J. SCHNEIDER, 2000, p. 69-70). Je ne considère pas non plus probable la solution proposée par C. CASERTA, 2000, p. 38-41, qui consiste à faire de Chalkiopeus le fils de Tèlémachos et le père d'Émménès en mélangeant les deux généalogies. Mais, comme le souligne J. SCHNEIDER, 2000, p. 71, Tèlémachos, petit-fils de Théras qui vivait vers 1000 au témoignage précis d'Hérodote et de Pindare lui-même, ne pouvait certes pas passer pour un contemporain de Phalaris, tué en 554. Il est nécessaire d'admettre que la généalogie est tronquée, tout comme l'est pareillement celle qui conduit à Étéocle (voir note précédente). Dans ces conditions, je suivrai (malgré J. SCHNEIDER, 2000, p. 74) les anciens auteurs qui distinguent Tèlémachos, petit-fils de Théras, et Tèlémachos qui détrône le tyran Phalaris en 554 (ainsi *e.g.* P.-H. LARCHER, 1784, VII, p. 162 ; E. CLAVIER, 1822, I, p. 32 ; F. CLINTON, 1834, I, p. 414, s. v. Telemachos ; A. BOECKH, 1821, p. 115-116). Soit Émménès, soit Chalkiopeus doit donc être rattaché au Tèlémachos le plus ancien, et l'autre au plus récent. On pourrait croire qu'Émménès éponyme de la famille est le plus ancien, mais si la tradition qui le fait participer au meurtre de Phalaris mérite créance, c'est plutôt Chalkiopeus que l'on reculera dans le passé.

¹ C. CASERTA, 2000.

² Pour la généalogie des tyrans de Syracuse ci-après, voir notamment M. MILLER, 1970, I, p. 49-67 ; H. BERVE, 1967, II, p. 759-762 ; D. NAILS, 2002, p. 128-136 (Dion, Dionysios I-II), 166-168 (Hipparinos I-III) ; 186-188 (Leptinès I-II) ; 239-240 (Philistos).



TRADITIONS ANCIENNES SUR LA FAMILLE DE THÉRON D'AGRIGENTE							
Pindare, <i>Olymp.</i> 2 490 av.J.-C.	Pindare, <i>Encomion</i> 490 av.J.-C.	Timée de Taurom. déb. III ^e s.	Aristophanès Byz. c. 200	Aristarchos déb. II ^e s.	Artémon de Perg. mil. II ^e s.	Ménékratès mil. II ^e s.	Hippostratos de Sic. II ^e /I ^{er} s. av. J.-C.
			Les Émménides forment une phratrie (Σ Ol. 3.67b, 68b)	Les Émménides forment une phylé (Σ Pyth. 6.5a)			
	Les Émménides viennent de Rhodes	Les Émménides viennent de Rhodes et non de Géla (F92)		Les Émménides viennent de Rhodes	Les Émménides viennent de Géla, 569F1 (Σ Ol. 2.16b ; Σ Ol. 2.15c)	Les Émménides viennent de Rhodes (Σ Ol. 2.16c)	Les Émménides viennent de Géla (F3)
Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe	Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe	Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe	Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe	Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe	Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe	<i>Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe</i>	<i>Théron d'Agrigente, fils d'Ainèsidamos, père de Thrasydaïos et de Damarété, descend de Laios et d'Œdipe</i>
Théron descend de Thersandros, fils de Polynice		<i>Théron descend de Cadmos par Étéocle</i>				Théron descend de Cadmos à la 27 ^e génération par Étéocle (Σ Ol. 2.16c ; Σ Ol. 2.70)	
			Télémachos père d'Émmènes, père d'Aisènidas, père de Théron, père de Thrasyboulos et Philokratès (Σ Ol., 3.68a)		[Télémachos, père de Chalkiopeus, père d'Ainèsidamos, père de Théron]		Télémachos père d'Émménides et de Xénodikos, Émménides, père du lignage de Théron et de Xénokratès, Xénodikos, père du lignage d'Hippokratès et de Kapys (F2a)
			Émmènes dépose Phalaris (Σ Ol., 3.68a) Théron frère de Xénokratès (Σ <i>Isth.</i> , 2 inscr., Σ <i>Pyth.</i> 6.44b, 6.44c, Σ <i>Ol.</i> , 2.87b, 2.89a)	Thrasyboulos est le neveu de Théron			? <i>Télémachos dépose Phalaris, père d'Émménides, père d'Ainèsidamos, père de Théron et de Xénokratès ; Théron père de Thrasydaïos et Xénokratès père de Thrasyboulos</i>

En italiques : positions attribuées hypothétiquement

c) Généalogie manipulée et authentique

Ces derniers cas montrent au passage que manipulation et falsification ne signifient pas forcément modification drastique de la généalogie.

Lorsque les Lagides souhaitèrent se rattacher de la façon la plus étroite possible aux Argéades, ils firent circuler une histoire qui faisait de leur ancêtre Ptolémée I^{er} un fils illégitime de Philippe II, donc le propre (demi-)frère d'Alexandre le Grand¹, ce qui leur permettait de se proclamer fièrement issus de la race d'Héraclès sur leurs inscriptions² :

¹ Paus., I, 6, 2 : Πτολεμαῖον Μακεδόνες Φιλίππου παῖδα εἶναι τοῦ Ἀμύντου, λόγῳ δὲ Λάγου νομίζουσι τὴν γὰρ οἱ μητέρα ἔχουσιν ἐν γαστρὶ δοθῆναι γυναῖκα ὑπὸ Φιλίππου Λάγου. (« Ptolémée, suivant les Macédoniens, était réellement né de Philippe, fils d'Amyntas, quoiqu'il passât pour fils de Lagos : sa mère, en effet, était enceinte, lorsque Philippe la donna en mariage à Lagos ») ; *Id.*, I, 6, 8 : Εἰ δὲ ὁ Πτολεμαῖος οὗτος ἀληθεῖ λόγῳ Φιλίππου τοῦ Ἀμύντου παῖς ἦν, ἴστω τὸ ἐπιμανὲς ἐς τὰς γυναῖκας κατὰ τὸν πατέρα κεκτημένος. (« Si Ptolémée devait réellement le jour à Philippe, fils d'Amyntas, il tenait bien de son père par son goût effréné pour les femmes ») ; Quint. Curc., IX, 8, 22 : *Praecipue Ptolomaeus, laeue humero leuiter quidem saucius, sed maiore periculo quam uulnere adfectus, regis sollicitudinem in se conuerterat. Sanguine coniunctus erat, et quidam Philippo genitum esse credebant : certe pelice eius ortum constabat* (« L'objet principal de ses inquiétudes était Ptolémée, qui, atteint légèrement à l'épaule gauche, courait un danger plus grand que ne l'était sa blessure. Il était allié par le sang à Alexandre, et l'on allait jusqu'à le dire fils de Philippe : au moins pouvait-on assurer qu'il était né d'une de ses concubines ») ; *Suda*, s. v. Lagos (Λ 25) : Λάγος. ὄνομα κύριον. ὃς Ἀρσινόην ἔγημε τὴν Πτολεμαίου τοῦ Σωτήρος μητέρα. τοῦτον δὲ τὸν Πτολεμαῖον οὐδὲν οἱ προσήκοντα ἐξέθηκεν ἄρα ὁ Λάγος ἐπ'ἀσπίδος χαλκῆς. (« Nom propre : celui qui épousa Arsinoé, la mère de Ptolémaïos Sôter. Ce Ptolémaïos ne lui était toutefois pas du tout apparenté et Lagos l'exposa sur un bouclier en bronze »). Euphantos, contemporain de Ptolémée I^{er}, raconte que selon le flatteur Kallikratès, « Ptolémée le Troisième (*sic*, lire le Premier ?), était si éclairé, que non seulement il portait un anneau avec la figure d'Ulysse gravée dessus, mais encore il nomma ses enfants Télégonos et Antikleia ». Selon W. W. TARN, 1933, p. 57-58, il s'agit d'une allusion à la légende selon laquelle Antikleia avait été cédée par son père au plus rusé des mortels de son temps, Sisyphe, avant son union avec Laertès, de sorte qu'Ulysse, le plus sage des hommes de son époque, était issu en réalité de celui-ci. Et de la même façon Ptolémée, le plus grand des rois, serait né en réalité des œuvres de Philippe, le plus grand des rois avant lui. On ne doit pas ajouter foi pour autant aux traditions qui attribuent à Ptolémée une origine par trop obscure. Par exemple, Justin., XIII, 4, 10 : (*Ptolemaeus*) quem ex gregario milite Alexander uirtutis causa prouexerat ou Plutarque (*De cohib. ira*, 9. *De nobilit.*, 19) rapporte qu'un grammairien à qui Ptolémée demandait, pour l'embarrasser, le nom du père de Pélée, lui répondit « je vous le dirai quand vous m'aurez dit d'abord quel était le père de Lagos ». Ptolémée faisait partie des pages royaux d'Alexandre et était donc nécessairement membre de l'aristocratie, même s'il appartenait sans doute à la frange inférieure de celle-ci.

Pour la véritable origine de Ptolémée, voir les travaux récents de N. L. COLLINS, 1997 ; M. LANIOU, 2010, p. 129-130 ; B. van OPPEN de RUITER, 2013a.

² *OGIS*, 54 (= F. CANALI De ROSSI, 2004, n° 451 ; trad. angl. M. M. AUSTIN, 1981, n° 221) : βασιλεὺς μέγας Πτολεμαῖος, υἱὸς βασιλέως Πτολεμαίου / καὶ βασιλίσσης Ἀρσινόης θεῶν Ἀδελφῶν, τῶν βασιλέω<ς> / Πτολεμαίου καὶ βασιλίσσης Βερενίκης θεῶν Σωτήρων / ἀπόγονος, τὰ μὲν ἀπὸ πατρὸς Ἡρακλέους τοῦ Διός, τὰ δὲ ἀπὸ μη / τρὸς Διονύσου τοῦ Διός, παραλαβὼν παρὰ τοῦ πατρὸς / τὴν βασιλείαν Αἰγύπτου ... κτλ. Comme l'a bien vu N. L. COLLINS, 1997, p. 459-460, la comparaison avec la généalogie transmise par Satyros montre que la filiation vers Héraclès du côté paternel et vers Dionysios du côté maternel s'applique non à Ptolémée III mais à Ptolémée I qui précède immédiatement la mention. La filiation des Lagides vers les Argéades est aussi revendiquée dans *SEG*, XXXVIII, 1476 (cité in extenso, *supra*, p. 101) : τῶι βασιλεῖ Πτ[ο] / λεμαῖωι δντι συγγενεῖ Δωριέων κατὰ τοὺς βασιλεῖς / τοὺς ἀφ' Ἡρακλέους Ἀργεάδας (« au roi Ptolémaïos, parent des Doriens par les rois Argéades descendants d'Héraclès »).

Le roi Ptolémaïos le Grand, fils du roi Ptolémaïos
 et de la reine Arsinoé divins frère et soeur enfants du roi
 Ptolémaïos et de la reine Bérénikè, divins Sauveurs
 descendant par son père d'Héraclès fils de Zeus, et par sa mè-
 re de Dionysios, fils de Zeus, héritier par son père
 de la royauté en Égypte ...

Pourtant, bien avant cela ils avaient mis en avant une généalogie, probablement authentique montrant qu'ils se rattachaient en ligne féminine à une branche cadette de la dynastie argéade¹. La « sur-prétention » n'apporte rien en terme de finalité généalogique ultime, puisque les Lagides restent des descendants des Argéades, mais est d'une importance capitale sur le plan du capital dynastique symbolique. Plutôt que de vagues et très lointains parents par les femmes des derniers rois de Macédoine, il en deviennent les héritiers masculins les plus proches, unis par les liens les plus étroits de la parenté à Philippe et Alexandre.

Quant à Théron, il reste, dans un cas comme dans l'autre, le descendant d'Œdipe. Certains historiens modernes considèrent alors que l'hésitation dans la tradition généalogique est la preuve que celle-ci est une fabrication récente, inventée par le parvenu Théron soucieux de légitimer son pouvoir acquis par la violence². Mais les arguments en faveur d'une invention *ex nihilo* ne sont pas d'une force suffisante pour écarter absolument une origine aristocratique de Théron³, qui n'est contestée par aucune source y compris celles hostiles à sa tyrannie⁴. Pindare témoigne que la tradition généalogique de la famille était établie au moins deux ans avant que Théron ne s'empare

¹ Satyros, fg. 29 SCHORN, cité *infra*, p. 660 sqq. Le récit de Quinte Curce prouve que les deux généalogies coexistaient.

² J. SCHNEIDER, 2000, p. 74 : « nous croirions volontiers que Théron n'avait aucune généalogie convenable et qu'il était en mesure d'imposer celle qui lui convenait » ; M. C. CARDETTE del OLMO, 2008, p. 10 : « l'une des principales préoccupations (de Théron) consistera à se construire un passé sur mesure pour justifier son pouvoir ... pour y réussir, Théron va commencer par valider son pouvoir en faisant des références à ses ancêtres ... la tradition emménide consacra tous ses efforts à tirer les ancêtres de Théron du néant ... etc. »

³ Pour prouver le fait que Théron a inventé lui-même sa généalogie, on met en avant que :
 - celle-ci n'est pas attestée avant Pindare ;
 - elle fait d'Agrigente une fondation de Rhodiens venus de Rhodes (Pind., *Enk.*, fg. 118), avec parmi eux un Télémachos, tandis que Thucydide et Strabon affirment qu'elle fut fondée par des colons rhodiens et crétois venus de Géla sous la direction d'Aristonoos et Pystillos.

Il n'empêche qu'il est délicat de dire que la tradition est récente parce qu'elle n'apparaît qu'avec Pindare, l'un des plus anciens auteurs grecs qui nous soient parvenus ou parce que Pindare ne s'accorde pas avec Thucydide et Strabon qui écrivent respectivement presque un siècle et un demi-millénaire après lui. Délicat aussi d'opposer que Théron a voulu effacer la participation de Géla à la fondation d'Agrigente dans la mesure où les traditions ayant trait à sa famille se partagent entre celles qui font venir directement les Émménides de Rhodes et celles qui les font transiter par Géla.

⁴ Ce qui est le cas de Timée par exemple.

du pouvoir, alors qu'il n'était qu'un simple particulier. On peut même croire, au contraire qu'une invention directement commanditée par Théron n'aurait pas laissé place à une contradiction et que celle-ci est l'indice fort d'une tradition plus ancienne qu'il a fallu modifier en fonction de critères qui peuvent nous échapper.

d) Généalogie et diffamation

On pouvait également manipuler une généalogie pour étirer ou raccourcir volontairement une période historique. Dans le cas d'une succession royale par exemple, il est fréquent de vouloir taire un règne ou une dynastie voués à la *damnatio memoriae*. Mais cela reste vrai dans le cadre d'une famille privée. Une généalogie raccourcie permettra de masquer les individus non reconnus. Ou alors on pourra mettre l'accent sur un aïeul indigne. Les ennemis d'Octavien répétait à qui voulait l'entendre que plusieurs de ses ascendants proches étaient qui boulanger, qui courtier ou simple changeur¹. La manipulation tient ici non à l'invention mais à l'éclairage particulier que l'on apporte à telle branche que l'on souhaite vilipender. A l'inverse, la glorification des ancêtres sera plus exemplaire si leur généalogie est plus glorieuse. L'importance politique, le ralliement d'autres groupes ou individus sera plus grand si la généalogie d'Untel est plus éclatante et plus longue, voire divine.

B) Le choix des ancêtres

Assez proche de la manipulation dans le fond, mais d'une essence toute différente, on doit examiner la sélection des ancêtres revendiqués. Prétendre descendre d'Héraclès par exemple signifie aussi revendiquer d'autres héros tels que Persée ou Phoroneus. Se rattacher à Cimon, c'est se réclamer aussi de Miltiade. Sur quels critères va-t-on mettre en avant un héros plutôt qu'un autre, un général plutôt que son père tout aussi illustre ? Lorsqu'un certain Admètos de Théra se flatte d'être issu des Oibalides, de Pélée et Thétis ou de Phérès, il omet de dire qu'il descendait aussi du héros Admètos, roi de

¹ Suét., *Aug.*, 4, 3-4 : (3) *Verum idem Antonius, despiciens etiam maternam Augusti originem, proavum eius Afri generis fuisse et modo unguentariam tabernam modo pistrinum Ariciae exercuisse obicit.* (4) *Cassius quidem Parmensis quadam epistola non tantum ut pistoris, sed etiam ut nummulari nepotem sic taxat Augustum: "Materna tibi farina est ex crudissimo Ariciae pistrino; hanc finxit manibus collybo decoloratis Nerulonensis mensarius"* (Cependant le même Antoine traite avec dédain les ancêtres maternels d'Auguste. Il prétend que son bisaïeul était africain, et qu'il avait été tour à tour parfumeur et boulanger à Aricie. (4) Dans une de ses lettres, Cassius de Parme ne se borne pas à dire qu'Auguste est le petit-fils d'un boulanger; il le taxe aussi de petit-fils d'un courtier de monnaies : « Ta farine maternelle, dit-il, prise dans le plus grossier moulin d'Aricie, a été pétrie par les mains du changeur de Nerulum que l'argent avait noircies »).

Phérès, ce que son nom rend évident en premier lieu. Mais il choisit néanmoins de citer comme ascendant héroïque Phérès, père d'Admètos plutôt que ce dernier. Il peut s'agir ici d'une sorte d'économie qui évite une indication redondante. De la sorte les deux héros sont implicitement rappelés. C'est pour la même raison sans doute que Polycharmis se réclame de Périclès, Conon et Alexandre en occultant Thémistocle auquel le nom de sa mère faisait pourtant clairement référence. On ne s'étonnera donc pas que Ploutarchos, prêtre d'Asclépios à Athènes, ne fasse pas explicitement référence à une filiation depuis Plutarque, alors que son contemporain Nikagoras ne manque pas, lui, de s'y rattacher¹. En dehors de ces considérations, d'autres peuvent intervenir. On peut vouloir souligner un ancêtre particulièrement illustre, ou divin, par rapport à tout autre. Ou on peut aussi faire le choix d'un ascendant moins connu mais dont le rappel permet de se distinguer.

C) Inflation

La généalogie se développe au fur et à mesure que les connaissances augmentent. La découverte du monde va inciter à intégrer dans la filiation des personnages ou des peuples qui n'en faisaient pas partie au départ, mais qu'il est désormais souhaitable d'intégrer au passé tout comme ils s'intègrent au présent². Il s'agit là d'une expansion du monde et des peuples qui provoque une expansion de la parenté potentielle des aristocrates. Au fur et à mesure que les élites des nouveaux peuples s'intègrent dans le monde grec, puis hellénistique et enfin romain, les prétentions généalogiques connaissent un accroissement parallèle.

Une autre forme d'inflation concerne la profondeur dans le temps. Même à l'époque de la Guerre de Troie, un prince comme Énée peut remonter fort haut dans le passé son origine divine et le nombre de ses ancêtres royaux. C'est le seul cas explicitement développé par Homère, mais on pourrait à l'aide d'autres sources arriver à des résultats similaires pour d'autres héros. Toutefois, la plupart d'entre eux se contentent d'une généalogie courte, de deux ou trois générations tout au plus. Quand les premières

¹ *Infra*, p. 306.

² Ainsi, l'expansion grecque voit-elle la descendance d'Héraclès, héros colonisateur par excellence, commodément identifié avec diverses figures locales, subir une inflation constante. De l'Asie à l'extrême Occident, le héros, et d'autres comme lui, sèment leurs enfants avec une admirable régularité, récits qui donnent naissance au genre nouveau des *Erôtica* consacrés aux amours étrangères des héros : voir J.-C. CARRIERE, 1995.

généalogies complètes apparaissent, au milieu du V^e siècle, celles qui nous sont connues ne dépassent guère (à l'exception des rois de Sparte), la quinzaine de générations. Mais au fur et à mesure que l'espace temporel s'accroît, le nombre de générations augmente de sorte que les aristocrates lacédémoniens peuvent se réclamer sous l'Empire romain, d'une trentaine, voire d'une quarantaine d'ancêtres jusqu'à Héraclès.

De la même façon une surenchère évidente s'applique au niveau du nombre des personnages revendiqués comme aïeux. Si à Sparte, tout aristocrate qui se respecte peut sans difficulté se réclamer d'Héraclès, le jeune Lamprias, lui, était capable de compter pour siens aussi bien les rois d'Épidaure issus d'Inachos, ceux d'Argos issus de Persée et de Phoroneus, à Sparte Héraclès donc, mais aussi Lysandros, sans oublier à Athènes le *génos* sacerdotal des Kérykes. Cela fait autrement bonne figure. C'est pour les mêmes raisons qu'Hérode Atticus ou Théagène peuvent aligner chacun plus d'une dizaine d'aïeux illustres ou héroïques, aussi bien humains que divins. On est à présent dans le souci de se démarquer des autres notables en exposant tout le poids d'une ascendance particulièrement illustre et particulièrement foisonnante. On notera que cette inflation ne nous est connue que pour des personnages vivant à l'époque impériale, et on fera le rapprochement avec l'inflation parallèle des gentilices au sein de la nomenclature de certains sénateurs qui expriment par leur seul nom une partie non négligeable de leur arbre généalogique.

D) Affichage

Les modes d'affichage des généalogies ont évolué depuis la fabrication de statuettes symbolisant les ancêtres défunts jusqu'aux récits élaborés contenant de nombreux détails sur les ascendants supposés.

En Grèce, le passage de la mise en écrit des mythes, souvent sous forme de poèmes, à l'écriture de l'Histoire, en prose, est progressif. On passe d'une mémoire des temps anciens à un récit du passé récent de façon lente et fluide, où les généalogies jouent un rôle important.

Chez les Romains, on a vu que l'une des expressions de leurs généalogies étaient les *stemmata*, dont la nature exacte reste discutée, mais qui, à partir de portraits peints reliés entre eux par des bandelettes (*stemmata*) ont abouti à de véritables tableaux

généalogiques affichés sur les murs de l'atrium¹. Pour autant que l'on sache, les auteurs grecs ne mentionnent pas de *stemmata* pour des familles grecques². M. Nowicka³ a bien prétendu le contraire, mais sans en fournir de preuve convaincante. En tout cas, elle ne peut citer aucun auteur grec parlant de *stemmata* dans le sens d'arbres généalogiques figurés pour des familles grecques⁴.

On trouve bien chez Pausanias, lorsqu'il décrit le temple d'Érechthée, la mention de peintures sur les murs qui étaient relatives à la famille des Boutades⁵, témoignage qu'on rapprochera de celui du pseudo-Plutarque sur un tableau d'Isménias de Chalcis représentant la succession des prêtres de Poséidon Érechthée⁶. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse de généalogies (*stemmata*) : plutôt des portraits individuels ou des portraits de famille, comme en mentionne précisément Pline l'ancien à différents endroits⁷. Il faut écarter de la même façon d'autres modes d'affichage qui ont pu être suggérés à certains moments, comme des emblèmes lignagers peints sur les boucliers ou des monnaies portant des blasons familiaux¹.

A défaut d'arbres généalogiques peints, les Grecs n'ont pas manqué de moyens pour faire figurer leurs parentés. Les plus anciens, on l'a vu, sont les récits mythologiques qui intègrent à chaque instant des indications de filiation. A partir du V^e siècle on voit apparaître les premiers textes contenant des généalogies un peu étendues de personnages historiques, chez Hécateé, Phérécyde ou Hellanicos, encore que dès le VII^e siècle, les œuvres perdues de Tyrtée aient fourni des données sur la filiation des rois de Sparte dont il était le contemporain et que les poésies de Pindare ou de Simonide faisaient de même

¹ La bibliographie sur ce sujet devient pléthorique. Voir pour l'essentiel H. FLOWER, 1996. Depuis, on notera particulièrement la mise au point éclairante de M. CORBIER, 2011.

² Ce point a fait l'objet d'une communication de C. Badel (à paraître), restée inédite à ma connaissance. En attendant, voir du même auteur C. BADEL, 2005, p. 308-310 & 316-317.

³ A. NOWICKA, 1992, p. 83-89 et *Ead.*, 1993, p. 188-193.

⁴ On a quelquefois pensé que la magistrature ἐπι τῶν στεμμάτων attestée en Égypte pouvait faire allusion à des arbres généalogiques, mais il s'agit en réalité d'un magistrat attaché à l'obtention ou au versement d'une pension : *SEG*, XXXIX, 1677.

⁵ Paus., I, 26, 5 : Ἔστι δὲ καὶ οἴκημα Ἐρέχθειον καλούμενον ... Γραφαὶ δὲ ἐπὶ τῶν τοίχων τοῦ γένους εἰσὶ τοῦ Βουταδῶν (« Vient ensuite un édifice qu'on appelle l'Érechthéion ... Les peintures qu'on voit sur les murs représentent la famille des Boutades »).

⁶ Ps. Plut., *Vit. X Or.*, 843e : καὶ ἔστιν αὕτη ἡ καταγωγὴ τοῦ γένους τῶν ἱερασαμένων τοῦ Ποσειδῶνος ἐν πίνακι τελείῳ, ὃς ἀνάκειται ἐν Ἐρεχθείῳ, γεγραμμένος ὑπ' Ἰσμηνίου τοῦ Χαλκιδέως (« C'est cette généalogie des prêtres de Poséidon qu'a représentée sur un panneau avec des personnages de grandeur naturelle, Isménias de Chalcis, et qui exposée dans l'Érechthéion »).

⁷ Pline, *HN*, XXXV, 40, 9 (Athénion de Maronée) ; *ibid.* 40,11 (Timomarchos de Byzance) ; *ibid.* 40,18 (Oinias) ; *ibid.* 40, 20 (Nikomachos).

à la fin du VI^e siècle. Un des disciples d'Hellanicos, Damastès de Sigéion, semble lui aussi s'être préoccupé des généalogies de ses contemporains². On a supposé qu'Hécatée pourrait être le premier à avoir eu de telles velléités de « ponts généalogiques » entre ses contemporains et l'âge héroïque, ayant été influencé en cela par sa visite en Égypte³ : cela n'est pas démontrable en l'état⁴.

En tout cas, à partir du V^e siècle, les historiens, en fonction de leur sensibilité à ce propos, n'hésitent pas à dérouler à l'occasion la lignée généalogique d'un personnage illustre. Hérodote le fait de façon extensive à trois reprises, avec Alexandros I^{er} de Macédoine et les rois de Sparte Léônidas et Léôtychidas. A d'autres occasions, il donne des indications non négligeables sur les familles de ses héros. Après lui, Éphore, dont l'œuvre est malheureusement perdue, était célèbre pour son goût pour les développements généalogiques⁵.

Proches des historiens dans leur propos, les biographes se plient à l'usage d'ouvrir une *Vita* par un chapitre sur les origines de leur sujet. Plutarque par exemple le fait systématiquement, avec quelquefois des développements assez complexes⁶. De même pour Diogène Laërce ou, à Rome, Suétone ou l'*Histoire Auguste*.

En dehors des historiens et des biographes eux-mêmes, la principale occasion pour un écrivain d'exposer la généalogie d'un individu reste le discours d'éloge. On sait qu'à Rome il s'agissait même d'un exercice obligé lors des funérailles d'une personne de prononcer un éloge évoquant notamment ses ancêtres. En Grèce, également, du moins

¹ Sur ce point, voir la réfutation de D. ROUSSEL, 1976, p. 56. Pour les boucliers des Grecs et leurs emblèmes, voir G. H. CHASE, 1902 et P. VIDAL-NAQUET, 1986.

² *Suda*, s. v. Damastes, Δ 41 : Δαμάστης, Σιγείεϋς, ἀπὸ Σιγείου τῆς Τρωάδος, Διοξίππου υἱός, γεγονώς πρὸ τῶν Πελοποννησιακῶν, σύγχρονος Ἡροδότῳ, τῶν πλουσιωτάτων, ἱστορικός. γέγραφε Περί τῶν ἐν Ἑλλάδι γενομένων, Περί γονέων καὶ προγόνων τῶν εἰς Ἴλιον στρατευσαμένων βιβλία β' ἔθνῶν κατάλογον καὶ πόλεων, Περί ποιητῶν καὶ σοφιστῶν. καὶ ἄλλα συχνά. γέγονε δὲ Ἑλλανίκοῦ μαθητῆς (« Damastès de Sigéion en Troade, fils de Diôxippos, né avant la guerre du Péloponnèse, contemporain d'Hérodote, homme très riche et historien. A écrit un ouvrage *Sur les événements survenus en Grèce*, un ouvrage *Sur les descendants et les ancêtres des guerriers ayant combattu à Ilion* en deux livres ; un *Catalogue des peuples et des Cités* ; un ouvrage sur les *Poètes et les Sophistes* »). Si la matière du second ouvrage est assurément mythologique, la notice est ambiguë pour le premier et le troisième, tandis que le dernier est assurément historique. Toutefois, un extrait de Speusippe permet de savoir que, comme son contemporain Hérodote, Damastès avait traité, très certainement dans son premier ouvrage, des guerres médiques.

³ Ainsi L. BERTELLI, 1998 ; I. S. MOYER, 2002, p. 83.

⁴ Hécatée avait écrit sa généalogie avant son voyage en Égypte. De plus, les longues généalogies égyptiennes ne débouchaient pas, elles, sur un personnage nécessairement remarquable, qu'il soit divin ou humain.

⁵ Voir Pol., IX, 1.

⁶ Ainsi pour Lycurgue, Agésilas de Sparte ou Pyrrhus d'Épire.

en théorie¹. Ménandre le Rhéteur expose de quelle façon il convient de traiter de la famille et des ancêtres de l'empereur² :

Si ni sa patrie ni son peuple n'ont rien de remarquable, tu laisseras ce thème de côté et tu considèreras, en revanche, si sa famille est prestigieuse ou non. Si elle est prestigieuse, tu travailleras ce thème ; si elle est sans prestige et commune, tu l'omettras aussi et tu prendras pour point de départ l'empereur même, comme le fit Kallinikos dans son grand Discours imperial. Autrement, tu peux parler de sa famille en ces termes : "Je pourrais parler de sa famille, mais comme les actions de l'empereur l'emportent sur tout, je m'attacherai à parler de l'empereur. Que d'autres flattent les familles en disant d'elles ce qu'ils veulent. Je louerai l'empereur pour lui-même, sans sa famille. Car il se suffit à lui-même, sans renommée rapportée d'autre part". Ou encore : "Beaucoup de personnes semblent être issues d'êtres humains, mais en réalité elles sont envoyées par le dieu et sont réellement une émanation de son pouvoir supérieur. En effet, on pensait qu'Héraclès était le fils d'Amphitryon, mais en réalité il était celui de Zeus. Ainsi, notre empereur semble être issu d'êtres humains, mais en réalité son origine vient du ciel. Car il n'eut point acquis un tel prix et une telle valeur si, par sa naissance, il n'avait pas été supérieur aux êtres d'ici-bas.

A la mort d'Évagoras de Salamine, Isocrate envoie au fils et successeur du défunt, Nikoklès, ce qui serait le premier éloge (*enkômion*) en prose dédié à un contemporain. Et son texte commence, comme il se doit, par la généalogie du roi récemment décédé³ :

¹ Voir F. CHAUSSON, 2003.

² Voir Ménand. Rhét., II, 370 : Μετὰ τὰ προοίμια ἐπὶ τὴν πατρίδα ἤξεις. ἐνταῦθα δὲ διασκέψῃ κατὰ σαυτὸν, πότερον ἔνδοξός ἐστιν ἢ οὐ [καὶ πότερον πατρίδος περιβλέπτου καὶ λαμπρᾶς ἢ οὐ]. κἂν μὲν ἔνδοξος ἡ πατρίς τυγχάνῃ, προθήσεις τὸν περὶ ταύτης λόγον, καὶ πρὸ τοῦ γένους ἐρεῖς, οὐκ ἐνδιατρίβων μὲν εἰς τὸ τοιοῦτον οὐδὲ προχέων ἐνταῦθα πολλοὺς τοὺς λόγους· οὐ γὰρ ἴδιον τοῦτο μόνου βασιλέως τὸ ἐγκώμιον, ἀλλὰ κοινὸν πρὸς πάντας τοὺς οἰκούντας τὴν πόλιν· διόπερ τὰ μὴ ἀναγκαῖα λυσιτελεῖ παρατρέχειν. ἂν δὲ μὴ ἡ πόλις ἔνδοξος ἦ, ζητήσεις τὸ ἔθνος ἅπαν, εἰ ἀνδρείον ὑπέιληπται καὶ ἄλκιμον, εἰ περὶ λόγους ἔχει ἢ κτήσιν ἀρετῶν, ὡς τὸ Ἑλληνικόν, εἴτε νόμιμον, ὡς τὸ Ἰταλικόν, ἢ ἀνδρείον, ὡς τὸ τῶν Γαλατῶν καὶ Παιόνων, καὶ ἀντὶ τῆς πατρίδος ἀπὸ τοῦ ἔθνους λήψῃ βραχέα, προσοικειῶν κἀνταῦθα τοῦ βασιλέως τὸν ἔπαινον καὶ κατασκευάζων, ὅτι ἀναγκαῖον τὸν ἐκ [τῆς τοιαύτης πόλεως ἢ] τοῦ τοιοῦτου ἔθνους τοιοῦτον εἶναι, καὶ ὅτι τῶν ὁμοφύλων πάντων ἐπαινετῶν ὄντων αὐτὸς μόνος διήνεγκεν· οὗτος γοῦν καὶ μόνος ἠξιώθη τῆς βασιλείας· εἶτα ἐξ ἱστορίας παραδείγματα, ὅτι πάντων ὄντων ἀνδρείων Θετταλῶν ὁ Πηλέως ἠξιώθη τῆς ἡγεμονίας τοῦ γένους, δηλονότι τῷ πάντων διαφέρειν. ἐὰν δὲ μήτε ἡ πατρίς μήτε τὸ ἔθνος τυγχάνῃ περιβλεπτον, ἀφήσεις μὲν τοῦτο, θεωρήσεις δὲ πάλιν, πότερον ἔνδοξον αὐτοῦ τὸ γένος ἢ οὐ. κἂν μὲν ἔνδοξον ἦ, ἐξεργάσῃ τὰ περὶ τούτου, ἐὰν δὲ ἄδοξον ἢ ἢ εὐτελές, μεθεῖς καὶ τοῦτο ἀπ' αὐτοῦ τοῦ βασιλέως τὴν ἀρχὴν ποιήσῃ, ὡς Καλλίνικος ἐποίησεν ἐν τῷ μεγάλῳ βασιλικῷ ἢ ἄλλως τοιαῦτα ἅττα περὶ τοῦ γένους ἐρεῖς, ὅτι εἴχομεν εἰπεῖν τι περὶ τοῦ γένους, ἐπεὶ δὲ νικᾷ τὰ τοῦ βασιλέως, σπεύδωμεν ἐπὶ βασιλέα. οἱ μὲν οὖν ἄλλοι γένη κοσμεῖωσαν καὶ λεγόντων περὶ αὐτῶν ἂ βούλονται, ἐγὼ δὲ μόνον ἐπαινέσω τοῦτον ἄνευ τοῦ γένους· ἀρκεῖ γὰρ αὐτὸς χωρὶς ἐπεισάκτου τινὸς εὐφημίας ἔξωθεν. ἢ οὕτως· πολλοὶ τῷ μὲν δοκεῖν ἐξ ἀνθρώπων εἰσὶ, τῇ δ' ἀληθείᾳ παρὰ τοῦ θεοῦ καταπέμπονται καὶ εἰσὶν ἀπόρροιαὶ ὄντως τοῦ κρείττονος· καὶ γὰρ Ἡρακλῆς ἐνομίζετο μὲν Ἀμφιτρυῶνος, τῇ δ' ἀληθείᾳ ἦν Διός· οὕτω καὶ βασιλεὺς ὁ ἡμέτερος τῷ μὲν δοκεῖν ἐξ ἀνθρώπων, τῇ δ' ἀληθείᾳ τὴν καταβολὴν οὐρανόθεν ἔχει. οὐ γὰρ ἂν τοσοῦτου κτήματος καὶ τοσαύτης ἀξίας ἔτυχε, μὴ οὐχὶ ὡς κρείττων γεγονῶς τῶν τῆδε. ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα περὶ τοῦ γένους ἀφοσιωσάμενος πάλιν ζητεῖ τὰ περὶ γενέσεως αὐτοῦ τοῦ βασιλέως. εἰδέναι δὲ χρὴ τοῦτο ἀκριβῶς, ὅτι, ἐὰν μὲν ἔχωμεν μεθόδῳ τινὶ κρούσαι τὸ ἄδοξον, ὡσπερ ἐπὶ τοῦ γένους εἰσῆκαμεν ὅτι, ἐὰν μὴ ὑπάρχῃ τοῦτο ἔνδοξον, ἐρεῖς αὐτὸν ἐκ θεῶν γενέσθαι, καὶ διὰ τοῦτο ποιήσομεν· εἰ δὲ μὴ, παρελευσόμεθα (p. 78-81).

³ Isoc., *Evag.*, 5-11 : Πρῶτον μὲν οὖν περὶ τῆς φύσεως τῆς Εὐαγόρου, καὶ τίνων ἦν ἀπόγονος, εἰ καὶ πολλοὶ προεπίστανται, δοκεῖ μοι πρέπειν καμὲ τῶν ἄλλων ἔνεκα διελεθῆναι περὶ αὐτῶν, ἵνα

Quels ont été l'origine d'Évagoras et ses ancêtres ? Même si beaucoup la connaissent, je crois pourtant devoir en parler, moi aussi, eu égard aux autres, afin que tout le monde sache qu'il ne s'est en rien montré inférieur aux magnifiques et grands exemples qui lui ont été donnés.

En réalité, Isocrate ne fournit qu'assez peu de renseignements précis – le nom même du père d'Évagoras reste inconnu – et insiste plutôt largement sur l'ascendance mythique du roi, la famille des Éacides. Zeus engendre Éaque, père de Pélée et de Télamon, père d'Ajax et de Teukros, ancêtre des rois de Salamine. Au total, nous n'avons guère d'exemples étendus de généalogies au sein d'éloges, mais, à la toute fin de l'Antiquité, l'éloge de Théagénès par Pamprépios est extrêmement détaillé sur ses ancêtres.

Un autre moyen d'afficher son ascendance, abondamment utilisé, touche aux offrandes. On a montré que les souverains hellénistiques par exemple utilisaient des groupes statuaires pour justifier la pérennité de leur pouvoir. En affichant les grands hommes auxquels ils prétendaient se rattacher, ils mettaient en évidence les qualités royales de leurs lignées.

Quoi qu'il en soit, le mode d'expression principal reste le monument gravé, le plus souvent en pierre. Dès le milieu du V^e siècle, on trouve une longue inscription de Chios détaillant la longue généalogie d'un certain Héropythos. Ce type de document reste cependant très rare jusqu'au début de l'ère romaine, où se multiplient les textes plus longs donnant des filiations de plus en plus complexes. Le plus souvent, on trouve ces inscriptions sur des tombeaux, ce qui était déjà le cas de la stèle d'Héropythos au V^e siècle av. J.-C.¹ C'est encore le cas, notamment, de la plus longue généalogie transmise par l'épigraphie ancienne, celle de Likinnia Flavilla d'Oenoanda qui ornait les parois du tombeau de cette grande dame du III^e siècle ap. J.-C.² En honorant ainsi leurs défunts disparus, les parents survivants ne manquaient pas d'attirer l'attention sur l'excellence de la généalogie dont ils avaient hérité.

Dans d'autres cas, la généalogie est gravée au titre d'éloge d'une personne encore en activité³. C'est le cas de l'hiérophante athénien du début du IV^e siècle ap. J.-C. dont une inscription énumère les ancêtres sur une bonne dizaine de générations⁴.

πάντες εἰδῶσιν ὅτι καλλίστων αὐτῷ καὶ μεγίστων παραδειγμάτων καταλειφθέντων οὐδὲν καταδεέστερον αὐτὸν ἐκείνων παρέσχεν.

¹ Citons l'inscription d'Épidaure honorant le jeune T. Statilios Lamprias, *IG*, IV², 1, 86. Voir *infra*, p. 167.

² Voir *supra*, p. 70.

³ Citons à l'époque romaine les cas de C. Asinius Nicomachus Frugianus de Sardes (C. SETTIPANI, 2000, p. 186-189) ou de Cn. Pompeius d'Ephèse (C. SETTIPANI, 2000, p. 356-362).

⁴ *IG*, II², 2342. Voir *infra*, p. 360 sqq.

A côté de généalogies élaborées, on ne négligera pas des inscriptions individuelles qui, regroupées autour d'un lieu de sépulture commun à une famille, permettaient d'en donner une image relativement complète¹. Un exemple tout à fait exceptionnel est fourni par le groupe de statues érigées à Delphes par le tétrarque thessalien Daochos². Il s'agit d'un bâtiment dans lequel étaient exposées les statues des ancêtres mythiques et historiques de Daochos, représentés soit habillés, lorsqu'il s'agissait d'hommes politiques, soit nus, s'il s'agissait de sportifs. En bas de chaque statue, une inscription identifiait le personnage et rappelait ses hauts faits³ :

- (1) « Acnonios, fils d'Aparos, tétrarque des Thessaliens » ;
- (2) « Le premier, Pharsalien, par tes victoires à Olympie au pancrace, / Agias, fils d'Acnonios, de la terre de Thessalie, /cinq fois à Némée, trois aux Pythia, cinq fois à l'Isthme./ et personne n'a encore dressé le trophée de tes mains » ;
- (3) « Et moi, qui suis né ton frère, j'ai remporté le même nombre / de couronnes, dans les mêmes jours, / vainqueur en combat singulier, j'ai tué l'homme le plus fort / (des ***), mais sans le vouloir ; mon nom est Télémachos » ;
- (4) « Ceux-ci ont eu la même force pour remporter le prix, et moi, /Agélaos, je suis né leur parent à tous deux ; / en même temps qu'eux, je remporte le stade aux Pythia / chez les juniors ; seuls parmi les mortels nous avons ces couronnes » ;
- (5) « Je suis Daochos, fils d'Agias, ma patrie est Pharsale, / J'ai commandé toute la Thessalie. Non par la force, mais par /la loi, pendant vingt-sept ans, la Thessalie a joui / d'une paix profonde et d'une richesse prospère » ;
- (6) « Pallas ne t'a pas trompé dans ton sommeil, fils de Daochos, / Sisypchos, elle a tenu la promesse claire qu'elle t'avait faite ; /depuis que tu as revêtu sur ton corps les armes, / tu n'as pas fui les combats, et tu n'as pas reçu de blessures » ;
- (7) « Augmentant les vertus de tes ancêtres, ces présents, / il les a offerts au seigneur Phoibos, en l'honneur de sa race / et de sa patrie, Daochos, riche d'éloges glorieux, / tétrarque des Thessaliens, / *hiéromnémon* des Amphictyons » ;
- (8) « Sisypchos, fils de Daochos »

Toujours à Delphes, on trouve un autre exemple très semblable, mais concernant cette fois des héros mythologiques : Pausanias décrit un autre groupe de statues donnant la généalogie détaillée de l'éponyme Arkas que les Tégéates avaient offert au sanctuaire après leur victoire sur les Lacédémoniens⁴.

¹ La découverte récente du tombeau familial de l'orateur Lycurgue est sur ce point extrêmement importante (*infra*, p. 480). La mode en était ancienne comme l'atteste Démosthène, XLIII, 19 & 79, à propos des Bousélides, pratiquant de son temps ce type d'inhumation « selon l'usage antique ». Voir D. ROUSSEL, 1976, p. 56.

² Premier exposé : T. HOMOLLE, 1897. Depuis, voir A. JACQUEMIN-D. LAROCHE, 2001 et, des mêmes auteurs, *Choix d'Inscriptions de Delphes*, 2012, n° 48, p. 112-115, et mieux encore S. MONTEL, 2008, p. 250-259.

³ A. JACQUEMIN-D. LAROCHE, 2001.

⁴ Paus., X, 9, 5-6 : Ἐφεξις δὲ Τεγεατῶν ἀναθήματα ἀπὸ Λακεδαιμονίων Ἀπόλλων ἐστὶ καὶ Νίκη καὶ οἱ ἐπιχώριοι τῶν ἡρώων, Καλλιστώ τε ἡ Λυκάονος καὶ Ἀρκὰς ὁ ἐπώνυμος τῆς γῆς καὶ οἱ τοῦ Ἀρκάδος παῖδες Ἑλατος καὶ Αφείδας καὶ Ἀζάν, ἐπὶ δὲ αὐτοῖς Τριφύλος· τούτῳ δὲ ἦν οὐκ Ἐρατὼ τῷ Τριφύλῳ μήτηρ, ἀλλὰ Λαοδάμεια ἡ Ἀμύκλα τοῦ ἐν Λακεδαίμονι βασιλεύσαντος· ἀνάκειται δὲ καὶ Ἐρασος Τριφύλου παῖς. (6) Οἱ δὲ εἰργασμένοι τὰ ἀγάλματα Πausανίας ἐστὶν Ἀπολλωνιάτης, οὗτος μὲν τὸν τε Ἀπόλλωνα καὶ Καλλιστῶ, τὴν δὲ Νίκην καὶ τοῦ Ἀρκάδος τὴν εἰκόνα ὁ

Enfin, une dernière sorte d'usage épigraphique de la généalogie consiste en des inscriptions publiques concernant des familles particulièrement remarquables au sein de la cité. C'est à cette catégorie que l'on rattachera les inscriptions d'Halicarnasse énumérant la succession exhaustive des prêtres depuis les temps héroïques¹, la grande inscription du décret honorant le dadouque Thémistoklès à Athènes (vers 20 av. J.-C.) ou encore, peut-être, les inscriptions de Cyrène, les actes publics de la ville, dont parle Synésios qui permettaient selon son affirmation de retracer sa filiation depuis Héraclès².

Mais on apportera une nuance d'importance dans l'usage de l'épigraphie en revenant sur les différences entre Grecs et Romains. Alors que les Romains n'ont guère laissé de généalogies gravées sur des monuments, et affichaient leurs arbres généalogiques dans des espaces privés ou semi-privés, les Grecs affichaient eux leur généalogie dans des espaces publics (tombeaux, temples, etc.). Cette différence apparaît clairement lorsqu'on observe la façon dont les auteurs grecs rapportent les modes d'expression de la noblesse romaine, se focalisant sur les cortèges funèbres, publics, et délaissant les usages privés³.

6] Généalogies ascendantes ou foisonnantes : l'étendue de la parenté revendiquée

Dans les œuvres historiques, il est rare que l'on rencontre des généalogies décrivant les multiples branches d'une famille. Les mentions d'ancêtres ou de descendants sont les cas de parenté les plus fréquemment rappelés. Mais cela ne veut pas dire que les Grecs

Σικυώνιος Δαίδαλος· Ἀντιφάνης δὲ Ἀργεῖος καὶ Σαμόλας Ἀρκάς, οὗτος μὲν τὸν Τριφυλον καὶ Ἀζᾶνα, Ἐλατον δὲ καὶ Ἀφείδαντά τε καὶ Ἐρασσον ὁ Ἀργεῖος. Ταῦτα μὲν δὴ οἱ Τεγέαται ἔπεμψαν εἰς Δελφούς, Λακεδαιμονίους ὅτε ἐπὶ σφᾶς ἐστρατεύσαντο αἰχμαλώτους ἐλόντες (« Vous remarquez ensuite les offrandes que firent les Tégéates du butin qu'ils avaient pris sur les Lacédémoniens ; ce sont les statues d'Apollon, de la Victoire, et des héros de leur pays ; savoir : Kallistô, fille de Lykaôn ; Arkas, auteur de leur nom, et les fils d'Arkas ; Élatos, Apheidas, Azan, et Triphylos, qui avait pour mère, non Ératô, mais Laodameia, fille d'Amyklas, roi de Lacédémone : on y voit aussi Érasos, fils de Triphylos ; ces statues sont de différentes mains. [6] Pausanias d'Apollonie a fait celles d'Apollon et de Kallistô; la Victoire et Arkas sont de Dédale de Sicyone; Triphylos et Azan, de Samolas, Arcadien; enfin Élatos, Apheidas et Érasos d'Antiphanès d'Argos. Les Tégéates envoyèrent ces statues à Delphes après avoir fait prisonniers les Lacédémoniens qui étaient venus les attaquer »). Le parallélisme frappant entre ce groupe et celui de Daochos, est mis en évidence par A. JACQUEMIN-D. LAROCHE, 2001, p. 329.

¹ *Infra*, p. 752.

² *Supra*, p. 7, n. 1.

³ Voir les observations sur ce point de C. BADEL, 2005, p. 309. A part Polybe qui écrit quelques mots sur les masques des ancêtres et les armoires où ils étaient rangés, aucun auteur grec n'en parle.

n'avaient pas de connaissance particulière de leur parentèle au sens large. Dans les procès athéniens transmis par les orateurs attiques, les participants, qui pouvaient être de fortune médiocre, étaient en mesure de citer par leurs noms et le lien exact qui les unissait un nombre important de parents, remontant au moins jusqu'aux différents descendants de leurs arrière-grands-parents. Dans ces conditions, on doit s'attendre à ce que les aristocrates puissent en faire au minimum autant. Mais les généalogies qui nous sont parvenues ne représentent, pour l'époque historique parce qu'il en va différemment pour l'époque mythologique, que des filiations plutôt linéaires avec assez peu (la plupart du temps, pas du tout) de détails sur les branches cadettes. La profondeur est clairement privilégiée dans la représentation de la parenté illustre. Si quelques textes littéraires livrent des liens de famille entre contemporains, ce n'est que rarement au sein d'une description généalogique à proprement parler. Avant de conclure formellement à une quelconque spécificité, on prendra garde que l'extrême indigence de nos sources appelle à la prudence, aucun ouvrage généalogique ne nous étant parvenu. La description des descendants de Lycurgue ou encore la famille d'Akestiôn pourraient néanmoins remonter à de tels ouvrages et montrent un grand luxe de détails sur des épouses, des frères cadet et même des branches cadettes. L'épigraphie atteste également que les tombeaux rassemblaient les sarcophages de parents parfois éloignés. L'inscription des prêtres d'Halicarnasse montre qu'il pouvait y avoir transmission du souvenir de la succession d'une prêtrise d'une branche à l'autre avec des liens de parenté parfois éloignés.

Il faut attendre l'époque impériale romaine pour trouver plus fréquemment trace de telles revendications de parenté avec des cousins. L'exemple le plus célèbre, et le plus complet est fournie par une inscription d'Oenoanda, qui livre toute la généalogie d'une notable lycienne nommée Likinnia Flavilla. Dans ce monument, celle-ci ne fait pas qu'énumérer une série d'ascendants notables. Elle souligne l'étendue considérable de sa parenté contemporaine et son illustration. Plus encore, elle insiste sur le fait qu'un de ses parents, Claudius Dryantianus de Patara, était « père d'un consulaire, beau-père, grand-père et oncle (?) de sénateurs, et d'une lignée de consuls »¹. Ce thème de la

¹ *IGR*, III, 500, II, 64-70 : Κλαύ / διος Δρυαντιανός Παταρ / εὐς ὁ Λυκιαρχήσας, πατήρ ὁ / πατικοῦ καὶ πενθερός καὶ / πάππος [κ]αὶ θεῖ[ος συν] / κλητικῶν κ[α]ὶ ὑπα[ρκτικῆς γενε] / [ᾶ]ς. R. Heberdey-E. Kalinka lisaient ἐπί[παππος], mais la lecture θεῖ[ος] est confirmée par une inscription éditée par S. ŞAHİN, 1991, p. 113-114 (= *SEG*, XLI, 1386) : Τιβέριον Κλαύδιον Κλαυδίου Ἀγριππεῖ / νου

parenté sénatoriale (quelquefois simplement équestre) ou consulaire constitue la forme la plus répandue de prétention généalogique en rapport avec Rome pour les élites hellénophones de l'époque impériale. C. Iulius Severus, consul suffect en 138, commence par énumérer quatre de ses cousins ayant atteint les plus hautes charges dans l'Empire avant de préciser qu'il descend de tétrarques et de rois d'Asie¹. Dans d'autres cas, sont en revanche mis en relief les liens généalogiques avec des personnages locaux, ayant exercé de hautes charges dans la cité². On notera d'une part que, dans la plupart des cas, ces ancêtres, simples notables ou consuls romains, ne sont pas nommés et d'autre part qu'il s'agit à chaque fois d'ancêtres proches.

L'influence romaine est cette fois indéniable. Puisque l'importance de la prétention ne repose plus seulement sur l'ancienneté de la race mais sur la proximité avec des sénateurs ou des consuls, il était obligatoire d'étendre le champ des revendications de façon à pouvoir capter ces parents porteurs d'un prestige à l'échelle de l'Empire et plus seulement de la cité.

71 Les supports de la mémoire généalogique

A) Tradition orale

La mémoire généalogique est d'abord et en premier lieu fondée sur la mémoire tout court, la transmission orale. On a déjà vu que la piété fait un devoir d'honorer ses proches ascendants, père et mère en premier lieu, grands-parents le cas échéant. Mais dans une société aristocratique où la place de l'individu est déterminée essentiellement par sa naissance, il est tout aussi obligatoire de savoir et de proclamer de quelle souche on est issu. M. Finkelberg rapproche les Grecs, par exemple, des Kirghiz, qui, lorsqu'ils étaient âgés de sept ans, se devaient de connaître leurs six premiers ancêtres et, plus tard, lorsqu'ils se croisaient, se devaient d'énumérer à leur vis-à-vis la liste de leurs sept ascendants paternels³. On a vu le soin que les Romains mettaient à conserver le détail de leur naissance au point que ceux qui n'en étaient pas capables étaient couverts d'opprobre. Varron déplore qu'on ne sache pas plus donner le nom du *tritavus* ou de

υιόν Κυρείνα Δρυαντιανόν τονπρώτον της έπαρχείας πατέρα και πάπ / πον και πενθερόν και θεϊόν συνκλη / τικών, υιόν και εγγονον αρχιερέων, έξέγ / γονον ναύαρχων και Ιππάρχων και στρατη [γών]. Pour la généalogie, voir, récemment, D. REITZENSTEIN, 2011, p. 248.

¹ *Infra*, p. 187.

² Voir F. QUASS, 1993, p. 43-56 ; A. HELLER, 2009, p. 61 ; D. REITZENSTEIN, 2011.

³ Voir M. FINKELBERG, 2005, p. 25.

l'*attavus* d'un héros que nommer la mère de son propre *tritavus*¹. Cicéron se moque de Metellus Scipion qui ne savait ni que son arrière-grand-père n'avait jamais exercé la censure ni distinguer une statue de deux de ses ancêtres et conclut que « ne pas savoir que son arrière-grand-père n'a pas été censeur, c'est une ignorance déshonorante². Dans son effort de mémorisation, le Romain pouvait à l'occasion être aidé par des méthodes mnémotechniques simples. Suétone explique ainsi que, chez les Domitii, on avait d'abord trois Lucii auxquels succèdent trois Gnaei puis alternativement Lucius et Gnaeus durant trois générations³.

Il n'y a rien de comparable en Grèce⁴, et c'est notamment l'un des arguments utilisés par R. Thomas pour construire sa théorie sur la faiblesse de la tradition orale⁵. En l'absence de support écrit, elle souligne, comme l'ont montré les travaux des anthropologues, notamment africanistes (particulièrement D. Henige), qu'une tradition orale se déforme de génération en génération, s'étiolant à chaque transmission. Mais les sociétés en question sont dépourvues d'écrits et la comparaison n'est donc pas aussi pertinente.

Chez les Grecs, où l'écrit était répandu depuis les âges obscurs au moins, les moyens ne manquaient pas de garder le souvenir de son ascendance, quand bien même il n'y avait pas l'équivalent des coutumes ancestrales complexes des Romains.

En premier lieu, la formule onomastique pouvait aider considérablement la mémorisation des filiations puisque, d'une part, le patronyme faisait partie intégrante de

¹ Varron, *LL*, VII, 1, 3 : *Quare quor scriptoris industriam reprehendas qui herois tritavum, atavum non potuerit reperire, quom ipse avi, tritavi matrem dicere non possis?* (Comment pourrait-on reprocher à un écrivain de ne pas connaître le quadrisaïeul ou le père du quadrisaïeul d'un homme célèbre, lorsqu'on ne saurait soi-même nommer la mère de votre aïeul ou du père de votre quadrisaïeul ?). Passage commenté par Y. THOMAS, 1988, p. 93 et à sa suite par C. BAROIN, 2010a, p. 90. Le *tritavus* est le père de l'*atavus*, père de l'*abavus*, père du *proavus*, père de l'*avus*, père du *pater* ou *genitor*.

² Cic., *Att.*, VI, 1, 17-18 : *Nescire proauum suum censorem non fuisse turpe est*, commenté par C. BAROIN, 2010a, p. 91-92.

³ Suét., *Ner.*, 1 : *ac ne prae nomina quidem ulla praeterquam Gnaei et Luci usurparunt; eaque ipsa notabili uarietate, modo continuantes unum quodque per trinas personas, modo alternantes per singulas. nam primum secundumque ac tertium Ahenobarborum Lucios, sequentis rursus tres ex ordine Gnaeos accepimus, reliquos non nisi uicissim tum Lucios tum Gnaeos* (Ils ne prirent même jamais d'autres prénoms que ceux de Gnaeus et de Lucius, qu'ils faisaient alterner entre eux d'une manière remarquable. Tantôt il restait à trois personnes consécutives, tantôt il changeait avec chacune d'elles. Le premier, le second et le troisième Ahenobarbus furent des Lucius. Nous retrouvons ensuite trois Gnaeus. Les autres sont tantôt des Lucius et tantôt des Gnaeus).

⁴ Hérodote (VI, 150) note toutefois la succession des rois de Cyrène où un Arkésilaos succède à un Battos de père en fils de façon régulière sur huit générations.

⁵ R. THOMAS, 1989, *passim*, sp. p. 95 sqq.

la dénomination¹ et, d'autre part, depuis la période classique au moins², on donnait le plus souvent au fils aîné le nom de son aïeul paternel et aux autres des noms de proches parents. Dans le cas où un personnage venait à s'illustrer de façon particulière, on ravivait son souvenir en donnant régulièrement son nom à ses descendants. Ceux-ci ne risquaient donc nullement d'oublier qu'ils se rattachaient à un homonyme célèbre.

Cette mémoire reste fragile. Savoir qu'on est issu d'un dieu est une chose, pouvoir expliquer de quelle façon en est une autre. On peut croire pourtant que les jeunes aristocrates grecs, dont l'apprentissage reposait avant tout sur la mémoire, retenaient par cœur aussi facilement que les Romains le nom de leurs ancêtres. Pour des enfants habitués à retenir très tôt les hauts faits des héros du temps passé auxquels ils sont censés se rattacher et s'identifier, il devait être aisé de mémoriser dans le même temps la liste de leurs premiers aïeux. Comme le souligne C. Badel, quelques dizaines (ou davantage) de noms à retenir devaient être peu de chose comparés aux milliers de vers des poèmes homériques³. Cet apprentissage, qui formait précisément la base de la mémoire généalogique des Grecs, était en outre certainement facilité par un ensemble de règles (répétition des noms, comptage des générations, valeur symbolique des *exempla* d'aïeux)⁴. De fait, Platon nous montre Hippias connaissant par cœur « la généalogie des héros et des grands hommes » aussi bien que leur histoire et tout disposé à apprendre sans difficulté la liste des archontes athéniens par exemple si le besoin s'en faisait sentir⁵. Et cette connaissance ne se limitait pas aux simples ascendants. Les Bacchiades

¹ Aristote (*Ath. Pol.*, XXI, 4) rapporte qu'à Athènes le législateur Clisthène, en créant les *dèmes*, interdit que figure dans les dénominations officielles le patronyme, de façon à favoriser l'adoption du démotique. Il voulait ainsi, rapporte Aristote, que les aristocrates « en continuant de s'appeler par le nom de leur père n'infligent pas ainsi leur mépris à tous les nouveaux citoyens, mais que tous usent désormais de celui du *dème* » (ἵνα μὴ πατρώθεν προσαγορεύοντες ἐξελέγχωσιν τοὺς νεοπολίτας, ἀλλὰ τῶν δήμων ἀναγορεύωσιν. ὅθεν καὶ καλοῦσιν Ἀθηναῖοι σφᾶς αὐτοὺς τῶν δήμων). Mais l'épigraphie témoigne que cette interdiction n'a pas eu d'écho dans la réalité, ou alors très faible, puisque le patronyme reste cité régulièrement. Aussi est-il possible de comprendre que l'interdiction de Clisthène visait, non pas le « nom du père », mais le « nom paternel », le « nom de famille », pour lequel en effet on n'a que très peu d'attestations : voir D. ROUSSEL, 1976, p. 56.

² Si l'on se fonde sur les poèmes homériques et ensuite sur la tradition mythologique en général, la papyponymie est beaucoup plus rare dans la période héroïque. Les quelques cas que nous avons sont souvent des inventions tardives et artificielles (comme la duplication des homonymes dans la liste des rois d'Athènes établie par Hellanicos) et ne prouvent donc rien.

³ C. BADEL, 2005, p. 317.

⁴ M. DONDIN-PAYRE, 1994, insiste en effet sur le rôle symbolique de ces mentions d'ascendances. Elle est suivie par F. CHAUSSON, 1998, qui livre à sa suite un catalogue non exhaustif de prétentions à l'époque impériale romaine, mais sans synthèse spécifique. De manière générale, voir les autres contributions du colloque sur les *Généalogies mythiques* (1998).

⁵ Voir ci-après, p. 114.

de Corinthe qui élisaient au sein de deux cents familles les magistrats suprêmes de la cité, tous issus, ou prétendument issus, du roi Bacchis, devaient maîtriser un savoir généalogique précis. De la même façon, les sept cents individus souillés par le crime des Alcéméonides à Athènes semblent clairement identifiables et identifiés¹ au point que Périclès, qui ne s’y rattachait que par les femmes, a eu bien à souffrir de cette souillure, ce qui montre à quel point la connaissance d’une généalogie aristocratique détaillée était un fait commun et public, *a fortiori* donc devait-elle l’être au sein même des familles concernées.

Quelle était l’étendue de ce souvenir et combien de noms mémorisait-on ainsi, c’est ce qu’il est plus difficile de dire. R. Thomas a donc argué en faveur d’une « mémoire courte », n’allant pas au-delà du grand-père ou de l’arrière-grand-père. Ses arguments ont été étudiés plus haut et ne paraissent pas suffisants pour emporter l’adhésion. Outre que cette longueur semble vraiment très courte – trop courte – dans une société aristocratique, on vient de voir qu’au témoignage de Platon, les aristocrates du V^e siècle alignaient plutôt sept ancêtres, ce qui semble plus cohérent², voire vingt-cinq pour les mieux nés – ou les moins raisonnables – d’entre eux. D’ailleurs Denys d’Halicarnasse, que cite pourtant R. Thomas, souligne en parlant d’un individu ignoble qu’il « ne pouvait même pas aligner ses ancêtres au-delà de son troisième ascendant »³, ce qui suffit à prouver qu’un aristocrate pouvait, lui, aller bien au-delà¹.

A la suite d’autres auteurs, et notamment de R. Thomas qui n’arrive pourtant pas à appliquer correctement ce principe, E. K. Varto a bien raison de dissocier littérature généalogique et mémoire familiale des familles aristocratiques. Mais on ne doit pas en conclure que les deux concepts appartenaient à des sphères exclusives. Il s’agit plutôt de deux expressions plus ou moins parallèles d’un même idéal social. De telles familles qui

¹ D. ROUSSEL, 1976, p. 63, estime que ce nombre n’est pas impossible à condition de comprendre sept cents individus et non familles (*epistia* pour Hérodote, V, 72 ; *oikiai* pour Aristote, *At. Pol.*, XX, 3). Il s’agit de toute la parenté large, descendants et alliés de Mégaklès I au bout de quatre (ou cinq) générations.

² Et similaire, par exemple, à ce qu’on observe à Rome où le *tritavus* semble être la frontière de la mémoire généalogique orale selon Y. THOMAS, 1988, p. 88 : « le *tritavus* ... apparaît bien comme le seuil par excellence fixé à la mémoire tendue vers une recherche de l’origine ».

³ Dion. Halic., *Ant. Rom.*, IV, 47. Cité par R. THOMAS, 1989, p. 178, qui l’écarte parce que trop tardif et représentant une conception plus romaine que grecque, ou encore parce que Denys voudrait simplement dire que cet individu non noble ne pouvait pas remonter à un héros ou un dieu et ne ferait nulle allusion aux générations intermédiaires. C’est à mon avis interpréter un texte clair d’une façon arbitrairement tortueuse pour le faire correspondre à un présupposé.

fondaient leur noblesse sur l'éclat de leur naissance devaient nécessairement garder trace à la fois de leurs aïeux et des hauts faits de ceux-ci, ce dont conviennent R. Thomas et E. K. Varto. Mais je ne crois pas que ces familles aient pu se contenter d'une mémoire « télescopée » pour employer leur terminologie, c'est-à-dire ne conserver que la mémoire des ancêtres divins ou les plus glorieux. Une telle fragmentation de la mémoire est assez contraire à ce que l'on peut observer dans une société par essence aristocratique². R. Thomas s'est très certainement fourvoyée en croyant discerner dans les cas de Platon, d'Alcibiade et d'Andocide des exemples de mémoire généalogique très courte ou au moins très incertaine. Une analyse plus objective de ces cas montre à l'inverse que ces aristocrates étaient bien capables de réciter la liste de leurs ascendants jusqu'à la sixième génération avant eux.

On peut bien admettre alors que, certes un aristocrate devait connaître ses sept premiers ascendants, mais qu'il pouvait à l'occasion les connaître imparfaitement : se tromper ou déformer volontairement la réalité. Pourquoi pas ? Mais dans un contexte de compétition aristocratique assez intense, il reste assez improbable que de telles erreurs soient fréquentes. La volonté très naturelle des familles de magnifier leur passé ou d'allonger la liste de leurs ascendants devait tout aussi naturellement se heurter à la critique ou la censure des autres familles. On le voit à Rome où de nombreux textes dénoncent certaines pratiques frauduleuses des aristocrates en matière de généalogie. En l'absence de consensus de l'ensemble du groupe aristocratique, la marge de manœuvre ne devait certainement pas être importante pour ce type de falsifications. Lorsque les orateurs déclament les hauts faits des ancêtres de leurs clients, dans lesquels un historien moderne peut arriver à discerner telle ou telle confusion à l'instar de R. Thomas, les anciens étaient quand même soumis au contrôle des autres membres du corps social, moins sourcilleux qu'aujourd'hui mais auxquels on ne pouvait pas pouvoir servir

¹ On a vu que Pythagore pouvait tracer sa généalogie sur au moins quatre, et plus probablement cinq, générations au-dessus de lui.

² Il est exact que les Romains construisaient leurs généalogies à partir des masques funéraires de leurs ancêtres et que seuls avaient un masque ceux qui, parmi eux, s'étaient illustrés par des magistratures. Les hommes morts jeunes sans avoir pu exercer de commandement ou de poste notables étaient donc ainsi « oubliés » dans ce contexte alors qu'ils pouvaient constituer néanmoins des chaînons généalogiques (E. FLAIG, 1995, p. 121). D'autres fois, l'homonymie pouvait provoquer la fusion de deux individus distincts en un seul. Mais, d'une part, rien ne prouve que ces 'oubliés' ne figuraient pas sur d'autres supports (tableaux généalogiques) et, d'autre part, il est question ici de quelques noms sur de longues généalogies foisonnantes, ce qui n'est pas comparable au naufrage de la mémoire que supposent R. Thomas ou E. K. Varto où seuls au contraire un ou deux noms émergent passé un siècle.

n'importe quelle historiette inventée. Le profit en aurait été médiocre voire négatif. C'est une chose de dire que tel ancêtre cent cinquante ans auparavant, dont nous savons qu'il avait eu à l'occasion un rôle trouble, avait toujours été du bon côté, ou encore de lui faire tenir un rôle plus important que celui qu'il a réellement joué. C'en serait une autre d'inventer aussi bien le personnage que le lien de filiation ou même simplement sa participation à tel ou tel événement. Plutôt que de s'attacher à extraire chaque petite liberté prise dans ce contexte avec la réalité¹, il convient de souligner qu'on constate l'existence de ces ancêtres et de leur participation effective aux faits auxquels on les rattache. La mémoire des aïeux est ici manipulée certes, comme il convient dans une procédure capitale, mais reste sous contrôle.

Vers 330 avant J.-C. le dirigeant thessalien Daochos de Pharsale fait construire à Delphes un bâtiment dans lequel il place les statues de six de ses ancêtres ainsi que la sienne propre et celle de son fils. A la façon des odes pindariques, ce complexe statuaire expose un arbre généalogique s'étendant sur sept générations et donnant pour chaque personnage des détails de sa carrière, politique ou sportive².

B) Listes royales et tablettes sacerdotales

La première expression écrite de la mémoire du passé est, dans la plupart des cas, une liste de souverains, puis de magistrats. Ce serait même pour certains une des raisons d'être de la naissance de l'écriture. Les premiers témoins en sont les listes royales assyriennes rédigées au second millénaire avant notre ère. Il s'agirait, selon J. Goody, suivi par F. Hartog, d'une « condition préalable et d'une amorce de l'Histoire »³. Après une première étape ne contenant sans doute que des noms d'aïeux royaux, ont été consignés en même temps des durées de règne, puis des faits particulièrement marquants, constituant ainsi à la fois un prélude à des *Annales* et une première source archivistique. On peut croire que, peu après, des listes semblables ont été dressées pour certaines prêtrises particulièrement importantes. En Égypte, on a conservé de nombreuses généalogies sacerdotales, parfois fort longues, où chaque individu est mentionné avec son plus haut titre, généralement le même que les autres membres de la

¹ A supposer que l'on puisse retenir que les textes d'Hérodote ou de Thucydide, avec lesquels on confronte les récits des orateurs, en soient l'expression la plus pure.

² Voir *supra*, p. 136.

³ F. HARTOG, 1989, p. 129 = *Id.*, 1991, p. 185.

lignée, mais pas toujours, certaines ruptures dans la succession des prêtrises étant dûment signalées.

A Athènes, on ignore quand exactement et à partir de quelles sources fut élaborée la liste royale. Pour les rois mythiques, il s'agit presque certainement d'une création d'Hellanicos à partir d'un matériau très faible. Mais la question ne doit pas être résolue nécessairement dans les mêmes termes pour les rois de la dernière dynastie. Jusqu'à présent, les historiens se focalisent essentiellement sur le fait que le premier monarque s'appelle comme par hasard Mèdôn et que trois des noms sont, à l'époque classique, caractéristiques d'autres grandes familles. Ils en concluent que la généalogie a été entièrement fabriquée à un moment où lesdites familles possédaient un degré de notoriété suffisant pour influencer l'élaboration de la liste. Voire ! Il serait tout aussi raisonnable d'admettre que la liste royale était un document de facture réellement ancienne et que c'est pour cette raison que certains aristocrates ont donné à leurs enfants des noms qui y figuraient, procédé tout aussi répandu.

On ignore tout autant la date de constitution de la première liste des archontes qui ont succédé aux rois. Selon Platon, Hippias était capable, à la fin du V^e siècle de réciter par cœur la liste de tous les archontes depuis Solon¹. Cela suppose à la fois un support d'apprentissage et un moyen de contrôle. Hérodote ne semble pas faire usage d'une telle liste puisqu'il ne cite que le seul archonte contemporain de la bataille de Salamine, Kalliadès². En revanche, Thucydide critique l'imprécision de l'usage de telles listes, ce qui prouve au moins leur existence à son époque³. Les premiers fragments épigraphiques que nous en avons ne remontent pas au-delà du VI^e siècle, et si l'existence d'une liste englobant toute l'histoire archontale ne fait aucun doute, rien ne permet de préciser l'époque de sa rédaction⁴. Du moins peut-on admettre qu'elle devait contenir au minimum des patronymes permettant de retracer certaines généalogies¹.

Pour les prêtres à présent, la constitution de listes semble plus tardive. En effet, si le pseudo-Plutarque semble faire allusion à une liste (généalogie ?) des prêtres de Poséidon depuis le fondateur mythique de la lignée des Étéoboutades, le héros Boutès, jusqu'au

¹ Plat., *Hipp. Maior*, 285e.

² Hdt, VIII, 51.

³ Thuc., V, 20.

⁴ Sur toutes ces questions, voir J. W. ALEXANDER, 1959, p. 307 et surtout J. SICKINGER, 1999.

IV^e siècle avant notre ère, il ne donne explicitement la filiation qu'*après* cette date². Une longue inscription généalogique datée du début du règne d'Auguste fait allusion à des tablettes sur lesquelles on avait inscrit la succession des dadouques issus du *genos* des Kérykes³ :

et avant eux encore, avant que l'on ne consigne la succession des Kérykes sur des tablettes

Mais il ressort précisément de ce texte que ces tablettes n'ont été constituées que tardivement et datent au plus tôt du IV^e siècle av. J.-C. Encore ignore-t-on même leur nature exacte.

Quant au rapport entre liste et généalogie, il reste peu évident. A la différence de la liste simple, une généalogie, même purement linéaire, est composée d'une syntaxe qui aide à sa récitation. La transmission orale de la généalogie, son apprentissage par cœur, fait donc partie de ses caractéristiques, ce qui ne l'empêche pas d'être couchée par écrit par ailleurs. On a vu que R. Thomas, se fondant sur les travaux des africanistes, soutient que ce passage à l'écrit dénature nécessairement la généalogie en faisant ressortir ses insuffisances ou ses incohérences qui procèdent alors à une re-création du tout, concept contestable si on l'applique de façon trop rigide. L'interaction entre oralité et écrit reste constante.

C) Généalogistes

Dans la mesure où aucune œuvre généalogique ne nous est parvenue, E. K. Varto a récemment affirmé qu'il n'y a jamais eu (pour la période ancienne dont elle traite au moins) de généalogistes professionnels à la solde d'un grand personnage ou d'une grande famille¹. Il faut s'entendre sur la définition de la profession et savoir s'il faut englober sous le même chapeau des généalogistes œuvrant pour une famille et ceux au service d'une cité ou d'un régime et les distinguer tous des généalogistes « généralistes » traitant des grandes familles de la mythologie.

Quoi qu'il en soit, il est plus probable d'accepter l'existence de tels généalogistes professionnels, en précisant qu'il ne faut pas se figurer ceux-ci comme nos généalogistes

¹ Ce n'est pas le cas il est vrai pour la liste dont on possède des fragments (voir T. J. CADOUX, 1948, p. 78), mais les patronymes fournis par certains auteurs semblent indiquer qu'on devait les trouver sur d'autres documents de cette nature.

² Ps.Plut., V. X *Orat.*, 843e, cité *supra*, p. 132, n. 6.

³ La meilleure édition de cette inscription complexe reste à ce jour celle de K. CLINTON, 1974, p. 50-53, reprise par le même auteur, *Id.*, 2005, n° 300, citée et commentée *infra*, p. 456 sqq.

modernes mi-notaires mi-amateurs, mais comme des auteurs ayant réalisé entre autres des œuvres généalogiques parce qu'ils en avaient la capacité en premier lieu et parce qu'ils y étaient poussés par le goût ou l'intérêt en second lieu². D'abord, j'observe que la frontière était sans doute très mince entre un généalogiste professionnel généraliste et un professionnel au service d'une famille. On sait que Phérécyde, généraliste s'il en fut, s'est préoccupé de ses contemporains Miltiade et Hippocrate. Il donnait également la généalogie complète d'Homère jusqu'à Orphée. Hécatee en parlant de sa famille devait probablement parler de celles auxquelles il était allié et ne s'être pas contenté, s'agissant de lui-même, d'une simple liste de noms d'aïeux paternels. Hellanicos a traité aussi bien de la généalogie des prêtresses d'Héra jusqu'à son époque que des familles de ses contemporains Cimon ou Andocide, ainsi, lui aussi, que de celles d'Homère et d'Hésiode. On a vu qu'Hippias louait ses services aux Lacédémoniens pour leur réciter les généalogies de leurs grands hommes ou que Polybe regrette que le public lise en priorité des ouvrages plaisants, comme ceux des généalogistes. Dans les deux cas, il semble bien qu'on fait référence à des ouvrages de généalogie « historiques »³. Une inscription reprend l'ouvrage d'un certain Hiéron Lysimachos, qui avait entrepris au II^e siècle ap. J.-C. d'écrire une généalogie à la gloire de Tlos, sa patrie⁴.

A Athènes, on peut citer un livre *Sur les familles* d'un certain Drakôn d'Athènes (II^e siècle av. J.-C.) ou un *Sur les familles athéniennes* de Théodôros d'Athènes ou encore un *Autour de la famille des Kérykes* de Mélitôn d'Athènes⁵. Diogène Laërce, lorsqu'il atteste l'appartenance d'Épicure au *génos* des Philaïdes, se fonde sur le livre *De la Noblesse* rédigé par un certain Métrodôros, qui détaillait donc certainement la

¹ E. K. VARTO, 2009, p. 149.

² Pour la définition d'un « généalogiste » ancien, voir les remarques de R. THOMAS, 1989, p. 159. Hécatee ou Hellanicos par exemple n'ont pas écrit que des généalogies, mais lorsqu'ils l'ont fait, ils se sont à l'occasion préoccupés de celles touchant à des contemporains ou à eux-mêmes.

³ Pol., IX, 1-2, cité *supra* (p. 117, n. 3-4). Puisque Polybe traite de la période contemporaine et qu'il regrette la concurrence des généalogistes, ou d'historiens comme Éphore qui en sont friands, on peut croire que ceux-ci écrivaient aussi, au moins partiellement, sur des périodes récentes. En revanche, il est plus difficile de déterminer s'il faisait allusion à des ouvrages purement généalogiques ou à des ouvrages historiques truffés de généalogie.

⁴ A. CHANIOTIS, 1988, p. 75-85 ; O. CURTY, 1995, n° 79, p. 195-200 (avec trad. franç.). Cf. C. P. JONES, 1999, p. 114-115 et A. HELLER, 2009, p. 54-55.

⁵ Respectivement *FGrHist.*, 344, 346 et 345. Tout ce que l'on sait d'eux tient en une seule phrase : voir *FGrHist.*, IIIB, p. 208. Voir M. BROADBENT, 1968, p. 240-241 ; A. CHANIOTIS, 1987, p. 226 et P. ISMARD, 2012, p. 375-377 ; *Id.*, 2013, p. 182. Pour Drakôn, on connaît sa famille, qui remontait au début du VI^e s. av. J.-C. et qui était allié à celle, encore plus ancienne, des Philaïdes : voir *infra*, p. 481. Cf. M. BROADBENT, 1968, p. 240 ; P. ISMARD, 2013, p. 182.

généalogie de plusieurs familles aristocratiques du IV^e siècle¹. Pausanias se défend d'avoir un goût particulier pour la généalogie mais se déclare capable autrement d'énumérer la liste et la filiation des premiers archontes, ce qui suppose des sources qui, elles, le faisaient et allaient au moins jusqu'aux frontières de l'époque historique². Il en existait donc et il les connaissait. Enfin, le décompte méticuleux des générations séparant un individu d'un ancêtre lointain suppose obligatoirement la tenue d'archives familiales précises et très certainement de généalogistes à même de les manier³.

A Rome, les choses sont plus claires. On sait que Varron avait écrit vers 45 av. J.-C. un livre *Sur les familles troyennes [de Rome]*, titre (et contenu ?) repris par Hygin vers 30 av. J.-C. Au même moment, T. Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron, avait rédigé des ouvrages sur les familles des Claudii Marcelli, des Cornelii Scipiones, des Fabii Maximi Aemilii et M. Valerius Messala avait écrit un livre sur les Cornelii Scipiones⁴. Peu après, un certain Q. Elogius (au nom prédestiné) rédige un petit ouvrage en l'honneur de Q. Vitellius, questeur d'Auguste, où il semble avoir retracé la généalogie de la famille⁵. Malheureusement aucune de ces œuvres ne nous est parvenue de sorte que nous ignorons totalement la méthodologie employée par ces auteurs et les documents, s'il y en eut, sur lesquels ils s'appuyaient pour établir leurs filiations. Il semble quand même assuré qu'il a existé, aussi bien à Rome qu'en Grèce, et à Athènes en particulier, des généalogistes professionnels qui ont tenté de retracer l'histoire des grandes familles de leurs patries.

¹ Diog. Laërce, V. *Épic.*, 1 : Ἐπίκουρος Νεοκλέους καὶ Χαιρεστράτης, Ἀθηναῖος, τῶν δήμων Γαργήτιος, γένους τοῦ τῶν Φιλαϊδῶν, ὡς φησι Μητροδόωρος ἐν τῷ Περὶ εὐγενείας (« Épicure, fils de Néoklès et de Chairestratè, un Athénien, du dème de Gargettos, et appartenait, suivant Métrodôros, dans son traité de la *Noblesse*, à la famille des Philaïdes »).

² Paus., I, 3, 3 : Εἰ δέ μοι γενεαλογεῖν ἤρθεσκε, καὶ τοὺς ἀπὸ Μελάνθου βασιλεύσαντας ἐς Κλειδικὸν τὸν Αἰσιμίδου (« Si j'avais le goût de dresser des généalogies, j'aurais énuméré aussi ceux qui ont régné à partir de Mélanthos jusqu'à Kleidikos, fils d'Aisimidès »). Voir aussi *Id.*, V, 4, 6 (cité *in extenso infra*, p. 190, n. 1) : Οὐ μὴν τοὺς γε ἀπογόνους αὐτοῦ βασιλεύοντας εὕρισκον, καὶ σφᾶς ἐπιστάμενος ὁμῶς παρήμι· οὐ γὰρ τί μοι καταβῆναι τὸν λόγον ἠθέλησα ἐς ἄνδρας ιδιώτας (« Je n'ai pas trouvé que ses descendants aient exercé la royauté ; et bien que je les connaisse, je les omets. Je n'ai pas voulu en effet que mon récit s'abaissât à de simples particuliers »).

³ A. HELLER, 2011, p. 309.

⁴ Corn. Nep., *Atticus*, 18. Voir, par exemple, C. SETTIPANI, 2000, p. 39.

⁵ Suét., *Vit.*, 1, 1 : *Exstat Q. Elogi ad Quintum Vitellium Diui Augusti quaestorem libellus, quo continentur Vitellios Fauno Aboriginum rege et Vitellia, quae multis locis proumine coleretur, ortos toto Latio imperasse; horum residuam stirpem ex Sabinis transisse Romam atque inter patricos adlectam; indicia stirpis mansisse diu uiam Vitelliam ab Ianiculo ad mare usque, item coloniam eiusdem nominis, quam gentili copia aduersus Aequiculos tutandam olim depoposcissent tempore deinde Samnitici belli praesidi in Apuliam misso quosdam ex Vitellis subsedis Nuceriae, eorumque progeniem longo post interuallo repetisse urbem atque ordinem senatorium.*

La publication de telles œuvres n'a sans doute pas été continue et certaines périodes ont été plus que d'autres propices à leur prolifération. Il s'agit très certainement dans un premier temps des moments de crise, ou qui les suivent, lorsque les élites ont souhaité plus particulièrement affirmer la stabilité de leurs lignages. Sous l'Empire romain, la multiplication des publications romaines sur le sujet a pu provoquer une mode semblable à Athènes, dont la littérature n'a pas gardé trace mais qui transparait dans l'épigraphe.

D) Épigraphe

Récemment, J. Assmann a cru pouvoir affirmer que ni les Grecs ni les Romains n'avaient de culture développée d'une mémoire publique consignée dans des archives¹. Mais C. Calame² a répondu que cette constatation ignore tout un pan de l'écrit dans le monde gréco-romain : celui de l'épigraphe. Les demeures des particuliers, les bâtiments publics, les sanctuaires regorgeaient d'inscriptions plus ou moins accessibles au regard mais qui, d'une façon ou d'une autre, consignent de façon pérenne des faits de mémoire³. On sait que pour établir les fondements de sa chronologie et corriger les résultats de ses prédécesseurs, Timée alla chercher les inscriptions cachées dans des lieux peu accessibles donnant des listes de magistrats⁴.

A Athènes, on n'a pas trace d'archives gravées avant la fin du VI^e siècle, vers 520. Faut-il en conclure que les premières archives n'ont été préservées qu'à ce moment ? Sans doute pas : il faut juste en conclure que l'on a gravé ce type de documents sur pierre ou sur métal seulement à partir de 520 environ, ce qui ne préjuge en rien de l'existence d'autres supports auparavant. La tradition qui attribue à Dracon et Solon la rédaction de lois écrites dès le VII^e siècle est suffisamment attestée pour être crédible⁵. Ce type de document ne pouvait pas omettre de mentionner les principaux magistrats qui en étaient les garants.

L'épigraphe ne pouvait pas être ignorée des Grecs et des Romains eux-mêmes lors de leurs recherches généalogiques puisque c'était le fondement même de ces inscriptions

¹ J. ASSMANN, 2010, p. 237 sqq.

² C. CALAME, 2013, p. 150.

³ Pour le monde romain, voir l'ouvrage fondamental de M. CORBIER, 2006.

⁴ Pol., XII, 11, 1-2 (=FGrHist., 566T10), cité *supra*, p. 89, n. 2.

⁵ R. STROUD, 1978, p. 35 ; L. H. JEFFERY, 1990, p. 68-78 ; J. WHITLEY, 1997, p. 645. Voir K. BEAUFILS, 2000, p. 59.

gravées dans la pierre de perpétuer le souvenir des illustres défunts et de leurs alliances. Depuis longtemps les historiens avaient su mettre à profit les textes gravés dont ils avaient connaissance¹. Les spécialistes de la généalogie ne pouvaient pas l'ignorer. Si l'on admet que la plupart des Athéniens avaient des notions d'écriture ou de lecture, il est raisonnable de croire qu'ils bénéficiaient d'une certaine culture historique du simple fait des stèles qui encombraient la cité². La profusion de détails de parenté qui se trouvaient sur ces monuments, au moins certains d'entre eux, permettait un accès immédiat à une matière propre à appuyer des revendications précises. Cette matière pouvait certes être assemblée en parcourant soi-même les différents endroits où s'affichaient ces inscriptions, mais nous savons qu'il existait plus simplement de véritables recueils épigraphiques. En effet, pour Athènes par exemple, nous avons connaissance de quelques auteurs qui se sont fait une profession de collecter les inscriptions innombrables qu'on voyait partout en ville. Polémon d'Ilion³ et Héliodoros⁴ avaient rédigé des ouvrages sur « les (inscriptions) de l'Acropole » où ils détaillaient les dédicaces des œuvres qui y étaient exposées et en tiraient des enseignements

¹ Ainsi, Éphore utilise à l'occasion des inscriptions dont l'une parle d'une filiation sur dix générations : 70F122a : δεκάτη δ' ὕστερον γενεᾷ τὴν Ἥλιν ὑπὸ Ὀξύλου τοῦ Αἴμονος συνοικισθῆναι, περαιωθέντος ἐκ τῆς Αἰτωλίας. παρατίθησι δὲ τούτων μαρτύρια τὰ ἐπιγράμματα, τὸ μὲν ἐν Θέρμοις τῆς Αἰτωλίας, ὅπου τὰς ἀρχαιεσίας ποιεῖσθαι πάτριον αὐτοῖς ἔστιν, ἐγκεχαραγμένον τῆι βάσει τῆς Αἰτωλοῦ εἰκόνας· Χώρης οἰκιστήρα, παρ' Ἀλφειοῦ ποτε δίναις θρεφθέντα, σταδίων γείτον' Ὀλυμπιάδος, Ἐνδυμίονος παῖδ' Αἰτωλοὶ τόνδ' ἀνέθηκαν Αἰτωλόν, σφετέρως μνημ' ἀρετῆς ἔσορᾶν. τὸ δ' ἐν τῆι ἀγορᾷ τῶν Ἠλείων ἐπὶ τῶι Ὀξύλου ἀνδριάντι· Αἰτωλός ποτε τόνδε λιπὼν αὐτόχθονα δῆμον κτήσατο Κουρήτιν γῆν, δορὶ πολλὰ καμών· τῆς δ' αὐτῆς γενεᾶς δεκατόσπορος Αἴμονος υἱὸς Ὀξύλος ἀρχαίην ἔκτισε τήνδε πόλιν. (« A la dixième génération Oxylos, fils d'Haimôn, vint depuis l'Étolie et fonda la cité d'Élis. Comme preuve de cette assertion, il [Éphore] cite des inscriptions, une desquelles est à Thermoi en Étolie, où ont lieu traditionnellement les élections des magistrats. Cette inscription est gravée sur la base d'une statue d'Aitolos : « Ce portrait d'Aitolos, fils d'Endymion / qui vint dans ce pays comme premier colon / après avoir grandi près des eaux de l'Alphée / des courses d'Olympie alors proche voisin / fut ici consacré par le peuple étolien / pour qu'on vît sa valeur à jamais rappelée ». L'autre se trouve sur la place publique où s'assemblent les Éléens, sur une statue en pied d'Oxylos : 'Autochtone en ces lieux, Aitolos les quitta / et conquiert autrefois la terre des Courètes, / triomphant à la lance en d'épuisants combats. / De la même maison dont il était la tête / Dixième descendant, Oxylos, fils d'Haimôn, de notre antique ville assit les fondations' ») [trad. fr. F. LASSERE, *Strabon*, VII, p. 60-61].

² Ainsi, M. NOUHAUD, 1982, jugé « absurdly optimistic » par R. THOMAS, 1989, p. 61, n. 132.

³ *FHG*, III, p. 108-148 & L. PRELLER, Leipzig, 1964, sp. fg. 4, p. 39-40. Contemporain de Ptolémée Épiphane (204-180), auteur d'un ouvrage sur (les inscriptions) *De l'Acropole* : Markell., *V. Thuc.*, 17 et 28. Il est qualifié de « stélokopas », c'est-à-dire « glouton [dans le sens de passionné] de stèles » par Athénée, VI, 234d, citant Hérodikos.

⁴ *FGrHist.* 373. Auteur, au milieu du II^e s., d'un ouvrage en 15 livres sur (les inscriptions) *De l'Acropole*.

généalogiques. De même, pour Diodore le Périégète¹. En vérité, il n'est pas exclu que ces auteurs n'aient pas été avant tout des généalogistes. Au minimum, ils ont su tirer profit, à l'occasion, de leur collecte à des fins généalogiques. Et si ce n'est pas par eux, cette exploitation a pu être réalisée par d'autres. Ces œuvres étaient-elles commanditées ? Si rien ne le prouve, rien ne permet de l'écarter. Pausanias doit aussi aux inscriptions une partie des informations généalogiques qu'il nous livre. Cela est dit explicitement dans certains cas², mais sans doute pas toujours. On peut se demander également si les informations de Pausanias concernant les alliances d'Akestiôn ne proviennent pas d'un ouvrage similaire plutôt que d'inscriptions éparses.

8] Les Grecs ont-ils cru à leurs généalogies ?

Après ce tour d'horizon, il serait temps de s'interroger sur la vision véritable qu'avaient les Grecs de leurs revendications. Pour paraphraser Paul Veyne, il est pertinent de se demander jusqu'à quel point les Grecs ajoutaient foi aux généalogies qu'ils professaient. Pour la plupart d'entre eux, ces prétentions généalogiques étaient prises comme des témoignages historiques fiables. En réalité, ce n'était pas toujours le cas. On doit nécessairement tenir compte du scepticisme ou de la moquerie affichée envers des parvenus sortis de rien et qui revendiquent les dieux de l'Olympe comme proches parents.

Il faut également prendre en compte les esprits critiques qui soulignent la vanité (et non nécessairement la fausseté) de telles prétentions. Notre meilleur exemple en est Platon, qui s'exprime de façon très explicite à ce propos³ :

Voici le tour de ceux qui chantent la gloire des familles, la soi-disant noblesse d'un quidam qui est à même de faire l'état d'une fortune, laquelle remonte à son septième aïeul : c'est là à son jugement, un éloge qui atteste chez ces gens-là une vue faible et incapable de s'étendre ; leur impuissance, effet de l'absence de culture, à porter le regard en chaque cas sur le tout ; pas davantage à réfléchir aux innombrables milliers d'aïeux et d'ancêtres qu'il y

¹ *FGrHist.* 372. Cf. *Plut.*, *V. Them.*, 32 ou *V. Cim.*, 16.

² Voir, par exemple, *Paus.*, I, 37, 1. Sur Pausanias épigraphiste, voir le livre récent de C. ZIZZA, 2006, avec la bibliographie (notamment C. HABICHT, 1984 & 1985).

³ *Plat.*, *Théét.*, 174d-175b : Τὰ δὲ δὴ γένη ὑμνούντων, ὡς γενναῖός τις ἐπὶ τὰ πάππους πλουσίους ἔχων ἀποφῆναι, παντάπασιν ἀμβλῦ καὶ ἐπὶ σμικρὸν ὀρώντων ἡγείται τὸν ἔπαινον, ὑπὸ [175a] ἀπαιδευσίας οὐ δυναμένων εἰς τὸ πᾶν αἰεὶ βλέπειν οὐδὲ λογίζεσθαι ὅτι πάππων καὶ προγόνων μυριάδες ἐκάστῳ γεγόνασιν ἀναρίθμητοι, ἐν αἷς πλούσιοι καὶ πτωχοὶ καὶ βασιλεῖς καὶ δούλοι βάρβαροί τε καὶ Ἕλληνες πολλάκις μυριοὶ γεγόνασιν ὄψωυν· ἀλλ' ἐπὶ πέντε καὶ εἴκοσι καταλόγῳ προγόνων σεμνυνομένων καὶ ἀναφερόντων εἰς Ἡρακλέα τὸν Ἀμφιτρούωνος ἄτοπα αὐτῷ καταφαίνεται τῆς σμικρολογίας, ὅτι [175b] δὲ ὁ ἀπ' Ἀμφιτρούωνος εἰς τὸ ἄνω πεντεκαίκοστος τοιοῦτος ἦν οἷα συνέβαινε αὐτῷ τύχη, καὶ ὁ πεντηκοστος ἀπ' αὐτοῦ, γελᾷ οὐ δυναμένων λογίζεσθαι τε καὶ χαυνότητα ἀνοήτου ψυχῆς ἀπαλλάττειν.

a eu pour chacun de nous ; milliers parmi lesquels il y a eu pour n'importe qui bien des fois des milliers de riches et de mendiants, de rois et d'esclaves, de Barbares aussi bien que de Grecs ! Au contraire, quand des gens se glorifient d'un arbre généalogique comptant vingt-cinq ancêtres et qui en rapportent l'origine à Héraclès, fils d'Amphitryon, ce sont là, pour la petitesse d'esprit, d'étranges billevesées à ses yeux : vu que, d'ailleurs, le vingt-cinquième ancêtre, en remontant à partir d'Amphitryon, a été ce que le hasard a pu faire qu'il ait été, et le cinquantième aussi à partir de ce vingt-cinquième ; il rit de leur impuissance à faire ces réflexions comme à écarter ces vanités qui sont d'une âme insensée.

Ailleurs, il nous en donne un exemple précis, en spécifiant là aussi que la généalogie était chantée littéralement¹ :

Toute la ville chante sur Lysis, son grand-père et sur tous ses aïeux ... Hier encore il nous racontait dans un poème l'hospitalité offerte à Héraclès par un des ses ancêtres ... né lui-même de Zeus et de la fille du héros fondateur de son dème. Bref, des contes de bonnes femmes, Socrate, et tout à l'avenant. Voilà ce qu'il dit, ce qu'il chante, et ce qu'il nous oblige à écouter nous aussi.

Comme l'a souligné avec justesse R. Thomas², qui n'en tire pourtant pas toutes les conséquences négatives contre sa théorie³, Platon ne cherche absolument pas à nier l'éventuelle véracité de ces longues généalogies remontant à un dieu ou un héros. Il souligne en revanche la vanité de telles prétentions dans la mesure où ces aristocrates pouvaient bien, en effet, comme tout le monde, descendre de rois anciens, les myriades d'ancêtres qu'ils avaient à la vingt-cinquième génération n'en étaient pas moins dans leur grande majorité des gens du commun.

Mais personne ne se serait moqué d'un Alexandre se réclamant d'Héraclès ou d'Achille pas plus que d'un César issu de Vénus⁴. Pour des familles réellement anciennes, ces prétentions n'étaient pas de simples vantardises, c'était l'expression ultime et logique de leur antiquité. Ce qui rendait la généalogie vraisemblable, c'est tout le contexte aristocratique qui l'accompagnait, la reconnaissance sociale qui repose sur la fortune et la puissance notamment.⁵

¹ Plat., *Lysis*, 205c-d : Ἄ δὲ ἡ πόλις ὅλη ἄδει περὶ ... Λύσιδος τοῦ πάππου τοῦ παιδὸς καὶ πάντων πέρι τῶν προγόνων ... Τὸν γὰρ τοῦ Ἡρακλέους ξενισμὸν πρόηεν ἡμῖν ἐν ποιήματι τινὶ διῆει, ὡς διὰ τὴν τοῦ Ἡρακλέους συγγένειαν ὁ πρόγονος αὐτῶν ὑποδέξαιτο τὸν Ἡρακλέα, γεγωνῶς αὐτὸς ἐκ Διὸς τε καὶ τῆς τοῦ δήμου ἀρχηγέτου θυγατρὸς, ἅπερ αἱ γράϊαι ἄδουσι, καὶ ἄλλα πολλὰ τοιαῦτα, ὧ Σώκρατες· ταῦτ' ἐστὶν ἂ οὗτος λέγων τε καὶ ἄδων ἀναγκάζει καὶ ἡμᾶς ἀκροᾶσθαι.

² R. THOMAS, 1989, p. 174-175.

³ Platon montre en effet qu'il était normal à son époque de connaître ses sept premiers aïeux et qu'il n'était pas rare de pouvoir décliner l'identité de ses vingt-cinq premiers aïeux, ce qui s'oppose singulièrement à la théorie d'une mémoire familiale très courte, jusqu'au grand-père. Déclarer que ces ancêtres n'avaient rien à voir avec une quelconque tradition orale mais n'étaient qu'une invention d'écrivains érudits semble une manœuvre désespérée. Platon écrit bien que l'on chantait ses ancêtres, renvoyant ainsi à un vocabulaire spécifiquement oral.

⁴ R. L. MENAGER, 1980, p. 157.

⁵ R. L. MENAGER, 1980, p. 158.

Puisque, de toute évidence, les Grecs considéraient leurs généalogies comme vraies, R. Thomas se demande alors dans quelle mesure elles l'étaient intrinsèquement. La question n'a pas d'importance, pas davantage que celle de savoir si le père prétendu d'un tel était réellement son géniteur biologique. Ce qui importe, c'est l'acceptation sociale d'une filiation, que ce soit au premier degré ou sur une longue durée. A partir du moment où une généalogie était validée par la croyance populaire, des érudits spécialisés ou un docte tribunal, on pouvait en tirer légitimement tout le bénéfice attendu. R. Thomas pense que les Grecs n'attachaient de l'importance qu'au fondateur légendaire de leur race, les degrés intermédiaires n'ayant aucun intérêt et n'étant pas mémorisés. Mais l'importance, que cet auteur souligne pourtant abondamment, de l'ancêtre fondateur à l'époque contemporaine ne saurait se passer le cas échéant des générations qui permettaient de s'y rattacher. Ainsi, lorsque qu'Alexandros I^{er} de Macédoine voulut se faire reconnaître comme Grec, il n'y parvint qu'après avoir présenté des pièces probantes auprès des juges olympiques, montrant qu'il descendait en droite ligne d'Héraclès. On ne croira pas qu'il se soit contenté de généralités et que les juges n'aient pas épluché, avec au moins une apparence de sérieux, une liste complète d'ancêtres. Même si ceux-ci ont été en partie rassemblés à cette occasion, il fallait qu'ils fussent crédibles¹. Dans leur grande majorité les Grecs croyaient à ces généalogies remontant aux temps héroïques, et il semble raisonnable de penser que ceux qui étaient plus sceptiques affectaient au moins d'y croire également.

9] La continuité généalogique à Athènes : mythes et réalités

Époque archaïque

Il reste enfin à se demander ce qu'il en est finalement de l'idée même de la continuité des élites à Athènes sur des bases purement objectives, c'est-à-dire en faisant abstraction de toute référence à des prétentions anciennes.

On sait que le site d'Athènes a été occupé depuis une très haute époque. Plusieurs tombes imposantes datant de 1400 av. J.-C. environ y ont été exhumées. Pour certains historiens, on devrait y voir des tombes princières où auraient été ensevelis des membres de grandes familles aristocratiques, ancêtres des fameux *géné* athéniens de l'époque classique². F. Bourriot s'y est opposé. Ces tombes renferment chacune trop peu de corps

¹ E. BETHE, 1935, p. 57 sq & 69. R. THOMAS, 1989, p. 181, rejette pourtant cette conception.

² Voir notamment G. ALFÖLDY, 1969.

(six au maximum dans la plus grande d'entre elles) pour y voir des tombeaux familiaux importants¹. Surtout, il souligne que, comme presque partout en Grèce, ces tombes cessent d'être fréquentées dès le XIII^e siècle et ne font, pour certaines, l'objet d'un culte qu'à partir du VII^e siècle. Il n'y aurait donc aucune continuité entre les populations qui ont bâti ces monuments et celles qui habitent à proximité après plusieurs siècles d'interruption². Pour F. Bourriot on ne peut que conclure qu'à l'époque mycénienne certains rois de villages de l'Attique se sont fait construire ces tombeaux monumentaux qui sombrèrent dans l'oubli avec la disparition de leur civilisation. Au VIII^e siècle, les habitants des nouveaux villages environnants attribuent ces monuments à d'anciens héros et leur rendent un culte, mais sans prétendre aucunement s'y rattacher. Il est poussé à affirmer avec force cette rupture dans le souci d'éliminer de cette discussion d'éventuels *géné* athéniens³. Mais il serait plus juste de rester circonspect. Le culte rendu aux tombeaux à partir du VIII^e siècle ne peut guère être qu'un culte aux ancêtres, et en dépit de la longue césure dans la fréquentation du site, il s'avère que dès l'époque archaïque les populations locales revendiquaient un héritage généalogique avec de grands personnages de l'époque mycénienne. Même si un déclin important a marqué la période intermédiaire, l'absence d'invasion dorienne en Attique et la très nette prétention à une origine locale immémoriale des Athéniens, peuvent être perçues comme des indices en faveur d'une réelle continuité⁴.

Époque classique

Il faudrait séparer l'époque classique en diverses strates puisqu'on ne peut pas forcément comparer la structure des familles avant 500 et après 400. Néanmoins, l'ouvrage fondamental de J. K. Davies sur les riches familles athéniennes entre 600 et 300 montre que nombre de ces familles sont attestées sur une grande partie de la période considérée. Au début de la période, le pouvoir est essentiellement aux mains d'aristocrates, affiliés à des grandes familles (*oikoi*) ou à des *géné*, pratiquant une

¹ F. BOURRIOT, 1976, II, p. 860 sqq.

² F. BOURRIOT, 1976, II, p. 864 sqq. qui se fonde sur les conclusions archéologiques de J. Servais.

³ Si le *génos* est lié aux fondateurs des tombeaux, la coupure entre le XIII^e s. et le VIII^e s. prouve sa disparition. Si au contraire le *génos* naît au VIII^e s., lorsqu'une famille plus ambitieuse que ses voisines s'approprie le tombeau en prétendant y trouver un de ses ancêtres, il y a une difficulté insurmontable avec l'organisation déjà très complexe des *géné* dès le VII^e s.

⁴ Pour F. BOURRIOT, 1976, II, p. 868, au contraire : « même si l'Attique n'a pas été conquise, sa civilisation de type mycénien, coupée de ses racines ... a pu s'étioler et disparaître. Lorsque la sève ne passe plus, les rameaux périclitent ». Tout le problème, c'est qu'on ignore si la sève a continué.

politique d'échanges entre amis ou parents. Ce « tout petit nombre » d'Eupatrides monopolise l'exercice des fonctions civiles, militaires et religieuses. Tandis que les Alcéméonides et les Philaïdes se disputent le pouvoir après la chute des Pisistratides, les Kérykes, les Eumolpides et les Étéoboutades se réservent les principaux cultes. Toutes ces familles sont connues dès avant le VI^e siècle, voire depuis les VIII^e/VII^e siècles pour les Alcéméonides et les Philaïdes et se poursuivent au moins jusqu'au IV^e ou au III^e siècles. Au cœur de leur continuité sociale, un système d'alliances matrimoniales qui les unissent aussi bien à des aristocrates (ou dynastes) étrangers qu'entre elles au travers d'un réseau inextricable de mariages. Tous les grands hommes politiques athéniens sont alors apparentés entre eux de façon quelquefois multiple : Solon, Clisthène, Pisistrate, Hippias, Mégaclês, Miltiade, Lycurgue, Thémistocle, Aristide, Callias, Hipponicos, Périclès ou Alcibiade pour ne citer qu'eux sont tous de proches parents¹.

Ce qui change après Périclès, ce n'est pas tant la continuité des familles aristocratiques, que leur implication dans la politique. Avec l'extension de l'Empire, les hommes politiques athéniens sont de plus en plus des professionnels et de moins en moins des aristocrates². Mais cela ne signifie ni que les aristocrates disparaissent ni que les nouveaux politiques sont issus du peuple. Ils viennent de familles riches à défaut d'être anciennes, et ont à cœur de se perpétuer tout autant que leurs prédécesseurs. Certains auteurs, comme C. Mann, réfutent une césure entre des aristocrates avant Périclès et des démagogues populaires ensuite. Cet auteur souligne ainsi qu'une partie de ces démagogues sont quand même issus de familles aristocratiques ou sont liés à certaines d'entre elles par des alliances matrimoniales³. La mobilité sociale n'est pas pour autant négligeable. P. Ismard a récemment insisté sur la nécessité de distinguer la notion de *génos* et de famille (*oikos*). Même au sein d'un *génos* ancien, on peut trouver des familles d'origine bien plus récente⁴. Les politiciens de la fin du V^e siècle et du IV^e siècle n'ont pas, pour la plupart, de liens directs avec ceux du siècle précédent. Il ne s'agit pas pour autant nécessairement d'hommes nouveaux comme les sources

¹ Voir notamment K. L. SINGH, 1971 ; C. MOSSÉ, 1990 ; R. J. LITTMAN, 1990, *passim*, et, pour le détail, J. K. DAVIES, 1971, *passim*, et *infra*, p. 493 sqq.

² W. R. CONNOR, 1971, *passim*, repris récemment par N. VILLACÈQUE, 2013, p. 236 sqq.

³ C. MANN, 2007.

⁴ P. ISMARD, 2012, p. 365 sqq. Cet auteur adopte au long de son étude des *génè* une position minimaliste sur l'ancienneté de ceux-ci, s'opposant ainsi aux travaux récents de D. S. Lambert. Il faut néanmoins se méfier de toute hypercritique, ainsi quand il récuse *a priori* (p. 374, n. 231) tout lien entre le grand Thémistocle et le dadouque Thémistoklês d'Hagnonte.

pourraient le laisser croire pour certains d'entre eux. Élien croyait pouvoir affirmer que « d'Hyperbolos, Kléophôn ou Dèmadès, pourtant les hommes les plus en vue chez les Athéniens, personne ne pourrait nommer simplement leurs pères »¹. W. R. Connor a souligné que ce genre d'affirmation ne peut être pris au pied de la lettre et qu'en réalité on peut facilement connaître, encore aujourd'hui, les patronymes de ces personnages et souvent remonter au delà². En fait, nos sources à ce propos sont souvent issues, directement ou indirectement, des auteurs comiques, qui se plaisent à caricaturer les personnages de la vie publique. Kléophôn, stratège et fils de stratège, est décrit comme un artisan fabriquant des lyres, ce qui doit certainement s'entendre en réalité comme le propriétaire d'une manufacture de lyres³. Un autre cas similaire concerne Deitréphès, stratège en 414/3, qui selon Aristophane serait parti de rien⁴, plus précisément, selon son scholiaste, un ancien artisan de vases. Pourtant, il était probablement le fils (ou le neveu) de Nikostratos, stratège, tué à Mantinée en 418 et le petit-fils de Deitréphès, fils d'Euthoinos, homme politique vers 460⁵. Le démagogue Cléon, qui occupe une place prédominante à Athènes à la mort de Périclès, n'appartenait pas à une famille connue⁶, mais lui et son fils étaient alliés à des *géné* riches et en vue, comme celui des Géphyraïoi⁷. En réalité, comme toujours, les anciens aristocrates se mêlent aux nouvelles élites⁸ :

¹ El., *Hist. Var.*, XII, 43 : Ὑπερβόλου δὲ καὶ Κλεοφῶντος καὶ Δημάδου, καίτοι προστατῶν γενομένων τοῦ δήμου τῶν Ἀθηναίων, οὐδεὶς ἂν εἶποι ῥαδίως τοὺς πατέρας.

² W. R. CONNOR, 1971, p. 158.

³ W. R. CONNOR, 1971, p. 152-153.

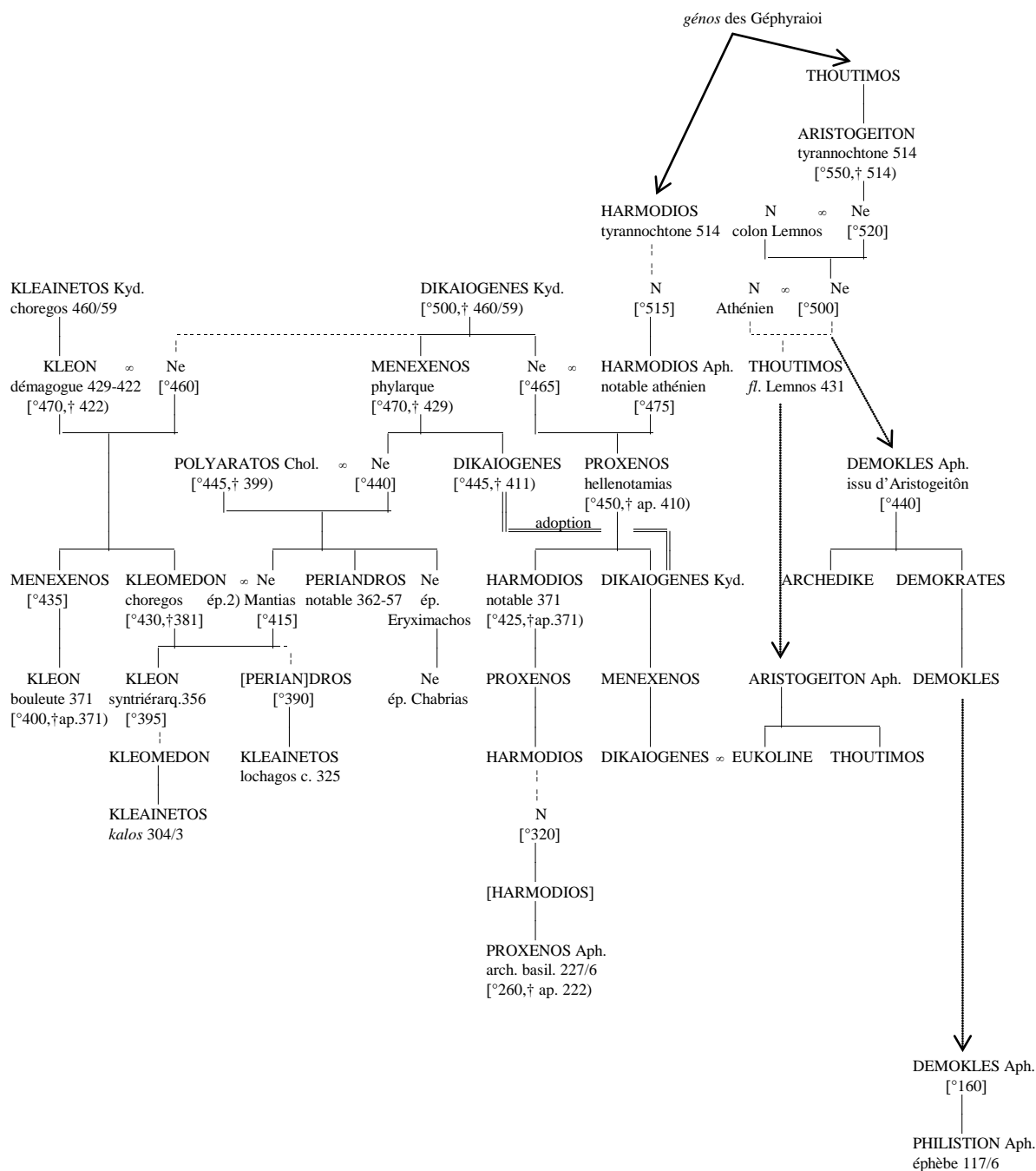
⁴ Aristophane, *Ois.*, 798-800 : ὡς Διειτρόφης γε πυτιναῖα μόνον ἔχων περὰ ἡρέθη φύλαρχος, εἶθ' ἵππαρχος, εἶτ' ἐξ οὐδενὸς μεγάλα πράττει καστὶ νυνὶ ξουθὸς ἵππαλεκτρῶν (« et, de fait, Dieitréphès, qui n'a que des ailes d'osier, a été élu phylarque, puis hipparque : sorti de rien, il s'est élevé très haut, et il est aujourd'hui un hippalectryon aux plumes jaunes »).

⁵ W. R. CONNOR, 1971, p. 156-157.

⁶ P. LAFARGUE, 2013, p. 89-109, pour la famille de Kléon et la reconstruction généalogique.

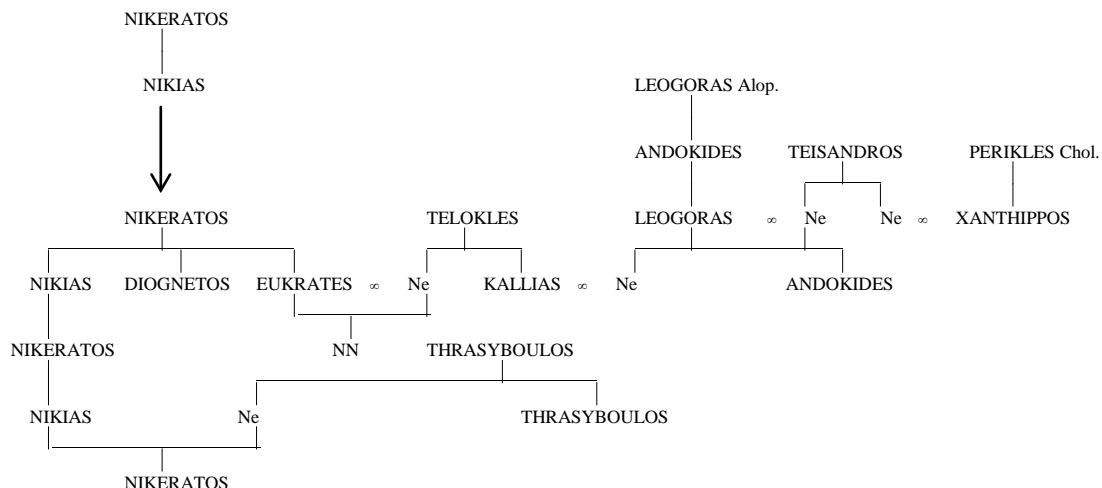
⁷ Pour la reconstruction du *stemma*, voir J. K. DAVIES, 1971, p. 145-147, 318-320, 461-465 ; W. R. CONNOR, 1971, p. 160 ; C. MOSSÉ, 1991 [2007], p. 119. Je suggère juste que le père de Kléainétos ...drou Kydathénaïeus pourrait être un [Périan]dros, plutôt qu'un [Teisan]dros (p. 319), même si on connaît par ailleurs un Teisandros Kydathénaïeus, mais qui appartient à une autre famille (PA 13462, d'importance mineure, voir PAA, XVI (2007), s. v. Teisaménos Kyd. et Teisandros Kyd., p. 253 & 256). Le nom de Périandros est porté, lui, par un oncle probable de ce [...]dros. Sur le *génos* des Géphyréens, voir aussi désormais P. ISMARD, 2012, p. 372.

⁸ Sur la cohabitation entre anciennes et nouvelles élites, voir P. LAFARGUE, 2013, p. 104 sqq.

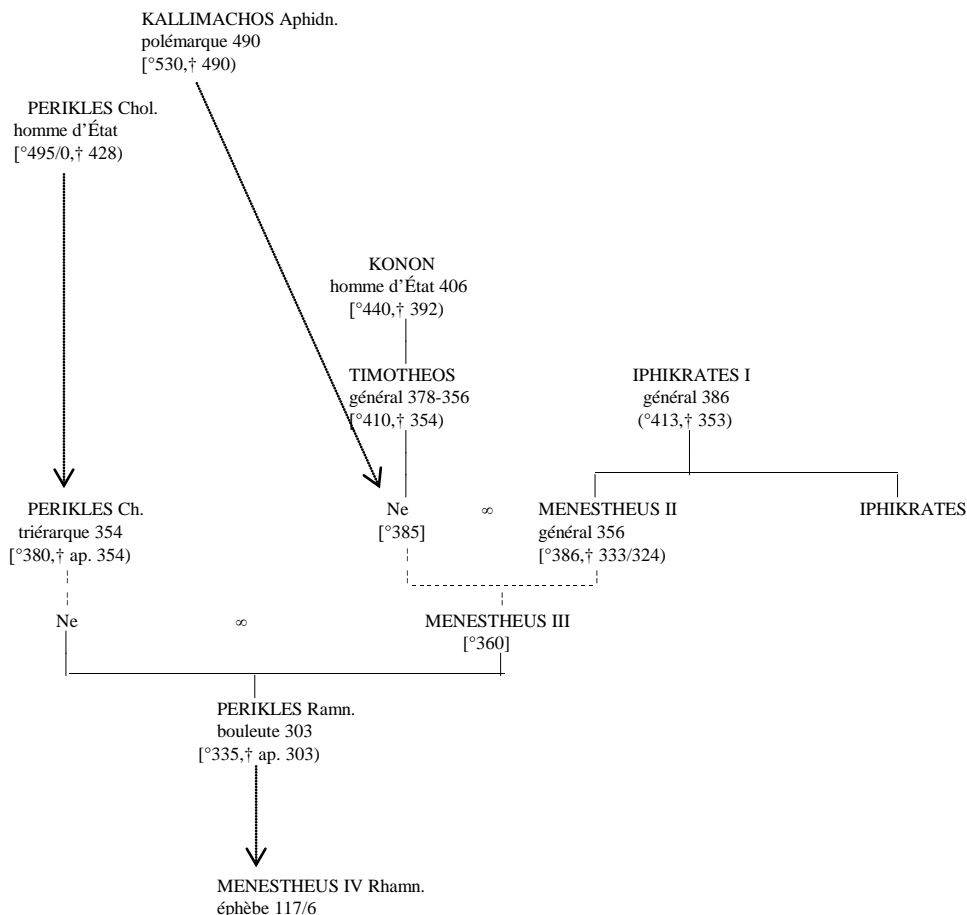


De la même façon, Nikias, fils de Nikèratos, qui prétendait avoir un ancêtre homonyme au début du VI^e siècle, était uni par mariage à plusieurs grandes familles et, notamment celles de Périclès, d’Andocide et des Philaïdes¹ :

¹ W. R. CONNOR, 1971, p. 161.



On verra dans la suite que les familles d’Iphicrates, de Ménestheus et de Conon étaient étroitement liées, et unies également à celle de Périclès et du polémarque Callimaque :



Tous ces exemples montrent que, même si les familles des hommes politiques ou généraux athéniens des V^e – IV^e siècles ne traversent pas toutes l’ensemble de la période, elles s’unissent néanmoins entre elles et les nouveaux venus s’y agrègent au fur et à mesure.

Époque hellénistique

A partir de l'époque hellénistique, quand Athènes a perdu définitivement toute puissance politique réelle, on assiste à une recrudescence des inscriptions soulignant la continuité des institutions, des cultes et donc des *génè* qui en ont la charge. L'analyse d'une documentation foisonnante est comme toujours sujette à des interprétations susceptibles de diverger. La question a été reprise ces derniers temps plusieurs fois avec des réponses qui ne concordent pas toujours. L'attestation d'un culte ou d'un *génos* à l'époque classique, puis après une interruption à l'époque hellénistique ou romaine, doit-elle signifier une continuité dans les institutions cultuelles et les familles qui les servent ou la reprise d'une procédure archaïque par des familles sans lien réel avec les précédents desservants ? F. Bourriot, suivi par P. Ismard va même plus loin et suggère que les *génè* dans le sens de « familles aristocratiques » pourraient n'être qu'une production de l'époque hellénistique, à un moment où les élites athéniennes cherchent à marquer de façon plus précise leur appartenance à un groupe aristocratique mieux défini. La multiplication des attestations de *génè* à partir du II^e siècle en serait l'illustration, avec notamment l'apparition de noms précédemment inconnus, ou non attestés depuis longtemps. En l'état actuel, il reste difficile de trancher toutefois entre la position plus « classique », soutenue notamment par S. Lambert selon laquelle la renaissance épigraphique de cette époque permet à certaines informations d'émerger à nouveau à nos yeux, sans pour autant qu'on doive supposer une interruption des institutions¹, ou celle qu'on vient d'évoquer qui suppose une véritable naissance et non une renaissance de ces institutions. Un examen prosopographique des grandes familles de la période peut néanmoins apporter un éclairage sur l'étendue réelle de leur continuité, à défaut de nous éclairer sur la façon dont elles s'identifiaient et se définissaient au sein de groupes réellement anciens ou inventés pour la circonstance. La prise de conscience exacerbée au moins de l'appartenance à un « tout petit groupe » est indéniable comme le souligne P. Ismard en pointant la floraison d'ouvrages dédiés « aux familles » et, probablement, à leurs généalogies². De fait, les travaux de C. Habicht notamment ont montré que plusieurs des familles qui dominent la cité à l'époque

¹ S. D. LAMBERT, 1998, p. 396.

² Voir *supra*, p. 147.

hellénistique sont effectivement d'une extraction relativement ancienne¹. Pour ne citer qu'elles, on peut énumérer les familles suivantes :

- la famille des frères Eurykleidès (I) et Mikiôn (II) de Kèphisia, qui dominent l'histoire de la cité dans la seconde moitié du III^e siècle, est attestée assurément depuis leur père Mikiôn (I), mais probablement depuis un Euripidès, fils d'Eurykleidès de Kèphisia, attesté en 367² voire même depuis 459/8 avec un chorège de Dionysos qui porte le nom rare à Athènes d'Eurykleidès³. Elle se poursuit sans interruption jusqu'au milieu du I^{er} siècle avant notre ère avec une prêtresse d'Athéna nommée Lysistratè⁴, dont le nom et la fonction montrent que la famille s'était alliée avec celle des Étéoboutades ;
- la famille d'Hagnias, archonte en 217/6 remonte au moins à Hagnias (I), fils de Droméas d'Erchia, principal triérarque en 326/5. Elle se poursuit au moins jusqu'à Archippè, descendante d'Hagnias (II) à la quatrième génération, canéphore en 106/5⁵ ;
- la famille d'Alexion (II), fils de Speusippos d'Azénia, diplomate au tout début du II^e siècle, père de Speusippos (II) et de Platon, remonte au moins à son arrière-grand-père Amphicharès, qui vivait au début du III^e siècle. La famille semble attestée encore au I^{er} siècle. C. Habicht a souligné la coïncidence des noms Speusippos et Platon qui pourraient témoigner d'un lien avec la famille de l'illustre philosophe⁶ ;
- la famille d'Echédèmos de Kydathénaion est attestée au moins depuis les frères Isandros et Mnèsithéos (I), fils d'Echédèmos (I), en 266/5. Elle se poursuit sans interruption sur onze générations jusqu'au règne d'Auguste ;
- la famille de Léôn (I), fils de Kichésias d'Aixoné, est attestée depuis Léôn, taxiarque entre 281/0 et 275/4, et se poursuit jusqu'à Kichésias (V/VI), fils de Léôn (V), attesté en 20/19 av. J.-C.

¹ Voir notamment C. HABICHT, 1982, ch. VII : « Führende Familien im ausgehenden 3. und im früheren 2. Jahrhundert v. Chr. », p. 178-197.

² *Agora*, XV, 14, 22.

³ *IG*, II², 2318, 47.

⁴ *IG*, II², 1036, 34, réédité par S. B. ALESHIRE-S. D. LAMBERT, 2003, p. 68-70.

⁵ Sur la famille, voir aussi J. K. DAVIES, 1971, p. 2-3, dont le *stemma* est révisé par C. HABICHT, 1982, p. 183-184.

⁶ C. HABICHT, 1982, p. 188.

- la famille de Mèdeios (II) du Pirée, quatre fois archonte entre 101 et 89, est connue depuis son premier ancêtre, Diogénès, commandant de la garnison macédonienne du Pirée en 229, jusqu'à Timothéa, initiée à l'autel vers 60 av. J.-C.

On pourrait rajouter plusieurs exemples, mais ceux-là suffisent. Plusieurs familles traversent donc l'ensemble de la période sans solution de continuité. Une étude sur les protagonistes de la vie civile au III^e siècle montre que la majorité de ceux-ci appartiennent à des familles connues. Si nous pouvons difficilement retracer ces lignées en dehors du tronc patrilinéaire, lui-même souvent fragmentaire, on peut affirmer que, par le biais des alliances, les branches ascendantes de ces élites s'entremêlaient à chaque génération. L'importance de ces alliances, ainsi que leur mémorisation généalogique transparaît désormais clairement dans les revendications d'appartenance à de multiples *géné* ou les transmissions de prêtrises d'une famille à l'autre¹. P. Ismard a insisté, après d'autres², sur la signification de ces « multi-affiliations » qui permettent désormais aux *géné* de se transmettre par voie féminine (ou par adoption ?)³. Il en prend comme exemple caractéristique Mèdeios du Pirée, exégète des Eumolpides lui-même mais dont les deux enfants, Mèdeios et Philippè exercèrent respectivement les prêtrises de Poséidon Érechtheus et d'Athéna Poliade, réservées aux Étéoboutades, auxquels Mèdeios se rattachait par sa mère, une descendante de l'orateur Lykourgos. Deux des fils de Philippè, Sarapiôn et Dioklès, seront affiliés au *génos* des Kérykes, auxquels ils appartenaient par voie paternelle. Enfin, le gendre de Dioklès, Thémistoklès d'Hagnonte, hérite de (la famille de) son épouse, la prêtrise de Poséidon Érechtheus¹. Cette multiplicité des *géné* est un phénomène nouveau qui apparaît à la fin de l'époque hellénistique et qui participe d'un retour aux valeurs archaïques d'Athènes avec la mise en place, notamment, de nouvelles valeurs aristocratiques pour les élites athéniennes. La conscience généalogique devient alors exacerbée et on peut croire qu'à cette occasion, les prétentions et recherches sur l'origine des familles, la transmission des cultes et des prêtrises se sont multipliées.

¹ P. ISMARD, 2013, p. 184.

² Voir déjà les remarques de J. K. DAVIES, 1971, p. 479, à propos des Géphyréens et des Bouzyges, et surtout le travail spécifique de A. K. SCHILLER, 2006.

³ P. ISMARD, 2012, p. 380-381. Ses conclusions sur ce point, fondées en partie sur une comparaison avec l'exemple de Rhodes à partir du III^e s. av. J.-C., ne sont toutefois pas nécessairement pertinentes. La question mériterait sans doute un examen plus approfondi.

Époque romaine

On n'observe pas de changement fondamental dans l'auto-perception des élites à l'époque romaine si ce n'est une recrudescence des inscriptions permettant de reconstruire les carrières ou les généalogies des principaux acteurs de la vie et civique et religieuse. Les familles sont alors bien mieux connues qu'à la période précédente, mais cette modification de notre perception résulte d'une plus grande abondance de sources, non une modification structurelle. En revanche, on ne peut considérer comme anodin le fait que c'est à l'époque impériale seulement qu'apparaissent des arbres généalogiques détaillés remontant sur une durée importante aussi bien que les revendications d'ancêtres historiques lointains. Cela n'est en rien surprenant puisque la profondeur augmente naturellement au fur et à mesure que l'on avance dans le temps sur une longue période de stabilité sociale.

On notera que ces ancêtres historiques sont essentiellement à Athènes des généraux ou des hommes d'État (Alcibiade, Callimaque, Cimon, Conon, Miltiade, Périclès, Thémistocle) et plus tardivement, et uniquement dans le contexte de l'Académie, des philosophes (Platon, Solon). Même si on sait que d'autres catégories d'hommes célèbres pouvaient être revendiqués à l'occasion (ainsi un artiste comme Phidias), on peut conclure que les élites choisissaient plus volontiers de mettre en avant un passé militaire ou politique glorieux antérieur au milieu du V^e siècle, l'âge d'or d'Athènes.

Hormis ces quelques cas d'ascendance particulièrement lointaines, on doit mettre en avant également une plus grande précision dans l'énumération généalogique « immédiate ». Au début du III^e siècle, Eunikè donne sa généalogie jusqu'à la quatrième génération et précise sa parenté avec ces consulaires. A la même époque, Q. Statius Thémistoklès ne remonte, lui que jusqu'à son arrière-grand-père, mais il précise qu'il descendait aussi de consuls, mais encore d'asiarques et de philosophes. Contemporain d'Octave, le dadouque Thémistoklès est capable de faire remonter ses aïeux, dans différentes branches jusqu'à la cinquième génération, en ayant connaissance du profil de chacun d'entre eux.

L'épigramme de Salvia trace la généalogie d'un certain Aristoménès sur six générations tout en revendiquant une parenté avec Hérode Atticus et une descendance depuis Pélée de Thessalie, le père d'Achille.

¹ P. ISMARD, 2012, p. 378-380.

Ces exemples illustrent, non une continuité supérieure à la période précédente, mais un souci d'affichage public d'une généalogie ancienne et perenne. Alors que l'époque hellénistique a vu fleurir des travaux de généalogistes, travaux confinés en bonne part à la sphère privée, les familles vivant sous la domination romaine font étalage explicite de leur noblesse dans l'espace officiel de la cité. Sur ce point au moins, l'influence de Rome est certaine.

DEUXIEME PARTIE

LES DESCENDANCES DE PERSONNAGES HISTORIQUES A L'EPOQUE ROMAINE

11 HORS D'ATHÈNES

Comme il apparaîtra dans la suite de ce travail, l'étude des prétentions généalogiques nécessite une reprise assez considérable du matériel prosopographique propre aux familles impliquées. Plus la prétention est lointaine et plus le nombre de familles concernées est important. On comprendra qu'il n'était pas possible ici de reprendre avec le même luxe de détails l'ensemble des revendications formulées. Je ne donnerai donc ici que quelques illustrations. C'est-à-dire celles que j'ai pu trouver au terme d'une recherche qui n'a pas été systématique et ne prétend donc en rien à l'exhaustivité. Ces illustrations, étrangères à Athènes, ne seront pas reprises dans la suite de l'exposé, mais mériteraient un commentaire approfondi qui fait encore défaut pour certaines d'entre elles. Je les présente ici dans un ordre approximativement chronologique :

Les notables de Sparte

Je fais figurer ici les prétentions des notables spartiates, même si elles ne parlent explicitement que de dieux ou de héros parce qu'en réalité ces revendications concernent en filigrane des grandes familles lacédémoniennes de l'époque classique, dynasties royales issues d'Héraclès, familles de devins ou familles sacerdotales de prêtres de Poséidon ou des Dioscures. Même si Lysandros ou Brasidas sont les seuls personnages historiques directement attestés, si l'on fait abstraction de Lycurgue, les autres n'en sont pas moins suggérés comme le prouvent les noms de certains de ces aristocrates, Agis, Archidamos, Eudamidas, tous noms spécifiquement royaux. La prétention à descendre d'Héraclès *et* des Dioscures pourrait se retrouver déjà chez le roi Nabis au II^e siècle avant notre ère, et il pourrait s'agir d'un maillon intermédiaire. Il semble probable que c'est à travers les rois de Sparte que s'établit la généalogie héraclide de la plupart d'entre eux. En témoigne aussi la particularité de ces élites qui prennent garde de numéroter leur génération depuis l'ancêtre le plus lointain. Elle prouve une mémoire historique et contemporaine particulièrement vive et certainement aussi un relais assez fort comme pouvaient l'être les généalogies bien établies des rois de l'époque héroïque à la fin du III^e siècle avant notre ère.

- Ti. Klaudios Aristokratès de Sparte, descendant de Poséidon¹ ;
- K. Ioulios Euryklès Herklanos est le 36^e descendant des Dioscures² ;

- P. Memmios Pratolaos, issu d'Héraclès et Perseus, 39^e descendant des Dioscures³ ;
- L. Mindios Damokratès, frère de Peducia Marullina, est le 41^e descendant d'Héraclès, le 39^e descendant des Dioscures⁴ ;
- P. Memmios Spartiatikos, descendant d'Héraclès et Rhadamanthe, le 40^e descendant des Dioscures⁵ ;
- P. Memmios Deximachos, fils de Pratolaos, 42^e descendant des Dioscures⁶ ;
- N, fils de [Xén]archidas, 46^e descendant d'Héraclès⁷ ;
- M. Aurélios Aristokratès, 48^e descendant d'Héraclès, 44^e descendant des Dioscures⁸.
- [Sex. Pompeios Onasikratès], 45^e descendant des Dioscures⁹ ;
- Sex. (Pompeios) Eudamos, [51^e] descendant d'Héraclès, 47^e descendant des Dioscures¹ ;

¹ *IG*, V, 1, 528 : ἡ πόλις / Τιβ(έριον) Κλαύδιον Ἀριστοτέλ[η] / φιλοκαίσαρα καὶ φι / λόπατριν, αἰώνιον / ἀριστοπολιτευτ[ήν, αἰ] / ώνιον γυμνασί[α]ρ / [χ]ον μετὰ Διονυσίου, / [... ἀ]πὸ Ποσειδῶ[νος].

² *IG*, V, 1, 971 : [ἀ πόλις] / [Γ(άιον) Ἰούλι]ον Εὐρ[υκλέα] / Ἡρακλάνον, Γ(αῖου) Ἰουλί[ου] / Λάκωνος υἱόν, ἔγγω / νον Εὐρυκλέους, / τριακοστὸν καὶ ἕκ / τον ἀπὸ Διοσκούρων, / ἀρχιερέα διὰ βίου τῶν / Σεβαστῶν ἀπὸ προ / γόνων, ἀρετᾶς χάριν / καὶ μεγαλοψυχίας, / τὸν [ἰδ]ιον ἐν ἅπα / σιν εὐεργέταν, / ἐπιμεληθέντος / Ἀργέννου ταμῖα. ; *ibid.*, 1172 : [Γ(άιον) Ἰούλι]ον Εὐ[ρ]υκλέα / [Ἡρακλα]νόν, Γ(αῖου) Ἰ[ο]υλίου / [Λάκω]νος υἱόν, ἔκγονο[ν] / [Εὐρυκ]δέους, λς ? ἀπὸ / [Διοσκ]ούρων, ἱερέα κ[αί] / [ἀρχιερέα] τοῦ τῶν.[Σ]εβαστῶν. / [οἴκου δι]ὰ βίου, ταμ[ί]αν καὶ / [ἀντιστρ]άτηγον τ[ῆ]ς Ἀχαΐα[ς], / [δήμου Ρ]ωμαίων δήμαρχο[ν] / [καὶ στρα]τηγόν, πρ[ε]σβευτή[ν] / [ἐπαρχεί]ας Ἰσπανί[α]ς Βαιτικῆ[ς], / [πρ]εσβευτή[ν] τοῦ Σεβαστοῦ / λεγιῶνος γ, etc.

³ *SEG*, XI, 847.

⁴ *IG*, V, 1, 1174 : ἡ πόλις ἡ Γυθεατῶν / Πεδοουκαίαν Μαρουλλί / ναν τὴν ἀξιολογωτάτην / καὶ εὐεργέτιν ἀδελφὴν / Λο(υκίου) Μινδίου Δαμοκράτους / τοῦ εὐεργέτου, λθ' ἀπὸ / Διοσκούρων, μα ἀφ' Ἡρα / κλέους ἐπὶ ἐφόρων / Ξεναρχίδα τοῦ Δαμίππου / Ἡίου Καλλιστράτου Λεοντᾶ / τοῦ Λυσικράτους Ζωσίμου τοῦ Ο, / Απολλοφάνους τοῦ Ἀπολλωνίου / ταμιεύοντος Σεπτουμμίου / Πρωτογένους προῖκα.

⁵ *IG*, V, 1, 471 : ἀ πόλις / Π(όπλιον) · Μέμμιον · Σπαρτιατικόν · ἔκγονον Ἡρακλέ / ους · καὶ · Πραδαμάνθος · μ · ἀπὸ Διοσκού / ρων, πολιτευόμενον καλῶς.

⁶ *IG*, V, 1, 537 : ἡ πόλις / Πόπλι(ον) Μέμ(μιον) Δεξί / μαχον Πρατολά / ου, φιλοκαίσαρα / καὶ φιλόπατριν, ἰε / ρέα, μβ' ἀπὸ Διο / σκούρων, αἰώνι / ον ἀριστοπολι / τευτήν, τὸν γυ / μνασίαρχον, εὐ / νοίας χάριν, / προσδεξαμένων / τὸ ἀνάλωμα Μεμ / μίων Μνάσωνος / καὶ Πρατολάου τῶν υἱῶν αὐτοῦ.

⁷ *IG*, V, 1, 61 : [ἐφοροι ἐπὶ Μ(άρκου) Οὐ]λπίου Αφθονή[του]. / [— — — — — — — — —]ς / Κλεοδάμ<φ> [κάσεν], / [Σέξτος Οὐ]λπιος Σεβήρος, / [— — — — — — — — —]ρχίδα μς' ἀφ' Ἡρακλ[έους].

⁸ *IG*, V, 1, 529 : ἡ πόλις / Μ(ᾶρκον) Ἀυρήλιον Ἀριστοκράτη / Δαμεινέτου ἱερέα κατὰ / γένος, ἀπὸ Ἡρακλέος · μη', / ἀπὸ Διοσκούρων μδ, αἰώ / νιον / γυμνασίαρχον μετὰ / Διονυσίου καὶ Ἀριστοτέλους, / καὶ πολίτην καὶ γυμνασίαρ / χον ἀσύγκριτον ... ; *ibid.*, 530 : ἡ πόλις / Μ(ᾶρκον) Ἀυρ(ήλιον) Πανκρατίδαν Ἑλλανίκου, / τὸν εὐγενέστατον πολίτην / ἑαυτῆς καὶ βουλευτήν, εὐνοίας / καὶ φιλοτιμίας χάριν, / ἦν ἐν τοῖς χρησιμωτάτοις ἐπεδείξατο, / προσδεξαμένου τὸ ἀνάλωμα / τοῦ πανταρίστου Μ(άρκου) / Ἀυρηλ(ίου) Ἀριστοκράτους / τοῦ Δαμεινέτου, ἱερέως κα<τ>ὰ γένος /, μη' ἀπὸ Ἡρακλέους, μδ' ἀπὸ Διοσκούρων, / τοῦ φίλου.

⁹ *IG*, V, 1, 614, restitué par A. M. WOODWARD, 1928/30, p. 210. Cf. *Rom. Pelop.*, II, p. 412.

- Hèrakleia, fille de Tisaménos, fils de Strata..., et d'Aurelia Oppia, se vante d'être de la race d'Héraclès, d'Apollon et d'Iamos² ;
- On a conservé la trace d'une affaire de divorce assez complexe à Sparte à l'époque d'Auguste qui mettait en cause le dernier descendant du général Brasidas³ ;

Ces prétentions ont attiré ces dernières années l'attention des historiens en raison du caractère systématique de leur numérotation des ancêtres depuis les Dioscures ou Héraclès, précision que l'on retrouve rarement ailleurs⁴. On constate rapidement que cette numérotation semble homogène au sein d'une même famille (les Memmii) mais diverge entre familles différentes (C. Ioulios Euryklès, 36^e descendant des Dioscures est le contemporain de P. Memmios Deximachos, 42^e descendant des Dioscures ; L. Mindios Damokratès est le 41^e descendant d'Héraclès et le 39^e des Dioscures, alors que M. Aurélios Aristokratès est le 48^e d'Héraclès et le 44^e des Dioscures). Cette divergence peut bien être le résultat de la fantaisie de généalogistes écrivant

¹ IG, V, 1, 559 : [τὸν] ἀρχιερέα τῶν Σεβαστ<ῶ>[ν], / [ιερ]έα Διός, τὸν ἄριστον κα[ι] / [ἐκ τ]ῶν ἀρίστων, τὸν ἀξι(ο)λογώτατον Σέ[κ] / [στο]ν Εὐδάμον Οἰασικράτε / [ος, μ.] ἀπὸ Ἡρακλέους, μζ' ἄ / [πὸ] Διοσκούρων, ιερέα καὶ / [ἀγ]ωνοθέτην διὰ βίου κ[αί] / [διὰ] γένους τῶν τε Δι[ο] / [σκο]ύρων καὶ τοῦ ἀγῶν[ος] / [τῶ]ν μεγάλων Διοσκουρ[ε]ί / [ων] καὶ ἀγωνοθέτην δι[ι]ὰ / [γ]ένους τῶν μεγάλων / [Λε]ωνειδίων, ιερέα κατὰ / [γ]ένος Ποσιδῶνος Ασφα / [λ]ίου, Αθηνᾶς Χαλκιοίκο[υ], / [Α]θηνᾶς Πολιάχου καὶ τ[ῶ]ν / [συ]νκαθιδρυμένων ἐν [τῶ] / [τε]μένει θεῶν ...

² IG, V, 1, 598-599. Cf. *infra*, p. 440.

³ Dig., XXXVI, 1, 23 : *Scaeuola diuum Marcum in auditorio de huiusmodi specie iudicasse refert: Brasidas quidam Lacedaemonius uir praetorius, cum filiis suis ab uxore diuortio separata, si morte patris sui iuris fuissent effecti, fideicommissum relictum esset, eos emancipauerat: post emancipationem fideicommissum petebant. Decreuisse igitur diuum Marcum refert fideicommissum eis repraesandum intellecta matris uoluntate, quae quia non crediderat patrem eos emancipaturum, distulerat in mortem eius fideicommissum non dilatata id in mortalitatem, si eum emancipaturum sperasset* (« Un certain Brasidas, Lacédémonien de rang prétorien, a émancipé ses enfants à qui leur mère, séparée de son époux, avait laissé un fideicommis payable lorsque ses enfants cesseraient d'être sous la puissance paternelle après la mort de leur père. Les enfants, après leur émancipation, demandaient le fideicommis. Marc (Aurèle) a prononcé dans cette cause que le fideicommis devait être versé aux enfants, selon la volonté de la mère, qui n'avait fixé pour terme du paiement du fideicommis la mort du père que parce qu'elle croyait que celui-ci ne se résoudrait jamais à émanciper ses enfants»). Il s'agit certainement du descendant d'un homonyme mentionné par Plutarque comme l'un des opposants les plus farouches d'Euryklès à Sparte à l'époque d'Auguste : Plut., *Mor.*, 207f (*Apoph. Lac.*) : τῶν δὲ Εὐρυκλέους κατηγορῶν ἐνὸς ἀφειδῶς καὶ κατακόρως παρρησια ζομένου καὶ προαχθέντος εἰπεῖν τι τοιοῦτον 'εἰ ταῦτά σοι, Καῖσαρ, οὐ φαίνεται μέγαρα, κέλευσον αὐτὸν ἀποδοῦναί μοι Θουκυδίδου τὴν ἑβδόμην,' διὸ ὀργισθεὶς ἀπάγειν ἐκέλευσε. πυθόμενος δέ, ὅτι τῶν ἀπὸ Βρασιδίου γεγονότων ὑπόλοιπος οὗτός ἐστι, μετεπέμψατο, καὶ μέτρια νουθετήσας ἀπέλυσε (« Un des accusateurs d'Euryklès avait plaidé avec une extrême liberté ; et, après avoir répété les mêmes propos jusqu'à la satiété, il finit par dire à Auguste : 'Si ces objets ne vous paraissent pas assez importants, ordonnez à l'accusé de me réciter ici le septième livre de l'histoire de Thucydide'. L'empereur, irrité, le chassa de sa présence. Mais, ayant su que c'était le seul des descendants de Brasidas qui restât encore, il le fit rappeler, et, après une légère réprimande, il le renvoya ») Voir notamment *Rom. Pelop. II*, 2000, LAC274, p. 178.

⁴ Voir toutefois *infra*, p. 177, un exemple à Cos.

indépendamment les uns des autres. Il est plus acceptable toutefois de l'admettre comme une chose normale : des familles différentes, avec des durées de générations différentes, présentent à terme des décalages importants dans le décompte de ces générations. Loin de dévaloriser ces généalogies, ces décomptes sont au contraire la preuve d'une cohérence interne très forte et, peut-être, d'une certaine concurrence au sein de l'élite lacédémonienne. Ainsi J.-S. Balzat a-t-il récemment suggéré que les numérotations des familles des Euryclides et des Mindii étaient compatibles entre elles et indiquaient donc une alliance proche. A l'inverse, leur divergence profonde avec les Memmii serait le signe d'origines géographiques, et donc de traditions, distinctes. En tout cas, cela prouve le soin que ces familles de notables prenaient de mémoriser le détail de leur ascendance.

Peut-on en apprendre davantage sur celle-ci grâce aux ancêtres dont ils se sont prévalus ? L'origine des Euryclides reste fort mal connue. Le père du premier Euryklès ayant été exécuté par Marc Antoine comme pirate, doit-on en déduire qu'il s'agissait plutôt d'une sorte de corsaire partisan de César, passé à Octavien, ou la famille s'est-elle réellement enrichie à partir d'une forme d'extorsion navale ? K. Chrimes pensait qu'Euryklès appartenait à une vieille famille issue d'une des dynasties royales, mais aujourd'hui les historiens traduisent plutôt le conflit qui opposa la famille d'Euryklès à celle des descendants de Brasidas comme le reflet de l'opposition entre la vieille aristocratie spartiate et des parvenus qui devaient à la faveur du *princeps* romain de « régner » sur la ville¹. Pourtant, aucune source, et les inimitiés ou les disgrâces des Euryclides n'auraient pas manqué d'en susciter, ne fait allusion explicitement à une quelconque bassesse dans leur ascendance. Le seul qui en parle, Flavius Josèphe, explique que le roi Hérode de Judée se réjouit d'accueillir Euryklès à sa cour en raison de sa nationalité et de son illustration locale². Pour J.-S. Balzat¹, il n'est pas sûr qu'Euryklès ait été spartiate. Sa désignation de Lacédémonien peut très bien concerner quelqu'un originaire de l'un des villages entourant Sparte et non de la ville elle-même. Or, ses prétentions généalogiques montrent plutôt des liens avec la Crète, tandis que la tradition de piratage dans sa famille dirige vers un des

¹ Voir l'étude pionnière de G. W. BOWERSOCK, 1961, p. 116, suivi depuis, *e. g.*, par P. CARTLEDGE-A. SPAWFORTH, 2002, p. 101 ; S. ZOUMBAKI, 2009, p. 31 ; C. P. JONES, 2011, p. 82 ; L. L. WELBORN, 2011, p. 315.

² Jos., *AJ*, XIII, 164. Voir le commentaire de K. CHRIMES, 1949, p. 176, n. 3.

ports de la côte. Enfin, il semble bien que la famille possédait héréditairement Cythère dès avant son entrée en faveur auprès d'Octavien.

Lacharès, père d'Euryclès, pourrait être identique à Lacharès, fils d'Euryclès, descendant d'Héraclès, connu par une inscription du I^{er} s. av. J.-C.², ainsi qu'à Lacharès, père d'Agésinikos et de Léônidas³ :

Cette prétention à descendre d'Héraclès jointe aux noms de ses fils, Agésinikos et Léônidas, laisse entendre qu'il se rattachait, d'une façon ou d'une autre, à la famille royale des Agiades, issue d'Héraclès et où l'on trouve les noms d'Agésipolis et de Lakonikos⁴. Certes, on pense souvent, par simplicité, que les Agiades disparaissent avec leur dernier roi Cléomène III (236-222), dont la fin tragique est détaillée par Plutarque. En réalité, la dynastie ne s'éteint pas avec lui. On trouve brièvement sur le trône en 219 l'enfant Agésipolis III, petit-fils de Chilonis, sœur de Cléomène III⁵. Il est exilé en 215 par Lycurgue, mais ne meurt toutefois qu'en 184, lors d'une ambassade à Rome. Or, même si les preuves absolues font défaut, il a certainement fait souche, puisque trois personnages de sang royal sont connus à la génération suivante⁶ :

¹ J.-S. BALZAT, 2008.

² *IG*, II², 3885 : ἡ βουλή καὶ ὁ δῆμος / Λαχάρην Εὐρυκλέους / Λακεδαιμόνιον ἀρετῆς ἕνεκα ; *IG*, V, 1, 94, 11 : Λαχάρης Ἡ[ρα]κλανοῦ ; *IG*, V, 1, 265 : Λαχ[άρης] / Ἡρακλ[ανοῦ] / ἐπὶ π[ατρο] / νόμο[υ]. Cf. A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Lachares 2-3, p. 259.

³ *IG*, V, 1, 210, 16 (Agésinikos) et V, 610 (Léônidas). Curieusement A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Lachares 6 & Leonis 1, croit qu'il est ici question d'une Léônis. Il n'y a pas de raison de distinguer les deux Lacharès pour faire, par exemple, du second le fils du premier. Pour autant que l'on sache, la chronologie de ces inscriptions est trop imprécise pour justifier cette distinction. On s'en tiendra ici à la plus grande simplicité, sachant que si une séparation devenait obligatoire, notre argumentation n'en souffrirait pas : le raisonnement s'applique aussi bien si Agésinikos et Léônidas sont des petits-fils plutôt que des fils de Lacharès.

⁴ Pour la généalogie des Agiades depuis Héraclès : *infra*, p. 660 sqq.

⁵ A. BRADFORD, 1977, s. v. Agésipolis 2, p. 12-13. Le nom de Chilonis porté par la grand-mère d'Agésipolis laisse supposer que le père de celle-ci, Léônidas II (254-242 et 241-235), était le fruit du mariage entre son père Kléonymos et Chilonis, fille de l'Eurypontide Léôtychidas (ainsi, P. PORALLA, 1913, *stemma in fine*). La difficulté, c'est que cette dernière Chilonis s'enfuit ensuite auprès d'Akrotatos, le petit-neveu de Kléonymos, et qu'elle en eut le roi Areus II, né en 262. Or, d'après A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Léônidas 1, p. 261, Léônidas II aurait servi à la cour de Séleucos I^{er}, mort en 281. Comment sa mère aurait-elle pu avoir un autre enfant en 262 ? Mais en réalité, la seule chose que l'on sait (Plut., *Ag.*, 10-11), c'est que Léônidas vécut quelque temps dans la demeure d'un officier de Séleucos I^{er}. Cela peut bien avoir eu lieu longtemps après la mort de Séleucos I^{er}. On ne sait s'il faut rattacher Chilonis, fille de « Latychidas », à Léôtychidas, fils officiel du roi eurypontide Agis II (mais probablement né en fait des œuvres d'Alcibiade : P. CARTLEDGE, 1987, p. 113), ou à Chilon († 364), gendre du roi Agésilaos, frère d'Agis II et arrière-petit-fils de Léôtychidas II. Sans doute les deux en fait : voir *infra*, p. 706.

⁶ Notons qu'à l'époque romaine encore, Admètos, fils de Théoklès de Théra, se vante de descendre des rois de Sparte (*IG*, XII, 3, n° 868-869, *infra* p. 193, n. 5), et de même Synésios de Cyrène (Syn.,

- Lakonikos, encore enfant en 192¹ ;
- Areus, exilé entre 207 et 192, également ambassadeur à Rome en 184² ;
- Léônidas, exilé en 171³.

Les trois hommes peuvent être des fils d'Agésipolis III. Or, ces noms d'Agésipolis, Léônidas et Lakonikos sont à rapprocher de ceux d'Agésinikos, Léônidas et Lakôn chez les Euryclides, et un lien direct entre les deux groupes issus d'Héraclès est à supposer en conséquence. Néanmoins, ce lien n'est peut-être pas un lien agnatique direct puisque, d'une part, l'essentiel de l'onomastique des Euryclides n'est pas agiade et, d'autre part, qu'ils semblent s'être rattachés plus directement à Rhadamanthe, héros crétois frère de Minos, qu'à Héraclès⁴. On ne connaît pas les raisons de cette prétention, mais elle a certainement à voir avec la légende qui fait de Rhadamanthe le second mari d'Alcmène et donc le beau-père d'Héraclès⁵.

En effet, on a vu qu'un certain P. Memmios Spartiatikos, sans doute père de P. Memmios Lakôn, se flattait d'être le descendant de Rhadamanthe et le 40^e descendant d'Héraclès. Or ce personnage était probablement le petit-fils maternel de C. Ioulios Spartiatikos, fils de Lakôn et neveu d'un Rhadamanthe. C'est donc par sa mère, une Euryclide, qu'il avait hérité son lien avec Rhadamanthe. On admettra plutôt qu'un ancêtre des Euryclides, famille se disant issue de Rhadamanthe, épousa une descendante des Agiades, issus d'Héraclès, ce qui justifie leurs revendications à l'époque impériale. Peut-être cette alliance fut-elle récente si vraiment l'élévation de

Ep., 41). Mais il s'agit d'allusions aux rois Oibalides archaïques de Sparte : Théra avait été colonisée par Théras, oncle maternel des deux premiers rois Héraclides de Sparte, Eurysthénès et Proclès, et Cyrène est une création des Théréens (voir F. CHAMOIX, 1953, p. 69-127).

¹ A. BRADFORD, 1977, s. v. Laconicus, p. 256-257. Cet auteur en fait, assez gratuitement, un fils de Lykourgos. Dans la mesure où les historiens anciens ont nié pour celui-ci la qualité de prince royal spartiate (Polybe, IV, 35, 14), et même si les modernes la lui restituent en fonction de l'onomastique (P. PORALLA, 1913, p. 163), il est peu probable que le prince Lakonikos doive lui être rattaché. Par ailleurs, on ne connaît pas de personnage que l'on puisse rattacher aux Eurypontides, alors que Léônidas et Areus marquent, eux, une descendance des Agiades. On rapprochera aussi *Lakonikos* d'*Agésinikos*.

² A. BRADFORD, 1977, s. v. Areus 3, p. 44-45, qui suppose également, après P. PORALLA, 1913, *stemma in fine*, une origine royale. Si Areus était encore jeune lors de son exil, ce que rien n'interdit, il peut être un fils d'Agésipolis III qui fut, comme lui, ambassadeur à Rome en 184. Autrement, il peut s'agir d'un cousin, fils de Kléoménès, autrefois régent d'Agésipolis III.

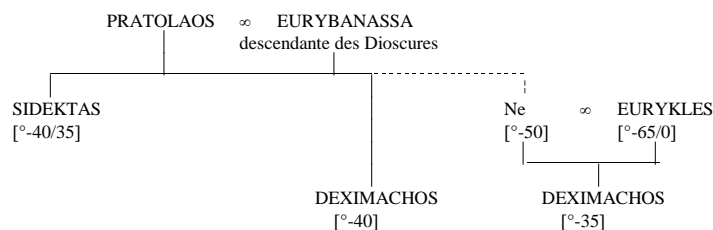
³ A. BRADFORD, 1977, s. v. Leonidas 2, p. 262.

⁴ Rhadamanthe n'était pas exempt de lien avec Sparte : c'est sa législation qui aurait inspiré le prince spartiate Lycourgue, ce qui justifie en partie certainement sa popularité à Sparte. Voir la note suivante.

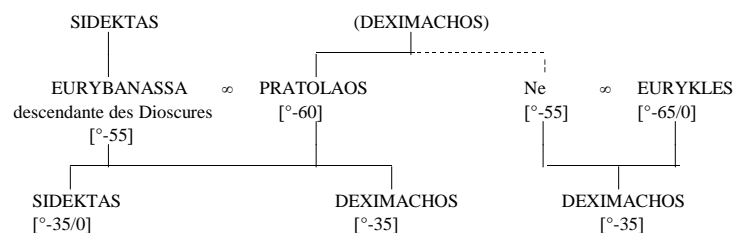
⁵ D'après Apollodore, Rhadamanthe aurait épousé Alcmène, veuve d'Amphitryon, dont il eut deux fils, Érythros et Gortys (Apd, II, 4, 11 & III, 1, 2). Sur cette légende, voir notamment J. DAVIDSON, 1999, qui ne fait toutefois pas le lien avec ces descendants tardifs de Rhadamanthe et d'Héraclès.

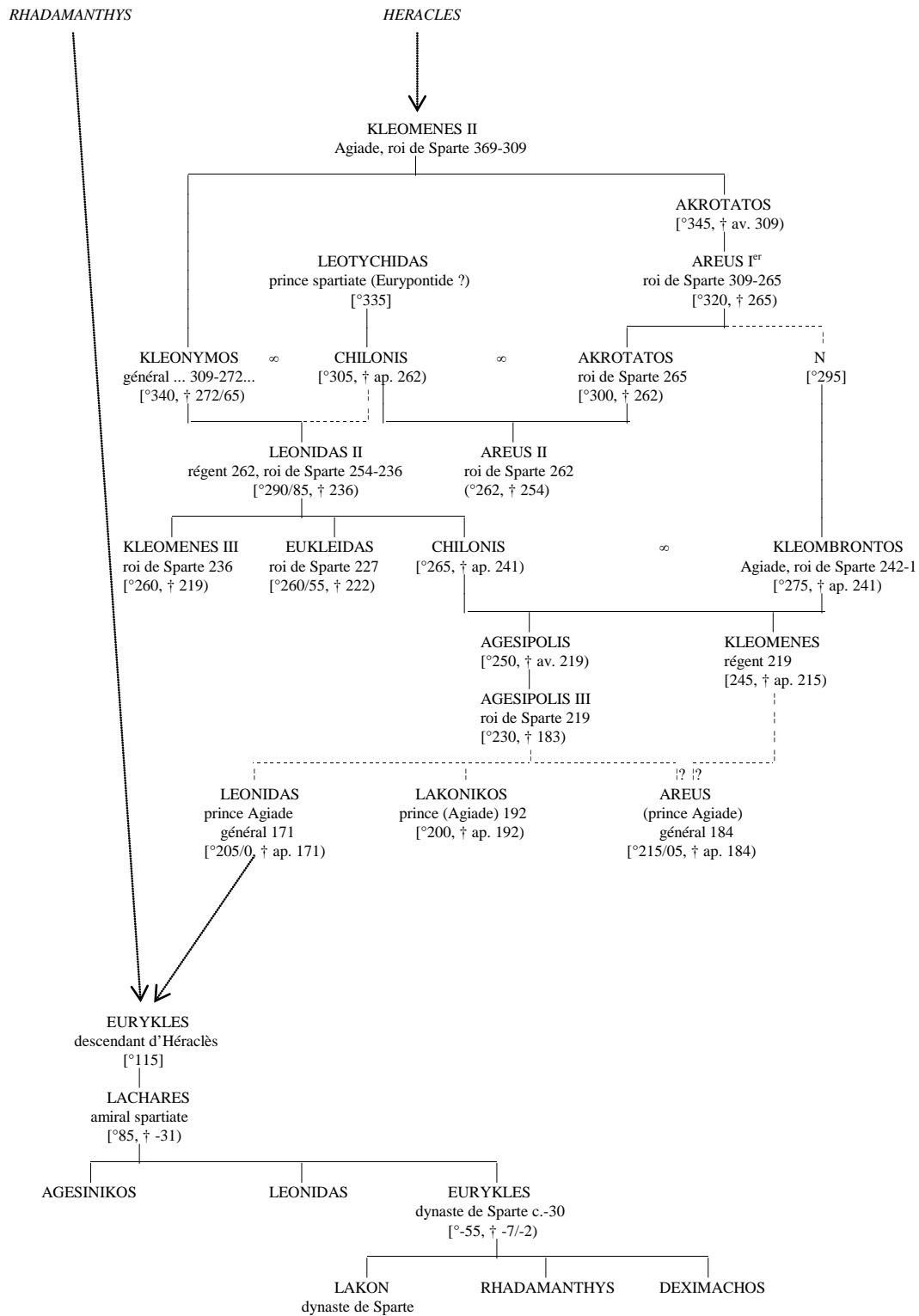
la famille à Sparte ne commença sérieusement qu'avec Lacharès, père d'Euryklès. Il reste enfin à justifier la prétention d'Euryklès Herklanos à descendre des Dioscures. Une première piste serait de faire le lien avec l'apparition du nom de Deximachos chez l'un de ses ancêtres, selon toute probabilité hérité par les femmes de la famille de Pratolaos qui affichera ensuite le quasi monopole de la descendance des Dioscures. Toutefois, le *stemma* que cela impose n'est pas le plus vraisemblable¹. Surtout, la différence de numérotation dans les degrés de filiation nous contraint à récuser ce genre d'hypothèse. Les contemporains d'Euryklès Herklanos chez les Memmii sont les 41^e ou les 42^e descendants des Dioscures et ne peuvent donc avoir été trop proches parents. Il s'agit d'un décompte différent, passant par une origine commune nécessairement beaucoup plus lointaine. On peut également envisager, que ce décalage soit le témoignage d'une fabrication pure et simple. Mais il faudrait alors considérer que la tradition la plus récente a été inventée en parfaite ignorance de la tradition la plus ancienne dont elle ne tient aucun compte. Dans la mesure où ces traditions cohabitent dans le même milieu aristocratique, relativement homogène, de Sparte, cette solution n'est pas la plus probable. En effet, une invention tardive se serait plus naturellement greffée sur la tradition plus ancienne, déjà établie au sein du groupe aristocratique étroit de la cité :

¹ Il faudrait admettre qu'il y a un décalage de génération entre Deximachos, fils de Pratolaos et Deximachos, fils d'Euryklès :



En réalité, les deux Deximachos apparaissent ensemble sur des listes d'enfants et étaient bien plus probablement, comme le propose A. SPAWFORTH, 1985, des cousins germains :





Les alliances des Euryclides ne sont pas aussi bien connues qu'on le souhaiterait. Elles semblent avoir été relativement cosmopolites. C. Iulius Argolicus porte un nom qui laisse clairement entendre que sa mère était une Argienne. Lui-même épousa

Pompeia Macrina, descendante de Théophane de Mytilène¹. Son neveu avait épousé une princesse de Commagène, et son petit-neveu s'était allié à l'une des premières familles de Corinthe.

Pour les Memmii en revanche, le schéma est plus clair, essentiellement grâce aux travaux de A. Spawforth. Ils descendent d'un certain Sidektas, fils de Pratolaos et petit-fils d'Aristotimos, notable dans le dernier tiers du I^{er} siècle avant J.-C. Dès cette époque, son frère Deximachos se flatte d'être issu des Dioscures. On peut admettre sans risque d'erreur qu'ils étaient tous les deux fils d'Eurybanassa, descendante des Dioscures, fille d'un autre Sidektas. La prétention transparait encore dans le nom du frère d'Eurybanassa, Tyndareus, prêtre lui-même des Dioscures, qui porte le nom du roi Tyndare, père des jumeaux légendaires. Il s'agit donc d'une famille sacerdotale, remontant au minimum au I^{er} siècle avant J.-C., et qui, assez naturellement en Grèce, avait fini par se réclamer des héros dont ils célébraient le culte. De façon intéressante, on constate que leur prétention sera surtout mise en avant par des descendants en ligne féminine alors que la famille semble se poursuivre par ailleurs jusqu'au III^e siècle après J.-C.

Alkimachos de Méthone

Il s'agit d'un jeune enfant mort à trois ans au I^{er} siècle avant J.-C., dont la famille est connue par une épigramme gravée sur son tombeau² :

Du *génos* des Aiakides je suis, Néoptolémos est mon père,
Mon nom est Alkimachos, de la famille d'Olympias,
le destin, moi enfant égal aux hommes par l'intelligence,
à l'âge de trois ans, m'a fait reposer, mort, dans ce tombeau

Il s'agit d'un descendant d'un proche parent d'Olympias, la mère d'Alexandre le Grand, fille de Néoptolémos I^{er} roi d'Épire. On ignore de quelle façon se trace cette descendance, plusieurs princes de la famille royale molosse ayant vécu à l'époque d'Alexandre le Grand¹. Mais le plus probable est de supposer qu'Alkimachos était le descendant direct du roi Néoptolémos II, qui disputa un temps la royauté au grand Pyrrhos avant d'être assassiné par celui-ci en 296. Comme le souligne P. Levêque,

¹ Voir l'étude sur cette famille chez C. SETTIPANI, 2000, p. 101-106.

² *SEG*, XII, 340 = S. SCHLEGELMILCH, 2009, T9, p. 88: Αιακίδης γένος εἰμί· Νεοπτόλεμος δὲ πατήρ μου / οὖνομα δ' Ἀλκίμαχος· τῶν ἀπ' Ὀλυμπιάδος. / νηπίαχον δέ με μοῖρα καὶ ἀνδράσιν εἶσα φρονοῦντα / τὸν τριέτη τύνβῳ τῷδ' ὑπέθηκε νέκυν.

rien ne permet d'affirmer que la postérité de Néoptolémus II disparut avec lui², de sorte qu'Alkimachos peut bien être son descendant direct. Quant à Néoptolémus II lui-même, sa filiation est controversée. On sait par une inscription qu'il était le fils d'un certain Alexandros, et par Plutarque qu'il descendait de Néoptolémus I^{er}, le père d'Olympias³. Il pourrait certes être issu d'un des princes Éacides dont nous avons parlé⁴, mais la conclusion la plus naturelle est donc qu'il était le fils du frère d'Olympias, le roi Alexandros I^{er} d'Épire⁵. Les difficultés qu'on a soulevées à l'encontre de cette filiation⁶ ne paraissent pas rédhibitoires⁷.

¹ Ainsi Léônidas, parent de la reine Olympias ; Arrybas, chef des gardes du corps d'Alexandre ; Néoptolémus, Éacide, compagnon d'Alexandre puis stratège en Arménie, tué par Eumène.

² P. LEVÊQUE, 1957, p. 122, n. 1.

³ *SGDI*, II, 1336 (= P. CABANES, 1976, p. 545, n° 12) : Ἀπειρώσι ἀτέλειαν <καὶ ἐντέλειαν> ἐ / πὶ βασιλέος Νεοπτο / λέμου Ἀλεξάνδρου ; *Plut.*, *V. Pyrrh.* 2, 1 : ἐπεὶ δὲ στασιάσαντες οἱ Μολοσσοὶ καὶ τὸν Αἰακίδην ἐκβαλόντες ἐπηγάγοντο τοὺς Νεοπτολέμου παῖδας (« par la suite, les Molosses se révoltèrent, chassèrent Aiakidès, et confièrent le pouvoir aux enfants de Néoptolémus »).

⁴ Ainsi, on pourrait y reconnaître avec G. N. CROSS, 1930, le fils d'Alexandros, fils d'Alkéas II, ou encore un neveu du stratège Néoptolémus. Mais aucune de ces propositions ne permettrait de voir en Néoptolémus II un proche parent d'Olympias, ce qu'il était très certainement. La seconde en outre est particulièrement improbable dans la mesure où l'on n'aurait pas confié le trône à un enfant si un oncle adulte et très en cour chez les rois macédoniens avait eu des droits supérieurs.

⁵ D. KIENAST, *RE*, XXIV (1963), s. v. Pyrrhos 13, col. 108-165, *stemma* 1, col. 113-114. Voir la mise au point de P. CABANES, 1976, p. 172 sqq. qui prouve qu'à la lumière d'une inscription d'Argos, la datation haute de Néoptolémus est à présent préférable, ce qui favorise l'identité de son père avec Alexandros I^{er}. Sur cette inscription, voir depuis S. MILLER, 1988, p. 162, qui répond à certaines objections de N. G. L. HAMMOND, 1980, p. 473-474.

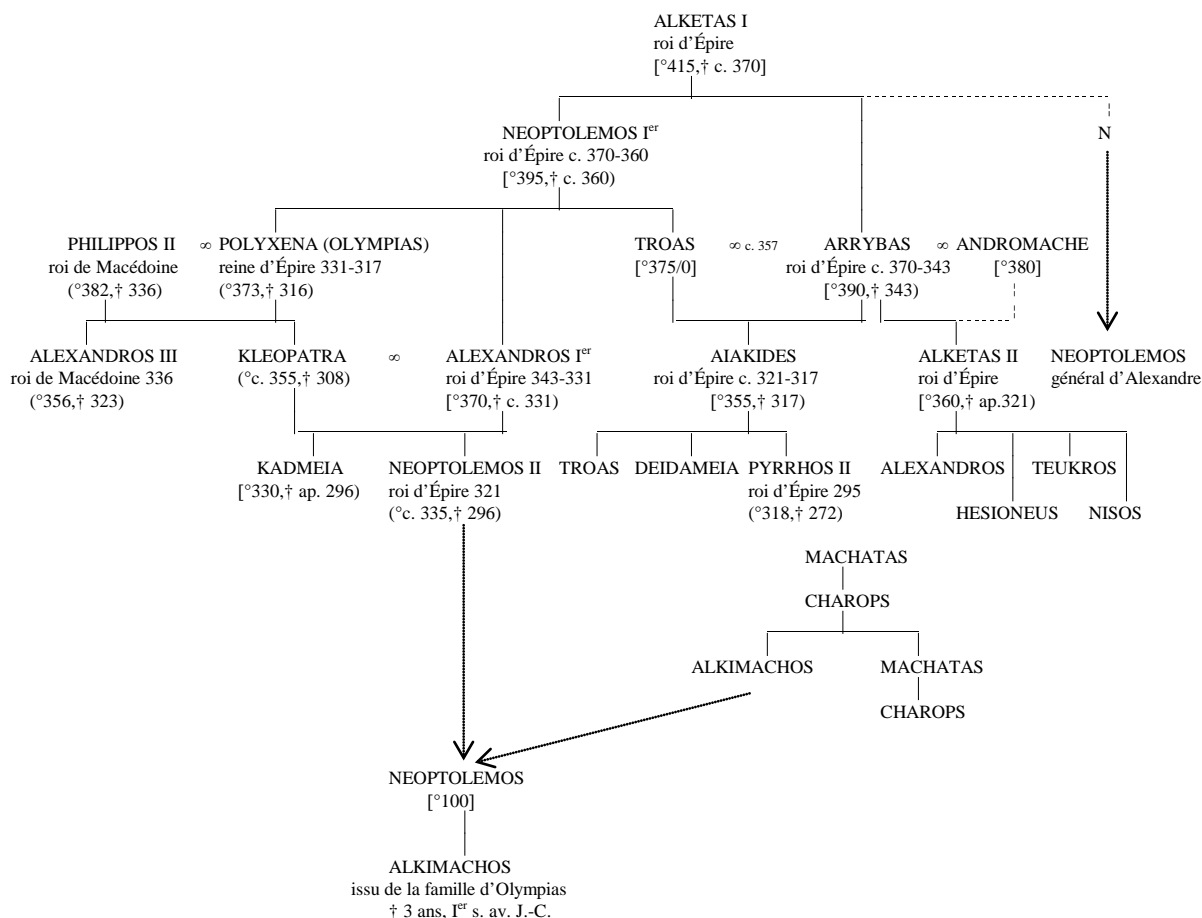
⁶ Notamment G. N. CROSS, 1930, p. 106-108 ; P. LEVÊQUE, 1957, p. 99-100.

⁷ Les principales d'entre elles sont les suivantes :

- Néoptolémus serait dans cette hypothèse le propre neveu d'Alexandre le Grand, sans qu'aucune source ne le précise, ni qu'il ait été éliminé comme les autres proches parents du Conquérant ;
- l'inscription qui mentionne ce roi Néoptolémus comme fils d'Alexandros ne donne pas de titre royal à ce dernier (*SGDI*, II, 1336 = P. CABANES, 1976, p. 545, n° 12 : ἐ / πὶ βασιλέος Νεοπτο / λέμου Ἀλεξάνδρου, / ἐπὶ προστά[τα] Δέσκα Μο / λοσσῶν.) ;
- En 322, la reine Kléopâtra, veuve d'Alexandros I^{er} d'Épire, s'enfuit en Macédoine, puis à Sardes, plutôt qu'en Épire où elle laisse le pouvoir à son cousin Aiakidès, ce qui serait surprenant si elle avait engendré un héritier d'Alexandros I^{er}.

En réalité, les deux dernières « difficultés » n'en sont pas réellement : on a montré que dans de nombreuses inscriptions du début de l'ère hellénistique, le titre royal n'est accordé qu'aux princes vivants (M. HOLLEAUX, III, p. 377, n. 5, ce dont convient, en note, P. LEVÊQUE, 1957, p. 100, n. 1). Pour Kléopâtra, les circonstances la contraignaient à sa fuite. Reste la première. On pourrait la résoudre à moindre frais en supposant que Néoptolémus était le fils d'Alexandros I^{er}, mais d'une autre union que celle qu'il conclut avec Kléopâtra. Ce qui résoudrait aussi définitivement la troisième objection. Mais ce n'est guère probable. Alexandros épouse Kléopâtra dès 336 et Néoptolémus est encore tout jeune en 331/0 à la mort d'Alexandros I^{er} puisque c'est Olympias qui vint occuper (comme régente) le trône d'Épire. Et à ce moment, Kléopâtra reste en Épire, jusqu'en 324. En 322, lorsque les Épirotes assassinent Aiakidès et exilent sa famille, ils donnent le trône « aux enfants de Néoptolémus » (*Plut.*, *V. Pyrrh.*, 2, 1 : ἐπηγάγοντο τοὺς Νεοπτολέμου παῖδας), ce qui désigne indubitablement des enfants d'Alexandros I^{er} (conclusion inévitable selon P. LEVÊQUE, 1957, p. 98), encore non majeurs.

Mais l'exemple d'Aiakidès, cousin germain d'Alexandre, qui n'est pas davantage mis en avant par les sources ou dans les événements du temps, montre que la chose est possible



T. Statilios Lamprias

Vers 38/48, un monument est élevé à Épidaure à la mémoire du jeune T. Statilios Lamprias, décédé prématurément, et il y est fait notamment allusion à ses gloires ancestrales¹ :

Du côté d'Athènes, il se rattache au *génos* des Kérykes ; du côté d'Épidaure, à celui des descendants d'Inachos du côté d'Argos, à celui de Perseus et de Phoroneus ; du côté de Lacédémone enfin, ses ancêtres sont Héraclès et Lysandros.

A côté des divinités qui marquent l'enracinement local immémorial des ascendants de Lamprias à Épidaure et Argos, on souligne une ascendance lacédémonienne avec, comme il se doit, un rattachement à Héraclès, et plus précisément un lien avec le

Pour la bibliographie et la discussion, voir récemment E. CARTNEY, 2006, p. 142, n. 23 ; 163, n. 63. Pour la généalogie royale des Molosses, souvent étudiée, je renvoie également à cet auteur, qui offre l'état le plus récent des discussions. Notamment p. 144, n. 50, pour les mariages d'Arrybas.

¹ *IG, IV², 1, 86* : καὶ τῶν ἄλλων συγγενείᾳ εἰς τοῦτον ἀπὸ δὲ Ἐπιδαύρου τὸ Εἰναχιδῶν ἀπὸ δὲ / Ἀργούς τὸ Περσεῶς καὶ Φορωνεῶς ἀπὸ γε μὴν τᾶς Λακεδαίμονος παλαιοὶ μὲν αὐτοῦ πρόγονοι[ι] / Ἡρακλῆς καὶ Λύσανδρος. Sur cette inscription, voir en dernier lieu le commentaire de A. J. S. SPAWFORTH, 1985, p. 251-252 ; *Rom. Pelop.*, I, 2000, ARG 245 ; Y. LAFOND, 2006, p. 212.

grand général historique Lysandros (c. 460-395), une des plus grandes figures militaires de Sparte. De fait, Plutarque nous apprend en effet que Lysandros, fils d'Aristokritos, même s'il n'appartenait pas aux dynasties royales, descendait quand même d'Héraclès¹. La descendance de Lysandros n'est pas précisément connue, et lui-même ne semble avoir laissé que des filles. Mais son frère Libys est certainement l'ancêtre de Lysandros, fils de Libys, éphore à Sparte en 243/2, au temps d'Agis IV². Le nom de Libys est suffisamment rare pour qu'on puisse rattacher à la famille un certain Libys, fils d'Eubalkès, connu à Sparte au premier siècle avant J.-C.³.

C. Stertinios Xénophon

On doit à Tacite de connaître le rôle joué par le médecin de l'empereur Claude, Xénophon, lors de son assassinat. Le médecin aurait achevé l'empereur, auquel il devait pourtant sa fortune⁴. Tacite précise à cette occasion que Xénophon appartenait à l'ancienne famille des Asclépiades de Cos, la même à laquelle appartenait le grand médecin par excellence, Hippocrate⁵. Plusieurs inscriptions sont venues ensuite

¹ Plut., *Lys.*, 2 : « On dit que le père de Lysandros, Aristokritos, sans être de famille royale, appartenait pourtant à la race des Héraclides ».

² Paus., III, 6, 7, écrit que l'éphore « Lysandros (était) un descendant de Lysandros, fils d'Aristokritos ». On connaît grâce à Plutarque le patronyme de cet éphore : Plut., *Agis*, 6 : « Lysandros, fils de Libys ... le plus considéré des citoyens ». A prendre Pausanias au pied de la lettre, l'éphore Lysandros serait le descendant direct de Lysandros. Mais Plutarque ne connaît à celui-ci que des filles (*Lys.*, 2 & 30). N. RICHER, 1998, p. 282, n. 84, énumère alors les différentes possibilités : transmission du nom par l'une de ces filles, existence d'un fils inconnu de Lysandros, ou descendance depuis Libys, frère de Lysandros. Il me semble qu'il faut opter sans hésiter pour cette dernière proposition (de même, pour d'autres raisons, G. HERMAN, 1990, p. 355-356). Si Lysandros avait laissé un fils, Plutarque en aurait certainement fait mention. De toute façon, il serait surprenant qu'un descendant de Lysandros se soit vu attribuer le nom de Libys, tandis que son frère a pu naturellement transmettre son nom propre ainsi que celui, glorieux, de Lysandros. Le nom de Libys serait rentré dans la famille en raison des liens d'amitié (*xénia*) entre le père de Lysandros et Libys, roi des Ammoniens : Diod., XIV, 13, 5-6, avec le commentaire détaillé de I. MALKIN, 1990, p. 542-543.

³ *IG*, V, 1, 210. A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Libys 1, p. 263.

⁴ Tac., *Ann.*, XII, 67 : *Igitur exterrita Agrippina et, quando ultima timebantur, spreta praesentium invidia prouisam iam sibi Xenophontis medici conscientiam adhibet. ille tamquam nisus euomentis adiuuaret, pinnam rapido ueneno inlitam faucibus eius demisisse creditur, haud ignarus summa scelera incipi cum periculo, peragi cum praemio* (« Agrippine effrayée, et bravant tout parce qu'elle avait tout à craindre, s'adressa au médecin Xénophon, dont elle s'était assuré d'avance la complicité. Celui-ci, sous prétexte d'aider le vomissement, enfonça, dit-on, dans le gosier de Claude une plume imprégnée d'un poison efficace, bien convaincu que, s'il y a du péril à commencer les plus grands attentats, on gagne à les consommer »).

⁵ Tac., *Ann.*, XII, 61 : *Rettulit dein de immunitate Cois tribuenda multaue super antiquitate eorum memorauit: Arguios uel Coeum Latonae parentem uetustissimos insulae cultores; mox aduentu Aesculapii artem medendi inlatam maximeque inter posteros eius celebrem fuisse, nomina singulorum referens et quibus quisque aetatibus uiguisent. quin etiam dixit Xenophontem, cuius*

compléter notre connaissance de la famille de Xénophon¹. Il était le fils d'Hèrakleitos et de Klaudia Hédeia, elle-même sœur de Ti. Klaudios Philinos et fille d'un premier Xénophon². Il avait comme frère Ti. Klaudios Kléonymos, époux de Phoibé³. Lui-même était l'époux de Baibia C.f. Roupkina, dont il avait eu au moins un enfant puisqu'on trouve au siècle suivant des notables qui se réclament de lui. On voit surtout que Xénophon rappelait le souvenir d'un ancêtre ([Π]ρόγονος) dont le nom a presque entièrement disparu, ...li...s, fils (ou fille) d'Hèrakleitos⁴. Une Philiās, fille d'Hèrakleitos, connue à Cos au début du II^e siècle avant J.-C.⁵ pourrait être l'ancêtre en question (à moins qu'il ne s'agisse d'un frère). Au-delà, le médecin Xénophon de Cos se rattachait à la grande dynastie de médecins de l'île, les Asclépiades, descendants du dieu guérisseur Asclépios et d'Héraclès⁶. C. Stertinus Xénophon descendait probablement de Xénophon, médecin à Cos au IV^e/III^e siècle, et de Philinos, autre médecin de la même île au début du III^e siècle. Il était apparemment apparenté à Claudia Rufina Iuliana, descendante des Asclépiades et des Héraclides⁷ et donc à Ti. Claudius Iulianus, 35^e descendant d'Asclépios et 50^e descendant d'Héraclès⁸. La discordance entre ces deux numérotations ne manque pas de surprendre d'ailleurs puisqu'on voit mal comment Asclépios pourrait être classé

scientia ipse uteretur, eadem familia ortum (« Le prince fit ensuite la proposition d'exempter de tribut l'île de Cos, et s'étendit beaucoup sur l'antiquité du peuple qui l'habite. Il dit 'que les Argiens, ou Coeus, père de Latone, y avaient les premiers établi leur séjour ; qu'ensuite Esculape y avait apporté l'art de la médecine, art cultivé avec éclat par ses descendants', dont il cita les noms et fixa les époques. Il ajouta 'que Xénophon, à la science duquel lui-même avait ordinairement recours, était issu de cette famille' »).

- 1 Le dossier épigraphique concernant Xénophon est commodément rassemblé, édité et traduit par E. SAMAMA, 2003, n° 141-147 & 154, p. 257-263, 269. Voir aussi G. FRIJA, 2012, *passim*.
- 2 MAIURI, *NSER*, 459 : ὁ δᾶμος ἀνέθηκεν Κλαυδί[αν] / Ξενοφῶντος θυγατέρα Ἡδε[ίαν], / ματέρα δὲ Γαῖου Στερτινίου / Ἡρακλείτου υἱοῦ Ξενοφῶντος, / φιλοκαίσαρος, φιλοκλαυδίου, / φιλοσεβάστου, φιλοπάτριδος, / εὐσεβοῦς ἐπὶ τῷ τοιοῦτος [ἄν] / δρας γεγέννακεν.
- 3 *I. Cos*, 233 : Τιβέριον Κλαύδιον Ἡρακλείτου / υἱὸν Κυρ(εῖνα) Κλεώνυμον, τὸν ἄ / δελφὸν Γαῖου Στερτινίου / Ξενοφῶντος χειλιαρχή / σαντα ἐν Γερμανίαι λεγιῶ / νος κβ Πριμιγενίας δῖς μο / ναρχήσαντα καὶ πρεσβεύ / σαντα πολλάκις ὑπὲρ τῆς / πατρίδος πρὸς τοὺς Σεβασ / τοὺς Κλαυδία Φοίβη / τὸν ἑαυτῆς ἄνδρα καὶ εὐεργέ / την ἀρετῆς ἔνεκα καὶ εὐνοίας.
- 4 *I. Cos*, 237 : « [— — —] λι[ο]ς Ἡρακλε[ί] / [του, π]ρόγονος τοῦ / [εὐ]εργέτα Ξενο / φῶντος.
- 5 BURASELIS, 2000, p. 80.
- 6 Voir *infra*, p. 735 sqq.
- 7 MAIURI, *NSER*, 461 : ἄ βουλά καὶ ὁ δᾶμος ἐτεί / μασαν Κλαυδίαν Ρουφεί / ναν Ἰουλιανὴν θυγατέρα / Κλαυδίου Νικαγόρα Ἰουλία / νοῦ ἀπόγονον Ἀσκληπιά / δων καὶ Ἡρακλείδων, / ἡρωῖδα ἀρετᾶς ἔνεκα / καὶ εὐνοίας τᾶς ἐς αὐ / τάν. Cf. *SEG*, XLIV, 694.
- 8 *I. Cos*, 224 : [ἄ βουλά καὶ ὁ] δᾶμος ἐτείμ[ασαν Τιβέ] / [ριον Κλαύδ]ιον Τιβεριο[υ Κλαυδί] / [ου υἱὸν Ἀ]λκίδαμον Ἰου[λιανόν], / [ἀπόγον]ον Ἀσκληπι[οῦ μὲν] / [ἀπό γ]ενειᾶν ΛῘ Ἡ[ρακλέ] / [ους ἀπό] Ν, καὶ συγγεν[ῆ ὄν] / [τα πολλῶν ἀνδρῶν τ]ετιμα / [μένων ἀρ]ετᾶς ἔνεκα [καὶ] / [εὐνοίας τᾶς] ἐς αὐτόν, / [καὶ τάν] τοῦ ἀνδ[ριάντος] / [ἀνάστασι]ν ποιησάμ[ερον] / [δ]ι' αὐτοῦ.

quinze générations après Héraclès. De façon plutôt cohérente, le grand Hippocrate de Cos, ancêtre, ou au moins parent, de tous ces Asclépiades de Cos postérieurs¹, ne présentait dans sa généalogie qu'un décalage de deux générations entre Asclépios et Héraclès. Si on compte trois générations par siècle depuis Hippocrate, né vers 460, on constate que le chiffre le plus vraisemblable est celui de trente-cinq pour un contemporain de l'empereur Claude. Peut-être faut-il lire « quarante » (\overline{M}) ou « trente-trois » ($\overline{\Lambda\Gamma}$) au lieu de « cinquante » (\overline{N}) ?

Ti. Klaudios Saethida de Messène

Ti. Claudius Saethida Caelianus, helladarque et prêtre à vie des empereurs, sans doute sous l'empereur Trajan², Messénien qui descendait, selon Pausanias, de Saithidas, général messénien en 214 av. J.-C.³

C. Ioulios Philopappos

C. Ioulios Philopappos, au début du II^e siècle ap. J.-C., descendant des rois de Commagène⁴. Athénien d'adoption, il exerça plusieurs charges à Athènes et y fut notamment archonte. Parallèlement, il fut adlecté au sénat romain et obtint même un consulat suffect en 109 et fut coopté dans la très « select » confrérie des frères arvaux. Sa généalogie est bien connue. Il était fils d'Antiochos Épiphanès, lui-même

¹ Même en l'absence d'attestation formelle, on peut envisager un lien direct entre Xénophon, fils d'Hèrakleitos et Hippokratès, fils d'Hèrakleidos.

² H. HALFMANN, 1979, n° 93-93a, p. 174 ; B. PUECH, 1983, p. 27; *Rom. Pelop.*, II, 2004, s. v. Klaudios Saithidas, *MES* 156, p. 521-522; F. CAMIA, 2011, p. 177-180.

³ Paus. IV, 32, 2 : Αἰθίδαν δὲ ἑμαυτοῦ πρῶτον ὄντα εὖρισκον, γενομένω δὲ οἱ χρήμασιν οὐκ ἄδυνάτω τιμαὶ παρὰ Μεσσηνίων ὑπάρχουσιν ἅτε ἥρωι. Εἰσὶ δὲ τῶν Μεσσηνίων οἱ τῶ Αἰθίδα χρήματα μὲν γενέσθαι πολλὰ ἔλεγον, οὐ μὲντοι τοῦτόν γε εἶναι τὸν ἐπειργασμένον τῇ στήλῃ, πρόγονον δὲ καὶ ὁμώνυμον ἄνδρα τῶ Αἰθίδα. Αἰθίδαν δὲ τὸν πρότερον ἠγήσασθαι τοῖς Μεσσηνίοις φασίν, ἠνίκα ἐν τῇ νυκτὶ Δημήτριός σφισιν ὁ Φιλίππου μηδαμῶς ἐλπίσασιν αὐτός τε καὶ ἡ στρατιὰ λανθάνουσιν ἐσελθόντες ἐς τὴν πόλιν (« Parmi ces statues, j'en ai remarqué une d'un certain Saithidas [mss : Aithidas], qui était considérable par sa richesse, un peu plus âgé que moi et que les Messéniens révèrent comme un héros. Cependant, d'aucuns prétendent, même si ce [S]aithidas fut effectivement un personnage très opulent, que ce n'est pas lui que l'on a voulu représenter sur un cippe, mais l'un de ses ancêtres et homonyme qui se mit à leur tête lorsque Dèmètrios fils de Philippe surprit Messène et y entra de nuit avec ses troupes »). Sur le témoignage de Pausanias : E. L. BOWIE, 1994, p. 228. Pour l'usage de réemploi d'une statue ancestrale à l'époque romaine : A. HELLER, 2011, p. 297 sqq. Sur cette famille en général, voir C. SETTIPANI, 2000, p. 115-116 ; *Rom. Pelop.*, II, *MES* 123, 127, 142, 150, 155-157, 161 p. 508-526 & *stemma* XVI, p. 592 ; D. BALDASSARA, 2007, p. 36-45 & *stemma* 3-3bis, p. 48-49 ; P. FRÖHLICH, 2008, p. 218-219 ; M. PAWLAK, 2010. Une dédicace à l'agonothète Saithidas de Messène a récemment été publiée (cf. *Bull. ép.*, 1993, p. 501).

⁴ *IG*, II², 3451 : βασιλεὺς / Ἀντίοχος / ος Φιλό / παππος / βασιλέ / ως Ἐπι / φάνους / τοῦ Ἄν / τίοχου. (« le roi Antiochos Philopappos, fils du roi Épiphanès, fils d'Antiochos »). Le même personnage

fils d'Antiochos IV de Commagène, qui revendiquait parmi ses ancêtres aussi bien le roi Achéménide Dareios qu'Alexandre le Grand de Macédoine.

M. Pompeios Macrinus

M. Pompeius Macrinus, consul suffect en 115, était honoré par ses concitoyens comme *Néos Théophanès*, digne descendant de l'historien Théophanès de Mitylène, célébré comme fondateur de la cité. Si la généalogie exacte n'est pas connue et a suscité de nombreuses hésitations chez les historiens modernes, elle ne saurait être remise en doute¹.

Ioulia Bérénikè

Prêtresse en Syrie, en 116, descendante de Séleukos Nikatôr, honorée par sa mère Kassia Lépida². Si son père se prénomme bien Titus comme le porte l'inscription, on doit penser que le lien passe par sa mère Cassia Lepida, qui se rattacherait aux Iulii Bereniciani de Judée et par là aux Séleucides. Mais si on peut admettre que le lapicide a développé T(itos) sur un modèle qui portait Γ(aios), alors on fera directement de Iulia Berenice une descendante des Iulii Bereniciani³.

Admètos de Théra

Admètos de Théra, contemporain de l'empereur Hadrien membre d'une famille de prêtres d'Apollon Carnéios⁴, issu des rois de Sparte Oibalides, de Pélée et Thétis, de Phérès⁵. Le nom d'Admètos montre que ce Théréen se rattachait également et

adopte sur une autre face du même monument une titulature totalement romaine : *C. Iulius C.f. Fab. Antiochus Philopappus, cos., frater arualis, allectus inter praetorios*. Voir M.-F. BASLEZ, 1992.

¹ Voir C. SETTIPANI, 2000, p. 101-104, avec la bibliographie.

² *OGIS*, n° 263 = *IGLS*, IV, n° 1264, p. 25-26 : *Ιουλιαν Τίτου θυγάτ<ε>ρα, / Βερενίκην τήν ἀπό / βασιλέως Σελεύκου / Νικάτορος, ἱερασαμέν<η>ν / τῷ δξρ' ἔτει τῆς κυρία[ς] / Ἀρτέμιδος / Κασσία Λε<π>ίδα ἡ μήτηρ.*

³ Voir C. SETTIPANI, 2000, p. 461 sqq. Sur cette personne et sa généalogie, voir aussi M. SARTRE, 1996, p. 243 et A. SPAWFORTH, 2006, p. 13-14.

⁴ Pour la famille d'Admètos, voir E. CRAIK, 1980, p. 178-179 & p. 195, et surtout E. MONTAGNER, 2010, p. 206-214, qui édite et traduit en italien l'essentiel du dossier épigraphique tiré des *IG*, XII, 3.

⁵ *IG*, XII, 3, 868 : *ὁ δᾶμος ἀφηρώϊξε καὶ ἐτείμασε τὸν / ἱερέ[ι]α Ἀπόλλωνος Καρνείου διὰ γένους / Ἄδητον Θεοκλείδα πάσας ἀρετᾶς ἔνεκα / καὶ σωφροσύνας. / οὐ μόνον εὐχοῦμεν Λακεδαιμόνος ἐκ βασιλῶν, / ξυνὰ δὲ Θετταλῆς ἐκ προγόνων γενόμεν, / σώζω δ' Ἀδητῶν κατ' ἴσον κλέος ὡς ὄνομ' εὐχῶ. / εἰ δὲ δύω λείποντα τριηκοστοῦ ἔτεός με / Θεοκλείδα πατρός νόσφισε Μοῖρ' ὀλοή, / τετλάτω ὡς Πηλεὺς ὡς προπάτωρ [τ]ε Φέρης / οὐδὲ γὰρ ἄρ[κε]σιν ἔσχεν ἐπεὶ πάντως / ἂν ὑπέστη | δις θανέε<ι>ν [αὐ]τὸς [ζῶ]ντ' ἐ[μ<ε>] λειπόμενος ; *ibid.*, 869 : *ὁ δᾶμος ἀφηρώϊξε [καὶ ἐ]τείμασε [τὸν] / ἱερέα Ἀπόλλωνος Καρνείου διὰ γένους / Ἄδητον Θεοκλείδα / πάσας ἀρετᾶς ἔνεκα καὶ σωφροσύνας. / εἴ τι παρ' Αἰμονιεῦσι γένος πολιοῖο Φέρητος, / εἴ τι παρ' Εὐρώται κόμπασαν Οἰβαλίδα / ἀνδρασιν ἐν προτέροις καθαρώτατον, οἱ βασιλῶν / παῖδες καὶ μεγάλων**

implicitement au héros Admètos, fils de Phérès de Thessalie. On ignore par de quelle manière¹. La descendance du héros Admètos est mal documentée en dehors d'Eumèlos qui fut tué lors du siège de Troie. Un fragment d'Hellanicos nous apprend qu'Andropompos, ancêtre des rois d'Athènes, avait épousé « Hèniochè, fille d'Arménios, fils de Zeuxippos, fils d'Eumèlos, fils d'Admètos »². Selon la *Vie d'Homère* attribuée à Hérodote, un certain Théseus, descendant d'Eumèlos, aurait participé à la conquête éolienne et aurait été l'un des fondateurs de Smyrne peu avant la naissance d'Homère³.

Aucun ancêtre historique n'est explicitement revendiqué, mais on doit en reconnaître de façon implicite⁴. En effet, un autre descendant prétendu du héros Admètos est probablement le roi d'Épire Admètos. La femme de cet Admètos s'appelait Phthia et était donc certainement thessalienne et même sans doute membre de la famille des Ménonides de Pharsale. Phthia est aussi le nom de la patrie d'Achille dont se vantaient de descendre les rois d'Épire, mais on voit ensuite qu'une autre Phthia,

ἦσαν ἀπ'ἀθανάτων, / τοῦτο λαχὼν Ἄδμητος ἴσ[σ]ο[ν] πι|νυτήτι καὶ αἰδοῖ / μοῖραν ἀνέπλησεν
 ὀγεδανοῦ βίτου, / μητρὶ λιπῶν ἀλόχῳ τε βαρὺν πόνον· ἀλλὰ τί θαῦμα; / καὶ Θέτις /// Αἰακίδην
 κλαῦσεν ἀποφθίμενον.

- ¹ L'importance des figures mythologiques d'Admètos et d'Alkestis dans le culte d'Apollon Carnéios est facilement démontrable : voir E. MONTAGNER, 2010, p. 146 et n. 566, avec la bibliographie. On n'est donc pas surpris de retrouver ce nom d'Admètos transmis héréditairement au sein d'une très ancienne famille de prêtres d'Apollon Carnéios. La généalogie de cet Admètos est brièvement évoquée par E. MONTAGNER, 2010, p. 322-323, qui l'évacue rapidement en affirmant (pourquoi ?) qu'il doit s'agir d'une création récente, d'époque hellénistique ou romaine. Elle note que le personnage emprunte son nom à un héros dont la légende est associée à la fois à Apollon et Asclépios, ce qui serait une justification suffisante. J'en doute.
- ² *FGrHist.*, 4F125 = Schol. Platon, *Symp.* 208d : Ἀνδροπόμπου δὲ καὶ Ἠνιόχης τῆς Ἀρμενίου τοῦ Ζευξίππου τοῦ Εὐμήλου τοῦ Ἀδμήτου Μέλανθος (« Andropompos et Hèniochè, fille d'Arménios, fils de Zeuxippos, fils d'Eumèlos, fils d'Admètos, (engendent) Mélanthos »).
- ³ Ps. Hérod., *Vita Homeri*, c. 2 : « Théseus, voulant perpétuer la mémoire de son épouse, donna à cette ville le nom de Smyrne. Il était Thessalien et l'un des personnages les plus distingués de cette contrée. Il descendait d'Eumèlos, fils d'Admètos, et jouissait d'une fortune considérable ». La fondation de Smyrne auraient lieu selon ce récit 130 ans après le siège de Troie. Sur ce Théseus, voir notamment H. J. WALKER, 1995. G. LAMBIN, 2011, p. 63, semble considérer qu'il ne s'agit que d'un doublet du héros athénien dont l'auteur de la *Vie* aura emprunté le nom à Homère tout comme celui de son épouse, tiré d'une amazone homonyme. Mais cela me semble douteux. Le nom de Thésée était trop marqué pour qu'on l'emprunte ainsi gratuitement. Dans le contexte local de fabrication de ces biographies d'Homère, il n'y a rien d'improbable à ce qu'on trouve véhiculées des traditions locales sur les fondateurs des cités éoliennes.
- ⁴ Une autre ascendance historique, non mentionnée, pourrait concerner les Asclépiades de Cos. En effet, Aglaophanès, fils de Théokleidas et de Nikola, joint à la prêtrise héréditaire d'Apollon Carnéios, celle d'Asclépios. Il est donc possible, et même probable, que son aïeul maternel, Krisamis, soit issu des Asclépiades de l'île voisine de Cos dans la mesure où l'un des ancêtres les plus fameux de cette famille portait justement ce nom de Krisamis : *infra*, p. 686 sqq. Ce nom n'est pas fréquent et ne se retrouve pas Cos par exemple en dehors de l'ancêtre d'Hippocrate (voir la prosopographie dressée par S. M. SHERWIN-WHITE, 1978).

épouse du roi Aiakidès, était fille de Ménôn IV de Pharsale¹. Quoiqu'il en soit, c'est probablement par le biais de la dynastie épirote que vient la prétention à descendre de Pélée et de Thétis. Des alliances multiples entre les grandes familles de Thessalie et l'Épire sont de toute façon chose assez naturelle².

Le rapport avec les Oibalides, première dynastie royale de Sparte, celle de Tyndare, est plus mystérieux. L'île de Théra est pourtant une colonie spartiate³, mais aucun de ses oikistes n'est réputé issu de la famille de Tyndare, à notre connaissance du moins⁴. Un lien possible pourrait passer par Iphthimé, épouse d'Eumèlos, fils d'Admètos, qui serait une fille d'Ikarios, fils d'Oibalos⁵ :

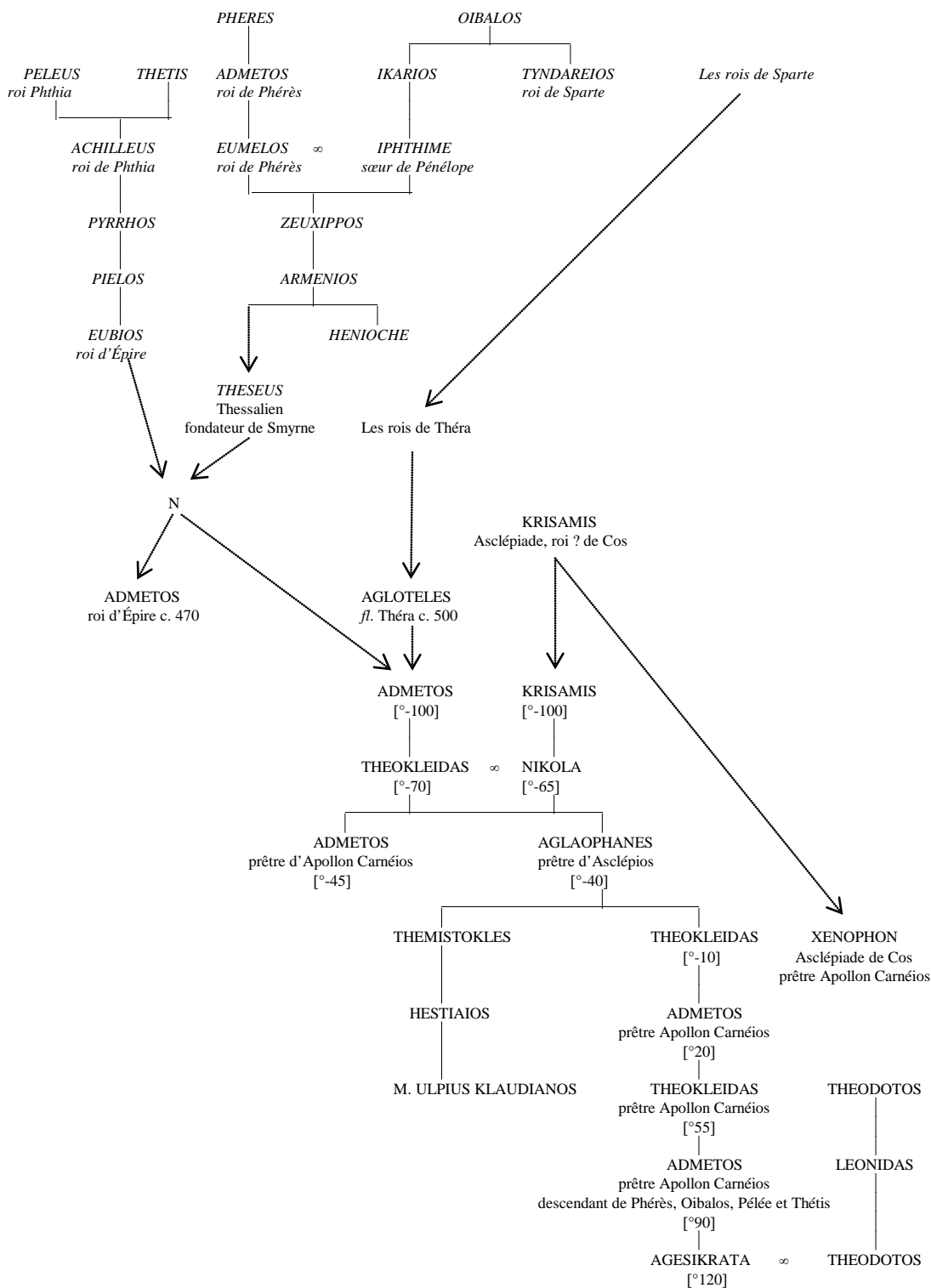
¹ Voir *infra*, p. 769.

² Il n'est sans doute pas anodin de constater que la dynastie épirote qui revendique si fortement à partir du V^e siècle une descendance depuis le héros thessalien Achille, originaire de Phthia, soit réellement issue d'une certaine Phthia, certainement une Thessalienne. On peut donc se demander dans quelle mesure les Ménonides de Pharsale, la famille probable de cette Phthia (puisque la seconde Phthia appartenait en toute certitude à leur famille) n'avaient pas pour ancêtre proclamé Achille, roi de Phthiotide. Les alliances entre Éacides d'Épire et Ménonides de Pharsale seraient ainsi soit des échanges entre familles partageant la même ascendance mythique, soit la source de la prétention de la dynastie royale épirote.

³ Outre la tradition ancienne, cette filiation est confirmée par le culte d'Apollon Carnéios à Théra et ses institutions dérivées de celles de Sparte : I. MALKIN, 1993, p. 371.

⁴ Le héros éponyme de la Théra doriennne est Théras, issu en droite ligne d'Œdipe à travers son fils Polyneice : Hdt, IV, 147 : [1] Τὸν δὲ αὐτὸν τοῦτον χρόνον Θήρας ὁ Αὐτεσίωνος τοῦ Τισαμενοῦ τοῦ Θερσάνδρου τοῦ Πολυνείκεος ἔστειλε ἐς ἀποικίην ἐκ Λακεδαίμονος [2] Ἦν δὲ ὁ Θήρας οὗτος, γένος ἑὸν Καδμείος, τῆς μητρὸς ἀδελφεὸς τοῖσι Ἀριστοδήμου παισὶ Εὐρυσθένει καὶ Προκλῆς (« Vers ce même temps, Théras partit de Lacédémone pour aller fonder une colonie. Autésiôn, son père, était fils de Tisaménos, petit-fils de Thersandros, et arrière-petit-fils de Polyneikos. Il était de la race de Kadmos, et oncle maternel d'Eurysthénès et de Proklès, tous deux fils d'Aristodèmos ») ; VI, 52 : Ἀργεῖην· θυγατέρα δὲ αὐτὴν λέγουσι εἶναι Αὐτεσίωνος τοῦ Τισαμενοῦ τοῦ Θερσάνδρου τοῦ Πολυνείκεος (« Argeia, qui était fille d'Autésiôn, fils de Tisaménos, fils de Thersandros fils de Polyneikos »). Voir aussi *supra*, p. 51, n. 3 et p. 123, n. 3.

⁵ Hom., *Od.*, IV, 797-798 : Ἰφθίμη, κόρη μεγαλήτορος Ἰκαρίοιο, τὴν Εὐμηλος ὅπυιε Φερῆς ἐνὶ οἰκίᾳ ναίων (« Iphthimé, l'autre fille du magnanime Ikarios, la femme d'Eumèlos qui résidait à Phérès ») ; Hom., *Il.*, II, 714 : καὶ ἐκτιμένην Ἰαωλκόν, τῶν ἦρχ' Ἀδμήτοιο φίλος πάϊς ἔνδεκα νηῶν Εὐμηλος (« la belle Iolchos a armé onze vaisseaux que commande Eumèlos, fils chéri d'Admètos ») ; Apd, III, 10, 4 : Οἰβάλου δὲ καὶ νηίδος νύμφης Βατείας Τυνδάρεων Ἰπποκόωντα Ἰκάριον (« Oibalos, avec la naïade Bateia, engendra Tyndareos, Hippokoôn et Ikario »). Curieusement dans la phrase suivante où il énumère les enfants d'Ikarios, Apollodore ne cite pas Iphthimé.



Nikokréon

A l'époque d'Hadrien, Lactance nous assure de l'existence de prêtres de Zeus à Salamine pratiquant encore des sacrifices humains. Ces prêtres se succédaient

héréditairement et descendaient du fondateur de Salamine, le héros Teukros¹. Cela signifie qu'ils descendaient des anciens rois/prêtres de l'île, la dynastie du fameux roi Évagoras (411-374), célébré par Isocrate. On sait en effet qu'Évagoras descendait de l'ancienne dynastie royale prétendument issue d'Éaque². Une inscription honorifique célèbre la généalogie du roi Nikokréôn (332-311), fils de Pnytagoras, descendant d'Éaque³. Ce Nikokréôn était le fils de Pnytagoras II⁴, fils d'une fille d'un premier Nikokréôn et de Pnytagoras I, fils d'Évagoras. A travers Éaque, c'est surtout son aïeul historique qui est revendiqué.

T. Flavios Polybios

Une inscription du règne d'Hadrien (entre 130 et 138) honore le Messénien T. Flavios Polybios, stratège du *koinon* des Achéens, agonothète des Antinoeia⁵. Il s'agit très certainement d'un aïeul de T. Fl. Polybios, Messénien et Lacédémonien, prêtre de la déesse Rome, de la race des Héraclides, qui figure dans une inscription de Delphes de 253/6⁶. Leur famille a récemment été étudiée par différents historiens⁷. Le premier de ces Polybios fait clairement allusion à l'historien Polybe, qu'il

¹ Lact., *Div. inst.*, I, 21 : *Apud Cyprios humanam hostiam Ioui Teucrus immolauit ; idque sacrificium posteris tradidit, quod est nuper Hadriano imperante sublatum* (« A Chypre, on immolait un homme à Jupiter ; ce fut Teucer qui institua cet horrible sacrifice, et qui en prescrivit la forme à ses descendants. L'empereur Hadrien le fit cesser »).

² L'ancienne dynastie, dont la filiation est donnée par Hérodote, avait été renversée par les Phéniciens. Mais le tout jeune Évagoras et son père, un cadet de la dynastie royale, furent alors épargnés.

³ *IG*, IV, 583 : ματρο[όπο]λῖς μοι χθῶν Πέλοπος τὸ Πελαζγικὸν Ἄργος, / Πνυταγόρας δὲ πατὴρ Αἰάκου ἐκ γενεᾶς / εἰμὶ δὲ Νικοκρέων, θρέψεν δὲ με γὰρ περὶ κλυστος / Κύπρος θειοτάτων ἐκ προγόνων βασιλῆ, / στήσαν δ' Ἀργεῖοί με χάριν χαλκοῖο τῖοντες, / Ἦραι ὄν εἰς ἔροτιν πέμπον. [ἄ]εθλα νέοις (« Ma mère patrie, c'est la terre de Pélops, Argos Pélasgique / mon père est Pnytagoras, descendant d'Éaque / Je suis Nikokréôn ; Chypre, terre entourée des flots, m'a nourri / moi le roi issu d'ancêtres tous divins ... »). Voir P. CHRISTODOULOU, 2009, p. 235 (trad. franç.) sqq.

⁴ Sur Nikokréôn, voir par exemple S. MILLER, 1988, p. 153-154.

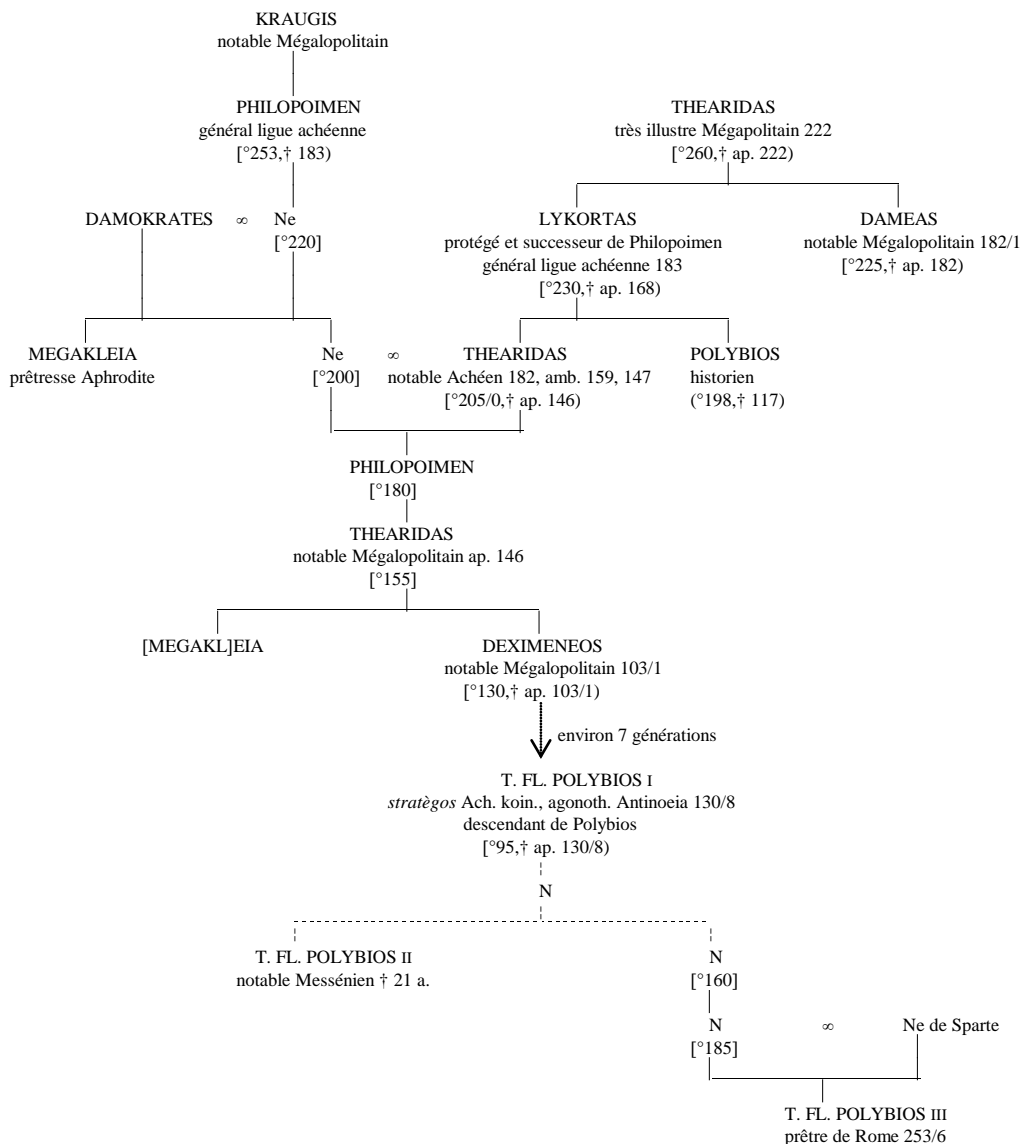
⁵ *InvO*, 450 : ἀγαθὴ τύχη. / τὸ κοινὸν τῶν Ἀχαιῶν / ὦν Τίτων Φλα(άουιον) Πολύβιον / Μεσσηνιον, στρατηγ[ὸν] / τῶν Ἀχαιῶν καὶ ἀ[γῶ] / [νο]θ[έ]την Αντιν[οεῖ] / [ω]ν, ἀγνώως κ[αὶ] ἐπιμε[] / λῶ[ς] ἀγορανομή] / σαν[τα]. / τοῦτο Λυκόρτα [παιδὶ πόλις] / περικαλλὲς ἄγ[αλμα] | ἀν[τι] κα / λῶν ἔργων, στή[σατο Π]ουλυ / βίου ». Cf. *InvO*, 449 : « τοῦτο Λυκόρτα παιδὶ πόλις περικαλλὲς ἄγαλμα / ἀντι καλῶν ἔργων (εἰ)σατο Πουλυβίω. // ἀγαθὴ τύχη. / ἡ πόλις ἢ Μεσσηνί / ὦν ἀνέθηκεν ἄρισ / τα πολελευσάμε / νον Τίτων Φλα(άουιον) Πολύβιον / ἀρετᾶς ἔνεκεν καὶ εὐ / νοίας, ἃς ἔχων διατε / λεῖ εἰς αὐτάν, συνε / πιψηφισαμένης / καὶ τῆς λαμπρο / τάτης Ὀλυμπικῆς / βουλῆς. Voir *Rom. Pelop.*, II, s. v. EL209, p. 485-486.

⁶ *Syll*³, II, 892 : ἀγαθὴ τύχη. / τὸ κοινὸν τῶν / Ἀχαιῶν, ἐπὶ στρατη / γοῦ Ἰουλίου Ἀγρίππα, / Τίτων Φλάβιον Πο / λύβιον Μεσσηνιον / καὶ Λακεδαιμόνιον, / ἱερέα θεᾶς Ῥώμης, τὸν / ὄντως Ἡρακλεῖδην, / συνεπιψηφισαμένης / καὶ τῆς Ὀλυμπικῆς βου / λῆς διὰ τε τὴν περὶ / τὰ κοινὰ ἐλευθέριον / καὶ ἀδιάβλητον πᾶν / των χάριν φροντίδα / καὶ διὰ τὴν οἰκοθεν ἄ / νυπέρβλητον ἐν πᾶ / σιν φιλοτειμίαν. / ψηφίσματι β[ου]λῆς. Voir *Rom. Pelop.*, II, s. v. EL210, p. 486.

⁷ D. BALDASSARRA, 2008 ; A. HELLER, 2011.

revendiquait donc comme ancêtre¹. Si on connaît un peu la famille proche de Polybe, fils de Lykortas², on ne lui connaît en revanche pas de descendant direct, et on se fonde uniquement sur cette inscription pour en supposer l'existence ; toutefois, il est peut-être préférable d'admettre que celle-ci concerne en réalité la postérité du frère de Polybe, dont on connaît la descendance sur deux générations au moins. L'introduction du nom du grand général de la ligue achéenne, Philopoïmen³, dans cette descendance montre qu'une alliance matrimoniale avait été conclue entre ces deux familles par ailleurs très proches puisque Lykortas avait été le protégé puis le successeur du grand général Philopoïmen, chef de la ligue achéenne⁴ :

-
- ¹ Cette interprétation naturelle est unanimement admise. Les légers doutes évoqués par A. HELLER, 2011, p. 293, ne sont guère de mise. Que T. Flavios Polybios ait voulu passer, en outre, pour un émule du grand Polybe est possible, mais cela n'enlève rien au lien de sang dont son nom témoigne.
- ² Sur Lykortas, père de Polybe, voir *RE*, XIII (1927), s. v. Lykortas, col. 2386-2389 [F. STÄHELIN]. Il était fils d'un Théaridas (*IG*, IV², 1, 624 = *Syll.*³, 626 : Λυκόρταν Θεαρίδα Μεγαλοπολί / ταν ἀρετᾶς ἔνεκεν καὶ εὐνοίας / ἄς ἔχων διατελεῖ εἰς αὐτάν ; *RE*, VA (1934), s. v. Thearidas 1, col. 1382 [F. STÄHELIN]). Son fils aîné s'appelait Théaridas, et joua un certain rôle dans la politique achéenne (*RE*, VA (1934), s. v. Thearidas 2, col. 1382 [F. STÄHELIN] ; *IG*, IV², 1, 623 : Θεαρίδαν Λυκόρτα Μεγαλο / πολίταν ἄ πόλις τῶν Ἐπιδαυ / ρίων ἀρετᾶς ἔνεκεν καὶ εὐνοί / ας, ἄς ἔχων διατελεῖ εἰς αὐτάν. ; *Pol.*, XXXII, 7, 1 ; XXXVIII, 10, 1) et le cadet est l'historien bien connu Polybios (*RE*, XXI, 2 (1952), s. v. Polybios 1, col. 1440-1578 [K. ZIEGLER]). Théaridas II à son tour est le père de Philopoïmen, père de Théaridas III (*IG*, V, 2, 535 : Θεαρίδας Λυκόρτα / Θεαρίδαν Φιλοποίμενος / τὸν τοῦ υἱοῦ υἱὸν / Δεσποῖναι). Ce dernier est le père d'une fille nommée [Μέγακλ]εῖα, et sans doute, du Deximénéos qui figure sur une inscription de Mégalopolis de 103/101 av. J.-C. (*IG*, V, 2, 442, 8-9 : [Θε]αρίδας Φιλ[οποίμε]νος καὶ ὑπὲρ / τὰν θυγατέ[ρα Μεγακλ]εῖαν & 443, 49 : Δεξιμέν[εος], Θεαρίδα). Peut-être faut-il restituer son nom dans une inscription de 182/1 mentionnant différents membres de la famille : *InO*, 46 : Δαμέαι Θε[αρίδα(?), νννν] / Θεαρίδα[ι Λυκόρτα, ... Δεξιμ?]ένεος, Πολυβίω[ι Λυκόρτα.
- ³ *RE*, XX (1941), s. v. Philopoïmen, col. 76-95 [W. HOFFMANN]. Plutarque, qui a écrit la vie de Philopoïmen ne nous apprend rien de la famille du général hormis le nom de son père, Kraugis de Mégalopolis, connu aussi par l'épigraphie (*Plut.*, V. *Philop.*, 1 : ἦκεν εἰς Μεγάλην πόλιν οὐχ ἦκιστα διὰ Φιλοποίμενος πατέρα Κραῦγιν, ἄνδρα πάντων ἔνεκα λαμπρόν ; *FD*, III, 1, 47 : [τὸ] κοινὸν τῶν Ἀχαιῶν Φι / [λο]ποίμενα Κραῦγιος Με / γαλοπολίταν). Une inscription indique qu'il laissait une descendante à la troisième génération (*i.e.* sa petite-fille), Μέγακλεῖα, fille de Damokratès et prêtresse d'(Aphrodite) Chypriote : *IG*, V, 2, 461 : [τᾶ]<ς> τοίτων εὐόπλου Φιλοποίμενος αἶμα [λαχοῦσας] / [ξε]ίνε Μεγακλείας αἶνεσον εὐξενίαν, / [ᾶ]ν ἀπὸ Δαμοκράτους λέκτρων ἠνέγκατο μά[τηρ], / [τᾶς] ξενίας [ἀγνὰ]ν Κύπριδος ἰσοτόλον. / [δ]αίμονι γὰρ ναοῖο πέριξ εὐερέα θρινκὸν / θήκατο καὶ ξυνοῖς οἰ[κία] δαιτυμόσι / εἰ δὲ γυνὰ πλούσιο καλὰν ἀλ<λ>άξατο φάμα[ν], / [ο]ὐ θαῦμ' ἄ προγόνων παισὶ ἔπεστι ἀρετά.
- ⁴ On peut penser que Lykortas avait épousé une fille de Philopoïmen, son protecteur, dont il vengea ensuite la mort avec une sévérité qui pourrait s'apparenter à un devoir filial et dont son fils Polybe prononça l'éloge funèbre. C'est la proposition des *Syll.*³, 626, reproduite partiellement dans *RE*, XVI, col. 1445. Mais on peut s'étonner qu'aucune source ne précise que Polybe était le petit-fils de Philopoïmen et donc situer l'alliance à la génération postérieure, le frère de Polybe ayant épousé une petite-fille de Philopoïmen. Il est vrai que l'essentiel de nos sources dérivent de Polybe lui-même qui se montre assez discret sur les relations de parenté qui l'unissent aux personnages clé de la ligue achéenne (ainsi, son frère Théaridas mentionné à deux reprises sans que leur parenté soit évoquée).



T. Klaudios Polykratès

Ti. Klaudios Polykratès, était helladarque à l'époque d'Antonin et on sait par ailleurs qu'il était le descendant direct du grand général Aratos selon le témoignage formel de Plutarque¹ ;

(T. Flavios) Podarès d'Arcadie

Pausanias rapporte que le général Podarès, qui combattit, en 362, aux côtés d'Epamimondas avait été honoré d'une statue par ses compatriotes. Par la suite, un de ses descendants, citoyen romain lui aussi nommé Podarès, ré-utilisa la statue à son propre profit. Non content de revendiquer le nom de son glorieux ancêtre, il cherchait

¹ *Infra*, p. 424 sqq.

ainsi à en accaparer le prestige. Toutefois Pausanias précise que, de son temps, trois générations plus tard, ses contemporains honoraient bien le plus ancien Podarès¹. On ignore tout de la généalogie ou de la famille de Podarès. Son arrière-petit-fils homonyme s'illustra en 245 dans une bataille contre les Spartiates², puis plus rien. Le nom est très rare et, sur les quatre seules occurrences épigraphiques, trois concernent Mantinée, donc probablement des membres de la famille, mais une seule fournit une indication qui va au-delà d'une simple mention : au I^{er} siècle avant J.-C. une Polykrateia, fille de Podarès, est l'épouse d'un Poleios, fils de Philonikos³.

C. Iulius Severos

C. Iulius Severus, consul suffect en 138, énumère plusieurs de ses cousins ou ascendants illustres dans une inscription bien connue⁴ :

[C. Iu]lius Severus, [descen]dant du roi [D]eiotaros et des tétrarques Amyntas fils de Brigatos et Amyntas fils de Dyi[t](la)os et du roi d'Asie Attalos, cousin des consuls Iulius

-
- ¹ Paus., VIII, 9, 9-10 : καὶ ἡρώδῳ ἐστὶ Ποδάρου· φασὶ δὲ ἀποθανεῖν αὐτὸν ἐν τῇ πρὸς Ἐπαμινώνδαν καὶ Θηβαίους μάχῃ. Γενεαῖς δὲ τρισὶν ἐμοῦ πρότερον μετέθεσαν τοῦ τάφου τὸ ἐπίγραμμα ἐς ἄνδρα ἀπόγονον μὲν ἐκείνου Ποδάρου καὶ ὁμώνυμον, γεγονότα δὲ καθ' ἡλικίαν ὡς πολιτείας ἤδη Ῥωμαίων μετεληφέναι. [10] Ποδάρην δὲ ἐπ' ἐμοῦ τὸν ἀρχαῖον ἐτίμων οἱ Μαντινεῖς (« On remarque de plus le monument héroïque de Podarès, qui fut tué, à ce qu'on dit, en combattant contre les Thébains, commandés par Épaminondas. L'inscription de ce tombeau a été attribuée trois générations avant moi à Podarès, l'un des descendants du premier, et qui a vécu à une époque assez avancée pour pouvoir obtenir le titre de citoyen romain. [10]. De mon temps les Mantiniens honoraient la mémoire de l'ancien Podarès »). Voir A. HELLER, 2011, p. 294-296.
- ² Paus., VIII, 10, 5 : Πέραν δὲ τοῦ ἱεροῦ τοῦ Ποσειδῶνος τρόπαιόν ἐστι λίθου πεποιημένον ἀπὸ Λακεδαιμονίων καὶ Ἄγιδος· λέγεται δὲ καὶ ὁ τρόπος τῆς μάχης. Τὸ μὲν δεξιὸν εἶχον οἱ Μαντινεῖς αὐτοῖ, στρατιάν τε ἀπὸ πάσης ἡλικίας καὶ στρατηγὸν παρεχόμενοι Ποδάρην ἀπόγονον τρίτον Ποδάρου τοῦ Θηβαίου ἐναντία ἀγωνισαμένου (« On voit au delà du temple de Poséidon un trophée de marbre érigé en mémoire de la défaite des Lacédémoniens, commandés par Agis. Voici, à ce qu'on raconte, l'ordre de la bataille. Les Mantiniens formaient l'aile droite de l'armée ; ils avaient rassemblé tout ce qui était en âge de porter les armes. Ils étaient commandés par Podarès, descendant à la troisième génération de Podarès, qui avait combattu contre les Thébains »). Pour le sens de ἀπόγονος τρίτος qu'il convient de traduire par « arrière-petit-fils » plutôt que par « petit-fils », voir *infra*, p. 558.
- ³ *IG*, V, 2, 308 du I^{er} s. av. J.-C., inscription honorifique offerte par la ville d'Antigoneia à Polykrateia, fille de Podarès, et son époux Poseios : ἀ πόλις τῶν Ἀντιγονέων / Πολυκράτειαν Ποδάρεος καὶ Πόλειον Φιλόνικου θεοῖς. Le fait que Polykrateia soit nommée en premier est assez révélateur sur l'illustration de sa famille. Voir V. TSIOLIS KARANTASI, 2001, p. 232-233, n. 241 et p. 229-230, qui identifie le père de Polykrateia au personnage cité par Pausanias. L'identification n'est pas certaine parce que ce dernier précise que *son* Podarès avait la citoyenneté romaine dont on peut croire qu'elle aurait été mentionnée dans une dédicace à sa fille déjà mariée. Sur la famille de Podarès à l'époque romaine, voir aussi M. PRETZLER, 2005, p. 240.
- ⁴ MITCHELL-FRENCH, 2012, n° 72, p. 227-230 (= *OGIS*, 544 = E. BOSCH, 1967, n° 105, p. 122) : [Γ. Ιού]λιον Σεουήρον, / [ἀπόγο]νον βασιλέως / [Δ]ησιόταρου καὶ Ἀμύντου / τοῦ Βριγάτου καὶ Ἀμύντου / τοῦ Δυριαλοῦ τετραρχῶν / καὶ / βασιλέως Ἀσίας Ἀττάλου, / ἀνεψιὸν ὑπατικῶν Ἰουλίου / τε Κοδράτου καὶ βασιλέως / Ἀλεξάνδρου καὶ / Ἰουλίου Α / κύλου καὶ Κλ(αυδίου) Σεουήρου καὶ / συγγενῆ συγκλητικῶν πλείστων, ἀδελφὸν Ἰου / λίου Ἀμυντιανοῦ, πρῶτον / Ἑλλήνων.

Quadratus, du roi Alexandros, de Iulius Aquila et de Cl. Severus, parent de sénateurs, frère de Iulius Amyntianus, Premier des Hellènes ...

J'ai déjà étudié cette généalogie ailleurs et je n'y reviendrai pas ici¹. C. Iulius Severus se rattachait directement à Amyntas II, fils de Brigatos, lui-même petit-fils de Deiotaros I et de son épouse Bérénikè, descendante d'Attalos III roi d'Asie.

Il y a toutefois bien d'autres Galates qui se prétendent d'ascendance royale², par exemple : Claudia Aquillia, épouse de C. Iulius Severus³ ; Claudia Balbina⁴ ; Ti. Claudius Gentilianus, fils de Ti. Claudius Sacerdos, descendant des Asclépiades et de tétrarques⁵ ; Latinia Cleopatra, fille de Latinius Alexander⁶.

Sous le règne de Trajan, un certain M. Cocceius Seleucus est grand-prêtre du *koinon* des Galates, fils de Pylaiménès et d'une *archiéreia* dont le nom est perdu, époux de Klaudia Th[éo...], elle aussi *archiéreia*.⁷ On peut admettre sans grand risque d'erreur qu'il descendait du grand-prêtre Pylaiménès, fils du roi Amyntas de Galatie⁸. Ce nom de Pylaiménès indique une filiation depuis Pylaiménès, fils de Bisaltès, un roi de Paphlagonie venu combattre aux côtés des Troyens avec son fils Harpaliôn, tué par Mériôn. Lui-même aurait été tué par Ménélas selon l'*Iliade*, mais par Achille d'après plusieurs autres auteurs⁹. Ses descendants régnaient sur le Pont-Euxin encore au IV^e siècle av. J.-C. lorsque Cornelius Nepos nous apprend que les rois de Paphlagonie se prétendaient issus du même Pylaiménès et que les Attalides de Pergame s'y

¹ C. SETTIPANI, 2000, p. 456 sqq. avec la bibliographie, à laquelle on ajoutera B. DOER, 1975, p. 147-152 ; C. A. BEHR, 1981, p. 389-393 ; L. M. WHITE, 1998, et qu'on complètera avec J.-L. VIX, 2010, p. 37-44 ; A. COSKUN, 2008, *Stammbaum I* ; A. COSKUN, 2011, p. 104.

² S. MITCHELL, 1974, p. 34-35.

³ MITCHELL-FRENCH, 2012, n° 78-79, p. 237-240.

⁴ MITCHELL-FRENCH, 2012, n° 80, p. 240-241 = E. BOSCH, 1967, n° 75. Cf. W. M. RAMSAY, 1922, p. 170 ; *FOS*, I, 1987, n° 225, p. 208.

⁵ MITCHELL-FRENCH, 2012, n° 84, p. 247-248 = E. BOSCH, 1967, n° 73.

⁶ MITCHELL-FRENCH, 2012, n° 80, p. 241-243 = E. BOSCH, 1967, n° 117.

⁷ *Bull. ép.*, 1997, 605 ; *AE*, 1996, 1486 ; J. STRUBBE, 2005b, n° 12, p. 23 : [(vac.) Μ]ᾶρκον Κοικκή [(vac.)] / [(vac.)] ἴον Σέλευκον, [(vac.)] / [υῖόν] Πυλαίμενος, [ἀρ] / [χιερ]έως τοῦ κοιν[οῦ] / [Γαλα]τῶν καὶ σεβασ[το] / [φάν]του καὶ ἀγωνο[θέ] / [του] καὶ Κλαυδίας Θ[-] / [-], δις ἀρχιερείας [-] / [-] τὸν ἀρχιερέα τ[οῦ] / [κοινοῦ] Γαλατῶ[ν -].

⁸ Cet Amyntas était fils de Dyitalos, fils d'Amyntas, fils de Dyitalos : K. STROBEL, 2009, p. 137, n. 134.

⁹ P. GRIMAL, 1969, s. v. Pylaemenes, p. 402 ; P. WATHELET, 1988, II, p. 949-951. C'est la tradition reprise par un esclave nommé Atôtas qui se réclamait issu de cette dynastie : *IG*, II², 10051 : Ἀτώτας μεταλλεύς. / Πόντου ἀπ'Εὐεξείνου Παφλαγῶν μεγάλθυμος Ἀτώτας / ἧς γαίας τηλοῦ σώμ'ἀνέπαυσε πόνων. / τέχνηι δ'οὔτις ἐρίζε Πυλα / ἴμενος δ'ἀπὸ ῥίζης / εἴμ', ὃς Ἀχιλλῆος χειρὶ δαμεις ἔθανεν (« Atôtas, le mineur, du Pont-Euxin, Paphlagonien au grand cœur, Atôtas, sur une terre où mon cœur reste dans les filets. En habileté, personne ne me supplantait, je suis de la descendance de Pylaiménès, qui, maîtrisé par la main d'Achille, recontra son destin »).

rattachaient par les femmes¹. C'est probablement par ce biais que ces Galates avaient hérité de cette généalogie. A l'époque de Pompée, la même dynastie occupait toujours le trône².

M. Antônios Samippos

Antonia Baebia, fille de M. Antônios Samippos d'Élis, en 157 ap. J.-C., est dite descendante d'Oxylos³. On ne peut pas confirmer la revendication, mais on est au moins certain qu'elle était affirmée avec force puisqu'aussi bien le père que le fils de Samippos portent le nom d'Oxylos. Le décès prématuré vers 120 du jeune Antônios Oxylos, descendant de Samippos, donne lieu à des jeux funèbres à Athènes.⁴ Par ailleurs, la famille est réellement ancienne puisqu'elle remonte probablement à un Samippos, fils de Molossos, attesté en Élide au IV^e siècle avant notre ère⁵. Au Bas Empire encore (au IV^e siècle ?), on rencontre un Basileios, fils de Basileios, qualifié d'Oxylide et de descendant de Pélops, ce qui s'explique parce qu'Oxylos avait comme co-fondateur Agôrios d'Hélikè, un Pélovide⁶. La dynastie d'Oxylos se serait

¹ Corn. Nep., XIV, 2, 2 : *Erat eo tempore Thuys, dynastes Paphlagoniae antiquo genere, ortus a Pylaemene illo, quem Homerus Troico bello a Patroclo interfectum ait.* ; Just., XXXVII, 4, 8 : *Atque ita filium suum mutato nomine Pylaemenen, Paphlagonum regum nomine, appellat et quasi stirpi regiae reddidisset regnum, falso nomine tenet.*

² Strab., XII, 3, 1 (C 541) : « Pompée ... d'une partie de la Paphlagonie ... fit un royaume qu'il otroya aux descendants de Pylaiménès ».

³ *InO*, 456 : Αντωνίαν Βαι / βίαν Μ(άρκου) Αντωνί / ου Σαμίππου / θυγατέρα του από / Όξύλου του κτίσαν / τος την πόλιν, / ιέρειαν γενομέ / νην της Δήμη / τρος επί[ι] της σλδ' / Όλυμπιάδος, / ή πόλις ή των Η / λείων και ή Όλυμ / πική βουλή.

⁴ *IG*, II², 1072 : ἐπι Τίτου Κωπωνίου, ιεροκήρυκος υίου, Μαξίμου Αγνουσίου ἄρχοντος, Βοηδρ[ομιώνος] / ὀγδόη μετ' εικάδα, ἐπι της Αντιοχίδος τρίτης πρυτανείας, πεντεκαϊδεκάτη της / πρυτανείας, ή Νευκίας Δωρίωνος Φλυεύς ἐγραμμάτευεν, βουλή ιερὰ ἐν Ἐλευσεινί[ω] / τών προέδρων ἐπεψήφισεν Ἡράκλειτος Πειριεύς και συνπρόεδροι ὁ ἐπι τὰ ὄπλα στρα / ηγός τὸ δεύτερον και γυμνασίαρχος τὸ δεύτερον και ιερεὺς Ἄρεως Ἐνυαλίου και Ἐνυοὺς / και Διὸς Γελέοντος ιεροκήρυξ Τίτος Κωπώνιος Μάξιμος Αγνούσιος εἶπεν / ἐπειδὴ πάτριόν ἐστιν τῆ βουλή τούς ἀπό της Ἑλλάδος ἀγαθούς ἄνδρας και εὖ γεγονότας τει / μᾶν και ζώντας καν του βίου μεταστῶσιν, Αντώνιος δὲ Όξύλος Ἡλείος Αντωνίου / Σαμίππου υίός, καλὸς κάγαθὸς νεανίας και ἐκ προγόνων ἄνωθεν ὑπὸ της πόλεως ἡμῶν / ἐμνημένος προμοίρως τέθνηκεν ν τύχη ἀγαθῆ δεδόχθαι τῆ βουλή τών · Χ · και τῶ δήμῳ / ἐπιτρέψαι ἀνδριάντα ἀνασταθῆναι ἐν ἀκροπόλει ἀρετῆς ἔνεκα, ὅπως ἂν τούτων πρᾶττομένων / ή της πόλεως φιλανθρωπία τοῖς καλοῖς κάγαθοῖς τών ἀνδρῶν ὑπάρχουσι φανερὰ πᾶσι γένηται.

⁵ *IG*, II², 3827, face A : ή βουλή ή ἐξ Ἀρείου / πάγου Σάμιππον Μο / λοσσοῦ Ἡλείου. Voir S. ZOUMBAKI, 2001, p. 360-361, avec *stemma*. Notons toutefois que J. MA – S. V. TRACY, 2004, p. 122-123, suivis par G. SCHMALZ, 2009, p. 177, pensent que l'inscription du premier Samippos ne date pas réellement du IV^e siècle mais qu'il s'agit d'une imitation d'écriture du IV^e siècle gravée au I^{er} s. av. J.-C. Mais même dans ce cas la famille remonterait au moins au II^e s. av. J.-C.

⁶ A. RIZAKIS, II, 37 : οὗτος ὁ κυδαλίμης γενεῆς Πελοπηίδος ὄρηξ / Όξυλίδης Βασίλιος, ὁμώνυμος εἶο τοκῆι (éd. et trad. fr. : J. BINGEN, 1954, p. 74-82). Cf. *Bull. ép.*, 1955, 114. Sur Agôrios : Paus., V, 4, 3 : Ἀφίκετο δὲ αὐτῷ και ἐκ Δελφῶν χρησμός, τὸν Πελοπίδην ἐπάγεσθαι συνοικιστήν. Όξύλος δὲ τὴν ζήτησιν ἐποιεῖτο σπουδῆ, και ἀναζητῶν εὗρεν Ἀγῶριον τὸν

achevée, selon Pausanias, avec son fils Laias¹, mais sa descendance survécut jusqu'à l'époque historique. Le fondateur des concours olympiques, Iphitos, fils d'Haimôn², en faisait partie et ils gardèrent la présidence des concours jusqu'en 580³.

T. Flavios Hègémoneus

T. Flavios Hègémoneus de Samos de la fin du II^e siècle, fils de T. Flavios Hègémoneus et d'Ulpià Dèmokratia, descendant d'Alcibiade et des Samiens revenus d'exil en 322⁴. Il s'agit presque certainement d'un descendant de l'historien Douris

Δαμασία τοῦ Πενθίλου τοῦ Ὀρέστου, καὶ αὐτόν τε ἐξ Ἐλίκης τῆς Ἀχαιῶν (« L'oracle de Delphes lui ayant ordonné de s'associer un Pélovide pour cette fondation, des recherches faites avec soin lui firent trouver Agôrios, fils de Damasias, fils de Penthilos, fils d'Orestes, qui demeurait à Hélicè dans l'Achaïe »).

- ¹ Paus., V, 4, 6 : Μετὰ δὲ Ὀξύλον, Λαΐας ἔσχεν ὁ Ὀξύλου τὴν ἀρχήν. Οὐ μὴν τοὺς γε ἀπογόνους αὐτοῦ βασιλεύοντας εὕρισκον, καὶ σφᾶς ἐπιστάμενος ὁμῶς παρήμι· οὐ γὰρ τί μοι καταβῆναι τὸν λόγον ἠθέλησα ἐς ἀνδρας ιδιώτας. Χρόνῳ δὲ ὕστερον Ἴφιτος, γένος μὲν ὦν ἀπὸ Ὀξύλου, ἡλικίαν δὲ κατὰ Λυκοῦργον τὸν γράψαντα Λακεδαιμονίοις τοὺς νόμους, τὸν ἀγῶνα διέθηκεν ἐν Ὀλυμπίᾳ ... Τὸν δὲ Ἴφιτον τὸ ἐπίγραμμα τὸ ἐν Ὀλυμπίᾳ φησὶν Αἴμονος παῖδα εἶναι· Ἑλλήνων δὲ οἱ πολλοὶ Πραξωνίδου, καὶ οὐχ Αἴμονος εἶναι φασί· τὰ δὲ Ἡλείων γράμματα ἀρχαῖα ἐς πατέρα ὁμῶνυμον ἀνήγε τὸν Ἴφιτον (« Après la mort d'Oxylos, Laias occupa le pouvoir d'Oxylos. Je n'ai pas trouvé que ses descendants aient exercé la royauté ; et bien que je les connaisse, je les omets. Je n'ai pas voulu en effet que mon récit s'abaissât à de simples particuliers. Par la suite, Iphitos, qui appartenait à la descendance d'Oxylos, et qui était de la génération de Lykourgos, le rédacteur des lois de Lacédémone, organisa le concours d'Olympie, ... L'inscription d'Olympie affirme qu'Iphitos est le fils d'Haimôn ; mais au dire de la plupart des Grecs, Iphitos est fils de Praxonidès, non d'Haimôn : les archives anciennes d'Élide rapportaient Iphitos à un père du même nom que lui ») ; Phlégon Tral., *FGH Hist.*, 257F1 : Ἴφιτος ὁ Αἴμονος, ὡς δὲ ἔνιοι Πραξωνίδου, ἐνὸς τῶν ἀπὸ Ἡρακλέους, Ἡλείος (« Iphitos, fils d'Haimôn (ou selon certains, de Praxonidès), descendant d'Héraclès, un Éléen »).
- ² La question de l'historicité et de la datation d'Iphitos a été largement débattue. A. JACQUEMIN, *ad. loc.*, 2002 (*CUF*), p. 103, pense que l'hésitation sur son patronyme conforte son caractère fictif, ce qui ne me semble pas un argument pertinent quoi qu'il en soit. Je n'adhère pas non plus, jusqu'à plus ample informé, aux tentatives comme celles de P.-J. SHAW, 2003, pour rajeunir toute la chronologie archaïque en déplaçant de façon drastique la date de fondation des concours Olympiques.
- ³ Paus., V, 9, 4 : Τὰ δὲ ἐπὶ τοῖς ἀγωνοθετοῦσιν οὐ κατὰ τὰ αὐτὰ, ἀ καθεστηκότα ἦν ἐξαρχῆς, καὶ ἐφ' ἡμῶν ἐς αὐτοὺς νομίζουσιν. Ἀλλὰ Ἴφιτος μὲν τὸν ἀγῶνα ἔθηκεν αὐτὸς μόνος· καὶ μετὰ Ἴφιτον ἐτίθεσαν ὡσαύτως οἱ ἀπὸ Ὀξύλου. Πεντηκοστῆ δὲ Ὀλυμπιάδι ἀνδράσι δύο ἐξ ἀπάντων λαχοῦσιν Ἡλείων ἐπετράπη ποιῆσαι τὰ Ὀλύμπια· καὶ ἐπὶ πλεῖστον ἀπὸ ἐκείνου διέμεινε τῶν ἀγωνοθετῶν ὁ ἀριθμὸς τῶν δύο. (« Quant à la présidence des concours, elle ne se régla plus de la même manière que dans les commencements. En effet, Iphitos les présida seul, et il en fut de même des descendants d'Oxylos, qui les firent célébrer après lui. Dans la cinquantième olympiade, la direction des jeux fut confiée à deux agonothètes, choisis au sort parmi tous les Éléens, et leur nombre fut ainsi fixé à deux pendant très longtemps »). A. JACQUEMIN, *ad. loc.*, 2002 (*CUF*), p. 143, n., envisage que la réforme de 580 aurait pour cause l'extinction des Oxyloides, mais l'existence de Samippos suffit pour écarter cette hypothèse.
- ⁴ *IG*, XII, 6, 1, 310 : ἡ βουλή καὶ ὁ δῆμος / ἐτείμησαν τὸν / τοῦ ἀρχιερέως καὶ φιλοπάτρι(δος) / καὶ υἱο<υ> τῆς βουλῆς καὶ / τοῦ δήμου Τίτου Φλαβίου / Ἡγεμονέως υἱὸν καὶ Οὐλπίας / Δημοκρατίας Φλάβιον Ἡγεμονέα<ς> / ἥρωα, γενεᾶς τῆς ἀπ' Ἀλκιβιάδου / καὶ τῆς καθόδου, διὰ τε τὰς τῶν / προγόνων αὐτοῦ εἰς τὸν δῆ / μον εὐεργεσίας καὶ τὴν / τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ παντὸς / οἴκου πρὸς τὴν πόλιν εὖ / νοίαν καὶ φιλοτειμίαν, / ποιησαμένου τὴν ἀνάθεισιν / τοῦ ἀνδριάντος ἐκ τῶν /

de Samos, dont on a vu qu'il prétendait lui aussi se rattacher directement à Alcibiade¹. Sa mère est connue par ailleurs et permet de dater l'inscription. Ulpia Dèmkokratia avait en effet épousé (en secondes noces ?) le sénateur Klaudios Métrobios Vibianos d'Ephèse vers 170². On peut aussi considérer comme assuré avec P. Herrmann³ qu'Hègémoneus de Samos était issu de Hegemoneus Callisthénès, fils de Léônidès, lui aussi descendant d'Alcibiade et des familles « du retour », honoré par le peuple de Samos pour sa piété envers Héra et Caligula et sa maison⁴.

Douris de Samos, né vers 340 av. J.-C. était le fils de Kaios, tyran de Samos autour de 300, lui-même fils d'un précédent Douris⁵. Kaios a eu au moins trois fils : Douris qui lui succéda, Lynkeus, élève de Théophraste, et Lysagoras⁶. Douris reste surtout connu pour son œuvre historique (aujourd'hui perdue)⁷. Hègémoneus était donc certainement le descendant de Douris ou de l'un de ses frères.

ιδίων Ίουλίου Φιλογραμ / μάτου (« Le Conseil et le peuple ont honoré le fils de T. Flavius Hègémoneus, grand-prêtre, philopatris, fils du Conseil et du peuple, et d'Ulpia Dèmkokratia, Flavius Hègémoneus, héros, descendant d'Alcibiadès et des familles du retour, pour les bienfaits de ses ancêtres envers le peuple et la générosité et la bienveillance de son père et de toute sa famille. Ioulios Philogrammatos a fait élever la statue à ses frais »). Les Samiens du Retour dont se réclame Hègémoneus sont ceux qui sont revenus de l'exil imposé par Athènes entre 365 et 322. Voir H. HALFMANN, 1979 p. 137-139.

¹ *Supra*, p. 76.

² *Stemma* : H. HALFMANN, 1979, p. 139. On ne connaît rien d'autre des attaches familiales de ce Métrobios Vibianos.

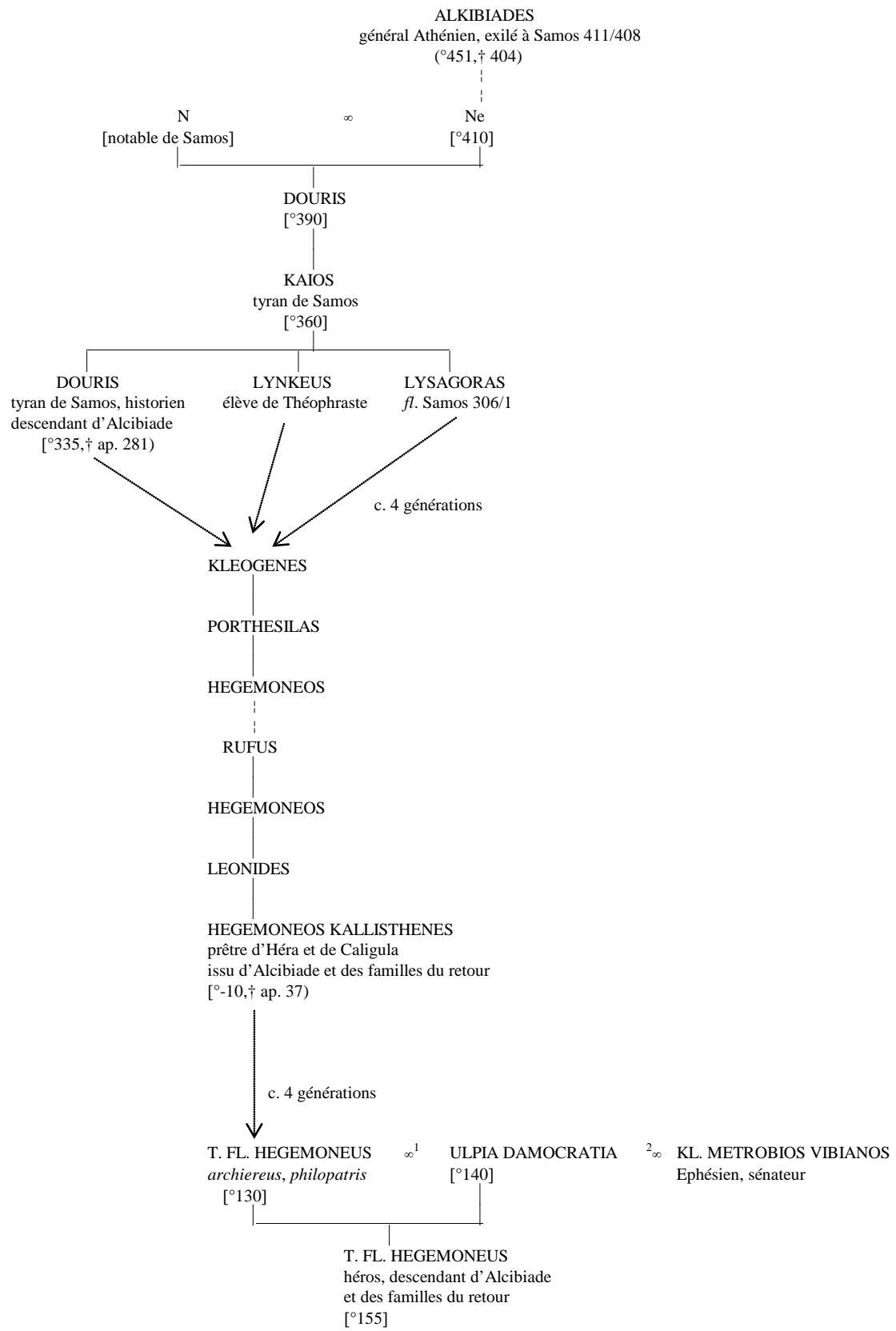
³ P. HERRMANN, 1960, p. 160 & 165.

⁴ *IG*, XII, 6, 1, 300 : [ὁ δῆμος] / Ἡγεμονέα Λεωνίδου τοῦ Ἡγεμονέως Καλλισθένην, / ἄνδρα καλὸν καὶ ἀγαθὸν καὶ εὐεργέ[τη]ν, ἀπόγ[ο]νον/ τ[ῶ]ν [μὲν ἀπ'] Ἀλκιβιάδου, γε]νεᾶς [δὲ ἀπ'] ὁ τῆ[ς] κα]θ[ό]δο[υ], / εὐσεβείας μὲν ἔνεκεν τῆς εἰς [τ]ε τὴν ἀ[ρχ]ηγέτιν / Ἦραν καὶ [[Γάϊον]] Καίσαρα Γερμανικοῦ υἱὸν Γερμανικὸν / Σεβαστὸν καὶ τὸν οἶκον αὐτοῦ, εὐνοίας δὲ καὶ φιλο / δόξου διαθέσεως εἰς τὴν πατρίδα καὶ τὴν γερου / σίαν.

⁵ Paus., VI, 13, 1 : Χιόνιδος δὲ οὐ πόρρω τῆς ἐν Ὀλυμπίαι στήλης Καῖος ἔστηκεν ὁ Δούριος, Σάμιος, κρατήσας πυγμαῖι παιδάς (« non loin de la stèle de Chionis à Olympie se dresse celle de Kaios, fils de Douris, un Samien, vainqueur du concours de la boxe pour enfants »).

⁶ Voir essentiellement G. SHIPLEY, 1987, p. 177-181 et en dernier lieu la mise au point de F. POWNAL, *BNJ* 76T4 avec la bibliographie antérieure.

⁷ *FGrHist.* 76.



T. Statilios Timokratès Memmianos

Une inscription de la fin du II^e siècle honore un T. Statilios Timokratès Memmianos, fils de Lamprias, descendant de Persée et des Dioscures¹, inscription qu'on ne peut donc dissocier de celle concernant T. Statilios Lamprias :

La ville d'Argos (honore) T. Statilios Lamprias, fils de Timokraté Memmianos, descendant de Perseus et des Dioscures

Il s'agit d'un descendant de la famille du jeune Lamprias. Comme tel, il reprend les gloires ancestrales de sa famille : Persée, hérité de ses aïeux argiens, et les Dioscures, qui lui venaient de ses aïeux spartiates.

Septimia Zenobia

Reine de Palmyre après son veuvage. Elle se prétendait issue de Sémiramis, Didon et Cléopâtre². Il est possible d'expliquer par un rattachement hypothétique à la dynastie sacerdotale d'Émèse, la grande ville voisine de Palmyre, l'ensemble de ces prétentions qui, pour Cléopâtre au moins, peuvent bien être authentiques³.

Eustathia de Dèmètrias

Eustathia de Dèmètrias en Thessalie (chrétienne, donc de la fin du IV^e s. ap. J.-C.), descendante des Éacides⁴. A cette basse époque, une telle prétention ne se conçoit

¹ IG, IV, 590 : ἡ πόλις ἅ τῶν Ἀργεί / ὦν Τ(ίτων) Στατίλιον Λαμ / πρίου ὄν Τιμοκράτη Μεμμιανόν, Περσέος καὶ / Διοσκούρων ἀπὸγονον ... Pour la carrière et la famille de T. Statilios Timokratès Memmianos, voir A. J. S. SPAWFORTH, 1985, p. 255-258 ; *Rom. Pel.*, I, 1999, ARG 254, p. 236-237.

² SHA, Tyr. Trig., 27, 1 : Zenobia ... Didonem et Semiramidem et Cleopatram sui generis principem inter cetera praedicans ; 30, 2 : quae se de Cleopatrae Ptolemaerumque gente iactaret ... habitu Didonis ornata.

³ C. SETTIPANI, 2000, p. 435-455. Pour la famille de Zénobia, voir maintenant J.-B. YON, 2001 et surtout *Id.*, 2002. L'auteur étudie ainsi la famille Nashûm (p. 47-48, *stemma*, p. 277, n° II) et reconstitue leur *stemma*. Il ajoute par rapport à celui de J. T. Milik, que j'avais reproduit (p. 436), le nom d'un premier ancêtre, Sampsigeramus, père de Nashûm, dont le nom pourrait être l'indice de relations encore plus anciennes avec la dynastie princière d'Émèse. Il étudie ensuite les différents personnages de la famille et aborde enfin la question du lien éventuel avec Zenobia (p. 49-50). Il reprend les différents arguments en faveur de ce rattachement (inscriptions proches de Zénobios Zabdilâh et de Zénobia, nom de Zénobia/Zénobios et montre qu'aucun ne peut constituer véritablement de preuve. Il n'exclut pas finalement que Zénobia ait pu être la petite-fille de Zénobios Zabdilâh (au lieu de sa nièce comme je l'avais admis à la suite de C. Clermont-Ganneau), mais se refuse à conclure formellement. Ailleurs il revient, à propos de la famille d'Odainath (p. 149), sur les restitutions fort douteuses de C. Clermont-Ganneau à propos du patronyme de Zénobia sur certaines inscriptions grecques.

⁴ SEG, XXVI (1976/7), n° 645 : ὦ ξίνε, μὴ θαύμαζε, τίς μερόπων ἐν / θάδε κίτε. / ἐστὶ γὰρ Εὐσταθία μου, ἦν / πᾶς βροτῶν οἶδε, τίς ἐστίν. / ἰ δὲ κὲ σὺ γνῶνε θέλις, τίς γένος / ἦ πόθεν ἦδε / ἐστὶν ἐξ Ἑακίδου, οὗ γένος ἐστὶ / τὸ πρῶτον, / ἦντινα μοίρη ἐμῆ παρέδωκα / τῶδε τῶ τύμβῳ / Θηρολέτης ἐγὼ ἐξ ἔτεσι μίνας / σὺν αὐτῇ. / σπεύδω δὲ κἀγὼ πεδᾶ τὸν κοινόν / ἐξαναθρέψας /

que si Eustathia se rattache au préalable à toute une série d'aïeux historiques. Faute d'information, il faut se résoudre à ignorer lesquels. Mais sa localisation en Thessalie ne peut faire pencher que vers une branche des Éacides de l'Épire voisine. N'oublions pas que le jeune Alkimachos, issu des rois d'Épire, est attesté à Méthone, en Thessalie. Il est donc possible qu'Eustathia se rattache à un membre de sa famille, même si plusieurs siècles les séparent.

Ce petit tour d'horizon des prétentions formulées à l'époque romaine dans la partie orientale de l'Empire, Athènes exceptée, permet de constater que les grandes familles se sont prévaluées d'ancêtres historiques de façon assez régulière. L'étude prosopographique montre que, autant qu'on puisse en juger, ces prétentions sont fondées. En ce sens qu'elles sont recoupées par ce qu'on peut savoir des familles des ancêtres revendiquées et par quelques chaînons intermédiaires que les sources littéraires ou épigraphiques fournissent. Quant aux revendications mythologiques, elles trouvent également une justification logique en raison des traditions les plus fréquemment acceptées. Ce préalable à l'étude des revendications athéniennes va nous permettre de mieux situer celles-ci dans les pratiques de représentation des élites par le biais de la généalogie à l'époque impériale et de mettre en évidence leur éventuel particularisme.

βένιν πρὸς αὐτὴν ἑωνίῳ οἴκῳ / συνκαταμίνας. / ἡδύτερον γὰρ τούτου οὐκ ἔ / στίν τι, ὡς αὐτὸς οἶδας, / ἑωνίῳ οἴκῳ συνοικῆσε κὲ / νικῆσε Μοίρην. Voir le commentaire de C. HABICHT, *ad. loc.*, p. 160-161, n. 1.

21 CATALOGUE ATHÉNIEN

On constate à la lecture de ces quelques exemples l'apport décisif de l'épigraphie. Or, l'épigraphie athénienne est particulièrement riche, l'une des plus fournies du monde antique. En outre, on dispose depuis peu de répertoires prosopographiques complets qui permettent d'exploiter totalement ces inscriptions¹.

A partir de cette masse documentaire, on peut tenter de répondre aux interrogations suivantes :

Peut-on suivre certaines familles de l'époque classique au Bas Empire romain et, si oui, cela recoupe-t-il les prétentions familiales affichées par certaines de ces familles à l'époque impériale romaine tardive ? Enfin, dans quelle mesure d'éventuels recoupements sont-ils significatifs quant à la valeur de la tradition ?

Commençons par définir puis énumérer ces prétentions.

Par prétention, j'entends la revendication d'un lien familial avec un personnage vivant plusieurs décennies voire plusieurs siècles auparavant, sans que la chaîne généalogique soit précisée ou connue par d'autres sources. Cela exclut donc les individus qui énumèrent consciencieusement leur père, grand-père et arrière-grand-père par exemple. Je ne tiens pas compte non plus des longues généalogies que le prosopographe moderne peut reconstituer, le plus souvent à grands frais. Dans le catalogue ci-dessous, je ne développe que quelques cas sur lesquels on ne peut malheureusement pas dire grand-chose. Les autres cas (marqués par un *) seront étudiés de façon détaillée dans la suite de ce travail.

¹ La colossale entreprise *Athenians*, sous la direction de S. J. Traill, achevée en dix-huit ans (21 volumes publiés entre 1994 et 2012) recense plus de 100 000 notices de citoyens en vue, c'est-à-dire dix fois plus que l'ancienne prosopographie de J. Kirchner en 1901 qui comptait un peu moins de 16000 entrées (notons quand même que, contrairement à J. Kirchner, plusieurs notices peuvent concerner un même individu). D'autres catalogues sont d'ailleurs dans l'intervalle venus compléter cette base initiale (ainsi, par exemple, le tome II du *Lexicon of Greek Personal Names*, les catalogues établis par M. Woloch ou, bien mieux, par S. Byrne).

N

descendant d'Héraclès et d'Éole, 175/6 ap. J.-C.¹.

P. Ailios Loukios de Pallène*

Fils de Mamertinos, éphèbe vers 175/6 et attesté ensuite jusqu'au début du III^e siècle, il était, selon une dédicace de la fin du II^e siècle ou du début du III^e siècle, un descendant de Co(non ?)².

Poplia Ailia Hérennia*

Initiée à l'autel au début du III^e siècle, fille de P. Ailios Apollônios et de Poblia Ailia Hérennia, elle est la descendante de Conon et Kallimachos³. Pour Conon, le doute n'est pas permis, mais pour Kallimachos, on pourrait hésiter entre différents homonymes célèbres⁴. Le plus probable reste de loin Kallimachos d'Aphidna, le polémarque de 490, qui soutint le parti de Miltiade avant la bataille de Marathon et succomba héroïquement durant le combat⁵. On apprend grâce à ce texte qu'un(e) descendant(e) de Kallimachos s'était uni(e) à la famille de Conon. Malheureusement, nous ne savons rien de la famille de Kallimachos, pas même son patronyme et à

¹ SEG, XXVI (1976/7), 246, l. 3 et 7 :

[ἀγων]οθε[τ— — — — — — — — — — — — — — — — —]

[στ]έμμα κα[λὸν κροτάφοις ἠρμόσσατο Ἡρακλείδης?]

Ἡρακλέους [γεγονώς αἵματος ἐκ πατέρων]

ἀλκῆς γαῦρον ἐλ[ῶν — — — — — — — — — — ἀγῶνα],

5 ἡνίκα Ῥοῦφος [ἔην οὔνομα πατρὸς ἔχων]

κοσμητής, ἦρχε[ν δὲ φιλοστεφάνων συνεφίβων]

Αἰολίω[ν, πόλεως δ' ἄρχος ἔφυ — — — — —]

ἀγωνοθετή[σας Ἀδριανεία? — — — — — — — — —]

Pour les lignes 6-7, E. Karétanopoulos suggère plutôt de restituer :

κοσμητής, ἦρχε [κρατερός Σαλλουσιανός τε]

Αἰολίω[ν κλεινῶν ἐκ πατέρων πεφυώς].

² IG, II², 3643 : Πρόπλιον Αἴλιον / [Λ]εύκιον Μαμερ / [τεί]νου Παλλη / νέα τὸν ἀπὸ Κό / [ωνος?]. Les possibilités de restitutions pour l'ancêtre, autre que Konôn, ne sont pas si nombreuses et Konôn est donc universellement accepté. La date de la dédicace est sujette à caution également. Pour S. BYRNE, 2003, p. 18, n° 69, il s'agit de la fin du II^e s., mais elle serait du début, voire du milieu du III^e s., selon B. PUECH, 2002, p. 112, et surtout p. 115-116, n. 4.

³ IG, II², 3688, cité *infra*, p. 398.

⁴ Callimaque de Cyrène par exemple a vécu quelques temps à Athènes.

⁵ Hdt, VI, 109-111 ; IG, I³, 784. Cf. PAA, X (2001), s. v. Kallimachos 557690, p. 117 qui y reconnaît sans hésitation l'ascendant d'Hérennia.

peine son dème, ce qui rend toute reconstruction généalogique impossible dans la mesure où le nom est particulièrement banal¹.

Quoi qu'il en soit, on doit sans doute rapprocher, comme l'ont souligné S. Follet et B. Puech², la prétention de Poplia Ailia Hérennia de celle de P. Ailios Loukios Mamertinos. En effet, ce dernier est associé dans une inscription à Ailios Apollônios, qui était tout comme lui du dème de Pallèné³.

T. Flavios Hèrakleitos*

Un certain T. Flavios Hèrakleitos⁴ est honoré à Olympie au II^e siècle ap. J.-C., comme descendant du sculpteur Phidias (c. 490-c. 430) pour son service en tant que phaidyntes auprès de la statue de Zeus⁵. Pausanias confirme que les phaidyntes étaient des descendants de Phidias, en charge notamment du nettoyage de la statue de Zeus⁶. De Phidias lui-même, on ne connaît même pas le dème, juste le nom de son père, Charmidès, et celui d'un frère, Panainos⁷. Rien n'empêche de penser qu'il a fait souche⁸. Un autre phaidyntes est connu nommément : Ti. Klaudios Patroklos, archonte vers 203/212, mais sans autre donnée concernant sa famille⁹. La différence de gentilice (et certainement de dème) montre que les phaidyntes ne se recrutaient

¹ On connaît à la fin du V^e siècle un autre Kallimachos d'Aphidna, père d'un Kallisthénès, mais on ne saurait affirmer qu'il s'agit d'un descendant du grand polémarque.

² S. FOLLET, 1976, p. 272 ; B. PUECH, 2002, p. 112.

³ *Infra*, p. 400 sqq.

⁴ Pour cette famille, voir *infra*, p. 449.

⁵ *InO*, 466 : ἡ Ὀλυμπικὴ βουλή / καὶ ὁ δῆμος Ἡλείων / Τίτον Φλάουιον / Ἡράκλειτον, τὸν / ἀπὸ Φειδίου, φαιδυντῆν / τοῦ Διὸς τοῦ Ὀλυμπίου, / τῆς εἰς τὸν θεὸν εὖσε / βείας καὶ τῆς εἰς ἑαυτοῦς / εὐνοίας ἔνεκεν.

⁶ Paus., V, 14, 5 : καὶ οἱ ἀπόγονοι Φειδίου, καλούμενοι δὲ Φαιδρυνταί, γέρας παρὰ Ἡλείων εἰληφότες τοῦ Διὸς τὸ ἄγαλμα ἀπὸ τῶν προσιζανόντων καθαίρειν, οὗτοι θύουσιν ἐνταῦθα πρὶν ἢ λαμπρύνειν τὸ ἄγαλμα ἄρχονται (« Les descendants de Phidias, qu'on appelle les phaidryntai et qui ont reçu des Éléens l'honneur de nettoyer la statue de Zeus de ce qui s'y dépose sacrifient aussi à cette Ergané avant de faire briller cette statue ». Sur les Phayd(r)intes, voir aussi *RE*, XIX, 2 (1938), s. v. Phaidryntes, col. 1559-1560 [Kristen HANELL] ; G. DONNAY, 1967, et plus récemment T. PEKARY, 2007, p. 10.

⁷ *PAA*, XVII (2008), s. v. Pheidias 918760, p. 121-123.

⁸ On connaît au IV^e siècle un sculpteur nommé Pheidias (*PAA*, XVII (2008), s. v. Pheidias, n° 918765, p. 124).

⁹ P. GRAINDOR, 1922, n° 172, p. 240 et surtout *Id.*, 1927/8, p. 473 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 104, p. 145 ; *PAA*, XIV (2005), s.v. Patroklos 768750.

pas au sein d'une seule famille agnatique et qu'il s'agissait de descendants du sculpteur, aussi bien en ligne masculine que féminine¹ :

Périklès d'Oion*

sa fille, hiérophantide c. 100, est la descendante de Périclès².

Honôratianè Polycharmis*

au début du III^e siècle, est la descendante de Périclès, Conon et Alexandre le Grand³.

Ti. Klaudios (Léônidès ?) de Mélité*

prêtre de l'autel au début du III^e siècle, est le dix-neuvième descendant de (Périclès ?)⁴. K. Clinton a récemment contesté cette lecture en arguant que la taille de la lacune ne laissait pas la place à une mention d'ancêtre et qu'en conséquence, « dix-neuf » représente plutôt le nombre de fois qu'aurait été exercé un certain office⁵. Mais cette critique n'est guère acceptable, dans la mesure où la taille de la lacune reste très difficile à établir. Également parce qu'on ne voit pas trop quel office aurait été ainsi exercé dix-neuf fois ni quel parallèle mettre en avant pour une telle mention. Enfin, parce qu'on sait qu'une petite-nièce de notre Léônidès était effectivement la vingt-et-unième descendante de Périclès (voir notice suivante), donc que Léônidès était lui-même son dix-neuvième descendant, ce qui corrobore totalement la lecture universellement admise de cette inscription.

¹ Cette observation rend caduque celle de P. Graindor qui croyait pouvoir (éventuellement) déduire la tribu de Phidias de celle de Patroklos. La vingtaine de générations qui les sépare comptait certainement plusieurs femmes et ne permet donc aucune conclusion.

² *IG*, II², 3546, 1-6 : Πόση Ποσέους Μαραθῶ / νίου θυγάτηρ τὴν ἑαυ / τῆς τήθην, ἱερόφαντιν / νεωτέρας, Περικλέους / ἐξ Οἴου θυγατέρα, τὴν / ἀπὸ Περικλέους τᾶιν θε / αἰν εὐσεβείας ἔνεκεν. Voir *infra*, p. 463.

³ *IG*, II², 3679 : ἀγαθῆι τύχηι. / ἡ ἀπὸ δαδούχων / καὶ γένους ἀπὸ Πε / ρικλέους καὶ Κόνω / νος, κατὰ δὲ Μακεδὸ / νος (!) ἀπὸ Ἀλεξάν / δου Ὀνορατιανῆ / Πολυχαρμῖς τὴν / ἀφ' ἑστίας Ἰουνίαν / Θεμιστόκλειαν / τὴν θυγατέρα.

⁴ *IG*, II², 3610.

⁵ K. CLINTON, 2008, II, p. 396, n° 622. L'auteur ajoute que les autres prétentions n'indiquant pas le rang de la descendance, il n'y a pas lieu de la supposer ici. Mais c'est oublier qu'il a lui-même publié un texte de l'Agora précisant un tel rang de descendance (*infra*, p. 394). Il se conforte également dans son choix en précisant que le nom de l'ancêtre concerné ne peut guère être que Thémistocle. Mais rien n'y oblige et les candidatures de Conon ou Périclès sont tout aussi envisageables.

Klaudia Ménandra*

vingt-et-unième descendante de Périclès¹. Michel Sève s'est demandé si cette numérotation ne cachait pas un simple calcul fondé sur une durée moyenne de génération². C'est possible mais dans la mesure où il nous est possible de retracer pratiquement cette filiation, on peut croire que c'était *a fortiori* le cas au II^e siècle.

N...

descendant de Périclès ?³

Timôn

frère de L. Mestrios Ploutarchos (Plutarque) de Chéronée, polygraphe, et citoyen, entre autres, d'Athènes, est le descendant d'Opheltès, l'un des premiers souverains de la Béotie⁴.

T. Flavios Stratôn de Péania*

prêtre de l'autel, archonte vers 200, appartenant à une famille eumolpide⁵ est honoré comme descendant de consuls et de dadouques et le [seiz]ième ou [dix-neuv]ième (?) descendant d'un personnage illustre dont le nom est perdu⁶. L'existence d'une autre

¹ K. CLINTON, 2004 (= *AE*, 2004, 1361 = *Bull. ép.*, 2007, 261). *Cf.*, *Id.*, 2008, II, p. 412-413.

² M. Sève (*AE*, 2004, ad 1361) dit que ce décompte « sans autre exemple à Athènes suppose que l'on compte 30 ans par génération. Le fait qu'au III^e s. p. C. plusieurs familles se réclament d'ancêtres aussi lointains pourrait être lié à la généralisation de la citoyenneté romaine : il s'agirait d'établir sa noblesse ». Un décompte de trois générations par siècle serait ici une meilleure estimation.

³ Communication personnelle de S. Follet concernant une restitution possible pour une épigramme du II^e s. ap. J.-C. qui pourrait mentionner une personne se prévalant « du sang de Périclès » : *AD*, 25 (1970), A, 80, n° 53 (= V. BARDANI – G. PAPADOPOULOS, 2006, n° 2318, p. 379) : — — — — — / — — — ΠΑΙΟ — — — / — — — ερον ήρομοσ — — — / — — — Περικληος αφ ά[ίματος] — — — / — — — — ομένη κούρ — — — / — — — — ετας.

⁴ *Plut.*, *De Sera num.*, 558A : Plutarque, s'adressant à son frère Timôn lors d'une controverse philosophique, lui dit : « toi, qui es de la race des Opheltiades, dignes d'être préférés à tous les autres, non seulement chez les Béotiens mais encore chez les Phocidiens grâce à ton ancêtre Daiphantos ». Voir la discussion, *infra*, p. 278, n. 2.

⁵ Toutefois, sa charge de prêtre de l'autel montre, soit qu'il avait changé de *génos* (voir K. CLINTON, 1974, p. 31 ; S. BYRNE, 2003, p. 160, n° 140 et *stemma* XI) soit que sa mère était une Kéryx.

⁶ *IG*, II², 3802, réédité et commenté par S. FOLLET, 1976, p. 250 :

[τον — — — — — μεγα]λω
 νύ[μων πατέρων έγγο]νον
 ύπατικώ[ν], άπό δαδούχων,
 τον σεμνότατον τίτον

5 Φλάβιο[ν έπ]ι βωμ[ῶ Παι]αν[ι]

famille de Flavii athéniens du dème de Péania, également eumolpide, où l'on rencontre le nom d'Alkibiadès¹ me permet de suspecter que c'est peut-être Alcibiade qui est l'ancêtre de ce T. Flavios Stratôn. On sait que dans la deuxième moitié du IV^e siècle, il y avait toujours à Athènes des descendants (indignes au dire d'Aristote) du célèbre Alcibiade². Autre possibilité, cette autre famille de Flavii de Péania se vantait également de descendre du sculpteur Phidias. Toutefois, sur le plan chronologique Alcibiade, plus récent que Phidias, reste plus vraisemblable.

Patérios

étudiant en loi et philosophie, mort à 24 ans à Athènes, fils de Miltiadès et de la Carienne Attikia, est honoré comme descendant de Kékrops et des Éacides³.

La clé de la filiation depuis les Éacides est probablement fournie par le nom du père de Patérios, Miltiadès, qui évoque une ascendance philaïde, donc, selon la vulgate, remontant à Éaque, père de Télamon, père d'Ajax, père (ou grand-père) de Philaios. Cette interprétation est préférable à celle de D. Feissel qui pense à une revendication d'ascendance éginète. A travers Miltiade, c'est bien une généalogie athénienne qui est proclamée. En revanche, D. Feissel souligne à juste titre que le nom de Patérios n'est pas complètement étranger à Athènes et ne doit pas nécessairement se référer à la Carie, patrie d'origine de sa mère. C'est à Athènes en effet qu'enseigne le philosophe néo-platonicien Patérios⁴. Aussi faut-il sans doute rapprocher notre

[έα ἀπὸ — — — — — τρι]τον καὶ δέ
 [κατον πο]λιτευσάμενο[ν]
 επιλ. ν ω ι — —
 [Ολυμ]πιάδασι — —
 — — ιτοτ — — — —

A la ligne 6, je ne crois pas que la reconstitution actuellement reçue du chiffre [τρι]τον καὶ δέ/[κατον] (« treize ») soit adéquate dans la mesure où ce personnage, nécessairement postérieur aux Flaviens, et même plus probablement du II^e ou du III^e s. (pour qu'il puisse se rattacher à des consuls) devait aligner un plus grand nombre de générations pour se rattacher à un ancêtre illustre probablement de l'époque classique, quel qu'il soit. La restitution d'un des chiffres quatorze, quinze, seize ou dix-neuf, seuls possibles, est préférable, et entre ceux-ci, c'est certainement les plus élevés, 'seize' ou dix-neuf ([έκ]τον καὶ δέκατον ou [ένα]τον καὶ δέκατον) qu'il faut préférer (je remercie S. Follet d'avoir discuté avec moi de ce point précis : communication orale du 27 octobre 2008).

¹ Voir S. BYRNE, 2003, n° 127-136, p. 255-259 & *stemma* X.

² Voir, *supra*, p. 75.

³ *Anth. Pal.*, VII, 343 & *BCH*, 132, 2008, n° 36-37. Voir *PLRE*, I (1970), s. v. Paterius 3, p. 670 et S. FOLLET-D. PEPPAS DELMOUSOU, 2008, p. 74-77 (= *Bull. ép.*, 2011, 688).

⁴ *PLRE*, I (1970), s. v. Paterius 2, p. 670. Sa date n'est pas connue avec certitude, on sait juste qu'il était postérieur à Jamblique et antérieur à Proclus, donc à la fin du IV^e siècle.

personnage du cercle néoplatonicien de la famille de Théagénès dont les deux premiers ancêtres cités sont Éaque et Cékrops et dont le petit-fils porte un nom carien.

Thémistoklès*

ami de Plutarque, descendant du héros homonyme des guerres médiques¹. Thémistoklès recevait encore des honneurs de Magnésie du Méandre (donc y avait des intérêts financiers sans doute) que le grand Thémistocle avait reçu de la part du roi Perse.

Il faut encore tenir compte de prétentions « passives », non explicitement affirmées par les sources, mais qui ressortent clairement du nom de certains individus : lorsqu'un aristocrate athénien donne à son fils le nom de Miltiadès, de Thémistoklès ou de Périklès par exemple, ne doit-on pas croire qu'il voulait ainsi souligner sa descendance depuis le glorieux homonyme ? Plusieurs exemples montrent que cela est vrai dans plusieurs cas, sans qu'on puisse en déduire que cela l'était toujours².

Ces exemples illustrent assez bien l'importance que les aristocrates athéniens accordaient à l'ancienneté de leurs filiations. De façon réelle ou fictive, ils devaient donc pouvoir s'appuyer sur des documents confirmant la généalogie réclamée. De quelle nature ? Il pouvait s'agir d'archives familiales ou publiques (la plupart de ces personnages exercent des fonctions politiques ou sacerdotales), ou d'antiquaires ou de généalogistes travaillant à partir des inscriptions exposées³. Si on fait la synthèse des ancêtres revendiqués, on constate qu'ils sont en nombre relativement limité par rapport aux gloires de la cité :

¹ *Infra*, p. 559.

² T. Flavios Sophocles, archonte en 121/2 de notre ère descendait directement (mais au travers d'une adoption) de Sophoklès fils d'Amphikleidès de Sounion, fameux pour la loi qu'il promulgua en 307/6 av. J.-C. contre les philosophes (*RE*, Suppl. V, s. v. Sophokles, col. 988 ; *PAA*, XV (2006), s.v. Sophoklès 829235, p. 347-348). Voir A. E. RAUBITSCHKE, 1948. Pour la famille, voir depuis, S. FOLLET, 1976, p. 179-180 ; S. ALESHIRE, 1991, p. 223-234 ; L. D'AMORE, 1996, p. 137-139. Voir aussi *PAA*, II (1994), s. v. Amphikleidès, 125490, 125495, 125500 (qui comblent partiellement la lacune du *stemma* d'A. Raubitschek) ; XV (2006), s. v. Sophoklès 829235-829285, p. 347-349.

³ C'est notamment la suggestion de J. K. DAVIES, 1971, p. 512, qui suspecte l'existence d'un ouvrage « Sur les familles athéniennes » à l'origine de ces prétentions. On peut encore affirmer l'existence de semblables archives, par la précision avec laquelle les grandes familles spartiates comptabilisaient leur degré de parenté avec Héraclès ou les Dioscures.

Quant aux probables généalogistes qui œuvraient à partir de ces documents, ils se déduisent de l'ampleur du matériel mis en forme : A. S. HALL - N. P. MILNER - S. MITCHELL, 1996, p. 143.

ancêtre revendiqué	descendants	rang
Alcibiade ?	T. Fl. Stratôn de Péania (II ^e s.)	16
Alexandre	Honôratianè Polycharmis Phainarètè	
Callimachos	Poplia Ailia Hérennia (II ^e /III ^e s.)	
Conon	P. Ailios Loukios (III ^e s.) Poplia Ailia Hérennia (II ^e /III ^e s.) Honôratianè Polycharmis Phainarètè	19
Miltiade	Hérode Atticus (II ^e s.) Patérios Théagénès (V ^e s.)	
Périclès	Honôratianè Polycharmis Phainarètè Ti. Klaudios Léônidès Klaudia Ménandra Périklès d'Oion N	19 21
Phidias	T. Fl. (Hèrakleitos) hiérophante de Péania (II ^e s.)	
Platon	Théagénès (V ^e s.)	
Solon	Hègias (V ^e s.)	
Thémistocle	Akestiôn (I ^{er} s. av.) Thémistoklès (I ^{er} s. ap.)	

Ce tableau montre aussi qu'à l'exception de Solon et de son arrière-neveu Platon, revendiqués au V^e siècle seulement par Théagénès et son fils Hègias, tous les autres ancêtres sont exclusivement des généraux célèbres appartenant, qui plus est, à un cercle étroit. Il y a de toute évidence un choix précis et élaboré dans la revendication puisque certainement d'autres hommes illustres, aussi bien parmi les militaires que dans d'autres domaines, ont bien dû laisser des descendants également.

Au regard du catalogue des prétentions hors d'Athènes, on constate que l'élite athénienne est plus conservatrice et se limite presque exclusivement (la seule exception étant Alexandre le Grand, évoqué une seule fois) à des ancêtres athéniens. Si les ancêtres locaux sont de façon assez naturelle privilégiés, les autres cités de l'Empire se montrent plus éclectiques dans leurs revendications.

3] CONTEXTE

1] Les tribus et les dèmes

A l'époque archaïque, la population d'Athènes était répartie en quatre tribus (*phylai*) divisées en phratries et en groupes de descendance (*géné*). Mais l'organisation définitive de la cité remonte à la réforme de Clisthène en 508/7 avant J.-C., qui répartit les citoyens en dix tribus. Toutes les fonctions civiques et religieuses étaient exercées par les citoyens en fonction de leur tribu qui avait reçu le nom d'un héros mythologique, sélectionné par l'oracle de Delphes à partir d'une liste fournie par les Athéniens. La statue de chaque héros éponyme était un lieu civique important au sein de chaque tribu. La liste de ces tribus a évolué dans le temps et peut se schématiser ainsi¹ :

DATE	N°	TRIBU	ÉPONYME	DÈMES
307/6-201/0 BC	I	Antigonis	Antigonos I ^{er} Monophtalmos	
307/6-201/0 BC	II	Démétrias	Démétrios I ^{er} Poliokèrtos	
508/7-307/6 BC 307/6-201/0 BC	I III	Érechthéis	Érechthée, roi d'Athènes, sacri-fie ses filles et sauve la ville. Père ou arrière-grand-père de Pandion	Agrylè d'en-haut, Agrylè d'en-bas, Anagyrous, Euonymon, Themakos, Kedoi, Kephisia, Lamprai d'en-haut, Lamprai d'en-bas, Pambotadai, Pergasè haut, Pergasè bas, Phegous
508/7-307/6 BC 307/6-201/0 BC	II IV II	Aigeis	Aigeus, roi d'Athènes, fils de Pandion, père de Thésée	Ankylè haut, Ankylè bas, Araphen, Halai Araphenides, Batè, Gargettos, Diomeia, Hestiaia, Erikeia, Erchia, Ikariòn, Ionidai, Kollytos, Kolonos Hippios, Kydantidai, Myrrhinoutta, Otrynè, Plotheia, Teithras, Phegaia, Philaidai
508/7-307/6 BC 307/6-201/0 BC	III V III	Pandionis	Pandion, roi d'Athènes, issu d'Érechthée, père d'Aigeus	Angelè, Konthylè, Kydathenaion, Kytheros, Myrrhinous, Oa, Prasiai, Probalinthos, Paiania d'en-haut, Paiania d'en-bas, Steiria
508/7-307/6 BC 307/6-201/0 BC	IV VI IV	Léontis	Leos, fils d'Orpheus, dont les filles se sacrifièrent pour sauver la ville	Aithalidai, Halimous, Deiradès, Hecalè, Eupyridai, Kettos, Kolonai, Kropidai, Leukonion, Oion Kerameikon, Paionidai, Pelekes, Potamos d'en-haut, Potamos d'en-bas, Potamioi-Deiradiotai, Skambonidai, Soumion, Hybadai, Phréarrhioi, Cholleidai
224/3-201/0 BC 201/0-	VII V	Ptolémaïs	Ptolémaïos III Euergetès, roi d'Égypte	
508/7-307/6 BC 307/6-224/3 BC 224/3-201/0 BC 201/0-	V VII VIII VI	Akamantis	Akamas, fils de Thésée, roi d'Athènes	Hagnous, Eiresidai, Eitea, Hermos, Iphistiadai, Thorikos, Kerameis, Kephale, Kikynna, Kyrteidai, Poros, Prospalta, Sphettos, Cholargos
124 AD-	VII	Hadrianis	Empereur romain Hadrien	
508/7-307/6 BC 307/6-224/3 BC 224/3-201/0 BC 201/0BC-124 AD 124/5 AD-	VI VIII IX VII VIII	Oineis	Oineus, fils de Pandion, roi d'Athènes ou de Dionysos	Acharnai, Boutadai, Épikēphisia, Thria, Hippotomadai, Kothokidai, Lakiadai, Lousia, Oè, Perithoidai, Ptelea, Tyrmeidai, Phylè
508/7-307/6 BC 307/6-224/3 BC 224/3-201/0 BC 201/0BC-124 AD 124/5 AD-	VII IX X VIII IX	Kekropis	Kékrops, roi d'Athènes, ancêtre d'Érechthée	Athmonon, Aixonè, Halai, Aixonidès, Daidalidai, Épieikidai, Melitè, Xypetè, Pithos, Sypalettos, Trinemeia, Phlya
508/7-307/6 BC 307/6-224/3 BC 224/3-201/0 BC 201/0BC-124 AD 124/5 AD-	VIII X XI IX X	Hippothontis	Hippothoon, héros d'Éleusis	Azénia, Hamaxantia, Anakaia, Auridai, Acherdous, Dekeleia, Elaious, Éleusis, Eroiadai, Thymaitadai, Keiriadai, Koilè, Kopros, Korydallos, Oenoè (ouest), Oion Dekeleikon, Peiraeus
508/7-307/6 BC 307/6-224/3 BC 224/3-201/0 BC 201/0BC-124 AD 124/5 AD-	IX XI XII X XI	Aiantis	Aiax (Ajax), roi de Salamine, l'un des plus vaillants Grecs après Achille au siège de Troie	Aphidna, Marathon, Oenoè (est), Rhamnonte, Trikorinthos, Phalère
508/7-307/6 BC 307/6-224/3 BC 224/3-201/0 BC 201/0BC-124 AD 124/5 AD-	X XII XIII XI XII	Antiochis	Antiochos, fils d'Héraklès	Aigilia, Alopekè, Amphitropè, Anaphlystos, Atenè, Besa, Eitea, Eroïdai, Ergadeis, Thorai, Kolonai, Krioi, Leukopyra, Pallenè, Semachidai, Phyrnè
201/0BC-124 AD 124/5 AD-	XII XIII	Attalis	Attalos, roi de Pergame	

¹ J'emprunte ce tableau à <http://www.stoa.org/athens/essays/tribes.html>.

Chacune de ces tribus regroupait des dèmes, au sein desquels chaque citoyen était inscrit à sa majorité en fonction de sa naissance¹. Même si Clisthène laisse chacun « conserver son *génos* ou sa phratrie suivant la tradition des ancêtres »², c'est le démotique qui figure dans la nomenclature. En voici la liste initiale, avant qu'elle ne soit remaniée :

Erechtheïs (Ἐρεχθίδες)	Halimous	Aixonides Halai
Haute Agryle	Deiradiotai	Daidalidai
Basse Agryle	Hecale	Épieikidai
Anagyrous	Eupyridai	Mélite
Euonymon	Kettos	Xypété
Themakos	Kolonai	Pithos
Kedoi	Kropidai	Sypalettos
Kephisia	Leukonion	Trinemeia
Supérieure Lamprai	Oion Kerameikon	Phlya
Basse Lamprai	Paionidai	Hippothontis (Ἴπποθωνίδες)
Pambotadai	Peledes	Azéniá
Pergase supérieure	Potamos Supérieur	Hamaxanteia
Basse Pergase	Basse Potamos	Anakaia
Phegous	Deiradiotai	Auridai
Sybridai	Skambonidai	Acherdous
Aegeïs (Αἰγίδες)	Sounion	Dekeleia
Ankylè Supérieure	Hybadai	Elaious
Basse Ankylè	Phréarrhioi	Éleusis
Araphen	Cholleidai	Eroiadai
Araphenides Halai	Akamantis (Ἀκαμαντίδες)	Thymaitadai
Bate	Hagnous	Keiriadai
Gargettos	Eiresidai	Koile
Diomeia	Eitea	Kopros
Hestiaia	Hermos	Korydallos
Erikeia	Iphistiadai	Oinoe (de l'ouest)
Erchia	Thorikos	Oion Dekeleikon
Ikariôn	Kerameis	Pirée
Ionidai	Kephale	Aiantis (Αἰαντίδες)
Kollytos	Kikynna	Aphidna
Kolonos	Kyrteidai	Marathon
Kydantidai	Poros	Oinoe (de l'Est)
Myrrhinoutta	Prospalta	Rhamnonte
Otryne	Sphettos	Trikorynthos
Plotheia	Cholargos	Phalère
Teithras	Oeneis (Οἰνίδες)	Antiochis (Ἀντιοχίδες)
Phegaia	Acharnes	Aigilia
Philaidai	Boutadai	Alopeke
Pandionis (Πανδιονίδες)	Épikhephisia	Amphitrope
Angele	Thria	Anaphlystos
Konthyle	Hippotomadai	Atene
Kydathenaion	Kothokidai	Besa
Kytheros	Lakiadai	Eitea
Myrrhinous	Lousia	Eroidai
Oa	Oe	Ergadeis
Prasiai	Perithoidai	Thorai
Probalinthos	Ptelea	Kolonai
Supérieure Paiania	Tyrmeidai	Krioia
Basse Paiania	Phylé	Leukopyra
Steiria	Kekropis (Κεκροπίδες)	Pallène
Léontis (Λεοντίδες)	Athmonon	Semachidai
Aithalidai	Aixone	Phyrrhinesioi

¹ S. FOLLET, 1976, p. 459-463.

² Arist., *Ath. Pol.*, XXI, 6, cité *supra*, p. 34, n. 3, commenté par P. ISMARD, 2007, p. 28 sqq. & J. WILGAUX, 2011, p. 330.

21 Onomastique

En Grèce, le nom était donné par les parents, en fait le père, le dixième jour qui suivait la naissance de l'enfant. Le nom est la plupart du temps un nom familial. Il est emprunté à la famille du père ou de la mère ou constitué à partir des radicaux de noms familiaux. Cette répétition conservatrice des noms ou combinaison de radicaux avait pour but premier de pérenniser le souvenir des ancêtres. En particulier, en donnant au petit-fils le nom de son grand-père paternel, on favorisait la survie de ce dernier à travers le nouveau porteur du nom et on souhaitait au nouveau-né d'égaliser ou de dépasser la gloire de son aïeul¹. En règle générale, le fils aîné reprenait donc le nom de son aïeul paternel et le suivant celui de son père puis de l'aïeul maternel, tandis que les autres se partagent les noms des autres collatéraux par le sang, oncles, cousins ou père (contrairement à ce qui existe dans d'autres cultures, par exemple à Byzance, il n'y a en effet pas de tabou à propos de la reprise du nom paternel)¹.

A Athènes, depuis la réforme de Clisthène en 508 av. J.-C. jusque, en théorie, au début de l'époque byzantine, la dénomination d'un citoyen se décomposait ainsi :

nom + patronyme + démotique (+ tribu)

Ainsi, la désignation officielle de Périclès est-elle :

Périclès Xanthippou Cholargou : Périclès, fils de Xanthippos du dème de Cholargeus (de la tribu acamantide).

On voit tout de suite à quel point cette nomenclature, souvent observée dans les inscriptions jusqu'à l'époque romaine (sauf pour les morts au combat pour lesquels le principe d'égalité interdisait d'inscrire autre chose que leur nom propre), peut s'avérer utile pour les reconstructions généalogiques. C'est grâce à elle, et à l'extrême richesse épigraphique d'Athènes, ainsi qu'aux nombreuses œuvres littéraires qui traitent de ses

¹ Plat., *Lach.*, 179a-180b : Ἡμῖν εἰσὶν ὑεῖς οὗτοί, ὅδε μὲν τοῦδε, πάππου ἔχων ὄνομα Θουκυδίδης, ἐμὸς δὲ αὖ ὅδε - παππῶν δὲ καὶ οὗτος ὄνομ' ἔχει τοῦμοῦ πατρός· Ἀριστείδην γὰρ αὐτὸν καλοῦμεν ... Ἄπερ οὖν καὶ ἀρχόμενος εἶπον τοῦ λόγου, παρρησιασόμεθα πρὸς ὑμᾶς. Ἡμῶν γὰρ ἑκάτερος περὶ τοῦ ἑαυτοῦ πατρός πολλὰ καὶ καλὰ ἔργα ἔχει λέγειν πρὸς τοὺς νεανίσκους, καὶ ὅσα ἐν πολέμῳ ἠργάσαντο καὶ ὅσα ἐν εἰρήνῃ, διοικοῦντες τὰ τε τῶν συμμάχων καὶ τὰ τῆσδε τῆς πόλεως· ἡμέτερα δ' αὐτῶν ἔργα οὐδέτερος ἔχει λέγειν. Ταῦτα δὴ ὑπαισχυνόμεθ' αὖτε τούσδε καὶ αἰτιώμεθα τοὺς πατέρας ἡμῶν ὅτι ἡμᾶς μὲν εἶων τρυφᾶν, ἐπειδὴ μειράκια ἐγενόμεθα, τὰ δὲ τῶν ἄλλων πράγματα ἔπραττον. (« Voici nos fils, celui là, fils de Mélèsias, porte le nom de son aïeul, et s'appelle Thoukydidès ; et celui-ci, qui est à moi, porte aussi le nom de mon père, et s'appelle comme lui Aristide ... Nous avons, il est vrai, lui et moi, à entretenir nos enfants de mille actions honorables que nos pères ont faites, soit dans la paix, soit dans la guerre, tandis qu'ils administraient les affaires de la république et celles de nos alliés ; mais nos propres actions, aucun des deux ne peut les citer, ce qui nous fait rougir devant eux et accuser la négligence de nos pères »).

illustres ou moins illustres citoyens, que nous pouvons aujourd'hui reconstituer un très grand nombre de familles, de toutes les couches de la société.

Certes, une reconstruction fondée uniquement sur des transmissions de nom manquera singulièrement de solidité. D'une part, des coïncidences onomastiques existent et peuvent induire le chercheur en erreur. Ainsi, C. Habicht a-t-il donné une liste, au demeurant assez courte (quatorze occurrences seulement), de personnages ayant de parfaits homonymes, patronymes compris². D'autre part des cousins portant le même nom ou plus simplement l'absence de documentation rendent certains rapprochements aléatoires. Dans la suite de ce travail, j'ai donc tenté de limiter au maximum des reconstructions qui ne pourraient pas s'appuyer sur des croisements onomastiques multiples ou sur des données autres plus assurées. Cela n'est malheureusement pas toujours possible. Le chercheur est alors confronté à un *a priori* subjectif qu'on ne peut quantifier en « bon » ou « mauvais » usage de la matière prosopographique. Il n'est pas plus scientifique dans certains cas d'afficher une prudence excessive et d'établir des notices distinctes pour des personnages certainement identiques, que de les associer sans autre forme de procès. Lorsque les éditeurs de la *Prosopographie des Athéniens* font le choix³ de dissocier ainsi dans des notices différentes des mentions qui se rapportent pourtant avec la plus grande vraisemblance à de mêmes individus, ils s'exposent justement à l'agacement d'historiens obligés de procéder ensuite à des regroupements évidents⁴. Mais il est tout à fait certain que s'ils avaient fait le choix inverse, mettre dans une même notice des individus qu'une découverte ultérieure risquait de dissocier, ils se seraient attirés des reproches aussi véhéments.

¹ Pour toutes ces questions, voir la courte synthèse récente de J. WILGAUX, 2008.

² C. HABICHT, 1990.

³ *PAA*, I (1994), p. XVI, qui cherche à se distinguer ainsi du traitement parfois hasardeux de l'ancienne *PA* de J. Kirchner en étant « as critical and as accurate as possible in the identification of individuals », mais admet que « the result has been a large-scale dismemberment of the traditional identifications in Attic prosopography ».

⁴ Voir les remarques de D. NAILS, 2002, p. 22.

TROISIEME PARTIE

**LES GRANDES FAMILLES D'ATHENES
DE L'ÉPOQUE BYZANTINE À L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE**

Etude généalogique

I] INTRODUCTION

La seconde partie de ce travail est consacrée à l'étude détaillée des grandes familles athéniennes de l'époque byzantine à l'époque archaïque. Cette formulation à rebours peut surprendre et je suis conscient de ce qu'elle peut avoir d'inconfortable. Mais dans le contexte de mon étude, il était assez naturel de partir de l'auteur ou du bénéficiaire de la prétention et de remonter progressivement la chaîne de ses aïeux. Cette démarche peut garder sa cohérence si on divise le champ de la recherche en tranches chronologiques homogènes. A l'intérieur de chaque tranche l'étude utilise des sources spécifiques propres à cette période. De la sorte, même si on remonte les paliers à l'envers, au sein de chacun d'entre eux, on garde un cap « horizontal » constant, c'est-à-dire que je prend des segments généalogiques cohérents sur de courtes périodes chronologiques. Il semble que, si j'avais privilégié une démarche verticale en étudiant successivement une prétention depuis sa formulation sous l'Empire romain jusqu'à son aboutissement aux époques classique, archaïque ou héroïque, les redites voire les pertes de repères auraient été plus importantes. Ce qui permet l'étude de cette frange de la société, c'est son comportement, examiné dans un contexte historique particulier et non étiré sur plusieurs centaines d'années.

III LA POSTÉRITÉ BYZANTINE (VII^e-X^e S.)

Si les dernières mentions d'une ascendance ancienne pour des Athéniens se rencontrent à la fin du V^e siècle, comme on le verra au chapitre suivant, il n'est pas exclu que des traditions généalogiques simulaires aient survécu bien plus longtemps, en pleine période byzantine. A défaut de certitude, on peut mettre en avant quelques indices¹. Jusqu'en 529, Athènes conserve son statut de capitale universitaire en raison du prestige lié à son académie. Mais cette année-là Justinien ferme l'Académie et interdit l'enseignement de la philosophie et de la loi². Cette mesure pousse les principaux enseignants à l'exil chez les Perses. Même après leur retour, en 532, la situation ne changera pas et leur groupe se disperse³. Ainsi cesse l'enseignement classique à Athènes. La ville perd de son aura. Les constructions sont interrompues⁴.

De manière générale, les séismes, les raz-de-marée, s'additionnent aux invasions des Goths, puis, à partir de 558, des Slaves, pour achever un processus de déclin en Grèce. Vers 580, les Slaves commencent à s'installer durablement dans le Péloponnèse, créant des enclaves coupées des populations autochtones avec lesquelles ils cohabitent de façon pacifique ou belliqueuse selon les cas⁵. Pourtant, Athènes reste relativement épargnée. Relativement, parce que l'archéologie montre quand même des traces de pillage vers 580, et peut-être aussi vers 630⁶. Toutefois, contrairement au Péloponnèse, à la Thessalie ou à l'Épire, qui échappent alors à Byzance, Athènes reste toujours dans le giron de l'Empire¹. Si les habitants se sont repliés à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, laissant la partie extérieure plus ou moins à l'abandon, il n'en reste pas moins qu'à

¹ La première version de ce chapitre avait été rédigée avant que ne paraisse l'ouvrage de A. KALDELLIS, 2009, dont j'ai pu constater que les conclusions étaient assez semblables aux miennes.

² Sur la fermeture de l'Académie, voir notamment G. HÄLLSTRÖM, 1994 ; E. WATTS, 2004 ; E. WATTS, 2006 ; M. Di BRANCO, 2006. Pour le déclin d'Athènes comme centre intellectuel, voir également P. CHUVIN, 1990.

³ Voir E. WATTS, 2005.

⁴ Proc., *Anecd.*, XXVI, 33 : « Dans toute la Grèce, et même à Athènes, aucun bâtiment public ne fut plus restauré et il ne fut plus possible de rien faire d'utile » (p. 129 MARAVAL). A. FRANTZ, 1965, p. 197, considère qu'il ne faut pas prendre cette déclaration au pied de la lettre, puisque l'archéologie prouve, comme l'affirme d'ailleurs Procope lui-même à un autre endroit (*De Aed.*, IV, 2, 24, VII, p. 235 DEWING), que Justinien a participé à la reconstruction des enceintes des villes de Grèce, notamment « Athènes et Platées et les villes de Béotie ». Mais cela n'est pas aussi contradictoire qu'il y paraît. Les murs sont un objectif militaire sans rapport avec les autres édifices publics. Voir aussi G. FOWDEN, 1995, p. 556.

⁵ Voir A. BON, 1950 : il y a installation d'enclaves slaves qui coupent la population grecque de l'Empire et empêchent la venue de fonctionnaires byzantins, mais sans asservissement pour autant de la population locale.

⁶ D. M. METCALF, 1962. Cf. A. FRANTZ, 1965, p. 197 ; M. KAZANAKI-LAPPA, 2002, p. 640.

l'abri de ses murs la population, et les élites en particulier, ont pu mener une vie protégée².

Athènes est certes plus une bourgade que la cité phare de jadis, mais elle ne sombre pas totalement : elle garde le statut d'évêché³. Le philosophe, alchimiste, médecin et astrologue Stéphane y naît vers 550/5 et y fait au moins des études supérieures avant de s'installer à Alexandrie, où il devient célèbre au point d'être installé comme professeur à Constantinople par Héraclius vers 610⁴. Dès le début du VII^e siècle, on y trouve un nombre très important de monnaies⁵. En 662, Athènes accueille quelque temps l'empereur Constant II et sa cour, ce qui présuppose nécessairement l'existence d'un groupe de notables assez aisés pour le recevoir⁶. Cet empereur en profite pour initier un programme de restauration. Une nouvelle école semble s'être ouverte puisque Théodôros de Tarse (évêque de Canterbury en 668)⁷, saint Gislenus de Cambrai⁸ et

¹ Voir A. FRANTZ, 1965, p. 197-198 ; D. BARBE, 1990, p. 57-61.

² M. KAZANAKI-LAPPA, 2002, p. 640-641.

³ Un sceau du VI^e ou du VII^e s. mentionne « Théophylaktos, évêque d'Athènes » : *PBE*, I, 2000, s. v. Theophylaktos 47. Un Iôhannès est attesté comme évêque d'Athènes en 681 : *PBE*, I, 2000, s. v. Iohannes 48 ; *PmbZ*, I, 2, 2000, s. v. Iohannes 2710. Voir déjà F. GREGOROVIVUS, 1889, I, p. 97. Il y a ensuite une série d'évêques dont les noms et les dates de décès sont inscrits sur les colonnes du Parthénon qui débute avec l'évêque Andréas, décédé le 19 octobre 693. On a également un sceau au nom d'Andréas, évêque d'Athènes. Voir *PBE*, I, 2000, s. v. Andreas 26 ; *PmbZ*, I, 1 s. v. Andreas 367. En 704, on a la mention du décès de l'évêque Marinos d'Athènes : *PBE*, I, 2000, s. v. Marinos 24 ; *PmbZ*, I, 3, 2000, s. v. Marinos 4790. Puis Iôhannès, décédé le 24 novembre 713 : *PBE*, I, 2000, s. v. Iohannes 184 ; *PmbZ*, I, 2, 2000, s. v. Iohannes 2959 ; etc.

⁴ Sur la carrière et les ouvrages de Stéphane d'Athènes et son identification avec Stéphane d'Alexandrie, voir l'article exhaustif de W. WOLSKA-CONUS, 1989, et *infra*.

⁵ Voir A. FRANTZ, 1965, p. 198 : 1127 monnaies trouvées entre 610 et 685, contre 25 entre 590 et 610.

⁶ *Lib. Pont., Vitalianus*, 1 : *Huius temporibus venit Constantinus Augustus de regia urbe per litoraria in Athenas et exinde Taranto* ; Paul. Diac., *Hist. Lang.*, V, 6 : *per littoralia iter habens Athenas venit ; indeque mare transgressus Tarentum applicuit*.

⁷ *PBE*, I, 2000, s. v. Theodoros 50 ; *PmbZ*, I, 4, s. v. Theodoros 7320. C'est un fait presque unanimement accepté par les auteurs modernes qui répètent à l'envie que « Théodore de Tarse fut élevé à Athènes ». Mais en réalité notre principal témoin, le contemporain Bède, se borne à dire que Théodôros était instruit dans les lettres grecques et latines (*Theodorus, uir saeculari et diuina litteratura et Graece instructus et Latine*), et c'est seulement le pape Zacharias, dans une lettre à Boniface, qui écrit un demi-siècle après la mort de Théodore que celui-ci était *Graeco-Latinus ante philosophus et Athenis eruditus*. Cette éducation athénienne a donc été mise en doute par C. MANGO, 1973, p. 685, n. 9 et, avec hésitation, par G. CAVALLI, 1995, p. 54 & M. DI BRANCO, 2006, p. 205. Néanmoins, les doutes de C. Mango ne sont guère étayés : « La tradition d'après laquelle Théodore étudia à Athènes me paraît suspecte : je ne crois pas qu'on pût apprendre grand-chose à Athènes ». C'est plus une pétition de principe qu'une démonstration. En fait, C. Mango est surtout soucieux de montrer que toute la culture grecque occidentale était concentrée à Rome. A l'inverse, A. KALDELLIS, 2009, p. 66-67, souligne que, selon Constantin Porphyrogénète, *DAI*, XXVII, 16, le pape Zacharias était lui-même athénien, et donc bien placé pour – et intéressé à – préciser l'éducation athénienne de Théodore.

⁸ *Vita Gisleni*, 1 : *Gislenus in gente Attica inclytis iuxta saeculi gloriam parentibus, Christiana nobilitate nitentibus, exstitit oriundus : quorum popularem pompam bonae indolis puer*

Stéphanos d'Alexandrie¹ sont réputés avoir fait leurs études à Athènes, et pour y être nés en ce qui concerne les deux derniers. Même si ces traditions sont très incertaines, et sans doute davantage concernant Gislenus, elles prouvent une *aura* intellectuelle d'Athènes encore assez avant dans le Moyen Âge. Entre 687 et 695, Justinien II crée le thème des Helladiques, centré sur l'Attique, ce qui montre également qu'Athènes conservait encore une importance politique.

L'archéologie garde les traces d'une ville de province, repliée sur son passé, sans aucune construction d'importance jusqu'au passage de Constant II. Mais elle témoigne également de l'existence de villas relativement luxueuses, signe évident de la persistance d'un groupe d'élites d'un niveau assez élevé, que l'on peut qualifier d'aristocratique. En l'absence de bouleversement notoire, séisme naturel ou politique, invasion ou destruction massive, il n'y a aucune raison pour que ces élites ne se soient pas perpétuées sans discontinuité majeure.

De la sorte, même en l'absence de témoignage direct, il n'est pas inconcevable d'envisager une relative continuité des élites locales athéniennes du VI^e au IX^e siècle. Un resserrement démographique favorise certainement un certain repli des familles notables si le contexte social n'est pas trop dégradé et n'entraîne pas leur disparition. Ce que l'archéologie suggère, l'histoire politique le confirme également puisqu'on constate une relative stabilité à cet égard à l'échelon local.

floccipendens, Christi autem egestate gaudens, nobili mente quaerebat, qualiter superno Regi placeret. Traditus ergo liberalium artium paedagogis ac imbutus pleniter his, studuit philosophiae post apud Athenas, nobilissimam Graecorum urbem, quae cunctis nationum linguis tribuit totius flores eloquentiae (AASS, Oct., IV, p. 1030 ; trad. franç. partielle, D. BARBE, 1990, p. 60, n. 1 : « Gislenus est né au sein d'une famille illustre de l'Attique, de parents glorieux dans le siècle, et encore plus nobles dans la foi chrétienne. Mais l'enfant, à qui le ciel avait départi un caractère heureux, oubliait sa noble naissance et préférait aux honneurs la pauvreté du Christ. Il eut des enseignants chargés de lui enseigner les belles-lettres, et lorsqu'il eut acquis une connaissance assez étendue, il étudia la philosophie à Athènes, la plus noble des villes de la Grèce qui a offert à tous les peuples de toutes les langues la fleur de l'éloquence ») ; *Gesta Ep. Cam.*, I, 19 : *Sub eodem fere tempore beatus Gislenus ab Athenis digressus* (MGH, SS, VII, p. 409 ; cf. aussi I, 40, p. 464). Voir F. GREGOROVIVUS, 1889, I, p. 99.

¹ Pour Stéphanos d'Alexandrie, voir W. WOLSKA-CONUS, 1989. Il serait identique à Stephanos d'Athènes, auteur de traités philosophiques et médicaux au début du VII^e siècle. Il fut ensuite convié à enseigner à Constantinople même par l'empereur Héraclius entre 610 et 620. Voir A. KALDELLIS, 2009, p. 65. Dans son autobiographie, l'Arménien Anania de Shirak raconte que son maître, l'Arménien Tychikos avait jadis reçu à Alexandrie l'enseignement d'un professeur renommé originaire d'Athènes, probablement Stéphanos lui-même.

Le biographe de Gislenus de Cambrai prétend que cet évêque était né (vers 600), à Athènes dans une famille « très noble » et illustre¹. Surtout, on verra qu'en 769 l'empereur Constantin V ira chercher à Athènes la femme de son fils et héritier Léon IV, ce qui témoigne de l'existence dans cette ville d'un groupe aristocratique suffisamment influent pour que l'empereur souhaite s'allier avec lui. A la même époque, on trouve dans la parentèle de la jeune fiancée une famille importante de l'aristocratie impériale qui semble avoir des liens assez forts avec Athènes et peut-être même en être originaire : les Sérantapèchoi / Tessarakontapèchoi.

Mais il faut attendre encore un siècle et demi pour trouver – peut-être – la trace d'une continuité revendiquée.

¹ *Vita Gisleni*, c. 1, cité plus haut. Au début du XX^e siècle l'école hypercritique d'hagiographie affirme péremptoirement que l'origine de Gislenus telle qu'elle est rapportée dans cette biographie a été inventée pour ajouter au lustre du saint, peut-être empruntée à la vie de l'Athénien Denys l'Aéropagite : L. van der ESSEN, 1907, p. 249-260, sp. p. 255-256. C'est la théorie acceptée d'ordinaire aujourd'hui : voir notamment A.-M. HELVETIUS, 1994, p. 213-234. Mais cela me semble assez peu crédible. Il n'est pas d'usage dans les Vies de saints mérovingiens d'inventer pareilles origines, et pas davantage dans l'hagiographie orientale de donner au saint une origine athénienne. Comme l'a bien noté également A. KALDELLIS, 2009, p. 67, c'est l'éducation athénienne qui constitue un *topos*, et non la naissance. Quant à l'argument massue de L. Van Der ESSEN, 1907, p. 249, selon lequel, puisque « son nom est germanique ... il est probablement d'origine germanique », il ne pèse pas lourd. Il est fréquent, aussi bien à Byzance qu'en Gaule mérovingienne, de rebaptiser d'un nom local un personnage au nom trop exotique. A Byzance, la princesse carolingienne Rodthrudis devient Érythrô. A l'inverse, les moines irlandais prennent souvent un nom germano-latin sur le continent. On soulignera enfin que l'archétype perdu de la *Vita Gisleni* contenait déjà l'origine athénienne qui figure dans des vies indépendantes entre elles. Cet archétype est du IX^e s. au plus tard (L. Van der ESSEN, 1907, p. 255-256). La même origine se trouve aussi, on l'a vu, dans les *Gesta episcoporum Cameracensium*, plus tardives il est vrai. Ces considérations ne prouvent pas que Gislenus était réellement athénien. Elles veulent juste insister sur le fait que la tradition qui le prétend est assez forte et ancienne. Même si la *Vita Gisleni* devait se révéler être une fiction, elle prouverait au moins que l'*aura* d'Athènes faisait encore rêver au IX^e siècle.

11 Le *magistros* Nikètas¹

Au milieu du X^e siècle, l'empereur Constantin Porphyrogénète, lors de sa description du thème du Péloponnèse, fait un raccourci de l'histoire de la péninsule depuis l'aube des temps mythiques. Parvenu à l'époque moderne, il affirme² :

Cette terre entière (le Péloponnèse) est maintenant slave et barbare, après qu'elle eut été entièrement ravagée par la mort noire (*i. e.* la peste) et dépeuplée, alors que Constantin Kopronymos tenait entre ses mains le sceptre du pouvoir romain, de sorte que lorsqu'un de ces Péloponnésiens se piquait de la noblesse (*eugéneia*) de ses origines – il faudrait plutôt dire de l'insignifiance de celles-ci (*dysgéneia*) – l'illustre grammairien Euphémios le raila avec des vers iambiques devenus fameux : 'ce type à l'air rusé³, avec sa figure de Slave'. Cet homme était Nikètas, beau-père, par sa fille Sophia, de Christophoros, fils du noble et bon empereur Romanos.

Ce Nikètas, d'abord *a sékrétis* en 914⁴, puis patrice en 919, et qui atteignit le rang élevé de *magistros*, est bien connu par ailleurs. Les chroniqueurs en parlent plusieurs fois⁵, et nous avons conservé un court recueil de *Lettres* qui nous le font mieux connaître⁶. Il était né vers 870 et mourut après 946/7. Alors titré patrice, il avait soutenu Romain I^{er} Lécapène lors de sa prise du pouvoir en 919 et avait été honoré par la suite du titre de *magistros*. Surtout, il avait réussi à s'allier à la famille impériale en mariant sa fille Sophia à Christophoros, fils aîné, co-souverain et héritier désigné de Romain I^{er} ⁷. Malheureusement pour lui, il trempa durant l'hiver 927/8 dans un complot visant à mettre son gendre Christophoros sur le trône à la place du père de celui-ci, et fut puni par la confiscation des biens et l'exil⁸. Quant à sa famille, on apprend qu'elle était noble et plus particulièrement que lui-même était : « Spartiate de père, Athénien de mère »⁹.

¹ J'ai déjà donné ailleurs un aperçu très succinct de cette question : C. SETTIPANI, 2006, p. 72-73.

² Const. Porph., *De Them.*, II, 6, (p. 53-54 De BOOR = p. 91 PERTUSI). Trad. franç. partielle, L. G. WESTERINK, 1973, p. 2324 ; trad. all., T. PRATSCH, 2005, p. 504 (qui, par lapsus, écrit Eugénios au lieu de Euphémios). A. PERTUSI, 1952, p. 40, a cherché à utiliser ce passage pour montrer que le deuxième livre du *De thematibus* avait été rédigé à la fin du X^e s. en arguant que l'auteur de ce paragraphe laisse entendre que ces événements ont eu lieu il y a longtemps. En réalité, il ne ressort rien de tel de ce passage comme l'a justement souligné G. OSTROGORSKY, 1953, p. 36-37.

³ Sur le mot « gorazd », voir la bibliographie chez T. PRATSCH, 2005, p. 504, n. 16. Il signifie rusé en vieux slavon et serait employé ici par antithèse : A. PERTUSI, 1952, p. 173-174. L. G. WESTERINK, 1973, p. 23 et T. PRATSCH, 2005, p. 504, préfèrent ne pas le traduire.

⁴ D'après J.-C. CHEYNET, *ad Skyl.*, p. 187, n. 60, il s'identifie à Nikètas, *a sékrétis* qui participa au coup malheureux de Constantin Doukas en 914 : *Skyl.*, IX, c. 1 & 3 (p. 167 & 169).

⁵ Voir, par exemple, Théoph. cont., p. 394, 399, 419, 422 ; Sym. mag., p. 742 ; Georg. mon., p. 908 ; *Skyl.*, X, 12 (p. 176), X, 18 (p. 187), X, 20 (p. 189).

⁶ Voir désormais la notice de la *PmbZ*, II, 5 (2013), s. v. Niketas 25740, p. 20-23, qui ne fait mention toutefois ni de son ascendance prétendue ni du début de sa carrière proposée par J.-C. Cheynet.

⁷ *PmbZ*, II, 1, 2013, s. v. Christophoros 21275 (p. 765-768) & t. 4, s. v. Sophia 27152 (p. 37-39).

⁸ Pour la chronologie et les circonstances de la vie de Nikètas : L. G. WESTERINK, 1973, p. 23-39.

⁹ *Nik. mag.*, *Ep.*, 2 : « Et moi, très cher, spartiate de père, athénien de mère, ne possédant que du fer, et point d'or ». Cette allusion à la pauvreté de Nikètas s'explique naturellement parce que sa correspondance fut rédigée lors de son exil, vers 935, longtemps après sa chute en 927/8. Avant

Récemment, A. Kaldellis a prétendu que Nikètas ne faisait ici aucunement référence à sa race et voulait juste signifier qu'il était, comme tous les sujets acculturés de l'Empire, un Romain, précisant simplement qu'il était né à Sparte¹. L'insulte ethnique proférée à son encontre par Constantin ne serait qu'une façon, parmi d'autres, de marquer son exclusion sociale et sa déchéance politique.

Mais je ne crois pas – sans discuter ici la validité générale de la thèse d'A. Kaldellis – que cette explication puisse être retenue concernant Nikètas Magistros. L'expression « de père spartiate et de mère athénienne » est bien plus forte en effet qu'une simple indication de lieu de naissance. Il y a une véritable précision généalogique et non simplement géographique ou culturelle. D'ailleurs, s'il ne s'était agi que de cela, une seule patrie aurait été mentionnée : Nikètas n'est certes pas né à Sparte *et* à Athènes. Par ailleurs, Nikètas insiste à différentes reprises sur sa qualité de Spartiate². Cela déjà suffirait à ruiner l'interprétation de A. Kaldellis. Mais celle-ci ne saurait se soutenir non plus du côté du témoignage de Constantin Porphyrogénète. Ce dernier fait explicitement allusion aux prétentions généalogiques de Nikètas : il est question de sa « noblesse de sang », *eugéneia*, de ses origines, et non d'un quelconque lieu de naissance ou d'une appartenance culturelle à l'Empire.

En réalité, si l'on combine la précision donnée par Nikètas avec celle fournie par Constantin Porphyrogénète, il ressort que Nikètas se vantait d'une illustre ascendance grecque, et plus précisément d'une illustre ascendance spartiate et athénienne. Mais, pour que la critique de Constantin Porphyrogénète garde tout son sens, on peut également préciser qu'il se vantait d'une maison ancienne et faisait référence aux anciens Grecs et, plus précisément, une généalogie largement antérieure au règne de Constantin V (741-775) au cours duquel le Péloponnèse aurait été entièrement repeuplé selon lui.

l'article correctif de T. PRATSCH, 2005, on a pu mettre en doute cette affirmation dans la mesure où l'éditeur, L. G. Westerink, avait cru qu'en réalité Nikètas venait de Larisa en Thessalie (ainsi, I. BROUSSELLE, 1986, p. 234). Mais cette conclusion est erronée et Nikètas est bien spartiate.

¹ A. KALDELLIS, 2008, p. 94 : « Niketas Magistros was hardly staking a claim to Greek ethnicity when he said that he was a Spartan on his mother's side [*sic*] and an Athenian on his father's [*re-sic*] ; he was only a Roman who happened to have been born in Sparta. What is more important is that his claim occurs in rhetorical display of classical learning by a man who was out of favor at the court and had been reviled for having a 'slaving face'. Whereas ethnic insults cast political losers as outsiders, classicism could confer, or reconfirm, insider status ».

² Nik. mag., *Ep.*, 2, 10 ; 4, 11 ; 5, 5.

Les incessantes allusions que fait Nikètas dans ses lettres à la mythologie marquent son souci de se rattacher au passé prestigieux de la Grèce classique¹. Aussi je croirais volontiers que lorsque Nikètas se vantait d'être un pur Grec d'ancienne noblesse, il se vantait de descendre des personnages illustres de la Grèce ancienne. Non des grandes familles qui avaient survécu sous l'Empire romain, sans aucune gloire, mais (à travers elles) de celles de la Grèce classique, et notamment celles de Sparte et Athènes.

Lesquelles précisément, on ne le saura jamais. Les références dans ses lettres à Lycurgue pour Sparte, à Conon et Solon pour Athènes, ne prouvent rien en l'occurrence.

Certes, Constantin Porphyrogénète affirme qu'une telle prétention était parfaitement ridicule, et qu'il suffisait de regarder ce Nikètas, avec sa tête de Slave, pour s'en convaincre. On retrouve ici, quoi qu'en dise A. Kaldellis, un thème cher aux Grecs, celui de la pureté de leur race. Polémon, dans son traité *De Physiognomonia*, souligne d'ailleurs que cette pureté ne se trouve pas partout « car (les Grecs) font partie de ces gens qui partagent leur pays avec d'autres, les étrangers ayant de fréquents contacts avec eux, parce qu'ils aimaient les Grecs et leur pays, soit en raison de leur vie confortable, ou de leur tempérament, ou de leur modération, soit encore parce qu'ils enviaient leur littérature, leurs belles coutumes ou institutions. Ceux-là sont les Argiens, les Corinthiens et les habitants de leurs cités »². Il donne ensuite une description du « Grec pur » qui n'est en réalité qu'une description idéalisée de l'être humain selon les Hellènes. Constantin Porphyrogénète reprend ce thème et se fonde également sur le métissage de la population du Péloponnèse pour lui refuser la qualification de grecque. Selon lui, la slavisation totale du Péloponnèse à la suite de la grande peste du milieu

¹ Voir l'insistance avec laquelle Nikètas insiste dans ses lettres sur le passé historique ou mythologique de la Grèce, et plus particulièrement de Sparte et d'Athènes : il fait référence à deux reprises au législateur spartiate Lycurgue (*Ep.*, 2, 2-4 ; 5, 6-7) ou au législateur athénien Solon (2, 4-6 ; 5, 6-7), mais également à l'or du Pactole (2, 14 ; 5, 13), à Hésiode, Ismèniàs et aux Muses (3, 3-5 ; 9, 2-10), à Ariôn (3, 19-20 ; 4, 2-6), à Apollon (6, 8-9 ; 11, 6-7), à Timothéos, fils de Conon (15, 6-8 ; 31, 34-5), à Xerxès et Hérodote (23, 46-52 ; 31, 10-14), à Télémaque et Laërte (10).

² Polémon, *De Physiogn.*, 35 : *Graecorum formas describam, cum formae eorum purae sunt neque ullum genus cum eis permixtum est. Est enim populus terrae suae participes habens, cum dudum peregrini inter eos crebuerint, qui homines eos eorumque terram adamabant siue ob eorum uitam commodam eorumque temperamentum et aëra moderatum siue quod litteras eorum pulchrosque mores et instituta cupiebant. Ii sunt Argi, Corinthi et aliorum oppidorum incolae* (I, p. 242 FOERSTER).

du VIII^e siècle avait vidé la Grèce de ses habitants, supplantés alors par les Bulgares, de sorte que les Grecs de son époque étaient en réalité des Slaves¹.

Pout autant, cette dénégation ne doit pas faire illusion. Constantin détestait Nikètas, autrefois l'un des principaux soutiens de l'empereur Romain Lécapène qui l'avait dépossédé de son trône. Lorsque le passage a été rédigé, Romain, qualifié de « bon et noble empereur », régnait encore. On est donc avant 944². Mais Nikètas, lui, avait été disgrâcié et exilé, pour ne plus jamais revenir à la cour³, dans le courant de l'hiver 927/928. C'est donc entre ces deux dates qu'a été rédigé le passage en question⁴ et Constantin pouvait donner libre cours à sa rancœur à son égard.

Cela pour Nikètas lui-même. Quant à la slavisation plus ou moins complète des Grecs, la question ne pouvait pas plus qu'aujourd'hui être abordée de façon objective à l'époque de Constantin Porphyrogénète, pour qui seule Byzance était l'héritière culturelle et ethnique de la race grecque. Son discours doit être considéré à l'aune des

¹ Voir le commentaire de ce passage chez G. DA COSTA-LOUILLET, 1931, p. 192-193. On notera que les Péloponnésiens n'en étaient pas moins des sujets de l'Empire, donc des Romains, ce qui rejoint bien, sur ce point, les conclusions générales de A. KALDELLIS, 2008 : ce qui faisait d'un individu un vrai Romain, c'est sa sujétion à l'empereur et sa parfaite intégration culturelle, et non son origine ethnique.

² C'est notamment l'un des points forts de la démonstration de G. OSTROGORSKY, 1953, qui date le *De Thematibus* de 934/944. Mais T. LOUNGHIS, 1973, place sa rédaction après 952 en se fondant sur la mention de la Sicile comme province byzantine, tandis que H. AHRWEILER, 1981, préfère, elle, le dater de c. 956, parce qu'il y est fait mention de la translation des reliques de Grégoire de Naziance qu'elle date de cette époque. T. Lounghis ne discute pas les arguments de G. Ostrogorsky (qu'il ne cite même pas), mais H. Ahrweiler considère que la marque de respect envers Romain Lécapène serait naturelle dans un ouvrage destiné à être diffusé au public, alors que les injures que renferment le *De Administrando Imperii* sont faites dans un livre à usage privé. Elle cite pourtant une lettre privée de G. Ostrogorsky (1965) qui persiste dans sa datation antérieure en se demandant si l'on est bien sûr que cette datation de la translation est correcte (elle est aussi placée en 944 par certains : cf. P. LEMERLE, 1971, p. 212-213), et surtout si la mention de cette translation dans le *De thematibus* n'est pas une glose postérieure. Même si H. Ahrweiler est persuadée que le grand savant se serait à terme rétracté, il me semble pourtant que sa position est de loin la plus pertinente. Au début de son règne, Constantin, enfin débarrassé des Lécapène et empereur effectif, finit par pardonner à Nikètas. Ses phrases assassines à son encontre sont probablement antérieures.

³ Constantin pardonna finalement à Nikètas après 945 (Nik., *Ep.*, 31) mais rien n'indique que celui-ci ait repris son rang. On peut croire que l'empereur a juste autorisé le vieillard à revenir d'exil. Cela peut aussi être l'indice que le *De thematibus* a été rédigé plus près de 927/8 que de 944, quand la colère de Constantin est en passe de s'estomper.

⁴ On sait que pour l'éditeur A. PERTUSI, 1952, p. 40 sqq., l'ouvrage *De Thematibus* n'est pas l'œuvre de Constantin Porphyrogénète, mais a été rédigé par un inconnu (Génèsios ?) à la fin du X^e siècle. Cette vue n'a pas été validée par les travaux modernes : voir, e. g. G. OSTROGORSKY, 1953 (934/944) ; P. LEMERLE, 1971, p. 278-280 ; T. LOUNGHIS, 1973 (ap. 952) ; H. AHRWEILER, 1981 (ap. 956) ; T. PRATSCH, 1994, p. 15 sqq. ; p. 131 sqq.

préjugés de son temps et non accepté dans sa totalité comme la conclusion d'un ethnologue moderne¹.

Que faut-il alors retenir des prétentions de Nikètas ? On aimerait savoir si le magistre reprenait une prétention formulée par sa famille antérieurement au VIII^e siècle, et serait ainsi le dernier témoin d'une prétention généalogique aristocratique athénienne à l'extrême fin de l'Antiquité. Malheureusement, rien ne permet de l'affirmer ni de l'infirmier.

La question de la slavisation du Péloponnèse a été débattue par des générations d'historiens grecs ou slaves qui, en raison d'enjeux nationalistes évidents, ont cherché à en minimiser ou en augmenter l'importance². Quoiqu'il en soit, il est certain que cette slavisation ne saurait avoir été totale et que toute la population grecque n'a pas été éradiquée et remplacée par des Slaves. On a en outre de bonnes raisons de penser que cette slavisation a même été relativement limitée³. Limitée ou non, les populations se sont mêlées de sorte qu'il était certainement illusoire un siècle plus tard de revendiquer une pure ascendance, de l'un ou l'autre groupe ethnique. Rien de surprenant que Nikètas, quelle que soit la réalité de son rattachement aux anciens Grecs ait eu une physionomie partiellement slave, ou du moins que d'aucuns jugeaient comme telle.

Pourtant, quoi qu'en dise Constantin Porphyrogénète, on ne saurait douter que la famille de Nikètas était illustre et ancienne. Cela ressort de certaines parentés qui sont attestées entre lui et d'autres personnages dont la noblesse de souche est bien connue :

- Nikètas était le parent (συγγενής) d'un certain Rendakios (ou Rentakios), originaire de Grèce (*Helladikos*), qui, pour s'emparer des biens de son père, résolut de le tuer. Ce dernier s'enfuit à grand peine sur un navire, mais fut capturé par les Arabes de Crète. Son fils en profita pour dissiper ses biens, jusqu'à ce que, inquiet par la

¹ Constantin Porphyrogénète lui-même était de race arménienne, ce dont il convient lui-même, mais en insistant sur le fait que sa famille remontait aux rois arsacides.

² Voir, par exemple, un état récent de la question chez F. CURTA, 2004.

³ Une scholie d'Aréthas de Césarée, datant de 931/2 (éd. H. KALLIGAS, 1990, p. 16-17), précise que l'émigration slave dans le Péloponnèse s'est étendue de 586 à 806 mais n'a jamais concerné que le Péloponnèse occidental, et qu'en 806, le stratège (Léon) Sklèros avait reconquis l'ensemble du Péloponnèse qu'il avait rendu à ses anciens habitants : P. LEMERLE, 1963, p. 26 sqq. Par ailleurs, les sceaux et l'archéologie prouvent une présence byzantine continue dans le Péloponnèse : A. AVRAMEA, 1997, p. 98-103.

justice impériale, il se réfugie dans l'église Sainte-Sophie et tente de fuir chez les Bulgares. Appréhendé, il fut aveuglé et privé de ses biens en 921¹.

- Nikètas était également parent (συγγενής) du moine Sergeios², frère du *magistros* Kôsmas et (petit-)neveu du patriarche Phôtios, dont la généalogie était l'une des plus anciennes de l'Empire et remontait au VII^e siècle pour le moins.
- Nikètas évoque longuement dans une de ses lettres le métropolitain de Thessalonique Grégorios et ses frères, fils du « célèbre » Pétros, avec lequel il partageait une « commune patrie »³, ce qui signifie très certainement – puisque Pétros était de Larisa en Thessalie – que la mère de Grégorios était spartiate et, sans doute, parente du père de Nikètas⁴.

A partir de la mention de la première parenté, G. Da Costa-Louillet⁵, influencée vraisemblablement par une légende généalogique moderne qu'elle entend pourtant combattre⁶, a admis, et à sa suite de nombreux commentateurs, que le *magistros* Nikètas était lui-même un Rendakios⁷.

¹ Théoph. cont., p. 399 ; Skyl., X, 3 (p. 180) : « C'est cette année qu'eut lieu l'affaire Rentakios. Il s'agissait d'un natif de l'Hellade, qui tenta de tuer son père. Celui-ci, auquel les dérèglements de son fils faisaient peur, embarqua et fit voile vers Byzance ... mais il fut capturé en route par les Sarrasins de Crète. Rentakios, devenu maître de la fortune paternelle, vint avec elle dans notre grande ville ... où il s'installa, dilapidant les biens de son père ... Romain ... prit la décision de chasser Rentakios. Mais Rentakios, averti, ... forma le projet de passer chez les Bulgares. Il fut percé à jour et perdit à la fois la fortune et la vie ». Voir *PmbZ*, II, 5, 2013, s. v. Rentakios 26814 (p. 568-569), qui hésite, inutilement je crois, sur l'identité du patrice Nikètas auquel était apparenté Rentakios. On note une fois encore la connection entre un Rendakios et les Bulgares.

² Nikètas Mag., *Ep.*, 28. Cf. L.G. WESTERINK, 1973, p. 25, 124-125, 138.

³ Nik. Mag., *Ep.*, 23 : « Et comment donc n'aurais-tu pas été destiné à inspirer la vénération, toi qui as été formé aux belles-lettres, toi qui as des frères d'une telle valeur, pour ne rien dire du fait que tu es le fils du regretté Pétros, dont je sais bien quel il fut, et encore toi qui est originaire de ma patrie – Ô terre et soleil ! – et aussi de ta patrie de Larisa » (trad. de L. G. Westerink corrigée en fonction des remarques de T. Pratsch. Ce dernier auteur traduit « homaimôn » par « parents par le sang », mais le mot désigne couramment un frère comme le traduit L. G. Westerink.

⁴ C'est l'interprétation de T. PRATSCH, *op. cit.*, p. 505. La noblesse de Grégorios se déduit de sa bonne éducation, de la célébrité de ses frères et de son père.

⁵ G. DA COSTA-LOUILLET, 1931, p. 191-192.

⁶ Il s'agit d'une notice d'Eugène Rizo-Rangabé qui, par une série de faux successifs, a voulu faire passer sa famille pour une branche de la famille impériale byzantine des Rangabé. Dans la version la plus élaborée de ses faux, produite en 1885, il prétend que sa famille descend du *magistros* Théophylaktos, fils du *magistros* Nikètas (le nôtre de toute évidence), fils du co-empereur Théophylaktos Rangabé et d'une fille de Charlemagne (!), qui aurait épousé lui-même une certaine Rendakia, parente de l'impératrice Théodôra, femme de Romain I^{er} Lécapène. Sur tout ceci, voir la monographie de S. BINON, 1942, sp. p. 76-89.

⁷ La tradition était ancienne : F. GREGOROVIVUS, 1889, I, p. 2, parle déjà de « Nikètas Rentakios ».

C'est possible mais non assuré¹. On pourrait aussi admettre qu'un Rendakios avait épousé une parente de Nikètas, ou que sa famille et celle des Rendakioi étaient unies à travers une autre famille, ou encore, que Nikètas ne se rattachait aux Rendakioi que par sa mère. L. G. Westerink a noté que le Rendakios auquel était apparenté Nikètas vivait certainement dans le Péloponnèse, ce qui justifie la mention des pirates crétois. Cela serait encore confirmé par l'emploi du qualificatif « Helladikos », qui désigne plus particulièrement des habitants du Péloponnèse². S'il en était ainsi, ce serait en effet par son père, d'origine laconienne, que Nikètas se rattachait à Rendakios.

Toutefois, cette localisation reste hypothétique. Athènes est la capitale du thème de l'Hellade, de sorte que *Helladikos* peut aussi bien désigner un Athénien³. Quant à la capture du vaisseau par des pirates crétois, elle ne dit rien sur le port de départ qui peut aussi bien se trouver en Attique que dans le Péloponnèse. Lorsqu'on trouve pour la première fois des indications sur l'origine des Rendakioi, dès la génération qui suit celle de Nikètas, c'est à Athènes qu'on les trouve⁴ :

- Un Rendakios est cité sur une inscription funéraire du Théséion à Athènes en 966⁵.

¹ G. Da Costa-Louillet est suivie par divers auteurs, dont la plupart appellent à sa suite le *magistros* « Nikètas Rendakios » : A. PERTUSI, 1952, p. 40 & 191 ; P. LEMERLE, 1963, p. 28 ; H. DITTEN, 1983, p. 106 sqq. ; I. BROUSSELLE, 1986, p. 234. En revanche, S. BINON, 1942, p. 83, souligne que le rattachement de Nikètas aux Rendakioi reste hypothétique et I. MAKRI, 1983, ne lui fait pas de place dans sa liste des Rendakioi.

L. G. WESTERINK, 1973, p. 24 sqq., se demande si la famille de Nikètas n'est pas plutôt celle des Helladikoi. Son cousin est en effet mentionné comme Rendakios Helladikos, et Rendakios est donc peut-être son prénom. Un Nikètas Helladikos est attesté en 914 (Skyl., IX, 6, p. 171) et il s'agit probablement du nôtre. Mais I. BROUSSELLE, 1986, p. 262, n. 137, souligne que Rendakios est bien plus sûrement attesté comme nom de famille et de même F. WINCKELMANN, 1987, p. 148. Helladikos pourrait ainsi n'être qu'une épithète ethnique. Il est appliqué à des personnages originaires de la Grèce propre, et plus spécialement du Péloponnèse (cf. note suivante). Dans le cas précis du parent de Nikètas, on trouve d'autres formules, à côté d'Helladikos, qui ne permettent pas de douter que ce mot n'a qu'une signification ethnique ou géographique : voir Georg. cont., p. 891 : « d'Hellade » ; Kédr., II, 297 : « originaire d'Hellade ». Notons que lors de sa première apparition en tant qu'*a sékrētis*, Nikètas (si c'est bien de lui qu'il s'agit) est associé au *patrikios* Kōnstantinos Helladikos.

² Voir les exemples rassemblés, *e. g.*, par G. T. KOLIAS, 1939, p. 17, n. 2.

³ I. BROUSSELLE, 1986, p. 234, conclut, de façon un peu forcée, qu'il faut comprendre « Rentakios l'Athénien », peut-être à la suite de la traduction latine de E. Bekker, p. 399 : « Rentacius, quidam iur Attica oriundus ». Le texte grec ne va pas jusque là.

⁴ I. BROUSSELLE, 1986, p. 234. La famille des Rentakioi ne bénéficie pas d'une monographie particulière, et nos sources ne permettraient sans doute pas d'en faire une. Voir *PmbZ*, II, 5, s. v. Rendakios/Rentakios, 26811-26817 (p. 567-570), qui ignore l'étude de I. MAKRI, 1982/3. On ajoutera un Rentakès et une Rentakia cités au XIII^e/XIV^e s. dans le *Codex B* du monastère Saint-Jean-Prodrome (Serrès).

⁵ *PmbZ*², V, 2013, s. v. Rendakios 26813, p. 568.

- Un Rendakios l'Athénien figure avec son épouse Héléne dans les registres du cadastre de Thèbes pour la fin du X^e siècle¹ ;

On pourrait alors envisager que ce soit par sa mère athénienne que Nikètas se rattachait aux Rendakioi. Mais il est aussi possible que ces Rendakioi athéniens descendent d'un frère du *magistros*, ce qui concilierait les attaches péloponnésiennes des premiers membres de la famille et athéniennes ensuite. L'existence d'au moins un frère et d'un beau-frère de Nikètas, tous deux décédés vers 944, est bien attestée. Malheureusement, Nikètas, qui se désole de leur disparition, n'indique pas leur nom, pas plus qu'il ne le fait pour son fils et son père, morts tous deux vers 937, ce qui nous prive de précieux indices quant à ses attaches familiales.

A l'origine de la famille, on trouve le *patrikios* Sisinnios Rendakios, envoyé par Léon III pour négocier avec les Bulgares en 717, mais qui, sur place, complota avec eux pour rétablir l'ancien empereur Anastasios II sur le trône. Trahi par ses alliés, sa tête fut livrée à Léon III². On l'identifie quelquefois à Sisinnios, stratège des Karabisianoï et stratège d'Hellade entre 674 et 684³, mais cela reste problématique. Les deux hommes, qui avaient l'un et l'autre des contacts privilégiés avec les Bulgares, étaient peut-être apparentés, mais la chronologie ne favorise pas vraiment l'hypothèse de leur

¹ Voir l'édition et l'analyse du cadastre de Thèbes par N. SVORONOS, 1959, p. 75 : *Cadast. Thèbes*, A58 : « Démitr(ios) Phalakros, fils de Kôn(stantinos) Rend(akios) » ; *Ibid.*, A64 : « Héléna, épouse de Rend(akios) l'Athéni(en) » ; *Ibid.*, B65 : « Lagos Rendakios (prôto) (spa)th(ar)(ios) » ; *Ibid.*, B78 : « Rendakios, fils de Ger(on)(tas) ».

Les héritiers de Lagos sont contemporains de la copie du cadastre, dans la deuxième moitié du XI^e siècle, Dèmètrios appartient à une génération antérieure, et avant lui on trouve Héléne et son mari, peut-être identique à Kônstantinos, père de Dèmètrios. Pour les autres Rendakioi, voir la liste dressée par I. MAKRI, 1983, p. 109-112. Outre ceux que nous avons déjà rencontrés, on notera les propriétaires de sceaux avec les titres de *prôtospatharios* impérial, *spatharokandidatos* impérial, tous du X^e s. et qui pourraient avoir appartenu au personnage aveuglé en 921 ; un épistolier cité avec sa parentèle c. 975 ; un *kyr* Rendakios au X^e s. ; un Rendakios, *spatharios* impérial et *protovestiaros* du despote Michel III (ZV, n° 279).

² Nicéph., p. 55-56 : « le patrikios Sisinnios, surnommé Rendakios » (p. 57 MANGO) ; Théoph., AM 6211 : « le patrikios Sisinnios, surnommé Rendakis ». Cf. P. YANNOPOULOS, 1991 ; *PmbZ*, I, 4, 2000, s. v. Sisinnios 6714, 6752, 6756, 6757 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Sisinnios 2 & 30. Envoyé comme ambassadeur auprès des Bulgares par Léon III, Sisinnios tenta de profiter de sa mission pour rétablir Anastasios II avec l'aide des Bulgares. Mais ceux-ci, ayant changé d'avis, livrèrent Anastasios à l'empereur ainsi que la tête de Sisinnios.

³ *Mirac. S. Dém.*, II, 5 : « κελεύσαι κατηξίωσε Σισιννίω στρατηγῶ τότε τῶν καράβων ὑπάρχοντι, ἀνδρὶ συνετῶ καὶ τοῖς λόγοις καὶ τοῖς τρόποις, καὶ τῷ θεῷ ἐν ἄπασιν ἀνατεθειμένῳ, ὅπως μετὰ τῶν ὑπ'αὐτὸν ὄντων καραβισιάνων στρατιωτῶν τῇ ἀθλοφοροφυλάκτῳ ταύτῃ εἰσβαλεῖν πόλει, ἐπὶ παραφυλακῇ τοῦ λεχθέντος Μαύρου καὶ τῶν σὺν αὐτῷ προσρυσέντων » (p. 295 LEMERLE). Cf. *PBE*, I, 2000, s. v. Sisinnios 29, 51 (54, 55, 56, 57, 58 ?) = *PmbZ*, I, 4, 2000, s. v. Sisinnios 6714. Cf. aussi W. SEIBT, 1978, p. 194-196 = *PmbZ*, I, 4, 2000, s. v. Sisinnios 6756 : sceau d'un Sisinnios, *patrikios* et *magistros* fin VII^e s. Le sceau est daté des VII^e/VIII^e s. par W. Seibt. Mais si on accepte

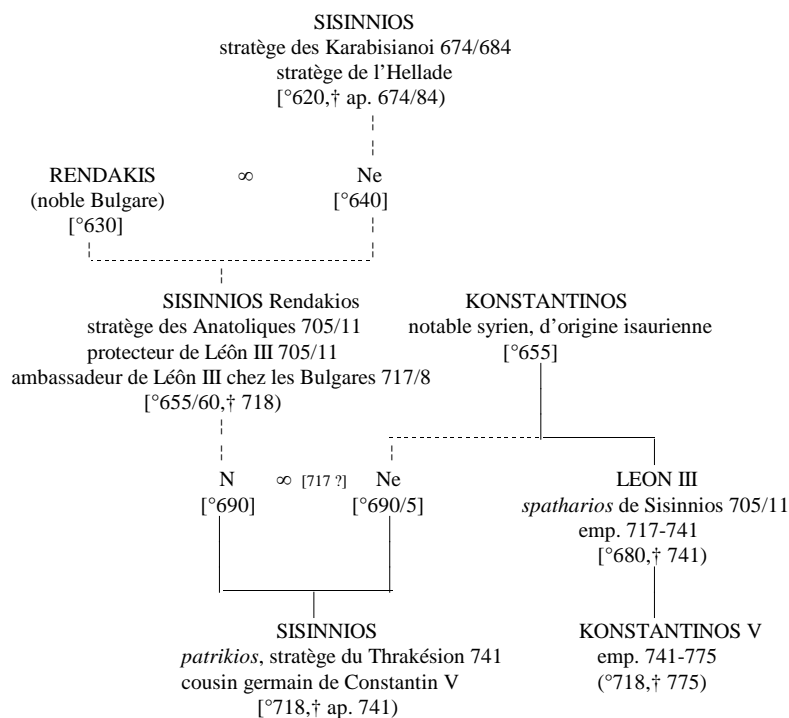
identification¹. Comme l'a fort justement souligné M. Nichanian, l'amiral de la flotte en 674/684 n'était certainement pas un jeune homme mais plutôt un militaire expérimenté, sans doute au terme de sa carrière, tandis que Sisinnios, encore actif et en mission en 717, n'était probablement pas alors un vieillard presque centenaire.

En revanche, compte tenu de sa proximité avec l'empereur, Rendakios peut bien s'identifier² à Sisinnios, stratège des Anatoliques entre 705 et 711, ancien protecteur du futur Léon III³, peut-être grand-père du stratège des Thracésiens Sisinnios, cousin germain de l'empereur Constantin V, petit-fils de Léon III⁴.

Les Rendakioi étaient donc assurément soit des Athéniens, soit – plus probablement – des Péloponnésiens, et même des Spartiates si on les identifie comme les ancêtres paternels de Nikètas. Mais qu'en est-il de leurs origines lointaines ? H. Ditten a soutenu que le nom de Rendakis est bulgare et, conforté par le témoignage de Constantin Porphyrogénète, il considère comme acquis que les Rendakioi étaient de sang bulgare⁵. P. Yannopoulos, tout en concédant que le nom Rendakios est bulgare, persiste à les considérer plutôt comme une famille grecque⁶. Mais, si le nom Rendakios est bulgare, alors très certainement les Rendakioi sont d'ascendance bulgare. Cela ne préjuge pas des alliances qu'ils auraient pu contracter avec des familles de souche locale. Sisinnios Rendakios était certainement le fils d'un Bulgare nommé Rendakis et d'une Grecque, sans doute fille d'un Sisinnios, peut-être le stratège de l'Hellade de 674-684, qui eut des contacts étroits avec les Bulgares. Ce Sisinnios nous est connu en effet essentiellement en raison de son activité dans la lutte de Thessalonique contre les Bulgares et il avait comme subordonné immédiat Mauros, prince bulgare passé à l'Empire⁷.

une date un peu plus récente (Zacos-Veglery proposent le VIII^e s.), une identification avec le grand-père homonyme du patriarche Tarasios est sans doute préférable.

- ¹ H. AHRWEILER, 1966, p. 27-30, identifiait Rendakios à l'amiral, ce que conteste P. YANNOPOULOS, 1991, p. 64-65, sous prétexte que Léon III n'aurait pas privé Constantinople de son amiral lors du siège de 718. Mais l'amiral Sisinnios doit plus probablement être daté entre 674 et 684, et donc l'argument ne tient pas. C'est cela qui m'avait poussé, trop rapidement, à suivre naguère l'identification de H. Ahrweiler : C. SETTIPANI, 2006, p. 185-186.
- ² Sur l'identité entre Rendakios et le stratège des Anatoliques, voir P. YANNOPOULOS, 1991 ; M. NICHANIAN, 2005, p. 514-515.
- ³ *PmbZ*, I, 4, 2000, s. v. Sisinnios 6757. L'identification n'est possible que si l'on place la fonction de Sisinnios durant le second règne de Justinien II, entre 705 et 711, et non durant le premier (685-695).
- ⁴ Cf. C. SETTIPANI, 2006, p. 185-186.
- ⁵ H. DITTEN, 1983, p. 106 sqq., suivi, *e. g.*, par I. ROSCHOW, 1991, p. 101-102.
- ⁶ P. A. YANNOPOULOS, 1972/3 & 1991.
- ⁷ Sur Mauros, voir maintenant M. NICHANIAN, 2005, p. 114.



Quoi qu'il en soit, ce qui est intéressant, c'est que les familles auxquelles Nikètas était allié étaient toutes deux des familles aristocratiques parmi les plus anciennes de Byzance. Le premier Sisinnios Rendakios est un patrice expérimenté déjà en 717. Quant à la famille de Sergeios et de Kôsmas, parents de Nikètas, elle est plus ancienne encore. En ligne masculine, le premier ancêtre connu, le *patrikios* Iôhannès, père du *patrikios* Sisinnios, vivait à la fin du VII^e siècle et, par les femmes, se rattachait à un certain « Tarif » (Tarasios ?), né au début du VII^e siècle et apparenté aux empereurs Maurice et Phocas¹. On considère généralement que les Byzantins du Haut Moyen Âge n'accordaient pas une importance capitale à la naissance et mettaient en exergue leur proximité avec le trône, témoignage d'un renouvellement constant des élites, ce qui interdirait toute notion de profondeur généalogique pour les aristocrates de ces époques. M. Nichanian et moi-même avons montré que cette position devait être revue et, pour le moins, fortement nuancée¹. Trois exemples prouvent que la continuité généalogique n'était pas ignorée à Byzance du V^e au VIII^e siècle :

- une généalogie rédigée au milieu du VII^e siècle donne la filiation détaillée des descendants de l'empereur Valentinien III jusqu'à des contemporains de l'empereur Maurice, à l'aube du VII^e siècle ;

¹ J'ai étudié ailleurs en détail la famille de Photios : C. SETTIPANI, 2006, p. 175-206 ; voir tout récemment P. VARONA CODESO et O. PRIETO DOMINGUEZ, 2013.

- l'empereur Maurice affirmait lui-même descendre de l'empereur romain Marcianus (450-457)²;
- le patrice Tarasios, décédé vers 780, pouvait encore à ce moment dérouler la liste de ses ancêtres depuis les empereurs Maurice et Phokas ;

On constate ainsi que certains au moins parmi les aristocrates byzantins de la fin du VIII^e siècle étaient en mesure d'énumérer leurs ancêtres sans interruption depuis le V^e siècle.

Dans ce contexte, il convient de regarder avec plus de circonspection les revendications de Nikètas, dont la noblesse remontait – on vient de le voir – pour le moins au VII^e siècle³. Ses prétentions à une origine ancienne paraissent ainsi moins ridicules.

Certes, le VII^e siècle, c'est encore loin de la Grèce antique. Mais, pas tant que cela en réalité. On va voir dans les chapitres suivants qu'il y a encore au V^e siècle, et même au début du VI^e siècle des aristocrates athéniens qui se rattachent à de grandes figures de l'Athènes classique, notamment la famille de Nikagoras, archonte en 485, ou celle d'Archiadas, Eupeithios et Diomèdès, philosophes vers 520. Nous sommes alors un siècle à peine avant la naissance de Sisinnios Rendakios, premier ancêtre grec probable du *magistros* Nikètas.

Quant à Sparte, si les dernières généalogies suivies de notables s'arrêtent à la fin du III^e siècle ap. J.-C.⁴, on y trouve encore de loin en loin de grands personnages originaires de cette ville ou y résidant jusqu'au IV^e siècle. Ainsi, une inscription d'époque tétrarchique honore un descendant des Dioscures⁵, dont le nom a malheureusement disparu. A la

¹ Voir en dernier lieu C. SETTIPANI, 2012.

² Voir C. SETTIPANI, 2006, p. 193-200, et surtout D. FEISSEL, 2011, qui ignore malheureusement ma première approche.

³ On ne saurait excuser que Nikètas soit issu, par les femmes, de la famille de Photios, même si sa noblesse paraît provinciale, contrairement à celle de Photios, issu d'une des premières maisons de la capitale. Cela n'a pas empêché Photios de se faire railler pareillement. Pour la famille de Photios, voir un premier essai complet chez C. SETTIPANI, 2006, p. 167-206, et désormais l'étude exhaustive et extrêmement détaillée de P. VARONA CODESO et O. PRIETO DOMINGUEZ, 2013, qui, sur le plan généalogique et chronologique, reprennent l'ensemble de mes conclusions (voir leurs *stemmata*, p. 142-143).

⁴ Voir essentiellement A. J. S. SPAWFORTH, 1985, dont les travaux sont suivis, *e. g.*, par C. SETTIPANI, 2000, p. 496, et plus généralement par A. RIZAKIS & *alii*, *Roman Pelop.*, II.

⁵ *SEG*, XI (1950), 849. Il s'agit d'une inscription mentionnant un « grand prêtre des empereurs, quarante-cinquième descendant des Dioscures, prêtre héréditaire des D(ioscures ?) ». La paléographie est caractéristique de l'époque tétrarchique. La difficulté, c'est que la précision « quarante-cinquième descendant des Dioscures » situe ce personnage à la même génération que les membres de la famille des Memmii qui vivaient vers 200. Voir A. M. WOODWARD, 1929/1930, p. 211-213 et surtout A. J. SPAWFORTH, 1984, p. 280, dont les conclusions sont acceptées dans

génération suivante, sous Constantin, un sophiste nommé Onasimos est citoyen à la fois d'Athènes et de Sparte. Il porte un nom que l'on rencontre souvent dans l'élite spartiate et il pourrait donc se rattacher à quelques grandes familles locales¹. Sa descendance est connue sur plusieurs générations.

Mieux, on a récemment publié une épigramme (mal datée mais peut-être du IV^e siècle ?) honorant une certaine Étéarchis, fille du Messénien Thémisôn et de la Spartiate Timokrateia, fille d'Onasikratès et épouse d'Alkastos, fils d'Héraclès et de Thestia, qui vante son illustre ascendance et celle de son époux, issus tous deux d'Héraclès et des Dioscures² :

Il s'agit certainement de descendants d'une part d'un Aristéas Périklès, petit-fils de Pomponios Alkastos et beau-frère d'une Ioulia Étéarchis, et d'autre part de Sex.

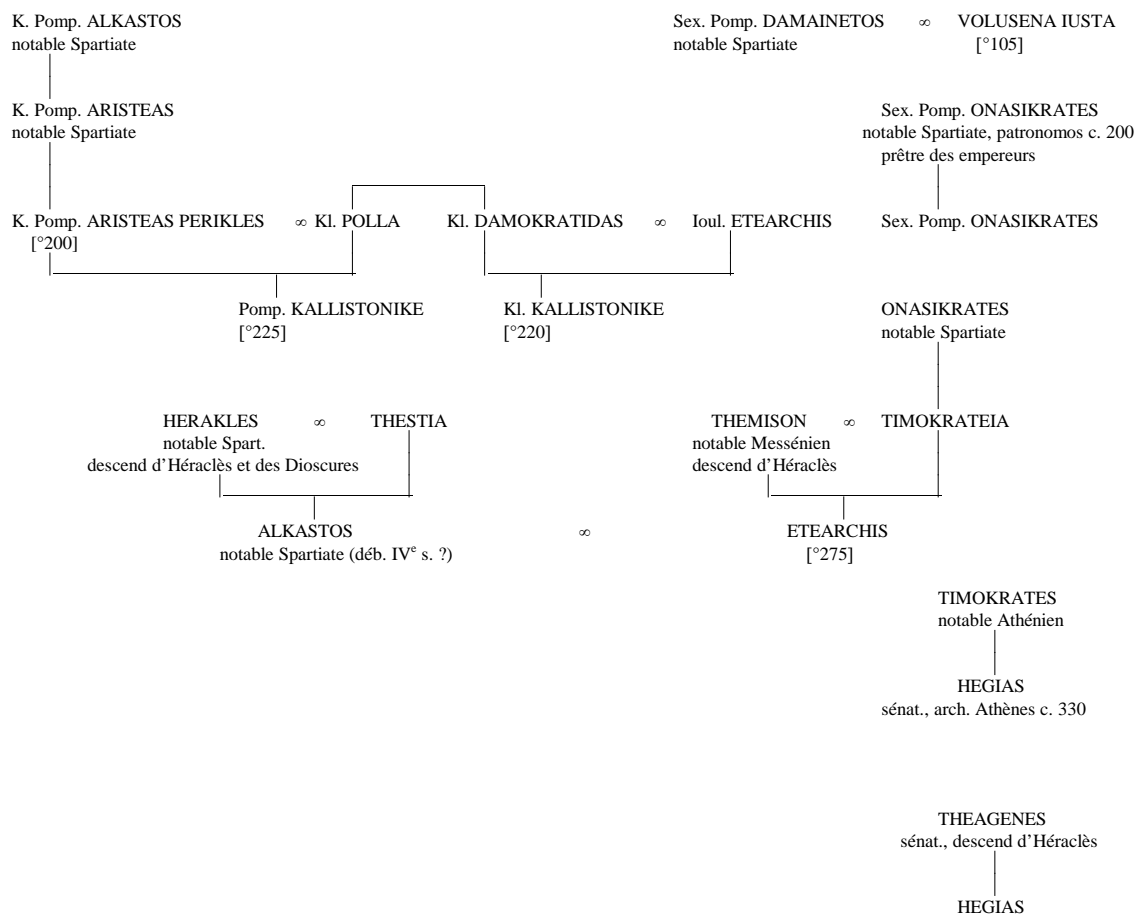
Rom. Pelop., II, p. 412-413. On notera, comme le fait remarquer A. M. Woodward, que la rencontre de la grande-prêtrise des empereurs associée à la descendance des Dioscures est très rare à Sparte. L'une des deux seules familles où on la trouve est celle des Iulii Euryclii qui présentent la particularité d'avoir une numérotation de leur descendance depuis les Dioscures sensiblement décalée par rapport à celle des Memmii : K. Ioulios Euryklès, qui vivait sous Hadrien, n'est que le trente-sixième descendant des Dioscures. Dans cette généalogie, un quarante-cinquième descendant des Dioscures pourrait bien être contemporain des tétrarques. Certes, on considère généralement que K. Ioulios Euryklès est le dernier de sa lignée. C'est assurément exact en ligne directe. Mais il faut nuancer. On sait désormais qu'il avait un jeune homonyme, géronte vers 160/5 (*Rom. Pelop.*, II, LAC 460) qui avait épousé une Pomponia, fille de Pomponios Alkastos (successeur de K. Ioulios Euryklès comme grand-prêtre des empereurs), dont il eut au moins un fils, K. Ioulios Ariôn (*Rom. Pelop.*, II, LAC 425, qui mêle apparemment deux individus distincts : A. J. SPAWFORTH, 1992, p. 116, 161). Un descendant de cette branche pouvait donc être au IV^e siècle le quarante-cinquième rejeton des Dioscures.

¹ Voir *infra*, p. 253.

² *SEG*, XLVII (1997), 416 ; XLIX (1999), 435 ; P. THEMELIS, 1999, p. 50. Cf. A. RIZAKIS & alii, *Rom. Pel.*, II, s. v. Ioulia Etearchis, p. 243. Les éditeurs datent cette inscription du V^e siècle et l'ont publiée au milieu d'autres inscriptions chrétiennes. Mais D. FEISSEL, *Bull. ép.* 2004, 513 (= *SEG*, LIII (2003), 405), constate avec raison que cette épigramme n'a rien de chrétien et la place donc au III^e s., lorsque sont attestés des homonymes des personnes qui y sont mentionnées. C. FLÄMIG, 2007, n° 79, p. 179-180, est hésitante en raison du manque de renseignements précis à propos du contexte archéologique et de l'occupation des tombes sur une longue durée. Elle reconnaît que la paléographie est du IV^e/V^e siècle, mais souligne qu'on a trouvé au même endroit une monnaie de cuivre de la première moitié du III^e siècle. On peut donc considérer que l'inscription doit dater entre ces deux extrêmes. Il me semble que l'on doit prendre un juste milieu. Même si la tombe est occupée depuis le III^e siècle, pour les personnages concernés, c'est la datation de l'inscription qui compte. Toutefois, le critère paléographique n'est jamais absolument précis, et donc le IV^e/V^e siècle peut bien vouloir dire le IV^e siècle, moins probablement le III^e siècle. En outre, il est impossible de replacer au III^e siècle ou avant les personnages de l'épigramme, dans la mesure où leurs liens de parenté ne s'accordent pas avec la généalogie, bien connue, de leurs homonymes. Il s'agit donc vraisemblablement de descendants de ceux-ci. Étéarchis, petite-fille d'un Onasikratès, pourrait descendre d'une union entre les familles de Sex. Pompeios Onasikratès et de Ti. Klaudios Pratolaos Damokratidas, époux de Ioulia Étéarchis, union supposée sur d'autres critères par K. M. T. CHRIMES, 1949, p. 471-474 et qui aurait eu lieu au début du III^e s. Cela permettrait de placer vers 275 la naissance d'Étéarchis et donc de dater son épigramme de la première moitié du IV^e siècle. Certes, Ioulia Étéarchis peut être une ascendante plus lointaine, auquel cas on descendra d'autant la date de l'épigramme dans le cours du IV^e siècle.

Pompeios Eudamos, fils de Pompeios Onasikratès, qui vivaient tous dans la deuxième moitié du III^e siècle, eux aussi descendants d'Héraclès et des Dioscures.

T. Statil. TIMOKRATES



Malheureusement, le fossé profond mais moins important qu'on n'aurait pu le croire *a priori*, reste infranchissable. Les prosopographies reconstituables de ces deux cités sont tellement misérables durant cet intervalle, entre le V^e et le VIII^e siècle, qu'elles ne permettent d'ouvrir aucune piste de recherche¹.

¹ Pour Sparte, on ne connaît que les noms de quelques évêques (en dernier lieu : E. KISLINGER, 2007) : Théodosios (681) ; Théodôros (IX^e / X^e s.) ; Iôhannès (*PmbZ*, I, 3195 : déb. IX^e s.) ; Pythanos (*PmbZ*, I, 6263 : déb./mil. IX^e s.) ; Eirénaïos (*PmbZ*, I, 1431 : mil. IX^e s.) ; Basileios (...867...) ; Théoklètès (...869...) ; Basileios II ; Antônios (879/880) ; Eustathios ; Léontios ; Iôhannès ; Théopemptos (X^e/XI^e s.) ; Théodosios. Autant dire rien.

Pour Athènes, là aussi une liste (incomplète) d'évêques (voir *supra*, p. 211, n. 3) : Théophylaktos (mil. VII^e s.) ; Iôhannès († 681) ; Andréas († 693) ; Marinos († 704) ; Iôhannès († 713) ; Théodôros (déb. VIII^e s.) ; Iôhannès († 819) ; Germanos (819-841) ; Sabas (...879-913) et une poignée de dignitaires : Gislenus (c. 650) ??? ; Stéphanos, *dioikeitès* (VIII^e s.) ; Kônstantinos, curateur impérial fin VIII^e s. ; Stéphanos, *spatharios* impérial et archonte (VIII^e/IX^e s.) ; Thomas, *droungarios* (mil. VIII^e/mil. IX^e s.) ; Nikêtas, archonte et stratôr impérial (IX^e s.) ; Sisinnios, *proèdros* (IX^e/X^e s.).

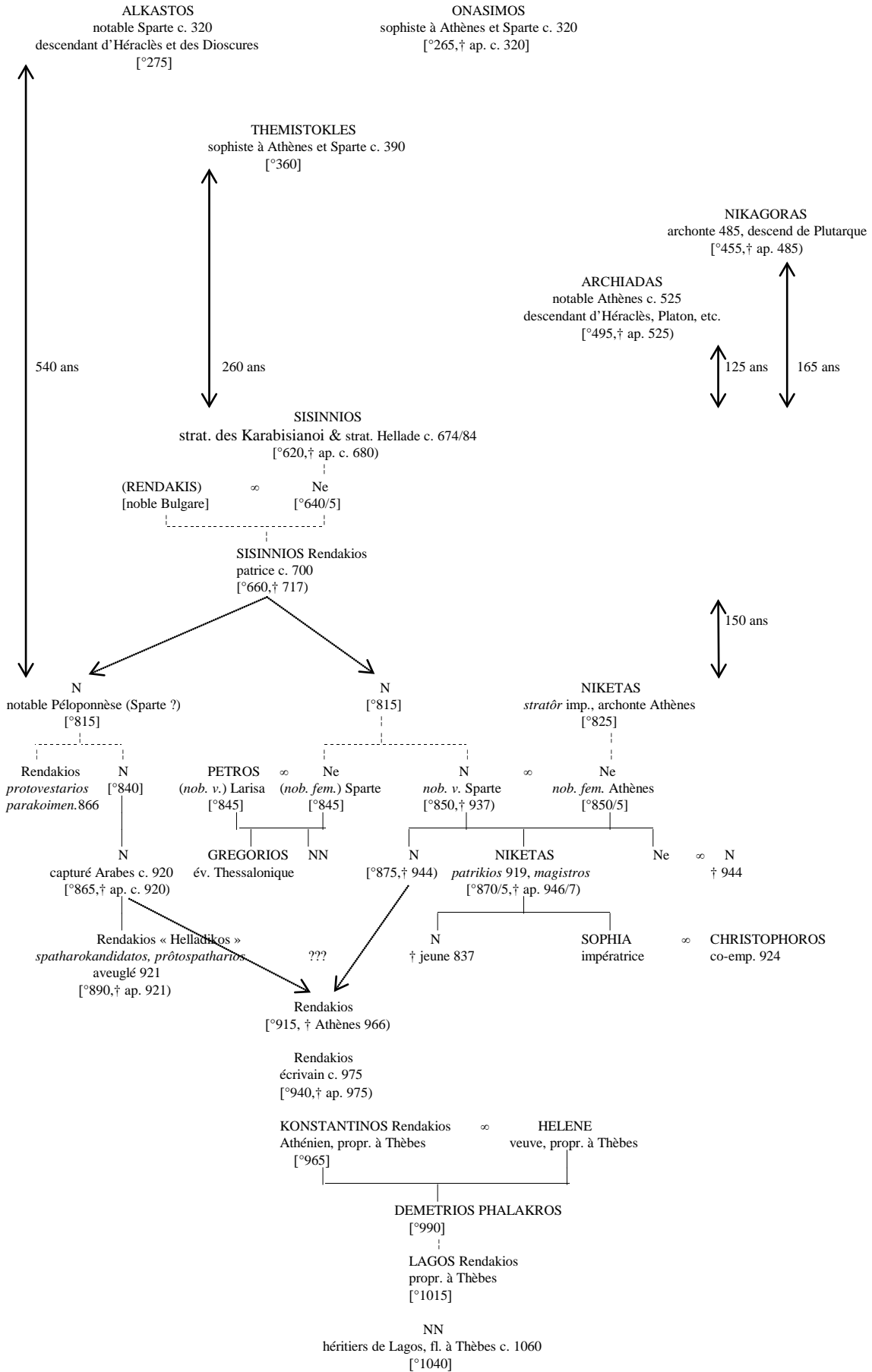
Pour Athènes, on a vu que l'existence d'une élite stable du VI^e au VIII^e siècle semble assurée. Et puisque certaines familles aristocratiques ont pu se perpétuer à Athènes à la haute époque byzantine durant les VII^e et VIII^e siècles, il n'est pas exclu que la mère de Nikètas ait appartenu à l'une d'entre elles. En poussant les hypothèses jusqu'au bout, on notera que l'on trouve vers 850/950 à Athènes un certain Nikètas, *stratôr* impérial qui porte en outre le titre d'archonte¹. Même si le titre est fréquent à Byzance, son emploi dans ce contexte fait peut-être référence au vieux titre athénien et pourrait être rapproché des prétentions archaïsantes du *magistros* Nikètas, éventuel descendant de son homonyme. hiatus

Dans le tableau ci-dessous, je ne cherche pas à suggérer que Nikètas descendait d'Alkastos ou d'Onasimos de Sparte ni d'Archiadas ou de Nikagoras d'Athènes, mais simplement à montrer l'étendue de l'*hiatus* réel entre Nikètas et les dernières générations attestées des familles aristocratiques à Sparte et Athènes.

Si la famille de Nikètas est bien celle de Sisinnios Rentakios, et qu'on considère qu'elle pouvait justifier de son ascendance au moins à partir du moment où vivait ce Sisinnios ou son aïeul homonyme, tous deux ayant exercé des fonctions extrêmement importantes à la cour impériale, on constate que les périodes non documentées depuis la disparition (à nos yeux) des élites athéniennes ne dépassent guère ce que l'on attend de la mémoire d'un aristocrate, à savoir un siècle et demi environ. La distance est plus importante à Sparte, certes, mais on peut croire qu'en réalité ses élites sont restées aussi stables que celles d'Athènes jusqu'au début du VI^e siècle au moins.

Enfin, l'impératrice Irène et sa famille (*infra*, p. 229 sqq. : son père Pardos (?), son beau-frère Kônstantinos Sérantapèchos, son neveu Théophylaktos, sa parente l'impératrice Théophanô).

¹ K. M. KONSTANTIPOULOS, 1917, sceau du IX^e ou du X^e siècle trouvé à Athènes : Νηκίτα βασιλικῶ στρατόρι καὶ ἀρχοντι. Voir *PBE*, I, 2000, s. v. Niketas 82.



21 L'impératrice Irène

L'une des plus fameuses impératrices byzantines, la plus célèbre après Théodora, est incontestablement Irène, qui, fait inouï, régna seule, comme *basileus* « empereur », à la fin du VIII^e siècle, à l'époque où Charlemagne asseyait, lui, son pouvoir en Occident¹.

Pourtant, même pour un personnage aussi connu, cela ne doit guère nous surprendre, on ignore pratiquement tout des origines d'Irène (Eirènè), y compris le nom de son père².

Les chroniqueurs nous apprennent que le 1^{er} novembre 769 Constantin V fit venir à Byzance pour y épouser son fils Léôn (futur Léon IV) une jeune fille nommée Irène, originaire d'Athènes, et que les noces eurent lieu le 17 décembre³.

Mais point de détail complémentaire⁴. Ni père, ni mère, pas plus que de frères ne sont nommés. La raison est certainement, comme elle nous l'apprend elle-même, qu'Irène était orpheline⁵. Pour le reste, on en est réduit aux conjectures. Il est fort heureusement possible d'en faire, dont certaines de façon assez assurée.

A) Les origines et les parents d'Irène

On commencera par son milieu social. L'ensemble des historiens modernes s'accordent à dire qu'Irène appartenait à un excellent milieu⁶. Cela se déduit, non des quelques parents que l'on trouve ensuite pourvus de bonnes situations, et qu'elle a bien pu ne pourvoir qu'après être devenue impératrice, mais tout simplement de son choix comme fiancée du prince héritier. Toute l'histoire dynastique de Byzance, et celle de Constantin V en particulier, montre que le souverain se marie, lorsqu'il ne s'agit pas d'une princesse étrangère, à une femme issue de l'aristocratie, soit celle de la capitale, la plus prestigieuse, soit, et c'est le cas ici, venue de province. Mais, toute provinciale qu'elle était, Irène était assurément une aristocrate et on n'aurait pas été la chercher sans

¹ Pour l'histoire d'Irène, on peut renvoyer, en français à D. BARBE, 1990, en anglais à L. GARLAND, 2001 et en allemand à J. LILIE, 1996.

² Notre source presque unique d'information est la sèche chronique de Théophane. La *Vie d'Irène*, inédite, ne fait que démarquer celui-ci (W. TREADGOLD, 1982).

³ Nik., 77 (p. 9-12) ; Théoph., AM 6261, p. 444.

⁴ Voir, par exemple, J. LILIE, 1996, p. 35.

⁵ Théoph., AM 6295 : « Irène ... dit 'ayant été laissée comme une orpheline' ». Sur ce point, voir, par exemple, F. GREGOROVIVUS, I, 1889, p. 125 ; C. DIEHL, I, 1939, p. 78 ; W. TREADGOLD, 1988, p. 393, n. 1 ; J. LILIE, 1996, p. 35-36.

⁶ Voir F. GREGOROVIVUS, I, 1889, p. 126. Il a été suivi par l'ensemble des historiens. R. JENKINS, 1966, p. 90 : « daughter of a noble family of Athens » ; M. HERLONG, 1986, p. 40 : « probably (her parents) were wealthy and involved in government and army service » ; W. TREADGOLD, 1988, p. 5 : « her family ... a distinguished one for Athens ... » ; D. BARBE, 1990, p. 65-66 : « noblesse locale ... (une) fille de l'aristocratie » ; J. HERRIN, 1995, p. 66 : « daughter of the important ... »

cela¹. D. Barbe a voulu préciser en supposant qu'Irène tenait à la fois à l'ancienne aristocratie, conservatrice et iconophile, par sa mère, et à la nouvelle aristocratie, celle des fonctionnaires impériaux, par son père². Mais en vérité on ne sait rien de tout cela. A tout prendre, c'est d'ailleurs plutôt aux vieilles familles aristocratiques qu'il faut rattacher Irène. S'il s'était agi de prendre la fille d'un de ses nouveaux cadres, Constantin n'avait pas besoin d'aller si loin, il lui suffisait de se servir à Constantinople. Tandis que son choix d'une Athénienne montre la volonté de s'attacher cette frange des élites qui lui oppose la plus grande résistance dans sa politique iconoclaste, l'ancienne aristocratie provinciale³.

Irène, peut-être nommée Athénaïs à l'origine⁴, est sans doute née vers 750/4⁵, un peu plus jeune que son fiancé, né en 750, mais en âge de lui donner aussitôt, le 14 janvier 771, un héritier (le futur Constantin VI).

Voilà pour les généralités. Dans le détail maintenant, on ne peut apporter que peu de choses.

Deux auteurs⁶ ont récemment reconnu, de façon indépendante semble-t-il, le nom du père d'Irène au détour d'une phrase trouvée dans une chronique généralement de bon aloi. La *Chronique de Bruxelles*, en parlant de l'impératrice dit que le moine Symbatios

family » ; L. GARLAND, 1999, p. 73 : « she was member of ... (a) family which must have been of political significance » ; M. NICHANIAN, 2005, p. 591 : « une famille bien vue du régime ».

¹ Voir sur cette question le parfait exposé de D. BARBE, 1990, p. 64-67.

² D. BARBE, 1990, p. 66-67.

³ Ainsi, R. JENKINS, 1966, p. 90. J. HERRIN, 1995, p. 66, rappelle qu'en règle générale, les empereurs prenaient des femmes de l'aristocratie impériale pour s'assurer le soutien de celle-ci et que tel fut certainement le cas pour Irène. Curieusement, L. GARLAND, 1999, p. 73, écrit qu'on n'a pas d'explication rationnelle à ce choix et qu'au moins on est assuré que le contexte religieux n'a pas joué. C'est tout le contraire en vérité. Le même auteur rappelle (p. 257, n. 2) l'opinion de J. Herrin.

⁴ F. GREGOROVIVUS, I, 1889, p. 126, qui note que, selon Zonaras, III, p. 353, c'est Constantin V qui donna à la jeune femme le nom d'Irène. De façon indépendante, R. JENKINS, 1966, p. 90, suppose que le nom d'Irène (« la paix ») ne lui fut donné qu'à son arrivée à Byzance, comme heureux présage (et aussi parce que c'était ce même nom qu'on avait donné à la mère du prince Léôn, première épouse de Constantin V). Voir aussi D. BARBE, 1990, p. 69, n. 1. Quant à son nom original, F. Gregorovius le trouve dans la liste des impératrices dressée dans le *Chronographikon syntomon* de Nicéphore. On y rencontre l'expression Ειρήνη ἢ Ἀθηναία (p. 105 De BOOR), qu'Anastase le bibliothécaire (p. 47 De BOOR) rend sobrement par *Heirene Athenaea* et que G. DINDORF, 1829, p. 757, traduit normalement par *Irene Atheniensis*, Irène l'Athénienne. F. Gregorovius préfère lire Ειρήνη ἢ Ἀθηναία, c'est-à-dire « Irène ou Athénaia ». Athénaia (ou plutôt Athénaïs, nom courant, tandis qu'Athénaia n'est pas attesté) serait son véritable nom.

⁵ F. GREGOROVIVUS, I, 1889, p. 125 : 752 ; M. HERLONG, 1986, p. 40 : 750/4 ; *ODB*, II, 1991, s. v. Irene, p. 1008 : 752 ; L. GARLAND, 1999, p. 73 : 750/5.

⁶ M. HERLONG, 1986, p. 40 & M. NICHANIAN, 2005, p. 591.

l'invectiva en la nommant : « Παρδοῦ ἢ καὶ Εἰρήνη »¹, ce qui peut se comprendre aussi bien comme « la fille du léopard, ou Irène » que comme « la fille de Pardos, ou Irène ». Or, dans le même temps, le moine traitait le patriarche Tarasios de « Taraxios », ce qui signifie « trublion ». Il est donc clair que, dans le cas d'Irène aussi, il usait d'un jeu de mots et que l'allusion à Pardos doit être comprise dans son double sens : l'impératrice était à la fois une tigresse, comme on dirait en français, et la fille d'un Pardos². M. Nichanian a insisté sur le caractère atypique de ce nom, éloigné des noms théophores ou chrétiens presque exclusivement utilisés alors par l'aristocratie, mais qui semble davantage prisé par la noblesse grecque. Un Pardos est *hypatos* et *kommerkiarios* de Thessalonique au IX^e ou X^e siècle³ ; deux autres sont cités en Thrace entre le VII^e et le IX^e siècle⁴. Surtout, un Pardos est stratège du Péloponnèse au début du IX^e siècle⁵, peut-être identique à Pardos, patrice et domestique des scholes à la fin du IX^e siècle⁶. Le cadastre de Thèbes montre que les Pardoï sont une famille de l'Hellade, apparentée à différentes familles de Grèce, dont les Rendakioi d'Athènes⁷.

Par ailleurs, quelques parents de l'impératrice sont connus. J. Lilie en a dressé la courte liste⁸ :

- Nikètas Monomachos, *patrikios* et stratège de Sicile, parent (*syngénès*) d'Irène dont il fut le représentant (*ek prosôpou*) au concile de Nicée en 787⁹ ;
- Une cousine germaine (*exadelphè*)¹⁰ épousa en 777 le khan bulgare Télérig, réfugié à Byzance où il reçut le nom de Théophylaktos et le titre de *patrikios*¹ ;

¹ *Chron. Brux.*, p. 32, l. 10. Voir aussi Skylitzès, *Léon Arm.*, c. 2 (p. 16 CHEYNET-FLUSIN = p. 16-17 WORTLEY): « l'impératrice Irène et le patriarche Tarasios que cet abominable appelait l'une, Irène, un léopard, et l'autre, l'immortel patriarche, Taraxios, c'est-à-dire Trublion ».

² Voir aussi J.-C. CHEYNET, 2004, *ad Skyl.*, p. 16, n. 7 et C. SETTIPANI, 2006, p. 75, n. 3.

³ *PBE*, I, 2001, s. v. Pardos 2.

⁴ *PBE*, I, 2001, s. v. Pardos 3 & 4.

⁵ *PBE*, I, 2001, s. v. Pardos 10 ; *PmbZ*, I, 3, 2001, s. v. Pardos 5728.

⁶ J.-C. CHEYNET, 2007, p. 155, n. 48.

⁷ Voir N. SVORONOS, 1959, p. 70 et J.-C. CHEYNET, 2007, p. 154-155.

⁸ J. LILIE, 1996, p. 37-38, repris par *PmbZ*, I, 1, 1999, s. v. Eirene 1439, p. 457.

⁹ *PmbZ*, I, 3, 2000, s. v. Niketas 5424 + 5430 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Niketas 160 + 34 + 35.

¹⁰ Comme ἀνεψιός, le mot ἐξαδέλφη peut signifier aussi bien nièce que cousine : D. NICOL, 1984, p. 61-62 ; D. TURNER, 1990, p. 177, n. 34. Les historiens sont donc partagés : I. ROSCHOW, 1991, p. 222 ; J. LILIE, 1996, p. 37 ; *PmbZ*, I, 1, 1999, s. v. Eirene 1439, p. 457, préfèrent comprendre « nièce ». Mais P. SPECK, 1978, p. 96 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Anonyma 10 ; M. NICHANIAN, 2005, p. 756, n° 140, traduisent « cousine ». En réalité, il semble bien que le sens « cousin » s'était imposé à Byzance à partir du VIII^e siècle : *Ecloga 741*, §2 ; Génèsios, II, 3, p. 25 ; Const. Porph., *DAI*, 46, p. 217 ; *Synax. Cp.*, col. 884. Dans le cas présent, il paraît que Théophane a plutôt utilisé le mot *anepsios* pour désigner le neveu et gardé *exadelphos* pour le cousin germain.

- Une parente (*prosgénè*), nommée Théophanô et originaire d'Athènes, fut mariée en décembre 807, à Staurakios², éphémère empereur en 811. Après la mort de celui-ci, elle et ses proches parents (non précisés hélas) furent richement dotés par Michael I^{er} et elle se retira au couvent *Ta Hébraika* qu'elle avait fondé³ ;
- Un neveu (*anepsios*)⁴, le *spatharios* Théophylaktos Sérantapèchos⁵, qu'Irène délégua en 799 à Athènes auprès de son père, le *patrikios* Kônstantinos, apparemment stratège de l'Hellade⁶. Il était probablement frère de Léôn Sérantapèchos, qui participa en décembre 802 au complot qui renversa Irène et porta Nikèphoros I^{er} sur le trône⁷.

B) Les Sérantapèchoi

Une seule grande famille est donc formellement identifiée dans la proximité familiale d'Irène, celle des Sérantapèchoi (ou Tessarakontapèchoi)⁸. Comme Théophylaktos Sérantapèchos est le neveu d'Irène, c'est donc que le père de celui-ci, Kônstantinos Sérantapèchos, est le frère ou le beau-frère d'Irène. Plusieurs auteurs ont admis, sans

¹ Théoph., *AM* 6269, p. 451 : καὶ ἐποίησεν αὐτὸν πατρίκιον ζεύξας αὐτῶ καὶ τὴν γυναικὸς αὐτοῦ Εἰρήνης ἑξαδέλφην (« [Télérig vint à Byzance] où il reçut le titre de patrice et obtint en mariage la cousine d'Irène »). Voir I. ROCHOW, 1991, p. 222 ; J. LILIE, 1996, p. 37. Télérig a été roi des Bulgares de 772/3 à 777 ; son nom byzantin nous est révélé par un sceau (ZV, n° 3188 : τω σω - δουλω - + Τελ - ερυγ Θε - οφυλακ - τω πατρ - ικιῶ). voir *PBE*, I, 2000, s. v. Teleryg ; *PmbZ*, I, 4, 2001, s. v. Telerig 7243, p. 321-322 ; M. NICHANIAN, 2005, p. 756, n° 140.

² Théoph., *AM* 6300, p. 483 : Θεοφανῶ τὴν Ἀθηναίαν, προσγενὴ τῆς μακαρίας Εἰρήνης (« Théophanô d'Athènes, parente de la bienheureuse Irène »).

³ Théoph., *AM* 6304, p. 494 ; Zon., XV, 17, 4. Voir J. LILIE, 1996, p. 38 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Theophano 1 ; *PmbZ*, I, 4, 2001, s. v. Theophano 8163.

⁴ Il y a une petite ambiguïté dans ce cas puisque le mot ἀνεψιός, comme on vient de le voir, peut signifier « cousin » ou « neveu ». Certains auteurs hésitent ou choisissent plutôt le sens de cousin (ainsi, W. TREADGOLD, 1988, p. 393, n. 1 ; p. 112-113 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Theophylaktos 8). Mais à l'époque considérée, le mot n'est plus guère employé que dans le sens de neveu, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de tergiverser. Voir M. NICHANIAN, 2005, p. 622, n. 110.

⁵ Théoph., *AM* 6291, p. 474 : βασίλισσα Εἰρήνη ἀποστέλλει πρὸς τὸν πατρίκιον Κωνσταντῖνον τὸν Σεραντάπηχον Θεοφύλακτον, τὸν υἱὸν αὐτοῦ, σπαθάριον ὄντα καὶ ἀνεψιὸν αὐτῆς (« L'impératrice Irène envoya au patrice Kônstantinos Sérantapèchos Théophylaktos, son fils, *spatharios*, et son propre neveu »). Cf. J. LILIE, 1996, p. 37 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Theophylaktos 8 ; *PmbZ*, I, 4, 2001, s. v. Theophylaktos 8316.

⁶ Théoph., *AM* 6291. Cf. J. LILIE, 1996, p. 37-38 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Konstantinos 15 ; *PmbZ*, I, 2, 2000, s. v. Konstantinos 3870.

⁷ Théoph., *AM* 6295, p. 476 : Λέων πατρίκιος ὁ Σεραντάπηχος. Voir J. LILIE, 1996, p. 38 ; *PBE*, I, 2000, s. v. Konstantinos 13 ; *PmbZ*, I, 2, 2000, s. v. Leon 4406. Le même personnage est désigné comme Tessarakontapèchys par Léon Gramm., p. 200 ou Tessarakontapèchos par Kédr., II, 29. C'est parce que les noms Sérantapèchos et Tessarakontapèchos étaient interchangeables : voir la bibliographie sur ce point chez C. SETTIPANI, 2006, p. 74, n. 2.

⁸ Sur cette famille, voir J.-C. CHEYNET-D. THEODORIDIS, 2010, p. 190.

s'en justifier davantage¹ ou en argumentant², qu'il était son frère et donc qu'Irène appartenait à la famille des Sérantapèchos. Mais je suis plutôt de l'avis, avec quelques autres³, que Théophane se serait exprimé autrement dans ce cas, et donc que Kônstantinos est plutôt son beau-frère.

Le stratège Kônstantinos résidait à Athènes lorsqu'Irène lui envoya un message en 799, ce qui ne prouve pas qu'il y était propriétaire, puisque cela pouvait être une résidence officielle. Cela renforce quand même la possibilité d'un lien avec cette ville. Il est donc probable, comme on l'admet quelquefois, que sa famille ait appartenu à l'aristocratie athénienne.

Kônstantinos Sérantapèchos (ou Tessarakontapèchos) était vraisemblablement le petit-fils de Béser Sérantapèchos ou Tessarakontapèchys, connu aussi bien par les sources arabes que grecques. Sa légende a été obscurcie à loisir par les écrivains iconodoules dans la mesure où il fut l'un des promoteurs de l'iconoclasme. Sous le nom de Tessarakontapèchys ou de Sérantapèchos, on en a fait un magicien, un Arabe ou un Juif et un traître de la pire espèce. En réalité, à partir des documents les plus anciens, on peut reconstruire ainsi sa carrière : fils de patrice et né vers 690, Béser fut enlevé tout jeune par les Arabes qui lui donnèrent un nouveau nom (Beshir, qu'il conserva ensuite de sorte que son nom d'origine s'est perdu) et le convertirent de force à l'Islam. Mais, en 717, il abjura et retourna vers l'empereur byzantin qui le combla d'honneurs. Il apparût ensuite comme l'un des principaux généraux de Constantin V et sa mort, dès le début du conflit entre ce dernier et le prétendant Artavazd en 742, fut très certainement préjudiciable à l'empereur⁴.

On ne connaît pas la génération intermédiaire entre Béser et Kônstantinos. Il serait tentant d'y voir David *kata ton* Béser, comte de l'Opsikion, impliqué dans le complot de

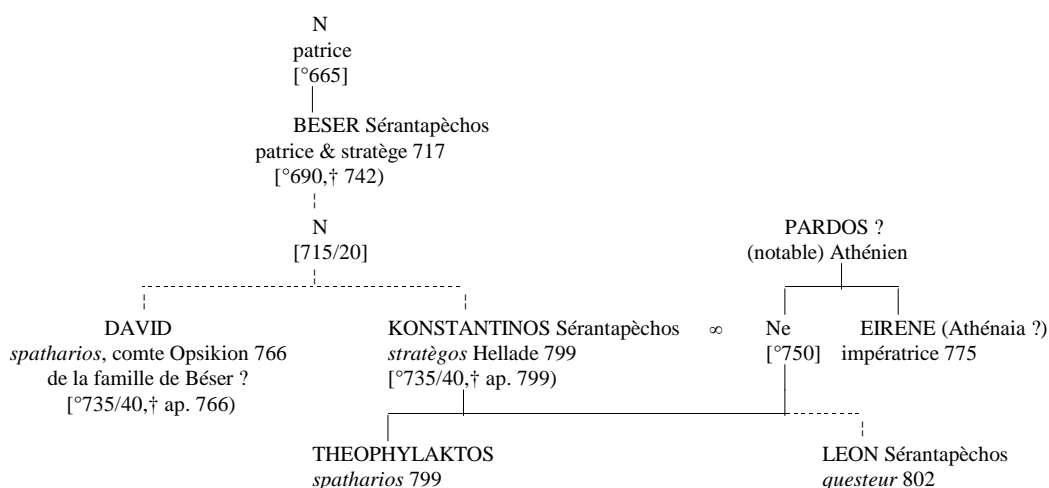
¹ Ainsi, J. HERRIN, 1995, p. 66 et (à sa suite ?) L. GARLAND, 1999, p. 73, qui admettent la chose comme un fait établi. Dans la version longue de son article (publiée sur internet en 2002), L. Garland commet en outre une confusion en faisant de Kônstantinos l'oncle d'Irène et de Théophylaktos, fils de celui-ci, le neveu d'Irène. En vérité, soit on considère que Théophylaktos, *anepsios* d'Irène, est son cousin, et alors en effet Kônstantinos est son oncle, soit on considère qu'il est son neveu, et Kônstantinos est son frère ou beau-frère.

² M. NICHANIAN, 2005, n. 622, n. 112, met sur le compte de la falsification iconodoule de l'histoire byzantine le silence des sources à propos de l'appartenance d'Irène à un lignage iconoclaste.

³ Ainsi, D. BARBE, 1990, p. 67, n. 1 ; J. LILIE, 1996, p. 37, n. 9 ; *PmbZ*, I, 1, 1999, s. v. Eirene 1439, p. 457 ; *Id.*, II ; s. v. Konstantinos 3870A ; M. NICHANIAN, 2005, p. 753, n° 35.

⁴ Voir la bibliographie moderne et les principales sources chez C. SETTIPANI, 2006, p. 74-75, n. 4, notamment A. A. VASILIEV, 1956, et S. H. GRIFFITH, 1990.

766¹. La formule *kata ton* serait en effet utilisée, selon E. Patlagean, pour marquer une relation fils/père². Mais, d'une part, cette tournure désigne plutôt un membre de la *familia* au sens large et dans le cas d'un parent, elle concerne alors une parenté un peu plus éloignée. D'autre part, M. NICHANIAN a montré par une fine analyse des titres et de l'ordre des conjurés de 766 que David devait être alors un homme relativement jeune en début de carrière³. Il serait donc contemporain en fait, et donc frère ou cousin germain, de Kônstantinos, qui avait déjà un fils adulte en 799 :



C) Les Monomachoi

Le cas des derniers parents possibles d'Irène, les Monomachoi, est plus complexe. La Vie de Nikètas Monomachos, d'abord rédigée par son neveu et homonyme, a été transcrite un peu plus tard par un moine de son monastère. Mais même cette seconde Vie n'est plus connue que par des extraits ou des résumés. Le résumé le plus long présente Nikètas comme un Paphlagonien de famille aristocratique, descendant de l'impératrice Théodôra, ce qui est manifestement impossible puisque Nikètas était antérieur de deux générations à celle-ci. Or, deux extraits indépendants de la Vie donnent Nikètas comme parent de l'impératrice Irène. Les historiens préfèrent en général cette dernière version dans la mesure où elle est cohérente avec la chronologie,

¹ Théoph., *AM* 6257 : Δαβίδ σπαθάριος κατὰ τὸν Βησῆρ καὶ κόμης τοῦ Ὀψικίου (« le *spatharios* David, de la famille de Bèsèr, comte de l'Opsikion »). Voir *PBE*, I, 2000, s. v. David 1 ; *PmbZ*, I, 1, 1999, s. v. David 1258 et surtout M. NICHANIAN, 2005, p. 262-264.

² E. PATLAGEAN, 1984, p. 33.

³ M. NICHANIAN, 2005, p. 262.

avec la faveur dont jouit Nikètas à la cour d'Irène, et enfin parce qu'elle est transmise par deux témoins indépendants¹.

Pour autant, les deux parentés ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Dans la mesure où nous n'avons plus qu'un résumé de la Vie originale, rien n'interdit de penser que celle-ci faisait état des deux parentés. On a vu les arguments qui permettent de penser que celle avec Irène était authentique. Mais le lien avec Théodôra n'est pas moins fort, et a été retenu par d'autres historiens². La difficulté est facile à lever si l'on admet que l'auteur du résumé a commis une confusion : Nikètas était donné à l'origine comme l'ascendant de Théodôra, non son descendant, à moins qu'une simple erreur textuelle ne soit en cause : *progonos* pour *apogonos*. Par ailleurs, Théodôra, tout comme Nikètas était originaire d'une famille appartenant à l'aristocratie de Paphlagonie où l'on retrouve les noms de Nikètas et Anna. Enfin, il est possible d'identifier Nikètas à un parent de Théodore Studite, lui-même apparenté à Théodôra³.

De quelle façon Nikètas était-il lié à Irène ? D. Papachryssantou avoue notre ignorance et renonce à en chercher l'explication⁴. Ce n'est vraisemblablement pas du côté des ancêtres paternels de Nikètas, des Paphlagoniens, qu'il faut chercher. Sa mère Anna en revanche pourrait, si mes hypothèses sur ce point sont fondées, être issue d'une grande famille de la capitale, celle de Théodôros Stoudites, dont la tante maternelle s'appelait Anna⁵ et qui était le parent d'un *patrikios* nommé Nikètas⁶, qu'il est possible, même si ce n'est pas absolument nécessaire, d'identifier à Nikètas Monomachos⁷ :

¹ Voir, par exemple, D. PAPACHRYSSANTOU, 1968, p. 313, n. 24 ; J. SIGNES CODONER, 1995, p. 380 ; *PmbZ*, I, 3, 2000, s. v. Niketas 5024.

² Voir, par exemple, W. TREADGOLD, 1988, p. 432, n. 374 ; M. HERLONG, 1986, p. 113.

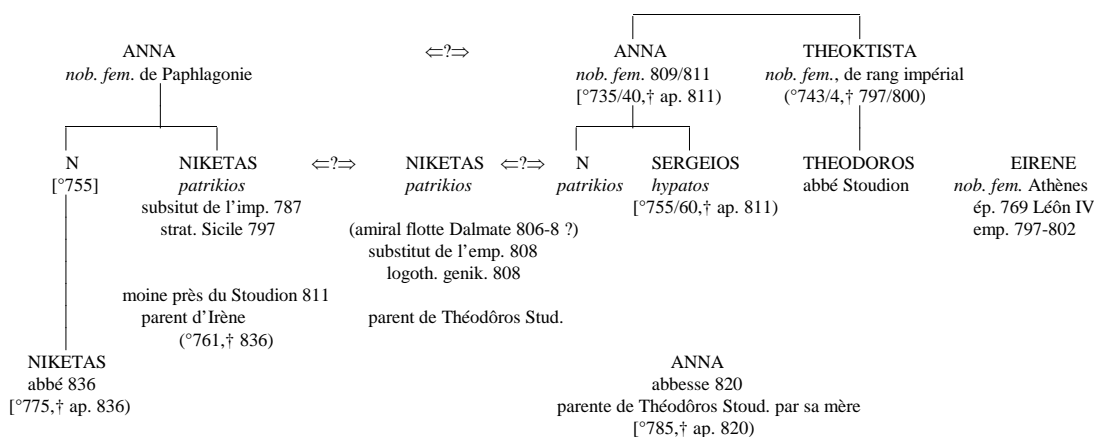
³ Sur tous ces points, voir C. SETTIPANI, 2006, p. 207-208.

⁴ D. PAPACHRYSSANTOU, 1968, p. 313, n. 24 : « dans ce cas, on doit penser à une parenté fort éloignée, ou par alliance, sinon à une parenté simplement inventée ». Si on devait déclarer imaginaires toutes les parentés que l'on ne sait plus préciser aujourd'hui, il ne resterait pas grand-chose.

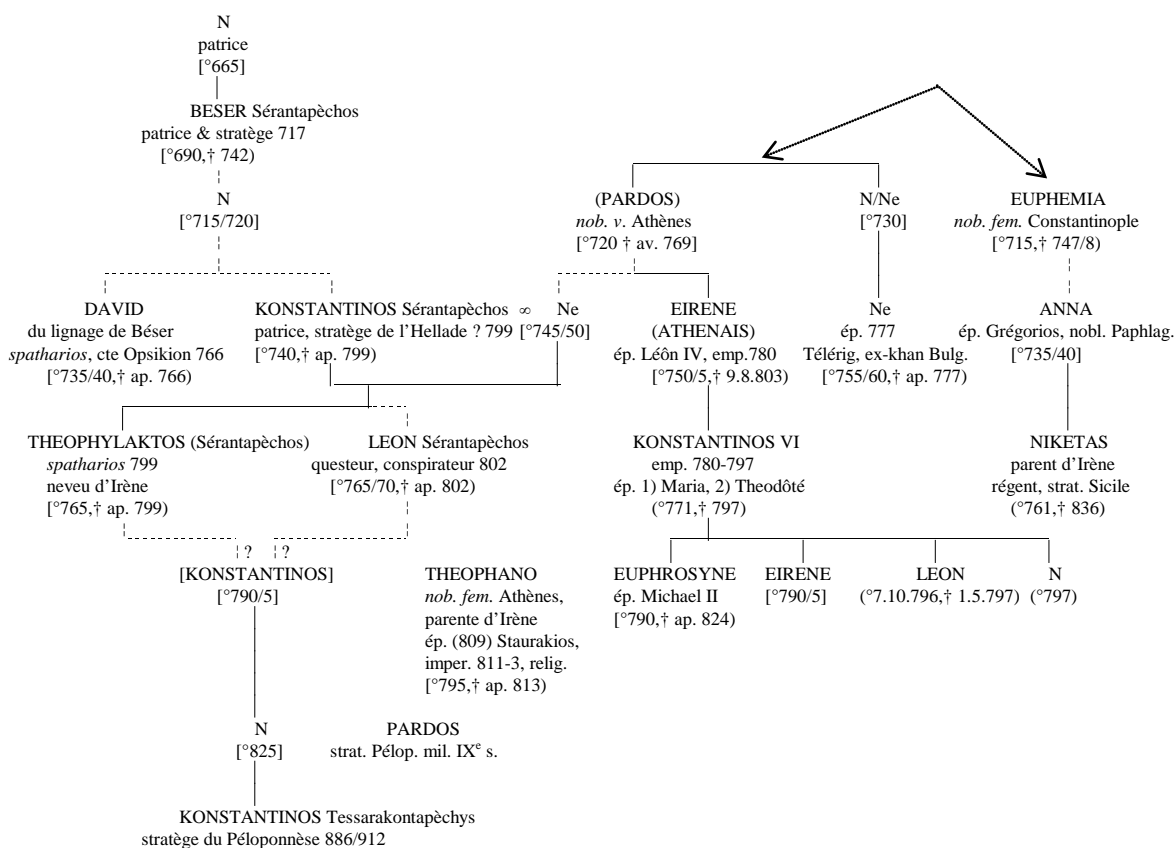
⁵ *PBE*, I, 2001, s. v. Anna 13 ; *PmbZ*, I, 1, 1999, s. v. Anna 447. Les auteurs distinguent généralement cette Anna d'une homonyme, abbesse vers 820, parente de Théodôros par sa mère (Anna 11 ; *PmbZ*, I, 1, 1999, s. v. Anna 452), qui pourrait être en effet une petite-fille de la précédente.

⁶ *PBE*, I, 2001, s. v. Niketas 12 ; *PmbZ*, I, 3, 2000, s. v. Niketas 5435 + 5466. Peut-être à identifier également à *PBE*, I, 2001, s. v. Niketas 122 = *PmbZ*, I, 3, 2000, s. v. Niketas 5437 (*ek prosôpôu* fin VIII^e/déb. IX^e s.) et/ou à *PBE*, I, 2001, s. v. Niketas 123 = *PmbZ*, I, 3, 2000, s. v. Niketas 5438 (*ek prosôpôu* fin VIII^e/déb. IX^e s.), et également à *PBE*, I, 2001, s. v. Niketas 166 = *PmbZ*, I, 3, 2000, s. v. Niketas 5465 : *patrikios* chargé de reconquérir la Dalmatie entre 806 et 808 (en faveur de l'identification : W. TREADGOLD, 1988, p. 144).

⁷ Voir C. SETTIPANI, 2006, p. 212. D. PAPACHRYSSANTOU, 1968, p. 322, suivie par la *PmbZ*, avait rejeté l'identification sous prétexte que la Vie de Nikètas Monomachos ne souffle mot des postes importants occupés par le patrice Nikètas parent de Théodôros. En réalité, l'argument ne vaut guère dans la mesure où la Vie, dont nous n'avons plus qu'un résumé, passe directement de 797 à



C'est donc éventuellement par le biais de Théoktista, mère de Théodôros Stouditès, membre de l'aristocratie de la capitale, que Nikètas pouvait cousiner avec Irène.



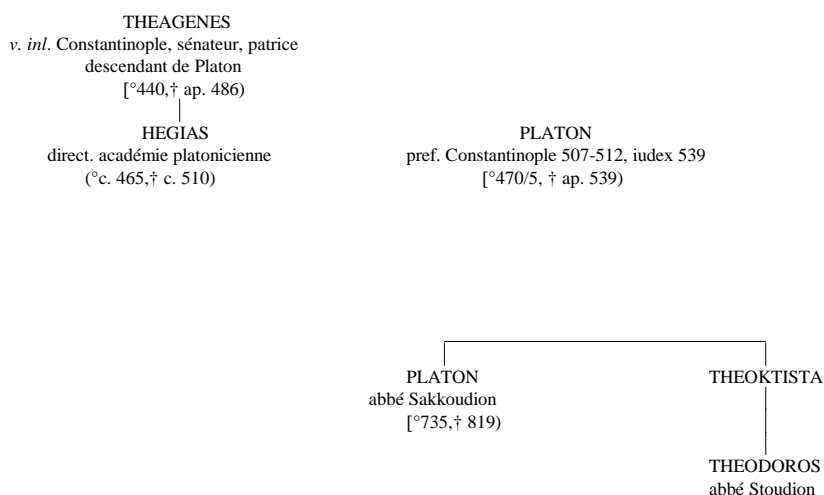
811. Je serai néanmoins plus prudent aujourd'hui en raison de l'existence de deux sceaux complètement différents désignant tous deux un Nikètas *ek prosôpou*. Il pourrait quand même s'agir du même personnage si on distingue un sceau frappé lorsqu'il était *ek prosôpou* de l'impératrice Irène en 797 et un sceau frappé lorsqu'il était *ek prosôpou* de Nikèphoros I^{er} en 808. Mais on peut aussi attribuer la carrière du « deuxième » Nikètas à un homonyme, qui pourrait être le neveu du premier. Ce Nikètas II ne nous est connu en toute certitude qu'en 836, lorsqu'il succéda à son oncle dans le monastère qu'il avait fondé. Mais, à l'instar de celui-ci, il peut fort bien avoir fait précédemment une carrière laïque et la chronologie autorise l'identification.

3] Le préfet Platôn

Nikètas Monomachos, parent d'Irène, serait donc selon moi identique à Nikètas, parent de Théodôros Stouditès, et même son cousin germain si on identifie Anna, mère de Nikètas à Anna, tante de Théodôros. Or cette Anna était sœur d'un Platôn, dont le nom est fort suggestif.

Une dernière possibilité, mais qui reste fragile, serait alors de faire fond sur ce nom de Platôn. Il reste assez rare dans l'empire byzantin. On le trouve cité de loin en loin dans l'aristocratie depuis un certain Platôn, préfet de Constantinople en 512. Rien ne prouve qu'il s'agit d'un Athénien, mais son père était de toute évidence un aristocrate qui accordait au philosophe une attention particulière. Le milieu néoplatonicien d'Athènes, et plus spécifiquement la famille des diadoques de l'académie platonicienne, serait le contexte le plus approprié. C'est à Athènes que le nom de Platon est le plus fréquent, et on le rencontre très souvent à partir du IV^e siècle avant J.-C. jusqu'à l'extrême fin du II^e siècle après J.-C.¹

L'un des derniers diadoques de l'académie, Hègias, se vantait de descendre directement du grand philosophe Platon. Il était le contemporain du préfet de Constantinople, et peut bien avoir été son parent. Hègias n'était pas simplement un obscur philosophe de province. Son père, qui descendait lui aussi de Platon, avait été l'un des premiers sénateurs de la capitale, avec rang de *vir inluster* et le titre de patrice. On sait qu'Hègias avait des parents apparemment chrétiens et certainement haut placés, puisqu'il devait compter avec eux :



¹ Voir *LGPN*, II, 1994, s. v. Platon, p. 368-369.

4) L'impératrice Eudokia

Il faut évoquer pour finir une postérité athénienne possible (à défaut d'avoir été revendiquée, au moins à notre connaissance). L'empereur Théodosius II épouse en 421 Athénaïs, rebaptisée pour la circonstance Ailia Eudokia¹. De leur mariage sont nés plusieurs enfants : Licinia Eudocia, Flacilla, morte jeune et, peut-être, un Arcadius.

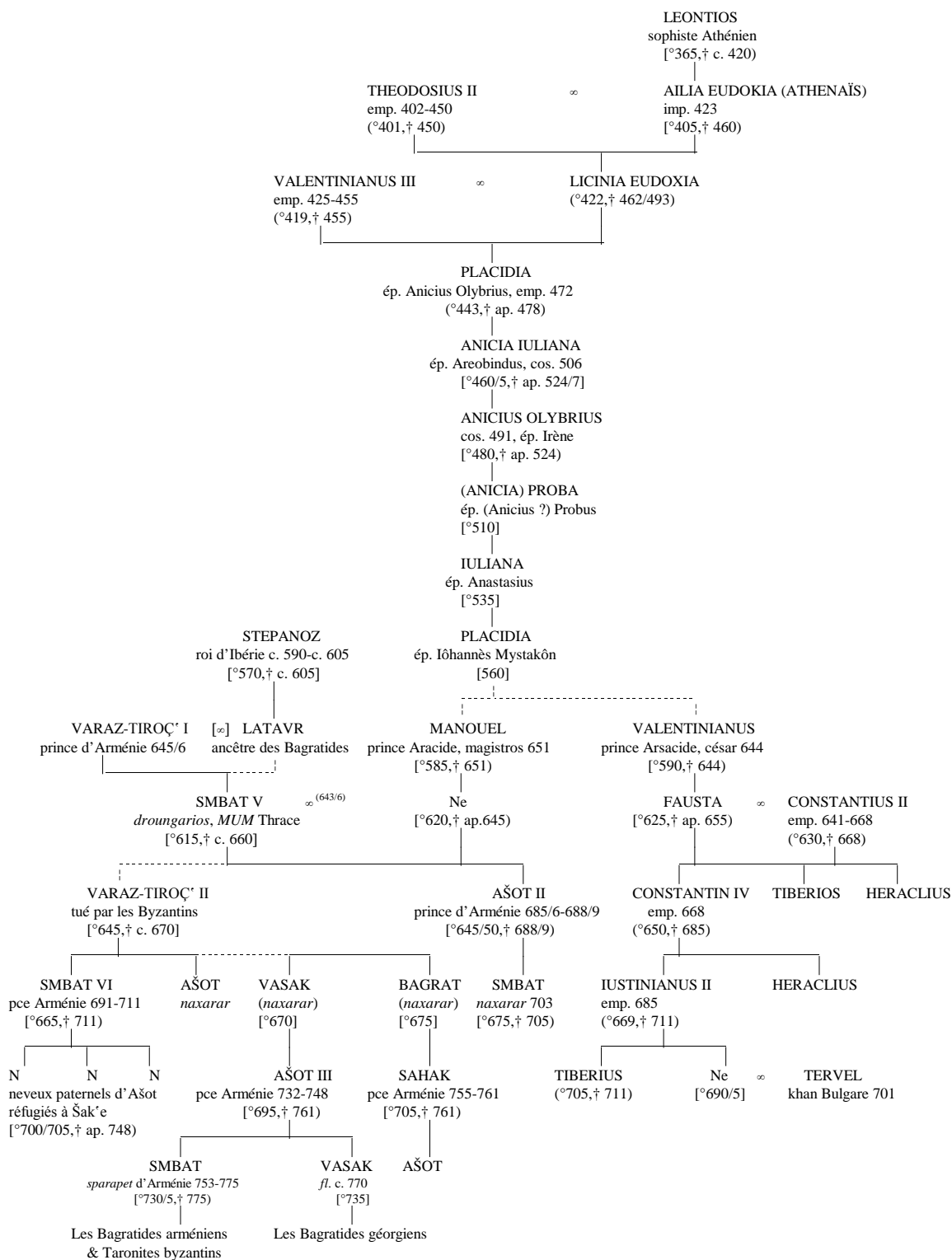
A) Les descendants d'Eudokia

Licinia Eudocia à son tour épousa l'empereur Valentinien III. Leur descendance est connue jusqu'au début du VII^e siècle grâce à une généalogie insérée dans la chronique brève du patriarche Nicéphore. La dernière génération est représentée par un Areobindos, dont on ignore tout, et ses deux sœurs, Proba, épouse d'un Georgios, et Plakidia, épouse de Iôhannès Mystakon, général bien attesté par ailleurs² et dont la descendance peut être retracée³ :

¹ *PLRE*, II, 1980, s. v. Eudokia, p. 51 ; *PAA, Suppl.*, s. v. Athénaïs 109872 (où, curieusement, elle est donnée comme la fille de « Leontios, ruler of Illyricum »). Le gentilice Ailia lui est donné, comme aux autres impératrices de la dynastie, en souvenir d'Ailia Flacilla, l'épouse de Théodose I^{er}.

² Nicéph., *Chron. Synt.*, éd. E. BEKKER, p. 755-756 = p. 104-105 éd. de BOOR : « Valentinien le Grand engendra Gratien empereur, Valentinien empereur, et Galla, épouse de Théodosius le Grand, dont naquit Placidia épouse de Constance, (parents) de l'empereur Valentinien. De Théodosius et de sa première épouse, Placidia, naquirent Arcadius et Honorius, père de Pulcheria, Placidia et Eudocia. D'Arcadius naquit Théodosius le jeune, père d'Eudocia, épouse de Valentinien. Ce Valentinien épousa Eudocia, la fille de son cousin Théodosius, qui fut ensuite capturée par Genseric, roi des Vandales. [D'eux naquirent] Placidia, femme d'Olybrius, et Eudocia qui épousa Hunéric, fils de Genseric, roi des Vandales. [Iuliana, fille de] Placidia, épousa Areobindus et construisit la chapelle de Saint-Polyeucte. D'eux naquit Olybrius qui épousa Irene, fille de Magna, sœur de l'empereur Anastasius. D'eux naquit Proba, épouse de Probus. Et de ceux-ci à leur tour sortit Iuliana, femme d'Anastasius, qui engendra avec lui Proba, épouse de Georgios, Areobindus et Placidia épouse de Iohannes surnommé Moustakon ». Je renvoie à l'étude de cette généalogie que j'ai réalisée antérieurement : C. SETTIPANI, 2000, p. 416-425, avec la bibliographie antérieure. Ce travail, qui contredit en bien des points l'étude plus ancienne de A. CAMERON, 1978, a été jugé « imaginative » par le même auteur dans une synthèse plus récente (A. CAMERON, 2012). A l'examen, je ne crois pas devoir changer mes positions en quoi que ce soit.

³ Dans un précédent travail (C. SETTIPANI, 2006, p. 122-126), j'ai exposé les raisons qui permettent de penser que Iôhannès Mystakon, *magister militum* en Arménie en 590, était un Arsacide, représentant la génération intermédiaire entre le général Artabanès, *magister militum* en Thrace en 550 et Valentinus, César en 641. Les Arsacides s'éteignent, autant que nous puissions en juger, avec Artabasdos, empereur éphémère de 741 à 743, en compétition avec son beau-frère Constantin V. Artabasdos laissait bien neuf enfants, mais on ignore leur destinée. Leur filiation se poursuivait néanmoins par les femmes. Ainsi, Valentinus est l'ancêtre, par sa fille Fausta, des derniers souverains Héraclides dont la dynastie s'achève tragiquement avec le massacre de Justinien II et de sa famille. Le *magistros* Manouel, frère sans doute de Valentinus, maria sa fille au *drongarios* Symbatios. C. SETTIPANI, 2006, p. 333-337 & *Id.*, 2013a : le *drongarios* Symbatios des byzantins correspond à Smbat V Bagratouni, fils de Varaz-Tiroç II. Il est le père d'Ashot II Bagratouni, prince d'Arménie (685-688), et, probablement, de Varaz-Tiroç III Bagratouni, lui-même père d'Ashot et de Smbat VI, prince d'Arménie (691-711), ainsi que, probablement, de Vasak Bagratouni, père d'Ashot III, prince d'Arménie (732-748). D'Ashot III descendent, en toute certitude, les Bagratouni postérieurs.



B) Le « roman d'Eudokia »

Sur la famille d'Eudokia elle-même, on ne possède que peu d'éléments, dont beaucoup proviennent d'une version romancée de son existence, que l'on peut résumer ainsi :

Athénaïs, jeune fille très belle et très instruite, originaire d'Athènes et fille du riche

philosophe Léontios, spoliée par son père au profit de ses deux frères Valérios et Gessios, est emmenée, une fois orpheline, par sa tante maternelle à Constantinople et présentée par sa tante paternelle à Pulcheria, sœur de l'empereur, et à Paulinus, meilleur ami du prince, puis à l'empereur lui-même, qui en tombe aussitôt éperdument amoureux, la convertit sous le nom d'Eudokia et l'épouse. Malheureusement, à la fin, une pomme magnifique que Théodosius avait offerte à son épouse et que celle-ci avait transmise par pure amitié à Paulinus causera la suspicion de l'empereur qui exécutera Paulinus et exilera l'impératrice qui passera le reste de sa vie à accomplir des œuvres pieuses.

Ce récit est transmis essentiellement par Jean Malalas, chroniqueur d'Antioche, qui rédigea un premier jet de sa chronique vers 530¹ :

Il se trouve que sur ces entrefaites vint alors à Constantinople avec ses proches une jeune fille très jolie et très éloquente, originaire de Grèce, nommée Athénaïs, ensuite renommée Eudokia. Elle était la fille du très riche philosophe athénien Léontios. Athénaïs Eudokia avait été amenée à se rendre dans la ville impériale pour demeurer avec sa tante pour la raison suivante. Le philosophe Léontios, son père, avait deux grands fils. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il dressa un testament dans lequel il faisait de ses deux fils, Valérios et Gessios, les héritiers de toute la fortune qu'il laissait derrière lui. Il spécifiait également dans son testament : 'à Athénaïs, ma fille légitime et très aimée, je lègue 100 *nomismata* seulement, car sa bonne fortune qui dépassera celle de toutes les autres femmes sera suffisante pour elle'. Et le philosophe Léontios mourut à Athènes. Après qu'il eut quitté cette vie, Athénaïs Eudokia alla trouver ses frères, qui étaient plus âgés qu'elle, se jeta à leurs pieds et les supplia de ne pas appliquer le testament, mais de lui céder un tiers de leur part des possessions de leur père, en disant 'je n'ai rien fait de mal, comme vous le savez, à mon père. Je ne comprends pas pourquoi, sur le point de mourir, il me déshérite en ne me laissant la richesse que je pourrais éventuellement acquérir après sa mort'. Mais ses frères restèrent intransigeants, et même se fâchèrent et l'expulsèrent de la maison paternelle, où elle vivait avec eux. La sœur de sa mère la prit avec elle puisqu'elle était orpheline et protégea sa virginité. Elle la prit ensuite avec elle et l'emmena à Constantinople chez son autre tante, la sœur de son père. Elles décidèrent de faire une pétition contre ses frères et de la soumettre à la très pieuse dame Poulchéria, sœur de l'empereur Théodosios.

La jeune fille fut admise en audience et exposa avec beaucoup d'adresse et d'éloquence comment elle avait été traitée avec violence par ses frères. Voyant qu'elle était belle et éloquente, Poulchéria s'enquit auprès de ses tantes pour savoir si elle était vierge. Elle ordonna ... que son frère puisse la voir ... Quand l'empereur la vit, il tomba amoureux d'elle ... Il la garda avec lui, la convertit au christianisme, puisque c'était une Hellène, et la renomma Eudokia. Il l'épousa, célébrant des noces impériales avec elle. Il eut avec elle une fille nommée Eudoxia.

Quand les frères de l'*augousta* Eudokia apprirent qu'elle était devenue impératrice, ils se réfugièrent terrorisés en Hellade. Elle les manda et les fit venir à Constantinople depuis Athènes, avec des assurances et leur donna un rang important ; l'empereur appointa celui qu'on appelle Gessios comme préfet du prétoire d'Illyricum, et Valérios comme *magister*.

La *Chronique Pascale*, rédigée en 630, qui dérive souvent de Malalas², donne le même récit, emprunté pour l'essentiel à Malalas, mais avec quelques différences troublantes que l'on examinera ensuite :

[Année 420] Il se trouve que sur ces entrefaites vint alors à Constantinople avec ses proches une jeune fille très jolie et très éloquente, une Hellène nommée Athénaïs, fille du philosophe Hèrakleitos ; cette Athénaïs avait été conduite dans la très sainte ville par sa tante pour la raison suivante. Le philosophe Hèrakleitos, son père, avait également deux fils, et lorsqu'il fut sur le point de mourir, il fit un testament dans lequel il désigna comme héritiers de tous ses biens ses deux fils Valérianos et Gésios, et dans lequel il précisa aussi : 'à ma très chère fille Athénaïs, je souhaite laisser cent *nomismata* et rien de plus, car pour elle son destin sera suffisant qui dépassera tous les destins de femmes'. Et son père, Hèrakleitos, le sage Athénien, mourut.

Après ses funérailles et la lecture de ses dispositions, cette Athénaïs alla trouver ses frères, qui étaient plus âgés, se jeta à leurs pieds et les supplia de ne pas appliquer ce testament mais de lui laisser, comme il était normal, un tiers des biens paternels, puisqu'elle n'avait jamais failli à son devoir ... Mais ses frères restèrent intransigeants, et même se fâchèrent et l'expulsèrent de la maison paternelle. Finalement, c'est la sœur de sa mère défunte qui la recueillit ... Elle prit la jeune fille et l'emmena à Constantinople chez son autre tante, la sœur de son père Hèrakleitos ... et elles allèrent trouver la très pieuse dame Pulchéria, sœur de l'empereur Théodosios ... Quand l'empereur la vit, il tomba amoureux d'elle. Il la prit et en fit une chrétienne (car elle était païenne), et la renomma Eudokia

[Année 421] Cette année-là, Théodosios Augoustos célébra ses noces, prenant pour femme Athénaïs, également appelée Eudokia, le mois *dasios*, le septième jour avant les ides de juin ... et il eut d'elle une fille nommée Eudoxia.

Les frères de l'*Augousta*, quand ils apprirent que leur sœur était impératrice, s'enfuirent en Hellade terrorisés, et elle les manda et les fit revenir en leur donnant des assurances, et leur conféra des dignités, l'empereur Théodosios les ayant promus. De l'un, appelé Gésios, il fit le préfet du prétoire d'*Illyricum*, et de Valérianos, il fit un *magistros*.

Enfin, Jean, évêque de Nikiou (...686...), donne le récit suivant, probablement d'après la *Chronique Pascale*³ :

Et le nom de cette jeune fille était Athénaïs, ce qui veut dire Eudokia. Maintenant, son père, dont le nom était Hèrakleitos, avait deux fils, l'un nommé Valérianos et l'autre Génèsios, ainsi que la fille déjà citée. Et en mourant, leur père ordonna qu'on ne donnât à sa fille que cent *mithqals* d'or pour sa part. Mais elle refusa, fâchée, en disant 'pourquoi n'aurais-je pas droit à une part d'héritage égale à celle de mes frères ?'. Mais ceux-ci refusèrent et la jetèrent hors de la maison de leur père. Alors, la sœur de sa mère la recueillit et, traversant la province d'Hellas, la conduisit dans la ville d'Awtamon⁴, chez le frère [*sic* : lire 'la sœur'] de son père. Il y avait en effet une sœur de cet homme nommé Hèrakleitos le philosophe⁵, qui résidait à Byzance. Grâce à une ruse, celle-ci réussit à introduire la jeune fille auprès des sœurs de l'empereur. En apprenant que la jeune fille était vierge, celles-ci la conduisirent au palais et demandèrent à l'empereur de bien vouloir l'observer. Et celui-ci la vit et elle lui plut. Ensuite, il la convertit au christianisme et la nomma Eudokia. Car avant cela, c'était une païenne de la secte des philosophes. Et il l'épousa selon la loi des Chrétiens ... et en fit son impératrice. Lorsque ses frères apprirent qu'elle était devenue la femme de l'empereur et proclamée impératrice, ils s'enfuirent, terrifiés, dans la province d'Hellas. Mais elle leur envoya une lettre et les fit venir d'Athènes à Constantinople, et elle les promut à de hautes positions, aux côtés de l'empereur, et donna à Génèsios la province d'Illyria et mit

¹ Voir E. JEFFREYS *et alii*, 1986, p. XXIII. Une seconde édition a poursuivi la *Chronique* jusqu'en 565, mais cela ne nous concerne pas ici.

² Voir l'introduction de M. & M. WHITBY, 1989, p. XVII-XVIII, à leur traduction de la chronique : « ... in the 390 ... Marcellinus comes replaces Hyd(ace) as the major (source) ... Malalas provided supplementary material, notably long undated stories (e. g. Athénaïs Eudocia ...) »

³ Jean Nik., 84, 28-37 (p. 457 ZOTENBERG = p. 94 CHARLES).

⁴ H. ZOTENBERG, 1884, p. 337, n. 5, a renoncé à reproduire ce nom, estropié par le traducteur. CHARLES, 1916, p. 94, le met tel quel. Il est clair à partir du récit de la *Chronique Pascale* qu'il s'agit en réalité de Byzance qui devait être rendue par une périphrase ou une épithète que le traducteur arabe ou éthiopien aura prise pour un nom propre.

⁵ H. ZOTENBERG, 1884, p. 337, n. 5, n'a pas reconnu dans la forme estropiée par le traducteur éthiopien le nom d'Hèrakleitos, que donne sans hésitation CHARLES.

Valérianos à la tête de l'armée ... Ensuite, elle engendra une fille et la nomma Eudoxia d'après le nom de la mère de Théodosios.

Les historiens ont reconnu depuis longtemps le caractère romanesque de ce récit qui s'apparente au mythe de Cendrillon¹. Mais quelle est la part d'invention ou simplement d'interprétation romanesque dans ce récit est une question à laquelle, faute de source, il est difficile de répondre.

C) La famille d'Eudokia

K. Holum a voulu rompre avec l'historiographie précédente qui, tout en reconnaissant l'aspect légendaire du récit de Malalas, en acceptait *grosso modo* la teneur. Ainsi, K. Holum met largement en doute le rôle prêté à Pulcheria, qui en toute logique devrait plutôt être vue selon lui comme un membre du clan « chrétien » opposé à l'introduction de la païenne Eudokia à la cour². Une telle interprétation réduirait l'ensemble du roman à une dimension hautement fantaisiste en annulant l'un des pivots de l'histoire. Mais A. Cameron a aussitôt répliqué qu'on ne peut accepter une telle simplification. Pulcheria avait réellement un rôle dominant à la cour et on voit mal son frère se marier contre sa volonté à elle. Aucune source ne permet non plus d'affirmer l'existence d'un parti « païen » puissant. Eudokia n'a jamais joué de rôle important et il était prévisible qu'il en irait ainsi, sa famille n'étant en rien prédominante sur le plan politique quelle qu'elle ait pu être sa notoriété locale³.

K. Holum a aussi cherché à prouver que Léontios était en réalité originaire d'Antioche avant de s'installer à Athènes où il aurait épousé une femme de la cité⁴. Il se fonde sur un passage d'Evagrius le scholastique, qui écrivait à Antioche en 594 et qui rapporte ainsi le discours qu'aurait fait Eudokia en voyage à Antioche :

Eudokia, plus tard, alla ... (à Antioche) et prit la parole devant le peuple, et finit par ces mots : « Je me vante d'être de votre race et de votre sang » (II. VII, 211 & XX, 2), faisant allusion aux colonies envoyées de Grèce à Antioche.

¹ Voir, e. g. F. GREGOROVIVUS, 1882, ch. VII : « gleicher Fassung » ou « Athenaislegende » ; J. B. BURY, 1923, I, p. 220 : « the story ... was romantic ». C. DIEHL, I, 1939, p. 27, souligne tout autant l'incertitude sur la véracité de « cette romanesque histoire sur laquelle broda encore la fantaisie des siècles postérieurs ». C'est de façon trop rapide que J. BURMAN, 1994, p. 65, écrit qu'avant les études de K. Holum et A. Cameron en 1982 tous les historiens acceptaient ce roman au premier degré et range F. Gregorovius ou J. Bury parmi ces naïfs.

² K. HOLUM, 1992, p. 115.

³ A. CAMERON, 1982, p. 271-277, repris par J. BURMAN, 1994, p. 66.

⁴ K. HOLUM, 1982, p. 112-130, sp. p. 117-118.

Mais cette théorie a reçu un écho unanimement négatif de la part des historiens modernes¹. Il est normal qu'Evagrius, qui vivait à Antioche, insiste autant qu'il le peut sur les liens entre l'impératrice et sa ville, mais, si Eudokia avait vraiment été d'Antioche, il l'aurait dit plus clairement. Au contraire, lorsqu'il entame le paragraphe consacré à Eudokia, il commence par ces mots :

Théodosios épousa donc Eudokia après qu'elle eut participé au baptême du salut. Elle était de race athénienne, éloquente et remarquable par sa beauté. C'est l'*augousta* Poulchéria, sœur de Théodosios, qui avait été l'intermédiaire de ce mariage. D'Eudokia naquit une fille, Eudoxia, qui plus tard, quand elle eut atteint l'âge du mariage, épousa l'Empereur Valentinien ...

L'origine athénienne d'Eudokia est donc la seule qui soit connue d'Évagrius, lequel prend bien soin de préciser le sens du discours d'Eudokia pour éviter toute confusion. Sa parenté avec les habitants d'Antioche ne venait que de la lointaine ascendance athénienne revendiquée par ceux-ci. Il est assez gratuit de croire avec K. Holum que c'est Évagrius qui a commis une confusion et que ce discours ambigu, et dont le passage essentiel n'est qu'une citation de l'*Iliade*, devrait prévaloir sur l'unanimité des sources. La découverte subséquente d'une statue d'Eudokia à Athènes vient opportunément confirmer les liens entre l'impératrice et cette ville² :

l'impératrice Eud[okia et]
Theodosi[os empere]ur a dressé cette statue.

Au final, c'est indubitablement l'origine athénienne, la seule attestée par les sources qu'il convient de valider en l'absence de tout indice du contraire.

Venons-en à ses proches. On a vu que le « roman d'Eudokia » énumère un certain nombre d'entre eux. Que faut-il en retenir dans la mesure où le caractère romanesque de ce récit ne fait aucun doute ? D'abord, que faut-il penser de la spoliation d'Athénaïs par son père qui met la jeune fille en situation de pauvre orpheline et justifie son arrivée au palais ? J. Burman pense que cela pourrait être en effet la meilleure justification pour expliquer l'introduction d'Athénaïs auprès de l'impératrice¹. Pourtant, comme elle l'écrit elle-même, il ne devait pas être aisé pour une toute jeune provinciale sans appui et sans fortune, païenne de surcroît, d'approcher la toute puissante impératrice. On doit nécessairement conclure que la parentèle d'Athénaïs, et notamment sa tante paternelle,

¹ Voir, e. g., A. CAMERON, 1982, p. 278 ; E. SIRONEN, 1990 ; G. FOWDEN, 1990, p. 498 ; J. BURMAN, 1994, p. 81-82 ; M. di BRANCO, 2006, p. 188-189, n. 49.

² E. SIRONEN, 1990 = *Id.*, 1994, n° 33, p. 52-54 = *IG*, II/III² (2007), 13285, p. 25 = *SEG*, XL, 184 :
ε[ἴνε]κα φ[— —] βασιληίδος Εὐδ[οκίης τε — —]
Θεοδοσί[ος βασιλε]ῦς στησεν ἄγαλ[μα τόδε]

avait un rang suffisamment important pour faire partie du cercle des privilégiés pouvant obtenir une telle audience. On verra que des proches parents d'Athénaïs, l'un de ses frères et un oncle maternel, occupaient certainement des fonctions relativement importantes avant même l'élévation de leur jeune parente. Athénaïs, spoliée par son père, on ne sait², mais sans ressource et abandonnée, certainement pas.

Par ailleurs, quoique cela ne concerne pas directement notre propos sur les origines d'Athénaïs, on doit convenir que la fin du « roman » n'est sans doute pas sans fondement. Aucune source fiable ne mentionne l'adultère d'Eudokia avec Paulinus, mais on constate que leurs disgrâces sont contemporaines (439) et sont donc très certainement liées. L'adultère est peu probable, compte tenu de la réserve avec laquelle Théodosius traita Eudokia, qui conserva toujours son titre d'impératrice, mais la rumeur s'en est probablement propagée à ce moment et a servi de fondement à la légende³.

Et que faut-il penser des variantes onomastiques que l'on trouve dans la *Chronique Pascale* et chez Jean de Nikiou, où le père d'Eudokia est appelé Hèrakleitos et ses frères Valérianos et Gésios (Génèsios chez Jean de Nikiou), au lieu respectivement de Léontios, Valérios et Gessios ? Ecartons d'abord Jean de Nikiou qui dérive certainement de la *Chronique Pascale* et qui n'a pas de valeur indépendante⁴. On notera simplement que l'un des frères y est désigné sous le nom de Génèsios pour Gésios dans son modèle. Cette différence pourrait certes n'être qu'une conséquence de la tradition complexe de l'œuvre de Jean de Nikiou, rédigée en grec (et en copte), ensuite traduite en arabe, puis de là en éthiopien en 1602, seule version qui nous soit parvenue⁵. Qu'au cours de ces traductions diverses, la forme rare Gessios (ou Gésios) se soit transformée en une forme courante Génèsios n'aurait rien de surprenant et ne prouverait rien. Toutefois, on doit prendre en compte Zonaras, qui ne connaît pas Jean de Nikiou, et ne dépend pas de la *Chronique Pascale*, et dit qu'Athénaïs était « la fille de Léontios, philosophe athénien »,

¹ J. BURMAN, 1994, p. 67.

² Sur la question de cette spoliation, voir plus loin.

³ Voir sur ce point J. BURMAN, 1994, p. 68-69. A. CAMERON, 1982, p. 266-267, accepte quant à lui la véracité de l'adultère dont serait même né le jeune Arcadius.

⁴ Sur la *Chronique Pascale* comme source de Jean de Nikiou, voir R. H. CHARLES, 1916, p. XI : « undoubtedly at our author's disposal ».

⁵ Voir H. ZOTENBERG, 1884, p. 126-127 ; R. H. CHARLES, 1916, p. V. La situation est d'autant plus complexe que H. Zotenberg lui-même a souvent dénaturé son modèle dans sa traduction française, introduisant ou retranchant des mots et modifiant le sens de certains passages : voir l'introduction de R. H. CHARLES, 1916, p. VI-VIII, à sa traduction anglaise.

ainsi que la sœur de » Valérios et de Génèsios »¹. Les deux premiers noms étant corrects, on peut se demander s'il ne faut pas accepter aussi le troisième et considérer que la forme Gessios/Gésios est une variante, ou une erreur, pour Gé(nèsios)².

Restent les variantes propres à la *Chronique Pascale*. Si Gésios pour Gessios ou Valérianos pour Valérios sont des variantes qui se passent d'un long commentaire, comment expliquer le passage de Léontios à Hèrakleitos ?

Disons tout de suite que les documents contemporains ne permettent pas de douter de la forme exacte des noms : le père d'Eudokia s'appelait Léontios et son frère Valérios. Alors qu'en est-il de la version de la *Chronique Pascale* ? Il est certain que l'auteur de la *Chronique* qui recopie presque textuellement Malalas a pourtant volontairement remplacé le nom de Léontios par celui d'Hèrakleitos, et ceci à quatre reprises. Il ne s'agit donc pas d'une méprise. Mais quelle serait la raison de cette correction volontaire ? Il est non moins certain que l'auteur de la *Chronique* disposait d'une autre source que Malalas, parce qu'il donne le jour exact des noces de Théodosios et d'Eudokia et celui des fêtes données à cette occasion. Contrairement à Malalas, il prend bien soin également de laisser à la future impératrice son nom originel d'Athénaïs et ne l'appelle, correctement, Eudokia qu'après son baptême.

Il y a deux explications possibles : soit il a corrigé Malalas à partir d'une autre source, ayant à cœur d'améliorer son modèle, et ce serait à ce souci que l'on doit la correction du nom du père d'Athénaïs. Soit, contrairement aux conclusions actuellement admises, il suit directement la source de Malalas plutôt que celui-ci.

Quoi qu'il en soit du patronyme d'Athénaïs, il a manqué son but, sa source se révélant moins fiable que ne l'était Malalas. Pourtant on a vu que cette source est par ailleurs très bien informée quant à la chronologie. L'explication la plus probable est donc que le nom Hèrakleitos a une certaine justification. Le plus simple serait d'y voir un deuxième nom de Léontios³, ou encore un patronyme. Il est impossible d'être fixé pour lors.

¹ Zon., XIII, 22 (p. III, p. 101) : « Poulchéria, sa sœur, lui fit épouser Eudokia d'Athènes, personne d'une grande beauté et très savante. Elle était la fille du philosophe Léontios et s'appelait Athénaïs. Le père, ayant su par son don de clairvoyance qu'elle parviendrait un jour à une grande fortune ne lui laissa par son testament que cent pièces d'or, et nomma Valérios et Génèsios, ses deux fils, ses héritiers ... etc. ».

² F. GREGOROVIVUS, 1882, ch. III, n. 2, reste hésitant.

³ C'est apparemment la solution retenue par le *LGPN*, II, 1994, s. v. Leontios 3, p. 280 : « L(eontios) o kai Hèrakleitos ». Seul parmi les historiens modernes, E. de MURALT, I, 1855, p. 32, a cru que Hèrakleitos était la forme correcte (curieusement, il semble dire que le nom Léontios n'est donné que par Sokratès, ce qui serait d'ailleurs un garant suffisant). Le témoignage d'Eudokia elle-même et des

Revenons aux sources contemporaines. La plus qualifiée est Eudokia elle-même qui a écrit en tête d'une *Paraphrase de l'Octateuque* en vers qu'elle avait rédigé le court distique suivant¹ :

Ce modeste livre, avec la grâce de Dieu, est l'œuvre de
l'impératrice Eudokia, fille de Léontios, d'illustre famille².

Le contemporain Sokratès le scholastique, qui écrit vers 440, quand Eudokia est à l'apogée de sa puissance, s'exprime ainsi³ :

L'impératrice elle-même avait composé un poème en vers héroïques. Elle avait en effet une excellente éducation littéraire, étant la fille du sophiste athénien Léontios, elle avait été instruite en chaque sorte de savoir par son père. L'évêque (de Constantinople) Attikos l'avait baptisée peu avant son mariage avec l'empereur et lui avait alors donné le nom chrétien d'Eudokia, à la place de son ancien nom païen Athénaïs.

Ce sophiste athénien Léontios est certainement le même personnage dont parle le contemporain Olympiodore pour l'année 415/6 dans un passage conservé dans la *Bibliothèque* de Photios⁴ :

Olympiodore ... dit être allé à Athènes et que, par son zèle et par ses soins, il fit accéder à la chaire des sophistes Léontios, qui n'en voulait pas. Au sujet du manteau de sophiste, il dit qu'il n'était permis à personne à Athènes, surtout à un étranger, de s'en revêtir sans que la décision des sophistes ne lui eût été accordée et si les rites d'initiation conformes aux usages des sophistes ne lui avaient confirmé cette dignité.

K. Holum a vu dans la deuxième partie de ce passage la preuve que Léontios était étranger à Athènes⁵, alors que Photios, qui avait le texte d'Olympiodore sous les yeux, ne lisait rien de tel et ne laisse supposer à aucun moment que Léontios était étranger. Le nom même d'Athénaïs, le fait que sa tante *maternelle* vivait à Athènes suffisent à prouver qu'Athénaïs était née à Athènes et que la famille de sa mère en était également

autres sources contemporaines prouve le contraire, comme l'a relevé F. GREGOROVIVUS, 1889, ch. 2, n. 1.

¹ Phot., *Bibl., cod.* 183, p. 128a (II, p. 196 HENRY). Curieusement R. Henry traduit 'basileia' par 'reine' alors qu'on attend plutôt 'impératrice' et 'Léontias' par « fille de Léon » alors qu'il faut comprendre « fille de Léontios » comme l'avait déjà noté F. GREGOROVIVUS, 1882, ch. 2, n. 2. Tzetzes parle aussi de « la fille du grand Léontios ».

² Le terme utilisé, *eupatéreia*, est rare. Il est utilisé essentiellement dans la mythologie pour des femmes d'ascendance divine et il est traduit invariablement par « née d'un père illustre » ou « de noble naissance ». On le trouve notamment pour Hélène de Troie, fille de Zeus : Hom., *Il.*, VI, 292 ; *Od.*, XXII, 210 ; Hdt, II, 116 ; pour Tyrô, fille de Salmoneus : *Od.*, XI, 225 ; pour Artémis, fille de Zeus : Eurip., *Hypol.*, 61 ; Apoll. Rh., *Arg.*, I, 569 ; pour Alcmène, mère d'Héraclès : Lucilius, *Sat.*, VI, 17.

³ Sok., *Hist. Eccl.*, VII, 21, 8-9.

⁴ Olymp., fg. 28 (p. 193 BLOCKLEY) = Phot., *Bibl., cod.* 80, p. 60b (I, p. 177-178 HENRY). L'identification, naturelle, avec le père d'Athénaïs, est unanimement acceptée depuis F. GREGOROVIVUS, 1882, ch. 2 : voir la bibliographie chez K. HOLUM, 1982, p. 116.

⁵ K. HOLUM, 1982, p. 117.

originaires¹. L'épigraphie est aussi venue confirmer depuis les liens entre Eudokia et Athènes². Les historiens postérieurs n'ont donc pas retenu cette suggestion³.

Quant à Léontios, plusieurs auteurs⁴ ont pensé qu'il pouvait s'identifier à un sophiste homonyme qui enseigna quelque temps à Alexandrie à une date indéterminée selon la *Vita Isidori*, apparemment vers 400, puis, après s'être converti au christianisme, eut tant de difficultés qu'il fut contraint de quitter la ville pour retourner dans sa patrie⁵.

K. Holum s'y est opposé sous prétexte qu'un père n'aurait pas autorisé sa jeune fille à rester païenne après sa propre conversion⁶. Ce seul argument ne tient pas puisqu'il est extrêmement fréquent alors, comme le note J. Burman⁷, que les familles soient partagées entre païens et chrétiens, les époux, et les enfants entre eux ayant des religions différentes. Rien n'interdirait de penser, par exemple, que la jeune fille demeura païenne parce que sa mère l'était restée⁸. D'ailleurs, cette différence de religion pourrait expliquer la différence de traitement entre Athénaïs et ses frères à la mort de leur père. Dans cette hypothèse, on pourrait penser que celui-ci avait écarté sa fille de sa succession en raison de son attachement à leur ancienne religion tandis que ses fils avaient accepté, en même temps que lui ou ensuite, de se convertir au christianisme. L'argument pouvait difficilement être mis en avant dans l'histoire officielle, ce qui justifierait la version romanesque qui nous a été transmise, Athénaïs déshéritée sans raison par un père clairvoyant qui avait prévu sa destinée impériale.

¹ K. HOLUM, 1982, p. 118, qui voit bien le problème que pose le nom d'Athénaïs, née vers 400/405, avec sa théorie d'un Léontios nouvellement arrivé à Athènes en 415, veut croire que Léontios avait donné ce nom à sa fille pour la simple raison qu'il était féru de culture athénienne. C'est invraisemblable et ne tient pas compte de la présence à Athènes de la famille maternelle de la future impératrice. Les liens de Léontios avec Athènes remontent ainsi de toute façon à une époque antérieure non seulement à la naissance d'Athénaïs, mais à celle de ses frères sensiblement plus âgés.

² E. SIRONEN, 1990.

³ Voir, par exemple, G. FOWDEN, 1990, p. 498.

⁴ C'est une hypothèse de A. CAMERON, 1982, p. 274-275.

⁵ Dam., *Vita Isidori*, 40A-B : « Et Léontios, qui croyait avoir pris une très bonne décision, retourna chez lui avec une franchise malheureuse et mal inspirée ; il n'acquit ni richesses ni la sécurité comme il l'avait espéré, mais perdit la piété qui avait la faveur des dieux et livra son âme à la perdition. Il passa ainsi (le reste de) sa vie dans l'infortune » (p. 123 ATHANASSIADI) ; Zach., VS, p. 47, 66-68 & 73. La date de l'anecdote est inconnue, mais comme le passage précède une citation du philosophe Olympios, attesté par ailleurs en 391, on devrait la placer à la fin du IV^e siècle. Voir plus loin.

⁶ K. HOLUM, 1982, p. 118, n. 23.

⁷ J. BURMAN, 1994, p. 71.

⁸ En faveur de cette possibilité, le fait qu'Asklèpiodotos, frère de la mère d'Athénaïs, appliqua plusieurs lois de l'empereur restreignant les contraintes appliquées aux Juifs et aux païens en général peut laisser croire, sans que cela soit une certitude, qu'Asklèpiodotos (dont le nom est païen) était païen lui-même.

Pour autant, je ne crois pas à cette construction. En effet, outre que tout cela reste une série de suppositions que rien n'étaye vraiment, il existe une difficulté plus importante. La *Vie de Sévère d'Antioche*, rédigée par son compagnon Zacharias de Mitylène, nous conte les mésaventures du professeur de droit Léontios, fils d'Eudoxios, qui enseignait à Bérytos, y faisait office de devin et s'adonnait au paganisme, mais finalement dut s'enfuir à grand peine menacé par la foule pour retourner chez lui, et devint finalement chrétien¹. Il ne fait pas de doute à mon avis qu'il s'agisse là du personnage dont parle la *Vita Isidori*², tous les éléments étant concordants. Dans l'état où nous est parvenue la *Vita Isidori* il est aisé d'admettre que le passage concernant Léontios est mal placé ou hors de contexte. Ce Léontios ayant vécu en réalité à la fin du VI^e siècle, il ne peut avoir rien de commun, hormis le nom et la qualité de professeur, avec le père d'Athénaïs/Eudokia.

Deux autres membres de la famille d'Eudokia sont connus par des sources dignes de foi. Le même Olympiodore narre pour l'année 421 (entre le 8 février et le 2 septembre)³ le récit suivant⁴ :

L'historien prétend avoir entendu un certain Valérios, un homme de haut rang⁵, parler de statues d'argent consacrées qui étaient destinées à arrêter les barbares. Au temps de l'empereur Constance, dit l'auteur, en Thrace, où Valérios commandait, on annonça la découverte d'un trésor. Valérios se rendit sur les lieux, apprit des habitants de la région que cet endroit était sacré et que des statues y avaient été consacrées selon un rite ancien...

¹ Zach., *VS*, p. 41 : « J'entrai le premier jour dans l'école de Léontios, fils d'Eudoxios, qui enseignait alors le droit » ; p. 60 : « ... et Léontios, à cette époque *magistros*, qui enseignait les lois à Bérytos » ; p. 66 : « ... Et Léontios leur faisait du tort par son paganisme. Ce Léontios était un homme qui savait tromper ... il dressait des horoscopes, prédisait l'avenir, annonçait à tous ceux qui le fréquentaient leur élection en qualité de préfets ou de hauts fonctionnaires et les amenait à avoir recours aux idoles... » ; p. 68 : « Lorsque Léontios eut été pris par des personnes zélées et alors qu'il allait se trouver en danger, nous lui assurâmes, non sans peine, la fuite et le salut » ; p. 73 : « Léontios s'était en effet décidé, après avoir pris la fuite lors du premier soulèvement, à recevoir le divin baptême dans le temple du saint martyr Léontius, et c'est ainsi qu'il put retourner en ville ».

Le père de Léontios, Eudoxios, est sans doute identique au juriste Eudoxios contemporain d'Anastase, et son fils Anatolius devint *magister officiorum* en 533, *CJ*, I, 17, 2, 9 : *Anatolium uirem illustrem magistrum, qui et ipse apud Berytienses ... ab antiqua stirpe legitima procedens, cum et pater eius Leontius et auus Eudoxius ... optimam sui memoriam in legibus reliquerunt* (*PLRE*, IIIA, 1992, s. v. Anatolius 4, p. 71 ; *PLRE*, II, 1980, s. v. Eudoxios 4, p. 412 ; Leontius 20, p. 672).

² C'est aussi l'avis de P. ATHANASSIADI, 1999, p. 123.

³ Durant le règne de Constantius III : voir K. HOLM, 1982, p. 119.

⁴ *Olymp.*, fg. 27 (p. 191-192 BLOCKLEY) = Phot., *Bibl.*, cod. 80, p. 60a (I, p. 177 HENRY).

⁵ R. HENRY, I, p. 177, traduit « un notable romain », précision ethnique qui ne figure pas dans le texte.

On s'accorde à reconnaître en ce préfet de Thrace Valérios, le frère homonyme de l'impératrice¹. On voit d'ailleurs que Valérios avait un commandement relativement important avant même qu'Athénaïs puisse intervenir comme épouse de l'empereur (mariée le 7 juin)² ou comme impératrice (423), contrairement à ce qu'affirme le « roman d'Eudokia »³. Il s'identifie probablement à Valerius, comte des affaires privées en Orient en 425, puis comte des largesses sacrées en 427⁴. Ce même « roman d'Eudokia » prétend alors qu'elle fit nommer son frère Valérios *magistros*. De fait, on connaît un Valerius, *magister officiorum* en 435, grâce à plusieurs adresses du code théodosien, dont une concerne *Valerio magistro officiorum et ex cons. ordinario*⁵, ce qui permet de l'identifier fermement à Valerius, consul en 432⁶. Même si Gessios n'est pas attesté par ailleurs, il est raisonnable d'en accepter l'existence dans la mesure où les autres données prosopographiques du « roman d'Eudokia » s'avèrent exactes⁷.

A ces données, il faut ajouter celle qui provient de la Vie syriaque de Syméon le Stylite l'Ancien (390-459), rédigée peu après sa mort, et qui fait le récit suivant⁸ :

¹ *PLRE*, II, 1980, s. v. Valerius 6, p. 1145. On admet d'ordinaire que ce Valérios, à même d'interpréter la significations de rites païens, était païen lui-même. Mais cela n'est pas nécessaire. Dans mon interprétation, qui suit celle de A. Cameron, Valérios s'était converti avant la mort de son père, ce qui n'empêche qu'il avait été élevé dans un milieu païen, entouré de parents (sa mère même peut-être) qui l'étaient restés, ce qui le rendait apte, tout chrétien qu'il fût devenu, à interpréter les rites païens.

² Il faudrait autrement placer entre le 7 juin et le 2 septembre, la nouvelle de son accession, la fuite de ses frères, leur venue à Constantinople, leur nomination et leur affectation, ce qui est bien trop court. D'ailleurs, on notera que même le « roman d'Eudokia » laisse échapper que, lorsque les frères de la nouvelle impératrice apprirent son accession, ils s'enfuirent en Grèce, ce qui montre qu'ils n'y étaient pas alors.

³ K. HOLUM, 1982, p. 120 : « la bonne fortune d'Athénaïs ne précéda pas l'avancement de Valerius, et d'autres comme lui, mais fut parallèle à celui-ci ».

⁴ R. DELMAIRE, 1989, n° 118, p. 207-208. R. Delmaire rejette toutefois l'identité entre Valerius, *CRP* en 425 puis *CSL* en 427 sous prétexte qu'on ne s'explique pas alors que le frère de l'impératrice ait végété 10 ans avant d'accéder à un poste important, comme *magister officiorum* et consul, en 432. Retard incompréhensible dans la mesure où Asklèpiodotos, oncle de l'impératrice, passe, lui, directement du poste de *CSL* à celui de consul et de préfet du prétoire d'Orient dès 423. Mais, comme il faut alors expliquer pourquoi Valerius a dû attendre 432, R. Delmaire suppose qu'il était encore tout jeune lors de l'accession d'Eudokia, et qu'il obtint des hautes charges dès que son âge le lui permit. Mais cette interprétation suppose que le « roman d'Eudokia », pour qui Athénaïs est bien plus jeune que ses frères, a complètement modifié les véritables rapports d'Eudokia et de ses frères, ce qui me semble assez drastique. Cela supposerait aussi qu'il faut distinguer le gouverneur de Thrace Valérios (que R. Delmaire omet de prendre en compte) du frère de l'impératrice, alors que l'identification est pourtant raisonnable.

⁵ *CTh* VII, 8, 16.

⁶ *CLRE*, 1987, s. a. 432, p. 398-399.

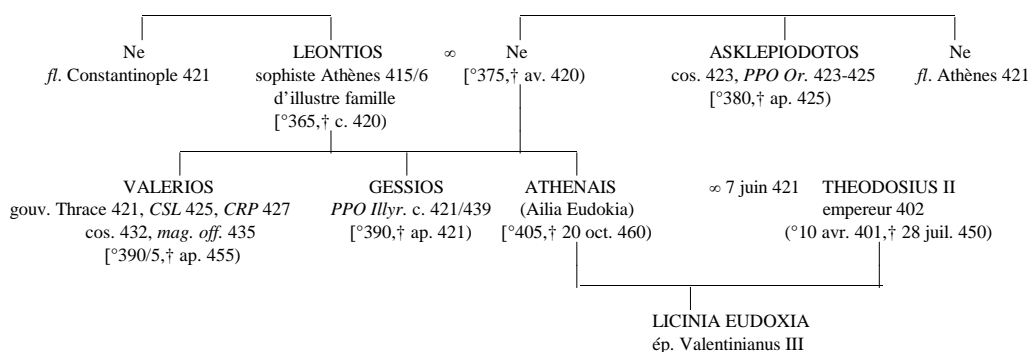
⁷ C'est notamment la conclusion de K. HOLUM, 1982, p. 119, mais aussi des autres historiens en général.

⁸ *Vita Sym. Styl.*, p. 636 (= p. 193 LENT = p. 122-123 DORAN). Voir le récit parallèle d'Évagre schol., *Hist. eccl.*, I, 13 (p. 36 WHITBY avec les notes *ad loc.*).

Il arriva alors qu'une véritable tempête de l'âme et un ouragan du diable se leva contre l'Eglise du Christ, tout cela à cause d'un homme diabolique dont le nom était Asklèpiadès, un oncle de l'impératrice. Il était préfet (*hyparchos*) à l'époque de l'empereur Théodosios et de Iôhannès, évêque d'Antioche. Les sentiments de cet homme diabolique étaient en accord avec ceux des païens et des Juifs, et il haïssait les Chrétiens. Il publia un édit ordonnant que les synagogues et leurs maisons de rencontre, que les Chrétiens avaient prises aux Juifs, leur soient retournées, et que les Chrétiens aient à construire ou acheter les leurs ...

L'événement daterait selon cette source de 429/442¹, mais le *Code théodosien* a conservé l'ordonnance de Théodose II adressée au préfet du prétoire d'Orient Asclepiodotus en date du 15 février 423 ordonnant la restitution des synagogues aux Juifs². Le biographe prétend également que le préfet fut désavoué par l'empereur et subit une disgrâce, ce qui est erroné puisque l'ordonnance de Théodose montre que cet empereur valida la mesure, tandis qu'on sait qu'Asclepiodotus était toujours préfet en 425. Il ne fait pas de doute que l'*hyparchos* Asklèpiadès soit identique au préfet Asklèpiodotos, l'erreur sur le nom étant assez naturelle dans une œuvre rédigée en syriaque³.

A partir de ces récits, il est possible d'établir le *stemma* suivant⁴ :



Les ascendants de Léontios restent inconnus. Certes, les noms Léontios et Athénaïs sont attestés à Athènes, mais jamais ensemble, et celui de Léontios est même absent de la prosopographie d'époque impériale⁵. On y trouve toutefois, moins fréquemment, les

¹ Théodose a régné de 402 à 450, Syméon a vécu de 390 à 459 et Iôhannès d'Antioche a siégé de 429 à 442.

² *CTh*, XVI, 8, 25.

³ *PLRE*, II, 1980, s. v. Asclepiodotus 1, p. 160 ; R. DELMAIRE, 1989, p. 200-201, qui affine la chronologie : Asklèpiodotos est *comes sacrarum largitionum* avant avril 422 et il devient préfet du prétoire avant le 31 décembre de cette année. Le 1^{er} janvier, il est consul ordinaire, toujours préfet.

⁴ L'impératrice Eudokia est probablement née vers 405, certainement plus jeune que son époux né en avril 400, mais assez âgée pour être pleinement mariée en 421 et accoucher de son premier enfant dès l'année suivante. F. GREGOROVIVUS, 1882, ch. III, suppose une naissance en 400 ou 401, avec une précision illusoire.

⁵ *LGPN*, II, 1994, s. v. Leontios, p. 280-281 ; *PAA*, XI (2002) s. v. Leontios, p. 62-64. La seule attestation d'époque impériale, sans plus de précision chronologique, est dans *IG*, II², 6380 :

gentilices Valérios et Licinios. Cependant, on ne les rencontre pas simultanément à une époque proche du IV^e siècle. Pourtant, au témoignage de sa fille, il était d'une race illustre. Puisqu'un de ses fils porte le nom de Valérios, il est possible qu'il soit lui-même issu de ces Valerii¹.

D) La famille de Valérios Apsinès de Gadara

Le gentilice Valerius est très peu répandu à Athènes. Si on y ajoute l'intérêt pour la sophistique, il se pourrait donc que Léontios soit issu de la descendance de Valérios Apsinès, sophiste phénicien, mais installé à Athènes comme titulaire de la chaire de sophistique. On va voir maintenant que la descendance d'Apsinès était toujours active à Athènes jusqu'à l'extrême fin du IV^e siècle et notamment que deux de ses membres ont cherché eux aussi à obtenir la chaire de sophistique au cours du IV^e siècle. Il ne serait donc pas surprenant que l'Athénien Léontios, père de Valérios, de famille illustre, titulaire de la chaire de sophistique en 415, soit issu de cette dynastie de sophistes athéniens.

Valérios Apsinès lui-même était né à Gadara, en Coélé Syrie, vers 195². Il fut l'élève d'Héraclide à Smyrne. Pour sa famille, nous ne disposons que de maigres indications.

Tout d'abord une notice de la *Suda*³ :

Apsinès de Gadara, sophiste. Engendré, comme le dit la rumeur, par Pan. Un disciple d'Héraclide de Lycie à Smyrne, puis de Basiliscus à Nicomédie. Il fut sophiste à Athènes sous l'empereur Maximin¹ et fut honoré des ornements consulaires.

[E]ἰρήνη / [Δ]η[μ]ητρίου / [Θυ]γάτηρ, / [Λε]οντ[ί]ου / [ἐκ Κ]ηδῶν / [γυ]νή (« [E]irènè, / [fi]lle de / [D]é[m]étrios / épouse de / [Lé]ont[i]os / (du dème) des Kèdoi ») honorée près de l'Asklèpieiôn. Cf. PAA 603190. A l'époque tardive on trouve aussi un Léontios, frère de Iakôb et petit-fils de Iakôb de Césarée au VI^e s. (PAA 603210), et un Léontios, lycien, époux (?) de Théodôra, parents d'Hilarios (PAA, 603215), toujours au VI^e s.

¹ Suggestion rapidement évoquée déjà par C. SETTIPANI, 2000, p. 417, n. 6.

² Sur Valerius Apsines, voir M. HEATH, 1998b ; B. PUECH, 2002, n° 30, p. 124-126 ; S. P. O'ROURKE, 2005. On place sa naissance vers 190 (M. HEATH, 1998b, p. 91 ; *Id.*, 2002/3, p. 132 ; S. P. O'ROURKE, *op. cit.*) ou vers 200 (B. PUECH, 2002, p. 126). Son maître Héraclide enseignait à Smyrne entre 209 et c. 230 et il devait normalement être alors âgé d'une vingtaine d'années environ, ce qui signifie qu'il est né entre 190 et 210. Mais on peut penser aussi qu'il était à peu près du même âge que ses amis Nikagoras et Philostrate le Lemnien. Or, Philostrate le Lemnien est certainement né vers 190/1 (L. de LANNOY, 1997, p. 2369-2372) et Nikagoras est né apparemment vers 190 : *infra*, p. 261, n. 5. Par ailleurs, comme *homo nouus*, Apsinès avait certainement dépassé la quarantaine lorsque Maximin lui décerna les ornements consulaires entre 235 et 238, ce qui signifie qu'il a dû naître en 195 au plus tard. Toutefois, comme son épouse a dû naître vers 220 (*infra*, p. 347), on ne saurait trop reculer non plus sa naissance. Une naissance vers 195 serait donc un compromis raisonnable.

³ *Suda*, s. v. Apsines (A4735) : Ἀψίνης, Γαδαρεὺς, σοφιστῆς, σπαρεῖς, ὡς λόγος, ἐκ Πανός. μαθητεύσας δὲ ἐν Σμύρνῃ Ἡρακλείδῃ τῷ Λυκίῳ, εἶτα Βασιλικῶ ἐν Νικομηδείᾳ, ἐσοφίστευσεν Ἀθήνησι, βασιλεύοντος Μαξιμιανοῦ, ὑπατικοῦ λαβὼν ἀξίωμα (trad. angl. M. HEATH).

Pas un mot sur sa famille (si on veut bien écarter la paternité du dieu Pan). A défaut, une inscription athénienne vient heureusement éclairer les alliances de notre personnage² :

Annia Stat[i(li?)a Sator- ?]
 neila femm(e) du sénateur
 Oualé[r]ios Apsinès
 sophiste, du grand-prêtre
 Klaudios Lysiadès et du
 prêtre de l'Aute[l Kl]audios Sôspi-
 [s de Mélité] la descendante

On étudiera plus loin la famille d'Annia Stat(ia) [ou Stat(ilia)] (Satur)nilla, l'une des principales familles sacerdotales de l'Athènes romaine. Pour lors, on note que cette inscription suffit à témoigner de l'enracinement local de Valérios Apsinès. De la sorte, on peut en toute probabilité considérer que les personnages suivants appartiennent à sa descendance³ :

¹ Le texte dit « Maximianos », qu'il faut toutefois corriger en fonction des autres témoignages sur Apsinès qui le donnent tous comme contemporain de personnages ayant vécu vers 230/250.

² IG, II², 4007, A+B (= SEG, XII, 156) :

ψηφ[ισαμένης τῆς σεμνο]
 τάτης βουλ[ῆς τῶν Φ]
 Αννίαν Στατ[ι ... c. 8 ...]
 νείλαν, γυναῖ[κα] τοῦ κρατί
 στου Οὐαλε[ρ]ίου Αψίνου
 τοῦ σοφιστοῦ, ἀρχιερέως
 δὲ Κλαυδίου Λυσιάδου καὶ
 ἐπὶ βωμ[ῶ] Κλ]αυδίου Σώσπι
 [δος Μελιτέων ἐ]κγονον.

éd. & trad. fr. B. PUECH, 2002, p. 125 (qui oublie '...neila'). Il me semble toutefois que le mot *kratistos* qu'elle traduit par *vir egregius* et qui désigne il est vrai généralement un personnage de rang équestre, pourrait être traduit ici par sénateur dans la mesure où l'on peut montrer qu'il s'applique également à des personnages de rang sénatorial : voir C. SETTIPANI, 2000, p. 374, n. 3 ; et aussi, *infra*, p. 325, l'inscription de l'archonte Hègias ; il n'est donc pas certain que la statue soit antérieure à l'*adlectio* d'Apsinès au sénat comme on l'admet depuis G. BARBIERI, 1952, n° 1441, p. 251).

³ Curieusement, certains auteurs ont cru, parce qu'il fallait renoncer à l'identification entre Valerius Apsines et le sophiste athénien Apsinès, père d'Onasimos, jadis acceptée (e. g. par A. STEIN, *PIR*², I, A 978, p. 191), qu'il fallait renoncer également à tout lien entre eux. Cette position remonte à une note de F. MILLAR, 1959, p. 16, n. 16, qui prétend abruptement que l'idée que « all the 'Apsines' who flourished in Athens in the third and fourth centuries can be collected in a single family is unfortunately not viable ». On ne saura pas pourquoi. Même si F. Millar a été suivi par certains (e. g. S. P. O'ROURKE, 2005, p. 37), c'est une erreur. La succession généalogique Apsinès (II), Onasimos, Apsinès (III) est bien établie. Le sophiste Valérios Apsinès (I), qui s'est installé à Athènes et a épousé une Athénienne, est très certainement l'ascendant du sophiste athénien Apsinès (II), lui-même aïeul d'un autre Apsinès (III), athénien. P. CARTLEDGE-A. SPAWFORTH, 1989, p. 182, ont bien noté que malgré l'hiatus chronologique entre Apsines II et Valerius Apsines, un lien entre les deux familles est extrêmement probable, soit en raison de liens du sang, soit par « hommage académique ». R. J. PENNELLA, 1990, p. 95, est ambigu : il signale que le père de Sôpolis était lui-même sophiste et suggère que Sôpolis a nommé son fils d'après le sophiste Apsinès de 330, mais

- le sophiste athénien Apsinès (II), père du sophiste Onasimos, connu uniquement par une notice de la *Suda*¹, dont on croyait naguère qu'il était identique à Valérios Apsinès, mais qui s'en distingue pour d'évidentes raisons chronologiques :

Apsinès : d'Athènes, sophiste, père du sophiste Onasimos, le père d'Apsinès.

- Le sophiste Onasimos, d'Athènes et de Sparte (peut-être citoyen de Chypre également), fils d'Apsinès (II), et père du sophiste Apsinès (III), qui vivait à l'époque de Constantin I^{er} (306/337)² :

Onasimos, de Chypre ou de Sparte. Historien et sophiste, un de ceux qui vivaient sous Constantin. Il a écrit : *De la Division des Causes*, un *Art de l'oraison judiciaire* dédié à *Apsines*, un *Art de la controverse*, des *Exercices*, des *Déclamations*, des *éloges*, et bien d'autres ouvrages.

Le dédicant du volume dédié à Apsinès est certainement le fils du sophiste.

- Le sophiste Apsinès d'Athènes et de Sparte, fils d'Onasimos, connu par la *Suda*³

Apsinès, fils du sophiste Onasimos d'Athènes. Sophiste, postérieur à Apsinès de Gadara et par quelques passages d'Eunape qui concernent des événements datables de 330 environ⁴ :

(482) Julien de Cappadoce, le sophiste, fleurissait à l'époque d'Aedesios, et fut une sorte de tyran à Athènes ... Il y avait d'autres gens, ses contemporains ... notamment le Lacédémonien Apsinès, qui atteignit une certaine notoriété comme écrivain et rhéteur ... mais Julien les surpassait tous... (483-5) Il advint qu'un des meilleurs élèves d'Apsinès ... malmena ... à la méthode spartiate ... un étudiant de Julien ... le proconsul ordonna ... qu'on arrêtât le maître avec les élèves ... accusés de meurtre ... Julien comparut donc devant lui ... Apsinès comparut également, mais sans avoir été appelé et pour prêter son appui à l'accusation... l'auteur des désordres de la faction spartiate était un certain Thémistoklès, un Athénien ... (finalement) le proconsul ordonna aux accusés de sortir; puis, il prit à part d'abord le maître de l'accusateur tout seul, ensuite Thémistoklès et les Lacédémoniens, et leur rappela avec force les flagellations en usage à Sparte, en y joignant le souvenir de celles qui étaient pratiquées par les Athéniens.

- Apsinès, sophiste, fils du sophiste Sôpolis et petit-fils d'un autre sophiste, correspondant de Libanios vers 390⁵ :

A Sôpolis ... toi, qui appartiens à une dynastie de sophistes, après ton père et ton grand-père, Apsinès.

sans préciser sa pensée. Pour B. PUECH, 2002, p. 125-126 : « Apsinès lui-même semble avoir fondé à Athènes une dynastie de sophistes ».

¹ *Suda*, s. v. Apsines (A4734) : Αψίνης, Αθηναῖος, σοφιστής, Ὀνασίμου πατήρ τοῦ σοφιστοῦ, τοῦ πατρὸς Αψίνου (trad. angl. M. HEATH).

² *Suda*, s. v. Onasimos (O327) : Ὀνάσιμος, Κύπριος ἢ Σπαρτιάτης, ἱστορικός καὶ σοφιστής, τῶν ἐπὶ Κωνσταντίνου γενομένων. ἔγραψε Στάσεων διαγρέσεις, Τέχνην δικανικὴν πρὸς Αψίνην, Περὶ ἀντιρρητικῆς τέχνης, προγυμνάσματα, μελέτας, ἐγκώμια, καὶ ἄλλα πλεῖστα. J'ignore pour quelle raison Onasimos a pu passer pour un Chypriote. Soit parce qu'il séjourna à Chypre quelque temps, soit parce que le rédacteur de la *Suda* l'a confondu avec un homonyme de cette région, ou pour toute autre raison.

³ *Suda*, s. v. Apsines (A4736) : Αψίνης, Ὀνασίμου τοῦ σοφιστοῦ Αθηναίου, σοφιστής νεώτερος τοῦ Γαδαρέως Αψίνου (trad. angl. M. HEATH ; trad. fr. M. PATILLON, 2001).

⁴ Eun., VS, p. 469-475 WRIGHT.

⁵ Lib., Ep., 962 F.

Le grand-père anonyme d'Apsinès, sophiste, père du sophiste Sôpolis, est certainement identique comme l'a noté M. Heath au sophiste Sôpolis qui brigua la chaire de sophistique vers 335 :

Après la mort de ce philosophe (Julien de Cappadoce), Athènes se passionna pour savoir à qui serait donnée sa succession dans le privilège d'enseigner l'éloquence, et il se présenta tant de gens, pour obtenir cette première place parmi les sophistes, que le dénombrement en serait fastidieux. Tous les suffrages s'accordèrent pour désigner Prohairésios, Héphaistiôn, Épiphanius et Diophantos ; on leur adjoignit Sôpolis, comme par surprise et par suite d'une négligence dans le calcul des votes, et un certain Parnasios, d'une façon moins honorable encore.

M. Heath suggère que ce Sôpolis qui vivait en 335 est le même qui donna des cours à Eunape en 362/7 et dont un fils fut sophiste également :

(497) J'ai maintes fois entendu Sôpolis. Il s'efforçait de ramener l'éloquence à son caractère antique et essayait d'atteindre à la saine culture de la Muse. Mais il frappa souvent à la porte, et ne réussit que rarement à l'ouvrir. Si, de temps à autre, elle tournait tant soit peu sur ses gonds, un faible et léger souffle de l'esprit divin se glissait alors par la fente et tout l'auditoire était enthousiasmé, ne pouvant supporter même cette goutte de rosée, prise à la source de Castalie. Sôpolis eut un fils qui, dit-on, monta aussi en chaire¹.

Mais en l'occurrence, il est tout aussi probable, sinon davantage, de reconnaître ici Sôpolis 'le Jeune', et en son fils le sophiste Apsinès correspondant de Libanios.

Quoi qu'il en soit, cette famille de sophistes, d'origine athénienne², s'était installée en partie à Sparte, mais continuait à prodiguer son enseignement à Athènes, n'ayant pas perdu contact avec sa cité d'origine et possédant probablement la double citoyenneté³. L'enracinement à Sparte du fils d'Apsinès (II) provient sans doute d'une alliance matrimoniale. Si le nom Onèsimos est très fréquent à Athènes⁴, la forme Onasimos est dorienne et se rencontre plutôt à Sparte (on ne le trouve jamais à Athènes⁵). On connaît,

¹ Eun., VS, p. 517 WRIGHT. Sôpolis enseignait donc à l'époque du séjour d'Eunape à Athènes, entre 362 et 367 (cf. WRIGHT, *Eunapius*, p. 332).

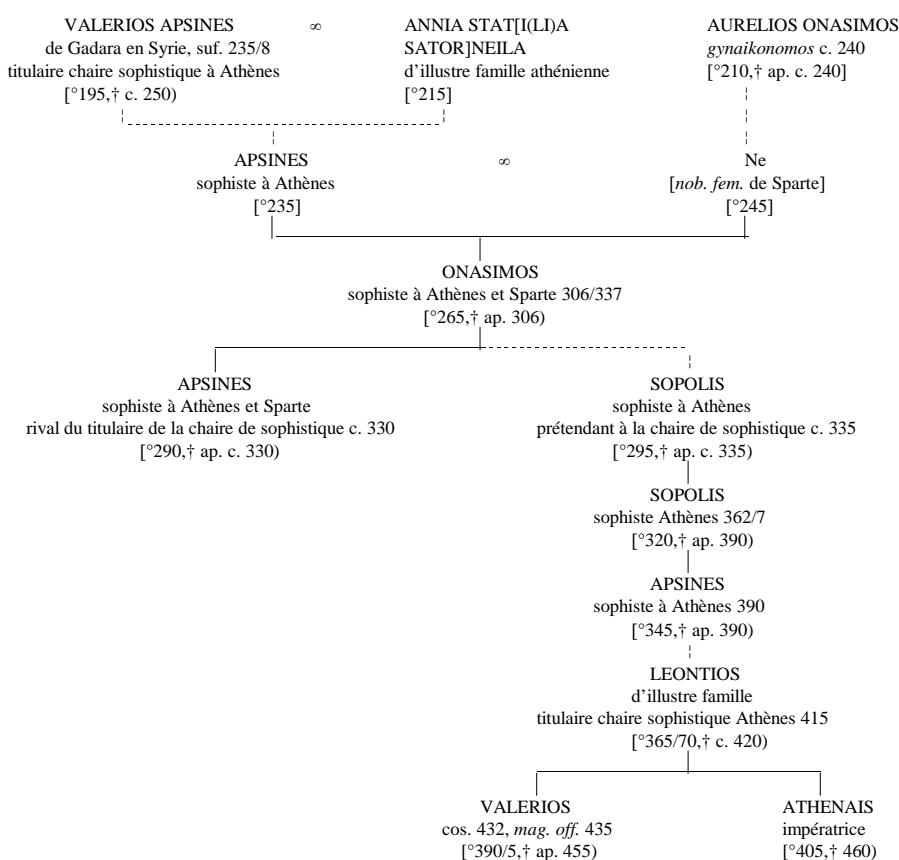
² La notice A4734 de la *Suda* est claire sur ce point : le père d'Onasimos de Sparte est Apsinès d'Athènes. Cette nuance a échappé à P. CARTLEDGE-A. SPAWFORTH, 1989, p. 182, qui considèrent la famille comme totalement spartiate.

³ Le phénomène de citoyenneté multiple n'est pas rare et on pourrait en citer de très nombreux exemples. Il suffira ici de rappeler le cas du sophiste Hérode Atticus et de son père Atticus, citoyens aussi bien d'Athènes que de Sparte. Pour d'autres Spartiates ayant une autre citoyenneté, voir la liste de A. S. BRADFORD, 1977, app. 4, p. 494-495. Les historiens passent généralement sous silence cette apparente contradiction quant à la citoyenneté des sophistes Apsinès et Onasimos ou semblent gênés pour l'expliquer. Pour M. HEATH, 2004, p. 81, n. 4, Apsinès et Onasimos sont des Spartiates, mais enseignent à Athènes. Ce n'est pourtant pas ce que disent les notices de la *Suda*. De la même façon, le chef des étudiants de la faction *spartiate* était l'Athénien Thémistoklès.

⁴ *LGN*, II, 1997, s. v. Onesimos, p. 352-353 (97 occurrences).

⁵ La remarque a également été faite par M. HEATH, 2004, p. 81, n. 4. Pour Onasimos à Sparte, voir A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Onasimos 1-4, p. 324-325 et *infra*. Curieusement, le même A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Onesimos, p. 326, enregistre le sophiste sous la forme ionienne du nom dans sa prosopographie.

peu avant le milieu du III^e siècle, un Aurélios Onasimos, fils d'Onasimos *gynaikonomos* à Sparte¹, qui pourrait avoir été le beau-père d'Apsinès (II).

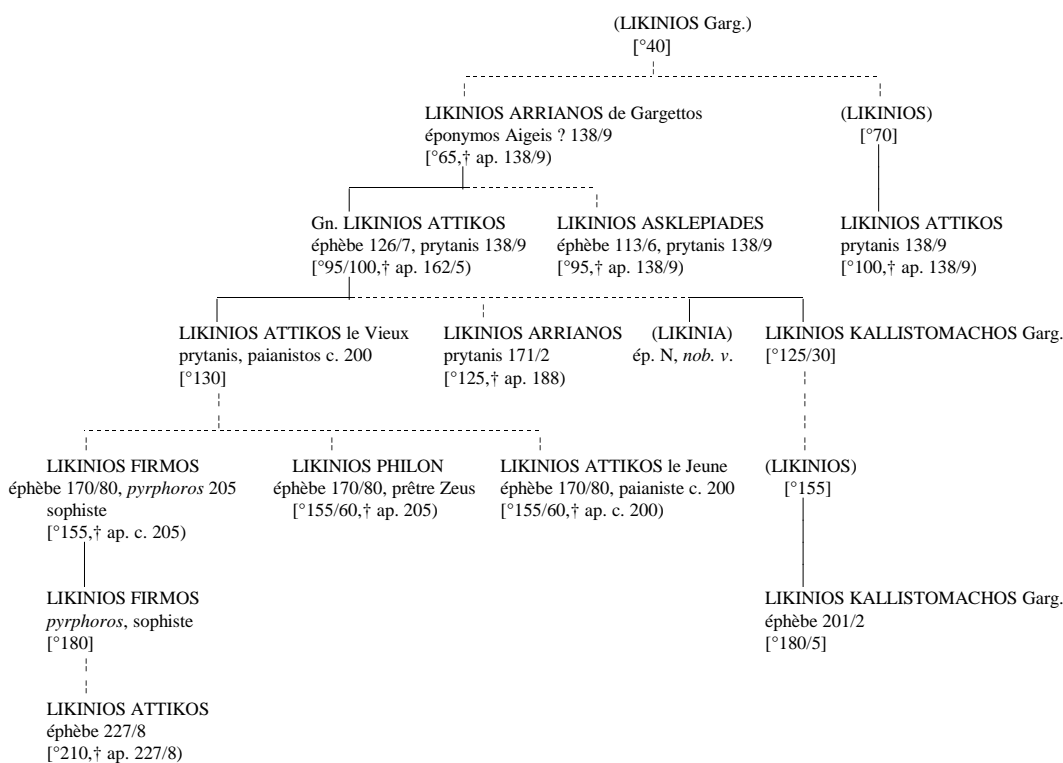


Une autre piste concernant les ascendants d'Athénaïs est à chercher dans le gentilice Licinia porté par sa fille. Ce gentilice n'a aucune connotation impériale et est inconnu auparavant dans la dynastie théodosienne à quelque degré que ce soit. On peut donc légitimement en conclure qu'il était hérité de la famille d'Athénaïs. Ce pourrait être celui de son père, auquel cas, Léontios ne se rattacherait à la descendance de Valérios Apsinès qu'en ligne féminine. Mais c'est peut-être aussi celui de la mère d'Athénaïs. Le gentilice Licinius n'est pas très répandu à Athènes, mais on le trouve néanmoins porté dans plusieurs familles². Une seule est parvenue à un certain niveau de notoriété, la famille des Licinii du dème de Gargettos, dont on peut retracer ainsi le *stemma* hypothétique³ :

¹ A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Onasimos 2, p. 324-325 ; *Rom. Pelop.*, II, 2002, s. v. LAC 160, p. 115. Pour A. S. Bradford, le personnage date seulement de « après 160 ». En réalité, comme l'a bien noté A. Rizakis, on est au moins certain qu'il est postérieur à 212. Mais, dans la mesure où l'inscription est contemporaine du patronat de Sex. Pompeios Théoxènes, né vers 200 (C. SETTIPANI, 2000, p. 496), on doit la dater de 230/240 environ.

² M. WOŁOCH, 1969 ; S. BYRNE, 2003, p. 342-348.

³ S. BYRNE, 2003, p. 342-345.



Mais les seuls indices de rapprochement avec Léontios restent ténus :

- le fait que les deux dernières générations connues de la famille des Likinioi soient des sophistes ;
- le nom d'Asklèpiadès porté par un ancêtre du II^e siècle et la dévotion attestée des deux derniers Likinioi à Asclépios que l'on doit rapprocher du nom de l'oncle d'Eudokia, Asklèpiodotos (nommé même Asklèpiadès dans la *Vie* de Siméon)¹.

Mais ces indices, ajoutés à la transmission du gentilice rare Likinios, suffisent peut-être à emporter la conviction, sans que le mode de transmission puisse être appréhendé.

¹ On note au IV^e siècle un Gessios en relation avec Firmos, évêque de Césarée (*PLRE*, I, 1971, s. v. Gessios), mais, comme aucune parenté entre eux n'est attestée, non plus qu'un lien avec Athènes, il s'agit peut-être d'une coïncidence.

51 Conclusion

Que peut-on tirer de cet excursus sur la période byzantine ? Peu de chose. Finalement Athènes byzantine reste assez isolée sur le plan généalogique. Pour supposer une quelconque continuité, il ne nous reste qu'une vague prétention du milieu du X^e siècle, contestée déjà par les contemporains, et la supposition de la persistance d'une aristocratie locale, fondée sur l'observation archéologique de l'habitat et sur la connaissance très partielle d'une ou deux familles au VIII^e siècle. Ces rares vestiges suffisent peut-être à valider la persistance de certaines familles de la fin de l'Antiquité classique au début de la renaissance politique et culturelle de l'Empire byzantin. Par ailleurs, à défaut de revendication, il est certain que l'impératrice Eudokia (c. 405-460), appelée Athénaïs à la naissance, était issue d'une grande famille athénienne, et qu'elle laissa une descendance à Byzance jusqu'au début du VII^e siècle, et au-delà.

Il en va tout autrement à l'autre bout de la chaîne, lorsque finit l'Antiquité et commence la période byzantine. Alors même que s'éteint la culture antique à Athènes, on y trouve encore des aristocrates qui se prévalent d'une ascendance remontant aux temps classiques, et même mythologiques.

III] LES DERNIERS NOTABLES ATHÉNIENS (IV^e-VI^e s.)

L'archontat éponyme a été à Athènes la charge honorifique par excellence, même après qu'elle eut été dépouillée de toute signification politique. Les Athéniens continueront de fournir chaque année des archontes à leur cité jusqu'au III^e siècle de notre ère. Ensuite, on ne connaît plus que cinq archontes jusqu'en 485. On admettait naguère que l'archontat s'était poursuivi jusque là sans interruption¹. Mais cela semble sujet à caution. Déjà, en pleine période de prospérité, sous le Haut Empire romain, on connaît six *anarchia*, années sans archontes². On peut croire qu'après le sac de la ville en 267 et l'important repli qui s'ensuivit, la charge d'archonte ne fut plus exercée aussi régulièrement³. On peut même se demander si les cinq archontes privés (hors empereurs) connus pour la période, loin d'être le reste misérable d'une documentation drastiquement lacunaire, ne sont pas en réalité assez proches du compte total. Quoi qu'il en soit, après 485, on ne connaît plus d'archonte.

1] La famille de Nikagoras, archonte en 485

Le dernier archonte athénien attesté par les sources est un certain Nikagoras le Jeune, qui était en charge l'année de la mort du philosophe Proclos, c'est-à-dire en 485 comme le montrent les autres synchronismes fournis⁴. Il est unanimement admis que cet archonte appartenait à l'une des grandes familles de la cité, attestée depuis le II^e siècle et qui exerça plusieurs prêtrises prestigieuses. Mais sa généalogie comporte des points d'ombre qui nécessitent d'y revenir plus longuement. Le *stemma* de la famille a été dressé par O. Schissel en 1927 et se présente ainsi⁵ :

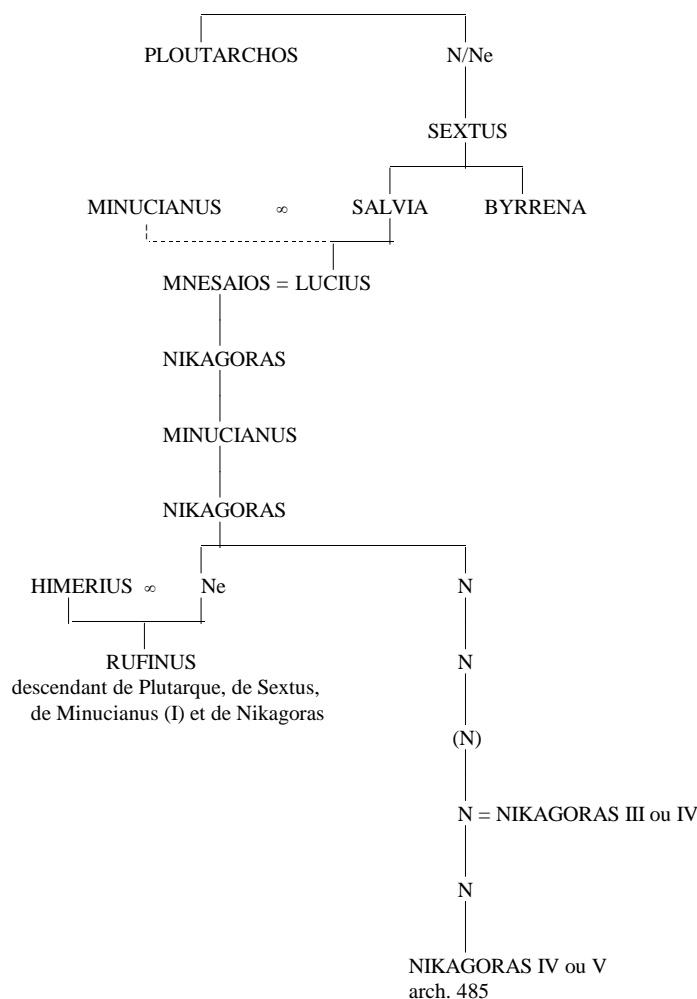
¹ Ainsi, P. GRAINDOR, 1922.

² P. GRAINDOR, 1922, p. 11. Les années concernées sont : 82/3 ou 83/4, entre 85/6 et 95/6, 168/9, 172/3, c. 182, entre 199 et 207.

³ J. H. W. LIEBESCHUETZ, 2001, p. 110, souligne la disparition progressive des magistratures locales dans les villes de l'Empire, dont Athènes, à partir du IV^e s., en citant notamment (n. 39) A. LEWIN, 1995, p. 93-97 (p. 93-94 pour Athènes). A partir de ces remarques très vagues, et en se référant à ces deux auteurs, M. Di BRANCO, 2006, p. 150, affirme plus fermement une désaffection progressive à l'égard de l'archontat. J'avais eu le même sentiment avant de lire ces pages. L'explication en est, comme l'a noté P. GRAINDOR, 1922, p. 12 et le rappelle A. LEWIN, 1995, p. 94, dans le coût exorbitant de la charge, que plus aucun citoyen ne pouvait ou ne voulait supporter.

⁴ *Vita Procli*, 36 : « Proclos mourut la cent-vingt-quatrième année depuis le règne de l'empereur Julien, Nikagoras le Jeune étant archonte à Athènes ».

⁵ O. SCHISSEL, 1927, p. 371.



La famille de Nikagoras selon O. Schissel (1927)

La plupart des auteurs continuent de s'y référer¹, en dépit de ses faiblesses évidentes et alors même que O. Schissel en a emprunté la plus grande part à l'étude de A. J. Letronne réalisée au milieu du XIX^e siècle².

A) Nikagoras (I)³

Le premier membre de la famille clairement identifié est Nikagoras, connu essentiellement par la notice que lui consacre la *Suda*⁴ :

¹ Ce *stemma* a été accepté dans sa globalité encore par J. SCHAMP, *DPhA*, III, s. v. Himérius, p. 720-721. Il est souvent cité comme référence ultime sur la famille : *OGIS*, 720, n° 2 ; *CIG*, 4470 ; J. BAILLET, 1922, p. 284 ; P. GRAINDOR, 1926, p. 210 ; *PLRE*, I, 1971, s. v. Nicagoras 2, p. 627. B. PUECH, 2002, p. 359, renvoie certes à l'étude de O. Schissel, mais ne manque pas de souligner certaines difficultés. Par ailleurs cet auteur remarque avec justesse que les prétentions généalogiques affichées par Nikagoras et Himérius dépassent le simple orgueil familial mais témoignent déjà de la volonté de « se réclamer d'une certaine tradition platonicienne ».

² J.-A. LETRONNE, 1844.

³ M. HEATH, 1996, p. 67.

⁴ *Suda*, N 373 : Νικαγόρας, Μνησαίου ήήτορος, Αθηναίος, σοφιστής. γέγονε δέ κατά Φίλιππον τόν Καίσαρα. Βίους έλλογίμων, Περί Κλεοπάτρας τής έν Τρωάδι, Πρεσβευτικόν προς Φίλιππον τόν

Nikagoras : fils du rhéteur Mnèsaïos ; Athénien ; sophiste, il vécut sous l'empereur Philippe. Ses œuvres incluent : *Les vies des hommes illustres*, *Sur Cléopâtre en Troade*, un discours d'ambassade auprès de l'empereur romain Philippe.

Philostrate nous apprend qu'il fut vers 210 l'élève du sophiste Hippodromos et précise en outre qu'il était son ami¹ :

Comme le sophiste Nikagoras avait appelé la tragédie 'mère des sophistes', Hippodromos le corrigea...

Mais je ne peux écrire sur Nikagoras l'Athénien, qui est maintenant, et puisse-t-il continuer à l'être, hierokéryx d'Éleusis, ni sur Apsinès le Phénicien ... parce qu'ils sont liés à moi par les liens de l'amitié.

Porphyre nous livre aussi la description d'un dîner donné par Longin vers 255 en l'honneur de Platon auquel participaient notamment Nikagoras et le sophiste Maiôr² :

A l'époque où Longinus nous convia à Athènes pour un banquet à la mémoire de Platon, il invita également, entre beaucoup d'autres, Nikagoras le Sophiste, et Maiôr, et Apollônios le Grammairien et Dèmètrios le Géomètre et Prosénès le Péripatéticien et Kalliètès le Stoicien

Enfin, une inscription nous révèle qu'il exerça la troisième des prêtrises sacrées d'Éleusis et nous livre des données précieuses sur sa généalogie³ :

Nikagoras, héraut sacré (*hiérokéryx*) et sophiste, titulaire de la chaire, descendant des philosophes Ploutarchos et Sextos.

La succession des hérauts sacrés permet de placer entre 232 et 237 l'accession de Nikagoras à cette prêtrise⁴, et son lien avec Hippodromos autorise à supposer une date de naissance autour de 190⁵.

La question des liens avec Plutarque et Sextus sera abordée plus loin lorsque nous aurons en main toutes les données sur la famille. On ne connaît pas le rhéteur (M. Iounios) Mnèsaïos dont Nikagoras aurait été le fils selon la notice de la *Suda*. Le nom

Ῥωμαίων βασιλέα (trad. angl. M. HEATH ; trad. fr., J.-A. LETRONNE, 1844, p. 46 ; voir aussi B. PUECH, 2002, p. 359, n. 4).

¹ Philost., *VS*, 620 & 628 (p. 294 & 314 WRIGHT). Pour le premier passage, voir B. PUECH, 2002, p. 359, n. 5.

² Porph., *apud Eus., Praep. Evang.*, X, 3, 1. Cf. *Suda*, s. v. Maior (M 46) : Μαῖωρ, Ἀράβιος, σοφιστής. ἔγραψε Περὶ στάσεων βιβλία ἰγ. συνεχρόνισε δὲ Ἀψίνῃ καὶ Νικαγόρῃ, ἐπὶ Φιλίππου τοῦ Καίσαρος καὶ ἐπάνω (« Maiôr d'Arabie. Un sophiste ... contemporain d'Apsinès et de Nikagoras, sous l'empereur Philippus et avant cela ») [trad. angl. M. HEATH, 2003]. Ce banquet date des années d'étude de Porphyre, né vers 233, donc après 250, mais est avant le départ de Longin en 267.

³ *IG*, II², 3814, trad. par B. PUECH, 2002, p. 358. Voir K. CLINTON, I, 2005, n° 650, p. 480 & II, 2008, p. 416.

⁴ S. FOLLET, 1976, p. 287 ; B. PUECH, 2002, p. 359.

⁵ B. PUECH, 2002, p. 359. Nikagoras vivait encore en 244 puisqu'il adressa une de ses œuvres à l'empereur Philippe l'Arabe, et peut-être encore en 255, lors de la jeunesse de Porphyre.

est inconnu à Athènes¹. Toutefois une inscription de Delphes mentionne à la fin du II^e siècle un secrétaire des amphictions nommé M. Iounios Mnaséas, petit-fils d'une pythie et descendant d'autres prêtresses (ou prêtres) d'Apollon². Il ne me paraît pas exclu que l'on doive identifier les deux personnages, le texte de la *Suda* – du IX^e siècle – n'étant pas un garant absolu quant à la forme du nom³. Il suffirait de supposer qu'on aura écrit « Nikagoras Mnèsaïou » au lieu de « Nikagoras Mnaséou », erreur on ne peut plus simple à faire. Mais il est possible aussi que M. Iounios Mnaséas soit le frère, ou le père, de M. Iounios Mnèsaïos. Les Grecs aimaient jouer avec la variation des noms. Ainsi, au IV^e siècle av. J.-C., un tyran d'Elatée en Phocide, disciple de Platon, s'appelait Mnasôn et était le fils d'un Mnaséas⁴.

Une inscription fragmentaire livre le nom d'un *épengraphos* (qualificatif au sens peu clair mais qui semble désigner souvent un éphèbe d'origine étrangère⁵) de l'année 161/2 nommé M. Iounios Mi...⁶. La conjonction du prénom Markos et du gentilice Iounios ne se rencontre pas beaucoup à Athènes, et essentiellement dans notre famille. La chronologie interdit d'y reconnaître un M. Iounios Mi[noukianos] et l'on verra que ce *cognomen* n'appartenait probablement pas encore à cette famille. Mais peut-être le « i » n'est-il que la première haste d'une autre lettre et faut-il lire plutôt M. Iounios Mn[aséas ?] et reconnaître ici le premier ancêtre de la famille ? Cet éphèbe, né entre 140 et 145, semble un peu âgé pour s'identifier au père de M. Iounios Nikagoras, et il pourrait donc s'agir de son aïeul, encore qu'aucune certitude ne soit permise. En tout cas, s'il appartient bien à la parentèle de Nikagoras, cela confirme que la famille de celui-ci était d'origine étrangère, probablement de Delphes⁷.

¹ La seule occurrence répertoriée par la *PAA*, XII, 2003, s. v. Mnèsaïos 655140, p. 388, concerne le père de Nikagoras.

² *FD*, III, 1, 553. Cf. *CDI*, IV, 144, p. 350 : ... καὶ παντα[ρέ] / [τη]ν γυναῖκα τοῦ [πα]ντα / [ρέ]του Αὐρ. Ἐπιφάνους / . . . Εὐφροσύνην π[άσ]ης / [τη]ς ἐν τῷ βίῳ ἀρετῆ[ς] ἔνε / [κ]α Μάρκος Ἰούνιος Μ[ν]α / σέας ὁ γραμματ[εὺς] τοῦ / κοινῶ τῶν Ἀμ[φικτιόνων], / Πυθίας ἔγγονος καὶ ἄλλ] / ὦν πολλ[ῶν] ἱερείων ἂ / πόγ[ονος] Ἀπόλλωνι. Voir *Choix d'Inscr. Delphes*, 2012, p. 411, ad n° 226.

³ On rappellera que la *Suda* appelle, par exemple, Ploutarchos l'aïeul paternel d'Hérode Atticus, qui se nommait en réalité *Hipparchos*.

⁴ *DPhA*, IV, 2005, s. v. Mnason (M 179), p. 536-537 [R. GOULET].

⁵ Cf. P. GRAINDOR, 1931, p. 88.

⁶ *IG*, II², 2085, 87 : ἐπέν[γραφοι] / Μ Ἰούν. Μι ... / Ἄνδρόν[ικος]. Voir S. BYRNE, 2003, s. v. Iunius 45.

⁷ R. BOUCHON, 2005, p. 291, (qui ne fait pas intervenir l'*épengraphos* M. Iounios Mi...), suggère que M. Iounios Mnaséas pourrait être un Phocidien de Delphes.

B) Minoukianos (II)¹

Vient ensuite M. Iounios Minoukianos, connu lui aussi par une notice de la *Suda*² :

Minoukianos était fils du sophiste Nikagoras d'Athènes, sophiste lui-même, contemporain de Galien. Il écrivit un *Art de la Rhétorique* et des *Progymnasmata* et divers discours.

Il est possible d'identifier Minoukianos à un éphèbe homonyme cité sur une liste datable entre 222 et 231/2³. En mettant cette liste en 231/2 précisément, on obtiendrait une date de naissance de Minoukianos vers 215⁴, ce qui est conforme aux indications de la *Suda*. Ce qui l'est moins, c'est que les scholies sur Hermogène de Tarse nous apprennent que ce dernier avait critiqué un ouvrage sur l'art de la rhétorique du sophiste Minoukianos. Comme Hermogène vivait sous Marc Aurèle⁵, le sophiste Minoukianos dont il s'agit n'est pas celui qui fut contemporain de Gallien. A moins que les deux Minoukianos n'aient rédigé un livre au titre similaire, on doit suspecter que la *Suda* a, comme cela lui arrive, mélangé les œuvres des deux homonymes.

Le reste de la notice est confirmé par une inscription très fragmentaire qui fait état d'une ambassade conduite par [Iou]nios Minoukianos d'Athènes auprès de Gallien en décembre 265⁶ :

¹ M. HEATH, 1996, p. 67 ; PAA, XII, 2003, s. v. Minoukianos 654170, p. 376-377.

² *Suda*, M 1087 : Μινουκιανός, Νικαγόρου τοῦ σοφιστοῦ, Ἀθηναῖος, σοφιστής, γεγωνῶς ἐπὶ Γαλιανοῦ. τέχνην ῥητορικὴν καὶ προγυμνάσματα καὶ λόγους διαφόρους (trad. angl. M. HEATH).

³ *IG*, II², 2219, 60-65 : ...ίδος / [... Μου]σώνιος / ...ασέας / [... Πυ]θόδωρος / [Μι]νουκιανός / ... ων. De façon assez intéressante, il y a un [Μου]σώνιος trois lignes plus haut. Pour la date, voir S. FOLLET, 1976, p. 238.

⁴ B. PUECH, 2002, p. 356.

⁵ Il aurait impressionné l'empereur à l'âge de 15 ans, en 175/6, donc serait né vers 160. Voir M. HEATH, 1996, p. 66.

⁶ *SEG*, XXVI, 129 ; S. FOLLET, 1976, p. 142-143 ; B. PUECH, 2002, p. 353-354 :

[Ἀὐτ]οκρ[άτωρ Καῖσαρ Π]οῦπ[λίος Λικίνιος Γαλλιανός Εὐσεβῆς Εὐτυ]χῆ[ς Σεβαστός, ἀρχιερεὺς] μέγισ[τος], [Γερμανικ]ὸς Μ[έγιστος, δημορχικῆς ἐ]ξουσίας τὸ δι' ὕπατ[ρος τὸ ζ', ἀποδεδειγμένος] τὸ ζ', πατή[ρ πατρίδο]ς, τῆ [ἐξ Ἀρείου πάγου βου]λῆ καὶ τ<ῆ> βουλῆ τῶν [ψν' καὶ τῶ δήμω] τῶ Ἀθηνα[ίω]ν [*vac.* χ]αίρειν· *vac.*

Ἀπόχρη τοῖς [ἐς] ὕμα[ς] ἀφ[ικνουμένοις — c.5 — ἐν] ἄστει τὴν ἀγορὰν λαμ[βάνειν—]

[— — — c.11 — — —] αὐτηνο[— — c.19 — —] νος ἅπαντας ἀπευ[θυσ?— — c.10 — — —]

[— — — c.10 — — —] μὴ τὸ τῶ[ν — — c.19 — — —] τεταγμένω[ν — — — c.12 — — —]

[— — — c.10 — — —] ος γα[— — — c.17 — —] ὑπομνημ]ατισμὸν [τῆς ἐξ Ἀρείου πάγου]

[βουλῆς — — — c.28 — — —] τοῖν θεοῖν κ[— — — c.13 — — —]

[— — — — c.35 — — — —]. τα ἀστυπ[— — — c.13 — — —]

[— — — — c.35 — — — —] ησω. [— — c.9 — —]. με. [...]

[— — — — —] ονδαν. [— — — — τὴν ἀγ]ορὰν . [— — c.7 — —] ν στρατ[. . .]

[— — — — —] λαμβανο[— — — — —] ιακω[— — c.4 — —]. ἐπιχε[ιρ]ο[το]

[ν — — — —] ἄπασιν ἀνθ[— — — — —] τὴν Ἐλ[— — c.4 — —] νει ηδυν[...]

[— — — — —] απε[μ]φθεῖς ἐπὶ τὸν [— — — — —] ναιοι. [— c.2 — —] να ὕφεξεε δίκη[ν]

vacat [Ἰού]νιος Μίνουκιανός. νν [ἐπρόσβευεν εὐτυχεῖτε]. vacat ».

[A l'em]pe[reur Kaisar P]oup[lios Likinios Galliènos, Eusébès, etc.]

...

Les Athéniens ...

...

...[Iou]nios Minoukianos était ambassadeur...

Enfin, son nom complet est révélé par la dédicace de deux statues au proconsul Claudius Illyrius, vers 267/8¹.

Au *vir clarissimus*, le proconsul
Klaudios Illyrios, petit-fils de Léon-
tikos, ancien proconsul
fil[s] de Té[r]ens, epo[ny-]
me archonte autrefois[s]
...
par les soi[ns de Marcus Iouni-]
os Mino[ukianos]

[Au *vir clarissi-*
mus, le proco]nsul
[Klaudios Il]lyrios
[petit-fils de Le]ont[i-]
[kos,] procon-
[sul] autrefois, fils de
[Té]rens,
[é]ponyme
archonte autrefois
...
par les soins de Mar-
kos Iounios
Minoukianos

C) Nikagoras (II) ²

Minoukianos eut au moins un fils³, qui apparaît ensuite dans quatre inscriptions d'Épidaure, dont les deux premières sont explicitement datées de 304⁴ qui concernent :

A Athéna Hygeia, le prêtre d'Asklèpios Sôter
Mar. Ioun. Dadouchos l'an
181
A Apollon Py-
thiôs Patro-
n, le prêtre
de Sôter Asklè-

S. Follet me précise (lettre du 31 janvier 2008), après avoir revu la pierre, qu'il faut placer le mot ἐπεσόβευεν après Minoukianos, et non avant.

¹ E. SIRONEN, 1994, n° 3, p. 20-21 = *Id.*, 1997, n° 5-6, p. 59-62 = *IG*, II/III² (2007), 13263-13264 (qui corrige l'exégèse complexe et assurément erronée de M. CHRISTOL, 1986, p. 177-182) ; B. PUECH, 2002, p. 355 (avec trad. franç.) ; S. BYRNE, 2003, p. 336, n° 38. Tous ces historiens datent l'inscription du règne de Probus, c. 285/7. Mais ce n'est pas utile : on la plaçait jadis sous Valérien, c. 253 (voir S. FOLLET, 1976, p. 38-39). Pour la date de 267/8 : M. Di BRANCO, 2006, p. 70-71.

² *PLRE*, I, 1971, s. v. Nicagoras 1, p. 667 ; K. CLINTON, 1974, n° 60, p. 80-81 ; G. FOWDEN, 1987 ; S. ALESHIRE, 1991, p. 161 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Iunius 39, p. 337 ; *DPhA*, IV, 2005, s. v. Nicagoras, p. 663 [B. PUECH].

³ Un autre fils pourrait être le personnage anonyme dont le tombeau nous a conservé l'inscription fragmentaire : « enfant de Minouki[anos] » (*IG*, II², 12142, 5 : παῖς δὲ Μινουκί[ου ἦν ...] avec l'interprétation de K. CLINTON, 1974, p. 66, n. 155). Voir depuis K. CLINTON, 2005, n° 652.

⁴ *IG*, IV², 428 : Ἀθηναῖ Ὑγιεῖαι ὁ ἱερεὺς τοῦ Σωτῆρος Ἀσκληπιοῦ / Μᾶρ(κος) Ἰούν. δαδούχος τὸ / ρπα' ; 429 : ὁ ἱερεὺς τοῦ / Σωτῆρος Ἀσκλη / πιοῦ τὸ ρπα' Μᾶρ(κος) / Ἰούν. δαδούχος / τῶν Ἐλευσεῖνι / μυστηρίων ; 430 : ἀγαθῆ τύχη. / Ἀθηναῖ Πολιάδι / ὁ ἱερεὺς τοῦ / Σωτῆρος / Ἀσκληπιοῦ, / δαδούχος, / κατ' ὄναρ ; 431 : ὁ ἱερεὺς τ[ο]ῦ Σωτῆρος Ἀσκ[ληπι] / οῦ, δαδού[χος] τοῖν Θεοῖν, Μ(ᾶρκος) [Ἰού(λιος) ...] / νου Ἀθη[ναῖο]ς τὸ ἄγαλμα ἰδρύσατο. Le premier éditeur écrivait partout Mar(kos) Iou(lios) n(éotéros) au lieu de M. Ioun(ios).

pios l'an 181
Ioun. Dadouchos
des Eleusiniens
mystères

A Athéna Poliade
le prêtre de
Sôter
Asklèpios
Dadouchos

le prêtre d'Asklèpios Sôter
le dadouque, fils de M[inoukia-]
nos d'Athènes

Tous les savants s'accordent à reconnaître le même personnage dans deux graffitis inscrits à l'encre rouge sur les parois d'un tombeau royal (syringe) à Thèbes en Égypte¹, qui mentionnent le dadouque Nikagoras (II), qui visita l'Égypte sous Constantin en 326² :

Le premier, rédigé selon toute apparence par le guide du visiteur, porte³ :

Dans le septième consulat de Constantin auguste et le premier de Constantios, César,
moi, le dadouque des (mystères) éleusiniens,
Nikagoras, le fils de Minoukianos, Athénien,
examina ces divines syringes et les admira.

Le second, sûrement de la main de Nikagoras, porte⁴ :

-
- ¹ Voir K. CLINTON, 1974, n° 30, p. 64-66 ; S. FOLLET, 1976, p. 142-143 ; G. FOWDEN, 1987, p. 51-57 ; B. PUECH, 2002, p. 353-356.
- ² Avant que J. BAILLET, 1922, p. 285, ne signale la première ligne du graffito, on croyait que cette visite durant laquelle le pontife païen qualifie Constantin de « très pieux » était antérieure à la conversion de ce dernier : J.-A. LETRONNE, 1844, p. 49. Il a depuis fallu se rendre à l'évidence que cette qualification surprenante est pourtant bien postérieure à 315. On a longuement épilogué sur la raison de cette visite : mission officielle pour J. BAILLET, 1922, il ne s'agirait que d'un voyage d'étude pour P. GRAINDOR, 1926. Plus récemment, G. FOWDEN, 1987, revient à l'idée d'une mission diplomatique consistant à obtenir l'accord des prêtres de Thèbes pour l'envoi de l'obélisque du Latran à Rome.
- ³ J. BAILLET, 1920, n° 1265 (fac-similé : *Id.*, 1922, p. 286). Trad. angl. G. FOWDEN, 1987, p. 51. Le graffito est rédigé avec moins de soin que l'autre, désigne improprement les mystères d'Éleusis et ne respecte pas la règle d'hiéronymie. Il n'est pas de la main de Nikagoras, en dépit de l'emploi de la première personne. Il a sans doute été rédigé par le guide du philosophe, lequel, mécontent du résultat, inscrivit ensuite son propre texte : G. FOWDEN, 1987, p. 51-52.
- ⁴ J. BAILLET, 1920, n° 1889. Trad. franç. : J.-A. LETRONNE, 1844, p. 45 ; B. PUECH, *DPhA*, IV, 2005, p. 663 ; trad. angl. G. FOWDEN, 1987, p. 51 ; K. CLINTON, 1974, p. 65. J.-A. LETRONNE, 1844, p. 45-46, restitue le nom du dédicant, [Nikagoras] à la fin de la deuxième ligne à partir du premier graffito en supposant que le dédicant n'aurait pu omettre son propre nom. C'est méconnaître la règle d'hiéronymie qui interdisait au dadouque en charge de se nommer (en réalité, J.-A. Letronne ne l'ignore pas, mais suppose, d'une part que la charge de dadouque était temporaire et que la règle d'hiéronymie s'effaçait à sa sortie de charge, et d'autre part, que cette règle s'était de toute façon relâchée au IV^e s. : deux suppositions erronées). J. Baillet n'attribue à Nikagoras que les quatre premières lignes, ce qui a été contesté par P. GRAINDOR, 1926, p. 210, qui note que les lignes suivantes sont de la même encre et de la même main que les premières.

Moi, le dadouque des très saints
 mystères d'Éleusis,
 le fils de Minoukianos, athénien, étant venu visiter
 les syringes, bien longtemps
 après le divin Platon
 d'Athènes, je les ai admirées
 et j'ai rendu grâce aux dieux ainsi qu'au très pieux
 empereur Constantin, qui m'a procuré
 cette faveur.

On discerne donc la figure, apparemment éminente, d'un Nikagoras (II), dadouque des mystères d'Éleusis, prêtre d'Asclépios à Athènes dès 304, envoyé en Égypte par Constantin en 326 et qui, certainement, était un philosophe néoplatonicien.

D) Nikagoras (III)

La génération suivante est inconnue, mais l'on connaît vers le milieu du IV^e siècle un Nikagoras, fils d'un dadouque, qui fit une dédicace à Pan et aux Nymphes¹ :

[Moi, Nikagoras je te dédie], Ô Pan, cher à mon cœur
 ...
 [et aux très chères Nym]phes ...
 ... Nikagoras
 [de ...], ancien dadouque, le fils
 je dédie cela] aux deux dieux ...

On s'accorde aujourd'hui² à identifier ce Nikagoras (III) comme un fils ou un petit-fils de Nikagoras (II)³. La règle de ponymie invite plutôt à le considérer comme le petit-fils de Nikagoras (II).

¹ IG, II², 4831 = AE, 1918, 214 = E. SIRONEN, 1997, n° 27, p. 91-92 : [Νικαγόρας χαλεπήν μετ'ἀν]αβασίην, φίλε μοι Πάν, / [σῆς ἀρετῆς ἰκέτης δωδε]κάκις γεγαώς / [σῆν σοι γράμματα ταῦτα φέρ]ω χάριν. εὐμενέως δέ / [πράγματα πάντ'ἄγε μοι πρὸς τ]έλος ἠγάθειον, / [ἀνάουθ]ος θ'ίλαρῶν Νυμ]φῶν πηγὰς ἀνάπεμπε. / [ἀγλαὰ σοῦ θέραπος θύματ]α δεξάμενος Νικαγόρας / [ἀνέθηκεν ὁ Μνησαίου {Νικαγόρου?} τοῦ δ]αδουχῆσαντος υἱὸς τοῖν θεοῖν / [κετῆμα κτησάμενος καλὸν αὐ]τὸς ταῖσδε ἐπ'αἴαις.

² L'éditeur était plus hésitant et pensait qu'il pouvait même s'agir de Nikagoras I, restituant indûment « Mnèsaïou » pour le patronyme.

³ Fils : WILHELM, 1929, p. 58 (fils, plutôt que petit-fils) ; E. SIRONEN, 1997, p. 91 ; S. BYRNE, 2003, p. 337.

Petit-fils : K. CLINTON, 1974, p. 65, n. 144 ; G. FOWDEN, 1987, p. 57 (petit-fils plutôt que fils).

Fils ou petit-fils : M. HEATH, 1996, p. 68.

S. FOLLET, 1976, p. 281, n. 4, fait de Nikagoras (III) un fils de Minoukianos, erreur soulignée par G. FOWDEN, 1987, p. 52, n. 10 qui croit à une confusion avec Nikagoras (II). Mais, à moins d'un simple lapsus, il s'agit peut-être d'une hypothèse sur le nom du père de Nikagoras (III). A la suite de S. Follet peut-être, S. ALESHIRE, 1991, p. 161, donne une notice particulièrement confuse où il est question d'un Minoukianos (III) (*sic*) fils de Nikagoras (II) et éventuellement identique à l'auteur de la dédicace à Pan et aux Nymphes. Il faut sans doute comprendre que S. Aleshire considère que l'auteur de cette dédicace était le petit-fils de Nikagoras II, et que la génération intermédiaire aurait été représentée par un éventuel [Minoukianos (III)].

E) Nikagoras (V)

Ensuite, on ne trouve plus que Nikagoras (V) le Jeune (*néôtéros*), archonte à Athènes lors de la mort de Proclus, le 17 avril 485. Cette mention de ‘le Jeune’ implique l’existence d’un Nikagoras (IV) ‘le Vieux’, son contemporain, sans doute son père, son oncle ou son grand-père¹.

F) Himérios

La famille du philosophe Himérios de Bithynie² mérite une attention particulière. Lorsque, vers 357/362, il plaida pour faire obtenir à son fils unique, Rouphinos, la citoyenneté athénienne, il précise³ :

Il m’est insupportable de ne pas appeler homme libre mon fils qui est Athénien (*i. e.* : né à Athènes) ... Voici le descendant de Plutarque par qui vous formez tout le monde. Voici le descendant de Minoukianos, lequel par sa parole, a souvent suscité tant d’affranchissements. Je vous ai amené le descendant de Nikagoras, mon propre fils. Je vous livre un catalogue des sophistes et des philosophes, la véritable noblesse de l’Attique.

Et lorsque, peu après, le jeune homme décède prématurément, âgé de quatorze ans environ⁴, Himérios rédige une longue *oratio* dans laquelle il rappelle à nouveau l’ascendance de son enfant⁵ :

Je pleure maintenant celui en qui j’avais espéré voir un orateur plus habile que Minoukianos, plus grave que Nikagoras, plus disert que Plutarque, plus philosophe que Musonius, plus endurant que Sextos, plus brillant que tous ses ancêtres.

Puisqu’il ne prétend pas lui-même en être issu, on en conclut légitimement qu’Himérios avait épousé une femme qui se rattachait à tous ces personnages illustres⁶. Cette alliance entre la famille, apparemment plutôt effacée, du philosophe et l’une des grandes

¹ La *PLRE*, II, 1980, s. v. Nikagoras, p. 780, conclut qu’il est vain de chercher à savoir qui était ce « Nikagoras le Vieux ». H. D. SAFFREY & A.-P. SEGONDS, 2001, p. 175, n. 11, supposent qu’il devait être son grand-père. Mais ils tombent ensuite dans une singulière confusion en supposant que Nikagoras le Jeune était le petit-fils du Nikagoras venu en Égypte et qu’il s’identifierait à l’auteur de la dédicace à Pan. Le plus jeune de ces Nikagoras, peut-être effectivement petit-fils du premier, vivait plus d’un siècle avant le nôtre.

² *Suda*, I 348 : Ἰμέριος, Ἀμεινίου ῥήτορος, Προουσιάδος τῆς Βιθυνίας, σοφιστῆς τῶν ἐπὶ Ἰουλιανοῦ τοῦ βασιλέως, ἀντιπαιδεύσας Προαηρεσίῳ ἐν Ἀθήναις. πηρὸς τὰς ὄψεις ἐν γήρᾳ. ἔγραψε μελέτας (« Himérios : fils du rhéteur Ameinias, de Prusias en Bithynie, sophiste. Un de ceux (qui vécurent) sous l’empereur Julien. Comme professeur, il fut le rival de Prohaeresius à Athènes. Il devint aveugle dans sa vieillesse. Il écrivit des *Déclamations* ») [trad. angl. M. HEATH].

³ Him., *Or.*, VII, 4, l. 12-16 (p. 64 COLONNA) ; trad. fr. : R. HENRY, *Photios*, VI, p. 91.

⁴ C’est la chronologie la plus communément admise : voir *DPhA*, III, 2000, s. v. Himérios, p. 723.

⁵ Him., *Or.*, VIII, 21, l. 187-190 (p. 72 COLONNA) ; trad. franç. : R. HENRY, *Photios*, VI, p. 94. A la fin du paragraphe, R. Henry traduit « *progonôn* » par « prédécesseurs ». C’est manifestement une erreur puisque le jeune homme ne pouvait encore prétendre avoir commencé une carrière dans les disciplines des illustres personnages énumérés. Il faut laisser à « *progonôn* » son sens naturel de « ancêtres » comme le prouve aussi le passage précédent.

⁶ C’était déjà la conclusion de J.-A. LETRONNE, 1844, p. 43-53. Elle a été suivie depuis.

familles sacerdotales d'Athènes était probablement le résultat d'une relation entamée un demi-siècle plus tôt entre les deux familles, puisque parmi les compagnons probables de Nikagoras à Thèbes en 326 figure le trésorier (*katholikos*) Klaudios Bassos Himérios de Bithynie, qui, à défaut de s'identifier au philosophe, pourrait bien être son aïeul¹. C'est dans ces circonstances que pourraient s'être nouées les premières relations entre ces deux familles qui auraient abouti, lorsqu'Himérios vint à Athènes, à un mariage².

L'épouse d'Himérios était probablement née vers 325 au plus tôt, puisque Rouphinos naquit en 341/6 (voire après 355 selon T. D. Barnes). On ignore la date de naissance d'Himérios lui-même, mais on la situe généralement entre 300 et 320³, quoique 310 semble une meilleure appréciation⁴, et cohérente avec celle de son épouse.

Reste à savoir de quelle façon celle-ci se rattachait aux glorieux ancêtres énumérés par Himérios. On a vu que plusieurs inscriptions d'Athènes ou d'Éleusis confirment les liens entre certains de ces personnages : Nikagoras (I) est le descendant de Plutarque et de Sextus et le père de Minoukianos (II).

Depuis l'étude d'O. Schissel, on considère que l'épouse d'Himérios est une fille de ce M. Iounios Nikagoras, actif en 304 et 326⁵. Mais, celui-ci étant né vers 255 et elle-même

¹ J. BAILLET, n° 1249 : « Klaudios Bassos, aussi appelé Himérios, trésorier général d'Égypte, Bithynien, avec sa femme Astè ». Voir J. BAILLET, 1922, p. 293, qui envisage un instant, pour l'écarter avec justesse, l'identification du *katholikos* avec le philosophe. Il est exact qu'on ne connaît pas le gentilice du philosophe, mais on note qu'un de ses secrétaires (et affranchis ?) porte celui de Claudius : « Klaudios, notarios d'Himérios » (J. BAILLET, n° 1248).

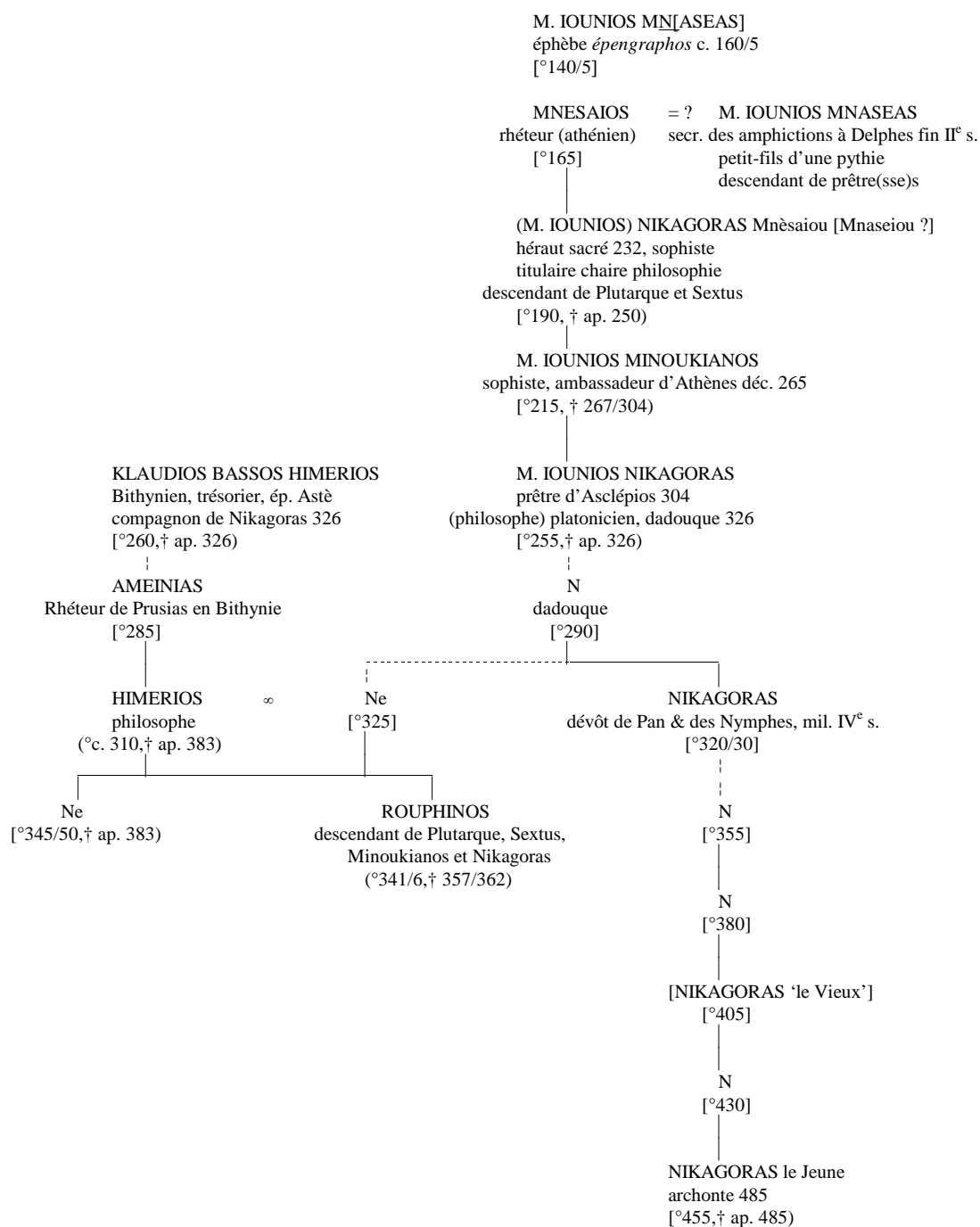
² On sait que toutes ces familles de philosophes ou de rhéteurs se mariaient perpétuellement entre elles, voir par exemple B. PUECH, 2012 ; R. GOULET, 2012). Mais comme ils avaient aussi l'habitude de donner à certains de leurs enfants les noms de leurs maîtres, il est difficile, à partir de l'onomastique seulement, de dépister les liens de parenté. Est-ce parce qu'il était son disciple que Sôpatros I d'Apamée donne à l'un de ses fils le nom d'Himérios, et qu'ensuite celui-ci appelle son propre fils Iamblichos (ainsi H. D. SAFFREY-A-P. SEGONDS, 2013, p. XLII), ou parce que Sôpatros avait épousé une parente (tante plutôt que sœur) d'Himérios, et qu'ensuite leur fils Himérios épouse une descendante de Iamblichos de Chalcis, maître d'Himérios d'Apamée et de son frère Sôpatros II (ainsi C. SETTIPANI, 2000, p. 452) ?

³ Voir la liste des différentes opinions dans le *DPhA*, III, 2000, s. v. Himérios, p. 715.

⁴ Jadis, on plaçait plus volontiers la naissance d'Himérios vers 300. C'est surtout T. D. BARNES, 1987, dans un article novateur sur la question qui propose c. 320. Un de ses arguments touche à la mention par Himérios lui-même d'un voyage aux bords du Rhin puis de l'Océan, survenu peu de temps après la fin de ses études à Athènes (Him., *Or.*, XLI, 2). T. D. BARNES, 1987, p. 208-209, y voit, avec justesse, une allusion à l'expédition de Constance, qui résidait à Trèves, aux bords du Rhin, en Bretagne en 342/3. Mais comme on ignore l'âge auquel Himérios finit ses études à Athènes et aussi le temps qui s'est écoulé entre la fin de ces études et l'expédition de Constance, on ne peut conclure avec certitude. Le fait qu'il vivait toujours en 383 ne permet pas non plus d'être formel.

⁵ O. SCHISSEL, 1926, p. 370. O. Schissel, pourtant attentif à la vraisemblance de la succession des générations, glisse ici rapidement sur le problème et considère que l'épouse d'Himérios, né vers 300, doit être la fille de Nikagoras, actif en 304. Il se repose en réalité sur l'analyse trop rapide et erronée

autour de 325, il est clair qu'elle est plus jeune au moins d'une génération et qu'elle se situe en réalité à la génération des petits-enfants de ce personnage¹ :



de J.-A. LETRONNE, 1844, p. 50 : Himérios, né vers 300, épouse vers 320 la fille de Nikagoras II, né vers 260. Il a néanmoins été universellement suivi : *supra*, p. 260, n. 1.

¹ Cette nécessité d'une génération supplémentaire n'a été perçue jusqu'à présent que par T. D. BARNES, 1987, p. 222. Encore ne le fait-il que subrepticement, sans insister ni commenter ce décalage et en continuant à se référer à l'étude classique de O. SCHISSEL, 1927. Cette conclusion était inévitable pour T. D. Barnes puisqu'il remonte vers le haut toute la chronologie de la vie d'Himérios et ne situe son mariage que dans les années 350.

G) La famille de Mousônios

Avant d'aller plus loin, il convient d'identifier plus précisément les ancêtres de Rouphinos, fils d'Himérios. Parmi les ascendants de son fils Himérios signale donc, outre Nikagoras, Minoukianos, Plutarque et Sextus, le philosophe Musonius¹.

On considère généralement qu'il s'agit de C. Musonius Rufus, philosophe stoïcien contemporain de Néron, personnage de rang équestre originaire de Volsinii en Étrurie².

Mais M. Heath a récemment défendu l'idée qu'il pourrait s'agir plutôt d'un homonyme athénien dont il a réussi à établir l'existence à partir de mentions très ténues passées jusqu'ici inaperçues³ :

- Selon la *Suda*, un Mousônios aurait été l'élève d'Hermogénès de Tarse (c. 160-c. 230)⁴ ;
- Longinus, né entre 200 et 213, signale parmi ses professeurs à Athènes, donc vers 220/235, un philosophe stoïcien nommé Mousônios⁵ ;

Auparavant, les commentateurs écartaient rapidement la première mention en la considérant comme une erreur manifeste, pourtant bien difficile à expliquer ou justifier, et notaient simplement que le personnage cité dans la deuxième était totalement inconnu. M. Heath a judicieusement fait le rapprochement entre elles et remarque

¹ Him., *Or.*, VIII, 21, cité plus haut. J'avoue ne pas bien saisir les raisons de la réserve d'un des derniers éditeurs d'Himérios, H. VÖLKER, 2003, p. 11, qui hésite à intégrer Musonius parmi les ancêtres de Rouphinos fils d'Himérios. Ce dernier cite parmi les *progonoi* illustres de son fils Minoukianos, Nikagoras, Plutarque, Musonius et Sextus. Le mot *progonoi* signifie au sens premier « ancêtres » ce qui devrait suffire à clore la question. Mais on sait par ailleurs que Rouphinos descendait de Plutarque, Minoukianos et Nikagoras (Him., VII, 4), que Nikagoras descendait de Plutarque et de Sextus (*IG*², II, 3814) et enfin que Sextus était le neveu de Plutarque. Musonius, cité entre Plutarque et Sextus, ne peut être qu'un ancêtre de Rouphinos au même titre que tous les autres.

² Voir notamment Tac., *Ann.*, XIV, 59, 1 : *Musonium, Tusci generis* ; *Id.*, *Hist.*, III, 81, 1 : *Musonius Rufus, equestris ordinis, studium philosophiae et placita Stoicorum aemulatus* ; *Suda*, M 1305 : « Μουσώνιος, Καπίτωνος, Τυρρηνός, πόλεως Βουλσινίου, διαλεκτικός φιλόσοφος καὶ Στωικός, γεγονώς ἐπὶ Νέρωνος, γνώριμος δ' Ἀπολλωνίου τοῦ Τυανέως καὶ ἄλλων πολλῶν (Mousônios : fils de Kapitô, Tyrrénien, de la ville de Volsinii (*Boulsiniou*), professeur, philosophe et stoïcien, contemporain de Néron, relation d'Apollonios de Tyane et de beaucoup d'autres »). Cf. *PIR*², V, 2, 1983, M 753, p. 324-325 ; S. DEMOUGIN, II, 1992, n° 707, p. 605-606. On se référera plutôt désormais à la notice bien plus complète *DPhA*, IV, 2005, p. 555-572 [M.-O. GOULET-CAZE].

³ M. HEATH, 1996, p. 68 ; *Id.*, 1998, p. 51 ; *Id.*, 2002.

⁴ *Soud.*, s. v. Hermogénès (E3046) : Ἑρμογένης, Ταρσεύς, ὁ ἐπίκλην Ξυστήρ, σοφιστής. οὗ διήκουσε καὶ Μουσώνιος ὁ φιλόσοφος (« Hermogénès. De Tarse, surnommé Xyster. Sophiste. Le philosophe Mousônios assista à ses cours ») [trad. M. HEATH, 2001].

⁵ Porph., *Vita Plotini*, c. 20 : « Les stoïciens Hermaios, Lysimachos, Athénaios et Mousônios, qui ont vécu dans la Ville (Athènes), les péripatéticiens, Ammonius et Mousônios, les plus habiles entre tous ceux qui ont vécu de leur temps et surtout Ammonius ; tous ces philosophes n'ont fait aucun ouvrage sérieux » (p. 36 EDWARDS).

qu'elles se confirment l'une l'autre. Il considère qu'il faut encore étoffer la personnalité de ce philosophe athénien Mousônios en y voyant le philosophe Mousônios qu'Himérios cite parmi les ancêtres athéniens de son fils.

A priori, on aurait tendance en effet à favoriser l'hypothèse de M. Heath, en raison de la plus grande proximité dans le temps entre Himérios et ce Mousônios du III^e siècle, et surtout parce que Nikagoras et Minoukianos, les autres ascendants du fils d'Himérios, sont athéniens. On se demande comment l'étrusque C. Musonius Rufus pourrait intervenir dans cette généalogie, et cela d'autant plus qu'on sait que sa descendance, ou au moins une partie de celle-ci, était encore fixée en Etrurie au IV^e siècle, puisqu'un membre de la famille sénatoriale des Rufii, originaire elle aussi de Volsinii, le réclame comme ascendant¹.

J'hésite pourtant à me rallier à cette théorie. Lorsqu'Himérios énumère les ascendants de son fils, il cherche à flatter les Athéniens en citant des personnages qui sont parlants à leurs oreilles, mais non nécessairement athéniens, puisque Plutarque et Sextus sont de Chéronée en Béotie². Mais surtout, il veut frapper les esprits en citant des individus célèbres. Le dadouque Nikagoras II, encore actif en 326, honoré par Constantin, avait très certainement une grande notoriété pour les Athéniens du milieu du IV^e siècle. Plutarque et Sextus étaient des gloires nationales pour l'ensemble des Grecs et à Athènes même, comme le rappelle Himérios, « c'est par Plutarque que vous (les Athéniens) formez tout le monde ». Même le sophiste Minoukianos pourrait être une entité non négligeable, aussi obscur soit-il pour nous en raison de la perte de ses écrits. Il a les honneurs d'une notice dans la *Suda*, ses travaux étaient cités et discutés par les philosophes. Mais du Mousônios athénien, qui a jamais entendu parler ? On ne connaît même pas son statut exact si ce n'est qu'il fut élève d'un personnage connu et qu'il tint un enseignement dont on ignore jusqu'à la nature.

Le Mousônios dont descend le fils d'Himérios était, lui, un philosophe particulièrement célèbre : « plus philosophe que Musonius » écrit Himérios. Le seul philosophe de renom

¹ *ILS*, 2944. Voir sur cette généalogie C. SETTIPANI, 2000, p. 151 sqq.

² Il est vrai que Plutarque avait reçu la citoyenneté athénienne, mais il ne s'est jamais pris pour autant pour un Athénien.

que l'on connaisse sous le nom de Musonius est C. Musonius Rufus¹. Il est fréquemment cité sous son seul gentilice, « Musonius »².

Alors certes, mais comment cet Étrusque bon teint peut-il se retrouver dans l'ascendance athénienne du fils d'Himérios ? Ce n'est peut-être pas si incongru que cela. D'abord, il est fort possible que Musonius Rufus ait vécu un temps à Athènes³. Ensuite, une postérité athénienne paraîtra moins surprenante dès lors qu'on aura remarqué qu'il y avait à Athènes entre 140 et 144, un prêtre d'Apollon délien nommé lui aussi C. Musonius Rufus (K. Mousônios Rouphos)⁴. Normalement, ce genre d'homonymie ne témoigne pas nécessairement d'une parenté, les orientaux n'étant pas aussi rigoureux que les Romains dans l'emploi de l'onomastique latine. Mais ici il se pourrait, compte tenu de la prétention de Nikagoras, que l'on ait bien affaire à une filiation directe.

M.-O. Goulet-Caze n'a pas hésité récemment à affirmer que l'Athénien K. Mousônios Rouphos était le petit-fils du stoïcien étrusque⁵. Cela pourrait sembler osé *a priori*. Mais pas nécessairement. Le seul enfant connu de Musonius Rufus est une fille, qui épousa le philosophe syrien Artémidôros⁶. Il ne serait pas surprenant que ce philosophe oriental, comme tant d'autres et comme Himérios lui-même trois siècles plus tard, se soit installé à Athènes, chef-lieu de la philosophie et où Musonius Rufus avait séjourné. Son fils y serait né et/ou s'y serait fait naturaliser. Encore une fois, le parallèle avec Himérios est

¹ En vérité, cela procède d'une certaine simplification, la question de l'identité du philosophe Musonius étant rendue assez complexe par les sources. Voir en dernier lieu la discussion par M.-O. GOULET-CAZE, *DPhA*, IV, 2005, p. 561 sqq. On sait par de nombreux témoignages, notamment Tac., *Ann.*, XIV, 22, 2, que Musonius Rufus fut exilé par Néron sur la petite île des Cyclades de Gyaros, et que ses œuvres furent éditées après sa mort par son disciple Lucius. Or, on trouve par ailleurs les mentions suivantes :

- Philost., *Vita Apoll.*, IV, 35 : « Mousônios o Babylônios », jeté en prison par Néron ;
- Philost., *Vita Apoll.*, VII, 16 : « Mousônios ton Tyrrênon », prisonnier dans l'île de Gyaros sous Néron ;
- Philost., *Vit. Soph.*, II, 1 : Lucius, familier d'Hérode Atticus, suit les cours du philosophe Mousônios tô Tyriô.

Il pourrait ainsi sembler qu'il y ait eu également un Mousônios Babylonien ou Tyrien, comme l'ont admis certains savants. Mais cela ne me paraît pas le cas. Les indications se rapportent toutes en réalité au même personnage, notre Musonius Rufus. Aussi, la meilleure solution serait de corriger « Babylônios » en « Boulsinios » et « Tyriô » en « Tyrréniô » de façon à trouver de façon cohérente une allusion à Musonius de Volsinii, ou Musonius le Tyrrhénien (= l'Étrusque). Philostrate aurait par ailleurs confondu Lucius, disciple de Musonius, avec un Lucius, familier d'Hérode Atticus.

² Ainsi Tac., *Ann.*, XIV, 59, 2 ; *Hist.*, IV, 40, 8 ; Photios, *Bibl.*, cod. 167.

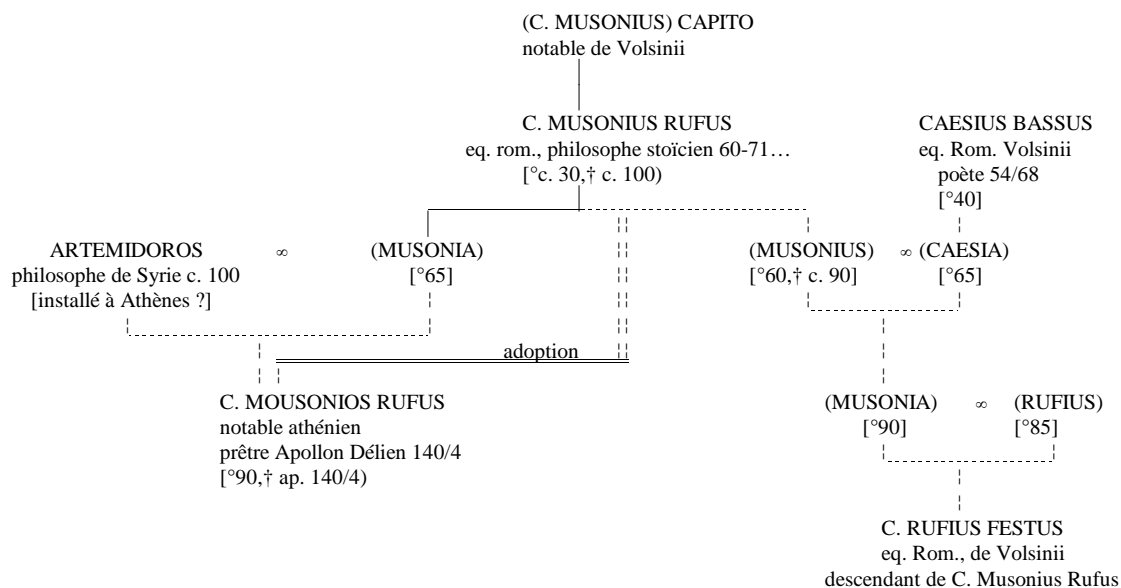
³ Voir *DPhA*, IV, 2005, p. 563-564.

⁴ *IG*, II², 2472, 5212 ; *BCH*, 1904, p. 184 ; *SEG*, XXVI, 265. Voir *PAA*, 270880.

⁵ *DPhA*, IV, 2005, p. 559 [M.-O. GOULET-CAZE].

⁶ *DPhA*, I, A 431.

total. Si cet enfant porte alors le nom de son aïeul maternel, c'est probablement parce que celui-ci l'avait adopté en l'absence de descendance masculine¹.



Il devient alors aisé de supposer qu'un descendant de ce C. Musonius Rufus athénien s'était uni à la famille athénienne de Nikagoras pour que le fils d'Himérios en soit issu. Précisément, il est possible de retrouver la trace d'une telle alliance². Une liste d'éphèbes datée de 139/140 mentionne un Mousônios Rouphos et un Mousônios Pamphilos qui sont très certainement les fils du prêtre d'Apollon³. Un Mousônios Athénodôros est mentionné à Delphes en même temps que le prêtre K. Mousônios

¹ Les Rufii sénatoriaux qui se réclament du sang de Musonius au IV^e s. ne sont certainement pas le fruit d'une alliance récente avec une branche de Musonii. Toutes les épouses des Rufii sont identifiables jusqu'à celle du premier auteur attesté de la famille, C. (Rufius Festus), né vers 120. Ce ne peut donc être que par sa mère ou son aïeule qu'il pouvait se rattacher à Musonius. Chronologiquement, la grand-mère de ce C. (Rufius) pourrait être une fille du philosophe C. Musonius, mais plus jeune que l'épouse d'Artémidôros. Alternativement, et même mieux encore, C. Musonius Rufus peut avoir eu un fils, décédé avant lui. Ce fils aurait eu néanmoins le temps de procréer une fille, qui épousa plus tard un Rufius, son concitoyen. A la mort de son fils, C. Musonius adopta le seul descendant mâle qui lui restait, le fils de sa fille. Enfin, dernière hypothèse, C. Musonius Rufus n'a eu qu'une fille, mariée à Artémidôros, et dont la descendance masculine est établie en effet à Athènes, tandis qu'une fille aurait été donnée en mariage à un Rufius, compatriote de C. Musonius Rufus.

² Pour les Musonii à Athènes, voir S. FOLLET, 1976, p. 166-168 ; S. BYRNE, 2003, p. 373-375. J'exclus ici les quatre Musonii, Gaius, Numerius, Quintus et Lucius, cités sur une stèle qu'ils dédièrent à Zeus Stratios et qui sont des négociants italiens : S. FOLLET, 2002, p. 87.

³ S. BYRNE, 2003, s. v. Musonius 3 & 4, p. 374, d'après *IG*, II², 2044 ; 90-91 : Μουσώνιος Ρουφός / Μουσώνιος Πάμφιλος.

Rouphos, son proche parent, son frère ou, plutôt, son fils¹ ; un K. Mousônios Alypos des Cholleides est honoré à titre posthume au II^e siècle².

Mais ce qui est vraiment intéressant c'est qu'on trouve au II^e siècle une autre liste éphébique qui livre les noms de quatre fils d'un Mousônios dont l'un s'appelle Minoukianos tandis qu'un Nikagoras figure deux lignes plus bas³. Certes, dans ce cas, on penserait plutôt de prime abord que Mousônios est utilisé en tant que *cognomen* et non comme *gentilicium*. Mais on sait que l'usage fait par les citoyens hellénophones de l'Empire romain des règles onomastiques romaines n'a rien de régulier⁴. En l'occurrence, ce *cognomen*, bien attesté à Athènes⁵, n'est en réalité qu'une déformation locale de l'usage normal du gentilice par glissement progressif. Il signifie qu'à un certain moment, un individu dont le gentilice était Mousônios a été désigné par ce nom, devenu *ipso facto* un *cognomen*.

Quoi qu'il en soit la présence de cet éphèbe Minoukianos fils de Mousônios sur le même monument qu'un éphèbe Nikagoras ne peut laisser indifférent, comme l'a justement souligné M. Heath.

¹ Pour Mousônios Athénodôros, voir *IG*, II², 2472 : ἱερεὺς Απόλλωνος Δηλίου δι[ὰ βίου] / Μουσώνιος Ροῦφ[ος] / Φλ Πρόκλος / Λεωνίδης Ἡρώδου / Ἄλιος Μάρκου / Μιθριδάτης Αθηνοδώρου / Στάτιος Ἐπάγαθος / Μουσώνιος Αθηνόδωρος Π ...

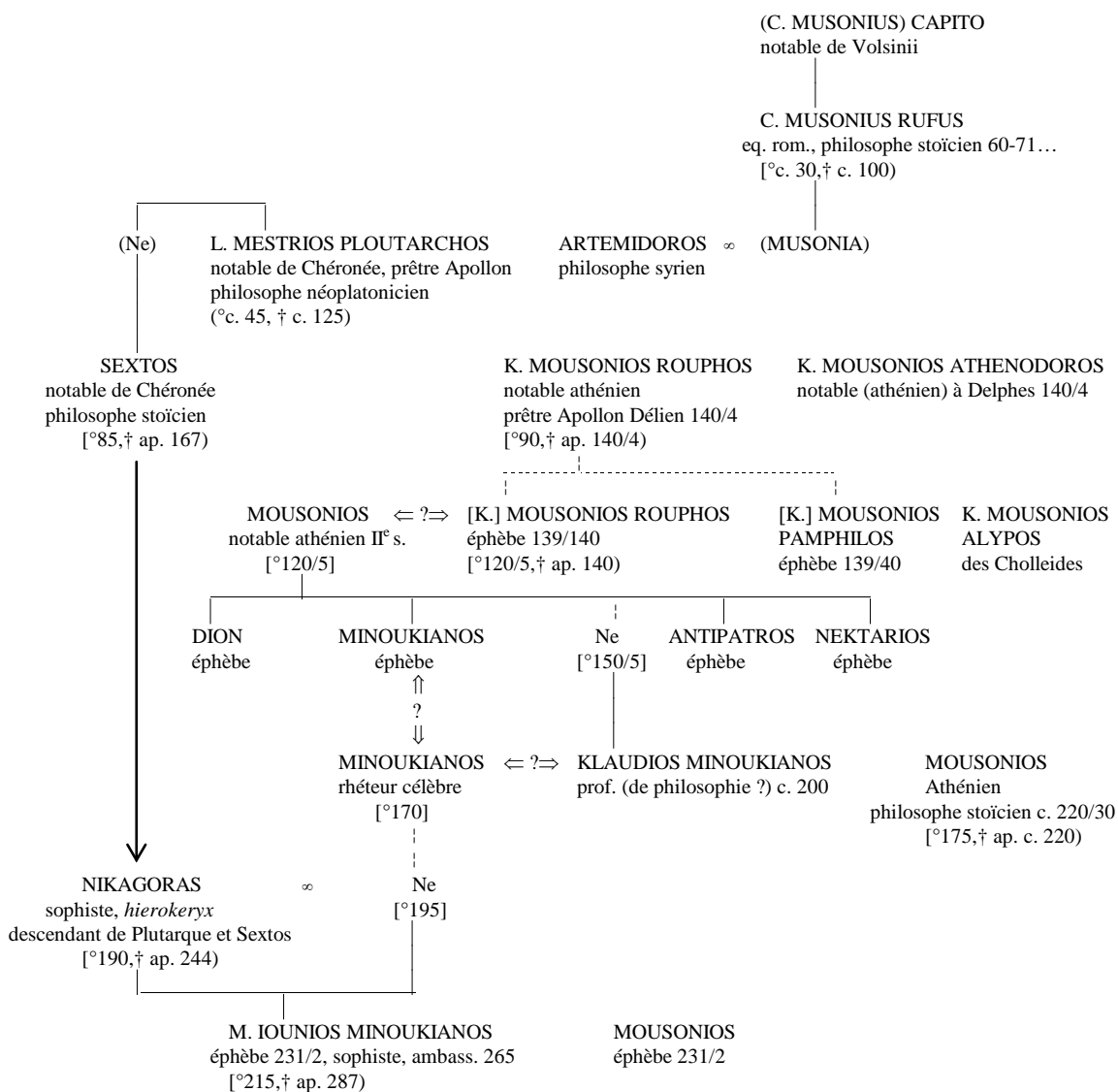
² *PAA*, 271980. Voir *IG*, II², 7665 : Ἀπολλώνιος / Ἀπολλωνίου / Φλυεύς. / Γά. Μουσώνιος / Ἄλυπος / Χολλίδης. / Εἰσιάς Ἐπι / κτήτου ἐκ / Χολλιδῶν. / Πορφυρίς / Παμφίλου / Μειλησία (« Apollônios / fils d'Apollônios / de Phlyeus / II / Ga(ios) Mousônios / des Cholléides / Isias fils d'Épi/ktêtos des / Cholléides / III / Porphyris / fils de Pamphilos / de Meilèsia »).

³ *IG*, II², 2175, 5-8, catalogue éphébique de la deuxième moitié du II^e s. ap. J.-C. : [Δ]ίων [Μο]υσω[νίου] ... / [Α]ντίπατρος ... υ ... / [Μ]ινουκιανός Μουσ[ωνίου] / [Ν]εκτάριος Μουσω[νίου] (« [D]iôn fils de [Mo]usô[ni]os / [A]ntipatros fils de [Mo]ju[sônios / M]inoukianos fils de Mous[ônios / N]ektarios fils de Mousô[nios] »). On notera les autres noms de la liste : Théagénès fils de Dal... (l. 1) ; Asklēpiadès (l. 2) ; Mn(aséas ?) (l. 4) ; (Nika)goras (l. 10), que l'on retrouve tous dans la famille de M. Iounios Nikagoras ou dans celle, apparentée, de Ploutarchos.

Certes, *a priori*, on est tenté de distinguer entre le gentilice Mousônios du prêtre d'Apollon (*PAA* 661565 = ? 661465 = ? 661560) et le *cognomen* Mousônios porté par différents Athéniens à partir du II^e s. (e. g. : Mousônios, frère de Diophanès Agakléous des Cholleides, éphèbe en 143/4, *PAA* 366720). Mais comme Musonius n'a jamais été un *cognomen* à Rome, je crois qu'on doit en conclure qu'il n'a été utilisé comme tel à Athènes que par glissement progressif de son usage propre à la suite probablement de son association avec d'autres gentilices, notamment à la suite de mariages ou d'adoptions. Ce n'est qu'à la fin du II^e s. que Mousônios est attesté comme *cognomen* (*LGPN*, II, 1994, *op. cit.*). Ici, dans la liste éphébique qui nous intéresse, le nom n'apparaît que comme un patronyme collectif pour quatre éphèbes, et donc la fonction gentilice n'est pas encore très éloignée.

⁴ A. RIZAKIS, 1996, et de manière générale les différentes communications au colloque *Roman Onomastics*.

⁵ *LGPN*, II, 1994, p. 322. Sur cette distinction, voir, par exemple, S. BYRNE, 2003, p. 375



H) La famille de Minoukianos

Venons-en à présent à Minoukianos. On a vu précédemment qu’il fallait distinguer au moins deux savants de ce nom dont les œuvres ont probablement été mal attribuées par la *Suda*. Le second, contemporain de Gallien (265), ne pose pas de problème, il s’agit du fils de M. Iounios Nikagoras (I) et du père de M. Iounios Nikagoras (II). Mais *quid* du premier, dont les œuvres furent critiquées par Hermogène de Tarse (c. 160-c. 230) ?

Pour A. J. Letronne, la solution est simple, ce Minoukianos I serait le père du rhéteur Mnésaios et le grand-père de Nikagoras I¹. Il part du fait que le sophiste Himérios en énumérant les ancêtres de son fils cite à deux reprises Minoukianos avant Nikagoras I, auquel il serait donc antérieur. L’ancêtre de Rouphinos auquel Himérios fait allusion ne

¹ J.-A. LETRONNE, 1844, p. 48-49.

serait donc pas Minoukianos II, mais Minoukianos I, nécessairement un ascendant du précédent, et partant, chronologiquement, le grand-père de Nikagoras I. O. Schissel lui a emboîté le pas, et depuis l'hypothèse a été entérinée par une majorité d'historiens.

Toutefois, M. Heath a récemment reconsidéré la question. Il insiste d'abord, mais de façon plus ingénieuse que vraiment convaincante, sur l'absence de certitude quant à la chronologie relative entre Hermogénès et Minoukianos. Ensuite, il montre, cette fois avec plus de certitude, que le Minoukianos, sophiste auquel fait allusion Himérios est bien plus probablement le contemporain de Gallien, seul qualifié de sophiste par les sources.

Dans ces conditions, plus rien ne prouve que l'homonyme, compétiteur d'Hermogénès, soit un membre de la famille. La rareté du nom rend néanmoins la chose probable, aussi M. Heath énumère-t-il tous les individus de ce nom que les sources nous font connaître, au nombre de cinq. Encore le premier, un médecin contemporain du tout début de l'ère chrétienne est-il hors de propos ici¹, et le dernier n'est sans doute pas différent du fils de Nikagoras I². Restent alors :

- Minoukianos, l'un des quatre fils d'un Mousônios qui figure avec ses frères sur une liste d'éphèbes au II^e siècle³ ;
- Klaudios Minoukianos, prytane de la tribu Léontis c. 200⁴, probablement identique à Klaudios Minoukianos, du dème des Eupyrides (appartenant à la tribu Léontis), ancien professeur, père de Klaudios Klaudianos, honoré à Némée, probablement après 212⁵ ;
- Aurelios Minoukianos, fils de Philokratès, du dème des Eupyrides, éphèbe vers 212/3⁶.

¹ *RE*, XV, 2 (1932), s. v. Minukianos 4, col. 1988 (DEICHGRÄBER).

² Il s'agit d'un éphèbe figurant sur une liste que M. Heath date de c. 222, mais dont on a vu qu'elle pourrait plutôt être de 231/2.

³ *IG*, II², 2175, l. 5-8, cité ci-dessus.

⁴ *SEG*, XXVIII, 184.

⁵ *IG*, IV, 449 : Κλ(αύδιον) [Κ]λαυδιανόν / Εὐπυρίδην Κλ(αυδίου) / Μινουκιανού / τ[ο]ῦ διδασκάλου / υἱὸν Αὐρ(ήλιος) Μενέ / δημοσ Λυχνέ / διος, τὸν φί / λον. La date se déduit du gentilice Aurelius porté par le dédicant. Voir *Rom. Pelop.*, I, 2001, COR 171 & 179, p. 289 & 292.

⁶ *IG*, II², 2208, 51-54 (c. 212/3 ou plus tard) : Λεωντίδος / Αὐ Μένανδρος Μάρκου Εὐπ / Αὐ Φιλοκράτης Εὐπ / Αὐ Μινουκιανός Φιλοκράτους Εὐπ. Cf. 2219, 60 = *SEG*, XXVI, 186 (222/232) : ... ίδος / ... Μου]σώνιος / ... ασέας / [... Πυ]θόδωρος / [... Μι]νουκιανός (voir sur cette inscription *supra*, p. 263, n. 3).

M. Heath se fonde sur la qualification de professeur (*didaskalos*) que l'on trouve parfois appliquée à des sophistes pour émettre l'hypothèse que Klaudios Minoukianos pourrait avoir été un sophiste, et dans ces conditions éventuellement le contradicteur d'Hermogène de Tarse¹. L'hypothèse est retenue par B. Puech qui range Klaudios Minoukianos dans sa liste de sophistes et ajoute, en raison de l'homonymie, qu'il pourrait avoir été le beau-père de Nikagoras et le grand-père maternel de M. Iounios Minoukianos².

Pour autant, tout cela me paraît assez incertain. Philostrate, son contemporain, insiste sur le fait qu'Hermogène, même s'il vécut fort vieux, ne produisit plus rien après la fin de son adolescence. Certes, cela ne vaut dans l'absolu que pour ses talents d'orateur, et donc on ne peut être certain de la véracité de la tradition postérieure qui affirme qu'en effet tous ses écrits furent rédigés alors qu'il avait entre 17 et 25 ans, et qu'ensuite il devint fou. Mais, en dépit des doutes des commentateurs modernes, rien ne permet de révoquer en toute certitude cette tradition unanime. En conséquence, il faudrait que les écrits de Minoukianos soient antérieurs à 185 (puisque Hermogène est né vers 160), alors que Klaudios Minoukianos semble être né vers 170 au plus tôt (son fils est encore jeune peu après 212). Je ne crois pas que ce soit la meilleure solution.

Jusqu'à preuve du contraire, il est plus naturel de dater le rhéteur Minoukianos d'une époque antérieure à celle d'Hermogènes de Tarse.

Il me paraît plus judicieux, même en l'absence d'attestation, de faire intervenir dans le débat l'éphèbe Minoukianos, fils de Mousônios, compte tenu, d'une part, de la relative rareté de ces noms et sachant, d'autre part, que le fils d'Himérios descendait aussi bien du sophiste Minoukianos que du philosophe Mousônios. J'admets qu'en l'absence d'un autre critère d'identification entre l'éphèbe et le rhéteur, cela ne pourra rester au mieux qu'une simple proposition, mais qui n'est pas moins assurée que les autres tentatives et repose au moins sur une cohérence généalogique.

¹ M. HEATH, 1996, p. 69-70.

² B. PUECH, 2002, p. 352.

I) La famille de Plutarque

On en vient enfin à la question de savoir de quelle façon Nikagoras se rattachait à Plutarque. On a vu que la plupart des historiens se réfèrent encore à l'étude d'O. Schissel au début du XX^e siècle, qui pourtant repose pour l'essentiel, quant à la généalogie, sur des hypothèses formulées en 1844 par A. J. Letronne¹. Or, la reconstruction d'A. J. Letronne présente plusieurs faiblesses, notamment l'introduction de Minoukianos I comme père de Mnèsaios, et O. Schissel y a encore ajouté, notamment en identifiant Mnèsaios à Lucius (= Loukios), le héros du roman *L'âne d'or* d'Apulée.

Avant d'arriver à ce point précis, il convient de résumer rapidement ce que nous savons de la famille de Plutarque. Ce dernier livre un certain nombre de renseignements à ce propos dans ses écrits. On sait que sa famille prétendait se rattacher au roi mythique béotien Opheltès ainsi qu'au héros phocidien Daiphantos². On peut la suivre depuis

¹ La généalogie de J.-A. Letronne est suivie, directement ou à travers O. Schissel par P. GRAINDOR, 1926, p. 212, n. 3 ; F. MILLAR, 1969, p. 17, n. 48 (avec des réserves) ; K. CLINTON, 1974, p. 65. Une exception notable : J. BAILLET, 1922, p. 284, récuse Minoukianos père de Mnèsaios.

² Plut., *De Sera*, 558A : Plutarque, s'adressant à son frère Timôn lors d'une controverse philosophique, lui dit : « toi, qui est de la race des Opheltiades, dignes d'être préférés à tous les autres, non seulement chez les Béotiens mais encore chez les Phocidiens grâce à ton ancêtre Daiphantos ». Du personnage d'Opheltas, on ne connaît pour ainsi dire rien. Le seul auteur à en dire quelque chose est ... Plutarque, *Vita Cimon*, 1 : « Péripolas, le devin qui emmena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas et ses peuples ... à Chéronée » (pour la correction Péripontas au lieu de Péripolas, voir Y. KALLIONTZIS – N. PAPA ZARKADAS, 2013, p. 167). Le nom est rare (deux occurrences à Thèbes au III^e et II^e s. av. J.-C. : *LGPN*, IIIB, 1997, p. 329). Et sa famille est à peine mieux connue. Seule une notice transmise par Pausanias nous apprend qu'il était le fils de Pénééléos, le chef des Béotiens au siège de Troie, dont la généalogie, relativement obscure, est livrée par quelques sources disparates :

- Paus., IX, 5, 15 : « Pénééléos fut choisi pour commander la seconde expédition contre Troie, parce que Tisaménos, fils de Thersandros, n'était pas assez vieux. Quand Pénééléos fut tué par Eurypylos, fils de Téléphos, Tisaménos fut choisi comme roi ... Après le départ d'Autésion, fils de Tisaménos, (les Béotiens) choisirent comme roi Damasichtôn, fils d'Opheltès, fils de Pénééléos. Ce Damasichtôn eut comme fils Ptolémaïos, père de Xanthos. Xanthos combattit en duel contre Andropompos, qui le tua par ruse, et non en combat loyal. A la suite de quoi, les Thébains choisirent de ne plus laisser le pouvoir à un seul ».
- Homère, *Il.*, II, 494 : « aux Béotiens commandaient Pénééléos, etc » ; XIV, 487 : « le roi Pénééléos » ;
- Apd, *Bibl.*, I, 9, 16 : « argonaute : ... Pénééléos, fils d'Hippalmos » & III, 10, 8 : « prétendant à la main d'Hélène : ... Pénééléos [fils d'Hippalkimos] » ;
- Hyg., *Fab.* XIV : « (argonaute) : HippalCIMUS, fils de Pélops et d'Hippodamia » ;
- Diod. Sic., IV, 67 : « Arnè, qui était la fille d'Aiolos, engendra Boiôtos de Poséidon ... Itônos, fils de Boiôtos, engendra quatre fils, Hippalkimos, Élektryôn, Archilykos et Alégênôr. Parmi eux, Hippalkimos engendra Pénééléos, etc. chefs de tous les Béotiens dans l'expédition contre Troie » ;
- Paus., IX, 1, 1 : « Les Béotiens tiennent leur nom de Boiôtos ... fils d'Itônos et de la nymphe Mélanippè, et Itônos était le fils d'Amphiktyon » ;
- Hyg., *Fab.*, XCVII : « chefs grecs contre Troie : Peneleus, fils d'Hippalcus et d'Asterope, de Béotie » ;
- Plut., *Quaest. graec.*, 37 : « Poimandros, fils d'Ephippus, de Tanagra ... assiégé par les Achéens ... envoya son fils Ephippus pour implorer le secours d'Achille ... et de Télépolémos, fils d'Héraclès, de Pénééléos, fils d'Hippalkimos, qui tous étaient ses parents ».

l'arrière-grand-père de Plutarque, Nikarchos, réquisitionné de force par Marc Antoine lors des préparatifs de la bataille d'Actium. Le grand-père de Plutarque, Lamprias, qui ne mourut que fort tard et paraît avoir été un personnage truculent, avait probablement

Pour ces personnages, voir R. J. BUCK, 1979, p. 67 sqq. Pour la généalogie de Boiôtos et de Pénéloès, voir J. LARSON, 2007, p. 32-37. Pour l'authenticité de la disparition précoce de la royauté à Thèbes, voir P. CARLIER, 1984, p. 411.

Quant à Daiphantos, apparemment un descendant d'Opheltas, qui vivait vers 510 av. J.-C., il n'est guère plus connu, la Vie que Plutarque lui avait consacré étant perdue, tout comme le passage de Polybe le concernant. Cf. *Plut. Mulier. Virt.*, 2 = 244B (p. 43) : « Cette histoire est décrite avec tous les détails dans la Vie de Daiphantos ... Il y avait une guerre implacable opposant les Thessaliens aux Phocidiens ... Daiphantos, fils de Bathyllios, était alors un des trois gouverneurs qui avaient l'autorité souveraine en Phocide ». Voir en dernier lieu P. ELLINGER, 1993, p. 233-237. Le nom Daiphantos est très rare (cf. *LGPN*, IIIB, 1997, s. v., p. 96) et rappelle celui des quelques homonymes thébains membres de l'aristocratie : le second d'Épaminondas, mort avec lui à Mantinée en 362 (Plut., *Mots des anciens généraux*, p. 194C), ainsi que le père et le fils de Pindare, rapprochement d'autant plus probant que, selon sa plus ancienne biographie, l'épouse de Pindare se nommait Timoxèna, comme celle de Plutarque :

- *Vita Pindari I* : « Pindare, cette lèvre sublime, fut enfanté / Dans la cité de Thèbes la Cadméeenne / Par Kleidiké et Daiphantos, guerrier téméraire ; / De Cynoscéphales, il était originaire. / Il eut un frère, Éritimos, un chasseur émérite, / ... / Alors qu'Eschyle vivait à Athènes, le poète épousa, / Pieuse entre toutes les femmes, Timoxènè, / Et enfanta Eumètis, Daiphantos et Prôtomachè / ... / Dans sa quatre-vingtième année il s'éteignit » ;
- *Vita Pindari II* : « Pindare, le poète thébain, était natif de Cynoscéphales, bourg thébain. Il était le fils de Daiphantos, pour les uns, de Pagondas ou de Skopélion pour les autres. Son oncle paternel lui apprit l'art de la flûte. Sa mère se nommait Kléodiké ... Pindare épousa Mégakleia, fille de Lysithéos et de Kalliné, et eut un fils, Daiphantos, pour qui il composa un chant daphnéphorique, et deux filles, Protômachè et Eumètis » ;
- *Vita Pindari III* : « Pindare était d'origine thébaine et fils de Daiphantos, selon nos sources les plus fiables. D'autres nous disent de Skopalinos. Il serait né encore de Pagondas et de Myrto dans le village de Cynoscéphales. Myrto épousa Skopalinos qui était joueur de flûte. ... Pindare vécut à l'époque d'Eschyle ... et mourut à la fin des guerres médiques. Ses deux filles furent Eumètis et Protômachè. Pindare mourut à l'âge de 66 ans sous l'archontat d'Abiôn, pendant la soixante-seizième Olympiade ».

Certes, Pindare se rattachait aux Aigéïdes (Pind., *Pyth.*, V, 76), non aux Opheltiades et on peut s'étonner que Plutarque ne l'ait pas mentionné parmi les ascendants de son frère s'il en avait fait partie. Mais ce n'est pas le seul problème :

l'ascendance de Plutarque a en effet donné lieu à une controverse entre K. ZIEGLER, 1951 & 1954 et B. EINARSON, 1952 & 1955. Le premier argue que, puisque Plutarque n'attribue cette ascendance qu'à son frère, c'est qu'il ne la partageait pas lui-même et donc qu'il n'était que le demi-frère de Timôn. Plutarque, qui accorde une grande importance à la noblesse de race chez les autres, ne cite pourtant jamais explicitement d'ancêtres nobles pour lui-même. K. Ziegler ajoute en faveur de cette théorie que Plutarque ne cite jamais sa mère, qui a donc dû mourir tôt, ce qui explique que son père se serait remarié, et enfin que Plutarque souligne particulièrement, comme un fait assez extraordinaire, son attachement pour Timôn (Plut., *De am. frat.*, 16 = 487D (p. 163)), ce qui ne serait extraordinaire que s'il s'agissait d'un demi-frère. Aucune de ces raisons ne semble valable à B. Einarson qui souligne leur fragilité. La façon dont Plutarque attribue l'ascendance glorieuse à Timôn montrerait au mieux que seul ce dernier en tirait gloire et que lui s'en moquait. Que la mère de Plutarque soit absente du tiers de ses écrits qui nous sont parvenus n'a rien de surprenant. Il ne cite pas non plus de belle-mère vivant avec son père, et pas davantage ses sœurs ou autres parentes (l'existence de trois *gambroi* prouve qu'il avait des sœurs et/ou des nièces mariées) et sa fille n'est connue qu'au détour d'une simple phrase. Le silence de Plutarque sur ses ascendants nobles est naturel en raison de ses positions philosophiques. Aristote n'agit pas autrement. Enfin que Plutarque se félicite de l'heureuse entente entre lui et son frère est naturel, quand on voit tant de familles se déchirer, et ne prouve rien d'autre.

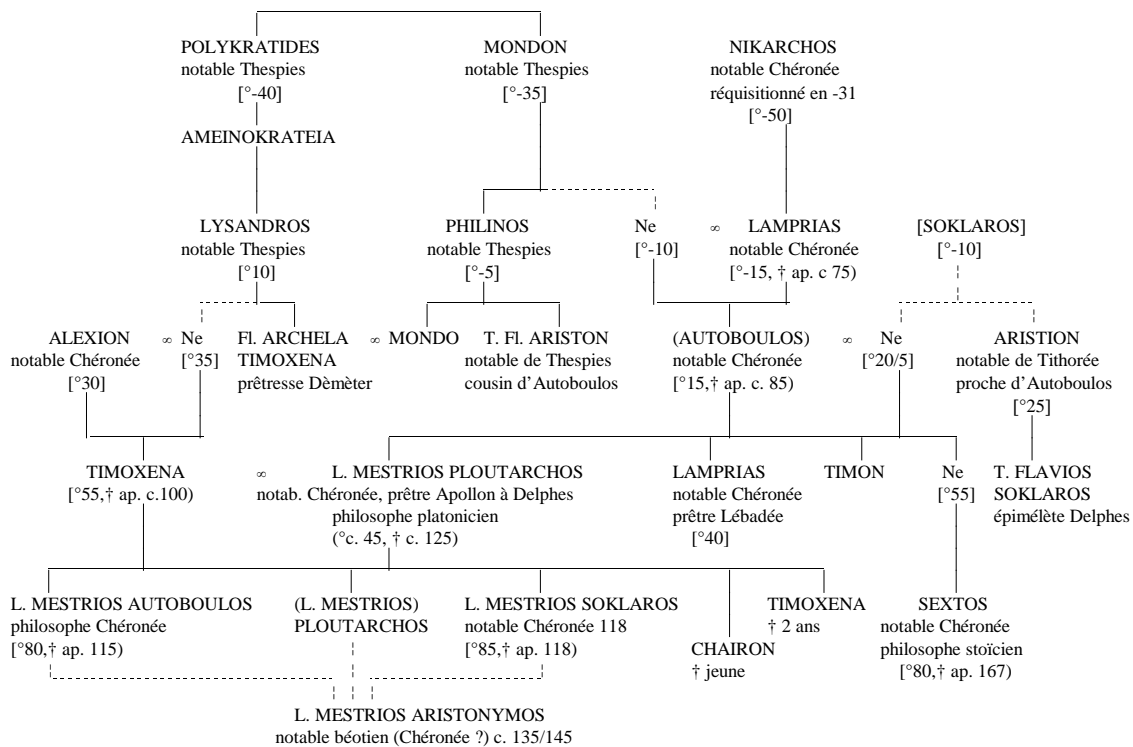
épousé une femme d'une grande famille de la ville voisine de Thespies dont on connaît la généalogie du III^e siècle avant J.-C. au III^e siècle ap. J.-C.¹. La mère de Plutarque n'est pas connue, mais elle pourrait avoir été apparentée à la famille de T. Flavios Soklaros de Tithorée, l'un des meilleurs amis de Plutarque, puisque celui-ci donne ce nom à son troisième fils².

Enfin, et c'est cela qui va être important pour nous dans la suite, on lui connaît un neveu, le philosophe stoïcien Sextus de Chéronée, maître de Marc Aurèle, encore attesté en 167³. C'est par le biais de Sextus que Nikagoras se flatte de descendre de Plutarque. Et de fait, nous allons voir qu'on trouve dans la littérature, en l'occurrence dans une œuvre romanesque, *L'Âne d'or* d'Apulée, une personne qui affiche la même prétention, une Thessalienne nommée Salvia.

Dès lors, la généalogie se présente comme suit :

Voir C. P. JONES, 1971, p. 8 ; J. SIRINELLI, 2001, p. 27.

- ¹ C. P. JONES, 1970, 232-233, qui se fonde sur le cousinage entre (Autoboulos), père de Plutarque, et Ariston de Thespies. Voir depuis la bibliographie récente : C. SETTIPANI, 2000, p. 120 sqq. Il n'est pas indifférent de constater, toujours avec C. P. JONES, *op. cit.*, que l'épouse de Plutarque, Timoxèna, porte le même nom que la belle-sœur et lointaine cousine de cet Ariston. A titre hypothétique, on peut penser que l'épouse de Plutarque, dont le père Alexion était de Chéronée, était par sa mère une proche parente (nièce ?) de Timoxèna, belle-sœur d'Ariston. Pour d'autres Timoxèna, voir *LGP*, IIIB, p. 409.
- ² L'ensemble des commentateurs considèrent qu'il s'agit d'un simple hommage à son ami, mais cela traduit plutôt un lien familial (ce que dit B. PUECH, 1992, p. 4880, à propos du fils aîné s'applique aux fils en général). En fait, les deux explications sont complémentaires, les liens d'amitié étant souvent fondés sur une parenté ou à la source de celle-ci. Pour la famille de Soklaros de Tithorée, l'étude la plus complète est celle de B. PUECH, 1981 & *Ead.*, 1992, p. 4879-4858.
- ³ *SHA, Mar. Aur.*, 3, 1-2 : *Tantum autem studium in eo philosophiae fuit, ut adscitus iam (in) imperatoriam tamen ad domum Apollonii discendi causa veniret. 2 Audiuit et Sextum Chaeronensem Plutarchi nepotem, Iunium Rusticum, Claudium Maximum et Cinnam Catulum stoicos ; Apul., Mét.*, I, 2, 1 : *Plutarco illo inclito ac mox Sexto philosopho nepote eius ; Suda*, s. v. Sextos Σ 235 : Σέξστος, Χαίρωνεύς, ἀδελφίδους Πλουτάρχου, γεγονώς κατὰ Μάρκον Ἀντωνίνον τὸν Καίσαρα, φιλόσοφος, μαθητὴς Ἡροδότου τοῦ Φιλαδελφαίου. ἦν δὲ τῆς Πυρρωνείου ἀγωγῆς καὶ τοσοῦτον πρὸς τιμῆς τῷ βασιλεῖ ἦν, ὥστε καὶ συνδικάζειν αὐτῷ. ἔγραψεν Ἠθικά, Ἐπισκεπτικά βιβλία ι (Sextos : Chéronien, neveu de Plutarque, né au temps du César Marcus Antoninus ; philosophe et élève d'Hérodote de Philadelphie. Il suivit l'enseignement de Pyrrhon, et fut tellement estimé de l'empereur qu'il siégeait en jugement avec celui-ci. Il écrivit des *Éthika* et dix livres de *Épiscēptica*). A ma connaissance, seule J. SOLER, 2008, p. 386, n. 4, croit qu'il faut entendre ici *nepos* comme signifiant « petit-fils » au prétexte que le sens de « neveu » pour *nepos* n'est attesté que tardivement et qu'Apulée l'emploie ailleurs pour désigner un « petit-fils ». Elle écarte du coup comme insignifiant le témoignage de la *Suda* qui confond, il est vrai, Sextus de Chéronée et Sextus Empiricus.



Si on met de côté pour l'instant l'Athénien Nikagoras et la Thessalienne Salvia, on connaît quand même d'autres descendants, béotiens, de Plutarque¹ :

- Un L. Mestrios Aristonymos intervient en Boétie sous Hadrien, puis sous Antonin². Il doit s'agir d'un petit-fils de Plutarque, le fils d'un de ses trois fils parvenus à l'âge adulte. Plutôt L. Mestrios Autoboulos, le seul pour lequel un mariage et une descendance sont attestés ;
- un Flavios Autoboulos fait une dédicace en l'honneur de son grand-père maternel, le philosophe platonicien L. Mestrios Autoboulos¹ :

A L. M[es]trios Autoboulos, philosophe platonicien, Flavios Autoboulos, pour son grand-père maternel

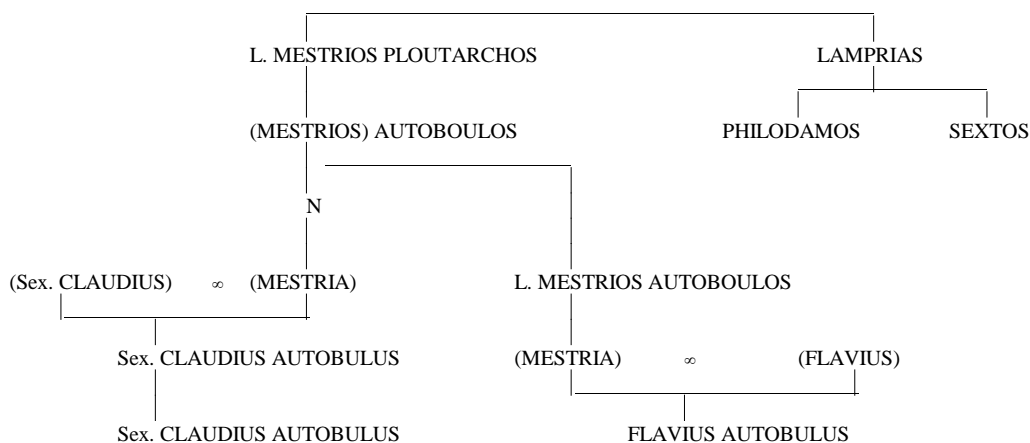
- le philosophe de Chéronée Sextos Klaudios Autoboulos, qui « porte le même nom que son père et appartient à la sixième génération après Plutarque », est honoré à titre posthume par ses parents, sa grand-mère maternelle Kallikleia et ses sœurs² :

¹ Pour les descendants de Plutarque, voir, en général, *Syll*³, 844-846 ; F. MILLAR, 1969, p. 16-17 ; C. P. JONES, 1971, p. 11-12 ; C. MÜLLER, 1996, p. 264-267 ; *PIR*², VI, 1998, p. 221.

² *SEG*, XLII, 411 (lettre d'Hadrien à Thisbé) : ἐπέστειλάν μοι Κορωνεῖς αἰτιώμενοι ὑμᾶς ὡς τοῦ[ναντίον ποιούντας ὄν] / ὑμῖν καὶ ἐκεῖνοι Μέστριος Ἀριστώνυμος ὑπ' ἐμοῦ κελε[υθεῖς ἔκρινε· ἦν δὲ δὶ] / καιον, ... Voir aussi la traduction anglaise du dossier dans A. C. JOHNSON *et alii*, 2003, n° 255, p. 209-210.

Sextos Klaudios Autoboulos, homonyme de son père, sixième depuis Ploutarchos d'une grande vertu dans sa vie et dans ses discours. Ayant fait preuve d'une grande vertu philosophe à ..., à [2]2 ans, sa grand-mère maternelle Kalliklé[ia et] ses parents et ses sœurs à lui défunt

A partir de ces indications, diverses tentatives de reconstructions de la généalogie familiale ont été proposées. Pour les éditeurs de la *Prosopographia Imperii Romani*, on aurait³ :



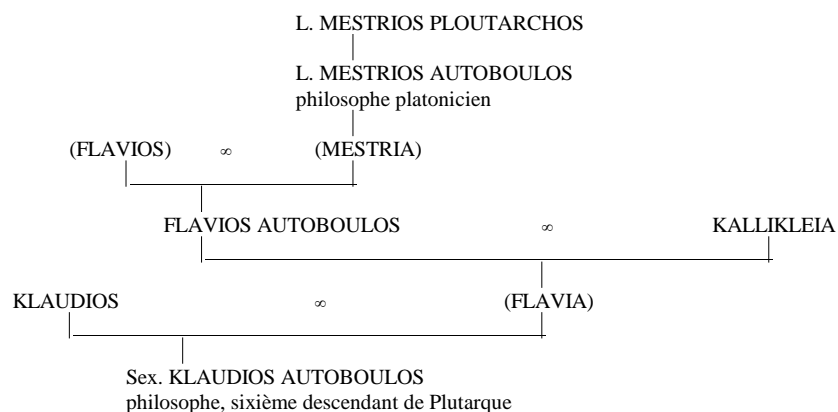
Pour C. Müller, le *stemma* serait plutôt le suivant⁴ :

¹ *IG*, VII, 3423 (= *Syll.*³, 844A = C. MÜLLER, 1996, n° 413) : Λ(ούκιον) Μ[έσ]τριον Αὐτόβουλον φιλόσο / φον Πλατωνικὸν Φλάβιος Αὐτόβου / λος τὸν πρὸς μητρὸς πάππον.

² *IG*, VII, 3425 (= *Syll.*³, 844B = C. MÜLLER, 1996, n° 203) : Σέξτον Κλαύδιον Αὐτόβουλον, ὁμόνυμον τῷ / πατρὶ, ἕκτον ἀπὸ Πλουτάρχου, ἀρετὴν πᾶσαν / ἐν βίῳ καὶ λόγῳ ἐπιδειξάμενον, ἐντ<ελ>[ῆ] / φιλόσοφον, ἐτῶν [κ]β', ἢ πρὸς μητρὸς / μάμμη Καλλίκε[ια κα]ὶ οἱ γονεῖς καὶ αἱ ἀδελ / φαὶ τ<ὸ>ν ἥρω[α]. <ψ>η[φίσιματι] β(ουλή)ς δ(ήμου). On ignore la date de cette inscription. F. MILLAR, 1969, p. 16, la place simplement au III^e s. ; C. P. JONES, 1971, p. 12, considère que Sex. Claudios Autoboulos est le contemporain de Nikagoras I, ce qui me paraît en effet tout à fait vraisemblable.

³ *PIR*², VI, 1998, p. 227 (*stemma*).

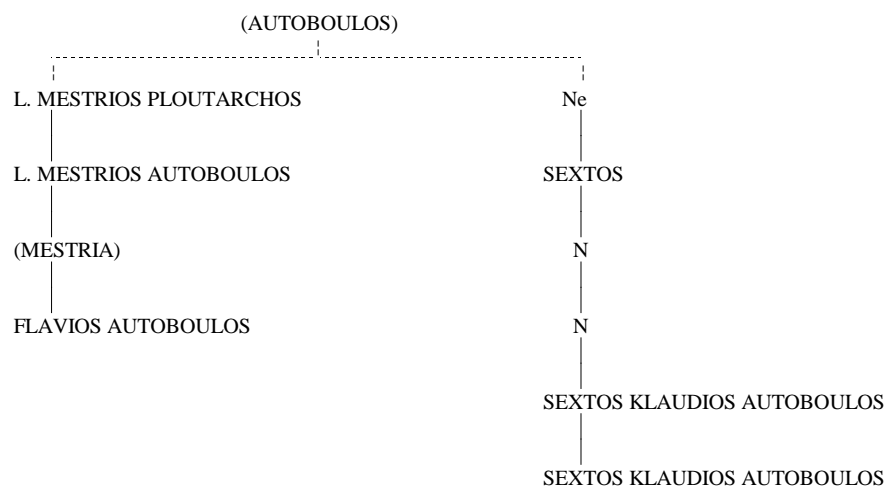
⁴ C. MÜLLER, 1996b, p. 264-267 ; *PIR*², VI, 1998, p. 226 (*stemma*).



Les descendants de Plutarque selon C. Müller, 1996

Mais ces généalogies ne sont pas les meilleures reconstructions possibles, chacune offrant prise à la critique. Concernant la reconstruction de la *PIR*², je ne crois pas que le philosophe Sextos, neveu de Plutarque, puisse réellement être considéré comme le fils d'un de ses frères. Par ailleurs, L. Mestrios Autobulos, grand-père de Flavius Autobulos, est en réalité le fils du même nom de Plutarque, et non l'un de ses descendants.

Pour ce qui est du *stemma* proposé par C. Müller, il n'est pas exempt de reproches non plus. Le philosophe Sextos Klaudios Autoboulos précise que son père portait le même nom que lui, ce qui montre que c'est par son père que passe le lien avec Plutarque. D'autre part, ce n'est certainement pas une coïncidence s'il porte le même nom que le philosophe Sextos, neveu de Plutarque, ce qu'a pourtant souligné C. Müller elle-même. En bonne logique Sextos Klaudios Autoboulos de Chéronée est probablement le descendant direct de Sextos de Chéronée et la sixième génération après Plutarque, mais en ligne collatérale :



J) La famille de la Thessalienne Salvia ¹

Venons-en à présent à Salvia. D'après le roman d'Apulée, *L'Âne d'or*, le héros, un certain Lucius, transformé en âne, était le fils d'un certain Theseus et de la Thessalienne Salvia, issue de Sextus (Sekstos), neveu de Plutarque². Compte tenu du caractère fantastique du contexte, les historiens étaient partagés sur l'historicité de cette généalogie et plusieurs en ont douté³.

Fort heureusement, la publication récente de deux épigrammes est venue apporter de nouvelles lueurs sur la question. Ces épigrammes livrent la généalogie d'un riche rhéteur corinthien, Aristoménès (III), qui a inscrit celles-ci sur la base de deux statues honorant ses ancêtres Flavianos et Salvia. Ces épigrammes, exhumées depuis quelques années déjà, viennent de faire l'objet d'une édition et d'un commentaire détaillé par H. Kritzas :

¹ Ce chapitre est repris de C. SETTIPANI, 2000, p. 477-483, où il était inséré dans l'étude de la famille d'Hérode Atticus. A la réflexion, j'ai décidé d'ôter cette étude de la réédition en cours de cet ouvrage (excepté ce qui touche aux attaches de l'épouse romaine d'Hérode Atticus), et de l'ajouter, sensiblement revu et corrigé, à ce travail où il trouve plus naturellement sa place (*infra*, p. 361 sqq.). Quant au paragraphe sur la famille de Salvia, la logique m'incite à l'extraire à son tour du chapitre sur Hérode, et à reprendre la question à cet endroit.

² Apul., *Métam.*, I, 2 : *Thessaliam - nam et illic originis maternelae nostrae fundamenta a Plutarcho illo inclito ac mox Sexto philosopho nepote eius prodita gloria[m] nobis faciunt - eam Thessaliam ex negotio petebam* ; II, 2, 8 - 3, 2 : *'en', inquit, 'sanctissimae Salviae matris generosa probitas ...' et adiecit 'ego, te, o Luci meis istis manibus educaui, quidni ? parentis tuae non modo sanguinis, uerum alimoniarum etiam socia[m]. nam et familia Plutarchi ambae prognatae sumus et eandem nutricem simul bibimus et in nexu germanitatis una coaluimus. Nec aliud nos quam dignitas discernit, quod illa clarissimas, ego priuatas nuptias fecerimus. Ego sum Byrrhena illa* ; ps.-Lucien, *Onos*, c. 1 : « Je me rendais un jour en Thessalie. J'y avais à traiter avec un habitant de la région une affaire dont m'avait chargé mon père » (trad. M. DEBUISSON, 1998). Le nom de ce père figurait au chapitre 55, mais un accident de transmission (ou une lacune volontaire ?) empêche malencontreusement de le connaître : « Je répondis 'mon père est [lacune], mon nom est Lucius, et celui de mon frère Caius, et nous partageons nos deux autres noms avec notre père ... notre cité est Patras en Achaïe' » (*Onos*, c. 55). Selon Apulée, le père de Lucius s'appellerait Thésée, mais le détail, rapporté de façon anecdotique à l'occasion d'un jeu de mots, semble inventé par Apulée lui-même (*Métam.*, I, 23 : *si contentus lare paruulo Thesei illius cognominis patris tui uirtutes aemulaueris*) et ne se trouve pas dans la version du pseudo-Lucien (cf. A. SCOBIE, 1975, p. 125).

³ Tout récemment encore, V. HUNINK, 2004, p. 257-260 et surtout J. SOLER, 2008, restent à une fiction totale. J. Soler consacre pour sa part un article entier pour récuser comme une fable cette parenté inventée au seul but de créer « un effet de réel » dans un récit par ailleurs totalement imaginaire. A Lucius, âne en devenir et rejeton grotesque d'une pseudo-noble famille, Apulée invente une parenté avec deux sages, réellement nobles et respectés. Cela aurait pour fonction d'introduire un effet grotesque et comique. A cela s'ajouteraient d'autres raisons. Une comparaison serrée entre les *Métamorphoses* et le *De Audientis poetis* de Plutarque montre(ra)it qu'Apulée a repris à celui-ci plusieurs interprétations philosophiques ou métaphores et partage avec lui une même conception de la fiction. La généalogie de Lucius apparaît ainsi comme une revendication de parenté intellectuelle et détient un sens programmatique. Malheureusement, je ne crois pas que toutes ces considérations sur les rapprochements ou les divergences intellectuelles entre Plutarque et Apulée ne permettent au final d'affirmer quoi que ce soit quant à la généalogie de Lucius. Curieusement, aussi bien V. Hunink que J. Soler ont manqué la découverte de l'épigramme d'Aristoménès.

A) Statue de Salvia

Rameau thessalien, issu de Pélée, fils d'Éaque, Salvia, que Flavianos parti d'Éphyra fit venir autrefois dans la vaste île de Pélopes avec beaucoup de chevaux et de mulets. A la couronne irréprochable de mes fils, tu t'ajouteras, mon fils, défenseur d'une maison illustre et de ses biens, fondateur de ce lieu. Mon époux te dira de quelle façon tu es de notre sang à tous deux ...

B) Statue de Flavianos

Flavian[os (engendra ?) parmi les hom]mes le sage Flavianos [et] Xénagoras [...]. Flavianos eut pour fils Ménandros, et Xénagoras eut Flaviané. Leur descendant fut Aristoménès. Puis Aristoménès eut un fils du même nom que son père, d'où naquit un troisième Aristoménès. C'est lui qui a fait construire les bâtiments que voici, puisqu'on dit que d'un lion vigoureux vient un vigoureux lionceau. Hérode, seul des Achéens, a obtenu une gloire égale à la mienne, autant qu'il me ressemble par l'apparence extérieure.

Dans l'épigramme de Flavianos, il est donc précisé que nul autre qu'Hérode Atticus ne fut si généreux et que, précisément, les deux hommes se ressemblaient trait pour trait¹. Il y a semble-t-il là une prétention nette à revendiquer une parenté avec le sophiste athénien. De quelle façon ? Les deux inscriptions ne sont pas datées avec précision : fin II^e siècle / début III^e siècle selon l'éditeur qui se fonde sur l'écriture². C'est trop vague pour permettre de préciser la relation avec Hérode.

Mais on peut aller plus avant, si l'on peut suivre, comme il semble³, les hypothèses formulées par H. Kritzas. Il s'agit de rapprocher Salvia, Thessalienne, descendante de

¹ *AE*, 1992, 1548 et 1549. Il faut comprendre, selon H. KRITZAS, 1992, p. 402, que le premier Flavianos du deuxième texte, probablement identique au Flavianos époux de Salvia cité dans le premier texte, est le père de Flavianos et de Xénagoras dont les noms suivent le sien et qui inirent leurs enfants, union dont est né Aristoménès I. Cette interprétation repose, outre sur la construction du texte, sur le nom de Flaviané porté par la fille de Xénagoras. H. Kritzas a certainement raison de croire que la référence à Hérode Atticus fait allusion à une parenté, mais se trompe en pensant trouver une confirmation dans l'origine Éacide des deux personnages (*op. cit.*, p. 405-406, suivi en cela sans contrôle par J. TOBIN, 1997b et F. CHAUSSON, 1998, p. 406). Pour Aristoménès, cette généalogie passe par Pélée, roi de Phthie en Thessalie, peut-être par sa fille Polydôra, épouse de Bôros, et ancêtre de la Thessalienne Salvia (la descendance d'Achille, fils de Pélée, n'est attestée qu'en Épire, et si Salvia avait revendiqué Achille comme ancêtre, c'est sans doute son nom qu'on aurait cité de préférence à celui de Pélée). Pour Hérode, elle passe par les Philaïdes d'Athènes, rattachés au héros Ajax fils de Télamon, ce dernier ayant été (tardivement) considéré comme un frère de Pélée (P. GRIMAL, 1969, s. v. Pélée et Télamon). D'autres revendications vers les Éacides thessaliens sont connues : H. KRITZAS, 1992, p. 402, qui signale une ascendance identique revendiquée à la fin du IV^e par la Thessalienne (chrétienne ?) Eustathia (*supra*, p. 193) ou par Alkimachos de Méthone (*supra*, p. 174).

² A la vérité, aucune justification précise sur ce point ne figure dans son texte, la datation n'étant mentionnée que dans le résumé anglais (*op. cit.*, p. 413). J. TOBIN, 1997b, suggère, sur la foi de l'analyse prosopographique la fin du II^e s., ce qui est bien trop tôt en fait.

³ Les conclusions généalogiques de l'éditeur ont été reprises par les différents commentateurs : *SEG*, 1991, 273 ; *AE*, 1992, 1548-1549 ; *Bull. ép.*, 1993, 256 ; *LGPN*, III, 1997, s.v. Ménandros 60 ; J. TOBIN, 1997b.

Pélée, venue dans le Péloponnèse avec de nombreux chevaux, épouser le Corinthien¹ Flavianos, d'une autre Salvia, citée par Apulée cette fois, mère d'un riche Corinthien² venu en Thessalie acheter des chevaux³. Cette Salvia était, selon Apulée, issue (fille ou petite-fille apparemment) de Sextus, le neveu de Plutarque, et la mère de Lucius de Corinthe (le héros des *Métamorphoses*).

En effet, d'après notre inscription, il semble que Salvia et Flavianos aient eu deux fils, Flavianos et Xénagoras, pères respectivement de Ménandros et de Flaviané, qui s'unirent et engendrèrent Aristoménès I, grand-père du dédicant.

Or, il est certainement possible d'identifier la famille de ce Flavianos de Corinthe. Les noms Xénagoras, Ménandros et Aristoménès permettent en effet de supposer que Flavianos appartenait à la famille des Gellii de Corinthe, ensuite établie à Delphes et Athènes, au sein de laquelle on trouve un L. Gellios Ménandros, un L. Gellios Xénagoras et un L. Gellios Aristoménès⁴. C'est à cette famille que se serait unie Salvia de Thessalie. Or, le rapprochement de celle-ci avec Salvia d'Hypata en Thessalie, mère de Lucius de Corinthe, le héros des *Métamorphoses* d'Apulée, est évident.

Mais, pour déterminer la nature de la relation entre ces deux *Salviae*, il faut au préalable discuter le degré d'authenticité des détails prosopographiques et généalogiques contenus dans les *Métamorphoses*.

¹ On sait qu'Éphyra est le nom poétique de Corinthe, ou du moins qu'on le tenait pour tel (voir les doutes sur la véracité historique de cette tradition unanime chez M. L. WEST, 2002, p. 119 avec la bibliographie).

² Lucius, le héros des *Métamorphoses* est de Patras en Achaïe (Ps.-Lucien, *Onos*, c. 55 ; Phot., *Bibl.*, cod. 129), ou de Corinthe (Apulée, *Metam.*, II, 12 et X, 19).

³ Apul., *Métam.*, I, 2 : *Thessaliam - nam et illic originis maternae nostrae fundamenta a Plutarcho illo inclito ac mox Sexto philosopho nepote eius prodita gloria[m] nobis faciunt - eam Thessaliam ex negotio petebam* » ; II, 2, 8 - 3, 2 : 'en', inquit, 'sanctissimae Salviae matris generosa probitas ...' et adiecit 'ego, te, o Luci meis istis manibus educaui, quidni ? parentis tuae non modo sanguinis, uerum alimoniarum etiam socia[m]. nam et familia Plutarchi ambae prognatae sumus et eandem nutricem simul bibimus et in nexu germanitatis una coaluimus. Nec aliud nos quam dignitas discernit, quod illa clarissimas, ego priuatas nuptias fecerimus. Ego sum Byrrena illa ; ps.-Lucien, *Onos*, c. 1 : « Je me rendais un jour en Thessalie. J'y avais à traiter avec un habitant de la région une affaire dont m'avait chargé mon père » (trad. M. DEBUISSON, 1998). Le nom de ce père figurait au chapitre 55, mais un accident de transmission (ou une lacune volontaire ?) empêche malencontreusement de le connaître : « Je répondis 'mon père est [lacune], mon nom est Lucius, et celui de mon frère Caius, et nous partageons nos deux autres noms avec notre père ... notre cité est Patras en Achaïe' » (*Onos*, c. 55). Pour Théseus, père de Lucius, voir Apulée, *Métam.*, I, 23 : *Si contentus lare paruulo Thesei illius cognominis patris tui uirtutes aemulaueris*. Ce patronyme ne se trouve pas dans la version du pseudo-Lucien (cf. A. SCOBIE, 1975, p. 125). J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une invention gratuite, mais on verra que le détail reflète sans doute un fond de vérité.

⁴ H. KRITZAS, 1992, p. 407 sqq. Sur cette famille, voir aussi : *PIR*², IV, 1952, G 128 et 132, p. 127 ; J.-H. OLIVER, 1950, p. 160-164 ; *Id.*, 1970, p. 335-337 ; L. MORETTI, 1975 ; S. FOLLET, 1976, p. 35, 272-273 ; *LGPN*, IIIA, 1997, s.v. Ménandros 59-60.

Toutes les hypothèses à ce propos sont permises ... et ont d'ailleurs été émises !

La nature des *Métamorphoses*, l'identification de ses rapports avec sa source et la nature de celle-ci ont donné lieu à une très abondante littérature. Les conclusions suivantes issues de la synthèse récente de H. Mason peuvent être retenues¹ :

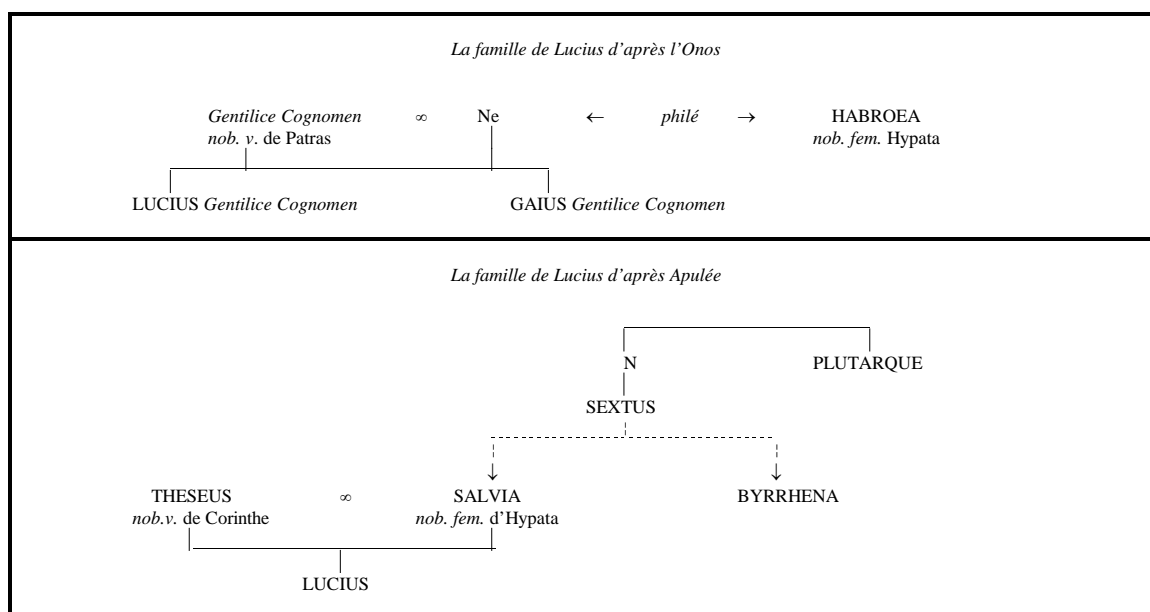
- Entre la fin du I^{er} siècle et la moitié du II^e siècle, sont écrites les *Métamorphoseis* qui mettent en scène Lucius de Patras, victime notamment d'une métamorphose en âne lors d'un séjour à Hypata en Thessalie. L'auteur, que le patriarche Photius au IX^e siècle croyait être le narrateur², Lucius de Patras, pourrait en être Lucien (dans ce cas, l'œuvre est de c. 150 au plus tôt)³.
- Vers le milieu du II^e siècle, un résumé en grec en est tiré, l'*Onos*, attribué dès le IX^e siècle à Lucien.
- Enfin, après 160, l'Africain Apulée de Madaure adapte librement l'œuvre originale.

Si l'on analyse maintenant les données prosopographiques contenues dans les deux textes conservés, on peut dresser le tableau suivant⁴ :

L'<i>Onos</i> du pseudo-Lucien	Les <i>Métamorphoses</i> d'Apulée
<p>Lucius de Patras se rend à Hypata en Thessalie. Il y est l'hôte d'Hipparchos et de sa femme Palaistra. Il y rencontre la noble Habroea, amie intime de sa mère.</p> <p>Il est métamorphosé en âne et vit de nombreuses aventures. Reprenant sa forme humaine, il est mandé auprès du gouverneur et lui expose la noblesse de la famille de son père (nom disparu mais comportant les <i>tria nomina</i> romains) et celle de son frère Gaius, auteur réputé.</p>	<p>Lucius de Corinthe se rend à Hypata en Thessalie. Il y est l'hôte de Milon et de sa femme Photis. Il y rencontre la noble Byrrhéna, cousine de sa mère Salvia, issue de Sextus, neveu de Plutarque. Il est métamorphosé en âne et vit de nombreuses aventures. Son père s'appelle Theseus.</p>

Ce qui, traduit en terme de tableaux généalogiques donne⁵ :

¹ H. J. MASON, 1994, p. 1700-1701. Voir également récemment J. BOMPAIRE, 1993, p. XXVIII et G. SANDY, 1994, p. 1518 sqq. ; 1997, p. 231 sqq. ; D. K. Van MAL-MAEDER, 1998, Intro., c. 7.
² Certains auteurs, très minoritaires, ont soutenu que le texte original serait en fait celui du pseudo-Lucien, ensuite amplifié par l'auteur inconnu des *Métamorphoses* grecques perdues et par Apulée.
³ Phot., *Bibl.*, cod. 129 : « Lu de Lucius de Patras divers livres de *Métamorphoses* ... Ses deux premiers livres ... ont été copiés sur les livres de Lucius par Lucien » (t. II, p. 103).
⁴ Photios affirme que l'auteur des *Métamorphoses* prétendait être Lucius, le héros du roman. Plusieurs auteurs actuels sont persuadés qu'il s'est trompé. A voir ! Photios n'était ni naïf ni inculte. Et contrairement à ses contradicteurs modernes, il avait le texte dont il parle sous les yeux.
⁵ Pour un tableau synthétique donnant aisément les concordances complètes entre l'*Onos* et les *Métamorphoses*, voir P. G. WALSH, 1970, p. 147 ; M. DEBUISSON, 1998, p. 3.
 Dans le tableau concernant les données d'Apulée, Byrrhéna ne figure pas comme la tante de Lucius, ainsi que l'ont admis certains auteurs, notamment O. Schissel. Le texte d'Apulée l'infirmes (Byrrhéna est alliée à Salvia par les liens du sang, descend comme elle de Plutarque, a eu la même nourrice que celle-ci et elles ont été élevées *comme* deux sœurs, ce qu'elles n'étaient donc pas. Byrrhéna est plutôt une cousine germaine de Salvia que sa sœur. Voir, par ex., D. K. MAL-



Une première remarque d'emblée, l'identité du héros et son entourage familial diffèrent d'une œuvre à l'autre. Pas nécessairement de façon irréconciliable, mais suffisamment tout de même pour rendre incertaine une tentative de superposition des différentes données de l'une ou l'autre source. Reste à expliquer ces différences et à jauger la valeur des renseignements fournis.

Toute tentative pour identifier le héros du roman, Lucius, à des personnages homonymes cités au I^{er} ou au II^e siècle se sont avérées vaines. On considère donc maintenant qu'il s'agit d'une invention, ou plus exactement d'un pseudonyme¹.

Qu'en est-il de sa généalogie ?

Les modernes ont dû parcourir l'ensemble de la gamme des positions envisageables à ce propos. Cela va des deux optiques extrêmes selon que l'on considère comme totalement réels ou totalement fictifs les personnages évoqués, avec entre les deux toutes les nuances possibles. Certains ont cru à l'authenticité des renseignements généalogiques, Apulée cherchant à glorifier, ou au contraire à dénigrer², une famille célèbre, qui serait soit celle de Plutarque³, soit celle des Gellii¹. On a aussi pensé à une filiation « littéraire », la pseudo-généalogie n'étant qu'un prétexte pour se rattacher,

MAEDER, 1998, ch. 3, qui cite, sans se prononcer formellement, les opinions de IFIE-THOMPSON, 1977/8 et de BRADLEY, 1991, qui voient en Byrrhéna la cousine germaine de Salvia.

¹ Pour B. E. PERRY, 1920, p. 13-20, « Lucius » est un nom passe-partout. Et il ne serait ni de Patras, ni de Corinthe.

² A. SCOBIE, 1975, p. 78, a mis en évidence les aspects négatifs de cette association.

³ C'est la position, notamment, de C. P. JONES, 1971, p. 11.

philosophiquement, à Plutarque et Sextus, donc à Platon (puisqu'Apulée se piquait d'être platonicien²). A l'inverse, d'aucuns, la majorité en fait, ne trouvent aucun crédit du tout à la filiation³. Tous les personnages seraient inventés et leurs noms (différents de ceux portés dans l'*Onos*) imaginés en fonction de leur signification : Salvia = « santé » ; Byrrhéna = « la rousse » ou « le tue-mouche », etc. Même Plutarque (« le pouvoir de l'argent ») ne trouve pas grâce dans cette optique⁴. Pour d'autres, certains personnages, comme Byrrhéna, ne seraient que des épiclèses divines⁵.

Entre toutes les explications, la découverte des épigrammes de Salvia oblige à reprendre plus sereinement la question en mettant de côté les délires étymologiques artificiels.

D'abord, sur la véracité de la filiation :

Sextus, neveu de Plutarque, est un personnage historique et la découverte de nos épigrammes prouve que Salvia a également un support véritable. Par ailleurs, la prétention de Nikagoras montre l'existence d'une descendance lointaine de Sextus⁶. Tout cela encourage à regarder finalement comme authentique la filiation de Salvia jusqu'à Plutarque.

Ensuite sur son origine. Cette filiation figurait-elle dans l'original grec ou a-t-elle été introduite par Apulée ? Le silence du pseudo-Lucien ne prouve rien, dans la mesure où

¹ Position de H. KRITZAS, 1992, p. 410-411.

² Voir *DPhA*, s. v. Apulée, p. 303-304, 307, 309, 315-317.

³ Voir la synthèse récente de D. K. MAL-MAEDER, 1998, ch. 3, *ad* II, 16, 12-14 : « Ces interprétations [d'O. Schissel] paraissent désormais caduques à l'ensemble des commentateurs, qui se rallient à une idée déjà émise par Rohde, 1885, 76, n. Cette mention de Plutarque et de Sextus est une invention d'Apulée et une manière déguisée d'indiquer, comme un hommage, son ascendance spirituelle et l'orientation philosophique de son roman ».

⁴ Pour N. FICK-MICHEL, 1991, p. 317 sqq., tous ces noms sont inventés par Apulée en raison de leur sens et du caractère qu'il prête à ses personnages. Byrrhéna serait ainsi l'anthithèse d'un chasse-mouche « byrsinè » cité par Aristophane et Salvia, « la santé », etc. Pour P. G. WALSH, 1970, p. 182-183 et J. K. KRABBE, 1989, p. 105-106, l'intervention de Plutarque, auteur d'un opuscule intitulé *De Iside* est due au rôle d'Isis au livre XI. C'est un jeu érudit et vain.

⁵ Voir, par exemple, G. C. DRAKE, 1993. Cet article est un exemple extrême des divagations auxquelles peut conduire une exégèse trop débridée. Tous les noms des *Métamorphoses* sont ainsi rattachés aux croyances mystiques d'Apulée, notamment aux mythes d'Hékalè (Plutarque, auteur d'une vie de Thésée, revenu des enfers) ou d'Isis.

⁶ Curieusement, Nikagoras se réclame également du philosophe Musonius, dont l'héritier est son disciple Lucius. De là à penser que Nikagoras se rattachait à Musonius par l'intermédiaire de son disciple Lucius (qui pouvait bien être aussi – c'est fréquent – son gendre), lui-même un descendant de Sextus, neveu de Plutarque, il n'y a qu'un pas. Qu'on le franchisse ou non, on ne peut manquer d'être frappé par la concordance avec les indications d'Apulée. Les rapports entre Lucius, disciple de Musonius de Tyr (*DPhA*, L 91) et Lucius, disciple de Musonius Rufus, d'Etrurie [= Tyrrhénie !] (*DPhA*, L 87) restent difficiles à expliquer. B. Puech penche pour l'authenticité des deux Lucii et des deux Musonii, sans aucun lien entre eux. Musonius Rufus est contemporain de Néron, et une partie de ses descendants continuent à vivre en Etrurie. Mais sa fille avait épousé un Syrien (= Tyrien ?), Artémidôros (*DPhA*, I, 1989, n° 431, p. 614 [S. FOLLET]) : voir C. SETTIPANI, 2000, p. 152.

il abrège de façon drastique son modèle¹. La mention de la noblesse de Lucius n'est pas une fioriture gratuite mais un élément essentiel du roman², que l'on retrouve également dans la version de Lucien³, et on peut être assuré qu'elle figurait dans l'original. Mais celui-ci apportait-il des précisions ? Et dans ce cas, ces précisions étaient-elles les mêmes que celles que l'on trouve chez Apulée ? On ne sait.

Apulée peut avoir suivi son modèle⁴, comme il peut aussi s'en être écarté sur ce point particulier⁵. Si l'on en croit Photios, l'auteur des *Métamorphoses* originales mettait déjà en scène, tout comme le pseudo-Lucien, un « Lucius de Patras »⁶. Or, la généalogie de la Salvia authentique montre que son époux était de Corinthe. Dans ces conditions, il est plus probable qu'il s'agit d'un ajustement d'Apulée.

Mais, de toute façon, que l'auteur du rapprochement soit Apulée ou l'auteur original, cela ne change rien pour le fond. Dans un cas comme dans l'autre, l'auteur a introduit des personnages authentiques dans ses aventures imaginaires. C'est d'ailleurs un procédé qui n'est pas inhabituel dans le roman grec, et dans les *Métamorphoses* en particulier⁷, de mêler des éléments réels à la fiction⁸ et de faire figurer des personnages historiques dans la parenté proche du héros, imaginaire, du roman⁹. Procédé avantageux puisqu'il permet d'ancrer le récit dans la réalité.

Les raisons du choix de cette famille en particulier nous échappent. Peut-être s'agissait-il simplement d'attirer l'attention sur une famille de notables. Même s'il est un Africain

¹ On n'oubliera pas que le résumé du pseudo-Lucien ne comprend qu'un cinquième du volume des *Métamorphoses* d'Apulée. Même si celui-ci a ajouté deux épisodes qui lui sont propres, on sait par Photios que le pseudo-Lucien avait fortement abrégé son modèle.

² Cf. G. SANDY, 1997, p. 240-241.

³ *Onos*, c. 55.

⁴ Ainsi O. SCHISSEL, 1927, p. 361 ; R. HELM, *Apuleius, Metamorphoseon Libri XI*, Leipzig, 1931, p. VIII ; P. VALLETTE, *éd. d'Apulée (CUF)*, 1940, p. 29, n. 2 ; G. W. BOWERSOCK, 1965, p. 289. Tout dépend aussi de la date des *Métamorphoses* originales.

⁵ Cf. A. SCOBIE, 1975, p. 77. On notera qu'Apulée a modifié en bien des endroits les noms propres de l'original. Ainsi l'hôte de Lucius s'appelle Milo chez Apulée et Hipparchos chez Lucien, sa femme est Palaistra chez Lucien mais Photis pour Apulée, ou Ménélès chez Lucien qui devient Thiasus chez Apulée, sans oublier Lucius lui-même qui est de Patras dans l'*Onos* et de Corinthe chez Apulée. Voir, par ex. D. K. Van MAL-MAEDER, 1998, c. 7. Ce changement intervient aussi dans la parenté de Lucius. La parenté de sa mère (qui n'est qu'une amie de celle-ci dans l'*Onos*) est une Habroea chez Lucien, alors qu'Apulée l'appelle Byrrhéna. Or, le nom d'Habroea est bien attesté dans les milieux notables d'Hypata (N. V. SEKUNDA, 1997, p. 216, n° 10) tandis que celui de Byrrhéna est inconnu (il est absent du troisième volume du *LGPN* couvrant la Thessalie).

⁶ Phot., *Bibl.*, *cod.* 129 (t. II, p. 103), cité plus haut.

⁷ Cf. F. MILLAR, 1981.

⁸ Cf. G. SANDY, 1997, p. 242 sqq.

⁹ Ainsi, pour Chariton, *Le roman de Chairéas et de Callirhoé*, pour lesquels les parents des protagonistes et certains traits de leur histoire sont parfaitement authentiques.

de Madaure, Apulée avait séjourné en Grèce, notamment à Athènes¹ et à Corinthe². Il a bien pu vouloir mentionner une famille connue, celle de Plutarque ou des Gellii en l'occurrence, en mêlant son héros à leur généalogie³.

On a cru qu'il l'a fait pour flatter ces nobles personnages, bien en vue au moment où écrit Apulée. En 167, Sextus, neveu de Plutarque est toujours vivant et c'est un personnage considérable, qui plus est maître de Marc Aurèle, l'empereur régnant. Les Gellii également sont au sommet de leur position et rayonnent non plus seulement à Corinthe, mais désormais à Delphes et à Athènes.

Simplement, il n'y a pas de flatterie évidente à associer ces familles notables⁴ à un personnage transformé en âne libidineux. Mais il peut aussi s'agir d'un clin d'œil humoristique, donc amical. Quoi qu'il en soit de ses raisons, Apulée a utilisé pour son propos une généalogie authentique faisant référence à des personnages réels et bien connus⁵.

Venons-en maintenant aux rapports précis entre tous ces personnages.

Pour H. Kritzas, la *Salvia* authentique, celle des épigrammes, serait née au début de l'ère chrétienne, et aurait servi de modèle à la *Salvia* d'Apulée. Cette chronologie lui est suggérée par l'identification de Ménandros, petit-fils de *Salvia* selon les épigrammes, avec L. Gellios Ménandros de Corinthe, notable attesté sous le règne de Domitien, dont les petits-fils L. Gellios Ménandros et L. Gellios Ioustos sont cités en 145⁶ :

¹ G. SANDY, 1997, p. 15-16.

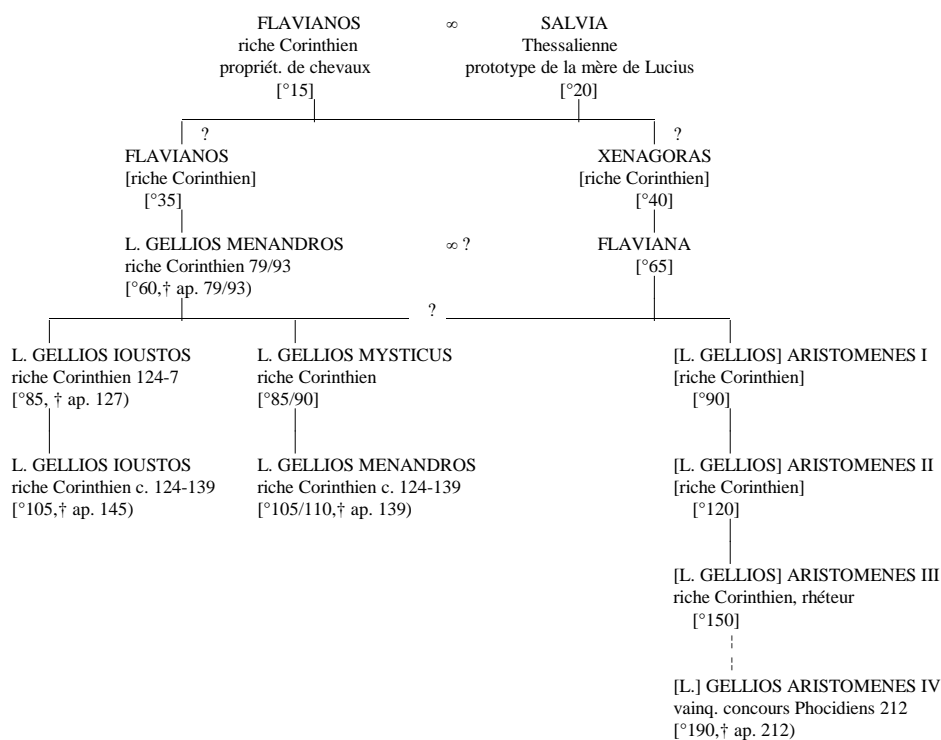
² F. MILLAR, 1981, p. 64.

³ La position la plus drastique dans ce sens est celle de P. VEYNE, 1965, pour qui « Lucius de Corinthe » n'est autre qu'Apulée, Corinthien « de cœur » ou « d'adoption » et qui réclamait Sextus de Chéronée comme « ancêtre spirituel ».

⁴ Il faut souligner que, selon Apulée, la famille de Lucius était originaire de Thessalie depuis Plutarque et Sextus. Or, ceux-ci étaient de Chéronée en Béotie. Comme Apulée ne devait pas l'ignorer non plus, il faut que *Salvia* ne soit pas la fille de Sextus, mais sa petite-fille ou sa petite-nièce, issue d'un père Thessalien (et non, comme le dit G. W. BOWERSOCK, 1965, p. 289, que Sextus ait épousé la Thessalienne *Salvia*). La chronologie est alors plus serrée, mais reste possible.

⁵ P. G. WALSH, 1970, p. 251, a bien noté la chose, mais en a tiré la conclusion inverse. La filiation serait fictive, mais Apulée a écrit les *Métamorphoses* après la mort de Sextus. Il n'a pas été suivi.

⁶ H. Kritzas lui-même ne donne pas de *stemma*. Celui-ci se déduit des propositions qu'il avance très prudemment. Les précisions chronologiques sur les dates de naissance des personnages sont de notre fait, afin de mieux cerner la différence avec la reconstruction qui va suivre.



Les Flaviani selon H. Kritzas (1992)

Cette chronologie a pour conséquence qu'Hérode Atticus, parent d'Aristomènes III devait être un descendant de Flavianos, probablement au travers des Vibullii corinthiens¹. Le problème alors, c'est qu'on se demande pourquoi les épigrammes dédiées à Flavianos et à Salvia ne précisent pas plus clairement qu'ils étaient les aïeux en ligne directe d'Hérode Atticus. Par ailleurs, la référence à Hérode Atticus mise dans la bouche de Flavianos I laisse entendre que ce dernier était contemporain ou plus jeune que le sophiste, et certainement pas plus ancien que celui-ci. Au surplus, le nom de Salvia en Thessalie ne trouve une bonne explication qu'après le proconsulat de Macédoine de C. Salvius Liberalis Nonius Bassus sous Domitien².

Il faudrait donc revoir la chronologie. Or, il y a une interprétation qui permet de prendre en compte de façon bien plus naturelle les données des épigrammes en respectant les contraintes chronologiques : il s'agit d'identifier purement et simplement la Salvia de l'épigramme à celle que mentionne Apulée.

La seule difficulté, c'est que le mari de Salvia dans les *Métamorphoses* s'appelle Theseus, tandis que le mari du Salvia de l'épigramme est un Flavianos. Je m'étais

¹ Un Vibullius aurait pu épouser dans cette hypothèse une Gellia, éventuellement la fille de Flavianos et de Salvia, union dont serait né P. Vibullius Rufus, grand-père maternel d'Hérode Atticus.

² *PIR*², VII, 2, 2006, S 138, p. 48-49. Cf. G. BOWERSOCK, 1965, p. 289, et A. SCOBIE, 1975, p. 77.

abstenu naguère de commenter cette difficulté en écartant sans examen la donnée des *Métamorphoses*. L'existence d'un L. Gellios Theseus montre qu'on ne peut agir aussi légèrement. Mais, même dans ce cas, le témoignage des *Métamorphoses* n'est pas inattaquable. Apulée a bien pu prendre parmi les Gellii un personnage notable, Theseus en l'occurrence, au détriment d'un obscur Flavianos. Cela montre tout à la fois sa relative fiabilité, mais aussi les limites de celle-ci.

Cette identification conduit à abaisser sensiblement la chronologie proposée par H. Kritzas, puisque Salvia, petite-fille de Sextus, a dû naître vers 110/120¹. Cela est compatible avec l'âge supposé du héros des *Métamorphoses* d'Apulée, un jeune homme vers 165². On perd ainsi l'identité de Ménandros, petit-fils de Salvia, avec un Gellios connu, puisque le dernier L. Gellios Ménandros attesté est contemporain de Salvia.

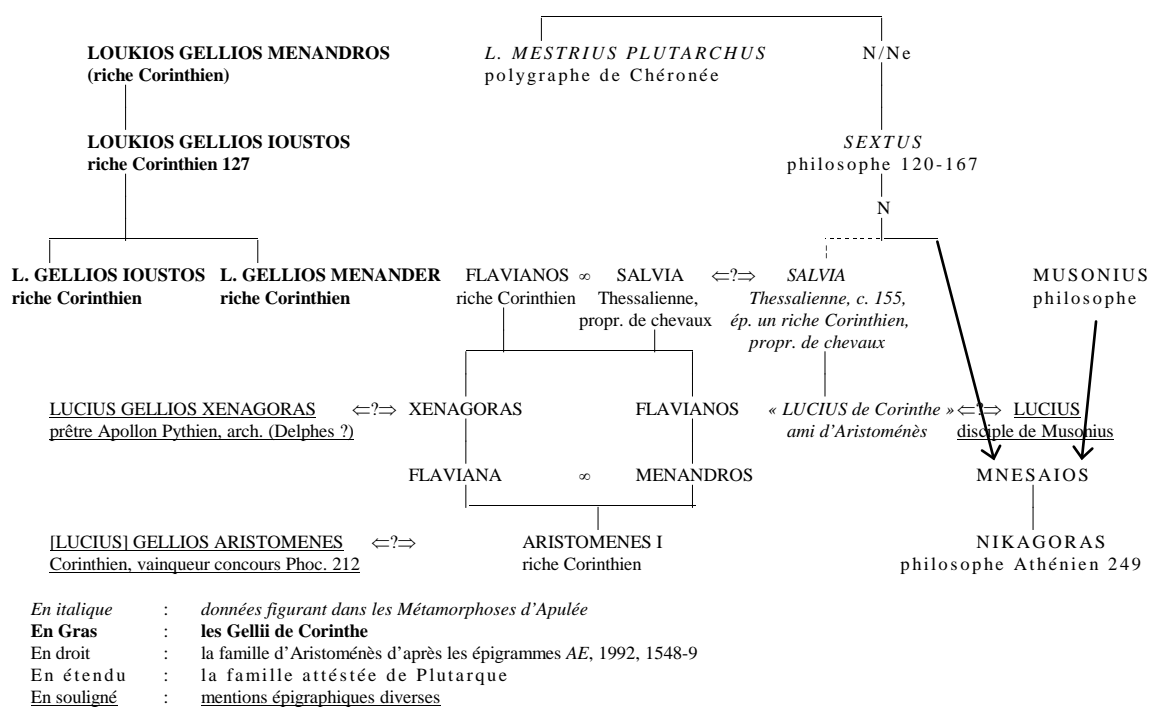
En revanche, on gagne d'autres identifications plus profitables. Ainsi, Aristoménès I s'identifierait à Gellios Aristoménès, vainqueur aux concours phocidiens en 212³. Et Xénagoras serait identique, lui, à L. Gellios Xénagoras, prêtre d'Apollon Pythien à Delphes dans la deuxième moitié du II^e siècle⁴ :

¹ On verra que Salvia est sans doute née c. 110. O. SCHISSEL, 1927, p. 362, fait naître Salvia vers 115. Elle serait pour lui la fille de Sextus, né vers 90. En réalité, celui-ci appartient bien plus certainement à la génération précédente, grand-père, ou plutôt grand-oncle, de Salvia, et il est né c. 80/5 (son oncle [maternel] Plutarque est né c. 45).

² Dans l'hypothèse où c'est Apulée qui identifie le héros à un jeune homme contemporain. Si c'est l'auteur du roman original qui avait déjà identifié son héros avec un Gellios de Corinthe, ce dernier était alors jeune homme vers 150/155, date probable de la première rédaction des *Métamorphoses*. Cela reste possible pour un fils de Salvia. Mais on a vu que le rapprochement avec les Gellii est bien plus probablement à attribuer à Apulée.

³ *IG*, IX, 1, 12, 18-21 : » Ἰππων π[ώ] / λων Γέλλιος Ἀριστο / μένης Κορίνθιος, ᾧ / θέματος (δην.) [ι]ε' ». Une autre inscription de Corinthe pourrait mentionner un [L. Gellios Aristoménès], fils de [L. Gellios Aristo]ménès (cf. H. KRITZAS, 1992, p. 408, n. 67), mais cela reste trop incertain pour être utilisé ici.

⁴ Voir *infra*, p. 364 sqq.

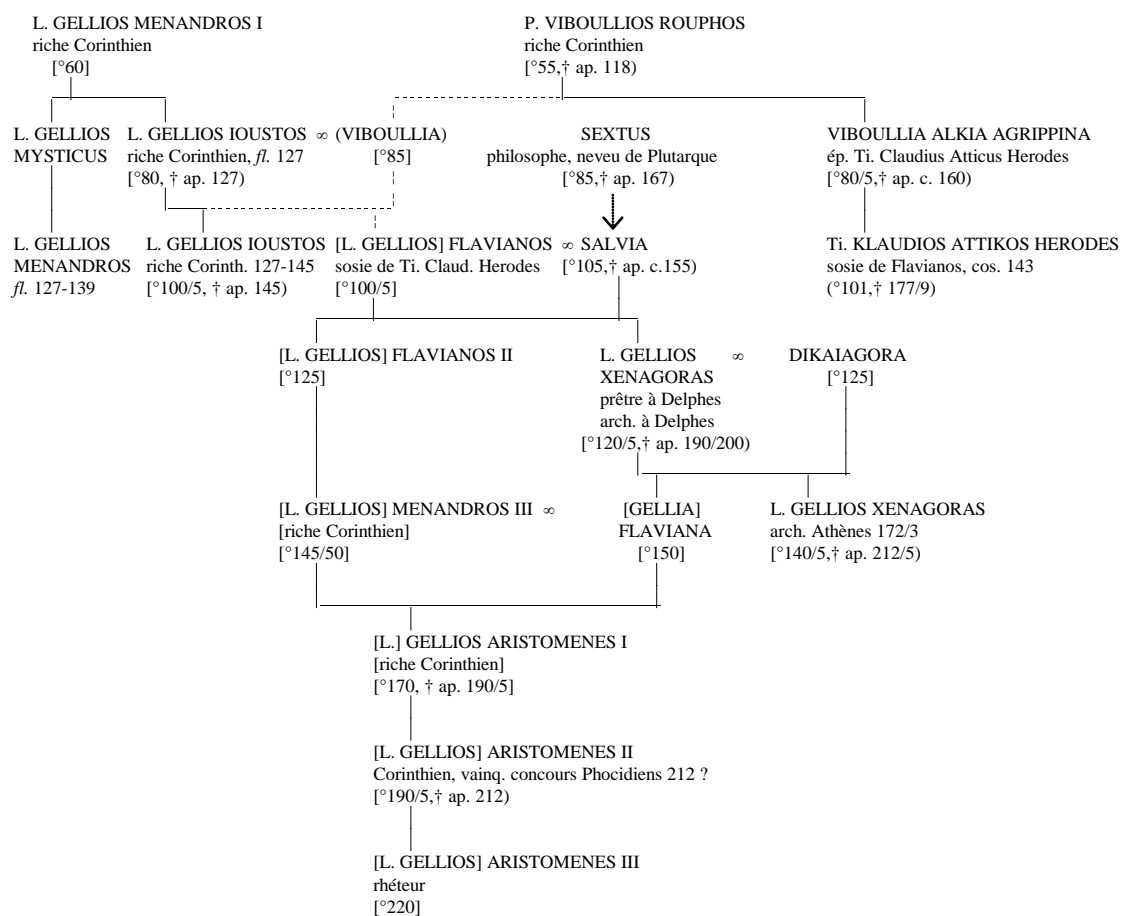


La descendance de Xénagoras est bien attestée à Athènes et nous aurons l'occasion de l'étudier bientôt¹. On est beaucoup moins renseigné en revanche sur la branche d'Aristomènes². Pour justifier la parenté entre Aristomènes III et Hérode Atticus, on pourrait suggérer, à titre d'exemple, que la mère du Corinthien Flavianos aurait été une sœur de la Corinthienne Vibullia, tante d'Hérode Atticus. Les deux hommes auraient ainsi été cousins germains ce qui justifie assez leur grande ressemblance physique et les termes vagues évoquant leur parenté. Le père de Flavianos reste inconnu, mais doit être effectivement l'un des Lucii Gellii de Corinthe. Chronologiquement, il peut s'agir de L. Gellios Ioustos, le plus fameux d'entre eux, mais aussi, pourquoi pas, d'un frère de celui-ci³ :

¹ *Infra*, p. 364 sqq.

² Le nom, assez banal, rappelle un des héros de la guerre de Messénie. Pure coïncidence, ou clin d'œil volontaire, c'est celui du principal compagnon de Lucius dans les *Métamorphoses* d'Apulée, un marchand originaire d'Aigion, près de Corinthe !

³ On pourrait songer à Flavianos, ami d'Autoboulos, le fils de Plutarque (B. PUECH, 1992, s. v., p. 4850), mais dans l'ignorance de ses origines, il est trop hasardeux de le faire intervenir ici. H. KRITZAS, 1992, p. 402, n. 16, signale un L. Flavius Flavianus, questeur, cité à Corinthe, inconnu par ailleurs. Le nom est assez fréquent et non significatif.



K) Le lien entre Nikagoras et Plutarque

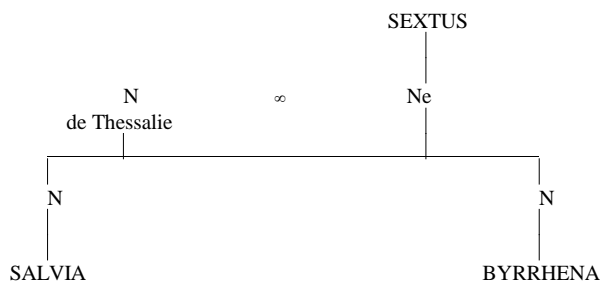
A l'issue de cette discussion, il ressort que le philosophe Sextos était l'ascendant (le grand-père, voire le grand-oncle) de Salvia. Je vais suggérer maintenant que Salvia à son tour était une ancêtre de Nikagoras, autre descendant de Sextos.

Certes, il n'y a là rien de très nouveau puisque, dès 1927, O. Schissel avait conjecturé cette filiation. Mais cette conjecture était alors pour le moins hasardeuse. Cet auteur avait en effet admis le plus simplement du monde que Salvia était un personnage historique, faisant l'économie de commenter son unique mention dans un roman fantastique, et assimilé, tout aussi simplement, Mnèsaios, père de Nikagoras, à Lucius, fils de Salvia, dans le roman d'Apulée.

A présent, on est en revanche mieux armé. L'existence de Salvia est attestée et la famille de son époux et de ses fils est identifiée. Or, précisément, un de ses fils, Loukios Gellios Xénagoras a exercé la charge de prêtre à Delphes et celle d'archonte à Athènes.

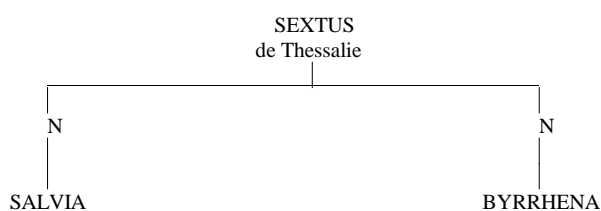
C'est donc bien au travers de cette alliance que la descendance de Plutarque et de Sextus pénètre l'aristocratie athénienne, et plus précisément la famille du *kéryx* Xénagoras, au II^e siècle. Il est cette fois licite de supposer que c'est par ce biais que le *hiérokeryx*

Nikagoras se rattachait aux deux philosophes béotiens¹. Si l'on s'en tient au texte d'Apulée, Salvia était thessalienne et descendante de Sextus, mais tel était le cas aussi de sa parente (cousine) Byrrhena, ce qui donnerait une généalogie dans ce genre :



Pourtant, cette filiation pose un problème chronologique : Sextus, né vers 80 au plus tôt, puisque toujours actif en 167, ne peut être l'arrière-grand-père de Salvia, née en 120 au plus tard (et même sans doute avant 110 comme on le verra).

D'un autre côté, Apuleius croit, ou feint de croire, que Plutarque était thessalien lui aussi², et donc il n'est pas nécessaire d'introduire une génération supplémentaire, de sorte qu'un *stemma* de ce genre peut aussi être envisagé :



Dans la mesure où, en réalité, Sextus est de Chéronée en Béotie, cela pose problème. Une autre difficulté consiste à élucider le lien, évident, entre L. Gellios Xénagoras, prêtre d'Apollon Pythien (à Athènes ou à Delphes ?) et la grande famille delphienne des Xénagoras³, dont le dernier représentant, M. Oulpios Xénagoras, est attesté à Delphes au

¹ B. PUECH, 2002, p. 360, rapproche également la prétention de Nikagoras et celle de Salvia.

² P. SANCHEZ, 2001, p. 397, p. 529-531 ; J. A. O. LARSEN, p. 232-233, qui souligne les accointances très marquées de Plutarque avec la ville thessalienne de Thespies : son épouse s'appelle Timoxèna, tout comme la Thespienne Flavia Archela Timoxèna, prêtresse de Dèmèter Achéa dont Plutarque connaît particulièrement bien les arcanes du culte, etc. Voir aussi J. POUILLOUX, 1967 & B. PUECH, 2002, p. 44-45, à propos du sophiste T. Flavios Alexandros d'Hypata et ses deux fils, Phoinix et Phylax, honorés à Delphes.

³ Voir l'étude de la famille par R. BOUCHON, 2005, p. 326-331. Il me semble néanmoins qu'il faudrait peut-être corriger son *stemma* (p. 328) sur un point important : Xénagoras, fils d'Habromachos, archonte à Delphes c. 10 av. J.-C., grand-père de Xénagoras, archonte III c. 70 ap. J.-C., n'est certainement pas le petit-fils de Xénagoras, prytane en 120 av. J.-C. Il manque à mon avis une, et plutôt deux, générations. Je préfère distinguer le bouleute Habromachos, père de Xénagoras, archonte c. 10 av. J.-C., de son homonyme Habromachos, archonte c. -70/-40, dont il serait le petit-fils. La génération intermédiaire serait constituée par Xénagoras, attesté entre 48 et 38 av. J.-C. et entre 59 et 39 av. J.-C. (LGPN, IIIB, s. v. Xénagoras 11 & 12).

II^e siècle, dans une dédicace qu’il fait à sa parente Ulpia Polyxèna¹ :

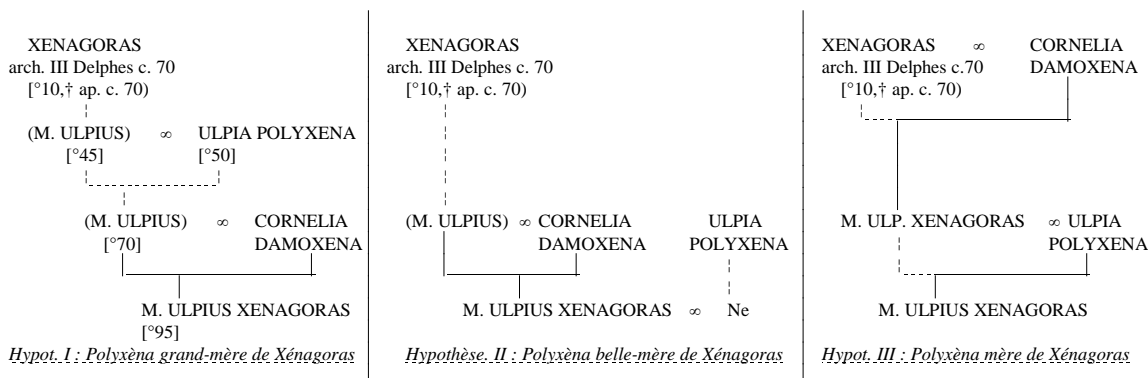
M. Ou[lpiος]
 Xénag[ορας]
 Oulpia[Po-]
 lyxen[a sa]
 m[ère ?]

La dernière ligne de cette dédicace semble devoir contenir le terme de parenté qui unissait Poyxèna à Xénagoras, mais il n’en subsiste plus que la lettre « M », donc certainement mère (*méter*) ou grand-mère (*mammé*), à la rigueur belle-mère (*metruia*)². Ce qui complique la situation, c’est qu’une autre inscription nous révèle l’existence d’une Kornélia Damoxèna, mère d’un M. Oulpios Xénagoras³ :

La ville de Del-
 phes et Kornèlia Da-
 moxèna sa mère à M.
 Oulpios Xénago-
 ras

Cela laisse alors plusieurs interprétations possibles :

- Soit Ulpia Polyxèna est la grand-mère de Xénagoras, la mère d’un (M. Ulpius), marié à Cornelia Damoxèna et père de M. Ulpius Xénagoras ;
- Soit Ulpia Polyxèna est la belle-mère de M. Ulpius Xénagoras, fils lui-même de Cornelia Damoxèna ;
- Soit on distingue deux M. Ulpius Xénagoras, le premier, fils de Cornelia Damoxèna, et le second, fils du précédent et d’Ulpia Polyxèna.



R. Bouchon opte sans hésiter pour la troisième solution, qui est la plus simple, mais je ne saurais écarter absolument les deux autres. La seconde restant néanmoins la moins

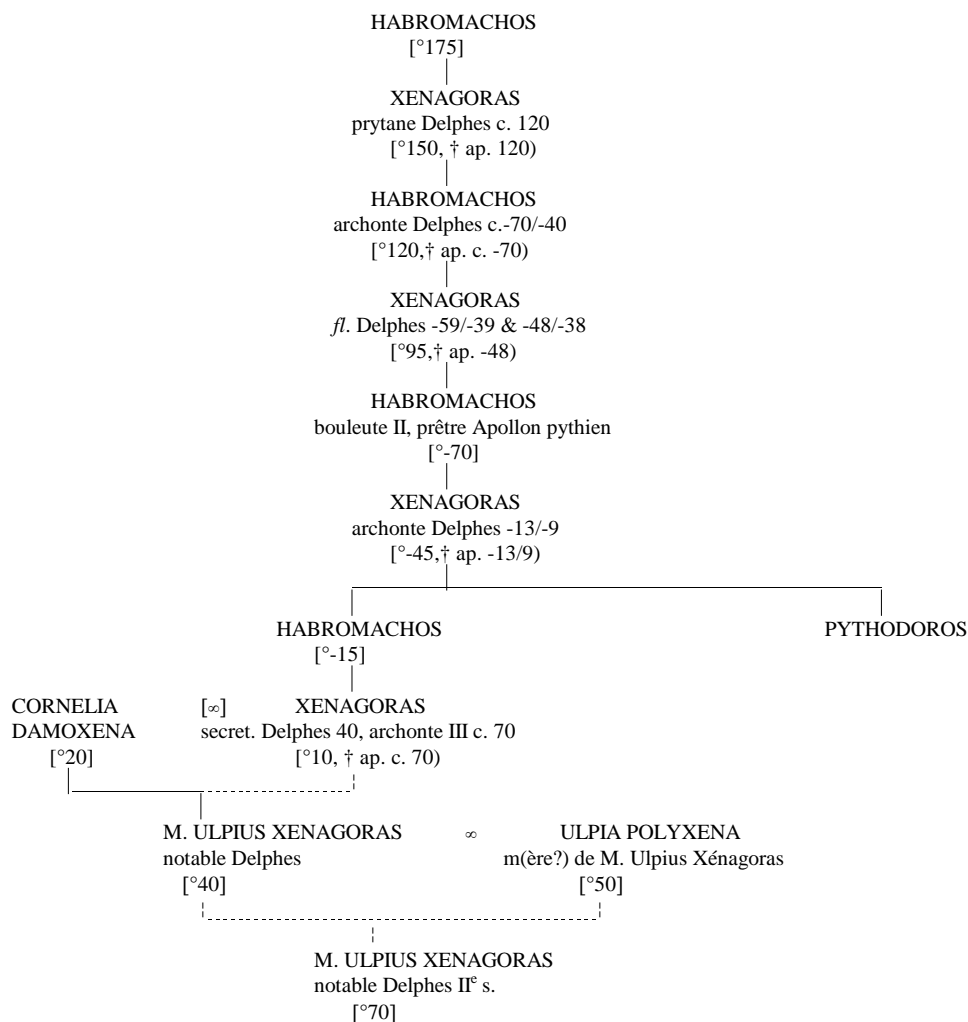
¹ J. BOUSQUET, 1963, p. 205 (= *SEG*, XXII (1967), 479) : « M. Οὔ[λπιος] / Ξεναγ[όρας] / Οὐλπία[ν Πο] / λυξέν[αν τήν] / Μ — — — ».

² J. BOUSQUET, 1963, p. 205.

³ J. BOUSQUET, 1963, p. 204-205 (= *SEG*, XXII (1967), 478) : « ἄ πόλις τῶν Δελ / φῶν καὶ Κορηλία Δα / μοξένα ἢ μήτηρ Μ. / Οὔλπιον Ξεναγό / ραν ἀρετᾶς ἔνεκε[ν] / Ἀπόλλωνι Πυθίῳ ».

vraisemblable dans la mesure où elle suppose l'emploi d'un mot peu usité et également que M. Ulpus Xénagoras et sa belle-mère avaient le même gentilice.

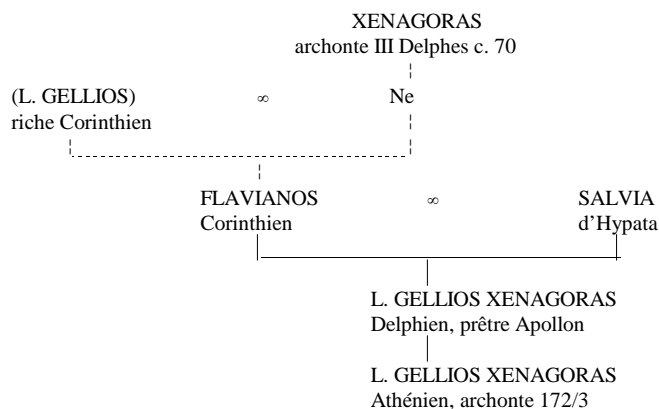
On obtient donc le *stemma* suivant pour les Xénagorai de Delphes :



On pourrait admettre que M. Oulpios Xénagoras de Delphes était l'aïeul maternel de L. Gellios Xénagoras dont la descendance est fixée à Delphes, mais si celui-ci est réellement le fils de Salvia, le lien est nécessairement plus lointain. Il ne faut pas qu'il le soit trop cependant parce que L. Gellios Xénagoras est (devenu) Delphien et que donc cette composante de son ascendance ne doit pas être trop éloignée.

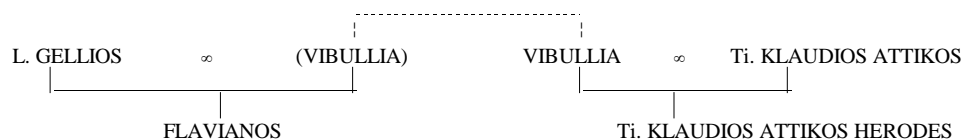
R. Bouchon a tenté récemment de savoir la façon dont les Gellii delphiens se rattachaient d'une part aux Gellii corinthiens et d'autre part aux Xénagorai de Delphes, ce qui dispense d'entrer dans un certain nombre de détails. Toutefois, dans la mesure où je ne partage pas totalement certaines vues de l'auteur, je crois utile de reprendre rapidement la question.

De manière générale, R. Bouchon adopte pour l'essentiel mes propositions précédentes en faisant intervenir, de la façon dont je l'ai proposé¹, l'épigramme consacrée à Salvia. Simplement, il suggère que, puisque la famille maternelle de L. Gellios Xénagoras est d'Hypata en Thessalie et de Chéronée en Béotie, c'est du côté paternel qu'il faut chercher. La mère du Corinthien (L. Gellios) Flavianos serait ainsi une fille de Xénagoras, archonte III c. 70 :



Le lien entre Gellii et Xénagorai selon R. Bouchon, 2003

De fait, R. Bouchon a mis en évidence la montée en puissance à Delphes de quelques familles corinthiennes et l'alliance entre les Xénagorai et les Gellii en serait une autre illustration. Mais ces liens me paraissent surestimés. En outre, on peut émettre une autre hypothèse qui va à l'encontre de celle-ci. Il s'agit de prendre en compte la proche parenté, suggérée par les épigrammes de Salvia et de son époux, entre les Gellii de Corinthe et Hérode Atticus. La mère de ce dernier, une Corinthienne, doit être une proche parente des Gellii de Corinthe. Comme elle n'est pas une Gellia elle-même, puisqu'on sait qu'il s'agit d'une Vibullia, j'avais proposé que la mère du Corinthien Flavianos était également une Vibullia de Corinthe :

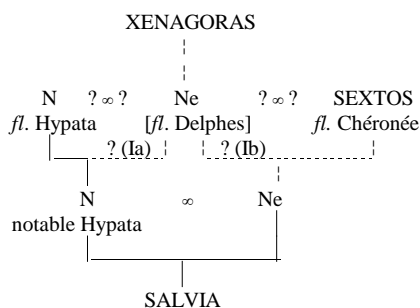


Dans ces conditions, c'est du côté de Salvia, mère de Flavianos, qu'il faut chercher le lien avec les Xénagorai de Delphes. Et cela, de façon bien plus naturelle, compte tenu des liens étroits entre Hypata et sa voisine Delphes, dont les élites sont intimement

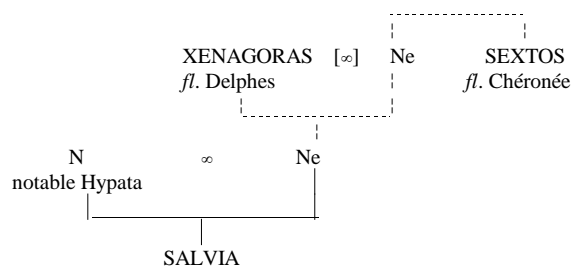
¹ R. BOUCHON, 2005, p. 330, ne cite mon travail que dans la bibliographie générale, et dans le détail de la discussion, p. 333 sqq., il ne donne comme référence que H. Kritzas, alors que sa propre reconstruction est en contradiction avec la thèse proposée par celui-ci mais s'accorde avec la mienne.

mêlées, et dans la mesure également où Plutarque est lui-même un Delphien d'adoption et un prêtre d'Apollon à Delphes.

Dans cette hypothèse, plusieurs *stemmata* sont encore possibles, par exemple :

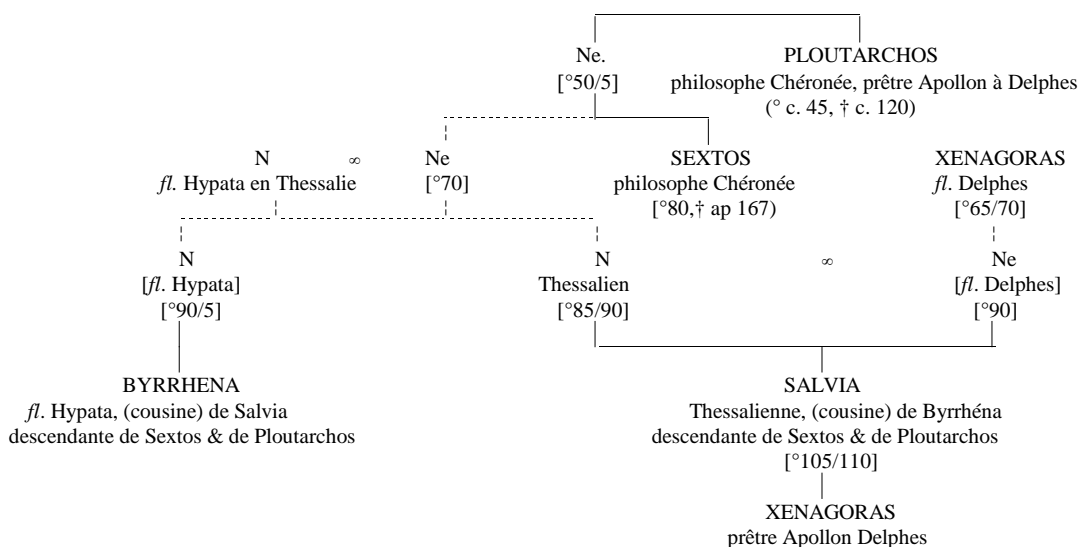


Les ancêtres de Salvia : hypothèse Ia & Ib



Les ancêtres de Salvia : hypothèse II

Mais aucune de ces hypothèses ne tient compte de la donnée fournie par Apulée. Byrrhéna d'Hypata en Thessalie était la cousine de la Thessalienne Salvia et descendait comme elle de Sextos et de Plutarque, ce qui conduit au *stemma* suivant¹ :

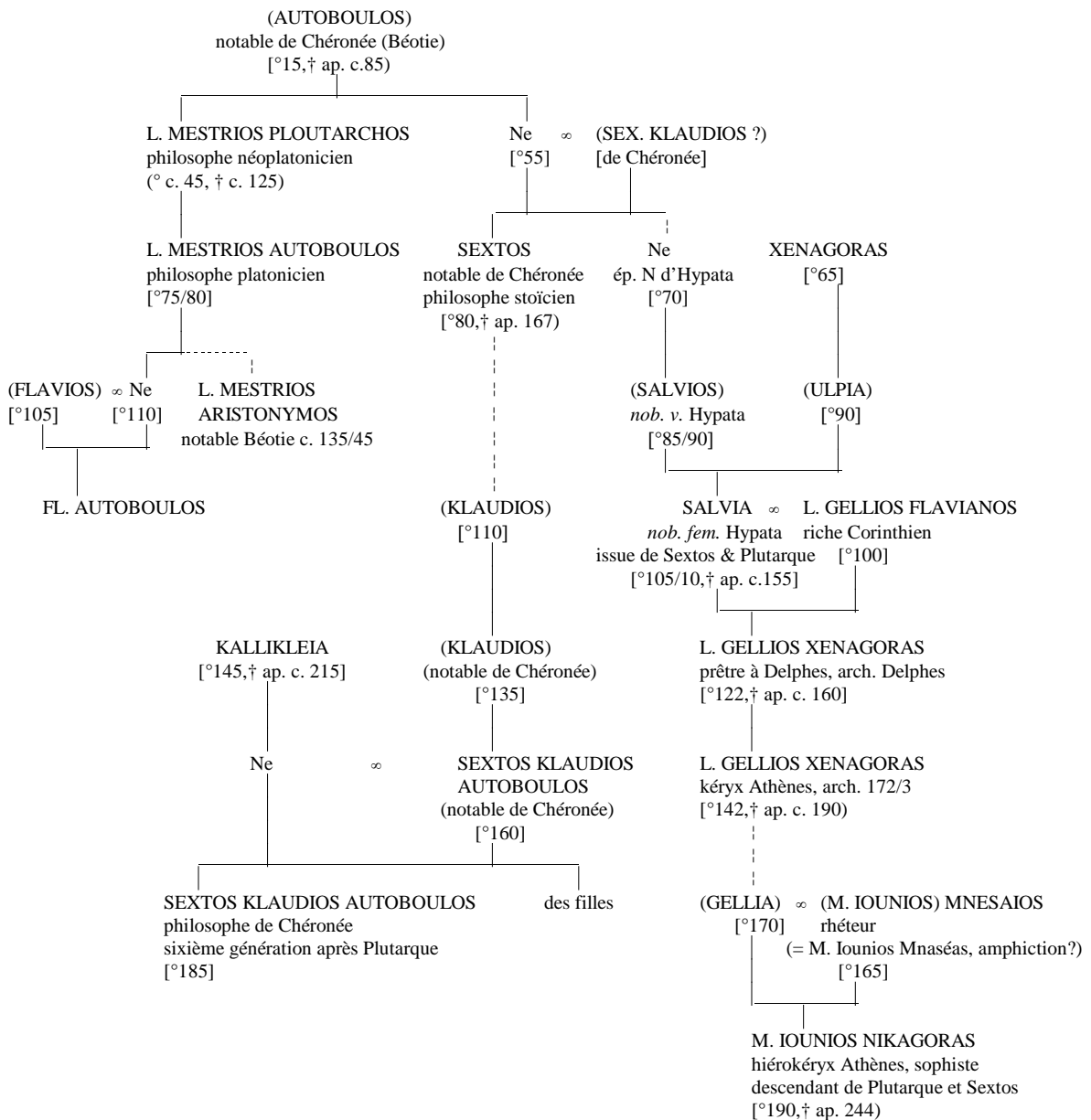


Puisqu'un descendant de Plutarque *via* Sextos ne peut descendre en réalité que d'une sœur de Plutarque, il n'y a aucune difficulté à admettre qu'un descendant de Sextos soit en fait le descendant d'une sœur de Sextos.

Reste à savoir comment M. Iounios Nikagoras se rattachait à ce complexe familial. S'il est bien né vers 190, il est préférable de penser que sa mère (née probablement alors vers 170) était une fille de L. Gellios Xénagoras II (né vers 142), plutôt que de L.

¹ A moins de supposer que Sextos avait deux sœurs, mariées toutes les deux à des Thessaliens, dont l'une aurait donné naissance à Byrrhéna d'Hypata et la seconde à Salvia, dont on ne sait pas formellement qu'elle était native d'Hypata. Mais ce dernier point semble quand même ressortir des circonstances dans lesquelles Lucius rencontre Byrrhéna.

Gellios Xénagoras I (né vers 122). Par ailleurs, la famille des Gellii n'étant devenue athénienne qu'avec L. Gellios Xénagoras II, cela confirme que c'est à lui que devait se rattacher l'Athénien M. Iounios Nikagoras. Il est possible que sa citoyenneté athénienne soit récente et résulte de son ascendance maternelle si son père s'identifie bien à l'amphiction M. Iounios Mnaséas :



2] La famille de Ploutarchos, *grammatikos* 475/6

A l'époque où Pamprépios vivait à Athènes, vers 475, l'un des hommes les plus savants de la cité était Ploutarchos, fils de Hiérios¹. L'identification et les relations familiales de cet érudit n'ont pas toujours été clairement établies². Aussi, convient-il de revenir sur ces relations³.

Pour ce faire, le mieux est de partir du principal personnage de cette famille. Il s'agit incontestablement du diadoque (*diadochos*, directeur) de l'académie platonicienne, Ploutarchos, fils de Nestorios, qui décéda à un âge avancé vers 433⁴. Son ascendance lointaine n'est pas connue avec précision, mais on peut faire quelques conjectures à ce propos. Si son père n'est qu'un nom, cité comme patronyme⁵, on connaît mieux son

¹ *Vita Isid.*, fg 112 (cité *infra*, p. 308, n. 5).

² Outre l'absence de documentation précise, le chercheur doit faire face dans le cas des familles de philosophes à une difficulté supplémentaire : l'habitude de donner aux enfants non seulement le nom de parents, mais aussi ceux de maîtres vénérés. La reconstruction de généalogies fondées sur le seul argument onomastique s'en trouve considérablement fragilisée. Toutefois, B. PUECH, 2012, p. 303-308, souligne la volonté claire de transformer autant que possible les liens de filiation spirituelle en liens de parenté authentiques, de sorte que les maîtres étaient ou devenaient quand même les parents de leurs élèves et que les chaires tendaient à devenir héréditaires.

³ Depuis la rédaction de ce chapitre, la famille a fait l'objet d'une analyse particulière de la part de B. PUECH, 2012, p. 309-320, qui souligne notamment l'importance de la notion d'héritage intellectuel au sein du néoplatonisme et décrit avec le langage de la parenté charnelle les liens philosophiques entre un maître et ses élèves.

⁴ *Vita Procli*, 11 : « le grand Ploutarchos, fils de Nestorios ». Sur ce personnage, voir la notice de la *PLRE*, I, 1971, s. v. Plutarchus 5, p. 708. La date de sa mort est fixée par la *Vita Procli* de Marinus : Proclus fut l'élève particulier de Ploutarchos, alors très âgé, à l'âge de 20 ans, et le resta environ deux ans jusqu'à la mort du vieillard (*Vita Procli*, 12 : « Ploutarchos ... ayant vu le jeune homme qui n'avait même pas atteint ses vingt ans ... s'empressa de lui donner des leçons de philosophie, et ce, quoiqu'il en fût empêché par l'âge ; il était en effet déjà fort âgé ... Le vieillard ne survécut qu'environ deux ans à l'arrivée de Proclus à Athènes ». En dépit des hésitations des savants, résumées par E. EVRARD, 1960, il est assuré que Proclus naquit le 7 février 412 (H. D. SAFFREY – A.-P. SEGONDS, 2001, p. 73, n. 4). Ploutarchos, décédé lorsque Proclus allait sur ses 22 ans est donc mort vers 433. M. Di BRANCO, 2006, p. 130, a manqué cette analyse et hésite encore.

⁵ *PLRE*, I, 1976, s. v. Nestorius 3, p. 626; *DPhA*, IV, 2005, s. v. Nestorius, p. 662 [H. D. SAFFREY]. A ce propos, on ne relèvera pas les réflexions hasardeuses de P. ATHANASSIADI, 1999, p. 173, n. 149, qui croit trouver un « scoop » dans la formule de la *Vita Isid.*, fg 64 : « Je veux parler du Ploutarchos, appelé Nestorios ». Si Ploutarchos avait également le nom de Nestorios, écrit-elle, alors il était bien le fils de l'hiérophante Nestorios, et le mot « pappos » utilisé par Proclus (voir note suivante) signifierait progéniteur et non grand-père et les deux Nestorios de la *PLRE* ne seraient qu'une seule personne.

Il n'y a rien à retenir de cette exégèse qui va à l'encontre aussi bien des textes contemporains que de la chronologie. Je vois mal, à supposer que Ploutarchos ait également porté le nom de Nestorios, en quoi cela devrait avoir la moindre conséquence sur sa généalogie. Mais surtout, je crois qu'il faut comprendre ici « Ploutarchos, surnommé le Nestorien », c'est-à-dire, le « (fils de) Nestorios », selon un usage très normal en grec.

aïeul paternel : il s'agit d'un certain Nestorios 'le Grand'¹, grand maître en sciences théurgiques et divinatoires², hiérophante, qui sauva par sa prière la ville d'Athènes d'un tremblement de terre en 375, alors qu'il était très âgé³. Comme hiérophante, Nestorios appartiendrait nécessairement, par les hommes ou les femmes, à la famille des Eumolpides⁴. Cette qualité d'hiérophante éleusinien a été contestée par M. T. Banchich qui a fait valoir que le terme s'applique aussi fréquemment à différents prêtres, et notamment aux prêtres d'Asclépios. Il constate en outre qu'aucun autre membre de la famille ne paraît associé dans l'état actuel de la documentation à Éleusis ou à ses cultes. Il serait plus vraisemblable selon lui d'en rester à cette prêtrise⁵. J'ai hésité dans un premier temps à le suivre et depuis B. Puech m'a convaincu qu'il fallait s'y refuser absolument⁶. En effet, notre documentation est à ce point lacunaire que l'on ne saurait tirer aucun argument de son silence. On notera pourtant que juste avant Nestorios, un autre prêtre d'Éleusis, le dadouque Nikagoras, avait également exercé la charge de prêtre d'Asclépios, ce qui suggère un rapprochement entre les deux hommes et fournit le lien avec Éleusis pour Nestorios. Il s'agit certainement de l'hiérophante homonyme qui avait initié Eunape et dont celui-ci parle avec respect et qui aura l'honneur de parfaire l'éducation du futur empereur Julien. Pour ce qui est de sa famille, le nom de Nestorios lui-même n'est guère révélateur. Il pourrait faire référence au vieux roi de Pylos, le sage des Grecs ligués contre Troie, mais cela ne nous avance guère, de nombreuses familles athéniennes prétendant se rattacher à la descendance de Nestor. On se fondera donc plutôt sur le nom de Ploutarchos.

La plupart des commentateurs ont admis, avec raison certainement, à la suite de E. Evrard⁷, que Nestorios devait être le fils d'un certain Ploutarchos, connu par deux

¹ Proclus, *in Remp.*, II, p. 64, 6-8: « Nestorios, le grand-père de Ploutarchos, qui fut mon maître et celui de mon professeur ». Voir *PLRE*, I, 1976, s. v. Nestorius 2, p. 626 ; E. EVRARD, 1960b ; T. M. BANCHICH, 1998 ; *DPhA*, IV, 2005, s. v. Nestorius, p. 661-662 [H. D. SAFFREY].

² *Vita Procli*, 28 : « Proclus ... avait reçu tout cela d'Asklèpigéneia, la fille de Ploutarchos, ... c'est en effet chez elle et elle seule que s'étaient conservés les rites secrets et toute la pratique théurgique qui venaient du grand Nestorius et qui lui avaient été enseignés par son père ».

³ Zos., IV, 18, 1-4.

⁴ Voir, e. g. J. H. OLIVER, 1950, p. 84, qui ne doute pas que Nestorios soit identique au dernier hiérophante de la race des Eumolpides cité par Eunape, *VS*, 56.

⁵ T. M. BANCHICH, 1998. Ses conclusions ont été adoptées par H. D. SAFFREY, *DPhA*, IV, 2005, p. 662. En revanche, P. ATHANASSIADI, 1999, p. 173, n. 149, ne connaît pas encore ce travail et en reste à la prêtrise athénienne. De même pour A. KALDELLIS, 2005, qui se réfère, lui, à P. ATHANASSIADI, 1992, p. 186, n. 99.

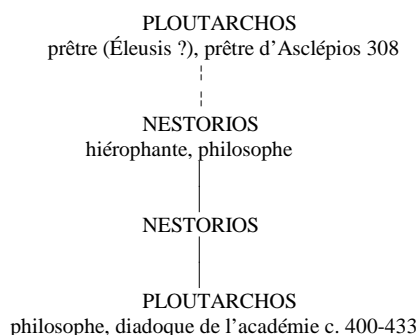
⁶ B. PUECH, 2012, p. 312.

⁷ E. EVRARD, 1960, p. 131.

inscriptions d'Épidaure comme prêtre (*archiéreus*) du culte impérial¹, ainsi que des dieux Dionysos et d'Asclépios, auxquels il érigea deux statues en 308². Le rapprochement est d'autant plus probant que les descendants de Nestorios avaient une proximité certaine avec Asclépios³ :

- Ploutarchos, petit-fils de Nestorios, habitait une maison qui jouxtait l'*Asklèpieôn*⁴ ;
- la fille de Ploutarchos tout comme son arrière-petite-fille portent le nom rare d'*Asklèpigéneia* (« descendante d'Asclépios ») ;
- le petit-fils de Ploutarchos, Archiadas était un dévot d'Asclépios⁵.

En conséquence, on construit le *stemma* suivant :



Récemment M. Di Branco est revenu sur la généalogie de Ploutarchos⁶. Jadis, on avait rattaché à la famille un Ploutarchos, fils d'un homonyme, *praeses insularum* après Dioclétien⁷ :

Ploutarchos, né d'un père qui portait le même nom.

Toutefois, L. Robert⁸ avait rejeté ces hypothèses et suggérait plutôt de voir en Ploutarchos, *praeses insularum* – qu'il date du règne de Julien en raison de ses convictions païennes – un fils de Ploutarchos, attesté comme proconsul d'Achaïe au

¹ M. Di BRANCO, 2006, p. 118, qui y voit une prêtrise éleusinienne. Mais cette théorie est jugée curieuse par B. PUECH, 2012, p. 309, qui reconnaît en toute certitude ici la prêtrise athénienne du culte impérial.

² *IG*, IV², 1, 436-437 : σεῖο, μάκαρ, βουλαῖσιν ὑπ'ἀρρήτοισιν ὄνιροις / ἀρητήρ γεγαῶς *vac.* ἰκόνα σὴν ἔθετο / Πλούταρχος, κλεινῆς θεοδέγμονος Ἀτθίδος αἴης / ἀρχιερεὺς κεδνοῦ τ' *vac.* ἰροπόλος Βρομίου / ἱεραπολήσας ἔτους ρπε' & « ὁ ἀρχιερεὺς Πλούταρχος / ἱεραπολήσας τῶ σωτήρι / Ἀσκληπιῶ ἔτους ρπε'. Voir *PLRE*, I, 1971, s. v. Plutarchus 1, p. 707.

³ Voir T. M. BANCHICH, 1998, p. 366.

⁴ *Vita Procli*, 29 : « sa demeure, celle même qu'avait habitée son père Syrianos et son grand-père Ploutarchos, comme il les appelait, puisqu'elle était voisine de l'*Asklèpieiôn* ».

⁵ Voir *infra*, p. 309.

⁶ M. Di BRANCO, 2006, p. 118 sqq.

⁷ *PLRE*, I, 1971, s. v. Plutarchus 4, p. 708.

⁸ L. ROBERT, 1948, p. 94-102.

milieu du IV^e siècle¹, fils d'Évagrios, préfet du prétoire d'Orient en 326 & 329-331, 336-7².

Mais M. Di Branco souligne, après d'autres³, que le *praeses insularum* était certainement de rang équestre et ne pouvait donc être le fils du proconsul d'Achaïe, de rang sénatorial. Par ailleurs, on ne peut se fonder sur ses convictions religieuses pour le dater du règne de Julien. On voit bien par exemple que Constantin lui-même avait favorisé le dadouque Nikagoras. Précisément, on connaît sous Constantin, entre 324 et 337, un gouverneur de Syrie nommé Ploutarchos⁴. Quoique l'argument n'ait pas été utilisé par M. Di Branco, il se pourrait que ce gouverneur soit identique au *praeses insularum*. En conséquence, M. Di Branco suggère deux *stemmata* possibles :

```

PLOUTARCHOS
prêtre Asclépios 308
|
PLOUTARCHOS
praeses insularum
|
NESTORIOS
hiérophante
|
NESTORIOS
|
PLOUTARCHOS
philosophe † 433

```

famille de Ploutarchos hypothèse 1.

```

PLOUTARCHOS
prêtre Asclépios 308
|
-----
|
PLOUTARCHOS          NESTORIOS
praeses insularum    hiérophante
|                    |
NESTORIOS            |
|                    |
PLOUTARCHOS          |
philosophe † 433    philosophe † 433

```

famille de Ploutarchos hypothèse 2.

Pour des raisons chronologiques, j'aurais tendance à préférer la deuxième proposition⁵.

Quoi qu'il en soit, en dehors de ces parentés, il en est une autre, qui paraît tout autant probable mais n'a pourtant pas suffisamment attiré l'attention des commentateurs⁶. Le nom de Ploutarchos n'est pas rare à Athènes⁷, mais dans le contexte d'une famille de

¹ *PLRE*, I, 1971, s. v. Plutarchus 3, p. 707-708.

² *PLRE*, I, 1971, s. v. Evagrius 2, p. 284-285.

³ W. KUHOFF, 1983, p. 241 sqq. (le prénom de l'auteur est Wolfgang, non Walter comme l'écrit M. Di Branco).

⁴ *PLRE*, I, 1971, s. v. Plutarchus 2, p. 707.

⁵ C'est également celle qui a été adoptée depuis par B. PUECH, 2012, p. 320.

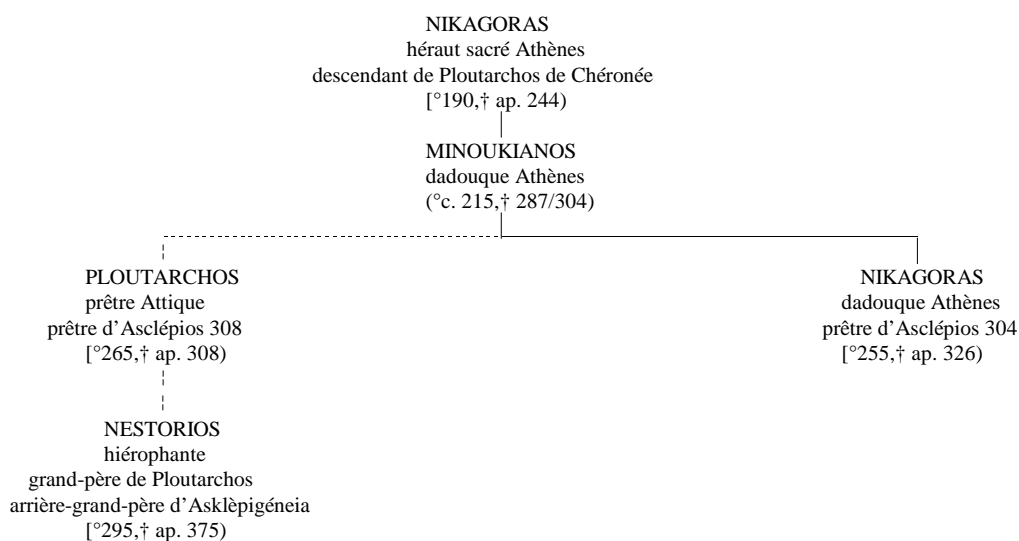
⁶ Le point a quand même été aperçu par E. GROAG, 1941, p. 62, n. 3, suivi par J. H. OLIVER, 1950, p. 84. De façon peut-être indépendante, F. MILLAR, 1969, p. 17, souligne qu'on peut spéculer assez sûrement que parmi les descendants athéniens du polygraphe béotien Plutarque devaient figurer le prêtre d'Asclépios de 308 Ploutarchos et sa postérité. F. Millar à son tour est suivi par M. Di BRANCO, 2006, p. 121, n. 38. Tout récemment, B. PUECH, 2012, p. 311, n. 39, est intervenue sur cette question et rejette plutôt l'idée d'une parenté en soulignant qu'à notre connaissance aucun membre de la famille des Ploutarchos athénien ne revendique Plutarque de Chéronée comme ancêtre, et qu'inversement le nom de Ploutarchos ne réapparaît pas chez les descendants attestés de Plutarque. Je ne crois pas que ces deux arguments *a silentio* soient suffisants pour écarter l'hypothèse autrement très vraisemblable d'un lien direct.

⁷ *LGN*, II, 1994, p. 369.

philosophes néoplatoniciens, le rapprochement avec le grand Plutarque de Chéronée s'impose plus naturellement. Or, en 304, une inscription d'Épidaure mentionne un autre prêtre du dieu Asclépios, le dadouque Nikagoras. Et le grand-père de ce Nikagoras est particulièrement fier de rappeler qu'il descendait du philosophe et écrivain Plutarque (Ploutarchos). Il est d'ailleurs possible que le dadouque Nikagoras ait été un philosophe néoplatonicien, tout comme le philosophe Ploutarchos¹. Le rapprochement serait même encore plus probant s'il était avéré que le fils du prêtre d'Asclépios Ploutarchos exerçait la première des prêtrises eleusiniennes, celle de hiérophante, puisqu'on sait que Nikagoras et ses père et grand-père exerçaient la seconde de ces prêtrises, celle de dadouque.

On manque de données pour préciser le rapprochement, on ignore notamment le gentilice de la famille des Ploutarchoi ou le nom de leur dème.

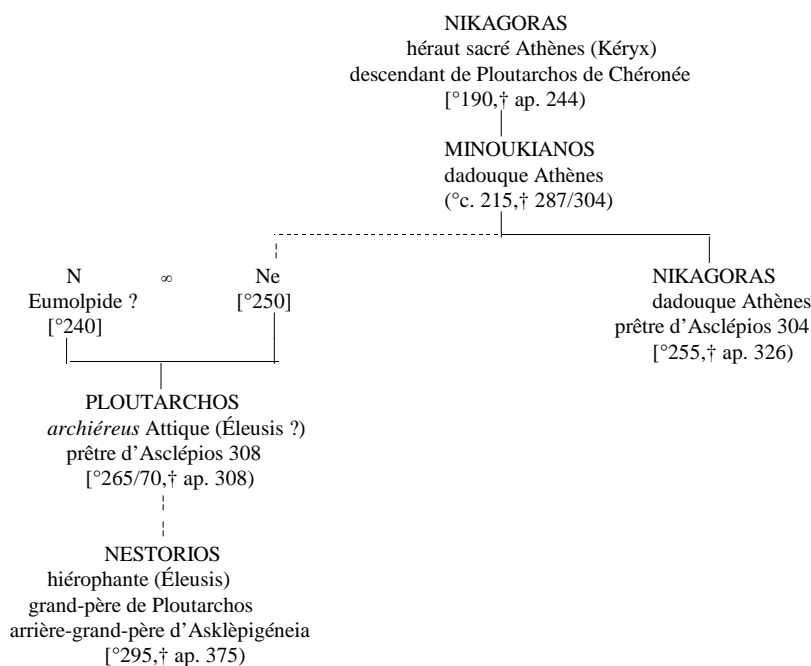
Sur le strict plan chronologique, on peut supposer que Ploutarchos était le frère de Nikagoras (II) :



parenté entre les familles de Nikagoras et de Ploutarchos : hypothèse 1.

Mais on peut s'étonner alors de ne pas trouver de concordances onomastiques entre les deux familles. Il est peut-être plus sage de s'en tenir à une parenté en ligne féminine :

¹ Il s'agit d'une hypothèse de P. GRAINDOR, 1926, p. 213, qui justifie ainsi la faveur que Constantin, grand ami des philosophes athéniens, accorda à Nikagoras. Il se fonde sur la mention du « divin Platon » sur le graffito qu'il a inscrit sur le tombeau égyptien.



parenté entre les familles de Nikagoras et de Ploutarchos : hypothèse 2

Le diadoque Ploutarchos fut notamment le maître de Proclus, qu'il recommanda à son successeur Syrianos, en même temps que son petit-fils Archiadas¹. Celui-ci resta toujours le compagnon, effacé, de Proclus qui en fit son héritier à son décès en 485². On ignore le lien intermédiaire qui unit Ploutarchos à son petit-fils Archiadas. La *PLRE*³ suppose qu'il s'agit d'Asklèpigéneia, attestée en effet comme fille du philosophe⁴ :

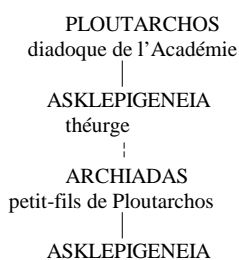
¹ *Vita Procli*, 12 : « Ploutarchos ... le vieil homme ... en mourant recommanda Proclus à son successeur Syrianos avec la même recommandation que son propre petit-fils Archiadas ».

² *Vita Procli*, 14 : « Proclus fit de grandes donations publiques et, à sa mort, laissa sa fortune à Xanthos et Athènes, après le décès d'Archiadas. Ce dernier s'était toujours montré, en vérité, par sa propre nature et par son affection pour Proclus un ami si sincère en religion que même nos contemporains, lorsqu'ils parlent de lui, le désignent toujours par le nom vénérable de 'le très pieux Archiadas' » ; c. 17 : « il n'y eut jamais personne qu'il aima plus qu'Archiadas, et ensuite, et les membres de la famille d'Archiadas, principalement parce qu'Archiadas descendait en droite ligne du philosophe Ploutarchos, et ensuite parce qu'il fut son condisciple ... il n'y avait rien que Proclus ne désirât qu'Archiadas ne désirât aussi et réciproquement ».

Si le rôle d'Archiadas apparaît comme effacé sur le strict plan philosophique, notamment au filtre des écrits de Damascius, il joua certainement un rôle social et politique prépondérant en raison de ses attaches autochtones, de l'ancienneté, de la richesse et de la puissance de sa famille. Voir E. WATTS, 2006, p. 116-117. Il ne survécut pas longtemps à son condisciple puisqu'il était déjà mort lorsque Isidore arrive à Athènes en 489 : voir E. WATTS, 2006, p. 119.

³ *PLRE*, II, 1980, s. v. Archiadas 1 : « probably son of Plutarch's only recorded child Asclepigeneia 1 ». Cf. *stemma* 35. Thèse adoptée par P. CASTREN, 1994, p. 6 ; M. EDWARDS, 2000, p. 100.

⁴ *Vita Procli*, 28 : « Proclus ... avait appris les pratiques de la divination d'Asklèpigéneia, fille de Ploutarchos, à qui son père avait confié exclusivement les rites mystiques préservés par Nestorios et l'ensemble de la science théurgique ». Cf. M. Di BRANCO, 2006, p. 148-149.



La filiation d'Archiadas selon la PLRE, 1971

Cette filiation avait pourtant été écartée par H. D. Saffrey et L. G. Westerink qui affirment que, puisqu'Asklèpigéneia enseigna à Proclus les rites mystiques de la divination qu'elle tenait de ses ancêtres, c'est qu'elle n'avait pas personnellement de descendance directe à qui les transmettre¹. A la vérité, le texte de la *Vita Procli* n'est pas si explicite que cela. Et puis, à défaut d'être la mère d'Archiadas, Asklèpigéneia était au minimum sa tante, et c'est donc à lui, qui était également un descendant direct de Nestorios et de Ploutarchos, plutôt qu'à Proclus, qu'elle aurait dû transmettre son enseignement. S'il en alla autrement, c'est peut-être parce qu'Archiadas déclina l'honneur en faveur de son cher ami qu'il savait plus compétent que lui. Il n'en reste pas moins que Marinus, l'auteur de la *Vita Procli*, aurait sans doute précisé qu'Asklèpigéneia était la mère d'Archiadas si tel avait été le cas. Il est donc préférable de supposer que Ploutarchos avait eu un fils, décédé avant lui, dont était né Archiadas². H. D. Saffrey et L. G. Westerink ont cru pouvoir étayer cette filiation et identifier la génération intermédiaire³. Un fragment de la *Vita Isidori* mentionne en effet Hiérios, fils de Ploutarchos, étudiant en philosophie sous (la direction de) Proclus⁴. Pour ce faire, ils préfèrent comprendre que Hiérios n'était pas un étudiant mais un assistant de Proclus. Un autre fragment de la même œuvre mentionne ensuite, à l'époque de Pamprépios et d'Hermias le rhéteur (473/6), un *grammatikos* fameux nommé Ploutarchos, fils de Hiérios⁵. Pour H. D. Saffrey et L. G. Westerink, Hiérios est le fils du grand Ploutarchos et le père d'Archiadas. Pour expliquer sans doute que ce jeune Ploutarchos ne soit pas

¹ H. D. SAFFREY – L. G. WESTERINK, 1968, p. XX-XXI.

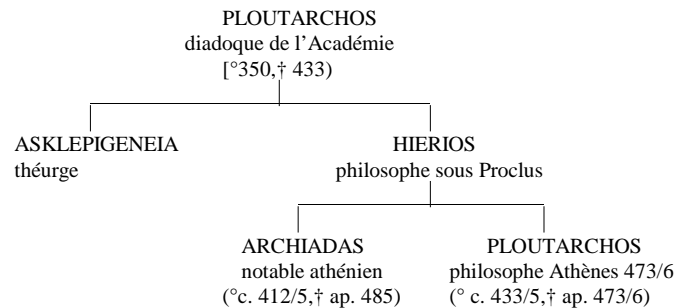
² *Contra*, B. PUECH, 2012, p. 316.

³ H. D. SAFFREY – L. G. WESTERINK, 1968, p. XXX-XXXI.

⁴ *Vita Isidori*, fg 63 (p. 172) : « Hiérios, fils de Ploutarchos, qui étudia la philosophie sous Proklos ». Cf. *PLRE*, II, s. v. Hierius 2.

⁵ *Vita Isidori*, fg. 112 (p. 270) : « Pamprépios ... donna l'impression d'être aussi brillant que les plus instruits et les plus érudits des hommes de l'*intelligentsia* locale, Ploutarchos, fils de Hiérios et le rhéteur alexandrin Hermeias ». Cf. *PLRE*, II, s. v. Plutarchus 4. Sur ce passage, d'interprétation difficile, voir maintenant R. GOULET, *DPhA*, Va (2012), s. v. Pamprépios, p. 118-119.

mentionné lors de la mort de Ploutarchos en même temps qu'Archiadas, ces auteurs supposent qu'il est né après 433, et fut précisément nommé ainsi en l'honneur de son aïeul qui venait de décéder :



La famille de Ploutarchos selon H. D. Saffrey & L. G. Westerink, 1968

Mais cette reconstruction semble difficile à soutenir¹. D'abord, l'interprétation naturelle de la *Vita Isidori* est quand même que Hiérios *étudia* sous Proclus, c'est-à-dire entre 437/8 et 485². A supposer même qu'il eût été son assistant, il n'était probablement pas plus vieux d'une bonne trentaine d'années que celui-ci. Ensuite, il paraît assez certain que la génération intermédiaire entre le grand Ploutarchos et Archiadas était décédée en 433, autrement on ne comprendrait pas que ce soit Ploutarchos qui ait recommandé Archiadas à Syrianos. On ne comprendrait pas non plus que cette génération soit passée sous silence, *a fortiori* si elle était représentée par un philosophe notable, collaborateur de Proclus qui plus est. Enfin, alors qu'il est fait tant de cas d'Archiadas, on ne voit pas pourquoi son frère supposé ne serait pas nommé, d'autant que lui aussi a atteint un niveau de respectabilité important en philosophie.

La thèse de H. D. Saffrey et L. G. Westerink doit être rejetée : Hiérios, fils de Ploutarchos, appartenait à une autre branche de la famille. Précisément, ce rameau collatéral est attesté par ailleurs :

Archiadas, petit-fils de Ploutarchos, avait épousé lui-même une Ploutarchè dont il eut une fille unique nommée Asklèpigéneia, qui devint par la suite l'épouse d'un certain

¹ H. D. Saffrey l'a pourtant soutenue à nouveau (H. D. SAFFREY-A.-P. SEGONDS, 2001, p. 103, n. 8), mais en admettant cette fois que l'absence de descendance pour Asklèpigéneia n'était qu'hypothétique et en reconnaissant le caractère incertain de leur reconstruction (*cf. Id.*, 2001, p. 107, n. 11 : « dans l'état actuel de la documentation, il est probablement impossible de trancher cette question »).

² Voir M. Di BRANCO, 2006, p. 131. En réalité, compte tenu de l'âge que l'on peut supposer à Hiérios, il faut supposer que cet enseignement eut lieu certainement avant 440.

Théagénès¹. Ploutarchè, épouse d'Archiadas, était sa cousine à un degré plus ou moins proche².

Il est également possible de faire intervenir ici deux inscriptions athéniennes dont l'attribution a donné lieu à controverse et qui mentionnent :

Au gardien du trésor des lois, Herkoulios, le préfet sans reproche,
le sophiste Ploutarchos, gardien du trésor des discours (408/410)³

et

Le peuple d'Érechthée dédie cette statue au roi des discours
Ploutarchos, pilier de ferme sagesse
qui par trois fois, aux abords du temple d'Athéna
a conduit le vaisseau sacré, répandant à flots toute sa richesse⁴

A la suite de L. Robert⁵, H. D. Saffrey et L. G. Westerink⁶ ont argué que ce sophiste Ploutarchos, qui vivait en 408/410, ne saurait être identifié au philosophe platonicien contemporain car les termes employés dans ces deux inscriptions seraient inappropriés pour désigner le diadoque de l'académie platonicienne. Les lettrés ont toujours été très attentifs à faire la distinction entre les théoriciens, les philosophes, et les rhétoriciens, les discoureurs, les sophistes. Ici, l'allusion au « gardien des discours » (*mythôn tamiès*) désigne clairement un sophiste.

Cette analyse a été suivie par de nombreux historiens, et en dernier lieu par E. Sironen⁷ et B. Puech⁸. Ce dernier auteur se livre à une analyse minutieuse des termes de l'épigramme et conclut elle aussi à une distinction entre les deux Ploutarchos, le sophiste et le philosophe, tout en concédant que les deux étaient nécessairement proches

¹ *Vita Procli*, 29 : « Un jour, Asklepigéneia, fille d'Archiadas et de Ploutarchè, aujourd'hui l'épouse de notre bienfaiteur Théagénès, encore petite fille élevée chez ses parents, tomba malade d'un mal que les médecins ne pouvaient guérir. Archiadas était désespéré, cet enfant étant l'unique espoir de sa famille ... et ... se tourna en dernier recours vers le philosophe (Proclus). Ce dernier ... se rendit dans le temple d'Asclépios pour prier le dieu en faveur de la malade ... ». L'anecdote est racontée juste après un événement survenu la quarante-deuxième année de Proclus, en 454 donc.

² P. CASTREN, 1994, p. 7 : « Archiadas ... married Plutarcho (a relative ?) » & *stemma*, p. 6.

³ E. SIRONEN, 1994, n° 22, p. 81-82 = 1997, n° 31, p. 50-51 ; B. PUECH, 2002, n° 207, p. 390. Il s'agit d'une statue du préfet du prétoire Hercoulios (408-410 : *PLRE*, II, 1980, s. v. Hercoulios 2, p. 545) commanditée par Ploutarchos.

⁴ E. SIRONEN, 1994, n° 20, p. 77-78 = 1997, n° 29, p. 46-48 ; B. PUECH, 2002, n° 208, p. 392-393.

⁵ L. ROBERT, 1948, p. 91-94.

⁶ H. D. SAFFREY – L. G. WESTERINK, 1968, p. XX-XXI. Voir la bibliographie sur cette question chez B. PUECH, 2002, p. 394, n. 4.

⁷ E. SIRONEN, 1994, p. 50-51. Voir F. MILLAR, 1969, p. 17 ; *PLRE*, I, 1971, s. v. Plutarchus 4.

⁸ B. PUECH, 2002, p. 395 : « le sophiste, dont la différence d'âge avec le philosophe ne peut être déterminée, pourrait avoir été son oncle, comme son cousin ou son neveu ». Voir depuis *Ead.*, 2012, p. 313-315, qui répond aux objections formulées entretemps.

parents dans la mesure où le sophiste Ploutarchos a probablement rédigé l'inscription dédiée au 'grand' Ploutarchos, le philosophe¹.

Mais d'autres chercheurs s'en tiennent fermement à l'identité entre le sophiste des deux épigrammes et le philosophe². En dernier lieu on doit noter les contributions simultanées de M. Di Branco et E. Watts qui ont publié un livre sur Athènes et l'école néoplatonicienne à la fin de l'Antiquité. E. Watts³ affirme que les mots utilisés par l'épigramme « roi de l'éloquence » (*basileus tôn logôn*) ne sont pas aussi incongrus qu'on le croit pour désigner un philosophe. A preuve, on les retrouve chez Grégoire de Naziance pour désigner Thémistios, indubitablement un philosophe⁴. Quant à l'emploi du mot *sophistès*, au lieu de celui de *philosophos*, il vient d'une part de la confusion qui s'est installée à cette époque entre les deux termes⁵, et d'autre part de la métrique, qui ne permettait pas de mettre facilement le mot philosophe dans le poème⁶.

Tout cela n'a pas convaincu B. Puech qui juge que les arguments contraires restent très faibles. Les éléments avancés notamment par E. Watts et M. Di Branco sont loin d'avoir la force qu'ils leur prêtent :

Thémistios était en réalité aussi bien un philosophe qu'un sophiste, et il a donc pu être désigné comme tel par Grégoire de Naziance puisque c'est ainsi que fait Libanios⁷.

Vers 360, Himérios fait toujours soigneusement la distinction entre sophiste et philosophe¹ et de même Eunape au début du V^e siècle. Alors certes, on connaît des exemples de personnages désignés indifféremment comme sophiste ou philosophe, ainsi, par exemple, Léontios, père de l'impératrice Eudokia. Mais on note que la confusion est faite par des auteurs du VI^e siècle tandis que ceux du V^e siècle emploient

¹ H. BLUMENTHAL, 1978, p. 375, favorable à l'identité du sophiste et du philosophe, concède que si cette identification devait être infirmée, les deux personnages seraient nécessairement parents.

² Notamment, à une époque récente H. BLUMENTHAL, 1978, p. 373-374 ; A. FRANTZ, 1988, p. 63-64 ; G. FOWDEN, 1990, p. 499.

³ E. WATTS, 2006, p. 94 sqq. Voir déjà E. WATTS, 2004, p. 169, n. 4.

⁴ Grég. Naz., *Ep.*, 24, : βασιλεὺς σὺ τῶν λόγων (I, p. 32). L'expression n'est pas rare et se retrouve ailleurs : L. ROBERT, 1956, p. 95-96. Pour Thémistios philosophe, voir *PLRE*, I, 1971, s. v. Themistius 1, p. 889-894.

⁵ E. Watts se réfère sur ce point à G. FOWDEN, 1990, p. 499. Celui-ci cite le cas de Synésios de Cyrène qui parle des disciples du sophiste Ploutarchos, lequel serait le diadoque de l'académie. Mais la tradition manuscrite hésite sur le mot sophiste, et l'identité avec le diadoque n'est pas absolument assurée.

⁶ L'argument a été présenté pour la première fois par H. BLUMENTHAL, 1978, p. 374. Je passe sur l'anecdote citée dans la *Vita Isidori* qui montre que la famille du grand Ploutarchos était précisément impliquée dans la célébration des Panathénées, tout comme le sophiste Ploutarchos. Cela prouverait au mieux que les deux hommes étaient proches parents, pas nécessairement identiques.

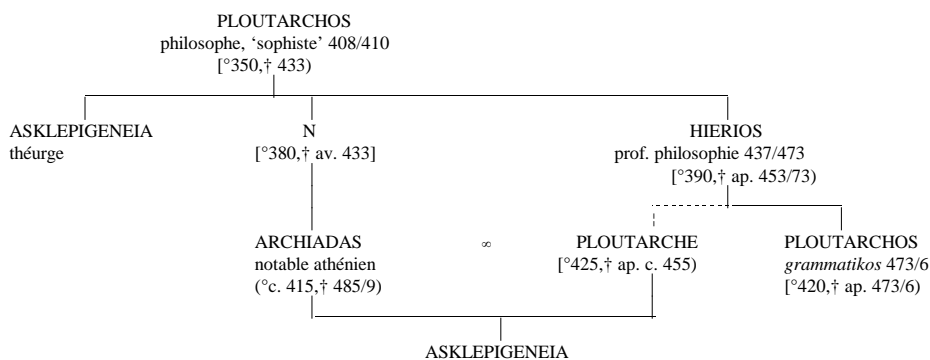
⁷ Lib., *Ep.* 518.

une terminologie correcte². Par ailleurs, il semblerait que la confusion entre les termes n'est faite que par des auteurs qui ne sont pas eux-mêmes sophistes ou philosophes, peu au fait de ces subtilités, mais que les professionnels, eux, choisissaient avec soin les termes qu'ils employaient. Ce n'est pas parce que le mot *philosophos* était impossible à insérer dans le poème qu'il fallait lui substituer un terme inexact. D'autres solutions étaient possibles. On ne doit pas dissocier non plus l'étude de l'inscription de Ploutarchos de celle d'Apronianus élevée au même moment au même Herculius³ :

Au protecteur des lois, He[rk]oulio[s équita]ble pour tous
 qui siège au dessus des trônes du plus haut rang
 du peuple d'Athènes, Aprônianos, le sophiste
 a dressé ta statue, auprès de Pallas Promachos de Kékropia.

Or, dans cette inscription, on voit qu'Apronianus est lui aussi qualifié de sophiste, sans que la métrique soit aussi contraignante, l'inscription étant plus longue⁴.

La distinction entre les deux Ploutarchos est donc plus probable que leur identité. De toute façon, même dans ce dernier cas, il faudrait quand même selon moi renoncer à identifier Hiérios au père d'Archiadadas, en raison des difficultés évoquées ci-dessus à propos de la filiation suggérée par H. D. Saffrey et L. G. Westerink. On pourrait proposer ce *stemma*⁵ :



La parenté d'Archiadadas : hypothèse I

Dans l'hypothèse la plus vraisemblable, au contraire, celle qui distingue le sophiste et le

¹ Voir *supra*, p. 267, n. 3.

² Voir J. BURMAN, 1994, p. 73, qui note que la confusion est postérieure à l'époque de Léontios.

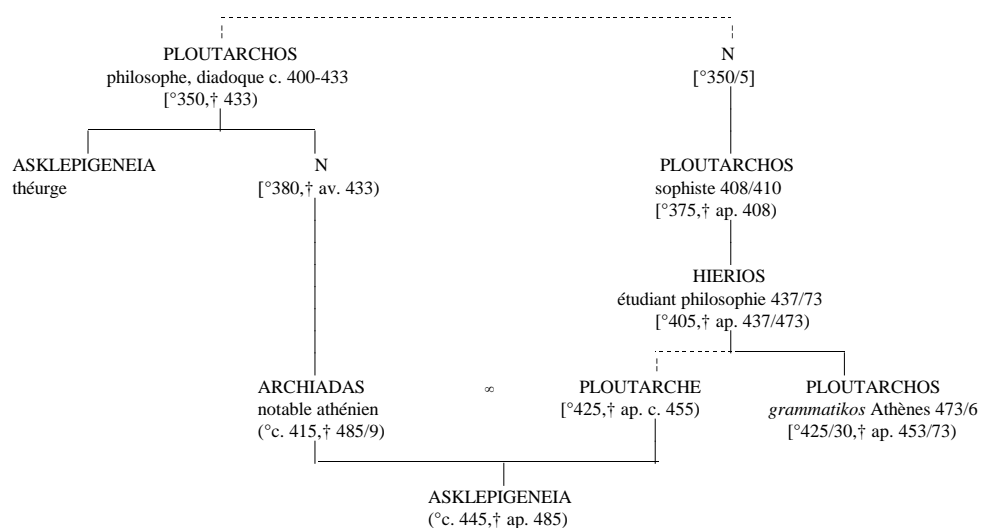
³ *IG*, II², 4225 ; E. SIRONEN, 1994, n° 32, p. 51-52 (avec trad. angl.) = *IG*, II/III² (2007), 13284 ; B. PUECH, 2002, n° 29, p. 123 (avec trad. franç.) : τὸν πρόμαχον θεσμῶν Ἐ[ρκ]ουλιό[ν] ἴσο[ν] ἄπασιν / ἐζόμενον θώκων [ύ]ψόθεν ἀ[ι]τ[υ]τάτων / [δ]εινὸς Ἀθηνάων Ἀπρωνιανός σε σοφ[ι]στῆς / [σ]τῆσε παρὰ προμάχῳ Παλλάδι Κεκροπί[ς].

⁴ E. WATTS, 2006, p. 95, insiste avec force sur la brièveté de l'épigramme de Ploutarchos qui aurait obligé à choisir le terme *sophistès*.

⁵ Le mariage entre cousins germains n'était alors illicite que dans la partie occidentale de l'Empire, et se pratiquait toujours dans la part orientale : D. FEISSEL, 1998. Ce type d'union ne sera définitivement interdit que par l'*ékloga* de Léon III au début du VIII^e s.

philosophe, il faudrait admettre que le sophiste, qui était probablement plus jeune que le philosophe (puisqu'il composa apparemment des poèmes en son honneur) et qui ne descend pas directement de lui (en raison du silence de la Vie de Proclus) était vraisemblablement son neveu.

Le *stemma* serait alors celui-ci :



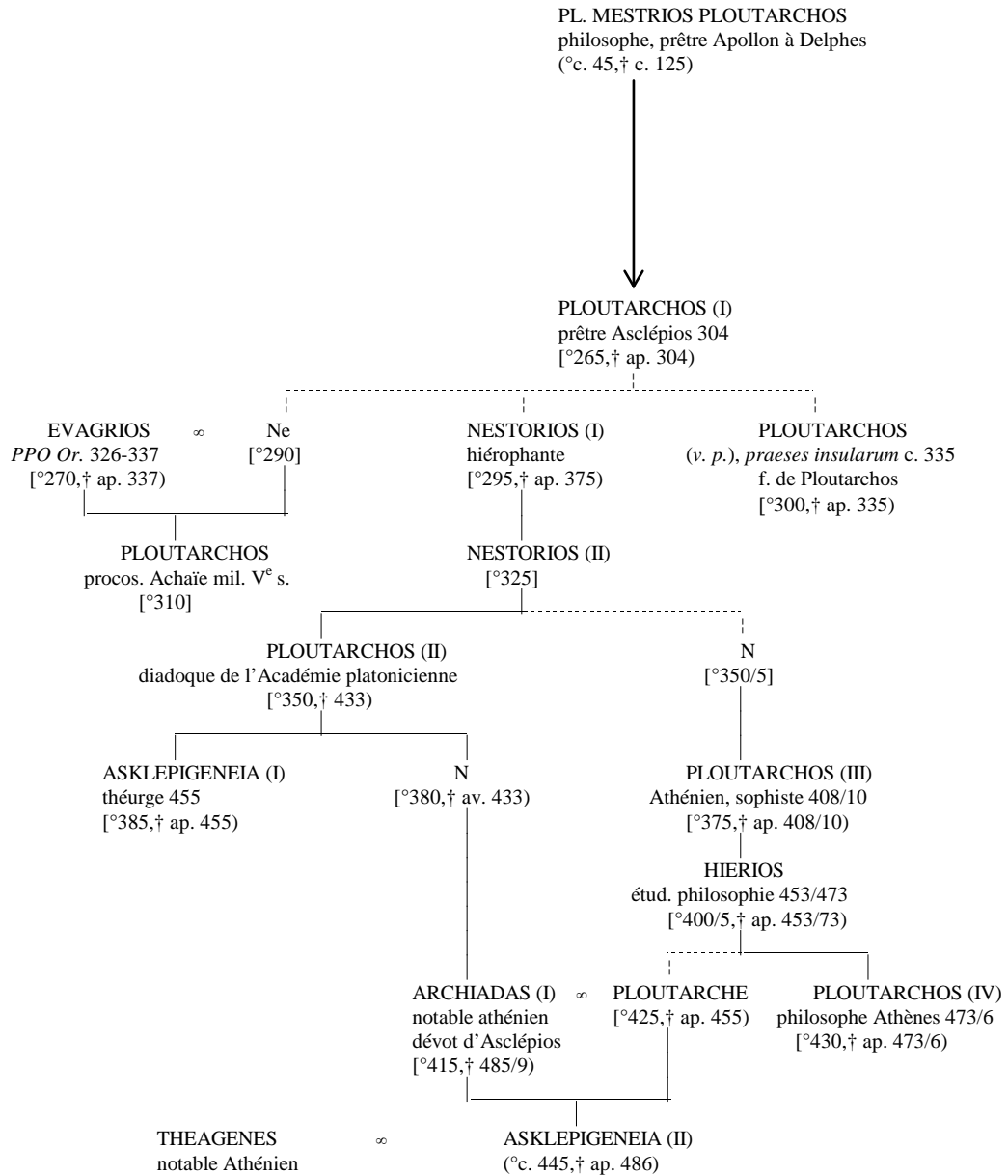
La parenté d'Archiadas : hypothèse II

La distinction entre les deux Ploutarchos reste finalement l'option la plus défendable en l'état actuel des connaissances¹, mais peut-être sans ce caractère définitif auquel croyait L. Robert.

Dans tous les cas, c'est probablement à la branche d'Hiérios que se rattachait Ploutarchè, l'épouse d'Archiadas².

Au total, le *stemma* de la famille peut se construire ainsi³ :

-
- ¹ Parce que la distinction entre sophiste et philosophe me paraît toujours valable, et également en raison de la chronologie d'Hiérios, étudiant en philosophie sous Proclus dans l'acception la plus naturelle du texte, donc peu susceptible d'avoir été son aîné d'au moins vingt ans. De façon assez curieuse, M. Di BRANCO, 2006, p. 162, qui considère pourtant Hiérios comme un fils du *diadoque* Ploutarchos, le qualifie néanmoins de « jeune élève » de Proclus.
- ² Il s'agit d'une hypothèse parmi d'autres. Notons néanmoins, comme l'a fait B. PUECH, 2002, p. 393, l'anecdote rapportée par la *Vita Isidori*, fg 105 (p. 251) selon laquelle Archiadadas, ruiné, console le jeune Théagénès, en disant « si Athéna Poliade nous avait ordonné de dépenser cet argent pour les Panathénées, nous aurions payé n'importe quel prix pour acquérir l'honneur d'engager cette dépense ». Il pourrait s'agir d'une allusion aux dépenses fastueuses et certainement exagérées, de Ploutarchos, et cela aurait alors plus de sens si Ploutarchos était le propre beau-père d'Archiadas.
- ³ Depuis la rédaction de ce chapitre, B. PUECH, 2012, a repris la généalogie de cette famille et propose un *stemma* légèrement différent (p. 320), notamment pour les éléments suivants :
- le sophiste Ploutarchos III serait un petit-fils du *praeses* Ploutarchos [CS : arrière-petit-neveu];
 - Archiadadas serait le fils d'Asklèpigéneia [CS : neveu]



- Ploutarchè serait la sœur de Hiérios [CS : fille]

Il s'agit de variantes tout aussi admissibles que celles que j'ai adoptées et l'état de la documentation ne permet nullement de trancher. D'infimes variations dans la chronologie des personnages ou la surinterprétation d'un mot ou du silence d'une source permettent des interprétations diverses qui n'ont au fond que peu d'importance. Je ne prétends donc en aucune façon détenir une solution définitive sur ces questions et en l'absence de source complémentaire, il sera difficile sans doute d'arriver à une précision plus grande.

3) La famille de Théagénès, archonte c. 475

Autant que nous sachions, la famille de Ploutarchos disparaît avec le philosophe homonyme de la fin du V^e siècle. Mais sa descendance en ligne féminine se poursuit à travers l'union d'Asklèpigéneia, fille d'Archiadas, avec Théagénès. La *Vie d'Isidore* raconte l'histoire du jeune garçon Théagénès, très proche de la famille du philosophe Archiadas qui le consola lorsque sa famille fut ruinée¹. Par la suite, Archiadas s'attacha davantage le garçon puisqu'il lui donna en mariage sa fille unique Asklèpigéneia². Théagénès devint dès lors un des principaux notables d'Athènes « et même de l'Empire tout entier ». Non seulement il exerça la charge d'archonte³, sans doute aux environs de sa brouille avec le philosophe Pamprépios en 476⁴, mais il atteignit la très haute dignité impériale de *patricius* avec le rang de *vir illustris*.

A) les ancêtres historiques de Théagénès

Ce haut rang dans la hiérarchie locale et impériale suffit à montrer l'importance de sa famille. Et de fait, on a retrouvé au début du XX^e siècle sur papyrus un extrait de poème rédigé en son honneur dont un long passage énumère les ascendants historiques et mythologiques de Théagénès⁵. Nous analyserons dans un instant la partie mythologique.

¹ *Vita Isid.*, fg. 273. Pour les liens étroits probables entre la famille du jeune Théagénès et celle de Ploutarchos, voir, *e. g.*, E. WATTS, 2006, p. 98. M. Di BRANCO, 2006, p. 165-166, souligne la perspective très différente entre les traitements consacrés à Théagénès et son fils par Marinus, qui considère le premier comme un bienfaiteur et le second comme l'élève le plus prometteur de Proclus, et par Damascius, pour qui Théagénès est tyranne et son fils la honte de la philosophie.

² *Vita Procli*, 29.

³ *Suda*, s. v. Théagénès (θ 78) = *Vita Isid.*, fg 100 (p. 242-244) : « Théagénès, archonte athénien. Un homme ambitieux, de grande noblesse (*eugéneia*), extrêmement distingué parmi les Grecs par sa fortune qu'il utilisa abondamment pour redresser les infortunes de certaines villes ou aider les gens dans le besoin ... D'un autre côté, il était coléreux et ne tolérait pas le dédain des autres et voulait à tout prix que chacun, et plus particulièrement les philosophes, le flatte ... C'était un des premiers citoyens de sa ville, et peut-être même de tout l'Empire romain. En effet, il fut l'un des patrices des Romains, et l'un des premiers au sénat de Rome en raison de son antique noblesse, de ses manières de grand seigneur et du zèle et du soin manifestes qu'il avait pour l'éloquence ». Dans l'édition de Photios par R. Henry, la dernière phrase est déplacée à la fin du paragraphe précédent et appliquée au philosophe Zénodotos (Photios, *cod.* 242, 155, VI, p. 37 HENRY).

⁴ Malchos, fg 23 (= *Suda*, s. v. Pamprépios) : « Pamprépios ... alla à Athènes où ... il fut instruit dans les plus hautes études par le grand Proclus. Lorsqu'une accusation fut lancée contre lui par Théagénès, l'une des autorités locales, il fut maltraité par lui ... et il alla à Byzance ». Pour la coïncidence de cette brouille et de l'archontat, voir P. GRAINDOR, 1927/8, p. 472. Ce point pourrait même être rendu plus probable par une légère correction du texte de Malchos : voir M. Di BRANCO, 2006, p. 160-161, n. 303. Pour P. Graindor, l'archontat de Théagénès se situe vers 425/450. Bien que cette date soit de toute évidence beaucoup trop haute, la seule concession qu'il admit ensuite serait de l'abaisser au mieux vers 450. Mais il est clair qu'il faut attribuer à cet archontat une date encore plus tardive. Voir A. FRANTZ, 1965, p. 192, n. 33 ; M. Di BRANCO, 2006, p. 161, n. 303.

⁵ *Enkômion archonte Théagénès*, éd. H. GERSTINGER, 1928, p. 38-42 = E. HEITSCH, 1962, n° 4, p. 118-120 = H. LIVREA, 1979, n° 4, p. 33-37. Ce poème a été attribué à Pamprépios, et se trouve donc édité avec les autres fragments de cet auteur, mais cette attribution reste incertaine. Elle a été

Pour lors, on apprend déjà par ce poème que Théagénès se réclamait de Miltiade et de Platon, ce qui confirme les indications de la *Vita Isidori* sur la très ancienne illustration de la famille de Théagénès dont il aurait été si fier¹.

La famille de Miltiade, l'une des plus fameuses d'Athènes au V^e siècle avant J.-C. périclita rapidement après Cimon, fils de Miltiade. Mais son souvenir n'était pas perdu. Au II^e siècle encore, Plutarque mentionne les honneurs que l'on continue à prodiguer aux descendants de Cimon², et peu après le sophiste Hérode Atticus se faisait une gloire d'appartenir à leur descendance. Cette ascendance commune entre Hérode et Théagénès pourrait être un indice pour rapprocher les familles des deux hommes. L'analyse de leurs ancêtres mythiques permettra d'affiner cette supposition.

Pour ce qui est de Platon, son lien avec Théagénès est naturellement perçu aujourd'hui comme une invention fantaisiste de la part du panégyriste³. A voir. On retrouve cette revendication dans la *Vita Procli*. Il y est dit qu'Hègias, dont on verra qu'il est le fils de Théagénès, « appartenait à la chaîne véritablement d'or de la race issue de Solon ». J. K. Davies⁴ a cru qu'Hègias revendiquait Solon comme ascendant direct, ce qui pose problème dans la mesure où le seul fils attesté de Solon est réputé être mort jeune. Mais comme l'ont bien vu H. D. Saffrey et A. P. Segonds, la « chaîne véritablement d'or » est une allusion transparente à Platon, et donc Hègias prétendait en fait descendre de Platon, dont on sait en effet que la mère était issue d'un proche parent (frère ?) de Solon⁵. Or, la descendance de Platon, ou plutôt de ses frère et sœur, est loin d'être aussi absurde qu'on a pu le croire. Il conviendra donc de se pencher davantage sur cette question.

réaffirmée récemment par E. LIVREA, 1977, p. 121 sqq., suivi notamment par E. Watts et M. Di Branco. Voir la bibliographie chez R. GOULET, *DPhA*, Va (2012), s. v. Pamprépios, p. 124.

¹ *Vita Isid.*, fg. 100, cité ci-dessus.

² Plut., *De Sera*, 559 : « Et celui qui voit volontiers les descendants de Cimon honorés à Athènes, et au contraire se fâche, et a déplaisir à voir ceux de la race de Lacharès ou d'Ariston bannis et pourchassés » (trad. Amyot).

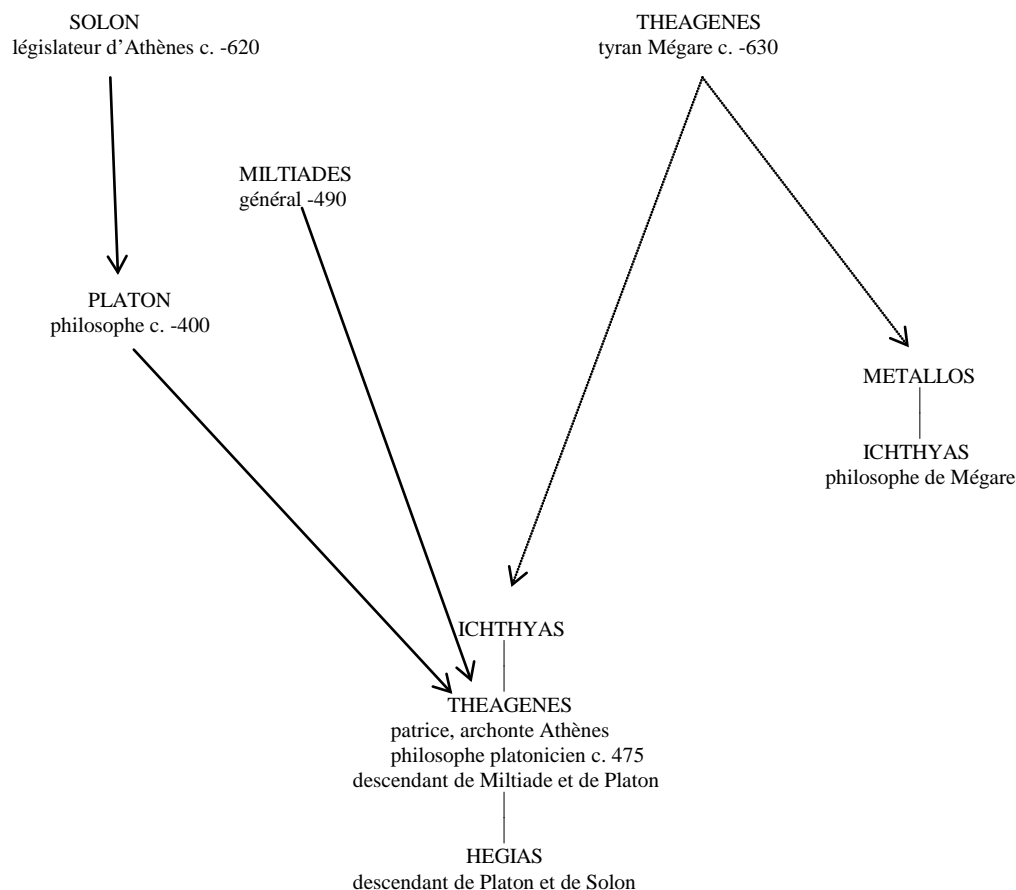
³ Ainsi E. WATTS, 2006, p. 120, n. 43 : « Pamprepius ... establishing a fictional familial link between Theagenes and Plato ».

⁴ J. K. DAVIES, 1971, p. 324.

⁵ H. D. SAFFREY – A. P. SEGONDS, 2001, p. 149, n. 9. La *Vita Isidori* mentionne en effet « la chaîne véritablement d'or de Platon ». Pour R. HENRY, *Photios*, VI, p. 37, n. 4, la « chaîne véritablement d'or » (*chrysè seira*), c'est l'académie platonicienne. Mais il n'y a aucune vraisemblance à la continuité de l'académie en tant qu'institution de l'époque de Platon à celle de Proclus, aussi préfère-t-on croire que la « chaîne d'or » concerne plutôt la tradition platonicienne : M. Di BRANCO, 2006, p. 156, avec la bibliographie.

Pour la famille de Solon, voir *infra*, p. 595 sqq.

En outre, le nom même de Théagénès, qui n'est pas très répandu, semble faire référence à Théagénès, tyran de Mégare vers 640 av. J.-C., que le philosophe pourrait donc avoir également revendiqué. Cette conjecture se trouve appuyée par l'en-tête du poème, adressé à « Théagénès (fils de) « Ichth... ». Le patronyme doit probablement être lu « Ichthyas »¹, ce qui est le nom d'un philosophe du IV^e siècle, fils de Métallos (ou Mégallos ?), lui aussi de Mégare² :



Le lien avec Théagénès d'Athènes pourrait provenir de l'alliance conclue au VII^e siècle entre Théagénès de Mégare et Kylôn d'Athènes, vainqueur olympique en 640, son gendre³ :

¹ Voir P. GRAINDOR, 1927/8, p. 470-471 : Le poème est adressé à « Théagénès Ichth... », et le deuxième fragment de nom ne peut guère être qu'un patronyme, pour lequel la meilleure, si ce n'est la seule, restitution est « Ichthya » (restitution manquée par D. L. PAGE, 1941, p. 563, qui cite pourtant (p. 561, n.) l'article de P. Graindor, et encore par E. HEITSCH, 1962, p. 118). *PAA*, IX, s. v. Théagénès 501540, p. 31, reconnaît qu'il s'agit d'un patronyme mais ne restitue pas de nom.

² Pour Ichthyas de Mégare, voir *Suda*, E3539 : « Eukleidès : de Mégara ... après lui Ichthyas » ; Diog. Laert., II, 110 & VI, 80 et en général, *DPhA*, III, 2000, s. v. Ichthyas, p. 859.

³ Thuc., I, 126, 3-11. Voir en dernier lieu L. A. OKIN, 1985. Dans ces conditions, il est vrai, on perd le lien avec le philosophe Ichthyas de Mégare. Mais il est fort possible que celui-ci ait porté un nom répandu dans sa cité, ou du moins utilisé précédemment dans la famille du tyran Théagénès. On ne

B) Les ancêtres mythologiques de Théagénès

Mais ce poème nous révèle surtout que la vanité de Théagénès allait bien au-delà, puisque son panégyriste énumère complaisamment ses ancêtres mythologiques¹ :

Au patric(e) Th)éagénès (fils d') Ichth[yas]	
...	
Je t'appellerai [Aiako]s : tu charries le sang de Téléamô[n] ;	32
Je te surnommerai [Kékro]ps et je parlerai de toi comme du divin Érechtheus ;	33
Tu es le dernier descendant de leur race à tous deux. Je te dirais Nestôr :	34
tu portes le sang de (Nest)ôr. Je devrais t'appeler le Lapithe Kaineus	35
Je proclamerai que tu viens d'Arcadie ;	36
Tu remontes à la race de Lykaôn, le fondateur de ta lignée	37
Je t'appellerai vail[lant Théséus/Atreus ?] et Hèraklès	38
En toi se lève un vrai fils de Pélops	39
Je te chanterai comme un second Miltiadès, lui aussi en tête de ta lignée	40
Je te surnommerai Platôn : tu es du lignage de Platôn	41
...	
Si tu le désires, je pourrais lever le voile sur tes ancêtres les plus anciens	44
La Terre engendre Azeios	45
qui grandit sous le fracas des combats des titans	46
Azeios, le géant, fut père de Lyk(a)ôn, qu'il eut d'une nymphe	47
et ce héros engendra la belle jeune fille	48
Deianeira. C'est dans son lit que Pélasgos	49
entra lorsque Deianeira atteignit l'âge adulte ;	50
il était le fils chéri de Zeus Éleuthérios, et de son lit	51
il engendra Lykaôn, berger de la terre d'Arcadie.	52

On a déjà vu ce qu'il en était de Miltiade et Platon. Pour le reste, contrairement à ce qu'on a pu croire naguère, ce genre de catalogue généalogique ne procède pas simplement de la fantaisie. Il obéit au contraire à des règles relativement rigoureuses. En fonction des alliances réelles et parfaitement historiques de sa famille, un aristocrate est en mesure de s'approprier un certain nombre d'ancêtres mythiques. En contrepartie, l'identité de ceux-ci peut se révéler riche d'enseignements sur la généalogie réelle de Théagénès.

- Ajax, fils de Télémon, l'un des plus grands héros grecs lors du siège contre Troie, le plus vaillant après Achille, était roi de la ville de Salamine, mais également le héros éponyme d'une des tribus athéniennes, très certainement celle à laquelle appartenait Théagénès puisqu'il est cité le premier parmi ses ancêtres, avant même les héros de l'Attique. La descendance d'Ajax s'était fixée à

sait rien de celle-ci, mais il peut bien avoir été apparenté au seul autre Mégarien illustre du VII^e siècle que nous connaissions, le poète Théognis, qui porte un nom fort semblable au sien, et de même signification : « né de la divinité ».

Athènes puisque les Philaïdes, l'une des plus grandes familles de l'Athènes classique, prétendaient se rattacher à Philaïos, fils ou petit-fils d'Ajax. Le plus célèbre des Philaïde est le général Miltiade, vainqueur de Marathon.

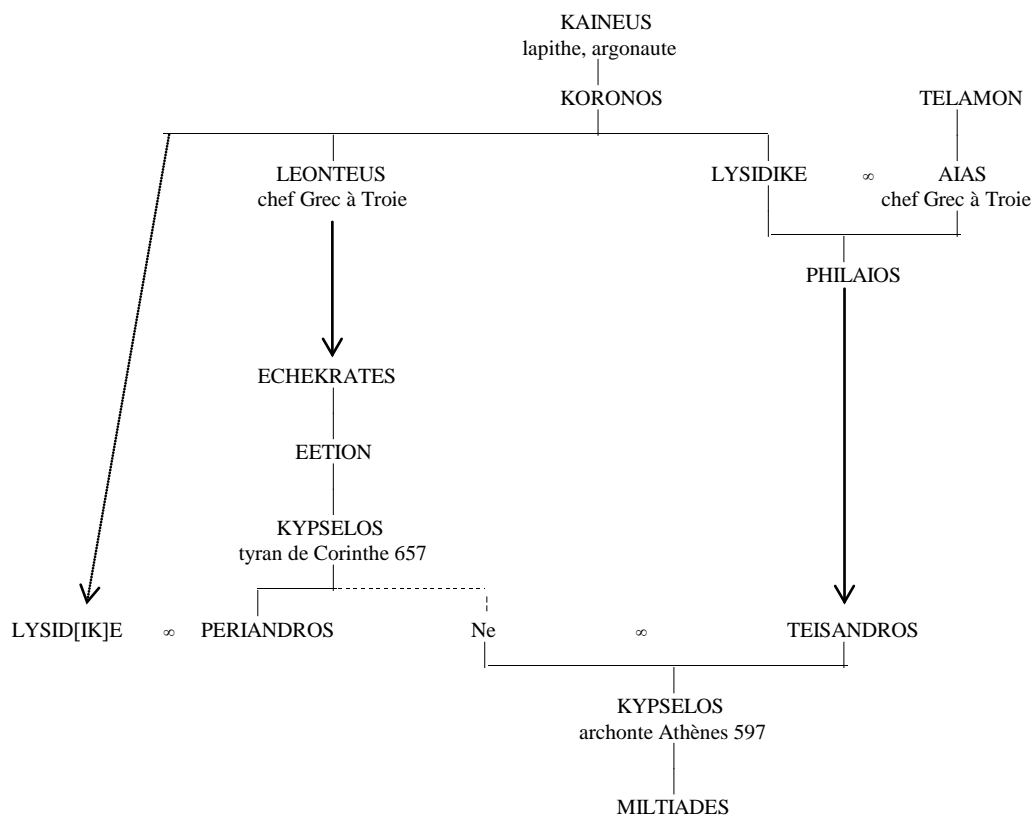
- Kékrops et Érechthée, les deux rois autochtones d'Athènes par excellence. C'est la moindre des choses pour un Athénien de vouloir se rattacher à eux et ainsi s'enraciner dans le passé le plus lointain et le plus « athénien » de la cité. Érechthée est le trisaïeul de Thésée auquel Théagénès se rattache (peut-être) également, et Kékrops, l'aïeul d'Érechthée. Par ailleurs, les Kérykes, auxquels Théagénès devait certainement être apparenté, se disaient eux-mêmes issus de Kéryx, petit-fils de Kékrops par sa mère.
- Nestor, le sage vieillard de l'*Illiade*, roi de Pylos. Il aurait laissé une vaste descendance, mais à Athènes plus particulièrement, plusieurs familles s'en réclamaient. Ainsi, les Médontides, la dernière dynastie royale, les Pisistratides, mais surtout les Alcmonides, la plus connue des familles athéniennes. C'est à cette famille que s'était uni Cimon, fils de Miltiade, ayant épousé Isodikè, une femme de ce *génos*. Mais Nestor était aussi l'ancêtre du législateur Solon, ancêtre collatéral de Platôn, et de Platôn lui-même, que Théagénès revendiquait également comme ascendant².
- Kaineus, fils d'Élatos, est un héros thessalien fameux, l'un des Lapithes qui mourut dans le combat contre les Centaures lors des noces de Pirithoos. D'après certains, il fut aussi l'un des Argonautes. On lui connaît un fils, Korônos, dont le fils Léonteus combattit à Troie. Parmi ses descendants figure Échékratès, père d'Eétiôn et grand-père de Kypsélos, le fameux tyran de Corinthe³. Ce Kypsélos à son tour est presque certainement le grand-père maternel de Kypsélos, archonte à Athènes, père du tyran Miltiade, grand-oncle de son homonyme, le vainqueur de Marathon. Pour cette raison sans doute, les Philaïdes se réclamaient également

¹ *Enkômion pour Théagénès*, p. 118-119 HEITSCH = p. 40-41 GERSTINGER (il y a un décalage d'une unité entre la numérotation des lignes de H. Gerstinger et celle de E. Heitsch, qui ne compte pas le titre du poème ; c'est la numérotation de Heitsch que je reproduis).

² Voir *infra*, p. 595 sqq.

³ Hdt, V, 92 : ἰσχει Ἡετίων ὁ Ἐχεκράτεος, δήμου μὲν ἐὼν ἐκ Πέτρης, ἀτὰρ τὰ ἀνέκαθεν Λαπίθης τε καὶ Καινείδης ... Ἡετίωνι δὲ μετὰ ταῦτα ὁ παῖς ἠὺξάνετο, καὶ οἱ διαφυγόντι τοῦτον τὸν κίνδυνον ἀπὸ τῆς κυψέλης ἐπωνυμίην Κύψελος οὖνομα ἐπέθη (« Eétiôn, fils d'Échékratès, du dème de Pétra, qui était Lapithe d'origine et descendait de Kaineus ... le fils d'Eétiôn, devenu grand fut nommé Kypsélos en souvenir de la corbeille [*kypsélè*] qui l'avait sauvé »).

des Lapithes au travers de leur ancêtre légendaire Philaios dont la mère serait Lysidikè, fille de Korônos¹ :



- Thèseus. Si du moins il s'agit bien de lui ici. Le plus célèbre des rois d'Athènes et l'un des plus fameux héros de la mythologie. Il n'eut pourtant pas de postérité lointaine glorieuse². La seule qu'on lui connaît se réclame de son petit-fils Apeidas, roi d'Athènes. Un *génos* athénien le revendiquait comme ancêtre.

¹ Steph. Byz., s. v. Philaidai : « dème de la tribu Aigéide, nommée d'après Philaios, fils d'Ajax et de Lysidikè, fille de Korônos le Lapithe » (p. 665). Pour l'introduction des Lapithes dans la généalogie légendaire des Philaïdes comme conséquence de leur alliance avec les Cypselides, voir J. TÖPFFER, 1869, p. 276 sqq., suivi par R. THOMAS, 1989, p. 167. Voir aussi (indépendamment ?) P. ARROWSMITH, 1984, p. 77. Selon M. VALDES-GUIA, 2002, p. 98, la présence des Lapithes s'explique plutôt par leur parenté avec les Néléides dont se prétendait issue une part de l'aristocratie athénienne. En particulier, elle note que les noms de Korônos et Lysidikè figurent sur le Vase François parmi les jeunes filles livrées avec Thésée au minotaure. Selon M. SAKELLARIOU, 1958, p. 58-62 & 2009, p. 639, dans une exégèse que je ne suis pas, les Philaïdes, des Molosses en réalité, se seraient dits parents des Kypselides parce qu'ils portaient eux aussi le nom de Kypselos. C'est l'inverse : c'est parce qu'ils étaient parents des Kypselides qu'ils ont hérité du nom de Kypselos. On notera avec J. J. SCHUBRING, 1862, p. 23, mais peut-être est-ce une simple coïncidence, que l'épouse de Périandre de Corinthe, descendant par les mâles du Lapithe Korônos, s'appelait Lysidè (= Lysid[ik]è selon une émendation proposée au XVIII^e s. par J. J. Reiske et adoptée dans l'édition de E. Schütrumpf).

² Je ne prends pas en compte ici l'éventualité d'une tradition qui aurait fait d'Ajax le Grand un fils bâtard de Thésée, tradition au demeurant assez peu représentée : *infra*, p. 564, n. 4.

Hérode Atticus qui se vantait de compter Thèseus parmi ses aïeux semble en descendre au travers d'une alliance entre les Apheidantides et les Kérykes.

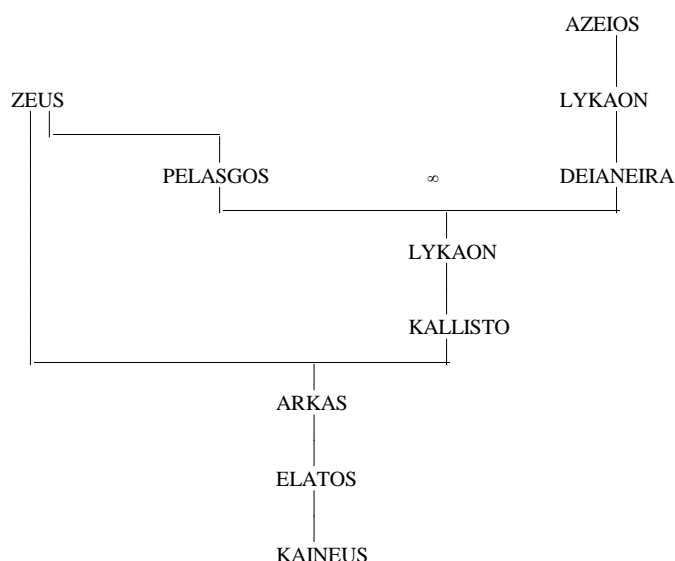
- Hèraklés, le héros dorien par excellence. Sa présence dans l'ascendance d'un notable athénien est *a priori* plus surprenante. Mais ce n'est pas un cas unique. Hérode Atticus par exemple le revendiquait également, probablement parce que sa grand-mère était originaire de Sparte.
- Pélops. Le héros éponyme du Péloponnèse. Il eut une multitude de descendants dont les plus célèbres sont les Atrides de Mycènes et de Sparte. Il n'est pas difficile de trouver plusieurs liens possibles avec d'autres ascendants de Théagénès. Ainsi, Pélops serait père de Pittheus, roi de Trézène dont la fille Aithra est la mère de Thèseus d'Athènes. Peut-être le lien le plus intéressant néanmoins est-il le suivant : Pélops est le père d'Alkathoos, roi de Mégare, père notamment d'un Ischépolis¹. Or, Théagénès, fils d'Ichthyas, prétendait certainement descendre du tyran Théagénès de Mégare, peut-être au travers du philosophe Ichthyas de Mégare. Par ailleurs Alkathoos de Mégare est également le père de Périboia, épouse de Télamon et mère d'Ajax, autre ancêtre revendiqué par Théagénès.
- Deianeira. L'héroïne la plus célèbre de ce nom est la dernière femme d'Hèraklés qui causa la mort du demi-dieu en lui offrant une tunique empoisonnée. Toutefois, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ici mais d'une homonyme, fille et mère de personnages portant le nom de Lykaôn, rois d'Arcadie². Selon certaines traditions, la fille du second Lykaôn serait Kallistô, qui d'une union avec Zeus engendra le héros Arkas, éponyme de l'Arcadie³, grand-père d'Élatos, le père du lapithe Kaineus évoqué ci-dessus.

¹ Paus., I, 43, 2.

² Dion. Hal., I, 11 : « Lykaôn était le fils d'Aizeios, et Deianeira la fille de Lykaôn ; Deianeira et Pélasgos furent les parents d'un autre Lykaôn, dont le fils Oinotros naquit dix-sept générations avant l'expédition contre Troie ». Pour Apollodore en revanche, l'épouse de Pélasgos, mère de Lykaôn, s'appelle Méliboia ou Kyllénè : Apd, III, 8, 1 : « Pélasgos, fils de Zeus et de Niobé ... De Méliboia, fille d'Okéanos, ou bien selon d'autres, de la nymphe Kyllénè, il eut un fils, Lykaôn, qui devint roi d'Arcadie ».

³ Apd, III, 8, 2 : « Eumèlos, et d'autres encore, disent que Lykaôn avait aussi une fille, Kallistô ; cependant Hésiode affirme que Kallistô était une nymphe, Asios qu'elle était fille de Nyktaios, et Phérécyde, celle de Kétaios ... Zeus tomba amoureux d'elle et la viola ... Quand Kallistô mourut, Zeus prit l'enfant et le mena en Arcadie ... et il l'appela Arkas ». Cette généalogie est déjà attestée sur une base de statue offerte par les Arcadiens à Delphes en 369 (FD, III, 1, 3) : Πύθι' Ἀπολλων [ἄ]ναξ, τὰ δ' [ἀγ]άλματ' ἔ]δ[ωκεν ἀπαρχὰς] / αὐτόχθων ἱερῶς λαός [ἀπ' Ἀρκαδίας] / Νίκη

- Lykaôn, fils d'Azeios, fils de Chtôn. C'est, on l'a vu à la notice précédente, un très ancien roi d'Arcadie, père de Deianeira.



Lorsqu'on organise ces différentes prétentions, on constate que plusieurs se recourent pour indiquer un lien avec des personnages historiques, notamment Miltiade et Platon, que l'on sait en effet par ailleurs avoir fait partie des ascendants de Théagénès, ainsi que le *génos* des Kérykes. Une autre figure notable qu'on ne peut manquer de rapprocher de Théagénès est celle d'Hérode Atticus dont un autre poète avait jadis énuméré avec la même complaisance les ancêtres héroïques : Kékrops, Thésée, Kéryx, fils d'Hersè et d'Hermès¹ tandis que d'autres citaient Héraclès² ou les Éacides, et notamment les deux plus illustres représentants de cette famille, les généraux Miltiade et Cimon³. Les deux hommes partagent plusieurs ascendants légendaires ou non :

Καλλιστώ τε Λυκα<ν>[ίδ]α τῆι πο[τ]ῆμίχθῃ / Ζεύς, ἱεροῦ δὲ γένους Ἀρκ[άδ]ῃ ἔφουσε κόρ[ον]· / ἐκ τοῦδ' ἦν Ἐλατος καὶ Ἀφει[ίδ]ας ἠδὲ κα[ὶ] Ἀζάν, / τοὺς δ' Ἐρατῶ νύμφα γείνα[τ]ῆ[ν] Ἀρκαδί[αι]· (« Seigneur Apollon Pythien, ces statues t'ont été données comme offrandes / par le peuple autochtone de la sainte Arcadie : / ce sont Nikè et Kallistô, fille de Lykaôn, à qui s'unit un jour / Zeus : elle enfanta Arkas, fils de race divine ; / de celui-ci sont nés Élatos, Apheidas, Azan, / que la nymphe Ératô enfanta en Arcadie ») [éd. & trad. franç., *Choix d'Inscriptions de Delphes*, 2012, n° 33, p. 71-72].

¹ Markellos (de Sidé ?), *Éloge de Regilla*, l. 30-33 : « Bien que de la race de Kécrops, le jeune Hérôdès le Théséade l'a porté aussi avec distinction, cet antique ornement des Étrusques, comme descendant d'Hersè et d'Hermès s'il est vrai que Kéryx fut son ancêtre. Aussi comblé d'honneurs, consul éponyme, est-il entré dans cette assemblée, reine du monde, où les sièges sont des trônes. C'est qu'en Grèce nul n'égale en noblesse, n'égale en éloquence Hérôdès qu'on appelle même la langue d'Athènes » (W. AMELING, 1983, II, n° 146, p. 153-156).

² *IG*, II², 3606, 1-2 = W. AMELING, II, 1983, n° 190, p. 205-210 (trad. angl. J. H. OLIVER, 1970, p. 34) : ὄλβιος, ὦ Μαραθῶν, νῦν ἔπλεο, καὶ μελεδαντός / ἀνδράσιν ἠὲ πάρος, φαίδιμον Ἀλκαῖδην / etc.

³ Phil., VS, II, 1 : « Hérode le Sophiste appartenait par son père à une famille ayant exercé par deux fois le consulat et issue des Éacides ... il était spécialement fier de Miltiade et de Cimon, deux

Ancêtres revendiqués	Hérode Atticus	Théagénès
Ajax	(X)	X
Kékrops	(X)	X
Érechthée	X	X
Nestor		X
Kaineus	(X)	X
Thèseus	X	[X ?]
Héraclès	X	X
Pélops	(X)	X
Deianeira		X
Pélasgos		X
Azeios		X
Chthôn		X
Lykaôn		X
Hermès	X	(X)
Miltiade	X	X
Platon		X
Kéryx	X	(X)

Si l'on tient compte des ancêtres non revendiqués explicitement mais qui sont induits naturellement par la présence des autres (marqués par un (X) dans le tableau ci-dessus), on parvient à une concordance remarquable qui ne peut s'expliquer que par un probable rattachement de Théagénès à la famille d'Hérode Atticus. On peut suspecter que les deux familles étaient apparentées. On verra en effet dans un instant que le fils de Théagénès s'appelle Hègias. Or le nom se trouve à la fin du III^e siècle dans une très grande famille athénienne peut-être apparentée à Hérode Atticus : une inscription du début du IV^e siècle détaille la généalogie de l'hiérophante en activité, qui reste donc anonyme en raison de la règle d'hiéronymie, mais qui a pu porter le nom de son aïeul paternel, Hègias. Cet hiérophante (Hègias III dans l'hypothèse) était fils de Xénagoras IV, fils d'Hègias II et de Dionysia, fille de Xénagoras III, lui-même fils de Xénagoras II, fils de Xénagoras I, fils de Flavianos, riche Corinthien, sosie d'Hérode Atticus, et probablement son cousin.

hommes illustres qui rendirent des services particulièrement signalés aux Athéniens et aux autres Grecs lors des guerres contre les Mèdes ... » (p. 138-140 WRIGHT).

C) Hègias

De son union avec Asklepigéneia, Théagénès eut donc au moins un fils nommé Hègias¹. Ce dernier, quoiqu'encore très jeune, fut l'un des soutiens de la vieillesse de Proclus et admis à assister, en dépit de son âge tendre, aux enseignements du vieux professeur². Marinus l'appelle Hègias le Jeune, ce qui suppose l'existence d'un parent Hègias le Vieux, que les contemporains plus âgés ont pu connaître. Il ne peut s'agir du grand-père du jeune homme, nommé Ichthyas, mais éventuellement d'un oncle, d'un grand-oncle, voire de son arrière-grand-père qui a pu vivre jusqu'au milieu du V^e siècle³. Il est difficile de retracer la carrière d'Hègias avec précision, nos seules informations provenant aujourd'hui de la vie fragmentaire d'Isidore rédigée par Damascius, tous deux ses opposants. Il semble qu'Hègias succéda finalement à un Marinus épuisé à la tête

¹ *Suda*, H 60 = *Vita Isid.*, fg 221 (145B) : Ἡγίας. οὗτος ἀμείνω τοῦ πατρὸς ἦν τὰ πρὸς ἀρετὴν ἦκοντα καὶ τὰ πρὸς λόγους. ἔτι μὴν μειράκιον γερονῶς ἐλπίδας ἔσχεν ἐφ'ἑαυτῷ καὶ πᾶσι παρέσχεν ὡς οὐ πολὺ τι ἀπολειπόμενος τοῦ μεγάλου Πλουτάρχου. τοιγαροῦν ὁ Πρόκλος ἠξίωσεν αὐτὸν ἔτι νέον ὄντα τῆς τῶν Χαλδαϊκῶν λογίων ἀκροάσεως. φιλομαθία τις αὐτῷ καὶ ἐπιείκεια προσῆν κατὰ φύσιν. ἀλλὰ τοῦτο δὴ τὸ εἰωθὸς ὁ πλοῦτος μέγα κακὸν ταῖς ψυχαῖς ἔοικεν εἶναι, νομὴν ἀφθονον τοῖς κόλαξι παρεχόμενος, οὐ χρυσοῦ μόνον [οὐπῶ γὰρ τοῦτο δεινόν], ἀλλὰ νέου ψυχῆς ἀπαλῆς καὶ ῥαδίως ὑπὸ τῶν τοιούτων θηρίων καταβοσκομένης, ὡσπερ ἀτεχνῶς ἄρτι ἀνθούσης βοτάνης. οὗτοι διέφθειραν τὴν Ἡγίου ζωὴν πρὸς γε τὴ μὴ γνησίως φιλοσοφεῖν. ἄλλως δὲ φιλομαθῆς ὅσα τὴν φύσιν ἐξηγήσασθαι. ἐπεὶ κατὰ τὴν ἄλλην συνήθειαν ἔστιν ὅπη καὶ διεκπίπτει τῶν ὀρθῶν λογισμῶν. ἱερὸς δὲ εἶπερ τις ἄλλος εἶναι βουλόμενος τὰ τε τῶν κηδεστῶν ἱερὰ λαθῶν ἐτελειώσατο κατὰ τὴν Ἀττικὴν, οὐ πείσας ἐκείνους, καὶ πολλὰ ἄλλα τῶν κειμένων τέως ἐκ πλείστου χρόνου πάλιν ἐκίνησε παραβολώτερον ἢ εὐσεβέστερον τῇ προθυμίᾳ χρησάμενος. ὅθεν ἐν τῇ πολιτείᾳ περιβόητος ἐγένετο καὶ χαλεποῦς ἐφ'ἑαυτῷ τοὺς ἐχθροὺς ἐπεσπάσατο τοὺς τε μεγάλων χρημάτων ὀρεγομένους, ὧν κύριος ἦν, καὶ ἀπὸ τῶν καθεστῶτων νομίμων ἐπιβουλεύοντας. ἐνῆν γὰρ τι τῷ Ἡγίᾳ καὶ τῆς Θεαγένους μεγαλόφρονος φύσεως ἐν ταῖς εὐεργεσίαις. ἀκριβέστερον δὲ ἐκείνου τοσοῦτον ὅσον ἐς φίλους καὶ δεομένους ἀναλίσκειν (« Hègias : cet homme fut meilleur que son père en ce qui concerne la vertu et l'éloquence ... Proclus le considérait, alors qu'il était encore tout jeune, digne d'écouter son enseignement sur les oracles Chaldéens. Malheureusement ... les flatteurs ... corrompirent la vie d'Hègias dont on ne peut dire qu'il resta un philosophe ... Il y avait néanmoins en Hègias quelque chose de la nature magnanime de Théagénès dans ses œuvres de bienfaisance, mais il fut plus économe que celui-ci pour ce qu'il a consacré à ses amis et aux suppliants »). Quoique le texte ne soit pas absolument explicite, il ne fait guère de doute que le père d'Hègias soit bien Théagénès. Le doute est d'autant moins permis que le fils d'Hègias reprend le nom du beau-père de Théagénès.

² *Vita Procli*, 29 : « Hègias le Jeune (*o néos*) qui, dès l'adolescence, donnait des preuves évidentes de toutes les vertus de ses ancêtres et montrait qu'il appartenait à la chaîne véritablement d'or de la race issue de Solon. Hègias suivait donc attentivement les cours de Proclus sur les écrits de Platon et sur les autres théologies. En outre, le vieillard lui donnait des devoirs de géométrie et se réjouissait grandement à voir l'adolescent (*pais*) progresser petit à petit dans chacune des disciplines mathématiques ». On peut raisonnablement estimer que le jeune Hègias avait environ une vingtaine d'années lorsqu'il suivit, de façon très précoce, les leçons de Proclus. Il a pu naître vers 465 (E. WATTS, 2006, p. 107, n. 136, propose une naissance vers 462, et donc pour sa mère, vers 440/450, ce qui est raisonnable).

³ Il semble que Théagénès, élevé apparemment dans l'entourage d'Archiadas, a pu être orphelin assez tôt, mais cela ne préjuge pas de l'existence de son aïeul jusqu'au début de son existence, de sorte que sa mémoire était encore présente aux contemporains de l'enfance de son fils Hègias.

d'une école divisée, dans laquelle Isidore et son disciple Damascius, ses adversaires, tenaient encore une position importante. A sa mort, à une date impossible à déterminer (c. 515), c'est Damascius qui le remplaça, jusqu'à la fermeture de l'école par Justinien en 529¹.

Le nom d'Hègias n'est pas particulièrement rare à Athènes, mais à ce niveau de l'aristocratie, le plus élevé qui soit, on ne peut pas ne pas faire le rapprochement avec la seule grande famille de la ville où il était usité aux III^e/IV^e siècles : celle d'un hiérophante du *genos* des Eumolpides qui vivait au début du IV^e siècle. En raison de la règle d'hiéronymie, le nom de cet hiérophante nous est inconnu, mais il est possible qu'il ait porté le même nom que son grand-père paternel ... Hègias en l'occurrence.

Or, la descendance de Platon revendiquée par Théagénès passe très certainement par une ascendance eumolpide. En effet, un des premiers hiérophantes connus s'appelle Eurymédôn, homonyme d'un héritier et petit-neveu de Platon. Hègias, fils de Théagénès, descendant de Platon, descendait donc peut-être de l'Eumolpide Eurymédôn homonyme d'un neveu de Platon². On peut croire alors que cet Hègias était issu en ligne directe de l'hiérophante eumolpide, peut-être nommé Hègias, qui vivait au début du IV^e siècle de notre ère.

Il est d'ailleurs possible de trouver encore un échelon intermédiaire à cette généalogie.

Une inscription du milieu du IV^e siècle honore en effet³ :

Le sénateur
Hègias fils de Timokratès
qui occupa la charge d'éponyme
archonte très généreusement,
et qui occupa avec éclat la charge de président
du festival des panégyries
la cité (d'Athènes) tout entière, avec vénération
honore (cette statue) envers son bienfaiteur

D'autres ont déjà suspecté une filiation entre le diadoque Hègias et cet archonte Hègias sur la base de leur homonymie et de l'intérêt de leurs familles pour l'évergésie¹. On peut

¹ Voir *DPhA*, II (1994), s. v. Damascius, p. 541-564, et les travaux de E. WATTS, 2006, p. 123-125. La date de c. 515 a été proposée par J. COMBES, 1986, p. XIX & XXVI, mais E. Watts, qui ne la rejette pas, souligne qu'en réalité, cela a pu survenir n'importe quand entre 500 et 520.

² Je développe ce point *infra*, p. 627.

³ *IG*, II², 3692 = E. SIRONEN, 1994, n° 11, p. 26-28 ; *Id.*, 1997, n° 11, p. 65-66 = *IG*, II/III² (2007), 13273 : τὸν λαμπρότατον / Ἡγείαν τὸν Τιμοκράτους / ἄρξαντα τὴν ἐπώνυμον / ἀρχὴν φιλοτειμώτατα / καὶ πανηγυριαρχήσαντα / περιφανέστατα ἢ πόλις / σύνπασα τὸν ἑαυτῆς / εὐεργέτην τειμῶσα / ἀνέστησεν. Hègias est qualifié de *kratistos*, ce que je préfère traduire par « sénateur » plutôt que par « uir egregius ». Voir *supra* p. 252, n. 3.

y ajouter d'autres arguments. En premier lieu, le rang de l'archonte Hègias, un membre de la noblesse romaine, ou au moins un membre de l'ordre équestre, mais plus probablement un sénateur, tout comme Théagénès, père du diadoque Hègias. En second lieu le lien probable de l'archonte Hègias avec les prêtrises d'Éleusis². Enfin, on note que cette inscription a été gravée sur une plaque qui a été utilisée trois fois. La première, vers 220, pour honorer M. Oulpios Flavios Tisaménos, fils de l'archonte éponyme M. Oulpios Eubiotos³. Ensuite, sans qu'il soit possible d'affirmer dans quel ordre, pour honorer le sophiste Ploutarchos vers 410. Or, il est intéressant de voir que ces deux autres emplois de la stèle ont été réalisés dans des milieux familiaux proches du nôtre :

- Le sophiste Ploutarchos n'est autre que l'arrière-grand-père maternel d'Hègias, fils de Théagénès.
- Quant à M. Oulpios Flavios Tisaménos, le lien est plus lointain, mais il existe. Sa grand-mère paternelle, Flavia Habroia d'Hypata en Thessalie, était probablement la descendante d'Habroia de la même ville d'Hypata, proche de Salvia d'Hypata, dont descendent en ligne directe le hiérophante (Hègias ?) du début du IV^e siècle aussi bien que le sophiste Nikagoras, et donc sans doute le sophiste Ploutarchos.

Ces deux rapprochements permettent de supposer avec plus de certitude que l'archonte Hègias, fils de Timokratès, se rattachait au même groupe familial.

Hègias à son tour eut deux fils, Eupéithios et Archiadas, qui en dépit de certains talents pour la philosophie restèrent étrangers à la succession de l'Académie⁴. Damascius décrit assez longuement leurs caractères⁵. Il y associe, juste après la description de celui

¹ E. SIRONEN, 1994, p. 27, n. 62 (suggéré) ; M. EDWARDS, 2000, p. 103, n. 316.

² Voir E. SIRONEN, 1994, p. 28, qui se fonde notamment sur le terme *panégyriarchos*.

³ *IG*, II², 3701 (premier quart du III^e s.) : ἡ πόλις Μ. Οὐλπίου Φλ. / Τεισαμένον τὸν κράτιστον / τὸν θεσμοθέτην τὸν υἱὸν / τοῦ εὐεργέτου Μ Οὐλπ Εὐβίου / του τοῦ ἐπωνύμου ἄρχοντος / ἐπιεικείας ἔνεκεν καὶ τῆς / περὶ τὴν πατρίδα εὐνοίας.

⁴ *PLRE*, II, 1980, s. v. Archiadas 2 & Eupéithius.

⁵ *Suda*, E 3650 = *Vita Isid.*, fg 223 (146A-B) : Εὐπεΐθιος καὶ Ἀρχιάδας, δύο υἱοὶ Ἡγίου. καὶ ὁ μὲν Εὐπεΐθιος εὐφύεστερος ἐγένετο, τὰ δὲ ἦθη ἐπισεσυσρμένους ἐς ἰδιωτισμὸν, ἦδη δὲ τι καὶ ἀτοπώτερον ἔχων ἢ κατὰ ἰδιώτην, ὡς δὲ συλλήβδην εἰπεῖν, πολλῶ τοῦ πατρὸς ἀπολειπόμενος. ὁ δὲ Ἀρχιάδας τὸ μὲν ὄλον τοῦ πατρὸς οὐκ ὀλίγῳ διαφέρων εἰς ἀρετὴν καὶ τῶν πολλῶν, τὰ δὲ ἐς φιλοσοφίαν ἄγοντα παρειμένος, ἄτε πρὸς ταῦτα ἀνάγωγος ὢν, διὰ τὴν οὐκ ἀκολάκευτον πατρῶαν οὐσίαν, ἱερὰν δὲ ζωὴν προβεβλημένος, εἶπερ τις ἕτερος, καὶ πολυπειρίαν ἀσκήσας ἱερῶν ἔργων τε καὶ λόγων οὐδὲν τι μείον τοῦ πατρὸς. ἔχω γὰρ τοῦτο καὶ τῶ Ἡγία μαρτυρεῖν. ὁ δὲ Ἀρχιάδας καὶ τοῦ καθαροῦ συνειδότης ἐπεμελεῖτο διαφερόντως οὐδὲν ἦττον τῶν φιλοσοφούντων. ἦν οὖν αἰσθάνεσθαι πάντων, ἡσθανόμην δὲ καὶ αὐτὸς ἐκάστοτε τῶν ἀμφ'αὐτῶ κενοῦ φουσηματος ἄνευ νοῦ ἐμπιπλαμένων. παθῶν δὲ παντοίων κατάμεστοι ὄντες οὐδὲ ἐν μέσοις αὐτοῖς τοῖς δρωμένοις οἰοί τε ἦσαν ἡθεσι μετρίοις ἐγκαρτερεῖν. ἐπεὶ τὰ γε ἔξω μισγάγκεια κακῶν ἐφαίνετο μηδὲν διαφέρουσα τῆς τῶν ἀγελαιῶν ἀνθρώπων. ὁ δ'οὖν Διομήδης διέφθορο

d'Archiadas, celle d'un certain Diomède, qui n'est pas autrement identifié dans le texte actuel¹ (qui ne nous est parvenu que de façon très fragmentaire et ici, au travers d'une notice de la *Suda*). Le dernier éditeur du texte considère que ce Diomède, qui touche de fort près à Eupéithios et à Archiadas, pourrait être le fils de l'un ou de l'autre². Mais cela n'est guère possible. Damascius a rédigé sa *Vie d'Isidore* entre 517 et 526³, avant 529 de toute façon, date de son expulsion d'Athènes lorsque l'Académie fut définitivement fermée par l'empereur Justinien⁴. Hègias, père d'Eupéithios et d'Archiadas, est né vers 460 au plus tôt, et beaucoup plus vraisemblablement vers 465 (on a vu qu'il est encore adolescent ou tout jeune homme lors de la vieillesse de Proclus, mort en 485). Ses propres fils sont donc nés eux-mêmes vers 490, au mieux en 485 pour l'aîné. C'est cohérent avec leur description d'hommes faits par Damascius. Mais le fils de l'un d'eux ne peut guère être né avant 505, et bien plus probablement vers 510/515. Il ne peut donc avoir été adulte avant 526, ce qu'était pourtant Diomède d'après la description qu'en fait Damascius. Il ne s'agit donc pas d'un fils ou d'un neveu d'Archiadas, et pas davantage d'un frère. Peut-être un cousin alors.

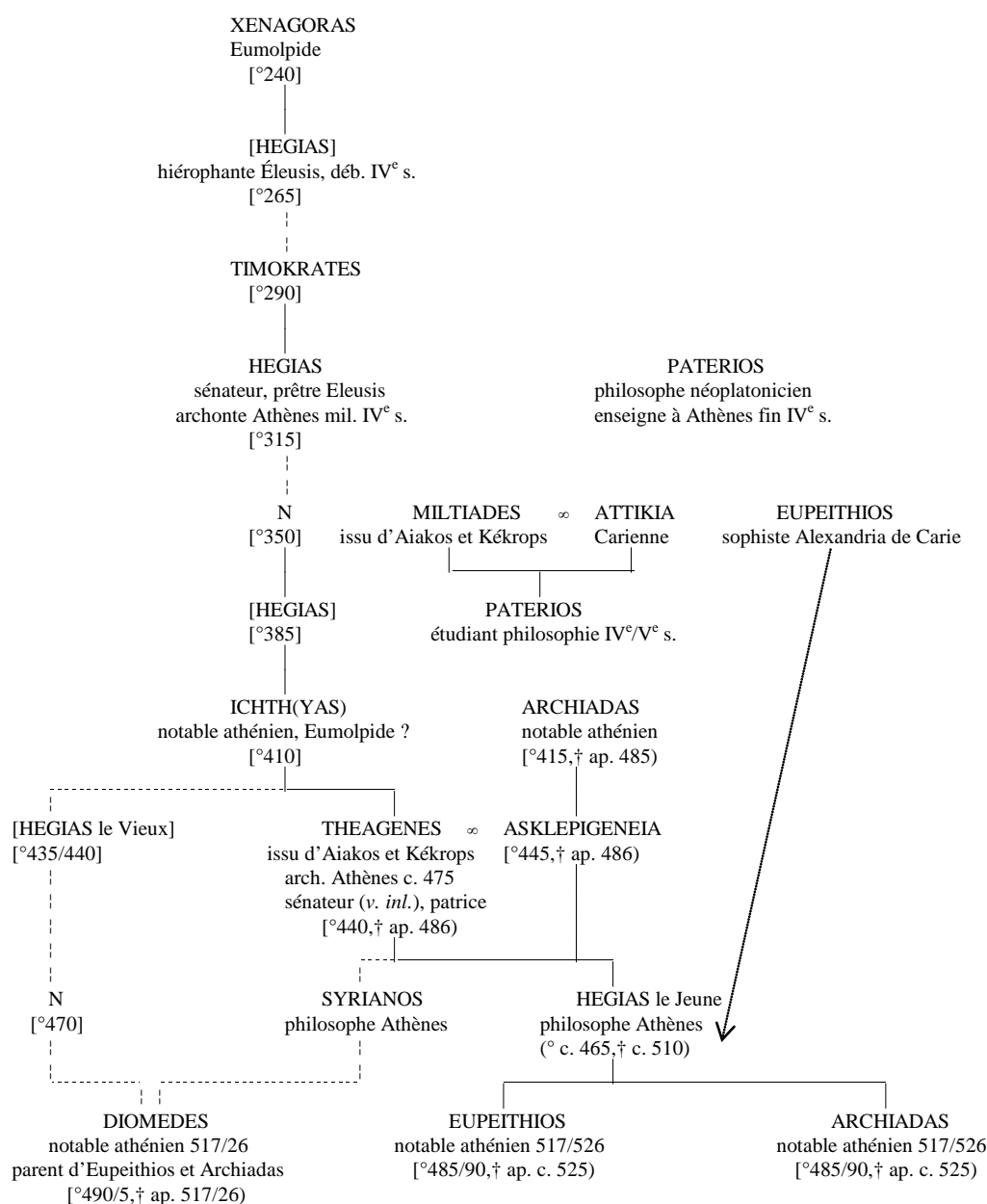
καὶ αὐτὸς ὑπὸ τῆς συνουσίας καὶ οὐδὲν ἔχων ἔξαγμα φύσεως ἔτι ταπεινότερος ἐγεγόνει πρὸς τὰ ἐπιταττόμενα. καίτοι ὑπὸ κολάκων διεφθάρη τὴν διάνοιαν, εὐφυῆς τε γεγὼνὼς ἀνὴρ πρὸς φιλοσοφίαν, ἢ οὐδὲν ἀλλοτρίῳ κακῶ βλάπτεται οὐδὲ φθείρεται, οἰκείῳ δὲ μόνῳ, ὡς ἔφη Σωκράτης. διὸ καὶ φιλοσοφίαν ἐλυμήνατο τοῦτο αὐτὸ τὸ οἴκοθεν ὄνειδος. ὄν γὰρ ἔδει μάλιστα διασῶζειν καὶ θεραπεύειν πρὸς τὸ βέλτιστον, τοῦτον πρὸς ἡδονὰς ἀνατρέφοντες καὶ μετεωρίζοντες ἐς αὐχμηρὰ μειζῶν ἢ καθ'ἑαυτὸν, ἔλαθον ἑαυτοὺς ἐς πάσαν ἀτιμίαν καταβαλόντες (« Eupéithios et Archiadas : deux fils d'Hègias. Eupéithios était plus doué, mais dans son comportement était davantage porté vers la vulgarité, et même pire encore qu'un homme du commun, en sorte que finalement, il était moins que son père. Mais Archiadas était supérieur à son père et à bien des autres en vertu, mais malgré cela il méprisait ces choses qui ont trait à la philosophie, quoiqu'il fut bien formé pour cela, en raison du comportement de son père qui le soumettait à la flatterie. Néanmoins, il s'obligeait à une vie pieuse, plus que quiconque, et il accomplit de nombreuses choses saintes, pas moins que son père, ce dont je peux personnellement témoigner concernant Hègias. Archiadas a absolument tenu à avoir une conscience pure, pas moins que les philosophes ... En revanche, en ce qui concerne Diomède, il fut corrompu par son association avec (des gens du commun), et n'ayant aucune élévation naturelle, devint encore plus sujet à ses mauvaises règles, étant corrompu par des flatteurs, alors qu'il avait des capacités normales pour la philosophie »).

¹ *PLRE*, II, 1980, s. v. Diomedes 2, p. 362-363.

² P. ATHANASSIADI, 1999, *ad. loc.*

³ Voir, par exemple, Damascius, éd. L. G. WESTERINK – J. COMBES, 1986, p. XXXVI : Damascius parle d'Ammonius au passé, alors que celui-ci est mort en 517, et de Théodoric d'Italie au présent, alors que celui-ci mourut en 526.

⁴ Sur cette fermeture et ses causes, qui tiennent plus au caractère de Justinien et à son souci de réorganiser l'éducation qu'à des raisons religieuses, voir G. af HÄLLSTRÖM, 1994.



Avec Eupeithios et Archiadas, ou leur parent Diomèdès, disparaissent à nos yeux les derniers représentants de l'aristocratie athénienne. Mais cela ne signifie pas qu'elle s'éteignit avec eux. Hègias, leur père, avait d'autres parents (*kèdéstôn*) avec lesquels il ne s'entendait pas, peut-être parce qu'il étaient devenus chrétiens¹.

¹ *Vita Isid.*, fg 145 (p. 319) : « Hègias ... aspirant à être le plus pieux des hommes, acheva des travaux sur les tombeaux de tous ses parents à travers l'Attique, mais il le fit secrètement, parce qu'il n'avait pas leur accord ». Pour A. CAMERON, p. 10, n. 4, ces parents pourraient avoir été chrétiens, ce qui justifierait au mieux leur opposition quant aux soins (païens) qu'Hègias voulait apporter à leurs tombeaux. P. ATHANASSIADI, *ad loc.*, 1999, p. 319, n. 381, ne croit pas qu'on puisse aller si loin, mais cela semble pourtant la meilleure interprétation.

4] Les ancêtres de Thémistoklès, philosophe c. 390

Parmi les correspondants de Libanios d'Antioche, vers 390, figure un certain Thémistoklès, un Athénien, dont on ne sait pas grand-chose. Néanmoins, il s'agit très certainement, comme on l'admet d'ordinaire, du même individu qui dédicaça une statue à Athènes à la fin du IV^e siècle¹ :

A moi, le gouverneur de l'Achaïe, Théodôros,
Thémistoklès dresse cette statue, avec l'accord des Kékropides
Vous voyez le gouverneur Théodôros
Qui sauva tous les Grecs et leurs cités
avec ses lois administratives, justes et bonnes.
C'est pourquoi Thémistoklès lui dédia
une statue dans la cité
Car ainsi le décréta la cité
En conséquence, il pria dieu, créateur de toutes choses,
pour dresser une statue de bronze avec l'accord de Théodose.

Le nom n'échappera à personne et invite à reconnaître dans ce tardif Thémistoklès un lointain descendant du grand Thémistocle.

Peut-on savoir de quelle façon ? Le nom n'est pas rare à Athènes et, même en se limitant aux grandes familles, on le trouve dans plusieurs d'entre elles du fait des alliances. A défaut de pouvoir être formel, il est toujours possible d'émettre une hypothèse. Quelques années avant 335, on rencontre à Athènes un élève du sophiste Apsinès, qui porte ce même nom de Thémistoklès². La communauté de rang et d'intérêt sophistique laisse présager un rapport de filiation entre les deux³.

Auparavant, on connaît un Grec nommé Thémistoklès⁴, philosophe contemporain de l'empereur Maximin⁵, dont la renommée avait été consacrée dès 228 par un oracle de

¹ IG, II², 4223 = E. SIRONEN, 1994, n° 15, p. 31-32 = E. SIRONEN, 1997, n° 14, p. 70-71 = IG, II/III² (2007) 13276 : ἀρχὸν ἐμὲ Θεόδωρον Ἀχαῶν εἰκόνι τῆδε / στήσε Θεμιστοκλέης νεύματι Κεκροπίης. / ἀρχὸν ὄρας Θεόδωρον, ὃς εὐδικίης ἀγανῆσι / σώσε Πανελλήνων σώματα καὶ πόλιας. / τοῦνεκά μιν κατὰ ἄστν Θεμιστοκλέης ἀνέθηκε / εἰκόνι λαινέη· τῶς γὰρ ἄνωγε πόλις· / εὐχόμενος μετέπιτα θεῶ γεννήτορι πάντων / καὶ χαλκοῦ<ν> στήσ<ε>ιν νεύματι Θεοδοσίου (trad. franç. et commentaire : L. FOSCHIA, 2006, p. 454). L'inscription serait de 393/5 selon E. GROAG, 1946, p. 64, suivi par D. FEISSEL, 1984, p. 550, n. 30 et, après lui par L. Foschia.

² *Supra*, p. 253.

³ E. GROAG, 1946, p. 27, n. 4. La chronologie rend très difficile l'hypothèse de leur identification, pronée par certains auteurs (par exemple O. SEECK, 1906, p. 307, suivi par W. ENSSLIN, *RE*, VA, 2 (1934), s. v. Themistokles 10, col. 1699) : voir R. J. PENELLA, 1990, p. 81, n. 9 ; L. FOSCHIA, 2006, p. 460.

⁴ Voir sur ce personnage L. BRISSON, 1992, s. v. Thémistoklès, p. 87 ; R. GOULET, 2001, p. 207. Voir aussi, à la suite d'une communication de R. Goulet, B. PUECH, 2002, p. 526.

⁵ Georg. Sync., *Chron.*, AM 5728 (= 228 ap. J.-C.) : « Le philosophe Thémistoklès fleurissait alors ; c'est à lui, ainsi que l'indique l'histoire grecque, que l'oracle pythien fait allusion, avec l'oracle suivant : 'Un homme noble, honoré par les dieux et béni par la fortune' » (p. 442 MOSSHAMMER = p. 521 SCOTT) = *Epigr. Anth.*, III, n° 484. Il n'est pas anodin de remarquer que la phrase suivante

Delphes et que signalait encore Longin en 263/4 dans la préface de son livre « Sur la Fin » comme exemple de ceux qui écrivirent leurs opinions¹.

Il s'agit probablement du dernier des Statii, Q. Statios Thémistoklès, né vers 200, descendant de sophistes et de philosophes.

Les Statii des Cholleides sont connus par de nombreux documents, mais leur filiation donne lieu encore à de nombreuses incertitudes. Après J. H. Oliver², C. P. Jones³, D. Geagan⁴, S. Aleshire⁵, B. Puech⁶ s'y est récemment employée avec un réel succès. Cela me permettra d'être assez succinct sur la question.

La clé de voûte pour la reconstruction généalogique de cette famille est la dédicace que fit le poète et rhéteur T. Flavios Glaukos à son cousin Q. Statios Thémistoklès⁷ :

Par décret de l'aréopage et de la boulé. A Kointos Stati[os]
Thémistoklès des Cholleides, fils
du prêtre à vie de Sôter
Asklèpios, Kointos Stat(ios) Glaukos
des Cholleides et de Klaudia Ammia aussi
appelée Agrippeina de Marathôn,
de Kl(audios) Thémistoklès, asiarque, la fi(lle),
de philosophes et de consulaires, et d'as[i-]
arques, le petit-fils et l'arrière-petit-fils
(l'honore) Titos Flavius Glaukos de Marathôn,
poète et rhéteur et philosophe,
fisci advocatus, kleidou-
chos avec distinction du dieu, pr[ès]
de (la statue de) leur commun arrière-grand-père Kointos
Statios Sarapiôn, à qui appartient aussi ce trépied tout proche.

concerne Plotin et que c'est dans un livre concernant ce dernier qu'apparaît à nouveau Thémistoklès (voir note suivante).

¹ Porph., *Vita Longini*, c. 20 : « Le traité de Longin contre Plotin ... porte le titre *Sur la Fin* et contient la préface suivante : 'Il y a beaucoup de philosophes ... A présent, seulement quelques uns d'entre eux ont fait l'effort de mettre par écrit leurs opinions permettant ainsi à la postérité de prendre la mesure du bénéfice de celles-ci ... Parmi les Stoïciens, on compte également Thémistoklès et Phoébion ... qui n'agirent ainsi que récemment' » (p. 35-36 EDWARDS ; pour la date : *Id.*, *ad. loc.*, p. 35, n. 199).

² J. H. OLIVER, 1936 & surtout, 1949, (*stemma*, p. [248-249]).

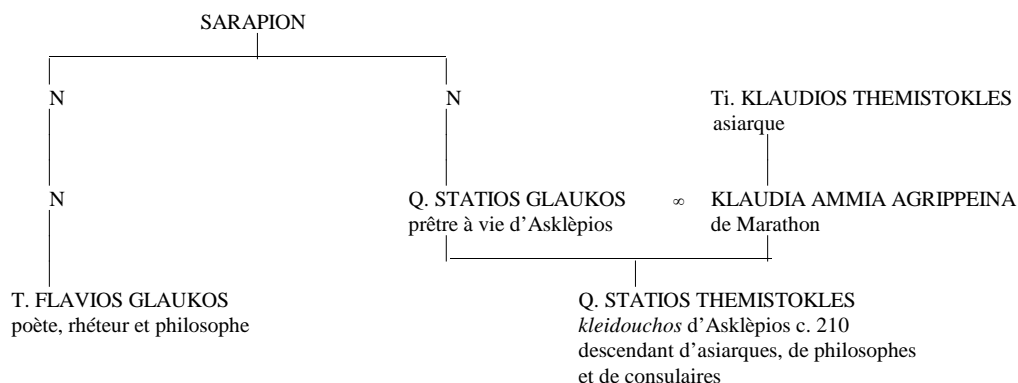
³ C. P. JONES, 1978a.

⁴ D. J. GEAGAN, 1991.

⁵ S. B. ALESHIRE, 1991, p. 49-74.

⁶ B. PUECH, 2002, p. 272-283 & 516-526.

⁷ *IG*, II², 3704 ; J. H. OLIVER, 1949, p. 247 ; S. ALESHIRE, 1991, p. 60-61 (avec trad. angl.) ; B. PUECH, 1992, n° 122, p. 270-271 (avec trad. franç.) : ψηφισαμένης τῆς ἐξ Ἀρείου / πάγου βουλῆς Κόιντον Στάτι[ον] / Θεμιστοκλέα Χολλείδην, υἱό[ν] / τοῦ διὰ βίου ἱερέως τοῦ Σωτήρο[ς] / Ἀσκληπιοῦ Κοίντου Στατ Γλαύκου / Χολλείδου καὶ Κλαυδίας Ἀμμίας τῆ[ς] / καὶ Ἀγριππείνης ἐκ Μαραθωνίων, Κλ. Θεμιστοκλέους Ἀσιάρχου · θυ(γατρός) / φιλοσόφων καὶ ὑπατικῶν καὶ Ἀσ[τ] / αρχῶν ἔκγονον καὶ ἀπόγονον / Τίτος Φλαύιος Γλαῦκος Μαραθῶν / ποιητῆς καὶ ῥήτωρ καὶ φιλόσοφος, / ἀπὸ συνηγοριῶν ταμίου, κλειδου / χήσαντα ἐπιφανῶς τοῦ θεοῦ, παρ[ὰ] / τὸν κοινὸν πρόπαππον Κόιντον / Στάτιον Σαραπίωνα, οὗ καὶ ὁ πλη / σίον οὗτος / τρίπους.

IG, II², 3704

A) Les Statii des Cholleides

Nous reviendrons tout à l'heure sur la branche de Klaudia Ammia Agrippeina. La difficulté, c'est d'arriver à établir le rapport de parenté exact entre le dédicant, T. Flavius Glaukos de Marathon et le personnage honoré, Q. Statios Thémistoklès des Cholleides, ainsi qu'avec leur ancêtre Q. Statios Sarapiôn. Le premier ancêtre, Sarapiôn, est bien connu par Plutarque qui le comptait parmi ses amis et le cite comme un poète et un philosophe stoïcien qui fut vainqueur, pour la tribu Léontis, d'une compétition chorégique à l'époque de Philopappos (†114/116)¹. Cette victoire était encore rappelée sur une triple base, supportant un trépied, consacrée dans le sanctuaire d'Asklēpios sous l'archonte [Annios Pytho]dôros, vers en 87/8 ou 91/2² et à laquelle son petit-fils, Q. Statios, *pyrphoros* de l'Acropole, ajouta une dédicace en propre³ :

[Sarapiôn]n des Cholleides, p[oète, ...]
 ... et phi]losophe stoïcien[n ...]
 Ko(intos) Sta[tios pyrphor]os de l'Acropole, des Cholleides, prê[tre de Sôter] le dieu, à son grand-père

¹ Plut., *Quaest. Conv.*, 628A-B & *Id.*, *De Pyth. Orac.*, 400B. Pour C. P. JONES, 1978, p. 229, Sérapiôn ne serait athénien que d'adoption et originaire en réalité de Hiéropolis en Syrie étant identique à un stoïcien homonyme de cette ville mentionné par Stéphanos de Byzance. La question de la date d'apparition du gentilice Statios a été discutée. Voir E. KAPETANOPOULOS, 1994, et le commentaire de S. FOLLET, *Bull. ép.*, 1995, 245.

² Pour la date : S. B. ALESHIRE, 1991, p. 54 : « one of the years shortly before A.D. 100 », affinée par S. Follet : voir B. PUECH, 2002, p. 519.

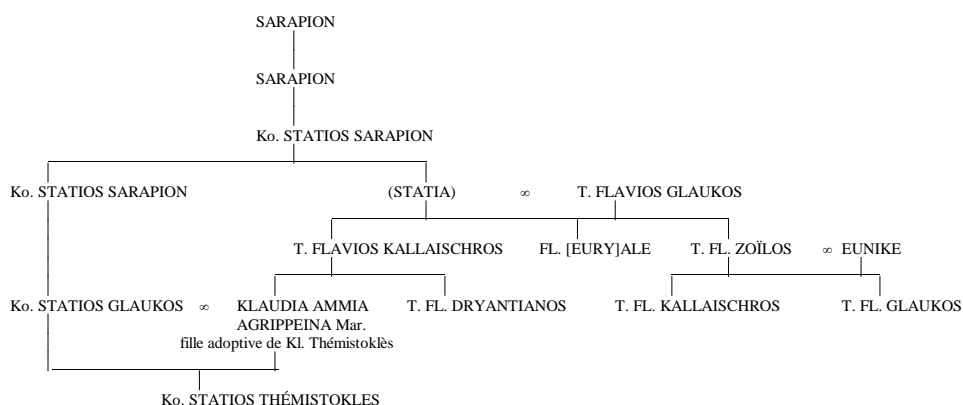
³ *SEG*, XXVIII, 225 = D. J. GEAGAN, 1991, p. 146-149 = S. B. ALESHIRE, 1991, p. 49-57 : [Σαραπίων]α Χολλείδην > π[οιητήν] — — — / [— — — και φι]λόσοφον Στωϊκ[όν] — — — — / Κό > Στά[τιος Πυρφόρος]ος ἐξ Ἀκροπόλεως Χολλεί / δης ἱε [... c. 11...] θεοῦ τὸν αὐτοῦ πάππον / ἀνέθ[ηκεν και τὸ ποιή]μα αὐτοῦ ἀνέγραψεν / κα[θ' ὑπομνηματισμὸν Ἀρειοπ]αγγειτῶν.

C. P. Jones et D. J. Geagan ont suggéré d'identifier ce *pyrphoros* de l'Acropole avec Q. Staios Glaukos, le père de Q. Staios Thémistoklès¹. Cette identification soulève des difficultés qui semblent insurmontables à S. Aleshire², mais qui à défaut de l'être sont bien réelles³.

Pour elle, le *pyrphoros* de l'Acropole serait bien plus probablement⁴, comme l'avait reconnu J. H. Oliver⁵, Q. Staios Sarapiôn des Cholleides, cosmète des éphèbes en 158/9⁶, identique probablement à Sérapiôn, fils de Sérapiôn, des Cholleides, éphèbe lui-même vers 120⁷. En réalité, la chronologie impose de voir dans l'éphèbe et le cosmète,

¹ D. J. GEAGAN, 1991, p. 149. L'identification avait d'abord été faite par J. H. OLIVER, 1936, qui s'est ensuite rétracté (J. H. OLIVER, 1949, p. 244, qui suggère cette fois Q. Staios Sérapiôn), mais a été reprise par C. P. JONES, 1978, p. 228-231 et à sa suite par D. J. GEAGAN, 1991.

² S. B. ALESHIRE, 1991, p. 59 : Le *pyrphoros* de l'Acropole n'est pas nommé à cause de la règle d'hiéronymie. Comme le père de Thémistoklès, lui, est désigné par son nom, cela signifie, soit qu'il était déjà mort, soit qu'il n'avait pas encore obtenu la charge de *pyrphoros*. Mais la mention « prêtre à vie » dans l'inscription dédiée à son fils montre clairement qu'il vivait encore à ce moment. Inversement, s'il avait obtenu la charge de *pyrphoros* après celle de prêtre à vie d'Asklèpios, il aurait donc exercé les deux simultanément, ce dont on n'a aucun exemple et que le coût et les contraintes importantes liées à chacune de ces charges rendraient impossible. De manière générale, S. B. Aleshire, reprend à peu près le *stemma* envisagé mais non retenu par J. OLIVER, 1949, p. 244, c'est-à-dire une reconstruction particulièrement improbable pour les Statii en refusant d'identifier le Q. Staios Sérapiôn, *propappos* de Q. Staios Thémistoklès et le grand-père du prêtre et *pyrphoros* Q. Staios, alors que pour tous deux, il est question d'une statue et d'un trépied qui honoraient le même personnage :



Les Statii selon S. B. ALESHIRE (1991)

³ Voir le commentaire de B. PUECH, 2002, p. 522, qui résout l'une des impossibilités précédentes en supposant que Glaukos aurait très bien pu abandonner la charge de *pyrphoros* au profit de celle, plus prestigieuse, de prêtre à vie d'Asklèpios.

⁴ S. B. ALESHIRE, 1991, p. 68-69.

⁵ J. H. OLIVER, 1949, p. 244 sqq.

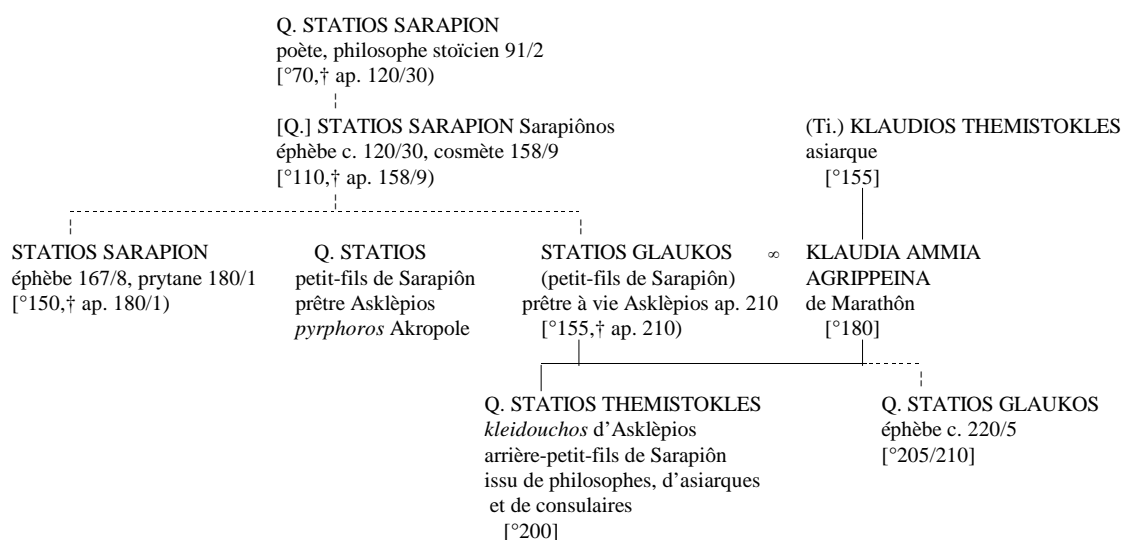
⁶ *IG*, II², 2079, 3 : Στα Σαραπίωνος Χολ. ; 3012, 1 : [κοσμη]ητεύοντος · Στα · Σεραπίωνος Χολλείδου ; 3743, 10-11 : κοσμητεύοντος Στατίου / [Σα]ραπίωνος Χολλείδου.

⁷ *IG*, II², 2018, 14 : Σεραπίων Χολλεί.

un fils du poète et philosophe¹. La génération suivante est plus certainement représentée par Statios Sérapiôn, éphèbe en 167/8², puis prytane en 180/1³.

Une autre identification à laquelle il faut renoncer est celle qu'a proposée S. Follet du père de Thémistoklès avec un Sta(tios) Glaukos, éphèbe en 221/2-229/30⁴. La chronologie s'y oppose. Il s'agirait plutôt d'un jeune frère de Thémistoklès, comme le pense B. Puech⁵. Le dernier représentant de la famille pourrait être un Thémistoklès⁶, correspondant de Libanios dans les années 380/390, le même sans doute qui éleva, entre 379 et 394, une statue au gouverneur Théodôros⁷.

Au final, B. Puech propose le *stemma* suivant⁸ :



Les Statii des Cholleides selon B. Puech (2002)

Laissons pour l'instant les Statii des Cholleides, et passons aux Flavii de Marathon leurs cousins, dont il convient d'établir la généalogie avant de revenir sur la parenté entre les deux familles.

¹ Voir B. PUECH, 2002, p. 521. Cet auteur souligne que l'absence de gentilice situe l'inscription éphébique avant l'obtention de la citoyenneté par la famille, laquelle eut lieu pourtant du vivant du poète comme le montre l'inscription en l'honneur de Q. Statios Thémistoklès.

² *IG*, II², 2089, 10 : Σεραπίων Χολ.

³ *Hesp.*, 47 (1978), p. 313, cité par B. PUECH, 2002, p. 521.

⁴ S. FOLLET, 1976, p. 426, suivi par S. B. ALESHIRE, 1991, p. 64.

⁵ B. PUECH, 2002, p. 518.

⁶ Le nom est certes attesté dans d'autres grandes familles au III^e siècle, mais je partage l'avis de B. PUECH, 2002, p. 505, qui prend en compte la familiarité particulière des membres de la famille des Statii avec la philosophie ou la rhétorique. Le même auteur corrige à juste titre l'identification proposée jadis par O. Seeck de cet individu avec le disciple d'Apsinès. Un demi-siècle les sépare et le correspondant de Libanios pourrait être le petit-fils de l'élève d'Apsinès.

⁷ E. SIRONEN, 1994, n° 15, p. 31-32. Voir *supra*, p. 329, n. 1.

⁸ B. PUECH, 2002, p. 523.

B) Les Flavii de Marathon

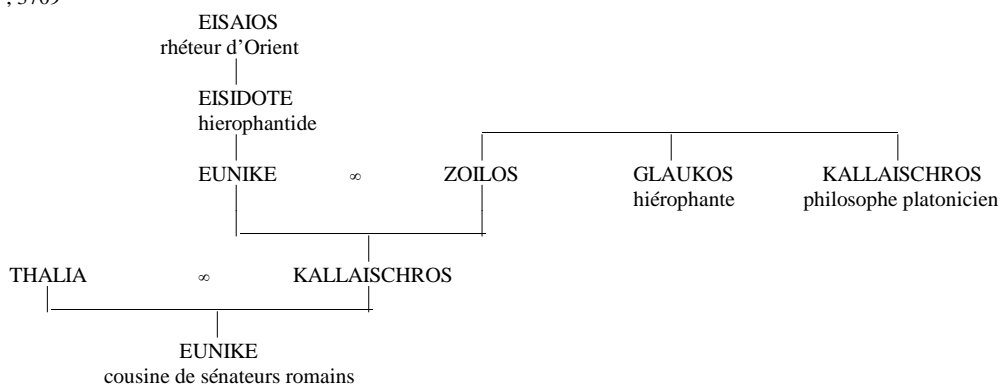
La famille était illustre et prétendait peut-être descendre directement du roi Kékrops¹ :

A la Bonne Fortune
C'est moi, Glaukos le Kékropide, pour avoir chanté l'hymne olympique
qui me tient ici. Un décret du conseil d'Olympie m'y a établi.

Une première inscription nous donne le tronc principal² :

Mystes de Dèmèter ! Saint soit mon souvenir
Près de l'*anactoron* de Dèò ! J'ai pour nom
Eunikè, et ma mère est la glorieuse Thalia,
Mon père, l'illustre Kallaischros, qui lui-même
Eut pour mère la sage Eunikè, et celle-ci,
La chaste hiérophantide Isidôtè, qui tient
Son nom de l'oriental Isaios, dont la renommée sans faille
[Surpassait celle de tous] les rhéteurs.
Zôilos était mon grand-père
Il était bien l'égal de ses frères, Glaukos,
L'hiérophante issu du brillant *anactoron*,
Et Kallaischros, maître illustre d'une sagesse
Qu'il cueillait chez Platôn. Ma famille n'est pas
Eloignée du sénat : elle me suit de très près
La (sainte ?) gloire de mes petits-cousins (*anépsiadon*) d'Ausonie

IG, II², 3709



Deux inscriptions achèvent de nous informer sur les détails de la généalogie. Dans la

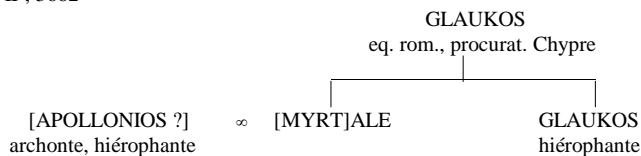
¹ *I.v.O.*, 457 : ἀγαθῆι [τύχ]ηι / Κεκροπ[ίδ]ης ὄδε / Γλαῦκος, Ὀλύμπιον / ὕμνον ἀείσας, / εἶδουμαι βουλῆς / ψήφω Ὀλυμπιάδος ; éd. & trad. fr. B. PUECH, 2002, p. 281-282. La prétention n'est toutefois pas assurée, parce que « Kékropide » est souvent employé dans le sens d'« Athénien » sans connotation généalogique particulière. Dans le cas de Glaukos, si féru de l'illustration de sa famille, l'intention généalogique reste néanmoins probable, sans être prouvée.

² *IG*, II², 3709 ; éd. & trad. franç. : S. FOLLET, 1976, p. 263-264 & B. PUECH, 2002, p. 280 : μυστιπόλοι Δήμητρος, ἐμεῖο τις ἱερῆ ἔστω / μνημοσύνη Δηοῦς παρ'ἀνακτόρω· οὐνομα μὲν μο[ι] / [Εὐ]νείκη, τίκτεν δὲ Θάλειά με κυδήσσσα / πατρὶ φίλω Καλλαίσχρω ἀγακλεῖ, τοῦ δ'ἄρ[α μήτηρ] / Εὐνείκη. τῆς δ'αὐτε σαόφρων ἱερόφ[αντις] / ἦεν ἀπ'Εἰσαίοιο φερώνυμος Ἀντολί[ης τε] / [Ε]ἰσιδότη, τοῦ κῦδος ἀμύμονο[ς Ἀδριανοῖο] / ῥητήρων· πάππος δ'ἄρ'ἐμεῦ πέλεν / Ζωίλος, ὃς δοιοῖσιν ἀδελφειοῖς φρόν[ει ἴσα], / τῷ μὲν ἀπ'αἰγλήεντος ἀνακτόρου ἱερο[φάντη] / Γλαῦκω· ἀτὰρ σοφίης ἡγήτορι — — τὴν <δ>ὲ Πλά[τωνος] / δρῆσατο — — Καλλαίσχρω περιωνύμω οὐ μὲν ἐμεῖο / [τηλ]οῦ συνκλήτιο πέλει γένος· ἀνχόθι γὰρ μο[ι] / [...ἀνε]ψιαδῶν ἔπεται κλέος Αὐσονίθεν.

première, [Myrt]alè¹, veuve d'un hiérophante (Apollônios ?)², honore son père et son frère l'hiérophante Glaukos³ :

[...] il a reçu les dons brillants
[des Muses ...] et la sagesse
[...] l'archontat éponyme
[...] le conducteur des mystes
[...] avant de montrer les mystères aux hommes.
Sa patrie l'a loué, honoré pour son vote ;
[Myrt]alè son épouse a dressé son image
De bronze, hommage à un époux égal aux dieux ;
Du plus parfait des chevaliers elle était la fille,
Glaukos, procureur de l'abyssale Chypre,
sœur du divin Glaukos, lui aussi hiérophante,
Et lui aussi parti auprès des Immortels

IG, II², 3662



Dans la seconde, Glaukos, son frère Kallaischros et leur mère Eunikè dédient un mémorial poétique à la grand-mère des deux premiers, Isidôtè⁴.

¹ *IG, II², 3662*. On avait d'abord restauré [Eury]alè : J. KIRCHNER, *ad loc.* & *stemma*, p. 168. Mais S. FOLLET, 1976, p. 266, a bien montré que cela était impossible en raison de l'hiatus métrique qui en résultait. Il s'agit nécessairement d'un nom compatible métriquement, et [Myrt]alè est alors le plus probable. Elle descendait probablement selon le même auteur, de Flavia Myrtalè, fille de Dromoklès de Phlya, décédée apparemment sous Hadrien ou Antonin (118/160) : *PAA*, s. v. Dromoklès 375280. Curieusement, S. B. ALESHIRE, 1991, n° 15, p. 72, etc., qui connaît pourtant parfaitement le travail de S. Follet, continue d'écrire « Euryalè »

² Voir S. FOLLET, 1976, p. 266. L'époux de (Myrt)alè exerça des fonctions publiques importantes, dont l'archontat éponyme, avant de devenir hiérophante, apparemment après son beau-frère Glaukos. Or, on sait par Phil., *VS*, II, 20, qu'Apollônios succède, assez âgé et après une longue carrière de sophiste et d'homme politique, à Glaukos. La question est toutefois plus complexe qu'il n'y paraît, et sera abordée plus loin : *infra*, p. 396 sqq. Si l'identité du défunt mari de (Myrt)alè avec le hiérophante Apollônios peut sembler acquise, c'est la personnalité de celui-ci qui nous échappe encore.

³ *IG, II², 3662* ; trad. franç. : S. FOLLET, 1976, p. 265-266 : [— — — — — ἀγ]λαὰ δέξατο δῶρα / — — — — φρονέοντα λόγον / — — — — — την καὶ ἐπώνυμον ἀρχήν / — — — — — μυστικὸν ἡγεμόνα / [καὶ δαδουχῆσ]αντα πρὶν ἀνδράσιν ἱερά φαίνειν / [τίμησεν ψ]ήφῳ πατρὶς ἀγασσαμένη / [εἰκόνα δὲ] στήσεν χαλκῆλατον ἢ ποτε νύμφη / [Εὐρυ]άλη? εἰσοθέω σεμνὸν ἀγαλμα πόσει./ [ἢ δ'] ἦν Γλαύκου μὲν θυγάτηρ, ὃς ἄριστος ἐτύχθη / ἱππῶν, βυθίην Κύπρον ἐπιτροπέων, / Γλαύκου δὲ γνωτῆ θεοειδέος, ὃς τε καὶ αὐτὸς / ἱεροφαντήσας ὠχετ' ἐς ἀθανάτους.

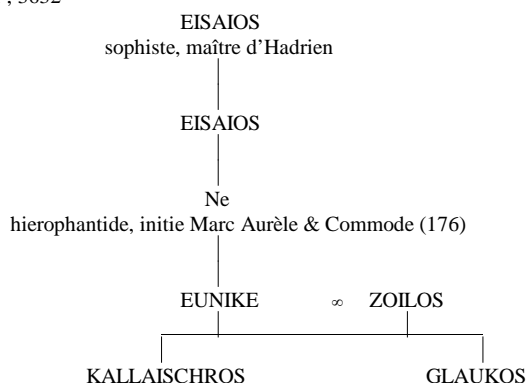
⁴ *IG, II², 3632* ; trad. franç. : S. FOLLET, 1976, p. 264-265 ; éd. & trad. franç. B. PUECH, 2002, p. 274 : ἀγαθῆι τύχηι / πυρφόρου Δήμητρος ὑπέροχον ἱερό / φαντιν / πολλὸν ἐπ' εὐσεβίῃ κῦδος ἀειραμένην / Ἑλλάδος εὐρυχόρου πρῶτον γένος / Ἀντολῆς τε / ἔγγονον Εἰσαίου τοῦ σοφίας ὑπάτου, / ὃς δὴ καὶ βασιλῆος ἀμύμονος Ἀδριανοῖο / μουσῶν ἀγαθὴν εἶχε διδασκαλίην / Εἰσαίου δὲ θύγατρα μεγαίνητοιο καὶ αὐτοῦ / ἔσοχον ἐν τ' ἀρεταῖς ἐν τε σαοφροσύναις, / ἦν καὶ ἀμειβομένη Δηῶ μακάρων ἐπὶ / νῆσσοις / ἠγάγε παντοίης ἐκτὸς ἐπωδυνίης / δῶκε δὲ οἱ θάνατον γλυκερώτερον ἡδέο[ς] / ὕπνου / πάγχυ καὶ Ἀργείων φέρτερον ἠιθέων / ἢ τε καὶ Ἀντωνίνον ὀμοῦ Κομμόδω / βασιλῆας / ἀρχομένη τελετῶν ἔστεφε μυστιπόλους. / τὴν μὲν ἄρα ψήφῳ μὲν Ἀρηι φίλη θέτο / βουλή, / εἰκόνα δ' ἠγαθήν ἐκτελέσαντο νέην / Εὐνίκη τε φίλη θυγάτηρ ὕς τε θυγατρὸς / Ζωιλίδαι μητρὸς μητέρα θεοσπεσίην / Κάλλαισχρος καὶ Γλαῦκος ἐν

A la Bonne Fortune
 Hiérophantide inégalée de Dèmèter
 Aux beaux épis ; pour sa piété ayant conquis
 Un grand renom ; par sa famille au premier rang
 Dans cette immense Hellade et dans tout l'Orient ;
 Petite-fille d'Isaios, de ce prince des sages,
 Qui forma l'empereur sans reproche, Hadrien,
 En l'instruisant avec succès dans l'art des Muses ;
 Fille d'un autre Isaios, illustre lui aussi ;
 Brillant par ses vertus, ses actes mesurés,
 Elle fut en retour, emmenée par Déo

...

Elle avait, au début de leur initiation,
 Ceint les mystes royaux, Marc Aurèle et Commode.
 Après un vote du conseil chéri d'Arès,
 Une statue lui fut dressée, jeune et charmante,
 par Eunikè, sa fille, et les fils de sa fille ;
 Kallaischros et Glaukos, fils de Zôilos, honorent
 En effigie la noble mère de leur mère,
 Que Déo a conduite auprès des immortels

IG, II², 3632



Reste à fixer la chronologie :

Pline le Jeune nous apprend que le philosophe Isée (Eisaios) vient à Rome vers 100, alors âgé de soixante ans¹.

On sait grâce à Philostrate² que Glaukos a été le prédécesseur comme hiérophante d'Apollônios, décédé après quelques années de fonction, avant 237, ce qui permet de situer Glaukos, dont l'épithaphe indique qu'il a exercé sa charge neuf ans révolus, vers

εἰκόνη κυδαίνοντες, / ἦν καὶ Δημήτηρ ὄπασεν ἀθανάτοις. B. PUECH, 2002, p. 275, a attiré l'attention (après E. BOWIE, 1989, p. 237-238) sur la citation, l. 17, tirée de l'*Illiade*, V, 157-158. Ce passage où le héros homérique Glaukos détaille sa filiation est donc un clin d'œil du rhéteur Glaukos, auteur du poème, en grande partie une généalogie. Le même auteur souligne que l'épigramme, qui mentionne Commode, est soit antérieure à sa mort, mais dans ce cas on eût attendu une précision supplémentaire, soit, plutôt, postérieure à sa consécration par Septime Sévère en 197.

¹ Pline, *Ep.*, II, 3 : *Magna Isaeum fama praecesserat, ... Sermo Graecus, immo Atticus ... Annum sexagesimum excessit (Isaeus était précédé d'une grande réputation ... il parle le (pur) Grec, ou plutôt l'Attique ... il a dépassé soixante ans.*

² Phil., *VS*, II, 20 (601), cité *infra*, p. 396, n. 5.

215-225¹. Son père Zôïlos est probablement identique au prytane homonyme de la tribu Aiantide qui figure dans diverses inscriptions datables des environs de 200².

Un éphèbe, de rang sénatorial, nommé Fla(vios) Dryantianos est nommé en 211/2, identique probablement à Dryantianos, fils de Kallaischros de Marathôn, archonte des Eumolpides connu entre 215 et 225, et plus probablement (compte tenu de la date de son éphébat) vers la deuxième de ces dates³. Son père est certainement le philosophe homonyme, né vers 160, frère de l'hiérophante Glaukos⁴.

Le procureur de Chypre n'est pas daté indépendamment. T. B. Mitford le plaçait de façon hypothétique entre 180 et 220, mais les données prosopographiques de la famille incitent à le situer plutôt vers le milieu du II^e siècle⁵.

Quant aux ancêtres plus lointains, il faut certainement y compter :

- Flavios Kalla[ischros] de Marathôn et (son frère ?) Flavios Zôïlos, fils de Flavios Zôpyros, prytanes de la tribu Aiantide c. 120⁶ ;
- Flavios Zôpyros pourrait bien être identique, selon B. Puech et compte tenu de la rareté du nom, à Zôpyros, médecin, ami de Plutarque⁷ ;
- Zôïlos de Marathôn et Kallaischros des Philaïdes, cités dans l'építaphe d'une femme qui devait être la fille du second et l'épouse du premier⁸ ;

¹ B. PUECH, 2002, p. 278. La durée de la charge de Glaukos est connue grâce à son építaphe, *IG*, II², 3661 (trad. franç. S. FOLLET, 1976, p. 263) : γηραλέην ψυχὴν ἐπ' ἀκμαίῳ σώματι Γλαῦκος / καὶ κάλλει κεράσας κρείττονα σωφροσύνην / ὄργια πᾶσιν ἔφαινε βροτοῖς φαεσίμβροτα Δηοῦς / εἰνάετες, δεκάτῳ δ' ἦλθε πρὸς ἀθανάτους. / ἦ καλὸν ἐκ μακάρων μυστήριον, οὐ μόνον εἶναι / τὸν θάνατον θνητοῖς οὐ κακὸν ἀλλ' ἀγαθόν (« Esprit âgé, corps vigoureux, Glaukos joignant / Beauté et sagesse suprême, à tous montrait / Les rites de Dèο qui éclairent les hommes / Neuf ans, puis il partit auprès des Immortels ... »). Curieusement, K. CLINTON, II, 2008, p. 414, en commentant cette inscription, n'accorde à Glaukos que cinq ans de charge.

² S. B. ALESHIRE, 1991, n° 17, p. 72.

³ S. B. ALESHIRE, 1991, n° 9, p. 72, d'après *IG*, II², 2208 (éphèbe de rang sénatorial : καὶ τοὺς ἐφηβεύσαντας σὺν τῷ κρατίστῳ Φλα · Δρυαντιανῶ · συν / κλητικῶ » ; pour la date, voir *supra*, p. 276, n. 6) ainsi que 3763 (« κοσμητὴν ὁ ἔφη / βος Δρυαντιανὸς / Καλλαίσχρου Μαρα / θώνιος ») & 1078, 2-3 (« ἐπε] / [στάτει] : Δρυαντιανὸς ἄρχων [τῶν Εὐμολπιδῶν εἶπεν].

⁴ C'est l'*opinio communis* : cf. S. B. ALESHIRE, 1991, n°9, p. 72 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Flavius 16 & Flavius 19, p. 232-233. En théorie, on pourrait aussi mettre en avant la candidature de Kallaischros, époux de Thalia et père d'Eunikè, neveu des précédents. Son frère, le poète et rhéteur Glaukos semble né vers 170/5, et il a donc pu naître lui aussi dans cette fourchette et engendrer, vers 190/5, un fils éphèbe en 211/2. Mais si Dryantianos est de rang sénatorial dès son adolescence, Eunikè n'aurait pas été chercher comme illustration au sénat des « petits-cousins ».

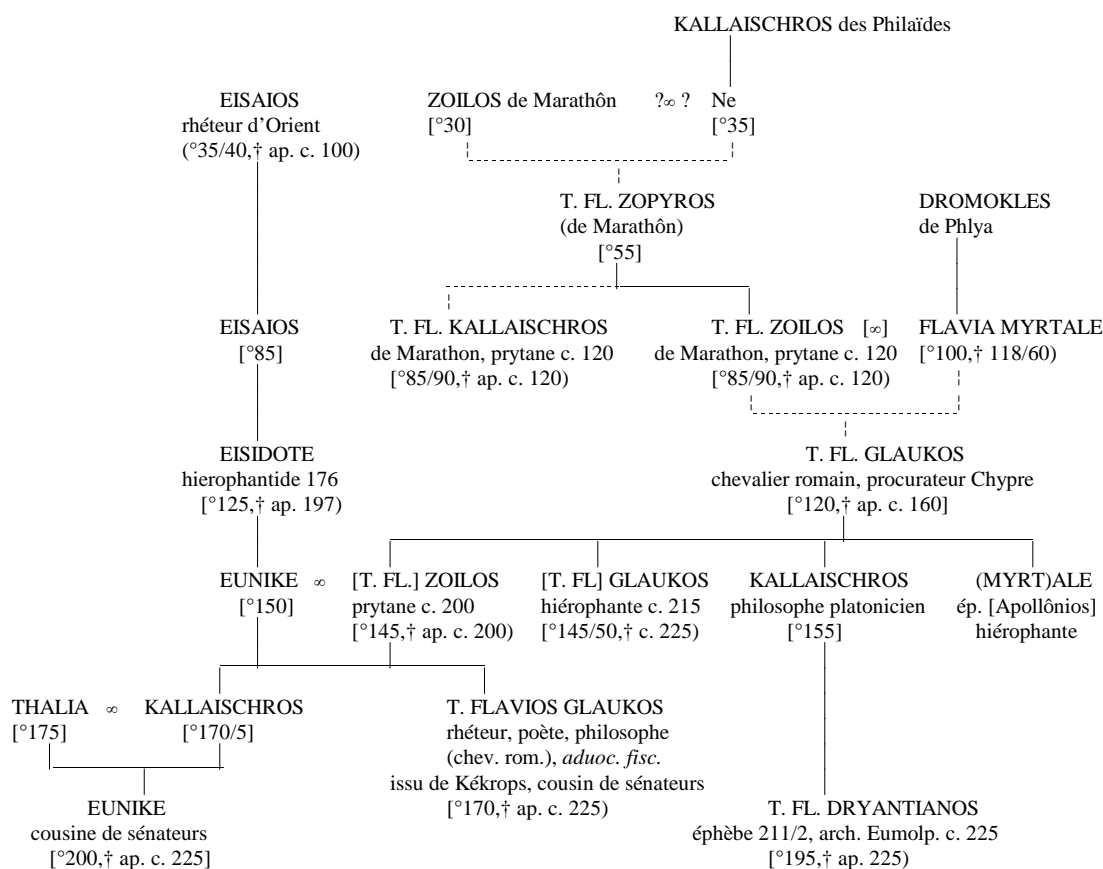
⁵ Voir P. NOWAKOWSKI, 2011, p. 284-285, qui ignore malheureusement le travail de B. Puech.

⁶ *Agor.*, XV, 322, 32-33 (= *SEG*, XII, 94) : Φλ. Κάλλα[ισχρο]ς / Φλ. Ζωῦλο[ς] — Ζω[πύ]ρου.

⁷ *Plut.*, *Quaest. Conv.*, III, 6. Cf. B. PUECH, 1992, p. 4892.

⁸ *Agor.*, XVII, 222 : [... Ζ]ωίλου Μαραθω[νίου θυγάτηρ] / [Καλλαί]σχρου Φιλάδ[ου γυνή]. Le rapprochement est du à B. PUECH, 2002, p. 517, qui restitue, comme l'éditeur, et comme il est plus naturel « fille du premier, épouse du second ». Il a été adopté par P. NOWAKOWSKI, 2011, p. 286-287. Mais dans la mesure où les Flavii postérieurs sont du dème de Marathon, c'est qu'ils

On est en mesure désormais de dresser un *stemma* relativement assuré, que j’emprunte au travail de B. Puech¹ et qui recoupe toutes ces données :



Les Flavii de Marathôn : chronologie de B. Puech (2002)

C) Le lien entre Statii et Flavii

On peut en venir à présent au lien entre les deux familles en suivant l’étude exhaustive de B. Puech².

Si le rhéteur, poète et philosophe T. Flavios Glaukos de Marathôn est l’arrière-petit-fils de Q. Statios Sarapiôn des Cholleides, il ne peut l’être, compte tenu des éléments connus de sa généalogie que de deux façons :

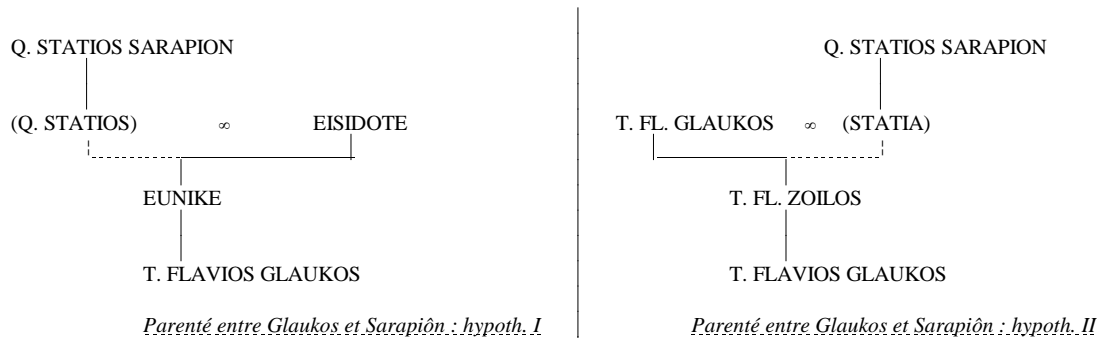
1. soit son père T. Flavios Zôïlos est le petit-fils maternel de Q. Statios Sarapiôn
2. soit sa mère Eunikè est la petite-fille paternelle de Q. Statios Sarapiôn

descendaient par les mâles de Zôïlos de Marathon (le *stemma* de P. Nowakowski ne citant pas les dèmes, cette difficulté passe inaperçue). Si cette inscription funéraire se rapporte bien à cette famille, la femme honorée était plutôt l’épouse de Zôïlos et la fille de Kallaischros. Mais si cela semble difficile, on peut suggérer une autre restitution : « fille de Zôïlos et petite-fille (maternelle) de Kallaischros ».

¹ B. PUECH, 2002, p. 517 (une erreur typographique fait croire qu’Isidôtè a épousé T. Fl. Glaukos I).

² B. PUECH, 2002, p. 525-526.

Ce qui peut se représenter ainsi :



Entre ces deux hypothèses, la chronologie ne favorise pas la seconde¹. T. Flavios Zôïlos et ses frères, nés entre 145 et 155, n'ont probablement pas été engendrés par la fille d'un homme déjà actif en 91/2.

La cause n'est pas entendue pour autant. B. Puech note elle-même les difficultés que soulève la première hypothèse :

1. Pourquoi Glaukos ne précise-t-il pas dans l'inscription qu'il dédie à sa grand-mère Isidôtè, que celle-ci avait épousé un fils du grand Sarapiôn dont il s'honore tant par ailleurs d'être le descendant ?
2. pourquoi ne précise-t-il pas à l'inverse en énumérant les ancêtres glorieux de son cousin Q. Statios Thémistoklès que le fameux philosophe Isée en faisait partie ?
3. enfin, il est curieux de constater alors qu'aussi bien Isidôtè que son époux auraient eu pour frère un Glaukos sans lien de parenté entre eux.

Rien de dirimant, mais une accumulation de difficultés qui fait hésiter. B. Puech envisage, sans trop y croire apparemment, une autre solution qui permettrait de lever ces hypothèses : un fils de Sarapiôn, nommé Glaukos, aurait été adopté par T. Flavios Zôïlos, fils de Zôpyros, de Marathôn, et serait ainsi devenu un T. Flavios Glaukos, tandis que son frère par le sang, un Sarapiôn comme leur père, deviendra ultérieurement un Q. Statios en obtenant la citoyenneté romaine. De la sorte, Q. Statios Thémistoklès ne descend plus d'Isaios, l'époux d'Isidôtè peut bien être sans gloire particulière, et la transmission du nom de Glaukos au sein des deux familles se justifie.

Malheureusement, il n'existe aucune trace d'une adoption. Et la chronologie continue de poser problème. Le procurateur T. Flavios Glaukos est apparemment né vers 120, disons

¹ C'est pourtant cette option que choisit S. BYRNE, 2003, *stemma* IX. B. PUECH, 2002, p. 525, l'écarte absolument, ce qui est trop affirmatif. Il s'agit tout au plus d'une médiocre probabilité.

même en 115. Il n'est pas si aisé d'y voir le fils d'un Sarapiôn né certainement avant 70 (vainqueur en 91/2 d'une compétition chorégique).

Il y a encore une dernière hypothèse, que B. Puech se refuse à prendre en compte en soulignant que personne n'a accepté de s'y arrêter. Il s'agit de considérer que le mot « propappos » dans *IG*, II², 3704, ne signifie pas « arrière-grand-père » mais « ascendant », et en l'occurrence « arrière-arrière-grand-père ».

Il n'est pas complètement juste de dire que tous les auteurs ont tacitement rejeté cette idée « qui n'a finalement été retenue par personne »¹ dans la mesure où elle n'est mentionnée que par le dernier auteur à avoir traité la question avant B. Puech, S. Aleshire, à qui un anonyme l'avait suggérée². Seule S. Aleshire a donc eu à la prendre en compte et si elle la rejette très rapidement par des arguments que reprend B. Puech, il faut quand même en dire un mot.

Pour S. B. Aleshire et B. Puech, il faut écarter l'idée que *propappos* puisse signifier autre chose que « arrière-grand-père » pour deux raisons :

1. Ce sens vague ne serait pas attesté par ailleurs ;
 2. L'utilisation précise des termes de filiation dans *IG*, II², 3704, exclut ce flottement ici.
- Mais ces arguments ne sont peut-être pas si définitifs. En réalité, ce n'est pas seulement ce sens vague de *propappos* qui n'est pas attesté ailleurs dans l'épigraphie athénienne, c'est le mot lui-même. De manière générale, les inscriptions utilisent essentiellement le sens descendant : un tel se déclare l'arrière-petit-fils, ou le descendant d'un tel, et elles évitent donc d'utiliser le mot arrière-grand-père, normalement *propappos* donc³. A ma connaissance, la seule fois où cette notion est utilisée, c'est le mot *épipappos* qui est employé, et ce qui est intéressant, c'est qu'il est alors utilisé à deux lignes de distance pour signifier une fois « arrière-grand-père » et une fois « arrière-arrière-grand-père »⁴. Il

¹ B. PUECH, 2002, p. 523.

² S. B. ALESHIRE, 1991, p. 61, n. 2.

³ H. VARTIGIAN, 1978, p. 118, qui cite Lysias, XIV, 39 & Andocide, I, 106 ; J. WILGAUX, 2000, p. 44.

⁴ Voir *infra*, p. 456, n. 1 : il s'agit de l'inscription détaillant les ancêtres du dadouque Thémistoklès (*SEG*, XXX, 93). C'est, pour autant que je sache, la seule attestation du mot *épipappos* dans l'épigraphie attique. Le mot est rare et ne se rencontre pas ailleurs dans l'épigraphie grecque, hormis deux exceptions (S. ŞAHIN, 1991, p. 114, a montré qu'on ne doit plus lire ἐπι[παππος] dans *IGR*, 500, II, 67-68 : *supra*, p. 138, n. 1) : dans une inscription de Stratonicée, en 313 ap. J.-C. où un certain M. Sempronios Arounkios Théodotos se vante d'être le fils, le petit-fils et l'arrière-petit-fils de prêtres et d'*archiérei*, et nomme ensuite son arrière-arrière-grand-père Sempronios Clemens (*I. Strat.*, 310 (313 ap. J.-C.) : [Μᾶ]ρ(κος) Σεμ(πρώνιος) Ἀρούνκ(ιος) Θεόδωτος / [Ἀρ]ριανού και Σεμπ(ρωνία) Ἀρούνκ(ια) / [Ἀρ]ριανὴ ἀδελφὴ αὐτοῦ, / [π]αῖδες και ἔκγονοι και ἀπ[ό]γονοι /

est donc difficile d’user de comparaison pour justifier un emploi puriste du mot « propappos ». Employé sous l’Empire romain, à une époque où l’équivalent latin « proavus » est couramment utilisé pour désigner un ascendant indéterminé et pas seulement un « arrière-grand-père », l’évolution sémantique ne serait guère surprenante. On y oppose ensuite le soin avec lequel Glaukos utilise par ailleurs dans la même inscription les mots « eggonos » et « apogonos ».

Mais cela n’est pas si évident : ces mots sont employés dans les vers où il est dit que Q. Statios Thémistoklès était :

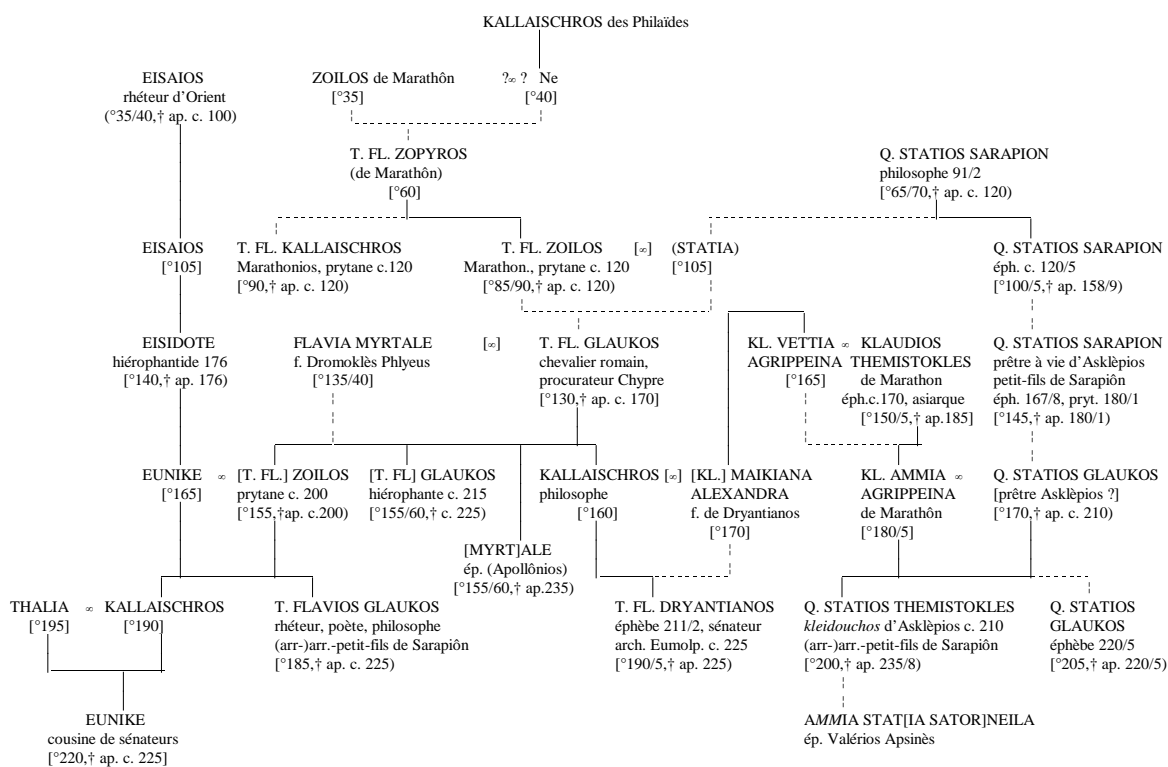
de philosophes et de consulaires, et d’as[i-]
arques, le petit-fils et l’arrière-petit-fils

Mais cela ne peut être exact si on donne aux mots « eggonos » et « apogonos » les sens stricts de « petit-fils » et « arrière-petit-fils ». Q. Statios Thémistoklès était effectivement le petit-fils d’un asiarque (Ti. Klaudios Thémistoklès) et, éventuellement, l’arrière-petit-fils d’un philosophe (Sarapiôn). Mais pour les consulaires, il faut remonter d’une génération supplémentaire. Ce ne sont que les deux grands-pères de la femme de Ti. Klaudios Thémistoklès qui sont attestés comme consulaires : Avidius Cassius et Ti. Claudius Agrippinus, donc les arrière-arrière-grands-pères de Q. Statios Thémistoklès. La rigueur n’est donc pas si totale pour les termes de descendance. Devrait-elle donc l’être absolument pour le terme d’ascendance ? Cela est d’autant moins évident qu’il n’y a pas de mot courant utilisé par ailleurs pour indiquer un « arrière-arrière-grand-père »¹. L’adoption de ce sens élargi permettrait pourtant de régler à bon compte toutes les difficultés en offrant de nouvelles perspectives quant à la parenté entre Thémistoklès et Glaukos et en assouplissant une chronologie tendue à l’extrême² :

[ί]ερέων καὶ ἀρχιερέων καὶ ἀσι / ἀρχῶν ναῶν τῶν ἐν Ἐφέσῳ, / ἱερασάμενοι δι’ ὄλου τοῦ ἐνι / αὐτοῦ πρὸς μὲν τοὺς θεοὺς / ... τὴν εἰκόνα τοῦ ἐπιπάππου / αὐτῶν Σεμ(πρωνίου) Κλήμεντος, / μυσταγωγῆσαντος ...) et dans une inscription de Lycie de 200/212 ap. J.-C. où M. Aurelios Trôilos Magantos, descendant de sénateurs, de consulaires, de lyciarques et de pamphyliarques, nomme son *épipappos* Kastôr (SEG, XXXVIII, 1450 : γένους συνκλητικοῦ καὶ ὑπατικοῦ καὶ Λυκιαρχι / [κ]οῦ καὶ Πα[μ]φυλιαρχῶν καὶ πραιμοπιλαρί / ων καὶ ἵππικῶν, ἐπιπάππου Κάστορος ὑποφυ / λάξαντος Λυκίων). K. CLINTON, 2004, p. 44, a suggéré aussi, mais sans s’y arrêter finalement, de restituer aussi le mot *épipappos* pour « arrière-grand-père » dans l’inscription généalogique de [Fla]via Ménandra, tout en précisant que cet usage aurait été unique, oubliant apparemment l’inscription en l’honneur de Thémistoklès qu’il a pourtant lui-même rééditée en 1974.

¹ Excepté, on l’a vu du mot « épipappos » qui est utilisé, une fois (!) avec cette signification précise, mais non exclusive.

² B. Puech a peut-être été gênée elle-même par cette distorsion comme il semble en ressortir des deux pages qu’elle consacre à tenter de la justifier dans la version publiée de sa thèse. La chronologie est « tendue », non seulement dans l’écart entre les générations, mais encore dans certaines reconstructions :



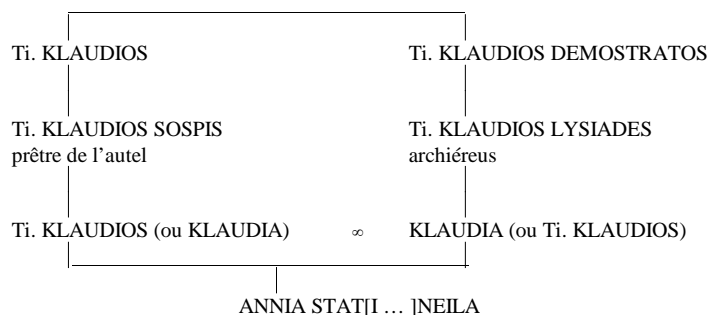
Les Flavii de Marathon : nouvelle chronologie

- Eunikè la Jeune est encore une enfant après la mort de l'hiérophante Glaukos c. 225, donc née vers 215/220 ; son père Kallaischros est donc plutôt né vers 190 ; ce qui diminue l'écart avec son cousin Q. Staios Thémistoklès, dont B. Puech place, sans doute avec raison, la naissance c. 200 ;
- Q. Staios, prêtre à vie d'Asklèpios, petit-fils de Q. Staios Sarapiôn, pourrait s'identifier à Staios Sarapiôn, éphèbe-gymnasiarque en 167/8, puis prytane en 180/1. Il a pu naître peu après 145 ;
- Q. Staios Thémistoklès, dont le frère est né vers 205 (éphèbe c. 220/5), est sans doute né vers 200, et donc son père plutôt vers 170, ce qui laisse un écart plus raisonnable avec sa mère qui ne peut être née avant 180/5 comme le montre sa filiation depuis Avidius Cassius ;
- de la même façon, le philosophe Kallaischros, dont on sait qu'il naquit entre 150 et 170 (B. PUECH, 2002, p. 516), s'il est bien le père de T. Flavios Dryantianos, éphèbe en 211/2, donc né en 190/5, doit être plutôt né lui-même vers 160 ;
- le hiérophante Glaukos, mort âgé c. 225, peut aussi bien être né vers 155/60, que vers 145/50 comme le suppose B. PUECH, 2002, p. 516.
- (Myrt)alè, sœur du philosophe Kallaischros et de l'hiérophante Glaukos, est la veuve apparemment de l'hiérophante Apollônios, décédé à soixante-quinze ans vers 235, donc né vers 160 ; elle était certainement plus jeune que lui de quelques années, née c. 165 ;
- Il est vrai que ce réajustement vers le bas de la chronologie a pour effet en revanche de distendre encore davantage l'écart chronologique entre Eunikè et son ancêtre Isaios I. Mais on peut douter qu'Isidôtè *eggoné* d'Eisaios soit bien sa petite-fille et que le mot doive effectivement être pris dans son sens strict comme le soutient B. Puech (voir, par exemple, *IG*, II², 4007, A+B pour un sens étendu). Dans ce cas, l'introduction d'une génération supplémentaire entre Isaios I et Isaios II réglerait le problème. Autre possibilité, en gardant le sens de « petite-fille », il n'est pas utile de supposer deux générations anormalement longues en faisant une moyenne arithmétique. Il est préférable de croire à une seule génération extrêmement longue, et de laisser à la suivante une durée « normale » : Isaios I aurait engendré son fils à soixante ans passés, mais celui-ci aurait eu une vie familiale plus classique.

D) Les origines d'Annia Stat[ia ? Satur]neila

On a vu dans un chapitre précédent que le sophiste Valérios Apsinès de Gadara, consul suffect entre 235 et 238, avait épousé une grande athénienne nommée Annia Stat... nila, descendante (« *eggoné* ») de deux grands notables athéniens, le prêtre de l'autel Klaudios Sôspis et l'archiéreus Klaudios Lysiadès, deux membres de la grande famille des Claudii de Mélité¹.

I. Avotins avait naguère critiqué les précédentes propositions de J. H. Oliver en montrant, à juste titre, que son identification de Ti. Klaudios Lysiadès, *archiéreus*, posait des problèmes. En prenant le mot *eggoné* au sens strict, il considérait alors qu'Annia Stat[i ...]neila devait être la petite-fille de ces deux personnages, sans doute deux cousins germains homonymes connus par ailleurs dans la famille de Mélité² :



les ancêtres d'Annia Stat[i ...]neila selon I. Avotins (1975)

Mais cette reconstruction n'a été retenue par personne. Comme l'avait noté J. H. Oliver, il n'y a aucune chance pour qu'une femme nommée Annia Statia (ou Statilia) soit la fille d'un Klaudios et d'une Klaudia³. Quelles que soient les corrections apportées par ailleurs au *stemma* des Claudii de Mélité établi par J. H. Oliver, il faut tenir compte de cette donnée.

Le nom de cette femme étant malheureusement lacunaire, la recherche de son ascendance reste un exercice périlleux. Le seul élément sûrement attesté, Annia, ne nous éclaire pas beaucoup. Le gentilice Anniius n'est guère représenté à Athènes⁴. On le

¹ IG, II², 4007, A+B Voir *supra*, p. 252.

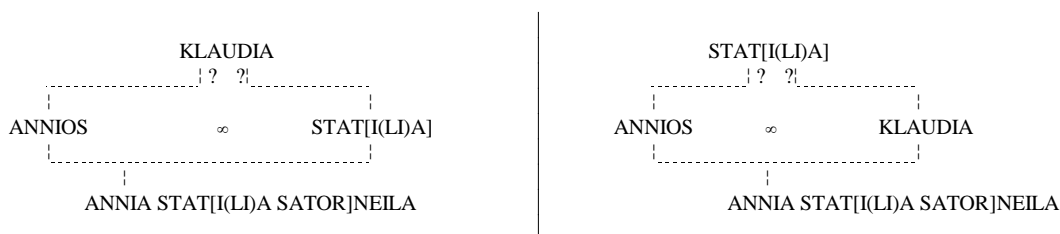
² I. AVOTINS, 1975, p. 72-80.

³ I. AVOTINS, 1975, avait cru pouvoir s'affranchir de cette difficulté, rédhibitoire, en prenant l'exemple d'Ailia Kèphisodôra, fille de Klaudios Lysiadès, ou d'Annia Elpinikè, fille de Ti. Klaudios Herodes Attikos. Mais ces cas s'expliquent par ailleurs et n'ont rien de commun avec le cas présent : Ailia Kèphisodôra portait certainement aussi le gentilice familial Klaudia, et l'onomastique polyonome d'Elpinikè doit être étudiée dans le cadre du système romain, auquel elle se rattachait par sa mère.

⁴ Voir S. ALESHIRE, 1991, p. 54, qui se réfère à M. WOLOCH, 1973, p. 5-8, lequel liste seulement huit Annii, dont six appartiennent à la famille de M. Annios Pythodôros. Voir, depuis, S. BYRNE,

trouve essentiellement parmi les parents de M. Annios Pythodôros qui vivait au début du II^e siècle (prêtre d'Apollon délien de c. 95 à c. 115)¹, mais il n'apparaît plus chez les notables au III^e siècle, à l'exception d'un Annios Pythodôros des Cholleides, épêbe entre 221 et 232² et sur lequel on reviendra. Cela rend encore plus regrettables les lacunes des autres termes de sa nomenclature. Toutefois, il est probable que son *cognomen* était (Satur)nila et quasi certain que son second gentilice était, soit Stat(ilia), soit Stat(ia).

En toute logique, on pourrait s'attendre à ce que Annia Stat. (Satur)nila, soit la fille d'un Annios, dont on ne sait rien³, et d'une Statia ou d'une Statilia, mais sa prétention à descendre des Claudii de Mélité pourrait aussi laisser croire que sa mère était une Klaudia :



Une première reconstruction possible serait de rattacher directement Annia Stat[i(li)A Satur]nila d'une part au seul Annios de grande famille connu à Athènes au III^e siècle, Annios Pythodôros, et d'autre part au seul Statilios notable attesté, également au III^e siècle, qui porte en outre un *cognomen* bien représenté chez les Claudii de Mélité, celui de Thémistoklès⁴ :

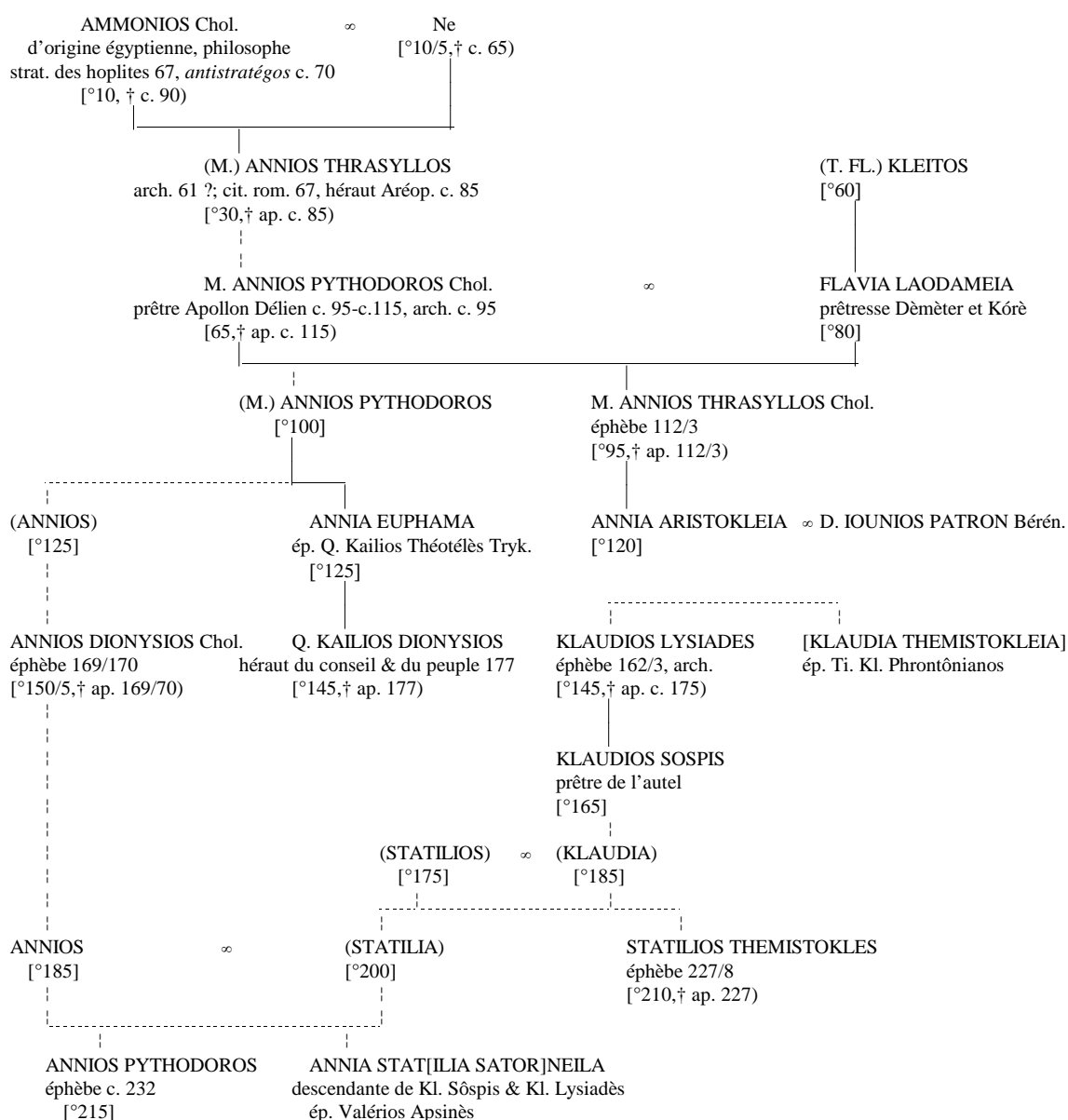
2003, p. 52-63, qui en liste 28. Mais dans ce nombre figurent notre femme et son père supposé, ainsi que deux Romains (dont l'épouse d'Hérode Atticus) et un affranchi, ce qui ne laisse donc que 23 personnes notables, dont neuf qui appartiennent à la famille de M. Annios Pythodôros (n° 8 à 16). Parmi les autres, il n'en est aucun qui appartienne à une famille un tant soit peu connue ou dont on connaisse un seul membre qui se soit illustré en aucune façon. Enfin, aucun Annios n'est connu après la fin du II^e siècle, excepté un [Annios Pyt]hodôros de la tribu Léontide (n° 16), que S. Byrne rattache sans hésiter à la famille de M. Annios Pythodôros des Cholleides, ce qui me laisse quelque peu sceptique pour lors.

¹ S. BYRNE, 2003, s. v. Annios 10, p. 55-57.

² S. BYRNE, 2003, s. v. Annios 16, p. 59, d'après *IG*, II², 2219, 63. Datée sûrement entre 221 et 231/2, mais on a vu plus haut que cette inscription pourrait plutôt être de 232 (*supra*, p. 263, n. 3).

³ S. BYRNE, 2003, s. v. Annios 20, p. 59, lui a pourtant consacré une notice, qui reste vide.

⁴ Pour la famille des Annii des Cholleides, plusieurs *stemma* contradictoires ont été proposés. Voir par exemple J. KIRCHNER, *ad IG*, II², 3557 ; C. P. JONES, 1966, *stemma*, p. 210 (qui considère que c'est Thrasylos II qui est le fils de Laodameia et le père d'Aristokleia, suivi par K. CLINTON, 1974, p. 74) ; M. WOŁOCH, 1973, p. 5-8 (*stemma*, p. 6) ; S. FOLLET, 1976, p. 162-165 (*stemma*, p. 164). En dernier lieu, on se référera à B. PUECH, 1992, p. 4886-4888 (avec *stemma*) ; S. BYRNE, 2003, s. v. Annios 8-16, p. 54-59 avec *stemma* ; G. SCHMALZ, 2009, p. 176 & 231-232. Les deux premiers auteurs ne s'accordent d'ailleurs pas non plus sur la reconstruction familiale. B. Puech pense que Thrasylos, archonte en 61, est identique au fils homonyme du fondateur de la famille, le



L'ascendance d'Annia Stat[ilia Sator]neila : hypothèse 1

philosophe Ammônios. Partant, il serait né vers 25/30, et pourrait être le père de M. Annios Pythodôros, éphèbe vers 80 et prêtre à vie d'Apollon délien de c. 95 à c. 115 (c'est également l'opinion de C. P. Jones, *op. cit.*). S. Byrne au contraire considère que l'archonte de 61 est trop âgé pour être le fils d'Ammônios et qu'il doit plutôt s'agir d'un frère. Dans ces conditions, M. Annios Pythodôros serait, lui, un fils, et non un petit-fils, d'Ammônios. S. FOLLET, 1976, p. 166, ne se prononce pas et considère que les deux filiations sont chronologiquement possibles. Mais la reconstruction de S. Byrne s'oppose au témoignage d'Eunape (*VS*, p. 454 : « Ammônios ... d'Égypte ») selon lequel Ammônios était d'origine égyptienne, ce que S. Byrne est obligé d'écarter en prétendant qu'il ne s'agit que d'une conjecture sans valeur. Puisque la chronologie proposée par B. Puech ne pose aucune difficulté et ne s'oppose à aucune source, je préfère m'en tenir à sa reconstruction (l'idée d'un second mariage de sa femme après c. 80, suggérée par S. FOLLET, 1976, p. 165-166 suivie par S. BYRNE, 2003, p. 54, me paraît assez difficile quelle que soit la chronologie adoptée). Pour l'identité du Thrasyllôs fils de Flavia Laodameia, voir *infra*, p. 452.

Mais cette reconstruction n'est pas la plus convaincante. On ne connaît pas en réalité d'Annios après le milieu du II^e siècle¹ et aucun, à une exception près (et encore s'agit-il d'une simple hypothèse) qui soit membre d'une famille notable. L'éphèbe Annios Pythodôros des Cholleides n'est attesté en effet que sous la forme [Annios Py]thodôros de la tribu [Léont]ide². C'est un peu insuffisant pour reconstruire un nom qui le rattache sans hésitation à une famille qui n'est plus attestée fermement depuis plus d'un siècle (depuis M. Annios Thrasyllus, éphèbe en 111/2³). Même si [Py]thodôros est de loin la restitution la plus probable, ce n'est pas la seule. Ainsi, on connaît à Athènes de nombreux Agathodôros⁴.

Quant aux Statilii, le constat est encore plus problématique. On n'en connaît que quatre à Athènes⁵, et aucun, à l'exception du dernier, Thémistoklès, qu'on puisse éventuellement rattacher à une famille connue.

De toute façon, l'*ordinatio* favorise plutôt le gentilice Statia que celui de Statilia : la lacune dans la nomenclature de l'épouse de Valérior Apsinès est en effet d'environ 8 lettres⁶ ce qui convient mieux à la restitution⁷ :

¹ Pour B. PUECH, 1992, *stemma*, p. 4888, le dernier des Annii serait un Annios Pythodôros du milieu du II^e s., mentionné dans 'Hesp., 1964, 223'. Mais S. BYRNE, 2003, s. v. Annius 10, xvii, p. 57, pense qu'il faut éliminer cet Annios Pythodôros. Il est connu par *SEG*, XXI, 764 (trad. franç. S. FOLLET, 1976, p. 163, qui corrige aussi le prénom de Théotélès) : Δημήτριον Τρικο / ρύσιον Κ(οῖντου) Καλί[ου Θε] / στέλους Τρικο[ρουσί] / ου υἱὸν καὶ Ἀνν[ίας Εὐ] / φάμας τῆς Ἀνν[ίου ν] / Πυθόδωρου θυ(γατρὸς) ἀ[ρετῆς] / ἔνεκεν (« Dèmètrios de [Triko]rynthos, fils de Q(uintos) Kaili[os Thé]otélès de Triko[r]ynthos et d'Ann[ia Eu]phama, fille d'Ann[ios] Pythodôros »). Cet Annios Pythodôros que l'éditeur (B. D. MERITT, 1964, p. 223) datait d'après l'écriture de c. 200 en identifiant K. Kailios Théotélès, époux d'Annia Euphama, à Q. Kailios Théotélès, prytane vers 180 (*IG*, II², 1793, 21). L'écriture semble plus ancienne à S. Byrne qui préfère distinguer deux Kailios Théotélès et reconnaître en Annios Pythodôros le prêtre d'Apollon bien connu. A supposer que le critère, bien imprécis, de l'écriture ne joue pas, cet Annios Pythodôros n'a pas nécessairement dépassé le milieu du II^e s. Quant à Annios Dionysios des Cholleides, s'il appartient bien à cette famille (ce qui est probable dans la mesure où il pourrait avoir pour neveu Q. Kai[l]ios ?] Dionys[ios ?], héraut du conseil et du peuple en 177 : *IG*, II², 1798, 19 ; S. FOLLET, 1976, p. 163), il n'est plus attesté après 169.

² *IG*, II², 2219, 59, cité *supra*, p. 276, n. 6.

³ S. BYRNE, 2003, s. v. Annius 13, p. 58.

⁴ *IG*, II², 1961, 2049, 2059, 2068, 2097, 2103, 2106, 2199, 2235, 2239, 6002, 9383, 10057, 11868 ; *SEG*, XXVIII, 174 ; *SEG*, XXXIV, 153 ; *SEG*, XXXIX, 189 ; *Agor.*, XVI, 286.

⁵ S. BYRNE, 2003, s. v. Statilius 1-6, p. 439-440 (mais les deux premiers Statilii n'existent pas comme le signale l'auteur lui-même).

⁶ S. BYRNE, 2003, s. v. Annius 21, p. 59.

⁷ *RE*, *Supplbd.* 14 (1974), s.v. Annius 128, scol. 48 [W. ECK], suivi par la *PIR*², S, 2006, p. 207, restituée Stat[ilia ?], mais sans justification particulière, sans doute parce que, dans l'aristocratie romaine, le gentilice Statilius est plus fréquent que celui de Statius.

Ἀννίαν Στατ[ίαν Σατορ] / νείλαν

que

Ἀννίαν Στατ[ιλίαν Σατορ] / νείλαν

Or, à l'inverse des Statilii, les Statii sont eux en revanche bien représentés à Athènes, notamment avec une grande famille, les Statii du dème des Cholleides, que nous venons d'étudier et qui fleurissent encore, on l'a vu, dans le premier tiers du III^e siècle, et sont de rang comparable à celui des Claudii de Méliité. Il serait assez vraisemblable en conséquence de supposer que c'est à cette famille que se rattachait l'épouse de Valérios Apsinès.

Comme le rapport onomastique n'est pas bien établi, je ferai valoir en faveur du rapprochement deux autres indices :

- Le sophiste athénien Apsinès, descendant probable du sophiste Valérios Apsinès et d'Annia Stat[ia ? Satur]nila, avait, vers 330, comme principal disciple un certain Thémistoklès, athénien lui aussi¹, dont on a vu qu'il est le probable descendant de Q. Statio Thémistoklès, né vers 200², descendant de sophistes et de philosophes, et philosophe stoïcien lui-même au temps de l'empereur Maximin³ (donc exactement au moment où Apsinès recevait les insignes consulaires) ;
- On a vu que le premier gentilice d'Annia Stat[ia Satur]nila pose problème dans la mesure où on ne connaît plus d'Annius dans l'aristocratie athénienne au III^e siècle. On pourrait alors songer à un Annus étranger, éventuellement romain puisque le *cognomen* Saturnila est latin, mais on ne connaît pas davantage d'Annius Saturninus convenable⁴. On remarque alors plutôt que la mère de ce Q. Statio Thémistoklès est, comme on le verra, une Klaudia *Ammia* Agrippeina. Or, le gentilice Ammios, peu fréquent, a pu être confondu avec celui d'Annios. Ainsi, à Rome au IV^e siècle, le consul Probus se déclare-t-il le rénovateur de la gloire des *Annii* et des *Anicii*, précisément parce qu'il avait épousé une Proba qui se vantait de descendre des *Ammii* et des *Anicii*⁵. Le lapicide a bien pu écrire ANNIA STAT[IA] pour AMMIA STAT[IA].

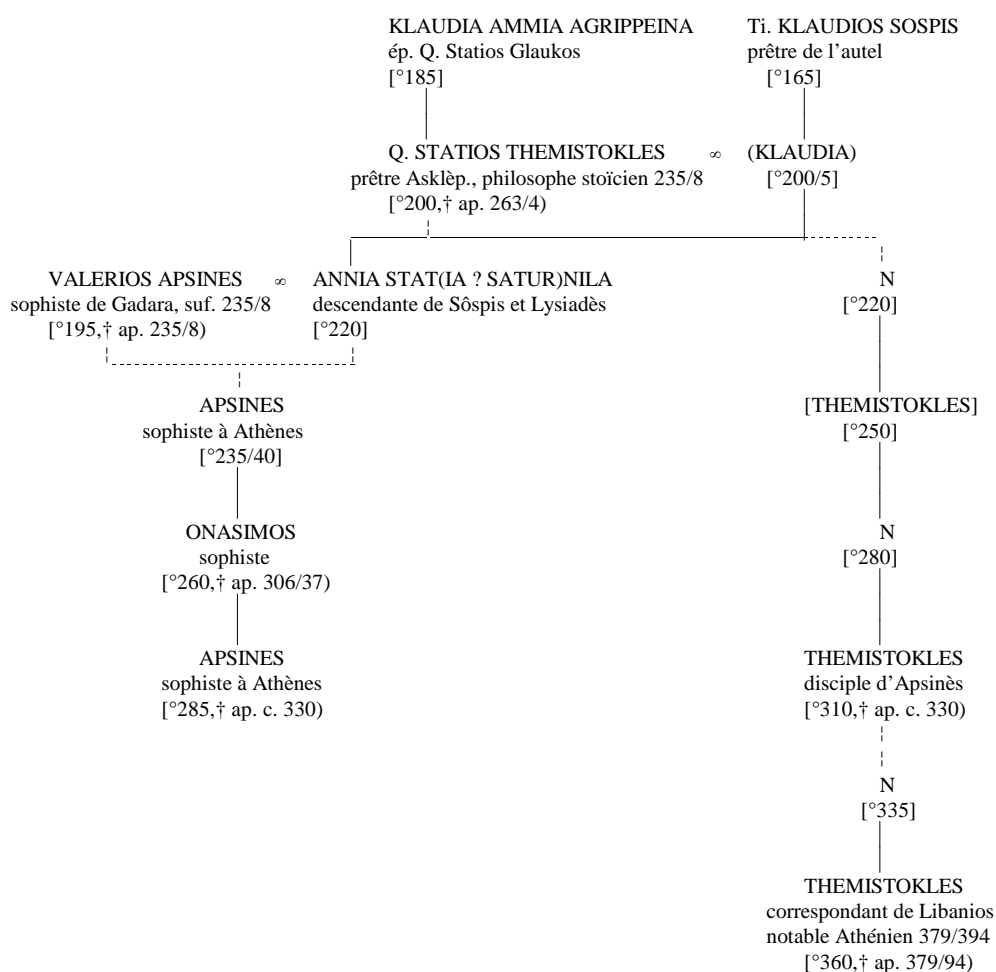
¹ *Supra*, p. 253.

² *supra*, p. 341 & les contraintes du *stemma* p. 349.

³ Voir *supra*, p. 329.

⁴ Aucun Annus Saturninus n'est répertorié dans les grandes prosopographies classiques.

⁵ *Aus., Ep.*, 16, 2, 32-34 : *stirpis nouator Anniae paribusque comit infulis Aniciorum stemmata et ILS*, 1269 : *Aniciae Faltoniae / Probae Ammios Pincios / Aniciosque decoranti*. Voir C. SETTIPANI, 2000, p. 591-592 et, tout récemment, A. CAMERON, 2012, p. 138-139.



Annia Stat[ia Sator]neila, fille d'un Q. Statio Thémistoklès né vers 200, n'a pu naître elle-même qu'aux environs de 220 au plus tôt, créant un écart considérable, mais absolument pas rédhibitoire avec l'âge de son époux, né vers 195¹.

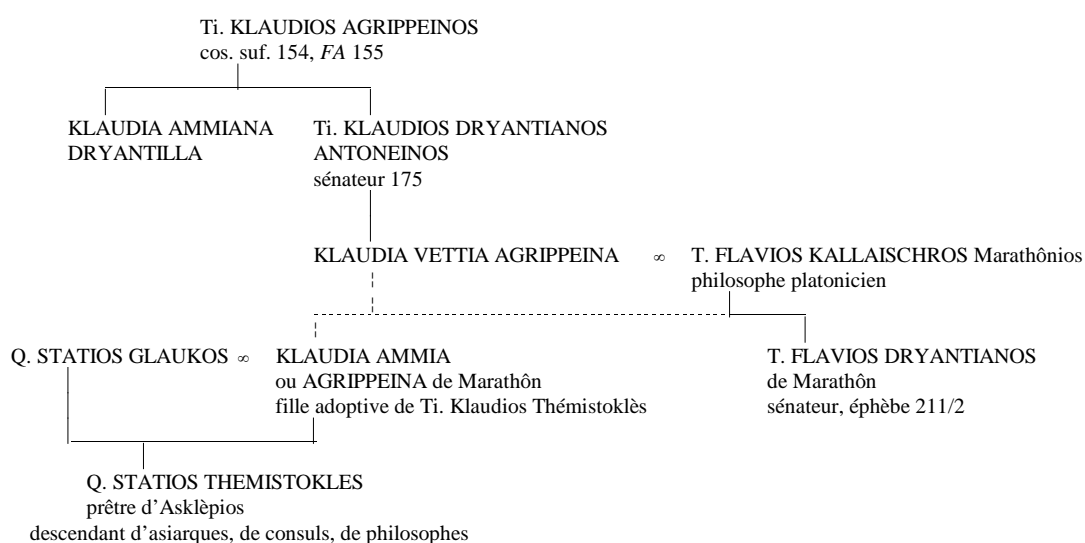
E) La famille de Klaudios Thémistoklès de Marathon

L'inscription que T. Flavios Glaukos dédie à son cousin Q. Statio Thémistoklès précise que celui-ci était le fils de Klaudia Ammia Agrippeina de Marathôn, fille de l'asiarque Klaudios Thémistoklès.

Dans la mesure où seul le dème de Klaudia Agrippeina est indiqué, mais non celui de Thémistoklès, J. H. Oliver avait cru que celui-ci n'était pas athénien, étant probablement originaire d'une quelconque cité d'Asie puisqu'asiarque¹. L'Athénienne Klaudia Ammia Agrippeina ne serait ainsi que la fille adoptive de l'asiatique Klaudios Thémistoklès. J. H. Oliver se fondait en particulier sur la formulation du nom d'Agrippeina, « Klaudia

¹ *Supra*, p. 251.

Ammia, alias Agrippeina de Marathon » (« Κλαυδίας Ἀμμίας τῆ[ς] / καὶ Ἀγριππεΐνης ἐκ Μαραθωνίων ») en détachant les deux premiers noms des deux suivants. J. H. Oliver avait alors fait le rapprochement avec un éphèbe du dème de Marathon, de rang sénatorial, portant le nom rare de Dryantianos, fils de T. Flavius Kallaischros, et avait supposé que Klaudia Ammia Agrippeina, dont le fils était issu de consulaires, était la sœur par le sang de ce Dryantianos et que tous deux descendaient de Ti. Klaudios Dryantianos Antoneinos de Patara en Lycie, fils du consulaire Ti. Klaudios Agrippeinos et frère d'une Klaudia Ammianè Dryantilla² :



la famille de Klaudia Ammia Agrippeina selon J. H. Oliver (1949)

Le rapprochement onomastique est certes séduisant, et on va voir qu'il faut absolument le conserver, mais la filiation « corrigée » de Klaudia Ammia Agrippeina ne repose sur rien³. Comme l'a noté S. B. Aleshire, on sait que le père d'Agrippeina, Klaudios Thémistoklès, était bien citoyen athénien et inscrit dans le dème de Marathon où il figure comme éphèbe entre 166 et 172⁴. A partir de là, il n'y a plus aucune raison pour continuer à supposer une adoption que rien dans les textes ne laisse supposer. La formulation « Klaudia Ammia, c'est-à-dire Agrippeina » est banale et n'implique

¹ J. H. OLIVER, 1949, p. 247-248.

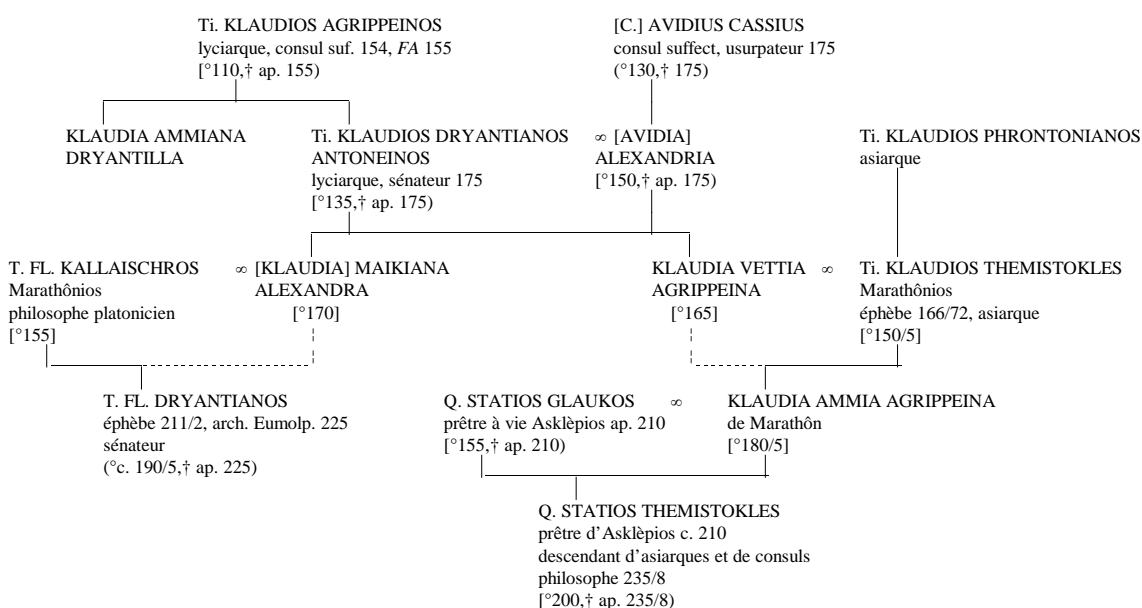
² Sur cette famille, voir C. SETTIPANI, 2000, p. 460-463.

³ Cette filiation est pourtant reprise par S. B. ALESHIRE, 1991, p. 62-63 et S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 32, p. 130.

⁴ S. B. ALESHIRE, 1991, p. 62, d'après *IG, II², 2094* (catalogue éphébique) : [Κ]λαύδιος Θεμιστοκλῆς Μαραθώνιος. Voir aussi S. BYRNE, 2003, Claudius 31, p. 130.

nullement une adoption¹. Au contraire, il serait surprenant que Q. Statios Thémistoklès, qui ne manquait pas d'ancêtres glorieux, ait reçu le nom du père adoptif de sa mère, ou fasse tant de cas de son ascendance depuis des asiarques ou des consuls dont il ne descendrait pas vraiment.

Si donc T. Flavius Dryantianos porte un *cognomen* qui montre lui aussi un lien avec cette famille, c'est très certainement, comme l'a bien noté B. Puech, que T. Flavius Kallaischros de Marathon avait épousé, comme Ti. Klaudios Thémistoklès de Marathon, une fille de Ti. Klaudios Dryantianos Antoneinos :



Même si ce *stemma* n'est pas la seule possibilité pour rendre compte des recoupements onomastiques², il reste tout à fait vraisemblable.

Les ancêtres de Klaudia Vettia Agrippeina sont bien connus, ce qui me dispense d'y revenir ici. Pour Ti. Klaudios Thémistoklès, c'est un peu plus difficile. Une inscription d'Éphèse nous livre sa filiation paternelle³ :

A Markos Kl[ôdios]
Poupiênos M[ax]jimo[s]

¹ Voir, par exemple, Honôratianè Polycharmis, alias Phainarète, fille naturelle d'Honôratianos Polycharmos et de Klaudia Thémistokleia : Ὀνωρατιανὴν / Πολυχαρμίδα / τὴν καὶ Φαιναρῆ / τὴν Ὀνωρατιανοῦ / Πολυχάρμου καὶ / Κλαυδίας Θεμιστο / κλείας θυγατέρα (IG, II², 3710, *supra*, p. 392, n. 3).

² Ainsi, on pourrait supposer un seul mariage athénien entre une sœur de Ti. Klaudios Dryantianos Antoneinos et T. Flavius Glaukos de Marathon, procureur de Chypre, dont serait né Kallaischros, père de Dryantianos, et aussi l'épouse de l'asiarque Ti. Klaudios Thémistoklès de Marathon.

³ I. Eph., III, 655 ; trad. franç. : B. PUECH, 2002, p. 252 : Μάρκον Κλ[ώδιον] / Πουπιτηνὸν Μ[άξι]μο[ν] / τὸν λαμπρό[τα]τον / τῆς Ἀσίας ἀνθύ[πα]τον / Κλαύδιος / Θεμιστοκλή[ς] υἱὸς / Κλαυδίου / Φροντωνι[α]νοῦ / τὸν ἴδιον εὐεργέτην.

le clari[ssi]me
 proconsul d'Asie,
 Klaudios
 Thémistoklè[s], fils de
 Klaudios
 Phrontôni[a]nos
 son bienfaiteur personnel,

On connaît bien son père, le rhéteur Ti. Klaudios Frontiananos, également asiarque, connu essentiellement par une inscription de Mèlos qui donne le détail de sa carrière¹ :

A la bonne Fortune
 De Ti. Kl. Phrontônianos, qui a brillamment accompli les *tres militiae*
 fut deux fois grand-prêtre et agonothète d'Asie, de cités des plus brillantes a obtenu le contrôle des finances, orateur plein de piété, la très illustre cité de Mèlos, à son fondateur et père, (a élevé la statue) ...

Une autre inscription d'Ephèse, enfin, donne le nom de la fille de Phrontônianos et de son mari² :

De Tibéria [Kl.]
 Phrontônianè
kratisté
 mère de
 Fl. Stasiklès
 Mètrophanès
 sénateur,
 fille de
 [Kl.] Phrontônianos
 le très dévoué
 [asiarque ?]

L'intérêt de cette inscription, c'est qu'elle relie Phrontônianè à une famille bien connue originaire de Théra puisque son fils doit être identique à T. Flavios Stasiklès Mètrophanès, prêtre à vie de Zeus Larasios et agonothète des Pythia de Tralles, fils du consul T. Flavios Kleitosthénès³, qui avait épousé (Klaudia), proche parente du

¹ IG, XII, 3, 1119 : ἀγαθῆ τύχη. / Τι(βέριον) Κλα(ύδιον) Φροντωνιανὸν τὰς γ' στρατείας ἐπιφανῶς στρατευσάμενον, / β' τῆς Ἀσίας ἀρχιερασάμενον καὶ ἀγωνοθετήσαντα καὶ πόλεων ἐπιφανε / σάτων λογιστείας εὐράμενον καὶ εὐσεβῆ ῥήτορα ἢ λαμπροτάτη Μηλίων πόλις τὸν οἶκον / στήν καὶ πατέρα, / παρὰ τῆ ἐστία τὸν ἐστιοῦχον, τοῦ πρώτου ἀρχοντος Πο(πλίου) Αἰλίου Λειοῦ / Φλαουιανοῦ Μηνογένους ἀρχιερέως καὶ <ι>ερέως ἐπιμελησαμένου καὶ τούτου τοῦ ἀνδριάντος / ἐξ ὧν αὐτὸς ὁ Φροντωνιανὸς ἐδωρήσατο δύο ἡμισυ μυριάδων προσόδου κατ' ἔτος, / κατὰ τὰ ἐψηφισμένα ἐστήσατο ; trad. franç. : B. PUECH, 2002, p. 249 (qui, par lapsus sans doute, écrit T(itus) Cl(audius) au lieu de Ti(berius) Claudius). Ici, le mot *kratisté*, par opposition à celui de clarissime porté par le fils, désigne certainement un statut équestre et signifie *femina egregia*.

² I. Eph., 635B : Τιβερίαν [Κλ(αυδίαν)] / Φροντωνιανήν, / τὴν κρατίστην, / μητέρα / Φλ(αοῦ) Στασικλέους / Μητροφάνους / συνκλητικῶν, / θυγατέρα / [Κλ(αυδίου)] Φροντωνιανοῦ / [τοῦ] φιλοτειμοτάτου / [ἀσιάρχου —] ; trad. franç. B. PUECH, 2002, p. 254.

³ I. Trall., I, 82 : [Τ(ίτον) Φλάουιον] / Στασικλέα Μητροφά / νη τὸν κράτιστον / ἱερέα διὰ βίου τοῦ Διὸς τοῦ Λαρασίου καὶ ἀγωνοθέτη[ν] / τῶν μεγάλων ἱερῶν / εἰσελαστικῶν εἰς ἅπασαν / τὴν οἰκουμένην / ἀγώνων πρώτων Πυθίων, / υἱὸν Τ(ίτου) Φλαοῦ Κλειτοσθένους / ὑπατικοῦ, ἔγγονον. / Τ(ίτου) Φλ(αοῦ) Κλειτοσθένους πατρὸς.

proconsul d'Asie Klaudios Bassos Kapitôleinos dont il avait eu notamment T. Flavios Kapitôleinos et T. Flavios Kleitosthénès¹ :

1	[ΚΛΑΥΔΙΑ ΚΑΠΕΤΩΛΕΙΝΑ] ΥΠΑΤΙΚΩΝ ΤΙ.[ΚΛ. — — — —] ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΥ Κ[ΑΙ ΤΙ.ΚΛ.] ΑΝΝΙΒΑΛΙΑΝΟΥ[ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΤΟΥ]	[A KLAUDIA KAPITOLEINA ?] [SENATRICE, SŒUR, NIECE, COUSINE ???] DES CONSULS TI. [KLAUDIOS ...] MARATHONIOS E[T ...] HANNIBALIANOS, [FILLE DU] PROCONS[UL D'ASIE]
5	ΑΝΘΥΠΑΤΕΥΣΑΝ[ΤΟΣ ΑΣΙΑΣ ΤΙ.] ΚΛ.ΚΑΠΕΤΩΛΕΙΝ[ΟΥ ΒΑΣΣΟΥ] ΓΥΝΑΙΚΑ Τ.ΦΛ.Σ[ΤΑΣΙΚΛΕΟΥΣ] ΜΗΤΡΟΦΑΝ[ΟΥΣ ΤΟΥ ΚΡΑΤΙΣΤΟΥ] ΟΙ ΚΡΑΤΙΣΤΟΙ Π[ΑΙΔΕΣ Τ.ΦΛ.]	KL. KAPITOLEIN[OS BASSOS] FEMME DE T. FL. S[TASIKLES] METROPHAN[ES, SENATEUR] LES SENATEURS E[NFANTS T. FL.]
10	ΚΛΕΙΤΟΣΘΕΝ[ΗΣ ΚΑΙ Τ.ΦΛ.ΚΑΠΕ] ΤΩΛΕΙΝΟΣ [ΤΗΝ ΕΑΥΤΩΝ ΜΗΤΕΡΑ] ΕΠΙΜΕΛΗΣΑΜΕΝ[ΟΥ ΤΗΣ ΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣ] ΤΟΥ ΑΝΔΡΙΑΝΤΟΣ [— — — — ΤΟΥ] ΕΠΙΤΡΟΠΟΥ [ΑΥΤΗΣ.]	KLEITOSTHEN[ES ET T. FL. KAPE] TOLEINOS, [A LEUR MERE]

Cette inscription est d'interprétation difficile en raison de ses lacunes qui nous privent des mots clés qui auraient permis sa compréhension. Tout d'abord, il faut savoir se défaire de la vieille hypothèse de E. Groag qui relie le consul Hannibalianus qui y figure avec le préfet Afranius Hannibalianus qui obtient le consulat en 292. Ce dernier était assurément de rang équestre au début de sa carrière et rien ne permet de le rattacher à un homonyme consulaire du siècle précédent. Une nouvelle inscription qui concerne son père (ou lui-même ?) nous confirme le rang équestre et nous livre de plus son prénom : Marcus².

Le nom de la femme honorée a disparu, mais Claudia Capitolina, nom attesté par ailleurs, est une conjecture raisonnable puisqu'elle donne à son deuxième fils le *cognomen* Capitolinus, inconnu auparavant dans la famille de son époux, et parce qu'elle était la proche parente du proconsul Claudius Capitolinus. Ensuite, la ligne 7 montre que le terme de parenté qui l'unissait aux personnages illustres mentionnés était placé juste avant le nom du personnage concerné : γυναικα Τ(ίτου) Φλ(αουίου) Σ[τασικλέους]. En conséquence, on doit nécessairement comprendre, comme le faisait E. Groag, que juste avant le nom des deux personnages consulaires cités ensemble Τι.

¹ I. Trall., I, 72 : ὑπατικῶν Τι.[Κλ(αυδίου) ...] / Μαραθωνίου κ[αὶ ...] / Ἀννιβαλιανοῦ [θυγατέρα τοῦ] / ἀνθυπατεύσαν[τος Ἀσίας Τι.] / Κλ(αυδίου) Καπετωλείνου Βάσσου[?] / γυναῖκα Τ(ίτου) Φλ(αουίου) Σ[τασικλέους] / Μητροφάν[ους τοῦ κρατίστου] / οἱ κράτιστοι παῖδες Τ(ίτος) Φλ(αουίου) / Κλειτοσθέν[ης καὶ Τ(ίτος) Φλ(αουίου) Καπε] / τωλείνος [τὴν ἑαυτῶν μητέρα] / ἐπιμελησαμέν[ου τῆς ἀναστάσεως] / τοῦ ἀνδριάντος [— τοῦ] / ἐπιτρόπου [αὐτῆς] (restitutions de E. GROAG, 1907).

² P. KOVACS – B. LORINCS, 2011, p. 250-261 : M. A[fr]anius / Hannibal trib. / coh. I Ulp. En Pannonie dans la seconde moitié du III^e siècle. Il est difficile de savoir s'il s'agit, comme il semble, du père du célèbre Afranius Hannibalianus (cos. 292, PUR 297-298), soit de celui-ci même (si on lit Hannibal(ianus)).

Claudius ... et ... Hannibalianus venait le terme de parenté qui les unissait à (Claudia Capitolina). Certainement, ce terme de parenté était le même vis-à-vis des deux hommes. Le début de l'inscription doit forcément se comprendre ainsi : (Claudia Capitolina, proche parente) des consuls Ti. Claudius XXXX du dème de Marathon et YYY Hannibalianus, fille (ou sœur ou petite-fille) du proconsul (d'Asie) Ti. Claudius Capitolinus.

On ne peut restituer le lien de (Claudia Capitolina) avec les deux consulaires sans connaître celui qui l'unissait à Claudius Capitolinus. Il n'y a guère ici que trois possibilités vraisemblables :

- 1) fille ;
- 2) sœur ;
- 3) petite-fille.

Les deux dernières hypothèses ne peuvent se concevoir que si la lacune en début de l'inscription était de plusieurs lignes et si le père de la femme honorée y était déjà mentionné. Dans l'ignorance où nous sommes de la carrière ou des alliances¹ de Claudius Capitolinus, il est impossible de le situer généalogiquement et donc de trancher².

La chronologie de la famille de Stasiklès en revanche a été parfaitement fixée par B. Puech³ qui rectifie de façon définitive la généalogie telle que l'avait établie précédemment E. Groag et qui avait été suivie depuis par l'ensemble des historiens⁴.

Voici les bases de cette nouvelle reconstruction :

- *IG*, XII, 3, 325⁵ : en juillet 149, T. Flavios Kleitosthénès Klaudianos de Théra s'engage à restaurer à ses frais le Portique royal de l'agora, engageant également son

¹ On sait que l'épouse ou la fille de Ti. Claudius Capitolinus était une [Nu]meria (ou [Hi]meria ?) Marcella. Mais l'inscription fragmentaire qui la mentionne (*CIL*, VI 41154) montre que ce n'était pas son gentilice principal, de sorte qu'il est impossible de savoir à quelle *gens* se rattachait son père.

² J'ai suggéré de rattacher à cette famille Amnia Dèmètrias, de très noble famille, qui était l'ancêtre de Dèmètrias (C. SETTIPANI, 2000, p. 377-379), la fameuse correspondante de Jérôme. Hypothèse recopiée, sans référence, par F. CHAUSSON, 2007, p. 118-119, n. 57.

³ B. PUECH, 2002, p. 254-258. Précédemment, voir, *e. g.*, les travaux de M. D. CAMPANILE, 1994, p. 81-82.

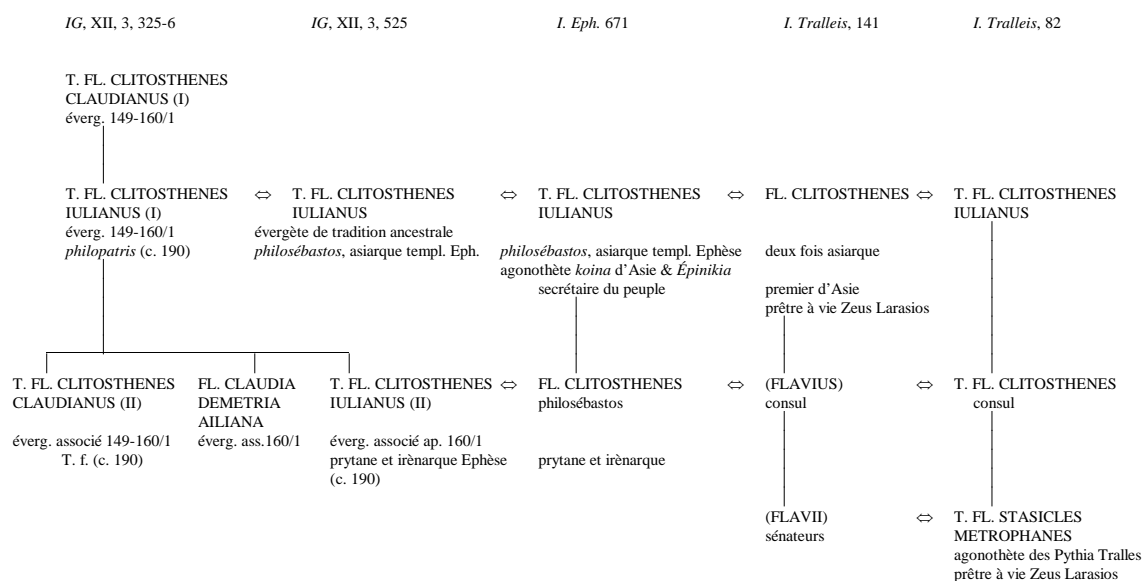
⁴ E. GROAG, 1907. B. Puech signale au passage que je dépends encore (C. SETTIPANI, 2000, p. 378-380) de cette ancienne reconstruction qui n'est pas tenable. C'est exact et d'autant plus regrettable que je connaissais déjà les travaux novateurs de B. Puech. Mais, si l'on excepte mon erreur concernant Iulianus (I) et Iulianus (II), qui n'affecte que la chronologie des ancêtres des Clitostheni à Théra, mon *stemma* est néanmoins conforme à la nouvelle reconstruction.

⁵ *IG*, XII, 325 : Τ. Φλάυιος Κλειτοσθένης / Κλαυδιανός μετὰ καὶ τοῦ ὑοῦ Φλαυῖου Κλει / τοσθένους Ἰουλιανοῦ καὶ τοῦ ἐκγόνου αὐτοῦ / Φλ. Κλειτοσθένους Κλαυδιανοῦ καὶ τῆς ἐκγόνης / Φλ.

- fils Flavios Kleitosthénès Ioulianos et son petit-fils Flavios Kleitosthénès Klaudianos ;
- *IG, XII, 3, 326*¹ : en 160/1, le même consacre l'édifice restauré et y associe également son fils, son petit-fils, ainsi que sa petite-fille Flavia Klaudia Dèmètria Ailianè ;
 - *IG, XII, 3, 526, 527, 528*² : près du port, à Oia, où Klaudianos avait également fait des donations, quatre statues, disposées deux à deux, représentaient T. Flavios Kleitosthénès Ioulianos, prytane et irènarque d'Éphèse ; son père T. Flavios Kleitosthénès Ioulianos, *philopatris* et évergète ; T. Flavios Kleitosthénès Klaudianos, fils de T(itos) ; (la quatrième base ne concerne pas cette famille) ;
 - *IG, XII, 3, 525*³ : T. Flavios Kleitosthénès Ioulianos, *philosébastos*, asiarque des temples d'Éphèse, évergète par tradition ancestrale, est honoré par le conseil et le peuple de Théra ;
 - *I. Tralleis, 141*⁴ : honore le très puissant Flavios Kleitosthénès, deux fois asiarque, premier d'Asie, prêtre à vie de Zeus Larasios, grand-père de sénateurs ;
 - *I. Éphèse, 671*⁵ : base de statue de T. Flavios Kleitosthénès Ioulianos, *philosébastos*, asiarque des temples d'Éphèse, agonothète des *koina* d'Asie et des grands *Épinikia*, secrétaire du peuple, père de Flavios Kleitosthénès, *philosébastos*, prytane et irènarque :

Κλαυδίας Δημητριάς Αιλιανῆς τὰ ἔργα / κατὰ τὴν εἰσαγγελίαν ἦν ἐποιησάμην τῇ γλυ / κυτάτῃ πατρίδι Θήρα κατασκευάσας ἐκ τῶν ἰδίων / ἀνέθηκα.

- 1 *IG, XII, 326* : τος· ἐπειδὴ Τ. Φλάουιος Κλειτοσθένης Κλαυδιανὸς / ἀνὴρ γένους τε ἐπιφανεία διάσημος κἀπὶ ταῖς εἰς / ... [— — — — — — — — κ]αὶ το[ῦ] ἐγγόνου αὐτοῦ Τ.] / [Φλαου]ίου [Κλε]ίτο[σθ]έ[νου]ς [Κλα]υδ[ιαν]οῦ καὶ / ἀγάλματα ἐν τοῖς ἐπισ[η]μο[τά]τοις τῆς πόλ[ε]ω[ς] / τό[π]οις οἷς ἄν.
- 2 *IG, XII, 3, 526* : Τ(ίτον) Φ(λάουιον) Κλειτοσθένην Ἰουλιανὸν / [Τ(ίτου)] Φ(λαουῖου) Κλειτοσθένους Ἰουλιανοῦ / υἱὸν τὸν πρύτανιν καὶ εἰρήναρ / χον τῆς Ἐφεσίων πόλεως / οἱ μετέχοντες τῆς ἐν Οἴᾳ ; *IG, XII, 3, 527* : Τί(τον) · Φλ(άουιον) · Κλειτοσθένην / Ἰουλιανὸν τὸν φιλόπατριν / καὶ εὐεργέτην ἐν πᾶσιν / οἱ μετέχοντες τῆς / ἐν Οἴᾳ παλαιστρας τειμῆς ; *IG, XII, 3, 528* : που τοῦ Μηνοφῶντος / τὸ · β' · οἱ μετέχοντες / τοῦ ἐν Οἴᾳ γυμνασίου / ἐτείμησαν · Τ(ίτον) · Φλάουιον / Τίτου υἱὸν Κυρεῖνα / Κλειτοσθένην Κλαυδία / νὸν ἀρετῆς ἔνεκεν καὶ τῆς / εἰς τὴν πατρίδα εὐνοίας.
- 3 *IG, XII, 3, 525* : ἀγαθῇ τύχῃ. / ἡ βουλὴ καὶ ὁ / δήμος ὁ Θη / ραίων Τ(ίτον) Φλ(άουιον) / Κλειτοσθέ / νην Ἰουλία / νὸν φιλοσέ / βαστον, ἀσιάρ / χην ναῶν τῶν / ἐν Ἐφέσῳ, τὸν ἄ / πό προγόνων εὐ / εργέτην τῆς πα / τρίδος.
- 4 *I. Tralleis, 141* : ἐπὶ ἱερέως διὰ βίου Δι / ὸς τοῦ Λαρασίου Φλαουίου / Κλειτοσθένους τοῦ κρατί / στου δις ἀσιάρχου, πρώτου / Ἀσίας, πατρὸς ὑπατικῶ κα[ί] / πάππου συνκλητικῶν, τῆς / θ' αὐτοῦ πενταετηρίδος.
- 5 *I. Ephesos, 671* : ἡ πατρις / Τ(ίτον) Φλ(άουιον) Κλειτοσθένην Ἰουλι / ανὸν φιλοσέβαστον, ἀσιάρχην / [ν]αῶν τῶν ἐν Ἐφέσῳ καὶ ἀγω / νοθέτην τῶν κοι / νῶν τῆς Ἀσί / ας καὶ τῶν με / γάλων Ἐπινει / κίων, καὶ γραμ / ματέα τοῦ δή / μου, πατέρα Τ(ίτου) Φλ(αουίου) / Κλειτοσθένου / φιλοσεβάστου / πρυτάνεως καὶ / εἰρηνάρχου / καὶ φ[—].

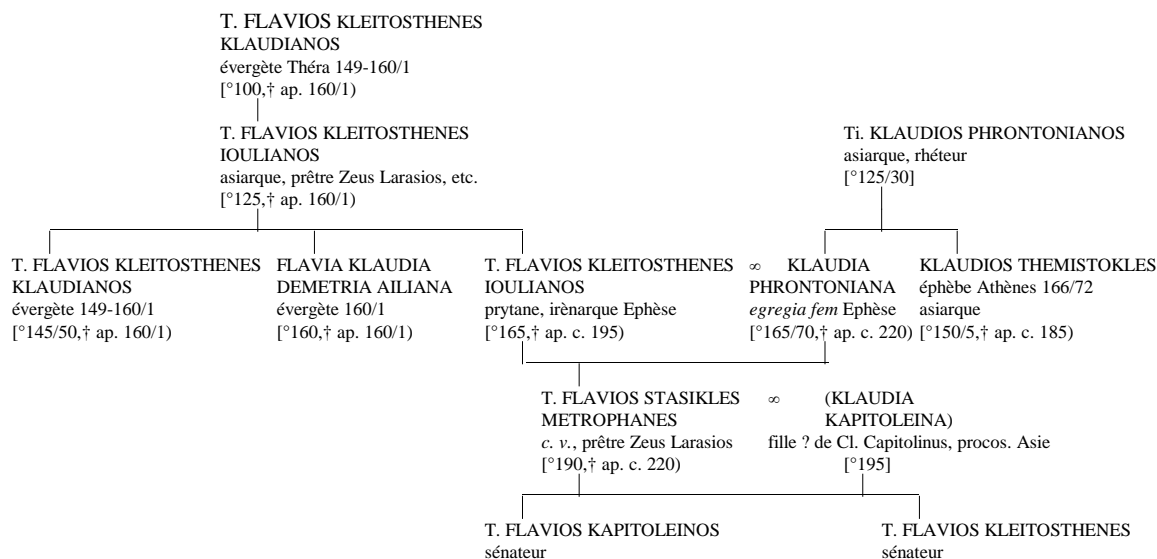


Les principales modifications introduites par la fine étude de B. Puech concernent l'identification du grand-père de T. Fl. Stasiklès Mètrophanès avec Ioulianos (I) et non avec Ioulianos (II) et les conclusions chronologiques qui s'ensuivent :

En 149, seul le premier fils de Ioulianos (I) est cité, sans doute à peine né ; en 160/1, on voit apparaître sa sœur et ce n'est que plus tard donc que naquit le second fils, Ioulianos (II). En raison de l'absence de titre pour Klaudianos (II), c'est probablement son jeune frère, Ioulianos (II) qui s'identifie au consul homonyme, père ensuite de Mètrophanès.

En conclusion, Ioulianos (II) est né vers 160/5¹, ce qui permet de supposer que son épouse Phrontônianè, sans doute un peu plus jeune que lui, était née vers 165/170, donc sensiblement plus jeune que son frère Klaudios Thémistoklès, éphèbe au même moment, en 166/172, donc né c. 150/5. Leur père, lui, a pu voir le jour vers 135, ce qui permet de construire le tableau suivant :

¹ B. PUECH, 2002, p. 256 (avant-dernière ligne : corriger : « après 149 » au lieu de « avant 149 »).



On en vient aux attaches athéniennes de Klaudios Thémistoklès. On a vu qu'il était citoyen athénien, inscrit dans le dème de Marathon et qu'il fut éphèbe entre 166 et 172. Sa citoyenneté athénienne, soit de naissance, soit obtenue dans son jeune âge, est donc héritée de ses parents. Elle peut venir de son père, qui en tant que rhéteur a pu enseigner à Athènes, mais nous n'avons aucune trace d'un quelconque contact de Phrontônianos avec Athènes et sa carrière paraît exclusivement asiatique pour ce que nous en savons. Frappé par ce nom de Thémistoklès, qui rappelle évidemment le grand héros athénien Thémistocle, j'avais naguère suggéré que le futur asiarque avait hérité son nom, et sa citoyenneté athénienne, de sa mère qui aurait appartenu à l'une des grandes familles qui se transmettaient encore le nom, et le sang, du grand général des guerres médiques¹. Depuis, B. Puech juge la chose possible, mais insuffisamment prouvée, le nom Thémistoklès n'étant pas spécifique à Athènes, mais se rencontrant également en Asie², par exemple à Klazomènes où l'on trouve un Klaudios Thémistoklès stratège sous Hadrien et un autre stratège sous Sévère Alexandre³, et d'où pourrait être originaire, pourquoi pas ?, Phrontônianos. On trouve aussi un Ailios Thémistoklès de Kéramos, asiarque vers 160⁴ et quelques autres¹.

¹ C. SETTIPANI, 2000, p. 377.

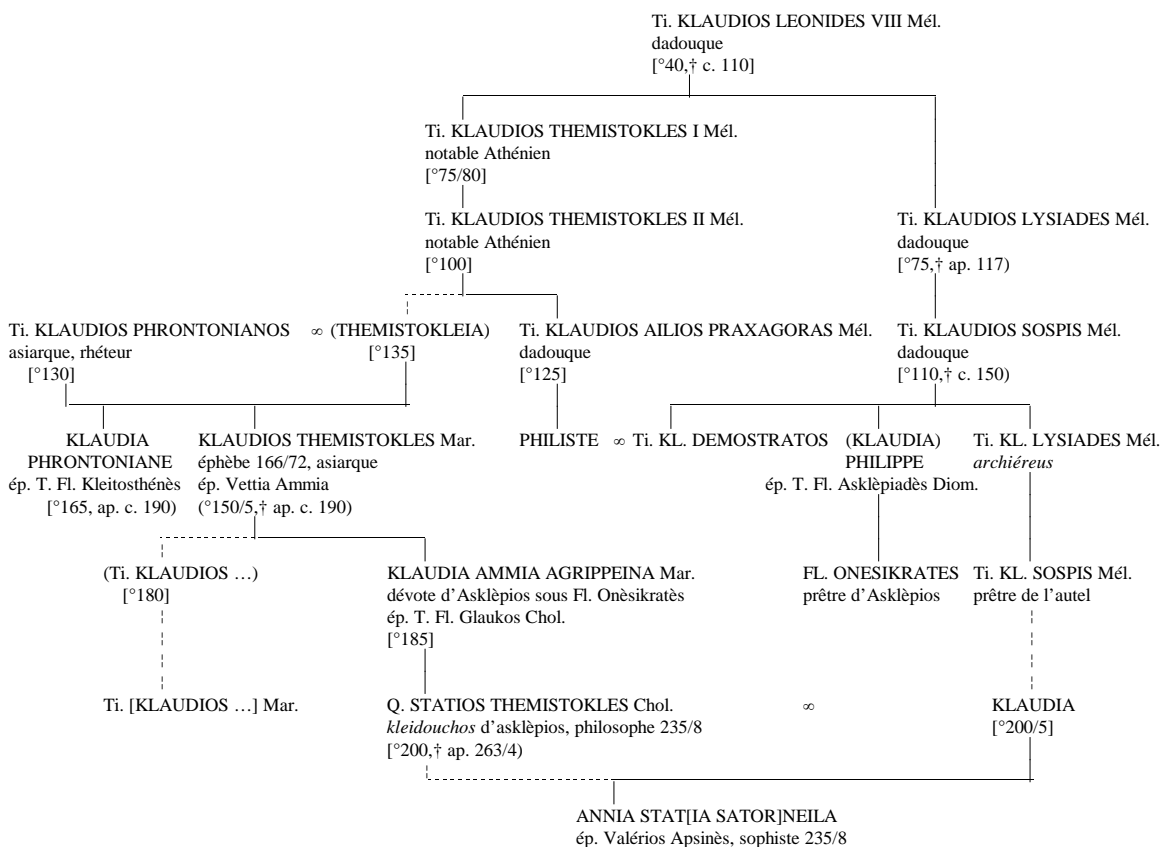
² B. PUECH, 2002, p. 253 & 259. On sait que le grand Thémistocle, exilé en Magnésie y avait laissé des descendants connus plusieurs siècles plus tard. Un Thémistoklès est *stratègos* en Mysie en 223-218 av. J.-C. (J. D. GRAINGER, 1997, p. 119). Une inscription récemment publiée mentionne un M. Aurélios Torquatos, fils de Thémistoklès, lyciarque, probablement du III^e s. (AE, 2005, 1533b).

³ BMC *Ionia*, 32 & 35, cités par B. PUECH, 2002, p. 253.

⁴ B. PUECH, 2002, p. 253, n. 2, qui suggère un peu plus loin (p. 257, n. 1) qu'il pourrait s'agir de l'aïeul maternel de Ti. Klaudios Thémistoklès.

Certes, mais c'est d'Athènes qu'est citoyen, dès son plus jeune âge, le fils de Phrontônianos, pas de Klazomènes ou de Kéramos, et c'est à Athènes, pour des raisons évidentes, que le nom de Thémistoklès est le plus répandu.

Avant son mariage avec un prêtre à vie d'Asklèpios (ou, plutôt selon moi, avec le fils d'un prêtre) Klaudia Agrippeina fait déjà une dédicace à Asklèpios et Hygeia sous la prêtrise de Flavios Onèsikratès de Diomèa². Or ce dernier est l'arrière-petit-fils d'une femme de la famille des Claudii de Mélitè. Si l'hypothèse sur la paternité d'Annia Stat(ia Sator)neila est correcte, le fils de Klaudia Agrippeina épousa à son tour une Klaudia de Mélitè, fille du prêtre de l'autel Sôspis. Ces alliances multiples sont un indice de plus en faveur du lien de la mère de Klaudios Thémistoklès avec cette famille :



¹ Un Aurélios Thémistoklès à Ephèse : *IGR*, I, 798 (M. CAMPANILE, 1994, n° 143, p. 128) ; deux Thémistoklès à Théra sous Tibère : *IG*, XII, 3, 517 : Αὐτοκράτορος Τιβερίου / Καί[σ]αρος ἱερέα καὶ γυμνασί / αρχον Θεμιστο[κλέ]α Ἀγλωφάνου[ς] / [καὶ τὸν ὑπο]γυμνα / σίαρχον Ἐστι[αίον Θεμιστοκλέους(?)] / οἱ ἐφηβευ[κ]ότες ἀρετᾶς / [ἐ]νεκα ; *ibid.*, 518 : ... [Ἀγλωφά]νης Θε[μιστο] / [κλέ]ου[ς] τὴν ἑαυτ[οῦ] / [μη]τέρα θεοῖς.

² *IG*, II², 4532 : [Α]σκλ[η]πιῶι καὶ Ὑγιεία[ι] / χα[ρις]τήριον / Κλαυ[δία] Ἀγριππεῖνα / σωθ[εῖσα] τῆι αὐτῶν / [εὐ]νοίαι / ἐπὶ ἱε[ρέ]ως διὰ βίου / Φλαβ[ίου] Ὀνησικρά / τους.

51 La famille de l'historien Praxagoras (340)

Photios a consacré une courte notice à un historien nommé Praxagoras qui aurait rédigé, à 18 ans, 21 ans et 30 ans respectivement trois œuvres historiques consacrées aux rois d'Athènes, à Constantin le Grand et à Alexandre le Grand¹ :

Lu de Praxagoras l'Athénien une *Histoire de Constantin le Grand* en deux livres ... Praxagoras, bien qu'il fût de religion grecque ... Praxagoras, comme il le dit lui-même, était dans sa vingt-deuxième année lorsqu'il écrivit cet ouvrage. Il a aussi écrit deux livres *Sur les rois d'Athènes*, dans sa dix-neuvième année. Et il a également composé six autres livres sur *Alexandre, roi des Macédoniens* dans sa trente-et-unième année.

En fonction du résumé que fournit Photios pour l'histoire de Constantin, les deux autres ouvrages ne restant pour nous que des titres, on peut fixer sûrement entre 324 et 337 la rédaction de cette œuvre, probablement autour de 330 en fait. Cela permet de fixer à 302/315 la naissance de Praxagoras, et plutôt autour de 310².

Un auteur qui a pu rédiger à un âge si précoce des histoires nécessitant une documentation non négligeable appartenait nécessairement aux élites de la cité.

Tout cela avait permis jadis à U. v. Wilamowitz³ et, en dernier lieu à B. Bleckmann⁴, de supposer que Praxagoras se rattachait à une grande famille athénienne dont plusieurs membres portent le nom de Praxagoras ou sa forme féminine Praxagora. La question a depuis été reprise tout récemment par R. B. E. Smith qui a tenté de confirmer et de préciser la nature de ce rattachement⁵.

En particulier, il souligne que le nom Praxagoras n'est pas très répandu à Athènes, et que la plupart des occurrences concernent les membres d'un même groupe familial, celui des descendants d'un dadouque du II^e s. ap. J.-C. nommé Ailios Praxagoras⁶. A supposer que l'historien Praxagoras soit bien le descendant du dadouque, il pourrait l'être de multiples façons, ce dernier ayant eu une nombreuse postérité. Mais il est plus

¹ Phot., *Bibl.*, cod. 62 : Ἀνεγνώσθη Πραξαγόρου τοῦ Ἀθηναίου τῆς κατὰ τὸν μέγαν Κωνσταντῖνον ἱστορίας βιβλία δύο... Ἔτος δὲ τῆς ἡλικίας ἦγε δευτέρον καὶ εἰκοστὸν Πραξαγόρας, ὡς αὐτὸς φησὶν, ὅτε ταῦτα συνέγραφε. Συνεγράψατο δὲ ὁ αὐτὸς καὶ ἕτερα βιβλία δύο, περὶ τῶν Ἀθήνησι βασιλευσάντων, ἔτος ἀνῶν ἐννεακαίδεκατον. Συνέταξε δὲ καὶ ἕτερα βιβλία ἕξ εἰς τὸν τῶν Μακεδόνων βασιλέα Ἀλέξανδρον, τριακοστὸν πρῶτον ἐλαύνων ἐνιαυτὸν (I, p. 61-63 HENRY). Pour l'interprétation correcte de l'âge de l'écrivain donnée en nombre ordinaux, voir R. B. E. SMITH, 2007, p. 358-359. Sur ses relations probables avec Libanios, voir P.-L. MALOSSE, 2000, p. 184-185. Voir aussi, récemment, M. RAIMONDI, 2010, p. 323-342.

² R. B. E. SMITH, 2007, p. 360-361.

³ U. v. WILAMOWITZ, 1925.

⁴ B. BLECKMANN, 1999, p. 211 & n. 31.

⁵ R. B. E. SMITH, 2007, p. 361-368.

⁶ Voir *LGPN*, II, 1994, s. v. Praxagoras, p. 378 et R. B. E. SMITH, 2007, p. 362.

vraisemblable que l'historien du IV^e siècle soit issu d'un des derniers descendants attestés du dadouque Praxagoras, peut-être d'une des quatre personnes encore attestées au milieu du III^e siècle, dont deux insistent d'ailleurs sur leur lien avec lui¹. En particulier, on mettra en avant un individu qui vivait, selon toute probabilité, au IV^e siècle, et dont nous avons conservé la généalogie sur neuf générations gravée sur deux inscriptions contigües.

Plus précisément, il s'agit des deux faces d'un autel que fit graver, au début du IV^e siècle un hiérophante en exercice. Ces deux faces sont globalement redondantes, la seconde étant assez généralement moins complète que la première sur le plan généalogique (à l'exception de la précision concernant l'épouse de Sôspis) mais apportant quelques précisions sur les fonctions exercées par certains personnages. Malheureusement, en raison de la règle d'hiéronymie, le nom de l'hiérophante est omis, tout comme est absent tout élément de datation. En se fondant sur un calcul de génération, il est possible de supposer que ce hiérophante, qui portait peut-être le nom de son grand-père paternel, Hègias², était né vers 270, ce qui placerait l'inscription au début du IV^e siècle. Or, ce qui est intéressant, c'est que ce hiérophante avait parfaitement conscience lui aussi d'être issu du dadouque Praxagoras puisqu'il détaille sa généalogie jusqu'à lui en faisant intervenir au passage deux autres personnages homonymes dans les générations intermédiaires. R. B. E. Smith conclut en supposant que même si cela reste hypothétique, il serait assez crédible que ce hiérophante, si féru de généalogie et parfaitement conscient de descendre d'Ailios Praxagoras à travers plusieurs homonymes, pourrait avoir appelé son fils Praxagoras³.

¹ *IG*, II², 3713 + 4089 + CLINTON, 2004, p. 46 (c. 200) : [Κλαυδίαν Μενάν]δραν / [Κλαυδίου Φιλίππου] του / [δαδουχ]ήσαντος / και Α[ιλ] / [Πραξαγ]όρου τ[ου] / [δαδου]χήσα[ντος] / [ἀπόγον]ον ... / (« Klaudia Ménandra, fille du dadouque Klaudios Philippos, descendante du dadouque Ailios Praxagoras ») ; *IG*, II², 3710 (c. 210) : Ὀνωρατιανήν / Πολυχαρμίδα / τὴν και Φαιναρέ / τὴν Ὀνωρατιανοῦ / Πολυχάρμου και / Κλαυδίας Θεμιστο / κλείας θυγατέρα, / Κλαυδίων Πραξα / γόρου και Φιλίππου / τῶν δαδουχησάν / των ἀπόγονον, / τὴν ἀφέστιας (« Honôratianè Pokycharmis, fille de Klaudia Thémistokleia, descendante des dadouques Klaudios Philippos et Klaudios Praxagoras »).

² Je propose cela sans trop insister en me fondant également sur la réapparition du nom Hègias à deux reprises au IV^e siècle. Mais il suffit de jeter un œil à la généalogie de l'hiérophante pour constater que la règle de paponymie est loin d'être toujours respectée : son père porte le nom de son grand-père *maternel*. Son grand-père et son arrière-grand-père portent les noms de leurs pères respectifs.

³ R. B. E. SMITH, 2007, p. 368 : « it is a pleasing speculation – no more that – that the 'Hierophantes' who traced his lineage back to Praxagoras II may also have had a son named after him ». J'ajouterai que la spéculation se trouve renforcée ici du fait que 'Hiérophante' aurait pu léguer à son rejeton son goût de la généalogie. Simplement, on verra que je préfère introduire une génération intermédiaire entre l'hiérophante et Praxagoras.

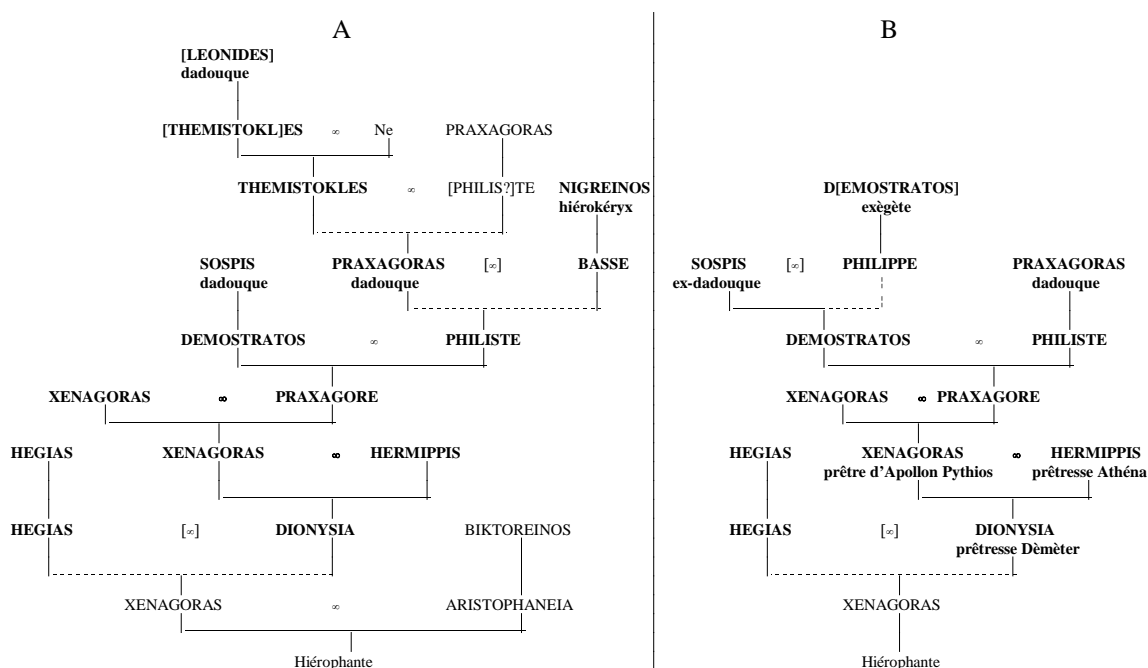
Les deux faces du monument exposant cette généalogie se présentent ainsi¹ :

A		B	
[... environ 7 lignes ...] [Celle-ci et Thémistokl- ès, f[ils de Léônidès] dadouque, [ont Thémistoklès].	1	[... S]ôspis [l'ancien dadouqu]e. [Celui-ci et Phili]ppé, fille de D [émostratos e]xégète (ont)	25
Thémistoklès et [Philis ?] tè, fille de Praxagoras (ont) Praxa- goras, dadouque.	5	[Dèmostratos]. Celui-ci et [Philistè d]u dadouque la fi(lle) Praxagoras, (ont) Praxagorè.	
Celui-ci et Bassè, de Nigreinos, hiérokéryx la fil(le), (ont) Philistè.	10	Celle-ci et Xénagoras (ont) Xénagoras, prêtre de Pythios	30
Celle-ci et Dèmostratos fils de Sôspis, dadouque (ont) Praxagorè. Praxagorè et Xénagoras, (ont) Xénagoras.		Xénagoras et Hermipis prêtresse d'Athéna en(gendrent) Dionysia, de Dèmèter hystéron prêtresse	35
Celui-ci et He[r]mippis ont Dionysia. Dionysia et Hègias, fils d'Hègias (ont) Xénagoras.	15	as	
Xénagoras et Aristo- phaneia, fille de Biktôtei- nos (ont) Hiérophantès.	20	Celle-ci et Hègias, fils d'Hègi (ont) Xénagoras, père de Hiérophantès	

¹ IG, II², 2342 = J. H. OLIVER, 1950, I 53. Désormais, E. SIRONEN, 1997, n° 3, p. 47-51 (avec trad. angl., p. 50, mais non littérale = IG, II/III² (2007), 13620 ; trad. fr. de 'A' : L. FOSCHIA, 2006, p. 460). E. Sironen ne retient pas la proposition de J. H. Oliver pour les lignes 24-25 alors qu'elle me semble s'imposer tout naturellement. Ligne 4-5 : [Φιλίσ] / της (S. Follet, communication orale).

1	[ταύτης καὶ Θεμιστοκλέ- ους (I) τ[οῦ Λεωνίδου] δαδούχου [ὑοῦ Θεμιστοκλῆς (II)]. Θεμιστοκλέους (II) κ[αὶ - - -]	B.21	[— — — — Σ]ῶσπ[ιν] [τὸν δαδουχῆσαν]τα. <i>vac.</i> [τούτου καὶ Φιλί]ππης τῆς Δη [... c. 12 ... ἐ]ξηγητοῦ <i>vac.</i>
5	τῆς Πραξαγόρου (I) <i>vac.</i> Πραξα- <u>γόρου</u> (II) δαδούχος. <i>vac.</i> <u>τούτου</u> καὶ Βάσσης τῆς <u>Νιγρέινου</u> <i>vac.</i> ἱεροκέρυκος <u>θυγ</u> Φιλίστη. <i>vac.</i>	25	[Δημόστρατος]. τούτου καὶ <i>vac.</i> [Φιλίστης τ]ῆς δαδούχου θυ(γατρος) [Πρα]ξαγόρου (II) Πραξαγόρη. ταύτης καὶ Ξεναγόρου (I) Ξεναγόρας (II) τοῦ Πυθίου ἱερεῖ[ύς].
10	ταύτης καὶ Δημοστράτου Σώσπιδος δαδούχου υοῦ <u>Πραξαγόρη</u> . <i>vac.</i> Πραξαγόρης <u>καὶ</u> Ξεναγόρου (I) Ξεναγόρας (II). <u>τούτου</u> καὶ <u>Ἑρμιπίδος</u>	30	Ξεναγόρου (II) καὶ Ἑρμιπίδος Ἀθηνᾶς ἱερείας γε(νομένης) Διονυσία Δήμητρος ὑστερον ἱερεία. ταύτης καὶ Ἡγίου (II) τοῦ Ἡγίου (II)
15	<u>Διονυσία</u> . Διονυσίας <u>καὶ Ἡγίου</u> (II) τοῦ Ἡγίου (I) <u>Ξεναγόρας</u> (III). <u>Ξεναγόρου</u> (III) καὶ Ἀριστο- <u>φανείας τῆς</u> Βικτωρεί	35	Ξεναγόρας (III) πατήρ τοῦ Ἱεροφάντου. <i>vac.</i>
20	<u>νου Ἱεροφάντης</u> . <i>vac.</i>		

Traduits en termes de tableaux généalogiques, ces deux inscriptions donnent les représentations suivantes :



Il s'agit maintenant de préciser et de compléter ce *stemma*.

Ni le hiérophante qui figure à son extrémité ni ses parents ne sont attestés par ailleurs.

Ses premiers ascendants identifiables sont :

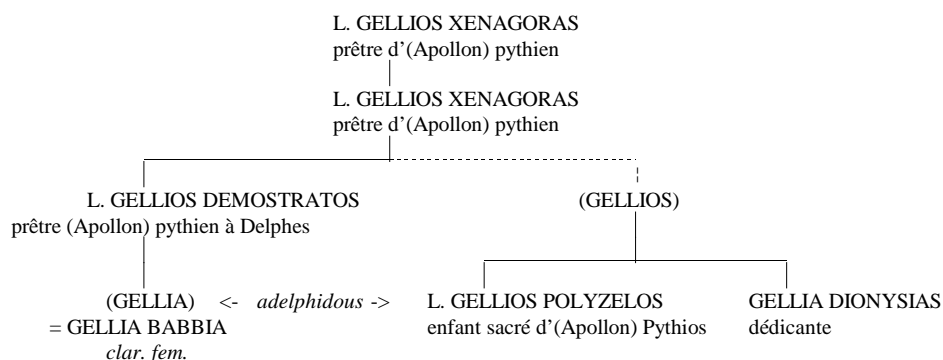
- Gellia Dionysias, nommée comme dédicante d'une image votive, sans autre précision¹, et surtout sur une inscription fragmentaire avec son frère L. Gellios Polyzèlos, enfant sacré d'Apollon Pythien et ambassadeur à Delphes, comme l'*exadelphidous* de la fille de L. Gellios Dèmostratos, prêtre d'Apollon Pythien² :

prê[tre d]e Pyth[ios...]
 Dionysos
 Gellios X[énagoras]
 hosios de P[ythios ... [de Lou.(kios) Gell.]
 Dèmostratos, prêtre de P(ythien Apollon)
 la fille, Lou(kios) Gell(ios) Xénagor(as), prêtre de)

¹ SEG, XXI, n° 811 : Γελλία Διονυ / σιάς.

² J. H. OLIVER, 1950, p. 161 ; J. BOUSQUET, 1963, p. 202-204 = SEG, XXII (1967), 482 : $\epsilon\rho[\acute{\epsilon}\omega\varsigma$ το]υ Πυθ[ίου — — — — —] / Διονύσου — — — — —] / Γελλίου Ξ[εναγόρου(?) — — — — —] / Οσίου τοῦ Π[υθίου — — — — —, Λου. Γελλ.] / Δημοστράτου $\iota\rho\acute{\epsilon}\omega\varsigma$ τοῦ Π[υθίου Απόλλωνος(?)] / θυγατέρα, Λου. Γελλ. Ξεναγόρο[υ $\iota\rho\acute{\epsilon}\omega\varsigma$ τοῦ] / Πυθίου ἐγγόνην, Λουκ. Γελλ. Ξεναγόρου $\iota\epsilon[\rho\acute{\epsilon}]ω\varsigma$ / τοῦ Πυθίου ἐξεγγό[νην], Λουκ. Γελλ. Πολυζήλου / $\iota\rho\epsilon\acute{\upsilon}$ παιδὸς τοῦ Πυθίου καὶ πρέσβυος τῶν Ὀσίων / καὶ Γελλ. Διονυσίας τῆς κρ[ατ.] ἀρχίδος ἐξαδελ / φιδῶν, $\iota\rho\acute{\epsilon}\omega\varsigma$ καὶ ἀρχιδῶν πολλῶν ἀπόγονον, / Βάββιος Αὐθ. Νεικόβουλο<ς> ὁ θρέψας τὴν ἑαυτοῦ / τροφίμην, εἰς παραμυθίαν, ψηφισαμένης / τῆς πόλεως. Voir E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 79, p. 510 ; S. FOLLET, 1976, p. 273 ; S. BYRNE, 2003, p. 282-283. Pour la signification de l'hapax *exadelphidous* qui ne veut rien dire d'autre que *exadelphos*, cousin germain, voir S. BYRNE, *ad. loc.*

Pythios, la petite-fille, de Lou[k](ios) Gell(ios) Xénagoras, pr[ê]tre de Pythios, l'arrière-petite-fille, de Louk(ios) Gell(ios) Polyzèlos enfant sacré de Pythios et ambassadeur *tôn hoziôn*, et de Gell(ia) Dionysias, la sénat(rice) et grande prêtresse, la cousine, de prêtres et de grands prêtres, la descendante, Babbios Aur. Neikoboulo[s], son tuteur, à sa pupille.



Selon une suggestion assez vraisemblable de J. Bousquet, l'objet de la dédicace, réalisée par son tuteur Babbios Aurélios Neikoboulos, serait identique à Gellia Babbia, une femme de rang sénatorial honorée à Delphes au III^e siècle¹.

Une autre inscription mentionne² :

La prêtresse de Dèmèter
Dionysia
fille d'[Her]mippi[s]

Cette Dionysia est bien identique à Gellia Dionysia, fille de Xénagoras, comme le prouve une dernière inscription dans laquelle [Néo]phrôn honore son père, le hiérophante³ Polyzèlos, fils de Xénagoras et d'Hermippis⁴ :

le conducteur de mystes
Polyzèlos, son père
Xéinagoras
sa mère Hermippis

La qualité de hiérophante de Polyzèlos lui vient certainement de sa mère, que l'on peut rattacher en toute vraisemblance, compte tenu de la rareté du nom, à la famille de l'hiérophante Ti. Klaudios Apollinarios, frère d'un Ti. Klaudios Polyzèlos⁵ :

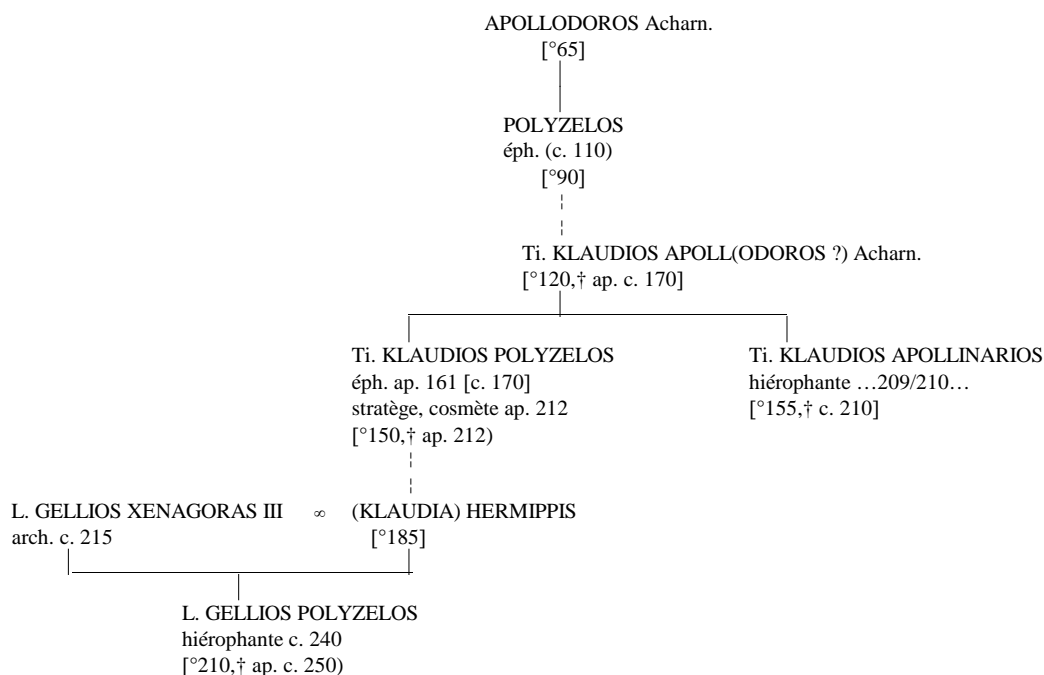
¹ J. BOUSQUET, 1963, p. 202 = *SEG*, XXII (1967), 481. Sur cette femme, voir aussi *FOS*, I, 1987, n° 406, p. 349 ; A. J. S. SPAWFORTH, 1996, p. 169.

² *IG*, II², 4824 : [Δ]ήμητρος ἱέρεια / Διονυσία / [Ερ]μιπίδ.

³ Même si certains auteurs ont pu en douter, S. FOLLET, 1976, p. 272, affirme que l'expression « conducteur de mystes » ne peut désigner qu'un hiérophante.

⁴ *IG*, II², 3706 : μυστῶν ἡγητῆρα / Πολύζηλον, πατρός / ἐσθλοῦ | Ξειναγόρου / μητρος θ' Ἐρμιπίδος, / ἐν ζαθέοισιν | εἶσε θεαῖν / [δαπέδοισιν ἐόν Νεό]φρων / [γενετῆρα].

⁵ S. FOLLET, 1976, p. 272 sqq. La parenté, déjà suggérée par J. H. OLIVER, 1950, p. 163, repose sur la transmission du nom rare de Polyzèlos. Pour la famille de Polyzèlos, voir J. TOEPFFER, 1889,



- Hègias, fils d'Hègias, époux de Dionysia selon la généalogie de l'hiérophante, a été identifié par E. Kapétanopoulos avec P. Pom(ponius ?)¹ Hègias *Phaléreus* le Jeune, archonte éponyme (c. 230), connu par une dédicace qu'il fit avec sa sœur Pom. Épilampsis à la mère de leur père P. Pom. Hègias, Ailia Épilampsis, prêtresse de Dèmèter et de Kòrè, fille d'Ailios Gelòs du Phalère, et cousine de quatre archontes éponymes, Ailios Ardys, Ailios Kallikratès, Ailios Alexandros et Ailios Gélòs² :

p. 58 ; K. CLINTON, 1974, p. 39-40 ; S. FOLLET, 1976, p. 260-261. Le patronyme de l'hiérophante est incertain : sans doute Apollodòros, mais éventuellement Apollinariòs.

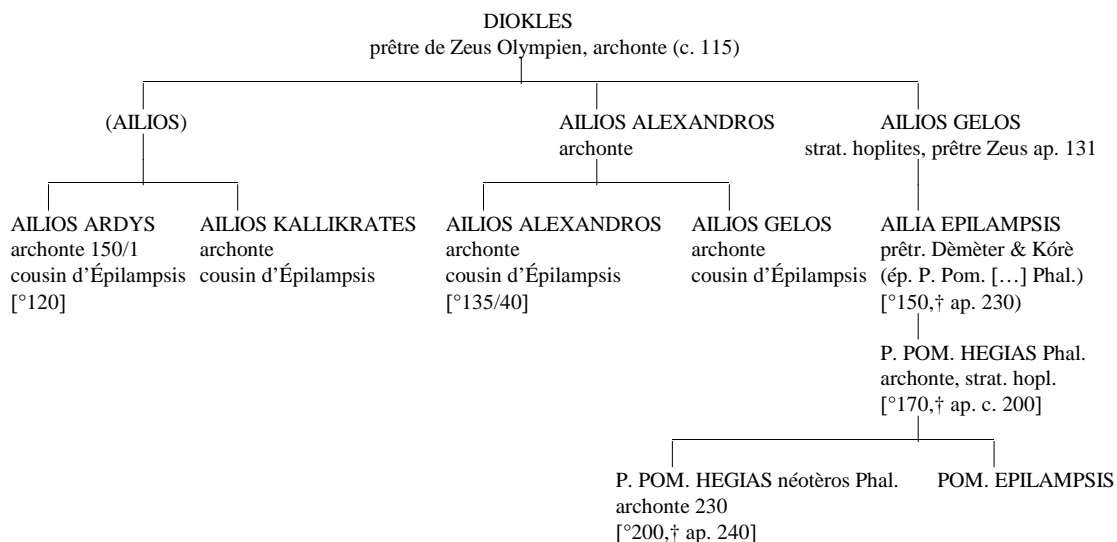
¹ L'abréviation du gentilice « Pom. » concerne soit un Pompeios, soit un Pom(ponios). T. SARIKAKIS, 1951, p. 59-60 et S. FOLLET, 1976, p. 101, restituent Pom(peios ?). De même PAA, VIII, s. v. Hègias 481860 & 481865, p. 164, sans la marque d'interrogation toutefois. Mais la plus grande probabilité est, comme l'a bien vu E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 23, p. 500, en faveur de Pomponios. La *PIR*, VI, P (1998) ne connaît aucun Publius Pompeius, tandis qu'il existe une poignée de Publii Pomponii. A Athènes, les Pompeii assurés ont les *praenomina* Sextus, Titus, Marcus, Gaius, Lucius, Aulus ou Quintus (S. BYRNE, 2003, p. 404-408) et les seuls prénoms des Pomponii sont Gnaeus et Titus.

² *IG*, II², 3687 : ἀγαθῆι τύχηι. / τὴν ἰέρειαν Δήμητρος καὶ Κόρης / Αἰλ Ἐπίλαμψιν Αἰλ Γέλωτος Φαληρέ / ὡς θυγατέρα, τοῦ πρώτου ξυστάρχου / τῶν ἐν Αθήναις ἀγῶνων, στρατηγῆ / σαντος ἐπὶ τοὺς ὀπλείτας, ἰερέως / Διὸς Ὀλυμπίου ν Διοκλέους ἄρξαν / τος τὴν ἐπώνυμον ἀρχὴν ἐκγονον· / Αἰλ Αλεξάνδρου ἄρξαντος τὴν ἐπῶ / νυμον ἀρχὴν ἀδελφιδῆν· Αἰλ Αρδυος / ἀρχιερέως τῶν Σεβαστῶν, ἰερέως το[ῦ] / Ἐλευθερέως Διονύσου, ἄρξαντος τὴν / ἐπώνυμον ἀρχὴν, κηρυκεύσαντος τὸ β', / ἀγωνοθετήσαντος Ὀλυμπίων, στρα / τηγήσαντος ἐπὶ τοὺς ὀπλείτας ἀνεψι / ἀν· Αἰλ Καλλικράτους ἄρξαντος τὴν ἐ / πώνυμον ἀρχὴν, στρατηγήσαντος ἐ / πὶ τοὺς ὀπλείτας, κηρυκεύσαντος, ἀ / γωνοθετήσαντος ἀνεψιᾶν· Αἰλ Αλε / ξάνδρου ἄρξαντος τὴν ἐπώνυμον / ἀρχὴν ἀνεψιᾶν· Αἰλ Γέλωτος ἄρξαντος / τὴν ἐπώνυμον ἀρχὴν ἀνεψιᾶν· Πό : Πομ / Ἥγιου ἄρξαντος τὴν ἐπώνυμον ἀρχὴν, / στρατηγήσαντος ἐπὶ τοὺς ὀπλείτας τὸ β', / ἀγωνοθετήσαντος Ὀλυμπίεω^ς καὶ γυ / μνασιαρχήσαντος οἰκοθεν, πρεσβεύ / σαντος οἰκοθεν, ἰερέως Διὸς Ὀλυμπίου, / μητέρα ν ὁ ἐπώνυμος ἄρχων Π· Πομ. / Ἥγίας Φαληρέως νεώτερος) καὶ Πομ Ἐπίλαμψις / τὴν ἑαυτῶν τήθην. Voir S. FOLLET, 1976, p. 195-196, avec la bibliographie

La prêtresse Dèmèter et de Kòrè
Ail(ia) Épilampsis, d'Ail(ios) Gélôs de Phalère la fille, premier xystarchès
des concours d'Athènes, ancien stratège
des Hoplites, du prêtre
de Zeus Olympien Dioklès
archonte éponyme, la petite fille ;
d'Ail(ios) Alexandros, archonte
éponyme, la nièce ; d'Ail(ios) Ardys
prêtre des empereurs, prêtre de
Dionysos Eleuthérien, archonte
éponyme, kéryx deux fois
ancien agonothète des Olympieia, ancien
stratège des hoplites, la cousine ;

d'Ail(ios) Kallikratès, ancien archonte
éponyme, ancien stratège
des hoplites, kéryx,
agonothète, la cousine ; d'Ail(ios) Alexandros, ancien archonte éponyme
la cousine ; d'Ail(ios) Gélôs ancien
archonte éponyme la cousine ; de P. Pom.
Hègias, ancien archonte éponyme
ancien stratège des hoplites deux fois
ancien agonothète des Olympieia et gymnasiarque, ancien
prêtre, prêtre de Zeus Olympien
la mère ; de la part de l'archonte épon. P. Pom.
Hègias du Phalère le J(eune) et de Pom. Épilampsis
à leur aïeule.

ce qui donne ce tableau :

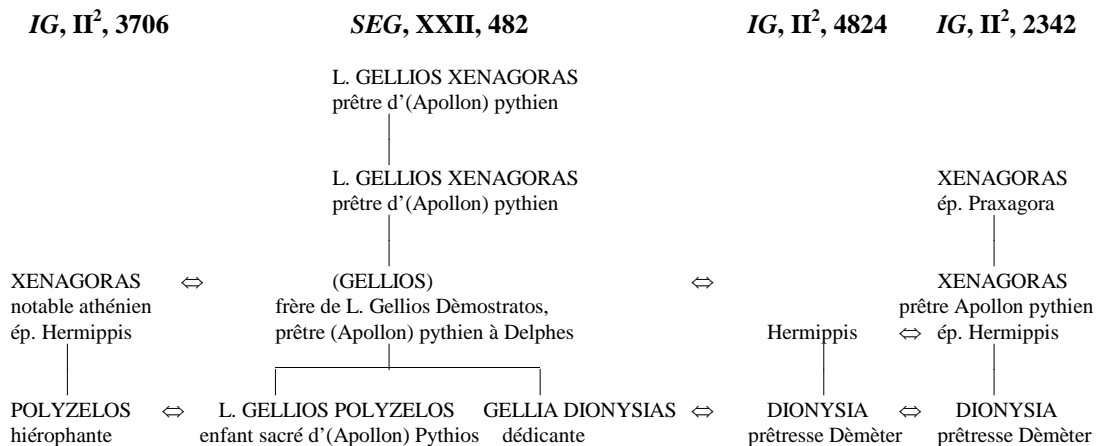


On en vient à la famille des Gellii à proprement parler¹.

La généalogie de l'hiérophante du IV^e siècle ne permet de remonter que jusqu'à [L. Gellios] Xénagoras, époux de Praxogorè et père de [L. Gellios] Xénagoras, prêtre d'Apollon Pythien, époux d'Hermippis. L'inscription de la fille de L. Gellios Dèmostratos permet en revanche de remonter d'un degré et montre que l'époux de Praxagora avait été, lui aussi, prêtre d'Apollon pythien, et le fils d'un précédent L. Gellios Xénagoras, également prêtre d'Apollon pythien :

antérieure, notamment P. GRAINDOR, 1922, p. 153-158 ; E. KAPETANOPOULOS, 1971. Depuis, voir S. BYRNE, 2003, s. v. Aelius 3-14, p. 4-7 & *stemma* I.

¹ Sur cette famille, voir J. BOUQUET, 1963, p. 198-204 ; E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 46-47, p. 507 ; S. FOLLET, 1976, p. 272-273 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Gellius 1-6, p. 281-284.



On peut donc distinguer sûrement trois personnages, représentant des générations successives, nommés également L. Gellios Xénagoras :

1. L. Gellios Xénagoras I : prêtre d'Apollon pythien
2. L. Gellios Xénagoras II : prêtre d'Apollon pythien, époux de Praxagora¹ ;
3. L. Gellios Xénagoras III : prêtre d'Apollon pythien, époux d'Hermippis² ;

La difficulté à présent, c'est de reconstruire correctement les carrières de ces trois homonymes. L'inconvénient des données qui nous restent, c'est qu'elles ne sont pas, ou mal, datées. D'autres sources en revanche mentionnent des L. Gellioi Xénagorai avec des dates précises, mais sans identifier nécessairement leur place dans la généalogie.

La généalogie des Claudii de Mélité, bien connue, permet de fixer aux environs de 160/170 la naissance de Praxagora, épouse de L. Gellios Xénagoras II³.

On sait par ailleurs que L. Gellios Polyzèlos, fils de L. Gellios Xénagoras III et petit-fils de L. Gellios Xénagoras II, a été hiérophante vers le milieu du III^e siècle.

Enfin, diverses mentions datées, ou à peu près, mentionnent un L. Gellios Xénagoras qui est nécessairement identifiable avec L. Gellios Xénagoras II ou L. Gellios Xénagoras III :

- Vers 190 ?, une statue est dressée à Éleusis pour honorer le service du « fils de Xénagoras et de Praxagora, le myste de Dèmèter (initié à l'autel) Xénagoras »⁴ ;
- L. Gellios Xénagoras le Jeune est archonte éponyme à Athènes vers 213/220 ;

¹ E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 507, n° 46.

² E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 507, n° 47.

³ Le père de Praxagorè, Ti. Klaudios Dèmostratos, est archonte en 180/1, ses frères sont nés entre 145 et 150, et son père est décédé avant 152, il est donc né lui-même vers 140 ou peu avant : voir *infra* le chapitre sur les Claudii de Mélité sous l'Empire.

⁴ IG, II², 3686 : παῖδα Ξειναγόρα καὶ Πραξα / γόρας ἐσορᾶς με | τὸν μῦσ / τὴν Δηοῦς, Ξειναγόραν / ὄνομα. Pour la date, voir S. BYRNE, 2003, p. 281. La date ne se déduit que de la position généalogique de Xénagoras et ne peut donc servir à préciser cette généalogie.

- Dans le premier quart du III^e siècle, une inscription honore le stratège des hoplites Xénagoras, fils de Xénagoras, de Mélité¹.

On considère d'ordinaire que toutes ces mentions s'appliquent à L. Gellios Xénagoras III, l'époux d'Hermippis². C'est probable en effet, mais il faut préciser.

A priori, L. Gellios Xénagoras II, dont l'épouse est née autour de 160/170³, serait vraisemblablement né entre 150 et 165 environ. Il ne serait donc guère susceptible d'être l'archonte surnommé « le Jeune » en charge vers 215. Il pourrait en revanche être identique au stratège des hoplites si l'inscription qui mentionne celui-ci date bien des années 210 comme le pense S. Byrne. Mais en réalité, cette date reste très approximative et S. Follet ne situe l'inscription que « dans le premier quart du III^e siècle », ce qui autorise à dater la stratégie de 225 environ, et donc de l'attribuer également à L. Gellios Xénagoras III.

Reste alors, un dernier (ou plutôt un premier) L. Gellios Xénagoras⁴, celui qui est cité avec son épouse Dikaiogora sur une inscription de la deuxième moitié du II^e siècle à Delphes⁵ :

¹ *Agor.*, XV, 441, 3-5 : [— — c.8 — Μαρα]θων[ίου στρατη] / [γούντος ἐπὶ τοὺς ὀπλείτας Ξε] / [ναγόρου τοῦ Ξ]εναγόρ[ου Μελιτέως].

² Ainsi, E. KAPETANOPOULOS, 1968 ; S. FOLLET, 1976, p. 272-273 ; S. BYRNE, 2003, p. 281-282.

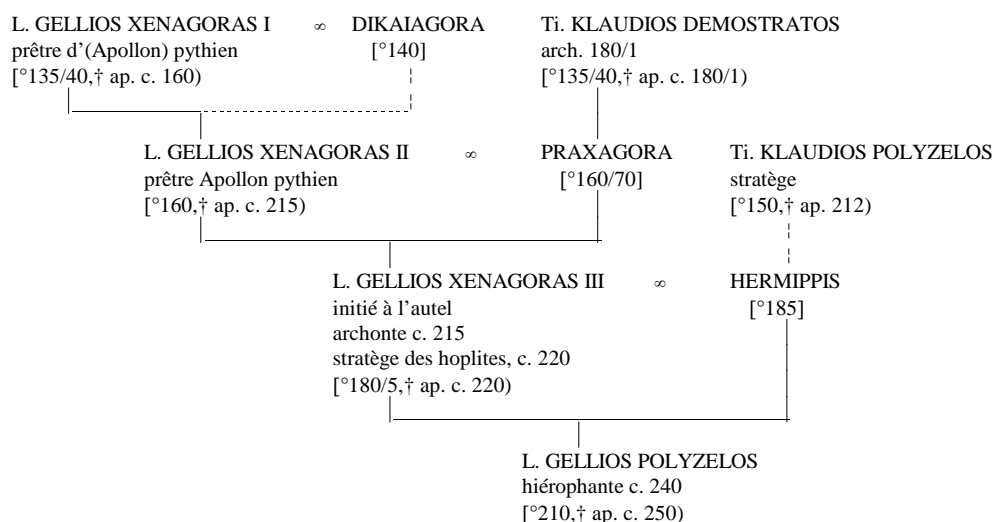
³ Voir le chapitre sur les Claudii de Mélité : le père de Praxagora, Dèmostratos, est archonte en 180/1 et les frères de celui-ci sont éphèbes en 162 et 168, donc nés vers 145/150. Dèmostratos lui-même est donc né entre 140 et 155.

⁴ E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 507, n° 45 ; S. FOLLET, 1976, p. 273, n. 3 ; PAA, III, 1995, n° 273070 ; B. PUECH, 1998. Pour ces auteurs, qui suivent tous J. H. OLIVER, 1950, p. 164, l'archonte de 172/3 est identique au grand-père de L. Gellios Polyzelus, qui figure sur une liste de Kérykes c. 200, mais il s'agit plutôt de son arrière-grand-père, connu pour lors seulement comme prêtre à Delphes d'Apollon Pythien. Autrement, il faudrait, dans la reconstruction proposée ici, rehausser la chronologie de plusieurs membres de la famille, ce qui n'est pas nécessaire.

⁵ J. BOUSQUET, 1963, p. 198 sqq. (= *SEG*, XXII, 480). R. Flacelière (*FD*, III, 4, 262+263, p. 290) le datait plutôt « approximativement » du I^{er} s. Voir maintenant *CID*, IV, 156, p. 370-371 (avec trad. fr.) : [τὸ κοινὸν τῶν] Ἀμ[φ]ικτυό / [νοων καὶ ἡ πόλις τῶν Δελ] / [φῶν Λ. Γέλλι]ον Ξεναγό / [ραν, πρεσβεύσ]αντα τρις / [εἰς Ῥώμην παρ]ὰ τῶν Ἀμφικτυ / [όνων καὶ ἱερατε]ύο[ν]τα καὶ / [Πυθίων ἀγωνοθετή]σαν / [τα δις(?) καὶ] προσ[τάτην δαμιορ] / [γῶν καὶ] ἐπώνυ[μον γενόμε] / [νον], ὁμοῦ δὲ [καὶ τὴν γυναῖ] / [κα Δι]καιογόραν [πάσης ἀρε] / [τῆς] ἔνεκεν, [Ἀπόλλωνι].

[Le *Koinon* des] Amphiktyo-
 [ns et la cit]é de Del-
 [phes, honorent L. Gelli]os Xénago-
 [ras, actuellement prêt]re (à vie), trois fois
 [ambassadeur à Rome pour] les Amphikty-
 [ons et prêt]re et
 [des (concours) Pythiques agonothè]t[e
 [deux fois ? e]t prés[ident des damiur-]
 [ges ? et] (archonte) épony[me]
 [pour] lui et son épou-
 [se Di]kaiagora [pour leur par-]
 [fait] mérite, [à Apollon]

Il s'agit vraisemblablement de L. Gellios Xénagoras I, dans la mesure où les épouses de L. Gellios Xénagoras II et L. Gellios Xénagoras III sont connues par ailleurs comme étant respectivement Praxagora et Hermippis. De la sorte, la généalogie de la famille s'établit comme suit pour l'instant, avec une chronologie « normale » :



Mais pour valider ce premier schéma, il reste une autre mention de Xénagoras à fixer plus précisément :

- Un L. Gellios Xénagoras est archonte éponyme à Athènes, en 172/3 admet-on¹

¹ *IG*, II², 1739, 12-13 : ἐπὶ ἀρχοντος Λουκίου / Γελλίου Ξεναγόρα » ; 2342, 13 & 28-29 : « καὶ Ξεναγόρου (I) Ξεναγόρας (II) ... ταύτης καὶ Ξεναγόρου (I) / Ξεναγόρας (II) τοῦ Πυθίου ἱερεῖς. Voir P. GRAINDOR, 1922, p. 193.

Depuis P. Graindor jusqu'à E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 507, l'archontat de Xénagoras est daté de 183/4. La date de 172/3 a été établie par S. ROTROFF, 1975, p. 405-406, suivie par S. FOLLET, 1976, p. 272 & 307. Cette dernière est suivie à son tour par les auteurs postérieurs, e. g. S. BYRNE, 2003, p. 281. L'argumentation est la suivante : l'établissement de la succession des archontes à Athènes est déterminée notamment grâce à « la loi de Ferguson » qui affirme que les secrétaires de prytanie sont pris successivement dans chacune des tribus d'Athènes, ce qui implique une rotation de chaque tribu représentée tous les douze ans avant Hadrien, puis tous les treize ans après la création de la tribu dont cet empereur est l'éponyme (voir sur l'ordre des tribus le tableau *supra* p. 203). Résumé de la théorie : S. FOLLET, 1976, p. 295 sqq., qui reprend l'idée de J. A.

Auquel des trois Gellioi Xénagorai connus faut-il attribuer ces mentions ? J. H. Oliver avait affirmé qu'il s'agissait de L. Gellios Xénagoras II, l'époux de Praxagora¹. Par la suite, J. Bousquet, le premier éditeur du texte complet concernant (L. Gelli)os Xénagoras I et Dikaiagora, a justifié cette position en observant que ce Xénagoras, dont l'inscription ne mentionne que des charges delphiques, devait être antérieur à la naturalisation athénienne d'une branche de la famille. En conséquence, il se distinguerait nécessairement de L. Gellios Xénagoras, archonte à Athènes en 172/3, qui serait donc plutôt Xénagoras II².

J. H. Oliver a été suivi par l'ensemble des commentateurs postérieurs, sauf moi-même³. Il y a en effet une difficulté chronologique sur laquelle on ne s'est pas assez étendu. Si l'archonte de 172/3 est Xénagoras II, il faut que celui-ci ait été âgé au mieux de 30 ans à ce moment, donc né en 142 au plus tard⁴. Cela pose problème avec l'âge de son aïeule paternelle Salvia, qui ne peut alors naître après 110.

Cette configuration n'est toutefois pas totalement impossible. Si Salvia est plutôt la petite-nièce que la petite-fille de Sextus, comme on l'a vu, elle serait née finalement vers 105/110. Quant à Praxagora, elle a bien pu naître après tout vers 160.

NOTOPOULOS, 1949, quant à la reconduite de cette loi sous l'Empire, mais en la restreignant aux secrétaires de prytanie et non aux archontes éponymes.

En l'occurrence, cette loi permet d'établir que le secrétaire Mystikos, fils de Mystikos, du dème des Eroïades, de la tribu Antiochide [XII], a exercé son secrétariat lors d'une des années dévolues à la tribu Antiochide (145/6, 158/9, 171/2, 184/5, 197/8, 210/1, etc. puisqu'on sait formellement que 180/1 était une année dévolue à la tribu Oineis [VIII]). Or, on sait également que L. Gellios Xénagoras a été archonte l'année d'après l'anarchie qui a suivi l'archontat de Ti. Memmios Flaccos, durant lequel Mystikos était secrétaire (P. GRAINDOR, 1922, p. 192-193). Comme Mystikos était éphèbe en 154/5 (*IG*, II², 2067, 176) et prytane en 190/200 (*IG*, II², 1805, 20), son secrétariat tombe en 158/9, 171/2, 184/5 ou 197/8. Mais la première date est exclue, Mystikos ne pouvant avoir déjà l'âge requis 4 ans seulement après son éphébat, et la dernière très peu probable si peu de temps avant sa propre prytanie. Reste les deux dates possibles de 171/2 et 184/5 (d'ailleurs S. Follet semble avoir hésité, ou au moins n'avoir pas eu le temps d'harmoniser son texte puisqu'elle date ce même archontat de 185/6 à un endroit (*op. cit.*, p. 88) et de 172/3 à un autre (*op. cit.*, p. 272)). En fait, la découverte en 1972 d'une liste de six noms (Vopiskos, Aristaios, Sôsigènès, Philoteimos, Thisbianos et Kl. Attikos), apparemment celle des archontes des années 182/3 à 187/8, oblige à opter pour la première de ces dates : 172/3 selon l'éditeur de ce texte I. ROTROFF, 1975.

¹ J. H. OLIVER, 1950, p. 161 & *stemma* p. 164.

² J. BOUSQUET, 1963, p. 200. J. H. Oliver comme J. Bousquet datent l'archontat athénien de c. 183 comme il était admis à l'époque.

³ Ainsi, J. H. OLIVER, 1950, p. 164 ; E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 507, n° 45 ; S. FOLLET, 1976, p. 273, n. 3 ; PAA, III, 1995, n° 273070 ; B. PUECH, 1998, p. 263 ; R. BOUCHON, 2005, p. 332 (voir note suivante). S. BYRNE, 2003, p. 281, suit l'*opinio communis* dans le texte, mais signale quand même mon avis divergeant, sans prendre position.

⁴ On ignore l'âge minimal pour exercer l'archontat. On penserait plutôt, *a priori*, pour l'âge de trente ans. Mais Hérode Atticus a certainement exercé l'archontat à 25 ans, en 126.

Cela est un peu serré quand même, et c'est pour éviter ces difficultés que j'avais suggéré d'attribuer plutôt l'archontat athénien à Xénagoras I, ce qui permettait d'obtenir une chronologie plus naturelle¹. Mais je me fondais alors sur l'attribution péremptoire de J. H. Oliver de cet archontat à Xénagoras II et je n'avais pas pris en compte l'argumentation de J. Bousquet. L'inscription de Xénagoras I et de son épouse, par les Delphiens et les Amphictions, date nécessairement de la maturité (voire de la vieillesse) de Xénagoras I compte tenu du cursus important du personnage. Il est exclu qu'elle soit antérieure à l'archontat athénien et il est difficile de croire, même dans une inscription partisane, que celui-ci n'ait pas été mentionné. C'est sans doute pourquoi S. Follet a pensé que la mention d'un archontat dans l'inscription delphienne de Xénagoras I concernait précisément cet archontat athénien. Dans ce cas, il faudrait admettre que cela était précisé dans les lacunes du texte actuel². Mais F. Lefèvre, le dernier éditeur de l'inscription, constate que ces lacunes ne laissent pas de place pour une pareille précision³.

Je reviens donc aujourd'hui à l'attribution à Xénagoras II de cet archontat athénien, non comme une certitude, mais comme la plus probable. Ce faisant, je persiste quand même à souligner les difficultés chronologiques liées à cette attribution. Notamment le fait, largement évoqué par E. Kapétanopoulos, que Xénagoras aurait ainsi été archonte presque une décennie avant son beau-père Démonstratos. Ces difficultés pourraient être levées si la date de l'archontat était reportée à 185/6 ou à une date ultérieure comme on l'admettait naguère et comme le soutient toujours E. Kapétanopoulos. Mais cela non plus ne semble pas très vraisemblable. Après examen, je ne vois guère de moyen de contester la datation proposée par I. Rotroff pour la datation des six personnages dont les noms figurent ensemble sur l'inscription qu'elle publie⁴. On est certain par exemple

¹ C. SETTIPANI, 2000, p. 482, n. 5.

² Autrement, la mention d'un archontat sans autre précision dans une inscription de Delphes se réfère à un archontat delphique.

³ F. LEFEVRE, 2002, p. 371, *ad l.* 9.

⁴ Après examen, je ne vois guère de moyen de contester la datation proposée par I. ROTROFF, 1975, pour la datation des six personnages dont les noms figurent ensemble sur l'inscription qu'elle publie. On est certain par exemple que la liste ne peut pas être décalée de treize ans vers le bas, de 195/6 à 200/1, dans la mesure où l'archontat de Vopiskos est nécessairement antérieur à 184/5 puisque le prêtre de l'autel (*épi Bômôn*) Memmios en poste à ce moment est remplacé, donc décédé cette année là. Inversement, on ne peut décaler la liste vers le haut, de 169/70 à 174/5, parce que l'archontat du même Vopiskos est nécessairement postérieur à 171, puisqu'à cette date le prédécesseur du dadouque Ailios, en poste à ce moment, est toujours vivant. Il reste bien l'éventualité que cette liste ne soit pas une liste d'archontes mais d'une autre série d'officiels. Toutefois, le seul point commun de tous ces

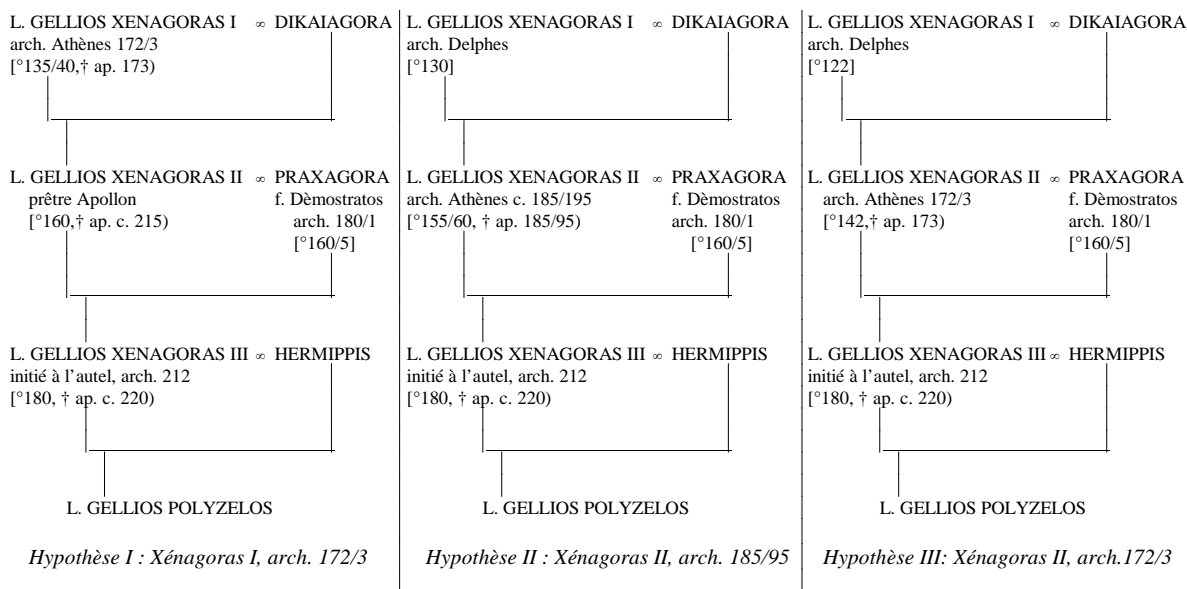
que la liste ne peut pas être décalée de treize ans vers le bas, de 195/6 à 200/1, dans la mesure où l'archontat de Vopiskos est nécessairement antérieur à 184/5 puisque le prêtre de l'autel (*épi Bômôn*) Memmios en poste à ce moment est remplacé, donc décédé cette année là. Inversement, on ne peut décaler la liste vers le haut, de 169/70 à 174/5, parce que l'archontat du même Vopiskos est nécessairement postérieur à 171, puisqu'à cette date le prédécesseur du dadouque Ailios, en poste à ce moment, est toujours vivant.

Il reste bien l'éventualité que cette liste ne soit pas une liste d'archontes mais celle d'une autre série de magistrats ou de notables. Toutefois, le seul point commun de tous ces personnages est d'avoir exercé l'archontat éponyme, et tous à peu près au même moment. Donc, même si rien n'interdit de croire qu'ils faisaient partie d'un autre collège d'officiels, une liste d'archontes est la solution de loin la plus probable.

On peut finalement dessiner les trois hypothèses suivantes pour décrire les généalogies possibles pour les Gellii Xénagorai :

personnages est d'avoir exercé l'archontat éponyme, et tous à peu près au même moment. Donc, même si rien n'interdit de croire qu'ils faisaient partie d'un autre collège d'officiels, une liste d'archontes est la solution de loin la plus probable.

Enfin, il y a une dernière possibilité, soutenue par E. KAPETANOPOULOS, 1984. Dans sa reconstruction de la liste archontale des années 170/190, cet auteur est gêné par la présence de L. Gellios Xénagoras en 172/3, année où il suppose un autre titulaire. Il rappelle alors que, comme le soulignait pourtant à l'origine P. GRAINDOR, 1922, p. 192-193, il n'est pas du tout certain que L. Gellios Xénagoras appartenait à l'année suivant immédiatement l'anarchie consécutive à l'archontat de Memmios Flakkos. Prenant appui sur cette incertitude, E. Kapétanopoulos propose de rejeter L. Gellios Xénagoras dans la décennie 190/200 (la décennie 180/190 est déjà complète). Toutefois, il est difficile de dissocier de façon si radicale l'archontat de Xénagoras et l'anarchie qui suit l'archontat de Flakkos. W. AMELING, 1991, p. 139, a repris la question et conclut qu'on doit absolument valider l'hypothèse de P. Graindor, et que Xénagoras fut bien archonte deux ans après Flakkos. La photo fournie par P. Graindor permet d'affirmer que la mention de l'archontat de Xénagoras, loin d'être une « casual addition » comme le soutient E. Kapétanopoulos, a bien été gravée avec le reste de l'inscription. Quant à Bièsios Peisôn que E. Kapétanopoulos voudrait mettre en 172/3, il était en réalité archonte la quatrième année du pédotribat de Markos, ce qui correspond à 173/4 ou 174/5. Curieusement, sur son site internet tenu à jour, E. Kapétanopoulos, qui connaît l'article de W. Ameling, reprend sans commentaire ses propositions de 1984.



Dans l'état actuel, c'est donc la troisième hypothèse qu'il faut préférer, même si c'est celle qui conduit à la chronologie la plus serrée¹. L. Gellios Xénagoras aurait obtenu la citoyenneté grâce à la famille de son (futur)² beau-père Ti. Klaudios Dèmostratos, ce qui justifie son inscription dans le dème de Mélité et l'appartenance de son fils, initié à l'autel, au *génos* des Kérykes.

Quant à Xénagoras I, il a eu, semble-t-il, une carrière spécifiquement delphique dans l'hypothèse retenue, avec une épouse qui est plus probablement elle aussi originaire de Delphes que d'Athènes³.

¹ J'avoue ne pas bien saisir l'argumentation développée par R. BOUCHON, 2005, p. 332, à ce propos : « L. Gellios Dèmostratos ... ne porte pas le *cognomen* de son père, Xénagoras, mais celui de son grand-père, Tib. Klaudios Dèmostratos. Son père est donc le mari de Praxagora. La vraisemblance chronologique pousse à reconnaître en ce L. Gellios Xénagoras l'archonte éponyme de 172/3 ap. J.-C. Ce Delphien d'origine a pu accéder à l'archontat en partie grâce à l'influence de son beau-père et à l'exil volontaire d'Hérode Atticus ».

On a l'impression à la lecture de ce paragraphe que la filiation entre L. Gellios Dèmostratos et Praxagora, fille de Tib. Klaudios Dèmostratos, se déduit de l'onomastique, alors qu'elle est totalement assurée par les textes. Par ailleurs, je vois mal ce que l'attribution à l'un des fils, probablement le cadet, du nom de son grand-père maternel, peut avoir comme conséquence quant aux suppositions que nous pourrions faire sur les origines de la famille. Ensuite, la phrase concernant « la vraisemblance chronologique » qui conduirait à supposer que Xénagoras, archonte en 172/3 est Xénagoras II est particulièrement malheureuse puisque la vraisemblance chronologique conduirait précisément à affirmer plutôt le contraire. Quant au reste, cela ne reste qu'une spéculation sans appui.

² Il est exclu chronologiquement que la fille de Dèmostratos ait pu épouser Xénagoras avant 172/3, date de l'archontat de ce dernier. Mais ils pouvaient être fiancés dès cette époque. Je ne cache pas que la difficulté chronologique demeure.

³ Le nom est inconnu à Athènes (*PAA*, s. v.), mais c'est à Delphes que l'on rencontre le nom de Dikaiagora, certainement, peut-on supposer, chez des ascendants de l'épouse de Xénagoras. Si Xénagoras I lui-même est corinthien par son père, thessalien et delphien par sa mère et que son épouse est elle-même delphienne, il n'y a guère de chance qu'il figure sur une liste de Kérykes athéniens.

IV] LE HAUT EMPIRE ROMAIN

1] Les Claudii de Méliité

La famille traditionnellement nommée les « Claudii de Méliité » en raison du gentilice romain qu'ils acquirent par la suite est devenue au II^e siècle l'une des plus influentes d'Athènes, la seule en mesure de s'opposer à la toute puissance locale du magnat Hérode Atticus. L'une des sources de cette puissance vient de leur héritage de différentes familles considérables, notamment celle des Dioklès de Méliité et de la prêtrise éleusinienne de dadouque.

Pour autant, leur origine reste obscure, et c'est à Délos qu'apparaissent les premières générations attestées.

A) Les origines de la famille : II^e – I^{er} siècles av. J.-C.

Athènagoras I¹

Ce n'est pour nous qu'un patronyme :

En 158/7, une inscription de Délos mentionne Athènagoras, fils d'Athènagoras, prêtre d'Artémis².

En 158/7 av. J. C., une liste d'Athéniens comporte les noms de Pausanias et de Léônidès, fils d'Athènagoras de Méliité³.

Pausanias est ensuite épimélète de Délos, l'un des administrateurs de la colonie⁴.

En 144, un Léônidès, fils d'Athènagoras de Méliité, est gymnasiarque et il est cité en compagnie de Pausanias de Méliité, d'Athènagoras de Méliité et de Zénôn de Méliité, probablement ses frères⁵. On sait par ailleurs qu'il avait un fils nommé Nikias⁶ :

¹ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 68, p. 509.

² *Idél.*, 2605, 17 : [Αθη]ναγόρας Αθηνα[γό]ρου Μελιτεύς. P. ROUSSEL, 1916, p. 219, signale une autre inscription en l'honneur d'Artémis Hékatè faite par Αθηναγόρας Αθηναγόρου Αθηναίος.

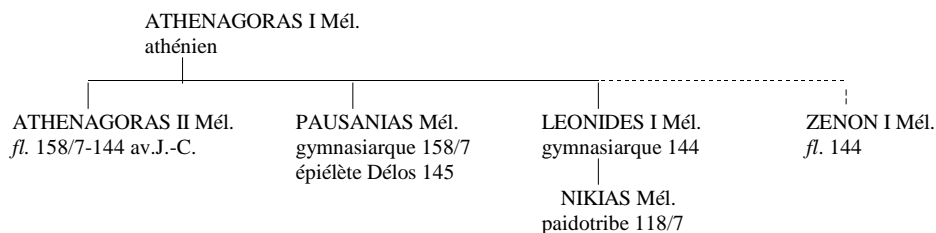
³ *Idél.*, 2589, 15 & 29 : Παυσανίας Αθηναγόρου Μελιτεύς / ... / [Λεων]ί[δη]ς [Αθη]ναγόρου Μελιτεύς.

⁴ P. ROUSSEL, 1916, p. 180.

⁵ *Idél.*, 2593 : [Λ]εωνίδης Αθηναγόρου Μελιτεύς γυμνασιαρχήσας ἐν τῷ ἐπὶ Θεαι / [τ]ήτου ἄρχοντος ἐνιαυτῷ ἀνέγραψεν τοὺς ἱεροποιήσαντας / ἐφ'αὐτοῦ τὰ Ἀπολλώνια τὰ ἐ[ν Δή]λῳ, / Παυσανίαν Μελιτέα, Αθηναγόραν Μελιτέα, Ζήνωνα Μελιτέα ... Voir P. ROUSSEL, 1916, p. 197.

E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 18, p. 499, distingue avec raison ce Zénôn (I), fils ? d'Athènagoras (I), adulte en 144, de Zénôn II, fils d'Athènagoras II (n° 19), dont les enfants naissent vers 120/110, et donc probablement né lui-même vers 145.

⁶ *PA*, 10813 ; P. ROUSSEL, 1908, n° 437, p. 533 ; E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 92, p. 511, d'après, *e. g.*, *Idél.*, 1926, 11-12 (118/7) : παιδοτριβούντος Νικίου τοῦ Λεω / νίδου Μελιτέως.



La famille d'Athénagoras I d'après IDél. 2065, 2589 & 2593.

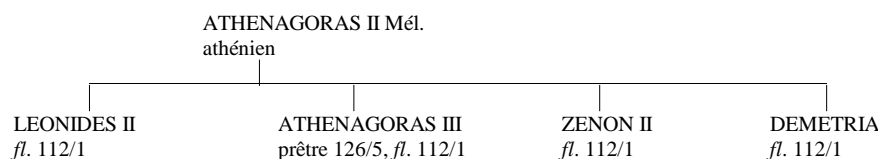
Athénagoras II¹

Il est cité, on l'a vu, comme gymnasiarque en 158/7 et encore en 144 avec ses frères, Léônides I, Pausanias et Zénôn I. Il n'est plus cité qu'en tant que patronyme en 126/5² comme on le verra à la notice suivante et était donc probablement décédé à cette date.

La liste de ses enfants, Léônides II³, Athénagoras III, Zénôn II et Dèmètria, est fournie par plusieurs inscriptions de Délos, notamment *IDél.* 2092 (112/1 av. J.-C.)⁴ :

Léônides, fils d'Athénagoras
Athénien
Athénagoras et Zénôn
Et Dèmètria ses frères (et sœur)
...

Ce qui donne le tableau suivant :



La famille d'Athénagoras II d'après IDél. 2092, 2179, etc.

Zénôn II⁵

En 126/5, une invocation aux dieux égyptiens à Délos mentionne le prêtre Athénagoras et (son frère ?) Zénôn, fils d'Athénagoras, avec (les enfants de celui-ci ?) Athénagoras et L(éônides ?)⁶ :

¹ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 69, p. 509.

² *IDél.*, 2207 (126/5) : ἐπι ιερέω[ς Αθηνα] / γόρου τοῦ [Αθηνα] / γόρου Μ[ελιτέως]. Voir aussi la notice de Zénôn II.

³ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 88, p. 511. Il est cité dans *IDél.*, 2092 & 2179, cités ci-dessous et également dans *IDél.*, 2152 (112/1) : Λεωνίδης / Αθηναγόρου / Αθηναῖος / Δι Σαράπιδι, / ἐπι ιερέως Σε[λεύκου] / τοῦ Ανδρονίκου [Ραμουσίου] / Λεωνίδης / Αθηναγόρου / [Αθηναῖος.

⁴ *IDél.*, 2092 : Λεωνίδην Αθηναγόρου / Αθηναῖον / Αθηναγόρας καὶ Ζήνων / καὶ Δημη<η>τρία τὸν ἀδελφόν, / ἐπι ἐπιμελητοῦ τῆς νήσου Δρά<κ>οντος / τοῦ Ὀφέλου Βατήθεν καὶ τῶν ἐπι τ<α> ἱερά<> / Ἀρκέτου Κυδαθηναϊέως καὶ Ἑστιαίου <Αλαιέως>, / ἐπι ιερέως Σελεύκο<υ> / τοῦ Ανδρονίκο<υ> / Ραμουσίου. Voir aussi *IDél.* : 2179 (112/1) : [Α]θη[ναγό]ρα[ς] καὶ Λε[ωνίδης] / [οἱ Α]θηναγόρ[ου] Αθηναῖοι / Δι Οὐρίωι, Σαράπι[δι], Ἴσι[δι], / [Α]νούβιδι, Ἀρποκράτε[ι].

⁵ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 19, p. 499.

⁶ *IDél.*, 2048 : ὁ ἱερεὺς Α[θηναγό]ρας — — / κα[ι] Ζήνων Αθηναγόρου — — / Αθηναγόρας καὶ Λ[εωνίδης — —] / Σαράπιδι, Ἴσ[τι]δι, [Α]νούβιδι? — —].

Le prêtre A[thènagoras ...]
 et Zénôn, fils d'Ath[ènagoras]
 (et) Athènagoras et L[éônidès fils de Zénôn ?]
 Sarapis, Isis, [Anoubis ?]

Une série d'inscriptions de Délos citent, vers 100 av. J.-C., Zénôn, fils d'Athènagoras, son épouse Sôteira, fille de Philostratos¹, et leurs fils Athènagoras, Léônidès, et Zénôn qui élèvent une statue à leur sœur Mèniàs, canéphore à Delphes², et, en 106/5 av. J.-C. une stèle élevée par la famille en l'honneur du jeune Zénôn qui venait d'accéder aux fonctions de *kleidouchos* et de pythaïste à Delphes³ :

A Zénôn, fils de Zénôn,
 kleidouchos et pythaïste
 à Delphes
 [Z]énôn, fils d'Athènagoras et Sôteira (fille de)
 Philostratos, athéniens
 à leur fils, et Athènagoras
 à son ne[v]e[u] et
 Athènagoras, Léônidès
 (et) Mèniàs, à leur frère

En 100/99, les enfants de Zénôn II font une invocation aux dieux égyptiens en l'honneur de leur oncle Athènagoras II :

I.Dél. 2093 :

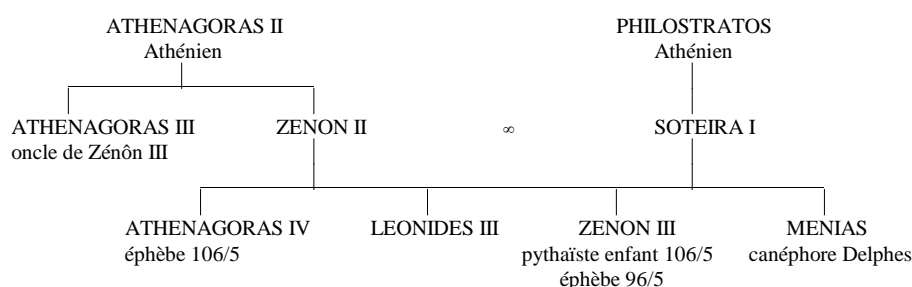
A Athènagoras, fils d'Athènagoras
 Athénien
 Athènagoras et Léônidès et
 Mèniàs, enfants de Zénôn, fils d'
 Athènagoras, athénien, à
 leur oncle
 Sarapis, Isis, Anoubis

Comme le jeune Zénôn (III) sera éphèbe en 98, donc né vers 115, il est probable que son père Zénôn II était né vers 145, et donc le fils d'Athènagoras II :

¹ P. ROUSSEL, 1908, p. 308, écrit « Philokratès ».

² *IDél.*, 1871 : [Ζήνων Αθηναγόρου κ]αὶ / Σ[ώτεια Φιλοστ]ράτου / τὴν α[ὐτῶν θυ]γατέρα / Μηλιάδα, [κ]αὶ Αθηναγόρας / Αθηναγόρου τὴν ἀδελφιδὴν, / καὶ Αθηνα[γ]όρας, Λεωνίδης, / Ζήνω[v] Αθηναῖοι τὴν ἀδελφὴν / ὑφιέρ[ει]αν γενομένην Ἀρτέμιδος / καὶ [κ]αν]ηφορήσασαν εἰς Δελ / φούς ἐν Πυθαΐδι, Α[π]όλλωνι, / Α[ρ]τέμιδι, Λητ[οί]. / Εὐτυχίδης [ἐ]ποίηει.

³ *IDél.*, 1891 (106/5 av. J.-C.) : Ζήωνα Ζήωνος / κλειδουχήσαντα καὶ / πυθαῖστίην ἐν Δελφοῖς / γενόμενον, [Ζ]ήνων / Αθηναγόρου καὶ Σώτεια / Φιλοστράτου Αθηναῖοι / τὸν ὕον, καὶ Αθηναγόρας / τὸν ἀδε[λφιδου]v, καὶ / Αθη[να]γόρας, Λεωνίδης, / Μηλιάς τὸν ἀδελφὸν / καὶ Αθηναῖι Κυθίαι / — — — — — Λ / [ἐ]πὶ ἱερέω[ς] — — — — — δρου Παλληνέως, / [ζακορε]ύοντος — — — — — / Εὐτυχίδ[η]ς ἐποίηει ; *IDél.*, 1994 : « [— — — — — Αθηνα] / [γόρας κα]ὶ Λε[ων]ί[δης καὶ] / [Ζ]ήνων καὶ Μηλιάς οἱ / [Ζ]ήνωνος τὸν ἑαυτῶν / θεῖον, / [Α]πόλλωνι, Ἀρτέμιδι, Λητοῖ. / Εὐτυχίδης ἐποίηει ; *IDél.*, 2093 (100/99 av. J.-C.) : « Αθηναγόραν Αθηναγόρου / Αθηναῖον / Αθηναγόρας καὶ Λεωνίδης καὶ / Μηλιάς οἱ Ζήωνος τοῦ / Αθηναγόρου Αθηναῖοι τὸν / ἑαυτῶν θεῖον Σαράπιδι, Ἴσιδι, / Ἀνούβιδι, / ... / ἐπὶ ἱερέως Κυθήνορος τοῦ Διονυσίου Μελιτέως.



La famille de Zénôn d'après IDél., 1871, 1891, etc.

On ne connaît pas de postérité à Zénôn III et à sa sœur Mènas¹, mais en revanche, deux inscriptions mentionnent les familles de deux individus nommés Athènagoras de Mélité :

- Une inscription athénienne, datée de la fin du II^e siècle donne l'identité de l'épouse d'un Athènagoras de Mélité² :

Dionysios, fils de Dionysios de Sphèt[tios]
Et Épiphaneia, d'Hermolykos de Marathô[n]
la fille, A Épiphaneia d'Athènagoras
de Mélité la fille, leur petite-
fille, initiée à l'autel de Dèmèter et
Kórè

- Par ailleurs, en 92/1, les enfants d'Athènagoras de Mélité, Sôteira II, Zénôn IV et Satyros II honorent leur mère défunte [Théo]dotè, fille de Satyros I³ :

[A Théo]dotè, fille de Saty[r]os de Myrrhinonte, Sôteira et
[Z]énôn et Satyros, fils d'[Athèna]goras de Mélité à le-
ur mère, Sarapis, Isis, Anoubis ...

Si les commentateurs ont bien noté qu'il devait s'agir de deux Athènagoras différents (et encore cela n'est-il pas évident, le même individu ayant pu se marier deux fois), je ne crois pas qu'ils aient bien attribué à chacun ce qui lui revenait⁴. Pour P. Roussel, suivi sans discussion par J. Sundwall et E. Kapétanopoulos, [Théo]dotè est l'épouse d'Athènagoras III, tandis que la fille de Dionysios de Sphettos est celle

¹ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 21 & 90.

² IG, II², 3480 : Διονύσιος Διονυσίου Σφήτ[τιος] / καὶ Ἐπιφάνεια Ἑρμολύκου Μαραθωνίου[υ] / θυγάτηρ Ἐπιφάνειαν Ἀθηναγόρου / Μελιτέως θυγατέρα τὴν ἑαυτῶν θυγα / τριδὴν μυθεῖσαν ἀφ' ἑστίας Δήμητρι καὶ / Κόρη ἀνέθηκαν.

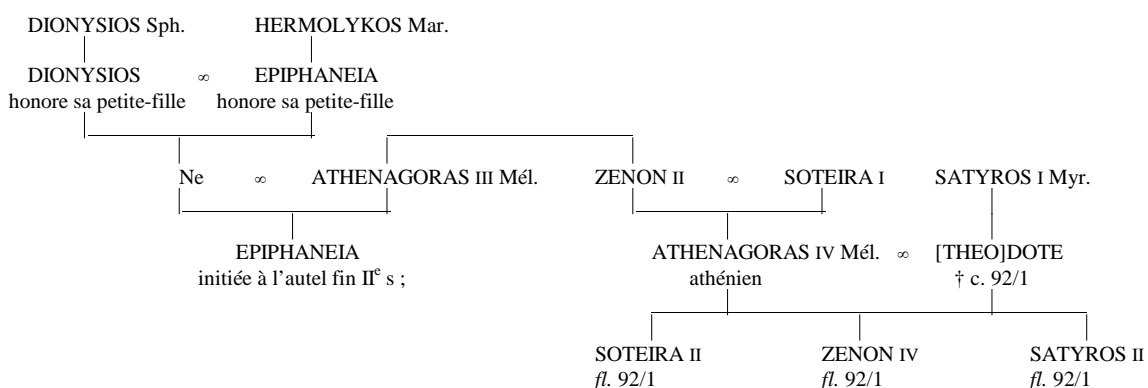
³ IDél., 2094 : [2-3]λότην Σατύ[ρ]ου ἐγ Μυ[ρ]ρινούτ[τ]η[ς] θυγατέρα Σώτειρα καὶ / [Ζ]ήνων καὶ Σάτυρος οἱ [Ἀθηνα]γόρου Μελιτεῖς τὴν ἑαυ / τῶν μητέρα, Σαράπιδι, Ἴσιδι, Ἀνούβιδι, ἐ[πι] ἱερέ[ω]ς / Δικαίου τοῦ Δικαίου Ἰωνίδου, κλειδ[ου]χοῦν[τος] δὲ Εὐκράτου τοῦ Διονυσίου τοῦ / Σεύθου Παιανιέως, κληροφρούσης δὲ Δωσιθ[έ]ας τῆς Στρ[ά]τωνος Ῥαμνουσίου θυγατρὸς / Ζακορεῦον[τος] / Ἀπολλωνίου / τοῦ Δικαίου. Pour la restitution [Théo]dotè au lieu de ...lotè, voir E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 66, p. 509.

⁴ P ROUSSEL, 1908, p. 308 ; E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 4, p. 497, etc.

d'Athénagoras IV¹. Je trouve ce choix assez curieux dans la mesure où :

- l'inscription athénienne, apparemment la plus ancienne, devrait normalement concerner le plus ancien des Athénagoras, donc Athénagoras III ;
- la fille aînée de [Théo]dote s'appelle Sôteira II, ce qui montre suffisamment que son père était certainement Athénagoras IV, fils de Sôteira I².

Il convient donc d'inverser les mariages et de reconstituer ainsi les familles d'Athénagoras III et d'Athénagoras IV³ :



Léonidès III⁴

On a vu qu'il s'agit certainement du deuxième fils de Zénôn II. Il est cité avec son frère aîné Athénagoras IV dès 126/5, sans doute encore très jeune, et à diverses reprises ensuite avec ses autres frères et sœur jusqu'en 99/8, moment où son plus jeune frère Zénôn III était éphèbe. Celui-ci était donc né peu après 120, et Léonidès lui-même avait du voir le jour vers 130/125.

Léonidès IV⁵

Il n'est pour nous qu'un patronyme pour ses fils Léonidès V et Phaidros : voir la notice suivante. Son fils aîné, Léonidès V, déjà archonte en 12/1 av. J.-C., et dont la carrière se poursuit encore un certain temps comme on va le voir, devait être né vers 45 av. J.-C. au plus tard, mais très probablement quelques années plus tôt, vers 55 av. J.-C.

¹ P. ROUSSEL, 1908, p. 308 ; J. SUNDWALL, *NPA*, p. [2-3] ; E. KAPETANOPOULOS, 1968, *stemma A* (le *stemma* de J. KIRCHNER, *PA*, I, 1901, p. 17, est trop fautif pour intervenir ici).

² Et j'ajouterai que, de façon plus naturelle, on constate ainsi qu'Athénagoras IV aurait donné à son fils aîné le nom de son propre père, tandis que le cadet recevait celui de son aïeul maternel.

³ Notons au passage que cela affecte la numérotation de Zénôn III et Zénôn IV de E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 98 & 21 respectivement, qu'il faut inverser. L'existence au début du premier siècle d'un Dionysios, fils d'Athénagoras, de Mélité (E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 14, 5 & 13 ; G. SCHMALZ, 2009, n° 72, p. 59 & n° 209, p. 167), ne remet pas en cause cette nouvelle reconstruction. Il s'agit de descendants d'Athénagoras III. Voir plus loin le *stemma*.

⁴ *PA*, 9131 ; P. ROUSSEL, 1908, n° 366, p. 346.

⁵ *PA*, 9132, confond en un seul individu Léonidès IV, Léonidès V et Léonidès VIII.

On suppose, sans avoir la preuve, qu'il était lui-même un fils de Léônidès III¹. En théorie, il pourrait aussi s'agir d'un petit-fils d'Athènagoras IV, ce qui serait même mieux sur le plan chronologique. Mais le fait que les noms de Zénôn ou Athènagoras ne n'apparaissent plus dans sa postérité me pousse à conserver l'hypothèse traditionnelle : Léônidès IV, fils putatif de Léônidès III. Ce dernier étant né vers 130/125, cela suppose pour Léônidès IV une date de naissance autour de 90 av. J.-C.

Léônidès V²

Il est cité avec (ses frères) Phaidros et Timothéos I de Mélité dans une liste de *gennètai* de la tribu Kékropide entre 27/6 et 18/7 av. J.-C.³ Leur parenté est assurée par une inscription qui mentionne l'un d'entre eux, Phaidros, comme fils de Léônidès de Mélité⁴, tandis que Léônidès lui-même apparaît en effet comme Léônidès, fils de Léônidès de Mélité dans l'une des inscriptions qui le concernent. Il est donc probable que Timothéos dont le nom suit était leur frère également⁵. Léônidès V aura une carrière illustre et peut être considéré comme le véritable fondateur de la puissance familiale. Il est gymnasiarque pour la deuxième fois vers la fin du I^{er} siècle⁶, archonte en 12/1 av. J.-C.⁷, héraut de l'Aréopage peu après 9/8 av. J.-C.⁸ et stratège des hoplites⁹.

Comme l'a bien vu E. Kapétanopoulos, l'apparition des noms Lysiadès, Chrysothémis et Phaidros dans la famille permet de supposer avec une quasi-certitude que le père de Léônidès, Timothéos et Phaidros avait épousé une descendante du philosophe épicurien Phaidros, fils de Lysiadès des Bérénikides¹⁰, peut-être sa fille Chrysothémis¹, ou, plus

¹ Pour J. KIRCHNER, *PA*, I, 1901, p. 17 (*stemma*), il serait son petit-fils, ce qui n'est pas nécessaire.

² KAPETANOPOULOS, 1968, n° 31, p. 504.

³ *IG*, II², 2338, 59-61 : Κεκροπίδος / Λεωνίδης Μελιτεύς / Φαίδρος Μελιτεύς / Τιμόθεος Μελιτεύς.

⁴ *IG*, II², 6872 : Φαίδρος Λεωνίδου / Μελιτεύς. Voir E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 57, p. 508. Il avait une fille, Chrysothémis, qui épousa ...ros de Pallèneus : *IG*, II², 6877 : Χρυσόθεμις Φαίδρου / Μελιτέως θυγάτηρ, / ...ρο[υ] Παλληνέως γυνή.

⁵ Sur Timothéos, voir E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 54, p. 508. Une inscription mentionne le nom de sa femme, Philistiôn, fille de Dèmocharès d'Azènia : *IG*, II², 5315 : Φιλίστιον Δημοχάρους Αζηνιέως θυγάτηρ, / Τιμοθέου Μελιτέως γυνή. Dèmocharès, fils de Ménandros, est notamment connu comme héraut de l'Aréopage. Son père, Ménandros, fils de Dèmocharès, *hymnagogos* est probablement identique à l'homonyme, archonte en 39/8 : G. SCHMALZ, 2009, s. v. Demochares Menandrou, p. 247-248.

⁶ *IG*, II², 2998, 6-9 & 16-19 : γυμνασιαρχοῦν / τος τὸ δεύτε / ρον Λεωνίδου / Μελιτέως.

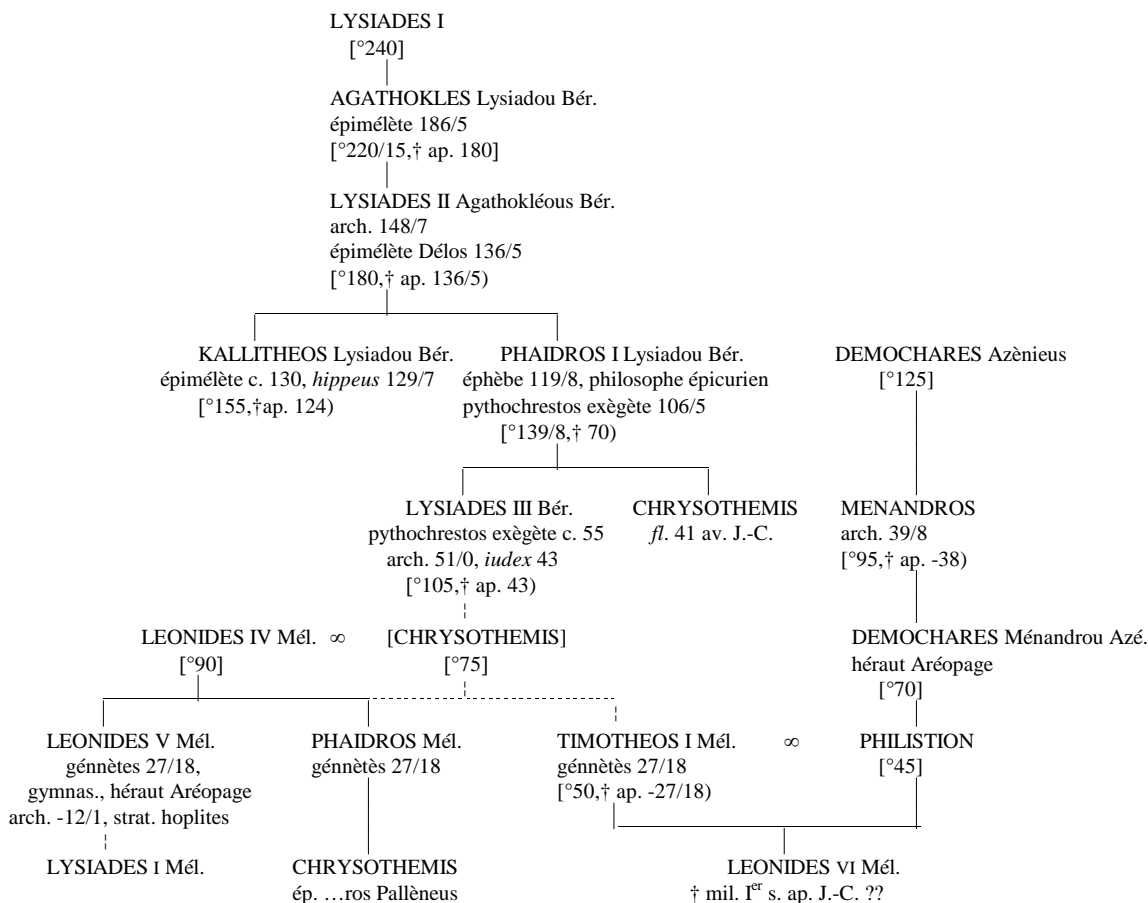
⁷ *IG*, II², 1713, 30 (liste des archontes de 122/1 av. J.-C. à 43/4 ap. J.-C.) : Λεωνίδης.

⁸ *IG*, II², 1722, 15-16 : κήρυξ τῆς ἐξ Ἀρειοπάγου βουλῆς / Λεωνίδης Λεωνίδου Μελιτεύς.

⁹ *SEG*, XXI (1965), 739 ; *Agor.*, XV, 300 : οἱ πρυτάνεις τὸν ἐπ[ὶ τὰ] / ὄπλα στρατηγ[όν] / Λεωνί / δην / Μελιτέ / α.

¹⁰ Sur Phaidros, voir en dernier lieu *PAA*, XVII (2008), s. v. Phaidros (912450), p. 50-51 ; *DPhA*, Va (2012), s. v. Phèdre, p. 287-289 [T. DORANDI]. Sur sa famille, voir *PA*, 7910 (I, p. 527) ; *NPA*, p. 121 ; P. ROUSSEL, 1908, p. 347 (*stemma*) ; P. ROUSSEL, 1916, p. 104 ; A. E. RAUBITSCHKEK,

probablement, une petite-fille du même nom² :



E. Kapétanopoulos suppose une descendance assez lointaine à Timothéos I sur la base

1949 ; J. H. OLIVER, 1950, I 13, p. 144 & I 20, p. 145-148. Lysiadès, son fils, fut archonte en 51/0, puis l'un des partisans d'Antoine, appointé *iudex* en 43 av. J.-C. Voir Cic., *Phil.*, V, 5 : *Nam Lysiadem Atheniensem plerique nouimus : est enim Phaedri, philosophi nobilis, filius ; homo praeterea festiuus ... Quaero, igitur, si Lysiadès citatus iudex non responderit excuseturque Areopagites esse nec debere eodem tempore Romae et Athenis res iudicare, accipietne excusationem is qui quaestioni praeerit Graeculi iudicis, modo palliati, modo togati ? An Atheniensium antiquissimas leges negleget ?*. Voir M.-C. FERRIÈS, 2007, n° 92, p. 429-430 (qui ignore la littérature « athénienne » sur le sujet).

¹ E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 495 & n° 30, p. 504, généralement suivi : e. g. S. BYRNE, 2003, p. 154. Sur Chrysothémis, voir *IG*, II², 3513 (vers 41 av. J.-C.) : première colonne [ὁ δῆμος] / [Χρυσόθεμιν Φαίδρου Βερ]ενεικίδου / [Θυγατρὸς Κόιντον Καίικ] / ἴλιον Πον / [πρωιανὸν Ἀττικὸν τὸν ἀ]κουστὴν / [του Φαίδρου πατρ]ὸς αὐτῆς / [τὸν ἑαυτῆς φίλον καὶ ε]ὐεργέτην / [Δῆμητρι καὶ Κόρη ἀνέ]θηκεν. Deuxième colonne : ὁ δῆμος / Λυσιάδην Φαίδρου Βερενικίδην / ἐξηγητὴν πυθόχρηστον γενόμενον / Δῆμητρι καὶ Κόρη. Troisième colonne : ὁ δῆμος / Χρυσόθεμιν Φαίδρου Βε[ρενικίδου] / θυγατέρα ἀρετῆς καὶ σω[φροσύνης ἔνεκα] / Δῆμητρι καὶ Κόρη. Pour la première colonne, j'ai adopté les restitutions et la datation de J. H. OLIVER, 1950, p. 147.

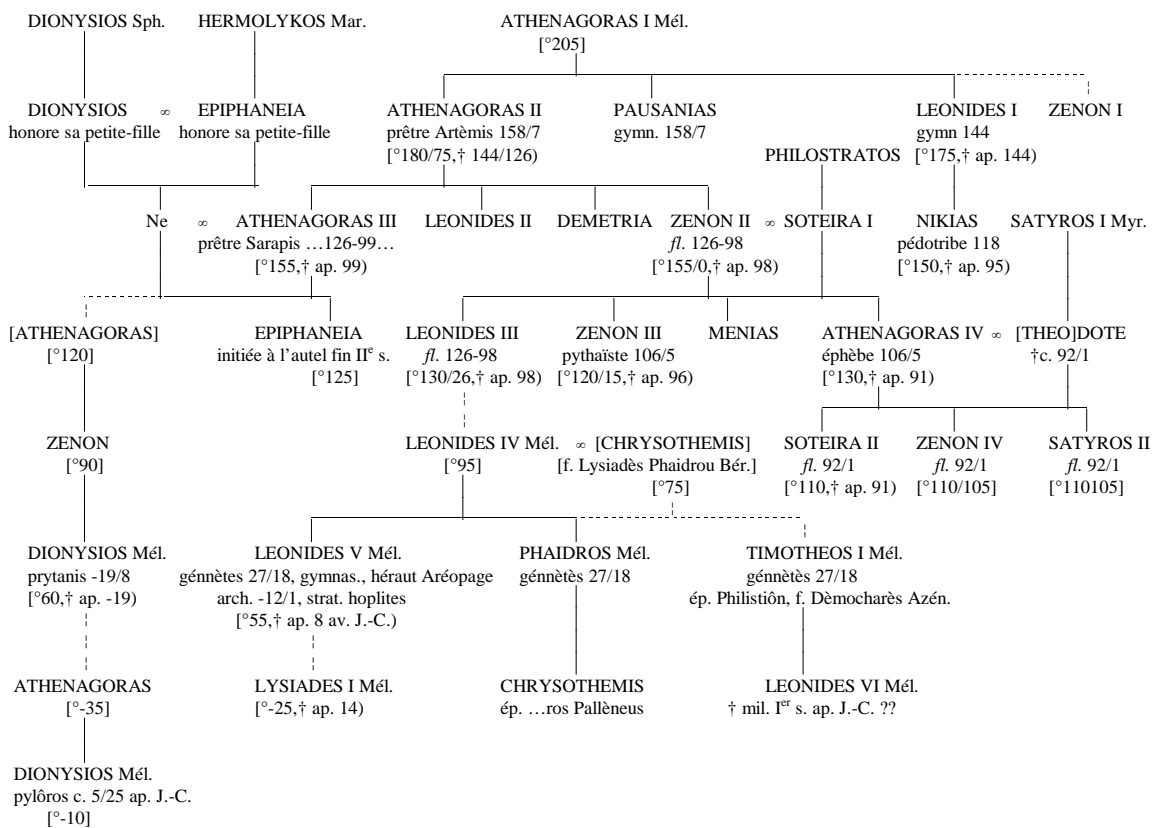
² Pomponius Atticus fut l'élève de Phaidros vers 85 av. J.-C., alors que ce dernier était assez âgé. Ephèbe en 119/8, il est donc né vers 139/8 et meurt en 70 av. J.-C. à la tête de l'école épicurienne d'Athènes : A. E. RAUBITSCHKEK, 1949, p. 97-98. Selon A. E. RAUBITSCHKEK, 1949, p. 102-103, suivi par J. H. OLIVER, 1950, p. 148, son fils Lysiadès est né à la fin du II^e s. av. J.-C. Si tel était le cas, Chrysothémis, fille de Phaidros, née probablement vers 100, n'est certainement pas la mère de Léonidès V, né vers 55 av. J.-C. Pour justifier le nom Lysiadès chez les descendants de Léonidès, il faut peut-être supposer qu'il avait épousé une fille de Lysiadès, nommée comme sa tante.

d'une inscription citant¹ :

Léon[ides fils de]
Timothéos de Mé[lité]

L'inscription serait datée du II^e siècle de notre ère sur des critères stylistiques. Mais quand on connaît l'imprécision de ces critères, il convient d'être prudent *a priori* et de ne pas supposer nécessairement l'existence d'une branche mystérieuse de la famille, qui curieusement, n'aurait pas obtenu la citoyenneté romaine. Un fils de Timothéos I a pu naître vers 15 ou 10 avant J.-C. et donc mourir après le milieu du I^{er} siècle après J.-C. Il faudrait donc vérifier si une telle datation est absolument incompatible avec la graphie de la pierre. Ainsi, P. Graindor semble considérer qu'elle pourrait bien être du I^{er} siècle². Je préfère considérer jusqu'à plus ample informé qu'il s'agit là d'un Léonidès fils de Timothéos I.

Au final, on peut donc reconstruire ainsi les premières générations de la famille :



¹ IG, II², 3654 = 4521 : [— — ζακορεύ] / οντος Λεων[ίδου του] / Τιμοθέου Με[λιτεύς].

² P. GRAINDOR, 1927, n° 45, p. 277.

B) L'ascension sous l'Empire romain I^{er} siècle ap. J.-C.

Ti. Kl. Lysiadès II

Ce Lysiadès ¹ est mentionné comme héraut de l'Aréopage au milieu du I^{er} siècle sur une inscription malheureusement très fragmentaire qui nous prive de son identité complète² :

[héraut] de l'A[réopage]
[Ti. Kl. L]ysiad[ès, fils de ... de Mélité]

Il va sans dire que la restitution du patronyme par E. Kapétanopoulos en Léônidès est parfaitement arbitraire. L'adjonction d'un gentilice est néanmoins presque obligatoire en raison de l'*ordinatio* avec une lacune de cinq lettres (comme pour Kéryx à la ligne précédente) avant « ...ysiadès ».

Un héraut Lysiadès est mentionné en 48 dans une inscription d'Épidaure présentant les condoléances de ses concitoyens pour le décès du noble T. Statilios Lamprias³, et il s'agit sans aucun doute du même homme comme l'a bien vu E. Kapétanopoulos⁴.

On ne connaît pas formellement la descendance de Lysiadès II, mais on peut lui supposer au moins un fils : Ti. Klaudios Léônidès VIII, le premier d'une longue série de dadouques dans la famille, qui figure en tête de plusieurs généalogies de ses descendants. Comme ce Ti. Klaudios Léônidès a un fils nommé Ti. Klaudios Lysiadès, actif vers 120, qui a donc pu naître vers 70, lui-même peut être né vers 40 et se trouve donc à la bonne place chronologique pour être un fils du héraut Ti. Klaudios Lysiadès attesté en 48¹.

Pour E. Kapétanopoulos, ce Ti. Klaudios Lysiadès serait le fils de Léônidès V. Mais cela me paraît assez difficile. Si Léônidès V est bien né vers 55 avant J.-C., il est plus

¹ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 37, p. 505 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 153, p. 153-154. Ce paragraphe a été rédigé en 2004 pour être ajouté aux corrections de mon livre (C. SETTIPANI, 2000), avant que j'aie accès au livre de S. Byrne. J'ai pu constater depuis que nous étions parvenus aux mêmes conclusions sur bien des points : identité du héraut de l'Aréopage et de l'archonte, intérêt de la qualification 'néôtéros' pour reconstituer son patronyme, identité de l'épouse de Léônidès VIII. Cette concordance de vues me paraît être une confirmation non négligeable.

Je précise que cet individu est numéroté Lysiadès IV par E. Kapétanopoulos, à la suite des Lysiadès du dème des Bérénikides, mais il est plus cohérent de reprendre une numérotation par dème. Ce devrait donc être Lysiadès I, mais on va voir que je suggère l'introduction d'une génération intermédiaire, donc, finalement, Lysiadès II.

² IG, II², 1736, 13-14 : [κῆρυξ] τῆς ἐξ Α[ρείου πάγου βουλής] / [Τι ΚΛ Λ]υσιάδ[ης Λυσιάδου Μελιτεύς] ? L'éditeur restitue le patronyme Λεωνίδου ?, mais voir plus loin.

³ IG, IV², 1, 83, 17 *in fine* : τὸν δὲ κῆρυκα Λυσιάδην. Pour la date, voir note suivante.

⁴ E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 505, n. 1. L'éditeur proposait 41/2 pour la date de l'inscription d'Épidaure, mais E. Kapétanopoulos fait observer qu'il faut tenir compte en réalité du cycle de rotation tribale, et propose donc 38/9. Toutefois, depuis, S. BYRNE, 2003, p. 153, ii, propose 48.

probablement l'aïeul que le père d'un Ti. Klaudios Lysiadès héraut de l'Aréopage en 38/9. Par ailleurs, il faut trouver une place dans le *stemma* pour le Ti. Klaudios Léônidès, fils de Ti. Klaudios L(ysiadès ?) cité dans l'inscription funéraire *IG, II², 11963²* :

Tib. K[Ι].
Léôni[dès] (de)
Tib. Kl. L[ysiadès ?]
le fils

Comme l'a noté S. Follet³, ce personnage est sans doute mort jeune et sans éclat compte tenu de l'absence de toute autre précision. Chronologiquement, il pourrait s'agir aussi bien d'un frère que d'un fils de notre Lysiadès, mais comme on verra que celui-ci a probablement un fils nommé Ti. Klaudios Léônidès qui fut dadouque, il faut exclure cette possibilité et admettre qu'il s'agit plutôt d'un frère de Ti. Klaudios Lysiadès. Qu'en est-il alors du patronyme ? On pourrait aussi bien lire L(éônidès) comme le propose l'éditeur que L(ysiadès) comme le suggère E. Kapétanopoulos. Je préfère cette seconde solution pour deux raisons :

- la première est la plus faible, mais je crois que le nom de Lysiadès, hérité du mariage de Léônidès IV avec la sœur de Lysiadès II des Bérénikides n'a pas attendu trop de générations pour resurgir dans la famille de Mélité ; il serait donc approprié de le voir porté par un fils de Léônidès V, né de ce mariage ;
- la seconde raison, c'est que je ne vois aucune probabilité à distinguer, comme le fait E. Kapétanopoulos, le héraut de l'Aréopage Ti. Klaudios Lysiadès cité en 48 de l'archonte Lysiadès le Jeune, connu par une inscription du règne de l'empereur Claude (41-54)⁴ :

Sous le règne de Ti. Klaudios Kaisar
Lysiadès né(oteros) étant archonte ...

¹ S. BYRNE, 2003, estime que Ti. Klaudios Léônidès VIII a pu vivre de c. 30 à c. 100. J'aurais tendance, pour une plus grande harmonie, à dire c. 40 à c. 110, mais sans plus de certitude.

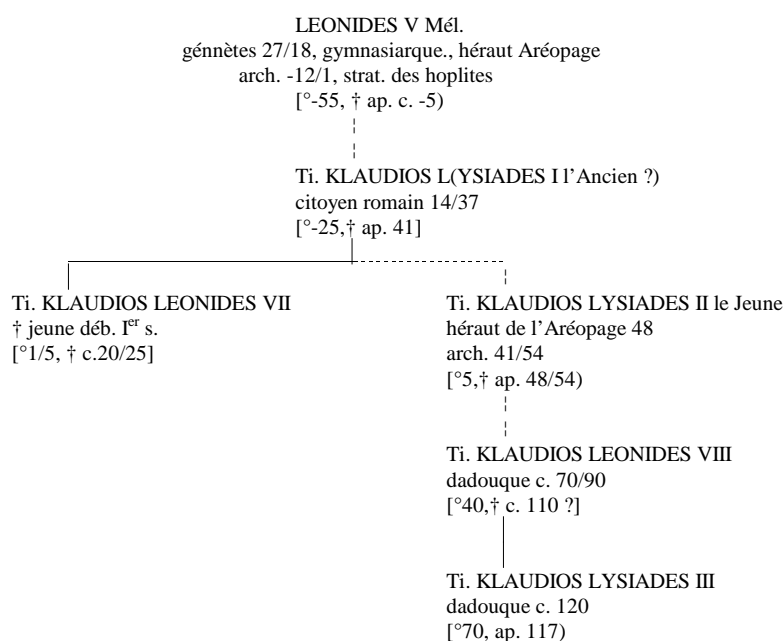
² *IG, II², 11963* : Τιβ Κ[Ι] / Λεωνίδης / Τιβ Κλ Λ[υσιάδου] / υίός. L'éditeur restitue Λ[εωνίδου] pour le patronyme, mais je suis la proposition de E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 505, n° 37, *in fine*.

³ S. FOLLET, 1976, p. 276, n. 1. Cet auteur suggère aussi que le défunt pourrait être un fils tôt décédé du dadouque Ti. Klaudios Léônidès VIII. L'inscription serait alors de la fin du I^{er} siècle, ce que rien n'interdit. Cela ne change pas grand-chose à la généalogie que je propose ci-dessous, si ce n'est qu'on perd toute attestation pour un affranchissement de la famille à la génération précédant le héraut de l'Aréopage Lysiadès II, qui pourrait être alors (ou pas) celui qui reçut la citoyenneté de Tibère.

⁴ *IG, II², 1975, 1-3 (41/54)* : νείκη Τι [Κλ Καίσαρος] / ἐπὶ Λυσιάδου νε ἄ[ρ]χ[ο]ντος, κ[ο]σ[μ] / μητεύοντος.

En mettant les choses au mieux, ce Lysiadès aurait donc été archonte en 54, soit bien trop tôt pour être le frère du dadouque Ti. Klaudios Léônidès VIII, né apparemment vers 40 ap. J.-C., voire plus tard ; il est bien plus logique d'identifier le héraut de l'Aréopage et l'archonte ; et comme l'archonte est appelé « le Jeune », c'est qu'il y avait alors un parent homonyme vivant dont on voulait le distinguer, probablement son père¹.

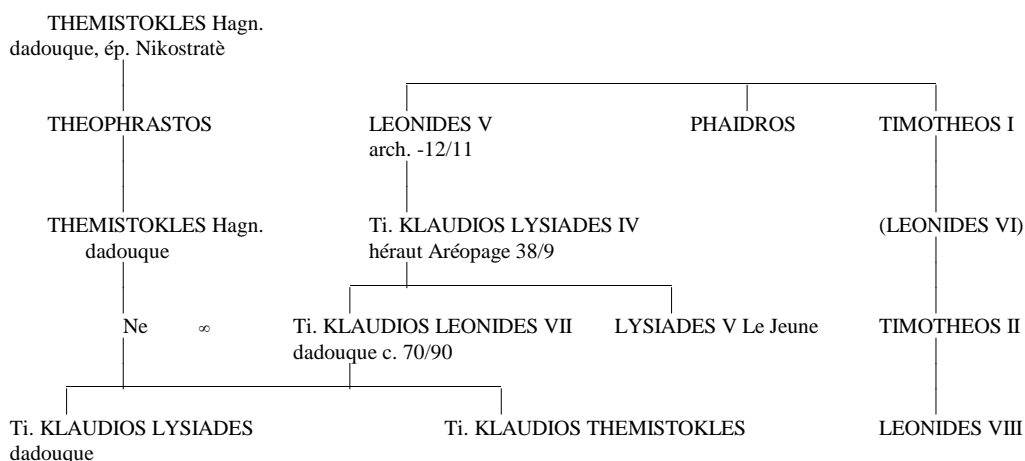
Je propose donc la reconstruction suivante :



Il faut maintenant étudier les alliances de ces personnages. D'après E. Kapétanopoulos, Ti. Klaudios Lysiadès aurait hérité la dadouchie d'un Thémistoklès d'Hagnonte, l'un des ultimes descendants d'une longue lignée de dadouques connus depuis le III^e siècle avant J.-C.² Ce Thémistoklès, aurait vécu au milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. et serait en outre le beau-père de Ti. Klaudios Léônidès VIII (VII pour E. Kapétanopoulos), comme en témoignerait le nom de Thémistoklès porté par le fils cadet de Léônidès :

¹ Le même raisonnement est tenu par S. BYRNE, 2003, p. 153-154, qui parvient aux mêmes conclusions.

² *Infra*, p. 442-456



Les premiers Claudii de Méliité selon E. Kapetanopoulos (1968)

Mais il faut, là aussi, revoir cet arrangement :

- si Léônidès devint dadouque, c'est plus probablement parce qu'il était kéryx lui-même que parce qu'il épousa la fille d'un kéryx ;
- en outre, E. Kapetanopoulos ne sait plus quoi faire dans sa théorie d'une Artémeisia, fille d'Alexandros, épouse d'un dadouque Klaudios Léônidès, connue par deux inscriptions¹ :

[A]r[t]émei[sia]
 fille d'[Ale]xand[ros]
 de [K]l. Léôn[idès]
 [de M]élit[é]
 l'épouse

et

Léoni[dès da-]
 douq[ue]
 Artém[eisia]

il s'agit, comme le montre la seconde inscription, et conformément à l'opinion première de B. D. Meritt, reprise encore par S. Follet, du dadouque Ti. Klaudios Léônidès VIII² ;

¹ *IG*, II², 6833 : [A]r[t]εμει[σία] / [A]λε[ξ]άνδ[ρου] / [K]λ. Λεων[ίδου] / [M]ελιτέω[ς] / γυνή. E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 112 & 120, p. 513-514, a fait un heureux rapprochement avec *SEG*, XVII (1960), 72 : Λεωνί[δην δα] / δουχή[σαντα] / Αρτεμ[εισία] en remplaçant pour la troisième ligne la lecture Αρτεμ[ίδωρος] de l'éditeur (B. D. MERITT, 1957, p. 219-220). Il convient aussi de modifier la date proposée par celui-ci, 21 ap. J.-C., le premier Léônidès dadouque étant de la fin du I^{er} siècle. E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 502-503, embarrassé par cette Artémeisia, invente un nouveau dadouque Léônidès, fils ou petit-fils de Léônidès VIII.

² B. D. MERITT, 1957, p. 219-220 ; S. FOLLET, 1976, p. 276. E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 120, p. 514, ne rejette cette suggestion séduisante que parce qu'elle s'oppose à sa théorie : « such an

- de toute façon, le dernier dadouque nommé Thémistoklès, est attesté dans le dernier quart du I^{er} siècle avant J.-C. ; il n'est certainement pas le beau-père de Ti. Klaudios Léônidès, né vers le milieu du I^{er} siècle après J.-C. La chronologie de E. Kapétanopoulos est défectueuse à ce niveau.

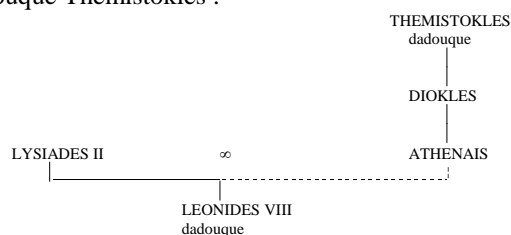
En réalité, le dadouque Thémistoklès, qui vivait vers 15 av. J.-C., pourrait être le grand-père maternel de Ti. Klaudios Lysiadès, héraut de l'Aréopage en 48 ap. J.-C.

Enfin, une dernière alliance probable transparaît d'une inscription du règne d'Hadrien qui honore la mémoire de Klaudia Philoxèna, hiérophantide de Kórè, fille de Klaudios Patrôn de Mélité, épouse d'un Klaudios Patrôn de Mélité, et mère d'un Klaudios Lysiadès¹. Compte tenu de la spécificité du nom, il est assez probable que ce Ti. Klaudios Lysiadès de Mélité était lié à la grande famille de ce dème. Philoxèna avait peut-être épousé son cousin germain². Son père Ti. Klaudios Patrôn se trouve à la même génération que Ti. Klaudios Léônidès, et il pourrait s'agir d'un frère de celui-ci. Dans ces conditions, leur mère pourrait avoir été la fille d'un Patrôn, peut-être un Eumolpide puisque Philoxèna a été hiérophantide (mais elle a aussi pu hériter cette prêtrise de sa propre mère)³.

Au final, on aurait⁴ :

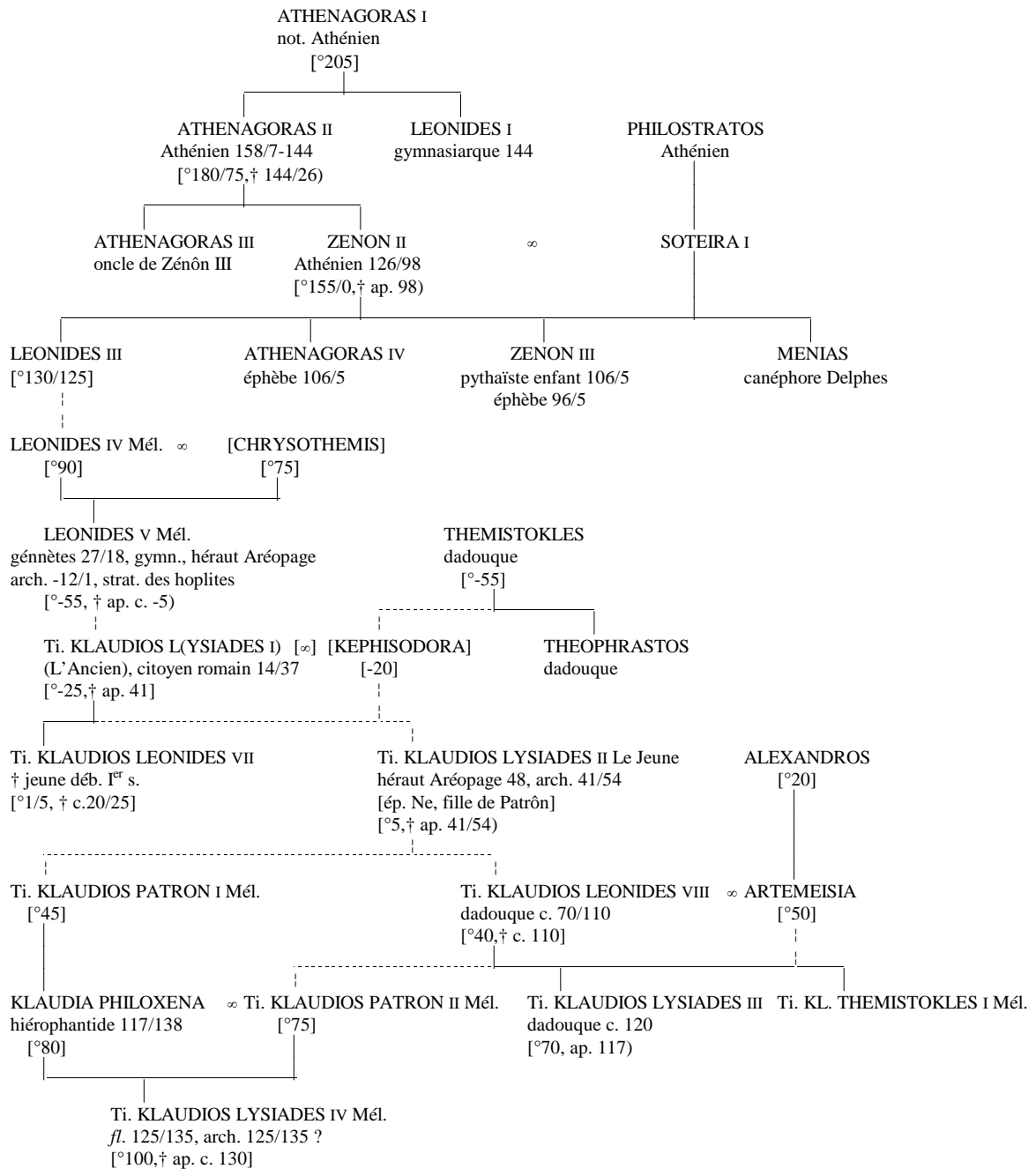
identification is desirable, but for my thesis ... Leonides VII must have married a daughter of Themistocles ».

- ¹ *IG*, II², 3585 : ἱερόφαντιν τῆς νεω / τέρας Κλ Φιλοξέναν / Τι Κλαυδίου Πάτρωνος / Μελιτέως θυγατέρα / ἀργυρώσασαν τὸν βωμὸν / τῆς νεωτέρας θεοῦ, / ἐπιμεληθέντος τῆς / ἀναθέσεως τοῦ υἱοῦ / αὐτῆς Τι Κλ Λυσιάδου / τοῦ Τι Κλ Πάτρωνος υἱοῦ / Μελιτέως. / ... / ἐπὶ ἱερείας Κλ Τιμοθέας. Voir M. WOŁOCH, 1973, n° 63, p. 189 ; S. FOLLET, 1976, p. 276 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 177-180, p. 164-165.
- ² Voir sur ce point M. WOŁOCH, 1973, p. 195 & S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 179, p. 164, qui montre qu'une adoption n'est pas de mise ici.
- ³ On peut aussi supposer que les *Ti. Claudii Patrones* n'ont rien à voir avec la famille des dadouques de Mélité, et que l'un d'entre eux, Ti. Klaudios Patrôn I ou son frère anonyme, a épousé une sœur de Léônidès VIII.
- ⁴ Une variante, proposée par S. BYRNE, 2003, stemma VIII, consiste à décaler d'une génération cette union matrimoniale : ce serait l'épouse, et non la mère, de Lysiadès II, qui serait la petite-fille, et non la fille, du dadouque Thémistoklès :



L'origine des Claudii selon S. Byrne (2003)

Mais seul le nom de Thémistoklès se transmet chez les Claudii, pas celui de Dioklès.



C) L'apogée des Claudii de Méliité : II^e-III^e siècle ap. J.-C.

Le dadouque Ti. Kl. Léônidès VIII et ses descendants

C'est le premier ancêtre cité par ses descendants¹, certainement parce que c'est le premier de la famille à avoir exercé la prestigieuse prêtrise de dadouque, que ses descendants allaient ensuite obtenir si souvent puisqu'ils fournissent la moitié des dadouques attestés du II^e au IV^e siècle². Sans doute aussi, même en l'absence de témoignages épigraphiques, son importance tient-elle à la durée de sa prêtrise. Né vers 40, son fils n'est attesté que sous Hadrien, et Léônidès VIII a pu vivre jusque vers 110.

Le plus simple pour commencer est de donner les principales séries généalogiques qui formeront le squelette du *stemma* complet.

En premier lieu, on rappellera la longue généalogie de l'hiérophante du IV^e siècle qui remontait au moins jusqu'à Léônidès VIII³ :

IG, II², 2342

A

[... environ 7 lignes ...]

[Celle-ci et Thémistokl-]

ès, f[ils de Léônidès]

dadouque, [ont Thémistoklès].

Thémistoklès et [...]

5 fille de Praxagoras (ont) Praxagoras, dadouque.

Celui-ci et Bassè, de

Nigreinos, hiérokéryx

la fil(le), (ont) Philistè.

10 Celle-ci et Dèmostratos

fil(s) de Sôspis, dadouque (ont)

Praxagorè ...

B

[... S]ôspis

[l'ancien dadouque].

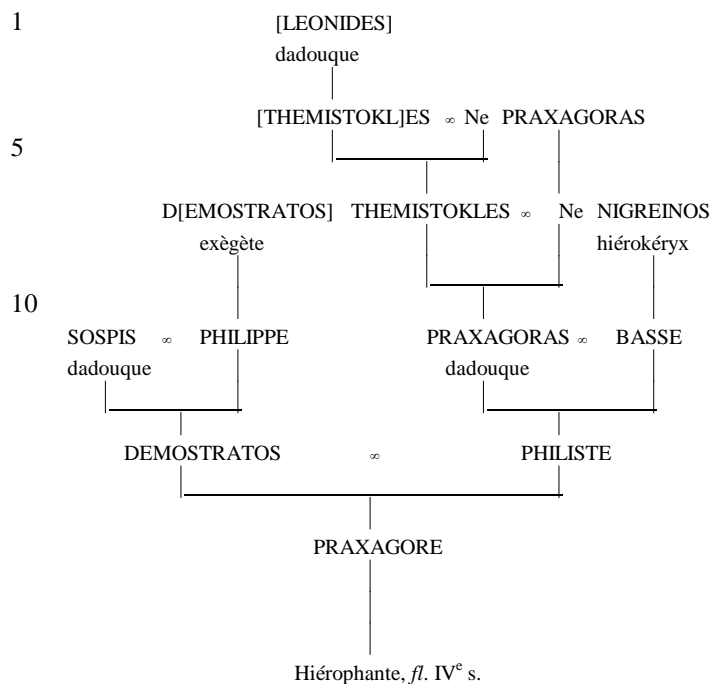
[Celui-ci et Phil]ippé, fille de D

[émostratos e]xégète (ont)

[Dèmostratos]. Celui-ci et

[Philistè d]u dadouque la fil(le)

Praxagoras, (ont) Praxagorè.



Vient ensuite l'inscription d'un archonte anonyme, fils de Sôspis¹ :

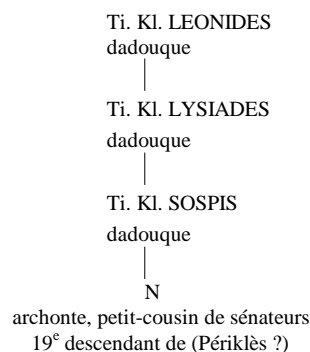
¹ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 37, p. 505 (Léônidès VII pour cet auteur).

² S. FOLLET, 1976, p. 274.

³ IG, II/III² (2007), 13620, cité et étudié *supra*, p. 360 sqq. Col. A : [ταύτης καὶ Θεμιστοκλ] / [έ]ους τ[οῦ Λεωνίδου] / δαδούχου [ύου Θεμιστοκλής] / Θεμιστοκλέους κ[αὶ Φιλίσ] / της Πραξαγόρου Πραξα / γόρας δαδούχος. / τούτου καὶ Βάσσης τῆς / Νιγρείνου ιεροκήρυκος / θυγ Φιλίστη. / ταύτης καὶ Δημοστράτου / Σώσπιδος δαδούχου ύου / Πραξαγόρη & col. B : [— — — — — Σ]ώσπ[ιν] / [τὸν δαδουχήσαν]τα. / [τούτου καὶ Φιλί]ππης τῆς Δ / [... c. 12 ... ἐ]ξηγητοῦ vac. / [Δημόστρατος]. τούτου καὶ vac. / [Φιλίστης τ]ῆς δαδούχου θυ / [Πρα]ξαγόρου (II) Πραξαγόρη.

IG, II², 3610

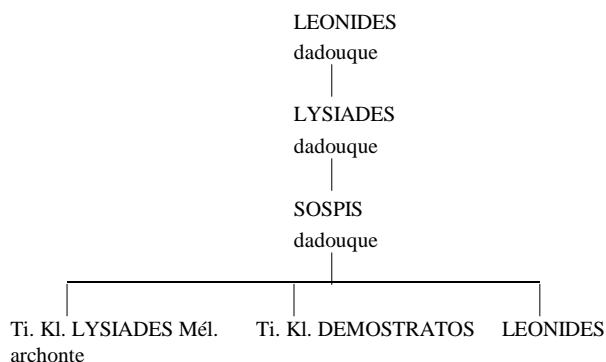
... [archonte] έπο[nyme]
 (de) Tib. Kl. Sôspis, da[douque, le fils]
 (de) Tib. Kl. Lysiadès, da[douque, le petit-fils]
 (de) Tib. Kl. Léônidès dadouque [l'arrière-petit-fils, et]
 de sénateurs le petit cou[sin]
 le dix-neuvième [depuis Périklès ?]
 ...



Puis une inscription en l'honneur de l'archontat de Ti. Klaudios Lysiadès de Méλιté dressée par ses frères Dèmostratos et Léônidès² :

IG, II², 3609

A Tib. Kl. Lysiadès de Méλιté
 de Sôspis, dadouque, le fi-
 ls, de Lysiadès, dadouque,
 le petit-fils, de Léônidès dado[u]-
 que, l'arrière-petit-fils, revêtu
 de l'archontat éponyme,
 et ancien panégyriarque
 Tib. Klaudios Dèmostratos et
 Léônidès, ses frères



Deux inscriptions fragmentaires en l'honneur d'un archonte descendant de Ti. Klaudios Thémistoklès, fils de Léônidès, qui se complètent mutuellement³ :

- ¹ IG, II², 3610 : τὸν δεῖνα — — — — — τοῦ δεῖνος], / ἄρξαντος τὴν ἐπώ[νυμον ἀρχήν], / Τιβ · Κλ · Σώσπιδος δα[δούχου υἱόν], / Τιβ · Κλ · Λυσιάδου δα[δούχου υἱώνόν], / Τιβ · Κλ · Λεωνίδου δαδούχου [έκγονον, τὸν ἀπὸ] / συνκλητικῶν ἀνέ[ψιαδεν ὁ δεῖνα, τὸν] / έννεακαιδέκατο[ν ἀπὸ Περίκλέους?], / διὰ βίου διπλῶ τῷ περὶ — — — — — τετιμημένον], / λογιστὴν κατὰ πε[ρίοδον — — —] / Ἐπιδαυριοῖς, Χαιρω[νεῦσι — — — — —] / Κορωνεῦσι, Θηβαί[οις, εὐσεβείας ἔνεκα] / τῆς τε ἄλλης ἀρετῆς. Je ne retiens pas la solution de E. KAPETANOPOULOS, 1968, p. 494, n. 1, qui veut introduire une génération supplémentaire en lisant υἱόν à la fin de la deuxième ligne, υἱώνόν pour Sôspis, etc. Outre que cette restitution est assez gratuite, il ne paraît pas y avoir la place, même en allongeant les lignes comme il le fait, pour un nom propre avec gentilice et démotique à la deuxième ligne. Pour la lecture ἀνέ[ψιαδεν], au lieu de ἀνέ[θηκεν], voir S. FOLLET, 1976, p. 275, n. 6. Pour le dix-neuvième ascendant, il s'agit presque certainement de Périklès, et non de Thémistoklès, comme le croyait l'éditeur, ou de « Périklès et Konôn » comme le suggère E. Kapetanopoulos qui allonge indûment les lignes. Voir les prétentions similaires que nous allons rencontrer ci-après.
- ² IG, II², 3609 : Τιβ Κλ Λυσιάδην Μελιτέα / Σώσπιδος δαδούχου υἱ / ὄν, Λυσιάδου δαδούχου / υἱώνόν, Λεωνίδου δαδο<ύ> / χου ἔκγονον, ἄρξαντα τὴν / ἐπώνυμον ἀρχήν / καὶ πανηγυριαρχήσαντα / Τιβ Κλ Δημόστρατος καὶ / Λεωνίδης οἱ ἀδελφοὶ / ψηφισαμένης τῆς πό / λεως.
- ³ IG, II², 3614 : Θε[μιστο]κλέ[ους Μελιτέως] / ἔγγονον, Λεων[ίδου τοῦ δαδού] / χου Μελιτέως ἀ[πόγονον, ἄρξαντα] / τῆ[ν] ἐπώνυμον [ἀρχή]ν — — / [παν]ηγυριαρχήσα[ντα κ]αὶ ἀγω / [νοθ]ετήσαντα τῶ[ν μεγάλων Ἀσ] / [κλη]πειών ; IG, II², 3615 : [Κλ Θεμιστοκλέ]ους vac. / [Μελιτέως ἔγγονον] Κλ Θε / [μιστοκλέους] Μελιτέως, / [ἀπόγονον] Λεωνίδου δαδού / [χου Μελιτέ]ως, ἄρξαντα τὴν / [ἐπώνυμο]ν ἀρχήν κ[α]ὶ πα / [νηγυριαρχή]σαντα καὶ ἀγω / νοθ[ετήσαντα Πανα]θη / να[ίων — — — — —] / Τι[β Κλαύδιος — — — — —]. Voir les restitutions de K. CLINTON, 1974, p. 61.

IG, II², 3614 & 3615

de Thé[misto]klè[s de Mélité]
le petit-fils, de Léôn[idès le dadou-]
que de Mélité l'a[rrrière-petit-fils, révé]t[u]
d[e] l'archonta]t éponyme
...
[pan]égryiarqu[e e]t agô-
[noth]ète de[s grands As]-
[klè]pieiôn
...

[fils de Kl. Thémistokl]ès
[de Mélité, petit-fils de] Kl. Thé-
[mistoklès] de Mélité
[arrière-petit-fils] de Léônidès dadou-
[que, de Mélité], révé]tu de
[l'éponyme] archontat e[t] pa-
négyriarqu[e et agô-
noth]ète des Pana]thè-
né[es ...]

LEONIDES Mél.
dadouque
|
Kl. THEMISTOKLES
|
[Kl. THEMISTOKL]ES
|
N
archonte
panégryiarque, agônothète

Ailia Kèphisodôra, fille du dadouque Ti. Klaudios Lysiadès, est honorée par ses enfants et son époux, le sophiste Ioulios Théodotos¹ :

IG, II², 4084+4087+fg = SEG, XLII, 175

[Kl. Ailia Kèph]isodôra
[(de) Kl. Lysiadès ancien da]douque
[la fille, de Kl.] Léônidès
[ancien dadou]que la petite-fille
[(de) Kl. Sôspi]s ancien da[do]uque
[la sœu]r de Ioulios Théodotos
[sophist]e, l'épou[se], ex stratè-
[ge] des hop[lites]
ex-archonte-roi, ex héraut
de l'Aréopage
son mari et ses enfants I[oulios]
Théodotos et Ioulia Kèph[isodô-]
[ra, pour sa sag]es[se, son mé]rite
et sa fécondité

[KL.] LEONIDES
dadouque
|
[KL. LYSIADES]
dadouque
|
[KL. SOSPI]S [KL. AILIA KEPH]ISODORA
dadouque ép. Ioulios Théodotos
|
IOULIOS THEODOTOS IOULIA KEPHISODORA

et enfin, une inscription du conseil de l'Aréopage, de la boulé des 500 et du peuple en l'honneur de Thémistoklès, fils de Thémistoklès² :

¹ SEG, XLII, 175 ; éd. & trad. franç. : B. PUECH, 2002, n° 252, p. 463 : [... Αιλίαν Κηφ]ισοδώραν / [Κλ. Λυσιάδου δα]δουχήσαντος / [θυγατέρα, Κλ.] Λεωνίδου / [δαδουχή]σαν[το]ς ἑγγονον, / [Κλ. Σώσπι]δος δα[δο]υχήσαντος / [ἀδελφή]ν, Ιουλίου Θεοδότου / [σοφιστο]ῦ γυναι[ικα], στρατη / [γ]ήσα[ντος] ἐπὶ [τοὺς] ὀπ[λίτας], / βασιλεύ[σαντος, κηρυκεύσαντος] / τῆς ἐξ Ἀ[ρ]είου πάγου β[ουλῆς], / ὁ ἀνὴρ καὶ [τ]ὰ τέκνα Ι[ούλιος] / Θεόδotos καὶ Ιουλία Κηφ[ισοδώ] / [ρα σωφ]ρο[σύ]νης ἐνεκ[εν καὶ] / [ἀρετῆς καὶ εὐ]τεκνίας. [ἀνέθη] / [καν καθ'ύπομνη]ματ[ισμὸν τῆς] / [ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῆς]. La filiation de Kèphisodôra est certes reconstituée ici, mais elle est assurée par ailleurs grâce à IG, II², 3616 ; éd. & trad. fr. B. PUECH, 2002, n° 253, p. 464 : ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλ[ῆ] / καὶ ἡ βουλὴ τῶν Φ' καὶ ὁ δῆμος / Ιούλιον Ἀπολλόδοτον Μελιτέα / Ιουλίου Θεοδότου σοφιστοῦ, / στρατηγῆσαντος καὶ βασιλεύ / σαντος καὶ κηρυκεύσαντος / τῆς ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῆς / ὕον καὶ Αιλίας Κηφισοδώρας / Κλ · Λυσιάδου δαδουχήσαντος / θυγατρὸς ἄρξαντα τοῦ Κηρύ / κων γένους ἀρετῆς ἔνεκα (« Le conseil de l'Aréopage, le conseil des Cinq cents et le peuple (ont élevé la statue de) Ioulios Apollodotos de Mélité, fils du sophiste Ioulios Théodotos, qui fut stratège, archonte-roi et héraut de l'Aréopage, et d'Ailia Kèphisodôra, la fille de l'ancien dadouque Kl. Lysiadès, ancien archonte du génos des Kérykes, pour son mérite»). Voir aussi S. FOLLET, 1976, p. 275.

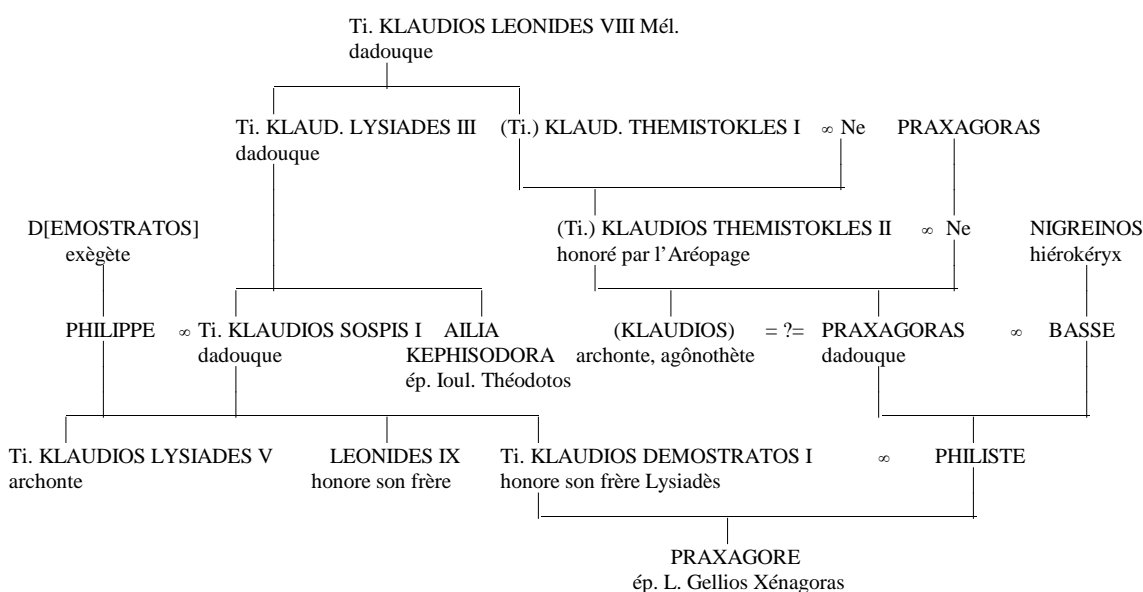
² IG, II², 3612 : ἡ ἐξ Ἀρείου πά[γου] / βουλὴ καὶ ἡ βου[λῆ] τῶν / πεντακοσίων [καὶ ὁ δῆ] / μος ὁ Ἀθηναίων / Θεμιστοκλέα · τ[ὸν] / Θεμιστοκλέου[ς τοῦ] / δαδούχου Λεων[ίδου] / υἱὸν Μελιτέα · ἀ[ρ]ετῆς / ἔ[ν]εκα [καὶ] εὐ[σεβεί] / α[ς ἐπιμ]ε[ληθέν]τος / [τῆς ἀνα]θέσεως ... ου, ἱερείας Γ —.

IG, II², 3612

Le conseil de l'Aréopage
la boulé des cinq cents
et le peuple athénien (honnorent)
Thémistoklès, fils de
Thémistoklès, du
dadouque Léôni[dès]
de Mélité le fils

LEONIDES Mél.
dadouque
|
THEMISTOKLES
|
THEMISTOKLES
honoré par l'Aréopage, etc.

Si l'on met bout à bout ces différents fragments, on obtient le *stemma* suivant qui nous servira de base et que l'on va pouvoir à présent compléter et préciser, notamment sur le plan de la chronologie :



Quelques bases solides permettent de préciser la chronologie :

- plusieurs textes citent un Ti. Klaudios Lysiadès sous le règne d'Hadrien, notamment comme archonte, mais en dépit du consensus habituel sur ce point¹, il n'est pas certain que ces mentions concernent Ti. Klaudios Lysiadès III, et tout récemment S. Byrne préfère y voir Ti. Klaudios Lysiadès IV ; on restera donc prudent ;
- le dadouque Ti. Klaudios Lysiadès IV a un enfant initié à l'autel², sans doute après sa mort puisque la règle d'hiéronymie n'est pas respectée, ce qui suppose, soit qu'il mourut assez jeune soit qu'il eut ses enfants assez tard ;
- Ioulios Théodotos, le mari d'Ailia Kèphisodôra, est mort à 60 ans, autour de 175 ; leur fils Ioulios Théodotos II est éphèbe en 167/8¹, donc né vers 155/160 ;

¹ Voir, par exemple, S. FOLLET, 1976, p. 276.

² IG, II², 3611 : [Τιβ Κλ Λυσι]άδου δαδούχου / [μνηθέντα ἀ]φ'έστίας. Ce fragment est souligné par S. FOLLET, 1976, p. 276, qui n'en tire pas toutes les conséquences liées au non respect de la règle d'hiéronymie.

- Ti. Klaudios Sôspis I est remplacé comme dadouque par Pompeios avant 152/3 et il est donc déjà décédé² ;
- Ti. Klaudios Dèmostratos s'est opposé violemment à Hérode Atticus dans un procès célèbre jugé par Marc Aurèle à Sirmium en 174 ; il a ensuite été archonte en 180/1³ ;
- Ti. Klaudios Léônidès IX a été éphèbe en 167/8⁴, et sera ensuite archonte vers 192 ;
- Ti. Klaudios Lysiadès IV est éphèbe en 162/3⁵, il est ensuite archonte autour de 180, puis *archiereus* peut-être en succession d'Hérode Atticus en 177 ;
- Ailios Praxagoras est archonte en 154/5⁶ et dadouque de 173/4-190/3⁷ ;

D'autres fragments généalogiques peuvent aussi être ajoutés au tronc principal :

- Nigreinos, *hierokéryx*, père de Bassè, épouse d'Ailios Praxagoras, est connu par ailleurs dans diverses inscriptions qui livrent son identité complète, L. Noummios Nigreinos de Gargettos et montrent que sa fille Noummia Bassa avait également épousé un L. Noummios Andréas du Phalère dont elle avait eu une fille, Noummia Kléô, initiée à l'autel⁸ ;

¹ *IG*, II², 2094, 39 : *Ιούλιος Θεόδοτος Μελιτεύς*. Pour la date, voir S. FOLLET, 1976, p. 221-225.

² Cf. *IG*, II², 1789, 3 et S. FOLLET, 1976, p. 277.

³ On considérait naguère que Ti. Klaudios Dèmostratos avait été archonte vers 155/160 (*e. g.* S. FOLLET, 1976, p. 277), mais J. S. TRAILL, 1978, n° 34, p. 312-314, a publié une liste de prytanes de la tribu Léontis sous l'archontat de « Kl. D[èm]ostr[at]os de Méli[té] », qui par élimination ne peut guère dater que de 180/1.

⁴ *IG*, II², 2155, 7 : — — — *νίδης · Μελι*. Pour la date, voir S. FOLLET, 1976, p. 221-225.

⁵ *IG*, II², 2093a, 17-18 : *[Φιλα]δελφείων Κλ Λυσι[άδης] / Μελιτεύς*. Pour la date, voir B. PUECH, 2002, p. 514-515.

⁶ *IG*, II², 2067, 2 : *ἐπὶ Πραξαγόρου Μελιτέως ἄρχοντος*. Voir S. FOLLET, 1976, p. 277.

⁷ S. FOLLET, 1976, p. 278 : un dadouque Ailios est connu de c. 177/8 à 190/1. Son prédécesseur est encore en place en 173, mais lui-même est remplacé avant 193 par Philippos. Il a dû être élu à l'issue du procès de 173/4 opposant les Claudii de Méli[té] à Hérode Atticus. Contrairement à S. FOLLET, 1976, p. 278 & 281, il me semble plus économique d'identifier le dadouque Ailios Praxagoras, connu par diverses inscriptions, et le dadouque Klaudios Praxagoras, connu uniquement par l'inscription généalogique *IG*, II², 3710 (*infra*, p. 392, n. 3). L'existence d'un Klaudios Praxagoras au début du III^e s. ne suffit pas à prouver la réalité d'un dadouque de ce nom à cette époque. Ailios Praxagoras, issu en ligne directe d'une longue lignée de Claudii de Méli[té], a certainement reçu son gentilice en l'honneur de l'empereur régnant Hadrien, qui venait peut-être d'accéder au trône lors de sa naissance, mais même s'il a choisi dans les documents officiels d'être connu avec ce nom, il restait, notamment pour les membres de sa famille, un Klaudios. De toute façon, Klaudia Thémistokleia, fille de Klaudios Philippos, ne pouvait descendre d'un autre dadouque Praxagoras que d'Ailios Praxagoras (dans l'hypothèse de S. Follet, Klaudios Praxagoras est le frère de Thémistokleia, ce qui ne correspond pas vraiment à l'énumération généalogique). On peut se demander pour finir pourquoi Thémistokleia a choisi de rappeler plutôt le nom du grand-père maternel de Klaudios Philippos que celui de son grand-père paternel, Klaudios Sôspis, lui aussi dadouque. Sans doute parce que Praxagoras, lui aussi un Klaudios au même titre que Sôspis, avait laissé un souvenir plus marquant, et plus vivant et qu'il était le prédécesseur immédiat de Philippos. En outre Thémistokleia a pu le connaître enfant, à l'inverse de Sôspis, mort quarante ans plus tôt.

⁸ *IG*, II², 3574 : *Νού(μμιο)ς Νιγρεῖνος / ἱεροκῆρυξ* ; *IG*, II², 4069 : *Λ [Νού]μμιο[ς], υἱὸς Μήνιδος, / [Φαι]δορέας? [Φαληρ]εὺς καὶ Νουμ / [μία] Βάσσα Λ [Νουμ]μίου ἱεροκῆ / [ρουκ]ος Γαργγηττίου*

- Klaudia Philippè, fille du dadouque Ti. Klaudios Sôspis, est l'épouse de Flavios Asklēpiadès de Diomèa¹, père du prêtre d'Asklēpios Flavios Onesikratès ;
- Praxagorè, fille de Ti. Klaudios Dèmostratos et de Philistè, citée dans la longue généalogie de l'hiérophante du IV^e siècle, figure aussi sur une inscription contemporaine² tandis que sa mère est honorée sur une autre base, avec le gentilice Ailia³ ;
- Praxagoras, beau-père de Ti. Klaudios Dèmostratos selon la même généalogie, porte un nom rare⁴ qui permet de le rapprocher de Praxagoras alias Timothéos de Thorikos, archonte en 138/9 ;
- Klaudios Philippos, fils de Dèmostratos, est dadouque avant 193⁵, archonte en 193/4 ou 194/5⁶ ; sa filiation est livrée par des inscriptions concernant ses filles lorsqu'elles furent initiées à l'autel :

1) Klaudia Ménandra⁷ :

le conseil de l'Aréopage
et la boulé et le peuple
des Athéniens, A Klaudi-
a Ménandra, de Klau-
dios Philippos
ancien dadouque la fil-
le, de Klau. Dèmostratos, la pe-

θυγάτηρ / [τ]ὴν ἑαυτῶν θυγατέρα Νουμμί / [α]ν Κλεῶ ἀνέθηκαν ; *IG*, Π², 4070 : Λού[κιο]ς Ν[ο]ύμμιοσ Φαιδρέ] / ας υἱός Μήνιδος Φα[λη]ρεὺς] / καὶ Νουμμία Βάσσα, Λουκίου / Νουμμίου ἱεροκῆρυκος Γαρ / [γ]ηττίου θυγάτηρ, τὴν ἑαυ / [τ]ῶν θυγατέρα Νουμμί / [α]ν Κλεῶ Εἰσιδι εὐχήν. Cf. *IG*, Π², 2029, 4-8 (111/2) : Λ Κορ Αττικὸς ὁ καὶ / Κλέων Αζηνιεύς / Λ Νούμμιοσ Νίγρος / Λ Κορ Αττικὸς ὁ καὶ / Μενεσθεὺς Αζηνι. Voir la reconstruction du *stemma* familial chez S. FOLLET, 1976, p. 283-284, qui complète et corrige celle de M. WOŁOCH, 1973, p. 84.

¹ *IG*, Π², 3981 : Φ[λ. Α]σ / [κ]ληπιου, Φλ / [Α]σκληπιάδου / [υ]ῖόν καὶ Κλ Φι / [λ]ίππησ, Σώσπι / [δο]ς τοῦ δαδου / [χ]λήσαντος θυ / [γ]ατρός, τὸν / εὐσεβέστα / τον υἱόν ἢ / μήτηρ. Voir K. CLINTON, 1974, p. 59 ; S. FOLLET, 1976, p. 237 & 277.

² *IG*, Π², 4077 : ὦ ξεῖν<οι> θηεῖσθε μετ'εὐκλέ'ἀνάκτορα Δηοῦς / καὶ γενεὴν πατέρων εὐκλεᾶ Πραξαγόρας, / ἦν ἔτεκεν Μελιτεὺς Δημόστρατος ἠδὲ Φιλίστη / φύντες δαδούχων ἀμφότεροι τοκέων / ἀλλὰ με καὶ παίδων κοσμεῖ χορός, οἳ τὸ προμυστῶν / ἄλλων ἐν τελεταῖσ στέμμα κόμαισι θέσαν.

³ *IG*, Π², 3645 : [— Αἰ]λία Φιλί[σ]τη —] / — — ἰε[ρ]ο — — —]. Sur cette femme : S. BYRNE, 2003, s. v. Aelius 141, p. 32.

⁴ Le nom remonte peut-être à un certain Praxagoras de Kôs, dont la fille Delphis semble avoir eu une certaine notoriété comme poète élégiaque à la fin du III^e s. av. J.-C. (voir en dernier lieu A. HELLER, 2011, p. 301). Le nom de cette poétesse fait le lien avec les premiers Praxagoras de notre famille étroitement liés à Delphes.

⁵ S. FOLLET, 1976, p. 279.

⁶ *IG*, Π², 2125, 7.

⁷ *IG*, Π², 4088 : ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου / βουλή καὶ ἡ βουλή / τῶν · Φ · καὶ ὁ δῆμος / ὁ Αθηναίων Κλαυδί / αν Μενάνδραν, Κλαυ / δίου Φιλίππου τοῦ / δαδουχλήσαντος θυγατέ / ρα, Κλαυ Δημοστράτου ἔγ / γονον, Αἰλ Πραξαγόρου ἀ / πόγονον, ἀρετῆς ἔνεκεν.

tite-fille, d'Alios Praxagoras, l'arrière-petite-fille

et¹

A Klaudia Ménandra,
de Klaudios Philippos
ancien dadouque
la fille et d'A[il.]
Praxagoras
ancien dadouque
l'arrière-petite-fille, initiée à l'autel

2) Klaudia Thémistokleia² :

Kl. Thémistokleia,
de Kl. Philippos
ancien dadouque
la fille et d'Ail.
Praxagoras
ancien dadouque
la descendante
Initiée à l'autel

- Cette dernière, Klaudia Thémistokleia eut à son tour une fille initiée à l'autel, Honôratianè Polycharmis, qui se vante également de descendre par sa mère des dadouques Klaudios Praxagoras et Klaudios Philippos³ :

Honôratianè
Polycharmis,
aussi appelée Phainarète, d'Honôratianos
Polycharmos et de
Klaudia Thémistokleia la fille,
de Klaudios Praxagoras et Philippos
anciens dadouques,
la descendante.
Initiée à l'autel

Dans une autre inscription, en l'honneur de sa fille Iounia Thémistokleia, initiée à l'autel, la même Honôratianè Polycharmis revendique cette fois une ascendance

¹ *IG*, II², 3713 + 4089 + CLINTON, 2004, p. 46 (c. 200) : [Κλαυδιαν Μενάν]δραν / [Κλαυδίου Φιλίππ]ου τοῦ / [δαδουχ]ήσαντος / καὶ Α[ιλ] / [Πραξαγ]όρου τ[οῦ] / [δαδου]χήσα[ντος] / [ἀπόγον]ον ...

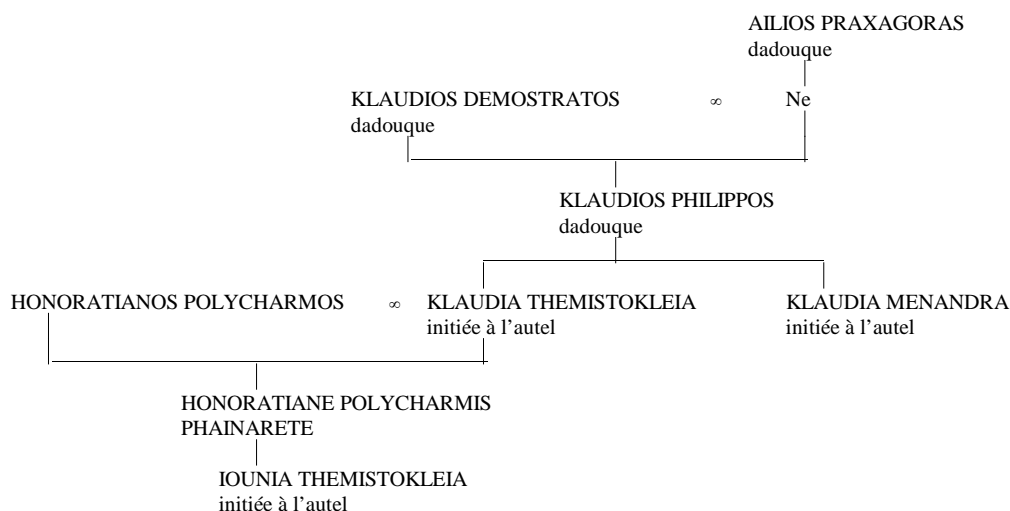
² *IG*, II², 3693 : Κλ Θεμιστόκλειαν / Κλ Φιλίππου τοῦ / δαδουχῆσαντος / θυγατέρα καὶ Αιλ. / Πραξαγόρου τοῦ / [δαδουχῆσαντος] / [ἀ]πόγονον τῆμ ἀφ' / [ἐστί]ας.

³ *IG*, II², 3710 : Ὀνωρατιανὴν / Πολυχαρμίδα / τὴν καὶ Φαιναρέ / τὴν Ὀνωρατιανοῦ / Πολυχάρμου καὶ / Κλαυδίας Θεμιστο / κλείας θυγατέρα, / Κλαυδίων Πραξα / γόρου καὶ Φιλίππου / τῶν δαδουχησάν / των ἀπόγονον, / τὴν ἀφ' ἐστίας.

encore plus illustre, en se disant la descendante de dadouques et issue de Périclès, Conon et Alexandre le Grand de Macédoine¹ :

A la bonne Fortune,
issue de dadouques
et de la lignée de Pé-
riklès et de Kon-
ôn, et par sa famille macédo-
nienne de la lignée d'Alexan-
dros, Honôratianè
Polycharmis, à
l'initiée à l'autel Iouonia
Thémistokleia
sa fille

Ces inscriptions permettent de dresser le *stemma* suivant :



- Un dadouque Tib. Klaudios du II^e ou du III^e siècle, a épousé une Klaudia Damokrata dont il a une fille nommée Klaudia Aristonikè² ; il pourrait s'agir, compte tenu de la date, de Klaudios Philippos, seul Klaudios dadouque de la période dont on ne connaît pas le nom de l'épouse³ ;
- Un Praxagoras de Mélité est gymnasiarque, systématarque et agonothète des Grands Sévéreia en 202/3⁴ ; il pourrait s'agir soit d'un petit-fils de Klaudios Dèmostratos, soit d'un petit-fils de (Klaudios) Ailios Praxagoras¹ ;

¹ *IG*, II², 3679 : ἀγαθῆι τύχηι. / ἡ ἀπὸ δαδούχων / καὶ γένους ἀπὸ Πε / ρικλέους καὶ Κόνω / νος, κατὰ δὲ Μακεδό / νες ἀπὸ Ἀλεξάν / δου Ὀνορατιανῆ / Πολυχαρμῖς τὴν / ἀφ' ἑστίας Ἰουνίαν / Θεμιστόκλειαν / τὴν θυγατέρα.

² *IG*, II², 4094 : [Κλα]υδί[α] Ἀριστο / νίκη Τιβερίου Κλα[υ] / δίου δαδούχου κα[ι] / Κλαυδίας Δαμο / κράτας θυγάτηρ.

³ E. KAPETANOPOULOS, 1968, n° 130, 131, 132, p. 516 (hésitant) ; S. FOLLET, 1976, p. 280 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 173, p. 163 & Claudius 331, p. 189.

⁴ *IG*, II², 2197, 9-11 : [Πρ]αξαγόρας Μελ[ιτε]νς καὶ γυμνασίαρχος / [δι' ὅλου ἔτους καὶ ἀγων]οθέτης τῶν μεγάλων Σεβηρείων / [καὶ τῶν — — — —] καὶ συστρεμματάρχης. S. FOLLET, 1976, p. 281, propose également de l'identifier à l'archonte-éphèbe cité dans *IG*, II², 2043,

- une liste de Kérykes, datée hypothétiquement c. 240, porte les noms de [Kl. ? S]ôspis et de [Kl. Phil]ippos² ; leurs noms suggèrent qu'il pourrait s'agir de petits-fils respectivement du prêtre de l'autel Klaudios Sôspis II et du dadouque Klaudios Philippos II ; mais dans ce cas les deux hommes ne seraient que très lointainement apparentés, alors que leur proximité dans la liste laisse plutôt entendre qu'ils étaient proches parents, frères sans doute ; ils seraient alors les petits-fils soit de Sôspis II, soit, moins probablement, de Philippos II ;
- K. Clinton a récemment édité deux bases de statues très fragmentaires, liées, concernant une femme adulte et un enfant, probablement sa fille ; même dans l'état très lacunaire où elles nous sont parvenues, il est clair que ces inscriptions concernent deux descendantes de hiérophantes et de dadouques³ :

6 : ἐφρή]βων — — / — — τὸ Γ./ — ἄρ]χον[τος — — / — — ΦΛ — — / ἄρ]χων *vac.* / Πραξαγόρ[ας — / κῆρ]υξ *vac.* / Μ]νασέα[ς — — / — γ]υμν Α.

¹ L'inscription est du II^e s. selon l'éditeur, mais du III^e s. selon S. Follet. Outre l'imprécision chronologique, l'absence de gentilice et de démotique ne permet guère d'être affirmatif. Si S. Follet pense à un (Klaudios) Praxagoras, S. BYRNE, 2003, s. v. Aelius 142, p. 32, suggère qu'il pourrait s'agir plutôt d'un Ailios descendant direct d'Ailios Praxagoras de Méliité.

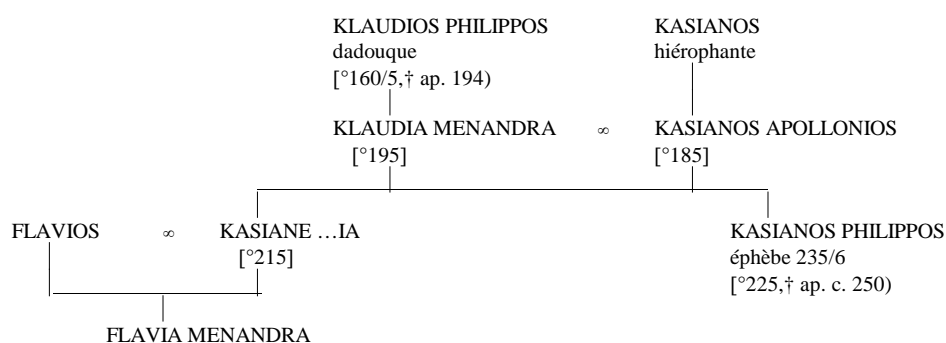
² D. GEAGAN, 1967, p. 170, proposait [Mem. S]ôspis et datait l'inscription vers 190. Voir maintenant S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 175, p. 163.

³ K. CLINTON, 2004. Cf. *B. Ep.*, 2007, 261 (p. 653 [S. Follet]) & *AE*, 2004, 1362 [M. Sève], cité *supra*, p. 199.

Bloc A	Bloc B		
c	b		
[ἡ ἐξ Ἀρείου Π]άγου βου [λή και ἡ βουλή] τῶν πεντα]κοσίω[v]		1	
[και ὁ δήμος ὁ Ἀθ]ηναίω. [v <i>vacat</i>] <i>vacat</i>		2	
I	II	III	
[-----]	<i>vacat</i>	Κασιανήν [- -5-6- -_αν]	3
[-----]	<i>vacat</i>	γυναῖκα Φλαβίου [. . .]	4
[-----]	<i>vacat</i>	[- - - 9-10- - -, ἐγγονον]	5
[-----]	Φ[λαβίαν Μενά]νδραν	Κασιανῶ [ὑ Ἀπολλωνίου]	6
[-----]	[θυγατέρα Φλα]βίου ^v	τοῦ ἱεροφ[αντήσαντος]	7
[-----]	[- - - 9-10 - -κ]αὶ Κασι-	καὶ Κλαυδίου [Φιλίππου]	8
[-----]	[ανῆς - - 5-6 - -]_ίας ἐξ τοῦ	δαδουχί[σαντος]	9
	[- - 7-8 - - κα]ὶ ἱερο-	θυγατέρα Κασ[ιανου]	10
	[φάντου και δ]αδούχου	Ἀπολλωνίου κα[ὶ Κλαυ]-	11
	<i>vacat</i>	δίας Μενάνδρας, [ἀδελ]-	12
		φήν Κασιανου Φιλίπ[^v]	13
		που, εἰκοστήν και ^{vv}	14
		πρώτην ἀπ ^v ὁ Περικλέ-	15
		ους ἀρετῆς ἔνεκα. ^{vv}	16
		<i>vacat</i>	
d			
[-----]			
[. .] αν[-----]			
[. .]την[-----]			
[ἐ]γγονον [Φλαβίου- - -]			
[. . .] Φλα[βίου- -----]			
[. .]^[-----]			
[-----]			

On se trouve ici devant les bases de deux statues représentant (probablement) une mère et une fille. La fille semble s'appeler F[lavia Ména]ndra, fille de [Fla]vios [...] et de Kasianè ...ia, descendante de hiérophante et de dadouque. La mère était la petite-fille de l'hiérophante Kasianos [Apollônios ?] et du dadouque Klaudios [Philippos ?], la fille de Kasianos Apollônios et de Klaudia Ménandra et la sœur de Kasianos Philippos, la vingt-et-unième descendante de Périclès.

On a déjà rencontré ci-dessus Klaudia Ménandra, fille du dadouque Klaudios Philippos de Mélité. Sa famille est donc parfaitement connue et la chronologie relativement bien fixée, d'autant que son fils, Kasianos Philippos est attesté par ailleurs comme éphèbe en 235/6, donc né peu après 225 :



Du côté des Kassiani en revanche, les choses sont moins claires. Les historiens ne sont pas tous d'accord sur l'identification des différentes mentions d'homonymes à la fin du II^e et au début du III^e siècle. Si on se limite aux mentions utiles, on a :

K. Iou(lios) Kasianos Apollônios Steirious, éphèbe liturgiste en 161/2¹ ;

K. Kassios [*sic*] Apo[llônios], stratège des hoplites en 188/9² ;

K. Kas. Apollônios Steirios, archonte éponyme en 203/8³ ;

On peut y voir deux générations successives ou une seule. Comment marier ces renseignements avec ceux qui touchent à la famille de Ménandra ? Puisque Klaudios Philippos, l'autre grand-père de Kasianè est né vers 160, on peut supposer qu'il en allait de même, à quelques années près, de l'hiérophante Kasianos.

C'est là qu'intervient l'épineuse question d'un archonte éponyme puis hiérophante nommé Apollônios que mentionne Philostrate⁴. Ce dernier consacre en effet une notice au sophiste Apollônios d'Athènes⁵ :

¹ *IG*, II² 2085, 2 : ἄρχων · Γ · Ἰού Κασιανός / Απολλώνιος et *Ibid.*, 4-6 : ἐπὶ ἄρχοντος Μεμ. ἐπὶ βωμῶ Θεορκίου ὁ κοσμητὴς τῶ[ν ἐφήβων] / · Γ · Ἰούλιος Κασιανός Απολλώνιος Στειριεύς τοὺς συνάρχοντας καὶ / τοὺς ὑπ αὐτῶ ἐφηβεύσαντας ἀνέγραψεν.

² *Ag.*, XV, 416, 5. Voir T. SARIKAKIS, 1951, p. 42-43.

³ *IG*, II² 2199, 7. Cf. K. CLINTON, 1974, p. 41.

⁴ La question a été reprise plusieurs fois récemment : B. PUECH, 2002, p. 100-116 ; S. BYRNE, 2003, s. v. Aelius 61, p. 15-16, et K. CLINTON, 2004, p. 48-52.

⁵ *Phil.*, VS, II, 20 : ὁ δὲ Απολλώνιος ὁ Αθηναῖος ὀνόματος μὲν ἠξιώθη καθ' Ἑλληνας, ὡς ἱκανὸς τὰδικανικὰ καὶ τὰ ἀμφὶ μελέτην οὐ μεμπτός, ἐπαίδευσε δὲ Αθήνησι καθ' Ἡρακλείδην τεκαὶ τὸν ὁμώνυμον τοῦ πολιτικοῦ θρόνου προεστῶς ἐπὶ ταλάντῳ. διαπρεπὴς δὲ καὶ τὰ πολιτικὰ γενόμενος ἔν τε πρεσβείαις ὑπὲρ τῶν μεγίστων ἐπρέσβευσεν ἔν τε λειτουργίαις, ἃς μεγίστας Αθηναῖοι νομίζουσι, τὴν τε ἐπόνυμον καὶ τὴν ἐπὶ τῶν ὀπλῶν ἐπετράπη καὶ τὰς ἐξ ἀνακτόρου φωνὰς ἤδη γηράσκων, Ἡρακλείδου μὲν καὶ Λογί[σ]μου καὶ Γλαύκου καὶ τῶν τοιούτων ἱεροφαντῶν εὐφώνια μὲν ἀποδέων, σεμνότητι δὲ καὶ μεγαλοπρεπείᾳ καὶ κόσμῳ παρὰ πολλοὺς δοκῶν τῶν ἄνω. πρεσβεύων δὲ παρὰ Σεβήρον ἐν Ῥώμῃ τὸν αὐτοκράτορα ἀπεδύσατο πρὸς Ἡρακλείδην τὸν σοφιστὴν τὸν ὑπὲρ μελέτης ἀγῶνα, καὶ ἀπῆλθεν ὁ μὲν τὴν ἀτέλειαν ἀφαιρεθεὶς, ὁ δὲ Απολλώνιος δῶρα ἔχων. διαδόντος δὲ τοῦ Ἡρακλείδου λόγον οὐκ ἀληθῆ ὑπὲρ τοῦ Απολλωνίου, ὡς αὐτίκα δὴ βαδιουμένου ἐς Λιβύην, ἠνίκα Λεπτίνης ὁ αὐτοκράτωρ ἐκεῖ καὶ τὰς ἐξ ἀπάσης γῆς ἀρετὰς συνήγεν, καὶ πρὸς αὐτὸν εἰπόντος ὥρα σοὶ ἀναγιγνώσκειν τὸν πρὸς Λεπτίνην" σοὶ μὲν οὖν, ἡ δ' ὁ Απολλώνιος, 'καὶ γὰρ δὴ καὶ ὑπὲρ τῆς

Apollônios d'Athènes gagna un renom considérable en Grèce en tant qu'orateur dans la branche légale, et on ne pouvait le négliger non plus comme avocat. Il enseigna à Athènes en même temps qu'Hèrakleidès et que son homonyme et tint la chaire de rhétorique politique avec des appointements d'un talent. Il se distingua aussi en politique, tant en qualité d'ambassadeur au sujet d'affaires de la plus haute importance que dans des fonctions que les Athéniens tiennent pour les hautes : il eut en charge la magistrature éponyme [i. e. archonte], celle des hoplites, et, à un âge avancé, il fut la Voix du temple (de Dèmèter) [i. e. hiérophante]. Sans égaler par la qualité de sa diction Hèrakleidès, Logi[s]mos, Glaukos et les hiérophantes de cette trempe, il était, par sa dignité, son éclat et son élégance, plus impressionnant que beaucoup de ses prédécesseurs ... alors qu'il était en ambassade auprès de l'empereur Sévère à Rome, il participa au procès contre Hèrakleidès ... Apollônios prit comme base de son éloquence le style d'Hadrianos [de Tyr] dont il avait été l'élève ... il mourut à environ soixante-quinze ans, après une grande carrière comme orateur à Athènes et fut enterré dans les faubourgs près de la grande voie qui conduisait à Éleusis ... »

S. Follet a apporté plusieurs repères chronologiques à cette carrière : l'enseignement d'Apollônios se situe pendant la présence commune à Athènes d'Hèrakleidès de Lycie et d'Apollônios de Naucratis. Les deux hommes avaient suivi, comme Apollônios d'Athènes, les cours d'Hadrianos de Tyr, qui enseignait à Athènes avant 176 jusqu'à peu après 177/8. Lors de l'ambassade à Rome d'Apollônios, vers 202/203 (avant le départ de Septime Sévère pour l'Afrique) les deux sophistes s'opposèrent à Rome en présence de l'empereur¹. Le décès d'Apollônios enfin est nécessairement antérieur à la rédaction des *Vies des Sophistes*, rédigées entre 230 et 237².

Le même personnage probablement fait l'objet d'un poème souvent étudié gravé sur la base d'une statue. Il y est question d'un hiérophante nommé Apollonios, autrefois rhéteur comme ses aïeux, honoré d'un poème de son vivant, et alors caché par la règle

ἀτελείας γέγραπται'. βαλβίδα μὲν δὴ τοῦ λόγου ὁ Ἀπολλώνιος ἐκ τῆς Ἀδριανοῦ ἰδέας βέβληται ἅτε δὴ καὶ ἀκροατῆς γενόμενος, παραλλάττει δὲ ὅμως ἐς ῥυθμούς ἐμμέτρους τε καὶ ἀναπαίοντας, οὓς εἰ φυλάξαιτο, σεμνοπρεπῆς τὴν ἀπαγγελίαν δοκεῖ καὶ βεβηκῶς. τοῦτι δὲ ἐστὶν εὐρεῖν καὶ ἐπ' ἄλλων μὲν ὑποθέσεων, μάλιστα δὲ ἐπὶ τοῦ Καλλίου, ὃς ἀπαγορεύει τοῖς Ἀθηναίοις πυρὶ μὴ θάπτειν. ὕψηλὴν ἄρον, ἄνθρωπε, τὴν δᾶδα. τίβιάζη καὶ κατάγεις κάτω καὶ βασανίζεις τὸ πῦρ; οὐράνιον ἐστὶν, αἰθέριον ἐστὶν, πρὸς τὸ ξυγγενὲς ἔρχεται τὸ πῦρ. οὐ κατάγει νεκρούς, ἀλλ' ἀνάγει θεούς. ἰὼ Προμηθεῦ δαδοῦχε καὶ πυρφόρε, οἶά σου τὸ δῶρον ὑβρίζεται. νεκροῖς ἀναισθητοῖς ἀναμίγνυται. ἐπάρηξον βοήθησον κλέψον, εἰ δυνατόν, κάκειθεν τὸ πῦρ. παρεθέμην δὲ ταῦτα οὐ παραιτούμενος αὐτὸν τῶν ἀκολάστων ῥυθμῶν, ἀλλὰ διδάσκων, ὅτι μὴ δὲ τοὺς σωφρονεστέρους ῥυθμούς ἡγνῶει ἐτελεύτα μὲν οὖν ἀμφὶ τὰ πέντε καὶ ἑβδόμηκοντα ἔτη πολὺς καὶ ἐν τῷ Ἀθηναίων δήμῳ πνεύσας, ἐτάφη δὲ ἐν τῷ προαστείῳ τῆς Ἐλευσινάδε Λεωφόρου. ὄνομα μὲν δὴ τῷ προαστείῳ Ἴερά σικῆ, τὰ δὲ Ἐλευσινόθεν ἱερά, ἐπειδὴν ἐς ἄστυ ἄγωσιν, ἐκεῖ ἀναπαύουσιν. Pour la traduction, voir aussi B. PUECH, 2002, p. 102-103, que je reprends ; K. CLINTON, 2004, p. 48.

¹ S. FOLLET, 1976, p. 267. Pour le débat qui oppose Hèrakleidès et Apollônios de Naucratis, voir Phil., VS, II, 20, 2, cité note précédente. S. Follet y voit avec justesse la fin de leur enseignement à Athènes.

² S. FOLLET, 1976, p. 268.

d'hiéronymie, et après sa mort, sous son nom propre, par son fils homonyme et sa fille (?)¹, dont le nom a un rapport avec celui de Poséidon² :

Il fut un temps, mystes où au seuil du temple
vous m'avez vu paraître dans les nuits illuminées
mais le jour continuer à soutenir, après mes aïeux les joutes oratoires.
J'y ai renoncé à présent pour ne faire
résonner que les mots sacrés.
Ne cherche pas le nom que je porte, la loi mystique
l'a emporté dans la mer bouillonnante.
Mais lorsque je rejoindrai les bienheureux,
au jour marqué par le destin
alors il sera énoncé par tous ceux qui me chérissent

Le temps est venu pour nous, enfants d'un père excellent
de révéler le nom glorieux qu'il a enfoui de son vivant dans les
profondeurs marines : Voici l'illustre Apollônios, c'est son fils
qui désignent aux mystes le père dont il partage le nom,
et avec lui, portant le nom de Poséidon ...

Depuis 1870, plusieurs historiens ont reconnu ici Kasianos (Apollônios)³. Mais aujourd'hui cette identification est le plus souvent abandonnée en raison des difficultés chronologiques qu'elle soulève : G. Ioulios Kasianos Apollônios, éphèbe en 161/2, donc né vers 145, est trop âgé pour être le hiérophante qui meurt au plus tard entre 230 et 237 à environ soixante-quinze ans. A l'inverse, son fils homonyme, né vers 170 peut-on supposer, serait en conséquence trop jeune. En outre, la famille des Kasiani est liée aux Kérykes mais non, pour ce qu'on en savait, aux Eumolpides⁴. On lui préfère donc, depuis 1895 au moins⁵, une autre identification, avec un P. Ailios Apollônios, dont la mère était une hiérophantide d'après deux inscriptions⁶ :

¹ La restitution de la dernière ligne, mal assurée, ne permet pas d'être formel sur ce point. Voir le commentaire de B. PUECH, 2002, p. 102-103, n. 5.

² *IG*, II², 3811 : ὦ μύσται, τότε μ' εἶδετ' ἀνακτόρου ἐκ προφανέντα / νυξιν ἐν ἀργενναῖς, νῦν δὲ μεθήμεριον / ἐκ προγόνων ῥητήρα λόγοις ἐναγώνιον αἰεὶ / τῶν ἀποπαυσάμενος θέσφατα νῦν ἰάχῳ. / οὐνομα δ' ὅστις ἐγὼ μὴ δίζω· θεσμός ἐκεῖνο / μυστικός ᾤχετ' ἄγων εἰς ἄλλα πορφυρέην. / ἀλλ' ὅταν εἰς μακάρων ἔλθω καὶ μόρσιμον ἦμαρ, / λέξουσιν τότε δὴ πάντες ὅσοις μέλομαι. / νῦν ἤδη παῖδες κλυτὸν ὄνομα πατρὸς ἀρίστου / φαίνομεν, ὃ ζωὸς κρύψεν ἀλὸς πελάγ[ει]· / οὔτος Ἀπολλώνιος ἀοίδιμος, ὃν φ[άμενός τις] / σημαίνει μυσταῖς οὐνομα πατ[ρὸς ὀμοῦ], / σὺν δὲ Ποσειδάωνι φερώνυμος εὖ πα[ρ]εκληθή. Voir S. FOLLET, 1976, p. 268 et B. PUECH, 2002, p. 101-102 avec trad. franç.

³ Voir la bibliographie chez K. CLINTON, 2004, p. 49, n. 27 : notamment DUMONT, 1870, p. 89-91 ; P. GRAINDOR, 1922, p. 216-217.

⁴ Voir en dernier lieu la démonstration de B. PUECH, 2002, p. 107-108.

⁵ Il s'agit d'une hypothèse formulée en 1896 dans la *RE*, II (1896), s. v. Apollonios 1, col. 121 [A. Wilhelm], entérinée par la *PIR*², I, (1933), A 142, et jugée avec faveur par S. FOLLET, 1976, p. 271, avant d'être soutenue avec rigueur par B. PUECH, 2002, p. 111 sqq.

⁶ *IG*, II², 3688 : τὴν ἀφ' ἐστίας μύστιν Ποπλίαν / Αἰλίαν Ἐρεννίαν Πο Αἰλίου Ἀπολ / λωνίου θυγατέρα (*vacat*) ἄρξαντος τὴν / ἐπώνυμον ἀρχὴν καὶ ἄρξαντος / τὴν τοῦ βασιλέως ἀρχὴν (*vacat*)

(De) l'Initiée à l'autel Poplia
 Ailia Hérennia, de Po. Ailios Apollônios la fille, ancien archonte éponyme, ancien archonte roi, qui exerça aussi la charge de stratège des hoplites et d'épimélète de la gymnasiarchie et hérault de l'aréopage, sa mère Poplia Ailia Hérennia, issue de Konôn et de Kallimachos, auprès de son grand-oncle Po. Ailios Dionysios ex-dadouque

et

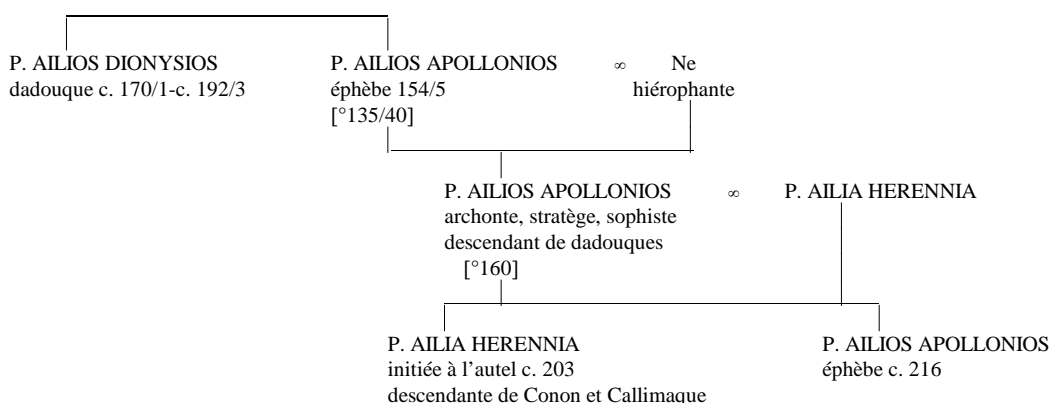
(De) ce descendant de dadouque d'une sainte mère issu, qui, près du temple de Déo, montrait les mystères des déesses, Ailios Apollônios, illustre cosmète des enfants, son fils homonyme, archonte des éphèbes a dressé (la statue)

On retrouve ici un Apollônios, père d'un Apollônios, issu des familles sacerdotales d'Éleusis, archonte et stratège des hoplites et dont l'oncle a été dadouque vers 170-192¹ et dont, surtout, la mère a été une hiérophantide. L'inscription précise que P. Ailios Apollônios, père d'Hérennia, a été archonte éponyme, archonte roi, stratège, épimélète de la gymnasiarchie (du divin Hadrien), hérault de l'Aréopage. On est bien dans le milieu le plus huppé qui soit. B. Puech reconstruit ainsi le *stemma*² :

καὶ / στρατηγήσαντος ἐπὶ τοὺς / ὀπλείτας καὶ ἐπιμελησαμένου / τῆς γυμνασιαρχίας καὶ κηρυ / κεύσαντος τῆς ἐξ Ἀρείου πά / γου βουλῆς ἢ μήτηρ Ποπλία / Αἰλία Ἑρεννία τὴν ἀπὸ Κόνωνος / καὶ Καλλιμάχου παρὰ τὸν πρό / θειον Πό Αἴλ. Διονύσιον τὸν δα / δουχίσαντα ; *ibid.*, 3764 : τόνδε ἀπὸ δαδούχων ἰε / ρῆς μητρός τε γεγῶτα, / ἢ τελετὰς ἀνέφαινε θεοῖν / παρ'ἀνάκτορα Δηοῦς, / Αἴλιον Ἀπολλώνιον, κλει / νὸν κοσμήτορα παιδῶν, / στήσεν ὁμώνυμος υἱός, / ὃς ἄρχων ἦεν ἐφήβων. Bibliographie, édition et traduction française : B. PUECH, 2002, p. 109-110. Voir aussi S. FOLLET, 1976, p. 271.

¹ Pour la date d'Ailios Dionysios, voir S. FOLLET, 1976, p. 271 & 279.

² Sur les Aelii de Palléné, voir le traitement exhaustif de S. BYRNE, 2003, s. v. Aelius 25-45, p. 12-18, et *stemma* II. La seule différence avec le *stemma* beaucoup plus succinct de B. Puech concerne l'identité du père du sophiste P. Ailios Apollônios. Pour S. Byrne, il doit s'agir de P. Ailios Stratôn, éphèbe liturgiste en 150/1 dont le nom suit celui de P. Ailios Dionysios (*JG*, II², 2065, 37-39 : [Ἐλα]φηβολιώννα Πο Αἴλιος / [Διο]νύσιος · Παλληνεύς. / [Μου]νιχιώννα Πο Αἴλιος Στρά / [των] Παλληνεύς). Pour B. Puech, il s'agirait plutôt de P. Ailios Apollônios, éphèbe en 154/5 avec d'autres membres de la famille (*JG*, II², 2067, 165-168 : Ἀντιοχίδος / Αἴλ · Κορνήλιος Παλ / Αἴλ · Ἀπολλώνιος Παλ / Αἴλ · Θαλῆς Παλ.). Même en l'absence de preuve, la proposition de S. Byrne me semble mieux étayée, mais dans tous les cas il s'agit très certainement de deux frères.



Cette reconstruction peut être discutée ou complétée, encore que de façon assez conjecturale. Ainsi, il faut certainement ajouter quelque part au *stemma* P. Ailios Loukios de Palléné, également descendant de Conon, et qui est associé dans une inscription à P. Ailios Apollônios, éponyme des prytanes vers 250¹. La nomenclature de ce personnage pose problème. S'il s'agit d'un P. Ailios Leukios Mamertinos pour B. Puech², ce serait plutôt un P. Ailios Leukios, fils de Mamertinos, pour S. Byrne³. La documentation semble plutôt donner raison à ce dernier auteur, qui distingue soigneusement les différents P. Ailioi Leukioi connus du milieu du II^e siècle au milieu du III^e siècle. Même si certaines imprécisions demeurent¹, il faut certainement décompter quatre générations d'Aelii dans cette branche :

- 1) (P. Ailios) Mamertinos :
patronyme : *IG*, II², 3643
- 2) P. Ailios Leukios :
éphèbe 175/6 (*IG*, II², 2104, 7 ; *IG*, II² 2069)
éponyme de la tribu fin II^e s. (*Ag.*, XV, 423 c, 1 ; *cf. Ag.*, I, 7579)
descendant de Conon (*IG*, II², 3643)
- 3) P. Ailios Mamertinos
prytane c. 255 (*Ag.*, XV, 466, 23)
- 4) P. Ailios Mamertinos né[oteros] :
prytane c. 255 (*Ag.*, XV, 466, 24)

P. Ailios Leukios doit donc être un cousin de P. Ailios Apollônios, plutôt proche que lointain compte tenu de la prétention commune à remonter jusqu'à Conon.

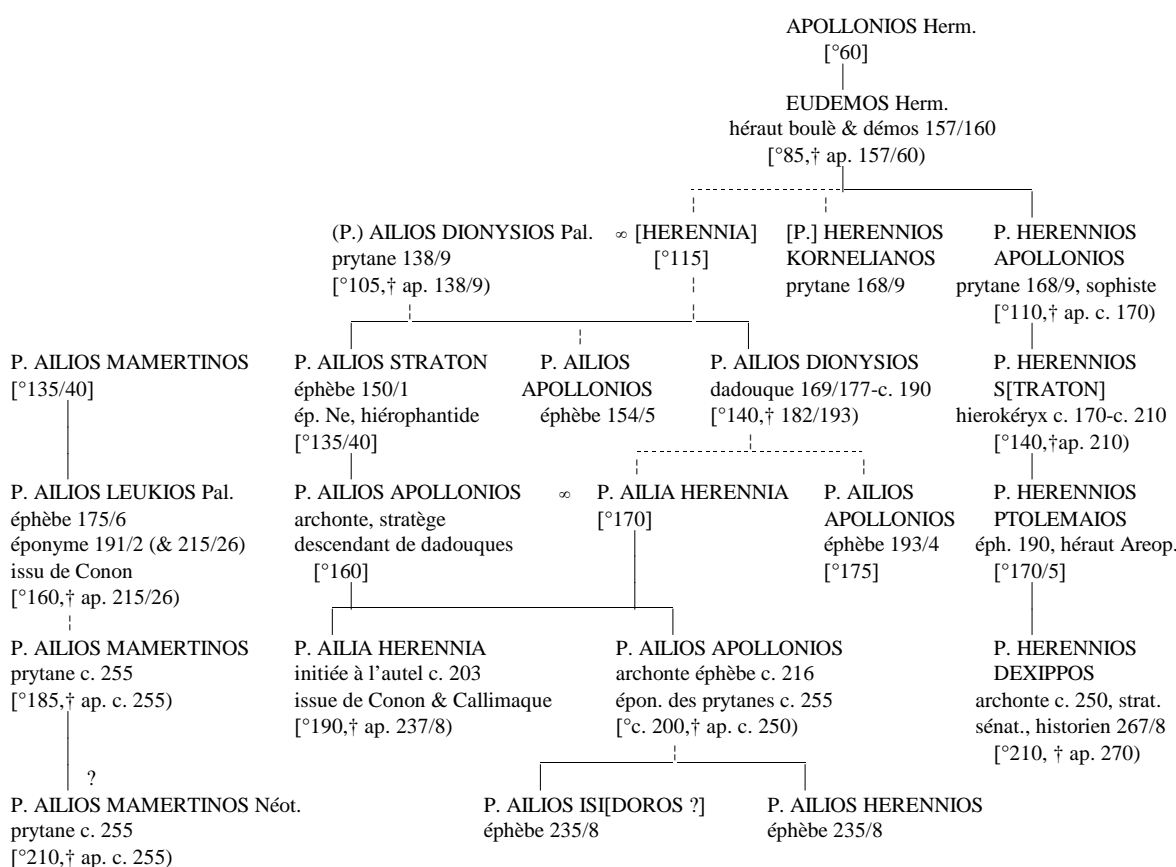
Par ailleurs, le nom de P. Ailia Hérennia, épouse d'Ailios Apollônios, laisse supposer

¹ *Agora*, XV, 466 : [ἐ]πώνυμος Αἴλιος / Ἀπολλώνιος Παλλην / Ὀκρ Κρήσκης / Αἴλ Μαμερτεῖνος / Αἴλ Μαμερτεῖνος νε. Le second Ailios Mamertinos, le Jeune, doit être un fils, un neveu ou un petit-fils du précédent.

² B. PUECH, 2002, p. 112.

³ S. BYRNE, 2003, p. 17-18.

qu'elle était sans doute la fille d'un P. Ailios et d'une Hérennia. Tandis que son père pourrait être un proche parent de son époux, sa mère doit appartenir à la famille de l'historien Dexippos (P. Hérennios Dexippos d'Hermios)². En effet, on connaît autour de 240, deux éphèbes nommés P. Ailios Dexi[ppos ?] ou Isi[doros ?] et P. Ailios Heren[nios], de la tribu Antiochis³, à laquelle se rattache bien le dème de Palléné. Sans rentrer ici dans le détail de la généalogie des Hérennii, bien étudiés par E. Kapétanopoulos, on peut étoffer ainsi le *stemma* au final :



¹ Ainsi, on peut hésiter à identifier un Ailios Leukios, éponyme de la tribu Antiochis vers 191/2 à un homonyme, éponyme de la même tribu entre 215 et 226.

² B. PUECH, 2002, p. 113.

³ *IG*, II², 2214, l. 22-24 = *Arch. Eph.*, 1970, p. 114-121, n° 1, l. 94-96 [MITSOS] = P. WILSON, E308, l. 103-104 : Α[ντιοχίδος] / Πιο Αἴλ Ισι[δ-] / Πιο Αἴλ Ἡρένν[ιτος]. Entre 239/40 et 254/5 : S. FOLLET, 1976, p. 244 & 488-489. On notera pour le nom du premier Ailios que P. WILSON, 1992, E 308, p. 1088-1089 & 1093, n'arrive pas à lire du tout sur la pierre les restes des lettres DEXI[- -] qu'avaient vu Mitsos. Il voit plutôt ISI[D- -]. Il présume que cette lecture avait été inspirée à son devancier par le présupposé d'un lien avec l'historien P. Hérennios Dexippos, dans la mesure où le second Ailios de l'inscription a comme *cognomen* le gentilice de Dexippos, rapprochement que la différence de dème rendrait encore plus « absurde ». Il est suivi par S. BYRNE, 2003, p. 17, n° 65. En réalité, la différence de dème n'a rien à faire dans cette relation puisqu'il s'agit d'un lien par mariage. Or, ce lien reste probable à défaut d'être assuré puisque les *Herennii* d'Hermos restent la seule famille athénienne avec ce gentilice de rang et de statut comparable à celui des Aelii de Palléné, et outre Hérennios, ils partagent avec les Aelii les noms de Stratôn et d'Apollônios.

Après ce détour, on peut revenir sur la question de l'hiérophante dont Philostrate retrace la carrière. Sur le plan chronologique et familial, rien ne s'oppose à y reconnaître Ailios Apollônios. Mais cette solution a deux inconvénients majeurs :

- Ailios Apollônios n'est nulle part attesté comme hiérophante ;
- surtout, comme le souligne K. Clinton, rien dans les inscriptions qui le concernent ne fait allusion à une quelconque carrière rhétorique¹.

On ajoutera que l'épouse de P. Ailios Apollônios était une P. Ailia Hérennia, qui vécut assez longtemps pour voir sa propre fille initiée à l'autel, autour de 202/3, tandis que la veuve de l'hiérophante de Philostrate était probablement Myrtalé, sœur de son prédécesseur Glaukos, qui était déjà quadragénaire au début du III^e siècle². La fille de P. Ailios Apollônios s'appelait, comme sa mère, P. Ailia Hérennia, tandis que la fille de l'hiérophante de Philostrate porte un nom en rapport avec celui de Poséidon.

Toute cette discussion est antérieure à la publication de la généalogie de Flavia Ménandra en 2004. Or, celle-ci prouve désormais que son arrière-grand-père Kasianos Apollônios a bien été hiérophante. Cela oblige, semble-t-il, à revenir sérieusement sur la candidature de celui-ci. Le problème chronologique demeure certes, mais constitue-t-il réellement un obstacle dirimant ?

Pas pour K. Clinton, qui – seul – pense que rien dans le texte de Philostrate n'oblige à croire qu'Apollônios est le successeur de Glaukos, Logi[s]mos et Hèrakleidès. Il serait plutôt leur prédécesseur. Mais en réalité, B. Puech³ a longuement souligné qu'au contraire, lorsque Philostrate écrit : « Dans la grâce de l'élocution, il était inférieur à Hèrakleidès, Logi[s]mos, Glaukos et à d'autres hiérophantes, mais en dignité, magnificence, il se montra supérieur à nombre de ses prédécesseurs », il entend bien que Glaukos et les deux autres sont des prédécesseurs d'Apollônios et qu'ils se sont succédés dans cet ordre. C'est d'ailleurs ainsi que l'ont compris tous les commentateurs

¹ K. CLINTON, 1974, p. 41 ; *Id.*, 2004, p. 50, n. 34. La difficulté n'est pas éludée par S. FOLLET, 1976, p. 271 ou B. PUECH, 2002, p. 113-114, qui, faute de mieux, s'en accommodent.

² Voir B. PUECH, 2002, p. 105.

³ B. PUECH, 2002, p. 103, n. 1 : « la formulation : Ἡρακλείδου μὲν καὶ Λογί[σ]μου καὶ Γλαύκου καὶ τῶν τοιούτων ἱεροφάντων εὐφωνία μὲν ἀποδέων, σεμνότητι δὲ ... παρὰ πολλοὺς δοκῶν τῶν ἄνω n'aurait pas grand sens si l'on n'interprétait τῶν ἄνω comme 'ceux que j'ai mentionnés plus haut', soit les trois hiérophantes cités ; que voudrait dire beaucoup s'il s'agissait de choisir dans une liste de trois. Le deuxième terme du balancement μὲν ... δὲ reprend le même thème que le premier, en l'élargissant et en l'amplifiant, selon les principes de la bonne rhétorique : la partie négative de la comparaison a opposé Glaukos [*sic*, lire Apollônios] à ses prédécesseurs immédiats, la partie positive

ou traducteurs de Philostrate. On en a un indice complémentaire grâce à une inscription gravée par (Myrt)alè, sœur de Glaukos et veuve de son successeur, qui avait de nombreux talents reçus des muses (donc probablement la rhétorique) et qui exerça l'archontat éponyme, en qui on reconnaîtra d'autant plus volontiers Apollônios qu'une autre inscription honore la défunte Myrtalè, épouse d'[Apo]ll[ônios ?]¹. On peut aussi admettre que cette appréciation témoigne que Philostrate lui-même, né vers 165, a eu personnellement l'occasion de les écouter tous et de juger leurs talents respectifs. Enfin, il serait raisonnable d'admettre, même si on ne peut être formel, qu'on a ici une séquence continue de quatre hiérophantes et ne pas supposer *a priori* que d'autres hiérophantes ont pu s'intercaler dans la liste.

Ceci dit, comment fixer chronologiquement cette série ?

Les points assurés sont les suivants² :

Un Ioulios, au *cognomen* inconnu, est hiérophante de 168 à 185/6 assurément, peut-être jusqu'en 190/1. Un Klaudios Apollinarios d'Acharnes siège en 209/210. Quant à Apollônios lui-même, il est décédé au plus tard en 237, date limite de rédaction de la *Vie des Sophistes*. En conclusion, on n'a que deux choix : soit les quatre hiérophantes se placent entre 190/1 et 209/210, soit ils se placent entre 209/210 et 237.

Si Apollônios est identique à l'éphèbe de 161/2, il est né au plus tôt en 141, et donc meurt au plus tôt en 214 (à environ soixante-quinze ans). Cela pose problème puisqu'il faudrait alors intercaler nécessairement Klaudios Apollinarios d'Acharnes, attesté en 209/210, entre lui et Glaukos. Même si rien ne prouve absolument qu'il a succédé directement à Glaukos, c'est pourtant la conséquence la plus naturelle du passage de

le met en parallèle avec tous ses prédécesseurs, de sorte que l'éloge a en définitive plus de poids que les restrictions d'abord exprimées ».

¹ *IG*, II², 3662 et *Hesp.*, 23 (1954), n° 166, p. 280. Voir S. FOLLET, 1976, p. 266 et *supra*, p. 335. B. PUECH, 2002, p. 103-105, explore de façon très détaillée cette hypothèse qu'elle accepte *a priori* non sans signaler cependant certaines difficultés et mentionner au passage l'hypothèse toujours possible où l'époux de Myrtalè serait mort avant d'être entré en charge et serait donc distinct d'Apollonios. Il reste que l'inscription de Myrtalè épouse d'[Apo]ll[ônios] favorise l'identification.

² S. BYRNE, 2003, p. 258, propose astucieusement de corriger le texte de Philostrate, déjà fautif pour Logismos, à propos du premier des trois hiérophante et de lire Ἡρακλείτου au lieu de Ἡρακλείδου. Il s'agirait alors de T. Flavios Hèrakteitos de Paiania, attesté de 161 à 168. Si on le suit, il faudrait identifier Logismos à Ioulios, qui succède à Hèrakteitos, et placer Glaukos et Apollônios entre la dernière mention de Ioulios, vers 191, et avant la première mention de Klaudios Apollinarios d'Acharnes, en 209/210. Dans ces conditions, Apollônios serait mort au plus tard en 209/210, et donc né en 134/5. Il ne pourrait s'identifier à l'éphèbe cité en 161/2, ce qui obligerait à de nouvelles identifications (à moins d'insérer Apollinarios entre lui et les trois autres hiérophantes, ce qui pose difficulté). Mais le souci avec cette identification, c'est que le hiérophante en question n'a pas pu être

Philostrate. On peut aussi placer sa naissance en 143. Dans ces conditions, il peut mourir aussi tard que 219. Glaukos aurait pu siéger de 209/210 à 218/9. Apollinarios s'intercale ici aussi nécessairement dans la séquence Hèrakleidès, Logismos et Glaukos. On peut toujours dire qu'il a été omis par Philostrate parce qu'il n'avait aucun talent oratoire particulier à l'inverse des autres, mais c'est quand même gênant.

Hormis ces difficultés, cette hypothèse se marie quand même très bien avec le reste des éléments connus de la vie de Kasianos Apollônios : né en 141/3, enseigne à Athènes en 176/180, stratège des hoplites en 188/9, ambassadeur à Rome vers 203, archonte éponyme vers 204, hiérophante, déjà âgé, en 218, il meurt au bout d'un an environ.

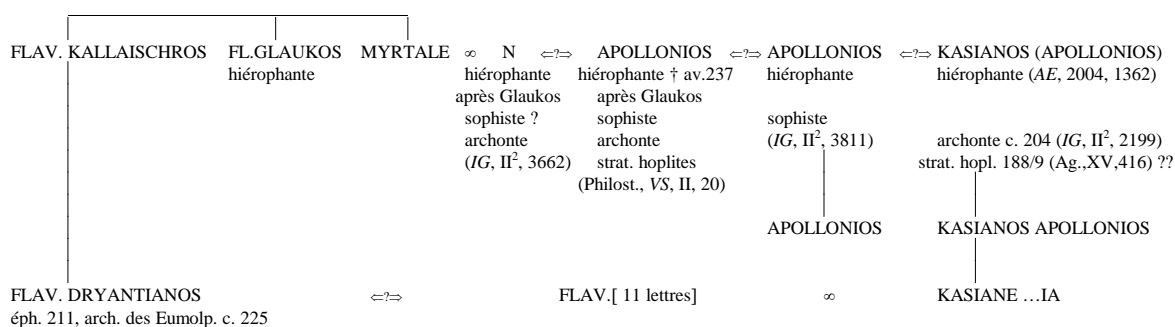
L'autre alternative serait de supposer que le hiérophante n'est pas l'éphèbe de 161/2, mais son fils. L'éphèbe a pu naître en 141/2 et avoir un fils dès 163, lequel aurait bien eu environ soixante-quinze ans en 237, date extrême de la rédaction de la *Vie des Sophistes*. Il n'y a plus cette fois d'impossibilité pour placer la totalité de la séquence Hèrakleidès, Logismos et Glaukos entre 210 et 230/235 environ. Mais la difficulté est ailleurs¹. Un homme né en 163 peut-il être stratège des hoplites en 188/9, âgé d'à peine vingt-cinq ans ? Surtout, le même homme ne pourrait enseigner la rhétorique entre 176 et 180 au plus tard, âgé alors de dix-sept ans. Toutefois, cette dernière difficulté, qui paraît rédhitoire, n'en est pas une en réalité. La fourchette en question concerne en effet les années d'études des collègues d'Apollônios, et donc leurs années d'enseignement sont nécessairement plus tardives et se prolongent, on l'a vu, jusqu'en 202/203. Rien n'empêche alors Apollônios d'avoir enseigné en même temps qu'Hèrakleidès et Apollônios de Lycie entre 195 et 202 environ, âgé de plus de trente ans, voir trente-cinq². Pour la première contrainte en revanche, il n'y a pas de solution réellement satisfaisante. Normalement la charge de stratège ne devrait pas être accessible avant trente ans. Une exception est toujours possible, surtout pour un aristocrate de ce rang, mais on n'a pas la preuve que de tels passe-droits existaient. Toutefois il est aussi possible de distinguer le stratège des hoplites de 188/9 et

connu directement par Philostrate, alors qu'on peut croire qu'il a lui-même entendu parlé les trois hiérophantes dont il vante les qualités.

¹ J'écarte d'emblée l'identification proposée par J. H. Oliver de notre sophiste avec un Apollônios fils d'Apollônios, membre d'une ambassade à Rome en 182/3. L'identification est rejetée par K. CLINTON, 1974, p. 41 et S. FOLLET, 1976, p. 269, qui souligne que l'ambassadeur (ou conseiller impérial) ne porte pas de gentilice et que rien n'indique qu'il s'agit d'un Athénien.

² K. CLINTON, 2004, p. 50, n. 36, considère l'âge de trente ans comme tout à fait acceptable pour un enseignant.

l'archonte éponyme de 204. On constate en effet que la stratégie des hoplites a été exercée par plusieurs membres de la famille¹. Il nous manque certainement l'attestation de cette charge pour d'autres encore². Le plus simple est peut-être d'admettre que le stratège des hoplites de 188/9 est le père homonyme de l'hiérophante et que lui-même aura exercé la même stratégie ultérieurement, à une date non encore attestée. Cela enlève certes un argument à l'identification de Kasianos Apollônios en le privant d'un point de correspondance avec la carrière décrite par Philostrate, mais rien qui soit exceptionnel compte tenu des lacunes de notre documentation.

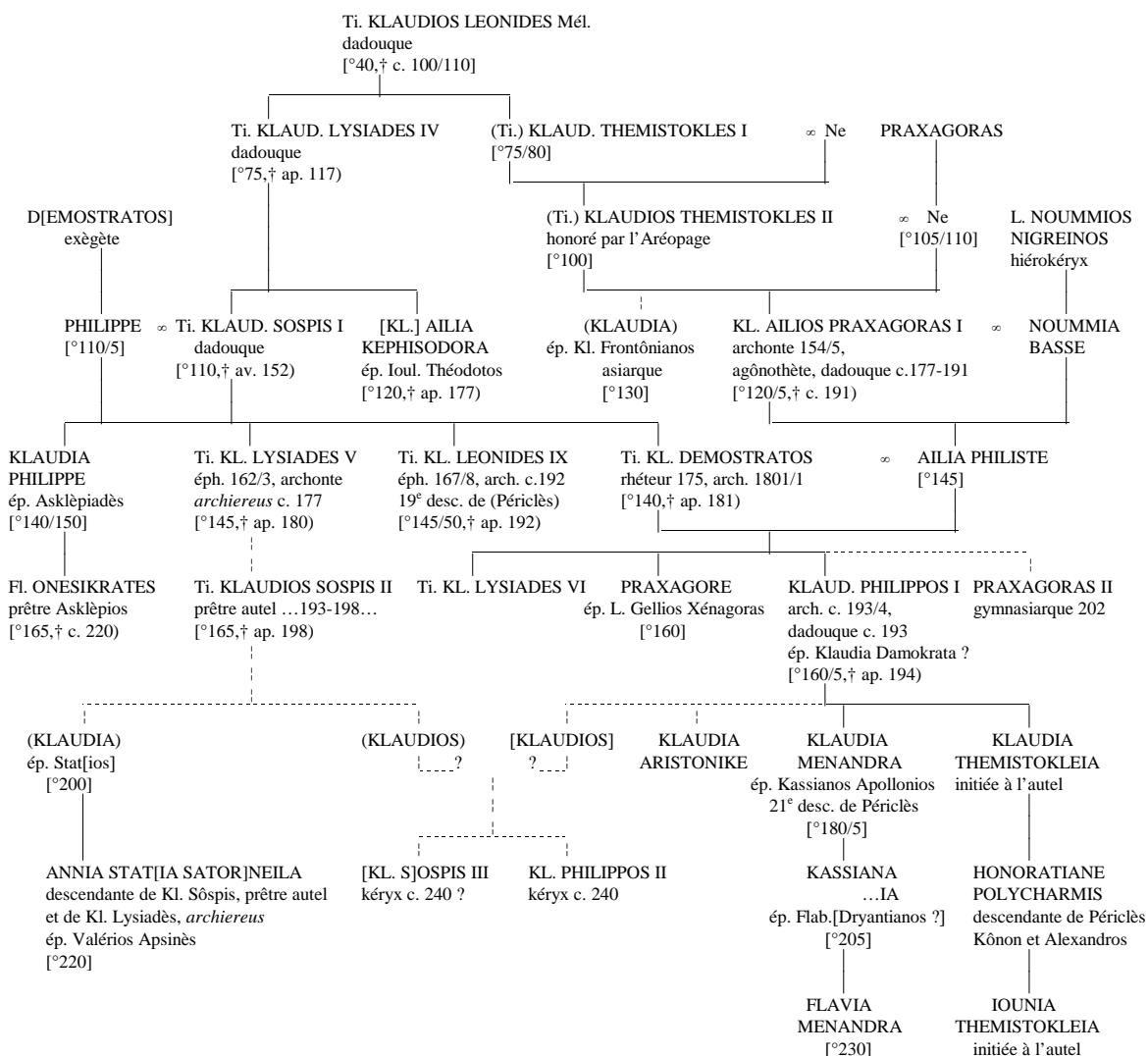


Dans ce *stemma*, j'ai ajouté l'identification possible du mari de Kasianè ...ia. On a vu que seul son gentilice est sûrement préservé : Flavios. Son *cognomen*, qui était assez long et comptait environ onze lettres, a totalement disparu. K. Clinton ne voit guère de Flavii d'un rang convenable qui puisse convenir. Les Flavii de Marathon, dit-il, doivent être écartés parce qu'aucun de ceux que l'on connaît pour cette époque n'a de nom assez long ou n'est pourvu d'une femme connue par ailleurs. En désespoir de cause pourrait-on dire, il pense à alors à Flavios [Philostratos], inscrit à Athènes dans le dème de Steiria, le même que les Kasiani. Mais l'argument à l'encontre des Flavii de Marathon est en réalité très faible. Il suffit de citer Flavios Dryantianos, dont le nom a la longueur souhaitée, qui vivait à la bonne époque (il est éphèbe en 211, donc né vers 195, et vivait toujours vers 225). En outre, il était le propre neveu de l'hiérophante Glaukos, donc

¹ T. SARIKAKIS, 1952, p. 45-46.

² La stratégie est souvent exercée après l'archontat, quelquefois assez longtemps après : voir T. SARIKAKIS, 1951, s. v. Alkibiadès I (p. 38) ; Alkibiades II, p. 39 ; P. Ailios Apollônios (p. 43) ; Ailios Ardys (p. 43) ; T. Koponios Maximos (stratège durant l'archontat de son fils, p. 47-48) ; Ergocharès (p. 54-55) ; Euklès V (p. 55-56) ; Léôsthénès II (p. 68) ; Philémon (p. 81) ; Mamertinos (p. 86). Mais ce n'est pas systématique : Kassianos Philippos de Steiria, archonte 231/2, stratège c. 220 (p. 45) ; Kassianos hierokéryx de Steiria (p. 46 : d'après *IG, II², 3707, 2-8*) ; Pomp. Hègias II, strat. 226, arch. 227/230 (p. 60). Dans le cas d'Apollônios, il semble que la stratégie a bien été exercée avant l'archontat si l'on se fie à *IG, II², 3662* : voir B. PUECH, 2002, p. 104-105.

peut-être le cousin germain de Kasianos Apollônios¹. Qu'il ait épousé la fille de celui-ci rentrerait alors dans le cadre normal des mariages endogamiques au sein des familles aristocratiques des Kérykes et des Eumolpides.



La famille de Dèmostratos

On a vu que, selon la généalogie d'un hiérophante du IV^e siècle, son ancêtre, le dadouque Sôspis I, avait épousé une certaine (Klaudia) Philippè, fille de D(èmostratos), exègète. En réalité, cette femme nous est connue par d'autres documents qui montrent qu'elle s'était également mariée avec un grand personnage d'Ephèse et avait fait souche dans cette ville. Le principal texte qui nous informe à ce propos est une longue inscription dédiée à Éleusis par la ville d'Ephèse en l'honneur d'une certaine Ménandra qui énumère les ascendants de celle-ci, les éphésiens Mindios Amynos et K. Klaudios

¹ Voir *supra*, p. 337.

Titianos, *grammateus* du peuple, l'oncle de Ménandra, K. Klaudios Titianos, sénateur, proconsul de Crète et Cyrénaïque, puis sa mère Philippè et le père de celle-ci, l'Athénien Klaudios Dèmostratos, archonte, stratège des hoplites, agonothète, exègète et prêtre de Poséidon Érechtheus¹ :

[En vertu d'un décret [du conseil de l'Aréopage et du peuple]
[de la] cité ...
[Mé]nandr[a]
10 lignes extrêmement fragmentaires
d]u peuple
de Mindios Amynos
grammateus du peuple et *archiereus* d'A(sie ?)
de Gaios Kl. Titianos, agoranomos, gy[mna-]
[siarq]ue de la cité, *grammateus* du peuple e[t] pryta[ne ;]

¹ IG, II², 4071 (= K. CLINTON, 2005, n° 463) :

[καθ'ύπομ]νημα[τισμὸν τῆς ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῆς ἢ δεῖ]
[να] πόλις κ — — — — —
[Με]νάνδρ[α]ν — — — — —
... ικοσ — — — — —
5 ... αρισ — — — — —
... σαιου — — — — —
... σπ — — — — —
... ιω — — — — —
... κι — — — — —
10 ... ο[.]χ — — — — —
... ομ — — — — —
... π[... c.9 ... ἀγω]νοθετ[ήσαντος — — — — —]
... ιο[.]κα [.]α ... ατ — — — — —
[το]ῦ δήμου, νεοποιοῦ τ — — — — —
15 .. Μινδίου Ἀμύνου — — — — —
.. γραμματέ[ω]
ς τοῦ δήμου καὶ ἀρχιερ[έω]ς τῆς Λ ... c.11 ...
... c. 11 .. ως Γαίου {καὶ} Κλ· Τιτιανοῦ ἀγορανόμου, γυ[μνα]
20 [σιάρχ]ου τῆς [π]όλεως, γραμματέως τοῦ δήμου κ<αἰ> πρυτά[νεως]
ἀδελφιδῆν Γαίου Κλ· Τιτιανοῦ συνκλητικῶ, χειλιάρ[χου λεγ...],
δεκέμβερος, ταμίου ἐπαρχείας Ἀχαιῆς, δημάρχου κ[αἰ]
στρατηγῶ Ῥωμαίων, ἡγεμόνος Κρήτης· θυγατέρα Φ[ιλίπ]
πῆς Κλ Δημοστράτου Ἀθηναίου, ἄρξαντος ἐν τῇ [πατρίδι]
25 τὴν ἐπώνυμον ἀρχὴν, στρατηγήσαντος ἐπ[ὶ] τὰ ὄπλα,
γυμνασιαρχήσαντος, κηρυκεύσαντος τῆς [ἐξ Ἀρείου]
πάγου βουλῆς, ἀγωνοθετήσαντος Παν[αθηναίων]
καὶ Ἐλευσεινίων, ἐξηγητοῦ μυστηρί[ων, ἱερέως]
Ἐρεχθέως Ποσειδῶνος ».

A la ligne 17, l'éditeur lit « archiereus de L. » mais peut-être faut-il lire « A » au lieu de « L » et comprendre « archiereus d'A[sie] » [depuis, je vois que K. CLINTON, 2005, n° 463, I, p. 375, suggère la même proposition] ; à la ligne 20, il manque l'indication de la légion ; à la ligne 21, certains ont voulu lire k[andidatos] (« candidat »), mais la conjonction k[ai] (« et ») est plus appropriée [voir aussi maintenant K. CLINTON, 2005, I, p. 375].

On croyait naguère que l'exègète Klaudios Dèmostratos, père de Philippè, mère de Ménandra, était Ti. Klaudios Dèmostratos de Mélité, l'adversaire d'Hérode Atticus en 174. C'est J.-H. OLIVER, 1970, p. 77, qui a montré qu'il s'agit en réalité de Ti. Klaudios Dèmostratos de Sounion, le beau-père de Sôspis, attesté comme exègète dans la généalogie de l'hiérophante.

nièce de Gaios Kl. Titianos, sénateur, tribun militaire [de la lég. ...]
 XVvir, questeur de la province d'Achaïe, tribun de la plèbe, e[
 préteur des Romains, gouverneur de Crète ; fille de Ph[ilip-]
 pé, fille de Kl. Dèmostratos, athénien,
 éponyme archonte, ancien stratège des hoplites,
 ancien gymnasiarque, ancien héraut du conseil de [l'aréo-]
 page, ancien agonothète des Pan[athénées]
 et des Eleusinia, exègète des mystè[es, prêtre]
 de Poséidon Érechtheus

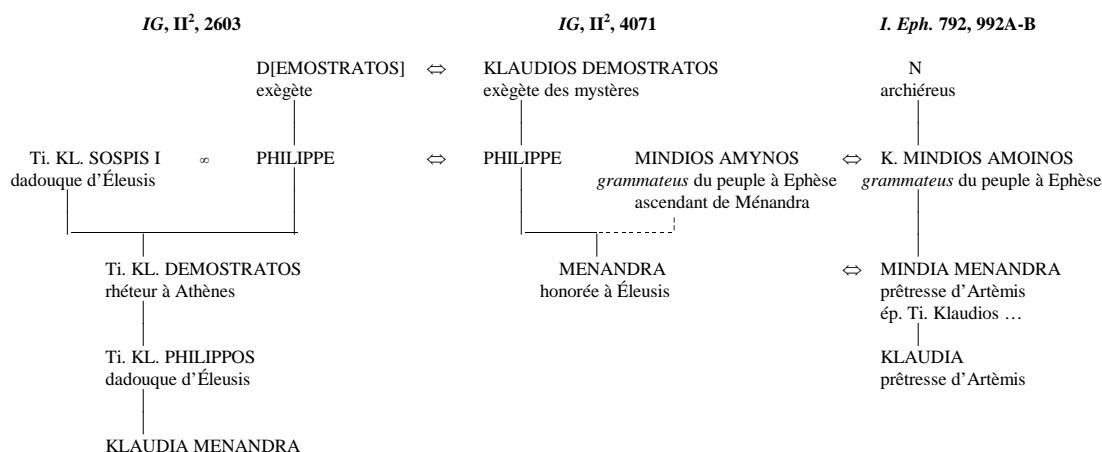
Ménandra était donc la fille d'une Philippè, elle-même fille de Klaudios Dèmostratos, exègète des mystères, qui s'identifie à Philippè, épouse du dadouque Sôspis I, fille de D(èmostratos), exègète, et arrière-grand-mère d'une Klaudia Ménandra. Mais, contrairement à ce qu'on avait cru, Ménandra, nièce du proconsul de Crète et de Cyrénaïque K. Klaudios Titianos, n'est pas la fille d'un frère de celui-ci¹. En effet, S. Byrne a souligné avec justesse que Ménandra, proche parente de l'éphésien K. Mindios Aminos, *grammateus* du peuple, n'est autre que Mindia Ménandra, fille de K. Mindios Aminos, connue par trois inscriptions d'Ephèse² :

<i>I. Eph. 792</i>	<i>I. Eph. 992A</i>	<i>I. Eph. 992B</i>
[Le conseil et le peuple] [honorent] [K. Mindios Aminos] <i>grammateus</i> du peuple illustre prêtre père de Ménandra petite-fille d'un archiereus des temples [d'Ephèse]	Le conseil et le peuple honorent Mindia, de Gaios Mindios Aminos la fille, Ménandra, qui a été prêtresse de la déesse avec pureté et générosité	Le conseil [et le peuple] honorent Klaudia [de Tibérios] Klaudio[s ...] et de Mind[ia Ménandra] la fille ... et d'Amoi[nos la petite-fille] qui a été prêtresse de la déesse avec pureté

Ce qui, traduit en terme de tableau généalogique donne les équivalences suivantes :

¹ K. CLINTON, 2008, II, p. 354, perçoit bien les difficultés de la généalogie, mais y apporte des réponses non conformes avec les inscriptions éphésiennes. En outre, sa chronologie me paraît défectueuse : il place la naissance de Ménandra en 115, ce qui est manifestement faux et l'oblige à des contorsions inutiles avec les textes.

² *I. Eph.*, 792 : γραμματέα τοῦ δήμου / λειτουργὸν ἔνδοξον / πατέρα κοσμητείας / Μενάνδρας / ἐκγόνης ἀρχιερέων / ναῶ[v] τ[ῶν ἐν Ἐφέσῳ] ... ; *I. Eph.* 992A : ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος / ἐτείμησαν / Μινδίαν Γαΐου Μινδίου / Ἀμοίνου θυγατέρα / Μενάνδραν ἱερατεύσασαν / τῆς θεοῦ ἱεροπρεπῶς / [καὶ] φιλοτείμως ; *I. Eph.*, 992B : ἡ βουλὴ [καὶ ὁ δῆμος] / ἐτείμησαν / Κλαυδία[v] Τιβερίου / Κλαυδίου [—] / καὶ Μινδ[ίας Μενάνδρας] / ἱερῆς καὶ κοσμητείας? / θυγατέρα [—] / καὶ Ἀμοί[νου ἐκγόνην] / ἱερατεύσ[ασαν τῆς] / θεοῦ [ἱεροπρεπῶς].



Le grand-père maternel de Ménandra est connu par une inscription athénienne qui détaille sa filiation¹ :

L'initié à l'autel Tibérios Klaudio Dèmostratos, fils de Tibérios Klaudios Neikotélès et de Klaudia Philippè, de Lykourgos de Pallène la fille

Maintenant, la difficulté c'est de faire entrer dans cette reconstruction familiale le proconsul K. Klaudios Titianos. On sait par deux autres inscriptions, que ce proconsul portait également le *cognomen* Dèmostratos² :

Le conseil et le peuple
honorent
[K. Kl.] Titianos
[Dè]mostratos
[pr]oconsul
[de Cr]ète et de
[C]yrène

Il est évident que le proconsul K. Klaudios Titianos Dèmostratos était lié de façon très étroite au *grammateus* du peuple et prytane K. Klaudios Titianos dont le nom précède immédiatement le sien dans l'inscription athénienne énumérant les ancêtres de Ménandra, et on admet de façon unanime qu'il devait s'agir de son père. Il était en tout cas son très proche parent. D'autres membres de la famille peuvent être découverts dans les inscriptions éphésiennes :

1. Ti. Klaudios Dèmostratos Titianos, prytane¹ ;

¹ *SEG*, XXIV, 220 (= K. CLINTON, 2005, n° 357) : Γάιος Ἰούλιος Πρόχλος Σουινιεύς / ἀνέθηκε Δήμητρι καὶ Κόρη μνηθέντα / ἀφ' ἐστίας Τιβέριον Κλαύδιον Δημόστρα / τον Τιβερίου Κλαυδίου Νεικοτέλου / υἱὸν καὶ Κλαυδίας Φιλίππης τῆς Λυ / κούργου Παλληνέως θυγατρὸς.

² *AE*, 1919, 95 (= *SEG*, IX, 170) et *ZPE*, 86 (1991), n° 9, p. 142-143 (= *SEG*, XLI, 945) : [(ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτέιμησεν)] / [Γ. Κλ.] Τιτιανὸν / [Δη]μόστρατον / [ἀν]θύπατον / [Κρ]ήτης καὶ / [Κ]υρήνης ...

2. K. Klaudios Titianos, fils de Dèmostratos, prytane²
3. Ti. Klaudios Dèmostratos Kailianos I, prytane³ ;
4. Ti. Klaudios Dèmostratos Kailianos II, asiarque 153/4⁴ ;

A priori, on est tenté d'admettre que K. Klaudios Titianos II Dèmostratos, cité juste après K. Klaudios Titianos I dans l'inscription pour Ménandra, était son fils. De même, Ti. Klaudios Dèmostratos Kailianos II est certainement le fils de Ti. Klaudios Dèmostratos Kailianos I. Mais qu'ont-ils à faire avec les Titianoï ? Peut-être Kailianos I est-il le frère de Titianos I, éventuellement le demi-frère, l'un étant issu d'une Kailia(na) et l'autre d'une Titia(na) ?

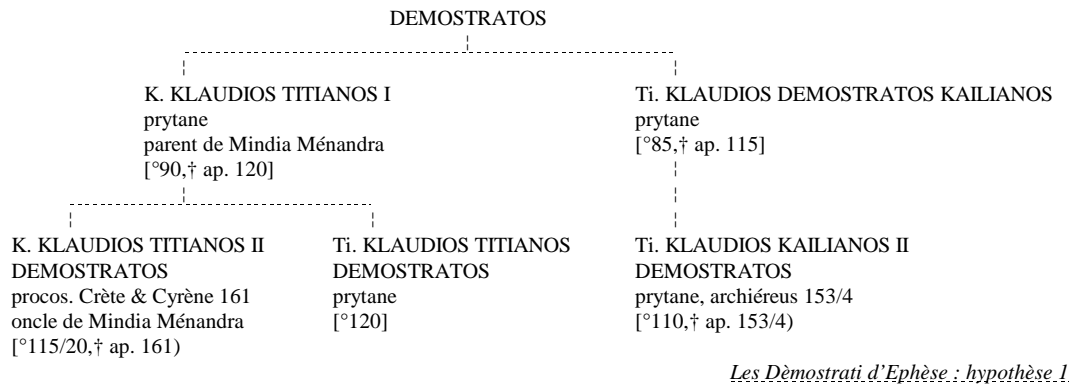
Peut-être aussi le prytane Ti. Klaudios Dèmostratos Titianos est-il un jeune frère de K. Klaudios Titianos Dèmostratos, futur proconsul de Crète et Cyrénaïque ? Mais pour le reste on ne peut rien dire. Ainsi, qu'en est-il du prytane K. Klaudios Titianos, fils de Dèmostratos ? S'agit-il de K. Klaudios Titianos II Dèmostratos lui-même, ce qui est peu probable ? Ou s'agit-il plutôt de K. Klaudios Titianos I, père de K. Klaudios Titianos II Dèmostratos ?

¹ *I. Eph.*, 643 : [ἐπὶ πρυτάνεως Τιβερίου Κλαυδίου / [Δ]ημοστράτου Τιτιανῶ ; *I. Eph.*, 1503 : [Ἀρτέμιδι Ἐφεσῖα] / καὶ Αὐ[τοκράτορι Τ(ίτω) Αἰλίῳ / Ἀδριανῶ Ἀντωνεῖνῳ / Καίσαρι Σεβαστῶ Εὐσεβεῖ / καὶ τῇ πρώτῃ καὶ μεγίστῃ / μητροπόλει τῆς Ἀσίας / καὶ δις νεωκόρου (sic) τῶν Σεβαστῶν / Ἐφεσίων πόλει καὶ τοῖς ἐπὶ / τὸ τελώνιον τῆς ἰχθυϊκῆς / πραγματευομένοις / Κομινία Ἰουνία / σὺν τῷ βωμῶ τὴν Εἴσιν / ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέθηκεν / πρυτανεύοντο[ς Τιβ(ερίου) Κλ(αυδίου) Δ]ημ[οστ]ρα[τί]ου].

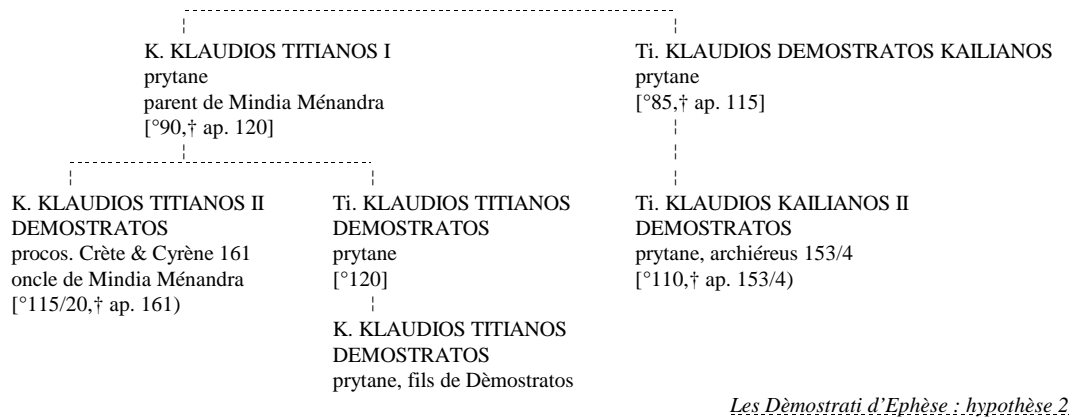
² *I. Eph.*, 1213 : ἐπὶ πρυτάνεως Γ(αῖου) Κλαυδίου / Τιτιανῶ Δημοστράτου υἱοῦ / ἀρχιερέως. Voir aussi *I. Eph.*, 643A : [— Κλ]αυδῖος Ἀπ[—] / [—] Δημόστρα[τος —] / [— Κλαυδίου] / Δημοστράτου —].

³ *I. Eph.*, 719, 11-13 (102/14) : ἐπὶ ἱερέως Τιβ(ερίου) Κλαυδίου Δημοστρά / του Καϊλιανῶ, ἀρχοντος τῶν / [ἰ]ατρῶν Ἀ(ουκίου) Αἰλίου Οὐάρου » ; *I. Eph.*, 278 (132/3) : « Σαβῖναν τὴν θεὰν Σεβαστήν, / γυναῖκα Αὐτοκράτορος, / Τραιανῶ Παρθικοῦ υἱοῦ, θεοῦ Νέρουα / υἱοῦ, Τραιανῶ Ἀδριανῶ Σεβαστοῦ, / θυγατέρα δὲ Ματτιδίας Σεβαστῆς / ἢ φιλοσέβαστος Ἐφεσίων βουλή καὶ / ὁ νεωκόρος δις δῆμος καθιέρωσαν / ἐπὶ ἀνθυπάτου Γ(αῖου) Ἰουλίου Ἀλεξάνδρου / Βερενικιανοῦ], ψηφισαμένου Τι(βερίου) Κλ(αυδίου) / Δημοστράτου Καϊλιανῶ τοῦ γραμματέως / τοῦ δήμου, ἐγεπιστατήσαντος Τι(βερίου) Κλ(αυδίου) / Μελίορος, φιλοσεβάστων ; *I. Eph.*, 1501 : [Αὐτοκράτορα Καίσαρα] / [Τραιανῶν] Ἀδρια[νόν] / Σεβαστὸν / [Ολύμπ]ιον καὶ Πανελλήνιον / καὶ Πανιώνιον / [Τιβ(ερίου) Κλαυδίου] Δημόστρατος Καϊλιανῶς / [μετὰ] τῶν τέκνων τὸν ἴδιον εὐεργέτην / καὶ σωτήρα ; *I. Eph.*, 4101B, 3-4 (135) : [ἐπὶ ἱερέως Τι(βερίου) Κλ(αυδίου) Δημοστράτου] / [Καϊλιανῶ] ἀσιάρχου ; *I. Eph.*, 4101A, 17-18 (117/132) : [— τῶν ἀπὸ τοῦ Μ]ουσειοῦ ἰατρῶν ἐπὶ ἱερέως / [Τιβ(ερίου) Κλαυδίου] Δημοστράτου, ἀρχοντος Ἀ(ουκίου) Αἰλίου Οὐάρου.

⁴ *ZPE*, 84 (1990), p. 89-90 : [ἀγαθῆ] τύχη. / [ἀνθυπ]άτω [Λο]υπέρω Ποντιανῶ / ἐπὶ ἱερέως Τι(β(ερίου) Κλαυδίου) Δημοστράτου / Καϊλιανῶ ἀσιάρχου, / ἀρχοντος τῶν ἰατρῶν Κο. Βαρηνοῦ / Δημητρίου, ἀγωνοθετοῦντος / τῶν μεγάλ[ων] Ἀ]σκληπειῶν / ... / [οἶδε ἐνίκησαν τὸν ἀγῶνα τῶν] / [ἰατρῶν]...

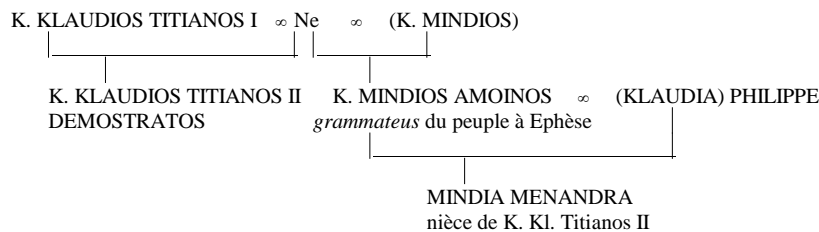


Mais on peut encore songer à un neveu du proconsul, un fils de son frère supposé Ti. Klaudios Titianos Dèmostratos :

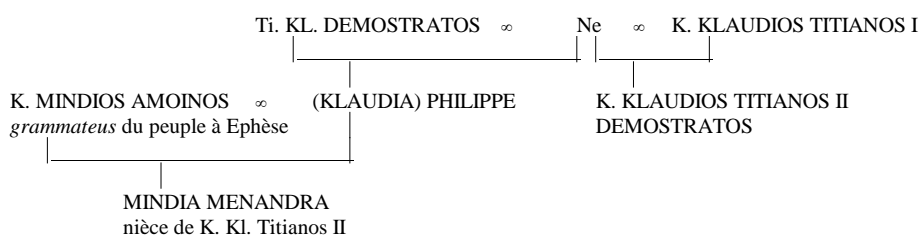


A cette large incertitude s'ajoute celle qui concerne le lien de ces personnages avec Mindia Ménandra. Pour que le proconsul K. Klaudios Titianos II Dèmostratos soit l'oncle de Mindia Ménandra, on ne voit *a priori* que quatre hypothèses simples :

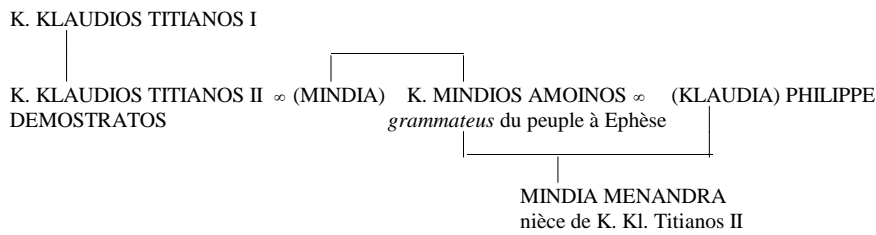
1. K. Klaudios Titianos Dèmostratos était le (demi-)frère de son père K. Mindios Aminos ;



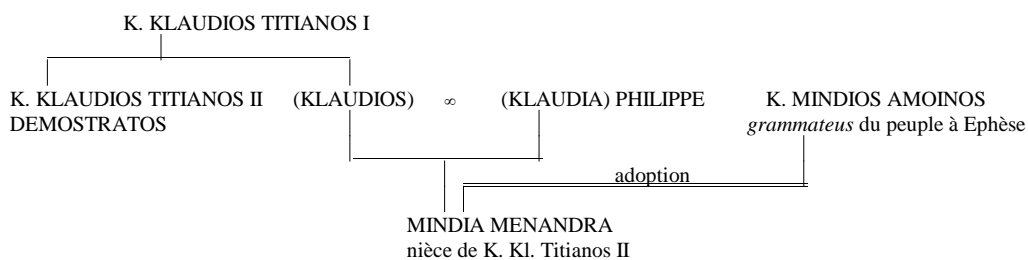
2. K. Klaudios Titianos Dèmostratos était le demi-frère de sa mère Klaudia Philippè ;



3. K. Klaudios Titianos Dèmostratos avait épousé une tante de Klaudia Ménandra ;



4. Ménandra n'était que la fille adoptive de Mindios et la fille naturelle d'un frère de K. Klaudios Titianos Dèmostratos¹ :



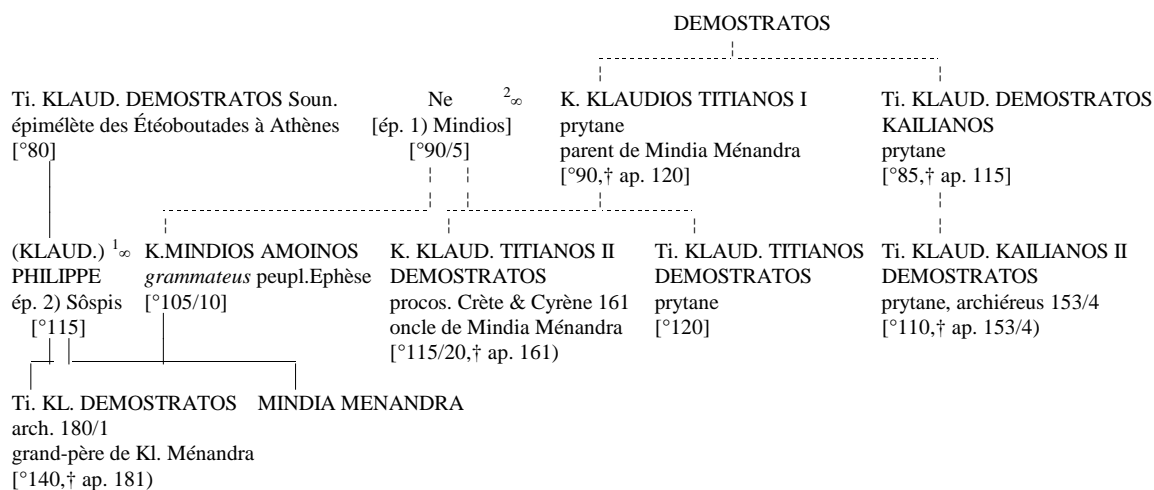
Aucune de ces propositions n'est totalement satisfaisante.

Elles ont en commun pour la plupart d'entre elles de ne pouvoir expliquer de façon satisfaisante le lien de Mindia Ménandra avec K. Klaudios Titianos I. Dans l'état actuel de l'inscription, on peut supposer que celle-ci détaillait d'abord les titres et les mérites de Ménandra, puis ceux de ses ancêtres paternels (puisque les ancêtres maternels sont évoqués dans la dernière partie de l'inscription). Après cela on trouve Mindios Amynos, qui est donc probablement le dernier de ces ancêtres paternels, et qui est effectivement attesté par ailleurs comme le père de Ménandra, ce qui est cohérent. Vient ensuite K. Klaudios Titianos I, relié soit à Ménandra, soit à Mindios Amynos, puis K. Klaudios Titianos II, dont Ménandra précise qu'elle est la nièce. Et enfin, la mère et le grand-père maternel de Ménandra.

En toute logique, on peut au moins déduire que K. Klaudios Titianos I n'est pas le frère de K. Klaudios Titianos II, déjà parce qu'ils sont homonymes et aussi parce qu'autrement l'inscription aurait certainement porté une formule du genre « nièce de K. Klaudios Titianos I ... et de K. Klaudios Titianos II ». Il s'agit en toute vraisemblance du père et du fils.

¹ En revanche, on peut écarter l'hypothèse qui consisterait à faire de Mindios Amoinos un frère de Klaudios Titianos Dèmostratos adopté par un Mindios. Dans ce cas, son père Titianos I aurait été cité avant lui, et non après.

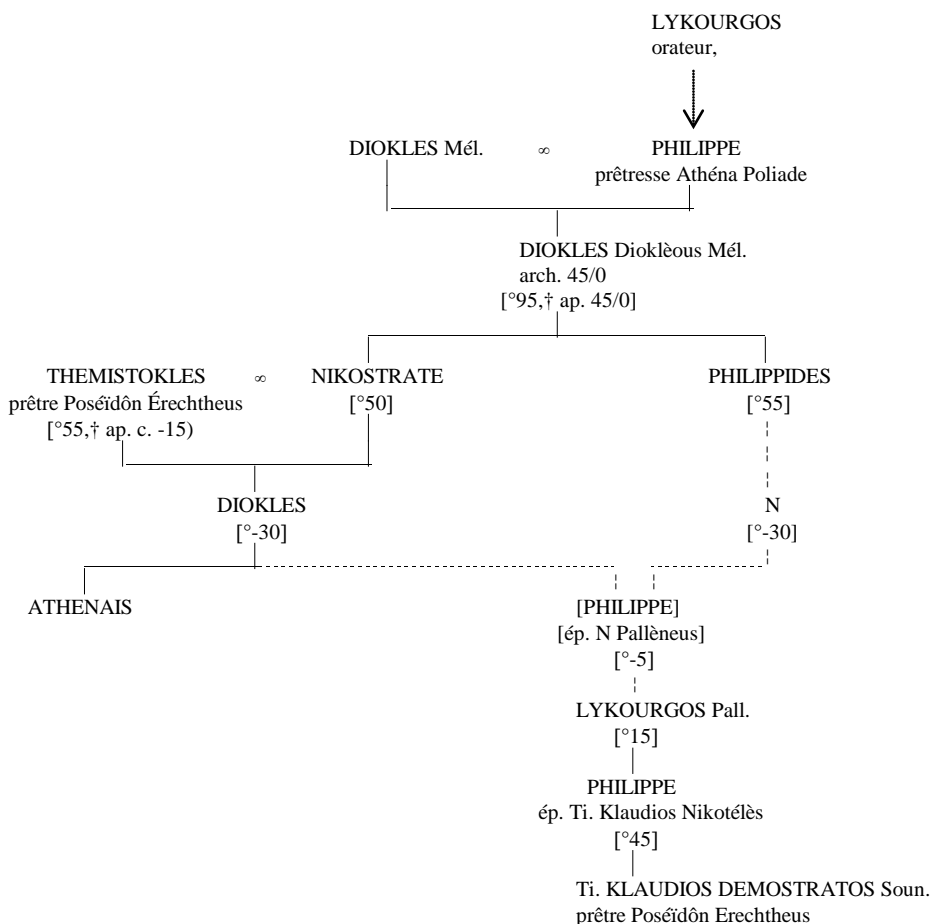
La première tentation serait de supposer que la parenté entre Ménandra, petite-fille maternelle d'un Klaudios Démonstratos d'Athènes, et Klaudios Démonstratos d'Ephèse, est le témoignage d'une parenté entre Démonstratos d'Athènes et Démonstratos d'Ephèse. Un bon prosopographe devrait se réjouir de trouver une Ménandra, petite-fille maternelle d'un Ti. Klaudios Démonstratos à Athènes figurant comme nièce d'un autre Ti. Klaudios Démonstratos sur une inscription d'Ephèse. Mais on voit mal comment concilier cette hypothèse avec ce que nous savons de la famille de ces personnes : à Ephèse, le nom Démonstratos remonte au moins à l'oncle du proconsul de Crète et Cyrène, et, peut-être, à son aïeul. A Athènes, il est assez probable, comme l'a suggéré S. Byrne¹, que le nom venait de la famille maternelle de Démonstratos Sounieus, du dème de Pallènè, où l'on trouve une grande famille dont plusieurs membres s'appellent Démonstratos. Klaudios Titianos I et Klaudios Titianos II sont cités avant la mère et le grand-père maternel de Ménandra, et se rattachent donc plutôt à sa famille paternelle. C'est aussi la conclusion que suggère leur commune origine éphésienne avec les Mindii. Pour lors je dois avouer mon impuissance à trouver une solution qui soit suffisamment séduisante pour emporter la décision. A titre très hypothétique, je garderai une légère préférence pour ma première proposition, qui conserve un lien étroit entre Ménandra et les deux Titianoï, qui restent dans son ascendance paternelle et dans le clan éphésien. Le nom de Ménandra viendrait, lui, de la famille de Klaudia Philippè :



Pour revenir à Ti. Klaudios Démonstratos, père de Philippè, il est possible de retracer de façon plus complète sa généalogie.

¹ S. BYRNE, 2003, p. 141, suivi par G. SCHMALZ, 2009, p. 250.

Sa mère, Philippè, fille de Lykourgos de Pallènè, descendait probablement (par les femmes) de Philippè, descendante de l'orateur Lykourgos, qui épousa Dioklès de Mélité¹. Outre la concordance onomastique, la chose est prouvée du fait que son fils Dèmostratos exerça la prêtrise de Poséïdôn Érechtheus, héréditaire dans la famille des Étéoboutades et chez les descendants de Lykourgos en particulier. La différence de dème montre que Lykourgos de Pallènè ne se rattachait aux descendants de Lykourgos que par les femmes. Sa mère était certainement une arrière-petite-fille de Dioklès de Mélité et de son épouse Philippè :



On peut encore préciser davantage. Il existe en effet une très grande famille du dème de Pallènè où le nom Dèmostratos était répandu² :

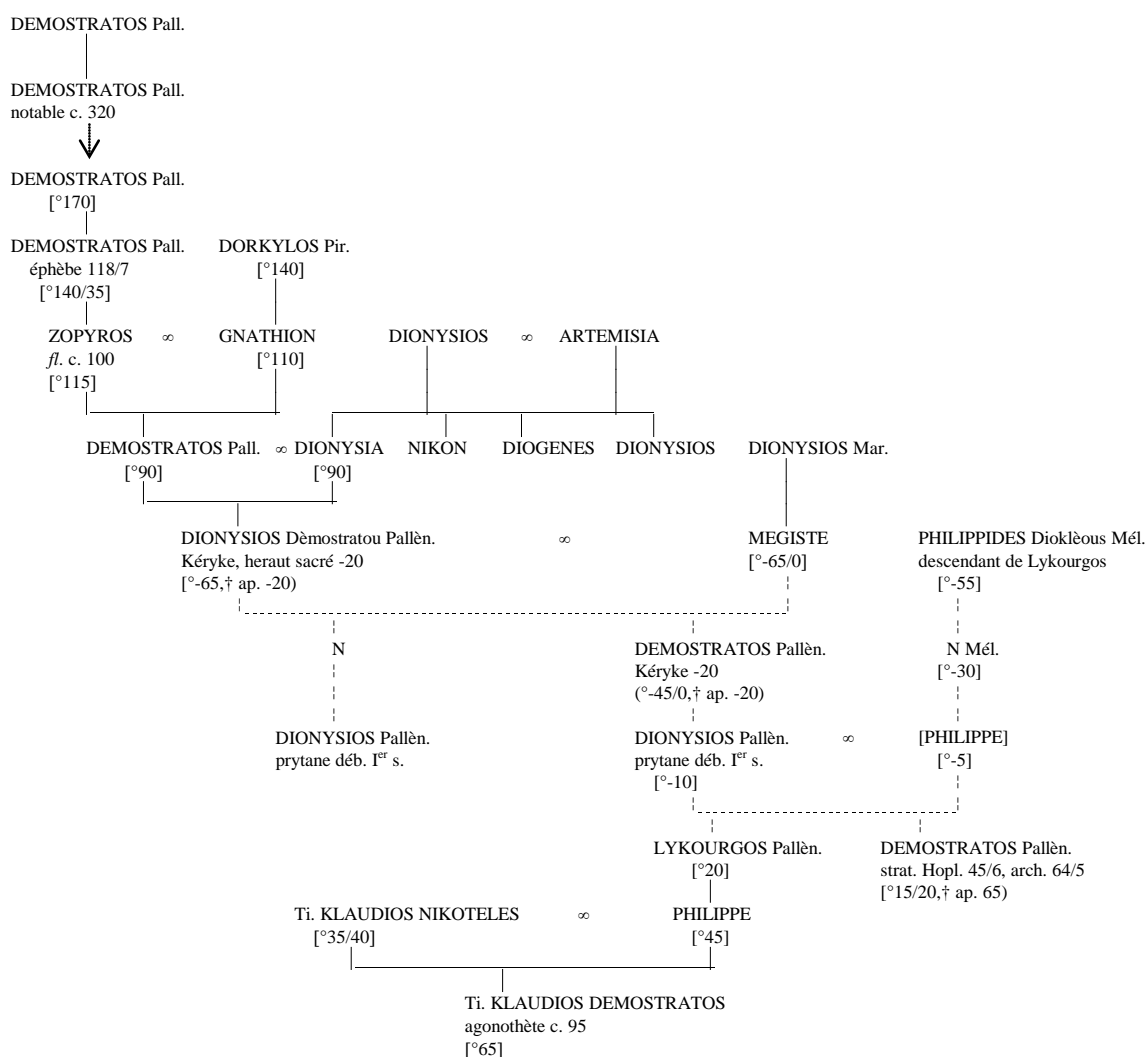
Dèmostratos, fils de Dèmostratos de Pallènè, est cité dans un catalogue dès 320 environ³. Il pourrait être l'ancêtre de Dèmostratos, fils de Dèmostratos de Pallènè,

¹ Sur cette famille, voir aussi *infra*, p. 455, n. 2. Cf. C. SETTIPANI, 2000, p. 377, n. (*stemma*) ; K. CLINTON, 2008, n° 357, p. 325.

² E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2007, p. 491.

³ *IG*, II², 1558 + *SEG*, XVIII, 36. Cf. *PAA*, V (1996), s. v. Dèmostratos 319625, p. 262.

éphèbe en 118/7¹, père probablement de Zôpyros, fils de Démonstratos de Pallènè, nommé au tournant du II^e/I^{er} siècle av. J.-C. avec son épouse Gnathiôn, fille de Dorkylos du Pirée², lui-même aïeul de Dionysios, fils de Démonstratos de Pallènè³, héraut sacré des Kérykes en 20 av. J.-C. et de son fils (?) Démonstratos, fils de Dionysios de Pallènè, membre du *génos* des Kérykes, cité sur la même inscription⁴. Ce dernier pourrait être le père et l'oncle de deux Dionysios de Pallènè, prytanes au début du I^{er} siècle ap. J.-C., et le grand-père de Démonstratos de Pallènè, stratège des hoplites en 45/6⁵ et archonte en 64/5. Celui-ci est le contemporain de Lykourgos de Pallènè, grand-père maternel de Démonstratos Sounieus, et il pourrait s'agir de son frère :



¹ PAA, V (1996), s. v. Démonstratos 319635, p. 262.

² *Anc. Soc.*, 19 (1988), p. 18, n° 65. Cf. PAA, V (1996), s. v. Démonstratos 319640, p. 262.

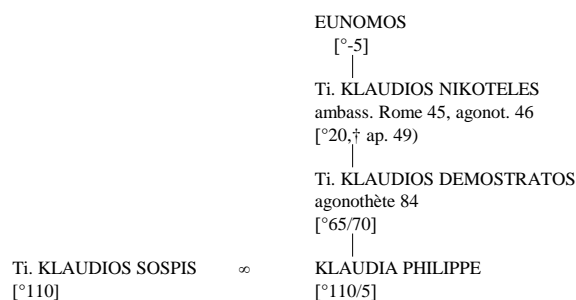
³ PAA, V (1996), s. v. Démonstratos 319643, p. 262.

⁴ *SEG*, XXX (1980), 93, l. 11-12 & 25. Voir PAA, V (1996), s. v. Démonstratos 319645, p. 262 ; G. SCHMALZ, 2009, p. 249-250.

⁵ T. SARIKAKIS, 1951, p. 48-49 ; PAA, V (1996), s. v. Démonstratos 319650, p. 262.

plus tôt vers 110/115. Son père, Klaudios Dèmostratos est donc né entre 65/70 et 90/5 si on reste dans des âges « normaux » de paternité (entre 20 et 45 ans). En conséquence, Klaudios Neikotélès, père de Dèmostratos est né, lui, entre 20/5 et 70/5, si on garde les mêmes fourchettes probables. Pour Dèmostratos en tout cas, on est assuré qu'il faut adopter la date de naissance la plus reculée possible. Il apparaît en effet comme agonothète des Grandes Eleusinia dans une inscription qui date nécessairement, selon S. Follet, de 87/8, 91/2 ou 95/6, mais que S. Byrne préfère mettre en 83/4². En réalité, cette dernière date pose le problème de l'âge de Dèmostratos, qui avait certainement plus de 25 ans lorsqu'il devint agonothète³.

Voilà pour les Athéniens. Qu'en est-t-il de Klaudios Nikotélès d'Épidaure ? On a vu qu'il est connu par quatre inscriptions du règne de Claude, qui s'échelonnent de 45/6 à 49/54. S'il était un homme mûr à ce moment, comme on devrait s'y attendre en tant que chef d'une ambassade envoyée à l'empereur et agonothète des Asklapieia, il a pu naître au début de l'ère chrétienne. Toutefois, on n'oubliera pas que Nikotélès était membre, peut-être influent, de ce qui semble être la première famille de la ville. Dans ces conditions, il a pu exercer ces charges honorifiques encore jeune homme en raison de son influence et non en fonction de son expérience. Il aurait pu naître alors vers 20, voire 25. A ce prix seulement on peut faire coïncider les carrières du Nikotélès athénien et de son homonyme épidaurien.



La famille de Nikotélès : hypothèse 1.

Mais l'existence d'un Eunomos, fils de Nikotélès, vainqueur aux concours Asklapieia en 32/3, vient définitivement perturber cette construction difficile. Les historiens sont

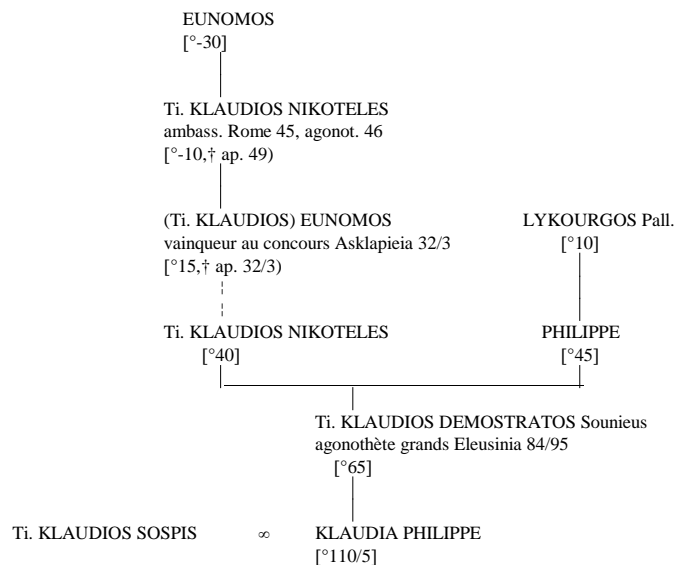
¹ Cf., e. g., C. SETTIPANI, 2000, p. 377, n. ; S. BYRNE, 2003, p. 142 ; G. SCHMALZ, 2009, p. 251.

² Ag., XV, 313 οἱ πρυτάνεις τὸν / ἀγωνοθέτην τῶν / μεγάλων Ἐλευσινίων / Τι. Κλαύδι / ον Δημό / στρατον / Σουνιέα. Voir S. FOLLET, 1989, p. 39 ; *Ead.*, 1998, p. 89, n. 24 ; S. BYRNE, 2003, p. 512.

³ La datation de S. Byrne pose également problème avec la date de naissance de l'archonte Ann[ios Pythodôros], né c. 60, et donc probablement archonte après c. 90.

partagés pour savoir s'il s'agit d'un fils de Ti. Klaudios Nikotélès ou du père de celui-ci. Mais, quoi qu'il en soit, dans la reconstruction proposée ci-dessus, aucune de ces deux solutions n'est possible. Le père de Nikotélès aurait été trop âgé pour être un athlète en 32/3, et son fils est exclu dans cette hypothèse chronologique.

Il faut donc renoncer à ce schéma intenable. Il n'est pas nécessaire pour autant de renoncer en même temps au rattachement épidaurien de Ti. Klaudios Dèmostratos. Simplement, il convient de distinguer son père du notable épidaurien attesté sous Claude. Il pourrait s'agir, plutôt, du grand-père et du petit-fils. L'agonothète aux concours Asklepia et ambassadeur auprès de Claude était bien, comme il est normal, un homme d'expérience, âgé d'une cinquantaine d'années. Nécessairement alors, Eunomos, le vainqueur des concours de 32/3 n'est pas son père, mais son fils, adolescent, bien avant que la famille n'obtienne la citoyenneté romaine, entre 46 et 49. Quant à Ti. Klaudios Nikotélès, père de l'Athénien Ti. Klaudios Dèmostratos, il pourrait être le fils de cet athlète Eunomos, et serait né, lui, vers 40 ou 45 :



Reste à savoir de quelle façon Eunomos, père de Nikotélès, se rattachait à ses homonymes et concitoyens d'Épidaure.

La généalogie de cette famille est bien connue grâce à de nombreuses inscriptions d'Épidaure qui permettent de la retracer depuis le III^e siècle avant notre ère¹ :

¹ Pour le *stemma*, *IG*, IV¹, p. 264 ; *IG*, IV², p. XXV ; H. BOX, 1933. Le *stemma* des *IG*, IV², est reproduit par U. KAHRSTEDT, 1954, p. 176 et M. BROADBENT, 1968, p. 18-23 & *stemma* [p. 24-25].

1. Une inscription de Mégare du début du III^e siècle mentionne Nikatas d'Épidaure, fils d'Archédamos¹ ;
2. Euanthès II d'Épidaure honore son père Archédamos II, fils d'Euanthès I² ;
3. Euanthès II d'Épidaure honore sa mère Hiérokleia, fille d'Eunomos I³ ;
4. La ville d'Épidaure honore son concitoyen Euanthès III, fils d'Eunomos II et petit-fils d'Euanthès II⁴ ;
5. Laphanta I, fille de Tèlémachos II, honore son époux Sodamos I, fils d'Euklippos I⁵ ;
6. (Laphanta I), fille de Tèlémachos II d'Épidaure honore son père Tèlémachos II, fils de Téléphanès et sa mère Charikô I, fille de Nikarètos⁶ ;
7. Téléphanès, fils de Tèlémachos I, est honoré par sa mère Sôkrateia, fille de Sôkratès⁷ ;
8. Sodamos I, fils d'Euklippos I et Laphanta I, fille de Tèlémachos II, honorent leur fils Euklippos II⁸ ;
9. Sodamos I, fils d'Euklippos I, et son épouse Laphanta I, fille de Tèlémachos II, honorent leur fille Charikô II⁹ ;
10. Sodamos I, fils d'Euklippos I, et Laphanta I, fille de Tèlémachos II, honorent la fille de leur fille, Laphanta II, fille d'Euanthès III¹⁰ ;

¹ *IG*, VII, 13 : καὶ δάμ[ωι] / ἐπειδὴ Νικάτας Ἀρχεδάμου Ἐπιδαύ / ριος.

² *IG*, IV², 1, 221 : Εὐάνθης Ἀρχεδάμου Ἐπιδαύριος / τὸν πατέρα Ἀρχέδαμον Εὐάνθεος / Ἀπόλλωνι, Ἀσκλαπιῶι. La famille pourrait descendre d'Archédamos, fils d'Archias, citoyen argien cité en Lycie en 316/5 : *PArg.*, s. v. Archédamos, p. 46.

³ *IG*, IV², 1, 222 : Εὐάνθης Ἀρχεδάμου Ἐπιδαύριος / τὰν ματέρα Ἱερόκλειαν Εὐνόμου / Ἀπόλλωνι, Ἀσκλαπιῶι.

⁴ *IG*, IV², 1, 649 : ἄ [π]όλις [ἀ τῶ]ν Ἐπιδα[υρίων Εὐάνθη] / Εὐνόμου Ἐπιδαύρ[ιον, Ε]ὐά[νθεος] / υἱώνον ...

⁵ *IG*, IV², 1, 214 : Λαφάντα Τηλεμάχου Ἐπιδ[αυρία τὸν αὐτᾶς ἄνδρα] / Σώδαμον Εὐκλίππου Ἐπιδαύριον Ἀπόλλωνι, Ἀσκλαπιῶι.

⁶ *IG*, IV², 1, 218 : [Λαφάντα] Τηλεμάχου ἢ Ἐπιδαυρία ἢ τὸν αὐτᾶς πατέρα Τηλέμαχον Τηλεφάνεος / [καὶ τὰν μ]ατέρα Χαρικῶ Νικαρέτου Ἀπόλλωνι, Ἀσκλαπιῶι.

⁷ *IG*, IV², 1, 241 : Τηλεφάνης Τηλεμάχου, ἢ Σωκράτεια Σωκράτεως. / Σωκράτεια ἢ Σω[κ]ράτεως ἢ Ἐπιδαυρία [Ἀσκλαπιῶι ἀνέ[θηκε].

⁸ *IG*, IV², 1, 619 : Σώδαμος Εὐκλίππου, / Λαφάντα Τηλεμάχου / Ἐπιδαύριοι τὸν αὐτῶν υἱὸν / Εὐκλίππον Ἀπόλλωνι, Ἀσκλαπιῶι.

⁹ *IG*, IV², 1, 217 : Σώδαμος Εὐκλίππου, Λαφάντα Τηλεμάχου Ἐπιδαύριοι / τὰν αὐτῶν θυγατέρα Χαρικῶ Ἀπόλλωνι, Ἀσκλαπιῶι.

¹⁰ *IG*, IV², 1, 216 : Σώδαμος Εὐκλίππ[ου, Λ]αφάντα Τηλεμάχου Ἐπιδαύ / ριοι τὰν τᾶς θυγατ[ρός] θυγατέρα Λαφάνταν / Εὐάνθε[ος] Ἐπιδαυρίαν Ἀπόλλωνι, Ἀσκλαπιῶι. Laphanta, fille d'Euanthès, est aussi honorée par la ville de Mégare : *IG*, IV², 1, 656 : ὁ δᾶμος ὁ Μεγαρέων / Λαφάνταν Εὐάνθεος / Ἐπιδαυρίαν ἀρετᾶς / ἐνεκεν καὶ εὐνοίας, / ἄς ἔχουσα διατελεῖ / εἰς αὐτόν. / [Φι]λοκλῆς Καλλικράτεος / Μεγαλοπολίτας / ἐποίησε.

11. Laphanta II, fille d'Euanthès III d'Épidaure, honore son époux Kléaichmidas, fils de Kléandros¹ ;
12. Charikô III, fille de Kléaichmidas, honore sa fille Laphanta III, épouse de Damophanès II² ;
13. Damôn, fils de Damophanès I, et son épouse Damaréta, fille de Lysikleidès, honorent leur fils Damophanès III³ ;
14. La ville d'Épidaure honore Kléaichmidas II, fils de Damophanès⁴ ;
15. La ville d'Épidaure honore Sodamos II, fils de Damophanès⁵ ;
16. La ville d'Épidaure honore son concitoyen Nikatas, fils de Sodamos II⁶ ;
17. A l'époque de César ou d'Auguste, la ville d'Épidaure honore Polykratès, fils d'Euanthès, agonothète des concours Apolloneia et Asklapieia et Késareia⁷
18. Un peu plus tard, sous le règne d'Auguste, la ville d'Épidaure honore Kn. Kôrnélios Nikatas, fils de Sodamos, prêtre de l'empereur, agonothète des concours Apolloneia et Asklepia et Késareia⁸ ;
19. En 32/3, sous la présidence d'Archélochos, fils de Sodamos II, aux concours Apolloneia, Asklapieia et Késareia, sont vainqueurs notamment Diodôros, fils de Kornélios, Kn. Kornélios Poulchros, Eunomos VI, fils de Nikotélès I⁹ ;

¹ *IG, IV², 1, 224* : Λαφάντα Εὐάνθεος / Ἐπιδαυρία τὸν αὐτᾶς / ἄνδρα Κλειχιμίδαν Κλεάν / δρου Ἐπιδαύριον Ἀπόλλωνι / καὶ Ἀσκληπιῶι. Kléandros, père de Kléaichmidas, doit être le descendant (non le fils comme le dit P. PERLMAN, 2000, p. 265, n° 179) de Kléandros d'Épidaure, fils de Kléaichmidas, honoré comme proxènos et évergète héréditaire d'Argos, dans une inscription argienne de la fin du IV^e s. av. J.-C. : Argos, *Inv. E115* = P. PERLMAN, 2000, A 7, p. 213.

² *IG, IV², 1, 220* : Χαρικῶ Κλειχιμίδα / Ἐπιδαυρία τὰν αὐτᾶς / θυγατέρα Λαφάνταν / Δαμοφάνεος Ἐπιδαν / ρίαν Ἀπόλλωνι, Ἀσκληπιῶι.

³ *IG, IV², 1, 211* : Δάμων Δαμοφάνεος, / Δαμαρέτα Λυσικλείδα / Ἐπιδαύριοι τὸν αὐτῶν / υἱὸν Δαμοφάνη Ἀπόλλω / νι, Ἀσκληπιῶι.

⁴ *IG, IV², 1, 170* : Κλειχιμίδας Δα / μοφάνεος ἱερο / μναμονήσας / ἀνέθηκε.

⁵ *IG, IV², 1, 650* : [ἀ] πόλις [ἀ τῶν Ἐπιδαυ]ρίων / Σώδαμον Δαμοφάνεος / Ἐπιδαύριον ἀρετᾶ[ς] ἔνεκ[α] / [καὶ] καλοκα[γαθίας] / τᾶς εἰ[ς] αὐτάν].

⁶ *IG, IV², 1, 651* : ἀ πόλις ἀ τῶν Ἐπιδαυρίων / Νικάταν Σωδάμου / Ἐπιδαύριον ἄριστα / πολεितεύόμενον.

⁷ *IG, IV², 1, 654* : ἀ πόλις ἀ τῶν Ἐπιδαυρίων Πολυκράτη Εὐάνθεος / Ἐπιδαύριον, ἄνδρα / φιλόπατριον, ἀγωνοθετήσαντα / φιλαγάθως Ἀπολλώνεια καὶ Ἀσκληπίεια [καὶ] / Καισάρηα, ἀρετᾶς ἔνεκα. Le même personnage est honoré dans une autre inscription, *IG, IV², 647* : [ἀ πόλις ἀ τῶν Ἐπιδαυρίων / [Πολυκρ]άτη Εὐάνθεος / [Ἐπι]δαύριον τὸν αὐτᾶς / εὐεργέταν (curieusement datée « II^e / I^{er} s. av. J.-C. »).

⁸ *IG, IV², 1, 652* : ἀ πόλις τῶν Ἐπιδαυρίων Γναῖον / Κορηλίον Σωδάμου υἱὸν Νικά / ταν, ἱερέα τοῦ Σεβαστοῦ Καίσα / ρος δῖς, ἀγωνοθετήσαντα πρῶ / τον τὰ Ἀπολλωνία καὶ Ἀσκλη / πεία κτίσαντά τε τ[ἀν] Καίσα / ρείων πανάγουριν καὶ ἀγῶνας / καὶ πρῶτον ἀγωνοθετήσαντα, / ἀρετᾶς ἔνεκεν καὶ εὐνοίας / τᾶς εἰς αὐτάν.

⁹ *IG, IV², 1, 101* : ἀγωνοθετοῦντος τὰ Α / πολλωνεία καὶ Ἀσκληπεία / καὶ Καισάρηα Ἀρχελόχου τοῦ / Σωδάμου, ἔτους τρίτου καὶ / ἑξηκοστοῦ, οἶδε ἐνίκων / [σα]λπιστάς· Ἐπιγένης Λευκίου

20. La ville d'Épidaure honore Klaudia Laphanta, fille de Daméas, épouse de Ti. Ioulios Sianthès¹ ;
21. La ville d'Épidaure honore Ti. Ioulios Klaudianos, fils de Sianthès² ;
22. Gn. Kornèlios Poulchros, fils de Tib. Kornèlios Poulchros, de la tribu Fabia, stratège de la ville de Corinthe, agonothète des Kaisareia, Isthmia, helladarque du koinon des Achéens, est honoré par sa (nièce?) Kalpournia Phrôntina³.

Nikotélès semble assez proche de Kn. Kornèlios Poulchros, donc Eunomos VI pourrait éventuellement être un frère de Sodamos II, grand-père de Poulchros, qui avait pour grand-oncle un Eunomos V :

Αθηναῖος / [— — — — — — — —]α / ... / Διόδωρος Κορνηλίου Ἐπιδαύριος. / [ἄρμα]τι τελέω· Γναῖος Κορνήλιος Ποῦλχερ. / [συ]νωρίδι πωλικῆ· Εὐνομος Νικοτέλους Ἐπιδαύ / [ριος]. συνωρὶ τελεῖα· Γναῖος Κορνήλιος / [Ποῦλ]χερ — ἄρματι πωλικῶ· Λ. Λαίλιος Φίδος. / [ἄρματι?] τελέω· Μᾶρκος Σέξτιος Ἄπερ. Je ne crois pas que Diodóros « fils de Kornèlios » soit un fils de Kornèlios Nikatas, ce qui aurait certainement été précisé de manière spécifique.

¹ *IG, IV*², 1, 659 : [ἀ πόλις τῶν Ἐπιδαυρίων] / Κλαυδί[α]ν Δαμέα θυγατέρα / Λαφάνταν, γυναῖκα Τιβερίου / Ιουλίου Σιάνθου, ἀρετᾶς ἔνεκεν / καὶ εὐνοίας τᾶς εἰς αὐτάν. Les premiers éditeurs des *IG, IV* s'accordent à penser que Sianthès est le fils de Nikotélès. Mais H. BOX, 1933, p. 113, souligne que cette filiation suppose en réalité soit une accession à la citoyenneté du fils bien avant le père (sous Tibère et Claude respectivement) ou une adoption, dont on ne conserve nulle trace. Il suggère également de lire « Euanthès » au lieu de « Sianthès », aucun nom avec la racine « Si » n'étant attesté dans la région. Ses réflexions sont rappelées dans *Rom. Pelop.*, I, ARG 153, p. 201, sans être apparemment cautionnées. Je me refuse quant à moi à corriger un nom mentionné dans deux inscriptions différentes. On rencontre un Ti. Ioulios Règlos, fils de (Ti. Io)ulios S(ian)thès dans une inscription d'épidaure récemment rééditée (*IG, IV*, 586 = *AE*, 2010, 1487).

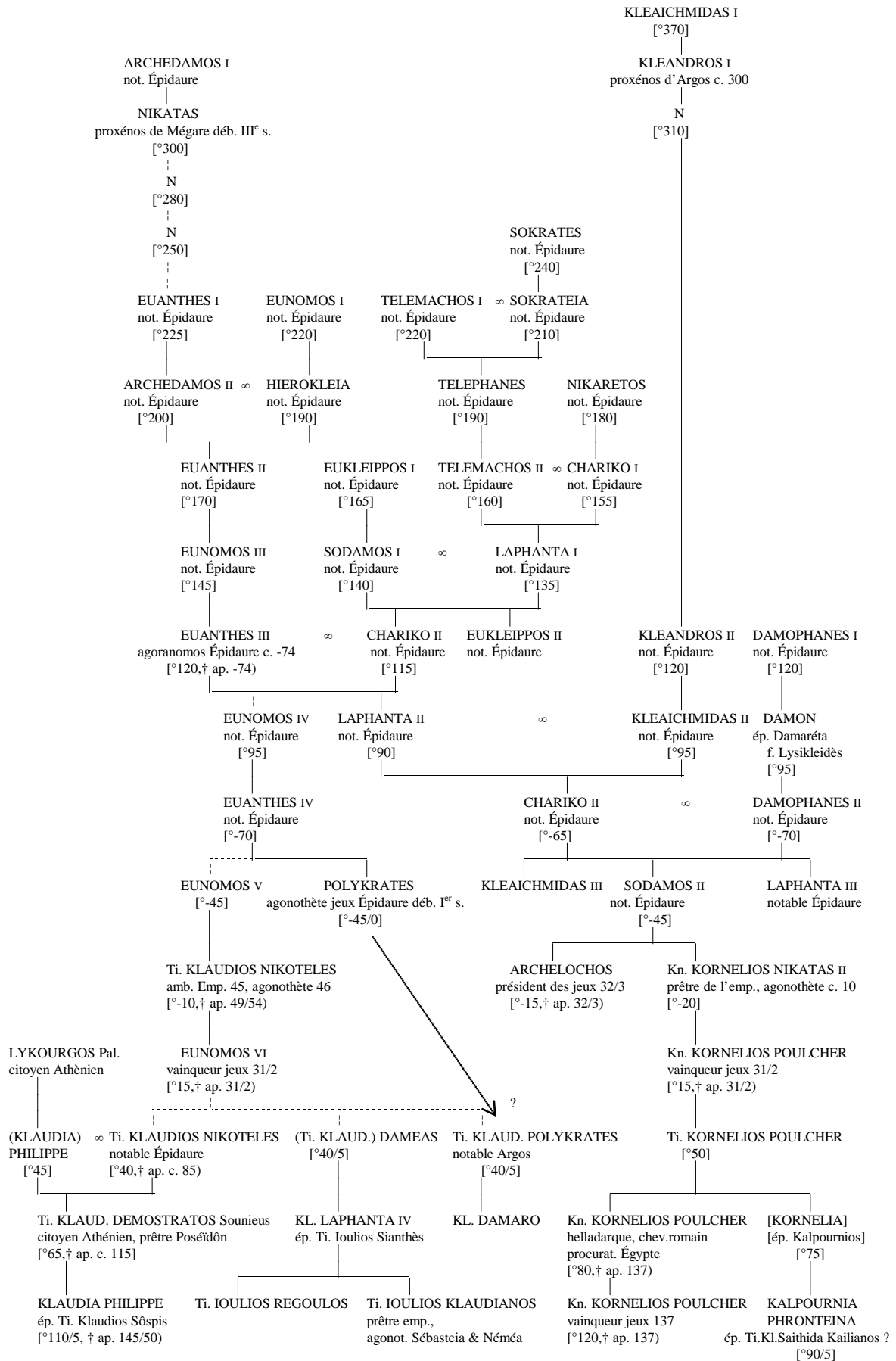
² *IG, IV*², 1, 660 : ἀ πόλις ἀ τῶν Ἐπιδαυρίων / Τιβέριον Ιούλιον Σιάνθου / υἱὸν Κλαυδιανὸν ἀρετᾶς / ἔνεκεν καὶ εὐνοίας τᾶς / εἰς αὐτάν. Sur ce personnage, connu par deux autres inscriptions, voir *Rom. Pelop.*, I, 2001, ARG 144, p. 197 et *AE*, 2010, 1486.

³ *Corinth.*, VIII, 1, 80 : Γν(αῖον) Κορνήλιον Τιβερίου Κορνηλίου Πούλχρου υἱὸν Φαβία Πού[λ]χερον στρατηγὸν / τῆς πόλεως Κορινθίων πενταετηρικόν, ἀγωνοθέτην Καισαρείων Ἰσθμίων, ἀρχιεργ[έα] / τῆς Ἑλλάδος καὶ ἑλλαδάρχην ἀπὸ τοῦ κοινοῦ τῶν Ἀχαιῶν συ[νεδ]ρίου διὰ βίου, Ἡπείρου / ἐπίτροπον, Αἰγύπτου καὶ Ἀλεξανδρείας δικαιοδότην, ἀρχον[τα τοῦ] Πανελληνίου καὶ ἱερέα / Ἀδριανοῦ Πανελληνίου, ἄλλας τε μεγάλας δωρεὰς ἐπιδόντα καὶ τὴν ἀτέ[λειαν] τῆ πόλει παρασχόντα / Καλπουρνία Φροντεῖνα ἢ ἀδελ[φιδή]. Le dernier mot est restitué ἀδελ[φή] par (« sœur ») par l'ensemble des commentateurs. Mais c'est créer inutilement une difficulté en supposant un frère et une sœur utérins puisqu'ils portent un gentilice différent sans que rien ne le laisse supposer. Selon une hypothèse de M. PAWLAK, 2010, p. 417 (voir déjà *Rom. Pelop.*, II, 2004, s. v. [Klaudia] Frontina, MES 123, p. 508), Kalpournia Fronteina pourrait être la mère de Ti. Klaudios Fronteinios Kampanos Makros, membre de la grande famille des Claudii Saethida de Messène, dont le nom complet vient d'être révélé par une inscription (cf. N. LURAGHI, 2008, p. 306, n. 53). On ne connaît que le cognomen de sa mère, Frontina, mais le gentilice était restitué en Klaudia, ce qui n'est pas une nécessité. Dans ce cas, on devrait supposer que [Kornèlia Poulchra], sœur de Kn. Kornèlios Poulchros, avait épousé un Italien nommé Calpurnius Campanus Macer. Poulchros et Kailianos ont tous deux exercé de hautes fonctions au sein du *koinon* achéen à peu près à la même époque : F. CAMIA, 2011, p. 175.

mais le nom d'Eunomos n'est pas attesté dans la branche de Poulchros, et rien ne prouve que le lien entre les deux rameaux ait été aussi étroit. Je préfère donc suivre le *stemma* traditionnel et rattacher directement Eunomos VI à Eunomos V.

Au final on obtiendrait alors le *stemma* suivant¹ :

¹ M. FRAENKEL, *IG*, IV¹ (1902), p. 264, avait confondu dans son *stemma* Eunomos IV et Eunomos V, ce qui est chronologiquement insoutenable : voir F. HILLEL v. GAERTRINGEN, *IG*, IV² (1929), p. XXV.



Le nom de Polykratès, porté par un arrière-grand-oncle de Nikotélès ouvre également de nouvelles perspectives. C'est un nom que l'on rencontre chez de nombreux notables de la ville voisine d'Argos aux époques classique et hellénistique :

1. Polykratès : cité sur une inscription datable du début du VI^e siècle d'après la paléographie¹ ;
2. Polykratès : cité sur une liste de magistrats argiens de 471/0 ;
3. Polykratès : fils d'Antiôn et père d'Antiôn, Argien, cité sur plusieurs inscriptions de Delphes qui s'échelonnent de 336/5 à 326/5² ;
4. Polykratès, fils de l'athlète Mnèsiadas, de famille très ancienne³, capitaine de Ptolémée II en 220, gouverneur de Chypre pour le compte de Ptolémée III en 197, puis ministre de son fils ; il avait épousé Zeuxô, fille d'Ariston, dont il eut au moins un fils, Polykratès, et trois filles, Hermionè, Eukrateia, Zeuxô ;

Le ministre Polykratès d'Argos, doit être le proche parent (oncle, ou plutôt frère⁴) de Polykrateia d'Argos, qui épousa Aratos, fils et homonyme du fameux chef de la confédération des Achéens et qui devint ensuite la compagne du roi de Macédoine Philippe V auquel elle donna le roi Perseus, le dernier souverain indépendant de Macédoine⁵.

Même si on n'en a pas la mention directe, on doit admettre que du mariage d'Aratos de Sicyone et de Polykrateia naquit au moins un fils parce que Plutarque atteste que leur descendance était encore florissante à son époque et comptait notamment son ami Ti. Klaudios Polykratès de Sicyone, dont les deux jeunes fils, Polykratès et Pythoklès,

¹ IG, IV¹, 565 : Πολυκράτε[ς ἀνέθε]κε ; *P. Arg.*, s. v. Polykratès 1, p. 149.

² *FD*, III, 5, 20, etc. ; *P. Arg.*, s. v. Polykratès 3, p. 150

³ *Pol.*, V, 64 : Πολυκράτης Αργεῖος ... δὲ καὶ μᾶλλον διὰ τε τὴν τῆς οἰκίας ἀρχαιότητα καὶ διὰ τὴν Μνασιάδου τοῦ πατρὸς δόξαν ἐκ τῆς ἀθλήσεως (« Polykratès d'Argos ... l'emportait par l'ancienneté de sa famille et la gloire que son père Mnasiadas avait acquise comme athlète »). Récemment W. CLARYSSE, 1994, p. 104 sqq. a reconnu le nom de Mnasiadas fils de Polykratès comme grand-prêtre d'Alexandre le Grand à Alexandrie en 218. Il doit s'agir du père de Polykratès que celui-ci aura fait venir auprès de lui en Égypte. On sait grâce à Polybe que Polykratès était encore jeune lorsqu'il s'engagea comme mercenaire auprès de Ptolémée en 220. Il avait donc certainement moins de trente ans, peut-être vingt-cinq seulement. Son père Mnasiadas était alors encore en âge de venir exercer une fonction sacerdotale en 218.

⁴ La parenté est supposée par P. MELONI, 1953, p. 13-14, suivi par D. OGDEN, 1999, p. 183. Une inscription malheureusement mutilée honore l'épouse de Mnasiadas et leur fille, sœur de Polykratès. Si Polykratès était encore fort jeune en 220 comme en témoigne Polybe, sa sœur pouvait être en âge de convoler vers 215 et d'enfanter plusieurs enfants entre 215 et 205.

⁵ Tite-Live, XXVII, 31 : *Uni etiam principi Achaeorum Arato adempta uxor nomine Polycratia, ac spe regiarum nuptiarum in Macedonia asportata fuerat* (Un des principaux des Achaeens, Aratos, se

semblaient promis à un bel avenir¹. De fait, on sait que Ti. Klaudios Polykratès II est devenu helladarque. Une inscription du *koinon* des Amphictions et du *koinon* des Achéens honore en effet sa fille Tibéria Klaudia Polykrateia Nausikâa en mentionnant son titre² :

A la bonne Fortune
Tib. Klaudia Polykrateia Nausikâa
très éminente *archiéreia* du noble *koinon*
des Achéens, de Tib. Kl. Polykratès, archiereus
et helladarque à vie du *koinon* des Achéens
et de Tib. Kl. Diogéneia, *archiéreia* du *koinon*
des Achéens, la fille ...

On peut déduire du titre de Nausikâa qu'elle aussi avait épousé un *archiereus* du *koinon* des Achéens puisque l'exemple de sa mère Diogéneia³ montre que l'épouse de l'*archiereus* portait le titre d'*archiéreia*.

Ti. Klaudios Polykratès, père de Pythoklès, est sans doute le descendant de Pythoklès et de Polykrateia de Sicyone qui honorent leur fille [Polykrateia]⁴ *archiéreia* de l'impératrice, épouse d'un ...stos Aminios ...ros, mère de l'*archiereus* à vie [Ti.] Klaudios [Polykratès] et grand-mère de [Klaudia], *archiéreia* à vie de l'impératrice⁵.

vit enlever sa femme, Polycratia : séduite par l'espoir de partager la couche du roi, elle se laissa entraîner au fond de la Macédoine).

- ¹ Plut., *V. Arat.*, 1 : « Polykratès ... je t'envoie, après l'avoir écrite, la Vie d'Aratos, ton ancêtre, que tu ne déshonore ni par ta réputation personnelle, ni par ton influence ... Je veux que tes enfants, Polykratès et Pythoklès, se nourrissent d'exemple pris dans leur famille ». Cf. *Id.*, *ibid.*, 54 : « C'est en Perseus que se termina la dynastie royale d'Antigonos, mais la descendance d'Aratos subsiste encore de nos jours à Sicyone et Pellène ».
- ² *Syll.*³, 846 : ἀγαθὴ τύχη. / Τιβ. Κλ. Πολυκράτειαν Ναυσικάαν / τὴν κρατίστην καὶ ἀρχιέρειαν τοῦ κοινοῦ / τῶν Ἀχαιῶν, Τιβ. Κλ. Πολυκράτους ἀρχιερέως / καὶ ἐλλαδάρχου διὰ βίου τοῦ κοινοῦ τῶν Ἀχαιῶν, / καὶ Τιβ. Κλ. Διογενείας ἀρχιερείας τοῦ κοινοῦ τῶν Ἀχαιῶν θυγατέρα, νννν τὸ κοινὸν τῶν Ἀμφι / κτύονων καὶ τὸν κοινὸν τῶν Ἀχαιῶν / ννννν ἀρετῆς ννν ἔνεκεν. Sur cette inscription, voir B. PUECH, 1983, p. 28 (avec trad. franç.) et M. KANTIREA, 2008, p. 15 (cf. aussi F. CAMIA-M. KANTIREA, 2010, p. 400 ; M. KANTIREA, 2007, p. 118 ; F. CAMIA, 2011, p. 174-175). Pour B. Puech, Ti. Klaudios Polykratès n'a pu être helladarque qu'après Kornélios Poulcher, et ne pourrait donc être l'ami et contemporain de Plutarque, dont les fils étaient au mieux adolescent lorsque celui-ci dédicace sa Vie d'Aratos à leur père, c. 90. Ce serait donc Polykratès II qui parvint, comme le prédestinait son rang à cette haute fonction. Pour M. Kantirea en revanche, il s'agirait plutôt de l'ami de Plutarque.
- ³ Peut-être fille du Ti. Klaudios Diogénès mentionné sur une inscription fragmentaire d'Argos, dont la date, fondée uniquement sur la paléographie, n'est peut-être pas sûre.
- ⁴ Le nom peut être suppléé grâce à une inscription trouvée à Corinthe, *IG*, IV, 435 : Πολυκράτεια καὶ [Πυθοκλής] / Πολυκράτειαν [τὰν ἑαυτῶν] / θυγατέρα θεοῖς [σωτηρίοις(?)].
- ⁵ *IG*, IV, 399 : [ἀρχιέρει]α Σεβαστή[ς] / [Τιβ Κ]λαυδίου Πυθοκλέους / [— — —]υ θυγάτηρ, / [— — —]στού Ἀμινίου / [— — —]ρος γυνή, / [Τιβ Κ]λαυδίου / [Πολυκράτου]ς ἀρχιερέως / [διὰ βίου] μήτηρ, / [Κ]λαυδίας] τη<ς> διὰ βίου / [ἀρχιερεί]ας Σεβαστῆς / [προμήτηρ] (avec les restitutions de M. KANTIREA, 2008, p. 18). La pierre, publiée pour la première fois en 1885 étant depuis perdue, il est difficile d'assurer la curieuse lecture ...stos Aminios ...ros pour l'époux de (Polykrateia). Le nom d'Aminios est très rare et l'on attendrait de toute façon, si gentilice il y a, un Klaudios. Difficile d'imaginer *a priori* pourtant que derrière l'improbable ΣΤΟΣ ΑΜΙΝΙΟΣ se cache

Cette Klaudia, *archiéreia* à vie de l'impératrice, peut, comme l'affirme M. Kantiréa, être identique à Klaudia Nausikâa, *archiéreia* à vie du koinon des Achéens, mais ce pourrait tout aussi bien être sa tante.

Contemporain de l'ami de Plutarque, et peut-être identique à lui – sinon, sûrement apparenté – on trouve dans la ville voisine d'Épidaure un Ti. Klaudios Polykratès qui honore dans une inscription son père, dont seul le gentilice, Klaudios, a survécu¹. Le même personnage figure dans une autre inscription comme le grand-père maternel de deux notables nommés respectivement Klaudios Phaidrias et Klaudios Paulos, tous deux fils de Ti. Klaudios Xénoklès². C'est sans doute le même Ti. Klaudios Xénoklès, fils de Ti. Klaudios Phaidrias d'Épidaure (à moins qu'il ne s'agisse de son petit-fils homonyme ?) qui fait une dédicace à son parent T. Statilios Timokratès, fils de Lamprias, le plus illustre citoyen d'Épidaure³, dont nous avons déjà étudié l'ascendance particulièrement brillante⁴. Malheureusement la nature de leur parenté ne se laisse pas facilement deviner en l'état actuel des connaissances. Je me risquerai à une hypothèse. L'épouse de Xénoklès fils de Phaidrias s'appelle Damarô et pourrait être issue de Damarès de Sparte, arrière-grand-père maternel de T. Statilios Lamprias Memmianos, père de T. Statilios Timokratès. Chronologiquement, la mère de Damarô pourrait être la sœur de T. Statilios Lamprias Memmianos. Mais dans ces conditions, le Xénoklès parent de Timokratès (*suggénès*) ne peut être qu'un fils de Phaidrias fils de Damarô, puisque Xénoklès époux de Damarô ne serait pas cousin de Timokratès dans mon hypothèse :

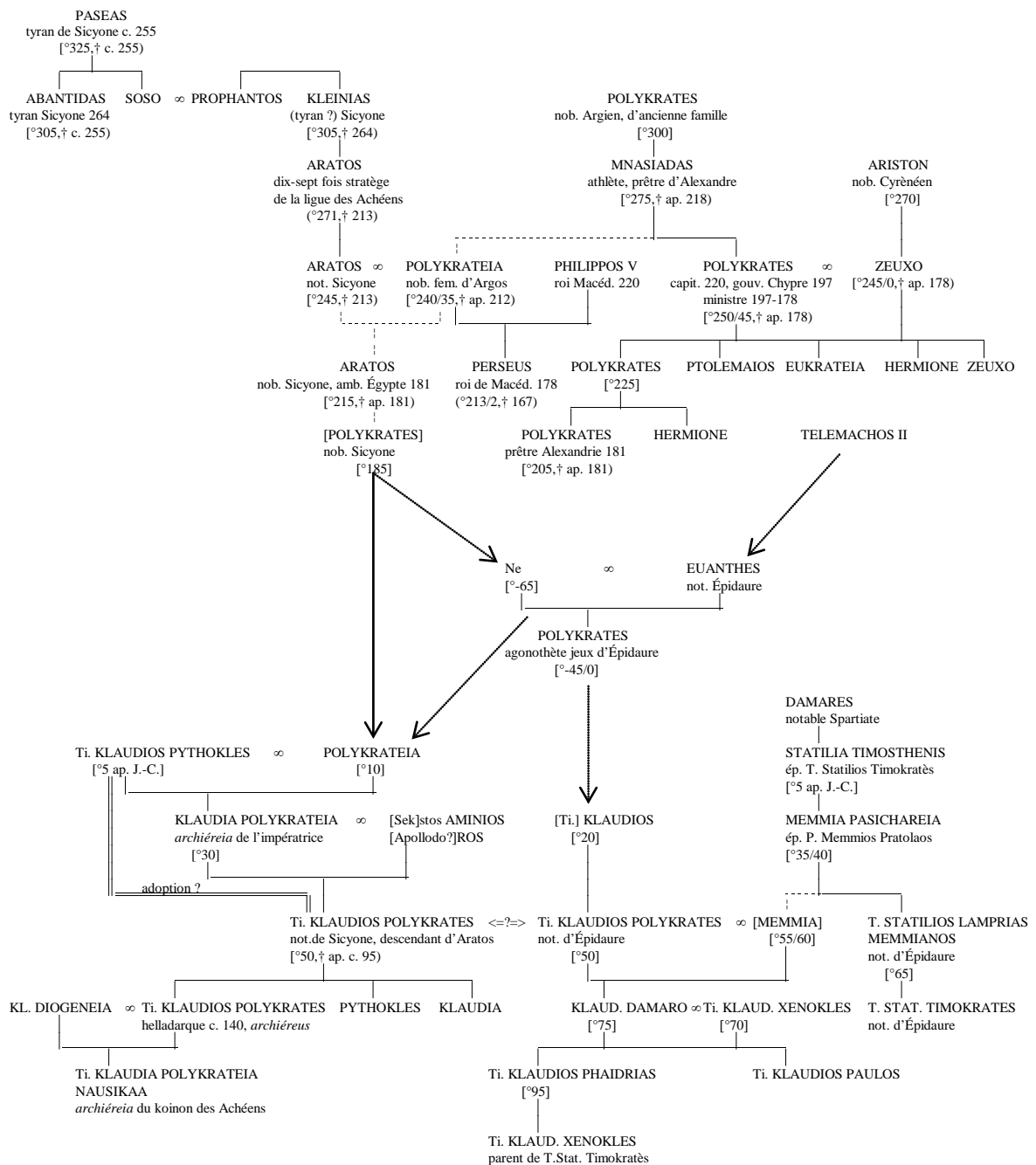
un TI ΚΛΑΥΔΙΟΣ. Il faut peut-être envisager une adoption. Un [Sek]stos Aminios [Apollodo]ros (ou [Dionysodo]ros, etc.) aurait engendré un Aminios ensuite dénommé Ti. Klaudios Polykratès, après avoir été adopté par son aïeul maternel.

¹ IG, IV², 685 : Κλ[αύδιον — — —] / Ἐπιδαύ[ριον ἔνεκεν] / τῆς εὐεργε[σίας τῆς] / εἰς τὴν πατρίδ[α] / Κλαύδιος Πολυκρ[ά] / τῆς.

² IG, IV², 686 : [Κ]λαυδίαν Τιβ(ερίου) Κλαυδίου / Πολυκράτους θυγατέ / ρα Δαμαρῶ Τιβ(εριοί) Κλαυδίοι / Φαιδρίας καὶ Παῦλος οἱ / υἱοί, ἀρετῆς ἔνεκεν καὶ / σωφροσύνης, ἐξ ἔντο / λῆς τοῦ πατρὸς Τιβ(ερίου) Κλαυ / δίου Ξενοκλέους ἀνέθη / καν κατὰ τὴν τῆς βουλῆς / καὶ τοῦ δήμου γνώμην.

³ IG, IV², 678 : Τίτον Στα[τί] / λιον Λαμ[πρί] / ου υἱὸν Τειμ[ο] / κράτην Τυβέρ[ι] / ος Κλαύδιος Φα[ί] / δρίου υἱὸς Ξενο / κλῆς τὸν ἴδιον / συγγενῆ, ψηφί / σαμένης τῆς πό / λεως, ἀρετῆς / ἔνεκεν.

⁴ Voir *supra*, p. 174.



Peut-être n'est-ce pas une coïncidence si parmi les ancêtres du Polykratès d'Épidaure figurent deux Tèlémachos tandis qu'une fille de Polykratès d'Argos s'appelle Nausikâa. On sait que les mythographes postérieurs à Homère faisaient de Nausikâa, qui avait recueilli Ulysse chez les Phéaciens, l'épouse de son fils Télémaque. Ainsi, Polykrateia épouse de Pythoklès se rattacherait plutôt à Polykratès d'Épidaure lequel descendrait à son tour (par les femmes) d'Aratos de Sicyone. Cela ne reste qu'une hypothèse puisque le nom de Tèlémachos n'est pas rare et qu'on pourrait croire à lire Plutarque que Polykratès descendait directement en ligne masculine d'Aratos.

2] La famille d'Hérode Atticus

Sous le règne des empereurs Antonin et Marc Aurèle, le principal citoyen d'Athènes est Hérode Atticus (L. Viboullios Hipparchos Ti. Klaudios Attikos Hérôdès¹), archonte dès 126, qui obtient les honneurs du consulat (suffect) en 142, et domine la vie publique de la cité jusqu'à sa mort en 177².

Hérode Atticus, qui appartient par sa naissance à l'aristocratie de la cité, est exemplaire pour l'étude des prétentions généalogiques d'un Athénien de l'époque antonine³. Il se flattait en effet de descendre de Miltiade et Cimon⁴, des Éacides⁵, des Kékropides⁶, de Thésée⁷, d'Héraclès⁸ et d'Hermès⁹.

¹ W. AMELING, II, 1983, n° 76, p. 105-106 : *L. Vibullium / Hipparchum Ti. / Cl. Ti. f. Quir. Atticum / Herodem ... / cos., trib. pl., praetorem* ; IG, II², 12568/9 (= W. AMELING, II, n° 136, p. 140) : [Ἀππία Ἀννία Ἀτ]ειλία / [Ρήγιλλα Ἀγρ]ιππεῖ<ν>α Ἐλπι / [νείκη] Ἀτρία Πῶλλα / [Λουκίου] / [Οὐ]βουλλίου Ἱππάρχου Τιβε[ρίου] / [Κλαυδίου] Ἀττικοῦ Ἡρώδου Μαραθωνίο[υ] / [ύπ]άτου θυγάτηρ καὶ Ἀν[ν]ίας / [Ἀππίας] Ρηγίλλης, Ἀππίου [ύπ]άτου [θυγ]ατρ[ός].

D'aucuns (notamment W. Ameling et J. Tobin) ont mal interprété cette inscription en supposant qu'il fallait distinguer L. Vibullius Hipparchus (mari) d'Elpinice et Ti. Claudius Atticus Herodes, son père.

² Plusieurs ouvrages ont été consacrés à Hérode Atticus, notamment ceux de P. GRAINDOR, 1930 ; W. AMELING, 1983 ; J. TOBIN, 1997. Un important complément concernant sa carrière vient de voir le jour grâce à une inscription nous révélant qu'Hérode Atticus avait été *sodalis Augustalis* et *sodalis Hadrianalis*, ainsi que prêtre de Dionysos : voir L. SCHUMACHER, 1999. Pour la date de son consulat, voir en dernier lieu W. ECK, 1998.

³ L'épouse d'Hérode Atticus, Regilla, était elle une Romaine, mais descendait néanmoins d'Énée, Anchise et Aphrodite IGUR, III, 1155 (= W. AMELING, II, 1983, n° 146, p. 153), l. 2-4 : Ρηγίλλης ἔδος ἀμφὶ θυσοσκῶ ἱρὰ φέρουσαι. / ἦ δὲ πολυκτεάνων μὲν ἔην ἐξ Αἰνεαδάων, / Ἀγχίσεω κλυτὸν αἶμα καὶ Ἰδαίης Ἀφροδίτης.

⁴ Phil., VS, II, 1 (p. 138-140 WRIGHT) : « Herode le Sophiste appartenait par son père à une famille ayant exercé par deux fois le consulat et issue des Éacides, qui furent les alliés des Grecs contre les Perses. Il était spécialement fier de Miltiade et de Cimon, deux hommes illustres qui rendirent des services particulièrement signalés aux Athéniens et aux autres Grecs lors des guerres contre les Mèdes ... Les sources de sa richesse étaient multiples et lui venaient de plusieurs familles, mais les plus importantes furent celles qu'il hérita de son père et de sa mère. Son grand-père Hipparchos vit ses biens confisqués après qu'on l'eut accusé d'aspirer à la tyrannie ... mais son fils Atticus, le père d'Hérode, fut favorisé par la fortune ... ».

⁵ *Suda*, s. v. Hérôdès H 545 : Ἡρώδης, Ἰούλιος χρηματίσας, υἱὸς Ἀττικοῦ τοῦ Πλουτάρχου, γένος Αἰακίδης, Ἀθηναῖος, τῶν δήμων Μαραθώνιος, σοφιστής ... ἤρξε τῆς Ἀσίας ὁ αὐτοῦ πατὴρ καὶ τοῖς δισπᾶτοις συγκατελέχθη (« Hérôdès, appelé Ioulios, fils d'Attikos, fils de Ploutarchos, de la race des Aiakides, Athénien, du dème de Marathôn, sophiste ... son père fut proconsul d'Asie et fit partie de ceux qui tinrent deux fois le consulat ») ; Phil., *op. cit.*, cité note précédente.

⁶ W. AMELING, II, 1983, n° 146, p. 154, l. 30 : Κεκροπίδην.

⁷ *Id.*, *ibid.*, p. 154, l. 33 : Κῆρυξ Ἡρώδεω πρόγονος Θησηιάδαο.

⁸ IG, II², 3606, 2 = W. AMELING, II, 1983, n° 190, p. 205-210 (trad. angl. J. H. OLIVER, 1970, p. 34). Hérode est qualifié d'Alcaïde (Ἀλκαῖδην), ce que d'aucun ont voulu entendre comme une référence à sa mère Alcïa. Mais il serait surprenant que l'on n'ait pas marqué de meilleure façon le lien qui l'unissait à elle, et le terme exact eût alors été Alcïade. Bien plus probablement dans une épigramme laudative, le terme fait référence aux aïeux lointains d'Hérode, et donc à l'Alcïde (Ἀλκείδης), dénomination poétique d'Héraclès. Voir P. GRAINDOR, 1930, p. 2, n. 2 et p. 3, qui cherche à concilier les deux versions en supposant qu'Alcïa tient son nom de son ascendance héraclide.

⁹ W. AMELING, II, 1983, n° 146, p. 154, l. 32 : Ἐρσης ἐκγεγάωτα καὶ Ἑρμῆω.

Ces prétentions ne sont pas un simple étalage fantaisiste d'ancêtres, pris au hasard dans une sorte d'annuaire mythologique, mais le résultat d'alliances entre différentes familles aristocratiques aux prétentions généalogiques anciennes.

Avant d'étudier ces prétentions, dressons rapidement l'arbre généalogique d'Hérode en fonction des documents à notre disposition¹.

On connaît les ancêtres paternels d'Hérode depuis le II^e siècle avant J.-C. Cette lignée peut être tracée à partir des données suivantes :

- Euklès, fils d'Euklès du dème de Marathon est cité dans une liste de citoyens athéniens à Délos datée du dernier quart du II^e siècle avant J.-C.²
- Peu après, on trouve un Euklès, fils d'Hérôdès, de la tribu Aiantide, phylarque en 106/5³.
- Hérôdès, fils d'Euklès de Marathon est stratège des hoplites au moins quatre fois au milieu du I^{er} siècle⁴. Il s'identifie probablement à Hérôdès, archonte en 60/59 av. J.-C.⁵ et à Hérôdès, ambassadeur auprès de Jules César et relation de Cicéron⁶ ;
- Euklès est archonte en 46/5 av. J.-C. et prêtre d'Apollon Pythien de c. 40 av. J.-C. au tout début de notre ère⁷. On considère unanimement qu'il n'est pas différent d'Euklès, fils d'Hérôdès de Marathon, stratège des hoplites ayant succédé à son père

¹ P. GRAINDOR, 1914 et *Id.*, 1930, p. 1-30. Depuis, pour l'ascendance paternelle, voir essentiellement W. AMELING, I, 1983, p. 3-35 et J. TOBIN, 1997 ; S. FOLLET, 2007. Pour le reste, les principales nouveautés ont été apportées par A. J. S. SPAWFORTH, 1978 et R. BOL, 1983.

² *I.Dél.*, 2630, 12 (= W. AMELING, II, 1983, n° 1, p. 36) : Εὐκλήν Εὐκλέου(ς) Μαραθώνιον.

³ *FD*, III, 2, 28, 12-13 (= W. AMELING, II, 1983, n° 2, p. 37) : Αϊαντίδος / Εὐκλής Ἡρώδου. P. GRAINDOR, 1930, p. 4-5, suppose que ce nouvel Euklès est un cousin germain du précédent. Mais W. AMELING, II, 1983, p. 38, fait justement valoir que l'écart d'une vingtaine d'années entre eux suggère plutôt qu'il en était le neveu.

⁴ *Agor.*, XV, n° 267 (= W. AMELING, II, 1983, n° 6, p. 41) : τὸν ἐπὶ τοὺς ὀπ[λείτας] / [στρα] / [τηγόν] / τὸ τ[έ]ταρ / τον / Ἡρώδην / Εὐ[κ]λέου[ς] / Μα[ρ]αθώ / [νι]ο[ν].

⁵ *IG*, II², 1716, 17 (= W. AMELING, II, 1983, n° 3, p. 38) : «ἐπὶ Ἡρώδου» et *IG*, II², 2992, 4-5 (= W. AMELING, II, 1983, n° 4, p. 40) : [... νικήσας Θησ[ε]ία ἐν] / [τῷ ἐπὶ Ἡρῶδου ἀρχ[οντος]. Pour la date, cf. *Diod.*, I, 4, 7.

⁶ Voir S. FOLLET, 2007, p. 120.

⁷ P. GRAINDOR, 1930, p. 7-8 ; *IG*, II², 1719, 1-3 (= W. AMELING, II, 1983, n° 8, p. 42-43) : ἀρχων / [Εὐκλής?] Ἡρώδου Μ[α]ραθώνιος / βασιλεύς ; S. FOLLET, 1998, p. 255 et 259 ; *FD*, III, 2, 59, 2-3 : ὁ ἱερεὺς τοῦ Απόλλωνος Εὐκλής Ἡρώδου Μαραθώνιος ; *I.Dél.*, 1627 : [ὁ δήμος] ὁ Ἀθηναίων καὶ οἱ — — — — — / [Εὐκλήν Ἡρῶδου Μαραθώνιον] ἐπὶ [τοὺς] / [ὀπλίτας] στρατηγόν.

comme épimélète des travaux de l'agora d'Athènes vers 10 av. J.-C.¹ ; il conduisit au moins six dodécaïdes entre 30 av. J.-C. et 9 ap. J.-C.²

- A l'époque de Tibère, Polycharmos, fils d'Euklès, est héraut de l'Aréopage et prêtre d'Apollon Pythien et prêtre du culte impérial³. Il est peut-être le frère de Simarion, fille d'Euklès de Marathon, citée sur une inscription funéraire⁴ et certainement celui du stratège Hérôdès.
- A l'époque de Néron, un Hérôdès, fils d'Eukl[ès de Marathon]⁵ est archonte après Philinos⁶ ;
- S. Follet a récemment déchiffré le nom d'Euklès le Jeune⁷, archonte sous Néron sur une liste de pylôres⁸ ; il est identique certainement à Euklès, fils d'Euklès, de Marathon, cosmète des éphèbes sous Néron⁹ ; devenu citoyen romain sous Néron, il est prêtre de Iulia Augusta (Agrippine) entre 54 et 59 et fait une dédicace à l'impératrice au nom de son frère Sôstratos¹⁰.
- Sous l'archontat de Domitien à Athènes, en 84/5, officie comme prêtre d'Apollon Pythien Ti. Klaudios Hipparchos, fils d'Hérôdès, du dème de Marathon, également grand-prêtre des Augustes¹¹.
- Klaudia Alkia, initiée à l'autel (fonction réservée aux Kérykes), fille de Ti. Klaudios Hipparchos, vers le milieu du I^{er} siècle¹.

¹ *IG*, II², 3175 (= W. AMELING, II, 1983, n° 9, p. 43-44) : στρατηγούντος ἐπὶ τοὺς ὀπλίτας Εὐκλέους Μαραθωνίου τοῦ καὶ διαδεξαμένου τὴν ἐπιμέλειαν ὑπὲρ τοῦ πατρὸς Ἡρώδου. Voir l'exégèse de P. GRAINDOR, 1930, p. 5-6.

² S. FOLLET, 2007, p. 120.

³ *IG*, II², 3530 (= W. AMELING, II, 1983, p. 49-53, *e. g.*, n° 19, p. 50) : τὸν ἀρχιερέα Τιβερίου / Καίσαρος Σεβαστοῦ / καὶ ἱερέα πατρῶου / Απόλλωνος / Πολύχαρμον Εὐκλέ / οὺς Μαραθώνιον Εἷ / μερτος Πολυχάρμου / Μαραθώνιος τὸν ἑαυ / τοῦ εὐεργέτην ; *IG*, II², 1728, 5-7 : [κ]ῆρυξ τῆ ἐξ Ἀρ[είου πάγου βουλη] / Πολύχαρμος Εὐκλέο[υς Μαραθώνιος] / κῆρυξ ἄ[ρ]χον[τι].

⁴ *IG*, II², 6812 (= W. AMELING, II, 1983, n° 32, p. 64) : Σιμάριον / Εὐκ<λ>έους / Μαραθωνίου / θυγάτηρ.

⁵ S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 2, p. 106.

⁶ *IG*, II², 1730 & *IG*, II², 5211 (lecture corrigée par J. H. OLIVER, *Hesperia*, 4 (1935), n° 21, p. 58-59). Voir S. FOLLET, 2007, p. 120-1.

⁷ S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius 3, p. 106-107.

⁸ *IG*, II², 2294, relu par S. FOLLET, 2007, p. 119 : [Εὐ]κλέους / [ἄ]ρχο[ν]τος.

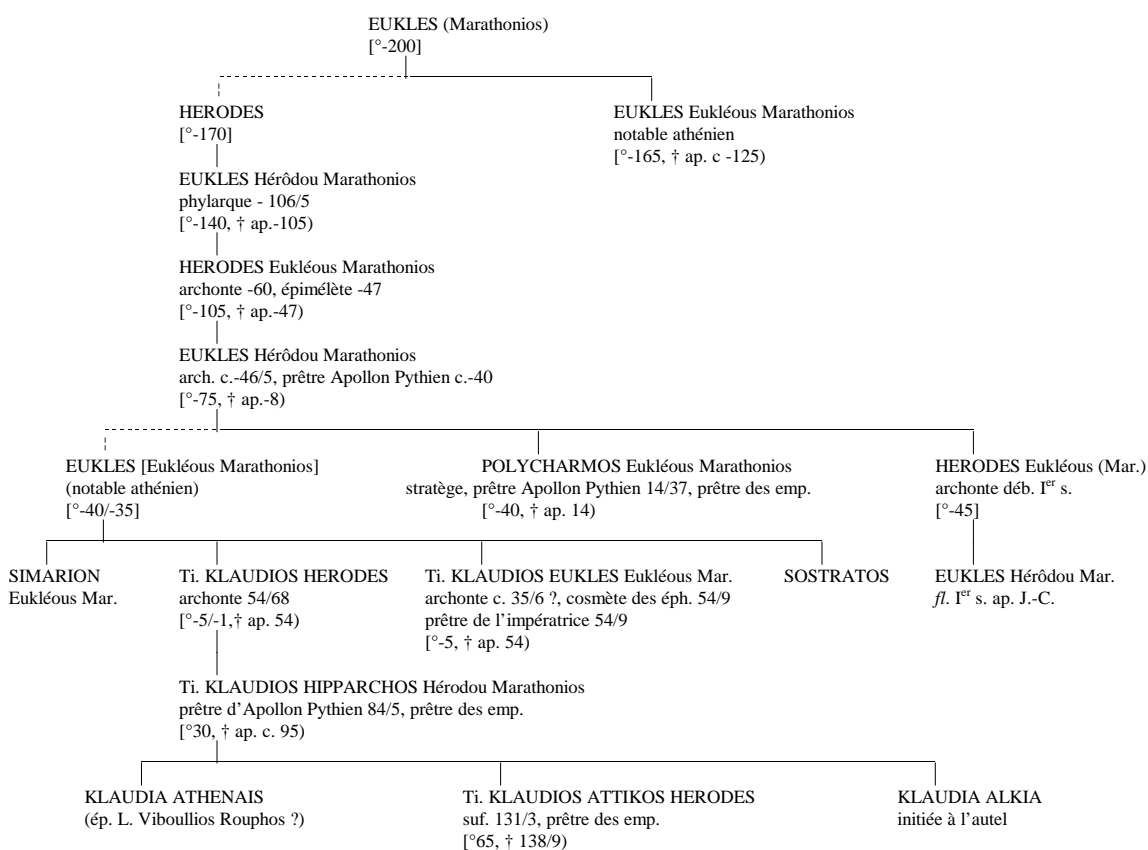
⁹ *IG*, II², 1989 : [Εὐ]κλέους τοῦ Ὁ Μαρα[θωνίου].

¹⁰ *IG*, II², 3934 ; *SEG*, XLVII, 221 : ὁ ἱεὺς Τι[β Κλ?] / Εὐκλήης Σώστ[ρατον] / τὸν ἀδελφὸν / ἀρετῆς ἔν[εκεν]. Cf. en dernier lieu K. CLINTON, 1997, p. 170 et S. BYRNE, 2003, p. 107.

¹¹ *FD*, III, 2, 65, 7-8 (= W. AMELING, II, 1983, n° 23, p. 56-57) : ἐν [Α]θήναι[ς Απόλλων]ος / Πυθίου Ἰππάρχου τοῦ / [Ἡρώδου Μαραθωνίου] et *FD*, III, 2, 66, 6-8 (= W. AMELING, II, 1983, n° 24, p. 57-58) : ἐν Ἀθῆ / ναις δὲ ἱερέως τοῦ Πυθ / ίου τοῦ ἀρχιερέως Τι. Κλ. / Ἰππάρχου Μαραθωνί[ου, ἱερέ] / ως ...

- Klaudia Athenais et Ti. Klaudios Attikos Hérôdès sont honorés côte à côte, probablement frère et sœur, Kl. Athenais étant l'aînée puisque placée à gauche².
- Ti. Klaudios Attikos Hérôdès, fils d'Hipparchos, de Marathon, est comme ses ancêtres prêtre du culte impérial. Mais il va beaucoup plus loin puisqu'il entre au sénat romain et devient même consul suffect, c. 131/3³ et XV v.⁴. De son épouse Vibullia Alcia, il eut au moins deux fils, Hérode Atticus, Ti. Klaudios Attikos Hérôdès, devenu après son adoption L. Viboullios Hipparchos Ti. Klaudios Attikos Hérôdès et (Ti. Klaudios) Hérôdianos, ainsi qu'une fille, Klaudia Tisamenis⁵.

Ces documents permettent de bâtir cette généalogie :



¹ *IG*, II², 3604a (=W. AMELING, II, 1983, n° 28, p. 61) : Τιβέριος Κλαύδιος Ἡρώδου [υἱός] / Ἱππαρχος Μαραθώνιος τὴν ἑαυτοῦ / θυγατέρα Κλαυδίαν Ἀλκί<α>ν μνηθεῖσαν / <α>φ'έστίας Δήμητρι καὶ Κόρη. ἐπὶ ἱερείας / Κλεοῦς τῆς Εὐκλέους Φλυέως, γόνω δὲ / Νεικοδήμου Ἐρμείου θυγατρός. / Τι Κλαύδιον Ἀττικὸν Ἡρώδην Κλαυδίου / Ἀττικοῦ τοῦ ἀρχιερέως ἀπὸ προγόνων / υἱὸν καὶ Βιβουλλίας Ἀλκίας υἱόν. Cf. M. WOŁOCH, 1973, s. v. Cl. n° 98 ; K. CLINTON, 1974, n° 15, p. 108 ; S. FOLLET, 1976, p. 176.

² Cf. par exemple P. GRAINDOR, 1930, p. 19 ; S. FOLLET, 1976, p. 175.

³ Pour la date, voir *AE*, 1990, 763 ; A. R. BIRLEY, 1997, p. 209.

⁴ W. AMELING, II, 1983, n° 124 = *InO.*, 359 + 492 + 622 : [Τι(βέριον) Κ]λαύδιον Ἀττικὸν Ἡρώδη[ν] / [Ἱ]ππαρχο[υ] Μαραθῶ[νιον, ὑπατῶν] / [κ]ύ[ν]δεκεμ[β]ερα, ἱερέ[α τῶν σεβαστῶ]ν ἐν Ἀθῆ / [ναίς] / [Ἡ]ρώδου πατέρα].

⁵ W. AMELING, II, 1983, p. 92 sqq.

A) Lignée maternelle

Viboullia Alkia Agrippina, la mère d'Hérode, descendait de la famille, peut-être d'origine romaine des Vibullii de Corinthe¹. On peut reconstituer la série de leurs alliances grâce aux inscriptions suivantes :

- Viboullia Alkia Agrippina, fille de Rouphos, épouse d'Attikos, mère d'Hérode².
- Elle est la sœur de (L. Viboullios Hipparchos), archonte en 118, fils de P. Viboullios Rouph(os, oncle de Ti. Klaudios Attikos Herodes), c(on)sul, (fils de K)l. Attik(o)s³.
- L. Viboullios Hipparchos est le père des deux personnages de la génération suivante : Viboullios Polydeukès, parent (père ?) de (L.) Viboullios Polydeukiôn⁴, disciple favori d'Hérode, et P. Ailios Viboullios Rouphos, archonte en 143/4.
- Une base de statue mentionne un (L. Viboullios) Hipparchos, fils de L. Viboullios Rouphos et de Klaudia Athenais⁵. Pour P. Graindor⁶, suivi par J. Kirchner⁷, il s'agirait de Marcia Annia Klaudia Alcia Athenais Gavidia Latiaria, fille d'Hérode Atticus. Mais cette hypothèse a été ensuite rejetée par l'ensemble des historiens qui ont préféré voir en Klaudia Athenais une tante putative d'Hérode Atticus⁸, celle-là même qui est honorée avec (son frère cadet ?) Attikos. En effet, les noms de Viboullia Alkia et de L. Viboullios Hipparchos témoignent que leur mère était une proche parente de Klaudia Alkia, fille de Ti. Klaudios Hipparchos. Cette inscription en apporterait la preuve en identifiant cette mère à Athénaïs, sœur d'Attikos, donc fille d'Hipparchos et sœur d'Alkia. La question semblait entendue, mais c'est loin d'être le cas. R. Bol⁹ propose en effet de revenir à la première opinion en se fondant

¹ Voir C. SETTIPANI, 2000, p. 227 sqq. essentiellement d'après A. J. S. SPAWFORTH, 1995.

² *IvO*, 621 (= W. AMELING, II, 1983, n° 123, p. 132) : Βιβουλλίαν Ἀλκίαν Ἀγριππεῖν[αν], / θυγατέρα Ρούφου, Ἀ[ττ]ι[κ]οῦ υἱοῦ γυν[αῖ]κα, / Ἡρώδου μητέρα, ἡ πόλις ἢ τῶν / Ἡλείων.

³ *IG*, II², 3979a (= W. AMELING, II, 1983, n° 142, p. 147) : [Λ. Βιβουλλίος Ἱππαρχ]ὸς Πο Βιβουλλίου Ρούφ[ου υἱός / Τιβ. Κλαύδιον Ἀττικὸν Ἡρώδη]ν ὑ[πα]τὸν [Κ]λ. Ἀττικ[ο]ῦ υἱόν. On a refusé d'identifier cet Hipparchos à l'archonte de 118 parce que le père de ce dernier aurait été un Lucius, alors que celui-là est fils d'un Publius (ainsi, S. FOLLET, 1976, p. 177). Mais rien ne prouve que le père de l'archonte de 118 était un Lucius, et cette inscription montre qu'il s'appelait Publius.

⁴ Il n'y a plus lieu d'hésiter aujourd'hui sur cette inscription où l'on avait jadis voulu lire le patronyme de Polydeukiôn (fils d'Hipparchos) au lieu de sa qualité de chevalier romain. Cf. M. WOLOCH, 1966, p. 120. Voir aussi H. MEYER, 1985.

⁵ *IG*, II², 3980 (= W. AMELING, II, 1983, n° 29, p. 62) : Ἱππαρχος Λουκίου Οὐ / βουλλίου Ρούφου καὶ Κλαυ / δίας Ἀθηναίδο[ς] υἱός.

⁶ P. GRAINDOR, 1930, p. 29.

⁷ J. KIRCHNER, *IG*, II², p. 142.

⁸ *PIR*², II, 1936, p. 82 [STEIN] ; M. WOLOCH, 1973, p. 118-123 ; S. FOLLET, 1976, p. 175-176 ; W. AMELING, I, 1983, p. 15-35, 171.

⁹ R. BOL, 1983.

sur une étude stylistique exhaustive des monuments concernés. Elle démontre en particulier que les statues de L. Viboullios Hipparchos et de sa fille Athénaïs sont des ajouts plus récents au groupe d'Hérode Atticus. Il ne s'agirait donc pas d'ascendants de ce dernier, mais de ses descendants¹. Cette nouvelle reconstitution a été ensuite adoptée, avant que S. Byrne ne la conteste à son tour. Il ne croit pas en effet qu'Athénaïs, fille d'Hérode Atticus, née vers 145 et décédée avant sa mère, donc avant 157, ait pu être mariée et mère de famille². Il propose alors de revenir à l'identité de Claudia Athénaïs mère de Viboullios Hipparchos avec la tante d'Hérode. Pour justifier que l'inscription d'Athénaïs soit plus récente que celle d'Hérode, il suggère que l'inscription a été *refaite* postérieurement. Peut-être pour suppléer à un effacement de l'écriture précédente qui pourrait bien n'avoir été que peinte jusqu'alors³. C'est possible, mais il cette explication est relativement complexe et que rien n'y contraint formellement. Athénaïs, fille d'Hérode a pu naître dès 144, comme on l'admet généralement, et le décès de sa mère n'est pas fixé exactement avant 160, de sorte qu'Athénaïs a pu mourir, avant elle, en 159/160, âgée de quinze ou seize ans. C'est jeune assurément, mais suffisamment âgée pour être mariée et même être mère. Son jeune âge ayant d'ailleurs pu être la cause d'un décès en couches.

- Quoi qu'il en soit, ce (L. Viboullios) Hipparchos, fils de Klaudia Athenais, doit s'identifier à L. Viboullios Hipparchos⁴, honoré à Olympie avec Hérode et ses enfants, ainsi qu'à Hipparchos, père d'Athenais, citée au même endroit⁵.
- L. Viboullios Klaudios Hérodès, fils naturel de Rouphos et fils adoptif d'Hérode Atticus⁶.

¹ Cela ne signifie d'ailleurs pas qu'il faille renoncer au lien généalogique supposé entre les Vibullii et les Claudii d'Athènes, simplement ce lien, assez fermement établi par l'ononastique, redevient pour lors du domaine de l'hypothèse. Une fille de Ti. Claudius Hipparchus d'Athènes aurait épousé P. Vibullius Rufus de Corinthe. Dans la suite du texte, on admettra, par commodité, qu'il s'agit d'Athenais, mais sans méconnaître que la candidature d'Alcia serait tout aussi envisageable. Pour S. FOLLET, 1976, p. 176, il faudrait même identifier ces deux personnages sous le vocable « Claudia Alcia Athenais ». Cela reste assez incertain : il arrive souvent qu'un nom soit omis (ainsi, Vibullia Alcia Agrippina n'est citée qu'une fois avec ce dernier nom, plus rarement qu'un personnage soit cité tantôt avec un nom, tantôt avec un autre.

² S. BYRNE, 2003, s. v. Claudia Marath. 12, p. 125.

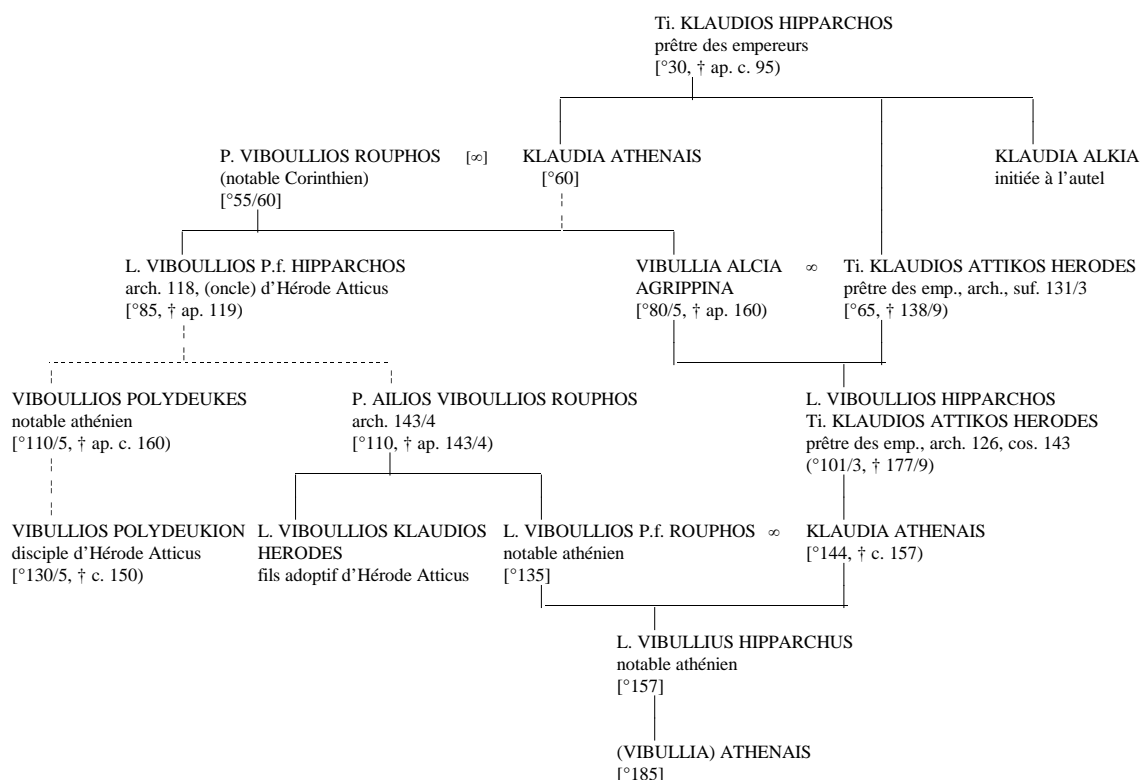
³ S. BYRNE, 2003, s. v. Claudia Marath. 5, p. 109.

⁴ *I.v.O.*, 627 (= W. AMELING, II, 1983, n° 129, p. 134) : Λ(ούκιος) Βιβούλλιος Ἱππάρχος.

⁵ *I.v.O.*, 628 (= W. AMELING, II, 1983, n° 130, p. 134-138) : «Αθηναῖς Ἱππάρχου / θυγάτηρ ».

⁶ *IG*, II², 3979 (= W. AMELING, II, 1983, n° 141, p. 146) : Λούκιος Βιβούλλιος / Κλ Ἡρώδης Ρούφου / γνήσιος υἱός, Ἡρώδου / εἰσποιητός.

Ce qui donne pour finir le *stemma* suivant¹ :



B) Les enfants d'Hérode

Les documents rassemblés plus haut permettent de dresser la liste des enfants d'Hérode² :

1. N, fils mort à sa naissance vers 142³.
2. Appia Annia Klaudia Atilia Regilla Elpinice Agrippina Atria Polla, née vers 143, morte avant son père, peut-être vers 167 de la peste qui sévit cette année là.
3. Marcia Annia Klaudia Alcia Athenais Gavidia Latiaris⁴, née en 144 apparemment⁵, morte avant sa mère, donc avant 160 au plus tard¹. On a vu que la question d'un

¹ Des nombreuses généalogies proposées pour la famille d'Hérode, c'est donc celle donnée dans *FOS*, II, 1987, st. XXVII, qui me semble la plus convaincante, de préférence à celle plus récente de S. BYRNE, 2003, *stemma* V. On ajoutera simplement que la mère de Vibullia Alcia Agrippina devait être une tante paternelle d'Hérode Atticus, et on fera du fils adoptif d'Hérode, L. Vibullius Claudius Herodes, le fils, plutôt que le petit-fils, de P. Aelius Vibullius Rufus.

² Pour la descendance d'Hérode, voir P. GRAINDOR, 1930, p. 101 sqq. Et, en dernier lieu, J. TOBIN, 1997a, p. 83-94.

³ P. GRAINDOR, 1931, p. 82, n. 1.

⁴ S. BYRNE, 2003, s. v. Claudius Mar. n° 12, p. 124-126.

⁵ Parce que son surnom Panathénais, cité par Philostrate, serait une référence aux Panathénées, instituées en 144 : J. TOBIN, 1997a, p. 86.

éventuel mariage avec un Viboullios a été extrêmement discutée, mais que je préfère m'y tenir pour lors. Elle serait ainsi la mère d'un L. Viboullios Hipparchos. En revanche, on peut écarter sans hésiter les théories absolument non fondées qui voudraient y voir la mère du futur empereur Gordien I^{er}.

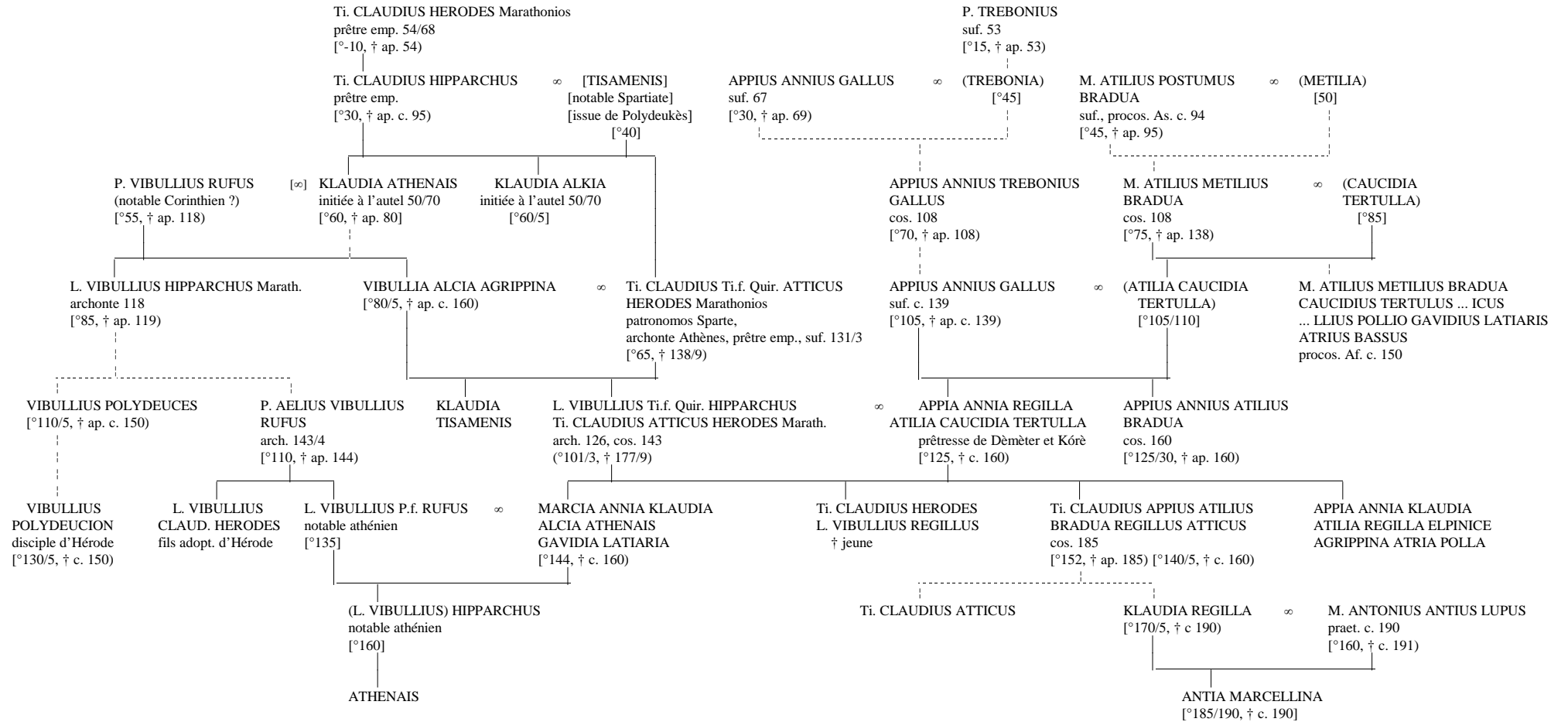
4. L. Claudius Herodes Vibullius Regillus, mort avant sa mère, probablement né c. 150².
5. Ti. Claudius Appius Atilius Bradua Regillus Atticus, né vers 153³, le seul enfant d'Hérode qui lui survécut.

¹ Marcellus de Sidé affirme que deux des enfants d'Hérode moururent avant leur mère et deux après elle. Bradua, ayant survécut même à son père est donc l'un des deux derniers, et Regillus, qui ne fut pas, comme lui, honoré du patriciat à la mort de Regilla était donc l'un des enfants décédé avant elle. L'une des filles mourut donc avant Regilla, nécessairement Athénaïs, puisque Philostrate précise qu'Elpinikè est morte après sa sœur.

² T. D. BARNES, 1968, p. 585 considère que Regillus était plus jeune que son frère, et s'appuie notamment sur l'onomastique. Mais celle-ci, bien au contraire, le désigne comme l'aîné puisque c'est lui qui reprend les éléments de la nomenclature paternelle, alors que la nomenclature de Bradua s'apparente à la lignée maternelle.

³ D'après T. D. BARNES, 1968, p. 583, qui suppose qu'il exerça son consulat de 185, *suo anno*. Pourtant, J. TOBIN, 1997a, p. 91, en doute en rappelant qu'Hérode avait bien la quarantaine lors de son propre consulat. Mais c'est une erreur. Hérode était le premier consul ordinaire de sa famille. Il a donc normalement attendu quarante ans passés avant d'atteindre cet honneur. Bradua en revanche était fils de consul ordinaire et patricien de surcroît. Il serait anormal qu'il n'ait pas exercé à son tour le consulat ordinaire autour de ses trente-trois ans.

LES ANCÊTRES D'HERODE ATTICUS ET DE SA FEMME REGILLA



C) Les ancêtres réels et fictifs d'Hérode

Les inscriptions permettent sans difficulté de remonter la généalogie d'Hérode Atticus neuf générations avant lui. Gageons qu'il pouvait facilement faire mieux lui-même. Il convient donc d'examiner avec plus de soin les informations sous-jacentes dans ses prétentions.

Hermès et les Éacides

L'une des tantes d'Hérode au moins fut « initiée à l'autel », charge réservée au *genos* athénien des Kérykes, dont l'ancêtre éponyme était Kéryx, fils d'Hermès¹. Par là on peut être assuré que la prétention à descendre d'Hermès n'était pas une lubie d'Hérode lui-même mais l'héritage authentique d'une tradition très ancienne. Comme ces fonctions, et donc la qualité de Kérykes, s'héritaient également par les femmes, on ne saurait affirmer que la famille d'Hérode était directement issue des premiers membres connus de ce *genos*. C'est même exclu si l'on considère la différence de dème : Hérode Atticus étant du dème de Marathon et les premiers Kérykes de celui d'Alopékè. A l'époque des guerres médiques, on sait que l'un des plus riches Athéniens était en effet Kallias, fils d'Hipponikos, du dème d'Alopékè, qui exerça la principale charge réservée aux Kérykes, celle de dadouque, de 490 à 446 pour le moins². La prétention d'Hérode Atticus à descendre des Éacides d'Égine, et plus particulièrement de la famille du Philaïde Cimon fils de Miltiade, s'explique naturellement si l'on observe que ce Kallias avait précisément épousé Elpinikè, sœur de Cimon³. Ce dernier était un Philaïde, descendant du héros Philaios, (petit-)fils d'Ajax, lui-même petit-fils d'Éaque, le héros éponyme des Éacides⁴. Le nom d'Elpinikè porté par la fille d'Hérode Atticus en provient. Le dernier descendant de Kallias et d'Elpinikè connu avec certitude est Hipponikos, fils d'Hipponikos, d'Alopékè, à la sixième génération après eux, qui vivait au début du III^e siècle avant J.-C.¹ Ce dernier est probablement l'arrière-grand-père du kéryx Hipponikos, magistrat monétaire vers 170 av. J.-C., mais on ne saurait affirmer que cela soit encore en ligne masculine. A cette époque le *genos* des Kérykes est extrêmement diversifié et englobe de nombreuses familles réparties dans plusieurs dèmes. Le premier ancêtre en ligne masculine d'Hérode Atticus est un Euklès du dème

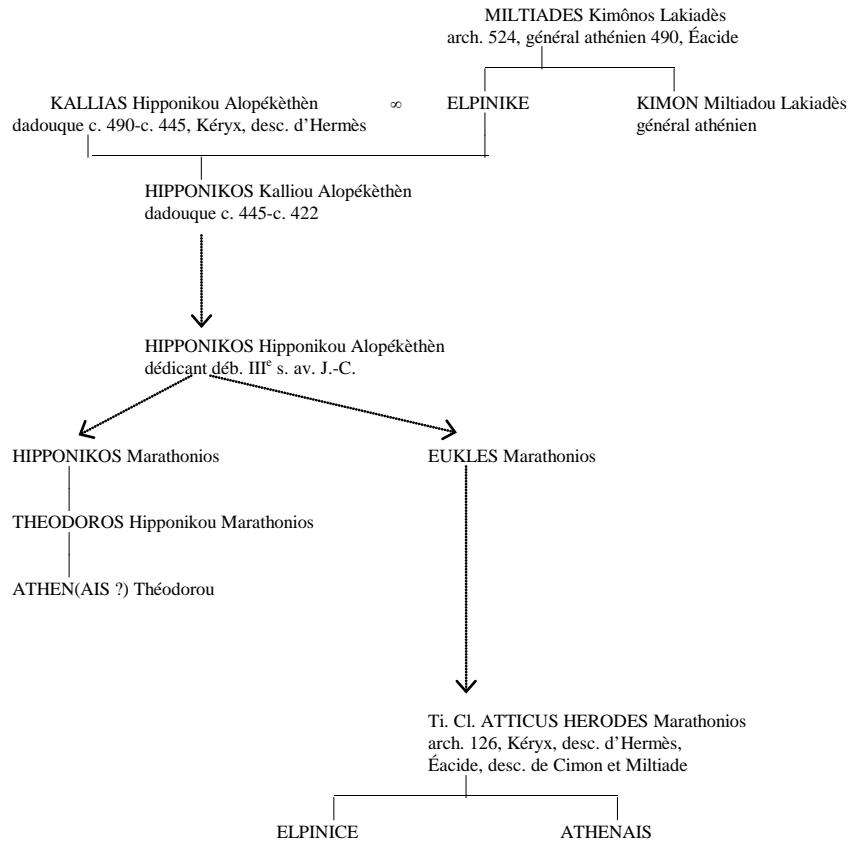
¹ Voir *supra*, p. 516, n. 3

² J. K. DAVIES, 1971, p. 258-261.

³ J. K. DAVIES, 1971, p. 258, 302-303 ; C. A. COX, 1998, p. 222-229.

⁴ J. K. DAVIES, 1971, p. 293-312. Sur la généalogie des Philaïdes, et la place de Cimon et Miltiade dans ce groupe, voir *infra*, p. 588 sqq.

de Marathon qui devait vivre vers 170 av. J.-C. Il était peut-être le parent d'Hipponikos de Marathon, grand-père d'une Athen(aïs ?) et comme lui le descendant (fils, gendre ?) du Kéryx Hipponikos ?



Héraclès

La descendance depuis Héraclès est surprenante pour un Athénien, puisque ceux-ci n'étant pas des Doriens n'ont pas vocation à se réclamer de ce héros². Cette prétention témoigne donc d'une alliance entre les ancêtres d'Hérode Atticus et une famille dorienne. De nombreuses familles du Péloponnèse se flattaient d'appartenir à la descendance d'Héraclès : les rois d'Argos, de Corinthe, de Messénie et de Sparte notamment en étaient issus, et après eux certainement, l'aristocratie de leurs cités. Entre

¹ J. K. DAVIES, 1971, p. 269.

² Il en existe d'autres exemples. On trouve ainsi un « descendant d'Héraclès (et d'Éole) » à Athènes (SEG, 1976/7, n° 246). P. GRAINDOR, 1931, p. 145 a noté que certains Athéniens portent effectivement des noms doriens ou spartiates, mais n'y voit qu'une simple mode passagère, une forme de snobisme et rien d'autre. Cela témoigne en réalité d'alliances matrimoniales entre notables des différentes cités. Ainsi Timokratès d'Épidaure épouse-t-il Timosthénis, née d'un père spartiate et d'une mère issue d'une famille de Kérykes d'Athènes (A. J. S. SPAWFORTH, 1985, p. 250) ou Ti. Claudius Novius d'Athènes, archonte 61/2, épouse-t-il Damosthenia de Sparte (A. J. S. SPAWFORTH, 1994b, p. 236).

ceux-ci, c'est vers Sparte que l'on se tournera en premier lieu¹. D'une part parce que c'est là que la tradition héraclide est certainement la plus forte, et d'autre part, parce que c'est avec Sparte que la famille d'Hérode Atticus paraît avoir eu les liens les plus étroits : son grand-père y est célébré comme évergète², et son père y exerça la principale fonction publique, celle de patronomos³.

C'est ici qu'il faut faire intervenir le nom de Tisaménis porté par la sœur d'Hérode. Ce nom est surprenant. Il est unique à Athènes⁴, encore qu'on y trouve en revanche d'assez nombreux Tisaménos, essentiellement au V^e et IV^e siècle avant notre ère toutefois : seuls deux ou trois sont postérieurs à l'ère chrétienne et aucun entre 267 av. J.-C. et la naissance d'Hérode Atticus en 101 ap. J.-C.⁵. On est donc en droit de s'interroger sur la provenance de ce nom dans la famille et en particulier sur son origine athénienne. Le nom a en effet une plus grande saveur spartiate. C'est celui d'un des derniers rois achéens de Sparte, fils d'Oreste et d'Hermione, petit-fils d'Agamemnon et de Ménélas, qui mourut en défendant son pays contre les Héraclides⁶. Son tombeau était le lieu d'un culte rendu par les Spartiates encore au II^e siècle⁷. En 479 av. J.-C., le devin éléen Tisaménos, fils d'Antiochos, de la famille des Iamides, descendant de Klytios⁸, obtint pour lui-même et son frère Agias⁹, fait unique, la citoyenneté spartiate¹⁰. On connaît son fils Agélochos et son petit-fils Agias, devin à Sparte en 405¹¹, sans doute père de

¹ On ne négligera pas les Vibullii de Corinthe auxquels la famille d'Hérode était étroitement liée, mais on ignore l'origine de cette dernière. En dernier lieu A. J. S. SPAWFORTH, 1996, p. 171, considère que ces Vibullii étaient des descendants d'un vétéran de César, apparentés à L. Vibullius Rufus, amiral de Pompée en 49. Cette famille militaire se serait enrichie dans le commerce : J. H. OLIVER, 1970.

² Cf. J. TOBIN, 1997, p. 14 : Hipparchos est intervenu pour faire obtenir la citoyenneté romaine à deux Spartiates.

³ Cf. A. J. S. SPAWFORTH, 1980, p. 204-210.

⁴ *LGPN*, II, 1994, s. v. Τεισαμενίς, p. 424.

⁵ *LGPN*, II, 1994, s. v. Τεισαμενός, p. 424.

⁶ P. GRIMAL, 1969, s. v. Tisaménos 1, p. 461.

⁷ Paus., VII, 1, 3. Cf. I. MALKIN, 1994, p. 28-30.

⁸ On a beaucoup épilogué sur cette précision. Voir *supra*, p. 122.

⁹ On rapprochera ce nom de celui d'un autre devin de la même famille, le Iamide Agésias de Syracuse, vainqueur olympique en 472 (ou 468 ?), descendant du devin qui avait accompagné Archias lors de la fondation de Syracuse : Pind., *Ol.*, 6. Peut-être ce devin s'appelait-il déjà Agésias de façon à expliquer la faveur du nom dans des branches ensuite très éloignées au V^e siècle.

¹⁰ Hdt, IX, 33-35 : « Teisaménos, fils d'Antiochos ... un Éléen qui appartenait à la famille des Iamides, un descendant de Clytias que les Lacédémoniens avaient admis au nombre de leurs compatriotes ... ainsi que son frère Hègias ». Voir P. PORALLA, 1913, s. v. Tisaménos, p. 119.

¹¹ P. PORALLA, 1913, s. v. Agias 2, p. 11. Voir Paus., III, 11, 5 : « Agias, fils d'Agélochos, fils de Teisaménos, ... membre de la famille des Iamides d'Élide ».

Tisaménos, devin impliqué dans la crise sociale à Sparte en 399¹. Même si on la perd ensuite de vue, la famille ne s'éteignit pas. En 101 ap. J.-C., on connaît à Sparte deux frères nommés Tisaménos et Iamos, proches parents d'un Tyndareus². Encore plus tard, au milieu du III^e siècle, Hèrakleia, fille de Tisaménos, lui-même fils de Strata..., et d'Aurelia Oppia, rappelle qu'elle descend d'Héraclès, d'Apollon et d'Iamos³. Il semble assez clair qu'Hipparchos, le grand-père d'Hérode Atticus, le premier pour lequel des relations avec Sparte soient attestées, épousa une (Tisaménis), issue d'une grande famille lacédémonienne, se rattachant au devin Tisaménos. Si cette famille était à l'origine achéenne, elle acquit à un certain moment, sans doute même très tôt⁴, par un

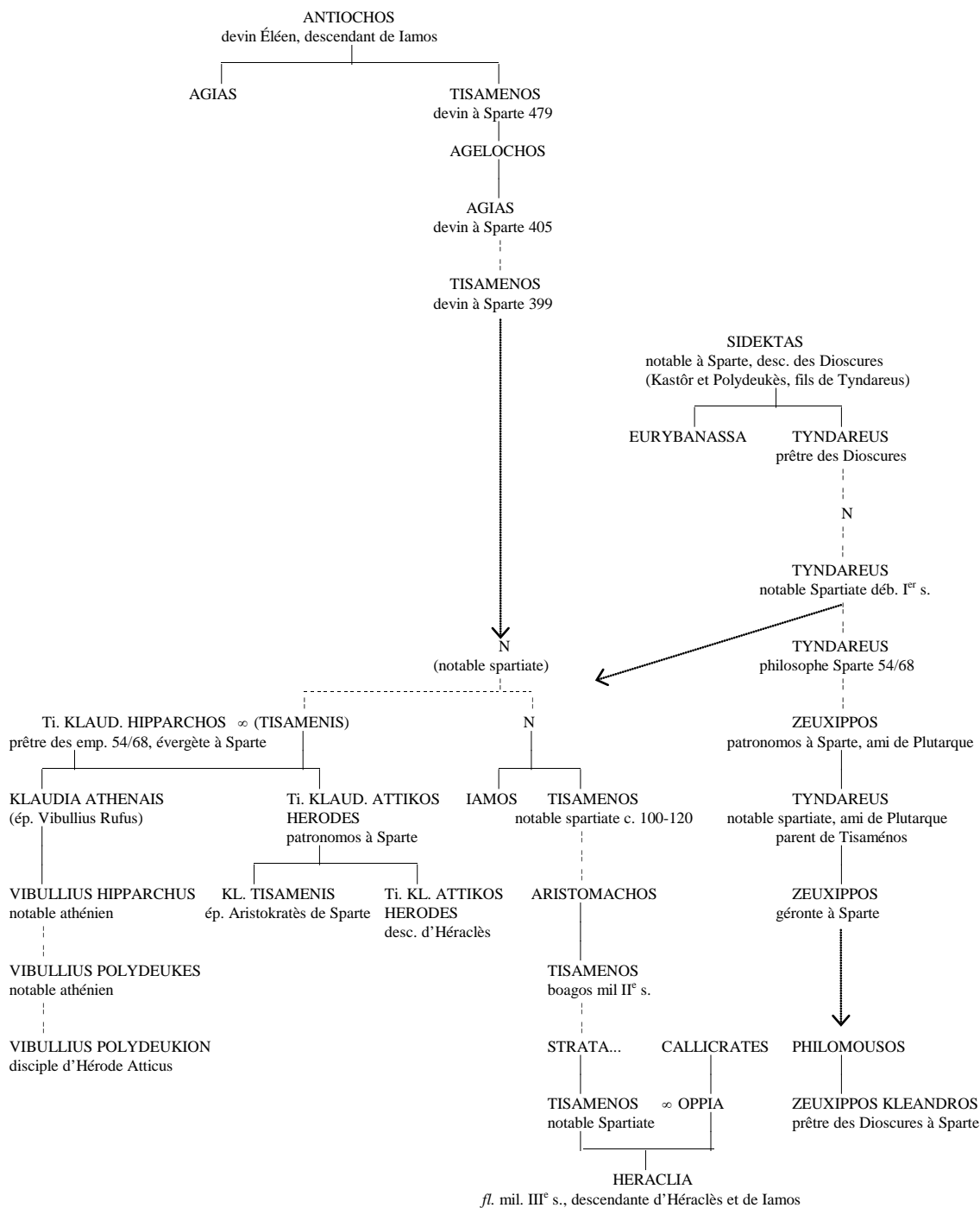
¹ P. PORALLA, 1913, s. v. Tisaménos 2, p. 119. Cf. P. CARTLEDGE, 1979, p. 275. P. Poralla suppose que Tisaménos II était le frère d'Agias II, mais dans la mesure où le complot où prit part Tisaménos impliquait des jeunes gens (Xén., *Hell.*, III, 3, 11), la chronologie invite plutôt à y voir son fils. Rien ne prouve non plus, comme le propose P. Cartledge, que Tisaménos fut ensuite exécuté, Xénophon rapportant les détails de la punition publique des conjurés ne le précisant pas.

² *IG*, V, 1, 258 : Ἰαμος Ὀρθείηι δρεπάνηη / [τὰ κε]λοῖα κρατήσα[ς] | [χώρ]ωι ἐν ἡγαθέωι [θη]κ[εν] ὄμηρα λαβών. Ἰσυστέφομαι δάφνηισολοειδεῖ τοῖσι βοαγοῖς | Τεισαμενωῖ Σ[...] παισὶν Ἀριστολόχου | [πρῶτο]ς δ' ἐκ πάν[των] συν [εφήβων ἐ]ἴλον [ἄ]εθλον | [...]οις. Voir K. T. M. CHRIMES-ATKINSON, 1949, p. 105-107, p. 446, n° 40 et p. 450, n° 84 ; A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Tisaménos 5. Dans une autre inscription (*IG*, V, 1, 298) il semble que Tisaménos et Iamos partagent un *kasen* avec Kritodamos, celui-ci est certainement un proche parent, peut-être un troisième frère (cf. K. T. M. CHRIMES-ATKINSON, 1949, p. 458, de préférence à A. S. BRADFORD, 1977, p. 496-497). De même, un certain Tyndareus qui partage également un *kasen* avec Tisaménos c. 120 (K. T. M. CHRIMES-ATKINSON, 1949, p. 455, n. 5) est-il probablement un proche parent aussi. Voir le *stemma* de sa famille chez B. PUECH, 1992, p. 4892. Zeuxippos, ami de Plutarque, pourrait être un neveu, plutôt qu'un fils du philosophe néronien Tyndareus et s'identifier alors à Zeuxippos, fils de Kallicratès, géronte sous Trajan (BRADFORD, 1977, s. v. Zeuxippos 1, p. 188). Pareillement, Zeuxippos, fils de Ph... (*Id.*, *ibid.*, s. v. Zeuxippos 2) pourrait être rapproché de M. Aurelius Zeuxippos fils de Philomousos, et donc appartenir aussi à la famille, tout comme le synarque du I^{er} s. av. J.-C. Philomousos, fils de Hiérarchos (*Id.*, *ibid.*, s. v. Philomousos 1, p. 435), lequel s'identifie probablement à Hiérarchos, fils d'Archippos, prêtre de Poséidon au début du I^{er} s. av. J.-C. (*Id.*, *ibid.*, s. v. Hierarchos 1-2, p. 203). D'autres Tisaménos sont connus à Sparte : Tisaménos, boagos au milieu du II^e s., frère de S... et fils d'Aristomachos (A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Teisaménos 1, p. 415) ; Tisaménos, fils de Damippos et d'Alkibia, fille d'un autre Tisaménos (A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Teisaménos 2 & 6, p. 415-416).

³ *IG*, V, 1, 598 : [νεστάτη]ν Ἀνρηλίαν Ὀππιαν, / [τοῦ] φιλοσοφώτατου Καλλι / [κράτους?] θυγατέρα / [γυναῖκα] δὲ τοῦ εὐγενεστάτου / [Μ(άρκου) Ἀνρηλίου] Τεισαμενωῦ τοῦ Στρατα / [— — —]ου, καὶ ὡς χρηματίζει & 599 : « Τεισαμενωῦ / θεσπεσίου θυγατρα τοῖη / μῆτιν ἔην ἡδ' ἤθεα καὶ νόο(ν) / ἐσθλὸν ἔργα τ' Ἀθηναίης / ἡδὲ σαοφροσύνην ταύ / τη καὶ γένος ἔσχεσ ἐτήτυ / μων, Ἡράκλεια Ἡρακλέους / Φοῖβου πρὸς δ' ἔτ' [ἀπ' Ἰ]α<μ>[ι] / δῶν οἱ σ' Ἐκάτ<η>[ς] κρυε] / ραῖσιν ἀνηρεῖψα[ντο θυέλλ] / αῖς αὐτοκασιν[ήτην]. Cf. A. S. BRADFORD, 1977, s. v. Teisaménos 4, p. 416 ; A. SPAWFORTH-P. CARTLEDGE, 1989, p. 183. Le clan se poursuivait toujours en Élide, soit branche distincte depuis le V^e s. av. J.-C., soit retour aux sources d'une branche spartiate. Voir les personnages énumérés par HERDING, *RE*, IX, 1 (1914), s. v. Iamos, col. 688 ; *LGPN*, IIIA, 1997, s. v. Teisaménos, p. 422. On relèvera par exemple en 245/9, Claudius Tisamenus, (frère ?) de Claudius Polycratès, Iamides tous deux, et cités avec (leur parent ?) Vibullius Faustianus, Clytiade. Des mariages croisés étaient apparemment intervenus entre Vibullii et les Iamides ou Clytiades.

⁴ Le devin Tisaménos lui-même ou l'un de ses proches descendants aurait pu contracter une alliance avec une famille aristocratique, ou même royale de Sparte. Mais le nom d'Agias, porté par son petit-fils, ne peut intervenir ici. Il est déjà porté par le frère de Tisaménos, et rendu en Ionien par Hègias, ce qui ne permet pas de rapprochement avec Agis et ses dérivés.

mariage, une revendication généalogique vers Héraclès également, revendication attestée en tout cas au moment de la naissance d'Hérode Atticus. Et la parenté avec un Tyndareus est intéressante également puisque ce personnage devait certainement se prétendre issu des Dioscures, Castor et Pollux, fils du roi de Sparte Tyndare¹. Or, précisément le nom de Pollux (Polydeukès, Polydeukiôn) fait son apparition dans la famille d'Hérode à partir des descendants de son grand-père.



¹ P. GRIMAL, 1969, s. v. Dioscures, p. 128.

Thésée et les Erechthéides

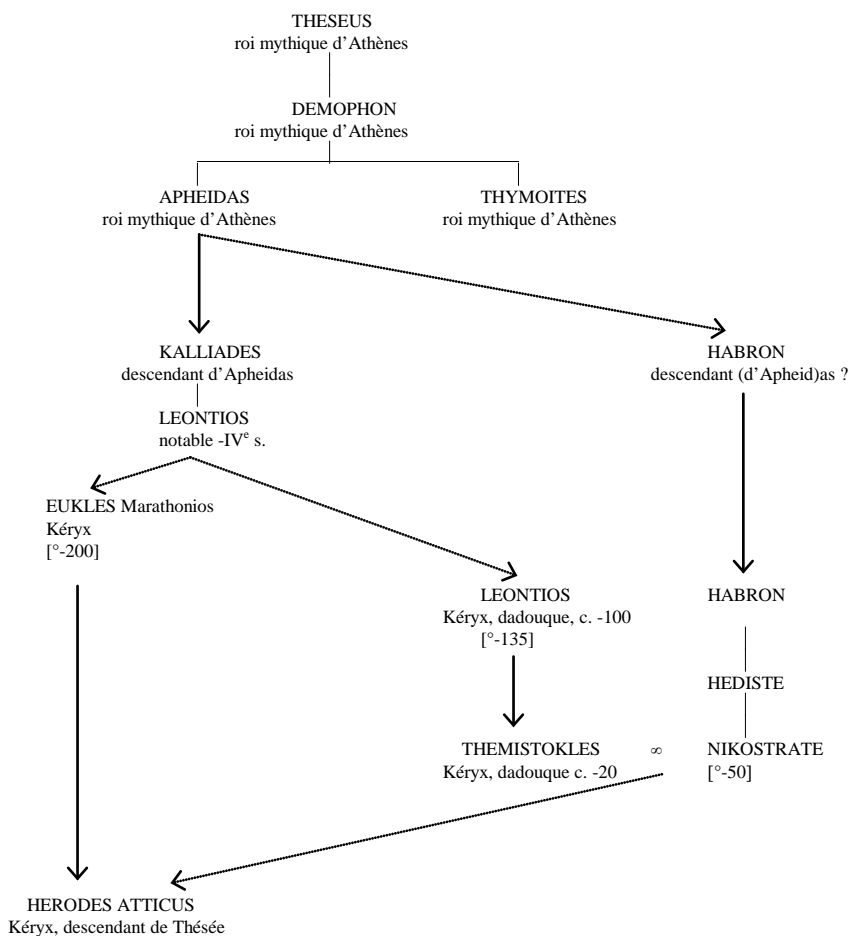
On peut naturellement grouper ensemble la descendance depuis Thésée et les Erechthéides, puisque Thésée appartenait lui-même à cette famille, son père Égée étant l'arrière-petit-fils d'Erechthée, dans la version la plus élaborée de la généalogie¹. Mais on ignore malheureusement de quelle façon Hérode pouvait se rattacher à Thésée. Comme l'a bien vu P. Graindor, le lien ténu qui pouvait l'unir aux anciens rois d'Athènes à travers la mère du héros Kéryx dans certaines traditions, ne peut suffire à justifier sa prétention. Des trois fils de Thésée, Hippolytos, Akamas et Dèmophôn, le premier connut la fin prématurée que l'on sait, et le fils unique d'Akamas, Mounitos, mourut jeune également². Le seul à avoir fait souche est Dèmophôn, dont les deux petits-fils, Apheidas et Thymoîtès, furent les deux derniers rois autochtones mythiques d'Athènes. Apheidas est l'ancêtre de la famille des Apheidantides³, dont une inscription de la fin du IV^e siècle av. J.-C. révèle l'un des membres, Léontios, fils de Kalliadès⁴. Mais c'est tout. On peut supposer qu'un Kéryx épousa à un moment une Apheidantide, et compte tenu du peu d'attestation de ce dernier groupe, que cette union est plutôt à situer à l'époque classique. Faut-il voir en Léontios fils de Kalliadès un ascendant du dadouque Léontios ? Un autre rapprochement, encore très incertain, concerne une famille aristocratique du dème Baté, dont les membres s'appellent alternativement Habrôn et Kallias et qui pourrait appartenir au *génos* des Apheidantides. Or, l'épouse du dadouque Thémistoklès, au I^{er} siècle avant notre ère, était la petite-fille d'un Habrôn qui peut bien être l'un des derniers représentants de la famille de Baté. Enfin, on notera qu'un petit-neveu de Périclès relève le nom de Dèmophôn, ce qui dans une famille de cette importance n'est probablement pas anodin et signale peut-être également une alliance avec la descendance prétendue de Thésée.

¹ Cf. P. GRIMAL, 1969, tab. 18, p. 144.

² P. GRIMAL, 1969, s. v. Mounitos, p. 303.

³ *RE*, I, 2, 1894, s. v. Apheidantidai et Apheidas 5, col. 2713-2714 [TOEPFFER] ; R. PARKER, 1996, p. 319 ; S. D. LAMBERT, 1998, p. 363. On ignore si les Apheidantides constituaient un *génos* ou une phratrie.

⁴ *PA*, 9034 et 7789. Cf. J. TOEPFFER, 1889, p. 169-170.



D) Les descendants d'Hérode Atticus

Passés les enfants d'Hérode, il n'y a plus de documents formels sur sa postérité, hormis les Vibulii si on accepte la théorie de R. Bol sur Klaudia Athénaïs. On a proposé de compter dans sa descendance les personnages suivants¹ :

- Klaudios Attikos de Marathon, héraut de la Boulé et du Peuple à Athènes en 209².
- Ti. Claudius Herodianus, leg. Sicile, éventuellement praet. tutel. en 203³.
- Klaudia Regilla, épouse de M. Antonius Antius Lupus⁴.

Si le premier et la troisième peuvent bien en effet appartenir à la famille d'Hérode, l'indice est bien trop mince en ce qui concerne le second personnage, qu'on écartera donc pour lors.

¹ P. GRAINDOR, 1930, p. 109.

² *IG*, II², 1077, 44-45 : κῆρυξ βουλῆς καὶ δή / μου Κλ Ἀττικὸς Μαρα.

³ *CIL*, X, 7286.

⁴ C. SETTIPANI, 2000, p. 362. Le rattachement à la famille d'Hérode Atticus est en général accepté, hormis par L. Schumacher qui préfère évoquer un lien avec un Ti. Claudius Regillus.

La famille des Gordiens

Philostrate a dédié sa *Vie des Sophistes* au proconsul Gordianos, descendant d'Hérode Atticus¹ :

Philostratos : Vie des Sophistes

Au *vir clarissimus* le consul Antônios Gordianos

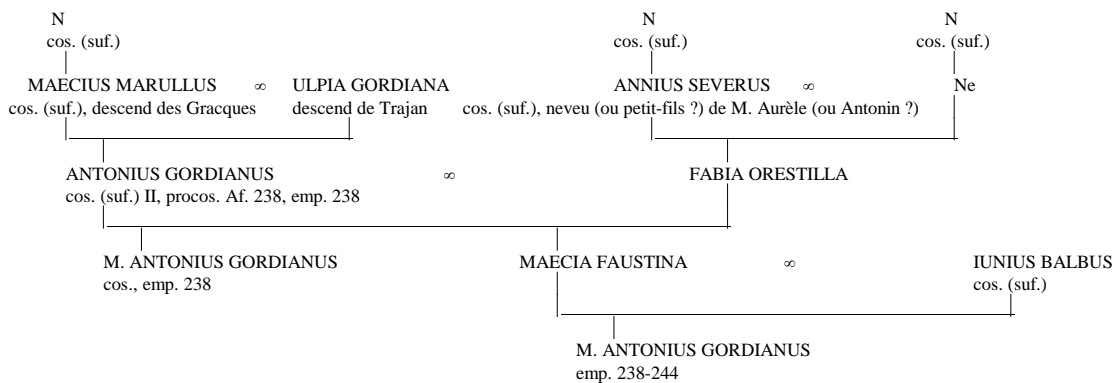
Flavios Philostratos

J'ai écrit pour vous en deux livres, un récit à propos de certains hommes qui, même s'ils étaient philosophes par ailleurs, ont fait œuvre de sophistes, ainsi de ceux qui ont été sophistes à proprement parler ; en partie parce que je sais que votre propre famille est liée à cette profession, puisqu'Hérode Atticus est votre ancêtre ... Puisse mon essai, ô meilleur des proconsuls, vous aider ...

Mais cette dédicace soulève deux problèmes pratiquement insolubles :

- Quel est ce Gordianos proconsul d'Achaïe auquel se réfère Philostrate ?
- Comment ce Gordianos peut-il se rattacher à Hérode Atticus ?

Le proconsul Gordianos est l'un des deux sénateurs contemporains connus à cette époque, père et fils, nommés tous deux M. Antonius Gordianus Sempronianus Romanus, et qui tous deux également devinrent empereurs l'espace de trois mois en 238 avant d'être massacrés par les troupes de Maximin². Or, du fait de leur accession au trône, ces deux sénateurs ont eu les honneurs d'une biographie impériale dans l'*Histoire Auguste* qui détaille, plus que toute autre, leur généalogie³:



La famille des Gordiens selon l'*Histoire Auguste*

Il n'y a là aucune place pour Hérode Atticus. Certes, on sait bien, depuis assez longtemps maintenant, que l'*Histoire Auguste* est à bien des endroits un pur roman, et en

¹ Phil. VS, p. 479 (p. 2 WRIGHT) : τῷ λαμπροτάτῳ ὑπάτῳ Ἀντωνίῳ Γορδιανῷ Φλάυιος Φιλόστρατος τοὺς φιλοσοφήσαντας ἐν δόξῃ τοῦ σοφιστεῦσαι καὶ τοὺς οὕτω κυρίως προσρηθέντας σοφιστὰς ἐς δύο βιβλία ἀνέγραψά σοι, γινώσκων μὲν, ὅτι καὶ γένος ἐστὶ σοι πρὸς τὴν τέχνην ἐς Ἡρώδη τὸν σοφιστὴν ἀναφέροντι ... τὸ δὲ φρόντισμα τοῦτο, ἄριστε ἀνθυπάτων.

² PIR², I, 1933, s. v. A.

³ SHA, Gord., II, 2 : horum Gordianus senior, id est primus, natus est patre Maecio Marullo, matre Vlpia Gordiana, originem paternam ex Gracchorum genere habuit, maternam ex Traiani imperatoris, patre, auo, proauro consulibus, socero, prosocero et item alio prosocero et duobus

particulier pour la partie du III^e siècle qui concerne les Gordiens. On pourrait donc croire que cette généalogie n'a guère d'autorité et retrouver toute liberté pour supputer un lien entre Hérode Atticus et l'un des deux Gordiens. Mais la découverte récente d'individus nommés Maecius Marullus (c. p. c. 250) et Maecius Faustinus (panhellène c. 150)¹ a relancé la question et en dernier lieu F. Kolb retient sur ces bases l'élément Maecius comme authentique². Il me paraît plutôt que ces homonymies relèvent du seul hasard (pour Maecius Faustinus) ou de la volonté délibérée du biographe, selon son habitude maintenant bien connue, de greffer dans ce *stemma* du III^e siècle des individus correspondant à d'autres époques. Il est pratiquement certain que le rédacteur de l'*Histoire Auguste* avait à cœur d'affirmer un lien généalogique entre la puissante famille sénatoriale des Maecii, dont il était le contemporain, et les empereurs Gordiens. Que ce lien soit authentique ou non, il a en conséquence saupoudré la parenté des Gordiens de Maecii propres à identifier les deux lignages³. Il ne faut en aucun cas être dupe de ses astucieuses inventions. La découverte récente d'un consul suffect de 167 probablement nommé L. Sempronius Gracchus⁴ relance pareillement la question d'une éventuelle postérité (plus prétendue que réelle) des frères Gracques, mais sans que cela autorise en rien à recréer la prétention similaire rencontrée dans l'*Histoire Auguste* à propos des Gracques.

A la réflexion, cette généalogie doit plutôt être considérée comme nulle et non avenue⁵.

En effet :

- aucun personnage autre que les Gordiens eux-mêmes ne reçoit de confirmation par ailleurs⁶ ;

absoceris consulibus ; IV, 3 : et filiam Maeciam Faustinam, quae nupta est Iunio Balbo consulari uiro.

¹ Sur Maecius Faustinus, voir désormais *Rom. Pel.*, I, 2001, *COR* 390-1, p. 347 ; B. PUECH, 2002, p. 243-247.

² F. KOLB, 1988, p. 75 sqq. Il est suivi par M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, 1998.

³ Dans un article à paraître prochainement (C. SETTIPANI, 2013), je donne une généalogie actualisée à la lumière des dernières trouvailles épigraphiques des Maecii. Ils semblent bien se rattacher d'une part à un [Maec?]ius Gordianus, attesté entre 306 et 312, et d'autre part à l'empereur Pupien, collègue impérial de Gordien III. Un lien authentique avec les Gordiens n'est donc pas nécessairement à écarter, sans que cela nous éclaire quant au sens des allusions de l'*Histoire Auguste*.

⁴ *RMD*, IV, 2003, p. 545 ; *PIR*², VII, 2, S 344, p. 128, & S 360, p. 136. Il pourrait s'agir d'un L. Sempronius L. f. Quir. Gracchus Celsus Servilius Fabianus. Le prénom comme la tribu montrent qu'il ne s'agit en aucun cas d'un descendant authentique des Gracques.

⁵ Pour la famille des Gordiens, la bibliographie est assez importante. J'en donne un aperçu dans mon livre, C. SETTIPANI, 2000, p. 136, n. 4. Voir depuis B. PUECH, 2002, p. 126-129.

⁶ Les noms d'Annius Severus et de Fabia Orestilla pour le beau-père et l'épouse de Gordien I^{er} sont manifestement inventés, et de même, probablement, ceux d'Ulpia Gordiana et Iunius Balbus (*pace* M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, 1994, p. 149 et *Ead.*, 1998, p. 278). Ce qui le fait croire, c'est la

- inversement, les personnes dont on peut croire sur d'autres bases qu'elles étaient apparentées aux Gordiens, ainsi Hérode Atticus ou Sempronia Romana (sur lesquels nous allons revenir), n'y figurent pas ;
- on y constate une absence totale de recoupement entre les noms des parents et de leurs enfants supposés, phénomène qui semble caractéristique, dans l'*Histoire Auguste*, des filiations inventées¹.

Si l'on fait totalement abstraction de l'*Histoire Auguste*, les seuls parents que l'on peut retenir pour les Gordiens sont ceux-ci :

- Sempronia Romana, sur la base de son nom ;
- le sénateur cappadocien Ti. Claudius Ti.f. Quir. Gordianus, suf. c. 191/3, époux de Iulia T.f. Chilonis² ;
- Hérode Atticus, d'après le témoignage de Philostrate ;

Concernant Sempronia Romana et Ti. Claudius Gordianus, il n'existe aucun texte attestant de leur parenté avec les Gordiens, mais l'onomastique est un indice en ce sens, et, dans le premier cas, assez fort. Quoi qu'on en ait dit, le terme « Romanus » n'est pas un ajout tardif de la nomenclature impériale de Gordien, faisant pendant à « Africanus » ajouté au même moment. Ce terme faisait partie de l'onomastique originelle du sénateur ce qui rend l'idée d'une proche parenté avec Sempronia Romana quasiment inévitable. On peut identifier, comme on le fait généralement, Sempronius Aquila d'Ancyre, père de Sempronia Romana, à T. Flavius Sempronius Aquila, d'Isaura, et à Sempronius Aquila d'Ancyre, père adoptif de Sempronius Charito³. On le distinguera en revanche, pour des motifs chronologiques, du rhéteur Aquila de Galatie, disciple de Chrestos de Byzance (lui-même disciple d'Hérode Atticus). Cet Aquila peut bien être le rhéteur

transmission « anormale » des gentilices qu'ils supposent : le fils d'un Maecius et d'une Ulpia serait un Antonius. De cet Antonius et d'une Fabia, fille d'un Annius, serait née une Maecia. De cette Maecia et d'un Iunius provient à son tour un Antonius. De telles transmissions « anormales » se produisent parfois, mais pas de façon aussi systématique et répétée qu'ici. Non seulement la fiction est ainsi manifeste, mais on peut même croire que l'auteur entendait la rendre transparente pour un lecteur averti. Par ailleurs, aucun de ces noms ne permet une ouverture vers les parentés attestées (Hérode Atticus) ou probables (Sempronia Romana) des Gordiens, tandis que celui d'Ulpia tombe à propos pour confirmer une descendance depuis Trajan qui est forcément fictive. Pour H. TEMPORINI, 1978, p. 15, n. 34, les noms de Marullus et de son épouse Ulpia seraient empruntés à la famille d'Hadrien, issu d'Aelius Marullinus et petit-fils d'une Ulpia. Mais Marullus vient certainement de l'onomastique des Maecii, et Ulpia est simplement inventée pour justifier le lien vers Trajan.

¹ Ainsi pour les généalogies fictives de Clodius Albinus (fils d'un Ceionius Postumius et d'une Aurelia Messalina : *Alb.*, 4, 3), de Pescennius Niger (fils d'Annius Fuscus et de Lampridia : *Nigr.*, 1, 3).

² M. CORBIER, 1974, n° 59, p. 296-301.

³ MITCHELL-FRENCH, 2012, n° 111-112, p. 276-277.

Aquila Romanus, qui serait alors assez naturellement un fils (ou un petit-fils ?) de Sempronius Aquila. Enfin, pour lors, on restera prudent quant au rhéteur Antoninus Aquila mentionné par Fronton c. 145/150, dont on a suggéré qu'il fallait corriger le nom en « Antonius Aquila », ce qui reste quelque peu arbitraire¹.

B. Puech² est revenue sur la parenté des Gordiens et de Sempronius Aquila. Elle n'écarte pas formellement ma solution, mais fait remarquer avec justesse qu'on peut s'étonner que le rhéteur Aquila Romanus ne reçoive qu'une allusion si discrète de la part de Philostrate si vraiment il était l'oncle du destinataire de son ouvrage³. B. Puech suggère donc de placer sous Septime Sévère T. Flavius Sempronius Aquila, qui serait, lui, l'oncle de Gordien, Sempronia Romana étant sa cousine, et de ne considérer Aquila Romanus que comme un cousin, lui aussi, du futur empereur. C'est parfaitement possible en effet.

Reste Hérode Atticus. Il y a débat concernant Hérode Atticus. Les historiens se partagent entre les partisans d'une parenté spirituelle⁴ et ceux d'une parenté biologique⁵.

On s'est cru obligé de se replier sur l'idée si peu naturelle d'une parenté spirituelle pour les raisons suivantes :

- la découverte du rhéteur Maecius Faustinus, disciple supposé d'Hérode et ancêtre véritable de Gordien (ainsi J. H. Oliver) ;
- l'identification du destinataire de la *Vie des Sophistes* avec Gordien I^{er}, lequel est né en 159 selon Hérodien. Il ne peut être issu biologiquement d'Hérode (ainsi V. Nutton) ;
- enfin parce qu'en admettant le lien entre Gordien et les Maecii donné par l'*Histoire Auguste*, il ne reste plus de place pour Hérode (ainsi F. Kolb).

Les partisans de la filiation réelle se fondent, comme l'avait jadis souligné P. Graindor, et comme l'a réaffirmé en dernier lieu I. Avotins, sur l'usage normal du mot employé par Philostrate pour décrire cette relation.

Cette constatation semble avoir force de preuve en l'occurrence. Par ailleurs, aucune des raisons invoquées en faveur d'un lien spirituel ne s'impose. Même si on admet la

¹ Voir la discussion de A. R. BIRLEY, 1994, p. 45, n. 63.

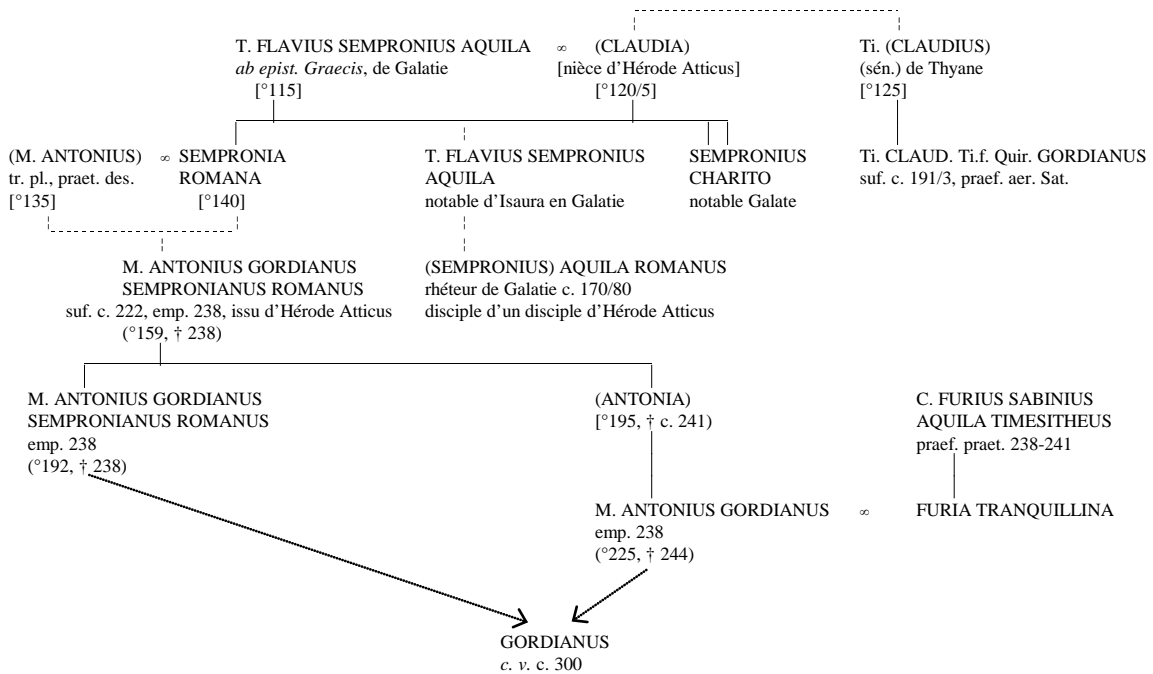
² B. PUECH, 2002, p. 126-129.

³ Je suis moins convaincu par un deuxième argument, sur l'absence d'attestation du gentilice Flavius pour Aquila Romanus. A l'évidence nous ne connaissons pas la nomenclature complète du personnage

⁴ En dernier lieu F. KOLB, 1988.

⁵ En dernier lieu C. BADEL, 1994, I, p. 30-31 et B. PUECH, 2002, p. 128 sqq.

démonstration de I. Avotins sur le fait que le Gordien issu d'Hérode Atticus est Gordien I^{er}, on n'arrive pas à une impasse pour autant. L'adoption qu'il suppose est exclue par la nomenclature absolument distincte des deux hommes, tandis qu'un lien par les femmes reste possible en revanche. La généalogie de l'*Histoire Auguste* étant fictive, Gordien I^{er} peut bien être le petit-fils d'Hérode, à moins qu'on considère que sa date de naissance chez Hérodien est erronée (ce qu'a cherché à prouver, sans convaincre, K. Grasby). Autre solution, peut-être la bonne, Gordien I^{er} est un petit-neveu d'Hérode, non un petit-fils. Sa grand-mère (maternelle plutôt que paternelle) serait, par exemple, une sœur du sophiste. On garde à la phrase de Philostrate un sens naturel, et on concilie la chronologie et l'absence de recouplement onomastique.



Cela ne veut pas dire que les liens des Gordiens avec d'autres grandes familles sénatoriales, éventuellement issues des Antonins, soient nécessairement à rejeter¹. Mais comme rien dans leur parenté attestée ne vient confirmer de tels liens, il vaut mieux les passer sous silence.

¹ Ainsi, M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, 1998.

3] Les Flavii de Péania

Le plus ancien membre notable de la famille est Alexandra, prêtresse d'Athéna Poliade vers 30 ap. J.-C., fille de Léon des Cholleides¹. Elle est honorée notamment par un Alkibiadès, qui pourrait bien appartenir à sa parentèle puisque sa descendance se fonda ensuite avec celle d'une famille de Péania où le nom d'Alkibiadès est particulièrement répandu². Elle est la mère de Lysimachos des Cholleides et d'une fille, mère d'un autre Kratéros³. Celui-ci est probablement identique à un homonyme, grand-prêtre des Achéens⁴ et grand-père⁵ d'Isidôra, elle-même mère d'un hiérophante dont la carrière et la famille sont connues par une longue inscription exécutée de son vivant qui précise qu'il avait initié L. Verus, probablement en 162⁶ :

[T. Fl. Hērakleitos ? de Pai]ania / [de T. Fl. Alkibiadès de Pai]ania [le fils, ancien] [archonte éponyme, p]a[nég]yriarque, kéryke [de l'aréopag]e [stratège d[es hoplites, g]y[mna-siarque], agonothé[te] des P[an]athénées, de Titos Fl. Leōsthén[es de Paia]ni[a le p]etit-fils, ancien archonte éponyme, pan[ég]yri[ar]arque, kéryke de l'Aréopage, stratège des hoplites et gymnasiarque, agōnothète des Panathénées désigné par le dieu Hadrien, de

¹ IG, II², 3516 : « [ἐ]ρηφ[ορήσασαν Α] / θηναί[Πολιάδι ἐπι] / ιερείας [Αλεξάν] / δρας [τῆς Λέοντος] / ἐκ Χ[ολλειδῶν]. Voir S. FOLLET, 1976, p. 184 ; G. SCHMALZ, 2009, p. 134-135 & 229-230.

² IG, II², 3155 : νίκας Αλκιβιάδου σημῆιον ἐνθάδε κεῖμαι / σπᾶσε δέ μ' οὐ μολπᾶς ἀλλ' ἀρετᾶς ἀεθλον. / vac. ἐπὶ ιερείας Αλεξάνδρας τῆς Λέοντος / ἐκ Χολλειδῶν.

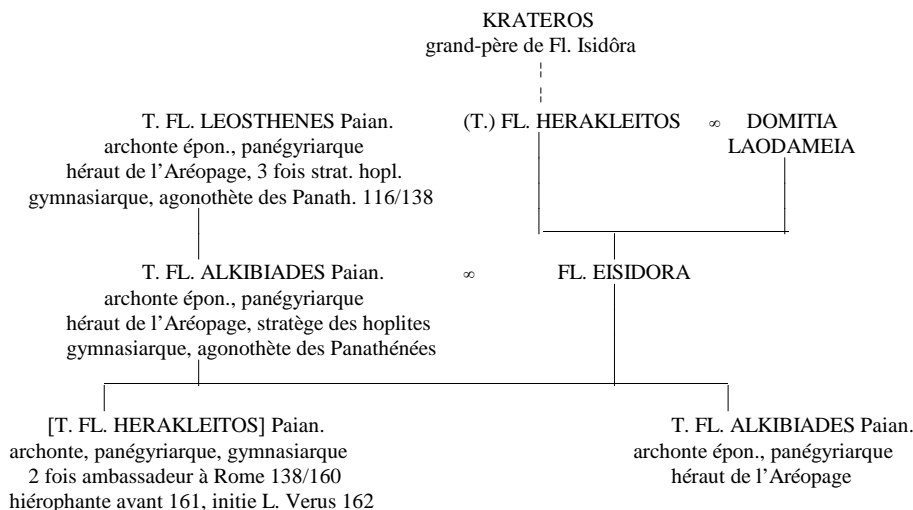
³ IG, II², 3998 : Λυσίμαχον Κρατέ[ρου καὶ Αλε] / Ξάνδρας ιερεία[ς] / [υῖ]όν) ἀδελφεῖς θ[ῆ]κε / [θεο]ῖς Κράτερος (cf. SEG, XXVI, 256, qui restore pour les deux dernières lignes : ἀδελφεῖς θ[ῆ]κε) / [πό]σις Κράτερος). S. FOLLET, 1976, p. 184, souligne que la restitution des IG n'est pas vraisemblable et que le deuxième Kratéros n'est pas le beau-frère de Lysimachos, mais son neveu.

⁴ IG, II², 4085 : [ἐπι]τρέψαντος / τοῦ Αὐτοκ[ρά] / τορος Ανδ[ρί] / αν Κράτερο[ς] / ἀρχιερεὺς / Ἀχαιῶν.

⁵ E. KAPETANOPOULOS, 1970, p. 65, croit qu'il s'agit du grand-père maternel, mais en l'absence de précision, il me semble plus sûr de suivre S. FOLLET, 1976, p. 182 et d'y voir l'aïeul paternel.

⁶ IG, II², 3592 + SEG, XXXI, 167, 3 : [ἡ βουλή ἢ ἐξ Αρείου πάγου καὶ ἡ βουλή τῶν] Φ καὶ / [ὁ δῆμος ὁ Αθηναίων Τίτου Φ] Ἡρακλείτου ? Παι]ανιέα / [Τίτου Φ] Αλκιβιάδου Παιανι]έω[ς υἱὸν ἄρξαν]τος τὴν / [ἐπώνυμον ἀρχήν, π]α[ν]ηγυ]ριαρχήσαν[τος, κηρυκ]εύσαν / [τος τῆς ἐξ Αρείου πάγου] βουλή[ς, στρατηγ]ήσαντος ἐ[πὶ τὰ ὄ] / [πλα, γ]υ[μνα]σιαρχήσαν[τος ἐκ τῶν ιδίων, ἀγ]ωνοθε[τήσαν] / τος Π[αν]αθηναίων οἰκοθεν, Τίτου · Φλ · Λεωσθένο[ς Παια] / νιέω[ς ἐ]κγονον, ἄρξαντος τὴν ἐπώνυμον ἀρχήν, παν[η] / γυρι[αρχ]ήσαντος, κηρυκεύσαντος τῆς ἐξ Αρείου πάγου / βουλή[ς, στρατηγ]ήσαντος ἐπὶ τὰ ὄπλα · Γ · καὶ γυμνασιαρ / χή[σα]ντος, ἀγ]ωνοθε[τήσαντος Παναθηναίων ἀποδει] / χ[θέν]τος ὑπὸ θεοῦ Ἀδριανοῦ, Τίτου · Φλ · Αλκιβιάδου Παιανι]έ / [ως] ἀδελφόν, ἄρξαντος τὴν ἐπώνυμον ἀρχήν, πανηγυρι / [αρχ]ήσαντος, κηρυκεύσαντος τῆς ἐξ Αρείου πάγου βουλή[ς, / [ἀρξ]αντα, πανηγυριαρχήσαντα, γυμνασιαρχήσαντα οἰκοθεν / [ὁ]λκείους, πρ]εσβ]εύσαντα δις εἰς Ῥώμην ἐπὶ θεοῦ Ἀντωνεῖ / [ν]ου, υἱὸν · Φλ · Εἰσιδώρας τῆς · Φλ · Ἡρακλείτου καὶ Δομιτίας / Λαοδαμείας θυγατρὸς, Κρατεροῦ ἔγγονον, ὃς τὴν πίστιν / τῆ πόλει ἐς τὰ νῦν δι' ὧν κατέλιπεν φυλάσσει, ἱεροφαντοῦν / τα, ἐπὶ γένους λαμπρότητι καὶ φιλοτιμίαις ἀπάσαις εὐχαριστή / σαντα τῆ πόλιν τὸ στρόφιον παρὰ τῷ Αὐτοκράτορι θεῶ Ἀν / τωνεῖω λαβόντα καὶ τὸν Αὐτοκράτορα μυσήσαντος / [Δ]ούκιον Αὐρήλιον Οὐήρον δις ἐπὶ τῷ ἔτει ἀγαγόντα / μυστήρια καὶ τοῦτο κατὰ τὸ θεμιτόν, καὶ προσειδύσαν / τα Εὐμολπίδην συναγαγόντα, ἐπεὶ καὶ ἐπιλέγοντα εἶχομεν, ἀρετῆς μεγέ / θει καὶ τῆς πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβείας κἂν τοῦτῳ χάριν ἀνέθηκεν. Voir E. KAPETANOPOULOS, 1970 ; S. FOLLET, 1976, p. 181-182 (dont je reproduis, à peu près, le tableau généalogique explicatif) ; S. BYRNE, 2003, s. v. Flavius 133, p. 257-258.

Titos Fl. Alkibiadès de Paiani[a] le frère, ancien archonte éponyme, panégyriarque, kéryke de l'Aréopage, panégyriarque, gymnasiarque, deux fois ambassadeur à Rome sous le dieu Antoninos, fils de Fl. Isidôra, fille de Fl. Hèrakleitos et de Domitia Laodameia, petite-fille de Kratéros, ... hiérophante ... ayant initié L. Aurélios Véros en recommançant les mystères...



Dans la mesure où le nom de l'hiérophante est masqué à cause de la règle d'hiéronymie, plusieurs auteurs lui restituent celui de son aïeul paternel, Léôsthénès¹. Mais S. Byrne préfère l'identifier à un membre connu par ailleurs de la famille à la bonne place chronologique : T. Fl. Hèrakleitos que l'on a déjà rencontré comme descendant du sculpteur Phidias² et attesté comme prytane en 162/3³. En effet, il faudrait identifier ce hiérophante avec un hiérophante cité par Philostrate comme le troisième prédécesseur d'Apollônios⁴. La proposition est certes séduisante, mais pose d'autres problèmes et doit donc rester pour lors hypothétique au mieux⁵.

Le grand-père de l'hiérophante, T. Flavios Léôsthénès, archonte éponyme selon l'inscription de son petit-fils, est connu par d'autres textes. Avec son frère T. Flavios Alkibiadès et sa sœur Flavia Phila, il honore leur mère Vitellia Isidôra, fille de Sabinos

¹ S. FOLLET, 1976, p. 182 ; K. CLINTON, 2008, II, p. 361-363. En revanche, E. KAPETANOPOULOS, 1970, p. 64, conteste cette restitution arbitraire.

² *Supra*, p. 197.

³ *IG*, II², 1772 : οἱ πρυ[τάνεις τῆς Πανδιονίδος φυλῆς ... Παιανιεῖς. Φλ Αλκιβιάδης. L'inscription est datée par le nom de l'archonte : ἐπὶ ἄρχοντος Αἰλίου Γέλωτος τοῦ Αἰλίου Ἀλεξάνδρου / [Φα]ληρέως υἱοῦ. Si le personnage mentionné est le hiérophante, alors la date de l'inscription doit être révisée et placée avant sa nomination, en 161 au plus tard. Ce qui ne pose *a priori* pas de difficulté dans la mesure où seul le dème de l'archonte est lisible et que quatre cousins Aelii Geli ont été archontes dans la deuxième moitié du II^e siècle, le premier à partir de 150/1 : voir *supra* p. 363.

⁴ S. BYRNE, 2003, p. 258, corrige Ἡρακλείτου au lieu de Ἡρακλείδου. Voir *supra*, p. 396.

⁵ Voir *supra*, p. 403.

d'Oion¹. Le nom de l'époux de Vitellia Isidôra n'est pas mentionné par l'inscription mais il est fourni par ailleurs dans trois documents se rapportant à chacun de ses enfants :

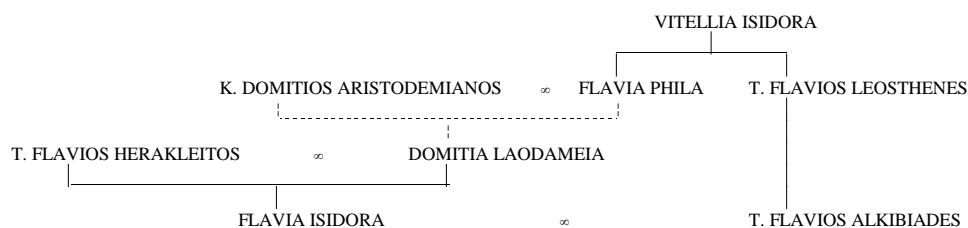
- Flavios Léôsthénès, fils de Flavios Alkibiadès, stratège² ;
- Flavia Phila, fille de T. Flavios Alkibiadès de Paiania, épouse de G. Domitios Aristodèmanios des Cholleides³ ;
- Flavios Alkibiadès de Paiania, fils de Fl. Alkibiadès, archonte, stratège, gymnasiarque et prêtre de la Nikè de l'Acropole⁴.

Si on revient à la généalogie de l'hiérophante, on peut supposer, avec S. Follet⁵, que sa grand-mère Flavia Isidôra était apparentée à l'un des deux seuls Flavios Isidôros connus, un prytane de Phylè et un éphèbe gymnasiarque de Phlya⁶. Cette dernière possibilité permet un éventuel rapprochement avec Flavia Laodameia, fille de Kleitos de Phlya,

¹ *IG*, II², 4064 : ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλή / καὶ ἡ βουλή τῶν Χ καὶ ὁ / δήμος Βιτελλίαν Εἰσι / δῶραν Σαβεῖνου ἐξ Οἴ / ου θυγατέρα, μητέρα / Τίτου Φλαβίου Λεωσθέ / νους καὶ Τίτου Φλαβίου / Ἀλκιβιάδου καὶ Φλαβί / ας Φίλας Παιανιέων / ἀρετῆς ἔνεκεν.

² *IG*, II², 3591 : τὸν ἐπὶ τοὺς ὀπλίτας / στρατηγὸν καὶ γυμνα / σίαρχον Φλαοῦιον / Λεωσθένην Φλαοῦίου / Ἀλκιβιάδου υἱὸν ἀρετῆς / ἔνεκεν.

³ *IG*, II², 4065 : Φλαοῦίαν Φίλαν Τι Φλαου / ίου Ἀλκιβιάδου Παιανιέως / θυγατέρα, Γ Δομίτιου Ἀριστο / δημιανοῦ Χολλεΐδου γυναῖ / κα, ἀρετῆς καὶ σωφροσύνης / ἔνεκεν./ Γ Δομίτιος Ἀριστοδημιανὸς τὴν ἑαυτοῦ / γυναῖκα. Flavia Phila figure aussi comme propriétaire vers 130 dans *IG*, II², 2776, 60 : voir S. BYRNE, 2003, s. v. Flavia Phila 130, p. 256. Compte tenu de la rareté du gentilice Domitius à Athènes (M. WOŁOCH, 1973, p. 42-43 n'en connaît qu'un seul en dehors des deux dont il est question ici ; le relevé bien plus complet de la *PAA*, VI (1997), p. 112-113 n'en connaît qu'une poignée, tous après le milieu du II^e s. ap. J.-C.) et des pratiques endogamiques des notables, on serait tenté de rapprocher de Phila et de son époux Domitios Aristodèmanios la Domitia Laodameia qui épouse T. Fl. Hèrakteitos. Rapprochement qui aurait pu être encore plus probant si on supposait que Domitia Laodameia était la fille de Phila :



Mais la chronologie semble exclure une généalogie de ce type. Si vraiment Domitia Laodameia est proche parente de Domitios Aristodèmanios, elle est au mieux sa sœur, pas sa fille, et la transmission du nom Isidôra ne s'explique pas par ce biais.

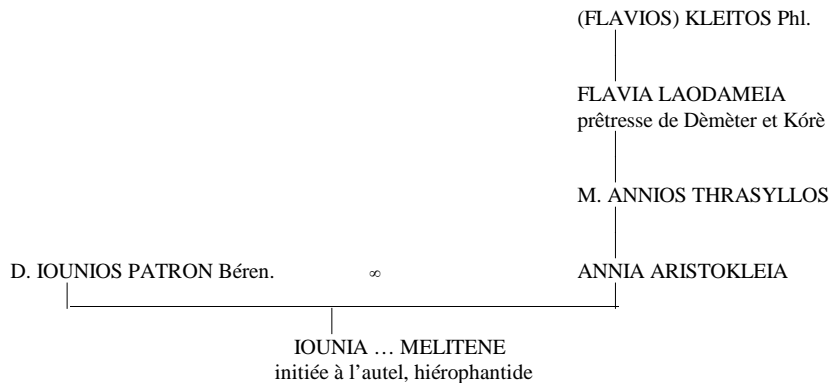
⁴ *Insc. Délos*, 2536 : [ἀγαθή] τύχη· / ὁ ἱερεὺς τοῦ Δηλ[ίου Ἀπόλλ]ωνος διὰ βί[ο]υ καὶ / νομοθέτης Μ. Ἄ[ν]νιος Πυθόδ[ω]ρος ἡγαγ[εν] / [τ]ὴν δωδεκῆ[ῖ]δα ἐ[ν] τῶι ἐπὶ Τ. Φλαοῦίου Ἀλ[κι]βιάδ[ου] / [ἄ]ρχοντο[ς] ; *IG*, II², 3593 : [ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλή] / [καὶ ἡ βουλή τῶν Φ] / [καὶ ὁ δήμος / [ὁ] Ἀθηναίων τὸν / [ἐ]πὶ [τ]οὺς ὀπλίτας στρατη / [γ]ὸν καὶ γυμνασίαρχον / καὶ ἄρξαντα τὴν ἐπῶνυ / μον [ἀ]ρχὴν καὶ ἱερέα Νίκη[ς] / τῆ[ς] ἐξ ἄ]κροπό[λ]εως Τίτον / Φλ[α]οῦίου Τ[ί]του Φλαοῦί / ου [Ἀλ]κιβιάδ[ου] υἱὸν / Ἀλ[κι]βιάδην Παιανιέα / ἀρε[τ]ῆς ἔνεκεν.

⁵ S. FOLLET, 1976, p. 183.

⁶ *IG*, II², 1780, 11 et 2094, 37 respectivement.

prêtresse de Dèmèter et de Kórè à la fin du I^{er} siècle ou au début du II^e siècle¹. Le problème, c'est que la généalogie de cette prêtresse, et donc sa chronologie, ne sont pas établies avec certitude.

On sait par une inscription honorifique qu'elle était fille de Kleitos de Phlya, et mère de M. Annios Thrasyllus père d'Annia Aristokleia, épouse de Iounios Patron des Bérénikides et mère de Iounia ... Mélitinè, initiée à l'autel², connue comme hiérophantide par une autre inscription³ :



Le problème est d'identifier correctement le fils de Flavia Laodameia. C. P. Jones et K. Clinton⁴ y reconnaissent M. Annios Thrasyllus, fils de M. Annios Pythodoros, éphèbe en 112/3⁵. Toutefois, plus récemment, S. Byrne et G. Schmalz⁶ pensent qu'il s'agit plutôt de M. Annios Thrasyllus, archonte en 61. En effet, il faudrait identifier Laodameia à la défunte honorée par son mari Ammônios et son fils Thrasyllus⁷. En l'absence de gentilice romain, on devrait conclure que la femme honorée est décédée avant l'obtention de la citoyenneté romaine par la famille, en 67 environ⁸. Mais cette

¹ K. CLINTON, 1974, n° 10, p. 74.

² *IG*, II², 3557 : [ιέρει]α Δήμητρος καὶ Κόρης Φλαουία Λαοδάμ]εια Κλείτου / Φλυέως θυγάτηρ Ἴουνίαν 15. Μελιτίνην / Ἰουνίου Πάτρωνος Βερν[ικίδου θυγατέρα καὶ Ἀ]ννίας Ἀριστο / κλίας τῆς Ἀννίου Θρασύ[λλου Χολλείδου θυγα]τρὸς τῆς [ι]δί / ας υἰδῆς μνηθεῖσ[αν ἀφ' ἐστίας].

³ *IG*, II², 3633 : [τὴν ἰε]ρόφαντιν / [Ἰουνίαν Μελ]ιτίνην Ἀν[νίας] / [Ἀριστοκλείας θυγατέρα]. La reconstitution est toutefois incertaine. K. CLINTON, 1974, p. 87-88, suggère également : [τὴν ἰε]ρόφαντιν / [Ἰουνίαν Μελ]ιτίνην Ἀν[έθηκεν ...].

⁴ C. P. JONES, 1966, p. 210 ; K. CLINTON, 1974, p. 74.

⁵ *IG*, II², 2024, 2-4.

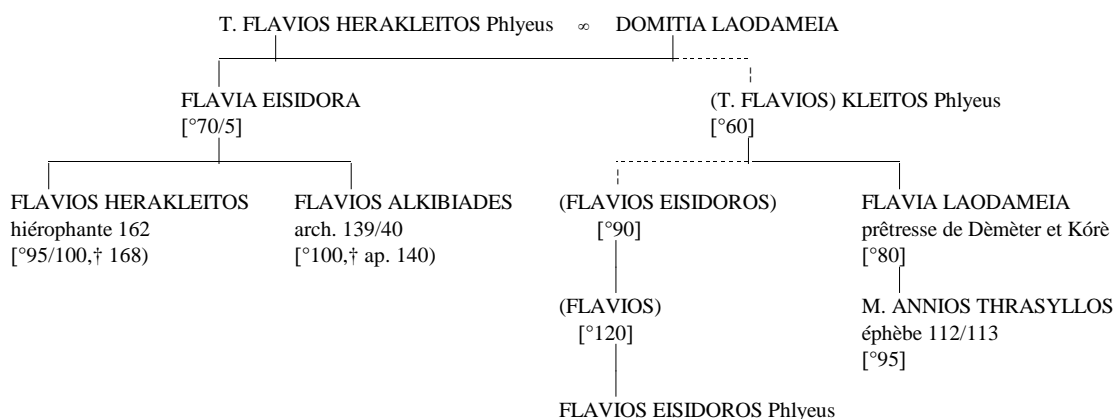
⁶ S. BYRNE, 2003, p. 54-59 ; G. SCHMALZ, 2009, p. 175-176.

⁷ *IG*, II², 3558 (revue par S. FOLLET, 1976, p. 165-166 ; K. CLINTON, 2005, n° 377, p. 335) : [...] / τὴν γενομένην ἑαυτοῦ γ[υναῖκα] / καὶ ὁ κῆρυξ τῆς ἐξ Ἀρείου πά[γρου] / βουλῆς Θράσυλλος Ἀμμω[νίου] / Χολλείδης τὴν ἑαυτοῦ μη[τέρα] / ἀνέθηκεν ἀρετῆς ἕνεκεν / καὶ τῆς πρὸς τὰς θεὰς εὐσεβ[είας].

⁸ C. P. JONES, 1966, p. 213, n. 38, ne voyait pas là de difficulté et considère que le gentilice a pu être omis même après l'obtention de la citoyenneté. Mais G. Schmalz rétorque que, si en effet il arrive que le gentilice soit omis, dans ce type d'inscriptions familiales, il devrait normalement figurer.

identification me paraît bien mal étayée. Rien ne prouve que la femme honorée par son mari Ammônios et son fils Thrasyllus soit la même que la mère de M. Annios Thrasyllus. Cela est même des plus improbables parce que dans ce cas il faudrait admettre qu'elle est décédée avant 67. Or, le gentilice de Laodameia, Flavia, n'a pu lui être concédé en toute logique qu'après l'avènement des Flaviens, c'est-à-dire après 69 alors que le nombre d'inscriptions où apparaît Laodameia montre que sa carrière a duré un certain temps.

En conséquence, j'en reste à la position de C. P. Jones et K. Clinton et considère que le fils de Flavia Laodameia est bien M. Annios Thrasyllus II, éphèbe en 112/3, donc né vers 95 ou juste après. Flavia Laodameia aurait pu naître ainsi autour de 80 et son père, T. Flavios *Kleitos* de Phlya, pourrait alors à la limite être le fils de T. Flavios *Hèrakleitos* de Phlya et de Domitia Laodameia¹ :

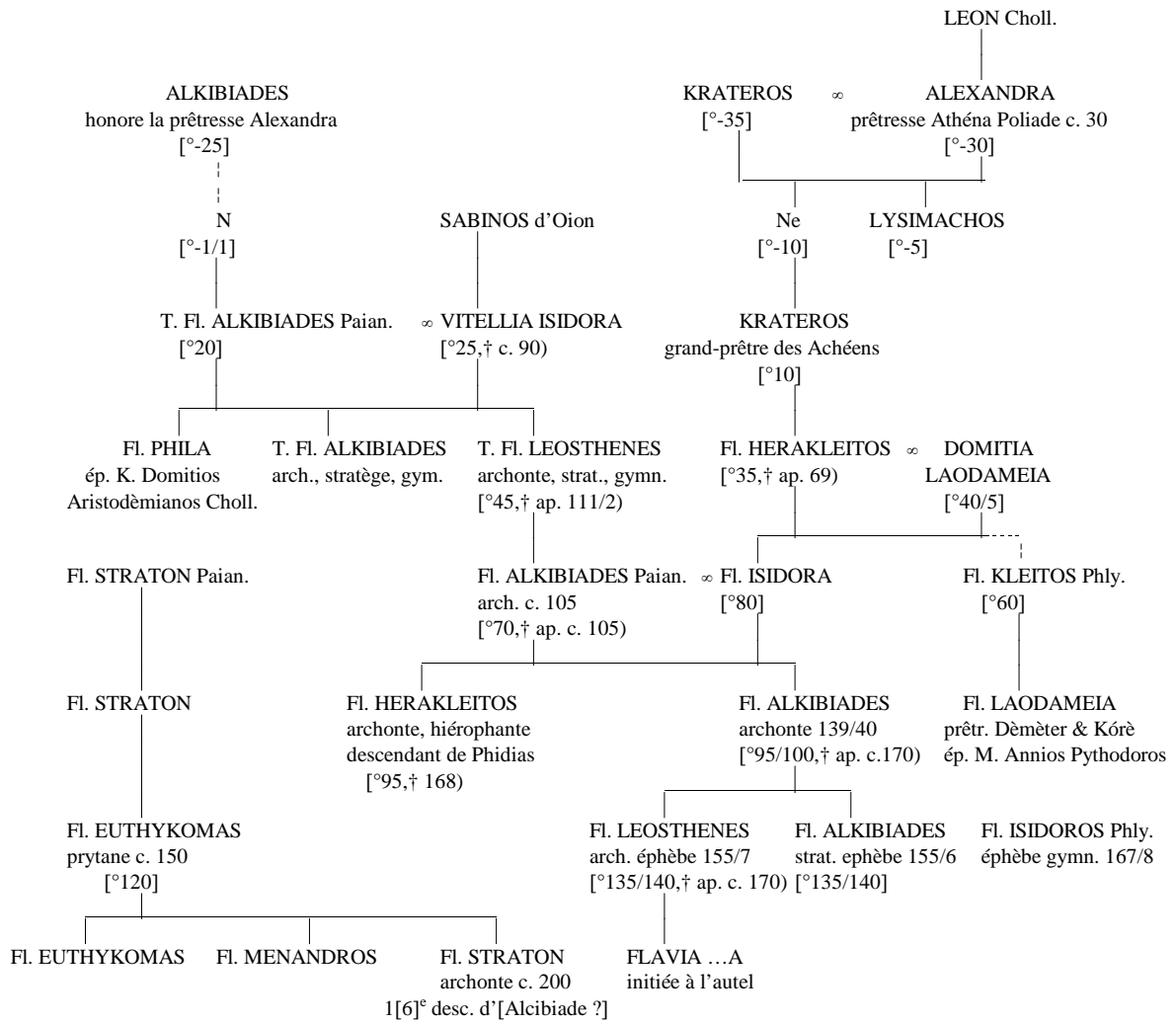


Enfin, le dernier membre connu de la famille est une jeune fille dont le nom ne s'est pas transmis, initiée à l'autel vers 170, fille de Flavios Léôsthénès et petite-fille de Flavios (Alkibiadès), honorée à cette occasion par son grand-père².

Ce qui fait, qu'au final, le *stemma* se présenterait comme suit :

¹ En fait, Flavia Laodameia semble plutôt être l'exacte contemporaine de Flavia Isidôra, dont les deux fils seraient nés comme l'a montré S. Follet, vers 100/105. Mais on peut aussi bien placer leur naissance vers 95/100 et supposer un écart d'âge important entre les deux enfants de Flavios Hèrakleitos. Une façon simple de supprimer le problème chronologique aurait été d'identifier T. Fl. Hèrakleitos de Phlya et T. Flavios Kleitos de Phlya, mais cela n'est pas envisageable : le patronyme de Flavia Laodameia est attesté par plusieurs inscriptions (*IG*, II², 3546 [deux fois], 3557, 3559) et le nom du père de Flavia Isidôra est confirmé par celui de son fils.

² *IG*, II², 3648 : ... / T / ΦΛ / Λεωσθέ / [νους Παιανιέ]ως θυγατέρα / T / ΦΛ / [Λεωσθένη]ς Παιανιεύς ό πάππος / μηθεισαν άφ' έστίας ταϊν θεαϊν / άνέθηκεν.



V] DÉBUT DE L'ÉPOQUE ROMAINE ET HELLENISTIQUE (IV^e S. AV.— I^{er} S. AP. J.-C.)

1] Les dadouques de la famille de Thémistocle

On a pour la succession des dadouques à Athènes la chance assez extraordinaire d'avoir conservé une inscription qui porte une longue généalogie livrant les détails de cette succession. Plus remarquable encore, cette généalogie est recoupée en partie par deux textes littéraires qui ajoutent quelques détails complémentaires. Enfin, quelques inscriptions éparses permettent de compléter l'image de ce groupe familial.

Commençons par les textes littéraires.

Pausanias, décrivant le tombeau d'un petit-fils du grand général Thémistocle, en profite pour ajouter des informations sur sa descendance plus lointaine¹ :

Il y a ensuite le tombeau de Thémistoklès, fils de Poliarchos, descendant à la troisième génération de Thémistocle ... Je laisserai de côté la suite de cette famille, à l'exception d'Akéstion. Il se trouve que dans la famille d'Akéstion, fille de Xénoklès, fils de Sophoklès, fils de Léontios, tous ces hommes ... exercèrent la fonction de dadouques, et au cours de sa vie, elle vit d'abord son frère Sophoklès exercer la fonction de dadouque, puis son mari Thémistoklès, puis à la mort de celui-ci, son fils Théophrastos.

Par ailleurs, le pseudo-Plutarque, dans la vie de l'orateur Lycurgue, énumère les descendants de celui-ci sur dix générations² :

Lykophrôn [fils de Lycurgue] épousa Kallistomachè, fille de Philippos Aixoneus, et eut d'elle Kallistô ... qui devint la femme de Sokratès et eut de lui un fils, Symmachos ; ce dernier eut pour fils Aristonymos, père de Charmidès, lequel eut pour fille Philippè ; de cette Philippè et de Lysandros naquit Mèdeios, qui fut exègète parmi les Eumolpides. Du mariage de Mèdeios avec Timothéa, fille de Glaukos, naquirent Laodameia, Mèdeios ... et Philippè ... mariée à Dioklès Méliteus, qui lui donna pour fils Dioklès, stratège des Hoplites. Ce Dioklès épousa Hèdistè, fille d'Habrôn, et engendra d'elle Philippidès et Nikostratè. Thémistoklès, fils de Théophrastos, épousa Nikostratè et engendra Théophrastos et Dioklès.

¹ Paus., I, 37, 1. Je prends le parti d'accepter le passage de Pausanias dans son sens littéral, à savoir qu'Akestiôn faisait elle-même partie de la descendance de Thémistocle. Mais il n'est pas impossible qu'en réalité ce soit seulement son époux, précisément nommé Thémistoklès, qui se rattache au vainqueur de Salamine.

² Ps-Plut., *Vit. Or.*, X, 35-39. Ce passage sera étudié et cité *in extenso infra*, p. 478, n. 1.

L'épigraphie est depuis venue compléter et confirmer l'ensemble de ces données. On a publié en effet en 1932 une stèle donnant la généalogie d'Akéstion jusqu'à Léontios, comme Pausanias, mais ajoutant divers collatéraux, et remontant celle de son époux Thémistoklès sur trois générations, avec des collatéraux, et poursuivant leur descendance jusqu'à leurs petits-enfants, Thémistoklès et Sophoklès, endroit où elle rejoint la généalogie du pseudo-Plutarque¹ :

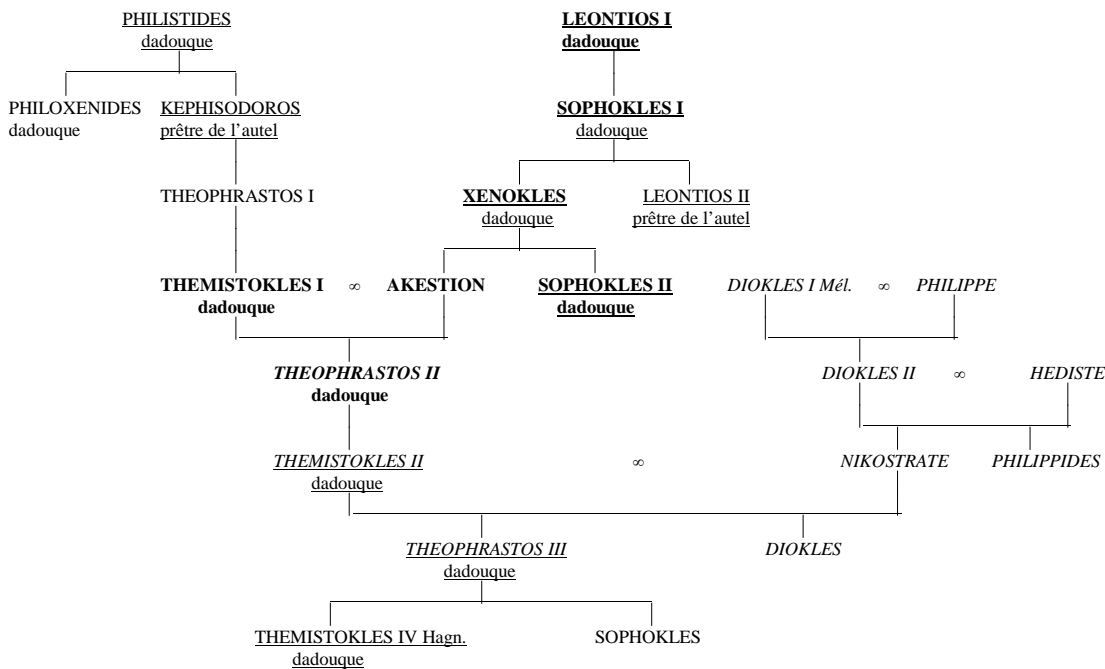
Le dadouque Thémistoklès, fils de Théophrastos, d'Hagnonte, reçut sa dignité, et de là sa prêtrise, en succession, de son père Théophrastos, de son grand-père Thémistoklès, et de Sophoklès, l'oncle de son père, et de Xénoklès, son arrière-grand-père, frère de Léontios prêtre de l'autel, l'oncle de Sophoklès, et de Philoxénidès, d'abord prêtre de l'autel, puis dadouque, frère de Kèphisodòros, prêtre de l'autel, son arrière-arrière-grand-père par son père Théophrastos, et de Sophoklès, son arrière-arrière-grand-père par sa mère, et de Philistidès, père de Philoxénidès et de Kèphisodòros, l'arrière-grand-père de Thémistoklès, son grand-père, prêtre de l'autel puis dadouque, et d'Antiphon, le cousin des fils de Philistidès ... et de Léontios, père de Sophoklès, grand-père de Xénoklès, son arrière-grand-père, et avant eux encore, avant que l'on ne consigne la succession des Kérykes sur des tablettes, de Hermotimos et de Hiérokleidès, et des prêtres à vie de l'autel, Simôn, Hiérokleidès et Antiphôn.

La lecture de cette généalogie est quelque peu ardue du fait que le texte suit l'ordre de la succession des dadouques et non celle des générations².

Ces trois documents mis bout à bout, donnent au final le *stemma* suivant :

¹ K. CLINTON, 1974, p. 50-53 = *Id.*, 2005, I, n° 300, p. 297-300 & comm., II, p. 304-312 : ποιησάμενοι πρὸς τὸν δῆμον πρόσδοτον ἐμφανίζουσιν τὸν δα[ι] / δοῦχον Θεμιστοκλῆν δαιδούχου Θεοφράστου Ἀγνούσιον ἀρετῆ / κα[ι] εὐ[ε]νείαι διαφέροντα μὴ μόνον τὸν ἑαυτοῦ βίον παρέχεσθαι / π[λ]είστης ἄξιον τιμῆς, ἀλλὰ καὶ τῆι περὶ τὴν δαιδουχίαν ὑπεροχῆ[ι] / τῷ σεμνὸν καὶ τ [ε] ἴμιον τῶν ἱερῶν ἐπαύξειν, ἐξ ὧν τὸ περὶ τὰ μυ / στήρια μεγαλοπρεπὲς περιττοτέρας ἐκπλήξεως ὑπὸ παντὸς / ἀνθρώπου καὶ τοῦ προσήκοντος ἀξιῶται κόσμου, παρειληφότα / τὴν εὐ[γ]ένειαν καὶ τὴν ἀπ' αὐτῆς ἱερωσύνην ἐγ διαδοχῆς παρὰ / τοῦ πατρὸς Θεοφράστου καὶ τοῦ πάππου Θεμιστοκλέους καὶ Σοφ[ο] / [κλ]έους, ὃς ἦν τοῦ πατρὸς αὐτοῦ θεῖος, καὶ Ξενοκλέους τοῦ ἐπιπά[π] / πρου, ὃς ἦν ἀδελφὸς μὲν Λεοντίου θεῖος δὲ Σοφοκλέους τῶν γεν[ο] / μένων ἱερέων ἐπὶ βωμοῦ, καὶ Φιλοξενίδου τοῦ γενομένου μὲν πρ[ό] / τερ[ο]ν ἱερέως ἐπὶ βωμοῦ μετὰ δὲ ταῦτα δαιδούχου τοῦ ἀδελφο[ῦ] / Κηφ [ε] ἰσοδώρου τοῦ ἐπὶ βωμοῦ ἱερέως, ὃς ἦν πρὸς ἀνδρῶν ἐπίπαπ / [π]ος αὐτοῦ τῷ πατρὶ Θεοφράστῳ, καὶ Σοφοκλέους ὃς πρὸς μητρ[ό]ς / ἦν ἐπίπαππος αὐτῷ, καὶ Φιλιστίδου, ὃς ἦν πατὴρ μὲν Φιλοξενίδου κ[α]ί / [Κ]ηφ [ε] ἰσοδώρου ἐπίπαππος δὲ Θεμιστοκλέους τοῦ πάππου αὐτοῦ, ὃς / γ[ε]νηθεὶς ἱερεὺς ἐπὶ βωμοῦ μεταπαρέλαβεν ἐπιφανέστατα τὴν δ[α] / [ι] δουχίαν, καὶ Ἀντιφῶντος, ὃς ἦν μὲν ἐξ ἀνεψιῶν παίδων γεγωνῶς [Φ] / λιστίδῃ κατασχῶν δὲ καὶ αὐτὸς τὴν ἐπὶ βωμοῦ ἱερωσύνην μετα / παρέλαβεν διασημότατα τὴν δαιδουχίαν, καὶ Λεοντίου τοῦ Σοφο / κλέους μὲν πατρὸς πάππου δὲ Ξενοκλέους τοῦ ἐπιπάππου αὐτο[ῦ] — / καὶ πρὸ τούτων ἀπάντων Ἑρμοτ [ε] ἴμου τε καὶ Ἴεροκλείδου τῶν δα[ι] / δουχισάντων πρὸ τῆς Κηρύκων ἀναγραφῆς εἰς τὸ γραμματεῖον ν / γεννηθέντες ἔκγονοι Σήμων καὶ Ἴεροκλείδης καὶ Ἀντιφῶν κατέ / σχον διὰ βίου τὴν ἐπὶ βωμοῦ ἱερωσύνην ...

² Voir les *stemma* explicatifs dressés par P. ROUSSEL, 1934, p. 829 ou K. CLINTON, 1974, p. 58.



en italiques : les personnages cités dans la Vie de Lycurgue
 en gras : les personnages cités par Pausanias
 en souligné, les personnages cités dans le 'décret de Thémistoklès'

Enfin, l'épigraphie contribue à augmenter sensiblement notre connaissance de la famille. Sur les vingt-huit personnages énumérés dans la généalogie de Lycurgue, douze apparaissent dans des inscriptions contemporaines¹.

- Un groupe de trois statues honorent les dadouques Théophrastos, fils de Thémistoklès ; Thémistoklès, fils de Théophrastos, fils de Thémistoklès ; et Sophoklès, fils de Théophrastos d'Hagnonte² :

(I) [Le peu]ple
 [au dadouque Théophr]asto[s, du dadouque]
 [Thémistokl]ès d'[Ha]gnon[te, le fils]...

(II) Le peu[ple]
 au dadouque Thémistoklès, fils du dadouque Théophrastos, fils du dadouque Thémistoklès d'Hagnonte ...

(III) Le peuple
 à Sophoklès, fils de Théophrastos d'Hagnonte

- une inscription honore un enfant initié à l'autel fils du dadouque Thémistoklès fils de Théophrastos d'Hagnonte¹ :

¹ Voir E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2005, p. 401-404.

² IG, II², 3509+3510 :

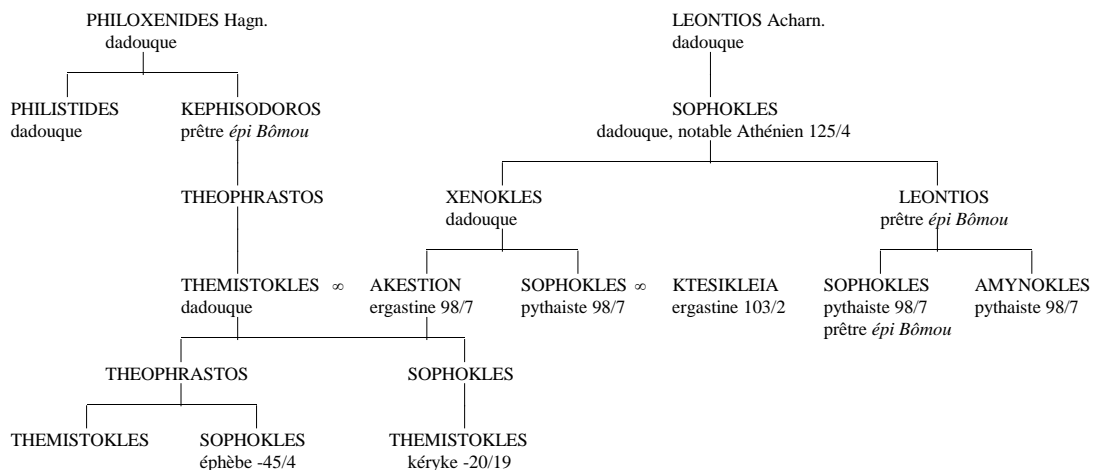
col. I
 [ό δη]μος
 [δαιδούχον Θεόφρα]στο[ν δαιδού]χου
 [Θεμιστοκλέ]ους [Α]γνούσι[ον ἀρετῆ]ς
 ἔ[νεκα καὶ εὐ]νοίας τῆς εἰς [ἑαυτὸν καὶ τῆς]
 [πρὸς τὰς θεὰ]ς εὐσεβείας Δή[μητρι καὶ Κόρη]ι
 ἀνέθηκεν.

col. II
 ὁ δη[μος]
 δαιδούχον Θεμιστοκλήν δαιδούχου Θεοφράστου τοῦ δαιδούχου Θεμιστοκλέους Ἀγνούσιον ἀρετῆς ἔνεκεν [καὶ εὐνοίας τῆς εἰς ἑαυτὸν καὶ τῆς πρὸς τὰς θεὰς εὐσεβείας Δήμητρι καὶ Κόρη]ι ἀνέθηκεν.

col III
 ὁ δη[μος]
 Σοφοκλήν Θεοφράστου Ἀγνούσιον

[A ... fils/fille de]
 [Thé]misto[klès]
 [dad]ouque, fils de Th[éophrastos]
 [d'Hag]nonte
 initié(e) à l'autel

- Sophoklès est cité avec d'autres aristocrates athéniens en 125/4² ;
- Léontios d'Acharnes est prêtre *épi Bômou*³ ;
- Amynoklès et Sophoklès, fils de Léontios d'Acharnes, sont pythaïstes des kérykes en 98/7 ; Sophoklès est ensuite prêtre *épi Bômou* comme son père⁴ ;
- Akéstion, fille de Xénoklès est attestée comme *ergastine* en 103/2⁵ ;
- Sophoklès, fils de Xénoklès, d'Acharnes, est pythaïste à Delphes en 98/7 et son épouse Ktésikleia est *ergastine* en 103/2⁶ ;
- Thémistoklès, fils de Sophoklès, d'Hagnonte, est membre du *génos* des Kérykes en 20/19⁷ ;
- Sophoklès, fils de Théophrastos, d'Hagnonte, est éphèbe en 45/4⁸ ;



ἀρετῆς ἕνεκα καὶ εὐσεβείας ἀνέθηκεν.

¹ *IG*, II², 3511 : [Θε]μιστο[κλέους] / [δαιδ]ούχου Θε[εοφράστου] / [Αγ]νουσί[ο]υ / [μ]ηθέντ[α ἀφ'έστίας] / [Δήμητροι καὶ Κόρη] ἀνέ[θηκεν].

² *IG*, II², 3510, 14.

³ *SEG*, XXX, 93, 41 ; *Hesp. Suppl.*, 15 (1975), n° 7b, 58-59, p. 50.

⁴ *SEG*, XXX, 93, 41 ; *Hesp. Suppl.*, 15 (1975), n° 7b, 58-59, p. 50.

⁵ *IG*, II², 1034, 23.

⁶ *IG*, II², 1034, 23 ; 2452, 7 ; 3507, 2 ; 3508, 4 ; *FD*, III, 2, 15, II, 17.

⁷ *SEG*, XXX, 93, 23.

⁸ *IG*, II², 1961, I, 19 ; 3510, 14.

2] La famille de Mèdeios

A) L'époque hellénistique

Parmi les familles de la fin de l'époque hellénistique à Athènes quelques-unes se détachent particulièrement, et en premier lieu, celle de Mèdeios (II), fils de Mèdeios (I), du Pirée, le « Critias de la révolution » selon les termes de W. S. Ferguson¹.

La carrière de Mèdeios II est particulièrement brillante, et elle est retracée par diverses inscriptions.

Mèdeios fut archonte en 101, puis – fait exceptionnel – trois années successives à partir de 91/0², et épimélète à Délos³.

Dans sa généalogie des descendants de l'orateur Lycurgue, le pseudo-Plutarque nous livre une partie de la filiation de ce groupe familial⁴ :

Lykourgos ... laissa comme fils ... Lykophrôn ... père de Kallistô ... mère de Symmachos, de lui Aristonymos, de lui Charmidès, père de Philippè ; d'elle et de Lysandros naquit Mèdeios, qui fut exègète des Eumolpides. Du mariage de Mèdeios avec Timothéa, fille de Glaukos, naquirent Laodameia, Mèdeios, qui exerça le sacerdoce de Poséïdôn Érechtheus et Philippè, qui fut dans la suite prêtresse d'Athéna ; précédemment elle avait été mariée à Dioklès de Mélité, qui lui donna pour fils Dioklès, stratège des hoplites. Ce Dioklès épousa Hèdistè, fille d'Habrôn, et engendra d'elle Philippidès et Nikostratè ... ».

L'excellence des renseignements du biographe est confirmée par quelques inscriptions, dont certaines vont permettre de préciser la chronologie.

Trois bases de statues trouvées à Délos honorent les enfants de Mèdeios et de Timothéa⁵ :

[A Philippè, de M]èdeios [du Pirée] la fille, [son père e]t sa mère [Timothéa] de Glaukos	A Mèdeios, fils de Mèdeios du Pirée son père et sa mère Timothéa fille de Glaukos du Pirée	A La[ο]dameia, de M[èdei]os du Pirée la fille son père et sa mère Timothéa de Glaukos
--	--	--

¹ W. S. FERGUSON, 1911, p. 425.

² *IG*, II², 1713, 9-11

³ *IG*, II², 2336, 179-186 : Μήδειος Μηδείου Πειραιεύς / ἐπὶ τὴν δημοσίαν τράπεζαν τὴν ἐν Δήλῳ / Μήδειος [Μ]ηδείου Πειραιεύς / ἀγωνοθέτης Δηλίων / Μήδειος [Μηδείου] Πειραιεύς / ἐπιμελητὴς Δήλου / Μήδειος [Μ]ηδ[είου Πειραιεύς] / κήρυξ βουλῆς τῆς ἐξ Ἀρε[ίου π]άγου.

⁴ Voir *infra*, p. 478.

⁵ *IDél.*, 1869 :

A	B	C
[Φιλίππην Μ]ηδείου [Πειραιέως] θυγατέρα [ὁ πατὴρ κα]ὶ ἡ μήτηρ [Τιμοθέα] Γλαύκου [Πειραιέως] θυγάτηρ [κानηφορήσα]σαν Δήλια, [ύφιέρειαν δέ] γενομένην [Ἀρτέμιδος] Ἀπόλλωνι, [Ἀρτέμι]δι, Λητοῖ.	Μήδειον Μηδείου Πειραιέα ὁ πατὴρ καὶ ἡ μήτηρ Τιμοθέα Γλαύκου Πειραιέως θυγάτηρ δηλιαστὴν γενόμενον Ἀπόλλωνι, Ἀρτέμιδι, Λητοῖ. Εὐτυχίδης ἐποίησεν.	Λα<ο>δάμειαν Μ[ηδεί]ου Πειραιέως θυγατέρα ὁ πατὴρ καὶ ἡ μήτηρ Τιμοθέα Γλαύκου Πειραιέως θυγάτηρ κानηφορήσασαν Δήλια καὶ Ἀπολλώνια, Ἀπόλλωνι, Ἀρτέμιδι, Λητοῖ.

[du Pirée] la fille
[ancienne canéphore] des Dèlia
[sous-prêtresse]

du Pirée la fille
ancienne canéphore
des Dèlia et des Apollonia

Une statue est élevée par le peuple à Mèdeios III, fils de Mèdeios II, exègète des Eumolpides, comme l'avait été son aïeul¹. Le même personnage avait épousé sa cousine Diphila avec laquelle il honore leur fille Timothéa, initiée aux mystères d'Éleusis² :

Mèdeios, fils de Mèdeios du Pirée
et Diphila, de Dioklès de Mélité
la fille, à leur fille Timothéa
initiée à l'autel
de Dèmèter et Kórè

Le *stemma* peut alors être complété à l'aide d'autres inscriptions :

- Sarapiôn et Dioklès de Mélité, fils de Sarapiôn, sont pythaïstes en 98/7³ ;
- Sarapiôn, fils de Sarapiôn, de Mélité, est pythaïste cavalier en 106/5, puis stratège des hoplites en 102/1, et archithéore en 98/7, agonothète de Délos, etc.⁴ ;
- Sosandra, fille de Sarapiôn de Mélité, est canéphore puis sous-prêtresse d'Artémis à Délos⁵ ;
- Théodôra et Apollodôra, filles de Sarapiôn de Mélité, sont canéphores à Delphes en 98/7⁶ ;

Si la généalogie semble ainsi bien établie, il n'empêche que des difficultés chronologiques subsistent : Mèdeios I, pythaïste enfant en 128/7, donc né vers 138, est le frère de Philippè, épouse de Dioklès I de Mélité dont le frère Sarapiôn II est pythaïste enfant en 106/5 et éphèbe en 98/7, donc né vers 115. D'un autre côté, le fils de Dioklès I et de Philippè, Dioklès II, est archonte vers 45/0, et sa fille Nikostratè est probablement née vers 50. Enfin, on connaît un Solôn, fils d'un (autre) Dio(klès ?) de Mélité, éphèbe

¹ *IG*, II², 3490 : ἡ βουλή καὶ ὁ δῆμος / Μῆδειον Μηδείου Πειραιέα τὸν ἐξηγητὴν / ἐκ τοῦ γένους τοῦ Εὐμολπιδῶν εὐσεβείας / ἔνεκα τῆς πρὸς τῷ θεῷ καὶ ἐπιμελείας καὶ / φιλοτιμίας τῆς περὶ τὴν ἐξήγησιν τῶν ἱερῶν / καὶ πατριῶν Δήμητρι καὶ Κόρη ἀνέθηκαν. S. C. HUMPHREYS, 2007, p. 69, n. 35, soupçonne néanmoins la généalogie du pseudo-Plutarque d'être erronée en soulignant que jusqu'à présent on ne possède pas d'autre témoignage prouvant que Mèdeios I a été exègète des Eumolpides. De fait, la présente inscription peut alors aussi bien être vue comme une confirmation, le petit-fils succédant naturellement à l'aïeul, que comme une source de confusion, le biographe ayant attribué à l'aïeul une fonction occupée par le petit-fils. Comme rien ne vient prouver la moindre erreur dans le reste de la généalogie, j'en reste pour l'instant à la première interprétation.

² *IG*, II², 3491 : Μῆδειος Μηδείου Πειραιεύς / καὶ Διφίλα Διοκλέους Μελιτέως / θυγάτηρ τὴν θυγατέρα Τιμοθέαν / μνηθεῖσαν ἀφ' ἐστίας / Δήμητρι καὶ Κόρη ἀνέθηκαν.

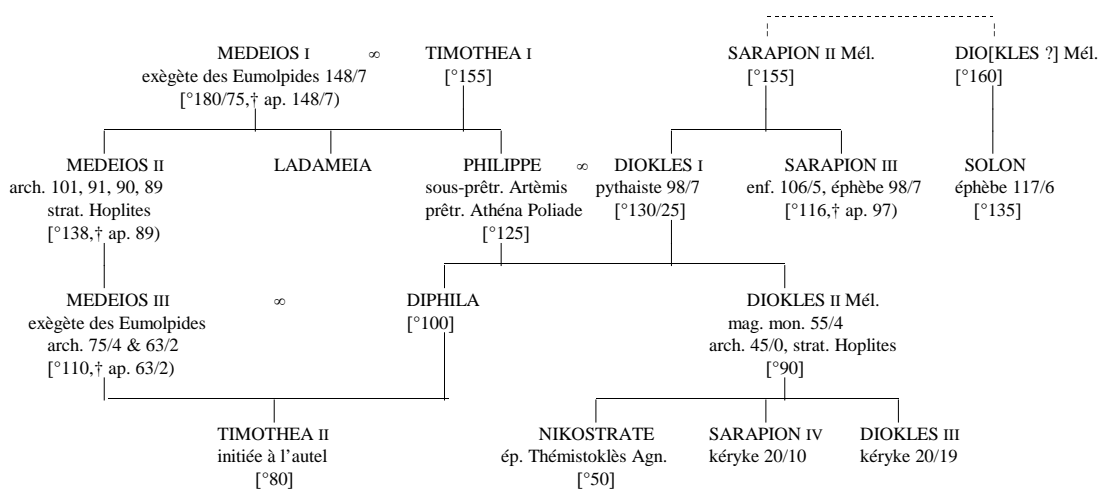
³ *IDel.*, 2364, 9-11 : ἐπὶ ἐπ[ιμελητοῦ τῆς] νήσο[υ] / [Σ]αραπίωνος [τοῦ] Σαραπίωνος / [Μ]ελιτέως καὶ κλειδούχου Διο / κλέους τοῦ Σαραπίωνος Μελιτέω[ς].

⁴ *PAA*, XV (2006), s. v. Sarapion 812185, p. 189-190.

⁵ *IDel.* 1870 : [Σαρα]πίων Σαραπίωνος / [Μελι]τέως τὴν ἑαυτοῦ / [θυγα]τέρα Σώσανδραν, / [κανηφορ]ήσασαν [Λ]ηναίως.

⁶ *F.Del.*, III, 2, 31 : [καν]ηφόροι / [Απ]ολλοδώρα Σαραπ[ί]ωνος, / [Θε]οδώρα Σαραπίω[ν]ος.

en 117/6, donc né vers 135¹. Pour concilier tous ces éléments, il faut nécessairement supposer une chronologie proche de celle-ci :



Il faut donc que Dioklès II ait exercé son archontat, et engendré sa fille Nikostratè, à un âge relativement avancé, à environ cinquante/cinquante-cinq ans et quarante-cinq ans respectivement. Lui-même dut naître alors que sa mère Philippè était déjà trentenaire et enfin, il faut croire que son père Dioklès, sans doute plus âgé que sa mère et né alors vers 130/125, était sensiblement plus âgé que son frère Sarapiôn III, enfant en 106/5 et éphèbe en 98/7, donc né vers 117.

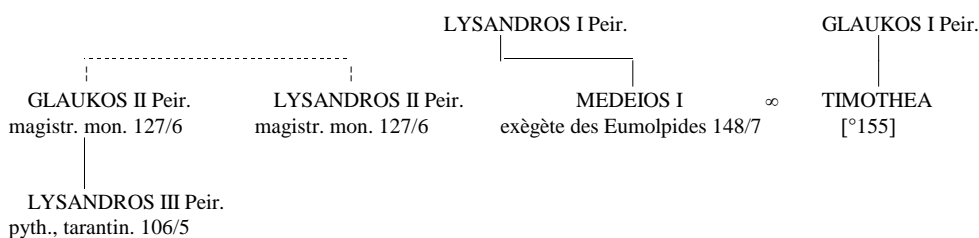
Il faut parler à présent des origines de la famille. La *Vie de Lycurgue* donne comme parents au plus ancien Mèdeios, Lysandros du Pirée et Philippè, tandis que Mèdeios lui-même aurait épousé Timothéa, fille de Glaukos, également du Pirée selon les inscriptions dédiées aux enfants de Mèdeios.

Or, les noms de Glaukos et de Lysandros apparaissent généalogiquement liés par ailleurs au sein d'une même famille du Pirée :

- en 127/6, les deux magistrats monétaires à Athènes sont Lysandros et Glaukos, alors qu'on constate que ces magistrats sont le plus souvent proches parents et fréquemment frères¹ ;
- en 106/5, on connaît un tarantinarque et pythaïste nommé Lysandros du Pirée, fils de Glaukos ;

¹ PAA, XV (2006) s. v. Solon 827990, p. 332 ; *JG*, II², 1009. On sera attentif à l'apparition du nom de Solon dans cette famille qui pourrait bien être l'indice d'une revendication généalogique spécifique. Le nom n'est pas vraiment rare et on restera donc prudent. Le patronyme de ce Solôn n'est pas assuré puisque la restitution Dio[nysios] peut également être envisagée, de sorte que son rattachement même à notre famille est loin d'être assuré. Pour cette raison, il ne m'a pas paru approprié de modifier la numérotation des autres Dioklès.

Tout cela peut s'exprimer ainsi :



Pour justifier la transmission des noms de Glaukos et Lysandros au sein de ce groupe, il n'y a guère que deux explications :

- Glaukos I du Pirée était le frère de Lysandros I du Pirée ;
- Glaukos II et Lysandros II, attestés en 127/6, sont les enfants de Mèdeios I, attesté en 148/7, et non ses frères, ce qui justifie aussi la présence du nom La(o)dameia aussi bien dans la descendance de Mèdeios que dans celle de Lysandros ;

La première solution est la plus naturelle et celle qui a été le plus souvent retenue par les historiens. La seconde, à ma connaissance n'a jamais été évoquée. De fait, la chronologie ne semble pas pouvoir l'autoriser. Si Glaukos II et Lysandros II sont bien cités une vingtaine d'années après Mèdeios I, leurs enfants en revanche paraissent parfaitement contemporains : Mèdeios II, fils de Mèdeios I, est né on l'a vu vers 138. Lysandros III, fils de Glaukos II, est tarantinarque en 106/5, il a pu naître vers 135/0. Enfin, on va voir que le fils de Lysandros II était éphèbe en 117/6, donc né autour de 130. Il faut en effet compléter à présent le *stemma* familial. Les personnages suivants sont connus :

- N, fils de Lysandros de Pirée, agonothète des Théseia en 140/139² ;
- Apolexis, fils de Lysandros du Pirée, éphèbe en 117/6³ ;
- Apolexis, magistrat monétaire en 54/3 avec un Lysandros, probablement son frère⁴ ;

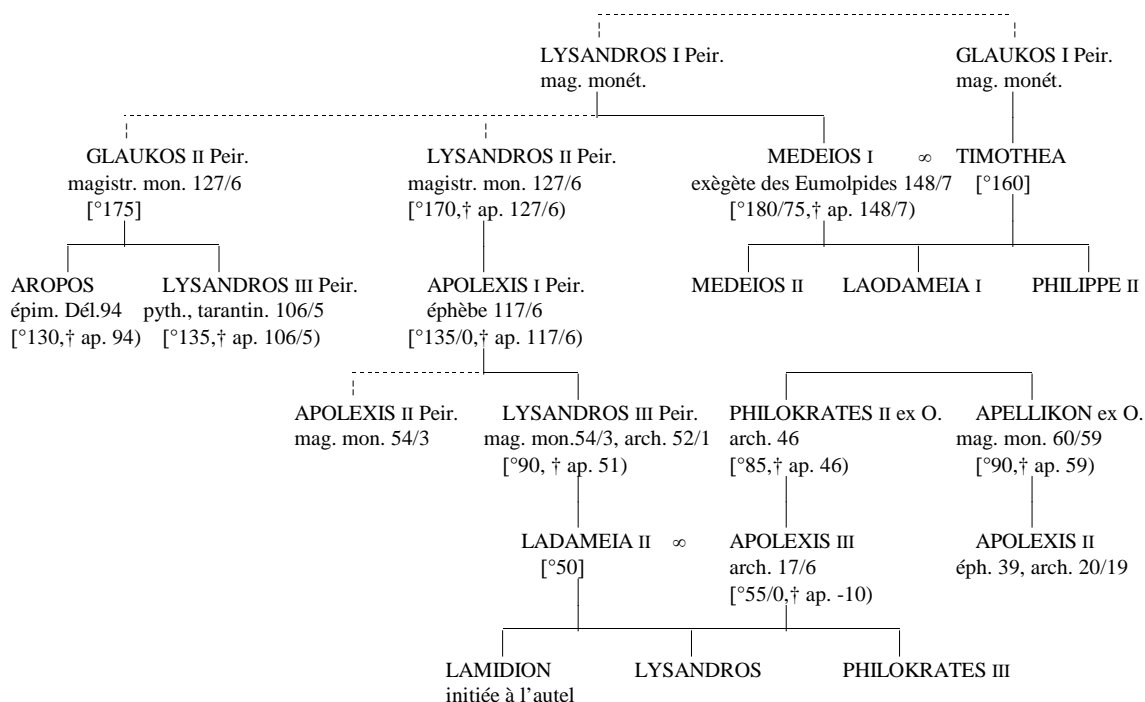
¹ Voir notamment P. MACKENDRICK, 1969, p. 51, 81-82 ; C. HABICHT, 1991 = 1994, p. 293-304.

² *IG*, II², 961, 4 : τῶν Θησε[ίων] / [ἀγωνοθετούντος Ἀπολήξειδος τοῦ Λυσά?]νδρου Πειραιέω[ς]. L'ensemble des historiens que j'ai consulté à ce jour admettent qu'il s'agit d'un Apolexis I Lysandrou Peiraeus, agonothète des Théseia en 140/139 : *eg. PAA*, 141040. Mais la ligne où ce nom apparaît dans *IG*, II², 961, est totalement restituée. Seule la longueur de la lacune pourrait permettre cette restitution audacieuse. Mais en réalité, le nom de l'agonothète n'est plus du tout visible et les noms de Lysandros ou Glaukos pourraient assez facilement être supposés à la place. Dans ces conditions, il me paraît difficile de continuer à retenir un personnage que rien n'atteste par ailleurs. [Je constate in extremis que, depuis, la même conclusion vient d'être formulée par C. SARRAZANAS, 2013].

³ *IG*, II², 1009, 96 : Ἰππ[ο]θωντίδος / Ἀπόληξις Λ[υσά]νδρου Πειραιεύς / ... / [Δ]ημήτριος [Δι]ογ[έ]νου Πειρ[αι]εύς.

⁴ M. THOMPSON, 1961, p. 552 : Ἀπόληξις Λυσάνδρου. *Cf. PAA*, 141050.

- En 94/3, Arôpos, épimélète de Délos, reçoit une statue de la part de ses administrés athéniens, hellènes et romains, pour ses bienfaits durant sa charge.
- Une inscription de la fin du I^{er} siècle avant J.-C. ou du début du I^{er} siècle après J.-C. honore l'initiée à l'autel Lamidiôn, fille d'Apolexis d'Oion et de Ladameia, fille de Lysandros du Pirée¹,
- Elle était donc la sœur de Lysandros, fils d'Apolexis d'Oion, époux de Sôstratè, fille adoptive d'Eudèmos de Cholargos et fille naturelle d'Hèracleitos de Phlyeus².



B) Les origines de la famille

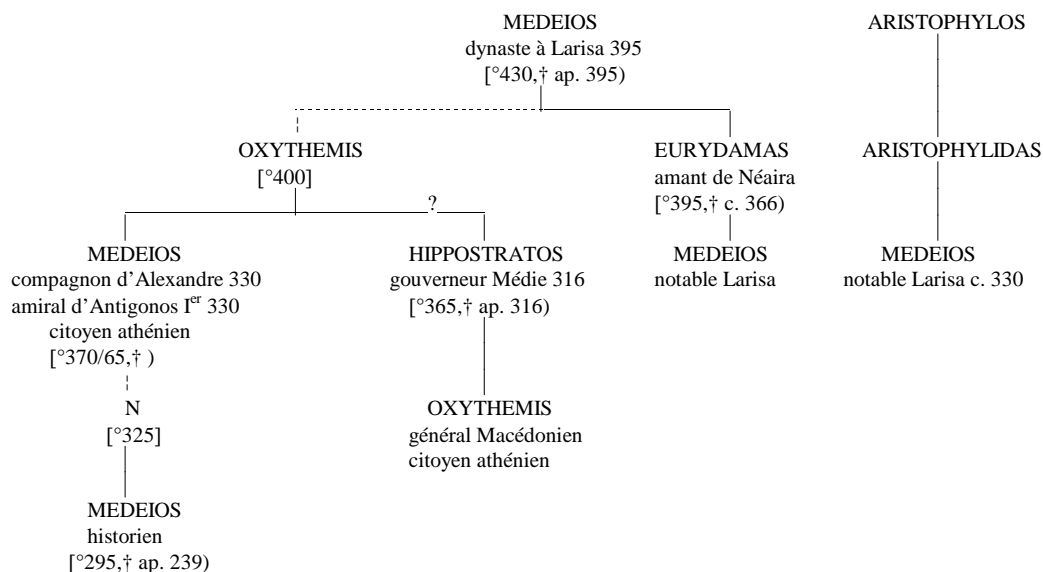
Le nom de Mèdeios est très rare à Athènes³. Il n'y a que vingt-cinq entrées recensées dans la monumentale *Prosopographie des Athéniens*¹. Sur celles-ci, deux résultent uniquement d'erreurs de lecture et doivent être écartées. Sur celles qui restent, dix-sept concernent la famille du Pirée. Seules trois mentions sont antérieures au premier Mèdeios du Pirée. La possibilité d'une origine étrangère du nom est donc une option

¹ *IG*, II², 3519 (= K. CLINTON, 2005, n° 299, II, p. 297) : Λαμίδι[ον τοῦ δεῖνος] / θυγατέ[ρα ἢ μήτηρ] / Λαδάμει[α Μηδείου] / θυγάτηρ [μυηθεῖσαν ἀφ' ἐστίας] / Δήμητρ[ι καὶ Κόρη]. Voir G. SCHMALZ, 2009, p. 131. Le nom de Ladameia est identique à celui de Laodameia, fille de Mèdeios I. Il est impossible de savoir si le mari de Ladameia est Apolexis II Apellikontos, archonte en 20/19, comme le suggère K. Clinton, ou le cousin de celui-ci, Apolexis III Philokratous.

² *IG*, II², 3909 : Σωστράτη Εὐδήμου Χο[λ]αργέως θυ / γάτηρ, γόνωι δὲ Ἡρακλείδου Φλυέως, / τὸν ἑαυτῆς ἀνδρα Λύσανδρον / Απολήξι[δ]ος ἐξ Οἴου ἀνέθηκε.

³ Dans la mythologie, la fameuse Médée (Μήδεια) a bien un fils du roi d'Athènes Egée, mais celui-ci est nommé Mèdos (Μήδος) : *Apd*, I, 28.

tout à fait envisageable, surtout pour une famille dont l'un des ancêtres les plus glorieux est un gouverneur du roi macédonien. Le nom, sous cette forme, est rare et n'est illustré par ailleurs qu'en Thessalie², porté par plusieurs membres d'une branche de la famille dominante de Larisa³. Précisément, certains avaient acquis la citoyenneté athénienne, notamment le plus célèbre d'entre eux : Mèdeios, compagnon d'Alexandre, général successivement de Perdikkas et d'Antigonos I^{er} et auteur d'une histoire perdue d'Alexandre (*FGrHist.* 129)⁴. La généalogie de la famille a été reconstituée par C. Habicht⁵ :



Il reste impossible d'affirmer que les Mèdeioi d'Athènes descendaient bien de leurs homonymes thessaliens, mais la chose reste assez probable si l'on considère d'une part que ce sont les deux seules familles où l'on rencontre ces noms et d'autre part les liens étroits de certains membres de la famille de Thessalie avec Athènes où ils avaient

¹ PAA, XII (2003), s. v. Mèdeios 647970-648105, p. 281-285.

² Comme le soulignent A. ANDREWES, 1971, p. 222, n. 29 ou K. A. KAPPARIS, 1999, p. 401.

³ Quoi qu'on ait pu en dire (e. g. K. A. KAPPARIS, 1999, p. 400), rien ne prouve que les membres de cette famille soient des Aleuades. Ni les sources ni l'onomastique ne le laissent entendre.

⁴ Voir la notice de W. HECKEL, s. v. Medius, p. 158-159.

⁵ C. HABICHT, 1970, p. 267-269 (= 2006, p. 61-63). Le premier Mèdeios est cité par Diodore (XIV, 82, 5) comme dynaste de Larisa en 395. Son fils Eurydamas sera assassiné par l'Aleuade Simos en 366 (Dem., XXXIII, *Contre Néaira*, 108). Un Mèdeios fils d'Eurydamas est connu par une inscription de Larisa (*IG*, IX, 2, 583). Le compagnon d'Alexandre (H. BERVE, II, n° 521, p. 261-262) était un notable de Larisa, fils d'Oxythémis (Arr., *Ind.*, 18, 3) et oncle d'Oxythémis, fils d'Hippostratos. L'historien Mèdeios qui parle de la mort d'Antigonos II Gonatas en 239 (Lucien, *Macrob.*, 11) est nécessairement au moins deux générations plus jeune que le compagnon d'Alexandre lui aussi historien (Strab., XI, 14, 12 C530). Voir *FGrHist.*, IIB, 129, p. 670-671. Pour Mèdeios de Larisa, notable autour de 330, fils d'Aristophylidas et petit-fils d'Aristophylos, voir A.

obtenu la citoyenneté. L'arrière-grand-père du premier Mèdeios athénien, Diogénès, officier du roi de Macédoine Dèmètrios en 235, était un étranger, un Macédonien peut-être, mais pourquoi pas tout aussi bien un Thessalien ou d'une quelconque autre nationalité¹. Quoi qu'il en soit, il a pu épouser une fille du dernier Mèdeios de Larisa, historien du même roi macédonien Dèmètrios en 239.

C) La famille d'Apolexis ex Oiou

On constate à la lecture de ce *stemma* que la famille d'Apolexis du Pirée s'était unie à celle d'Apolexis d'Oiou. La transmission au sein des deux groupes du nom peu fréquent Apolexis peut laisser penser qu'une alliance précédente unissait déjà les deux familles. Toutefois, il est difficile de préciser de quelle façon. Une inscription mutilée aurait pu nous éclairer à ce propos, mais son état trop fragmentaire ne permet pas d'en tirer des conclusions un tant soit peu solides à ce propos.

Reprenons la question. En énumérant les différents personnages qu'à un moment ou un autre les historiens ont voulu, à tort ou à raison, rattacher à cette famille :

- Aristotélès, fils d'Opsiadès, cité au IV^e siècle peut-être du dème d'Oion si l'on se fie à l'existence d'un Opsiadès ex Oiou connu par ailleurs ;
- « Euphaina, fille d'Apellikon ex Oiou et de Bébaia »², sur une inscription datée par J. Kirchner du « III^e/II^e siècle » ;
- « Apolexis, fils d'Apolexis, ex Oiou », mentionné sur une longue liste de *hiéropoioi* l'année de l'archontat d'Andreas (152/1 ?)³ ;
- « Apolexis, fils d'Aristotélès, ex Oiou » mentionné juste avant un « ...[s]tratos, fils d'Apolexis, ex Oiou », sur une liste de noms pour partie de la seconde moitié du II^e siècle⁴ ;
- Apellikôn, magistrat monétaire associé à un Gorgias, en 88/7⁵ ;

ANDREWES, 1971, p. 222, n. 29 (d'après *SIG*, 237 & 254A). Peut-être ne tenait-il à notre famille que par sa mère.

¹ Voir *infra*, p. 472, n. 1.

² *IG*, II², 6993 : Εὐφαίνα / Ἀπελλικῶντος / ἐξ Οἴου / θυγάτηρ / καὶ Βεβαίου.

³ *SEG*, XXXII, 216, 21 : Ἀπόληξις Ἀπ[ολήξι]δος [ἐξ Οἴου]. Sur cette liste, voir l'étude exhaustive de C. HABICHT, 1982 (= 1991, p. 52-66). Pour la date de l'archonte Andréas, voir *Id.*, 1991, p. 321.

⁴ *IG*, II², 2452, 45-46 : [Ἀπ]όληξις Ἀριστοτέλου ἐξ Οἴου / [... σ]τρατος Ἀπολή[ξι]δος ἐξ Οἴου. La datation de cette liste est complexe. H. B. MATTINGLY, 1971, p. 33 sqq., lui a consacré un examen prosopographique minutieux qui permet d'établir à coup sûr que les individus figurant sur cette liste, et dont les noms ont été gravés à différentes occasions par de nombreuses mains, fleurissaient entre 140 et 100. Les noms les plus bas étant les plus récents. De la sorte, on peut situer le *floruit* d'Apolexis, fils d'Aristotélès d'Oion de l'extrême fin du II^e siècle environ.

⁵ C. HABICHT, 1991, p. 298 : ΑΠΕΛΛΙΚΩΝ - ΓΟΡΓΙΑΣ.

- Apellikôn magistrat monétaire associé à un Aristotélès, d'abord daté de 95 av. J.-C., mais que l'on place désormais en 60/59 av. J.-C.¹ ;
- Apolexis, fils d'Apellikôn, ex Oiou, archonte en 20/19, associé comme membre du *génos* à la grande manifestation des Kérykes organisée cette année-là en l'honneur du dadouque Thémistoklès² ;
- Apolexis, fils de Philokratès, ex Oiou, archonte à la fin du I^{er} siècle avant J.-C.³, mentionné aux côtés d'Apolexis, fils d'Apellikôn⁴, à une date que l'on a longtemps cru être 8/7 av. J.-C., mais qu'il convient plutôt désormais de fixer aux alentours de 17 av. J.-C. ;
- Skamandros, fils d'Apoléxis ex Oiou, cité comme entraîneur sportif (*paidotribès*) sur une inscription du milieu du I^{er} siècle ap. J.-C.⁵ ;

Pour fixer les idées et comprendre la démarche historiographique subséquente, il importe de représenter tout d'abord la solution simple, suggérée par J. Kirchner, qui serait de reconstituer une lignée unique partant du IV^e siècle jusqu'à l'époque romaine :

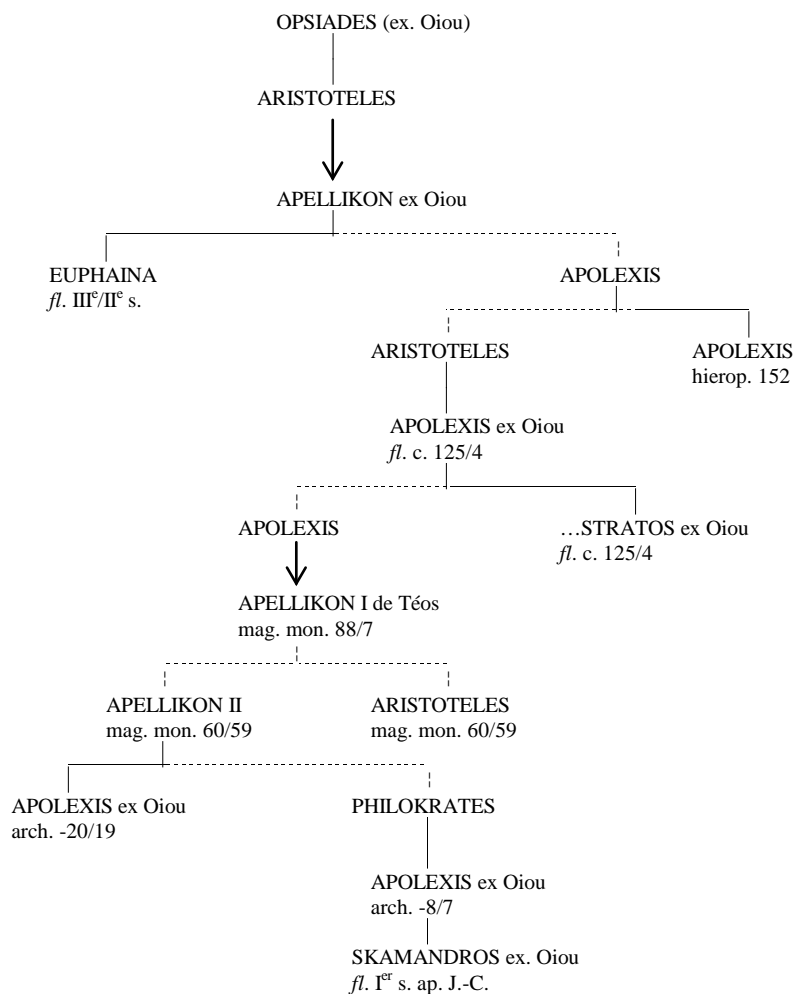
¹ C. HABICHT, 1991, p. 303 : ΑΠΕΛΛΙΚΩΝ - ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΕΣ.

² *SEG*, XXX, 93 : Απόληξις / Ἀπελλικῶντος ἐξ Οἴου. L'archonte Apolexis est mentionné par ailleurs dans de nombreux documents. Voir en dernier lieu S. FOLLET, 2005, p. 12-14 : date 10/9 av. J.-C et G. SCHMALZ, 2009, p. 236-237.

³ *Agora*, XV, 293 : Απόληξις Φιλοκράτους ἐξ Οἴου εἶπεν ἐπειδὴ.

⁴ *IG*, Π², 2461 : ἐξ Οἴου / [Α]πόληξις Ἀπελλικῶ[ντος] / [Ἀπ]όληξις Φιλοκράτου.

⁵ T. F. WINTERS, 1992, p. 381 (= *SEG*, XLII, 183) : παιδοτρίβης Σκάμανδρος Ἀπολέξιδος ἐξ Οἴου παιδευταί Κα—λ—. L'inscription n'est pas datée. La paléographie désigne le milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. Pour T. F. WINTERS, 1992, p. 383, Skamandros pourrait être le fils d'Apolexis, dont l'archontat serait de 10 ap. J.-C. environ selon E. KAPETANOPOULOS, 1974, p. 346. Mais en réalité, cet archontat étant de 17 av. J.-C., la filiation est moins évidente. G. SCHMALZ, 2009, p. 237, considère que Skamandros est le fils d'Apolexis III Philokratous, (mais pourquoi pas celui d'Apolexis II Apellikōntos ?). Je préfère y voir un membre plus récent de la famille.



La famille d'Apolexis I d'Oiou selon J. Kirchner

En réalité, la révision d'un certain nombre de datations pour plusieurs membres de cette famille rend ce *stemma* intenable. Surtout, un problème important se pose avec la question d'Apellikôn de Téos en Ionie, bibliophile et collectionneur des œuvres d'Aristote, dont on sait qu'il s'était fait naturaliser athénien et qui joua un certain rôle aux côtés du « tyran » Aristiôn lors de la guerre mithridatique. Compte tenu de la rareté du nom à Athènes, J. Kirchner l'identifie au grand-père de l'archonte Apolexis et supposait qu'il avait été adopté dans la famille d'Oion qui se transmettait le nom d'Apolexis. Cet Apellikôn de Téos ne serait autre que le magistrat monétaire de 88/7. Sur ce point, le doute n'est guère permis, le magistrat en question faisant figurer sur ses monnaies un griffon, écusson de la ville de Téos¹.

Mais pour le reste, on sera bien plus circonspect. D'abord on doit souligner, avec M. Osborne², que selon J. Kirchner lui-même, le nom d'Apellikôn aurait été en usage dans

¹ Voir, *e. g.*, C. HABICHT, 1991, p. 298.

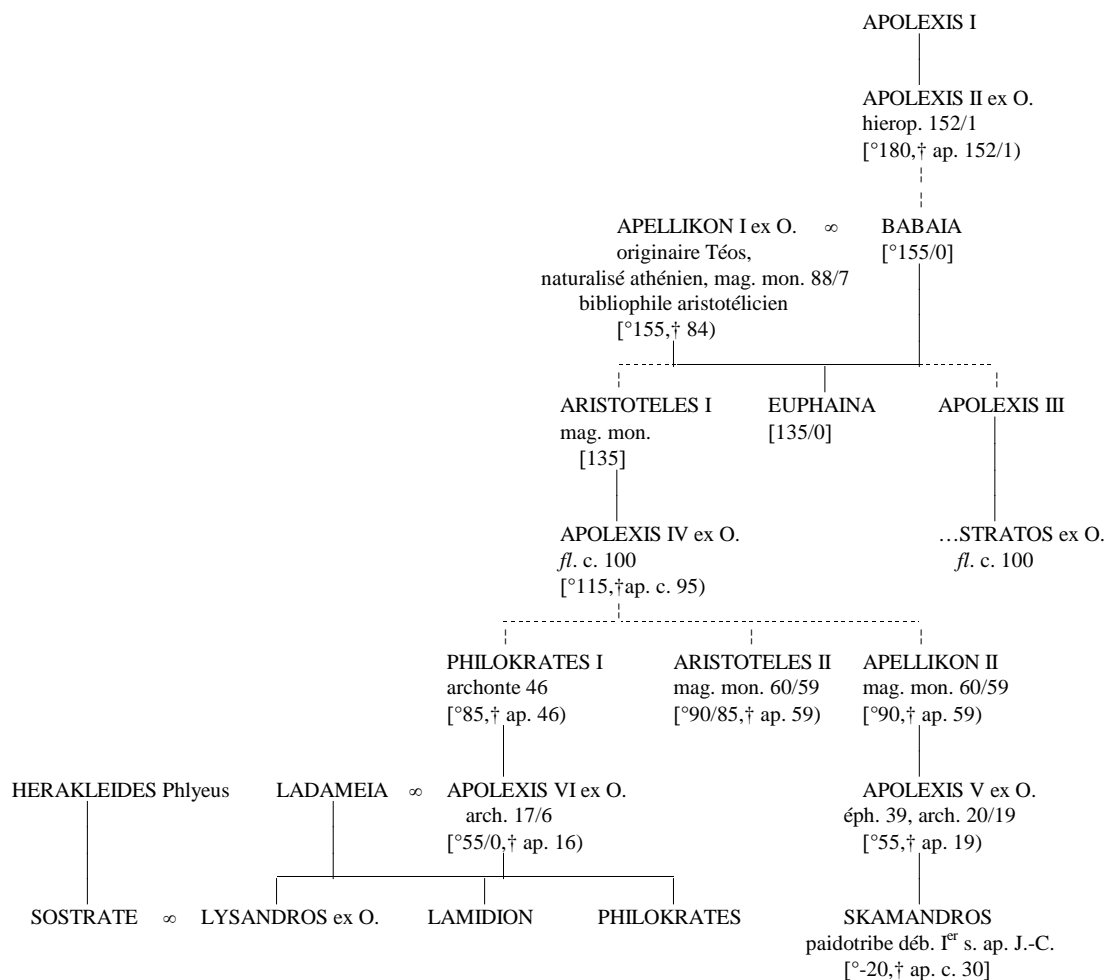
² M. OSBORNE, 1983, T123, IV, p. 107. La remarque est reprise par C. HABICHT, 1991, p. 298.

le dème d'Oïou depuis déjà longtemps, avec le père d'Euphaina. Ensuite, on remarquera avec Gottschalk, la coïncidence curieuse qu'il y aurait à supposer que cet Apellikôn de Téos, disciple remarquable du grand Aristote (Aristotélès) aurait été adopté justement dans une famille athénienne qui se transmettait ce nom d'Aristotélès.

Diverses voix se sont manifestées pour signaler que tout l'agencement était à revoir, mais sans qu'une proposition claire ne s'impose.

Pour ma part, je ne vois que deux solutions simples :

- La première consiste à admettre avec J. Kirchner que le philosophe de Téos appartient à la famille d'Oion, et dans ce cas, qu'il est l'introducteur du nom Apellikôn à Athènes. Il faut alors nécessairement y voir l'ancêtre de la famille, et donc l'identifier au père d'Euphaina, et admettre ainsi que J. Kirchner a mal daté l'inscription. Apellikôn n'était plus un jeune homme depuis longtemps lorsqu'il disparaît en 84. Sa carrière de bibliophile et de savant aristotélicien suppose un âge mûr. Il a pu naître autour de 150 et avoir été naturalisé assez tôt. Rien ne prouve formellement en effet, comme finit par le supposer M. Osborne, que l'obtention de la citoyenneté précède de peu la guerre mithridatique. Il faudrait encore que l'inscription d'Euphaina date de la fin du II^e siècle et non plus du « III^e/II^e siècle » et l'on aurait ainsi : Apellikôn de Téos est le premier citoyen athénien de ce nom. Il s'installe dans le dème d'Oion et c'est de lui que descendent les Apolexis/Apellikôn ultérieurs. Il serait le père naturel d'Aristotélès qui porte le nom de son maître prestigieux, et l'ancêtre d'un Skamandros dont le nom rappelle sa patrie d'origine en Ionie.

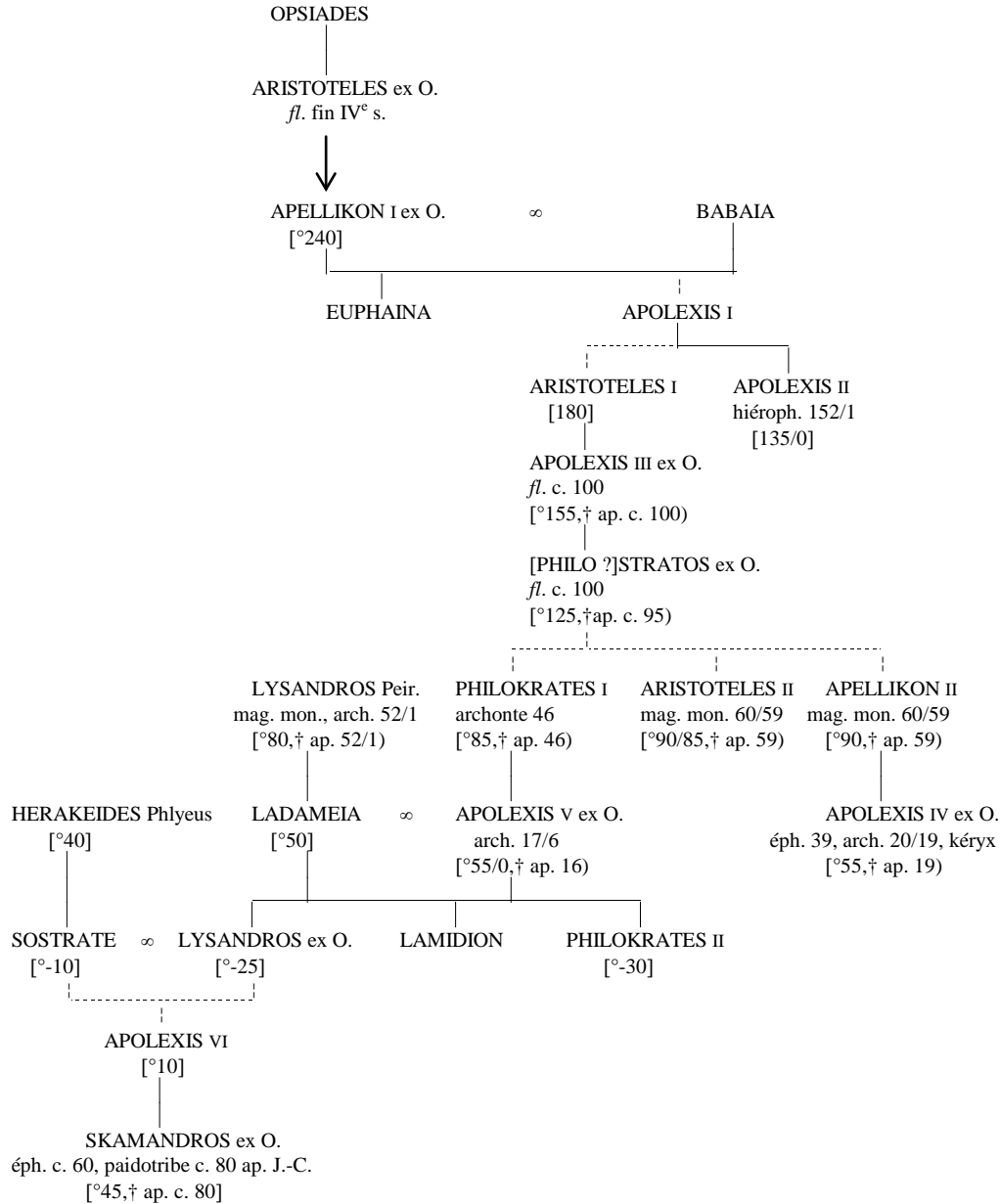


Mais la chronologie est extrêmement serrée pour faire descendre d'Apellikôn de Téos, actif entre 88 et 84, Apolexis, fils d'Aristotélès et ...stratos, fils d'Apolexis, tous deux adultes vers 100. Il est d'ailleurs impératif de considérer alors ces deux hommes, non comme père et fils, ce qui serait plus naturel, mais comme des cousins germains.

- La seconde solution s'impose plus naturellement. Elle consiste à écarter de la discussion Apellikôn d'Oion, le bibliophile émigré de Téos. Une fois coupé le lien avec ce personnage, on obtient cette fois un *stemma* cohérent et sans difficulté chronologique¹. Il suffit pour cela d'admettre que la rencontre des noms Apellikôn et Aristotélès dans la famille d'Oion est une coïncidence et n'a rien à voir avec le bibliophile aristotélicien Apellikôn de Téos. Après tout, le nom d'Aristotélès est

¹ Ce nouveau *stemma* est assez semblable à celui proposé tout récemment par E. CULASSO-GASTALDI, 2009, p. 141. Je m'en sépare, d'une part à propos des nouvelles propositions chronologiques formulées par G. Schmalz, et d'autre part concernant la filiation des trois frères Aristotélès, Apellikôn et Philokratès, qui sont plus probablement, à mon avis, les petits-fils que les fils d'Apolexis III.

assez fréquent à Athènes et ne fait donc pas nécessairement référence au philosophe. D'ailleurs dans la première solution également il fallait supposer une coïncidence et écarter de la famille Aristotélès ex Oiou du IV^e siècle av. J.-C.¹



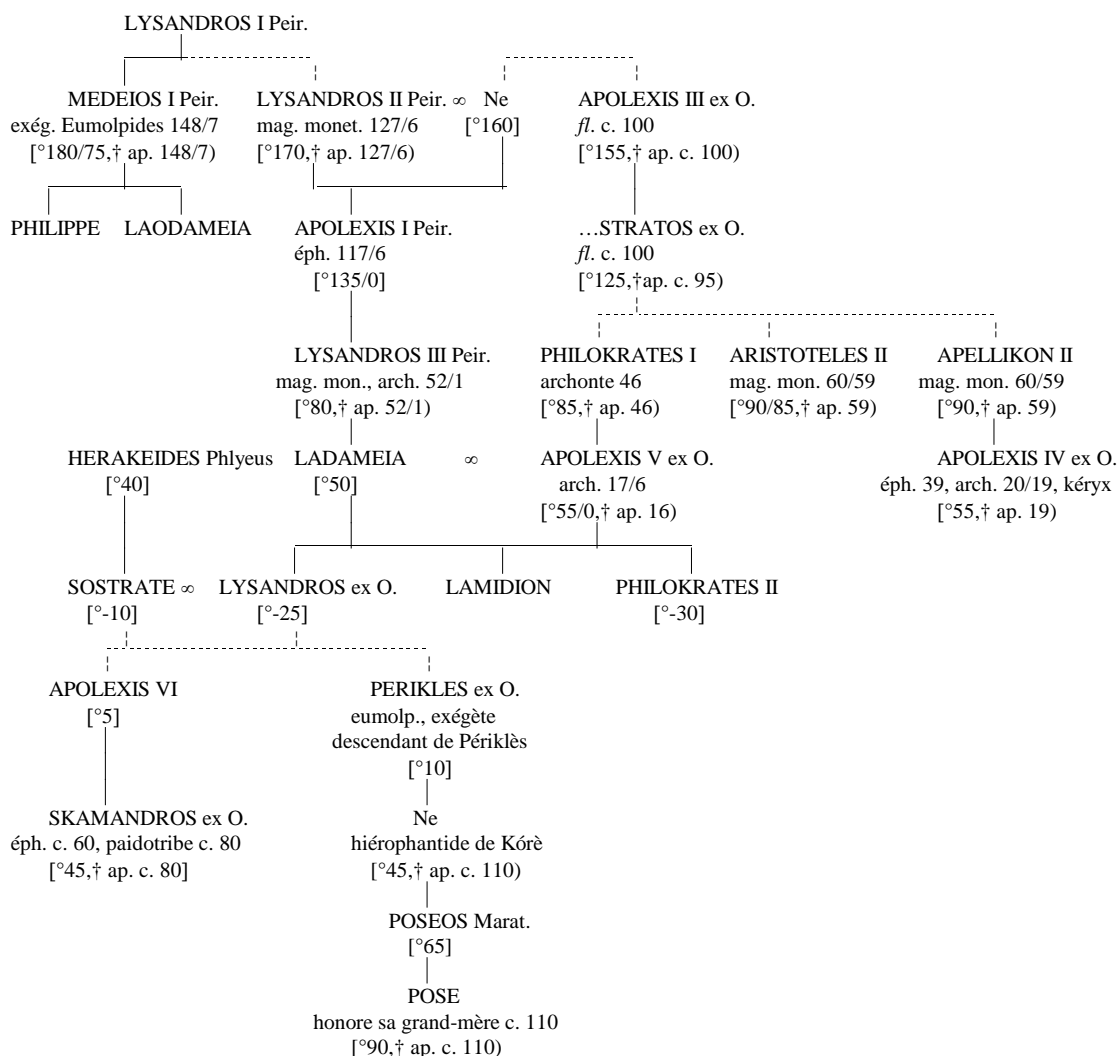
La famille semble s'éteindre ensuite. En tout cas, on ne trouve plus dans le dème d'Oion des personnages portant ses noms caractéristiques. Pourtant, un dernier descendant pourrait être ce Périklès ex Oiou, dont la fille, hiérophantide, se réclame du grand Périclès² :

¹ Je ne cache pas qu'il me semble aléatoire de déterminer lequel des deux cousins nommés Apolexis est le mari de Ladameia.

² *IG*, II², 3546 (= K. CLINTON, 2005, n° 433) : *ιερόφαντιν / νεωτέρας, Περικλέους / ἐξ Οἴου θυγατέρα, τὴν / ἀπὸ Περικλέους ταῖν θε / αῖν εὐσεβείας ἔνεκεν.*

Posè, de Poséos de Maratho
 n, la fille, à sa
 grand-mère, la Hiérophantide
 la Jeune, de Périklès
 ex Oiou la fille, la
 descendante de Périklès
 Des déesses la sainteté
 Pour l'amour de

Certes, hormis l'appartenance au même dème, rien ne permet par ailleurs de rattacher Périklès à la famille d'Apolexis. Hormis justement que la prétention de sa fille doit être rapprochée de celle des autres descendants de Mèdeios de Mélité à descendre également de Périclès. En outre, on note que la seconde partie de la même inscription honore la prêtresse Flavia Laodameia, homonyme de la fille de Mèdeios.



3] La famille de Diogénès

Les ancêtres de Lysandros I du Pirée ne sont jamais évoqués dans les sources et, à ma connaissance, aucun historien moderne n'a tenté de les retrouver. Il existe pourtant une indication qui peut donner une réponse satisfaisante.

Nous savons en effet qu'à un certain moment, la famille de l'orateur Lycurgue s'est alliée à celle de Diogénès¹, commandant de la garnison macédonienne du Pirée de 235 environ jusqu'en 229, qui consentit à renvoyer ses troupes (moyennant 150 talents pour payer leur solde) et rendit ainsi leur « liberté » aux Athéniens. En souvenir, les Athéniens lui ont bâti (bien avant 106/5 où déjà il fallut le restaurer) un gymnase, le *Diogéneion*, ont créé des concours en son honneur, les *Diogéneia*, et l'aîné de ses descendants avait droit à une place réservée au théâtre de Dionysos².

Le lien entre les familles de Lycurgue et de Diogénès nous est connu parce qu'une femme issue de cette postérité, la prêtresse d'Athéna Poliade, Philtéra³, rappelle avec fierté cette branche de son ascendance⁴ :

Pallas, archétype des Érechthéides, près de votre temple,
cette statue de votre prêtresse, Philtéra, a été érigée
Elle est du la noble sang des Étéoboutades. Son père
était Pausimachos, cinq fois stratège
Ses ancêtres sont les membres de la tribu Aigeis : Lykourgos,
et Diogénès qui sont honorés en Attique.
Le premier excellait comme rhéteur, mais grâce au second
notre patrie ancestrale a recouvré sa liberté.

La généalogie de Philtéra a donné lieu à des hypothèses divergentes.

Pour A. Wilhelm, Pausimachos, père de Philtéra, n'est autre que Pausimachos, fils de Philostratos, de Pergame, prétendant à la naturalisation athénienne vers 190⁵ :

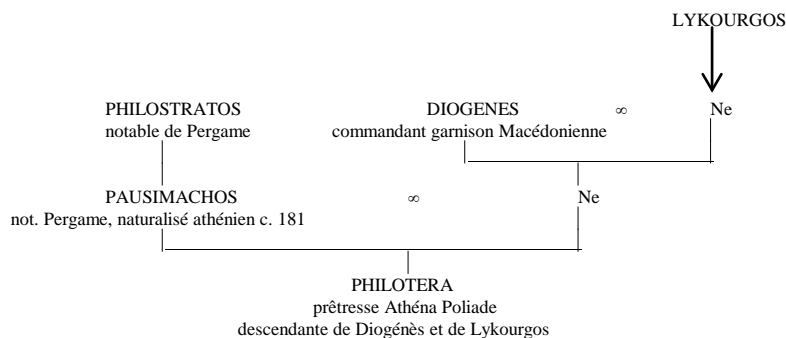
¹ On n'a aucune précision sur l'éthnique de Diogénès. Les autres commandants de la garnison (dont la liste a été dressée par K. J. BELOCH, 1927, IV, 2, p. 458 [384]) n'étant pas tous macédoniens, il est peut être audacieux d'y voir à tout prix un Macédonien.

² Sur ces honneurs, voir, par exemple, M. J. OSBORNE, III, 1983, p. 92 ; C. HABICHT, 2000, p. 200-201.

³ Dans *IG*, II², 3473, le nom de la prêtresse apparaît comme : Φιλ[λ]ω[τέρ]α. Mais la forme Philtéra se rencontre ailleurs : ex. *IG*, II², 3474, cité note suivante, etc. J. Kirchner avait admis qu'il fallait distinguer deux prêtresses : Philtéra vers 150 av. J.-C. (*PA* 14786) et Philôtéra, vers 100 av. J.-C. (*PA* 14936). Voir la critique de cette position chez D. M. LEWIS, 1955, p. 9 ; J. TURNER, 1983, p. 244, n. 2 et S. C. HUMPHREY, 2007, p. 69. Pourtant, en dernier lieu, P. DENIS, 2009, p. 98-99, n. 377, revient à la distinction de deux prêtresses : Philôtéra, vers la fin du III^e siècle, et Philtéra, dans la seconde moitié du II^e siècle. Dans ces conditions, on peut supposer que la seconde était l'héritière et la proche parente de la première, à un degré qu'il reste pour lors impossible à déterminer.

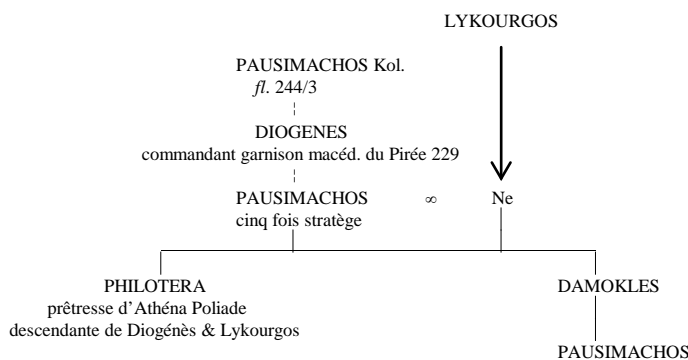
⁴ *IG*, II², 3474 : Παλλὰς Ἐρεχθειδῶν ἀρχαγ[έτι, σὸ]ν κατὰ ναόν / ἄδε τοι ἰδρύθη Φιλτέρα ἰσ[πόλ]ος, / Βουταδέων ἐτύμων ἐξ αἰ[ματος], ἅς γενέτωρ μὲν / ταγὸς ἔφιν στρατιᾶς πεντάκι Πausίμαχος, / τοῖ πρόγονοι δ' ἄνθησαν ἐν Αἰγείδαισι Λυκούργος / χῶ χθονὶ τιμαίεις Ἀτθίδι Διογένης / ἐν τῷ μὲ[v] ῥήτωρ λόγος ἄνδανεν, οὗ δὲ δι' ἔργα / ἔδρακεν ἀρχαίαν πατρὶς ἐλευθερίαν. / [Εὐ]χειρ καὶ Εὐβουλίδης Κρωπίδα ἐποίησαν.

⁵ A. WILHELM, 1909, p. 81. Il est suivi par W. S. FERGUSON, 1911, p. 201, 425 ; P. MACKENDRICK, 1969, p. 41 et J. TURNER, 1983, p. 258-260.



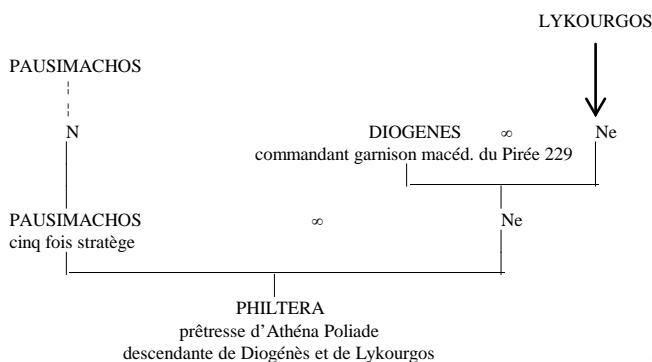
La famille de Philôtéra selon A. Wilhelm (1909)

K. J. Beloch en revanche, se fondant sur ses prétentions à se rattacher aux membres de la tribu Aigeis, ce qui exclut Lykourgos qui se rattachait à la tribu Oineis, en concluait que Diogénès était lui-même un Athénien, fils d'un certain Pausimachos, du dème de Kolonos, dans la tribu Aigeis précisément, attesté en 244/3 :



La famille de Philôtéra selon K. J. Beloch (1927)

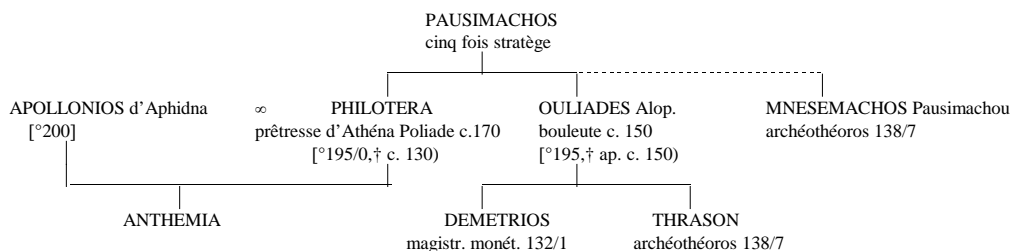
Mais M. J. Osborne a exclu ces deux théories. A K. J. Beloch, il oppose que Diogénès était certainement étranger comme semblent l'impliquer les autres sources et comme l'octroi des honneurs véritablement spéciaux qui lui furent décernés le montre absolument. Contre A. Wilhelm, il souligne au contraire que rien n'autorise à voir en Pausimachos un étranger naturalisé. Le père de Philôtéra peut bien descendre en effet de son homonyme attesté en 244/3. Il préconise donc plutôt le *stemma* suivant :



La famille de Philtéra selon M. J. Osborne (1983)

C'est actuellement la proposition la plus en faveur chez les historiens. Elle dépend cependant largement de la chronologie de Philtéra, laquelle n'est malheureusement pas

fixée de façon précise. J. Kirchner, suivant l'*opinio communis*¹, date l'inscription de Philtéra de 150 avant J.-C. environ, en se fondant sur le fait que la statue qui lui est consacrée a été réalisée par Eucheir et Euboulidès dont on sait par d'autres inscriptions² que la carrière date du milieu du II^e siècle³. C'est donc la date généralement retenue depuis⁴. Mais tout récemment S. C. Humphreys a argué que la prêtrise de Philtéra devrait plutôt être placée vers 170, avant celle d'Habryllis et non après elle. Cet auteur se fonde sur l'identification de Philtéra avec une Philôtéra, épouse d'Apollonios d'Aphidna et sœur d'un certain Ouliadès⁵. Or, en raison de la rareté du nom, celui-ci pourrait être identique à un Ouliadès d'Alopékè, bouleute vers 150, dont les fils sont actifs en 138/7 et 132/1 respectivement⁶ :



La famille de Philôtéra selon S. Humphreys (2007).

Toutefois cette reconstruction n'est pas assurée. Déjà parce que l'identité entre Philôtéra, épouse d'Apollonios et la prêtresse Philtéra n'est pas prouvée⁷. Mais cette solution resterait fragile même autrement. En effet, elle suppose que Thrason, fils d'Ouliadès, est cité comme archéthéoros en 138/7 avant Mnèsémachos fils de Pausimachos qui serait dans cette hypothèse son oncle paternel, situation anormale comme en convient S. Humphreys. Il serait facile de résoudre la difficulté en supposant qu'Ouliadès, père de Thrason n'est pas identique au frère de Philôtéra, mais était son oncle. Cela aurait pour conséquence d'abaisser la date de la prêtrise de Philôtéra, comme le proposait déjà D. M. Lewis qui suggérait que Philtéra avait succédé à

¹ PA, 14936. Voir déjà, par exemple, K. J. BELOCH, 1927, IV, 2, p. 456.

² Voir les références dans IG, II², 4291 (IV, p. 248).

³ IG, II², ad 3474 (IV, p. 120).

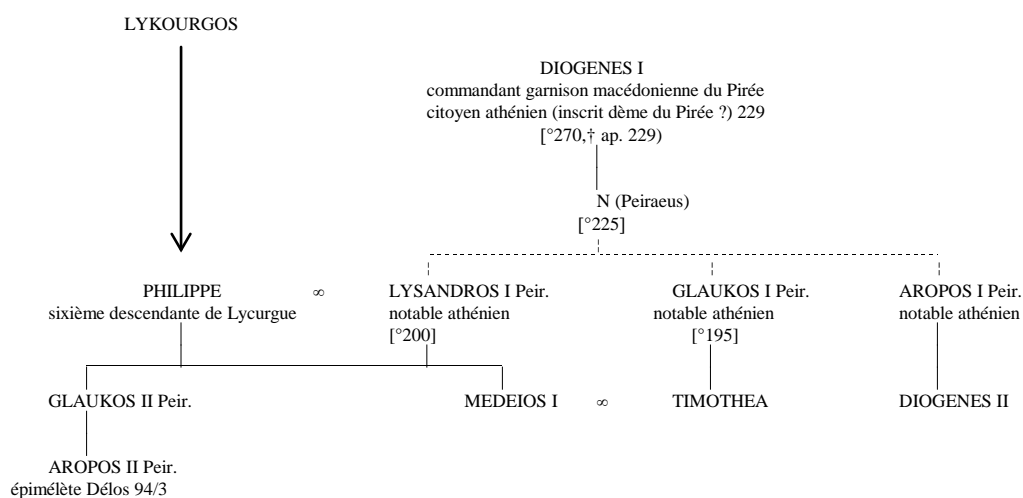
⁴ Cf. M. J. OSBORNE, 1983, III, p. 91, T100, a) : « ca. 150 » ; J. TURNER, 1983, p. 256 : « Philotera probably assumed office about 150 B. C. »

⁵ IG, II², 3470, en l'honneur d'Anthémia sous la prêtresse Pentétèris : « A Athéna, Apollonios d'Aphidna, la fille Anthémia, l'oncle Ouliadès et la mère Philôtéra, après qu'elle ait été arréphoros, a dédicacé ». Sur Anthémia, voir par exemple J. DUMMOND, 2005, p. 16 sqq.

⁶ S. C. HUMPHREYS, 2007, p. 68-69.

⁷ Voir le rappel de cette réserve chez G. DONNAY, 1997, p. 182. Sans oublier le doute sur l'existence éventuelle de deux prêtresses (quasi-)homonymes.

Habryllis, attestée en 138, et donc siégeait vers 130¹. Or, cette datation basse n'est pas sans atout : S. V. Tracy a montré en effet que l'inscription en l'honneur de Philtéra a été gravée par un artisan dont les autres réalisations fermement datées vont de 128 à 126. Il date donc l'inscription des années 130, des environs de la fin de l'activité d'Eucheir et Euboulidès². En dernier lieu, C. Keesling retient comme date la fourchette « 130/125 »³. Dans le cas où cette datation basse devait s'avérer exacte, on pourrait alors mettre en avant une autre reconstruction. A la fin du II^e siècle la descendance de Lycurgue fusionne, on l'a vu, avec une importante famille du Pirée, celle de Mèdeios. On notera la coïncidence entre le dème de cette famille et le lieu du commandement de Diogénès, chef de la garnison du Pirée. Il ne s'agit certainement pas d'une simple coïncidence. Le couple qui concrétise cette alliance, Lysandros du Pirée et Philippè, descendante de Lycurgue, ont plusieurs enfants, dont un Glaukos, père d'un Arôpos. Or, on trouve parmi les contemporains de Glaukos un Arôpos du Pirée, dont le fils s'appelle Diogénès. Il est donc raisonnable de penser, comme l'avait supposé P. MacKendrick⁴, que Lysandros I du Pirée descendait de Diogénès, ancien commandant du Pirée, devenu citoyen athénien et inscrit dans le dème du Pirée :



Bien que deux alliances successives entre les familles soit une option toujours possible, il serait naturel de supposer alors que Philtéra était issue de cette union entre un descendant de Diogénès et une descendante de Lycurgue. Si personne ne l'a pourtant

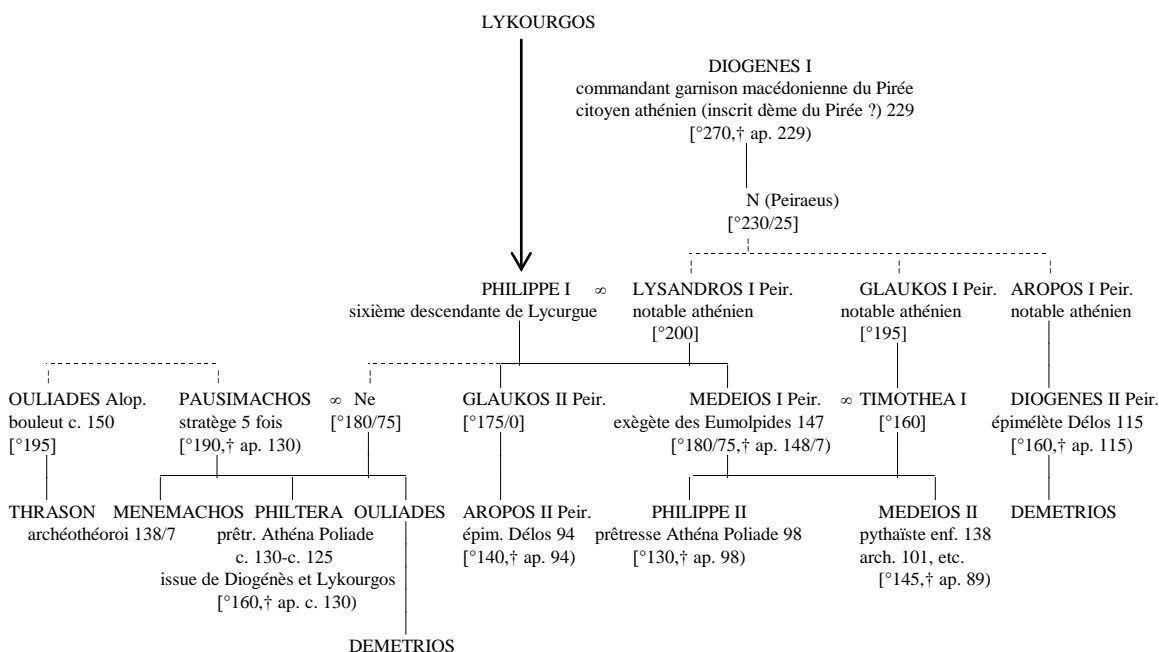
¹ D. M. LEWIS, 1955, p. 9.

² S. V. TRACY, 1990, p. 189-190.

³ C. KEESLING, 2012, p. 496.

⁴ J. SUNDWALL, 1910, p. 54, supposait quant à lui que Glaukos II s'était marié dans la famille de Diogénès, de façon à justifier la coïncidence du nom Arôpos dans les deux familles. Mais ce n'est pas le plus naturel. P. MACKENDRICK, 1969, p. 55, croit plus justement qu'il s'agit d'une seule et même famille.

suggéré à présent, c'est parce que la datation haute de Philtéra l'interdisait. Mais une Philtéra, prêtresse vers 130, voire 125, pourrait fort bien cette fois être la petite-fille maternelle de Lysandros du Pirée et de Philippè, descendante de Lycurgue, dont l'union a pu être célébrée dès 175 environ¹ :



Pausimachos, père de Philtéra serait plutôt le gendre que le fils de Lysandros parce que son nom n'apparaît jamais dans la nombreuse descendance connue de Lysandros. Il reste impossible de déterminer s'il descendait du Pausimachos mentionné à Athènes en 224, ou s'il était le fils du pergaménien naturalisé en 191 av. J.-C. Si Philtéra est bien identique à Philôtéra sœur d'Ouliadès, lui-même identique ou apparenté à Ouliadès d'Alopékè, la candidature de Pausimachos de Colonos est *ipso facto* éliminée. L'hypothèse pergaménienne permettrait alors d'expliquer pourquoi les ancêtres revendiqués par Philtéra étaient tous, dans ma reconstruction, des ancêtres maternels. Un autre indice vient conforter cette origine pergaménienne : deux inscriptions, mal datées entre le II^e et le I^{er} siècle avant J.-C. mentionnent Philôtéra, fille de Lemnais de Pergame et épouse d'un certain Kyniskos dont elle engendre trois fils dont deux sont

¹ S. C. HUMPHREYS, 2007, p. 69, fait intervenir en faveur d'une datation haute de Philtéra l'inscription IG, II², 3473, dressée sous son sacerdoce (si du moins la restitution Phi[1]ô[téra] est valide) qui mentionne la famille d'Agias, fils de Nikarchos, dont l'arrière-petite-fille Xénokratè est ergastine en 108/7 (*stemma* dans IG, II², *ad loc.*, p. 119). Mais Xénokratè étant née vers 118, son arrière-grand-père Agias a pu naître vers 190 et donc l'inscription qui le mentionne avec sa fille et ses fils peut dater de 130 environ, alors que ses petits-enfants encore très jeunes ne sont pas cités.

nommés Diogénès et Dèmètrios¹. Lemnaios de Pergame pourrait être un frère, un neveu, ou, plutôt, un beau-frère de Philtéra d'Athènes.

Ce *stemma* une fois posé permet désormais de fixer plus sûrement la chronologie et ensuite de rattacher plusieurs membres de la famille que, récemment encore, E. Perrin-Saminadayar devait se résoudre à laisser sans place fixe² :

- Diogénès du Pirée, donateur en 183/2³, ne peut pas s'identifier avec l'ancien commandant de la garnison du Pirée, mais il pourrait s'agir de son fils, né après sa naturalisation athénienne en 229, peut-être vers 225 ;
- Héliodôros, fils de Diogénès, du Pirée, prytane entre 176 et 169⁴, donc né au plus tard en 200, pourrait être un fils du précédent, ou son (jeune) frère.
- Diogénès, fils d'Arôpos, du Pirée, tarantinarque de la Pythaïde en 128/7⁵, puis épimélète de Délos en 115⁶, est probablement le petit-fils du donateur de 183/2, né vers 160, ou plutôt vers 165 si on l'identifie également à Diogénès du Pirée, prytane vers 135/4⁷ ;
- Dèmètrios, fils de Diogénès (III) du Pirée, éphèbe en 117/6, donc né vers 135, pourrait être le fils du précédent⁸ ;
- Une inscription du II^e/I^{er} s. avant J.-C. mentionne un Dèmètrios, fils de Diogénès et de Philôtéra. Il pourrait s'agir du même personnage. Le nom de sa mère dans ce contexte est toutefois remarquable. Si l'inscription est bien datée de la fin du II^e ou du début du I^{er} siècle, on doit penser que Diogénès (III) avait épousé une cousine,

¹ *MDA(I)*, 35 (1910), p. 465, n° 47 : ὁ δῆμος ἐτίμησεν / Φιλωτέραν Λιμναίου διὰ τε τὰς Λιμναίου / τοῦ πατρὸς αὐτῆς πρὸς τὸν δῆμον εὐεργεσίας / καὶ διὰ τὴν Κυνίσκου τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς ἀρετὴν / καὶ πρὸς τὸν δῆμον εὐνοίαν καὶ διὰ τὴν αὐτῆς / τῆς Φιλωτέρας πρὸς τε θεοὺς εὐσέβειαν / καὶ τὴν πρὸς Κυνίσκον τὸν ἄνδρα καὶ / πρὸς τὰ τέκνα φιλοστοργίαν (« Le peuple a honoré Philôtéra, fille de Limnaios, en raison des bienfaits de son père Limnaios envers le peuple, et en raison de l'*arété* de son mari Kyniskos et son *eunoia* envers le peuple, et en raison de l'*eusébeia* de Philôtéra elle-même envers les dieux et de son affection envers son époux Kyniskos et envers ses enfants » ») ; *ibid.*, n° 48, p. 466 : [— — —], Δημήτριος, Διογένης οἱ [υἱοὶ] / Φιλωτέραν τῆμ μητέρα / [φιλ]οστοργίας ἔνεκεν τῆς εἰς ἑαυτούς (« N, Dèmètrios et Diogénès, les [fils] de Philôtéra, honorent l'affection de leur mère ». Voir S. DILLON, 2010, p. 38-39 (avec trad. angl.) & p. 45, suivie par P. THONEMANN, 2013a, p. 44.

² E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2005, p. 403.

³ *PAA*, V (1996), s. v. Diogénès 327100, p. 343 ; *IG*, II², 2332, 70.

⁴ *Ath. Agora*, XV, 205, 78 : Πειραιεῖς / Ἡλιόδωρος Διογέ[νους]. Cf. *PAA*, V (1996), s. v. Diogénès 327115, p. 343-344.

⁵ *FD*, III, 2, 24, etc. *PAA*, V (1996), s. v. Diogénès 327120, p. 344.

⁶ *IDel.*, 1839.

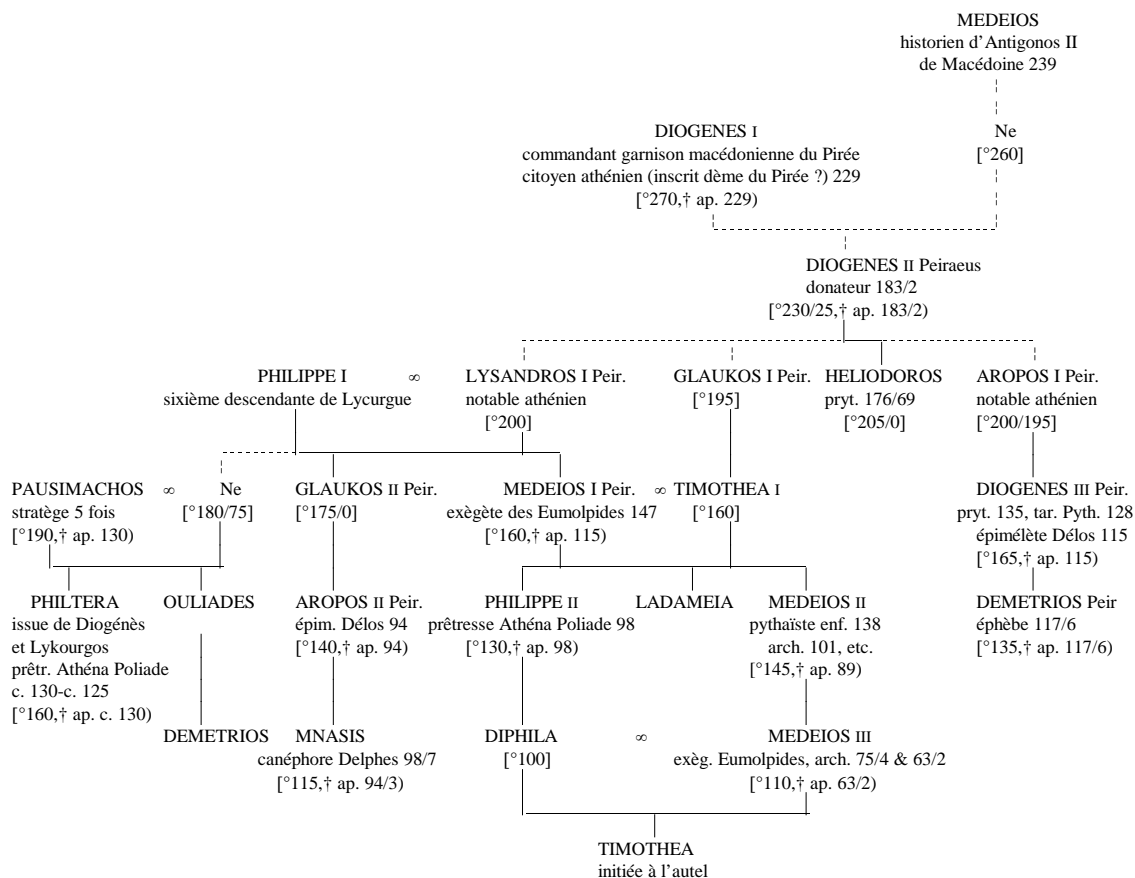
⁷ *PAA*, V (1996), s. v. Diogénès 327105, p. 343 ; *Ath. Agora*, XV, 243, 72 & 76 : [Π]ειραιεῖς / ... / Διογένης.

⁸ *IG*, II², 1009. Cf. *PAA*, V (1996), s. v. Diogénès 327110, p. 343.

homonyme de la prêtresse qui se réclame elle aussi de Diogénès (I) du Pirée. Mais il pourrait également s'agir de Diogénès (II), attesté en 183 et qui aurait parmi ses descendants au moins deux Dèmètrios selon moi.

- Mnasis, fille d'Arôpos du Pirée, canéphore à Delphes en 98/7, peut parfaitement être la fille d'Arôpos, épimélète de Délos en 94/3¹ ;

On est désormais en mesure de construire une généalogie plus détaillée de cette famille.



4] Les Étéoboutades

A) L'orateur Lycurgue

L'autre grand personnage dont se flattait de descendre Philtéra et auquel se rattachait assurément Philippe mère de Mèdeios, est celle de l'orateur Lycurgue². Cette famille

¹ Les doutes sur ce point de E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2005, p. 403 (« elle semble trop jeune pour être la fille de l'épimélète »), ne me paraissent pas fondés : Mnasis, canéphore en 98/7, donc pubère mais non mariée, a pu naître vers 115/0 : elle peut donc parfaitement être la fille de l'épimélète de Délos (sorte de « haut commissaire »), qui a pu naître pour sa part vers 140.

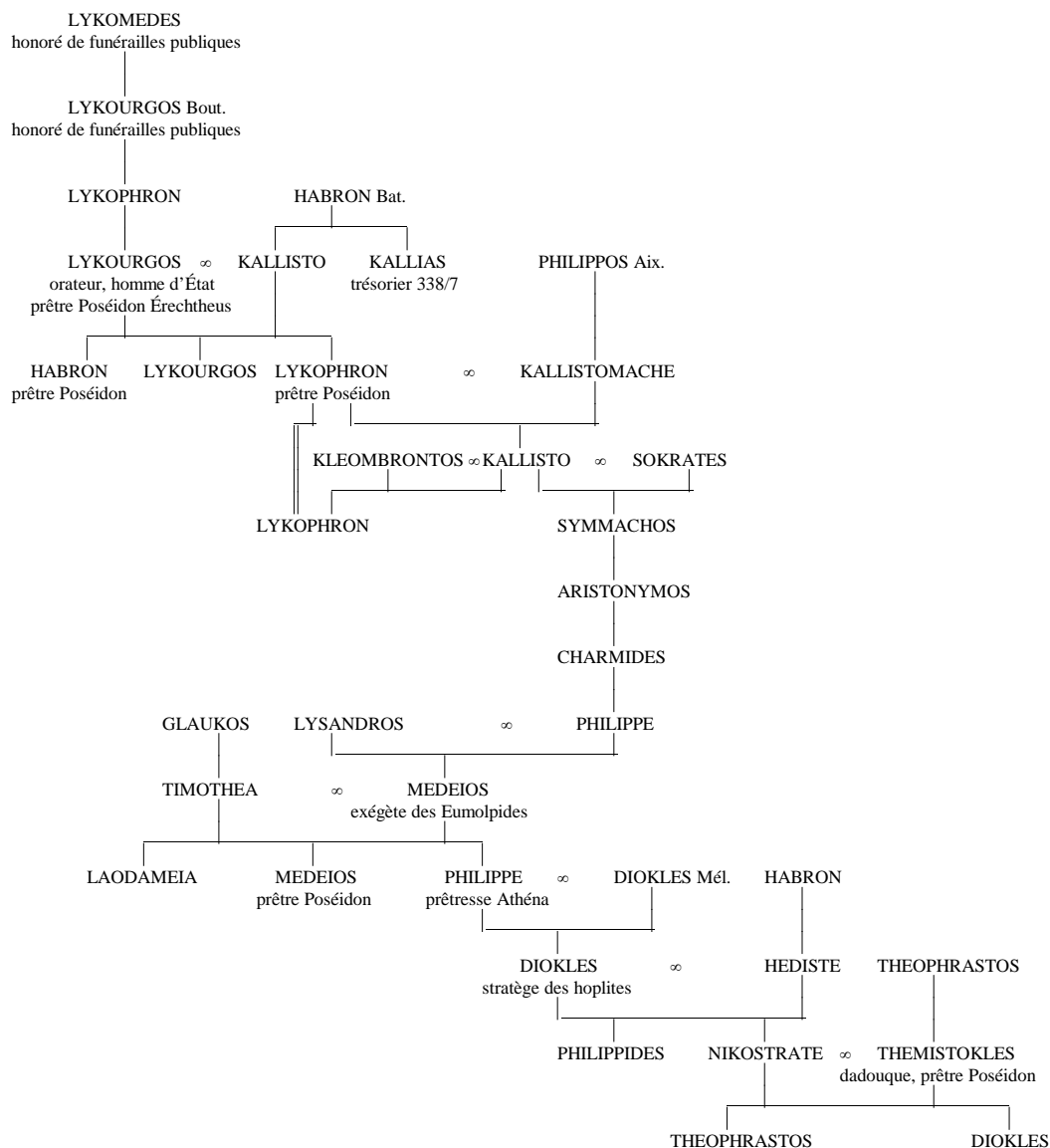
² PAA, XI (2002), s.v. Lykourgos 611335, p. 199-206.

nous est connue essentiellement par la biographie faussement attribuée à Plutarque qui donne un état remarquable de sa généalogie¹ :

Lykourgos, fils de Lykophrôn et petit-fils de ce Lykourgos (841b) que les trente tyrans firent mourir à l'instigation d'un certain Aristodêmos de Baté, était du dême de Boutadai et de la famille des Étéoboutades ... (842e) Lykourgos et quelques autres personnes de sa famille furent enterrés aux dépens du public, et on voit leurs tombeaux en face du temple d'Athéna Péonienne, dans le jardin du philosophe Mélanthios. Ils sont couverts de tables de marbre qui subsistent encore, et sur lesquelles sont gravés les noms de Lykourgos et de ses enfants ... (842f) Il avait épousé Kallistô, fille d'Habrôn et sœur de Kallias, fils d'Habrôn, du dême de Baté, qui fut trésorier de l'armée sous l'archontat de Charondas. (843d) Dinarchos parle de cette alliance dans son discours contre Pasias. Lykourgos laissa trois fils : Habrôn, Lykourgos et Lykophrôn. Les deux premiers moururent sans enfants. Habrôn avait eu part au gouvernement et s'y était distingué. Lykophrôn épousa Kallistomachê, fille de Philippos, du dême d'Aixoné, et en eut une fille nommée Kallistô, qui, mariée à Kléombrotos du dême d'Acharnes, fils de Deinokratês, devint mère de Lykophrôn : celui-ci, adopté par Lykophrôn, son aïeul, ne laissa point de postérité. (843b) Après sa mort, Kallistô, sa mère, se remaria à Sokratês, dont elle eut un fils nommé Symmachos, père d'Aristonymos. De celui-ci naquit Mèdeios, épimélète des Eumolpides. Il eut de Timothéa, fille de Glaukos, trois enfants : Laodameia, Mèdeios, prêtre de Poséidon Érechtheus, Philippè, qui devint prêtresse d'Athéna. Elle avait été d'abord mariée à Dioklès de Mélité, dont elle eut Dioklès, stratège des hoplites. Celui-ci épousa Hêdistê, fille d'Habrôn, (843c) et fut père de Philippidês et de Nikostratê. Cette dernière devint femme de Thémistoklès, fils de Théophrastos, dadouque, et qui eut aussi le sacerdoce de Poséidon Érechtheus. De ce mariage naquirent deux fils, Théophrastos et Dioklès. ... (843e) On fait remonter son origine jusqu'à Érechthée, fils d'Héphaïstos et de Gaia, et, dans une époque beaucoup

¹ Ps.-Plut., *Vit. Or.*, X, 35-37 (841a-843f, p. 5 DURBACH) : Λυκούργος πατρός μὲν ἦν Λυκόφρωνος τοῦ Λυκούργου, (841b) ὃν οἱ τριάκοντα τύραννοι ἀπέκτειναν, αἰτίου αὐτῶ τῆς ἀναιρέσεως γενομένου Ἀριστοδήμου Βατήθεν, ὃς καὶ ἑλληνοταμίας γενόμενος ἔφυγεν ἐν τῇ δημοκρατίᾳ τῶν δήμων δὲ Βουτάδης, γένους τοῦ τῶν Ἐτεοβουταδῶν.... Ἐτάφη δ' αὐτὸς καὶ τῶν ἐγγόνων τινὲς δημοσίᾳ· καὶ ἔστιν αὐτῶν τὰ μνήματα ἀντικρὺς τῆς Παιωνίας Ἀθηνᾶς ἐν τῷ Μελανθίου τοῦ φιλοσόφου κήπῳ, τράπεζαι πεποιημέναι, αὐτοῦ τε τοῦ Λυκούργου καὶ τῶν παίδων αὐτοῦ ἐπιγεγραμμέναι καὶ εἰς ἡμᾶς ἐτι σφζόμεναι ... Ἔσχε δὲ τρεῖς παῖδας ἐκ Καλλιστοῦς τῆς Ἄβρωνος μὲν θυγατρὸς, Καλλίου δὲ τοῦ Ἄβρωνος Βατήθεν ἀδελφῆς, τοῦ ταμιεύσαντος στρατιωτικῶν ἐπὶ Χαιρώνδου ἄρχοντος· [843a] περὶ δὲ τῆς κηδείας ταύτης λέγει ὁ Δείναρχος ἐν τῷ κατὰ Πιστίου. Κατέλιπε δὲ παῖδας Ἄβρωνα Λυκούργον Λυκόφρωνα· ὧν ὁ Ἄβρων καὶ ὁ Λυκούργος ἄπαιδες μετήλλαξαν· ἀλλ' ὁ γ' Ἄβρων καὶ πολιτευσάμενος ἐπιφανῶς μετήλλαξε, Λυκόφρων δὲ γήμας Καλλιστομάχην Φιλίππου Αἰξωνέως ἐγέννησε Καλλιστώ. Ταύτην δὲ γήμας Κλεόμβροτος Δεινοκράτους Ἀχαρνέως ἐγέννησε Λυκόφρωνα· τούτον δ' ὁ πάππος εἰσεποιήσατο Λυκόφρων· οὗτος δ' ἔτελευτήσεν ἄπαις· μετὰ δὲ τὴν Λυκόφρωνος τελευτὴν ἐγγίμει [843b] τὴν Καλλιστῶ Σωκράτης καὶ ἔσχεν υἱὸν Σύμμαχον· τοῦ δ' ἐγένετο Ἀριστάνυμος, τοῦ δὲ Χαρμίδης, τοῦ δὲ Φιλίππη· ταύτης δὲ καὶ Λυσάνδρου Μήδειος, ὁ καὶ ἐξηγητὴς ἐξ Εὐμολπιδῶν γενόμενος· τούτου δὲ καὶ Τιμοθέας τῆς Γλαύκου παῖδες Λαοδάμεια καὶ Μήδειος, ὃς τὴν ἱερωσύνην Ποσειδῶνος Ἐρεχθέως εἶχε, καὶ Φιλίππη, ἣτις ἱεράσατο τῆς Ἀθηνᾶς ὕστερον· πρότερον δ' αὐτὴν γήμας Διοκλῆς ὁ Μελιτεὺς ἐγέννησε Διοκλέα τὸν ἐπὶ τοὺς ὀπλίτας στρατηγῆσαντα· γήμας δ' οὗτος Ἠδίστην Ἄβρωνος [843c] Φιλίππιδην καὶ Νικοστράτην ἐγέννησε· γήμας δὲ τὴν Νικοστράτην Θεμιστοκλῆς ὁ Θεοφράστου ὁ δαδοῦχος ἐγέννησε Θεόφραστον καὶ Διοκλέα· διετάξατο δὲ καὶ τὴν ἱερωσύνην τοῦ Ποσειδῶνος Ἐρεχθέως ... Κατήγον δὲ τὸ γένος ἀπὸ Βούτου καὶ Ἐρεχθέως τοῦ Γῆς καὶ Ἡφαίστου, τὰ δ' ἐγγυτάτω ἀπὸ Λυκομήδους καὶ Λυκούργου, οὓς ὁ δῆμος ταφαῖς ἐτίμησε δημοσίᾳ· καὶ ἔστιν αὕτη ἡ καταγωγὴ τοῦ γένους τῶν ἱερασαμένων τοῦ Ποσειδῶνος ἐν πίνακι τελείῳ, ὃς ἀνάκειται ἐν Ἐρεχθείῳ, γεγραμμένος ὑπ' Ἰσμηνίου τοῦ Χαλκιδέως· καὶ εἰκόνες ξύλιναι τοῦ τε Λυκούργου καὶ τῶν υἱῶν αὐτοῦ, Ἄβρωνος [843f] Λυκούργου Λυκόφρωνος, ἃς εἰργάσαντο Τίμαρχος καὶ Κηφισόδοτος, οἱ Πραξιτέλους υἱεῖς· τὸν δὲ πίνακα ἀνέθηκεν Ἄβρων ὁ παῖς αὐτοῦ, λαχῶν ἐκ τοῦ γένους τὴν ἱερωσύνην καὶ παραχωρήσας τῷ ἀδελφῷ Λυκόφρονι· καὶ διὰ τοῦτο πεποιήται ὁ Ἄβρων προσδιδούς αὐτῶ τὴν τρίαιναν.

plus rapprochée, à Lykomèdes et à Lykourgos, que le peuple avait honorés d'obsèques publiques. La succession des prêtres de Poséidon Érechtheus, conservée dans sa famille, a été représentée par Ismèniades de Chalcis ; le tableau est encore dans le temple de ce dieu. On y voit aussi les statues en bois de Lykourgos et de ses trois fils, faites par Timarchos et Kèphisodotos, deux fils de Praxitèle. Le tableau fut consacré dans le temple de Poséidon par Habrôn, (843f) fils de Lykourgos, à qui le sacerdoce était échu par droit de succession, et qui le céda à Lykophrôn. Il est représenté remettant le trident entre les mains de son frère.

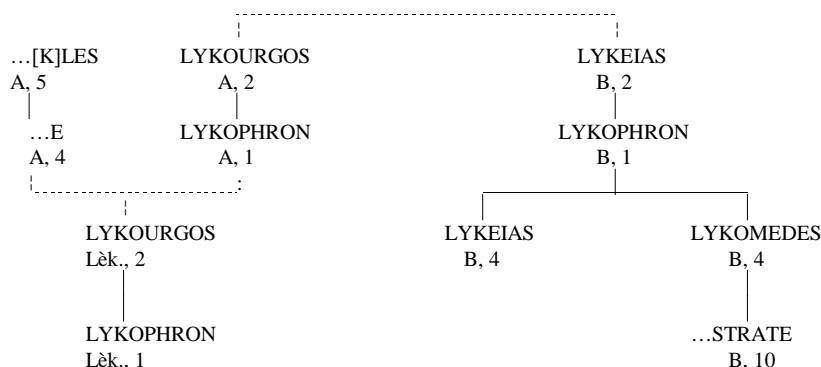


La généalogie de Lykourgos selon [Plut.] Vie des orateurs

A côté de ce texte littéraire, on a découvert récemment le tombeau familial de l'orateur mais malheureusement avec des inscriptions pour la plupart trop fragmentaires pour combler adéquatement les lacunes de notre documentation, mais qui apportent néanmoins quelques compléments¹ :

¹ A. P. MATTHAIIOU, 1987, p. 31-44 ; *SEG*, XXXVII (1990), 160 & 162, p. 61 ; J. BERGEMANN, 1997, p. 139 & 190 : Stèle A : Λυκόφρων / Λυκούργ[ο] / Βουτάδης. / [---] / [----κ]ος / [----] /

	STÈLE A	STÈLE B	LÈKYTHOS
1	Lykophrôn,	Lykophrôn	Lykophrôn
2	fil de [Ly]kourgos	fil de Lykeias	fil de Lykourg[os]
3	[Bou]tadès ;	Boutadès ;	Boutadès
4	----- é	Lykom[é]dès	
5	(fille) de [- - - -k]lès	fil de Lykophrôn	
6	[de - - - -]sios,	Boutadès	
7	(épouse ? de) [Lykophrô]n	Lykeias	
8		fil de Lykophrôn	
9		Boudatès ;	
10		[Poly?]stratè	
11		(fille de) [Lykom ?]èdès	



La généalogie du pseudo-Plutarque ne peut être pour l'instant recoupée par des documents contemporains et l'on pourrait donc s'interroger sur la documentation qui a permis de l'élaborer, voire aller jusqu'à la mettre en doute. Pourtant, même si elle n'est pas confirmée en tout point par l'épigraphie, on peut l'accepter en toute quiétude. Déjà, l'auteur cite plusieurs de ses sources :

- les tombeaux de la famille de Lykourgos visibles en des lieux publics ;
- un discours de Dinarchos contre Pasiás ;
- un tableau représentant la succession des prêtres de Poséidon Érechtheus ;
- des statues réalisées par les fils de Praxitèle.

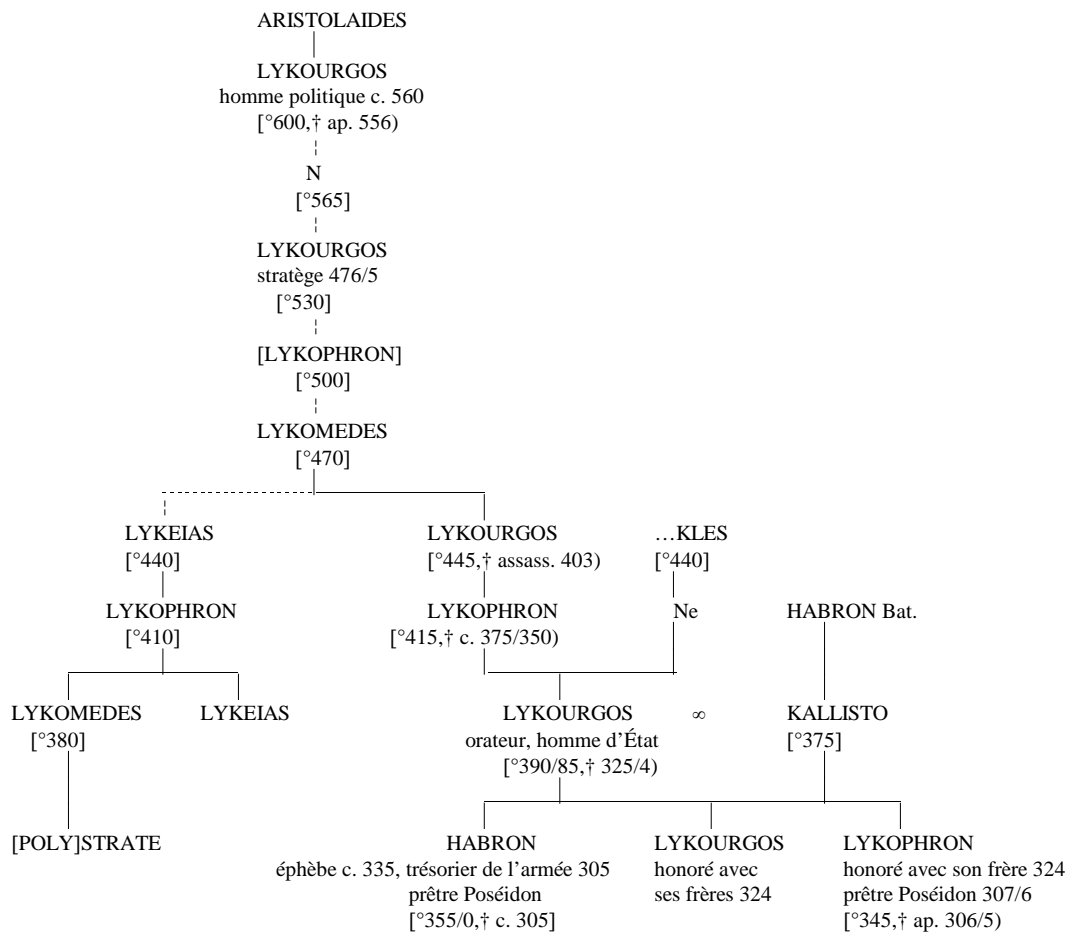
A cela on doit ajouter plusieurs textes épigraphiques :

- Philippos d'Aixoné est connu comme créancier d'une dette de 1 talent dans la deuxième moitié du IV^e siècle et père d'un certain Philoxénidès chorège en 339/8¹ ;
- Le père de Kléombrotos, Deinokratès, fils de Kléombrotos d'Acharnes reçoit une couronne honorifique de la part du peuple vers le milieu du V^e siècle¹.

[- - - -] ; Stèle B : Λυκόφρων / Λυκείου / Βουτάδης. / Λυκομ[ή]δης / Λυκόφρονος / Βουτάδης. / Λυκείας / Λυκόφρονος / Βουτάδης. / [Πολυ]στράτη / [Λυκομ]ήδου / [Βουτάδου] / [θυγάτηρ].

¹ *IG*, II², 2752, 6 : Φιλίππει Αἰξωνεῖ ; *AthM*, 66 (1941), p. 218, 1 : Φιλοξενίδης Φιλίππου καλῶς. Voir *PAA*, XVII (2008), s. v. Philippos 929750, 929755, 929760, p. 245. Le nom Philoxénidès est assez rare à Athènes. Une parenté avec le dadouque Philoxénidès, fils de Philistidès d'Hagnonte n'est donc pas à exclure.

Le Pseudo-Plutarque remonte l'ascendance de l'orateur jusqu'à son aïeul Lykourgos, père de Lykophrôn, assassiné par les trente tyrans et honoré de funérailles publiques² et à Lykomèdès, probablement le père du précédent. Pour l'ascendance plus lointaine de l'orateur, on se réfère généralement à Hérodote qui mentionne un Lykourgos, fils d'Aristolaidès comme le chef du parti des Pedieis, l'un des trois hommes (avec Mégaklès et Pisistrate) qui dominaient la vie politique athénienne vers 560 et qui allié à Mégaklès contribua à l'exil de Pisistrate en 556³. Entre lui et Lykomèdès, il y a place pour trois générations. L'une doit être représentée par un Lykophrôn, autrement inconnu, mais dont le nom s'impose puisqu'il est repris par deux des petits-fils de Lykomèdès. Une autre génération pourrait être représentée par Lykourgos, stratège qui échoua, avec ses collègues Lysistratos et Kratinos, à établir une colonie en 476/5⁴.



¹ *SEG*, XXXV, 152, 2 : ὁ στρατεγὸς / Δεινοκράτη[ς] Κλειομβρότο / Ἀχαρνεύς ; *IG*, II², 2793, 2 : [ὁ δῆμος ὁ Ἀθην]αίων στεφανώσ[ας χρυσῶι] / [στεφάνωι Δεινο]κράτην Κλειομβρότου Ἀχαρ[νέα].

² *PAA*, XI (2002), s. v. Lykourgos 611320 & 611325, p. 199.

³ *Hdt*, I, 59 ; *Arist.*, *Ath. Pol.*, XIV, 3 ; *Plut.*, *V. Sol.* 29, 1. Voir *PAA*, XI (2002), s. v. Lykourgos 611280, p. 198.

⁴ *Sch. Eschin.*, II, 31. Voir *PAA*, XI (2002), s. v. Lykourgos 611275, p. 198, et, avec réserve, J. K. DAVIES, 1971, p. 349.

B) La famille d'Habrôn de Baté

On a vu que selon le pseudo-Plutarque, l'orateur Lycurgue, membre d'une famille particulièrement aristocratique, avait épousé une certaine Kallistô, fille d'Habrôn du dème de Baté et sœur de Kallias, trésorier de l'armée. Il se trouve que l'épigraphie permet de reconstruire plusieurs générations de cette famille qui semble avoir occupé elle aussi un rang très élevé.

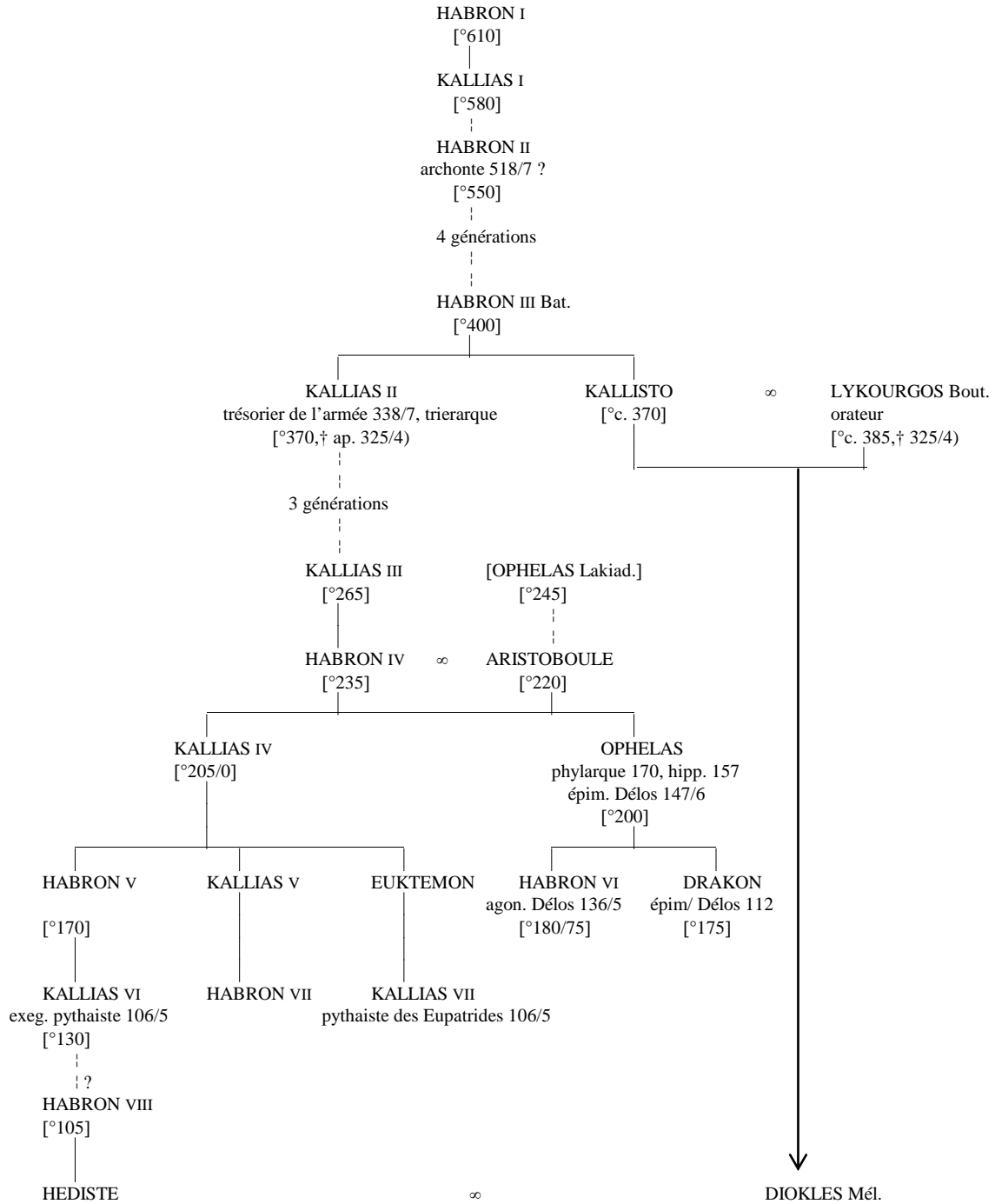
Il est possible aussi qu'Aristodèmos de Baté, l'accusateur de Lykourgos soit un membre de la famille des Habrôn.

Une inscription de Delphes concernant la pythaïste de 106/5 montre que parmi les participants figurait le fils d'un Habrôn, du *génos* des ...ntides. Les seules possibilités sont les *génè* des Apheidantides, Médontides, Pallantides, ou Zeuxantides¹. Le choix de la première possibilité aurait l'avantage de justifier certaines prétentions généalogiques plus tardives de remonter à Thésée puisque les Apheidantides se disaient issus d'un fils de Thésée². Mais l'argument reste encore trop mince pour être validé. Par ailleurs, on note un lien très étroit entre la famille de Baté et le *génos* des Étéoboutades. Kallistô, fille d'Habrôn III, épouse l'Étéoboutade Lykourgos. Drakôn, petit-fils d'Habrôn IV, auteur d'un traité sur les *génè*, est considéré comme un Étéoboutade lui-même par des lexicographes ultérieurs³. Hèdistè, fille d'un Habrôn, qu'on peut raisonnablement rattacher directement à la famille, épouse Dioklès, descendant de Lykourgos et de Kallistô.

¹ J. K. DAVIES, 1971, p. 271.

² *Supra*, p. 442.

³ Voir P. CHARNEUX-J. TREHEUX, 1987, p. 254. Pour ces auteurs Drakôn étant un Étéoboutade, il s'agit plutôt d'un descendant de Lykourgos et de Kallistô. Mais P. ISMARD, 2012, p. 376, juge l'argument non suffisant. A juste titre puisque Drakôn pouvait bien n'être Étéoboutade que du fait de sa mère ou d'une aïeule. Par contre cet auteur croit à l'existence de deux homonymes nommés Drakôn fils d'Ophélas en renvoyant au travail de P. Charneux et de J. Tréheux qui concluent à un unique personnage de ce nom, contrairement aux propositions de C. Habicht.



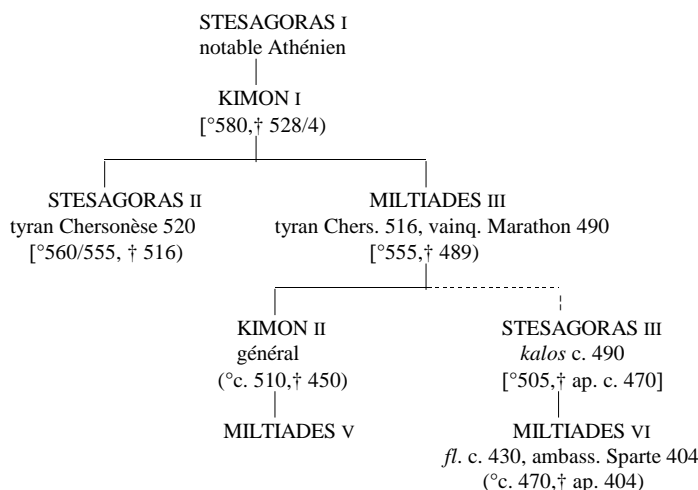
5] Les Philaïdes

Après le milieu du V^e siècle, les descendants des illustres généraux Miltiade et Cimon plongent dans l'obscurité. Cette déchéance avait été observée dès l'Antiquité et Aristote

lui-même en fait mention en l'attribuant à la torpeur et à la stupidité de cette descendance¹.

Le premier membre de la famille qui apparaît dans cette fin du V^e siècle est Miltiadès, fils de Stésagoras, éponyme d'un discours d'Aischinès le Socratique, qui le met en scène dans un dialogue avec Socrate, Euripide et Hagnon, tous nés entre 480 et 470 environ. On peut supposer qu'il en allait de même pour Miltiadès. En le supposant plutôt né vers 470, il est encore possible d'identifier ce Miltiadès au Miltiadès qui négocia avec Philocharès pour le général spartiate Lysandros l'établissement de la tyrannie des trente à Athènes en 404².

Le rattachement de ce Miltiadès à son homonyme n'est pas clair. La solution la plus simple serait d'y voir un neveu de Cimon :



La généalogie de Miltiadès VI : hypothèse 1

L'agencement semble parfait, d'autant qu'une descendante plus lointaine au IV^e siècle, Euthydikè, prétend, on va le voir, descendre directement du vainqueur de Marathon. Mais si l'on s'en tient au récit de Plutarque, le grand Miltiade, n'aurait eu pour seuls enfants que Cimon et sa sœur Elpinikè. Du moins, ce sont les deux seuls qu'il nomme³ :

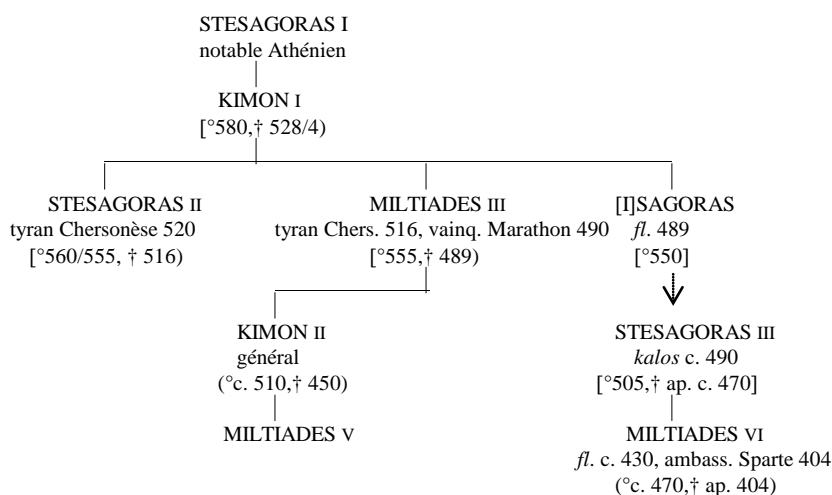
Miltiadès, condamné à une amende de cinquante talents, fut mis en prison ; et, n'ayant pu la payer, il mourut, laissant son fils Kimôn dans la première jeunesse, et sa fille toute jeune aussi, et qui n'était point encore mariée.

¹ Arist., *Rhét.*, II, 15, 3 (1390b) : « Les races d'un caractère solide et posé tournent à la sottise et à l'hébétement ; ainsi la descendance de Cimon, de Périclès et de Socrate ». Voir *supra*, p. 75.

² J. K. DAVIES, 1971, p. 308. Seul P. BICKNELL, 1974a, p. 153-154, voit dans ce Miltiadès un Spartiate, descendant d'un Philaïde exilé à Sparte, généalogie totalement spéculative.

³ Plut., *Cimon*, 4 : Μιλτιάδης μὲν οὖν πεντήκοντα ταλάντων ὀφλῶν δίκην καὶ πρὸς τὴν ἔκτισιν εἰρχθεὶς ἐτελεύτησεν ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ, Κίμων δὲ μειράκιον παντάπασιν ἀπολειφθεὶς μετὰ τῆς ἀδελφῆς ἔτι κόρης οὔσης καὶ ἀγάμου.

Ce récit ne semble pas laisser la place pour un autre fils, puisque même une fille, qu'on ne mentionne généralement pas, est citée à défaut d'être nommée. Et un peu plus loin, lorsque cette fille se marie, il n'est question comme son tuteur que du seul Cimon. Certes, on sait par Hérodote que Miltiade avait eu un autre fils de sa première épouse, Métiokhos, mais celui-ci, capturé par les Perses en 493, s'établit chez eux et sa descendance fut enrôlée dans l'aristocratie perse¹. On peut toujours supposer l'existence d'un fils notablement plus jeune que Cimon et qui ne fera jamais carrière, et qui pour cette raison n'apparaît pas dans le récit de la succession de Miltiade ou lors du mariage de sa fille. Mais cela reste une hypothèse désespérée. Peut-être est-il plus simple de considérer que le Miltiade de 404 était issu d'une branche cadette. Il ne peut s'agir en effet d'un petit-fils de Miltiade, donc d'un fils de Cimon, puisqu'aucun des six fils connus de celui-ci ne s'appelle Stésagoras. Il s'agirait d'une branche relativement lointaine si on admet que Miltiade n'avait qu'un frère, Stésagoras, lequel mourut sans enfant. Cette branche serait donc issue au mieux d'un oncle du grand Miltiade. Mais cela ne correspond pas aux prétentions d'Euthydikè de se rattacher au grand Miltiade. Il faut prendre en compte alors un autre frère de Miltiade, cité par le seul Cornelius Nepos qui mentionne un [I]sagoras, comme frère de Miltiade venu le soutenir lors de son procès en 489². Selon l'usage grec, des descendants d'un frère de Miltiade pouvaient sans difficulté le citer au nombre de leurs ancêtres.



La généalogie de Miltiadès VI : hypothèse 2.

Ensuite, il faut attendre Miltiadès de Lakiadès, oikistès d'une colonie fondée dans l'Adriatique en 324. Sa fille, Euthydikè, épouse peu après 320 Ophellas, fils de Silènos,

¹ Hdt, VI, 41, 2. Voir L. SCOTT, 2005, p. 184.

² Sur ce personnage, voir *infra*, p. 500.

un Macédonien de Pella, compagnon d'Alexandre, triérarque en 326, devenu ensuite tyran de Cyrène, assassiné par Agathoklès de Syracuse en 308¹. En 307/6, elle épouse Dèmétrios, roi de Macédoine, dont elle a un fils nommé Korrhagos. Elle est également attestée par l'épigraphie² :

IG, II², 1469, 30-31 : « ἐγραπται Εὐθυ[δικη] ... / θυγάτηρ Λ ... »

IG, II², 1466 : « [Λ]ακιάδου θυγά[τηρ — — ἐ] »

L'introduction du nom Ophélas³ dans l'onomastique des membres ultérieurs de la famille montre que celle-ci s'est poursuivie grâce à la descendance d'Euthydikè et de son premier époux, de toute évidence adoptée par le père (ou un frère) d'Euthydikè⁴ :

- Une inscription athénienne du III^e siècle honore un Miltiadès, fils d'Ophélas de Lakiadès qui pourrait être un fils d'Euthydikè et de son premier mari⁵ ;
- un Miltiadès, fils d'Ophélas de Lakiadès est éphèbe pythaïste en 138/7 ;
- un Ophélas, fils de Miltiadès de Lakiadès accompagné d'un Miltiadès, fils d'Ophélas est mentionné dans une liste d'aristocrates du II^e siècle⁶ ; le second pourrait être identique à l'éphèbe de 138/7 ; le premier pourrait être son fils, mais il est alors curieux de le voir cité en premier ; je pense donc plutôt à un cousin germain ;
- Miltiadès, fils de Miltiadès, éphèbe pythaïste en 128/7⁷ probablement le cousin lui aussi de l'éphèbe de 138/7 et le frère d'Ophélas fils de Miltiadès ;
- Mikkion, ergastine en 103/2 et en 98/7⁸, fille d'un Miltiadès de Lakiadès, qui est probablement l'ancien éphèbe de 128/7 plutôt que celui de 138/7¹ :

¹ Plut. *V. Dém.*, 14 : Ἀλλ' ἐν γε ταῖς Ἀθήναις τότε σχολάζων ἠγάγετο χρηεῦουσιν Εὐρυδικήν, ἡ Μιλτιάδου μὲν ἦν ἀπόγονος τοῦ παλαιοῦ, συνουκήσασα δ' Ὀφέλλα τῷ Κυρήνης ἄρξαντι, μετὰ τὴν ἐκεῖνου τελευτὴν ἀφίκετο πάλιν εἰς τὰς Ἀθήνας. (« Durant son séjour à Athènes, Dèmétrios épousa Eurydikè (*sic*), une descendante de l'ancien Miltiadès, qui était la veuve d'Ophellas, roi de Cyrène, et qui était retournée à Athènes après la mort de celui-ci ») ; *Id.*, *ibid.*, c. 53 : Λέγεται δὲ καὶ Κόρραγον υἱὸν ἐξ Εὐρυδικῆς αὐτῷ γενέσθαι. (« on dit aussi qu'il eut un fils nommé Korrhagos avec Eurydikè ») ; Diod. Sic., XX, 40, 5-6 : « Ophellas ... envoya aussi une députation aux Athéniens pour conclure avec eux une alliance, car Ophellas avait épousé Euthydikè, fille de Miltiadès, qui faisait remonter son origine au vainqueur de Marathon ». Voir M. J. OSBORNE, 1983, III, p. 82 ; W. HECKEL, 2006, s. v. Ophellas 2, p. 184-185.

² Sur Euthydikè, je renvoie à présent à l'étude spécifique de E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2012.

³ A l'inverse de la graphie macédonienne, le nom s'écrit avec un seul 'I' à Athènes.

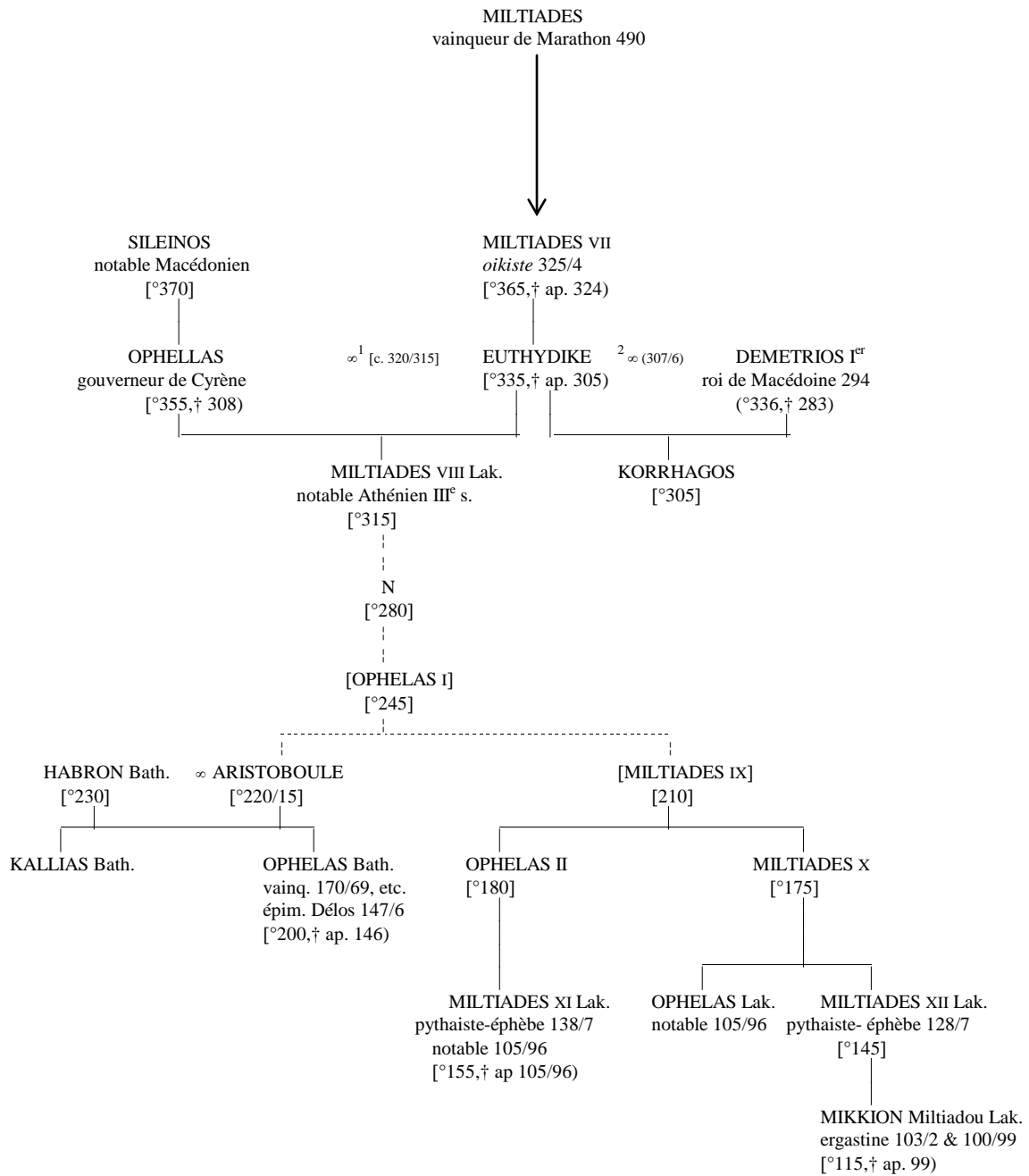
⁴ Pour l'histoire des derniers membres de la famille, voir *PA*, I, p. 361 (*stemma*) ; K. L. SINGH, 1971, p. 298 ; P. MACKENDRICK, 1969, p. 103 ; *PAA*, XII (2003), p. 372 ; *Id.*, XIII (2004), p. 548 ; E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2007, p. 358.

⁵ *IG*, II², 6630 : Μιλτιάδης / Ὀφέλου / Λακιάδης.

⁶ *IG*, II², 2452.

⁷ *FDel.*, III, 2, 24, col. I, 27.

⁸ *IG*, II², 1942 & 1034. Cf. P. BRULÉ, 1987, p. 101 ; K. KARILA-COHEN, 2009, p. 137.



¹ Cf. PAA, XII (2004), s. v. Miltiadès 653855, p. 372. Mikkion était une jeune fille pubère mais non mariée en 103 et 98 et a donc pu naître vers 115. L'éphèbe de 138/7 est né vers 155 et celui de 128/7 vers 145, c'est donc plutôt le second qui est le père de Mikkion.

6] La famille de Conon

On discute toujours pour savoir si le Konôn qui apparaît dans le récit du scandale des Chréokopides à l'époque de Solon est fictif ou non¹. Si J. K. Davies n'en doute pas, d'autres historiens en revanche, en dernier lieu P. J. Bicknell, considèrent qu'il s'agit de personnages historiques².

On est en terrain plus ferme avec Timothéos, fils de Konôn du dème d'Anaphlystos, honoré d'une statue sur l'acropole dans la première moitié du V^e siècle³, probablement à la suite d'une victoire sportive⁴. Son père pourrait être identique à Konôn, archonte en 462⁵.

On ne reviendra pas sur les carrières illustres de Conon⁶ et de son fils aîné Timothéos. Conon s'était probablement marié deux fois puisque Timothéos est adulte depuis 393 au moins, tandis que lorsqu'il meurt à Chypre en 389, il laisse un jeune enfant et une veuve chypriote⁷, probablement une parente du roi de Salamine Évagoras⁸. Il avait également un frère et un neveu qui héritèrent une partie de ses biens en même temps que son fils⁹.

Après la longue, mais moins illustre carrière de Conon III¹⁰, la famille disparaît à nos yeux. On peut croire qu'elle s'éteignit par les mâles peu après puisqu'en 230 environ, leur demeure était en d'autres mains. Toutefois, l'existence d'un éphèbe de 119/8 à

¹ Plut., *V. Sol.*, 15, 7 ; [Arist.], *Athen. Pol.*, VI, 2. Voir PAA, X (2001), s. v. Konon 581495, p. 517.

² J. K. DAVIES, 1971, p. 506-507. Voir *infra*, p. 535, n. 1.

³ A. RAUBITSCHKE, *DAA*, 49, 47.

⁴ En raison du jeune âge apparent de Timothéos à ce moment.

⁵ PAA, X (2001), s. v. Konon 581520, p. 517. Quoique l'homonymie soit le seul garant de cette hypothèse, la chronologie s'y prête parfaitement et on doit s'attendre en effet à trouver les ancêtres de Conon dans la classe dirigeante de la première moitié du V^e siècle : voir J. K. DAVIES, 1971, p. 507. Ce dernier auteur remarque que Konôn serait ainsi un peu âgé comme archonte, mais il aurait selon une estimation raisonnable entre quarante-cinq et cinquante ans, ce qui reste tout-à-fait convenable.

⁶ PAA, X (2001), s. v. Konon 581750, p. 520-526.

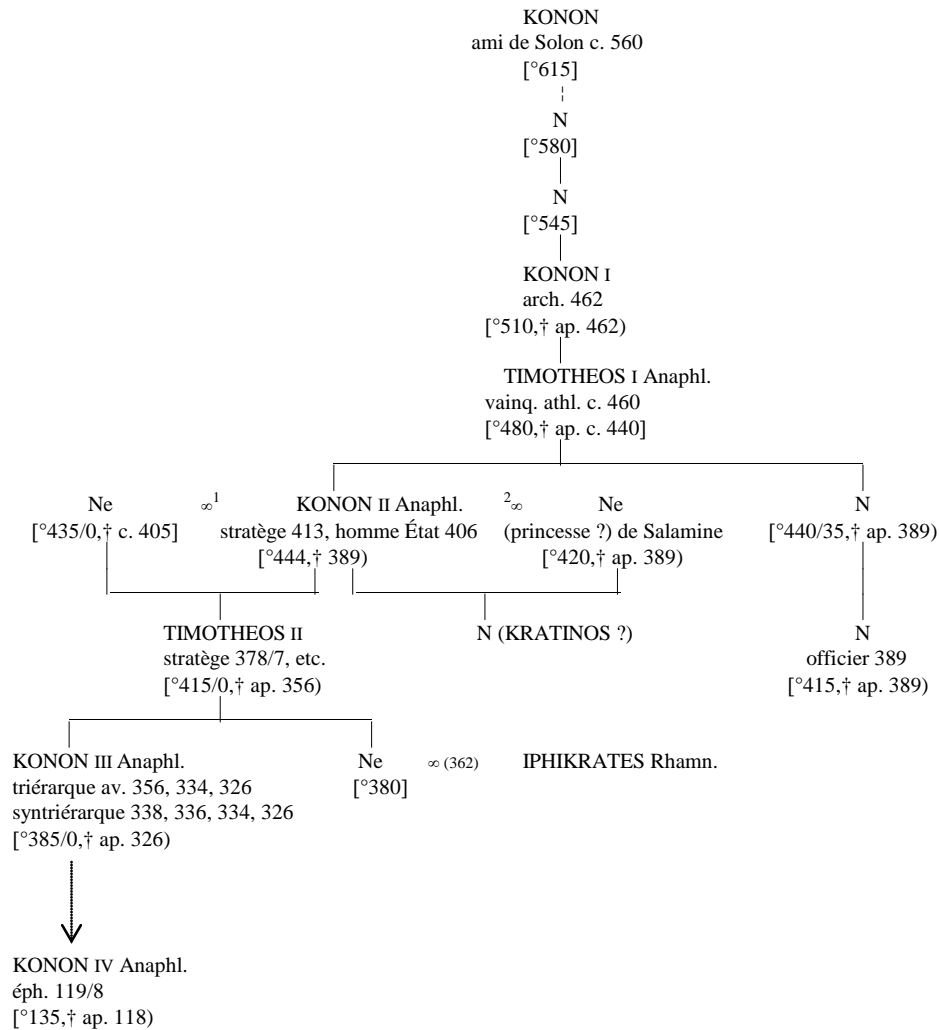
⁷ Lys., XIX, 36 : ἦν γὰρ Κόνωνι μὲν υἱὸς ἐν Κύπρῳ καὶ γυνή (« Conon avait dans l'île de Chypre un fils et sa femme »).

⁸ Voir J. K. DAVIES, 1971, p. 508.

⁹ Lys., XIX, 38-40 : [38] ἀλλ' οὐκ εἰκόσ, ὧ ἄνδρες δικασταί· ὁ γὰρ Κόνωνος θάνατος καὶ αἱ διαθήκαι, [39] ἅς διέθετο ἐν Κύπρῳ, σαφῶς ἐδήλωσαν ὅτι πολλοστὸν μέρος ἦν τὰ χρήματα ὧν ὑμεῖς προσεδοκᾶτε· τῇ μὲν γὰρ Ἀθηναίᾳ καθιέρωσεν εἰς ἀναθήματα καὶ τῷ Ἀπόλλωνι εἰς Δελφοὺς πεντακισχιλίους στατηράς· τῷ δὲ ἀδελφιδῷ τῷ ἑαυτοῦ, [40] ὃς ἐφύλαττεν αὐτῷ καὶ ἐταμίευε πάντα τὰ ἐν Κύπρῳ, ἔδωκεν ὡς μυρίας δραχμάς, τῷ δὲ ἀδελφῷ τρία τάλαντα· τὰ δὲ λοιπὰ τῷ υἱεὶ κατέλιπε, τάλαντα ἑπτακαίδεκα. (« La mort de Conon et le testament [39] qu'il a fait dans l'île de Chypre, ont mis sa fortune en évidence, et ont prouvé, qu'elle était fort au-dessus de l'opinion publique. Il avait employé 5000 statères en offrandes faites à Athéna et à Apollon de Delphes ; il avait donné 10000 drachmes à son neveu qui gouvernait tous ses biens de Chypre, et trois talents à son frère : il a laissé à son fils le reste, qui montait à 17 talents »).

¹⁰ Voir le détail chez J. K. DAVIES, 1971, p. 511-512 et PAA, X (2001), s. v. Konon 581755, p. 526-528.

Délos nommé Konôn du dème d'Anaphlystos pourrait être une preuve du contraire¹. J. K. Davies juge « embarrassantes » les deux prétentions ultérieures à l'époque romaine de deux femmes qui revendiquaient Conon comme ancêtre. Mais en réalité, il n'y a rien de particulièrement gênant à cela. Ces deux femmes descendaient certainement de la fille de Timothéos qui avait épousé Ménestheus.



71 La famille d'Iphicrate

On ne connaît rien des antécédents du grand général Iphicrate (Iphikratès). Une tradition rapportée par Plutarque² et la *Suda* affirme que son père, Timothéos³, était cordonnier⁴.

¹ *ID*, 2598, 16 : ἔφηβοι / ... / Κόνων Ἀναφλύστιος. E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2007, p. 492, a bien vu que ce personnage était très certainement un descendant du grand Conon et de Timothéos.

² Plut., *Dits des rois et des capit.* (Mor., 186f) : Ἰφικράτης δοκῶν υἱὸς εἶναι σκυτοτόμου κατεφρονεῖτο (« Iphikratès était méprisé parce qu'il passait pour le fils d'un cordonnier »).

³ Paus., IX, 14, 6 : Ἰφικράτης ὁ Τιμοθέου.

⁴ *Suda*, I 772 : Ἰφικράτης, σκυτέως πατρός, Ἀθηναῖος, ῥήτωρ καὶ στρατηγός. ὃς πρῶτος ἐν τοῖς λαφύροις τὸ ἐπίγραμμα ἐποίησε μεμνημένον τοῦ στρατηγοῦ, πρότερον μόνης τῆς πόλεως ἐπιγραφομένης (« Iphikratès : fils d'un cordonnier ; Athénien ; un orateur et un général : il fut

J. K. Davies juge cette tradition recevable pour ce que nous en savons¹. Je n'en suis pas persuadé et voici pourquoi :

- Iphikratès fut honoré d'un commandement dès 393, à l'âge tout à fait exceptionnel de vingt ans seulement, fait qui serait encore plus extraordinaire pour un fils de cordonnier ;
- dès le début de sa carrière, Iphikratès a été soutenu par le grand général Kônnon, issu d'une grande famille, association curieuse si Iphikratès était issu du bas peuple ;
- en outre, on sait par Pausanias que le père d'Iphikratès s'appelait Timothéos, tout comme le père et le fils de Kônnon, ce qui n'est peut-être pas simplement une coïncidence ;
- en 387, Iphikratès épouse la sœur d'un roi Thrace, union très improbable pour le moins pour un jeune homme de vingt-six ans dont le père ne serait qu'un cordonnier ;
- enfin, un neveu d'Iphikratès, Timothéos II, participe à une dédicace à Héraclès effectuée par des membres du *genos* des Praxiergides², auquel il se rattachait donc sans doute lui-même.

Pour ces différentes raisons, il me paraît que la famille d'Iphikratès, à défaut d'appartenir à la haute aristocratie, était quand même plus honorable qu'on ne l'a prétendu³. A Athènes comme à Rome, les rumeurs sur la bassesse des origines de tel ou tel homme politique étaient monnaie courante et il ne faut pas s'y fier plus que nécessaire. Le père d'Iphikratès possédait peut-être des établissements de cordonnerie, mais ce n'était certes pas un simple artisan⁴.

Iphikratès avait au moins un frère, Teisias, *chorègos* avant 348, lui-même père d'au moins deux fils, Timothéos, auteur donc d'une dédicace à Héraclès, et Timarchos, *kalos*

premier dont le nom fut inscrit sur un armement dédié, auparavant seul le nom de la ville étant spécifié).

¹ J. K. DAVIES, 1971, p. 248-249.

² *Hesp.* (1938), n° 12, p. 92 : Τιμόθ[εος] / Τεισι[ου] / τῶι Ἡρ[ακλεῖ]. / ἱερὸν Ἡρακλέ[ος] τῶν Πρα] / ξιεργιδῶν κα[ταρξαμέν] / ων τῶνδε οἷς μ[ελαίνας Π] / [Φ]ύσχων Ἀλωπε[κίθην] / [Ἀ]ρέσανδρος Les Praxiergides sont un clan aristocratique associé au culte d'Athéna Poliade dont ils préparaient la statue.

³ Je signale juste pour mémoire que dans son commentaire à Virgile, Servius donne la liste des jeunes Athéniens offerts au minotaure avec Thésée et qu'on y lit dans un texte désespérément corrompu livré par un seul des manuscrits : *mnesteus sumiani phidocus ramuntis* (Serv., *ad En.* VI, 21, p. 18 JEUNET-MANCY) : à ce qu'il semble, un *Menestheus* de Sounion y précède donc un [Am]phidokos de *Rhamnonte*.

⁴ Pour d'autres exemples de ces généraux présentés comme issus du peuple mais qui semblent bien appartenir à des familles honorables, voir W. R. CONNOR, 1971, p. 152 sqq. ; C. MOSSÉ, 1991 [2007], p. 119.

en 346 (donc âgé au plus de vingt-cinq ans à ce moment). Un Teisias, fils de Timarchos est connu par une inscription fragmentaire du IV^e siècle. J. K. Davies, après avoir justement écarté l'identification avec Teisias, frère d'Iphikratès et donc fils d'un Timothéos, propose d'y voir un cousin des deux hommes. Mais dans la mesure où l'inscription est mal datée dans le courant du IV^e siècle, il est plus simple d'y reconnaître un petit-fils de Teisias I.

Iphikratès lui-même a eu au moins deux fils, Ménestheus et Iphikratès II, et une fille, Iphidikè. Vers 387, il devient selon Démosthène le « kédestès » (beau-frère ou gendre) de Kotys I^{er}, roi des Odryses en Trace, ce qui signifie qu'il avait épousé la fille ou la sœur du souverain¹. Si Démosthène est ainsi ambigu, tous les autres auteurs sont en revanche formels en donnant Iphikratès comme le gendre de Kotys. Mais il s'agit d'auteurs tardifs qui n'ont probablement pas d'autre source que Démosthène. En fait, Kotys I^{er} est probablement né vers 405, et donc sa seule parente nubile en 387 ne peut être qu'une sœur et non une fille².

Au milieu du IV^e siècle, un tombeau familial livre des inscriptions avec les noms de³ :

[Ath]è[n]éas, fils de [Phil]ostratos de [Rh]amnont[e], et de [Mén]ést[h]éus, fils de Ménesthi[dès] de [Rha]mnon[te]

Il s'agit, à n'en pas douter, de proches parents de Ménestheus, fils d'Iphikratès de Rhamnonte. L'inscription est datée du milieu du IV^e siècle. On peut donc penser que le second personnage, Ménestheus Ménesthi(dou) de Rhamnonte est un Ménestheus, fils de Ménesthidès et un descendant de Ménestheus de Rhamnonte, général en 356 et en 333, fils du grand Iphikratès.

Mais on doit signaler un autre groupe d'inscriptions qui citent⁴ :

Ménestheus, fils de Ménesthidès
Ménesthénès, fils de Ménesthidès
Kallistô, fille de Ménesthidès

¹ Voir J. K. DAVIES, 1971, p. 249.

² La généalogie de Kotys I^{er} et, donc sa chronologie, fait l'objet de débats. Pour M. TAČEVA, 2006, p. 140 sqq. Kotys I^{er} est le fils de Sitalkès (c. 431-424) et distinct de Kotys, dont le frère Rhéboulas, fils de Seuthès III, est honoré à Athènes en 331/0. Mais pour S. TOPALOV, 1994, Rhéboulas est bien le frère de Kotys I^{er}, tous deux fils de Seuthès I^{er} (424-405). Pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, ces deux opinions ne me semblent pas les plus probables. De fait, la majorité des historiens retiennent que Rhéboulas est le fils de Kotys I^{er} et le fils de Seuthès II (c. 390) : voir par exemple M. J. OSBORNE, 1983, IV, T66, p. 66 ; Z. ARCHIBALD, 1998, p. 307.

³ *IG*, II², 7341 : [Δ]η[μ]έας(?) / [Φι]λ[ο]στράτ[ου] / [Ρ]αμνούσι[ος] / [Με]ν[ε]σθ[έ]υς / [Με]ν[ε]σθ[ί]δου / [Ρ]αμνούσι[ος]. Lecture fautive à corriger par *SEG*, XLI, 201C : Α[— — —]Μ...Υ / Ρα[μ]νου[σί]ου. / ... / Ἀθηνέας / Φιλ[ο]στράτ[ου] / Ραμνούσιος. / Μ[ε]ν[ε]σθ[έ]υς / Μ[ε]ν[ε]σθ[ί]δου / Ραμνούσιος (« Athénéas, fils de Ph[il]ostrat[os] de Rh[a]mnont[e] (et) M[én]éstheus, fils de M[én]ésthidès de Rhamnonte »).

⁴ *SEG*, XXVIII, 339.

Nausiptolémè, épouse de Ménesthidès

Ces inscriptions sont datables de c. 380/370 et concernent des membres d'un même groupe familial¹. Il est possible que Ménestheus, fils de Ménesthidès soit identique à Ménestheus fils de Ménestidès. Dans ces conditions, il s'agirait alors plutôt d'un cousin du père d'Iphikratès.

Une inscription mentionne un bouleute de 303 nommé Périklès, fils de Ménestheus de Rhamnonte². Il s'agit certainement d'un descendant d'Iphikratès, sans doute un arrière-petit-fils³, son père Ménestheus étant alors le fils de Ménestheus fils d'Iphikratès. On trouve ensuite un éphèbe [Iphi]kratès, fils d'Iphikratès de Rhamnonte en 259/8, très certainement issu du général⁴.

La famille subsiste encore à la fin du II^e siècle lorsqu'un Ménestheus de Rhamnonte est mentionné comme éphèbe en 117/6⁵. Il s'agit certainement d'un descendant d'Iphicrate, mais il est difficile de déterminer par quel biais⁶.

¹ Ce n'est pas le seul exemple d'inscriptions regroupant plusieurs générations d'une même famille. Ainsi, dans le même dème de Rhamnonte, on a retrouvé en 1977 une stèle mentionnant quatre générations successives : *SEG*, XXVI, 300.

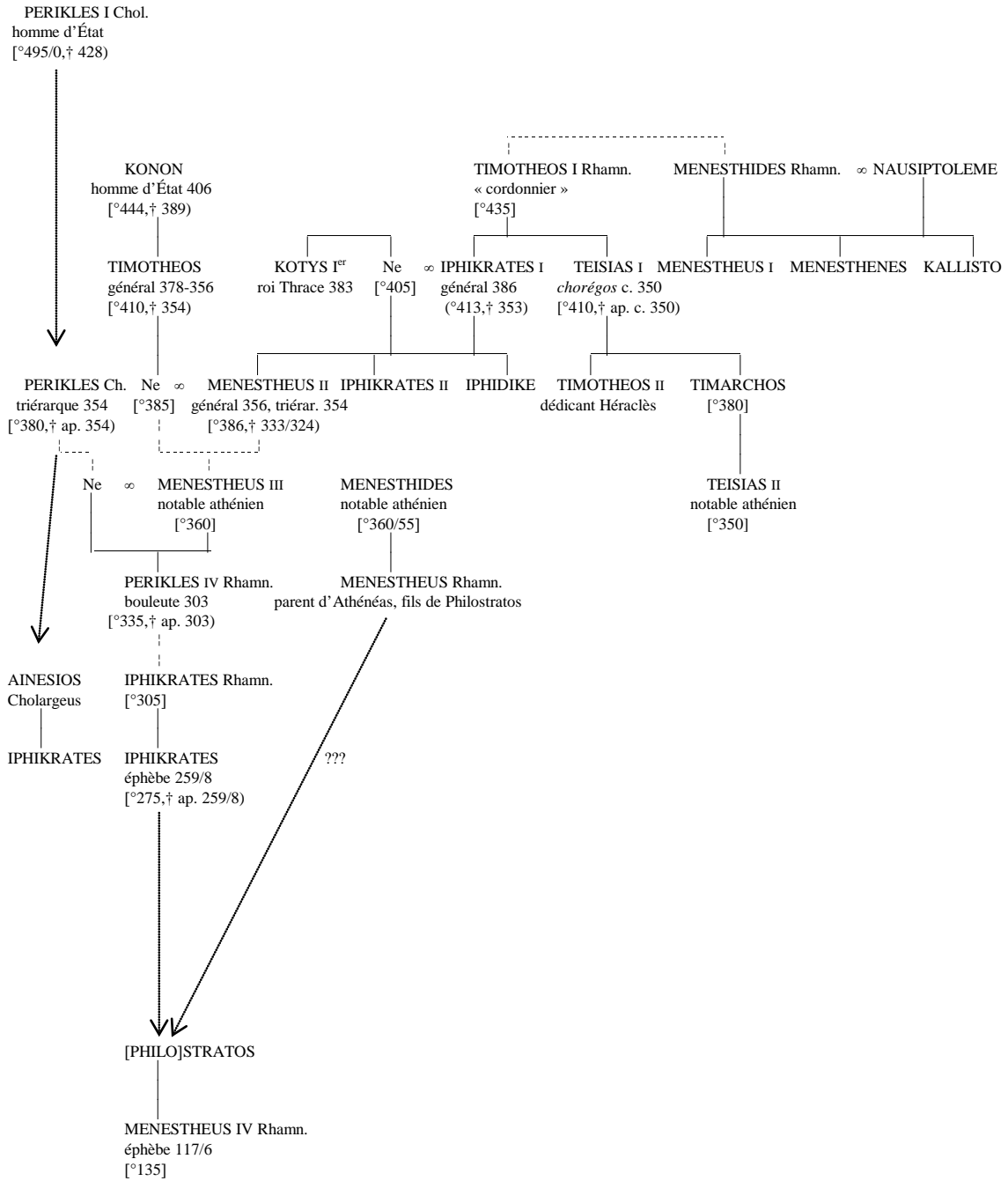
² *Agora*, XV, p. 62, l. 274-276: Παμνούσιοι / Νικόφημος Ἀριστομέν / Περικλῆς Μενεσθέως. *PAA*, XII, s. v. Ménestheus 645110 & XIV, s. v. Périklès.

³ En théorie, un conseiller de 303 pourrait aussi bien être un petit-fils d'Iphikratès. Le fils de celui-ci, Ménestheus, est né en 386. Il a pu avoir un fils né vers 350 qui serait conseiller en 303. Mais c'est l'introduction du nom de Périklès qui me fait penser que le conseiller avait une mère qui se rattachait au chef d'état homonyme (voir ci-après) tandis que Ménestheus avait épousé, lui, une fille de Timothéos.

⁴ B. MERITT, 1938, p. 112, qui écarte la restitution [Iphik]ratès pour le nom de l'éphèbe en raison de l'*ordinatio* qui laisse supposer une lettre de plus. L'argument n'est peut-être pas définitif en raison de l'évidence du rapprochement. Voir *PAA*, IX (2000), s. v. Iphikratès 542940, p. 587 ; N. V. SEKUNDA, p. 303.

⁵ *IG*, II², 1009+2456+2457 (éd. & trad. fr. : E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2007, p. 222-227), IV, 99 : Μενεσθ[εὺς — — —]τράτου Παμνούσι[ος].

⁶ E. PERRIN-SAMINADAYAR, 2007, p. 360, pense que cet éphèbe pourrait descendre du général Iphicrate à travers le Ménestheus fils de Ménesthidès associé à « Dèmèas fils de Dèmostratos ». Mais on a vu que ce dernier personnage est en réalité un « Athénéas fils de Philostratos », ce qui ne change pas grand-chose en réalité puisque le patronyme de l'éphèbe de 117/6 peut aussi bien être restitué en [Philo]stratos. Mais il faudrait alors considérer que Ménestheus fils de Ménesthidès associé à Athénéas descend lui aussi d'Iphicrate et doit donc être dissocié de l'homonyme.



VII] L'ÉPOQUE CLASSIQUE : VI^e – V^e S. AV. J.-C.

Dans les chapitres qui vont suivre, je ne tenterai pas d'établir à partir de zéro la généalogie complète de l'ensemble des grandes familles d'Athènes à l'époque classique. D'une part, ce n'est pas l'objet de mon travail, d'autre part cela a déjà été réalisé de façon particulièrement satisfaisante par J. K. Davies. Je ne reprendrai donc que les familles qui concernent l'ascendance des personnages rencontrés dans les parties antérieures et je ne m'étendrai avec détail que sur les points débattus ou sur lesquels je crois pouvoir apporter une reconstruction différente de mes prédécesseurs.

1] Les Philaïdes

Il s'agit assurément d'une des plus grandes familles d'Athènes qui a donné notamment Miltiade, le vainqueur de Marathon et son fils Cimon¹.

Pour ses débuts, on dispose du témoignage assez précis d'Hérodote ² :

[VI, 34] Miltiadès, fils de Kimôn et petit-fils de Stésagoras, était alors tyran de ces villes ; il les tenait de Miltiadès, fils de Kypsélos, qui en avait acquis précédemment la souveraineté de la manière que je vais raconter.

[VI, 35] Peisistratos jouissait alors à Athènes de la souveraine puissance. Miltiadès, fils de Kypsélos, y avait aussi quelque autorité. Il était d'une maison où l'on entretenait quatre chevaux pour les concours olympiques ; sa naissance était illustre. Il remontait à Éaque (Aiakos) et à Aigina ; mais, dans les temps plus récents, cette famille s'était naturalisée à Athènes depuis Philaios, fils d'Ajax, le premier de cette famille qui soit devenu citoyen de cette ville ...

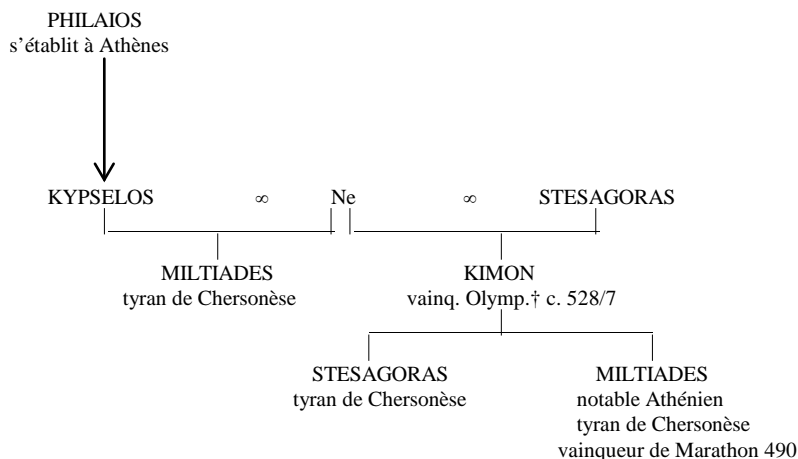
[VI, 38] Miltiadès en eut obligation à Kroisos. Il mourut dans la suite sans enfants ; laissant sa principauté et ses richesses à son neveu Stésagoras, fils de Kimôn son frère utérin ...

[VI, 39] Stésagoras ayant péri de cette manière, les Pisistratides envoyèrent sur une trirème, dans la Chersonèse, Miltiadès, fils de Kimôn, et frère de Stésagoras qui venait de mourir, afin qu'il prît en main les rênes du gouvernement. Ils l'avaient déjà traité avec bienveillance à Athènes, comme s'ils n'eussent point eu part au meurtre de son père Kimôn, dont je rapporterai ailleurs les circonstances. ... Miltiadès devint maître absolu dans la Chersonèse. Il épousa Hègésipylè, fille d'Oloros, roi de Thrace.

La généalogie se présente donc ainsi¹ :

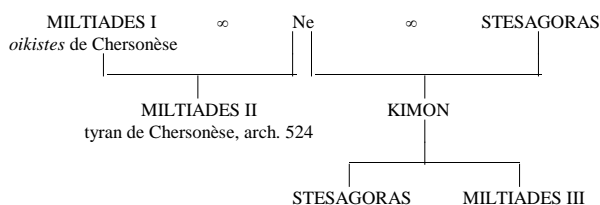
¹ Contrairement à ce qu'affirme R. THOMAS, 1989, p. 161, le nom de la famille est bien attesté dès l'Antiquité : voir Diog. Laer., *Épic.*, 1.

² Hdt, VI, 34 -36 : [34] ἐτυράννευε δὲ αὐτέων μέχρι τότε Μιλτιάδης ὁ Κίμωνος τοῦ Σησαγόρευ, κτησαμένου τὴν ἀρχὴν ταύτην πρότερον Μιλτιάδεω τοῦ Κυψέλου τρόπῳ τοιῶδε ... [35] ἐν δὲ τῆσι Ἀθήνησι τῆνικαῦτα εἶχε μὲν τὸ πᾶν κράτος Πεισίστρατος, ἀτὰρ ἐδυνάστευέ γε καὶ Μιλτιάδης ὁ Κυψέλου ἑὼν οἰκίης τεθριπποτρόφου, τὰ μὲν ἀνέκαθεν ἀπ' Αἰακοῦ τε καὶ Αἰγίνης γεγονώς, τὰ δὲ νεώτερα Ἀθηναῖος, Φιλαίου τοῦ Αἰάντος παιδὸς γενομένου πρώτου τῆς οἰκίης ταύτης Ἀθηναίου ... [38] οὗτος μὲν δὴ διὰ Κροῖσον ἐκφεύγει, μετὰ δὲ τελευτᾷ ἄπαις, τὴν ἀρχὴν τε καὶ τὰ χρήματα παραδοὺς Σησαγόρῃ τῷ Κίμωνος ἀδελφεοῦ παιδί ὁμομητροῦ. [39] τελευτήσαντος δὲ καὶ Σησαγόρευ τρόπῳ τοιῶδε, ἐνθαῦτα Μιλτιάδεα τὸν Κίμωνος, Σησαγόρευ δὲ τοῦ τελευτήσαντος ἀδελφεόν, καταλαμπόμενον τὰ πρήγματα ἐπὶ Χερσονήσου ἀποστέλλουσι τριηρεῖ οἱ Πεισιστρατίδαι, οἳ μιν καὶ ἐν Ἀθήνησι ἐποίηεν εὖ ὡς οὐ συνειδότες δῆθεν τοῦ πατρὸς Κίμωνος αὐτοῦ τὸν θάνατον, τὸν ἐγὼ ἐν ἄλλῳ λόγῳ σημανέω ὡς ἐγένετο. ... Μιλτιάδης τε δὴ ἴσχει τὴν



Χερσόνησον, πεντακοσίους βόσκων επικούρους, καὶ γαμέει Ὀλόρου τοῦ Θρηϊκῶν βασιλέος τὴν θυγατέρα Ἥγησιπύλην.

- ¹ On doit juste dire un mot en passant de l'ancienne hypothèse de N. G. L. HAMMOND, 1956, qui a voulu introduire une génération supplémentaire dans la généalogie en se fondant sur ces indices :
- découverte d'un Miltiades, arch. 524, difficile à identifier avec le futur vainqueur de Marathon ;
 - témoignage d'Hérodote, VI, 103, dont le texte lu rigoureusement obligerait à distinguer Miltiadès de Chersonèse, oncle de Stésagoras, et Miltiadès, fondateur de la colonie de Chersonèse : « Stésagoras était alors avec son oncle Miltiadès en Chersonèse où il avait élevé, tandis que le plus jeune, Miltiadès, nommé d'après Miltiadès, *oikistès* de Chersonèse, était à Athènes » ;
 - témoignage de Markellinos, *Vita Thuc.*, 8-10, qui mentionne successivement : « Miltiadès, *oikistes* de Chersonèse ... après sa mort et celle de son fils, Stésagoras son frère utérin lui succéda, puis Miltiadès, homonyme du premier *oikistès*, frère de Stésagoras, né du même père et de la même mère » ;
 - témoignage très clair d'Élien, *Hist. Var.*, XII, 35, qui énumère καὶ Μιλτιάδαί τρεῖς, ὁ τὴν Χερρόνησον κτίσας καὶ ὁ Κυψέλου καὶ ὁ Κίμωνος (« trois Miltiadès : le fondateur de Cherronèse, le fils de Kypsélos et le fils de Kimôn »).



La famille de Miltiade selon N. G. L. Hammond, 1956.

Mais en réalité aucun de ces points n'est probant, comme l'a montré en détail D. W. BRADEEN, 1963, p. 206-208, suivi par tous les auteurs postérieurs. Rien n'interdit de reconnaître en Miltiadès, archonte en 524, le futur vainqueur de Marathon, en tout cas pas la chronologie. L'exégèse du texte d'Hérodote est plus subtile que convaincante et cette subtilité conduit à une contradiction formelle avec un autre passage, parfaitement clair du même auteur (VI, 38) où la généalogie est répétée sans ambiguïté (« Miltiadès ... mourut sans enfant, ayant transféré sa principauté et ses richesses à Stésagoras, fils de son frère utérin Kimôn »). Le témoignage de Markellinos, qui dérive totalement d'Hérodote (directement ou à travers Didymos), souvent textuellement, n'a aucune raison de s'en écarter, mais ce passage est particulièrement corrompu et lacunaire et c'est à cette mauvaise transmission que l'on doit les divergences apparentes entre Hérodote et Markellinos. Je ne doute pas, comme D. W. BRADEEN, 1963, p. 207, n. 95, que c'est à une simple corruption textuelle que nous devons la mention d'un fils de Miltiades : à la place de « après sa mort et celle de son fils (μετὰ δὲ τελευτᾷ τοῦ παιδός) », il faut lire « après sa mort sans fils » (ἄπαιδος pour τοῦ παιδός) comme l'avait déjà reconnu Casaubon au XVIII^e s. et comme nous y invite Hérodote (μετὰ δὲ τελευτᾷ ἄπαις). Reste le texte d'Élien. Mais cela prouve simplement que cet auteur tardif aura commis quelque méprise en lisant trop rapidement Hérodote ou une source qui le résumait mal à propos.

Le premier personnage sur lequel nous avons des indications détaillées est donc Miltiadès l'Ancien, fondateur de la colonie de Chersonèse où il s'établit comme tyran. La date et les circonstances de cette fondation restent discutés. Miltiadès a-t-il quitté Athènes pour fuir la tyrannie des Peisistratides, où au contraire, avec leur bénédiction ? Et cette fondation doit-elle être datée de c. 556 ou c. 546 ?

La date de la fondation thrace du premier Miltiadès dépend directement de la date des Mermnades de Lydie, puisque c'est le lien attesté par Hérodote entre Miltiadès et Crésus qui constitue le point d'ancrage de la chronologie. Malheureusement, cette chronologie des rois de Lydie reste encore incertaine elle-aussi¹. La majorité des savants modernes opinent néanmoins à placer vers 556 la conquête de la Chersonèse.

On est en terrain plus ferme avec Kimôn Koalémos, qui fut donc vainqueur avec le même équipage lors de trois olympiades successives mais fut assassiné juste après la dernière par les Pisistratides, peu après la mort de Peisistratos (528/7). On peut donc admettre que Kimôn fut vainqueur en 536, 532 et 528². Il semble donc avoir été sensiblement plus jeune que son demi-frère, même si l'on situe en 546 la tyrannie de celui-ci, et *a fortiori* si elle se place en 556. Mais Kimôn n'était pas forcément un homme jeune lors de ses victoires olympiques (il n'était que le propriétaire des chevaux, non leur conducteur).

Stésagoras II pourrait s'identifier à un « Stésagora » cité sur un vase³ trouvé près de Brauron et datable de 540 environ⁴. H. R. Immerwahr a souligné le lieu de la découverte du vase, à proximité du dème des Philaïdes⁵. En revanche, c'est nécessairement un autre personnage que le « Stésagora kalos » qui figure sur deux vases datables de 520/510, contemporain d'un « Miltiadès kalos » nommé sur un autre vase¹.

En effet, Stésagoras II se trouvait depuis quelques temps déjà en Chersonèse auprès de son oncle lors de l'assassinat de Kimôn Koalémos en 528/7. On ignore la date du décès de Miltiadès de Chersonèse, mais comme Stésagoras, ne lui succéda que durant peu de

¹ Voir, la bibliographie chez D. W. BRADEEN, 1963, p. 194. La question est liée à la date de la prise de Sardes par les Perses, qu'un document cunéiforme semble dater de 547 : V. PARKER, 1993a, p. 389. Toutefois, cette lecture est aujourd'hui largement contestée. Pour N. KOKKINOS, 2009, la prise de Sardes est plutôt de 541/0. Ce serait donc cette date qui constituerait le *terminus ante quem* de la tyrannie de Miltiadès.

² H.-T. WADE-GERY, 1958, p. 156-158 ; H. R. IMMERSWAHR, 1972, p. 183.

³ On sait que les jeunes gens nommés sur ces vases, avec ou sans l'épithète *kalos* « beau », faisaient parti de l'élite aristocratique de la cité : voir, *e. g.* H. R. IMMERSWAHR, 1972, p. 181 & 186.

⁴ H. R. IMMERSWAHR, 1972, p. 182.

⁵ H. R. IMMERSWAHR, 1972, p. 184.

temps et fut assassiné lui-même vers 515 (avant l'assassinat d'Hipparchos en août 514)², on peut placer ce décès peu après 520. Après Stésagoras, sans enfants, c'est son frère Miltiade qui recueille son héritage. La tradition ancienne, représentée notamment par Hérodote, est pratiquement en totalité acquise aux Philaïdes et exclut donc toute compromission avec les tyrans. Mais, il ne fait guère de doute que les rapports entre les deux maisons, hormis l'assassinat de Kimôn Koalémos, ont été plutôt bonnes. Ici, le même Hérodote est bien obligé d'admettre, ce que les ennemis de Miltiade le Jeune ont certainement souligné à son procès, que ce sont les Peisistratides qui l'ont installé en Chersonèse avec une trirème armée après l'assassinat de son frère, en 515/4 donc.

A) La famille d'Isagoras

Le principal opposant de l'Alcméonide Clisthène aura été Isagoras, fils de Teisandros, archonte en 508/7. A la fin, vaincu par le parti de son rival, Isagoras fut contraint de se réfugier à Sparte où l'on perd sa trace³. Il s'agissait donc de l'un des tous premiers personnages d'Athènes. Pourtant Hérodote avoue n'avoir pas su identifier sa famille⁴ :

« Isagoras, fils de Tisandros. Il appartenait à une noble famille, mais dont je n'ai pas réussi à découvrir l'origine : ses parents sacrifiaient à Zeus Karios ».

En raison de cette ignorance avouée d'Hérodote, il est très difficile de rattacher Isagoras à l'une des grandes familles connues d'Athènes. Pourtant, à la suite d'une suggestion de N. H. L. Hammond, la plupart des savants conviennent aujourd'hui qu'il appartenait à la parenté des Philaïdes⁵. La raison tient uniquement à son patronyme : le nom de Teisandros se retrouve fréquemment, on le verra, dans cette famille. Le conflit entre Clisthène et Isagoras ne serait alors qu'un épisode de plus de la longue lutte opposant les

¹ H. R. IMMERWAHR, 1972, p. 185.

² Hdt, VI, 39, 1 et L. SCOTT, 2005, *ad loc.*, p. 178-179.

³ Une notice de valeur incertaine, mais qui pourrait remonter à Hellanicos, affirme que les membres du clan vaincu ont été condamnés à mort par contumace et vu leurs biens confisqués : sch. Aristoph., *Lys.*, 273. Voir P. J. BICKNELL, 1972, p. 85 ; *Id.*, 1974, p. 153.

⁴ Hdt, V, 66 : καὶ Ἰσαγόρης Τεισάνδρου οἰκίης μὲν ἔων δοκίμου, ἀτὰρ τὰ ἀνέκαθεν οὐκ ἔχω φράσαι· θύουσι δὲ οἱ συγγενές αὐτοῦ Διὶ Καρίῳ. Voir aussi Arist., *Ath. Pol.*, XX, 1 : Καταλυθείσης δὲ τῆς τυραννίδος, ἔστασίαζον πρὸς ἀλλήλους Ἰσαγόρας ὁ Τεισάνδρου φίλος ὢν τῶν τυράννων, καὶ Κλεισθένης τοῦ γένους ὢν τῶν Ἀλκμεωνιδῶν. (« Aussitôt après le renversement de la tyrannie, éclata la rivalité d'Isagoras, fils de Teisandros et ami des tyrans, et de Clisthène, de la famille des Alcméonides »). F. BOURRIOT, 1976, I, p. 381, souligne qu'Hérodote n'emploie pas ici le mot *génos* mais bien celui d'*oikia*, tout comme il le fait d'ailleurs à propos de Miltiadès.

⁵ Isagoras serait un Philaïde ou un Kimonide pour N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 121, 127-128 ; R. SEALEY, 1960, p. 172 ; F. GHINATTI, 1970, p. 100-101 ; G. DAVERIO ROCCHI, 1971, p. 24, n. 41 ; P. J. BICKNELL, 1972, p. 84-86 ; *Id.*, 1974, p. 153-154 ; M. T. W. ARNHEIM, 1977, p. 137-138 ; E. CULASSO GASTALDI, 1996, p. 499 sqq.

Cette filiation est en revanche mise en doute par E. KINZL, 1968, p. 23 sqq. ; J. K. DAVIES, 1971, p. 296 ou F. BOURRIOT, 1976, I, p. 383.

Alcméonides et les Philaïdes depuis, au moins, la concurrence entre Alkméôn et Hippokleidès aux noces d'Agaristé jusqu'aux luttes entre Périclès et Cimon¹.

Comment expliquer alors le silence d'Hérodote et quel lien peut-il y avoir entre une famille aristocratique athénienne et la Carie en Asie Mineure ?

En 1963, D. M. Lewis se fonde sur une inscription montrant que (Zeus) Karios était honoré en Attique dans la région d'Ikaria, près du Pentélikon². Ce serait là qu'il faudrait chercher la localisation des ancêtres d'Isagoras. Toutefois, cette hypothèse est peu convaincante. Il signale lui-même qu'à une exception près, il est question dans l'inscription d'Ikarios et non de Karios, et donc que cette dernière lecture est peut-être fautive³. En réalité, on peut même dire qu'elle l'est certainement, et donc on doit écarter cette proposition.

Pour F. Ghinatti, ce sont les informateurs d'Hérodote qui sont la cause de la confusion de cet auteur. Ces sources, favorables à Clisthène, cherchent à discréditer Isagoras et font circuler le bruit que ses parents sacrifient à un dieu non hellénique⁴. Même si F. Bourriot s'est montré critique vis-à-vis de ce genre d'explications, elles n'en restent pas moins probables, si ce n'est dans les détails, au moins dans le sens général⁵.

E. Culasso Gastaldi a pris récemment la peine d'étudier la répartition du nom Isagoras dans tout le monde hellénophone. Elle observe que ce nom est pratiquement absent de Carie, de Lydie ou de Moésie, les principales régions où l'on honorait Zeus Karios⁶. En revanche, le même auteur observe que le nom Isagoras est extrêmement fréquent en Thessalie. Or, une notice de Photios assure que Zeus Karaios était particulièrement honoré en Thessalie et en Béotie⁷. Les épithètes Karios, Karaios, Karaos, Kéraiios étant probablement équivalentes⁸, E. Culasso Gastaldi en conclut qu'Isagoras devait appartenir à une grande famille athénienne qui avait établi des liens d'amitié (*xénia*) ou de parenté avec une grande famille thessalienne.

¹ Voir ainsi J.-H. WRIGHT, 1892, p. 6, n. 1.

² D. M. LEWIS, 1963, p. 25-26, concernant *IG*, I², 186. Voir *IG*, I³, 253.

³ D. M. LEWIS, 1963, p. 26, n. 45, d'après une remarque de G. W. Forrest.

⁴ F. GHINATTI, 1970, p. 100-101.

⁵ F. BOURRIOT, I, 1976, p. 382-383. Cet auteur reproche surtout à F. Ghinatti d'avoir poursuivi son argumentation jusqu'à prétendre que le clan de Clisthène aurait ravalé la famille d'Isagoras du rang de *génos* à celui d'*oikia*, ce qui est en effet visiblement erroné.

⁶ E. CULASSO-GASTALDI, 1996, p. 496-497.

⁷ Phot., *Lex.*, p. 313, 11 : « Karios Zeus en Thessalia kai Boiôtia ».

⁸ *RE*, XA, 319, col. 47sqq.

Je me demande toutefois si le lien avec la Carie n'est pas éliminé un peu vite. On sait que les Philaïdes se transmettaient le nom rare Oulios, qui semble venir de Carie¹. Il pourrait s'agir d'une coïncidence, mais tout aussi facilement d'une trace d'un des lieux d'origine d'un rameau de la famille.

Pour l'identité de cette famille athénienne, E. Cupasso Gastaldi adopte la proposition de P. J. Bicknell. Comme Hérodote connaît très bien l'histoire des Philaïdes mais est incapable de donner la famille d'Isagoras, il n'est pas possible de supposer un lien direct entre eux. En revanche, les Kimonides, dont l'origine nous est inconnue et qui ont déjà repris à leurs parents philaïdes le nom de Miltiadès ont bien pu leur emprunter également celui de Teisandros. Chronologiquement, Teisandros, père d'Isagoras, pourrait être le frère de Kimôn Koalémos, père de Miltiadès.

A l'appui de cette proposition, P. J. Bicknell a fait valoir deux autres rapprochements onomastiques qui achèvent de la rendre tout à fait vraisemblable :

- L'existence d'un tesson d'ostracisme portant le nom ...ôn / ...agoras². L'inscription est certes mutilée, mais il s'agit assurément du nom d'un candidat à l'ostracisme pour les années 480 dont le nom était très court et se finissait par ...ôn et dont le père avait un nom se terminant par ...agoras avec là aussi très peu de lettres manquantes. La restitution [Kim]ôn / [Is]agoras, sans être la seule possible³, est hautement vraisemblable.
- Dans sa vie de Miltiade, Cornelius Nepos, dont le récit dérive de l'historien du IV^e siècle Éphore⁴, décrit le second procès de son héros en 489 dans les termes suivants :

« uerba fecit frater eius Sagoras »

Telle est du moins la leçon des meilleurs manuscrits, encore que la plupart des éditions modernes émendent en « [Sté]sagoras » puisqu'on sait que Miltiade avait en effet un frère de ce nom. Sauf que celui-ci était décédé entre 520 et 515 et ne pouvait donc assister au procès de son frère en 489. N. G. L. Hammond a donc émis l'hypothèse que le mot *frater* ne rend pas ici le terme « frère », mais signifie

¹ C. NISSEN, 2009, p. 86.

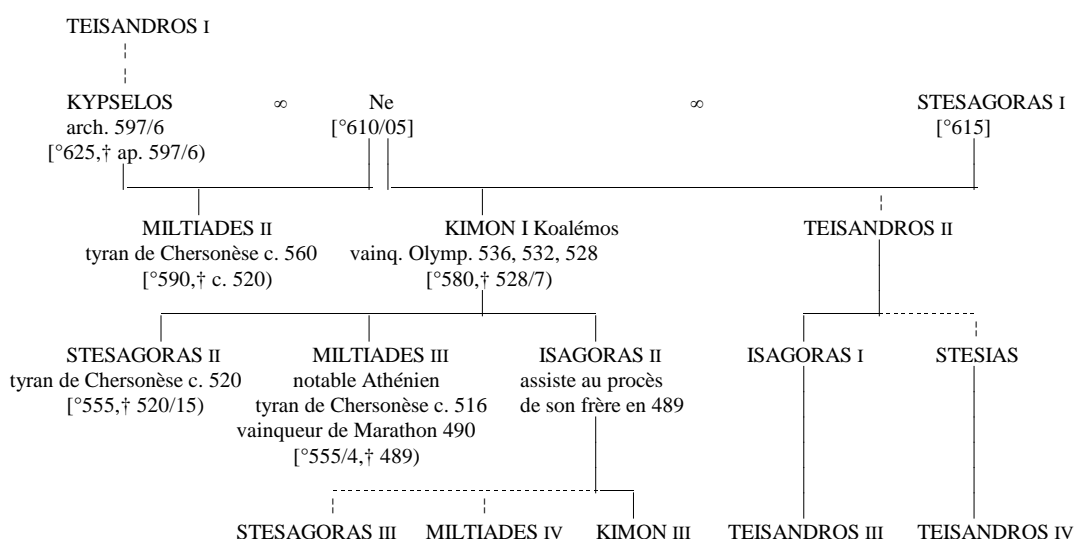
² Le tesson est reproduit par E. CULASSO-GASTALDI, 1996, fig. 3.

³ On pourrait envisager, par exemple, [Kré]ôn, [Sol]ôn, [Thér]ôn / [Di]agoras, [Le]agoras. Mais ces groupes de noms ne sont pas associés ailleurs dans la prosopographie athénienne et ne figurent pas individuellement dans la liste des candidats à l'ostracisme connus par ailleurs à cette époque.

⁴ Cela est unanimement admis (cf, par exemple, *BNJ* 70F64, commentaire). Néanmoins, L. SCOTT, 2005, p. 632, souligne qu'on ignore si Népos lisait directement Éphore ou travaillait seulement de mémoire. Également on n'oublira pas que notre 'Népos' n'est qu'un résumé de l'œuvre originale.

« cousin » comme il arrive parfois en latin¹. Toutefois, Cornelius Nepos reproduit une source grecque (Éphore), et *frater* traduit alors ἀδελφός mot qui ne peut signifier, lui, que frère². Miltiade avait donc en 489 un frère encore vivant dont le nom était proche de « sagoras ». La correction la plus évidente, qui correspond à la leçon de certains manuscrits mineurs, est alors « [I]sagoras ».

[I]sagoras, frère de Miltiade, donc fils de Kimôn Koalémos, pourrait bien être le père de [Kim]ôn fils d'[Is]agoras, candidat à l'ostracisme vers 485. La présence de ce nom dans la proche parenté de Miltiade conforte raisonnablement le rattachement d'Isagoras, fils de Teisandros, à cette famille :



B) La famille d'Épilykos

On a remarqué depuis longtemps que la présence des noms Épilykos et Teisandros dans la généalogie des Philaïdes fabriquée pour Kimôn par Phérécyde vers 480³ est l'indice assuré de l'appartenance à ce *génos* de Teisandros, fils d'Épilykos, dont la fille épouse vers 435/0 Xanthippos, fils aîné de Périclès⁴.

¹ N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 127.

² P. J. BICKNELL, 1972, p. 84, n. 5, *pace* H. R. IMMERWAHR, 1972, p. 185. Il est arbitraire de supposer, avec J. K. DAVIES, 1971, (8429, VIII), p. 301, que ἀδελφός est mis ici pour φίλοι. L. SCOTT, 2005, p. 441 & 632-633, ignore apparemment la littérature sur ce point précis et considère que Sagoras désigne bien Stésagoras II, mais par une erreur inexplicable.

³ Voir *infra*, p. 569, n. 3.

⁴ Plut., *V. Périclès*, 36 : ὁ γὰρ πρεσβύτατος αὐτοῦ τῶν γνησίων υἱῶν Ξάνθιππος φύσει τε δαπανηρὸς ὦν καὶ γυναικὶ νέᾳ καὶ πολυτελεῖ συνοικῶν, Τισάνδρου θυγατρὶ τοῦ Ἐπιλύκου (« L'aîné de ses fils légitimes, Xanthippos, déjà naturellement prodigue, avait épousé une jeune femme très dépensière, fille de Tisandros, fils d'Épilykos »).

Ce mariage suffit à prouver que Teisandros, fils d'Épilykos, appartenait à une grande famille, et l'onomastique concourt alors à identifier celle-ci avec les Philaïdes¹. Malheureusement, on ne sait rien de plus ou peu s'en fait sur ces personnages. Teisandros est candidat à l'ostracisme en 443, et Épilykos doit probablement être identifié à un jeune homme homonyme mentionné comme *kalos* sur une quinzaine de vases datables de c. 515/505 environ dont la plupart sont l'œuvre d'un unique artiste².

C) Thucydide et les Philaïdes

La filiation entre l'historien Thucydide et les Philaïdes est affirmée sans hésitation par les historiens anciens. Notre plus ancien témoin conservé est Plutarque³ :

Kimôn était fils de Miltiadès et d'Hègésipyllè, Thrace de nation, et fille du roi Oloros ; c'est ce qu'on lit dans les poèmes qu'Archélaos et Mélanthios ont faits en l'honneur de Kimôn. Thucydide l'historien, qui était parent de Kimôn, dit que son père s'appelait Oloros, comme le roi de ce nom, son aïeul, et qu'il possédait des mines d'or dans la Thrace, où l'on prétend même qu'il mourut ; il fut tué dans un petit endroit appelé Skapté (Hylè). On rapporta ses cendres dans l'Attique, et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Kimôn, près du tombeau d'Elpinikè, sœur de celui-ci. Mais Thucydide était du dème d'Halimonte, et Miltiadès de celui de Lakiadès. Miltiadès, condamné à une amende de cinquante talents, fut mis en prison; et n'ayant pu la payer, il y mourut, laissant son fils dans sa première jeunesse, et Elpinikè, sa sœur, qui n'était pas encore nubile.

Le récit le plus circonstancié vient de ses biographes de la fin de l'Antiquité : le premier est Markellinos, qui se réfère entièrement à Didymos⁴ :

L'écrivain Thucydide, avait pour père Oloros, qui tenait son nom d'Oloros, roi des Thraces, et sa mère était Hègésipyllè, qui était la descendante de très estimés généraux. Je veux parler bien sûr de Miltiadès et Kimôn. Et sa maison remontait au stratège Miltiadès, et à travers Miltiadès, à Aiakos et à Zeus ... Didymos apporte la preuve de ces choses, qui assure que Phérékydès, dans le premier livre de ses *Histoires*, s'exprime ainsi : « Philaias, fils d'Ajax, s'établit à Athènes. De lui Daiklos ... etc ... de lui Hippokleidès, durant l'archontat duquel les Panathénaïa furent instituées à Athènes, de Miltiadès, qui colonisa la Chersonèse ». Cela est encore confirmé par Hellanikos dans son ouvrage *Asôpida*.

Alors, me demanderez-vous, comment Miltiadès était-il lié à Thucydide ? Et bien, de cette manière : Les Thraces et les Dolonces, désolés en raison de leur guerre avec les Apsinthiens ... eurent le bonheur de rencontrer Miltiadès ... qui cherchait à fuir la tyrannie à Athènes ... et devint ainsi le fondateur de Chersonèse. Lorsqu'il mourut sans enfant, Stésagoras lui succéda en Chersonèse, étant son frère par la même mère. A la mort de ce dernier, Miltiadès, homonyme du fondateur, lui succéda, étant le frère de père et de mère de

¹ H. A. SHAPIRO, 1982, p. 306.

² L'identification a été proposée en premier par C. ROBERT, *RE*, 6 (1909), s. v. Epilykos, col. 159. Il a été suivi depuis : voir notamment J. K. DAVIES, 1971, p. 295 et en dernier lieu H. A. SHAPIRO, 1982, p. 305-306.

³ Plut., *Vit. Cimon*, 4 : Κίμων ὁ Μιλτιάδου μητρός ἦν Ἥγησιπύλης, γένος Θράκτης, θυγατρὸς Ὀλόρου τοῦ βασιλέως, ὡς ἐν τοῖς Ἀρχελάου καὶ Μελανθίου ποιήμασιν εἰς αὐτὸν Κίμωνα γεγραμμένοις ἰστόρηται. Διὸ καὶ Θουκυδίδης ὁ ἱστορικὸς τοῖς περὶ Κίμωνα κατὰ γένος προσήκων Ὀλόρου τε πατρὸς ἦν, εἰς τὸν πρόγονον ἀναφέροντος τὴν ὁμωνυμίαν, καὶ τὰ χρυσεῖα περὶ τὴν Θράκην ἐκέκτητο. (2) Καὶ τελευτῆσαι μὲν ἐν τῇ Σκαπτῇ (τοῦτο δ' ἔστι τῆς Θράκης χωρίον) λέγεται φονευθεὶς ἐκεῖ, μνήμα δ' αὐτοῦ τῶν λειψάνων εἰς τὴν Ἀττικὴν κομισθέντων ἐν τοῖς Κίμωνεῖσι δαίκεται παρὰ τὸν Ἐλπινίκης τῆς Κίμωνος ἀδελφῆς τάφον. Ἀλλὰ Θουκυδίδης μὲν Ἀλμύσιος γέγονε τῶν δῆμων, οἱ δὲ περὶ τὸν Μιλτιάδην Λακιάδα.

⁴ Mark., *V. Thuc.*, 2-17 (p. 10-19 PICCIRILLI).

Stésagoras. Ce Miltiadès, déjà époux d'une Athénienne, était néanmoins désireux de fonder une dynastie et épousa Hègésipylè, fille d'Oloros roi des Thraces ... Il semble bien qu'il en soit, que Thucydide, qui possédait d'importants biens en Thrace et les mines d'or de Skaptè Hylè, était son petit-fils, c'est-à-dire le fils de sa fille. C'est Thucydide lui-même qui nous oblige à ces recherches pour n'avoir rien dit de sa famille. On doit souligner néanmoins que le nom de son père était Oloros, [et non Orolos], avec un rho en premier et un lambda en second, lecture qui semble erronée aussi pour Didymos. En effet, l'inscription qui figure sur son propre tombeau : 'Thoukydidès, fils d'Oloros, Halimousios' prouve sans conteste qu'Oloros est la bonne version.

De fait, près de la porte appelée Mélitidè, à Koilè, se trouve le monument funéraire de Kimôn, où se trouvent les tombeaux d'Hérodote et de Thucydide. Cela prouve bien qu'il appartenait à la postérité de Miltiadès puisqu'on n'y trouve pas de sépultures d'étrangers. C'est ce que nous apprend Polémon dans son ouvrage 'L'Acropole', dans lequel il affirme que Thucydide avait aussi un fils nommé Timothéos.

Le second biographe, anonyme, est plus bref sur la question¹ :

(1) Thucydide, athénien, était le fils d'Oloros et appartenait à une famille originaire de Thrace, et de fait, son père Oloros portait un nom thrace. Il était parent de Miltiadès : ainsi, par exemple, Thucydide est enterré là où est enterré aussi Miltiadès, près de Koilè. Miltiadès avait épousé Hègésipylè, fille du roi des Thraces ... (10) Après sa mort, il fut enseveli à Athènes, près de la porte Mélitidè, dans un endroit de l'Attique nommé Koilè ... où il avait une stèle avec l'inscription suivante : 'ci-git Thoukydidès, fils d'Oloros, Halimousios'.

La notice de la *Suda*, qui dépend du texte de Markellinos, présente le récit suivant² :

Thoukydidès : fils d'Oloros ; un Athénien ; père d'un fils, Timothéos. Du côté de son père, il descendait du général Miltiadès, et du côté de sa mère il descendait du roi thrace Oloros. Il fut élève d'Antiphon. Son *akmé* tombe dans la 87^e olympiade ...

Le long récit de Markellinos est assez riche d'enseignements sur ce que l'on savait de l'ascendance de Thucydide dès l'époque de Didymos, au I^{er} siècle avant notre ère. Une tradition dont on ignore le fondement, mais qui remontait au moins à Polémon d'Ilion³ rattachait Thucydide à la famille de Miltiade et de Cimon. Au minimum, cette tradition

¹ *Vita Thuc.*, c. 1 & 10 (p. 44-45 & 50-51 PICCIRILLI).

² *Soud.*, s. v. Thoukydidès (Θ 414) : Θουκυδίδης, Ὀλώρου, Ἀθηναῖος, παῖδα δὲ ἔσχε Τιμόθεον. ἦν δὲ ἀπὸ μὲν πατρὸς Μιλτιάδου τοῦ στρατηγοῦ τὸ γένος ἕλκων, ἀπὸ δὲ μητρὸς Ὀλώρου τοῦ Θρακῶν βασιλέως. μαθητὴς Ἀντιφῶντος. ἤκμαζε κατὰ τὴν πζ' Ὀλυμπιάδα.

³ J. K. DAVIES, 1971, p. 233-236, suivi par C. COX, 1983, p. 172-179, considère que cette tradition ne repose sur aucun élément concret mais n'est qu'une simple conjecture, tout à fait raisonnable au demeurant. Je ne suis pas sûr que ce scepticisme soit absolument nécessaire. A l'époque de Polémon la descendance de Thucydide était encore existante et conservait peut-être des documents sur ce point. Néanmoins, on doit souligner l'impuissance de Markellinos à fournir des textes précis sur ce point et son obligation à se rabattre sur des arguments d'ordre onomastique.

reposait sur le patronyme de Thucydide, fils d'Oloros¹, nom rarissime, porté par le roi thrace beau-père de Miltiade et sur les propriétés importantes de Thucydide en Thrace².

Le nom d'Oloros, fondement essentiel de cette parenté³, est attesté par un passage de Thucydide et par l'inscription que Polémon avait vu sur son tombeau. Un fragment d'inscription découvert au XIX^e siècle par K. Pittakys porte la même indication. Pourtant aucun de ces témoignages n'est complètement irréfutable et on a ainsi pu contester l'historicité du patronyme¹ :

La discussion détaillée de Markellinos (à la fin du passage cité) serait difficile à comprendre si le texte même de Thucydide comportait son patronyme correctement orthographié. Aussi W. Prentice a-t-il admis en 1939 qu'à l'époque de Didymos, source de Markellinos, ce patronyme ne figurait pas dans le texte de Thucydide.

Pour ce qui est de Polémon, une source le qualifie de « stèlokopas », ce qui peut signifier « falsificateur de stèle ». En outre, selon lui, cette inscription figurait précisément sur le tombeau (« taphos ») de « Hérodote et Thucydide » et se trouvait au milieu des tombeaux de la famille de Cimon. Or, on a conservé un témoignage fiable qui précise que Cimon était en réalité enterré à Chypre. Quant à Thucydide, une

¹ Le patronyme de Thucydide n'est cité qu'une fois dans l'œuvre de ce dernier : Thuc., IV, 104 : τὸν ἕτερον στρατηγὸν τῶν ἐπὶ Θράκης, Θουκυδίδην τὸν Ὀλόρου, ὃς τάδε ξυνέγραψεν (« l'autre stratège, préposé au littoral de Thrace, Thoukydidès, fils d'Oloros, l'auteur de la présente histoire »). Polémon assurait qu'il figurait également sur le tombeau de l'écrivain, aux côtés de ceux de Cimon et de sa sœur Elpinikè.

² Thuc., IV, 105 : Ἐν τούτῳ δὲ ὁ Βρασίδης δεδιὼς καὶ τὴν ἀπὸ τῆς Θάσου τῶν νεῶν βοήθειαν καὶ πυνθανόμενος τὸν Θουκυδίδην κτήσιν τε ἔχειν τῶν χρυσείων μετάλλων ἐργασίας ἐν τῇ περὶ ταῦτα Θράκη καὶ ἀπ'αὐτοῦ δύνασθαι ἐν τοῖς πρώτοις τῶν ἠπειρωτῶν (« Brasidas craignait la venue de ce renfort naval de Thasos. Il n'ignorait pas que Thoukydidès possédait dans cette partie de la Thrace une exploitation de mines d'or qui lui assurait un ascendant considérable sur les personnages influents de la contrée »). On ignore de quel peuple thrace Oloros était le roi. Si l'on accorde foi à la généalogie de Thucydide et à ses propriétés à Skaptè Hylè, c'est dans cette région qu'on situera le royaume d'Oloros : en dernier lieu L. SCOTT, 2005, p. 181, suivi par M. A. SEARS, 2013, p. 66.

³ Voir par exemple ce qu'écrit, par exemple, A. J. GRAHAM, p. 220 : « au regard des témoignages clairs de relations entre Thucydide et les Philaïdes, tenter d'expliquer son patronyme autrement que comme une référence au roi thrace semble être une inutile multiplication d'hypothèses ». Je ne suis pas sûr de comprendre ce qu'écrit le même auteur, *op. cit.*, p. 219 : « Oloros, is, we need not doubt, an artificial name given to his father in memory of his ancestor, the Thracian king ».

Je rappellerai simplement en note la théorie « iconoclaste » de G. HERMAN, 1990, p. 349-350 & p. 363, n. 39. Un notable athénien, uni par des liens d'amitié (*xénia*) au roi Oloros de Thrace, aurait nommé son fils Oloros. Puis celui-ci, aurait transmis, naturellement, ce nom à son petit-fils, lequel serait le père de Thucydide. Cette construction artificielle fait partie d'un système excessif dont j'ai dit ailleurs qu'il fallait se défier. En règle générale, c'est par les alliances matrimoniales que les noms se transmettaient, pas par des liens d'amitié, et quand cela arrivait (par exemple pour le nom lacédémonien d'Alkibiadès à Athènes, mais le plus souvent pour des noms exotiques, Psammétichos, Libys, Kroisos), cela reste plus l'exception que la norme.

tradition le fait reposer en Sicile et une autre en Thrace. Mais pas à Athènes. Et il est clair qu'Hérodote et Thucydide ne pouvaient partager le même tombeau. Enfin, Plutarque lui-même souligne la curiosité que constituerait ce tombeau à cet endroit alors que Thucydide et Cimon ne faisait pas partie du même dème. Pour finir, l'inscription découverte par K. Pittakys n'a jamais été retrouvée et son découvreur souffre d'une réputation médiocre. Il n'est pas jusqu'au démotique de l'historien qui fasse débat puisque Thucydide eut comme co-stratège Nikostratos Skambonidès, qui appartiendrait à la même tribu que lui, ce qui est anormal et aurait dû être souligné.

Bref, à part le nom de Thucydide lui-même et sa qualité d'Athénien, il n'y a rien que l'on puisse considérer comme vraiment certain.

Je ne crois pas que ce scepticisme soit nécessaire. Le texte de Thucydide comportait déjà le patronyme à l'époque de Denys d'Halicarnasse, très proche dans le temps de Didymos. Et aucun des nombreux auteurs antiques qui citent ce passage ne montre le moindre doute quant à l'existence ou la forme de ce patronyme². Quel que soit le sens que l'on donne au passage embrouillé de Markellinos où la forme exacte du patronyme de Thucydide est discutée, rien n'oblige à croire que celui-ci ne figurait pas dans le texte de l'historien. L. Canfora note bien en effet que la discussion de Markellinos garde toute son utilité si l'on comprend qu'il discute la forme du nom figurant sur l'inscription, « Orolos », alors que le texte de Thucydide portait « Oloros ». *A fortiori* s'il oppose une version non attestée avec celle du tombeau *et* de Thucydide. La garantie du tombeau, dont l'authenticité était hors de doute pour les anciens, suffisait. Mais, à supposer que l'on interprète Markellinos de la même façon que L. Canfora, ce qui est loin d'être assuré comme nous le verrons, il faut bien – pour que cette discussion ait un sens – que Markellinos oppose deux graphies autorisées et *a priori* authentiques : d'une part l'inscription trouvée par Polémon et d'autre part, le texte de Thucydide. Le témoignage de Polémon était considéré comme incontestable pour les auteurs antiques. On a voulu le discréditer de nos jours à partir du qualificatif « stèlokopas » que lui attribue Athénée. Mais on ignore en vérité la signification exacte de ce qualificatif, que l'on traduit d'ordinaire comme « passionné de stèles », « glouton de stèle », ce qui est une

¹ W. PRENTICE, 1939. Il est suivi notamment par le grand pourfendeur des certitudes thucydéennes L. CANFORA, 2006, p. 5.

² La remarque avait déjà été faite par G. H. GRAUERT, 1827, p. 176. Voir la liste dans L. CANFORA, 2006, p. 5, n. 7 : Den. Hal., *Rh.*, VI, 1 ; Plut., *Cim.*, 4 ; Aelius Arist., III, p. 200 ; Thémistios, *Or.*, IV ; Agathias, II, 28, 2 ; Phot., *Bibl.*, 60, p. 19b41.

appréciation tout à fait positive de sa passion comme découvreur d'inscriptions. Polémon était célèbre comme antiquaire, non comme faussaire. Que le tombeau de Thucydide du dème d'Halimonte soit situé à côté de celui de Cimon du dème de Lakiadès est certes souligné par Plutarque, mais sans que cela n'éveille la moindre suspicion chez lui, ce qui montre qu'il n'y voyait rien d'impossible, juste une curiosité. Reste le fond du problème, le texte figurant sur le tombeau. Et d'abord cette mention, au singulier, du « tombeau » d'Hérodote et Thucydide. Contrairement à la plupart des historiens, L. Canfora se refuse à rien corriger au texte de Markellinos. La conclusion qui s'impose alors nécessairement est que la découverte de Polémon ne serait qu'un cénotaphe tardivement élevé à la mémoire des deux grands historiens, assez tôt associés dans la mémoire des Athéniens. Admettons. Même dans ce cas, cela n'infirmerait pas une tradition encore plus ancienne donnant le patronyme de Thucydide. Mais il y a d'autres possibilités. L'état déplorable du texte de Markellinos tel qu'il nous est parvenu ne permet pas d'exclure *a priori* des erreurs. On a proposé de lire « Hérodos » au lieu de « Hérodotos »¹, ce qui est certes attrayant sur le plan paléographique, mais reste une aberration, Hérode Atticus étant très postérieur à Polémon. En revanche Oloros est une solution attrayante. Sur le plan paléographique, ce n'est pas inenvisageable, et sur le plan historique, cela serait on ne peut plus naturel. Sans vouloir insister plus que nécessaire parce qu'il est toujours délicat de vouloir à tout prix corriger un texte, je crois quand même que l'on peut être assez confiant sur la nécessité d'une telle correction. On soulignera en effet que Markellinos ajoute à la phrase suivante « ce qui prouve en effet que Thucydide descend de Miltiadès parce qu'aucun étranger ne peut être enterré là ». La référence à un tombeau d'Hérodote, étranger aux Philaïdes, et même à Athènes, serait absurde et absolument contraire au propos de l'auteur et à sa démonstration. La leçon Ἡροδότου au lieu de Ὀρολου s'expliquerait par un lapsus assez naturel compte tenu de l'association naturelle à l'esprit Hérodote-Thucydide.

Reste la question plus importante de la forme du nom. L. Canfora traduit :

« it should be pointed out that ΟΡΟΛΟΣ, not ΟΛΟΡΟΣ, was his father's name : the λ is in the first syllable, the ρ in the second. Didymus too claims that the first spelling is wrong. The stele over his tomb that reads ΘΟΥΚΥΔΙΔΕΣ ΟΡΟΛΟΥ ΑΛΙΜΟΥΣΙΟΣ proves that ΟΡΟΛΟΣ is the correct version ».

¹ C'est une conjecture faite au XVIII^e siècle par E. Coray, éditeur de la *Vie de Cimon* de Plutarque.

Malheureusement, le texte de Markellinos n'est pas aussi clair. Il est même passablement embrouillé. L. Piccirilli l'a longuement commenté et parvient finalement à la traduction suivante :

« Tuttavia, non si deve ignorare questo, vale a dire che suo padre e Oloro, [non Orolo], nome la cui prima sillaba ha un rho e la seconda un lambda, giacché questa grafia, anche a parere di Didimo, è errata. Che infatti sia Oloro lo prova la stela posta sulla sua tomba, su cui è inciso : 'Tucidide, figlio di Oloro, del demo di Alimunte'.

Les manuscrits se partagent donc sur le sens entier du passage. Voici les différentes leçons que l'on trouve :

- E (X^e/XI^e s.) : le nom son père était Holoros, avec un rho en premier et un lambda en second ... et Horolos est bien la bonne version comme le prouve l'inscription de son tombeau : 'Thoukydidès, fils d'Orolos, Halimousios'.
- Gu (XIII^e s.) : le nom son père était Orolos, avec un rho en premier et un lambda en second ... et (= Ab, Pc, Pl) Orolos est bien la bonne version comme le prouve l'inscription de son tombeau : 'Thoukydidès, fils d'Orolos, Halimousios'.
- Vg (XIV^e s.) : le nom son père était Oloros, avec un rho en premier et un lambda en second ... et Oloros est bien la bonne version comme le prouve l'inscription de son tombeau : 'Thoukydidès, fils d'Oloros, Halimousios'.
- Vm (1469) : le nom son père était Oloros, avec un rho en premier et un lambda en second ... et Orolos est bien la bonne version comme le prouve l'inscription de son tombeau : 'Thoukydidès, fils d'Oloros, Halimousios'.
- PE³ (XV^e s.) : le nom son père était Orolos, avec un rho en premier et un lambda en second ... et Orolos est bien la bonne version comme le prouve l'inscription de son tombeau : 'Thoukydidès, fils d'Oloros, Halimousios'.

Tous ces manuscrits remontent à un archétype commun, recopié avec plus ou moins de bonheur du XII^e au XV^e siècle¹. Les deux plus anciens sont le *Vaticanus Palatinus Graecus* 252 (E) du X^e/XI^e siècle, et le *Guelferbytanus Gudianus Graecus* 35 (Gu) du XIII^e siècle. Si l'on s'en tient à ces deux premiers témoins, on peut penser en effet que l'archétype commun privilégiait la forme 'Orolos'. Sur ce point la conclusion de L. Canfora est incontestable. Mais les variantes et les confusions entre les manuscrits anciens, dont déjà notre plus ancien témoin (E) n'est pas exempt, montrent qu'il faut aborder cette question avec plus de circonspection. L. Canfora lui-même se trompe en transcrivant le passage en question¹.

Si l'on admet que le texte originel portait la version actuellement transmise par Gu et plusieurs autres manuscrits, on parvient certes à une cohérence grammaticale, mais on

¹ I. B. ALBERTI, 1972, p. CLXXXIX. Il est suivi depuis, *cf. e. g.*, J. MAITLAND, 1996, p. 538 sqq.

ne saurait s'en contenter. Parce que cette cohérence se heurte en revanche à des difficultés bien plus graves. Suivre cette reconstruction reviendrait à admettre que Markellinos favorise la graphie Orolos. Or, tout le reste de la *Vita* montre incontestablement que, bien au contraire, Markellinos est persuadé que la forme correcte est Oloros. Alors, L. Canfora met en avant le caractère hétéroclite bien connu de la *Vita Thucydidi* qui n'est qu'un *patchwork* d'éléments empruntés à des sources diverses. Dans ces conditions, l'inconsistance dont il ferait preuve ici ne serait pas un obstacle. Seulement cette conception de l'œuvre de Markellinos est peut-être exagérée. Je ne suis pas sûr que l'inconsistance de Markellinos aille jusqu'à écrire partout, à cinq reprises dans des passages dispersés tout au long de l'œuvre, « Oloros » pour consacrer ici un paragraphe entier à démontrer qu'il s'agit d'une erreur². Mais surtout, ce paragraphe n'est qu'une partie du chapitre dans lequel Markellinos tente de démontrer la parenté entre Thucydide et Miltiadès et utilise notamment à cet effet l'homonymie entre le père de Thucydide et le beau-père de Miltiadès³. Tout cela n'aurait aucun sens s'il concluait en disant que, finalement, le père de Thucydide ne s'appelait pas Oloros. En réalité, je ne vois pas qu'on puisse douter que le sens obligé de ce paragraphe est le suivant : Markellinos affirme que le père de Thucydide s'appelait bien Oloros même si l'on trouve aussi ailleurs l'orthographe Orolos.

Alors cette graphie divergente « Orolos » se trouvait-elle sur l'inscription éditée par Polémon ? Cela semble exclu. Un autre auteur cite textuellement cette inscription⁴, et deux autres au moins y font directement référence⁵ et tous les trois donnent sans hésiter

¹ Il inverse la précision concernant le rho et le lambda, ce qui est à la fois contraire à la leçon de tous les manuscrits et contradictoire avec sa propre interprétation.

² C'est déjà la position de G. H. GRAUERT, 1827, p. 177.

³ *Vita Thuc.* : « [11] Miltiadès épousa ensuite Hègésipylè, fille d'Oloros, roi des Thraces ... [14] donc à partir de cela, Didymos affirme que c'était là l'origine de la famille de Thucydide. Une autre preuve s'en trouve incontestablement dans sa grande richesse, ses propriétés en Thrace et sa mine aurifère à Skaptè Hylè. [15] Certains croient que Thucydide était le [petit-fils] de Miltiadès, c'est-à-dire le fils de sa fille. Malheureusement, Thucydide ne nous fournit aucun indice, étant resté muet sur sa famille. [16] Toutefois, on ne saurait ignorer ceci : le nom de son père était Oloros/Orolos, etc. » (p. 17 PICCIRILLI, [mais je corrige la restitution de Pierson que suit Piccirilli, « fils du fils » de Miltiadès, qui est invraisemblable (tout comme celle de neveu suggérée par Casaubon]).

⁴ *Vita Thuc.*, 1, 10 : « Thucydide, athénien, était le fils d'Oloros et appartenait à une famille originaire de Thrace, et de fait, son père Oloros portait un nom thrace ... après sa mort, il fut enseveli à Athènes, près de la porte Mélitidè, dans un endroit de l'Attique nommé Koilè ... où il avait une stèle avec l'inscription suivante : 'ci-git Thoukydidès, fils d'Oloros, Halimousios' ».

⁵ Plut., *V. Cimon*, 4 : διὸ καὶ Θουκυδίδης ὁ ἱστορικὸς τοῖς περὶ Κίμωνος κατὰ γένος προσήκων Ὀλόρου τε πατρός ἦν, εἰς τὸν πρόγονον ἀναφέροντος τὴν ὁμωνυμίαν, καὶ τὰ χρυσεῖα περὶ τὴν

la graphie « Thoukydidès fils d'Oloros ». C'est également la leçon retenue par les auteurs de la *Suda* au X^e siècle qui s'appuient directement sur Markellinos, mais dans une version bien plus ancienne que le plus vieux de nos manuscrits¹. Quoi qu'en dise L. Canfora, ces quatre auteurs indépendants, dont l'un avait sous les yeux le texte de Markellinos et les trois autres celui de sa source, dont deux encore ont certainement vu eux-mêmes l'inscription, donnent tous la leçon « Oloros ». C'est à n'en pas douter ce qu'écrivait Markellinos et ce qu'avait lu Polémon.

En conclusion, Markellinos affirmait que le véritable patronyme de Thucydide était Oloros et que tel était bien la forme qui était gravée sur son tombeau.

Pour rendre son texte cohérent, on est donc contraint le corriger. Et cela ne pose pas de problème, puisqu'il suffit d'adopter la correction proposée dès 1827 par W. H. Grauert¹ et adoptée notamment par L. Piccirilli, lire :

le nom de son père était Oloros, [et non Orolos], avec un rho en premier et un lambda en second, lecture qui semble erronée aussi pour Didymos.

Quant au démotique, il ne me paraît pas davantage suspect. C'est Thucydide lui-même qui parle de sa stratégie et de celle de Nikostratos, et il n'allait pas souligner une quelconque particularité à ce propos et soulever une éventuelle irrégularité. Ce n'est de toute façon pas le seul exemple de deux stratèges appartenant à la même tribu. Pourquoi aurait-on inventé ce détail ?

Pour en revenir à la filiation elle-même, on n'en connaissait plus le détail lorsqu'on commença à s'y intéresser. En raison de ses propriétés en Thrace et du nom de ses parents, les anciens supposaient que Thucydide remontait à Miltiade de Marathon aussi bien par son père que par sa mère. Les origines de Miltiade ne semblent plus connues qu'au travers du récit d'Hérodote, tandis que Phérécyde et Hellanikos sont mis à profit

Θράκιον ἐκέκτητο. [2] καὶ τελευτῆσαι μὲν ἐν τῇ Σκαπτῇ (τοῦτο δ' ἔστι τῆς Θράκης χωρίον) λέγεται φονευθεὶς ἐκεῖ, μνήμα δ' αὐτοῦ τῶν λειψάνων εἰς τὴν Ἀττικὴν κομισθέντων ἐν τοῖς Κίμωνεῖσι δέικνυται παρὰ τὸν Ἑλπινίκης τῆς Κίμωνος ἀδελφῆς τάφον (« Thucydide l'historien, qui était parent de Cimon, dit que son père s'appelait Oloros, comme le roi de ce nom son aïeul, et qu'il possédait des mines d'or dans la Thrace, où l'on prétend même qu'il mourut; il fut tué dans un petit endroit appelé Scapté (Hylè). On rapporta ses cendres dans l'Attique, et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, près du tombeau d'Elpinikè, sœur de ce dernier ») ; Paus., I, 23, 9 : Οἰνοβίω δὲ ἔργον ἔστιν ἐς Θουκυδίδην τὸν Ὀλόρου χρηστόν· ψήφισμα γὰρ ἐνίκησεν Οἰνόβιος κατελθεῖν ἐς Ἀθήνας Θουκυδίδην, καὶ οἱ δολοφονηθέντι ὡς κατήει μνήμᾳ ἔστιν οὐ πόρρω πυλῶν Μελιτίδων (« Quant à Oinobios, sa conduite à l'égard de Thucydide, fils d'Oloros, fut noble. Oinobios fit en effet passer un décret pour que Thucydide revint à Athènes ; celui-ci fut assassiné à son retour et son tombeau se trouve non loin de la porte de Mélité »).

¹ *Suda*, s. v. Thoukydidès, Θ 414 : « Thoukydidès, fils d'Oloros ». Le nom Oloros revient encore quatre fois en quatre lignes de notice.

pour retracer l'ascendance du premier Miltiadès, fondateur de Chersonèse, jusqu'à Éaque (Aiakos), fils de Zeus. Notons, au passage, mais j'aurais l'occasion d'y revenir, que plus personne ne semble capable de dire, comme l'affirme pourtant Didymos, de quelle façon Miltiade de Marathon pouvait se rattacher aux Éacides, alors qu'il n'est que le fils d'un frère utérin du premier Miltiadès.

Restons en à Thucydide². Il est né, selon les estimations, entre 471 et 454 environ, probablement vers 465/460³. Il n'était donc certainement pas le fils d'une fille de Miltiade, mort en 489 à environ soixante-cinq ans. Il manque au moins une génération. Mais son père Oloros, pourrait, lui, être le fils d'une fille de Miltiadès et d'un habitant du dème d'Halimonte⁴. Cela est même pratiquement assuré puisque la chronologie ne permet pas *a priori* d'introduire de génération supplémentaire.

La question peut se poser en revanche pour la mère, Hègésipylé. Elle descendait elle aussi du second mariage de Miltiade et d'Hègésipylè de Thrace, mais en raison de la

¹ G. H. GRAUERT, 1827, p. 178-179.

² Pour la généalogie de Thucydide, voir notamment E. CAVAINAC, 1929a (= 1929b, p. 459-465) ; W. E. THOMPSON, 1967 p. 276-277 ; *RE*, Suppl. XII (1970), s. v. Thukydides 1, col. 1085 sqq. ; J. K. DAVIES, 1971, p. 233-236 ; K. SINGH, 1971, p. 74-75 ; POUILLOUX-SALVIAT, 1985 p. 13-20.

³ D'après Markellinos, Thucydide fut stratège en 424, donc âgé de trente ans minimum et né avant 454. Son biographe Markellinos le fait mourir, à cinquante ans passés, peu après la fin de la guerre du Péloponnèse en 404. Mais il s'agit peut-être d'une simple conjecture fondée sur la croyance qu'il obtint sa stratégie *anno suo* et serait donc né en 454 précisément. Au I^{er} s. ap. J.-C., Pamphyla, suivant Apollodore, affirme que Thucydide avait quarante ans au début de la guerre en 431 : Pamphyla, *FHG*, III, p. 521 = Apollodore, *Fr. Gr. Hist.*, 244F7, *apud* Aulu Gelle, *Nuits Att.*, XV, 23 : *Hellanicus, Herodotus, Thucydides, historiae scriptores, in iisdem fere temporibus laude ingenti floruerunt, et non nimis longe distantibus fuerunt aetatibus. Nam Hellanicus initio belli Peloponnesiaci fuisse quinque et sexaginta annos natus uidetur, Herodotus tres et quinquaginta, Thucydides quadraginta* (« Hellanicus, Hérodote, Thucydide, historiens, fleurirent avec éclat presque dans le même temps, et il y eut peu de différence entre leur âge. En effet, au commencement de la guerre du Péloponnèse, Hellanicus paraît avoir eu soixante-cinq ans, Hérodote cinquante-trois, Thucydide quarante. On peut consulter là-dessus le onzième livre de Pamphyla »). Il serait donc né en 471. En général, on élimine rapidement cette mention qui ne serait qu'un calcul arbitraire qui place l'*akmé* de Thucydide au moment où il commence à écrire. Finalement, la plupart des modernes (e. g. J. K. DAVIES, 1971, p. 234), admettent que 455 environ est une bonne approximation. Mais S. CAGNAZZI, s'est récemment élevé contre cela en notant que Thucydide lui-même juge prématuré l'âge auquel Alcibiade accède à la stratégie en 415, âgé de trente-six ans (Thuc., VI, 12, 5). Comment croire alors que lui-même obtint cette charge à tout juste trente ans ? En outre le témoignage de Pamphyla ne doit pas être écarté aussi facilement puisqu'elle donne également les âges d'Hérodote et d'Hellanicos, avec cette fois une relative authenticité. Je reste dubitatif, au moins pour le dernier argument. Que Pamphyla (ou plutôt Apollodore) s'appuie sur des traditions plus fiables pour Hérodote et Hellanicos (et cela reste à voir), ne prouve rien quant à Thucydide. En revanche, je reconnais qu'il est raisonnable que Thucydide n'avait sans doute pas juste trente ans en 424. Une date de naissance vers 460 ou peu avant serait une bonne approximation à mon avis (E. CAVAINAC, 1929, propose « vers 460 »).

⁴ Et non, comme on l'a dit parfois, le fils d'une fille d'Oloros de Thrace et d'un notable athénien, encore moins, comme on l'a prétendu également, celui d'un fils d'Oloros.

durée plus courte des générations féminines, on peut à son sujet envisager aussi bien qu'elle était leur petite-fille ou leur arrière-petite-fille.

La réponse aurait pu être apportée grâce à une parenté bien attestée de Miltiade. On sait en effet que son fils Cimon avait pour allié, κηδεστής¹ ou γαμβρός², Thoukydidès fils de Mélèsias d'Alopékè, le fameux adversaire de Périclès. On a vu depuis longtemps que c'est à cette alliance que l'historien Thucydide devait son nom et qu'il en était issu, par sa mère selon toute vraisemblance³. Ne reste plus qu'à savoir si Thoukydidès d'Alopékè était le gendre ou le beau-frère de Cimon. Le texte le plus ancien, donc *a priori* le plus fiable, la *Constitution d'Athènes*, emploie le mot « kédèstès » qui n'y apparaît que dans ce passage. Le terme « gambros » est employé dans une scholie à Aelius Aristide, d'époque bien plus récente. Malheureusement le sens des deux mots utilisés pour traduire la parenté entre Cimon et Thoukydidès fils de Mélèsias, est ambigu et l'un comme l'autre peuvent signifier aussi bien beau-frère que gendre⁴. Aussi les historiens modernes sont-ils hésitants sur la solution à retenir. Les arguments avancés pour trancher, de nature chronologique, ne permettent malheureusement pas d'apporter une réponse absolue.

Après examen, il me semble, quoique j'ai soutenu jadis l'opinion contraire, que c'est la traduction « beau-frère » qu'il faut retenir :

Cimon est né vers 510, et Thoukydidès, fils de Mélèsias, vers 500. Si Thucydide est né vers 465/460, sa mère Hègésipylè doit être née vers 480. Elle peut bien être la fille de Thoukydidès d'Alopékè, dont J. K. Davies place la naissance vers 500, ce qui peut vouloir dire environ 505. Mais la mère d'Hègésipylè elle-même, née au plus tôt vers 490 et plus certainement vers 500, ne peut en aucun cas être une fille de Cimon, né en 510 et

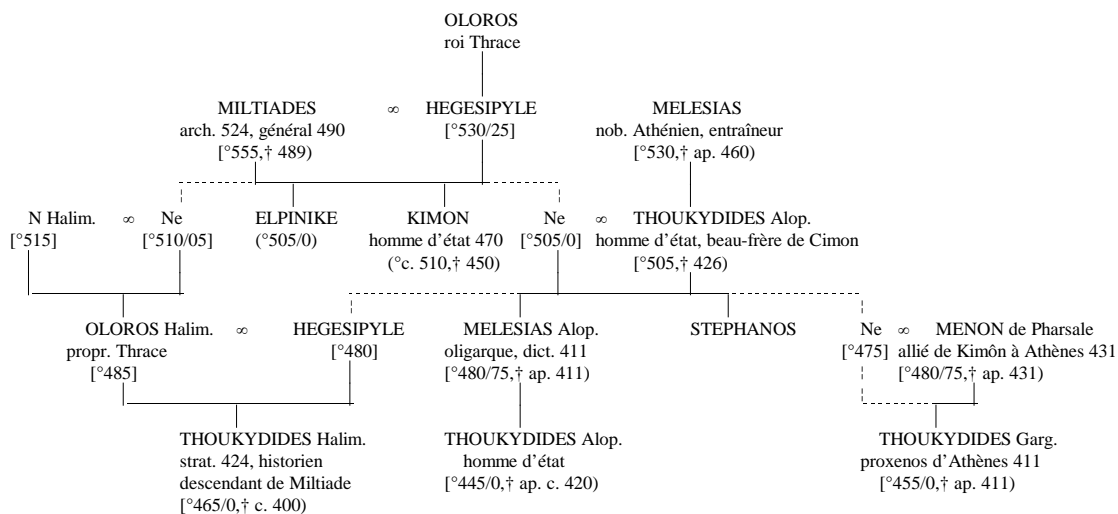
¹ Aristote, *Const. Ath.*, 28, 2 : εἶτα Περικλῆς μὲν τοῦ δήμου, Θουκυδίδης δὲ τῶν ἐτέρων, κηδεστής ὢν Κίμωνος (« Périclès était le chef du parti populaire et Thoukydidès, *kédéstès* de Kimôn, celui de l'opposition ») ; Plut., *Vie de Périclès*, 11, 1 : Θουκυδίδην τὸν Ἀλωπεκῆθεν, ἄνδρα σώφρονα καὶ κηδεστήν Κίμωνος (« Thoukydidès d'Alopékè, homme sage, *kédéstès* de Kimôn »).

² Sch. Ael. Arist. (III, p. 446 DINDORF) : οἱ δὲ ὀλίγοι γαμβρόν ὄντα Θουκυδίδην τὸν Μελισίου τοῦ Κίμωνος ἐπεσπάσαντο, σκυλακῶδη ὄντα καὶ ὀλιγαρχικόν.

³ Notons que T. J. FIGUEIRA, 1993, p. 198, n. 2, rejette l'idée d'une parenté entre Thucydide et son homonyme en raison, d'une part, du silence de Thucydide, et d'autre part, de l'admiration que cet historien voue à Périclès. Aucune de ces deux observations ne me semble suffisante pour contrecarrer le témoignage des sources confirmé par l'onomastique : il y a longtemps que les prosopographes sont revenus de l'idée que tous les membres d'une famille professent les mêmes opinions et Thucydide, qui ne dit rien de son père ou de son aïeul paternel, n'avait pas de raison de parler de son aïeul maternel, *a fortiori* s'il ne partageait pas ses opinions. Curieusement, le même auteur ajoute (*op. cit.*, p. 199-200) qu'en plus d'être homonymes et tous deux proches parents de Cimon, Thucydide et Thoukydidès avaient l'un et l'autre des rapports étroits avec Égine.

⁴ Voir J. K. DAVIES, 1971, p. 232.

marié entre 485 et 475 selon les meilleures estimations. En revanche, il n'y a aucune difficulté à y voir une fille du second mariage de Miltiade. A sa mort en 489, sa fille Elpinikè n'était pas nubile (ou plutôt, pas encore mariée), ce qui signifie qu'elle avait dû naître vers 500 ou peu avant (et plutôt vers 505 puisqu'elle est considérée comme une femme âgée en 460). C'est-à-dire précisément la période que l'on peut supposer pour la mère d'Hégésipylè, sa sœur putative. J'ajouterai que le mot *kèdèstès* signifie bien plus souvent beau-frère que gendre (c'est l'inverse pour *gambros*, mais la source qui l'utilise est moins fiable et extrêmement tardive) :



Même si elle est en général rejetée par les historiens modernes, L. Piccirilli a soutenu dans l'un de ses articles qu'on pouvait accepter la mention par Héraclide d'une filiation directe de Thucydide depuis les Pisistratides¹. Il croit en trouver une confirmation dans la politique trouble des Philaïdes pendant la tyrannie des Pisistratides. Loin de s'être opposés avec la dernière fermeté aux tyrans, ils en ont été les alliés objectifs à différentes périodes. Cherchant alors la nature de leur parenté avec la famille de Pisistrate, L. Piccirilli a supposé qu'elle passait par la première épouse de Miltiade, la mère de son fils aîné Métiochos. Il pourrait s'agir d'une propre fille du tyran Hippias. Malheureusement, je ne vois rien qui puisse justifier en réalité cette hypothèse. En effet, elle ne s'appuie, sur aucun texte, mais pas davantage sur un rapprochement *précis*, qu'il soit politique ou onomastique¹. Et il ne saurait s'appuyer en tout cas sur le témoignage d'Héraclide dans la mesure où il est impossible que Thucydide soit issu de ce premier mariage de Miltiade. Ses deux parents portent des noms hérités tous deux de la famille

¹ L. PICCIRILLI, 1984, p. 22, n. 31 ; *Id.*, 1985b, p. 71, n. 18-19.

de la seconde épouse du vainqueur de Marathon et se rattachent donc tous les deux à celle-ci. Pour que Thucydide descende des Pisistratides *via* Miltiade, la seule solution serait que la mère de celui-ci soit une fille de Pisistrate. Mais pour le coup la chose apparaît peu vraisemblable. Ce sont les fils de Pisistrate qui assassinent le père de Miltiade et s'opposent violemment à celui-ci. S'il s'était agit de leur beau-frère et neveu respectivement, nos sources, et particulièrement Hérodote, ne pouvaient l'ignorer et manquer de le signaler. Je pense qu'on peut donc sereinement éliminer cette possibilité. Je ne crois pas qu'on puisse non plus rejeter de façon gratuite l'information fournie par Héraclide. Celui-ci semble très bien informé sur le famille de Pisistrate et prétendre qu'il aurait fabriqué cette relation pour symboliser la sympathie que Thucydide semble accorder aux tyrans est un argument clairement non recevable. En l'absence d'autre contradiction, je ne vois qu'une seule possibilité : c'est la mère du grand homme d'état Thoukydidès, fils de Mélèsias qui aurait appartenu à la famille des tyrans. Chronologiquement, il peut parfaitement s'agir en effet d'une fille d'Hippias, et la stature publique du célèbre entraîneur Mélèsias n'est pas incompatible avec un mariage princier.

D) Kleitô, parente de Cimon

La question de Kleitô, épouse de Cimon, a été dernièrement abordée de façon à la fois complète et rigoureuse par A. Duplouy², qui a repris le dossier à partir des seules sources. Selon cet historien, il faut accepter le témoignage d'Éphore qui narre que, lorsque Cimon croupissait en prison pour solde des dettes de son père, il aurait fini par régler celles-ci grâce à son mariage avec la fille d'un très riche citoyen d'Athènes³. Celui-ci pourrait même être identifié selon A. Duplouy : il s'agirait d'un certain Aristokratès, père de Kleitô.

¹ Le rapprochement qu'il fait entre le nom d'un des fils de Pisistrate et un ancêtre Philaïde est illusoire et peut être expliqué autrement : voir *infra*, p. 616.

² A. DUPLOUY, 2006, p. 96-102.

³ Eph., 70F64 : Ἐφορος δὲ ἐν τῇ <τ>ᾶ φησὶν ἐκτίσαι αὐτὸν (sc. τὸν Κίμωνα) τὰ πεντήκοντα τάλαντα, γήμαντα γυναῖκα πλουσίαν (« Éphore dit au livre <1>1 que (Kimôn) paya les cinquante talents grâce à son mariage avec une femme riche ». Le témoignage d'Éphore est certainement celui que reproduit de façon plus détaillée Diod., X, 32 : un homme fortuné étant venu consulter Thémistocle pour trouver un gendre également fortuné se vit conseiller de donner sa fille à Cimon. Mais Éphore a visiblement modifié ici la tradition antérieure qui expliquait la fortune, et l'effacement de la dette de Cimon, par le mariage auquel il contraignit sa sœur avec le richissime Kallias. Plutôt que de croire avec A. DUPLOUY, 2007, p. 65, que les deux histoires se complètent, il faut bien voir que la seconde ne constitue qu'un doublet de la première qui se suffisait à elle seule pour expliquer la fin des ennuis financiers de Cimon.

Cette personne ne nous est connue, pour l'instant, que grâce à une offrande effectuée par elle, et dûment répertoriée dans les inventaires du trésor d'Athènes et des autres dieux. Ces inventaires étaient renouvelés chaque année avec, en fonction des époques, une distinction, ou non, entre les trésoriers d'Athènes et des autres dieux, et les trésoriers des autres dieux¹.

Pour lors, l'offrande de Kleitô figure dans quatre entrées, non successives, de ces inventaires, s'échelonnant de 398 à après 365, les deux premières réalisées par les trésoriers d'Athènes et des autres dieux, les deux suivantes par les trésoriers des autres dieux. Les lacunes sont heureusement facilement comblées les unes par rapport aux autres ainsi qu'en raison de leur formulation très stéréotypée et répétitive² :

- inventaires du collège des trésoriers d'Athènes et des autres dieux :

- IG, II², 1388, 81-2 (398/7)* : ... Kleitô d'Aristo[kratès, fils d'Oli-]
ios de Kimôn l'épouse...
IG, II², 1400, 65-6 (390/89) : [... Kleitô d'Aristok-]
r[a]tès fi[ls] d'Olios de Kimôn l'épouse ...

- inventaires du collège des trésoriers des autres dieux³ :

- IG, II², 1447, 15-6 (378/371)* : [... Kleitô d'Aris-]
[tokratès fi]ls d'Oulios, fils de Kimôn[n, l'épouse]
IG, II², 1451, 15-6 (365/345) : [Kleitô d'Aristokratès]
[fils] d'O[ulio]s, l'épouse

Si les deux dernières inscriptions disent clairement que Kleitô était l'épouse d'Aristokratès, fils d'Oulios, fils de Kimôn, les deux premières inscriptions sont, elles, susceptibles de deux interprétations :

1) Kleitô, épouse d'Aristokratès, fils d'Olios (fils) de Kimôn

ou

2) Kleitô, (fille) d'Aristokratès, fils d'Olios, épouse de Kimôn

Après cette présentation très limpide du dossier, A. Duploux en vient à des conclusions opposées à celles qui étaient précédemment retenues. Comme les plus anciens

¹ Pour les inventaires des trésoriers d'Athènes, voir HARRIS, 1995 ; HAMILTON, 2000, p. 247-276 et après eux A. DUPLOUY, 2006, p. 96-97 ; 99-100.

² *IG, II², 1388, 81-82* : ὁ Κλειτῶ Ἀριστο[κράτους τῶ]λ / ἰο Κίμωνος γυνή ;
IG, II², 1400, 65-66 : [...ὁ Κλειτῶ Ἀριστοκ] / ρ[άτ]ος τ[ῶ] Ὀλίω Κίμωνος γυνή ;
IG, II², 1447, 15-16 : Κλειτῶ Ἀριστ[ο] / [τοκράτους τοῦ] Ὀυλίω τοῦ Κίμωνος γυνή ;
IG, II², 1451, 15-16 : [... ὁ Κλειτῶ Ἀριστοκράτους] / [τοῦ] Ο[υλί]ου γυνή.

³ *IG, II², 1447* n'est datée formellement qu'avant 371/0. Mais elle est nécessairement postérieure à *IG, II², 1400*, de 390/89. Elle tombe aussi forcément dans une période où les « trésoriers des autres dieux » sont distincts des « trésoriers d'Athènes et des autres dieux », donc entre 385/4 et 346/5. Enfin, cette inscription est postérieure à une refonte des inventaires, donc ici à celle de 378/7.

commentateurs, qui ne connaissaient que les deux premières inscriptions¹, il considère que le rythme de la formulation oblige à préférer la seconde interprétation. On aurait ainsi indiqué à la fois le nom du père, du grand-père et de l'époux de la dédicante². La formule de l'inscription la plus ancienne (*IG*, II², 1388), d'abord recopiée mot pour mot (*IG*, II², 1400), aurait été mal comprise et mal traduite lors d'une des refontes périodiques des inventaires (*IG*, II², 1447), puis finalement simplifiée de façon erronée (*IG*, II², 1451).

La question reste complexe. De quoi s'agit-il ? Nous avons quatre inscriptions qui expriment la même relation de parenté, les deux premières de façon ambiguë, les deux suivantes de façon claire et univoque. La conclusion la plus naturelle n'est-elle pas d'interpréter *a priori* les deux formulations ambiguës dans le sens précisé ensuite clairement ? Qu'est-ce qui nous permet de croire que la reformulation, plus claire, des deux inscriptions récentes est totalement fautive et que ses rédacteurs se soient ainsi trompés si gravement ? Cela se concevrait s'il s'agissait d'épigraphistes modernes travaillant dans leur cabinet et décidant arbitrairement le sens d'une inscription mystérieuse en optant – à tort – pour l'option qui leur semble la plus simple. Mais ce n'est pas cela du tout. Il s'agit en réalité d'une commission de trésoriers travaillant une quinzaine d'années seulement après leurs prédécesseurs (pour la troisième inscription), alors que ceux-ci sont encore actifs probablement, et que les protagonistes, la donatrice peut-être, ses proches en tout cas, sont vivants. Quant à la quatrième inscription, elle est certes plus tardive mais au plus d'une cinquantaine d'années après la première, peut-être une trentaine seulement. On est donc à portée de mémoire et de vérification. Or cette quatrième inscription est plus que claire puisque le nom même de Cimon est omis. Que cette suppression réponde à un besoin naturel de simplification, observable aussi pour la nature de l'offrande, comme le note avec justesse A. Duplouy, ne signifie en rien qu'elle est moins autorisée. Et faisant comme A. Duplouy les réserves d'usage, il me semble que la documentation épigraphique ne permet en l'état qu'une seule reconstruction :

Kleitô est l'épouse d'Aristokratès, fils d'Oulios, fils de Kimôn.

¹ J. TOEPFFER, 1889, p. 281-282 ; *CIA*, II, 5 (1895), 672c [KÖHLER].

² A. DUPLOUY, 2006, p. 308, n. 123, suggère que cela pourrait être une habitude de citer le patronyme des épouses de Kimôn, puisque Plutarque (ci-après) précise aussi que son autre épouse, Isodikè, était fille d'Euryptolèmos, fils de Mégaklès. Mais, il s'agit dans ce dernier cas de marquer la filiation d'Isodikè jusqu'aux Alcéméonides, donc en introduisant le nom dynastique Mégaklès.

Alors, venons-en à présent au fond du problème. Si A. Duploux a défendu cette interprétation, c'est parce qu'il fait le rapprochement avec cette fameuse épouse « Kleitoria » du grand général Cimon :

- Plut., *V. Cimon*¹ :

Et concernant ses deux fils jumeaux, il nomma l'un Lakédaimonios, et l'autre Éleios, nés d'une femme *Klitorias* comme l'atteste Stésimbrote ; et c'est pour cette raison que Périclès les blâma souvent à propos de la famille de leur mère.

Toutefois, Diodôros le Périégète dit que ceux-ci, ainsi que le troisième fils de Kimôn, Thessalos, étaient nés d'Isodikè, fille d'Euryptolèmos, fils de Mégaklès.

- Plut., *V. Périklès*² :

De manière générale, Périklès les traitait comme des citoyens non légitimes de par leurs noms, mais ethniques et étrangers, puisqu'un des fils de Kimôn s'appelait Lakédaimonios, un autre Thessalos et un autre Éleios. Et ils étaient tous nés, admet-on, d'une femme d'Arcadie.

- Sch. Aristid., III, 515 :

Kimôn prit pour femme Isodikè ... et Éphore dans son livre [X]I, dit que Kimôn paya cinquante talents, ayant épousé une femme riche. Et il eut six fils, trois d'entre eux étant nommés d'après des peuples dont il était le *proxénos* : Lakédaimonios, Éleios et Thettalos, et les trois autres relevant le nom de parents : Miltiadès, Kimôn et Peisianax.

A son avis – et il se réfère notamment à l'opinion très autorisée de O. Masson – Kleitoria n'est pas un adjectif, comme l'ont cru la plupart des commentateurs depuis l'Antiquité, mais un nom propre. Et donc cette Kleitoria, femme de Cimon, dont l'existence est si difficile à établir à partir des textes littéraires, verrait son identité confirmée de façon admirable par l'épigraphie avec cette Kleitô, femme de Cimon.

Sauf qu'on ne saurait affirmer que les historiens grecs antiques se soient mépris en prenant un nom propre pour un adjectif, et que de toute façon, Kleitoria n'est pas Kleitô³. Alors, il est vrai aussi, à l'encontre de la thèse traditionnelle qu'on ne connaît pas de fils de Cimon nommé Oulios⁴. Et pourtant, il est probable que nous les

¹ Stésimb., *FGrHist.*, 107F6 (= Plut., *V. Kim.*, 16, 1).

² Plut., *V. Pér.*, 29, 3.

³ Voir R. D. CROMEY, 1991, p. 89.

⁴ Je ne suis pas convaincu par la discussion approfondie de R. D. CROMEY, 1991, p. 95-97. En dépit du titre de ce chapitre 'Éleios or Oulios', R. D. Cromey ne discute pas du tout la possibilité d'une forme correcte Éleios mais cherche à tout prix à expliquer la raison pour laquelle Cimon aurait appelé son fils Oulios, et il conclut à des raisons de propagande impérialiste (Apollon Oulios) ou familiales (le roi Oloros, grand-père de Cimon). Il aurait pu s'interroger aussi bien sur l'authenticité de l'ancêtre homonyme des Philaïdes dont il ne parle pas, sans doute parce qu'il accepte *a priori* que le nom a été inventé à partir de celui du fils supposé de Cimon. Son meilleur argument serait la forme donnée au nom par Aristophane qui s'en moque dans les *Cavaliers*, 407 : τὸν Ἰουλίῳ τ' ἂν οἴομαι γέροντα πυροπίτην. Plusieurs commentateurs prennent cette leçon pour une corruption d'époque romaine du nom Oulios. R. D. Cromey croit plutôt qu'Aristophane a délibérément allongé le nom pour s'en moquer passant de Oulios à Ioulios. Mais tout cela est vain. Tel quel le nom n'apporte rien à notre connaissance du nom exact du fils de Cimon, et surtout rien n'indique que c'est bien de lui qu'il s'agit ici. Corriger Ioulios en Oulios ne peut rien prouver ici. En admettant même que « Ioulios » est une correction ou une corruption de « Oulios », l'identité de ce personnage avec un fils

connaissions tous, y compris ceux morts en bas âge. L'idée ingénieuse de H. K. E. v. Köhler permettant de résoudre ce dilemme en identifiant Oulios à Éleios, fils attesté de Cimon, ne convainc pas A. Duplouy, et sur ce point, je le suis totalement. Cimon a nommé ses trois fils Éleios, Lakédaimonios et Thessalos. Les noms ethniques des deux derniers confirment absolument le nom du premier, d'autant qu'Éleios et Lakédaimonios étaient jumeaux. La même logique a dû s'appliquer au choix de leurs noms. Diodôros le Périégète, qui avait récolté les inscriptions ayant trait à la famille de Cimon, ne lui avait pas trouvé d'autre épouse qu'Isodikè. Si Périclès blâmait les enfants de Cimon c'est en raison de leurs noms, non de leur origine maternelle. La publication d'une inscription traitant Xanthippos, époux de l'Alcméonide Agaristè, de « maudit » (*aleitéiron*), offrirait selon R. Cromeys la clé pour l'identité de l'épouse de Cimon : *klitorias* serait une faute de lecture pour *alitoèrias*. Stésimbrote parlait bien d'Isodikè, « femme maudite », et Plutarque, utilisant un manuscrit défectueux aurait compris « femme de Kleitor » en Arcadie¹. Même si cette explication pose de graves problèmes, il reste que Kleitoria et Kleitô ne sont pas identiques. La discussion autour de Kleitô ne saurait alors faire intervenir Kleitoria femme de Cimon. Si ce dernier n'a pas épousé Kleitô, qu'en est-il finalement de la parenté de celle-ci ? On pourrait supposer que le Kimôn, grand-père d'Aristokratès, n'est pas le 'grand' Cimon. C'était déjà l'hypothèse formulée jadis, sans succès, par E. Meyer. Sauf que le nom de Kimôn est rare et caractéristique, et que celui d'Oulios est encore plus rare et plus caractéristique et se retrouve parmi les ancêtres philaïdes de Cimon. Cela interdit de songer à un Kimôn sans lien avec la famille. C'est pour cela que je suggérerais que le père d'Oulios n'est pas le grand Cimon, mais un cousin de celui-ci² : en l'occurrence, Kimôn fils d'Isagoras, candidat à l'ostracisme dans les années 480. Il s'agit bien d'un Philaïde, à la bonne place chronologique, et sa candidature est en tout point acceptable. L'hypothèse que A. Duplouy se trouve contraint de formuler est plus difficile : pour complaire à Cimon, Phérécyde aurait introduit parmi les ancêtres des Philaïdes le nom

du grand Cimon ne ressort nullement du texte qui le qualifie simplement de *pyropypès* et ne repose donc sur rien.

¹ L'expression était courante comme le montre aussi la mention par Lycurgue (*Leokr.*, 117) d'une stèle énumérant les maudits et les traîtres : ἀλιτηρίους καὶ τοὺς προδότας.

² R. D. CROMEY, 1991, p. 88, n. 1, semble dire à un endroit que le père d'Oulios n'est pas Cimon, mais l'affirme pourtant ailleurs (*Id.*, *ibid.*, p. 89). Je ne suis pas convaincu par l'argument « définitif » qui consiste à dire que si le grand-père est cité, c'est qu'il devait être un personnage particulièrement remarquable, donc le grand Cimon.

du grand-père de son épouse. C'est d'autant plus invraisemblable qu'Oulios est l'une des épiclèses d'Apollon, chères à Cimon comme le souligne A. Duplouy¹. Il faudrait donc admettre de toute façon qu'Oulios, grand-père de l'épouse de Cimon, était un Philaïde. Je préfère en rester à une solution plus simple.

¹ Sur Apollon Oulios, voir notamment O. MASSON, 1988.

2] Les Alcméonides

La plus prolifique et la plus connue des familles de l'Athènes classique¹. Son histoire est connue par les multiples références des auteurs classiques, depuis Hérodote jusqu'aux comiques et ensuite de leurs successeurs. Pour autant leur étude a énormément bénéficié des découvertes épigraphiques et surtout du dépouillement des milliers d'*ostraka*, notamment ceux du Kérameikos. Les paragraphes qui suivent ne se veulent en aucune façon une étude complète de la famille, ce qui nécessiterait un ouvrage à part, mais simplement la discussion généalogique de certains éléments de la famille dont la place dans le *stemma* général est soit, primordiale pour la compréhension de l'ensemble, soit plus discutée.

A) La date du mariage de Mégaklès

A l'époque classique, la famille est essentiellement constituée des descendants de Mégaklès, l'un des trois chefs politiques d'Athènes dans les années 560 avec Lykourgos et Pisistrate². Hérodote nous a livré une version savoureuse du mariage de ce Mégaklès. Après une victoire aux concours olympiques, le tyran de Sicyone Kleisthénès organisa les noces de sa fille Agaristé et après avoir retenu durant un an les prétendants, venus de toute la Grèce, il donna finalement la main d'Agaristé à l'Athénien Mégaklès, fils d'Alkméôn, après avoir écarté son candidat préféré, l'autre Athénien, Hippokleidès, fils de Teisandros³.

La question de la date de ces noces épiques est discutée depuis des siècles⁴. De nos jours, les historiens se partagent pour une date allant de 580 à 567. Les annonces des fiançailles de sa fille par Kleisthénès ont eu lieu au moment de sa victoire aux concours olympiques, qui soit être antérieure à la reprise du contrôle d'Olympie par les Éléens en 568 puisqu'on ne trouve ensuite parmi les prétendants ni Éléen ni Corinthien⁵. En raison

¹ Le statut des Alcméonides comme famille *oikos* et non comme *génos* ne semble plus devoir faire de doute désormais : voir M. W. DICKIE, 1979. Sur la famille en général, le meilleur traitement est celui de J. K. DAVIES, 1971, p. 368-385. Voir depuis notamment les travaux de R. D. CROMEY, 1978, 1979, 1982, 1984 ; C. A. COX, 1983 ; B. LAVELLE, 1989 ; M. BERTI, 2001a, 2001b ; A. PIERROT, 2013.

² Hdt, I, 59 : « Lors d'une querelle entre les Athéniens de la côte et ceux de la plaine, qui avaient pour chefs, les premiers, Mégaklès fils d'Alkméôn, et les autres, Lykourgos, fils d'Aristolaidès, Pisistrate, qui méditait de s'emparer du pouvoir, fonda un troisième parti ».

³ Hdt, VI, 127.

⁴ Voir, par exemple, J. K. DAVIES, 1971, p. 372. Pour la liste des prétendants : J. W. ALEXANDER, 1959.

⁵ F. MCGREGOR, 1941, p. 273.

du contexte politique entre Kleisthénès de Sicyone et ses voisins, M. F. McGregor a établi qu'une date antérieure à 570 était largement préférable.

Mais on doit aussi faire entrer en ligne de compte les dates de naissance des enfants de Mégaklès et d'Agaristè. On les situe en général entre 570 et 560¹, mais c'est peut-être un peu tôt. En particulier, je ne vois pas de raison majeure pour croire que Kleisthénès et son frère Aristonymos sont nécessairement nés avant le décès de leur grand-père maternel Kleisthénès fils d'Aristonymos. Pour le reste, si on part à rebours à partir de faits bien établis, on peut poser les éléments suivants :

- Le législateur Kleisthénès est désormais attesté comme archonte en 525/4 ; il est donc né avant 555, mais sans qu'on puisse préciser combien de temps avant ; d'après Hérodote, il était le premier fils de ses parents, ce que sa position politique semble confirmer en effet ;
- Périclès, né vers 493, est le fils d'Agaristè, fille d'Hippokratès, l'un des enfants de Mégaklès et d'Agaristè de Sicyone ; Périklès, dont le frère porte le nom de leur aïeul paternel était probablement le cadet ; en mettant la naissance de sa mère en 520, cela permet de supposer pour Hippokratès une naissance vers 550 si on suppose une génération « normale » de trente ans², mais en 565/560 au plus tôt ;
- Deinomachè, épouse de Périclès, est née vers 480³ ; son père était un frère d'Agaristè, mère de Périclès, peut-être né vers 520 lui aussi, vers 525 au plus tôt ; Sa mère était une fille du législateur Kleisthénès, archonte en 525/4, fils aîné de Mégaklès et d'Agaristè de Sicyone. Même en supposant que la mère de Deinomachè était née aussi tôt que 510, il est difficile de placer la naissance du législateur Kleisthénès beaucoup de temps avant 555¹.

En conclusion, les enfants de Mégaklès et d'Agaristè semblent nés à partir de 565/560 seulement. La seule exception serait la fille que Mégaklès offre en mariage à Pisistrate dès 556 et qui était nubile à ce moment, donc née en 570 au plus tard. Il est possible qu'entre l'épouse de Pisistrate et Kleisthénès s'intercalent des enfants n'ayant pas survécu ou de filles non mentionnées. Mais quoi qu'il en soit on ne peut reculer beaucoup au-delà de 570 l'union de Mégaklès et d'Agaristè.

¹ Voir J. K. DAVIES, 1971, p. 375 sqq.

² J. K. DAVIES, 1971, p. 379, place la naissance d'Hippokratès au début des années 550 et concède qu'il serait alors sensiblement plus jeune que les autres enfants de Mégaklès et Agaristè.

³ R. D. CROMEY, 1984.

B) Les enfants de Mégaklès

L'aîné (selon Hérodote) des fils de Mégaklès et d'Agaristé reprend le nom de son aïeul maternel. Cette anomalie s'explique, soit par le renom si particulier de l'aïeul maternel qui exerçait une position quasi-royale, soit parce qu'en réalité Kleisthénès avait été précédé par un frère aîné, tôt décédé, qui avait repris, lui, le nom de l'aïeul paternel, Alkméon. Kleisthénès l'Athénien devint archonte en 525/4, démentant donc Hérodote qui affirme que les Alcéméonides avaient vécu en exil tout le temps de la tyrannie des Pisistratides². Il érigea ensuite, en 508/7, les lois qui fonderont la société athénienne. Après lui, Mégaklès et Agaristé engendrent Hippokratès, dont Hérodote spécifie qu'il sera le grand-père maternel de Périclès³.

Les *ostraka* ont relevé l'existence d'un autre Hippokratès, fils d'Alkméonidès, du dème d'Alopékè, déjà connu par une allusion de Pindare comme le parent de Mégaklès⁴, était donc probablement le cousin germain d'Hippokratès, fils de Mégaklès. La reprise de ce nom par deux cousins montre qu'un aïeul commun devait l'avoir porté. Or, ce nom est avant tout connu pour avoir été celui du propre père de Pisistrate. L'explication la plus

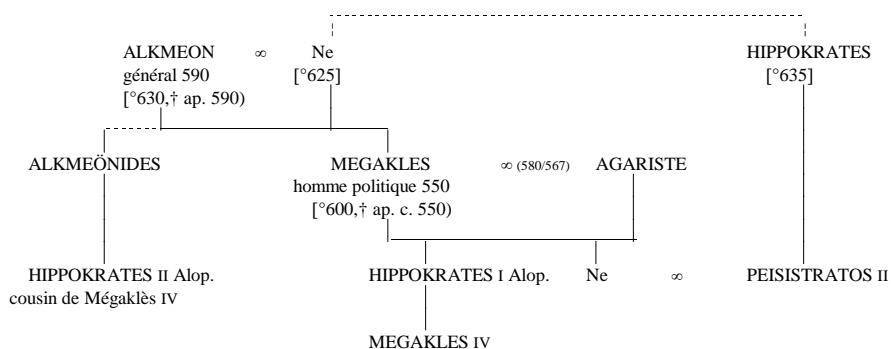
¹ J. K. DAVIES, 1971, p. 373, présume une naissance vers 570 mais sans donner aucune raison et je soupçonne qu'il part plutôt de la date du mariage d'Agaristé de Sicyone.

² Au même moment, et de façon indépendante, la question de l'archontat de Kleisthénès à Athènes a été reprise en détail par M. DILLON, 2006 et C. PEBARTHE, 2005. Avec des conclusions opposées : pour M. Dillon, on ne peut décidément pas aller contre la tradition fermement attestée, en premier lieu par Hérodote, de l'opposition farouche entre les Alcéméonides et les Pisistratides. Il faudrait donc restituer [P]leisthénès pour le nom de l'archonte. Je ne crois pas malheureusement que de nombreux savants le suivent sur une restitution aussi peu vraisemblable (à moins qu'une nouvelle trouvaille, un jour, lui donne raison) : le nom de Pleisthénès n'est représenté qu'une seule fois à Athènes (*PAA*, XIV (2005), s. v. Pleisthénès 775180, p. 234). L'explication de C. Pébarthe en revanche est tout à fait convaincante. Si de manière globale les Athéniens ont décidé une fois pour toute qu'ils étaient tous unanimement opposés à un régime honni, les Alcéméonides comme les autres, plus que les autres mêmes, cela n'empêchait pas certains historiens ou archivistes de savoir que Kleisthénès avait exercé un archontat en 524. Mais ils n'en tiraient simplement pas les conséquences, ne serait-ce que parce que ce n'était pas leur habitude de tirer de telles interprétations.

³ Hdt, VI, 121 : « Le premier enfant qu'eut Mégaklès de ce mariage fut appelé Kleisthénès, du nom de son aïeul maternel, le tyran de Sicyone. Ce fut lui qui partagea le peuple en dix tribus, et qui établit le gouvernement démocratique. Il eut ensuite Hippokratès. D'Hippokratès naquit un autre Mégaklès et une autre Agaristé, ainsi nommée d'Agaristé, fille de Kleisthénès. Elle épousa Xanthippos, fils d'Ariphrôn. Tandis qu'elle était enceinte, elle crut en songe qu'elle enfantait un lion; et, quelques jours après, elle accoucha de Périclès ». Une malencontreuse erreur typographique dans le très complexe tableau généalogique de J. K. DAVIES, 1971, table I, fait d'Agaristé, mère de Périclès, la fille d'Hippokratès II, fils d'Alkméonidès de sorte qu'elle n'aurait donc aucun lien avec Agaristé de Sicyone. De façon encore plus malencontreuse, cette filiation erronée est reprise sans critique dans l'ouvrage de M. DILLON – L. GARLAND, 1994, p. 591.

⁴ Pind., fg 137 : « A Hippokratès l'Athénien » ; cf. Sch. Pind., Pyth. VII 18a, p. 204 : ὄν καὶ ὄρηνον γραιφει ὁ Πίνδαρος· ἦν δὲ ὁ Ἰπποκράτης συγγενὴς τοῦ νικηφόρου. Cf. J. K. DAVIES, 1971,

simple est d'admettre qu'Alkméon, grand-père des deux Hippokratès, avait épousé une sœur d'Hippokratès, père de Pisistrate :



Cette hypothèse généalogique n'est d'ailleurs pas seulement fondée sur l'onomastique puisqu'Isocrate précise que les ancêtres d'Alcibiade, donc Mégaklès et son père Hippokratès, étaient les parents des Pisistratides¹.

C) Koisyra

La question épineuse de l'identité et du nombre de femmes de l'aristocratie athénienne ainsi nommées a été abordée à plusieurs reprises : en premier lieu, dès 1963, par T. L. Shear. Mais au final les historiens modernes sont partagés entre l'existence d'une², deux³, trois⁴, quatre⁵ ... ou aucune⁶ Koisyra ! Les sources sont en effet à la fois vagues et contradictoires. Le mieux est donc de les présenter :

Aristoph., *Nuées*, 46-48¹ :

Alors je me suis marié, moi paysan, à une personne de la ville, à la nièce de Mégaklès, fils de Mégaklès, femme altière, luxueuse, fastueuse comme Koisyra.

Sch. Aristoph., *Nuées*, 46-8 :

Il s'agit du *génos* des Alcméonides. Il est critiqué comme un esclave. Le premier Mégaklès était le fils de Koisyra, remarquable par sa fortune et sa haute naissance. Elle venait d'Érétrie.

Nom d'origine érétrienne. Koisyra, épouse de Pisistratos lorsqu'il fit sa tentative pour obtenir la tyrannie.

Aristoph., *Nuées*, 800² :

p. 373. Je ne crois pas que l'on puisse croire, comme C. A. COX, 1983, p. 100, qu'il s'agisse d'une référence à la filiation légendaire des deux familles vers les Néléïdes.

¹ Isoc., *Sur l'attelage*, 25, cité *infra*, p. 544. Cette alliance ne peut pas passer par le mariage non consommé de Pisistrate avec la fille de Mégaklès.

² J. K. DAVIES, 1971, p. 380-381.

³ B. LAVELLE, 1989 ; E. C. GASTALDI, 1991.

⁴ T. L. SHEAR, 1963.

⁵ D. D. CROMEY, 1982 & 1984.

⁶ U. Von WILAMOWITZ, 1893, I, p. 111, n. 20.

et, par des femmes de haute volée, il descend de Koisyra

Sch. Aristoph., *Nuées*, 800³ :

ευπτερων ... ἢ των φρονουσων τα Κοίσυρας, αντί τοῦ μεγα φρονουσων, "Ἄλλως, η ευγενών, ἀπο των ὀρνεων, η κούφων καὶ ων ὁ λογισμός ἴπταται. η την Κοισύραν την Μεγακλέους ἀστεϊζόμενος ως δραπέτης αυτής αυτούς διασύρειν θέλει.

Aristoph., *Acharn.*, 614⁴ :

C'est là un ouvrage pour le fils de Koisyra et pour Lamachos

Sch. Aristoph., *Acharn.*, 614⁵ :

Fils de Koisyra : Mégaklès. Koisyra était une femme bien née et riche d'Athènes, mère de ce Mégaklès qui après avoir dilapidé sa fortune se serait enrichi ensuite de façon commune

Suda, s. v. Ἐγκεκοισυρωμένην⁶ :

Signifie excessivement précieuse, adoptant les manières de Koisyra. Ce nom est érétrien. Ces hommes (les Erétriens) sont critiqués pour leur luxure. Elle fut mariée à Peisistratos après qu'il ait tenté d'établir la tyrannie. (Aristophane) parle de l'excès de ses ornements, car elle avait utilisé, comme il semble, beaucoup de cosmétique, des démaquillants et des tresses pour sa tête et les autres choses dont les femmes usent habituellement pour s'orner.

Ἐγκεκοισυρωμένη : par conséquent : agir avec luxure ; de Koisyra, une très riche femme, l'épouse d'Alkmaïôn.

Suda, s. v. Koisyra⁷ :

Une femme d'Athènes (qui était) noble et riche, la mère de Mégaklès. « le fils de Koisyra et Lamachos ». La femme d'Alkmaïôn. Elle était moquée pour sa stupidité.

Egalement, κοισυροῦται [« à la manière de Koisyra »], (signifie) s'orner ou adopter les manières de Koisyra.

Sch. Aristophane, *Paix*, 451

¹ Aristoph., *Nuées*, 46-48 : Ἐπειτ' ἔγημα Μεγακλέους τοῦ Μεγακλέους ἀδελφιδὴν ἄγροικος ὦν ἐξ ἄστεως, σεμνήν, τρυφῶσαν, ἐγκεκοισυρωμένην.

² Aristoph., *Nuées*, 800 : κάστ' ἐκ γυναικῶν εὐπτέρων καὶ Κοισύρας.

³ Sch. Aristoph., *Nuées*, 798 : ευπτερων ... ἢ των φρονουσων τα Κοίσυρας, αντί τοῦ μεγα φρονουσων, "Ἄλλως, η ευγενών, ἀπο των ὀρνεων, η κούφων καὶ ων ὁ λογισμός ἴπταται. η την Κοισύραν την Μεγακλέους ἀστεϊζόμενος ως δραπέτης αυτής αυτούς διασύρειν θέλει. [ευπτερων. Ἐυγενων, επηρμένων, των Κοισύρας. Ἐκ ταύτης γαρ η τούτου γυνή κατήγεται. Gl.Br. ἐκ ταύτης τῆς Κοισύρας η τούτου γυνή. καὶ δια τούτο εὐγενιζεν εαυτήν Gl.D] (éd. W. DINDORF, IV, 1, p. 515).

⁴ Aristoph., *Archarn.*, 614 : ἀλλ'Ὁ Κοισυρας καὶ Λαμαγος.

⁵ Sch. Aristoph., *Acharn.*, 614 : ὁ Κοισύρας (Ὁ Μεγακλής). Κοισύρα δὲ ἐγένετο Ἀθήνησιν εὐγενῆς γυνή καὶ πλουσία, μήτηρ τοῦ Μεγακλέους, ὅς καταβεβρωκῶς τὴν οὐσίαν καὶ ὕστερον πεπλουτηκῶς ἐκ τοῦ τὰ κοινὰ πράσσειν λέγεται.

⁶ *Suda*, E87 : Ἐγκεκοισυρωμένην. ἀντὶ τοῦ περιττῶς κεκοσμημένην, τὰ Κοισύρας φρονουῖσαν. ἔστι δὲ Ἐρετριακὸν τὸ ὄνομα. οὗτοι δὲ εἰς τρυφήν διαβάλλονται. αὕτη δὲ ἐγαμήθη Πεισιστράτω ἐπιχειρήσαντι τυραννεῖν. λέγει δὲ τὴν περιεργίαν τῆς κομμωτικῆς. πολλοῖς γάρ, οἷα εἰκός, ἐκέχρητο καλλωπίσμασιν, τουτέστι νίμμασι, καὶ τοῖς τῆς κεφαλῆς πλέγμασι καὶ τοῖς ἄλλοις, οἷς κοσμεῖσθαι γυναῖκας ἔθος. Ἐγκεκοισυρωμένη οὖν οἷον τρυφῶσα. ἀπὸ Κοισύρας γυναικὸς πλουσίας, Ἀλκμαίωνος γαμετῆς. Voir aussi A. PIERROT, 2013, p. 400.

⁷ *Suda*, K2568 : Κοισύρα. γυνή Ἀθήνησιν εὐγενῆς καὶ πλουσία, μήτηρ Μεγακλέους. καὶ Λάμαχος. Ἀλκμαίωνος γαμετῆς. ἥτις ἐπὶ βλακειᾷ διαβεβόητο. καὶ Κοισυροῦται, κοσμεῖται ἢ τὰ τῆς Κοισύρας φρονεῖ.

Il s'agit d'Alcibiade, esclave à travers Koisyra, qui était une esclave elle-même comme (Aristophane) le dit dans les *Nuées*.

SEG, XLVI, (1994), 83¹ :

Μεγακλῆς
 ἠπποκράτος
 καὶ Κοισύρας

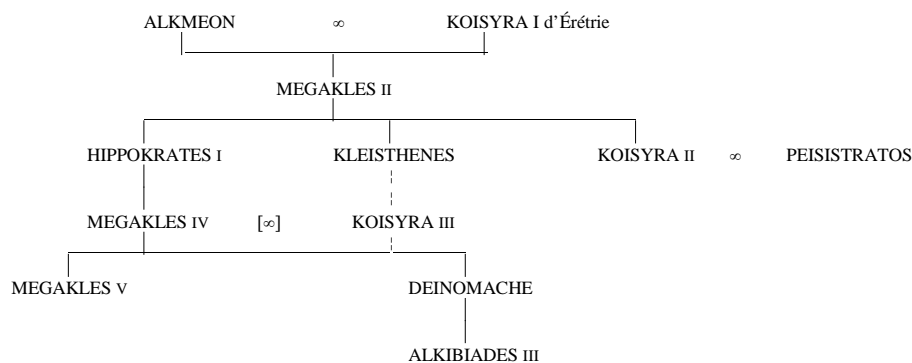
T. L. Shear considère qu'il faut reconnaître dans ces divergences des confusions des scholiastes qui n'ont pas su différencier des homonymes². Il faudrait donc distinguer :

- 1) Koisyra I, une noble Érétienne, mère du premier Mégaklès ;
- 2) Koisyra II, fille de Mégaklès (et donc petite-fille de Koisyra I), épouse de Peisistratos vers 558.
- 3) Koisyra III, dont le fils dilapide sa fortune selon *Acharniens*, 614 doit être la mère de Mégaklès, fils de Mégaklès, oncle du pseudo Pheidippidès d'Aristophane, qui avait lui aussi dilapidé sa fortune selon les *Nuées*. On peut supposer que cette femme se rattachait aux deux précédentes. Précisément nous savons par Plutarque qu'Alcibiade était le petit-fils maternel de Mégaklès, fils d'Hippokratès, tandis qu'Isocrate nous apprend qu'Alcibiade était l'arrière-petit-fils de Clisthène, frère du même Hippokratès. Koisyra III serait donc la fille de Clisthène et la cousine germaine de son mari³ :

¹ L'ostrakon est connu depuis la communication délivrée par F. Willemsen à Athènes le 13 décembre 1973 : voir R. D. CROMÉY, 1984, p. 390, n. 19. Mais il ne sera publié qu'une vingtaine d'années plus tard : F. WILLEMSSEN, 1991.

² La question du statut d'esclave attribué à Koisyra ou Mégaklès reste mystérieuse. J. K. DAVIES, 1971, p. 381, suggère qu'ils ont pu être à Érétrie lorsque les habitants de cette ville ont été réduits à la fuite ou l'esclavage en 490 (Hdt, VI, 101). B. M. LAVELLE, 1989, p. 511-513, trouve l'explication peu satisfaisante. Il propose plutôt que Mégaklès après avoir été exilé par les Athéniens aurait, par dépit, fait allégeance au roi de Perse, et aurait donc été considéré par ses anciens concitoyens comme un esclave de celui-ci, et sa mère avec lui.

³ Voir W. E. THOMPSON, 1967, p. 273.



Les Koisyra selon T.L. Shear (1967).

J. K. Davies n'a pas retenu ces explications et préfère s'en tenir à une seule Koisyra, l'épouse de Mégaklès IV et la mère de Mégaklès V, considérant que les autres informations ne sont que des confusions sans valeur¹. Cette position est trop radicale a été critiquée aussitôt² et elle est désormais démonstrablement erronée depuis la publication d'un *ostrakôn* prouvant que l'épouse d'Hippokratès s'appelait Koisyra. Elle a été critiquée en conséquence par D. Cromey et B. Lavelle.

D. Cromey, reprend donc, de façon accessoire, la démonstration de T. L. Shear, mais il y ajoute une quatrième Koisyra, nommée sur un *ostrakôn* comme mère de Mégaklès, fils d'Hippokratès.

B. Lavelle, lui, consacre à nouveau un article spécifique aux Koisyra. Il part du principe que, confusions mises à part, les informations fournies par les scholies d'Aristophane ne sont pas inventées mais reflète les sources dont disposaient leurs auteurs.

On peut donc accepter pour commencer le fait que Koisyra est un nom érétrien apporté à Athènes par une noble femme venue d'Érétrie. Il ne peut s'agir toutefois de l'épouse d'Hippokratès parce qu'au moment du mariage de celui-ci (vers 530/520), une alliance entre les Alcmeonides et Érétrie est vraiment hors de propos³. Une telle alliance ne se conçoit que dans l'entourage de Pisistrate, avant 546, lorsque celui-ci s'enfuit à Érétrie⁴ et réussit ensuite, avec l'aide des Érétriens a rétablir sa tyrannie. Cette collaboration entre le tyran et les Érétriens trouverait une explication parfaite s'il avait en effet épousé

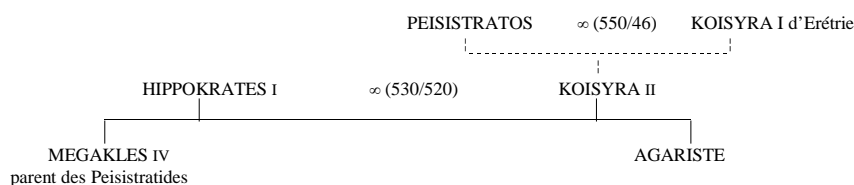
¹ Ainsi, alors que pour T. L. Shear, Koisyra, « mère du premier Mégaklès », serait la mère du premier Mégaklès connu de la famille, tandis que pour J. K. Davies, suivi par R. D. CROMEY, 1984, p. 389, elle est la mère du premier des deux Mégaklès nommé par Aristophane.

² P. J. BICKNELL, 1974a, p. 146, n. 5 ; C. A. COX, 1983, p. 149-150.

³ Voir B. M. LAVELLE, 1989, p. 507.

⁴ Hdt, I, 61, 2.

une Koisyra venue d'Érétrie comme l'affirment les scholies¹. Compte tenu du soutien des Érétriens, on doit admettre que cette union fut fructueuse, à l'inverse de celle conclue entre le tyran et la fille de Mégaklès, et que c'est à partir de là que le nom de Koisyra s'est répandu à Athènes. L'épouse d'Hippokratès peut parfaitement être issue de ce mariage.



Les Koisyra selon B. M. Lavelle (1989)

La proposition de B. M. Lavelle est séduisante et aurait l'avantage d'expliquer la parenté et la proximité politique entre Alcmeonides et Pisistratides dans le dernier quart du VI^e siècle. D'autant que les liens d'Érétrie avec Pisistrate sont bien attestés alors qu'on n'en connaît aucun entre cette ville et les Alcmeonides². On peut donc la considérer comme une alternative préférable à la théorie de T. L. Shear. Depuis la publication de l'*ostrakôn* mentionnant Koisyra épouse d'Hippokratès, on sait que la troisième Koisyra proposée par celui-ci doit être écartée. La mère du premier Mégaklès, c'est Koisyra épouse d'Hippokratès et mère du premier des deux Mégaklès cités dans le vers d'Aristophane commenté par le scholiaste.

B. M. Lavelle signale quand même une difficulté : il est obligé d'écarter le témoignage de la *Suda* qui précise que Koisyra était l'épouse d'un Alkméon. Toutefois le problème peut être esquivé en supposant qu'il s'agit d'une interpolation à partir d'une source qui disait simplement qu'elle était l'épouse d'un Alcmeonide.

La dernière analyse de la question, due à E. C. Gastaldi, valide pour l'ensemble les conclusions de B. M. Lavelle. Elle propose simplement des justifications plus simples. En effet, si les scholies sont de bonne foi et n'inventent pas *a priori*, il n'empêche que l'on doit considérer qu'elles ont explicité Aristophane essentiellement à partir d'Aristophane lui-même. Et à certains moments, compte tenu du style allusif du poète, leur auteurs ont pu commettre des confusions. Ainsi, si Aristophane prouve qu'un lien étroit unissait Koisyra au plus jeune Mégaklès, il ne précise pas clairement lequel : ἐκ

¹ B. M. LAVELLE, 1989, p. 508-509, fait à juste titre le rapprochement avec le profit tiré des unions de Pisistrate avec la fille de Gorgilos d'Argos ou de Kylôn avec la fille de Théagénès de Mégare.

² On avait certes cru en trouver un avec un *ostraka* qui porte « [Még]aklès : M. Eretraze » ce que Willemsen a interprété comme « Mégaklès : Retourne à Érétrie ! ». Mais cette interprétation occulte le « mu » devant « eretaze » et ne peut donc être retenue. Voir M. BERTI, 2001b.

γυναικῶν εὐπτέρων καὶ Κοισύρας indique une descendance plus lointaine, Ὁ Κοισύρας doit plutôt s'entendre comme « descendant de Koisyra » que comme « fils de Koisyra », et de même « τὴν Κοισύραν τὴν Μεγακλέους » s'interprète comme « la Koisyra de Mégaklès », sans que la relation implicite soit nécessairement celle d'une mère et d'un fils. Aristophane est à chaque fois plus imprécis que ses scholiastes et rien ne prouve finalement qu'ils avaient d'autres informations. Maintenant que le nouvel *ostrakôn* a prouvé que le jeune Mégaklès V était le petit-fils de Koisyra, il n'est pas utile de croire que sa mère s'appelait elle-aussi Koisyra sur la base de scholies qui n'en savaient peut-être pas plus que nous. La mention par la *Suda* à propos d'une Koisyra épouse d'un Alkmaïôn ne doit donc pas être retenue. Il n'est même pas utile de corriger le texte comme le suggère B. M. Lavelle. Ce n'est qu'une conclusion naturelle, mais erronée, à partir de la filiation « Koisyra mère de Mégaklès » dans laquelle un commentateur a cru qu'il s'agissait du plus fameux des Mégaklès, l'ennemi de Pisistrate, dont parle Hérodote et qui était en effet fils d'un Alkméôn.

D) Mégaklès, fils d'Hippokratès

La moitié des *ostraka* du Kérameikos portent le nom du candidat Mégaklès, qu'on identifie au fils d'Hippokratès d'Alopékè, sans que l'on sache encore s'il est question de son ostracisme de 487/6, attesté par Aristote, ou d'un éventuel second ostracisme évoqué par le seul Lysias mais confirmé semble-t-il par quelques *ostraka*¹. Toutefois, un certain nombre de ces *ostraka* se rapportent assurément à des homonymes, et probablement proches parents du fils d'Hippokratès. Pour revenir à celui-ci, il est bon de rappeler que l'on trouve dans les *ostraka* les formules² :

1	Mégaklès	200
2	Mégaklès Hippokratōs	4000
3	Mégaklès Hippokratōs Alopékèthen	50
4	Mégaklès Hippokratōs kai Koisyras	6
5	Mégaklès Hippokratōs Antiochidos phyles	1
6	Mégaklès Hippokratōs to Alkméônido	2

D'autres *ostraka* se rapportent, eux, de toute évidence à d'autres individus :

7	Mégaklès Kalisthènōs	3
8	Mégaklès Sogénidès Aigilieus	1
9	Mégaklès Anagyras(ios)	1
10	Mégaklès Ana[ph]lysius	1

¹ Arist., Ath.Pol., XII, 5 ; Lysias, *In Alcib.*, XIV, 39. Voir M. BERTI, 2001, p. 16.

² Voir les variantes chez M. BERTI, 2001, p. 18-20.

E) Kallixènos, Kallisthénès, Kleisthénès

La présence de noms proches Kallixènos, Kallisthénès ou Kleisthénès sur plusieurs *ostraka* du début du V^e siècle permet de compléter notre connaissance de la généalogie Alcéméonide, tout en posant des questions d'identification mal résolues. Il s'agit des *ostraka* suivants :

Kallixènos Kleisthénōs	1	phase 1 (av. 480)
Kleisthénès Aristonymō	1	phase 1
Kallisthénès Aristonymō	2	phase 1
Kallixènos Aristonymō Xypétaion	278	phase 1
Megaklès Kalisthénōs	3	phase 2 (471 ?)

Clairement, Kallixènos était un personnage notable puisqu'on a retrouvé 278 *ostraka* à son nom (dont 276 sur l'Agora et deux seulement sur le site du *Kérameikos*). Ce grand nombre de votes à son encontre pourrait d'ailleurs indiquer qu'il fut effectivement le « vainqueur » de cette ostrakaphorie¹. Lors de l'étude pionnière réalisée par G. A. Stamirès et E. Vanderpool, les auteurs ont établi plusieurs points essentiels au sujet de Kallixènos, fils d'Aristonymos du dème de Xypété² : son appartenance à la famille des Alcéméonides, attesté fermement par un *ostrakon*³ et sa date, 483 ou 482 av. J.-C. Ils concluent aussi avec jutesse qu'on peut considérer que le père de Kallixènos, Aristonymos, était un frère de Kleisthénès et qu'il avait hérité, tout comme celui-ci, d'un nom pris aux ancêtres orthagorides de leur mère Agaristè, fille de Kleisthénès de Sicyone, lui-même fils d'Aristonymos⁴.

Par ailleurs, les deux auteurs ont suggéré d'identifier Kallixènos, fils d'Aristonymos à « Kallixènos, fils de Kleisthénès » et à « Kallisthénès, fils d'Aristonymos ». En effet, compte tenu de la grande variété de dénomination que l'on trouve sur les *ostraka*⁵ il

¹ A. CONSOGNO, 2005, p. 354.

² S. BRENNE, 2001, n° 124 (K), p. 186-188 ; A. CONSOGNO, 2005. L'un des *ostrakon* se distingue des autres dans la mesure où le nom « Kallikh[sénos ?] » y a été peint et brûlé. Il s'agit donc certainement d'un vase portant la mention « Kallikh[sénos kalos] » peint lors de la jeunesse de Kallixènos vers la fin du VI^e siècle.

³ *Agora*, P 15799 : Αλκμαίωνος Καλλίης.

⁴ Voir par exemple J. K. DAVIES, 1971, p. 376 ; R. FAGNANI, 1997/8, p. 42 ; M. BERTI, 2001, p. 21-25 ; S. BRENNE, 2001, p. 186 ; A. CONSOGNO, 2005, p. 345.

⁵ Ainsi, pour Kallixènos, trouve-t-on les formes suivantes (G. STAMIREs – E. VANDERPOOL, 1950, p. 381-390) :

1. Kalikhs.
2. Kalikhsenos
3. Kallikhsénos Aristonymō
4. Kallikhsénos Aristonymō
5. Kallikhsénos Arstonymō

serait logique d'admettre que les deux seuls *ostraka* qui mentionnent ces personnages ne soient en réalité que des erreurs pour Kallixénos, attesté, lui, par 278 autres *ostraka*, qui était bien fils d'Aristonymos, et donc neveu du grand Kleisthénès¹. Plusieurs historiens postérieurs ont accepté ce point de vue².

Mais il faut noter que l'on connaît un Kallisthénès, père d'un Mégaklès, attesté par trois *ostraka*. De façon logique, M. Berti va alors au bout de l'hypothèse en suggérant qu'il s'agit ici encore d'un fils de Kallixénos, de sorte que, selon elle, tous les *ostraka* au nom de Kallisthénès (Klaisthénos), Kallixénos (Kalichsénos), Kleisthénès (Klisénès), etc., se réfèreraient en réalité à un même individu (ou anthroponyme selon les cas)³. En faveur de cette solution drastique, elle souligne que le nom Kallisthénos n'est pas représenté par ailleurs à Athènes, et que l'orthographe de toutes ces formes est particulièrement variable ou hésitante.

Toutefois, on doit remarquer que pour l'essentiel les variantes observées ne sont que des fautes d'orthographe banales (Kalixénos, Kallixenos, Kalliskénos, Kalisénos, Arstonymos, Arristonymos, Arisstonymos), ou des mentions supplémentaires de filiation ou de dème (plus une mention unique l'appelant « le traître »). L'écriture d'un

-
6. Kallikhsénos Arristonymos
 7. Kallikhsénos Arisstonymō
 8. Kalikhsénos Aristonimō
 9. Kallikhsénos Aristonimu
 10. [Kalli]khsénos, ho [Aristo]nymōs
 11. Kal(l)isénoi Aristonimō
 12. Kalliskénos ios Aritonymos
 13. Kalli[ikh]sénos Ari[st]onymō io
 14. Kalisé[nos] Aritnm[ō]
 15. Kaliskhénos Aristonymō
 16. Kalisthénos Aristonymon
 17. Aristonymō Kallisthénès
 18. Klisenès Aristony[mō]
 19. Kallikhsénon Khsiphetaon
 20. [K]allikhsén[os] ekhs Khsypétaonon
 21. Kalikh[sénos] Arist[onymō Khs]yp[étaion]
 22. Kallikhsén[o]s
 23. [Alk]méon[idon Kal]likhsén[os Ar]jiston[ymō] (P 15799)
 24. Klalisénos Klesténos
 25. [Kall]ikhsénos [ho pr]jodotés (P 3786)
 26. Kalliks[énos kalos ?]

Je ne tient pas compte ici de la proposition bien trop incertaine de T. T. RAPKE, p. 154-155, qui se demande si pour l'ostrakon P. 9945, habituellement lu Arist[eiden | ton Da[tidos] | adelph[on], il ne faut pas plutôt lire [Kallixénos fils d'] | Arist[onymos] | ton Da[tidos] | adelph[on].

¹ G. STAMIREs – E. VANDERPOOL, 1950, p. 378.

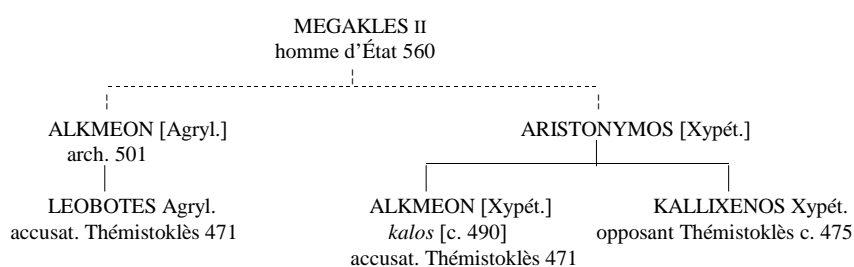
² R. FAGNANI, 1997/8, p. 110, le fait avec prudence, sans exclure que Kallixénos soit le frère d'un Kleisthénès.

³ M. BERTI, 2001, p. 34-36.

nom véritablement différent est une autre chose et laisse la place à un doute légitime. M. Berti est aussi obligée d'admettre que l'*ostrakon* portant sur une face Klaiisenos | Klestenos et sur l'autre Klali ...¹ représente plusieurs tentatives d'écrire un même nom, ce qui paraît d'autant moins acceptable que les deux faces sont écrites par deux mains distinctes. Il se serait tout aussi naturel d'envisager que des noms aux racines proches étaient utilisés au sein d'une même famille.

F) Alkméonidès et Alkméôn

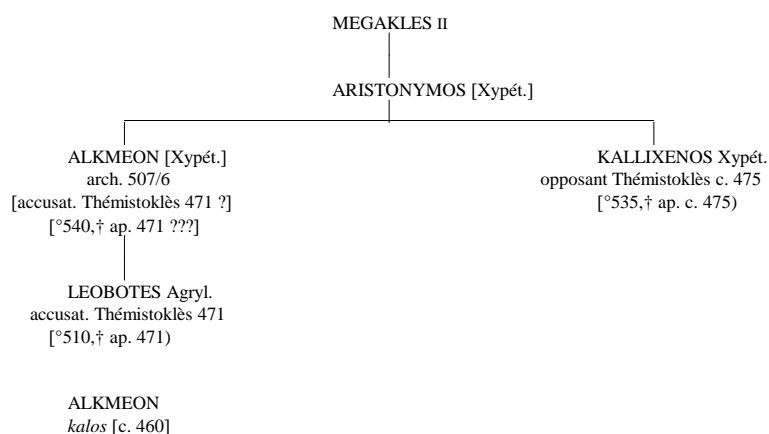
Les mêmes problèmes d'identifications se posent à propos d'autres personnages. Outre Kallixènos, on connaît à Aristonymos un autre fils, nommé Alkméôn. Une approche simple serait d'identifier celui-ci à l'archonte homonyme de 507/501, ainsi qu'au père de Léôbôtès, fils d'Alkméôn, d'Agrylé, ennemi politique de Thémistocle. La difficulté, c'est qu'Alkméôn était donc du dème d'Agrylé, tandis que Kallixènos était, lui, de Xypété. Faut-il envisager un *stemma* plus complexe et distinguer deux homonymes ? A. Barrett¹ le pense fermement en observant que Plutarque nomme comme accusateur de Thémistocle à certains endroits un Alkmaïôn (seul, ou avec d'autres, dont Cimon) et à d'autres Léôbôtès, fils d'Alkmaïôn d'Agraulé. Il y aurait donc deux homonymes, l'un contemporain de Thémistocle, sans doute identique à l'Alkméôn *kalos* dont le nom figure sur certains vases du début du V^e siècle, et l'autre, plus ancien, père de Léôbôtès et probablement identique à Alkméôn, archonte en 501 (selon lui) :



Bien que tout-à-fait possible, cette complication n'est pas indispensable. La date d'Alkméôn *kalos* est mal déterminée et peut être bien plus basse, concernant donc un membre plus jeune de la famille. La plupart des auteurs admettent plutôt que Plutarque commet des confusions et nomme certaines fois Léôbôtès, fils d'Alkméôn, et d'autres fois, Alkméôn alors qu'il s'agit du même personnage, l'accusateur principal de

¹ M. BERTI, 2001, p. 34.

Thémistocle. On connaît par d'autres sources plusieurs autres accusateurs de Thémistocle (Lysandros, Pronapès, Phaidrias, Tisirikos, Aristide)² et le nom d'Alcméon n'apparaît pas ce qui minimise la valeur du témoignage de Plutarque³. Enfin, P. J. Bicknell a longuement argué qu'au moment de la réforme de Clisthène, Alcméon et Kallixènos étaient tous deux adultes et pouvaient bien résider dans des lieux distants, se trouvant alors inscrits dans des dèmes (et en l'occurrence des tribus) différentes. Le *stemma* suivant reste donc possible également :



G) Kroisos et Peisianax

Un certain Kroisos mort au combat est honoré dans une épitaphe en vers gravée dans la région actuelle d'Anavyssos aux alentours de 540/530⁴. Le nom de Kroisos, qui rappelle le roi de Lydie homonyme, auxquels les Alcméonides devaient leur fortune selon Hérodote, pourrait donc être l'indice d'une parenté comme on l'admet le plus souvent⁵. Dans la même région, on a retrouvé une autre épitaphe métrique composée vers 530/520 par un certain Peisianax en l'honneur d'un Damasistratos, fils d'Épiklès⁶. Même si J. K. Davies garde une réserve prudente⁷, il est possible que nous ayions affaire à des membres de la famille dans la mesure où, comme le souligne M. Berti, les *ostraka* nous

¹ J. F. BARRETT, 1972, p. 116-122 ; *Id.*, 1978, suivi par M. BERTI, 2001, p. 26 sqq. ; A. CONSOGNO, 2005, p. 347.

² A. CONSOGNO, 2005, p. 347, n. 12.

³ Voir en ce sens E. CULASSO GASTALDI, 1990, p. 150 sqq.

⁴ *IG*, II², 1240. Voir maintenant M. BERTI, 2001, p. 37-38 (avec photo, p. 39).

⁵ Seuls D. VIVIERS, 1995, p. 121-125, et à sa suite A. DUPOLOY, 1999, p. 10, n. 25, refusent le rapprochement. A. Duplouy rejette absolument tout contact entre les Alcméonides et les rois de Lydie dans la mesure où la chronologie interdit qu'Alcméon ait pu rencontrer Crésus comme le prétend la tradition. Mais c'est peut-être jeter le bébé avec l'eau du bain.

⁶ *IG*, I³, 1243 : τὸπικλέος παιδὸς Δαμα / σιστράτο ἐνθάδε σέμα / Πεισιάνναχος κατέθεκε· τὸ / γὰρ γέρας ἐστὶ ἀνόνητο[ς]. Voir M. BERTI, 2001, p. 40-41.

⁷ J. K. DAVIES, 1971, p. 374.

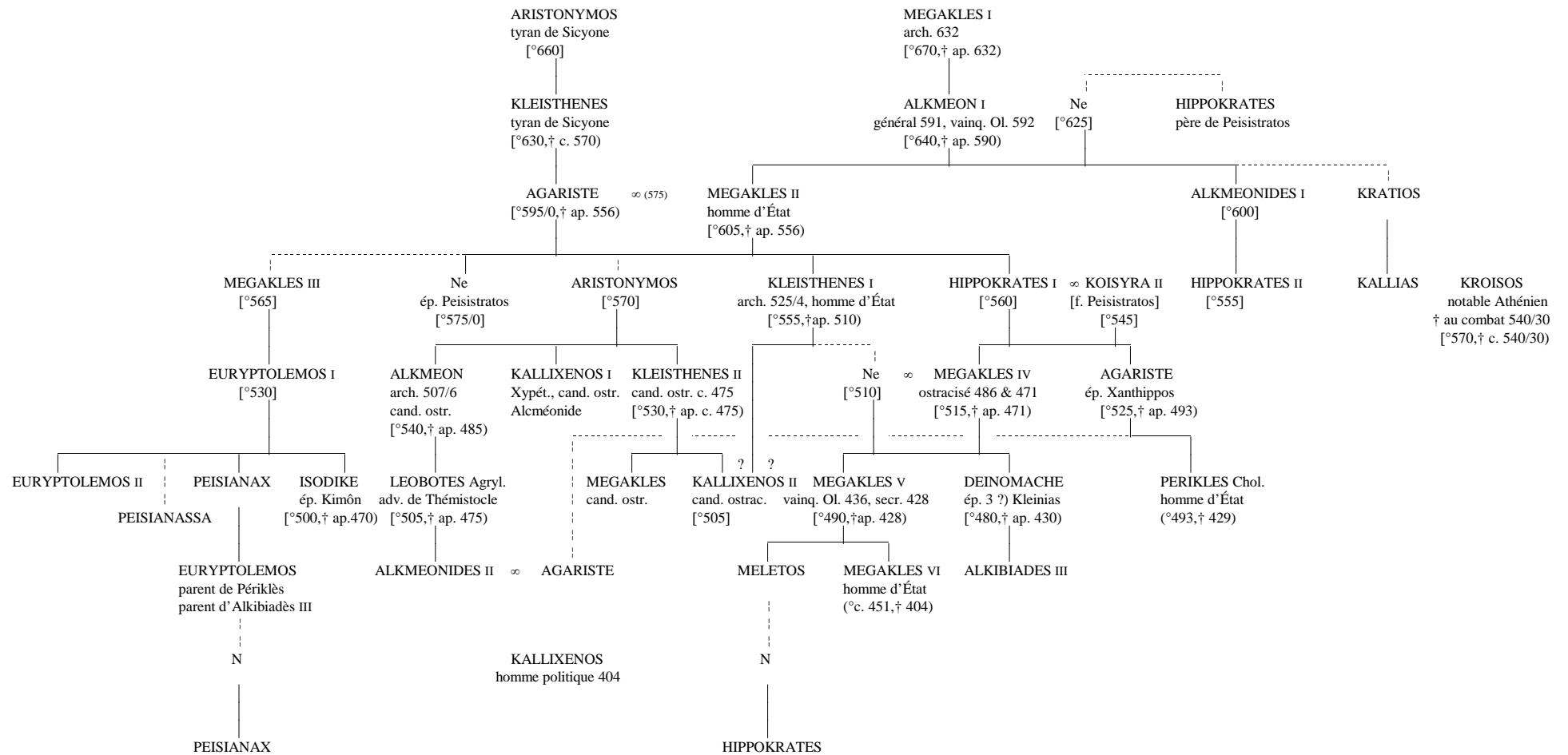
ont révélé depuis l'existence, dans la même aire géographique d'un Mégaklès Sogénidès d'Aigilieus et d'un Mégaklès du dème d'Anaphlystios¹.

La branche de Peisianax est connue d'abord par Plutarque qui écrit qu'Isodikè, épouse de Cimon, était la fille d'un certain Euryptolémos, fils de Mégaklès². Ce dernier se situe, chronologiquement, à la génération qui suit celle de Mégaklès époux d'Agaristè. Il pourrait donc être un fils de ce couple³.

¹ M. BERTI, 2001, p. 37. Les historiens hésitent à faire de Kroisos un fils d'Alkméon ou son petit-fils (ainsi, P. J. BICKNELL, 1972, p. 42). Mais si Kroisos est honoré pour sa mort au combat vers 540/530, il est bien plus probablement le petit-fils d'Alkméon.

² Plut., *V. Cim.*, IV, 10 : « Ce qui est sûr, c'est qu'il eut pour épouse légitime Isodikè, fille d'Euryptolémos, fils de Mégaklès ».

³ Voir J. K. DAVIES, 1971, p. 377.



31 Les Kérykes

Le premier membre possible de la famille est un certain Hipponikos, connu comme ami de Solon à propos d'une anecdote que divers historiens, notamment J. K. Davies¹, rejettent comme légendaire. Toutefois, P. Bicknell a fait valoir que cette position était hypercritique et ne voit pas d'obstacle à l'authenticité des personnages impliqués.

On pénètre en terrain plus solide avec Kallias, fils de Phainippos, vainqueur olympique en 564, célèbre non seulement par ses victoires, sa haine de Pisistrate, mais parce qu'il permit à ses trois filles de se marier selon leur cœur². Les époux de ces trois filles ont

¹ J. K. DAVIES, 1971, p. 255. Il s'agit du scandale des Chréokopides narré par Plutarque, *V. Solon*, XV, 7 : « Pendant qu'il s'occupait de l'abolition des dettes, et qu'il cherchait les termes les plus insinuants pour la rédaction du décret, et un préambule convenable, il communiqua son projet à trois de ses meilleurs amis, Konôn, Kleinias et Hipponikos, qui avaient toute sa confiance. Il leur dit qu'il ne toucherait pas aux terres, mais qu'il abolirait les dettes. Ceux-ci saisissent l'occasion, préviennent la publication de la loi, empruntent à des riches des sommes considérables, et achètent de grands fonds de terres ; puis, le décret porté, ils gardèrent les biens, et ils ne rendirent pas l'argent qu'ils avaient emprunté. Leur mauvaise foi excita des plaintes amères contre Solon, et elle le fit accuser d'avoir été, non la dupe de ses amis, mais le complice de leur fraude. Ce soupçon injurieux fut bientôt détruit, quand il eut, tout le premier, aux termes de sa loi, fait la remise des cinq talents qui lui étaient dus. La somme montait même à quinze, selon quelques-uns, entre autres Polyzêlos le Rhodien. Cependant ses trois amis n'en furent pas moins appelés les Chréokopides ». L'un des arguments principaux de J. K. Davies contre l'authenticité de cet Hipponikos en particulier est que le nom ne fit certainement son apparition dans la famille de Kallias qu'à la suite de sa victoire olympique à la course hippique en 564 (Hdt, VI, 122). Mais, comme le souligne P. J. Bicknell, il ne faisait sans doute là que perpétuer une tradition familiale dont témoigne avant lui le nom de son père Phainippos. J. K. Davies use à cet endroit du même argument erroné, et qu'il reconnaît comme tel (p. 258), du scholiaste d'Aristophane (*Nuées*, 64) pour qui Hipponikos II devait son nom aux victoires olympiques de son père. Si ce dernier nom est antérieur la victoire de 564, alors celui d'Hipponikos peut bien l'avoir été aussi bien.

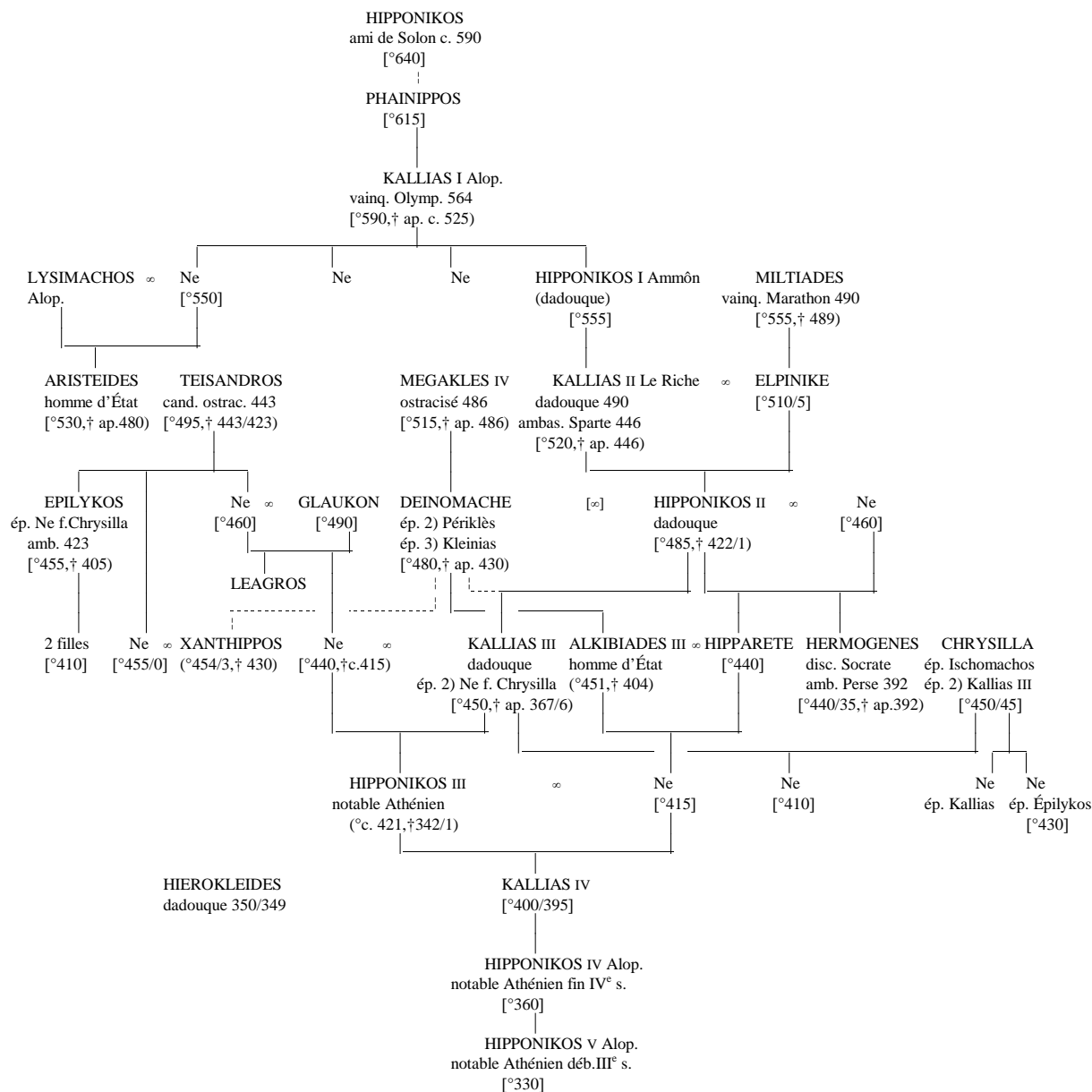
² Hdt, VI, 121-122 : Θῶμα δέ μοι καὶ οὐκ ἐνδέκομαι τὸν λόγον Ἀλκμεωνίδας ἄν κοτε ἀναδέξαι Πέρσησι ἐκ συνθήματος ἀσπίδα, βουλομένους ὑπὸ βαρβάροισι τε εἶναι Ἀθηναίους καὶ ὑπὸ Ἰππίῃ· οἵτινες μᾶλλον ἢ ὁμοίως Καλλίῃ τῷ Φαινίππου, Ἴππονίκου δὲ πατρὶ, φαίνονται μισοτύραννοι ἐόντες. [2] Καλλίης τε γὰρ μῦθος Ἀθηναίων ἀπάντων ἐτόλμα, ὅκως Πεισίστρατος ἐκπέσοι ἐκ τῶν Ἀθηνέων, τὰ χρήματα αὐτοῦ κηρυσσόμενα ὑπὸ τοῦ δημοσίου ὠνέεσθαι, καὶ τᾶλλα τὰ ἔχθιστα ἐς αὐτὸν πάντα ἐμηχανάτο. (122) Καλλίῳ δὲ τούτου ἄξιον πολλαχοῦ μνήμην ἐστὶ πάντα τινὰ ἔχειν. Τοῦτο μὲν γὰρ τὰ προλελεγμένα, ὡς ἀνὴρ ἄκρος ἐλευθερῶν τὴν πατρίδα· τοῦτο δὲ τὰ ἐν Ὀλυμπίῃ ἐποίησε· ἵππῳ νικήσας, τεθρίππῳ δὲ δεύτερος γενόμενος, Πύθια δὲ πρότερον ἀνελόμενος, ἐφανερῶθη ἐς τοὺς Ἕλληνας πάντας δαπάνησι μεγίστησι. [2] Τοῦτο δὲ κατὰ τὰς ἐωντοῦ θυγατέρας εἰούσας τρεῖς οἶός τις ἀνὴρ ἐγένετο· ἐπειδὴ γὰρ ἐγίνοντο γάμου ὠραῖαι, ἔδωκε σφι δωρεὴν μεγαλοπρεπεστάτην ἐκείνησι τε ἐχαρίσατο· ἐκ γὰρ πάντων τῶν Ἀθηναίων τὸν ἐκάστη ἐθέλοι ἄνδρα ἐωντὴ ἐκλέξασθαι, ἔδωκε τούτῳ τῷ ἀνδρὶ. (« [121] : On fit courir contre les Alcmeonides le bruit que, d'intelligence avec les Perses, ils leur avaient montré un bouclier, comme s'ils eussent voulu réduire Athènes sous le joug des barbares et celui d'Hippias : j'en suis étonné, et je ne puis y ajouter foi. Il paraît en effet qu'ils ont eu plus d'aversion pour les tyrans que Kallias, fils de Phainippos et père d'Hipponikos, ou que du moins elle a été aussi grande. Or Kallias fut le seul homme à Athènes qui osât acheter les biens de Pisistrate lorsque la république les fit mettre en vente après qu'elle l'eut banni, et d'ailleurs il fit bien d'autre chose qui attestait la haine qu'il lui portait. (122) Ce Kallias mérite qu'on en parle souvent, tant à cause de l'ardeur qu'il témoigna pour la liberté de sa patrie, que parce qu'à Olympie il fut vainqueur à la course de cheval, qu'il fut le second au combat du char à quatre chevaux, et qu'ayant été victorieux aux jeux pythiques, il l'emporta en cette occasion sur tous les Grecs par sa magnificence. Il le mérite aussi par la conduite qu'il tint avec ses trois filles : car, lorsqu'elles furent en âge d'être mariées, il leur donna une riche

été l'objet de spéculations. L'une d'entre elles épousa certainement Lysimachos dont le fils Aristide le Juste est donné comme le cousin germain de Kallias II¹. De son fils Hipponikos I, surnommé Ammôn², on ne sait rien si ce n'est qu'il engendra Kallias II. Comme celui-ci obtient très tôt la charge de dadouque, J. K. Davies soupçonne avec justesse qu'il en avait hérité et qu'Hipponikos l'avait donc exercée avant lui.

dot ; et leur ayant permis de se choisir des époux dans toute la nation, il les maria à ceux dont elles avaient fait choix ». On considère toutefois en général que le chapitre 122 est une interpolation, ce qui ne rend pas forcément son contenu inauthentique.

¹ Plut., Arist., 25, 9 : Καλλίας ὁ δαδοῦχος ἦν αὐτῷ γένει προσήκων τοῦτον οἱ ἐχθροὶ θανάτου διώκοντες, ἐπεὶ περὶ ὧν ἐγράψαντο μετρίως κατηγορήσαν, εἰπόν τινα λόγον ἕξωθεν τοιοῦτον πρὸς τοὺς δικαστάς· « Ἀριστείδην, » ἔφησαν, « ἴστε τὸν Λυσιμάχου θαυμαζόμενον ἐν τοῖς Ἑλλησι· τούτῳ πῶς οἴεσθε τὰ κατ' οἶκον ἔχειν ὀρῶντες αὐτὸν ἐν τρίβωνι τοιοῦτῳ προερχόμενον εἰς τὸ δημόσιον, ἄρ' οὐκ εἰκὸς ἐστὶ τὸν ῥιγούντα φανερῶς καὶ πεινᾶν οἴκοι καὶ τῶν ἄλλων ἐπιτηδείων σπανίζειν, τοῦτον μέντοι Καλλίας, ἀνεψιὸν ὄντα, πλουσιώτατος ὧν Ἀθηναίων περιορᾷ μετὰ τέκνων καὶ γυναικὸς ἐνδεόμενον, πολλὰ κεχηρημένος τῷ ἀνδρὶ καὶ πολλακίς αὐτοῦ τῆς παρ' ὑμῖν δυνάμεως ἀπολελαυκῶς. (« Kallias, le dadouque, était son parent ; ses ennemis avaient intenté contre lui une accusation capitale : après avoir exposé en termes mesurés leur chef d'accusation, ils alléguèrent un grief étranger au procès : Vous connaissez, dirent-ils aux juges, Aristeidès, fils de Lysimachos, l'objet de l'admiration des Grecs. Comment croyez-vous qu'il vive dans sa maison, lorsque vous le voyez venir à vos assemblées avec un manteau si usé ? N'est-il pas à présumer que celui qui gèle de froid en public, meurt de faim chez lui, et qu'il manque des premiers besoins de la vie ? Hé bien ! c'est cet homme que Kallias, son cousin germain, le plus riche des Athéniens, voit avec indifférence dans ce dénuement de toutes choses, lui, sa femme et ses enfants ! »). Pour l'authenticité de l'anecdote, voir J. K. DAVIES, 1971, p. 257.

² Héraelite, fg 58 Wehrli (= Athen., XII, 537a) : Οἱ οὖν καταλελειμμένοι τῆς τοῦ Διομνήστου οἰκίας παρ' Ἴππόνικον τὸν Καλλίου τὸν Ἀμμῶνα ἐπικαλούμενον ὑπεξέθεντο τὰ χρήματα εἰς τὰς Ἀθήνας, καὶ ἀνασκευασθέντων ὑπὸ τῶν Περσῶν ἀπάντων τῶν Ἑρετριῶν κατέσχον οὗτοι τὰ χρήματα πολλὰ (537b) ὄντα. Ὡστε Ἴππόνικος ὁ ἀπ' ἐκείνου γεγονῶς τοῦ τὴν παρακαταθήκην λαβόντος ἤτησεν Ἀθηναίους ποτὲ ἐν Ἀκροπόλει τόπον ἰν' οἰκοδομήσῃται τοῖς χρήμασιν ὅπου κείσεται, λέγων ὡς οὐκ ἀσφαλὲς ἐν ἰδιωτικῇ οἰκίᾳ πολλὰ χρήματα εἶναι. Καὶ ἔδοσαν Ἀθηναῖοι νοθετηθεὶς δ' ὑπὸ τῶν φίλων μετενόησεν. Τούτων οὖν τῶν χρημάτων Καλλίας κύριος γενόμενος καὶ πρὸς ἡδονὴν βιώσας (C'est pourquoi les survivants de la famille de Diomnestos expédièrent leurs biens à Athènes, et les remirent entre les mains d'Hipponikos, surnommé Ammôn, fils de Kallias. Quand les Perses eurent dispersé toute la population érétrienne, cet argent fut placé sous la garde d'Hipponikos et de son père Kallias : or Diomnestos disposait d'une fortune fabuleuse. En conséquence, le petit-fils du destinataire du dépôt, Hipponikos, demanda un jour aux Athéniens un emplacement sur l'Acropole pour y construire un entrepôt et y déposer l'argent, en arguant du fait qu'une si grosse somme n'était pas en sécurité dans une demeure privée. Les Athéniens lui en donnèrent la permission ; mais ses amis l'ayant mis en garde, il changea d'avis. Et c'est ainsi que [son fils] Kallias s'empara de tout ce pactole et se livra au plaisir). On soulignera que l'anecdote fait intervenir pas moins de cinq générations de la famille. Elle s'achève sur le fait, peu probable, que Kallias, après avoir dilapidé son immense fortune, serait mort dans le dénuement.



J'ai fait figurer sur ce *stemma* Hiérokleidès qu'on sait avoir été dadouque en 350, quoique rien ne soit connu de lui. En conséquence, J. K. Davies y voit un individu obscur, sans lien sans doute avec la famille des Kallias. Mais c'est sans doute confondre notre ignorance des faits et les faits eux-mêmes. Hiérokleidès appartenait au même *génos* que Kallias, il succéda à la prêtrise que la famille de celui-ci avait accaparé durant au moins quatre générations, et cela alors même qu'il y avait toujours des descendants mâles de Kallias. Ce n'était certainement pas un homme sans appuis ni alliances, et rien ne permet d'écarter *a priori* une parenté avec les Kallias, sans que celle-ci ne s'impose pourtant¹. Je laisse la porte ouverte à l'une ou l'autre possibilité.

¹ Parmi les Kérykes d'époque romaine, il en est comme Hérode Atticus qui se rattachent certainement aux Kallias, et d'autres, comme les Claudii de Mélité, qui semblent descendre d'Hiérokleidès. Mais

4] Les Étéoboutades

C'est au sein de cette famille qu'étaient choisis le prêtre de Poséidon Érechtheus et la prêtresse d'Athéna Poliade. Toutefois, à une date antérieure à la réforme de Clisthène en 508, la famille se scinde en deux branches, qui hérite chacune d'une des prêtrises. La branche qui monopolise le culte d'Athéna s'installe à Batè, tandis que celle qui fournit le prêtre de Poséidon est inscrite dans le dème des Boutades, et sans doute pour ce distinguer des autres habitants du dème, prend le nom d'Étéoboutades, « les véritables descendants de Boutès »¹. Le premier ancêtre de la famille serait, selon la quasi-totalité des historiens modernes Lykourgos, fils d'Aristolaidès, qui dirigeait l'une des trois factions politiques d'Athènes au début du VI^e siècle. On y reconnaît traditionnellement le représentant de la faction des aristocrates et le chef du *génos* des Étéoboutades, l'ancêtre direct de l'orateur Lykourgos. Seul F. Bourriot s'y oppose au prétexte que si tel avait été le cas « Hérodote l'aurait su et l'aurait dit »². *Argumentum a silentio* que l'on aura du mal à trouver suffisamment convaincant ici³. Quoi qu'il en soit, la généalogie assurée de la famille commence avec Lykomèdès, probable arrière-petit-fils de Lykourgos et se poursuit ensuite jusqu'à l'époque hellénistique.

5] La famille d'Andocide

On a eu l'occasion d'aborder rapidement la généalogie de l'orateur Andocide⁴. D'après Hellanicos, celui-ci descendait d'Hermès à travers Ulysse. Le début de la généalogie est relativement facile à reconstituer, jusqu'à Képhalos, arrière-grand-père (ou arrière-arrière-grand-père) d'Ulysse. La seule question litigieuse concerne la mention d'Hermès. Ulysse était en effet le descendant d'Hermès par sa mère : Antikleia était la fille d'Autolykos, lui-même fils d'Hermès et de Chionè (ou de Philonis selon une variante)¹. On pourrait croire que c'était ainsi qu'Hellanicos construisait la généalogie. Un doute subsiste. L'auteur de la Vie des dix orateurs affirme qu'Andocide se rattachait

comme ces généalogies ne se croisent pas, on n'en peut rien déduire quant aux liens entre Hiérokleidès et Kallias.

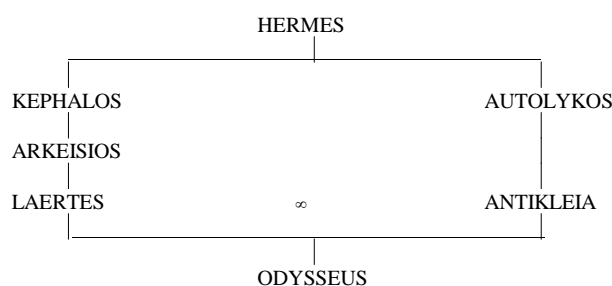
¹ Pour un résumé de l'histoire de la famille, voir J. K. DAVIES, 1971, p. 348 sqq.

² F. BOURRIOT, 1976, II, p. 1309.

³ F. Bourriot ajoute au silence d'Hérodote celui de Plutarque qui cite ce premier Lykourgos dans la vie de Solon mais ne le rapproche pas de l'orateur Lycurgue dans la Vie de ce dernier. Mais ici l'argument du silence est d'autant moins pertinent que la Vie des dix orateurs n'est certainement pas une œuvre de Plutarque.

⁴ *Supra*, p. 54 sqq.

aux Kérykes, ce qui est certainement faux à proprement parler². Mais un lien étroit existe réellement avec cette famille sacerdotale ; et ce lien passe certainement par la lignée paternelle, celle d'Ulysse. Les Kérykes se rattachaient en effet à Kéryx, fils d'Hermès et d'Hersè, fille de Kékrops, roi d'Athènes³. Kéryx était ainsi le frère d'un héros nommé Képhalos lequel deviendra l'amant de l'Aurore (Éôs), dont il en aura au moins deux fils, Tithonos et Éosphoros⁴. Reconnaître en ce Képhalos celui qui fut père d'Arkésios, grand-père d'Ulysse expliquerait à la fois le lien direct entre ce dernier et Hermès et le lien entre Andocide et les Kéryx. C'est donc la conclusion à laquelle se sont arrêtés plusieurs commentateurs⁵ :



C'est simple et limpide. Toutefois, ce Képhalos fils d'Hermès est un héros attique, éponyme du dème de Képhalè et du *génos* des Képhalides⁶ et il se distingue d'un homonyme plus récent, de Phocide qui semble être plutôt celui qu'on a rapproché de Céphalonie, et donc d'Ulysse⁷. Apollodore, qui suit apparemment Hellanicos ici, connaît les deux Képhalos, le fils d'Hermès et l'autre, fils de Deioneus (frère de Sisyphé), qui avait épousé Proknis, fille du roi Érechthée d'Athènes⁸.

¹ Selon Phérécyde, la mère d'Autolykos était plutôt Philonis, fille de Deion, et donc ... sœur de Képhalos.

² Cf. F. BOURRIOT, 1976, p. 447.

³ Paus., I, 38, 2-3 : Τοῦτον τὸν Εὐμόλπον ἀφικέσθαι λέγουσιν ἐκ Θράκης Ποσειδῶνος παῖδα ὄντα καὶ Χιόνης· τὴν δὲ Χιόνην Βορέου θυγατέρα τοῦ ἀνέμου καὶ Ὠρειθυίας φασὶν εἶναι ... Τελευτήσαντος δὲ Εὐμόλπου, Κήρυξ νεώτερος λείπεται τῶν παιδῶν, ὃν αὐτοὶ Κήρυκες θυγατρὸς Κέκροπος Ἀγλαύρου καὶ Ἑρμοῦ παῖδα εἶναι λέγουσιν, ἀλλ' οὐκ Εὐμόλπου (« Eumolpos, disent les Athéniens, vint de Thrace : c'était le fils de Poséidon et de Chionè. Chionè, dit-on, était la fille du vent Boréas et d'Orithyie ... A la mort d'Eumolpos, subsiste seul Kéryx, le plus jeune de ses fils. Les Kérykes eux-mêmes le disent fils d'Aglauros, la fille de Kékrops et d'Hermès, mais non d'Eumolpos »).

⁴ Et il n'est pas sans intérêt de noter que c'est précisément du fils de cet Éosphoros, Dedalion, qu'était née Chionè, mère d'Autolykos, le grand-père paternel d'Ulysse.

⁵ A. HARTMANN, 1917, p. 138 sqq. ; F. JACOBY, *FGrHist.*, IIIB Suppl., p. 51-54 & not. p. 65-68 ; F. BOURRIOT, 1976, p. 430.

⁶ Sur ce *génos*, voir M. BROADBENT, 1968, ch. V, p. 240-339.

⁷ Voir, par exemple, R. CARPENTER, 1946, p. 127-129.

⁸ Cf. *Apd. Bibl.*, III, (181) : « D'Hersè et d'Hermès naquit Képhalos ». Puis, en III, 15(196), le même auteur raconte que « Érechtheus eut pour fille Prokris ... qui épousa Képhalos, fils de Deioneus ».

La question a été reprise dans de façon extrêmement détaillée par M. Broadbent qui expose clairement l'évolution des données généalogiques concernant Képhalos depuis Hésiode jusqu'à Hellanicos¹. Par ailleurs le héros Képhalos, ses diverses facettes, ainsi que ses homonymes ont fait l'objet d'une étude récente de C. Delattre qui montre l'interpénétration des figures composites du personnage².

Le premier ancêtre historique de la famille est Andokidès, trésorier à Athènes vers 550. Vient ensuite le Léôgoras, arrière-grand-père d'Andocide qui selon un discours de celui-ci aurait vaincu les tyrans à Pallènè avec son beau-père Charias³. Selon un autre discours d'Andocide toutefois, Léôgoras, père de son arrière-grand-père, aurait préféré l'exil à un projet d'alliance matrimoniale avec les tyrans⁴.

J. K. Davies a soigneusement énuméré les différentes possibilités :

- soit Léôgoras gendre de Charias est différent de Léôgoras exilé ;
- soit il s'agit du même homme et alors l'un des deux passages est dans l'erreur, qu'il manque une génération dans le premier ou qu'il y en ait une en trop dans le second.

Chacune de ses solutions a eu ses partisans. Mais il n'est désormais plus nécessaire d'épiloguer davantage. La découverte d'un *ostrakon* au nom de Léôgoras fils de Léôgoras de Kydathénaion prouve que deux générations successives de la famille ont porté le nom de Léôgoras et pourrait apporter un élément de réponse décisif⁵. Si le gendre de Charias a participé à l'expulsion des Pisistratides en 510, il pouvait bien être

Pour la dépendance d'Apollodore vis-à-vis d'Hellanicos, voir L. PEARSON, 1939, p. 213-218 et, à sa suite, J.-C. CARRIERE, *ad. loc.*, p. 245-246.

¹ M. BROADBENT, 1968, p. 240-339.

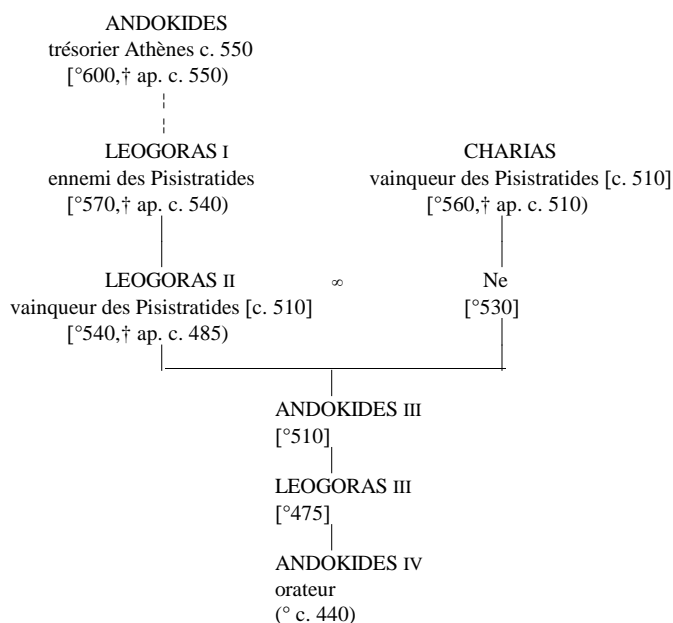
² C. DELATTRE, 2009.

³ Andoc., I (*Myst.*), 106 : Οἱ γὰρ πατέρες οἱ ὑμέτεροι γενομένων τῇ πόλει κακῶν μεγάλων, ὅτε οἱ τύραννοι μὲν εἶχον τὴν πόλιν, ὁ δὲ δῆμος ἔφευγε, νικήσαντες μαχόμενοι τοὺς τυράννους ἐπὶ Παλληνίῳ, στρατηγούντος Λεωγόρου τοῦ προπάππου τοῦ ἐμοῦ καὶ Χαρίου οὗ ἐκεῖνος τὴν θυγατέρα εἶχεν, ἐξ ἧς ὁ ἡμέτερος ἦν πάππος, κατελθόντες εἰς τὴν πατρίδα τοὺς μὲν ἀπέκτειναν, τῶν δὲ φυγὴν κατέγνωσαν, τοὺς δὲ μένειν ἐν τῇ πόλει ἐάσαντες ἠτίμωσαν (« vos pères, alors que de grands malheurs étaient arrivés à la cité, que les tyrans gouvernaient, que le peuple était en exil, ayant vaincu par les armes les tyrans près du Pallénion, sous le commandement de Léôgoras, mon bisaïeul, et de Charias, son beau-père (la fille de Charias fut, en effet, la mère de mon aïeul), rentrèrent dans leur patrie, mirent les uns à mort, exilèrent les autres »).

⁴ Andoc., II (*Ret.*), 26 : Τάδε γὰρ οὐ ψευσαμένῳ μοι λαθεῖν οἶόν τ' ἐστὶ τοὺς γε πρεσβυτέρους ὑμῶν, ὅτι ὁ τοῦ ἐμοῦ πατρὸς προπάππος Λεωγόρας στασιάσας πρὸς τοὺς τυράννους ὑπὲρ τοῦ δήμου, ἐξὸν αὐτῷ διαλλαχθέντι τῆς ἔχθρας καὶ γενομένου κηδεστή ἄρξαι μετ' ἐκείνων τῶν ἀνδρῶν τῆς πόλεως, εἴλετο μᾶλλον ἐκπεσεῖν μετὰ τοῦ δήμου καὶ φεύγων κακοπαθεῖν μᾶλλον ἢ προδότης αὐτῶν καταστῆναι (« mon mensonge ne saurait échapper aux plus âgés d'entre vous, si je mentais en disant que le père de mon arrière-grand-père, Léôgoras, ayant pris parti contre les tyrans pour le peuple et pouvant rentrer en grâce avec eux en devenant leur gendre, ce qui lui aurait permis de partager le pouvoir, aima mieux succomber avec le peuple et supporter les maux de l'exil que de devenir traître à ses concitoyens »).

⁵ Ains J. K. DAVIES, 1971, *add.*, p. 596.

candidat à l'ostracisme dans les années 480. Son père, également appelé Léôgoras serait celui qui préféra l'exil à la main d'une Pisistratide, vers 550 sans doute :



La suite de la famille est connue en détail grâce à un passage d'Andocide où celui-ci défend ses parents des accusations qui leur ont été faites¹ :

Et maintenant je vais vous lire les noms de ceux que Diokleidès inscrit sur la liste des accusés, afin que vous sachiez combien de mes parents il perdait, d'abord mon père, puis mon beau-frère, dénonçant l'un comme complice, l'autre comme ayant prêté sa maison aux conjurés. Vous allez entendre les noms des autres. Lis leur ces noms :

- Charmidès, fils d'Aristotélès, mon cousin ; sa mère est sœur de mon père ;
- Tauréas, cousin de mon père ;
- Nisaios, fils de Tauréas ;
- Kallias, fils d'Alkméôn, cousin de mon père ;
- Euphèmos, frère de Kallias, fils de Tèléklès ;
- Phrynichos, danseur, mon cousin ;
- Eukratès, frère de Nikias, beau-frère de Kallias ;
- Kritias, autre cousin de mon père, leurs mères étaient sœurs.

Tous figurent parmi les quarante qu'il inscrit sur la liste.

¹ Andoc., *Myst.*, 47 :

Φέρε δή, καὶ τὰ ὀνόματα ὑμῖν ἀναγνώσομαι τῶν ἀνδρῶν ὧν ἀπέγραψεν, ἵν' εἰδῆτε ὅσους μοι τῶν συγγενῶν ἀπώλλυεν, πρῶτον μὲν τὸν πατέρα, εἶτα δὲ τὸν κηδεστήν, τὸν μὲν συνειδὸτα ἀποδεικνύς, τοῦ δ' ἐν τῇ οἰκίᾳ φάσκων τὴν σύνοδον γενέσθαι. Τῶν δ' ἄλλων ἀκούσεσθε τὰ ὀνόματα. Καὶ αὐτοῖς ἀναγίγνωσκε.

Χαρμίδης Ἀριστοτέλους. Οὗτος ἀνεψιὸς ἐμὸς· ἡ μήτηρ ἢ ἐκείνου καὶ ὁ πατήρ ὁ ἐμὸς ἀδελφοί.

Ταυρέας. Οὗτος ἀνεψιὸς τοῦ πατρὸς.

Νισαῖος. Υἱὸς Ταυρέου.

Καλλίας ὁ Ἀλκμέωνος. Ἀνεψιὸς τοῦ πατρὸς.

Εὐφήμος. Καλλίου τοῦ Τηλοκλέους ἀδελφός.

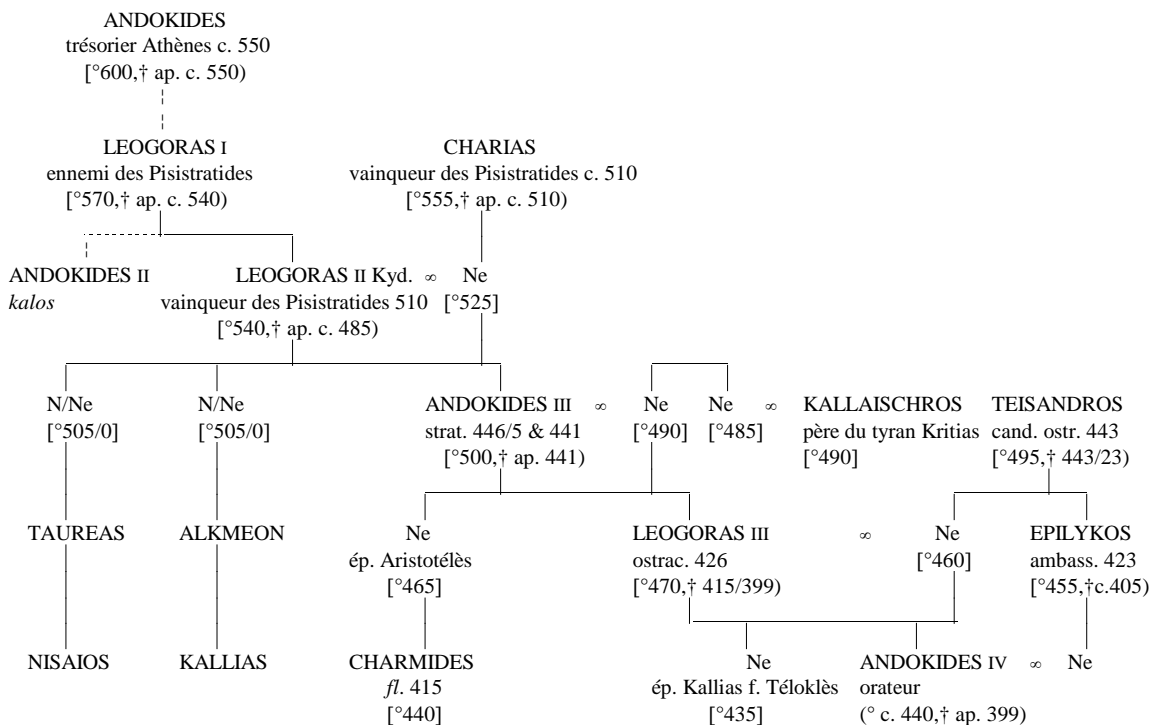
Φρύνιχος ὁ Ὀρχησαμενοῦ. Ἀνεψιὸς

Εὐκράτης. Ὁ Νικίου ἀδελφός. Κηδεστής οὗτος Καλλίου.

Κριτίας. Ἀνεψιὸς καὶ οὗτος τοῦ πατρὸς· αἱ μητέρες ἀδελφαί.

Τούτους πάντας ἐν τοῖς τετταράκοντα ἀνδράσιν ἀπέγραψεν

Cette liste permet de reconstruire un tableau détaillé de la parenté d'Andocide même si, comme toujours, bien des points sont laissés dans l'ombre. A défaut d'être nommées, les femmes, pour une fois, y joue un grand rôle puisqu'elles servent de lien à plusieurs reprises entre les individus concernés.



6] Les familles de Périclès et d'Alcibiade

A) La famille de Périclès

Je ne m'attarderai pas sur la famille de Périclès. On admet généralement qu'il était issu du *génos* des Bouzyges¹. Il était le fils de Xanthippos fils d'Ariphrôn de Cholargos, un homme politique influent, candidat à l'ostracisme. De ses aïeux plus lointains on ne connaît malheureusement rien pour la ligne paternelle². Il avait un frère aîné, Ariphrôn II, candidat à l'ostracisme vers 470, et une sœur, mariée, décédée de la peste en 430.

¹ Voir en dernier lieu P. J. BICKNELL, 1975c, qui répond aux doutes de J. K. DAVIES, 1971, p. 105-106.

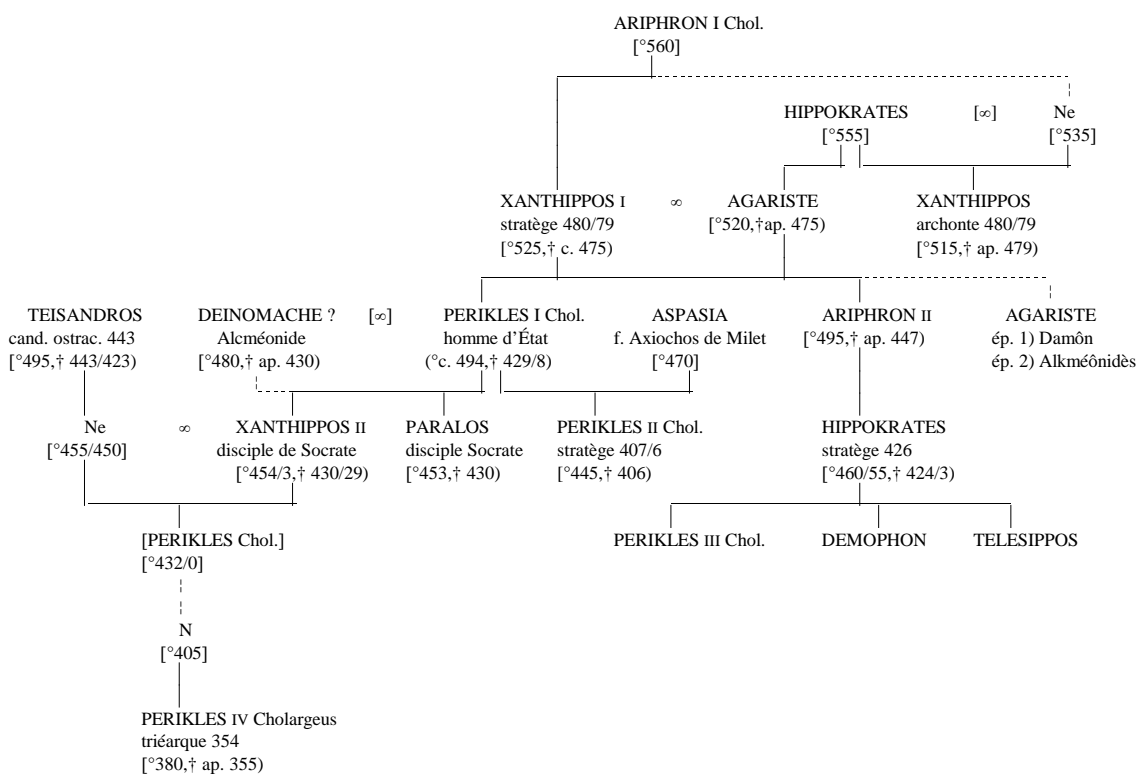
² Toutefois, I. E. SURIKOV, 2000, suggère que le dénommé Ariphrôn fils de Xanthippos, candidat à l'ostracisme dans les années 470 ne peut pas être le frère aîné de Périclès, né autour de 495 et donc trop jeune pour avoir joué un rôle politique à ce moment. Il propose en conséquence de dater l'ostracophorie à laquelle est associé Ariphrôn des années 480, pourquoi pas celle de 487, et d'y voir le grand-père de Périclès, qui aurait alors été septuagénaire et pouvait bien faire l'objet d'une candidature d'ostracisme. Je doute toutefois de la validité de cet argumentaire. On ignore la date de naissance d'Ariphrôn II. Rien n'interdit en conséquence de la mettre vers 500. Il aurait donc pu avoir environ 30 ans à la fin des années 470, ce qui supprime toute objection chronologique.

B) La descendance de Périclès

On ne connaît pas de descendants à Périclès en dehors de ses fils. Pourtant, on sait désormais que la famille s'est poursuivie. On a découvert récemment un triarque de 354 nommé Périklès Cho(largeus). La question est donc de savoir de quelle façon le triarque pouvait se rattacher à son illustre homonyme. J. L. Shear a examiné les différentes possibilités¹. Elle déclare avec raison qu'elles sont au nombre de trois :

- Périklès III, petit-neveu de Périclès ;
- Xanthippos II, fils aîné de Périclès ;
- Périklès II, dernier fils de Périclès.

J. L. Shear considère que la seule possibilité est d'y voir un petit-fils de Périklès II. Mais elle se fonde sur des calculs chronologiques inopérants et sans valeur. En réalité, la solution la plus naturelle est d'y reconnaître un descendant de Xanthippos II, le seul des fils de Périclès dont on soit sûr qu'il ait été marié. Xanthippos, né vers 460, mourut en 430, et donc, s'il a eu des enfants auparavant, ils sont nés vers 435/0. Un fils, nommé naturellement Périklès, aurait pu avoir à son tour un fils né en 405, qui convient parfaitement comme père de Périklès IV, né en 380 et triarque en 355 :



¹ J. L. SHEAR, 1995, p. 214-215.

C) La famille d'Alcibiade

Les origines d'Alcibiade sont reconstituables à partir des sources suivantes :

1) Plut., *Solon*¹

(Solon) ... communiqua son projet à trois de ses meilleurs amis, Konôn, Kleinias et Hipponikos, qui avaient toute sa confiance

2) Thuc., *Guer. Pelop.*²

V, 43, 2 (420) : Il comprenait entre autres Alkibiadès fils de Kleinias, qui dans un autre État eût paru bien jeune, mais qui bénéficiait de la réputation de ses ancêtres

VIII, 6, 3 (412) : Il est vrai qu'il était appuyé par Alkibiadès, que d'anciens liens d'amitié fort étroits unissaient à l'éphore Endios. Ce sont même ces liens d'hospitalité qui avaient fait adopter dans sa famille le nom laconien d'Alkibiadès, que portait aussi le père d'Endios.

3) Platon, *Premier Alcibiade*³ :

SOCR. : (104a) Tu appartiens à une des familles les plus entreprenantes de la ville (104b) ... du côté de ton père, tu disposes ... de parents puissants ... ; du côté de ta mère, combien d'autres qui ne sont ni moins nombreux ni moins influents. Enfin, autre avantage, tu as pour toi la puissance de Périclès, fils de Xanthippos, que ton père vous a laissé comme tuteur à ton frère et toi ... (121a-b) ALC. : notre origine remonte à Eurysakès, celle d'Eurysakès à Zeus ... (121b) SOCR. : S'il te fallait faire valoir tes ancêtres et la patrie d'Eurysakès, Salamine, et celle d'Aiakos, son prédécesseur, Égine » ;

4) Isocrate, *De l'attelage*⁴ :

¹ Plut., *V. Sol.*, XV, 7 : ἐκοινώσατο τῶν φίλων οἷς μάλιστα πιστεύων καὶ χρώμενος ἐτύγχανε, τοῖς περὶ Κόνωνα καὶ Κλεινίαν καὶ Ἰππόνικον, ὅτι γῆν μὲν οὐ μέλλει κινεῖν, χρεῶν δὲ ποιεῖν ἀποκοπὰς ἔγνωκεν.

² Thuc., V, 43, 2 : ἦσαν δὲ ἄλλοι τε καὶ Ἀλκιβιάδης ὁ Κλεινίου, ἀνὴρ ἡλικία μὲν ἔτι τότε ὦν νέος ὡς ἐν ἄλλῃ πόλει, ἀξιώματι δὲ προγόνων τιμώμενος et VIII, 6, 3 : ξυνέπρασσε γὰρ αὐτοῖς καὶ Ἀλκιβιάδης, Ἐνδιῶ ἐφορευόντι πατρικὸς ἐς τὰ μάλιστα ξένος ὦν, ὅθεν καί τοι ὄνομα Λακωνικὸν ἢ οἰκία αὐτῶν κατὰ τὴν ξενίαν ἔσχεν. Ἐνδιος γὰρ Ἀλκιβιάδου ἐκαλεῖτο.

³ Plat., *Alc. I*, 104a-b & 120d-121b : *Σωκράτης*. [104a] ἔπειτα νεανικωτάτου γένους ἐν τῇ σεαυτοῦ πόλει, οὐση μεγίστη τῶν Ἑλληνίδων, καὶ [104b] ἐνταῦθα πρὸς πατρός τέ σοι φίλους καὶ συγγενεῖς πλείστους εἶναι καὶ ἀρίστους, οἱ εἶ τι δέοι ὑπηρετοῖεν ἄν σοι, τούτων δὲ τοὺς πρὸς μητρός οὐδὲν « χείρους οὐ δ' ἐλάττους. Συμπάντων δὲ ὦν εἶπον μείζω οἶε σοι δύναμιν ὑπάρχειν Περικλέα τὸν Ξανθίππου, ὃν ὁ πατὴρ ἐπίτροπον κατέλιπε σοὶ τε καὶ τῶ ἀδελφῶ ... [121a] Ἀλκιβιάδης. Καὶ γὰρ τὸ ἡμέτερον, ὦ Σώκρατες, εἰς Εὐρυσάκη, τὸ δ' Εὐρυσάκους εἰς Δία. *Σωκράτης*. [121b] Εἰ δὲ καὶ τοὺς προγόνους σε δέοι καὶ τὴν πατρίδα Εὐρυσάκους ἐπιδειξαι Σαλαμίνα ἢ τὴν Αἰακοῦ τοῦ ἔτι προτέρου Αἰγίνας.

⁴ Isoc., *De l'attelage*, 25-27 : [25] Ὁ γὰρ πατὴρ πρὸς μὲν ἀνδρῶν ἦν Εὐπατριδῶν, ὦν τὴν εὐγένειαν ἐξ αὐτῆς τῆς ἐπωνυμίας ῥάδιον γνῶναι, πρὸς γυναικῶν δ' Ἀλκμεωνιδῶν, οἱ τοῦ μὲν πλούτου μέγιστον μνημεῖον κατέλιπον, ἵππων γὰρ ζεύγει πρῶτος Ἀλκμείων τῶν πολιτῶν Ὀλυμπίασιν ἐνίκησε, τὴν δ' εὐνοίαν ἦν εἶχον εἰς τὸ πλῆθος, ἐν τοῖς τυραννικοῖς ἐπεδείξαντο· συγγενεῖς γὰρ ὄντες Πεισιστράτου καὶ πρὶν εἰς τὴν ἀρχὴν καταστῆναι μάλιστα αὐτῶ χρώμενοι τῶν πολιτῶν, οὐκ ἠξίωσαν μετασεῖν τῆς ἐκείνου τυραννίδος, ἀλλ' εἶλοντο φυγεῖν μᾶλλον ἢ τοὺς πολίτας ἰδεῖν δουλεύοντας. [26] Τετταράκοντα δ' ἔτη τῆς στάσεως γενομένης ὑπὸ μὲν τῶν τυράννων τοσοῦτω μᾶλλον τῶν ἄλλων ἐμισήθησαν, ὥσθ' ὅποτε τὰ κείνων κρατήσκειν, οὐ μόνον τὰς οἰκίας αὐτῶν κατέσκαπτον ἀλλὰ καὶ τοὺς τάφους ἀνώρυττον, ὑπὸ δὲ τῶν συμφυγάδων οὕτω σφόδρ' ἐπιστεύθησαν, ὥσθ' ἅπαντα τοῦτον τὸν χρόνον ἠγούμενοι τοῦ δήμου διετέλεσαν. Καὶ τὸ τελευταῖον Ἀλκιβιάδης καὶ Κλεισθένης, ὁ μὲν πρὸς πατρός, ὁ δὲ πρὸς μητρός ὦν πρόπαππος τοῦ πατρός τοῦμοῦ, στρατηγήσαντες τῆς φυγῆς κατήγαγον τὸν δῆμον καὶ τοὺς τυράννους ἐξέβαλον, [27] καὶ κατέστησαν ἐκείνην τὴν δημοκρατίαν, ἐξ ἧς οἱ πολῖται πρὸς μὲν ἀνδρίαν οὕτως

Alkibiadès, du côté paternel, était de la race des Eupatrides, dont le nom seul suffirait pour faire reconnaître la noble origine ; et, du côté maternel, il descendait des Alcméonides, qui ont laissé le plus grand monument de richesse, car Alkméôn est le premier de nos citoyens qui ait remporté, aux concours Olympiques, le prix de la course des chars. Et, de plus, ils ont montré leur dévouement pour le peuple dans les temps de la tyrannie. Parents de Peisistratos, ils vivaient avec lui, avant qu'il se fut emparé du pouvoir, dans une intimité plus grande que tous les autres citoyens, mais ils dédaignèrent de s'associer à son usurpation, et préférèrent s'exiler plutôt que d'être témoins de l'asservissement de leurs concitoyens. (26) Nos divisions ayant duré quarante ans, la haine des tyrans pour les Alcméonides surpassait à un tel point la haine qu'ils portaient aux autres citoyens que, leur parti étant devenu victorieux, non seulement ils détruisirent de fond en comble les maisons des Alcméonides, mais ils violèrent leurs sépultures; et cependant les Alcméonides jouissaient d'une telle confiance auprès de leurs compagnons d'exil, que pendant tout le cours de cette période ils furent constamment reconnus comme les chefs dû parti populaire. Enfin, Alkibiadès et Kleisthénès, bis-aïeux, l'un paternel, l'autre maternel, de mon père, s'étant mis à la tête des exilés, ramenèrent le peuple dans la ville, chassèrent les tyrans, (27) et fondèrent cette démocratie, qui a tellement exalté les sentiments généreux dans l'âme de nos concitoyens que, les Barbares étant venus pour subjuguier la Grèce entière, seuls, ils les attaquèrent et les vainquirent; relativement à la justice, ils acquirent une telle renommée que les Grecs leur remirent le commandement sur la mer, et ils élevèrent à un si haut degré leur patrie, que les hommes habitués à donner à Athènes le nom de capitale de la Grèce, et à se servir, en parlant d'elle, de semblables hyperboles, semblent ne dire que la vérité.

5) Lysias, *Contre Alcibiade le Jeune*¹ :

Le père de cet homme responsable pour toutes ces choses était Alkibiadès, son arrière-grand-père, et Mégaklès, le grand-père de son père du côté maternel, que vos ancêtres ont ostracisés, chacun deux fois, et dont les plus anciens d'entre vous ont condamné le père à mort.

6) Platon, *Euthydèmos*, 275a²:

(275a) Ce jeune homme dont nous souhaitons avec passion qu'il devienne aussi bon que possible. Il est fils d'Axiochos, petit-fils d'Alkibiadès l'Ancien, et cousin germain (275b) de l'Alkibiadès d'aujourd'hui; son nom est Kleinias.

7) Plut., *Alc.*, 1, 1-2³ :

ἐπαιδεύθησαν ὥστε τοὺς βαρβάρους τοὺς ἐπὶ πᾶσαν ἐλθόντας τὴν Ἑλλάδα μόνοι νικᾶν μαχόμενοι, περὶ δὲ δικαιοσύνης τοσαύτην δόξαν ἔλαβον ὥσθ' ἐκόντας αὐτοῖς τοὺς Ἕλληνας ἐγχειροῖσαι τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης, τὴν δὲ πόλιν τηλικαύτην τὸ μέγεθος ἐποίησαν καὶ τῇ δυνάμει καὶ ταῖς ἄλλαις κατασκευαῖς ὥστε τοὺς φάσκοντας αὐτὴν ἄστυ τῆς Ἑλλάδος εἶναι καὶ τοιαύταις ὑπερβολαῖς εἰθισμένους χρῆσθαι δοκεῖν ἀληθῆ λέγειν.

¹ Lysias, XIV, 39 : καὶ ἐνθυμηθῆναι ὅτι Ἀλκιβιάδην μὲν τὸν πρόπαππον αὐτοῦ καὶ τὸν πατρός πρὸς μητρός πάππον Μεγακλέα οἱ ὑμέτεροι πρόγονοι δις ἀμφοτέρους ἐξωστράκισαν, τοῦ δὲ πατρός αὐτοῦ οἰπρεσβύτεροι ὑμῶν θάνατον κατέγνωσαν. Il s'agit du texte généralement reçu par les éditeurs, mais la leçon des manuscrits est μὲν τὸν πρόπαππον αὐτοῦ καὶ τὸν πρὸς μητρός Μεγακλέα, ce qui revient à faire de Mégaklès l'arrière-grand-père d'Alkibiadès IV par sa mère. R. D. CROMÉY, 1984, p. 397, y a vu la preuve qu'Hippokratès, père d'Hipparété, mère d'Alkibiadès IV, avait épousé une fille de Mégaklès, plus précisément Deinomachè, grand-mère paternelle du même Alkibiadès. Quand bien même cette généalogie serait correcte, je ne crois pas que ce soit réellement ce qu'a voulu écrire Lysias, et j'en reste donc à son texte émendé par les éditeurs modernes.

² Plat., *Euthyd.* : [275a] Συμβέβηκεν γάρ τι τοιοῦτον τῷ μειρακίῳ τούτῳ· ἐγὼ τε καὶ οἶδε πάντες τυγχάνομεν ἐπιθυμοῦντες ὡς βέλτιστον αὐτὸν γενέσθαι. Ἔστι δὲ οὗτος Ἀξιόχου μὲν υἱὸς τοῦ Ἀλκιβιάδου τοῦ παλαιοῦ, αὐτανεψιὸς [275b] δὲ τοῦ νῦν ὄντος Ἀλκιβιάδου· ὄνομα δ' αὐτῷ Κλεινίας.

³ Plut., *V. Alc.*, I, 1-2 : ([1] Τὸ Ἀλκιβιάδου γένος ἄνωθεν Εὐρυσάκη τὸν Αἴαντος ἀρχηγὸν ἔχειν δοκεῖ, πρὸς δὲ μητρός Ἀλκμαιωνίδης ἦν, ἐκ Δεινομάχης γεγονῶς τῆς Μεγακλέους. Ὁ δὲ πατὴρ

On fait remonter jusqu'à Eurysakès, fils d'Ajax, l'origine de la famille paternelle d'Alkibiadès ; et il était Alcméonide, par sa mère Deinomachè, fille de Mégaklès ; Kleinias, son père, avait combattu avec gloire à la bataille navale d'Artémision, monté sur une trirème qu'il avait équipée à ses propres frais, et il avait été tué, à quelque temps de là, au combat de Koroneia, contre les Béotiens. Alkibiadès eut pour tuteurs Périclès et Aripfrôn, les fils de Xanthippos, qui étaient ses proches parents.

8) *Ostraka* des années 470/460

a : Alkibiadès (fils de) Klinias
b : Alkibia[dès, (fils d')] d'Alkibia[dès]

9) *Andoc.*, I, 16¹

Nous arrivons à la troisième dénonciation. La femme d'Alkméonidès, qui fut aussi celle de Damôn, nommée Agaristè, a dénoncé Alkibiadès, Axiochos et Adeimantos, comme célébrant les mystères dans la maison de Charmidès, qui est près du temple de Zeus Olympien. Et tous prirent la fuite sur cette dénonciation.

10) *Plat.*, *Alc.*1, 118e²

SOCRATE : Mais peux-tu me nommer quelqu'un que Périclès ait rendu habile, à commencer par ses propres enfants? [118e] ALCIBIADE : Quoi ! et si Périclès n'a eu pour enfants que des imbéciles ? SOCRATE : Et Kleinias, ton frère? ALCIBIADE : Mais tu me parles là d'un fou. SOCRATE : Si Kleinias est fou, et que les enfants de Périclès soient des imbéciles, d'où vient que Périclès a négligé un aussi heureux naturel que le tien?

11) *Athén.*, V, 220c.³

Antisthénès charge également Alkibiadès, dans son second *Kyros*, disant qu'il ne connaissait plus aucune loi, ni à l'égard des femmes, ni dans toute sa conduite ; qu'il couchait indistinctement avec sa mère, sa fille, sa sœur, selon l'usage des Perses.

12) *Lysias*, XIV, 28⁴

A combien d'excès il s'est porté, juges, envers ses concitoyens, envers les étrangers, envers ses proches et envers tout le monde, il serait trop long de vous le raconter. Quand Hipponikos, en présence de nombreux témoins convoqués par lui, répudia sa femme, c'était,

αὐτοῦ Κλεινίας ἰδιοστόλῳ τριήρει περὶ Ἀρτεμίσιον ἐνδόξως ἐναυμάχησεν, ὕστερον δὲ Βοιωτοῖς μαχόμενος περὶ Κορώνειαν ἀπέθανε. [2] Τοῦ δ' Ἀλκιβιάδου Περικλῆς καὶ Ἀρίφρων οἱ Ξανθίππου, προσήκοντες κατὰ γένος, ἐπετρόπευον.

¹ *Andoc.*, I, 16 : Ἡ γυνὴ Ἀλκμεωνίδου, γενομένη δὲ καὶ Δάμωνος - Ἀγαρίστη ὄνομα αὐτῆ αὐτῆ - ἐμήνυσεν ἐν τῇ οἰκίᾳ τῆ Χαρμίδου τῆ παρὰ τὸ Ὀλύμπειον μυστήρια ποιεῖν Ἀλκιβιάδην καὶ Ἀξιοχόν καὶ Ἀδείμαντον· καὶ ἔφυγον οὗτοι πάντες ἐπὶ ταύτῃ τῇ μηνύσει.

² *Plat.*, *Alcib.* I, 118d-e : ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Τί οὖν; Ἐχεις εἰπεῖν Περικλῆς τίνα ἐποίησεν σοφόν, ἀπὸ τῶν ὑέων ἀρξάμενος; [118e] ΑΛΚΙΒΙΑΔΗΣ. Τί δ' εἰ τῷ Περικλέους ὑεὶ ἠλιθίῳ ἐγενέσθην, ὦ Σώκρατες; ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ἀλλὰ Κλεινίαν τὸν σὸν ἀδελφόν. ΑΛΚΙΒΙΑΔΗΣ. Τί δ' ἂν αὐ Κλεινίαν λέγοις, μαινόμενον ἄνθρωπον ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ἐπειδὴ τοίνυν Κλεινίας μὲν μαίνεται, τῷ δὲ Περικλέους ὑεὶ ἠλιθίῳ ἐγενέσθην, σοὶ τίνα αἰτίαν ἀναθῶμεν, δι' ὅτι σε οὕτως ἔχοντα περιορᾷ.

³ *Athén.*, *Deinops.*, V, 220c : Ἀντισθένης δ' ἐν θατέρῳ τῶν Κύρων κακολογῶν Ἀλκιβιάδην καὶ παρὰ νόμον εἶναι λέγει καὶ εἰς γυναῖκας καὶ εἰς τὴν ἄλλην δίαιταν. Συνεῖναι γὰρ φησὶν αὐτὸν καὶ μητρὶ καὶ θυγατρὶ καὶ ἀδελφῇ, ὡς Πέρσας.

⁴ *Lysias*, *Alc.* (XIV), 28 : ὅσα μὲν οὖν, ὦ ἄνδρες δικασταί, ἢ εἰς τοὺς πολίτας ἢ εἰς τοὺς ξένους ἢ περὶ τοὺς αὐτοῦ οἰκείους ἢ περὶ τοὺς ἄλλους ἡμάρτηκε, μακρὸν ἂν εἶη λέγειν. Ἴππώνικος δὲ πολλοὺς παρακαλέσας ἐξέπεμψε τὴν αὐτοῦ γυναῖκα, φάσκων τοῦτον οὐχ ὡς ἀδελφὸν αὐτῆς ἀλλ' ὡς ἄνδρα ἐκείνης εἰς τὴν οἰκίαν εἰσεῖναι τὴν αὐτοῦ.

déclara-t-il, parce que, dans sa propre maison, Alcibiade avait eu avec elle, non pas les rapports d'un frère, mais ceux d'un mari

13) *IG*, II², 7400, 6719, 6723¹

14) *Andoc.*, IV, 34²

elle revient à Alcibiade, plus qu'à aucun autre Athénien. Le père de sa mère, Mégaklès, et son grand-père Alkibiadès ont tous deux été ostracisés.

D'après Platon et Plutarque, la famille paternelle d'Alcibiade remontait à Eurysakès, fils d'Ajax. On ne sait pas s'il y a un rapport entre la famille d'Alcibiade et le *génos* des Salaminoi qui revendiquait également Eurysakès comme ancêtre³. Dès l'Antiquité, la question se posait apparemment comme semble en témoigner une scholie à Pindare à propos d'un poème en l'honneur de Timodèmos d'Acharnai « qui n'était certainement pas un *Salaminios* parce qu'autant que les dèmes soient concernés, il était un Acharnien ... Mais Didymos dit que, peut-être, il suffit de dire qu'il traçait sa généalogie jusqu'à Ajax, tout comme Miltiade et Cimon, et Alcibiade et Thucydide l'historien fils d'Oloros »⁴. Il ne semble pas, au regard de ce témoignage, que l'ascendance agnatique d'Alcibiade soit directement liée aux Salaminoi.

Un autre lien possible concerne les Médontides d'Athènes. Isocrate rappelle qu'Alcibiade était issu par son père de la famille des Eupatrides, et par sa mère de celle des Alcméonides. Cette phrase est obscure dans la mesure où si les Alcméonides sont assurément une famille, ce n'est pas le cas des Eupatrides. Le mot désigne les nobles en général, les membres des plus illustres familles d'Athènes en particulier, et même selon A. Duplouy, celles dont les ancêtres se sont opposés aux Pisistratides⁵. Je crois qu'il faut plutôt s'en tenir aux familles dont l'origine était particulièrement ancienne, antérieure à Solon et même à l'archontat annuel. Ces familles, comme toutes les autres familles notables, se sont ensuite glorifiées, avec plus ou moins de réalisme et plus ou moins de succès, à se proclamer les pires ennemis de la tyrannie. Une des premières occurrences

¹ *IG*, II², 7400 : Ἰππαρέτη / Ἀλκιβιάδου / Σκαμβωνίδου. / Κριτόλεα Φανοκλέους Κηττίου. / Φανοκλῆς Ἄνδρομάχου Λευκονοιεύς » ; *ibid.*, 6719 : « Ἀλκιβιάδης / Φανοκλέους / Λευκονοεύς ; *ibid.*, 6723 : Ἀριστίων / Φανοκλέους / Λευκονοεύς. Kritoléa, fille de Phanoklès de Kèttios, pourrait être la mère de Phanoklès, fils d'Andromachos de Leukonoè, époux d'Hipparète et père d'Alkibiadès et d'Aristiôn.

² *Andoc.*, *Alc.*, 34 : Ἀλκιβιάδη δὲ μάλιστα πάντων Ἀθηναίων. Καὶ γὰρ ὁ τῆς μητρὸς πατὴρ Μεγακλῆς καὶ ὁ πάππος Ἀλκιβιάδης <δὲς> ἐξωστρακίσθησαν ἀμφοτέρω.

³ Sur ce *génos*, voir M. C. TAYLOR, 1997. Sur Alcibiade et les Salaminoi, voir J. K. DAVIES,

⁴ *Sch. Pind.*, *Ném.*, II, 19. Voir M. C. TAYLOR, 1997, p. 56-57 et *infra*, p. 589.

⁵ A. DUPLOUY, 2003b. Voir *supra*, p. 2, n. 2. A. Duplouy montre clairement que toutes les familles connues comme eupatrides au V^e s. se réclamaient issues d'un ancêtre ennemi des tyrans. Il en déduit que c'est là un des deux éléments, avec la haute naissance, qui définit les Eupatrides.

du mot eupatride concerne un Chairiôn, fils de Kleidikos, mort à Éréttrie vers 550¹. Démosthène fait état en 345/6 d'un Kleidikos père de Kleinias, tout jeune enfant en 390². Selon J. K. Davies, Kleidikos pourrait être un descendant de Chairiôn, mais il peut aussi être question d'un fils de Kleinias, soit le frère, soit le cousin germain d'Alcibiade. Quoi qu'il en soit de ces origines lointaines, les modernes ont tenté une série de reconstructions toutes différentes les unes des autres à partir de ces sources, trop imprécises. En particulier, après différents essais antérieurs³, E. Vanderpool a mis en avant un *stemma* qui a été adopté, et donc sacralisé, par J. K. Davies. Toutefois, cette construction familiale contredit le témoignage d'Isocrate qui fait de Clisthène l'arrière-grand-père d'Alcibiade et celui de Plutarque qui identifie Kleinias, fils d'Alkibiadès, triérarque à Artémision en 479⁴ au père d'Alcibiade. Mais J. K. Davies considère qu'on peut écarter sans problème ces contradictions en admettant qu'il s'agit dans le premier cas d'une confusion facile faite par Plutarque entre deux homonymes, et dans le second cas, d'une exagération ou d'une simplification par Isocrate, soucieux de faire passer Alcibiade pour un descendant direct de Clisthène⁵. On a vu l'usage qu'a fait R. Thomas de ces hypothèses pour conclure à une mémoire généalogique inexistante ou peu s'en faut chez les anciens Grecs⁶. En réalité, des erreurs de ce genre sont possibles, mais elles sont plus éclairantes sur les insuffisances d'un auteur en particulier que sur d'éventuelles lacunes de la mémoire généalogique en général. Surtout, il n'est pas

¹ A. DUPLOUY, 2003b, reprenant une remarque de J. K. DAVIES, 1971, p. 12, imagine qu'il y est mort en s'opposant aux tyrans ce qui lui a valu, loin d'Athènes, d'être honoré du terme d'eupatride, tandis qu'à Athènes même son fils marque sa noblesse par le mot *ἔσθλος*. Mais Éréttrie a toujours été pour autant qu'on sache une alliée particulièrement fidèle de Pisistrate (*cf.* par exemple B. M. LAVELLE, 1989). Et on doit plutôt noter que notre Chairiôn était fils d'un Kleidikos, et ainsi probablement le descendant direct des anciens rois d'Athènes (voir *infra*, p. 749), ce qui est un motif bien suffisant pour souligner de façon particulière l'illustration de sa naissance. Lorsqu'Alcibiade se glorifie d'être Eupatride par son père et Alcéméonide par sa mère, il ne cherche certainement pas à opposer des ancêtres paternels opposés aux tyrans à des ancêtres maternels collaborateurs et l'explication qu'en donne A. Duplouty reste subtile plus que convainquante. Est-ce un hasard également si Alcibiade est fils d'un Kleinias et qu'un autre Kleinias, peu après est le père d'un Kleidikos ? A. RAUBITSCHER, 1949, p. 364, ne le croit pas, tandis que J. K. DAVIES, 1971, p. 12-15, l'admet, avec prudence.

² Dém., *Contre Euboulides*, 40 : Κλεινίαν τὸν τοῦ Κλειδικού. Voir PAA, X (2001), s. v. Kleinias n° 575310, p. 418.

³ Voir par exemple G. PETERSEN, 1880, p. 124-130.

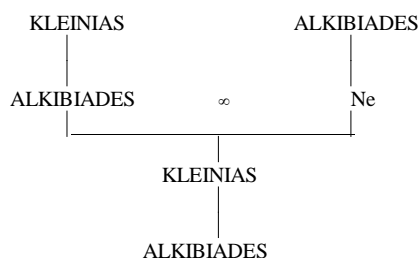
⁴ Voir Hdt, VIII, 17 : Τῶν δὲ Ἑλλήνων κατὰ ταύτην τὴν ἡμέρην ἠρίστευσαν Ἀθηναῖοι καὶ Ἀθηναίων Κλεινίης ὁ Ἀλκιβιάδω, ὃς δαπάνην οἰκητὴν παρεχόμενος ἐστρατεύετο ἀνδράσι τε διηκοῖοισι καὶ οἰκητῇ νηί (« Du côté des Grecs, les Athéniens se distinguèrent le plus, et parmi ceux-ci, Kleinias, fils d'Alkibiadès. Le vaisseau qu'il montait, et sur lequel il y avait deux cents hommes, lui appartenait en propre, et il l'avait armé à ses dépens »).

⁵ J. K. DAVIES, 1971.

⁶ *Supra*, p. 41.

nécessaire de les admettre absolument. D'autres historiens, ont depuis proposé des constructions qui serrent de plus près les sources. On peut certes ouvrir le débat intellectuel qui consiste à déterminer quelle méthodologie est la plus adaptée. Aller au plus simple et écarter d'un revers de main les témoignages contradictoires, ou tenter de tout prendre en compte au risque de ne se livrer qu'à un jeu de l'esprit qui n'a pas de support dans la réalité. Débat impossible à trancher de façon générale, et pas davantage dans le cas précis d'Alcibiade. Tant que la construction finale ne fait pas appel à des solutions trop complexes, je ne vois pas de raison de rejeter *a priori* des témoignages qu'une autre vue permettrait d'intégrer.

Si l'on en croit Isocrate, Alcibiade était donc l'arrière-petit-fils d'Alkibiadès qui participa à la chute d'Hippias. Platon nous apprend qu'il était le fils de Kleinias et d'Alkibiadès l'Ancien (« ὁ παλαιός »). Un *ostraka* nomme Alkibiadès l'Ancien, fils de Kleinias, ostracisé vers 465. On a d'abord cru qu'il y avait là une contradiction et que des erreurs ou des confusions étaient en cause¹. Mais il est possible de concilier tout cela, comme l'a noté il y a déjà longtemps A. E. Raubitschek en proposant le *stemma* suivant :



La présence du nom rare, d'origine spartiate, Alkibiadès, dans les deux branches de l'ascendance de Kleinias, n'est pas une coïncidence comme l'a noté P. J. Bicknell² et on doit conclure que ses parents étaient cousins germains, type d'union assez fréquente dans l'aristocratie athénienne de cette époque³.

Une fois cette trame simplement établie et généralement acceptée depuis⁴, il est possible de compléter le *stemma* à partir des autres informations à notre disposition⁵ :

¹ J. HATZFELD, 1940, p. 20-22. C'est encore l'opinion de J. K. DAVIES, 1971, p. 10, qui pense plutôt à une formulation vague.

² W. E. THOMPSON, 1970, p. 29 ; P. J. BICKNELL, 1975a, p. 55.

³ Voir W. E. THOMPSON, 1967.

⁴ A. C. COX, 1983, p. 150-153 ; W. M. ELLIS, 1989, p. 5-8.

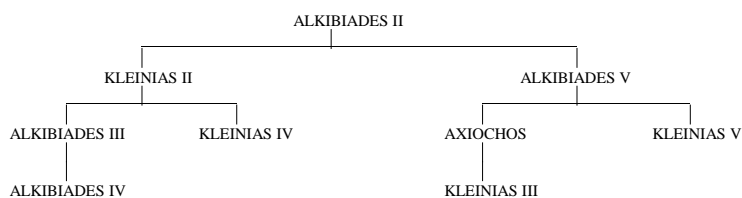
⁵ Possible mais pas forcément facile pour autant puisqu'une grande quantité de *stemmata* ont été produits par les historiens modernes auparavant. Assez récemment, P. STANLEY, 1986 a suggéré la généalogie suivante :

Kleinias, ami de Solon, est le premier ancêtre connu de la famille, même si son existence ne nous est révélée que dans un contexte douteux. C'est probablement en raison de l'arbitrage favorable des Spartiates en faveur de Solon que ce Kleinias a donné à son fils le nom spartiate d'Alkibiadès, dont on sait qu'il était venu dans la famille à la suite de sa proxénie lacédémonienne.

Si ce fils est toujours non attesté pour l'instant, à la génération suivante, nous trouvons deux membres de la famille : Alkibiadès I, qui aide Clithène à renverser la tyrannie d'Hippias, arrière-grand-père (maternel) du grand Alcibiade (4), et Kleinias II, père d'un autre Alkibiadès II, l'Ancien, qui s'oppose à Thémistocle dans les années 470 et sera ostracisé en 460/1 (8a), grand-père paternel du grand Alcibiade (6). Alkibiadès I est probablement le père d'Alkibiadès V, fils d'Alkibiadès I ?, ostracisé vers 470 (8b), et de Kleinias III, fils d'Alkibiadès I, triérarque à Artémision en 479, qui n'est certainement pas, quoi qu'en dise Plutarque (7), identique à Keinias IV, fils d'Alkibiadès II, tué à Koroneia en 447/6, père du grand Alcibiade (7). Ce Kleinias IV avait épousé Deinomachè, fille de l'Alcméonide Mégaklès et en avait eu le grand Alcibiade III (7), Kleinias V (10) et, peut-être, une fille (11)¹.

Alkibiadès III – le grand Alcibiade – a épousé Hipparète, fille du dadouque Hipponikos et en a eu deux enfants : Alkibiadès IV, et une fille qui épouse son cousin germain Hipponikos (12). Alkibiadès IV, mis en accusation en 397 et en 395, attaqué notamment par Lysias, a eu une fille Hipparète II, épouse de Phanoklès, fils d'Andromachos de Leukonoion, dont elle engendre un autre Alkibiadès (13).

Kleinias IV avait une sœur qui épousa un homme du dème de Phégous, dont naquit Alkibiadès de Phégous, accusé avec son cousin germain homonyme en 416/5². Kleinias



Toutefois, comme le souligne D. NAILS, 2002, p. 65, cette généalogie ne s'accorde pas avec le témoignage de Platon (n°6) sur la parenté d'Axiochos.

¹ L'existence de cette fille n'est pas retenue par J. K. DAVIES, 1971, mais P. J. BICKNELL, 1975a, p. 62, ne croit pas que le témoignage d'Antisthènes doive être révoqué. Sur ce témoignage, voir depuis M. VICKERS, 2000, qui le juge parfaitement acceptable : Alkibiadès ayant bien pu avoir une sœur ou une demi-sœur, et la « mère » pourrait être la mère adoptive ou de cœur d'Alcibiade, la compagne de Périclès : Aspasia de Milet.

² Sur Alkibiadès de Phégous, voir PAA, I, 1994, s. v. 121650 & 121652 ; D. NAILS, 2002, p. 22.

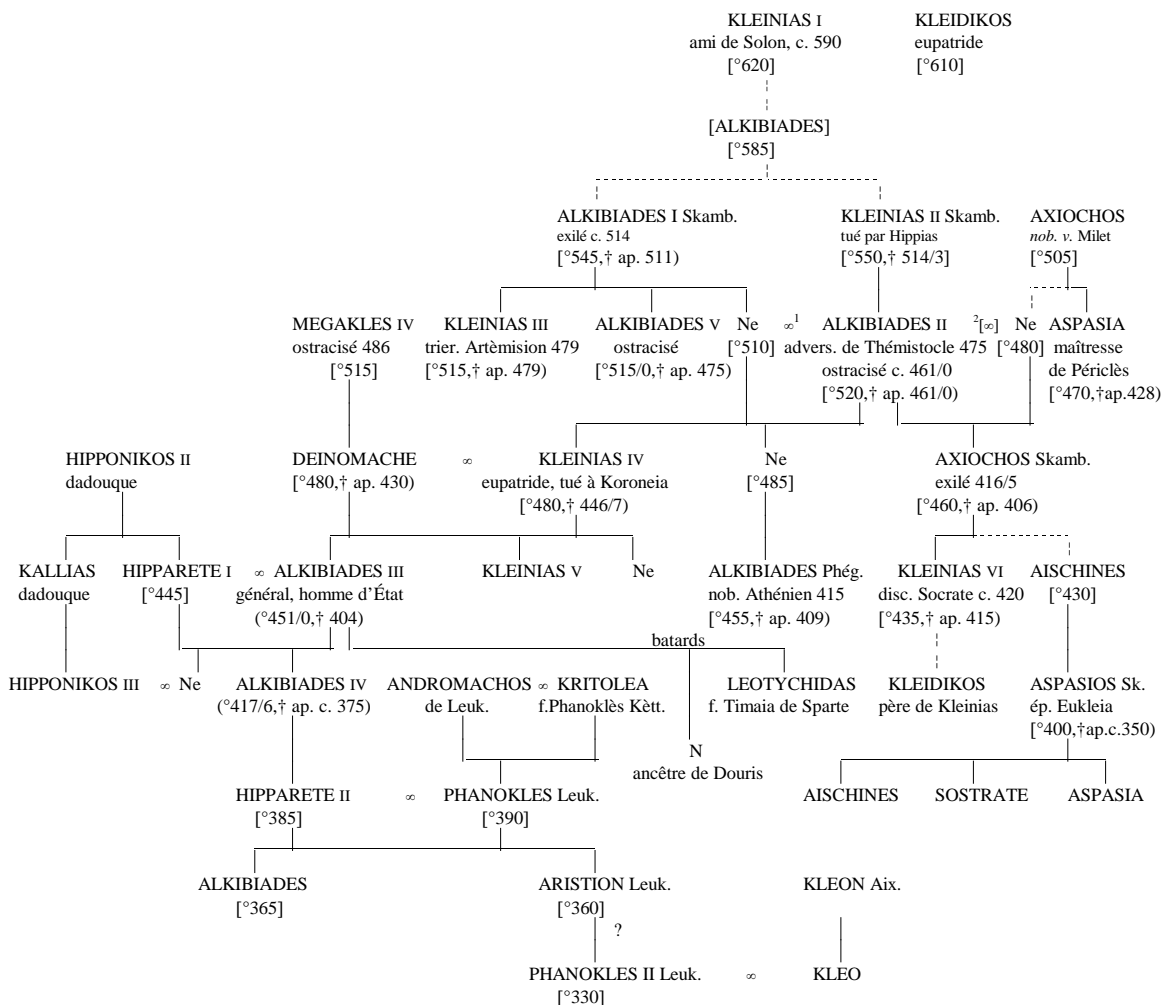
avait également un frère, ou plutôt un demi-frère, Axiochos¹, impliqué lui aussi lors du scandale de 416/5 (9), lui-même père de Kleinias VI² disciple de Socrate (6).

Au final, la famille d'Alkibiadès se présente ainsi³ :

¹ PAA, I, s. v. Axiochos 129725 & 139755 ; D. NAILS, 2002, s. v. Axiochos, p. 63-64. Axiochos, avait accompagné son neveu à Abydos pour ses débauches. Il sera exilé en 415 sous l'accusation de profanation, mais on le retrouve à Athènes dès 411. Il est encore actif en 406. J. K. DAVIES, 1971, p. 17, place sa naissance vers 480, tandis que P. J. BICKNELL, 1982, p. 241-242, le suppose à peine plus âgé que son neveu avec lequel il partage deux maîtresses. C'est en effet bien plus probable comme le souligne D. NAILS, 2002, p. 63. Le nom d'Axiochos est rarissime à Athènes, tout comme celui d'Aspasios. Or on trouve l'un et l'autre dans le dème des Scambonides. Ils rappellent le nom d'Aspasia de Milet, fille d'Axiochos, qui fut la maîtresse attitrée de Périclès de 440 pour le moins à 429 (cf. D. NAILS, 2002, s. v. Aspasia, p. 8-59). P. J. Bicknell suppose donc que lorsqu'Alkibiadès l'Ancien fut exilé, il alla s'installer à Milet où il s'unit à la fille d'un aristocrate local, Axiochos. Rentré à Athènes, il fut accompagné de sa jeune belle-sœur Aspasia, qui pénétra ainsi le cercle de Périclès qui venait de céder son ex-épouse au fils aîné d'Alkibiadès. Axiochos pourrait être né vers 465, et avoir ainsi une dizaine d'années de plus qu'Alcibiade. Sa mère serait donc née vers 480/475 et être un peu plus âgée que sa sœur supposée, Aspasia, née vers 470 (puisqu'elle engendre un fils de son nouvel époux en 428). Tout cela est hypothétique certes, mais reste assez vraisemblable. Cela explique notamment pourquoi Axiochos n'est pas devenu le tuteur de ses neveux orphelins. En revanche, tout comme D. NAILS, 2002, p. 59, je ne crois pas qu'Aspasios Skambonidès soit un jeune frère d'Axiochos dans la mesure où, contrairement à Axiochos, il n'apparaît jamais dans le cercle d'Alcibiade. Comme l'inscription qui le mentionne est de la deuxième moitié du IV^e s., il s'agit plutôt d'un fils (voire d'un petit-fils) d'Axiochos lui-même.

² La plupart des historiens croient qu'il est identique à l'amant de Kritoboulos d'Alopékè dont parle Xén., *Mem.*, I, 3, 8 & 10. Mais comme Xénophon lui donne le patronyme d'Alcibiade, on hésite soit à émender le texte, soit à supposer un *lapsus* ou une erreur : J. K. DAVIES, 1971, p. 17. Mais en réalité, D. NAILS, 2002, p. 100-101 montre bien que Xénophon ne parle pas de Kleinias à cet endroit mais de son cousin Alkibiadès IV, fils d'Alcibiade.

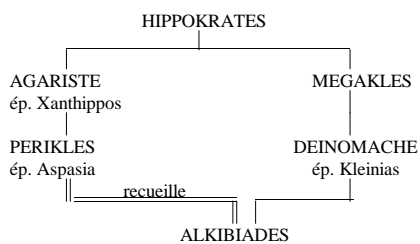
³ Je reproduis donc ici le *stemma* proposé par P. J. BICKNELL, 1975a, p. 63, à ceci près que je n'ai pas retenu ces propositions plus hasardeuses concernant le rattachement à la famille de Kleinias fils de Pédieus et de Kléopompos, fils de Kleinias, stratège en 432/1. J'ai aussi modifié sa numérotation des Alkibiadès pour coller au plus près à celle de J. K. Davies qui s'est imposée avec le temps (et en particulier, je n'attribue pas de numéro au premier Alkibiades dont le nom ne repose que sur une simple conjecture). La reconstruction de P. J. Bicknell est jugée la plus pertinente également par R. D. CROMEY, 1984, p. 400. Elle est globalement suivie par D. NAILS, 2002, p. 12 et surtout p. 65-66. Curieusement, ce travail ne semble pas connu par S. BRENNE, 2001, p. 95-98.



Même si des descendants d'Alcibiade sont attestés encore sous l'Empire romain¹, on n'en connaît pas par les hommes à Athènes au-delà de son fils homonyme.

D) La parenté entre Alcibiade et Périclès

On sait qu'à la mort de Kleonias IV en 447/6, ses deux jeunes fils Alcibiade et Kleonias V furent recueillis et élevés par Périclès et sa concubine Aspasia. Cette « adoption », non formelle, venait du lien étroit de parenté qui unissait Périclès aux deux orphelins. A partir des sources les plus précises, on reconstitue ainsi leur relation² :



Toutefois, d'autres sources laissent entendre qu'un lien plus étroit encore les unissait.

¹ *Supra*, p. 200.
² W. E. THOMPSON, 1970, p. 27-28.

Ainsi, Cornelius Nepos affirme-t-il qu'Alcibiade était le beau-fils (*priuinus*) de Périclès et Diodore qu'il était son neveu (« ἀδελφιδουῖς ») et Périclès son oncle (θεῖος)¹. W. E. Thompson ne croit pas toutefois qu'on puisse réellement faire fonds sur ces textes². Les mots ἀδελφιδουῖς et θεῖος ne sont utilisés par les auteurs classiques que dans le sens de « neveu par le sang » et « d'oncle par le sang » ce qu'Alcibiade et Périclès ne pouvaient absolument pas être l'un pour l'autre³. Quant à l'affirmation de Cornelius Nepos, il faudrait supposer que l'épouse de Périclès n'était autre que Deinomachè, mère d'Alcibiade, ce que Plutarque aurait sans doute précisé⁴.

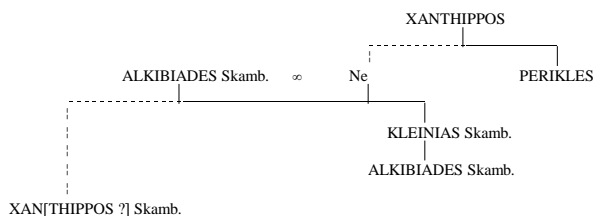
Toutefois, depuis d'autres historiens ont soutenu un avis contraire. Avant de l'aborder plus précisément, il est nécessaire de faire le point sur ce que nous savons en toute certitude de l'épouse de Périclès. Fort heureusement, Plutarque livre à son sujet plusieurs précisions⁵ :

La première épouse de Périclès était sa parente ; elle avait d'abord été mariée à Hipponikos, auquel elle avait donné Kallias le Riche ; ensuite avec Périclès, avec lequel elle eut Xanthippos et Paralos ; après cela, lorsque la vie commune ne leur sembla plus souhaitable, il donna suite à ses vœux en la dotant lorsqu'elle épousa un autre homme, et lui-même se mis en couple avec Aspasia, qu'il aima d'une toute autre façon.

¹ Corn. Népos, *Alc.*, 2 : *educatus est in domo Pericli, priuinus enim eius fuisse dicitur* ; Diod., XII, 38, 3 : Ἀθημονοῦντος δ' αὐτοῦ περὶ τούτων, Ἀλκιβιάδης ὁ ἀδελφιδουῖς, ὀρφανὸς ὢν, τρεφόμενος παρ' αὐτῶ, παῖς ὢν τὴν ἡλικίαν, ἀφορμὴν αὐτῶ παρέσχετο τῆς περὶ τῶν χρημάτων ἀπολογίας. Θεωρῶν γὰρ τὸν θεῖον λυπούμενον ἐπηρώτησε τὴν αἰτίαν τῆς λύπης (« [Périclès] était en proie à une cruelle inquiétude, lorsque Alkibiadès, son neveu orphelin, qu'il s'était chargé d'élever, lui suggéra, bien qu'il fût encore enfant, le moyen de se soustraire à l'accusation de prévaricateur. Voyant son oncle attristé, Alcibiade lui demanda la cause de ses chagrins »).

² W. E. THOMPSON, 1970.

³ A moins de souscrire à la proposition de P. J. BICKNELL, 1982, p. 250, qui suppose qu'Alkibiadès l'Ancien aurait pu épouser une sœur de Périclès, en se fondant sur l'existence d'un Xan[thippos] du dème des Skambonides au milieu du IV^e siècle (*IG*, II², 7905) :



Quoique possible, cet argument, présenté « very tentatively » par P. Bicknell, est trop faible pour emporter la conviction. Ne serait-ce que par l'homme honoré dans *IG*, II², 7905, est plus probablement un Xan[thippidès] comme le suggère fortement *IG*, II², 7406.

⁴ W. E. THOMPSON, 1970, p. 31 ; J. K. DAVIES, 1971, p. 18, n. 1.

⁵ Plut., *V. Pér.*, 24 : Φαίνεται μέντοι μάλλον ἐρωτική τις ἢ τοῦ Περικλέους ἀγάπησις γενομένη πρὸς Ἀσπασίαν. Ἦν μὲν γὰρ αὐτῶ γυνὴ προσήκουσα μὲν κατὰ γένος, συνωκηκυῖα δ' Ἰππονίκω πρότερον, ἐξ οὗ Καλλίαν ἔτεκε τὸν πλούσιον· ἔτεκε δὲ καὶ παρὰ τῷ Περικλεῖ Ξάνθιππον καὶ Πάραλον. Εἶτα τῆς συμβιώσεως οὐκ οὔσης αὐτοῖς ἀρεστῆς, ἐκείνην μὲν ἐτέρῳ Βουλομένην συνεξέδωκεν, αὐτὸς δὲ τὴν Ἀσπασίαν λαβῶν ἔστεργε διαφερόντως.

Ce paragraphe a fait couler beaucoup d'encre, les historiens se partageant entre l'acceptation totale, le scepticisme absolu et l'acceptation sous réserve de confusions. Depuis, P. J. Bicknell et D. Cromeley ont simultanément consacré chacun un travail spécial à cette question¹.

Aucun fait ne permet de prouver l'exactitude de l'enchaînement des mariages de cette femme. Certes, Platon, dans son *Protagoras* présente Kallias, fils d'Hipponikos, comme plus âgé que Xanthippos et Paralos, fils de Périclès, eux-mêmes plus âgés qu'Alcibiade. Mais le *Protagoras* montre par ailleurs certaines contradictions chronologiques. Aussi, plusieurs auteurs, notamment J. K. Davies, ont conclu que Plutarque avait interverti l'ordre des mariages, en arguant de la difficulté que sa succession créerait quant à l'âge des enfants d'Hipponikos et de Périclès tel qu'on peut l'estimer au regard de leurs carrières ultérieures².

On ignore la date de naissance des enfants de Périclès, hormis le fait qu'elle est antérieure à 451³. Selon J. Kirchner, l'aîné, Xanthippos II, serait né peu après 453⁴. Mais J. K. Davies souligne que déjà marié lors de sa mort en 430, Xanthippos était probablement né autour de 460. Le problème, c'est que son frère utérin, Kallias le Riche, né d'un premier mariage de sa mère, était encore actif en tant qu'ambassadeur à Sparte en 371/0. Il importe de ne pas lui donner un âge canonique à ce moment et 455 semble pour lui un *terminus* difficilement dépassable, ce qui lui fait quand même quatre-vingt-cinq ans en 370. Xanthippos, même né peu après, serait donc né après 455. Mais guère plus. On a vu qu'il était déjà marié depuis un certain temps en 429. Il est difficile d'estimer ce « certain temps », mais deux ou trois ans peuvent être une estimation acceptable. Une naissance vers 455 serait compatible avec un mariage vers 432. Kallias n'avait sans doute pas encore 25 ans lorsqu'il chercha à épouser la fille d'Épilykos⁵. Le jeune frère de Xanthippos, Paralos, était adulte en 433/2, donc né en 451 au plus tard, mais mieux encore peu après 455.

Kallias le Riche était donc ambassadeur à Sparte en 371 et encore vivant en 367, pouvait bien être né vers 456. Son aïeul et homonyme avait en effet été envoyé en ambassade à

¹ P. J. BICKNELL, 1982 ; R. D. CROMEY, 1982.

² J. K. DAVIES, 1971, p. 262-263.

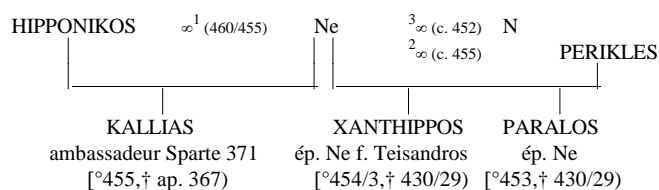
³ Plut., *V. Pér.*, 37, 3.

⁴ *PA*, 1170 : « paullo post a. 453 », suivant une suggestion de Busolt.

⁵ J. K. DAVIES, 1971, p. 268 ; R. D. CROMEY, 1982, p. 206.

Suse à 81 ans et à Sparte à 84 ans¹. Rien n'interdit donc de penser que ce Kallias ait pu exercer le même office à 85 ans. Xénophon prend d'ailleurs la peine d'énumérer toutes les bonnes raisons qui justifiaient son choix comme ambassadeur à cette occasion². Hipparète, fille d'Hipponikos, aurait bien plus âgée que son époux Alcibiade si elle était née avant 456. Mais, d'une part Alcibiade a pu faire une entorse aux habitudes matrimoniales en épousant une femme un peu plus âgée qui se trouvait quand même être la plus riche héritière d'Athènes, et d'autre part, et surtout, rien n'interdit de penser qu'Hipparète, fille d'Hipponikos et sœur de Kallias, était issue d'une deuxième union de son père et se trouvait ainsi être effectivement plus jeune que son époux. On sait en effet qu'Hipponikos s'était marié une deuxième fois et avait eu de ce second lit un fils nommé Hermogénès.

Au final, la séquence donnée par Plutarque ne pose pas de difficulté réelle, et il n'y a donc pas de raison de ne pas la suivre.



Une fois posée cette chronologie, D. Cromey peut dans un deuxième travail reprendre la suggestion faite depuis longtemps mais jamais acceptée d'identifier cette cousine et épouse de Périclès avec Deinomachè, mère d'Alcibiade. On sait en effet que Deinomachè était la cousine germaine de Périclès. Aussi P. J. Bicknell avait déjà proposé que l'épouse de Périclès était une sœur de Deinomachè. D. Cromey pense qu'on peut faire l'économie de cette sœur inconnue et identifier directement Deinomachè à l'épouse de Périclès. L'idée avait été suggérée précédemment. J. K. Davies en avait reconnu le mérite mais l'avait écartée au motif que la carrière maritale de Deinomachè serait alors trop complexe³. Mais en fait elle l'est déjà de toute façon. En vérité, le principal argument à l'encontre de cette identification est le silence de Plutarque ou de Platon. Platon est en fait assez vague, mais puisque Plutarque donne tant de détails sur l'épouse de Périclès, et que par ailleurs il nomme Deinomachè, mère d'Alcibiade, pourquoi ne dit-il pas qu'il s'agit de la même personne. Pourquoi, quand il nomme les

¹ J. K. DAVIES, 1971, p. 262-263, 269.

² Xén., *Hell.*, VI, 3, 1-5.

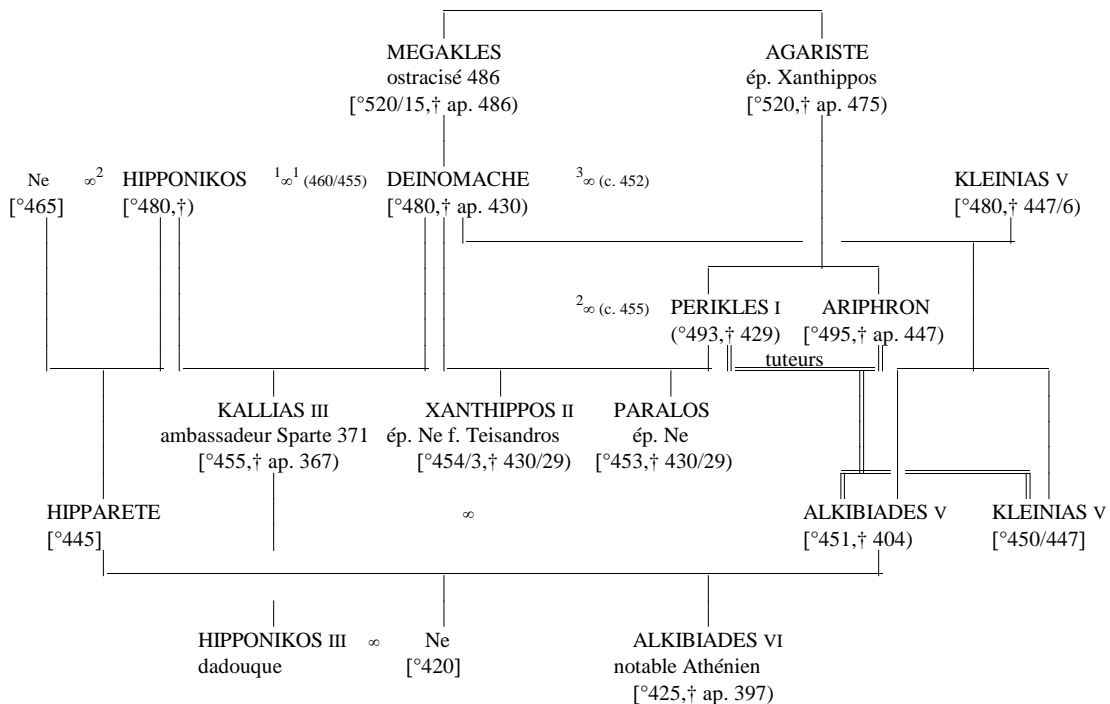
³ J. K. DAVIES, 1971, p. 18.

deux premiers maris et les enfants de l'épouse de Périclès, ne dit-il pas que le troisième époux est Kleinias et qu'elle en eut Alcibiade ? Pour D. Cromeey, cet argument n'a pas de force puisque, de manière générale, les femmes athéniennes, du moins les honnêtes *matronae*, ne sont pas nommément désignées par les sources.

Deinomachè, mère d'Alcibiade, ne saurait être née, au regard de sa généalogie, après c. 480¹. Or, comme le premier fils qu'elle engendre avec Kleinias ne naît que vers 451, on est en droit de penser qu'elle n'en était pas à son premier mariage².

Il est curieux qu'Alcibiade et son frère Kleinias aient été placés sous la protection de Périclès alors que leurs oncles paternel et maternel, Mégaklès et Axiochos, étaient toujours vivants l'un et l'autre. Pourtant avant de périr, Kleinias avait désigné comme gardiens (*épitropoi*) pour ses fils Périclès et son frère Ariphron. La chose s'explique en revanche naturellement si la mère des enfants de Kleinias s'identifie à l'épouse dont Périclès avait divorcé et qu'il avait doté lorsqu'elle s'était remariée.

Il est exact que les mots ἀδελφιδούς et θεῖος ne sont pas appropriés ici³. Mais on ne doit pas nécessairement penser qu'ils ont été employés à propos et que Diodore et Plutarque par exemple savaient exactement de quoi il en retournait.



¹ Ses grands-parents se sont mariés en 575 : voir *infra*, p. 585.

² R. D. CROMEY, 1984, p. 390, mais déjà P. J. BICKNELL, 1972, p. 78, n. 11

³ Même si certains auteurs tardifs ont en effet cru qu'Alcibiade était le neveu maternel de Périclès : Val. Max., 3, 1, qui traduit le passage de Diodore, rend naturellement le grec *theios* par le latin *auunculus* ; Suda, s. v. Alkibiadès : « fils de Kleinias et d'une sœur de Périclès »

On voit ainsi à quel point les relations de parenté pouvaient être imbriquées et complexes au sein des toutes premières familles d'Athènes.

7] Les Lykomides et la famille de Thémistocle

La descendance plus lointaine de Thémistocle reste mal connue. Il semble assuré que dès le moment de la mort de leur père en 459, les enfants de Thémistocle ont été libres de retourner à Athènes comme bon leur semblait. Il me paraît difficile dans ces conditions de chercher à distinguer une branche athénienne et une branche asiatique de sa descendance. Tout comme les Philaïdes, citoyens athéniens et tyrans de Chersonèse, les descendants de Thémistocle ont pu conserver leurs possessions à Magnésie et leur citoyenneté athénienne. C'était toujours le cas au I^{er} siècle de notre ère comme en atteste Plutarque¹. Si on connaît huit enfants de Thémistocle ainsi qu'un neveu (également son gendre), on ne possède en revanche qu'un nom pour la troisième génération : Thémistoklès, fils de Poliarchos, de Phréarres, troisième descendant de Thémistocle, dont Pausanias² a vu le tombeau à Athènes sur la Voie Sacrée qui va d'Athènes à Éleusis. Si l'on en croit Pausanias, qui avait l'inscription sous les yeux, ce Thémistoklès était « le descendant à la troisième génération (τρίτος απόγονος) » du grand Thémistocle. Cela veut dire, avec la façon inclusive de compter des Grecs³, qu'il en était le petit-fils. Le problème, c'est qu'aucun fils de Thémistocle ne s'appelle Poliarchos. Les historiens ont donc émis diverses supputations pour régler le problème : Poliarchos ne serait autre que l'Archeptolis dont parle Plutarque, ou encore un Poliarchos aurait épousé une fille de Thémistocle, ou enfin que Poliarchos = Polyarchos n'est qu'une erreur pour Polyeuktos⁴. La dernière possibilité, pourtant retenue par J. K. Davies, est de loin la plus invraisemblable. Notons aussi que Pausanias écrit « Poliarchos » et non « Polyarchos ». Quant à la seconde hypothèse, toujours possible en théorie et récemment retenue par A. Duplouy⁵, elle semble également à rejeter.

¹ Plut., V. *Thém.*, 80 : Τοῖς δ'ἀπὸ γένους τοῦ Θεμιστοκλέους καὶ τιμαὶ τινες ἐν Μαγνησίᾳ φυλαττόμεναι μέχρι τῶν ἡμετέρων χρόνων ἦσαν, ἃς ἐκαρποῦτο Θεμιστοκλῆς Ἀθηναῖος, ἡμέτερος συνήθης καὶ φίλος παρ' Ἀμμωνίῳ τῷ φιλοσόφῳ γενόμενος (« Les descendants de Thémistocle sont encore en possession, à Magnésie, de quelques honneurs particuliers, dont jouissait Thémistoklès l'Athénien, qui fut mon camarade et mon ami, à l'école du philosophe Ammônios »).

² Paus., I, 37, 1.

³ Voir *supra*, p. 83.

⁴ Voir la bibliographie chez J. K. DAVIES, 1971, p. 218, qui opte quant à lui pour une erreur de lecture de Pausanias : POLYARXOY au lieu de POLYEYKTOY.

⁵ A. DUPLOUY, 2006, p. 71.

Or J. Nollé et A. Wenningen ont récemment montré grâce à ses monnaies que le fils de Thémistocle, Archépolis, avait succédé à son père à la tête de ses possessions asiatiques¹. A présent que l'on sait que le véritable nom du fils de Thémistocle était « Archépolis » et non « Archeptolis », on ne peut raisonnablement ignorer la parenté entre Poli-archos et Arche-polis. Que l'inversion des deux radicaux soit une simple étourderie (la pierre pouvait porter successivement les deux lignes ARXE / ΠΟΛΙΟΥ) ou un effet stylistique volontaire, l'identification n'est pas à exclure. Toutefois, même s'il est assez rare, le nom de Poliarchos est attesté à Athènes².

Il reste donc une quatrième possibilité, comprendre, en dépit de l'usage naturel des Grecs qui comptent les générations de façon inclusive, que l'expression « τρίτος ἀπόγονος » désigne « le troisième descendant » au sens « naturel », c'est-à-dire, l'arrière-petit-fils. L'expression reste en effet assez curieuse et alambiquée pour désigner simplement un « petit-fils » pour lequel on attendrait naturellement un mot simple comme εγγονος. De la sorte, Poli-archos serait, très naturellement, le fils d'Arché-polis. Ce qui ajoute à la pertinence de cette dernière proposition, c'est qu'à un autre endroit, Pausanias utilise la même expression avec le sens probable de « arrière-petit-fils ». Dans le livre sur l'histoire de l'Arcadie, il rapporte en effet les exploits du général Podarès en 362, aux côtés d'Epammonidas, puis en 245, de son troisième descendant « τρίτος ἀπόγονος » homonyme, Podarès II³. Or, même si les traducteurs de Pausanias écrivent quelquefois que Podarès II était le « petit-fils » de Podarès I, la chronologie ne s'y prête guère : 120 ans séparent les deux généraux victorieux. Intervalle bien trop long pour que le second puisse raisonnablement être considéré comme le petit-fils du premier.

Pour les autres descendants, les interrogations sont encore plus grandes⁴ :

Th[é]mis[t]o[k]l[ès] de la tribu Léontis à la fin du V^e siècle ;

Thémistoklès de Phréarres, bouleute en 370/369, qui s'aquitte des dettes de Dèmophanès d'Alopékè (son beau-père ?) vers 340 ;

¹ J. NOLLE-A. WENNINGEN, 1998/9.

² PAA, 776895 (c. 375/350, père d'une Polyxèna) ; 776900 (riche athénien excentrique cité par Élien, *Var. Hist.*, VIII, 4), ainsi qu'un étranger honoré par le peuple athénien (PAA, 776910). Voir aussi LGPN, II, s. v. à corriger par LGPN, IIA, s. v.

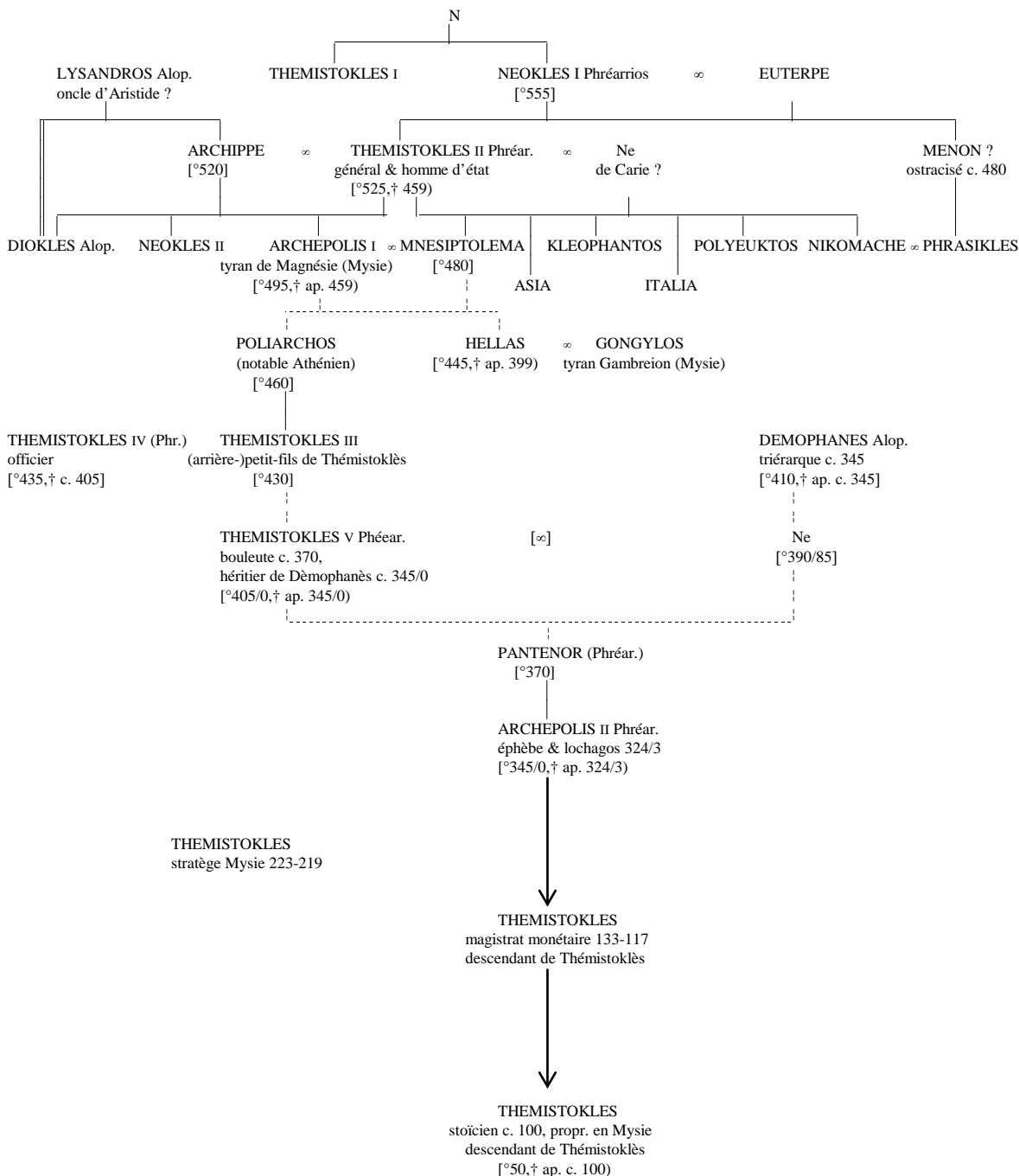
³ Voir *supra*, p. 187.

⁴ J. K. DAVIES, 1971, p. 218-219.

Archépolis, fils de Panténôr de Phréarres, éphèbe et lochagos en 324/3 ;

Thémistoklès, magistrat monétaire de c. 133 à c. 116, qui fait figurer sur ses monnaies l'image d'une trirème, revendiquant ainsi clairement un lien avec son illustre homonyme¹ ;

Thémistoklès, ami de Plutarque et son condisciple auprès du philosophe Ammônios, ensuite introduit dans l'un de ses dialogues de table².



¹ R. J. LENARDON, 1978, p. 25.

² B. PUECH, 1983, p. 4886.

On ignore tout de la famille après cette date jusqu'à Akestiôn que Pausanias présente comme une descendante de Thémistocle. Mais comme Akestiôn était une Kéryke et qu'elle avait épousé un Thémistoklès, on considère quelquefois qu'en réalité c'est par son époux qu'Akestiôn tenait au grand général. En réalité, cette observation ne contredit pas nécessairement le récit de Pausanias. Thémistoklès était lui aussi un Kéryke et ses ancêtres aussi bien que ceux de son épouse avaient obtenu successivement la prêtrise héréditaire de dadouque. Cette imbrication dans l'exercice du sacerdoce prouve qu'il était donc certainement proche parent d'Akestiôn et celle-ci pouvait alors partager son ascendance depuis le grand Thémistocle.

VII] L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE VIII^e-VI^e S. AV. J.-C.

On aborde désormais la dernière partie de cette enquête, qui concerne la période la plus ancienne¹. C'est aussi pour notre propos l'une des plus intéressante puisque cette période (que nous concevons comme celle) des débuts, est tout autant que la période (qui nous apparaît) finale, riche en prétentions généalogiques variées.

1] Les Philaïdes

A) Les origines des Philaïdes

Je commencerai ce chapitre non par les Alcmonides, la famille qui est aujourd'hui la plus connue, mais par celle des Philaïdes, dont l'importance à l'époque semble avoir été au moins aussi grande². Elle prétendait descendre en droite ligne des anciens rois de l'île de Salamine. Récemment, on a cru devoir leur attribuer plutôt une origine pylienne, notamment en raison de leur association avec les Pisistratides ou du fait que le nom de Philaios se retrouve sur les tablettes myceniennes de Pylos³. Toutefois, ce point semble encore trop peu étayé. La descendance pylienne était particulièrement prisée par l'aristocratie athénienne, et je ne vois pas pourquoi les Philaïdes auraient été soustraits à cette ascendance particulièrement prestigieuse s'ils s'y étaient réellement rattachés⁴. Le détail de la généalogie des Philaïdes n'est pas facile à débrouiller :

La filiation est donnée, d'après le logographe du V^e siècle Phérécyde⁵ et à travers Hellanicos et Didymos, par Markellinos¹, mais son texte est hélas très corrompu :

¹ Dans ce chapitre, j'ai décidé volontairement de ne pas utiliser le livre iconoclaste de SHAW, 2003, qui préconise une réorganisation totale de toute l'histoire grecque antérieure au V^e siècle en affirmant que toute chronologie fondée sur les Olympiades doit être revue dans la mesure où ce concours était alors annuel et non quadri-annuel comme on l'a cru depuis Hippias d'Élis. En conséquence, il faudrait corriger complètement toute l'histoire archaïque, dont plusieurs points qui touchent directement à mon propos (histoire et généalogie des Orthagorides de Sicyone, identité du Miltiadès, archonte en 664 et 659 avec le vainqueur de Marathon, etc.). L'idée d'une contraction de la chronologie archaïque n'est pas neuve et depuis le XIX^e s., elle resurgit périodiquement. Déjà E. CAVAIGNAC, 1919, p. 65, avait émis cette idée d'olympiades annuelles. Jusqu'ici cette idée n'a convaincu qu'un très petit nombre d'historiens, que je ne suivrais pas et d'autres, plus nombreux en restent à une position classique : voir par exemple G. L. HUXLEY, 2006.

² Pour une bibliographie récente sur les Philaïdes, voir par exemple D. BONANNO, 2009.

³ SOURVINOU-INWOOD, 1973. Voir M. VALDES GUIA, 2002, p. 98-99.

⁴ Je ne crois pas que le rapprochement entre Mélas, ancêtre mythique des Cypselides de Corinthe et Mélanthos, ancêtres des Médontides d'Athènes, prouve grand-chose en l'occurrence.

⁵ Phér., *FGrHist.* 3F2 : καὶ τούτοις Δίδυμος μωρτυρεῖ, Φερεκύδην ἐν τῇ πρώτῃ τῶν Ἱστορικῶν φάσκων οὕτω λεγεῖν. Φιλαΐας δὲ ὁ Αἴαντος οἰκεῖ ἐν Αῠθῆναις. ἐκ τούτου δὲ γίνεται Δαΐκλος ; τοῦ δὲ Ἐπίδουκος ; τοῦ δὲ Ἀκέστωρ ; τοῦ δὲ Ἀγήνωρ ; τοῦ δὲ Ὀλιος ; τοῦ δὲ Λύκης ; τοῦ δὲ Τόφων ; τοῦ δὲ Λάιος ; τοῦ δὲ Ἀγαμήστωρ ; τοῦ δὲ Τισάνδρος ἐφ'οὗ ἄρχοντος ἐν Αῠθῆναις <...> ; τοῦ δὲ Μιλτιάδης ; τοῦ δὲ Ἰπποκλείδης ἐφ'οὗ ἄρχοντος ἐν Παναθήναια ἐτέθη ; τοῦ δὲ Μιλτιάδης ὅς ὤκισε Χερρόνησον. μωρτυρεῖ τούτοις καὶ Ἑλλάνικος ἐν τῇ ἐπιγραφομένῃ Ἀσωπίδι.

Ce fragment de Phérécyde a été souvent édité et traduit, et en particulier à l'époque moderne par F. Jacoby dans ses *FGrHist.* 3F2. Cette édition a été reprise par D. VIVIERS, 1987b, p. 302-306, avec

« Philaias, fils d'Ajax s'installe à Athènes. De lui naquit Daiklos. De lui, Épidykos, de lui Akestôr, de lui Agénôr, de lui Olios, de lui Lykès, de lui Tophôn, de lui Laios, de lui Agamestôr, de lui Tisandros archonte à Athènes lors de ..., de lui Miltiadès², de lui Hippokleidès, archonte lors des Panathénées, de lui Miltiadès de Cherronèse ».

Les noms sont restitués³ d'après F. Jacoby⁴ et H.-T. Wade-Gery⁵ :

Philaias	: lire Philaios, avec l'ensemble des autres auteurs ;
Daiklos	: lire Aiklos (Casaubon), oeciste d'une colonie athénienne en Eubée ;
Épidykos	: lire Épilykos, nom bien attesté dans l'aristocratie athénienne, et notamment par le fondateur de l'Épilykeion, siège du Polémarque ⁶ ;
Akestôr	: épiclèse d'Apollon ;
Agénôr	: nom mythologique fort courant ;
Olios	: lire Oulios, épiclèse d'Apollon ;
Lykès	: épiclèse d'Apollon (Lykios) ; la correction [Po]lyklès ne s'impose pas ;
Tophôn	: lire Iophôn (Gervinus ; L. Piccirilli ⁷), nom d'un fils de Peisistratos ⁸ , plutôt que Autophôn (H.-T. Wade-Gery), nom qui n'est pas attesté dans les grandes familles de ce temps ⁹ ou Typhôn, encore plus improbable ;
Laios	: lire [Phi]laios, nom hautement souhaitable pour un Philaïde ;

traduction française, reproduite par A. DUPLOUY, 2006, p. 58 et D. BONANNO, 2009, p. 63. Mais, outre l'édition critique en 1985 de L. Piccirilli de la *Vita Thucydidi* contenant le fragment en question, avec traduction italienne et commentaire, ces dernières années ont vu la publication de trois nouvelles éditions du texte intégral de Phérécyde (sans oublier également A. UHL, 1963), dont deux avec traductions modernes (italienne et catalane), auxquelles ont se référera donc : R. FOWLER, 2000, Pher., fg. 2, p. 276-277 = P. DOLCETTI, 2004, fg. 13, p. 76-79 = J. PAMIAS, 2008, fg. 2, I, p. 47-49.

¹ Marcel., *Vie de Thucydide*, 3 (p. 12-13 PICCIRILLI).

² Certains auteurs, e. g. F. Jacoby, suppriment au moins les mots « archonte à Athènes lors de ... » et même souvent, « de lui Miltiadès » qui suit, en considérant qu'il ne s'agit là que d'une erreur du scribe qui avait malencontreusement commencé à rédiger avant Hippokleidès une phrase qui venait en réalité après lui, et qu'il recopie en effet juste après. De la sorte, de nombreux ouvrages reproduisent le texte de Markellinos sans cette phrase, ou au mieux en la mettant entre crochets (e. g., F. SCHACHERMEYR, 1938, col. 2114 ; V. PARKER, 2004, p. 142). Cela me paraît peu sûr. Si un scribe avait fait une telle erreur, il l'aurait corrigé bien plus simplement en rajoutant à bon escient le nom d'Hippokleidès avant la phrase en question, en marge ou au dessus de celle-ci. Il n'aurait pas laissé les deux phrases, dont l'une incohérente. Par ailleurs, la formulation n'est pas strictement identique entre les deux phrases comme on devrait pourtant s'y attendre en cas de *lapsus scriptae* : ἐφ'οὐ ἄρχοντος ἐν Ἀθηναίαις d'un côté et ἐφ'οὐ ἄρχοντος ἐν Παναθηναίαις ἐτέθη de l'autre.

³ Voir, en dernier lieu, A. DUPLOUY, 2006, p. 59-60.

⁴ F. JACOBY, 1947, p. 30 sqq.

⁵ H.-T. WADE-GERY, 1952, p. 90, 93-94.

⁶ Après F. JACOBY, 1949, p. 93 & J. K. DAVIES, 1971, p. 296, A. DUPLOUY, 2006, p. 59, admet que l'ancêtre de Miltiadès ne serait autre que ce polémarque. Mais le Philaïde est clairement placé dans la partie mythologique de la généalogie, petit-fils du héros mythique éponyme, tandis que le polémarque était certainement un personnage historique, probablement du VII^e s.

⁷ L. PICCIRILLI, 1985b, p. 71, n. 18-19. Cet auteur revient à cette lecture ancienne en la justifiant par l'hypothèse d'une parenté entre Philaïdes et Peisistratides, dont le principal fondement est la parenté entre Thucydide et les Peisistratides attestée par Hermippos. Pour L. Piccirilli, cette parenté viendrait du premier mariage de Miltiadès avec une fille d'Hippias. Cette théorie a été discutée plus haut et ne me semble pas acceptable (*supra*, p. 512). En réalité, je ne crois pas qu'elle soit nécessaire à la correction textuelle dont il est ici question : *infra*, p. 616. Voir aussi M. CAGNETTA, 1986, p. 63.

⁸ Quoique I. WORTHINGTON, 1984, ait pu en dire, il ne semble pas y avoir de bonne raison pour douter de l'existence de ce fils de Pisistrate. Les raisons invoquées pour ce scepticisme, dont l'auteur reconnaît lui-même la fragilité, sont le silence des autres sources, ce qui ne me semble pas très pertinent en face du témoignage formel d'Aristote et de Plutarque.

⁹ Il n'apparaît pas dans J. K. DAVIES, 1971, et ne se rencontre que deux fois dans la *PA*, 2766-2767, p. 184 et six fois dans *PAA*, 241600-241625

Différents travaux ont été consacrés à cette généalogie. Sa partie initiale, moins étudiée, n'en est pas moins intéressante. Après beaucoup d'autres, A. Duplouy s'y est attaché en dernier lieu¹. Aiklos (« Daiklos ») ferait référence à l'oïciste d'une colonie athénienne en Eubée ; Épilykos (« Épidykos ») serait le premier polémarque ; Agamestôr serait emprunté à la liste des archontes à vie. D'autres sont visiblement des figures héroïques de la mythologie : Akestôr, Lykos, Agénôr. Oulios enfin, comme Agénôr, qui le précède immédiatement, symboliserait les intérêts athéniens en Ionie² tout en projetant dans le passé le nom d'un des fils de Cimon.

A la vérité, il est difficile de rien conclure de ces noms. En résumé, ces gens portent des noms qu'on retrouve dans l'histoire athénienne précédant ou contemporaine de Cimon, ou encore des noms fréquents dans l'épopée mais qui devaient l'être tout autant chez les individus de l'époque archaïque. Bref, typiquement les noms qu'on s'attendrait à trouver réellement chez les ancêtres d'un aristocrate athénien du début du V^e siècle. Dans ces conditions, ils peuvent aussi bien être inventés qu'être (pour une part) authentiques. Mais on ne saurait affirmer qu'ils sont inventés simplement parce qu'ils se retrouvent dans l'aristocratie athénienne ou sont d'anciens noms grecs fréquents. C'est le contraire seulement qui serait significatif, des noms hors de contexte ou anachroniques. Sans compter que certaines interprétations sont pour le moins douteuses. Ainsi ce qui concerne le nom d'Oulios qui n'est en définitive sans doute pas le nom d'un fils de Cimon ou la correction de Daiklos en Aiklos, héros d'une obscurité totale et correction qui ne s'impose en rien. Je laisse donc ce jeu vain des interprétations.

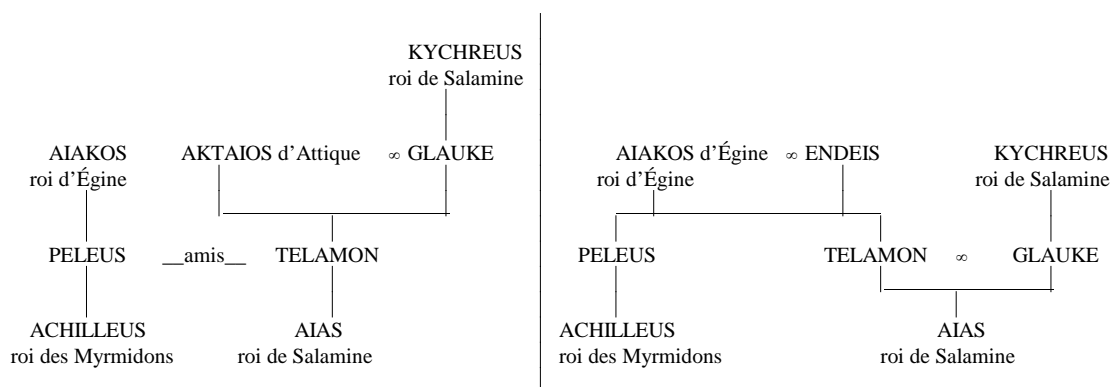
Particulièrement importante en revanche et digne d'intérêt est la variation introduite par Phérécyde dans l'origine d'Ajax, fils de Télamon. Même si je ne crois pas qu'on doive suspecter en ce sens chacun des noms de la généalogie (sans exclure non plus qu'ils le soient), je considère pourtant comme assurée la conclusion globale : Phérécyde a manipulé cette généalogie pour le plus grand profit des intérêts de Cimon³. La plupart

¹ A. DUPLOUY, 2006, p. 58-64. Il est suivi totalement par E. K. VARTO, 2009, p. 145-148, qui lui attribue quelquefois la paternité d'opinions antérieures.

² J. K. DAVIES, 1971, p. 307, souligne que le nom d'Agénôr se retrouve à Milet en 446 chez le père d'un Peisistratos, donc probablement un Néléïde et donc se réfère à la colonisation de l'Ionie entreprise essentiellement par des membres de cette famille.

³ En ce sens l'observation de sa divergence avec une tradition citée par Plutarque sur le dieu auquel sacrifia Thésée avant de s'embarquer pour la Crète est éclairante. Pour Plutarque (*Thés.*, 18), Thésée sacrifie à Apollon Delphinios, tandis que Phérécyde affirme qu'il sacrifie à Apollon Oulios et Artémis Oulia (*FGrHist.*, 3F149 = *Macr., Sat.*, : *Pherecydes refert Thesea cum in Cretam ad*

des commentateurs modernes ont lié en effet la « fabrication » de la généalogie à la question de revendication d'Athènes sur l'île de Salamine¹. Dans ce contexte, le traitement des premiers possesseurs de l'île et de leur passage à Athènes est donc primordial. Les origines lointaines d'Ajax ne sont pas mentionnées dans l'*Iliade*², pas plus que chez Hésiode³, mais dès la fin du VII^e siècle, le poème épique *Alkmaïônis* fait de Télamon, un frère de Pélée et un fils du héros éginète Éaque, tradition reprise par la majorité des mythographes, et encore rappelée par Hérodote lorsqu'il évoque l'origine des Philaïdes. Mais Phérécyde souhaite mettre en avant pour les Philaïdes d'autres attaches, plus spécifiquement athénienne et salaminienne, et affirme donc que Télamon n'était en réalité que l'ami de Pélée et le fils du héros éponyme de l'Attique, Aktaios, et de Glaukè, fille du roi de Salamine Kychreus⁴.



La manipulation de Phérécyde est d'autant plus évidente qu'elle est clairement revendiquée. A. Duplouy en tire prétexte pour rejeter l'ensemble du texte, et même l'ensemble du genre, comme un exercice sans rapport aucun avec une quelconque réalité génétique⁵. Cela semble un peu drastique.

Que Phérécyde manipule les données mythologiques, c'est un procédé assez naturel. Qui s'offusquera d'une variation dans l'agencement de traditions légendaires ? Le

Minotaurum duceretur, vovisse pro salute atque reditu suo Ἀπόλλωνι Οὐλίῳ καὶ Ἀρτέμιδι Οὐλίῳ). Voir J. K. DAVIES, 1971, p. 307, suivi par A. DUPLOUY, 2006, p. 58 ; W. MORISON, *ad* Phérécyde, *BNJ* 3F2. Pour le culte d'Apollon Oulios en Ionie, voir O. MASSON, 1988.

¹ Voir la bibliographie récente chez E. K. VARTO, 2009, p. 147. Ajouter T. J. FIGUEIRA, 2012.

² Pour P. WATHELET, 2008, p. 17-18, Ajax fils de Télamon n'est qu'un doublet tardif d'Ajax fils d'Oïleus. Le patronyme ne serait qu'une confusion à partir de l'expression « Ajax au baudrier », « Aias Telamonios », et donc la généalogie du « grand » Ajax serait assez récente à l'époque d'Homère. Il n'empêche que dès le VII^e siècle, elle existait sous la forme canonique.

³ Voir par exemple T. J. FIGUEIRA, 2012, ch. « To be an Aiakidēs in Hesiod ».

⁴ P. DOLCETTI, 2001, p. 69-70, élimine à juste titre l'idée que Phérécyde ait pu faire d'Ajax le fils de Thésée, mais conserve l'hypothèse d'un lien beau-père/beau-fils. Voir aussi T. J. FIGUEIRA, 2012. A. DUPLOUY, 2006, p. 62-63, rejette avec raison l'idée de F. Jacoby selon laquelle Phérécyde était inconsistant et détachait Télamon de la famille d'Éaque à un endroit mais l'y conservait à un autre.

⁵ A. DUPLOUY, 2006, p. 60, cité *supra*, p. 1, n. 1.

contexte politique s'y prêtait sans aucun doute¹. Mais on ne peut en déduire automatiquement que toute généalogie n'est qu'un ramassis de mensonges ou d'inventions fantaisistes. Cela contraint les auteurs qui l'admettent à considérer que les grands aristocrates du début du V^e siècle étaient incapables par eux-mêmes d'aligner la liste ne serait-ce que de leurs premiers aïeux puisqu'ils étaient contraints de recourir à un généalogiste pour les inventer opportunément. C'est confondre l'aide qu'un tel spécialiste pouvait apporter pour l'arrangement du passé lointain et ce qui appartenait en propre à la famille. Si l'on veut bien revenir sur notre généalogie, on verra que les noms d'Épilykos et de Oulios, ainsi que ceux de Miltiadès, Hippokleidès et Teisandros sont portés par d'authentiques philaïdes, que celui de [Phi]laios² est particulièrement bienvenu, et que celui de Iophôn, porté par un fils de Peisistratos du dème des Philaïdes, serait assez heureux finalement pour un Philaïde. Enfin, même le nom d'Agamestôr n'est pas sans intérêt. Loin d'être emprunté à l'archonte à vie de la famille des Médontides, on doit constater que c'est cette liste qui est apparemment plus tardive. Et donc, en cas d'invention, ce serait plutôt l'auteur de la liste royale qui aurait pris ce nom chez les Philaïdes que l'inverse (tout comme les noms Mégaklès et Alkmaïôn pour leurs rivaux alcméonides). Cela a comme corollaire que le nom Agamestôr avait une véritable identité chez les Philaïdes.

Pour la fin de la généalogie le texte présente de grosses difficultés puisque nous savons par Hérodote qu'Hippokleidès, était le fils de Tisandros³,

[VI, 126] Kleisthénès, fils d'Aristonymos, petit-fils de Myrôn et arrière-petit-fils d'Andréas, avait une fille nommée Agaristé, qu'il ne voulait marier qu'au plus accompli de tous les Grecs ...

[VI, 127] (parmi eux) Hippokleidès, fils de Tisandros, l'homme le plus riche et le mieux fait qu'il y eût à Athènes ...

¹ Phérécyde agit certainement pour le bénéfice de Cimon et de Miltiadès : voir D. MARCOTTE, 2000, p. 216.

² Il s'agit certes d'une correction, mais extrêmement facile (en grec, il ne manque que deux lettres : Φι) et qui offre un véritable sens. A Duploux feint de l'ignorer et évoque plutôt la fascination qu'aurait exercé le héros labdacide ou l'un de ses homonymes (on sait que Laios est le nom du roi thébain père d'Œdipe). Je vois mal ce que le roi de Thèbes vient faire en cette histoire.

³ Hdt, VI, 126-129 : [126] Κλεισθένει γὰρ τῷ Ἀριστωνύμου τοῦ Μύρωνος τοῦ Ἀνδρέω γίνεται θυγάτηρ τῆ οὐνομα ἦν Ἀγαρίστη. ταύτην ἠθέλησε, Ἑλλήνων ἀπάντων ἐξευρῶν τὸν ἄριστον, τούτῳ γυναῖκα προσθεῖναι ... [127] καὶ ἄλλος Ἴπποκλείδης Τισάνδρου, πλούτῳ καὶ εἰδεῖ προφέρον Ἀθηναίων ... [128] καὶ δὴ κου μάλιστα τῶν μνηστήρων ἠρέσκοντο οἱ ἀπ' Ἀθηνέων ἀπιγμένοι, καὶ τούτων μᾶλλον Ἴπποκλείδης ὁ Τισάνδρου καὶ κατ' ἀνδραγαθίην ἐκρίνετο καὶ ὅτι τὸ ἀνέκαθεν τοῖσι ἐν Κορίνθῳ Κυψελίδησι ἦν προσήκων.

[VI, 128] Mais, de tous ces prétendants, ceux qui étaient venus d'Athènes étaient le plus de son goût ; et surtout Hippokleidès, fils de Tisandros, qu'il distinguait tant à cause de son mérite particulier, que parce que ses ancêtres étaient parents des Cypsélides de Corinthe.

et aussi que Miltiadès de Chersonèse était le fils de Kypsélos¹ :

[VI, 34] Miltiadès, fils de Kimôn et petit-fils de Stésagoras, était alors tyran de ces villes ; il les tenait de Miltiadès, fils de Kypsélos, qui en avait acquis précédemment la souveraineté de la manière que je vais le raconter.

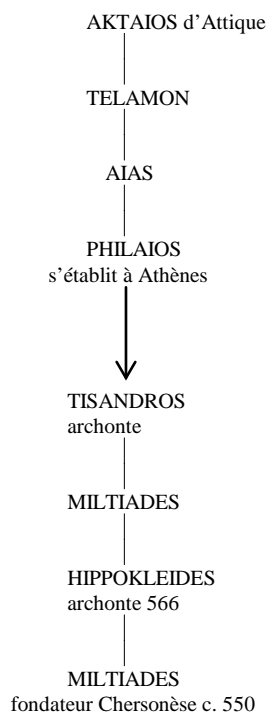
[VI, 35] Miltiadès, fils de Kypsélos était d'une maison où l'on entretenait quatre chevaux pour les concours olympiques; sa naissance était illustre. Il remontait à Éaque (Aiakos) et à Aigina ; mais, dans les temps plus récents, cette famille s'était naturalisée à Athènes depuis Philaios, fils d'Ajax, le premier de cette famille qui soit devenu citoyen de cette ville ...

Si l'on confronte les renseignements donnés par Phérécyde (à travers le prisme, peut-être déformant de la longue tradition qui mène jusqu'à Markellinos) avec ceux fournis par Hérodote, on constate immédiatement d'importantes divergences :

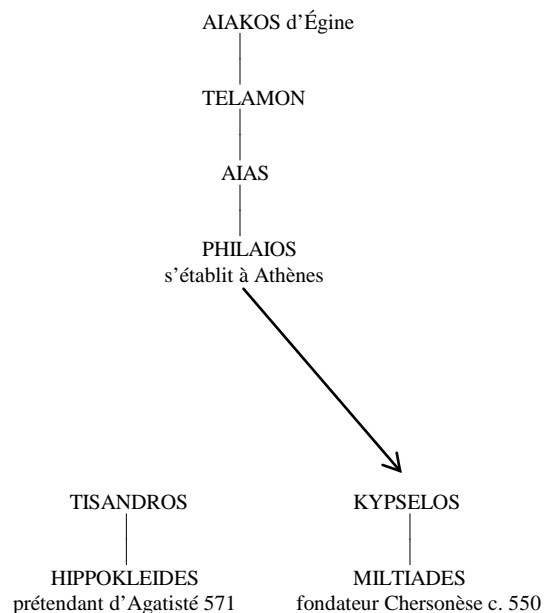
- Hippokleidès est fils de Teisandros pour Hérodote, et non de Miltiadès comme le dit Phérécyde ;
- Miltiadès de Chersonèse est fils de Kypsélos selon Hérodote, et non d'Hippokleidès comme le dit Phérécyde ;

¹ Hdt, VI, 34-36 : [34] ἐτυράννευε δὲ αὐτέων μέχρι τότε Μιλτιάδης ὁ Κίμωνος τοῦ Στησαγόρευ, κτησαμένου τὴν ἀρχὴν ταύτην πρότερον Μιλτιάδεω τοῦ Κυψέλου τρόπῳ τοιῶδε ... [35] ... Μιλτιάδης ὁ Κυψέλου ἐὼν οἰκίης τεθριπποτρόφου, τὰ μὲν ἀνέκαθεν ἀπ' Αἰακοῦ τε καὶ Αἰγίνης γεγονώς, τὰ δὲ νεώτερα Ἀθηναῖος, Φιλαίου τοῦ Αἰάντος παιδὸς γενομένου πρώτου τῆς οἰκίης ταύτης Ἀθηναίου ...

LES PHILAÏDES SELON PHERECYDE (texte actuel)



LES PHILAÏDES SELON HERODOTE



Face à ces contradictions, deux attitudes sont possibles :

- Soit considérer, comme l'ont fait jadis la plupart des historiens, que le texte est corrompu et tenter d'en retrouver la teneur originale. Donc, torturer plus ou moins le texte de Phérécyde pour le faire entrer dans le carcan des données d'Hérodote¹.
- Soit, comme on l'admet plus généralement aujourd'hui² que la généalogie de Phérécyde doit être conservée dans son état actuel dans la mesure où elle témoigne seulement d'une tradition indépendante d'Hérodote (et donc erronée)³. Il conviendrait alors non plus d'effacer les divergences, mais de les expliquer.

¹ C'est l'exercice auquel se sont livrés, notamment, F. JACOBY, 1923, I, 1, p. 388 ; F. SCHACHERMEYR, 1938, col. 2114 ; H. T. WADE-GERY, 1952, p. 91-94 ; N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120 ; M. MILLER, 1970, I, p. 210-211.

² Notamment D. VIVIERS, 1987, p. 300 sqq. et R. THOMAS, 1989, p. 161 sqq., de façon indépendante. Ensuite, la démonstration de l'un et/ou de l'autre a été admise par les spécialistes : A. MÖLLER, 1993 ; A. DUPLOUY, 2006, p. 59 : « au lieu de corriger le fragment de Phérécyde pour l'aligner sur la tradition hérodotéenne, il importe d'admettre la différence et de tenter de l'expliquer » ; J. PAMIAS, 2008, p. 48, n. 28 : « no hi ha cap motiu per a corregir el text de Ferecides atenant a la genealogia d'Heròdot ». E. K. VARTO, 2009, p. 147, semble penser que la démonstration de R. Thomas et de A. Duplouy est définitive.

³ Puisque Hérodote distille dans différents passages des informations familiales et ne cherche pas, comme Phérécyde, à fabriquer une généalogie élaborée : voir par exemple E. K. VARTO, 2009, p. 148.

Si la première position a été celle des premiers chercheurs, depuis le XVIII^e siècle au moins¹, c'est la seconde qui est actuellement adoptée par les meilleurs historiens et qui semble à première vue correspondre le mieux aux exigences d'une saine critique².

Encore faut-il justifier cette position. Un premier argument c'est qu'on est bien certain que la généalogie de Télamon au moins était irréductiblement contradictoire chez les deux auteurs. C'est bien la preuve qu'ils suivaient des traditions distinctes et il n'est donc pas utile de chercher à les faire coïncider tout du long³. Mais la faiblesse de l'argument est triviale. Ce n'est pas parce que Phérécyde a manipulé des données mythologiques au sommet de la généalogie qu'il a pu s'autoriser les mêmes libertés avec des personnages quasiment contemporains à son extrémité. En réalité, c'est essentiellement l'échec des différentes tentatives modernes à suppléer une généalogie correcte qui a conduit les chercheurs à conclure qu'une telle tâche est illusoire. Il faudrait alors se résoudre à constater qu'Hérodote et Phérécyde rapportent deux traditions distinctes, et cela pour des raisons qu'il convient de retrouver. Pour ce faire, D. Viviers⁴, reprenant les conclusions de F. Jacoby⁵, affirme que l'esprit même du texte de Phérécyde interdisait des corrections qui feraient apparaître des collatéraux puisque le passage ne vise qu'à mettre en exergue l'ascendance mythique, de père en fils, de l'œciste de Chersonèse. Phérécyde écrivait pour la plus grande gloire de Cimon, sous sa dictée presque et sa généalogie reflète donc les préoccupations de ce dernier : faire disparaître tout lien, désormais non politiquement correct avec la dynastie des Cypsélides, tyrans de Corinthe, et intégrer des noms représentants des alliés politiques ou personnels.

De façon indépendante, R. Thomas⁶ a vigoureusement contesté elle aussi l'attitude consistant à corriger le texte de Phérécyde. Dans la mesure où elle développe tout au long de son ouvrage la théorie selon laquelle la mémoire généalogique des anciens Grecs ne dépassait guère de façon authentique trois ou quatre générations, la longue filiation de Phérécyde ne peut être que fictive. elle affirme que « on ne peut clairement

¹ On la trouve déjà, par exemple, chez N. FRERET, 1728 (1796), I, p. 170-171.

² Voir par exemple récemment J. G. TAYLOR, 2000, p. 26. Avec néanmoins l'exception notable de A. PIERROT, 2006, dont je n'ai pu consulter la thèse inédite qu'après la rédaction de ce chapitre et qui tente lui aussi de reconstituer un texte cohérent de Phérécyde.

³ C'est, semble-t-il, l'argumentation de A. DUPLOUY, 2006, p. 62 sqq.

⁴ D. VIVIERS, 1987, p. 300-306.

⁵ F. JACOBY, *FGrHist.*, I, 1923, p. 388. Il est également suivi par F. SCHACHERMEYR, *RE*, XIX, 1938, s. v. Philaidai, col. 2115.

⁶ R. THOMAS, 1989, p. 161-173.

pas admettre qu'une telle généalogie – ou n'importe quelle tradition familiale – doit être correcte et la modifier jusqu'à ce qu'elle s'accorde avec Hérodote »¹. Bien au contraire, les divergences avec les données authentiques d'Hérodote apporteraient précisément la preuve de cette fiction. Il est donc vain de chercher à faire concorder les deux auteurs. Et cela est même totalement impossible selon elle. A la suite de F. Jacoby également, elle considère en effet, que ce serait dénaturer la généalogie que de lui faire décrire à la fin plusieurs branches (puisque Miltiade et Hippokleidès sont nécessairement des collatéraux), l'essence même du genre étant de donner exclusivement des filiations de père en fils.

Les deux démonstrations semblent *a priori* rigoureuses et supérieures aux anciennes tentatives qui interpolaient le texte de Phérécyde de façon à la fois diverses et guère convaincantes.

Pourtant, il ne semble pas possible de les suivre.

Pour ce qui est du livre de R. Thomas, quels que soient ses mérites, on a vu que sa thèse principale est par endroits trop peu nuancée². Dans le cas qui nous intéresse, il faut bien considérer que la généalogie a été rédigée vers 480/475³, plutôt vers la première de ces dates semble-t-il¹. Mais même en admettant la seconde, que favorise R. Thomas, on se trouve toujours en deçà du seuil d'inconsistance des généalogies que suppose cet auteur. Il n'y a que trois générations entre Kypsélos ou Teisandros et Cimon, contemporain de Phérécyde. Les personnages sur lesquels porte l'incertitude sont le grand-oncle et

¹ R. THOMAS, 1989, p. 163 : « We clearly cannot assume that such a genealogy – or any family tradition – must be correct and so alter it until it fits with Herodotus ».

² Voir *supra*, p. 141 sqq.

³ F. JACOBY, *ad. loc.*, argue du fait que Kimôn n'est pas cité dans la partie de la généalogie dérivant de Phérécyde, ce qui impliquerait une date antérieure à 480. Ce serait Miltiadès le commanditaire de la généalogie. Après J. K. DAVIES, 1971, p. 306, R. THOMAS, 1989, p. 162, n. 15, juge à juste titre cet argument comme « évidemment » sans fondement. L. PICCIRILLI, 1985b, p. 68, n. 16, suggère une date autour de 470 et l'on admet en effet que c'est à Cimon que l'on doit cette politique résolument gentilice dans laquelle s'inscrit aussi le passage de Phérécyde. A. DUPLOUY, 2006, p. 63-64, a fait valoir un nouvel argument qui consiste à mettre en rapport les modifications apportées par Phérécyde à la généalogie éginète traditionnellement admise avec la guerre athéno-éginète qui dure de façon larvée durant les années 490. Mais P. DOLCETTI, 2001, p. 68, écarte par avance cet argument. Dans le cadre d'une hostilité marquée entre les deux cités, Phérécyde n'aurait pas insisté sur l'amitié unissant Pélée et Télamon. Phérécyde, qui élimine le lien entre Télamon et Égine, mais conserve les liens d'amitié, écrit probablement peu après la fin du conflit, dans une paix retrouvée quand toutefois le souvenir de l'inimitié ne s'est pas estompé. Enfin, pour E. RUSCHENBUSCH, 1995, p. 146, Pindare ferait allusion à l'œuvre de Phérécyde dans la neuvième *Pythique*, rédigée en 474, ce qui donnerait un *terminus ante quem*. Toutefois le rapprochement est loin d'être probant.

l'arrière-grand-oncle d'un des plus illustres contemporains et compatriotes de l'auteur de la généalogie. Il est difficile de croire Phérécyde moins bien informé sur ce point que ne le sera quelques décennies plus tard Hérodote.

Il est vrai que D. Viviers, dont l'argument a trouvé un support enthousiaste chez A. Duplouy, pense non à une mauvaise information de Phérécyde mais à une manipulation volontaire destinée à masquer les alliances cypsélides des Philaïdes. Pour éliminer « la forte connotation tyrannique associée au nom même de Cypsélos », Phérécyde aurait préféré « offrir pour père à l'oeciste de Chersonèse son cousin germain Hippokleidès »². L'argument me paraît peu pertinent. Pour éviter de citer le tyran, à la réputation par ailleurs excellente, Kypsélos, on lui aurait substitué le nom d'Hippokleidès, qui était celui du dernier représentant du régime oligarchique honni des Bacchiades ! Pitoyable calcul pour un Phérécyde décidément plus que maladroit dans ses choix³.

Vient ensuite l'argument « fort » de F. Jacoby, mis en avant aussi bien par D. Viviers que par R. Thomas, à savoir l'obligation de ne pas dénaturer la généalogie en cassant son caractère intrinsèque de filiation de père en fils exclusivement⁴. Mais cette définition d'une généalogie est erronée ou du moins restrictive. Je crois au contraire que les généalogies avaient, ou pouvaient avoir, une nature différente : non pas linéaire, mais évasée en leur sommet, pour la période mythologique où le mythographe donnait en détail les alliances des dieux et des héros, puis qui s'affinait en un tronc unique, ne donnant effectivement qu'une filiation agnatique sèche pour la période intermédiaire, pour s'évaser à nouveau à la fin en parvenant à l'époque historique et donner, le cas échéant les rameaux historiques réels.

On en a un bon exemple avec la généalogie des Asclépiades de Cos, donnée elle aussi par Phérécyde. Cette généalogie ne nous est pas parvenue en original, mais à partir des fragments qui ont survécu chez divers auteurs, on peut se faire une idée de son contenu. Elle détaillait d'abord les ascendants mythiques de la lignée, en précisant le nom des épouses et des différents enfants. Puis venait une liste de noms qui remplissaient la période archaïque. Et enfin, on aboutissait aux ascendants immédiats Hippocrate (que

¹ Voir P. DOLCETTI, 2004, p. 11-16.

² A. DUPLOUY, 2007, p. 68. Il ajoute que le nom de Teisandros faisait lui aussi un bien meilleur ancêtre. Mais qui a entendu parlé d'un illustre Teisandros avant Miltiadès de Chersonèse ?

³ Echanger Kypsélos pour Hippokleidès n'aurait pas été plus adroit que de changer Kypsélos pour Périandros.

⁴ R. THOMAS, 1989, p. 163 : « linear genealogies by their nature ignore such branching ».

Phérécyde ne pouvait pas encore connaître), avec à nouveau l'identité des épouses et différents fils. Il n'y a rien de linéaire ici.

De manière générale, et cela vaut aussi bien pour Phérécyde que pour Hellanicos, les fragments des premiers historiens grecs montrent que leurs narrations étaient beaucoup plus étendues pour les périodes extrêmes, mythologiques ou historiques ne se réduisant à de sèches énumérations que pour les périodes « charnières »¹. Par exemple, on a conservé de la même façon que la généalogie de Miltiade, une généalogie des rois de Macédoine, avec une transmission tout aussi complexe : il s'agit d'un fragment de Diodore établi à l'époque méso-byzantine qui cite Satyros, répétant lui-même Théopompe². Dans ce cas également, on ne possède plus qu'une sèche énumération de noms d'hommes se succédant de père en fils. Mais la découverte d'un papyrus contenant un extrait de Satyros montre que le texte original était bien plus complexe. Le nom des épouses était donné pour chaque roi³. Or, pareillement ici, avec le peu qui nous reste, on voit que pour trois des derniers personnages, la généalogie comportait des indications biographiques et ne se résumait nullement à une sèche énumération de noms. D'autres généalogies d'ailleurs contredisent expressément la position de D. Viviers en ce qu'elles se composent en première part d'une suite d'ancêtres de père en fils et en deuxième part, en bout de chaîne, de divers collatéraux⁴. En outre, cet argument perd beaucoup de sa portée si l'on observe que le texte de Markellinos n'est probablement pas, comme on pourrait le croire, une citation littérale de Phérécyde, mais la simple abréviation d'un passage probablement plus étoffé du mythographe athénien. Markellinos n'a certainement jamais lu Phérécyde. Il ne peut se fonder en effet que sur Didymos, qui lui-même citait Phérécyde mais peut-être à travers Hellanicos seulement. Ce qui nous reste n'est donc vraiment pas un extrait au sens propre mais un simple condensé de ce que pouvait écrire Phérécyde. Hellanicos en particulier donnait

¹ Comme le note fort justement H.-T. WADE-GERY, 1957, p. 93, en critiquant la position de F. Jacoby.

² *Fr. Gr. Hist.*, III, C, 1957, 631F1 (= *FHG*, III, fg 21, p. 125). Voir *supra*, p. 124.

³ *Oxyrrhinchus Papyri*, XXVII, 2465.

⁴ Cf. les Bacchiades de Corinthe (Diod., VII, 9 ; Paus., II, 4, 3-4) ; les Téménides d'Argos (Sat., *FGrHist.*, 631F1) ; les Nébrides de Kôs (Phér., *FGrHist.*, 3F59 ; *Vita Bruxellensis in Rh.M.*, 1903, p. 62 : la généalogie devait s'arrêter au grand-père et homonyme du grand Hippocrate, né vers 460) ; les Homérides de Chios (H.-T. WADE-GERY, 1952, p. 91). De même pour les récits plus élaborés de Pausanias concernant les Agiades et Eurypontides de Sparte (Paus., III, 2-10, 5), les Aipyrides de Messénie (Paus., IV, 3, 3-4, 3 & *passim*), les Kypsélides d'Arcadie (Paus., VIII, 5). On trouve aussi des généalogies mythiques comportant le détail des différentes branches d'une famille comme les Teucrides d'Halicarnasse (M. BROADBENT, 1968, p. 25).

certainement comme à son habitude des indications chronologiques qui n'existent plus aujourd'hui¹.

Depuis, cette question particulière a été reprise de façon minutieuse par E. K. Varto². On a vu que cet auteur, au terme d'une étude relativement exhaustive sur la généalogie chez les anciens grecs (antérieurement au V^e siècle), conclut que pour ceux-ci, la généalogie ne se concevait que sous forme de récits et de légendes entremêlées aux filiations. Elle s'élève notamment contre la conception moderne qui veut que le genre a évolué en listes généalogiques « sèches » qui ont à leur tour influencé la méthode historique grecque en introduisant la notion de chronologie. A son avis, donc, les quelques listes linéaires qui nous sont parvenues ne sont que des extraits de généalogies plus développées. Chaque généalogie transmise par les anciens auteurs grecs est entremêlée d'histoires qui nourrissent chaque personnage d'une épaisseur spécifique. Inversement, c'est la généalogie qui assure la cohésion des récits. Même si les héros de l'*Iliade* ou de l'*Odyssee* ont, pour la plupart, des généalogies « courtes »³, elle est toujours ornée de légende. De la même façon que les auteurs plus récents, en ne transmettant qu'un fragment d'information généalogique dénaturent le récit originel, ces listes succinctes ne donnent qu'une idée relativement étriquée d'un matériel plus abondant dont elles n'ont extrait que l'information utile à leur propos. E. K. Varto considère donc que les trois seules anciennes listes de cette nature que nous connaissons, celle des ancêtres d'Hécateé (connue uniquement de façon allusive), celle de Miltiade, et celle de Héropythos de Chios, ne sont pas telles en réalité. Pour ce qui est de Miltiade, qui seul nous intéresse ici, les nombreux fragments de Phérécyde prouvent que celui-ci ne concevait les généalogies qu'au sein de légendes, même si certaines fois, la partie centrale pouvait être composée, sur un court nombre de générations, d'une liste sèche⁴.

¹ Cf. M. MILLER, 1970, p. 210.

² E. K. VARTO, 2009, p. 107-115 et *passim*. Tout ce chapitre était rédigé quand j'ai pris connaissance de ce travail, au demeurant très bien informé.

³ Les généalogies de Glaukos et d'Énée sont des exceptions. On remarque d'ailleurs qu'elles sont le fait de Troyens et non de Grecs.

⁴ Ce fragment ressemble assez par la forme à d'autres qui sont sensés être des citations verbales (*FGrHist* 2 F3 (Akousilaos = Pherec. F20 : Κλεώνυμος δὲ ὁ Πέλοπος ὤκει Κλεωνῆσι καταστήσαντος Ἀτρέως· τοῦ δὲ γίνεται Ἀγχίσης· τοῦ δὲ Ἐχέπωλος (Kléonymos, fils de Pélops vit à Cléonai et engendre Atreus. De lui naquit Anchises, de lui Echérpoulos), F44 (= sch. Pind., O VII 42a : Ὑπερόχης Εὐρύπυλος· οὐ Ὀρμενος· οὐ Φέρης· οὐ Ἀμύντωρ· οὐ Ἀστυδάμεια ἡ Τληπολέμου μήτηρ (« Eurypylos, fils d'Hypéroché, fut le père d'Ormènos, père de Phérès père d'Amynthôr, père d'Astydamèia, mère de Tlèpolémos ; *FGrHist* 3 (Phéréc.) F66 : Ἄργος ὁ Διὸς γαμει Πειθῶ τὴν Ὠκεανοῦ· τοῦ δὲ γίνεται Κρίασος· τοῦ δ' Ἐρευθαλίων, ἀφ' οὗ Ἐρευθαλίη πόλις καλεῖται ἐν Ἄργει, καὶ Φόρβας· τοῦ δὲ γίνεται Ἀρέστωρ· τοῦ δὲ Ἄργος (« Argos, fils de Zeus,

On peut y observer aussi bien le glissement d'une histoire vers une liste (3F20, 3F66) que d'une liste vers une histoire (4 F4). Il est donc tout à fait possible en fait que le fragment de Phérécyde ne soit pas autre chose qu'un extrait qui s'insère entre deux histoires plus développées. Notre connaissance à travers deux citations successives, celles de Marcellinos et de Didymos, dont rien ne prouve qu'il s'agit de citations littérales¹, nous interdit de rien savoir de la forme du texte original.

Si sur le fond certaines de ces remarques sont très pertinentes et très semblables à celles que j'ai formulées, je crains que par endroit elle n'ait forcé le trait. La thèse générale peut être correcte sans qu'il soit nécessaire d'éliminer les quelques contre-exemples qui peuvent exister. Ces longues généalogies linéaires ont toutes ceci de particulier qu'elles sont les seules à mener d'un Dieu ou d'un héros à un personnage historique. En cela au moins elles se distinguent des autres, donc pourquoi pas aussi, au moins partiellement, sur la forme. Par ailleurs, il n'est pas exact de réduire aussi rigoureusement leur nombre². Par ailleurs, les travaux récents sur Didymos, qui font suite à la découverte de *papyri* contenant des extraits étendus de certains de ses ouvrages, s'accordent à dire qu'il était un savant rigoureux, citant plutôt littéralement ses sources³. Si transformation du texte il y a, c'est plutôt le très brouillon Markellinos qu'il conviendrait de mettre en cause.

Reste que Phérécyde a bien pu manipuler une généalogie « traditionnelle » des Philaïdes pour complaire à son commanditaire, Cimon. Mais je ne crois pas qu'il l'a purement inventée. A l'inverse, A. Duploux par exemple, considère à la suite de D. Viviers, que le mythographe a fabriqué de toute pièce une filiation en introduisant pour les générations

s'unit à Peithô, fille d'Okéanos ; d'eux naquit Kriasos ; de lui Ereuthaliôn, qui donne son nom à la ville d'Éreuthalia, en Argolide, et Phorbas ; de lui naquit Arestôr ; de lui Argos » ; *FGrHist* 4F4 (Hellanicos) : τοῦ Πελασγοῦ [τοῦ Βασιλέως αὐτῶν (sc. τῶν Πελασγῶν)] καὶ Μενίππης τῆς Πηνείου ἐγένετο Φράστωρ, τοῦ δὲ Ἀμύντωρ, τοῦ δὲ Τευταμίδης, τοῦ δὲ Νανᾶς (« De Pélasgos, (leur roi) et de Ménippè, fille de Pèneios naquit Phrastôr ; de lui Amyntôr ; de lui Teutamidès ; de lui Nanas).

¹ A l'inverse de ce qu'admettent F. Jacoby et à sa suite Fowler et L. Piccirilli.

² Voir *supra*, p. 141 sqq. et p. 571, n. 4. E. K. VARTO, 2009, p. 115 sqq. est passablement embarrassée par l'inscription de Héropythos qui énumère sèchement ses quatorze premiers ascendants. Elle envisage que peut-être le support, la pierre, a encouragé une formulation particulièrement sèche. Mais l'argument ne vaut pas puisque l'épigraphie livre par ailleurs une immense documentation généalogique, largement détaillée. Consciente de ce point, elle en est réduite à l'écartier comme une anomalie. Une de plus dirais-je.

³ Voir C. GIBSON, 2002, p. 54-62 ; P. HARDING, 2006, p. 31-39. L'examen du commentaire sur Démosthène fourni désormais par le P. Berol. 9780 permet d'affirmer que Didymos avait plutôt l'habitude de citer textuellement ses références. E. K. Varto en convient d'ailleurs.

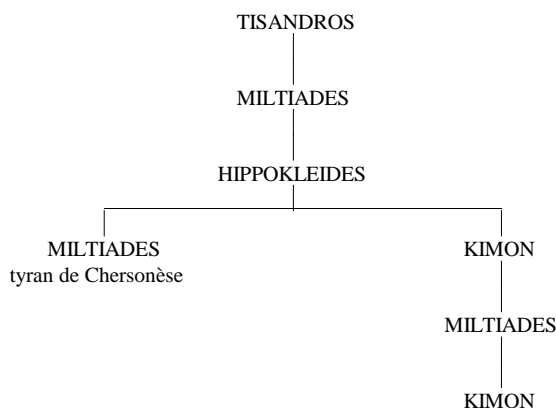
plus anciennes des noms empruntés aux amis ou aux proches de Cimon, et pour la période plus récente, en contrefaisant les données authentiques. Il s'agirait, on l'a vu, d'effacer toute référence à la tyrannie des Cypselides.

Je ne conteste pas la fausseté des premiers noms de la généalogie et donc l'introduction de noms fictifs, certainement choisis avec soin et non au hasard, pour combler la lacune entre le héros mythologique et les premiers ancêtres encore mémorisés des Philaïdes. La question reste posée d'ailleurs de savoir si ces noms « fictifs » ont été empruntés par Phérécyde à une quelconque tradition « familiale » de l'entourage de Cimon ou laissé purement à son imagination¹. Quoi qu'il en soit, on considère souvent que la généalogie authentique commence à Agamestôr, mais [Phi]laios, fils de Iophôn, semble un bien meilleur candidat, peut-être même le véritable éponyme de la famille. En revanche, la reconstruction pour la période récente, quasiment contemporaine, d'une filiation imaginaire me laisse sceptique.

D'abord, sur le principe : Phérécyde écrit à Athènes même, presque quarante ans avant Hérodote. *A priori*, on ne peut aussi simplement préférer le témoignage du second et affirmer que le premier est complètement faux. D'où la nécessité de chercher une raison qui aurait poussé Phérécyde à falsifier sa version de la généalogie. D. Viviers croit l'avoir trouvée avec la référence non souhaitable aux Cypselides. Fort bien. Malheureusement, cela n'explique pas tout. Et même, cela l'explique assez mal. C'est Miltiade l'Ancien qui descendait des Cypselides, pas Cimon. Phérécyde, panégyriste de ce dernier, n'avait donc aucun besoin de rayer le nom du père de Miltiade l'Ancien, puisque son héros n'était pas concerné par cette ascendance. Sauf à croire que Phérécyde avait poussé la falsification jusqu'à faire de Cimon un descendant direct de Miltiade de Chersonèse² :

¹ On sait que R. THOMAS, 1989, p. 160-173, soutient fermement la seconde opinion, mais celle-ci ne me semble pas plus raisonnable que la première (*supra*, p. 34 sqq.).

² A ma connaissance, aucun historien moderne n'a fait cette supposition pour Phérécyde, tandis qu'on a pu le croire en revanche pour Didymos : A. MÖLLER, 1996, p. 25. Je passe aussi assez rapidement sur la critique de F. BOURRIOT, 1976, II, p. 1295-1296, selon laquelle toutes ces supputations modernes n'ont guère de sens dans la mesure où clairement, Phérécyde arrêta sa généalogie à Miltiadès de Chersonèse, mort sans enfant. On ne doit donc rien y chercher concernant Cimon et sa famille. En réalité, Phérécyde qui écrivait sous la protection de Cimon ou de son père était au premier chef concerné par leur famille, ce dont convient F. Bourriot. Or, contrairement à nous, et donc à F. Bourriot, Didymos au moins lisait Phérécyde et, lui, y trouvait justification à ce qu'il disait à propos de proches parents de Cimon. On fera davantage confiance à un auteur qui avait sous les yeux un texte qu'aux raisonnements modernes sans le texte.

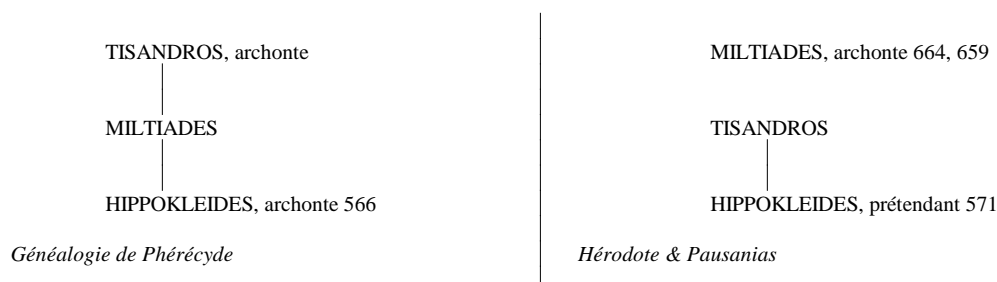


généalogie erronée supposée selon Didymos (et Phérécyde ?)

Mais on n'a aucune trace d'une telle variante. Hérodote, qui ne se prive pas souvent de signaler les variantes avec lesquelles il n'est pas d'accord, n'en dit mot, pas plus que Plutarque ou n'importe quel historien ancien. Leur unanimité devrait suffire à écarter cette éventualité¹. Admettons quand même, que soucieux de ne rien laisser de compromettant dans l'ascendance de son commanditaire, Phérécyde ait effacé cette référence aux Cypsélides, on n'explique pas les autres divergences. On a en effet la filiation suivante :

« Tisandros, archonte à Athènes lors de ..., de lui Miltiadès, de lui Hippokleidès, archonte lors de l'établissement des Panathénées »

Ce qui donne, en comparant avec les autres données :



Quel intérêt avait Phérécyde à modifier la généalogie d'Hippokleidès ? On n'en voit aucun. En outre, cela aurait été difficile, le personnage était célèbre pour au moins deux raisons :

- il fut l'un des prétendants à la main d'Agaristè de Sicyone et son comportement y devint proverbial au dire d'Hérodote, confirmé sur ce point par de nombreuses sources² ;

¹ Voir plus loin p. 578.

² L'anecdote est rapportée dès la fin du V^e s. par l'auteur comique Hermippos, fg. 17 (= Soud., s. v. οὐ φροντὶς Ἴπποκλείδῃ) : Οὐ φροντὶς Ἴπποκλείδῃ. παροιμία, ἧς μέμνηται Ἑρμιππος ἐν Δημόταις. Ἴπποκλείδης ὁ Τισάνδρου μέλλων γαμεῖν Ἀγαρίστην τὴν Κλεισθένους τοῦ Σικυωνίου θυγατέρα

- son nom était attaché à l'établissement d'un des principaux festivals d'Athènes, celui des grandes Panathénées, instaurées sous son archontat, en 566 selon Eusèbe¹.

Le nom de son père devait donc être connu de tous : « Hippokleidès fils de Teisandros », au point qu'à un moment Hérodote ne le désigne que sous ce seul patronyme², qui était également mentionné au V^e siècle par le poète comique Hermippos³, ce qui montre que la tradition devait donc être unanime sur ce point⁴. Difficile, et inutile, de tricher ici.

Autre difficulté, il y a donc dans la généalogie de Markellinos un Miltiadès qui apparaît dans l'ascendance du fameux Miltiade de Chersonèse, à une place qui n'est de toute évidence pas la sienne, alors qu'il manque en revanche un Miltiadès bien attesté, qui exerça l'archontat deux fois, en 664 et 659⁵. Fait remarquable et digne d'être noté. Quel

τοῦ τυράννου ἐν αὐτῇ τῇ τῶν γάμων ἡμέρᾳ ἐπαρχήσατο περιττῶς. μεταβουλευσαμένου δὲ τοῦ Κλεισθένους καὶ Μεγακλεῖ τῷ Ἀλκμαίωνος τὴν θυγατέρα δόντος, πρὸς δὲ τὸν Ἴπποκλειδὴν φανερώς εἰπόντος, ὅτι ἀπώρηται τὸν γάμον τὸν Ἀγαρίστης, ὑποτυχῶν ἔφη. οὐ φροντὶς Ἴπποκλειδῆ (« un proverbe, cité par Hermippos, dit la chose suivante : 'Hippokleidès, le fils de Teisandros, prétendit à la main d'Agaristè, la fille de Kleisthénès de Sicyone, tyran, mais le jour même prévu pour le mariage, il dansa de façon excessive. Lorsqu'en conséquence, Kleisthénès changea d'avis et offrit sa fille à Mégaklès fils d'Alkmaïôn, et signifia à Hippokleidès qu'il venait d'envoyer valser son mariage avec Agaristè, celui-ci répondit 'il s'en moque, Hippokleidès' »).

On la retrouve chez de nombreux auteurs : Plut., *Mal. Herod.*, 867b : καθάπερ Ἴπποκλειδῆς ὁ τοῖς σκέλεσι χειρονομῶν ἐπὶ τῆς τραπέζης, εἰπεῖν ἂν ἔξορχούμενος τὴν ἀλήθειαν 'οὐ φροντὶς Ἡροδότῳ' (« Je crois que si quelqu'un lui disait, comme à Hippoclidès lorsqu'il eut dansé sur une table les jambes en l'air, que dans ce récit il s'est joué de la vérité, il répondrait comme lui : 'Hérodote ne m'en soucie guère' ») ; Lucien, *Apol.*, c. 15 : κὰν συνάμα πάντες κατηγορῶσιν, ἱκανὸν ἂν εἴη μοι τό οὐ φροντὶς Ἴπποκλειδῆ (« à l'égard des autres, lors même qu'ils s'uniraient tous pour m'accuser, il me suffira de leur répondre : 'Hippokleidès ne s'en soucie guère' ») ; Athénée, XIV, 628d : « Kleisthénès, tyran de Sicyone donna à cet égard la preuve d'une belle éducation et d'un esprit fort délié. Voyant Hippokleidès d'Athènes, un de ceux qui recherchaient sa fille, danser sans aucune grâce, « Il dit aussitôt, Hippokleidès a envoyé danser son mariage » ; présomant, comme il paraît, que cet homme avait une âme analogue à son maintien. En effet, si un beau maintien et les grâces flattent dans celui qui danse, rien ne choque tant qu'un air gauche et grotesque » ;.

¹ Eus., *Chr.*, *Ol.* 53. 4 (Arm.) = *Ol.* 53. 3 (Hieron.) : *Agon gymnicus, quem Panathenaeon uocant, actus*. La date est universellement retenue (e. g. R. DEVELIN, 1989, p. 41). Mais il y a pourtant une difficulté : Aristote affirme que les Panathénées ont été instaurées par Peisistratos, dont la première tyrannie ne commence qu'en 561. Voir V. PARKER, 2004a.

² Hdt, VI, 129 : “ὦ παῖ Τισάνδρου, ἀπορχήσαό γε μὲν τὸν γάμον”. ὁ δὲ Ἴπποκλειδῆς ὑπολαβὼν εἶπε “οὐ φροντὶς Ἴπποκλειδῆ”. ἀπὸ τούτου μὲν τοῦτο ὀνομάζεται (« 'Fils de Tisandros (lui dit Kleisthénès), votre danse a détruit votre mariage. – Peu s'en soucie Hippokleidès, reprit Hippokleidès'. Cette réponse passa depuis en proverbe »).

³ Herm., fg. 17 (= *Suda*, s. v. οὐ φροντὶς Ἴπποκλειδῆ, cité ci-dessus).

⁴ Cette désignation d'un individu par son seul patronyme est en soi une affirmation de l'illustration de sa maison : B. A. Van GRONINGEN, 1953, p. 51, qui souligne que si le patronyme est utilisé par Clisthène, il n'est pas repris en revanche dans la réponse inconsidérée d'Hippokleidès.

⁵ Il me semble plus simple en effet de voir là un même homme archonte à deux reprises que deux homonymes. J'ai déjà souligné par ailleurs que c'est de façon totalement arbitraire qu'un certain nombre d'auteurs modernes « corrigent » le texte de la généalogie en supprimant ce Miltiadès sans autre raison qu'on ne le connaît pas, c'est-à-dire plus précisément qu'Hérodote ne le mentionne pas. Voir par exemple E. KINZL, 1968, p. 11, n. 17. Ainsi, déjà, *RE*, XV (1932), s. v. Miltiadès 1, col. 1679 sqq. [E.OBST].

avantage aurait eu Phérécyde à ne pas faire mention de ce Miltiadès, dont Cimon ne pouvait que se glorifier ?

Il est évident qu'il y a là des divergences avec la réalité qui ne se justifient nullement, n'apportent rien à la gloire de Cimon et fragiliseraient inutilement la généalogie présentée par Phérécyde. Or, une généalogie, même manipulée – surtout manipulée – se doit d'être acceptable, donc crédible, sinon elle ne sert à rien.

Ce qui signifie que la partie la plus récente de la généalogie devait être sincère, puisqu'elle devait être contrôlable à l'époque de Phérécyde. Et ce contrôle n'était pas nécessairement acquis aux causes de Kimôn parce qu'il y avait encore des Philaïdes notables à l'époque de celui-ci – au moins la branche d'Épilykos – et qu'ils n'auraient certainement pas laissé Kimôn transformer de façon drastique leur véritable généalogie ni se l'approprier sans le faire dûment savoir.

La conclusion qui semble inévitable, c'est que le texte de Phérécyde, nonobstant ses inventions possibles (pas forcément probables) pour la partie ancienne, doit au moins être corrigé sur le point de la cohérence avec celui d'Hérodote.

Et la rectification est ici particulièrement simple, comme on l'a noté depuis fort longtemps¹ : il suffirait par exemple d'inverser les noms de Tisandros et de Miltiades.

On aurait ainsi une séquence conforme aux autres traditions² :

de lui Miltiadès archonte à Athènes lors de..., de lui Tisandros, de lui Hippokleidès, archonte à Athènes lors des Panathénées

Ou encore, on peut supposer qu'un pan de phrase a sauté par haplographie :

de lui Tisandros, archonte à Athènes lors de ..., de lui Miltiadès [archonte à Athènes, de lui Tisandros], de lui Hippokleidès, archonte à Athènes lors des Panathénées

C'est *grosso-modo* la reconstruction proposée par N. G. L. Hammond³. Il reste quand même une difficulté. Peut-être – sans doute même – faut-il ajouter en effet une

¹ Voir déjà J. T. VÖMEL, 1832, p. 16, repris par K. J. BELOCH, 1931, II², 2, p. 37-38 ; N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120.

² M. MILLER, 1970, p. 209, croit plutôt à une lacune dans le texte : il faudrait introduire un second Teisandros entre Miltiadès, fils de Teisandros I, et Hippokleidès.

A. PIERROT, 2006, p. 463, pense lui aussi à une inversion, mais avec le Miltiadès qui suit le nom d'Hippokleidès dans la généalogie, qui aurait été malencontreusement dédoublé avant Hippokleidès. Cette hypothèse supprime totalement le nom de Miltiadès dans la généalogie des Philaïdes de Phérécyde. C'est également l'opinion de plusieurs historiens qui considèrent que toute la phrase « archonte à Athènes lors de ... ; de lui Miltiadès » ne résulte que d'un dédoublement par haplographie et doit être supprimée. De sorte qu'elle ne figure pas dans un certain nombre de citations modernes. Cela ne me semble pas souhaitable eut égard à l'existence de l'archonte de 664 et/ou de 659.

³ A ceci près que cet auteur croit encore que Kypsélos est le même qu'Hippokleidès, qui aurait changé de nom à la chute des Cypsélides. Voir sur ce point *infra*, p. 580, n. 4.

génération entre Miltiadès, archonte en 664, et Teisandros, dont le fils est encore jeune en 571. L'exemple de la généalogie de Satyros, cité plus haut montre que cela est tout à fait envisageable. Dans l'extrait de Satyros, longtemps conservé par le seul Georges Syncelle, il manque entre Perdikkas et Philippos, le nom d'Argaios, cité par Hérodote. Divergence ou erreur de copiste ? Comme ici la question pouvait être posée. Mais la découverte d'un papyrus contenant un texte plus complet de Satyros (ou de sa source) est venu lever le doute : le nom d'Argaios y figurait en bonne et due place. C'est Georges Syncelle ou l'un de ses copistes qui a omis malencontreusement un nom.

Toutefois, en toute logique, si on accepte l'idée que le texte de Phérécyde est corrompu sur ce point, pourquoi ne pas aller plus loin et reconnaître qu'il l'est également en ce qui concerne la filiation de Miltiade de Chersonèse. J'ai dit que le « crime » ne semble profiter à personne en réalité. Il est donc normal de s'interroger sur l'existence même du crime. Miltiade de Chersonèse était un personnage fort célèbre, décédé vers 520. Comment croire que son patronyme n'était plus connu une quarantaine (même une cinquantaine) d'années plus tard à Athènes ? Un siècle après, Hérodote le cite de façon très naturelle et à plusieurs reprises¹. Et, contrairement à ce qu'on pourrait croire en lisant les partisans de D. Viviers², il le fait sans tirer le moindre rapprochement avec les Cypsélides de Corinthe, ce qui suffit à montrer que cela n'était pas si obligatoire que cela.

Il est à craindre en réalité, que le principal argument – non dit – de la volonté moderne à ne pas corriger le texte de Phérécyde pour le faire coïncider avec celui d'Hérodote, c'est l'incapacité où nous nous trouvons de le faire de façon simple. Face à la diversité et à la complexité des solutions proposées par des générations d'historiens, on a préféré dire qu'après tout, il valait mieux ne rien changer que d'écrire n'importe quoi.

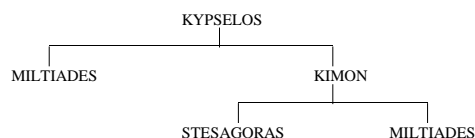
Pourtant, Markellinos, qui lisait aussi bien Phérécyde (à travers Didymos) qu'Hérodote, ne voit aucune difficulté à juxtaposer leur récit, sans rien laisser paraître de contradictoire. On sait que la généalogie de Phérécyde avait été adoptée aussitôt par Hellanicos, contemporain d'Hérodote, et qu'elle semble être ensuite devenue un canon puisque Didymos la reprend intégralement. Plutarque n'hésite pas davantage. La

¹ Hdt, VI, 34, 35, 36.

² Ainsi, A. DUPLOUY, 2006, p. 59, s'exprime-t-il de façon ambiguë : « Hérodote affirme qu'il était le fils d'un Cypsélos, lui-même probable petit-fils du tyran de Corinthe ». On pourrait croire que c'est Hérodote qui fournit le 'probable' lien avec le tyran de Corinthe, alors qu'il n'en est rien.

tradition n'a pas gardé trace de deux versions différentes¹, et Plutarque notamment qui adore faire preuve de son érudition en énumérant des théories généalogiques divergentes dans ses *Vies parallèles* n'a rien à dire ici. Rien n'autorise donc à penser qu'Hérodote, qui avait certainement lu Phérécyde², ne le suivait pas ici. Lorsqu'il écrit : « cette famille s'était naturalisée à Athènes depuis Philaios, fils d'Ajax, le premier de cette famille qui soit devenu citoyen de cette ville », il est difficile de ne pas reconnaître la plume de Phérécyde, résumé par Didymos : « Philaias, fils d'Ajax s'installe à Athènes ». La filiation de Philaios n'était pas unanimement admise, et ce n'est certes pas par hasard que Phérécyde et Hérodote ont la même version. Alors certes, Hérodote ne s'accorde pas avec Phérécyde en ce qui concerne la variante trop particulière et contraire à la vulgate pour les origines d'Ajax, qu'il rattache, comme tous les auteurs avant et après lui, à Éaque. Mais Didymos, qui citait pourtant textuellement Phérécyde, avait conservé lui aussi la généalogie traditionnelle d'Ajax, fils de Télamon. Et il ne faisait que suivre Hellanicos puisque celui-ci traitait des Philaïdes dans son livre sur les descendants d'Asôpos, donc notamment ceux d'Aiginé sa fille, mère d'Éaque. Hérodote ne se distingue donc en rien des autres historiens, Hellanicos et Didymos, dont on est sûr qu'ils étaient totalement tributaires, eux, de Phérécyde pour le reste de la généalogie. Tout en admettant que Phérécyde était cohérent avec lui-même et ne donnait qu'une seule généalogie à Télamon, on ne peut affirmer pour autant que cette généalogie, qui le dissociait d'Éaque, figurait dans son ouvrage à proximité immédiate de la généalogie des Philaïdes. Dans l'hypothèse où tel n'était pas le cas, il était encore plus facile alors de reprendre cette généalogie des Philaïdes et de les rattacher aux Éacides.

¹ C'est entre autre ce qui me permet d'écarter la supposition de A. MÖLLER, 1996, p. 25, selon laquelle Didymos aurait fait erreur en lisant Hérodote et manqué la précision « homométrios » quant à la fraternité entre Miltiadès de Chersonèse et Kimôn. Il aurait ainsi pensé que Miltiadès de Marathon descendait de la même famille que Miltiadès de Chersonèse :



Mais Markellinos cite certainement Didymos d'un bout à l'autre de son chapitre sur les origines de Thucydide, ce qui suffit à montrer que Didymos répétait textuellement Hérodote et notamment en ce qui concerne le caractère utérin de la fraternité entre Miltiadès et Kimôn (le texte de Markellinos est certes corrompu à cet endroit mais la parenté par les femmes uniquement est clairement mentionnée). Voir M. CAGNETTA, 1986, p. 68-69.

² Voir F. JACOBY, 1947, p. 34, n. 51 ; E. RUSCHENBUSCH, 1995, sp. p. 142-143.

Comment expliquer maintenant les divergences entre Phérécyde et Hérodote ? De multiples reconstitutions du texte de Markellinos ont été proposées par des générations de savants¹. On a ainsi suggéré qu'il manquait quelques noms à la généalogie, comme Eurysakès entre Ajax et Philaios, et Kypsélos entre Hippokleidès et Miltiadès². Ou encore, on a cru qu'Hippokleidès était un autre nom de Kypsélos³. Mais ces théories ont été anéanties par la découverte d'un Kypsélos, archonte en 597⁴, et différent donc d'Hippokleidès, archonte en 566, et qui ne saurait non plus être son fils.

On a également proposé de voir dans la filiation de Phérécyde la filiation adoptive de Miltiade de Chersonèse, tandis qu'Hérodote fournirait la filiation naturelle⁵.

Ce raisonnement ne semble néanmoins pas admissible. Le passage incriminé a pour but essentiel de souligner les liens *de sang* entre Miltiade et Ajax et une filiation adoptive n'y trouverait pas sa place. Je n'en connais d'ailleurs aucun exemple dans la tradition grecque. En outre, elle ne résoudrait que la moitié du problème en gardant erronée la filiation d'Hippokleidès lui-même.

Finalement, il me paraît que l'on peut hésiter entre deux reconstructions possibles :

- D'une part, celle de K. J. Beloch⁶ qui conserve le texte actuel mais suppose que Phérécyde a confondu un Miltiadès, fils d'Hippokleidès avec son cousin germain, le fils de Kypsélos.
- D'autre part, celle qu'a mis en avant H.-T. Wade-Gery¹ et qui consiste à ré-introduire, d'une façon ou d'une autre, le nom de Kypsélos dans la généalogie.

¹ Voir en dernier lieu les études approfondies de H.-T. WADE-GERY, 1952, p. 93 ; N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120-121 ; E. KINZL, 1968, p. 3-10 ou de L. PICCIRILLI, 1985b, p. 72-74, dont je ne suivrais pas néanmoins toutes les conclusions.

² C'est la position de P.-H. LARCHER, IV, 1802, p. 394, qui justifie ainsi sa position : « Miltiadès ... fonda la Chersonèse de Thrace l'an 560. Il devait avoir environ quarante ans, c'est-à-dire qu'il était né vers l'an 600. Ajax se tua vers l'an 1270 avant notre ère. Il s'est donc écoulé 670 ans ... ce qui fait vingt générations. il manque par conséquent à la généalogie trois de ses ancêtres ». Débarassé des outrances caricaturales du XVIII^e siècle, c'est encore néanmoins la position de F. JACOBY, *FGHist.*, I, 1923, p. 388, qui à la suite des précédents éditeurs de Didyme (M. SCHMIT, 1854) ou de Phérécyde (*FHG*, I, *ap. fg.* 20, p. 73) ajoute Kypsélos entre Hippokleidès et Miltiadès de Chersonèse.

³ C'est la solution la plus simple, à défaut d'être la plus vraisemblable, et comme telle elle est déjà suggérée au XVIII^e siècle : L. CHASOT de NANTIGNY, 1736, I, p. 517.

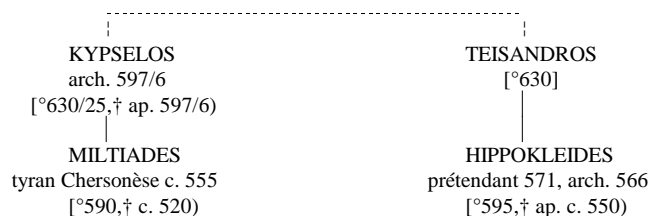
⁴ D. W. BRADEEN, 1963, p. 193-197, 206-208, qui combat les théories de N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120.

⁵ E. KINZL, 1968, *op. cit.*, suivi par L. PICCIRILLI, 1985b, p.73-74 ou, dernièrement, D. BONANNO, 2009, p. 73. L'idée est ancienne, voir déjà M. SEGUIER de SAINT-BRISSON, 1842, p. 148 : « en lui (Miltiadès de Chersonèse) s'éteignit la race de Philaeos, à laquelle ne se rattachait plus que par adoption les autres Cimon et les autres Miltiade ». Voir aussi D. ROUSSEL, 1976, p. 61, n. 29.

⁶ K. J. BELOCH, 1931, II², 2, p. 37-38.

L'une et l'autre solution ont des avantages et des inconvénients. La solution de K. J. Beloch permet de garder presque le texte de Phérécyde tel qu'il nous est parvenu, mais se heurte à des difficultés chronologiques. Celui de H.-T. Wade-Gery est plus cohérent chronologiquement mais oblige à des manipulations plus drastiques du texte de Phérécyde. Voyons plus en détail ce qu'il en est.

Aujourd'hui, la plupart des historiens admettent que Miltiade, tyran de Chersonèse vers 560, fils de Kypsélos, archonte en 597/6, était le cousin germain d'Hippokleidès, prétendant d'Agaristé vers 575/571, archonte en 566² :



Pour faire concilier le texte de Phérécyde avec cette reconstruction, H.-T. Wade-Gery propose la correction suivante :

« Agamestôr, père de Tisandros [et de Kypsélos. Tisandros] père d'Hippokleidès, archonte lors des Panathénées, [Kypsélos] père de Miltiadès de Chersonèse ».

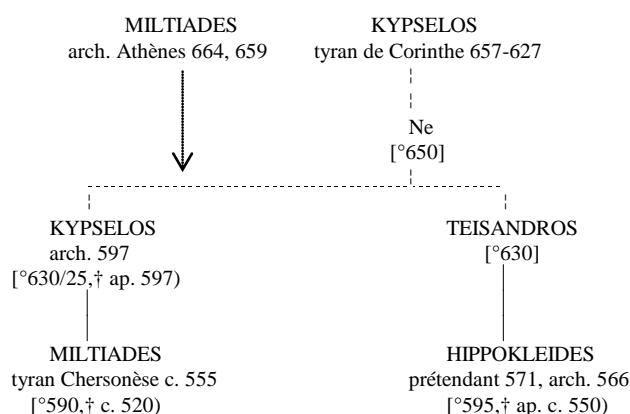
Cette reconstruction ou tout autre similaire s'impose en effet puisqu'Hippokleidès fils de Teisandros était parent des Cypsélides de Corinthe. Chronologiquement, Kypsélos doit être l'oncle d'Hippokleidès, et sans doute le petit-fils maternel de Kypsélos de Corinthe³ :

¹ H.-T. WADE-GERY, 1952, p. 93.

² Depuis H. BERVE, 1937, p. 4 ; H.-T. WADE-GERY, 1952, p. 93 ; J. K. DAVIES, 1971, p. 295 ; A. MÖLLER, 1996, p. 25.

³ Cela est unanimement admis depuis H.-T. WADE-GERY, in *CAH*, III, 1925, p. 570 ; N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120 ; J. K. DAVIES, 1971, p. 295 ; H. A. SHAPIRO, 1982, p. 306-307 ; P. ARROWSMITH, 1984, p. 77 ; A. MÖLLER, 1996, p. 25. D. BONANNO, 2009, p. 73, écrit que Kypsélos d'Athènes était le *neveu* de Kypsélos de Corinthe, mais il ne s'agit très certainement que d'un lapsus. La quasi-totalité des auteurs récents, postérieurs à J. K. Davies, font de Kypsélos et de Tisandros les fils d'Agamestor, dont le nom précède celui de Tisandros dans la généalogie. Mais je reste persuadé qu'à l'origine, c'est le nom de Miltiadès qui occupait cette place, et je me refuse donc à les suivre sur ce point.

Voir, sur les raisons de cette alliance, P. ARROWSMITH, 1984, qui propose de lier cette union au conflit qui opposait alors Athènes et Mégare à propos de Salamine. L'un des partis athéniens, celui de Kylôn, aurait favorisé les prétentions mégariennes, Kylôn épousant la fille du tyran de Mégare, et l'autre, celui des Philaïdes aurait cherché secours auprès des Cypsélides de Corinthe en s'alliant à ces derniers.



On l'a vu cette généalogie nécessite l'introduction d'une génération supplémentaire, car Miltiadès, archonte en 664 (et 659 ?)¹ ne peut être, selon toute vraisemblance, que le grand-père de Kypselos, archonte en 597.

Comme l'a bien noté jadis N. G. L. Hammond, toute reconstruction du *stemma* des Philaïdes ne peut faire l'économie de prendre en compte ce personnage². Cela ne pose aucun problème si l'on suppose l'évolution suivante :

Dans un premier temps, par haplographie portant sur les mots « Tisandros, de lui » tout un pan de la phrase a disparu :

« Tisandros, de lui [Kypselos et Tisandros de lui] Hippokleidès, ... de celui-là, Miltiadès ... »
(Τισανδρος του δε [Κυψέλος και Τισανδρος του δε] Ἴπποκλειδης ... τουτου δε Μιλτιάδης).

Dans un deuxième temps, un copiste aura supprimé volontairement la formule « de celui-là », qui figurait plus loin, désormais inutile, le texte étant devenu :

« ...Miltiadès, archonte à Athènes lors de ..., de lui Tisandros, de lui Hippokleidès, archonte à Athènes lors des Panathénées. De celui-là, Miltiadès fondateur de Chersonèse ».

¹ L'identité entre Miltiadès, arch. 664 et Miltiadès, arch. 659, ne peut pas être prouvée. Mais j'ai tendance à penser, comme H. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120, n. 2, que c'est de loin la solution la plus vraisemblable. L. SCOTT, 2005, *stemma*, p. 649, reste hésitant. Une autre possibilité consiste à ne garder qu'un seul archontat, l'autre étant le fruit d'un système chronographique différent du premier.

² N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120, n. 2. Voir déjà M. SEGUIER de SAINT-BRISSON, 1842, p. 139. On a parfaitement raison de remarquer qu'il peut s'agir ici de deux Miltiadès différents, et qu'il(s) pourrai(en)t appartenir à une autre famille, par exemple celle de l'épouse de Kypselos et de Stésagoras, qui aurait ainsi transmis aussi bien aux Philaïdes qu'aux 'Kimonides' ce nom aristocratique (dans ce sens, fermement, H. KINZL, 1968, p. 17 sqq. ; de façon hésitante : L. SCOTT, 2005, p. 649). C'est en effet possible ... mais bien moins probable. Il est certain que le nom figurait dans la généalogie des Philaïdes telle que la reconstruisait Phérécyde au début du V^e siècle. On verra ultérieurement que le nom de Miltiadès n'est pas le seul qui est commun aux Philaïdes et aux Kimonides. Il faudrait alors que cette famille mystérieuse ait réparti tout son patrimoine onomastique à deux autres familles puis disparu sans laisser de traces. Il est bien plus simple de ne voir ici qu'un seul *génos*, celui des Philaïdes.

Enfin, le dernier stade, qui conduit au texte actuel consiste en l'inversion par inadvertance de deux noms successifs dans la généalogie :

« Miltiadès, archonte à Athènes lors de ..., de lui Tisandros ».

devenant¹ :

« Tisandros, archonte à Athènes lors de ..., de lui Miltiadès ».

Même si le texte original ainsi supposé semble assez éloigné du texte qui nous est parvenu, cette transformation peut n'être que le résultat de deux méprises assez simples et fréquentes dans ce type d'énumération :

- suppression de quelques mots par haplographie ;
- inversion malencontreuse de deux noms consécutifs ;

Qui n'a pas commis ce type d'erreur en recopiant des généalogies ? De la part d'un scribe ou d'une succession de scribes, ayant tant maltraité les noms propres, on ne pourrait s'attendre à moins.

Dans cette hypothèse le texte primitif de Phérécyde/Didymos aurait été le suivant :

« Philai<o>s, fils d'Ajax s'installe à Athènes et engendre Daiklos. De lui, Épi<l>ykos, de lui Akestôr, de lui Agénôr, de lui O[u]lios, de lui [Po]lyk[l]ès, de lui <I>ophôn, de lui [Phi]laios, de lui Agamestôr, de lui {Miltiadès} archonte à Athènes lors de ..., de lui {Tisandros}, de lui [Kypsélos et Tisandros, de celui-ci] Hippokleidès, archonte lors de l'institution des Panathénées. De celui[-là], Miltiadès, fondateur de Cher(s)onèse ».

Pour ceux qui trouvent que cette exégèse maltraite quand même beaucoup – trop ? – le texte tel que les manuscrits nous l'ont transmis, il reste la solution de J. Toepffer, reprise par K. J. Beloch². Ceux-ci écrivaient avant la découverte de l'inscription qui nous appris que Kypsélos avait été archonte en 597/6, et n'avaient donc pas notion de la difficulté chronologique que soulève cette proposition. Par la suite, cette difficulté avait poussé les historiens postérieurs à écarter comme moins vraisemblable cette possibilité³. Néanmoins, celle-ci vient d'être reprise de façon indépendante par A. Pierrot, qui connaît, lui, la difficulté, mais ne la trouve pas dirimante⁴.

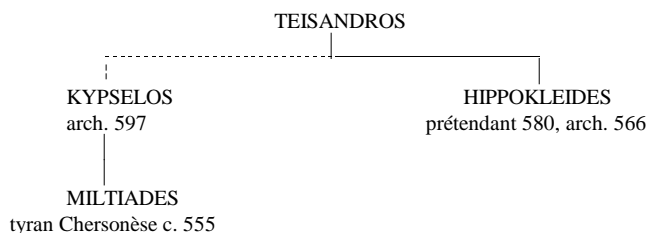
¹ L'incohérence de la mention « archonte à Athènes » à cet endroit a déjà été relevée *e.g.*, par L. PICCIRILLI, 1985b, p.72 ou D. VIVIERS, 1987, p. 303, qui proposent des restitutions différentes.

² J. TOEPFFER, 1889, p. 279 ; K. J. BELOCH, 1931, II², 2, p. 38.

³ J. K. DAVIES, 1971, p. 295 ; R. THOMAS, 1989, p. 167, n. 29.

⁴ A. PIERROT, 2006, p. 466-467 :

De quoi s'agit-il ? Tout simplement de considérer qu'Hippokleidès était l'oncle et non le cousin germain de Miltiade de Chersonèse :



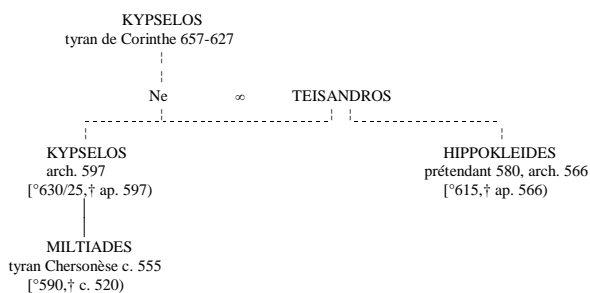
A part l'inversion entre les noms de Teisandros et de Miltiadès, tout comme dans l'autre hypothèse, on peut cette fois laisser un texte presque identique à celui qui nous est parvenu, et qui surtout conserve une structure linéaire, si chère à F. Jacoby :

...Miltiadès, archonte à Athènes lors de ..., de lui Tisandros, de lui Hippokleidès, archonte lors des Panathénées. De lui, Miltiadès fondateur de Chersonèse.

Certes, Miltiade de Chersonèse n'est pas le fils d'Hippokleidès mais celui de Kypsélos.

A. Pierrot croit que Miltiade de Chersonèse avait été adopté par son oncle (et tuteur ?) Hippokleidès, mort sans enfant, et dont le nom aurait été préféré pour être cité plutôt que celui de Kypsélos, trop évocateur des tyrans de Corinthe. J'ai déjà dit que cette idée était mauvaise, puisque le nom Hippokleidès évoquait lui aussi la tyrannie à Corinthe¹. Je ne crois pas pour ma part à cette utilisation d'une filiation adoptive dans ce type de généalogie où c'est la notion de transmission du sang qui est jeu. En outre, rien ne prouve qu'Hippokleidès était décédé sans enfant comme le propose gratuitement A. Pierrot pour justifier qu'il ait fait de Miltiadès son successeur et fils adoptif.

K. J. Beloch suggérait pour sa part que Phérécyde a simplement confondu Miltiade, archonte en 524, fils (selon lui) d'Hippokleidès et Miltiade de Chersonèse. Cette suggestion est un peu drastique et je n'y crois guère, mais elle aurait l'avantage (ce que K. J. Beloch n'a pas vu), en introduisant un Miltiadès supplémentaire, d'expliquer la



¹ Voir *supra*, p. 570.

confusion opérée ensuite par Élien, qui distingue Miltiadès, fils de Kypsélos, et Miltiade, fondateur de Chersonèse.

Enfin, il reste la solution la plus ancienne, celle de J. Toepffer, mais on perd alors le caractère linéaire de la généalogie et la simplicité de la correction, introduire, comme dans la solution précédente, le nom de Kypsélos¹ :

... Miltiadès, archonte à Athènes lors de ... ; de lui Tisandros, de lui Hippokleidès, archonte lors des Panathénées [et Kypsélos] ; de lui, Miltiadès fondateur de Chersonèse.

La difficulté est ici essentiellement chronologique puisque ce *stemma* suppose que deux frères, Kypsélos et Hippokleidès, auraient exercé l'archontat à trente ans d'intervalle et qu'en plus Hippokleidès aurait été le prétendant d'Agaristè à presque quarante ans². Mais ces écarts ne sont pas nécessairement rédhibitoires. Rien ne prouve qu'au début du VI^e siècle, l'âge minimum pour l'archontat ait été de trente ans³. Kypsélos était peut-être plus jeune lorsqu'il exerça cette magistrature. On ignore la date exacte des fiançailles d'Agaristè, entre 580 et 571. On adopte plutôt la date de 575, mais sans certitude⁴. A. Pierrot envisage d'envisager plutôt 580, de sorte qu'on pourrait admettre un

¹ J. TOEPFFER, 1889, p. 279. D'autres (C. MÜLLER, *FHG*, I, p. 73, encore suivi par F. JACOBY, *FGHist.*, I, 1923, p. 388 ou J. FORSDYKE, 1957, p. 115) suppléent : « Hippokleidès, archonte lors des Panathénées [; de lui Kypsélos] ; de lui Miltiadès ... ».

² A. PIERROT, 2006, p. 467, suggère qu'Hippokleidès serait né vers 615. Il essaye de justifier cette proposition en soulignant que c'est précisément cet âge « avancé » qui aurait provoqué la colère de Kleisthénès, les « pitreries » d'Hippokleidès étant d'autant moins excusable s'il avait atteint un âge mûr. Il répète ainsi (sans le savoir ?) l'argument de N. G. L. HAMMOND, 1956, p. 120, n. 3, qui croyait lui aussi qu'Hippokleidès avait été un prétendant assez âgé (mais parce qu'il y était contraint par son identification entre Hippokleidès et Kypsélos, identification qui s'est depuis avérée fautive). La plupart des historiens pensent quand même que le récit d'Hérodote sous entend que les prétendants étaient des jeunes gens et que le comportement excentrique d'Hippokleidès en particulier est une conséquence de sa jeunesse. De même J. K. DAVIES, 1971, p. 295.

Mais on ne peut en être absolument sûr. Hérodote précise en effet que les compétitions sportives n'ont été imposées qu'aux plus jeunes des prétendants (νεώτεροι), ce qui implique nécessairement que certains d'entre eux étaient déjà suffisamment âgés pour n'être plus des athlètes compétitifs : Hdt, VI, 128 : ὁ Κλεισθένης πρῶτα μὲν τὰς πάτρας τε αὐτῶν ἀνεπέθετο καὶ γένος ἐκάστου, ... καὶ ἐς γυμνάσιά τε ἐξαγινέων ὅσοι ἦσαν αὐτῶν νεώτεροι (« Kleisthénès s'informa d'abord de leur pays et de leur naissance ... dans les exercices où il engageait les plus jeunes d'entre eux »).

³ Voir, par exemple, les remarques à ce propos de T. J. CADOUX, 1948, p. 110, n. 217 *in fine*.

⁴ La meilleure étude sur la date du mariage d'Agaristè reste celle de M. F. MCGREGOR, 1941, p. 277-279, généralement suivi (notamment, par T. L. SHEAR, 1963, p. 103-104 ; J. K. DAVIES, 1971, p. 372). P. J. BICKNELL, 1972, p. 54-55 et *Id.*, 1974, p. 146, soutient la date de 567 qui me semble trop tardive. Kleisthénès de Sicyone annonça les fiançailles de sa fille lors de sa victoire aux jeux Olympiques, certainement ceux de 580, 576 ou 572. Le mariage eut lieu quatorze mois plus tard. En raison de la présence de Léôkèdès, fils de Pheidon d'Argos (en fait, plutôt d'un autre Pheidon, peut-être de Kléonai) parmi les prétendants, ces fiançailles sont nécessairement antérieures à la guerre qui opposa Kleisthénès, père d'Agaristè, aux ville d'Argos et Kléonai. Or, ces deux dernières villes célébrèrent une victoire au cours de cette guerre en fondant les jeux Néméens, en 573 av. J.-C. Par ailleurs, une fille de Mégaklès (et d'Agaristè ?) épouse Peisistratos en 558, ce qui oblige à dater le mariage de ses parents avant 574.

Hippokleidès né vers 610, ayant à peine trente ans et encore assez jeune pour jouer les prétendants sans heurter la vraisemblance. Un frère plus âgé d'une quinzaine d'années pourrait être archonte en 597/6, et quinze ans ne sont pas réellement un écart inimaginable entre deux frères¹. Leur père aurait pu naître vers 655 et être ainsi le fils de Miltiadès, l'archonte de 664 (et de 659 ?). Le scénario est acceptable, sauf qu'il n'est pas nécessairement raisonnable de remonter ainsi les noces d'Agaristè en raison de la chronologie de ses descendants alcméonides : Kleisthénès et ses frères, les enfants d'Agaristè sont assurément plutôt nés vers 565/555 que vers 580/570². Il n'est pas souhaitable de situer ainsi le mariage de leur mère dès 580. Cela n'est d'ailleurs pas réellement nécessaire.

Finalement, on peut schématiser ainsi les deux solutions principales qui me paraissent les plus vraisemblables :

¹ Notons que pour A. Pierrot, Hippokleidès n'aurait été que le demi-frère de Kypsélos et ne serait pas descendu, lui, de la fille du tyran Kypsélos de Corinthe. Cela permettrait de justifier un écart important entre les deux frères et aurait en plus pour avantage, selon lui, d'expliquer le caractère vague de l'expression d'Hérodote quant à la parenté entre Hippokleidès et les Cypsélides : τὸ ἀνέκαθεν προσήκων. Mais je ne crois pas qu'on puisse le suivre sur ce point. L'expression d'Hérodote est certes alambiquée, mais elle implique néanmoins un lien assez étroit entre l'ascendance d'Hippokleidès et les Cypsélides. Une belle-mère issue de cette maison ne semble pas du tout répondre à cette formulation. Par ailleurs, comme on l'a fort justement souligné (F. JACOBY, *FGrHist.*, IIC (1926), p. 248 *ad* 90F57 ; S. OOST, 1972, p. 24), le nom d'Hippokleidès lui-même est porté par le dernier des Bacchiades de Corinthe, détrôné par Kypsélos, sans doute son proche parent (la mère de Kypsélos était on le sait une Bacchiade) et donc, c'est probablement à son ascendance cypsélide qu'Hippokleidès devait son nom.

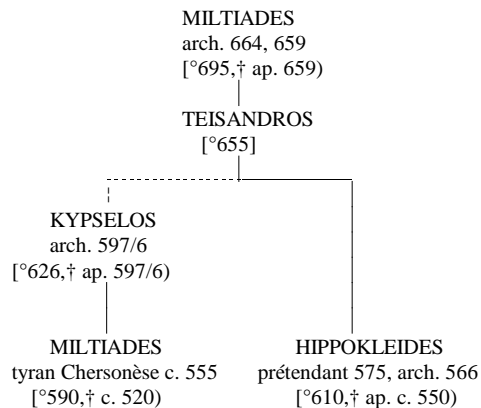
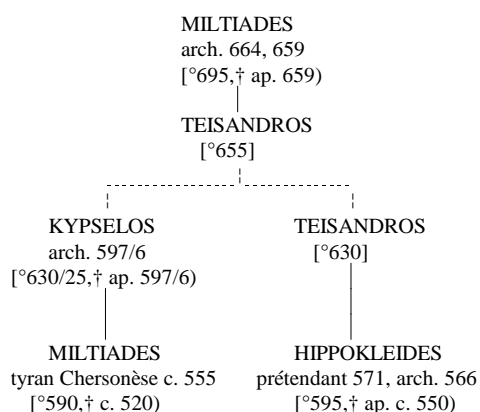
² Voir *supra*, p. 519.

Φιλαίος δὲ ὁ Αἴαντος οἰκεῖ ἐν Ἀθηναίς. ἐκ τοῦτου δὲ γίνεται Δαΐκλος; τοῦ δὲ Ἐπίλυκος; τοῦ δὲ Ἀκέστωρ; τοῦ δὲ Ἀγήνωρ; τοῦ δὲ Οὔλιος; τοῦ δὲ Λύκης; τοῦ δὲ Ἰόφων; τοῦ δὲ Φιλαίος; τοῦ δὲ Ἀγαμήστωρ; τοῦ δὲ Μιλτιάδης ἐφ'οὔ ἄρχοντος ἐν Ἀθηναίς<...>; τοῦ δὲ [Κυψέλος καὶ] Τισάνδρος; τοῦ δὲ Ἴπποκλείδης ἐφ'οὔ ἄρχοντος ἐν Παναθήναια ἐτέθη; [του]τοῦ δὲ Μιλτιάδης ὅς ὤκισε Χερσόνησον.

« Philai<o>s, fils d'Ajax s'installe à Athènes et engendre Daiklos. De lui, Épi<l>ykos, de lui Akestôr, de lui Agénôr, de lui O[u]lios, de lui [Po]lyk[l]ès, de lui <I>ophôn, de lui [Phi]laios, de lui Agamestôr, de lui {Miltiadès} archonte à Athènes lors de ..., de lui {Tisandros}, de lui [Kypsélos et Tisandros, de celui-ci] Hippokleidès, archonte lors de l'institution des Panathénées; de celui[-là], Miltiadès, fondateur de Cher(s)onèse ».

Φιλαίος δὲ ὁ Αἴαντος οἰκεῖ ἐν Ἀθηναίς. ἐκ τοῦτου δὲ γίνεται Δαΐκλος; τοῦ δὲ Ἐπίλυκος; τοῦ δὲ Ἀκέστωρ; τοῦ δὲ Ἀγήνωρ; τοῦ δὲ Οὔλιος; τοῦ δὲ Λύκης; τοῦ δὲ Ἰόφων; τοῦ δὲ Φιλαίος; τοῦ δὲ Ἀγαμήστωρ; τοῦ δὲ Μιλτιάδης ἐφ'οὔ ἄρχοντος ἐν Ἀθηναίς<...>; τοῦ δὲ Μιλτιάδης; τοῦ δὲ Ἴπποκλείδης ἐφ'οὔ ἄρχοντος ἐν Παναθήναια ἐτέθη καὶ Κυψέλος; τοῦ δὲ Μιλτιάδης ὅς ὤκισε Χερσόνησον.

« Philai<o>s, fils d'Ajax s'installe à Athènes et engendre Daiklos. De lui, Épi<l>ykos, de lui Akestôr, de lui Agénôr, de lui O[u]lios, de lui [Po]lyk[l]ès, de lui <I>ophôn, de lui [Phi]laios, de lui Agamestôr, de lui {Miltiadès} archonte à Athènes lors de ..., de lui {Tisandros}, de lui Hippokleidès, archonte lors de l'institution des Panathénées [et Kypsélos]; de lui, Miltiadès, fondateur de Cher(s)onèse ».



La seconde de ces propositions est celle qui sollicite le moins de corrections au texte de Marcellinus et devrait donc être préférée, sans qu'on puisse en être assuré.

B) Kimonides et Philaïdes

Reste à traiter le lien entre les Philaïdes et la famille de Cimon, que H.-T. Wade-Gery appelle 'les Cimonides', pour bien les distinguer des Philaïdes¹. Pourtant, Plutarque qui use également de cette dénomination, ne doutait pas pour sa part qu'il s'agissait là d'une seule et unique famille. Comment cela peut-il être possible ?

On a vu que Miltiade de Marathon n'était que le fils du frère utérin de Miltiade de Chersonèse. De la sorte, il n'y a aucun lien agnatique entre ses descendants et les

Philaïdes. Le phénomène n'est pas passé inaperçu. On a dit que toute l'habileté de la famille de Miltiade de Marathon avait été de récupérer de façon indue le prestige d'une lignée illustre avec laquelle ils n'avaient aucun rapport généalogique². Ils auraient joué, dit-on, sur un flou généalogique pour accaparer des ancêtres qui n'étaient pas les leurs³. Récemment, L. Scott a même imaginé qu'il y a pu avoir un testament formel par lequel Miltiade de Chersonèse aurait légué tous ses biens, noms et titres à la descendance de son frère utérin, ce qui aurait ensuite justifié « l'usurpation » de la généalogie philaïde par les Kimonides⁴.

De fait, en l'absence d'un tel testament ou d'une adoption formelle, Stésagoras le Jeune n'aurait pu hériter de Miltiade de Chersonèse que si celui-ci ne laissait aucun proche parent, masculin ou féminin. Toutefois, nous n'avons connaissance ni d'un testament, ni d'une adoption⁵. Je ne comprends pas, malgré A. Duplouy, comment la famille de Cimon s'y serait prise pour confisquer ainsi une ascendance qui n'était pas la sienne. Une génération après Phérécyde, Hérodote est tout à fait serein pour détailler une généalogie qui ne fait pas de Cimon le descendant de Miltiade de Chersonèse. L'habileté de Cimon et de ses écrivains à gages aurait fait long feu.

Il ne peut s'agir non plus d'une transmission légale à défaut d'être généalogique : Miltiade pouvait certes léguer ses propriétés athénienne et sa tyrannie de Chersonèse à son neveu, mais certainement pas son appartenance gentilice. Et cela d'autant moins que, selon toute vraisemblance, Miltiade de Chersonèse avait une proche parenté agnatique toujours subsistante, et d'importance non négligeable : celle issue de son

¹ H. T. WADE-GERY, 1952, p. 218, n. 29, généralement suivi : *e. g.*, D. W. BRADEEN, 1963, p. 193.

² Voir, par exemple, P. VIDAL-NAQUET, 1981, p. 386 : Miltiadès de Chersonèse « ancêtre adoptif » de Miltiadès de Marathon ; A. DUPLOUY, 2006, p. 59 ; *Id.*, 2007, p. 68.

³ F. BOURRIOT, 1976, II, p. 1293, n. 476, qui veut utiliser le parallèle de Périclès, considéré comme un Alcmeonide alors qu'il ne descendait pas par les mâles de Mégaklès. Le rapprochement n'est pas si probant puisque Périclès descendait véritablement de Mégaklès par les femmes, et que la souillure de Mégaklès a touché dès l'origine tous ses descendants aussi bien en ligne féminine que masculine. Il n'y a donc aucune manipulation généalogique ici.

⁴ L. SCOTT, 2005, p. 175, qui par un raccourci admirable déclare, que les Kimonides, à présent propriétaires des biens de Miltiadès de Chersonèse, « pouvaient désormais réclamer et exploiter son ascendance depuis Éaque et Philaios ». Je ne crois pas que cela soit si évident.

⁵ P. VIDAL-NAQUET, 1967, p. 299, n. 5, considère comme évident que Miltiadès avait adopté Kimôn Koalémos. Mais L. SCOTT, 2005, p. 175, souligne qu'une adoption n'aurait pu avoir lieu qu'après la mort de Kimôn Koalémos, parce qu'autrement Stésagoras, passé dans l'*oikos* de son père adoptif n'aurait plus pu hériter de son père naturel. En fait, pas nécessairement, parce que c'est surtout sur Miltiadès de Marathon que nous sommes renseignés. A la mort sans héritier de son frère Stésagoras, Miltiadès aurait pu hériter à la fois de celui-ci (et à travers lui de Miltiadès de Chersonèse) et de son père Kimôn.

oncle (ou cousin) Hippokleidès. Et il ne pouvait non plus léguer ainsi son nom, héritage de ses ancêtres mâles, au fils d'un frère utérin. D'ailleurs, comme le note L. Scott, Miltiade de Chersonèse avait une trentaine d'années (tout au plus quarante) lors de la naissance de son neveu homonyme¹. A cet âge, il pouvait espérer tout à fait légitimement avoir des enfants de son sang, et n'avait aucune raison de léguer *a priori* son nom, et sa généalogie, à un jeune neveu étranger à son famille agnatique.

Or, comme l'admet L. Scott, tous ces raisonnements complexes et peu satisfaisants ne sont générés que pour la seule raison qu'on ignore toute parenté entre Stésagoras l'Ancien et Miltiade de Chersonèse. Mais ce n'est pas parce que nous sommes ignorant en la matière que cette parenté n'existe pas. Et de fait, il y a quand même trois textes anciens qui affirment que tel était le cas en effet² :

- Scholie à Pind., *Ném.*, II, 19 : « Mais Dydimos dit qu'il est peut-être préférable de dire qu'il remontait à Ajax, tout comme Miltiadès et Kimôn et Alkibiadès et Thoukydidès l'historien, fils d'Oloros » ;
- Paus., II, 29, 4 : « Quant aux fils de Télamon, Ajax n'ayant point été roi, ses descendants sont peu connus, à l'exception de Miltiadès, qui commandait les Athéniens à Marathon et de Cimon son fils ».
- Markell., *Vita Thuc.*, 2-3 : « ... et sa maison remontait au stratège Miltiadès, et à travers Miltiadès, à Aiakos et à Zeus ... Didymos apporte la preuve de ces choses »

Plus encore, il semble assuré que parmi les statues de Delphes consacrées à Apollon après la victoire de Marathon par Miltiade figurait celle du héros Philaios³, ainsi clairement rattaché au vainqueur¹.

¹ L. SCOTT, 2005, p. 175 : Miltiadès de Marathon, archonte en 524 est probablement né avant 554 tandis que Miltiadès de Chersonèse, dont la carrière commence vers 560 a pu naître vers 590. L'écart est donc plutôt de trente/trente-cinq ans, quarante ans étant une limite extrême.

² - Sch. Pind., *Ném.*, II, 19 : Δίδυμος δὲ φησιν, ὅτι ἴσως ἄμεινον λέγειν, ὅτι εἰς Αἰάντα ἀνέφερε τὸ γένος, ὡσπερ καὶ Μιλτιάδης καὶ Κίμων καὶ Ἀλκιβιάδης καὶ Θουκυδίδην ὁ συγγραφεὺς ὁ Ὀλόρου (III, p. 36-37 ; voir *supra*, p. 547) ;
 - Paus., II, 29, 4 : Τελαμώνος δὲ τῶν παίδων Αἴαντος μὲν ἐστὶν ἀφανέστερον γένος, οἷα ἰδιωτεύσαντος ἀνθρώπου, πλὴν ὅσον Μιλτιάδης, ὃς Ἀθηναίος ἐς Μαραθῶνα ἠγήσατο, καὶ Κίμων ὁ Μιλτιάδου προήλθον ἐς δόξαν.
 - Didymos, *apud* Markell., *Vita Thuc.*, 2-3 : ὡκείωτο γὰρ ἐκ παλαιοῦ τῷ γένει πρὸς Μιλτιάδην τὸν στρατηγόν, τῷ δὲ Μιλτιάδῃ πρὸς Αἰακὸν τὸν Διὸς ... καὶ τούτοις Δίδυμος μαρτυρεῖ (p. 10 PICCIRILLI).

³ Paus., X, 10, 1 : Τῷ βάρῳ δὲ τῷ ὑπὸ τὸν ἵππον τὸν δούρειον {δὴ} ἐπίγραμμα μὲν ἐστὶν ἀπὸ δεκάτης τοῦ Μαραθωνίου ἔργου τεθῆναι τὰς εἰκόνας· εἰσὶ δὲ Ἀθηναῖα τε καὶ Ἀπόλλων καὶ ἀνὴρ τῶν στρατηγησάντων Μιλτιάδης· ἐκ δὲ τῶν ἡρώων καλουμένων Ἐρεχθεὺς τε καὶ Κέκροψ καὶ Πανδίων, καὶ Λεῶς τε καὶ Ἀντίοχος ὁ ἐκ Μήδης Ἡρακλεῖ ἐνόμενος τῆς Φύλαντος, ἔτι δὲ Αἰγεὺς τε καὶ παίδων τῶν Θησέως Ἀκάμας, οὗτοι μὲν καὶ φυλαῖς Ἀθήνησιν ὀνόματα κατὰ μάντευμα ἔδοσαν τὸ ἐκ Δελφῶν (« Au-dessous du cheval Dourien est un soubassement avec une inscription qui nous apprend que les statues qu'il supporte, ont été dédiées par les Athéniens, du produit de la dîme du butin fait à la bataille de Marathon. Ces statues représentent Athéna, Apollon, Miltiadès, l'un des généraux, et les héros Érechtheus, Kékrops, Pandion, ainsi que Léos, Antiochos, fils d'Héraclès et de Mèda, fille de Phylas, et enfin Égée et Akamas, l'un des fils de Thésée. Les Athéniens, d'après les ordres de l'oracle de Delphes, ont donné à leurs tribus les noms de ces héros »).

Plutôt que de déclarer péremptoirement que ces témoignages, dont deux au moins remontent explicitement au seul Didymos, ne sont que le fruit d'une erreur de ce dernier et de les écarter rapidement², ne faut-il pas au contraire y voir la solution simple à l'héritage philaïde des Cimonides ? Quelques historiens modernes le pensent en effet³.

Sur quoi se fonde-t-on en effet pour affirmer que Didymos se serait trompé, ou nous aurait trompé ? Sur notre seule ignorance d'un lien agnatique entre Stésagoras I, premier ancêtre de Cimon, et les Philaïdes. Cette ignorance doit-elle primer sur une tradition assez solidement établie dès l'époque de Cimon ? Parce qu'on n'oubliera pas qu'au-delà de Didymos, Markellinos cite Phérécyde à l'appui de la filiation entre Thucydide et les Philaïdes. Phérécyde ne parlait certes pas de Thucydide (qui n'était pas encore né), mais on sait que ce dernier se rattachait en fait à Miltiade de Marathon, et donc c'est à propos du lien entre Miltiade de Marathon et les Philaïdes qu'intervenait Phérécyde. Alors, affirmer que Didymos, qui avait le texte de Phérécyde sous les yeux, contrairement à nous, s'est complètement mépris sur ce texte, cela reste audacieux. Et, contrairement à ce qu'affirme péremptoirement R. Thomas, il est problématique de le croire suffisamment inconséquent pour n'avoir pas aperçu l'énorme contradiction auquel il aboutirait selon les sceptiques. Par ailleurs, on soulignera que si très peu de textes rattachent en effet explicitement Cimon aux Philaïdes, aucun à l'inverse ne conteste ce lien. Dans le contexte polémique des carrières de Miltiade et de Cimon, doit-on croire que personne n'aurait souligné leur qualité de parvenus s'ils n'avaient rien à voir en réalité avec une ancienne famille ? Doit-on croire également que les authentiques Philaïdes, encore puissants à ce moment (Périclès marie son fils à la fille de l'un d'eux), auraient laissé passer cette usurpation ?

¹ P. VIDAL-NAQUET, 1967. Cf. W. R. CONNOR, 1971, p. 14 ; F. BOURRIOT, 1976, II, p. 1293, n. 476, qui conteste les conclusions à tirer de cette consécration, préoccupé de ne pas voir dans les Philaïdes un *génos* et minimise tout argument en faveur d'un culte ancestral. Mais s'il a raison quant au *génos*, il ne faut pas nier toute idée de culte rendu par une *famille* à son héros éponyme. Et si c'est bien au prix d'une correction au texte de Pausanias (X, 10, 2) que l'on trouve ici un Philaios, il s'agit d'une correction très autorisée.

² Voir, par exemple, R. THOMAS, 1989, p. 162 ; J. G. TAYLOR, 2000, p. 25-26.

³ Déjà, L. CHASOT de NANTIGNY, 1736, I, p. 405, considère que Stésagoras I est « parent de Cypsèle » ; de façon plus développée, P.-H. LARCHER, IV, 1802, p. 395 (*ad VI*, 39), affirme que « comme les anciennes maisons ne s'allioient guère qu'entr'elles, il est vraisemblable que Cimon descendoit aussi d'Ajax et que le troisième Miltiade [de Marathon] étoit pareillement descendant du même héros ». Voir depuis : K. J. BELOCH, 1931, II², 2, p. 38 (Stésagoras, frère ou cousin germain de Kypsélos) ; A. R. BURN, 1960, p. 311 (l'épouse de Kypsélos est une fille épicière, son second époux est donc un proche parent du premier) ; D. M. LEWIS, 1963, p. 25, n. 39 ; G. STANTON, 1990, p. 195.

Quels arguments pourraient alors à l'inverse donner du poids à la tradition ? Et bien, peut-être est-il possible de se fonder sur des considérations onomastiques. Il y a en premier lieu la transmission du nom de Miltiadès d'un groupe à l'autre. Pour justifier que Kimôn, fils de Stésagoras, ait pu donner à son fils ce nom de Miltiadès, porté par son frère utérin, il faut nécessairement soit que les deux hommes aient été apparentés par le sang par ailleurs, soit que le nom de Miltiadès ait été hérité de la famille de leur mère commune. C'est en effet cette dernière proposition qui a été préconisée par quelques historiens, mais elle n'est guère soutenable parce que la généalogie de Phérécyde montre que le nom de Miltiadès faisait partie du stock onomastique des Philaïdes¹. Dans ces conditions, cette simple transmission du nom de Miltiadès parle en faveur d'une filiation entre les Kimonides et les Philaïdes. Cette conclusion est d'autant plus forte qu'il est désormais possible de l'appuyer sur d'autres transmissions onomastiques semblables.

On connaît en effet dans la décennie 490/480 les personnages suivants :

- Isagoras, frère de Miltiade de Marathon en 490 ;
- Kimôn, fils d'Isagoras, candidat à l'ostracisme c. 485/480 ;
- Teisandros, fils d'Isagoras, fils de Teisandros, candidat à l'ostracisme c. 485/480 ;
- un Kimôn, qui n'est sans doute pas le grand Cimon, est père d'un Oulios ;

Quelle que soit la reconstruction généalogique à laquelle on s'arrête – et les variantes possibles sont nombreuses² – il est certain que les noms « Kimonides » et « Philaïdes » sont inextricablement mêlés au sein de ces familles. D'une façon ou d'une autre, les noms de Miltiadès, Oulios ou Teisandros sont communs à l'un et à l'autre groupe.

¹ Voir *supra*, p. 582, n. 2. On peut contester ce témoignage en arguant d'une manipulation généalogique visant à insérer dans la généalogie philaïde des noms kimonides de façon à entraîner une confusion totale mais artificielle entre les deux familles. Toutefois, cela n'est guère crédible. J'ai dit plus haut (*supra*, p. 572) pourquoi je croyais la généalogie relativement fiable dans sa partie la plus récente.

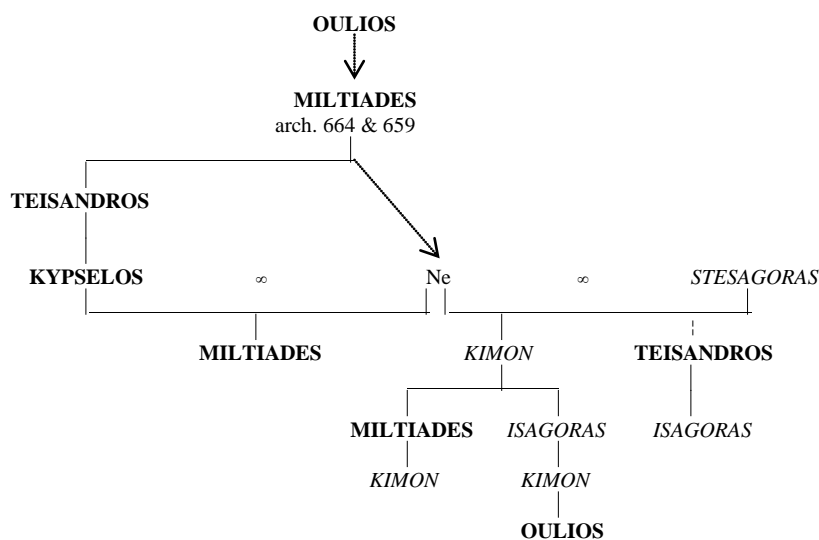
² Ainsi :

- Teisandros, père de l'archonte Isagoras, pourrait être le frère de Kimôn Koalémos ou celui d'Hippokleidès, fils de Teisandros, ou son cousin (éventuellement par les femmes si on se fonde sur l'ignorance d'Hérodote quant aux origines d'Isagoras pour le rejeter de la famille des Philaïdes) ;
- Kimôn, fils d'Isagoras pourrait être le fils de l'archonte de 508, Isagoras, fils de Teisandros, ou, plutôt, le neveu de Miltiadès de Kimôn (éventuellement fils d'[I]sagoras, frère de Miltiadès, cité par Cornelius Népos) ;
- Oulios, fils de Kimôn, pourrait être le fils du grand Kimôn, ou, plutôt, celui de Kimôn, fils d'Isagoras ;

Enfin, dernier argument, ténu mais complémentaire aux précédents : un même artiste peignit à la fin du VI^e siècle des vases représentant respectivement un Stésagoras *kalos* et un Akestôr *kalos*¹. Or, si Stésagoras est le nom du père et du fils de Kimôn Koalémos, Akestôr est l'un des noms qui figure dans la généalogie des Philaïdes établie par Phérécyde. Il n'est pas exclu que les deux jeunes gens aient été proches parents².

La solution qui s'impose est que Kimôn Koalémos avait également un lien avec la famille des Philaïdes. Cela voudrait dire que Kypsélos était mariée à une parente et/ou que celle-ci, une fois veuve aurait été remariée à un proche parent de son défunt époux, coutume extrêmement répandue à Athènes à l'époque classique³.

Rien ne prouve par contre que cette parenté était agnatique. L'ignorance d'Hérodote quant aux origines d'Isagoras pourrait contraindre à distinguer l'ascendance de celui-ci des Philaïdes, et donc aussi celle de Stésagoras I s'il s'agit bien du grand-père paternel d'Isagoras. A moins qu'on n'admette qu'il n'ait simplement été mal informé en raison de calomnies véhiculées par des détracteurs de la famille de Cimon.



En gras : noms philaïdes

En italiques : noms Kimonides

On notera dans ce tableau que si les noms Philaïdes sont communs aux deux lignées, on ne retrouve pas en revanche de noms des Kimonides chez les Philaïdes. Même si une certitude est exclue, cette observation laisse supposer que nous avons plutôt affaire à

- Épilykos, père de Teisandros, pourrait être le petit-fils d'Hippokleidès, fils de Teisandros, ou le frère de l'archonte Isagoras, fils de Teisandros ;

¹ H. A. SHAPIRO, 1982, p. 306-307.

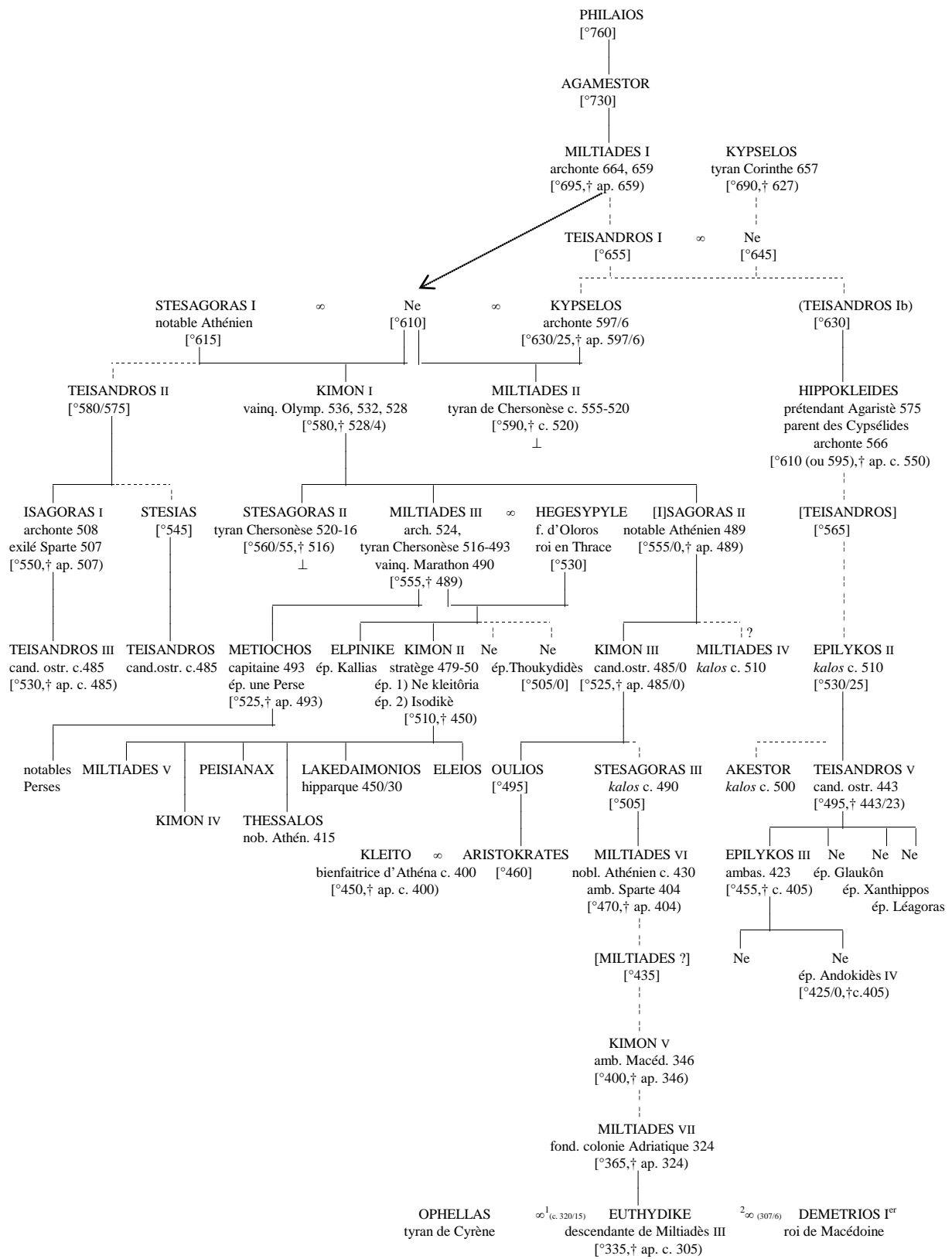
² Un Akestôridès, archonte en 504/3, doit peut-être aussi être rattaché à la famille.

³ Mais comme rien ne prouve que l'épouse de Kypsélos était une fille épiclère, ni que Kypsélos décéda avant elle et qu'il ne s'agit pas d'un divorce, on ne peut mettre un éventuel épiclérat au rang d'argument pour appuyer une parenté entre Stésagoras et Kypsélos.

deux familles distinctes, les Kimonides ayant épousé une Philaïde.

Je partage donc l'avis des historiens récents qui pensent que Cimon s'est approprié la famille des Philaïdes pour sa plus grande gloire. Mais mon opinion est plus nuancée : il ne s'agit pas 'hold-up' généalogique à partir d'une manipulation grossière de la filiation authentique. En réalité, il s'agit de la mise en avant de leurs ancêtres maternels par les descendants de Kimôn Koalémos. Il n'y a pas falsification à proprement parler. On ne saurait prouver par exemple que Phérécyde poussait clairement sa généalogie au-delà de Miltiadès de Chersonèse. S'il l'avait fait de façon explicite Markellinos aurait sans doute reproduit cette partie également. Soit il a été assez habile pour s'arrêter à ce Miltiadès et ajouter une indication disant que de sa famille était aussi issu Miltiadès de Marathon et Cimon. Soit il a été un peu plus précis en spécifiant que le neveu de Miltiadès de Chersonèse était Miltiadès de Marathon, ce qui est vrai, mais sans s'appesantir sur la nature de ce lien de parenté. Il n'était pas obligé de donner des détails, et on peut donc croire qu'il s'en est abstenu puisque les biographes de Thucydide ne semblent pas avoir les trouvés chez lui.

Au final, on peut donc reconstruire ainsi la généalogie de la famille des origines au IV^e siècle.



2] Les Alcméonides

Cette puissante famille athénienne était sans doute à l'époque classique la plus connue de la cité¹. Le premier membre connu de la famille est Mégaklès, c'est lui qui était archonte lors du coup d'état manqué de Cylon, gendre du tyran de Mégare Théagénès, entre 636 et 624, probablement en 632². Son fils Alkméon serait d'après la légende le fondateur de la richesse familiale grâce à ses liens avec un roi de Lydie. Hérodote raconte que lors d'un séjour en Lydie, Alkméon se serait vu offrir par le roi Crésus de prendre autant d'or qu'il pouvait en porter sur lui. Habillé de vêtements amples et s'amplissant en outre la bouche et les cheveux, Alkméon aurait emporté une grande quantité de poudre d'or que le roi, hilare, lui concéda volontiers. D'après le récit d'Hérodote, le roi en question est donc le fameux Crésus. Pourtant celui-ci ne commence à régner qu'en 561, époque à laquelle c'est le fils d'Alkméon qui est devenu le chef de famille selon le récit du même auteur. La plupart des historiens considèrent donc qu'il faut corriger le nom du souverain qui serait en fait Alyattès, père de Crésus³. C'est possible, mais pas aussi certain qu'on pourrait le croire. En effet, on sait maintenant que le nom de Crésus (Kroisos) a été transmis ensuite aux descendants d'Alkméon. On devrait en déduire en toute logique que c'est bien lui et non son père qui été à l'origine de la fortune des Alcméonides. Une autre possibilité serait de considérer que l'hôte d'Alkméon a bien été Crésus, alors qu'il n'était pas encore roi, mais le prince héritier, peut être gouverneur d'une province importante du royaume ou agissant de manière quasi-royale⁴. Dans ces conditions l'anecdote aurait pu avoir lieu dans les années 570 (Crésus est né autour de 595) quand Alkméon était quinquagénaire. La difficulté, c'est qu'Hérodote précise que c'est l'enrichissement à la cour lydienne qui a permis à Alkméon de financer sa participation aux concours olympiques où il triompha, en 592⁵. J. K. Davies concède que l'agencement des événements peut bien être erroné toutefois, mais l'explication la plus vraisemblable de la visite d'Alkméon en Lydie reste le contexte de la première Guerre Sacrée, donc entre 591 et 582 environ⁶. Dernière

¹ Sur la nature de cette appellation, *génos* ou famille, voir F. BOURRIOT, 1976, *passim*, sp. I, p. 380 sqq., 549 sqq., II, p. 1291 sqq.

² Pour la date : J. H. WRIGHT, 1892.

³ Voir, par exemple, J. K. DAVIES, 1971, p. 371.

⁴ Voir P. J. BICKNELL, 1972, p. 68, n.

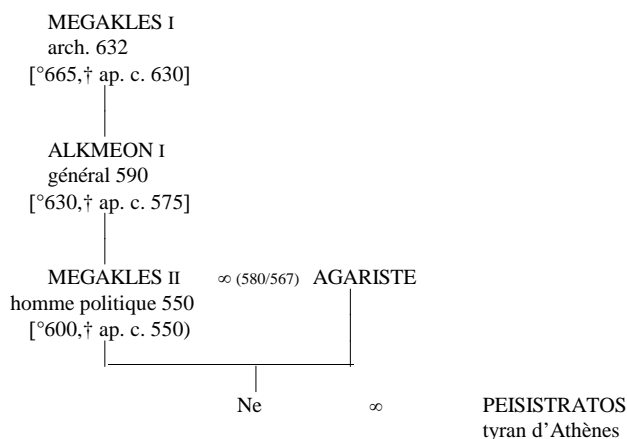
⁵ Voir L. MORETTI, 1952, n° 81, p. 68 ; J. K. DAVIES, *op. cit.*

⁶ Notons que pour N. ROBERTSON, 1978, la Guerre Sacrée est une fabrication du milieu du IV^e siècle et donc le rôle qu'y aurait joué Alkméon une invention. Mais cette théorie me semble sans fondement.

explication possible, Alkméôn a profité de son séjour à la cour lydienne, pour nouer des relations d'amitié avec le jeune fils du roi¹.

Le fils d'Alkméôn I, Mégaklès II, contribua lui aussi à augmenter la gloire familiale. Il fut, entre les années 580 et 567, l'un des prétendants à la main d'Agaristé, la fille du puissant tyran de Sicyone, Kleisthénès. Et au final, c'est lui qui fut choisi parmi 12 autres candidats pour épouser la jeune fille.

Il devint ensuite le chef d'un des trois partis qui dirigeaient la politique athénienne avec Lykourgos et Peisistratos. En échange des épousailles de ce dernier avec sa fille, il accepta d'aider ce dernier à reconquérir le pouvoir². Mais comme ce dernier se refusa à honorer naturellement sa nouvelle femme, celle-ci s'en ouvrit à sa mère et cette dernière à son mari, qui ulcéré, chassa le tyran à Érétrie. Au retour de celui-ci, c'est Mégaklès qui est contraint à l'exil :



C'est la généalogie unanimement admise si l'on excepte une tentative de F. Mitchel qui n'a été acceptée par personne.

¹ Il n'est donc pas utile, comme le fait A. DUPLOUY, de rejeter purement et simplement l'anecdote comme un mythe, tranchant le nœud gordien avec la même vigueur que pour la généalogie des Philaïdes. Si sa théorie sur la construction de l'image du roi lydien à Athènes garde toute sa valeur, elle se conçoit tout autant avec un lien authentique entre Alcméonides et Mermnades.

² Hdt, I, 60-61.

3] Les Néléïdes et les familles de Solon et de Pisistrate

On sait que la tradition rattache aux rois de Pylos un certain nombre de familles athéniennes, notamment celles qui donneront les *oikistes* de la colonisation ionienne ou la seconde dynastie des rois de la cité, la dynastie des Médontides. La valeur de cette tradition est comme toujours âprement discutée. Le premier réflexe est sans doute de l'écarter. Une majorité de savants rejettent, sans examen la plupart du temps. La guerre de Troie, passe encore, mais les Néléïdes ? Pour M. Sakellariou qui a consacré sa vie à étudier l'histoire des traditions qui concernent la migration ionienne, et qui vient de publier dernièrement une ultime somme sur la question, ce sont là de simples mythes. La plupart des Néléïdes portent des noms de divinités obscures et ne seraient donc que des fantômes peu à peu agrégés à la (fausse) histoire des migrations. Personnellement, je suis toujours assez sceptique avec ces démonstrations fondées sur des rapprochements complexes aboutissant plus ou moins facilement à des sous-divinités ou des épiclèses divines. On devrait pouvoir écrire l'histoire de chacun des membres de cette salle avec les mêmes résultats en torturant plus ou moins chacun de nos noms. Mon nom qui signifie 'sept pains' fait directement allusion à la multiplication des pains, et on ne doutera pas que mes parents en me donnant le prénom du Christ accomplissaient un acte quelque peu mystique. Sauf qu'en réalité, aucun d'eux n'y a jamais pensé. Les noms grecs étaient parlant, mais il ne faut pas nécessairement les faire parler envers et contre tout. En fait, on a reproché à M. Sakellariou de n'avoir jamais assez tenu compte après la publication de sa thèse sur la question, du renouvellement apporté par le déchiffrement des tablettes mycéniennes.

On sait désormais que la ville de Pylos, celle des Néléïdes, a bien existé, qu'elle a été détruite vers 1200 pour n'être jamais reconstruite. On sait également que dans le même temps, la population de l'Attique s'est considérablement accrue à la suite d'un afflux de réfugiés. Pourquoi pas des élites pyliennes notamment ? B. Sergent a montré que la plupart des noms de la famille royale des Néléïdes concernés par l'émigration à Athènes sont bien attestés dans les tablettes mycéniennes de Pylos, et le plus souvent seulement là, pas à Mycènes ou Knossos. En outre plusieurs d'entre eux occupaient à Pylos des positions importantes.

Cela ne prouve ni totalement la justesse de la tradition, et encore moins des généalogies, mais du moins cela les rend assurément moins ridicules.

Plusieurs historiens pensent que ces prétentions reflètent des traditions très anciennes antérieures à l'époque archaïque. D'autres soutiennent qu'il s'agit de fictions inventées au V^e siècle et destinées à justifier en partie la politique impérialiste d'Athènes sur les côtes d'Ionie¹. On a prétendu que la liste des rois est nécessairement inventée dans la mesure où l'on y trouve des noms qui seront caractéristiques d'autres grandes familles de l'époque classique :

- Ariphrôn (8^e) : nom du père de Périclès
- Agamestôr (10^e) : nom d'un ancêtre de Miltiade
- Alkmaïon (12^e) : nom de l'éponyme et de plusieurs membres des Alcmonides

On verra que l'interprétation de ces rencontres onomastiques n'est en rien évidente. Pour le reste, B. Sargent a fait valoir que l'étude de l'onomastique mycénienne de Pylos aurait plutôt tendance à conforter les prétentions des Athéniens. On rencontre en effet dans les tablettes de Pylos, et seulement chez elles, les noms d'Alkmaïôn, Kodros ou Mélanthos, ainsi que des noms comprenant la racine –stratos². Les principales familles athéniennes se rattachant aux Néléides étaient les Médontides, ancienne famille royale, qui a certainement survécu à la royauté, les Alcmonides, les Pisistratides, la famille de Solon.

¹ Voir, récemment, M. VALDES GUIA, 2002, p. 97.

² B. SERGENT, 1982. Il est suivi par M. VALDES GUIA, 2002, p. 98-99.

A) La famille de Solon

On dispose de deux biographies tardives pour le grand réformateur de l'Athènes classique qui donnera à la cité ses premières lois. L'une rédigée par Plutarque et l'autre par Diogène Laërce, qui donnent chacune un éclairage différent sur la vie et l'œuvre de Solon. Toutes les deux mettent en exergue l'ancienneté des origines de leur héros, originaire (ou natif) de Salamine, fils d'Exékestidès, un descendant des Néléides de Pylos qui avaient également fournis à Athènes sa dernière dynastie royale, celle des Médontides, ainsi que plusieurs autres grandes familles, notamment celle de Peisistratos.

Diod. Sic., IX, 1, 1 :

« Solon était le fils d'Exekestidès, et sa famille venait de Salamine en Attique ».

Plut., *V. Solon*, 1¹ :

« Didymos le grammairien, dans sa réponse à Asklepiadès sur les tablettes tournantes des lois de Solon, cite un mot d'un certain Philoklès d'après lequel Solon aurait eu pour père Euphoriôn, opinion contraire à celle des autres écrivains qui ont fait mention de Solon. Tous, en effet, s'accordent à dire qu'il était le fils d'Exékestidès, citoyen qui, par la influence et la fortune, appartenait à la classe moyenne, mais, par sa naissance, à la première famille d'Athènes ; car son origine remontait à Kodros. La mère de Solon, d'après Héraclide de Pont, était la cousine germaine de la mère de Pisistrate. Il y eut d'abord entre Solon et Pisistrate une vive affection, tant à cause de leur parenté qu'en raison de l'heureux naturel et de la beauté de Pisistrate ».

Diog. Laert., *Solon*, 1 :

« Solon, fils d'Exékestidès, natif de Salamine »¹ ;

Diog. Laërce, *Solon* :

« Je ne suis pas le seul Grec qui ait aspiré à la tyrannie. Ce pouvoir que j'ai assumé est un bien propre à ma famille, car je descends des fils de Kodros. Ce que j'ai pris, c'est ce que les Athéniens avaient juré de conserver à Kodros et à ses descendants, et ce que, malgré leurs serments, ils leur avaient enlevé ».

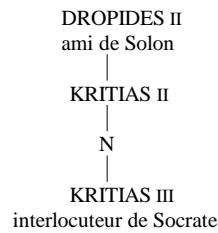
B) La famille de Platon

Il est assuré par de très nombreuses sources, et notamment par Platon lui-même, que Platon descendait d'une famille très ancienne et étroitement liée à celle de Solon :

¹ Plut., *V. Solon*, 1 : Δίδυμος ὁ γραμματικὸς ἐν τῇ περὶ τῶν ἀξόνων τῶν Σόλωνος ἀντιγραφῇ πρὸς Ἀσκληπιάδην Φιλοκλέους τινὸς τέθεικε λέξιν, ἐν ἣ τὸν Σόλωνα πατρὸς Εὐφορίωνος ἀποφαίνει παρὰ τὴν τῶν ἄλλων δόξαν, ὅσοι μὲν μνησθῆναι Σόλωνος. Ἐξηκεστίδου γὰρ αὐτὸν ἅπαντες ὁμαλῶς γεγονέναι λέγουσιν, ἀνδρὸς οὐσίας μὲν, ὡς φασι, καὶ δυνάμει μέσου τῶν πολιτῶν, οἰκίας δὲ πρώτης κατὰ γένος· ἦν γὰρ Κοδριίδης ἀνέκαθεν. (2) τὴν δὲ μητέρα τοῦ Σόλωνος Ἡρακλείδης ὁ Ποντικὸς ἰστορεῖ τῆς Πεισιστράτου μητρὸς ἀνεψιῶν γενέσθαι. καὶ φιλία τὸ πρῶτον ἦν αὐτοῖς πολλή μὲν διὰ τὴν συγγένειαν, πολλή δὲ διὰ τὴν εὐφυΐαν καὶ ὥραν, ὡς ἐνιοί φασιν, ἐρωτικῶς τὸν Πεισιστράτον ἀσπαζομένου τοῦ Σόλωνος.

Platon, *Timée*, 20d-21b² :

KRITIAS : Écoute donc, Socrate, une histoire très étrange, et pourtant très véritable, que racontait jadis (20e) Solon, le plus sage des sept sages. Il appartenait à la maison (οἰκεῖος) de mon bisaïeul Drôpidès, comme il le dit lui-même en plusieurs endroits de ses poésies. Il raconta à Kritias mon aïeul, comme ce vieillard me le redit à son tour, que cette ville d'Athènes avait fait autrefois de grandes et admirables choses, aujourd'hui tombées dans l'oubli par la longueur du temps et la destruction des générations ... Je vais dire cette vieille histoire comme je l'ai entendu raconter par un homme qui lui-même n'était pas jeune. Car Kritias n'était pas loin (21b) alors, à ce qu'il disait, de sa quatre-vingt-dixième année, et moi j'avais à peine atteint ma dixième. C'était le jour de Kouréotis pendant les Apatouries, et les enfants y jouaient le rôle qu'ils ont coutume de jouer à cette fête. Nos pères avaient proposé des prix pour ceux qui réciteraient le mieux des vers.



La famille de Kritias selon Platon, Timée

Platon, *Charmide*, 153c-158a³ :

153c : Kritias, fils de Kallaischros

154b : « C'est Charmidès, mon cousin, fils de mon oncle paternel Glaukôn »

154e : « et il est de ta famille, Kritias ... C'est un avantage, mon cher Kritias, qui vous appartient déjà d'ancienne date, par votre parenté avec Solon »

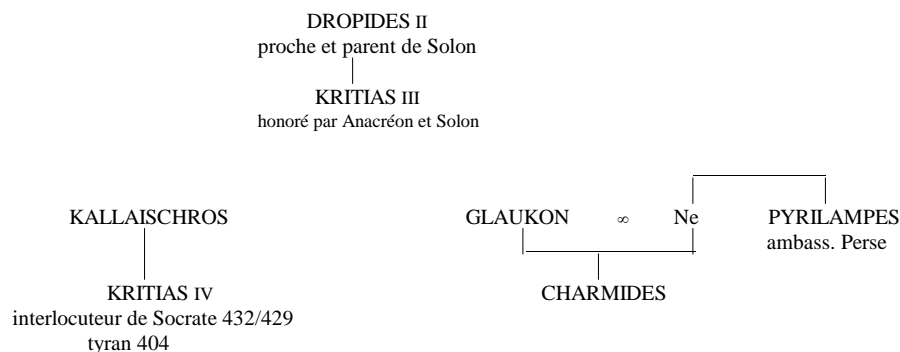
157d-158a : Il est juste Charmidès que tu te distingues (157e) sous tous ces rapports ; car il n'en est pas, je crois, parmi nous, un second qui puisse compter deux maisons d'Athènes dont l'alliance promette un meilleur et plus noble rejeton que celles dont tu es issu. Du côté de ton père, nous voyons la famille de Kritias, fils de Drôpidès, constamment célébrée par

¹ Diog. Laert., I, 45 (Solon, 1) : Σόλων Ἐξηκεστίδου Σαλαμίνιος.

² Plat., *Tim.*, 20d-21b : Ἄκουε δὴ, ὦ Σώκρατες, λόγου μάλα μὲν ἀτόπου, παντάπασί γε μὴν ἀληθοῦς, ὡς ὁ τῶν ἑπτὰ σοφώτατος (20e) Σόλων ποτ' ἔφη. Ἦν μὲν οὖν οἰκεῖος καὶ σφόδρα φίλος ἡμῖν Δρωπίδου τοῦ προπάππου, καθάπερ λέγει πολλαχοῦ καὶ αὐτὸς ἐν τῇ ποιήσει πρὸς δὲ Κριτίαν τὸν ἡμέτερον ἀππὸν εἶπεν, ὡς ἀπεμνημόνευεν αὐτὸς πρὸς ἡμᾶς ὁ γέρον, ὅτι μεγάλα καὶ θαυμαστὰ τῆσδ' εἴη παλαιὰ ἔργα τῆς πόλεως ὑπὸ χρόνου καὶ φθορᾶς ἀνθρώπων ἠφανισμένα, πάντων δὲ ἐν μέγιστον ... Ἐγὼ φράσω, παλαιὸν ἀκηκοῶς λόγον οὐ νέου ἀνδρός. Ἦν μὲν γὰρ δὴ τότε Κριτίας, ὡς ἔφη, σχεδὸν ἐγγύς (21b) ἤδη τῶν ἐνενηκοντα ἑτῶν, ἐγὼ δὲ πῆ μάλιστα δεκέτης· ἡ δὲ Κουρεῶτις ἡμῖν οὐσα ἐτύχανεν Απατουρίων. Τὸ δὴ τῆς ἑορτῆς σύνηθες ἐκάστοτε καὶ τότε συνέβη τοῖς παισίν· ἄθλα γὰρ ἡμῖν οἱ πατέρες ἔθεσαν ῥαψωδίας.

³ Plat., *Charm.*, [153c] : Κριτίαν τὸν Καλλαίσχρου ; [154b] : Χαρμίδην τὸν τοῦ Γλαύκωνος τοῦ ἡμετέρου θεοῦ υἱόν, ἐμὸν δὲ ἀνεψιόν ; ὦ Κριτία, τοιοῦτον αὐτὸν εἶναι τῆς γε ὑμετέρας ὄντα οἰκίας . ; Τοῦτο μὲν, ἦν δ' ἐγώ, ὦ φίλε Κριτία, πόρρωθεν ὑμῖν τὸ καλὸν ὑπάρχει ἀπὸ τῆς Σόλωνος συγγενείας ; ὦ Χαρμίδη, διαφέρειν σε (157e) τῶν ἄλλων πᾶσιν τοῖς τοιοῦτοις· οὐ γὰρ οἶμαι ἄλλον οὐδένα τῶν ἐνθάδε ῥαδίως ἂν ἔχειν ἐπιδειξάιν ποῖαι δύο οἰκίαι συνελθοῦσαι εἰς ταυτὸν τῶν Ἀθηνησιν ἐκ τῶν εἰκότων καλλίω ἂν καὶ ἀμείνω γεννήσειαν ἢ ἐξ ὧν σὺ γέγονας. Ἦ τε γὰρ πατρώα ὑμῖν οἰκία, ἡ Κριτίου τοῦ Δρωπίδου, καὶ ὑπὸ Ανακρέοντος καὶ ὑπὸ Σόλωνος καὶ ὑπ' ἄλλων πολλῶν ποιητῶν ἐγκεκωμιασμένη παραδέδοται ἡμῖν, ὡς διαφέρουσα κάλλει τε [158a] καὶ ἀρετῇ καὶ τῇ ἄλλῃ λεγομένη εὐδαιμονία, καὶ αὐτὴ πρὸς μητρὸς ὡσαύτως· Πυριλάμπους γὰρ τοῦ σοῦ θεοῦ οὐδεὶς τῶν ἐν τῇ ἡπειρῷ λέγεται καλλίω καὶ μείζων ἀνὴρ δόξαι εἶναι, ὅσακις ἐκεῖνος ἢ παρὰ μέγαν βασιλέα ἢ παρὰ ἄλλον τινὰ τῶν ἐν τῇ ἡπειρῷ προεσβεῦν ἀφίκετο, σύμπασα δὲ αὐτῇ ἡ οἰκία οὐδὲν τῆς ἑτέρας ὑποδεεστέρα. Ἐκ δὴ τοιούτων γεγονότα εἰκός σε εἰς πάντα πρόωπον εἶναι.

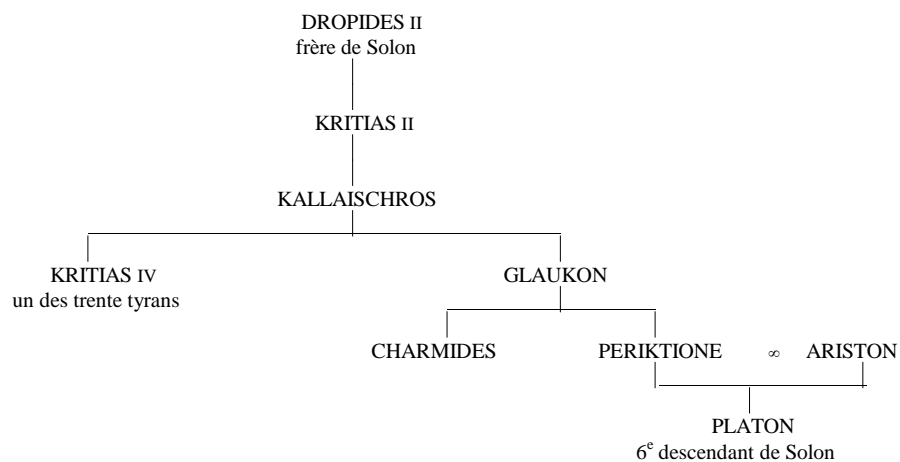
Anacréon, par Solon et beaucoup d'autres poètes, pour la beauté, (158a) la vertu, et tous les avantages dont se compose le bonheur. J'en dis autant du côté de ta mère. Jamais sur le continent on ne vit d'Athénien plus beau, d'un air plus noble que ton oncle Pyrilampès, chaque fois qu'il sortit de son pays pour aller remplir une mission auprès du grand roi, ou auprès de tout autre prince du continent ; et cette famille ne le cède en rien à l'autre.



La famille de Kritias selon Platon, Charmide

Diog. Laert., *Platon*, 1¹ :

« Platon était le fils d'Aristôn et de Périktionè, ou Pétonè, un citoyen d'Athènes. La famille de sa mère remontait à Solon. En effet, Solon avait un frère nommé Drôpidès, père de Kritias, père de Kallaischros, père de Kritias, l'un des trente tyrans, et de Glaukôn, père de Charmidès et de Périktionè, et celle-ci, avec son époux Aristôn, fut la mère de Platon, qui était le sixième descendant de Solon ... Solon lui-même descendait de Néleus et de Poséidon. Et du côté paternel, on raconte aussi que Platon descendait de Kodros, le fils de Mélanthos, lui aussi descendant, selon Thrasyllus, de Poséidon ».



La famille de Kritias et Platon selon Diogène Laërce

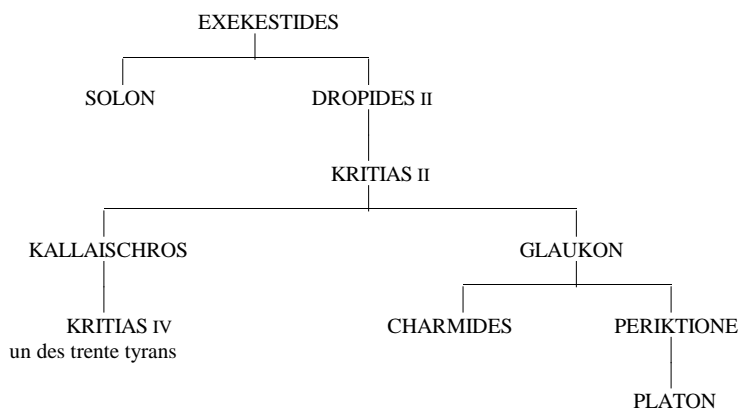
¹ Diog. Laert., III, 1 (Platon, 1) : Πλάτων, Ἀρίστωνος καὶ Περικτιόνης - ἡ Πωτώνης - Ἀθηναῖος, ἥτις τὸ γένος ἀνέφερον εἰς Σόλωνα. Τοῦτου γὰρ ἦν ἀδελφὸς Δρωπίδης, οὗ Κριτίας, οὗ Κάλλαισχος, οὗ Κριτίας ὁ τῶν τριάκοντα, καὶ Γλαύκων, οὗ Χαρμίδης καὶ Περικτιόνη, ἧς καὶ Ἀρίστωνος Πλάτων, ἔκτος ἀπὸ Σόλωνος ... Ὁ δὲ Σόλων εἰς Νηλέα καὶ Ποσειδῶνα ἀνέφερε τὸ γένος. Φασὶ δὲ καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ ἀνάγειν εἰς Κόδρον τὸν Μελάνθου, οἵτινες ἀπὸ Ποσειδῶνος ἰστοροῦνται κατὰ Θράσυλλον. Sur son témoignage et la divergence avec celui de Proclus qui suit, voir par exemple H. RAEDER, 1937.

Proclus, *Comm. Tim.*, 20e, 1-6¹ :

Le récit qui suit concerne la famille de Solon et sa parenté avec Platon, qui s'établit ainsi : les enfants d'Exekestidès ont été Solon et Drôpidès, et le fils de Drôpidès était Kritias, que Solon mentionne ainsi dans ses poésies :

Dis à Kritias à la chevelure dorée d'écouter son père ;
car il n'obéira pas à un guide avec un esprit faussé

De Kritias sont nés Kallaischros et Glaukôn, de Kallaischros à son tour le Kritias ici présent. Le Kritias du *Charmidès* le prouve qui appelle Glaukôn le père de Charmidès 'son oncle'. De Glaukôn sont nés Charmidès et Périktionè, et de Périktionè est né Platon. En sorte que Glaukôn était l'oncle de Kritias, Charmidès était son cousin germain et l'oncle de Platon, tandis que Solon était le frère de l'arrière-grand-père de Kritias. C'est la véritable filiation. Toutefois, le divin Jamblique, donne un récit quelque peu différent à propos de cette famille. Il fait de Glaukôn directement le fils de Drôpidès. D'autres encore disent que Kritias et Glaukôn étaient les fils de Kallaischros, ainsi Théon le Platonicien. Pourtant Kritias dit dans le *Charmide* que Charmidès est le fils de Glaukôn, notre oncle, et, dit-il précisément, ainsi 'mon cousin'. Ainsi Glaukôn n'était ni le fils de Drôpidès ni le jeune frère de Kritias. Mais cela suffit sur ce sujet. La vérité en ces matières n'a guère d'importance pour un homme préoccupé des seules réalités d'en haut.



La famille de Kritias et Platon selon Proclus

¹ Ed. et trad. fr. : A. J. FESTUGIERE, 1966, I, p. 118 ; trad. angl. H. TARRENT, 1997, I, p. 175-176 : Ἡ μὲν ἱστορία ἢ κατὰ τὸ Σόλωνος γένος καὶ τὴν Πλάτωνος πρὸς αὐτὸν συγγένειαν τοιαύτη τίς ἐστίν. Ἐξηκεστίδου παῖδες ἐγένοντο Σόλων καὶ Δρωπίδης, καὶ Δρωπίδου μὲν Κριτίας. οὐ μνημονεύει καὶ Σόλων ἐν τῇ ποιήσει λέγων· Εἰπέμεναι Κριτίῃ Ξανθότριχι πατρός ἀκούειν. οὐ γὰρ ἄμαρτινόφῃ πείσεται ἡγεμόνι. Κριτίου δὲ Κάλλαισχος καὶ Γλαύκων, Καλλαισχοῦ δὲ αὐτὸς Κριτίας οὗτος. δηλοῖ δὲ ὁ ἐν Χαρμίδῃ Κριτίας, τὸν Γλαύκωνα, τὸν Χαρμίδου πατέρα, θεῖον ἑαυτοῦ καλῶν. Γλαύκωνος δὲ Χαρμίδης καὶ Περικτιόνη, τῆς δὲ Περικτιόνης ὁ Πλάτων· ὥστε ὁ Γλαύκων Κριτίου θεῖος ἦν, πατὴρ δὲ Χαρμίδου, Χαρμίδης δὲ θεῖος Πλάτωνος, Σόλων δὲ ἀδελφὸς τοῦ ἐπιπάππου Κριτίου. τὸ μὲν οὖν ἀληθὲς τοιοῦτον. ὁ δὲ γε θεῖος Ἰάμβλικος ἄλλως πως παραδίδωσι τὴν τοῦ γένους διαδοχὴν. αὐτόθεν γὰρ τοῦ Δρωπίδου παῖδα τὸν Γλαύκωνα ποιεῖ. ἄλλοι δὲ Καλλαισχοῦ Κριτίαν καὶ Γλαύκωνα παῖδας λέγουσιν, ὥσπερ καὶ Θεῶν ὁ Πλατωνικός. καίτοι ἐν Χοιρμίδῃ φησὶν ὁ Κριτίας, ὅτι παῖς ἐστὶ Χαρμίδης Γλαύκωνος, τοῦ ἡμετέρου θεοῦ, καὶ, τοῖς ῥήμασιν οὕτως λέγων ἀνεψιὸς δὲ ἐμός. οὐτ' ἄρα Δρωπίδου υἱὸς ὁ Γλαύκων οὔτε Κριτίου τοῦ νεωτέρου ἀδελφὸς ἀλλὰ τούτων ἄδην, οὐδὲν ἀνδρῶν τῶν πραγμάτων φροντίζοντι ταῦτα ὅπως ἂν ἔχοι. Ainsi, on voit que Proclus corrige les *stemmata* suivants :

Jamblique :

DROPIDES
|
GLAUKON

Théon :

KALLAISCHROS
|
KRITIAS GLAUKON

Apulée, *De Plat.*, I, 1¹ :

Platon fut ainsi nommé à cause de son extérieur ; car il s'appelait d'abord Aristocles. On dit qu'il eut pour père Ariston ; et de l'autre côté Perictione, fille de Glaucus, fut sa mère. Ces deux auteurs rendent sa noblesse assez éclatante : car son père, Ariston, tirait par Codrus son origine de Neptune lui-même ; et le sage Solon, qui fonda les lois d'Athènes, était son ancêtre en ligne maternelle.

Suda, P 1707² :

Platôn : le fils d'Aristôn, fils d'Aristoklès, et de Périkionè, ou Potônè, qui descendait de Solôn ; elle était en effet la sixième génération après lui, étant la fille du poète Drôpidès, frère de Solôn. Solôn lui-même descendait de Néleus ; et Aristôn, père de Platôn, descendait de la famille de Kodros, fils de Mélanthos.

Les noms de Drôpidès et de Kritias au sommet de la généalogie permettent d'y agréger deux archontes du VII^e siècle. Drôpidès I, archonte en 645/4 et Kritias I, archonte entre 605 et 591, peut-être, mais sans certitude aucune, entre 600 et 596³. Vient ensuite Drôpidès II, archonte à son tour, « après Solon »⁴. On a d'abord cru que cette précision signifiait que Drôpidès II avait succédé à Solon comme archonte, mais on sait que tel n'était pas le cas. J. K. Davies admet qu'il y a donc ici, comme on peut le prouver par ailleurs pour Phormion, une petite exagération et qu'en réalité Drôpidès II fut archonte un peu après Solon. Dans ces conditions, la différence d'âge avec Kritias I, archonte vers 600/596 devient minime et il serait donc plus raisonnable d'y voir deux frères⁵ :

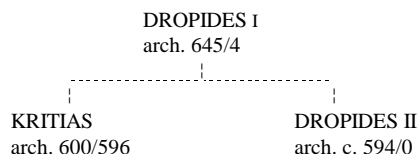
¹ Apul., *De Plat.*, I, 1 : *Platoni habitudo corporis cognomentum dedit ; namque Aristocles prius est nominatus. Ei Ariston fuisse pater dictus est ; ceterum Perictione, Glauci filia, mater fuit : et de utroque nobilitas satis clara ; nam Ariston pater per Codrum ab ipso Neptuno originem duxit, a Solone sapientissimo, qui legum Atticarum fundator fuit, maternus derivatus est sanguis.*

² trad. franç., N. D'ANDRES & alii, 2010, p. 475. Ces auteurs éditent et traduisent également (et surtout) une Vie de Platon rédigée par Olympiodore au VI^e siècle, dans laquelle on trouve la généalogie suivante, totalement fautive : « On dit en effet que Platon eut pour père Ariston, fils d'Aristoklès, à partir duquel il faisait remonter l'origine de sa famille à Solon le législateur : et c'est justement selon cet engagement ancestral qu'il écrivit des *Lois* livres et la *Constitution de la République* en onze livres. Du côté maternel, il est issu de Périkionè qui descendait de Néleus, fils de Kodros ». Les branches paternelles et maternelles sont mélangées.

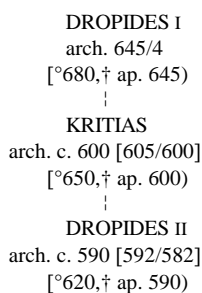
³ *Marm. Par.* FGHist. 239A36 : ἀφ' οὗ Σαπφῶ ἐγ Μυτιλήνης εἰς Σικελίαν ἔπλευσε, φυγοῦσα ΟΛ Θ 52|| ἄρχο[ν]τος Ἀθήνησιν μὲν Κριτίου τοῦ προτέρου, ἐν Συρακοῦσσαις δὲ τῶν γαμόρων κατεχόντων τὴν ἀρχήν. La lacune nous prive de la date exacte, circonstrite entre l'entrée précédente (605/4) et l'entrée suivante (591/0). J. CADOUX, 1948, p. 92, pense qu'on peut aller plus loin et faire coïncider l'archontat de Kritias avec l'*akmé* de Sappho qu'Eusèbe place entre 600 et 596. Précision qui me semble un peu illusoire.

⁴ Philostr., *VS*, I, 16, 2 : « Kritias le Sophiste ... sa famille remontait à Drôpidès qui fut archonte à Athènes après Solon ».

⁵ C'est le *stemma* proposé par J. Kirchner (*PA*), adopté par J. K. DAVIES, 1971, p. 324, et systématiquement suivi depuis (e. g. W. WELLIVER, 1977, p. 51).



Je ne crois pas que cette solution s'impose naturellement. Drôpidès I, archonte en 645 n'est pas né avant 675. Drôpidès II en revanche, contemporain un peu plus jeune de Solon, a dû naître autour de 625. Quoi qu'on en ait dit, l'année de son archontat n'est pas forcément celle qui suit immédiatement celui de Solon, et il est possible de l'abaisser encore un peu et de la situer vers 590 ou même quelques années plus tard¹. L'écart entre l'archontat de Kritias I et de Drôpidès II est ainsi au minimum d'une dizaine d'années mais peut aller jusqu'à une vingtaine d'années. Il y a donc bien la place pour une génération intermédiaire entre eux et le *stemma* suivant est tout aussi envisageable :



Si Platon nous assure que les ancêtres de Kritias étaient liés à Solon par une parenté par le sang, *suggéneia*², la nature de cette parenté n'est pas définie. Les auteurs beaucoup plus tardifs, ont cru pouvoir simplifier en affirmant que l'ancêtre de Kritias, Drôpidès, célébré par Solon dans ses poèmes, était le propre frère de celui-ci. Mais c'est assez peu vraisemblable, pour ne pas dire exclu, dans la mesure où dans ce cas, la chose aurait été exprimée beaucoup plus clairement.

La principale difficulté de cette généalogie est néanmoins ailleurs. Il s'agit de savoir quelle position occupe dans cet arbre Kritias le Jeune, l'interlocuteur de Socrate. Doit-il

¹ En effet, l'expression employée, au II^e siècle de notre ère, par Philostrate pour dater Drôpidès, μετὰ Σόλωνα n'a pas un sens si précis que le croyait T. J. CADOUX, 1948, p. 99. Comme le signale celui-ci en effet et comme on l'a souligné plus tard (de façon indépendante : J. K. DAVIES, 1971, p. 324 et M. MCGREGOR, 1974, p. 19-20), la même expression est utilisée pour dater l'archonte Phormion (sch. Aristoph., *Paix*, 347) alors qu'une inscription publiée en 1963 prouve désormais qu'il a été en poste en 546/5 seulement. Certes, dans le cas de Drôpidès, proche de Solon, l'écart devait être bien moindre, mais sans que les deux années soient pour autant successives.

² Sur le sens du mot, en Grèce en général et à Athènes et chez Platon en particulier, voir en dernier lieu A. DAMET, 2012, p. 40-42.

être identifié à Kritias IV (le tyran) ou à son aïeul homonyme, Kritias (III) ? Les deux solutions ont été soutenues avec force par des générations de commentateurs, et ce, depuis l'Antiquité. L'alternative se présentait ainsi aux yeux des historiens :

Vers 430/425¹, l'interlocuteur de Socrate dans le *Timée*, apparemment assez âgé², explique que lorsqu'il était tout jeune (âgé de dix ans), il écoutait son aïeul homonyme, âgé de quatre-vingt dix ans, lui parler des poésies, alors récentes, de Solon.

Une majorité de commentateurs, depuis Proclus, identifient le Kritias qui apparaît dans le *Timée* avec celui qui intervient dans le *Charmide* et le *Protagoras* : Kritias, fils de Kallaischros, c'est-à-dire Kritias le tyran. En effet les deux dialogues sont assez proches dans le temps : les entretiens rapportés dans *Charmide* se situent entre 432 et 429 et ceux du *Timée* seraient à dater entre 430/425. Dans les deux discours, Kritias est décrit de la même façon, comme un homme qui témoigne d'une certaine sagesse et n'est pas novice en philosophie³. Comme Kritias le tyran est né vers 460⁴, il faut conclure que son aïeul serait né vers 530, à une époque où les poésies de Solon (mort vers 560) n'étaient pas réellement récentes. En outre, son bisaïeul, né vers 570/560, aurait bien du mal à avoir été l'ami de Solon qui lui aurait transmis des récits de ses voyages. Il faut donc accepter que Platon, qui ne rédige ces discours que vers 358, se serait mépris sur la généalogie de son héros ou, comme le croit J. K. Davies, l'aurait volontairement falsifiée.

Mais une autre façon de résoudre cette difficulté serait de distinguer le Kritias du *Timée* (Kritias III) de celui du *Charmide* (Kritias IV). C'est l'opinion de plusieurs spécialistes récents⁵. Né vers 510¹, Kritias III est très âgé lorsqu'il rapporte, vers 430, à Socrate et Hermocrate le récit que son aïeul tenait de Solon. Cette fois, cet aïeul, né sans doute vers 590, peut sans difficulté avoir été le confident de Solon. Certes, cela diminue mais n'élimine pas la question de la nouveauté des poèmes écrits par Solon, encore considérés comme récent lorsqu'il avait dix ans. A ce moment, Solon était mort depuis

¹ C'est du moins la date traditionnellement retenue : voir par exemple A. E. TAYLOR, 1949⁶, p. 436.

² Il déclare en effet que le récit qu'il répète, il l'a entendu il y a fort longtemps (Plat., *Tim.*, 26b, 5-6). Voir L. BRISSON, 1982, p. 35, n. 3.

³ Voir sur ce point l'argumentation détaillée de T. G. ROSENMEYER, 1949.

⁴ *RE*, XI, s. v. Kritias, col. 1902 [W. DIEHL] ; J. K. DAVIES, 1971, p. 326-327.

⁵ L'idée a été avancée pour la première fois par J. BURNET, 1914, qui a été assez largement suivi jusqu'à ce que T. G. Rosenmeyer fasse à nouveau basculer l'opinion des historiens. Voir maintenant notamment W. WELLIVER, 1977, p. 50-53 ; L. BRISSON, 1982, p. 32-36.

une cinquantaine d'années. Plusieurs solutions ont été envisagées pour justifier cette précision, qui pénalise surtout, notons le, les partisans de Kritias le tyran. Ainsi, d'aucuns soulignent que ces poèmes ne sont peut-être qualifiés de « récents » qu'en comparaison avec ceux d'Homère ou d'Hésiode, et que leur nouveauté n'est donc que relative². Mais la meilleure explication a été fournie par J. Labarbe après une analyse très fine du vocabulaire et de l'usage grec. Ce savant montre qu'on peut traduire ici *néa* non par « jeunes », c'est-à-dire « récents », mais par « pour les jeunes » et comprendre ainsi le passage de Platon³ :

Comme en ce temps là, les poèmes de Solon étaient pour les jeunes, nous fûmes nombreux parmi les enfants à en chanter.

Je soulignerai ici que l'incertitude n'est pas réellement généalogique. Quelle que soit l'hypothèse retenue, il ne fait pas de doute que le *stemma* au fond reste inchangé⁴. Entre Kallaischros, père de Kritias IV, né vers 460 et Kritias II, jeune contemporain de Solon actif avant 560, il faut nécessairement insérer deux générations. Depuis le XIX^e siècle on a suggéré un (Kritias) et un (Kallaischros) ou un (Kritias) et un (Drôpidès). A la suite d'une découverte de E. Vanderpool, J. K. Davies a suggéré qu'en réalité ces générations étaient très certainement représentées par le candidat à l'ostracisme Kritias et son père Léaidès. En fait la discussion porte sur la valeur de la filiation transmise par Platon. On a vu que c'était l'une des « preuves » de R. Thomas à l'encontre d'une mémoire généalogique fiable chez les Grecs puisqu'il s'agit ici de la propre famille de Platon qu'il serait donc incapable de retranscrire correctement ainsi que l'avait soutenu T. G. Rosenmeyer⁵. Cette position est d'autant plus insoutenable qu'on peut parfaitement envisager, comme le fait J. K. Davies, que l'erreur est volontaire, si erreur il y a du moins. Mais W. Welliver s'est ensuite élevé avec force contre une telle conclusion

¹ J'abaisse volontairement d'une dizaine d'années les dates proposées par L. BRISSON, 1982, p. 36-37, ce qui permet d'éviter de donner à Kritias III l'âge canonique de 90/95 ans lorsqu'il parle avec Socrate.

² I. M. LINFORTH, 1919, p. 11 ; repris, avec prudence, par L. BRISSON, 1982, p. 35, n. 3.

³ Voir J. LABARBE, 1990.

⁴ Depuis J. Kirchner en 1901 (*PA*, s. v. Charmides, Kritias et Plato) jusqu'à J. K. DAVIES, 1971, p. 325-326, en passant par T. G. ROSENMEYER, 1949, tous partisans d'un seul Kritias interlocuteur de Socrate, la généalogie reste la même.

⁵ T. G. ROSENMEYER, 1949, dont les vues sont adoptées sans discussion par J. K. DAVIES, 1971, p. 325-326. Certains arguments pourtant sont d'une grande faiblesse. Ainsi, lorsque T. G. Rosenmeyer (*op. cit.*, p. 408) croit prouver l'identité du Kritias du *Charmides* avec celui du *Timée* parce que l'un et l'autre font référence aux mêmes ancêtres illustres et savants. Quoi de plus naturel dans la mesure où il s'agit de toute façon du grand-père et du petit-fils qui ont donc les mêmes ancêtres illustres et peuvent les revendiquer pareillement (voir W. WELLIVER, 1977, p. 53).

« precarious in the extreme ». Si on accepte de différencier, ce que la chronologie incite à faire finalement, le Kritias du *Charmide* et celui du *Timée* alors Platon redevient un témoin fiable et pertinent pour la généalogie de ses aïeux¹. Que peut-on avancer à l'encontre de cette distinction ? Que Platon ne précise pas dans le *Charmide* que le Kritias qui y intervient est le petit-fils de celui qui figurait dans le *Timée*. Mais précise-t-il qu'il est bien le même que celui du *Protagoras* ou du *Critias* ? Non ! Alors on ne doit pas s'attendre non plus à ce qu'il explicite davantage la différence dans le *Timée*. C'est une pétition de principe que de croire que le public athénien n'était pas capable de faire la différence. Autre problème, l'âge extrêmement avancé qu'aurait Kritias III en 430/425. Certes il s'agit d'un âge extraordinaire, surtout pour l'Antiquité, mais qui n'est en rien impossible ni même surprenant. Surtout dans cette famille : Solon a rédigé ses poèmes à la toute fin de sa vie, âgé d'environ quatre-vingt ans. Kritias II avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'il rapporta les propos de Solon à son petit-fils. Kallaischros avait certainement dépassé les quatre-vingt ans lorsqu'il réclama en 403 le corps de son fils Kritias IV, éliminé avec les autres tyrans. Bref, rien n'empêche dès lors Kritias III, qui pouvait avoir entre quatre-vingt et quatre-vingt-cinq ans à ce moment, de dialoguer avec Socrate entre 430 et 425. On nous dit qu'un vieillard n'aurait pas appelé « Kritias le Vieux » son aïeul. Mais pourquoi pas si celui-ci était en effet encore plus âgé que lui-même au moment où il parle. Précisément, que déclare Kritias dans le *Timée* ? Qu'il a d'abord dû mettre en ordre ses souvenirs, qui fort heureusement étaient intacts pour ce qui touche à sa jeunesse alors qu'il peine à se rappeler ce qu'il a fait la veille. Que tout ce qu'il avait appris il y a fort longtemps quand il était enfant était resté gravé dans sa mémoire². Ce sont là de toute évidence propos de vieille personne n'ayant plus de

¹ T. G. ROSENMEYER, 1949, p. 408, ironise sur l'erreur de Platon qui attribue à Kritias fils de Drôpidès, l'amour d'Anacréon, ce qui est chronologiquement impossible. Il est suivi par M. NOUSSIA, 1999, p. 175. Mais en réalité, même cette erreur venielle n'est pas assurée. Platon dit qu'Anacréon et Solon avaient célébré *la famille* de Kritias fils de Drôpidès, donc pas nécessairement *ce* Kritias précisément.

² Plat., *Tim.*, 26a-26c : Οὐ μὴν [26a] ἐβουλήθην παραχρήμα εἰπεῖν· διὰ χρόνου γὰρ οὐχ ἱκανῶς ἐμνημήην. Ἐνενόησα οὖν ὅτι χρεῶν εἴη με πρὸς ἑμαυτὸν πρῶτον ἱκανῶς πάντα ἀναλαβόντα λέγειν οὕτως. Ὅθεν ταχὺ συνωμιολόγησά σοι τὰ ἐπιταχθέντα χθές, ἡγούμενος, ὅπερ ἐν ἅπασιν τοῖς τοιοῖσδε μέγιστον ἔργον, λόγον τινὰ πρόποντα τοῖς βουλήμασιν ὑποθέσθαι, τούτου μετρίως ἡμᾶς εὐπορήσειν. Οὕτω δὴ, καθάπερ ὄδ' εἶπεν, χθές τε εὐθύς ἐνθένδε ἀπιῶν [26b] πρὸς τοῦσδε ἀνέφερον αὐτὰ ἀναμνησκόμενος, ἀπελθὼν τε σχεδόν τι πάντα ἐπισκοπῶν τῆς νυκτὸς ἀνέλαβον. Ὡς δὴ τοι, τὸ λεγόμενον, τὰ παίδων μαθήματα θαυμαστὸν ἔχει τι μνημεῖον. Ἐγὼ γὰρ ἂ μὲν χθές ἤκουσα, οὐκ ἂν οἶδ' εἰ δυναίμην ἅπαντα ἐν μνήμῃ πάλιν λαβεῖν· ταῦτα δὲ ἂ πάμπολυν χρόνον διακίχκοα, παντάπασιν θαυμάσαιμι ἂν εἴ τί με αὐτῶν διαπέφευγεν. Ἦν μὲν οὖν μετὰ πολλῆς ἡδονῆς καὶ [26c] παιδιᾶς τότε ἀκουόμενα (« Je n'ai pas [26a] voulu vous en parler sur-le-champ, parce que le temps ne m'en avait laissé qu'une idée confuse. Je pensais qu'il

mémoire récente mais ressassant sans problème son lointain passé ; on ne voit pas Kritias IV, âgé à peine de trente ans à ce moment, prononcer pareilles paroles¹. J. Labarbe propose une autre façon de supprimer le problème, c'est de dater de façon différente le *Timée*. Plutôt que le situer lors de l'activité politique d'Hermokratès de Syracuse à Athènes, donc vers 430/425, il faudrait le mettre quand il y faisait ses études, à la fin de son adolescence, et dans ce cas, une date vers 450/445, serait bien plus pertinente². Dans la mesure où cette nouvelle datation devra certainement être discutée plus au long, et en tout cas où je ne l'ai pas vu reprises dans les travaux plus récents, je m'en tiendrais à l'opinion traditionnelle, qui peut encore se satisfaire de la chronologie proposée pour Kritias.

Quant à la famille paternelle, c'est Platon lui-même qui nous livre les premiers détails à propos de ses proches.

Platon, *République*³ :

J'avais toujours admiré l'heureux naturel de Glaukôn et d'Adeimantos, mais en cette circonstance (368a) je fus ravi de leurs discours, et je leur dis : Enfants d'un tel père, c'est avec raison que l'amant de Glaucon commence ainsi l'élégie qu'il composa pour vous, quand vous vous fûtes distingués à la journée de Mégare : « O fils d'Aristôn, couple divin issu d'un glorieux père ». Cet éloge vous convient parfaitement, ô mes amis...

Platon, *Apologie de Socrate*¹ :

fallait auparavant me recueillir et mettre en ordre tous mes souvenirs, et je consentis sans peine à faire ce que tu m'avais commandé hier, croyant pouvoir vous fournir, ce qui est de la plus haute importance, un sujet convenable et qui se rattache à votre plan. C'est ainsi qu'hier, comme Hermokratès l'a déjà dit, je leur ai raconté, en m'en allant, [26b] ce dont je me souvenais. Après m'être retiré, j'y ai encore pensé toute la nuit et j'ai retrouvé tout le fil de mon histoire ; tant il est vrai que nous avons une mémoire étonnante pour tout ce que nous avons appris dans notre jeunesse ! J'ignore si je me souviendrais de tout ce j'ai entendu hier, mais je m'étonnerais fort si j'avais oublié ce que j'ai appris il y a si longtemps. J'apprenais alors avec plaisir, [26c] comme un enfant, et le vieillard se prêtait de bon cœur à répondre à toutes les questions que je lui faisais ; aussi, tout cela est-il gravé dans ma mémoire en caractères ineffaçables »).

¹ Voir sur ce point l'argumentation tout à fait convaincante de W. WELLIVER, 1977, p. 52-53, qui contre correctement les objections précédentes de T. G. ROSENMEYER, 1949, p. 406-407, qui minimise dans sa traduction les propos de Kritias et prétend que Kritias parlant de son aïeul comme d'un vieillard ne pouvait donc en être un lui-même. En fait, Platon ne dit rien d'explicite sur l'âge de Kritias et n'exclut certainement pas qu'il ait été âgé. Par ailleurs, dans le contexte, rien n'interdit qu'un homme devenu vieux et s'appretant à transmettre un savoir rappelle qu'il le devait lui-même à son aïeul qui le lui avait transmis lui aussi âgé. C'est au contraire on ne peut plus naturel.

² J. LABARBE, 1989, p. 253-255. Dans ce cas, il faudrait admettre un séjour non attesté du jeune Hermokratès à Athènes. Il faudrait également dissocier le discours du *Timée* et celui de la *République*, que l'on associe généralement. Surtout, il faudrait admettre que Socrate y est représenté très, jeune, âgé d'une petite vingtaine d'années.

³ Plat., *Repub.* 368a : Καὶ ἐγὼ ἀκούσας, ἀεὶ μὲν δὴ τὴν φύσιν τοῦ τε Γλαύκωνος καὶ τοῦ Ἀδεϊμάντου ἠγάμην, ἀτὰρ οὖν καὶ τότε πάνυ γε (368a) ἤσθην καὶ εἶπον· Οὐ κακῶς εἰς ὑμᾶς, ὦ παῖδες ἐκείνου τοῦ ἀνδρός, τὴν ἀρχὴν τῶν ἐλεγείων ἐποίησεν ὁ Γλαύκωνος ἐραστίης, εὐδοκίμησαντας περὶ τὴν Μεγαροῖ μάχην, εἰπών· “παῖδες Ἀρίστωνος, κλεινοῦ θεῖον γένος ἀνδρός”· τοῦτό μοι, ὦ φίλοι, εὖ δοκεῖ ἔχειν· πάνυ γὰρ θεῖον πεπόντουτό μοι, ὦ φίλοι.

Adeimantos, fils d'Aristôn, avec son frère Platon

Platon, *Parménide*² :

A notre arrivée à Athènes, de Clazomènes, notre patrie, nous rencontrâmes sur la place publique Adeimantos et Glaukôn. Adeimantos me dit en me prenant la main : Bonjour, Képhalos ! Si tu as besoin ici de quelque chose qui soit en notre pouvoir, tu n'as qu'à parler.

—

Mais, lui dis-je, c'est pour cela même que je suis venu ; j'ai quelque chose à vous demander. — Parle, reprit-il. (126b) — Quel était, lui demandai-je, le nom de votre frère maternel ? je ne m'en souviens pas; il était encore enfant quand je vins ici pour la première fois de Clazomènes, et il y a fort longtemps. Son père s'appelait, je crois, Pylilampès. — Oui, me dit-il, et lui Antiphôn. Mais où veux-tu en venir ?

Un certain Aristôn avait donc deux fils Adeimantos et Glaukôn³, et également un troisième nommé Platon. Adeimantos et Glaukôn avaient également un frère utérin nommé Antiphôn, fils de Pylilampès, ce que confirme Plutarque⁴ qui précise qu'Antiphôn est le demi-frère de Platon⁵. Si Pylilampès père d'Antiphôn est identique à Pylilampès oncle de Charmidès, on doit conclure que la mère de Platon, sœur de Charmidès, aurait épousé en secondes noces son oncle maternel. Le prochain renseignement n'est fourni que par Apulée (c. 123-170), un demi-millénaire plus tard : la mère de Platon s'appelait Périkionè. La généalogie de celle-ci est fournie finalement par Diogène Laërce dans la première moitié du III^e siècle.

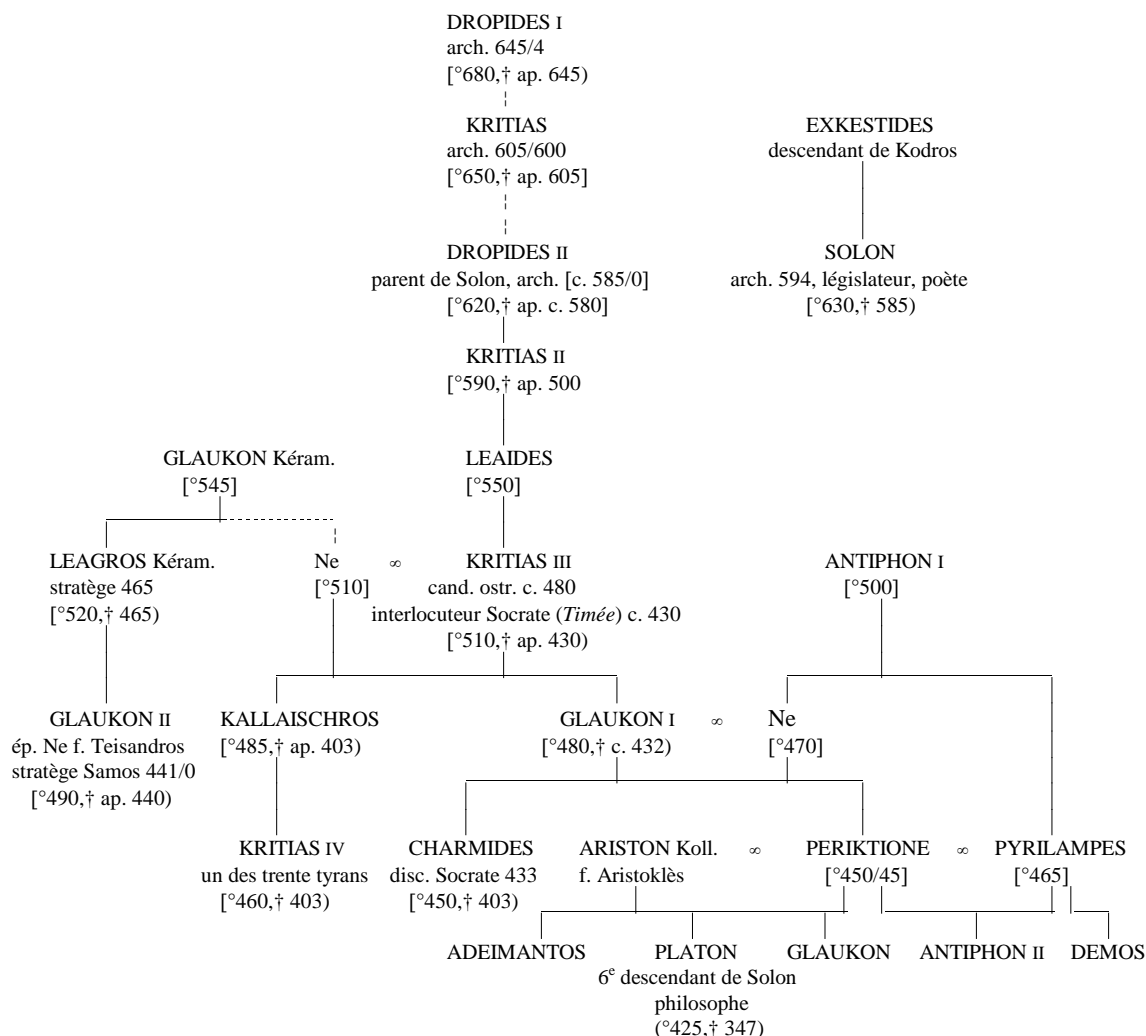
¹ Plat., *Apol. Soc.*, 34a-b : Αδείμαντος, ὁ Ἀρίστωνος, οὗ ἀδελφὸς οὐτοσὶ Πλάτων.

² Plat., *Parmen.*, 126a-b : [126a] Κέφαλος. Ἐπειδὴ Ἀθήναζε οἴκοθεν ἐκ Κλαζομενῶν ἀφικόμεθα, κατ' ἀγορὰν ἐνετύχομεν Ἀδειμάντῳ τε καὶ Γλαύκωνι· καὶ μου λαβόμενος τῆς χειρὸς ὁ Ἀδείμαντος, Χαῖρ', ἔφη, ὦ Κέφαλε, καὶ εἰ τοῦ δή τῶν τῆδε ὧν ἡμεῖς δυνατοί, φράζε. Ἀλλὰ μὲν δή, εἶπον ἐγὼ, πάρεμί γε ἐπ' αὐτὸ τοῦτο, δεησόμενος ὑμῶν. Λέγοις ἄν, ἔφη, τὴν δέησιν. [126b] Καὶ ἐγὼ εἶπον· τῷ ἀδελφῷ ὑμῶν τῷ ὁμομητρίῳ τί ἦν ὄνομα. Οὐ γὰρ μέμνημαι. Παιὶς δέ που ἦν, ὅτε τὸ πρότερον ἐπεδήμησα δεῦρο ἐκ Κλαζομενῶν· πολὺς δὲ ἤδη χρόνος ἐξ ἐκείνου. Τῷ μὲν γὰρ πατρὶ, δοκῶ, Πυριλάμπης ὄνομα. Πάνυ γε, ἔφη. Αὐτῷ δέ γε, Ἀντιφῶν. ἄλλὰ τί μάλιστα πυνθάνη.

³ *DPhA*, I, 1999, s. v. Adimante (A23), p. 55, avec tableau généalogique [L. BRISSON].

⁴ Plut., *De frat. am.* 484f : ὥσπερ Πλάτων τοὺς ἀδελφούς εἰς τὰ κάλλιστα τῶν αὐτοῦ συγγραμμάτων θέμενος ὀνομαστοὺς ἐποίησε, Γλαύκωνα μὲν καὶ Ἀδείμαντον εἰς τὴν Πολιτείαν, Ἀντιφῶντα δὲ τὸν νεώτατον εἰς τὸν Παρμενίδην. (« c'est ainsi que Platon a rendu ses frères célèbres, en les choisissant pour interlocuteurs de ses plus beaux dialogues, Glaukôn et Adeimantos, de sa *République*, Antiphôn, le plus jeune, de son *Parménide* »

⁵ Voir G. BOAS, 1948, p. 440.



On ne connaît pas d'autres descendants attestés du groupe familial. Un Charmidès, fils d'Aristotélès et d'une tante paternelle d'Andocide est impliqué dans le scandale des Hermès en 415¹. Il pourrait être parent de l'oncle de Platon. Outre l'homonymie, il apparaît en effet que le fils de Glaukôn fut lui aussi impliqué dans le scandale des Hermès². Mais cette parenté reste difficile à définir. Les deux hommes sont pratiquement contemporains. Le fils d'Aristotélès, cousin d'Andocide, était du même âge que celui-ci³ et donc né autour de 440. L'oncle de Platon, encore adolescent en 433, est, lui, né vers 450. Comme leurs parents sont connus à l'un et l'autre, ils ne peuvent être au mieux que cousins germains et la parenté ne peut provenir que du côté

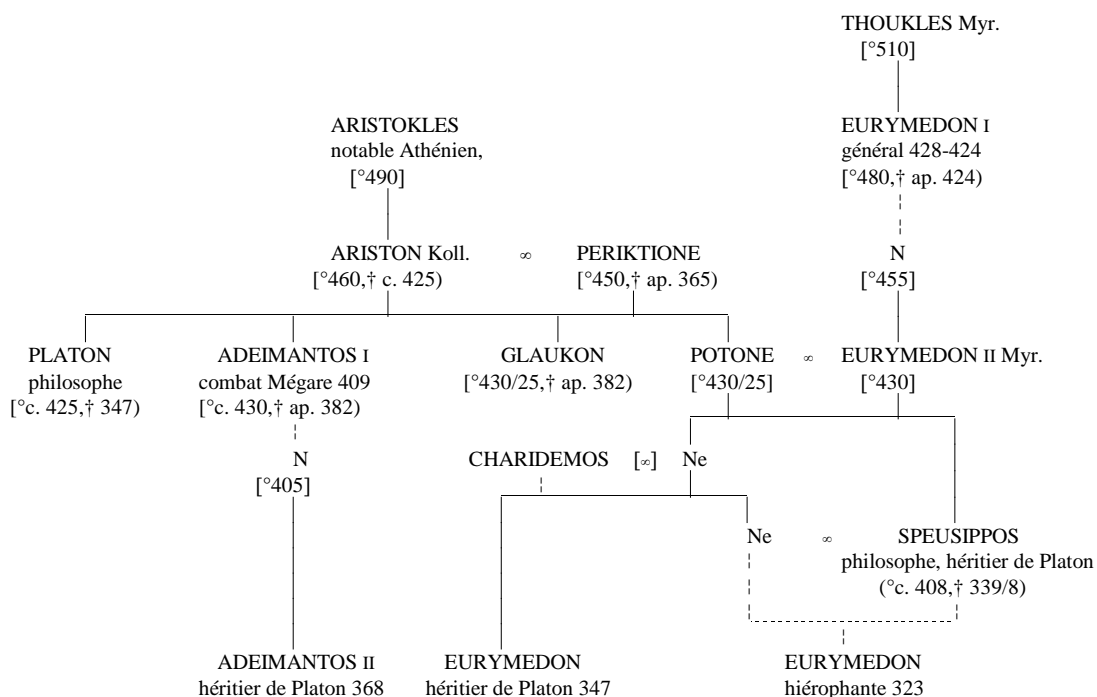
¹ And., I, 47-51, 67-68. Voir S. NAILS, 2002, p. 90 ; PAA, XVIII (2009), p. 360 et *supra*, p. 541.

² Voir R. W. WALLACE, 1992, qui montre que le Charmidès qui possédait une maison près de l'Olympéion où se réunissaient les sacrilèges (*cf. supra*, p. 546, n. 1) est bien le fils de Glaukôn.

³ And., I, 48 : λέγει πρὸς με Χαομίδης, ὦν μὲν ἀνεψιός, ἡλικιώτης δὲ καὶ συνεκτραφεὶς ἐν τῇ οἰκίᾳ τῇ ἡμετέρᾳ ἐκ παιδός (« Charmidès, un cousin de mon âge, élevé en même temps que moi dans ma maison depuis notre enfance »).

d'Aristotélès. Celui-ci pourrait être un frère de Glaukôn. La mère de celui-ci appartenait certainement à la famille de Glaukôn du Céramique, qui sera alliée ensuite à celle d'Andocide¹. Mais on s'étonne de ne le voir jamais nommé dans le *corpus* platonicien (un Aristote proche parent de Platon aurait certainement été signalé). Il pourrait plus facilement être un frère de Périktionè et de Pýrilampès, mais cela reste une conjecture somme toute gratuite en l'état des connaissances.

Compte tenu de la rareté du nom également, K. L. Singh a proposé avec plus de vraisemblance de regrouper en seul *stemma* l'ensemble des personnages nommés Eurymédôn². Le beau-frère de Platon ne serait autre, selon elle, que le fils du grand général Eurymédôn, fils de Thouklès, de Myrrhinonte, qui occupa la charge de stratège sans interruption de 428 à 424 et ne fut guère inquiété, à l'inverse de ses collègues, après la défaite, signe de connexions aristocratiques importantes³. De la même façon, il faudrait placer dans la descendance de la sœur de Platon aussi bien Eurymédôn, qui succéda à son oncle, dont la filiation maternelle est bien attestée, qu'Eurymédôn, hiérophante à la fin du IV^e siècle.



¹ Voir J. K. DAVIES, 1971, p. 90 et p. 329.

² K. SINGH, 1971, p. 71-72 et *stemma*, p. 260.

³ Dans la mesure où le général était probablement un homme expérimenté en 428, il est plus probablement l'aïeul que le père du beau-frère de Platon, ce qui s'accorde mieux aussi avec une transmission du nom du grand-père au petit-fils.

C) La famille de Peisistratos

On dispose désormais pour l'étude de la famille de Peisistratos d'une monographie relativement exhaustive publiée récemment par B. M. Lavelle. Tous les points assurés et les conjectures les plus vraisemblables y sont évoqués et correctement analysés, à ceci près que B. M. Lavelle considère comme absolument certain que Pisistrate était un homme nouveau et interprète donc à chaque fois en ce sens des sources qui sont loin d'être concluantes sur ce point. Je me bornerai donc ici à un rappel des faits connus et reviendrai sur quelques hypothèses nouvelles.

1) la famille paternelle de Pisistrate

Il était fils d'Hippokratès¹ et le descendant de Peisistratos, fils de Nestôr, dont il avait hérité le nom². Pour B. M. Lavelle, qui est donc persuadé que Pisistrate était un *homo novus*, son père l'aurait appelé ainsi on ne sait pourquoi et ensuite, devenu un homme puissant, Pisistrate aurait opportunément joué de cette homonymie pour se constituer une généalogie reluisante. Mais on conviendra que ce n'est pas l'hypothèse la plus convainquante qui soit. On admettra plutôt qu'Hippokratès, qui porte lui-même un nom aristocratique, a donné à son fils le nom d'un fils de Nestor, attesté depuis au moins le VII^e siècle³, parce que la tradition d'une origine néléide existait déjà à ce moment dans sa famille⁴. Si l'on en croit Hérodote, c'est en mémoire du fils de Nestor qu'Hippokratès nomma son fils. Mais on peut raisonnablement penser qu'entre les deux Peisistratos s'insère Peisistratos, archonte en 669/8⁵.

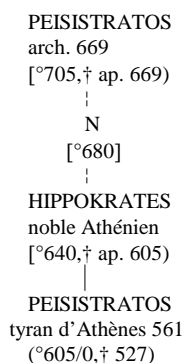
¹ Il est plaisant de lire chez un auteur récent (P. GIOVANNELLI-JOUANNA, 2006, p. 72) que « Pisistrate ... fils d'Hippocrate, tyran d'Athènes, aurait dû succéder à son père ».

² Hdt, I, 65 : [3] Μετὰ δὲ ἐξεχώρησαν ἐς Σίγειον τὸ ἐπὶ τῷ Σκαμάνδρῳ, ἄρξαντες μὲν Ἀθηναίων ἐπ' ἔτεα ἕξ τε καὶ τριήκοντα, ἔοντες δὲ καὶ οὗτοι ἀνέκαθεν Πύλιοι τε καὶ Νηλεῖδαι, ἐκ τῶν αὐτῶν γεγονότες καὶ οἱ ἀμφὶ Κόδρον τε καὶ Μέλανθον, οἱ πρότερον ἐπήλυδες ἔοντες ἐγένοντο Ἀθηναίων βασιλέες. [4] Ἐπὶ τούτου δὲ καὶ τῷ οὐνομα ἀπεμνημόνευσε Ἴπποκράτης τῷ παιδί θέσθαι τὸν Πεισίστρατον, ἐπὶ τοῦ Νέστορος Πεισιστράτου ποιούμενος τὴν ἐπωνυμίην (« Ils étaient Pyliens d'origine, de la famille de Néleus, et avaient les mêmes ancêtres que Kodros et Mélanthos, qui avaient régné autrefois à Athènes quoique étrangers. Hippokratès donna à son fils le nom de Peisistratos parce qu'un des fils de Nestor l'avait porté, et afin de perpétuer le souvenir de cette origine »).

³ M. VALDES GUIA, 2002, p. 97.

⁴ C'est également l'opinion de A. PIERROT, 2006, p. 481-484.

⁵ Paus., II, 24, 7 : Ἀθηναίους ἄρχοντας Πεισιστράτου, τετάρτῳ δὲ ἔτει τῆς ὀλυμπιάδος, ἦν Εὐρύβοτος Ἀθηναῖος ἐνίκα στάδιον (« sous l'archontat à Athènes de Peisistratos en la quatrième année de l'Olympiade [lacune], où Eurybotos remporta le prix de la course du stade ») ; Dion. Hal., *Ant. Rom.*, III, 1, 3 : ὁ δεῦτερος ἐνιαυτὸς τῆς ἑβδόμης καὶ εἰκοστῆς ὀλυμπιάδος, ἦν ἐνίκα στάδιον Εὐρυβάτης Ἀθηναῖος ἄρχοντας Ἀθήνησι Λεωστράτου (« la seconde année de la vingt-septième olympiade, en laquelle Eurybatès d'Athènes remporta le prix de la course, Léostrakès étant archonte ») ; Eus., *Chr.*, « Ol. 27. Euribos der Athener i. Stad. » (p. 92 KARST). Voir T. J. CADOUX, 1948, p. 90.



2) la famille maternelle de Pisistrate

Une seule source nous informe sur la mère de Pisistrate. Un fragment d'Héraclide du Pont nous apprend que la mère de Pisistrate était la cousine germaine de la mère de Solon¹. Pourtant, cette notion d'une parenté entre Solon et Pisistrate n'a guère reçu d'écho favorable chez les historiens modernes². A l'encontre de cette relation, on a fait valoir plusieurs arguments, d'inégale valeur³ :

- le silence d'Hérodote qui cite les deux hommes sans évoquer aucun rapprochement entre eux ;
- la difficulté chronologique à situer les deux hommes au même niveau généalogique alors qu'une génération entière les sépare ;
- l'improbabilité qu'un auteur de l'époque classique ait pu disposer de sources donnant la généalogie sur au moins deux générations de deux femmes du VII^e siècle ;
- la faible valeur d'Héraclide comme témoin dans la mesure où son récit est motivé par des considérations philosophiques artificielles.

A mon avis, aucun de ces arguments n'a de poids véritable hormis celui qui concerne la fiabilité toute relative d'Héraclide.

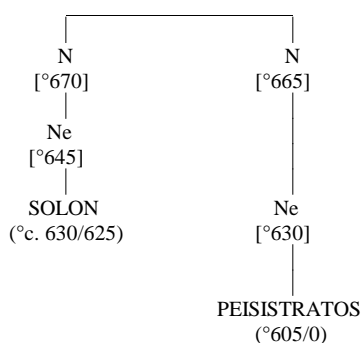
Pour la chronologie, je ne vois pas de difficulté particulière. La tradition place la mort de Solon « à Chypre, dans sa quatre-vingtième année »¹, ce qui mettrait sa naissance vers 638 puisqu'on s'accorde à mettre son décès à 558 environ. Mais on admet aujourd'hui que cette précision n'a pas de valeur historique. Il s'agit simplement d'une projection de l'âge idéal, d'ailleurs attribué à Solon lui-même. En réalité, la seule chose

¹ Heracl. Pont., fg. 33.

² L. DE LIBERO, 1996, p. 51 ; A. PODLECKI, 1987, p. 1 ; R. OWENS, 2010, p. 69. Ces auteurs considèrent que la chose est, sinon impossible, au moins improbable en raison de la chronologie : la mère de Solon ayant dû naître vers 670 et celle de Pisistrate vers 620. Cinquante ans, c'est en effet beaucoup. Sauf, qu'en réalité l'écart d'âge entre les deux femmes pourrait n'avoir pas excédé une quinzaine d'années.

³ Voir un état récent de la question, avec bibliographie, chez M. LAVELLE, 2006, p. 194-198.

que l'on puisse dire, c'est que Solon devait avoir au moins trente ans au moment de son archontat en 593. On ne peut non plus trop le vieillir pour ne pas lui donner un âge canonique. Il a donc pu naître entre 630 et 625 environ comme le suggère J. K. Davies. Dans ces conditions, sa mère pourrait être née vers 645. La mère de Pisistrate, né vers 605, pourrait de son côté avoir vu le jour vers 630. On arrive à un écart d'une vingtaine, voir d'une quinzaine d'années seulement entre les deux femmes (et non d'une cinquantaine), ce qui rend leur parenté tout à fait envisageable :



Je suis en effet persuadé par la démonstration de B. M. Lavelle quant à la volonté d'Héraclide à insister sur l'étroitesse des rapports entre Solon et Pisistrate et sur ses possibles exagérations à ce propos. Aucune autre source antérieure ne fait état de leur parenté ou de leur relation amoureuse. Plus grave, dès l'Antiquité, le rôle de conseiller de Pisistrate qu'Héraclide prête à Solon était contesté et l'on a souligné que l'affirmation d'Héraclide qui fait de Solon le mentor de Pisistrate plusieurs années durant est nécessairement erronée, Solon étant décédé dès la seconde année du règne du tyran².

Pour autant, je ne crois pas que cela suffise à écarter le témoignage d'Héraclide. La parenté n'est pas du tout le lien essentiel entre les deux hommes selon cet auteur. C'est

¹ Diog. Laert., *Sol.*, Ἐτελεύτησε δ' ἐν Κύπρω βιοὺς ἔτη ὀγδοήκοντα.

² [Arist.], *Ath. Pol.*, XVII, 1 : Πεισίστρατος μὲν οὖν ἐγκατεγήρασε τῇ ἀρχῇ, καὶ ἀπέθανε νοσήσας ἐπὶ Φιλόνεω ἀρχοντος, ἀφ' οὗ μὲν κατέστη τὸ πρῶτον τύραννος, ἔτη τριάκοντα καὶ τρία βιώσας, ἃ δ' ἐν τῇ ἀρχῇ διέμεινεν, ἐνὸς δέοντα εἴκοσι. ἔφευγε γὰρ τὰ λοιπὰ. διὸ καὶ φανερῶς ληροῦσιν οἱ φάσκοντες ἐρώμενον εἶναι Πεισίστρατον Σόλωνος, καὶ στρατηγεῖν ἐν τῷ πρὸς Μεγαρέας πολέμῳ περὶ Σαλαμῖνος· οὐ γὰρ ἐνδέχεται ταῖς ἡλικίαις, ἐὰν τις ἀναλογίζηται τὸν ἑκατέρου βίον καὶ ἐφ' οὗ ἀπέθανεν ἀρχοντος (« Pisistratos vieillit dans l'exercice du pouvoir et mourut de maladie sous l'archontat de Philonéos. Depuis qu'il avait établi pour la première fois sa tyrannie, il avait vécu trente-trois ans : il en avait passé dix-neuf au pouvoir et le reste en exil. Aussi est-il manifestement déraisonnable de dire que Pisistratos fut aimé par Solon et qu'il commandait dans la guerre engagée contre les Mégariens au sujet de Salamine. L'âge de l'un et de l'autre rend cette assertion inadmissible on n'a qu'à rapprocher l'époque de leur vie et la date de leur mort »).

le rapport spirituel (affectif et intellectuel) qui prime. La parenté n'intervient que de façon très accessoire et sans nécessité aucune.

Surtout, je ferais valoir l'absence de motif pour une pareille invention. Aussi bien Solon que Pisistrate sont réputés par l'ensemble des auteurs anciens être des Néléïdes. Cela ne souffrait apparemment aucune contradiction. Si Héraclide avait simplement eu besoin pour son propos, d'inventer une parenté entre les deux hommes, pourquoi aurait-il été chercher un lien obscur et assez éloigné par des femmes alors qu'il lui suffisait de dire que les deux hommes, appartenant au même *génos*, étaient de proches parents agnatiques ? C'était simple, incontestable et plus glorieux. Et puisqu'il était admis par tous, notamment par Héraclide lui-même que les deux hommes appartenaient à deux générations successives, quoi de plus simple de dire que Solon était, par exemple, le cousin germain du père de Peisistratos ? Et pourtant, c'est une toute autre voie qu'a choisie Héraclide. L'invention est ici totalement inutile et parfaitement contraire aux buts supposés de son auteur. La précision ne s'explique logiquement que si elle traduit une recherche authentique. Ceci dit, est-il possible d'en dire plus sur l'identité ou l'origine de ces femmes. On a prétendu qu'aucun historien n'aurait pu connaître ainsi la généalogie de simples femmes à cette époque. Mais l'argument peut, et doit, être retourné : c'est parce qu'elles appartenaient à une famille particulièrement en vue, et étudiée par les historiens, qu'Héraclide a été en mesure de savoir qu'elles étaient cousines. Et cela restreint considérablement le choix des possibilités, peu de familles athéniennes étant à la fois suffisamment illustres et bien étudiées par les auteurs classiques. Il y a les Alcméonides, les Philaïdes, les Kodrides, peut-être les Étéoboutades, les Kérykes ou les Eumolpides, et c'est à peu près tout. Et encore, ne nous reste-t-il de véritables renseignements pour les périodes anciennes que pour les deux premières.

De toute façon, il est une famille qui s'impose à l'esprit pour d'autres considérations, celle des Philaïdes, l'une des deux plus probables donc :

- Solon appartenait au *génos* des Néléïdes, et pourtant tous les auteurs s'accordent à dire qu'il était originaire de Salamine, tandis que les Néléïdes venaient de Pylos en Messénie. On doit en conclure, puisque son père était Néléïde, que c'est par sa mère que Solon se rattachait à Salamine. Et l'on peut croire qu'il revendiquait un lien avec la principale famille de Salamine, celle des Philaïdes. En effet, Solon lui-même, dans le procès qu'il mena contre les Mégariens, usa comme argument principal du don de

l'île de Salamine à Athènes par Eurysakès et Philaios, les deux fils d'Ajax, dont le second donna son nom au dème des Philaïdes près de Brauron, et de la façon dont ils furent ensuite enterrés¹.

- Peisistratos lui-même était, cela est bien attesté par Platon², du dème des Philaïdes³, dont le nom dérivait, tout comme celui du *génos* homonyme, de Philaios, fils d'Ajax. Il n'est donc pas exclu que la mère de Peisistratos se soit rattachée aux Philaïdes⁴.
- Dernier argument, l'un des fils de Peisistratos porte le nom de Iophôn, que l'on ne retrouve que dans la généalogie des Philaïdes⁵.

Ainsi, si les mères de Solon et de Pisistrate étaient toutes deux issues de la famille des Philaïdes, comme le laissent entendre de trop rares indices, il n'y a rien de surprenant à ce qu'un auteur du V^e siècle, bien au fait des généalogies des grandes familles de l'époque archaïque comme l'était Héraclide du Pont⁶, ait pu le savoir.

¹ Plut., V. Solon, 10 : τὸν δὲ Σόλωνά φασιν ἀποδείξει τοῖς δικασταῖς ὅτι Φιλαῖος καὶ Εὐρυσάκης, Αἴαντος υἱοί, Αθήνησι πολιτείας μεταλαμβάνοντες παρέδωσαν τὴν νῆσον αὐτοῖς, καὶ κατόκησαν ὁ μὲν ἐν Βραυρωνί τῆς Ἀττικῆς, ὁ δὲ ἐν Μελίτῃ καὶ δῆμον ἐπώνυμον Φιλαίου τῶν Φιλαϊδῶν ἔχουσιν, ὅθεν ἦν Πεισίστρατος (« Solon prouva clairement aux juges que Philaios et Eurysakès, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de cité à Athènes, firent don de leur île aux Athéniens, et s'établirent, l'un à Brauron, l'autre à Mélité, deux dèmes de l'Attique; et que Philaios donna son nom au dème des Philaidai, d'où était Pisistrate »).

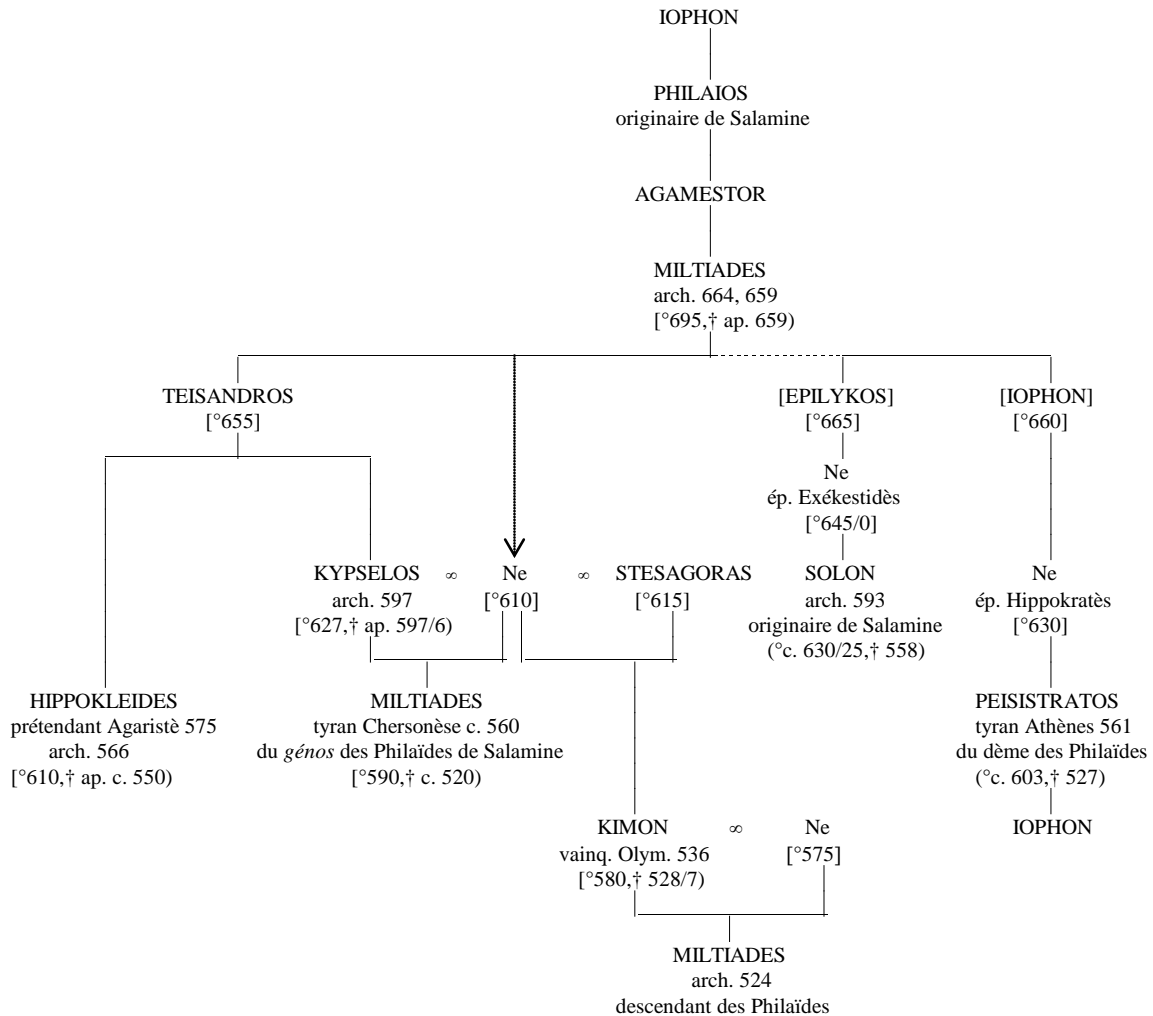
² Plat., *Hipparch.*, 228b : Πολίτη μὲν ἐμῶ τε καὶ σῶ, Πεισιστράτου δὲ υἱεὶ τοῦ ἐκ Φιλαϊδῶν, Ἰππάρχῳ (« À mon concitoyen et au tien, au fils de Peisistratos, du dème de Philaïdes, Hipparchos, l'aîné »).

³ Sur le sens de l'expression de Platon, voir, par ex., R. THOMAS, 1989, p. 161.

⁴ C'est l'opinion de divers historiens que Peisistratos devait être apparentés aux Philaïdes en raison de l'inscription de sa famille dans ce dème : voir par exemple J. R. ELLIS – G. R. STANTON, 1968, p. 98. Déjà U. Von WILAMOWITZ, 1893, II, p. 72-74 avait fait le rapprochement et avant lui WESTERMANN, *RE*¹, V, 1848, s. v. Peisistratos und Peisistraten, col. 1646-1650, sp. col. 1646 croyait même que Pisistrate était un Philaïde, erreur aussitôt signalée par G. PETERSEN, 1880, p. 115, n. 1. En revanche, F. BOURRIOT, 1976, II, p. 1297-1298, rejette tout rapprochement entre la famille des Philaïdes et le dème des Philaïdes. Mais sa conclusion dérive, en partie, de son refus net d'associer la famille de Cimon avec les Philaïdes, ce qui me semble une erreur, et de l'absence de revendication d'un lien avec le dème par la famille de Miltiadès de Chersonnèse, ce qui ne prouve absolument rien.

⁵ L. PICCIRILLI, 1985, a lui aussi noté ce rapprochement et l'interprète également comme indice d'une parenté entre Philaïdes et Peisistratides. Mais sa solution, Miltiadès épouse en premières noces une fille du tyran Hippias, n'est fondée sur rien et explique assez mal de toute façon qu'on ait emprunté à un fils bâtard de Peisistratos le nom d'un ancêtre des Philaïdes.

⁶ C'est à lui également que l'on doit la connaissance précise de la généalogie de l'épouse du cypsélide Périandros de Corinthe (*infra*, p. 682, n. 8).



3) Les alliances des Pisistratides

L'auteur de la Constitution d'Athènes nous donne un aperçu des unions de Pisistrate¹ :

Après la mort de Pisistrate, ses fils prirent le pouvoir et continuèrent à l'exercer de la même manière. De son union légitime avec une femme d'Athènes, Peisistratos avait eu deux fils, Hippias et Hipparchos ; d'une femme d'Argos, il en avait eu deux autres, Iophon et Hégésistratos. Ce dernier était surnommé Thettalos. Peisistratos avait en effet épousé une femme d'Argos, la fille d'un citoyen de cette ville nommé Gorgilos : elle s'appelait Timonassa et avait été la femme d'Archinos d'Ambracie, de la famille des Kypsélides. De ce second mariage de Peisistratos était résultée une alliance avec les Argiens : mille d'entre eux, qu'avait amenés Hégésistratos, prirent part à la bataille livrée près du temple de Pallènè. Le mariage avait été contracté, selon les uns, pendant le premier exil de Pisistrate ; selon les autres, pendant qu'il était au pouvoir.

On constate que l'identité de la première épouse de Peisistratos reste inconnue.

¹ *Ath. Pol.*, XVII, 2 : τελευτήσαντος δὲ Πεισιστράτου, κατεῖχον οἱ υἱεῖς τὴν ἀρχήν, προάγοντες τὰ πράγματα τὸν αὐτὸν τρόπον. ἦσαν δὲ δύο μὲν ἐκ τῆς γαμετῆς Ἰππίας καὶ Ἰππαρχος, δύο δ' ἐκ τῆς Ἀργείας Ἰοφῶν καὶ Ἠγησίστρατος, ᾧ παρωνύμιον ἦν Θέτταλος. ἐπ' ἐγήμεν γὰρ Πεισίστρατος ἐξ Ἀργους ἀνδρὸς Ἀργείου θυγατέρα, ᾧ ὄνομα ἦν Γοργίλος, Τιμόνασσαν, ἣν πρότερον ἔσχεν γυναικᾶ Ἀρχίνος ὁ Ἀμπρακιώτης τῶν Κυψελίδων. ὅθεν καὶ ἡ πρὸς τοὺς Ἀργείους ἐνέστη φιλία, καὶ συνεμαχέσαντο χίλιοι τὴν ἐπὶ Παλληνίδι μάχην, Ἠγησιστράτου

Curieusement alors que les sources sont assez disertes sur ses trois autres épouses, celle qui fut la mère de ses seuls enfants reconnus comme légitimes n'est pas évoquée, même de façon allusive¹, de sorte que son identité ou son origine nous échappe totalement.

Diverses conjectures ont été néanmoins proposées, mais aucune ne semble s'imposer. On a ainsi affirmé qu'elle était nécessairement athénienne, puisque ses enfants sont admis comme légitimes², qu'elle venait du dème des Philaïdes, où Peisistratos avait ses premières attaches, ou encore qu'elle venait d'Erétrie voire de Mégare.

Mais, comme l'a souligné B. M. Lavelle, aucune de ces suppositions ne s'impose. On connaît plusieurs exemples à cette époque d'Athéniens légitimes dont la mère était d'origine étrangère³.

A la fin, B. M. Lavelle, découragé, conclut qu'aucun indice, pas même le nom de ses enfants, ne peut nous apporter la moindre piste. Il remarque quand même le nom curieux de l'un d'entre eux, Thessalos, mais signale rapidement en note que ce nom dénote simplement des affinités politiques tardives de Pisistrate. Il en reste donc à un constat d'incertitude, avec une préférence pour une épouse athénienne puisqu'aucune source, même hostile, ne fait la moindre allusion à une origine étrangère pour Hippias.

Il me semble au contraire qu'il balaye trop rapidement le seul indice concret dont nous disposons. De sa première union, Pisistrate a eu au moins trois enfants : Hippias, Hipparchos, et Thessalos. Les noms des deux premiers s'apparentent à celui d'Hippokratès le père de Pisistrate et soulignent le prestige et la richesse de la famille comme possesseurs de chevaux⁴. Mais le nom de Thessalos est lui trop particulier pour être anodin. On ignore sa date de naissance, mais elle se situe quelque temps après 570, date approximative de naissance du premier fils, Hippias, et avant 561/0, date approximative du second mariage de Pisistrate avec Timonassa d'Argos. A cette époque, quelle vision ou programme politique aurait pu guider Pisistrate, simple

κομίσαντος. γῆμαι δὲ φάσι τὴν Ἀργείαν οἱ μὲν ἐκπεσόντα τὸ πρῶτον, οἱ δὲ κατέχοντα τὴν ἀρχήν.

¹ J'exclu la mention par une scholie d'Aristophane de Myrrhinè, épouse de Pisistrate et mère d'Hippias, qui ne résulte que d'une confusion.

² C'est ce qu'affirme l'auteur de la *Constitution d'Athènes*. Mais l'auteur est loin d'être totalement fiable : il croit qu'Hégésistratos est le même que Thessalos et ne sait pas trop quand placer le mariage de Pisistrate avec Timonassa. Or, pour un auteur du IV^e siècle, il allait de soi que la mère des enfants *légitimes* de Pisistrate ne pouvait être qu'une femme athénienne. Il s'agit donc plus d'une déduction naturelle que d'une information concrète.

³ B. M. LAVELLE, 2006, p. 198-201.

⁴ Sauf dans la vision particulière de B. M. Lavelle pour qui Pisistrate est un *homo novus*.

particulier, pour qu'il donne ce nom à son fils¹ ? En revanche, il est plus aisé d'admettre qu'il souhaitait honorer l'origine thessalienne de son épouse si celle-ci venait d'une famille aristocratique de Thessalie. Ce qui peut l'indiquer, c'est le nom de sa petite-fille : Archédikè, fille d'Hippias². Ce nom se retrouve en effet dans l'aristocratie thessalienne, c'est celui de la mère d'Aleuas le Roux de Larisa, chef et législateurs des Thessaliens vers le milieu du VI^e siècle³. Et même le nom d'Hippias, qui peut certes être en rapport avec le nom d'Hippokratès, son grand-père paternel, pourrait confirmer cette origine thessalienne. En effet, sous cette forme particulière, le nom n'est porté auparavant dans la prosopographie archaïque que par un stratège thessalien de la guerre sacrée, second du commandant en chef Eurylochos⁴, lui-même probablement un

¹ Quoique de façon très incorrecte, et justement critiquée par I. WORTHINGTON, 1981, p. 90-91, G. GLOTZ – R. COHEN, 1938, p. 458-459, avaient affirmé que Pisistrate « avait conclu avec les Aleuades de Larissa un véritable pacte de famille ».

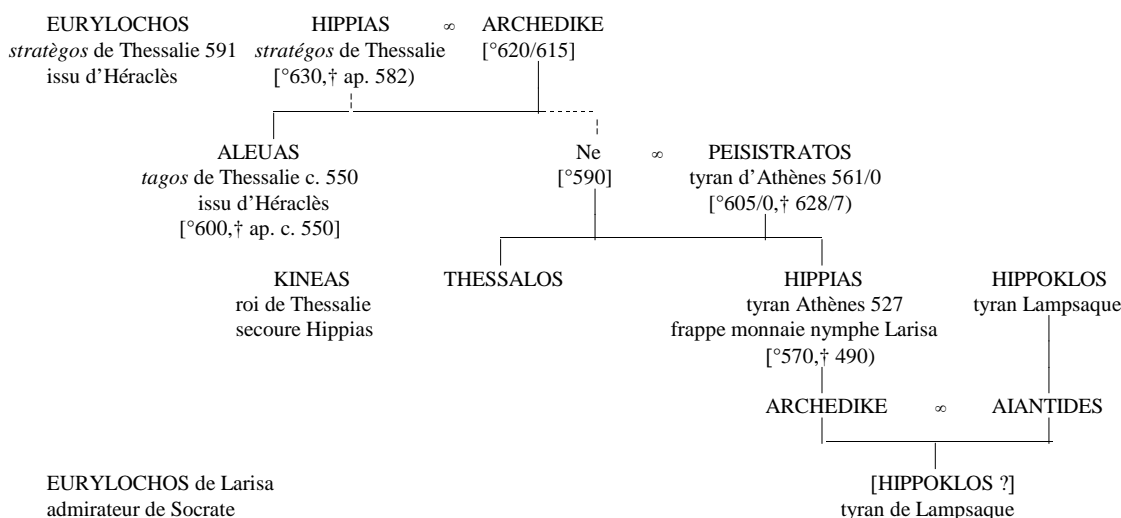
² Thuc., VI, 59 : Ἰππόκλου γοῦν τοῦ Λαμψακηνοῦ τυράννου Αἰαντίδῃ τῶ παιδί θυγατέρα ἑαυτοῦ μετὰ ταῦτα Ἀρχεδίκην Ἀθηναῖος ὢν Λαμψακηνῶ ἔδωκεν, αἰσθανόμενος αὐτοὺς μέγα παρὰ βασιλεῖ Δαρείῳ δύνασθαι. καὶ αὐτῆς σῆμα ἐν Λαμψάκῳ ἐστὶν ἐπίγραμμα ἔχον τόδε· ἀνδρὸς ἀριστεύσαντος ἐν Ἑλλάδι τῶν ἐφ'ἑαυτοῦ Ἰππίου Ἀρχεδίκην ἥδε κέκευθε κόνις, ἢ πατρός τε καὶ ἀνδρὸς ἀδελφῶν τ'οὔσα τυράννων παίδων τ'οὐκ ἦρθη νοῦν ἐς ἀτασθαλίην (« Hippias ... donna, lui un Athénien, à un homme de Lampsaque, sa fille Archédikè à Aiantidès fils d'Hippoklos tyran de Lampsaque ; car il savait que le crédit de ce dernier était grand auprès du Roi des Perses, Dareios. A Lampsaque, on voit encore le tombeau d'Archédikè qui porte cette épigramme funéraire : 'cette poussière couvre Archédikè fille d'Hippias, l'homme le plus valeureux des Grecs de son temps ; quoique fille, femme, sœur et mère de tyrans, elle n'en conçut ni présomption, ni orgueil' ». Le fils d'Archédikè, dont le nom n'est pas connu, ne dût pas régner très longtemps parce qu'en 465, Lampsaque est cédée par le roi à Thémistocle.

³ La datation d'Aleuas le Roux est l'une des *crux* de l'histoire grecque. B. HELLY, 1995, a montré que l'œuvre législatrice d'Aleuas était nécessairement antérieure aux dernières décades du VI^e siècle. Le milieu du VI^e siècle semble être une approximation raisonnable. Si Aleuas le Roux est le grand-père d'Aleuas, dont les fils dominaient Larisa au début des guerres médiques, on peut situer sa naissance autour de 600 environ. Voir aussi les réactions à l'ouvrage de B. Helly de P. CARLIER, 2001 et D. MULLIEZ, *Topoi* 1997, p.192-193, qui ne remettent pas en cause toutefois la datation d'Aleuas le Roux.

⁴ Sch. Pind. hypoth. Pyth. b, p. 3 : « Eurylochos de Thessalie renouvela le festival du dieu après avoir défait les Kirraïens. Ceux-ci agissaient en effet comme des brigands et assassinaient ceux qui approchaient les alentours du sanctuaire. Il les écrasa lors de l'archontat de Simôn à Athènes [591/0] et de Gylidas à Delphes. Ceux parmi les Kirraïens qui eurent la chance de survivre s'enfuirent à Kirphis, aux environs du mont Parnasse. Laisant derrière lui quelques Thessaliens sous le commandement du *stratègos* Hippias pour éliminer les survivants, Eurylochos se mit en œuvre de faire renaître le festival. Il établit uniquement la compétition pour l'argent. Les troupes d'Hippias ayant, après six ans, soumis les Kirraïens qui restaient, sous l'archontat de Damasias à Athènes [582/1] et de Diodôros à Delphes, ils établirent également la récompense de la compétition à la lutte en raison de cette victoire » (trad. angl. C. W. FORNARA, 1983, p. 21) ; Ps. Hippocr., *Ep.* 27 : καὶ θεΐῃ τύχῃ ἵππου τοῦ Εὐρυλόχου, ὃς ἠγείτο τοῦ πολέμου Θεσσαλὸς ἐὼν καὶ ἄνωθεν ἐξ Ἡρακλειδῶν, κρούσαντος τὸν σωλήνα τῆ ὀπλῆ, δι' οὗ τὸ ὕδωρ ἤγετο ἐς τὸ τεῖχος (« le ciel voulut que le cheval d'Eurylochos, qui dirigeait la guerre, un Thessalien, issu des Héraclides, cassa en se roulant dans la poussière, avec son sabot, le conduit par où l'eau venait dans la place »).

Aleuade¹. Le patronyme d'Aleuas est ignoré, mais Hippias de Thessalie est à la bien à la génération précédente et dans le contexte qui convient.

C'est sous la tyrannie de Pisistrate que se développe à Athènes la légende de Thésée et de son association avec le Lapithe Pirithoos. Or cette écriture légendaire n'est pas neutre lorsqu'on sait que les Aleuades eux-mêmes prétendaient se rattacher aux Lapithes². A l'époque d'Hippias ont été frappé à Athènes des monnaies avec la tête d'Athéna d'un côté et la nymphe Larissa de l'autre³. Lorsqu'enfin la dynastie pisistratide fut mise en difficulté, c'est Kinéas, *tagos* de la Thessalie qui se porta au secours d'Hippias. En l'absence de témoignage formel, tous ces indices ne permettent aucune certitude, mais le *stemma* suivant est parfaitement envisageable⁴ :



¹ Dans la mesure où Eurylochos était de Larisa et issu d'Héraclès, il est assez probable d'y voir un Aleuade. Voir, par exemple, K. J. BELOCH, 1926, I, p. 45 ; G. GLOTZ, 1948, I, p. 255 ; C. MORGAN, 2003, p. 131. N. ROBERTSON, p. 65, qui a cherché à nier la réalité de la première Guerre Sacrée, donne une série de référence qui associe Eurylochos avec Larisa et les Aleuades : Socrate a eu affaire avec Archélaos de Macédoine, Eurylochos de Larisa et Skopas de Crannon (Diog. Laërce, II, 25 : « Sokratès témoigna de son indépendance envers Archélaos de Macédoine, Skopas de Krannon ou Eurylochos de Larissa en refusant leur présent ou d'aller à leur cour ») et la courtisane Lais finit sa vie avec un Eurylochos de Larisa (Sch. Aristoph., *Plout.*, 179 : « Ensuite elle se rendit en Thessalie et là elle s'éprit d'un certain Eurylochos – Aristonikos pour certains – auprès duquel elle passa le reste de sa vie »). Même si N. Robertson croit ces personnages inventés, il y voit le modèle à partir desquels on aurait fabriqué la figure fictive (pour lui) de l'Eurylochos du VI^e siècle. Hippias ne trouve pas davantage grâce à ses yeux.

² P. GOUKOWSKI, 2009, p. 23, mais sans référence. On notera que les Aleuades étaient étroitement apparentés (ou identiques ?) aux Échékratides de Larisa et que ceux-ci pourraient bien se rattacher à Échékratès, descendant du Lapithe Kaineus, grand-père de Kypsélos de Corinthe, issu des Bacchiades par sa mère (Hdt, V, 92, cité *supra*, p. 319, n. 3). Le fils d'Échékratidas II, Antiochos, porte le nom de l'ancêtre de la dynastie héraclide des Bacchiades de Corinthe.

³ E. BABELON, 1907, II, 1, p. 756.

⁴ Le rapprochement entre le nom de la fille d'Hippias et la mère d'Aleuas avait déjà été fait. Ainsi, M. SORDI, 1958, p. 72, n. 1, avait proposé d'identifier les deux femmes. Mais une telle proposition ne pouvait se concevoir que dans le cadre de la chronologie impossible qu'elle propose pour Aleuas le Roux, chronologie rejetée par l'ensemble des historiens. Elle aurait été de toute façon extrêmement improbable en raison du silence de Thucydide à propos de cette alliance.

L'alliance du simple citoyen athénien Pisistrate avec une femme d'une famille princière thessalienne n'a rien de plus singulier que les mariages contemporains de Cylon avec la fille du tyran de Mégare, de Mégaklès avec une fille du tyran de Sicyone ou d'un Philaïde avec une fille du tyran de Corinthe¹. L'aristocratie athénienne était coutumière de ce genre d'alliances et les enfants nés de ces unions ont toujours été considérés comme totalement athéniens sans qu'aucune ombre n'ait jamais entâché leur naissance.

Les mariages des fils de Pisistrate posent également problème. Thucydide affirme que les noms des membres de la dynastie figuraient sur un monument qui donnait les noms d'Hippias et de ses frères, mais que pour le seul Hippias, qui était l'aîné, il y avait mention d'une épouse, Myrrhinè, fille de Kallias, fils d'Hypérochidès et de leurs cinq enfants². Toutefois, Athénée cite un passage de Kleidèmos selon lequel Hippias avait épousé en fait une fille du polémarque Charmos, ancien amant de Pisistrate, tandis que son frère Hipparchos avait comme épouse Phyé, fille de Sokratès, de Paiania selon Hérodote, mais de Kollytos selon Aristote³.

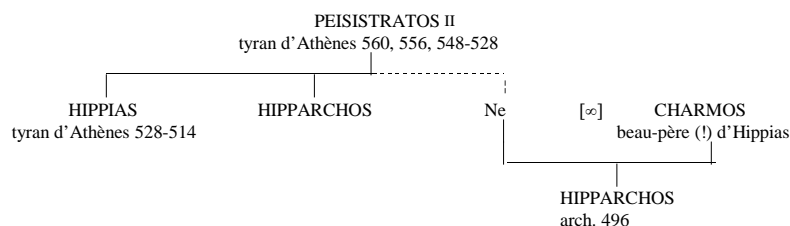
¹ B. M. LAVELLE, 2006, p. 202 & p. 323, n. 68, affirme que ce genre de rapprochement n'est guère probant parce qu'à l'inverse des autres, Pisistrate n'était pas un aristocrate et ne pouvait donc prétendre avant de devenir tyran à une union princière, étant un simple parvenu « nobody », « an outlander of no particular distinction ». Mais on a vu que cette conception d'un Pisistrate d'humble origine n'était qu'une invention moderne contredite par les sources anciennes et ne devait pas être retenue.

² Thuc., I, 111 : ὅτι δὲ πρεσβύτατος ὢν Ἰππίας ἤρξεν, εἰδὼς μὲν καὶ ἀκοῇ ἀκριβέστερον ἄλλων ἰσχυρίζομαι, γνοίῃ δ' ἂν τις καὶ αὐτῷ τούτῳ. παῖδες γὰρ αὐτῷ μόνῳ φαίνονται τῶν γνησίων ἀδελφῶν γενόμενοι, ὡς ὁ τε βῶμος σημαίνει καὶ ἡ στήλη περὶ τῆς τῶν τυράννων ἀδικίας ἢ ἐν τῇ Ἀθηναίων ἀκροπόλει σταθεῖσα, ἐν ἣ Ἐσσηλαοῦ μὲν οὐδ' Ἰππάρχου οὐδεὶς παῖς γέγραπται, Ἰππίου δὲ πέντε, οἱ αὐτῷ ἐκ Μυρρίνης τῆς Καλλίου τοῦ Ὑπεροχίδου θυγατρὸς ἐγένοντο. εἰκὸς γὰρ ἦν τὸν πρεσβύτατον πρῶτον γῆμαι. καὶ ἐν τῇ αὐτῇ στήλῃ πρῶτος γέγραπται μετὰ τὸν πατέρα, οὐδὲ τούτῳ ἀπεοικότως διὰ τὸ πρεσβεῦν τε ἀπ' αὐτοῦ καὶ τυραννεῦσαι (« Qu'Hippias, en qualité d'aîné, ait eu le pouvoir, j'en suis certain et je puis l'affirmer, car je le sais par tradition plus exactement que d'autres. On peut du reste s'en assurer par les constatations ci-dessous : de tous ses frères légitimes il fut le seul, semble-t-il, à avoir des enfants ; l'autel l'indique ainsi que la stèle qui fut élevée à l'Acropole pour perpétuer les excès des tyrans. On n'y voit mentionné aucun des enfants de Thessalos et d'Hipparque, tandis qu'on mentionne cinq enfants d'Hippias, que lui avait donnés Myrrhinè fille de Kallias, fils lui-même d'Hypérochidès. Vraisemblablement étant l'aîné, il dut se marier le premier ; car sur la même stèle son nom vient immédiatement après celui de son père »).

³ Athén., XIII, 609c-d : Καὶ τὴν καταγαγοῦσαν δὲ Πεισίστρατον ἐπὶ τὴν τυραννίδα, ὡς Ἀθηναῖς πειραν εἶδος ἔχουσαν, καλὴν φησι γεγονέναι, ἥτις καὶ τῇ θεῷ εἰκαστο τὴν μορφὴν. Στεφανόπωλις δ' ἦν · καὶ αὐτὴν ἐξέδωκε πρὸς γάμου κοινωνίαν ὁ Πεισίστρατος Ἰππάρχῳ τῷ υἱῷ, ὡς Κλειδήμος ἱστορεῖ ἐν ἡ' Νόστων. « Ἐξέδωκεν δὲ καὶ Ἰππάρχῳ τῷ υἱεὶ τὴν παραβατήσασαν αὐτῷ γυναῖκα Φύην τὴν Σωκράτους θυγατέρα, καὶ Χάρμου τοῦ πολεμαρχήσαντος θυγατέρα ἔλαβεν Ἰππία περικαλλεστάτην οὖσαν τῷ μετ' αὐτὸν τυραννεύσαντι. Συνέβη δὲ ὡς φησι, τὸν Χάρμον ἐραστὴν τοῦ Ἰππίου γενέσθαι καὶ τὸν πρὸς Ἀκαδημία Ἔρωτα ἰδρύσασθαι πρῶτον, ἐφ' οὗ ἐπιγέγραπται · Ποικιλομήχαν' Ἔρω, σοὶ τόνδ' ἰδρύσατο βωμὸν Χάρμος ἐπὶ σκιεροῖς τέρμασι γυμνασίου.

L'existence d'un parent des Pisistratides, archonte en 496, puis premier athénien à être ostracisé, nommé Hipparchos, fils de Charmos du dème de Kollytos, vient compliquer encore la situation. L'union d'Hipparchos et de Phyé (la sculpturale jeune fille que Pisistrate fit passer pour la déesse Athéna) n'est pas mentionnée par Hérodote et pourrait donc être une invention tardive¹. En revanche, si Hipparchos fils de Charmos était un petit-fils d'Hippias, on pourrait envisager que Thucydide a mal lu le patronyme de Myrrhinè, qui aurait été fille non d'un Kallias, mais d'un Charmos. La différence de dème entre Hipparchos, fils de Charmos, de Kollytos, et Pisistrate, qui résidait à Brauron, ensuite intégré dans le dème des Philaïdes, ne permet toutefois pas d'affirmer qu'Hipparchos se rattachait par les mâles à la famille, même si la chose n'est pas exclue puisque Charmos devait être adulte avant la réforme clisthénienne qui fixe les citoyens de façon héréditaire dans leurs dèmes de résidence².

Pour J. K. Davies³, Kleidèmos aurait commis une confusion : Charmos ne serait pas le beau-père d'Hippias, le père de son épouse, mais son beau-frère, l'époux de sa sœur :



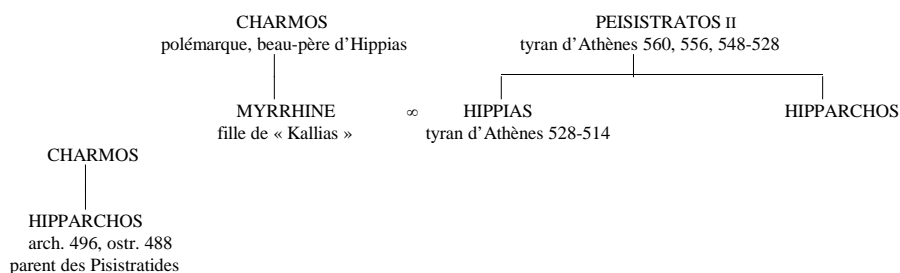
Ce n'est pas la seule possibilité toutefois. D'autres ont cru que Thucydide avait mal lu le nom du beau-père d'Hippias, qui ne serait pas Kallias, mais Charmos :

(N'oublions pas d'évoquer celle qui ramena Peisistratos à la tyrannie, dont la beauté et les formes admirables, selon Phylarchos, la faisaient comparer à Athéna. Ce n'était pourtant qu'une marchande de fleurs ; et Peisistratos la donna en mariage à son fils Hipparchos, d'après Kleidèmos, dans le huitième livre de ses *Retours* : 'À son fils Hipparchos, il offrit la main de sa propre maîtresse, Phyé, la fille de Sokratès, et à Hippias, qui fut tyran à son tour, il donna la fille de l'ancien polémarque Charmos, une fort belle femme. Or il advint que ce Charmos tomba amoureux d'Hippias, tant et si bien qu'il fut le premier à ériger, non loin de l'académie, un Éros, sur le socle duquel furent inscrits ces vers :

'Éros aux ruses multiples, Charmos t'a élevé cet autel à la lisière ombragée de la palestrest'.

Pour la position partagée des modernes sur le dème de Phyé, voir la bibliographie chez A. C. COX, 1983, p. 114.

- ¹ Le mariage est rejeté par J. K. DAVIES, 1971, p. 452, mais pour des raisons qui ne sont pas forcément pertinentes : C. A. COX, 1983, p. 113-114.
- ² C. A. COX, 1983, p. 115, souligne que les dèmes de Kollytos et des Philaïdes appartenaient à la même tribu (Aigéide).
- ³ J. K. DAVIES, 1971, p. 450-451, suivi par C. A. COX, 1983, p. 114-115.



D'autres encore qu'Hippias s'était marié deux fois, la première avec la fille de Charmos, morte presque aussitôt, et ensuite avec la fille de Kallias¹.

L'inconvénient de la seconde solution, c'est qu'elle oblige à contredire Thucydide qui affirme se fonder sur un document épigraphique. Il faut alors entrer dans des considérations infondées en supposant soit qu'il n'avait pas vu en fait le l'inscription, soit qu'il l'avait mal lue. Par ailleurs, cette interprétation laisse ouverte la question d'Hipparchos, fils de Charmos. Il pourrait s'agir d'un frère de Myrrhinè, ou encore d'un petit-fils de celle-ci, soit par son père, soit par sa mère. Mais la première hypothèse a contre elle à la fois l'onomastique (puisqu'il porte le nom du frère d'Hippias) et la chronologie (Hippias est né avant 570 alors qu'Hipparchos ne devient archonte qu'en 496). Faire de Charmos le gendre d'Hippias ne permet pas d'expliquer pourquoi il porte le même nom que le beau-père de celui-ci, et en faire son fils est délicat dans la mesure, d'une part où il est du dème de Kollytos quand les Pisistratides étaient certainement établis dans le (futur) dème des Philaïdes, et d'autre part en raison du terme assez vague marquant sa parenté avec les tyrans s'il en était le descendant par les mâles.

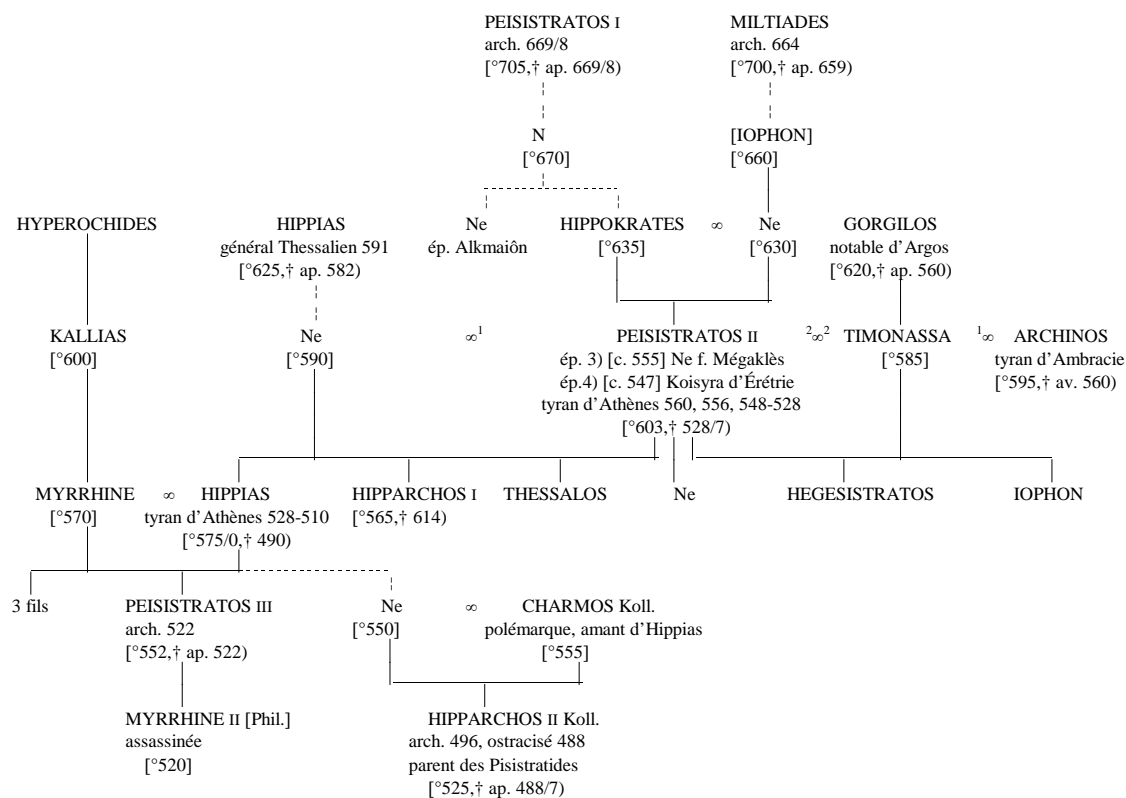
Au final, la proposition de J. K. Davies me paraît poser bien moins de problème. On pourrait quand même y apporter une petite correction : la chronologie n'interdit pas de voir en Hipparchos le petit-fils, plutôt que le neveu, d'Hippias. De la sorte :

- la tradition qui fait de Charmos l'éraсте d'Hippias, donc sensiblement plus jeune que lui, est plus appropriée ;
- la confusion de Kleidèmos qui fait intervenir une fille, et non une sœur, s'explique plus facilement : au lieu d'une fille d'Hippias épousant Charmos, il a écrit qu'une fille de Charmos épousait Hippias.

Une dernière possibilité, qui me paraît moins vraisemblable, serait de rattacher Hipparchos, fils de Charmos, non à Hippias mais à son frère Hipparchos. On

¹ Ainsi, M. E. WHITE, 1974, p. 94-95, qui veut absolument faire naître Hippias dès 582 en considérant qu'il ne s'est certainement pas marié avant 30 ans. Argument assez faible à mon sens.

comprendrait mieux alors que ce soit le nom d'Hipparchos qui soit repris, et on aurait le lien entre l'épouse de celui-ci, Phyé de Kollytos, et Charmos, lui aussi de Kollytos. Mais je ne choisis pas cette option, d'abord en raison de la faiblesse de la tradition attestant le mariage d'Hipparchos et de Phyé, qui ne serait d'ailleurs pas du tout de Kollytos d'après Hérodote, et ensuite parce que Thucydide affirme qu'Hipparchos n'a pas eu d'enfants. En outre, on comprendrait moins alors la confusion de Kleidèmos.



VIII] LES ASCENDANCES ILLUSTRÉS

Parvenus au terme de cette étude, il est temps de reprendre de façon plus particulière les prétentions les plus remarquables que l'on a croisées et qui ont initié ce travail. Que peut-on dire finalement de ces affirmations des élites athéniennes de la fin de l'Empire romain à descendre de Périclès, Conon, Alexandre le Grand, etc. ?

1] La descendance de Périclès et de Conon

La question de la postérité de Périclès n'a guère été abordée. Aristote témoigne que de son temps l'homme d'État avait toujours des descendants à Athènes, mais sans rien dire qui permette de les identifier. Ce n'est qu'un demi-millénaire plus tard que les Claudii de Méliité le revendiquent comme ancêtre. E. Kapétanopoulos a suggéré que cette prétention des Claudii de Méliité venait d'une alliance matrimoniale avec les descendants de Périclès d'Oion qui avait formulé avant eux cette prétention¹. Mais il est plus vraisemblable de croire que les Claudii et Périclès d'Oion qui descendaient tous de la famille de Mèdeios du Pirée avaient hérité de celle-ci la revendication depuis Périclès. Cela ne permet pas de préjuger de la réalité de la filiation. Toutefois, on a publié, assez récemment, deux inscriptions qui permettent, au moins en partie, de l'accréditer :

- L'une concerne un Périclès du dème de Cholargos (celui auquel appartenait *le* Périclès) au milieu du IV^e siècle qui montre la survivance de la famille du grand homme à cette date². Ce Périclès est mentionné en compagnie d'un Ménéstheus de Rhamnonte, très certainement issu de Conon³.
- L'autre inscription mentionne vers 300 un Périclès, fils de Ménéstheus de Rhamnonte¹, qui peut raisonnablement être vu comme un descendant des deux personnages précédents, et qui descendrait donc à la fois de Périclès et de Conon.

Cette alliance, inconnue jusqu'à peu, entre les familles de Périclès et de Conon apporte un poids non négligeable à l'authenticité d'une prétention revendiquant les deux hommes comme aïeux.

L'apparition du nom de Périclès de la famille ouvre la porte aux spéculations comme le note J. K. Davies². En fait, on peut même aller plus loin et affirmer avec une certitude

¹ E. KAPETANOPOULOS, 1990, p. 264.

² *Athenian Agora*, I, 7316, de 355/4 ou 354/3, éd. & com. J. L. SHEAR, 1995, p. 206 sqq., sp. p. 214-215 (= *SEG*, XLV, 147), lignes 18 & 38 : [Μενεσθ]ῆα Πάμνο / ... / Περικλέα Χο[λαργέα].

³ On sait en effet que le général Ménéstheus de Rhamnonte, fils du grand Iphicrate, avait épousé une petite-fille de Conon : voir J. K. DAVIES, 1971, p. 250-251.

raisonnable que ce nom dénote une alliance matrimoniale entre la famille d'Iphikratès et celle du grand Périclès. En effet, le nom de Périklès est suffisamment rare pour être significatif. Cela est vrai en général, mais dans le cas précis de sa dévolution au petit-fils d'Iphikratès et arrière-petit-fils de Kônon, deux des gloires militaires et politiques d'Athènes, cela ne se conçoit que comme une référence à une nouvelle alliance matrimoniale entre ces deux grandes familles aristocratiques et celle du grand chef d'état. En outre, on peut même soupçonner un redoublement d'alliance ici puisqu'on connaît au III^e siècle un Iphikratès du dème de Cholargos qui pourrait bien descendre d'un mariage consanguin entre un descendant de Périklès IV de Cholargos et une descendante d'Iphikratès de Rhamnonte. Un dernier point achève de nous en convaincre. La prétention connue au second siècle de notre ère d'Honôratianè Polycharmis à descendre à la fois de Kônon et de Périklès, qui prouve l'union à un certain moment entre des descendants des deux hommes. Cette prétention a été jugée fantaisiste la plupart du temps, mais là aussi, les découvertes épigraphiques invitent à plus de prudence. Une inscription découverte en 1971, malheureusement fort mutilée, livre les noms de plusieurs commandants de la flotte athénienne en 355/4 ou 354/3, dont Ménestheus Rhamnousios, ex-trièrarque, et Périklès Cho(largeus)³. Comme l'a bien noté J. L. Shear, cette nouvelle donnée prouve la survie de la famille au milieu du IV^e siècle et conforte du même coup la prétention d'Honôratianè Polycharmis⁴.

Encore faudrait-il pouvoir expliquer par quel biais celle-ci pouvait alors se rattacher aux grands généraux du passé. *A priori*, on admettra que cette ascendance passe par sa mère, issue des familles les plus illustres d'Athènes, plutôt que par son père, d'ascendance inconnue. La prétention d'un Claudius de Mélité à descendre de Périklès transforme cette conclusion de bon sens en certitude. La généalogie des Claudii est en bien des points illustre, mais c'est probablement dans la famille de Mèdeios qu'elle trouve sa première et plus grande illustration. La femme et cousine germaine de Mèdeios s'appelle Timothéa, ce qui m'avait conduit à supposer que c'est par elle que la famille se rattachait au général Timothéos et donc à Périclès et Conon⁵. Depuis, j'ai noté que F.

¹ *Agora*, XV, p. 62, l. 276.

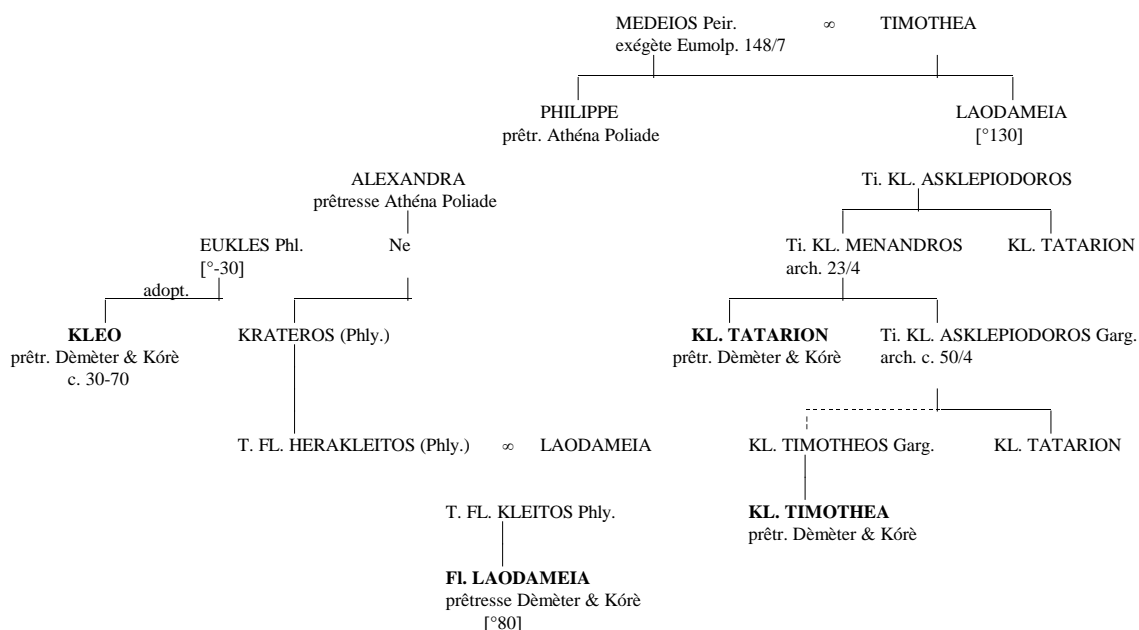
² J. K. DAVIES, 1971, p. 597.

³ *Athenian Agora*, I 7316, éd. & com. J. L. SHEAR, 1995, p. 206 sqq.

⁴ J. L. SHEAR, 1995, p. 214. L'auteur cherche à déterminer de quelle façon le trièrarque de 354 se rattachait au grand Périclès. Mais ses considérations, fondées sur des calculs de générations, sont très peu convaincantes. Voir le chapitre consacré à la famille de Périclès, *supra*, p. 542.

⁵ C. SETTIPANI, 2000, p. 378, n.

Lenormant avait souligné il y a longtemps déjà que les prêtresses de Dèmèter et Kòrè Flavia Laodameia, fille de Kleitos de Phlya, Klaudia Timothéa, fille de Timothéos de Gargettos et Klaudia Tatarion, fille de Ménandros de Gargettos¹, devaient toutes trois se rattacher à la descendance de Mèdeios et de son épouse Timothéa, parents d'une Laodameia². Il y voyait un indice de parenté entre l'épouse de Mèdeios et le général Timothéos, fils de Conon.

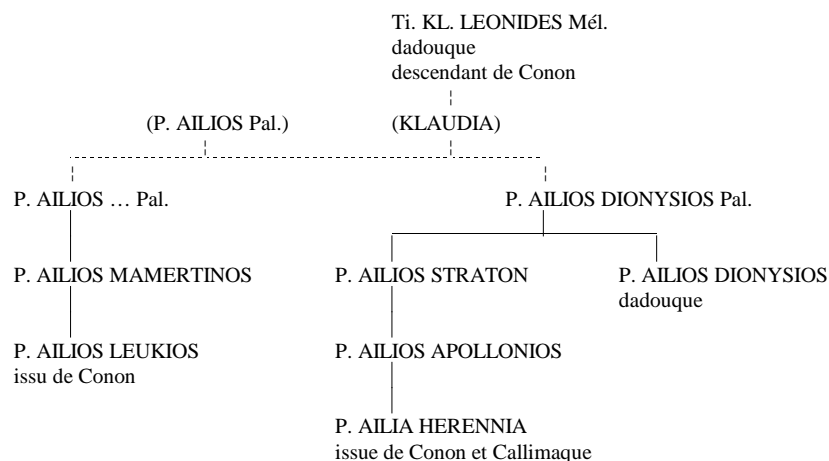


Le détail nous reste mystérieux malheureusement, tout comme le lien avec P. Ailia Hérennia. On peut néanmoins observer que celle-ci appartenait au *génos* des Kérykes puisque son grand-oncle P. Ailios Dionysios avait été dadouque vers 170. Comme la prétention à descendre de Conon était partagée par un cousin issu de germain de ce Dionysios³, elle remontait probablement à leur aïeule commune, que l'on peut supposer issue de la grande famille des dadouques de Méliité, dont la filiation depuis Conon peut être, elle, retrouvée.

¹ Sur la famille de Ménandros de Gargettos, voir S. FOLLET, 1976, p. 251 et surtout la mise au point de G. SCHMALZ, 2009, p. 156-157 & 284-285.

² F. LENORMANT, 1862, p. 138-140.

³ Voir *supra*, p. 401 sqq.



2] La descendance de Thémistocle

La postérité lointaine de Thémistocle est attestée par plusieurs inscriptions athéniennes du II^e siècle après J.-C. Mais le parcours qui va de Thémistocle à ces lointains descendants n'est pas si clair. Thémistocle on le sait finit sa vie en exil, à la tête de quelques cités d'Asie que le Grand Roi lui avait octroyé en Troade. Dans ce contexte, l'existence d'un Thémistoklès, *stratègos* en Mysie (dont la Troade est une partie) en 223-218¹ qui porte le nom du grand exilé grec des guerres médiques en terre asiatique n'est sans doute pas indifférent. A la même époque, en 221, une inscription de Magnésie du Méandre honore Mnasiptolémos et Hipponikos, que l'on rapprochera de Mnèsiptoléma, fille de Thémistocle². Certes, les fils de Thémistocle sont revenus à Athènes après 459, mais on sait que leur postérité a continué à garder des intérêts en Asie. Plutarque l'affirme sans ambiguïté³ :

Les descendants de Thémistocle sont encore en possession, à Magnésie, de quelques honneurs particuliers, dont jouissait Thémistoklès l'Athénien, qui fut mon camarade et mon ami, à l'école du philosophe Ammônios.

On doit donc conclure non à deux branches de descendants de Thémistocle, l'une à Athènes et l'autre en Asie, mais à une seule famille possessionnée en Mysie mais revenue vivre en Attique.

¹ Pol., V, 77, 3 ; J. D. GRAINGER, 1997, p. 119.

² T. CORSTEN, 2003, p. 113-116.

³ Plut., V. *Thém.*, 80 : Τοῖς δ'ἀπὸ γένους τοῦ Θεμιστοκλέους καὶ τιμαί τινες ἐν Μαγνησίᾳ φυλαττόμεναι μέχρι τῶν ἡμετέρων χρόνων ἦσαν, ἃς ἐκαρπούτο Θεμιστοκλῆς Ἀθηναῖος, ἡμέτερος συνήθης καὶ φίλος παρ' Ἀμμωνίῳ τῷ φιλοσόφῳ γενόμενος.

3] La descendance de Platon et de Solon

La descendance de Platon n'est affirmée clairement que par le patrice Théagénès à la fin du V^e siècle ap.J.-C., tandis que son fils Hègias, devenu ensuite diadoque de l'académie néoplatonicienne, revendiquait, lui, Solon. A ma connaissance, personne n'a cherché encore le cheminement de cette filiation revendiquée. J. K. Davies s'est bien demandé, avant d'écarter cette hypothèse, si cette mention n'était pas l'indice que Solon avait laissé un fils. Mais il faut reconnaître qu'aucune source ne fait mention d'une quelconque alliance ou descendance de Solon¹. En revanche, il n'est pas besoin de chercher longtemps une famille qui le revendiquait comme parent : celle de Platon. Platon lui-même en effet souligne les liens de parenté et d'étroite affinité qui unissaient son ancêtre direct Drôpidès à Solon. On peut donc sans hésiter affirmer que, dès le IV^e siècle avant J.-C., la famille de Platon s'est en quelque sorte rattachée à lui. Au début du III^e siècle après J.-C., ce n'est plus une déduction mais une évidence : Diogène Laërce l'affirme positivement : « Platon était le sixième descendant de Solon ». Et cela parce que Drôpidès est devenu dans l'intervalle le propre frère de Solon. Cette filiation est reprise avec insistance au V^e siècle par le philosophe néoplatonicien Proclus. On ne saurait douter en conséquence que Théagénès et son fils Hègias, tous deux dans la mouvance de Proclus et revendiquant aussi bien Solon que Platon se réclamaient en réalité de la postérité d'un des frère ou sœur du dernier. De quelle façon ? J'ai suggéré de mettre en avant l'homonymie entre un hiérophante portant le nom relativement rare à Athènes d'Eurymédôn (il avait contraint Aristote à l'exil en 323)², et un héritier et petit-neveu de Platon. Quoiqu'on rejette en général l'identité des deux hommes³, cela n'est pas établi⁴. Mais même s'ils sont distincts, le hiérophante peut aussi être un proche

¹ Curieusement, L. BRISSON, 1999 (*DPhA*, I, s. v. Adimante, p. 55) pousse cette logique à l'extrême en faisant de Platon le descendant direct de Solon en ligne masculine et du parent de celui-ci Drôpidès en ligne féminine.

² Eumèlos, *FGHist.*, 77F1 (= Diog. Laert., V, 5) : (Ἀριστοτέλης) ὑπεξήλθεν εἰς Χαλκίδα, Εὐρυμέδοντος αὐτὸν τοῦ ἱεροφάντου δίκην ἀσεβείας γραψαμένου (ἢ Δημοφίλου, ὡς φησι Φαβωρίνος ἐν Παντοδαπῇ Ἱστορίᾳ), ἐπειδήπερ τὸν ὕμνον ἐποίησεν εἰς ... Ἑρμείαν (« Aristote ... s'exila à Chalcis parce qu'Eurymédôn le hiérophante (ou Démophilos, selon Favorinos dans ses *Histoires variées*) l'avait accusé d'impiété en raison de l'hymne qu'il avait composé pour ... Hermeias »).

³ Cf. J. K. DAVIES, 1971, p. 334 (qui considère que les deux hommes sont « hardly identical » et que le hiérophante constitue « a genealogical mystery », repris par J. P. STRONK, *BNJ*, ad 77F1) ; D. NAILS, 2002, p. 337, s. v. Eurymedon II : « not the man of that name who prosecuted Aristotle ».

⁴ Le nom est relativement rare à Athènes comme le notent J. K. DAVIES, 1971, p. 334 et K. L. SINGH, 1971, p. 223. Cf. *PAA*, s. v. Eurymédôn, p. 451-453 : huit occurrences du nom seulement avant l'ère chrétienne et une autre au II^e siècle ap. J.-C. Dans la mesure où l'on reprochait à Aristote

parent (fils, neveu, etc.) de l'héritier de Platon. Il est donc assez naturel de penser que Hègias, fils de Théagénès, descendant d'Eumolpides, était issu en ligne directe de l'hiérophante eumolpide, peut-être nommé Hègias, qui vivait au début du IV^e siècle de notre ère.

4] La descendance de Miltiade, Cimon et des Éacides

On a conservé plusieurs attestations de prétentions à remonter à la famille de Miltiade. En premier lieu, la plus explicite, celle d'Hérode Atticus. Mais encore celle de Théagénès ou celle plus obscure d'une certain Miltiadès.

Comment ces personnages pouvaient-ils justifier leurs revendications ? J'y ait répondu plus haut, ce qui me dispense de développer ce point ici : Hérode Atticus nous livre en effet lui-même la clé de sa généalogie lorsqu'il donne à l'une de ses filles le nom d'Elpinikè. C'était le nom de la fille de Miltiade et sœur de Cimon, mariée à l'un des hommes les plus riches d'Athènes, Kallias, dadouque et membre du *génos* des Kérykes. Hérode Atticus, lui aussi affilié aux Kérykes, prétendait donc descendre de cette union. Les autres aristocrates partageant cette ascendance suivaient certainement la même explication.

5] La descendance d'Alexandre le Grand

C'est le moment de revenir sur la prétention d'Honoratianè Polycharmis à être issue directement d'Alexandre le Grand. La prétention peut surprendre dans la mesure où le conquérant n'a notoirement pas laissé de descendance. Toutefois, on a montré depuis le rôle central du souvenir d'Alexandre à l'époque des Diadoques et la nécessité qu'avaient ceux-ci de se déclarer d'une façon ou d'une autre ses héritiers¹. Les Lagides, les Éacides d'Épire, les Antigonides par exemple se sont tous prévalus d'une parenté avec lui et les Antipatrides ont tenté, en épousant sa sœur de se rattacher à sa famille la plus étroite. Et dans la concurrence que se livraient ces familles, une surenchère sur la nature de cette parenté était obligatoire². Ainsi, les Lagides, lointainement apparentés aux Argéades par les femmes, ont fait circuler la rumeur selon laquelle leur ancêtre

une impiété envers Dèmèter et Cérés, il était obligatoire que le hiérophante, prêtre attitré des deux déesses, soit impliqué dans le procès. Cf. R. A. BAUMAN, 1990, p. 120 & n. 77, p. 198.

¹ Voir, par exemple, S. MÜLLER, 2009, p. 64-66 et M. LANIOU, 2010, p. 125-126. S. Müller souligne l'ambiguïté des sentiments partagés de la vieille aristocratie macédonienne face à la figure controversée du jeune conquérant.

² Sur le caractère progressif du renforcement du lien à Alexandre, voir en dernier lieu M. LANIOU, 2010, p. 127 sqq.

Ptolémaïos I^{er} était en réalité un fils illégitime de Philippe II, donc un demi-frère d'Alexandre. Dans ces conditions, on ne doit pas s'étonner que l'étape suivante ait été de se réclamer directement du conquérant lui-même.

A la vérité, tout ce que l'on sait de façon formelle c'est qu'Alexandre n'a pas laissé de postérité mâle apte à lui succéder à long terme, et que très certainement, il n'a pas eu davantage de fille susceptible de transmettre immédiatement ses droits à l'un de ses généraux. Dans d'autres cas, on a vu que les Grecs pouvaient se réclamer d'un personnage illustre pourvu qu'ils soient issus d'un frère ou d'une sœur de celui-ci. Mais dans le cas d'Alexandre, cette facilité ne simplifie rien. Les historiens modernes admettent sans hésiter que, pas plus que le conquérant lui-même, ses frères ou sœurs n'ont eu de postérité¹. Même si ce jugement est peut-être hâtif², on doit reconnaître que l'on connaît peu de chose d'une telle descendance éventuelle³.

Comment les descendants prétendus d'Alexandre ont-ils pu alors justifier leur filiation ? A ma connaissance, seuls deux auteurs se sont penchés sur la question. W. Tarn, dans une étude générale sur la descendance prétendue du conquérant, et plus récemment E. Kapétanopoulos à propos justement d'Hônôratianè Polycharmis.

Avant d'examiner les solutions proposées par ces deux auteurs, il est utile de dresser la liste des enfants réels ou supposés d'Alexandre le Grand, puis celle de ses soi-disants descendants :

- a] Alexandros IV, fils d'Alexandre et de son épouse Stateira, né posthume en 323 ;
- b] Hèraklès, fils bâtard d'Alexandre et de Barsine, fille d'Artabazos⁴ ;
- c] Alexandros, fils bâtard d'Alexandre et de Kléophis, reine d'Assacénie au Penjab en Inde⁵ ;
- d] N, fils d'Alexandre et de Roxané, né et mort fin 326¹ ;
- e] Sophylès, fils bâtard d'Alexandre et de la fille de Subhuti, prince d'une partie de Paropamisdae en Bactriane².

¹ Aucun des frères ou sœurs connus d'Alexandre n'a laissé de postérité au delà de la deuxième génération (pour des frères éventuels mis à mort à l'avènement du jeune roi : cf. R. UNZ, 1985).

² Voir *supra*, p. 174.

³ Soulignons une dédicace du III^e s. av. J.-C. faisant allusion à un descendant des Argéades, « des Héraclides issus de la lignée de Téménos » : *IG*, X, 2, 1, 16 (cf. A. SPAWFORTH, 2006, p. 18, n. 106).

⁴ On trouvera toutes les références pour les n^o A & B dans les travaux de W. TARN, 1950, cités plus haut.

⁵ Quint. Cur., VIII,10, 36 & Just., XII, 7, 10. Cf. W. HECKEL, 1984, p. 292, n. 68 ; *Id.*, 1987, p. 118 A40 ; *Id.*, 2006, s. v. Alexander 7, p. 20.

La légitimité d'Alexandros IV ne fait aucun doute et n'a jamais été discutée. La filiation d'Héraklès en revanche a été niée de façon virulente par W. Tarn, mais à tort. D'Alexandros de Penjab, on ne parle jamais³, quoique son existence, sinon sa filiation, pourrait être authentique. Quant à Sophylès, sa filiation aurait été découverte dans des inscriptions indiennes du IX^e s. ap. J. C. éditées par l'épigraphiste et archéologue renommé Senarat Paranavitana (1896-1972)⁴. Titulaire d'une chaire d'archéologie à l'université de Ceylan, publié par les prestigieuses presses universitaires d'Oxford, il semble pourtant que ses derniers ouvrages, écrits après sa retraite, ne soient que des *forgeries modernes*⁵.

Passons aux descendants⁶ :

- 1] Alexandros de Mégalopolis, Macédonien, fils de Philippos¹. On sait que ce personnage, dont ne nous savons pas grand-chose par ailleurs, donna à ses enfants

¹ *Epitoma Rerum Gestarum Alexandri Magni*, c. 70 (éd. THOMAS).

² S. PARANAVITANA, 1971, p. 88 : « A prince born of the Atreyagotra, by name Subhûti, who resided in the Suvarnakudya kingdom, gave his daughter to King Alexander. She had a son from the Yavana king. The son's name was Saubhûti. Having come to age, Saubhûti brought the Suvarnakudya kingdom under his authority and, for seven years, ruled the Suvarnakudya kingdom in opposition to king Candragupta ... being defeated, he with his retenue, proceeded to the Suriya kingdom and ... remain in subjection to Calukya Nikatora ... and obtained the position of a general in the Suriya kingdom, remained (there) and died (in due course). His son also became general of the Suriya kingdom and died (in due course). His son also became general of the Suriya kingdom and died (in due course). His son, Atreyimatrka by name ... received the position of satrap of Bâhlîka kingdom ». D'après l'éditeur cet Atréyimatrka, qui se proclame ensuite roi indépendant dans la suite du récit, devrait être identifié à Antimachos qui descendait ainsi réellement d'Alexandre le Grand. Cf. L. L. BROOK, 1985/6, p. 11-12.

³ *Epit. Met.*, c. 70. Cf. la note de W. HECKEL, 1984, p. 292, n. 68 et *Id.*, 1987b, A39 p. 136.

⁴ Marcus FERNANDO, « Senarat Paranavitana, 1896-1972 », *Artibus Asiae*, 35, 3 (1973), p. 273-275, 277 ; PREMATILLEKE- INDRAPALA- VAN LOHUIZEN-DE LEEUW, 1978.

⁵ Même un *reviewer* bien intentionné comme L. ROCHER, 1975, p. 141, ne peut que s'étonner de voir que le rapporteur de ces inscriptions, le marchand byzantin Alexandre, aurait transcrit les mots grecs à la façon anglaise moderne et non grecque, comme on aurait pu s'y attendre. En conséquence, il conclut que, tant que ce point n'aura pas été éclairci, on ne saurait porter à l'attention des historiens ces inscriptions. A propos des textes publiés par S. Paranavitana, on ne peut qu'envisager une mystification d'un savant par ailleurs compétant mais que la frustration ou l'âge auront poussé à cette extrémité : A. W. P. GURUGE, 1996 ; D. P. M. WEERAKKODY, 1997, p. 184-195. Voir aussi *Sunday Observer* Sept. 28th, 1997 : « A number of scholars including Prof. K. Indrapala, Prof. R. A. L. H. Gunawardana, Dr. D. P. M. Weerakkody and, most recently, Dr. Ananda Guruge have refuted the validity of Paranavitana's readings on the basis of the internal evidence of the readings themselves ... Most importantly, no other scholar has been able to 'see' the writings ... Dr. Roland Silva records how he attempted to investigate the interlinear writing by using fine-contour photogrammetry but was unable to detect any letter forms in the places Paranavitana claimed he could see them ». Voir aussi R. De SILVA, « those interlinear inscriptions », *The Sunday Leader*, Aug. 21th 2011.

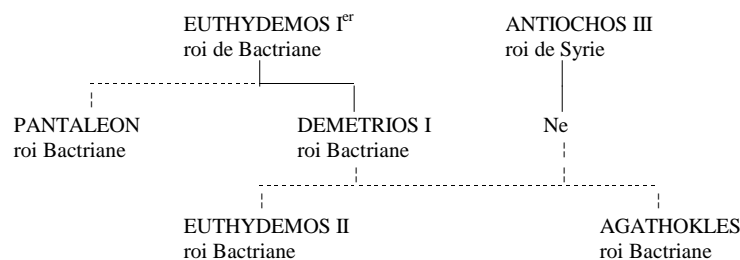
⁶ J'écarte de cette liste, Dionysios, fils de Pythéos, citoyen de Téos au II^e siècle av. J. C. (*SEG*, II, n° 581) que W. TARN, 1950b, p. 449, n. 9, croyait pouvoir y adjoindre. Le texte ne concerne pas une descendance depuis Alexandre le Grand mais une paternité naturelle depuis un obscur Alexandros (celle de Pythéos étant adoptive). Cf. M.-F. BASLEZ, 1987, p. 172, n. 78.

les noms de Philippos, Alexandros et Apama² pour témoigner de son ascendance vers le conquérant macédonien. Ce qui revient donc à dire d'une part qu'il prétendait descendre de Séleukos I^{er} et d'Apama et d'autre part que c'est précisément parce qu'il se rattachait aux Séleucides, qu'il pouvait se dire rejeton d'Alexandre. Quoique nous sachions rien de précis, il semble assez hasardeux de rejeter *a priori* comme totalement inventées ses revendications, influencé en cela par l'opinion très négative d'Appien³. En effet, ses attaches avec les Séleucides ont toutes les chances d'être authentiques si l'on considère que sa fille a épousé un roi et que son fils s'est posé très sérieusement comme prétendant au trône de Macédoine. En outre, comme M. F. Baslez l'a récemment rappelé, sa filiation est reconnue de façon tout à fait officielle dans un décret de Délos⁴ et dépassait donc largement le cadre de la sphère privée. Le nom de son père et le sien propre peuvent laisser penser que leur revendication avait déjà court au moment de sa naissance, au milieu du III^e siècle. Il

- ¹ Appien, XI, 13 (50) : τῶν τις Μακεδόνων Ἀλέξανδρος, ἐνΜεγάλη πόλει τραφεῖς καὶ τῆς αὐτόθι πολιτείας ἀξιωθεῖς, ἕτερατεύτετογένος Ἀλεξάνδρω τῷ Φιλίππου προσήκειν, γενομένους τέ οἱ παῖδαςὠνόμασεν, ἐς πίστιν ὧν ἐλογοποιεῖ, Φίλιππόν τε καὶ Ἀλέξανδρον καὶ Ἀπάμαν, ἦν Ἀμυνάνδρω πρὸς γάμον ἠγγύησεν (« un certain Alexandros, Macédonien élevé à Mégalopolis ... prétendait faussement avoir des liens de famille avec Alexandre fils de Philippe, et pour faire croire à ce qu'il racontait, il donna aux enfant qui lui étaient nés les noms de Philippos, Alexandros et Apama ») ; Tite-Live, XXXV, 47, 5 : *Alexandri cuiusdam Megalopolitani ... qui se oriundum a magno Alexandro ferens filiis duobus Philippum atque Alexandrum et filiae Apamam nomina imposuerat* (un certain Alexander de Mégalopolis, qui prétendait descendre d'Alexandre le Grand, et qui avait donné à ses deux fils les noms de Philippus et d'Alexander, à sa fille celui d'Apama). Sur Alexandros de Mégalopolis, cf. *RE*, I, 1 (1893) s. v. Alexandros 34, col. 1443 [WILCKEN] ; F. DURBACH, 1921, p. 76-77. Sur Amyndros, époux d'Apama : S. I. OOST, 1957 ; D. C. BRAUND, 1982, p. 350-353. Voir, de manière générale, J. BRISCOE, 1981, p. 210 ; M.-F. BASLEZ, 1987, p. 171 sqq. ; P. GOUKOWSKI, *ad. Appien*, VI, (2007), p. 96. J. Briscoe suppose que la légende de la descendance d'Alexandre est en rapport avec son « roman » qui commence à voir le jour vers 200 av. J.-C. Mais la séquence Philippos/Alexandros laisse entrevoir une date plus ancienne.
- ² E. KAPETANOPOULOS, 1990, p. 263, n'a pas vu le rôle que jouait Apama dans cette revendication onomastique.
- ³ Il est probable que les notices d'Appien et de Tite-Live, extrêmement proches, remontent toutes deux à un passage perdu de Polybe, lui aussi natif de Mégalopolis. Mais si Appien qualifie la prétention de fausse, Tite-Live ne livre aucun sentiment particulier. A supposer qu'Appien soit ici un témoin plus fidèle de Polybe, le traitement très négatif qui est accordé à la famille d'Alexandros de Mégalopolis suffit à prouver un manque d'objectivité certain.
- ⁴ *IG*, XI, 4, 750 (= F. DURBACH, 1921, n° 60, p. 76-77) : ... ἐπει / δὴ Ἀλέξανδρος Φιλίππου, ἀπόγο / νος ὧν βασιλέως Ἀλεξάνδρου, / παραγενόμενος εἰς Δῆλον καὶ / ἐνδημήσας πλείω χρόνον ἐν / τάκτως καὶ ὡς προσῆκον αὐτῷ / τὴν ἐνδημίαν ἐποιήσατο ... (« ... Attendu qu'Alexandros, fils de Philippos, descendant du roi Alexandros, étant venu à Délos et y ayant longtemps résidé, s'est comporté dans ce séjour avec dignité et bienséance, et qu'il n'a cessé de se rendre utile à la ville en général ... »). La date est environ 195/192. F. Durbach insiste sur le fait que le fils d'Alexandros, Philippos, qui avait succédé à son père comme prétendant au trône de Macédoine, joue un rôle de premier plan avant de capituler à Pelinnaeum en 191/0 et d'être envoyé enchaîné à Rome. Voir M. - F. BASLEZ, 1987, p. 172.

faut donc reconnaître dans ces personnages, sinon des descendants directs d'Alexandre, au moins des rejetons des rois de Macédoine à travers les Séleucides.

- 2] Agathoklès de Bactriane. Il était semble-t-il le frère cadet du jeune Euthydèmos II, et donc le fils de Dèmètrios I, fiancé avant son accession à une fille d'Antiochos III. Dèmètrios I^{er} lui-même était le fils d'Euthydèmos I^{er}, originaire de Magnésie du Méandre, qui avait dépossédé la dynastie des Diodotos en tuant le dernier d'entre eux¹ :



Dans ses monnaies de c. 168/7 figurent au revers les noms de différents rois :

1. Alexandros fils de Philippos
2. Diodotos I^{er} Sôter [c. 258/0-c. 238]
3. Diodotos II Théos [c. 238-c. 230]
4. Antiochos Nikatôr [c. 230-c. 220]
5. Euthydèmos I^{er} Théos (ou Mégas)
6. Dèmètrios I^{er} Anikétos
7. Pantaléôn Sôter

Il s'agirait, pour W. Tarn² d'émissions exhibant la généalogie d'Agathoklès. Cette interprétation a été vivement combattue par A. Narain³ et F. Holt⁴. Toutefois, très récemment, O. Coloru, tout en tenant compte des critiques de F. Holt, affirme qu'on ne peut écarter l'idée principale de W. W. Tarn : la frappe d'une monnaie représentant Alexandre le Grand ne se comprend bien à cette époque que dans le contexte d'une revendication généalogique¹. A. Narain a contredit A. Tarn en observant que Séleukos I^{er} était absent de cette généalogie. Mais cela prouve simplement que ladite généalogie ne passait pas par lui, ou encore qu'on n'a pas

¹ Pol., XI, 34.

² W. TARN, 1950b, p. 446 sqq.

³ A. NARAIN, 1957, p. 79-80.

⁴ F. HOLT, 1984a, p. XIX-XLIII ; *Id.*, 1984b ; *Id.*, 1999, p. 67-72. Voir aussi E. WILL, II, 1982, p. 350-351.

encore trouvé de monnaie à son nom. La première hypothèse est plus vraisemblable dans la mesure où en réalité aucun roi Séleucide ne figure dans cette généalogie purement bactrienne. Le seul pour lequel le doute est permis, Antiochos Nikatôr, est bien plus vraisemblablement un roi de Bactriane, fils de Diodotos I^{er} et frère cadet de Diodotos II auquel il succède vers 230². En clair, il semble qu'Agathoklès revendique un lien avec Alexandre le Grand à travers son père, son oncle et son grand-père puis leurs prédécesseurs Diodotos I^{er} et ses fils Diodotos II et Antiochos dont on doit penser avec W. Tarn qu'il descendait également par les femmes. Dans ce cas, comment s'effectue le lien avec Alexandre ? Peut-être, comme le suggère M. Passehl parce que Diodotos I^{er} était le fils d'un certain Diodotos, fils d'Achaios, cité à la fin du règne de Ptolémée I^{er}. Comme Achaios était, on va le voir, le frère ou, plutôt, le beau-frère de Séleukos I^{er}, on trouve ici le lien avec les Séleucides. En outre, la famille d'Achaios semble avoir joué un rôle particulier dans la prétention d'un rattachement à Alexandre.

- 3] Antimachos de Bactriane, arrière-petit-fils de Sophylès selon les inscriptions découvertes par S. Paravitana, « de la race royale des Grecs »³. On a vu qu'il s'agit d'inscriptions fabriquées par leur inventeur⁴.
- 4] Mithridatès VI Eupator (111-63) se vantait d'après Justin⁵ de descendre des Achéménides par son père et des Séleucides ainsi que d'Alexandre le Grand par sa mère. Ce texte prouve également que la descendance depuis Alexandre passait par les Séleucides.
- 5] Antiochos I^{er} de Commagène (c. 70-36). Les inscriptions de son tombeau à Nemrud-Gad donnent sa généalogie, jusqu'à Dareios I^{er} du côté paternel, et jusqu'à

¹ O. COLORU, 2009, p. 202. Voir aussi le travail de M. PASSEHL, *Achaid and Early Seleukids*, http://groups.yahoo.com/group/ancient_genealogy/files/Geneagraphies/ (28 janv. 2008).

² J. JAKOBSSON, 2010. Antiochos a quelquefois été considéré comme un roi séleucide honoré par les Diodotides. Mais comme aucun roi séleucide nommé Antiochos n'a porté officiellement le surnom Nikatôr, les historiens hésitent alors sur l'identité du roi en question, et presque tous ont été proposés. Il est bien plus naturel de voir ici un roi bactrien. Comme il reprend les images de Diodotos I^{er}, il s'agit probablement de son deuxième fils.

³ *Apud* L. BROOK, 1985/6 p. 12.

⁴ Voir le jugement de F. HOLT, 1984, p. XIV, qui qualifie en outre les inscriptions de « bizarres ».

⁵ Just., XXXVIII, 7, 1 : *Se autem, seu nobilitate illis conparetur, clariorem illa conluuie conuenarum esse, qui paternos maiores suos a Cyro Darioque, conditoribus Persici regni maternos a magno Alexandro ac Nicatore Seleuco, conditoribus imperii Macedonici* (Quant à sa propre origine, pouvait-il se comparer à ce ramas d'étrangers, lui dont les aïeux remontaient, par son père, à Darius, à Cyrus, fondateurs de la monarchie des Perses ; et, par sa mère, au grand Alexandre, à Nicator Seleucus, auteurs de la puissance macédonienne).

Séleukos I^{er} et Alexandre le Grand¹ du côté maternel (sa mère était la fille du Séleucide Antiochos VIII). Une fois de plus, ce sont les Séleucides qui transmettaient le sang d'Alexandre. Malheureusement, les bases des statues des ancêtres maternels ne nous sont parvenues que de façon très fragmentaire de sorte que leur identification donne matière à discussion. Voici, comme l'a reproduit M. Facella, le tableau des deux principales tentatives de reconstruction² :

	DÖRNER (1975)	FISCHER (1971)
1	Alexandros	Alexandros
2	Séleukos I Nikatôr	Séleukos I Nikatôr
3	Antiochos I Sôter	Antiochos I Sôter
4	Antiochos II Théos	Antiochos II Théos
5	[Séleukos II Kallinikos]	[Séleukos II Kallinikos]
6	[Séleukos III Sôter]	[Séleukos III Sôter]
7	[Antiochos III Mégas]	[Antiochos, fils d'Antiochos III]
8	[Séleukos IV Philopatôr]	[Antiochos III Mégas]
9	[Antiochos IV Épiphanès]	[Séleukos IV Philopatôr]
10	Dèmètrios I Sôter	Dèmètrios I Sôter
11	Dèmètrios II Nikatôr	Dèmètrios II Nikatôr
12	Antiochos VII Sidétès	Antiochos VIII Grypos
13	Antiochos VIII Grypos	[princesse séleucide]
14	Kléopâtra Théa	[princesse séleucide]
15	[Tryphaina]	[princesse séleucide]
16	Isias Philostorgos	Isias Philostorgos
17	[Laodikè Théa Philadelphos]	[princesse séleucide]

On notera qu'en réalité, il ne subsiste rien des inscriptions concernant le deuxième et le troisième ancêtre séleucide. F. Dörner ne doute pas qu'il s'agissait de Séleukos I^{er} et d'Antiochos I^{er}, mais cela reste quand même plus incertain qu'il ne le prétend.

- 6] Honôratianè Polycharmis Phainarétè, fille d'Honôratianos Polycharmos d'Athènes (déb. III^e ap. J. C.), celle dont il est particulièrement question ici et qui se disait issue de Périclès, Conon et Alexandre de Macédoine.

¹ Il s'agit même, il faut le souligner, de la première attestation du surnom *mégas* pour Alexandre : F.K. DÖRNER, 1996, I, p. 371.

² M. FACELLA, 2006, p. 270-271, d'après T. FISCHER, 1972, p. 141-144 et F. K. DÖRNER, 1975, p. 26-31 et *Id.* 1996, I, 371-377 ; F. K. DÖRNER-J. H. YOUNG, 1996, p. 307-355.

- 7] Iotapianos, usurpateur romain en 248¹. Il descendait des rois d'Émèse et donc certainement, à travers eux, des Séleucides.
- 8] L'empereur Basile I^{er} de Byzance descendait par son père d'Alexandre et de Philippe de Macédoine, et par sa mère de Constantin le Grand si l'on en croit la *Vita Basilii* écrite par son petit-fils Constantin VII². S'il est difficile de déterminer la raison de cette dernière prétention, qui n'est sans doute qu'une invention sans fondement, la parenté avec Alexandre s'explique simplement du fait que Basileios se disait issu des Arsacides d'Arménie. Or ceux-ci n'étaient qu'une branche de la grande dynastie des Arsacides qui ont régné sur l'Asie du milieu du III^e siècle avant J.-C. au milieu du III^e siècle après J.-C. On connaît de nombreuses alliances des Arsacides durant cette longue durée, notamment pour la période hellénistique, y compris avec les Séleucides. Si jusqu'à présent, aucune filiation assurée ne permet de dire que les Arsacides étaient issus par les femmes des Séleucides, il est naturel de penser que, comme la plupart des autres dynasties contemporaines, ils en descendaient eux aussi³. Ce sont toujours les Séleucides qui fourniraient la clé de la descendance depuis Alexandre.
- 9] Les princes de Badakshan en Inde, au XIII^e siècle ap. J. C., se vantaient de descendre d'Alexandre et de la fille de Dareios III qu'il avait épousé à Baktra⁴. Sans nul doute,

¹ Aur. Vict., *Caes.*, 29, 2. Voir F. CHAUSSON, 1997, p. 684 sqq.

² Gén., c. 24 : « Basile se vantait lui-même d'être un descendant du Parthe Arsakès l'Ancien ... qui obtint le trône des Assyriens, et également de Tiridatès, un roi de la même lignée. Mais il était également le descendant des très excellents souverains Philippe et Alexandre » (p. 94-95 Kaldellis) ; *Vita Basilii*, c. 3 : ἐξ ὧν ἀνεβλάστησεν ἡ βασιλείος αὐτῆς ρίζα Βασίλειος, πατρὸθεν μὲν ἔλκων τὴν ἐξ Ἀρσάκου συγγένειαν, ἠπερ εἰρήται, ἡ δὲ μήτηρ τῆς τε τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου συγγένεια ἐκαλλωπιζέτο καὶ ἀποθατέρου μέρους τὴν Ἀλεξάνδρου ἠύχει λαμπρότητα. ἐκ τοιούτων γεννητόρων προελθὼν ὁ Βασίλειος εὐθὺς πολλὰ τῆς ὀστερον δόξης σύμβολα εἶχεν ... (p. 18-19 ŠEVČENKO).

³ J'avais proposé jadis un lien à travers les rois de Médie Atropatène en suggérant que la seconde branche des Arsacides étaient issus des rois de ce pays (puisque ses deux premiers ancêtres, Artaban II et Vononès II, dont Tacite, *Ann.*, VI, 12, précisent qu'ils n'étaient Arsacides que par les femmes, ont été rois de Médie Atropatène en 9 et 11 ap. J.-C. avant d'être rois des Parthes [Fl. Jos., *Ant. Jud.*, XVIII, 48 & Tac., *Ann.*, XII, 14] alors que Strabon, XI, 13, 1, atteste que jusqu'en 18/9 ap. J.-C. les rois de Médie appartenaient encore à l'ancienne dynastie royale). Or, selon Strabon, « la dynastie issue d'Atropatès s'est maintenue (en Médie) jusqu'à nos jours, ses successeurs ayant su contracter des mariages avec les familles royales d'Arménie et de Syrie, et plus récemment de Parthie ». Les deux dernières alliances sont connues et on voit que les rois de Médie descendaient à travers elles des rois d'Arménie et de Parthie. On doit donc penser que par la première, ils descendaient également des rois de Syrie, ce qui veut dire, d'une façon ou d'une autre, des Séleucides. Il est possible que le travail à paraître de O. COLORU, 2013, apporte des lumières à ce propos.

⁴ Marco Polo, *Le Devisement du Monde*, I, 46 : « (les rois de Badakshan) sont descendus du lignage Alixandre et de la fille du roi Daire si comme ceux de la ville content. Et s'apelent tuit cil royau

cela signifie simplement qu'ils prétendaient se rattacher aux rois Indo-Grecs, et n'a donc pas de valeur indépendante¹.

A partir des seuls cas qui soient directement exploitables [n° 1, 4 & 5], W. Tarn a conclu que dès la fin du III^e siècle av. J.-C., les Séleucides proclamaient descendre directement d'Alexandre. Les prétentions des rois indo-grecs [n° 2, 3, 9] procèdent de toute évidence de la même filiation. W. Tarn suit ce raisonnement : tous les gens dont on connaît par ailleurs la généalogie qui se vantaient de descendre d'Alexandre se rattachent à Séleukos I^{er} et Apama. De plus, Alexandros de Mégalopolis, donne à sa fille le nom d'Apama pour marquer sa descendance du conquérant, c'est donc qu'elle constituait une génération intermédiaire et importante entre lui et Alexandre. Les deux Apama, l'épouse de Séleukos et la soi-disant descendante d'Alexandre sont identiques, et donc, au III^e siècle on a imaginé qu'Apama, femme de Séleukos I^{er} était la fille d'Alexandre.

R. M. Errington a jugé que tout cela était complètement fantaisiste² : aucun document contemporain ne prouve qu'une connexion a été tentée entre les Séleucides et Alexandre et il serait absurde d'utiliser le cas d'Alexandros de Mégalopolis pour soutenir qu'une telle légende était connue dans le Péloponnèse dès le III^e s. avant J.-C. Il faudrait juste se résoudre à ignorer pour qu'elle raison cet Alexandros a nommé sa fille Apama et comment Antiochos de Commagène croyait descendre d'Alexandre. A son époque, il ne devait pas être difficile d'inventer n'importe quoi à ce propos. En tout cas, rien de tout cela n'aurait à voir avec la généalogie officielle des Séleucides qui n'ont jamais revendiqué aucun lien avec Alexandre. On sait en effet formellement que leur ancêtre prétendu était Apollon, père putatif de Séleukos I^{er}.

En dépit de sa virulence, cette critique semble mal à propos. Appien précise explicitement que le nom d'Apama a été donné pour marquer la filiation de son père depuis Alexandre le Grand. D'ailleurs, on doit souligner que lorsque les Antigonides reprennent enfin une onomastique argéade, ils donnent à l'héritier le nom de Philippos, mais aussi à la fille celui d'Apama³. On sait par le même Appien qu'Alexandros lui-

sarrazinois Zul Carnaan, qui veut dire en français Alixandre, car c'est pour l'amour du grant Alixandre ».

¹ W. TARN, 1950b, p. 448-449.

² R. M. ERRINGTON, 1976, p. 156-157.

³ La question de cette sœur de Philippos V a été l'objet de discussions, mais il ne paraît pas y avoir de doute. Polybe et Strabon nous apprennent que l'épouse de Prousius I^{er} s'appelait Apama et qu'elle était la sœur de Philippos V (mais, issue comme le montre son nom, de Stratonikè et non de Phthia) :

même était un Macédonien, et donc la légende de ses origines n'est pas spécifiquement péloponnésienne. Ensuite la convergence des prétentions est trop évidente pour laisser la place au doute. Se déclarent descendants d'Alexandre :

- c. 200 : Le Macédonien Alexandros qui nomme pour cette raison sa fille Apama, comme la mère d'Antiochos I^{er} ;
- c. 170 : Agathoklès de Bactriane, fils d'une princesse séleucide, à travers ses prédécesseurs, dont un roi Antiochos ;
- c. 100 : Mithridatès Eupatôr à travers sa mère Laodikè, fille du roi Antiochos IV ;
- c. 50 : Antiochos I^{er} de Commagène, fils de Laodikè Théa Philadelphos, elle-même fille d'Antiochos VIII Philométôr.

Refuser de voir là un lien entre ces prétentions et la dynastie séleucide semble aller au-delà d'une critique raisonnable. Y opposer qu'il existe en réalité une autre version « officielle » des prétentions dynastiques séleucide, c'est faire grand cas d'une légende connue par un seul auteur. C'est ignorer également que plusieurs traditions généalogiques dynastiques peuvent cohabiter : à preuve les Lagides qui revendiquent aussi bien Héraclès que Dionysios et veulent se rattacher aux Argéades soit par Philippe II soit par la mère de Ptolémée. De toute façon, on est bien assuré que les

- Pol., XV, 22, 1 : ὁ δὲ Φίλιππος κύριος γενόμενος τῆς πόλεως περιχαρῆς ἦν, ὡς καλὴν τινα καὶ σεμνὴν πρᾶξις ἐπέτελεσμένος καὶ βεβοηθηκῶς μὲν προθύμως τῷ κηδεστῇ (« s'étant rendu maître de Kios, Philippos éprouva une joie très vive à l'idée qu'il avait ainsi accompli un exploit glorieux et admirable en secourant avec empressement son parent par alliance, [Prousius] »)

- Strab., XII, 4, 3 : ἐν ᾧ Προυσιάς ἔστιν ἡ Κίος πρότερον ὀνομασθεῖσα κατέσκαψε δὲ τὴν Κίον Φίλιππος, ὁ Δημητρίου μὲν υἱὸς Περσέως δὲ πατήρ, ἔδωκε δὲ Προυσία τῷ Ζήλα, συγκατασκάψαντι καὶ ταύτην καὶ Μύρλειαν ἀστυγείτονα πόλιν, πλησίον δὲ καὶ Προύσης οὖσαν· ἀναλαβὼν δ' ἐκεῖνος ἐκ τῶν ἐρειπίων αὐτὰς ἐπωνόμασεν ἀφ' ἑαυτοῦ μὲν Προυσιάδα πόλιν τὴν Κίον, τὴν δὲ Μύρλειαν Ἀπάμειαν ἀπὸ τῆς γυναικὸς. οὗτος δ' ἔστιν ὁ Προυσίας ὁ καὶ Ἀννίβαν δεξάμενος ἀναχωρήσαντα δεῦρο μετὰ τὴν Ἀντιόχου ἦταν, καὶ τῆς ἐφ' Ἑλλησπόντῳ Φρυγίας ἀναστὰς κατὰ συμβάσεις τοῖς Ἀτταλικοῖς (« Là se trouve Prusiade, qui portait auparavant le nom Cios. Cios fut détruite par Philippos, fils de Dèmètrios et père de Perseus. Il donna le lieu à Prousius, fils de Zeilas, qui l'avait aidé à le détruire en même temps que la ville voisine de Myrléa, proche aussi de Pruse. Ayant relevé les deux villes de leurs décombres, celui-ci donna son propre nom à Cios en l'appelant Prusiade, et le nom d'Apameia, sa femme, à Myrléa. C'est ce même Prousius qui accueillit Annibal quand il se réfugia dans ces lieux après la défaite d'Antiochos et qui se retira de Phrygie Hellepontique à la suite d'un accord avec les Attalides »). Voir GABELKO-KUZMIN, 2008 & 2012. La difficulté, c'est qu'une autre Apama, fille de Philippos V, avait épousé Prousius II (A. WILHELM, 1908, p. 80 [= 1984, I, p. 314] ; RE, XXIII, 1 (1957), s. v. Prusias II, col. 1107 ; IG, II², 3172). Il est inutile de supposer une confusion, Philippos V ayant eu une fille nommée Apama comme sa tante et qui a épousé son cousin Prousius II (J. BOLLANSEE, 1999, p. 74, n. 25). On a fait valoir qu'il est surprenant que Philippos ait pu nommer une de ses filles Apama puisqu'il ne descendait pas des Séleucides. Mais l'argument ne tient pas. Sa deuxième épouse, dont le nom et l'origine sont inconnus, était probablement une petite-fille d'Antiochos II, ce qui justifie qu'il ait donné à ses filles les noms de Laodiké (épouse de Séleukos IV de Syrie : C. SETTIPANI, 1991, p. 103-104) et cette Apama (épouse de Prousius II).

Séleucides ont prétendu se rattacher eux aussi aux Argéades et à Héraclès¹ ce qui permet d'écarter sereinement cet argument.

La conclusion générale de W. Tarn semble s'imposer. Je ne crois pas pour autant qu'on doive la valider dans tous ses détails. La filiation d'Apama était largement connue et facilement contrôlable même pour un auteur antique. S'il s'était agi d'une Macédonienne, il aurait déjà été difficile de prétendre qu'il s'agissait d'une bâtarde du Conquérant puisque la chronologie aurait été aberrante (Apama se marie à Suse en 324), mais dans la mesure où elle était notoirement perse et fille d'un satrape de Bactriane, je ne crois pas que cela ait simplement pu être envisagé. On peut définitivement écarter une telle hypothèse. Puisqu'il est absolument certain qu'aucun des deux enfants légitimes et des deux bâtards connus d'Alexandre n'a laissé de descendance, on a dû faire intervenir un autre enfant illégitime. On n'en connaît certes pas d'autres qu'Héraklès et Alexandros, mais cela n'interdit nullement qu'il en ait existé, ou au moins qu'on ait pu prétendre après coup qu'il en ait existé. Tout récemment B. van Oppen a ainsi soutenu qu'un certain Argaios, fils illégitime prétendu de Ptolémaïos I^{er} était en réalité le fils d'Alexandre lui-même qui l'aurait eu d'une liaison avec sa maîtresse, la courtisane Thais, qu'il cédera ensuite à Ptolémée lequel en fit sa concubine². Elevé par Ptolémée avec les autres fils que celui-ci a eu de Thais, Lagos et Léontiskos³, Argaios sera logiquement passé ensuite comme un bâtard de Ptolémée lui-même. L'argumentation est séduisante par certains côtés, mais les preuves feront toujours défaut. La possibilité demeure. Si vraiment Alexandre a eu un fils de Thais, il a pu en avoir aussi bien une fille, ou plus simplement, Argaios a pu avoir à son tour une fille.

Mais dans la mesure où c'est le nom d'Apama qui a été mis en avant pour légitimer une filiation vers Alexandre, et pas celui de Thais, il faut plutôt résolument se tourner vers l'épouse de Séleukos. On doit conclure, non qu'Apama était une fille supposée

¹ Libanios, Orat., XI : « Bientôt la ville s'éleva, bientôt ce qui avait été bâti fut rempli d'Argiens venus ici d'Ionè, de Crétois, de descendants d'Héraclès – qui étaient, je crois, parents de Séleukos par son ancêtre Téménos » (trad. fr. P.-L. Malosse) ; *SEG*, XXXVIII, 1476 (cité in extenso, *supra*, p. 101) : βασιλείς τους από Ηρακλέος Πτολε / μαῖον και Ἀντίοχον (« les rois descendants d'Héraclès, Ptolémaïos et Antiochos »).

² En réalité, tout ce qu'on sait, c'est que Ptolémée a attendu la mort d'Alexandre pour épouser Thais : Athén., XIII, 37 : « Après la mort d'Alexandre, cette Thais épousa Ptolémée, le premier roi égyptien de cette dynastie, et elle lui donna deux fils, Léontiskos et Lagos, ainsi qu'une fille, Eirènè, laquelle fut mariée à Eunostos, le roi de Soloi, cité de Chypre. ».

³ Pour Thais, Alexandre, Ptolémée et Argaios, voir A. BOUCHE-LECLERCQ, 1903, I, p. 26-27.

d'Alexandre comme le soutient W. W. Tarn, mais qu'on a prétendu qu'Apama avait eu elle-même une liaison avec le conquérant, et qu'il en était né un enfant dont descendraient les Séleucides ultérieurs. Dans l'idéal, on pourrait ainsi penser qu'Antiochos I^{er} a pu passer ensuite pour un fils illégitime du roi Alexandre, tout comme a circulé la rumeur que Ptolémée était le fils bâtard du roi Philippe. Dans le jeu de surenchères auquel se livraient les deux dynasties, il serait surprenant que les Séleucides aient laissé la main généalogique aux Lagides. Et de fait, on sait que cela ne fut pas le cas. On a ainsi conservé le récit de la naissance miraculeuse de Séleukos I^{er}, engendré par le dieu Apollon lui-même qui se serait substitué à Antiochos dans la couche de sa mère Laodikè. Si les Lagides revendiquaient Héraclès et Dionysios, les Séleucides, pour ne pas être en reste, se rattachaient donc à Apollon.

Antiochos est né en 323, donc suffisamment tôt pour avoir pu passer pour un fils d'Alexandre. Cette explication aurait le mérite de la simplicité. En outre, elle semble s'accorder avec la généalogie d'Antiochos I^{er} de Commagène à Nemrud-Gad. En revanche, elle a l'inconvénient de n'être pas attestée. Cela ne doit pas forcément nous arrêter si l'on considère que la naissance illégitime de Ptolémée ne nous est connue aujourd'hui que par trois allusions. Mais, ce qui est plus grave, elle est en contradiction avec la rumeur concernant la filiation divine de Séleukos I^{er}. Cette histoire n'a de sens que si Séleukos était bien revendiqué comme l'ancêtre authentique des Séleucides et est incompatible avec la notion d'un Antiochos né des œuvres d'Alexandre le Grand.

Une variante, plus acceptable, peut alors être envisagée. Il s'agit de supposer que c'est une fille qu'Apama aurait soi-disant engendrée avec Alexandre. Ce serait plus facile à admettre puisque les filles passent plus facilement inaperçues et que cela ne bouscule plus la généalogie officielle des premiers rois séleucides. Certes, *a priori* cela ne réglerait pas le problème puisqu'il faut absolument, dans l'hypothèse, que les Séleucides soient issus de cet enfant. Mais cela n'est pas forcément un obstacle si on étudie à présent la famille d'Achaïos, un proche parent des Séleucides¹. Cette famille est connue à partir des sources suivantes :

¹ L'une des seules attestations directes d'Achaïos vient d'un document de 267, commenté par M. WÖRRLE, 1975. Mais on sait aussi qu'il a donné son nom à la ville d'Achaïa, fondée par Séleukos I^{er} vers 305 (Strab., XI, 10, 1), ce qui montre qu'il était dès cette époque un personnage très important dans l'entourage de celui-ci. Pour sa famille, on se référera aux études récentes de A. R. BILLOWS, 1995, p. 96-99 ; K. NOURSE, 2002, p. 235-236 ; M. PASSEHL, *Alternative Version of the Achaeids and Early Seleukids* (2008) ; Monica D'AGOSTINI & Alex McAULEY, *The House of Achaeus: The Missing Piece of the Anatolian Puzzle* (www.seleucid-genealogy.com/achaeus.html).

Porphyre¹ :

Après 19 ans, Antiochos II tomba malade et mourut à Éphèse dans la troisième année de la 133^e olympiade après avoir vécu 40 ans. Il avait eu deux fils, Séleukos, appelé Kallinikos, et Antigonos, ainsi que deux filles, par Laodikè, fille d'Achaios, dont l'une épousa Mithridatès et l'autre Ariathès. Plus tard, lorsqu'il mourut, Séleukos eut comme successeur son fils Séleukos, appelé Kéraunos. Néanmoins sous son règne, son jeune frère Antigonos refusa cet état des choses et essaya de s'emparer du pouvoir. Antigonos avait obtenu à cette occasion l'aide d'Alexandros, le frère de sa mère Laodikè, gouverneur de Sardes.

Polybe² :

Car cet Andromachos, outre qu'il était père d'Achaios, était encore frère de Laodikè, femme de Séleukos

Cet Achaios, qui était fils d'Andromachos, frère de Laodikè, femme de Séleukos, qui avait épousé Laodikè, fille du roi Mithridatès ;

Polyaenus³ :

Antiochos, appelé Théos, épousa sa sœur du même père, Laodikè, qui lui donna son fils Séleukos. Il épousa ensuite une seconde femme, Bérénikè, fille du roi Ptolémaïos ;

Strabon⁴ :

Le fils d'Attalos et d'Antiochis, fille d'Achaios, lui succéda.

La donnée d'Eusèbe est en contradiction avec le témoignage de Polybe selon lequel l'épouse d'Antiochos II Théos était sa demi-sœur paternelle. Dans la mesure où les deux sources semblent bien informées, on doit nécessairement supposer que l'une d'entre elle a commis une confusion. *A priori* on peut envisager l'une ou l'autre de ces explications :

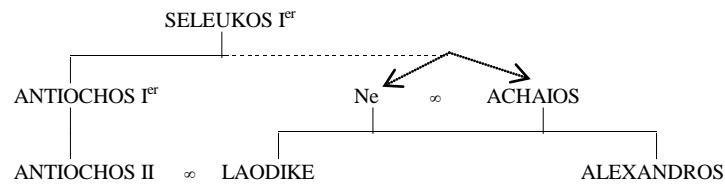
¹ Porph., 260F32, 6 (*apud* Eus., *Chron.*, arm., p. 117 sqq.) : « Antiochos, dessen zuname geheißē ward Theos, beginnend mit der 129. olympiade 4. jahr und sich erstreckend über 15 jahre erkrankte und verendete <er> zu Ephesos in der 135. olympiade 3. jahr, gelebt habend im ganzen 40 jahre. er hatte zwei söhne, den Seleukos zubenannt Ka<l>linikos und den Antiochos; auch töchter zweie von der Laodik, der tochter des Acheos, deren eine Mithridates und die andere Arathes zu frauen nahmen. (7) diesen ersetzt der ältere sohn Seleukos, dessen beiname, wie wir eben gesagt haben, geheißē ward Kal<l>inikos, beginnend zu herrschen mit dem 3. jahre der 133. olympiade, sich erstreckend bis zum 2. jahre der 138. olympiade, herrschend 21 jahre. (8) und nach dessen tode folgt auf ihn sein sohn Seleukos, dessen beiname geheißē ward Keraunos. dieses aber <vollzog sich> folgendermaßen. nachdem es sich begeben hatte zu lebzeiten eben des Kal<l>inikos Seleukos, daß Antiochos der jüngere bruder desselben sich friedlich zu verhalten und lediglich seine sachen zu versehen nicht gewillt?; war — er hatte nämlich bundesgenossenschaft und unter- stützung von Alexandros, der die stadt der Sardier inne hatte, der auch der bruder war von seiner mutter Laodik; »

² Polyb., IV, 51, 4 : ἦν γὰρ Ἀνδρομάχος Ἀχαιοῦ μὲν πατήρ, ἀδελφὸς δὲ Λαοδίκης τῆς Σελεύκου γυναικός ; *Id.*, VIII, 20, 11 : Ἀχαιὸς γὰρ ἦν Ἀνδρομάχου μὲν υἱὸς τοῦ Λαοδίκης ἀδελφοῦ τῆς Σελεύκου γυναικός, ἔγημε δὲ Λαοδίκην τὴν Μιθριδάτου τοῦ βασιλέως θυγατέρα, κύριος δ' ἐγεγόνει τῆς ἐπὶ τάδε τοῦ Ταύρου πάσης.

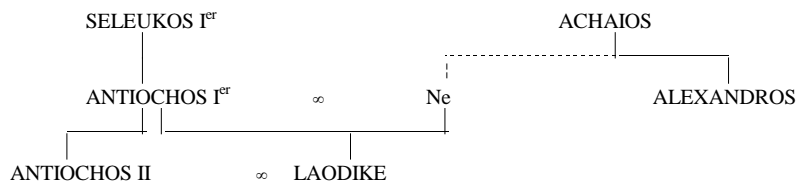
³ Polya., VIII, 20.

⁴ Strab., XIII, 4, 2 : ἐκ δὲ Ἀττάλου καὶ Ἀντιοχίδος τῆς Ἀχαιοῦ γεγονῶς Ἄτταλος διεδέξατο τὴν ἀρχήν.

1) Confusion de Polyen : Laodikè est la cousine germaine d'Antiochos II, et pas sa sœur



2) Confusion de Porphyre : Laodikè est la nièce (ἀδελφιδῆ) pas la sœur (ἀδελφῆ) d'Alexandros de Sardes



On peut espérer qu'un document épigraphique permettra un jour de trancher. Pour lors, les auteurs les plus récents admettent que la première suggestion est de loin la meilleure¹.

- la deuxième solution supposerait l'existence d'un mariage entre un frère et une sœur, pratique qu'on ne rencontre pas encore chez les successeurs d'Alexandre ;
- A l'inverse l'appellation officielle « sœur » pour une reine séleucide qui était en réalité une cousine germaine de son époux est bien attestée par ailleurs ;
- la première solution n'implique pas seulement de corriger nièce (ἀδελφιδῆ) au lieu de sœur (ἀδελφῆ), ce qui est en effet facile, mais aussi de lire « [petite-]fille (θυγάτριδῆ) d'Achaios au lieu de fille (θυγάτηρ) ce qui commence à faire beaucoup ;
- Alors que la première solution explique parfaitement la présence des noms « séleucides » Laodikè et Antiochis dans la descendance d'Achaios, la seconde solution ne le fait pas et oblige à supposer à nouveau un alliance supplémentaire pour les justifier.

Après, il reste encore à savoir si c'est Achaios lui-même ou son épouse qui était issu de Séleukos I^{er}. Quoique de nombreux auteurs aient optés pour la première option, il faut avouer que le silence des sources, l'onomastique non séleucide des mâles de la famille

¹ Au final, j'adopte donc le même *stemma* que M. D'AGOSTINI & A. McAULEY, *The House of Achaeus*. C'est aussi l'option préférée par A. BOUCHE-LECLERCQ, 1913, II, p. 543 ; K. L. NOURSE, 2002, p. 235-236 et L. MARTINEZ-SEVE, 2003, p. 697. A l'inverse, d'autres auteurs, comme D. OGDEN, 1999, p. 124 & 161, préfèrent suivre Polyen plutôt que Porphyre.

d'Achaios font largement pencher la balance pour la deuxième explication¹ : Achaios aurait épousé une sœur d'Antiochos I^{er}, par ailleurs inconnue².

La suite de la dynastie séleucide est donc probablement issue du mariage d'Antiochos II et de Laodikè, fille d'Achaios. Et de toute façon, elle descend de l'union conclue entre son fils Séleukos II et une autre Laodikè, fille d'Andromachos et tante d'Achaios II³.

On pourrait donc identifier cette fille supposée d'Alexandre et d'Apama avec la sœur d'Antiochos qui a probablement épousé Achaios et dont descendent la suite des rois séleucides. On soulignera qu'apparaît précisément dans cette famille le nom Alexandros, assez exceptionnel dans l'onomastique des diadoques et des épigones. Ce nom réapparaît ensuite de façon plus remarquable chez le fils aîné, et successeur désigné de Séleukos II⁴. Or précisément celui-ci était l'époux d'une Laodikè tante d'Achaios II,

¹ On ne peut pas se contenter, comme le fait prudemment R. A. BILLOWS, 1995, p. 97, de voir en Achaios un « parent » des Séleucides. Le nom de ses filles montre qu'elles descendaient, par leur père ou leur mère, du couple Antiochos-Laodikè, parents de Séleukos I^{er}. Donc Achaios ou son épouse étaient soit le frère (ou la sœur), soit le cousin germain (ou la cousine germaine) d'Antiochos I^{er}.

² Tite-Live (XXXVIII, 13, 5) parle d'une sœur de Séleukos I^{er} qui aurait donné son nom à la ville d'Apamée : *urbi Apameae nomen inditum ab Apama sorore Seleuci regis*. Il faut corriger le rapport de parenté. Si « femme » est la solution la plus évidente, le mot « fille » n'est pas exclu. En effet, Malalas, VIII, 18, parle d'une Apama, fille de Séleukos I^{er} : « D'Apama, Séleukos eut deux filles : Apama et Laodikè ... Séleukos Nikatôr construisit une autre grande ville en Syrie nommée d'après sa fille Apama, sur le site d'un village anciennement appelé Pharnakeia » (p. 198 & 203 Bonn = p. 105 & 107 JEFFREYS). Comme cette Apama n'est pas citée par ailleurs, son existence est généralement mise en doute (e. g. A. BOUCHE-LECLERCQ, 1914, II, p. 542), mais peut-être trop rapidement. Malalas donne toute une série d'indications généalogiques sur la famille de Séleukos I^{er} : il est fils d'Antiochos de Pella, il épouse d'abord Apama, fille de Pithaménès de Parthie, dont il a Antiochos, Apama et Laodikè, puis Stratonikè, fille de Dèmètrios Poliorkètès, fils d'Antigonos, dont il a Phila. Antiochos, fils de Séleukos, épouse sa belle-mère Stratonikè dont il a Séleukos, mort jeune, et Antiochos II Théoeidès, qui lui succède, et engendre Séleukos II Kallinikos de Bérénikè. Avant tout cela, Malalas précise encore que Séleukos avait laissé la Satrapie de l'Asie entière à ses neveux, Nikomédès et Nikanôr, fils de sa sœur Didymaia. Si l'on excepte cette dernière mention, légendaire (leurs noms pourraient venir d'homonymes connus de l'époque : pour Nikanôr, voir J. D. GRAINGER, 1997, s. v. ; pour Nikomédès, voir D. G. GLEW, 2005 ; pour Didymé, voir A. CAMERON, 1990, p. 287 sqq.), le reste des précisions est tout-à-fait correct, pour l'essentiel au moins (Séleukos II n'était pas le fils de Bérénikè, mais de Laodikè, première épouse d'Antiochos II dont le surnom exact est Théos, non Théoeidès). Sur le nom d'Apama dans la dynastie séleucide, voir récemment F. MUCCIOLI, 2011, p. 86.

³ R. A. BILLOWS, 1995, p. 98, n. 52, a corrigé Polybe en prétendant que la chronologie ne permettait pas de voir en Laodikè la sœur d'Andromachos et qu'elle en était donc nécessairement la fille. Mais en réalité, il n'y a aucune difficulté majeure (voir le *stemma* ci-après) et rien n'autorise à « rectifier » Polybe.

⁴ C'est Porphyre, 260F32, 9 (*apud* Eusèbe) qui nous apprend que le futur Séleukos III s'appelait d'abord Alexandros : « und es folgt ihm der sohn desselben, Alexandros, der sich Seleukos nannte und Keraunos vom heere geheissen ward. er hatte auch einen bruder, dessen name war Antiochos ». Même si M. Passehl a mis en doute ce renseignement, je ne vois pas de raison contraignante d'en faire autant. Le nom d'Antigonos (naturellement hérité de la famille de Stratonikè, mère d'Antiochos II) que la même source donne à Antiochos Hiérax serait la preuve de la faible valeur de Porphyre en la matière. Mais même si un document cunéiforme nomme Séleukos [II], Antiochos

et descendante en toute vraisemblance d'Achaios I^{er}. Même si certains y voient sa fille¹, il est plus juste d'y reconnaître une petite-fille, et donc fort probablement, une fille ou une nièce d'Alexandros de Sardes. L'onomastique désigne plus naturellement Alexandros comme le père de Laodikè. Toutefois, on sait que durant la guerre « des deux frères » en 227, Alexandros apporta son aide à sa sœur Laodikè et au fils cadet de celle-ci, Antiochos Hierax (Porphyre, 260F32, 8), tandis qu'Andromachos et son fils Achaios figurent parmi les principaux soutiens du fils aîné Seleukos II (Polyen, IV, 17). Il serait curieux qu'Alexandros soit dans un parti et son fils et petit-fils dans un autre. Pour cette raison M. Passehl préfère faire d'Andromachos un neveu d'Alexandros de Sardes². Toutefois, l'antagonisme entre les deux branches des Achaidés fait pendant à la querelle qui divise les Séleucides et serait à peine moins curieux s'il s'était agi de son neveu et petit-neveu. Difficulté pour difficulté, autant aller au plus simple.

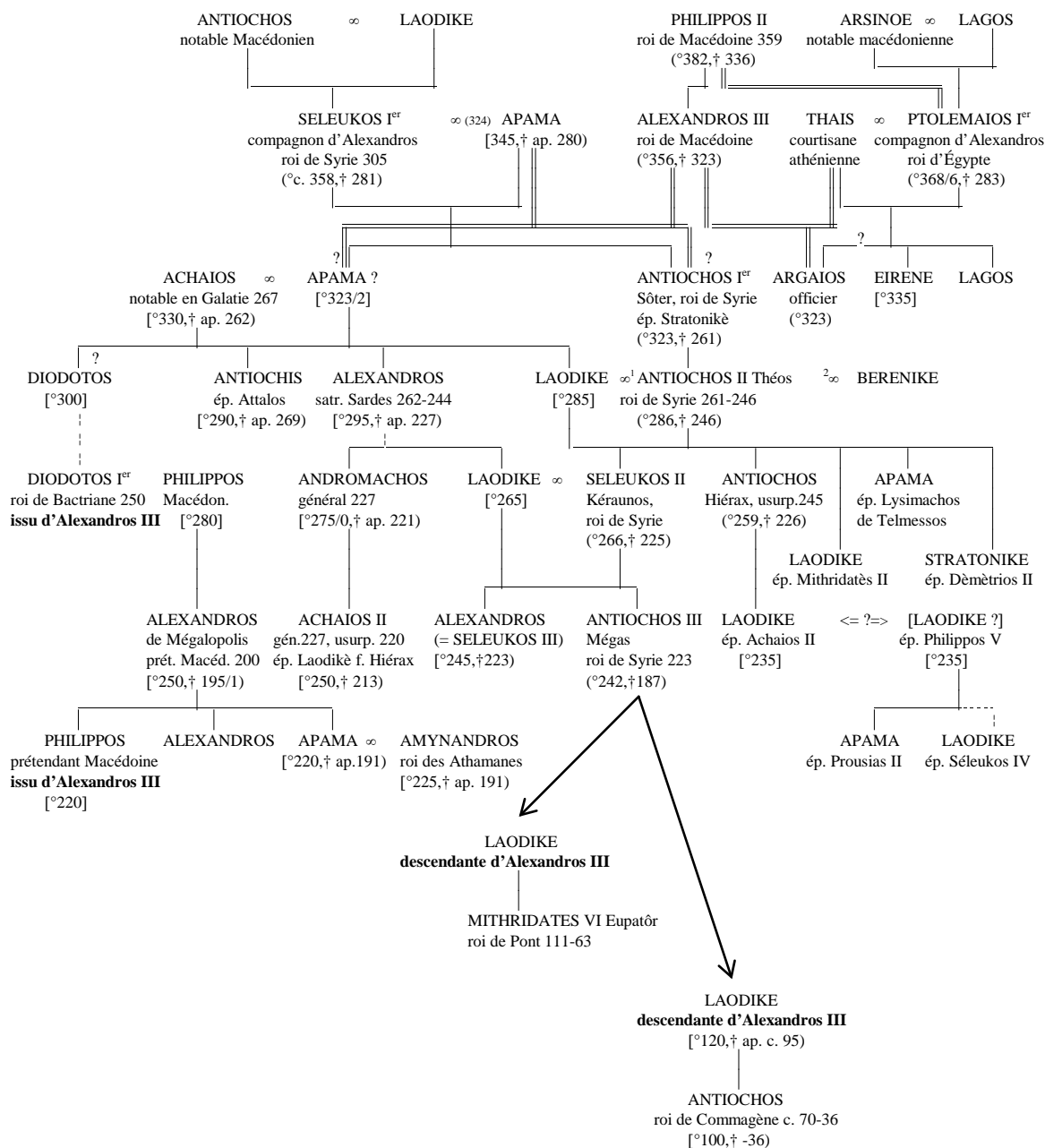
C'est au travers sans doute d'une descendance d'Achaios qu'Alexandros de Mégalopolis fondait sa filiation depuis Alexandre. On ignore certes l'origine d'Achaios, mais compagnon et proche parent de Séleukos, il était certainement Macédonien. Un rapprochement avec Alexandros, fils de Philippos, un Macédonien lui aussi mais né dans la ville achéenne de Mégalopolis en Arcadie semble pertinent. Authentiquement apparenté aux Séleucides par ce biais, sa prétention n'apparaissait donc pas ridicule et pouvait être acceptée officiellement.

[Hiérax] et Apama comme enfants d'Antiochos II peu avant la mort de celui-ci au printemps 246 (en dernier lieu L. MARTINEZ-SEVE, 2003, p. 700, n. 57, affirme que le troisième enfant est bien un garçon, tandis que O. COLORU, 2010, p. 175-176, considère comme absolument certain qu'il s'agit d'une fille), cela ne permet pas d'écarter pour autant le témoignage de Porphyre qui prétend que le second fils avait d'abord reçu le nom d'Antigonos. Encore moins d'affirmer que ce nom était en réalité celui d'Attalos I^{er}, l'autre grand opposant de Séleukos II.

¹ Par exemple, R. A. BILLOWS, 1995, p. 97.

² Il suggère d'y voir le fils d'un Ptolémaïos, fils d'Andromachos, connu en Égypte : C. J. BENNETT, <http://www.tyndalehouse.com/egypt/ptolemies/andromachou.htm>. Compte tenu de la grande incertitude qui règne à propos de ce personnage, peut-être un fils bâtard de Ptolémée II, adopté par un Andromachos, mais peut-être tout autre chose, le nom d'Andromachos faisant alors allusion à un combat à Andros, il est inutilement dangereux de s'appuyer dessus.

LA DESCENDANCE PRÉTENDUE OU ILLÉGITIME DE PHILIPPE ET ALEXANDRE DE MACÉDOINE



Encore une fois, il importe peu ici que ces filiations soient réelles ou non¹. Ce qui compte, c'est qu'elles aient pu apparaître comme vraisemblables ou au moins possibles. Revenons à Honôratianè Polycharmis. E. Kapétanopoulos s'est persuadé naguère d'avoir trouvé le biais de son ascendance royale macédonienne. En effet, une inscription de Béroea en Macédoine fait état d'un Honôratianos Polycharmos, fils d'Ailios

¹ On notera avec amusement qu'elles auraient la conséquence curieuse que dans ce cas, ni les Lagides ni les Séleucides ne descendraient de leurs ancêtres éponymes, Lagos et Séleukos I^{er}.

Potamôn¹. Le père d'Hônôratianè Polycharmis, qui n'apparaît pas à Athènes avec un patronyme ou un démotique, était un Macédonien d'origine. Ce serait donc ainsi que sa fille pouvait se dire issue d'Alexandre le Grand.

Mais c'est probablement un mirage : il ne suffit pas d'avoir trouvé un aïeul macédonien à Polycharmis pour justifier sa filiation depuis Alexandre. S'il n'avait suffi que de cela, on aurait un meilleur candidat avec un autre ancêtre de Polycharmis, Diogénès, commandant de la garnison macédonienne du Pirée en 229. En plus, si Polycharmis avait été issue d'Alexandre par son père, c'est lui qu'elle aurait cité en premier. Il faut trouver autre chose.

Son ancêtre au sixième et septième degré (elle en descend deux fois) Tibérios Klaudios Léônidès VII épouse une [A]r[t]émei[sia], fille d'[Ale]xand[ros] (datable c. 70/5 ap. J.-C.)². Cet Alexandros, mentionné sans démotique ni patronyme, n'est certainement pas un Athénien³, ce que confirme le nom de sa fille. Au vu des autres cas, on peut déduire qu'il se disait de sang séleucide, mais le lien avec une princesse syrienne paraît obscur. Il est plus vraisemblable, à cause de la prétention généalogique identique, qu'il s'agit d'un descendant d'Alexandros de Mégalopolis (ou alors, d'après une suggestion de W. Tarn⁴, celui d'un des innombrables bâtards séleucides qui devaient vraisemblablement peupler leur royaume).

¹ *Insc.* Βέροια, 99 : κατὰ τὸ δόξαν τοῖς / κρατίστοις συνέδροις / Ὀνωρατιανὸς Πολύ / χαρμος · Αἰλίου Πο / τάμωνος τοῦ πατρὸς / τὰ πάντα ἀνδρὸς ἅ / ρίστου καὶ κοσμίου / τὸν ἀνδριάντα ἀνέ / [στησεν]. Cf. A. TATAKI, 1988, n° 977, p. 239.

² Voir *supra*, p. 383-384.

³ Le nom d'Alexandros d'ailleurs, que l'on rencontre souvent à Athènes, n'est pas originaire de cette cité mais fait référence explicitement à Alexandre le Grand. Voir P. ISETT, 1980.

⁴ W. TARN, 1950b p. 450.

IX] CONCLUSION

Au terme de cette recherche sur un genre délaissé, pour ne pas dire méprisé, par une historiographie marquée par la critique positiviste du XIX^e siècle, il est possible de mieux appréhender la notion de prétention généalogique au sein du monde grec. Après un indispensable travail de tri entre les différentes acceptations de l'expression « prétention généalogique », mon propos a été de faire ressortir, d'une part, l'importance de cette pratique sociale dans les sociétés où elle était générée et, d'autre part, son intérêt pour l'historien moderne.

Trop souvent celui-ci n'a pris en compte comme critère de jugement que la véracité historique, ou simplement la vraisemblance, d'une filiation revendiquée. Mais l'analyse ne peut se résumer à la réalité intrinsèque du lien généalogique. Ainsi, lorsque le patriarche Photios se met en devoir de fabriquer à l'empereur Basile I^{er} de Macédoine une généalogie remontant à Alexandre le Grand d'une part, à l'empereur Constantin I^{er} d'autre part, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une ascendance imaginée de toute pièce. Et cela quand bien même il devrait s'avérer que, par hasard, Basile, obscur parvenu d'origine arménienne, ait eu un quelconque lien de parenté avec l'un ou l'autre de ces illustres personnages. Pour autant, cette conclusion n'enlève rien à l'intérêt de la prétention à divers niveaux, qui vont des relations de pouvoir entre le patriarche et l'empereur, de la construction du *topos* par la source qui nous rapporte l'anecdote, des sources mises en œuvre par un patriarche particulièrement savant, et même de ce que cela nous apprend sur l'ascendance réelle de Basile.

A l'inverse, une prétention en apparence des plus solides, comme celle qui fait de Basile II le descendant direct de Basile I^{er}, pour rester sur la même illustration, solidement étayée et universellement admise, n'est pas forcément authentique pour autant : on sait la suspicion qui pèse sur l'un des maillons de la filiation.

Il en va de même pour les prédécesseurs des Byzantins, les Grecs et les Romains. Chaque cas doit être abordé pour lui-même sans *a priori*. Lorsque le diadoque de l'Académie néoplatonicienne, Hègias, se flatte de descendre de Platon, on peut penser de prime abord que c'est une invention, pour ainsi dire naturelle. Mais un papyrus exhumé au début du XX^e siècle nous a appris depuis que cette ascendance était déjà revendiquée, avec une multitude d'autres, par le père d'Hègias, illustre aristocrate athénien, de rang sénatorial. Un tel personnage avait réellement un grand nombre

d'ancêtres illustres. La prétention doit désormais être analysée comme partie d'un comportement aristocratique.

Toutefois, ce qui fait l'intérêt d'une prétention, ce n'est que rarement son authenticité. Ce sont les raisons qui ont motivé son apparition, son degré de vraisemblance pour les acteurs concernés (et non pour l'historien moderne), la façon dont elle a été élaborée et à partir de quels matériaux. En fonction de la période considérée, on s'attachera donc à évaluer l'apport de la tradition orale et à examiner la possibilité de l'existence d'archives, publiques ou privées, qui ont pu servir de support à la mémoire.

A Athènes, on ne peut prouver l'existence d'archives précédant le V^e siècle avant notre ère, époque à laquelle sont affichées les premières listes officielles d'archontes. Cette absence de preuve ne vaut pas pour une absence d'archives. Les temples ou les familles aristocratiques, et plus spécifiquement les familles sacerdotales, pouvaient bien conserver depuis plus longtemps des documents propre à confirmer leurs droits à exercer certains privilèges ou certaines prêtrises. La maintenance de cultes héroïques suppose la permanence du personnel en charge, la plupart du temps issu d'un même lignage. De même, la reconnaissance de l'appartenance à un *génos* nécessite tout aussi bien un minimum de savoir sur la composition des liens familiaux et ancestraux.

Naguère, R. Thomas a cherché à montrer qu'en réalité, même à l'époque classique, cette documentation était négligeable et que l'essentiel de l'information généalogique reposait donc sur la tradition orale. L'examen de plusieurs revendications d'ancêtres par des Athéniens de la fin du V^e siècle montrerait selon elle que les aristocrates grecs n'avaient aucune mémoire réelle de leurs ascendants passée la troisième génération, celle de l'arrière-grand-père. Bien qu'elle ait été suivie le plus souvent par les historiens postérieurs, j'ai tenté de montrer que ses exemples prouvaient le plus souvent le contraire : à savoir que les Athéniens de l'époque classique avaient une bonne connaissance de leurs aïeux, même relativement éloignés. Il est bien plus vraisemblable de toute façon, au sein d'une société aristocratique, de considérer que la mémoire généalogique s'étend en réalité bien au-delà de trois générations et va au minimum jusqu'à la septième génération. C'est-à-dire qu'on peut raisonnablement admettre que pour les plus anciennes et illustres familles, cette mémoire généalogique atteignait le VII^e voire le VIII^e siècle.

Cette constatation oblige à reprendre le dossier des quelques généalogies conservées qui prétendent relier des personnages de l'époque classique aux temps mythiques. L'analyse

détaillée de ces filiations, qui sont certes rares, mais bien moins qu'on ne l'a prétendu, montre qu'elles n'ont pas été fabriquées au hasard, en plaçant les uns à la suite des autres des noms inventés au petit bonheur la chance comme l'ont récemment supposé certains historiens. Il est certain qu'il s'agit de documents en partie fabriqués puisqu'on n'admettra pas qu'on y trouvera la preuve de la descendance d'un noble Athénien depuis un dieu de l'Olympe. Mais bien plus que d'inventions, ces généalogies sont issues de recherches érudites, de consultations d'archives et ensuite d'ajustements divers destinés à assurer leur cohérence. L'invention proprement dite se limite le plus souvent aux noms destinés à combler l'inévitable lacune entre un ancêtre déjà lointain, et un héros de la guerre de Troie. Encore n'avons-nous aucune indication sur la façon dont ces noms étaient introduits : invention pure et simple ou mise en ligne de noms empruntés à des traditions familiales imprécises ou à des collatéraux par exemple. Dans un seul cas, celui d'Hippocrate, les trous ont été comblés par la duplication de générations plus récentes.

Ces travaux généalogiques ont été entrepris relativement tôt dans l'histoire du concept historique. Les premiers historiens, ou logographes, sont aussi les premiers généalogistes, glissant de l'énumération des interminables généalogies mythologiques à celles, plus clairsemées, des personnages réels (sachant que pour eux les héros étaient tout autant réels que leurs contemporains). Hécatée, Charon de Lampsaque, puis Phérécyde, Hérodote et Hellanicos pour ne citer qu'eux ont tous travaillé sur des filiations reliant le temps où ils vivaient à l'époque héroïque.

Dans la mesure où dans le même temps se développait une conception chronologique de l'Histoire, il était inévitable que la généalogie entre dans la mise en place de cet agencement ordonné du passé, que l'on nomme chronographie. Dès le départ, et surtout avant l'apparition de l'écrit, la liste des ancêtres était un moyen évident de situer un événement lointain. Pour autant, la dépendance entre chronographie et généalogie est certainement plus complexe qu'on l'a admis jusqu'à présent. Il est peu vraisemblable en effet que les historiens grecs en recherche de points de repère pour fixer les événements dans le passé se soient livrés à une invention massive de généalogies. Tout simplement parce que cela ne leur aurait rien apporté. Dans une équation à deux variables, le temps et le nombre de générations, on ne peut supposer inconnus les deux termes. On doit plutôt considérer qu'ils ont réellement recherché parmi les grandes familles ou les dynasties royales, celles qui étaient le plus à même de fournir une mesure raisonnable du

temps par l'estimation d'une durée moyenne des générations. En procédant de la sorte et en s'aidant de synchronismes fournis par des documents divers, ils ont pu multiplier les datations d'individus connus. Le chemin inverse doit être envisagé pareillement. Une fois daté un événement particulièrement notable, au moyen éventuellement de généalogies notoires, on pouvait estimer le nombre moyen de générations le séparant du temps présent et ajuster en conséquence des filiations moins bien établies. Certaines généalogies ont probablement été ainsi, sinon entièrement fabriquées, au moins drastiquement retouchées. Pour se plier aux contraintes d'un synchronisme incontournable ou pour remplir les trous subsistants, les historiens postérieurs ont pu retrancher ou ajouter des noms à une filiation faiblement attestée. On peut démontrer que plusieurs familles se sont trouvées dans ce cas. La plupart du temps ces retouches concernent, de façon logique, la période la plus éloignée, aux franges des temps mythiques. Je dis de façon logique puisqu'on ne bouleversait pas ainsi une filiation reçue par la famille et ne déboutait pas un ancêtre authentique. Et aussi parce que cela dispensait de trop gros efforts d'intégration, la matière mythologique étant par nature plus friable et susceptible de variantes. Plus la famille était illustre sans doute et moins le besoin d'invention se faisait sentir, ou dans le cas où des souhaits de rattachement différents se faisaient jour, plus l'inertie était importante. De la sorte, il faut regarder avec un œil ouvert les filiations conservées et chercher à en retracer la genèse sans les écarter trop vite.

Ceci dit, on ignore comment les généalogistes ont réellement procédé dans la mesure où leurs œuvres n'ont pas été conservées. Les critiques que certains historiens en ont fait ne doivent pas nous tromper. Les généalogistes auteurs de fables qui sont incriminés par les auteurs plus austères sont, pour autant qu'on puisse en juger, ceux qui travaillaient sur la matière mythologique. Ou alors, comme le fait Polybe, c'est leur style confus, truffé de digressions généalogiques qui obscurcissent le récit qui est mis en cause. Toujours est-il qu'on dispose de témoignages prouvant que des livres de généalogies concernant des familles historiques ont continué à être publiés à Athènes au moins jusqu'au III^e et II^e siècles avant J.-C. On peut même penser qu'il s'agit là d'une période particulièrement féconde pour ce type de production puisque les œuvres signalées sont toutes de l'époque hellénistique. Pour ceux-ci, à défaut d'avoir conservé autre chose que le titre de quelques ouvrages, on doit admettre qu'ils ont pu user libéralement d'archives privées des grandes familles, qui cette fois existaient certainement. Surtout, on sait de façon

formelle que ces généalogistes ont fait un usage intensif de l'épigraphie, se nourrissant des nombreuses inscriptions dispersées en ville. Par la suite, on peut soupçonner le processus inverse puisque l'augmentation très sensible de développements généalogiques dans les inscriptions athénienne à l'époque impériale romaine pourrait être la marque de l'utilisation d'ouvrages spécialisés en généalogie dans lesquels les auteurs de ces stèles auraient trouvé leur matière. Si nous n'avons plus d'exemple assuré de généalogistes à l'œuvre, leur existence est au moins probable.

Elle l'est d'autant plus qu'on constate à partir du début de l'époque impériale un développement significatif des ouvrages de généalogie à Rome. Les aristocrates des autres parties de l'Empire, et les Athéniens notamment, ne sont certainement pas restés à l'écart de ce phénomène de mode.

On a beaucoup discuté ces dernières années de l'influence romaine sur les prétentions généalogiques de l'aristocratie grecque. Alors qu'à l'époque classique, ces prétentions se seraient cantonnées à l'évocation d'ancêtres mythologiques, on assiste sous l'Empire romain à l'évocation d'aïeux tout à fait historiques, ce qui correspond en effet à la conception romaine de la noblesse définie en premier lieu par le nombre de consuls ou de triomphateurs historiques qu'on pouvait aligner dans son ascendance. Les élites grecques, privées désormais de toute importance politique se seraient repliées sur l'idéalisation d'un passé glorieux auquel les aristocrates auraient été soucieux de se rattacher. Je ne partage pas totalement ce point de vue dans la mesure où la documentation montre davantage un phénomène d'interaction que de dépendance. Les Grecs n'ont pas attendu la domination romaine pour se flatter d'ancêtres historiques glorieux, pas davantage que les Romains n'ont méprisé la présence d'un dieu au sommet de leur arbre généalogique. On constate plutôt une interdépendance entre les deux conceptions. Si, de manière générale, les Grecs ont plutôt vanté leur aïeux mythologiques et les Romains affiché leurs ancêtres consulaires, on ne doit pas conclure à une position culturellement fermée des uns ou des autres. Les deux conceptions sont perméables et les influences réciproques. Ainsi, les Romains ont-ils empruntés aux Grecs une partie des coutumes entourant les funérailles d'un grand personnage.

Ce qui semble indéniable en revanche, c'est l'influence romaine en matière d'exposition de la généalogie. Alors que jusqu'à l'époque hellénistique ces prétentions ont essentiellement fait l'objet de recherches érudites et sont probablement restées, dans le détail, cachées au fond des archives familiales ou des bibliothèques, la période impériale

voit la floraison d'inscriptions détaillées qui exposent publiquement chaque degré d'une généalogie glorieuse. Et cela de deux façon puisqu'en plus de remonter à des ancêtres parfois assez éloignés, on précise les liens de parenté plus lâche qui pouvaient unir le personnage honoré à des membres d'un des deux ordres romains. La volonté d'intégrer, ou de toucher même de loin, la « noblesse d'Empire » est ici transparente et influe sur les habitudes séculaires.

La partie centrale de mon travail consiste en une analyse fouillée des familles impliquées dans les prétentions formulées à la fin de l'Empire romain. Le propos de cette étude étant de vérifier, en procédant à une reconstruction la plus précise possible de ces groupes, si les prétentions en question peuvent être vérifiées. Ce faisant, je ne perd pas de vue que cette vérification n'est que partiellement probante. On peut bien trouver un lien détourné montrant qu'Hègias descendait de Platon et admettre que celui-ci, ne disposant pas des outils du prosopographe moderne, ignorait en réalité ce qu'il en était et a simplement inventé sa généalogie. Inversement, on peut trouver un chemin, ou échouer à en découvrir, sans que cela ne permette d'écarter qu'Hègias, aidé des ouvrages généalogiques perdus et d'inscriptions disparues, avait les moyens de retracer, par un biais qui nous demeure mystérieux, une filiation bien établie. Cette limitation intégrée, il reste qu'on constate au terme de l'étude que dans la plupart des cas, ces prétentions sont, sinon exactes, au moins vraisemblables, et qu'on peut proposer pour chacune, ou presque, une route possible. De toute façon, quoi qu'il en soit du recoupement entre la prétention originale et sa reconstruction moderne, celle-ci garde son intérêt propre puisque les historiens sont amenés à travailler régulièrement sur ces élites et les liens familiaux qui les unissent. Une mise au point globale s'imposait. A l'inverse de monographies limitées à une seule famille, l'examen globale d'une partie cohérente de ces élites permet de corriger un certain nombre de détails et d'améliorer nos connaissances sur l'ensemble du réseau familial.

Je terminerai en soulignant qu'on se gardera d'associer la véracité de la descendance de quelques individus depuis des personnages illustres anciens et continuité de la classe aristocratique. Prétendre descendre de Périclès est un indice, parmi d'autres, d'une assise sociale importante mais ne signifie pas l'on continue d'occuper la place dirigeante au sein de la cité qu'avait tenue le grand dirigeant. Surtout, cela ne signifie pas que cette puissance s'est maintenue sans interruption d'un bout à l'autre de la chaîne généalogique. De toute manière on peut facilement prouver que ces prétentions ne

concernent pas une lignée masculine ininterrompue mais passent par de nombreuses générations féminines, et concernent donc en réalité plus familles qui se succèdent les une aux autres. Enfin, quand bien même aurait-on une ou quelques familles qui pourraient ainsi s'être perpétuées sur de très longues durées, cela ne serait pas nécessairement significatif pour l'ensemble des élites.

APPENDICES

I | COMMENTAIRE AU TABLEAU I

Les Téménides

Les Téménides sont les rois d'Argos de la période archaïque qui prétendaient être issus du héros Téménos, l'un des trois frères héraclides qui avaient conquis le Péloponnèse trois générations après la Guerre de Troie. A Téménos, l'aîné des frères, était revenu par le sort (quelque peu aidé en la circonstance), la ville d'Argos.

Mais en réalité, toute l'histoire de la dynastie téménide des rois subséquents d'Argos tourne autour du plus célèbre représentant de la dynastie, Pheidon.

Malheureusement, la position chronologique du roi d'Argos Pheidon est l'une des *crux* les plus insolubles de toute l'histoire grecque. La littérature à ce propos occupe un volume extraordinaire et les conclusions continuent de loin en loin à être remises en question. Chaque année ou presque un nouvel ouvrage ou un nouvel article contredit l'une des positions précédentes et en admet une autre. Et plus d'un auteur a changé d'avis en cours de route et renoncé à une précédente conclusion.

A la source de cet imbroglio des dates absolument inconciliables fournies par les auteurs anciens qui placent Pheidon aux VI^e, VIII^e ou IX^e siècles, ce qui fait qu'une majorité d'historiens modernes le placent ... au VII^e siècle, le seul endroit où les anciens ne le mettaient pas ! Dans la mesure où l'archéologie est incapable de donner une réponse tranchée, ou plutôt où son interprétation permet à chaque auteur d'y trouver confirmation de ses théories, il est à craindre que le débat soit ouvert encore longtemps. Je ne prétendrai ici ni présenter correctement le sujet ni le trancher, à peine offrir un résumé des positions anciennes et des explications les plus fréquemment retenues, même si je prendrais moi aussi position mais sans me faire la moindre illusion sur la solidité ou le caractère définitif de celle-ci. En réalité, ce qui importe ici n'est pas tant la date réelle de Pheidon, mais une tentative de reconstruction de la généalogie des Téménides établie par Éphore ainsi qu'une explication des dates si différentes fournies par les auteurs anciens.

Si l'on veut commencer par le début, je rappellerai donc d'abord les principales sources anciennes à la base de nos connaissances ... et de nos divergences :

Hérodote¹ :

Du Péloponnèse vint Léôkèdès, l'enfant de Pheidôn, tyran des Argiens, ce Pheidôn, qui établit les mesures dans le Péloponnèse, et qui, de tous les Grecs, se conduisit de la manière la plus insolente, en chassant les agonothètes des Éléens, et en réglant lui-même en leur place les concours olympiques.

Éphore² :

Pheidon d'Argos, dixième depuis Téménos, fut le plus puissant des souverains de son temps, ce qui lui permit d'unifier à nouveau sous son autorité le lot de Téménos, qui s'était dispersé en plusieurs parts ; il inventa le système des poids et mesures qui portent le nom de 'phidoniennes' et la frappe de la monnaie de métal, d'argent en particulier ; il alla plus loin, il s'attaqua aux villes qu'Héraclès avait prises et eut la prétention de faire célébrer en son nom les concours qu'Héraclès avait institués ; de ce nombre était le concours olympique ; aussi pénétra-t-il de vive force en Élide et le fit célébrer, sans que les Éléens, qui vivaient en paix et n'étaient pas armés, pussent l'en empêcher ; quant aux autres peuples, ils subissaient sa domination. Toutefois, les Éléens ne firent pas figurer sur leurs listes les concours qu'avait organisés Pheidon ; en revanche, cette mésaventure les incita à se procurer des armes et dès lors à se défendre eux-mêmes. Mais ils avaient également l'appui des Lacédémoniens, que poussaient, soit un sentiment d'envie à l'égard de la prospérité que la paix assurait aux Éléens, soit l'espoir de les avoir comme alliés pour abattre la puissance de Pheidon, responsable de les avoir dépossédés de leur ancienne suprématie sur le Péloponnèse ; effectivement, ils vinrent à bout de Pheidon et les Lacédémoniens à leur tour aidèrent les Éléens à mettre la main sur la Pisatide et la Triphylie.

Théopompe³ :

Sa généalogie s'établissait ainsi selon Diodore et d'autres historiens, dont Théopompe : Karanos (fils) de Pheidôn, fils d'Aristodamidas, fils de Mérops, fils de Thestios, fils de Kissios, fils de Téménos, fils d'Aristomachos, fils de Kléadatos, fils d'Hyllos, fils d'Héraclès.

Aristote¹ :

-
- ¹ Hdt, VI, 127 : ἀπὸ δὲ Πελοποννήσου Φεΐδωνος τοῦ Ἀργείων τυράννου παῖς Λεωκῆδης, Φεΐδωνος δὲ τοῦ τὰ μέτρα ποιήσαντος Πελοποννησίοισι καὶ ὑβρίσαντος μέγιστα δὴ Ἑλλήνων πάντων, ὃς ἔξαναστήσας τοὺς Ἡλείων ἀγωναθέτας αὐτὸς τὸν ἐν Ὀλυμπίῃ ἀγῶνα ἔθηκε. Comme l'a correctement souligné J. W. ALEXANDER, 1959, p. 132-133, il n'y a aucune raison d'exclure *a priori* Léôkèdès de cette liste de prétendant comme l'ont fait trop rapidement certains historiens (et comme le fait aussitôt après D. KAGAN, 1960, p. 136).
- ² Éphore, 70F115 : Φεΐδωνα δὲ τὸν Ἀργεῖον δέκατον μὲν ὄντα ἀπὸ Τημένου, δυνάμει δ' ὑπερβεβλημένον τοὺς κατ' αὐτόν, ἀφ' ἧς τὴν τε λῆξιν ὅλην ἀνέλαβε τὴν Τημένου διεσπασμένην εἰς πλείω μέρη, καὶ μέτρα ἐξεύρε τὰ Φεΐδωνία καλούμενα καὶ σταθμοὺς καὶ νόμισμα κεχαραγμένον τὸ τε ἄλλο καὶ τὸ ἀργυροῦν, πρὸς τούτοις ἐπιθέσθαι καὶ ταῖς ὑφ' Ἡρακλέους αἰρεθείσαις πόλεσι καὶ τοὺς ἀγῶνας ἀξιῶν τιθέναι αὐτόν, οὗς ἐκεῖνος ἔθηκε· τούτων δὲ εἶναι καὶ τὸν Ὀλυμπικόν. καὶ δὴ βιασάμενον ἐπελθόντα θεῖναι αὐτόν, οὔτε τῶν Ἡλείων ἐχόντων ὄπλα, ὥστε κωλύειν, διὰ τὴν εἰρήνην, τῶν τε ἄλλων κρατουμένων τῆι δυναστεία. οὐ μὴν τοὺς γε Ἡλείους ἀναγράψαι τὴν θέσιν ταύτην, ἀλλὰ καὶ ὄπλα κτήσασθαι διὰ τοῦτο καὶ ἀρξαμένους ἐπικουρεῖν σφίσι αὐτοῖς· συμπράττειν δὲ καὶ Λακεδαιμονίους, εἴτε φθονήσαντας τῆι διὰ τὴν εἰρήνην εὐτυχία εἴτε καὶ συνεργοὺς ἔξιν νομίσαντας πρὸς τὸ καταλύσαι τὸν Φεΐδωνα, ἀφηρημένον αὐτοὺς τὴν ἡγεμονίαν τῶν Πελοποννησίων, <ἦν ἐκεῖ>νοι προεκέκτηντο. καὶ δὴ καὶ συγκαταλύσαι τὸν Φεΐδωνα· τοὺς δὲ συγκατασκευάσαι τοῖς Ἡλείοις τὴν τε Πισάτιν καὶ τὴν Τριφυλίαν.
- ³ Théopompe, 115F393 : ἕβδομος. γενεαλογοῦσι δ' αὐτόν οὕτως, ὥς φησιν ὁ Διόδωρος <καὶ> οἱ πολλοὶ τῶν συγγραφέων, ὧν εἷς καὶ Θεόπομπος. Κάρανος Φεΐδωνος τοῦ Ἀριστοδαμίδα τοῦ

Grâce à ces circonstances, l'usurpation était alors facile à tous les tyrans ; de fait, ils n'ont eu qu'à vouloir le devenir, parce qu'ils possédaient préalablement ou la puissance royale, ou celle qu'assure une haute considération : témoin Pheidon d'Argos et tous les autres tyrans qui débutèrent par être rois ; témoin tous les tyrans d'Ionie, et Phalaris, qui avaient d'abord été revêtus de hautes magistratures : Panoiteios à Léontium, Kypsélos à Corinthe, Pisistrate à Athènes, Denys à Syracuse, et tant d'autres tyrans qui, comme eux, sont sortis de la démagogie.

Marmor Parium² :

Depuis que Pheidon d'Argos a fourni [ses] mesures [et] établi les poids et frappé les monnaies d'argent à Égine – il était le onzième depuis Héraclès – (se sont écoulés) 631 ans, et le roi d'Athènes était [Phérékl]ès »

Eusèbe³ :

Fidon d'Argos fut le premier homme à établir des mesures et des poids

Isidore Sev.⁴ :

Alors le poète Hésiode était célèbre. Et Pheidon l'Argien découvrit les mesures et les poids.

Plutarque⁵ :

Μέροπος τοῦ Θεστίου τοῦ Κισσίου τοῦ Τημένου τοῦ Ἀριστομάχου τοῦ Κλεαδάτου τοῦ Ὑλλου τοῦ Ἡρακλέους. Sur ce texte, voir *infra*, p. 688 sqq.

- ¹ Arist., *Pol.*, 1310b : Πᾶσι γὰρ ὑπῆρχε τοῖς τρόποις τούτοις τὸ κατεργάζεσθαι ῥαδίως, εἰ μόνον βουλευθεῖεν, διὰ τὸ δύναμιν προυπάρχειν τοῖς μὲν βασιλικῆς ἀρχῆς τοῖς δὲ τὴν τῆς τιμῆς οἶον Φεΐδων μὲν περὶ Ἄργος καὶ ἕτεροι τύραννοι κατέστησαν βασιλείας ὑπαρχούσης, οἱ δὲ περὶ τὴν Ἰωνίαν καὶ Φάλαρις ἐκ τῶν τιμῶν, Παναίτιος δ' ἐν Λεοντίνοις καὶ Κύψελος ἐν Κορίνθῳ καὶ Πεισίστρατος Ἀθήνησι καὶ Διονύσιος ἐν Συρακούσαις καὶ ἕτεροι τὸν αὐτὸν τρόπον ἐκ δημαγωγίας. P. CARLIER, 1984, p. 389, a tenté, de façon peu convaincante, de contrecarrer ce témoignage en disant qu'Aristote n'était préoccupé ici que « d'une classification politique des tyrannies, non de dresser une liste des tyrans grecs par ordre chronologique ». Mais Aristote dit bien que Pheidon est antérieur à Kypsélos. P. Carlier, conscient de la faiblesse de son argumentation, dit que dans ce cas, il faudrait juste admettre qu'Aristote n'avait pas fait de recherche particulière sur le sujet et avait adopté sans réfléchir la position fournie au même moment par son contemporain Éphore. C'est faire peu de cas du sens critique d'Aristote, qui avait quand même sous la main Hérodote et qui ne pouvait fonder son raisonnement politique sur des dates fragiles.
- ² *Marm. Par.*, 239A30 : ἀφ' οὗ Φ[εΐ]δων ὁ Ἀργεῖος ἐδήμευσ[ε τὰ]μέτ[]|[ρα καὶ 46| |στ]αθμὰ κατεσκεύασε καὶ νόμισμα ἀργυροῦν ἐν Αἰγίνῃ ἐποίησεν, ἐνδέκατος ὢν ἀφ' Ἡρακλέους, ἔτη ΗΔΔΔΙ, βασιλεύοντος Ἀθηνῶν 47| | [Φερεκλ]ε[]|ίους.
- ³ Eus., *Chron.*, Abr. 1220, II, p. 74-75 SCHOENE.
- ⁴ Isid. Sev., *Chron.* 34, s. a. 4427 : *Tunc Hesiodus poeta claruit. Atque Phidon Argivus mensuras et pondera reperit.*
- ⁵ Plut., *Amat. Narr.*, II : Φεΐδων τις τῶν Πελοποννησίων ἐπιτιθέμενος ἀρχῇ, τὴν Ἀργείων πόλιν, τὴν πατρίδα τῆνέαυτοῦ, ἡγεμονεύειν τῶν λοιπῶν βουλόμενος, πρῶτον ἐπεβούλευσε Κορινθίους. πέμψας γὰρ ἡττειπαρ' αὐτῶν νεανίας χιλίους τοὺς ἀκμῆ διαφέροντας καὶ ἀνδρεία. οἱ δὲ πέμπουσι τοὺς χιλίους, στρατηγὸν αὐτῶν ἀποδείξαντες Δέξανδρον. ἐν νῶ δ' ἔχων ὁ Φεΐδων ἐπιθέσθαι τούτοις, ἵν' ἔχοι Κόρινθον ἀτονωτέρα καὶ τῇ πόλει χρήσαιτο, προτείχισμα γὰρ τοῦτο ἐπικαιρότατον ἔσσεσθαι τῆς ὅλης Πελοποννήσου, τὴν πρᾶξιν ἀνέθετο τῶν ἐταίρων τισίν. ἦν δὲ καὶ Ἄβρων ἐναυτοῖς. οὗτος δὲ ξένος ὢν τοῦ Δεξάνδρου ἔφρασεν αὐτῷ τὴν ἐπιβουλήν. καὶ οὕτως οἱ μὲν Φλιάσιοι πρὸ τῆς ἐπιθέσεως εἰς τὴν Κόρινθον ἐσώθησαν, Φεΐδων δ' ἀνευρεῖν ἐπειρᾶτο τὸν προδόντα καὶ ἐπιμελῶς ἐζήτηι. δείσας δ' ὁ Ἄβρων φεύγει εἰς Κόρινθον, ἀναλαβὼν τὴν γυναικάκαὶ τοὺς οἰκέτας, ἐν Μελίσσῳ, κώμῃ τινὶ τῆς Κορινθίων χώρας ἐνθα καὶ παῖδα γεννήσας

Un certain Pheidon qui aspirait à imposer son autorité aux Péloponnésiens et à donner à Argos, sa patrie, le commandement sur les autres cités, commença par comploter contre les Corinthiens. Il envoya leur demander 1000 jeunes gens se distinguant par leur valeur et leur courage, qu'ils lui envoyèrent sous la conduite de Dexandros. Pheidon méditait de s'emparer d'eux afin que Corinthe fut moins forte et d'en faire ensuite le plus fort boulevard du Péloponnèse. Il confia ses projets à quelques uns de ses compagnons, qui révéla le complot à Dexandros qui logeait chez lui. Ainsi les Phliasiens prévinrent le temps qu'on avait marqué pour leur perte et se sauvèrent à Corinthe. Pheidon faisait les plus grandes recherches pour savoir quel était celui qui l'avait trahi. Craignant pour ses jours, Habrôn s'enfuit à Corinthe avec sa femme et sa maison et s'installa à Mélissos, village de Corinthie. Là, il eut un fils et l'appela Mélissos, d'après l'endroit. Ce Mélissos eut à son tour un fils, Aktaiôn, le plus beau et le plus raisonnable des jeunes gens de son âge, traînant tous les cœurs après soi, particulièrement celui d'Archias, le plus illustre des Corinthiens par sa richesse et sa puissance. N'ayant pu le persuader, Archias résolut d'enlever l'adolescent. Il se rendit à la maison de Mélissos au cours d'un *kômos*, en compagnie d'amis et de domestiques, et tenta d'entraîner l'enfant. Le père de celui-ci et des amis s'y opposèrent, des voisins accoururent et, tiré de part et d'autre, Aktaiôn fut déchiré. Les agresseurs s'enfuirent. Mélissos porta le cadavre sur l'agora des Corinthiens, le montra et demanda justice : mais les Corinthiens se contentèrent de lui manifester leur pitié. Ayant échoué, Mélissos se retira et attendit l'assemblée des concours Isthmiques. Il se hissa alors sur le temple de Poséidon, invectiva les Bacchiades, rappela le bienfait de son père Habrôn, invoqua les Bacchiades, rappela le bienfait de son père Habrôn, invoqua les dieux et se précipita sur les rochers. Peu après, sécheresse et peste s'abattirent sur Corinthe. Les Corinthiens consultèrent l'oracle pour obtenir leur délivrance et s'attirèrent la réponse suivante : Poséidon ne se relacherait pas de son courroux qu'ils n'aient vengé la mort d'Actéon. Ayant entendu cela, Archias, car c'était lui qui conduisait la théorie, renonça de lui-même à regagner Corinthe, fit voile vers la Sicile et y fonda Syracuse. Il y eut deux filles, Ortygia et Syrakousa, et fut tué en trahison par Téléphos, dont il avait autrefois abusé, et qui, chargé de commander un de ses vaisseaux, l'avait suivi en Sicile.

Μέλισσον προσηγόρευσεν, ἀπὸ τοῦ τόπου θέμενος τοῦνομα αὐτῶ. τούτου δὴ τοῦ Μελίσσου υἱὸς Ἀκταίων γίνεται, κάλλιστος καὶ σωφρονέστατος τῶν ὀμηλικῶν, οὗ πλείστοι μὲν ἐγένοντο ἐρασταί, διαφερόντως δ' Ἀρχίας, γένους μὲν ὦν τοῦ τῶν Ἡρακλειδῶν, πλούτῳ δὲ καὶ τῇ ἄλλῃ δυνάμει λαμπρότατος Κορινθίων. ἐπεὶ δὲ πείθειν οὐκ ἠδύνατο τὸν παῖδα, ἔγνω βιάσασθαι καὶ συναρπάσαι τὸ μειράκιον. ἐπεκώμασεν οὖν ἐπὶ τὴν οἰκίαν τοῦ Μελίσσου, πλήθος ἐπαγόμενος καὶ φίλων καὶ οἰκετῶν, καὶ ἀπάγειν τὸν παῖδα ἐπειράτο. ἀντιποιούμενου δὲ τοῦ πατρὸς καὶ τῶν φίλων, ἐπεκδραμόντων δὲ καὶ τῶν γειτόνων καὶ ἀνθελκόντων, ἀνθελκόμενος ὁ Ἀκταίων διεφθάρη· καὶ οἱ μὲν οὕτως ἀπεχώρουν. Μέλισσος δὲ τὸν νεκρὸν τοῦ παιδὸς εἰς τὴν ἀγορὰν τῶν Κορινθίων παρακομίσας ἐπεδείκνυε, δίκην ἀπαιτῶν παρὰ τῶν ταῦτα πραξάντων· οἱ δὲ πλέον οὐδὲν ἢ τὸν ἄνδρα ἠλέουν. ἄπρακτος δ' ἀναχωρήσας παρεφύλασσε τὴν πανηγυριτῶν Ἰσθμίων, ἀναβὰς τ' ἐπὶ τὸν τοῦ Ποσειδῶνος νεῶν κατεβόα τῶν Βακχιαδῶν καὶ τὴν τοῦ πατρὸς Ἄβρωνος εὐεργεσίαν ὑπεμίμησεν, τοὺς τε θεοὺς ἐπικαλεσάμενος ὀπίπτει ἑαυτὸν κατὰ τῶν πετρῶν. μετ' οὐ πολὺ δ' αὐχμὸς καὶ λοιμὸς κατελάμβανε τὴν πόλιν καὶ τῶν Κορινθίων περὶ ἀπαλλαγῆς χρωμένων, ὁ θεὸς ἀνείλε μῆνιν εἶναι Ποσειδῶνος οὐκ ἀνήσοντος, ἕως ἂν τὸν Ἀκταίωνος θάνατον μετέλθοιεν. ταῦτα πυθόμενος Ἀρχίας, αὐτὸς γὰρ θεωρὸς ἦν, εἰς μὲν τὴν Κόρινθον ἐκὼν οὐκ ἐπανήλθε, πλεύσας δ' εἰς τὴν Σικελίαν Συρακούσας ἔκτισε. πατὴρ δὲ γενόμενος ἐν ταῦθα θυγατέρων δυεῖν, Ὀρτυγίας τε καὶ Συρακούσης, ὑπὸ τοῦ Τηλέφου δολοφονεῖται, ὃς ἐγγεγόνει μὲν αὐτοῦ παιδικά, νεῶς δ' ἀφηγούμενος συνέπλευσεν εἰς Σικελίαν. Voir aussi le récit, légèrement différent, donné par la scholie à Apollonios de Rhodes, IV, 1212 (citée *infra*, p. 726, n. 2).

DATATION DE PHEIDON DANS L'ANTIQUITÉ I			
<i>auteur</i>	<i>date</i>	<i>récit</i>	<i>date</i>
Hérodote	c. 440	père de Lakèdas, prétendant d'Agaristé c. 575	c. 600
Éphore	c. 350	dixième descendant de Tèménos (1069)	c. 769
Théopompe	c. 350	sixième descendant de Tèménos	c. 900
Aristote	c. 350	type de tyrannie antérieure à celle de Kypsélos (657)	av. 660
<i>Marm. Par.</i>		onzième descendant d'Héraclès	895
Pausanias	c. 150	usurpe huitième olympiade	748
Eus.	c. 330	vécut année 1220 après Abraham	797
Isid. Sevil.	c. 630	première Olympiade	776

En dehors de ces dates précises, d'autres indications pourraient fournir une aide quant à la datation du roi argien :

DATATION DE PHEIDON DANS L'ANTIQUITÉ II			
<i>auteur</i>	<i>date</i>	<i>récit</i>	
Hérodote ¹	c. 440	Introduit le premier des mesures dans le Péloponnèse usurpe les jeux olympiques en chassant les Éléens	
Éphore ² , etc ³ .	c. 350	Introduit le premier des mesures dans le Péloponnèse usurpe les jeux olympiques en chassant les Éléens Invente la monnaie en frappant les premières pièces à Égine	
Plutarque ⁴	50 AC	Contemporain d'Archias, fondateur de Syracuse	

On a donc cherché si ces événements pouvaient être datés par ailleurs ce qui aurait du même coup permis de préciser la date de Pheidon. Mais on ne peut parvenir ainsi à aucune certitude. Il y a différents personnages auxquels la tradition attribue l'invention

¹ Hdt, VI, 127.

² Éphore, 70F115.

³ L'établissement de la monnaie par Pheidon est un fait souvent attesté : voir Eph., *FGrHist.*, 70F176 : Ἐφωρος δ' ἐν Αἰγίνῃ ἀργυρον πρῶτον κοπήναι φησιν ὑπὸ Φεΐδωνος (« Éphore dit qu'à Égine, les premières monnaies en argent furent frappées par Pheidon ») ; *Marmor Parium*, 239A30 ; Eus., *Chron.* s. a. 1220 ; Orion, *Etymologicum*, s. v. obolos : Πρῶτος δὲ πάντων Φεΐδων Ἀργεῖος νόμισμα ἔκοψεν ἐν Αἰγίνῃ, καὶ διδούς τὸ νόμισμα, καὶ ἀναλαβὼν τοὺς οὐβελίκοις, ἀνέθηκεν τῇ ἐν Ἀργεῖ Ἥρᾳ. Ἐπειδὴ τότε οἱ οὐβελίσκοι τὴν χεῖρα ἐπλήρου, τουτέστι τὴν δρακά, ἡμεῖς καίτερο μὴ πληροῦντες τὴν δρακά τοῖς ἑξ ὀβολοῖς, δραχμὴν αὐτὴν λέγομεν, παρὰ τὸ δράξασθαι ; *Etymologicum Magnum*, s. v. obolos : « Pheidon l'Argien a été le premier de tous les hommes à frapper monnaie à Égine, et parce que ses monnaies été faites à partir de broches il l'appela 'obole' et les dédicaça à Héra d'Argos ».

⁴ Plut., *Amat. Narr.*, II.

de la monnaie, et Pheidon n'est que l'un d'eux¹. En plus, on peut croire que cette attribution ne résulte que d'une extrapolation de son invention des mesures². De toute façon, la question de la date et du lieu de l'invention de la monnaie est particulièrement complexe et aucun accord définitif ne s'est fait à ce propos³. Enfin, la question d'une éventuelle domination argienne sur Égine reste elle aussi très discutée⁴.

Reste la fondation de Syracuse par le Corinthien Archias, dans laquelle Pheidon n'intervient que de façon périphérique. Mais, d'une part, sa date réelle est incertaine et, d'autre part, on hésite à savoir dans quelle mesure l'insertion de Pheidon dans la légende de ses origines n'est pas fictive⁵. Et si elle ne l'est pas, il est probable qu'elle résulte d'une confusion avec un autre Pheidon, législateur de la ville de Corinthe au VIII^e siècle⁶.

Au final, aucun de ces éléments n'apporte de lumière complémentaire

Face à une telle contradiction des sources, on ne s'étonnera pas que les modernes n'aient pas davantage réussi à s'accorder. Tandis que quelques uns acceptent la datation d'Éphore au milieu du VIII^e siècle⁷, une majorité a opté pour le début du VII^e siècle⁸ en

¹ Hdt, I, 94 : Λυδοὶ γὰρ δὴ καὶ πρῶτοι ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, νόμισμα χρυσοῦ καὶ ἀργυροῦ κοψάμενοι ἐχρήσαντο (« les Lydiens sont les premiers hommes pour lesquels nous avons le témoignage qu'ils ont usé de monnaie d'or et d'argent ») ; Pollux, *Onomasticon*, IX, 83 : εἶτε Φεῖδων πρῶτος ὁ Ἀργεῖος ἔκοψε νόμισμα εἶτε Δημοδίκη ἡ Κυμαία συνοικήσασα Μίδα τῷ Φρυγί (παῖς δ' ἦν Ἀγαμέμνωνος Κυμαίων βασιλέως) εἶτε Ἀθηναίοις Ἐριχθόνιος καὶ Λύκος, εἶτε Λυδοί, καθά φησι Ξ. (« Est-ce que Pheidon a été le premier à battre monnaie ou Dèmodikè de Kymé, l'épouse de Midas le Phrygien – elle était la fille d'Agamemnon, roi de Kymé – ou Érichthonios et Lykos à Athènes ou les Lydiens, comme le prétend Xénophonès, ou les Naxiens, comme le croit Aglaophanès ? »).

² Hérodote n'attribue à Pheidon que l'invention de mesures (μέτρα). Mais il était assez naturel de penser que dans ces mesures figuraient aussi celle de la pesée. Au IV^e siècle devaient encore circuler de très anciennes pièces d'Égine, les plus anciennes connues, et peut-être correspondaient-elles en effet au calibre « phidonien », de sorte qu'Éphore, ou sa source, à simplement déduit que ces monnaies avaient été introduites par Pheidon lui-même : voir en premier lieu C. F. LEHMANN, 1892, p. 558 et la bibliographie subséquente chez M. KÖIV, 2003, p. 246, n. 32. Ajouter J. H. KROLL – N. M. WAGGONER, 1984, p. 335.

³ W. L. BROWN, 1950 (monnaie introduite vers 575) ; D. KAGAN, 1960 ; *Id.* 1982 (monnaie introduite en Grèce au VII^e s., probablement par Pheidon) ; J. H. KROLL – N. M. WAGGONER, 1984 (monnaie introduite en Grèce en VI^e s. seulement) ; R. W. WALLACE, 1987 ; P. VAGYAR, 2002. Seul D. Kagan accepte la donnée concernant une invention de la monnaie par Pheidon dans la deuxième moitié du VII^e siècle.

⁴ Voir D. KAGAN, 1960, p. 129-130, pourtant partisan de la tradition mais qui conclut que rien ne permet de prouver une domination de Pheidon sur Égine. Voir plus récemment K. TAUSEND, 1995.

⁵ Voir A. ANDREWES, 1949.

⁶ Voir M. BROADBENT, 1968, p. 53, n. 1. Sur Pheidon de Corinthe, voir *infra*, p. 725.

⁷ Voir la bibliographie donnée par M. KÖIV, 2001, p. 328, notamment : G. L. HUXLEY, 1958 ; E. MANNI, 1974 ; L. DE LIBERO, 1996, p. 208. Ajouter H. J. GEHRKE, 1990 ; A. M. FOLEY, 1997.

⁸ Bibliographie chez M. KÖIV, 2001, p. 328, notamment D. W. BRADEEN, 1947, p. 232 ; A. ANDREWES, 1949 ; W. DEN BOER, 1954, p. 55-64 ; E. WILL, 1955, p. 346-351 ; G. ZÖRNER, 1971 ; R. A. TOMLINSON, 1972, p. 82-83 ; T. FIGUEIRA, 1993, p. 12-16.

associant au règne de Pheidon la bataille d'Hysiai, victoire des Argiens sur les Spartiates, qui a eu lieu en 669 selon Pausanias, et en corrigeant le texte de celui-ci concernant l'anolympiade de Pheidon, pour laquelle il faudrait lire [vingt-]huitième ce qui nous amène en 668. Aujourd'hui une nouvelle tendance se dessine progressivement en faveur d'une datation à la fin du VII^e siècle en accord avec Hérodote¹.

En bref, on peut schématiser ainsi la question de la date de Pheidon :

DATATION DE PHEIDON III		
Date	anciens	modernes
895	Théopompe (c. 350) ; marm. Par.	
776	Eusèbe	
748	Éphore (c. 350)	Huxley (1958) ; Manni (1974) ; Libero (1996) ; Kōiv (2003)
c. 700		Foley (1997) ; Hall (2007)
668		Bradeen (1947) ; Andrewes (1949) ; Will (1955) ; Zörner (1971) ; Tomlinson (1972) ; Figueira (1993)
c. 600	Hérodote	Kelly (1970) ; Kinzl (1979) ; Drews (1983) ; Carlier (1984) ; G. Ragone (2006)

La date la plus ancienne n'est pas acceptable et n'a été adoptée par aucun historien moderne. L'origine de cette datation n'est pas claire. Pour certains, il s'agit d'une conséquence du lien avec Karanos, ancêtre des Argéades de Macédoine, dont on a fait au IV^e siècle le frère de Pheidon. Comme Karanos – d'abord considéré comme le père de Perdikkas – est ensuite passé pour son arrière-grand-père, Pheidon aurait suivi le même mouvement¹. Mais cette solution n'explique pas pourquoi Karanos lui-même a été rehaussé de trois générations puisqu'il apparaît clairement au départ comme un doublet de Perdikkas, puis comme le père de celui-ci, avant de devenir son arrière-grand-père.

Aussi, je pense qu'il faut plutôt croire que c'est Karanos qui a suivi le mouvement de Pheidon et non l'inverse. Pour quelle raison alors la position de Pheidon aurait-elle bougé ? Tout simplement parce qu'il était lié par synchronisme avec deux personnages qui ont subi eux aussi des positionnements chronologiques chaotiques : Iphitos et Lykourgos, l'inventeur des concours olympiques et le législateur de Sparte. Pheidon est

¹ Bibliographie chez M. KŌIV, 2001, p. 328, notamment K. J. BELOCH, 1913, I, 2, p. 282 ; T. KELLY, 1975, p. 94-111 ; R. DREWS, 1983, p. 60 ; P. CARLIER, 1984, p. 387-388 ; P. BARCELO, 1993, p. 114. Ajouter G. RAGONE, 2006.

clairement lié au début des concours olympiques comme l'atteste Éphore qui le situait probablement à la même génération qu'Iphitos ou à la suivante. Mais, au milieu du IV^e siècle, Aristote a cru pouvoir affirmer de façon irréfutable qu'Iphitos était aussi le contemporain de Lycurgue. Toutefois, cela posait un problème de taille puisque le calcul des générations plaçait Lycurgue bien plus haut. Contradiction que d'aucuns ont résolu en supposant deux Lykourgos, l'un vers 776, l'autre vers 890² et de même (sans doute), deux Iphitos, l'un en 776, contemporain de la première olympiade enregistrée, où triompha Koroibos, et l'autre, véritable fondateur des concours en 884³. Or, comme l'a

¹ Voir, par exemple, M. KÖIV, 2003, p. 262 ; J. M. HALL, 2007, p. 149.

² Plut., *V. Lvk.*, 1 : [1] περὶ Λυκούργου ... καθόλου μὲν οὐδὲν ἔστιν εἰπεῖν ἀναμφισβήτητον ... ἤκιστα δ' οἱ χρόνοι, καθ' οὓς γέγονεν ὁ ἀνὴρ ὁμολογοῦνται. [2] οἱ μὲν γὰρ Ἰφίτων συνακμάσαι καὶ συνδιαθεῖναι τὴν Ὀλυμπιακὴν ἐκεχειρίαν λέγουσιν αὐτόν, ὧν ἔστι καὶ Ἀριστοτέλης ὁ φιλόσοφος, τεκμήριον προφέρων τὸν Ὀλυμπίασι δίσκον, ἐν ᾧ τὸννομα τοῦ Λυκούργου διασώζεται καταγεγραμμένον· [3] οἱ δὲ ταῖς διαδοχαῖς τῶν ἐν Σπάρτῃ βασιλευκῶτων ἀναλεγόμενοι τὸν χρόνον. ὥσπερ Ἐρατοσθένης καὶ Ἀπολλόδωρος, οὐκ ὀλίγοις ἔτεσι πρεσβύτερον ἀποφαίνουσι τῆς πρώτης Ὀλυμπιάδος. Τίμαιος δ' ὑπονοεῖ, δυεῖν ἐν Σπάρτῃ γεγονότων Λυκούργων οὐ κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον, τῷ ἐτέρῳ τὰς ἀμφοῖν πράξεις διὰ τὴν δόξαν ἀνακεῖσθαι· καὶ τὸν γε πρεσβύτερον οὐ πόρρω τῶν Ὀμήρου γεγονέναι χρόνων (ἐνιοὶ δὲ καὶ κατ' ὄψιν ἐντυχεῖν Ὀμήρῳ). (« à propos de Lykourgos, on ne peut rien dire qui ne soit sujet au doute ... encore moins le temps où il vécut. Certains disent qu'il vécut à l'époque d'Iphitos, avec lequel il est réputé avoir établi la trêve olympique. Aristote le philosophe en est convaincu et il ajoute comme preuve le disque d'Olympie inscrit avec le nom de Lykourgos. Mais ceux qui calculent le temps par la succession des rois de Sparte, comme Ératosthène et Apollodore, prouvent que Lykourgos vécut de nombreuses années avant la première olympiade. Aussi Timée suppose-t-il qu'il y a eu deux hommes nommés Lykourgos à Sparte, vivant à des époques différentes et que leurs actions ont été attribuées à un seul et même homme en raison du plus grand renom de l'un d'entre eux. Et il pense que le plus ancien vivait à peu près à l'époque d'Homère (certains disent même qu'il a rencontré Homère) »).

³ Phleg. Tral., 257F1 : ἐκλειπόντων τῶν Πελοποννησίων τὴν θρησκευτικὴν χρόνῳ τινί, εἰς ὃν ἀπὸ Ἰφίτου Ὀλυμπιάδες ὀκτῶ πρὸς ταῖς εἴκοσι καταριθμοῦνται εἰς Κόροιβον τὸν Ἡλείον, καὶ ἀμελησάντων τοῦ ἀγῶνος, στάσις ἐνέστη κατὰ τὴν Πελοπόννησον. [2] Λυκούργος δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος, υἱὸς ὧν τοῦ Πρυτάνεως τοῦ Εὐρυπῶντος τοῦ Σόου τοῦ Προκλέους τοῦ Ἀριστοδήμου τοῦ Ἀριστομάχου τοῦ Κλεοδαίου τοῦ Ὑλλου τοῦ Ἡρακλέους καὶ Δηιανείρας, καὶ Ἰφίτος ὁ Αἴμονος, ὡς δὲ ἐνιοὶ Πραξωνίδου, ἐνὸς τῶν ἀπὸ Ἡρακλέους, Ἡλείου, καὶ Κλεοσθένης ὁ Κλεονίκου Πεισάτης, βουλόμενοι εἰς ὁμόνοιαν καὶ εἰρήνην τὸ πλῆθος αὐθις ἀποκαταστήσαι, τὴν τε πανήγυριν τὴν Ὀλυμπικὴν ἐγνώσαν ἀνάγειν εἰς τὰ ἀρχαῖα νόμιμα καὶ ἀγῶνα γυμνικὸν ἐπιτελέσαι (« Les Péloponnésiens abandonnèrent l'observance (de la trêve) pour une période qui s'étend de la huitième olympiade, celle d'Iphitos, à la vingtième, celle de Koroibos l'Éléen, et lorsque les jeux furent négligés, il y eut des conflits dans tout le Péloponnèse. Le spartiate Lykourgos, fils de Prytanis, fils d'Eurypôn, fils de Soos, fils de Proklès, fils d'Aristodèmos, fils de Kléodaios, fils d'Hyllos, fils d'Héraclès et de Deianeira, et Iphitos, fils d'Haimôn (selon d'autres il était fils de Praxonidos), descendant d'un des Héraclides, un Éléen, et Kléosthènes, fils de Kléonikos, un Pisate, soucieux de restorer à nouveau l'harmonie et la paix entre les peuples, décidèrent de rétablir le festival olympique selon le vieux rite et d'instaurer une compétition athlétique ») ; Paus., V, 4, 6 : Μετὰ δὲ Ὀξύλον, Λαΐας ἔσχεν Ὀξύλου τὴν ἀρχήν. Οὐ μὴν τοὺς γε ἀπογόνους αὐτοῦ βασιλεύοντας εὕρισκον, καὶ σφᾶς ἐπιστάμενος ὁμῶς παρήμι· οὐ γὰρ τί μοι καταβῆναι τὸν λόγον ἠθέλησα ἐς ἄνδρα ἰδιώτας. Χρόνῳ δὲ ὕστερον Ἰφίτος, γένος μὲν ὧν ἀπὸ Ὀξύλου, ἡλικίαν δὲ κατὰ Λυκούργον τὸν γράψαντα Λακεδαιμονίοις τοὺς νόμους, τὸν ἀγῶνα διέθηκεν ἐν Ὀλυμπίᾳ ... Τὸν δὲ Ἰφίτον τὸ ἐπίγραμμα τὸ ἐν Ὀλυμπίᾳ φησὶν Αἴμονος παῖδα εἶναι· Ἑλλήνων δὲ οἱ πολλοὶ Πραξωνίδου, καὶ οὐχ Αἴμονος εἶναι φασὶ· τὰ δὲ Ἡλείων γράμματα ἀρχαῖα

bien noté M. Kōiv, Pheidon est indubitablement lié à Lykourgos à partir du III^e siècle. Dans le marbre de Paros, Pheidon est le onzième descendant d'Héraclès (donc le septième depuis Téménos) et vit en 895, c'est-à-dire 299 ans après la chute de Troie selon Timée (1194)¹. Précisément, dans la chronologie devenue standard d'Ératosthène et d'Apollodore, Lycurgue est le onzième depuis Héraclès et vit en 884, 299 après la chute de Troie (1183).

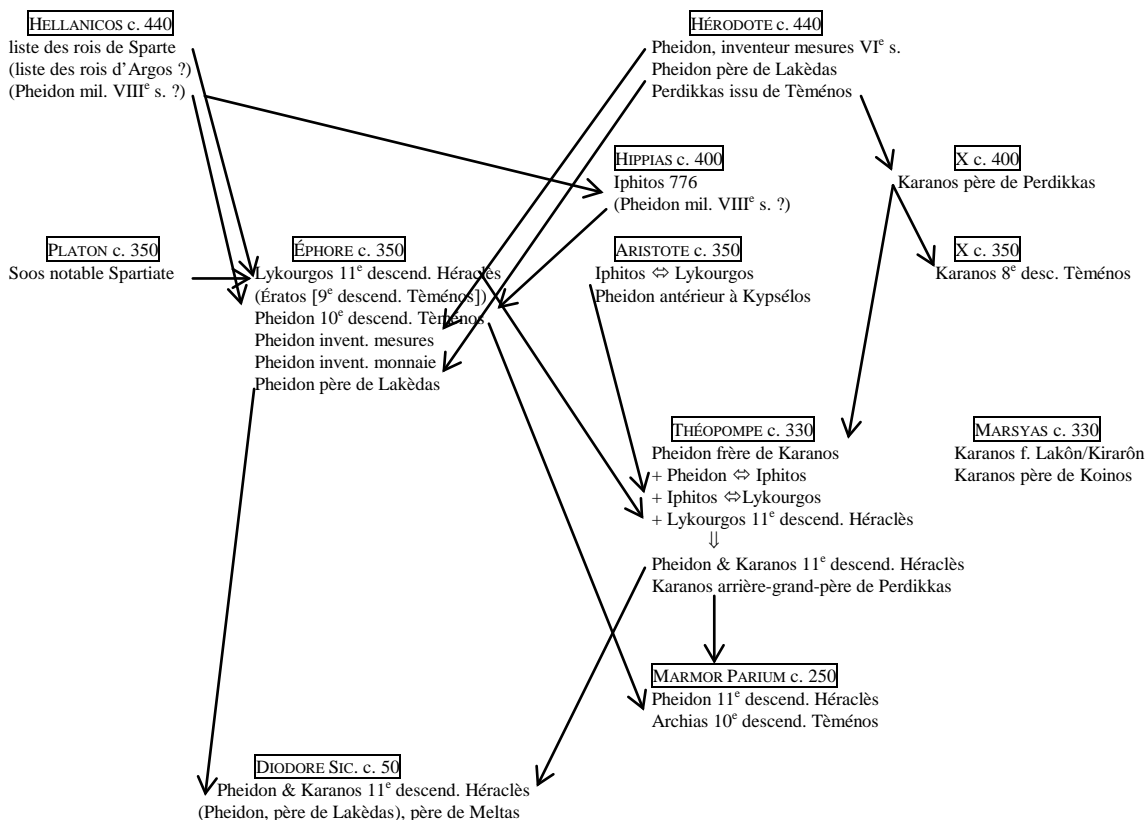
C'est donc plus probablement en raison du synchronisme initial de Pheidon avec Iphitos d'Élide puis de celui d'Iphitos avec Lycurgue de Sparte à partir d'Aristote, et du rehaussement chronologique et généalogique qui s'en est suivi pour Iphitos, que Pheidon a été déplacé avec celui-ci du VIII^e au IX^e siècle et remonté de trois générations, passant du dixième descendant de Téménos à son septième descendant pour s'accorder avec la généalogie de Lycurgue. Ajustement qui est probablement l'œuvre de Théopompe de Chios, le premier auteur en tout cas chez lequel on le trouve attesté, lequel aurait aussitôt pris en compte la nouvelle découverte d'Aristote associant Iphitos et Lycurgue. C'est Théopompe très certainement qui a fait le lien entre Pheidon et les rois de Macédoine. En revanche, je ne suivrai pas P. N. Ure en pensant que Théopompe a inventé par la même occasion l'origine royale de Pheidon pour complaire aux souverains macédoniens². La généalogie téménide de Pheidon est déjà attestée par Éphore dans un contexte entièrement péloponnésien.

ἐξ πατέρα ὀμώνυμον ἀνήγε τὸν Ἴφίτων (« Après la mort d'Oxylos, Laias occupa le pouvoir d'Oxylos. Je n'ai pas trouvé que ses descendants aient exercé la royauté ; et bien que je les connaisse, je les omets. Je n'ai pas voulu en effet que mon récit s'abaissât à de simples particuliers. Par la suite, Iphitos, qui appartenait à la descendance d'Oxylos, et qui était de la génération de Lykourgos, le rédacteur des lois de Lacédémone, organisa le concours d'Olympie, ... L'inscription d'Olympie affirme qu'Iphitos est le fils d'Haimôn ; mais au dire de la plupart des Grecs, Iphitos est fils de Praxonidès, non d'Haimôn : les archives anciennes d'Élide rapportaient Iphitos à un père du même nom que lui »). Pour cette question de deux premières olympiades, en 776 et 884, voir en dernier lieu J. BOLLANSEE, 1999 ; *Id.*, *JCIV* 1026F8 ; A. MÖLLER, 2005.

Il est vrai que ces textes ne disent pas clairement qu'il y a eu deux Iphitos. Toutefois, la différence de patronyme le montre suffisamment : voir déjà en ce sens WILAMOWITZ, 1884, p. 283-285 ; F. JACOBY, *FGrHist.*, IID (1930), p. 839-840.

¹ *FGrHist.*, 566F125. En réalité, cet argument doit être tempéré. Il ne s'agit pas trouver au hasard d'une multitude de dates pour la chute de Troie celle qui est séparée de 299 ans de la date de Pheidon dans le Marbre de Paros, mais de rester cohérent avec la chronologie de celui-ci. Comme le Marbre met la chute de Troie en 1209/8, alors Pheidon vit 314 ans après la chute de Troie.

² P. N. URE, 1922, p. 161-163.



Pour ce qui est des variations au cours du VIII^e siècle, il ne s'agit en réalité que de variantes d'une même tradition. Il semble tout-à-fait certain en effet, comme l'a montré récemment M. Kōiv, que la date de Pheidon est liée à différents synchronismes (anolympiade, chute des Bacchiades, fondation de Syracuse), et qu'elle a bougé entre le début et le milieu du VIII^e siècle en fonction des systèmes chronographiques différents qui ont prétendu fixer ces événements, notamment celui d'Apollodore et celui d'Éphore, précisé par Sosibios au milieu du III^e siècle.

Le choix raisonnable se limite donc entre le VIII^e siècle, tradition majoritaire dans l'Antiquité, le début du VII^e siècle, option uniquement moderne, et la fin du VII^e siècle ou le début du VI^e siècle, opinion d'Hérodote.

Chacune de ces datations a eu ses partisans, mais dans la deuxième moitié du XX^e siècle la majorité des historiens s'est prononcée pour le début du VII^e siècle. Ce qui est quand même curieux puisque, comme le soulignent par exemple T. Kelly ou A. M. Foley, la bataille d'Hysiai n'est nulle part associée à Pheidon et la tradition manuscrite de Pausanias ne montre aucune trace d'hésitation pour la date de l'anolympiade de

Pheidon¹. On aurait donc un pseudo-consensus sur une date qui ne s'accorde avec aucune des différentes datations proposées par les auteurs anciens².

De fait, cette solution est certainement incorrecte. En 668, les Pisates ont présidé pacifiquement les concours, et c'est un Spartiate qui a gagné au stade, deux faits difficilement conciliables avec l'usurpation violente de Pheidon. Par ailleurs, Pausanias suit visiblement Éphore pour la généalogie et la chronologie des rois téménides, donc on doit accepter la date de 748, tout à fait cohérente avec cette chronologie, alors que la date de 668 ne l'est pas.

On devrait donc hésiter plutôt entre le VIII^e siècle et le VI^e siècle, sur la base d'un unique témoin, mais d'importance, puisqu'il s'agit d'Hérodote. Éphore connaissait cet auteur et plus précisément le passage consacré à Pheidon puisqu'il reprend, et amplifie ses données biographiques. Il n'a pu corriger ainsi son prédécesseur que sur la base d'une autorité elle-même imposante. L'ouvrage d'Hellanicos sur les prêtresses d'Héra est certainement un bon candidat³. Pheidon était réputé avoir fait une dédicace importante à l'*Héraion* et donc Hellanicos devait presque nécessairement le mentionner⁴. Mais cela ne fait que repousser le problème. Comment les deux auteurs contemporains Hellanicos et Hérodote ont-ils pu dater de façon si différente Pheidon ? *A priori*, en dépit de l'unanimité contre lui de la tradition postérieure, on serait tenté de faire confiance à Hérodote. Et c'est d'ailleurs la tendance actuelle. Compte tenu de la tendance naturelle des anciens à vieillir les événements ou les personnages illustres en le rejetant dans un passé plus lointain que celui dans lequel ils se sont réellement produits

¹ Pour la bataille d'Hysiai, le travail classique est celui de T. KELLY, 1970a. Voir aussi V. PARKER, 1991, p. 44-46.

² T. KELLY, 1976, p. 94 ; A. M. FOLEY, 1997. J. M. HALL, 2007, p. 148, en revanche ne croit pas que ces corrections soient impossibles, même s'il ne retient pas cette solution au final.

³ T. KELLY, 1970, p. 1001, n. 108.

⁴ G. RAGONE, 2006, p. 39-42, a récemment contesté cette possibilité parce qu'il croit que si Hellanicos avait cité Pheidon, il n'y aurait pas eu de discussion sur sa date. En outre, il souligne, à juste titre, qu'à l'époque d'Hellanicos, le lien entre Pheidon et Karanos n'avait pas été inventé, ce qui élimine une occasion qu'aurait Hellanicos, très bon connaisseur de la Macédoine, de le citer. Mais la Macédoine n'a rien à voir là dedans. C'est en tant qu'auteur d'un ouvrage sur Argos qu'Hellanicos est concerné. Denys d'Halic., *Ant. Rom.*, I, 72, parle de « celui qui mis ensemble les prêtresses d'Héra à Argos et ce qui arriva durant leur période de prêtrise », ce qui désigne Hellanicos. Cela est confirmé par le fragment 4F79b qui dit que les Sicules quittèrent l'Italie τρίτη γενεᾷ προτερον τῶν Τρωικῶν, Ἀλκυόνης ἱερῶμένης ἐν Ἀργεὶ κατὰ τὸ ἕκτον καὶ εἰκοστὸν ἔτος (« trois générations avant la guerre de Troie, la 26^e année d'Alkyonè, prêtresse à Argos »). Ce fragment et les onze autres conservés montrent qu'Hellanicos ne se cantonnait pas à l'histoire argienne mais mentionnait tous les faits marquants survenus à chaque prêtrise. Voir A. MÖLLER, 2001, p. 247-248. *A fortiori* devait-il citer les événements propres à Argos. Or, à l'inverse de ce que croit G. Ragone, c'est précisément le

ou ont vécu, il n'y aurait pas de difficulté à admettre qu'à partir d'un roi Pheidon ayant régné à la fin du VI^e siècle, des auteurs plus récents ont imaginé qu'il avait vécu au milieu du VIII^e siècle. A preuve, peu après, on le repoussera encore d'un siècle et demi puisqu'on a vu que Théopompe le met vers 890. Aussi T. Kelly est-il persuadé que toute l'histoire d'Argos avant le VI^e siècle est à ré-écrire en ce sens que la ville n'a jamais exercé le moindre pouvoir dominant avant cette période et qu'elle n'a pas entretenu non plus de rapport conflictuel avec Sparte avant 550 environ à partir du moment Sparte a eu une frontière commune avec elle¹. Pheidon serait donc bien du début du VI^e siècle. A sa suite, K. H. Kinzl n'hésite pas à écrire que seul le Pheidon d'Hérodote, aristocrate devenu tyran d'Argos au VI^e siècle, appartient à l'Histoire tandis que le roi téménide Pheidon n'est qu'une figure mythologique². M. Piérart va même plus loin puisqu'il envisage que Pheidon pourrait n'être somme toute qu'une figure entièrement imaginaire³. Dernièrement G. Ragone consent à peine à accorder à Pheidon une existence réelle, et ne s'y résoud qu'à cause d'Hérodote. C'est notre seul témoin valable et Pheidon serait donc bien à placer au moment où il le situe.

Quoi qu'il en soit de la thèse globale de T. Kelly⁴, on doit souligner qu'il ne s'agit pas d'opposer Hérodote à quelqu'historien tardif et peu crédible comme l'affabulateur notoire Ctésias de Cnide. Il est confronté au témoignage d'un contemporain spécialiste de l'histoire argienne, Hellanicos⁵, et aux jugements normalement avisés d'historiens compétents comme Éphore ou Aristote. Surtout, une datation à la fin du VI^e siècle pose d'importants problèmes historiques, soulignés en dernier lieu par J. Hall¹. On reconnaîtra que seule la datation d'Hérodote est compatible avec la date de l'invention de la monnaie, ou plutôt de son introduction en Grèce (vers 600). Malheureusement, Hérodote n'attribue pas cette invention à Pheidon et on ne saurait donc mettre cette

désaccord sur la date de Pheidon qui me semble prouver la mention d'Hellanicos. Autrement, l'autorité d'Hérodote aurait mis fin au débat.

¹ T. KELLY, 1976. Cette position révolutionnaire en son temps pose d'importants problèmes, notamment en ce qui concerne la position importante d'Argos dans l'*Illiade*, rédigée vers 750. Aussi R. DREWS, 1979, qui a bien vu la difficulté pour une thèse qu'il soutient, a-t-il tenté de révoquer le témoignage d'Homère à coup d'interpolations ou d'interprétations spécifiques.

² K. H. KINZL, 1979b, p. 26.

³ M. PIERART, 1991, p. 140. Il est suivi par I. RATINAUD, 1997, p. 30.

⁴ Plusieurs compte-rendus ont été assez négatifs lors de la sortie de l'ouvrage. Voir aussi, la position opposée de V. PARKER, 1993b, p. 54 sqq.

⁵ Certes, l'ouvrage d'Hellanicos est en partie le fruit de traditions légendaires et comporte des filiations mythologiques puisqu'il commence deux générations avant la guerre de Troie alors que l'archéologie a prouvé que l'*Héraïon* ne datait que du milieu du VIII^e siècle. Mais cela n'enlève rien à son expertise sur la période plus récente, surtout aux yeux de ses successeurs du IV^e siècle.

coïncidence à son actif. En revanche, si son fils avait été l'un des prétendants de la fille de Kleisthènes de Sicyone, alors Pheidon aurait été le contemporain de ce même Kleisthènes, celui également de Proklès d'Épidaure, du gendre de ce dernier, Périandros de Corinthe, trois tyrans importants de cités proches d'Argos, dont aucun n'est mis en relation avec Pheidon et dont la puissance est contredit une expansion argienne au même moment. Kleisthènes, notoirement anti-argien, aurait-il réellement accueilli chez lui pendant un an comme gendre potentiel le fils du tyran d'Argos ?² De même, Mycènes et Tirynthe semblent indépendantes au même moment. Enfin, à Argos même, deux inscriptions du deuxième quart du VI^e siècle, laissent entrevoir une administration non autocratique, peu compatible avec le règne des deux successeurs immédiats de Pheidon³. Un Pheidon tyran d'Argos au VI^e siècle ne deviendrait alors qu'un potentat local, bien en deçà des autres tyrans dont il est le contemporain et sans aucun pouvoir au-delà de sa cité. Le problème, c'est que même Hérodote insiste sur sa célébrité et sa puissance. Ce n'est donc pas seulement avec les sources du IV^e siècle et la légende du roi téménide qu'on entre en conflit, mais même avec la tradition véhiculée par Hérodote.

N'est-il pas plus simple au fond d'admettre que les autres sources ont bien raison face à Hérodote et que Pheidon est antérieur au VI^e siècle ? Même si la discussion continue, les travaux archéologiques les plus récents semblent témoigner d'une expansion argienne dans la deuxième moitié du VIII^e siècle⁴. Par ailleurs, une éventuelle prépondérance sur le Péloponnèse (même si on écarte toute idée d'hégémonie) n'est guerre concevable après la première guerre de Messénie. De même, la chute du régime des Bacchiades à Corinthe constitue un moment propice. La ruine d'Asiné est datée par l'archéologie du dernier quart du VIII^e siècle environ⁵. Si cela est bien l'œuvre d'un roi

¹ J. M. HALL, 2007, p. 148-150.

² K. H. KINZL, 1979b, p. 24 sqq., tente de justifier le fait, de façon assez peu convaincante à mes yeux.

³ *SEG*, XI, 336 & *SEG*, XI, 314.

⁴ C'est à ce moment que se produit le synoecisme d'Argos qui ne sera ensuite jamais plus étendue avant l'époque romaine. C'est aussi la date de la construction de l'Héraion, qui est bien un édifice argien, quoi qu'en dise J. M. HALL, 1995 : voir M. PIERART, 2006 (qui écrit partout J. B. Hall).

⁵ C'est la datation acceptée par les archéologues et les historiens (*e. g.* V. PARKER, 1993b, p. 54). Récemment I. RATINAU-LACHKAR, 2004, suivie par M. PIERART, 2006, p. 21, se demande si la datation archéologique ne repose pas en réalité sur la tradition historique et si l'opinion des archéologues n'a pas été biaisée. Asiné aurait pu être abandonnée et non détruite, ce qui changerait tout. Cela ne reste toutefois qu'une hypothèse. Elle se fonde sur un scepticisme marqué à l'égard des récits de Pausanias et de Strabon, sur l'absence de récits antérieurs au V^e s., sur l'absence de rapports avérés par l'archéologie entre Sparte et Argos à l'époque géométrique, sur la faible importance *a*

antérieur à Pheidon, c'est donc à la fin du VIII^e siècle qu'on pourrait situer le début du règne de celui-ci.

Mais alors, comment Hérodote a-t-il pu se fourvoyer ainsi ? Une première solution consiste à considérer que la liste des prétendants d'Agaristè est fictive et qu'en dehors de deux Athéniens, il s'agit d'un catalogue regroupant de façon anachronique des rejetons des familles les plus célèbres de la Grèce. Ou encore, simple variante, que la liste est authentique à l'exception du seul Léôkèdès. Mais en réalité, rien ne vient étayer ce scepticisme de commande. Reste une solution assez simple qui consiste à admettre qu'il y a eu plusieurs Pheidon. Solution de facilité et non critique pour certains¹, elle a néanmoins été adoptée par plusieurs historiens². Et en effet, il semble certain qu'il y a effectivement eu plusieurs personnages de ce nom en Argolide à l'époque archaïque : un très ancien législateur de Corinthe, sans doute issu de la famille des Bacchiades³ et le père d'un vainqueur des concours néméens au VI^e siècle sont apparemment bien distincts du tyran d'Argos. Peut-être y a-t-il donc eu aussi bien plusieurs rois d'Argos homonymes ?

priori d'Asiné, enfin sur l'absence de traces fortes d'une destruction massive. Le tout forme une reconstruction cohérente. Mais, comme l'admet l'auteur le récit de Pausanias aussi est cohérent, ce qui ne l'empêche pas d'être totalement fabriqué à ses yeux. Pareillement l'interprétation moderne reste une fabrication, avec les mêmes faiblesses. Dans la mesure où nous n'avons aucune source historique écrite antérieure au V^e s., on ne peut rien conclure de plus ici. Le rejet du récit de Pausanias, effectivement très pro-argien, ne pourrait être justifié que si l'archéologie le contredisait absolument. Tel n'est pas le cas. Asiné était une ville (ou un bourg) fortifié, qui a effectivement été abandonné à la fin du VIII^e s. Certes, l'abandon ne fut pas total, mais c'est rarement le cas, et il y a quand même des traces d'incendie. Qu'on ne trouve pas trace de contacts commerciaux entre Argos et Sparte à cette époque n'interdit pas l'existence de conflits ou d'expéditions de razzia ou d'intimidation. L'interprétation de I. Ratinand reste donc pour l'heure essentiellement subjective elle aussi.

¹ K. H. KINZL, 1979b, p. 26, se moque des historiens qui (comme N. G. L. Hammond ou P. J. Bicknell pour la prosopographie athénienne) multiplient les personnages : pour lui, il n'y a jamais eu qu'un seul Pheidon, dont la légende s'est ensuite emparée et a totalement perverti la physionomie et la chronologie.

² Depuis C. MÜLLER, 1844, II, p. 104-105 ; G. F. UNGER, 1870, p. 263 sqq. ; C. F. LEHMANN, 1892, p. 648-649 ; J. L. JEFFERY, 1976, p. 137, qui distingue le grand roi Pheidon I et un Pheidon II, exilé à Égine, inventeur de la monnaie ; même position chez T. FIGUEIRA, 1993, p. 13. M. SAKELLARIOU, 1990, p. 167, estime pour sa part que la question mérite au moins d'être posée. A. FOLEY, 1978, p. 74, résoud elle aussi le dilemme en supputant un Pheidon septième descendant de Téménos et son arrière-petit-fils homonyme, dixième descendant de Téménos et enfin un troisième, père d'Arstis. Pourquoi pas ? Mais il faut ensuite raison garder ; un exemple risible de cette multiplication des Pheidon se trouve dans l'ouvrage hautement fantaisiste d'un certain Anthony Lile qui, empruntant sa matière à des forums amateurs sur internet, arrive à six Pheidon distincts.

³ Voir *infra*, p. 725.

Revenons à présent à l'aspect généalogique. Même si R. Drews a récemment affirmé le contraire¹, la généalogie complète de Pheidon était certainement fournie par Éphore dont on sait qu'il faisait du roi d'Argos le dixième descendant de Téménos. En effet, on croira difficilement ici qu'il n'a pas su énumérer les générations intermédiaires dans la mesure où son condisciple Théopompe pouvait, lui, tracer les six premières générations des Téménides. Certes, on pourrait croire que Théopompe a inventé ou « découvert » ces noms après la rédaction du livre d'Éphore. Mais on sait par Diodore et Pausanias, qui suivent probablement Éphore, que celui-ci racontait de façon détaillée aussi bien le début que la fin de la dynastie téménide, donc certainement la période intermédiaire². En particulier, Pausanias affirme que Meltas, fils de Lakèdas était le dixième descendant de Mèdôn, fils de Keisos et petit-fils de Téménos³ :

¹ R. DREWS, 1983, p. 67. Il fonde son opinion sur le fait qu'Éphore se satisfaisait de situer chronologiquement Pheidon à partir de son rang généalogique, mais qu'une fois cela fait, il n'avait nul besoin « d'inventer des noms simplement pour combler la lacune ». C'est une simple profession de foi, mais il aurait pu ajouter l'exemple d'Oxylos dont Éphore faisait le dixième descendant d'Aitolos, sans donner apparemment les degrés intermédiaires (*supra*, p. 149, n. 1). La comparaison est tentante certes, mais n'est pas aussi pertinente qu'il y paraît : il s'agit d'un exemple tiré de la mythologie, et Éphore citait là une source unique qui ne donnait pas plus de précision. Mais nul doute qu'Éphore était en mesure de donner la généalogie complète : Oxylos (II) était fils d'Haimôn (ou Andraimôn III), fils de Thoas, fils d'Andraimôn II, certainement le petit-fils d'Andraimôn I, fils d'Oxylos I, fils d'Arès et de Prôtogénéia, fille de Kalydôn, fils d'Aitolos. De ce côté, il ne nous manque qu'un nom, qu'Éphore connaissait sans doute (un autre Thoas ?). Mais, la généalogie est complète par un autre biais : Andraimôn I était l'époux de Gôrgè, fille d'Oineus, fils de Porthaôn, fils d'Agénôr et de sa cousine Épikastè, fille de Kalydôn. Agénôr était fils de Pleurôn, frère de Kalydôn et fils d'Aitolos (Apd, I, 7-8 ; *Ep.*, III, 12 ; Paus., V, 3, 6 ; Ant. Lib., XXXII).

² Voir A. ANDREWES, 1951 ; P. CARLIER, 1984, p. 385.

³ Paus., II, 19, 2 : Ἀργεῖοι δέ, ἅτε ἰσηγορίαν καὶ τὸ αὐτόνομον ἀγαπῶντες ἐκ παλαιστάτου, τὰ τῆς ἐξουσίας τῶν βασιλέων ἐς ἐλάχιστον προήγαγον, ὡς Μῆδωνι τῷ Κείσου καὶ τοῖς ἀπογόνοις τὸ ὄνομα λειφθῆναι τῆς βασιλείας μόνον. Μέλταν δὲ τὸν Λακῆδου δέκατον ἀπόγονον Μῆδωνος τὸ παράπαν ἔπαυσεν ἀρχῆς καταγνοῦς ὁ δῆμος. On a parfois voulu identifier ce Meltas avec un magistrat argien du milieu du V^e siècle nommé Mélanthas (M. MITSOS, 1952, s. v. p. 122 ; en ce sens, par exemple R. DREWS, 1983, p. 66). Mais cela me paraît hors de propos. Pour la chute de la royauté à Argos, voir aussi Diod., VII, 13, 2 (= VII, 17, éd. A. COHEN-SKALLI, 2012, p. 69) : Ὅτι Ἀργεῖοι πολλὰ κακοπαθήσαντες ἐν τῷ πολέμῳ τῷ πρὸς Λακεδαιμονίους μετὰ τοῦ ἑαυτῶν βασιλέως, καὶ τοῖς Ἀρκάσι τὰς πατρίδας ἀποκαταστήσαντες, ἐμέμφοντο τὸν βασιλέα διὰ τὸ τὴν χώραν αὐτῶν ἀποδεδικῆναι τοῖς φυγάσιν, ἀλλὰ μὴ σφίσι κατακληρουχῆσαι. συστάντος δ' ἐπ' αὐτὸν τοῦ δήμου, καὶ τὰς χειρὰς ἀπονενομημένως προσφέροντος, ἔφυγεν εἰς Τεγέαν κάκεῖ διετέλεσε τιμώμενος ὑπὸ τῶν εὐπαθόντων (Les Argiens, après avoir subi de nombreux revers lors de la guerre menée avec leur roi contre les Lacédémoniens, et après avoir restitué leur patrie aux Arcadiens, blâmèrent leur roi d'avoir concédé leur terre aux exilés plutôt que de la leur redistribuer. Le peuple se souleva contre lui et, dans son désespoir, employa la force, mais le roi réussit à fuir à Tégée, où il mourut honoré par ceux qui avaient bénéficié de ses bienfaits) et Plut., *De Virt. Alex.* II, 8 (*Mor.*, 340c) : ἐξέλιπέ ποτ' Ἀργεῖοις τὸ Ἡρακλειδῶν γένος, ἐξ οὗ βασιλεύεσθαι πάτριον ἦν αὐτοῖς ζητοῦσι δὲ καὶ διαπυθνομένοις ὁ θεὸς ἔχρησεν ἀετὸν δεῖξιν· καὶ μεθ' ἡμέρας ὀλίγας ἀετὸς ὑπερφανὴς καὶ κατάρας ἐπὶ τὴν Αἰγῶνος οἰκίαν ἐκάθισε, καὶ βασιλεὺς ἤροθῆ Αἰγῶν (« jadis, en Argos, la race dans laquelle de temps immémorial se prenaient les rois, la race des Héraclides s'éteignit. On se mit en quête, on interrogea l'oracle ; et le dieu répondit qu'un aigle donnerait les indications nécessaires. A quelques jours de là un aigle apparut dans les airs ; il plana

Mais les Argiens, qui dès les temps les plus reculés avaient eu beaucoup de goût pour l'indépendance et l'égalité, réduisirent à un tel point l'autorité de leurs rois, qu'il n'en resta que le nom à Mèdôn, fils de Keisos, et à ses descendants. Le peuple condamna même et priva tout à fait de la couronne Meltas, fils de Lakèdas, dixième descendant de Mèdôn.

Tout le monde convient que Meltas, fils de Lakèdas et douzième descendant de Tèménos est le petit-fils de Pheidon, dixième descendant de Tèménos, dont le fils s'appelle effectivement Lakèdas selon Hérodote¹. Cela montre que deux générations au moins étaient énumérées après Tèménos et deux également après Pheidon, et donc d'autres aussi probablement. On va voir que c'est apparemment à Éphore aussi que Pausanias emprunte le nom du roi Ératos, contemporain du neuvième descendant du frère de Tèménos à Sparte, donc à la génération précédant celle de Pheidon². En clair, outre Tèménos et Pheidon, Éphore nommait au moins cinq autres générations. Autant d'indices qui permettent de croire qu'il donnait finalement (d'après Hellanicos ?) la généalogie complète des Téménides.

Quel était le rapport entre cette liste et celle fournie au même moment par Théopompe ? Chez Éphore, transmis par Pausanias, le fils de Keisos s'appelle Mèdôn, alors qu'il porte le nom de Marôn chez Théopompe. S'agit-il d'une généalogie concurrente ou doit-on croire à une erreur de l'un ou l'autre texte ?³ On pourrait faire fond en effet sur la différence de nom dès le début de la généalogie pour arguer que ces deux filiations de longueur différentes étaient bien distinctes. Pourtant, il est plus logique de penser qu'il

sur la demeure d'un certain Aigôn, finit par s'y abattre, et l'on choisit Aigôn pour roi. ». Sur le roi Aigôn voir aussi Plut. *De orac. Pyth.*, 396c : « Comme ils citaient un oracle en vers relatif, je crois, à la royauté d'Aigôn l'Argien, Diogénianos dit qu'il s'était mainte fois étonné de la médiocrité et de la pauvreté des vers dans lesquels sont rendus les oracles ».

¹ Comme le souligne M. KÓIV, 2003, p. 218, n. 12, le seul qui en doute est T. KELLY, 1976, p. 130-136, mais essentiellement parce que cette généalogie s'accorde mal avec sa datation de Pheidon. R. DREWS, 1983, p. 66, résoud le problème à moindre frais : en l'absence d'une histoire d'Argos, Éphore a inventé tout ce qu'il a voulu. A partir d'une tradition orale mentionnant l'abolition de la *basileia* à cause de la conduite d'un certain Meltas (Mélanthas en réalité) dans une guère contre Tégée (en 451 en réalité), il a imaginé, puisqu'il ne connaissait pas de rois après Lakèdas, que Meltas était le successeur de celui-ci. C'est d'une part un roman gratuit, mais c'est oublier surtout qu'Hellanicos parlait certainement des rois d'Argos dans sa liste des prêtresse d'Héra qu'il a poussé jusqu'à son époque, et qu'il n'a certainement pas confondu, lui, qui écrivait vers 440, le magistrat qui « régnait » vers 450 avec un authentique roi de l'époque archaïque. Par ailleurs, la légende de la royauté obtenue par Aigôn après la chute des Héraclides suffit à montrer que cet événement était situé dans un passé lointain susceptible de subir des déformations mythiques et non en plein cœur du V^e siècle.

² D'ailleurs, même R. DREWS, 1983, p. 68, convient qu'Éphore devait bien donner le patronyme de Pheidon. Mais il croit qu'il s'agissait nécessairement d'Aristodamidas.

³ Il ne peut pas s'agir de deux fils de Keisos (comme le croyait par exemple E. CLAVIER, 1822, II, p. 118) puisque l'un comme l'autre est donné comme ancêtre de Pheidon.

s'agissait d'une même version, tronquée dans le cas de Théopompe. A cela deux raisons :

- il est plus vraisemblable de croire que les deux condisciples¹ Éphore et Théopompe ont utilisé la même liste des rois argiens ;
- la différence de nom entre Marôn et Mèdôn est certes réelle, mais ces noms sont trop proches pour ne pas suspecter que l'un d'eux n'est que le résultat d'une corruption².

La forme Marôn est attesté chez deux témoins de la tradition dérivant de Théopompe et offre donc une certaine garantie. En revanche, le passage où apparaît le nom Mèdôn chez Pausanias est fortement corrompu dans la tradition manuscrite. Le doute est cette fois légitime. Et d'autant que le nom de Mèdôn, qui par le plus grand des hasards signifie « celui qui règne », est précisément celui qui se trouve en tête des rois archaïques d'Athènes. Coïncidence qui serait pour le moins curieuse. Aussi je pense qu'on doit envisager une forme originelle Marôn dans la liste d'Éphore. Le texte de Pausanias résulterait soit d'une corruption textuelle en raison de la proximité entre les formes Μάρων et Μηδών (ou mieux, entre ΜΑΡΩΝ et ΜΗΔΩΝ), soit d'un lapsus en raison de l'homonymie avec le fondateur de la royauté athénienne.

La liste des rois argiens se présente ainsi dans nos sources³ :

LES TÉMÉNIDES SELON LES AUTEURS ANCIENS				
HÉRODOTE	THÉOPOMPE (DIODORE I)	ÉPHORE (STRABON)	ÉPHORE ? (PAUSANIAS)	<i>Autres</i> (DIODORE II)
	Tèménos	Tèménos	Tèménos	Tèménos
	Keisos		Keisos	Lacharès
	Marôn		<Marôn> (Mèdôn)	Déballos
	Thestios			Eurybiadès
	Akoos			Kléodaios
	Aristodamidas			Kroisos
	Pheidon+Karanos			Poias
				Karanos
Pheidon		Pheidon		
Léôkèdès			Lakèdas	
			Meltas	

¹ Parce que les deux sont réputés avoir été des élèves d'Isocrate. Il est vrai que la chose n'est pas absolument certaine pour Éphore en dépit de plusieurs témoignages anciens, mais même alors on peut prouver qu'il a subi l'influence d'Isocrate. Voir *BNJ* 70T1 [V. PARKER].

² Ce qui était en effet l'avis des historiens du XIX^e siècle : H. F. CLINTON, 1830, I, p. 270, suivi par G. F. UNGER, 1870, p. 272.

³ Voir le tableau partiel dressé par M. B. SAKELLARIOU, 1990, p. 166.

Dans cette liste, il faut placer à part la dernière série que Diodore nous transmet de façon anonyme. Il ne s'agit pas d'une liste des rois d'Argos mais d'une généalogie de Karanos de Macédoine. Et il ne peut être question ici de la liste d'Éphore dont on sait qu'elle se poursuivait après Téménos par Keisos et Marôn (ou Mèdôn). Comme le souligne donc P. Goukowsky, cette généalogie ne passe pas par les rois d'Argos¹. Je suspecte qu'elle a été inventée avant que Karanos ne soit rattaché directement à Pheidon, dans la première moitié du IV^e siècle sans doute.

Il reste alors à s'interroger sur la liste d'Éphore. Elle n'était pas totalement semblable à celle de Théopompe puisque ce dernier faisait de Pheidon le septième descendant de Téménos quand Éphore y voyait son dixième rejeton. Pour autant, les deux listes devaient être assez proches. Le plus simple pour Théopompe, lorsqu'il a positionné Pheidon au IX^e siècle, consistait à garder la liste des rois argiens mais à y rattacher différemment Pheidon. L'exemple de Lykourgos de Sparte, qui n'est pas sans rapport, est à ce propos très éclairant sur la méthode. La généalogie des Eurypontides reste inchangée, ou légèrement modifiée, et Lykourgos est rattaché à l'un ou l'autre de ces rois en fonction de la chronologie qui lui est attribuée².

La liste des rois Téménides selon Éphore peut donc être reconstituée partiellement pour les premiers rois grâce au témoignage de Théopompe et pour les derniers grâce à celui de Pausanias. Pour la période intermédiaire, nous sommes plus démunis. Toutefois, parmi les prédécesseurs de Pheidon nous pouvons certainement compter certains rois dont nous avons conservé les noms sans indication généalogique précise mais qui pourraient avoir été empruntés à la liste « longue » d'Éphore³ :

- Ératos⁴ :

sous son règne, les Lacédémoniens conduits par leur roi Nikandros ont pris la ville d'Asiné⁵. On a fait de cet Ératos aussi bien un successeur qu'un prédécesseur de

¹ P. GOUKOWSKI, 2009a, p. 40.

² *Infra*, p. 702 sqq.

³ Je ne vois pas de raison objective de croire, comme l'envisage, mais sans y croire davantage, M. KÖIV, 2003, p. 122, n. 274, que certains rois argiens, comme Ératos ou Damokratidas, étaient « inconnus » des Argiens et n'ont été transmis que par des traditions messéniennes. Cette supposition, qui n'est pas la plus vraisemblable en soi, ne repose sur aucun fait concret. Il est bien plus logique de considérer au contraire que c'est la tradition argienne qui a conservé le nom des rois argiens.

⁴ M. MITSOS, 1952, s. v. Eratos, p. 78.

⁵ Paus., II, 36, 4-5 : Τὸ δὲ ἐντεῦθεν ἐστὶν Ἀργείων ἢ ποτε Ἀσιναία καλουμένη, καὶ Ἀσίνης ἐστὶν ἐρείπια ἐπὶ θαλάσῃ. Λακεδαιμονίων δὲ καὶ τοῦ βασιλέως Νικάνδρου τοῦ Χαρίλλου τοῦ Πολυδέκτου τοῦ Εὐνόμου τοῦ Πρωτάνιδος τοῦ Εὐρυπώντος ἐς τὴν Ἀργολίδα ἐσβαλόντων στρατιᾶ συνεσέβαλον σφισιν οἱ Ἀσιναῖοι, καὶ ἐδήωσαν σὺν ἐκείνοις τῶν Ἀργείων τὴν γῆν. Ὡς δὲ

Pheidon¹. En effet, si l'on prend comme repère la destruction de la ville d'Asiné, que l'on peut dater approximativement par l'archéologie de 720 environ², alors Ératos *pourrait* avoir régné après Pheidon si l'on adopte pour celui-ci une datation haute³.

Mais cette manière de voir est probablement erronée. Il faut rester en effet dans la logique interne des sources. En l'occurrence, Éphore, qui est très certainement l'historien dont dérivent ces données⁴, se fondait exclusivement sur un calcul de générations⁵, ce qui apparaît d'autant plus clairement ici que les ascendants de Nikandros sont soigneusement énumérés jusqu'à la cinquième génération. Même si la question de la liste des rois de Sparte chez Éphore pose problème¹, il est certain qu'il plaçait Lykourgos, fils de Polydektès et oncle de Charillos à la onzième génération depuis Héraclès et à la sixième depuis Proklès, donc à la septième depuis

ὁ στόλος τῶν Λακεδαιμονίων ἀπῆλθεν οἴκαδε, στρατεύουσιν ἐπὶ τὴν Ἀσίνην οἱ Ἀργεῖοι καὶ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν Ἐράτος. ... Ἀργεῖοι δὲ ἐς ἔδαφος καταβαλόντες τὴν Ἀσίνην (« lorsque les Spartiates envahirent l'Argolide sous la conduite de leur roi Nikandros, fils de Charillos, fils de Polydektès, fils d'Eunomos, fils de Prytanis, fils d'Eurypôn, les gens d'Asiné se joignirent à eux ... mais quand l'armée spartiate s'en retourna, les Argiens, sous la conduite de leur roi Ératos, marchèrent contre Asiné ... et les Argiens rasèrent Asiné jusqu'au sol »). J'écarte d'emblée une objection à la connaissance de la généalogie d'Ératos par Éphore/Pausanias qui énumère les ancêtres de Nikandros de Sparte, mais pas ceux d'Ératos d'Argos. Cela ne prouve rien comme le montre le parallèle avec deux autres passages : en IV, 4, 2 et IV, 4, 4, Pausanias raconte les conflits entre les rois de Sparte et ceux de Messénie, et à cette occasion déroule pareillement la généalogie de chacun des rois de Sparte, mais sans le faire pour les rois de Messénie, dont il connaît pourtant parfaitement les ancêtres puisqu'il raconte l'histoire dans le même livre.

¹ E. CLAVIER, 1822, II, p. 175 pense qu'Ératos est le fils de Pheidon. Dans la logique de T. KELLY, 1975, p. 187, il règne après Pheidon également. Pour G. HUXLEY, 1958, p. 597, Ératos n'est pas un Téménide, c'est un roi qui s'insère entre Pheidon et son fils Lakèdas. Je ne trouve pas de raison qui apporte le moindre fondement à cette opinion (voir notes suivantes).

² Voir, par exemple, V. PARKER, 1993b, p. 54-56.

³ M. Kōiv (lettre privée) me signale la difficulté qu'il y a à mettre Ératos, daté archéologiquement par la destruction d'Asiné de 720 environ avant Pheidon, contemporain de la fondation de Syracuse qui a lieu vers 730. C'est aussi la position de G. HUXLEY, 1958, p. 594 sqq. qui adopte pour Pheidon l'Olympiade de 748 et situe la destruction d'Asiné vers la fin du VIII^e siècle. Le même auteur poursuit (p. 597) en affirmant qu'Ératos ne devait pas être un Téménide puisqu'on ne le trouve pas dans la liste généalogique de cette dynastie. Il répète ce faisant une remarque de G. F. UNGER, 1870, p. 273, qui, constatant l'absence d'Ératos des listes généalogiques ascendantes de Karanos en concluait, soit que Ératos était un oncle mort sans descendant direct, soit un usurpateur. Mais c'est un sentiment erroné. D'une part, la liste des Téménides qui nous est parvenue est tronquée et on ne sait donc rien des rois qui se sont succédé ensuite jusqu'à Pheidon. D'autre part, Pausanias, qui suit certainement Éphore affirme clairement que la royauté fut abolie en la personne de Meltas petit-fils de Pheidon, ce qui revient bien à dire que jusqu'à là tous les rois d'Argos ont été des Téménides. Enfin, l'existence des Eratides de Rhodes montre qu'Ératos a eu des descendants.

⁴ On n'a pas la preuve de cette attribution, mais on sait qu'Éphore traitait du partage de l'Argolide entre les enfants de Téménos, au cours de laquelle le sort des Dryopes, habitants d'Asiné fut fixé. Le même historien traitait aussi de la reconstitution du lot de Téménos par Pheidon, et donc le sort d'Asiné s'inscrivait naturellement dans ce récit. Strabon qui rapporte lui aussi la destruction d'Asiné (VIII, 6, 11) se fonderait sur Apollodore qui dépend lui-même d'Éphore et de Théopompe (seul cité par Strabon = 115F383) : voir *RE*, 1 (1894), s. v. Apollodoros 61, col. 2868 [E. SCHWARTZ].

⁵ Eph., *BNJ* 70F223 & comm. *ad. loc.*

Aristodèmos, père de Proklès. En conséquence, Nikandros, fils de Charillos était à la neuvième génération depuis Aristodèmos, et son contemporain Ératos devait donc être à la neuvième génération depuis Tèménos, frère d'Aristodèmos. Il serait donc à la génération immédiatement antérieure à celle de Pheidon, dont on sait en effet qu'il vivait pour Éphore à la même époque que Théopompos, fils de Nikandros² :

SUCCESION COMPARÉE DES TÉMÉNIDES ET DES EURYPONTIDES SELON ÉPHORE				
<i>génération</i>	<i>rois d'Argos</i>	<i>dates</i>	<i>rois de Sparte</i>	<i>dates</i>
1	Tèménos		Aristodèmos	1069
2	Keisos		Proklès	
3	Marôn		Soos ?	
4	N		Eurypôn	
5	N		Prytanis	
6	N		Eunomos	
7	N		Polydektès	870
8	N		Charilaos	
9	Ératos		Nikandros	
10	Pheidon	748	Théopompos	c. 745
11	Lakèdas			
12	Meltas			

- Pollis. Les polygraphes rapportent que le vin *Pollios* a été introduit en Sicile par l'Argien Pollis, roi de Syracuse³. Il s'agit d'une anecdote postérieure apparemment à Épicharme et qui résulte d'une confusion⁴. Aristote en effet parlait d'un Pollis roi d'Argos *ou* de Syracuse⁵. Bien que certains historiens croient que le personnage est fictif, son attestation ancienne (Hippys est du V^e siècle) parle en faveur de son authenticité⁶. En conséquence, on doit admettre l'existence de deux Pollis dont l'un a

¹ Voir *infra*, p. 703.

² J'ai constaté depuis que le même raisonnement a été tenu par A. FOLEY, 1978, p. 75-81, qui fait intervenir également ici la liste des rois d'Arcadie, qui confirme ce calcul, mais tombe dans la singulière erreur de d'introduire Karanos dans la liste des rois argiens et de chercher à fixer une date historique pour Tèménos.

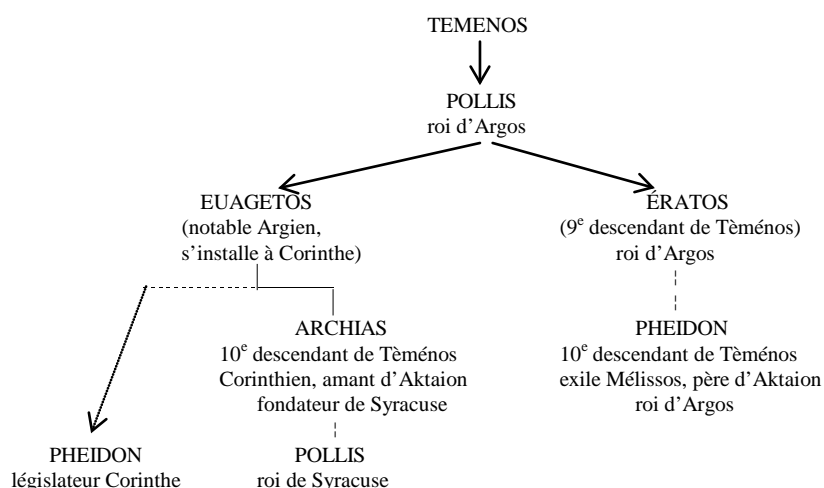
³ Hippys Rhég., *FGHist.*, 554F4 (= Athén., I, 56) : Ἴππυς δ' ὁ Ῥηγίνος τὴν εἰλεὸν καλουμένην ἄμπελον βιβλίαν φησὶ καλεῖσθαι, ἣν Πόλλιν τὸν Ἀργεῖον, ὃς ἐβασίλευσε Συρακουσίων, πρῶτον εἰς Συρακούσας κομίσει ἐξ Ἰταλίας, εἶη ἂν οὖν ὁ παρὰ Σικελιώταις γλυκὺς καλούμενος Πόλλιος ὁ Βίβλιος οἶνος. (« Hippys de Rhégion dit que le vin appelé *éileion* est appelé biblien, celui que l'argien Pollis, roi des Syracusains, apporté le premier en Italie, à Syracuse. Ainsi le vin doux appelé *pollios* par les sikéliote ne serait autre que le vin biblien » ; Pollux, VI, 16 ; El., *Hist. Var.*, XII, 31 : καὶ ἐν Συρακούσαις Πόλλιος. ἐκλήθη δὲ ἀπότινος ἐγχωρίου βασιλέως. (« le Pollios de Syracuse qui avait emprunté son nom d'un roi de ce pays ») ; *Et. Magn.*, s. v. Biblinos oinos. Sur Pollis, voir E. WILL, 1955, p. 343 ; G. HUXLEY, 1958, p. 596 ; R. Van COMPERNOLLE, 1966, p. 75-101 ; P. CARLIER, 1984, p. 467 ; A. JACQUEMIN, 1993, p. 20-21 ; T. J. FIGUEIRA, 1993, p. 14 ; M. KÖIV, 2003, p. 285-286.

⁴ A part R. Van COMPERNOLLE, 1966, personne n'a cru qu'un roi d'Argos avait régné sur Syracuse.

⁵ E. WILL, 1955, p. 343.

⁶ Voir P. CARLIER, 1984, p. 467 ; A. JACQUEMIN, 1993, p. 21, n. 24.

été roi d'Argos et l'autre roi de Syracuse. Le nom de Pollis se retrouve à Argos chez un particulier très influent en 430 et chez un oligarque de la fin du V^e siècle¹. Pollis de Syracuse quant à lui est nécessairement postérieur à Archias fondateur de Syracuse à la fin du VIII^e siècle. Mais il ne saurait lui être de beaucoup postérieur parce qu'on n'a pas gardé trace de royauté à Syracuse et elle a dû disparaître très vite. Puisqu'Archias, quoique Corinthien, était issu d'une famille d'Argos, et plus précisément des rois de la dynastie téménide², on peut penser que Pollis roi d'Argos était l'ancêtre direct d'Archias³, lui-même proche ascendant (père sans doute) de Pollis roi de Syracuse. Comme Archias était, dans la tradition antique, le contemporain de Pheidon, Pollis d'Argos était un prédécesseur de celui-ci, son aïeul certainement :



- Lakèdas⁴

Hérodote énumère parmi les prétendants à la main d'Agaristé, fille du tyran de Sicyone Kleisthènes, Léôkèdès, fils du tyran Pheidon d'Argos. Et il précise que ce

¹ M. MITSOS, 1952, s. v. Pollis 1 & 2, p. 147. Pour le premier, voir Thuc., II, 67, 2 et Hdt, VII, 137.

² *Marm. Par.*, *FGHist.* 239A31 : ἀφ' οὗ Ἀρχίας Εὐαγήτου δέκατος ὢν ἀπὸ Τημένου ἐκ Κορίνθου ἤγαγε τὴν ἀποικίαν [καὶ ἔκτισε] Συρακού[σας, ἔτη β]α[[σι]λεύ[ο]ν[]τος Ἀθηνῶν Αἰσχύλου ἔτους εἰκοστοῦ καὶ ἑνός (« Depuis qu'Archias, fils d'Euagètos, le dixième depuis Téménos, conduisit l'émigration depuis Corinthe (et fonda) Syracu[se XXX années], le roi d'Athènes étant Aischylos, dans sa vingt-et-unième année »). Je ne souscris pas à la correction de F. Jacoby qui postule une contamination entre les deux notices consacrées à Pheidon et à Archias et croit que c'est Pheidôn qui était le dixième descendant de Téménos, comme l'affirme en effet Éphore. La date de la guerre de Troie montre que le Marbre de Paros ne suivait pas la même chronologie qu'Éphore.

³ Ce rapprochement a été effectué indépendamment par M. KÕIV, 2003, p. 285-286, que je remercie ici de m'avoir fait parvenir son livre et de notre correspondance en 2003. Au témoignage du *Marmor Parium*, le père d'Archias s'appelait Euagètos, dont on rapprochera le nom de celui de Démagètos, descendant d'Ératos, roi d'Argos deux générations avant Pheidon. Par ailleurs, Aristote (*Pol.* 1265b) nous fait connaître l'existence d'un législateur de Corinthe du temps des Bacchiades nommé Pheidon, qui devait être apparenté à son homonyme argien.

⁴ M. MITSOS, 1952, s. v. Lakèdas, p. 113.

Pheidon est bien celui qui usurpa les concours olympiques¹. D'ailleurs, on sait par Pausanias, qu'Éphore donnait comme successeur au roi/tyran Pheidon, son fils Lakèdas, ce qui est le même nom en Dorien que Léôkèdès en Ionien. Ce Lakèdas est encore connu par Plutarque qui prétend qu'il avait mauvaise réputation en raison de ses mœurs efféminées². Pourtant, comme on peut dater les noces d'Agaristè de 575 environ (entre 580 et 567 quoi qu'il en soit), il est difficile d'accepter ce témoignage dans la mesure où les Anciens placent Pheidon au IX^e ou au VIII^e siècle, et les modernes au VIII^e ou au VII^e siècle, mais aucun (ou peu s'en faut) au VI^e siècle. La meilleure explication est de voir, quoi qu'en dise Hérodote, en Léôkèdès le fils d'un autre Pheidon que le tyran bien connu³. Le témoignage d'Éphore peut aussi être considéré comme une confirmation : si le tyran Pheidon est le père d'un Lakèdas, et qu'un Lakèdas (Léôkèdès), fils de Pheidon est prétendant d'Agaristè, il était facile, presque obligatoire, de confondre les deux. Une inscription archaïque découverte en 1926 livre le nom d'un vainqueur des concours néméens nommé Aristis, fils de Pheidon, du village argien de Kléonai. Il pourrait s'agir d'un vainqueur des premiers concours néméens, établis en 573 sous le patronage des Argiens⁴. M. F. McGregor a donc proposé de voir en Léôkèdès un frère d'Aristis, fils de Pheidon de Kléonai, position qui a été adoptée et développée par G. Huxley⁵ :

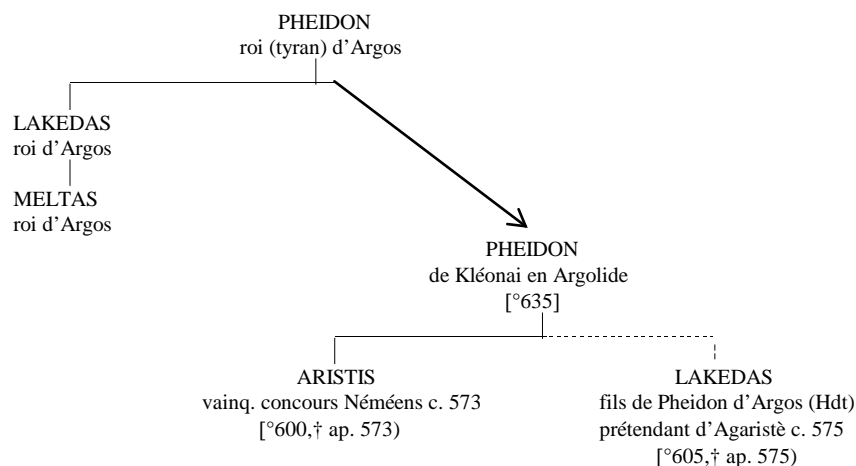
¹ Hdt, VI, 127, cité *supra*, p. 660. Comme l'a souligné J. W. ALEXANDER, 1959, p. 132-133, il n'y a aucune raison d'exclure *a priori* Léôkèdès de cette liste de prétendants comme l'ont fait trop rapidement certains historiens (et comme le fait aussitôt après D. KAGAN, 1960, p. 136).

² Plut., *Moral.*, 89a (*de cap. ex inim. util.*) : Οἷον Λακύδην τὸν Ἀργείων βασιλέα κόμης τινὸς διάθεσις καὶ βᾶδισμα τρυφερώτερον εἰς μαλακίαν διέβαλε (« Ainsi des cheveux peignés avec trop de soin, une démarche molle et délicate, firent imputer à Lakydès, roi des Argiens, du dérèglement dans ses mœurs »).

³ Solution proposée pour la première fois par G. F. UNGER, 1870, p. 264-265.

⁴ Voir M. F. MCGREGOR, 1941, p. 278, et plus récemment M.-C. DOFFEY, 1992, p. 193 ; T. FIGUEIRA, 1993, p. 13 ; P. PERLMAN, 2000, p. 99 sqq. ; J.-Y. STRASSER, 2007, p. 329-332.

⁵ M. F. MCGREGOR, 1941, p. 275 ; G. HUXLEY, 1958, p. 600-601. Egalement T. FIGUEIRA, 1993, p. 13, n. 13. En revanche, P. CARLIER, 1984, p. 387, réfute qu'une erreur « aussi grossière » aurait pu être commise par Hérodote. Pourtant tous ses successeurs antiques ont bien admis qu'il y avait erreur et nombre d'historiens modernes le croient. Il faut donc qu'il y ait erreur quoi qu'il en soit et cette explication – deux Pheidon argiens, chacun père d'un Lakèdas – reste la plus simple.



Si Hérodote précise avec autant d'insistance l'identité du père de Lakèdas, c'est peut être pour souligner la célébrité du personnage, mais aussi peut-être aussi parce que cette identité n'allait pas de soi.

- Damokratidas¹

Ce roi est connu par une unique mention de Pausanias comme le roi qui expulsa les habitants de Nauplie². G. Huxley prétend que son nom montre qu'il naquit au temps des réformes populaires qui entourèrent l'expulsion de Meltas³. Mais c'est pure spéculation. Dans la mesure où sa victoire est datée par son nom, c'est qu'il était roi de plein droit et non un simple magistrat comme ceux qui succédèrent aux Téménides. Pausanias date la destruction de Nauplie juste après la fin de la seconde guerre de Messénie, en 668 selon lui. C'est donc assurément dans son système un successeur de Pheidon⁴. Pour autant, on pourrait croire qu'il n'est pas étranger à la dynastie téménide puisque le même Pausanias affirme (à tort) qu'il n'y a pas eu de rois après Meltas. Damokratidas pourrait donc, être un frère aîné ou un oncle de Meltas et son prédécesseur à la royauté.

- Archinos⁵, roi d'Argos. Il n'est attesté que très faiblement. Une scholie de Pindare précise que c'est sous son règne que furent instituées les compétitions armées, avec

¹ M. MITSOS, 1952, s. v. Damokratidas, p. 62.

² Paus., IV, 35, 2 : Ἐδήλωσα δὲ καὶ ἐν τοῖς ἔμπροσθεν λόγοις ὅτι Ναυπλιεῦσιν ἐπὶ λακωνισμῶν διωχθεῖσι Δαμοκρατίδα βασιλεύοντος ἐν Ἄργει Μοθώνην Λακεδαιμόνιοι διδόασι καὶ ὡς οὐδὲ ἐκ τῶν Μεσσηνίων κατελθόντων ἐγένετο οὐδὲν ἐς αὐτοὺς νεώτερον (« On a déjà vu qu'au temps où Damokratidas régnait à Argos, les Naupliens furent chassés de leur pays, comme attachés aux Lacédémoniens, et que ceux-ci leur donnèrent Mothone qui leur fut laissée par les Messéniens revenus dans le Péloponnèse »).

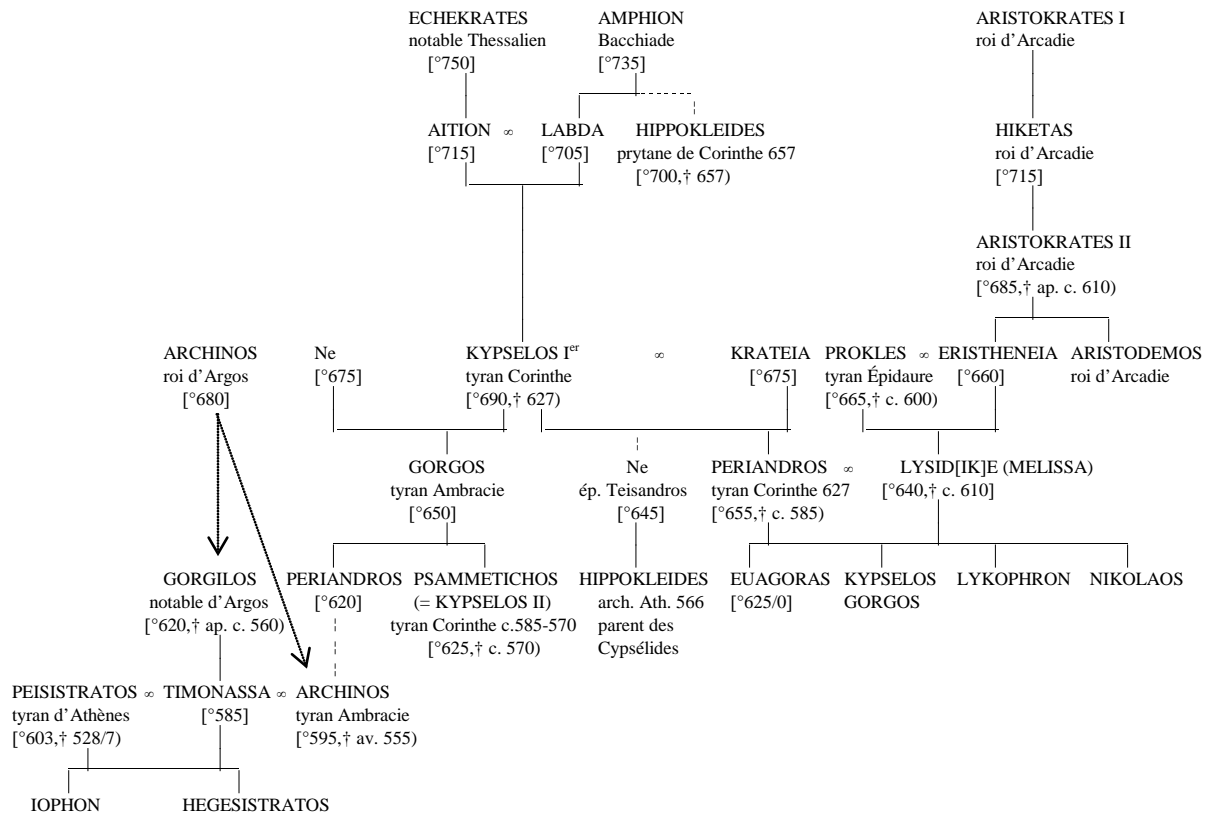
³ G. HUXLEY, 1958, p. 599.

⁴ Ce qui n'empêche pas R. DREWS, 1983, p. 61, d'affirmer que Damokratidas précède Pheidon.

⁵ M. MITSOS, 1952, s. v. Archinos, p. 47-48.

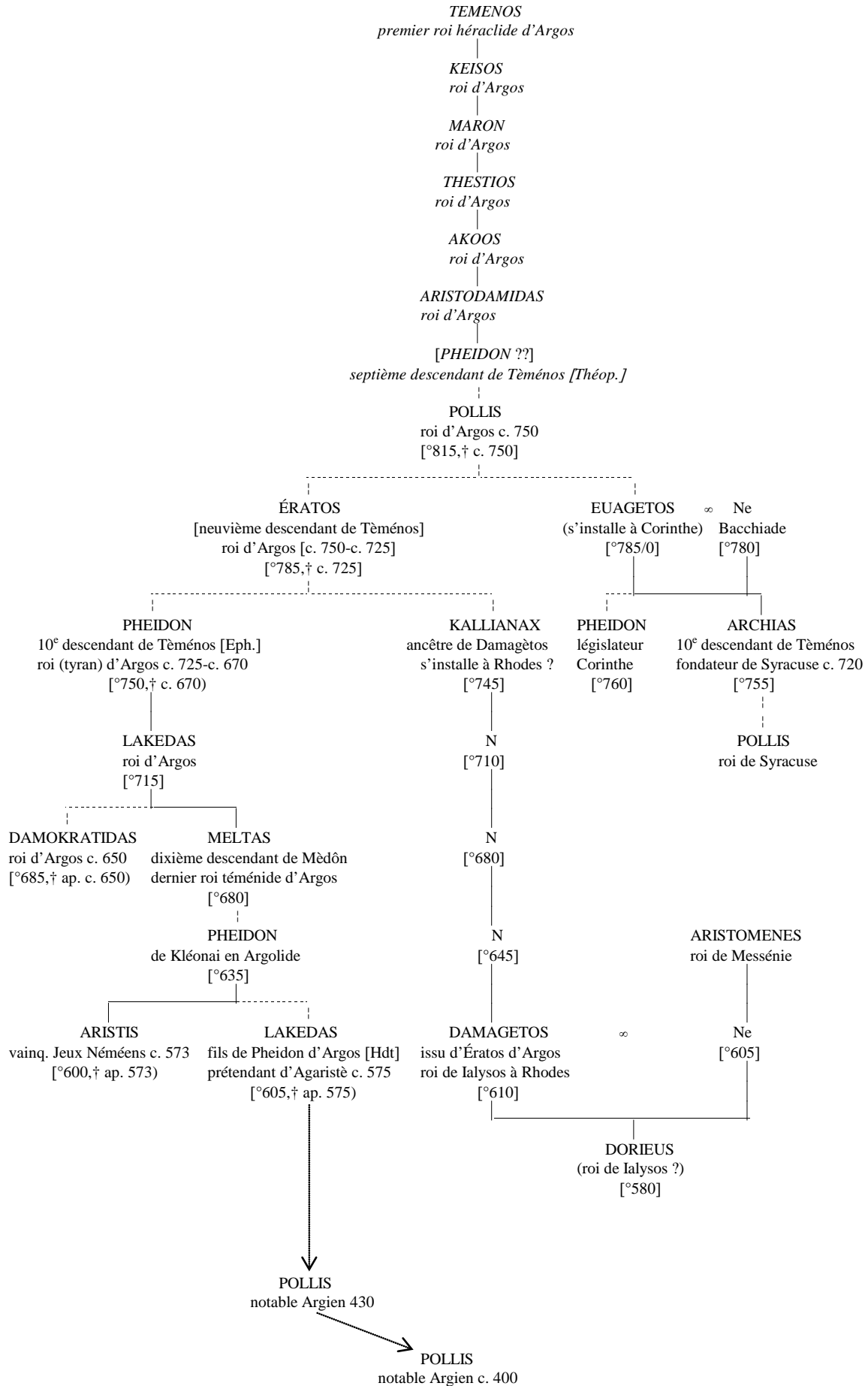
distribution d'armes, lors du festival des Hékatombaia¹. Polyen affirme au contraire qu'Archinos avait distribué des armes à la lie de la société afin de pouvoir établir sa tyrannie sur le peuple². On ne peut pas dater malheureusement ce personnage. On y a vu ainsi un tyran de l'époque hellénistique de peu antérieur à la dynastie d'Aristomachos. Et c'est en effet la datation la plus vraisemblable si l'on accepte la version rapportée par Polyen³. Mais une datation à l'époque archaïque reste plus probable. Dans la mesure où il passait pour le fondateur du festival des Hékatombaia, M. Piérart croit plutôt qu'il s'agit d'un roi de la dynastie téménide⁴ tandis que L. de Loreto envisage un aristocrate du VII^e ou du VI^e siècle qui se serait emparé du pouvoir par la force⁵. Sa famille reste inconnue, mais le nom d'Archinos évoque celui d'un tyran d'Ambracia, membre de la dynastie corinthienne des Cypsélides, et fils ou petit-fils de Gorgos, dont la veuve Timonassa, fille de l'Argien Gorgilos, épousa ensuite Pisistrate⁶. Gorgilos, dont le nom doit être rapproché de celui de Gorgos, qui a pu apporter un soutien de 1000 soldats à Pisistrate était très certainement l'un des premiers aristocrates d'Argos⁷. Une première hypothèse serait de penser que le tyran d'Ambracie devait son nom au roi d'Argos, qui aurait également été apparenté à Gorgilos, ce qui expliquerait les noms de Gorgos dans la famille des Kypsélides⁸ :

-
- ¹ Sch. Pind., *Ol.* VII, 152d : « Le prix donné est en bronze parce qu'Archinos, devenu roi d'Argos, qui institua le premier le concours, préposé à la confection des armes, avait instauré à partir d'elles le don d'armes » (p. 231).
- ² Polya., *Strat.*, III, 8 : « Les Argiens, par un décret public, avaient ordonné qu'il serait fait de nouvelles armes pour être distribuées aux habitants et que les vieilles seraient offertes et consacrées aux dieux. Archinos fut chargé de l'inspection de cette manufacture, et de la distribution des armes. En donnant les neuves à chaque habitant, il retirait les vieilles, mais au lieu de mettre celles-ci dans les temples, il les garda chez lui ; et étant demeuré maître de toutes les vieilles armes, il rassembla toutes sortes de gens, étrangers, voisins, pauvres, les prit même parmi la canaille, les arma, et devint tyran d'Argos ».
- ³ C'est la position notamment de J. DROYSEN, 1877, II, p. 140, suivi par la *RE*, II (1896), s. v. Archinos 3, col. 541 [J. KIRCHNER].
- ⁴ M. PIERART, 1996, p. 174-175. Voir aussi M. KÕIV, 2003, p. 219-220. Sur le festival des Hékatombaia ou Héraia, dont la fondation remonte à l'époque de Danaos selon la mythologie, et qui était donc assez ancien, voir R. S. SHANNON, 1975, p. 38.
- ⁵ L. de LIBERO, 1996, p. 215-216. Voir aussi H. BERVE, 1967, I, p. 36-37.
- ⁶ Arist. *Cons. Ath.*, XVII, 2, cité *supra*, p. 616. On fait la plupart du temps d'Archinos un fils de Gorgos. C'est possible, mais la chronologie s'accommode mieux d'une génération intermédiaire.
- ⁷ Ainsi L. de LIBERO, 1996, p. 165. *Contra* B. M. LAVELLE, 2006, p. 322, n. 60, pour qui cet acharnement de Gorgilos à chercher des époux (quasi-)royaux pour sa fille montre qu'il était dépourvu d'alliances illustres. Raisonnablement possible mais qui est loin d'être le plus vraisemblable. *A priori*, un individu qui multiplie ainsi les alliances les plus nobles était lui-même un aristocrate.
- ⁸ La filiation de Gorgos, tyran d'Ambracie n'est pas clairement définie. On considère généralement qu'il s'agissait d'un bâtard de Kypsélos de Corinthe (voir par exemple le *stemma* de H. BERVE, 1967, II, p. 757) en se fondant sur Nicolas de Damas qui dit à un endroit que « Kypsélos ... mourut



D'un autre côté, comme la chronologie d'Archinos ne peut absolument pas être fixée, on peut également envisager l'hypothèse inverse, à savoir que c'est lui qui descendait des Kypselides : issu du mariage de Timonassa d'Argos et d'Archinos d'Ambracie. L'inconvénient de cette solution, c'est qu'il n'est pas lui-même Argien (encore qu'Hégesistratos a bien pu résider à Argos), et qu'on n'explique plus la coïncidence des noms Gorgos/Gorgilos.

après un règne de trente ans, laissant quatre fils, dont l'un Périandros, était légitime et les autres bâtards », dont il ne cite que « Pyladès et Echiadès », et à un autre endroit qu'à Périandros, dont les quatre fils (Euagoras, Lykophrôn, Gorgos et Nikolaos) sont morts avant lui, succéda « Psammétichos, fils de Gorgos, donc son neveu » ou « Kypselos, fils de son frère Gorgos » (Nic. Dam., fg. 57-60, p. 108-113). Les choses semblent ainsi claires : Gorgos d'Ambracie, serait un frère de Périandros, et partant, celui des bâtards dont le nom n'avait pas été cité précédemment. Le problème c'est que le récit de Nicolas souffre de plusieurs contradictions qui en amenuisent la valeur. Le Bacchiade tué par Kypselos s'appelle Hippokleidès à un endroit (fg. 57, 1), Patrokleidès à un autre (fg. 57, 6) ; le fils de Périandros tué par les Corcyréens, appelé Lykophrôn par Hérodote est nommé Nikolaos par Nicolas, qui connaît quand même un Lykophrôn tué à Corcyre. Un autre fils est Gorgos chez Nicolas mais Kypselos chez Héraclide. Enfin le successeur de Périandros est Psammétichos dans un passage, Kypselos dans un autre. Il n'est donc pas totalement certain que Gorgos soit d'une autre mère que Périandros, puisque celui-ci reprend ce nom pour l'un de ses propres fils. C'est au moins l'opinion de M. BROADBENT, 1968, p. 57. On notera à cet égard que les fils de Périandros portent des noms qui semblent les apparenter à la maison royale de Salamine de Chypre : Euagoras et Gorgos, homonymes de rois teucrides et Nikolaos qu'on rapprochera de Nikokréôn. Ce lien ne peut passer par leur mère puisque Périandros avait épousé Lysid(ik)é d'Épidaure (*infra*, p. 760, n. 1), peut-être sa mère était-elle issue de la dynastie de Salamine ? Sur Proklès d'Épidaure, voir T. J. FIGUEIRA, 1983 = 1993, p. 11-15, 17-23, 30-33.



Les Argéades

La généalogie des Argéades est donnée en premier lieu par Hérodote, au huitième livre de son *Enquête*¹ :

137. Alexandros descendait au septième degré de Perdikkas, qui s'empara de la couronne de Macédoine, ainsi que je vais le dire. Gauanès, Aeropos et Perdikkas, tous frères et descendants de Téménos [45], s'enfuirent d'Argos en Illyrie, et, passant de là dans la haute Macédoine, ils arrivèrent à la ville de Lébaia, où ils s'engagèrent au service du roi pour un certain prix [46]. L'un menait paître les chevaux, l'autre les bœufs ; et Perdikkas, le plus jeune, gardait le menu bétail : car, autrefois, non seulement les républiques, mais encore les monarchies n'étaient pas riches en argent. La reine elle-même leur préparait à manger. Toutes les fois que cuisait le pain du jeune Perdikkas son domestique, il devenait plus gros de moitié. La même chose arrivait toujours, elle en avertit son mari. Là-dessus il vint sur-le-champ à ce prince en la pensée que c'était un prodige, et qu'il présageait quelque chose de grand. Il manda les trois frères et leur commanda de sortir de ses terres. Ils répondirent au roi qu'il était juste qu'ils reçussent auparavant leur salaire. À ce mot de salaire, il leur dit, en homme à qui les dieux avaient troublé la raison : « Je vous donne ce soleil (le soleil entra alors dans la maison par l'ouverture de la cheminée [47]); ce salaire est digne de vous. » À ces paroles, les d'eux aînés, Gauanès et Aeropos, demeurèrent interdits; mais le plus jeune répondit au roi : « Seigneur; nous acceptons l'augure que vous nous donnez. » Prenant ensuite son couteau, il traça sur l'aire de la salle une ligne autour de l'espace qu'éclairait le soleil, et, après avoir reçu par trois fois ses rayons dans son sein, il s'en alla avec ses deux frères.

138. Ils étaient à peine partis, qu'un des assesseurs du roi l'instruisit de ce que pourrait faire le plus jeune des trois frères, et, des vœux qu'il avait sans doute en acceptant ce qu'il lui

¹ Hdt, VIII, 137-139 : [137] (1) Τοῦ δὲ Ἀλεξάνδρου τούτου ἕβδομος γενέτωρ Περγδικκῆς ἐστὶ ὁ κτησάμενος τῶν Μακεδόνων τὴν τυραννίδα τρώπων τοιῶδε. Ἐξ Ἀργεος ἔφυγον εἰς Ἰλλυριοὺς τῶν Τημένου ἀπογόνων τρεῖς ἀδελφεοί, Γαυάνης τε καὶ Ἀέροπος καὶ Περγδικκῆς, ἐκ δὲ Ἰλλυριῶν ὑπερβαλόντες εἰς τὴν ἄνω Μακεδονίην ἀπίκοντο εἰς Λεβαιοὺς πόλιν. (2) Ἐνθαῦτα δὲ ἐθήτευον ἐπὶ μισθῷ παρὰ τῷ βασιλεῖ, ὃ μὲν ἵππους νέμων, ὃ δὲ βοῦς, ὃ δὲ νεώτατος αὐτῶν Περγδικκῆς τὰ λεπτά τῶν προβάτων. Ἡ δὲ γυνὴ τοῦ βασιλέως αὐτὴ τὰ σιτία σφι ἔπεσσε· ἦσαν γὰρ τὸ πάλαι καὶ αἱ τυραννίδες τῶν ἀνθρώπων ἀσθενέες χρήμασι, οὐ μόνον ὁ δῆμος· (3) Ὅπως δὲ ὀπτῶν, ὁ ἄρτος τοῦ παιδὸς τοῦ θητὸς Περγδικκῆς διπλῆσιος ἐγένετο αὐτὸς ἑωυτοῦ. Ἐπεὶ δὲ αἰεὶ τῶντὸ τοῦτο ἐγένετο, εἶπε πρὸς τὸν ἄνδρα τὸν ἑωυτῆς· τὸν δὲ ἀκούσαντα ἐσήληθε αὐτίκα ὡς εἶη τέρας καὶ φέροι μέγα τι. Καλέσας δὲ τοὺς θήτας προηγόρευε σφι ἀπαλλάσσεσθαι ἐκ γῆς τῆς ἑωυτοῦ. (4) Οἱ δὲ τὸν μισθὸν ἔφασαν δίκαιοι εἶναι ἀπολαβόντες οὕτω ἐξιέναι. Ἐνθαῦτα ὁ βασιλεὺς τοῦ μισθοῦ πέρι ἀκούσας, ἦν γὰρ κατὰ τὴν καπνοδόκην εἰς τὸν οἶκον ἐσέχων ὁ ἥλιος, εἶπε θεοβλαβῆς γενόμενος « μισθὸν δὲ ὑμῖν ἐγὼ ὑμέων ἄξιον τόνδε ἀποδίδωμι », δέξας τὸν ἥλιον. (5) Ὁ μὲν δὲ Γαυάνης τε καὶ ὁ Ἀέροπος οἱ πρεσβύτεροι ἔστασαν ἐκπεπληγμένοι, ὡς ἤκουσαν ταῦτα· ὁ δὲ παῖς, ἐτύγχανε γὰρ ἔχων μάχαιραν, εἶπας τάδε « δεκόμεθα ὡ βασιλεῦ τὰ διδοῖς », περιγράφει τὴν μάχαιρον εἰς τὸ ἔδαφος τοῦ οἴκου τὸν ἥλιον, περιγράψας δέ, εἰς τὸν κόλπον τρεῖς ἀρυσάμενος τοῦ ἡλίου, ἀπαλλάσσετο αὐτὸς τε καὶ οἱ μετ' ἐκείνου. [138] (1) Οἱ μὲν δὲ ἀπήισαν, τῷ δὲ βασιλεῖ σημαίνει τις τῶν παρόντων οἷόν τι χρῆμα ποιήσειε ὁ παῖς καὶ ὡς σὺν νόμῳ κείνων ὁ νεώτατος λάβοι τὰ διδομένα. Ὁ δὲ ταῦτα ἀκούσας καὶ ὀξυνθεὶς πέμπει ἐπ' αὐτοὺς ἵππεας ἀπολέοντας. Ποταμὸς δὲ ἐστὶ ἐν τῇ χώρῃ ταύτῃ, τῷ θύουσι οἱ τούτων τῶν ἀνδρῶν ἀπ' Ἀργεος ἀπόγονοι σωτήρι· (2) Οὗτος, ἐπεὶ διεβήσαν οἱ Τημενίδαι, μέγας οὕτω ἐρρῶν ὥστε τοὺς ἵππεας μὴ οἴους τε γενέσθαι διαβῆναι. Οἱ δὲ ἀπικόμενοι εἰς ἄλλην γῆν τῆς Μακεδονίης οἴκησαν πέλας τῶν κήπων τῶν λεγομένων εἶναι Μίδεω τοῦ Γορδίου, ἐν τοῖσι φύεται αὐτόματα ῥόδα, ἐν ἑκάστῳ ἔχον ἐξήκοντα φύλλα, ὀδμητὴ τε ὑπερφέροντα τῶν ἄλλων. (3) Ἐν τούτοισι καὶ ὁ Σιληνὸς τοῖσι κήποισι ἦλθ, ὡς λέγεται ὑπὸ Μακεδόνων. Ὑπὲρ δὲ τῶν κήπων ὄρος κείται Βέρμιον οὖνομα, ἄβατον ὑπὸ χειμῶνος. Ἐνθεῦτεν δὲ ὀρμώμενοι, ὡς ταύτην ἔσχον, κατεστρέφοντο καὶ τὴν ἄλλην Μακεδονίην. [139] Ἀπὸ τούτου δὲ τοῦ Περγδικκῆς Ἀλέξανδρος ὡδε ἐγένετο· Ἀμύντεω παῖς ἦν Ἀλέξανδρος, Ἀμύντης δὲ Ἀλκτέω, Ἀλκτέω δὲ πατὴρ ἦν Ἀέροπος, τοῦ δὲ Φίλιππος, Φιλίππου δὲ Ἀργαῖος, τοῦ δὲ Περγδικκῆς ὁ κτησάμενος τὴν ἀρχήν.

avait donné. Ce prince irrité envoya après eux des cavaliers pour les tuer. Il y a dans ce pays un fleuve auquel les descendants de ces hommes d'Argos offrent des sacrifices comme à leur libérateur. Lorsque les Téménides l'eurent traversé, il grossit tellement, que les cavaliers ne purent le passer. Arrivés dans un autre canton de la Macédoine, les trois frères établirent leur demeure près des jardins qu'on dit avoir appartenu à Midas, fils de Gordios, où viennent d'elles-mêmes, et sans culture, des roses à soixante pétales, dont l'odeur est plus agréable que celles qui croissent ailleurs. Ce fut aussi dans ces jardins que le Silène fut pris, comme le rapportent les Macédoniens. Le mont Bermion, inaccessible en hiver, est au-dessus de ces jardins. Lorsque les Téménides se furent emparés de ce canton, ils en sortirent pour subjuguier le reste de la Macédoine.

139. Alexandros descendait de ce Perdikkas de la manière suivante. Il était fils d'Amyntas, Amyntas d'Alkétas, Alkétas d'Aeropos, Aeropos de Philippos, Philippos d'Argaios, et celui-ci de Perdikkas, qui avait conquis ce royaume. Telle était la généalogie d'Alexandros, fils d'Amyntas.

Le témoignage d'Hérodote est confirmé par celui de Thucydide¹ :

La Macédoine Maritime avait été conquise d'abord par Alexandros, père de Perdikkas, et par ses aïeux, descendants de Téménos et venus d'Argos ... [100] ... le roi Archélaos, fils de Perdikkas ... et les huit rois qui l'ont précédé.

La mention des huit rois qui précèdent Archélaos prouve que Thucydide construisait la même généalogie qu'Hérodote. Ces auteurs ne remontent donc pas plus haut que Perdikkas et ses frères, venus d'Argos. Pourtant au siècle suivant, tous les historiens feront du fondateur de la monarchie macédonienne un certain Karanos, donné comme le père, ou plus fréquemment comme l'arrière-grand père de Perdikkas.

La raison de cette divergence semble assez facile à découvrir. Elle trouve sa source dans la confusion entre le titre du premier souverain macédonien, *karanos*, qui veut dire « chef », et un nom propre², peut-être parce que le nom du roi était sacré et remplacé par son titre³ ou encore parce qu'au moment de la rivalité entre les trois branches des descendants d'Alexandros I^{er} celles qui n'étaient pas issues de Perdikkas II ont voulu minimiser l'importance de ce nom dans la légende des origines dynastiques⁴. Perdikkas « le chef » est ainsi devenu Perdikkas « fils de Karanos ». Mais la situation s'est ensuite

¹ Thuc., II, 99-100 : [99] τὴν δὲ παρὰ θάλασσαν νῦν Μακεδονίαν Ἀλέξανδρος ὁ Περδίκκου πατὴρ καὶ οἰπρόγονοι αὐτοῦ, Τημενίδαι τὸ ἀρχαῖον ὄντες ἐξ Ἄργους ... [100] ... Ἀρχέλαος ὁ Περδίκκου υἱὸς βασιλεὺς ... καὶ ... οἱ ἄλλοι βασιλῆς ὀκτὼ οἱ πρὸ αὐτοῦ.

² W. GREENWALT, 1985, date l'apparition du nom Karanos des années 390 lors des querelles entre descendants d'Alexandros I^{er}. Pour P. GOUKOWSKY, 2009a, p. 37, le personnage de Karanos n'aurait été introduit que par Euphorion de Chalcis au III^e s. av. J.-C. Pourtant on a vu que l'historien Marsyas connaît Karanos père de Koinos et fils de Kirarôn. S'il s'agit bien de Marsyas de Pella, demi-frère d'Antigone le Borgne, on est donc au IV^e siècle. Pareillement, un oracle de Delphes (H. W. PARKE-D. E. W. WORMELL, 1956, I, p. 63-64) mentionnant Karanos venu d'Argos et dont la descendance règne à Aigeia doit être antérieur au règne d'Archélaos qui transporte sa capitale à Pella (*contra*, mais de façon peu claire et convaincante : E. BORZA, 1982, p. 12, n. 23). En revanche, on ne saurait tirer argument de Karanos, fils de Philippos II, assassiné selon Justin par Alexandre à son avènement, dans la mesure où ce jeune prince est manifestement imaginaire : W. HECKEL, 1979.

³ P. GOUKOWSKY, 2009a, p. 32, n. 120.

⁴ C'est la thèse de W. GREENWALT, 1985.

compliquée lorsqu'on a voulu préciser la généalogie de ce Karanos. Il s'agissait, nous dit Hérodote à propos de Perdikkas, d'un prince argien de la famille royale des Téménides. Alors que les premiers auteurs se sont contentés d'une généalogie probablement fabriquée de toute pièce pour expliciter ce lien¹, on a très vite pensé qu'il était plus acceptable de rattacher Karanos au seul grand personnage de la famille royale des Téménides : le roi Pheidon. Comme le règne de Pheidon avait traversé des turbulences, on avait là du même coup une justification raisonnable à l'exil d'un de ses proches parents en Macédoine. Karanos est ainsi devenu le frère de Pheidon. Mais la date de Pheidon, on l'a vu, n'a cessé de varier. Au IV^e siècle, tandis qu'Éphore le place au milieu du VIII^e siècle (dixième descendant de Téménos), son contemporain Théopompe le situe au début du IX^e siècle (onzième descendant d'Héraclès) pour respecter le synchronisme avec Lycurgue de Sparte. Son frère supposé Karanos, devait suivre le même mouvement². Il ne pouvait plus dès lors rester le père de Perdikkas d'où la nécessité d'introduire deux générations complémentaires pour garder une chronologie cohérente. Comme la tradition des descendants de Perdikkas était fermement établie par Hérodote et Thucydide, et que la filiation de Pheidon devait l'être également par la tradition argienne, c'est au point le plus flou de la généalogie que ces deux noms devaient être ajoutés, entre Perdikkas et Karanos, donc.

Pour autant Théopompe n'a sans doute pas inventé les figures de Koinos et de Tyrimmas. En effet, Marsyas de Pella semble témoigner que la figure de Koinos avait une certaine substance³ et on connaît un Tyrimmas, roi d'Épire, dans un contexte légendaire d'abord indépendant¹.

¹ Diod., VII, 16 : Ἐνίοι δὲ ἄλλως, φησί, γενεαλογοῦσι, φάσκοντες εἶναι Κάρανον Ποϊάντος τοῦ Κροΐσου τοῦ Κλεοδαίου τοῦ Εὐρυβιάδα τοῦ Δεβάλλου τοῦ Λαχάρου τοῦ Τημένου, ὃς καὶ κατῆλθεν εἰς Πελοπόννησον (« Quelques écrivains donnent cette généalogie autrement et disent que Karanos était fils de Poias, fils de Kroisos, fils de Kléodaios, fils d'Eurybiadès, fils de Déballos, fils de Lacharès, fils de Téménos, qui rentra dans le Péloponnèse »).

² Voir Velleius Paterculus (I, 6) : Caranus, contemporain de Lycurgue est le onzième descendant d'Hercule et Alexandre le Grand le dix-septième descendant de Caranus (*Ea aetate clarissimus Grai nominis Lycurgus Lacedaemonius, vir generis regii ... Circa quod tempus Caranus, vir generis regii, undecimus ab Hercule, profectus Argis regnum Macedoniae occupavit ; a quo Magnus Alexander cum fuerit septimus decimus, iure materni generis Achille auctore, paterni Hercule gloriatus est*). Par contre, on ne s'explique pas comment Alexandre peut être compté comme le dix-septième descendant de Karanos, puisqu'il est le douzième descendant de Perdikkas I^{er}.

³ Marsyas : *FgrHist.* 135-6F14 : Μαρσύας ἰστορεῖ ὅτι Κνωπίς, τὸ γένος Κόλχος, εἰς Μακεδονίαν ἐλθὼν διέτριβε παρὰ Καράνῳ. υἱοῦ δὲ γενομένου τῷ Καράνῳ καὶ βουλευθέντι τὸν παῖδα ἀπὸ τοῦ ἰδίου πατρὸς ὀνομάζειν Κισάρονα, ἀνθίστατο ἢ μήτηρ, καὶ αὐτὴ ἀπὸ τοῦ ἰδίου πατρὸς ὀνομασθῆναι τὸν παῖδα βουλομένη. Κνωπίς δὲ ἐρωτηθεὶς εἶπε<ν ἀπὸ> μηδετέρου ὀνομάζεσθαι αὐτόν. διόπερ Κοῖνος ἐκλήθη. ἔνιοι δὲ ἀμαρτάνουσι Καῖνον αὐτὸν καλοῦντες (« Marsyas rapporte

Malheureusement, l'œuvre de Théopompe ne nous est pas parvenue directement. On ne la connaît que par l'utilisation qu'en a fait Diodore de Sicile, dans une portion elle aussi perdue de sa *Bibliothèque* mais citée par le chronographe byzantin Georges Syncelle² :

Ce Karanos était le onzième descendant d'Héraclès, le septième depuis Téménos. Sa généalogie s'établissait ainsi selon Diodore et d'autres historiens, dont Théopompe : Karanos (fils) de Pheidôn, fils d'Aristodamidas, fils de Mérops, fils de Thestios, fils de Kissios, fils de Téménos, fils d'Aristomachos, fils de Kléadatos, fils d'Hyllos, fils d'Héraclès.

La même généalogie figurait chez l'auteur alexandrin du II^e siècle, Satyros, lui aussi perdu, mais cité par Théophile, qui donne une version plus complète³ :

que Knôpis de race colchidienne, vint en Macédoine et séjourna chez Karanos. Karanos ayant eu un fils, comme il voulait que son fils porte le nom de son propre père Kirarôn, la mère s'y opposa, car elle voulait que l'enfant porte le nom de son père à elle. Knôpis fut consulté et il conseilla d'écarter l'un et l'autre nom. C'est pourquoi il fut nommé Koinos. Certains commettent l'erreur de l'appeler Kainos ») [éd. (fautive) et trad. fr. J. AUBERGER, 2001, fg. 14, p. 284-285]. Malheureusement, il y a deux historiens de Macédoine appelés Marsyas, l'un de Pella, surnommé l'Ancien était un demi-frère d'Antigone le Borgne et un officier d'Alexandre et l'auteur d'une Histoire de la Macédoine depuis son premier roi. L'autre, de Philippes, vécut entre le I^{er} s. av. J.-C. et le I^{er} s. ap. J.-C. et écrivit une *Archéologie* et un recueil de *Légendes*. De fait, une partie de nos fragments sont effet attribués soit à Marsyas l'Ancien, soit à Marsyas le Jeune. Comme une partie des références attribuées à Marsyas le Jeune concerne une *Histoire de la Macédoine*, on peut se demander s'il ne s'agit pas certaines fois en l'occurrence de Marsyas l'Ancien. Voir le traitement parallèle de *FgrHist.*, IID, 1930, p. 480-481 [F. JACOBY] et *RE*, XIV, 1930, s. v. Marsyas 9, col. 1998-1999 [R. LAQUEUR]. On soulignera que le nom du père de Karanos, Kirarôn, semble curieux et atypique dans la mesure où il ne s'inscrit dans aucun cadre relatif à la généalogie téménide de Karanos (à qui on donne pour père Poias ou Aristodamidas). On trouve aussi les graphies Kararôn ou Lakôn (*FgrHist.*, IIB, p. 740, n. 4), ce qui n'est guère plus éclairant mais permet de penser que nous avons affaire à une corruption textuelle. La forme Kararôn est sans doute issue d'une contamination avec Karanos mais on reste bien certain que ce n'était pas le nom visé parce qu'autrement l'histoire n'aurait plus de sens. Une corruption pour Pheidôn ou Poiantos semble tout aussi invraisemblable. Le nom de Marôn pourrait être lui un candidat intéressant comme alternative à cet improbable Kirarôn, et d'autant plus si on adopte la leçon Lakôn : ΜΑΡΩΝ / ΛΑΚΩΝ. Quoi qu'il en soit Karanos n'est pas ici le fils d'Aristodamidas comme chez Théopompe, mais en revanche, comme chez ce dernier, il est père de Koinos. Marsyas est-il le témoin d'une version macédonienne antérieure à celle de Théopompe où Karanos n'est pas encore rattaché à Pheidon mais qui lui donne déjà pour fils Koinos ? Ou est-il dépendant de Théopompe mais avec une erreur sur le patronyme de Karanos ?

- ¹ Parth. Nic., *Amat.* 3 : Ιστορεῖ Σοφοκλῆς Εὐρύαλος ... Οὐδυσσεὺς ... εἰς Ἥπειρον ἐλθὼν χρηστηρίων τιῶν ἔνεκα, τὴν Τυρίμμη θυγατέρα ἐφθειρεν Εὐίππην... (« D'après Sophocle dans son *Euryalos* : ... Ulysse ... alla en Épire à la suite de certains oracles et séduisit Euippé, la fille de Tyrimmas »).
- ² Synk., p. 499 (= Diod., VII, 16 = Théopompos 115F393) : οὗτος ὁ Κάρανος ἀπὸ μὲν Ἡρακλέους ἰα ἦν, ἀπὸ δὲ Τημένου ... ἔβδομος. γενεαλογουσι δ' αὐτὸν οὕτως, ὡς φησιν ὁ Διόδωρος <καὶ> οἱ πολλοὶ τῶν συγγραφέων, ὧν εἰς καὶ Θεόπομπος. Κάρανος Φεΐδωνος τοῦ Ἀριστοδαμίδα τοῦ Μέροπος τοῦ Θεοστίου τοῦ Κισσίου τοῦ Τημένου τοῦ Ἀριστομάχου τοῦ Κλεαδάτου τοῦ Ὑλλου τοῦ Ἡρακλέους.
- ³ Théoph., *Ad Autolykos*, II, 7 (éd. & trad. fr., ALBOCICADE, Paris, 2010, p. 19 & 56) = Satyros, fg. 29 SCHORN (= *FgrHist.*, IIC, 1957, 631F1 = *FHG*, III fg 21 p. 125) : Διονύσου καὶ Ἀλθαίας τῆς Θεοστίου γεγενῆσθαι Δηάνειραν· τῆς δὲ καὶ Ἡρακλέους τοῦ Διὸς οἶμαι Ὑλλον· τοῦ δὲ Κλεοδαίου· τοῦ δὲ Ἀριστόμαχον· τοῦ δὲ Τήμενον· τοῦ δὲ Κεῖσον· τοῦ δὲ Μάρωνα· τοῦ δὲ Θεόστιον· τοῦ δὲ Ἀκοόν· τοῦ δὲ Ἀριστο[δα]μίδαν· τοῦ δὲ Κάρανον· τοῦ δὲ Κοῖνον· τοῦ δὲ Τυρίμμαν· τοῦ δὲ Περγδίκκαν· τοῦ δὲ Φίλιππον· τοῦ δὲ Ἀέροπον· τοῦ δὲ Ἀλκέταν· τοῦ δὲ Ἀμύνταν· τοῦ δὲ Βόκρον (?)· τοῦ δὲ Μελέαγρον· τοῦ δὲ Ἀρσινόην· τῆς δὲ καὶ Λάγου Πτολεμαίων τὸν καὶ Σωτήρα·

Dionysios et Althaia, fille de Thestios engendrent Deianeira, et celle-ci avec Héraclès, fils de Zeus, eut Hyllos, père de Kléodaios, père d'Aristomachos, père de Téménos, père de Keisos, père de Marôn, père de Thestios, père d'Akoos, père d'Aristodamidas, père de Karanos, père de Koinos, père de Tyrimmas, père de Perdikkas, [père d'Argaios,] père de Philippos, père d'Aeropos, père d'Alkétas, père d'Amyntas, [père d'Alexandros, père d'Amyntas], père de B<ala>kros, père de Méléagros, père d'Arsinoé, qui eut de Lagos Ptolémaios Sôter, qui eut de Bérénikè Ptolémaios Philadelphos, qui eut d'Arsinoé Ptolémaios Évergètes, qui de Bérénikè fille de Magas, ancien roi de Cyrène, eut Ptolémaios Philopatôr.

Tel quel, ce texte est imparfait. Il y manque par exemple Argaios et probablement Alexandros I^{er} et son fils Amyntas. Mais on a retrouvé par chance un texte parallèle dans un papyrus publié dans *The Oxyrrhynchus Papyri* qui pourrait, du moins l'admet-on en général¹, fournir le texte original de cet auteur² :

... de lui et Althaia, Deianeira, de Dei[aneira et Hèrakl]ès, Hyllos. De lui e[st de Iolè, Kléo]d[ai]os, de Kléod[ai]os et de ..., Aristom[a]chos, [d'A]risto[machos] et d[e Péri]déa ?, Té[ménos, de Té]ménos et [de] Dôr[...] Keis[os, de Keiso]s, Marôn, d[e lui] Thestios, de [The]stios Akoos, [d'Akoos Aristod[a]midas, d'Aristodam[idas] K[ara]nos, de Karanos et Lan[iké ? Koi]nos, de Koinos Tyrimmas, [de Ty]rimmas et Kléonikè Pe[r]dikkas,] de P[er]dikkas et de Kléopâtra [Argaios], d'Argaios et Prothôè Philipp[os, de Phi]lippo et Nikonôè Aerop[os...]

Les divergences entre ces trois textes ont plongé les historiens dans des abîmes de réflexions qui me semblent assez inutiles³. Contrairement à ceux qui pensent qu'il s'agit ici d'un exemple de la grande fantaisie qui régnait dans l'établissement des filiations⁴, je

τοῦ δὲ καὶ Βερενίκης Πτολεμαῖον τὸν Φιλάδελφον· τοῦ δὲ καὶ Ἀρσινόης Πτολεμαῖον τὸν Εὐεργέτην· τοῦ δὲ καὶ Βερενίκης τοῦ Μάγα τοῦ ἐν Κυρήνῃ βασιλεύσαντος Πτολεμαῖον τὸν Φιλοπάτορα.

¹ Voir toutefois S. GAMBETTI, *BNJ* 631F1, qui s'oppose fermement à cette théorie. Pour cet auteur, les deux textes remontent seulement à une source commune, peut-être même assez lointaine. Elle se fonde d'une part, sur le fait que Théophilos prétend citer littéralement Satyros et qu'en conséquence, le texte notoirement différent du papyrus ne peut pas, lui, être celui de Satyros. D'autre part les différences notables entre les deux généalogies prouvent une origine commune lointaine et on ne doit pas chercher à compléter l'une par l'autre ni les corriger arbitrairement (ainsi, une inscription prouve l'existence d'un Bokros et il n'est pas utile de lire B<ala>kros). Ce dernier argument ne me convainc absolument pas et je reste persuadé que les deux généalogies étaient strictement identiques. Pour le reste, tout dépend de la confiance qu'il convient d'accorder à Théophilos lorsqu'il prétend citer textuellement Satyros. Au pire, on aurait retrouvé la source directe de Satyros et non son texte propre. Pour Akoos, voir G. F. UNGER, 1867, p. 371.

² *Ox. Pap.*, XXVII, 1962, n° 2465 p. 121-123 (= fg. 28, 1, II, p. 129 SCHORN) : Δηιάνειρας δὲ καὶ Ἡρακλέους Ὑλλ[ος], τούτ[ο]υ δὲ καὶ Ἰόλης Κλεοδαῖον, Κλεοδαίου δὲ [καὶ ...] Ἀριστόμ[α]χον, Ἀριστόμ[α]χου δὲ καὶ [ἰ] Τή[με]νον, Τή[με]νου δὲ καὶ Δωρ[ο] Κεῖσον, Κεῖσον δὲ Μάρωνα τοῦτου [δὲ] Θέστιον, [Θε]στίου δὲ Ακοόν, [Ακοοῦ] δὲ Αριστοδ[ά]μιδαν ἢ Αριστομ[ίδα] δὲ Κ[ά]ρανον, Καράνου δὲ καὶ Λαν[ο] [Κοῖ]νον Κοίνου δὲ Τυρίμμαν Τ[υ]ριμμά δὲ καὶ Κλεονίκης Πε[ρ]δίκκαν Π[ε]ρδίκκου δὲ καὶ Κλεοπάτρας [Αργαίον] Αργαίου δὲ καὶ Προθώης Φίλιππον Φίλιππου δὲ καὶ Νικονόης Αερόπ[ο]ν ...]. Voir le commentaire de S. SCHORN, 2004, p. 442 sqq. Pour la signification de la présence des femmes dans cette généalogie et ce que cela implique sur la question de la légitimité dynastique chez les Argéades, voir W. GREENWALT, 1996.

³ Depuis G. F. UNGER, 1870, p. 269-273 jusqu'à J. M. HALL, 2007, p. 145-154.

⁴ Par exemple P. GOUKOWSKY, 2009a, p. 40, n. 165 : « Constatons qu'une grande incertitude régnait et que, pour cette période reculée, les généalogistes s'en donnaient à cœur joie... ».

ne doute pas qu'il s'agit d'une seule généalogie à laquelle seule une mauvaise transmission a apporté des déformations faciles à expliquer. Les ressemblances sont trop grandes pour que la fantaisie ou le hasard puissent être sérieusement invoqués. La plupart des auteurs admettent à la lecture du fragment de Diodore que Théopompe faisait de Karanos le fils de Pheidon, lequel serait ainsi le sixième descendant de Téménos. C'est une erreur : Théophile, qui donne en substance la même généalogie que Théopompe, affirme que Karanos est le frère de Pheidon et tous deux à la septième génération depuis Téménos. Le marbre de Paros fait aussi de Pheidon le septième depuis Téménos. Velleius Paterculus confirme que Karanos est le onzième descendant d'Hercule et le contemporain de Lycurgue dont on sait par ailleurs qu'il était lui aussi le onzième descendant d'Héraclès. Ce qui est cohérent avec la tradition qui fait de Pheidon le contemporain de Lycurgue. Tout cela achève de montrer que Pheidon est bien partout considéré comme frère de Karanos et septième depuis Téménos. Or, c'était bien le cas également chez Théopompe comme il en ressort des extraits de Diodore, dont on sait qu'il donnait la même généalogie que Théopompe¹ :

L'Argien Karanos, frère de Pheidon, qui était à l'époque roi d'Argos brûlait de conquérir un pays pour son propre compte : il reçut une armée provenant d'Argos et du reste du Péloponnèse de son frère Pheidon et attaqua la région de Macédoine ... Karanos était le onzième descendant d'Héraclès et le septième descendant de Téménos qui revint dans le Péloponnèse avec les autres Héraclides ... Quant à Pheidon, le frère de Karanos, le premier roi des Macédoniens, il était maître d'Argos ; il fut, selon certains, le premier à découvrir les mesures et les poids. En réalité ils existaient avant lui.

C'est donc la transmission de la généalogie de Théopompe qu'il faut mettre en cause. La formule « Karanos le Pheidonien », qui n'est pas à sa place dans une généalogie linéaire où chaque génération est par ailleurs séparée par les mots τοῦ δὲ est suspecte. Ce n'est que l'omission accidentelle du nom Akoos qui a contraint à l'interprétation « Karanos (fils de) Pheidon » afin de respecter son onzième rang généalogique depuis Téménos. Le texte de Georges Syncelle est d'ailleurs visiblement corrompu puisque, outre cette

¹ Diod., VII, 18bis : Κάρανος ὁ Ἀργεῖος Φεῖδωνος ἀδελφός, τοῦ τότε βασιλέως Ἀργείας ἰδίαν κτήσασθαι χώραν σπεύδων, δύναμιν λαβὼν παρὰ Φεῖδωνος τοῦ ἀδελφοῦ ἐκ τε Ἀργους καὶ τῆς ἄλλης Πελοποννήσου τοῖς κατὰ Μακεδονίαν τόποις ἐπῆλθε ... ἦν δὲ ὁ Κάρανος ἰα' ἀπὸ Ἡρακλέους, ζ' δὲ ἀπὸ Τημένου τοῦ μετὰ τῶν ἄλλων Ἡρακλειδῶν κατελθόντος εἰς Πελοπόννησον ... Φεῖδων Ἀργους κρατῶν ἀδελφός Κάρανου τοῦ α'. βασιλέως Μακεδόνων μέτρα καὶ σταθμῖα πρῶτος ἐφεῦρεν, ὡς τινες ἦσαν δὲ καὶ πρὸ τούτου (éd. A. COHEN-SKALLI, 2012, p. 71).

erreur, la place de Marôn a été intervertie, passant après Thestios, et son nom contaminé en Mérops¹.

Synkellos (Diod.)	Oxyr. Pap.	Satyros	généalogie originale (Théopompe)
Héraclès	Héraclès + Deianeira	Héraclès + Deianeira	Héraclès + Deianeira
Hyllos	Hyllos + (Iolè)	Hyllos	Hyllos + Iolè
Kléadatos	Kléodaios + ...	Kléodaios	Kléodaios + ...
Aristomachos	Aristomachos + (Péridea)	Aristomachos	Aristomachos + Péridea
Tèménos	Tèménos + Dôr...	Tèménos	Tèménos + Dôr...
Kissios	Keisos	Keisos	Keisos
	Marôn	Marôn	Marôn
Thestios	Thestios	Thestios	Thestios
Mérops	Akoos	Akoos	Akoos
Aristodamidas	Aristodamidas	Aristodamidas	Aristodamidas
Pheidon			
Karanos	Karanos + Laniké	Karanos	Pheidon, Karanos + Laniké

Cet exemple montre que les généalogies linéaires fournies par les extraits qui nous restent n'étaient pas si linéaires chez les auteurs originaux. Satyros et sa source citaient le nom des femmes pour le moins. On peut même penser que ces noms n'ont pas été inventés tardivement. En effet, toutes les femmes ne sont pas citées, ce qui aurait certainement été le cas en cas de fabrication récente. De plus, J. Whitehorne a fait valoir que Kléopâtra, épouse de Perdikkas I^{er}, loin d'être un doublet de l'épouse de Perdikkas II², porte un nom vraisemblable. Il est assez facile en effet de l'identifier à une autre Kléopâtra, sensiblement contemporaine³. Un passage obscur de Lycophron, ferait allusion selon son commentateur byzantin Tzetzes, à la revanche que prendraient (les descendants) d'une Kléopâtra, sœur d'un roi Midas, qui allaient conquérir l'Asie⁴. Il s'agit vraisemblablement d'une allusion aux conquêtes d'Alexandre le Grand⁵. Par

¹ On peut penser que le rapport n'est pas si étroit entre Μέροπος et Μάρωνα. Mais en réalité, la confusion a pu se produire après des contaminations intermédiaires. ΜΑΡΩΝΟΥ et ΜΕΡΟΠΟΥ ne sont pas si éloignés. Les versions concordantes de Satyros et du *papyrus* montrent qu'il faut préférer Marôn à Mérops.

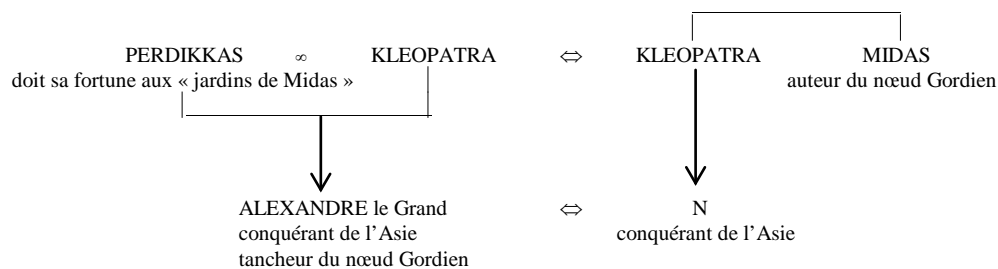
² Comme le supposaient N. G. L. HAMMOND – G. T. GRIFFITH, 1989, II, p. 13.

³ J. WHITEHORNE, 1994, p. 9-12.

⁴ Lycophr., *Alex.*, 1397-1403 : « Le Phrygien, pour venger le meurtre de sa sœur, ira, par représailles, dévaster la terre où fut élevé le juge des morts, qui, avec une rude équité, rend d'incorruptibles arrêts chez les ombres. Un jour, au ras de leurs lobes, il coupera des oreilles d'âne, il en ornara ses tempes pour effrayer les mouches qui sucent le sang. Par lui seront conquis et asservis les champs de Phlégra, les cîmes du Thrambos, le promontoire de Titon, les plaines de la Sithonie, les guérets de Pallène que féconde Brychon aux cornes de bœuf, le serviteur des géants » ; Tzet., *ad Lyk.*, 1397 (p. 1026-1027 MULLER) : « son frère ... Midas, roi de Phrygie vengera la mort de sa sœur Kléopâtra ».

⁵ Il faut rapprocher en effet cette mention de la fameuse histoire du nœud gordien. Voir, par exemple, Marsyas de Pella, *FgrHist.* 135F4 : τοῖς Φρυγί λογίον ἐδόθη ἐκείνον βασιλεύσειν τῆς Ἀσίας, ὃς ἂν

ailleurs, selon Hérodote, le point de départ du royaume des Argéades auraient été les jardins de Midas possédés par Perdikkas I^{er} 1.



La tradition grecque connaît plusieurs rois Midas, dont le nom, devenu ensuite légendaire², n'est d'ailleurs peut-être qu'une épithète dynastique :

- Hdt, I, 14 : Midas, roi des Phrygiens, fils de Gordios, fait don à Delphes d'un trône d'or, avant que le roi Gygès (c. 680-c. 670) ne fasse lui aussi des dons au sanctuaire³.
- Hdt, I, 35 : Midas, est le père de Gordios et le grand-père d'Adrastos, réfugié à la cour de Crésus vers 550⁴ ;
- Midas roi phrygien, époux d'Hermodikè (ou Dèmodikè) de Kymé, qui dispute à Pheidon d'Argos l'honneur d'avoir inventé la monnaie⁵ ;

τῆς ἀπῆνης λύσει τὸν δεσμὸν τῆς κομισάσης Μίδαυ εἰς Φρυγίαν λέγεται δὲ Ἀλέξανδρον διαλύσαι Μαρσύας δὲ ὁ νεώτερος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν Μακεδονικῶν Ἱστοριῶν (« un oracle prédit aux Phrygiens que règnerait sur l'Asie celui qui libérerait le joug de l'attelage qui avait amené Midas en Phrygie ... On dit que c'est Alexandre qui le dénoua ... Marsyas le Jeune dans le premier livre de ses *Histoires macédoniennes* ... ») [éd. et trad. fr. J. AUBERGER, 2001, p. 280-281].

¹ Hdt, VIII, 138, 2. Cf. Justin, VII, 1.

² Sur le Midas de la légende, aux oreilles d'âne et qui changeait en or tout ce qu'il touchait, voir P. GRIMAL, 1969, s. v.

³ Hdt, I, 14 : Οὗτος δὲ ὁ Γύγης πρῶτος βαρβάρων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ἐς Δελφοὺς ἀνέθηκε ἀναθήματα μετὰ Μίδαυ τὸν Γορδίεω Φρυγίης βασιλέα. Ἀνέθηκε γὰρ δὴ καὶ Μίδης τὸν βασιλῆιον θρόνον ἐς τὸν προκατίζων ἐδίκαζε, ἐόντα ἀξιοθέητον. (« Ce Gygès est le premier Barbare à notre connaissance qui ait consacré des offrandes à Delphes, après Midas fils de Gordias, roi de Phrygie ; Midas, lui, avait consacré le trône royal sur lequel il siégeait en public quand il rendait la justice, objet digne d'être vu »).

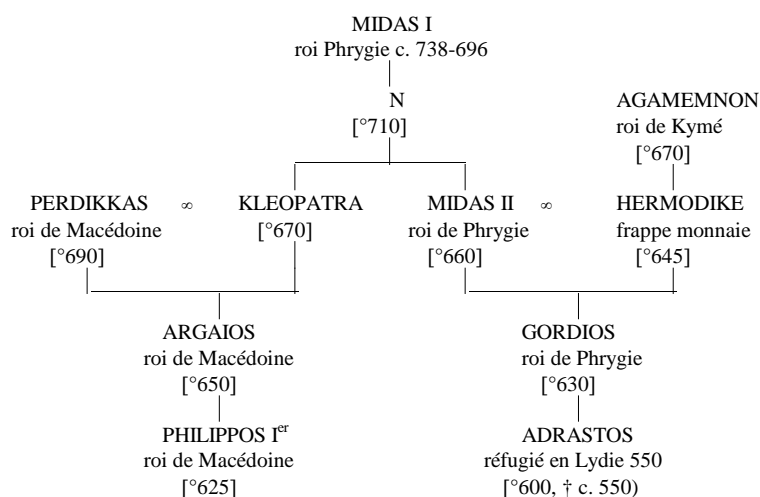
⁴ Hdt, I, 35 : ὦ βασιλεῦ, Γορδίεω μὲν τοῦ Μίδαυ εἰμι παῖς, ὀνομάζομαι δὲ Ἄδραστος, φονεύσας δὲ ἀδελφεὸν ἐμευτοῦ ἀέκων πάρεμι ἐξεληλαμένος τε ὑπὸ τοῦ πατρὸς καὶ ἐστερημένος πάντων (« Ô Roi, je suis fils de Gordios et petit-fils de Midas. Je m'appelle Adrastos. J'ai tué mon frère sans le vouloir. Chassé par mon père et dépouillé de tout, je suis venu chercher ici un asile »).

⁵ Arist., fg. 611, 37 (ROSE) : « (les Cyméens) disent qu'Hermodikè, femme de Midas, roi de Phrygie, était d'une beauté supérieure, mais qu'elle était également sage et accomplie et qu'elle fut la première à frapper de la monnaie pour les Cyméens » ; Pollux, *Onom.*, IX, 83 : εἶτε Φείδων πρῶτος ὁ Ἀργεῖος ἔκοψε νόμισμα, εἶτε Δημοδίκη ἢ Κυμαία συνουκῆσασα Μίδαυ τῷ Φρυγί – παῖς δ' ἦν Ἀγαμέμνονος Κυμαίων βασιλέως – ... (« Est-ce que Pheidon a été le premier à battre monnaie ou Dèmodikè de Kymé, l'épouse de Midas le Phrygien – la fille d'Agamemnon, roi de Kymé – ? ») [trad. angl. R. DREWS, 1983, p. 32-33]. Il est difficile de trancher pour la forme originale du nom. Certes Pollux est postérieur d'un demi-millénaire à Aristote, mais le texte de celui-ci ne nous est pas connu directement. De plus Pollux semble avoir fait usage de sources très anciennes. Enfin, l'auteur du traité *Sur les Fleuves* attribué à Plutarque cite Dèmodikè, sœur de Paktolos, éponyme du fleuve

- Eus., *Chr.* : Midas, roi des Phrygiens de 738 à 696¹ ;

Le nom de Midas apparaît aussi (sous la forme Mita) dans les *Annales assyriennes* comme un roi des Mushki pour l'année 709². Selon de nombreuses sources grecques ou latines, il était le fils d'un certain Gordios qu'une légende tardive présente comme un simple laboureur ayant acquis la royauté par hasard³.

Il est difficile de déterminer avec certitude celui qui donna sa sœur à Perdikkas. On pourrait à la limite identifier toutes ces mentions, hormis celle d'Eusèbe :



Mais cela ne semble pas la solution la mieux adaptée puisqu'elle contraint à un resserrement inutile des générations des rois macédoniens. Il est plus logique d'admettre un certain parallélisme entre les générations des rois macédoniens et celles des rois phrygiens. De toute façon, il ressort du récit d'Hérodote d'une part qu'Adrastos était encore jeune lorsqu'il se réfugia à la cour de Crésus, et d'autre part que son père régnait toujours à ce moment. Il faut donc distinguer Midas, grand-père d'Adrastos, et Midas, beau-frère de Perdikkas I^{er}, le second étant probablement le petit-fils du premier. Celui-ci, le beau-frère de Perdikkas, est-il le roi dont Eusèbe place le règne entre 738 et 696 et fermement attesté par les *Annales assyriennes* entre 715 et 709 ? Probablement pas, surtout si on a raison d'identifier à ce premier roi Midas la dépouille d'un homme âgé

lydien de ce nom, charriant de l'or, qu'on rapprochera de Midas, le roi qui transforme en or tout ce qu'il touche.

¹ Eus., *Chr.*, Ol. 10 : début du règne la troisième année de la dixième olympiade (p. 82 SCHOENE) et fin du règne la première année de la vingt-et-unième olympiade (p. 84 SCHOENE) : 738/7-695/4. La traduction de Jérôme donne les dates avec des variantes (742/1-696/5).

² Pour la question controversée des rapports entre Mushki et Phrygiens et également de la date de certaines mentions de Mita, voir par exemple F. CASSOLA, 1997, p. 139 sqq.

³ Voir la liste des sources chez F. CASSOLA, 1997, p. 141-142.

d'une soixantaine d'années datant du VIII^e/VII^e siècle trouvée dans la nécropole royale¹. Nous avons donc au moins trois Midas distincts. C'est le premier sans doute qui aurait envoyé un trône d'or à Delphes antérieurement à 680². Même dans la chronologie révisée des rois de Lydie, Midas II apparaît en effet comme un jeune contemporain de Gygès et peu susceptible d'avoir accompli sa donation avant celui-ci. Auquel doit-on attribuer comme épouse Hermodikè de Kymé ? Il n'existe aucun moyen de le déterminer avec assurance³. Si elle disputait à Pheidon l'honneur de l'invention de la monnaie, c'est peut-être qu'elle était à peu près aussi ancienne que lui. Malheureusement, on a vu que les Grecs situaient la plupart du temps Pheidon au VIII^e siècle, mais quelquefois au IX^e et même au VI^e, de sorte qu'il n'est pas vraiment possible d'utiliser ce synchronisme hypothétique. Les premières émissions de monnaie apparaissent à Kymé à la fin du VII^e siècle. On les datait naguère de c. 600, mais plutôt désormais de 625⁴. En réalité, rien ne prouve que ces monnaies, les premières attestées, soient les premières émises, et il ne s'agit que d'un minimum. Hermodikè était donc antérieure à c. 625 et certainement postérieure à Gygès de Lydie qui émet les premières monnaies vers 680. Comme elle est créditée seule, et pas son époux, de cette invention, on peut supposer qu'elle était veuve (ou séparée) de celui-ci à ce moment. Ce qui ne permet donc pas de trancher formellement entre Midas I^{er} (mort vers 696) et Midas II (qui devait vivre au milieu du VII^e siècle). Comme l'archéologie témoigne de liens étroits entre Kymé et la Phrygie à partir de la moitié du VIII^e siècle, la plupart des auteurs placent Agamemnon, père d'Hermodikè, au VIII^e siècle⁵, ce qui en ferait plutôt le beau-père de Midas I^{er} ⁶. Cela est cohérent avec le titre de roi que lui donne Pollux

¹ Voir F. CASSOLA, 1997, p. 143. Le tumulus royal est désormais daté du début du VII^e siècle, et ne peut donc guère concerner que le roi Midas.

² La réputation de Delphes au VIII^e s. était déjà assez grande : F. CASSOLA, 1997, p. 144. Voir maintenant P. KAPLAN, 2006.

³ Pour R. DREWS, 1983, p. 32-35, préoccupé de démolir tout ce qui pourrait ressembler à un *basileus* à l'époque archaïque, Agamemnon de Cymé n'a jamais existé (ou au mieux n'était qu'un obscur notable) et ce mariage est même complètement fictif, inventé au IV^e s. A preuve : Plutarque cite un *basileus* de Cymé qui n'est visiblement qu'un magistrat et l'invention de la monnaie n'a eu lieu qu'un siècle après la mort de Midas. Mais dans la mesure où l'anecdote rapportée par Plutarque n'est pas datée, cela n'apporte rien. Quant à l'argument chronologique concernant Midas il ne vaut guère mieux compte tenu des différents rois de ce nom. Il s'agit d'un jugement hypercritique qui trouve sa principale justification dans la thèse de l'auteur, laquelle n'a guère rencontré de succès jusqu'à présent. P. CARLIER, 1984, p. 463, accepte sans difficulté la tradition.

⁴ Voir la bibliographie chez S. BERNDT-ERSÖZ, 2008, p. 21, n. 98

⁵ Voir la bibliographie étendue fournie par O. MUSCARELLA, 2013, p. 705). Ajouter M. NILSSON, 1972, p. 48 sqq. ; A. DUPLOUY, 2003, ch. 4.

⁶ Voir par exemple CAH, I, 1982, p. 832, qui souligne quand même l'incertitude ; O. W. MUSCARELLA, 1989, p. 99, qui pense qu'un Midas I^{er} assez âgé avait épousé une Hermodikè bien

dans la mesure où la fonction royale en Eolie est peu probable après le VIII^e siècle. On peut aussi supposer qu'Agamemnon de Kymé était le contemporain du roi voisin de Chios nommé Hektôr, qui devait vivre dans le dernier quart du VIII^e siècle puisqu'il était l'arrière-petit-fils du roi fondateur de la cité, vers 800 d'après l'archéologie¹. D'après la *Vie d'Homère* du pseudo-Hérodote (du II^e/I^{er} s. avant J.-C. dans son état actuel, mais qui pourrait remonter au V^e siècle)², Homère avait été invité à Kymé par les beaux-parents (*pentéroï*) de Midas fils de Gordios pour lui composer une épitaphe³. Mais selon l'auteur de la *Lutte entre Homère et Hésiode*, il y avait été invité par les fils de Midas, Gorgos (lire Gordios certainement)⁴ et Xanthos⁵. Il y a aussi un autre argument en ce sens qui n'a pas été mis encore en avant : si la sœur d'un Midas porte déjà un nom grec, il est plus logique de penser qu'elle descendait directement de l'union d'un (autre) Midas avec la Grecque Hermodikè.

Au final, après de nombreuses discussions, la question controversée des différents Midas semble parvenir à une sorte de consensus. La dernière analyse à ce propos, rédigée par S. Berndt-Ersöz⁶, conclut au tableau suivant :

Nom	dates	Sources	événements
Midas I	c. 723-c. 677	<i>Ann. assyr.</i> Hérodote Eusèbe, <i>Ol.</i> 10	coopère avec les Cimmériens ; envoie un trône d'or à Delphes se suicide
Midas II	674/1-...	<i>Ann. Assy.</i>	seigneur de la ville
Midas III	...-c. 644/2	Jul. Afric. Strab., I, 3, 21	tué lors de l'invasion cimérienne
Midas IV	c. 600	Hérodote	roi de Gordion, grand-père d'Adrastos

En fait, je ne vois pas de raison majeure pour distinguer Midas II et Midas III dans ce tableau. Ces deux entrées peuvent bien ne constituer en réalité qu'un seul personnage, le beau-frère de Perdikkas en l'occurrence. Je proposerai donc plutôt ce tableau :

plus jeune que lui ; P. KAPLAN, 2006, p. 140 ; en dernier lieu S. BERNDT-ERSÖZ, 2008, p. 20-21, qui retient aussi comme le plus probable l'identification du mari d'Hermodikè avec Midas I^{er}.

¹ M. MILLER, 1970, I, p. 155. Le parallélisme entre les deux rois est suggéré en raison du synchronisme géographique et chronologique avec la composition de l'*Iliade*.

² M. L. WEST, p. 124, qui suit F. JACOBY.

³ Ps. Herod., *Vit. Hom.*, c. 11 : « S'étant mis en route pour aller à Kymé, il passa par Larissa, qui était le chemin le plus commode. Ce fut dans cette ville, comme le disent les Kyméens, qu'il fit l'épitaphe de Midas, fils de Gordios, roi de Phrygie, à la prière du beau-père et de la belle-mère de ce prince. Elle est gravée sur le cippe du monument de Gordios ; on l'y voit encore à présent ».

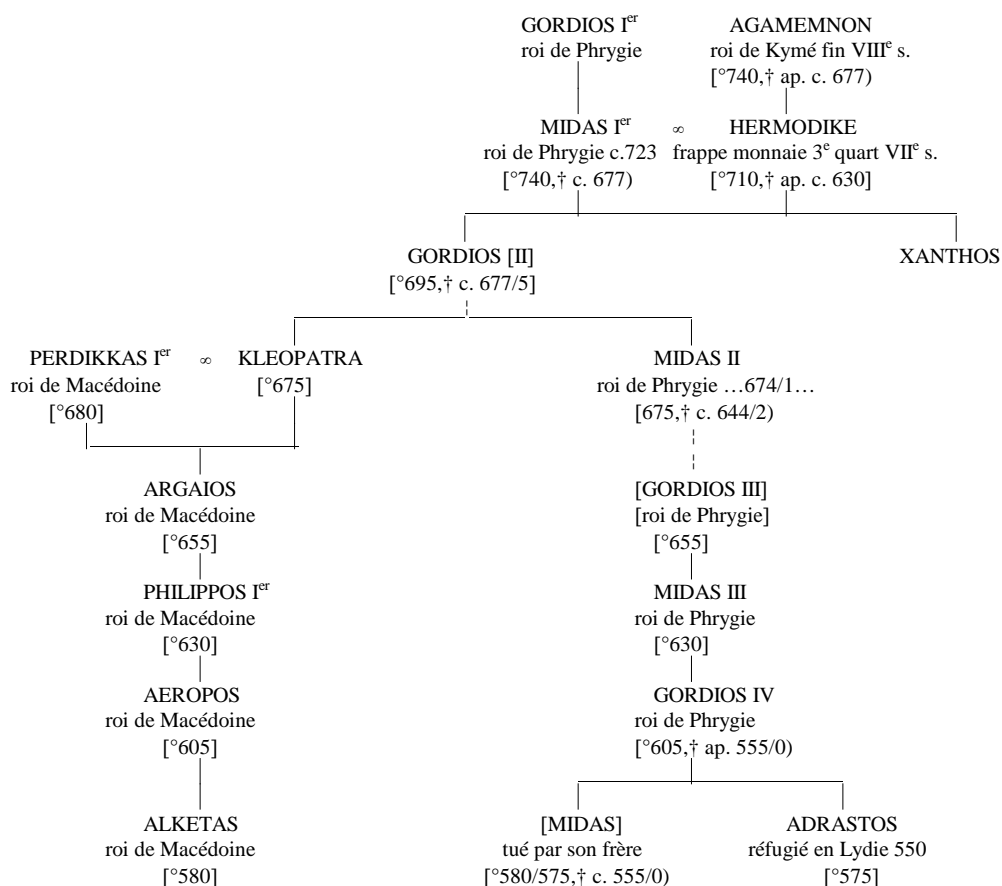
⁴ Cf. F. CASSOLA, 1997, p. 147.

⁵ *Certamen*, 12. Comme ce texte est du II^e/I^{er} s. av. J.-C., on ne saurait garantir le nom des fils de Midas. Certains pensent qu'ils ont été inventés : M. L. WEST, p. 124.

⁶ S. BERNDT-ERSÖZ, 2008, p. 30.

Nom	dates	Sources	événements
Midas I	c. 723-c. 677	<i>Ann. assyr.</i> Hdt, I, 14 Eus., Ol. 10 & 21 Arist., fg. 611, 37 [Herod.], <i>V. Hom.</i> <i>Cont. Hom. & Hés.</i>	coopère avec les Cimmériens 715-709 fils de Gordios, envoie un trône d'or à Delphes av. 680 règne de 738 à 696 et se suicide épouse Hermodik, f. d'Agamemnon, roi de Kymé fils de Gordios, gendre du (roi) de Kymé père de Gordios et de Xanthos
Midas II	674/1-... ...-c. 644/2	<i>Ann. Assy.</i> Jul. Afric. Strab., I, 3, 21 Hdt, VIII, 138 Tzet., Lyk. 1397	seigneur de la ville tué lors de l'invasion cimérienne fils de Gordios, possède les « jardins de Midas » c. 700 frère de Kléopâtra
Midas III	c. 600	Hdt, I, 35 & 45	roi de Phrygie, père de Gordios, grand-père d'Adrastos

et on obtient alors cette généalogie :



Les Agiades et les Eurypontides

La plus ancienne des deux familles royales spartiates¹. Hérodote donne le récit « classique » de leurs origines¹ :

¹ Là aussi, la bibliographie est imposante. Citons F. JACOBY, 1902, p. 80-91 ; *Id.*, *FgrHist.*, comm. ad 244F62-63, t. IID (1930), p. 744-748 ; D. W. PRAKKEN, 1940 ; *Id.*, 1943 ; W. Den BOER, 1954 ; *Id.* 1956 ; F. MITCHEL, 1956 ; C. G. STARR, 1965, p. 268-269 ; G. L. HUXLEY, 1962 ; *Id.*,

Les Lacédémoniens, qui ne sont en cela nullement d'accord avec les poètes, prétendent qu'ils n'ont pas été conduits dans le pays dont ils sont actuellement en possession par les fils d'Aristodèmos, mais par Aristodèmos lui-même, qui régnait alors, et qui était fils d'Aristomachos, fils de Kléodaios, fils d'Hyllos ; que, peu de temps après, Argeia, femme d'Aristodèmos, qui était fille d'Autésion, fils de Tisaménos, fils de Thersandros, fils de Polyneikos, accoucha de deux fils jumeaux. Aristodèmos mourut de maladie, après avoir vu ces deux enfants. Les Lacédémoniens d'alors, continuent-ils, résolurent dans un conseil de donner la couronne, selon la loi, à l'aîné ; mais, ne sachant sur lequel des deux faire tomber leur choix, parce qu'ils se ressemblaient parfaitement, et ne pouvant pas plus qu'aparavant distinguer l'aîné du cadet, ils interrogèrent la mère, qui leur répondit qu'elle l'ignorait-elle même. Elle soutint cette réponse, non que cela fût vrai, mais parce qu'elle désirait que tous deux fussent rois. Dans cette incertitude, les Lacédémoniens envoyèrent demander à l'oracle de Delphes de quelle manière ils se conduiraient. La Pythie leur ordonna de regarder ces deux enfants comme leurs rois, mais de rendre plus d'honneur à l'aîné. Les Lacédémoniens ne se trouvant pas moins embarrassés pour reconnaître l'aîné ; un Messénien, nommé Panitès, leur conseilla d'observer la conduite de la mère à l'égard de ses deux enfants ; que si elle lavait et allaitait l'un avant l'autre, ils auraient tout ce qu'ils cherchaient et ce qu'ils voulaient découvrir ; mais que si elle donnait ses soins indistinctement tantôt à l'un et tantôt à l'autre, il serait évident qu'elle n'en savait pas plus qu'eux, et que dans ce cas ils prendraient d'autres mesures. Les Spartiates ayant, suivant le conseil du Messénien, observé la mère sans qu'elle en sût le motif, remarquèrent celui qu'elle honorait toujours de ses premiers soins. Ils le regardèrent comme l'aîné, parce qu'elle, lui témoignait plus de considération qu'à l'autre, le firent élever en public, et lui donnèrent le nom d'Eurysthénès, et à son frère cadet celui de Proklès. On dit que ces deux princes, étant devenus grands, ne purent jamais s'accorder, quoique frères, et que cette division subsiste pareillement parmi leurs descendants.

1975b ; B. SERGENT, 1976 ; P. CARTLEDGE, 1979, p. 341-346 (2002, p. 294-295) ; P. CARLIER, 1984, p. 306-324 ; J. SCHNEIDER, 1985 ; C. CALAME, 1987 ; M. B. SAKELLARIOU, 1990, p. 157-170 ; V. PARKER, 1991 ; *Id.*, 1993a, p. 57-59 ; N. RICHER, 1998, p. 75-92 ; M. KÕIV, 2003, p. 69-215 ; G. ZOGRAPHOU, 2007, p. 191-196.

- ¹ Hdt, VI, 52 : Λακεδαιμόνιοι γὰρ ὁμολογέοντες οὐδενὶ ποιητῇ λέγουσι αὐτὸν Ἀριστοδήμον τὸν Ἀριστομάχου τοῦ Κλεοδαίου τοῦ Ὑλλου βασιλεύοντα ἀγαγεῖν σφεας ἐς ταύτην τὴν χώραν τὴν νῦν ἐκτέαται, ἀλλ' οὐ τοὺς Ἀριστοδήμου παιδας. [2] Μετὰ δὲ χρόνον οὐ πολλὸν Ἀριστοδήμῳ τεκεῖν τὴν γυναῖκα, τῇ οὐνομα εἶναι Ἀργεῖην· θυγατέρα δὲ αὐτὴν λέγουσι εἶναι Αὐτεσίωνος τοῦ Τισαμενοῦ τοῦ Θερασάνδρου τοῦ Πολυνείκεος· ταύτην δὴ τεκεῖν δίδυμα, ἐπιδόντα δὲ τὸν Ἀριστοδήμον τὰ τέκνα νοῦσῳ τελευτᾶν. [3] Λακεδαιμονίους δὲ τοὺς τότε ἔοντας βουλευσοῖσι κατὰ νόμον βασιλέα τῶν παίδων τὸν πρεσβύτερον ποιήσασθαι. Οὐκὼν δὴ σφεας ἔχειν ὀκότερον ἔλονται ὥστε καὶ ὁμοίων καὶ ἴσων ἔόντων· οὐ δυναμένους δὲ γνῶναι, ἢ καὶ πρὸ τούτου, ἐπειρωτᾶν τὴν τεκούσαν. [4] Τὴν δὲ οὐδὲ αὐτὴν φάναι διαγινώσκειν. Εἰδυῖαν μὲν καὶ τὸ κάρτα λέγειν ταῦτα, βουλομένην δὲ εἰ κως ἀμφότεροι γενοῖατο βασιλέες. Τοὺς ὦν δὴ Λακεδαιμονίους ἀπορέειν, ἀπορέοντας δὲ πέμπειν ἐς Δελφοὺς ἐπειρησομένους ὅ τι χρήσονται τῷ πρῆγματι. [5] Τὴν δὲ Πυθίην σφέας κελεύειν ἀμφότερα τὰ παιδιά ἡγήσασθαι βασιλέας, τιμᾶν δὲ μᾶλλον τὸν γεραιότερον. Τὴν μὲν δὴ Πυθίην ταῦτά σφι ἀνελεῖν, τοῖσι δὲ Λακεδαιμονίοισι ἀπορέουσι οὐδὲν ἦσον ὅκως ἐξεύρωσι αὐτῶν τὸν πρεσβύτερον, ὑποθέσθαι ἄνδρα Μεσσηνίου τῷ οὐνομα εἶναι Πανίτην· [6] Ὑποθέσθαι δὲ τοῦτον τὸν Πανίτην τάδε τοῖσι Λακεδαιμονίοισι, φυλάξει τὴν γειναμένην ὀκότερον τῶν παίδων πρότερον λούει καὶ σιτίζει· καὶ ἦν μὲν κατὰ ταῦτα φαίνηται αἰεὶ ποιεῖσα, τοὺς δὲ πᾶν ἔξειν ὅσον τι καὶ δίζηνται καὶ θέλουσι ἐξευρεῖν, ἦν δὲ πλανᾶται καὶ ἐκείνη ἐναλλάξ ποιεῖσα, δηλὰ σφι ἔσσεσθαι ὡς οὐδὲ ἐκείνη πλέον οὐδὲν οἶδε, ἐπ' ἄλλην τε τραπέσθαι σφέας ὁδόν. [7] Ἐνθαῦτα δὴ τοὺς Σπαρτιήτας κατὰ τὰς τοῦ Μεσσηνίου ὑποθήκας φυλάξαντας τὴν μητέρα τῶν Ἀριστοδήμου παίδων λαβεῖν κατὰ ταῦτα τιμῶσαν τὸν πρότερον καὶ σίτοισι καὶ λουτροῖσι, οὐκ εἰδυῖαν τῶν εἵνεκεν ἐφυλάσσετο. Λαβόντας δὲ τὸ παιδίον τὸ τιμώμενον πρὸς τῆς γειναμένης ὡς ἔδον πρότερον τρέφειν ἐν τῷ δημοσίῳ· καὶ οἱ οὐνομα τεθῆναι Εὐρυσθένεα, τῷ δὲ Προκλέα. [8] Τούτους ἀνδρωθέντας αὐτοὺς τε ἀδελφεοὺς ἔοντας λέγουσι διαφόρους εἶναι τὸν πάντα χρόνον τῆς ζῆς ἀλλήλοισι, καὶ τοὺς ἀπὸ τούτων γενομένους ὡσαύτως διατελέειν.

On admet aujourd'hui que les deux lignées sont à l'origine distinctes, issues de deux rois/héros fondateurs sans parenté entre eux¹ : Agis, fils d'Eurysthénès, et Eurypôn, fils de Proklès. Lorsque la tradition se fige pour relier les deux dynasties, la solution la plus économique revenait à faire des deux fondateurs des cousins (leurs patronymes différents interdisait d'en faire des frères)². Mais même si les Eurypontides ont arraché la concession de voir leur ancêtre considéré comme le jumeau de l'ancêtre des Agiades, ils ont dû se contenter d'être issus du plus jeune des jumeaux. C'était un moindre mal et cela déjà n'allait pas sans difficulté parce que leur généalogie était probablement sensiblement plus courte que celle de leurs collègues. A l'inverse de la généalogie agiade, reproduite de façon constante dans les sources et qui ne comporte aucun nom suspect, celle des Eurypontides est présentée avec de nombreuses variantes et contient des noms visiblement inventés. Cela montre qu'elle a été rallongée artificiellement, d'où l'introduction des noms Eunomos et Prytanis entre l'éponyme de la dynastie et les premiers rois historiques. De façon transparente ces noms sont directement issus de leur parenté supposée avec le grand législateur de Sparte Lycurgue, qu'une tradition ancienne considère comme un Eurypontide et qui avait donné à Sparte ses bonnes lois (eunomia) et ses magistrats (prytanes)¹. Cela n'alla pas sans mal puisque la généalogie de Simonide diffère à ce propos de celle d'Hérodote qui écrit une génération plus tard aussi bien que de celle adoptée par Éphore au siècle suivant. Comme cela ne suffisait pas, on ajouta bientôt (entre l'époque de Simonide et celle d'Hérodote) un autre nom : Polydektès. Puis, plus tard, lorsque les techniques de la chronographie se furent affinées et que le besoin devient apparent, l'ajout d'un nom supplémentaire encore, Soos, figure notable de l'histoire spartiate mais qui n'était pas au départ rattaché à la filiation. Au final, les historiens modernes considèrent que la généalogie authentique des Eurypontides remonte seulement à Charilaos, qui vivait apparemment au VIII^e siècle. Du côté des Agiades en revanche, on peut raisonnablement accepter leur généalogie

¹ R. DREWS, 1979, p. 51-52, énumère un certain nombre de propositions, mais se demande finalement si les Eurypontides ne sont pas réellement issus d'un cadet de la dynastie agiade, tardivement associé au trône. Mais B. SERGENT, 1976, *passim* ; *Id.*, 1998, p. 249, souligne que les deux dynasties semblent avoir des fonctions diversifiées. Aussi bien dans leurs comportements que dans leur onomastique, les Agiades représentent la fonction guerrière et les Eurypontides le peuple. Pour la question, complexe, de l'origine de la dyarchie spartiate, voir la mise au point de P. CARLIER, 1984, p. 306-310.

² Voir le commentaire de *BNJ*, 70F118.

jusqu'à leur éponyme Agis, qu'un décompte de génération permet de situer vers le X^e siècle².

Hormis la question de son antiquité, la principale question à propos de cette dynastie touche à la nature de la filiation rapportée par Hérodote³. S'agit-il d'une liste royale ou d'une généalogie ? La question a été longuement discutée, trop longuement certainement compte tenu de l'évidence⁴. Dans les deux cas où Hérodote cite les rois de Sparte, il précise bien qu'il donne une liste d'ascendants. Il s'agit pour lui de glorifier le général grec en charge du commandement principal avant une bataille décisive et de montrer son lien de sang direct avec Héraclès. Il ressort de son texte même que plusieurs rois intermédiaires, qui n'étaient pas des ascendants directs de ces généraux, ne figurent pas dans la liste⁵.

La *Grande Rhétra*, dont la date est très incertaine cite comme rois contemporains de son établissement Théopompos et Polydôros⁶. Mais comme ce texte n'a probablement été produit qu'au début du IV^e siècle⁷, sa date de rédaction exacte peut osciller entre le début du VII^e siècle et le début du IV^e siècle. Il semble assuré toutefois que la mention

¹ La présence de ces noms dans la généalogie fournie par Hérodote montre bien que dès le départ Lycurgue était placé dans la famille eurypontide et que la version isolée transmise par Hérodote qui le place dans la famille agiade est un ajustement plus tardif, et qui n'a eu aucun succès.

² Voir R. DREWS, 1979, p. 53.

³ Je ne rappelle que pour mémoire la thèse extrême de D. FEHLING, 1989, p. 181-184 pour qui Hérodote aurait inventé lui-même la généalogie des rois de Sparte. Voir la réplique de V. PARKER, 1993b, p. 57-58 et la réfutation plus complète de W. K. PRITCHETT, 1995. De toute façon pour D. Fehling, il n'est rien ou presque qu'Hérodote n'aurait pas imaginé lui-même, comme la généalogie d'Hécatee ou la liste des rois de Lydie. C'est à peine finalement si les guerres médiques ne sont pas sorties de son imagination.

⁴ P. CARTLEDGE, 1979, p. 341-346 (2002, p. 294-295) ; R. THOMAS, 1989, p. 192 ; J. G. TAYLOR, 2000, p. 27.

⁵ Les prédécesseurs de Léonidas, Dorieus et Kléoménès, sont omis : ils n'étaient que ses oncles. Du côté des Eurypontides, il précise (VIII, 131, 1), comme on le verra plus longuement, qu'une partie des individus cités dans la généalogie n'ont pas régné.

⁶ Plut., V. *Lyc.*, 6 : Ὑστερον μέντοι τῶν πολλῶν ἀφαιρέσει καὶ προσθήσει τὰς γνώμας διαστρεφόντων καὶ παραβιαζομένων, Πολύδωρος καὶ Θεόπομπος οἱ βασιλεῖς τάδε τῇ ῥήτρᾳ παρενέγραψαν· Αἰ δὲ σκολιὰν ὁ δᾶμος ἔλοιτο, τοὺς πρεσβυγενέας καὶ ἀρχαγέτας ἀποστατήρας ἤμεν, τοῦτ' ἔστι μὴ κυροῦν, ἀλλ' ὅλως ἀφίστασθαι καὶ διαλύειν τὸν δῆμον, ὡς ἐκτρέποντα καὶ μεταποιοῦντα τὴν γνώμην παρὰ τὸ βέλτιστον. Ἐπεισαν δὲ καὶ αὐτοὶ τὴν πόλιν ὡς τοῦ θεοῦ ταῦτα προστάσσοντος, ὡς πού Τυρταῖος ἐπιμέμνηται διὰ τούτων· (« Dans la suite, comme le peuple altérait, dénaturait, par des retranchements, des additions, les décrets du sénat, les rois Polydôros et Théopompos ajoutèrent à l'oracle ce qui suit : 'si le peuple essaye de prévariquer, que les sénateurs et les rois se retirent'. C'est-à-dire : qu'ils ne confirment pas les décisions : qu'ils renvoient l'assemblée, et qu'ils annulent les arrêts du peuple, comme entachés d'illégalité et de fraude. Après quoi ils persuadèrent aux citoyens que tel était l'ordre du dieu. C'est à cela que fait allusion Tyrtée dans les vers suivants... »).

⁷ Pour la date exacte, voir N. RICHER, 1998, p. 27-28.

des deux rois remonte à des vers du poète élégiaque Tyrtée dans la deuxième moitié du VII^e siècle.

C'est du même auteur que vient notre première donnée certaine sur un roi de Sparte¹ :

ἡμετέρῳ βασιλεῖ, θεοῖσι φίλῳ Θεοπόμπῳ, ὄν διὰ Μεσσηνίην εἵλομεν εὐρύχορον, Μεσσηνίην ἀγαθὸν μὲν ἀροῦν, ἀγαθὸν δὲ φυτεύειν· ἀμφ' αὐτὴν δ' ἐμάχοντ' ἔννεα καὶ δέκ' ἔτη νωλεμέως αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες, αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες· εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατὰ πῖονα ἔργα λιπόντες φεῦγον Ἴθωμαίων ἐκ μεγάλων ὄρεων.	A la faveur des dieux, notre roi Théopompos A de Messène conquis les places de danse Messène bonne à labourer, bonne à planter Autour de cette ville, dix-neuf ans durant Sans jamais s'arrêter, d'un cœur supportant tout Les guerriers à la lance, pères de nos pères Et la vingtième année, quittant leur riches campagnes Ceux d'Ithomé furent des hautes montagnes
--	--

Tyrtée, contemporain de la seconde Guerre de Messénie à la fin du VII^e siècle, rappelle donc aux jeunes spartiates l'exemple glorieux de leurs grands-pères qui sous la conduite du roi Théopompos avaient vaincu la Messénie une première fois après une guerre de vingt ans².

En deuxième, on citera un papyrus contenant un extrait d'Alcman, poète lyrique des dernières décennies VII^e siècle (jeune contemporain de Tyrtée sans doute), avec un commentaire ancien du début de l'ère chrétienne³, malheureusement dans un tel état fragmentaire que son interprétation reste très discutée (en italiques le texte d'Alcman, le reste appartenant au commentateur)⁴ :

<i>νῦν δ' ἴομες τῷ δαίμονος ἔω(ς) τοῦ παιδῶν] ἀρίσταν· Λεωτυχίδας</i>	<i>Mais à présent, laisse nous aller avec le dieu jusqu'au meilleur de ses enfants. Léôtychidas</i>
---	---

¹ Tyrt., fg. 4D. Trad. franç. F. RUZÉ-J. CHRISTIEN, 2007, p. 34-35.

² Sur le témoignage de Tyrtée, voir récemment V. PARKER, 1993b, p. 50.

³ Le commentateur cite (l.1-2) les grammairiens d'époque augustéenne Théon et Tyrannion, tandis que le papyrus lui-même est du II^e s.

⁴ Alcman., fg 5, 2 (p. 388-391 CAMPBELL = fg 80, p. 102-104 CALAME) qui restitue différemment le texte, d'après F. D. HARVEY, 1967, et traduit ainsi : « *Mais à présent, laisse nous aller avec le dieu / jusqu'au meilleur de ses enfants. Léôtychidas est roi de Sparte, mais il n'est pas clair (de qui) Timasimbrotta (est) la fille et (qui est son fils) et de qui (il est le fils). En stature, (elle) était semblable au blond Polydôros, enfant (d'Eurykratès) ; (Hippokratidas) est le fils de Léôtychidas, roi (de Lacédémone), mais (le fils) d'Eurykratès est Polydôros, et Timasimbrotta est sa fille* ». La compréhension de ce texte lacunaire est particulièrement difficile et a donné lieu à des hypothèses assez diverses : voir par exemple C. CALAME, 1983, p. 430-437. J'ai finalement adopté ici les restitutions et la logique de M. L. WEST, 1997 : le commentateur essaye de déterminer de qui Timasimbrotta est la fille. Peut-être de Léôtychidas, probablement nommé juste avant ou juste après. Contrairement à Harvey, dont la restitution est trop courte d'ailleurs, il semble clair que le scholiaste exprime ici une incertitude. Puis le scholiaste précise qui était ce Léôtychidas : un roi de Sparte. Alcman compare ensuite une certaine personne au (jeune) Polydôros (plutôt qu'au fils de Polydôros si on avait lu Πολυδώ[ρ]ω au lieu de Πολυδώ[ρ]ω[ι]). Cette personne est certainement un des seuls personnages qui figurent dans le commentaire qui suit, parce qu'on ne voit pas sinon ce qu'il viendrait faire ici. Il s'agit apparemment du père de Polydôros. Or les dernières lignes semblent dire clairement qu'un certain Eurykra[...] est le père de Polydôros (l. 20-21) et aussi de Timasimbrotta (l. 22). C'est donc le nom d'Eurykratès ou Eurykratidas qu'il faut suppléer aux lignes 18 et 19. La longueur de la lacune semble favoriser plutôt le nom d'Eurykratidas.

15	[Λ]ακεδαί[μονί]ων βασιλεύς, ἄδηλον δὲ [πότερον τούτου θ]υγάτηρ ἢ Τιμασιμβρότα [ἢ ἑτέρας μέν]ηται τινος. φῦαν δ' ἔο[ι]κεν [Εὐρυκρατεος _π]αιδὶ ξανθῶι Πολυδώ[ρ]ω[ι] [Εὐρυκρατ _ _Λ]εωτυχίδα υἱός ἐστι τοῦ [[des L]akédé[moni]ens le roi. Il n'est pas sûr [que de lui la f]ille était Timasimbrotā ou d'une aut]re personne. <i>A la stature semblable</i> [d'Eurykratidès l'e]nfant, le blond Polydôros [;] [Eurykratidès de L]éotychidas, le fils il était,
20	[προειρημένου]βασιλέ[ω]ς· [το]ῦ δ' Εὐρυκ[ρ]ά τους υἱός Πολύδ[ω]ρος καὶ Τιμ[ασιμ]βρότα θυγά[τηρ]	[le précédemment cité] roi ; d'Euryk[r]a- [tidès, le fils (est) Polyd]ôros et Tim[asim]brotā la fil[le].

Après bien d'autres, et plusieurs interventions dans le débat, M. L. West est revenu sur ce passage pour critiquer l'opinion largement suivie jusqu'alors de F. D. Harvey¹. Il s'agit d'un poème d'Alcman faisant allusion à différents membres des familles royales qu'un commentateur tente d'identifier. La fille d'un certain Léotychidas y était mentionnée et le commentateur explique qu'il s'agit du roi de Sparte et se demande si la fille en question est, ou pas, Timasimbrotā, nommée dans le même contexte. Puis, finalement, il décide que Timasimbrotā est plutôt la sœur de Polydôros, fils d'Eurykratidas, lui-même fils de ce roi Léotychidas².

Le roi Eurypontide Léotychidas³ avait donné à son (deuxième) fils le nom Agiade d'Eurykratidas, tradition perpétuée par celui-ci qui appellera son propre fils Polydôros⁴.

¹ Par exemple C. CALAME, 1983 ; J. SCHNEIDER, 1985 ; CAMPBELL, 1991.

² Pour F. D. HARVEY, 1967, p. 64, le sens est à peu près le même : le commentateur s'interroge sur la paternité de Timasimbrotā, fille ou non de Léotychidas, et aussi sur celle d'(Hippokratidas) ; puis à partir d'un autre vers (pris à un autre poème), il est en mesure d'apporter une réponse : en réalité (Hippokratidas n'était pas) le fils de Léotychidas (mais) le fils d'Eurykratès », et Timasimbrotā en est pareillement la fille. La grande différence entre l'interprétation de F. D. Harvey et celle de M. L. West, c'est que, pour le premier, Polydôros et Timasimbrotā sont les enfants du roi agiade Eurykra(tès), tandis que pour M. L. West ils sont les enfants du prince eurypontide Eurykrat(idas), lui-même fils du roi Léotychidas. En faveur de la première interprétation, on soulignera que les noms Polydôros et Eurykrat(id)ès sont clairement agiades, portés par deux rois consécutifs de peu antérieurs à Alcman. En faveur de la seconde, il faut faire valoir la logique interne du poème qui tourne de toute évidence autour de la famille du seul Léotychidas et dont la suite ne semble faire mention que des (Eurypo)ntides.

³ Selon Rhianos, au III^e s. av. J.-C., ce roi Léotychidas est le contemporain de la deuxième guerre de Messénie, ce que conteste Pausanias. Maintenant que le fragment d'Alcman prouve la justesse de Rhianos, il s'avère que W. Den BOER, 1956, 170-171, a parfaitement raison de soutenir que cette précision n'a pas été inventée à partir d'un simple calcul de génération.

⁴ A ce stade, M. L. West est pris d'un doute et propose au final deux solutions. Soit accepter le texte tel quel, soit admettre qu'une erreur a fait inscrire à la ligne 19 le nom de Léotychidas au lieu de celui d'Hippokratidas. Puisque les noms de Polydôros et Eurykrat(id)as appartiennent à la généalogie des Agiades, tandis que le roi Léotychidas est un Eurypontide, il répugne à les associer. Mais ce doute me paraît faiblement étayé. Il est curieux de corriger un texte formel en raison d'un *a priori* moderne. Surtout, d'autres indices montrent bien qu'Alcman s'occupait bien ici de généalogie eurypontide : la suite du fragment se présente ainsi : « *Muse, je vous supplie spécialement*. Il invoque les Muses pour le salut de la fille des ...ntides ». Le scholiaste identifie donc clairement la jeune fille honorée comme une descendante de la famille des [Eurypo]ntides. Et il le fait certainement à partir du texte d'Alcman lui-même. En effet, un autre fragment prouve qu'Alcman traitait bien spécifiquement des Eurypontides : il s'agit d'une notice du lexicographe Hérodien, s. v. Eurypôn : « Alcman, cite Eurypôn » (voir S. NANNINI, 1976, p. 69 ; A. J. PODLECKI, 1984, p. 110). Par ailleurs un autre

Que faut-il en conclure ? Et bien que des alliances matrimoniales entre les deux dynasties ont permis la circulation des noms de l'une à l'autre. C'est une évidence si l'on constate que le nom de l'éponyme des Agiades, Agis, est porté par quatre rois eurypontides. Et ce n'est pas la légende tardive qui prétend le contraire qui doit nous arrêter dans cette conclusion¹.

Vient ensuite le poète Simonide qui écrit au début du V^e siècle. Plutarque, dans sa Vie de Lycurgue, donne ainsi la généalogie de son héros² :

Le poète Simonide affirme que Lykourgos n'était pas le fils d'Eunomos, mais qu'Eunomos et Lykourgos étaient tous deux fils de Prytanis. Cependant la plupart des historiens donnent une généalogie assez différente : ils disent que de Proklès, fils d'Aristodèmos, naquit Soos, de Soos, Eurypôn et de celui-ci Prytanis ; de Prytanis Eunomos ; d'Eunomos et de sa première femme Polydektès et d'une seconde femme qui s'appelait Dionassè, Lykourgos, comme le rapporte Dieutychidas. Lykourgos était ainsi le sixième descendant à partir de Proklès et le onzième à partir d'Héraclès.

Pour Simonide, Eunomos est le fils de Prytanis et, apparemment, le père de Charilaos³.

Il n'y a pas de trace de Polydektès que la tradition insérera ensuite avant (Hérodote) ou

fragment, appartenant vraisemblablement au même contexte laisse apparaître le nom d'Archidamos, qui figure bien lui aussi dans la famille des Eurypontides à peu près à la même époque. Quand bien même Alcman a pu s'occuper ailleurs des Agiades (comme l'indiquent leurs noms, les jeunes filles qu'il célèbre dans un autre poème, Agidô et Agésichora, pourraient être des princesses agiades : S. POMEROY, 2002, p. 157 dont je trouve l'interprétation plus simple que celle qui voit ici des appellations étymologiques), c'est bien des seuls Eurypontides dont il semble être question ici.

- ¹ Cette légende est d'ailleurs fermement contredite par les faits à l'époque historique : au III^e s. Chilonis, fille du prince Lédytychidas, très certainement un Eurypontide, sans doute le fils homonyme déshérité d'Agis II, épousa successivement deux princes Agiades, Kléonymos et le roi Akrotatos.
- ² Plut., *V. Lyc.*, 2 : Ἐπεὶ καὶ Σιμωνίδης ὁ ποιητὴς οὐκ Εὐνόμου λέγει τὸν Λυκοῦργον πατρός, ἀλλὰ Πρυτανίδος καὶ τὸν Λυκοῦργον καὶ τὸν Εὐνόμον, οἱ δὲ πλεῖστοι σχεδὸν οὐχ οὕτω γενεαλογοῦσιν, ἀλλὰ Προκλέους μὲν τοῦ Ἀριστοδήμου γενέσθαι Σόου, Σόου δὲ Εὐρυπῶντα, τούτου δὲ Πρύτανιν, ἐκ τούτου δὲ Εὐνόμον, Εὐνόμου δὲ Πολυδέκτην ἐκ προτέρας γυναικός, Λυκοῦργον δὲ νεώτερον ἐκ Διωνάσσης, ὡς Διευτυχίδας ἰστορήκεν, ἔκτον μὲν ἀπὸ Προκλέους, ἐνδέκατον δὲ ἀφ' Ἡρακλέους.
- ³ C'est du moins ce que l'on peut déduire d'une scholie de Platon, *Rep.* 599D, reprise dans la notice de la *Suda*, s. v. Lykourgos (823) : Λυκοῦργος, Σπαρτιάτης, νομοθέτης, ὃς γέγονε τῶν Τρωϊκῶν μετὰ ἔτη ν'. ἦν δὲ θεῖος πρὸς πατρός Χαριλάου τοῦ βασιλεύσαντος Σπάρτης, Εὐνόμου ἀδελφός. καὶ ἐκράτησε τῶν Σπαρτιατῶν ἔτη μβ'. ὅτε καὶ τοὺς νόμους ἔθετο ἐπιτροπεύων τὸν ἀδελφίδου. καὶ αὐτὸς δ'έβασίλευσεν ἔτη ιη'. μεθ'ὸν Νικάνδρος ἔτη λη'. ἔγραψε νόμους (« Lykourgos : un Spartiate, un légiste ; né 50 ans après la guerre de Troie. Il était l'oncle paternel du roi Charilaos de Sparte, et le frère d'Eunomos. Il garda la direction des Spartiates durant 42 ans ; il était alors le tuteur de son neveu lorsqu'il édicta ses lois ; il régna lui-même durant 18 ans. Après lui, Nikandros régna 38 ans. Il rédigea des lois »). Cette notice a ceci de particulier qu'elle donne à Lycurgue une date aberrante puisqu'elle en fait un descendant assez lointain d'Héraclès et le place malgré tout 50 ans seulement après la guerre de Troie. Il y a certainement une confusion et d'ailleurs le chiffre est 58 dans la scholie et 8 dans certains manuscrits. Il faut probablement lire [2]50 ans. Elle nous apprend aussi que Lykourgos aurait eu un règne personnel après la mort de son neveu Charilaos et avant le fils de celui-ci, Nikandros (ce que disaient également les Crétois d'après Éphore, 70F149). On retrouve la filiation Lykourgos-Prytanis chez Phlégon de Tralles (*FGHist.*, 257F1) : Λυκοῦργος δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος, υἱὸς ὦν τοῦ Πρυτάνεως τοῦ Εὐρυπῶντος τοῦ Σόου τοῦ Προκλέους τοῦ Ἀριστοδήμου τοῦ Ἀριστομάχου τοῦ Κλεοδαίου τοῦ Ὑλλου τοῦ Ἡρακλέους, mais avec

après (Éphore) Eunomos. L'insertion de Soos dans la généalogie est probablement tardive. Même si Platon le connaît, il n'en parle que comme un Lacédémonien notable, sans plus¹. Éphore en reste toujours à Eurypôn fils de Proklès². Du moins dans un premier passage, dans lequel il était important de souligner le parallélisme des éponymies royales des deux dynasties.

Mais dans la suite de son œuvre il semble bien avoir inséré la figure de Soos dans la filiation royale³. Il affirme en effet que Lycurgue, fils d'Eunomos⁴, est le sixième

l'introduction de Soos, tandis que Tzet., *Chil.*, VIII, 238, fait de Lykourgos le frère de Charilaos. Les variantes sont infinies.

- 1 Plat., *Cratyl.*, 412b : Λακωνικῶ δὲ ἀνδρὶ τῶν εὐδοκίμων καὶ ὄνομα ἦν « Σοῦς » · τὴν γὰρ ταχεῖαν ὄρμην οἱ Λακεδαιμόνιοι τοῦτο καλοῦσιν. Ταύτης οὖν τῆς φορᾶς ἐπαφὴν σημαίνει ἢ σοφία, ὡς φερομένων τῶν ὄντων (« Il y a eu un personnage célèbre de Lacédémone qui s'appelait Σοῦς c'est-à-dire, *prompt* ; car c'est le mot dont on se sert à Sparte pour exprimer un élan rapide, Σοφία équivaut donc à σοος σόος ἐπαφή, l'action d'atteindre le mouvement, ce qui se rapporte encore à l'idée du mouvement universel »).
- 2 Eph., *FGHist.*, 70F118 : ὥστε τοὺς ἀπ' αὐτῶν τοὺς μὲν Εὐρυσθενίδας τοὺς δὲ Προκλείδας καλεῖσθαι, ἀλλὰ τοὺς μὲν Ἀγίδας ἀπὸ Ἀγίδος τοῦ Εὐρυσθένου, τοὺς δ' <Εὐρυπωντίδας ἀπὸ Εὐρυπῶντος τοῦ Προκλέους· τοὺς μὲν <γὰρ δυναστεῦσαι δικαίως, τοὺς δὲ δεξαμένους ἐπ' ἡλυδας ἀνθρώπους δι' ἐκείνων δυναστεῦσαι ὅθεν οὐδ' ἀρχηγέτας> νομισθῆναι, ὅπερ πᾶσιν ἀποδίδοται οἰκισταῖς (« Eurysthénès et Proklès au contraire, malgré leur qualité de fondateurs de la cité spartiate, n'eurent même pas le privilège de transmettre à leurs descendants les d'Eurysthénides et de Proclides ; les premiers s'appellent Agiades du nom d'Agis, fils d'Eurysthénès, les seconds Eurypontides, du nom d'Eurypôn, fils de Proklès ; la raison en est qu'Agis et Eurypôn exercèrent leur autorité conformément à des lois, tandis qu'Eurysthénès et Proklès n'imposèrent la leur qu'avec l'appui des étrangers qu'ils avaient accueillis dans leur royaume ; de là vient qu'on leur refusait le titre d'archégètes qu'on accorde généralement à tous les fondateurs d'État »).
- 3 Cette contradiction entre différents passages tous clairement et explicitement attribuables à Éphore pose un problème, longuement discuté : voir par exemple D. PRAKKEN, 1943, p. 89-93. Et d'autant plus que dans tous les cas il est question de la figure du législateur Lycurgue et que rien ne prouve qu'Éphore en parlait à différents endroits (encore qu'il arrive qu'il traite en effet du même sujet dans des passages distincts : cf. le F117 et F118). Il reste assez logique de croire qu'il traitait au même moment de l'existence et du rôle de Lycurgue comme législateur (F118) et du détail de sa biographie et de ses modèles dans l'établissement de sa législation (F149). M. KÕIV, 2001, p. 342-343 et 2003, p.369, n. 12, suggère, après Kiechle, que l'introduction de Soos aurait eu lieu du vivant d'Éphore, qui l'aurait d'abord omis, puis ajouté dans des passages rédigés ultérieurement. Mais Éphore précise, on le verra, que la filiation de Lykourgos, fait désormais l'objet d'un consensus, ce qui exclut une modification *in extremis*. On ne peut le résoudre non plus en supposant une omission dans le fragment 118, particulièrement corrompu et où plusieurs mots manquent, de sorte qu'un nom aurait donc pu facilement sauter. Le parallélisme souligné entre les généalogies des éponymes des dynasties royales l'interdit. Autre solution : supposer que la génération manquante venait après Eurypôn. Mais une fois la figure de Soos introduite, elle ne paraît pas avoir varié de place. Surtout, je crois qu'il faut attribuer à Éphore la paternité d'un passage où Pausanias mentionne la défaite à Asiné du roi de Sparte « Nikandros, fils de Charillos, fils de Polydektès, fils d'Eunomos, fils de Prytanis, fils d'Eurypôn » (voir *supra*, p. 676, n. 5 et 4), ce qui prouverait que la génération supplémentaire est bien au dessus d'Eurypôn. Peut-être doit-on envisager que dans sa discussion critique contre Hellanicos, Éphore reproduisait la généalogie d'Eurypôn de celui-ci, même si, ensuite, il précisait qu'en réalité il fallait ajouter Soos. Ou encore qu'il emprunte ce passage au pamphlet du roi Pausanias qu'il cite expressément, rédigé avant l'introduction de Soos dans la généalogie.
- 4 Eph., 70F175 : Λυκούργος ὁ Λακεδαιμόνιος ὁ Εὐνόμου παῖς (« Lykourgos de Lacédémone, le fils d'Eunomos »).

descendant de Proklès¹ et le onzième descendant d'Héraclès². Cela ne peut se faire que si on introduit Soos entre Proklès et Eurypôn. Introduction qui est sensiblement antérieure à son ouvrage. Il s'agissait d'un ajustement de la longueur de la généalogie eurypontide, « boiteuse » et trop courte par rapport à celle des Agiades et qui rendait problématique le synchronisme affirmé par Tyrtée entre Polydôros et Théopompos³.

Vient ensuite Hérodote, le premier dont le texte complet se soit conservé et qui livre enfin un récit circonstancié. Au moment de présenter les généraux qui vont diriger l'armée grecque, il donne la liste des ancêtres de Léonidas de Sparte, le commandant en chef⁴ :

Léonidas de Lacédémone était le plus considéré, et commandait en chef toute l'armée. Il comptait parmi ses ancêtres Anaxandridès, Léôn, Eurykratidès, Anaxandros, Eurykratès, Polydôros, Alkamènès, Tèléklos, Archélaos, Agésilaos, Doryssos, Léóbôtès, Echestratos, Agis, Eurysthénès, Aristodèmos, Aristomachos, Kléodaios, Hyllos, Héraclès.

-
- ¹ Eph., 70F149 : τῶν τε Σπαρτιατῶν τὸν νομοθέτην Λυκοῦργον πέντε γενεαῖς νεώτερον Ἀλθαίμενους εἶναι τοῦ στείλαντος τὴν εἰς Κρήτην ἀποικίαν· τὸν μὲν γὰρ ἰστορεῖσθαι Κίσσου παῖδα τοῦ τὸ Ἄργος κτίσαντος περὶ τὸν αὐτὸν χρόνον ἠνίκα Προκλής τὴν Σπάρτην συνώικιζε, Λυκοῦργον δ' ὁμολογεῖσθαι παρὰ πάντων ἕκτον ἀπὸ Προκλέους γεγονέναι· ... λέγεσθαι δ' ὑπὸ τῶν Κρητῶν, ὡς καὶ παρ' αὐτοῦς ἀφίκοιτο Λυκοῦργος κατὰ τοιαύτην αἰτίαν. ἀδελφὸς ἦν πρεσβύτερος τοῦ Λυκοῦργου Πολυδέκτης· οὗτος τελευτῶν ἔγκυον κατέλιπε τὴν γυναῖκα. τέως μὲν οὖν ἐβασίλευεν ὁ Λυκοῦργος ἀντὶ τοῦ ἀδελφοῦ, γενομένου δὲ παιδὸς ἐπετρόπευεν ἐκείνον, εἰς ὃν ἡ ἀρχὴ καθήκουσα ἐτύγχανε ... κατὰραι πάλιν εἰς τὴν οἰκίαν, καταλαβεῖν δὲ τὸν τοῦ ἀδελφοῦ υἱόν, τὸν Πολυδέκτου Χαρίλαον, βασιλεύοντα (« Lykourgos, le législateur des Spartiates, était cinq générations plus jeune qu'Althaiménès, qui conduisit la colonie en Grèce, car Althaiménès était le fils de Kissos, qui fonda Argos en même temps que Proklès établissait Sparte, et Lykourgos, tout le monde en convient, était à la sixième génération après Proklès ... Maintenant, les Crétois disent que Lykourgos vint chez eux pour la raison suivante : il avait un frère aîné, Polydektès, qui mourut en laissant derrière lui une femme enceinte. Dans un premier temps, Lykourgos devint roi à la place de son frère, mais quand naquit un garçon, à qui revenait la royauté, Lykourgos devient le tuteur de l'enfant ... Finalement Lykourgos retourna dans sa patrie où il trouva sur le trône son neveu Charilaos, le fils de Polydektès »).
- ² Eph., 70F173 : ἔνιοι δὲ Ὑλλίδος στάθμας οὕτω τῆς Λυκοῦργου νομοθεσίας. οὗτος γὰρ ἐνδέκατος ἐστὶν ἀπὸ Ἡρακλέους, ὡς Ἐφορος ἰστορεῖ. (« certains interprètent les règles d'Hyllos ainsi : celles de la législation de Lykourgos. En effet celui-ci était le onzième depuis Héraclès, comme Éphore l'écrit dans son *Histoire* »).
- ³ Voir par exemple D. PRAKKEN, 1943, p. 92-93. Certains historiens ont pensé que c'est à Timée, qui avait la réputation d'avoir particulièrement (re)travaillé la généalogie et la chronologie des rois (et des éphores ?) spartiates, qu'il faudrait attribuer l'introduction de Soos. Mais son décompte chez Éphore contredit cette hypothèse.
- ⁴ Hdt., VII, 204 : ὁ δὲ θωμαζόμενος μάλιστα καὶ παντὸς τοῦ στρατεύματος ἡγεόμενος Λακεδαιμόνιος ἦν Λεωνίδης ὁ Αναξανδρίδew τοῦ Λέοντος τοῦ Εὐρυκρατίδew τοῦ Αναξάνδρου τοῦ Εὐρυκράτεος τοῦ Πολυδώρου τοῦ Αλκαμένεος τοῦ Τηλέκλου τοῦ Αρχέλεω τοῦ Ἠγησίλεω τοῦ Δορύσσου τοῦ Λεωβώτew τοῦ Ἐχεστράτου τοῦ Ἥγιος τοῦ Εὐρυσθένεος τοῦ Ἀριστοδήμου τοῦ Ἀριστομάχου τοῦ Κλεοδαίου τοῦ Ὑλλου τοῦ Ἡρακλέος, κτησάμενος τὴν βασιληίην ἐν Σπάρτῃ ἐξ ἀπροσδοκίτου.

De la même façon, lorsqu'il s'agira de citer les amiraux de la flotte grecque à Égine, il énumère la totalité des ascendants du commandant lacédémonien, le roi Léôtychidas¹ :

Leutykidès commandait (la flotte). Ce prince comptait parmi ses ancêtres, en remontant en ligne directe, Ménarès, Hègésilès, Hippokratidès, Leutykidès, Anaxilaos, Archidamos, Anaxandridès, Théopompos, Nikandros, Chariléos, Eunomos, Polydektès, Prytanis, Euryphôn, Proklès, Aristodèmos, Aristomachos, Kléodaios, fils d'Hyllos, fils d'Heraklès. Il était de la seconde maison royale, et tous ses ancêtres, excepté les deux que j'ai nommés les premiers après Leutykidès, avaient été rois de Sparte.

Au passage, Hérodote fournit d'autres renseignements sur les familles royales de la ville de Sparte. Ainsi, à propos de Léonidas, il précise qu'il n'était au départ qu'un cadet que seul le hasard plaça sur le trône² :

Léonidas parvint à la couronne contre son attente. Kléoménès et Dorieus, ses frères, étant plus âgés que lui, il ne lui était point venu en pensée qu'il pût jamais devenir roi. Mais Kléoménès était mort sans enfants mâles, et Dorieus n'était plus,- il avait fini ses jours en Sicile. Ainsi Léonidas monta sur le trône, parce qu'il était l'aîné de Kléombrotos, le plus jeune des fils d'Anaxandridès et qu'il avait épousé une fille de Kléoménès.

Après Hérodote, les rois de Sparte ont été traités par Hellanicos qui est peut-être le premier auteur à avoir fourni un cadre chronologique pour chaque règne. En tout cas, c'est chose faite avec Apollodore qui donne dans sa chronique le nombre d'années de règne de chaque souverain³. Et pour finir, il nous reste le récit détaillé de Pausanias qui raconte en détail l'histoire des deux dynasties royales des origines jusqu'à leur disparition. Il prend bien soin de spécifier au départ qu'il le fera dans deux chapitres distincts puisque les durées aléatoires des générations ne permettraient pas de suivre en parallèle l'une et l'autre simultanément. Toutefois, il est vite clair qu'au contraire dans plusieurs cas les noms des rois ne sont plaqués sur certains événements qu'à partir de leur degré de descendance depuis les héros fondateurs. Son récit se divise donc en deux parties :

-
- ¹ Hdt, VIII, 131 : Στρατηγός δὲ καὶ ναύαρχος ἦν Λευτυχίδης ὁ Μενάρεος τοῦ Ἥγησίλεω τοῦ Ἴπποκρατίδew τοῦ Λευτυχίδew τοῦ Αναξίλεω τοῦ Αρχιδήμου τοῦ Αναξανδρίδew τοῦ Θεοπόμπου τοῦ Νικάνδρου τοῦ Χαρίλεω τοῦ Εὐνόμου τοῦ Πολυδέκτεω τοῦ Πρυτάνιος τοῦ Εὐρυφώντος τοῦ Προκλέος τοῦ Ἀριστοδήμου τοῦ Ἀριστομάχου τοῦ Κλεοδαίου τοῦ Ὑλλου τοῦ Ἡρακλέος, ἐὼν τῆς ἐτέρας οἰκίης τῶν βασιλέων. Οὗτοι πάντες, πλὴν τῶν ἑπτὰ τῶν μετὰ Λευτυχίδew πρώτων καταλεχθέντων, οἱ ἄλλοι βασιλέες ἐγένοντο Σπάρτης.
 - ² Hdt, VII, 205 : Διξῶν γὰρ οἱ ἐόντων πρεσβυτέρων ἀδελφεῶν, Κλεομένεός τε καὶ Δωριέος, ἀπελήλατο τῆς φροντίδος περὶ τῆς βασιλείης. Αποθανόντος δὲ Κλεομένεος ἄπαιδος ἔρσηνος γόνου, Δωριέος τε οὐκέτι ἐόντος ἀλλὰ τελευτήσαντος καὶ τούτου ἐν Σικελίῃ, οὕτω δὴ ἐς Λεωνίδην ἀνέβαινε ἡ βασιλείη, καὶ διότι πρότερος ἐγεγόνεε Κλεομβρότου οὗτος γὰρ ἦν νεώτατος Αναξανδρίδew παῖς καὶ δὴ καὶ εἶχε Κλεομένεος θυγατέρα.
 - ³ R. DALL, 1977, a montré avec justesse que la mention d'un Cemenelaus dans la chronique du VIII^e s. connue sous le nom d'*Excerpta barbari* résultait d'une erreur et ne devait surtout pas être réintégré dans les listes anciennes des Agiades.

- la première consacrée aux Agiades¹ :

¹ Paus., III, 2 : Εὐρουσθένει, πρεσβυτέρῳ τῶν Ἀριστοδήμου παίδων ὄντι ἡλικίαν, γενέσθαι λέγουσιν υἱὸν Ἄγιν. Ἀπὸ τούτου δὲ τὸ γένος τὸ Εὐρουσθένους καλοῦσιν Ἀγιάδας ... (2) Ἐπὶ δὲ Ἐχεστράτου τοῦ Ἀγίδος βασιλεύοντες ἐν Σπάρτῃ Κυνουρέας τοὺς ἐν (τῇ) ἡλικίᾳ Λακεδαιμόνιοι ποιοῦσιν ἀναστάτους, αἰτίαν ἐπενεγκόντες, ὡς τὴν Ἀργολίδα συγγενῶν σφίσι δὲ ὄντων Ἀργείων, λησταί τε ἐκ τῆς Κυνουριακῆς κακουργοῖεν, καὶ αὐτοὶ καταδρομὰς ἐκ τοῦ φανεροῦ ποιοῖντο ἐς τὴν γῆν. Λέγονται δὲ οἱ Κυνουρεῖς Ἀργεῖοι τὸ ἀνέκαθεν εἶναι, καὶ οἰκιστὴν φασιν αὐτῶν Κύνουρον γενέσθαι τὸν Περσέως. (3) Ἐτεσι δὲ ὕστερον οὐ πολλοῖς Λαβῶτας ὁ Ἐχεστράτου τὴν ἀρχὴν ἔσχεν ἐν Σπάρτῃ. Τοῦτον τὸν Λαβῶταν Ἡρόδοτος ἐν τῷ λόγῳ τῷ ἐς Κροῖσον ὑπὸ Λυκούργου τοῦ θεμένου τοὺς νόμους φησὶν ἐπιτροπευθῆναι παῖδα ὄντα, Λεωβῶτην δὲ οἱ τίθεται τὸ ὄνομα καὶ οὐ Λαβῶταν. Λακεδαιμονίοις δὲ πρῶτον τότε ἔδοξεν ἄρασθαι πρὸς Ἀργεῖους πόλεμον. Ἐποιοῦντο δὲ ἐς αὐτοὺς ἐγκλήματα, τὴν τε Κυνουριακὴν ἐλόντων αὐτῶν, ἀποτέμεσθαι τοὺς Ἀργεῖους, καὶ τοὺς περιοίκους σφῶν ὑπηκόους ὄντας ἀφιστάναι. Τότε μὲν δὴ παρὰ οὐδετέρων πολεμησάντων ὁμῶς μνήμης ἄξιον πραχθῆναι φασιν οὐδέν. (4) Τοὺς δὲ ἐφεξῆς βασιλεύσαντας τῆς οἰκίας ταύτης Δόρυσσον τὸν Λαβῶτα καὶ Ἀγησίλαον Δορύσσου δι' ὀλίγου σφᾶς τὸ χρεῶν ἐπέλαβεν ἀμφοτέρους. Ἔθηκε δὲ καὶ Λυκούργος Λακεδαιμονίοις τοὺς νόμους ἐπὶ τῆς Ἀγησιλάου βασιλείας· θεῖναι δὲ αὐτὸν λέγουσιν οἱ μὲν παρὰ τῆς Πυθίας διδασκόμενα ὑπὲρ αὐτῶν, οἱ δὲ ὡς Κρητικὰ ὄντα νόμιμα ἐπαγάγοιτο. Τούτους δὲ οἱ Κρητες τοὺς νόμους τεθῆναι σφίσι ὑπὸ Μίνῳ λέγουσι, βουλευσασθαι δὲ ὑπὲρ τῶν νόμων οὐκ ἄνευ θεοῦ τὸν Μίνῳ. Ἠνίκατο δὲ καὶ Ὅμηρος ἐμοὶ δοκεῖν περὶ τοῦ Μίνῳ τῆς νομοθεσίας ἐν τοῖσδε τοῖς ἔπεσι· τῆσι δ' ἐνὶ Κνωσσός, μεγάλη πόλις, ἔνθα τε Μίνως ἐννέωρος βασιλεὺς Διὸς μέγιστος ὀραιστής. (5) Λυκούργου μὲν οὖν καὶ ἐν τοῖς ἔπειτα τοῦ λόγου ποιήσομαι μνήμην· Ἀγησιλάου δὲ παῖς ἐγένετο Ἀρχέλαος. Ἐπὶ τούτου Λακεδαιμόνιοι πολέμῳ κρατήσαντες πόλιν τῶν περιοικίδων ἠνδραποδίσαντο Αἴγυν, ὑποπεύσαντες ὡς οἱ Αἰγῦται φρονοῦσι τὰ Ἀρκάδων. Χαρίλαος δὲ ὁ τῆς ἐτέρας οἰκίας βασιλεὺς συνεξείλε μὲν καὶ Ἀρχελάῳ τὴν Αἴγυν, ὅποσα δὲ καὶ ἰδία Λακεδαιμονίων αὐτὸς ἔδρασεν ἠγούμενος, μνήμην καὶ τῶνδε ποιησόμεθα ὁμοῦ τῷ λόγῳ μεταβάντι ἐς τοὺς Εὐρυπυλωντίδας καλουμένους. (6) Ἀρχελάου δὲ ἦν Τηλέκλος· ἐπὶ τούτου πόλεις Λακεδαιμόνιοι τῶν περιοικίδων πολέμῳ κρατήσαντες ἐξείλον Ἀμύκλας καὶ Φᾶριν καὶ Γεράνθρας, ἐχόντων ἔτι Ἀχαιῶν. Τούτων Φαρίται καὶ Γερανθῶται τὴν ἔφοδον τῶν Δωριέων καταπλαγέτες ἀπελθεῖν ἐκ Πελοποννήσου συγχωροῦνται ὑπόσπονδοι. Τοὺς δὲ Ἀμυκλαιεῖς οὐκ ἐξ ἐπιδρομῆς ἐκβάλλουσιν, ἀλλὰ ἀντισχόντας τε ἐπὶ πολὺ τῷ πολέμῳ, καὶ ἔργα οὐκ ἄδοξα ἐπιδειξαμένους. Δηλοῦσι δὲ καὶ οἱ Δωριεῖς τρόπαιον ἐπὶ τοῖς Ἀμυκλαιεῦσιν ἀναστήσαντες, ὡς ἐν τῷ τότε λόγῳ μάλιστα ἄξιον τοῦτο ὑπάρξαν σφίσι. Οὐ πολλῶν δὲ ὕστερον τούτων ἀπέθανεν ὑπὸ Μεσσηνίων Τηλέκλος ἐν Ἀρτέμιδος ἱερῷ. Τὸ δὲ ἱερόν τοῦτο ἐν μεθορίῳ τῆς τε Λακωνικῆς καὶ τῆς Μεσσηνίας ἐπεποιήτο ἐν χωρίῳ καλουμένῳ Λίμναις. (7) Τηλέκλου δὲ ἀποθανόντος, Ἀλκαμένης ἔσχεν ὁ Τηλέκλου τὴν ἀρχὴν. Καὶ Λακεδαιμόνιοι πέμπουσιν ἐς Κρήτην Χαρμίδαν τὸν Εὐθύος, ἄνδρα ἐν Σπάρτῃ τῶν δοκίμων, στάσεις τε καταπαύσοντα τοῖς Κρησὶ, καὶ τὰ πολιόμενα, ὅποσα ἦν ἀπωτέρω θαλάσσης καὶ ἄλλως ἀσθενῆ, ταῦτα μὲν τοὺς Κρητας πείσοντα ἐκλιπεῖν, τὰ δὲ ἐν ἐπικαίρῳ τοῦ παράπλου συνοικιοῦντα ἀντ' αὐτῶν. Ἀνέστησαν δὲ καὶ Ἔλος ἐπὶ θαλάσση πόλισμα, Ἀχαιῶν ἐχόντων καὶ Ἀργείους τοῖς εἰλωσιν ἀμύναντας μάχῃ νικῶσιν et *ibid.*, III, 3 : Τελευτήσαντος δὲ Ἀλκαμένου, Πολύδωρος τὴν βασιλείαν παρέλαβεν ὁ Ἀλκαμένου, καὶ ἀποικίαν τε ἐς Ἰταλίαν Λακεδαιμόνιοι τὴν ἐς Κρότωνα ἔστειλαν, καὶ ἀποικίαν ἐς Λοκροὺς τοὺς πρὸς ἄκρα Ζεφυρίῳ. Καὶ ὁ πόλεμος ὁ καλούμενος Μεσσηνιακὸς Πολυδώρου βασιλεύοντος μάλιστα ἐς ἀκμὴν προήλθε. Λέγουσι δὲ οὐ τὰς αὐτὰς Λακεδαιμονιοὶ τε αἰτίας καὶ Μεσσηνιοὶ τοῦ πολέμου. (2) Τὰ οὖν λεγόμενα ὑπ' αὐτῶν, καὶ ὅποιον ὁ πόλεμος ἔσχεν οὗτος πέρασ, τοῦ λόγου μοι τὰ ἐφεξῆς δηλώσει. Τοσοῦτον δὲ ἐν τῷ παρόντι μνησθησόμεθα αὐτῶν· τὰ πολλὰ ἠγήσασθαι Λακεδαιμονίοις ἐν τῷ προτέρῳ πρὸς Μεσσηνίους πολέμῳ Θεόπομπον τὸν Νικάνδρου, βασιλέα ὄντα τῆς ἐτέρας οἰκίας. Διαπεπολεμημένου δὲ τοῦ πρὸς Μεσσηνὴν πολέμου, καὶ ἤδη Λακεδαιμονίοις δορικτήτου τῆς Μεσσηνίας οὔσης, Πολύδωρον εὐδοκιμοῦντα ἐν Σπάρτῃ καὶ κατὰ γνώμην Λακεδαιμονίων μάλιστα ὄντα τῷ δήμῳ οὔτε γὰρ ἔργον βίαιον οὔτε ὑβριστὴν λόγον παρείχετο ἐς οὐδένα, ἐν δὲ ταῖς κρίσεσι τὰ δίκαια ἐφύλασσε, οὐκ ἄνευ φιλάνθρωπίας. ἔχοντος δὲ ἤδη Πολυδώρου λαμπρὸν (3) ἀνὰ πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα ὄνομα, Πολέμαρχος οἰκίας ἐν Λακεδαίμονι ἀνὴρ οὐκ ἀδόξος, θρασύτερος δὲ ὡς ἐδήλωσε, γνώμην, φονεύει τὸν Πολύδωρον. Ἀποθανόντι δὲ αὐτῷ πολλὰ τε παρὰ Λακεδαιμονίων δέδοται καὶ ἀξιόλογα ἐς τιμὴν. Ἔστι μέντοι καὶ Πολεμάρχου μνήμα ἐν Σπάρτῃ, εἴτε ἀγαθοῦ τὰ πρότερα ἀνδρὸς εἶναι νομισθέντος, εἴτε καὶ κρύφα οἱ

Eurysthènes, l'aîné des fils d'Aristodèmos, fut, à ce qu'on dit, père d'Agis, de qui tous les descendants d'Eurysthènes tiennent le nom d'Agides. Sous le règne d'Echestratos, fils d'Agis, les Lacédémoniens chassèrent de la Cynurie tout ce qui était en âge de porter les armes, sous prétexte, que des brigands qui se retiraient dans ce pays, venaient ravager l'Argolide, qui appartenait à des Doriens ; et que les Cynurésiens y faisaient eux-mêmes ouvertement des incursions. Les Cynurésiens sont, dit-on, Argiens d'origine, et ils se donnent pour fondateur, Kynouros, fils de Persée. Peu d'années après cette expédition, Labotas, fils d'Echestratos monta sur le trône. Hérodote, en parlant de Crésus, dit que Labotas, qu'il nomme Léóbôtès, eut pour tuteur dans son enfance Lycurgue, le législateur. Les Lacédémoniens, sous Labotas, déclarèrent pour la première fois la guerre aux Argiens : ils les accusaient de commettre des ravages dans la Cynurie qu'ils occupaient, et d'exciter à la révolte les peuples circonvoisins, qui leur étaient soumis. Il ne se fit, dit-on, rien de mémorable de part ni d'autre dans cette, guerre. Les deux rois de cette maison, qui régnèrent ensuite, Doryssos, fils de Labotas, et Agésilas, fils de Doryssos, moururent l'un et l'autre peu de temps après leur avènement au trône. Ce fut sous le règne d'Agésilas que Lycurgue donna des lois aux Lacédémoniens. Les uns disent qu'il les avait reçues de la Pythie; les autres, qu'il les avait empruntées de l'île de Crète. Les Crétois prétendent qu'elles leur avaient été données par Minos, qui avait pris conseil de la divinité. Homère a, je crois, fait allusion aux lois de Minos, lorsqu'il dit : *Knossos, cité superbe, où commanda Minos, admis durant neuf ans aux entretiens de Zeus*. Je parlerai encore de Lycurgue dans

προσήκοντες θάπτουσιν αὐτόν. (4) Ἐπὶ μὲν δὴ Εὐρυκράτους τοῦ Πολυδώρου βασιλεύοντος Μεσσηνίου τε ἠνείχοντο ὑπήκοοι Λακεδαιμονίων ὄντες, καὶ παρὰ τοῦ δήμου τοῦ Ἀργείων οὐδέν σφισιν ἀπήνησε νεώτερον. Ἐπὶ δὲ Ἀναξάνδρου τοῦ Εὐρυκράτους (τὸ γὰρ χρεῶν ἤδη Μεσσηνίους ἤλαυνεν ἐκτὸς Πελοποννήσου πάσης) ἀφίστανται Λακεδαιμονίων οἱ Μεσσηνιοὶ καὶ χρόνον μὲν ἀντέσχον πολεμοῦντες, ὑπόσπονδοι δὲ ὡς ἐκρατήθησαν, ἀπήεσαν ἐκ Πελοποννήσου. Τὸ δὲ αὐτῶν ἐγκαταλειφθὲν [ἐν] τῇ γῇ, Λακεδαιμονίων ἐγένοντο οἰκέται, πλὴν οἱ τὰ ἐπὶ τῇ θαλάσῃ πολίσματα ἔχοντες. (5) Τὰ μὲν δὴ ἐπὶ τοῦ πολέμου συμβάντα, ὃν οἱ Μεσσηνιοὶ Λακεδαιμονίων ἀποστάντες ἐπολέμησαν, οὐ μοι κατὰ καιρὸν ἦν ἐν τῇ συγγραφῇ τῇ παρούσῃ δηλῶσαι· Ἀναξάνδρου δὲ υἱὸς Εὐρυκράτης γίνεται, Εὐρυκράτους δὲ τοῦ δευτέρου Λέων. Ἐπὶ τούτων βασιλεύοντων Λακεδαιμόνιοι προσέπταιον ἐν τῷ πρὸς Τεγεάτας πολέμῳ τὰ πλείονα. Ἐπὶ δὲ Ἀναξανδρίδου τοῦ Λέοντος ἐπικρατέστεροι Τεγεατῶν γίνονται τῷ πολέμῳ. Γίνονται δὲ οὕτως. Ἀνήρ Λακεδαιμόνιος Λίχας ὄνομα ἀφίκετο ἐς Τεγέαν· (6) τῆνικαῦτα δὲ αἱ πόλεις ἄγουσαι σπονδὰς ἔτυχον. Ἀφικόμενου δὲ τοῦ Λίχα, Ὀρέστου τὰ ὄστα ἀνεζήτουν· ἀνεζήτουν δὲ αὐτὰ ἐκ θεοπροπίου Σπαρτιάται. Συνῆκεν οὖν ὁ Λίχας, ὡς ἔστι κατακείμενα ἐν οἰκίᾳ χαλκῆως· συνῆκε δὲ οὕτως· Ὅποσα ἐν τῇ τοῦ χαλκῆως ἑώρα, παρέβαλεν αὐτὰ πρὸς τὸ ἐκ Δελφῶν μάντευμα· ἀνέμοις μὲν τοῦ χαλκῆως εἰκάζων τὰς φύσας, ὅτι καὶ αὐταὶ βίαιον πνεῦμα ἠφίεσαν, τύπον δὲ τὴν σφύραν, καὶ τὸν ἄκμονα ἀντίτυπον ταύτῃ, πῆμα δὲ εἰκότως ἀνθρώπῳ τὸν σίδηρον, ὅτι ἐχρῶντο ἐς τὰς μάχας ἤδη τῷ σιδήρῳ. Τὰ δὲ ἐπὶ τῶν ἡρώων καλουμένων ἂν εἶπεν ὁ θεὸς, ἀνθρώπῳ πῆμα εἶναι τὸν χαλκόν. (7) Τῷ χρησμῷ δὲ τῷ γενομένῳ Λακεδαιμονίοις ἐς τοῦ Ὀρέστου τὰ ὄστα καὶ Ἀθηναίοις ὕστερον εὐκότα ἐχρήσθη, κατάγουσιν ἐς Ἀθήνας ἐκ Σκύρου Θησέα, ἄλλως δὲ οὐκ εἶναι σφισιν ἑλεῖν Σκύρον· Ἀνεῦρε δὲ τὰ ὄστα τοῦ Θησέως Κίμων ὁ Μιλτιάδου, σοφία χρησάμενος καὶ οὗτος, καὶ μετ' οὐ πολὺ εἶλε τὴν Σκύρον. (8) Ὅτι δὲ ἐπὶ τῶν ἡρώων τὰ ὄπλα ὁμοίως χαλκᾷ ἦν πάντα, μαρτυρεῖ μοι καὶ Ὀμήρου τῶν ἐπῶν [τὰ] ἔς τε ἀξίνην ἔχοντα τὴν Πεισάνδρου, καὶ ἐς τοῦ Μηριόνου τὸν ὀιστόν. Βεβαιοὶ δὲ καὶ ἄλλως μοι τὸν λόγον ἐν Φασήλιδι ἀνακείμενον ἐν Ἀθηνᾶς ἱερῷ τὸ δόρυ Ἀχιλλέως, καὶ Νικομηδεῦσιν [ἐν] Ἀσκληπιῷ ναῶ μάχαιρα ἢ Μέμνονος· καὶ τοῦ μὲν ἦ τε αἰχμὴ καὶ ὁ σαυρωτήρ, ἢ μάχαιρα δὲ καὶ διὰ πάσης χαλκοῦ πεποιήται. (9) Ταῦτα μὲν δὴ ἴσμεν ἔχοντα οὕτως. Ἀναξανδρίδης δὲ ὁ Λέοντος Λακεδαιμονίων μόνος γυναικᾶς τε δύο ἅμα ἔσχε, καὶ οἰκίας δύο ἅμα ᾤκησε. Τὴν γὰρ οἱ πρότερον συνοικοῦσαν, ἀρίστην τὰ ἄλλα οὔσαν, συνέβαινε οὐ τίκτειν· ἀποπέμψασθαι δὲ αὐτὴν κελεύοντων τῶν ἐφόρων, τοῦτο μὲν οὐδαμῶς ἐπαγγέλλεται, τοσοῦτον δὲ σφισιν εἶκει, γυναικᾶ ἐτέραν λαβεῖν πρὸς ταύτην. Καὶ ἦ τε ἐπεισελθοῦσα Κλεομένην παῖδα ἔσχε, καὶ ἢ προτέρα τέως οὐ σχοῦσα ἐν γαστρὶ, ἐπὶ γεγονότῃ ἤδη Κλεομένη; τίκτει Δωριέα, καὶ αὐθις Λεωνίδα, ἐπὶ δὲ αὐτοῖς Κλεόμβροτον. (10) Ἐπεὶ δὲ ἀπέθανεν Ἀναξανδρίδης, Λακεδαιμόνιοι, Δωριέα καὶ γνώμην Κλεομένους καὶ τὰ ἐς πόλεμον ἀμείνονα εἶναι νομίζοντες, τὸν μὲν ἀπάσαντο ἄκοντες, Κλεομένη δὲ διδῶσιν ἐκ τῶν νόμων πρεσβεία τὴν ἀρχήν. Δωριεὺς μὲν δὴ (οὐ γὰρ ἠνείχετο ὑπακοῦειν Κλεομένη μένων ἐν Λακεδαίμονι) ἐς ἀποικίαν στέλλεται.

la suite. Sous le règne d'Archélaos, fils d'Agésilas, les Lacédémoniens, s'étant emparés à main armée d'Aigys, l'une des villes de leurs environs, en réduisirent les habitants en esclavage, sous prétexte qu'ils favorisaient les Arcadiens. Archélaos fit cette expédition de concert avec Charillos, roi de l'autre branche. Lorsque j'en serai aux Eurypontides, je parlerai des exploits particuliers de Charillos, à la tête des Lacédémoniens. Sous le règne de Tèléklos, fils d'Archélaos, les Lacédémoniens s'emparèrent de plusieurs villes de leurs environs, savoir, Amyclées, Pharos et Géranthrès, qui appartenaient encore aux Achéens. Les Pharéites et les Géranthrates, frappés d'épouvante à l'approche des Doriens, capitulèrent et obtinrent la permission de quitter le Péloponnèse. Mais les Amycléens ne se laissèrent pas chasser aussi facilement, car ils soutinrent une guerre très longue, se signalèrent par plusieurs exploits éclatants, et le trophée que les Doriens érigèrent après les avoir vaincus, est une preuve de l'importance qu'ils attachèrent alors à cette conquête. Tèléklos fut tué peu de temps après par les Messéniens, dans un temple d'Artémis, situé à Limnes, sur les limites de la Laconie et de la Messénie. Il eut pour successeur Alkamènès, son fils ; les Lacédémoniens, sous le règne de ce dernier, envoyèrent dans l'île de Crète Charmidas, fils d'Euthys et l'un des principaux de Sparte, pour apaiser les querelles qui divisaient les Crétois; il leur fit prendre la résolution d'abandonner les villes de l'intérieur, places peu considérables, et d'aller se réunir dans celles dont la situation favorisait les entreprises maritimes. Les Lacédémoniens détruisirent à la même époque Hélos, ville sur les bords de la mer, que les Achéens possédaient encore, et ils défirent les Argiens, qui étaient venus au secours des Hilotes.

Polydôros, fils d'Alkamènès, monta sur le trône après la mort de son père. Les Lacédémoniens envoyèrent à cette époque une colonie à Crotone, en Italie, et une autre dans le pays des Locriens, qui habitent le promontoire Zéphyrion. La guerre de Messénie fut dans sa plus grande force sous le règne de ce prince. Les Lacédémoniens et les Messéniens ne sont point d'accord sur les causes de cette guerre. On verra dans la suite ce qu'ils en disent, et comment elle fut terminée. Il suffit pour le moment de savoir que dans cette première guerre, les Lacédémoniens furent presque toujours commandés par Théopompos, fils de Nikandros, roi issu de l'autre branche. Elle était terminée, et les Lacédémoniens possédaient déjà la Messénie, lorsque Polydôros mourut. Polydôros jouissait de beaucoup de considération à Sparte, et plaisait extrêmement au peuple, parce qu'il ne s'était jamais porté à aucune action violente, ni à aucun discours injurieux envers personne, et que la justice et l'humanité avaient toujours présidé à ses jugements. Ce Prince, dont la renommée remplissait déjà toute la Grèce, fut tué par un certain Polémarchos, d'une assez bonne famille de Lacédémone, mais d'un caractère audacieux, comme cette action le fit voir. Les Lacédémoniens discernèrent à la mémoire de Polydôros, les honneurs les plus éclatants. On voit cependant aussi à Sparte le tombeau de Polémarchos, soit qu'il passât auparavant pour un homme de mérite, soit que ses parents le lui aient érigé en secret. Le règne d'Eurykratès, fils de Polydôros, se passa sans que les Messéniens fissent aucune tentative pour secouer le joug des Spartiates, et sans qu'il y eût rien de nouveau de la part des Argiens. Mais sous le règne d'Anaxandros, fils d'Eurykratès, ces Messéniens, que l'ordre des destinées condamnait à se voir chassés de tout le Péloponnèse, se révoltèrent contre les Lacédémoniens: après leur avoir longtemps tenu tête, vaincus à la fin, ils capitulèrent et sortirent du Péloponnèse; quelques uns d'entre eux n'y restèrent, que pour devenir esclaves des Lacédémoniens, à la réserve pourtant de ceux qui habitaient les villes maritimes. Quant aux événements qui eurent lieu durant cette guerre, entre les Messéniens et les Lacédémoniens, ce n'est pas dans ce livre que je dois en parler. Anaxandros fut père du second Eurykratès, et celui-ci de Léôn ; les Lacédémoniens, sous le règne de ces deux princes, éprouvèrent presque toujours des échecs dans la guerre qu'ils faisaient aux Tégéates. Mais sous le règne d'Anaxandridas, fils de Léôn, ils prirent le dessus, et voici comment. Dans un moment de trêve entre les deux peuples, Lichas, Spartiate, était venu à Tégée. Les Lacédémoniens, pour obéir à un oracle, cherchaient alors les os d'Oreste : Lichas, durant son séjour à Tégée, devina qu'ils se trouvaient dans l'atelier d'un forgeron : il crut reconnaître tous les signes indiqués par l'oracle dans les instruments qui meublaient cet atelier : les vents dans les soufflets de la forge, qui comme eux, agitent l'air avec impétuosité; le type dans le marteau; l'antitype dans l'enclume; la chose nuisible dont parlait le dieu, dans le fer si redoutable en effet aux humains, puisque l'on s'en servait à la guerre : si l'oracle eut concerné les temps héroïques, il aurait fallu par cette expression, entendre de l'airain. Un oracle à peu près semblable à celui là, rendu dans la suite aux

Athéniens, leur fit retrouver à Scyros, les os de Thésée, sans lesquels il leur était impossible de prendre cette île. Cimon, fils de Miltiade, les trouva pareillement par adresse, et prit Scyros peu de temps après: Que les armes des héros fussent toutes d'airain, j'en ai pour preuve ce que dit Homère dans ses vers, de la hache de Pisandros, et de la flèche de Mériônès. Je peux encore citer à l'appui de ce que j'avance, la lance d'Achille, déposée à Phasélis, dans le temple d'Artémis, et l'épée de Memnôn qu'on voit à Nicoméde, dans celui d'Asclépios ; car la pointe et la garniture du bas de la lance, ainsi que toute l'épée, sont en airain. Je peux donner cela comme certain. Anaxandrides, fils de Léôn, est le seul Lacédémonien qui ait eu en même temps deux femmes et une double postérité. Sa première femme, quoiqu'accomplie d'ailleurs, ne lui donnant point d'enfants, les Éphores lui ordonnèrent de la répudier: il ne put pas s'y résoudre, mais il consentit à en prendre une autre dont il eut un fils, nommé Kléoméniès. La première qui jusqu'alors avait paru stérile, mit au monde Dorieus, puis Léonidas, enfin Kléombrotos. Anaxandrides étant mort, les Lacédémoniens rejetèrent malgré eux les prétentions de Dorieus, quoiqu'ils lui reconnussent plus de bon sens, et plus de talents militaire qu'à Kléoméniès, et ils donnèrent d'après lois la couronne à Kléoméniès, qui était l'aîné. Et Dorieus ne pouvant se résoudre, à rester à Lacédémone, où il aurait été soumis à Kléoméniès, partit à la tête d'une colonie.

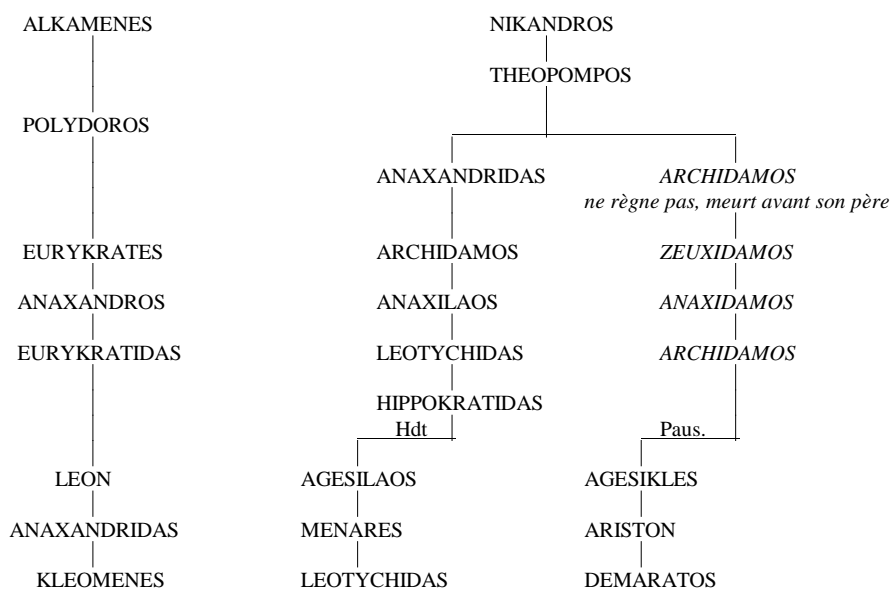
- la seconde consacrée aux Eurypontides¹ :

Nous allons maintenant passer à l'autre branche. Proklès fils d'Aristodèmos eut un fils qu'il nomma Soos. Eurypôn fils de Soos se rendit si célèbre, dit-on, que les rois de cette maison connus jusqu'à lui sous le nom de Prokléides, prirent alors celui d'Eurypontides. L'inimitié des Lacédémoniens pour les Argiens prit naissance sous le règne de Prytanis fils d'Eurypôn, mais déjà, avant tout sujet de plainte, les Lacédémoniens avaient fait la guerre aux Cynuriens. Sparte resta en paix sous les deux générations suivantes, durant les règnes d'Eunomos fils de Prytanis et de Polydektès fils d'Eunomos. Charillos fils de Polydektès fit une invasion dans le pays des Argiens, qu'il dévasta. Peu d'années après, sur la foi d'un oracle ambigu, les Spartiates commandés par Charillos, firent leur expédition contre les Tégéates, qu'ils comptaient bien subjuguier, et ils se proposaient de détacher le pays de Tégée du reste de l'Arcadie. Charillos étant mort, Nikandros son fils prit la couronne, et ce

¹ Paus., III, 7 : (1) Εὐρυπῶντα δὲ τὸν Σόου φασὶν ἐς τοσοῦτον ἀφικέσθαι δόξης, ὥς καὶ τὴν οἰκίαν ταύτην Εὐρυπωντιδᾶς ὄνομα ἀπ'αὐτοῦ λαβεῖν, Προκλείδης ἐς ἐκεῖνον καλουμένους. (2) Εὐρυπῶντος δὲ υἱὸς γίνεται Πρύτανις. Ἐπὶ μὲν δὴ Πρυτανίδος τοῦ Εὐρυπῶντος τὸ ἔχθος τε Λακεδαιμονίους ἤρξατο τὸ ἐς Ἀργείους καὶ ἔτι τοῦ ἐγκλήματος τούτου πρότερον Κυνοῦρευσιν ἐπολέμησαν. Τὰς δὲ ἐφεξῆς ταύτη γενεάς, Εὐνόμου τε τοῦ Πρυτανίδος καὶ Πολυδέκτου τοῦ Εὐνόμου βασιλευόντων, ἐν εἰρήνῃ διετέλεσεν οὔσα ἡ Σπάρτη. (3) Χάριλλος δὲ ὁ Πολυδέκτου τὴν τε γῆν ἐδήλωσεν Ἀργείοις (οὗτος γὰρ καὶ ὁ ἐς τὴν Ἀργολίδα ἐσβαλὼν) καὶ ἔτεσιν οὐ πολλοῖς ὕστερον ὑπὸ ἡγεμόνι Χαρίλλῳ γίνεται καὶ ἡ Σπαρτιατῶν ἐπὶ Τεγεάτας ἔξοδος, ὅτε οἱ Λακεδαιμόνιοι Τεγεάτας αἰρήσειν ἤλπισαν καὶ ἀποτεμεῖσθαι τῆς Ἀρκαδίας τὸ Τεγεατῶν πεδῖον, ὑπούλῳ μαντεύματι ἐπελθόντες. (4) Μετὰ δὲ Χάριλλον τελευτήσαντα Νικάνδρος ὁ Χαρίλλου διαδέχεται τὴν ἀρχὴν καὶ τὰ Μεσσηνίων ἐς Τηλεκλον τὸν τῆς ἐτέρας βασιλεία οἰκίας ἐν τῷ ἱερῷ τῆς Λιμνάδος συμβάντα ἐπὶ Νικάνδρου γίνεται βασιλεύοντος. Ἐσέβαλε δὲ καὶ ἐς τὴν Ἀργολίδα ὁ Νικάνδρος στρατιᾶ, καὶ τὰ πολλὰ ἐκάκωσε τῆς χώρας. Μετασχόντες δὲ Ἀσινάιοι Λακεδαιμονίους τοῦ ἔργου δίκην μετ'οὐ πολὺ Ἀργείοις ἀπέδωσαν σὺν μεγάλῳ πατρίδος τε ὀλέθρῳ καὶ φυγῇ τῇ σφετέρῃ. (5) Θεόπομπον δὲ τὸν Νικάνδρου βασιλεύσαντα μετὰ Νικάνδρον μέλλει καὶ αὐθις ὁ λόγος μοι προσθήσειν προελθόντι ἐς τὴν Μεσσηνίαν συγγραφῆν. Θεόπομπον δὲ ἔτι ἔχοντος τὴν ἀρχὴν ἐν Σπάρτῃ, γίνεται καὶ ὁ περὶ τῆς Θυρατίδος καλουμένης χώρας Λακεδαιμονίους ἀγῶν πρὸς Ἀργείους. Θεόπομπον δὲ αὐτὸς οὐ μετέσχε τοῦ ἔργου γῆρα καὶ ὑπὸ λύπης τὸ πλεον Ἀρχίδαμον γὰρ Θεόπομπον ζῶντος ἔτι ἐπιλαμβάνει τὸ χρεῶν. (6) Οὐ μὴν ἄπαις ἐτελεύτησεν ὁ Αρχίδαμος, Ζευξίδαμον δὲ ἀπολιπὼν υἱόν. Ζευξιδάμου δὲ Ἀναξίδαμος ὁ παῖς ἐκδέχεται τὴν ἀρχὴν. Ἐπὶ τούτου Μεσσηνιοὶ φεύγουσιν ἐκ Πελοποννήσου, πολέμῳ τὸ δεύτερον κρατηθέντες ὑπὸ Σπαρτιατῶν. Ἀναξιδάμου δὲ υἱὸς ἐγένετο Αρχίδαμος, Αρχιδάμου δὲ Ἀγησικλῆς. Καὶ σφισιν ὑπῆρξεν ἀμφοτέροις τὸν βίον διατελέσαι πάντα ἐν ἡσυχίᾳ καὶ πολέμων οὐσιν ἐκτός. (7) Ἀρίστωνι δὲ τῷ Ἀγησικλέους ἀγαγομένῳ γυναικῆ, ἦντινα παρθένον μὲν τῶν ἐν Λακεδαίμονι εἶναι φασὶν αἰσχίστην, γυναικῶν δὲ τὸ εἶδος καλλίστην ὑπὸ Ἑλένης γενέσθαι, ταύτην ἀγαγομένῳ τῷ Ἀρίστωνι, ἐγένετο υἱὸς Δημάρατος ἐν μόνοις μηνσὶν ἑπτὰ.

fut sous son règne que Tèléklos roi de l'autre branche fut tué par les Messéniens dans le temple d'(Artémis) Limnas. Nikandros entra aussi dans l'Argolide avec une armée et en ravagea la plus grande partie. Les Asinéens qui avaient pris part à cette expédition des Lacédémoniens, en furent bientôt après punis par les Argiens qui détruisirent entièrement leur ville et les chassèrent du pays. Quant à Théopompos fils de Nikandros et qui régna après lui, je serai obligé d'en parler de nouveau dans la description de la Messénie; il régnait encore à Sparte, lorsque les Lacédémoniens et les Argiens se livrèrent le combat célèbre au sujet du pays de Thyréa, mais la vieillesse et encore plus le chagrin ne permirent pas à Théopompos de se trouver à cette affaire; il avait en effet eu le malheur de voir mourir avant lui Archidamos son fils qui n'était cependant pas mort sans enfants, puisqu'il avait donné le jour à Zeuxidamos, successeur de Théopompos, et père d'Anaxidamos auquel il laissa le trône. Les Messéniens, sous le règne d'Anaxidamos, furent vaincus pour la seconde fois par les Spartiates et quittèrent le Péloponnèse. Anaxidamos fut père d'Archidamos, et celui-ci d'Agasiklès. Ces deux derniers eurent le bonheur de voir leur règne s'écouler tranquillement et sans guerre. Aristôn fils d'Agasiklès ayant épousé une femme, qui après avoir été la fille la plus laide de Lacédémone, était devenue la plus belle par l'intercession d'Hélène, en eut Dèmaratos au bout de sept mois de mariage.

On constate que Pausanias livre une généalogie des rois Eurypontides qui diffère sensiblement de celle que fournit Hérodote. La liste des ancêtres de Dèmaratos, jusqu'à Théopompos est donnée de façon totalement différente par les deux auteurs :



Une partie des historiens a voulu concilier ces généalogies en apportant une petite correction au texte d'Hérodote. En effet, à propos des ancêtres de Léotyichidas, celui-ci prenait garde de préciser que chacun d'entre eux avait régné, à l'exception des deux qui précèdent immédiatement Léotyichidas. Si on suit Pausanias, il faudrait admettre que la branche dont était issu Léotyichidas avait été écartée du trône depuis bien plus longtemps. On a donc proposé de lire le chiffre *sept* à la place du chiffre *deux*. Sur le plan paléographique une confusion est très facile entre II et H. Toutefois, cette proposition ne peut plus être soutenue depuis qu'un fragment d'Alcman publié en 1957 est venu

prouver que Léôtychidas, cinquième ancêtre du roi homonyme dont traite Hérodote, avait bien régné, comme l'affirmait déjà d'ailleurs Rhianos au milieu du III^e siècle¹.

Dans ces conditions, comment expliquer la divergence de la généalogie ?

En dehors des familles royales, d'autres familles spartiates pouvaient certainement aligner des séries d'ancêtres impressionnantes.

Le dernier tyran de Sparte, qui porte le nom si étrange de Nabis et à l'encontre duquel Polybe a une haine si prononcée, n'en descendait pas moins, admet-on aujourd'hui, en ligne directe des Eurypontides. Cette conclusion s'est imposée depuis qu'on a retrouvé une inscription livrant son patronyme : Nabis était le fils d'un aristocrate spartiate nommé Dèmaratos². Il se rattachait donc de toute évidence à un autre Dèmaratos, fils de Gorgiôn, lacédémonien honoré à Délos pour son rôle comme ambassadeur auprès de Lysimaque autour de 295³ et à un Dèmaratos, frère de Proklès et fils d'un autre Proklès et de Pythias, la fille du philosophe Aristote⁴. Tous ces noms prouvent que Dèmaratos,

¹ P. CARLIER, 1984, p. 317, a écarté avec justesse une autre tentative semblable, de W. Den BOER, 1954, p. 68 sqq., qui avait proposé de comprendre deux siècles et non deux générations.

² IG, XI, 4, 716 : βασιλεὺς Νάβις Δαμαράτου Λακεδαιμόνιος ἀνὴρ (« le roi Nabis, fils de Damaratos, homme lacédémonien »).

³ IG, XI, 4, 542 : [καὶ πρότερον Γοργίω[ν, πατὴρ Δημαράτου?]/ — — — — — το. . . π — — — — — / [— — — — — ἔπρ]α[ττ]ε[ν ὑ]πέ[ρ] τοῦ ἱεροῦ / ἀγαθὸν ὃ τι ἡδύνατο καὶ νῦν Δημάρατος / διατρέβων παρὰ τῶι βασιλεῖ Λυσιμάχῳ / χρείας παρέχεται Δηλίῳ τοῖς ἐντυγ / χάνουσιν ἑαυτῶι καὶ τὸ ἱερόν τιμᾶι διαφ[υ] / λάττων τὴν τοῦ πατρὸς τοῦ ἑαυτοῦ πε / ρὶ τὸ ἱερόν καὶ Δηλίους εὐνοίαν, ἐμφανίζε[ι] / δὲ καὶ αὐτὸς παραγενόμενος ὅτι καὶ τῶι πατρὶ / καὶ αὐτῶι προσήκει τιμᾶν τὸ ἱερόν καθάπε[ρ] / καὶ οἱ πρόγονοι αὐτῶν Λακεδαιμόνιοι / πλεῖστον λόγον ἐποίησαντο τοῦ ἱεροῦ / καὶ Δηλίῳ ὅπως σωιζόμε[νον] ἔχῳσι τὸ / ἱερόν, ἀναγγέλλει δὲ καὶ τὴν τοῦ βασιλέ / ὡς Λυσιμάχου εὐνοίαν [ῆ]ν ἔχει περὶ τὸ ἱε / ρόν καὶ αὐτὸς ἐπαγγέλλεται δηλώ / σειν τῶι βασιλεῖ Λυσιμάχῳ καὶ Ἀρ[σ]ιν[ό]φ[η] / τῆι β[α]σιλίσσῃ τὴν τοῦ δή[μου] τοῦ Δηλί[ων] / εὐνοίαν π[ᾶ]σαν. . . Δημάρατον Γοργίῳνος Λακεδαιμόνιον (« ... Attendu que précédemment Gorgio[n, père de Dèmaratos] ... a servi selon son pouvoir les intérêts du sanctuaire et que maintenant Dèmaratos, vivant auprès du roi Lysimaque, rend de bons services à ceux des Déliens qu'il rencontre et honore le sanctuaire, en gardant la bienveillance qu'a témoigné son père au sanctuaire et aux Déliens, que venu en personne, il déclare que c'est le devoir de son père et le sien d'honorer le sanctuaire à l'exemple de leurs ancêtres de Lacédémone qui ont pris le plus grand souci du sanctuaire et des Déliens, pour leur assurer la possession de leur temple ; qu'il annonce en outre les bonnes dispositions du roi Lysimachos envers le sanctuaire et s'engage à exprimer lui-même au roi Lysimachos et à la reine Arsinoé l'entier dévouement du peuple délien pour eux...Dèmaratos, fils de Gorgiôn, Lacédémonien »). Voir T. HOMOLLE, 1896 ; F. DURBACH, 1921, n° 15, p. 21-23.

⁴ Sex. Emp., *adv. Math.*, I, 258 (p. 200-201 PELLEGRIN) : τριαιν ἀνδράσιν ἰγαμήδῃ, πρῶτον μὲν Νικάνορι τῷ Σταγειρίτῃ, οἰκείῳ οντι Ἀριστοτέλους· δευτέρῳ δὲ Προκλεῖ, Δημαράτου τοῦ τῶν Λακεδαιμονίων βασιλέως ἀπογόνῳ, δς κζὶ δύο ἐξ αὐτῆς τεκνοῦται παῖδας, Προκλέα τε καὶ Δημάρατον, τους παρὰ Θεοφράστῳ φιλοσοφῆσαντῃς (« Pythias, la fille d'Aristotélès, s'est mariée trois fois, la première fois avec un ami d'Aristotélès, Nikanôr de Stagire, la seconde fois avec Proklès, un descendant du roi de Sparte Dèmaratos qui eut d'elle deux fils, Proklès et Dèmaratos, tous deux disciples de Théophrastos ... »). Pythias était la fille d'Aristote et d'une première Pythias, héritière d'Hermeias de Bithynie, ancien esclave devenu tyran d'Atarneus. Le rapport de parenté entre Pythias et Hermeias est diversement rapporté. Pour certains, elle serait sa fille. Mais comme Hermeias, quoique marié (Him., *Orat.*, VI : « Hermeias était d'Atarneus : c'était une ville des

fils de Gorgiôn et son contemporain Proklès étaient issus de Proklès, frère d'Eurysthénès, tyran de Teuthrania en 399¹, alliés de Gorgiôn et de son frère Gongylos². Ces deux paires de frères descendaient chacune d'un Grec exilé dans l'Empire perse, en Troade, au début du V^e siècle et pourvus par le Grand Roi d'une suzeraineté : Dèmaratos, ancien roi de Sparte exilé en Asie en 491³ et dont on sait que la descendance régna là-bas durant longtemps⁴, et Gongylos d'Érétrie, gouverneur de Byzance pour le

Mysiens, petite mais remarquable par sa beauté ... Hermeias tenait le premier rang parmi les disciples d'Aristote ... celui-ci le forma à l'éloquence et la vertu, il honora son mariage d'un épithalame écrit en vers élégiaques ... », avait été rendu eunuque, d'autres disent qu'elle était sa fille adoptive (Harpocraton), étant en réalité sa nièce (Aristoclès, *Eloge d'Aristote*).

¹ J. HOFSTETTER, 1978, s. v. Prokles I, p. 157-158 (qu'on corrigera toutefois à propos de Pergame : voir P. DEBORD, 1999, p. 190) ; E. OLSHAUSEN, 1974, s. v. Demaratos 6, p. 16.

² Xén., *Anab.*, II, 1, 3 : Ἦδη δὲ ἐν ὁρμῇ ὄντων ἅμα ἠλίῳ ἀνέχοντι ἦλθε Προκλῆς ὁ Τευθρανίας ἀρχων, γεγωνῶς ἀπὸ Δαμαράτου τοῦ Λάκωνος, καὶ Γλοῦς ὁ Ταμῶ (« Ils se mettaient en marche, lorsque, au lever du soleil, arrivent Proklès, gouverneur de Teuthrania, descendant du Laconien Damaratos, et Glos, fils de Tamos ») ; *ibid.*, VII, 8, 8 : Ἐνταῦθα δὴ ξενοῦται Ξενοφῶν Ἑλλάδι τῇ Γογγύλου τοῦ Ἐρετριέως γυναικὶ καὶ Γοργίωνος καὶ Γογγύλου μητρὶ (« Xénophon y est reçu en hospitalité chez Hellas, femme de Gongylos d'Érétrie, et mère de Gorgiôn et de Gongylos ») ; *ibid.*, VII, 8, 17 : Ἐπεὶ δὲ ἐώρα Γογγύλος ὀλίγους μὲν τοὺς Ἕλληνας, πολλοὺς δὲ τοὺς ἐπικειμένους, ἐξέρχεται καὶ αὐτὸς βία τῆς μητρὸς ἔχων τὴν ἑαυτοῦ δύναμιν, βουλόμενος μετασχεῖν τοῦ ἔργου· συνεβοήθει δὲ καὶ Προκλῆς ἐξ Ἀλισάρνης καὶ Τευθρανίας ὁ ἀπὸ Δαμαράτου (« Gongylos apercevant les Grecs en petit nombre, pressés par de nombreux ennemis, sort, malgré sa mère, avec sa troupe, pour prendre part à l'action. Proklès, descendant de Damaratos, amène aussi des renforts d'Halisarna et de Teuthrania ») ; *Id.*, *Hell.*, III, 1, 6 : ἐκ τούτου ἤδη καὶ ἐν τοῖς πεδίοις ἀντετάττετο τῷ Τισσαφέρνηι, καὶ πόλεις Πέργαμον μὲν ἐκοῦσαν προσέλαβε καὶ Τευθρανίαν καὶ Ἀλίσαρναν, ὧν Εὐρυσθένης τε καὶ Προκλῆς ἦρχον οἱ ἀπὸ Δαμαράτου τοῦ Λακεδαιμονίου· ἐκεῖνῳ δ' αὐτῇ ἡ χώρα δῶρον ἐκ βασιλείως ἐδόθη ἀντὶ τῆς ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα συστρατείας· προσεχώρησαν δὲ αὐτῷ καὶ Γοργίων καὶ Γογγύλος, ἀδελφοὶ ὄντες, ἔχοντες ὁ μὲν Γάμβριον καὶ Παλαιγάμβριον, ὁ δὲ Μύριναν καὶ Γρύνειον· δῶρον δὲ καὶ αὐταὶ αἱ πόλεις ἦσαν παρὰ βασιλέως Γογγύλῳ, ὅτι μόνος Ἐρετριέων μηδίσας ἔφυγεν (« Tissaphernès prend possession des villes de Pergame, de Teuthrania et d'Halisarna, qui se donnent à lui, et dont les gouverneurs étaient Eurysthénès et Proklès, descendants du Lacédémonien Damaratos, qui avait reçu ce pays en présent des mains du roi, pour l'avoir accompagné dans son expédition. A lui se joignent encore Gorgiôn et Gongylos, deux frères possédant, l'un Gambriion et Palaigambriion, et l'autre Myrina et Gryniion. Ces villes avaient été données par le roi à Gongylos, banni pour avoir été seul, à Érétrie, du parti médique »).

³ Hdt., VI, 70 : Ἡ μὲν δὴ ταῦτα ἔλεγε, ὁ δὲ πυθόμενός τε τὰ ἐβούλετο καὶ ἐπόδια λαβῶν ἐπορεύετο ἐς Ἥλιν, τῷ λόγῳ φὰς ὡς ἐς Δελφοὺς χρησόμενος τῷ χρηστηρίῳ πορεύεται. Λακεδαιμόνιοι δὲ ὑποτοπηθέντες Δημάρητον δρησμῷ ἐπιχειροῦν ἐδίωκον. Καὶ κως ἔφθη ἐς Ζάκυνθον διαβάς ὁ Δημάρητος ἐκ τῆς Ἥλιδος· ἐπιδιαβάντες δὲ οἱ Λακεδαιμόνιοι αὐτοῦ τε ἄπτοντο καὶ τοὺς θεράποντας αὐτοῦ ἀπαιροῦνται. Μετὰ δέ, οὐ γὰρ ἐξεδίδοσαν αὐτὸν οἱ Ζακύνθιοι, ἐνθεῦτεν διαβαίνει ἐς τὴν Ἀσίην παρὰ βασιλέα Δαρεῖον. Ὁ δὲ ὑπεδέξατό τε αὐτὸν μεγαλωστί καὶ γῆν τε καὶ πόλιας ἔδωκε. Οὕτω ἀπύκετο ἐς τὴν Ἀσίην Δημάρητος καὶ τοιαύτη χρησάμενος τύχη (« Dèmaratos, ayant appris ce qu'il voulait savoir, se munit de provisions pour un voyage, et partit pour l'Élide, sous prétexte d'aller consulter l'oracle de Delphes. Sur un soupçon qu'il avait dessein de prendre la fuite, les Lacédémoniens le poursuivirent ; mais il les prévint, et passa d'Élide dans l'île de Zacynthe. Les Lacédémoniens y passèrent après lui, enlevèrent ses esclaves, et voulurent se saisir de sa personne ; mais, les Zacynthiens n'ayant pas voulu le leur livrer, il se retira en Asie auprès du roi Dareios. Ce prince le reçut, et lui donna des terres et des villes »).

⁴ Paus., III, 7, 8 : Καὶ τοῦ μὲν παρὰ βασιλέα Δαρεῖον ἐλθόντος ἐς Πέρσας ἐπὶ πολὺν ἐν τῇ Ἀσίᾳ χρόνον διαμῆναι τοὺς ἀπογόνους φασί (« et (Dèmaratos) se retira vers Dareios, roi des Perses, et sa postérité subsista, dit-on, longtemps en Asie »).

compte de Pausanias de Sparte en 477¹. On admet en général que c'est Gongylos, gouverneur de Byzance en 477, qui reçoit les villes de Troade de la part du Grand Roi en récompense de ses bons services. Or, Xénophon affirme qu'il s'agit de l'époux d'Hellas, qui serait ainsi identique que gouverneur de Byzance. Pourtant, encore qu'elle soit toujours acceptée par divers historiens², cette identification est difficilement acceptable sur le plan chronologique puisque l'époux d'Hellas décède vers 400. La plupart des auteurs croient plutôt que Gongylos (II), époux d'Hellas est le petit-fils de Gongylos (I) d'Érétrie³. Soit Xénophon, qui ne traite de la question que de façon superficielle, aurait commis une confusion, soit, il faut considérer qu'après tout c'est Gongylos II qui reçoit du roi des villes de Troade. Quoi qu'il en soit, il est naturel de penser que ces dynastes grecs de Mysie se sont alliés entre eux⁴. Mis bout à bout, ces données permettent la construction suivante⁵ :

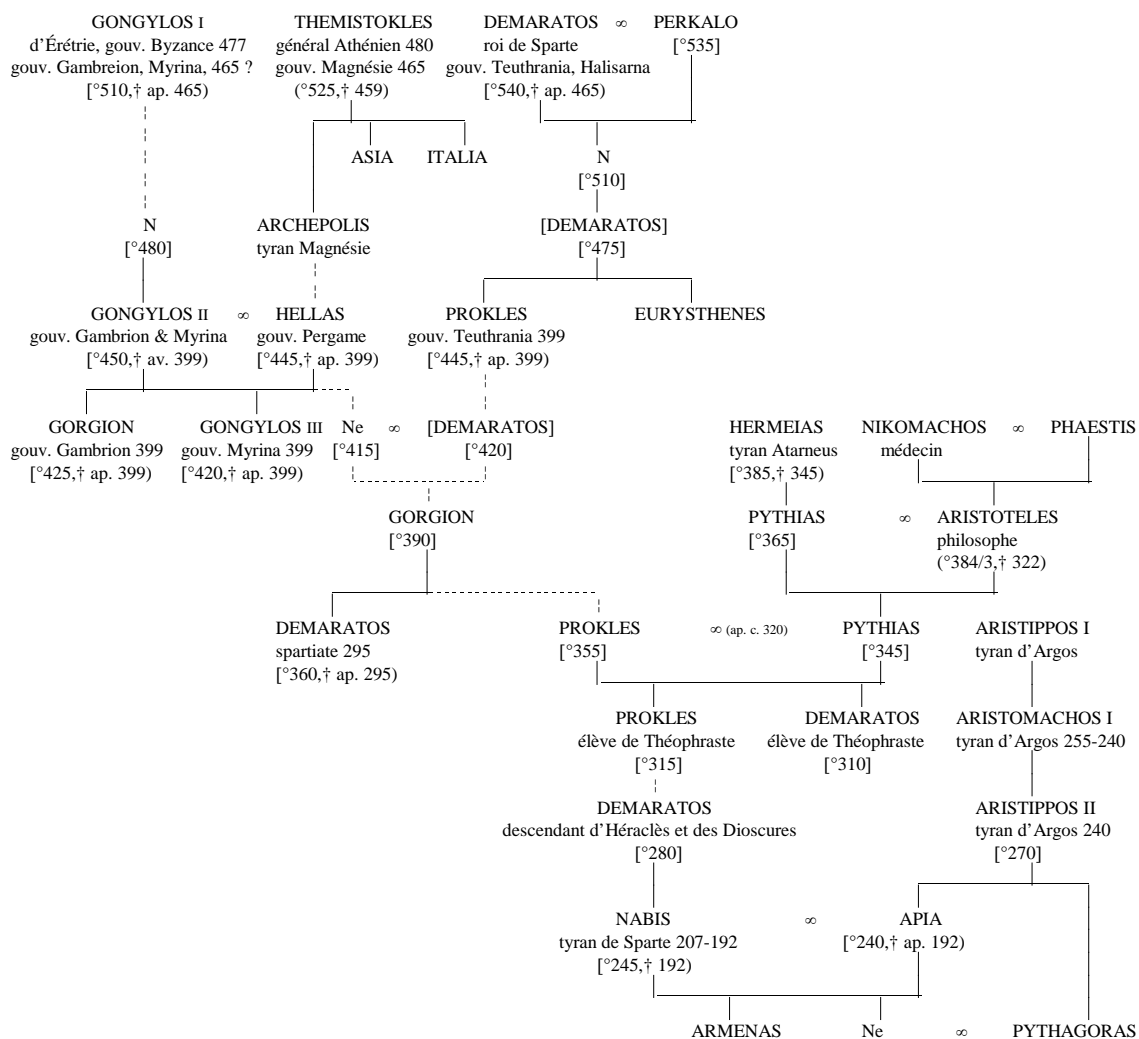
¹ Thuc., I, 128 : Βυζάντιον γὰρ ἐλὼν τῇ προτέρᾳ παρουσίᾳ μετὰ τὴν ἐκ Κύπρου ἀναχώρησιν (εἶχον δὲ Μῆδοι αὐτὸ καὶ βασιλέως προσήκοντές τινες καὶ ξυγγενεῖς οἱ ἐάλωσαν ἐν αὐτῷ) τότε τοῦτους οὐς ἔλαβεν ἀποπέμπει βασιλεῖ κρύφα τῶν ἄλλων ξυμμάχων, τῷ δὲ λόγῳ ἀπέδρασαν αὐτόν. ἔπρασσε δὲ ταῦτα μετὰ Γογγύλου τοῦ Ἑρετριῶς, ὅπερ ἐπέτρεψε τό τε Βυζάντιον καὶ τοὺς αἰχμαλώτους. ἔπεμψε δὲ καὶ ἐπιστολὴν τὸν Γόγγυλον φέροντα αὐτῷ ἐνεγέγραπτο δὲ τάδε ἐν αὐτῇ, ὡς ὕστερον ἀνηρῶθη (« après sa retraite de Chypre, Pausanias s'était emparé de Byzance ; c'était une ville que tenaient les Mèdes ; des parents et des alliés du Roi y furent faits prisonniers. Il les renvoya au Roi, à l'insu des alliés, en déclarant qu'ils s'étaient enfuis. Il avait agi avec la complicité de Gongylos d'Érétrie à qui il avait remis le gouvernement de Byzance et la garde des prisonniers. Bien plus il envoya Gongylos porteur d'une lettre à l'adresse du Grand Roi » ; Diod., XI, 44, 4. Il y a un problème d'identification avec le Gongylos de Xénophon qui décède en 399 avec des fils encore jeunes. Celui-ci était certainement le petit-fils du gouverneur de Byzance.

² Voir, par exemple, P. DEBORD, 1999, p. 189.

³ Pour L. PARETI, 1911 (= 1961, II, p. 184), l'époux d'Hellas serait plutôt le fils du gouverneur de Byzance. Il est suivi par J. HOFSTETTER, 1978, s. v. Gongylos & Gorgion, p. 71-72. Mais l'écart de temps favorise une génération supplémentaire.

⁴ Pour les Grecs pourvus de terres en Asie par le Grand Roi, voir M. C. MILLER, 1997, p. 98-99 et P. DEBORD, 1999, p. 188-193. Gorgiôn a reçu Gambrion, Palaigambrion, Myrina et Gryneion en Troade ; Dêmarratos a reçu Teuthrania et Halisarna en Troade, et Thémistocle a reçu Magnésie du Méandre, Lampsaque et Myous. Tous ces territoires font partie de la grande Mysie. La descendance de Thémistocle aurait pu s'unir elle aussi aux dynastes de Troade. J. P. SIX, 1890, p. 192, a suggéré qu'Hellas, épouse de Gongylos d'Érétrie, était sa fille en observant que son nom doit être rapproché de ceux d'Asia ou Italia, filles attestées de Thémistocle. Cette théorie a été reprise par plusieurs savants, notamment par E. BABELON, 1910, p. 92-93 ; A. WIEDERSICH, 1922, p. 125 (et *Id.*, *RE*, Supplbd. IV, 1924, s. v. Hellas, col. 728) et plus récemment par P. DEBORD, 1999, p. 190 et S. HORNBLOWER, 1994, p. 213. Mais je ne crois pas que la chronologie le permette. En revanche, il pourrait s'agir d'une petite-fille (comme le propose plus justement L. PARETI, 1911 [= 1961, II, p. 184]), voire d'une arrière-petite-fille. De la même façon, Pythias, petite-fille (ou nièce) d'Hermeias, tyran d'Atarneus, est mariée à Proklès, dynaste de la ville voisine de Teuthrania.

⁵ Je me sépare ici du tableau généalogique donné par L. PARETI, 1911 (= 1961, II, p. 191). Cet auteur considère que le nom de Gorgiôn vient des Eurypontides et qu'il aurait été apporté aux Gongylides *via* Hellas, fils d'un premier Gorgiôn (par ailleurs inconnu) et d'une fille de Thémistocle. Il distingue ensuite deux branches totalement distinctes des Dêmarratides, l'une issue de Proklès, qui aboutit au gendre d'Aristote, et l'autre issue d'Eurysthénès, qui aboutit à Nabis. Cela est certes possible, mais il m'a semblé inutile de multiplier ainsi les inconnus. J'en reste donc à la filiation la plus simple. En

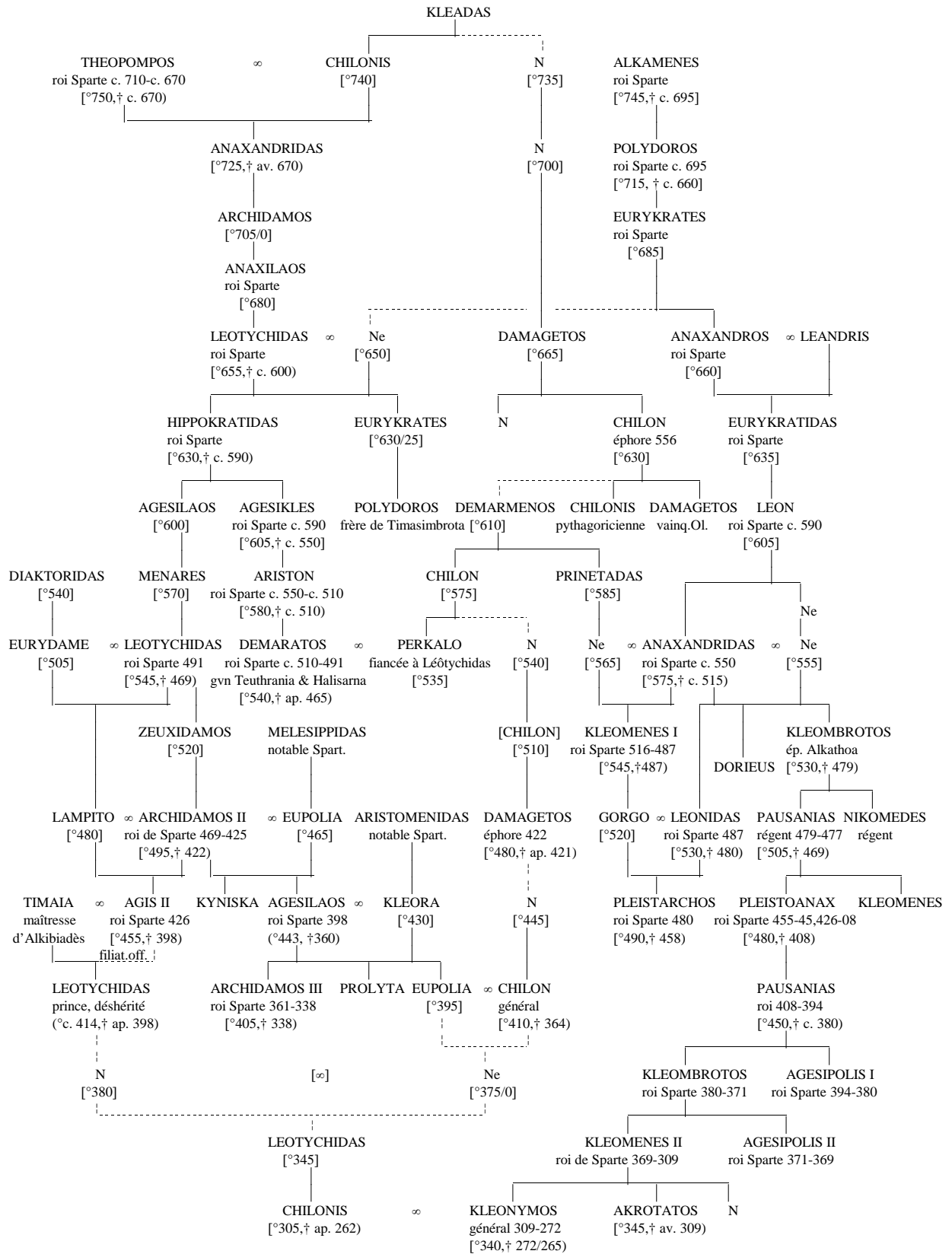


A propos de Lysandre, Plutarque nous explique que celui-ci descendait également d'Héraclès même s'il n'appartenait pas à l'une des deux familles royales. La famille des Égéïdes tenait également un rang prééminent dans la cité et l'un d'entre eux exerça le commandement de l'armée juste après les deux rois. Les devins issus de la famille de Tisaménos, réfugié à Sparte au V^e siècle, paraissent avoir joui d'un renom considérable et avoir conservé plusieurs siècles durant le souvenir de leur origine¹. Parmi les éphores, le plus connu est assurément Chilon, placé au rang des sept sages. Il semble bien que sa

général, on considère que Nabis descendait à la fois de Proklès, gendre d'Aristote, et de Dèmaratos, contemporain de Lysimaque (ainsi, par exemple, T. HOMOLLE, 1896, p. 505). C'est tout à fait possible en effet (mais pas de la façon dont le propose J.-G. TEXIER, 1975, p. [108], dont le tableau généalogique est aussi dépourvu de vraisemblance que ses considérations chronologiques, p. 17), mais cela suppose que le Dèmaratos de 295 était fort âgé au moment où il se rend en ambassade auprès de Lysimaque, alors que l'inscription rappelle en outre les mérites de son père, qui appartiendraient alors à un passé vraiment lointain. Il est vrai, comme le souligne T. HOMOLLE, 1896, p. 509-511, que l'inscription insiste sur les ancêtres spartiates de l'ambassadeur, ce qui est, d'une part, l'indice de l'appartenance à une famille de vieille souche, et, d'autre part, très naturel s'il s'agit d'une famille nouvellement rentrée dans son ancienne patrie.

¹ Voir *supra*, p. 121.

famille soit connue du VII^e au IV^e siècle¹ :



¹ Pour la famille de Chilon, voir le tableau généalogique de N. RICHER, 1998, p. 130-131. Il faut y rattacher Chilonis, femme du roi Théopompos au VIII^e/VII^e s. ; Chilon, beau-père du roi Dèmaratos, et son frère Prinétadas, beau-père du roi Anaxandridas (cf. P. PORALLA, 1913, *stemma*, p. 46).

Les Diagorides

On ne peut étudier la liste des rois de Sparte ou des rois d'Arcadie, sans s'interroger sur la datation des guerres de Messénie. Or l'un des problèmes principaux touchant à la deuxième de ces guerres concerne la généalogie de la famille des Diagorides de Rhodes, célèbres olympioniques du V^e siècle. Pindare consacre sa septième Olympique à un vainqueur particulièrement illustre, Diagoras de Rhodes, fils de Damagètos et descendant de Kallianax¹, issu de la famille des Eratides², d'origine argienne et remontant jusqu'à Héraclès³. Or, Pausanias donne une description assez complète de la famille de Diagoras dans sa description de la Messénie⁴ et une autre lors de sa visite de

¹ C'est du moins ainsi que la quasi-totalité des traducteurs et commentateurs comprennent le texte elliptique de Pindare. Un doute est intervenu toutefois dans la mesure où l'on sait par Pausanias qu'un gendre de Diagoras s'appelait précisément Kallianax. Mais il faut certainement entendre que ce gendre était un membre du même *génos* et issu pareillement d'un ancêtre homonyme.

² Au milieu des années 1970, lisant Pindare, j'avais eu l'idée que je croyais très originale de rapprocher le nom de cette famille du roi d'Argos Ératos cité par Pausanias comme prédécesseur de Pheidon (voir *supra*, p. 675) et de voir dans les Diagorides des rejetons de la famille royale d'Argos. Depuis, j'ai constaté que cette idée avait émise par d'autres (depuis au moins U. v. WILAMOWITZ, 1922, p. 361, n. 2. Pour autant, personne ne semble avoir soulevé la difficulté à concilier cette hypothèse qui ferait des Diagorides des descendants d'Héraclès à travers Hyllos et son arrière-petit-fils Téménos et le témoignage de Pindare qui les rattache à Héraclès *via* son fils Tlèpolémos, colonisateur de Rhodes. Voir *supra*, p. 1.

³ Pind., *Ol.* VII : [26-45] Ἀελίοιο τε νύμφαν, Ῥόδον, εὐθυμάχαν ὄφρα πελώριον ἄνδρα παρ' Ἀλφεῶ στεφανωσάμενον αἰνέσω πυγμᾶς ἄποινα καὶ παρὰ Κασταλία, πατέρα τε Δαμάγητον ἄδόντα Δίκα, Ἀσίας εὐρυχόρου τρίπολιν νᾶσον πέλας ἐμβόλω ναίοντας Ἀργεῖα σὺν αἰχμᾶ. ἐθειλήσω τοῖσιν ἐξ ἀρχᾶς ἀπὸ Τλαπολέμου ξυνὸν ἀγγέλλων διορθῶσαι λόγον, Ἡρακλέος εὐρυσθενεῖ γέννα. ... [169-175] Μὴ κρύπτε κοινὸν σπέρμα ἀπὸ Καλλιάνακτος· Ἐρατιδᾶν τοι σὺν χαρίτεσσιν ἔχει θαλίας καὶ πόλις· ἐν δὲ μῖα μοῖρα χρόνου ἄλλοτ' ἄλλοῖαι διαιθύσσοισιν αὖρα. (« [26-45] Rhodes, puissante reine des mers et épouse du Soleil. J'unirai ton éloge à celui de Diagoras en célébrant les trophées de cet invincible athlète. Mes chants n'omettront point Damagètos, son père, dont l'équité est bénie en cent lieux. Tous deux habitent cette île aux trois florissantes cités qui s'élèvent sur les côtes de la vaste Asie, non loin du promontoire où se réfugia l'élite des enfants d'Argos. Je veux, en commençant leur commun éloge, remonter jusqu'à Tlapolémos (*sic*), issu du grand Héraclès ... [169-175] Dieu puissant, ne permets pas que la race de Kallianax se perde avec sa gloire dans l'obscurité. Ta patrie, ô Diagoras, célèbre aujourd'hui par ses pompes, la prospérité présente des Ératides, mais hélas ! le souffle inconstant de la fortune ne peut-il pas nous rendre en un instant le jouet de ses caprices ? »).

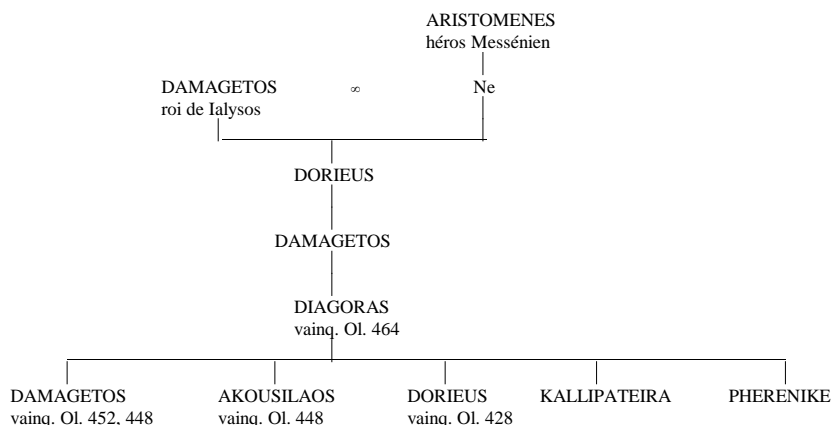
⁴ Paus., IV, 24, 2-3 : Δαμαγήτω δὲ Ῥοδίῳ βασιλεύοντι ἐν Ἰαλυσῶ, τότε δὲ ἤκοντι παρὰ τὸν Απόλλωνα καὶ ἐρωτῶντι ὁπόθεν ἀγαγέσθαι χρὴ γυναῖκα, ἔχρησεν ἡ Πυθία θυγατέρα ἀνδρὸς τῶν Ἑλλήνων τοῦ ἀρίστου λαβεῖν. Ὁ δὲ -- ἦν γὰρ καὶ τρίτη τῶ Ἀριστομένει θυγάτηρ -- γαμῆ ταύτην, Ἑλλήνων τῶν τότε ἐκείνον μακρῶ δὴ τινι ἀριστον νομίζων. Ἀριστομένης δὲ ἐς μὲν τὴν Ῥόδον ἀφίκετο σὺν τῇ θυγατρὶ, ἐκεῖθεν δὲ ἐς τε Σάρδεϊς ἐνενοεῖ παρὰ Ἄρδυν τὸν Γύγου καὶ ἐς Ἐκβάτανα τὰ Μηδικὰ ἀναβῆναι παρὰ τὸν βασιλεῖα Φραόρτην· ἀλλὰ γὰρ πρότερον τούτων συνέπεσεν ἀποθανεῖν αὐτῶ νοσήσαντι, οὐ γὰρ ἔδει συμφορὰν οὐδεμίαν Λακεδαιμονίοις ἐτι ἐξ Ἀριστομένους γενέσθαι. Τελευτήσαντι δὲ αὐτῶ Δαμαγήτος καὶ οἱ Ῥόδιοι μνήμα τε ἐπιφανὲς ἐποίησαν καὶ ἔνεμον ἀπὸ ἐκείνου τιμᾶς. Τὰ μὲν δὴ λεγόμενα ἐς τοὺς Διαγορίδας καλουμένους ἐν Ῥόδῳ, γεγονότας δὲ ἀπὸ Διαγόρου τοῦ Δαμαγήτου τοῦ Δωριέως τοῦ Δαμαγήτου τε καὶ τῆς Ἀριστομένους θυγατρὸς, παρήκα, μὴ οὐ κατὰ καιρὸν δοκοίην γράφειν (Damagètos, roi d'Ialysos dans l'île de Rhodes, vint dans le même temps à Delphes, et consulta Apollon sur le choix d'une épouse ; la Pythie lui ayant dit d'épouser la fille du plus vaillant des Grecs, il pensa qu'il n'y avait personne dans la Grèce qu'on pût comparer pour la bravoure, à Aristoménès, et ayant appris qu'il lui

l'Élide¹, où il précise que le roi messénien Aristoménès, le grand vaincu de la seconde Guerre de Messénie, se réfugia à Rhodes où il maria sa fille à Damagètos, roi de la ville d'Ialysos. De ce mariage serait né Dorieus, père de Diagoras, père de Damagètos, père de Diagoras, vainqueur olympique en 464, le plus heureux des mortels, dont deux fils et deux petit-fils seront également vainqueurs aux concours² :

restait encore une fille, il l'épousa. Aristoménès se rendit avec elle dans l'île de Rhodes. Il comptait passer à Sardes, auprès d'Ardys, fils de Gygès, et pousser même son voyage jusqu'à Ecbatane dans la Médie, vers Phraortès roi des Mèdes. Mais il tomba malade, et mourut sans avoir pu exécuter ses projets, le destin ne voulant pas que les Lacédémoniens éprouvassent de nouveaux maux de sa part. Damagètos et les Rhodiens lui érigèrent un monument magnifique ; depuis on lui décerna les honneurs héroïques. Ce n'est pas ici le lieu de parler des Diagorides de Rhodes qui descendaient de Diagoras, fils de Damagètos, fils de Dorieus, fils de Damagètos et de la fille d'Aristoménès).

¹ Paus., VI, 7 : ἐπὶ τῶν Ῥοδίων ἀθλητῶν ἀφίξῃ τὰς εἰκόνας, Διαγόραν καὶ τὸ ἐκείνου γένος. Οἱ δὲ συνεχεῖς τε ἀλλήλοις καὶ ἐν κόσμῳ τοιῶδε ἀνέκειντο. Ἀκουσίλαος μὲν λαβὼν πυγμῆς ἐν ἀνδράσι στέφανον, Δωριεὺς δὲ ὁ νεώτατος παγκρατίῳ νικήσας Ὀλυμπιάσιν ἐφέξῃς τρισί. Πρῶτερον δὲ ἔτι τοῦ Δωριεῦς ἐκράτησε καὶ Δαμάγητος τοὺς ἐσελθόντας ἐς τὸ παγκράτιον [2] οὗτοι μὲν ἀδελφοὶ τέ εἰσι καὶ Διαγόρου παῖδες. Ἐπὶ δὲ αὐτοῖς κεῖται καὶ ὁ Διαγόρας, πυγμῆς ἐν ἀνδράσιν ἀνελόμενος νίκην· τοῦ Διαγόρου δὲ τὴν εἰκόνα Μεγαρεὺς εἰργάσατο Καλλικλῆς Θεοκόσμου τοῦ ποιήσαντος τὸ ἄγαλμα ἐν Μεγάροις τοῦ Διός. Διαγόρου δὲ καὶ οἱ τῶν θυγατέρων παῖδες πύξ τε ἤσκησαν, καὶ ἔσχον Ὀλυμπικὰς νίκας· ἐν μὲν ἀνδράσιν Εὐκλῆς, Καλλιάνακτος τε ὦν καὶ Καλλιπατείας τῆς Διαγόρου, Πεισίροδος δὲ ἐν παισίν, ὃν ἡ μήτηρ ἀνδρὸς ἐπιθεμένη γυμναστοῦ σχῆμα ἐπὶ τῶν Ὀλυμπίων αὐτὴ τὸν ἀγῶνα ἤγαγεν. [3] Οὗτος δὲ ὁ Πεισίροδος καὶ ἐν τῇ Ἄλτει παρὰ τῆς μητρὸς τὸν πατέρα ἔστηκε. Διαγόραν δὲ καὶ ὁμοῦ τοῖς παισίν Ἀκουσίλαῳ καὶ Δαμαγήτῳ λέγουσιν ἐς Ὀλυμπίαν ἐλθεῖν. Νικήσαντες δὲ οἱ νεανίσκοι διὰ τῆς πανηγύρεως τὸν πατέρα ἔφερον, βαλλόμενόν τε ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων ἀνθεσι καὶ εὐδαίμονα ἐπὶ τοῖς παισὶ καλούμενον. Γένος δὲ ὁ Διαγόρας τὸ ἐξ ἀρχῆς Μεσσηνίος πρὸς γυναικῶν ἦν, καὶ ἀπὸ τῆς Ἀριστομένους ἐγεγόνει θυγατρὸς. [4] Δωριεὶ δὲ τῷ Διαγόρου παρῆξ ἢ Ὀλυμπίασιν, Ἰσθμίων μὲν γεγόνασιν ὀκτὼ νίκαι, Νεμείων δὲ ἀποδέουσαι μιᾶς ἐς τὰς ὀκτὼ λέγεται δὲ καὶ ὡς Πύθια ἀνέλοιτο ἀκονίτι. (« Après avoir examiné (ces statues), on arrivera aux portraits des athlètes rhodiens, Diagoras et sa famille. Ils furent dédiés à la suite des uns des autres et dans l'ordre suivant : Akousilaos, qui reçut une couronne à la boxe, catégorie adultes, Dorieus, le plus jeune, qui triompha au pancrace trois de fois de suite aux Olympiades ; avant Dorieus encore, Damagètos l'avait également emporté sur les concurrents au pancrace. Ces derniers sont frères et fils de Diagoras ; près d'eux ensuite il y a Diagoras qui remporta une victoire à la boxe chez les adultes ; le portrait de Diagoras est dû à Kalliklès, fils de Théokosmos, de Mégare, qui exécuta la statue de Zeus à Mégare. En outre, les enfants des filles de Diagoras pratiquèrent la boxe et remportèrent des victoires olympiques : dans la catégorie adultes, Euklès, qui était le fils de Kallianax et de Kallipateira, fille de Diagoras ; Peisirhodos, dans la catégorie enfant, que sa mère , qui avait pris l'allure masculine d'un entraîneur, exerça elle-même au concours des Olympia. Ce Peisirhodos est dans l'Altis auprès du père de sa mère. On dit que Diagoras se trouvant une fois à Olympie, avec Akousilaos et Damagètos, ses fils, ces deux jeunes Grecs, après avoir remporté la victoire, le portèrent par toute l'assemblée, au milieu des acclamations de tous les assistants qui lui jetaient des fleurs et le félicitaient d'avoir de tels fils. Diagoras était originaire de Messénie du côté des femmes et il descendait de la fille d'Aristoménès. Dorieus, fils de Diagoras, outre ses victoires olympiques, en remporta huit dans l'Isthme, et sept à Némée; on dit aussi qu'il eut le prix aux jeux pythiques sans combattre »).

² Sur Aristoménès, voir désormais D. OGDEN, 2004. Pour les Diagorides, voir S. HORNBLOWER, 2004, p. 131-145 ; A. A. ARAUJO, 2005, p. 40-41.



Cette généalogie a été diversement appréciée.

Venons en au principal problème qu'elle pose : tous les historiens anciens placent Aristoménès au VII^e siècle, et plutôt au début de ce siècle. Or, la généalogie est drastiquement trop courte pour aller de sa fille jusqu'à Diagoras, vainqueur olympique en 464, et encore jeune nécessairement à ce moment. Plusieurs solutions ont été proposées pour expliquer cette discordance¹ :

- 1) Le texte de Pausanias est défectueux et il manque un ou plusieurs noms qu'un copiste aura malencontreusement omis² ;
- 2) Aristoménès n'est pas du tout du VII^e siècle, mais aurait vécu vers 490. Le Damagètos qui épouse sa fille est le propre père de Diagoras, et non un lointain ancêtre ;
- 3) Le Diagoras, arrière-petit-fils de la fille d'Aristoménès et ancêtre des Diagorides de Rhodes, cité par Pausanias dans un premier passage (IV, 24, 3) n'est pas le même que Diagoras de Rhodes, vainqueur olympique en 464, père des trois athlètes Diagorides cité par le même auteur dans un autre passage (VI, 7).

J'écarte d'emblée la deuxième théorie, sans m'en expliquer en détail ici, parce qu'elle s'intègre dans une conception de reconstruction drastique de l'histoire de la Grèce archaïque à laquelle je n'adhère pas. Je répéterais juste l'argument déjà mis en avant par A. Bresson : Diagoras est de toute évidence né vers 495/490³ et donc Aristoménès ne peut avoir marié sa fille à Damagètos quelques temps après 490.

¹ Solution envisagée par A. JACQUEMIN, *ad. Pausanias* (2002), VI, p. 140.

² C'est une thèse en vogue au XIX^e siècle (E. CLAVIER, 1822, II, p. 300 ; H. F. CLINTON, 1834, II, p. 254-255), encore soutenue avec force par A. BRESSON, 1979, p. 150.

³ A. BRESSON, 1979, p. 150. Certes, un vainqueur des jeux olympiques en 464 pourrait être supposé né plus tard et avoir été encore un jeune homme au moment de sa victoire. Mais en réalité celle-ci couronnait une carrière déjà exceptionnelle (vainqueur aux jeux isthmiques en 470, 468, 466, 464 ; aux jeux Néméens en 467 et 465 ; à Delphes en 466, et encore à Rhodes, Athènes, Argos, en

Concernant la troisième solution, elle permettrait en effet d'éliminer la difficulté sans corriger aucun texte. Et on doit reconnaître que Pausanias ne dit pas *explicitement* que l'arrière-petit-fils d'Aristoménès est bien l'olympionique du même nom. Mais il serait curieux dans ce cas qu'il n'ait pas poussé la généalogie deux crans plus loin pour arriver jusqu'à celui-ci, le membre le plus illustre de la famille et un homme célèbre dans toute la Grèce. Qui d'autre que lui pourrait être qualifié sans autre précision d'ancêtre des Diagorides, précédemment nommés Eratides ?

Reste la première proposition. Elle permettrait de résoudre la difficulté. Toutefois, même si une lacune dans le texte de Pausanias reste possible, le fait est que nous n'en aurons jamais la preuve. Il est donc délicat de supposer une corruption *a priori*.

De toute façon, ce n'est pas cela qui est important. Dans le cadre chronologique établi dans l'Antiquité, ce n'est pas une, mais au minimum deux, voire trois ou quatre générations qu'il manque¹. Quand on voit le luxe de précisions chronologiques que nous a transmis Pausanias pour bien situer les guerres de Messénie, on s'étonne à juste titre que sa source n'ait pas ajouté les générations qui faisaient défaut s'il s'agissait d'une généalogie fabriquée artificiellement. J'y vois donc un argument assez fort en faveur d'une généalogie authentique. Ce qui l'est moins, ce sont les circonstances de l'union avec Aristoménès et l'intervention de l'oracle.

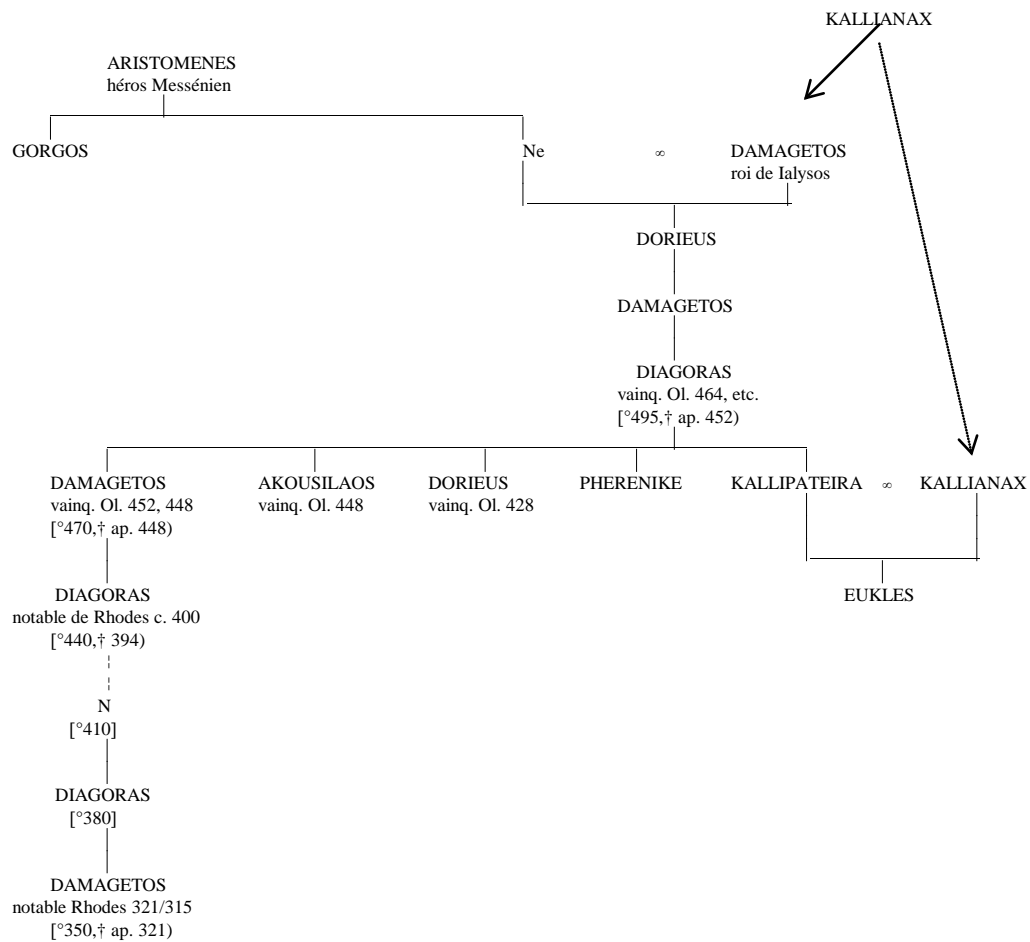
On notera que si l'on garde le texte tel quel (ou qu'on y ajoute une seule génération) on contredit certes le schéma des anciens mais on reste en revanche dans une situation acceptable sur le plan historique². Aristoménès est le contemporain du roi Léôtychidas, vers la fin du VII^e siècle, mais il peut être plus jeune que lui. La généalogie des Diagorides est cohérente par exemple avec celle des rois de Sparte :

Arcadie, Béotie, à Pellana, Égine et Mégare) et peut être intervenue quand Diagoras approchait la trentaine. En effet, son fils aîné est lui-même vainqueur en 452. Même en le supposant tout jeune à ce moment, il est né en 470 au plus tôt et son père en 490 au mieux. Mais il s'agit d'une date extrême ; une date vers 495 donne plus de flexibilité et s'accorde avec l'ensemble des données.

¹ Le mariage de la fille d'Aristoménès a lieu vers 650. Si on met la naissance du grand Diagoras vers 500/490, il faut donc combler 150 à 160 ans, alors que nous n'avons que deux noms. Cela n'a pas échappé aux historiens plus anciens. Voir E. CLAVIER, 1822, II, p. 300, n. 1 : « il est probable que (Pausanias) a oublié quelque nom, car d'après le nombre d'années qui s'étoit écoulé depuis la prise de Messène jusqu'à la LXXIX^e Olympiade, Diagoras devoit descendre d'Aristomène à la sixième génération ». H. F. CLINTON, 1834, II, p. 255, n., ajoute que Palmerius a transcrit ce passage en omettant deux générations et donc qu'un copiste a pu en faire autant.

² Voir J. AUBERGER, *Ad Pausanias* (2005), IV, p. 184, qui se demande si la généalogie n'est pas la clé qui permet justement de fixer la véritable date d'Aristoménès.

		Léôtychidas °655, <i>fl.</i> c. 600
	Aristoménès ° 635, <i>fl.</i> c. 600	Hippokratidas ° c. 630
Damagètos °610	ép. Ne ° 605	Agésiklès ° c. 600
Dorieus °c. 580		Ménarès °c. 570
Damagètos ° c. 540		Léôtychidas, °c. 545, 491-467
Diagoras ° c. 495, vainq. Ol. 494		Zeuxidamos °c. 520
Damagètos °c. 470, vainq. Ol. 452		Archidamos °c. 495, 476-427
Diagoras, ° c. 435, <i>fl.</i> 394		Agis II ° c. 455, 427-401



Les Bacchiades

Les Bacchiades sont d'abord connus par le récit qu'en donne Hérodote, complété par quelques autres dont voici la liste dressée par E. Will¹ :

¹ Ed. WILL, 1955, p. 295-296.

Hérodote¹ :

La constitution politique de la cité de Corinthe était telle que je vais dire : une oligarchie dont les membres appelés les Bacchiades gouvernaient la ville, mariant leurs filles et prenant femmes entre eux

Pausanias² :

(Après le meurtre de Téléstès), il n'y eut plus de rois, mais le gouvernement fut assuré par les prytanes annuels pris parmi les Bacchides.

Diodore³ :

Ensuite les Bacchides, descendants d'Héraclès, au nombre de plus de deux cents, s'emparèrent du pouvoir souverain et gouvernèrent tous en commun la cité. Chaque année on choisissait l'un d'entre eux, qui, sous le nom de prytane, exerçait la royauté. La tyrannie de Kypsélos détruisit ce gouvernement, qui avait duré quatre-vingt-dix ans.

Strabon⁴ :

Les Bacchiades y exercèrent la tyrannie ; c'était une grande famille, riche et brillante, qui sut se maintenir au pouvoir pendant près de deux cents ans, et sans être inquiétée, tirer des revenus du trafic commercial. Puis vint Kypsélos qui, après avoir renversé les Bacchiades, exerça lui-même la tyrannie, et dont les descendants se maintinrent au pouvoir trois générations durant. On peut se faire une idée de l'opulence de cette famille par l'offrande que fit Kypsélos à Olympie d'une statue colossale en or battu.

Nicolas de Damas⁵ :

Kypsélos ... avait une réputation de courage, de modération et de dévouement au peuple, à l'inverse de l'arrogance et de la violence des autres Bacchiades.

Sur le plan généalogique, les Bacchiades apparaissent comme les descendants de Bacchis (Bakchis), le cinquième roi de la dynastie dorienne de Corinthe, descendant d'Héraclès à travers Alètès qui aurait suivi les descendants d'Hyllos lors de leur conquête du Péloponnèse. A l'inverse des anciens, qui n'y ont jamais vu matière à problème, les historiens modernes se sont demandés pour quelle raison Bakchis, que

¹ Hdt, V, 92 : Κορινθίοισι γὰρ ἦν πόλιος κατάστασις τοιήδε· ἦν ὀλιγαρχίη, καὶ οὗτοι Βακχιάδαι καλεόμενοι ἔνεμον τὴν πόλιν, ἐδίδοσαν δὲ καὶ ἤγοντο ἐξ ἀλλήλων.

² Paus., II, 4, 4 : Καὶ Τελέστην μὲν κατὰ ἔχθος Ἀριεὺς καὶ Περάντας κτείνουσι· βασιλεὺς δὲ οὐδεὶς ἔτι ἐγένετο, πρυτάνεις δὲ ἐκ Βακχιδῶν ἐνιαυτὸν ἄρχοντες, ἐς ὃ Κύψελος τυραννήσας ὁ Ἡετίωνος ἐξέβαλε τοὺς Βακχίδας.

³ Diod., VII, 7, 4 : οἱ δ' ἀπὸ Ἡρακλέους Βακχίδαι πλείους ὄντες διακοσίων κατέσχον τὴν ἀρχὴν, καὶ κοινῇ μὲν προειστήκεσαν τῆς πόλεως ἅπαντες, ἐξ αὐτῶν δὲ ἓνα κατ' ἐνιαυτὸν ἠήρουντο πρύτανιν, ὅς τὴν τοῦ βασιλέως εἶχε τάξιν, ἐπὶ ἔτη ἡ μὲχρι τῆς Κυψέλου τυραννίδος, ὑφ' ἧς κατελύθησαν.

⁴ Strab., VIII, 6, 21 (C378) : καὶ οἱ Βακχιάδαι τυραννήσαντες, πλούσιοι καὶ πολλοὶ καὶ γένος λαμπροῦ, διακόσια ἔτη σχεδόν τι κατέσχον τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ ἐμπόριον ἀδεῶς ἐκαρπώσαντο. τούτους δὲ Κύψελος καταλύσας αὐτὸς ἐτυράννησε, καὶ μὲχρι τριγωνίας ὁ οἶκος αὐτοῦ συνέμεινε. τοῦ δὲ περὶ τὸν οἶκον τοῦτον πλούτουμαρτύριον τὸ Ὀλυμπίασιν ἀνάθημα Κυψέλου, σφυρήλατος χρυσοῦς ἀνδριάς εὐμεγέθης.

⁵ Nic. Dam., fg. 57 : Κύψελος ... ἀνδρείος τε καὶ σώφρων καὶ δημωφελῆς δοκῶν εἶναι παρὰ τοὺς ἄλλους Βακχιάδας, ὑβριστάς τε ὄντας καὶ βιαίους (p. 106 PARMENTIER-BARONE).

rien ne distingue dans les listes royales de ses prédécesseurs ou de ses successeurs, aurait donné son nom aux membres du *génos* qui ont accaparé le pouvoir à Corinthe à la chute de la royauté. Devant l'échec des différentes propositions tendant à opposer Bacchiades et Héraclides¹, le plus sage n'est-il pas d'admettre qu'à la déposition du dernier roi, ses successeurs se sont entendus pour définir qui seraient reconnus comme aptes à exercer le nouveau pouvoir annuel ? Ne seraient ainsi reconnus comme membres du *génos* royal que ceux parmi les aristocrates qui justifiaient d'un lien d'ascendance peu éloigné, à la cinquième génération, avec l'ancêtre fondateur. Cela offrait l'avantage, d'une part, d'un lien vérifiable et, d'autre part, d'écarter une partie des aristocrates. Ce qui revient à dire que le véritable ancêtre de la famille est précisément ce Bakchis, dont le rattachement précis à Héraclès a été établi à une date postérieure. Théophile nous a conservé une tradition selon laquelle Bakchis, éponyme de la tribu *Bakchieis* d'Alexandrie, était en réalité le fils du dieu Dionysos (autrement dit Bakchos !) qui avait pris l'apparence de Prymnis pour séduire sa mère Patrophila². Le recueil de proverbes de Zénobios mentionne le roi de Mégare Klytios qui obligea les Mégariens à participer à Corinthe aux funérailles de sa fille, épouse de Bakchios³.

La généalogie royale des Bacchiades se présente comme suit⁴ :

¹ Voir E. WILL, 1955.

² Théoph., *ad Autol.*, II, 7, 5, passage corrompu non traduit par Albocicade, et édité avec hésitation par M. MARCOVICH, 1995, p. 48. Je suis l'édition et la traduction allemande de S. SCHORN, 2004, p. 136-137 (= Sat., fg. 29) : « (la tribu) Bakchieis, nommée d'après Bakchis, fils de Patrophila, qui s'était unie à Dionysos, lequel avait pris l'apparence de Prymnis ». Un scholiaste d'Apollonios de Rhodes rapporte la même tradition « Bakchis était fils de Dionysos et vivait à Corinthe ». M. BROADBENT, 1968, p. 48, qui ne connaît pas Théophile, note quand même la coïncidence qui fait de Bakchis un fils de Dionysos/Bakchos.

³ Zénob., V, 8 : Λέγοσι γὰρ Βάκχιον τινὰ Κορίνθιον γῆμαι τὴν Κλυτίου τοῦ Μεγαρέων βασιλέως θυγατέρα. Voir Ed. WILL, 1955, p. 359 ; J. SALMON, 1972, p. 198-199 ; L. PICCIRILLI, 1975, p. 129 & 130, n. 30, 163, n. 1 ; *stemma in fine* ; P. CARLIER, 1984, p. 403. Cet auteur situe l'anecdote au VIII^e siècle et suppose que Bakchios est un Bacchiade, mais il est bien plus naturel d'y reconnaître le roi de Corinthe Bakchis.

⁴ Sat., fg. 28, 3 : « Les Bakchiades ... descendent de Bakchis, qui exerçait le pouvoir royal sur les Corinthiens. Il était le fils de Prymnis, fils d'Agélas, fils d'Anaxiôn, fils d'Alètès, lequel reçut des Héraclides la domination sur Corinthe. Antiochos, un fils d'Héraclès, épousa la fille de Pyraichmès et engendra Phylas, père d'Hippotos » ; Diod., VII, 7, 4 (p. 60-62) : Οἱ τοίνυν Ἡρακλεῖδαι κατὰ τὴν διαίρεσιν ἐξαιρετον ποιησάμενοι τὴν Κορινθίαν καὶ τὴν ταύτης πλησιόχωρον, διεπέψαντο πρὸς τὸν Ἀλήτην, παραδιδόντες αὐτῷ τὴν προειρημένην χώραν. Ἐπιφανῆς δὲ ἀνὴρ γενόμενος καὶ τὴν Κόρινθον αὐξήσας ἐβασίλευσεν ἔτη ληη. Μετὰ δὲ τὴν τούτου τελευτήν ὁ πρεσβύτατος αἰεὶ τῶν ἐγγόνων ἐβασίλευσε μέχρι τῆς Κυψέλου τυραννίδος, ἣτις τῆς καθόδου τῶν Ἡρακλείδων ὑστερεῖ ἔτεσι μῆζζ. Καὶ πρῶτος μὲν παρ' αὐτοῖς διεδέξατο τὴν βασιλείαν Ἰξίων ἔτη ληη· μεθ' ὃν ἦρξεν Ἀγέλας ἔτη λζζ, μετὰ δὲ τούτους Πρύμνις ἔτη λεε, καὶ Βάκχις ὁμοίως τὸν ἴσον χρόνον, γενόμενος ἐπιφανέστατος τῶν πρὸ αὐτοῦ· διὸ καὶ συνέβη τοὺς μετὰ ταῦτα βασιλεύσαντας οὐκέτι Ἡρακλεΐδας, ἀλλὰ Βακχίδας προσαγορεύεσθαι. Μετὰ τοῦτον Ἀγέλας μὲν ἔτη λλ, Εὐδημος δὲ ἔτη κκε, Ἀριστομήδης εε καὶ λλ. Οὗτος δὲ τελευτήσας ἀπέλιπεν υἱὸν Τελέστην παῖδα τὴν ἡλικίαν, οὗ

LES ROIS DORIENS DE CORINTHE			
Satyros	Diodore	Pausanias	Durée (Diod.)
Alètès	Alètès	Alètès	38 ans
Anaxiôn	Ixiôn		38 ans
Agélas	Agélas I ^{er}		37 ans
Prymnis	Prymnis	Proumnis	35 ans
Bakchis	Bakchis	Bakchis	35 ans
	Agélas II		30 ans
	Eudèmos		25 ans
	Aristomèdès	Aristodèmos	35 ans
	Agémôn		16 ans
	Alexandros		25 ans
	Télestès	Télestès	12 ans
	Automénès		1 an

M. Broadbent a cru que l'on pouvait déterminer une règle stricte de succession au sein de la dynastie royale en se fondant sur l'interprétation d'une phrase de Diodore sur le

τὴν κατὰ γένος βασιλείαν ἀφείλατο θεῖος ὦν καὶ ἐπίτροπος Ἀγήμων, ὃς ἤρξεν ἔτη ιι. Μετὰ τοῦτον κατέσχευεν Ἀλέξανδρος ἔτη κεε. Τοῦτον ἀνελὼν Τελέστης ὁ στερηθεὶς τῆς πατρῶας ἀρχῆς ἤρξεν ἔτη ιββ. Τοῦτου δ' ὑπὸ τῶν συγγενῶν ἀνααιρεθέντος Ἀυτομένης μὲν ἤρξεν ἐνιαυτὸν, (« presque tous les peuples du Péloponnèse, à l'exception des Arcadiens, furent expulsés au moment du retour des Héraclides. Les Héraclides, lors du partage de la terre, firent une exception pour Corinthe et ses alentours : ils envoyèrent un message à Alètès et lui confièrent cette région. Alètès devint donc un personnage en vue et accrut la puissance de Corinthe où il régna 38 ans. Après sa mort, le royaume passa de génération à l'aîné de ses descendants, jusqu'à l'époque de la tyrannie de Kypsélos, qui fut instaurée 447 ans après le retour des Héraclides. Le premier à régner fut Ixiôn, 38 ans. Ensuite Agélas, 37 ans. Ensuite Prymnis, 35 ans. Puis Bakchis, également 35 ans. Bakchis était plus distingué que les rois qui l'ont précédé. Par conséquent, les rois après lui se sont appelés Bacchiades au lieu d'Héraclides. Puis Agélas, 30 ans. Eudèmos, 25 ans. Aristomèdès, 35 ans. Quand Aristomèdès mourut, son fils Télestès était encore un enfant, et c'est donc son oncle et tuteur Agémôn [qui régna] durant 16 ans. Puis Alexandros devint roi, 25 ans. Télestès, qui avait été privé du pouvoir, tua Alexandros, et règne 12 ans. Automénès règne pendant un an, après que Télestès ait été tué par ses proches ») ; Paus., II, 4, 3-4 : [3] ἠγείτο δὲ Ἀλήτης Ἴππότου Φύλαντος τοῦ Ἀντιόχου τοῦ Ἡρακλέους. Δωρίδας μὲν οὖν καὶ Ἰανθίδας παραδόντες τὴν βασιλείαν Ἀλήτη, καταμένουσιν αὐτοῦ, τῶν δὲ Κορινθίων ὁ δῆμος ἐξέπεσεν, ὑπὸ Δωριέων κρατηθεὶς μάχη. [4] Ἀλήτης δὲ αὐτὸς τε καὶ οἱ ἀπόγονοι βασιλεύουσιν ἐς μὲν Βάκχιν τὸν Προῦμνιδος ἐπὶ γενεὰς πέντε. Ἀπὸ τούτου δὲ οἱ Βακχίδαι καλούμενοι πέντε ἄλλας γενεὰς ἐς Τελέστην τὸν Ἀριστοδήμου. Καὶ Τελέστην μὲν κατὰ ἔχθος Ἀριεὺς καὶ Περάντας κτείνουσι· βασιλεὺς δὲ οὐδεὶς ἔτι ἐγένετο, πρυτάνεις δὲ ἐκ Βακχιδῶν ἐνιαυτὸν ἀρχόντες, ἐς ὃ Κύψελος τυραννήσας ὁ Ἡετιῶνος ἐξέβαλε τοὺς Βακχίδας (« Alètès, chef des Doriens, était fils d'Hippotès, petit-fils de Phylas, et arrière-petit-fils d'Antiochos, qui eut Héraclès pour père. Dôridas et Hyanthidas lui cédèrent volontairement la couronne, et restèrent à Corinthe ; mais leurs sujets, ayant voulu se défendre, furent vaincus et chassés du pays par les Doriens. Alètès et ses descendants régnèrent pendant cinq générations jusqu'à Bakchis, fils de Proumnis. Les Bacchiades, qui avaient pris leur nom de Bakchis, régnèrent ensuite pendant cinq autres générations, jusqu'à Télestès, fils d'Aristodèmos. Télestès ayant été victime de la haine d'Areios et de Pérantas, il n'y eut plus de rois à Corinthe, et le

mode de succession royale : « à l'aîné de ses descendants (ὁ πρεσβύτατος ἀεὶ τῶν ἐκγόνων) »¹. Toutefois, cette traduction n'est pas la plus vraisemblable et plutôt que « l'aîné de ses descendants », on comprend généralement « de fils aîné en fils aîné », c'est-à-dire en ordre de primogéniture². Il semble bien plus simple d'admettre qu'Alexandros était le fils d'Agémôn qui avait naturellement succédé à son père avant que Téléstès, devenu adulte ne récupère le trône qu'il pensait lui revenir de droit³. Quant à l'authenticité de la liste royale qui nous est parvenue, elle semble bien faible⁴. On peut même se demander si la tradition qui fait de Bakchis un fils de Dionysos et son statut d'éponyme ne laisse pas entendre que dans la version primitive, il s'agissait d'un héros des temps mythiques placé au sommet de la généalogie, et que ce n'est que dans une reconstruction plus tardive qu'il a été inséré au milieu de la liste des rois⁵. Mais dans la mesure où son père « officiel » est déjà Pymnis dans cette légende, il est sans doute préférable d'admettre qu'elle a été forgée plus tardivement, après la constitution officielle de la liste royale. Les autres noms n'inspirent guère confiance non plus. Les deux Agélas pourraient faire référence à l'institution sociale des *agélai* à laquelle le mythe d'Aktaïôn lie clairement les Bacchiades⁶. Le nom de Téléstès, qui signifie « le dernier » est particulièrement approprié pour l'ultime souverain d'une dynastie⁷. Mais il n'est pas exclu que la liste postérieure à Bakchis soit, peu ou prou authentique⁸. Ainsi,

gouvernement fut confié à des archontes annuels, choisis dans la famille des Bacchiades ; cela dura ainsi jusqu'à Kypsélos, qui chassa les Bacchiades et usurpa la tyrannie »).

¹ M. BROADBENT, 1968, p. 41-42, qui imagine que ne pouvaient accéder au trône que les cousins à la septième génération du précédent souverain, de sorte qu'à chaque génération, tout un pan de la parentèle se trouvait écartée.

² Voir le commentaire de A. COHEN-SKALLI, 2012, *ad. loc.*, n. 70, p. 253-254.

³ C'est aussi ce que semble penser P. CARLIER, 1984, p. 396, qui appelle Alexandros le « cousin » de Téléstès.

⁴ Sans compter que certains noms ont été déformés. Pymnis chez Diodore est Proumnis pour Pausanias. Un fragment de Satyros dans un papyrus édité en 1962 a montré que Pymnis est bien la forme exacte, comme il ressort également du texte de Théophile. On peut donc supposer que la leçon Aristomédès chez Diodore est également préférable à la leçon Aristodèmos chez Pausanias. Le même fragment montre aussi qu'Ixiôn est une corruption pour Anaxiôn, sans doute, comme le suggère l'éditeur par haplographie, explication reprise par les éditeurs récents du texte. Voir S. SCHORN, 2004, p. 471 ; A. COHEN-SKALLI, *ad. Diod.*, 2012, p. 254, n. 71.

⁵ On se retrouve avec le même phénomène que les Agiades ou les Eurypontides à Sparte, les Médontides à Athènes et les Aipyrides de Messénie : voir P. CARLIER, 1984, p. 396.

⁶ Voir M. BROADBENT, 1968, p. 45 sqq.

⁷ Voir E. WILL, 1955, p. 277-278, qui souligne qu'on peut ainsi être assuré que le roi Automénès, dont le règne d'un an est placé juste après celui de Téléstès est en réalité le premier prytane annuel de la dynastie des Bacchiades.

⁸ Ainsi, P. CARLIER, 1984, p. 397.

on a conservé une mention par Polémon le Périégète d'Agémôn de Corinthe père d'une Alkyonè, célébrée par des chants officiels¹.

Un certain nombre de Bacchiades sont connus par les sources :

- Areios et Pérantas, qui tuèrent le dernier roi Téléstès, ouvrant la voie au régime oligarchique des Bacchiades² ; leur inimitié envers Téléstès s'expliquerait au mieux s'ils étaient les fils d'Alexandros, précédemment éliminé par Téléstès ;
- Pheidon, législateur de Corinthe quelque temps avant 728, et donc probablement un Bacchiade³ ;
- Eumèlos, l'un des poètes grecs les plus anciens et les plus célèbres⁴ ; selon Pausanias, il est contemporain de la première guerre de Messénie comme le prouverait l'une de ses œuvres⁵ ; tandis que Clément d'Alexandrie a conservé une notice qui en fait le contemporain d'Archias et le prédécesseur comme poète de Simonide, Archiloque et Callinos⁶.

¹ Athen., *Dein.*, XV, 696 : καὶ ὁ εἰς Ἀγήμονα δὲ τὸν Κορίνθιον Ἀλκυόνης πατέρα, ὃν ἄδουσιν Κορίνθιοι, ἔχει τόπαιανικὸν ἐπίφθεγμα. παρέθετο δ' αὐτὸν Πολέμων ὁ περιηγητὴς ἐν τῇ πρὸς Ἀράνθιον Ἐπιστολῇ (« Ce que les Corinthiens chantent pour Agémôn de Corinthe, père d'Alkyonè, le refrain des Péans. Polémon le Périégète l'a rapporté dans la lettre qu'il écrivait à Arantius »). On verra qu'une autre Alkyonè est la mère de l'olympionique Dioklès (729/8), amant du Bacchiade Philolaos.

² On a vu qu'Areios et Pérantas sont cités par Pausanias comme les assassins de Téléstès et Diodore précise qu'ils étaient ses parents, c'est-à-dire certainement des Bacchiades puisque c'est ceux-ci qui succèdent de fait à Téléstès.

³ Arist., *Pol.*, 1265b : Φεῖδων μὲν οὖν ὁ Κορίνθιος, ὢν νομοθέτης τῶν ἀρχαιοτάτων, τοὺς οἴκους ἴσους φήθη δεῖν διαμένειν καὶ τὸ πλῆθος τῶν πολιτῶν, καὶ εἰ τὸ πρῶτον τοὺς κληρικούς ἀνίσους εἶχον πάντες κατὰ μέγεθος. ἐν δὲ τοῖς νόμοις τούτοις τούναντίον ἐστίν. (« Pheidôn de Corinthe, l'un des plus anciens législateurs, était d'avis de conserver le nombre des domaines et l'effectif des citoyens bien que les lots de terre eussent été d'inégale grandeur à l'origine »). Aristote, qui connaît bien le roi argien Pheidon n'est donc pas susceptible d'avoir commis ici une confusion avec celui-ci. Il est antérieur au Bacchiade Philolaos, émigré à Thèbes, sans doute lors de la prise du pouvoir des Cypsélides et qui y amena les lois de Pheidon (Arist., *Pol.*, 1274a-b). Voir Ed. WILL, 1955, p. 317-318.

⁴ Paus., II, 1, 2 (= *FGrHist.*, 451T2) : Εὐμηλος δὲ ὁ Ἀμφιλύτου τῶν Βακχιδῶν καλουμένων (« Eumèlos, fils d'Amphilytos de la famille des Bacchiades »).

⁵ Paus., IV, 4, 1 : Ἐπὶ δὲ Φίντα τοῦ Συβότα πρῶτον Μεσσηνιοὶ τότε τῷ Ἀπόλλωνι ἐς Δῆλον θυσίαν καὶ ἀνδρῶν χορὸν ἀποστέλλουσι τὸ δὲ σφισιν ἄσμα προσόδιον ἐς τὸν θεὸν ἐδίδαξεν Εὐμηλος, εἶναί τε ὡς ἀληθῶς Εὐμήλου νομίζεται μόνα τὰ ἔπη ταῦτα (« sous le règne de Phintas, fils de Sybotas, les Messéniens envoyèrent pour la première fois à Délos un chœur d'hommes faits et des victimes pour les sacrifices à Apollon. Eumélus composa l'hymne qui fut chanté par ce chœur, et ces vers sont les seuls qu'on puisse avec certitude attribuer à ce poète »).

⁶ Clém. Alex., *Strom.*, I, 131 : Σιμωνίδης μὲν οὖν κατὰ Ἀρχίλοχον φέρεται, Καλλῖνος δὲ πρεσβύτερος οὐ μακρῶν τῶν γὰρ Μαγνήτων ὁ μὲν Ἀρχίλοχος ἀπολωλότων, ὁ δὲ εὐήμεροῦντων μέμνηται. Εὐμηλος δὲ ὁ Κορίνθιος πρεσβύτερος ὢν ἐπιβεβληκέναι Ἀρχία τῷ Συρακούσας κτίσαντι (« On rapporte que Simonide fut contemporain d'Archiloque, et que Callinos n'est pas d'une époque beaucoup plus reculée ; car Archiloque parle de la destruction de Magnésie, et Callinos de l'état florissant de cette ville. Mais Eumèlos de Corinthe était d'une époque plus reculée ; car les historiens rapportent qu'il connut Archias, le fondateur de Syracuse »). On notera que la suite du passage de Clément est consacré à l'Athénien Amphilytos, devin originaire d'Acarnanie, qui aurait

- Amphion, père de Labda, boiteuse, fut donnée en mariage à un étranger, Eétion, dont elle eut Kypsélos, le fondateur de la tyrannie à Corinthe ; comme Kypsélos commença son règne en 657 après une carrière publique, il a pu naître vers 690 et donc Amphion vers 740¹ ;
- Archias, fondateur de Syracuse vers 730, il descendait en ligne masculine du roi d'Argos Téménos selon le Marbre de Paros, mais une autre source en fait un Bacchiade, probablement par sa mère², et l'exemple de Kypsélos prouve que

été le conseiller de Pisistrate, et que c'est là le patronyme d'Eumèlos selon Pausanias. Cet Amphilytos, naturalisé Athénien, est associé par Platon (*Theag.*, 124d) à un autre devin, nommé ... Bakis. Et on sait que l'Acarnanie était pour partie colonie de Corinthe. Pour la date d'Eumèlos, voir récemment M. L. WEST, 2002 ; *Id.*, 2003, p. 38 ; A. CARFORA, 2007, p. 165-166 ; D. TOYE, *BNJ*, 451T2 (2012).

- ¹ Hdt, V, 92 : Αμφίονι δὲ εἶναι τούτων τῶν ἀνδρῶν γίνεται θυγάτηρ χωλή οὐνομα δὲ οἱ ἦν Λάβδα. Ταύτην Βακχιαδέων γὰρ οὐδεὶς ἤθελε γῆμαι, ἴσχει Ἡετίων ὁ Ἐχεκράτεος, δήμου μὲν ἐὼν ἐκ Πέτρης, ἀτὰρ τὰ ἀνέκαθεν Λαπίθης τε καὶ Καινείδης (« Amphion, l'un d'entre eux (les Bacchiades), eut une fille boiteuse du nom de Labda. Aucun des Bacchiades n'en voulut, aussi la donna-t-on en mariage Eétiôn, fils d'Échékratès, du dème de Pétra, qui était lapithe d'origine et descendait de Kaineus ». Labda n'était pas le véritable nom de la mère de Kypsélos, mais son surnom : voir S. I. OOST, 1972, p. 17. J.-P. VERNANT, 1982, a longuement disserté sur le parallélisme entre les Cypsélides et les Labdacides, également incestueux. Les données sur la généalogie paternelle de Kypsélos fournies par Hérodote ne sont pas nécessairement incompatibles avec celles que donne Pausanias. Elles prouvent en tout cas l'ancienneté de la famille et son caractère pré-dorien, ce que confirme le nom de Kypsélos, attesté sur une tablette mycénienne de Pylos (VENTRIS-CHADWICK, 1953, p. 94, repris par H. BERVE, 1967, II, p. 522) et qu'on retrouve en tout cas dans la généalogie des rois mythiques d'Arcadie auxquels Kypsélos de Corinthe se rattacherait selon J. SCHUBRING, 1862, p. 13-23. On sait par Hérodote que Kypsélos remontait en ligne mâle au lapithe Kaineus, fils d'Élatos. Or, cet Élatos était identifié dans l'Antiquité (mais certainement à tort) à Élatos, fils d'Arkas, héros éponyme de l'Arcadie et ancêtre de la dynastie royale des Aipyrides, issus d'un roi nommé Kypsélos. Pour la question des différents Élatos, voir G. FOUGERES, 1898, p. 214-220 et plus récemment O. CURTY, 1999, p. 179-180. Kypsélos d'Arcadie était probablement le frère d'un Peiriithoos, homonyme du plus fameux des Lapithes. De manière générale, voir S. I. OOST, 1972, p. 16-20.
- ² Thuc., VI, 3, 2, nous apprend qu'Archias était un Héraclide : Συρακούσας δὲ τοῦ ἐχομένου ἔτους Ἀρχίας τῶν Ἡρακλειδῶν ἐκ Κορίνθου ᾤκισε (« l'année suivante, Archias, qui appartenait à la famille corinthienne des Héraclides, fonda Syracuse »). Pour la généalogie téménide d'Archias, voir *supra*, p. 679, n. 2. Quoique Thucydide ne le désigne que comme Héraclide, il est bien certain qu'il était considéré comme Bacchiade : voir J. B. SALMON, 1984, p. 65 ou T. E. RIHLL, 1986, p. 142, n. 78. En effet, son départ de Corinthe a été motivée par la mort du jeune Aktaiôn dont il était responsable : voir, par exemple, Plut. *Amat. Narr.*, 2. Or, l'appartenance aux Bacchiades du meurtrier est attesté par Sch. Apoll. Rhod., IV, 1212 : εἰσότε Βακχιάδαι Βάκχης ἐγένετο νῖος Διονύσου ἐν Κορίνθῳ δὲ διέτριβεν. Ἦσαν δὲ εὐγενέστατοι οἱ ἀπ' αὐτοῦ τὸ γένος ἔχοντες, οἵτινες ἐξεβλήθησαν ἐκ Κορίνθου διὰ τὸν Ακταίωνος θάνατον. Ἡ δὲ αἰτία ἐστὶν ἦδε. Μέλισσος εὐεργετήσας τοὺς Κορινθίους (μέλλοντας γὰρ ὑπὸ Φεΐδωνος τοῦ τῶν Ἀργείων βασιλέως διαφθαρεῖναι ἐρρύσατο) τιμῆς ἠξιώθη παρ' αὐτοῖς <...> καὶ ποτε οἱ Βακχιάδαι νυχτὸς ἐπελθόντες τῇ οἰκίᾳ τοῦ Ακταίωνος ἐβούλοντο ἀποσπᾶν τὸν παῖδα. τῶν δὲ γονέων ἀντεχόντων συνέβη διασπασθῆναι τὸν Ακταίωνα. Μελλόντων δὲ τῶν Ἰσθμίων ἄγεσθαι, στάς ἐπὶ τοῦ βωμοῦ ὁ Μέλισσος πολλὰ τοῖς Κορινθίοις κατηράσατο, ἐάν μὴ τὸν τοῦ παιδὸς ἐκδικήσωσι θάνατον ταῦτα εἰπὼν εἰς τὸν ὑποκείμενον κρημνὸν ἑαυτὸν ἔβαλεν. οἱ δὲ Κορίνθιοι, εὐλαβούμενοι ἀνεκδίκητον καταλιπεῖν τὸν τοῦ Ακταίωνος θάνατον, ἀμα μὲν καὶ τοῦ θεοῦ κελεύοντος, ἐξέβαλον τοὺς Βακχιάδας. Χερσικράτης δέ, εἷς τῶν Βακχιαδῶν, ἔκτισε Κέρκωρα, ἐκβαλὼν τοὺς ἐνοικοῦντας Κόλχους ἐκβληθέντες δὲ εἰς Ἥπειρον παρεγένοντο (« Bakchis était fils de Dionysos

l'appartenance au *génos* pouvait aussi bien passer par la mère¹ ; à la suite du meurtre du jeune Aktaiôn, déchiqueté après qu'il l'eût enlevé, le père du jeune homme Mélissos, fils de l'Argien Habrôn (qui s'était réfugié à Corinthe à cause du tyran Pheidon), se suicida en maudissant les meurtriers², ce qui conduisit Archias et d'autres Bacchiades à quitter la ville et fonder des colonies, Archias allant fonder Syracuse où il sera tué plus tard par un certain Tèléphos³ ;

- Chersikratès, Héraclide, fondateur de Corcyre vers 735, était l'un des compagnons d'Archias et partit fonder Corcyre en même temps que le premier allait fonder Syracuse⁴ ;

et vivait à Corinthe. Ses descendants qui furent expulsés de Corinthe à cause de la mort d'Aktaiôn, étaient d'excellente race. En voici la raison. Mélissos, en tant que bienfaiteur des Corinthiens (il les avait sauvés au moment où Pheidon, le roi des Argiens, allait les faire périr), fut jugé digne de recevoir un culte chez eux ... Un jour les Bacchiades pénétrèrent de nuit dans la maison d'Aktaiôn, voulant enlever l'enfant. En dépit de la résistance de ses parents, Aktaiôn leur fut arraché. Alors qu'on s'apprêtait à célébrer les jeux Isthmiques, Mélissos, debout près de l'autel, se répandit en malédictions contre les Corinthiens s'ils ne vengeaient pas la mort de l'enfant. Ayant dit cela, il se jeta sur les degrés en bas de l'autel. Les Corinthiens prirent soin de ne pas laisser le meurtre d'Aktaiôn invengé, et sur l'ordre de la divinité, expulsèrent les Bacchiades. Chersikratès, un des Bacchiades, fonda Corcyre, après avoir chassé les Colques qui y résidaient. Une fois chassés, ils rejoignirent l'Épire » [p. 498-499 LACHENAUD, avec un commentaire insuffisant ; voir aussi Ed. WILL, 1955, p. 181].

¹ Voir les développements de P. CARLIER, 1984, p. 397-398. C'est une des raisons de l'endogamie fermée du groupe.

² Il s'agit d'un mythe de fondation, qui s'apparente de près à celui du mythique Aktaiôn déchiqueté par ses chiens ou à celui de Mélikertès : voir par exemple Ed. WILL, 1955, p. 180-195 ; M. BROADBENT, 168, p. 45-52 et en dernier lieu A. CARFORA, 2007.

³ Plut., *Amat. Narr.*, II, cité *supra*, p. 661.

⁴ Voir notes précédentes. Voir aussi Plut., *Mor.* 293a-b (= *Quest. Gr.*, 11) : Κέρκυραν τὴν νῆσον Ἑρετριεῖς κατῴκουν. Χαρικράτους δὲ πλεύσαντος ἐκ Κορίνθου μετὰ δυνάμεως καὶ τῶ πολέμῳ κρατούντος, ἐμβάντες εἰς τὰς ναῦς οἱ Ἑρετριεῖς ἀπέπλευσαν οἴκαδε. προαισθημένοι δ' οἱ πολῖται, τῆς χώρας εἰργοναυτοῦς καὶ ἀποβαίνειν ἐκώλυον σφενδονῶντες, μὴ δυνάμενοι δὲ μήτε πείσαι μήτε βιάσασθαι πολλοὺς καὶ ἀπαραιτήτους ὄντας, ἐπὶ Θράκης ἔπλευσαν καὶ κατασχόντες χωρίον (« les Érétriens habitaient l'île de Corcyre. Charikratès étant venu de Corinthe pour les attaquer et les ayant vaincus, ils s'embarquèrent, et firent voile vers leur ancienne patrie. Leurs concitoyens, avertis de leur arrivée, les chargèrent à coups de fronde, et les empêchèrent de débarquer. Comme ils ne purent ni gagner ces hommes intraitables par la persuasion, ni les repousser par la force, parce qu'ils avaient la supériorité du nombre, ils se retirèrent dans la Thrace ») ; Tim. *FGrHist.* 566F80 (= Sch. Apoll. Rh., IV, 1216, p. 498-499) : Τίμαιος δὲ φησι μετὰ ἔτη ἑξακόσια (?) τῶν Τρωικῶν Χερσικράτη, ἀπόγονον τῶν Βακχιαδῶν, κατωικηκέναι τὴν νῆσον. Κόλχοι δὲ διαβάντες εἰς τὴν πλησίον νῆσον καὶ μετὰ ταῦτα εἰς τὰ Κεραύνια ὄρη ὀρμησαντες εἰς τε τοὺς Ἄβαντας καὶ Νεσταίους καὶ Ὠρικὸν ἀπωκίσθησαν. ἔστι δὲ ὁ τὴν ἀπουκίαν ἀγαγὼν τῶν Βακχιαδῶν Χερσικράτης, ἀποστερούμενος τῶν τιμῶν ὑπὸ Κορινθίων (« Selon Timée, six cents ans après la guerre de Troie, Chersikratès, un descendant des Bacchiades, colonisa l'île : 'Les Colques, qui étaient passés dans l'île voisine avant de s'engager dans les montagnes Kérauniennes et dans le pays des Abantes et des Nestaiens, avaient fondé la colonie d'Orikos. C'est un Bacchiade, Chersikratès, qui, privé de sa charge par les Corinthiens, prit la tête des colons' »). La date (594/3) est probablement corrompue d'après F. Jacoby dans la mesure où la fondation de Corcyre est toujours rapprochée de celle de Syracuse, au VIII^e s. Pour Chersikratès, voir en dernier lieu D. RIDGWAY, 2002.

- Philolaos, qui apporte à Thèbes les lois promulguées à Corinthe par Pheidon, peu après la victoire à Olympie de son éromène Dioklès (728/7), sans doute un Bacchiade également¹ ;
- Phalios, *oikiste* d'Épidamne, que Thucydide, à l'instar d'Archias, désigne simplement comme Héraclide² : il pourrait s'agir d'un Bacchiade, mais on sait que ceux-ci ne constituaient qu'une frange de l'aristocratie héraclide de Corinthe ; toutefois comme les autres *oikistes* sont soit des Bacchiades, soit, ensuite, des proches de Kypsélos, l'appartenance au *génos* royal reste le plus probable³ ;
- Hippokleidès, le prytane en exercice en 657⁴, tué par Kypsélos qui s'arroge le pouvoir à sa place en le transformant en exercice à vie⁵ ;

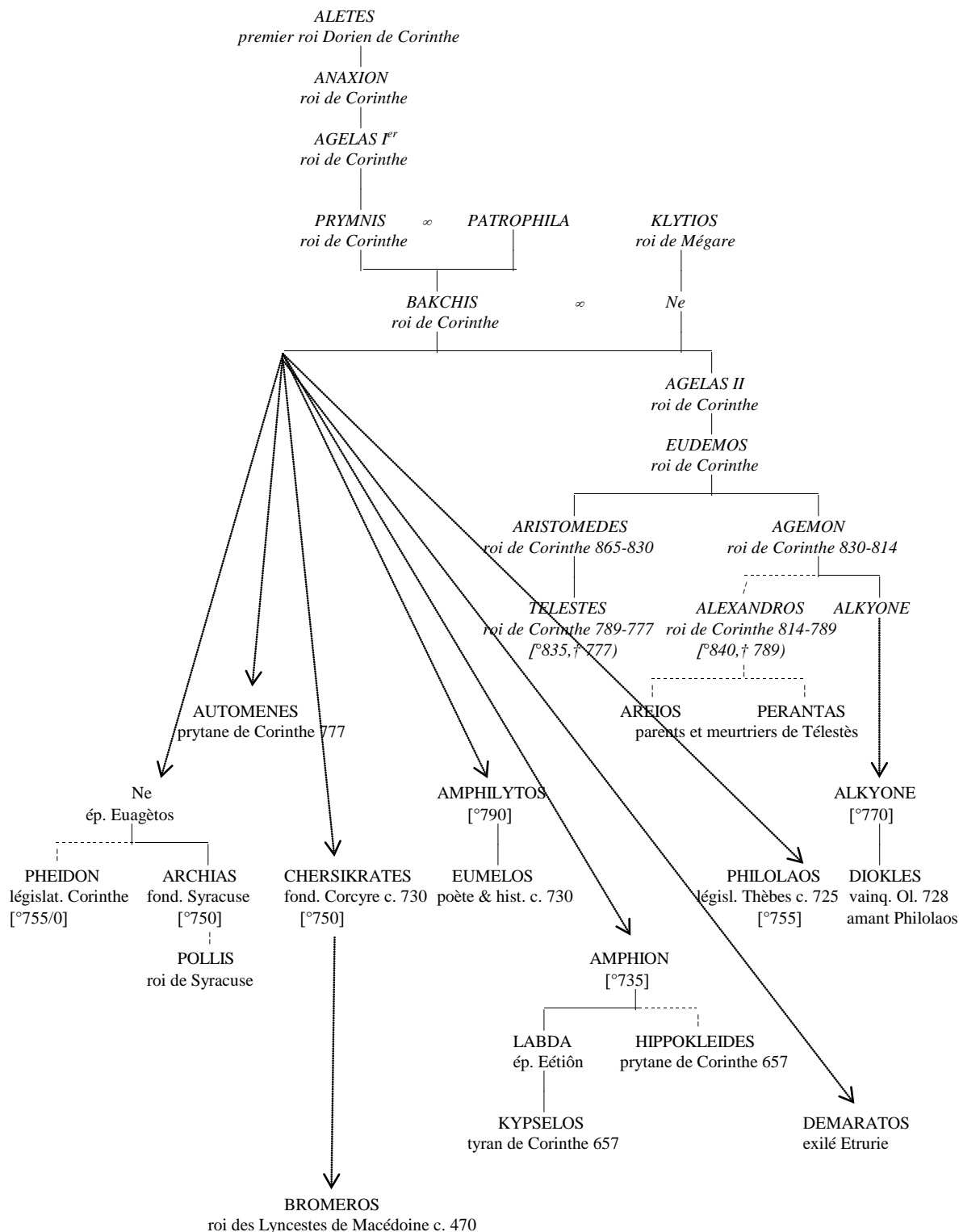
¹ Arist., *Pol.*, 1274a : Ἐγένετο δὲ καὶ Φιλόλαος ὁ Κορίνθιος νομοθέτης Θηβαίσις. Ἦν δ' ὁ Φιλόλαος τὸ μὲν γένος τῶν Βακχιαδῶν, ἐραστής δὲ γενόμενος Διοκλέους τοῦ νικήσαντος Ὀλυμπίασιν, ὡς ἐκεῖνος τὴν πόλιν ἔλιπε διαμισήσας τὸν ἔρωτα τὸν τῆς μητρὸς Ἀλκυόνης, ἀπῆλθεν εἰς Θήβας (« Philolaos de Corinthe fut le législateur de Thèbes ; il était de la famille des Bacchiades, et lorsque Dioklès, le vainqueur des concours Olympiques, dont il était l'amant, dût fuir sa patrie pour se soustraire à la passion incestueuse de sa mère Alkyonè, Philolaos se retira à Thèbes, où tous les deux finirent leurs jours »). Cette Alkyonè est probablement une descendante d'Alkyonè, fille du roi Agémôn, oncle de Téléstès (*supra*, p. 724, n. 1), ce qui fait de Dioklès un Bacchiade par sa mère. La suite du récit montre que Philolaos apporte à Thèbes la législation imposée à Corinthe par le noble Pheidon (Arist., *Pol.*, 1265b, cité *supra*, p. 672, n. 3), qui devait être également un Bacchiade.

² Thuc., I, 24, 2. Pareillement de Chersikratès chez Strabon.

³ Voir S. I. OOST, 1972, p. 21 ; J. B. SALMON, 1984, p. 213.

⁴ Il s'agit de la date fournie par Ératosthène et Apollodore, et adoptée par une majorité de modernes sous l'appellation de « datation haute » : voir notamment J. SERVAIS, 1969. D'autres préconisent une « datation basse » dont le champion le plus récent a été Ed. WILL, 1955. Enfin, dernièrement, V. PARKER, 1993a, préconise une datation intermédiaire. Un des arguments de la datation haute vient de la généalogie des Philaïdes : Kypsélos d'Athènes, petit-fils de Kypsélos de Corinthe, a été archonte en 597, il est donc né avant 627 et sa mère, fille du tyran de Corinthe, autour de 650/645.

⁵ Nic. Dam., fg. 57 : [1] ὅτι Κύπελος Βακχιάδης καὶ αὐτὸς ὦν ἐκ κήδους γυναικείου πρῶτος κτείνας τὸν τελευταῖον Ἴπποκλείδην ἐβασίλευσεν ἀντ' αὐτοῦ τρόπῳ τοιαύτῳ. [2] λόγιον ἦν τοῖς Βακχιάδαις ὑπὸ τοῦ Κυπέλου τοῦ Ἀετίωνος καταλυθεῖσιν τὴν ἀρχὴν ἀφαιρεθῆναι ... [6] τέλος δὲ συστήσας ἐταιρικὸν κτείνει βασιλεύοντα Πατροκλείδην παράνομον ὄντα καὶ ἐπαχθῆ. Dans le même passage, Nicolas de Damas appelle le magistrat Bacchiade Hippokleidès (fg. 57, 1) et ensuite Patrokleidès (fg. 57, 6). Il est impossible de savoir qu'elle est la bonne leçon à partir du seul texte de Nicolas. Mais la transmission du nom Hippokleidès chez les descendants athéniens (Philaïdes) de Kypsélos ne permet pas de douter que c'est ce nom qu'il faut préférer. Pour le titre de « roi » utilisé par Nicolas de Damas et qui désigne simplement le prytane, voir P. CARLIER, 1984, p. 399.



En dehors de Corinthe, les Bacchiades ont essaimés dans d'autres régions. Ainsi :

- Dèmaratos, ancêtre de la dynastie étrusque des Tarquins est représenté par une tradition unanime qui remonte au moins à Polybe comme un exilé bacchiade de Corinthe, qui se livrait précédemment au commerce mais qui décida de quitter définitivement sa patrie lors de la prise du pouvoir par Kypsélos :

Polybe¹ :

Lucius, fils de Dèmaratos le Corinthien, partit pour Rome, plaçant de grandes espérances, tant sur lui-même que sur ses richesses et persuadé que les occasions ne lui manqueraient pas de montrer qu'il n'était inférieur à aucun citoyen de la république. Il était même marié à une femme qui, à d'autres qualités, joignait encore une âme propre à le seconder dans des pro-jets qui demandent de la prudence et de l'adresse

Cicéron² :

Un Corinthien, est-il dit à ce sujet, Demaratus, le premier homme de son pays par la considération, le crédit et la richesse, ne pouvant supporter le joug de Cypselus, tyran de Corinthe, avait fui avec de grands trésors, et était venu à Tarquinii, ville très florissante de l'Etrurie. Instruit bientôt que la domination de Cypselus ne faisait que s'affermir, en homme libre et courageux, il renonça pour jamais à sa patrie, se fit admettre au nombre des citoyens de Tarquinii, et fixa dans cette ville sa fortune et sa demeure. Ayant eu deux enfants de son union avec une femme de cette ville, il les instruisit dans toutes les sciences, sur le modèle de l'éducation grecque

Denys d'Halicarnasse³ :

Un certain Corinthien, nommé Dèmaratos, de la famille des Bacchiades, s'adonna entièrement au commerce. Il passa en Italie sur un vaisseau qui lui appartenait, et dans les villes des Tyrrhéniens qui étaient alors les plus florissantes de tout le pays, il vendit les marchandises dont il était chargé. Il y gagna si considérablement que sans se soucier d'aller en d'autres ports, il pratiqua toujours la même mer, apportant des marchandises de Grèce en Tyrrhénie et, en remportant de Tyrrhénie en Grèce. Après avoir continué ce commerce pendant quelque temps, il devint très riche. Mais dans la suite il s'éleva une sédition à

-
- ¹ Pol., VI, 11a, 7 : Λεύκιος, Δημαράτου τοῦ Κορινθίου υἱός. οὗτος εἰς Ῥώμην ὥρμησε πιστεύων αὐτῷ τε καὶ τοῖς χρήμασι, πεπεισμένος οὐδενὸς ἔλαττον ἕξειν ἐν τῇ πολιτείᾳ διὰ τινὰς ἀφορμάς, ἔχων γυναῖκα χρησίμην τὰ τ' ἄλλα καὶ πρὸς πᾶσαν ἐπιβολὴν πραγματικὴν εὐφυᾶ συνεργόν.
- ² Cic., Rep., II, 25 : *Influxit enim non tenuis quidam e Graecia riuulus in hanc urbem, sed abundantissimus amnis illarum disciplinarum et artium. Fuisse enim quendam ferunt Demaratum Corinthium et honore et auctoritate et fortunis facile ciuitatis suae principem ; qui cum Corinthiorum tyrannum Cypselum ferre non potuisset, fugisse cum magna pecunia dicitur ac secontulisse Tarquinios, in urbem Etruriae florentissimam. Cumque audiret dominationem Cypseli confirmari, defugit patriam uir liber ac fortis et adscitus est ciuis a Tarquiniensibus atque in ea ciuitate domicilium et sedescollocauit. Ubi cum de matre familias Tarquiniensi duo filios procreauisset, omnibus eos artibus ad Graecorum disciplinam erudiit.*
- ³ Den. Hal., III, 46, 3-4 : Κορίνθιος τις ἀνὴρ ὄνομα Δημάρατος ἐκ τῆς Βακχιάδων συγγενείας ἐμπορεύεσθαι προελόμενος ἐπέπλευσεν εἰς τὴν Ἰταλίαν ὀλκάδα τε οἰκίαν ἀνάγων καὶ φόρτον ἴδιον. Ἐξεμπολήσας δὲ τὸν φόρτον ἐν ταῖς Τυρρηνῶν πόλεσιν εὐδαιμονούσας μάλιστα τῶν ἐν Ἰταλίᾳ τότε καὶ μεγάλα κέρδη περιβαλόμενος ἐκείθεν οὐκέτι εἰς ἄλλους ἐβούλετο κατὰγεσθαι λιμένας, ἀλλὰ τὴν αὐτὴν εἰργάζετο συνεχῶς θάλατταν Ἑλληνικὴν τε φόρτον εἰς Τυρρηνοὺς κομίζων καὶ Τυρρηνικὴν εἰς τὴν Ἑλλάδα φέρων καὶ γίνεται πάντων πολλῶν χρημάτων κύριος. Ἐπικαταλαβούσης δὲ στάσεως τὴν Κόρινθον καὶ τῆς Κυψέλου τυραννίδος ἐπανισταμένης τοῖς Βακχιάδαις οὐκ ἀσφαλὲς εἶναι δοκῶν ἐν τυραννίδι ζῆν πολλὰ κεκτημένος ἄλλως τε καὶ τῆς ὀλιγαρχικῆς οἰκίας ὑπάρχων, συνεσκευασμένος τὴν οὐσίαν ὅσῃν οἶός τ' ἦν ᾤχετο πλέων ἐκ τῆς Κόρινθου. Ἐχων δὲ φίλους πολλοὺς καὶ ἀγαθοὺς Τυρρηνῶν διὰ τὰς συνεχεῖς ἐπιμιξίας, μάλιστα δ' ἐν Ταρκυνίοις πόλει μεγάλη τε καὶ εὐδαίμονι τότε οὖσῃ, οἶκόν τε αὐτόθι κατασκευάζεται καὶ γυναῖκα ἐπιφανῆ κατὰ γένος ἄγεται. Γενομένων δ' αὐτῷ δυεῖν παίδων Τυρρηνικὰ θέμενος αὐτοῖς ὀνόματα, τῷ μὲν Ἀρροντα, τῷ δὲ Λοκόμωνα καὶ παιδεύσας ἀμφοτέρους Ἑλληνικὴν τε καὶ Τυρρηνικὴν παιδείαν, εἰς ἄνδρας ἐλθοῦσιν αὐτοῖς γυναῖκας ἐκ τῶν ἐπιφανεστάτων οἴκων λαμβάνει. [3,47] Καὶ μετ' οὐ πολὺν χρόνον ὁ μὲν πρεσβύτερος αὐτοῦ τῶν παίδων γένος οὐδὲν καταλιπὼν ἐμφανὲς ἀποθνήσκει. Καὶ μετ' ὀλίγας ἡμέρας αὐτὸς ὁ Δημάρατος ὑπὸ λύπης τελευτᾷ κληρονόμον ἀπάσης τῆς οὐσίας τὸν περιλειπόμενον τῶν παίδων Λοκόμωνα καταλιπὼν.

Corinthe ; et les Bacchiades étant opprimés par la tyrannie de Cypselus, Damaratus qui possédait de grandes richesses, et qui était d'ailleurs d'une des premières familles, et même de la faction des grands de l'état, crut qu'il n'était pas sûr pour lui de vivre sous un gouvernement tyrannique. Il prit donc le parti d'embarquer tout ce qu'il avait, pour se retirer de Corinthe dans le pays des Tyrrhéniens. Son commerce continu lui ayant procuré plusieurs bons amis, sur tout à Tarquinii, ville alors très-célèbre et très-florissante, il y bâtit une maison et épousa une femme de qualité dont il eut deux enfants auxquels il donna des noms Tyrrhéniens, à l'un celui d'Aruns, et. à l'autre celui de Lucumon. Il les fit instruire tous deux dans les sciences des Grecs et des Tyrrhéniens, et. lorsqu'ils eurent atteint l'âge viril, il les maria à des filles de la première distinction. Peu de temps après, l'aîné de ses fils mourut sans laisser d'enfants, au moins qui parussent. Demaratus en eut tant de chagrin qu'il ne lui survécut que peu de jours, laissant tout son bien à Lucumon son cadet.

Tite-Live¹ :

[1] Pendant le règne d'Ancus, un étranger nommé Lucumon, homme actif et opulent, vint à Rome. Il y fut attiré principalement par l'ambition et l'espérance d'y obtenir les honneurs qu'on lui refusait à Tarquinii, où sa famille était également étrangère. [2] Demaratus, son père, obligé de fuir Corinthe, sa patrie, à la suite de troubles civils, s'était, par hasard, retiré à Tarquinii. Là, il s'était marié et avait eu deux enfants, Lucumon, et Arruns. Lucumon survécut à son père, dont il recueillit seul l'héritage ; Arruns était mort auparavant, laissant sa femme enceinte. [3] Demaratus, qui l'avait suivi de près, ignorant la grossesse de sa bru, ne fit aucune mention de son petit-fils dans son testament ; de sorte que l'enfant, étant né postérieurement à la mort de son aïeul, n'eut aucune part dans la succession, et fut laissé dans un état de misère qui lui fit donner le nom d'Egerius.

... Que, plus tard, Lucius Tarquinius, qui n'appartenait ni à cette ville ni à l'Italie, et qui était fils de Demaratus de Corinthe, transplanté de Tarquinii, fut fait roi du vivant des fils d'Ancus

Strabon² :

Dans le même temps, Dèmaratos, l'un des membres de la famille déchue, qui avait cru devoir fuir devant les discordes civiles, se retirait en Tyrrhénie, avec des trésors si considérables qu'on le vit bientôt exercer une sorte de souveraineté dans la ville qui lui avait donné asile et que son propre fils devint roi des Romains.

¹ Tite-Live, I, 34, 2 : [1] *Anco regnante Lucumo, uir impiger ac diuitiis potens, Romam commigrauit cupidine maxime ac spe magni honoris, cuius adipiscendi Tarquiniis - nam ibi quoque peregrina stirpe oriundus erat - facultas non fuerat.* [2] *Demarati Corinthii filius erat, qui ob seditiones domo profugus cum Tarquiniis forte consedisset, uxore ibi ducta duos filios genuit. Nominahis Lucumo atque Arruns fuerunt. Lucumo superfuit patri honorum omnium heres : Arruns prior quam pater moritur uxore grauida relicta. Nec diu manet superstes filio pater ;* [3] *qui cum, ignorans nurum uentrem ferre, inmemor in testando nepotis decessisset, puero postauit mortem in nullam sortem bonorum nato ab inopia Egerio inditum nomen ; Id., IV, 3, 11 : Deinde Tarquinium, non Romanae modo sed ne Italicae quidem gentis, Demarati Corinthii filium, incolam ab Tarquiniis, uiuis liberis Anci, regem factum ?*

² Strab., VIII, 6, 21 (C378) : *Δημάρατος τε, εἷς τῶν ἐν Κορίνθῳ δυναστευσάντων, φεύγων τὰς ἐκεῖ στάσεις τοσοῦτον ἠνέγκατο πλοῦτον οἰκοθεν εἰς τὴν Τυρρηνίαν ὥστε αὐτὸς μὲν ἦρξε τῆς δεξαμένης αὐτὸν πόλεως, ὃ δ' υἱὸς αὐτοῦ καὶ Ῥωμαίων κατέστη βασιλεύς.*

Inscription emp. Claude¹ :

Comme l'était Tarquinius Priscus, qui succéda à Ancus Martius. Tarquinius, interdit de magistrature dans sa patrie parce qu'il n'était pas de sang pur : il était le fils du Corinthien Demaratus et sa mère était une femme de Tarquinius, une femme noble mais pauvre, comme elle devait l'être pour avoir accordé sa main à un tel mari. Il émigra ensuite à Rome où il obtint le trône. Entre Tarquin et son fils, ou son petit-fils (parce que la chose est disputée entre les auteurs) s'intercale Servius Tullus.

Pline l'Ancien² :

[Ce Cléophante] est différent de l'artiste du même nom qui, selon Cornelius Népos, suivit en Italie Demaratus, père du roi romain Tarquin l'Ancien. Demaratus fuyait Corinthe, pour échapper aux violences du tyran Cypselus

D'autres prétendent que les premiers inventeurs de la plastique furent Rhoecus et Théodore, à Samos, longtemps avant l'expulsion des Bacchiades hors de Corinthe ; que Demaratus, qui s'enfuyait de cette ville, et qui, en Étrurie, donna le jour à Tarquin l'Ancien, roi du peuple romain.

Cette tradition concernant Dèmaratos, d'abord regardée avec un scepticisme absolu, est désormais considérée comme authentique par un nombre croissant d'historiens³. Le véritable problème ne concerne plus tant l'existence de Dèmaratos que sa datation et son lien avec la dynastie des Tarquins. Son dernier descendant royal prétendu, Tarquin le Superbe, est détrôné en 509. Le plus ancien analyste romain, Fabius Pictor, écrivant à la fin du III^e siècle avant J.-C., affirme que Tarquin le Superbe était le fils de Tarquin l'Ancien, donc le petit-fils de Dèmaratos, lequel ne peut donc arriver en Étrurie en 657. Conscient du problème, Calpurnius Piso, suivi par Denys d'Halicarnasse et la quasi-totalité des historiens modernes, corrige la généalogie de Fabius Pictor en introduisant une génération intermédiaire entre les deux Tarquins. O. de Cazanove s'y est opposé en arguant que la généalogie de Fabius Pictor est parfaitement cohérente et rejoint la tradition étrusque, indépendante. En conséquence, la date de Dèmaratos aurait été ignorée des premiers historiens romains et n'aurait été fixée à 657 que tardivement, poussant les historiens plus récents, désormais guidés

¹ *ILS*, 212 : *ut Anco Marcio Priscus Tarquinius. [is] propter temeratum sanguinem, quod patre Demarato C[orinthio] natus erat et Tarquiniensi matre generosa sed inopi, ut quae tali marito necesse habuerit succumbere, cum domi repelleretur a gerendis honoribus, postquam Romam migravit. regnum adeptus est. Huic quoque et filio, nepotiae eius (nam et hoc inter auctores discrepat), insertus Servius Tullius.*

² Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 3, 16 : *hunc eodem nomine alium fuisse quam tradit Cornelius Nepos secutum in Italiam Damaratum, Tarquini Prisci regis romani patrem, fugientem a Corintho tyranni iniurias Cypseli, mox docebimus.* ; *Id., ibid.*, XXXV, 43, 2 : *Sunt qui in samo primos omnium plasticen inuenisse Rhoecum et Theodorum tradant multo ante Bacchiadas Corintho pulsos, Damaratum uero ex eadem urbe profugum, qui in Etruria Tarquinium regem populi romani genuit.*

³ Après la réhabilitation d'abord timide de A. BLAKEWAY, 1935, p. 148-149. Voir depuis par exemple B. COMBET-FARNOUX, 1957, p. 11 ; C. AMPOLO, 1976/7 ; O. de CAZANOVE, 1988, p. 638-639 ; F. ZEVI, 1995 ; D. RIDGWAY, 2002 ; N. A. WINTER, 2002.

par les progrès de la chronographie, à introduire cette génération supplémentaire¹. Même si O. de Cazanove minimise sans doute l'influence de la chronographie avant l'époque de Fabius Pictor, ses observations gardent tout leur poids. Pour T. J. Cornell, suivi sur ce point par G. Forsythe, le lien entre Tarquin l'Ancien et l'exilé corinthien Dèmaratos aurait été inventé tardivement, à la fin du IV^e siècle, lorsque les Romains sont devenus familiers aux Grecs. Il se serait agi de rehausser le prestige des Tarquins². Toutefois, le récit qui nous est parvenu n'est pas particulièrement flatteur pour les Tarquins à cet égard. Il est dit que seule sa pauvreté a poussé la noble Tanaquil à accepter comme époux un exilé comme Dèmaratos, qui autrement n'aurait jamais pu prétendre à sa main. Il semble plutôt que les Tarquins n'ont pas réussi à effacer cette origine étrangère. Le problème chronologique peut se régler assez aisément de deux façons : soit Dèmaratos est l'ancêtre, non le père du premier Tarquin ; soit son exil ne date pas de la prise du pouvoir par Kypsélos I^{er} vers 655 mais des troubles qui suivirent la chute de Kypsélos II vers 575.

- Arrhabaios, ancêtre des rois des Lyncestes en Macédoine était, selon Strabon, issu des Bacchiades³. On ignore toutefois comment se justifiait cette filiation puisque le seul ascendant d'Arrhabaios dont le nom soit connu est son père Bromèros⁴. Il est

¹ O. de CAZANOVE, 1988.

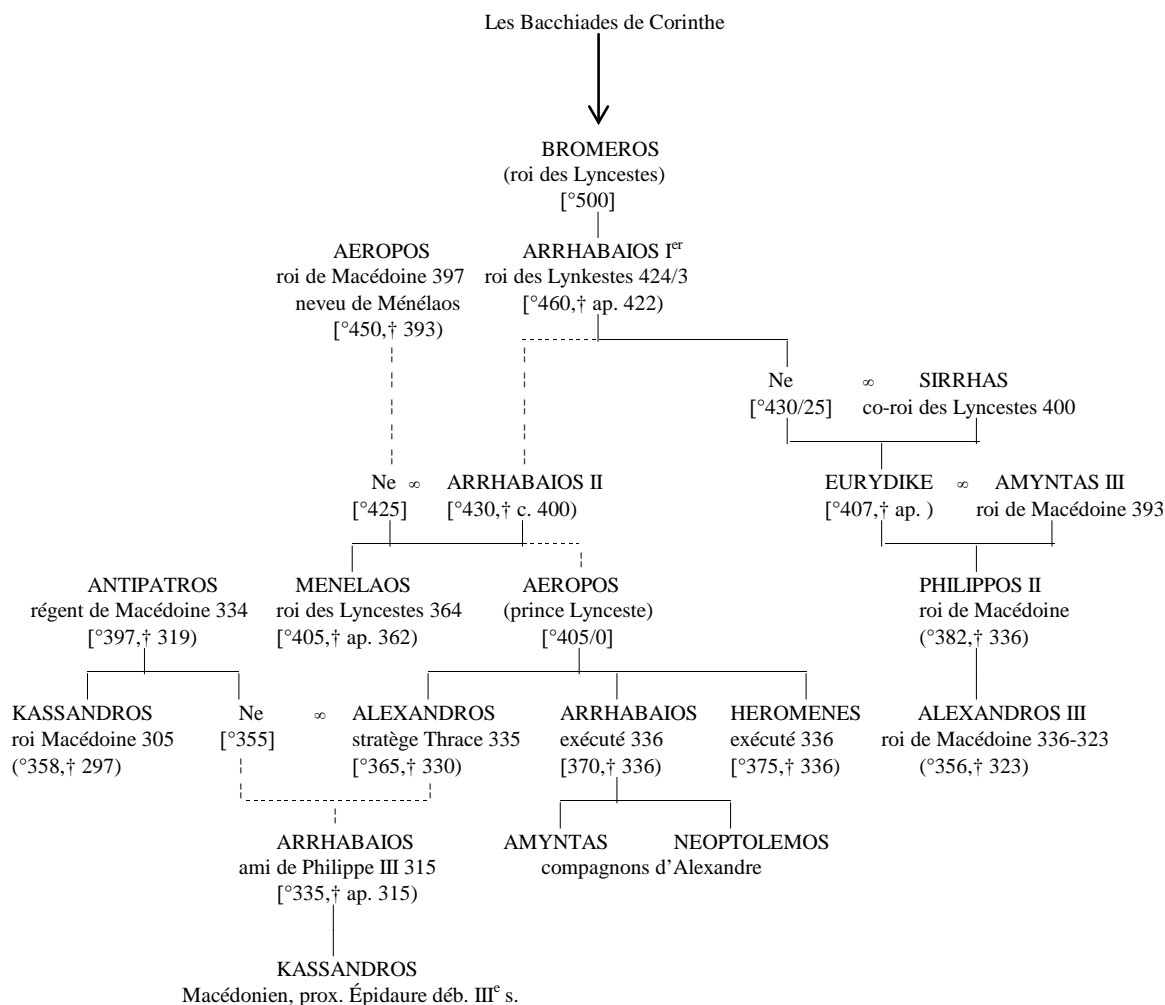
² T. J. CORNELL, 1995, p. 124-125 ; G. FORSYTHE, 2005, p. 101.

³ Strab., VII, 7, 8 (C326) : οἱ δὲ Λυγκησταὶ ὑπ' Ἀρραβαίῳ ἐγένοντο, τοῦ Βακχιαδῶν γένους ὄντι τούτου δ' ἦν θυγατριδῆ ἢ Φιλίππου μήτηρ τοῦ Ἀμύντου Εὐρυδικῆ, Ἴρρα δὲ θυγάτηρ (« les Lynkestes eurent comme prince Arrhabaios de la famille des Bacchiades qui fut le grand-père maternel de Philippos [II], fils d'Amyntas [III] et d'Eurydikè fille de [S]irrhas ». Le nom du père d'Eurydikè, donné sous la forme Irras ou SIRRAS par les sources a été confirmé par une inscription découverte en 1983 : « Eurydika Sirra Eukleia » : voir A. N. OIKONOMIDES, 1983. La question de son royaume en revanche reste discutée. Plusieurs sources tardives (Plutarque, Libanios) affirment que la mère de Philippe II était « Eurydikè d'Illyrie », ce qui a conduit de nombreux historiens à considérer SIRRHAS comme un roitelet illyrien. Mais on peut aussi concevoir que l'appellation « illyrienne » n'a pas d'autre signification que « barbare » ou encore que le patronyme d'Eurydikè, sous la forme Irras a conduit à une confusion avec Illyrien. En revanche, Aristote (*Polit.*, 1311b) dit que SIRRHAS et Arrhabaios gouvernaient le même royaume : Οἶον καὶ ἡ Κραταίου εἰς Ἀρχέλαον· αἰεὶ γὰρ βαρῆως εἶχε πρὸς τὴν ὀμιλίαν, ὥστε ἱκανὴ καὶ ἐλάττων ἐγένετο πρόφασις διότι τῶν θυγατέρων οὐδεμίαν ἔδωκεν ὁμολογήσας αὐτῷ, ἀλλὰ τὴν μὲν προτέραν, κατεχόμενος ὑπὸ πολέμου πρὸς Σίρραν καὶ Ἀρράβαιον, ἔδωκε τῷ βασιλεῖ τῷ τῆς Ἐλυμείας, τὴν δὲ νεωτέραν τῷ υἱεῖ Ἀμύντῃ (« Archélaos, après avoir promis (à Krateios) une de ses filles, lui manqua de parole, et les maria toutes deux, l'une, au roi d'Elymeia alors qu'il était acculé dans la guerre contre SIRRHA et Arrhabaios, et l'autre, qui était la plus jeune, à son fils Amyntas » (passage mal compris par A. N. OIKONOMIDES, p. 63, n. 5). Comme Philippe II n'a jamais été qualifié de demi-Illyrien, on doit conclure que sa mère était une Macédonienne, donc plus précisément une Lynceste : voir E. KAPETANOPOULOS, 1994. Cet auteur conclut que SIRRHAS était donc lui-même de Lyncestide ou d'Orestide et qu'il était l'héritier désigné de son beau-père. Ce qui oblige à questionner le *stemma* traditionnel de la famille. Faut-il déduire qu'Arrhabaios II était déjà décédé en 400 ?

⁴ Thuc., IV, 79, 2 ; 83,1 ; 124-128 ; *IG*, I³, 89.

possible que l'on doive mettre en relation cette ascendance avec la colonisation de Corcyre par le Bacchiade Chersikratès, puisqu'à cette occasion une partie de la population s'enfuit en Épire. Peut-être le détail de la filiation était-il fourni par Satyros comme semble en témoigner un fragment sur papyrus¹, mais pour lors, la généalogie connue de la famille se limite à cela² :

-
- ¹ Satyros, fg. 28, 3 (p. 131-132 SCHORN), fragment concomitant à celui (fg. 28, 1) qui donne la généalogie complète de Ptolémée III jusqu'à Héraclès et Dionysios par les rois de Macédoine. Le rapprochement avec l'origine d'Eurydikè, grand-mère maternelle de Philippe II semble s'imposer : voir P. M. FRASER, 1972, II, p. 124, n. 70 ; S. SCHORN, 2004, *ad. loc.*, p. 456 & 469-470.
- ² Voir C. HABICHT, 1977, avec *stemma*, p. 516 ; N. G. L. HAMMOND – G. T. GRIFFITH, 1979, II, p. 15-16. Depuis, N. G. L. HAMMOND, 1980, p. 457-460, est revenu sur son opinion et considère qu'Alexandros le Lynceste et ses frères pourraient être des descendants agnatiques directs de la dynastie argéade, leur père Aeropos étant le petit-fils du roi Aeropos II. Mais les raisons qu'il donne de cette généalogie sont à mon sens très insuffisants. En revanche, on peut admettre en effet qu'Aeropos, frère d'un Ménélaos et père d'un Alexandros, descendait par sa mère du roi Alexandros I^{er} de Macédoine, père d'un Ménélaos et grand-père d'Aeropos II.



Les Nébrides

Pour le lexicographe byzantin auteur de la *Suda*, Hippocrate était l'étoile de la médecine¹ :

Hippokratès de Kos, médecin, fils d'Hèrakleidas. Il doit être mis avant son grand-père, le père d'Hèracleidès, même s'il porte le même nom, parce qu'il est l'étoile et la lumière de l'art de la médecine, le plus utile à la vie. Il était le descendant de Chrysos et d'Élatos, son enfant, qui furent aussi des médecins.

A en croire le premier biographe d'Hippocrate, Soranos d'Ephèse, la généalogie de son héros était rapportée par Ératosthène, Phérécyde, Apollodore et Areios de Tarse de la façon suivante² :

¹ *Suda*, s. v. Hippokratès (I 564) : Ἴπποκράτης, Κῶος, ἰατρός, Ἡρακλείδου υἱός. προτετάχθω γὰρ καὶ τοῦ πάππου, τοῦ Ἡρακλείδου πατρός, εἰ καὶ ὁμώνυμος ἦν, διὰ τὸ ἀστέρα καὶ φῶς τῆς βιωφελειστάτης ἰατρικῆς γενέσθαι. ἀπόγονος δὲ Χρύσου τοῦνομα καὶ Ἐλάφου, τοῦ ἐκείνου παιδός, ἰατρῶν καὶ αὐτῶν.

² Sor. Eph., *Vit. Hippokr.*, 1, p. 175, 3 (JCIV 1062F2) : Ἴπποκράτης γένει μὲν ἦν Κῶος, υἱὸς Ἡρακλείδα καὶ Φαιναρέτης, εἰς Ἡρακλέα καὶ Ἀσκληπιὸν τὸ γένος ἀναφέρων, ἀφ' οὗ μὲν

Par sa naissance, Hippokratès était de l'île de Cos. Fils d'Hèrakleidès et de Phainarètè, il faisait remonter son lignage à Héraclès et à Asclépios. A la vingtième génération du premier et à la dix-neuvième génération du second, comme en témoignent sa généalogie établie par Ératoshénès, Phérécyde, Apollodore et Areios de Tarse.

Selon les lettres, certainement apocryphes¹, d'Hippocrate, sa généalogie serait la suivante² :

[Hippocr.], *Lettre 2* :

Hippokratès, médecin ... est dorien de race, de la ville de Kos, fils d'Hèrakleidès, fils d'Hippokratès, fils de Gnôsidikos, fils de Nébro, fils de Sostratos, fils de Théodôros, fils de Kléomyttidès, fils de Krisamis ... Le divin Hippokratès est donc le neuvième depuis le roi Krisamis, le dix-huitième depuis Asclépios, et le vingtième depuis Zeus. Il a pour mère Praxithéa, fille de Phainarètè, de la famille des Héraclides ; de sorte que, des deux côtés, le divin Hippokratès est issu des dieux, étant Asclépiade par son père, Héraclide par sa mère. Il a appris l'art de la médecine de son père Hèrakleidès et de son grand-père Hippokratès.

[Hippocr.], *Lettre 27*³ :

Les chefs de la ville étaient alors Kadmos et Hippolochos ; il est avéré que Kadmos et Hippolochos sont mes ancêtres ; Kadmos, qui régissait le sénat, est du côté de ma mère ; Hippolochos est Asclépiade, et le quatrième à partir de Nébro, celui qui avait coopéré à la ruine des Kriséens ; or, nous sommes Asclépiades du côté des mâles. Ainsi donc à nos ancêtres appartient cette belle action.

[Hippocr.], *Lettre 27*⁴ :

[Durant la première guerre sacrée] ... un homme se leva, Asclépiade de race, un de nos ancêtres, et, de l'aveu de tous, alors le plus habile médecin de la Grèce ; il se nommait Nébro, et il dit ... Chrysos (Χρυσός) est le nom du plus jeune de mes garçons, Nébro corrompit cette eau par des médicaments qui mirent à mal le ventre des Criséens, ce qui ne contribua pas peu à la prise de la ville. Chrysos fut le premier qui atteignit au haut du mur et saisit la tour ... Aux Asclépiades de Kos, par reconnaissance pour Nébro, fut accordé le privilège qu'ont les hiéromnémons de consulter les premiers l'oracle ;

εἰκοστός, ἀφ' οὗ δὲ ἔννεακαιδέκατος. μνημονεύει δὲ τῆς γενεαλογίας αὐτοῦ Ἐρατοσθένης (241 F 13) καὶ Φερεκύδης (3 F 59) καὶ Ἀπολλόδωρος (244 F 73) καὶ Ἄρειος ὁ Ταρσεύς.

¹ La majorité des historiens retiennent ces lettres comme une fabrication du IV^e s., encore que R. BOUSQUET, 1956, p. 581, n'exclut pas qu'elles aient pu être rédigées réellement par Thessalos. D'autres préfèrent les dater de la fin de l'époque hellénistique : voir la bibliographie chez N. ROBERTSON, 1978, p. 68, n. 1.

² *Ep. 2* : Ἴπποκράτης δὲ ἱητρὸς ... τῷ γένει μὲν οὖν ἐστὶ Δωριεὺς, πόλιος δὲ Κῶ, πατρὸς δὲ Ἡρακλείδα τοῦ Ἴπποκράτους τοῦ Γνωσιδίκου τοῦ Νέβρου τοῦ Σωστράτου τοῦ Θεοδώρου τοῦ Κλεομυττάδα τοῦ Κρισάμιδος ... Γίνεται μὲν οὖν ὁ θεῖος Ἴπποκράτης, ἕνατος μὲν ἀπὸ Κρισάμιδος τοῦ βασιλέως, ὀκτωκαιδέκατος δὲ ἀπὸ Ἀσκληπιοῦ, εἰκοστός δὲ ἀπὸ Διὸς, μητρὸς δὲ Πραξιθέας τῆς Φαιναρέτης ἐκ τῆς οἰκίας τῶν Ἡρακλειδῶν ὥστε κατ' ἀμφοτέρα τὰ σπέρματα θεῶν ἀπόγονός ἐστιν ὁ θεῖος Ἴπποκράτης, πρὸς μὲν πατρὸς Ἀσκληπιάδης ὦν, πρὸς δὲ μητρὸς Ἡρακλείδης. Ἔμαθε δὲ τὴν τέχνην παρὰ τε τῷ πατρὶ Ἡρακλείδῃ καὶ παρὰ τῷ πάππῳ Ἴπποκράτει.

³ *Ep. 27* : οἱ γὰρ προεστώτες τότε τῆς πόλεως ἦσαν Κάδμος τε καὶ Ἴππόλοχος· ἐπ' ἀληθείᾳ δὲ κεῖται προγόνους ἑμοῦς εἶναι τὸν τε Κάδμον καὶ τὸν Ἴππόλοχον· ὁ μὲν γὰρ Κάδμος, ὃς τὴν βουλήν αὐτὴν ἤρτυσεν, ἔστι τῆς ἑμῆς μητρὸς, ὁ δ' Ἴππόλοχος ἐξ Ἀσκληπιάδων τέταρτος ἀπὸ Νέβρου τοῦ Κρισάμιδος συγκαθελόντος, ἡμεῖς δ' Ἀσκληπιάδαι κατ' ἀνδρογένειαν.

⁴ *Ep. 27* : ἀνέστη ἀνὴρ, γένος μὲν Ἀσκληπιάδης, πρόγονος δὲ ἡμέτερος, ἱητρὸς δὲ Ἑλλήνων κράτιστος ὁμολογούμενος τῶν τότε, ὄνομά οἱ ἦν Νεβρός ... Νεβρός φαρμάκοισιν ἐμίμηε τὸ ὕδωρ· ἔνθεν αἱ κοιλίαι τῶν Κρισάμιων ἐφθάρησαν, καὶ μεγάλα δὴ τι ξυνεβάλετο πρὸς τὸ ἀλῶναι τὴν πόλιν· ... ἀνέβη γὰρ πρῶτος ἐπὶ τὸ τεῖχος Χρυσός καὶ κατέλαβε τὸν πύργον, ... Ἀσκληπιάδαις δὲ τοῖς ἐν Κῷ ἐδόθη Νεβροῦ χάριτι προμυθίῃ πρὸς μαντείην, καθάπερ τοῖσιν ἱερομνήμοσι ...

Stéphane de Byzance rapporte pour sa part la filiation suivante¹ :

Nébro, descendant des Asclépiades, épouse Pythia, d'où Gnôsidikos, Gnôsidikos est père d'Hippokratès, d'Aieneios et de Podaleirios, Hippokratès est le père d'Hèrakleidès, lui-même père du fameux Hippokratès.

Selon Tzetès, en revanche, Hippokratès n'aurait été que le dix-septième descendant d'Asclépios² :

Ce médecin Koéen, le grand Hippocrate, / avait Hèrakleidas comme père, Phainarète comme mère, le dix-septième descendant d'Asclépios. / Après la capture de Troie, dans la péraia de Rhodes / le chef Podaleirios, fils d'Asclépios, / engendra Hippolochos, Hippolochos engenda Sôstratos / d'où Dardanos, d'où Krisamis, qui eut Kléomyttadès / qui eût comme fils Théodôros, de lui un autre Sôstratos, / Sôstratos eut Krisamis le deuxième / Krisamis, Théodôros le deuxième / et Théodôros lui-même eut Sôstratos le troisième / d'où Nébro, d'où Gnôsidikos, qui eût Hippokratès / et de ce premier Hippokratès fils de Gnôsidikos / vint comme fils Hèrakleidas. Lui et Phainarète / du grand – ou deuxième – Hippokratès furent les parents.

Enfin, le début de la généalogie détaillée est fourni par une traduction latine connue par un unique manuscrit conservé à Bruxelles³ :

Hippocrates était de Cos, fils d'Heraclidus et de Finarata, issu de la lignée d'Asclepius. En effet, Asclepius eut deux fils avec Epione, fille d'Hercule : Podalirius et Machaon. De ces deux fils, Machaon mourut, comme le disent la plupart, durant le siège de Troie, sans laisser de postérité, mais Podalirius vécut et mourut à Syrna de Rhodes comme le raconte Antimachus dans le livre de sa Thébaïde, après qu'il eut engendré deux fils : Rhodon et

¹ Steph. Byz., *Ethn.*, s. v. Kôis, p. 402-403.

² Tzet., *Chil.*, 936-951 :

οὗτος ὁ Κῶος ἰατρός, ὁ μέγας Ἴπποκράτης
πατρὸς μὲν ἦν Ἡρακλειδᾶ, μητρὸς δὲ Φαιναρέτης,
τελῶν ἑπτακαίδέκατος Ἀσκληπιοῦ σπερμάτων.
μετὰ γὰρ Τροίᾳς ἄλωσιν ἐν τῇ περαιᾷ Ρόδου
ὁ Ποδαλείριος υἱὸς Ἀσκληπιοῦ ὑπάρχων
Ἴππόλοχον ἐγέννησεν, οὗ Σώστρατος ἐξέφυ,
οὗ Δάρδανος, οὗ Κρίσαμις, οὐπερ Κλεομυττάδης,
οὐπερ υἱὸς Θεόδωρος, τοῦ δὲ Σώστρατος ἄλλος,
οὐπερ Σωστράτου Κρίσαμις ὁ δεύτερος ἐξέφυ·
Κρισάμιδος Θεόδωρος δεύτερος πάλιν ἔφυ.
ἐκ Θεόδωρου τούτου δὲ ὁ Σώστρατος ὁ τρίτος,
οὗ Νέβρος, οὗ Γνωσίδικος, ἐξ οὐπερ Ἴπποκράτης·
τοῦ πρώτου Ἴπποκράτους δὲ υἱοῦ τοῦ Γνωσίδικου
παῖς <οὗτος> ἦν Ἡρακλειδᾶς, οὐπερ καὶ Φαιναρέτης
ὁ μέγας, ὁ καὶ δεύτερος, γέγονεν Ἴπποκράτης.

³ *Vita Bruxel.* : *Yppocrates fuit genere Cous a Eraclide filius ex Finerata, ortus ab Asclepia stirpe. Asclepio enim ex Epiona Herculis filia duo sunt creati successus Podalirius et Machaon. quorum Machaon, ut plurimi tradunt, Troiae excidio vitam finivit nulla subole derelicta, Podalirius vero Sirnae consistens Rhodi defecit, ut Antimachus memorat in <...> Thebaidos, filios nactus duos, Rhodonem et Hippolochum, ex Iphianassa Ucalegontis filia. Hippolochus creatur Apollonius, Sostratus; huic Dardanus et Cynno, Dardano Ablavias et Crisamis; Crisamidi Ablavias <et Cleomyttades>, qui venerunt Triccam ... item Tessalus de Yppocratis libri honoribus corrigens Apollodori dicta aliis aliisque usus est demonstrationibus ...* (éd. H. SCHOENE, 1903, p. 56 et JCIIV 1062F4). On notera la précision sur la mort de Machaon sans postérité, alors qu'on sait que la famille d'Aristote le revendiquait comme ancêtre direct (*supra*, p. 41). Il y a ici de toute évidence la trace d'un règlement de compte entre deux branches rivales chez les Asclépiades.

Hippolochus avec Iphianassa, fille d'Ucalegon. Hippolochus fut le père d'Apollonius et de Sostratus. De Sostratus naquit Dardanus et Cynno, de Dardanus Ablavia et Crisamis, de Crisamis, Ablavia [et Cleomyttadès] qui vinrent à Tricca ...

Il est possible toutefois que la généalogie de Phérécyde (reproduite par Tzetzés) qui écrivait trop tôt pour traiter du grand Hippocrate, se soit arrêtée en fait à Hippokratès I, grand-père homonyme du célèbre physicien et lui aussi médecin connu. Cela semble une solution simple à un problème qui a semblé insoluble à beaucoup¹ : comment le généalogiste athénien aurait-il pu écrire à propos de la famille du médecin qui n'était pas né, et de toute façon loin d'être célèbre, au moment où il est supposé écrire ? Faut-il décaler Phérécyde dans le temps à partir de ce synchronisme ? Certainement pas dans la mesure où de toute façon Hippocrate ne deviendra célèbre qu'à l'époque hellénistique. Faut-il supposer alors l'existence d'un autre Phérécyde ? Je ne le crois pas davantage parce que dans ce cas, une épithète ethnique ou autre l'aurait précisé et parce que la coïncidence de deux généalogistes homonymes préoccupés l'un et l'autre de généalogies allant de l'époque héroïque au temps présent serait particulièrement remarquable². Il est bien plus simple de considérer qu'à défaut d'Hippocrate lui-même, sa famille était spécialement renommée dès le début du V^e siècle et avait en outre l'intérêt de présenter une filiation complète et, selon les critères de l'époque au moins, particulièrement bien attestée. On a mis en doute l'illustration réelle de cette famille à une époque ancienne, mais en réalité la seule chose qu'on peut mettre en doute, c'est l'existence d'un culte important d'Asclépios à Cos à une haute époque. Les « Asclépiades » en revanche, quel qu'ait été leur ancêtre particulier, qui semble avoir été plutôt Héraclès qu'Asclépios, pourraient bien avoir eu une position quasi-royale, puisque Krisamis est qualifié de « roi » dans une des versions de la généalogie³ et acquis une célébrité importante à partir du rôle de Nébro lors de la première Guerre Sacrée⁴. L'appellation de Nébrides pour ses

¹ Voir un bon résumé de la question chez J. G. TAYLOR, 2000, p. 29-30, qui penche plutôt pour l'existence d'un second Phérécyde à l'époque hellénistique et souligne que cela aurait pour avantage de donner à la liste des auteurs qui ont traité de la généalogie d'Hippocrate un ordre chronologique.

² J. G. TAYLOR, 2000, p. 30, n. 23, est ainsi obligé de convenir que Phérécyde de Léros, qui pourrait convenir chronologiquement, ne semble s'être intéressé ni à la généalogie ni à Hippocrate. Il existe d'autres homonymes connus écrivant sur des sujets proches, ainsi Marsyas de Pella et Marsyas de Philippes, mais alors précisément, la tradition nous en informe.

³ Pour la question du *monarchos* (et non *basileus*) à Cos, voir S. M. SHERWIN-WHITE, 1978, p. 73-75 et 189-190, qui ne parle pas de Krisamis à cette occasion. Pour la prédominance d'Héraclès à Cos, voir *Ead., ibid.*, p. 75.

⁴ Pour la question des Nébrides et de la Guerre Sacrée, voir N. ROBERTSON, 1978, p. 68-72, dont cependant je n'accepte pas la thèse qui consiste à prendre la première Guerre Sacrée comme une invention d'Aristote au milieu du IV^e siècle.

descendants, certainement plus ancienne que celle d'Asclépiades, prouve que Nébroa a été un personnage remarquable. Dès la fin du V^e siècle, Platon vante la science de médecin de son contemporain Hippocrate¹. Comme l'a noté P. M. Fraser², le rattachement à Asclépios est néanmoins ancien puisque dès le second quart du IV^e siècle, les Asclépiades de Cos et de Cnide, expressément désignés ainsi, dédient une inscription à Delphes où ils précisent les conditions expresses que doivent respecter ceux d'entre eux, issus par les mâles exclusivement de la famille, pour bénéficier de certains privilèges³.

Quant à la véracité de la généalogie, elle s'arrête au mieux à Krisamis II, qualifié de roi et qui devait donc être un personnage réellement important. Son descendant Nébroa a une véritable épaisseur historique, héros de la guerre sacrée, et ne devrait légitimement pas être suspecté. Au dessus de Krisamis en revanche, la généalogie semble fabriquée, puisqu'on constate que les quatre générations au dessus de Krisamis II sont simplement un doublet des quatre générations à partir de lui :

Krisamis I, père de Kléomyttadas I, père de Théodôros I, père de Sôstratos I, père de :

Krisamis II, père de Kléomyttadas II, père de Théodôros II, père de Sôstratos II.

On a ainsi créé une filiation à bon compte. L'hésitation quant au nombre d'ancêtres qui séparent Hippocrate d'Asclépios achève de montrer que la tradition n'a été fixée que tardivement. En revanche, les noms entre Krisamis et Hippokratès I ne sont pas suspects et apparaissent réellement dans la prosopographie de Cos⁴. Comme la généalogie figure déjà chez Phérécyde, elle est antérieure au V^e siècle et on ne peut souscrire à l'opinion de O. Masson qui la croit inventée à partir de noms courants à Cos aux IV^e et III^e siècles (dont rien ne prouve qu'ils étaient représentés dès le VI^e siècle).

¹ Plat., *Protag.*, 311b-c : « Si par exemple, tu te proposais d'aller chez ... Hippocrate de Cos, de la famille des Asclépiades et de lui donner de l'argent pour s'occuper de toi et qu'on te demandât à quel titre tu allais payer un salaire à Hippocrate, que répondrais-tu ? Je répondrais à titre de médecin – et dans quel but ? – dans le but de devenir médecin ».

² P. M. FRASER, 1972, II, p. 497, n. 15, suivi par S. M. SHERWIN-WHITE, 1978, p. 75.

³ Ed. et trad. franç. : E. SAMAMA, 2003, p. 20, n. 62 ; *Choix d'Inscriptions de Delphes*, 2012, n° 32, p. 70-71.

⁴ Pour le nom de Kléomyttadas, voir O. MASSON, 1982, p. 20-23. Voir aussi S. M. SHERWIN-WHITE, 1978, p. 475-476. Pour les noms de Gnôsidikos et Nébroa, voir *Ead., ibid.*, p. 423 et 492. Le nom de Théodôros est fréquemment représenté (p. 462-464).

Les Homérides

Toutes les généalogies d'Homère qui nous sont parvenues sont tardives¹. Mais il ne fait pas de doute qu'il en existait dès la fin du VI^e siècle ou le début du V^e siècle. La *Vita I*, attribuée faussement à Hérodote est la moins prolixe à propos de son ascendance:

Lorsque Cumé l'Ancienne en Eolie fut fondée, des gens appartenant à divers peuples grecs y vinrent, et entre autres, parmi ceux de Magnésie, Mélanôpos, fils d'Ithagénès, lui-même fils de Kréthôn, qui loin d'être opulent, n'avait guère de ressources. Ce Mélanôpos épousa à Cumé une fille d'Homurès. Il eut de cette union une petite fille qui reçut le nom de Krètheis ... Du temps passa. Krètheis ... mit au monde Homère, non pas aveugle mais voyant et donna au nouveau-né le nom de Mélègisenès, en l'appelant ainsi à cause du fleuve.

La *Vita II* (sur Homère Hésiode, leur famille et leur rivalité), rédigée à l'époque de l'empereur Hadrien, énumère un grand nombre d'opinions avant d'avancer une généalogie assez longue :

Les habitants de Smyrne affirment que, né du Mélès, le fleuve du lieu, et de la nymphe Krètheis, l fut appelé d'abord Mélègisenès ... A propos de ses parents aussi le désaccord est total entre les différents auteurs. Hellanicos et Cléanthe parlent de Maiôn, Eugaion de Mélès, Calliclès de Dèmasagôras, Démocrite de Trézène d'un marchand (nommé) Daèmôn, mais certains de Thamyras, et les Égyptiens de Ménémachos, un spécialiste de l'écriture sacrée. Certains citent même Télémaque, le fils d'Ulysse. Quant à sa mère on a parlé de Mètis, de Krètheis, de Thémistè, d'Hyrnéthô ou encore d'une femme d'Ithaque vendue par des Phéniciens et de la muse Kalliopè, ou de Polykastè, la fille de Nestor. On lui donna pour nom Mélès, mais certains affirment qu'on l'appela Mélègisenès, et d'autres Altès ... [4] Certains le disent plus vieux qu'Hésiode, d'autres plus jeune et de la même famille. Ils donnent cette généalogie : d'Apollon et de Thoûsa, fille de Poséidon, naquit Linos, de Linos, Pièros, de Pièros et de la nymphe Méthônè Oiagros, d'Oiagros et de Kalliopè Orphée, d'Orphée, Ortès, lequel engendra Harmonidès, de celui-ci Philoterpès, père d'Euphèmos, père d'Épiphradès, père de Mélanôpos, qui fut père de Dios et d'Apellaios. De Dios et de Pykimèdè, fille d'Apollon, nquirent Hésiode et Persès, et d'Apellaios, Maiôn. D'une fille de Maiôn et du fleuve Mélès, naquit Homère.

D'autres biographies nous permettent d'en savoir plus sur les auteurs de ces différentes versions. La *Vita V* énumère ainsi² :

[4] Hellanicos, Damastès et Phérécyde font remonter son lignage jusqu'à Orphée. Car, disent-t-ils, Maiôn, le père d'Homère et Dios, le père d'Hésiode, étaient les fils d'Apellis, fils de Mélanôpos, fils d'Épiphradès, fils de Chariphèmos, fils de Philoterpès, fils d'Idmonidès, fils d'Euklès, fils de Dôriôn, lequel était fils d'Orphée. Gorgias de Léontium, lui, fait remonter Homère jusqu'à Musée.

La *Vita VI* s'exprime ainsi :

[1] Homère (le poète), fils du Mélès, le fleuve de Smyrne, et de la nymphe Kritheis d'après Kastrikios de Nicée ; pour d'autres d'Apollon et de la muse Kalliopè. Selon l'historien Charax, son père est Maiôn et sa mère Eumètis. Mais d'autres parlent de Télémaque, le fils d'Ulysse, et de Polykastè, la fille de Nestor. Voici sa généalogie d'après l'historien Charax :

¹ Pour les généalogies d'Homère, voir en dernier lieu G. LAMBIN, 2011, p. 62-75.

² *Vita Homeri*, 19-25, éd. A. SEVERYNS, 1963, p. 69 (= Phér., 3F167 = Hell. 4F5b) : Ἑλλάνικος δὲ καὶ Δαμάσῃης καὶ Φερεκύδης εἰς Ὀρφέα τὸ γένος ἀνάγουσιν αὐτοῦ. Μαίονα γὰρ φασὶ τὸν Ὀμήρου πατέρα καὶ Δίον τὸν Ἡσιόδου γενέσθαι Ἀπελλίδος τοῦ Μελανώπου τοῦ Ἐπιφράδεος τοῦ Χαριφήμου τοῦ Φιλοτέρπεος τοῦ Ἰδμονίδα τοῦ Εὐκλέους τοῦ Δωρίωνος τοῦ Ὀρφέως.

d'Aithousa, une femme de Thrace, naquit Linos, dont est issu Pièros, et de celui-ci Oiagros, père d'Orphée, père de Drès, père d'Euklèès, père d'Imonidès, père de Philoterpès, père d'Euphèmos, père d'Épiphradès, père de Mélanôpos, père d'Apellès, père de Maiôn, lequel vint à Smyrne en même temps que les Amazones, épousa Eumètis, fille d'Euépès, lui-même fils de Mnèsigénès, et engendra Homère.

Il n'y a rien à tirer sur le plan historique de ces élucubrations. Néanmoins, l'exercice est intéressant parce qu'il est instructif sur les modes d'invention d'une généalogie, de plus en plus complexe.

Les Éacides

La filiation précise des Éacides¹ ne nous est parvenue que sous forme d'un poème inséré dans le tardif *Roman d'Alexandre* de Julius Valerius² :

*Hinc primus extat Aecus Iouis proles
Atque inde Peleus Phthiae regna possedit
Quo tu subortus inclita cluis proles
Pyrrusque post id nobile adserit sanguem
Quem subsecuta est Pielis fama non dispar.
Pielique proles Eubius dehinc regnat.
Post Nessus ardens excipit domus nomen,
Argusque post id qui potens fuit Xanthi.
Ex hoc Aretae nobilis genus ducitur.
Areta natus Priami nomen accepit,
Tryinus unde et Eurymachus post illum,
ex quo Lycus fit diues, et dehinc Castor.
Castore natus est Dromon qui dat Phocum.
Atque hinc suborta est Metrias quae suscepit
Neoptolemei nominis uicem dignam.
Cui substitutus Charopus. Hic Molossorum
Regni potitus auctor extitit stirpis
nostrae
.....eritque uiscus inclitum matris,
E qua subortus uestro sanguini adnector.*

De là, le premier à se présenter est Éaque, issu de Jupiter
Puis, Pélée posséda les royaumes de Phthie,
De lui, son glorieux rejeton, tu es réputé être né
Et après quoi, Pyrrhus revendique ce sang noble
Et lui succède Pielus, d'une gloire non moindre.
Fils de Pielus, Eubius règne à son tour ;
Après l'ardent Nessus recueille le nom de la maison,
Et Argus après lui, fui fut puissant à Xanthe.
De lui la noble Arété tire sa noble ascendance
Arété engendre celui qui reçoit le nom de Priam,
D'où Tryinus, et après lui Eurymachus
Duquel procède le riche Lycus, puis Castor,
Castor engendre Dromon, qui donne Phocus
Il en naît Metrias, de laquelle est issu
la digne succession du nom de Neoptolemus.
Son successeur fut Charops, des Molosses
il tint les royaumes et s'est présenté de notre lignée
l'auteur
et glorieuses seront les entrailles de ma mère
D'elle je suis né, en me rattachant à votre sang.

¹ Sur les Éacides, voir notamment S. FUNKE, 2000, dont la première partie est consacrée à l'étude de la généalogie mythique des Éacides. Pour la succession et la chronologie des rois molosses, voir J.-N. CORVISIER, 1999. Voir aussi E. A. MEYER, 2013, p.114 sqq. Ce ne serait qu'avec Théopompe, dans son traitement d'Olympias mère d'Alexandre, qu'apparaîtrait clairement la tradition généalogique reliant les rois des Molosses d'Épire à la descendance de Néoptolémus Pyrrhos, fils d'Achille. La seconde partie traite des princes historiques depuis Alkôn, prétendant à la main d'Agaristè vers 575. Voir aussi les textes édités, traduits et commentés par J. RZEPKA, *BNJ* 704.

² Julius Val., *Roman d'Alexandre*, 1445-1474 (éd. & trad. J.-P. CALLU, 2010, p. 98-101 ; éd. & trad. angl. J. RZEPKA, *BNJ* 704F6). La généalogie ne figure pas dans les autres versions du roman (Ps. Callisth., I, 43, cf. G. BOUNOURE-B. SERRET, 1992, p. 239, n. 104 = *Itinerar. Alexandri*, éd. A. Mai, 1818, p. 167-168 ; *Hist. merv. Alex.*, I, 39, p. 107 JOUANNO).

Il semble que dans la lacune, il manque deux noms, alors qu'il en faudrait trois : Tharyps, Arrybas et Neoptolemus (même si Tharyps et Arrybas sont en fait le même nom). Curieusement, la généalogie fait intervenir deux générations féminines, Arété et Métrias, ce qui est absolument contraire aux autres généalogies du même genre. Il est donc possible que le poème original ait été déformé à cet endroit.

Cette filiation semble toutefois être une fabrication assez tardive, mais à partir de documents plus anciens. Il est certain en effet, quoi qu'on en ait dit, que Julius Valerius considère Métrias comme une femme, ce qui prouve qu'il n'a pas inventé la généalogie mais a mal compris sa source¹.

La véritable question concerne la fin de la généalogie. On y trouve un Charops comme premier ancêtre d'Alexandre alors qu'on attendrait plutôt à cette place Tharyps. Aussi, certains historiens ont-ils supposé que Charops n'était qu'une faute pour Tharyps². Toutefois, un Charops a joué un rôle important en Épire vers 200, et ce nom ne serait pas surprenant en conséquence dans la liste royale³. Plutôt qu'une erreur il faudrait admettre une substitution volontaire. On peut penser que son auteur, au service de la famille du Charops historique, aura mis le nom de Charops à la place de celui de Tharyps. Et en effet, on constate que Charops serait le quinzième descendant de Pyrrhos tout comme l'est Tharyps dans la version de Pausanias.

Il existe encore un argument en faveur de cette proposition : la lacune qui suit le nom de Charops serait d'une ligne et demi d'après J.-P. Callu, qui estime donc qu'il manque deux noms. Précisément ceux d'Alkétas et de Néoptolémos qui s'intercalent entre Tharyps et Olympias chez les autres auteurs.

La cause n'est pas entendue pour autant. Cette substitution pose de sérieux problèmes. L'intérêt d'un dirigeant républicain à mettre son nom dans la liste des anciens rois n'est pas si évident. Charops souhaitait plus probablement rompre avec l'ancienne dynastie. En outre, on sait de façon formelle qu'il n'était pas un Molosse, comme les Éacides, mais un Thesprote, plus précisément un Opatos. Mais surtout la suppression de Tharyps serait un choix particulièrement malencontreux. De toute évidence, c'était le plus connu des rois de la dynastie, le fondateur de l'Épire hellénique, ayant réformé son royaume en profondeur. Toutes les sources le citent, y compris Thucydide⁴. Si on avait voulu trouver

¹ J.-P. CALLU, 2010, comprend qu'une autre génération encore est féminine, celle d'Arété. Mais J. RZEPKA, *BNJ* 704F6 traduit le texte en considérant Arétès comme un homme.

² Ainsi C. O. MÜLLER, *FHG*, III, p. 698, n. 4.

³ Sur Charops l'Ancien, voir essentiellement P. CABANES, 1972, p. 171 sqq. et surtout *Id.*, 1994. Pour son petit-fils et homonyme, Charops le Jeune, voir *Id.*, 2012. Charops l'Ancien était le fils d'un certain Machatas et appartenait à la tribu des Opatai ou Opatoi, du peuple des Thesprotes. Il avait un fils nommé Machatas, comme son aïeul, et peut-être (selon N. G. L. HAMMOND, 1967, p. 654 et C. HABICHT, 1991a, p. 229 [= 1994, p. 130] mais P. CABANES, 2012, p. 272 est plus septique), un autre appelé Alkimachos, vainqueur à la course de stade des jeux panathénaïques en 190/189. De Machatas II et de son épouse Philotis est né, vers 210, Charops le Jeune.

⁴ Thuc., II, 80 : « Les Molosses et les Atintanes étaient commandés par Sabylinthos, tuteur du roi Tharypas, encore enfant ».

une place pour un Charops inventé, on aurait pu, et dû, supprimer n'importe lequel de ses prédécesseurs, mais pas lui.

Autre problème : l'absence dans cette filiation du grand-père probable de Tharyps, Admètos. Ce personnage est bien connu par Plutarque¹, et son nom semble marquer une descendance depuis un fameux héros thessalien². Qu'il soit bien l'ancêtre de la dynastie semble certain du fait que le nom de son épouse s'est transmis dans la dynastie jusqu'à l'époque de Pyrrhos. Pourquoi aurait-il été occulté ? Admètos, dont le fils est nourrisson en 470, ne peut-être que le grand-père de Tharyps, lui-même encore mineur en 429. Par ailleurs, quel que soit l'état des manuscrits actuels, la longueur de la lacune originelle après Charops ne semble pas si clairement établie. D'après la tradition unanime sur la généalogie maternelle d'Alexandre, celui-ci était fils d'Olympias, fille de Néoptolèmos, fils d'Alkéatas, fils de Tharypas³. C'est donc au minimum trois noms qu'il faudrait à

¹ Plut., *V. Them.*, 24 : Ἐκεῖθεν δ'εἰς Ἥπειρον ἔφυγε· καὶ διωκόμενος ὑπὸ τῶν Ἀθηναίων καὶ τῶν Λακεδαιμονίων ἔρριψεν αὐτὸν εἰς ἐλπίδας χαλεπὰς καὶ ἀπόρους καταφυγῶν πρὸς Ἄδμητον, ὃς βασιλεὺς μὲν ἦν Μολοτῶν, δεηθεὶς δέ τι τῶν Ἀθηναίων καὶ προπηλακισθεὶς ὑπὸ τοῦ Θεμιστοκλέους, ὄτ' ἤκμαζεν ἐν τῇ πολιτείᾳ, δι' ὀργῆς εἶχεν αὐτὸν ἀεὶ καὶ δηλὸς ἦν, εἰ λάβοι, τιμωρησόμενος. Ἐν δὲ τῇ τότε τύχῃ μᾶλλον ὁ Θεμιστοκλῆς φοβηθεὶς συγγενῆ καὶ πρόσφατον φθόνον ὀργῆς παλαιᾶς καὶ βασιλικῆς, ταύτην φέρων ὑπέθηκεν ἑαυτὸν, ἰκέτης τοῦ Ἀδμήτου καταστάς ἰδίῳ τινα καὶ παρηλαγμένον τρόπον. Ἔχων γὰρ αὐτοῦ τὸν υἱὸν ὄντα παῖδα πρὸς τὴν ἐστίαν προσέπεσε, ταύτην μεγίστην καὶ μόνην σχεδὸν ἀναντίρρητον ἡγουμένων ἰκεσίαν τῶν Μολοσσῶν. Ἐνιοὶ μὲν οὖν Φθίαν τὴν γυναικᾶ τοῦ βασιλέως λέγουσιν ὑποθέσθαι τῷ Θεμιστοκλεῖ τὸ ἰκέτευμα τοῦτο καὶ τὸν υἱὸν ἐπὶ τὴν ἐστίαν καθίσει μετ' αὐτοῦ· τινὲς δ' αὐτὸν τὸν Ἄδμητον, ὡς ἀφοσιώσαιο πρὸς τοὺς διώκοντας τὴν ἀνάγκην, δι' ἣν οὐκ ἐκδίδωσι τὸν ἄνδρα, διαθεῖναι καὶ συντραγωδεῖν τὴν ἰκεσίαν. (« De là il s'enfuit en Épire ; et, s'y voyant poursuivi par les Athéniens et les Lacédémoniens, il prit le parti aussi incertain que périlleux de se réfugier chez Admètos, roi des Molosses. Admètos avait autrefois demandé je ne sais quel service aux Athéniens ; et Thémistoklès, qui jouissait alors du plus grand crédit dans la république, l'avait fait honteusement éconduire. Admètos en conservait du ressentiment ; et l'on ne doutait pas qu'il ne se vengeât s'il en trouvait l'occasion. Mais Thémistoklès, dans son exil, redoutait bien plus l'envie de ses concitoyens, toute neuve encore, que la vieille inimitié du roi : il aimait donc mieux se livrer à Admètos. Il se présenta devant lui, comme un suppliant, mais d'une façon particulière au pays, et assez étrange. Il prend entre ses bras le fils du roi, encore enfant, et il se jette à ses genoux devant le foyer. C'est la supplication que les Molosses regardent comme la plus sacrée, et la seule qu'il ne soit pas permis de rejeter. Ce fut Phthia, femme du roi, suivant quelques-uns, qui suggéra à Thémistoklès ce qu'il y avait à faire, et qui le plaça elle-même devant le foyer, avec son fils entre les bras. Selon d'autres, Admètos lui-même, pour s'excuser, sur une obligation religieuse, de refuser de livrer Thémistoklès à ses persécuteurs, aurait imaginé cette supplication, et ménagé ce coup de théâtre »).

² Voir *supra*, p. 193, n. 5.

³ Just., *Hist. Ph.*, Just., XVII, 3, 3-15 : *Post Pyrrus, Achillis filius ... in his locis consedit ..., ibi Lanassam, neptem Herculis, rapuit, ex cuius matrimonio octo liberos sustulit ... Successor huic Piales filius fuit. Per ordinem deinde regnum ad Tharybam descendit, ... Huius filius Neoptolemus fuit, ex quo nata est Olympias, mater magni Alexandri, et Alexander, ... Post eius mortem frater Aeacidus regno successit* (Pyrrhos, le fils d'Achille s'installa en ces lieux ... il y enleva Lanassa, petite-fille d'Hercule : de ce mariage, il eut huit enfants ... Son successeur fut son fils Piales, puis, selon l'ordre successoral, le royaume descendit à Tharybas ... son fils fut Néoptolème, duquel naquirent la mère d'Alexandre le Grand, Olympias, et Alexandre ... après sa mort, son frère Aeacidus lui succéda sur le trône) ; Plut., *V. Pyrrh.*, 4, 1 : χρόνῳ δ' ὕστερον Νεοπτόλεμος ὁ Ἀχιλλέως λαόν

moins de considérer qu'Olympias n'était pas nommée explicitement, ce qui serait curieux. Mais en réalité, bien davantage parce que Tharyps était assurément le petit-fils d'Admétoς qui ne figure pas non plus dans la généalogie.

Ceci dit, il est peut-être vain de vouloir absolument allonger la liste de Julius Valerius puisqu'on est assuré qu'il existait au moins une autre liste, divergente, des rois d'Épire. Porphyre affirme en effet que Pyrrhos II était le vingt-troisième descendant d'Achille¹,

ἀγαγὼν αὐτὸς τε τὴν χώραν κατέσχε, καὶ διαδοχὴν βασιλείων ἀφ' αὐτοῦ κατέλιπε, Πυρρῶν ἐπικαλουμένους· καὶ γὰρ αὐτῷ Πύρρος ἦν παιδικὸν ἐπωνύμιον, καὶ τῶν γνησίων παιδῶν ἐκ Λανάσσης τῆς Κλεοδαίου τοῦ Ὑλλοῦ γενομένων ἕνα Πύρρον ὠνόμασεν ... μετὰ δὲ τοὺς πρώτους τῶν διὰ μέσου βασιλείων ἐκβαρβαρωθέντων καὶ γενομένων τῇ τε δυνάμει καὶ τοῖς βίοις ἀμαυροτέρων, Θαρρύπαν πρῶτον ἱστοροῦσιν Ἑλληνικοῖς ἔθεσι καὶ γράμμασι καὶ νόμοις φιλανθρώποις διακοσμήσαντα τὰς πόλεις ὀνομαστὸν γενέσθαι. Θαρρύπου δ' Ἀλκέτας υἱὸς ἦν, Ἀλκέτα δ' Ἀρύββας, Ἀρύββα δὲ καὶ Τρωάδος Αἰακίδης. οὗτος ἔγημε τὴν Μένωνος τοῦ Θεσσαλοῦ θυγατέρα Φθίαν, ἀνδρὸς εὐδοκίμου περὶ τὸν Λαμιακὸν πόλεμον γενομένου καὶ μέγιστον ἀξίωμα τῶν συμμάχων μετὰ Λεωσθένην λαβόντος. ἐκ δὲ τῆς Φθίας τῷ Αἰακίδῃ γίνονται θυγατέρες Δηιδάμεια καὶ Τρωάς, υἱὸς δὲ Πύρρος (« Νέοπτολέμος, fils d'Achille, emportant son peuple avec lui, prit possession du pays et y laissa une lignée royale après lui. On les appelle Pyrrhides d'après lui, parce qu'il avait été surnommé Pyrrhos dans sa jeunesse ; et l'un de ses fils issu de son mariage légitime avec Lanassa, fille de Kléodaios, fils d'Hyllos, fut pareillement nommé Pyrrhos ... Les rois de sa lignée qui lui succédèrent sombrèrent dans le barbarisme et l'obscurité, à la fois dans leur pouvoir et dans leur vie, et ce fut Tharrypas, disent les historiens, qui le premier introduisit les coutumes grecques et leurs lettres et régula les cités par les lois humaines, se faisant ainsi une grande renommée. Alkétas fut le fils de Tharrypas, Arybas celui d'Alkétas et d'Alkétas et de Troas naquit Aiakidès. Il épousa Phthia, fille de Ménôn de Thessalie ... Phthia donna à Aiakidès deux filles, Deidameia et Troas, et un fils, Pyrrhos ») ; Paus., I, 11, 1 : Οὗτος ὁ Πύρρος Ἀλεξάνδρω προσῆκεν οὐδέν, εἰ μὴ ὅσα κατὰ γένος· Αἰακίδου γὰρ τοῦ Ἀρύββου Πύρρος ἦν, Ὀλυμπιάδος δὲ Ἀλέξανδρος τῆς Νεοπτολέμου· Νεοπτολέμῳ δὲ καὶ Ἀρύββῳ πατὴρ ἦν Ἀλκέτας ὁ Θαρρύπου· ἀπὸ δὲ Θαρρύπου ἐς Πύρρον τὸν Ἀχιλλέως πέντε ἀνδρῶν καὶ δέκα εἰσὶ γενεαί. Πρῶτος γὰρ δὴ οὗτος ἀλούσης Ἰλίου τὴν μὲν ἐς Θεσσαλίαν ὑπερείδεν ἀναχώρησιν, ἐς δὲ τὴν Ἥπειρον κατάρα, ἐνταῦθα ἐκ τῶν Ἑλένου χρησμῶν ᾤκησε. Καὶ οἱ παῖς ἐκ μὲν Ἑρμιόνης ἐγένετο οὐδεὶς, ἐξ Ἀνδρομάχης δὲ Μολοσσός, καὶ Πιέλος καὶ νεώτατος ὁ Πέργαμος. Ἐγένετο δὲ καὶ Ἑλένω Κεστρίνος· τούτῳ γὰρ Ἀνδρομάχη συνώκησεν ἀποθανόντος ἐν Δελφοῖς Πύρρου (« Pyrrhos n'a avec Alexandre qu'un rapport de famille. Pyrrhos était le fils d'Aiakidès, fils d'Arybbas, et Alexandre, était le fils d'Olympias, fille de Néoptolémus ; or Alkétas, fils de Tharypas, était le père de Néoptolémus et d'Arybbas. De Tharyps jusqu'à Néoptolémus, fils d'Achille, il y a quinze générations. Après la prise de Troie en effet, ce héros, dédaigna la Thessalie et alla aborder en Épire, où il s'établit d'après les prédictions d'Hélénos. Il n'eut point d'enfants d'Hermione, mais il en eut trois d'Andromaque, Molossos, Piélos et Pergamos qui était le plus jeune. Pyrrhos ayant été tué à Delphes, Hélénos épousa Andromaque et en eut aussi un fils nommé Kestrinos »).

¹ Porph., fg. 4 (FHG, III, p. 698, n. 4) = BNJ 260F3.7 : *diesen vertreibt Pyr<r>os, der könig der Épirer, 23. von Achilles ab, dem sohne der Thetis, als ob ihm zugehörig wäre die herrschaft nach Philipps geschlechte wegen der Olompia, der mutter Alexanders ; denn auch die mutter war aus Pyr<r>os dem sohne des Neoptlomeos hervorgegangen* (« Pyrrhos, roi d'Épire ... régna le vingt-troisième depuis Achille, fils de Thétis ... et réclamait le royaume après la disparition de la famille de Philippos parce qu'Olympias, mère d'Alexandre, était la tante de Pyrrhos, la fille de Néoptolémus ») = BNJ 704F5 : Δημήτριον δὲ ἕξ ἔτη βασιλεύσαντα Μακεδονίας Πύρρος ἐκβάλλει τῆς Ἥπειρου βασιλεὺς, τρίτος καὶ εἰκοστὸς ἀπ' Ἀχιλλέως τοῦ Θετίδος ὢν (« Dèmétrios, après six ans, fut expulsé de Macédoine par Pyrrhos, le roi d'Épire, vingt-troisième descendant d'Achille, fils de Thétis »). Cf. Synk., p. 265D : καὶ ἐκβάλλεται τῆς ἀρχῆς ὑπὸ Πύρρου βασιλέως Ἥπειρου, υἱοῦ μὲν Αἰακοῦ τοῦ Ἥπειρώτου δυνάστου, διαδεξαμένου τὴν Ἥπειρωτικὴν ἀρχὴν ἀπ' αὐτοῦ, εἰκοστοῦ δὲ καὶ τρίτου ἀπὸ Ἀχιλλέως τοῦ Θετίδος καὶ Πηλέως (« et il fut expulsé du pouvoir par

ce qui ne peut se concilier avec la tradition rapportée par Pausanias selon laquelle son arrière-arrière-grand-père Tharyps n'était que le quinzième descendant de Néoptolémos, fils d'Achille, c'est-à-dire que Pyrrhos n'était que le vingtième descendant d'Achille. Admètos, son fils anonyme et Tharyps sont peut-être les trois noms qui faisaient la différence.

En conclusion, je vois deux solutions possibles :

- Admettre que la liste de Julius Valerius est conforme à celle connue de Pausanias, et considérer que le nom de Métrias, déjà mal compris par Julius Valerius, a pris la place de celui d'Admètos¹ et considérer que Charops est le même que Tharyps.
- Admettre que cette liste est conforme à celle connue de Porphyre, et donc que la lacune après Charops était plus importante et qu'il convient d'y insérer six noms et pas deux : Admètos, [son fils ?], Tharyps, Alkétas, Néoptolémos et Olympias.

Les Philaïdes

Je ne reviendrais pas ici sur cette famille dans la mesure où je lui consacre un développement particulier plus haut.

Les Médontides

Longtemps la question principale concernant les Médontides a été de savoir s'ils constituaient un *génos* ou un *oikos*. L'épigraphie a depuis montré qu'ils constituaient une phratrie, donc sans doute organisée autour d'une famille (*oikos*)². P. Carlier a montré que l'origine des traditions concernant les Médontides semblent dater des VIII^e et VII^e siècle, de sorte, qu'à défaut de pouvoir les accepter telles quel, il est difficile de les rejeter sans autre forme de procès. La liste des rois qui nous est parvenue, à travers la version arménienne d'Eusèbe, vient de Castor de Rhodes, le chronographe du premier siècle avant notre ère³ :

Pyrrhos, roi d'Épire, fils d'Aiakos, dynaste d'Épire, le second ayant hérité l'Épire du premier, étant le vingt-troisième descendant d'Achille, fils de Thétis et de Pélée »).

¹ Ce qui n'est pas plus improbable que la correction proposée par C. O. MÜLLER, *FHG*, III, p. 698, n. 4, de lire « Arymbas » au lieu de « Mestrias ».

² Voir P. HARDING, 2008, p. 81, avec la bibliographie.

³ Cast., *FgrHist.*, 250F4.

LES MÉDONTIDES SELON CASTOR DE RHODES			
rang	texte	années	dates
	<i>Melanthos des Andropompos, der Pelier, unter welchem der Herakliden einfall und die besitz-nahme des Peloponnesos</i>	37 jahre	
	<i>Kodros des Melanthos, unter welchem die Ionier auswanderten aus dem lande Achaia und sich flüchtig nach Athen wandten. Fürsten der Athener auf Lebenszeit:</i>	21 jahre	
	<i>Medon des Kodros, herrschte</i>	20 jahre	1069/8-1049/8
	<i>Akastos des Medon, unter welchem die Ionier auswanderten, mit welchen, erzählen sie, auch Homeros war. unter welchem auch Solomon zu Jerusalem erbaute den tempel, was wir zu <seiner> zeit zeigen werden.</i>		1049/8-1013
	<i>Archippos des Akastos</i>	19 jahre	1013/2-994/3
	<i>Thersip<p>os des Archippos</i>	41 jahre	994/3-953/2
	<i>Phorbas des Thersippos</i>	30 jahre [31]	953/2-922/1
	<i>Megakles des Phorbas</i>	30 jahre	922/1-892/1
	<i>Diognetos des Megakles</i>	28 jahre	892/1-864/3
	<i>Lykorgos wurde erkannt ; Pherekles des Diognetos</i>	19 jahre	864/3-845/4
	<i>Ariphron des Pherekles ; unter diesem endete der Assyrer königtum und ward Sardanapallos getötet</i>	20 jahre	845/4-825/4
	<i>Thesp<i>eus des Ariphron ; unter diesem gab Likurgos gesetze den Lakedaemoniern</i>	<27 jahre>	825/4-798/7
	<i>Agamestor des Thesp<i>eus</i>	17 jahre [20]	798/7-778/7
	<i>Eschiles des Agamestor ; unter welchen im 12. [1. 2] jahre die erste olympiade festgesetzt ward, in welcher siegte Kuribus der Helier im stadion. insgesamt sammeln sich für die Athener bis zur1. olympiade von Kekrops, der Diph<y>es genannt war, 780 jahre (1556/5—777/6), und von Ogigos 970 jahre. von diesem ab ist's angemessen, die zeit nach olympiaden zu berechnen.</i>		778/7-756/5
	<i><30.> nach Eschelos regiert über die Athener Alkmeon 2 jahre</i>		755/4-754/3
	<i>nach diesem ward beschlossen, daß die fürstenschaften zehnjährig würden:</i>		
	<i>Charops</i>	10 jahre	753/2-743/2
	<i>Esimides</i>	10 jahre	743/2-733/2
	<i>Klidikos</i>	10 jahre	733/2-723/2
	<i>Ippomenes</i>	10 jahre	723/2-713/2
	<i>Leokrates</i>	10 jahre	713/2-703/2
	<i>Apsandros</i>	10 jahre	703/2-693/2
	<i>Erexios</i>	10 jahre	693/2-684/3

La question de l'origine de cette généalogie reste posée. Il est vraisemblable qu'elle remonte en premier lieu à Hellanicos¹ qui est cité comme l'auteur d'une généalogie assez détaillée des descendants de Mélanthos, grand-père de Médôn². Malheureusement l'extrait d'Hellanikos s'arrête après Kodros, qui seul intéressait le scholiaste de Platon qui nous l'a transmis. On considère généralement qu'il se poursuivait avec la suite de la généalogie des Médontides. Un passage de Velleius Paterculus pourrait nous donner le résumé de l'histoire³ :

-
- ¹ Quelle que soit d'ailleurs la nature exacte de l'ouvrage d'Hellanicos sur l'Attique, que F. Jacoby considèrerait être la première chronique spécifique sur la région, tandis que C. JOYCE, 1999, lui donne une nature très différente.
- ² Hell., *FgrHist.*, 323aF23 : (1) Κόδρος ἦν ἀπὸ Δευκαλίωνος, ὡς φησιν Ἑλλάνικος. γίνεται γὰρ Δευκαλίωνος μὲν καὶ Πύρρος, ὡς δέ τινες Διὸς καὶ Πύρρος, Ἑλλήν· Ἑλληνοῦ δὲ καὶ Ὀθηρίδος Εὐῶθου Αἰόλου Δῶρος Ξενοπάτρα· Αἰόλου δὲ καὶ Ἴφιδος τῆς Πηνηιοῦ Σαλμω- νέυς· Σαλμωνέως δὲ καὶ Ἀλκιδίκης Τυρῶ· ἧς καὶ Ποσειδῶνος Νηλεύς· Νηλέως δὲ καὶ Χλωρίδος Περικλύμενος· Περικλυμένου δὲ καὶ Πεισιδίκης Βῶρος· Βῶρου δὲ καὶ Λυσιδίκης Πένθιλος· Πενθίλου δὲ καὶ Ἀγχιρρόης Ἀνδροπόμπος· Ἀνδροπόμπου δὲ καὶ Ἠνιόχης τῆς Ἀρμενίου τοῦ Ξευξίππου τοῦ Ευμήλου τοῦ Ἀδμήτου Μέλανθος. οὗτος Ἡρακλειδῶν ἐπιόντων ἐκ Μεσσηνίας εἰς Ἀθήνας ὑπεχώρησε, καὶ αὐτῶι γίνεται παῖς Κόδρος. (2) χρόνῳ δὲ ὕστερον γενομένης τοῖς Βοιωτοῖς ἀμφισβητήσεως πρὸς Ἀθηναίους, ὡς μὲν τινες περὶ Οἰνός καὶ Πανάκτου, ὡς δέ τινες περὶ Μελαιῶν, καὶ τῶν Βοιωτῶν ἀξιούντων τοὺς βασιλέας προκινδυνεῦσαι περὶ τῆς χώρας εἰς μονομαχίαν καταστάντας, Ξάνθιος μὲν ὁ τῶν Βοιωτῶν βασιλεὺς ὑποδέχεται, Θυμοίτης δὲ ὁ τῶν Ἀθηναίων ἀρνεῖται, λέγων τῶι βουλομένῳ μονομαχεῖν τῆς ἀρχῆς παραχωρεῖν. Μέλανθος δὲ ὑποστάς τὸν κίνδυνον ἐπὶ τῶι βασιλεῦσαι τῶν Ἀθηναίων αὐτὸν καὶ τοὺς ἐξ αὐτοῦ, ὀπλισάμενος προΐει· καὶ πλησίον τοῦ Ξανθίου γενόμενος εἶπεν ἄδικεῖς, ὦ Ξάνθιε, σὺν ἑτέρῳ ἐπ' ἐμὲ ἦκων καὶ οὐ μόνος ὡς ὠμολόγητο'. Ξάνθιος δὲ ταῦτα ἀκούσας μετεστράφη θεάσασθαι βουλόμενος εἶ τις αὐτῶι ἐπόμενος εἶη, καὶ μεταστραφέντα βαλὼν αὐτὸν ἀπέκτεινε, καὶ βασιλεὺς τῆς Ἀττικῆς ἐγένετο· ὅθεν τοῖς Ἀθηναίοις κρατήσασι τῆς χώρας ἔδοξεν ἑορτὴν ἄγειν, ἣν πάλαι μὲν Ἀπατηνῶρια, ὕστερον δὲ Ἀπατούρια ἐκάλουσαν ὡς ἀπὸ τῆς γενομένης ἀπάτης. (3) Μελάνθου δὲ Κόδρος γενόμενος ἐκδέχεται τὴν βασιλείαν, ὅς καὶ ὑπὲρ τῆς πατρίδος ἀπέθανε τρόπῳ τοιῶδε. πολέμου τοῖς Δωριεῦσιν ὄντος πρὸς Ἀθηναίους, ἔχρησεν ὁ θεὸς τοῖς Δωριεῦσιν αἰρήσειν τὰς Ἀθήνας, εἰ Κόδρον τὸν βασιλέα μὴ φονεύσωσι. γνοὺς δὲ τοῦτο ὁ Κόδρος, στεῖλας ἑαυτὸν εὐτελεῖ σκευῆι ὡς ξυλιστῆν καὶ δρέπανον λαβὼν, ἐπὶ τὸν χάρακα τῶν πολεμίων προΐει. δύο δὲ αὐτῶι ἀπαντησάντων πολεμίων, τὸν μὲν ἕνα πατάξας κατέβαλεν, ὑπὸ δὲ τοῦ ἑτέρου ἀγνοηθεὶς ὅστις ἦν πληγεὶς ἀπέθανε, καταλιπὼν τὴν ἀρχὴν Μέδοντι τῶι πρεσβυτέρῳ τῶν παιδῶν· ὁ δὲ νεώτερος αὐτοῦ παῖς Νηλεύς τῆς δωδεκαπόλεως Ἰωνίας κτίστης ἐγένετο. ἀφ' οὗ φασιν Ἀθηναίοις τὴν τῶν Κοδριδῶν εὐγένειαν εἰς παροιμίαν περιστῆναι ἑυγενέστερος Κόδρου' ἐπὶ τῶν πάντων εὐγενῶν.
- ³ Vell. Paterc., I, 2 : *Eodem fere tempore* [scil. le retour des Héraclides] *Athenae sub regibus esse desierunt, quarum ultimus rex fuit Codrus, Melanthis filius, vir non praetereundus. Quippe cum Lacedaemonii gravi bello Atticos premerent respondissetque Pythius, quorum dux ab hoste esset occisus, eos futuros superiores, deposita veste regia pastorem cultum induit, immixtusque castris hostium, de industria rixam ciens, imprudenter interemptus est. 2 Codrum cum morte aeterna gloria, Atheniensis secuta victoria est. Quis eum non miretur, qui iis artibus mortem quaesierit, quibus ab ignavis vita quaeri solet? Huius filius Medon primus archon Athenis fuit. Ab hoc posteri apud Atticos dicti Medontidae, sed hic insequentibusque archontes usque ad Charopem, dum viverent, eum honorem usurpabant ; I, 8 : Clarissimum deinde omnium ludicrum certamen et ad excitandam corporis animique virtutem efficacissimum Olympiorum initium habuit, auctorem Iphitum Elium ... Tum Athenis perpetui archontes esse desierunt, cum fuisset ultimus Alcmaeon, coeperuntque in denos annos creari ; quae consuetudo in annos LXX mansit, ac deinde annuis commissa est magistratibus res publica : ex iis qui denis annis praefuerunt primus fuit Charops, ultimus Eryxias, ex annuis primus Creon.*

A peu près à la même époque, Athènes cessa d'être soumise à des rois. Son dernier roi fut Codrus, fils de Melanthus, homme dont il est impossible de ne pas parler. Les Lacédémoniens, en effet, accablaient les Athéniens sous le poids de la guerre, et le dieu pythien avait répondu que ceux dont le chef périrait sous les coups de l'ennemi, auraient la victoire. Codrus se dépouilla de son costume royal, revêtit un habit de berger, se glissa dans le camp ennemi et faisant naître volontairement une rixe fut tué sans être reconnu. Cette mort lui valut une gloire éternelle et procura aux Athéniens la victoire. Qui n'admirerait cet homme qui employa pour chercher la mort les artifices par lesquels un lâche cherche à sauver sa vie ! Medon, son fils, fut le premier archonte d'Athènes: c'est de lui que vient le nom de Médontides que les Athéniens donnèrent à ses successeurs. Medon et les archontes qui suivirent jusqu'à Charops, occupèrent cette charge pendant toute leur vie.

...

Puis les concours publics les plus célèbres de tous et les plus propres à réveiller l'énergie du corps et de l'esprit apparurent avec les concours olympiques organisés par Iphitos d'Élide ... C'est alors qu'à Athènes les archontes cessèrent d'être nommés à vie; le dernier qui fut nommé ainsi avait été Alcmeon et après lui on les désigna pour dix ans. Ce système subsista pendant soixante-dix ans et par la suite l'administration de l'État fut confiée à des magistrats annuels. De ceux qui restèrent dix ans en charge le premier fut Charops et le dernier Eryxias. Des magistrats annuels le premier fut Creon.

Le récit de Castor dérive probablement, comme toujours chez lui, de la chronologie d'Ératosthène et d'Apollodore, lesquels dépendent à la fois d'Éphore et de Philochoros, eux-mêmes débiteurs d'Hellanicos¹.

Grâce à Pausanias, qui s'est pourtant dispensé de donner la généalogie complète qu'il prétend connaître, on peut ajouter deux filiations supplémentaires : Aisimidès était le fils d'Aischylos et Kleidikos celui d'Aisimidès².

Quant à la valeur de la liste, après un âpre débat au XIX^e siècle, la plupart des historiens conviennent désormais qu'elle est artificielle pour l'essentiel¹. Elle serait issue de compromis ou d'éléments de propagande avancés par les grandes familles contemporaines de la mise en place de l'archontat à la fin de l'époque archaïque. A preuve les noms de Mégaklès, Alkmaïôn, Agamestôr et Ariphrôn, empruntés respectivement aux Alcmeonides, Philaïdes et Bouzyges. En réalité, la prudence

¹ Voir F. JACOBY, IIIb, 1, p. 43-51, *Komm.* ad 323aF23, p. 48 & notes, IIIb, 2, p. 49-64.

² Paus., I, 3, 3 : Εἰ δέ μοι γενεαλογεῖν ἤρεσκε, καὶ τοὺς ἀπὸ Μελάνθου βασιλεύσαντας, ἐς Κλειδικὸν τὸν Αἰσιμίδου, καὶ τούτους ἂν ἀπηριθμησάμην (« Si j'avais le goût de dresser des généalogies, j'énumérerais aussi ceux qui ont régné à partir de Mélanthos jusqu'à Kleidikos, fils d'Aisimidès et de ceux qui avaient régné auparavant ») ; Paus., IV, 5, 10 : τοὺς γὰρ ἀπὸ Μελάνθου, καλουμένους δὲ Μεδοντίδας, κατ' ἀρχὰς μὲν ἀφείλοντο ὁ δῆμος τῆς ἐξουσίας τὸ πολὺ καὶ ἀντὶ βασιλείας μετέστησαν ἐς ἀρχὴν ὑπεύθυνον, ὕστερον δὲ καὶ προθεσμίαν ἐτῶν δέκα ἐποίησαν αὐτοῖς τῆς ἀρχῆς. Τότε δὲ ὑπὸ τὴν κατάληψιν τῆς Ἀμφείας Αἰσιμίδης Ἀθηναῖος ἤρχεν ὁ Αἰσχύλου πέμπτον ἔτος (« le peuple Athénien en effet ôta d'abord aux descendants de Mélanthos nommés les Médontides la plus grande partie de leur autorité, et changea la royauté en une magistrature responsable ; il limita par la suite à dix ans la durée de l'exercice de cette magistrature, et Aisimidès, fils d'Aischylos, était dans la cinquième année de son archontat, lorsque les Lacédémoniens prirent Amphée »). Selon Eusèbe, Charops était en outre le fils d'Aischylos (πρωτος Ἀθηναίων Χάροψ Αἰσχύλου), donc le frère d'Aisimidès et d'Alkmaïôn : PAA, XVIII (2009), s. v. Charops 989085, p. 371.

s'impose. F. Jacoby par exemple ne trouve guère d'autre argument à présenter que la difficulté d'imaginer la conservation d'une véritable généalogie, ce qui est un argument circulaire. D'ailleurs, il n'exclut pas complètement qu'Hellanicos a pu utiliser une généalogie authentique pour construire sa liste royale². M. Miller pense ainsi qu'Hellanicos a puisé à une généalogie transmise par les descendants de Kleidikos, dont le nom se retrouve dans la prosopographie athénienne postérieure³, mais qu'il lui a appliqué arbitrairement une durée moyenne de 27 ans par générations⁴.

Je ferais quand même remarquer que si l'on parlait du principe inverse : la liste *est* authentique, ou au moins très ancienne, il serait normal que dans les familles de l'aristocratie, alliées par le sang aux rois, on retrouve les mêmes noms. Soit que la dynastie royale les aient hérité elle-même à la suite d'unions, soit qu'elle les aient transmis en même temps que ses filles. Il semble peu croyable aussi que la tradition royale, déjà bien attestée à l'époque d'Hérodote⁵, et qui faisait certainement l'objet de développements exhaustifs chez Hellanicos⁶, et peut-être aussi Phérécyde⁷, n'ait conservé aucun souvenir authentique d'une dynastie qui régnait deux siècles auparavant encore⁸. Même si les premiers noms, qui ont une saveur mythologique plus prononcée, sont plus suspects que les autres, on ignore où commence la manipulation. Comme les archontes prêtaient serment selon une formule rituelle « comme du temps d'Akastos »⁹,

¹ Voir J. TOEPFFER, 1896, p. 112 sqq. ; F. JACOBY, *FGrHist.*, *Komm. ad 323aF23*, IIIb, 1, p. 51.

² F. JACOBY, *FGrHist.*, *Komm. ad 323aF23*, IIIb, 2, p. 63.

³ *PAA*, X (2001), s. v. Kleidikos 575210-575235 et aussi *PAA*, I (1994) s. v. Aisimidès 114445-114490, p. 245-247. On soulignera que la toute première occurrence du terme « eupatride », qui désigne à Athènes la plus haute noblesse vient du tombeau d'un certain Chairiôn, mort à Érétie à la fin du VI^e s. (*IG*, I³, 1516 : Χαίριον / Αθηναῖος / εὐπατριδῶν / ἐνθάδε κεί / τα<ι>). Or ce personnage s'identifie certainement à un Chairiôn, trésorier au milieu du VI^e s., auteur d'une dédicace à Athéna et qui était le fils d'un Kleidikos, en qui on reconnaît volontiers un descendant de l'archonte homonyme (*IG*, I³, 590 : [... ἀνέθ]εκεν : Αθηναῖαι : Χα[ι]ρίον : [τ]αμειύον : Κλεδί[ο] υἱός). A la génération suivante, Alkimachos, fils de Chairiôn, auteur d'une offrande à Zeus, se vante d'être issu d'un noble père (*IG*, I³, 618 : Ἀλκίμαχος μ' ἀνέ[σ]θεκε Διὸς κόρει τόδ' ἄγαλμα / εἰὺ|χολέν, ἐσθλοῦ δὲ πατρὸς ἧς Χαίριονος ἐπέυχεται <ε>να[ι]). Voir le dossier réuni par J. K. DAVIES, 1971, p. 12-15 (avec *stemma*, p. 14) et repris par A. DUPLOUY, 2003b, p. 11-12.

⁴ M. MILLER, 1970, I, p. 164-167.

⁵ *Hdt*, V, 76.

⁶ *FGrHist.*, 4F125 = 323aF23.

⁷ *FGrHist.*, 3F154-155.

⁸ Voir P. CARLIER, 1984, p. 361 sqq. ; M. VALDES GUIA, 2002, p. 97.

⁹ [Arist.], *Const. Ath.*, 3 : τελευταία δ' ἡ τοῦ ἄρχοντος· οἱ μὲν γὰρ πλείους ἐπὶ Μέδοντος, ἔνιοι δ' ἐπὶ Ἀκάστου φασὶ γενέσθαι ταύτην· τεκμήριον δ' ἐπιφέρουσιν, ὅτι οἱ ἑννέα ἄρχοντες ὁμνύουσιν ἢ <μὴν> τὰ ἐπὶ Ἀκάστου ὄρκια ποιῆσειν, ὡς ἐπὶ τούτου τῆς βασιλείας παραχωρησάντων τῶν Κοδριδῶν ἀντὶ τῶν δοθεισῶν τῶ ἄρχοντι δωρεῶν (« La dernière de ces magistratures fut l'archontat. Elle aurait été instituée, sous le règne de Médôn, selon la plupart des auteurs ; sous celui d'Akastos, selon quelques autres, et ces derniers ajoutent comme preuve, que les neuf archontes

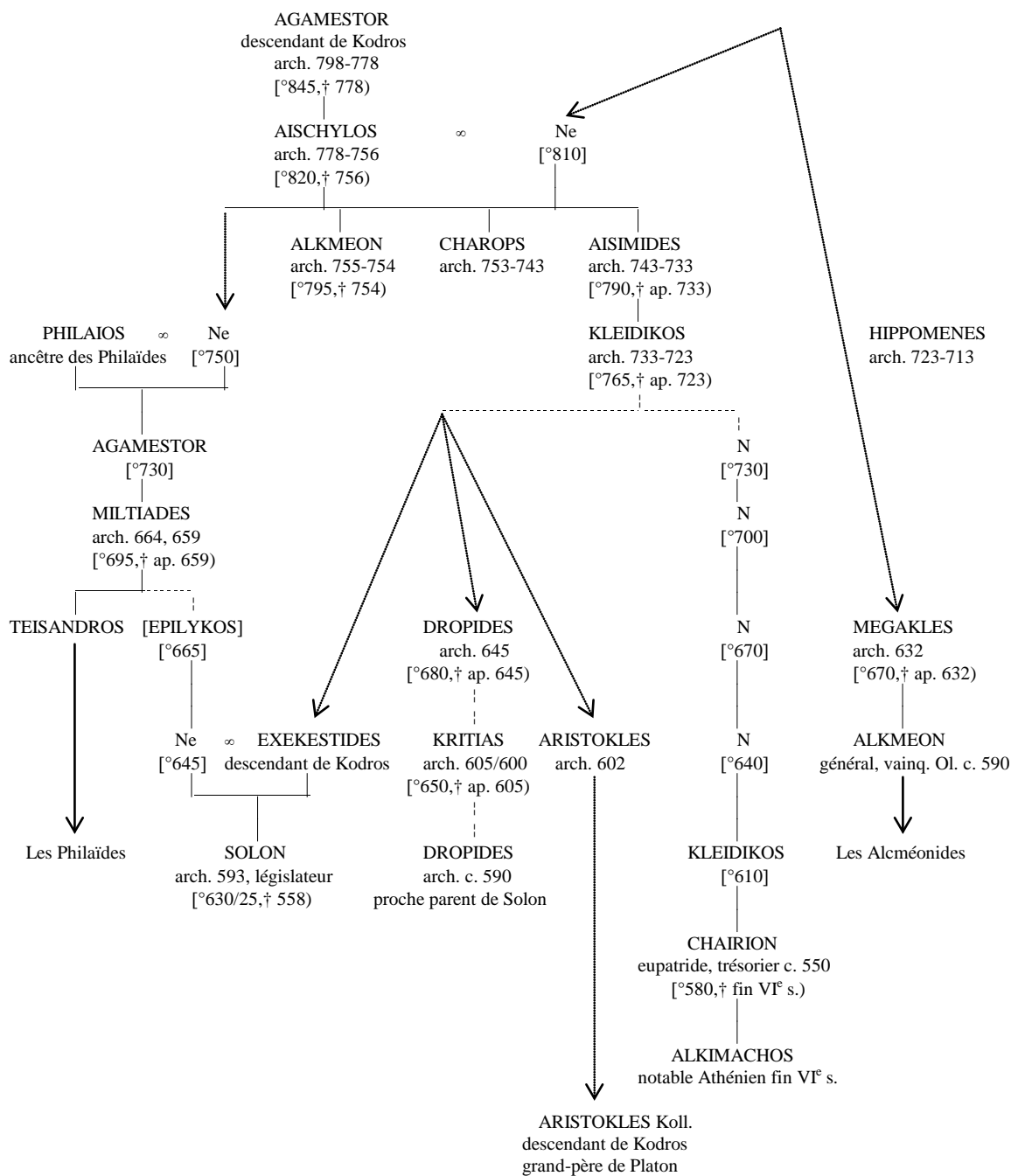
l'existence d'un authentique archonte à vie de ce nom peut sérieusement être envisagée. Mèdôn en revanche qui signifie « celui qui règne » est plus suspect. Pour les noms caractéristiques de familles connues au V^e siècle, il faut les examiner au cas par cas. On notera d'abord qu'il n'y a pas de confusion entre lignages : même si certains noms sont communs, les souches sont divergentes. Périclès fils d'Ariphrôn est un Bouzyge, Miltiade est un Philaïde, tous deux avec des ancêtres héroïques totalement distincts. Et si les Alcéméonides sont, comme les Codrides, des Néléïdes, c'est par le biais d'une généalogie sensiblement différente : ils revendiquent comme premier ancêtre Alkmaïôn, arrière-petit-fils de Nestor, tandis que les Codrides remontent à Kodros, arrière-petit-fils d'un petit-neveu de Nestor, donc une parenté assez lointaine. En plus le roi Alkmaïôn tient un rôle négatif et ne laisse pas de descendance¹, ce qui interdit d'y voir un ancêtre des Alcéméonides. On peut avec plus de vraisemblance admettre que la lignée royale des Médontides s'était unie avec une femme appartenant à la famille qui revendiquait Alkmaïôn, fils de Nestor, comme ancêtre éponyme. Il était assez naturel qu'un des fils de cette union relève le nom de l'ancêtre héroïque illustre qu'il pouvait revendiquer par sa mère². En sens inverse, c'est probablement parce que sa mère était une Médontide, qu'Agamestôr, fils de Philaios, a repris le nom d'un des archontes à vie. Soit parce que cet Agamestôr était considéré comme un personnage particulièrement notable à l'époque, soit parce que c'était tout simplement le nom du beau-père de Philaios, qui aurait été un petit-fils et un homonyme de l'archonte à vie.

Pour Mégaklès et Ariphrôn, ces hypothèses sont moins probables parce qu'elles obligeraient à remonter trop haut les généalogies authentiques des familles des Bouzyges ou des Alcéméonides. Mais si ces noms ont pu être introduits dans la liste royale à l'instigation de familles précitées, il est tout autant envisageable de croire que ces deux familles les ont empruntés à la généalogie déjà établie des Médontides. Comme le premier Alcéméonide nommé Mégaklès que nous connaissons a pu naître vers 670 environ, il faudrait admettre que la liste royale a été composée avant cette date, ce qui ne pose pas de réelle difficulté on l'a vu.

s'engagent dans leur serment à remplir leur charge comme au temps d'Acastos. Ce serait donc sous son règne que les Codrides auraient cédé à l'archonte quelques-uns de leurs privilèges »).

¹ C'est du moins ce qu'on peut déduire du fait que la suite des Codrides est issue de son frère Aisimidès.

² Cela suppose que les Alcéméonides appartenaient à l'aristocratie athénienne un bon siècle avant le premier qui nous soit, connu, l'archonte Mégaklès. Mais rien ne s'y oppose *a priori*.



Héropythos

La date de la stèle de Héropythos n'est pas fixée avec précision et lui-même n'est pas connu par ailleurs. Toutefois, pour des raisons stylistiques, on s'accorde à dater le monument de 475 av. J.-C. environ¹. Héropythos est certainement le père d'un Mikkylos, fils d'Héropythos, qui figure en compagnie de dix-sept autres notables de Théra (*SGDI* 5657). A. Duploux a suggéré avec vraisemblance que c'est ce Mikkylos, actif en politique dans sa cité, qui a fait exécuter le tombeau de son père et graver sa

¹ J. H. JEFFERY, 1961, p. 338 et 344 ; J. G. TAYLOR, 2000, p. 24-25.

généalogie¹. On ne peut pas dire grand-chose de plus de la famille d'Héropythos. M. Miller a tenté de préciser la chronologie en partant de l'hypothèse raisonnable qu'Héropythos avait pu mourir à 50 ans environ (à dix ans près) et en fixant un intervalle de vingt-sept ans en moyenne entre chaque génération. Elle parvient ainsi à fixer à 800 environ l'*akmé* d'Hékaios, fils d'Eldios (chypriote ou fils de Kyprios), ce qui correspond à peu près à la date de colonisation de Chios par les Eubéens d'après l'archéologie².

Les Battiades

Hérodote³ donne le récit détaillé suivant : Euphèmos, un Minyen, contemporain de Théras, est l'ancêtre de Polymnestos, qui épouse Phronimè, fille d'Étéarchos, roi d'Oaxos en Crète, et engendre Aristotélès, qui part coloniser Cyrène où il règne sous le nom de Battos. Lui succède son fils Arkésilaos I, père de Battos II l'Heureux⁴, père d'Arkésilaos II, Léarchos et d'autres⁵, qui deviendront rois de Barcé. Arkésilaos II est tué par son frère Léarchos. D'une certaine Éryxô, il a Battos III le Boiteux, qui épouse Phronimè et engendre Arkésilaos III, qui épouse sa parente, fille d'Alazeir, roi de Barcé (sans doute neveu d'Arkésilaos II). Il meurt en exil à Barcé assassiné avec son beau-père, mais sa dynastie ne s'éteindra qu'après les règnes d'un autre Battos et d'un autre Arkésilaos⁶.

Grâce à Pindare, qui lui consacre les quatrième et cinquième pythiques, on sait qu'Euphèmos, fils de Poséidon, a été l'un des Argonautes, et que son dix-septième descendant, Battos, fils de Polymnestos, s'appelait à l'origine Aristotélès.

La date de l'inscription n'est pas connue. O. Masson s'est élevé contre les datations fondées sur des considérations généalogiques et affirme avec force que la paléographie oblige à ne considérer qu'une date autour du II^e siècle ap. J.-C. Pour autant, la majorité des historiens admettent que le Battos mentionné en tête de la généalogie était nécessairement un personnage remarquable et que toute la raison d'être de la généalogie

¹ A. DUPLOUY, 2006, p. 60.

² M. MILLER, 1970, I, p. 153-155.

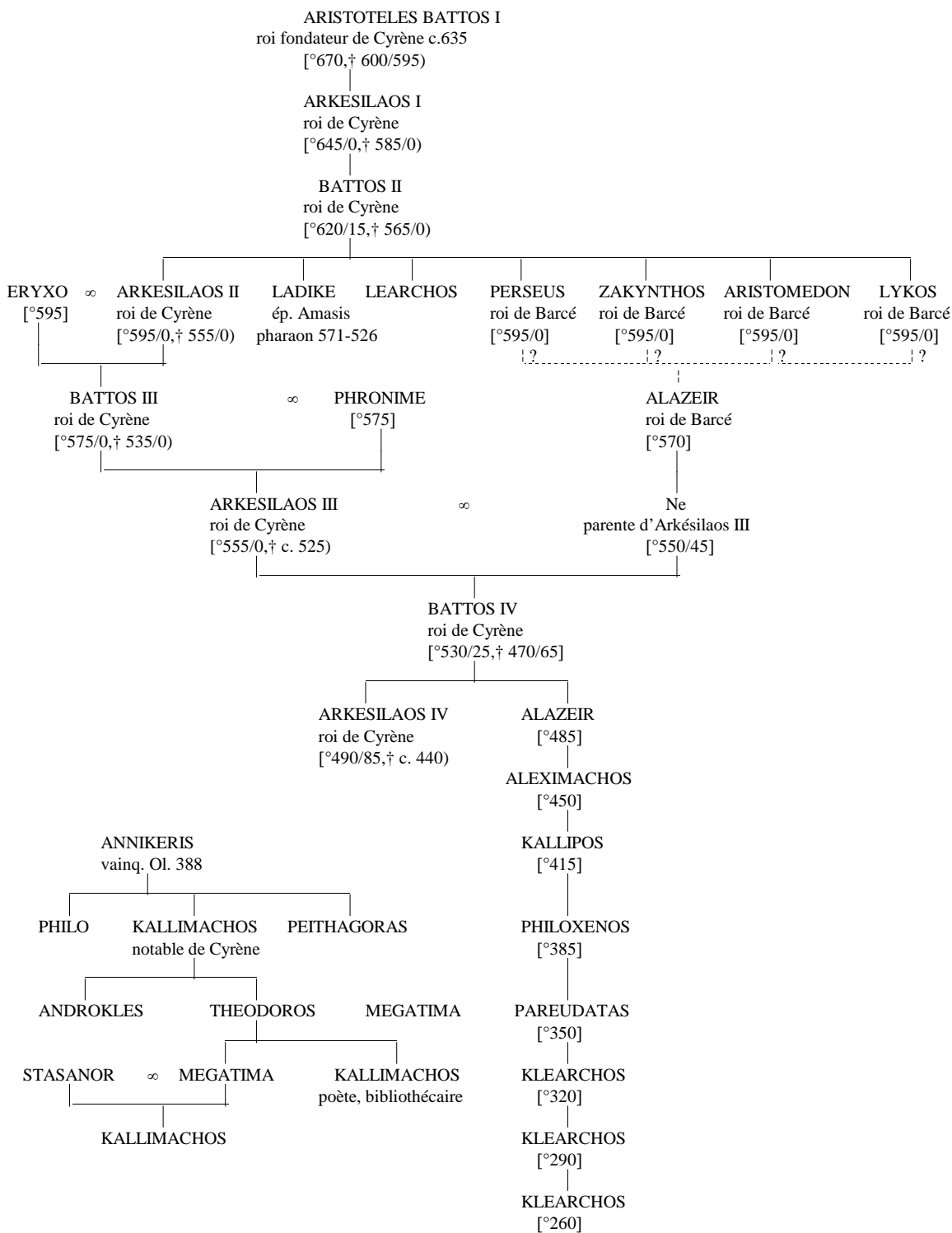
³ Hdt, VI, 150-164.

⁴ La fille de Battos II, Ladikè, épouse le pharaon Amasis. D'après Eugamôn, Battos II descendait directement d'Ulysse. Voir F. CHAMOIX, 1953, p. 136. Cette prétention explique sans doute le nom de Zakynthos donné à l'un de ses fils (note suivante).

⁵ D'après Stéphane de Byzance (s. v. Barkè), ils s'appelaient : Perseus, Zakynthos, Aristomèdon et Lykos. Voir F. CHAMOIX, 1953, p. 136, n. 6.

⁶ Pour la chronologie des différents Battiades, voir F. CHAMOIX, 1953, p. 151, n. 2.

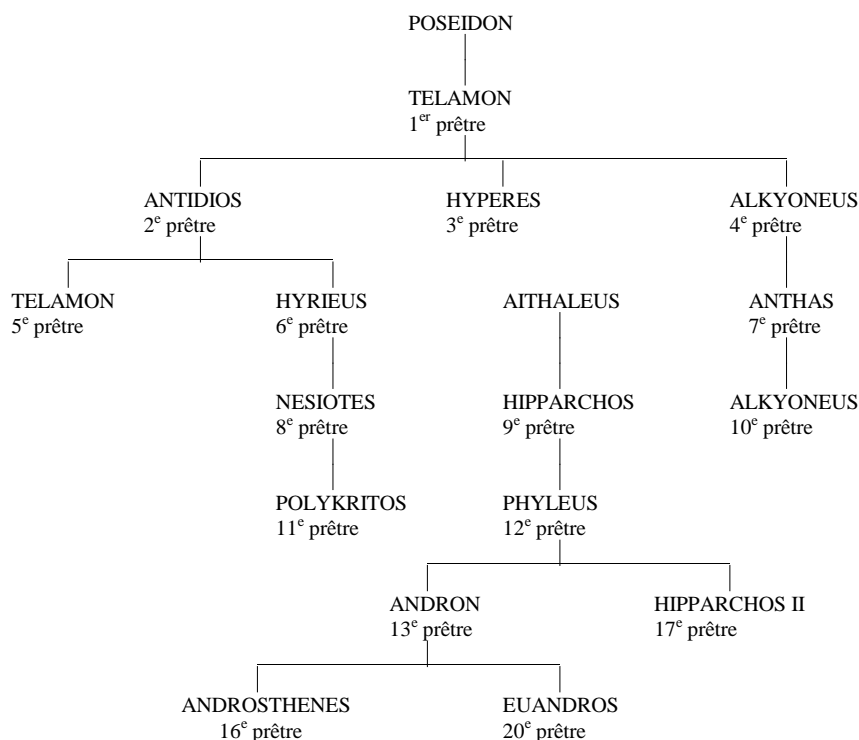
était précisément de faire le lien avec lui. Dans ces conditions, il ne saurait s'agir que du dernier roi ainsi nommé, Battos IV¹. Par ailleurs la reprise du nom Alazeir ne se justifie que s'il y a un écart raisonnable avec le roi de Barcé homonyme. :



¹ Autre argument, le nom de Battos est très rare à Cyrène : S. A. WHITE, 1999, p. 172. Le même auteur montre que le père du poète Callimaque ne s'appelait pas, comme on le croit depuis l'Antiquité, Battos, mais était un Battiade. Voir la généalogie, p. 172.

Les prêtres de Poséidon à Halicarnasse

Cette généalogie est connue grâce à une inscription fragmentaire d'Halicarnasse, rénovée au II^e ou I^{er} siècle av. J.-C.¹ Il s'agit d'un texte gravé sur une stèle qui se présente sous la forme de deux colonnes, dont la première a été recopiée à partir d'un document plus ancien (μεταγράψαι [ἐκ τῆς ἀρχαίας | σ]τήλης) et la seconde gravée à la même occasion. Elle donne la filiation suivante :



Cette généalogie n'a reçu que très récemment l'attention qu'elle méritait². Comme la liste a été tenue à jour jusque vers 140 av. J.-C. environ, il faut dater le premier prêtre de la seconde colonne, celui qui a ordonné la restitution du monument vers 250 :

¹ *Syll.*³, 1020.

² Voir M. BROADBENT, 1968, p. 23-27. R. DESCAT, 1997, p. 413 (= *Bull. ép.*, 1998, 399 = *SEG*, XLVII, (1997) 1561), montre que le second prêtre de la deuxième colonne, Πολεΐτης Ἀνδροσθένους, doit être daté de c. 201-196 et non de la deuxième moitié du II^e s. En additionnant la durée des règnes des 23 premiers prêtres, ceux mentionnés dans la première colonne, on arrive ainsi à fixer vers 645 av. J. C. la première année du premier prêtre, « ce qui est effectivement trop récent pour Télamon, fils de Poséidon lui-même ». Voir aussi P. CHRISTESEN, 2007, p. 98-99 (= *SEG*, LVII, (2007) 1035), avec traduction anglaise reprise en partie à J. FORSDYKE, 1957, p. 47, mais avec plusieurs erreurs de transcriptions, qui juge que 'the preserved part (of the text) ... is pure fabrication'. Enfin, l'inscription a été étudiée récemment, de façon minutieuse semble-t-il, par Graham OLIVER, « Another look at the Priests of Poseidon (Syll.3 1020) », conférence prononcée en novembre 2008, mais, autant que je sache, ce travail n'a pas été publié et je n'ai pu en prendre connaissance.

...fils d'Aristoklès, ordonne que l'on copie de l'ancienne stèle qui se dressait près des statues de Poséidon Isthmios la liste de ceux qui, depuis la fondation (de la cité) ont été prêtres héréditaires (du temple) de Poséidon, que ceux qui conduisirent la colonie depuis Trézène ont consacré à Poséidon et Apollon.

Voici les noms des prêtres de Poséidon :

Col. I

1	Télamon	fils de Poséidon	12 a.
2	Antidios	fils de Télamon	27
3	Hypérès	fils de Télamon	9
4	Alkyoneus	fils de Télamon	12
5	Télamon	fils d'Antidios	22
6	Hyrieus	fils d'Antidios	8
7	Anthas	fils d'Alkyoneus	19
8	Nésiôtès	fils d'Hyrieus	29
9	Hipparchos	fils d'Aithaleus	7
10	Alkyoneus	fils d'Anthas	17
11	Polykritos	fils de Nésiôtès	25
12	Phyleus	fils d'Hipparchos	19
13	Andrôn	fils de Phyleus	25
14	[Alth]èphos	fils de Hiérôn	14
15	Poseidônios	fils d'Aristéas	21
16	[And]rosthénès	fils d'Andrôn	23
17	Hipparchos	fils de Phyleus	4
18	Dèmètrios	fils de Dioskouridès	9
19	Philistos	fils de Dèmètrios	17
20	Euandros	fils d'Andrôn	22
21	Dèmophilos	fils de Théodôros	7
22	[Euk]ratès	fils de Kratinos	16

Col. II

23	[Androsthénè?]s	fils de Pol[eitès ?]	30
24	Athènippos	fils d'A(thèn.) fils d'A(thèn.)	50
25	Poleitès	fils d'Androsthénès	5
26	Euaion	fils de Poleitès	28
27	[Poleitès]	fils d'Euaion, adopté par Apollinidès	27

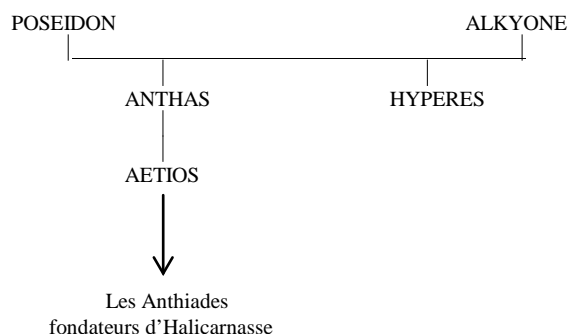
[— Ἀριστοκλέους μεταγράψαι [ἐκ τῆς ἀρχαίας] [σ]τήλης τῆς παρεστῶσης τοῖς ἀγά[λμασι τοῖς] [τ]οῦ Ποσειδῶνος τοῦ <Ι>σθμίου τοῦς γεγ[ενημένους] ἀπὸ τῆς κτίσεως κατὰ γένος ἱερεῖς τοῦ Πο[σειδῶ] νος τοῦ κατιδρυθέντος ὑπὸ τῶν τῆν ἀποικί[αν ἐκ] Τροι<ζ>ῆνος ἀγαγόντων Ποσειδῶνι καὶ Ἀπόλλω[νι] εἰσὶν δὲ ἐν αὐτῇ ἱερεῖς τοῦ Ποσειδῶνος οἷδε·

Τελαμῶν Ποσειδῶνος ἔτη ιβ'
 Ἀντίδιος Τελαμῶνος vacat κζ'
 Ὑπέρης Τελαμῶνος vacat θ'
 Ἀλκυονεὺς Τελαμῶνος vacat ιβ'
 Τελαμῶ<ν> Ἀντιδίου vacat κβ'
 Ὑριεὺς Ἀντιδίου vacat η'
 Ἄνθας Ἀλκυονέως vacat ιθ'
 Νησιώτης Ὑριέως vacat κθ'
 Ἴππαρχος Αἰθαλέως vacat ζ'
 [. 2-3.]ρνεὺς vacat Ἄνθα vacat ιζ'
 [Πο]λύκριτος Νησιώτου κε'
 [Φυ]λεὺς Ἴππαρχου vacat ιθ'
 [Ἀν]δρων vacat Φυλέως κε'
 [Ἀλθ]ῆφος vacat Ἰέρωνος ιδ'
 [Ποσ]ιδώνιος Ἀριστεά κα'
 [Ἀνδ]ροσθένης Ἀνδρωνος κγ'
 Ἴππαρχος Φυλέως vacat δ'
 Δημήτριος Διοσκουρίδου θ'
 Φίλιστος Δημητρίου ιζ'
 [Ε]ὐάνδρος Ἀνδρωνος κβ'
 [Δ]ημόφιλος Θεοδώρου vacat ζ'
 [Εὐκ]ράτης Κρατίνου vacat ις'

La liste pose plusieurs questions. Comme on l'a remarqué, avec parfois une pointe d'ironie, la somme des années des prêtres de la première colonne ne fait que 395 ans. En remontant à partir de 250 environ, on arrive à 645 environ, loin du compte pour un fils de Poséidon. Par ailleurs une tradition fermement représentée considère qu'Halicarnasse

a été fondée soit par Anthas, frère d'Hypérès et fils de Poséidon et de la nymphe Alkyonè, fille d'Atlas, soit par des descendants du fils d'Anthas, Aétios¹ :

On ne connaît pas les noms de ceux qui régnèrent ensuite jusqu'à Hypérès et Anthas, fils de Poséidon et d'Alkyonè, fille d'Atlas. Ils fondèrent, à ce qu'on dit, les villes d'Hypéria et d'Anthia. Aétios, fils d'Anthas, ayant hérité des états de son père et de ceux de son oncle, donna le nom de Posidonia à la seconde de ces villes. Troizènos et Pitthaios étant venus chez Aétios, il y eut trois rois dans le pays, mais les fils de Pélops étaient les plus puissants : la preuve en est que Pitthaios, après la mort de Troizènos réunit les habitants d'Hypéria et d'Anthia dans la ville actuelle qu'il nomma Trézène, en mémoire de son frère. Les descendants d'Aétios, fils d'Anthas, partirent de Trézène, nombre d'années après, à la tête d'une colonie, et fondèrent dans la Carie, Halicarnasse et Myndos.



On aura du mal à ne pas voir dans cette famille de prêtres héréditaires de Poséidon descendus notamment d'un Anthas fils d'un Alkyoneus, lui-même frère d'un Hypérès, ces Anthiades, principale famille d'Halicarnasse, descendants d'Anthas, frère d'Hypérès, fils de Poséidon et d'Alkyonè. Pourtant si l'on en croit la stèle, le premier prêtre serait un Télamon fils de Poséidon, qu'aucune tradition mythologique ne connaît. On considère donc que la liste mêle, sans les distinguer en rien, temps mythiques (pour nous) et temps historiques et que la césure entre les deux n'est pas perceptible, sans doute parce qu'elle n'était pas perçue justement². Mais même avec cette interprétation, la difficulté subsiste.

¹ Paus., II, 30, 8 : Τούτους δὲ ὕστερον βασιλεύσαντας οὐκ ἴσασιν ἄχρι Ὑπέρητος καὶ Ἄνθα. Τούτους δὲ εἶναι Ποσειδῶνος καὶ Ἀλκυόνης Ἄτλαντος θυγατρὸς, καὶ πόλεις αὐτοῦς ἐν τῇ χώρᾳ φασὶν Ὑπέρειάν τε καὶ Ἀνθειαν οἰκίσαι· Ἀέτιον δὲ τὸν Ἄνθα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ θεοῦ παραλαβόντα τὴν ἀρχὴν τὴν ἐπέραν τῶν πόλεων Ποσειδωνιάδα ὀνομάσαι. Τροίζηνος δὲ καὶ Πιθθαίως παρὰ Ἀέτιον ἐλθόντων βασιλεῖς μὲν τρεῖς ἀντὶ ἑνὸς ἐγένοντο, ἴσχυον δὲ οἱ παῖδες μᾶλλον οἱ Πέλοπος. [9] Σημεῖον δὲ ἀποθανόντος γὰρ Τροίζηνος Πιθθαίως ἐς τὴν νῦν πόλιν συναγαγὼν τοὺς ἀνθρώπους ὀνόμασεν ἀπὸ τοῦ ἀδελφοῦ Τροίζηνα, συλλαβῶν Ὑπέρειάν τε καὶ Ἀνθειαν. Πολλοὶς δὲ ἔτεσιν ὕστερον ἐς ἀποικίαν ἐκ Τροίζηνος σταλέντες Ἀλικαρνασσὸν ἐν τῇ Καρίᾳ καὶ Μύνδον ἀπέκτισαν οἱ γεγονότες ἀπ' Ἀέτιου τοῦ Ἄνθα. ; *Id.* IX, 22, 5 : οἱ δὲ Ἄνθαν δυναστεῦσαι λέγουσιν ἐνταῦθα, Ποσειδῶνός τε παῖδα καὶ Ἀλκυόνης τῆς Ἄτλαντος (« Anthas, qui régna dans cette contrée, était fils de Poséidon et d'Alkyonè, fille d'Atlas »).

² P. BRULÉ, 2005, p. 253-254.

Une première solution, qui réglerait au moins la question chronologique, serait de supposer que la lacune de la stèle nous prive de plus d'une vingtaine de noms qui feraient la jonction entre l'époque héroïque et 250 av. J. C. Même si cette option est souvent retenue¹, je ne suis pas sûr que l'épigraphie autorise une telle hypothèse qui suppose que la partie conservée ne représente même pas la moitié de la stèle d'origine.

Surtout, il ne semble pas qu'il manque tant de noms que cela à la liste. Le premier prêtre de la seconde colonne, en énumérant sa généalogie jusqu'à son arrière-grand-père, ce qui est anormal, cherche à expliciter son rattachement à l'un des prêtres de la première colonne. Cet arrière-grand-père, Androsthénès, serait alors le prêtre homonyme qui meurt soixante-quinze ans avant le dernier prêtre de la première colonne. L'écart entre les deux colonnes ne serait dans ces conditions que de deux ou trois générations. On est loin du compte.

Une seconde solution serait de considérer que nous avons affaire ici à une tradition, totalement indépendante de la première (celle de Pausanias), selon laquelle un fils de Poséidon, un frère d'Anthas donc, accompagne les fondateurs et accapare la prêtrise du dieu. On sait grâce à Strabon qu'il existait en effet au moins une autre tradition selon laquelle c'est Anthès lui-même qui fondait Halicarnasse, et non un de ses descendants. La généalogie, fabriquée tardivement, de sa descendance ne se serait pas embarrassée de chronologie et n'aurait pas jugé utile d'inventer un nombre suffisant de noms. Mais cette hypothèse soulève trop de difficultés. Au III^e siècle avant J.-C., la chronographie était trop répandue pour qu'on ne puisse s'apercevoir d'un simple coup d'œil que la généalogie inventée était deux fois trop courte. Or, il serait complètement aberrant de supposer qu'un texte qui prend la peine de donner pour chaque prêtre le nombre des années de sacerdoce ne se soit pas préoccupé un tant soit peu de chronologie. Par ailleurs, M. Broadbent et P. Brulé notent tous deux que les noms de cette généalogie ne suivent pas le schéma « normal » des noms des généalogies inventées : noms mythiques au début, noms hybrides au milieu, noms historiques à la fin. Ici, nous avons dès la deuxième génération des noms historiques (Antidios, Hyrieus, Nésiôtès), tandis que des noms mythiques se transmettent à l'inverse jusqu'à assez loin dans la filiation (Anthas, Alkyoneus, Althèphos²).

¹ Ainsi, pour P. BRULÉ, 2005, p. 254, la césure nous prive « de nombreux noms ».

² Un Althèpos, fils de Poséidon et de Leis, fille d'Oros, roi de Trézène est connu par Paus., II, 30, 5.

Peut-être faut-il se demander alors si la lacune n'est pas dans l'autre sens, c'est-à-dire au début de la première colonne. Certes dans la stèle conservée, cela est impossible. Il ne manque rien au début d'un texte parfaitement cohérent en l'état et qui explique bien en outre qu'il prend la filiation depuis le début. Mais on n'oubliera pas qu'il ne s'agit que d'une copie d'un monument plus ancien. Dans quelle mesure lui était-elle fidèle ? Dans quel mesure le texte de base était-il déchiffrable ? L'explication la plus naturelle à la seconde gravure est le délabrement de la stèle ancienne. Peut-être en raison du mauvais état de conservation du document originel, a-t-on rattaché le premier prêtre dont le nom était encore lisible, Télamon, directement à Poséidon ? L'existence d'un prêtre nommé Poseidônios peu après conduit à se demander si ce Télamon n'était pas plutôt fils d'un Poseidônios et non du dieu Poséidon : Ποσειδῶνίου au lieu de Ποσειδῶνος. De la sorte, la lacune en fin de stèle ne serait pas si importante et c'est au début au contraire que la filiation serait tronquée, amputée de sa partie la plus ancienne, qui peut-être d'ailleurs n'était évoquée qu'en quelques mots, comme dans la stèle des Kérykes d'Athènes en 20 av. J.-C. Une histoire conservée par Parthénios montre que la généalogie des Anthiades d'Halicarnasse avait une certaine épaisseur et comptait plusieurs rois, peut-être jusqu'au VIII^e siècle¹.

J'ai conscience de ce que cette suggestion peut avoir de drastique. Mais, si cela semble inacceptable, il faudrait admettre alors une lacune assez importante à la fin de la colonne I dans laquelle figurait, notamment, un nouvel Androsthénès qui serait l'ancêtre direct du premier nom de la colonne II.

¹ Parth., 14 : Περί Ἀνθέως. ἱστορεῖ Ἀριστοτέλης καὶ οἱ τὰ Μιλησιακά. Ἰ Ἐκ δὲ Ἀσσησοῦ ἰ παῖς Ἀνθεὺς ἐκ βασιλείου γένους ὠμήρευσεν παρὰ Φοβίῳ, ἐνὶ τῶν Νειλειδῶν τότε κρατοῦντι Μιλησίων. τούτου Κλεόβοια, ἣν τινες Φιλαίχμην ἐκάλεσαν, τοῦ Φοβίου γυνή, ἐρασθεῖσα πολλὰ ἐμηχανᾶτο εἰς τὸ προσαγαγέσθαι τὸν παῖδα ... Φοβίος μέντοι διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν ὡς ἐναγῆς παρεχώρησε Φρυγίῳ τῆς ἀρχῆς ... ὡς καὶ Ἀλέξανδρος ὁ Αἰτωλὸς μέμνηται ἐν τοῖσδε ἐν Ἀπόλλωνι. παῖς Ἴπποκλῆος Φοβίος Νειληιάδαο ... Ἀσσησοῦ βασιλῆος ἐλεύσεται ἕκγονος Ἀνθεὺς (« Au sujet d'Antheus. Aristote et les auteurs de l'Histoire de Milet racontent cette histoire : Antheus d'Halicarnasse, jeune homme de lignée royale, était retenu en otage à la cour de Phobios, un des Néléides qui régnait alors sur les Milésiens. La femme de Phobios, Kléoboa, que certains appellent Philaichmè, tomba amoureuse de lui et elle essayait par tous les moyens de séduire le jeune garçon ... Phobios, s'estimant maudit pour cette raison, remit son royaume à Phrygios ... C'est ce que rappelle Alexandre d'Étolie dans les vers suivants de son Apollon : 'Phobios, l'enfant d'Hippoclès le Néléïde ...viendra Antheus le petit-fils du roi Assessos... » (éd. & trad. fr. M. BIRAUD & alii Grenoble, 2008, p. 160-168). La suite rapproche cet événement de l'histoire de Mélissos à Corinthe et de la chute des Bacchiades, ce qui pourrait être un indice chronologique. En tout cas, même si cette histoire est romancée, on n'y trouve aucun élément merveilleux ou

Les Aipytides

La généalogie des rois de Messénie de l'époque archaïque ne nous est plus connue que par Pausanias. Néanmoins, on peut raisonnablement penser qu'elle remonte à une tradition relativement ancienne.

Pausanias donne le récit suivant au livre IV de sa *Périégèse* ¹:

[3, 6] Kresphônès épousa Méropè, fille de Kypsélos, alors roi d'Arcadie, et en eut plusieurs enfants, dont le plus jeune était Aipytos ... [3, 7] Le gouvernement de Kresphônès, en général très populaire, déplut aux gens riches, qui se soulevèrent contre lui et le tuèrent, lui et tous ses fils, à l'exception d'Aipytos, qui, étant encore en bas âge [3, 8] se trouvait chez Kypsélos, son grand-père. Parvenu à l'âge viril, Aipytos fut rétabli sur le trône par les Arcadiens ... [3, 9] Glaukos son fils, qui lui succéda, ne changea rien à la manière de gouverner de son père, et ne se fit pas moins aimer des ses sujets ; mais il le surpassa beaucoup en piété ... [3, 10] Isthmios, fils de Glaukos, érigea à Phares un temple à Gorgasos et à Nikomachos. Il fut père de Dotadas, qui, bien que la Messénie eût déjà d'autres ports, fit construire celui de Mothônè. Sybotas, fils de Dotadas ... [4, 1] Sous le règne de Phintas, fils de Sybotas ... [4, 4] lorsque Messène avait pour rois, Antiochos et Androklès, fils de Phintas ... [4, 8] Antiochos étant mort quelques mois après, Euphaès son fils monta sur le trône.

On ignore l'antiquité de cette liste. Après Euphaès mort sans enfant, lui succède un Aipytide à la généalogie non connue, Aristodèmos, puis après la défaite des Messéniens, la royauté est abolie. Mais on retrouve d'autres membres de la dynastie Aipytides à la tête du pays jusqu'à Aristoménès, le héros malheureux de la seconde guerre.

On doit mettre en parallèle les Aipytides de Messénie avec la dynastie des Aipytides d'Arcadie², dont ils seraient issus par les femmes, et qui nous est également connue par Pausanias, au livre VIII³ :

proprement mythologique. De manière générale, voir P. CARLIER, 1984, p. 347 ; J. BREMMER, 2009, p. 307.

¹ Paus., IV : [3, 6] Γυναῖκα δὲ ἔσχε Κρεσφόντης Μερόπην τὴν Κυψέλου, βασιλεύοντος τότε Ἀρκάδων, ἀφ' ἧς ἄλλοι τε δὴ παῖδες ἐγένοντο αὐτῷ καὶ νεώτατος Αἰπυτος ; [3, 7] Διοικούμενον δὲ αὐτὸν τὰ πολλὰ ἐς χάριν τοῦ δήμου μᾶλλον οἱ τὰ χρήματα ἔχοντες αὐτὸν τε Κρεσφόντην ἐπαναστάντες καὶ τοὺς υἱοὺς ἀποκτείνουσι τοὺς λοιπούς, ὁ δὲ Αἰπυτος παῖδα [3, 8] γὰρ ἔτι ὄντα ἔτρεφεν αὐτὸν ὁ Κύψελος -- περιγίνεται μόνος τοῦ οἴκου, καὶ ὡς ἀνὴρ ἐγένετο ... [3, 9] Γλαύκῳ δὲ τῷ Αἰπύτου βασιλεύσαντι μετὰ Αἰπυτον τὰ μὲν ἄλλα ἐξήρκεσε μιμήσασθαι τὸν πατέρα ἐν τε τοῖς κοινοῖς καὶ πρὸς τοὺς ιδιώτας, εὐσεβείας δὲ ἐς πλεόν προέβη [3, 10] Ἴσθμιος δὲ ὁ Γλαύκου καὶ ἱερὸν τῷ Γοργάσῳ καὶ Νικομάχῳ τὸ ἐν Φαραῖς ἐποίησεν· Ἴσθμίου δὲ γίνεται Δωτάδας, ὃς ἐπίνεια καὶ ἄλλα τῆς Μεσσηνίας παρεχομένης τὸ ἐν Μοθώνῃ κατεσκευάσατο. Συβότας δὲ ὁ Δωτάδα ... [4, 1] Ἐπὶ δὲ Φίντα τοῦ Συβότα ... [4, 4] Μεσσηνίων δὲ Αντιόχου καὶ Ἀνδροκλέους τῶν Φίντα ... [4, 8] Μησι δὲ οὐ πολλοῖς ὕστερον Αντιόχου τελευτήσαντος Εὐφαῖς ὁ Αντιόχου παρέλαβε τὴν ἀρχήν.

² Pour la liste des rois d'Arcadie, voir F. HILLER v. GAERTRINGEN, 1927.

³ Paus., VIII : [5, 4] Ἀγαπήνορος δὲ οὐκ ἀνασωθέντος οἴκαδε ἐξ Ἰλίου, παρέλαβε τὴν ἀρχὴν Ἰππόθους Κερκυκῶνος τοῦ Ἀγαμήδους τοῦ Στυμφήλου ... Αἰπυτος δὲ ὁ Ἰππόθου μετὰ τὸν πατέρα ἔσχε τὴν ἀρχὴν καὶ Ὀρέστης ὁ Ἀγαμέμνονος ... [5, 6] Κυψέλου δὲ τοῦ Αἰπύτου βασιλεύοντος μετὰ Αἰπυτον, ὁ Δωριέων στόλος [οὐ διὰ τοῦ Κορινθίων ἰσθμοῦ, καθὰ ἐπὶ τρεῖς τὰς πρότερον γενεάς, ναυσὶ δὲ κατὰ τὸ ὀνομαζόμενον Ῥίον κάτεισιν] ἐς Πελοπόννησον· πυνθανόμενός τε τὰ ἐς αὐτοὺς ὁ Κύψελος, ὃν τῶν Ἀριστομάχου παίδων οὐκ ἔχοντά πω γυναῖκα εὗρισκε, τούτῳ τὴν

[5, 4] Agapénor n'étant pas revenu dans son pays après le siège de Troie, la couronne passa à Hippothoos, fils de Kerkyôn, fils d'Agamèdès, fils de Stymphélos ... Il eut pour successeur Aipytos, son fils, sous le règne duquel Oreste, fils d'Agamemnon ... [5, 6] Kypsélos, son fils, lui succéda, et les Doriens rentrèrent sous son règne dans le Péloponnèse [non par l'Isthme de Corinthe, comme ils avaient tenté de le faire trois générations auparavant, mais par mer, en abordant à Rhion]. Kypsélos ayant pris des informations à leur sujet, sut que l'un des fils d'Aristomachos, n'était pas marié, il fit épouser sa fille à Kresphônès, et se l'étant ainsi attaché, il se mit, lui et les Arcadiens, à l'abri de toute inquiétude. [5, 7] Holiais, fils de Kypsélos, de concert avec les Héraclides de Lacédémone et d'Argos, ramena à Messène Aipytos, fils de sa sœur. Boukoliôn, fils de Laias, fut père de Phialos ... [5, 8] Sous le règne de Simos, fils de Phialos, l'ancienne statue en bois de Dèmèter Méléne, qui était à Phigalie, fut consumée par le feu ... Après que Pompos, son fils, fût monté sur le trône, des Eginètes vinrent par mer apporter des marchandises à Cyllène ... Pompos, en témoigna sa satisfaction en les comblant d'honneurs et en donnant à son fils le nom d'Aiginètès, à cause de l'amitié des Eginètes. [5, 9] Polymestôr devint roi des Arcadiens après la mort d'Aiginètès, son père, et ce fut sous son règne que les Lacédémoniens entrèrent pour la première fois avec une armée, commandée par Charillos, dans le pays de Tégée ... [5, 10] Polymestôr étant mort sans enfant, la couronne passa à Aichmis, fils de Briakas, et neveu de Polymestôr ; car Briakas était aussi fils d'Aiginètès, mais plus jeune que son frère ... [5, 11] Aristokratès, fils d'Aichmis, abusa peut-être plus d'une fois de son autorité sur les Arcadiens ... [5, 13] Aristokratès laissa un fils nommé Hikétas, qui fut père d'un autre Aristokratès, et ce dernier eut la même fin que son grand-père ; car ayant été convaincu d'avoir reçu des présents des Lacédémoniens, et d'avoir été, par sa trahison, cause de la défaite des Messéniens vers la Grande-Fosse, les Arcadiens le tuèrent à coups de pierres, et sa méchanceté fut cause que la royauté fut ôtée à toute la famille de Kypsélos.

On sait grâce à un fragment d'Héraclide du Pont transmis par Diogène Laërce, que le dernier roi Aristokratès, avait un fils nommé Aristodèmos (comme le dernier roi messénien) et une fille, Éristhéneia, qui devint l'épouse de Proklès, tyran d'Épidaure et la mère de Lysidè (ou Lysidikè ?), épouse de Périandros, fils de Kypsélos, tyran de Corinthe en 627¹.

θυγατέρα ἐκδούς καὶ οἰκειωσάμενος τὸν Κρεσφόντην αὐτός [5, 7] Ὀλαίας δὲ ἦν Κυψέλου παῖς, ὅς καὶ τῆς ἀδελφῆς τὸν παῖδα Αἰπυτον, σὺν δὲ αὐτῷ καὶ οἱ ἐκ Λακεδαίμονος καὶ Ἀργους Ἡρακλεῖδαι κατάγουσιν ἐς Μεσσήνην. Τοῦ δὲ ἦν Βουκολίων, τοῦ δὲ Φιάλος ... [5, 8] Ἐπὶ δὲ Σίμου τοῦ Φιάλου βασιλεύοντος ἠφανίσθη Φιγαλεῦσιν ὑπὸ πυρὸς τῆς Μελαίνης ... Πόμπου δὲ ἐκδεξαμένου τοῦ Σίμου τὴν ἀρχήν, Αἰγινήται κατὰ ἐμπορίαν ἐσέπλεον ναυσὶν ἐς Κυλλήνην ... Ἀντὶ τούτου ἐτίμησεν ὁ Πόμπος μέγας, καὶ δὴ καὶ ὄνομα Αἰγινήτην τῷ παιδί ἔθετο ἐπὶ τῶν Αἰγινήτων τῇ φιλίᾳ. [5, 9] Μετὰ δὲ Αἰγινήτην Πολυμήστῳ ἐγένετο ὁ Αἰγινήτου βασιλεὺς Ἀρκάδων, καὶ Λακεδαιμόνιοι καὶ Χάριλλος πρῶτον τότε ἐς τὴν Τεγεατῶν ἐσβάλλουσι στρατιᾶ· [5, 10] Πολυμήστορι δὲ οὐ γενομένων παίδων παρέλαβεν Αἰχμὶς τὴν ἀρχήν, Βριάκα μὲν παῖς, Πολυμήστορος δὲ ἀδελφιδούς· Αἰγινήτου γὰρ ἦν καὶ Βριάκας, νεώτερος δὲ ἦν Πολυμήστορος. ... [5, 11] Ἀριστοκράτης δὲ ὁ Αἰχμίδος τάχα μὲν που καὶ ἄλλα ἐς τοὺς Ἀρκάδας ὕβρισεν· ... [5, 13] Τούτου δὲ υἱὸς ἐγένετο Ἰκέτας, Ἰκέτα δὲ Ἀριστοκράτης ἄλλος ὁμώνυμός τε τῷ προγόνῳ καὶ δὴ καὶ τοῦ βίου τὴν αὐτὴν ἔσχεν ἐκείνῳ τελευτήν· κατελίθωσαν γὰρ καὶ τοῦτον οἱ Ἀρκάδες, φωράσαντες δῶρα ἐκ Λακεδαίμονος εἰληφότα καὶ Μεσσηνίοις τὸ ἐπὶ τῇ Μεγάλῃ τάφρῳ πταῖσμα προδοσίαν τοῦ Ἀριστοκράτους οὔσαν. Αὕτη δὲ ἡ ἀδικία καὶ τῷ γένει τῷ ἀπὸ Κυψέλου παντὶ παρέσχεν αἰτίαν παυσθῆναι τῆς ἀρχῆς.

¹ Heracl. Pont., fg. 28 (= Diog. Laer., I, 94) : « Périandros le Corinthien, fils de Kypsélos, de la race des Héraclides. Il épousa Lysid(ik)é, qu'il appelait Mélissa, fille de Proklès, tyran d'Épidaure et d'Éristhéneia, fille d'Aristokratès et sœur d'Aristodèmos qui d'après Héraclide le Pontique ... régnaient sur l'Arcadie presque'entière ». Pour la lecture Lysidikè, voir J. J. Reiske, in H. DIELS,

Agathôn

Une inscription de Zakynthos conserve la prétention d'un certain « Agathôn, fils d'Echéphylos, et ses parents, *proxenoi* des Molosses et de leurs alliés durant trente génération depuis (la guerre de) Troie, de la race de Cassandre, des Zakynthiens »¹. La question ayant été traitée récemment par P. M. Fraser, je me borne ici à renvoyer à cette étude².

Hécatéé

Est-il possible d'en savoir plus sur la famille d'Hécatéé ? Comme il était originaire de Milet, il est vraisemblable d'y voir un rejeton de l'ancienne famille royale de la ville, les Néléïdes, qui se disaient issus de Poséïdon. Strabon rapporte l'opinion de Phérécyde selon qui le fondateur de Milet était le Pylien Néleus³, descendant de Néleus, roi de Pylos, fils de Poséïdon selon le même auteur⁴. Pour Pausanias, qui suit une tradition différente, qui accorde plus d'importance à Milet, le fondateur de cette ville est Néleus, second fils de Kodros d'Athènes, sixième descendant de Périklyménos, fils du roi Néleus de Pylos. Malheureusement, la généalogie complète des Néléïdes de Milet ne nous est parvenue⁵ et on doit donc renoncer à tenter de compléter le *stemma* d'Hécatéé. Néanmoins, la véritable difficulté avec cette filiation, c'est la longueur bien trop courte de sa généalogie. On s'accorde en général à voir dans cet auteur la source directe d'Hérodote pour sa liste des ancêtres de Léonidas et de Léôtychidas, les rois de Sparte contemporains d'Hécatéé. Or, ceux-ci ne remontent à Zeus qu'à la vingtième génération.

1889, p. 307. Pour le fils d'Aristokratès, les meilleurs manuscrits ont « Aristodèmos », mais d'autres ont « Aristomèdos ».

¹ Cité *supra*, p. 51, n. 4. Je suis ici l'analyse et la traduction de P. M. FRASER, 2003, sp. p. 33 sqq.

² P. M. FRASER, 2003.

³ Strab., XIV, 1, 3 (cf. Pher., 3F155) : ταύτης δέ φησι Φερεκύδης Μίλητον μὲν καὶ Μυοῦντα καὶ τὰ περὶ Μυκάλην καὶ Ἐφεσον Κᾶρας ἔχειν πρότερον ... ἄρξαι δέ φησιν Ἄνδροκλον τῆς τῶν Ἰώνων ἀποικίας, ὕστερον τῆς Αἰολικῆς, υἱὸν γνήσιον Κόδρου τοῦ Ἀθηνῶν βασιλέως· γενέσθαι δὲ τοῦτον Ἐφέσου κτίστην (« Phérécyde dit que les Cariens tenaient autrefois Milet et Myos et la région autour de Mykalè et d'Ephèse ... et il dit qu'Androklos, le fils légitime du roi athénien Kodros, était le chef de la colonisation ionienne et qu'il fut le fondateur d'Ephèse »).

⁴ Phér., 3F33 : Νηλεὺς ὁ Ποσειδῶνος ; 3F104c : Τυρῶ ἢ Σαλμωνέως ἔχουσα δύο παῖδας ἐκ Ποσειδῶνος, Νηλέα τε καὶ Πελίαν ; 3F117 : Νηλεὺς ὁ Ποσειδῶνος καὶ Τυροῦς παῖς ἐξελασθεὶς ὑπὸ Πελίου τοῦ ἀδελφοῦ τῆς Ἰωλκοῦ ἀφίκετο εἰς Μεσσήνην τὴν τῆς Πελοποννήσου. καὶ λαβῶν παρὰ ἐγχωρίων τὴν Πύλον κτίζει.

⁵ Voir P. CARLIER, 1984, p. 437-438, pour les quelques roi connus : Phobios, époux de Kléoboia, qui se retire pour laisser la place à Phrygios, époux de Piéria de Myonte (Parth., *Amat.* 14) ; Laodamas et son parent Amphitrès, le second tuant le premier, puis étant éliminé à son tour par les fils de Laodamas, lesquels sont eux-mêmes tués par les fils d'Amphitrès, ce qui provoque la chute de la

Si on admet qu'Hécatee comptait 40 ans par génération¹, cela situerait son ancêtre divin bien trop tôt dans le passé, dans la mesure où il situait par exemple Héraclès entre 1330 et 1290² :

rang	individu	<i>akmé</i>
1	DIEU	1130
2	N	1090
3	N	1050
4	N	1010
5	N	970
6	N	930
7	N	890
7	N	850
8	N	810
9	N	770
10	N	730
11	N	690
12	N	650
13	N	610
14	N	570
15	Hégésandros	530
16	Hékataios	490

W. Den Boer en déduit qu'Hécatee n'a jamais cherché à calculer en terme d'années ce que sa généalogie impliquait, ni tenté de comparer les différentes généalogies qu'il rapportait³. Mais en réalité l'attribution d'une génération de 40 ans à Hécatee est mal étayée. En outre, son cas n'est pas unique : la généalogie des Philaïdes est relativement courte elle aussi : Miltiade de Chersonèse est le seizième descendant d'Ajax qui vivait à l'époque de la Guerre de Troie, donc contemporain de fils de dieux, notamment son cousin Achille qu'une tradition au moins donnait comme fils de Zeus⁴. Selon Pausanias, Achille est le père de Néoptolémus dont le quinzième descendant est Tharyps, encore mineur en 430.

dynastie et son exil (Conon, *Narr.*, 44 ; Nic. Damas, fg. 52-53, p. 96-98), probablement au VII^e siècle.

¹ Voir E. MEYER, I, p. 170, généralement suivi : *e. g.* : D. PRAKKEN, 1940 ; W. Den BOER, 1956.

² Voir W. Den BOER, 1956.

³ W. Den BOER, 1956, p. 176-177.

⁴ M. MEULDER, 2008, sp. p. 13-14.

rang	Philaïdes	Hécatee	Éacides	akmé
1	Poséidon ?		Zeus	
2	Néleus		Éaque	1175
3	Périklyménos, Nestor		Pélée	1130
4	Penthilos	Aias	Achille	1085
5	Bôros	Philaïos	Néoptolémos	1040
6	Andropompos	Daiklos		995
7	Mélanthos	Épilykos		950
8	Kodros	Akestôr		905
9	Néleus	Agénôr		860
10		Oulios		815
11		Lykès		770
12		Iophôn		725
13		Philaïos		680
14		Agamestôr		635
15	Hégésandros	Teisandros		590
16		Miltiadès		550
	Hécatee			510
		Hippokleidès		510
		Miltiadès		465
			Tharyps	420

Un comput de 45 ans par génération suffisait pour emmener le premier ancêtre d'Hécatee, contemporain d'Achille et d'Ajax à la génération de la guerre de Troie, à l'époque où les chronographes grecs ultérieurs fixeront celle-ci.

II] LES MÉNONIDES DE PHARSALE

Dans la généalogie de la famille de Thucydide, j'ai introduit un troisième Thoukydidès, cousin germain supposé des deux précédents Thucydide (Thoukydidès fils d'Oloros, d'Halimonte et Thoukydidès, fils de Mélèsias, d'Alopékè). Le nom n'est pas très fréquent¹ et sa rareté dans le cercle étroit de l'aristocratie peut être un bon indice de parenté entre ses différents porteurs.

Dans sa Vie de Thucydide, Markellinos rappelle en effet qu'outre le fils d'Oloros et celui de Mélèsias, il y avait encore d'autres Thoukydidès et il cite les propos de Polémon qui mentionnait un Thoukydidès, fils de Ménôn, originaire de Pharsale² :

Il y a eu plusieurs hommes appelés Thoukydidès : celui-là, fils d'Oloros, et en deuxième le démagogue, fils de Mélèsias, opposant politique de Périclès ; en troisième, un Pharsalien d'origine, mentionné par Polémon dans son ouvrage *Sur l'Acropole*, comme fils de Ménôn. Un autre, et le quatrième Thoukydidès est le poète du dème d'Acherdous, mentionné par Androtion sans son ouvrage *Sur l'Attique*, qui précise qu'il était le fils d'Aristôn.

Rien ne permet de dater ce personnage, honoré d'une inscription sur l'acropole d'Athènes, mais la plus grande vraisemblance est de l'identifier à un Thoukydidès de Pharsale, *proxénos* d'Athènes en 411 qui apporta son concours à la cité à cette date³.

¹ La PAA IX, 2000, p. 311-317, liste les vingt entrées suivantes :

- 515390 : stratège de 440/439 dont l'identité avec les suivants a fait couler beaucoup d'encre ;
- 515395 : le fils de Pantainétos, qui n'est en réalité qu'un fantôme prosopographique ;
- 515400 : auteur d'un décret en l'honneur d'un certain Hèrakleidès en 424/3 (*IG*, I, 1, II, 8) ;
- 515405 : Athénien cité en 412/1 ;
- 515410 : auteur d'un décret en 342 ;
- 515420 : époux de Kallikleia, donatrice en 367/2 ;
- 515425 : fils de Mènodotos, questeur de l'amphiktionie de Delphes en 337/6 ;
- 515430 : Thessalien de Pharsale, fils de Ménôn, proxénos d'Athènes en 411 ;
- 515435 : Athénien cité en 460 ;
- 515440 : fils d'Oloros d'Halimonte, historien ;
- 515450 : fils de Mélèsias d'Alopékè, politicien, opposant de Périclès, ostracisé en 443 ;
- 515455 : fils de Mélèsias d'Alopékè, petit-fils du précédent, cité vers 420 ;
- 515460 : fils d'Alkisthénès d'Aphidna, garant d'un contrat à Délos vers 350/315 ;
- 515470 : fils d'Aristôn d'Achérdousios, poète, questeur d'Athéna en 424/3 ;
- 515475 : de Gargettos ;
- 515480 : d'Ikariôn, démarque c. 330 ;
- 515485 : d'Ikariôn, diaitètes 330/329, sans doute identique au précédent ;
- 515490 : d'Ikariôn, père de Charidèmos en 334/3 ;
- 515495 : d'Ikariôn, fils d'Antidòros, bouleute en 304/3 ;
- 515510 : fils de Théokydès de Lamptrai, bouleute en 367/6 ;

² Mark., V. *Thuc.*, 28 (== Théop., *FGrHist.*, 324F57) : μη ἀγνωῶμεν δὲ ὅτι ἐγένοντο Θουκυδίδαι πολλοί, οὕτως τε ὁ Ὀλόρου παῖς· καὶ δεύτερος δημαγωγός, Μελησίου, ὃς καὶ Περικλεῖ διεπολιτεύσατο· τρίτος δὲ γένει Φαρσάλιος, οὗ μὲνηται Πολέμων ἐν τοῖς Περὶ ἀκροπόλεως, φάσκων αὐτὸν εἶναι πατρὸς Μένωνος· τέταρτος ἄλλος Θουκυδίδης ποιητής, τῶν δήμων Ἀχερδοῦσιος, οὗ μὲνηται Ἀνδροτίων ἐν τῇ Ἀτθίδι, λέγων εἶναι υἱὸν Ἀρίστωνος.

³ *Thuc.*, VIII, 92 : Θουκυδίδου τοῦ Φαρσαλίου τοῦ προξένου τῆς πόλεως (« Thoukydidès de Pharsale, proxénos de la ville [d'Athènes] »).

Une scholie d'Aristophane, distingue elle, outre le fils d'Oloros et celui de Mélésius, un Thoukydidès thessalien et un Athénien du dème de Gargettos¹ :

(Aristophane) parle de Thoukydidès, fils de Mélésius d'Alopékè ... ostracisé ... qui avait été l'opposant politique de Périclès. Il y a quatre Athéniens nommés Thoukydidès : l'historien, celui de Gargettos, le Thessalien, et celui-là, un brillant orateur ... D'après l'historien Théopompe, qui dit que c'est le fils de Pantainétos qui fut l'opposant de Périclès. Mais Androtion, lui aussi, affirme que c'était le fils de Mélésius.

Le témoignage de Théopompe est curieux et a causé bien des interrogations. On sait bien que l'opposant de Périclès était en réalité Thoukydidès, fils de Mélésius d'Alopékè. Mais la compétence habituelle de Théopompe et la découverte d'une inscription mentionnant un archonte Pantainos de Gargettos² ont relancé le débat, d'autant que le nom de Ménôn est souvent porté au sein d'une famille de Gargettos. En combinant ces différentes données, certains en ont donc déduit l'existence d'un Thoukydidès fils de Pantainos (ou Pantain[èt]os) de Gargettos³, qui a même acquis droit de cité dans la plupart des ouvrages prosopographiques récents sur l'histoire athénienne du V^e siècle av. J.-C.

En réalité, W. Scheidel a récemment repris la question et réglé le problème d'une façon qui semble définitive⁴. L'association entre un Thoukydidès de Gargettos et le Thoukydidès, fils de Pantainétos, cité par Théopompe est fallacieuse et ce n'est certainement pas l'existence d'un Pantainos de Gargettos six siècles plus tard qui y changera quelque chose. Quant au témoignage de Théopompe, il faut l'interpréter d'une tout autre façon. On ne peut imaginer qu'un historien aussi bien renseigné que lui, et assez proche dans le temps, ait pu commettre pareille erreur. Mais il y a une explication

¹ Sch. Aristoph., *Guêpes*, 947 (= Théop., *FGrHist.*, 115F91 = Androt. *FGrHist.*, 324F37) : τέσσαρες δέ εἰσι Θουκυδίδαι Ἀθηναῖοι ὁ Ἱστοριογράφος καὶ ὁ Γαργηττιος καὶ ὁ θετταλος καὶ οὗτος ρητωρ ἀριστος τγγάνων ... ὅπερ ποτὲ φεύγων ἔπαθε καὶ Θουκυδίδης ὁ γενόμενος ὀστρακισμὸς ἐμφαίνει τὸν Μελησίου καὶ τὸν ὀστρακισθέντα. Θεόπομπος μέντοι ὁ ἱστορικὸς τὸν Πανταίν<έτ>ου φησὶν ἀντιπολιτεύσασθαι Περικλεῖ· ἀλλ' οὐκ Ἀνδροτίων, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς τὸν Μελησίου. Ce passage est traduit, avec le texte parallèle de Markellinos, par C. W. FORNARA, 1977, n° 109 A-B, p. 124-125, ainsi que par P. HARDING, 2008, n° 132-133, p. 115-116. Voir plus loin (p. 779) une traduction moins littérale mais plus juste de la fin de la citation. Comme l'avait noté jadis F. Jacoby, la source commune au scholiaste et à Markellinos est certainement Didymos qui citait lui-même, outre Polémon et Théopompe, les athidographes Philochoros et Androtion.

² *IG*, II², 2017 (115/6 ap. J.-C.) : [Ἀὐτο]κράτορα Τρα[ιανόν] Καίσαρα Σεβαστὸν Γερμανι[κὸν] Δακικόν] ... [ἐπὶ ἀρχοντος Π]ανταίνου Γαργ[ηττίου].

³ A la suite de J. KIRCHNER, *PA* 7272. C'est cet auteur qui a introduit, à la suite de cette unique occurrence de six cent ans postérieure, la correction « Pantainos » au lieu de « Pantainétos », passée ensuite dans la littérature.

⁴ W. SCHEIDEL, 1994, dont l'analyse est de loin supérieure à celle de M. W. MOLITOR, 1986, qui pensait à deux homonymes, le fils de Pantainos et le fils de Mélésius, tous deux adversaires de Périclès. Le travail de W. Scheidel a malheureusement échappé à A. COSKUN, 2013, p. 146.

simple tout à fait comparable à d'autres exemples bien connus. Dans un contexte troublé et controversé, Thoukydidès, fils de Mélèsias, adversaire de Périclès, a été invectivé par ses adversaires comme « fils de Pantainétos », soit pour l'associer à un personnage de ce nom peu recommandable, soit pour faire peser un doute sur sa légitimité et la réalité de la filiation de Mélèsias. Le procédé était répandu dans l'Athènes du V^e siècle et il ne faut pas chercher ailleurs.

On peut donc éliminer du débat ce soi-disant Thoukydidès, fils de Pantainétos de Gargettos qui n'a jamais existé.

Pour le reste, il convient une fois encore de repartir des sources. L'ensemble du dossier a été analysé récemment par divers savants qui ont permis de faire le point. Pour traiter correctement cette question, il faut commencer par étudier à part les Ménonides, grande famille thessalienne de Pharsale en Phthiotide, et les Ménonides, membres bien attestés d'une famille athénienne du dème de Gargettos.

Commençons par les Thessaliens. Nous connaissons quatre personnages nommés Ménôn ayant occupé une position importante dans la ville de Pharsale¹ :

- Ménôn I, est mentionné par Démosthène² :

Pour Ménôn de Pharsale, qui avait donné douze talents pour la guerre à Eiôn, près d'Amphipolis, et envoyé un renfort de trois cent cavaliers, des pénestes lui appartenant, nos ancêtres ... lui ont conféré la dignité de citoyen.

- Ménôn II, cité par Thucydide comme chef d'un contingent de cavaliers pharsaliens venus secourir les Athéniens en 431³ :

C'était en vertu de leur ancienne alliance que les Thessaliens avaient porté aide aux Athéniens. ... à la tête des Pharsaliens, Ménôn.

- Ménôn III de Pharsale⁴, fils d'Alexidamos¹, disciple de Gorgias vers 405, qui a donné son nom à un fameux dialogue de Socrate, fut l'un des généraux qui vint aider le

¹ Pour la généalogie des Ménonides de Pharsale, voir en dernier lieu C. RUGGERI, 2002, p. 81 ; A. COSKUN, 2013.

² Dém., XXIII, *Contre Arist.*, 199.

³ Thuc., II, 22, 3 : αὕτη τῶν Θεσσαλῶν κατὰ τὸ παλαιὸν ξυμμαχικὸν ἐγένετο τοῖς Ἀθηναίοις, ..., ἐκ δὲ Φαρσάλου Μένων. Je ne vois aucune raison pour identifier Ménôn II et Ménôn I comme le préconise A. RAUBITSCHKE, 1955, p. 289, n. 14, qui n'a pas été suivi (à part par A. COSKUN, 2013, mais sur des bases totalement différentes que l'on va détailler ensuite).

⁴ T. S. BROWN, 1986 ; D. NAILS, 2002, s. v. Meno, p. 204-205 ; *wikipedia*, s. v. Menon III. Ménôn serait originaire de Larissa selon Diod., XIV, 19, 8 : τῶν δ' ἀπὸ Θεσσαλίας Μένων ὁ Λαρισσαῖος (« les Thessaliens (étaient commandés) par Ménôn de Larissa ». Mais il s'agit d'une confusion assez naturelle due au fait que Ménôn dirige des mercenaires de Larissa durant la retraite

prétendant perse Kyros contre son frère Artaxerxès, et qui, après leur défaite, dirigea l'expédition des Dix mille. Il connut une fin misérable². Son collègue, Xénophon, qui le détestait, en trace le plus noir portrait³, qu'il faut certainement tempérer⁴ :

Ménôn de Thessalie était possédé d'une soif insatiable de l'or, et ne la cachait pas. Il désirait le commandement pour s'emparer de plus de trésors ; les honneurs, pour gagner davantage. Il ne voulait être ami des gens les plus puissants que pour commettre impunément des injustices. Il regardait le parjure, le mensonge, la fourberie comme le chemin le plus court qui menât à l'objet de ses désirs. Il traitait de bêtise la simplicité et la sincérité. On voyait clairement qu'il n'aimait personne, et s'il se disait l'ami de quelqu'un, il n'en cherchait pas moins ouvertement à lui nuire. Jamais sa raillerie ne tomba sur un ennemi, et il ne parlait point des gens avec qui il vivait familièrement sans se moquer d'eux. Ce n'était point à envahir le bien des ennemis, qu'il dirigeait ses projets. Il jugeait difficile de prendre à qui se tenait sur ses gardes. Il pensait avoir seul remarqué qu'il était plus aisé de dépouiller un ami, et de s'approprier ce qu'on ne songeait point à défendre. Il redoutait tout ce qu'il connaissait de parjures et de méchants, comme gens cuirassés contre son attaque. Mais il tâchait de profiter de la faiblesse dont il taxait les gens pieux et qui faisaient profession de sincérité. Comme il est des hommes qui étalent avec complaisance leur piété, leur franchise, leur droiture, Ménôn se targuait de son art à tromper, à inventer des fourberies, à tourner en ridicule ses amis. Il regardait comme n'ayant pas reçu d'éducation quiconque n'était pas fin et rusé. Essayait-il d'obtenir le premier rang dans l'amitié d'un

des Dix mille. En vérité, lui-même était de Pharsale comme l'indique Diog. Laerc., II, 6, 50. Cf., e. g., C. RUGGERI, 2002, p. 81, n. 51.

¹ Plat., Mén., 76E : « (Socrate à Ménôn) : ὦ παῖ Ἀλεξιδήμου ».

² Xén., *Anab.*, I, 2, 6 – 3,1 ; 47 : καὶ ἦκε Μένων ὁ Θετταλὸς ὀπλίτας ἔχων χιλίους καὶ πελταστὰς πεντακοσίους, Δόλοπας καὶ Αἰνιάνας καὶ Ὀλυνθίους. « (Ménôn de Thessalie l'y joignit, et lui amena 1.000 hoplites et 500 armés à la légère, tant Dolopes qu'Aeniens et Olynthiens »). Cf. Diog. Sic., XIV, 27, 2-3.

³ Xén., *Anab.*, II, 6, 21-29 : [21] Μένων δὲ ὁ Θετταλὸς δῆλος ἦν ἐπιθυμῶν μὲν πλουτεῖν ἰσχυρῶς, ἐπιθυμῶν δὲ ἄρχειν, ὅπως πλείω λαμβάνοι, ἐπιθυμῶν δὲ τιμᾶσθαι, ἵνα πλείω κερδαῖνοι φίλος τε ἐβούλετο εἶναι τοῖς μέγιστα δυναμένοις, ἵνα ἀδικῶν μὴ διδοίη δίκην. [22] ἐπὶ δὲ τὸ κατεργάζεσθαι ὧν ἐπιθυμοίη συντομωτάτην ῥητοὶ ὁδὸν εἶναι διὰ τοῦ ἐπιτορκεῖν τε καὶ ψεῦδεσθαι καὶ ἐξαπατᾶν, τὸ δ' ἀπλοῦν καὶ ἀληθές τὸ αὐτὸ τῷ ἡλιθίῳ εἶναι. [23] στέργων δὲ φανερός μὲν ἦν οὐδένα, ὅτῳ δὲ φαίη φίλος εἶναι, τούτῳ ἐνδηλος ἐγίγνετο ἐπιβουλεύων. καὶ πολεμίου μὲν οὐδενός κατεγέλα, τῶν δὲ συνόντων πάντων ὡς καταγελῶν ἀεὶ διελέγετο. [24] καὶ τοῖς μὲν τῶν πολεμίων κτήμασιν οὐκ ἐπεβούλευε· χαλεπὸν γὰρ ῥητοὶ εἶναι τὰ τῶν φυλαττομένων λαμβάνειν· τὰ δὲ τῶν φίλων μόνος ῥητοὶ εἰδέναι ῥᾶστον ὄν ἀφύλακτα λαμβάνειν. [25] καὶ ὅσους μὲν αἰσθάνοιτο ἐπιτορκεῖν καὶ ἀδίκους ὡς εὖ ὀπλισμένους ἐφοβεῖτο, τοῖς δὲ ὀσίοις καὶ ἀλήθειαν ἀσκοῦσιν ὡς ἀνάνδροις ἐπειράτο χρῆσθαι. [26] ὥσπερ δὲ τις ἀγάλλεται ἐπὶ θεοσεβείᾳ καὶ ἀληθείᾳ καὶ δικαιοσύνῃ, οὕτως Μένων ἠγάλλετο τῷ ἐξαπατᾶν δύνασθαι, τῷ πλάσασθαι ψεῦδη, τῷ φίλους διαγελᾶν· τὸν δὲ μὴ πανούργον τῶν ἀπαιδευτῶν ἀεὶ ἐνόμιζεν εἶναι. καὶ παρ' οἷς μὲν ἐπεχείρει πρωτεύειν φιλίᾳ, διαβάλλων τοὺς πρώτους τοῦτο ῥητοὶ δεῖν κτήσασθαι. [27] τὸ δὲ πειθομένους τοὺς στρατιώτας παρέχεσθαι ἐκ τοῦ συναδικεῖν αὐτοῖς ἐμχανάτο. τιμᾶσθαι δὲ καὶ θεραπεύεσθαι ἡξίου ἐπιδεικνύμενος ὅτι πλείστα δύναται καὶ ἐθέλοι ἂν ἀδικεῖν. εὐεργεσίαν δὲ κατέλεγεν, ὅποτε τις αὐτοῦ ἀφίστατο, ὅτι χρώμενος αὐτῷ οὐκ ἀπώλεσεν αὐτόν. [28] καὶ τὰ μὲν δὴ ἀφανῆ ἔξεστι περὶ αὐτοῦ ψεῦδεσθαι, ἃ δὲ πάντες ἴσασι τὰ δ' ἐστὶ. παρὰ Ἀριστίππου μὲν ἔτι ὠραῖος ὧν στρατηγεῖν διεπράξατο τῶν Ξένων, Ἀριαίῳ δὲ βαρβάρῳ ὄντι, ὅτι μειρακίῳς καλοῖς ἦδετο, οἰκειότατος [ἔτι ὠραῖος ὧν] ἐγένετο, αὐτὸς δὲ παιδικὰ εἶχε Θαρύπαν ἀγένειος ὧν γενειῶντα. [29] ἀποθνησκόντων δὲ τῶν συστρατῆγων ὅτι ἐστράτευσαν ἐπὶ βασιλέα Σὺν Κύρῳ, ταῦτα πεπονηκῶς οὐκ ἀπέθανε, μετὰ δὲ τὸν τῶν ἄλλων θάνατον στρατηγῶν τιμωρηθεὶς ὑπὸ βασιλέως ἀπέθανεν, οὐχ ὥσπερ Κλέαρχος καὶ οἱ ἄλλοι στρατηγοὶ ἀποτμηθέντες τὰς κεφαλὰς, ὅσπερ τάχιτος θάνατος δοκεῖ εἶναι, ἀλλὰ ζῶν αἰκισθεὶς ἐνιαυτὸν ὡς πονηρὸς λέγεται τῆς τελευτῆς τυχεῖν.

⁴ Ainsi, Ctésias, XXI/XXIII, 68-71 (fg 27, p. 158 sqq. LENFANT), est-il plus mesuré. Cf. D. NAILS, 2002, p. 205.

homme, il croyait qu'il ne manquerait pas de captiver son esprit en décriant près de lui ses amis les plus intimes. C'était en se rendant complice des crimes de ses soldats, qu'il travaillait à s'assurer leur soumission. Pour se faire considérer et cultiver, il laissait apercevoir que personne n'avait plus que lui le pouvoir et la volonté de nuire. Était-il abandonné de quelqu'un, il croyait l'avoir bien traité, de ne l'avoir pas perdu pendant qu'il s'en était servi. On pourrait mentir sur son compte si l'on entrait dans des détails peu connus ; mais je n'en rapporterai que ce qui est su de tout le monde. Étant dans la fleur de la jeunesse, il obtint d'Aristippos le commandement des troupes étrangères de son armée ; il passa le reste de sa jeunesse dans la plus grande faveur auprès d'Arieus, barbare qui aimait les jeunes gens d'une jolie figure. Lui-même, dans un âge tendre, conçut une passion violente pour Tharypas, plus âgé que lui. Quand les généraux grecs furent mis à mort pour avoir fait avec Cyrus la guerre au roi, Ménôn, à qui l'on avait le même reproche à faire, ne subit pas le même sort. Il fut cependant ensuite condamné par le roi au supplice ; non pas à avoir, comme Kléarchos et les autres généraux, la tête tranchée, ce qui passait pour le genre de mort le plus noble, mais on dit qu'il périt, après avoir souffert pendant un an les tourments auxquels on condamne les scélérats.

- Ménôn IV enfin, fut un des héros de la guerre lamiaque, ce dernier sursaut des Athéniens qui réunirent alors des mercenaires de différentes contrées, pour secouer le joug macédonien. Ménôn IV fut tué en action en 323¹ :

les Étoliens laissèrent en Thessalie leurs alliés sous les ordres de Ménôn de Pharsale, revinrent promptement en Étolie, délivrèrent leur patrie, en frappant d'épouvante les Acarnaniens. Sur ces entrefaites, Polysperchon, investi du commandement militaire de la Macédoine, envahit la Thessalie à la tête d'une forte armée, il défit les ennemis en bataille rangée, tua leur général Ménôn, leur fit éprouver de grandes pertes et se remit en possession de la Thessalie ;

La fille de ce dernier Ménôn, épousa le roi d'Épire Aiakidès, et sera ainsi la mère de Pyrrhos² :

Aiakidès épousa Phthia, fille de ce Ménôn le Thessalien, qui, ayant acquis la plus grande réputation dans la guerre Lamiaque, eut, après Léôsthénès, plus de considération qu'aucun des autres confédérés.

L'existence du premier Ménôn vient à nouveau d'être mise en doute par A. Coskun³. Cet historien commence donc par souligner qu'on ne connaît pas de naturalisation publique à Athènes avant la loi votée par Périclès au milieu du V^e siècle. De fait, Démosthène ne dit rien qui permette d'associer Ménôn à Cimon, le grand vainqueur

¹ Diod., XVIII, 38, 5-6 : οἱ δὲ Αἰτωλοὶ πυθόμενοι τὰς ἰδίας πατρίδας κινδυνεύειν τοὺς μὲν ἄλλους στρατιώτας ἀπέλιπον ἐν Θετταλία, Μένωνα τὸν Φαρσάλιον ἐπιστήσαντες στρατηγόν, αὐτοὶ δὲ τοὺς πολιτικούς ἀναλαμβάνοντες ἤκον συντόμως εἰς τὴν Αἰτωλίαν καὶ τοὺς Ἀκαρνανὰς καταπληξάμενοι τὰς πατρίδας ἠλευθέρωσαν τῶν κινδύνων. τούτων δὲ περὶ ταῦτα ἀσχολουμένων Πολυπέρχων ὁ καταλελειμμένος ἐν Μακεδονίᾳ στρατηγὸς ἦκεν εἰς τὴν Θετταλίαν μετὰ δυνάμεως ἀξιολόγου, νικήσας δὲ παρατάξει τοὺς πολεμίους τὸν τε στρατηγὸν Μένωνα ἀνείλε καὶ τῶν ἄλλων κατέκοψε τοὺς πλείστους καὶ τὴν Θετταλίαν ἀνεκτήσατο. Cf. *Id.*, XVII, 17, 6 : Μένων μὲν καὶ Ἀντίφιλος οἱ τῶν Ἑλλήνων ἡγεμόνες (« Ménôn et Antiphilos, généraux des Grecs »).

² Plut., *Pyrrh.*, 1 : Αἰακίδης ... ἔγημε τὴν Μένωνος τοῦ Θεσσαλοῦ θυγατέρα Φθίαν, ἀνδρὸς εὐδοκίμου περὶ τὸν Λαμιακὸν πόλεμον γενομένου καὶ μέγιστον ἀξίωμα τῶν συμμάχων μετὰ Λεωσθένην λαβόντος.

³ A. COSKUN, 2013.

d'Eiôn, et aucune des sources concernant cette bataille ne fait mention d'une aide de la part de Thessaliens. Les historiens récents n'auraient associé le Ménéon mentionné par Démosthène à la bataille d'Eiôn de 476 que sur la base de l'identification proposée par A. Raubitschek entre ce Ménéon et un Athénien homonyme, archonte en 473 et ostracisé vers 471. Cette identification étant absolument exclue, il convient de repenser la datation de Ménéon. Compte tenu de la difficulté d'une datation avant la loi de Périclès, on doit plutôt penser à la seule autre occasion où la ville d'Eiôn a été l'objet d'un conflit impliquant les Athéniens. En 424, lors de la guerre archidamienne, le général spartiate Brasidas s'empare d'Amphipolis mais échoue devant Eiôn. Dans ce contexte l'aide décisive des Thessaliens serait plus vraisemblable. Certes, notre source principale n'en parle pas. Mais pour cause, puisque cette source n'est autre que l'historien Thucydide, qui était précisément le général en charge de la défense d'Amphipolis et qui, suite à son échec, sera exilé. La sauvegarde d'Eiôn étant le seul point positif de son action, il n'avait guère intérêt à rappeler le rôle de Ménéon et des Thessaliens. En conséquence, le Ménéon dont parle Démosthène ne serait autre que celui mentionné par Thucydide en 431, dont l'attitude philathénienne est ainsi bien attestée. Son aide fut d'autant plus appréciée par les Athéniens que, lors de la guerre, les Pharsaliens avaient suivi le parti de Brasidas emmenés par leurs aristocrates alors que la majorité aurait préféré les Athéniens. A. Coskun en déduit que les Ménéonides appartenaient à l'opposition du parti dominant, dirigé par les Daochides, et qu'ils ont trouvé dans leur soutien à Athènes une occasion d'accroître leur prestige aussi bien à Athènes même que dans leur patrie.

Je ne suis pas convaincu par cette démonstration. Je commencerai par rappeler qu'elle n'est pas nouvelle puisque c'était l'opinion majoritairement soutenue au XIX^e siècle¹, et qui pouvait sembler naturelle en raison de la mention d'Amphipolis qui n'est fondée qu'en 437. Mais cette opinion avait été délaissée depuis, et cela indépendamment de l'identification avec les Ménéonides d'Athènes qui n'avait pas encore été proposée². Je passe ensuite pour l'instant sur la question de la distinction entre les Ménéonides de Pharsale et la famille athénienne homonyme du dème de Gargettos, distinction qui semble admise désormais par tous les historiens et à laquelle A. Coskun consacre lui aussi une part importante de son étude. La mention d'une guerre athénienne à Eiôn fait

¹ Voir, par exemple, T. LELAND, 1831, II, p. 16-17 ou encore R. DARESTE, 1879, I, *ad. loc.*, n. 96.

² Voir R. KENT, 1904, p. 21 ; *RE*, XV, 1 (1931), s. v. Menon 2, col. 924 sqq. [OBST] ; J. S. MORRISSON, 1942, p. 75.

plutôt référence *a priori* à la victoire de Cimon en 476 qu'à l'échec de 424. D'abord, en mentionnant Eiôn, un Athénien pensait en premier lieu à la grande victoire de Cimon qu'à l'escarmouche de 424. Loin d'être une appréciation subjective, cela ressort du passage de Démosthène. En effet, celui-ci énumère les grandes victoires athéniennes du passé éloigné et leur attribution nominative à des généraux ainsi que l'aide qu'ils ont pu recevoir à cette occasion par des alliés étrangers. Les exemples cités avant Ménôn concerne Salamine (480) et Marathon (490) qu'il oppose aux victoires récentes de Timothéos (373), Iphikratès (392) et Chabrias (376). Juste après il parle de Perdikkas II (*sic* en réalité Alexandros I^{er}) de Macédoine et de l'aide qu'il apporta après Platées en 479. Il s'agit d'un contexte chronologique cohérent, qui oppose les grandes victoires des guerres médiques aux grandes victoires du début du IV^e siècle. On est donc loin de la défaite humiliante d'Amphipolis au cours de laquelle la sauvegarde *in extremis* d'Eiôn fut la seule note un tant soit peu favorable aux Athéniens.

Plus grave, je ne trouve pas d'appui à cette théorie dans le texte de Thucydide. Qu'écrivit celui-ci ?

IV, 78 : Sans guide, il était fort difficile de traverser la Thessalie, à plus forte raison, avec une troupe en armes. De plus, tous les Grecs indistinctement voyaient d'un mauvais œil une troupe traverser les pays voisins, sans avoir obtenu l'agrément des habitants. Enfin, de tout temps, la masse en Thessalie avait montré des sympathies pour les Athéniens et, si au lieu d'un gouvernement oligarchique les Thessaliens avaient été en démocratie, jamais Brasidas n'eût pénétré dans le pays. Même alors, au cours de son avance, il se trouva des Thessaliens du parti hostile à Lacédémone pour marcher contre lui et tenter de l'arrêter sur le fleuve Enipeus ... mais les Thessaliens se retirèrent.

IV, 106 : Voilà de quelle manière la ville fut livrée à Brasidas. Thucydide, lui, aborda le même jour sur le tard à Eiôn. Brasidas venait de se rendre maître d'Amphipolis ; il s'en fallut d'une seule nuit qu'il s'emparât également d'Eiôn. Si l'escadrille athénienne ne s'y était portée en toute hâte, il eût pris la place au point du jour.

IV, 107 : mais sur les terre et sur mer Brasidas fut repoussé. Après cet échec, il se contenta de prendre à Amphipolis ses dispositions de défense.

IV, 108 : A la suite de la reddition d'Amphipolis les Athéniens éprouvèrent des craintes fort vives ... De plus sous la conduite des Thessaliens, les Lacédémoniens avaient bien pu trouver jusqu'au Strymôn une voie de pénétration chez les alliés d'Athènes ... La chose maintenant leur était devenue possible.

Où voit-on dans ces lignes que :

1) des aristocrates thessaliens étaient fidèles au Athéniens ? Thucydide n'oppose pas plusieurs partis nobles thessaliens mais les aristocrates et la masse du peuple. Les quelques Thessaliens qui font vaguement barrage à Brasidas au début de sa campagne se laissent convaincre par un discours et se retirent aussitôt. Où sont les forces armées considérables des Ménonides ?

2) Les Thessaliens ont aidé Thucydide à défendre Eiôn ? J'entends bien l'argument selon lequel Thucydide avait tout intérêt à tirer toute la couverture à lui. Mais je ne comprends pas pourquoi. En quoi cela lui aurait-il nuit d'écrire qu'il avait eu l'intelligence de faire intervenir des alliés ? Habilité d'autant plus remarquable et digne d'être mentionnée que les Thessaliens s'étaient par ailleurs rangés du côté de Brasidas. La seule mention que fait Thucydide des Thessaliens à cette occasion, c'est pour dire que désormais les Athéniens avaient tout à craindre d'eux. Et comment aurait-il pu vouloir cacher l'aide de Ménôn à ses contemporains puisque, au témoignage de Démosthène (dans l'interprétation retenue par A. Coskun), cette aide fut appréciée au plus au point par les Athéniens qui n'hésitèrent pas à décerner des honneurs remarquables et durables à Ménôn ? Silence d'autant plus inexplicable que Thucydide parle ailleurs en termes élogieux de Ménôn et de l'aide qu'il apporta en d'autres circonstances.

Autre point qui mérite discussion : la notion d'un pouvoir daochoïde fort à Pharsale et en mesure de faire basculer la politique extérieure de la cité et de contraindre à l'exclusion les Ménéonides. P. Carlier a remarqué qu'en réalité Daochos, qui était le dirigeant de Pharsale à cette époque¹, devait être à l'inverse un personnage relativement insignifiant et peu puissant². Le seul titre de gloire que lui trouve son petit-fils est d'avoir régné durant vingt-sept ans en paix sans user de la force, ce qui est une façon de dire qu'il n'a rien accompli d'un tant soit peu remarquable, et certainement pas une révolution interne. Le fait que Thucydide (ni aucune autre source d'ailleurs) ne le nomme jamais achève de prouver qu'il n'a joué aucun rôle dans l'histoire de son temps.

On pourra rétorquer qu'on ne connaît pas davantage d'intervention des Thessaliens lors de la victoire de Cimon. Certes, mais on ne dispose pas dans ce cas de sources aussi précises que l'est Thucydide pour les événements de 424³ et donc aucun détail ne nous est connu (autre que la fin tragique du défenseur perse de la place et un stratagème de Cimon qui semble être une invention postérieure)⁴. On soulignera en revanche que Cimon donnera à l'un de ses fils le nom de Thessalos ce qui témoigne de liens étroits entre lui et les Thessaliens.

¹ Voir S. HORNBLOWER, *ad Thuc.*, 1991, p. 277.

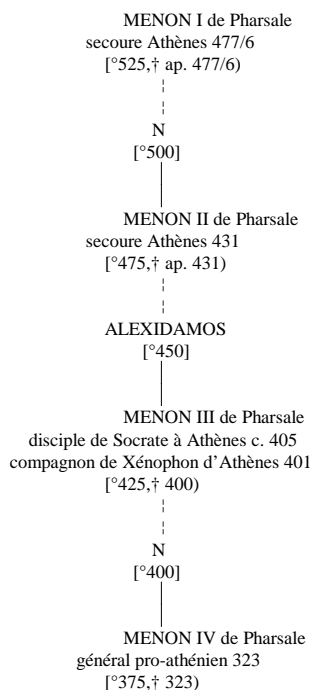
² P. CARLIER, 2001, p. 259.

³ Pour la bataille d'Eiôn en 477, voir notamment Plut., *V. Cim.* ; Polyen, VII, 24 ; Diod., XI, 60, 2 ; Aisch., III, 184 & sch. *ad loc.* ; Paus., VIII, 8, 9.

⁴ Voir, chez les historiens modernes : B. H. ISAAC, 1986, p. 60-62.

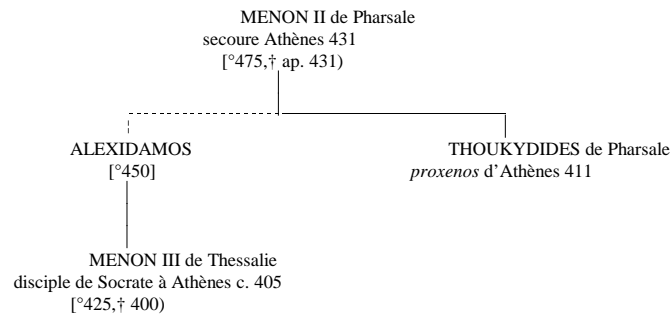
Quant à la difficulté liée à l'octroi du droit de cité, on peut la résoudre de diverses façons. D'abord, dans la théorie de A. Coskun, il n'y a pas eu de naturalisation, ce qui est en effet nié par le second passage du (pseudo) Démosthène. Donc pas de difficulté dans ce cas. Mais même si on admet la naturalisation, il faut souligner que le cas de Ménôn ne serait pas unique puisque Démosthène mentionne aussi la naturalisation antérieure d'Alexandros I^{er} (« Perdikkas »).

Pour ces raisons, sans rejeter absolument la datation de Ménôn I dans le dernier quart du V^e siècle, je persiste à croire qu'il est plus raisonnable, au vu des sources disponibles, de continuer à y voir un contemporain de Cimon. On peut donc, à partir de ces témoignages, reconstruire ainsi un premier tronçon de la généalogie des Ménonides :



Concernant maintenant la place de Thoukydidès de Pharsale, fils de Ménôn, les historiens modernes ont été plutôt hésitants. On a vu que J. Ducat, par exemple, en fait le fils de Ménôn I. Mais R. G. Kent de son côté, pense que ce Thoukydidès était le fils du plus célèbre des Ménôn de Pharsale, donc, pense-t-il, du général de la guerre lamiaque, tué en 323, un Thoukydidès II en conséquence¹. C'est peu dire qu'aucune de ces identifications n'est fondée sur quoi que ce soit de sérieux. Il n'y a qu'un seul Thoukydidès de Pharsale qui soit daté, c'est celui qui intervint à Athènes en 411 pour apaiser une révolte populaire. *A priori*, c'est donc à lui que se rapporte l'inscription qui figurait sur l'acropole. Et cette identification est d'autant plus facile à faire qu'il y a bien

un Ménôn à la génération précédente : Ménôn II. A moins d'une découverte qui prouve un jour le contraire, le seul *stemma* raisonnable est le suivant² :



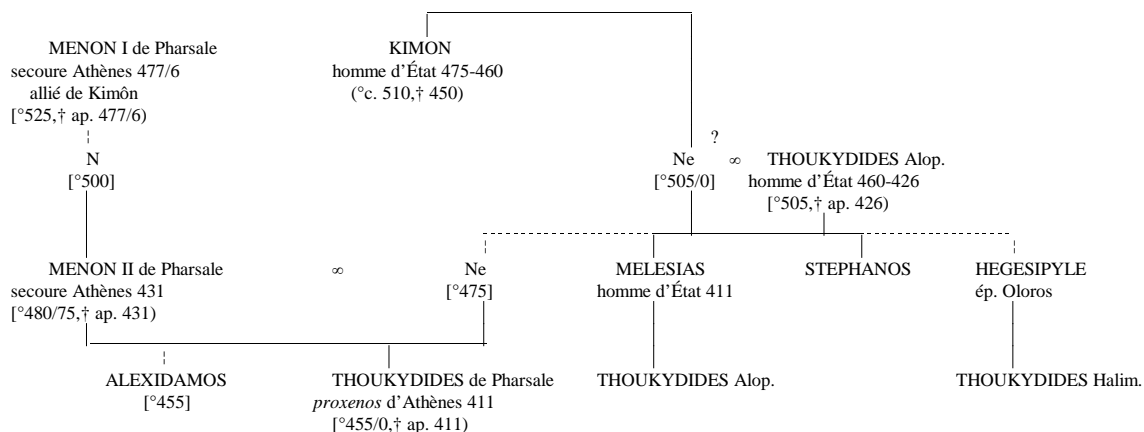
On ne peut manquer à présent d'être frappé par ce nom. Unique en Thessalie³ et qui ne se rencontre guère, et encore assez rarement, qu'à Athènes. Il est évident que le Thessalien, issu d'une famille dont toutes les générations ont été actives dans la vie politique athénienne, qui possédait même très certainement la citoyenneté athénienne, devait son nom à l'un des aristocrates athéniens homonymes. Si l'on retient que Ménôn I intervient très certainement pour aider Cimon, on voit se tisser ici un lien entre les deux hommes et leurs familles. Il n'y aurait rien d'étonnant dans ce cas qu'un petit-fils du premier ait épousé une nièce du second⁴ :

¹ R. G. KENT, 1904, p. 20-21.

² C'est également celui adopté par A. COSKUN, 2013.

³ *LGN*, IIIB, (2000), s. v. Thucydidés, p. 201.

⁴ Il n'est pas certain que le Pharsalien doive son nom à un mariage. Une relation de *xénia* est aussi possible comme le soutient G. HERMAN, 1990, p. 363. Mais c'est par les unions matrimoniales que se transmettent en premier lieu les noms. Dans ce cas précis, la relation d'hospitalité étant centrée entre les familles de Ménôn et de Kimôn, c'est ce dernier nom que Ménôn aurait naturellement repris en cas de transmission par *xénia*. G. Herman, a le tort de vouloir pousser à l'extrême son idée comme le montre, de façon quasi caricaturale, son traitement du patronyme de Thucyde (*op. cit.*, p. 349-350).



Nous pouvons traiter maintenant des Ménonides athéniens du dème de Gargettos. On peut distinguer là aussi divers personnages, connus essentiellement par des ostraka¹ :

- Ménôn I, fils de Ménékleidès, du dème de Gargettos, archonte, candidat à l'ostracisme dans les années 470, peut-être effectivement ostracisé² ;
- Ménôn II, fils de Ménandridos, du dème de Gargettos, sans doute identique à Ménôn, « lemnien », du dème de Gargettos, candidat à l'ostracisme, peut-être en 458³ ;
- Ménôn III de Gargettos, cité sur une inscription athénienne du milieu du IV^e siècle⁴ ;
- Thoukydidès du dème de Gargettos, cité comme homonyme du grand historien.

¹ Le nom de Ménôn figure sur 568 ostraka (S. BRENNE, 2001, p. 235-236) :

- 60 ostraka avec seulement le nom « Ménôn » ;
- 378 ostraka avec « Ménôn Gargettios » ;
- 104 ostraka avec « Ménôn Ménékleidou Gargettios » ;
- 10 ostraka avec « Ménôn Lemnios Gargettios » ;
- 2 ostraka avec « Ménôn Gargettios Ménandridou » ;
- 1 ostrakôn avec « Ménôn Ménékléous » ;
- 1 ostrakôn avec « Ménôn Néokleidou » ;
- 2 ostraka avec « Ménôn ek Kolonou » ;
- 1 ostrakôn avec « Ménôn Rhamnousios » ;
- 1 ostrakôn avec « Ménôn Mégakléous » ;

On s'est légitimement posé la question de savoir si tous ces ostraka ne se rapporteraient pas en fait à une seule et unique personne (voir en dernier lieu, S. BRENNE, 2001, p. 236). Il semble assez probable en effet que Ménôn Ménékléous, et même Ménôn Néokleidou, chacun attesté une seule fois, ne sont que des erreurs du votant pour Ménôn Ménékleidou. En revanche, je suis dubitatif sur le cas de Ménôn du dème de Kolonos et sur celui du dème de Rhamnonte, deux dèmes rattachés à la tribu Aigeis, comme celui de Gargettos. Cela suffit-il pour identifier ces trois Ménôn ? Je ne crois pas. De la même façon, je ne crois pas non plus (*pace* M. OSBORNE, III, 1983, p. 22) que Ménôn Ménékleidou Gargettios soit identique à Ménôn Gargettios Ménandridou, attesté, lui, par deux ostraka distincts. Il me paraît très audacieux aussi de se servir du « Ménôn fils de Mégaklès » pour envisager l'union d'une sœur de Clisthène avec un aristocrate athénien du dème de Gargettos comme le soutient A. COSKUN, 2013, p. 145. Il s'agit plus normalement du fils d'un Alcmeonide ou d'un personnage vilipendé comme membre de leur groupe politique.

² Voir maintenant S. BRENNE, 2001, p. 27 ; *Id.*, 2002, p. 120-126.

³ Voir A. RAUBITSCHKE, 1955, p. 287 sqq.

⁴ *IG*, II², 2389, 8 : Μένων Γαργήτιος.

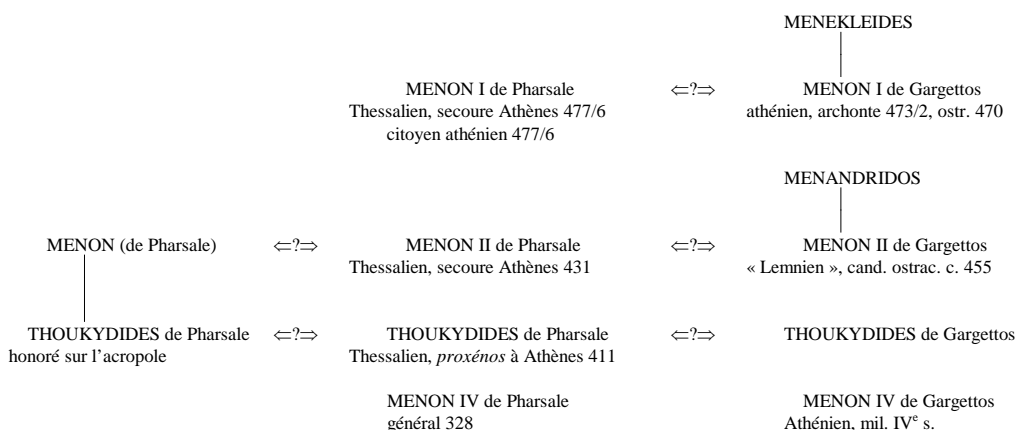
Qu'en est-il du lien entre ces deux familles. La correspondance des noms qu'elles se transmettent, a conduit A. Raubitschek à les rapprocher, et même à les identifier. Sa démonstration, acceptée notamment par M. J. Osborne, peut se résumer ainsi :

Si la bataille d'Eiôn à laquelle participe Ménôn I de Pharsale, et pour laquelle il reçut la citoyenneté athénienne, est bien celle de 477/6, on pourrait l'identifier à Ménôn I de Gargettos, archonte en 473/2 et candidat à l'ostracisme vers 470. Et la preuve en serait fournie par une notice du lexicographe Hesychius, ainsi libellée¹ :

Ménonidai : (nom) des euphémoi appartenant à Ménôn ; certains disent que Ménôn avait été ostracisé.

Il y aurait là une référence claire à la troupe de pénestes qui accompagnaient Ménôn I de Pharsale selon Démosthène.

On en vient alors à la scholie d'Aristophane qui mentionne quatre Thoukydidès, à savoir l'historien, le fils de Mélèsias, un Thessalien et celui de Gargettos. Or, le passage parallèle de Markellinos montre que dans leur source commune, sans doute Didymos, le quatrième Thoukydidès était un poète du dème d'Acherdous. Le scholiaste a donc malencontreusement séparé en deux l'un des trois autres. Comme l'historien était du dème d'Halimonte, le politicien d'Alopékè et le poète d'Acherdous, le seul qui puisse être inscrit au dème de Gargettos est le Thessalien, ce Thoukydidès fils de Ménôn, dont Polémon avait vu l'inscription sur l'acropole, de sorte qu'on aurait au final les identités suivantes :



Pourtant, une telle construction a été vigoureusement contestée par C. Ruggeri, P. Gauthier et A. Coskun². Pour eux, les Ménonides de Pharsale n'ont rien de commun

¹ Hézych., s. v. Ménonidai (μ 66). Voir A. RAUBITSCHKEK, 1955, p. 286.

² C. RUGGERI, 2002, p. 77 sqq. ; P. GAUTHIER, 1986, p. 126 (et *Id.*, *Bull. ép.*, 2003, 240) ; A. COSKUN, 2013. Même si ce dernier auteur est le plus récent, il faut souligner qu'il a raté une partie

avec la famille homonyme du dème de Gargettos, spécifiquement athénienne : les Ménonides de Pharsale sont restés thessaliens, et même pour Ménôn I, on n'est pas assuré qu'il obtint finalement la citoyenneté : Démosthène le nie fermement dans un des deux passages où il évoque le personnage. De même, Thoukydidès, *proxénos*, n'était pas citoyen non plus et n'a rien à voir, hormis le nom, avec son homonyme enregistré dans le dème de Gargettos. Quant à Ménôn, fils de Ménékleidès, si tant est qu'il soit distinct de Ménôn I, il est qualifié également de Lemnien, ce qui n'offre aucun point commun avec la Thessalie. Le nom de Ménôn n'est pas rare à Athènes, et il serait exclu que Ménôn I, soit devenu archonte à peine trois ans après avoir été naturalisé, si tant est qu'il le fut : on sait en effet qu'au IV^e siècle un citoyen naturalisé – *poiétos* – ne pouvait pas devenir archonte¹.

La notice d'Hesychius a fait l'objet de différents commentaires récents.

Pour J. Ducat, il faudrait plutôt comprendre² :

Ménonidai : faisaient partie des gens illustres, 'des Ménônides'; certains disent que Ménôn avait été ostracisé.

Mais B. Helly, qui a réagi immédiatement à la publication de J. Ducat, souligne qu'il faut éviter de corriger le texte et entendre chaque mot tel qu'il a été transmis, ce qui devrait se traduire ainsi :

Ménônidai : en bonne part ; on dit de quelqu'un 'c'est un Ménônide'; certains disent que cela se rapporte à Ménôn ; cela signifie 'il a été ostracisé'.

Interprétation à laquelle s'est rangée ensuite J. Ducat³. Il n'y aurait alors aucune référence visible ni à une famille aristocratique athénienne ni aux princes thessaliens.

Une fois écartée la notice d'Hesychius, plus rien ne semble lier concrètement les Ménôn de Thessalie et ceux d'Athènes. Il est bien certain qu'il y a eu plusieurs Ménôn à Athènes en ce début du V^e siècle⁴, donc l'identification ne s'impose pas. Pour autant, avec toute la prudence qui s'impose, j'aurais tendance à conserver quand même la

de la bibliographie spécifique au sujet (W. SCHEIDEL, 1994 ; MOLITOR, 1986 ; J. DUCAT, 1994 et 1997 ; B. HELLY, 1994 ; C. RUGGERI, 2002 ; P. GAUTHIER, 1986, p. 126-127), ce qui affaiblit nécessairement sa démonstration dans la mesure où certains de ses arguments ont déjà été mis en avant par d'autres et surtout où certains points importants avaient fait l'objet de commentaires probablement définitifs.

¹ A. COSKUN, 2013, p. 145. Toutefois la question avait déjà été discutée de façon plus approfondie par J. DUCAT, 1994, p. 28.

² J. DUCAT, 1994, p. 26.

³ J. DUCAT, 1997, p. 187-188.

⁴ A mon sens, Ménôn fils de Néoklès, donc frère de Thémistocle, et Ménôn fils de Mégaklès, sont bien des individus distincts. On a de toute façon un archonte Ménôn en 485/4 (en dernier lieu A. COSKUN, 2013, p. 145) qui se distingue nécessairement de Ménôn, archonte en 473/2.

fusion des deux groupes. Il ne s'agit pas d'un combat d'arrière-garde sur une position que P. Gauthier espérait enfin définitivement abandonnée¹ mais d'une reconsidération objective des données actuellement disponibles.

Commençons par la difficulté concernant l'archontat supposé de Ménôn I de Thessalie. On ignore en vérité si l'impossibilité pour un *poiétos* de devenir archonte avait cours déjà dans le premier quart du V^e siècle. Surtout, il serait audacieux d'appliquer cette restriction à un proche du tout puissant Cimon qui était certainement en mesure à cette époque de s'affranchir de ce genre de difficulté.

On peut s'interroger également sur le qualificatif de « lemnien » attribué à Ménôn, fils de Ménandridos, de Gargettos. Comme ce personnage avait la citoyenneté athénienne, il ne peut s'agir d'un ethnique. Il est donc question d'une référence historique ou littéraire, de toute évidence peu reluisante². Les Lemniens étaient célèbres pour le crime abominable commis par leurs épouses. Mais ce « crime des Lemniennes » n'est pas forcément une référence appropriée pour un homme. Il convient donc peut-être d'y voir une allusion à la prise de Lemnos par Miltiade en 489. Ménôn, qui avait peut-être participé à cette expédition, serait ainsi désigné en tant que « Lemnien » comme un « suppôt » de Miltiade et de sa clique. Dans ces conditions, Ménôn fils de Ménékleidès, serait bien à rapprocher du Thessalien Ménôn, allié de Cimon, fils de Miltiade³.

La véritable difficulté tourne autour de la citoyenneté de ces différents personnages.

Par une fâcheuse coïncidence, celle-ci n'est claire pour aucun d'entre eux. On a vu que le second passage de Démosthène (XIII) corrige explicitement le premier (XXIII) en niant l'octroi de la citoyenneté à Ménôn I. Mais cette correction n'est probablement pas de Démosthène lui-même, le discours XIII est une œuvre supposée, qui reprend une partie des thèmes de discours authentiques en les adaptant. Si on peut admettre que l'auteur du discours XIII disposait d'informations l'autorisant à corriger ce qu'avait écrit Démosthène, on peut, plus naturellement encore, suivre le grand orateur et croire que son imitateur obéissait à des motifs politiques (ou autres) en refusant de croire à l'octroi

¹ *Bull. ép.*, 2003, p. 600 [P. GAUTHIER], à propos de l'article de C. Ruggeri : « la juste (et espérons-le définitive) critique ... du 'roman à épisodes' (de A. Raubitschek) ».

² Voir en particulier S. BRENNE, 2001, p. 240, qui cite notamment Esch., *Ch.*, 631 sqq.

³ A. COSKUN, 2013, p. 145, note que le patronyme étant omis de tous les *ostraka* portant le qualificatif « Lemnien », il conviendrait de distinguer le Ménôn concerné avec ceux qui figurent comme fils de Ménékleidès ou de Ménandridos. Je ne crois pas que l'argument soit pertinent. Les *ostraka* avec le qualificatif « Lemnien » remontent tous à un archétype commun, dont l'auteur a préféré ce qualificatif au patronyme, sachant qu'il serait pour ses contemporains tout aussi caractéristique du Ménôn auquel il était attribué.

de la citoyenneté. La question en tout cas est loin d'être tranchée chez les historiens contemporains¹.

Pour Thoukydides, là aussi la question est délicate : assurément, on peut admettre que l'inscription désignant un « Thoukydides, fils de Ménôn, de Pharsale, proxénos » ne peut concerner un Athénien. Mais il est tout autant incontestable que pour le scholiaste d'Aristophane et pour Markellinos, il s'agissait bien d'un Athénien. C'est implicite mais clair chez Markellinos (« Pharsalien d'origine » cité au milieu d'Athéniens), c'est tout-à-fait explicite chez le scholiaste (« quatre Athéniens : ... le Thessalien »). Plutôt que de soupçonner une erreur de leur source commune, Didymos, qui en l'occurrence semble bien renseigné, il suffit d'admettre que Thoukydides n'a obtenu la citoyenneté qu'après cette inscription. Et l'explication est tout autant valable pour Ménôn II. L'un comme l'autre, en raison des services éminents qu'ils rendirent à Athènes furent, *ensuite*, naturalisés et enrôlés dans le dème de Gargettos comme l'avait été auparavant leur aïeul Ménôn I. De la même façon que certains dynastes étrangers (comme les princes odryses ou les rois épirotes par exemple) furent ainsi fait citoyens dans des générations successives sans pour autant qu'ils aient hérité naturellement de la citoyenneté accordée à titre individuel à leurs ancêtres.

Toujours à propos des différents Thoukydides, A. Coskun a récemment reconsidéré leur identification de façon originale. Pour lui, il y a en réalité cinq personnages nommés Thoukydides. Le poète, du dème d'Acherdous, étant différent du résidant de Gargettos, qui s'identifierait, lui, au politicien fils de « Pantainos ». C'est ce dernier qu'on devrait identifier au mystérieux stratège qui combattit à Samos en 440/439² et dont on ne savait trop que faire jusqu'alors³. Mais toute cette reconstruction s'effondre à la lumière de l'article de W. Scheidel, que l'auteur ne connaît pas, et qui montre de façon convaincante que le fils de Pantainos n'a pas d'existence réelle. Pour Didymos, il n'y a

¹ Voir, par exemple, la bibliographie chez A. COSKUN, 2013, p. 149.

² Thuc., I, 117, 2. J. Kirchner a le premier eu l'idée de l'identifier au fils de Pantainétos « du dème de Gargettos » (PA 7292), parce qu'on admettait généralement que Thoukydides fils de Mélésias avait été ostracisé vers 443. Ce fils de Pantainétos venait donc à point nommé pour fournir une identité au stratège de 440/439. Voir la note suivante.

³ En réalité, rien n'interdit d'y voir le fils de Mélésias, dans la mesure où celui-ci fut certainement ostracisé après 440 : voir P. KRENZ, 1984 (437 ou 436). *Contra*, mais sans donner ses raisons : T. J. FIGUEIRA, 1993, p. 221. Depuis, l'étude des nouveaux *ostraka* au nom de Thoukydides est venue confirmer cette nouvelle datation : H. B. MATTINGLY, 1991, p. 18 (438) ; S. BRENNE, 2001, p. 37, 197-198 ; *Id.*, 2002, p. 92-93 (après 440), suivi par A. QUEYREL, 2007, p. 91.

que quatre Thoukydidès, ni cinq, ni six. En effet, le fils de Pantainos n'entre pas dans le décompte.

Lorsque le scholiaste écrit :

Θεόπομπος μέντοι ὁ ἱστορικὸς τὸν Πανταίνου φησὶν ἀντιπολιτεύσασθαι Περικλεῖ
ἀλλ' οὐκ Ἀνδροτίων, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς τὸν Μελησίου
l'historien Théopompe, qui dit que c'est le fils de Pantainos qui fut l'opposant de Périclès.
Mais Androtion, lui aussi, affirme que c'était le fils de Mélésius

il faut comprendre :

l'historien Théopompe dit que l'opposant était fils de Pantainos mais Androtion affirme lui aussi qu'il était fils de Mélésius.

Quelle que soit la traduction précise qu'on adopte, il reste qu'il est question d'un seul opposant à Périclès. Il s'agit donc indubitablement du même individu, dont seul le patronyme est contesté et certainement pas de deux personnages distincts.

Mais ensuite le scholiaste fait une erreur. Il est clair que le chiffre de *quatre* Thoukydidès figurait dans sa source (Didymos) : il dit bien « il y a quatre Athéniens ». De la même façon, Markellinos énumère consciencieusement le premier, puis deuxième (δεύτερος), troisième (τρίτος) et quatrième (τέταρτος) homonyme. Il fallait donc bien citer quatre Thoukydidès, ni plus ni moins. Mais la confusion qui fait distinguer au scholiaste le Thessalien et l'habitant de Gargettos l'oblige à laisser tomber le poète d'Acherdous, ou alors, moins probablement, c'est l'oubli du poète qui pousse à scinder en deux le Thessalien et l'habitant de Gargettos.

Quoi qu'il en soit, Didymos ne citait donc que quatre Thoukydidès, tous Athéniens. Quels sont-ils ? On peut distinguer de façon incontestable :

- 1) l'historien, fils d'Oloros ;
- 2) le fils de Mélésius (appelé fils de Pantainétos par Théopompe), opposant de Périclès ;
- 3) un poète, fils d'Aristôn du dème d'Acherdous, lui aussi clairement défini.

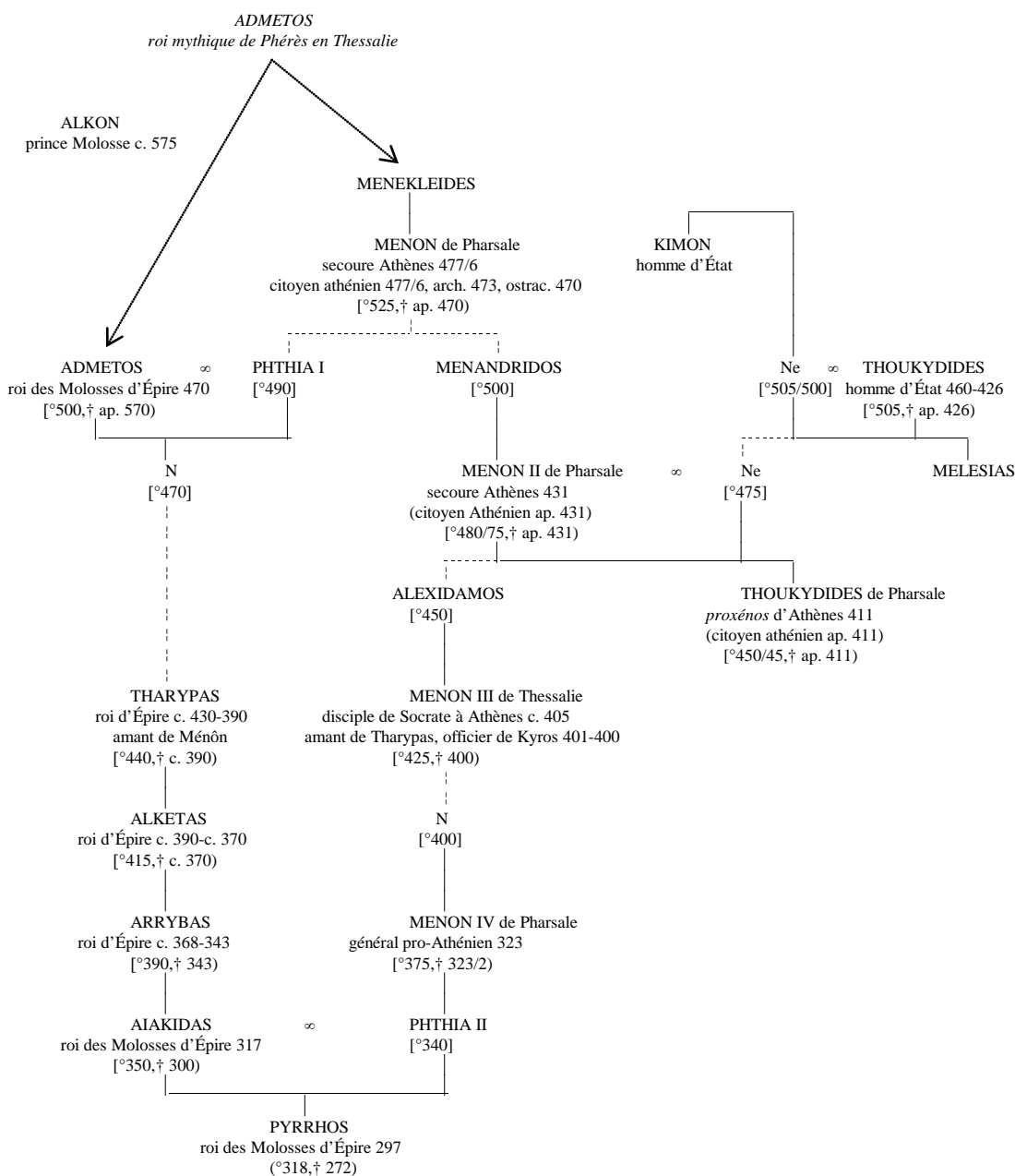
La quatrième et dernière place est donc occupée par un unique Thoukydidès, qualifié de Pharsalien d'origine par Markellinos, mais qui occupe deux places chez le scholiaste : Thessalien et du dème de Gargettos. Notre condition de départ nous contraint à identifier les deux.

La conclusion c'est que, pour Didymos, Thoukydidès, originaire de la ville thessalienne de Pharsale, était devenu citoyen d'Athènes inscrit dans le dème de Gargettos. On peut toujours croire qu'il s'est trompé et a commis la même confusion que bien plus tard A.

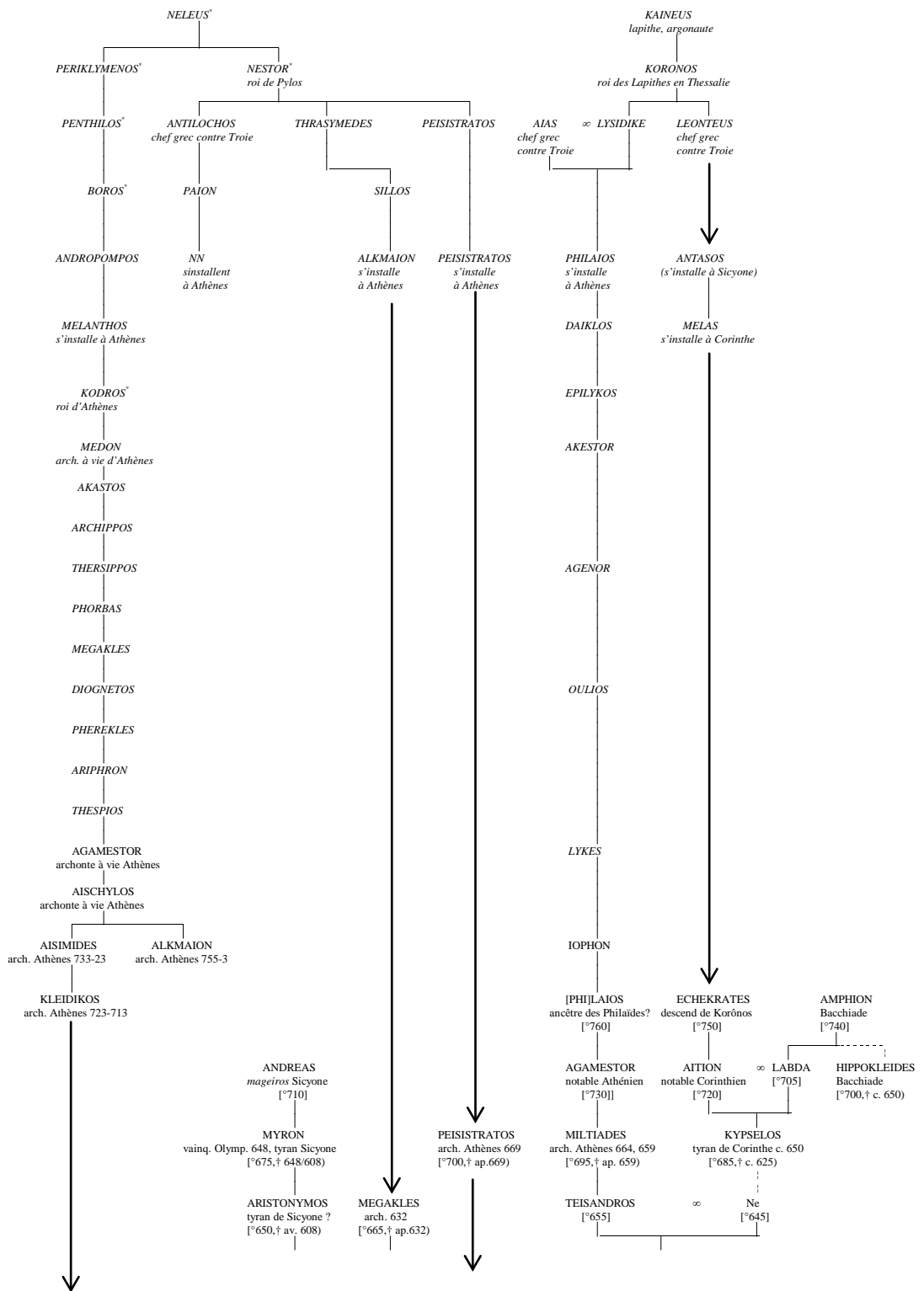
Raubitschek et M. J. Osborne, mais n'est-il pas raisonnable, en l'absence de preuve formelle du contraire, de le suivre ?

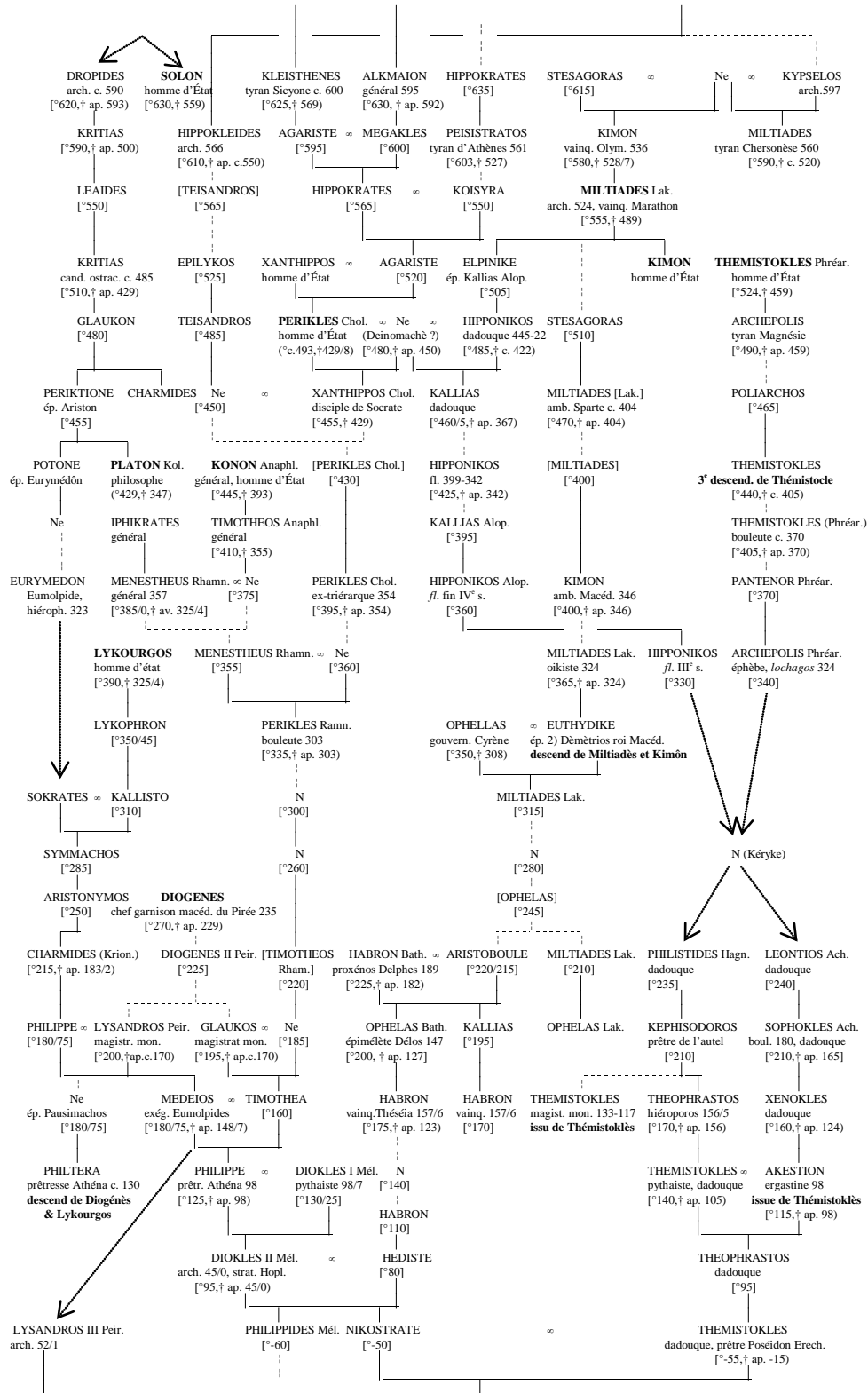
Les Ménéonides, famille dynastique de Pharsale, liés à Athènes par des liens renouvelés à chaque génération ont vu certains de leurs membres (Ménôn I, Ménôn II, Thoukydidès) honorés de la citoyenneté athénienne à la suite d'actions particulièrement méritantes (pour Athènes) qu'ils auraient accomplis à un certain moment de leur carrière. Ils ont bien pu vivre alors quelques temps dans cette ville (c'est assuré de toute façon pour Ménôn I et Thoukydidès), y faire graver des inscriptions (Thoukydidès), voire y faire carrière (Ménôn I) et y subir la vindicte populaire (Ménôn I et Ménôn II).

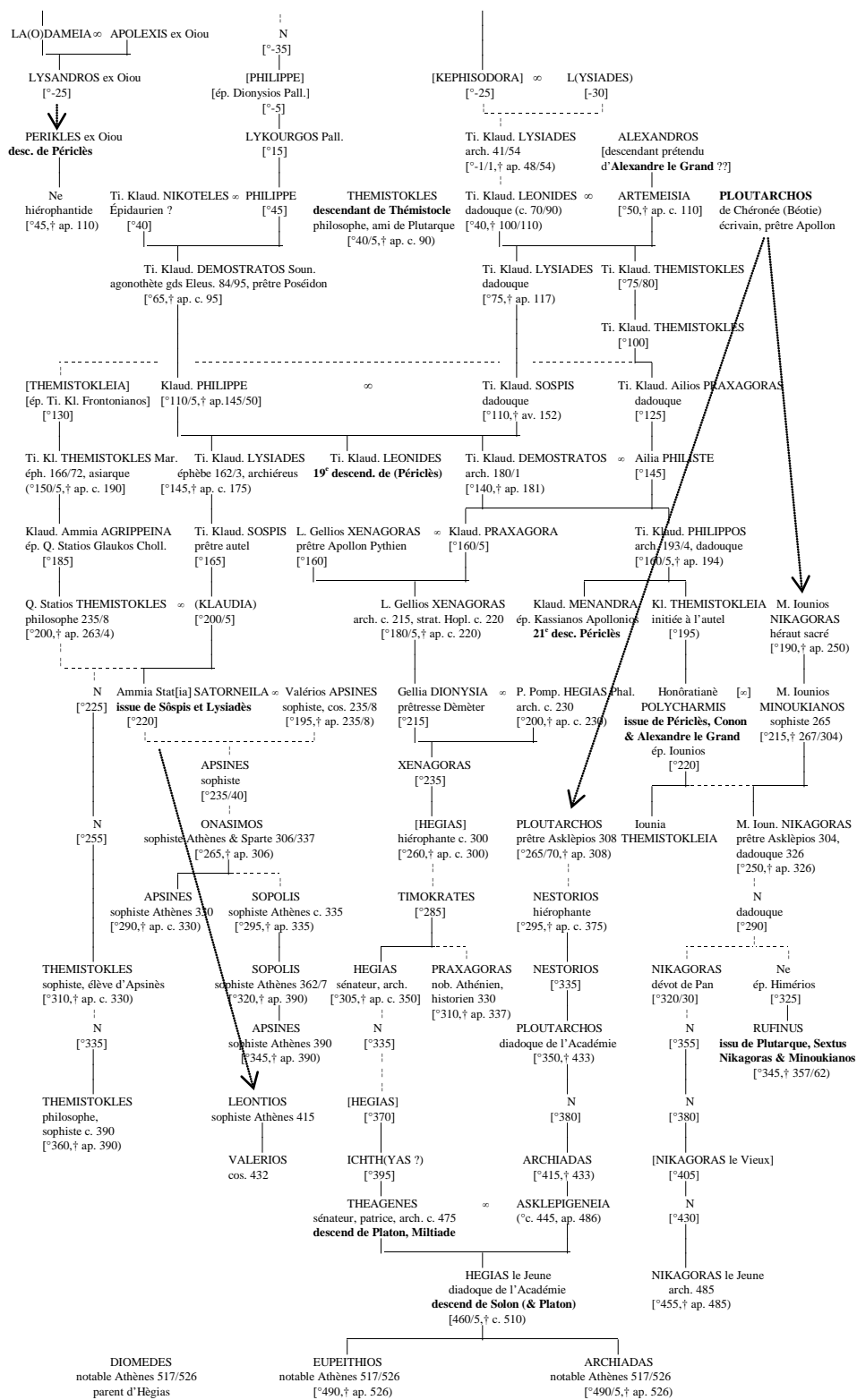
Au final, le *stemma* des Ménéonides Pharsaliens et Athéniens serait le suivant :

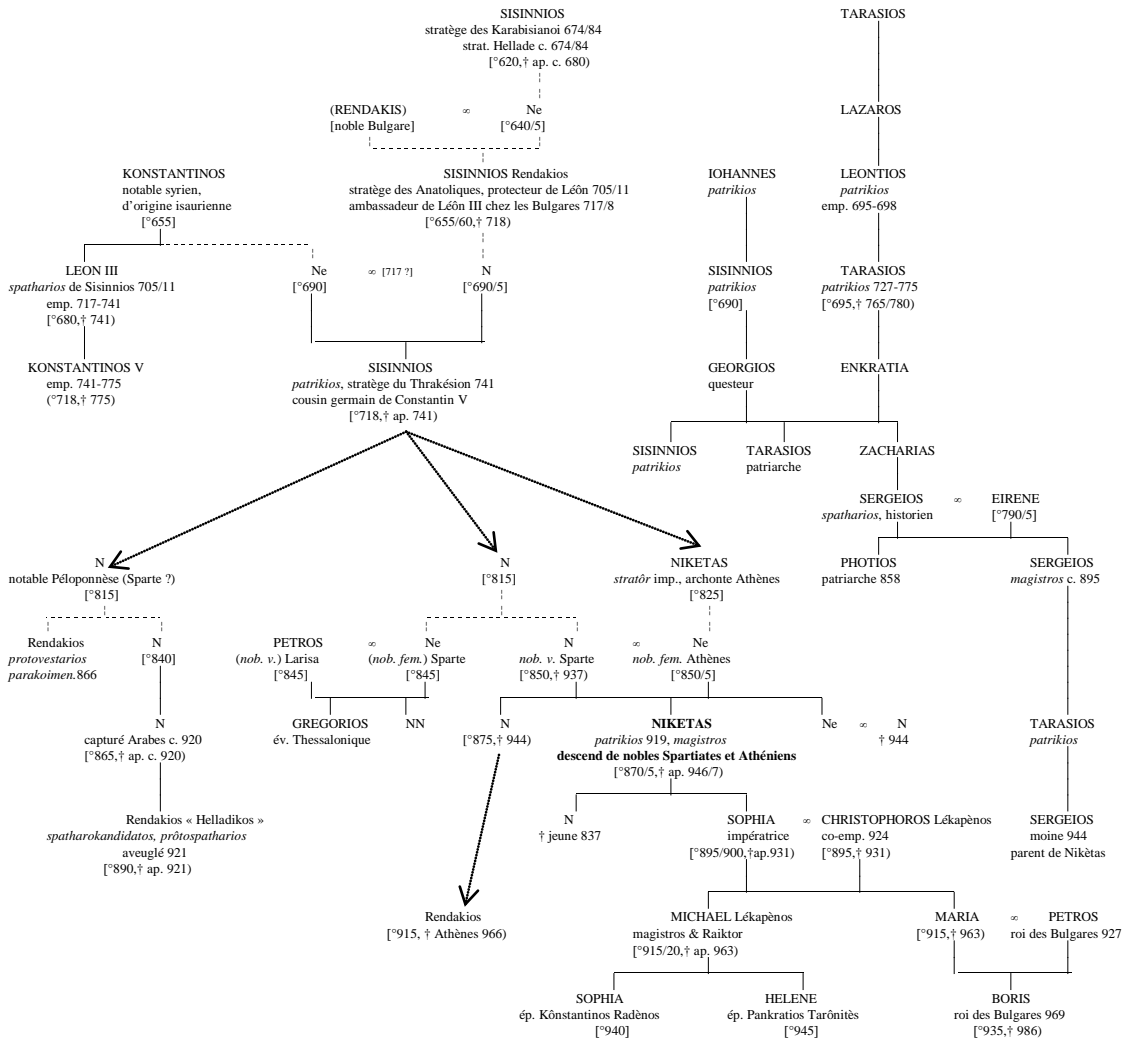


III] GÉNÉALOGIES









BIBLIOGRAPHIE

I] SÉLECTION DE SOURCES

- Akousilaos = Akousilaos, *Généalogies*, éd. *FGrHist. 2 (BNJ 2 avec trad. angl.)*.
- Alcm. = Alcman, *Elégies*, éd. & trad. franç. C. CALAME, Rome, 1983 ; éd. & trad. angl. : D. A. CAMPBELL, *Greek Lyric*, II, Londres, 1988 (col. Loeb), p. 336-506.
- Apd, *Bibl.* = Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, éd. & trad. angl., J. G. FRASER, Londres, 2 vols ; trad. franç. & comment. J.-Cl. CARRIERE – B. MASSONIE, Besançon, 1991.
- Apoll. Rh., *Arg.* = Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, éd. & trad. franç., Francis VIAN, Paris, 1974, 3 vols. (*CUF*). Scholies : Guy LACHENAU, *Scholies à Apollonios de Rhodes, Traduites et commentées*, Paris.
- Apulée, *Mét.* = Apulée, *Les Métamorphoses*, éd. & trad. Danielle Karin van MAL-MAEDER, Groningen, 1998.
- BNJ* = *Brill New Jacoby*, dir. I., édition en ligne, mise à jour, augmentée et traduite en anglais (le plus souvent) des *FGrHist.* de Felix Jacoby.
- Ps. Callisthène, *Rom. Alex.* = Pseudo Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, trad. fr. et commentaire, Gilles BOUNOURE et Blandine SERRET, Paris, 1992.
- CDI*, IV 2002 = *Corpus des inscriptions de Delphes*, IV, *Documents amphictioniques*, éd. François LEFEVRE, Athènes, 2002.
- Chron. Brux.* = F. CUMONT, *Anecdota bruxellensia I : Chroniques byzantines du manuscrit 11376*, Gand, 1894, p. 13-36.
- Chron. Pasc.* = *Chronicon Pascale*, éd. L. DINDORF, Bonn, 1832 ; trad. angl. M. WITHBY, Liverpool, 1989.
- Cic., *Att.* = Cicéron, *Ad Atticus*, éd. L.-A. CONSTANS, Paris, 1934 (*CUF*).
- Cic., *Brut.* = Cicéron, *Brutus*, éd. & trad. fr. Jules MARTHA, Paris, 1966 (*CUF*).
- Cic., *Div.* = Cicéron, *De div.*
- Const. Porph., *De them.* = Constantin Porphyrogennète, *De Thematribus*, éd. et commentaire, A. PERTUSI, Cité du Vatican, 1952.
- Damasc., = *Damascius. Traité des premiers principes. Volume I. De l'ineffable et de l'un*, éd. Leendert Gerrit WESTERINK & Joseph COMBES, Paris, 1986 (*CUF*).
- Didymos = Didymos, [*Vie de Thucydide*], éd. M. SCHMIDT, *Didymi Chalcenteri grammatici Alexandrini, Fragmenta quae supersunt omnia*, Leipzig, 1854, fg. 1-7, p. 321-334.
- Diod. Sic. = Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, éd. & trad. angl. C. H. OLDFATHER, 12 vols., Londres ; livre IV : trad. franç. A. BIANQUIS, *Mythologie des Grecs*, Paris, 1997.
- Diog. Laert. = Diogène Laërce, *Vie et doctrines des Philosophes illustres*, éd. & trad. angl. R. D. HICKS, Londres, 1925 (*Loeb*) ; trad. fr., dir. M.-O. GOULET, Paris, 1999.
- Dion. Halic., *Ant. Rom.* = Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, éd. & trad. angl. Earnest CARY, 7 vol., Londres (*Loeb*) ; liv. I, éd. & trad. fr. Valérie FROMENTIN, Paris, 2002 (*CUF*) ; liv. III, éd. & trad. fr. J.-H. SAUTEL, (*CUF*) ; liv. XIV-XX, éd. & trad. fr. (*fragments*).
- Dion. Halic., *Thuc.* = Denys d'Halicarnasse, *Opuscules rhétoriques : Thucydide, seconde lettre à Ammée*, éd. & trad. franç. Germaine AUJAC, Paris, 1992 (*CUF*).
- Eum. Cor. = Eumelos de Corinthe, voir M. L. WEST, 2002 ; A. DEBIASI, 2004, p. 19-69.
- Eun., *VS* = Eunape, *Vie des Sophistes*, éd. & trad. angl. WRIGHT, Londres (*Loeb*) ; trad. fr. St. de ROUVILLE, Paris, 1879.
- Eph., = Éphore de Cumes, *Fragments*, éd. *FGrHist.*, 70 (= *BNJ* avec trad. angl.) ; comm. & trad. ital. part., G. PARMEGGIANI, 2011.

- Evagr., *Hist. Eccl.* = Evagrius Scholasticus, *Historia ecclesiastica*, éd. J. BIDEZ – L. PARMENTIER, Londres, 1898 ; trad. fr. J. FESTUGIERES, *Byzantion*, 45,1 (1975), p. 187-487 ; trad. angl., M. WHITBY, Liverpool, 2000 (*TTH*).
- FD = *Fouilles de Delphes*.
- FGrHist. = Felix JACOBY, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin, 1923 sqq. (réimp. 1995).
- FHG = *Fragmenta Historicorum Graecorum*, éd. C. O. MÜLLER, 5 vols., Paris, 1841-1870.
- Grég. Naz., *Ep.* = Grégoire de Nazianze, *Correspondance*, éd. Paul GALLAY, Paris, 1964 (*CUF*).
- Hdt = Hérodote, *Enquête*, éd. & trad. franç. Ph. LEGRAND, Paris, 9 vols., (*CUF*) ; trad. fr. A. BARGUET, Paris, 1964.
- Héc. = Hékataios, *Généalogies*, *FGrHist.* 1.
- Hellanicos = Hellanicos, *Œuvres*, *FGrHist.* 3 (= *BNJ* 3 avec trad. angl.) ; éd. & trad. esp. José J. CAEROLS PEREZ, 1991.
- Heracl. Pont. = *Heraclides of Pontus. Texts and Translation*, éd. Eckart SCHÜTRUMPF *et alii*, New Brunswick, 2008.
- Hés., *Cat.* = Ps.-Hésiode, *Catalogue des femmes*, éd. Reinhold MERKELBACH et Martin L. WEST, *Fragmenta Hesiodica*, Oxford, 1967 et Glenn W. MOST, *Hesiod : the Shield, Catalogue of Women, Other Fragments*, Cambridge (coll. Loeb), 2007 (avec trad. angl.) ; trad. fr. Ph. BRUNET & M.-Ch. LECLERC, Paris, 1999.
- Him., *Orat.* = *Himérios. Orationes*, éd. COLONNA, Leipzig ; *Himerios. Reden und Fragmente : Einführung, Übersetzung und Kommentar*, éd. Harald VÖLKER, Wiesbaden, 2003 ; trad. angl. R. J. PENELLA, 2007.
- Hist. merv. Alex.* = *Histoire merveilleuse du roi Alexandre, maître du monde*, trad. fr. Corinne JOUANNO, Toulouse, 2009.
- IG, II² = *Inscriptiones Graecae II et III: Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores*, 2^e éd., Parts I-III, ed. Johannes KIRCHNER, Berlin, 1913-1940.
- IG, II/III², 5, 2008 = voir SIRONEN, E., 2008.
- IG, IV¹ = *Inscriptiones Graecae, IV. Inscriptiones graecae Aeginae, Pityonesi, Cecryphaliae, Argolidis*, éd. Max FRAENKEL, Berlin, 1902.
- IG, IV² = *Inscriptiones Graecae, IV. Inscriptiones Argolidis*, 2^e éd., fasc. 1, *Inscriptiones Epidauri*, éd. Friedrich HILLER von GAERTRINGEN, Berlin, 1929.
- IG, VII = *Inscriptiones Graecae, VII. Inscriptiones Megaridis, Oropiae, Boeotiae*, ed. Wilhelm DIITENBERGER, Berlin, 1892.
- IG, IX, 1 = *Inscriptiones Graecae, IX,1*, éd. Günther KLAFFENBACH, Berlin, 1932-1968 : fasc. 1, *Inscriptiones Aetoliae* (1932) ; fasc. 2, *Inscriptiones Acarnaniae* (1957) ; fasc. 3, *Inscriptiones Locridis occidentalis*.
- IG, IX, 2 = *Inscriptiones Graecae, IX,2. Inscriptiones Thessaliae*, éd. Otto KERN, Berlin, 1908.
- IG, XII, 3 = *Inscriptiones Graecae, XII. Inscriptiones insularum maris Aegaei praeter Delum, 3. Inscriptiones Symes, Teutlussae, Teli, Nisyri, Astypalaeae, Anaphes, Therae et Therasiae, Pholegandri, Meli, Cimoli*, ed. Friedrich HILLER von GAERTRINGEN, Berlin, 1898.
- IGR = *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*, ed. René CAGNAT *et alii*, 3 vols., Paris, 1901-1927.
- I. Ephesos* = *Die Inschriften von Ephesos*. 8 vols. en 9 parties, avec un supplément, (= *Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien*), 11,1-17,4), Bonn, 1979-1984.
- I. Tralleis* = Fjodor B. POLJAKOV, *Die Inschriften von Tralleis und Nysa. Teil I: Die Inschriften von Tralleis*, Bonn, 1989.
- I.v.O* = Wilhelm DITTENBERGER & Karl PURGOLD, *Die Inschriften von Olympia*, Berlin, 1896.

- Iul. Afric. = Iulius Africanus, *Chronographiae*, éd. Martin WALLRAFF et Umberto ROBERTO, tr. angl. W. ADLER, Berlin, 2007.
- Jambl., *V. Pyth.* = Jamblique, *Vie de Pythagore. Introduction, traduction et notes*, Luc BRISSON et A. Ph. SEGONDS, Paris, 1996.
- Jambl., Rép. Porphyre = Henri Dominique SAFFREY & Alain-Philippe SEGONDS, *Jamblique. Réponse à Porphyre (De Mysteriis)*, Paris, 2013.
- Libanios = Libanios, *Opera*, éd. R. FOERSTER, Leipzig, 1903-1922 ; *Autobiography and Selected Letters*, 2 vols. éd. & trad. angl. A. F. NORMAN (Loeb) ; *Selected Orations*, 2 vols. éd. & trad. A. F. NORMAN (Loeb) ; *Lettres aux hommes de son temps*, trad. fr. et comm. B. CABOURET, Paris, 2000.
- Lib. Pont.* = *Liber Pontificalis*, éd. L. DUCHESNE, 2 vols. 1886-11892, rééd. avec suppléments C. VOGEL, 3 vols., 1952-1955 ; trad. angl. Raymond DAVIES, Liverpool, 3 vols., 1989-1995 ; trad. fr. Michel AUBRUN, Turnhout, 2007.
- Mal. = Iôhannès Malalas, *Chronographie*, éd. L. DINDORF (BONN, 1831) = *PG*, XCVII ; tr. angl. E. & M. JEFFREYS, R. SCOTT & alii, Melbourne, 1986 ; une trad. fr. avec comm. est en cours de réalisation : cf. Marie-France AUZEPY, 2004.
- Malchos, *Hist. Byz.* = Malchos, *Histoire Byzantine* ; éd. & trad. angl. (fragm.), R. C. BLOCKLEY, 1983, I, p. 401-462.
- Men. Rh. = *Menander Rhetor. Text, translation and commentary*, D. A. RUSSEL et N. G. WILSON, Oxford, 1981.
- Mirac. S. Demet.* = *Miracula Sancti Demetrii*, éd. P. LEMERLE, 1979-1981.
- Nic. Damas = Nicolas de Damas, *Histoires, Recueil de coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*, textes traduits et commentés par Edith PARMENTIER et Francesca Prometea BARONE, Paris, 2011.
- Nicéph., *Chron. Synt.* = Nicéphore, *Chronographikôn syntomon*, éd. C. De BOOR, Leipzig, 1880, p. 80-135 ; trad. lat. X^e s., Anastase le bibliothécaire, éd. C. De BOOR, *Theophanis Chronographia*, Leipzig, 1885, p. 36-59 ; éd. & trad. lat., G. DINDORF, Bonn, 1829, p. 735-788 (*CShB*, Georgios Syncellos, t. I).
- OGIS*, 1903/5 = Wilhelm DITTENBERGER, *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae*, 2 vol., Leipzig, 1903-1905.
- Olymp., *Hist. Byz.* = Malchos, *Histoire Byzantine* ; éd. & trad. angl. (fragm.), R. C. BLOCKLEY, 1983, I, p. 151-220.
- Pampr., *Enc. Theag.* = *Pamprepius. Carmina*, éd. E. LIVREA, Leipzig, 1979 ; (cf. H. GERSTINGER, 1928 (*editio princeps*) ; D. L. PAGE, III, 1941, p. 583-7 (éd. & trad. angl.) ; E. HEITSCH, 1962, I, p. 118-120, n^o XXXV, 4).
- Paus., *Périég.* = Pausanias, *Périégèse*, éd. & trad. angl. W. H. JONES, Londres, 1918 sqq., 5 vols (*Loeb*) ; éd. & trad. fr. en cours (liv. I, IV à VIII), Paris 1992-2005 (*CUF*) ; liv. II, 1-15, éd. & trad. fr. G. ROUX, Paris, 1958.
- Phérécyde d'Athènes = Phérécyde d'Athènes, *Histoires, FG rHist. 3* (= *BNJ 3* avec trad. angl. [William S. MORISON]) ; éd. R. L. FOWLER, 2000 ; éd. & trad. ital., P. Dolcetti, *Ferecide di Atene. Testimonianze e frammenti*, Alessandria 2004 ; éd. & trad. esp. J. Pàmias, *Ferecides d'Atenes Històries*, 2 vol. Barcelone 2008.
- Phot., *Bibl.* = Photios, *Bibliothèque*, éd. & trad. franç., René HENRY, Paris, 9 vols. 1959-1991 (*CUF*).
- Pind., *Epin.* = Pindare, *Epinicies (Olympiques, Isthmiques, Néméennes, Pythiques)* et *fragments*, éd. & trad. fr. Aimé PUECH, 4 vols., Paris 1923 (*CUF*).
- Pline, *HN* = Pline, *Histoire Naturelle*, éd. & trad. franç. en cours (*CUF*).
- Plut., *De am. Frat.* = Plutarque, *De l'amour fraternel*, éd. & trad. franç., *Plutarque. Œuvres morales*, VII, Jean DUMORTIER & Jean DEFRADES, Paris, 1975 (*CUF*).
- Plut., *Cons. à sa femme* = Plutarque, *Consolation à sa femme*, éd. & trad. franç., *Plutarque. Œuvres morales*, VIII, éd. Jean HANI, 1980, p. 173-198 (*CUF*).

- Plut. *De Sera* = Plutarque, *De Sera numinis uindicta* (du retard de la vengeance divine), éd. & trad. angl. B. EINARSON, Londres, VII, 1949 (*Loeb*).
- Plut., *De virt. mul.* = Plutarque, (conduites méritoires de femmes), éd. & trad. franç., *Plutarque. Œuvres morales*, IV, éd. Jacques BOULOGNE, Paris, 2002 (*CUF*).
- Ps. Plut, *Vit. X Or.* = Pseudo Plutarque, *Vie des dix orateurs*, éd. & trad. franç. M. CUVIGNY et G. LACHENAUD, Paris, 1981 (*CUF*).
- Proc., *Aed.* = Procope, *De aedificis*, éd. & trad. angl. H. B. DEWING, t. VII, Londres, 1940 (*Loeb*).
- Proc., *Aned.* = Procope, *Anedokta (Histoire secrète)*, éd. & trad. angl., H. B. DEWING, t. VI, Londres, 1925 (*Loeb*) ; trad. fr. P. MARAVAL, Paris, 1990.
- Procl., *Theol. plat.* = *Proclus. Théologie platonicienne*, éd. & trad. fr. Henri Dominique SAFFREY & Leendert Gerrit WESTERINK, Paris, *CUF*, 1968.
- Porph., *Vit. Plot.* = Porphyre, *Vie de Plotin*, éd. & trad. franç. L. BRISSON, 2 vols., Paris 1982 & 1992 (*CUF*) ; trad. angl. Mark EDWARDS, Liverpool, 2000 (*THT*).
- Satyros = Satyros de Kallatis, *FGrHist.*, 631 ; éd. trad. all. & comm. : Stefan SCHORN, *Satyros aus Kallatis. Sammlung der Fragmente mit Kommentar*, Basel, 2004.
- Sch. Apoll. Rhod. = Guy LACHENAUD, *Scholies à Apollonios de Rhodes, traduites et commentées*, Paris, 2010.
- Sch. Pind. = *Scholia Vetera in Pindari*, éd. DRACHMANN (une traduction française avec commentaire devrait paraître prochainement, des *Vitae Pindari* et des *Olympiques* en premier lieu)
- Steph. Byz., *Ethn.* = Stéphanos de Byzance, *Ethnikôn*, éd. August MEINEK, réimp. Chicago, 1992.
- Suét., *Vie des 12 cés.* = Suétone, *Vie des douze césars*, éd. & trad. fr. 3 vol., Paris 1932 (*CUF*).
- Syll.³ = Wilhelm DITTENBERGER, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, 3^e éd., Leipzig, 1915-1924.
- Theop., *Hell.* = Théopompe, *Hellenica*, éd. *FGrHist.*, 115 ; trad. angl. G. S. SHRIMPTON, *Theopompus the Historian*, Montreal-Kingston, 1991, p. 196-274.
- Varron, *LL* = Varron, *Lingua Latina*, éd. & trad. angl. R. G. KENT, Londres, 1936, 2 vols. (*Loeb*) ; éd. & trad. franç. P. FLOBERT, livre VI seulement (t. II), Paris, 1985 (*CUF*).
- Vita Basilii* = Ihor ŠEVČENKO, *Chronographiae Quae Theophanis Continuati Nomine Fertur Liber Quo Vita Basilii Imperatoris amplectitur*, Berlin, 2011.
- Vita Irene* = François HALKIN, « Deux impératrices de Byzance », *AnBoll*, 106 (1988), p. 5-34.
- Vita Isidori* = Damascius, *The Philosophical History. Text with translation and notes*, P. ATHANASSIADI, Athènes, 1999.
- Vita Procli* = Marinus, *Vita Procli*, éd. & trad. Henri Dominique SAFFREY & Alain-Philippe SEGONDS, *Marinus : Proclus ou sur le Bonheur*, Paris, *CUF*, 2001 ; trad. angl. M. EDWARDS, 2000, p. 58-115 (*THT*).
- Vita Sym. Styl.* = *Vita Symeonis Stylites* (en syriaque), éd. P. BEDJAN, *Acta Martyrum et Sanctorum*, p. 507-643 ; trad. angl., Frederik LENT, « The Life of Simeon Stylites », *Journal of the American Oriental Society*, 35 (1915), p. 111-198 ; P. DORAN, *The Lives of Simeon Stylites*, Kalamazoo, 1992.
- Zach., *VS* = Zacharias de Mitylène, *Vita Severi*, éd. & trad. fr., M. A. KUGENER, *PO*, 2 (1903), p. 4-115.

III BIBLIOGRAPHIE

- AFINOGENOV, D. E 2003 = Dmtry E. AFINOGENOV, « A lost 8th century Pamphlet against Leo III and Constantine V ? », *Eranos* 100 (2003), p. 1-17.
- AHRWEILER, H. 1981 = Hélène AHRWEILER, « Sur la date du *De Thematibus* de Constantin VII Porphyrogénète », *Travaux & Mémoires*, 8 (1981), p. 1-5.
- ALESHIRE, S. B. 1991 = Sara B. ALESHIRE, *Asklepios at Athens. Epigraphic and Prosopographic essays on the Athenian healing cults*, Amsterdam 1991.
- ALESHIRE-LAMBERT, 2003 = Sara B. ALESHIRE & S. D. LAMBERT, « Making the Peplos for Athena : a New Edition of IG II2 1060 + IG II2 1036 », *ZPE*, 142 (2003), p. 65-86.
- ALEXANDER, J. W. 1959 = J. W. ALEXANDER, « The Marriage of Megacles », *CJ*, 55 (1959), p. 129-134.
- ALFÖLDY, G. 1969 = Geza ALFÖLDY, « Der attische Synoikismos und die Entstehung des athenischen Adel », *RBPhH*, 47 (1969), p. 5-36.
- ALLEN, A. 1982 = Audrey ALLEN, *Sikyon*, Oxford, 1982.
- AMELING, W. 1983 = Walter AMELING, *Herodes Atticus*, Hildesheim/Zürich/ New-York, 2 vol. 1983.
- AMELING, W. 1985 = Walter AMELING, « Der Archon Epaphrodeitos », *ZPE*, 61 (1985), p. 133-147.
- AMPOLO, C. 1976/7 = Carmine AMPOLO, « Demarato. Osservazioni sulla mobilità sociale arcaica », *Dialoghi di Archeologia*, 9/10 (1976/1977), p. 333-345.
- ANDREWES, A. 1956 = Anton ANDREWES, *The Greek Tyranny*, Oxford 1956.
- ANDREWES, A. 1949 = Anton ANDREWES, « The Corinthian Actaeon and Pheidon of Argos », *ClQ*, 43 (1949), p. 74-77.
- ANDREWES, A. 1951 = Anton ANDREWES, « Ephoros Book I and the Kings of Argos », *ClQ*, 1 (1951), p. 39-45.
- ANDREWES, A. 1971 = Anton ANDREWES, « Two Notes on Lysander », *Phoenix*, 25, 3 (1971), p. 206-226.
- ANDREWES/etc... 1981 = Anton ANDREWES & A. W. GOMME & K. J. DOVER, *A Historical Commentary on Thucydides*, Oxford, 1981.
- ANTONETTI, C. 1996 = Claudia ANTONETTI, « Phalantos 'entre Corinthe et Sicyone' », *DHA*, 22, 1 (1996), p. 65-78.
- APR IV 2012 = *Amici Populi Romani. Prosopographie der auswärtigen Freunde Roms*, Waterloo Institute for Hellenistic Studies, éd. Altay COSKUN *et alii* (en ligne), 2012..
- ARAUJO, A. A. 2005 = Alisson Alexandre de ARAUJO, *7^a Oda Olímpica de Píndaro : Tradução e notas*, Thèse Univ. São Paulo, 2005.
- Arca invisibile*, 2005 = *L'Arca invisibile. Studi sull'arca di Cipselo*, éd. Mario GIUMAN, Gagliari, 2005.
- ARCHIBALD, Z. H. 1998 = Zofia H. ARCHIBALD, *The Odrysian Kingdom of Thrace. Orpheus Unmasked*, 1998.
- ARCHIBALD, Z. H. 2005 = Zofia H. ARCHIBALD, « Officers and Gentlemen (or Gentlewomen) : Exploring Macedonian Élites in the Classical and Early Hellenistic Periods », *Antiquitas*, 28 (2005), p. 13-25.
- Argo. Una democrazia*, 2006 = *Argo. Una democrazia diversa*, éd. Cinzia BEARZOT & Franca LANDUCCI, Rome, 2006.
- Argolo-Korinthiaka*, 1997 = *Argolo-Korinthiaka I. Proceedings of the First Montreal Conference on the Archaeology and History of the North East Peloponnesos*, McGill University, 27 November 1993, éd. J. M. FOSSEY, Amsterdam, 1997.
- Argument de la filiation*, 2011 = *L'argument de la filiation. Aux fondements des sociétés européennes et méditerranéennes*, éd. P. BONTE, E. PORQUERES i GENE, J. WILGAUX, Paris, 2011.
- Aristocratie antique*, 2007 = *Aristocratie antique. Modèles et exemplarité sociale*, éd. Henri-Louis FERNOUX & Christian STEIN, Dijon, 2007.

- ARMAYOR, O. K. 1987 = O. Kimball ARMAYOR, « Hecataeus' Humor and Irony in Herodotus' Narrative of Egypt », *Anc. World*, 16 (1987), p. 11-18.
- ARRIGONI BERTINI, M. 1980 = M. G. ARRIGONI BERTINI, « Tentativi dinastici e celebrazioni genealogiche nel tardo impero (III-IV sec. d.C.) », *RSA*, 10 (1980), p. 187-205.
- ARROWSMITH, P. 1984 = Peter ARROWSMITH, « Kypselos and the Philaidai, Theagenes and Kylon », *LCM*, 9, 5 (1984), p. 77.
- ASHERI, D. 1992 = David ASHERI, « The Art of Synchronization in Greek Historiography: The Case of Timaeus of Tauromenium », *Scripta Classica Israelica*, 11 (1991), p. 52-89.
- ASSMANN, J. 2010 = Jan ASSMANN, *La mémoire culturelle. Ecriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, trad. fr. D. MEUR, Paris, 2010.
- ATHANASSIADI, P. 1999 = Polymnia ATHANASSIADI, *Damascius. The Philosophical History. Text with translation and notes*, Athènes, 1999.
- AUBERGER, J. 2001 = Janick AUBERGER, *Historiens d'Alexandre. Fragments, textes traduits et annotés*, Paris, 2001.
- AURENCHE, O. 1974 = Olivier AURENCHE, *Les groupes d'Alcibiade, de Léogoras et de Teucros. Remarques sur la vie politique athénienne en 415 avant J. C.*, Paris, 1974.
- AUSTIN, M. M. 1981 = Michael M. AUSTIN, *The Hellenistic World from Alexander to the Roman Conquest*, Cambridge, 1981.
- AVOTINS, I. 1975 = Ivar AVOTINS, « Prosopographical and chronological notes on some Greek sophists of the empire », *CSCA*, 4 (1975), p. 72-80.
- AVRAMEA, A. 1997 = Anna AVRAMEA, *Le Péloponnèse du IV^e au VIII^e siècle. Changements et persistances*, Paris, 1997.
- BABELON, E. 1907 = Ernest BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 2 vols., Bologne, 1907.
- BADEL, C. 1994 = Christophe BADEL, *Fasti Severiani. Etude sur le personnel administratif et politique de l'Empire romain de Caracalla à Sévère Alexandre (211-235)*, thèse doct. Paris IV Sorbonne, 1994.
- BADEL, C. 2005 = Christophe BADEL, *La noblesse de l'Empire romain. Les masques et la Vertu*, Seyssel, 2005.
- BADEL, C. 2006 = Christophe BADEL, « Généalogies divines et légitimité nobiliaire », *Pouvoir et religion dans le monde romain, en hommage à Jean-Pierre Martin*, Paris, 2006, p. 273-287.
- BADEL, C. [à paraître] = Christophe BADEL, « Mémoire et identité nobiliaire : les notables grecs possédaient-ils des *stemma* ? ».
- BAILLET, J. 1922 = Jules BAILLET, « Constantin et le dadouque d'Éleusis », *CRAIBL*, 1922, p. 282-296.
- BALDASSARRA, D. 2007 = Damiana BALDASSARRA, « Famiglie aristocratiche a Messene nella prima età imperiale: il contributo dell'epigrafia », in G. CRESCI MARRONE - A. PISTELLATO, *Studi in ricordo di Fulvionario Broilo, Atti del Convegno, Venezia, 14-15 ottobre 2005*, Padova 2007, p. 26-62.
- BALDASSARRA, D. 2008 = Damiana BALDASSARRA, « Il contributo dell'epigrafia allo studio delle famiglie notabili messenie (I-III sec. d.C.). Il caso dei *Flavii Kleopha(n)toi* e dei *Flavii Polybioi* », *Epigraphica*, 70 (2008), p. 125-141.
- BALL, R. 1977 = Raschid BALL, « 'Menelaos' in the Spartan Agiad King-List », *Cl.Q.*, 27 (1977), p. 312-316.
- BALL, R. 1979 = Raschid BALL, « Generation dating in Herodotos », *CQ*, 29 (1979), p. 276-281.
- BALZAT, J.-B. 2010 = Jean-Sébastien BALZAT, « Prosopographie des prêtres et prêtresses des Dioscures de la Sparte d'époque impériale », *Rom. Pelop.* III, 2010, p. 341-354.
- BALZAT-SPAWFORTH 2010 = Jean-Sébastien BALZAT & Anthony SPAWFORTH, « 'Becoming Roman': A propos de deux générations parentes de néo-citoyens romains à Sparte et Athènes », *Onomatologos*, 2010, p. 183-194.

- BANCHICH, T. M. 1996 = Thomas M. BANCHICH, « Eunapius in Athens », *Phoenix*, 50, 3/4 (1996), p. 304-311.
- BANCHICH, T. M. 1998 = Thomas M. BANCHICH, « Nestorius *hierophantein tétagménos* », *Historia*, 47 (1998), p. 360-374.
- BARBE, D. 1990 = Dominique BARBE, *Irène de Byzance. La femme empereur 752-803*, Paris, 1990.
- BARCELO, P. 1993 = Pedro BARCELO, *Basileia, Monarchia, Tyrannis. Untersuchungen zu Entwicklung und Beurteilung von Alleinherrschaft in vorhellenistischen Griechenland*, Stuttgart, 1993.
- BARLOEWEN, W. D. 1961 = Wolf Dietrich BARLOEWEN (éd.), *Abriss der Geschichte antiker Randkulturen*, 1961.
- BARNES, T. D. 1968 = Timothy David BARNES, « Philostratus and Gordian », *Latomus* 27 (1968), p. 581-597.
- BARNES, T. D. 1987 = Timothy David BARNES, « Himerius and the Fourth Century », *CP*, 82 (1987), p. 206-225.
- BAROIN, C. 2010a = Catherine BAROIN, *Se souvenir à Rome. Formes, représentations et pratiques de la mémoire*, Paris, 2010.
- BAROIN, C. 2010b = Catherine BAROIN, « Remembering one's Ancestors, Following in their Footsteps, being like them. The Role and Forms of Family Memory in the Building of Identity », dans DASEN, V. & SPÄTH, T. (éd.), *Children, Memory, and Family Identity in Roman Culture*, Oxford, 2010, p. 19-48.
- BARRETT, J. F. 1972 = John Francis BARRETT, *Monumental Evidence for the History of the Alcmeonids*, Ph.D., Ann Arbor, 1972.
- BARRETT, J. F. 1977 = John Francis BARRETT, « The Downfall of Themistocles », *GRBS*, 18 (1977), p. 291-305.
- BARRETT, J. F. 1978 = John Francis BARRETT, « Alcmeon, the Enemy of Themistocles », *Ancient World*, 1 (1978), p. 67-69.
- BASH, A. 1997 = Anthony BASH, *Ambassadors for Christ: An exploration of Ambassadorial Language in the New Testament*, Tübingen, 1997.
- BASLEZ, M. -F. 1987 = Marie-Françoise BASLEZ, « La monarchie athamane à la fin du III^e siècle et au début du II^e siècle », in *L'Illyrie*, 1987, p. 167-177.
- BASLEZ, M. -F. 1992 = Marie-Françoise BASLEZ, « La famille de Philopappos de Commagène. Un prince entre deux mondes », *DHA*, 18 (1992), p. 89-101.
- BATTISTONI, F. 2010 = Filippo BATTISTONI, *Parenti dei Romani. Mito troiano e diplomazia*, Rome, 2010.
- BAUMAN, R. 1990 = Richard A. BAUMAN, *Political trials in Ancient Athens*, Londres, 1990.
- BEAUFILS, K. 2000 = Kimberly BEAUFILS, *Beyond the Argo-polis. A social Archaeology of the Argolid in the 6th and early 5th centuries BCE*, Ph.D. Diss., Londres, 2000.
- BECK, H. G. 1965 = Hans Georg BECK, « Eudokia (Kaiserin) », *Reallexikon für Antike und Christentum*, 6 (1965), p. 844-7.
- BEHR, C. A. 1968 = C. A. BEHR, *Aelius Aristide and the sacred Tales*, Amsterdam, 1968.
- BEHR, C. A. 1981 = C. A. BEHR, *Aelius Aristide. The Complete works*, Amsterdam, 1981.
- BELOCH, K. J. 1916-1927 = Karl Julius BELOCH, *Griechischen Geschichte*, 2^e éd., 4 vols., Berlin, 1916-1927.
- BELTRAMI, L. 1998 = Lucia BELTRAMI, *Il sangue degli Antenati. Stirpe, adulterio e figli senza padre nella cultura romana*, Bari, 1998.
- BENGSTON, H. 1964 = Hermann BENGSTON, *Die Strategie in der Hellenistischen Zeit*, 2 vols., 2^e ed., Berlin, 1964.
- BENINCAMPI, L. 2009 = Luisa BENINCAMPI, *I Koina di Rodi*, thèse Univ. Trieste, 2009.
- BEQUIGNON, Y. 1970 = Yves BEQUIGNON, s. v. Pharsalos, *RE SupplBd*, XII (1970), col. 1038-1084.
- BERANGER, A. 2005 = Agnès BERANGER, « Regards des historiens grecs du III^e siècle de notre ère sur la noblesse romaine », *Ktéma*, 30 (2005), p. 299-315.
- BERARD, C. 2013 = Claude BERARD, « 'Mémoire éternelle': l'hérôon d'Opramoas à Rhodiapolis », *Lieux de mémoire*, 2013, p. 141-154.

- BERGEMANN, J. 1997 = Johannes BERGEMANN, *Demos und Thanatos: Untersuchungen zum Wertsystem der Polis im Spiegel der attischen Grabreliefs des 4. Jahrhunderts v. Chr. und zur Funktion der gleichzeitigen Grabbauten*, Munich, 1997.
- BERNARD, N. 2007 = Nadine BERNARD, « Reines, régentes : le pouvoir au féminin dans l'Épire royale », *Épire, Illyrie, Macédoine. Mélanges offerts au professeur Pierre Cabanes*, éd. D. BERRANGER-AUSERVE, Clermont-Ferrand, 2007, p. 253-267.
- BERTELLI, L. 1998 = Lucio BERTELLI, « Des généalogies mythiques à la naissance de l'histoire : le cas d'Hécatéé », *Études de Lettres*, II, *Philosophes et historiens anciens face aux mythes*, éd. D. BOUVIER et C. CALAME, Lausanne, 1998, p. 13-31.
- BERTELLI, L. 2001 = Lucio BERTELLI, « Hecataeus: From genealogy to historiography », in *The Historian's craft ...*, 2001, p. 67-94.
- BERTI, M. 1999 = Monica BERTI, « Note storiche e prosopografiche agli ostraka di Myrônidès Phlyeus dal Kerameikos di Atene », *Minima Epigraphica et Papyrologica*, 2 (1999), p. 77-109.
- BERTI, M. 2001a = Monica BERTI, « L'antroponimo Megakles sugli ostraka di Atene. Considerazioni prosopografiche, storiche e istituzionali », *Minima Epigraphica et Papyrologica*, 5 (2001), p. 8-69.
- BERTI, M. 2001b = Monica BERTI, « "Megakles, non erettrizzare!" Una nuova proposta di lettura e d'interpretazione di un ostrakon attico », *Συγγραφή*, 3 (2001), p. 41-57.
- BERTI, M. 2004 = Monica BERTI, *Fra tirannide e democrazia. Ipparco figlio di Carmo e il destino dei Pisistratidi ad Atene*, Alessandria, 2004.
- BERVE, H. 1926 = Helmut BERVE, *Das Alexanderreich auf prosopographische Grundlage*, 2 vol., München, 1926.
- BERVE, H. 1937 = Helmut BERVE, *Miltiades. Studien zur Geschichte des Mannes und seiner Zeit*, *Hermes Einzelschriften*, II, 1937.
- BERVE, H. 1957 = Helmut BERVE, « Review of W. den Boer, *Laconian Studies...* », *Gnomon*, 29 (1957), p. 7-15.
- BERVE, H. 1967 = Helmut BERVE, *Die Tyrannis bei den Griechen*, 2 vols., Munich, 1967.
- BETHE, E. 1935 = E. BETHE, *Ahnenbild und Familiengeschichte bei Römern und Griechen*, Munich, 1935.
- BETTINI, M. 2009 = Maurizio BETTINI, *Affari di famiglia. La parentela nella letteratura e nella cultura antica*, Bologne, 2009.
- BEVAN, E. R. 1902 = Edwyn R. BEVAN, *The House of Seleucus*, 2 vols., Londres, 1902.
- BICKNELL, P. J. 1971 = Peter J. BICKNELL, « The Euryptolemos at Xenophon Hell. I 3, 12-13 », *Mnemosyne*, 24 (1971), p. 390-391.
- BICKNELL, P. J. 1972 = Peter J. BICKNELL, *Studies in Athenian Politics and Genealogy*, Wiesbaden 1972.
- BICKNELL, P. J. 1974a = Peter J. BICKNELL, « Athenian politics and Genealogy : Some pendants », *Historia*, 23, 2 (1974), p. 146-163.
- BICKNELL, P. J. 1974b = Peter J. BICKNELL, « Agora Ostrakon P 7103 », *Ant. Class.*, 43 (1974), p. 334-337.
- BICKNELL, P. J. 1975a = Peter J. BICKNELL, « Alkibiades and Kleinas : A study in Athenian Genealogy », *Museum Philologicum Londoniensis*, 1 (1975), p. 51-64.
- BICKNELL, P. J. 1975b = Peter J. BICKNELL, « Diomedon Cholargeus ? », *Athenaeum*, 53 (1975), p. 172-178.
- BICKNELL, P. J. 1975c = Peter J. BICKNELL, « Was Perikles a Bouzyges ? », *Rivista di Studi Classici*, 23 (1975), p. 196-200.
- BICKNELL, P. J. 1982a = Peter J. BICKNELL, « Axiochos Alkibiadou, Aspasia and Aspasio », *AC*, 51 (1982), p. 240-250.
- BICKNELL, P. J. 1982b = Peter J. BICKNELL, « Herodotos 5, 68 and Kleisthenes of Sikyon », *GRBS*, 23 (1982), p. 193-201.
- BICKNELL, P. J. 1982c = Peter J. BICKNELL, « Herodotus 9. 35. 1; or could Isagoras have become a Spartan? », *A. Cl.*, 25 (1982), p. 127-130.

- BIERBRIER, M. 1975 = Morris L. BIERBRIER, *The Late New Kingdom of Egypt (c. 1300-664 B. C.). A Genealogical and Chronological Investigation*, Warminster, 1975.
- BILLOWS, R. A. 1995 = Richard A. BILLOWS, *Kings and Colonists. Aspects of Macedonian Imperialism*, Leiden, 1995.
- BINGEN, J. 1954 = Jean BINGEN, « Inscriptions d'Achaïe », *BCH*, 78 (1954), p. 74-88.
- BINON, S. 1942 = Stéphane BINON, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos. Etude diplomatique et critique*, Louvain, 1942.
- BIZZOCCHI, R. 1995 = ROBERTO BIZZOCCHI, *Genealogie Incredibili. Scritti di Storia nell'Europa moderna*, Bologna, 1995 (2^e éd., 2009 ; trad. fr., Paris, 2010).
- BLAKEWAY, A. 1935 = Alan BLAKEWAY, « 'Demaratus' : A Study in Some Aspects of the Earliest Hellenisation of Latium and Etruria », *JRS* 25 (1935), p. 129-149.
- BLECKMANN, B. 1999 = Bruno BLECKMANN, « Zwischen Panegyrik und Geschichtsschreibung. Praxagoras und seine Vorgänger », *Geschichtsschreibung und politischer Wandel im 3. Jh. n. Chr.*, éd. Martin ZIMMERMANN, Stuttgart, 1999, p. 203-228.
- BLOK, J. H. 2009 = Josine H. BLOK, « Gentrifying Genealogy », *Antike Mythen. Medien, Transformationen und Konstruktionen*, éd. Christine WALDE & Ueli DILL, Berlin, 2009, p. 251-275.
- BLOK-LAMBERT, 2009 = cf. LAMBERT, S.
- BLUMENTHAL, H. 1978 = Hans BLUMENTHAL, « 529 and its sequel : What happened to the Academy », *Byzantion*, 48 (1978), p. 369-385.
- BOAS, G. 1948 = George BOAS, « Fact and Legend in the Biography of Plato », *The Philosophical Review*, 57 (1948), p. 439-457.
- BOCKISCH, G. 1982 = Gabrielle BOCKISCH, « Kypselos und die Bakchiades », *Klio*, 64 (1982), p. 51-66.
- BOECKH, A. 1821 = August BOECKH, *Pindari Opera quae supersunt*, Leipzig, 1821.
- BOHM, C. 1989 = Claudia BOHM, *Imitatio Alexandri im Hellenismus: Untersuchungen zum politischen Nachwirken Alexanders des Grossen in hoch- und spathellenistischen Monarchien*, 1989.
- BÖHMER, F. 1943 = Franz BÖHMER, *Ahnenkult und Ahnenglaube im alten Rom*, Leipzig, 1943.
- BOLLANSEE, J. 1999 = Jan BOLLANSEE, *Hermippos of Smyrna*, *FGrHist.*, IVA, 3, Leiden, 1999.
- BON, A. 1950 = A. BON, « Le problème slave dans le Péloponnèse à la lumière de l'archéologie », *Byzantion*, 20 (1950), p. 13-20.
- BONANNO, D. 2009 = Daniela BONANNO, « Athènes et les 'Philaidés'. Formes de réciprocité entre les aristocrates et la Polis », *AC*, 78 (2009), p. 63-86.
- BONNARD, J.-B. 2002 = Jean-B. BONNARD, « Phèdre sans inceste. A propos de la théorie de l'inceste du deuxième type et de ses applications en histoire grecque », *RH*, 621 (2002), p. 77-107.
- BORZA, E. N. 1982 = Eugen N. BORZA, « Athenians, Macedonians, and the Origins of Macedonian Royal House », *Studies in Attic Epigraphy*, 1982, p. 7-13.
- BOSSLER, C. L. 1833 = Christian Ludwig BOSSLER, *De gentibus et familiis Atticae sacerdotalibus*, Darmstadt, 1833.
- BOUCHE-LECLERCQ, 1913 = Antoine BOUCHE-LECLERCQ, *Histoire des Seleucides*, Paris, 1913-1914.
- BOUCHE-LECLERCQ, 1903/7 = Antoine BOUCHE-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, 4 vols., Paris, 1903-1907.
- BOUCHON, R. 2005 = Richard BOUCHON, *Les élites politiques de la cité de Delphes et du koinon des Thessaliens. Cadre institutionnel, chronologie et pratiques familiales. I^{er} s. av. J.-C. – III^e s. ap. J.-C. Contribution à l'histoire politique et sociale de la Grèce centrale sous l'administration romaine*, thèse doct. Univ. Lyon, 2005.

- BOURRIOT, F. 1976 = Felix BOURRIOT, *Recherches sur la nature du genos : Étude d'histoire sociale athénienne aux périodes archaïque et classique*, Lille, 1976.
- BOUSQUET, J. 1956 = Jean BOUSQUET, « Inscriptions de Delphes. 7 : Delphes et les Asclépiades », *BCH*, 80 (1956), p. 579-593.
- BOUSQUET, J. 1963 = Jean BOUSQUET, « Inscriptions de Delphes », *BCH*, 87 (1963), p. 188-208.
- BOUSQUET, J. 1988 = Jean BOUSQUET, « La stèle des Kyténiens à Xanthos de Lycie », *REG*, 101 (1988), p. 12-53.
- BOWERSOCK, G. W. 1961 = Glenn Warren BOWERSOCK, « Eurykles and the Euryclids », *JRS*, 51 (1961), p. 112-118 (= *Id.*, 1994, p. 19-25 & 149).
- BOWERSOCK, G. W. 1994 = Glenn Warren BOWERSOCK, *Studies on the Eastern Roman Empire*, Goldbach, 1994.
- BOWERSOCK, G. W. 1965 = Glen Warren BOWERSOCK, *Augustus and the Greek world*, Oxford, 1965.
- BOWERSOCK, G. W. 1969 = Glen Warren BOWERSOCK, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, 1969.
- BOX, H. 1933 = H. BOX, « An Epidaurian Stemma », *The Journal of Hellenic Studies*, 53 (1933), p. 112-114.
- BOIY, T. 2002 = Tom BOIY, « Early hellenistic chronography in cuneiform tradition », *ZPE*, 138 (2002), p. 249-255.
- BRADEEN, D. W. 1947 = Donald William BRADEEN, « The Lelantine war and Pheidon of Argos », *TAPhA*, 78 (1947), p. 223-241.
- BRADEEN, D. W. 1963 = Donald William BRADEEN, « The Fifth Century Archon List », *Hesperia*, 32 (1963), p. 187-208.
- BRADFORD, A. S. 1977 = Alfred S. BRADFORD, *Prosopography of Lacedaemonians, from the Death of Alexander the Great, 323 B. C., to the Sack of Sparta by Alaric, A. D. 396*, Munich, 1977.
- BRADFORD, A. S. 1986 = Alfred S. BRADFORD, « Gynaikokratoumenoi : Did Spartan Women Rule Spartan Men ? », *Ancient World*, 14 (1986), p. 13-18.
- BRADLEY, K. 2000 = Keith BRADLEY, « Fictive Families : Family and household in the Metamorphoses of Apuleius », *Phoenix*, 54, 3 (2000), p. 282-308.
- BRAUND, D. 1982 = David C. BRAUND, « Three Hellenistic personages : Amynder, Prusias II, Daphidas », *Cl.Q.*, 32, 2 (1982), p. 350-357.
- BRELICH, A. 2007 = Angelo BRELICH, *Il politeismo*, éd. M. MASSENZIO & A. ALESSANDRI, Rome, 2007.
- BREMMER, J. 2009 = Jan N. BREMMER, « Zeus' Own Country: Cult and Mythe in the Pride of Halicarnassus », in *Antike Mythen...*, 2009, p. 292-312.
- BRENNE, S. 2001 = Stefan BRENNE, *Ostrakismos und Prominenz in Athen: attische Bürger des 5. Jhs. v. Chr. auf den Ostraka*, Tyché Suppl. 3, 2001.
- BRENNE, S. 2002 = Stefan BRENNE, « Die Ostraka (487-ca 416 v. Chr.) als Testimonien (T1) », *Ostrakismos*, 2002, p. 36-166.
- BRESSON, 1979 = BRESSON, *Mythe et contradiction. Analyse de la VII^e Olympique de Pindare*, Paris, 1979.
- BRETIN-CHABROL, 2012 = Marine BRETIN-CHABROL, *L'arbre et la lignée. Métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*, Grenoble, 2012.
- Brill Companion to Thucydides* = Antonios RENGAKOS – Antonis TSAKMAKIS, *Brill Companion to Thucydides*, Leiden, 2006, p. 3-33.
- BRILLET-DUBOIS, P. 2006 = Pascale BRILLET-DUBOIS, « Manipulations généalogiques : les origines d'Énée chez Hellanicos et Denys d'Halicarnasse », *Ruses, secrets et mensonges*, 2006, p. 51-64.
- BRISCOE, J. 1981 = John BRISCOE, *A commentary on Livy XXXIV-XXXVII*, Oxford, 1981.
- BRISSON, L. 1982 = Luc BRISSON, *Platon, les mots et les mythes*, Paris, 1982.
- BRISSON, L. 1992 = Luc BRISSON, « Notice sur les noms propres », *Porphyre. Etudes d'introduction, texte grec et traduction française, commentaire, notes complémentaires, bibliographie*, Paris, 1992.
- BROADBENT, M. 1968 = Molly BROADBENT, *Studies in Greek Genealogy*, Leide, 1968.

- BROUSSELLE, I. 1986 = Isabelle BROUSSELLE, *Recherches sur les élites dirigeantes de la société byzantine (IX^e siècle-1^{ère} moitié du X^e siècle)*, thèse dact. doct. 3^e cycle, Paris, 1986.
- BROUWERS, A. 1952 = Albert BROUWERS, « Lycurgue et la date de la fondation des jeux olympiques », *Mélanges Georges Smets*, Bruxelles, 1952, p. 116-124.
- BROWN, T. S. 1986 = Truesdell S. BROWN, « Meno of Thessaly », *Historia*, 35 (1986), p. 387-404.
- BROWN, W. L. 1950 = W. L. BROWN, « Pheidon's Alleged Aeginetan Coinage », *Num. Chron.*, 10 (1950), p. 177-204.
- BROWNING, R. 1984 = Robert BROWNING, « Athens in the 'Dark Age' », dans *Culture and History. Essays presented to Jack Lindsay*, Sidney, 1984, p. 297-303 et 432-433. [= *Variorum*, 1989, n° IV].
- BRULÉ, P. 1996 = Pierre BRULÉ, « La liste des premiers rois d'Athènes dans la Bibliothèque d'Apollodore : Histoire, politique et parenté », *Poikilia*, 1996, p. 36-53.
- BRULÉ, P. 2005 = Pierre BRULÉ, « Dans le nom, tout n'est-il pas déjà dit ? », *Kernos*, 18 (2005), p. 241-268.
- BRULÉ, P. 2011 = Pierre BRULÉ, « Etre fils dans l'Iliade », *Argument de la filiation*, 2011, p. 389-421.
- BRUNT, P. A. 1975 = Paul A. BRUNT, « Alexander, Barsine and Heracles », *RFIC*, 103 (1975), p. 22-34.
- BUCK, R. J. 1979 = Robert J. BUCK, *A History of Boeotia*, Alberta, 1979.
- BURKE, B. 2007 = Brendan BURKE, « Gordion of Midas and the Homeric Age », *Epos ...*, 2007, p. 151-156.
- BURKERT, W. 1995 = Walter BURKERT, « Lydia between East and West or how to date the Trojan War : A Study in Herodotus », *The Ages of Homer. A Tribute to Emily Townsend Vermeule*, Austin, 1995, p. 139-148.
- BURKERT, W. 2011 = Walter BURKERT, *La religion grecque à l'époque archaïque et classique*, Paris, 2011 (éd. originale en allemand, 1977).
- BURN, A. R. 1960 = Andrew Robert BURN, *The Lyric Age of Greece*, Londres, 1960.
- BURSTEIN, S. M. 1985 = Stanley Meyer BURSTEIN, *Translated documents of Greece and Rome*, III, Cambridge, 1985.
- BURSTEIN, S. M. 1976 = Stanley Mayer BURSTEIN, *Outpost of Hellenism: Emergence of Heraclea on the Black Sea*, Berkeley-Los Angeles, 1976.
- BURY, J.-B. 1923 = John B. BURY, *A History of the Later Roman Empire, from the death of Theodosius to the death of Justinian*, 2 vols., Londres, 1923.
- BYRNE - OSBORNE, 1996 = Sean G. BYRNE et Michael OSBORNE, *The Foreign Residents of Athens. An Annex to the Lexicon of Greek Personal Names : Attica*, Louvain, 1996.
- BYRNE, S. 2003 = Sean BYRNE, *Roman Citizens of Athens*, Louvain, 2003.
- Byzantine Aristocracy*, 1984 = *The Byzantine Aristocracy from the IXth to XIIIth centuries*, éd. M. ANGOLD, Oxford, 1984.
- CABANES, P. 1976 = Pierre CABANES, *L'Épire de la mort de Pyrrhus à la conquête romaine (272-167)*, Paris/Besançon, 1976.
- CABANES, P. 1988 = Pierre CABANES, *Les Illyriens de Bardylis à Genthios. IV^e-II^e siècles avant J. C.*, Paris, 1988.
- CAEROLS PEREZ, 1991 = José J. CAEROLS PEREZ, *Helanico de Lesbos. Fragmentos*, Madrid, 1991.
- CAGNAZZI, S. 1995 = Silvana CAGNAZZI, « Sulla data di nascita di Tucidide », *MGR*, 19 (1995), p. 77-83.
- CAGNETTA, M. 1986 = Mariella CAGNETTA, « Per una edizione critica della 'Vita di Tucidide' di Marcellino », *Bolletino dei Classici*, ser. 3, 7 (1986), p. 59-80.
- CAIN, A. 2013 = Andrew CAIN, *Jerome's Epitaph on Paula. A Commentary on the Epitaphium Sanctae Paulae*, Oxford, 2013.
- CALAME, C. 1988 = Claude CALAME, « Spartan genealogies : The mythical representation of a spatial organisation », in *Interpretations of Greek mythology*, éd. Jan BREMMER 1988, p. 153-86.

- CALAME, C. 1998 = Claude CALAME, « Mûthos, logos et histoire. Usages du passé héroïque dans la rhétorique grecque », *L'Homme*, 38 (1998), p. 127-149.
- CAMERON, A. 1969 = Alan CAMERON, « The last days of the Academy at Athens », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 195 (1969), p. 7-29.
- CAMERON, A. 1971 = Alan CAMERON, « La fin de l'Académie », *Le néoplatonisme, Royaumont, 9-13 juin 1969*, Paris, 1971, p. 281-290.
- CAMERON, A. 1982 = Alan CAMERON, « The Empress and the Poet. Paganism and Politics at the Court of Theodosius II », *YCS*, 27 (1982), p. 217-289.
- CAMERON, A. 2012 = Alan CAMERON, « Anician Myths », *JRS*, 102 (2012), p. 133-171.
- CAMIA-KANTIREA, 2010 = Francesco CAMIA & Marina KANTIREA, « The Imperial Cult in the Peloponnese », *Rom. Pelop.* III, 2010, p. 375-406.
- CAMIA, F. 2011 = Francesco CAMIA, *Théoi Sébastoi. Il culto degli imperatori romani in Grecia (provincia Achaia) nel secondo secolo D. C.*, Athènes, 2011.
- CANALI DE ROSSI, F. 2004 = Filippo CANALI DE ROSSI, *Iscrizioni dello estremo oriente greco. Un repertorio, (Inscripfen griechischer Städte aus Kleinasien n° 65)*, Bonn, 2004.
- CANFORA, L. 2006 = Luciano CANFORA, « Biographical Obscurities and Problems of Composition », in A. RENGAKOS-A. TSAKMAKIS, 2006, p. 3-33.
- CARDETTE DEL OLMO = Maria Cruz CARDETTE DEL OLMO, « La construction idéologique du passé agrigentain : Théron et les ossements de Minos », *DHA*, 34, 1 (2008), p. 9-26.
- CARFORA, A. = Antonella CARFORA, « Myth and History in Oikist Traditions », *Electronic Antiquity*, 11, 1 (2007), p. 159-167.
- CARLIER, P. 1978 = Pierre CARLIER, « L'idée de monarchie impériale dans la Cyropédie de Xénophon », *Ktéma*, 3 (1978), p. 133-163.
- CARLIER, P. 1984 = Pierre CARLIER, *La royauté en Grèce avant Alexandre*, Strasbourg, 1984.
- CARLIER, P. 1999 = Pierre CARLIER, *Homère*, Paris, 1999.
- CARLIER, P. 2001 = Pierre CARLIER, « Observations sur les institutions thessaliennes », *Poikilma. Studi in onore di Michele R. Cataudella*, La Spezia, 2001, I, p. 253-265.
- CARLIER, P. 2010 = Pierre CARLIER, « Pausanias et les rois d'Arcadie », *Paysage et Religion*, 2010, p. 3-12.
- CARNEY, E. 2006 = Elizabeth CARNEY, *Olympias. Mother of Alexander the Great*, Londres, 2006.
- CARPENTER, R. 1946 = Rhys CARPENTER, *Folk Tale, Fiction and Saga in the Homeric Epics*, Berkeley, 1946.
- CARRIERE, J.-C. 1998 = Jean-Claude CARRIERE, « Du mythe à l'histoire : Généalogies héroïques, chronologies légendaires et historicisation des mythes », in *Généalogies mythiques*, 1998, p. 47-85.
- CARTLEDGE, P. 1979/2002 = Paul CARTLEDGE, *Sparta and Lakonia: A regional history 1300 to 362 BC*, Londres, 1979, 2^e éd. rev. 2002.
- CARTLEDGE, P. 1987 = Paul CARTLEDGE, *Agesilaos*, Baltimore, 1987.
- CARTLEDGE-SPAWFORTH = Paul CARTLEDGE et Anthony SPAWFORTH, *Hellenistic and Roman Sparta. A tale of two cities*, Londres 1989.
- CASERTA, C. 2000 = Cristiana CASERTA, « Le genealogie mitiche degli Emmenidi negli scholia vetera all'Olimpica II di Pindaro », *ὄρμος*, 2 (2000), p. 5-42.
- CASSIMATIS, H. 1988 = Hélène CASSIMATIS, « Héraklès, les Ptolémées et les Alexandrins », *Praktika tou XII diethnous synedriou klasikès archaiologias*, Athènes 4-10 déc. 1983, Athènes, IV, 1988, p. 42-48.
- CÀSSOLA, F. 1953 = Filippo CÀSSOLA, « Le genealogie mitiche e la coscienza nazionale greca », *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, 28 (1953), p. 279-304 (= *Id.*, *Scritti di storia antica. Istituzioni e politica*, I. Grecia, Naples, 1993, p. 9-35).
- CASSOLA, F. 1997 = Filippo CASSOLA, « Rapporti tra Greci e Frigi al tempo di Mida », *Frigi e Frigio...*, 1997, p. 131-152.

- CASTIGLIONI, M. P. 2010 = Maria Paola CASTIGLIONI, « Genealogical Myth and Political Propaganda in Antiquity : the Re-Use of Greek Myths from Dionysius to Augustus », *Religion and Power in Europe : Conflict and Convergence*, éd. Joaquim CARVALHO, Pise, 2010, p. 165-181.
- CAVAIGNAC, E. 1929a = Eugène CAVAIGNAC, « Miltiade et Thucydide », *R. Ph.*, 3 (1929), p. 281-285.
- CAVAIGNAC, E. 1929b = Eugène CAVAIGNAC, *Le Monde Méditerranéen*, Paris, 1929.
- CAVALLO, G. 1995 = Guglielmo CAVALLO, « Theodore of Tarsus and the Greek Culture of his time », *Archbishop Theodore*, éd. Michael LAPIDGE, Cambridge, 1995, p. 54-67.
- CAZANOVE, O. de 1988 = Olivier de CAZANOVE, « La chronologie des Bacchiades et celle des rois étrusques de Rome », *MEFRA*, 100 (1988), p. 615-648.
- CAZANOVE, O. de 1992 = Olivier de CAZANOVE, « La détermination chronographique de la durée de la période royale à Rome. Critique des hypothèses des modernes », *La Rome des premiers siècles. Légende et Histoire. Actes de la table ronde en l'honneur de Massimo Pallotino (Paris, 3-4 mai 1990)*, Florence, 1992, p. 69-98.
- CHAMOUX, F. 1953 = François CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1953.
- CHANLOTIS, A. 1988 = Angélos CHANLOTIS, *Historie und Historiker in den griechischen Inschriften. Epigraphische Beiträge zur griechischen Historiographie*, Stuttgart, 1988.
- CHASE, G. H. 1902 = G. H. CHASE, « The Shiled-Devices of the Greeks », *Harv.St. Cl. Ph.*, 13 (1902), p. 61-127.
- CHASOT-NANTIGNY, 1736 = Louis CHASOT de NANTIGNY, *Les généalogies historiques des rois, empereurs, etc. et de toutes les maisons souveraines qui ont subsisté jusqu'à présent*, t. I, *Généalogie des Patriarches, rois, héros de l'Antiquité et empereurs depuis Jule-Cesar jusqu'à Constantin le Grand, avec celle des plus illustres Romains*, Paris, 1736.
- CHAUSSON, F. 1997 = François CHAUSSON, « Les Egnatii et l'aristocratie italienne des II^e-IV^e siècles », *Journal des Savants*, 109, 3-4 (1997), p. 211-331.
- CHAUSSON, F. 1998 = François CHAUSSON, « Les lignages mythiques dans quelques revendications généalogiques sous l'Empire romain », *Généalogies mythiques*, 1998, p. 395-417.
- CHAUSSON, F. 2003 = François CHAUSSON, « La généalogie du Prince dans la pratique de l'éloge impérial aux III^e - VI^e siècles », *L'éloge du prince : De l'Antiquité au temps des Lumières*, éd. Francis GOYET, Isabelle COGITORE, Marie-Henriette QUET et François CHAUSSON, Paris, 2003, p. 105-123.
- CHAUSSON, F. 2007 = François CHAUSSON, *Stemmata aurea. Constantin, Justine, Théodose. Revendications généalogiques et idéologie impériale au IV^e siècle ap. J.-C.*, Rome, 2007.
- Chemin faisant*, 2009 = *Chemin faisant. Mythes, cultes et société en Grèce ancienne. Mélanges en l'honneur de Pierre Brulé*, éd. Lydie BODIOU & alii, Rennes, 2009.
- CHEYNET, J.-C. 2004 = Jean-Claude CHEYNET, « La place des catépanes d'Italie dans la hiérarchie militaire et sociale de Byzance », *Néa Rhóme*, 4 (2007), p. 143-162.
- CHEYNET, J.-C. 2006 = Jean-Claude CHEYNET, *The Byzantine aristocracy and its military function*, Aldershot 2006.
- CHEYNET, J.-C. 2008 = Jean-Claude CHEYNET, *La société byzantine. L'apport des sceaux*, 2 vols., Paris, 2008.
- CHEYNET-FLUSIN 2004 = Jean Skylitzès. *Empereurs de Constantinople*, trad. franç. B. FLUSIN et notes de J.-C. CHEYNET, Paris, 2004.
- CHEYNET-THEODERIDIS = Jean-Claude CHEYNET-Dimitri THEODORIDIS, *Sceaux byzantins de la collection D. Théodoridis. Les sceaux patronymiques*, Paris, 2010.

- Choix Inscr. Delphes* 2012 = Anne JACQUEMIN, Dominique MULLIEZ, Georges ROUGEMONT, *Choix d'inscriptions de Delphes, traduites et commentées*, Athènes, 2012.
- CHRISTESEN, P. 2007 = Paul CHRISTESEN, *Olympic victor lists and ancient Greek history*, Cambridge, 2007.
- CHUVIN, P. 1990 = Pierre CHUVIN, *Chronique des derniers païens. La disparition du paganisme dans l'Empire romain, du règne de Constantin à celui de Justinien*, Paris, 1990.
- Cité et ses élites*, 2010 = *La Cité et ses élites. Pratiques et représentation des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques*, éd. Laurent CAPDETREY & Yves LAFOND, Bordeaux, 2010.
- Civic Priests*, 2011 = *Civic Priests. Cult Personnel in Athens from the Hellenistic Period to Late Antiquity*, éd. M. HORSTER and A. KÖCKNER, Berlin, 2011.
- CLARYSSE, W. 1994 = Willy CLARYSSE, « Demotic for papyrologists. A first acquaintance », *Papyrologica*, 4 (1994), p. 87-114.
- Classical Rhetorics*, 2005 = *Classical Rhetorics and Rhetoricians : Critical studies and Sources*, éd. Michelle BALLIF & Michael G. MORAN, Westport, 2005.
- CLAVIER, E. 1822 = Etienne CLAVIER, *Histoire des premiers temps de la Grèce depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides*, 3 vols., Paris, 1822.
- CLAVIER, P. 1818 = Paul CLAVIER, « Mémoire sur la famille de Callias », *Histoires et mémoires de l'Institut royal de France. Classe d'histoire et de littérature anciennes*, 3 (1818), p. 129-165.
- CLINTON, H. F. 1830 = Henry Fynes CLINTON, *Fasti Hellenici. The Civil and Literary Chronology of Greece and Rome*, 3 vols., Oxford, 1830.
- CLINTON, K. 1974 = Kevin CLINTON, *The Sacred Official of the Eleusinians Mysteries*, Philadelphie, 1974.
- CLINTON, K. 2004 = Kevin CLINTON, « A Family of Eumolpidai and Kerykes descended from Pericles », *Hesperia*, 73 (2004), p. 39-57.
- CLINTON, K. 2005-8 = Kevin CLINTON, *Eleusis. The Inscriptions on stone. Documents of the sanctuary of the two Goddesses and public documents of the Deme*, vol. 1A-B, *Text and Planches*, vol. II, *Commentary*, Athènes, 2005-2008.
- Clisthène et Lycurgue*, 2011 = *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité classique*, éd. V. AZOULAY et P. ISMARD, Paris, 2011.
- CLRE, 1987 = R. S. BAGNALL, A. CAMERON, S. R. SCHWARTZ et K. A. Worp, *The consuls of the Later Roman Empire*, Atlanta 1987.
- COLDSTREAM, N. 1977 = N. COLDSTREAM, *Geometric Greece*, Londres, 1977, p. 154-156.
- COLLINS, N. L. 1997 = Nina L. COLLINS, « The various fathers of Ptolemy I », *Mnemosyne*, 50 (1997), p. 436-476.
- COLORU, O. 2009 = Omar COLORU, *Da Alessandro a Menandro. Il regno greco di Battriana*, Pise-Rome, 2009.
- COLORU, O. 2010 = Omar COLORU, « Themison, Nipote di Antioco III », *Studi Ellenistici*, XXIV (2010), p. 273-280.
- COLORU, O. 2013 = Omar COLORU, « Antiochos IV et le royaume de Médie Atropatène: nouvelles considérations sur un mariage dynastique entre Séleucides et la maison d'Atropatès », *Le projet politique d'Antiochos IV*, colloque organisé le 17-19 juin 2013.
- COMBET FARNOUX 1957 = B. COMBET FARNOUX, « Cumes, l'Étrurie et Rome à la fin du VI^e siècle et au début du V^e siècle. Un aspect des premiers contacts de Rome avec l'hellénisme », *MEFRA*, 69 (1957), p. 7-44.
- Companion to Greek hist.* 2007 = *A companion to Greek and Roman historiography*. éd. J. MARINCOLA, 2 vols., Oxford, 2007.
- CONNELLY, J. B. 2007 = Joan Breton CONNELLY, *Portrait of a Priestess. Women and Ritual in Ancient Greece*, Princeton, 2007.
- CONNOR, W. R. 1967 = Walter Robert CONNOR, « Two Notes on Cimon », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 98 (1967), p. 67-75.
- CONNOR, W. R. 1971 = Walter Robert CONNOR, *The New Politicians of Fifth Century Athens*, Princeton, 1971, 2^e éd., 1992.

- COPPOLA, G. 2008 = Giulio COPPOLA, « Rodi Eraclide tra Achei e Dori », *Rendiconti della Accademia di Archeologia Lettere e Belle Arti*, 75 (2008), p. 27-50.
- CORBIER, M. 2006 = Mireille CORBIER, *Donner à voir, donner à lire. Mémoire et communication dans la Rome ancienne*, Paris, 2006.
- CORBIER, M. 2011 = Mireille CORBIER, « Le portrait et la mémoire familiale et généalogique : des textes aux images et des images aux textes », *L'écriture dans la maison romaine*, éd. Mireille CORBIER & Jean-Pierre GUILHEMBET, Paris, 2011, p. 225-241.
- CORBIER, M. 2013 = Mireille CORBIER, « La mémoire généalogique et la construction du temps dans la Rome antique », *Le Temps dans l'Antiquité*, éd. Jean-Paul MOREL et Agnès ROUVERET, Paris, 2013, p. 131-149.
- CORCELLA, A. 1996 = Aldo CORCELLA, « Ecateo di Mileto così dice », *Quaderni di Storia*, 43 (1996), p. 295-301.
- CORNELL, T. J. 1995 = T. J. CORNELL, *The Beginnings of Rome. Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000-264 BC)*, Londres – New-York, 1995.
- CORRADI, G. 1911/2 = Giuseppe CORRADI, « Gli ultimi Eacidi. Note di genealogie e di cronologia ellenistica », *Reale accademia delle scienze di Torino*, 47 (1911/2), p. 192-215.
- CORSTEN, T. 2003 = Thomas CORSTEN, « Prosopographische und onomastische Notizien », *EA*, 35 (2003), p. 113-122.
- CORVISIER, J. N. 1991 = Jean Nicolas CORVISIER, « Les grands-parents dans le monde grec ancien », *Annales de démographie historique*, 1991, p. 21-31.
- CORVISIER, J.-N. 1999 = Jean-Nicolas CORVISIER, « La succession royale Molosse », *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité – III*, Paris, 1999, p. 395-401.
- COSKUN, A. 2004/2012 = Cf. APR IV.
- COSKUN, A. 2011 = Altay COSKUN, « Annäherungen an die galatische Elite der hellenistischen Zeit », *Lokale Eliten und hellenistische Könige. Zwischen Kooperation und Konfrontation*, éd. Boris DREYER/Peter F. MITTAG, Stuttgart, 2011, p. 80-104.
- COSKUN, A. 2013 = Altay COSKUN, « Die Menoniden von Pharsalos: Proxenoï der Athener im 5. Jh. v. Chr. », *Hermes*, 141, 2 (2013), p. 142-154.
- COURBIN, P. 1983 = Paul COURBIN, « Obéloi d'Argolide et d'ailleurs », *The Greek Renaissance of the Eighth Century B. C.: Tradition and Innovation. Proc. of the Second International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 1-5 June, 1981*, Stockholm, 1983, p. 149-156.
- COX, C. 1983 = Cheryl A. M. COX, *The Social and Political ramifications of Athenian Marriage c. 600-400 B. C.*, diss. Duke Univ., 1983.
- COX, C. 1988 = Cheryl A. M. COX, « Sisters, Daughters and the Deme of Marriage : A Note », *JHS*, 108 (1988), p. 185-188.
- COX, C. 1990 = Cheryl A. M. COX, « Incest, inheritance and the political forum in the fifth century Athens », *CJ*, 85, 1 (1990), p. 34-46.
- CRAIK, E. 1980 = Elizabeth CRAIK, *The Dorian Aegean. States and Cities of Ancient Greece*, Londres, 1980.
- CRESPIN, A.-S. 2001 = Anne-Sophie CRESPIAN, *Le plateau anatolien de la fin de l'Empire hittite aux invasions cimmériennes, XIIe-VIe siècle avant J.-C.*, thèse univ. Lyon II, 2001.
- CROMEY, R. D. 1978 = Robert D. CROMEY, « The Alkmeonidai in Late tradition », *AC* 47 (1978), p. 448-457.
- CROMEY, R. D. 1979 = Robert D. CROMEY, « Kleisthenes' fate », *Historia*, 28, 2 (1979), p. 129-147.
- CROMEY, R. D. 1982 = Robert D. CROMEY, « Perikles' Wife: Chronological Calculations », *GRBS*, 23 (1982), p. 203-212.
- CROMEY, R. D. 1984 = Robert D. CROMEY, « On Deinomache », *Historia*, 33, 4 (1984), p. 385-401.
- CROMEY, R. D. 1991 = Robert D. CROMEY, « The mysterious woman of Kleitor: Some corrections to a manuscript once in Plutarch's possession », *AJP* 112, 1 (1991), p. 87-101.

- CROSS, G. N. 1930 = Geoffrey Neale CROSS, *Epirus. A Study in Greek Constitutional Development*, Groningen, 1930.
- CULASSO GASTALDI, 1990 = Enrica CULASSO GASTALDI, *La lettere di Temistocle, II, Il problema storico, il testimone e la tradizione*, Padova, 1990.
- CULASSO GASTALDI, 1996 = Enrica CULASSO GASTALDI, « I Filaidi tra Milziade e Cimone. Per una lettura del decennio 490-480 a.C. », *Athenaeum*, 84 (1996), p. 493-526.
- CULASSO GASTALDI, 1997 = Enrica CULASSO GASTALDI, « Il doppio ostracismo di Megakles Hippokratous », *RAL*, 8 (1997), p. 253-271.
- CULASSO GASTALDI, 2004 = Enrica CULASSO GASTALDI, *Le prossenie ateniesi del IV secolo a. C. : gli onorati asiatici*, Alexandrie, 2004.
- CULASSO GASTALDI, 2009 = Enrica CULASSO GASTALDI, « La ginnasiarchia ad Atene. Istituzioni, ruoli e personaggi dal IV sec. all'età ellenistica », *L'huile et l'argent*, 2009, p. 115-142.
- CULASSO, E. 1997a = Enrica CULASSO, « Il doppio ostracismo di Megakles Hippokratous », *Rendiconti dell'Accademia dei Lincei*, 8 (1997), p. 253-271.
- CULASSO, E. 1997b = Enrica CULASSO, « Una donna di classe: Koisyra », *Miscellanea Greca e Romana*, 21 (1997), p. 33-44.
- CURTA, F. 2004 = Florin CURTA, « L'administration byzantine dans les Balkans pendant la 'grande brèche' : le témoignage des sceaux », *Byzantinica*, 6 (2004), p. 155-189.
- CURTY, O. 1995 = Olivier CURTY, *Les parentés légendaires entre cités grecques : catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme syggeneia et analyse critique*, Genève, 1995.
- CURTY, O. 1999 = Olivier CURTY, « La parenté légendaire à l'époque hellénistique. Précisions méthodologiques », *Kernos*, 12 (1999), p. 167-194.
- CURTY, O. 2001 = Olivier CURTY, « Les parentés entre cités chez Polybe, Strabon, Plutarque et Pausanias », *Origines Gentium*, 2001, p. 49-56.
- CUYPERS, M. 2007 = Martine CUYPER, « Eudokia (imperatrice) (bibliography) », <http://athena.leidenuniv.nl/letteren/opleiding/klassieketalen/index.php3?c=134>
- D'AMORE, L. 1996 = Lucia D'AMORE, « I Lampadofori di Catanzaro », *Hesperia. Studi sulla Grecia de Occidente*, 7 (1996) p. 127-139.
- D'ANDRES & alii, 2010 = Nicolas D'ANDRES, Damian CALUORI, Davide DEL FORNO, Luca PITTELOUD, Dominic O'MEARA, « Une vie de Platon du VI^e siècle (Olympiodore). Traduction et notes », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 57 (2010), P. 432-476.
- DA COSTA-LOUILLET, 1931 = Germaine da COSTA-LOUILLET, « La vie de S. Paul de Xéropotamos et le chrysobulle de Romain I^{er} Lécépène », *Byzantion*, 1 (1931), p. 181-211.
- DAMET, A. 2012 = Aurélie DAMET, *La septième porte : les conflits familiaux dans l'Athènes classique*, Paris, 2012.
- DARDENAY, A. 2010 = A. DARDENAY, *Les mythes fondateurs de Rome. Images et politique dans l'Occident romain*, Paris, 2010.
- DAREMBERG, C. 1855 = Charles DAREMBERG, *Œuvres choisies d'Hippocrate*, Paris, 1855.
- DAUX, G. 1943 = Georges DAUX, *Chronologie delphique (Fouilles de Delphes, III, Epigraphie)*, Paris, 1943.
- DAVERIO ROCCHI, 1971 = Giovanna DAVERIO ROCCHI, « Politica di famiglia e politica di tribu nella polis ateniese (V secolo) », *Acme*, 24 (1971), p. 13-44.
- DAVIDSON, J. 1999 = John DAVIDSON, « Rhadamanthys and the Family of Herakles », *AC*, 68 (1999), p. 247-252.
- DAVIES, J. K. 1971 = John Kenyon DAVIES, *Athenian Propertied Families*, Oxford, 1971.
- DAVIES, J. K. 1984 = John Kenyon DAVIES, « The reliability of Oral Tradition », in *The Trojan War*, 1984, p. 87-110.
- DE LA BARRE, 1733 = M. DE LA BARRE, « Eclaircissements sur l'histoire de Lycurgue », *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, VII (1733), p. 262-272.
- DE LIBERO, L. 1996 = Loretana DE LIBERO, *Die archaische Tyrannis*, Stuttgart, 1996.

- DEBIASI, A. 2004 = Andrea DEBIASI, *L'epica perduta: Eumelo, il Ciclo, l'occidente*, Rome, 2004.
- DEBIASI, A. 2008 = Andrea DEBIASI, *Esiodo e l'occidente*, Rome, 2008.
- DEBORD, P. 1999 = Pierre DEBORD, *L'Asie Mineure au IV^e siècle (412-323 a.C.)*, Bordeaux, 1999.
- DEBUISSON, M. 1998 = Michel DEBUISSON, *Ps-Lucien de Samosate, Lucien ou l'âne. Une nouvelle traduction annotée, Bibliotheca Classica Selecta*, 1998 (<http://www.fusl.ac.be/Files/General/BCS/Onos>).
- DECOURT, J. Cl. 1995 = *Inscriptions de Thessalie*, vol. I, éd. Jean-Claude DECOURT, Paris, 1995.
- DELATTRE, C. 2009 = Charles DELATTRE, « Képhalos, tricéphale : unité et unicité d'un personnage en mythologie », *Revue des Etudes Anciennes*, 111 (2009), p. 97-117.
- DEN BOER, W. 1954 = W. DEN BOER, *Laconian Studies*, Amsterdam, 1954.
- DEN BOER, W. 1956 = W. DEN BOER, « Political Propaganda in Greek Chronology », *Historia*, 5 (1956), p. 162-171.
- DENIS, P. 2009 = Patricia DENIS, *Les services religieux féminins en Grèce de l'époque classique à l'époque impériale*, thèse univ. Lyon 2, 2009.
- DESCAT, R. 1997 = Raymond DESCAT, « A propos d'un citoyen de Théangéla », *REA*, 99 (1997), p. 411-413.
- DEVELIN, R. 1989 = Robert DEVELIN, *Athenian Officials 684-321 B. C.*, Cambridge, 1989.
- DI BRANCO, M. 2006 = Marco DI BRANCO, *La Città dei filosofi. Storia di Atene da Marco Aurelio a Giustiniano. Con un'appendice su 'Atene immaginaria' nella letteratura bizantina*, Florence, 2006.
- DICKIE, M. W. 1979 = Matthew W. DICKIE, « Pindar's Seventh Pythian and the status of the Alcmaeonids as oikos or genos », *Phœnix*, 33, 3 (1979), p. 193-209.
- DIEHL, C. 1939 = Charles DIEHL, *Figures byzantines*, 2 vols., Paris, 1939.
- DIELS, H. 1889 = H. DIELS, « Reiskii animadversiones in Laertium Diogenem », *Hermes*, 24 (1889), p. 302-325.
- DIGNAS, B. 2008 = Beate DIGNAS, « The fine line of feminine priesthood », *Kernos*, 21 (2008), p. 312-318.
- DILLER, A. 1937 = Aubrey DILLER, *Race Mixture Among the Greeks Before Alexander*, University of Illinois, 1937.
- DILLON, M. 2006 = Matthew DILLON, « Was Kleisthenes or Pleisthenes Archon at Athens in 525 BC ? », *ZPE*, 155 (2006), p. 91-107.
- DILLON, S. 2010 = Sheila DILLON, *The Female Portrait Statue in the Greek World*, Cambridge, 2010.
- DILLON-GARLAND, 1994 = Matthew DILLON & Lynda GARLAND, *Ancient Greece: Social and Historical Documents from Archaic Times to the death of Alexander*, Londres, 1994.
- DILTS-KENNEDY, 1997 = M. R. DILTS – G. A. KENNEDY, *To Greek Rhetorical Treatises from the Roman Empire. Introduction, Text and Translation of the Arts of Rhetoric Attributed to Anonymus Seguerianus & to Apsines of Gadara*, Leiden – New York, 1997.
- DITTEN, H. 1983 = Hans DITTEN, « Prominente Slawen und Bulgaren in byzantinischen Diensten (Ende des 7. bis Anfang des 10. Jahrhunderts) », in *Studien zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz*, Berlin, 1983, p. 95-119.
- DITTEN, H. 1994 = Hans DITTEN, *Ethnische Verschiebungen zwischen der Balkanhalbinsel und Kleinasien vom Ende des 6. bis zur zweiten Hälfte des 9. Jahrhundert*, Berlin, 1994.
- DITTENBERGER, W. 1885 = Wilhelm DITTENBERGER, « Die Keryken von Eleusis », *Hermes*, 20 (1885), p. 1-40.
- DOER, B. 1975 = Bruno DOER, *Die römische Namengebung. Ein historischer Versuch*, New York, 1975.
- DOFFEY, M.-C. 1992 = Marie-Christine DOFFEY, « Mythes de fondation des concours néméens », *Polydipsion Argos*, 1992, p. 185-193.

- DOLCETTI, P. 2001 = Paola DOLCETTI, « Le genealogie di Ferecide di Atene e i cimoniani », *Quaderni del dipartimento di filologia linguistica e tradizione classica*, 2001, p. 67-75.
- DONDIN-PAYRE, M. 1994 = Monique DONDIN-PAYRE, « Choix et contraintes dans l'expression de la parenté dans le monde romain », *Cahiers du Centre G. Glotz*, 5, p. 127-163.
- DONNAY, G. 1967 = Guy DONNAY, « Damophon de Messène et les ΦΑΙΛΥΝΤΑΙ d'Olympie », *BCH*, 91, 2 (1967), p. 546-551.
- DONNAY, G. 1997 = Guy DONNAY, « L'arrhéphorie : initiation ou rite civique ? Un cas d'école » *Kernos*, 10 (1997), p. 177-205.
- DORANDI, T. 1990 = Tiziano DORANDI, « Gli arconti nei papiri ercolanesi », *ZPE*, 84 (1990), p. 121-138.
- DÖRNER, F. K. 1975 = F. K. DÖRNER, « Die Ahnengalerie der kommagenischen Königsdynastie », *AW*, 6 (1975), p. 26-31
- DÖRNER, F. K. 1996 = F. K. DÖRNER, « Epigraphy Analysis », *Nemrud Daği*, 1996, I, p. 361-375.
- DÖRNER-YOUNG, 1996 = F. K. DÖRNER & J. H. YOUNG, « Sculpture and Inscription Catalogue », *Nemrud Daği*, 1996, I, p. 175-360.
- DOVER/etc... 1981 = cf. ANDREWES.
- DRAKE, G. C. 1993 = Gertrude C. DRAKE, « 'Lucius' Parents, Theseus and Salvia, in the Golden Ass », *Papers on Language & Literature*, 29 (1993), p. 336-345.
- DREWS, R. 1969 = Robert DREWS, « The Fall of Astyages and Herodotus' Chronology », *Historia*, 18 (1969), p. 1-11.
- DREWS, R. 1979 = Robert DREWS, « Phoenicians, Carthage and the Spartan *Eunomia* », *AJP*, 100 (1979), p. 45-58.
- DREWS, R. 1983 = R. DREWS, *Basileus. The evidence for Kingship in Geometric Greece*, New Haven – Londres, 1983.
- DREWS, R. 1993 = Robert DREWS, *The End of the Bronze Age: Changes in Warfare and the Catastrophe ca. 1200 B.C.*, Princeton, 1993.
- DUCAT, J. 1961 = Jean DUCAT, « Note sur la chronologie des Kypsélides », *BCH*, 85 (1961), p. 418-425.
- DUCAT, J. 1994 = Jean DUCAT, *Les Pénestes de Thessalie*, Besançon, 1994.
- DUCAT, J. 1997 = Jean DUCAT, « Bruno Helly et les Pénestes », *Topoi*, 7 (1997), p. 183-189.
- DUMMOND, J. 2005 = Jennifer DUMMOND, *The Archaic Korai Statues and The Women of Athens*, diss. Asheville, North Carolina, 2005.
- DUMONT, A. 1870 = Albert DUMONT, *Essai sur la chronologie des archontes athéniens: postérieurs à la CXXIIe olympiade et sur la succession des magistrats éphebiques*, Paris, 1870.
- DUMONT, A. 1874 = Albert DUMONT, *Fastes éponymiques d'Athènes. Nouveau mémoire sur la chronologie des archontes postérieurs à la CXXIIe olympiade*, Paris, 1874.
- DUNBABIN, T. J. 1948 = Thomas James DUNBABIN, « » The Early History of Corinth », *JHS*, 68 (1948), p. 59-69.
- DUPLOUY, A. 1999 = Alain DUPLOUY, « L'utilisation de la figure de Crésus dans l'idéologie aristocratique athénienne. Solon, Alcmeon, Miltiade et le dernier roi de Lydie », *Ant. Cl.*, 68 (1999), p. 1-22.
- DUPLOUY, A. 2003a = Alain DUPLOUY, « Aristocracy in Asia Minor (Antiquity) », *Εγκυκλοπαίδεια Μείζονος Ελληνισμού, Μ. Ασία*, 2003.
- DUPLOUY, A. 2003b = Alain DUPLOUY, « Les Eupatrides d'Athènes, 'nobles défenseurs de leur patrie' », *Cahiers du Centre Glotz*, 14 (2003), p. 7-22.
- DUPLOUY, A. 2005 = Alain DUPLOUY, « Pouvoir ou prestige ? Apports et limites de l'histoire politique à la définition des élites grecques », *RBPhH.*, 83 (2005), p. 7-23.
- DUPLOUY, A. 2006 = Alain DUPLOUY, *Le Prestige des Elites*, Paris, 2006.
- DUPLOUY, A. 2007 = Alain DUPLOUY, « La cité et ses élites : modes de reconnaissance sociale et mentalité agonistique en Grèce archaïque et classique », *Aristocratie Antique ...*, 2007, p. 57-77.

- DUPLOUY, A. 2010 = Alain DUPLOUY, « Observations sur les noms en –idês et en –adês aux époques archaïque et classique », *La Cité et ses élites*, 2010, p. 307-344.
- DURBACH, F. 1921 = Felix DURBACH, *Choix d'inscriptions de Délos*, Paris, 1921.
- ECK, W. 1998 = Werner ECK, « M. Cornelius Fronto, Lehrer Marc Aurels, consul suffectus im J. 142 », *Rh. Mus.*, 141 (1998), p. 193-6.
- EDSON, C. F. 1934 = Charles Farwell EDSON Jr., « The Antigonids, Heracles and Beroea », *HSCP*, 45 (1934), p. 213-246.
- EINARSON, 1952 = Benedict EINARSON, « Plutarch's Ancestry », *Classical Philology*, 46, 1 (1952), p. 99.
- EINARSON, 1955 = Benedict EINARSON, « Plutarch's Ancestry again », *Classical Philology*, 50, 4 (1955), p. 253-255.
- ELLINGER, P. 1993 = Pierre ELLINGER, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993.
- Empress Theophano* = *The Empress Theophano. Byzantium and the West at the Turn of the First Millennium*, ed. A. DAVIDS, Cambridge, 1995.
- Épire, Illyrie, Macédoine*, 2007 = *Épire, Illyrie, Macédoine. Mélanges offerts au Professeur Pierre Cabanes*, éd. Danièle BERRANGER-AUSERVE, Clermont-Ferrand, 2007.
- Epos*, 2007 = *Epos. Reconsidering Greek Epic and Aegean Bronze Age Archaeology. Proceedings of the 11th International Aegean Conference/11e Rencontre égéenne internationale. Los Angeles UCLA-The J. Paul Getty Villa, 22-23 April 2006*, Liège 2006.
- ERNOULT, N. 2012 = Nathalie ERNOULT, « Thêthê la grand-mère ou l'importance de la filiation par les femmes », *Le Banquet*, 2012, p. 72-85.
- ERRINGTON, R. M. = Robert Malcolm ERRINGTON, « Alexander in the Hellenistic world », in E. BADIAN (éd.), *Alexandre le Grand* (Entretiens Hardt 22), Vandoeuvres–Geneve, 1976, p. 137–179.
- ETCHETO, H. 2012 = Henri ETCHETO, *Les Scipions. Famille et pouvoir à Rome à l'époque républicaine*, Bordeaux, 2012.
- EVRARD, E. 1960a = Etienne EVRARD, « Le maître de Plutarque d'Athènes et les origines du néoplatonisme athénien », *AC*, 29 (1960), p. 108-133.
- EVRARD, E. 1960b = Etienne EVRARD, « Le maître de Plutarque d'Athènes et les origines du néoplatonisme athénien (deuxième partie) », *AC*, 29 (1960), p. 391-406.
- EVRARD, E. 1960c = Etienne EVRARD, « La date de naissance de Proclus, le philosophe néoplatonicien », *AC*, 29 (1960), p. 137-141.
- FAGNANI, R. 1997/8 = Raffaella FAGNANI, *I personaggi minori sugli ostraka ateniesi del Ceramico*, these doct. univ. Milan, 1997/8.
- FARNELL, L. R. 1932 = Lewis Richard FARNELL, *Critical Commentary to the Works of Pindar*, Londres, 1932.
- FARNEY, G. D. 2007 = Gary D. FARNEY, *Ethnic identity and aristocratic competition in Republican Rome*, Oxford, 2007.
- FEHLING, D. 1971 = Detlev FEHLING, *Die Quellenangaben bei Herodot. Studien zu Erzählkunst Herodots*, Berlin-New-York, 1971 (trad. angl. J. G. HOWIE, Leeds, 1989).
- FEISSEL, D. 1998 = Denis FEISSEL, « Deux épigrammes d'Apamène et l'éloge de l'endogamie dans une famille syrienne du VI^e siècle », *Aetos*, 1998, p. 116-136.
- FEISSEL, D. 2006 = Denis FEISSEL, *Chroniques d'épigraphie byzantine, 1987-2004*, Paris, 2006.
- FEISSEL, D. 2011 = Denis FEISSEL, « Trois notes sur l'empereur Maurice », *Travaux & Mémoires*, 16 (2011), p. 253-272.
- FERGUSON, W. S. 1938 = William S. FERGUSON, « The Salaminoi of Heptaphylai and Sounion », *Hesperia*, 7 (1938), p. 14-74.
- FERLUGA, J. 1976 = Jadran FERLUGA, *Byzantium on the Balkans. Studies on the Byzantine Administration and the Southern Slavs from the VIIth to the XIIth Centuries*, Amsterdam, 1976.

- FERRARY, J.-L. 2010 = Jean-Louis FERRARY, « L'apport des mémoriaux de Claros à l'onomastique de Chios » dans Catling R. W. V. et Marchand F. (éd.), *Onomatologos. Studies in Greek Personal Names presented to Elaine Matthews*, Oxford, 2010, p. 22-44.
- FERRETTO, C. 1986 = Carla FERRETTO, « Milziade ed Egesipile, un matrimonio d'interesse », *Serta Historica*, 1986, p. 77-83.
- FERRIÈS, M.-C., 2007 = Marie-Claire FERRIÈS, *Les partisans d'Antoine (des orphelins de César aux complices de Cléopâtre)*, Bordeaux, 2007.
- FIEHN, K. 1937 = K. FIEHN, *RE*, VI, A (1937), s. v. Thukydides 2 col. 625 sqq.
- FIGUEIRA, T. J. 1983 = Thomas J. FIGUEIRA, « Aeginetan Independence », *Classical Journal*, 87 (1983), p. 8-29 (= *Id.*, 1993, p. 9-33).
- FIGUEIRA, T. J. 1993 = Thomas J. FIGUEIRA, *Excursions in epichoric history : Aiginetan essays*, 1993.
- FIGUEIRA, T. J. 2012 = Thomas J. FIGUEIRA, « The Aiakidai, the Herald-less War, and Salamis », *Donum natalicium digitaliter confectum Gregorio Nagy septuagenario a discipulis collegis familiaribus oblatum. A virtual birthday gift presented to Gregory Nagy on turning seventy by his students, colleagues, and friends*, 2012 (on line).
- FINLEY, M. I. 1965 = Moses I. FINLEY, « Myth, Memory and History », *History and Theory*, 4 (1965), p. 281-302 (= *Id.*, 1986, p. 1-33).
- FINLEY, M. I. 1981a = Moses I. FINLEY, « La constitution des ancêtres », in *Id.*, 1981b, p. 209-251.
- FINLEY, M. I. 1981b = Moses I. FINLEY, *Mythe, mémoire, histoire*, trad. fr., Paris, 1981.
- FINLEY, M. I. 1986 = Moses I. FINLEY, *The Use and Abuse of History*, New York, 1986.
- FINLEY, M. I. 2002 = Moses I. FINLEY, *The World of Odysseus*, 2^e éd. rev. & corr., 2002 (trad. fr. : *Le monde d'Ulysse*, 11^e éd. Paris, 1983).
- FISCHER, T. 1972 = Theodor FISCHER, « Zum Kult des Antiochos I. von Kommagene für seine seleukidischen Ahnen » *MDAI (I)*, 22 (1972), p. 141-144.
- FLAIG, E. 1995 = Egon FLAIG, « Die *Pompa Funeris*. Adlige Konkurrenz und annalistische Erinnerung in der Römischen Republik », *Memoria als Kultur*, éd. Otto Gerhard OEXLE, Göttingen, 1995, p. 115-148.
- FLAMENT, C. 2011 = Christophe FLAMENT, « Le Laurion et la cité d'Athènes à la fin de l'époque archaïque », *Ant. Class.*, 80 (2011), p. 73-94.
- FLEISCHER, R. = Robert FLEISCHER, « True Ancestor and False Ancestors in Hellenistic Rulers' Portraiture », *Images of Ancestors*, p.
- FOLEY, A. 1978 = Anne FOLEY, *The Argolid in Late Geometric and Archaic Period*, diss. Univ. McGill, 1978.
- FOLEY, A. 1988 = Anne FOLEY, *The Argolid 800-600 B. C. An Archaeological Survey, Together with an Index of Sites from the Neolithic to the Roman Period*, Götteborg, 1988.
- FOLEY, A. 1997 = Anne FOLEY, « Pheidon of Argos : A reassessment », *Argolo-Korinthiaka...*, 1997, p. 15-28.
- FOLLET, S. 1976 = Simone FOLLET, *Athènes au II^e et III^e siècles. Etudes chronologiques et prosopographiques*, Paris 1976.
- FOLLET, S. 1997 = Simone FOLLET, « Dédicataire et destinataires des *Lettres de Philostrate* », *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques*, éd. J.-Cl. FREDOUILLE, et alii, Paris, 1997, p. 135-147.
- FOLLET, S. 1998 = Simone FOLLET, « Chronologie attique et chronologie delphique (II^e siècle a.C. - I^{er} siècle p.C.) », *TOIIOI*, 8 (1998), p. 243-260.
- FOLLET, S. 2001 = Simone FOLLET, « Un ami de Plutarque, l'orateur athénien Glaukias », *Opôra, la belle saison de l'hellénisme*, éd. A. Billault, Paris, 2001, p. 87-89.
- FOLLET, S. 2002 = Simone FOLLET, « Les Italiens à Athènes (II^e siècle av. J.-C. - I^{er} siècle ap. J.-C.) » in *Les Italiens dans le Monde Grec*, *BCH Supplement* 41 (2002), p. 79-88.
- FOLLET, S. 2005 = Simone FOLLET, « Deux inscriptions attiques inédites copiées par l'abbé Michel Fourmont (*Parisinus Suppl. gr.* 854) », *REG*, 118, 1 (2005), p. 1-14.

- FOLLET, S. 2007 = Simone FOLLET, « Un nouvel archonte d'Athènes et les ancêtres d'Hérode Atticus au premier siècle de notre ère », *Neronia VII : Rome, l'Italie et la Grèce : Hellénisme et philhellénisme au premier siècle ap. J.-C.*, éd. Yves PERRIN, Bruxelles, 2007, p. 117-125.
- FOLLET, S. 2009 = Simone FOLLET, « compte-rendu de Schmalz, 2008 », *Sehepunkte* 9, 11 (2009) (<http://www.sehepunkte.de/2009/11/15933.html>).
- FOLLET-PEPPAS 2008 = Simone FOLLET & Dina PEPPAS DELMOUSOU, « Inscriptions du musée épigraphique d'Athènes », *BEC*, 132 (2008), p. 1-85.
- FONTANA, F. 2012 = Federica FONTANA, « Sul metodo storiografico di Acusilao di Argo », *Historia*, 61, 4 (2012), p. 383-413.
- FONTANA, F. 2010a = Federica FONTANA, « Ricerche cronografiche di Castore di Rodi intorno alla lista dei re di Sicione », *Incidenza dell'Antico*, 8 (2010), p. 143-162.
- FONTANA, F. 2010b = Federica FONTANA, « Sicione: evoluzione politica di un mito », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 96 (2010), p. 57-85.
- FORNARA, C. W. 1977 = Charles W. FORNARA, *Translated documents of Greece & Rome, I, Archaic times to the end of the Peloponnesian War*, Cambridge, 1977.
- FORREST, G. 1956 = G. W. FORREST, « The First Sacred War », *BCH*, 80 (1956), p. 33-52.
- FORSDYKE, J. 1957 = John FORSDYKE, *Greece Before Homer. Ancient Chronology and Mythology*, New-York, 1957.
- FORSYTHE, G. 2005 = Gary FORSYTHE, *A Critical History of Early Rome*, Berkeley, 2005.
- FOSCHIA, L. 2006 = Laurence FOSCHIA, « *Théos gennètôr pantôn* : divinité païenne et/ou chrétienne », *Nommer les Dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité*, éd. N. BELAYCHE, P. BRULÉ et alii, Turnhout, 2006, p. 453-466.
- FOUGERES, G. 1898 = Gustave FOUGERES, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, Paris, 1898.
- FOWDEN, G. 1987 = Garth FOWDEN, « Nicagoras of Athens and the Lateran Obelisk », *JHS*, 107 (1987), p. 51-57.
- FOWDEN, G. 1990 = Garth FOWDEN, « The Athenian agora and the progress of Christianity », *Journal of Roman Archaeology*, 3 (1990), p. 494-501.
- FOWDEN, G. 1995 = Garth FOWDEN, « Late Roman Achaëa: identity and defence », *Journal of Roman Archaeology*, 8 (1995), p. 549-567.
- FOWLER, R. L. 1996 = Robert L. FOWLER, « Herodotos and his contemporaries », *JHS* 116 (1996), p. 62-87.
- FOWLER, R. L. 1998 = Robert L. FOWLER, « Genealogical Thinking, Hesiod's Catalogue, and the Creation of the Hellenes », *PCPS* 44, (1998), p. 1-19.
- FOWLER, R. L. 2000 = Robert L. FOWLER, *Early Greek Mythographers, I, Text and Introduction*, New York, 2000.
- FOWLER, R. L. 2013 = Robert L. FOWLER, *Early Greek Mythographers, II, Commentary*, Oxford, 2013.
- FRANTZ, A. 1965 = Alison FRANTZ, « From Paganism to Christianity in the Temples of Athens », *DOP*, 19 (1965), p. 187-205.
- FRANTZ, A. 1988 = Alison FRANTZ, *The Athenian Agora, XXIV, Late Antiquity : A.D. 267-700*, Princeton, 1988.
- FRASER, P. M. 1972 = Peter Marshall FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, 2 vols., Oxford, 1972.
- FRASER, P. M. 2003 = Peter Marshall FRASER, « Agathon and Cassandra », *JHS*, 123, p. 26-40.
- FRENCH, D. 2012 = cf. MITCHELL.
- FRERET, N. 1728 = Nicolas FRERET, *La chronologie de Newton*, Paris, 1728 (dans *Œuvres complètes de Nicolas Freret*, t. VII-VIII, Paris, 1796)
- Frigi e Frigio*, 1997 = *Frigi e Frigio. Atti del 1° Simposio internazionale, Roma, 16-17 ottobre 1995*, éd. R. GUSMANI, M. SALVINI, P. VANNICELLI, Rome, 1997.
- FRIJA, G. 2012 = Gabrielle FRIJA, *Les Prêtres des empereurs. Le culte impérial civique dans la province romaine d'Asie*, Rennes, 2012.

- FRÖHLICH, P. 2008 = Pierre FRÖHLICH, « Les tombeaux de la ville de Messène et les grandes familles de la cité à l'époque hellénistique », *Le Péloponnèse ...*, 2008, p. 203-223.
- FUNKE, S. 2000 = Susanne FUNKE, *Aiakidenmythos und epeirotisches Königtum. Der Weg einer hellenischen Monarchie*, Stuttgart, 2000.
- GABELKO-KUZMIN 2008 = Oleg L. GABELKO & Yuri N. KUZMIN, « Matrimonial Policy of Demetrios II of Macedonia », *Вестник древней истории / Vestnik drevnej istorii / Bulletin of Ancient History* 1 (2008), p. 141-164.
- GABELKO-KUZMIN 2009 = Oleg L. GABELKO & Yuri N. KUZMIN & I. A. LADYNIN, « A New Concept of the Hellenistic Dynastic History ? Thoughts about the book of D. Ogden », *Античный мир и археология / The Ancient World and Archaeology*, 13 (2009), p. 120-148.
- GABELKO-KUZMIN 2012 = Oleg L. GABELKO & Yuri N. KUZMIN, « Notes on the Matrimonial Policy of the Antigonids in 250–220s B.C. » *Проблемы истории, филологии, культуры / Problemy istorii, filologii, kul'tury / Journal of Historical, Philological and Cultural Studies*, 35 (2012), p. 27-42.
- GALLO, I. 1974 = Italo GALLO, « L'epigramma biografico sui nove lirici greci e il 'canone' alessandrino », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 17 (1974), p. 91-112.
- GAMBERALE, M. 1980 = M. GAMBERALE, « La genealogia di Ippocrate di Cos e gli Asclepiadi di Rodi », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, 35, (1980), p. 109-116.
- GARLAND, L. 1999 = Lynda GARLAND, *Byzantine Empresses: Women and Power in Byzantium, AD 527-1204*, Londres - New York, 1999.
- GARLAND, L. 2002 = Lynda GARLAND, « Constantine VI (780-797 A.D.) and Irene (797-802 A.D.) », *De Imperatoribus Romanis*, 2002 (<http://www.roman-emperors.org/irene.htm>).
- GAROUFALIAS, P. 1979 = Petros GAROUFALIAS, *Pyrrhos, king of Epirus*, Londres, 1979.
- GASPAR, C. 1900 = Camille GASPAR, *Essai de chronologie pindarique*, Bruxelles, 1900.
- GAUTHIER, P. 1986 = Philippe GAUTHIER, « L'octroi du droit de cité à Athènes », *REG*, 99 (1986), p. 119-133.
- GEAGAN, D. J. 1991 = Daniel J. GEAGAN, « The Sarapion Monument and the Quest for Status in Roman Athens », *ZPE*, 85 (1991), p. 145-165.
- GEHRKE, H. J. 1990 = H. J. GEHRKE, « Herodot und die Tyrannenchronologie », *Memoria rerum veterum. Festschrift für Carl Joachim Classen*, éd. W. AX, Stuttgart, 1990, p. 33-49.
- GELZER, H. 1898 = H. GELZER, *Sextus Iulius Africanus und die byzantinische Chronographie*, 3 vols., Leipzig, 1898.
- Généalogies et transmission* = *Généalogies et transmissions dans l'Antiquité*, table ronde du 18 mai 2011, résumés en ligne.
- Généalogies mythiques*, 1998 = *Généalogies mythiques. Colloque du centre de recherche sur les mythologies de l'Université de Paris X à Chantilly 1995*, AUGER D. et SAID S. (éd.), 1998.
- GEORGOUDI, S. 2010 = Stella GEORGOUDI, « Manières d'archivage et archives de cités », *Savoirs en Grèce Ancienne*, 2010, p. 221-247.
- GERSTINGER, H. 1928 = Hans GERSTINGER, *Pamprepios von Panopolis*, Vienne-Leipzig, 1928 (*Sitzungsber. d. phil.-hist. Kl.*, 208, bd 3 Abh.).
- GHINATTI, F. 1970 = F. GHINATTI, *I gruppi politici ateniesi fino alle guerre persiane*, Rome, 1970.
- GIBSON, C. A. 2002 = Craig A. GIBSON, *Interpreting a Classic: Demosthenes and his Ancient Commentators*, Berkeley, 2002.
- GIOVANNELLI-JOUANNA = Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA, « La ruse et le mensonge dans la représentation du pouvoir chez Hérodote », *Ruses, secrets et mensonges*, 2006, p. 65-83.
- GLEASON, M. 2010 = Maud GLEASON, « Making space for bicultural identity: Herodes Atticus commemorates Regilla », *Local knowledge ...*, 2010, p. 125-162.
- GLEW, D. G. 2005 = Dennis G. GLEW, « Nicomedes' Name », *Epigraphica Anatolica*, 38 (2005), p. 131-139.

- GLOTZ-COHEN, 1938 = Gustave GLOTZ & René COHEN, *Histoire Générale. Histoire Grecque*, Paris, 1938.
- GÖLLER, F. 1818 = Franciscus GÖLLER, *De Situ et origine Syracusarum ad explicandam Thucydidis*, Leipzig, 1818.
- GOMME/etc... 1981 = Cf. ANDREWES.
- GONNELLI, F. 1989 = Fabrizio GONNELLI, « Eudocia, Cassiodoro e Malala », *Vichiana*, 18 (1989), p. 350-53.
- GOTTELAND, S. 1998 = S. GOTTELAND, « Généalogies mythiques et politique chez les orateurs attiques », *Généalogies mythiques*, 1998, p. 379-393.
- GOTTSCHALK, H. B. 1972 = H. B. GOTTSCHALK, « Notes on the Wills of the Peripatetic Scholarchs », *Hermes*, 100, 3 (1972), p. 314-342.
- GOTTSCHALK, H. 1980 = Hans Benedikt GOTTSCHALK, *Heracleides of Pontus*, Oxford, 1980.
- GOUKOWSKY, P. 2009a = Paul GOUKOWSKY, « Sur des oracles rendus à des Macédoniens », *in Id.*, 2009a, p. 1-60.
- GOUKOWSKY, P. 2009b = Paul GOUKOWSKY, *Etudes de philologie et d'histoire ancienne, I, Macedonica varia*, Nancy, 2009.
- GOULET, R. 2012 = Richard GOULET, « Mais qui était donc le gendre de la sœur de Priscus ? Enquête sur les philosophes d'Athènes au IV^e siècle après J.-Chr. », *Studia Graeco-Arabica*, 2 (2012), p. 33-77.
- GRAFTON-SWERLOW, 1986 = A. T. GRAFTON & N. M. SWERLOW, « Greek Chronography in Roman Epic: The Calendrical Date of the Fall of Troy in the Aeneid », *CIQ*, 36, 1 (1986), p. 212-218.
- GRAHAM, A. J. 1978 = A. J. GRAHAM, « The Foundation of Thasos », *ABSA*, 73 (1978), p. 61-98 (= *Id.*, 2001, p. 165-230).
- GRAHAM, A. J. 2001 = A. J. GRAHAM, *Collected Papers on Greek Colonization*, Leiden, 2001.
- GRAINDOR, P. 1914 = Paul GRAINDOR, « Inscriptions attiques d'époque impériale. Textes inédits et corrections », *BCH*, (1914), p. 350-443.
- GRAINDOR, P. 1922 = Paul GRAINDOR, *Chronologie des archontes athéniens sous l'Empire*, Bruxelles, 1922.
- GRAINDOR, P. 1923 = Paul GRAINDOR, « Etudes sur Athènes sous Auguste. II : Les Athéniens à l'époque d'Auguste (contribution à la *Prosopographia Attica*) », *Musée Belge*, 27 (1923), p. 261-304.
- GRAINDOR, P. 1927 = Paul GRAINDOR, « Inscriptions attiques d'époque romaine », *BCH*, 51 (1927), p. 245-328.
- GRAINDOR, P. 1927/8 = Paul GRAINDOR, « Pamprépios (?) et Théagénès », *Byzantion*, 4 (1927/8), p. 469-475.
- GRAINDOR, P. 1930 = Paul GRAINDOR, *Un milliardaire antique. Hérode Atticus et sa famille*, Le Caire, 1930.
- GRAINDOR, P. 1931 = Paul GRAINDOR, *Athènes de Tibère à Trajan*, Le Caire, 1931.
- GRAINDOR, P. 1934 = Paul GRAINDOR, *Athènes sous Hadrien*, Le Caire, 1934.
- GRAINGER, J. D. 1997 = John D. GRAINGER, *A Seleukid Prosopography and Gazetteer*, Leiden, 1997.
- GRASBY, K. D. 1975 = K. D. GRASBY, « The Age, Ancestry, and Career of Gordian I », *CIQ*, 25 (1975), p. 123-130.
- GRAUERT, W. H. 1827 = Wilhelm Heinrich GRAUERT, « Ad Marcellini uitam Thucydidis observationes criticae », *Rh. M.*, 1 (1827), p. 169-193.
- GREATEX – LIEU, 2002 = Geoffrey GREATEX & S. N. C. LIEU, *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars, A.D. 363-630*, London, 2002.
- GREATEX, G. 2004 = Geoffrey GREATEX, « Ailia Eudocia (Wife of Theodosius II) », *De Imperatoribus romanis*, <http://www.roman-emperors.org/eudocia.htm>.
- GREENWALT, W. 1985 = William GREENWALT, « The introduction of Caranus into the Argead King list », *GRBS*, 26 (1985), p. 43-49.
- GREENWALT, W. 1994 = William GREENWALT, « A Solar Dionysus and Argead Legitimacy », *Ancient World*, 25 (1994), p. 3-8.
- GREENWALT, W. 1996 = William GREENWALT, « Proto-Historical Argead Women : Lan(ice ?), Cleonice, Cleopatra, Prothoe, Niconoe », *Ancient History Bulletin*, 10, 2 (1996), p. 47-50.

- GREENWALT, W. 2010 = William GREENWALT, « Argead dunasteia during the reigns of Philipp II and Alexander III », *Philipp II & Alexander*, 2010, p. 135-148.
- GREGOROVIVUS, F. 1882 = Ferdinand GREGOROVIVUS, *Athenais. Geschichte einer byzantinischen Kaiserin*, 2^e éd., Leipzig, 1882.
- GREGOROVIVUS, F. 1889 = Ferdinand GREGOROVIVUS, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter. Von der Zeit Justinian's bis zur türkischen Grosserung*, 2 vols., Stuttgart, 1889.
- GRIFFIN, A. 1982 = Audrey GRIFFIN, *Sikyon*, Oxford, 1982.
- GRIFFITH, S. 1990 = Sidney Harrison GRIFFITH, « Bashir/Beser : Boon Companion of the Byzantine Emperor Leo III. The Islamic Recension of his Story in *Leyde Oriental MS 951 (2)* », *Le Museon*, 103-3/4 (1990), p. 293-327.
- GRIFFITH-WILLIAMS, 2011 = Brenda GRIFFITH-WILLIAMS, « The succession to the Spartan kingship, 520-400 BC », *BICS*, 54 (2011), p. 43-58.
- GRIFFITH-WILLIAMS, 2012 = Brenda GRIFFITH-WILLIAMS, « Oikos, family feuds and funerals: Argumentation and evidence in Athenian inheritance disputes », *CIQ*, 62 (2012), p. 145-162.
- GRIMAL, P. 1969 = Pierre GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1969.
- GRMEK, M. D. 1991 = Mirko D. GRMEK, « Ideas on Heredity in Greek and Roman Antiquity », *Physis, rivista internazionale di storia delle scienza*, 28, 1 (1991), p. 11-34.
- GROAG, E. 1946 = Edmund GROAG, *Die Reichsbeamten von Achaia in spätrömischer Zeit*, Budapest, 1946.
- Groupes et associations* = *Groupes et associations dans les cités grecques (III^e siècle av. J.-C. – II^e siècle ap. J.-C.)*. Actes de la table ronde de Paris, INHA, 19-20 juin 2009, éd. Pierre FRÖLICH & Patrice HAMON, Genève, 2013.
- GUILLON, P. 1963 = P. GUILLON, *Etudes béotiennes : Le Bouclier d'Héraclès et l'histoire de la Grèce centrale dans la période de la première guerre sacrée*, Aix-en-Provence, 1963.
- HABICHT, C. 1970 = Christian HABICHT, « Epigraphic Evidence for the History of Thessaly under Macedonian Rule », *Ancient Macedonia*, I, 1970, p. 265-279 (trad. angl., 2006, p. 59-73).
- HABICHT, C. 1982 = Christian HABICHT, *Studien zur Geschichte Athens in hellenischer Zeit*, Göttingen, 1982.
- HABICHT, C. 1983 = Christian HABICHT, « Macedonians in Larisa ? », *Chiron*, 13 (1983), p. 21-32 (trad. angl., 2006, p. 134-147).
- HABICHT, C. 1984 = Christian HABICHT, « Pausanias and the Evidence of Inscriptions », *Cl. Ant.*, 3 (1984), p. 40-56.
- HABICHT, C. 1985 = Christian HABICHT, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles, 1985.
- HABICHT, C. 1990 = Christian HABICHT, « Notes on Attic Prosopography. Coincidence in Father-Son Pairs of Names », *Hesperia*, 59 (1990), p. 459-462 (= 1994, p. 349-353).
- HABICHT, C. 1994 = Christian HABICHT, *Athen in hellenistischer Zeit. Gesammelte Aufsätze*, Munich, 1994.
- HABICHT, C. 1995 (2006b) = Christian HABICHT, *Athen. Geschichte der Stadt in hellenistischer Zeit (= Athènes hellenistique. Histoire de la cité d'Alexandre le Grand à Marc Antoine*, trad. fr. Martine & Denis KNOEPFLER, Paris, 2^e éd. rev. & corr., 2006).
- HABICHT, C. 2006a = Christian HABICHT, *The Hellenistic Monarchies. Selected Papers*, translated by Peregrine STEVENSON, Michigan, 2006.
- HADZIS, C. 1991 = Catherine HADZIS, *Korkyraika - recherches sur les inscriptions et l'histoire de Corcyre*, thèse doct., Aix en Provence, 1991.
- HADZIS, C. 1997 = Catherine HADZIS, « Corinthiens, Lyciens, Doriens et Cariens : Aoreis à Corinthe, Aor, fils de Chrysaôr et Alétès fils d'Hippotès », *BCH*, 121 (1997), p. 1-14.
- HAFFNER, M. 1996 = Medard HAFFNER, « Die Kaiserin Eudokia als Repräsentantin des Kulturchristentums », *Gymnasium*, 103 (1996), p. 216-28.

- HAFFNER, M. 1999 = Medard HAFFNER, « Tradition und Neuerung in der spätantiken Kultur. Eudokia - Kaiserin zwischen Paganismus und Christentum », *Phasis* 1 (1999), p. 64-73.
- HAINSWORTH, J. 1984 = J. B. HAINSWORTH, « The fallibility of an oral heroic tradition », *The Trojan War* 1984, p. 111-135.
- HALFMANN, H. 1979 = Helmut HALFMANN, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jahrhundert n. Ch.*, Göttingen 1979.
- HALFMANN, H. 2004 = Helmut HALFMANN, « Pergamener im römischen Senat », *Istanbuler Mitteilungen*, 54 (2004), p. 519-528.
- HALKIN, F. 1988 = François HALKIN, « Deux impératrices de Byzance », *AnBoll*, 106 (1988), p. 5-34.
- HALL, J. M. 1995 = Jonathan M. HALL, « How Argive Was the 'Argive' Heraion? The Political and Cultic Geography of the Argive Plain, 900-400 B.C. », *AJA*, 99 (1995), p. 577-613.
- HALL, J. M. 1997 = Jonathan M. HALL, *Ethnic identity in Greek antiquity*, Cambridge, 1997.
- HALL, J. M. 2002 = Jonathan M. HALL, *Hellenicity. Between Ethnicity and Culture*, Chicago, 2002.
- HALL, J. M. 2007 = Jonathan M. HALL, *A History of the Archaic Greek World: ca. 1200-479 BCE*, 2007 (2^e éd. 2013).
- HALLET, L. 1983 = L. HALLET, « Iphicrates, Timotheos and Athens 371-60 BC », *GRBS*, 24 (1983), p. 239-252.
- HALL-MILNER-COULTON = A. S. HALL, N. P. MILNER et J. J. COULTON, « The Mausoleum of Licinnia Flavilla and Flavianus Diogenes of Oinanda : Epigraphy and Architecture », *Anatolian Studies*, 46 (1996), p. 111-144.
- HÄLLSTRÖM, G. af 1994 = Gunnar af HÄLLSTRÖM, « The Closing of the Neoplatonic School in A.D. 529 : An Additional Aspect », *Post-Herulian Athens*, 1994, p. 141-160.
- HAMMOND, N. G. L. 1956a = Nicholas Geoffrey Lempriere HAMMOND, « The Family of Orthagoras », *CQ*, 6 (1956), p. 43-53.
- HAMMOND, N. G. L. 1956b = Nicholas Geoffrey Lempriere HAMMOND, « The Philaids and Chersonese », *CQ*, 50/6 (1956), p. 113-129.
- HAMMOND, N. G. L. 1980 = Nicholas Geoffrey Lampriere HAMMOND, « Some Passages in Arrian Concerning Alexander », *CIQ*, 30 (1980), p. 455-476.
- HAMMOND, N. G. L. 1982 = Nicholas Geoffrey Lampriere HAMMOND, « The Peloponnese », *CAH III 1*, Cambridge, 1982, p. 696-744.
- HAMMOND/GRIFFITH, 1979 = Nicholas Geoffrey Lempriere HAMMOND & G. T. GRIFFITH, *A History of Macedonia*, t. II, 550-336 B. C., Oxford, 1979.
- HAMMOND/WALBANK, 1988 = Nicholas Geoffrey Lempriere HAMMOND & F. W. WALBANK, *A History of Macedonia*, t. III, 336-167 B. C., Oxford, 1988.
- HARDING, P. 2006 = Phillip HARDING, *Didymos on Demosthenes*. Oxford, 2006.
- HARDING, P. 2007 = Phillip HARDING, « Local history and Attidography », in *Companion to Greek hist.*, 2007, p. 180-188.
- HARDING, P. 2008 = Phillip HARDING, *The story of Athens: The fragments of the local chronicles of Attika*, New York, 2008.
- HARTMANN, A. 1917 = Albert HARTMANN, *Untersuchungen über die Sagen vom Tod des Odysseus*, Munich, 1917.
- HARTOG, F. 1989 = François HARTOG, « Ecritures, généalogies, archives, histoire en Grèce ancienne », *Histoire et Conscience historique dans les civilisations du proche orient ancien*, Louvain, p. 121-132.
- HARTOG, F. 1991 = François HARTOG, « Ecritures, généalogies, archives, histoire en Grèce ancienne », *Mélanges Pierre Lévêque*, t. 5, Besançon, 1991, p. 177-188.
- HARVEY, F. D. 1967 = F. D. HARVEY, « Oxyrhynchus Papyrus 2390 and Early Spartan History », *JHS*, 87 (1967), p. 62-73.
- HEATH, M. 1996 = Malcolm HEATH, « The Family of Minucianus ? », *ZPE*, 113 (1996), p. 66-70.

- HEATH, M. 1998a = Malcolm HEATH, « Hermogenes' biographers », *Eranos*, 96, 3 (1998), p. 44-54.
- HEATH, M. 1998b = Malcolm HEATH, « Apsines and pseudo-Apsines », *AJP*, 119 (1998), p. 89-111.
- HEATH, M. 1998c = Malcolm HEATH, *Some grammarians, rhetoricians and sophists from the Suda, The On Line Suda Project*, suda@lsv. uky. edu
- HEATH, M. 2002/3 = Malcolm HEATH, « Theon and the history of the progymnasmata », *GRBS*, 43 (2002/3), p. 129-160.
- HEATH, M. 2004 = Malcolm HEATH, *Menander. A Rhetor in context*, Oxford, 2004.
- HECKEL, W. 1979 = Waldemar HECKEL, « Philip II, Kleopatra and Karanos », *RFIC*, 107 (1979), p. 385-393.
- HEITSCH, 1962-4 = Ernst HEITSCH, *Die griechischen Dichterfragmente de römischen Kaiserzeit*, 2 vols., Göttingen, 1962-4 (*Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen philologisch-Historische Klasse*, 3e ser., 49 (1962) & (1964)).
- HEKSTER, O. J. 2005 = O. J. HEKSTER, « Descendants of Gods: Legendary Genealogies in the Roman Empire » dans L. DE BLOIS et al. (éd.) *The Impact of Imperial Rome on Religions, Rituals and Religious Life in the Roman Empire*, Brill, 2005, p. 24-35.
- Hellénisme d'une rive à l'autre* = *L'Hellénisme, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, Mélanges offerts à André Laronde*, éd. Christophe CHANDEZON et alii, Paris, 2013.
- HELLER, A. 2009 = Anna HELLER, « Généalogies locales et construction des identités collectives en Asie Mineure » dans KIRBIHLER, F. (éd.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité. Echanges, populations et territoires*, Rennes, 2009, p. 53-65.
- HELLER, A. 2011 = Anne HELLER, « D'un Polybe à l'autre : statuaire honorifique et mémoire des ancêtres dans le monde grec d'époque impériale », *Chiron*, 41 (2011), p. 287-311.
- HELLER, A. 2012 = Anna HELLER, « Stratégies de carrière et stratégies de distinction : la double citoyenneté dans le Péloponnèse d'époque impériale », *Patries d'origine...*, 2012, p. 126-151.
- HELLY, B. 1994 = Bruno HELLY, « la glose d'Hésychius ΜΕΝΩΝΙΑΔΑΙ : pénestes thessaliens ou ostracisés athéniens ? », *RPh*, 68 (1994), p. 135-146.
- HELLY, B. 1995 = Bruno HELLY, *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les tagoi*, Paris, 1995.
- HELLY, B. 1997 = Bruno HELLY, « Arithmétique et histoire. L'organisation militaire et politique des Ioniens en Achaïe à l'époque archaïque », *Topoi*, 7 (1997), p. 207-262.
- HENDRY, M. 1995 = Michael HENDRY, « Pythagoras' previous parents : why Euphorbos », *Mnemosyne*, 48 (1995), p. 210-211.
- HENIGE, D. P. 1974 = David Paul HENIGE, *The chronology of oral tradition. Quest for a chimera*, Oxford, 1974.
- HENIGE, D. P. 1982 = David Paul HENIGE, *Oral Historiography*, Londres/New York, 1982.
- HENIGE, D. P. 1974 = David Paul HENIGE, *Historical Evidence and Argument*, Wisconsin, 2005.
- HERLONG, M. W. 1986 = Mark Walter HERLONG, *Kinship and social mobility in Byzantium 717-959*, diss. The Catholic Univ. of America, 1986.
- HERMAN, G. 1990 = Gabriel HERMAN, « Patterns of Name Diffusion within the Greek World and Beyond », *CQ* 40, 2 (1990), p. 349-363.
- Hérodote et l'Égypte*, 2013 = *Hérodote et l'Égypte. Regards croisés sur le livre II de l'Enquête d'Hérodote*, éd. L. COULON, P. GIOVANELLI-JOUANNA, F. KIMMEL-CLAUZET, Lyon, 2013.
- HERRIN, J. 1995 = Judith HERRIN, « Theophano : considerations on the education of a Byzantine princess », *The Empress Theophano*, 1995, p. 64-85.
- HERRMANN, P. 1960 = Peter HERRMANN, « Die Inschriften römischer Zeit aus dem Heraion von Samos », *MDAI(A)*, 75 (1960), p. 68-183.

- HIBGIE, C. 1997 = Carolyn HIGBIE, « The bones of a hero, the ashes of a politician: Athens, Salamis, and the usable past », *Cl. Ant.*, 16 (1997), p. 278-307.
- HIGBIE, C. 2003 = Carolyn HIGBIE, *The Lindian Chronicle and the Greek Creation of their Past*, Oxford, 2003.
- HILLER v. GAERTINGEN = Franz HILLER von GAERTRINGEN, « Pausanias' arkadische Königsliste », *Klio*, 21 (1927), p. 1-13.
- HIRSCHBERGER, M. 2004 = M. HIRSCHBERGER, *Gynaikōn katalogos und Megalai Ēhoiai. Ein Kommentar zu den Fragmenten zweier hesiodeischer Epen*, Munich, 2004.
- Historia y Mito*, 2004 = *Historia y Mito. El pasado legendario como fuente de Autoridad*, éd. J. Maria CANDAU, F. J.GONALEZ PONCE & G. CRUZ ANDREOTTI, Malaga, 2004.
- HÖET v. CAUWENBERGHE = Christine HÖET v. CAUWENBERGHE, « Mécanismes d'acquisition et diffusion de la citoyenneté romaine dans le Péloponnèse sous le Haut Empire », *Rom. Pelop.* III, 2010, p. 173-192.
- HOFSTETTER, J. 1978 = Josef HOFSTETTER, *Die Griechen in Persien. Prosopographie der Griechen im persischen Reich vor Alexander*, Berlin, 1978.
- HÖLKESKAMP, K.-J. 1999 = Karl-Joachim HÖLKESKAMP, « Römische gentes und griechische Genealogien », dans *Rezeption und Identität: die kulturelle Auseinandersetzung Roms mit Griechenland als europäisches Paradigma*, VOGT-SPIRA, G. et alii, Stuttgart, 1999, p. 3-21.
- HOLSHAUSEN, E. 1974 = Eckart HOLSHAUSEN, *Prosopographie der hellenistischen Königsgesandten, I (seul paru) : Von Triparadeisos bis Pydna*, Louvain, 1974.
- HOLT, F. 1984a = Frank HOLT, *Introduction to Bactrian Studies, in TARN, The Greeks...*, 3^e éd., Oxford, 1984.
- HOLT, F. 1984b = Frank HOLT, « The so-called pedigree coins », Heckel W. and R. Sullivan (eds) *Ancient Coins of the Graeco-Roman World: the Nickle Numismatic Papers*, Waterloo, 1984, p. 69-91 (<http://www.academia.edu/2242534/The-So-Called-Pedigree-Coins-of-the-Bactrian-Greeks>)
- HOLT, F. 1999 = Frank HOLT, *Thundering Zeus. The Making of Hellenistic Bactria*, Berkeley, 1999.
- HOMOLLE, T. 1896 = Théophile HOMOLLE, « Inscriptions de Délos. Le roi Nabis », *BCH*, 20 (1896), p. 502-522.
- HONIGMAN, S. 2007 = Sylvie HONIGMAN, « Permanence des stratégies culturelles grecques à l'œuvre dans les rencontres inter-ethniques, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique », *Pallas*, 73 (2007), p. 125-140.
- HORNBLOWER, S. 1994 = Simon HORNBLOWER, « Asia Minor », *CAH*, VI², Cambridge, 1994, p. 209-233.
- HORNBLOWER, S. 2004 = Simon HORNBLOWER, *Thucydides and Pindar. Historical Narrative and the World of Epinician Poetry*, Oxford, 2004.
- HORNBLOWER-MORGAN = Simon HORNBLOWER & Catherine MORGAN, *Pindar's poetry, patrons, and festivals : from archaic Greece to the Roman Empire*, Oxford, 2007.
- HOW/WELLS, 1928 = W. W. HOW/J. WELLS, *A Commentary on Herodotus with Introduction and Appendices*, 2 vols., 2^e éd., Oxford, 1928.
- HUMM, M. 2007 = Michel HUMM, « *Forma Virtutei parisuma fuit* : les valeurs helléniques de l'aristocratie romaine à l'époque (médió-)républicaine (IV^e-III^e siècles) », *Aristocratie Antique...*, 2007, p. 101-126.
- HUMPHREYS, S. C. 1986 = Sally C. HUMPHREYS, « Kinship Patterns in the Athenian Courts », *GRBS*, 27 (1986), p. 57-91.
- HUMPHREYS, S. C. 2004 = Sally C. HUMPHREYS, *The Strangeness of Gods. Historical Perspectives on the Interpretation of Athenian Religion*, Oxford, 2004.
- HUMPHREYS, S. C. 2007 = Sally C. HUMPHREYS, « Notes on Attic Prosopography », *ZPE* 180, (2007), p. 65-75.
- HUNINK, V. 2004 = Vincent HUNINK, « Plutarch and Apuleius », in *The statesman in Plutarch's works*, 2004, p. 251-260.

- HUTTNER, U. 1997 = Ulrich HUTTNER, *Die politische Rolle der Heraklesgestalt im griechischen Herrschertum*, Wiesbaden 1997.
- HUXLEY, G. L. 1958 = Georges L. HUXLEY, « Argos et les derniers Temenides », *BCH*, 82 (1958), p. 588-601.
- HUXLEY, G. L. 1962 = Georges L. HUXLEY, *Early Sparta*, Londres, 1962.
- HUXLEY, G. L. 1975a = Georges L. HUXLEY, *Pindar's Vision of the Past*, Belfast, 1975.
- HUXLEY, G. L. 1975b = Georges L. HUXLEY, « A Problem in a Spartan King-List (Herodotos 8.131.3) », *Lakonikai Spoudai*, 2 (1975), p. 110-113.
- HUXLEY, G. L. 2006 = George L. HUXLEY, « review of P. J. Shaw, *Discrepancies in Olympiad Datings* », *Cl. Rev.*, 56 (2006), p. 148-151.
- HUXLEY, G. L. 2008 = George L. HUXLEY, « Archaic Greece in Hellenistic Chronography », *Hermathena*, 184 (2008), p. 5-17.
- ILIADOU, P. 1998 = Pénélope ILIADOU, *Herakles in Makedonien*, Wiesbaden, 1998.
- IMMERWAHR, H. R. 1972 = Henry R. IMMERWAHR, « Stesagoras II », *TAPA*, 103 (1972), p. 181-186.
- IMMERWAHR, H. R. 1974 = Henry R. IMMERWAHR, « Stesagoras II: Addendum », *TAPA*, 104 (1974), p. 167-168.
- IMMERWAHR, H. R. 1992 = Henry R. IMMERWAHR, « review of R. Thomas, *Oral Tradition...* », *AJPh*, 113 (1992), p. 96-99.
- Individus, groupes*, 2007 = *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate*, éd. J.-P. COUVENHES & S. MILANEZI, Tours, 2007.
- Intentional History*, 2010 = *Intentional History. Spinning Time in Ancient Greece*, éd. L. FOXHALL, H.-J. GEHRKE & N. LURAGHI, Stuttgart, 2010.
- ISETT, P. E. 1980 = Philip E. ISETT, « The name Alexander at Athens », *BN*, 15 (1980), p. 223-236.
- ISMARD, P. 2007 = Paulin ISMARD, « Les associations politiques en Attique de Solon à Clisthène », *Individus, groupes ...*, 2007, p. 17-33.
- ISMARD, P. 2010 = Paulin ISMARD, *La cité des réseaux. Athènes et ses associations, VI^e-I^{er} siècle av. J.-C.*, Paris, 2010.
- ISMARD, P. 2013 = Paulin ISMARD, « Les *géné* athéniens de la basse époque hellénistique : naissance d'une aristocratie ? », *Groupes et associations ...*, 2013, p. 177-198.
- IVANTCHIK, A. I. 1992 = Askold I. IVANTCHIK, *Les Cimmériens au Proche Orient*, Fribourg, 1992.
- JACOB, C. 1994 = Christian JACOB, « L'ordre généalogique: Entre le mythe et l'histoire ». In *Transcrire les mythologies: Tradition, écriture, historicité*, ed. M. DETIENNE, Paris, 1994, p. 169-202.
- JACOBY, F. 1947 = Felix JACOBY, « The First Athenian Prose Writer », *Mnemosyne*, 1 (1947), p. 13-64.
- JACOBY, F. 1949 = Felix JACOBY, *Atthis: The local chronicles of ancient Athens*, Oxford, 1949.
- JACQUEMIN-LAROCHE = Anne JACQUEMIN – Didier LAROCHE, « Le monument de Daochos ou le trésor des Thessaliens », *BCH*, 125 (2001), p. 305-332.
- JACQUES, F. 1986 = François JACQUES, « L'Ordine Senatorio attraverso la crisi del III secolo », *Società romana e impero tardoantico*, éd. A. GIARDINA, I, Rome-Bari, 1986, p. 81-225 et 650-664.
- JAKOBSSON, J. 2010 = Jens JAKOBSSON, « Antiochus Nicator, the third king of Bactria ? », *The numismatic chronicle*, 170 (2010), p. 17-33.
- JEFFERY, L. H. 1976 = Lillian H. JEFFERY, *Archaic Greece. The City-States c. 700-500 B. C.*, Londres, 1976.
- JEFFERY, L. H. 1990 = Lillian H. JEFFERY, *The local scripts of Archaic Greece. A Study of Greek Alphabet and its development from the Eighth to the Fifth centuries BC*, 2^e éd., rév. et compl. par A. W. JOHNSTON, Oxford, 1990.
- JENKINS, R. 1966 = Romilly JENKINS, *Byzantium. The Imperial Centuries*, Londres, 1966.
- JOHNSON, A. C. 2003 = Allan Chester JOHNSON, Paul Robinson COLEMAN-NORTON, Frank Card BOURNE, Clyde PHARR, *Ancient Roman statutes: a*

- translation with introduction, commentary, Glossary and index*, Clark, 2003.
- JONES, C. P. 1966 = Christopher Prestige JONES, « The teacher of Plutarch », *HSCP*, 71 (1966), p. 205-213.
- JONES, C. P. 1970 = Christopher Prestige JONES, « A Leading Family of Roman Thespieae », *HSCP*, 74 (1970), p. 223-255.
- JONES, C. P. 1971 = Christopher Prestige JONES, *Plutarch and Rome*, Oxford 1971.
- JONES, C. P. 1978a = Christopher Prestige JONES, « Three Foreigners in Attica », *Phoenix*, 32 (1978), p. 222-234.
- JONES, C. P. 1978b = Christopher Prestige JONES, *The Roman World of Dio Chrysostom*, Harvard, 1978.
- JONES, C. P. 1980 = Christopher Prestige JONES, « Prosopographical Notes on the Second Sophistic », *GRBS*, 21 (1980), p. 373-380.
- JONES, C. P. 1999 = Christopher P. JONES, *Kinship Diplomacy in the Ancient World*, Cambridge-Londres, 1999.
- JONES, C. P. 2001 = Christopher P. JONES, « Diplomatie et liens de parenté : Ilion, Aphrodisias et Rome », *Origines Gentium*, 2001, p. 179-186.
- JONES, C. P. 2004 = Christopher P. JONES, « Epigraphica V-VI », *ZPE*, 142 (2003), p. 127-130 ; *ZPE*, 139 (2002), p. 111-114 ; 146 (2004), p. 95-8.
- JONES, C. P. 2010a = Christopher P. JONES, « Ancestry and identity in the Roman Empire », *Local knowledge ...*, 2010, p. 111-124.
- JONES, C. P. 2010b = Christopher Prestige JONES, *New Heroes in Antiquity. From Achilles to Antinoos*, Harvard, 2010.
- JONES, C. P. 2011 = Christopher P. JONES, « Julius Nicanor Again », *ZPE*, 178 (2011), p. 79-83.
- JONES/POWELL, = Henry S. JONES & John E. POWELL, *Thucydides Historiae*, Oxford, Classical Text.
- JOYCE, C. 1999 = Christopher JOYCE, « Was Hellenikos the First Chronicler of Athens », *Histos*, 1999.
- KAGAN, D. 1960 = Donald KAGAN, « Pheidon's Aeginetan Coinage », *TAPhA*, 91 (1960), p. 121-136.
- KAGAN, D. 1982 = Donald KAGAN, « The Date of the earliest coins », *AJA*, 86, 3 (1982), p. 343-360.
- KAHRSTEDT, U. 1954 = Ulrich KAHRSTEDT, *Das wirtschaftliche Gesicht Griechenlands in der Kaiserzeit Kleinstadt, Villa und Domäne*, (Diss. Bernenses I, 7), Bern, 1954.
- KALDELLIS, A. 2005 = Anthony KALDELLIS, « Julian, the Hierophant of Eleusis, and the abolition of Constantius' Tyranny », *CIQ*, 55 (2005), p. 652-655.
- KALDELLIS, A. 2008 = Anthony KALDELLIS, *Hellenism in Byzantium. The Transformation of Greek Identity and the Reception of the Classical Tradition*, Cambridge, 2008.
- KALDELLIS, A. 2009 = Anthony KALDELLIS, *The Christian Parthenon. Classicism and Pilgrimage in Byzantine Athens*, Cambridge, 2009.
- KALDELLIS, A. 2013 = Anthony KALDELLIS, *Le Discours ethnographique à Byzance : continuité et rupture*, Paris, 2013.
- KALDELLIS-EFTHYMIADIS = Anthony KALDELLIS & Stephanos EFTHYMIADIS, *The Prosopography of Byzantine Lesbos 284-1355 A.D.*, Vienne, 2010.
- KALLET-MARX, STROUD = R. M. KALLET-MARX & R. S. STROUD, « Two Athenian Decrees Concerning Lemnos of the Late First Century B.C. », *Chiron*, 1997, p. 155-194.
- KALLIONTZIS, Y – = Tritopatreis in Beotia », *ZPE*, 184 (2013), p. 165-171.
- KAPETANOPOULOS, 1994 = Elias KAPETANOPOULOS, « Sirras », *Anc. World*, 25, 1 (1994), p. 9-14.
- KAPETANOPOULOS, 984b = Elias KAPETANOPOULOS, « The Archon Memmius Peisandros Kollyteus », *Prometheus* 10 (1984), p. 139-140.
- KAPETANOPOULOS, 1968 = Elias KAPETANOPOULOS, « Leonides VII of Melite and his family », *BCH*, 92 (1968), p. 493-518.
- KAPETANOPOULOS, 1970 = Elias KAPETANOPOULOS, « Flavius Hierophantes Paianieus and Lucius Verus », *REG*, 83 (1970), p. 63-69.

- KAPETANOPOULOS, 1971 = Elias KAPETANOPOULOS, « A Phalerian Family and its Relations », *Arch. Delt.*, 26 (1971), p. 276-316.
- KAPETANOPOULOS, 1972 = Elias KAPETANOPOULOS, « The Family of Dexippos I Hermeios », *Arch. Ephem.*, 1972, p. 133-172.
- KAPETANOPOULOS, 1974 = Elias KAPETANOPOULOS, « Apolexis ex Oiou », *Athenaeum*, 52 (1974), p. 334-347.
- KAPETANOPOULOS, 1975 = Elias KAPETANOPOULOS, « The Archon Flavius Straton (VI) Paianius », *AJA*, 79 (1975), p. 369-371.
- KAPETANOPOULOS, 1984a = Elias KAPETANOPOULOS, « Athenian Archons of A.D. 170/1-179/80 », *RFIC* 112.2 (1984), p. 177-191.
- KAPETANOPOULOS, 1989 = Elias KAPETANOPOULOS, « Polydeukion and the Archon Dionysios », *HOROS*, 7 (1989), p. 35-40.
- KAPETANOPOULOS, 1990 = Elias KAPETANOPOULOS, « An Athenian-Macedonian marriage of Alexander's line », *Balkan Studies*, 31 (1990), p. 259-267.
- KAPETANOPOULOS, 1991/2 = Elias KAPETANOPOULOS, « The Strategia in Athens after A.D. 250 », *Ελληνικς* 42 (1991-1992), p. 279-290.
- KAPETANOPOULOS, 1992/8 = Elias KAPETANOPOULOS, « The Reform of the Athenian Constitution under Hadrian », *HOPOS*, 10/2 (1992/8), p. 215-237.
- KAPETANOPOULOS, 1999 = Elias KAPETANOPOULOS, « Sirrhas », *Anc. World*, 25 (1999), p. 9-14.
- KAPETANOPOULOS, E. - MALOUCHEU, G. 2004/9 = Elias KAPETANOPOULOS & Georgia B. MALOUCHEU, « Inscriptions attiques d'époque romaine » (en grec), *Horos*, 17/21 (2004/2009), p. 163-195.
- KAPLAN, P. 2006 = Philip KAPLAN, « Dedications to greek Sanctuaries by Foreign Kings in the Eight through Sixth Centuries BCE », *Historia*, 55, 2 (2006), p. 129-152.
- KAPPARIS, K. A. 1999 = Konstantinos A. KAPPARIS, *Apollodoros 'Against Neaira' [D. 59]*, Berlin, 1999.
- KARILA-COHEN, K. 2005 = Karine KARILA-COHEN, « Les pythaïstes et leurs familles : l'apport de la prosopographie à l'histoire religieuse », *Prosopographie et histoire religieuse*, 2005, p. 69-83.
- KARILA-COHEN, K. 2007 = Karine KARILA-COHEN, « La Pythaïde et la socialisation des élites athéniennes aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère », *Individus, groupes et politique à Athènes ...*, 2007, p. 365-383.
- KARILA-COHEN, K. 2009 = Karine KARILA-COHEN, « Les filles d'Athènes à Delphes : femmes, religion et société à travers l'exemple des canéphores de la Pythaïde », *Chemin faisant ...*, 2009, p. 133-142.
- KARILA-COHEN, K. 2013 = Karine KARILA-COHEN, « La famille de Dionysios fils d'Athénobios du dème d'Eupyridai et le réseau des notables athéniens au tournant des II^e et I^{er} siècles avant notre ère : questions et méthodes », in *L'Hellénisme, d'une rive à l'autre*, 2013, p. 395-409.
- KAZANAKI-LAPPA, M. 2002 = Maria KAZANAKI-LAPPA, « Medieval Athens », *The Economic history of Byzantium from the Seventh through the Fifteenth Century*, éd. A. LAIOU et alii, Washington D. C. 2002, 2 vols., II, p. 639-646 (<http://www.doaks.org/EconHist/EHB29.pdf>).
- KEESLING, C. 2012 = Catherine KEESLING, « Syeris, Diakonos of the Priestess Lysimache on the Athenian Acropolis (IG II² 3464) », *Hesperia*, 81 (2012), p. 467-505.
- KELLY, T. 1970a = Thomas KELLY, « Did the Argives defeat the Spartans at Hysiae in 668 BC? », *AJPh*, 91 (1970), p. 31-42.
- KELLY, T. 1970b = Thomas KELLY, « The Traditional Enmity between Sparta and Argos. The Birth and Development of a Myth », *American Historical Review*, 75 (1970), p. 971-1003.
- KELLY, T. 1976 = Thomas KELLY, *A History of Argos to 500 BC*, Minneapolis, 1976.
- KENT, R. G., 1904 = Roland Grubb KENT, *A History of Thessaly from the Earliest times to the accession of Philip V. of Macedonia*, diss., Lancaster, 1904.
- KEULEN, W. H. 2004 = Wytse Hette KEULEN, « Lucius' kinship diplomacy : Plutarchan reflections in an Apuleian Character », *The Statesman in Plutarch's works*, I, 2004, p. 261-273.

- KIECHLE, F. 1959 = Franz KIECHLE, *Messenische Studien*, Erlangen, 1959.
- KINZL, K. 1968 = Konrad KINZL, *Miltiades Forschungen*, diss., Vienne, 1968.
- KISLINGER E. 2007 = Ewald KISLINGER, « Nikolaos episkopos Lakédaimonias. Chronologische Präzisierung zur Bischofsliste in Bodleianus Holkham gr. 6 », *JÖB*, 2007, p. 27-33.
- KITCHEN, K. A. 1972 = Kenneth A. KITCHEN, *The Third Intermediate Period in Egypt (1100-650 B. C.)*, Warminster, 1972 (3^e éd. avec supplément, 1996).
- KNOPPERS, G. N. 2003 = Gary N. KNOPPERS, « Greek historiography and the Chronicler's History : A Reexamination », *Journal of Biblical Literature*, 122, 4 (2003), p. 627-650.
- KÕIV, M. 2001 = Mait KÕIV, « The Dating of Pheidon in Antiquity », *Klio*, 37 (2001), p. 327-347.
- KÕIV, M. 2003 = Mait KÕIV, *Ancient Tradition and Early Greek History. The Origins of States in Early-Archaic Sparta, Argos and Corinth*, Tallinn, 2003.
- KÕIV, M. 2005 = Mait KÕIV, « The Origins, Development, and Reliability of the Ancient Tradition about the Formation of the Spartan Constitution », *Historia*, 54 (2005), p. 233-264.
- KOKKINOS, N. 2009a = Nikos KOKKINOS, « Ancient Chronography, Eratosthenes and the Dating of the Fall of Troy », *Ancient West and East*, 8 (2009), p. 37-56.
- KOKKINOS, N. 2009b = Nikos KOKKINOS, « Re-dating the Fall of Sardis », *Scripta Classica Israelica*, 28 (2009), p. 1-23.
- KOLIAS, G.T. 1939 = Georges T. KOLIAS, Léon Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice : biographie-correspondance (texte et traduction), Athènes, 1939.
- KOPP, M. 1992 = Matthias KOPP, *Mythische Genealogie und politische Identität. Studien zur Bedeutung des Mythos für die Entwicklung arkadischer Staaten*, Diss. Freiburg i. Br., 1992 (*non vidimus*).
- KOVACS-LÖRINCZ, 2011 = Peter KOVACS – Barnabás LÖRINCZ, « Altäre aus dem Auxiliarlager Solva. Neue römische Inschriften aus Komitat Komárom-Esztergom II », *ZPE*, 179 (2011), p. 247-270.
- KRABBE, J. K. 1989 = Judith K. KRABBE, *The Metamorphoses of Apuleius*, New York/Bern/Fankfurt am Main/Paris, 1989.
- KRAMOLISCH, H. 1978 = Herwig KRAMOLISCH, *Demetrias II. Die Strategen des thessalischen Bundes vom Jahr 196 v. Chr. bis zum Ausgang der römischen Republik*, Bonn, 1978.
- KRENZ, P. 1984 = P. KRENZ, « The ostracism of Thoukydides, son of Melesias », *Historia*, 33, 4 (1984), p. 499-504.
- KRITZAS, H. B. 1992 = Haralambos B. KRITZAS, « Deux épigrammes de Petri Néméas », *Diéthnés synedrio gia tèn archaia Thessalia stè Mnèmè tou D. Théocharè*, Athènes, 1992, p. 398-413.
- KROLL, 1931 = Wilhelm KROLL, in RE, XIV, 2 (1931), s. v. Menon 5, col. 926.
- KROLL/OBST, 1931 = Wilhelm KROLL & E. OBST, in RE, XIV, 2 (1931), s. v. Menon 4 col. 925-6.
- KROLL-WAGGONER, 1984 = John H. KROLL & Nancy M. WAGGONER, « Dating the Earliest Coins of Athens, Corinth and Aegina », *AJA*, 88, 3 (1984), p. 325-340.
- KUHOFF, W. 1983 = Wolfgang KUHOFF, *Studien zur zivilen senatorischen Laufbahn im 4. Jahrhundert n. Chr : Amter und Amtsinhaber in Clarissimat und Spektabilitat*, 1983.
- L'Illyrie* 1987 = *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité. Actes du colloque international de Clermont-Ferrand (22-25 oct. 1984)*, éd. P. CABANES, Clermont-Ferrand, 1987.
- La Cité et ses élites*, 2010 = *La Cité et ses élites. Pratiques et représentations des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques (VIII^e s. a.C- I^{er} s. p. C.)*, Bordeaux, 2010.
- LABARBE, J. 1989/90 = Jules LABARBE, « Quel Critias dans le *Timée* et le *Critias* de Platon », *Sacris Erudiri JG*, 30 (1989/1990), p. 239-251.
- LAFARGUE, P. 2013 = Philippe LAFARGUE, *Cléon. Le guerrier d'Athéna*, Bordeaux, 2013.

- LAMBERT, S. D. 1999 = Stephen D. LAMBERT, « The Attic Genos », *The Classical Quarterly*, 49, 2 (1999), p. 484-489.
- LAMBERT, S. D. 2010a = Stephen D. LAMBERT, « A Polis and its Priests: Athenian Priesthoods before and after Pericles' Citizenship Law », *Historia*, 59 (2010), p. 143-175.
- LAMBERT, S. D. 2010b = Stephen D. LAMBERT, « Connecting with the Past in Lykourgan Athens: an Epigraphical Perspective », dans *Intentional History*, 2010, p. 225-238.
- LAMBERT, S. D. 2010c = Stephen D. LAMBERT, « Athenian Chronology, 352/1-322/1 BC », dans *Philathenaios*, 2010, p. 91-102.
- LAMBERT, S. D. 2010d = Stephen D. LAMBERT, « LGPN and the Epigraphy and History of Attica », dans *Onomatologos*, 2010, p. 143-152.
- LAMBERT, S. D. 2011a = Stephen D. LAMBERT, « Some Political Shifts in Lykourgan Athens », dans *Clisthène et Lycurgue ...*, 2011, p. 175-190.
- LAMBERT, S. D. 2011b = Stephen D. LAMBERT, « The Attic Gene and the Athenian Religious Reform of 21 BC », dans *Priests and State*, 2011, p. 553-575.
- LAMBERT, S. D. 2011c = Stephen D. LAMBERT, « The Social Construction of Priests and Priestesses in Athenian Honorific Decrees from the Fourth Century BC to the Augustan Period », dans *Civic Priests*, 2011, p. 67-133.
- LAMBERT, S. D. à paraître = Stephen D. LAMBERT, « Aristocracy and the Attic Gene: a Mythological Perspective », dans *Aristocracy, Elites and Social Mobility in Ancient Societies*, éd. N. FISHER & H. VAN WEES.
- LAMBERT, S.-BLOK, J. 2009 = Stephen D. LAMBERT & J. BLOK, « The Appointment of Priests in Attic Gene », *ZPE* 169 (2009), p. 95-121.
- LAMBIN, G. 2011 = Gérard LAMBIN, *Le roman d'Homère. Comment naît un poète*, Rennes, 2011.
- LANCELLOTTI, M. G. 2002 = Maria Grazia LANCELLOTTI, *Attis. Between Myth and History: King, Priest and God*, Leiden, 2002.
- LANNOY, L. de 1997 = Ludo de LANNOY, « Le problème des Philostrate (état de la question) », *ANRW*, 34, 3 (1997), p. 2262-2449.
- LANZILLOTTA, E. 1977 = Eugenio LANZILLOTTA, « Milziade nel Chersoneso e la conquista di Lemno », *MGR*, V (1977), p. 65-94.
- LANZILLOTTA, E. 2004 = Eugenio LANZILLOTTA, « Patriottismo e tradizioni mitiche. Le origini della storiografia locale in Grecia », *Historia y Mito*, 2004, p. 47-56.
- LAPE, S. 2010 = Susan LAPE, *Race and Citizen Identity in the Classical Athenian Democracy*, Cambridge, 2010.
- LARCHER, P.-H. 1802 = Pierre-Henri LARCHER, *Histoire d'Hérodote traduite du Grec*, Paris, 9 vols.
- LARCHER, P.-H. 1808 = Pierre-Henri LARCHER, « Mémoire sur Hermias, avec l'apologie d'Aristote, relativement aux liaisons qu'il eut avec ce prince », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 48 (1808), p. 208-252.
- LARSEN, J. A. O. 1968 = Jakob Aall Ottesen LARSEN, *Greek Federal States*, Oxford, 1968.
- LARSON, S. 2007 = Stephanie LARSON, *Tales of Epic Ancestry*, Stuttgart, 2007.
- LAVELLE, B. M. 1985 = Brian M. LAVELLE, « Kimon's Thessalian proxeny », *LCM*, 10, 1 (1985), p. 12-3.
- LAVELLE, B. M. 1988 = Brian M. LAVELLE, « A Note on the first three victims of Ostracism (Αθηναίων Πολιτεία 22. 4) », *CPh*, 1988, p. 131-135.
- LAVELLE, B. M. 1989 = Brian M. LAVELLE, « Koisyra and Megakles, the son of Hippokrates », *GRBS*, 30, 4 (1989), p. 503-513.
- LAVELLE, B. M. 2006 = Brian M. LAVELLE, *Fame, Money, and Power. The Rise of Peisistratos and 'Democratic' Tyranny at Athens*, Ann Arbor, 2006.
- Le Banquet*, 2012 = *Le Banquet de Pauline Schmitt Pantel. Genre, mœurs et politique dans l'Antiquité grecque et romaine*, éd. Vincent AZOULAY, Florence GHERCHANOC et Sophie LALANNE, Paris, 2012.
- LE BOHEC, S. 1981 = Sylvie LE BOHEC, « Phthia, mère de Philippe V : Examen critique des sources », *REG*, 94 (1981), p. 34-46.
- LE BOHEC, S. 1993 = Sylvie LE BOHEC, *Antigone Dôsôn, roi de Macédoine*, Nancy, 1993.

- LEAHY, D. M. 1956 = D. M. LEAHY, « Chilon and Aeschines: a further consideration of Rylands Greek Papyrus fr. 18 », *BJRL*, 38 (1956), p. 406-435.
- LEAHY, D. M. 1959 = D. M. LEAHY, « Chilon and Aeschines again », *Phœnix*, 13 (1959), p. 31-37.
- LEAHY, D. M. 1968 = D. M. LEAHY, « The dating of the Orthagorid dynasty », *Historia*, 17, 1 (1968), p. 1-23.
- LEHMANN, C. F. 1892 = C. F. LEHMANN, « Zu Athenaion politeia », *Hermes*, 17 (1892), p. 530-569.
- LEMERLE, P. 1963 = Paul LEMERLE, « La chronique improprement dite de Monemvasie : le contexte historique et légendaire », *REB*, 21 (1963), p. 5-49. [= *Variorum* 1980, n° II].
- LEMERLE, P. 1971 = Paul LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1971.
- LEMERLE, P. 1979/81 = Paul LEMERLE, *Les plus anciens recueils des Miracles de saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, 2 vols., Paris, 1979-81.
- LENSCHAU, T. 1938 = Theodor LENSCHAU, s. v. Pheidon, *RE*, XIX, 2 (1938), col. 1941.
- LENTANO, M. 2007 = Mario LENTANO, *La Prova del sangue. Storie di identità e storie di legittimità nella cultura latina*, Bologne, 2007.
- LETRONNE, A.-J. 1844 = Antoine Jean LETRONNE, « Visite des tombeaux des rois à Thèbes par un dadouque, ou prêtre d'Éleusis, sous le règne de Constantin », *Journal des Savants*, (1844), p. 43-53.
- LEVÊQUE, P. 1957 = Pierre LEVÊQUE, *Pyrrhus*, Paris, 1957.
- LEVÊQUE/VIDAL-NAQUET= Pierre LEVÊQUE & Pierre VIDAL-NAQUET, *Clisthène l'Athénien. Sur la représentation de l'espace et du temps en Grèce de la fin du VI^e s. à la mort de Platon*, Paris, 1964.
- LEVY, E. 1978 = Edmond LEVY, « Notes sur la chronologie athénienne du VI^e s. : Cylon », *Historia*, 27, 4 (1978), p. 513-521.
- LEWIN, 1995 = Ariel LEWIN, *Assemblée popolari e lotta politica nelle città dell'impero romano*, Florence, 1995.
- LEWIS, D. M. 1955 = Davis M. LEWIS, « Notes on Attic Inscriptions (II) », *BSA*, 50 (1955), p. 1-36.
- LEWIS, D. M. 1963 = David M. LEWIS, « Cleisthenes and Attica », *Historia*, 12, 1 (1963), p. 22-40.
- LEWIS, D. M. 1983 = David M. LEWIS, « Themistocles' mother », *Historia*, 32, 2 (1983), p. 245.
- LEWIS, D. M. 1993 = David M. LEWIS, « Megakles and Eretria », *ZPE*, 96 (1993), p. 51-2.
- LIANOU, M. 2010 = Margarita LIANOU, « The role of the Argeadai in the legitimation of the Ptolemaic dynasty: rethoric and practice », *Philipp II & Alexander*, 2010, p. 123-133.
- LIBERO, L. 1996 = Loretana de LIBERO, *Die archaische Tyrannis*, 1996.
- LIEBESCHUETZ, J. H. 2001 = John Hugo Wolfgang Gideon LIEBESCHUETZ, *The Decline and Fall of the Roman City*, Oxford, 2001.
- Lieux de mémoire*, 2013 = *Lieux de mémoire en Orient grec à l'époque impériale*, éd. Anne GANGLOFF, Bern, 2013.
- LILIE, R. J. 1996 = Ralph Johannes LILIE, *Byzanz unter Eirene und Konstantin VI (780-802). Mit einem Kapitel über Leon IV.* von Ilse ROCHOW, Frankfurt/M., 1996.
- LINFORTH, I. M. 1919 = I. M. LINFORTH, *Solon the Athenian*, Berkeley, 1919.
- LITTMAN, R. J. 1979 = Robert J. LITTMAN, « Kinship in Athens », *AS*, 10 (1979), p. 5-31.
- LITTMAN, R. J. 1990 = Robert J. LITTMAN, *Kinship and Politics in Athens 600-400B. C.*, New-York, 1990.
- LIVREA, 1977 = Enrico LIVREA, « Pampreprio ed il Vindob. 29788 A-C », *ZPE*, 25 (1977), p. 121-134.
- Local knowledge*, 2010 = *Local knowledge and microidentities in the imperial Greek world*, éd. Tim WITMARSH, Cambridge, 2010.
- LOUNGHIS, T. C. 1973 = Tèlémachos C. LOUNGHIS, « Sur la date du *De thematibus* », *REB*, 31 (1973), p. 299-305.

- LÜCKE, S. 2000 = Stephan LÜCKE, *Syngeneia. epigraphisch-historische Studien zu einem Phänomen der antiken griechischen Diplomatie*, Francfort, 2000.
- LURAGHI, N. 2008b = Nino LURAGHI, « Meeting Messenians in Pausanias' Greece », *Le Peloponnèse ...*, 2008, p. 191-202.
- LURAGHI, N. 2008b = Nino LURAGHI, *The ancient Messenians: Constructions of ethnicity and memory*, Cambridge, 2008.
- LUSCHNAT, O. 1956 = Otto LUSCHNAT, « Der Vatername des Historikers Thukydides », *Philologus*, 100 (1956), p. 134-139.
- LUSCHNAT, O. 1970 = Otto LUSCHNAT, in RE s. v. Thukydides 1, Suppb. XII (1970), col. 1085-1354.
- LUZZATTO, M. J. 1993 = Maria Jagoda LUZZATTO, « Scholia tardoantichi: il commentario di Marcellino a Tucidide », *Quaderni di Storia*, 38 (1993), p. 111-115.
- MA, J. – TRACY, S. V. 2004 = J. MA & Spencer V. TRACY, « Notes on Attic Statue Bases », *ZPE* 150 (2004), p. 121-126.
- MACE, S. 1996 = Sarah MACE, « Utopian and Erotic Fusion in a New Elegy by Simonides (22 West²) », *ZPE*, 113 (1996), p. 233-247.
- MACKENDRICK, P. 1969 = Paul MACKENDRICK, *The Athenian aristocracy 399-31 BC*, Harvard, 1969.
- MAKRI, I. 1982/3 = Ioanna MAKRI, « Molybdoboullo 'Rendakiou' », *Symmeikta*, 15 (1982/3), p. 101-114 (en grec, résumé anglais, p. 114).
- MALKIN, I. 1990 = Irad MALKIN, « Lysander and Libys », *ClQ*, 40 (1990), p. 541-5.
- MALKIN, I. 1993 = Irad MALKIN, « Colonisation spartiate dans la mer Egée : tradition et archéologie », *REA*, 95 (1993), p. 365-381.
- MALKIN, I. 1999 = Irad MALKIN, *La Méditerranée Spartiate. Mythe et territoire*, Paris, 1999.
- MALOSSE, P.-L. 2000 = Pierre-Louis MALOSSE, « Libanios, ses 'témoins oculaires', Eusèbe et Praxagoras : le travail préparatoire du sophiste et la question des sources dans l'Eloge de Constance et Constans », *REG*, 113 (2000), p. 172-187.
- MANGO, C. 1973 = Cyril MANGO, « La culture grecque et l'Occident au VIII^e s. », *I problemi dell'Occidente nel secolo VIII, Sett. Spol.*, 20, 2 (1973), p. 683-721.
- MANN, C. 2007 = Christian MANN, *Die Demagogen und das Volk. Zur politischen Kommunikation im Athen des 5. Jahrhunderts v. Chr.*, Berlin 2007.
- MANNI, E. 1974 = Eugenio MANNI, « Fidone d'Argo, I Bacchiadi di Corinto e le fondazioni di Siracusa e di Megara Iblea », *Kokalos*, 20 (1974), p. 77-91.
- MARCHETTI, P. 2010 = Patrick MARCHETTI, « L'épigraphie argienne et l'oligarchie locale du Haute-Empire (sic) », *Rom. Pelop.* III, 2010, p. 43-57.
- MARCOTTE, D. 2000 = Didier MARCOTTE, *Les Géographes grecs*, Paris, 2000.
- MARTINEZ-SEVE, L. 2003 = Laurianne MARTINEZ-SEVE, « Laodice, femme d'Antiochos II : du roman à la reconstruction historique », *REG*, 116 (2003), p. 690-706.
- MASON, H. J. 1974 = Hugh J. MASON, *Greek terms for Roman Institutions. A lexikon and Analysis*, Toronto, 1974.
- MASON, H. J. 1994 = Hugh J. MASON, « Greek and Latin Versions of the Ass-Story », *ANRW*, II, 34, 2, 1994, p. 1665-1707.
- MASON, H. J. 1999 = Hugh J. MASON, « *Fabula graecanica* : Apuleius and his Greek Sources », *The Roman Novel*, 1999, p. 217-246.
- MASSAR, N. 2006 = Natacha MASSAR, « La 'Chronique de Lindos' : un catalogue à la gloire du sanctuaire d'Athéna Lindia », *Kernos*, 19 (2006), p. 229-243.
- MASSON, O. 1974 = Olivier MASSON, « L'inscription généalogique de Cyrène (SGDI 4859) », *BCH*, 98 (1974), p. 263-270.
- MASSON, O. 1982 = Olivier MASSON, « Quelques noms de magistrats monétaires grecs », *Revue numismatique*, 24 (1982), p.17-26.
- MASSON, O. 1988 = Olivier MASSON, « Le culte ionien d'Apollon Oulios d'après des données onomastiques nouvelles », *JS* (1988), p. 173-181.
- MATTHAIIOU, A. P. 1987 = Angelos P. MATTHAIIOU, « Hérion Lykourgou Lykophonos Boutadou », *Horos*, 5 (1987), p. 31-44.

- MATTINGLY, H. B. 1991 = Harold B. MATTINGLY, « the practice of ostracism at Athens », *Antichthon*, 25 (1991), p. 1-26.
- McCARGAR, D. J. 1974 = David J. McCARGAR, « Isagoras, son of Teisandros, and Isagoras, eponymous archon of 508/7: a case of mistaken identity », *Phoenix*, 28 (1974), p. 275-281.
- McCARGAR, D. J. 1976 = David J. McCARGAR, « The relative date of Kleisthenes' legislation », *Historia*, 25, 4 (1976), p. 385-393.
- McDOWELL, D. 1962 = Douglas McDOWELL, *Andokides : On the Mysteries*, Oxford, 1962.
- McGREGOR, M. F. 1941 = Malcolm F. McGREGOR, « Cleisthenes of Sicyone and the Panhellenic Festivals », *TAPhA*, 72 (1941), p. 266-287.
- McGREGOR, M. F. 1974 = Malcolm F. McGREGOR, « Solon's Archonship: The Epigraphic Evidence », in *Polis*, Toronto 1974, p. 31-34.
- MELONI, P. 1953 = Piero MELONI, *Perseo e la fine della monarchia macedone*, Rome, 1953.
- MENAGER, L. R. 1980 = Léon Robert MENAGER, « Systèmes onomastiques, structures familiales et classes sociales dans le monde gréco-romain », *Studia et documenta Historiae et Iuris*, 46 (1980), p. 147-235.
- MERITT, B. D. 1957 = Benjamin Dean MERITT, « Greek Inscriptions », *Hesperia*, 26, 3 (1957), p. 198-270.
- MERITT, B. D. 1964 = Benjamin Dean MERITT, « Greek Inscriptions », *Hesperia*, 33 (1964), p. 168-227.
- METCALF, D. M. 1962 = David M. MELCALF, « The slavonic Threat to Greece c. 580. Some Evidence from Athens », *Hesperia*, 31 (1962), p. 134-157.
- MEULDER, M. 2008 = Marcel MEULDER, « Achille, fils ou arrière-petit-fils de Zeus ? », *Antiquité Classique*, 86 (2008), p. 5-22.
- MEYER, E. 1892 = Eduard MEYER, « Herodots Chronologie der griechischen Sagengeschichte. Mit excursen zur Geschichte der griechischen Chronographie und Historiographie », in *Id.*, 1892-1902, I, p. 153-209.
- MEYER, E. 1892-1902 = Eduard MEYER, *Geschichte des Altertums*, 3 vols., Darmstadt, 1884-1892-1902.
- MEYER, E. A. 2013 = Elizabeth A. MEYER, *The Inscriptions of Dodona and a New History of Molossia*, Stuttgart, 2013.
- MILLER, M. C. 1997 = Margaret Christina MILLER, *Athens and Persia in the Fifth Century BC : a study in cultural receptivity*, Cambridge, 1997.
- MITCHEL, F. 1956 = Fordyce MITCHEL, « Herodotus' use of genealogical chronology », *Phoenix*, 10 (1956), p. 48-69.
- MITCHELL, L. G. 2012 = Lynette G. MITCHELL, « the Women of ruling families in archaic and classical Greece », *CIQ*, 62,1 (2012), p. 1-21.
- MITCHELL - FRENCH 2012 = Stephen MITCHELL & David FRENCH, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra)*, I, *From Augustus to the end of the third Century AD*, Munich, 2012.
- MITsos, M. 1952 = Markellos MITsos, *Argolikè Prosopographia*, Athènes, 1952.
- MOLITOR, M. V. 1986 = Michael V. MOLITOR, « The third scholium on Vespae 947 », *Hermes*, 114 (1986), p. 306-314.
- MÖLLER, A. 1996 = Astrid MÖLLER, « Der Stammbaum der Philaiden. Über Funktionen der Genealogie bei den Griechen », *Retrospektive, Konzepte von Vergangenheit in der griechisch-römischen Antike*, éd. M. FLASCHAR *et alii*, Munich, 1996, p. 17-35.
- MÖLLER, A. 2001 = Astrid MÖLLER, « The beginnings of chronography: Hellanicus' *Hiereiai* », *The Historian's craft*, 2001, p. 241-262.
- MÖLLER, A. 2003 = Astrid MÖLLER, « Monumenti falsi, tradizioni fittizie. Un prolegomenon per una patologia del documento », *L'uso dei documenti nella storiografia antica*, éd. Anna M. BIRASCHI / Paolo DESIDERI / Sergio RODA / Giuseppe ZECCHINI, Perugia, 2003, p. 105-117.
- MÖLLER, A. 2004a = Astrid MÖLLER, « Greek Chronographic Traditions about the First Olympic Games », *Time and Temporality in the Ancient World*, éd. Ralph M. ROSEN, Philadelphia, 2004, p. 169-184.

- MÖLLER, A. 2004b = Astrid MÖLLER, « Elis, Olympia und das Jahr 580 v. Chr. Zur Frage der Eroberung der Pisatis ». *Griechische Archaik: Interne Entwicklungen – externe Impulse*, éd. Christoph ULF & Robert ROLLINGER, Berlin, 2004, p. 249-270.
- MÖLLER, A. 2005 = Astrid MÖLLER, « Epoch-Making Eratosthenes », *GRBS*, 45 (2005), p. 245-260.
- MÖLLER, A. à paraître = Astrid MÖLLER, *Genealogien, Listen, Synchronismen. Studien zur griechischen Chronographie*, diss. Univ. Freiburg, 2004, à paraître *Hermes Einzelschriften*, Stuttgart (*non vidi*).
- MOLINIER ARBO, A. 2009 = Agnès MOLINIER ARBO, « Sous le regard du Père : les *imagines maiorum* à Rome à l'époque classique », *DHA*, 35 (2009), p. 83-94.
- MONTAGNER, E. 2010 = Emanuele MONTAGNER, *Il culto di Apollo Carneio*, tes. Univ. Trieste, 2010.
- MONTANARI, E. 2009 = Enrico MONTANARI, *Fumosae imagines. identità e memoria nell'aristocrazia repubblicana*, Rome, 2009.
- MONTEL, S. 2008 = Sophie MONTEL, *Recherches sur la présentation architecturale des groupes sculptés en Grèce antique*, thèse doct. Paris X – Nanterre, 2008.
- MORETTI, L. 1975 = Luigi MORETTI, « I Gellii di Corinto », *RFIC*, (1975), p. 182-186.
- MORGAN, C. 2003 = Catherine MORGAN, *Early Greek States beyond the Polis*, Londres, 2003.
- MORRIS, I. 1991 = Ian MORRIS, « The Archaeology of Ancestors : the Saxe/Goldstein Hypothesis Revisited », *Cambridge Archaeological Journal*, 1, 2 (1991), p. 147-169.
- MOSSÉ, C. 1990 = Claude MOSSÉ, « Stratégies matrimoniales et fonctionnement de la vie politique à Athènes (V^e-IV^e siècles) », in *Parentés et stratégie...*, 1990, p. 545-554 (= *Ead.*, 2007, p. 115-121).
- MOSSÉ, C. 2007 = Claude MOSSÉ, *D'Homère à Plutarque. Itinéraires historiques. Recueil d'articles de Claude Mossé*, éd. Patrice BRUN, Bordeaux, 2007.
- MOSSHAMMER, A. 1979 = Alden A. MOSSHAMMER, *The Chronicle of Eusebius and Greek Chronographic Tradition*, Lewisburg-Londres, 1979.
- MOYER, I. S. 2011 = Ian S. MOYER, *Egypt and the Limits of Hellenism*, Cambridge, 2011.
- MOYER, I. S. 2002 = Ian S. MOYER, « Herodotus and an Egyptian Mirage: The Genealogies of the Theban Priests », *JHS*, 122 (2002), p. 70-90.
- MUCCIOLI, F. 2011 = Federicomaria Muccioli, « Antioco III e la politica onomastica dei Seleucidi », *New Studies on the Seleucids*, éd. E. DABROWA, *Electrum*, 18 (2011), p. 81-96.
- MÜLLER, C. 1996 = Christel MÜLLER, *Rome et la Béotie de la basse époque hellénistique à la fin du Haut-Empire : étude d'histoire politique et sociale*, thèse doct. Lyon, 1996.
- MÜLLER, K. O. 1820 = Karl Otfried MÜLLER, *Minervae Poliadis sacra et aedes in arce Athenarum : adiecta est interpretatio inscriptionis Atticae quae ad architecturam aedis huius pertinet*, Göttingen, 1820.
- MÜLLER, S. 2009 = Sabine MÜLLER, « Inventing traditions. Genealogie und Legitimation in den hellenistischen Reichen », *Genealogisches Bewusstsein als Legitimation: Inter- und intragenerationelle*, éd. Hartwin BRANDT, Katrin KÖHLER, Ulrike SIEWERT, Bamberg, 2009, p. 61-82.
- MULLIEZ, D. 1997 = Dominique MULLIEZ, « La réforme d'Aleuas le Roux et ses avatars », *Topoi*, 7 (1997), p. 191-206.
- MUÑIZ GRIJALVO, E. 2005 = Elena MUÑIZ GRIJALVO, « Elites and religious change in Roman Athens », *Numen*, 52 (2005), p. 255-282.
- MURRAY, O. 1980 = Oswyn MURRAY, *Early Greece*, Londres, 1980.
- MUSCARELLA, O. W. 1989 = Oscar White MUSCARELLA, « The Iron Age Background to the Formation of the Phrygian State », *Bulletin of the American School of Oriental Research*, 299-300 (1995), p. 91-101.
- MUSCARELLA, O. W. 1989 = Oscar White MUSCARELLA, « King Midas of Phrygia and the Greek », *Anatolia and the Ancient Near East: Studies in Honor of*

- Tahsin Özgüç, ed. Kutle Emre *et alii*, Ankara, 1989, p. 323-344 (= *Id.*, 2013, ch. XXIII, p. 703 sqq.).
- MUSCARELLA, O. W. 2013 = Oscar White MUSCARELLA, *Archaeology, Artifacts and Antiquities of the Ancient Near East: Sites, Cultures, and Proveniences*, Leiden, 2013.
- NAILS, D. 2002 = Debra NAILS, *The People of Plato. A Prosopography of Plato and other socratics*, Indianapolis/Cambridge, 2002.
- NANNINI, S. 1976 = Simonetta NANNINI, « Alcmane e gli Euripontidi », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 22 (1976), p. 69.
- NARAIN, A. 1957 = Awadh Kishore NARAIN, *The Indo-Greeks*, Oxford 1957.
- Nemrud Dağı, 1996 = *Nemrud Dağı. The Hierothesion of Antiochus I of Commagene*, 2 vols., éd. Donald H. SANDERS, Winona Lake, 1996.
- NICHANIAN, M. 2004 = Mikaël NICHANIAN, *Elites et État à Byzance au VII^e siècle*, Thèse doct. Paris IV, 2004, à paraître.
- NICHANIAN, M. 2012 = Mikaël NICHANIAN, « La famille aristocratique à Constantinople au VI^e siècle », *Les Stratégies familiales*, 2012 p.355-380.
- NICHANIAN-PRIGENT 2003 = Mikaël NICHANIAN & Vivien PRIGENT, « Les stratèges de Sicile. De la naissance du thème au règne de Léon V », *REB*, 61 (2003), p. 97-141
- NICHOLSON, N. J. 2005 = Nigel James NICHOLSON, *Aristocracy and Athletics in Archaic and Classical Greece*, Cambridge, 2005.
- NICOL, D. M. 1984 = Donald M. NICOL, « The Prosopography of the Byzantine Aristocracy », *The Byzantine Aristocracy IX-XIII centuries*, éd. M. ANGOLD, Oxford, 1984, p. 79-91.
- NICOLLE, R. 2013 = Raphaël NICOLLE, « La légitimité du pouvoir romain par Jupiter », *La Laïcité. Nouveaux regards sur l'Antiquité et le Moyen Âge*, éd. J. BOUINEAU, Paris, 2013, p. 95-115.
- NISSEN, C. 2009 = Cécile NISSEN, *Entre Asclépios et Hippocrate. Etude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, Liège, 2009.
- NOBILI, C. 2012 = Cecilia NOBILI, « Un Epinicio di Simonide per gli Spartani (Simonide Frr. 34 e 76 Poltera = Fr. 132 PMG/S 319 e S 363 SLG) », *Quaderni di acme*, 129 (2012), p. 151-180.
- NOLLE-WENNINGER, 1998 = Johannes NOLLE & Alois WENNINGER, « Themistokles und Archepolis : Eine griechische Dynastie in Perserreich und ihre Münzprägung », *Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte*, 48/9 (1998/9), p. 29-70.
- NOTOPOULOS, J. A. 1949 = James A. NOTOPOULOS, « Studies in the chronology of Athens under the Empire », *Hesperia*, 18 (1949), p. 1-57.
- NOUHAUD, M. 1982 = Michel NOUHAUD, *L'utilisation de l'Histoire par les orateurs attiques*, Paris, 1982.
- NOURSE, K. L. 2002 = Kyra L. NOURSE, *Women and the early development of royal power in the Hellenistic East*, Diss. 2002.
- NOUSSIA FANTUZZI, M. = Maria NOUSSIA FANTUZZI, *Solon the Athenian. Poetic Fragments*, Leiden, .
- NOUSSIA, M. 1999 = Maria NOUSSIA, *A Commentary on Solon's Poems*, Ph.D. diss., Londres, 1999.
- NOWAKOWSKI, P. 2011 = Pawel NOWAKOWSKI, « The Family of Titus Flavius Glaukos procurator of Bythiè Kupros », *CCEC*, 41 (2011), p. 283-288.
- NOWICKA, M. 1992 = Maria NOWICKA, « The Genealogical Tree in Greece ? A Comment on Pliny's *NH* 35, 139 », *Eos*, 80 (1992), p. 83-86.
- NOWICKA, M. 1993 = Maria NOWICKA, *Le portrait dans la peinture antique*, Varsovie, 1993.
- NUTTON, V. 1970 = Vivian NUTTON, « Herodes and Gordian », *Latomus*, 29 (1970) p. 719-728.
- O'ROURKE, S. P. 2005 = Sean Patrick O'ROURKE, « Apsines of Gadara », *Classical Rhetorics ...*, 2005, p. 37-41.
- OGDEN, D. 1999 = Daniel OGDEN, *Polygamy, Prostitutes and Death : The Hellenistic Dynasties*, Swansea & Londres, 1999.
- OIKONOMIDES, A. N. 1983 = Al. N. OIKONOMIDES, « A New Inscription from Vergina and

- Eurydice, the Mother of Philip II », *Anc. World*, 7, 2 (1983), p. 62-64.
- OLIVER, J. H. 1936 = James Henry OLIVER, « The Sarapion Monument and the Paean of Sophocles », *Hesperia*, 5 (1936), p. 91-122.
- OLIVER, J. H. 1942 = James Henry OLIVER, « Greek Inscriptions », *Hesperia*, 11 (1942), p. 29-103.
- OLIVER, J. H. 1949 = James Henry OLIVER, « Two Athenian Poets », *Hesperia Suppl.* 8 (1949), p. 243-258.
- OLIVER, J. H. 1950 = James Henry OLIVER, *The Athenian expounders of the sacred and ancestral law*, Baltimore 1950.
- OLIVER, J. H. 1968 = James Henry OLIVER, « The Ancestry of Gordian I », *AJP*, 89 (1968) p. 345-7.
- OLIVER, J. H. 1970 = James Henry OLIVER, « Arrian and the Gellii of Corinth », *GRBS*, 11 (1970) p. 335-9.
- OLSHAUSEN, E. 1974 = Eckart OLSHAUSEN, *Prosopographie der hellenistischen Königsgesandten, I : Von Triparadeisos bis Pydna*, Louvain, 1974.
- Onomatologos*, 2010 = *Onomatologos. Studies in Greek Personal Names Presented to Elaine Matthews*, éd. R. W. V. CATLING & F. MARCHAND, Oxford, 2010.
- OOST, S. I. 1957 = Stewart I. OOST, « Amyntander, Athamania and Rome », *CPh*, 52 (1957), p. 1-15.
- OOST, S. I. 1972 = Stewart I. OOST, « Cypselus the Bacchiad », *Cl.Ph.*, 67 (1972), p. 10-30.
- OPPEN, B. van 2013a = Branko van OPPEN de RUITER, « Lagus and Arsinoe: An exploration of Legendary Royal Bastardy », *Historia*, (2013), p. 80-107.
- OPPEN, B. van 2013b = Branko van OPPEN de RUITER, « Argaeus, an Illegitimate Son of Alexander the Great? », *ZPE*, 187 (2013).
- Origines Gentium*, 2001 = *Origines Gentium*, éd. Valérie FROMENTIN & Sophie GOTTELAND, Bordeaux, 2001.
- OSBORNE, M. 1981-3 = Michael J. OSBORNE, *Naturalization in Athens*, 4 vols., Bruxelles, 1981-1983.
- Ostrakismos*, 2002 = *Ostrakismos-Testimonien. I, Die Zeugnisse antiker Autoren, der Inschriften und Ostraka über das athenische Scherbengericht aus vorhellenistischer Zeit (487-322 v. Chr.)*, éd. Peter SIEWERT, Stuttgart, 2002.
- OSTROGORSKY, G. 1953 = Georg OSTROGORSKY, « Sur la date de composition du Livre des Thèmes et sur la date de constitution des premiers thèmes d'Asie mineure », *Byzantion*, 23 (1953), p. 31-66.
- OTTONE, G. 2004 = Gabrielle OTTONE, « Libye chora hyperpontia. Tradizioni epicorie e rielaborazioni mitografiche di legittimazione e propaganda », *Historia y Mito*, 2004, p. 123-150.
- OTTONE, G. 2010 = Gabrielle OTTONE, « L'Attike xyngraphe di Ellanico di Lesbo. Una Lokalggeschichte in prospettiva eccentrica », in *Storia di Atene*, 2010, p. 53-111.
- PA = *Prosopographia Attica*, éd. Johannes KIRCHNER, 2 vols., Berlin, 1901-1903.
- PAA = *Persons of Ancient Athens*, 21 vols., Toronto, 1994-2012.
- PAGE, D. L. 1941 = Denys Lionel PAGE, *Select Papyri*, III, *Poetry*, Cambridge, 1941.
- PAPACHRYSSANTHOU = Denise PAPACHRYSSANTHOU, « Un confesseur du second iconoclasme : La Vie du patrice Nicétas (836) », *TM*, 3 (1968), p. 309-351.
- PAPAZARKADAS, N. 2013 = cf. KALLIONTZIS.
- PARADA, C. 1993 = Carlos PARADA, *Genealogical Guide to Greek Mythology*, 1993.
- PARADISO, A. 2012 = Annalisa PARADISO, « Le catalogue des inventions lydiennes », *Le Banquet*, 2012, p. 132-148.
- PARANAVITANA, S. 1971 = Senarat PARANAVITANA, *The Greeks and the Mauryas*, Ceylan, 1971.
- PARETI, L. 1911 = Luigi PARETI, « Per la storia di alcune dinastie greche dell'Asia Minore », *Atti Accad. Torino*, XLVI (1919), p. 625 segg (= *Studi Minori di storia antica*, Roma, 1961, II, p. 259-277).

- PARKER, V. 1991 = Victor PARKER, « The Dates of the Messenian Wars », *Chiron*, 21 (1991), p. 23-45.
- PARKER, V. 1992 = Victor PARKER, « The Dates of the Orthagorids of Sicyon », *Tyche*, 7 (1992), p. 165-175.
- PARKER, V. 1993a = Victor PARKER, « Zur Griechischen und Vorderasiatischen Chronologie des Sechsten Jahrhunderts V. Chr. unter besonderer Berücksichtigung der Kypselidenchronologie », *Historia*, 42 (1993), p. 385-417.
- PARKER, V. 1993b = Victor PARKER, « Some Dates in Early Spartan History », *Klio*, 75 (1993), p. 45-60.
- PARKER, V. 1994a = Victor PARKER, « Some Aspects of the Foreign and Domestic Policy of Cleisthenes of Sicyon », *Hermes*, 122 (1994), p. 404-424.
- PARKER, V. 1994b = Victor PARKER, « Zur absoluten Datierung des Leagros Kalos und der 'Leagros-Gruppe' », *Archäologischer Anzeiger*, (1994), p. 365-373.
- PARKER, V. 1996 = Victor PARKER, « Vom König zum Tyrannen: Eine Betrachtung zur Entstehung der älteren griechischen Tyrannis », *Tyche*, 11 (1996), p. 165-186.
- PARKER, V. 1997a = Victor PARKER, *Untersuchungen zum Lelantischen Krieg und verwandten Problemen der frühgriechischen Geschichte*, Stuttgart, 1997.
- PARKER, V. 1997b = Victor PARKER, « Bemerkungen zum ersten Heiligen Kriege », *Rheinisches Museum*, 140 (1997), p. 17-37.
- PARKER, V. 2004a = Victor PARKER, « Two Notes on Early Athenian History », *Tyche*, 19 (2004), p. 131-148.
- PARKER, V. 2004b = Victor PARKER, « The Historian Ephorus: His selection of sources », *Antichthon*, 38 (2004), p. 29-50.
- PARKE-WORMELL, 1956 = H. W. PARKE & D. E. W. WORMELL, *The Delphic Oracle*, Oxford, 1956.
- PARMEGGIANI, G. 2011 = Giovanni PARMEGGIANI, *Eforo di Cuma. Studi di storiografia greca*, Bologne, 2011.
- PATILLON, M. 2001 = Michel PATILLON, *Apsinès. Art rhéorique. Problèmes à faux-semblant*, éd. & trad. française, Paris, 2001 (CUF).
- PATLAGEAN, E. 1984 = Evelyne PATLAGEAN, « Les débuts d'une aristocratie byzantine et le témoignage de l'historiographie : système des noms et liens de parenté aux IX^e-X^e siècles », in *The Byzantine Aristocracy ...*, 1984, p. 23-42.
- Patries d'origine* 2012 = *Patries d'origine et patries électives : les citoyenneté multiples dans le monde grec d'époque romaine. Actes du colloque international de Tours 6-7 novembre 2009*, éd. Anna HELLER & Anne-Valérie PONT, Bordeaux, 2012.
- PATTERSON, L. E. 2009 = Lee E. PATTERSON, *Kinship Myth in Ancient Greece*, Austin, 2009.
- PAWLAK, M. 2010 = Marcin PAWLAK, « Z Messene do Rzymu.Ti. Claudius Saithidas i jego rodzina », *Hortus historiae. Studies in Honour of Professor Josef Wolski on the 100th Anniversary of his Birthday*, éd. E. DABROWA, M. DZIELSKA, M. SALOMON & S. SPRAWSKI, Cracovie, 2010, p. 411-424.
- Paysage et religion*, 2010 = *Paysage et religion en Grèce antique. Mélanges offerts à Madeleine Jost*, éd. Pierre CARLIER & Charlotte LEROUGE-COHEN, Paris, 2010.
- PBE*, I, 2001 = *Prosopography of the Byzantine Empire*, CD-Rom, Londres, 2001.
- PEIGNEY, J. 2012 = Jocelyne PEIGNEY, « Les généalogies d'Astéropée et d'Achille au chant XXI de l'Iliade : images du héros, outils du récit », *La trame et le tableau. Poétiques et rhétoriques du récit et de la description dans l'Antiquité grecque et latine*, Rennes, 2012, p. 101-114.
- PEKARY, T. 2007 = Thomas PEKARY, *Phidias in Rom. Beiträge zum spätantiken Kunstverständnis*, Märburg, 2007.
- PELLIZER, E. 1998 = Ezio PELLIZER, « Le petit-fils de Zeus : la légende de Télèphe entre mythe et histoire », *Etudes de Lettres*, II, *Philosophes et historiens*

- anciens face aux mythes*, éd. D. BOUVIER et C. CALAME, Lausanne, 1998, p. 43-55.
- PENELLA, R. J. 1990 = Robert J. PENELLA, *Greek philosophers and sophists in the Fourth Century AD*, 1990.
- PENELLA, R. J. 2007 = Robert J. PENELLA, *Himerios : Man and the World*, Berkeley, 2007.
- PEPPAS DELMOUSOU, 2008 = cf. FOLLET.
- PERLMAN, P. 2000 = Paula PERLMAN, *City and Sanctuary in Ancient Greece. The Theorodokia in the Peloponnese*, Göttingen, 2000.
- PERRIN-SAMINADAYAR = Eric PERRIN-SAMINADAYAR, « compte-rendu de S. Byrne, Roman Citizen... », *Topoi*, 12/3 (2005), p. 549-558.
- PERRIN-SAMINADAYAR = Eric PERRIN-SAMINADAYAR, « Euthydiké, fille de Miltiade : une Athénienne en Cyrénaïque », *L'Hellenisme d'une rive à l'autre*, 2012, p. 329-339.
- PERRIN-SAMINADAYAR = Eric PERRIN-SAMINADAYAR, « Traditions religieuses et stratégies familiales : sur quelques familles sacerdotales athéniennes de l'époque hellénistique », *Prosopographie et histoire religieuse*, 2005, p. 51-67 & 401-404.
- PERRIN-SAMINADAYAR = Eric PERRIN-SAMINADAYAR, *Education, culture et société à Athènes. Les acteurs de la vie culturelle athénienne (229-88) : un tout petit monde*, Paris, 2007.
- PERRIN-SAMINADAYAR = Eric PERRIN-SAMINADAYAR, « Prêtres et prêtresses d'Athènes et de Délos à travers les décrets athéniens (167-88 a. C.) », *Civic Priests*, 2012, p. 135-159.
- PERRIN-SAMINADAYAR = Eric PERRIN-SAMINADAYAR, « Stratégies collectives, familiales et individuelles en œuvre au sein de l'éphébie attique : l'instrumentalisation d'une institution publique », *Groupes et associations dans les cités grecques (III^e s. a. C.- I^e s. p. C.)*, éd. P. FRÖLICH et P. HAMON, Genève, 2013, p. 159-175.
- PERRIN-SAMINADAYAR, = Eric PERRIN-SAMINADAYAR, « compte-rendu de S. Byrne, Roman Citizens from Athens », *REA*, 2004, p. 825-826.
- PESELY, G. 1995 = George PESELY, « Andron and the Four Hundred », *Illinois Classical Studies*, 20 (1995), p. 65-76.
- PETERSEN, G. 1880 = Guilelmus PETERSEN, *Quaestiones de Historia Gentium Atticarum*, Slesvici, 1880.
- PETIT-RADEL, F. 1827 = Frederic PETIT-RADEL, *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*, Paris, 1827.
- Philathenaios*, 2010 = *Philathenaios. Studies in Honour of Michael J. Osborne*, A. TAMIS, C. J. MACKIE & S. BYRNE, Athènes, 2010.
- Philipp II & Alexander*, 2010 = *Philipp II and Alexander the Great. Father and son, lives and afterlives*, éd. Elizabeth DONNELLY CARNEY et Daniel OGDEN, Oxford, 2010.
- PHILLIPS, D. J. 1990 = D. J. PHILLIPS, « Observations on some ostraka from the Athenian Agora », *ZPE*, 83 (1990), p. 123-148.
- PICCIRILLI, L. 1975 = Luigi PICCIRILLI, *Megarika : testimonianze e frammenti : introduzione, edizione critica, traduzione*, Pise, 1975.
- PICCIRILLI, L. 1982 = Luigi PICCIRILLI, « Gyne keitoria, Klitoria, Alitoria, moglie di Cimone ? », *RFIC*, 110, 3 (1982), p. 278-282 (= 1987, p. 76-8).
- PICCIRILLI, L. 1983 = Luigi PICCIRILLI, « Ebbe Cimone un figlio di nome Callia ? », *CCC*, 4, 1 (1983), p. 7-14 (= 1987, p. 78-81).
- PICCIRILLI, L. 1985a = Luigi PICCIRILLI, « Ermippo e la discendenza di Tucidide dai Peisistradi », *CCC*, 6, 1 (1985), p. 17-23.
- PICCIRILLI, L. 1985b = Luigi PICCIRILLI, *Storie dello storico Tucidide. Edizione critica, traduzione e commento delle Vite tucididee*, Gènes, 1985b.
- PICCIRILLI, L. 1986 = Luigi PICCIRILLI, « La prima moglie di Milziade », in *Serta Historica*, 1986, p. 69-76.
- PICCIRILLI, L. 1987 = Luigi PICCIRILLI, *Aristide, Cimone, Tucidide di Melesia. Fra politica e propaganda*, Gènes, 1987.

- PIERART, M. 1989 = Marcel PIERART, « Les dates de la chute de Troie et de la fondation de Rome : comput par génération ou compte à rebours ? », *Historia Testis. Mélanges d'épigraphie, d'histoire ancienne et de philologie offerts à Tadeusz Zawadzki*, éd. M. PIERART & O. CURTY, Fribourg, 1989, p. 1-20.
- PIERART, M. 1991 = Marcel PIERART, « Aspect de la transition en Argolide », *La transizione del miceneo all'alto arcaismo. Dal palazzo alla città atti del convegno internazionale, Roma, 14-19 marzo 1988*, éd. D. MUSTI & al., Rome, 1991, p. 133-144.
- PIERART, M. 2006 = Marcel PIERART, « Argos des origines au synoecisme du VIII^e siècle avant J.-C. », *Argo. Una democrazia diversa...*, 2006, p. 3-26.
- PIERART, M. 2010 = Marcel PIERART, « Argos romaine : la cité des Perséides », *Rom. Pelop.* III, 2010, p. 19-41.
- PIERROT, A. [inédit] = Antoine PIERROT, « Les généalogies fictives dans l'Athènes archaïque », *Actes du colloque Généalogies imaginaires et représentation du lignage*, éd. E. LALOU & Michel-Yves PERRIN, Rouen, à paraître (?).
- PIERROT, A. 2006 = Antoine PIERROT, *Les grandes familles athéniennes à l'époque archaïque*, thèse doct. Paris X Nanterre, 2006.
- PIERROT, A. 2013 = Antoine PIERROT, « Les Alcmonides. Une famille dans l'histoire athénienne », *La famille*, éd. Philippe GUISSARD & Christelle LAIZÉ, Paris, 2013, p. 387-417.
- PIR², I-VII = *Prosopographia Imperii Romani saec. I, II, III, A-T*, vol. 1-VII, 3 (1933-2009).
- PLRE, I-III, 1971-1992 = Arnold Hugh Martin JONES, John MARTINDALE, John MORRIS, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, Cambridge, t. I, 1971, t. II, 1980 et t. III, A-B, 1992.
- PmbZ, I-VI, 1998-2002 = *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit, Proleg.*, 1998, t. I-VI, Berlin, 1999-2002.
- PODLECKI, A. J. 1984 = Anthony J. PODLECKI, *The Early Greek Poets and their Times*, Columbia, 1984.
- PODLECKI, A. J. 1987 = Anthony J. PODLECKI, « Solon or Peisistratus ? A Case of Mistaken Identity », *Anc. World*, 16 (1987), p. 1-10.
- POLITO, 1999 = Eugenio POLITO, « Emblèmes macédoniens : une hypothèse sur une série de boucliers de Macédoine en Numidie », *Ant. Afr.*, 35 (1999), p. 39-70.
- Polydipsion Argos*, 1992 = *Polydipsion Argos. Argos de la fin des palais mycéniens à la constitution de l'État classique*, éd. Marcel PIERART, Fribourg, 1992.
- PONT, A.-V. 2010 = Anne Valérie PONT, *Orner la cité. Enjeux culturels et politiques du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine*, Bordeaux, 2010.
- PONT, A.-V. 2012 = Anne-Valérie PONT, « Grands notables et petites patries en Asie », *Patries d'origine ...*, 2012, p. 285-308.
- PORALLA, P. 1919 = Paul PORALLA, *A prosopography of the Lacedaemonians. From the earliest times to the death of Alexander the Great (X-323 B. C.)*, 1929, 2^e éd. avec suppl. par A. S. BRADFORD, Chicago, 1985.
- POSTEL, L. 2013 = Lilian POSTEL, « Hérodote et les annales royales égyptiennes », *Hérodote et l'Égypte*, 2013, p. 89-118.
- Post-Herulan Athens*, 1994 = *Post-Herulan Athens. Aspects of Life and Culture in Athens A. D. 267-529*, éd. P. CASTREN, Helsinki, 1994.
- POUILLOUX, J. 1967 = Jean POUILLOUX, « Une famille de sophistes thessaliens à Delphes au II^e s. ap. J.-C. », *REG*, 80 (1967), p. 379-384.
- POUILLOUX/SALVIAT 1985 = Jean POUILLOUX & François SALVIAT, « Thucydide après l'exil et la composition de son histoire », *R. Ph.*, 59, 1 (1985), p. 13-20.
- POWELL/JONES = Cf. JONES
- PRAKKEN, D. W. 1940 = Donald W. PRAKKEN, « Herodotus and the Spartan King Lists », *TAPA*, 71 (1940), p. 460-472.
- PRAKKEN, D. W. 1943 = Donald W. PRAKKEN, *Studies in greek genealogical chronology*, Lancaster, 1943.

- PRATSCH, T. 1994 = Thomas PRATSCH, « Untersuchungen zu *De thematibus* Kaiser Konstantins VII. Porphyrogénnetos », *Poikila Byzantina*, 13 (*Varia V*), p. 13-145.
- PRATSCH, T. 2005 = Thomas PRATSCH, « Zur Herkunft des Niketas magistros (* Um 870 - † frühesten 946/7) aus Lakonien », *Byzantion*, 75 (2005), p. 501-506.
- PREMATILLEKE, L. 1978 = Leelananda PREMATILLEKE, Karthi-Gesu INDRAPALA & J. E. VAN LOHUIZEN - DE LEEUW, *Senarat Paranavitana commemoration volume*, Leiden, 1978.
- PRENTICE, W. 1938/9 = William PRENTICE, « Thucydides and the Cimonian monuments », *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institut*, 31 (1938/9), p. 36-41.
- PRETZLER, M. 2005 = Maria PRETZLER, « Pausanias and Oral Tradition », *Classical Quaterly*, 55 (2005), p. 235-249.
- Priests and State*, 2011 = *Priests and State in the Roman World*, J. H. RICHARDSON, F. SANTANGELO, Stuttgart, 2011.
- PRIETO DOMINGUEZ, 2013 = cf. VARONA CODESO.
- PRITCHETT, W. K. 1995 = W. K. PRITCHETT, *The Liar School of Herodotus*, Amsterdam, 1995.
- Prosopographie ... religieuse* = *Prosopographie et histoire religieuse. Actes du colloque tenu en l'Université Paris XII-Val de Marne les 27-28 octobre 2000*, Paris, 2005.
- PUECH, B. 1983 = Bernardette PUECH, « Grands-Prêtres et Helladarques d'Achaïe », *Revue des Etudes Anciennes*, 85 (1983), p. 15-43.
- PUECH, B. 1992 = Bernadette PUECH, « Prosopographie des amis de Plutarque », *ANRW*, II, 33, 6 (1992), p. 4831-4893.
- PUECH, B. 1998 = Bernadette PUECH, « Prosopographie et chronologie delphique sous le Haut-Empire », *TOIIOI*, 8 (1998), p. 261-266.
- PUECH, B. 2002 = Bernadette PUECH, *Orateurs et sophistes à l'époque impériale d'après les Inscriptions*, Paris, 2002.
- PUECH, B. 2012 = Bernadette PUECH, « Transmission de pouvoir et transmission de valeurs : les dynasties d'intellectuels en Orient du III^e au V^e siècle », *Les Stratégies familiales*, 2012, p. 301-320.
- QUASS, F. 1993 = Friedemann QUASS, *Die Honoratiorenschicht in den Städten des griechischen Osten*, Stuttgart, 1993.
- QUEYREL, A. 2007 = Anne QUEYREL, « Dissimulation, ententes politiques et revirements dans l'Athènes du V^e siècle », *Individus et groupes*, 2007, p. 75-131.
- QUEYREL, A. 2010 = Anne QUEYREL-BOTTINEAU, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^e siècle*, Bordeaux, 2010.
- RAEPSAET-CHARLIER, 1987 = Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial (I^{er}-II^e s.)*, Bruxelles, 1987.
- RAGONE, G. 2006 = Giuseppe RAGONE, « Riflessioni sulla documentazione storica su Fidone di Argo », *Argo. Una democrazia diversa...*, 2006, p. 27-104.
- RAIMONDI, M. 2010 = Milena RAIMONDI, « L'attidografia dall'erudizione tardo ellenistica agli storici ateniesi Dexippo e Praxagora », in *Storia di Atene*, 2010, p. 255-343.
- RASMUSSEN, A. H. 2011 = Anders Homs RASMUSSEN, « A Note on the Appointment of Priests in Attic genos », *ZPE*, 176 (2011), p. 120-125.
- RATINAUD, I. 1997 = Isabelle RATINAUD, *Argos, l'Argéïa et le Péloponnèse à l'époque géométrique (IX^e-VIII^e siècles)*, Thèse doct. Paris IV (Sorbonne), 1997.
- RATINAUD-LACHKAR, 2004 = Isabelle RATINAUD-LACHKAR, « Insoumise Asine? Pour une mise en perspective des sources littéraires et archéologiques relatives à la destruction d'Asiné par Argos en 715 av. notre ère », *Op. Ath.*, 29 (2004), p. 73-88.
- RAUBITSCHKE, A. E. 1942 = Anton E. RAUBITSCHKE, in *RE*, XVIII (1942), s. v. Oulios col. 2000.
- RAUBITSCHKE, A. E. 1948 = Anton E. RAUBITSCHKE, « Sophocles of Sunion », *JÖAI*, 37 (1948), col. 35-40.
- RAUBITSCHKE, A. E. 1949 = Anton E. RAUBITSCHKE, « Phaidros and his Roman Pupils », *Hesperia*, 18 (1949), p. 96-103.

- RAUBITSCHKEK, A. E. 1955 = Anton E. RAUBITSCHKEK, « Menon son of Menekleides », *Hesperia*, 24 (1955), p. 186-189.
- RAUBITSCHKEK, A. E. 1960 = Anton E. RAUBITSCHKEK, « Theopompos on Thucydides the Son of Melesias », *Phoenix*, 14, 2 (1960), p. 81-95.
- REITZENSTEIN, D. 2011 = Denise REITZENSTEIN, *Die lykischen Bundespriester. Repräsentation der kaiserzeitlichen Elite Lykiens*, Munich, 2011.
- RENAUD-WATHELET, 2008 = J.-M. RENAUD & Paul WATHELET, *Les liens de famille dans l'épopée grecque archaïque*, Lille, 2008.
- Réseaux familiaux*, 2012 = *Les réseaux familiaux : Antiquité tardive et Moyen Âge*, éd. Beatrice CASEAU, Paris, 2012.
- RHODES, P. J. 1981 = Peter J. RHODES, *A commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford, 1981.
- RICHER, N. 2011 = Nicolas RICHER, « Temps et généalogie à Sparte à l'époque archaïque », *Généalogies et transmission*, 2011.
- RIDGWAY, D. 2002a = David RIDGWAY, « Corcyra and Southern Campania: new light on the first Western Greeks », *JRA*, 15 (2002), p. 355-362.
- RIDGWAY, D. 2002b = D. RIDGWAY, *The World of the Early Etruscans*, Jonsered, 2002.
- RIHLL, T. E. 1986 = Tracey Elisabeth RIHLL, *Synoikism, People, Power and Poleis*, Ph. D. Diss., Leeds Univ., 1986.
- RITNER, R. K. 2009 = Robert K. RITNER, *The Libyan Anarchy : Inscriptions from Egypt's Third Intermediate Period. Translated with an Introduction and Notes*, Atlanta, 2009.
- RIZAKIS, A. D. 1995 = Athanase RIZAKIS, *Achaïe I. Sources textuelles et histoire régionale*, Athènes, 1995.
- RIZAKIS, A. D. 1996 = Athanassiou D. RIZAKIS, « Anthroponymie et société. Les noms romains dans les provinces hellénophones de l'Empire », *Roman onomastics ...*, 1996, p. 11-29.
- RIZAKIS, A. D. 1998 = Athanase RIZAKIS, *Achaïe II. La cité de Patras. Épigraphie et histoire*, Athènes, 1998.
- RIZAKIS, A. D. 2001 = Athanase RIZAKIS - Sophia ZOUMBAKIS, *Roman Peloponnese I. Roman Personal names in their social Context (Achaia, Arcadia, Argolis, Corinthia and Eleia)*, Athènes, 2001.
- RIZAKIS, A. D. 2004 = Athanasios RIZAKIS – Sophia ZOUMBAKI – Claude LEPENIOTI, *Roman Peloponnese II. Roman Personal Names in their social Context*, Athènes, 2004.
- RIZAKIS, A. D. 2008 = Athanase RIZAKIS, *Achaïe III. Les inscriptions des cités achéennes. Épigraphie et histoire*, Athènes, 2008.
- RIZAKIS, A. D. 2010 = *Roman Peloponnese III. Society, economy and Culture under the Roman Empire : Continuity and Innovation*, éd. A. RIZAKIS & Cl. E. LEPENIOTI, Athènes, 2010.
- ROBERT, L. 1956 = Louis ROBERT, « epigrammes du Bas Empire », *Hellenica*, IV, Paris, 1955.
- ROBERT, L. 1982 = Louis ROBERT, « Bulletin Épigraphique », *REG*, 95, 2 (1982), p. 335 n°162.
- ROBERTSON, N. 1978 = Noel ROBERTSON, « The Myth of the First Sacred War », *CIQ.*, 28 (1978), p. 38-73.
- ROCHER, L. 1975 = Ludo Rocher, « review of S. Paranavitana, Greeks and the Mauryas », *Journal of the American Oriental Society*, 95, 1, p. 141.
- ROCHOW, I. 1991 = Ilse ROCHOW, *Byzanz im 8. Jahrhundert in der Sicht des Theophanes*, Berlin, 1991.
- ROCHOW, I. 1994 = Ilse ROCHOW, *Kaiser Konstantin V. (741-775). Materialien zu seinem Leben und Nachleben*, Frankfurt/M., 1994.
- Rom. Pelop.*, I-III
Roman Onomastics 1996 = Cf. RIZAKIS.
= *Roman Onomastics in the Greek East. Social and Political Aspects. Proceedings of the International Colloquium on Roman Onomastics, Athens 7-9 September 1993*, éd. A. D. RIZAKIS, Athènes 1996.
- ROMEO, I. 2002 = Ilarion ROMEO, « The Panhellenion and Ethnic Identity in Hadrianic Greece », *CPh.*, 97 (2002), p. 21-40.
- ROSENMEYER T. G. 1949 = Thomas G. ROSENMEYER, « The Family of Kritias », *AJPh*, 70

- (1949), p. 404-410.
- ROSTOVTZEFF, M. 1935 = M. ROSTOVTZEFF, « PROGONOI », *JHS*, 35 (1935), p. 56-66.
- ROUGEMONT, F. 2005 = Françoise ROUGEMONT, « Les noms des Dieux dans les tablettes inscrites en linéaire B », in *Nommer les dieux ...*, 2005, p. 325-388.
- ROUSSEL, D. 1976 = Denis ROUSSEL, *Tribu et Cité*, Paris, 1976.
- ROUSSEL, P. 1908 = Pierre ROUSSEL, « Les Athéniens mentionnés dans les inscriptions de Délos (époque de la seconde domination athénienne). Contribution à la *Prosopographia Attica* de J. Kirchner », *BCH*, 32 (1908), p. 303-444.
- ROUSSEL, P. 1916 = Pierre ROUSSEL, *Délos, colonie athénienne*, Paris, 1916 (2^e éd., Paris, 1987).
- RUGGERI, C. 2002 = Claudia RUGGERI, « Menone, figlio di Menecleide, Ateniese, del demo di Gargetto », *ZPE*, 138 (2002), p. 73-86.
- RUSCHENBUSCH, E. 1995 = Eberhard RUSCHENBUSCH, « Eine Schriftliche Quelle im Werk Herodots (FGrHist 3, Pherekydes von Athen) », *Historische Interpretationen. Gerold Walser zum 75. Geburtstag dargebracht von Freuden, Kollegen und Schülern*, éd. Marlis WEINMANN-WALSER, Stuttgart, 1995, p. 131-149.
- Ruses, secrets et mensonges* = *Ruses, secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins*, éd. H. OLIVIER, P. GIOVANNELLI-JOUANNA, F. BERARD, Lyon, 2006.
- RUSSO, F. 2005 = Federico RUSSO, « Genealogie numaiche e tradizioni pitagoriche », *RCCM*, 47 (2005), p. 265-290.
- RUSSU, I. 1950 = Ion RUSSU, « Die Herkunft des Historikers Thukydides », *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, 16 = *Sbornik Gavril Kacarov*, I, Sofia, 1950, p. 35-40.
- RUZÉ – CHRISTIEN, 2007 = Françoise RUZÉ & Jacqueline CHRISTIEN, *Sparte. Géographie, mythes et histoire*, Paris, 2007.
- RUZÉ, F. 2012 = Françoise RUZÉ, « Tyrannie grecque et royautés orientales » in Legras, B. (éd.) *Transferts culturels et droits dans le monde grec et hellénistique* (Actes du colloque international, Reims, 14-17 mai 2008), Paris, 2012, p. 79-98.
- SAFFREY-SEGONDS, 2013 = Voir Jamblique.
- ŞAHIN, S. 1991 = Sencer ŞAHIN, « Bemerkungen Zu Lykischen Und Pamphyliischen Inschriften », *EA*, 17 (1991), p. 113-138.
- SAKELLARIOU, M. 1958 = Michel SAKELLARIOU, *La migration grecque en Ionie*, Paris, 1958.
- SAKELLARIOU, M. 1990 = Michel B. SAKELLARIOU, *Between Memory and Oblivion. The transmission of early greek historical tradition*, Athènes, 1990.
- SAKELLARIOU, M. 2009 = Michel SAKELLARIOU, *Ethné grecs à l'âge du Bronze*, 2 vols., Athènes, 2009.
- SALMON, J. 1972 = John SALMON, « The Heraeum at Perachora and the Early History of Corinth and Megara », *ABSA*, 67 (1972), p. 159-204.
- SALMON, J. B. 1984 = John B. SALMON, *Wealthy Corinth. A history of the City to 338 B.C.*, 1984.
- SALVIAT/POUILLOUX 1985 = Cf. POUILLOUX.
- SAMAMA, E. 2003 = Evelyne SAMAMA, *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève, 2003.
- SANDBERGER, F. 1970 = Frank SANDBERGER, *Prosopographie zur Geschichte des Pyrrhos*, diss., Stuttgart, 1970.
- SARRAZANAS, C. 2013 = Clément SARRAZANAS, « L'agonothète des Théséïa de IG II² 961 et le « fantôme » Apolôxis I du Pirée », *ZPE*, 186 (2013), p. 127.
- SARTRE, M. 1996 = Maurice SARTRE, « Les progrès de la citoyenneté romaine dans les provinces romaines de Syrie et d'Arabie sous le Haut-Empire », *Roman Onomastics in the Greek East. Social and Political Aspects*, éd. A. RIZAKIS, Athènes, 1996, p. 239-250.
- SAVALLI-LESTRADE, 2009 = Ivanna SAVALLI-LESTRADE, « Usages civiques et usages dynastiques de la damnatio memoriae dans le monde hellénistique », *Mémoires partagées, mémoires disputées. Écriture et réécriture de l'histoire*, Metz, 2009, p. 127-158.
- Savoirs de l'écriture*, 2010 = *Les Savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, éd. Marcel DETIENNE,

- 2010.
- SCHACHERMEYR, F. 1938 = Fritz SCHACHERMEYR, *RE*, XIX (1938), s. v. Philaidai col. 2113-2121.
- SCHAEER, T. S. 1993 = Tanja Susanne SCHAEER, *Mythische Vorväter. Zur Bedeutung griechischer Heroenmythen im Selbstverständnis kleinasiatischer Städte*, 1993.
- SCHAEDEL, W. 1994 = William SCHAEDEL, « Thucydides Pantain<et>ou Gargettios, Gegner des Perikles: Geschichte eines Phantoms », in: *Historia* 43 (1994), p. 372-378.
- SCHILLER, A. K. 2006 = Alex K. SCHILLER, « Multiple Gentile affiliations and the Athenian Response to Roman Domination », *Historia*, 55, 3 (2006), p. 264-284.
- SCHILLER, A. K. 2012 = Alex K. SCHILLER, « Athenian Eugeneia and Matrilineal transmission of Gentilitas », *APA 144th annual meeting.*, rés.: http://apaclassics.org/index.php/annual_meeting/144th_annual_meeting_abstracts/24.3.schiller/.
- SCHLEGELMILCH, S. 2009 = Sabine SCHLEGELMILCH, *Bürger, Gott und Götterschützing: Kinderbilder der hellenistischen Kunst*, Berlin, 2009.
- SCHMALZ, G. C. R. 2009 = Geoffrey C. R. SCHMALZ, *Augustan and Julio-Claudian Athens*, Leiden-Boston, 2009.
- SCHNEIDER, J. 2000 = Jean SCHNEIDER, « De Cadmos aux Emmenides », *Kentron*, 16, 1-2 (2000), p. 65-81.
- SCHÖNE, H. 1903 = Hermann SCHÖNE, « Bruchstücke einer neuen Hippokratesvita », *Rheinisches Museum*, 58 (1903), p. 56-66.
- SCHUBRING, J. 1862 = J. SCHUBRING, *De Cypselo Corinthiorum tyranno*, Göttingen, 1862.
- SCHUMACHER, L. 1999 = Leonhard SCHUMACHER, « Eine neue Inschrift für den Sophisten Herodes Atticus », *XI Bericht über die Ausgrabungen in Olympie*, éd. A. MALLWITZ, Berlin - New-York, 1999, p. 421-437.
- SCHÜTRUMPF, E. 2008 = Eckart SCHÜTRUMPF, *Heraclides of Pontus, Text and Translation*, New Brunswick, 2008.
- SCHWARTZ, E. 1894/5 = E. SCHWARTZ, « Die Königslisten des Eratosthenes und Kastor », *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil.-hist. Klasse, 40 (1894/5), p. 1-96.
- SCHWARTZ, J. 1960 = Jacques SCHWARTZ, *Pseudo-Hesioda: recherches sur la composition, la diffusion et la disparition ancienne d'œuvres attribuées à Hésiode*, Leiden, 1960.
- SCOBIE, A. 1975 = Alexander SCOBIE, *Apuleius Metamorphoses (Asinius Aureus) I. A Commentary*, Meisenheim, 1975.
- SEARS, M. A. 2011 = Matthew Allen SEARS, *Thrace and the Athenian Elite, ca. 550-338 BCE*, Ph Diss. Cornell Univ., 2011.
- SEARS, M. A. 2013 = Matthew Allen SEARS, *Athens, Thrace and the Shaping of Athenian Leadership*, Cambridge, 2013.
- SEECK, O. 1906 = Otto SEECK, *Die Briefe des Libanius*, Leipzig, 1906.
- SEGUIER de St-BRISSON = Marquis Nicolas SEGUIER de SAINT-BRISSON, « Mémoire sur Miltiade et sur les auteurs de sa race », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 15 (1842), p. 137-214.
- SEKUNDA, N. V. 1997 = Nicholas V. SEKUNDA, « The Killoi and Eubiotoi of Hypata during the imperial period », *ZPE*, 118 (1997), p. 207-226.
- SEKUNDA, N. V. 2003 = Nicholas V. SEKUNDA, « Iphikrates the Athenian and the Menestheid Family of Miletus », *ABSA*, 89, (2003), p. 303-306.
- SERGENT, B. 1976 = Bernard SERGENT, « La représentation spartiate de la royauté », *Revue de l'histoire des religions*, 189 (1976), p. 3-52.
- SERGENT, B. 1998 = Bernard SERGENT, *Les trois fonctions indo-européennes en Grèce ancienne: De Mycènes aux tragiques*, 1998.
- SERVAIS, J. 1969 = Jean SERVAIS, « Hérodote et la chronologie des Cypsélides », *AC*, 38 (1969), p. 28-81.
- SETTIPANI, C. 2000 = Christian SETTIPANI, *Continuité gentile et continuité familiale dans les familles sénatoriales romaines à l'époque impériale*, Oxford, 2000.

- SETTIPANI, C. 2006 = Christian SETTIPANI, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs. Les princes caucasiens et l'Empire du VI^e au IX^e s.*, Paris 2006.
- SETTIPANI, C. 2012a = Christian SETTIPANI, « Les revendications généalogiques à Athènes à la fin de l'Antiquité », in *Stratégies familiales ...*, 2012, p. 57-80.
- SETTIPANI, C. 2012b = Christian SETTIPANI, « Les réseaux familiaux dans l'aristocratie byzantine. Quelques exemples du VI^e au XI^e siècle », *Les réseaux familiaux ...*, 2012, p. 269-288.
- SETTIPANI, C. 2013a = Christian SETTIPANI, « The Bagratids in the seventh century, between Armenia and Byzantium », *Aspects du VII^e siècle. Table ronde des 30-31 oct. 2009*, éd. C. ZUCKERMAN, Paris, 2013.
- SETTIPANI, C. 2013b = Christian SETTIPANI, « Prosopographie sénatoriale romaine : nouveautés autour des Sextii », *La prosopographie au service des sciences sociales. Colloque international du 29-30 novembre et 1^{er} décembre 2010 à l'Université Jean Moulin, Lyon 3*, éd. Bernadette CABOURET et François DEMOTZ, Lyon [2013].
- SEVE, M. 2008 = Michel SEVE, « Les Grecs de l'Antiquité connaissaient-ils leur âge ? », *Le Portique*, 21 (2008), p. 2-8.
- SEVERYNS, A. 1963 = Albert SEVERYNS, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclus. IV La Vita Homeri et les sommaires du Cycle*, Paris, 1963.
- SHANNON, R. S. 1975 = Richard Stoll SHANNON III, *The Arms of Achilles and the Homeric compositional Technique*, Leiden, 1975.
- SHAPIRO, H. A. 1980 = H. Alan SHAPIRO, « Hippokrates son of Anaxileos », *Hesperia*, 49 (1980), p. 289-293.
- SHAPIRO, H. A. 1982 = H. Alan SHAPIRO, « Kallias Kratiou Alopekethen », *Hesperia*, 51 (1982), p. 69-73.
- SHAW, P. J. 2003 = Patricia Jane SHAW, *Discrepancies in olympiad dating and chronological problems of archaic Peloponnesian history*, Stuttgart, 2003.
- SHEAR, J. L. 1995 = Julia L. SHEAR, « Fragment of naval inventories from the Athenian Agora », *Hesperia*, 62, 4 (1995), p. 179-224.
- SHEAR, T. L. 1963 = T. Leslie SHEAR, « Koisyra : three women of Athens », *Phœnix*, 17 (1963), p. 99-112.
- SHERWIN-WHITE, S. 1978 = Susan M. SHERWIN-WHITE, *Ancient Cos. An Historical Study from the Dorian settlement to the Imperial period*, Göttingen, 1978.
- SICKINGER, J. 1999 = J. SICKINGER, *Public Records and Archives in Classical Athens*, Chapel Hill/Londres, 1999.
- SIGNES CODOÑER, J. 1991 = Juan SIGNES CODOÑER, « Los origenes del emperador Leon el Armenio (813-820) », in *Mnemosynum. C. Codoñer a discipulis oblatum*, éd. A. R. GUERREIRA, Salamanque, 1991, p. 309-320.
- SIGNES CODOÑER, J. 1995 = Juan SIGNES CODOÑER, *El periodo del segundo iconoclasmo en Theophanes continuatus*, Amsterdam, 1995.
- SINGH, K. L. 1971 = Karen Lee SINGH, *The Impact of Family Relationship in Athenian Politics 594-322 B. C.*, diss. mss., Wisconsin Univ., 1971.
- SIRONEN, E. 1994 = Erkki SIRONEN, « Life and Administration of Late Roman Attica in Light of Public Inscriptions », *Post-Herulan Athens ...*, 1994, p. 15-62.
- SIRONEN, E. 1997 = Erkki SIRONEN, *The Late Roman and Early Byzantine Inscriptions of Athens and Attica*, Helsinki, 1997.
- SISSA, G. 1990 = Giulia SISSA, « Épigamia. Se marier entre proches à Athènes », in *Parentés et stratégie...*, 1990, p. 199-223.
- SKALET, C. H. 1928 = Charles H. SKALET, *Ancient Sicyon with a Prosopographia Sicyonia*, Baltimore, 1928.
- SKENTERI, F. 2009 = Fotina SKENTERI, *Herodes Atticus reflected in occasional poetry of Antonine Athens*, Stockholm, 2005.
- SKINNER, J. 2012 = Joseph SKINNER, *The Invention of Greek Ethnography. From Homer to Herodotus*, Oxford, 2012.
- SKUTSCH, O. 1968 = Otto SKUTSCH, *Studia Enniana*, Londres, 1968.
- SMITH, R. B. E. 2007 = Rowland B. E. SMITH, « A Lost Historian of Alexander 'Descended from Alexander', and Read by Julian? Praxagoras of Athens Reviewed

- in the Light of Attic Epigraphy », *Historia*, 56 (2007), p. 356-380.
- SNODGRASS, A. 1971 = Anthony SNODGRASS, *The Dark Age of Greece: An Archaeological Survey of the Eleventh to the Eighth Centuries BC*, Londres, 1971 (trad. fr. : *La Grèce archaïque. Le temps des apprentissages*, Paris, 1986)
- SOLER, J. 2008 = Joelle SOLER, « Lucius, parent de Plutarque, ou : comment lire les Métamorphoses d'Apulée », *RPh.*, 82, 2 (2008), p. 385-403.
- SORDI, M. 1958 = Marta SORDI, *La lega tessalica fino ad Alessandro Magno*, Rome, 1958.
- SORDI, M. 1997 = Marta SORDI, « I tagoi tessali come suprema magistratura militare del koinon tessalico », *Topoi*, 7 (1997), p. 177-182.
- SOURVINOU C. 2005 = Christiane SOURVINOU-INWOOD, *Hylas, the Nymphs, Dionysos and Others. Myth, Ritual, Ethnicity*, Stockholm, 2005.
- SPAWFORTH, A. J. 1978 = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Balbilla, the Euryclids and Memorials for a Greek magnate », *ABSA*, 73 (1978), p. 249-261.
- SPAWFORTH, A. J. 1980 = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Sparta and the Family of Herodes Atticus : A Reconsideration of the Evidence », *ABSA*, 75 (1980), p. 203-220.
- SPAWFORTH, A. J. 1984 = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Notes on the Third Century AD in Spartan Epigraphy », *ABSA*, 79 (1984), p. 263-288.
- SPAWFORTH, A. J. 1985 = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Families at Roman Sparta and Epidaurus : some prosopographical notes », *BASA*, 80 (1985), p. 191-258.
- SPAWFORTH, A. J. 1989 = Cf. CARTLEDGE.
- SPAWFORTH, A. J. 1994a = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Excavations at Sparta : the Roman Stoa 1988-91 : The inscriptions », *ABSA*, 89 (1994), p. 433-441.
- SPAWFORTH, A. J. 1994b = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Symbol of Unity ? The Persian-Wars Tradition in the Roman Empire », *Greek Historiography*, éd. S. HORNBLOWER, Oxford, 1994, p. 233-248.
- SPAWFORTH, A. J. 1995 = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Boeotia and the wealth of Herodes Atticus : a fishy business ? », *Epeteris tes Hetaireias Boiotikon Meleton*, 2 (1995), p. 469-476.
- SPAWFORTH, A. J. 1996 = Anthony J. S. SPAWFORTH, « Roman Corinth : the formation of a Colonial Elite », *Roman Onomastics...*, 1996, p. 167-182.
- SPAWFORTH, A. J. 1997 = Anthony J. S. SPAWFORTH, « The Early Reception of the Imperial cult in Athens : Problems and ambiguities », *Romanization...*, 1997, p. 183-202.
- SPAWFORTH, A. J. 2006 = Anthony SPAWFORTH, « Macedonian times : Hellenistic Memories in the Roman Near East », *Greeks and Greekness*, éd. D. KONSTAN & S. SAÏD, *PCPS suppl.*, 29 (2006), p. 1-26.
- SPAWFORTH, A. J. 2012 = Anthony J. S. SPAWFORTH, *Greece and the Augustan Cultural Revolution*, Cambridge, 2012.
- SPAWFORTH-WALKER1985 = Anthony J. S. SPAWFORTH et Susan WALKER, « The World of the Panhellenion : I Athens and Eleusis », *JRS*, 75 (1985), p. 78-104.
- SPAWFORTH-WALKER1986 = Anthony J. S. SPAWFORTH et Susan WALKER, « The World of the Panhellenion : II Three Roman Cities », *JRS*, 76 (1986), p. 88-105.
- SPECK, P. 1978 = Paul SPECK, *Kaiser Konstantin VI. Die Legitimation einer fremden und der Versuch einer eigenen Herrschaft. Quellenkritische Darstellung von 25 Jahren byzantinischer Geschichte nach dem ersten Ikonoklasmus*, 2 Vols., Munich, 1978.
- SPRAWSKI, S. 2010 = Slawomir SPRAWSKI, « The Early Temenid Kings to Alexander I », in J. ROISMAN and I. WORTHINGTON, *Companion to Ancient Macedonia*, Oxford, 2010, p. 129-142.
- ST. CLAIR, C. F. 1972 = Cyrus Frederick ST. CLAIR, *Ancient Chronography and the Latin Chronographic Tradition from Cornelius Nepos to Sulpicius Severus*, Ph. Diss., Cornell Univ., 1972.
- STAHL, M. 1983 = Michael Stahl, « Tyrannis und das Problem der Macht: Die Geschichten Herodots über Kypselos und Periander von Korinth », *Hermes*, 111 (1983), p. 202-220.

- STAMATOPOULOU, 2007a = Maria STAMATOPOULOU, « Thessalian Abroad: the case of Pharsalos », *Mediterranean Historical Review*, 22, 2 (2007), p. 211-236.
- STAMATOPOULOU, 2007b = Maria STAMATOPOULOU, « Thessalian Aristocracy and Society in the Age of Epinikian », *Pindar's Poetry, patrons and festival: from archaic Greece to the Roman Empire*, éd. S. HORNBLOWER & C. MORGAN, Oxford, 2007, p. 309-342.
- STANLEY, P. 1986 = Philip V. STANLEY, « The Family Connection of Alcibiades and Axiochus », *GRBS*, 27 (1986), p. 173-181.
- STANTON, G. R. 1984 = Greg R. STANTON, « The Tribal Reform of Kleisthenes the Alkmeonid », *Chiron*, 14 (1984), p. 1-41.
- STANTON, G. R. 1990a = Greg R. STANTON, « A graffito on a Megakles ostrakon », *ZPE*, 111 (1996), p. 69-73.
- STANTON, G. R. 1990b = Greg R. STANTON, *Athenian Politics, c. 800-500 B.C. A sourcebook*, Londres, 1990.
- Statesman in Plutarch's works* = Lukas de BLOIS, Jeroen BONS, Ton KESSELS, Dirk M. SCHENKEVELD (ed.), *The statesman in Plutarch's works. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society, Nijmegen/Castle Hernen, May 1-5, 2002*, I, *Plutarch's statesman and his aftermath: political, philosophical, and literary aspects*, Leiden-Boston, 2004.
- STEINBOCK, B. K. 2005 = Bernd K. STEINBOCK, *Social Memory in 4th Century Athenian Public Discourse*, Ph. Diss. Univ. Michigan, 2005.
- STEINBOCK, B. K. 2013 = Bernd K. STEINBOCK, *Social Memory in Athenian Public Discourse. Uses and Meaning of the Past*, Michigan, 2013.
- STEINHAUER, G. 2010 = Georgios STEINHAUER, « C. Iulius Eurycles and the Spartan Dynasty of the Euryclids », *Rom. Pelop.* III, 2010, p. 75-87.
- STIGLITZ, A. 2005 = Alfonso STIGLITZ, « I saggi tiranni: I Cipselidi. Introduzione storica e geografica all'Arca di Cipselo », *L'Arca invisibile*, 2005, p. 37-54.
- STOCKWELL, F. 2004 = Foster STOCKWELL, *A Sourcebook for Genealogical Research*, s. 1., 2004.
- Storie di Atene*, 2010 = *Storie di Atene, Storia dei Greci. Studi e ricerche di attidografia*, éd. Cinzia BEARZOT & Franca LANDUCCI, Milan, 2010.
- STRASSER, J.-Y. 2007 = Jean-Yves STRASSER, « Argos, Kléonai et les Nemea. A propos de IG, II², 365 », *Épire, Illyrie, Macédoine*, 2007, p. 329-347.
- Stratégies familiales*, 2012 = *Les Stratégies familiales dans l'Antiquité tardive, Actes du Colloque des 5-7 févr. 2009 de l'USR 710 du CNRS*, éd. C. BADEL et C. SETTIPANI, Paris, 2012.
- STROBEL, K. 2009 = Karl STROBEL, « The Galatians in the Roman Empire: historical tradition and ethnic identity in Hellenistic and Roman Asia Minor », *Ethnic Constructs in Antiquity: The Role of Power and Tradition*, éd. Ton DERKS & Nico ROYMANS, Amsterdam, 2009, p. 117-144.
- STROUD, R. S. 1978 = Ronald S. STROUD, « State Documents in Archaic Athens », in *Athens Comes of Age: From Solon to Salamis. Papers of a Symposium Sponsored by the Archaeological Institute of America*, Princeton, 1978, p. 20-42.
- STRUBBE, J. 2005a = Johan H. M. STRUBBE, « Young Magistrates in the Greek East », *Mnemosyne*, 58, 1 (2005), p. 88-111.
- STRUBBE, J. 2005b = Johan H. M. STRUBBE, *The Inscriptions of Pessinus*, Bonn, 2005, p. 88-111.
- SUAREZ de la TORRE, 2006 = Emilio SUAREZ DE LA TORRE, « Les mentions généalogiques chez Pindare », *Kernos*, 19 (2006), p. 97-111.
- SURIKOV, I. E. 2000 = I. E. SURIKOV, « Aripbron's name on Ostraca: An interpretation » (en russe), *Vestnik drevnej istorii*, 2000, 4, p. 73-79.
- SVORONOS, N. G. 1959 = Nicolas G. SVORONOS, *Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI^e et XII^e siècles: le cadastre de Thèbes*, Athènes, 1959.
- TAČEVA, M. 2006 = Margarita TAČEVA, *The Kings of Ancient Thrace*, vol. I (seul paru), Sofia, 2006.
- TAUSEND, K. 1995 = Klaus TAUSEND, « Pheidon von Argos und das Argolische Aigina »,

- Grazer Beiträge, 21 (1995), p. 1-5.
- TAYLOR, A. E. 1949 = Alfred Edward TAYLOR, *Plato. The man and his work*, Londres, 1926, 6^e éd., 1949.
- TAYLOR, C. 2007 = Claire TAYLOR, « The Sociology of Athenian Democracy: A Prosopographical approach », *Prosopography Approaches and Applications: A Handbook*, éd. K. S. B. Keats-Rohan, Oxford, 2007.
- TAYLOR, J. G. 2000 = Jeremy Graeme TAYLOR, *Framing the Past: the roots of Greek Chronography*, Diss., Univ. Michigan, 2000.
- The historian's craft* 2001 = *The historian's craft in the age of Herodotus*, éd. N. LURAGHI, 2001.
- THEMELIS, P. 2010 = Pétros THEMELIS, « The Economy and Society of Messenia under Roman Rule », *Rom. Pelop.* III, 2010, p. 89-110.
- THOMAS, C. G. 1990 = Carol G. THOMAS, « review of R. Thomas : Oral Tradition... », *JHS*, 1990, p. 250-1.
- THOMAS, R. 1989 = Rosalind THOMAS, *Oral tradition and written record in classical Athens*, Cambridge, 1989.
- THOMAS, R. 2011 = Rosalind THOMAS, « Genealogy and the Genealogists », dans Marincola, J. (éd.), *Greek and Roman Historiography*, Oxford, 2011, p. 72-99.
- THOMMEN, L. 2000 = Lukas THOMMEN, « Spartas fehlende Lokalggeschichte », *Gymnasium* 107 (2000), p. 399-408.
- THOMPSON, M. 1961 = Margaret THOMPSON, *The New Style Silver Coinage of Athens: Plates*, 1961.
- THOMPSON, W. E. 1967 = Wesley E. THOMPSON, « The marriage of first cousins in Athenian Society », *Phoenix*, 21, 4 (1967), p. 273-282.
- THOMPSON, W. E. 1970 = Wesley E. THOMPSON, « The kinship of Perikles and Alkibiades », *GRBS*, 11 (1970), p. 27-33.
- THONEMANN, P. 2011 = Peter THONEMANN, *The Maeander Valley: A Historical Geography from Antiquity to Byzantium*, Cambridge, 2011.
- THONEMANN, P. 2013a = Peter THONEMANN, *Attalid Asia Minor: Money, International Relations, and the State*, Oxford, 2013.
- THONEMANN, P. 2013b = Peter THONEMANN, *Roman Phrygia: Culture and Society*, P. Thonemann (ed.), Cambridge, 2013.
- TIERSCH, C. 2010 = Claudia TIERSCH, « Politische Vorteile durch adlige Vorfahren? Aristokraten in der athenischen Demokratie (5./4. Jh. v. Chr.) », *Volk und Demokratie*, p. 77-92.
- TOBIN, J. 1997a = Jennifer TOBIN, *Herodes Atticus and the city of Athens. Patronage and Social conflict under the Antonines*, Amsterdam, 1997.
- TOBIN, J. 1997b = Jennifer TOBIN, « two Greek articles on Herodes Atticus », *Bryn Mawr Classical Review*, 10 mai 1997.
- TOEPFFER, I. 1889 = Iohannes Ferdinand TOEPFFER, *Attische Genealogie*, Berlin, 1889.
- TOMLINSON, R. A. 1972 = Richard Allan TOMLINSON, *Argos and Argolid. From the End of the Bronze Age to the Roman Occupation*, Londres, 1972.
- TOPALOV, S. A. 1994 = Stavri Atanasaov TOPALOV, *The Odrysian Kingdom from the Late 5th to the mid- 4th C. B.C. Contributions to the Study of its Coinage and history*, Sofia, 1994.
- TOPALOV, S. A. 2005 = Stavri Atanasaov TOPALOV, *Urban bronze coins of small denomination from the Propontis area with images of a conical vessel with two handles, dynastic symbol of the coinage of the early Odrysian kings of the 5th-4th centuries B.C. ; Genealogy of the Odrysian Dynasty from the end of the 6th to the 3rd quarter of 4th century B.C. ; Catalogue of early Thracian tribal coins of 6th-5th century B.C., anepigraphic types of coins minted on the territory of the early Odrysian Kingdom and early Odrysian regal coins of 5th-4th century B.C.*, Sofia, 2005.
- TOSETTI, G. 2006 = Giovanni TOSETTI, « La dernière génération héroïque : un parcours historico-religieux et sémionarratif, d'Hésiode au Ps.-Apollodore », *Kernos* 19 (2006), p. 113-30.
- TOYLE, D. L. 1995 = David L. TOYLE, « Dionysius of Halicarnassus on the first Greek Historians », *AJP*, 116 (1995), p. 279-302.

- TRAILL, J. S. 1978 = John S. TRAILL, « Greek Inscriptions from the Athenian Agora. Addenda to the Athenian Agora, vol. XV, Inscriptions : the Athenian councillors », *Hesperia*, 26, 3 (1978), p. 269-332.
- TREADGOLD, W. T. 1982 = Warren T. TREADGOLD, « The unpublished saint's life of the empress Irene (BHG 2205) », *BF*, 8 (1982), p. 237-251.
- TREADGOLD, W. T. 1988 = Warren T. TREADGOLD, *The Byzantine Revival 780-842*, Stanford, 1988.
- TREMBLET, J. 1804 = Jean TREMBLET, « Observations sur quelques points de la Chronologie Grecque », *Mémoires de l'Académie royale des sciences et Belles-Lettres*, 1804, p. 3-32.
- TRIEBER, C. 1886 = C. TRIEBER, « Pheidon von Argos », *Historische Aufsätze für Waitz*, Hannover, 1886, p. 1-16.
- TRIPODI, B. 1993 = Bruno TRIPODI, « Tipologia e ideologia di Perdicca, il primo 'fondatore' della regalità macedone », in *Ancient Macedonia V, Atti del "Vth Intern. Symposium on Ancient Macedonia"*, Thessalonique, 1989, III (1993), p. 1623-1630.
- TSIOLIS KARANTASI, 2001 = Vassileios TSIOLIS KARANTASI, *Espacios públicos y funciones urbanas de la ciudad de Mantinea*, these doct. madrid, 2001.
- TSIOLIS KARANTASI, 2002 = Vassileios TSIOLIS KARANTASI, *Mantinea-Antigonea: Aspectos históricos de una ciudad arcadia*, Bremen, 2002.
- TURCAN, R. 1996 = Robert TURCAN, « Coré-Libéra ? Éleusis et les derniers paiens », *CRAIBL*, 1996, p. 745-764 et commentaire de J.-P. CALLU, *ad. loc.*, p. 764-767.
- TURNER, D. 1990 = David TURNER, « The Origins and Accession of Leo V (813-820) », *JÖB*, 40 (1990), p. 171-203.
- UHL, A. 1963 = Alfons UHL, *Pherekydes von Athen. Gundriss und Einheit des Werkes*, diss. Munich, 1963.
- ULF, C. 2009 = Christoph ULF, « The development of Greek ethne and their ethnicity: An anthropological perspective », in *The politics of ethnicity and the crisis of the Peloponnesian League*, éd. P. FUNKE and N. LURAGHI, Cambridge, p. 215-247.
- UNGER, G. F. 1867 = G. Franz UNGER, « König Akues », *Philologus*, 26 (1867), p. 369-372.
- UNGER, G. F. 1869 = G. Franz UNGER, « Die Zeitverhältnisse Pheidons », *Philologus*, 28 (1869), p. 399-423.
- UNGER, G. F. 1870 = G. Franz UNGER, « Die Zeitverhältnisse Pheidons », *Philologus*, 29 (1870), p. 245-273.
- URE, P. N. 1922 = P. N. URE, *The Origin of Tyranny*, Cambridge, 1922.
- VALDES GUIA, M. 2002 = Miriam VALDES GUIA, *Política y religión en Atenas arcaica. La reorganización de la polis en época de Solón*, Cambridge, 2002.
- Van COMPERNOLLE, 1959 = René Van COMPERNOLLE, *Étude de chronologie et d'historiographie siciliotes. Recherches sur le Systeme chronologique des sources de Thucydide concernant la colonisation de la Sicile*, Bruxelles-Rome, 1959.
- Van COMPERNOLLE, 1966 = René Van COMPERNOLLE, « Syracuse, Colonie d'Argos? », *Kokalos*, 12 (1966), p. 75-101.
- Van der ESSEN, L. 1907 = Léon Van der ESSEN, *Etude critique et littéraire sur les vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Paris - Louvain, 1907.
- Van GRONINGEN, B. 1953 = Bernhart Van GRONINGEN, *In the Grip of the Past. Essay on an Aspect of the Greek Thought*, Leiden, 1953.
- Van MAL-MAEDER, 1998 = Danielle Karin Van MAL-MAEDER, *Apulée. Les Métamorphoses. Livre II, 1-20. Introduction, texte, traduction et commentaire*, thèse doct., Rijksuniversiteit Groningen, 1998.
- Van NIFF, O. 2010 = Onno Van NIFF, « Being Termessian : local knowledge and identity politics in a Pisidian city », *Local knowledge ...*, 2010, p. 163-188.
- Van OPPEN, B. F. 2013 = Branko F. Van OPPEN, « Lagus and Arsinoe: An Exploration of Legendary Royal Bastardy », *Historia*, 62, 1 (2013), p. 80-107.
- VANSINA, J. 1961 = Jan VANSINA, *Oral Tradition: A Study in Historical Methodology* (trad. angl. H. M. WRIGHT, Chicago, 1965).

- VANSINA, J. 1981 = Jan VANSINA, « Oral Tradition and its Methodology », *General History of Africa, I, Methodology and African prehistory*, éd. by Joseph KI-ZERBO, Paris, 1981, p. 142-20.
- VARGYAS, P. 2002 = Péter VARGYAS, « Sennacherib's Alleged Half-Shekel Coins », *Journal of Near Eastern Studies*, 61, 2 (2002), p. 111-115.
- VARONA CODESO, 2013 = Patricia VARONA CODESO & Oscar PRIETO DOMINGUEZ, « Deconstructing Photios: Family Relationship and Political Kinship in Middle Byzantium », *REB*, 71 (2013), p. 105-148.
- VARTIGIAN, H. 1978 = Harry VARTIGIAN, *Attic Greek Kinship Terminology*, Ph. Diss. Univ. Iowa, 1978.
- VARTO, K. E. 2009 = Emily Karen VARTO, *Early Greek Kinship*, Diss. Univ. Brit. Columbia, 2009.
- VASSILIEV, A. A. 1956 = Alexandre A. VASILIEV, « The Iconoclastic Edict of the Caliph Yazid II, A.D. 721 », *Dumbarton Oaks Papers*, 9/10 (1956), p. 23-47.
- VASSILEVA, M. 1997 = Maya VASSILEVA, « King Midas between the Balkans and Asia Minor », *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 23/2 (1997), p. 9-20.
- VATERUS, F. 1840 = Fridericus VATERUS, *Rerum Andocidearum*, part. 1, Berlin, 1840.
- VELAY, C. 1953 = Charles VELAY, « La postérité troyenne », *Studies presented to David Moore Robinson*, éd. G. MYLONAS & D. RAYMOND, Washington, 1953, II, p. 945-953.
- VEYNE, P. 1983 = Paul VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imaginaire constituante*, Paris, 1983.
- VIDAL-NAQUET, P. 1986 = Pierre VIDAL-NAQUET, « Les boucliers des héros. Essai sur la scène centrale des Sept contre Thèbes », *Mythe et Tragédie*, éd. P. VIDAL-NAQUET & J.-P. VERNANT, Paris, 1986, p. 115-147.
- VIDAL-NAQUET/LEVESQUE= Cf. LEVESQUE.
- VIEDEBANTT, O. 1926 = O. VIEDEBANTT, « Forschungen zur altpeloponnesische Geschichte. 1. Der Tyrann Pheidon von Argos », *Philologus*, 81 (1926), p. 212-214.
- VILLACÈQUE, N. 2013 = Noémie VILLACÈQUE, *Spectateurs de paroles ! Délibération démocratique et théâtre à Athènes à l'époque classique*, Rennes, 2013.
- VITALIS, G. 1930 = G. VITALIS, *Die Entwicklung der Sage von der Rückkehr der Herakleiden*, Greifswald, 1930.
- VIVIERS, D. 1987 = Didier VIVIERS, « Historiographie et propagande politique au V^e siècle a.n.è. Les Philaïdes et la Chersonèse de Thrace », *RFIC* 115 (1987), *RFIC*, 115 (1987), p. 288-313.
- VIVIERS, D. 1993 = Didier VIVIERS, « La chronologie du règne de Miltiade le Jeune en Chersonèse de Thrace: à propos d'Hérodote VI 40 », *Rh.M.* 136 (1993), p. 222-238.
- VIVIERS, D. 1995 = Didier VIVIERS, *Recherches sur les ateliers de sculpteurs et la Cité d'Athènes à l'époque archaïque*, Bruxelles, 1995.
- VIVIERS, D. 2010 = Didier VIVIERS, « Élite: et processions dans les cités grecques : une géométrie variable ? », *La cité et ses élites*, 2010, p. 163-186.
- VIX, J.-L. 2008 = Jean-Luc VIX, « La généalogie comme étimologie dans l'éloge », *L'étimologie dans la pensée grecque*, éd. M. CHASSIGNET, Turnhout, 2008, p. 185-201.
- VIX, J.-L. 2011 = Jean-Luc VIX, *L'enseignement de la rhétorique au II^e siècle ap. J.-C. à travers les discours 30-34 d'Ælius Aristide ἐν λόγοις καὶ μαθήμασιν καὶ ἐπαινοῖς τραφεῖς*, Turnhout, 2011.
- VÖMEL, J. T. 1816 = Johan Theodor VÖMEL, *Excercitatio chronologica de aetate Solonis et Croesi*, 1832.
- Volk und Demokratie* = *Volk und Demokratie im Altertum*, éd. Vera DEMENTYEW & Tassilo SCHMITT, Regensburg, 2010.
- WADE-GERY, H. T. 1925 = Henry Theodor WADE-GERY, « The Growth of the Dorian States », *CAH* III, Cambridge, 1925, p. 527-570.
- WADE-GERY, H. T. 1932 = Henry Theodor Wade-Gery, Thucydides the Son of Melesias: A Study of Perikleian Policy », *JHS*, 52 (1932), p. 205-227.
- WADE-GERY, H. T. 1932 = Henry Theodor WADE-GERY, « Thucydides the Son of Melesias: A

- Study of Perikleian Policy », *JHS*, 52, 2 (1932), p. 205-227
- WADE-GERY, H. T. 1952 = Henry Theodor WADE-GERY, *The poet of the Iliad*, Cambridge, 1952.
- WADE-GERY, H. T. 1958 = Henry Theodor WADE-GERY, *Essays in Greek History*, Oxford, 1958.
- WALKER, H. J. 1995 = Henry J. WALKER, « The Early Development of the Theseus Myth », *RhM*, 138 (1995), p. 1-33.
- WALLACE, R. W. 1987 = Robert W. WALLACE, « The Origin of Electrum Coinage », *AJA*, 91, 3 (1987), p. 385-397.
- WALLACE, R. W. 1992 = Robert W. WALLACE, « Charmides, Agariste and Damon: Andokides 1.16 », *CIQ*, 42 (1992), p. 328-335.
- WALLACE-HADRILL, 2008 = Andrew Wallace-Hadrill, *Rome's Cultural Revolution*, Cambridge-New York, 2008.
- WALLRAFF, M. 2007 = Cf. Iulius Africanus
- WALSH, P. G. 1970 = Patrick Gerard WALSH, *The Roman Novel*, Cambridge, 1970 (2^e éd., 1994).
- WARDMANN, A. E. 1960 = A. E. WARDMANN, « Myth in Greek Historiographie », *Historia*, 9, 4 (1960), p. 403-413.
- WATHELET, P. 1988 = Paul WATHELET, *Dictionnaire des Troyens de l'Iliade*, Liège, 2 vols., 1988.
- WATHELET, P. 1989 = Paul WATHELET, *Les Troyens de l'Iliade. Mythe et Histoire*, Genève, 1989.
- WATHELET, P. 2008 = Paul WATHELET, « Les deux Ajax ou Ajax seul dans la tradition Homérique et après », communication 2008 (kubaba.univ-paris1.fr/actualites/actu_2008/ajax_ajax.pdf).
- WATHELET-RENAUD 2008 = cf. RENAUD, J.-M.
- WATTS, E. J. 2004 = Edward WATTS, « Justinian, Malalas, and the End of Athenian Philosophical Teaching in A.D. 529 », *JRS*, 94 (2004), p. 168-177.
- WATTS, E. J. 2005 = Edward J. WATTS, « Where to Live the Philosophical Life in the Sixth Century ? Damascius, Simplicius, and the Return from Persia », *GRBS*, 45 (2005), p. 285-315.
- WATTS, E. J. 2006 = Edward J. WATTS, *City and School in Late Antique Athens and Alexandria*, Berkely, 2006.
- WATTS, E. J. 2010 = Edward WATTS, « Three generations of Christian philosophical biography », *From the Tetrarchs to the Theodosians. Later Roman History and Culture, 284-450 CE*, éd. MCGILL – C. SOGNO - E. WATTS, 2010.
- WEBER, C. 1996 = Gregor WEBER, « Die Familie des Diogeiton von Rhamnus. Eine Neulesung von SEG 26, 300 », *Klio*, 78 (1996), p. 329-336.
- WEERAKKODY, D. P. 1997 = Don Patrick Mervyn WEERAKKODY, *Taprobanê: Ancient Sri Lanka as known to Greeks and Romans*, Turnhout, 1997.
- WEISSENBORN, H. 1844 = Hermann WEISSENBORN, *Hellen. Beiträge zur genauere Forschung der griechische Geschichte*, Jena, 1844.
- WELBORN, L. L. 2011 = Larry L. WELBORN, *An End of Enmity : Paul and the 'wrongdoer' of Second Corinthians*, Berlin, 2011.
- WELLIVER, W. 1977 = Warman WELLIVER, *Character, Plot and Thought in Plato's Timaeus-Critias*, Leiden, 1977.
- WELLS, 1923 = J. WELLS, *Studies in Herodotus*, Oxford 1923.
- WELLS/HOW, 1928 = Cf. HOW.
- WEST, A. B. 1928 = Alan B. WEST, « Notes on Achaean prosopography and Chronology », *CPh.*, 23 (1928), p. 258-269.
- WEST, M. L. 1985 = Martin L. WEST, *The Hesiodic Catalogue of Women. Its Nature, Structure and Origins*, Oxford, 1985.
- WEST, M. L. 1993 = Martin L. WEST, « Simonides Redivivus », *ZPE*, 98 (1993), p. 1-14.
- WEST, M. L. 2002 = Martin L. WEST, « Eumelos, A Corinthian Epic Cycle? », *JHS*, 122 (2002), p. 109-133.
- WEST, S. L. 1991 = Stephanie L. WEST, « Herodotus'Portrait of Hecataeus », *JHS*, 111 (1991), p. 144-160.

- WESTERINK, L. G. 1973 = Lendert G. WESTERINK, *Nicéas magistros : lettres d'un exilé (928-946)*, Paris, 1973.
- WESTLAKE H. D. 1935 = Henry Dickinson WESTLAKE, *Thessaly in the fourth Century B. C.*, Londres, 1935.
- WHITE, L. M. 1998 = L. Michael WHITE, « Urban Development and Social Change in Imperial Ephesos », *Ephesos metropolis of Asia. An Interdisciplinary Approach to its Archaeology, Religion and Culture*, éd. Helmut KOESTER, Harvard, 1998, p. 27-79.
- WHITE, M. 1958 = Mary E. WHITE, « The dates of the Orthagorids », *Phœnix*, 12, 1 (1958), p. 1-14.
- WHITE, M. 1974 = Mary E. WHITE, « Hippias and the Athenian Archon List », in *Polis...*, 1974, p. 81-95.
- WHITEHEAD, D. 1986 = David WHITEHEAD, *The Demes of Attica 508/7-ca. 250 B. C. A Political and Social Study*, Princeton, 1986.
- WHITLEY, J. 1997 = James WHITLEY, « Cretan Laws and Cretan Literacy », *AJA*, 101 (1997), p. 635-661.
- WIEDEMANN, T. 1992 = Thomas WIEDEMANN, « Descent, succession-lists and genealogies in classical culture », *Accordia Research Papers*, 3 (1992), p. 125-134.
- WIEDERSICH, A. 1922 = Alfons WIEDERSICH, *Prosopographie der Griechen beim Perserkönige*, diss. Breslau, 1922.
- WIENER, M. H. 2007 = Malcolm H. WIENER, « Homer and History: Old Questions, New Evidence », *Epos ...*, 2007, p. 4-33.
- WILAMOWITZ, U. v. 1886 = Ulrich von WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, « 'IAMOY TONAI', in *Isyllos von Epidauros, Philologische Untersuchungen*, vol. IX, Berlin, 1886, p. 162-85.
- WILAMOWITZ, U. v. 1893 = Ulrich von WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *Aristoteles und Athens*, 2 vols., Berlin, 1893.
- WILAMOWITZ, U. v. 1922 = Ulrich von WILAMOWITZ, *Pindaros*, Berlin, 1922.
- WILAMOWITZ, U. v. 1925 = Ulrich von WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, « Lesefrüchte, n° CXIII-CCII », *Hermes*, 60 (1925), p. 280-316.
- WILGAUX, J. 2000 = Jérôme WILGAUX, *Le mariage dans un degré rapproché. Anthropologie historique du mariage athénien des demi-germains à l'époque classique*, thèse doct., Bordeaux, 2000.
- WILGAUX, J. 2005 = Jérôme WILGAUX, « Mariages royaux : structures politiques et matrimoniales en Grèce ancienne », *To Bêma tôn Koinônîkôn Épistêmôn*, 44 (2005), *Sexuality and powers*, p. 49-68.
- WILGAUX, J. 2006 = Jérôme WILGAUX, « Les évolutions du vocabulaire grec de la parenté », in *Parenté et société dans le monde grec*, 2006, p. 145-174.
- WILGAUX, J. 2008 = Jérôme WILGAUX, « Transmission et distinction en Grèce ancienne : une étude des règles de nomination », *Figures et expressions du pouvoir dans l'Antiquité*, Rennes, 2008, p. 35-48.
- WILGAUX, J. 2009 = Jérôme WILGAUX, « De l'exil au partage : la transmission féminine des identités parentales et religieuses », in *La religion des femmes en Grèce ancienne. Mythes, cultes et société*, éd. L. Bodiou et V. Mehl, Rennes, 2009, p. 225-237.
- WILGAUX, J. 2010 = Jérôme WILGAUX, « Le mariage des élites dans le monde grec des cités », in *La cité et ses élites ...*, 2010, p. 345-358.
- WILGAUX, J. 2011 = Jérôme WILGAUX, « Les groupes de parenté en Grèce ancienne. L'exemple athénien », *Argument de la filiation*, 2011, p. 328-348.
- WILHELM, A. 1908 = Adolf WILHELM, « Eine Inschrift des Königs Epiphanes Nikomedes », *Jahreshefte d. Österr. Arch. Institut*, 11 (1908), p. 75-82 (= *Id.*, *Abhandlungen und Beiträge zur griechen Inschriftenkunde*, Leipzig, 1984, I, p. 309-316).
- WILL, Ed. 1955 = Edouard WILL, *Korinthiaca. Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe*, Paris, 1955.
- WILL, Ed. 1979/1982 = Edouard WILL, *Histoire Politique du Monde Hellenistique* 2° éd., Nancy, 2 vols., 1979-1982.

- WILLCOCK, M. M. 1995 = Malcolm M. WILLCOCK, *Pindar. Victory Odes. Olympians 2, 7, and 11 ; Nemean 4 ; Isthmians 3, 4, 7*, Cambridge, 1995.
- WILLEMSSEN, F. 1991 = Franz WILLEMSSEN, « Ostraka einer Meisterschale », *MDAI(A)*, 106 (1991), p. 137-145.
- WILLIAMS, G. 1980 = G. M. E. WILLIAMS, « The Kerameikos Ostraka », *ZPE*, 37 (1980), p. 103-113.
- WILLIAMS, G. 1982 = G. M. E. WILLIAMS, « Athenian Politics 508/7-480 B. C. : A Reappraisal », *Athenaeum*, 60 (1982), p. 521-544.
- WILSON, P. 1992 = Paul WILSON, *A Corpus of Ephebic Inscriptions from Roman Athens 31 BC-267 AD*, Ph. D. diss., Monash Univ., 1992.
- WILSON, R. R. 1977 = Robert R. WILSON, *Genealogy and History in the Biblical World*, New Haven, 1977.
- WINKELMANN, F. 1987 = Friedhelm WINKELMANN, *Quellenstudien zur herrschenden Klasse von Byzanz im 8. und 9. Jahrhundert*, Berlin, 1987.
- WINTER, N. A. 2002 = Nancy A. WINTER, « Commerce in Exile: Terracotta Roofing in Etruria, Corfu and Sicily, a Bacchiad Family Enterprise », *Etruscan Studies*, 9 (2002), p. 227-236.
- WINTERS, T. F. 1989 = Timothy Francis WINTERS, *Kleisthenes and Athenian nomenclature: An examination of Athenian naming systems between 508 and 460 B.C.*, Ph.D. diss., The Ohio State University, 1989.
- WINTERS, T. F. 1992 = Timothy Francis WINTERS, « An inscribed Relief in the Louvre », *Hesperia*, 61 (1992), p. 381-384.
- WOLOCH, G. M. 1969 = G. Michael WOLOCH, « Four Leading Families in Roman Athens (A. D. 96-161) », *Historia*, 18 (1969), p. 503-510.
- WOLOCH, G. M. 1973 = G. Michael WOLOCH, *Roman Citizenship and the Athenian Elite, A. D. 96-161. Two Prosopographical Catalogues*, Amsterdam, 1973.
- WORMELL, D. E. W. 1935 = Donald Ernest Wilson WORMELL, « The literary tradition concerning Hermias of Atarneus », *Yale Classical Studies*, 5 (1935), p. 56-92.
- WORMELL, D. E. W. 1956 = cf. PARKE.
- WÖRRLE, M. 1975 = Michael WÖRRLE, « Antiochos I, Achaïos der Altere und die Galater. Eine neue Inschrift in Denizli », *Chiron*, 5 (1975), p. 59-87.
- WORTHINGTON, I. 1981 = Ian WORTHINGTON, *The Pisistratid tyranny at Athens*, diss. Univ. Durham, 1981.
- WORTHINGTON, I. 1984 = Ian WORTHINGTON, « What happened to Iophon, son of Peisistratus ? », *LCM*, 9, 6 (1984), p. 95-96.
- WRIGHT, J. H. 1892 = James Henry WRIGHT, « The Date of Cylon », *HSCPh*, 3 (1892), p. 1-74.
- YANNOPOULOS, P.A. 1991 = Paul A. YANNOPOULOS, « Etude des personnalités byzantines : qui était Sissinnios Rendakis », *BSI*, 52 (1991), p. 61-69.
- YON, J.-B. 2001 = Jean-Baptiste YON, « Zénobie et son milieu social », *Moi, Zénobie*, 2001, p. 43-47.
- YON, J.-B. 2002 = Jean-Baptiste YON, *Les Notables de Palmyre*, Beyrouth, 2002.
- YOUNG, D. 2004 = David YOUNG, *A Brief history of the Olympic Games*, Oxford, 2004.
- ZEVI, F. 1995 = Fausto ZEVI, « Demarato e i re 'Corinzi' di Roma », *L'incidenza dell'antico: studi in memoria di Ettore Lepore*, I, éd. Alfredina STORCHI MARINO, Naples, 1995, p. 291-314.
- ZICCA, C. 2006 = Cesare ZICCA, *Le iscrizioni nella periegesi di Pausania. Commento ai testi epigrafici*, Pise, 2006.
- ZIEGLER, K. 1954 = Konrat ZIEGLER, « Plutarch Ahnen », *Hermes*, 82, 4 (1954), p. 499-501.
- ZIZZA, C. 2006 = Cesare ZIZZA, *Le iscrizioni nella periegesi di Pausania. Commento ai testi epigrafia*, Pise, 2006.
- ZOGRAPHOU, G. 2007 = Gera ZOGRAPHOU, « Généalogie et Historiographie : une réécriture de la généalogie des rois de Sparte. Le cas de Démarate chez Hérodote », *Kernos*, 20 (2007), p. 189-204.
- ZÖRNER, G. 1971 = Gerd ZÖRNER, *Kypselos und Pheidon von Argos. Untersuchungen zur frühen griechischen Tyrannis*, diss. Univ. Marburg, 1971.
- ZV, 1972 = George ZACOS & Alexander VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, 3 vols., Bâle, 1972.

INDEX

Noms propres

- Abiôn 279
Ablavia 736
Abraham 661
Acastos 748
Achaïos 633, 639, 640, 641, 642, 643, 644
Achéménides 180, 633
Achérdousios 763
Achille 39, 51, 58, 92, 121, 152, 162, 181, 182, 188, 203, 278, 285, 318, 685, 707, 739, 741, 742, 760, 761
Achilleus 656
Acilius 68
Aconios 136
Acousilaos 100
Adéas 46
Adeimantos 544, 606, 607
Admètos 130, 171, 180, 181, 182, 741, 743
Adranodoros 125
Adrastides 123
Adrastos 94, 690, 691, 693, 694
Aeacidas 741
Aecus 739
Aelii 399, 400, 401, 450
Aelius 364, 391, 394, 396, 399, 434, 446, 505, 511
Aemilii 45, 148
Aeropus 656, 683, 684, 687, 732
Aétios 754
Afranius 352
Afrique 22, 35, 397
Agamédès 656
Agamemnon 68, 439, 662, 690, 692, 694, 758
Agamestôr 560, 561, 563, 572, 579, 581, 585, 596, 656, 746, 748, 761
Agamestor 579, 744
Agapénor 52, 758
Agaristè 59, 499, 517, 518, 519, 520, 521, 525, 527, 531, 532, 541, 544, 550, 554, 563, 573, 574, 579, 583, 592, 594, 615, 670, 677, 679, 682, 739, 782
Agathias 505
Agathodôros 346
Agathoklès de Baktriane..... 632
Agathoklès 125, 378, 487, 632, 637
Agathôn 51, 759
Agaué 53
Agélaos 103, 136
Agélas 656, 720, 721, 722
Agélochos 439
Agémôn 721, 722, 723, 726
Agénôr 39, 560, 561, 581, 585, 656, 671, 761
Agésias 59, 60, 439
Agésichora 700
Agésiklès 718
Agésilaos 29, 170, 656, 702, 708, 713
Agésilas 133, 705
Agésinikos 170, 171
Agésipolis 170, 171, 173, 713
Agiades 49, 93, 95, 97, 107, 108, 170, 171, 172, 569, 656, 694, 696, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 722
Agias 29, 136, 439, 440, 476
Agidô 700
Agis 59, 92, 93, 166, 170, 177, 187, 440, 656, 696, 697, 700, 701, 702, 705, 718
Aglaphanès 181, 662
Aglauros 537
Agora 623
Agôrios 189
Agrippeina 330, 331, 332, 333, 342, 347, 348, 349, 350, 357, 783
Agrippeinos 349, 350
Agrippina 177, 416, 432, 433, 434
Agrippine 177, 430
Agrippinus 341
Ahenobarbus 140
Aiakides 174, 176, 428
Aiakidès 175, 182, 742, 767
Aiakos 328, 495, 502, 510, 542, 564, 587, 743
Aiantidès 617
Aias 562, 656, 761
Aichmis 656, 758
Aigeia 684
Aigéides 279
Aigeus 51, 203
Aigialeus 94
Aigikorès 37
Aigilieus 526, 531
Aiginètès 656
Aigôn 672
Aiklos 560, 561
Ailia 196, 197, 202, 238, 239, 251, 343, 363, 364, 388, 389, 391, 399, 400, 401, 402, 406, 625, 626, 783
Ailiana 355, 356
Ailioi 400
Ailios 196, 197, 202, 356, 357, 358, 359, 363, 364, 369, 370, 390, 392, 393, 394, 398, 399, 400, 401, 402, 405, 406, 432, 434, 625, 626, 644, 783
Ainèsidamos 51, 59, 123, 126
Ainésios 494
Ainetos 102
Aiolos 102, 104, 278
Aipyrides 49, 569, 722, 724, 757
Aipytos 656, 757, 758
Aisanios 50
Aischylos 656, 677, 746
Aishinès 550
Aisimidès 148, 656, 746, 747, 748
Aithaleus 656, 753
Aithidas 179
Aitiôn 681, 781
Aitolos 52, 150, 671
Aixoneus 455
Aizeios 321
Ajax 32, 39, 42, 100, 135, 200, 203, 285, 318, 320, 321, 323, 437, 495, 502, 544, 545, 560, 561, 562, 564, 577, 578, 581, 585, 587, 588, 614, 760, 761
Akamas 203, 442, 587
Akastos 656, 744, 747
Akestiôn 72, 76, 138, 151, 202, 455, 558, 782
Akestôr 560, 561, 581, 585, 590, 592, 656, 761, 781
Akestôridès 590
Akoos 84, 673, 687, 688, 689
Akousilaos 11, 20, 26, 59, 83, 96, 100, 570, 715
Akrotatos 170, 700
Aktaia 53
Aktaiôn 660, 722, 724, 725
Aktaios 562
Aladdeiros 656
Alazeir 750, 751
Albinus 22, 446
Alcaide 428

- Alcia 428, 431, 432, 433, 434, 436
Alciade 428
Alcibiade 30, 31, 36, 41, 42, 60, 74, 75, 76, 113, 143, 155, 162, 170, 190, 192, 200, 202, 454, 510, 521, 523, 540, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554
Alcide 428
Alcman 698, 699, 708
Alcmène 171, 246
Alcméon 530, 746
Alcméonides 1, 30, 31, 74, 142, 155, 319, 498, 499, 515, 517, 518, 520, 521, 524, 525, 527, 530, 532, 533, 541, 543, 544, 545, 546, 548, 559, 586, 593, 594, 596, 613, 746, 748, 749, 773
Alégènôr 278
Aleshire 266, 330, 332, 340, 349
Alètès 102, 104, 105, 656, 719, 720, 721, 727
Aleuades 464, 617, 618
Aleuas 617, 618
Alexandra 342, 350, 454, 625
Alexandre le Grand..... 633, 634
Alexandre 51, 74, 76, 115, 127, 128, 130, 152, 174, 175, 176, 180, 198, 202, 356, 358, 393, 424, 427, 464, 487, 623, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 638, 639, 641, 642, 643, 644, 645, 647, 684, 685, 686, 689, 690, 733, 739, 740, 741, 742, 756, 783
Alexandros de Mégalopolis 630, 636, 645
Alexandros de Penjab 630
Alexandros IV 629, 630
Alexandros 54, 59, 76, 83, 99, 112, 115, 125, 133, 153, 175, 176, 188, 296, 363, 364, 383, 385, 406, 629, 630, 631, 632, 634, 636, 637, 638, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 656, 683, 684, 687, 721, 722, 723, 727, 732, 733, 769, 771, 783
Alexidamos 59, 60, 765
Aleximachos 656
Alexion 160, 280
Alixandre 635
Alkamènès 656, 702, 706, 708, 713
Alkastos 225, 226, 227, 228
Alkathoa 713
Alkestis 181
Alkétas 175, 176, 656, 684, 687, 694, 740, 741, 742, 743, 779
Alkia 430, 432
Alkibia 440, 544
Alkibiadès 75, 76, 191, 192, 200, 405, 449, 450, 451, 453, 454, 504, 524, 532, 535, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 554, 587, 713
Alkidamas 59
Alkidamidas 96, 97
Alkimachos 174, 194, 285, 740, 747
Alkimédôn 59, 114
Alkinoos 55, 56
Alkisthénès 763
Alkmaiôn 59, 121, 522, 526, 529, 563, 574, 596, 622, 746, 748, 782
Alkméôn 93, 499, 518, 520, 521, 524, 525, 526, 529, 530, 531, 532, 539, 540, 543, 593, 594, 749
Alkméonides 520, 529, 532, 541, 544
Alkôn 739
Alkyonè 667, 723, 726, 754
Alkyoneus 753, 754, 755
Alphée 150
Altès 738
Althaia 687
Althaiménès 702
Althèphos 755
Althèpos 755
Altis 715
Alyattès 593
Alypos 274
Amasis 750, 751
Ameinias 267
Aminios 425, 427
Ammia 331, 332, 333, 342, 347, 348, 349, 350, 357, 783
Ammiana 349, 350
Ammianè 349
Ammien 10, 69
Ammios 347
Ammôn 534, 535
Ammônios 345, 452, 555, 557, 626
Ammonius 270, 327
Amnia 353
Amnii 347
Aminoios 408, 409, 411, 412, 413
Amphée 746
Amphicharès 160
Amphikleidès 201
Amphiktyon 278
Amphilytos 723
Amphion 724
Amphitrès 759
Amphitrite 53
Amphitryon 134, 152, 171
Amyklas 58, 70, 137
Amynandros 76, 631
Amynos 406, 407, 408, 412
Amyntas 59, 127, 187, 188, 656, 684, 687, 731
Amyntianus 188
Amyntôr 59, 570
Anacréon 599, 605
Anania 212
Anastase 69, 230, 248
Anastasios 221
Anastasius 238, 239
Anatolius 248
Anaxandrides 656, 706, 713
Anaxandridès 702, 703
Anaxandros 656, 702, 706
Anaxidamos 708
Anaxilaos 96, 97, 656, 703
Anaxilas 96
Anaxiôn 656, 720, 721, 722
Anchise 428
Anchises 110, 570
Ancus 729, 730
Andocide 11, 20, 30, 31, 36, 40, 54, 55, 56, 86, 143, 147, 157, 340, 536, 538, 539, 540, 608
Andokidès 55, 158, 538, 539, 540, 592
Andraimôn 671
Andreas 211, 465
Andréas 59, 211, 226, 390, 465, 563
Androklès 757
Androklos 58, 759
Andromachè 176
Andromachos 545, 548, 640, 642, 643
Andromaque 742
Andrôn 656, 753
Andronikos 102
Andropompos 181, 278, 656, 744, 761
Andros 643
Androsthénès 656, 753, 755, 756
Androtion 763, 764, 778
Anicii 347
Anicius 239
Anikétos 632

Anna	235, 236, 237	Apollônios	196, 197, 261, 274, 335, 336, 338, 342, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 450
Annia	68, 252, 253, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 357, 432, 434, 452	Apollonios	270, 335, 342, 396, 397, 398, 400, 401, 403, 405, 406, 474, 626, 660, 720, 783
Annibal	637	Appia	68, 434
Annii	343, 344, 346, 347	Appien	10, 76, 116, 631, 636
Annios	331, 343, 344, 345, 346, 347, 452, 453, 454	Appius	436
Annius	343, 344, 346, 347, 445, 446	Aprônianos	312
Anoubis	374, 375	Apsandros	744
Antasos	781	Apsinès	251, 252, 253, 254, 255, 256, 261, 329, 333, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 357, 406, 783
Anthas	753, 754, 755	Apulée	278, 280, 284, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 300, 601, 607
Anthéades	49, 656	Apuleius	290, 296
Anthémia	474	Aquila	188, 446, 447, 448
Anthès	755	Aracide	239
Antheus	756	Arantius	723
Anthiades	754, 756	Aratos	186, 424, 425, 427
Antias	59	Arcadius	238, 244
Antidios	656, 753, 755	Archadias	307
Antidôros	763	Archédamos	419
Antigone	103, 684, 686	Archédikè	157, 617, 618
Antigonides	628, 636	Archela	281, 296
Antigonos	203, 416, 425, 464, 478, 640, 642	Archélaos	502, 618, 656, 684, 702, 706, 731
Antikleia	55, 127, 536	Archélochos	423
Antilochos	58, 92, 781	Archépolis	556, 557, 782
Antimachos de Bactriane.....	630, 633	Archiadas	224, 227, 304, 307, 308, 309, 310, 312, 313, 315, 324, 326, 327, 328, 783
Antimachus	735	Archias	419, 439, 660, 661, 662, 666, 677, 682, 723, 724, 725, 726, 727
Antinoeia	184, 186	Archidamos	166, 656, 700, 703, 708, 713, 718
Antiochis	203, 204, 401, 640, 641	Archiloque	723
Antiochos Ier de Commagène.....	633	Archilykos	278
Antiochos VIII	634	Archinos	615, 622, 679, 680, 681
Antiochos	59, 103, 104, 179, 203, 439, 587, 618, 632, 633, 634, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 656, 720, 757	Archippè	160
Antiopé	39	Archippos	440, 656, 744
Antipatrides	628	Archoméniidas	125
Antiphanès	137	Ardys	363, 364, 405, 715
Antiphilos	767	Areios	721, 723, 733, 734
Antiphôn	456, 607, 608	Areobindos	238, 239
Antisthénès	544, 548	Arès	110, 336, 671
Antius	443	Arestôr	571
Antoine	129, 169, 279, 378	Areta	739
Antoneinos	349, 350	Arété	125, 739, 740
Antonia	448	Arétés	740
Antonin	186, 281, 335, 428, 444	Aréthas	218
Antoninos	450	Areus	170, 171, 173
Antonins	68, 448	Argadès	37
Antoninus	280, 447	Argaios	576, 638, 656, 684, 687
Antônios	189, 226, 444	Argéades	49, 103, 107, 108, 127, 128, 628, 629, 637, 656, 663, 683, 687, 690
Antonius	129, 436, 443, 444, 446, 447, 448	Argeia	182, 695
Aor	105	Argiopè	39
Apama	631, 636, 637, 638, 639, 642, 643	Argolicus	173
Apellikôn	463, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471	Argus	739
Apheidantides	321, 442, 483	Ariathès	640
Apheidas	137, 320, 322, 442, 443	Aricie	129
Aphrodite	185, 186, 428	Ariôn	216, 225
Apis	94	Ariphrôn	59, 520, 540, 544, 554, 596, 656, 746, 748
Apolexis	462, 463, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 783	Aristagoras	59
Apollinaire	69	Aristarchos	126
Apollinarios	362, 363, 403	Aristéas	225, 226, 753
Apollodôra	460	Aristeidès	534
Apollodore	10, 11, 87, 88, 171, 182, 321, 510, 537, 538, 664, 665, 666, 675, 703, 726, 733, 734, 746	Aristide	75, 155, 205, 511, 530, 534, 557
Apollodôros	363, 675	Aristiôn	467, 545
Apollodotos	388	Aristippos	712
Apollon	59, 102, 104, 121, 137, 168, 180, 181, 182, 183, 216, 262, 264, 272, 273, 274, 275, 281, 293, 294, 296, 298, 299, 300, 314, 322, 344, 345, 346, 361, 362, 364, 365, 366, 367, 371, 416, 429, 430, 431, 440, 489, 516, 517, 560, 561, 587, 636, 639, 714, 723, 738, 753, 756, 783	Aristis	670, 678
		Aristoboulè	484, 488, 782
		Aristoclès	601, 710

- Aristodamidas 84, 656, 658, 672, 673, 686, 687, 689
 Aristodèmiānos 451, 454
 Aristodèmos 84, 96, 97, 105, 182, 479, 483, 656,
 664, 676, 681, 695, 700, 702, 703, 705,
 707, 721, 722, 757, 758
 Aristogeitôn 74, 75, 157
 Aristokleia 344, 345, 452
 Aristoklès 601, 608, 609, 749, 753
 Aristokratès 30, 112, 167, 169, 441, 513, 514, 515,
 517, 656, 758
 Aristokritos 177
 Aristolaidès 482, 518, 536
 Aristomachè 125
 Aristomachos 84, 92, 440, 656, 658, 680, 686, 687,
 689, 695, 702, 703, 758
 Aristomèdès 656, 721, 722
 Aristomèdôn 750, 751
 Aristomèdos 759
 Aristomène 717
 Aristoménès 73, 95, 96, 97, 162, 284, 285, 286, 292,
 293, 294, 295, 682, 714, 715, 716, 717,
 718, 757
 Aristoménidas 713
 Ariston 280, 281, 316, 424, 427, 599, 601, 608,
 609, 708, 713, 782
 Aristôn 599, 601, 606, 607, 708, 763, 778
 Aristonicos 618
 Aristonikè 393, 406
 Aristonoos 128
 Aristonymos 59, 281, 301, 455, 459, 479, 480, 519,
 527, 529, 530, 532, 563, 781, 782
 Aristophane 156, 289, 516, 522, 523, 524, 525, 533,
 616, 764, 774, 777
 Aristophanès 126
 Aristophylidas 464
 Aristophylos 464
 Aristote 12, 43, 44, 47, 55, 56, 74, 75, 76, 87,
 89, 95, 110, 141, 142, 200, 279, 467,
 468, 484, 511, 526, 560, 574, 609, 619,
 623, 627, 658, 659, 661, 664, 665, 666,
 668, 676, 677, 690, 709, 711, 723, 731,
 735, 736, 756
 Aristotèlès 43, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471,
 539, 540, 608, 709, 712, 750, 751
 Aristoxènos 45
 Arkas 136, 137, 321, 724
 Arkeisios 55
 Arkésilaos 50, 51, 140, 656, 750, 751
 Arménios 181, 183
 Arnè 278
 Arôpos 463, 475, 476, 477, 478
 Arounkios 340
 Arrhabaios 731, 733
 Arrianos 257
 Arruns 729
 Arybas 175, 176, 739, 779
 Arsacides 238, 239, 635
 Arsakès 635
 Arsinoé 127, 128, 644, 687, 709
 Artaban 635
 Artabanès 238
 Artabasdos 238
 Artavazd 233
 Artaxerxès 766
 Artémeisia 383, 645, 783
 Artémidôros 272, 273, 275, 289
 Artémis 102, 104, 246, 372, 379, 409, 460, 461,
 561, 706, 707, 708
 Artémon 126
 Arybbas 742, 743
 Asclépiadès le Grammaïrien..... 119
 Asclépiades 32, 84, 114, 119, 177, 181, 183, 188,
 568, 734, 735, 736, 737
 Asclepigeneia 307
 Asclepiodotus 250
 Asclépios 43, 44, 84, 102, 104, 106, 114, 121,
 130, 178, 181, 183, 257, 266, 269, 303,
 304, 305, 306, 307, 310, 314, 707, 734,
 735, 736, 737
 Ashot 238, 239
 Asia 557, 711, 712
 Asinius 135
 Asios 321
 Asklapieia 416, 417, 418, 420
 Asklèpiadès 250, 257, 274, 357, 391, 406, 597
 Asklèpieia 420
 Asklèpigéneia 303, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 312,
 313, 314, 315, 324, 328, 783
 Asklèpiodôros 625
 Asklèpiodotos 247, 249, 250, 251, 257
 Asklèpios 264, 265, 330, 331, 332, 333, 342, 349,
 350, 357, 391, 406, 783
 Asôpida 502
 Aspasia 548, 549, 550, 551
 Aspasio 549, 550
 Assarakos 110
 Assessos 756
 Astè 268, 269
 Asterope 278
 Astydameia 570
 Atarneus 709, 711, 712
 Athamanes 76, 644
 Athéna 160, 161, 264, 265, 310, 313, 360, 361,
 414, 449, 454, 459, 461, 472, 473, 474,
 476, 478, 479, 480, 489, 491, 514, 536,
 587, 592, 618, 620, 625, 747, 763, 782
 Athenaea 230
 Athènegoras 372, 373, 374, 375, 376, 377, 379, 385
 Athénaia 230, 234
 Athénaïos 270
 Athénaïs 230, 236, 238, 239, 240, 241, 243, 244,
 245, 246, 247, 248, 249, 251, 256, 258,
 432, 434, 435, 436, 438, 441, 443
 Athénéas 492, 493, 494
 Athénée 11, 150, 505, 574, 619
 Athénion 132
 Athènippos 753
 Athénodôros 273, 274, 275
 Atilia 436
 Atilius 436
 Atintanes 740
 Atlas 754
 Atreus 318, 570
 Atreyagotra 630
 Atréyimatrka 630
 Atrius 436
 Atroa 436
 Atropatès 635
 Attalides 188, 637
 Attalos 187, 188, 203, 640, 643, 644
 Attica 1, 211, 220
 Atticus 1, 68, 131, 148, 162, 202, 255, 262,
 272, 284, 285, 292, 294, 295, 299, 316,
 321, 322, 323, 336, 344, 368, 371, 372,
 378, 390, 407, 428, 431, 432, 433, 434,
 435, 437, 438, 439, 441, 443, 444, 446,
 447, 448, 506, 535, 628
 Attikos 246, 257, 295, 299, 343, 368, 428, 431,
 432, 434, 441, 443
 Aubry 37
 Audnaios 102
 Auguste 13, 68, 69, 71, 78, 129, 133, 146, 148,
 160, 168, 416, 420, 444, 445, 446, 447,
 448
 Aulu Gelle 510
 Aulus 363

Aurèle	68, 168, 263, 280, 291, 336, 390, 428, 444	Bigis	30
Aurelia	168, 440, 446	Biktoreinos	361
Aurélios Véros	450	Bisaltès	188
Aurélios	167, 169, 255, 356, 357, 362, 450	Blepsiades	59
AURELIOS	256	Boiôtos	278, 279
Aurelios	276, 341	Bokros	687
Aurelius	276, 440	Boniface	211
Ausone	78	Boréas	537
Autésion	51, 124, 278, 695	Borée	110
Autésiôn	84, 182	Bôros	285, 656, 761
Autoboulos	280, 281, 282, 283, 294, 301	Boudatès	481
Autobulus	283	Boukoliôn	656, 758
Autolykos	536, 537, 686	Bousélides	136
Automénès	721, 722	Boutades	132, 536
Autonoè	53	Boutès	145, 536
Autophôn	560	Bouzyges	161, 541, 746, 748
Avidia	350	Bradua	435, 436
Avidius	341, 342	Brasidas	166, 168, 169, 504, 768, 769, 770
Avotins	343, 447, 448	Briakas	656, 758
Axiochos	541, 543, 544, 548, 549, 554	Brigatos	187, 188
Azan	137, 322	Bromèros	731
Azeios	318, 322, 323	Brutus	52, 65, 66
Azènia	377	Brychon	689
Azènieus	378	Byrrhéna	287, 289, 290, 296, 300
Babaia	469, 470	Cadmos	50, 51, 123, 126
Babbia	362	Caelianus	179
Babbios	362	Caesius	273
Babylônios	272	Caius	284, 286
Bacchiades	49, 141, 568, 569, 584, 618, 660, 666, 669, 670, 677, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 730, 731, 733, 756	Caligula	191, 192
Bacchis	142, 656, 719	Callias	155
Baebia	189	Calliclès	738
Bagrat	239	Callimachos	202
Bagratides	239	Callimaque	88, 158, 162, 196, 400, 401, 626, 751
Bagratouni	238	Callinos	723
Baibia	178	Callisthène	89
Bakchieis	720	Callisthénès	191
Bakchios	720	Calpurnii	65
Bakchis	719, 720, 721, 722, 724	Calpurnius	421, 730
Bakchos	720	Campanus	421
Bakis	724	Candragupta	630
Balbina	188	Capito	273, 275
Balbus	444, 445	Capitolina	352, 353
Balzat	169	Capitolinus	352, 353, 356
Barcé	750, 751	Caranus	51, 685
Barkè	750	Carnéios	180, 181, 182, 183
Barsine	629	Cassandra	51
Basile	635, 647	Cassandre	51, 759
Basileios	189, 226, 635	Cassia	180
Basilides	58	Cassius	10, 65, 66, 129, 341, 342
Basilii	635	Castor	12, 59, 88, 94, 95, 441, 739, 743, 744, 746
Basiliscus	252	Caucidia	436
Bassa	390	Caucidius	436
Bassè	360, 386, 390	Cécrops	77
Bassides	59	Ceionius	446
Bassos	268, 269, 352	Cékrops	201
Bassus	273, 436	Celsus	445
Bateia	182	Cemenelaus	703
Bathyllios	279	Cendrillon	242
Battiades	49, 750, 751	Censorinus	92
Battos	50, 59, 60, 140, 656, 750, 751	Cérès	628
Bébaia	465	César	64, 152, 169, 420, 429, 439
Bède	211	Chabrias	157, 769
Bélos	90	Chairestratè	148
Berenice	180	Chairiôn	546, 747
Bérénikè	102, 128, 180, 188, 640, 642, 644, 687	Chairôn	281
Bérénikides	377, 380, 381, 452	Chalkiopeus	51, 124, 126
Bésér	233, 234, 236	Charax	738
Beshir	233	Chariades	59
Bestia	22	Charias	30, 40, 41, 538
		Charidèmos	609, 763
		Charikô	423
		Charikratès	725

- Charilaos 656, 676, 696, 700, 702
 Chariléos 703
 Charillos 675, 701, 706, 707, 758
 Chariphèmos 656, 738
 Chariton 290
 Charlemagne 219, 229
 Charmidas 706
 Charmidès 73, 197, 455, 459, 480, 539, 540, 544, 598, 599, 600, 607, 608
 Charmos 619, 620, 621, 782
 Charon 20, 86, 87, 88, 91, 93, 108, 649
 Charondas 479
 Charops 656, 739, 740, 741, 743, 744, 745, 746
 Charopus 739
 Chersikratès 725, 726, 732
 Chilon 96, 170, 712, 713
 Chilonis 170, 173, 446, 700, 713
 Chionè 536, 537
 Chionis 96, 191
 Chréokopides 489, 533
 Chrestos 446
 Christophoros 214
 Chrysaor 102, 104, 105
 Chryseis 54
 Chrysilla 535
 Chrysis 54
 Chrysos 733, 734
 Chrysothémis 377, 378, 379, 385
 Cicéron 52, 61, 64, 140, 148, 429
 Cimon 2, 42, 75, 129, 147, 162, 278, 316, 319, 322, 428, 437, 438, 484, 485, 486, 495, 499, 502, 503, 504, 506, 508, 511, 512, 513, 515, 516, 517, 529, 531, 545, 561, 563, 566, 567, 571, 572, 575, 578, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 614, 628, 707, 767, 769, 770, 771, 772, 776
 Cimonides 585, 588
 Circé 56
 Claude 1, 77, 177, 381, 416, 417, 418, 421, 730
 Claudia 68, 178, 188, 352, 353, 355, 433, 448
 Claudianus 355
 Claudii 65, 67, 148, 343, 344, 347, 357, 365, 366, 372, 383, 384, 386, 390, 421, 433, 535, 623, 624
 Claudios Léonidès VII..... 645
 Claudios 282
 Claudius 68, 138, 178, 179, 188, 197, 264, 268, 295, 341, 349, 351, 352, 353, 371, 380, 384, 393, 394, 428, 430, 433, 434, 435, 438, 440, 443, 446, 624
 Clazomènes 607
 Cléanthe 738
 Clément 723
 Cléomène 170
 Cleomyttadès 736
 Cleopatra 188
 Cléopâtre 193, 261
 Cléophante 730
 Clithène 29, 31, 37, 41, 74, 141, 155, 203, 204, 205, 498, 499, 523, 530, 536, 546, 548, 574, 773
 Clitosthénès 355
 Clodius 65, 446
 Clytiades 440
 Clytias 439
 Cocceius 188
 Codrides 100, 748
 Codrus 601, 745, 746
 Coeus 178
 Conon 130, 158, 162, 196, 198, 202, 216, 393, 400, 401, 489, 490, 623, 625, 626, 634, 760, 783
 Constance 238, 248, 268
 Constantin le Grand..... 635
 Constantin 6, 9, 77, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 222, 223, 225, 229, 230, 233, 238, 253, 265, 266, 271, 305, 306, 358, 635, 647, 784
 ConstantinPorphyrogénète6, 9, 211, 214, 215, 216, 217, 218, 222
 Constantios 265
 Constantius 239, 248
 Cornelia 297
 Cornélii 148
 Cornelius 188, 486, 500, 501, 551, 589, 730
 Courètes 150
 Créon 746
 Créophylos 73
 Crésus 83, 90, 497, 530, 593, 690, 691, 705
 Crisamis 735, 736
 Critias 32, 42, 459, 605
 Ctésias 11, 668, 766
 Cylon 593, 619
 Cynno 735, 736
 Cypsélides 320, 559, 564, 566, 572, 573, 575, 576, 579, 584, 592, 680, 681, 723, 724
 Cypsélos 568, 576
 Cyrus 633, 767
 Daèmôn 738
 Daiklos 502, 560, 561, 581, 585, 656, 761
 Daiphantos 199, 278, 279
 Daire (Dareios) 635
 Damagètos 96, 682, 713, 714, 715, 716, 718
 Damainètos 226
 Damaratos 709, 710
 Damaratus 729
 Damarès 426
 Damaréta 420, 423
 Damarété 126
 Damarô 423, 426, 427
 Damascius 9, 307, 315, 324, 325, 326, 327
 Damasias 190, 617
 Damasichtôn 278
 Damasistratos 530
 Damastes 133
 Damastès 133, 738
 Daméas 186, 423
 Damippos 440
 Damis 74
 Damocratia 192
 Damokrata 393, 406
 Damokratès 167, 168, 185
 Damokratidas 225, 226, 674, 679, 682
 Damôn 420, 423, 541, 544
 Damophanès 423
 Damosthenia 438
 Damoxèna 297
 Danaos 680
 Daochides 768
 Daochos 136, 137, 144, 770
 Dardanides 98
 Dardanos 58, 110, 656, 735
 Dardanus 68, 735, 736
 Dareios Ier 633
 Dareios III 635
 Dareios 86, 180, 617, 633, 635, 710
 Darius 633
 Déballos 673, 685
 Deianeira 318, 321, 322, 323, 664, 687, 689
 Deidameia 176, 742
 Deinias 59
 Deinokratès 479, 481
 Deinomachè 519, 524, 532, 535, 541, 543, 544, 548, 550, 551, 553, 554, 782
 Deion 537
 Deioneus 537

Deiotaros	188	Diogène Laërce	11, 45, 46, 47, 111, 133, 147, 148, 597, 599, 607, 618, 627, 758
Deitrophès	156	Diogène	11, 45, 46, 47, 111, 133, 147, 597, 599, 607, 627, 758
Dèlia	460	Diogéneia	425, 427, 472
Delphinios	561	Diogénès	76, 161, 415, 425, 465, 471, 472, 473, 475, 476, 477, 478, 645, 782
Delphis	391	Diogénianos	672
Dèmadès	156	Diognétos	656, 744
Démarate	125	Diokleidès	539
Démaratides	711	Dioklès	161, 364, 372, 384, 414, 455, 457, 459, 460, 461, 479, 480, 483, 484, 557, 723, 726, 727, 782
Démaratos	74, 75, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 727, 728, 729, 730	Diomèa	357, 391
Demaratus	728, 729, 730	Diomède	57
Démarète	76	Diomèdès	224, 327, 328
Démasagôras	738	Diomnestos	534
Dèmèas	493	Dion	10, 116, 124, 142, 321, 610
Dèmèter	281, 296, 334, 336, 345, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 375, 397, 436, 452, 453, 454, 460, 625, 628, 758, 783	Dionassè	700
Dèmètria	354, 355, 356, 373, 379	Dionysia	323, 360, 362, 363, 416, 783
Dèmètrias	193, 203, 353	Dionysias	361, 362
Dèmètrios Poliorkètès.....	642	Dionysios	75, 124, 125, 127, 128, 345, 346, 375, 376, 379, 399, 400, 401, 415, 416, 625, 626, 630, 637, 639, 687, 732, 783
Dèmètrios	74, 179, 203, 221, 228, 261, 346, 465, 474, 476, 477, 478, 487, 488, 592, 632, 634, 637, 642, 742, 753, 782	Dionysos	160, 203, 304, 361, 364, 428, 472, 720, 722, 724
Dèmocharès	377, 378, 379	Diophanès	274
Démocrite	738	Dioscures	13, 25, 78, 84, 166, 167, 168, 172, 174, 193, 201, 224, 225, 226, 228, 441, 712
Démodikè	662, 690	Dioskouridès	753
Dèmoklès	157	Diôxippos	133
Démokratès	157	Diphila	460
Démokratia	190, 191	Dolô	53
Démophanès	556, 557	Dolonces	502
Démophilos	627, 753	Dolopes	766
Démophôn	442, 443, 541	Domitia	450, 451, 453
Démosthène	11, 38, 74, 136, 492, 546, 571, 765, 767, 769, 770, 771, 774, 775, 776	Domitien	291, 292, 430
Dèmostra	409	Domitii	140
Dèmostratos	343, 357, 360, 361, 362, 364, 365, 366, 367, 369, 371, 386, 387, 389, 390, 391, 393, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 423, 493, 783	Domitios	451, 454
Denys	46, 75, 76, 87, 115, 142, 213, 505, 659, 667, 728, 730	Domitius	451
Dèo	334, 337	Dôr...	689
Deucalion	105	Dôridas	721
Deucalionides	100	Doride	102, 104
Dexandros	660	Dorieus	59, 95, 697, 703, 707, 715, 718
Deximachos	167, 168, 172, 174	Dôriôn	656, 738
Deximénéos	185	Dôris	53
Dexippos	401	Dorkylos	415
Diagoras	59, 73, 123, 714, 715, 716, 717, 718	Dôros	102, 104
Diagoreioi	95	Doryssos	656, 702, 705
Diagorides	95, 96, 714, 715, 716, 717	Dotadas	656, 757
Diaktoridas	713	Doukas	214
Didon	193	Douris	76, 190, 191, 550
Didymos	11, 31, 496, 502, 503, 504, 505, 508, 509, 510, 545, 559, 569, 571, 572, 573, 576, 577, 581, 587, 588, 597, 764, 774, 777, 778	Dracon	149
Didymus	506	Drakôn	147, 483
Dieitrophès	156	Droméas	160
Dieutychidas	700	Dromoklès	335, 338, 342
Dikaiagora	366, 368, 371	Drômon	656, 739
Dikaiogénès	157	Drôpidès	598, 599, 600, 601, 602, 604, 605, 608, 627, 749, 782
Dikaiosynè	125	Dryantianos	332, 337, 338, 342, 349, 350, 405, 406
Dinarchos	479, 481	Dryantianus	138
Dioclétien	77, 304	Dryantilla	349
Diodore	10, 96, 121, 151, 464, 551, 554, 569, 658, 666, 671, 673, 674, 686, 688, 719, 721, 722, 723	Dydimos	587
Diodôros	420, 421, 516, 517, 617	Dyitalos	188
Diodotides	633	Dynamènè	53
Diodotos	632, 633	Éacides	49, 59, 135, 175, 182, 193, 200, 285, 322, 428, 437, 510, 577, 628, 739, 740, 761
		Éaque	40, 58, 135, 184, 200, 285, 437, 495, 510, 562, 564, 577, 586, 739, 761
		Échécratides	618
		Échékratès	59, 319, 618, 724
		Échékratidas	51, 618

- Echépôlos 570
 Echestratos 656, 702, 705
 Echiadès 680
 Eétiôn 319, 724, 727
 Égée 442, 587
 Eionè 53
 Eirénaïos 226
 Eirènè 229, 231, 233, 234, 236, 638, 644, 784
 Eïsidôra 450, 453
 Eïsidôros 453
 Eïsidotè 334, 338, 339, 342
 Élatos 137, 319, 321, 322, 724, 733
 Eldïos 109, 656, 750
 Éleïos 516, 592
 Élektryôn 278
 Éleuthérios 318
 Élien 11, 156, 496, 556, 583
 Elogius 148
 Elpinice 428, 434
 Elpinice 436, 438
 Elpinikè 343, 435, 437, 438, 485, 502, 504, 509,
 512, 535, 592, 628, 782
 Empiricus 119, 280
 Endeïs 562
 Endïos 542
 Endymiôn 150
 Énée 67, 68, 69, 110, 130, 428, 570
 Enipeus 769
 Enkratïa 784
 Éole 196, 438
 Éôs 537
 Éosphoros 537
 Épaminondas 187, 279
 Epphippos 278
 Éphore 11, 49, 52, 54, 87, 92, 93, 118, 133,
 147, 150, 500, 501, 513, 516, 656, 657,
 658, 659, 661, 662, 663, 664, 665, 666,
 667, 668, 671, 672, 673, 674, 675, 676,
 677, 678, 685, 696, 700, 701, 702, 746
 Épicharès 30
 Épicharme 676
 Épicure 147, 148
 Épidykos 560, 561
 Épilampsis 363, 364
 Épilykos 501, 502, 535, 552, 560, 561, 563, 575,
 590, 656, 761, 782
 Épimédousa 39
 Épïnikïa 354, 355
 Epiphane 150
 Épiphane 150
 Épiphaneïa 375, 376, 379
 Épiphànès 179, 634
 Érasos 137
 Ératïdes 714
 Ératô 53, 137, 322
 Ératos 59, 96, 123, 656, 666, 672, 674, 675,
 676, 677, 682, 714
 Ératoshénès 734
 Ératosthène 87, 88, 664, 665, 726, 733, 746
 Érechthée 77, 132, 203, 310, 319, 323, 442, 479,
 537
 Erechthéïdes 442
 Érechtheus 161, 318, 407, 408, 414, 459, 479, 480,
 481, 536, 537, 587
 Éreuthalia 571
 Ergané 197
 Ergocharès 405
 Érichthonïos 110, 662
 Erinys 123
 Éristhéneïa 681, 758
 Éritïmos 279
 Eroïades 368
 Éros 620
 Érythrô 213
 Érythros 171
 Eryxias 745, 746
 Éryxô 750, 751
 Eschelos 744
 Eschïles 744
 Eschyle 279
 Esculape 178
 Esïmïdes 744
 Étéarchïis 225, 226
 Étéarchos 59, 750
 Étéoboutades 33, 81, 145, 155, 160, 161, 413, 414,
 472, 478, 479, 483, 536, 613
 Étéocle 123, 124, 126
 Euagètos 677, 727
 Euagoras 680, 681
 Éuagorè 53
 Euaïon 753
 Euandros 656, 753
 Euanthès 419, 420, 421
 Éuarnè 53
 Eubïos 656
 Eubïotos 326
 Eubïus 739
 Euboulïdès 474, 475
 Eucheïr 474, 475
 Eudamïdas 166
 Eudamos 168, 226, 656
 Eudèmos 463, 721
 Eudocïa 238, 241
 Eudokïa 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245,
 246, 247, 248, 249, 250, 251, 257, 258,
 311
 Eudôra 53
 Eudoxïa 240, 241, 242, 243
 Eudoxïos 248
 Eudydamè 59
 Eugaïon 738
 Eugamôn 750
 Eugène 219
 Eugénïos 214
 Euippé 686
 Eukleïa 550, 731
 Eukleïdas 173
 Eukleïdès 317
 Eukleïppos 423
 Euklès 405, 429, 430, 431, 437, 438, 443, 625,
 656, 715, 718, 738
 Eukratè 53
 Eukratès 539
 Euktémôn 484
 Eulimènè 53
 Eumèlos 20, 58, 87, 181, 182, 321, 627, 656, 723
 Eumélus 723
 Eumène 175
 Eumètis 279, 738
 Eumolpïdes 20, 155, 161, 303, 325, 337, 398, 406,
 455, 459, 460, 461, 462, 463, 471, 476,
 478, 479, 480, 613, 628, 782
 Eumolpos 537
 Eunape 9, 11, 254, 303, 311, 345
 Eunïkè 53, 162, 334, 335, 336, 337, 338, 342
 Eunomos 45, 84, 95, 416, 417, 418, 419, 420,
 421, 422, 656, 675, 676, 696, 700, 701,
 703, 707
 Eunostos 638
 Eupatôr 637, 644
 Eupeithïos 224, 326, 327, 328, 783
 Eupeithïus 326
 Euphaès 656, 757
 Euphaina 465, 468
 Euphama 345, 346
 Euphanès 59

Euphantos	127	Festus	273
Euphémios	214	Flaccos	368
Euphèmos	50, 59, 539, 656, 738, 739, 750	Flacilla	238
Euphorion de Chalcis	684	Flavia	22, 283, 296, 326, 335, 338, 342, 345, 354, 356, 396, 402, 406, 450, 451, 452, 453, 454, 471, 625
Euphoriôn	597	Flaviana	292, 294, 295
Euphranôr	46	Flaviané	285, 286
Euphrôn	44, 45, 46, 47, 74, 84	Flaviani	292
Eupolia	713	Flavianos	284, 285, 286, 292, 294, 295, 299, 323
Eupompè	53	Flavianus	294
Euribos	610	Flaviens	200, 453
Euripide	485	Flavii	200, 333, 334, 337, 338, 342, 405, 449
Euripidès	160	Flavilla	58, 70, 135, 138
Eurôpè	39	Flavios	184, 185, 186, 190, 191, 197, 199, 200, 201, 280, 281, 283, 296, 301, 326, 330, 331, 332, 337, 338, 339, 342, 348, 349, 350, 351, 353, 354, 356, 357, 391, 396, 403, 405, 444, 450, 451, 452, 453
Euryalè	335	Flavius	169, 282, 283, 294, 337, 355, 446, 447, 448, 449
Eurybatès	610	Fronteina	421
Eurybiadès	673, 685	Fronteinios	421
Eurybotos	610	Frontiananos	351
Euryclide	171	Frontina	421
Euryclides	169, 171, 172, 173	Fronton	447
Eurydamas	464	Frontônianos	406
Eurydamè	713	Frontonianos	783
Eurydika	731	Frugianus	135
Eurydikè	487, 731, 732, 733	Furia	448
Eurykleidès	160	Furius	448
Euryklès	167, 168, 169, 172, 225	Fuscus	446
Eurykratès	656, 698, 699, 702, 706, 708, 713	Gaia	479
Eurykratidas	656, 698, 699	Gaios	407, 408
Eurykratidès	699, 702	Gaius	273, 287, 363
Euryléôn	51	Galataia	53
Eurylochos	617, 618	Galba	23, 67, 68
Eurymachos	656	Galène	53
Eurymachus	739	Galla	238
Eurymédôn	325, 609, 627, 782	Gallien	263, 275, 276
Euryphôn	703	Galliènos	264
Eurypôn	59, 84, 656, 664, 675, 676, 696, 699, 700, 701, 702, 707	Gallus	436
Eurypontides	49, 93, 94, 97, 107, 108, 112, 121, 170, 171, 173, 569, 674, 676, 694, 696, 697, 699, 700, 701, 706, 707, 708, 709, 711, 722	Ganymède	110
Euryptolèmos	515, 531, 532	Gauanès	683
Eurypylos	278, 570	Gavidia	436
Eurysakès	31, 542, 544, 545, 578, 614	Gavidius	436
Eurysthénès	7, 74, 75, 171, 182, 656, 695, 696, 701, 702, 705, 710, 711, 712	Géla	125, 126, 128
Eurysthénides	701	Géléôn	37
Eusèbe	12, 88, 574, 601, 640, 642, 659, 663, 691, 693, 743, 746	Gellia	292, 295, 299, 301, 361, 362, 365, 783
Eusébès	264	Gellii	286, 288, 291, 293, 294, 298, 299, 301, 364, 370
Eustathia	193, 285	Gellios	286, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 298, 299, 301, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 370, 371, 389, 406, 783
Eustathios	226	Gellius	364, 371
Euterpe	557	Gélôn	76, 125
Euthydèmos	543, 632	Gélôs	363, 364
Euthydikè	485, 486, 487, 488, 592, 782	Génèsios	217, 231, 241, 244, 245
Euthykômas	454	Genseric	238
Euthyménès	59	Gentilianus	188
Euthyphrôn	45, 46, 47	Geoffroy de Vigeois	37
Évagoras	31, 134, 135, 184, 489	Georgios Syncelle	9, 576, 686, 688, 689
Évagre	250	Georgios	9, 238
Évagrios	243, 305	Georgius	238
Evagrius	242, 243, 305	Géphyréens	156, 161
Exékestidès	597, 615	Germanikos	416
Fabia	421, 444, 445	Germanos	226
Fabianus	445	Gésios	241, 244, 245
Fabii	148	Gessios	240, 244, 245, 249, 257
Fabius	730	Gislénus	211, 213, 226
Facella	634	Glabrio	68
Fausta	238, 239	Glaucon	606
Faustina	444	Glaukos	338
Faustinianos	122		
Faustinianus	122, 440		
Faustinus	445, 447		
Favorinos	627		

- Glaucus 601
 Glaukè 53, 562
 Glaukôn 592, 598, 599, 600, 606, 607, 608, 782
 Glaukonomè 53
 Glaukos 102, 104, 105, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 341, 342, 348, 349, 350, 357, 397, 402, 403, 404, 405, 455, 459, 461, 462, 463, 475, 476, 478, 479, 480, 570, 656, 757, 782, 783
 Gnaeus 140, 363
 Gnathiôn 415
 Gnôsidikos 84, 656, 734, 735, 737
 Gonatas 464
 Gongylides 711
 Gongylos 710, 711
 Gordiana 444, 445
 Gordianos 444
 Gordianus 444, 445, 446, 448
 Gordias 690
 Gordien 435, 445, 446, 447, 448, 690
 Gordiens 444, 445, 446, 447, 448
 Gordios 684, 690, 691, 693, 694
 Gorgasos 757
 Gôrgè 671
 Gorgias 465, 738, 765
 Gorgilos 525, 615, 680, 681
 Gorgiôn 74, 75, 709, 710, 711
 Gorgô 59, 713
 Gorgos 98, 680, 681, 693
 Gortys 171
 Gracchus 445
 Gracques 444, 445
 Graecus 336, 507
 Gratien 238
 Grégoire 217, 311
 Grégorios 219, 228, 236, 784
 Grinnos 50
 Grypos 634
 Gudianus 507
 Gunawardana 630
 Gyaros 272
 Gygeia 59
 Gygès 83, 690, 692, 715
 Gylidas 617
 Habroea 287, 290
 Habroia 326
 Habromachos 296
 Habrôn 2, 442, 443, 455, 459, 479, 480, 482, 483, 484, 660, 725, 782
 Habryllis 474, 475
 Hadrien 180, 183, 184, 203, 225, 281, 335, 336, 356, 367, 384, 386, 389, 390, 399, 446, 449, 738
 Hadzis 5, 104
 Hagnias 160
 Haimôn 123, 150, 190, 664, 671
 Halimèdè 53
 Hannibal 352
 Hannibalianus 352, 353
 Harmodios 74
 Harmonidès 738
 Harpocraton 710
 Hécatée 11, 20, 26, 49, 50, 58, 60, 84, 86, 87, 91, 93, 98, 100, 108, 120, 132, 133, 147, 570, 649, 697, 759, 760, 761
 Hector 92, 110
 Hédéa 416
 Hédéia 178
 Hèdistè 443, 455, 457, 459, 479, 480, 483, 484, 782
 Hègémoneus 190, 191
 Hègésandros 760, 761
 Hègésilès 703
 Hègésipylè 495, 502, 503, 508, 510, 511, 512, 592, 773
 Hègésistratos 615, 616, 622, 681
 Hègias 6, 202, 226, 237, 252, 316, 317, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 359, 360, 361, 363, 364, 405, 439, 440, 627, 647, 652, 783
 Heirene 230
 Hékaidès 656
 Hékalè 289
 Hékatè 372
 Hektôr 693
 Héléna 221
 Hélénè 221
 Hélène 228, 246, 278, 708, 784
 Hélénos 742
 Hélicè 190
 Héliodoros 150, 478
 Helladikoi 220
 Helladikos 218, 220, 228, 784
 Hellanicos 5, 11, 20, 26, 31, 36, 49, 54, 55, 56, 81, 83, 86, 87, 88, 90, 93, 97, 120, 132, 141, 145, 147, 181, 498, 510, 536, 537, 538, 559, 569, 571, 576, 649, 666, 667, 668, 672, 701, 703, 738, 745, 746, 747, 510
 Hellanicus 502, 509, 745
 Hélos 706
 Hèniochè 181
 Héra 11, 54, 81, 86, 88, 147, 191, 192, 661, 667, 672
 Héraclês 7, 13, 25, 51, 59, 67, 76, 84, 86, 90, 91, 92, 94, 99, 103, 104, 123, 127, 128, 129, 130, 131, 134, 137, 152, 153, 166, 167, 168, 170, 171, 173, 176, 178, 190, 196, 201, 225, 226, 228, 246, 278, 322, 323, 428, 438, 440, 441, 491, 492, 494, 587, 618, 637, 639, 656, 658, 659, 661, 664, 665, 666, 675, 685, 686, 687, 688, 689, 697, 700, 702, 712, 714, 719, 720, 732, 734, 736, 760
 Héraclides 26, 45, 46, 47, 48, 52, 58, 74, 87, 90, 92, 102, 104, 171, 177, 178, 184, 238, 252, 439, 512, 57, 611, 612, 613, 614, 617, 629, 664, 671, 672, 680, 688, 720, 724, 725, 726, 734, 745, 758
 Héraclite 92, 534
 Héraclius 211, 212, 239
 Héraia 680
 Hèrakteia 125, 168, 440
 Hèrakteidas 656, 733, 735
 Hèrakteidès 46, 74, 84, 252, 397, 402, 404, 733, 734, 735, 763
 Hèrakteidos 179
 Hèrakteitos 178, 179, 197, 202, 241, 244, 245, 246, 403, 449, 450, 451, 453, 454, 463, 625, 318, 629, 630, 638
 Hèrakilès 22, 23, 51, 69, 77, 685, 688, 735, 741
 Hercule 310, 312
 Herculus 196, 197, 202, 399, 400, 402, 625
 Hérennia 401
 Hérennios 401
 Herklanos 167, 172
 Herkoulios 310
 Hermaios 270
 Hermeias 308, 627, 709, 711, 712
 Hermès 29, 31, 55, 56, 322, 323, 428, 437, 438, 536, 537, 608
 Hermésianax 416
 Hermionè 424
 Hermippis 361, 362, 364, 365, 366, 367
 Hermippos 32, 43, 44, 45, 560, 573, 574

Hermocrate	603	Hippias	88, 89, 116, 117, 141, 145, 147, 155, 512, 533, 547, 548, 550, 559, 560, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 666
Hermodikè	690, 691, 692, 694	Hippoclidès	574
Hermogène	263, 275, 277	Hippocrate	20, 84, 112, 114, 121, 147, 177, 181, 569, 610, 649, 733, 734, 735, 736, 737
Hermogénès	270, 276, 277, 535, 553	Hippocrates	735
Hermokratès	606	Hippodamia	278
Hermokritos	125	Hippodromos	261
Hermolykos	376, 379	Hippokleidès	499, 502, 518, 560, 563, 564, 565, 567, 568, 573, 574, 575, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 587, 589, 590, 592, 615, 656, 680, 681, 726, 727, 761, 781, 782
Hermos	203, 204, 401	Hippoklès	756
Hermotimos	456	Hippoklos	617, 618
Hérode	1, 68, 131, 162, 169, 202, 255, 262, 272, 284, 285, 292, 294, 299, 316, 321, 322, 323, 344, 368, 371, 372, 390, 407, 428, 429, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 441, 442, 443, 444, 446, 447, 448, 506, 535, 628	Hippokoôn	182
Herodes	295, 343, 428, 432, 434, 435	Hippokratès	14, 31, 59, 84, 108, 112, 114, 115, 124, 125, 126, 179, 519, 520, 521, 523, 524, 525, 526, 532, 541, 550, 610, 611, 615, 616, 622, 656, 733, 734, 735, 736, 737, 782
Hérôdès	322, 428, 429, 430, 431	Hippokratidas	656, 698, 699, 718
Herodianos	443	Hippokratidès	703
Hérodien	447, 448, 699	Hippolochos	102, 104, 656, 734, 735
Hérodikos	150	Hippolochus	736
Hérodos	506	Hippolytos	442
Hérodote	8, 10, 12, 29, 31, 33, 38, 42, 49, 50, 54, 58, 60, 74, 82, 83, 84, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 96, 99, 107, 108, 113, 114, 115, 118, 121, 124, 133, 140, 142, 144, 145, 181, 184, 216, 280, 482, 486, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 503, 504, 506, 509, 510, 513, 518, 519, 520, 526, 530, 536, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 583, 584, 586, 589, 590, 593, 610, 611, 619, 620, 622, 649, 658, 659, 661, 662, 663, 666, 667, 668, 669, 670, 672, 673, 677, 678, 679, 680, 683, 684, 685, 690, 691, 693, 694, 696, 697, 700, 702, 703, 705, 708, 718, 719, 724, 738, 747, 750, 759	Hipponicos	155
Héroménès	733	Hipponikos	437, 533, 534, 542, 543, 544, 548, 551, 552, 553, 626, 782
Héropythos	31, 32, 33, 49, 84, 98, 108, 112, 113, 135, 570, 571, 656, 749	Hipponoè	53
Hersè	56, 322, 537	Hipposthénès	656
Hésiode	10, 11, 19, 26, 36, 53, 55, 79, 85, 92, 94, 147, 216, 321, 538, 562, 604, 659, 693, 738	Hippostratos	126, 464
Hésioneus	176	Hippotès	105, 656, 721
Hesychius	774, 775	Hippotheò	53
Hiérarchos	440	Hippotheos	656, 758
Hiérios	302, 308, 309, 312, 313, 314	Hippotiôn	656
Hierius	308	Hippotos	720
Hiérokleia	423	Hippys	676
Hiérokleidès	456, 535	Holaias	656, 758
Hiéroklês	76, 125	Holoros	507
Hiérôn	76, 125, 147, 753	Homère	3, 8, 10, 19, 24, 27, 55, 57, 73, 79, 84, 85, 86, 92, 110, 112, 114, 130, 147, 181, 278, 427, 562, 604, 664, 668, 693, 705, 707, 738
Hieronymus	46	Homérides	49, 114, 569, 738
Hiérophantès	360	Homèros	656
Hikétaôn	110	Honôrtianè	198, 202, 350, 359, 392, 393, 406, 624, 629, 634, 644, 783
Hikétas	656, 758	Honoratianos Polycharmos.....	634
Hilarianos	251	Honôrtianos	350, 392, 634, 644
Himérios	260, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 311, 783	Honorius	238
Hippalceimus	278	Hoplès	37
Hippalceus	278	Horolos	507
Hippalkimos	278	Hunéric	238
Hippalmos	278	Hyanthidas	721
Hipparchos	74, 262, 287, 290, 428, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 439, 440, 441, 498, 614, 615, 616, 619, 620, 621, 622, 656, 752, 753	Hygeia	264, 357
Hipparchus	428, 433, 434, 436, 441	Hygin	148
Hipparète	535, 543, 545, 548, 550, 553, 554	Hylè	502, 509
Hipparinos	124, 125	Hyllos	84, 92, 123, 656, 658, 664, 686, 687, 689, 695, 702, 703, 714, 719, 742
Hipparque	619	Hypata	286, 287, 288, 290, 296, 299, 300, 301, 326
Hippasos	44, 45, 46, 47, 48, 84	Hypérès	753, 754
		Hypéroché	570
		Hypérochidès	619, 622
		Hyrrieus	753, 755
		Iakôb	251
		Iamblichos	268
		Iamide	122, 439
		Iamides	29, 76, 121, 122, 439, 440
		Iamos	59, 76, 121, 168, 440, 441

- Ichth... 317
 Ichthyas 317, 321, 324
 Idmonidès 656, 738
 Ikarios 182, 499
 Illyrios 264
 Illyrius 264
 Ilos 58, 110
 Ióhannès Moustakon..... 238
 Ióhannès 211, 223, 226, 238, 239, 250, 784
 Iolè 687, 689
 Ion 37
 Ionè 637
 Iophôn 615, 622, 681, 781
 Iotapianos 635
 Ioulia 180, 225, 388
 Ioulianos 354, 355
 Ioulios 167, 168, 171, 179, 187, 191, 225, 388,
 389, 398, 403, 421, 423, 428, 516
 Iounia 392, 393, 452, 783
 Iounios 261, 262, 263, 264, 268, 269, 274, 275,
 277, 300, 301, 345, 452, 783
 Ioustos 292, 294, 295
 Iouventios 416
 Iphianassa 735, 736
 Iphicrate 490, 493, 623
 Iphidikè 492, 494
 Iphikratès 158, 490, 491, 492, 493, 44, 624, 769,
 782
 Iphiôn 59
 Iphitos 87, 95, 190, 663, 664, 665, 666, 746
 Iphthimé 182
 Irène 9, 227, 229, 230, 231, 232, 233, 234,
 235, 236, 237, 239
 Irras 731
 Isagoras 498, 499, 500, 501, 517, 589, 590
 Isaios 334, 336, 339, 342
 Isandros 160
 Ischomachos 535
 Isée 29, 336, 339
 Isias 274, 634
 Isidôra 449, 450, 451, 453, 454
 Isidore 307, 315, 324, 327, 659
 Isidôros 451
 Isidôtè 334, 335, 338, 339
 Isis 289, 374, 375
 Ismèniàs 132, 216, 480
 Isocrate 11, 30, 31, 41, 74, 134, 135, 184, 521,
 523, 542, 545, 546, 547, 673
 319, 515, 516, 517, 531, 532, 592
 Isodikè 81, 656, 753, 757
 Isthmios 557, 711, 712
 Italia 278
 Itônos 64, 180, 430, 446
 Iuliana 178, 238, 239
 Iulianus 68, 178, 353
 Iulii 67, 180, 225
 Iulius 139, 173, 180, 187, 188
 Iunia 66
 Iunius 262, 264, 444, 445
 Iusta 226
 Iustinianus 239
 Ixiôn 721, 722
 Jamblique 45, 201, 600
 Jason 50
 Jérôme 12, 69, 88, 353, 691
 Josèphe 169
 Jules César 429
 Jules Valère 121,
 Julien 254, 259, 267, 303, 304, 305
 Julius 12, 88, 739, 740, 742, 743
 Jupiter 23, 67, 77, 78, 184, 739
 Justin 10, 127, 633, 684, 690
 Justinien 210, 212, 222, 238, 325, 327
 JuvénaI 63
 Kadmos 182, 734
 Kagan 662
 Kailianos 410, 411, 413, 421, 423
 Kailios 345, 346
 Kaineus 59, 318, 319, 321, 323, 618, 724
 Kainos 686
 Kaios 191
 Kaisar 264, 381, 416
 Kalichsènos 528
 Kalikhsenos 527
 Kalikhsénos 528
 Kalisénos 528
 Kalisthénos 528
 Kalixénos 528
 Kallaischros 332, 334, 335, 336, 337, 338, 342, 349,
 350, 405, 540, 598, 599, 600, 603, 604,
 608
 Kalliadès 145, 442
 Kallianax 59, 714, 715
 Kallias 2, 59, 158, 437, 438, 442, 479, 483,
 484, 488, 513, 532, 533, 534, 535, 539,
 540, 550, 551, 552, 553, 554, 592, 619,
 620, 621, 622, 628, 782
 Kallicratès 440
 Kalliètès 261
 Kallikleia 281, 283, 301, 763
 Kalliklès 59, 715
 Kallikratès 127, 363, 364
 Kallimachos 59, 196, 197, 399
 Kalliné 279
 Kallinikos 134, 634, 640, 642
 Kalliopè 738
 Kallipateira 59, 715
 Kallipos 656
 Kalliskénos 528
 Kallisthénès 192, 197, 527, 528
 Kallisthénos 528
 Kallistó 137, 321, 322, 455, 459, 479, 480, 482,
 483, 484, 493, 494, 782
 Kallistomaché 455, 479
 Kallistomachos 257
 Kallistonikè 226
 Kallixènos 527, 528, 529, 530
 Kallixenos 528
 Kalpournia 421, 423
 Kalpournios 423
 Kalydôn 671
 Kampanos 421
 Kapitô 270
 Kapitôleina 352, 356
 Kapitôleinos 352, 356
 Kapys 110, 124, 126
 Karaios 499
 Karanos 54, 84, 95, 656, 658, 663, 666, 667,
 673, 674, 675, 676, 684, 685, 686, 687,
 688, 689
 Karaos 499
 Kararôn 686
 Karios 498, 499
 Karnéadès 59
 Kasianè 395, 396, 405
 Kasiani 398, 405
 Kasianos 395, 396, 398, 402, 404, 405, 406
 Kassandros 733
 Kassia 180
 Kassiana 406
 Kassianos 405, 406, 783
 Kassiépeia 39
 Kassios 396
 Kastôr 341, 441, 656
 Kastrikios 738
 Kécrops 322

Kèdoi	251	Kleitô	513, 514, 515, 516
Keinias	548	Kleitôr	517
Keisos	84, 656, 671, 672, 673, 674, 676, 687, 689	Kleitôs	122, 345, 451, 452, 453, 454, 625
Kékropia	312	Kleitosthènès	351, 353, 354, 356, 357
Kékropides	329, 334, 377, 428	Kléô	390, 550, 625
Kékrops	56, 200, 203, 319, 322, 323, 328, 334, 338, 537, 587, 744	Kléôboia	756, 759
Képhalides	537	Kléodaios	84, 92, 656, 664, 673, 685, 687, 689, 695, 702, 703, 742
Képhalos	56, 536, 537, 538, 607	Kléodiké	279
Kèphisodôra	343, 385, 388, 389, 406, 783	Kléomachidas	416
Kèphisodôros	456, 457, 458, 782	Kléombrotos	59, 479, 481, 703, 707, 713
Kèphisodotos	480	Kléomédôn	157
Kéraiôs	499	Kléoméniès	59, 112, 171, 173, 656, 697, 703, 707, 708, 713
Kéramos	356, 357	Kléomyttadas	656, 737
Kéraunos	640, 644	Kléomyttadès	84, 735
Kerkyôn	656, 758	Kléôn	156, 157, 550
Kérykes	55, 56, 131, 146, 147, 155, 161, 176, 319, 321, 322, 366, 371, 388, 394, 398, 406, 415, 430, 437, 438, 456, 458, 466, 533, 535, 537, 613, 625, 628, 756	Kléonikè	687
Kéryx	56, 199, 307, 319, 322, 323, 437, 438, 442, 443, 537	Kléonikos	59, 664
Kestrinos	742	Kléonymides	59
Kétaios	321	Kléonymos	170
Kèttios	545	Kléonymos	45, 47, 48, 59, 178, 570, 700
Kichésias	160	Kléopâtra	175, 176, 634, 687, 689, 690, 691, 694
Kileus	56	Kléophantos	557
Kimôn Koalémos	497, 500, 501, 586, 589, 590, 591	Kléophis	629
KIMON	438, 485, 486, 496, 501, 512, 573, 577, 590, 592, 615, 773, 779, 782	Kléophôn	156
Kimôn	485, 495, 496, 497, 500, 501, 502, 503, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 532, 564, 567, 575, 577, 586, 587, 589, 590, 591, 772, 773, 782	Kléopompos	549
Kimonides	500, 580, 585, 586, 589, 590, 591	Kléôra	713
Kinéas	618	Kléosthènès	664
Kirarôn	666, 684, 686	Klidikos	744
Kirphis	617	Klinias	544
Kissios	658, 686, 689	Klisenès	528
Kissos	702	Klytiades	121, 122
Klaudia	178, 188, 199, 202, 330, 331, 332, 333, 343, 344, 345, 347, 348, 349, 350, 351, 452, 354, 355, 356, 357, 359, 363, 384, 385, 390, 391, 392, 393, 395, 406, 408, 409, 411, 412, 413, 416, 417, 418, 421, 423, 425, 427, 430, 431, 432, 433, 434, 436, 441, 443, 625, 626, 783	Klytias	59
Klaudianos	183, 356, 423	Klytios	110, 121, 124, 439, 720
Klaudios	122, 167, 178, 179, 186, 191, 197, 198, 202, 225, 252, 264, 268, 269, 275, 276, 277, 281, 282, 283, 295, 299, 301, 331, 333, 341, 342, 343, 345, 348, 349, 350, 351, 352, 355, 356, 357, 359, 362, 363, 365, 367, 371, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 403, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 421, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 430, 431, 432, 433, 434, 443, 645	Knôpis	686
Kléadatos	658, 686, 689	Kodrides	613
Kléaichmidas	420, 423	Kodros	98, 596, 597, 599, 601, 608, 610, 656, 744, 745, 748, 749, 759, 761, 781
Kléainétos	156, 157	Koilè Syrie	203, 503, 508
Kléandros	58, 70, 420, 423, 441	Koinos	656, 666, 684, 685, 686, 687
Kléarchos	112, 656, 767	Kointos	330
Kleidèmos	619, 620, 621, 622	Koisyra	521, 522, 523, 524, 525, 622, 782
Kleidikos	112, 148, 546, 550, 656, 746, 747, 749, 781	Konôn	196, 399, 489, 490, 533, 542, 634, 782
Kleinias	75, 427, 532, 533, 535, 542, 543, 544, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 554	Kônstantinos V Kopronymos	214
Kleisthènès	59, 95, 518, 519, 520, 524, 527, 528, 532, 543, 563, 574, 583, 584, 594, 669, 677, 782	Kônstantinos	220, 221, 223, 226, 228, 232, 233, 236, 784
		Koponios Maximos (T.)	405
		Kórè	345, 363, 364, 375, 384, 436, 452, 453, 454, 460, 471, 625
		Kornèlia	297, 421, 423
		Kornèlianos	401
		Kornèlios	416, 420, 421, 423
		Koroibos	88, 664
		Korônis	102, 320
		Korônos	319, 320, 781
		Korrhagos	487
		Kôsmas	219, 223
		Kotys	492
		Krateia	681
		Krateios	731
		Kratéros	449, 450, 454, 625
		Kratinos	482, 753
		Kratios	532
		Kraugis	185
		Kresphôtès	105, 656, 757, 758
		Krètheis	738
		Kréthôn	738
		Kriasos	571
		Krisamis	84, 181, 656, 734, 735, 736, 737
		Kritheis	738
		Kritisias	30, 539, 540, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 782

- Kritoboulos 549
 Kritodamos 440
 Kritoléa 545, 550
 Kroisos 83, 495, 504, 530, 531, 593, 673, 685
 Ktèsikleia 458
 Kuribus 744
 Kychreus 562
 Kylléné 321
 Kylôn 317, 525, 579
 Kymatolègè 53
 Kymô 53
 Kymodokè 53
 Kymothoè 53
 Kyniska 713
 Kyniskos 476, 477
 Kynouros 705
 Kyprios 109, 656, 750
 Kypsélides 320, 569, 615, 656, 680, 681
 Kypsélos 32, 59, 319, 320, 495, 496, 501, 564, 565, 567, 568, 575, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 588, 590, 592, 615, 656, 659, 661, 666, 680, 681, 719, 721, 724, 726, 727, 731, 757, 758, 781, 782
 Kyros 544, 766, 779
 Labda 724
 Labdacides 59, 724
 Labotas 656, 705
 Lacharès 170, 172, 316, 673, 685
 Laconicus 171
 Lactance 183
 Ladameia 461, 463, 469, 470, 471, 478
 Ladikè 750, 751
 Laërte 216
 Laertès 55, 56, 127
 Laevini 65
 Lagides 127, 128, 628, 637, 639, 644
 Lagos 127, 221, 228, 638, 644, 687
 Laias 190, 665, 758
 Laios 123, 126, 560, 563
 Lais 618
 Lakédaimonios 516, 517, 592
 Lakèdas 656, 661, 666, 671, 672, 673, 675, 676, 677, 678, 679
 Lakôn 171, 666, 686
 Lakonikos 170, 171
 Lakydès 678
 Lamachos 522
 Lamédôn 94
 Lamidiôn 463, 469, 470, 471
 Lampôn 59
 Lampos 110
 Lamprias 102, 131, 135, 176, 193, 279, 380, 426
 Lampridia 446
 Lanassa 741
 Laniké 689
 Laodamas 759
 Laodameia 137, 344, 345, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 459, 463, 471, 479, 480, 625
 Laodikè 634, 637, 639, 640, 641, 642, 644
 Laomédia 53
 Laomédon 92, 110
 Laphanta 419, 420, 421, 423
 Larasios 351, 354, 355, 356
 Latavr 239
 Latiaria 436
 Latiaris 436
 Latinia 188
 Latinius 188
 Latone 178
 Latychidas 170
 Lazaros 784
 Léagoras 592
 Léaidès 604, 608, 782
 Léarchos 750, 751
 Lécapène 214, 217, 219
 Léda 78
 Lékapènos 784
 Léôbôtès 529, 530, 532, 702, 705
 Léôgoras 30, 40, 41, 55, 538
 Léôkèdès 583, 658, 670, 673, 677, 678
 Léokratès 744
 Léôkydès 51
 Léôn 160, 213, 218, 221, 222, 223, 229, 230, 231, 232, 236, 246, 264, 312, 379, 383, 388, 449, 656, 702, 706, 784
 Léon 160, 213, 221, 229, 231, 232, 246, 264, 312, 449
 Léonidas 114, 173, 183, 697, 702, 703, 707, 713, 759
 Léônidas 59, 133, 170, 171, 175
 Léônidès 191, 192, 198, 202, 357, 360, 361, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 406, 626, 645, 783
 Léontias 246
 Leontios 238, 239, 246, 251, 256, 443, 457, 458, 782, 783, 784
 Léontios 75, 226, 240, 242, 244, 245, 246, 247, 248, 251, 256, 257, 311, 312, 442, 455, 456, 458
 Léontiskos 638
 Leontius 248
 Léos 587
 Léôsthénès 405, 450, 451, 453, 454, 767
 Léostrakès 610
 Léôtychidas 59, 92, 112, 114, 133, 170, 173, 550, 656, 698, 699, 700, 703, 708, 713, 717, 718, 759
 Lépidia 180
 Leptinès 76, 124, 125
 Léros 120, 736
 Létô 102, 104
 Leukios 400, 401
 Leukippos 94
 Leutychidès 703
 Liagorè 53
 Libanios 9, 69, 74, 254, 311, 329, 333, 348, 358, 637, 731
 Liberalis 292
 Libys 177, 504
 Lichas 706
 Licinia 238, 256
 Licinii 256
 Licinios 251
 Licinius 256
 Likinia 257
 Likinioi 257
 Likinios 257, 264
 Limnaios 477
 Limnas 708
 Linos 738, 739
 Logismos 403, 404
 Longin 261, 330
 Longinus 65, 261, 270
 Loreto 680
 Loukios 196, 197, 202, 278, 295, 400
 Lucien 284, 286, 287, 289, 290, 464, 574
 Lucii 140, 289, 294
 Lucilius 246
 Lucius 140, 272, 273, 278, 284, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 294, 295, 300, 363, 432, 728, 729
 Lucumon 729
 Lupus 443
 Lycie 104, 252, 341, 349, 397, 404, 419

Lycurgue	76, 80, 87, 92, 95, 133, 136, 138, 155, 166, 170, 171, 216, 455, 457, 459, 461, 472, 475, 476, 478, 483, 517, 536, 664, 665, 685, 688, 696, 697, 700, 701, 705	Marcellinus	241, 585
Lycus	739	Marcellus	435
Lydiadès	51	Marcia	436
Lykaôn	137, 318, 321, 322, 323	Marcianus	224
Lykeias	481	Marco Polo	635
Lykès	560, 656, 761, 781	Marcus	264, 280, 352, 363, 630
Lykios	560	Marinos	211, 226
Lykomèdès	480, 482, 536	Marinus	9, 302, 308, 315, 324
Lykomides	555	Marius	22, 68
Lykophrôn	455, 459, 479, 481, 482, 680, 782	Markellinos	42, 496, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 559, 560, 564, 569, 571, 574, 576, 577, 578, 588, 591, 763, 764, 774, 777, 778
Lykorgos	744	Markellos de Sidè	322
Lykortas	185	Markos	122, 262, 350, 370
Lykos	561, 656, 662, 750	Marmakos	45
Lykosoura	51	Marôn	84, 672, 673, 674, 676, 686, 687, 689
Lykourgos	84, 161, 171, 190, 414, 415, 459, 472, 473, 476, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 518, 536, 594, 664, 666, 674, 675, 700, 701, 702, 782, 783	Marsyas	666, 684, 685, 686, 689, 736
Lynkeus	191	Martial	78
Lysagoras	191	Martius	730
Lysandre	712	Marullina	167
Lysandros	75, 131, 166, 176, 177, 455, 459, 461, 462, 463, 471, 475, 476, 485, 530, 782, 783	Marullinus	446
Lysiadès	252, 343, 345, 348, 357, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 387, 388, 389, 390, 406, 783	Marullus	444, 445, 446
Lysianassè	53	Maurice	223, 224
Lysias	11, 340, 526, 543, 544, 548	Mauros	222
Lysidè	320, 758	Maxime	10
Lysidikè	320, 758, 781	Maximianos	252
Lysikleidès	420, 423	Maximos	405
Lysimachos	74, 147, 270, 449, 534, 644, 709	Maximus	68
Lysimaque	709, 712	Mèda	587
Lysis	117, 152	Médée	463
Lysistratè	160	Mèdeios	161, 455, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 471, 475, 476, 478, 479, 480, 623, 624, 625, 782
Lysistratos	482	Medius	464
Lysithéos	279	Mèdôn	145, 656, 671, 672, 673, 674, 682, 745, 746, 747, 748
Macédon	644	Médontides	49, 90, 98, 319, 483, 545, 559, 563, 595, 596, 597, 656, 722, 743, 745, 746, 748
Macer	421	Mèdos	463
Machaon	43, 44, 735	Mégakleia	185, 279
Machatas	740	Mégaklès	14, 59, 142, 482, 515, 516, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 528, 531, 543, 544, 545, 548, 554, 563, 574, 583, 586, 593, 594, 619, 622, 746, 748, 773, 775
Macrina	174	Mégallos	317
Macrinus	180	Mégapolis	76, 115, 185, 630, 631, 636, 643, 644, 645
Maecia	444, 446	Mégara	317
Maecii	445, 446, 447	Mégare	317, 321, 419, 423, 525, 579, 593, 606, 609, 616, 619, 715, 717, 720, 727
Maecius	445, 446, 447	Mégas	632, 634, 644
Magantos	341	Mégistè	415
Magas	687	Megistias	59
Magna	1, 238, 336	Mélampides	60
Maikiana	342, 350	Mélampous	59, 121
Maiôn	656, 738	Mélanippè	278
Maiôr	261	Mélanippos	59
Makros	421	Mélanôpos	656, 738, 739
Malalas	9, 240, 241, 242, 245, 642	Mélanthas	671, 672
Malchos	315	Mélanthios	479, 502
Mamercus	45	Mélanthos	148, 181, 559, 596, 599, 601, 610, 656, 744, 745, 746, 761
Mamerkos	45, 46, 47	Melanthus	746
Mamertinos	196, 197, 400, 405	Mélas	559, 781
Mandrakorès	656	Méléagros	687
Mandroklès	656	Mélègisénès	738
Manéthon	118	Méléné	758
Manius	65	Mèlès	738
Manouel	238, 239	Mélèsias	205, 511, 512, 513, 763, 764, 765, 773, 774, 777, 778, 779
Mantias	157		
Mantios	121		
Marathônios	349, 350		
Marcella	353		
Marcellina	436		
Marcellinos	571		

- Mélétoç 532
 Méliboia 321
 Mélikertès 725
 Mélissa 59, 681, 758
 Méliçços 59, 660, 677, 725, 756
 Méliù 53
 Méliùdè 503, 508
 Méliùinè 452
 Méliùôn 147
 Meltas 656, 666, 671, 672, 673, 675, 676, 679
 Memmia 427
 Memmianos 193, 426
 Memmii 168, 172, 174, 224
 Memmios 167, 168, 171, 368, 369, 370, 427
 Memnôn 707
 Ménaichmos 94
 Menander 294
 Ménandra 199, 202, 341, 359, 391, 392, 395, 396, 402, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 783
 Ménandre 134
 Ménandridos 773, 774, 776, 779
 Ménandros 285, 286, 291, 292, 293, 294, 295, 377, 378, 454, 625
 Ménarès 59, 656, 703, 708, 713, 718
 Ménékleidès 773, 775, 776
 Ménéklès 290
 Ménékratès 123, 126
 Ménélaos 732, 733
 Ménélas 188, 439
 Ménémachos 476, 738
 Ménesthènès 494
 Ménestheus 158, 490, 492, 493, 623, 624, 782
 Ménesthidès 492, 493, 494
 Ménesthò 58
 Ménestidès 493
 Ménexènos 157
 Mèniaç 374, 375, 379, 385
 Mènios 59
 Ménippè 53, 571
 Mènodotos 763
 Ménoitas 416
 Ménôn 182, 512, 557, 742, 763, 764, 765, 766, 767, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 779
 Ménonides 181, 182, 765, 768, 770, 771, 773, 774, 775, 779
 Mériôn 188
 Mériônès 707
 Mermnades 90, 497, 594
 Méropè 757
 Mérops 658, 686, 689
 Messala 64, 65, 148
 Messalina 446
 Mestria 282, 283
 Mestrios 199, 281
 Mestrius 283
 Métallos 317
 Metellus 140
 Méthônè 738
 Metilia 436
 Metilius 436
 Métiochos 486, 512, 592
 Mètis 738
 Métrias 656, 739, 740, 743
 Métrobios 191, 192
 Mètródoros 148
 Mètrophanès 351, 355
 Midas 662, 684, 689, 690, 691, 692, 693, 694
 Midylides 59
 Mikiôn 160
 Mikkion 487, 488
 Mikkylos 656, 749
 Milo 290
 Miltiade 20, 31, 42, 54, 106, 108, 112, 129, 147, 155, 162, 196, 200, 202, 316, 317, 318, 319, 322, 323, 428, 437, 438, 484, 485, 486, 495, 496, 498, 500, 501, 503, 509, 510, 511, 512, 545, 567, 569, 570, 572, 574, 576, 578, 579, 582, 585, 586, 587, 588, 589, 596, 628, 707, 748, 760, 776, 783
 Miltiadès 32, 74, 96, 109, 112, 200, 201, 318, 485, 486, 487, 488, 495, 496, 497, 498, 500, 502, 503, 506, 508, 510, 516, 559, 560, 563, 564, 567, 568, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 589, 590, 591, 592, 614, 628, 656, 761, 782
 Míndia 408, 411, 412, 413
 Mindii 169, 413
 Mindios 167, 168, 406, 407, 408, 409, 411, 412, 413
 Minos 23, 39, 67, 86, 171, 705
 Minoukianos 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 274, 275, 276, 277, 278, 783
 Minucianus 260
 Minukianos 276
 Mita 691
 Mithridatès VI Eupator..... 633
 Mithridatès 633, 637, 640, 644
 Mnaséas 262, 269, 301
 Mnasias 424, 427
 Mnasiptolémos 626
 Mnasias 478
 Mnasôn 262
 Mnèmarchos 45
 Mnèsaioç 260, 261, 262, 269, 275, 278, 294, 295, 301
 Mnèsarchos 44, 45, 46, 47, 84
 Mnèsémachos 474
 Mnèsigènès 739
 Mnèsiptoléma 557, 626
 Mnèsihéos 160
 Moire 123
 Molossos 103, 189, 742
 Mondo 281
 Monomachoi 234
 Monomachos 231, 234, 235, 237
 Mounitos 442
 Mousônios 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277
 Mummii 67
 Musée 738
 Musonia 273, 275
 Musonii 273, 289
 Musonius 267, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 289, 294
 Mylasos 104
 Myndos 754
 Myrôn 59, 563
 Myrrhinè 616, 619, 620, 621, 622
 Myrtalè 335, 338, 342, 403, 405
 Myrto 279
 Mysticus 292, 295
 Mystikos 368
 Nabis 13, 75, 166, 709, 711
 Nanas 571
 Nashûm 193
 Nausikâa 55, 425, 426, 427
 Nausiptolémè 493, 494
 Néaira 464
 Nébrides 49, 84, 569, 733, 736
 Nébroç 84, 656, 734, 735, 736, 737
 Neikoboulos 362
 Neikotélès 409, 416, 417
 Neila 256, 342, 343, 344, 345, 357, 406

Néléïde	58, 561, 613, 756	Nysaios	125
Néléïdes	58, 59, 320, 521, 595, 596, 597, 613, 748, 756, 759	Octavien	129, 169
Néleus	58, 92, 599, 601, 610, 656, 759, 761	Odainath	193
Némertès	53	Édipe	84, 124, 126, 128, 182, 563
Néoklès	148, 557, 775	Ogigos	744
Néoptolème	741	Oiagros	738, 739
Néoptolémós	51, 92, 174, 175, 176, 656, 733 ? 739, 740, 741, 742, 743, 760, 761	Oibalides	130, 171, 180, 182
Neoptolemus	739, 741	Oibalos	182, 183
Neptune	601	Oidipous	124
Néreus	53	Oileus	562
Néron	270, 272, 289, 430	Oinéïde	57
Néséa	53	Oineis	203, 368, 473
Nésiôtès	753, 755	Oineus	203, 671
Nésô	53	Oinias	132
Nessos	656	Oinobios	509
Nessus	739	Oinotros	321
Nestôr	318, 610	Oiolykos	51
Nestor	55, 92, 115, 303, 319, 323, 610, 738, 739, 748, 761	Okéanos	53, 321, 571
Nestorios	302, 303, 304, 307, 308, 783	Olios	514, 560
Nestorius	302, 303	Oloros	495, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 516, 545, 587, 592, 763, 764, 773, 778
Nicéphore	9, 230, 238	Olybrius	238, 239
Nicolas	11, 680, 719, 726	Olympia	715
Nicomachus	135	Olympias	174, 175, 176, 739, 740, 741, 742, 743
Niger	446	Olympiodore	246, 247, 248, 601
Nigreinos	360, 386, 390	Olympios	247
Nikagoras	130, 224, 227, 252, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 280, 281, 282, 289, 295, 296, 300, 303, 305, 306, 307, 326, 783	Onasikratès	167, 225, 226
Nikandros	656, 674, 675, 676, 700, 701, 703, 706, 707	Onasimos	225, 227, 228, 253, 255, 256, 348, 783
Nikanôr	642, 709	Onèsikratès	357, 406
Nikarchos	279, 476	Onèsimos	255
Nikarétos	423	Onesimus	255
Nikatas	419, 420, 421, 423	Ophélas	74, 483, 484, 487, 488, 782
Nikatôr	180, 632, 633, 634, 642	Ophellas	486, 487, 782
Nikè	322, 451	Opheltas	278, 279
Nikèphoros	232, 236	Opheltès	199, 278
Nikèratos	157	Opheltiades	199, 278, 279
Nikètas	9, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 226, 227, 228, 231, 234, 235, 236, 237, 784	Oppia	168, 440
Nikias	157, 372, 539	Opsiadès	465
Nikoklès	134	Oreste	59, 439, 706, 758
Nikokréôn	183, 184, 681	Orestes	190
Nikolaos	680	Orestilla	444, 445
Nikomachè	557	Orikos	725
Nikomachos	43, 44, 132, 757	Orion	661
Nikomédès	642, 713	Orithyie	537
Nikôn	415	Ormènos	570
Nikonoè	687	Orolos	503, 505, 507, 508, 509
Nikostratè	383, 414, 443, 455, 457, 459, 460, 461, 479, 480, 782	Oros	755
Nikostratos	156, 505, 509	Orphée	147, 738, 739
Nikotélès	414, 415, 416, 417, 418, 420, 421, 423, 424, 783	Orsiklès	656
Ninos	90	Ortès	738
Niobé	321	Orthagorides	559
Nisaios	539	Ortygia	660
Nisos	176	Oulia	561
Nonius	292	Ouliadès	474, 476, 478
Nouios	416	Oulios	31, 59, 500, 514, 515, 516, 517, 560, 561, 563, 589, 590, 656, 761
Noummia	390	Oulpios	296, 297, 298, 326
Noummios	406	Ovide	51, 83
Novius	438	Oxylides	190
Numa	47, 68	Oxylos	52, 150, 189, 190, 665, 671
Numerius	273	Oxythémis	464
Nyktaios	321	Pagondas	279
Nymphes	266, 269	Païan	450, 454
		Païania	203, 204, 403, 451, 619
		Palaïstra	287, 290
		Palatinus	507
		Pallantides	483
		Pallas	136, 312, 472
		Pamphas	59
		Pamphilos	273, 274
		Pamprépios	9, 135, 302, 308, 315
		Pamprepius	316

- Pan 252, 266, 267, 269, 408, 783
 Panainos 197
 Pandion 203, 587
 Panitès 695
 Panklès 103
 Pankratios 784
 Panoiteios 659
 Panopè 53
 Pantainétois 763, 764, 765, 777, 778
 Pantainos 764, 777, 778
 Pantaléon 103, 632
 Panténôr 557, 782
 Pap 687, 689
 Paralos 551, 552
 Pardos 227, 231
 Pareudatas 656
 Parménide 607
 Paropamisdaï 629
 Paros 665, 677, 688, 724
 Parthénios 756
 Pasias 479, 481
 Pasichareia 427
 Pasiphaé 23, 67, 68
 Pasythéa 53
 Patérios 200, 202
 Paterius 200, 201
 Patrokleïdès 680, 726
 Patroklos 197, 198
 Patrôn 345, 384, 385, 452
 Patrophila 720
 Paula 68
 Paulinus 240, 244
 Paulos 426
 Pausanias 11, 44, 45, 47, 48, 49, 51, 52, 84, 95, 96, 97, 114, 121, 123, 132, 136, 137, 148, 151, 177, 179, 186, 187, 190, 197, 278, 372, 373, 455, 456, 457, 491, 555, 556, 558, 569, 573, 588, 661, 663, 666, 667, 669, 671, 672, 673, 674, 675, 678, 679, 699, 701, 703, 708, 711, 714, 716, 717, 719, 721, 722, 723, 724, 740, 743, 746, 755, 757, 759, 760
 Pausimachos 473, 474, 476, 478, 782
 Peducia 167
 Peirithoos 724
 Peisianax 516, 530, 531, 532, 592
 Peisirhodos 715
 Peisistratides 497, 498, 525, 560, 614
 Peisistratos 115, 495, 497, 521, 522, 523, 524, 525, 532, 543, 560, 561, 563, 574, 583, 594, 597, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 618, 620, 621, 622, 681, 781, 782
 Peithô 571
 Pélasgos 100, 318, 321, 323, 571
 Pélée 92, 127, 130, 135, 162, 180, 182, 183, 285, 286, 562, 567, 739, 743, 761
 Peleus 739
 Pélovide 189, 190
 Pélops 184, 189, 278, 285, 318, 321, 323, 570, 754
 Pèneios 571
 Pénéleôs 278, 279
 Penelèus 278
 Pénélope 55, 183
 Pentétèris 474
 Penthilos 190, 656, 761, 781
 Pérantas 721, 723
 Pératos 94
 Perdikkas 54, 59, 83, 99, 121, 464, 576, 656, 663, 666, 683, 684, 685, 687, 689, 691, 693, 769, 771
 Pergamos 742
 Périandre 320
 Périandros 59, 156, 157, 320, 614, 669, 680, 681, 758
 Périclès 75, 77, 130, 142, 155, 157, 158, 162, 198, 199, 202, 205, 226, 393, 395, 406, 442, 470, 471, 485, 494, 499, 501, 511, 516, 517, 519, 520, 532, 540, 541, 542, 544, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 586, 589, 596, 623, 624, 625, 634, 652, 748, 764, 765, 767, 778, 782, 783
 Périidéa 687
 Périklès 59, 115, 198, 201, 202, 205, 225, 387, 470, 471, 493, 516, 519, 520, 532, 535, 541, 544, 551, 554, 623, 624, 634, 763, 764, 778
 Périklýménos 656, 759, 761
 Périktionè 599, 600, 601, 607, 608, 609, 782
 Périmédè 39
 Péripolitás 278
 Péripontás 278
 Perkalô 712, 713
 Perlamos 102
 Perse 14, 74, 201, 523, 535, 592, 599
 Persée 76, 129, 131, 193, 705
 Perseptolis 55, 56
 Persès 738
 Perseus 76, 167, 176, 193, 424, 425, 637, 750
 Pescennius 446
 Pétonè 599
 Pétra 319, 724
 Pétros 219, 228, 784
 Phaestis 712
 Phaidrias 426, 530
 Phaidros 376, 377, 378
 Phaidryntes 197
 Phainarète 202, 350, 634, 734, 735
 Phainippos 533
 Phaistis 43
 Phalakris 125
 Phalakros 221, 228
 Phalkès 44
 Phanoklès 545, 548, 550
 Phèdre 377
 Pheidias 197
 Pheidippidès 523
 Pheidon 52, 54, 84, 95, 583, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 682, 685, 686, 688, 689, 690, 692, 714, 723, 725, 726
 Pheidôn 658, 677, 686, 723
 Phérécyde 11, 20, 26, 31, 32, 35, 36, 39, 40, 42, 45, 49, 83, 84, 90, 93, 98, 100, 106, 108, 115, 120, 121, 132, 147, 321, 501, 509, 517, 537, 559, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 575, 576, 578, 579, 580, 581, 582, 586, 588, 589, 590, 591, 649, 733, 734, 736, 737, 738, 747, 759
 Phéréklès 656, 744
 Phérékydès 502
 Phérousa 53
 Phialos 656, 758
 Phidias 162, 197, 198, 200, 202, 450, 454
 Phila 450, 451, 454, 642
 Philaeos 578
 Philaias 502, 560, 577
 Philaichmè 756
 Philaïdes 1, 31, 32, 42, 49, 54, 84, 86, 98, 121, 147, 148, 155, 157, 285, 319, 320, 337, 338, 342, 437, 484, 495, 497, 498, 500, 501, 502, 504, 506, 512, 516, 517, 555, 559, 560, 562, 563, 568, 571, 572, 575, 577, 579, 580, 585, 586, 588, 589, 590,

	591, 594, 613, 614, 615, 616, 620, 621, 726, 743, 746, 749, 760, 761, 781		
Philaios	31, 200, 320, 437, 495, 559, 560, 564, 577, 578, 586, 587, 588, 614, 656, 748, 761	Phraortès	715
Philémon	405	Phrasiklès	557
Philiàs	178	Phrastôr	571
Philinos	178, 416, 430	Phronimè	59, 750, 751
Philippe de Macédoine	635	Phronteina	423
Philippè	161, 391, 406, 407, 408, 409, 411, 413, 414, 416, 455, 459, 460, 461, 475, 476, 478, 479, 782, 783	Phrontôniana	356
Philippe	76, 127, 128, 179, 261, 424, 629, 631, 635, 637, 638, 644, 731, 732, 733	Phrontônianè	351, 355
Philippidès	414, 415, 457, 480, 782	Phrontônianos	345, 350, 351, 356, 357
Philippos	76, 115, 261, 359, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 405, 455, 479, 481, 576, 630, 631, 632, 636, 637, 643, 656, 684, 687, 731, 742, 783	Phrygios	756, 759
Philippus	631	Phrynichos	539
Philistè	357, 360, 361, 386, 389, 391, 406, 783	Phthia	181, 182, 183, 741, 742, 767
Philistidès	456, 481	Phyé	619, 620, 622
Philistiôn	157, 377, 378, 379	Phylakidas	59
Philistis	76, 125	Phylarchos	620
Philistos	76, 124, 753	Phylas	587, 656, 720
Philocharès	485	Phylax	296
Philochoros	746, 764	Pialès	741
Philodamos	282	Pictor	730
Philogrammatos	191	Piélos	183, 656, 742
Philoklès	597	Pielus	739
Philokratès	125, 126, 276, 374, 463, 466, 467, 469, 470, 471	Piéria	759
Philolaos	723, 726, 727	Pièros	738, 739
Philométôr	637	Pindare	3, 12, 29, 49, 50, 58, 59, 74, 79, 95, 107, 113, 114, 121, 123, 124, 126, 128, 133, 279, 520, 545, 567, 679, 714, 750
Philomousos	440		
Philon	257	Pirithoos	319, 618
Philonéos	612	Pisandros	707
Philonikos	187	Pisistrate	2, 30, 74, 115, 155, 482, 512, 513, 518, 519, 520, 521, 524, 525, 526, 533, 546, 560, 595, 597, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 659, 680, 724
Philonis	536, 537		
Philopappos	179, 331	Pisistratides	2, 155, 319, 495, 497, 512, 520, 521, 525, 538, 539, 540, 545, 559, 596, 615, 620, 621, 622
Philopatôr	634, 687		
Philopoimen	185, 186	Piso	730
Philostorgos	634	Pison	65
Philostrate	9, 11, 252, 261, 272, 277, 336, 396, 402, 403, 404, 405, 434, 435, 444, 446, 447, 448, 450, 602	Pithaménès	642
	374, 405, 444, 472, 493, 494	Pittakys	504, 505
Philostratos	368	Pitthaïos	754
Philoteimos	472, 473, 474, 476, 477	Placidia	238
Philôtéra	656, 738, 739	Plakidia	238
Philoterpès	740	Plato	316, 604
Philotis	384, 385	Platôn	237, 318, 319, 334, 599, 601
Philoxèna	384, 385	Platon	6, 12, 30, 32, 36, 42, 46, 73, 108, 113, 114, 116, 117, 141, 142, 143, 145, 151, 152, 160, 162, 181, 202, 228, 237, 261, 262, 266, 289, 306, 316, 317, 318, 322, 323, 324, 325, 542, 543, 545, 547, 548, 552, 553, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 614, 627, 647, 652, 666, 700, 701, 724, 737, 745, 749, 783
Philoxénidès	456, 457, 458, 481		
Philoxénos	656	Pleistarchos	713
Philtéra	76, 472, 473, 474, 475, 476, 478, 782	Pleisthénès	520
Phintas	656, 723, 757	Pleistoanax	713
Phlégon	12, 190, 700	Pleurôn	671
Phlégra	689	Pline	10, 63, 65, 132, 336, 730
Phlégyas	102, 104	Plotin	330
Phobios	756, 759	Plôtô	53
Phocas	223	Ploutarchè	309, 310, 312, 313, 314
Phocus	739	Ploutarchoi	306
Phoëbion	330	Ploutarchos	130, 199, 260, 261, 262, 274, 275, 281, 282, 283, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 326, 428, 783
Phoibé	178		
Phoibos	136	Plutarque	783
Phoinix	39, 296	Pnytagoras	184
Phokas	224	Poblia	196
Phorbas	571, 656, 744	Podaleirios	656, 735
Phormion	601, 602	Podalirius	735
Phoroneus	94, 100, 129, 131, 176	Podarès	186, 187, 556
Photios	223, 224, 246, 247, 267, 272, 287, 290, 315, 316, 358, 499, 647	Poiantos	686
Photis	287, 290		

- Poias 673, 685, 686
 Poimandros 278
 Pokycharmîs 359
 Poleios 187
 Poleitès 753
 Polémarchos 706
 Polémon 150, 216, 503, 504, 505, 506, 508, 723, 763, 764, 774
 Poliarchos 455, 555, 556, 782
 Pôlla 226, 436
 Pollio 436
 Pollios 676
 Pollis 656, 676, 677
 Pollux 59, 441, 662, 676, 690, 692
 Polyaenus 640
 Polyarchos 555
 Polybe 10, 117, 118, 137, 147, 171, 184, 185, 279, 424, 631, 636, 640, 642, 650, 709, 727, 728
 Polybios 184, 185, 186
 Polybos 94
 Polycharmîs 130, 198, 202, 350, 392, 393, 624, 628, 629, 634, 644, 645
 Polycharmos 350, 392, 430, 634, 644
 Polycratès 440
 Polycratia 424
 Polydektès 656, 675, 676, 696, 700, 701, 702, 703, 707
 Polydeucès 436
 Polydeucion 436
 Polydeukès 432, 434, 436, 441
 Polydeukiôn 432, 434, 441
 Polydôra 285
 Polydôros 51, 87, 97, 123, 656, 697, 698, 699, 702, 706, 708, 713
 Polyen 11, 640, 641, 643, 679, 770
 Polyeuktos 555
 Polykastè 55, 58, 738, 739
 Polykrateia 76, 187, 424, 425, 427
 Polykratès 122, 186, 420, 423, 424, 425, 426, 427
 Polykritos 753
 Polymestôr 758
 Polymnestos 59, 656, 750
 Polyneikos 123, 182, 695
 Polynice 84, 123, 126, 182
 Polynomè 53
 Polysperchon 767
 Polytas 103
 Polyxèna 297, 556
 Polyzèlos 125, 361, 362, 363, 365, 367, 371, 533
 Polyzelus 366
 Pompée 189, 439
 Pompeia 174
 Pompeii 363
 Pompeios 167, 168, 180, 225, 226, 255, 363, 390
 Pompeius 135, 180, 363
 Pompilius 68
 Pomponia 225
 Pomponianus 65
 Pomponii 363
 Pomponios 225, 363
 Pomponius 148, 378
 Pompos 656, 758
 Pontoporia 53
 Poplia 196, 197, 202, 399
 Porphyre 51, 92, 121, 261, 640, 641, 642, 643, 742, 743
 Porphyris 274
 Porthaôn 671
 Posè 471
 Poséidon 33, 77, 81, 132, 145, 161, 166, 167, 187, 278, 398, 402, 407, 408, 440, 479, 480, 481, 482, 536, 537, 599, 660, 738, 750, 752, 753, 754, 755, 756, 759, 761, 782, 783
 Poseios 187
 Poséos 471
 Posidonia 754
 Postumius 446
 Postumus 436
 Potamôn 645
 Potônè 601, 609, 782
 Poulcher 423, 425
 Poulchéria 240, 243, 245
 Poulchra 421
 Poulchros 416, 420, 421, 422
 Poupîenos 350
 Pratolaos 167, 172, 174, 225, 427
 Praxagora 358, 364, 365, 366, 367, 368, 371, 783
 Praxagoras 357, 358, 359, 360, 361, 386, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 406, 783
 Praxagorè 360, 361, 365, 386, 389, 391, 406
 Praxandros 126
 Praxidamas 59
 Praxiergides 491
 Praxitèle 480, 481
 Praxithéa 734
 Praxogorè 364
 Praxonidès 190, 665
 Praxonidos 664
 Priam 58, 92, 110, 739
 Prinétadas 713
 Priscus 730
 Proba 238, 239, 347
 Probus 238, 239, 264, 347
 Proclès 171
 Proclides 701
 Proclus 9, 201, 267, 302, 303, 307, 308, 309, 310, 313, 315, 316, 324, 327, 599, 600, 603, 627
 Procopè 210
 Procruste 97
 Prohaeresius 267
 Prokléides 707
 Proklès 59, 74, 75, 84, 182, 656, 664, 669, 675, 676, 681, 695, 696, 700, 701, 702, 703, 707, 709, 710, 711, 712, 758
 Proklos 308, 416
 Proknis 56, 537
 Prolyta 713
 Promachos 312
 Pronapès 530
 Pronoè 53
 Prosénès 261
 Protagoras 552, 603, 605
 Prothòè 687
 Prôtô 53
 Prôtogéneia 671
 Prôtomachè 279
 Prôtomédia 53
 Proumnis 721, 722
 Prousius 636, 637
 Proxenos 74, 157
 Prusias 267, 269
 Prymnis 656, 720, 721, 722
 Prytanis 84, 86, 95, 656, 664, 675, 676, 696, 700, 701, 703, 707
 Psalychides 59
 Psamathè 53
 Psammétichos 504, 680, 681
 Ptolémaïos II Philadelphos 634, 637, 687
 Ptolémaïos 102, 127, 128, 203, 278, 401, 427, 629, 637, 638, 640, 643, 644, 687
 Ptolémée 103, 104, 127, 150, 424, 633, 637, 638, 639, 643, 732
 Publius 363, 432

Pulcheria	238, 240, 242	Sagoras	500, 501
Pulchéria	241	Saithidas	179
Pupien	445	Salaminoi	31, 545
Pykimèdè	738	Salaria	22
Pyladès	680	Salluste	10
Pylaemenes	188	Salmoneus	246
Pyloiménès	188, 189	Salvia	162, 280, 281, 284, 285, 286, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 295, 296, 298, 299, 300, 326, 368
Pyraichmès	720	Salvios	301
Pyrilampès	599, 607, 608, 609	Salvittones	65
Pyrrha	105	Salvius	292
Pyrrhides	742	Samippos	189, 190
Pyrrhon	280	Samolas	137
Pyrrhos	51, 121, 125, 174, 175, 739, 740, 741, 742, 767	Samos	44, 45, 47, 60, 76, 124, 190, 191, 192, 608, 730, 777
Pyrrhus	133, 739	Sampsigeramus	193
Pystillos	128	Saô	53
Pythagoras	44, 45, 47	Sappho	601
Pythagore	44, 45, 46, 47, 48, 73, 84, 143	Sarapiôn	161, 330, 331, 332, 333, 338, 339, 340, 341, 342, 460, 461
Pythanos	226	Sarapis	374, 375, 379
Pythéas	59	Sardanapallos	744
Pythéos	630	Sarpédon	104
Pythia	136, 351, 355, 735	Satôrneila	783
Pythias	74, 709, 711	Saturnila	347
Pythie (la)	45, 50, 695, 705, 714	Saturninus	347
Pythios	360, 361, 362, 365	Satyros	49, 127, 128, 375, 569, 576, 686, 687, 689, 721, 722, 732
Pythô	123	Saubhûti	630
Pythodôros	298, 343, 344, 345, 346, 417	Scipion	65, 140
Pythoklès	86, 424, 425, 427	Scipiones	148
Quadratus	188	Scipions	65
Quintus	273, 363	Séleucides	180, 631, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 642, 643, 644
Râ	23	Séleucos	170
Radènos	784	Seleucus	188, 633
Rangabé	219	Séleukos Ier	631, 634, 636
Regilla	68, 322, 428, 434, 435, 436, 443	Séleukos	180, 631, 632, 634, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644
Regillus	435, 436, 443	Sémiramis	193
Régoulos	423	Sempronia	446, 447
Rendakia	219	Sempronianus	444
Rendakioi	220, 221, 222, 231	Sempronios	340
Rendakios	218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 228, 784	Sempronius Charito.....	446
Rendakis	221, 222	Sempronius	445, 446, 447, 448
Rentacius	220	Sénèque	67
Rentakès	220	Septime	336, 397, 447
Rentakia	220	Septimia	193
Rentakioi	220	Sérantapèchoi	213, 232
Rentakios	218, 219, 220, 227	Sérantapèchos	227, 232, 233, 234, 236
Rhadamanthe	25, 167, 171	Sérapiôn	331, 332
Rhéboulas	492	Sergeios	219, 223, 236, 784
Rhégnidas	44, 47	Servilius	445
Rhianos	699, 709	Servius	65, 491, 730
Rhodon	735	Seuthès	492
Rhoecus	730	Sévéria	393
Rodthrudis	213	Severus	187
Rogatus	68	Severus	139, 187, 188, 445
Romanos	214	Sextos	261, 267, 275, 280, 281, 282, 283, 295, 300, 301
Romanus	444, 446, 447, 448	Sextus	119, 260, 261, 268, 269, 270, 271, 280, 284, 286, 287, 289, 291, 293, 295, 296, 363, 368, 783
Romulus	78	Sianthès	421, 423
Rouphina	178	Sidektas	174
Rouphinos	267, 268, 270, 275	Sidétès	634
Rouphos	275, 295, 434	Sidoine	69
Roxané	629	Sigéion	133
Rufii	271, 273	Sikyôn	94
Rufina	178	Silène	684
Rufinus	260, 783	Silènos	486
Rufius	273	Silva	630
Rufus	192, 270, 271, 272, 273, 275, 289, 292, 433, 434, 436, 439, 441		
Sabas	226		
Sabinus	448		
Sabinos	450		
Sabylinthos	740		
Sacerdos	188		
Saethida	179, 421		

- Simariôn 431
 Siméon 257
 Simôn 456, 617
 Simonide 29, 51, 113, 133, 696, 700, 723
 Simos 464, 656, 758
 Sirra 731
 Sirras 731
 Sirrha 731
 Sirrhas 731
 Sisinnios 221, 222, 223, 224, 226, 227, 784
 Sisyphé 104, 127, 537
 Sisyphos 104, 136
 Sitalkès 492
 Sithonie 689
 Skamandros 466, 468
 Skélias 30
 Sklèros 218
 Skopalinos 279
 Skopas 618
 Skopéliôn 279
 Skylitzès 9, 231
 Smbat 238, 239
 Soclaros 280
 Socrate 75, 113, 116, 117, 152, 485, 535, 541, 544, 549, 550, 598, 599, 602, 603, 604, 605, 606, 608, 618, 765, 766, 771, 772, 779, 782
 Sodamos 419, 420, 421
 Sogénidès 526, 531
 Soklaros 280
 Sokrateia 423
 Sokratès 246, 455, 479, 618, 619, 620
 Solomon 744
 Solon 29, 31, 32, 73, 114, 117, 145, 149, 155, 162, 202, 216, 316, 317, 319, 324, 461, 489, 490, 533, 535, 536, 542, 545, 548, 550, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 608, 611, 612, 613, 614, 627, 749, 782, 783
 Solôn 460, 461, 601
 Soos 84, 95, 656, 664, 666, 676, 696, 700, 701, 702, 707
 Sôpatros 268
 Sophia 214
 Sophocle 31, 686
 Sophoklès 201, 455, 456, 457, 458, 782
 Sôphrosynè 125
 Sophylès 629, 630, 633
 Sôpolis 253, 254, 783
 Soranos 733
 Sosibios 666
 Sôsigenès 368
 Sôspis 343, 345, 348, 357, 359, 360, 361, 386, 387, 389, 390, 391, 394, 406, 407, 408, 409, 413, 416, 417, 418, 423, 783
 Sossios 122
 Sôstratè 469, 470, 471, 550
 Sôstratos 430, 431, 656, 735, 737
 Sostratus 735, 736
 Sôteira 374, 375, 376, 379, 385
 Sôter 127, 264, 265, 330, 331, 632, 634, 644, 687
 Sôtión 103
 Spartiatikos 167, 171
 Speiô 53
 Speusippe 133
 Speusippos 160
 Stamirès 527
 Stasiklès 351, 353, 355, 356
 Stateira 629
 Statia 332, 339, 342
 Statii 330, 331, 332, 333, 338, 347
 Statilia 343, 344, 345, 346, 427
 Statilii 346, 347
 Statilios 135, 176, 193, 344, 345, 380, 426, 427
 Statilius 346
 Statios 162, 330, 331, 332, 333, 338, 339, 341, 342, 347, 348, 350, 783
 Statius 346
 Staurakios 232, 236
 Stéphanos 104, 122, 211, 212, 226, 331, 512, 773
 Stephanos 212
 Stertinios 177
 Stertinus 178
 Stésagoras 485, 486, 495, 496, 497, 501, 502, 564, 577, 580, 586, 587, 588, 589, 590, 592, 615, 782
 Stésias 501, 592
 Stésimbrote 516, 517
 Strabon 11, 58, 128, 150, 635, 636, 640, 669, 673, 675, 719, 726, 729, 731, 755, 759
 Strata... 168, 440
 Stratios 273
 Stratôn 199, 200, 202, 399, 401, 454, 626
 Stratonikè 642, 644
 Stratos 467, 469, 470, 471, 494
 Stymphélos 656, 758
 Subhûti 629, 630
 Suda 11, 43, 44, 46, 55, 74, 86, 105, 127, 133, 252, 253, 255, 260, 261, 262, 263, 267, 270, 271, 275, 280, 315, 317, 324, 326, 327, 428, 490, 503, 509, 522, 525, 526, 554, 574, 601, 700, 733
 Suétone 10, 67, 68, 133, 140
 Sulpicius 65
 Sundwall 375
 Sybotas 656, 723, 757
 Sylla 72
 Symbatios 230, 238
 Syméon 250
 Symmachos 455, 459, 479, 782
 Symmaque 69
 Synésios 7, 58, 137, 171, 311
 Syrianos 304, 307, 309
 Tacite 10, 66, 68, 177, 635
 Tamos 710
 Tanagra 278
 Tanaquil 731
 Tarasios 222, 223, 224, 231
 Taraxios 231
 Tarif 223
 Taronites 239
 Tarônitès 784
 Tarquin 730
 Tarquinius 729, 730
 Tarquins 727, 730
 Tatarión 625
 Tauréas 539
 Teisaménos 29, 59, 122, 156, 439, 440
 Teisandros 156, 498, 500, 501, 502, 518, 553, 554, 563, 564, 567, 568, 574, 575, 576, 579, 582, 589, 590, 608, 656, 681, 761, 782
 Teisias 492, 494
 Télamon 40, 135, 200, 285, 318, 321, 561, 562, 566, 567, 577, 587, 656, 752, 753, 754, 756
 Tèlégonos 56, 127
 Tèléklès 539
 Tèléklos 656, 702, 706, 708
 Tèlémachos 51, 55, 124, 125, 126, 128, 136, 419, 423, 427
 Telemachos 56, 124
 Télémaque 55, 216, 427, 738
 Tèléphanès 423
 Tèléphassa 39
 Tèléphos 278, 660, 725

Télérig	231, 232, 236	Théoktista	236
Teleryg	232	Théokydès	763
Tèlesikratès	59	Théon	600, 698
Tèlesios	59	Théopemptos	226
Tèlesippos	541	Théophane	9, 174, 229, 231, 233
Télestès	112, 656, 719, 721, 722, 723, 726, 727	Théophanès	180
Télokès	540	Théophanô	227, 232
Téménides	49, 84, 123, 569, 656, 657, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 679, 684, 685	Théophile	686, 688, 720, 722
Téménos	44, 52, 54, 84, 92, 105, 121, 629, 637, 656, 657, 658, 661, 665, 666, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 714, 724	Théophilos	687
Tertulla	436	Théophraste	191, 192, 712
Tertullus	436	Théophrastos	383, 385, 455, 456, 457, 458, 479, 480, 709, 782
Tessarakontapèchoi.....	213, 232	Théophylaktos	211, 219, 226, 231, 232, 233
Tessarakontapèchos.....	232, 233	Théopompe	11, 49, 54, 84, 569, 658, 661, 663, 665, 666, 668, 671, 672, 673, 674, 675, 685, 686, 688, 689, 739, 764, 778
Tessarakontapèchys.....	232, 233, 236	Théopompos	51, 87, 97, 656, 676, 686, 697, 698, 702, 703, 706, 708, 713
Teucer	184	Théotélès	345, 346
Teucrides	569	Théoxènos	255
Teukros	31, 135, 184	Théras	50, 51, 84, 124, 171, 182, 750
Teutamidès	571	Théron	50, 51, 123, 125, 126, 128
Thais	638	Thérôn	59
Thalia	53, 334, 337	Thersandros	84, 123, 126, 182, 278, 695
Thamyras	738	Thersippos	656, 744
Tharrypas	742	Théséade	322
Tharybas	741	Thésée	77, 181, 203, 284, 289, 319, 320, 322, 428, 442, 443, 483, 491, 561, 562, 587, 618, 707
Tharypas	740, 741, 742, 767, 779	Théseus	181, 284, 287, 286, 292, 318
Tharyps	51, 739, 740, 741, 742, 743, 760, 761	Thespios	656
Théagénès	131, 135, 201, 202, 226, 237, 274, 310, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 328, 525, 593, 627, 628, 783	Thessalos	516, 517, 616, 619, 734, 771
Théandrides	59	Thestia	225
Théaridas	125, 185, 186	Thestios	84, 656, 658, 673, 686, 687, 689
Thémisôn	225	Thétis	53, 130, 180, 182, 183, 742
Thémistè	738	Thettalos	516, 615
Thémistios	59, 311, 505	Thiasus	290
Themistius	311	Thisbianos	368
Thémistô	53	Thoas	671
Thémistocle	13, 75, 76, 77, 130, 155, 162, 198, 201, 202, 329, 356, 455, 513, 529, 530, 532, 548, 550, 555, 556, 558, 617, 626, 711, 775, 782, 783	Thoè	53
Thémistokleia	345, 350, 357, 359, 390, 392, 393, 406, 783	Thoôsa	738
Thémistoklès	13, 72, 75, 76, 115, 137, 155, 161, 162, 183, 201, 202, 228, 254, 255, 329, 330, 331, 332, 333, 339, 340, 341, 342, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 355, 356, 357, 360, 361, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 406, 414, 442, 443, 455, 456, 457, 458, 461, 466, 479, 480, 529, 530, 555, 556, 557, 558, 626, 712, 741, 782, 783	Thouklès	609
Thémistos	125	Thoukydidas	772
Théoderic	327	Thoukydidès	205, 503, 504, 507, 508, 509, 510, 511, 513, 587, 592, 763, 764, 765, 771, 773, 774, 775, 777, 778, 779
Théodôra	219, 229, 234, 235, 251, 460	Thoutimos	157
Théodore Studite	211, 235, 730	Thrambos	689
Théodôros d'Athènes.....	147	Thrason	474
Théodôros	84, 211, 226, 235, 236, 237, 329, 333, 656, 734, 735, 737, 753	Thrasyboulos	126
Théodose	238, 250, 329	Thrasydaïos	126
Théodosios	226, 240, 241, 242, 243, 245, 250	Thrasyklès	59
Théodosius	238, 240, 244	Thrasyllòs	344, 345, 346, 452, 453, 599
Theodôté	236	Thrasymédès	781
Théodotos	183, 340, 388, 389, 406	Thucydide	8, 10, 30, 31, 32, 38, 54, 85, 92, 95, 96, 99, 128, 144, 145, 168, 502, 503, 504, 505, 506, 508, 509, 510, 511, 512, 545, 560, 577, 588, 591, 618, 619, 620, 621, 622, 684, 685, 724, 726, 740, 763, 765, 768, 769, 770, 772
Théoeidès	642	Thymoîtès	442
Théognis	318	Tibère	357, 381, 421, 430
Théokleidas	181, 183	Tibéria	351, 425
Théoklès	171	Tibérios	408, 409, 416, 645
Théoklètos	226	Timaia	550
Théokosmos	715	Timarchos	480, 492
		Timasarchos	59
		Timasimbrotà	698, 699, 713
		Timée	32, 42, 89, 123, 126, 128, 149, 598, 603, 604, 605, 606, 608, 664, 665, 702, 725
		Timésitheus	448
		Timodèmos	545

- Timokraté 193
 Timokrateia 225
 Timokratès 193, 226, 325, 326, 328, 426, 427, 438, 783
 Timokritos 59
 Timomarchos 132
 Timôn 199, 278, 279, 281
 Timonassa 615, 616, 680, 681
 Timosthénès 59
 Timosthènis 427, 438
 Timothéa 161, 455, 459, 460, 461, 462, 463, 475, 476, 478, 479, 480, 624, 625, 782
 Timothéos 158, 216, 377, 378, 379, 383, 391, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 503, 625, 769, 782
 Timoxèna 279, 280, 281, 296
 Timoxènè 279
 Tiridatès 635
 Tisaménis 436, 439, 441
 Tisaménos 76, 84, 121, 124, 168, 182, 278, 326, 439, 440, 441, 695, 712
 Tisamenus 440
 Tisandros 498, 501, 560, 563, 564, 573, 574, 575, 579, 580, 581, 582, 583, 585
 Tisirikos 530
 Tissaphernès 710
 Tite-Live 10, 65, 424, 631, 642, 729
 Tithôn 110
 Tithonos 537
 Tithorée 280, 281
 Titianoï 410, 413
 Titianos 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413
 Titon 689
 Titos 330, 449
 Titus 180, 363
 Tlapolémos 714
 Tlèpolémos 59, 102, 123, 278, 570, 714
 Tophôn 560
 Torquatos 356
 Toxotius 69
 Trajan 179, 188, 440, 444, 446
 Tranquillina 448
 Trebonia 436
 Trebonius 436
 Triphylos 137
 Troas 176, 742
 Trôilos 341
 Troizènos 754
 Trôs 110
 Tryinos 656
 Tryinus 739
 Tryphaina 634
 Tryphosa 416
 Tullius 65, 730
 Tullus 730
 Tychikos 212
 Tydéide 57
 Tydeus 57
 Tyndare 174, 182, 441
 Tyndareus 174, 182, 440, 441
 Typhôn 560
 Tyrimmas 656, 685, 686, 687
 Tyriô 272
 Tyrô 39, 246
 Tyrréniô 272
 Tyrtée 87, 97, 132, 697, 698, 702
 Tzetzés 10, 114, 121, 246, 689, 735, 736
 Ulpia 190, 191, 297, 445
 Ulpus 183, 297, 298
 Ulysse 55, 56, 67, 127, 427, 536, 537, 686, 738, 739, 750, 804
 Valentinianus 251
 Valentinien 223, 238, 243
 Valentinus 238
 Valère 10, 121
 Valérianos 241, 244, 245
 Valérien 264
 Valerio 249
 Valérios 240, 244, 245, 248, 249, 251, 252, 253, 256, 342, 343, 345, 346, 347, 357, 406, 783, 898
 Valerius 148, 249, 251, 252, 253, 739, 740, 742, 743
 Vandales 238
 Varaz-Tiroç 238
 Varron 139, 140, 148, 788
 Vasak 239
 Velleius 51, 685, 688, 745
 Vénus 77, 152
 Verus 449, 450, 813
 Vespasien 22
 Vettia 350, 357
 Vibianos 191
 Viboullia 432
 Viboullios 428, 431, 432, 433, 435
 Vibulii 443
 Vibullia 294, 299, 431, 433, 434
 Vibullii 292, 432, 433, 439, 440
 Vibullios 434
 Vibullius 434, 436, 441
 Virgile 491
 Vitellia 148, 450
 Vitellius 148
 Volusena 226
 Vononès 635
 Vopiskos 368, 369, 370
 Xanthippos 205, 501, 517, 520, 532, 540, 541, 542, 544, 550, 551, 552, 554, 592, 782
 Xanthos 103, 278, 307, 656, 693, 694
 Xénagoras 783
 Xénophon 10, 74, 95, 177, 178, 179, 440, 549, 553, 710, 711, 766, 771, 796
 Xerxès 216
 Yavana 630
 Zabdilah 193
 Zacharias 211, 248, 788
 Zakynthos 750, 759
 Zénob 720
 Zénobia 193
 Zénobios 193, 720
 Zénodotos 315
 Zénôn 372, 373, 374, 375, 376, 377, 379, 385
 Zeus 26, 39, 50, 55, 59, 77, 105, 110, 128, 134, 135, 152, 183, 197, 246, 257, 273, 318, 321, 351, 354, 355, 356, 364, 498, 499, 502, 510, 542, 544, 571, 587, 687, 705, 715, 734, 747, 760, 761, 794, 811, 818, 823
 Zeuxantides 483
 Zeuxidamos 59, 708, 718
 Zeuxippos 181, 440
 Zeuxô 427
 Zôïlos 45, 334, 336, 337, 338, 339
 Zoippos 125
 Zonaras 230, 244
 Zôpyros 337, 338, 339, 342, 415

NOMSGEOGRAPHIQUES

Abantes	725	616, 617, 618, 620, 621, 622, 623, 624, 626, 627, 628, 634, 645, 648, 650, 659, 662, 673, 677, 681, 716, 722, 726, 746, 747, 756, 759, 763, 765, 767, 768, 769, 771, 772, 773, 774, 775, 777, 778, 779, 781, 782, 783, 784
Abydos	549	
Acarmanie	59, 723	
Achaïa	1, 639, 744	
Achaïe	190, 284, 286, 304, 305, 314, 329, 408, 444	Atropatène 635
Agrigente	50, 59, 123, 124, 125, 126, 128	Bactriane 629, 632, 633, 637, 638, 644
Aigina	495, 564	Badakshan 635
Alexandrie	211, 212, 247, 328, 424, 427, 720, 723	Bâhlika 630
Amazones	739	Baktra 635
Ambracie	615, 622, 680, 681	Béotie 199, 210, 271, 278, 291, 296, 299, 301, 499, 717, 783
Amphipolis	765, 768, 769	Bermion 684
Amyclées	706	Béroea 644
Ananda	630	Bérytos 248
Anatoliques	222, 223, 784	Bithynie 267, 268, 269, 709
Antioche	240, 242, 243, 248, 250, 329	Boétie 281
Apamée	268, 642	Boiôtia 499
Apameia	637	Bretagne 268
Apollonia	460	Bulgares 217, 219, 221, 222, 223, 232, 784
Apollonie	137	Byzance 104, 132, 205, 210, 213, 217, 219, 223, 227, 229, 230, 231, 232, 241, 258, 315, 331, 446, 635, 710, 711, 712, 735, 750
Arabie	261	
Arcadie	49, 51, 86, 100, 112, 186, 318, 321, 322, 516, 517, 556, 569, 643, 671, 676, 681, 706, 707, 714, 717, 721, 724, 757, 758	Calukya 630
Argolide	100, 571, 670, 675, 678, 682, 705, 708	Cambrai 211, 213
Argos	11, 20, 44, 49, 51, 54, 59, 76, 81, 86, 88, 89, 94, 95, 96, 99, 123, 131, 137, 175, 176, 184, 193, 420, 423, 424, 425, 427, 438, 525, 569, 571, 583, 615, 616, 622, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 688, 690, 702, 712, 714, 716, 724, 758	Canterbury 211
Arménie	175, 238, 239, 635	Cappadoce 254
Asie	1, 72, 130, 139, 187, 188, 348, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 428, 499, 626, 635, 642, 689, 690, 710, 711, 714	Carie 104, 200, 328, 499, 500, 557, 754
Asiné	669, 674, 675, 701	Castalie 254
Athènes	1, 2, 5, 6, 7, 9, 11, 12, 13, 20, 21, 24, 28, 29, 30, 37, 40, 42, 43, 46, 49, 56, 57, 59, 60, 70, 71, 72, 74, 79, 80, 81, 84, 86, 88, 89, 90, 93, 97, 100, 112, 115, 120, 123, 130, 131, 137, 141, 142, 145, 147, 148, 149, 150, 153, 156, 159, 160, 161, 162, 166, 176, 179, 181, 189, 191, 194, 196, 199, 200, 202, 203, 205, 210, 211, 212, 213, 215, 216, 220, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 231, 232, 233, 236, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 247, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 279, 285, 286, 291, 294, 295, 296, 301, 302, 303, 305, 306, 307, 309, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 319, 320, 321, 322, 325, 327, 328, 329, 343, 344, 346, 347, 348, 356, 357, 358, 363, 364, 365, 367, 368, 371, 372, 378, 396, 397, 404, 405, 409, 413, 416, 428, 430, 433, 436, 438, 439, 442, 443, 451, 455, 459, 461, 463, 464, 467, 468, 470, 476, 481, 485, 487, 491, 492, 495, 496, 497, 498, 502, 503, 504, 505, 506, 508, 509, 511, 512, 513, 514, 518, 520, 522, 523, 524, 528, 533, 534, 536, 537, 538, 539, 540, 543, 545, 546, 549, 550, 553, 555, 556, 559, 560, 562, 563, 564, 565, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 579, 580, 581, 582, 583, 585, 590, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 601, 602, 606, 607, 610, 611, 614, 615,	Chéronée 199, 271, 275, 278, 280, 281, 283, 291, 294, 296, 299, 300, 301, 305, 306, 307, 783
		Cherronèse 496, 560
		Chersonèse 42, 485, 486, 495, 496, 497, 501, 502, 510, 555, 564, 565, 566, 568, 572, 573, 574, 576, 577, 578, 579, 580, 582, 583, 585, 586, 587, 591, 592, 615, 760, 782
		Chios 49, 114, 135, 569, 570, 665, 693, 750
		Chypre 184, 253, 335, 337, 338, 342, 350, 424, 427, 489, 504, 611, 638, 681, 711
		Cibyra 70
		Cimmériens 693, 694
		Cios 637
		Cléonai 570
		Cnide 668, 737
		Coélé 252
		Colonos 476
		Colophon 56
		Colques 725
		Commagène 174, 179, 633, 636, 637, 639, 644
		Constantinople 211, 212, 222, 230, 236, 237, 240, 241, 246, 249, 251
		Corcyre 104, 680, 725, 727, 732
		Corinthe 20, 49, 59, 75, 104, 105, 112, 142, 174, 286, 287, 288, 290, 291, 293, 294, 299, 319, 320, 421, 425, 432, 433, 438, 439, 559, 564, 566, 569, 576, 579, 580, 582, 584, 592, 614, 618, 619, 659, 660, 662, 669, 670, 677, 680, 681, 682, 719, 720, 721, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 733, 756, 758, 781
		Cos 49, 112, 114, 168, 177, 178, 181, 183, 568, 734, 735, 736, 737
		Crannon 618
		Crète 86, 170, 218, 219, 407, 408, 410, 411, 413, 561, 705, 750
		Criséens 734

- Crotone 706
 Cumé 738
 Cyclades 272
 Cyllène 758
 Cymé 692
 Cynoscéphales 279
 Cynurie 705
 Cyrénaïque 407, 408, 410
 Cyrène 7, 49, 50, 58, 59, 60, 74, 112, 137, 140, 171, 196, 311, 411, 413, 487, 488, 592, 687, 750, 751, 782

 Cythère 170
 Dalmate 236
 Dalmatie 235
 Damas 11, 680, 719, 726, 760
 Dardanie 110
 Dedalion 537
 Délos 74, 104, 372, 373, 374, 378, 429, 451, 459, 460, 463, 475, 476, 477, 478, 484, 488, 490, 631, 709, 723, 763, 782
 Delphes 12, 103, 104, 136, 137, 144, 184, 190, 203, 262, 269, 273, 275, 281, 286, 291, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 314, 321, 330, 361, 362, 365, 366, 369, 371, 374, 375, 385, 391, 416, 424, 458, 460, 478, 483, 489, 587, 588, 617, 684, 690, 692, 693, 694, 695, 710, 714, 716, 737, 742, 763, 782

 Didymaëia 642
 Didyme 578
 Dolonces 502
 Dolopes 766
 Doride 102, 104
 Dryopes 675
 Ecbatane 715
 Égine 59, 114, 437, 511, 542, 562, 565, 567, 659, 661, 662, 670, 703, 717
 Égypte 19, 45, 85, 118, 125, 128, 132, 133, 144, 203, 265, 266, 267, 268, 345, 423, 424, 427, 643, 644

 Eiôn 765, 768, 769, 770, 774
 Éleusis 13, 203, 204, 261, 265, 266, 268, 303, 304, 307, 326, 328, 365, 397, 399, 406, 409, 460, 555

 Élide 121, 189, 190, 439, 440, 658, 665, 710, 715, 746

 Élis 59, 88, 89, 150, 189, 559
 Elymeia 731
 Émèse 193, 635
 Éphèse 354, 640
 Éphyra 285, 286
 Épidaure 104, 131, 135, 176, 264, 304, 306, 380, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 423, 426, 427, 438, 669, 681, 733, 758

 Épire 49, 121, 125, 133, 174, 175, 176, 181, 182, 183, 194, 210, 285, 628, 685, 686, 725, 732, 739, 740, 741, 742, 767, 779

 Érétrie 521, 523, 524, 525, 546, 594, 622, 710, 711, 712, 747

 Ethiopie 86
 Étolie 150, 756, 767
 Étrurie 270, 730
 Étrusque 272
 Étrusques 322
 Eubée 560, 561
 Eubéens 750
 Europe 18
 Foigny 37
 Gadara 251, 252, 253, 256, 343, 348
 Galatie 188, 446, 448, 644
 Gambreion 557, 712
 Gambriion 710, 711, 712
 Gaule 213

 Gaulois 65
 Glos 710
 Gordion 693
 Goths 6, 210
 Grèce 3, 1, 2, 6, 7, 9, 10, 11, 17, 19, 21, 22, 24, 25, 27, 33, 67, 71, 72, 77, 79, 81, 85, 100, 105, 109, 131, 133, 134, 140, 148, 154, 174, 205, 210, 212, 216, 217, 218, 220, 224, 231, 240, 242, 249, 291, 322, 397, 518, 543, 602, 662, 668, 670, 702, 706, 714, 716, 717, 728, 734

 Gryneion 711
 Grynion 710
 Halicarnasse 46, 49, 81, 87, 115, 137, 138, 142, 505, 569, 728, 730, 752, 753, 754, 755, 756, 710, 711, 712, 713

 Halisarna
 Hellade 219, 220, 221, 222, 223, 228, 231, 232, 234, 236, 240, 241, 336, 784

 Helladiques 212
 Hellas 241, 557, 710, 711, 712
 Hérules 9
 Hiéropolis 331
 Hysiai 663, 666, 667
 Ialysos 95, 682, 714, 715, 716, 718
 Ilion 110, 133, 150, 503
 Illyrie 683, 731
 Iolchos 182
 Ionie 1, 32, 98, 100, 440, 467, 468, 561, 562, 596, 659, 678, 327, 667, 676, 706, 728, 729, 730, 87, 698

 Italie
 Ithomé 87, 698
 Ithome 96
 Jerusalem 744
 Judée 169, 180
 Kaisarea 416
 Karabisianoï 221, 223, 228, 784
 Képhallénia 56
 Kibyra 58
 Kios 637
 Kirraïens 617
 Klazomènes 356, 357
 Kléonai 583, 678, 682
 Knossos 595, 705
 Kôs 391, 569, 735
 Kos 733, 734
 Krannon 618
 Kymé 662, 690, 691, 692, 693, 694
 Lacédémone 51, 137, 176, 182, 190, 665, 698, 701, 702, 706, 708, 709, 758, 769

 Laconie 121, 706
 Lampsaque 20, 86, 108, 617, 618, 649, 711
 Lapithes 319, 320, 618, 724, 781
 Larisa 215, 219, 228, 464, 465, 617, 618, 784
 Larissa 617, 618, 693, 765
 Latran 265
 Lébadée 281
 Lébaïa 683
 Léontium 659, 738
 Lesbos 20, 45, 81, 120
 Libye 50, 86
 Limnes 706
 Lydie 60, 90, 497, 499, 530, 593, 691, 692, 694, 697

 Lyncestes 727, 731, 732, 733
 Lyncestide 731
 Lynkestes 731, 733
 Macédoine 1, 49, 51, 54, 76, 83, 95, 99, 104, 112, 113, 128, 133, 153, 175, 176, 180, 292, 393, 424, 425, 465, 478, 487, 488, 569, 592, 618, 631, 634, 635, 644, 647, 663, 665, 667, 674, 683, 684, 685, 686, 688, 691, 694, 727, 731, 732, 733, 742, 767, 769

Madaure	287, 291	Patras	284, 286, 287, 288, 290
Magnésie	201, 356, 555, 557, 626, 632, 711, 712, 723, 738, 782	Pella	487, 642, 684, 685, 686, 689, 736
Mantinée	156, 187, 279	Pellana	717
Maoris	26	Pellène	425
Marathon	43, 74, 196, 203, 204, 319, 331, 333, 334, 337, 338, 342, 348, 349, 350, 353, 356, 405, 429, 430, 431, 437, 443, 485, 486, 487, 488, 495, 496, 501, 509, 513, 535, 559, 577, 585, 586, 587, 588, 589, 591, 592, 769, 782	Péloponnèse	1, 133, 210, 214, 215, 216, 218, 220, 228, 231, 236, 286, 321, 438, 510, 636, 657, 658, 660, 661, 664, 669, 679, 685, 688, 706, 708, 719, 721, 758, 784
Maronée	132	Penjab	629, 630
Méandre	201, 626, 632, 711	Pentélikon	499
Mèdes	99, 323, 428, 711, 715	Pergame	188, 203, 472, 473, 476, 710, 712
Médie	464, 635, 715	Phalaris	124, 126, 659
Mélitène	452	Pharis	706
Mèlos	351	Pharnakeia	642
Mésopotamie	19, 80, 85	Pharsale	136, 144, 181, 182, 512, 763, 765, 766, 767, 768, 770, 771, 772, 773, 774, 777, 778, 779
Messène	96, 179, 421, 698, 717, 757, 758	Phasélis	707
Messénie	73, 87, 95, 96, 294, 438, 569, 613, 669, 675, 679, 682, 698, 699, 706, 708, 714, 715, 717, 722, 723, 757	Phères	58, 130, 180, 182, 183, 570, 779
Messine	96	Phigalie	758
Métaponte	46	Philippes	686, 736
Méthone	174, 194, 285	Phlionte	45, 46, 47, 48
Milet	20, 58, 120, 541, 548, 549, 550, 561, 756, 759	Phocide	103, 262, 279, 537
Mitylène	180, 248	Phrygie	637, 689, 690, 691, 692, 693, 694
Moesie	499	Phthie	285, 739
Mothônè	757	Phthiotide	182, 765
Mushki	691	Pirée	161, 204, 415, 459, 460, 461, 462, 463, 465, 471, 472, 473, 475, 476, 477, 478, 623, 645, 782
Mycènes	321, 595, 669	Pitanè	29, 59, 121
Mykalè	114, 759	Platéés	71, 114, 121, 210, 769
Mylasa	104	Pont-Euxin	188
Myonte	759	Pruse	637
Myos	759	Prusiade	637
Myous	711	Pylos	303, 319, 559, 595, 596, 597, 613, 724, 759, 781
Myrina	710, 711, 712	Rhégion	96, 676
Myrléa	637	Rhodes	59, 88, 94, 95, 123, 125, 126, 128, 161, 660, 675, 682, 714, 716, 718, 720, 735, 743, 744
Myrmidons	562	Rome	22, 23, 25, 51, 61, 63, 65, 73, 76, 77, 79, 80, 85, 101, 133, 139, 142, 143, 148, 163, 170, 171, 184, 186, 211, 265, 274, 315, 336, 347, 367, 397, 404, 417, 418, 450, 491, 631, 651, 728, 729, 730
Mysie	74, 356, 557, 626, 711	Saint-Jean-Prodrome	220
Mytilène	174	Saint-Polyeucte	238
Naucratis	397	Salamine	13, 31, 40, 114, 134, 135, 145, 183, 203, 318, 455, 489, 490, 542, 559, 562, 579, 597, 612, 613, 615, 681, 769
Nauplie	679	Sardes	135, 175, 497, 640, 641, 643, 644, 715
Naziance	217, 311	Sarrasins	219
Némée	136, 276, 715	Scyros	707
Nemrud-Gad	633, 639	Shirak	212
Nestaiens	725	Sicile	1, 10, 96, 124, 217, 231, 236, 443, 505, 660, 676, 686, 703
Nicée	231, 738	Sicules	667
Nicomédie	252, 707	Sicyone	44, 46, 59, 94, 95, 137, 416, 424, 425, 427, 518, 519, 520, 527, 532, 559, 573, 574, 583, 594, 619, 669, 677, 781, 782
Olympie	12, 30, 71, 136, 150, 190, 191, 197, 334, 433, 518, 533, 664, 665, 715, 719, 726	Sidé	322, 435
Olynthiens	766	Sirmium	390
Opatai	740	Skaptè Hylè	503, 504, 508
Opatoi	740	Smyrne	181, 183, 252, 738
Opatos	740	Soloi	638
Opsikion	233, 234, 236	Sparte	7, 13, 25, 33, 48, 49, 51, 59, 71, 72, 73, 74, 75, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 108, 112, 113, 114, 121, 131, 132, 133, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 177, 180, 182, 183, 186, 215, 216, 224, 225, 226, 227, 228, 253, 254, 255, 256, 321, 426, 436, 438, 439, 440, 441, 485, 486, 498, 535, 550, 552,
Orestide	731		
Pactole	216		
Paktolos	690		
Palaigambriion	710, 711		
Pallènè	413, 414, 538, 615		
Pallènon	30, 538		
Palmyre	193		
Pamphyla	510		
Pannonie	352		
Paphlagonie	188, 189, 235, 236		
Parnasse	617		
Parthénon	211		
Parthes	635		
Parthie	635, 642		
Patara	138, 349		

553, 554, 569, 592, 664, 665, 666, 668, 669, 672, 674, 675, 676, 685, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 706, 707, 709, 712, 713, 714, 717, 722, 760, 782, 783, 784

Stagire 43, 44, 709

Stratonicee 340

Strymon 769

Stymphalos 59

Suriya (Syrie) 630

Suse 553, 638

Suvarnakudya 630

Syracuse 29, 59, 60, 75, 76, 124, 125, 439, 487, 606, 659, 660, 661, 662, 666, 675, 676, 677, 682, 723, 724, 725, 727

Syrakousa 660

Syrie 180, 252, 256, 273, 305, 331, 632, 635, 642, 644

Syrna 735

Tarquinius 728, 729, 730

Tarse 211, 263, 270, 275, 277, 733, 734

Tégéates 136, 137, 706, 707

Tégée 671, 672, 706, 707, 758

Telmessos 644

Téos 467, 468, 469, 630

Teuthrania 74, 710, 711, 712, 713

Thasos 504

Thébaïde 735

Thèbes 26, 50, 51, 59, 74, 123, 221, 228, 231, 265, 268, 278, 279, 563, 723, 726, 727

Théra 50, 124, 130, 171, 180, 182, 183, 351, 353, 354, 356, 357, 749

Thermoi 150

Thermopyles 114

Thespies 280, 281, 296

Thessalie 51, 136, 162, 181, 182, 193, 210, 215, 219, 278, 284, 285, 286, 287, 290, 291, 292, 296, 299, 300, 326, 464, 465, 499, 617, 618, 742, 766, 767, 769, 772, 775, 776, 779, 781

Thessalonique 219, 222, 228, 231, 784

Thisbé 281

Thorai 56, 203, 204

Thyane 448

Thyréa 708

Tirynthe 669

Tlos 147

Tralleis 354, 355

Tralles 12, 351, 355, 416, 700

Trèves 268

Trézène 321, 738, 753, 754, 755

Tricca 736

Trikorynthos 203, 204

Triphylie 658

Troade 74, 133, 261, 626, 710, 711

Troie 26, 44, 51, 52, 57, 85, 87, 92, 94, 105, 130, 181, 203, 246, 278, 303, 318, 319, 320, 321, 595, 649, 657, 665, 667, 668, 677, 700, 725, 735, 742, 758, 759, 760, 761, 781

Tyr 51, 193, 289, 397

Tyrrhénie 289, 728, 729

Valerii 251

Vigeois 37

Volsinii 270, 271, 272, 273, 275

Xanthe 739

Zacynthe 710

Zancle 96

NOMS D'AUTEURS

Agostini 639, 641

Ahrweiler 217, 222

Alberti 507

Albocicade 686, 720

Aleshire 160, 201, 264, 266, 330, 331, 332, 333, 335, 337, 340, 343, 349

Alexander 1, 51, 127, 145, 188, 518, 629, 630, 631, 658, 678, 685, 741

Alföldy 153

Ameling 25, 322, 370, 428, 429, 430, 431, 432, 433

Amore 201

Ampolo 730

Amyot 316

Andres 601

Andrewes 464, 662, 663, 671

Araujo 715

Archibald 492

Arnheim 498

Arrowsmith 320, 579

Assmann 149

Athanassiadi 247, 248, 302, 303, 327, 328

Auberger 686, 690, 717

Austin 127

Avotins 343

Avramea 218

Babelon 618, 711

Badel 62, 67, 111, 132, 137, 141, 447

Baillet 260, 265, 268, 278

Baldassarra 184

Balzat 170

Banchich 303, 304

Barbe 211, 212, 229, 230, 233

Barbieri 252

Barcelo 663

Bardani 199

Barnes 268, 269, 435

Baroin 62, 80, 140

Barre 83

Barrett 529, 530

Bash 416

Baslez 180, 630, 631

Bauman 628

Beaufils 149

Behr 188

Bekker 220, 238

Beloch 472, 473, 474, 575, 578, 579, 581, 582, 588, 618, 663

Beltrami 61

Bennett 643

Bergemann 480

Berndt-ersöz 692, 693

Bertelli 11, 50, 133

Berti 518, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531

Berve 124, 464, 579, 680, 724

Bethe 29, 153

Bettini 61

Bicknell 485, 489, 498, 500, 501, 524, 530, 531, 533, 540, 547, 548, 549, 551, 552, 553, 554, 583, 593, 670

Bierbrier 19, 81

Billows 639, 642, 643

Bingen 189

Binon 219, 220

Biraud 756

Birley 431, 447

Blakeway 730

Bleckmann 358

Blockley 246, 248

Blumenthal 311

Boeckh 124

Boer 663, 694, 699, 709, 760

Bol	429, 432, 443	Carlier	47, 279, 617, 659, 663, 671, 676, 678, 692, 695, 696, 709, 720, 722, 725, 726, 743, 747, 757, 759, 770
Bollansee	44, 665	Carpenter	537
Bömer	80	Carriere	83, 130, 538
Bompaire	287	Cartledge	108, 169, 170, 253, 255, 440, 695, 697
Bon	210	Cartney	176
Bonanno	559, 560, 578, 579	Casaubon	496, 508, 560
Boor	214, 230, 238	Caserta	123, 124
Borza	684	Cassola	691, 692, 693
Bosch	187, 188	Castren	307, 310
Bouche-Leclercq	638, 641, 642	Cavaignac	510, 559
Bouchon	262, 296, 299, 368, 371	Cavallo	211
Bounoure	739	Cazanove	730, 731
Bouquet	364	Chamoux	171, 750
Bourriot	21, 55, 56, 121, 122, 123, 153, 154, 159, 498, 499, 536, 537, 572, 586, 588, 593, 614	Chaniotis	25, 147
Bousquet	77, 101, 104, 297, 361, 362, 366, 368, 369, 734	Charles	241, 244
Bowersock	169, 290, 291, 292	Charneux	483
Bowie	179, 336	Chase	133
Box	418, 421	Chasot	578, 588
Bradeen	496, 497, 578, 586, 663	Chausson	25, 69, 77, 134, 141, 285, 353, 635
Bradford	1, 170, 171, 177, 255, 440	Cheyne	1, 214, 231, 232
Bradley	288	Cheyne-Flusin	231
Branco	210, 211, 243, 259, 264, 302, 304, 305, 307, 309, 311, 313, 315, 316	Chrimes-Atkinson	169, 225, 440
Braund	631	Christesen	752
Brelich	79	Christien	698
Bremmer	757	Christodoulou	184
Brenne	527, 549, 773, 776, 777	Christol	264
Bresson	123, 716	Chroust	44
Bretin-chabrol	52, 61	Clarysse	424
Briscoe	631	Clavier	27, 124, 672, 675, 716, 717
Brisson	42, 329, 603, 604, 607, 627	Clermont-Ganneau	193
Broadbent	16, 113, 147, 418, 537, 538, 569, 662, 681, 720, 721, 722, 725, 752, 755	Clinton, H. F.	27, 94, 673, 716, 717
Brook	630, 633	Clinton, K.	13, 124, 146, 198, 199, 261, 264, 265, 266, 278, 337, 341, 344, 359, 363, 387, 391, 392, 394, 396, 397, 398, 402, 404, 405, 407, 408, 409, 414, 430, 431, 450, 452, 453, 456, 463, 470
Brousselle	215, 220	Cohen	617, 671, 688, 722
Brown	662, 765	Cohen-Skalli	671, 688, 722
Brulé	7, 38, 39, 53, 100, 487, 754, 755	Collins	127
Buck	279	Colonna	267
Buraselis	178	Coloru	632, 633, 635, 643
Burkert	57, 79, 90	Combes	325, 327
Burman	242, 243, 244, 247, 312	Combet-farnoux	730
Burn	588	Compernelle	91, 676
Burnet	603	Connor	155, 156, 157, 491, 588
Burstein	74	Consogno	14, 527, 530
Bury	242	Coray	506
Busolt	552	Corbier	61, 63, 65, 66, 67, 132, 149, 446
Byrne	195, 196, 197, 199, 200, 256, 262, 264, 266, 273, 274, 337, 339, 343, 344, 345, 346, 349, 361, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 378, 380, 381, 382, 384, 389, 391, 393, 394, 396, 399, 400, 401, 403, 408, 413, 417, 430, 433, 434, 449, 450, 451, 452	Cornell	731
Cabanes	175, 740	Corsten	626
Cadoux	146, 583, 601, 602, 610	Corvisier	739
Caerols	20	Coskun	188, 764, 765, 767, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777
Cagnazzi	510	Costa-louillet	217, 219, 220
Cagnetta	560, 577	Coulton	70
Calame	26, 149, 695, 698, 699	Cox	437, 503, 518, 521, 524, 547, 620
Callu	739, 740	Craik	180
Cameron	238, 242, 243, 244, 247, 249, 328, 347, 642	Cromey	41, 516, 517, 518, 519, 521, 523, 524, 543, 549, 552, 553, 554
Camia	179, 421, 425	Cross	175
Camodeca	70	Culasso	469, 498, 499, 500, 530
Campanile	353, 357	Culasso-Gastaldi	469, 499, 500
Campbell	698, 699	Cupasso	500
Canali	127	Curta	218
Canfora	505, 506, 507, 508, 509	Curty	27, 77, 101, 147, 724
Cardette	128	Dall	703
Carfora	724, 725	Damet	21, 22, 602
		Dareste	768
		Daverio	498
		David	27, 233, 234
		Davidson	171

- Davies 1, 40, 41, 56, 74, 115, 154, 155, 156, 160, 161, 201, 316, 437, 438, 482, 483, 485, 489, 490, 491, 492, 495, 498, 501, 502, 503, 510, 511, 518, 519, 520, 521, 523, 524, 527, 530, 531, 533, 534, 535, 536, 538, 540, 545, 546, 547, 548, 549, 551, 552, 553, 555, 556, 560, 561, 562, 567, 579, 581, 583, 593, 601, 602, 603, 604, 609, 612, 620, 621, 623, 624, 627, 747
- Debord 710, 711
- Debuisson 284, 286, 287
- Deichgräber 276
- Delattre 538
- Delmaire 249, 250
- Demougin 270
- Denis 54, 472
- Descat 752
- Desfontaines 39
- Develin 574
- Dewing 210
- Dickie 518
- Diehl 229, 242, 603
- Diels 758
- Dillon 477, 520
- Dindorf 230, 511, 522
- Ditten 220, 222
- Doer 188
- Doffey 678
- Dolcetti 560, 562, 567, 568
- Dondin-Payre 141
- Donnay 197, 474
- Doran 250
- Dorandi 377
- Dörner 634
- Drake 289
- Drews 90, 663, 668, 671, 672, 679, 690, 692, 696, 697
- Droysen 680
- Ducat 771, 775
- Dummond 474
- Dumont 398
- Dupetit-Radel 27
- Duploux 2, 5, 17, 42, 106, 109, 112, 513, 514, 515, 517, 530, 545, 546, 555, 560, 561, 562, 563, 565, 566, 567, 568, 571, 576, 586, 594, 692, 747, 749, 750
- Durant 18, 248, 487, 734
- Durbach 479, 631, 709
- Eck 346, 428
- Edwards 270, 307, 326, 330
- Einarson 279
- Ellinger 279
- Ellis 547, 614
- Ensslin 329
- Errington 636
- Essen 213
- Evans 22
- Evrard 302, 303
- Facella 634
- Fagnani 527, 528
- Fehling 50, 118, 697
- Feissel 200, 224, 225, 312, 329
- Ferguson 367, 459, 472
- Fernando 630
- Ferriès 378
- Festugiere 600
- Fick-michel 289
- Figueira 511, 562, 663, 670, 676, 678, 681, 777
- Finarata 735
- Finkelberg 21, 26, 27, 39, 99, 139
- Finley 24, 36
- Fischer 634
- Flacelière 366
- Flaig 62, 143
- Flämig 225
- Flower 62, 132
- Foerster 216
- Foley 662, 663, 666, 667, 670, 676
- Follet 13, 197, 199, 200, 201, 204, 261, 263, 264, 265, 266, 273, 286, 289, 331, 333, 334, 335, 337, 344, 346, 360, 361, 362, 363, 364, 366, 367, 368, 369, 381, 383, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 393, 394, 397, 398, 399, 401, 402, 403, 404, 417, 429, 430, 431, 432, 433, 449, 450, 451, 452, 453, 466, 625
- Fontana 95
- Fornara 617, 764
- Forrest 499
- Forsdyke 583, 752
- Forsythe 731
- Foschia 329, 360
- Fougeres 724
- Fowden 210, 243, 247, 264, 265, 266, 311
- Fowler 20, 81, 86, 90, 91, 92, 93, 560, 571
- Fraenkel 422
- Frantz 210, 211, 311, 315
- Fraser 7, 732, 737, 759
- Freret 566
- Frija 178
- Fritz 45
- Fröhlich 179
- Funke 739
- Gabelko-Kuzmin 637
- Gaertringen 422, 757
- Gambetti 687
- Garland 229, 230, 233, 520
- Gastaldi 498, 499, 500, 521, 525, 530
- Gauthier 774, 776
- Geagan 330, 331, 332, 394
- Gehrke 662
- Gelzer 88
- Gerstinger 315, 319
- Gervinus 560
- Geuss 88
- Ghinatti 498, 499
- Gibson 571
- Gigon 55
- Giovannelli-Jouanna..... 610
- Glew 642
- Glutz 617, 618
- Goody 144
- Gottschalk 46, 468
- Goukowsky 684, 687
- Goulet 119, 262, 268, 270, 272, 308, 316, 329
- Goulet-Caze 270, 272
- Graham 504, 752
- Graindor 197, 198, 259, 260, 262, 265, 278, 306, 315, 317, 364, 367, 368, 370, 379, 398, 428, 429, 430, 431, 432, 434, 438, 442, 443, 447
- Grainger 356, 626, 642
- Gras 294
- Grasby 448
- Grauert 505, 508, 509, 510
- Grayson 19
- Greenwalt 684, 687
- Gregorovius 211, 212, 219, 229, 230, 242, 245, 246, 250
- Griffin 46
- Griffith 233, 689, 732
- Grimal 50, 188, 285, 439, 441, 442, 690
- Groag 1, 305, 329, 352, 353
- Groningen 16, 99, 114, 116, 574
- Guarducci 122

Guia	559, 596, 610, 747	Jeunet-Mancy	491
Guruge	630	Johnson	281
Habicht	2, 151, 159, 160, 194, 206, 462, 464, 465, 466, 467, 472, 483, 732, 740	Jones	1, 16, 25, 77, 147, 169, 280, 281, 282, 288, 330, 331, 332, 344, 345, 452, 453
Hadzis	5, 105	Jouanno	739
Halfmann	179, 191	Joyce	745
Hall	16, 70, 98, 100, 201, 663, 667, 669, 687	Kagan	658, 662, 678
Hällström	210, 327	Kahrstedt	418
Hamilton	514	Kaldellis	210, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 303, 635
Hammond	175, 496, 498, 500, 501, 565, 575, 578, 579, 580, 583, 670, 689, 732, 740	Kalligas	218
Hanell	197	Kalliontzis	278
Harding	571, 743, 764	Kantiréa	71, 72, 425, 426
Harris	514	Kapetanopoulos	25, 196, 331, 361, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 372, 373, 375, 376, 377, 378, 380, 381, 382, 383, 384, 386, 387, 393, 401, 416, 449, 450, 466, 623, 629, 631, 644, 731
Hartmann	56, 537	Kaplan	692, 693
Hartog	26, 144	Kapparis	464
Harvey	698, 699	Karantasi	187
Hatzfeld	547	Karila-Cohen	487
Heath	252, 253, 254, 255, 260, 261, 263, 266, 267, 270, 271, 274, 276, 277	Karst	610
Heckel	464, 487, 629, 630, 684	Kazanaki-Lappa	210, 211
Heitsch	315, 317, 319	Keesling	475
Hekster	67	Kelly	663, 666, 667, 668, 672, 675
Helier	744	Kent	768, 771
Heller	70, 72, 73, 76, 139, 147, 148, 179, 184, 185, 187, 391	Kiechle	701
Helly	617, 775	Kienast	175
Helm	290	King	630
Helvetius	213	Kinzl	498, 574, 578, 580, 663, 668, 669, 670
Hendry	45	Kirchner	1, 12, 195, 206, 335, 344, 376, 377, 432, 465, 466, 467, 468, 472, 474, 552, 601, 604, 680, 764, 777
Henige	19, 21, 27, 33, 140	Kirghiz	139
Henninges	46	Kislinger	226
Henry	246, 248, 249, 267, 315, 316, 358	Kitchen	19, 81
Herding	440	Kitta	151
Herlong	229, 230, 235	Köhler	515, 516
Herman	177, 504, 772	Köiv	662, 663, 665, 666, 672, 674, 675, 676, 677, 680, 695, 701
Herrin	229, 230, 233	Kokkinos	497
Herrmann	191	Kolb	445, 447
Hillel	422	Kolias	220
Hiller	757	Koll	608, 609, 622, 749
Hirschberger	20	Konstantipoulos	227
Hoffmann	185	Kovacs	352
Hofstetter	710, 711	Krabbe	289
Hölkeskamp	67	Krenz	777
Holleaux	175	Kritzas	284, 285, 286, 289, 291, 292, 293, 294, 299
Holt	632, 633	Kroll	662
Holum	242, 243, 246, 247, 248, 249	Kuhoff	305
Homolle	136, 709, 712	Labarbe	42, 604, 606
Honigman	34, 36, 98	Lachenaud	725
Hornblower	77, 95, 711, 715, 770	Lafargue	156
How	122	Lafond	176
Humm	68	Lambert	21, 155, 159, 160, 442
Humphreys	460, 474, 476	Lambin	181, 738
Hunink	284	Laniou	127, 628
Huxley	52, 87, 96, 559, 662, 663, 675, 676, 678, 679, 694	Lannoy	252
Immerwahr	28, 35, 38, 42, 497, 498, 501	Lanzillotta	11, 20
Indrapala	630	Laqueur	686
Isaac	770	Larcher	97, 124, 578, 588
Isett	645	Laroche	136, 137
Ismard	21, 147, 155, 156, 159, 161, 162, 204, 483	Laronde	7
Jacob	18, 83	Larsen	296
Jacoby	11, 54, 55, 57, 86, 88, 537, 560, 562, 565, 566, 567, 568, 569, 571, 577, 578, 582, 583, 584, 665, 677, 686, 693, 694, 725, 745, 746, 747, 764	Larson	100, 279
Jacquemin	136, 137, 190, 676, 716	Lassere	150
Jacques	69	Lavelle	518, 521, 523, 524, 525, 546, 610, 611, 612, 616, 617, 619, 680
Jakobsson	633	Leeuw	630
Jeffery	149, 670, 749	Lefevre	369
Jeffreys	241, 642		
Jenkins	229, 230		

- Lehmann 662, 670
 Leland 768
 Lemerle 217, 218, 220, 221
 Lenardon 557
 Lenfant 766
 Lenormant 625
 Lent 250
 Lentano 61
 Letronne 260, 261, 265, 267, 269, 275, 278
 Levêque 175
 Lewin 259
 Lewis 472, 474, 475, 499, 588
 Libero 611, 662, 663, 680
 Liebeschuetz 259
 Lile 670
 Lilie 229, 231, 232, 233
 Linforth 604
 Littman 155
 Livrea 315
 Lohuizen 630
 Lorincs 352
 Lounghis 217
 Luraghi 421
 MacKendrick 475
 Maitland 507
 Maiuri 178
 Makri 220, 221
 Malkin 50, 177, 182, 439
 Mal-Maeder 287, 288, 289, 290
 Malosse 358, 637
 Mango 211, 221
 Mann 155
 Manni 662, 663
 Maraval 210
 Marcotte 563
 Marcovich 720
 Martinez-Seve 641, 643
 Mason 287
 Masson 516, 517, 562, 737, 750
 Matthaiou 480
 Mattingly 465, 777
 Mcauley 639, 641
 McGregor 518, 519, 583, 602, 678
 Meloni 424
 Menager 58, 152
 Meritt 346, 383, 493
 Merkelbach 11, 20
 Metcalf 210
 Meulder 760
 Meyer 15, 86, 90, 91, 432, 517, 739, 760
 Milik 193
 Millar 253, 278, 281, 282, 290, 291, 305, 310
 Miller 89, 90, 113, 123, 124, 175, 184, 565, 570, 575, 693, 711, 747, 750
 Milner 70, 201
 Mitchel 16, 81, 594, 694
 Mitchell 187, 188, 201, 446
 Mitford 337
 Mitsos 401, 671, 674, 677, 679
 Molitor 764, 775
 Möller 16, 81, 82, 86, 94, 114, 565, 572, 577, 579, 665, 667
 Montagner 180, 181
 Montanari 61, 63
 Montel 136
 Moretti 286, 593
 Morgan 618
 Morison 562
 Morris 1, 4
 Morrisson 768
 Mossé 155, 156, 491
 Mosshammer 86, 329
 Most 20
 Moyer 50, 118, 133
 Muccioli 642
 Müller 281, 282, 283, 583, 628, 670, 740, 743
 Muller 689
 Mulliez 617
 Münzer 66
 Muralt 246
 Muscarella 692
 Nails 41, 42, 75, 76, 124, 206, 548, 549, 608, 627, 765, 766
 Nannini 699
 Nantigny 578, 588
 Narain 632
 Newton 27
 Nichanian 222, 223, 230, 231, 232, 233, 234
 Nicol 231
 Nicolle 78
 Nilsson 692
 Nissen 500
 Nollé 556
 Notopoulos 368
 Nouhaud 38, 150
 Nourse 639, 641
 Noussia 605
 Nowakowski 337, 338
 Nowicka 132
 Nutton 447
 O'Rourke 252, 253
 Obst 574, 768
 Ogden 95, 96, 424, 641, 715
 Oikonomides 731
 Okin 317
 Oliver 286, 303, 305, 322, 330, 332, 343, 348, 349, 360, 361, 362, 366, 368, 369, 378, 404, 407, 416, 428, 430, 439, 447, 752
 Olmo 128
 Olshausen 710
 Oost 584, 631, 724, 726
 Oppen 127, 638
 Osborne 467, 468, 472, 473, 474, 487, 492, 773, 774, 779
 Ostrogorsky 214, 217
 Owens 611
 Page 317
 Palmerius 717
 Pamias 560, 565
 Papachryssantou 235
 Papadopoulos 199
 Papazarkadas 278
 Paranavitana 630, 633
 Pareti 711
 Parke 684
 Parker 442, 497, 560, 574, 667, 668, 669, 673, 675, 695, 697, 698, 726
 Parmentier-Barone..... 719
 Paschoud 78
 Passehl 633, 639, 642, 643
 Patillon 253
 Patlagean 234
 Pawlak 179, 421
 Pearson 538
 Pebarthe 520
 Pekary 197
 Pellegrin 119, 709
 Pellizer 26
 Penella 253, 329
 Peppas 200
 Perlman 420, 678
 Perrin-Saminadayar 1, 2, 414, 457, 477, 478, 487, 490, 493
 Perry 288
 Pertusi 214, 217, 220
 Petersen 546, 614
 Pfister 94

Piccirilli	502, 503, 507, 508, 509, 512, 560, 567, 571, 578, 581, 587, 614, 720	Saint-Brisson	578, 580
Pierart	668, 669, 680	Sakellariou	28, 119, 320, 595, 670, 673, 695
Pierrot	518, 522, 566, 575, 581, 582, 583, 584, 610	Salmon	720, 724, 726
Pierson	508	Samama	178, 737
Podlecki	611, 699	Sanchez	296
Pomeroy	700	Sandy	287, 290, 291
Poralla	1, 170, 171, 439, 440, 713	Sarikakis	363, 396, 405, 415
Postel	118	Sarrazanas	462
Pouilloux	296, 510	Sartre	180
Pouilloux-Salviat	510	Savalli-Lestrade	76
Pownal	191	Schachermeyr	560, 565, 566
Prakken	85, 86, 90, 91, 92, 93, 108, 694, 701, 702, 760	Schamp	260
Pratsch	214, 215, 217, 219	Scheidel	764, 775, 777
Preller	150	Schiller	161
Prematilleke	630	Schissel	259, 260, 268, 269, 276, 278, 287, 289, 290, 293, 295
Prentice	504, 505	Schlegelmilch	174
Pretzler	187	Schmalz	13, 189, 344, 376, 377, 413, 415, 417, 449, 452, 463, 466, 469, 625
Prieto Dominguez	223, 224	Schmit	578
Pritchett	50, 697	Schneider	51, 123, 124, 128, 695, 699
Puech	179, 196, 197, 252, 253, 260, 261, 263, 264, 265, 268, 277, 280, 289, 294, 296, 302, 303, 304, 305, 308, 310, 311, 312, 313, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 344, 346, 350, 351, 353, 355, 356, 366, 368, 388, 390, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 405, 425, 440, 445, 447, 557	Schoene	659, 691, 735
Quass	139	Schorn	128, 686, 687, 720, 722, 732
Queyrel	14, 777	Schubring	320, 724
Raeder	599	Schumacher	428, 443
Raepsaet-Charlier	445, 448	Schüttrumpf	46, 320
Ragone	663, 667, 668	Schwartz	20, 675
Raimondi	358	Scobie	284, 286, 288, 290, 292
Ramsay	188	Scott	329, 486, 498, 500, 501, 504, 580, 586, 587
Rapke	528	Sealey	498
Ratinaud	52, 668, 670	Sears	504
Ratinau-Lachkar	669	Seeck	329, 333
Ratti	78	Segonds	267, 268, 302, 309, 316
Raubitschek	201, 377, 378, 489, 546, 547, 765, 768, 773, 774, 776, 779	Seguier	578, 580
Reiske	320, 758	Seibt	221
Reitzenstein	139	Sekunda	290, 493
Richer	177, 695, 697, 713	Sergent	595 596, 695, 696
Ridgway	725, 730	Serrès	220
Rihll	724	Serret	739
Ritner	118	Servais	154, 726
Rizakis	1, 189, 224, 225, 274	Settipani	4, 25, 45, 53, 61, 62, 67, 68, 69, 71, 76, 135, 148, 174, 179, 180, 188, 193, 214, 222, 223, 224, 231, 232, 233, 235, 238, 251, 252, 255, 268, 271, 280, 284, 289, 347, 349, 353, 356, 369, 380, 414, 417, 432, 443, 445, 625
Rizo-Rangabé	219	Sève	1, 71, 199, 394
Robert	304, 310, 311, 313, 502	Ševenko	635
Robertson	593, 618, 734, 736	Severyns	738
Rocchi	498	Shannon	680
Rocher	630	Shapiro	502, 579, 590
Rochow	232	Shaw	97, 190, 559
Roland	630	Shear	521, 523, 524, 525, 541, 583, 623, 624
Roques	7	Sherwin-white	181, 736, 737
Roschow	222, 231	Shiplee	191
Rose	690	Sickinger	145
Rosenmeyer	603, 604, 605, 606	Signes Codoñer	235
Rossi	127	Silva	630
Rotroff	367, 368, 369	Singh	155, 487, 510, 609, 627
Rougemont	79	Sirinelli	280
Roussel	15, 21, 54, 59, 71, 133, 136, 141, 142, 372, 374, 375, 376, 377, 456, 578	Sironen	243, 247, 264, 266, 310, 312, 325, 326, 329, 333, 360
Roux	617, 618	Six	711
Ruggeri	765, 766, 774, 776	Skalet	46
Ruiter	127	Skutsch	45
Ruschenbusch	90, 567, 577	Smith	61, 358, 359
Ruzé	698	Soler	280, 284
Rzepka	739, 740	Sordi	618
Saffrey	308, 309, 310, 312, 316	Sourvinou-Inwood	98, 559
		Spawforth	7, 71, 72, 73, 78, 169, 172, 174, 176, 180, 193, 224, 253, 255, 362, 429, 432, 438, 439, 440, 629

- Speck 231
 Speyer 39
 Stähelin 185
 Stamires 527, 528
 Stanley 547
 Stanton 588, 614
 Starr 694
 Stein 253, 432
 Steinbock 28
 Stockwell 70
 Strasser 678
 Strobel 188
 Stronk 627
 Stroud 149
 Strubbe 188
 Sundwall 376, 475
 Surikov 540
 Svoronos 221, 231
 Tarn 127, 629, 630, 632, 636, 638, 645
 Tarrent 600
 Tataki 645
 Tausend 662
 Taylor 35, 49, 53, 83, 85, 86, 88, 89, 90, 98,
 109, 545, 566, 588, 603, 697, 736, 749
 Temporini 446
 Texier 712
 Themelis 225
 Theodoridis 232
 Thomas 21, 27, 28, 29, 34, 35, 36, 37, 38, 40,
 41, 42, 43, 48, 49, 52, 54, 57, 58, 70,
 82, 106, 107, 108, 109, 112, 114, 116,
 119, 140, 142, 143, 146, 147, 150, 152,
 153, 226, 320, 495, 546, 565, 566, 567,
 568, 572, 581, 588, 604, 614, 630, 648,
 697
 Thompson 288, 462, 510, 523, 547, 550, 551
 Thonemann 477
 Tiersch 42, 60
 Tobin 285, 428, 429, 434, 435, 439
 Toepffer 362, 442, 515, 581, 583, 747
 Tomlinson 663
 Topalov 492
 Töpffer 320
 Tosetti 82
 Toye 81, 724
 Tracy 189, 475
 Traill 1, 390
 Treadgold 229, 232, 235
 Treheux 483
 Tremblet 83
 Tsiolis 187
 Turner 231, 472, 474
 Uhl 560
 Unger 83, 670, 673, 675, 678, 687
 Unz 629
 Ure 665
 Valdes 320, 559, 596, 610, 747
 Valdes-Guia 320
 Vallette 290
 Vanderpool 527, 528, 546, 604
 Vansina 27, 32, 34, 35, 37
 Varona Codeso 223, 224
 Vartigian 340
 Varto 16, 28, 49, 54, 55, 57, 81, 82, 106, 107,
 108, 109, 114, 116, 142, 143, 146, 147,
 561, 562, 565, 570, 571
 Vasiliev 233
 Veglery 222
 Vellay 25
 Ventris-Chadwick 724
 Vera 69
 Vernant 724
 Veyne 36, 151, 291
 Vian 51
 Vickers 548
 Vidal-Naquet 133, 586, 588
 Viviers 42, 530, 559, 565, 566, 568, 569, 571,
 572, 576, 581
 Vix 73, 117, 188
 Völker 270
 Vömel 575
 Wade-Gery 95, 497, 560, 565, 569, 578, 579, 585,
 586
 Waggoner 662
 Walker 7, 181
 Wallace-Hadrill 18, 62, 608, 662
 Wallraff 88
 Walsh 287, 289, 291
 Walter 305, 789, 795, 798, 810
 Wathélet 10, 11, 188, 562
 Watts 210, 307, 311, 312, 315, 316, 324, 325
 Weber 60
 Weerakkody 630
 Wehrli 46, 534
 Welborn 169
 Welliver 42, 601, 603, 604, 606
 Wells 122
 Wenningen 556
 Wentzel 119
 West 11, 20, 50, 286, 416, 693, 698, 699, 724
 Westerink 214, 215, 219, 220, 308, 309, 310, 312,
 327
 Westermann 614
 Whitby 241, 250
 White 188, 621, 751
 Whitehorse 689
 Whitley 149
 Wiedemann 16, 62, 71
 Wiedersich 711
 Wilamowitz 55, 121, 123, 358, 521, 614, 665, 714
 Wilcken 631
 Wilgaux 37, 38, 114, 115, 204, 206, 340
 Wilhelm 266, 398, 472, 473, 786, 787, 788, 801,
 807, 815
 Will 632, 663, 676, 718, 720, 722, 723, 725,
 726
 Willemsen 523, 525
 Wilson 3, 13, 401
 Winckelmann 220
 Winter 730
 Winters 466
 Wiseman 67
 Wolfgang 305, 815, 817
 Woloch 256, 343, 344, 384, 391, 431, 432, 451
 Wolska-Conus 211, 212
 Woodward 79, 167, 224, 225
 Wormell 684
 Wörrle 639
 Worthington 560, 617
 Wortley 231
 Wright 254, 261, 323, 428, 444, 499, 593
 Yannopoulos 222
 Yon 193
 Young 416, 634
 Zach 247, 248, 788
 Zacos 222
 Zevi 730
 Ziegler 185, 279
 Zographou 695
 Zörner 663
 Zotenberg 241, 244
 Zoumbaki 1, 169, 189, 827

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	3
LA MÉMOIRE GÉNÉALOGIQUE ET LES PRÉTENTIONS EN GRÈCE.....	3
<i>Abréviations prosopographies</i>	1
<i>Introduction</i>	1
I] LES SOURCES	8
II] BILAN HISTORIOGRAPHIQUE.....	15
PREMIERE PARTIE.....	17
LA GÉNÉALOGIE ET LES PRÉTENTIONS GÉNÉALOGIQUES EN GRÈCE DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE À L'EMPIRE ROMAIN	17
I] LES PRÉTENTIONS GÉNÉALOGIQUES	18
1] <i>Les généalogies mythiques comme miroir de l'Histoire</i>	18
2] <i>De la généalogie à la prétention généalogique</i>	20
3] <i>La mémoire généalogique des Grecs</i>	27
A] L'époque classique.....	27
a) Analyse du livre de R. Thomas sur la tradition orale (1989)	29
Chapitre 2 : Tradition familiale.....	29
b) Généalogies et tradition orale ; commentaire du livre de R. Thomas	34
1) Le rapport des Grecs à la généalogie	36
2) La tradition familiale et la tradition généalogique	37
3) La tradition généalogique : oralité et écrit	40
i) Mémoire généalogique des aristocrates.....	40
ii) Généalogies complètes	48
iii) Généalogies énumérées et générations.....	52
iv) Ancêtre fondateur et aïeux divers.....	57
c) Les prétentions des aristocrates grecs à l'époque classique	58
B] Époque romaine	60
a) Les prétentions généalogiques à Rome	61
b) Les prétentions des élites grecques à l'époque romaine	70
4] <i>Des genres différents</i>	79
A) Les Généalogies mythiques comme témoignage religieux	79
B) Les Généalogies : cadre chronologique	80
a) La généalogie et le début de l'histoire chronologique	80
b) dénombrer les générations	83
c) Généalogie et chronographie	85
C) Les généalogies : une revendication ethnique	98
D) Les prétentions généalogiques entre États.....	100
E) Les généalogies comme vecteur aristocratique	105
a) Généalogie et tradition familiale aristocratique	106
b) Généalogies longues et mémoire noble.....	107
c) Généalogie : une affaire individuelle ou familiale ?.....	109
F) Les Généalogies comme preuve de transmission d'un trait héréditaire	113
5] <i>Expression et formulation</i>	115
A) Manipulation.....	119
a) Généalogie et oubli	119
b) Généalogie reconstruite	120
c) Généalogie manipulée et authentique	127
d) Généalogie et diffamation.....	129
B) Le choix des ancêtres	129
C) Inflation.....	130
D) Affichage.....	131
6] <i>Généalogies ascendantes ou foisonnantes : l'étendue de la parenté revendiquée</i>	137
7] <i>Les supports de la mémoire généalogique</i>	139
A) Tradition orale.....	139
B) Listes royales et tablettes sacerdotales.....	144
C) Généalogistes	146
D) Épigraphe.....	149

8] Les Grecs ont-ils cru à leurs généalogies ?.....	151
9] La continuité généalogique à Athènes : mythes et réalités.....	153
Époque archaïque.....	153
Époque classique.....	154
Époque hellénistique.....	159
Époque romaine.....	162
DEUXIEME PARTIE.....	165
1] HORS D'ATHÈNES.....	166
<i>Les notables de Sparte</i>	166
<i>Alkimachos de Méthone</i>	174
<i>T. Statilios Lamprias</i>	176
<i>C. Stertinios Xénophon</i>	177
<i>Ti. Klaudios Saethida de Messène</i>	179
<i>C. Ioulios Philopappos</i>	179
<i>M. Pompeios Macrinus</i>	180
<i>Ioulia Bérériké</i>	180
<i>Admètos de Théra</i>	180
<i>Nikokréôn</i>	183
<i>T. Flavios Polybios</i>	184
<i>T. Klaudios Polykratès</i>	186
(<i>T. Flavios</i>) <i>Podarès d'Arcadie</i>	186
<i>C. Ioulios Severos</i>	187
<i>M. Antônios Samippos</i>	189
<i>T. Flavios Hègémoneus</i>	190
<i>T. Statilios Timokratès Memmianos</i>	193
<i>Septimia Zenobia</i>	193
<i>Eustathia de Dèmètrias</i>	193
2] CATALOGUE ATHÉNIEN.....	195
<i>N</i>	196
<i>P. Aïlios Loukios de Pallène</i> *.....	196
<i>Poplia Ailia Hérennia</i> *.....	196
<i>T. Flavios Hèrakleitos</i> *.....	197
<i>Périklès d'Oion</i> *.....	198
<i>Honôratianè Polycharmis</i> *.....	198
<i>Ti. Klaudios (Léônidès ?) de Mélité</i> *.....	198
<i>Klaudia Ménandra</i> *.....	199
<i>N</i>	199
<i>Timôn</i>	199
<i>T. Flavios Stratôn de Péania</i> *.....	199
<i>Patérios</i>	200
<i>Thémistoklès</i> *.....	201
3] CONTEXTE.....	203
1] <i>Les tribus et les dèmes</i>	203
2] <i>Onomastique</i>	205
TROISIEME PARTIE.....	207
ETUDE GÉNÉALOGIQUE.....	209
I] INTRODUCTION.....	209
II] LA POSTÉRITÉ BYZANTINE (VII ^E -X ^E s.).....	210
1] <i>Le magistros Nikètas</i>	214
2] <i>L'impératrice Irène</i>	229
A) Les origines et les parents d'Irène.....	229
B) Les Sérantapèchoi.....	232
C) Les Monomachoi.....	234
3] <i>Le préfet Platôn</i>	237
4] <i>L'impératrice Eudokia</i>	238
A) Les descendants d'Eudokia.....	238

B) Le « roman d'Eudokia »	239
C) La famille d'Eudokia.....	242
D) La famille de Valérios Apsinès de Gadara	251
5] <i>Conclusion</i>	257
III] LES DERNIERS NOTABLES ATHÉNIENS (IV ^E -VI ^E S.).....	259
1] <i>La famille de Nikagoras, archonte en 485</i>	259
A) Nikagoras (I)	260
B) Minoukianos (II)	263
C) Nikagoras (II).....	264
D) Nikagoras (III).....	266
E) Nikagoras (V).....	267
F) Himérios	267
G) La famille de Mousônios.....	270
H) La famille de Minoukianos	275
I) La famille de Plutarque.....	278
J) La famille de la Thessalienne Salvia	284
K) Le lien entre Nikagoras et Plutarque	295
2] <i>La famille de Ploutarchos, grammatikos 475/6.</i>	302
3] <i>La famille de Théagénès, archonte c. 475</i>	315
A) les ancêtres historiques de Théagénès	315
B) Les ancêtres mythologiques de Théagénès	318
C) Hègias.....	324
4] <i>Les ancêtres de Thémistoklès, philosophe c. 390</i>	329
A) Les Statii des Cholleides	331
B) Les Flavii de Marathon	334
C) Le lien entre Statii et Flavii	338
D) Les origines d'Annia Stat[ia ? Satur]neila	343
E) La famille de Klaudios Thémistoklès de Marathon	348
5] <i>La famille de l'historien Praxagoras (340)</i>	358
IV] LE HAUT EMPIRE ROMAIN.....	372
1] <i>Les Claudii de Méliité</i>	372
A) Les origines de la famille : II ^e – I ^{er} siècles av. J.-C.	372
Athénagoras I	372
Athénagoras II	373
Zénôn II	373
Léonidès III	376
Léonidès IV	376
Léonidès V	377
B) L'ascension sous l'Empire romain I ^{er} siècle ap. J.-C.....	380
Ti. Kl. Lysiadès II	380
C) L'apogée des Claudii de Méliité : II ^e -III ^e siècle ap. J.-C.	386
Le dadouque Ti. Kl. Léonidès VIII et ses descendants	386
La famille de Démonstratos	406
Ti. Klaudios Neikotélès d'Athènes et T. Klaudios Nikotélès d'Épidaure	416
2] <i>La famille d'Hérode Atticus</i>	428
A) Lignée maternelle	432
B) Les enfants d'Hérode.....	434
C) Les ancêtres réels et fictifs d'Hérode.....	437
Hermès et les Éacides.....	437
Héraclès	438
Thésée et les Erechthéides	442
D) Les descendants d'Hérode Atticus	443
La famille des Gordiens	444
3] <i>Les Flavii de Péania</i>	449
V] DÉBUT DE L'ÉPOQUE ROMAINE ET HELLENISTIQUE (IV ^E S. AV.– I ^{ER} S. AP. J.-C.)	455
1] <i>Les dadouques de la famille de Thémistocle</i>	455
2] <i>La famille de Mèdeios</i>	459
A) L'époque hellénistique.....	459
B) Les origines de la famille	463
C) La famille d'Apolexis ex Oiou	465
3] <i>La famille de Diogénès</i>	471
4] <i>Les Étéoboutades</i>	478
A) L'orateur Lycurgue	478

B) La famille d'Habrôn de Baté.....	483
5] <i>Les Philaïdes</i>	484
6] <i>La famille de Conon</i>	489
7] <i>La famille d'Iphicrate</i>	490
VI] L'ÉPOQUE CLASSIQUE : VI ^E – V ^E S. AV. J.-C.	495
1] <i>Les Philaïdes</i>	495
A) La famille d'Isagoras.....	498
B) La famille d'Épilykos.....	501
C) Thucydide et les Philaïdes.....	502
D) Kleitô, parente de Cimon	513
2] <i>Les Alcméonides</i>	519
A) La date du mariage de Mégaklès.....	519
B) Les enfants de Mégaklès	521
C) Koisyra	522
D) Mégaklès, fils d'Hippokratès	527
E) Kallixènos, Kallisthénès, Kleisthénès.....	528
F) Alkméonidès et Alkméon.....	530
G) Kroisos et Peisianax	531
3] <i>Les Kérykes</i>	535
4] <i>Les Étéoboutades</i>	538
5] <i>La famille d'Andocide</i>	538
6] <i>Les familles de Périclès et d'Alcibiade</i>	542
A) La famille de Périclès.....	542
B) La descendance de Périclès	543
C) La famille d'Alcibiade.....	544
D) La parenté entre Alcibiade et Périclès	552
7] <i>Les Lykomides et la famille de Thémistocle</i>	557
VII] L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE VIII ^E -VI ^E S. AV. J.-C.	561
1] <i>Les Philaïdes</i>	561
A) Les origines des Philaïdes	561
B) Kimonides et Philaïdes.....	587
2] <i>Les Alcméonides</i>	595
3] <i>Les Néleïdes et les familles de Solon et de Pisistrate</i>	597
A) La famille de Solon	599
B) La famille de Platon	599
C) La famille de Peisistratos.....	612
1) la famille paternelle de Pisistrate	612
2) la famille maternelle de Pisistrate	613
3) Les alliances des Pisistratides	617
VIII] LES ASCENDANCES ILLUSTRES.....	625
1] <i>La descendance de Périclès et de Conon</i>	625
2] <i>La descendance de Thémistocle</i>	628
3] <i>La descendance de Platon et de Solon</i>	629
4] <i>La descendance de Miltiade, Cimon et des Éacides</i>	630
5] <i>La descendance d'Alexandre le Grand</i>	630
IX] CONCLUSION.....	649
APPENDICES.....	656
I] COMMENTAIRE AU TABLEAU I.....	659
<i>Les Téménides</i>	659
<i>Les Argéades</i>	686
<i>Les Agiades et les Eurypontides</i>	697
<i>Les Diagorides</i>	717
<i>Les Bacchiades</i>	721
<i>Les Nébrides</i>	736
<i>Les Homérides</i>	741
<i>Les Éacides</i>	742
<i>Les Philaïdes</i>	746
<i>Les Médontides</i>	746
<i>Héropythos</i>	752

<i>Les Battiades</i>	753
<i>Les prêtres de Poséidon à Halicarnasse</i>	755
<i>Les Aipyrides</i>	760
<i>Agathôn</i>	762
<i>Hécatee</i>	762
II] LES MÉNONIDES DE PHARSALE.....	765
III] GÉNÉALOGIES.....	782
BIBLIOGRAPHIE	787
I] SÉLECTION DE SOURCES.....	787
II] BIBLIOGRAPHIE.....	791
INDEX	841
TABLE DES MATIERES	876

Les revendications généalogiques à Athènes à l'époque romaine

Les prétentions généalogiques sont un phénomène vieux comme le monde, et l'historien actuel a souvent le réflexe de les écarter comme une simple expression de vanité sans fondement. La tentation est d'autant plus forte dans certains cas où l'hiatus social, culturel ou chronologique est particulièrement marqué. Or, on constate que le nombre de ces prétentions augmente considérablement à certaines époques charnières, ce qui est souvent interprété *a contrario* comme l'illustration de la vanité d'*homines noui* sans ancêtres.

Je me propose ici de nuancer cet *a priori* en examinant le cas de prétentions formulées par des notables athéniens à l'époque impériale romaine. L'étude prosopographique détaillée des réseaux familiaux auxquels appartenaient ces notables montre que ce qui pourrait sembler au départ n'être qu'une invention triviale est susceptible de recouvrir une réalité soigneusement conservée.

Plus généralement, cette étude amène à repenser le phénomène des prétentions généalogiques dans sa totalité. L'expression englobe des réalités multiples et fort diverses qu'on ne peut traiter de la même façon. Par exemple pour les parvenus notoires ou les très anciennes familles aristocratiques. Il faut également distinguer les prétentions qui renvoient à des ancêtres mythologiques et celles qui renvoient à des personnages historiques, sans pour autant les opposer.

L'influence des Romains sur les prétentions formulées à Athènes au temps de leur domination apparaît clairement mais il convient d'examiner son poids réel sur une société au passé aristocratique fort ancien.

L'étude généalogique sera menée à partir des recueils prosopographiques récents (*Persons of Ancient Athens, Lexicon of Greek Personal Names*) mais en reprenant l'ensemble du *corpus* de textes et d'inscriptions dont certaines récemment exhumées.

Cette étude mettra en lumière que les Athéniens disposaient de supports suffisants pour véhiculer une mémoire généalogique lointaine. Dans un certain nombre de cas, la reconstruction de filiations détaillées permet même de reconstituer un cheminement précis de la prétention.

mots-clés : prosopographie, généalogie, Athènes, prétention généalogique, épigraphie, aristocratie, Rome, histoire sociale, réseaux familiaux

Genealogical claims in Athens during Roman period

Genealogical claims are a phenomenon as old as the hills, but modern historians very often tend to exclude them as a simple expression of pride without any grounds. Temptation is stronger under certain circumstances where the social, cultural or chronological hiatus is very important. We notice that the number of these claims increase considerably during certain transition periods, which is often seen *a contrario* like the illustration of the pride of *homines noui* without ancestors.

I am proposing here to moderate this *a priori* by studying claims made by notable Athenians under the Roman Empire. The detailed prosopographic study of the family networks, to which these notables belonged, shows that what seems to be at first stance a trivial invention, is likely to uncover a long hidden reality.

Generally speaking, this study intends to fully reconsider the phenomenon of the genealogical claims. The term includes multiple and extremely various findings which cannot be investigated in the same way, for example, the famous parvenus or the very old aristocratic families. It is also necessary to separate the claims from mythological ancestors and those from historical individuals, without contracting them.

The influence of the Romans on the claims made in Athens at the time of their domination on the city appears clearly but it is advisable to check its real weight on a society with extremely old aristocratic history.

The genealogical study will be conducted based on late prosopographical writings (*Persons of Ancient Athens, Lexicon of Greek Personal Names*) but will also include the full text *corpus* and inscriptions, some of which only recently exhumed.

This study will highlight the fact that the Athenians had enough support to maintain a genealogical memory going a long way. In a certain number of cases, the reconstruction of detailed filiations even makes it possible to retrace precisely one path of the claim.

key words : prosopography, genealogy, Athens, genealogical claims, epigraphy, aristocracy, Rome, social history, kinship networks.